1863

THE PUBLIC LIBRARY OF THE CITY OF BOSTON.
THE ALLEN A. BROWN COLLECTION.
**M 170.2

REVUE

ET

GAZETTE MUSICALE

DE PARIS

RÉDIGÉE PAR MESSIEURS

G. BÉNÉDICT,
HECTOR BERLIOZ,
ED. BERTRAND,
ADOLPHE BOTTE,
MAURICE BOURGES,
OSCAR COMETTANT,
MAURICE CRISTAL,
DAMCKE,
DUESBERG,
LÉON DUROCHER,
ELWART,
FÉTIS père,
GUSTAVE HÉQUET,
GEORGES KASTNER,
LÉON KREUTZER,
MATHIEU DE MONTER,
ED. MONNAIS,
TH. PARMENTIER,
ARTHUR POUGIN,
SAINT-YVES,
PAUL SMITH.

TRENTIÈME ANNÉE

1863

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, 1, BOULEVARD DES ITALIENS

1863

± No. 170.2
Allen A. Brown
Aug 14, 1894

TABLE DU TRENTIÈME VOLUME

DE LA

REVUE

ET

GAZETTE MUSICALE

DE PARIS.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

A

Académie des Beaux-Arts.

(INSTITUT DE FRANCE.)

Jugement du concours de composition musicale, 214.
Nomination de M. F.-F. de Valdémosa comme membre correspondant étranger, 230.
Nomination de M. Gaëtano Gaspari, en la même qualité, 238.
Liste des ouvrages envoyés par les musiciens pensionnaires de l'Académie à Rome, 310.
Prix fondé par Chartier pour encouragement des compositions de musique de chambre, décerné à M. Aug. Morel, 318.
Séance annuelle; ouverture; cantate; éloge d'Horace Vernet par M. Beulé, art. de P. Smith, 323.
Nomination de M. Joseph d'Ortigue comme membre correspondant, 342.

Associations.

La musique au banquet annuel offert par les Associations d'artistes à M. le baron Taylor, 169.

AUTEURS ET COMPOSITEURS DRAMATIQUES.

Assemblée générale annuelle; deux réunions; discussions orageuses, 166.

GENS DE LETTRES.

Assemblée générale annuelle, 54.

ARTISTES MUSICIENS.

Séance générale annuelle de l'Association, 150.
L'assemblée; le banquet, 156.
Remerciments adressés par le comité à M. Strauss pour le droit payé au profit de la caisse de l'Association aux bals de l'Opéra, 414.

AUTEURS, COMPOSITEURS ET ÉDITEURS DE MUSIQUE.

Vote du syndicat en faveur des ouvriers malheureux de l'industrie cotonnière, 45.
Assemblée générale annuelle, 198.
Extrait du rapport, 238.

ORPHÉONS.

Séance musicale donnée à la salle Barthélemy par l'Association des Sociétés chorales de la Seine, 87.
Concert annuel de la Société chorale de Saint-Denis, 110.
Concours d'orphéons, de musiques d'harmonie et de fanfares, à Puteaux, art. d'E. Mathieu de Monter, 163.
Première et deuxième séances annuelles de l'Orphéon de Paris, au cirque Napoléon, 190, art. signé P. S., 203.
Concours d'orphéons, de fanfares et de musiques militaires à Suresnes, art. d'A. Elwart, 210.
Grand festival au cirque de l'Impératrice, 414.

Auditions musicales de Paris.

(Voyez aussi *Concerts.*)

Séances de musique de chambre d'Alard et Franchomme, art. d'A. Botte, 34, 68.
Séances de musique de chambre d'Armingaud et Jacquart, art. d'A. Botte, 34.
Séances de musique de chambre de Ch. Dancla, art. d'A. Botte, 11.
Séances de quatuors français de M. Albert Ferraud, art. d'A. Botte, 115.
Soirées musicales de Mme Escudier-Kastner, avec le concours de Vieuxtemps et d'A. Batta, art. d'A. Botte, 27, 34, 42, 50.

MATINÉES, SOIRÉES, CONCERTS, ETC.

Adler (Vincent), art. d'A. Botte, 68.
Aptommas, id., 50.
Barnard (Mlle L.), 119.
Batta (A.), art. d'A. Botte, 107.
Beaumetz (Mlle M.), id., 11.
Becker (J.), id., 74.
Id., art. signé S. D., 107.
Béguin-Salomon (Mlle), art. d'A. Botte, 130.
Bélin de Launay (Mlle W.), id., 91.
Bessems (A.), id., 130.
Billet (A.), id., 140.
Binfield (H.), 110.
Borelli, art. d'A. Pougin, 150.
Brisson (F.), art. d'A. Botte 146.
Caussemille (Mlle O.), art. d'A. Botte, 154.
Cazaneuve (E.), id., 146.
Clauss sœurs (Mlles), id., 27.
Colin (Mlle M.), id., 130.
Colonne (E.). id., 130.
Dancla (L.), id., 130.
Dien (A.), art. d'A. Pougin, 118.
Dombrowski (H.), 126.
Dumon (J.), art. d'A. Botte, 68.
Eichberg (Mlle B.), id., 74.
Elie (Mlle M.), id. 42.
Farrenc (Mme), id., 74.
Gariboldi (G.), id., 140.
Giroud de Villette (Mme), id., 146.
Goldner, id., 130.
Gouffé (A.), id., 107.
Grœver (Mme M.), id., 50.
Id. (2e concert), id., 107.
Guibert-Jung (Mme), id., 91.
Hammer (R.), id., 130.
Hartog (E. de), art. signé S. D., 107.
Harder (Mlles, M. et N.), art. d'A. Botte, 50.
Hœmelle (E.), id., 74.
Id., 130.
Jacobi (G.), id., 91.
Katoff (Mlle H. de), id., 140.
Ketterer (E.), id., 42.
Kruger (W.), id., 83.
Lebouc (C.), id., 130.
Luigi (Mme C. de), id., 91.
Mackenzie de Dietz (Mme), 118.
Mattei (T.), 167.
Murer (Mlle L.), art. d'A. Botte, 130.
Mutel (A.), id., 34.
Nabich, id., 130.
Nicosia (S.), id., 154.
Pfeiffer (G.), id., 50.
Portehaut, id., 146.
Prudent (E.), id., 83.
Remaury (Mlle C.), id., 91.
Rio (Bernhard), id., 115.
Romano (J.), id., 91.
Sabatier-Blot (Mlle), id., 115.
Saint-Saëns (C.), id., 91.
Sauret (les fr.), id., 74.
Schœn (F.), 102.
Id., art. d'A. Botte, 130.
Schoultz (Mlle E. de), id., 74.
Schumann (Mme C.), id., 68.
Id., 91.
Sivori (C.), id., 169.
Szarvady-Clauss (Mme), id., 74.
id., 91.
Telesinski (J.), id., 130.
Ten-Brink, id., 91.
Thalberg (L.), 1re et 2e séances, id., 129.
Tiéfensée (Mlle C. de), id., 154.
Trautmann (Mlle M.), id., 154.
Vallati (J.), id., 140.
Wieniawski (J.), id., 115.
Wocher (Mlle J. de), id., 42.
Zompi (D.), 174.

B

Bibliographie.

La Plainte du pâtre et *l'Avenir est à Dieu*, romances par Dassier, 7.
Le Bal, valse de Desgranges, et les *Horloges de la forêt Noire*, de Strauss, arrangés pour quatre mains, 23.
Romance sans paroles de Thalberg, par A. Frélon, et l'ouverture de la *Sirène*, par A. Durand, arrangées pour piano et orgue, 23.
Partition de piano et chant de *Béatrice et Bénédict*, opéra de Berlioz, 38.
Du travail et du pain ? élégie, paroles et musique de l'abbé Touzé, 39.
Nocturne pour piano sur la sérénade du *Barbier*, par Bernhard Rie, 46.
La Gioja insolita, valse de Strakosch, arrangée pour piano par H. Wolfart, 46.
Marguerite, chanson florale, de Beethoven; *l'Oiseau*, conversation de John Field, 54.
Belle de nuit et *Elfrida*, par A. Godard, 62.
Les Entrées triomphales, chœur pour voix d'hommes, par E. Jonas, 78.
Offertoire du saint jour de Pâques; trois *offertoires* et trois *communions*, pour orgue, par Ed. Batiste, 87.
Consolation, pour piano, par J. Herz, 87.
Mignon regrettant sa patrie, mélodie de M. Roberti, 87.
Chanson du printemps et *Soir d'été*, mélodies d'Albert Lhôte, 94.
La Taglioni, danse de salon, par P. Stutz, 94.
Une Course au clocher, et *la chanson du Berger*, mélodies pour piano, par Ch. Maury, 102.
Le Trésor des pianistes (4e livraison), 102.
Berceuse et *mazurka* (souvenirs de Berlin), par F. Schœn, 111.
Un' aura amorosa, romance de *Cosi fan tutte*, trancrite pour le piano par A. Godard, 111.
Fantaisie pour le violon sur *Martha*, par Guichard, 134
Ronde du Brésilien, par Offenbach, 158.
Alleluia, pour voix de basse, par F. Lavainne, 183.
La prière d'une vierge, morceau de salon pour piano, par Mme Badarzewska, 190.
La Marche des Cipayes, pour piano, par E. Chabrier, 198.
Schiller-Marche, de Meyerbeer, arrangée pour la musique militaire, par L. Chic, 214.
Polka du Brésilien, par Arban, et *Valse des Bavards*, par Musard, arrangées pour le piano à quatre mains, 222.
Prélude, pour orgue ou clavecin, par F. Danjou, 222.
La Pêche au trident dans le golfe de Naples, chœur à quatre voix d'hommes, par C. Manry, 231.
Morceaux détachés de la partition d'*Hamlet*, de V. Joncières, 263.
Deux morceaux pour violon, par Delavault, 270.
Recueil d'airs nationaux espagnols, pour chant et piano, par San-Esteban, 270.
Ouverture en forme de marche, de Meyerbeer, arrangée pour petit orchestre, 286.
Le Trésor des pianistes, (5e livraison), par A. Farrenc, 294.
Marche funèbre, de Beethoven, pour piano à deux et à quatre mains, 310.
La Pensée, pour piano, par Mlle J. Caye, 310.
Traité des intonations, par Aulagnier, 310.
Ecole complète du piano, par Patrice Valentin, 334.
Les Fleurs de la danse, pour piano, par Valiquet, 334.
Symphonie concertante, pour deux violons et violoncelle, par Ch. Dancla, 350.
Partition du *Comte Ory*, pour piano seul, 358.
Souvenirs de l'opéra français, par J. Rummel, 358.
Un Service d'ami, opérette d'Hœmelle, 359.
Ballet des *Scythes*, de Gluck, transcrit pour le piano par le Couppey, 366.

Harmonies, de M. J. Cressonnois (3e volume), 382.
Répertoire du chanteur (3e volume), par H. Panoffka, 382.
Bolero et Berceuse, pour piano, par Palmer, 382.
Tarentelle, pour piano, par V. Adler, 390.
Duo pour le piano, à quatre mains, sur *les Bavards*, d'Offenbach, par E. Wolff, 390.
Mon Pauvre Cœur, transcription pour piano, par Ponce de Léon, 398.
Un Othello, opérette de Legouix, pour chant et piano, 398.
Souvenir de Royat, morceau de salon, par Marmontel, 405.
Rêveries de jeune fille, pour piano, par P. Gerville, 406.
La Prima Donna, valse de concert, par E. Ettling, 406.
Textes du nouvel office de l'*Immaculée Conception*, composés en plain-chant, par F. Clément, 406.
Loto musical, par Mme Pilet-Comettant, 414.
Viens belle nuit, caprice pour harmonium, par S. Ponce de Léon, 414.

PUBLICATIONS DIVERSES.

Petites Chroniques de la science (2e année), par H. Berthoud, 22.
Annuaire de la noblesse de France, par Borel d'Hauterive, 23.
Derniers Souvenirs et Portraits, par F. Halévy, 46.
Biographie universelle des musiciens (5e volume), par Fétis, 62.
Notice biographique sur F. Halévy, par Ad. Catelin, 118.
Annuaire spécial des musiciens et des artistes, 150.
La Musique au théâtre, par A. L. Malliot, 166.
La Musique à Paris, par MM. A. de Lasalle et Ev. Thoinan, 231.
Les Civilisations inconnues, par O. Comettant, 231.
Lettres de Félix Mendelssohn (2e volume), 270.
Histoire du piano, par Weitzmann, 294.
La Gamme des amours, par O. Comettant, 358.
La Musique, poëme d'humoriste, par Courtat, 358.
Les Anciennes Maisons de Paris sous Napoléon III, par Lefeuve, 399.

Biographies.

Vieuxtemps (Henri), extrait de la *Galerie biographique des musiciens belges*, 3.
Chopin, art. de Louis Enault, 20.
F. Halévy, Souvenirs d'un ami pour joindre à ceux d'un frère, art. d'E. Monnais, 89, 97, 113, 137, 153, 161.
Paole Giorza, art. d'A. Pougin, 187.
Floquet, art. d'Arthur Pougin, 193, 209, 234, 244, 265.
Hérold (Louis-Joseph-Ferdinand), extrait de la *Biographie universelle des musiciens*, par Fétis père, 219, 268.
Martini, art. d'A. Pougin, 387, 394, 401.

C

Concerts à Paris.

(Voir aussi *Auditions musicales*.)

Soirée pour audition d'instruments de concert, donnée par la maison Pleyel, Wolff et Ce, 6.
Audition de Vieuxtemps dans un salon, art. signé P. S., 11.
Soirée musicale donnée par Mlle Péan de la Roche-Jagu, dans la salle du Grand-Orient, 14.
Matinée de la Société nationale des beaux-arts, art. d'A. Botte, 27.
Soirée intime donnée par Mlle Schultz chez sa mère, 38.
Soirée musicale chez M. Marmontel, art. de Paul Smith, 41.
Séance musicale donnée par Mme Erard, 45.
Société nationale des beaux-arts, art. d'A. Botte, 50.
Matinée musicale au profit des ouvriers de la Seine-Inférieure, dans les salons de Mme la comtesse de Ridder, 54, 62.
Soirée musicale dans les salons de la *Revue et Gazette musicale*, 62.
Soirée musicale aux Tuileries, dans les appartements de S. M. l'Impératrice, 69.
Concert à la cour, 77.
Réception artistique de M. le comte de Nieuwerkerke, 77.
Séance musicale dans les salons du Cercle des sociétés savantes, 78.
Deuxième concert à la cour, 86.
Troisième concert, 93.
Deuxième soirée musicale chez Mme Erard, 94.
Matinée musicale chez M. Ettling, 94.
Festival annuel donné par Arban, art. signé P. S., 100.
Concert de la loge des Frères-unis-inséparables, art. d'A. Botte, 101.
Soirées musicales chez le préfet de la Seine, 101.
Soirée artistique dans les salons de Mme Alexandre, 102.
Soirée de musique religieuse chez M. le préfet de la Seine, 109.
Matinée musicale donnée par Mme Clara et par M. Georges Pfeiffer, 118.
Soirée musicale chez le photographe Nadar, 118.
Troisième soirée musicale chez Mme la baronne de Meyendorf, 126.
Matinée pour l'audition des élèves de M. Bergson, 126.
Soirée musicale donnée par Mlle S. Prudhomme au Cercle des sociétés savantes, 142.
Premier concert de la Société académique de musique sacrée, art. d'A. Botte, 146.
Audition de fragments d'*Hamlet*, musique de M. V. Joncières, art. d'A. Elwart, 147.
Audition des élèves de W. Krüger dans les salons d'Erard, 150.
Séance de clôture du cours d'ensemble de Mme Clara Pfeiffer, 150.
Soirée musicale chez S. Exc. le ministre d'Etat, 158.
Concert au profit de l'Association de bienfaisance de Notre-Dame des Arts, 166.
Audition, à la salle Herz, des élèves de M. Francis Wartel, 231.
Audition du 3e quatuor de Ch. Maury (musique de chambre), art. d'A. Elwart, 365.
Concert donné dans la salle de la Sorbonne, au bénéfice d'une Société de bienfaisance, 390.
Concert de la société philanthropique savoisienne à l'Hôtel de ville, 398.
Audition chez Adolphe Sax, art. signé Y., 403.
Séance de la Société des Enfants d'Apollon, 406.
Société des concerts du Conservatoire, 54.
Id. art. de L. Durocher, 59.
Id. art. de L. Durocher, 99.
Concert du jour de Pâques, 118.
Concerts extraordinaires, 398.
Election de M. G. Haïnl comme chef d'orchestre, 413.
Concerts populaires de musique classique au cirque Napoléon, art. signés P. S., 11, 33, 41, 78, 87.
Avant-dernier concert, art. signé P. S., 100.
Concert spirituel, 109.
Derniers concerts de la saison, art. signé P. S., 132.
Reprise des concerts, art. de Paul Smith, 348, 355, 365, 370, 390, 398.
Audition de E. Diémer dans une sérénade de Mendelssohn, 414.
Société des concerts de chant classique (fondation Beaulieu), 4e année, art. signé P. S., 122.
Séances de musique de chambre de la Société nationale des beaux-arts, 381, 390, 398.
Séances populaires de musique de chambre de MM. C. Lamoureux et E. Rignault, art. d'A. Botte, 68, 393.

OPÉRAS DE SALON.

Il était une fois un roi, opéra-comique représenté au cercle de l'Union artistique, 190.

Conservatoire impérial de musique et de déclamation.

Examens pour l'admission des élèves aux concours de la fin de l'année, 190.
Concours à huis clos, 222, 228.
Concours publics, 234.
Id. art. de Paul Smith, 241.
Séance solennelle, art. de Paul Smith, 249.
Concours d'harmonie et de composition pour les élèves des classes militaires, 366, 374.
Réimpression des ouvrages classiques consacrés à l'enseignement, 383.
Commission d'examen pour l'admission des élèves militaires, 398.

D.

Départements.

THÉATRE, CONCERTS, NOUVELLES MUSICALES, etc.

Agen. — Concours d'orphéons et de musiques instrumentales, art. d'A. Elwart, 171.
Arras. — Concert donné par Mlle Marie Sax et M. Taffanel, au profit des pauvres, 406.
Bordeaux. — Inauguration des concerts du Cercle philharmonique, 14. — Résultats du concert de la Société Sainte-Cécile, 182. — Festival du Cercle littéraire et artistique, 199. — Célébration de la Sainte-Cécile à Notre-Dame, 391. — Concerts populaires de musique classique, 399.
Bologne-sur-Mer. — Inauguration du nouvel établissement des bains, 214. — Concert de Thalberg et Godefroid, 263. — Concert de Vieuxtemps et de miss Arabella Goddard, 294. — Concert annuel pour les salles d'asile, 382.
Caen. — Représentation de *l'Amour d'un trombone*, petit opéra nouveau de M. Croisilles, 103.
Colmar. — Inauguration de la saison théâtrale, par un opéra en dialecte alsacien, *les Trois Noces dans la vallée des Balais*, musique de J.-B. Wekerlin, 309.
Dijon. — Projet d'érection d'une statue à Rameau, 263.
Lille. — Reprise de *Charles VI*; exercice des élèves du Conservatoire, 151. — Distribution des prix de cet établissement, 270.
Limoges. — Inauguration du grand orgue de la cathédrale, 134.
Lyon. — Réouverture du grand théâtre *par Robert le Diable*, 303. — Mme Cabel dans *l'Étoile du Nord*, 350. — Rentrée de Mme Cabel dans *le Pardon de Ploërmel*, 406.
Marseille. — Distribution des prix du Conservatoire, 7. — Représentations de Mlle Sax, 79. — Représentations de Mme Miolan-Carvalho, 144, 151. — Représentations de Mme Cabel, 167. — Grand festival orphéonique au profit des ouvriers cotonniers, 199. — Réouverture du Grand-Théâtre, 287. — Début de Depassio; représentation du *Jugement de Pâris*, ballet nouveau de Montplaisir, 350. — Représentation du *Prophète*, 414.
Nice. — Concerts d'Ernest Nathan au bénéfice des ouvriers rouennais et des pauvres de Nice, 62. — Représentation de *la Favorita*, au théâtre italien, 63. Concert donné par Mme la baronne Vigier (Sophie Cruvelli) au bénéfice des pauvres, 79. — Débuts de la troupe française, 327. — Réouverture du théâtre-Italien, 335, 367.
Rouen. — Première représentation du *Sergent d'Ouistreham*, opéra-comique en un acte, musique de C. Caron, 94. — Fête artistique dans la nouvelle église de Sotteville, 183. — Concours orphéonique, art. signé B. M., 291. — Concert de bienfaisance, 390.
Saint-Germain-en-Laye. — Matinées musicales de Mme Mackenzie de Dietz, 158.
Strasbourg. — Première représentation de *la Bohémienne*, de Balfe, 14. — Grand concert au bénéfice des ouvriers de l'industrie cotonnière, 78. — Correspondance signée Y. : Festival, 203.
Tarbes. — Titre obtenu de l'Empereur, par l'orphéon de cette ville, d'*Orphéon du Prince Impérial*, 358.
Toulouse. — Séances de la *Société des concerts populaires* à l'hôtel de ville, 414.
Valence. — Concours d'orphéons, de musiques d'harmonie et de fanfares, art. d'E. Mathieu de Monter, 189.
Versailles. — Inauguration et bénédiction du grand orgue de la cathédrale, 350.

E

Engagements.

Albrecht (Mlle), au théâtre Lyrique, 117.
Antonucci, au théâtre Italien, 238.
Artot (Mlle), au théâtre Italien de Vienne, 214.
Bataille (E.), à l'Opéra-Comique, 238.
Battu (Mlle M.), au théâtre de Covent-Garden, à Londres, 101.
Id. à l'Opéra, 317.
Beaugrand (Mlle), au théâtre de Gênes, 157.
Belval, renouvellement à l'Opéra, 29.
Bettini (G.), au théâtre de Sa Majesté, à Londres, 174.
Borghi-Mamo (Mme), au théâtre Italien, 221.
Boschetti (Mlle A.), à l'Opéra, 101.
Cabel (Mme), au Grand-Théâtre de Lyon, 119.
Caillou, au théâtre Lyrique, 254.
Cico (Mlle), renouvellement à l'Opéra-Comique, 214.
David, à l'Opéra, 317.
Dejean (Mme J.), au théâtre Italien, 317.
Delle-Sedie, au théâtre de Sa Majesté, à Londres, 86.
Id. au théâtre Italien, 262.
Dulaurens (M. et Mme), au Grand-Théâtre de Lyon, 157.
Ebrard (Mlle), au théâtre Lyrique, 254.
Faure, renouvellement à l'Opéra, 389.
Ferraris (Mme), au théâtre de Sa Majesté, à Londres, 52.
Fioretti (Mlle), à l'Opéra, 365.
Giorza (P.), au théâtre de Covent-Garden, à Londres, 101.
Girard (Mlle), à l'Opéra-Comique, 101.
Gueymard (M. et Mme), renouvellement à l'Opéra, 29.
Kœkert, à l'Opéra allemand de Saint-Pétersbourg, 270.
Lagrua (Mlle E.), à la Pergola de Florence, 118.
Id. au théâtre du Liceo, à Barcelone, 202.
Lagye (Mlle), au théâtre Lyrique, 254.
Marchesi, au théâtre de Sa Majesté, à Londres, 286.
Mengal, au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, 149.
Merly, à l'Opéra, 317.
Monrose (Mlle), à l'Opéra-Comique, 262.
Mouravieff (Mlle), à l'Opéra, 86.
Id. renouvellement au même théâtre, 293.
Née (Justin), à l'Opéra-Comique, 254.
Périer (Mlle), à l'Opéra-Comique, 117.
Quercy (de), au théâtre Lyrique, 77.
Rota, à l'Opéra, 142.
Saint-Urbain (Mlle), au théâtre des Bouffes-Parisiens, 230.
Scalese, au théâtre Italien, 109.
Soustelle, à l'Opéra, 254.
Talvo-Bedogni (Mme), résiliation à l'Opéra, 398.
Trillet, au théâtre Lyrique, 22.
Ugalde (Mme), au théâtre Lyrique, 205.
Wertheimber (Mlle), aux théâtres de Marseille et d'Alger, 118.
Id. à l'Opéra, 285.
Wicart, à Rouen, 118.

Etranger.

THÉATRES, CONCERTS, NOUVELLES MUSICALES, ETC., ETC.

Aix-la-Chapelle. — Grand Festival de chant auquel ont pris part soixante et une sociétés, 295.
Bade. — Ouverture de la saison, 149, 206. — Représentations de la troupe du Palais-Royal, 223. — Représentations d'opéras, 239. — Représentation de *la Fille de l'Orfèvre*, opéra nouveau de M. Membrée, 246. — Représentation de *Volage et jalouse*, musique de Rosenhain, 255. — Correspondance signée E. R. : Représentation du *Chevalier Nahel*, opéra de Litolff, 261. — Reprise de *Beatrice et Bénédict*, 271. — Représentations d'opéras, 279. — Troupe italienne, 287. — Grand concert au profit des hospices de la ville, 294. — Troupe allemande : concert à l'occasion de la fête du grand-duc, 303. — Concert de Batta et Vivier, 326.
Barcelone. — Représentation brillante du *Prophète* au Liceo, 45, 55. — Réouverture du théâtre du Liceo, par *Jone*, opéra de Petrella, 336. — Mme Lagrua dans la *Saffo* de Pacini, 351.
Berlin. — Première représentation de *Faust* de Gounod, 15. — Clôture de la saison de l'opéra, 207. — Débuts de la troupe italienne, 343. — Exécution de la *Patrie éternelle*, oratorio nouveau d'Hermann Küster, 375.
Breslau. — Première représentation de *la Réole*, opéra-comique de Gustave Schmidt.
Brunswick. — Représentation de *la Rose d'Erin*, opéra de

Bénédict, 55, 69. — Episode intéressant du dernier festival de chant, 246.
Bruxelles. — Première représentation *des Songes*, ballet de M. Justament, 7. — Correspondance signée M. : voyage artistique d'E. Prudeut, 37. — Première représentation de *la Chatte merveilleuse*, d'Albert Grisar, 46. — Concerts du Conservatoire, 94. — Clôture de la saison, 174. — Réouverture du théâtre de la Monnaie, 294. — Représentation de *Flamma*, ballet de Justament, 414.
Carlsruhe. — Représentation du *Roi Enzio*, d'Abert, 95.
Cobourg. — Représentation de *la Malédiction du Chanteur*, opéra nouveau d'A. Langerts, 407.
Constantinople. — Représentation de *Ladislao*, opéra nouveau de Pisani, 23.
Darmstadt. — Grand succès de *la Reine de Saba*, de Gounod, 39. — Représentation du *Meunier de Marlinac*, opéra nouveau de Jasper, 63.
Dresde. — Représentation de *Lalla-Rookh*, de Rubinstein, 79. — Belle reprise de *Zampa*, 183.
Ems. — Ouverture de la saison, 206. — Représentations de la troupe des Bouffes-Parisiens, 223. — Représentation d'*Il signor Fagotto*, opéra bouffe d'Offenbach, 230. — Représentation de *Lieschen et Fritzchen*, pochade nouvelle d'Offenbach, 239, 247. — Concerts, 279, 286.
Florence. — Représentation de *Piccarda Donati*, opéra de Vincenzo Moscuzza, 88. — Grand concert populaire donné au théâtre Pagliano, 110. — Incendie du *Politeama*, 215. — Distribution des prix du concours Basevi, 336. — Giula Grisi dans *Norma*, 375.
Francfort-sur-Mein. — Représentation de *Hiarne, le roi du chant*, opéra posthume de Marschner, 311. — Sociétés de chant réunies, 327.
Gand. — La musique aux fêtes du congrès, 310.
Gotha. — Représentation d'*Anne de Bretagne*, opéra nouveau d'Otto Pretschler, 144.
Homburg. — Fêtes du Kursaal, 263. — Grand concert, 279.
Koenigsberg. — Grand festival prussien, 191.
Liége. — Grand festival, 222.
Londres. — Première représentation de *The Armurer of Nantes*, opéra nouveau de Balfe, 53. — Programme de la saison de Covent-Garden, 109. — Correspondance signée L. B. : ouverture de ce théâtre, 116. — Ouverture du théâtre de Sa Majesté, 127. — Correspondance signée T. X. : nouvelles musicales et théâtrales, 157. — Correspondance signée Y. : nouvelles des théâtres, 165. — Correspondance signée M. : nouvelles des théâtres et des concerts, 172. — Correspondance signée B. S. : nouvelles des théâtres ; les deux Patti, 181. — Représentation d'Obin, 199. — Correspondance signée L. B. : nouvelles des concerts, 204. — Le *Faust* de Gounod à Covent-Garden, 215. — Correspondance signée L. B. : théâtres et concerts, 220. respondance signée B. S. : nouvelles des théâtres, 237. — Correspondance signée L. B. : clôture de la saison de Covent-garden ; travaux du théâtre de Sa Majesté, 253. — Correspondance signée L. B. : clôture du théâtre de Sa Majesté, concerts divers, 261. — Représentation de *la Fleur du désert*, opéra nouveau de Wallace, 343. — Succès de Mlle C. Patti au palais de Cristal, 359. — Représentation de *Jessy Lea*, opéra de salon de Macfarren, 367. — Représentation de *Blanche de Nevers*, opéra nouveau de Balfa, 391.
Lubeck. — Représentation du *Dernier Jour de Pompéia*, opéra sans paroles par un compositeur suédois, 336.
Madrid. — Première représentation de *Zampa*, traduit en espagnol, 15. — Représentation de la *Forza del destino*, de Verdi, 71. — Réouverture du théâtre Italien par *il Barbiere di Seviglia*, 326. — Représentation de gala, à l'occasion du voyage de S. M. l'Impératrice des Français, 351. — Débuts de Mme Adelina Patti au théâtre de l'Oriente, 374, 389.
Manheim. — Représentation du *Roi Enzio*, grand opéra d'Abert, 23. — Représentation de *Lorelei*, opéra nouveau de Bruch, 139.
Milan. — Premières représentations de *Rienzi*, opéra d'A. Peri, et des *Stelle*, ballet de P. Taglioni, 7. — Représentation d'*I due Soci*, ballet de Taglioni, 38. — Représentation du *Prophète* à la Scala, 63. — Représentation d'*Aurora di Nevers*, opéra nouveau de Sinico, 279. — Ouverture de la saison par *le Vieux de la Montagne*, de Cagnoni, et *Oronos*, ballet de Costa, 295. — Réouverture du théâtre Carcano, 367. — Représentation d'*I Profughi fiamminghi*, opéra nouveau de F. Faccio, 375. — Représentation d'*Aldina*, opéra nouveau de R. Gandolfi, 391. — Représentation du *Nuovo Figaro*, opéra de Ricci, 415.
Moscou. — Représentation de *la Salamandre*, nouveau ballet de Saint-Léon, avec apparition de spectres, 407.
Munich. — Représentation des *Foscari*, opéra nouveau de Zenger, 31. — Correspondance : grand festival, 324.
Naples. — Grand succès de Mme Tietjens dans la *Lucrezia*, 88.
New-York. — Correspondance signée Dachauer : l'opéra italien et la musique d'église, 37. — Inauguration de la saison italienne par *Roberto d'Evereux*, 359.
Oporto. — Représentation de *Beatrice di Portogallo*, opéra nouveau de Novaynho, 95. — Immense succès des *Huguenots*, 157.
Prague. — Représentation de *Concini*, opéra nouveau par Th. Lœwe, 7. — Représentation de *Rizzio*, opéra nouveau d'A. Schlichner, 119.
Rome. — Incendie du théâtre Alibert, 63. — Représentation de *Marta* au théâtre Argentina, 70. — Réouverture de ce théâtre par *Roberto il Diavolo*, 319.
Saint-Pétersbourg. — Première représentation de *Théolinde*, ballet nouveau de Saint-Léon, 15. — Première représentation de *Nataschа*, opéra inédit de M. Villebois, au théâtre Marie, 47. — Représentation de *Judith*, opéra nouveau de Serow, 191. — Société des concerts sous la direction d'Antoine Rubinstein, 238. — Réouverture des théâtres, 319. — Correspondance signée S. D. : représentations du théâtre Italien, 373. — Correspondance signée S. D. : représentations de l'opéra Italien et de l'opéra Russe, 396.
Spa. — Grand concert à la Redoute, 247. — Concerts divers, 255. — Concert de Louis Brassin, 302.
Turin. — Représentation de *la Comtesse d'Egmont*, grand ballet de Rota, 38. — Représentation de *Don Carlo*, opéra nouveau du chevalier de Ferrari, 199. — Clôture de la saison du théâtre Victor-Emmanuel, 207. — Représentation d'*Il Folletto di Gresy*, opéra nouveau de Petrella, 279. — Réouverture du théâtre Victor-Emmanuel par *Marta*, 319.
Vienne. — Nomination du maître de chapelle J. Strauss comme directeur des bals de la cour, 78. — Succès triomphal de Mlle Adelina Patti, 79, 95, 103, 117. — Incendie du théâtre Treumann, 191. — Saison allemande du théâtre de la Cour, 223. — Réouverture du théâtre Treumann, 279. — Inhumation des dépouilles mortelles de Beethoven et de Schubert, 351. — Représentation de *Jotta* ou *Art et Amour*, ballet nouveau de Borri, 383.
Weimar. — Représentation de *Béatrice et Bénédict*, opéra de Berlioz, 125.
Wiesbaden. — Eclat de la saison, 231. — Concerts divers, 239. — Grand festival pour l'anniversaire de la naissance du duc de Nassau, 247.
Worcester. — Grand festival, 302.
Zurich. — Première représentation de *Dinorah*, 14.

H

Hommages, décorations et récompenses accordés aux artistes.

(Voyez aussi *Nominations*.)

Alard (D.), décoration des Saints Maurice et Lazare, du royaume d'Italie, 270.
Artot (Mlle D.), les portraits photographiés de tous les membres de la maison impériale, de la part de l'empereur d'Autriche, 30.
Bendel (F.), décoration de l'ordre de Danebrog, du royaume de Danemark, 206.
Berlioz (H.), décoration de l'ordre de Hohenzollern, 143.
Bulow (H. de), décoration de l'ordre du Lion de Zœringhen, par le grand-duc de Bade, 22.
Carrion, médaille en or pour arts et sciences, de la part du grand-duc de Darmstadt, 381.
Ciardi, décoration des Saints Maurice et Lazare, du royaume d'Italie, 391.
Courmont (de), décoration d'officier de la Légion d'honneur, 270.
Desmaisons (E.), décoration de la Légion d'honneur, 222.
Doring (T.), décoration de la maison Ernestine, par le duc de Saxe-Cobourg, 150.
Dufour (S.), décoration de la Couronne de chêne, du royaume des Pays-Bas, 38.
Feuillet (O.), décoration d'officier de la Légion d'honneur, 270.
Gastinel (L.), médaille en or, de la part de l'Empereur, 327.
Gautrot, médaille de deuxième classe décernée par la Société des beaux-arts appliqués à l'industrie, 407.
Gounod (C.), décoration de l'ordre de Philippe-le-Magnanime, par le grand-duc de Darmstadt, 39.
Graziani (le comte M.), médaille d'argent grand module de la part du roi d'Italie, 102.
Groot (de), magnifique émeraude de la part de l'Empereur, 109.
Id. médaille d'argent, grand module, de la part de l'Empereur, 326.
Hanssens (C.), décoration d'officier de l'ordre de Léopold de Belgique, 30.
Herz (H.), décoration d'officier de la Légion d'honneur, 45.
Id. médaille de deuxième classe décernée par la Société des beaux-arts appliqués à l'industrie, 406.
Kastner (G.), commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne, 230.
Ketterer (E.), décoration des Saints Maurice et Lazare, du royaume d'Italie, 348.
Lefébure-Wély, médaille en or, de la part de l'Empereur, 327.
Lepreux, décoration de la Légion d'honneur, 270.
Liszt (F.), insignes de l'ordre du Saint-Sépulcre, de la part du patriarche de Jérusalem, 14.
Luchs (F.), médaille pour les lettres et les arts, au nom du duc de Saxe-Cobourg, 206.
Massé (V.), pension de 2,400 francs par le ministre d'Etat, 100.
Mercadante, décoration de commandeur de l'ordre des Saints Maurice et Lazare, du royaume d'Italie, 214.
Mey (A.), décoration de l'ordre de la maison Ernestine, par le duc de Saxe-Cobourg, 14.
Moret (A.), décoration de la Légion d'honneur, 270.
Morin, id., 270.
Nieuwerkerke (le comte de), décoration de grand officier de la Légion d'honneur, 270.
Pape fils, médaille de troisième classe décernée par la Société des beaux-arts appliqués à l'industrie, 406.
Pasdeloup, décoration de la Légion d'honneur, 270.
Patti (Mlle A.), bracelet en diamants et émeraudes, de la part de l'Empereur et de l'Impératrice, 37.
Reignier, décoration de la Légion d'honneur, 270.
Reyer (E.), décoration de l'ordre de la Couronne de Prusse, 93.
Salles, décoration de la Légion d'honneur, 270.
Sardou (V.), id., 270.
Sauvage (T.), id., 270.
Sauzay, id., 270.
Sax, médaille de première classe décernée par la Société des beaux-arts appliqués à l'industrie, 406.
Scudo (P.), décoration de la Légion d'honneur, 270.
Servais, décoration de l'ordre de Dannebrog, du royaume de Danemark, 23.
Strauss, bague riche, de la part de la reine des Pays-Bas, 30.
Strauss, de Carlsruhe, décoration de l'ordre du Lion de Zœringhen, par le grand-duc de Bade, 54.
Sulzer, grande médaille pour les arts et les lettres, de la part de l'empereur d'Autriche, 30.
Tescher, décoration de l'ordre de François-Joseph, de l'empire d'Autriche, 286.
Thierry, décoration de la Légion d'honneur, 270.
Van-der-Heyden, décoration des Saints Maurice et Lazarre, du royaume d'Italie, 111.
Wachtel, médaille en or pour les arts et les lettres, de la part du grand-duc de Hesse-Darmstadt, 126.
Wolff (A.), décoration de la Légion d'honneur, 45.

J

Jurisprudence artistique, scientifique et théâtrale.

Arrêt de la Cour de cassation en faveur de Debain et consorts, à propos de la reproduction des œuvres musicales par le procédé du *piquage*, 63.
Arrêt de la Cour impériale dans un procès pendant entre MM. Marschner et Aulagnier, à propos de l'opéra du *Vampire*, 116.
Arrêt définitif de la Cour impériale d'Orléans dans l'affaire Debain et consorts, 174.
Arrêt de la Cour impériale de Paris relatif aux faillites des directions de théâtre, 206.
Jugement en appel intervenu entre M. Pasdeloup et M. Girard, premier violon de l'orchestre des concerts populaires, 254.

L

Lettres.

M. Fétis père, au rédacteur en chef du journal, à propos d'un nouveau système de flûte, 4.
M. Alphonse Sax au directeur du journal, pour une réclamation, 21.
M. A. de Leuven aux journaux, à propos de l'orchestre de l'Opéra-Comique, 77.
M. Pasdeloup au directeur du journal, à propos des *Sept paroles*, d'Haydn, 123.
Réponse de M. Marie Escudier à M. Pasdeloup, 132.
M. Fétis père au directeur du journal, en lui transmettant une lettre de M. A. Rouget de Lisle, 243.
M. Fétis père au directeur du journal, à propos de *la Marseillaise*, 257.
M. A. Rouget de Lisle au même, et pour le même objet, 258.
Jacques Offenbach au directeur du journal, à propos de *Don Juan*, 333.

Littérature musicale.

Du rhythme de la poésie lyrique et des études rhythmiques de M. A. Van-Hasselt, art. de Fétis père, 81.
La musique et la danse à l'Exposition des beaux-arts, par E. Mathieu de Monter, 178, 186.
De la poésie lyrique, art. de J.-B Rongé, 188, 195.
La vérité sur *la Marseillaise*, art. de Fétis père, 225.
Effets des circonstances sur la situation actuelle de la musique au point de vue de la composition, art. de Fétis père, 251, 275, 297, 321, 345.
Le royaume hawaïen, art. d'O. Comettant, 307.
La guerre de cent ans des organistes, clavessinistes et maîtres à danser du royaume de France, art. d'E. Matbieu de Monter, 330, 338, 362, 372.
Mémoire sur l'origine de la musique, par D. Beaulieu, 403.

M

Musique militaire.

Audition de musique militaire chez Adolphe Sax, 118.
Séance donnée dans le même local par la musique du 11e d'artillerie montée de la garde, 142.
Et par la musique de la gendarmerie impériale, 158.
Concours de musiques militaires à Montmartre, 230.
Concours de musiques militaires au camp de Châlons, art. d'A. Elwart, 260.

Musique religieuse.

MESSES, ORATORIOS, SOLENNITÉS RELIGIEUSES, ORGUE.

Requiem de Mozart à Notre-Dame, art. d'A. Botte, 18.
Messe de M. F. Benoît à Saint-Roch, art. d'A. Botte, 34.
Messe de M. Léon Gastinel à l'église de Saint-Vincent-de-Paul, par les soins de l'Association des artistes musiciens, 77.
Requiem de Mozart à Saint-Eustache, en l'honneur de Wilhem, 93.
Messe en musique à Notre-Dame, célébrée par l'Association des artistes musiciens, 101.
Stabat en musique, par Maurice Bourges, dans la chapelle des sœurs de Saint-Vincent, 102.

Exécution des *Sept paroles de Notre-Seigneur sur la croix*, oratorio d'Haydn, à Saint-Roch, 109.
Messe du sacre, de Cherubini, à Saint-Roch, 118.
Messe solennelle de Camille Schubert, à Saint-Eustache, au profit de la caisse des écoles du 2e arrondissement, 119.
Inauguration du grand orgue de Saint-Etienne du Mont, 142.
Messe de Nicou-Choron, exécutée à la Madeleine, art. de F. Danjou, 155.
Deuxième messe de M. Ponce de Léon, exécutée à Saint-Pierre de Montrouge, 222.
Audition de M. Ch. Widor, de Lyon, sur l'orgue de Saint-Sulpice, 246.
Distribution des prix de plain-chant et d'orgue à l'Ecole religieuse, 254.
Messe d'actions de grâces dans l'église de Suresnes, 342.
Messe de Sainte-Cécile à Saint-Eustache, par l'Association des artistes musiciens, art. d'A. Botte, 378.
Messe de M. Ch. Maury à Saint-Eustache, art. d'A. Botte, 395.

N

Nécrologie et articles nécrologiques.

Arnaud (E.), 39.
Audiffred, 382.
Bayer, 239.
Beale (F.), 215.
Beaulieu (M.-D.-M.), art. nécrol., 412.
Beyer, 167.
Bock (G.), 414, 287.
Boisseaux (H.), 382.
Borchardt (C.), 125.
Boullée (Mlle Ida), 287.
Braham (J.-H.), 7.
Canaple, 254.
Casimiro (J.), 23.
Caves (A.), 215.
Chartier, marquis de Loraille (A.), 183.
Dalaveux (E.), 375.
Damoreau, 334.
Damoreau-Cinti (Mme), 70; art. nécrol., 76.
Davide (P.), 254.
Delacroix (E.), 263.
Delécluze (E.-J.), 231.
Delsarte (X.), 279.
Dufresne (A.), 78.
Feroglio (P.), 391.
Ferraris (Mme O. Malvani), 262.
Fiennes (H. du Bois de), 70.
Gall, 103.
Gilbert des Voisins (le Cte), 206.
Glover (C.), 158.
Grünwald (J.), 144.
Hesse (A.-F.), 263.
Hœrter (P.), 366.
Hoffmann (de Francfort), 134.
Huber (F.), 39.
Jaspar (A), 215.
Kist (le docteur F.-C.), 127.
Kœnneritz (de), 183.
Kolb (J. von), 271.
Küllak (A.), 14.
Lacombe, mère (Mme), 246.
Lemaire (Mlle E.), 175.
Livry (Mlle E.), 245.
Lovy (J.); art. nécrol. d'A. Elwart, 189.
Mabille (V.), 287.
Mailly (P.-J.). 271.
Masini (F.), 271.
Maurice (A.), 215.
Mayseder (J.), 382, 390; art. nécrol. extrait de la *Biographie des Musiciens*, de M. Fétis, père, 404.
Merts (J.), 175.
Moreau, 303.
Moser, 414.
Mühldorfer, 94.
Müller (C.-G.), 215.
Nicole jeune, 103.
Pacini (Mme), 342.
Pitre-Chevalier, 199.
Prudent (E.), 157; art. nécrol. de Paul Smith, 177.
Rossi (L.-F.), 206; art. nécrol. par A. Pougin, 211.
Roth (A.), 158.
Schoberlechner (Mme), 303.
Schodel, 287.
Schubert (C.), 215.
Serda, 111.
Stegmayer (F.), 158.
Tacchinardi (Mme P.), 303.
Verroust (S.), 127; art. nécrol. d'A. Elwart, 132.
Vestvali (Mme), 294.
Vigny (le comte A. de), 303.
Wertowsky, 23.
Wollenhaupt (H.), 342.
Zizold, 399.

Nominations.

Bacciochi (le comte), premier chambellan de l'Empereur, comme surintendant général des théâtres, 214.
Bagier, comme directeur du théâtre Italien, 101.
Beaufort (de), comme directeur du théâtre du Vaudeville, 133.
Bergson, comme directeur des classes supérieures de piano au Conservatoire de Genève, 390.
Champfleury, comme directeur du théâtre des Funambules, 125.
Delibes (L.), comme accompagnateur à l'Opéra, 133.
Doucet (C.), comme directeur de l'administration des théâtres au ministère de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, 214.
Leckroy, comme directeur du théâtre du Prince-Eugène, 125.
Salomon (H.), comme accompagnateur du théâtre Lyrique, 133.
Stockhausen (J.), comme directeur des concerts de la Société philharmonique de Hambourg, 94.
Triébert, comme professeur de hautbois au Conservatoire, 133.

Q

Questions artistiques, musicales et théâtrales.

Résolution prise par le comité de la Société nationale des beaux-arts, 4.
Travaux de la commission instituée pour préparer le projet de loi sur la propriété littéraire, 62, 103.
Texte du projet de loi relatif à la propriété littéraire et artistique, 123.
Subventions théâtrales, 133, 143.
Combinaison financière pour achat d'orgues; circulaire ministérielle, 164.
Nouvelles attributions du ministère de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, 206.
Travaux de la commission de la propriété littéraire et artistique, art. signé P. S., 259.
Commission nommée pour examiner la question de l'affichage des théâtres, 318, 358.
Projet de décret sur la liberté des théâtres, 365.
Décision du ministre de l'instruction publique qui prescrit l'étude de la musique vocale dans tous les établissements universitaires de l'Empire, 366.
Adresse à l'Empereur des compositeurs de musique, à propos de la liberté des théâtres, 389.
Extrait d'un article du *Sémaphore* de G. Bénédit, relatif à la liberté des théâtres en province, 405.
Extrait d'un article de *la Revue et Gazette des théâtres*, relatif au projet de lui sur la propriété littéraire, 405.
De la liberté des théâtres au point de vue musical, art. de Paul Smith, 409.

R

Revue critique.

CHANT.

Six mélodies de M. J. Cressonnois, art. d'A. Botte, 43.
Le Chant des exilés, pour ténor et chœur d'hommes, par G. Meyerbeer, art. d'A. Botte, 141.
Chant guerrier, chœur pour voix d'hommes, composé par Meyerbeer, pour la tragédie de *Struensée*, art. d'A. Botte, 305.

PIANO.

Troisième trio pour piano, violon et violoncelle, par H. Reber; *les Archers*, ronde de nuit; *Dors, mon cher enfant*, berceuse; marche et mazurka chinoises, air de ballet, pour piano, par E. Baumann, art. d'A. Pougin, 3.
Le Trésor des pianistes, publié par A. Farrenc (3e liv.), art. de Fétis père, 19.
Absence et Retour, fantaisie mélodique; *Cloches et Clochettes*, caprice imitatif, par Ch. Pourny; *Pendant la valse*, scène dramatique; *la Coupe en main*, brindisi; *Vision*, romance sans paroles, par Mlle Léonie Tonel; *le Soir au bord du lac*, nocturne par M. Billet; *Cujus animam*, transcription par Brinley Richards; *Romance sans paroles* de Thalberg, transcrite par Frélon; *Rêverie suisse*, valse; *l'Enchanteresse*, valse à quatre mains, par A. Riedel; *le Bal*, valse par E. Desgranges; *la Pluie de fleurs*, valse par Strauss, art. signé Y., 36.
La Muette de Portici, le Domino noir, Stradella, fantaisies de salon; *la Mer calme*, mélodie; *Yvonne*, polka-mazurka, par R. Favarger, art. signé Y., 332.
Pro peccatis, transcription du *Stabat mater* de Rossini; *Hymne des vêpres; la Czarina*, mazurka de salon, par Brinley-Richards, art. signé Y., 332.
Berceuse; Souvenir de Bertin, par F. Schœn; *les Dragons de Villars*, petite fantaisie; *la Prière d'une vierge*, par Thecla Badarzewska, morceau de salon; *les Bavards*, fantaisie par J. C. Hess; *les Bavards; Stradella*, bagatelles par Lecarpentier, art. signé Y., 348.
Les Fleurs de la danse, par H. Valiquet; *Souvenirs de l'opéra français*, par J. Rummel, art. signé Y., 379.
Le Trésor des pianistes, par A. Farrenc (4e et 5e liv.), art. de Fétis père, 385.

COMPOSITIONS INSTRUMENTALES DIVERSES.

Trente morceaux d'orgue, pour le service divin, par Th. Stern, art. de Fétis père, 11.
Fantaisie sur *les Bavards*, pour violon et piano, par E. Depas, art. signé Y., 348.
Deux Nuits, pour violoncelle et piano, par P. Seligmann, art. signé Y., 373.
Fantaisie sur *Marta*, pour violoncelle, par C. Pâque; *la Carita*, de Rossini; *Ave Maria*, de Schubert; *Pieta Signor*, de Stradella, transcription pour harmonium, art. signé Y., 379.

MÉTHODES ET OUVRAGES DE THÉORIE.

Traité d'Harmonie, par Henri Reber, art. d'A. Elwart, 12.

OUVRAGES DIVERS.

Château à vendre, par Alexandre de Lavergne. — *Contes du Docteur Sam* et *Petites Chroniques de la Science*, par S. H. Berthoud, art. de Paul Smith, 171.
La Musique au Théâtre, par M. A. L. Malliot, art. de Paul Smith, 201.
L'Anneau des Nibelungen, par Richard Wagner, art. de J. Duesberg et S***, 217, 282, 290, 300.
La Musique à Paris, par Albert de Lasalle et Er. Thoinan, art. signé P. S., 285.

S

Suppléments.

(Voyez à la fin de la table.)

T

Théâtres de Paris.

(Pour les théâtres des départements et de l'étranger, voir à ces mots.)

THÉATRES LYRIQUES.

OPÉRA.

Reprise de *la Muette de Portici*, art. de Paul Smith, 25.
Première représentation de *la Mule de Pedro*, opéra en deux actes, musique de Victor Massé, art. de P. Smith, 73.
Début de Villaret, art. signé S. D., 91.
Représentation au bénéfice de Mme Ferraris, 101.
Restauration de la salle, 114.
Reprise de *Giselle*; début de Mlle Mouravieff, art. de P. Smith, 145.
Reprise du *Comte Ory*, art. signé P. S., 163.
Rentrée de Michot, et début de Mme Dori-Rottger, dans *l Trouvère*, 213.
Première représentation de *Diavolina*, ballet-pantomime en un acte, musique de C. Pugoi, art. signé P. S., 218.
Reprise des *Vêpres siciliennes*, art. signé P. S., 233.
Nomination de M. Georges Hainl comme chef d'orchestre, 238.
Spectacle gratis du 15 août, 269.
Début de Mlle Thérèse Tietjens, dans *les Huguenots*, art. de P. Smith, 273, 281.
Troisième début de Villaret, et rentrée de Mlle Wertheimber dans *le Trouvère*, art. de P. Smith, 289.
Rentrée de Merly dans *Guillaume Tell*, 325.
Début de David dans le même opéra, 333.
Villaret dans *la Juive*, art. signé P. S., 347.
Début de Mme Bedogoi-Talvo dans *la Favorite*, 381.
Rentrée de Villaret dans *la Juive*, 413.

OPÉRA-COMIQUE.

Rentrée de Caussade dans *le Chalet*, 6.
Première représentation de *l'Illustre Gaspard*, opéra-comique en un acte, musique de M. Eug. Prévost, art. de L. Durocher, 49.
Première représentation de *la Déesse et le Berger*, opéra-comique en deux actes, musique de J. Duprato, art. de L. Durocher, 65.
Reprise des *Diamants de la couronne*, 93.
Représentation au bénéfice des petits-enfants de Rameau, 117.
Première représentation de *Bataille d'amour*, opéra-comique en trois actes, musique de M. de Vaucorbeil, art. de Léon Durocher, 121.
Reprise de *la Chanteuse voilée*, art. de L. Durocher, 139.
Reprise d'*Haydée*, art. de L. Durocher, 146.
Représentation au bénéfice de Lemaire, 173.
Reprise de *Zampa*, art. de L. Durocher, 185.
Début de M. Miral dans *le Chalet*, 205.
Début de Mlle Irène Lambert dans *Haydée*, 214.
Reprise de *Galatée* avec Mme Ugalde, 221.
Première représentation des *Bourguignonnes*, opéra-comique en un acte, musique de Louis Deffès; reprise de *la Fausse Magie*, art. de L. Durocher, 226.
Spectacle gratis du 15 août, 269.
Première représentation des *Amours du Diable*, opéra-comique en quatre actes, musique d'A. Grisar, art. de L. Durocher, 274.
Débuts de Mlle Girard, d'Eug. Bataille et de Carrier dans *le Caïd*, art. de P. Smith, 289.
Reprise du *Songe d'une nuit d'été*; rentrée de Mlle Monrose; art. de L. Durocher, 299.
Rentrée de Montaubry et de Mlle Cico dans *Lalla Roukh*, 317.
Reprise du *Domino noir* avec Léon Achard et Mlle Cico, art. de L. Durocher, 337.
Début d'Albert dans Andréa d'*Haydée*, 341.
Représentation au bénéfice de l'Association des artistes dramatiques, 349.
Début de Mlle A. Colas dans *les Noces de Jeannette*, 374.
Reprise de *Joconde*, 381.
Représentation au bénéfice de la Caisse de secours des auteurs et compositeurs dramatiques, 398.

THÉATRE ITALIEN.

Rentrée de Mme Trebelli dans *Lucrezia Borgia*, 6.
Première représentation de *I Lombardi alla prima crociata*, musique de Verdi, art. de P. Smith, 17.
La serva padrona, de Pergolèse, art. de P. Smith, 27.
Reprise de *Don Giovanni*; Adelina Patti; art. de Paul Smith, 33.
Première représentation d'*Alessandro Stradella*, opéra en trois actes, musique de F. de Flotow, art. de Paul Smith, 57.
Démission de M. Calzado; gérance provisoire de M. Andrès Mico, 61.
Alessandro Stradella (deuxième article), par D.-A.-D. Saint-Yves, 67.
Rentrée de Tamberlick dans *Poliuto*, et le *Trovatore*, art. signé P. S., 83.
Début de Debassini; *Otello*, art. signé S. D., 105.
Début de Mlle de la Pommeraye dans Desdemona, 117.
Exécution du *Stabat* de Rossini, 118.
Rentrée de Mme Volpini dans *Don Pasquale*, 133.
Clôture de la saison, 142.
Programme de la nouvelle saison, 286.
Réouverture; Mme de la Grange et Nicolini dans la *Traviata*, 329.
Mme de la Grange et Nicolini dans *Rigoletto*, art. de Paul Smith, 337.
Début de Fraschini et de Morelli dans la *Lucia di Lammermoor*, art. de P. Smith, 347.
Fraschini dans *Poliuto*, et Mme de la Grange dans *Norma*, art. de P. Smith, 354.

Reprises du *Trovatore* et du *Barbiere;* débuts de Mme de Méric-Lablache, de Sterbini, de Baragli et de Rovère; rentrée de Mme Borghi-Mamo, art. signé P. S., 369.
Reprise de *Lucrezia Borgia*, 389.
Début de Giraldoni dans le *Trovatore*, 389.
Reprise de *Cenerentola* et d'*Ernani*, art. signé P. S., 403.

THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

Première représentation d'*Ondine*, opéra-comique en trois actes, musique de Th. Semet, art. de L. Durocher, 9.
Première représentation de *Peines d'amour perdues*, opéra-comique en quatre actes, musique de Mozart, art. de L. Durocher, 105.
Premières représentations des *Fiancés de Rosa*, opéra-comique en un acte, musique de Mme C. Valgrand; et du *Jardinier et son seigneur*, opéra-comique en un acte, musique de Léo Delibes, art. de L. Durocher, 139.
Reprise d'*Oberon*, art. de L. Durocher, 154.
Rentrée de Mme Carvalho dans *Faust*, 166.
Clôture de la saison, 173.
Projet de concours musical, art. signé P. S., 228.
Programme de la saison, 278.
Réouverture, 286.
Début de Pilo et rentrée de Mme Faure-Lefebvre dans *Joseph;* début de Caillot dans *l'Epreuve villageoise*, 293.
Première représentation des *Pêcheurs de perles*, opéra en trois actes, musique de G. Bizet, art. de L. Durocher, 313.
Première représentation des *Troyens*, opéra en cinq actes, musique de Berlioz, art. de L. Durocher, 353.
Projet d'une subvention de 100,000 francs, 366.
Reprise d'*Obéron*, 374.
Reprise de la *Perle du Brésil;* Mme Carvalho, M. Pilo, M. Petit; art. de L. Durocher, 377.
Première représentation de *Rigoletto*, opéra en quatre actes, musique de Verdi, art. de Léon Durocher, 411.

BOUFFES-PARISIENS.

Job et son chien, opérette en un acte, musique de M. Emile Jonas; *Madame Pygmalion*, opérette-bouffe en un acte, musique de M. Fr. Barbier; art. signé D., 43.
Les Bavards, opéra-bouffon en deux actes, musique de J. Offenbach, art. signé D., 59.
Reconstruction de la salle, 230.

REVUE DES THÉATRES

Par D.-A.-D. Saint-Yves,

5, 28, 44, 52, 61, 84, 108, 124, 148, 172, 197, 212, 229, 252. 277, 292, 325, 340, 356, 380, 397, 412.

BALS, CONCERTS ET SPECTACLES DIVERS.

Bals de l'Opéra, 399.
Concert des Champs-Elysées, 144, 151, 174, 183, 206, 239, 246, 271, 278.
Concerts Musard au Pré Catelan, 119, 134, 151, 158, 167, 174, 183, 206, 214, 246, 270, 279.
Théâtre des Champs-Elysées, art. signé S. D., 170.
Réouverture du théâtre du Chalet-des-Iles, 182, 191.
Réouverture du casino Cadet, 310.
Salle Robin, 205, 222, 231, 239, 271, 310, 342, 382.

V

Variétés.

Revue de l'année 1862, art. de Paul Smith, 1.
Haydn et les princes d'Esterhazy, art. du docteur L.; extrait de la *Gazette allemande de musique*, 35, 189, 211, 236.
La Tarentelle, art. du docteur Brehm, 75.
Extrait de l'album d'un pianiste en Egypte, art. de Ch. Wehle, 196.
Derniers jours de Mendelssohn, art. d'H. Chorley, 260, 291.
Un touriste musicien en Italie en 1739, art. d'E. Mathieu de Monter, 267, 284.
Phénomènes acoustico-physiologiques, art. de Ch. Meerens, 306, 331.
Répétition du premier *Requiem* de Cherubini, art. de Bénédit, 314.
Un facteur de clavecins, 315.
Lettres de Mendelssohn, trad. par J. Duesberg, 316, 356, 364, 395.
Projet d'auditions périodiques d'œuvres musicales d'artistes vivants, art. de P. Smith, 355.
La musique populaire dans les cités ouvrières, en 1863, article de Maurice Cristal, 361, 370.
L'Amérique telle qu'elle est, par Oscar Comettant, 388.

MORCEAUX DE MUSIQUE DONNÉS COMME SUPPLÉMENTS DANS LE COURANT DE L'ANNÉE 1863

Avec le n° 1 (en primes): Le 1er volume du Répertoire de musique moderne pour le piano (*Les succès universels*).
Le morceau de chant favori d'Adelina Patti: *la Gioja insolita.*
Un aura amorosa, air de *Cosi fan tutte*, de Mozart.
Les portraits-cartes d'Haydn et de Weber.

Avec le n° 9: la ballade de l'opéra *Stradella*, de Flotow: *Au sein des Abruzzes.*

Avec le n° 17: le quadrille d'Arban sur *les Bavards*, d'Offenbach.

Avec le n° 24: Une transcription pour l'harmonium de l'*Ave Maria*, de Schubert, par G. Romano.

Avec le n° 31: *Berceuse*, pour piano, par Ferd. Schoen.

Avec le n° 38: *La polka du Brésilien*, musique d'Offenbach, arrangée par Arban.

Avec le n° 45: *L'avenir est à Dieu*, romance de Dassier.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS.

A

Abert (J.-J.), 23, 95, 262.
Abt, 204.
Achard (L), 2, 77, 146, 198, 214, 269, 299, 309, 337, 349.
Acs (Mme), 173.
Adam (A.), 145, 202.
Adam, inst., 365, 394.
Adam (Mlle), 53.
Adenis (J.), 43.
Adler (V.), 69, 390.
Agar (Mlle), 149, 172, 213.
Agnesi, 343, 351.
Agresti, 349.
Agrone (Mme), 207.
Aguado (le comte O.), 69.
Ahna (Mlle de), 15, 88, 119, 279, 407.
Alard (D.), 11, 23, 35, 42, 69, 75, 92, 130, 198, 270, 279, 303, 379.
Alary (G.), 262, 270.
Alaux, 119.
Albert, 4, 341.
Alboni (Mme), 13, 86, 101, 127, 237.
Albrecht (Mlle), 117.
Alexandre, père et fils, 102, 143, 164.
Allaire-Dietsch (Mme), 78.
Allewaërt (Mlle), 55.
Alphonsine (Mlle), 340, 413.
Altavilla, 399.
Altès, 115, 381.
Ander, 103.
Anderson (A.), 279.
Andrée (Mlle), 94, 135.
Andrieux (Mlle), 37.
Angelioi, 373.
Anichini (F.), 335.
Annenska (Mme), 397.
Anschütz, 239.
Anthoine (L. d'), 292.
Antonucci, 167, 238, 326, 343.
Aptommas, 22, 51, 54.
Arancio-Guerrini (Mme), 70, 88.
Arban, 78, 100, 129, 134, 144, 151, 158, 174, 183, 190, 206, 214, 220, 222, 246, 271, 286, 297, 310.
Archainbaud (M. et Mme), 51, 111, 116, 130, 150, 303.
Arditi, 127, 165, 261, 414.
Argenton (d'), 62.
Armandi, 415.
Armingaud (J.), 35, 45, 69, 141.
Arnal, 5, 148.
Arnaud (E.), 39, 46.
Aronssohn, 100.
Arrouge (Mme P), 311.
Artot (Mlle D.), 15, 30, 39, 46, 55, 63, 70, 79, 88, 95, 127, 135, 144, 165, 172, 181, 199, 205, 221, 302, 326, 343, 374.
Artus (A.), 124, 173.
Astieri (Mlle), 126.
Aubel (L. d'), 7.
Auber, 2, 6, 22, 25, 26, 93, 222, 238, 249, 374, 414.
Aubry (Mlle), 173.
Audiffred, 382.
Auer, 261, 391.
Auesperg (le Pr.), 263.
Augier (E.), 85, 253.
Aujac, 46, 88, 335, 375.
Aulagnier, 116, 310.
Aurèle, 110, 131, 398.
Auroux, 41.

B

Babaud, 78.
Bacciochi (S. Exc. le comte), 214, 293, 318, 358.
Bach, 242, 250.
Bach (O.), 23.
Bachmann, 151.
Badarzewska (Mme T.), 181, 190, 212, 349.
Badiali, 92.
Bagier, 101, 142, 198, 205, 214, 238, 245, 278, 286, 302.
Bajllard, 118.
Baille (G.), 326.
Balanqué (M. et Mme), 142, 262, 287.
Balbi (Mlle), 302.
Baldenecker, 239.
Balfe (W.), 53, 391.
Balzac (de), 340.
Baneux, 122.
Banville (T. de), 340.
Baragli, 133, 369, 381.
Baralle (A.), 149.
Baratte (Mlle), 219, 233.
Barbier (F.), 43, 341.
Barbier (J.), 105.
Barbisan (Mme), 79.
Barbot (Mme), 47, 343, 373.
Baretti (Mlle), 67, 78, 122, 146, 274.
Barnard (Mlle L.), 119.
Barnetche (Mlle), 175.
Barré, 340.
Barrielle, 274.
Barrière (J.), 246.
Barrière (T.), 29, 108, 139, 229, 413.
Barsagol, 127.
Barthe-Benderali (Mme), 84.
Bartoch (Mlle O.), 159.
Bartolini, 13, 17, 167.
Bar-Wolff, 191.
Basevi, 335.
Bastin (Mlle), 242.
Bataille (E.), 286, 289.
Batiste (E.), 11, 87, 101, 134, 150, 151, 379, 398.
Batta (A.), 28, 34, 42, 51, 108, 123, 255, 279, 286, 318, 326, 390.
Baudier (Mlle), 151, 174.
Bauer, 342.
Bauerkeller, 91, 102, 155.
Baumann (E.), 3.
Baur (J.), 278, 303.
Bayer, 215, 239, 279.
Bazin (F.), 190, 203, 278.
Bazzini, 54, 134, 366.
Beale (F.), 215.
Beaudoin, 414.
Beaufort (de), 133.
Beaugrand (Mlle), 157, 219, 274.
Beaulieu (M.-D.-M.), 122, 412.
Beaumetz (Mlle M.), 11.
Beaumont (A.), 1.
Beauvallet, 5, 148, 250.
Beck, 135, 183, 319.
Becker (J.), 14, 30, 54, 74, 87, 93, 94, 107, 108, 126, 231, 342, 358, 414.
Beer (M.), 230, 305.
Beethoven, 41, 310.
Béguin-Salomon (Mme), 75, 77, 108, 131.
Behrens, 263.
Bélia (Mlle), 122, 186, 274, 300.
Bélin de Launay (Mme W), 92.
Bellermann, 263.
Bellini, 359.
Bélot (A), 356.
Belval, 29, 61, 114, 142, 149, 189, 213, 347, 398.
Bénard, 78.
Bénazet, 62, 149, 166, 191.
Bendazzi (Mme), 53.
Bendel (F.), 63, 206, 239.
Benedetti (Di), 327.
Bénédict (J.), 55, 69, 103, 127, 202, 204, 231, 237, 318, 359, 382.
Bénédict (Mlle A.), 294.
Bénédit (G.), 405.
Benedix, 86.
Bennett (S.), 2.
Benoist (F.), 34.
Benoit (P.), 327.
Beresa, 23.
Beretta (G.-B.), 310.
Bergson (M.), 30, 126, 366, 390.
Bériot fils (C. de), 94.
Berlioz (H.), 2, 7, 38, 50, 79, 87, 99, 110, 125, 133, 142, 143, 182, 198, 203, 254, 271, 353, 375, 381.
Berlyn (A.), 382.
Bernadotte, 210.
Bernard (P.), 54.
Bernardi (Mme), 343, 373.
Bernardin, 149.
Berthélemy, 101.
Berthelier, 23, 52, 125, 173, 190, 245, 262, 294, 302, 309, 333, 413.
Berthier, 219.
Berthoud (S.-H.), 22, 171.
Bertini (Mme), 102.
Bertoletti (Mlle M.), 149.
Bertolini, 175.
Berton, 397.
Bertrand (Mlle I.), 118, 07, 294.
Besnier (Mme), 14.
Bessellèvre (de), 134, 144, 174, 246, 271, 286, 318, 342.
Bessems (A.), 118, 130, 358.
Bettelheim (Mlle), 415.
Bettini (A.), 15, 53, 77, 86, 158, 172, 237, 254, 261, 262, 270, 279, 286, 327, 391.
Bettini (G.), 37, 174.
Beulé, 97, 318, 324.
Beyer, 167.
Bianchi (M. et Mme V.), 47, 93, 191, 307.
Bianco (Mlle E. del), 111.
Bigoardi, 23, 88, 95, 157.
Billet (A.), 36, 70, 140.
Binaghi, 70.
Binfield fr., 110.
Birch-Pfeiffer (Mme), 46.
Bizet (G.), 22, 27, 50, 313.
Blanc (A.), 77, 108, 174, 381.
Bléau (Mlle), 63.
Blès (Mlle), 277.
Blum (E.), 380.
Blumenthal, 110, 204, 221.
Blumner, 309.
Boccolini, 53.
Bochkolt-Falconi (Mlle A.), 39, 231.
Bock (G.), 55, 144.
Bœhme (Mlle D.), 375.
Bœly (F.), 116.
Boieldieu (A.), 270, 291.
Boilly (Mlle M.), 231.
Boisgontier (Mlle), 149.
Boisseaux (H.), 382.
Bonamici (F.), 318.
Bonetti, 67, 357.
Bonhomme, 292.
Boni-Bartel (Mme), 206, 303.
Bonnefoy, 46, 94, 135.
Bonnehée, 54, 117, 158, 213, 233.
Bonnesseur, 26, 163, 189, 262, 269, 398.
Bonnet, 197, 223.
Bonnewitz, 207.
Bonoldi (F.), 14, 310
Borchardt (C.), 26, 125, 133.
Borel-d'Hauterive, 23.
Borelli, 150, 394.
Borghèse (Mme J.), 159, 294, 318, 375, 406.
Borghi-Mamo (Mme), 31, 63, 159, 221, 326, 343, 359, 365, 369, 381, 403, 413.
Borri, 247, 383.
Borsary, 88.
Boschetti (Mlle A.), 101, 198, 230.
Bossi, 327.
Bost, 207.
Bott, 207.
Bouchardy (J.), 29.
Bouché, 338, 348, 370.
Boucher (Mme), 69.
Boufar (Mlle), 247.
Boulan (J.-E.), 294.
Boulanger (G.), 115.
Boulart-Mayer (Mme), 46, 55, 141, 158, 294, 335, 375.
Boulay (Mlle M.), 111.
Bouleau-Neldy, 391.
Boullard (M.), 170.
Boullée (Mlle I.), 287.
Boulu, 101.
Bourges (M.), 102.
Boutin, 173, 341.
Boutines (J.), 246.
Boyer (Mlle), 140.
Braga, 141.
Braham (J.-H.), 7.
Brajda-Lablache (Mme), 45.
Brandès, 206, 303.
Brasseur, 94, 173, 263, 317.
Brassin (L.), 31, 302, 335, 343.
Braun (le P.), 94.
Braun-Biera, 311.
Braunhofer (Mme M.), 31.
Brémond, 335, 389.
Brenner (Mlle), 144.
Brésil (Mme), 147.
Bressant, 117, 197.
Breuning, 167, 255.
Brignoli, 127.
Brindeau, 253.
Brinley-Richards, 36, 102, 125, 246, 332.
Brisebarre (E.), 6.
Brisson (F.), 42, 147, 358.
Brochon (H.), 14, 342.
Brohan (Mlle A.), 133, 190.
Brohan (Mlle M.), 197.
Brosses (Le Cte de), 266, 284.
Bruch, 199.
Bruneau, 287.
Brunelle, 198.
Brunet, 131.
Brunetti (Mlle M.), 281, 399.
Bruni, 22.
Brüning (Mme I.), 86, 341.
Brunner, 32.
Bruyant, 142.
Bryon-d'Orgeval, 79, 294, 335.
Bulow (H. de), 22, 311, 359, 367.
Bussine, 54, 108, 132, 147, 183.
Busson, 143.
Buti, 88, 95, 157.

C

Cabel, 10, 55, 354.
Cabel (Mme M.), 53, 86, 93, 102, 106, 119, 149, 167, 174, 183, 221, 230, 303, 350, 358, 406.
Cadol (E.), 61.
Caffieri, 144.
Cagnoni, 295.
Caillot, 293.
Caillou, 101, 250, 254.
Calendini, 110.
Caliva, 327.
Callen, 279.
Calzado, 1, 61.
Calzolari, 47, 71, 327, 343, 373, 396.
Cambon, 218.
Canaple, 254.
Cantoni, 335, 367.
Capendu (E.), 213.
Capoul, 34, 67, 132, 139, 186, 274, 325.
Capponi, 303, 375.
Capp-Young (Mme), 327.
Caracciolo (Mme), 70.
Cardani (Mlle), 149.
Carman, 55.
Caron (C.), 94, 289, 309, 317.
Carozzi-Zucchi (Mme), 319, 335.
Carré (M.), 105, 139, 215, 313.
Carrier, 46, 228, 245, 289.
Carrion, 88, 327, 381.
Cartelier (Mme), 302.
Carvalho (L.), 1, 105, 189, 205, 228, 278, 281.
Carvalho (Mme Miolan-), 63, 69, 117, 125, 144, 151, 158, 166, 190, 221, 261, 281, 377.
Casella, 87.
Casimiro (J.), 23.
Castagneri, 55, 262.
Casteigner, 131.
Castellan (Mlle), 110.
Castellano, 213, 341.
Castelli (Mme), 23, 157.
Castelmary, 151, 182, 189.
Caters-Lablache (Mme de), 69.
Caussade, 6.
Caussemille (Mlle O-), 87, 154, 254, 390.
Cavaillé-Coll, 7, 294, 350.
Cavallo, 157, 390.
Cavé, 318.
Cavos (A.), 215.
Caye (Mlle J.), 310.
Cazaneuve (E.), 147.
Cazaux, 26, 101, 119, 158, 213, 274, 341, 381.
Cèbe (Mlle), 88.
Cellier (Mlle J.), 241.
Cesaro, 199, 383.
Chabert (Mlle), 53.
Chabrier (E.), 198.
Chalne (E.), 54.
Champfleury, 125.
Chapuy, 101.
Charansonney, 287.
Chardard, 111, 214, 263.
Chartier, marquis de Loraille, (A.), 183.
Charton-Demeur (Mme), 23, 101, 117, 133, 142, 166, 222, 271, 287, 293, 318, 354, 405.
Chaudesaigues (Mlle), 263.
Chéret, 277.
Cherubini, 314.
Chevillard, 54, 74, 92, 131.
Chic (L.), 214.
Choler (A.), 139.
Chollet-Byard (Mme), 50, 146.
Chopin (F.), 20.
Chouquet, 324.
Christiani, 383.
Ciampi, 246.
Ciardi, 391.
Cico (Mlle M.), 52, 77, 173, 186, 214, 317, 337, 349, 414.
Clairville, 277.
Clarence (Mme), 213.
Clauss sœurs (Mlles), 28, 241.
Clément (F.), 318, 406.
Colas (Mlles A. et S.), 95, 205, 221, 374.
Colbrun, 325.
Coletti (F.), 381.
Colin (Mlle M.), 130, 206.
Colive, 367.
Collet (N.), 70.
Collonese, 53.
Colmet-d'Aage, 156.
Colomb, 109.
Colombier (Mlle), 250.
Colonne (E.), 131, 241, 250, 365, 394.
Colosanti, 141, 311, 327.
Colson (Mme), 262, 389, 407.
Comettant (M. et Mme O.), 14, 30, 51, 78, 95, 102, 115, 131, 231, 307, 358, 366, 388, 414.
Commerson, 213.
Coninx, 398.
Consolo (F.), 79, 159, 375.
Constantin (C.), 158, 214, 294.
Conte (J.), 100.
Cooke, 343.
Cooper (W.), 127, 206, 382.
Coquelin, 197, 213, 340, 413.
Corally, 219.
Corani (Mlle), 149, 175, 205, 303, 375.
Cordier (Mlle A.), 22, 37, 127, 279.
Cormon (E.), 313.
Corri, 53, 343.
Corsi, 103.
Corteull (Mlle de), 302.
Costa, 157, 253, 295, 414.
Cotogni, 53, 279, 295, 375.
Couderc, 49.
Coulon, 133, 327, 343, 350, 366.
Couperin (F.), 19.
Couqui (Mlle), 191, 295, 383.
Courmont (de), 270.
Courtais (Mlle V. de), 198.
Courtat, 358.
Crampton (Lady), 165.
Cranz (A.), 167.
Crémieux (H), 325.
Cresci, 389.
Cresp-Sicard, 271.
Cressonnois (J.), 43, 382.
Crisafulli, 229.
Crockett, 86, 109.
Croff (J.-B), 335.
Croisilles (de), 103.
Crosti, 23, 37, 67, 122, 190, 262, 299, 381, 398.
Cruvelli (Mlle M.), 69, 94.
Cusins, 122.
Cuvillon, 174.
Czillag (Mme R.), 13, 22, 341.

D

Dachauer, 287.
Daclin (K.), 121.
Damoreau, 334.
Damoreau-Cinti (Mme), 70, 76.
Dancla (C. et L.), 11, 68, 115, 130, 350, 374, 381.
Danguin, 303.
Danhauser, 158.
Danjou (F.), 222.
Darcier (Mlle), 365.
Darroux (Mlle F.), 150.
Dasse, 239.
Dassier (A.), 7, 353.
Dasti (L.), 93.
Dauty, 219.
David, 317, 323, 333.
David (F.), 28, 50, 377, 381, 390, 398.
David, de Leipzig, 239, 247, 399.
Davide (le P.), 254.
Debain, 63, 174.
Debassini, 47, 101, 105.
Debillemont, 27, 50, 124.
Debureau, 182.
Decker (Mlle), 359, 407.
Decroix (Mme), 228.
Deffès (L.), 205, 226.
Déjazet (Mlle V.), 52.
Déjazet (E.), 52.
Dejean (Mme J.), 88, 157, 317, 349, 354.
Delacroix (E.), 263.
Delafontaine, 87.
Delahaye, 6, 241.
Delannoy, 148.
Delaporte (E.), 291.
Delaporte (Mlle), 357.
Delattre, 391.
Delaunay, 340.
Delavault, 270.
Delaveux (E.), 375.
Delayigne (G.), 25.
Deldevez, 374, 414.
Delécluze (E.-J.), 231.
Delibes (L.), 125, 133, 139, 198.
Deli, 406.
Dellernos (Mlle), 302.
Delle-Sedie, 33, 42, 58, 63, 68, 86, 100, 118, 205, 261, 262, 279, 287, 303, 318, 326, 330, 338, 354, 370, 389, 403.

Deloffre, 77, 123, 157.
Delsarte (X.), 215, 278.
Demersmann, 100, 403.
Demi (Mlle E.), 172, 279.
Denet (Mlle A.), 231.
Deneive, 278.
Deneux (J.), 63.
Dennery, 325, 341.
Depas (E.), 349.
Depassio, 158, 327, 350, 414.
Dereux, 406.
Derosne (B.), 229.
Deschamps (Mlle M.), 279.
Desgranges (E.), 22, 37.
Deshays-Meifred (Mlle), 241.
Désiré, 59, 77, 173.
Desjardins, 241.
Deslandes (P.), 292.
Deslandres, 131.
Desmaisons (E.), 110, 222.
Desneyers (Mlle), 93.
Deswert (J.), 54, 92, 126.
Diehl (Mlle), 255.
Diémer (L.), 78, 414.
Dien (A.), 123.
Dietsch, 156, 237, 245.
Dieudonné, 357.
Dittmer, 15.
Dombrowski (H.), 126.
Donati (Mme P.), 127.
Doppler (F.), 175.
Doré (Mlle), 342.
Dori-Rottger (Mme), 31, 61, 205, 213.
Doria (Mlle), 149.
Doring (T.), 150.
Dorn (L.), 15, 196.
Dorus, 100, 122.
Dorus (Mlle J.), 406.
Douay (G.), 391.
Doucet (C.), 214, 228, 238, 249, 259, 318, 365.
Draxler, 103.
Dreyfus (Mme C.), 91, 118, 146.
Dubois (A.), 108, 323.
Dubois (Mlle), 154, 155.
Dufour (S.), 38.
Dufrêne (M. et Mme), 191, 287, 335, 358.
Dufresne (A.), 78.
Dulaurens (M. et Mme), 26, 61, 114, 125, 157, 230, 245, 262, 269, 278, 303, 366, 399.
Dumaine, 29, 213.
Dumanoir, 73, 108.
Dumas (A.), 124, 380, 390.
Dumas fils (A), 85.
Dumestre (M. et Mme), 31, 174, 287, 303, 358.
Dumon (J.), 4, 22, 53, 68, 70.
Dunkler, 23, 103.
Duponchel, 25.
Dupont (A.), 2.
Duprato (J.), 65, 125, 133.
Duprez (E.), 411.
Duprez (G.), 156, 173.
Duprez (L.), 107, 406.
Dupuis, 277, 340, 413.
Dupuy (Mlle), 14, 46.
Duraud (A.), 23, 86, 143, 287, 390.
Duret, 93.
Dustmann-Meyer (Mme), 247, 255, 295, 324.
Duvernoy (A.), 34, 41, 77.
Duvernoy (H.), 350.
Duvert, 49.
Duveyrier, 233.

E

Ebrard (Mlle), 250, 254, 262.
Ecarlat-Geimar (Mme), 303.
Eckert, 230.
Edelsberg (Mlle), 324.
Eichberg (Mlle B.), 75.
Elbel (V.), 78, 204.
Elie (Mlle M.), 42.
Ella, 261.
Ellard, 279.
Ellinger (Mlle), 144, 383.
Eloy, 191.
Elwart (A.), 174, 278, 374, 391.
Enault (L.), 20.
Engel (L.), 142, 221, 222, 231, 263, 391, 399.
Erambert (Mlle), 94.
Erard (Mme), 45, 94, 278.
Erber, 311.
Erl, 335.
Ernst, 126, 261, 319.
Escudier (M. et L.), 133, 174.
Escudier-Kastner (Mme), 28, 34, 43, 51, 63, 117, 255, 263, 286.
Espeignet, 41, 131.
Espinosa, 173.
Ettling (E.), 94, 406.
Eugénie (S. M. l'Impératrice), 29, 33, 37, 6, 869, 93.
Everardi, 47, 343, 373, 396.

F

Fabbris, 351.
Fabre, 303, 350.
Fabri-Mulder (Mme), 15, 135, 303, 311, 351, 307, 415.
Faccio (F.), 375.
Faivre (Mlle A.), 140, 190, 247, 271, 294, 335, 375.
Faivre (Mlle M.), 279.
Farguell (Mlle), 397.
Farrenc (M. et Mme), 19, 75, 294, 358, 385.
Fauconnier, 65.
Faure, 74, 91, 93, 116, 172, 215, 221, 237, 269, 274, 317, 333, 341, 379, 381, 389.
Favarger (R.), 14, 214, 332.
Favart (Mlle), 340.
Favel (Mlle A.), 123.
Favilli, 270, 294, 327.
Febvre, 148.
Félissou (Mlle), 231.
Félix, 61, 213.
Ferdinand (Mme), 67.
Feri-Kletzer, 54, 87, 111, 196, 326.
Ferni (Mlle C.), 63, 70, 335, 367.
Feroglio (P.), 391.
Ferrand, 116, 206, 259, 350, 405.
Ferranti, 199.
Ferrari (le chevalier de), 199.
Ferrari (Mme), 15, 165.
Ferraris (F.), 374.
Ferraris (Mme A.), 4, 52, 86, 101, 109, 127, 144, 151, 157, 172, 198, 278, 302, 350, 375.
Ferreyra (Mlle J.), 277, 340.
Ferri, 37.
Ferville, 125, 148.
Fétis père, 2, 22, 37, 62, 87, 94, 144, 175, 188, 219, 237, 258, 331, 342, 348, 350, 355, 381, 382, 399.
Fétis (E.), 111.
Feuillet (O.), 270, 357.
Field (J.), 54.
Fiennes (H. du Bois de), 70.
Figeac (Mlle), 182.
Filippi (de), 286.
Fillette (Mlle), 111.
Fioravanti (L.), 70, 158, 319, 343, 373, 396.
Fioretti (Mlle), 71, 134, 181, 182, 327, 365, 373, 396.
Fiori (H.), 335.
Fischer (J. J.), 167, 207.
Fleury-Cœury (Mlle), 30, 382.
Floquet, 193, 209, 234, 244, 265.
Flory (Mme), 383.
Flotow (de), 53, 57, 61, 65, 67, 69, 319, 343, 357, 406.
Fœrster (Mme), 111.
Foltz, 207.
Fonta (Mlle L.), 26, 37, 333.
Fontenay (A. de), 156.
Forest, 94.
Formès fr., 88, 127, 237, 239, 261, 287, 391, 399.
Fortuna (M. et Mlle), 118, 141, 167.
Fossey, 277.
Foucher (P.), 325, 341.
Foulon, 101.
Fournier (E.), 29.
Fournier (N.), 292.
Foussier (E.), 246.
Franchi-Capello, 327.
Franchomme, 11, 35, 42, 84, 86, 174.
Franck (J.), 143, 246, 333.
François, 156.
Franosch, 31.
Fraschini, 37, 142, 341, 347, 349, 354, 369, 381, 389, 403.
Frasey (Mlle), 42, 277.
Fréion (A.), 23, 36.
Frezzolini (Mme), 13, 17, 33, 105, 118, 214, 350.
Fricca, 165, 181.
Fricci (Mlle A.), 134, 318, 328, 415.
Friedberg (Mlle C.), 151, 367, 414.
Froment, 247, 255.
Fuchs, 277.
Fusco (F.), 7.

G

Gabriel, 140.
Gabrielli (le comte), 13, 383.
Gaëtsch-Liez (Mme), 167.
Gagliano (Mme), 310, 333, 366, 382.
Gaiffe, 285.
Gaillard (Mlle N.), 110, 131.
Gall, 103.
Galli-Marié (Mme), 274, 349.
Gandoni (B.), 391.
Ganz, 391.
Garcia, 78, 149.
Garcin, 318.
Gardoni (M. et Mme), 33, 54, 109, 118.
Garibaldi (G.), 141, 246.
Garnier (C.), 29, 114.
Gasc (Mme), 287, 335, 358.
Gaspard, 111, 191.
Gaspari (G.), 238.
Gassier, 118, 191, 254.
Gastinel (L.), 77, 238, 262, 269, 327.
Gatterbourg (le comte), 144.
Gaubert, 100.
Gautier (G.), 249.
Gautier (T.), 145.
Gautrot, 382, 406.
Gavaux-Sabatier (Mme), 94.
Gayrard (Mlle P.), 241.
Gazzaniga (Mlle M.), 166.
Geisthardt (Mlle), 15.
Génat (Mlle F.), 85, 325, 341.
Geneive (Mme), 245.
Génin, 110.
Gennari (Mme), 335.
Gentilhomme (Mlle), 162.
Geoffroy, 85.
Geoffroy (Mme), 271, 318.
Georges (E.), 77, 173.
Géraldy, 222, 262, 279, 358.
Gericke (Mlle), 207.
Gerpré, 94.
Gerville (L. P.), 406.
Gevaërt, 327.
Gey (Mlle), 207.
Gilbert, 303.
Gilbert-des-Voisins (le comte), 206.
Gil-Pérez, 173, 213, 293.
Giorza (P.), 101, 142, 166, 172, 173, 187.
Giotti, 103.
Giraldoni, 37, 389.
Girard, 254.
Girard (Mlle), 10, 101, 107, 154, 227, 262, 289, 317, 349.
Girardot, 140, 374.
Giroud (L.), 254.
Giroud de Villette (Mme), 146.
Girrond (M. et Mme), 131.
Giuglini (A.), 61, 79, 103, 111, 127, 158, 165, 172, 181, 191, 261, 319, 373, 396.
Giuli (Mme de), 199.
Glover (C.), 158.
Godard (A.), 111.
Goddard-Davison (Mme A.), 62, 205, 294.
Godefroid (F.), 94, 263, 406.
Godelle, 405.
Godfrond (Mlle), 163, 262, 269.
Goldner (W.) 131.
Gondinet (E.), 212.
Gonetti (Mlle A.), 351, 358, 399.
Got, 213, 413.
Gottschalk, 175, 335.
Gouffé (A.), 75, 108.
Goumbine, 47.
Gounari, 319.
Gounod (C.), 2, 39, 215, 221.
Goupil, 143.
Gourdin, 47, 77, 139, 150, 228, 324.
Gozlan (L.), 295.
Grœver (Mme M.), 51, 62, 107, 127, 134, 150, 182, 222, 231, 334, 358, 406, 414.
Grassmann, 239.
Grau, 271, 333.
Graziani (le comte M.), 102, 278, 310.
Graziani (F.), 172, 181, 207, 246, 261, 279, 327, 373.
Grazzi, 15.
Gregoir (E.), 126.
Grenier-Nivet (Mme), 147.
Grétry, 227.
Gretton, 150.
Grisar (A.), 205, 274.
Grisez, 131.
Grisi (Mme G.), 117, 125 375.
Grison, 382.
Grizy, 107.
Groot (de), 86, 109, 230, 270, 325, 326.
Gross, 175.
Grossi (Mme), 351.
Gruneisen (C. L.), 261.
Grunow, 311.
Grünwald, 144.
Guadaguini, 326.
Guéroult, 131.
Guerra (Mlle), 33.
Guerreau, 108.
Gueymard (M. et Mme), 13, 26, 29, 74, 93, 101, 114, 125, 189, 213, 230, 269, 274, 289, 309, 341, 381.
Gulbert-Jung (Mme), 75, 92.
Guicciardi, 343.
Guichard, 134.
Guidi (J. J.), 87, 110.
Guidon fr., 54, 142, 155, 279, 406.
Guidotti, 199.
Guiffrey (G.), 259.
Guignot, 74.
Guilman (A.), 214.
Guillet, 254.
Guillot, 63.
Guiraud, 323.
Gunz, 263.
Guthmann, 358.
Guyon (E.), 118.
Guyot, 107, 314.
Gye, 45, 109, 237, 253.

H

Haertner, 46.
Hagen, 159.
Haini (G.), 119, 166, 214, 238, 245, 262, 274, 414.
Halanzier, 117, 158.
Halévy (F.), 2, 46, 87, 89, 97, 113, 137, 153, 161.
Halévy (L.), 89, 97, 113, 137, 153, 161, 389, 413.
Hallé (C.), 278, 294.
Hamackers (Mlle), 274.
Hammer (R.), 23, 75, 84, 130.
Haussens (C.), 30, 31.
Harder sœurs (Mlles), 51.
Harriers-Wippern (Mme), 23, 111, 151, 175, 191, 207, 247, 279, 327, 342.
Harris, 116.
Harrison, 53, 343, 391.
Hartog (E. de), 62, 107.
Hassel, 15.
Hasselmans, 204.
Hautmann, 279.
Haussmann (S. Exc. le Préfet de la Seine), 109, 203.
Hauser, 206, 231, 303.
Haydn, 35, 132, 180, 211, 236.
Hayet, 118, 147, 183.
Heermann (M. et Mlle), 206, 359, 367.
Hekking, 199.
Heil, 247.
Heller (S.), 390.
Hellmesberger, 367.
Hénault, 399, 317.
Henrion (Mlle), 247, 271.
Henry, 374.
Herman (A.), 23, 75, 91, 102.
Herman (J.), 151.
Hermann (H.), 131.
Hérold, 185, 219, 268.
Hertel, 7.
Hervé, 197.
Herz (H.), 45, 231, 406.
Herz (J.), 87.
Herz fils (H.), 110.
Hess (J.-Ch.) 143, 310, 349.
Hesse (A.-F.), 263.
Hetzenecker (Mme), 324.
Heuzey, 149.
Heywood (Miss), 391.
Hiles (Miss), 53.
Hiller (F.), 167, 359, 399.
Himmel, 175.
Himmens, 175.
Hocmelle (E.), 75, 131, 155.
Hœrter (P.), 127, 366.
Hoffmann, 134.
Hofmeister (W.) 198.
Hol (R.). 167.
Hollebecke, 158, 220, 237, 403.
Honoré, 325.
Honoré (Mme), 318, 328.
Hornstein, 343.
Horsley, 326.
Huber (F.), 39.
Huguet (J.), 150.
Humbert (Mlle L.), 30, 126.
Hummel, 20.
Hummler (Mlle S.), 255.
Hunt (Miss), 38.
Hurand, 119.
Hyacinthe, 293.

I

Ismaël, 314, 411.

J

Jachmann-Wagner (Mme), 23, 39.
Jacobi (G.), 91.
Jacquard (L.), 35, 45, 69, 130, 206, 231.
Jacques (Mlle C.), 6.
Jaëger, 159.
Jaëll (A.), 15, 22, 63, 79, 94, 110, 111, 157, 172, 190, 206, 247, 279, 294, 303, 343, 375, 414.
Jahn (O.), 303, 358.
Jancourt, 100, 122.
Janner-Krall (Mme), 79.
Jaspar (A.), 215.
Jauch, 374.
Jaulain, 221, 326.
Jean-Paul, 247.
Joachim (M. et Mme), 324, 342, 367, 399.
Jolly (Mme de), 53.
Jonas (E.), 43, 78.
Joncières (V.), 147, 263.
Jouassain (Mlle), 340.
Jourdan, 46, 88, 94, 135, 174, 222, 262, 271, 318, 375, 406.
Jouy (de), 25.
Julien (P.), 398.
Junca, 207, 319, 335.
Justament, 375, 414.
Justin, 299, 317.

K

Karlberg, 335.
Karoly (Mlle), 61, 413.
Kastner (G.) 87, 230.
Katow (Mlle de), 118, 141, 302.
Kauffmann (Mlle M.), 343.
Kellermann, 206, 239, 255.
Kellog, 37.
Ketten (H.), 39, 333.
Ketterer (E.), 42, 254, 318.
Kist (le docteur), 127.
Klein, 204.
Klosé, 143.
Knap, 125.
Kock (H. de), 6.
Kœkert, 270.
Kœnig, 26.
Kœnigslœw, 255.
Kœnnemann, 295.
Kœnneritz (de), 183.
Kœster (Mme), 7, 119. 135, 407.
Komperlé, 355.
Koning, 6.
Koubly, 14, 78.
Kovalsky (H.), 14, 45, 286, 303.
Krapp (Mlle), 135.
Krauss (Mme), 103, 144, 231.
Krebs, 79.
Krüger)W. et T.), 31, 75, 84, 150, 150, 204, 303, 342, 358.
Kücken, 203.
Kuhn (E.), 151, 391.
Kullack (A.), 14.
Kunc (A.), 7.
Kuster (H.), 375.

L

Labarre (Mlle C.), 94.
Labernardie, 391.
Labiche (E.). 5, 85.
Labitzky (Mlle), 15.
Laborde (Mme), 318, 328, 415.
Lacape (J.), 220.
Lacombe (L.), 246.
Lacombe (Mlle), 174, 366.
Lacoste, 63, 103.
Lacressonnière, 29.
Lacroix (J.), 61.
Lacroix (Mlle), 31.
Laenders, 247.
Lafon (Mme M.), 127, 303.
Lafont, 357.
Lafont (C.), 198.
Lafont (L.), 34, 119, 147, 342.
Lafontaine, 109, 229, 380.
Lagnier (Mme), 102.
Lagrange (Mme A. de), 37, 53, 198, 329, 333, 337, 348, 354, 369, 386, 403.
Lagrua (Mlle E.), 62, 77, 86, 103, 118, 144, 215, 262, 335, 351, 383.
Lagye (Mlle), 110, 182, 254, 303, 399.
Lalliet, 100, 231, 263, 326.
Lalo (E.), 69.
Lambert (Mlle J.), 244.
Lamoureux (L.), 69, 91, 92, 365, 382, 393.
Lamoury fr., 14, 45, 126, 399.
Lancien, 100.
Landrol, 357.
Lanfranchi (Mme), 407.
Lang, 326.
Langerts (A.), 407.
Langhans (M. et Mme), 366, 406.
Langlé (A.), 148.
Lanner (Mlle), 407.
La Pommeraye (Mlle de), 23, 117, 126.
Lasalle (A. de), 231, 285.
Lasserre (J.), 92, 131, 334.
Laub (F.), 15, 22, 110, 223, 407.
Laurencin, 277.
Laurent (Mme M.), 44, 173, 253, 341.
Laurentis (Mlle), 350.
Lauzanne, 49.
Lavainne (F.), 183, 278.
Laval (Mlle C.), 150, 390.
Lavergne (A. de), 171.
Lavessière, 101.
Lavigne, 147.

Lazare (M.), 334.
Lebas, 93.
Lebeau (A.), 141.
Lebel, 143.
Lebouc (C.), 75, 77, 108, 118, 131, 155, 206, 342, 366, 381.
Lebrun, 147.
Lecarpentier, 349.
Lecieux (L.), 34, 302, 309.
Lecomte (J.), 197.
Le Couppey (F.), 366.
Lédérac, 182, 294.
Lee (S.), 11, 68, 94, 115, 381.
Lee (Mlle), 42.
Lefébure-Wély (M. et Mme). 254, 262, 269, 294, 326, 327, 350, 406.
Lefebvre, 318.
Lefebvre (Mme Faure-), 107, 255, 262, 293, 374.
Lefeuve, 399.
Lefort (J.), 34, 75, 79, 84, 270.
Lefraoc, 134, 303, 414.
Legendre, 167, 263, 326, 367.
Legouix (J.-E.), 13, 398.
Legrain (Mlle), 58.
Legrand, 140, 154.
Lehmann, 159.
Leins (F.), 207.
Lejeune (E.), 382.
Lelong, 147.
Lemaire, 50, 173.
Lemaire (Mlle E.), 175.
Lemmens, 12.
Lemmens-Sherrington (Mme), 63, 70, 206.
Lenevpeu (J.), 115.
Lentz, 142.
Léonard, 103, 414.
Leoni (Q), 407.
Leonoff (Mme), 47.
Lépine (E.), 334, 355.
Lepreux, 270.
Leprévost (Mlle), 250.
Leroux, 213.
Leroy (A), 58, 246, 348.
Leroy (L.), 213.
Leroy, instr., 122.
Leroy, du Tb.-Lyr., 154.
Lesage, 107.
Leslie (H.), 375.
Lestrade (Mme), 63.
Leuven (A. de), 1, 77, 299.
Levasseur, 70.
Levassor, 29, 103.
Lévcillé (A.), 253.
Lévêque (E.), 54.
Lévy (I.), 100, 110, 151, 398.
Lévy (Mlle), 241.
Lhéritier, 213.
Lhôte (A.), 94.
Lhuillier (Mme), 87.
Liadow, 191.
Lichrenstein, 175.
Liébé (Mlle), 204, 350.
Liebhardt (Mlle), 103, 254, 271, 311, 327, 351.
Limberti, 149, 319, 335, 375.
Lind-Goldschmidt (Mme J.), 157, 174, 183, 215, 261.
Lindeck, 151.
Linder, 406.
Lindner (le D^r), 310.
Lindo (Miss), 30.
Lionel (Mme), 170.
Liszt (F.), 13, 62, 188, 238, 286.
Litolff (H.), 51, 214, 262.
Litschner (Mlle), 206.
Livry (Mlle E.), 6, 61, 166, 213, 245.
Lockroy, 9, 125.
Locle (G. du), 65.
Lœwe (T.), 7.
Lot, 4.
Lotti della Santa (Mme), 119.
Lotto (I.), 166, 246, 261, 286, 311, 359, 382, 414.
Lovy (J.), 189.
Lubeck (E.), 35, 45, 399.
Lucca (Mlle P.), 15, 86, 88, 151, 237, 261, 269, 271, 279, 287, 302, 335, 359, 381, 399.
Luchs (F.), 206, 239.
Luigi (Mme C. de), 23, 91, 246, 270, 294, 310, 327.
Luigini, 262, 406.
Lumley, 134, 199.
Lustani (Mlle), 181.
Lutz, 204, 281.
Lyonnet, fr., 390.

M

Mabille, (V.), 287.
Machiels (J.), 92.
Mac-Farren, 367.
Mackenzie-de-Dietz (Mme), 118, 158, 324.
Maësen (Mlle de), 30, 54, 94, 135, 314, 335, 406, 411.
Magnien (V.), 151, 270.
Magnier (F.), 118, 147.
Magnin, 199.
Magnus, 247.
Maillart, 148.
Maillart (A), 205.
Maillot (A.-L.), 166, 201.
Mailly (P.-J.), 271.
Majni, 15.
Majo (Mme), 53, 175.
Mallet (Mlle A.), 119, 141.
Malvezzi, 117, 373.
Manesi, 141.
Mangeant (S.), 15.
Mangin, 125, 133.
Manry (C.), 7, 102, 231, 294, 365, 393.
Mansour, 366.
Manus, 261.
Manvoy (Mlle), 61.
Mapleson, 45, 53, 270.
Maquet (A.), 380.
Marcello, 263.
Marchand, 390.
Marchesi (M. et Mme), 22, 30, 46, 101, 115, 126, 149, 166, 230, 245, 254, 309, 326, 358, 359, 366.
Marchisio sœurs (Milles), 53, 88, 343, 351, 359, 407.
Marchot, 14, 78.
Marcy (Mlle), 279.
Maréchal (J.), 405.
Maretzek, 328.
Mareux, 259.
Marguerin (J.), 390.
Mariani, 207.
Marié, 122.
Marimon (Mlle), 77, 93, 117, 125, 139.
Marini (Mme), 88, 157, 173, 175.
Mario, 2, 61, 86, 142, 157, 172, 181, 237, 261, 309, 343.
Marion, 191.
Markowitz (Mme P.), 255. 283.
Marmontel, 41, 53, 405.
Marochetti, 147, 155, 169, 183, 302.
Marquis (Mlle), 102.
Marra (Mme L.), 173.
Marschner, 116, 311.
Marschner (Mme T.), 318.
Martin, 54.
Martin (E.), 5.
Martin (P.), 78.
Martin (G.-W.), 414.
Martin (Mme C.), 398.
Martin (Mlle J.), 91, 157, 390.
Martinelli (Mlle), 75.
Martinet, 4.
Martini (le P.), 19, 387, 394, 401.
Martinozzi, 95, 157.
Mas, 69.
Masioi (F.), 271.
Massart (Mme), 108, 115.
Massé (V.), 73, 109, 139.
Massenet (J.), 158, 214, 323.
Masson, 214.
Masson (Mlle E.), 389, 407.
Massoni (Mlle C.), 310.
Mathews (C.), 293.
Mathias (G.), 116.
Mathieu, 63, 382.
Mathon, 279.
Mattei (T.), 119, 167.
Maurice (A.), 215.
Maurin, 14, 74, 92, 131.
Maury, 318, 403.
Max (J.), 124.
Mayer (J.), 382.
Maymo (Mme), 173.
Mayseder (J.), 382, 390, 404.
Mazères, 6.
Mazzoleni, 23, 175, 271, 359.
Medori (Mme), 271, 317, 359.
Meilhac (H.), 226.
Meillet (M. et Mme), 134, 151, 198, 294, 335, 375, 414.
Melchissédec, 366, 399, 406.
Mellinet (le général), 251.
Mellon (A.), 261, 311, 343, 359.
Membrée (E.), 247.
Mendelssohn-Bartholdy, 260, 270, 275, 291, 302, 316, 356, 364, 395, 407.
Méneau (L.), 46.
Mengal, 149, 247, 318, 406.
Mengoval (de), 102.
Méo, 396.
Mera (Mlle), 231.
Mercadante, 214.
Méreaux (A.), 14.
Merie-Lablache (Mme de), 53, 287, 303, 338, 369, 389.
Méric-Lalande (Mme de), 110, 131.
Merly, 317, 325.
Mermand, 53.
Mermet, 317,
Merts (J.), 175.
Méry, 124, 203.
Messemaëckers (L.), 334.
Mestépès, 9, 43.
Methfessel, 246.
Meumann (E.), 350.
Meurice (P.), 44.
Mey (A.), 14, 91, 102.
Meyer (Mlle A.), 143, 206.
Meyer (L. de), 166, 174, 190.
Meyerbeer (G.), 2, 27, 41, 46, 55, 141, 142, 190, 230, 231, 286, 287, 305, 315, 373, 374, 398.
Meyerhofer, 103, 319.
Meynard (de), 69.
Mezeray (M. et Mlle G.) 191, 391.
Mezzanti, 199.
Michaëlis-Nimbs (Mme), 23.
Michal (Mlle), 261.
Michaux, 213.
Michot, 333, 373, 381.
Mico (A.), 61, 173.
Mila (Mlle), 173.
Milde (Mme), 125.
Miles, 144.
Millerscheck (Mlle), 231.
Miral, 305, 203, 350, 406.
Mirecourt, 413.
Mocker (M.), 150.
Mœsner (Mlle), 135.
Mohr (J.), 34, 78, 115, 131, 198.
Molnar (Mlle), 239.
Monary-Rocca, 286.
Monestier (J.), 110, 164, 189.
Mongini, 119.
Monjauze, 149, 154, 286, 354, 411.
Monnaïs (E.), 61, 70, 76, 156, 169, 249.
Monplaisir, 335, 351.
Monrose (Mlle), 7, 14, 46, 103, 262, 271, 290, 309.
Monsen, 403.
Montagne, 6.
Montaubry, 45, 102, 122, 186, 269, 317, 349.
Monti (Mme), 319, 335.
Montigny, 127.
Moreau, 303.
Moreau (Mlle), 10, 54, 303, 335, 414.
Moreau-Sainsi (Mlle), 14.
Moreaux (E.), 53.
Morel (A.), 7, 79, 199, 270, 318.
Morel-Scott (Mme), 131, 141.
Morelli, 347.
Morena, 158.
Morensi, 37.
Morère, 31, 46, 134, 151, 174, 198, 335.
Morin, 270.
Morini, 158, 166, 204, 314.
Morio (Mlle), 133.
Morlacchi (Mme G.), 172,
Moro (Mme), 207.
Mortier de Fontaine, 87, 294, 326,
Moscuzza (V.), 88.
Mosé (Mlle), 29.
Moser, 414.
Moulton (Mme), 69.
Mourawieff (Mlle), 15, 86, 145, 157, 166, 219, 254, 293, 302, 319, 407.
Mozart, 18, 60, 105.
Mühldorfer, 94.
Müller (G. G.), 215.
Müller (fr.), 31, 75, 135, 155.
Muratet, 164.
Murer (Mlle L.), 130.
Muret (Mlle), 62.
Musard (A.), 119, 127, 134, 151, 158, 167, 174, 183, 206, 214 222, 246, 263, 270, 279, 342.
Musiani, 45.
Mutel (A.), 34.

N

Nabich, 14, 30, 92, 131, 263, 324.
Nadar, 118.
Nadaud, 54.
Nantier-Didiée (Mme), 103, 109, 172, 181, 220, 237, 246, 343, 396.
Napoléon III (S. M. l'Emp.), 29, 33, 37, 45, 86, 101, 357, 373.
Nathan (E.), 62, 102, 143, 263 302, 341.
Nathan (de l'Op.-Com.), 122, 290, 300.
Naudin, 2, 13, 17, 58, 68, 69, 75, 77, 93, 100, 116, 134, 246, 279, 287, 303, 319, 343, 351, 357, 359, 374.
Naumann, 279.
Navoigille, 225, 243, 257.
Née (J.), 254.
Négrini, 63, 335, 383, 389, 407.
Nelson (Miss), 53, 62, 231.
Neri-Baraldi, 172, 318, 415.
Nertann, 148.
Nessler, 204.
Neveu, 318.
Ney (C.), 75, 108.
Nicholson (Mlle), 126.
Nicolini, 329, 337, 349, 354.
Nicolo, 279.
Nicolo jeune, 103.
Nicosia (S.), 155, 166, 167.
Nicou-Choron, 155.
Niedermeyer, 57.
Niemann, 88, 119, 231, 342.
Nieuwerkerke (le comte de), 69, 77, 270.
Niklsky, 47, 142.
Noblet (Mlle), 25.
Nogens St-Laurent, 143, 405.
Nohl (L.), 286.
Noir, 26.
Nolau, 115.
Norblin (E.), 14, 34, 147, 365.
Noubel (A.), 171.
Novaro (M.), 415.
Novaynho, 95.
Nuitter, 59.

O

Oberthür, 247.
Obin, 86, 93, 117, 163, 199, 205, 233, 237, 274.
Œschner, 399.
Offenbach (J.), 2, 45, 59, 69, 77, 86, 101, 117, 129, 151, 158, 166, 173, 183, 205, 214, 223, 230, 239, 247, 263, 270, 295, 297, 317, 333, 334, 359, 375, 383, 413, 415.
O'Kelly (J.), 51.
Olivier (Mlle), 303.
Olschbauer, 303.
Oppelt (G.), 67.
Ortigue (J.-d'), 110, 342.

P

Pabst (A.), 47.
Pacini (Mme), 342.
Padovani, 351.
Pagans, 118.
Pagès, 5.
Pailleron, 380.
Paladilhe, 323.
Pallat, 239.
Palmer (Miss), 206, 382.
Palmieri (Mme), 295, 375.
Pancani, 144, 215, 328, 351, 415.
Panette (A. de), 7.
Panofka (H.), 270, 286, 334, 358, 382.
Panseron, 214.
Pape (L.), 166, 406.
Papini (Mlle), 144.
Pâque (C.), 379, 382.
Paquis, 41, 326.
Parade, 148.
Parepa (Mme), 157, 204, 263, 303, 335, 343.
Parfouru, 250.
Pascal (P.), 87, 107.
Pascal (M. et Mme), 191.
Pasdeloup, 2, 11, 38, 41, 69, 77, 93, 100, 102, 109, 123, 132, 190, 203, 254, 270, 298, 348, 365, 370, 379, 381.
Passini, 111.
Passy-Cornet (Mme), 367.
Patti (Mlle A.), 2, 6, 13, 17, 22, 29, 30, 33, 37, 45, 53, 61, 62, 69, 79, 88, 95, 103, 110, 111, 117, 142, 144, 149, 172, 174, 181, 182, 190, 191, 215, 221, 246, 253, 254, 261, 270, 293, 303, 311, 326, 327, 343, 351, 354, 374, 381, 389, 413.
Patti (Mlle C.), 37, 134, 157, 181, 205, 246, 311, 333, 357, 359, 390, 398, 405.
Pauli, 393.
Paulin, 122, 147.
Paulus, 101, 118, 206, 291, 403.
Pavani, 70, 383.
Péan de Laroche-Jagu (Mlle), 14.
Pellerin, 223.
Pellerini, 367.
Penco (Mme), 27, 83, 118, 238, 317, 326, 357, 415.
Perega (Miss), 319.
Perelli (Mme), 407.
Pérez (Mlle M.), 334.
Pergolèse, 27.
Péri (J.), 15.
Périé, 54, 94, 135, 318, 406.
Périer (Mlle), 117.
Perny (C.), 87, 277.
Peroni (Mme), 383.
Perrelli (G.), 182, 231, 238.
Perrin (E.), 1, 26, 65, 163, 173, 262, 270.
Perrot, 13.
Peschard, 78, 382.
Peschel (Mlle), 279, 326.
Petipa (L.), 26, 245.
Petipa (Mme), 135, 166.
Petit (J.), 107, 281, 293, 377.
Petit (Mlle), 250.
Petrella, 53, 279, 294, 295.
Petroff, 397.
Peudefer (Mme), 34, 108, 255.
Peyret (Mlle), 391,
Pfeiffer (G.), 50, 51, 118, 150, 206, 221, 342, 390.
Pfeiffer (Mme C.), 118, 150.
Philippe, 191.
Piatti, 215, 366, 398.
Piave, 7.
Picard (Mlle), 29, 293.
Piccinini, 415.
Piccolomini, marquise de Gaëtani (Mme), 172, 191.
Pierson (Mlle), 148.
Pietro (Di), 397.
Pilu, 393, 377.
Pisani, 23.
Pischler, 15.
Pithon-Chéret (Mme), 147, 263.
Pitre-Chevalier, 7, 199.
Pitteri (Mlle), 351.
Pladonska (Mme), 415.
Plantade (C.), 198, 398.
Plessy-Arnould (Mme), 117, 413.
Pleyel (Mme M.), 22, 34, 53, 68, 70, 118.
Plon (E.), 259.
Podolski, 125.
Poënet (H.), 11.
Pohl (Mme), 143.
Poisot (C.), 126, 183.
Poisson, 79.
Ponce de Léon (S.), 222, 398, 414.
Ponchard, 146, 221, 228, 289, 349.
Portehaut, 102, 147.
Postulat, 391.
Potel, 151, 186, 274, 317.
Potier (C.), 325.
Poultier, 125.
Pourny (C.), 36.
Ponschkine (Mlle), 62.
Poussard, 391.
Pozzi-Branzanti (Mme), 103, 255.
Pradal (Mlle), 374.
Pradeau, 59, 262.
Prédigam, 204.
Preschtler (O.), 144.
Prestreau (A.), 182.
Prével (J.), 277,
Prévost (E.), 49, 149, 381.
Prilleux, 67, 142, 157.
Prudent (E.), 30, 37, 45, 54, 62, 83, 110, 134, 143, 157, 177.
Prudenza, 295, 375.
Prud'homme (Mlle S.), 142.
Prumier fils, 101, 147.
Pugni (C.), 218.
Puisant, 54.
Pyne (Miss. L. et Miss. S.), 53. 343, 391.

Q

Querey (de), 77, 374.

R

Rabaud, 118, 381.
Radonejski, 47.
Raousset-Boulbon, 320.
Rapetti, (M.) 287.
Ravina, (H.) 100, 302.
Raynard, 149.
Réal, 170.
Reber, 12.
Reboux (Mlle,) 286.
Régnier, 340.
Reichardt 63, 126, 221.
Reignier, 270.
Reinecke, 415.
Reiset (le comte de), 63.
Remaury (Mlle C.), 92, 381, 398, 405.
Rémond (Mlle), 233.
Rémusat, 399.
Renard, 189.
Réty (C.), 1.
Reviliy (Mlle), 122, 228.
Rey (Mlle), 42, 250.
Rey-Ralla (Mme), 326.
Reyer (E.), 2, 93, 142, 215, 271, 333, 350.
Ribault-Altès (Mme), 34.
Ribes, 154.
Ricci (L.), 62, 415.
Ricordi 310.
Ridder (Mme la comtesse de), 54, 62.
Rie (B.), 46, 115.
Riedel (A.), 37, 158.
Rieder (Mme), 94.
Rignault (E.), 130, 393.
Riquer (Mlle E.), 213.
Ristori (Mme), 205.
Roberti, 87.
Robin, 38, 53, 166, 198, 205, 222, 271, 286, 310, 342.
Robyns, 229, 237, 403.
Robzeck, 159.
Rochefort (H.), 213.
Roger, 51, 54, 62, 134, 149, 174,

190, 214, 302, 324, 366, 381, 398.
Roissy (Mme de), 53, 119, 191, 319.
Rokitansky, 311.
Roland (A.), 190, 374.
Rolin (Mlle), 214, 290.
Romainville, 29.
Romani (L.), 39, 103.
Romano (G.), 91, 185, 380, 407.
Romei, 390.
Ronconi, 70, 157, 172, 246, 335.
Ronzi, 88.
Ropiczek, 327.
Rose, 318.
Rosenhain (J.) 87, 109, 255, 390.
Rosier, 325.
Rossi (L. F.), 206, 214, 359, 391.
Rossini, 60, 86, 118, 413.
Rota (G.), 38, 79, 142, 172, 173, 187, 207.
Roth (A.), 158.
Rouget de l'Isle, 225, 243, 257.
Rouget de l'Isle (Mlle), 326.
Rouvano, 53.
Rouvière, 253.
Rouy (Mme), 149.
Rovere, 127, 369, 403.
Royer (A.), 1, 6, 67.
Royer (Mlle M.), 213.
Royer-Collard, 322.
Rozès (Mlle), 14, 78.
Rubbiani, 102.
Rubé, 115.
Rubinstein (A. et N.), 31, 39, 79, 95, 135, 191, 238, 247.
Rübsam, 295.
Rucquoy, 206.
Ruda (Mlle de), 14, 127.
Rudersdorf (Mme de), 326.
Rudolph, 359.
Ruitz, 158, 214.
Rummel (J.), 358, 379.
Rust (W.), 39.

S

Sabatier-Blot (Mlle), 11, 28, 115, Sachi, 351.
Sacré (L.), 237.
Saint-d'Arod, 126, 246.
Saint-Aguet (Mlle), 26, 254.
Sainte-Foy, 6, 29, 122, 125, 186, 221, 317, 349.
Saint-Georges (de), 70, 77, 142, 145, 205, 274.
Saint-Léon (M.), 15, 38, 218, 407,
Sainton, 205.
Sainton Dolby (Mme), 157, 205.
Saint-Saëns (C.), 27, 60, 91, 123, 131 183, 351, 394.
Saint-Salvi, 328.
Saint-Urbain (Mlle), 93, 230.
Salesses, 374.
Salles, 270.
Salomé, 158.
Salomon (H.), 15, 133.
Salvator, 342.
Salvi, 182, 214, 223.
Salvioni (Mlle), 116.
Samary, 310.
Samson, 148, 156.
Sandeau (J.), 412.
San-Esteban, 270.
Santer (Mlle), 191, 327.
Santley, 53, 127, 191, 221, 237, 253, 261, 311, 327, 382, 391, 414.
Sarasate, 14, 125, 158, 414.
Sardou (V.), 121, 270, 397.
Sariotti, 191.
Sarti (V.), 110.
Satter (G.), 2, 31, 47, 55, 102, 214, 357.
Sauret fr., 23, 75, 263.
Sauvage (T.), 125, 198, 270.
Sauzay, 270.
Sax (Ad. et Al.), 14, 21, 118, 143, 190, 220, 237, 260, 374, 403, 406.
Sax (Mlle M.), 6, 61, 79, 93, 101, 109, 114, 119, 158, 182, 233, 237, 245, 262, 269, 302, 309, 310, 341, 347, 381, 398, 406, 414.
Saxe-Cobourg (S. A. le duc de), 333, 390.
Scalese, 109, 326.
Scharfenberg, 222.
Schauroth (la baronne), 95.
Scheffer (Mlle), 204.
Schira, 157, 261.
Schlebiner (A.), 119.
Schlosser, 23.
Schlosser (Mlle), 233.
Schmid, 231, 255.
Schmidt (G.), 46, 71, 125, 151, 279, 315, 351.
Schmitt (A.), 144, 207, 255.
Schneider, 207.
Schneider (Mlle), 173, 197, 223.
Schnor de Carosfeld, 77, 95, 367.
Schoberlechner (Mme), 303.
Schodel (C.), 287.
Schorn (F.), 102, 111, 131, 241, 246, 348.
Schoultz (Mlle E. de), 75.
Schreck (Mlle), 383.
Schræder (Mlle), 319.
Schrœter (C. T.), 390.
Schubert (G.), 119, 215.
Schubert (d'Amiens), 63.
Schuberth (Mlle), 53.
Schulhof, 359.
Schultz (Mlle), 38.
Schumann (R.), 275.
Schumann (Mme C.), 2, 22, 46, 68, 92, 93, 94, 324, 351, 367, 399.
Scribe (E.), 6, 25, 233, 278.
Scudo (P.), 270.
Sebault-Thys (Mme), 205.
Second (A.), 177.
Segri-Segara, 327.
Seiffert, 12.
Seifriz, 148
Seligmann (P.), 28, 263, 310, 373.
Selling (Mlle), 391.
Semet (T.), 9.
Serda, 111.
Servais, 23, 46, 79, 279, 311.
Setow, 191, 397.
Severini, 62, 204.
Séveste, 250.
Sibillot, 382.
Sighicelli, 115, 119, 141, 142, 270, 406.
Silas, 318.
Simmons (Mlle), 279.
Simon-Cornadi (Mme), 122, 132, 155.
Sims-Reeves, 102, 221, 237, 327, 382.
Singelée, 179, 237.
Sinico, 279.
Siraudin (P.), 380.
Sivori, 13, 23, 30, 63, 70, 79, 88, 95, 102, 127, 144, 149, 151, 158, 169, 182, 238, 326, 353, 374, 382, 406, 414.
Smith (Miss), 38.
Snyders (E.), 349.
Sobolelf, 397.
Sokoloff, 396.
Sokolowski, 239, 398.
Soubre (E.), 46, 222, 318.
Soullier (C.), 158.
Soustelle (M. et Mme), 242, 250, 254, 294.
Spaur (le comte P.), 135.
Spohr (Mlle), 327.
Squarcia, 88.
Staëger (Mlle), 311.
Steger, 71.
Stegmayer, 158.
Sterbini, 369.
Stern (G.), 11, 79, 246.
Stockhausen (J.), 94, 174, 183, 222, 239.
Stolz (Mme), 383.
Stolz, 15, 311.
Storch, 270.
Stranski (Mme), 14.
Strauss, 13, 30, 37, 399, 406, 414.
Strauss (J.), 54, 78.
Strebingen, 384.
Stutz (P.), 94.
Sudre (F.), 70.
Sulzer (M. et Mme), 30, 287, 359.
Susini, 127.
Suvanny (Mlle), 175, 199.
Szarvady-Clauss (Mme), 74, 92, 151.

T

Tacchinardi (Mme P.), 303.
Tacova, 325.
Taffanel, 100, 406.
Tagliafico, 94, 237.
Tagliapietra (P.), 7, 38, 263.
Taillade, 61.
Taisy (Mlle de), 61, 74, 107, 163, 262, 269, 274, 379.
Taite, 13.
Talvo-Bedogni (Mme), 61, 381, 398.
Tamberlick, 47, 77, 83, 86, 93, 101, 105, 117, 142, 166, 181, 182, 199, 220, 246, 261, 343, 373, 396.
Tamburini, 63, 207.
Tardieu de Malleville (Mme), 14, 406, 414.
Tati (Mme), 207.
Tautin (Mlle L.), 325.
Tavernier-Devigne, 271.
Taylor (le baron), 156, 270, 414.
Techeny, 391.
Tedesco (Mme), 61, 285, 326, 366, 374, 415.
Telesinski (J.), 131.
Ten-Brinck, 92.
Tenby (S.-R.), 126.
Tennant, 205.
Tescher, 286.
Teste, 142, 250.
Thalberg (S.), 2, 129, 166, 182, 215, 263, 324, 399.
Thalgrün, 131.
Théric (Mlle A.), 325.
Thiboust (L.), 413.
Thierret (Mme), 213, 293.
Thierry, 213, 270.
Thoinan (E.), 231, 285.
Thomas (A.) 60, 70, 77, 414.
Thomas (F.), 157.
Thomas (T.), 183, 287.
Thomson (Miss), 59.
Tiberini (M. et Mme), 88, 215.
Tichatscheck, 38, 183.
Tiefensée (Mlle C. de), 78, 94, 102, 155, 366.
Tietjens (Mlle T.), 22, 53, 88, 119, 127, 157, 165, 172, 182, 191, 237, 245, 253, 254, 261, 270, 273, 281, 286, 327, 359, 382, 391, 399, 407, 414.
Tilmant, 19, 84, 374.
Tirpenne (V.), 352.
Tolbecque, 147.
Tonel (Mlle L.), 36, 155.
Torricelli (M. et Mme), 207.
Tostée (Mlle), 59, 173.
Tournade, 55.
Tourte (F.), 43.
Tousez (Mlle A.), 277.
Touzé (l'abbé), 39.
Trautmann (Mlle M.), 155.
Trebelli-Bettini (Mme), 6, 35, 45, 77, 78, 86, 93, 118, 142, 151, 157, 158, 165, 182, 191, 237, 253, 261, 262, 270, 279, 286, 327, 359, 382, 391.
Trepo (Mme), 102.
Treumann (K), 207, 222, 239.
Triébert, 100, 101, 122, 133.
Trillet, 22.
Trombetta, 78.
Troy, 77, 146, 221, 262, 274.
Troy, jeune, 250.
Tual (Mlle), 274.
Turina, 7.

U

Ugalde (Mme), 2, 59, 69, 101, 133, 149, 154, 205, 221, 281.
Ulmann, 37, 350.
Ungher (Mlle), 46.

V

Vacquerie (A.), 340.
Vadé (Mlle), 414.
Vaillati (J.), 118, 141.
Vaillant (S. E. le maréchal), 249.
Valdemosa (F. F. de), 230.
Valentin (P.), 334.
Valgrand (Mme C.), 139.
Valiquet (H.), 334, 379.
Valnay, 157.
Vandenheuvel-Duprez (Mme C.), 26, 60, 91, 99, 101, 114, 123, 143, 163, 189, 213, 214, 324, 325, 333, 347, 406.
Vander-Beck (Mme), 354.
Vanderburch, 277.
Vander Heyden, 111.
Van Hasselt (A.), 81, 188, 196.
Vanneri (Mlle), 169.
Varesi (M. et Mlle), 63, 70, 335, 367.
Varney, 1, 117.
Vaucorbeil (A.-E. de), 121.
Vautrot, 245.
Vechsner (A.), 246.
Veillet, 102.
Vera-Lorini (Mme), 45, 127.
Verdavaine (Mme), 130.
Verdellet, 250.
Verdi, 2, 7, 13, 17, 71, 133, 142, 233, 237, 403, 411.
Verger, 22, 38, 45, 55, 173, 381, 407.
Verhulst (J.), 14, 383, 399.
Vernon (Mlle M.), 26, 37, 233, 269, 286, 293, 302, 317, 333, 349, 381.
Verroust (S.) 127, 132.
Vertowski, 23.
Vervoitte (C.), 118, 147, 183.
Vestvali (Mme), 294, 317.
Vialetti, 191, 318, 328.
Viard, 270.
Viardot (Mme P.), 69, 84, 93, 94, 99, 100, 132, 133, 279.
Vias, 199.
Victoria-Lafontaine (Mme), 109, 229.
Vidal 150, 167, 307.
Vieuxtemps (H.), 3, 11, 23, 28, 34, 38, 42, 46, 51, 62, 92, 94, 101, 102, 109, 117, 118, 135, 157, 247, 279, 286, 293, 310, 318.
Vigier-Cruvelli (la baronne S.), 70, 309.
Vigne (M. et Mme), 196.
Vigny (le comte A. de), 303.
Villani, 53.
Villaret, 94, 93, 101, 133, 142, 158, 166, 233, 237 289, 317, 325, 333, 341, 347, 357, 365, 389 413.
Villebois, 47.
Villiers (Mlle), 233, 274.
Vincent, 42, 53, 250.
Vincentelli, 70.
Violet, 78.
Vitet, 322.
Vivien (Mlle), 242.
Vivier, 286, 309, 318, 326.
Vizentini (A.), 234.
Volpini (M. et Mme), 37, 133, 286, 327, 367, 382, 390, 406.
Von-Kolb (J.), 271.
Vroye (de), 87, 94.

W

Wachtel, 79, 88, 126, 135, 199, 231, 239, 247, 271, 287, 295, 303, 311, 319.
Wagner (R.), 7, 207, 217, 238, 276, 282, 290, 309, 390.
Walbach (Mlle), 199.
Walckiers (E), 108.
Walewski (le comte), 259.
Wallace (W.), 6, 333, 343, 398.
Wallenstein (M.), 327.
Walliang (Mlle), 242.
Walter, 103, 135.
Warot, 28, 50, 52, 74, 77, 119, 163, 173, 182, 214, 269, 302, 333, 347, 379.
Wartel, 70, 107, 140, 201.
Wartel (Mme), 215.
Wassilieff, 47, 397.
Wast (U. du), 54.
Weber, 378.
Weber fils, 414.
Wehle (C.), 87, 111, 127, 206, 326.
Wein, 127.
Weiss, 53, 343, 391.
Wekerlin (J. B.), 309.
Wekerlin-Damoreau (Mme M.), 131, 204, 350.
Wernike (Mme), 279.
Wertheimber (Mlle), 52, 77, 118, 158, 182, 191, 285, 389, 341, 379.
Weyringer (Mlle), 231.
White (J.), 77, 92, 118, 131, 342.
Whitty (Mlle) A., 100.
Wicart, 118, 310.
Widor (C.), 246.
Wieniausky (H. et J.), 115, 167, 191, 222, 247, 302.
Wieprecht, 55, 175, 222.
Wildauer (Mlle), 319.
Wilhelmi, 206, 326.
Winckelmann, 15.
Wocher (Mlle J. de), 42.
Wolbruck (Mlle), 86.
Wolfart (R.), 46.
Wolff (A.), 45, 51.
Wolff (E.), 198, 245, 381, 390.
Wolff (Alb.), 213.
Wollenhaupt (H.), 342.
Woworski, 15, 119, 207.
Wynn, 206.

Y

Yriarte (C.), 149.

Z

Zachi, 88.
Zacometti, 53.
Zappata (F.), 255.
Zellner (L.-A.), 7, 103.
Zenger (M.), 31.
Zina-Mérante (Mme), 61, 69, 114, 145, 157, 233, 317.
Zirndorfer (Mlle M.), 159, 167, 199, 247.
Zizold, 399.
Zöllner, 407.
Zompi (D.), 174.
Zucchini, 27, 33, 58, 68, 77, 86, 93, 172, 238.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES RÉDACTEURS.

Beaulieu (D.), 403.
Boire (Adolphe), 11, 18, 27, 34, 42, 43, 50, 68, 74, 83, 91, 100, 107, 115, 129, 130, 140, 141, 146, 154, 169, 305, 378, 393.
Brehm (le docteur), 75.
Chorley (Henri), 260, 291.
Comettant (Oscar), 307, 388.
Cristal (Maurice), 361, 370.
Danjou (F.), 155.
Duesberg (J.), 300, 356, 356, 367, 395.
Durocher (Léon), 9, 49, 59, 65, 99, 105, 121, 139, 146, 154, 185, 226 274, 281, 299, 313, 337, 353, 377, 411.
Elwart (A.), 12, 132, 147, 171, 189, 210, 260, 305.
Enault (Louis), 20.
Fétis père, 4, 11, 19, 81, 219, 225, 243, 251, 257, 268, 275, 297, 321, 345, 385.
Mathieu de Monter (Em.), 163, 178, 186, 266, 284, 330, 338, 362, 372.
Meerens (Charles), 306, 331.
Monnais (Édouard), 89, 97, 113, 137, 153, 161.
Pongin (Arthur), 3, 123, 187, 193, 209, 241, 234, 244, 265, 387, 394, 401.
Rongé (J.-B.), 189, 195.
Saint-Yves (D.-A.-D.), 5, 28, 44, 52, 61, 67, 84, 108, 124, 148, 172, 197, 212, 229, 252, 277, 292, 325, 340, 356, 380, 397, 412.
Smith (Paul), 1, 17, 25, 33, 41, 57, 73, 145, 171, 177, 201, 249, 273, 281, 289, 323, 329, 337, 348, 354, 409.
Wehle (Charles), 196.
Article signé B. M., 291.
Articles signés B. S., 181, 237.
Articles signés D., 43, 59.
Article signé E. R., 261.
Articles signés L., 35, 180, 211, 236.
Articles signés L. B., 116, 204, 220, 253, 261.
Article signé M., 172.
Articles signés P. S., 11, 83, 100, 122, 132, 163, 203, 218, 228, 243, 241, 259, 285, 347, 365, 369, 403.
Articles signés S. D., 91, 105, 107, 170, 373, 396.
Article signé T. X., 157.
Articles signés Y., 36, 203, 332, 348, 373, 379, 403.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20. — 475.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 1. | 4 Janvier 1863.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

PRIMES

OFFERTES AUX ANCIENS ET NOUVEAUX ABONNÉS DE LA REVUE ET GAZETTE MUSICALE. 1863.

Nous rappelons à nos Abonnés de Paris que les primes que nous leur offrons à titre d'étrennes :

LE PREMIER VOLUME DU

Répertoire de musique moderne pour le Piano

LES SUCCÈS UNIVERSELS

Choix de Morceaux de Piano originaux les plus favoris des auteurs modernes

Format in-8°. VINGT MORCEAUX DE PIANO *Format in-8°.*

Le morceau de chant favori d'Adelina Patti :

LA GIOJA INSOLITA (Paroles italiennes) — **LE BAL** (Paroles françaises)

Valse chantée, composée par Strakosch

ORNÉE DU PORTRAIT DE LA CÉLÈBRE CANTATRICE.

Un' aura amorosa

Air de célèbre

COSI FAN TUTTE DE MOZART

Chanté par NADDIN.

PORTRAITS - CARTES DE HAYDN ET WEBER

sont à leur disposition, et nous les prions de vouloir bien les faire prendre dans nos bureaux.

Nous les envoyons FRANCO aux Abonnés de province.

SOMMAIRE. — Revue de l'année 1862, par **Paul Smith**. — Vieuxtemps. — Revue critique, par **Arthur Pougin**. — Correspondance : Bruxelles, par **Fétis** père. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

REVUE DE L'ANNÉE 1862

Ce qui distinguera cette année entre toutes, ce n'est certainement pas le nombre des œuvres nouvelles qu'elle a produites : jamais on n'en a vu si peu ; mais c'est la fréquence insolite des changements de direction dans la région des théâtres voués à l'art musical ; jamais on n'a pu en compter davantage !

Il y a douze mois, à pareil jour, M. Alphonse Royer régnait au grand Opéra ; M. Beaumont, à l'Opéra Comique ; M. Charles Réty, au théâtre Lyrique ; M Offenbach, aux Bouffes-Parisiens. Aujourd'hui, pas un de ces souverains n'est resté debout ; le sol a tremblé autour de leurs trônes, et ils ont pris le parti d'abdiquer. On connaît leurs successeurs : MM. Emile Perrin, Adolphe de Leuven, Carvalho, Varney. Seul, M. Calzado, directeur du théâtre Italien, a gardé son sceptre, mais il a failli perdre sa salle, et peu s'en est fallu qu'il ne fût réduit à la triste nécessité de transporter dans un quartier lointain le siége de son empire.

A travers ces mouvements, ces agitations, dont la musique a dû souffrir, en attendant, s'il plaît à Dieu, qu'elle en profite, comment ne pas remarquer que deux restaurations se sont accomplies? L'une, a duré quelques mois à peine et l'autre, ne demandait pas mieux que de durer moins encore, à condition d'être appelée, comme la première, à d'autres fonctions. N'est-ce pas chose singulière que M. E. Perrin, qui vers la fin de 1857 avait quitté l'Opéra-Comique, et M. Carvalho, qui s'était éloigné du théâtre Lyrique au commencement de 1860, y soient revenus dans la même année, à peu d'intervalle, pour les sauver tous deux d'une situation désespérée, et peut-être avec la même ambition, celle de se créer de nouveaux titres à la confiance? M. Emile Perrin a déjà réussi : en le voyant relever si promptement la fortune de l'Opéra-Comique, on l'a jugé digne de régir celle du grand Opéra. Le voilà donc arbitre souverain de cette vaste scène dont un abbé Perrin fut le premier directeur privilégié ; mais il lui succède comme Louis XV à Pharamond. Une promotion semblait en entraîner une autre, et M. Carvalho le désirait autant que personne : seulement il n'avait pas encore eu le loisir de raviver la foi, et puis s'il passait à la salle Favart, comment le remplacer dans celle du Châtelet? Le problème n'ayant pas trouvé de solution immédiate, M. Carvalho est demeuré à son poste, et nous espérons que, secondé par sa femme, il y rencontrera des chances assez favorables pour n'avoir plus besoin d'en chercher ailleurs.

En traversant le boulevard pour aller de l'Opéra-Comique au grand Opéra (tout juste le contraire de ce qu'a fait naguère M. Nestor Roqueplan), M. Emile Perrin va se heurter contre des difficultés nou-

velles, même pour un homme de son expérience, et il n'aura pas trop de toute sa force pour en venir à bout. A l'Opéra, les obstacles sont peut-être moins nombreux, mais ils sont plus gros qu'à l'Opéra-Comique. C'est le théâtre où il faut le plus de temps pour que la présence d'un directeur se fasse apercevoir du public, le théâtre où les revanches étant le plus rares, les mauvaises veines sévissent le plus cruellement. Du reste, la capacité multiple de M. Emile Perrin aura largement de quoi s'employer dans l'infinie quantité de détails d'une administration qu'on pourrait appeler celle des arts réunis. Un directeur d'opéra, qui tient à voir tout par lui-même, et c'est seulement ainsi qu'on est directeur, n'a pas une minute à lui dans les plus longues journées. Comment pourrait-il encore, dans ses moments perdus, diriger l'Opéra-Comique?

Cependant l'idée en a été mise en avant, la proposition nettement formulée. Un de nos confrères s'étonnait, il y a peu de jours, que la presse n'eût pas discuté ce système de direction *nec pluribus impar*. La raison en est simple : c'est que la presse ne l'avait pas pris au sérieux. A l'appui du système, on invoquait la théorie et l'histoire: on prétendait d'abord que l'infaillible moyen de courir à sa perte, c'était de s'atteler à un théâtre florissant, tandis qu'en le prenant ruiné, on était sûr de faire fortune. Cela revient quelque peu à la maxime : *Sperate, miseri; cavete, felices* (espérez, malheureux; heureux, prenez garde). La théorie est peut-être une vérité, mais elle ressemble furieusement à un paradoxe. Quant à l'histoire, nous ne saurions douter qu'on ne l'ait parfaitement méconnue, expliquée à rebours : où elle disait noir, on a dit blanc. Jadis, assurait-on, le mariage du grand Opéra et du théâtre Italien a sauvé deux théâtres, qui se mouraient, en faisant de deux agonies une double résurrection. Or, c'est absolument le contraire qui arriva. Les deux théâtres en question ne furent jamais plus misérables, plus mourants que pendant leur hymen, et il fallut en venir à la séparation de corps plusieurs années avant la révolution de Juillet, époque à laquelle commença pour eux, avec la spéculation particulière, une prospérité jusqu'alors inconnue. En 1827, le grand Opéra, qui ne vivait qu'en dévorant la rente de 100,000 francs, destinée à garantir les pensions de retraite, n'avait plus même de quoi payer son copiste; il fallut que la partition de *la Muette* d'Auber attendît trois mois, faute d'argent mignon. Déjà le théâtre Italien était sorti de la maison royale pour se livrer à un M. Laurent, qui profita de la circonstance et fit venir des comédiens anglais. Voilà l'histoire dans sa pureté native : si c'est là une résurrection, nous ne savons trop ce qu'on appelle une agonie.

Mais ne nous égarons pas si loin ; bornons-nous aux faits et gestes de l'année qui vient de finir. Au grand Opéra, un seul ouvrage nouveau s'est produit dans son cours, *la Reine de Saba*, seconde tentative d'acclimatation de la musique sans formules et malheureusement sans mélodie. Richard Wagner avait déjà échoué dans cette entreprise. M. Gounod, qui n'était pas le premier, ne sera pas le dernier non plus. Condamnée à Paris, sa *Reine de Saba* vient d'en appeler à Bruxelles comme à une cour d'espoir. De sourdes rumeurs nous apprennent que la France et la Belgique s'entendent mieux qu'on ne s'en flattait, malgré leur voisinage.

La rentrée de Mario ne doit être notée que pour mémoire : elle a laissé si peu de trace!

Inscrivons plutôt la date du jour où fut posée la première pierre de la nouvelle salle d'opéra : 21 juillet 1862!

A l'Opéra-Comique, où les reprises foisonnent, les ouvrages nouveaux ne sont pas communs et ne fournissent en somme que quatre actes, savoir ; *Jocrisse*, un; *Lalla Roukh*, deux; et *le Cabaret des Amours*, un. Cependant le *Joaillier de Saint-James*, qui n'avait été joué qu'au théâtre de la Renaissance pourrait compter, à la rigueur, parmi les nouveautés. Les reprises de *Giralda*, de *Rose et Colas*, de *la Servante maîtresse*, de *Jean de Paris*, de *Deux Mots ou une Nuit dans la Forêt*, de *Zémire et Azor* ont servi d'avant-garde à celle de la triomphante *Dame blanche*, si heureusement choisie pour le début de Léon Achard, qui eut l'honneur, lui si jeune, d'entraîner la charmante vieille, avec redoublement, de vitesse, à sa millième représentation!

Le théâtre Italien a monté deux ouvrages étrangers à son répertoire, *Il furioso all' isola di San Domingo*, dans la première saison, et *Cosi fan tutte* dans la seconde. Pour lui, le début de Naudin fut une bonne affaire, et l'apparition d'Adelina Patti un coup de fortune.

Au théâtre Lyrique, douze actes anciens et nouveaux figurent dans le contingent de M. Charles Réty : *Joseph*, trois; la *Chatte merveilleuse*, trois; la *Fille d'Egypte*, deux; la *Fleur du Val Suson*, un; le *Pays de Cocagne*, deux; *Sous les Charmilles*, un. Le changement de domicile du théâtre, et sa translation du boulevard du Temple au bord de la Seine, sont, avec le retour de M. Carvalho, les événements capitaux d'une année fort brillamment close par la reprise du *Faust*, de Gounod.

Au théâtre des Bouffes-Parisiens, toujours *Orphée*, rien qu'*Orphée*, que Mme Ugalde a rajeuni pour des mois, des années peut-être. Orphée a dépassé sa quatre centième soirée : irait-il aussi loin que la *Dame blanche?* Toutefois n'oublions pas qu'avant et après la reprise de cette prodigieuse et sempiternelle folie, on a donné quelques pièces nouvelles : *Monsieur et Madame Denis*, un acte; *Une fin de bail*, un; *Voyage de Dunanan père et fils*, deux; *L'homme entre deux âges*, un; le *Premier avril*, un, et *Jacqueline*, un. Lorsque Offenbach dirigeait ce théâtre, il n'avait que le droit d'occuper une certaine part de l'affiche; on trouvait que cette part était un peu trop grande et l'on s'en plaignait. Aujourd'hui qu'il l'accapare absolument tout entière, on ne se plaint plus. *E sempre bene.*

Un théâtre s'est ouvert à Bade, et deux opéras nouveaux, qu'on ne saurait oublier, ont inauguré la salle naissante : *Béatrice et Bénédict*, dont les paroles et la musique sont de Berlioz; *Erostrate*, dont la musique est de Reyer.

Pour la première fois *les Huguenots* ont été représentés à Naples, et *Robert le Diable* à Palerme.

A Londres, ce qui s'est fait, ce qu'on a vu et entendu pour l'inauguration de l'exposition universelle, n'avait aucun précédent et ne se reproduira jamais peut-être. Quatre compositeurs, Auber, Meyerbeer, Verdi et Sterndale Bennett, avaient consenti à écrire des morceaux pour cette séance unique, et cela sur une simple invitation, suivie d'un remercîment encore plus simple. Nous avons dit les succès obtenus par les compositions de Meyerbeer et d'Auber, lesquelles survivront longtemps à la circonstance et figureront dans tous les concerts.

A propos de concerts, disons que ceux du Cirque Napoléon, fondés l'année dernière par Pasdeloup, n'ont pas cessé de jouir d'une vogue extraordinaire, parfaitement justifiée d'ailleurs par le talent du chef et les progrès de l'orchestre. Rappelons le congrès de pianistes, que sont venus tenir à Paris Gustave Satter, Auguste Dupont, Clara Schumann, Thalberg. Notons aussi l'excellente exécution d'un sextuor et d'un quintette de notre illustre collaborateur M. Fétis, dans les salons de Pleyel-Wolff; celle d'une messe de Weber à Saint-Eustache, le jour de la Sainte-Cécile, par l'association des artistes musiciens; enfin, pour ne rien omettre et pour finir par quelque chose d'étonnant, mentionnons l'immense festival du Crystal-Palace à Londres, en y joignant l'accueil fait dans la même ville à la musique des zouaves et de la gendarmerie de la garde, expédiée de Paris.

Puisqu'il faut en venir à la liste funèbre, que notre mission nous oblige à dresser en partie double, agenouillons-nous d'abord devant cette tombe qui s'élève et sur laquelle sera tracé un nom immortel. Halévy nous a été enlevé bien avant l'heure, et le deuil a été général. Le grand Opéra lui a rendu les derniers hommages en remontant *la Juive*, le plus beau de ses chefs d'œuvre. S. M. l'Empereur a daigné inaugurer la souscription pour le monument à sa mémoire; nos législateurs ont doté sa veuve d'une glorieuse pension.

Autour de ce nom, qui ne doit pas mourir, groupons d'autres noms plus modestes: A. Vieillard, Adrien de La Fage, Cavaillé-Coll père, Jean-François Sudre, Gustave Vaëz, Henrichs, Arnaud Dancla, Frédéric de Courcy, Darthenay, Etienne Bodin, Boulanger-Kunzé ; Mme Berlioz, Mme Duret; Emile Van-der-Burch, A. de Comberousse.

A tous ces artistes, musiciens, poëtes, auteurs dramatiques, journalistes, que la France regrette, il ne nous reste plus qu'à joindre ceux que l'étranger a perdus : Charles Lipinski, Broadwood père, Joseph Frœlich, Castelli, Consul, Leopold Scheffer, Charles Vogel, Joseph Klein, Belart, le colonel Ragai Vechi, Hans Seling, H. Lenz, Charles Mayer, Jean Hindle, Ignace Assmayer, Anne Eckoff, Aug. Baumgartner, Joseph Fischer, E. Brouwer, Louis Uhland, Fiedo, Verstowsky,

Et maintenant en voilà pour une année! Préparons-nous à de nouvelles scènes, au fond toujours les mêmes, à de nouveaux plaisirs, et à de nouvelles douleurs.

PAUL SMITH.

VIEUXTEMPS

N. B. La courte notice que l'on va lire sur un artiste qui préoccupe si vivement l'attention, et que l'on peut entendre aujourd'hui même au Cirque Napoléon, est tirée de la *Galerie biographique des artistes musiciens belges*, due à la plume de M. Edouard Grégoir, et publiée depuis deux mois seulement.

« VIEUXTEMPS (HENRI), artiste remarquable et un des plus grands violonistes de l'époque, naquit à Verviers en 1819, il a été élève de Lecloux et de de Bériot. A sept ans il fut jugé en état d'entreprendre un voyage artistique à Bruxelles. De Bériot, frappé de sa précoce habileté, lui donna gratuitement des leçons. Il se rendit à Paris en 1828. A Vienne surtout le talent de Vieuxtemps fit sensation (1833). En cette ville il eut pour professeur de composition S. Sechter, et à Paris, Reicha. En 1839 il se mit en route pour Saint-Pétersbourg, et visita Dresde, Leipzig, Prague, etc. Son talent de compositeur grandissait avec son talent d'exécutant. Il fit une grave maladie à Saint-Pétersbourg, et se retira pendant six semaines dans un village à quelques lieues de cette ville. Son premier concert a produit 6,000 francs, tous frais payés. En même temps, Servais donna trois concerts qui rapportèrent un bénéfice net de 12,000 francs. En 1846, il fut nommé violoniste de l'empereur de Russie et professeur au Conservatoire de Saint-Pétersbourg.

» Au printemps de 1841 il se rendit à Londres; nous trouvant en cette ville à cette époque, nous avons été témoin de l'intérêt que les Anglais portaient à ce jeune artiste. Après quelques excursions en France, en Belgique et en Hollande, Vieuxtemps partit pour l'Amérique en 1843. Depuis cette époque il a, pour ainsi dire, parcouru toute l'Europe. Dans le premier concert du *Gewandhaus* à Leipzig, en 1862, il a électrisé le public par son 5e concerto en *la* mineur et par une *Polonaise* brillante.

» Les compositions de notre compatriote se distinguent par un cachet tout particulier, ses mélodies sont empreintes de noblesse et de sentiment. Il aborde tous les genres avec un rare bonheur et une remarquable vérité d'expression. Quant à son jeu, son archet exprime tour à tour, avec une poésie et une énergie égales, les enchantements sataniques et l'amour le plus tendre. L'effet qu'il produit sur son auditoire est immense; tantôt il vous étonne par les difficultés inextricables qu'il enlève avec une netteté et une facilité inconcevables, tantôt il vous ravit par ses chants divins qui respirent la noblesse, tantôt enfin il vous transporte par la hardiesse de ses traits et l'énergie et la vigueur de son jeu.

» Vieuxtemps a composé des concertos, des fantaisies, des airs variés qui sont le *Vade mecum* de tous les violonistes; c'est en un mot un artiste de génie, qui a fait faire un grand pas à l'art de jouer du violon. Vieuxtemps a épousé Mlle Joséphine Éder, une bonne pianiste de Francfort, et depuis 1855 il habite, une partie de l'été, une villa à Dreichenheim, près de cette ville. Il est décoré de plusieurs ordres et fait partie de l'Académie de Belgique. Le frère d'Henri, M. Lucien Vieuxtemps, pianiste établi à Bruxelles, s'est fait connaître avantageusement par des compositions de piano éditées par M. Schott, à Bruxelles. »

REVUE CRITIQUE.

Henri Reber. — TROISIÈME TRIO *pour piano, violon et violoncelle, dédié à Mme la comtesse Nina Branicka.*

Emmanuel Baumann. — LES ARCHERS, *ronde de nuit pour piano.* — DORS, MON CHER ENFANT, *berceuse pour piano.* — MARCHE ET MAZURKE CHINOISES, *air de ballet pour piano.*

Parler d'une œuvre qui porte pour signature le nom de M. Henri Reber, n'est-ce pas sous-entendre qu'elle est purement conçue, consciencieusement élaborée, élégamment écrite? Le musicien distingué qui a fait applaudir au théâtre *la Nuit de Noël*, *le Père Gaillard* et *les Papillotes de M. Benoist*, qui a fait exécuter à la Société des concerts plusieurs symphonies justement remarquées, qui a publié chez l'éditeur Richault un recueil de *mélodies* pour violoncelle parmi lesquelles se trouve une *Berceuse* dont tous les salons parisiens se souviennent encore, pourrait plus que tout autre se passer d'éloges, et son talent, malheureusement trop discret — depuis près de sept ans M. Reber n'a rien donné au théâtre — est cependant assez connu et suffisamment apprécié pour n'avoir pas besoin des échos d'une banale publicité.

Aujourd'hui pourtant je veux signaler aux lecteurs de ce journal l'apparition d'une production nouvelle de cet artiste estimable et infatigable dont le temps se trouve partagé entre les séances de l'Académie des beaux-arts, sa classe d'enseignement au Conservatoire, la rédaction de traités didactiques excellents (1) et la composition d'ouvrages d'imagination dignes de toute l'attention des artistes et des amateurs. Je veux parler de son troisième trio (en *sol*) pour piano, violon et violoncelle, dédié à Mme la comtesse Nina Branicka, œuvre qui ne le cède en rien à celles du même genre déjà publiées par l'auteur, et dont les qualités principales sont la grâce, la distinction et l'élévation des idées.

Le premier morceau de ce trio (allegro à trois temps), d'un style large et sevère, dans lequel M. Reber semble s'être plu à jouer avec son motif principal en le faisant passer, à l'aide de transitions habilement amenées, par toutes les tonalités possibles, est un modèle de pureté et d'élégance dans la facture de la musique de chambre, malheureusement encore trop peu appréciée en France. L'*Andante, cantabile* qui forme le second morceau, rempli de phrases tendres et mélancoliques pleines de grâce et de limpidité, rappelle les belles traditions de nos meilleurs maîtres en ce genre. Enfin, l'allegro final, où la légèreté s'allie à la verve et à la vigueur en conservant une élégance parfaite, conclut dignement cette œuvre distinguée, que tous les amateurs spéciaux voudront avoir bientôt sur leurs pupitres, et que je regrette de ne pouvoir analyser plus à mon aise et d'une façon plus étendue.

— Un pianiste de talent, M. Emmanuel Baumann, vient de publier

(1) M. Reber vient de publier un *Traité d'harmonie*, dont un de nos collaborateurs, dans un article spécial, fera connaître l'importance.

trois morceaux de genres différents dans lesquels on retrouve, mais à un degré supérieur et avec un progrès réel, les qualités qui avaient distingué ses précédentes publications. M. Baumann est un artiste véritable, qui soigne ses œuvres et a souci en même temps de la forme et du fond; c'est pourquoi je regrette vivement que dans le premier de ces morceaux, *la Ronde des Archers,* il se soit rencontré avec M. Lefébure-Wély et sa *Retraite militaire;* toute accusation d'imitation servile me semblerait une injure au talent du jeune compositeur, et cependant, pour être sincère, je dois avouer que le genre de ces deux caprices, leur plan, leur coupe, tout est identique. J'aime mieux passer tout de suite à l'agréable berceuse, *Dors, mon cher enfant*, dans laquelle l'auteur a apporté une élégance et une fraîcheur qui le recommandent à l'attention des amateurs délicats. L'introduction, divisée en deux parties, est suivie par un chant doux et grave, dont la largeur n'exclut pas la tendresse, et qui forme le motif principal du morceau; vient ensuite un court allegretto qu'une transition heureuse relie à ce premier motif, varié dans la basse avec un tact exquis, et qui est bientôt suivi d'une *coda* dont le style s'accorde parfaitement avec ce qui a déjà été entendu.

Mais c'est dans l'air de ballet intitulé *Marche et Mazurke chinoise* que M. Baumann a surtout fait preuve d'originalité. Je ne veux pas lui faire l'injure de croire que ce morceau a une allure véritablement chinoise, car je ne suppose pas que ce fût là lui faire un compliment flatteur; si les Européens qui ont eu la fortune de pénétrer dans l'intérieur du Céleste Empire ont été émerveillés de quelque chose, je ne sache pas que ce soit de la musique indigène, qui, au contraire, assure-t-on, est des plus barbares qu'il soit possible d'imaginer; le kin-lo, le gong et le tam-tam, ne seront jamais, je l'espère, et malgré tout l'éclat de leur sonorité, naturalisés en France, où nous avons de quoi les remplacer avantageusement, fût-ce même pour faire danser les ours.

J'en reviens au morceau de M. Baumann, qui n'a, je l'espère, de chinois que le nom, mais qui, je le répète, est rempli de verve et d'originalité. Les effets de rhythme y sont bien trouvés, les modulations heureusement amenées et sans recherche pénible, les accompagnements fort soignés; la pensée mélodique n'y est cependant pas étouffée sous le poids des accessoires: elle surgit, au contraire, limpide et fraîche, et plane toujours sur l'ensemble, dont chaque détail a été, sans préjudice pour elle, l'objet des préoccupations de l'auteur. C'est là, en résumé, un morceau bien conçu, bien venu et bien fait, qui donne plus que des espérances pour l'heureux avenir de ce dernier. Je l'attends à de nouvelles productions, et je me plais à croire qu'elles ne pourront que satisfaire davantage encore ceux des amateurs de l'art musical qui savent gré à un compositeur d'allier les fantaisies de son imagination à un savoir sans pédantisme et sans brutalité.

ARTHUR POUGIN.

Le Courrier artistique publie une résolution prise par le comité de la Société nationale des beaux-arts, dans sa séance du 24 décembre dernier, et conçue en ces termes:

« 1° Les murs de la nouvelle salle (1) n'étant pas suffisamment secs, il y aurait danger pour les tableaux d'organiser en ce moment l'exposition.

» 2° En attendant que le local soit complétement en état, le comité déclare approuver, au nom de la Société, la continuation des concerts donnés par l'initiative de Martinet, désirant faciliter ainsi l'audition des œuvres des compositeurs symphonistes vivants. »

Voici un résumé des considérations sur lesquelles cette résolution est appuyée:

(1) Boulevard des Italiens, 26.

« Il n'existait pas, on le sait, une salle où les compositeurs symphonistes eussent la facilité de faire entendre leurs œuvres; celle du boulevard des Italiens vient combler cette lacune. Les théâtres, qui doivent se consacrer aux ouvrages dramatiques, leur sont naturellement fermés; d'ailleurs, la nature même de ces ouvrages, le personnel nombreux qu'ils entraînent, interdisent à nos scènes lyriques toute incursion sur le domaine de l'art pur. La production des symphonies doit donc se faire sous les auspices d'une société ainsi formée, qu'elle ait un local convenablement aménagé et qu'elle soit le point de réunion des amateurs sérieux.

» Il faut bien le dire, jusqu'à ce jour, en dehors des théâtres, la musique ancienne a eu seule le privilége d'absorber l'attention du public. Les morts, toujours les morts! Nous les respectons assurément, mais nous ne voyons pas pourquoi on ne s'occuperait pas des vivants!

» La salle d'exposition du boulevard des Italiens, pouvant servir en certaines circonstances à des auditions musicales, inaugure une ère nouvelle pour les compositeurs vivants; et après les deux expériences qui viennent d'avoir lieu, on a décidé qu'à l'avenir le prix du plus grand nombre des places, qui peuvent s'évaluer à six cents, serait fixé à 5 et 6 francs en location, sans préjudice d'un certain nombre de places d'un prix plus élevé.

» La direction annonce dès à présent une série de six concerts, dont le premier aura lieu dans le courant de janvier. Chaque séance, d'une durée de deux heures environ, se composera d'une ou deux œuvres capitales, accompagnées de productions de noms nouveaux, symphonies, ouvertures, fragments de messe ou d'oratorios, scènes de chant, parties d'opéras inédits, etc. »

CORRESPONDANCE.

A Monsieur le Rédacteur en chef de la REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

Bruxelles, 29 décembre 1862.

Mon cher collaborateur,

Permettez-moi de signaler dans la *Revue et Gazette musicale* un nouveau système de flûte conçu et exécuté par M. Albert, de Bruxelles, qui, à l'Exposition internationale de Londres, a obtenu une médaille pour l'excellente qualité de ses clarinettes. Dans mon volumineux rapport sur les instruments de musique qui figuraient à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, j'ai rendu compte des diverses transformations de la flûte qui, de cylindrique qu'elle fut d'abord, devint conique, puis fut composée de deux parties dont une était conique et l'autre cylindrique, et enfin redevint cylindrique dans le dernier système de Bœhm, le seul, je pense, qui soit maintenant adopté par les virtuoses flûtistes de Paris. Nul doute que la qualité des instruments de cette espèce construits par M. Lot ne soit en général très-remarquable sous les rapports de la justesse, de l'égalité et du brillant dans le médium et dans le haut de l'instrument; mais on ne peut se dissimuler que la sonorité change de caractère dans le bas, en sorte que le timbre n'est pas homogène dans toute l'étendue de l'échelle chromatique.

C'est à cette imperfection que M. Albert s'est proposé de remédier en revenant au système du tube conique, en y appliquant tous les perfectionnements de Théobalde Bœhm, et en modifiant quelques parties du mécanisme des clefs, de manière à obtenir des trilles plus faciles et plus purs sur certaines notes. Sa flûte a une égalité parfaite, est juste dans toute son étendue, et le timbre en est parfaitement homogène.

Dans un concert donné récemment à Bruxelles par notre excellent professeur Murts, du Conservatoire, M. Dumon, professeur de flûte de la même école, artiste d'élite et dont le talent est plein de nou-

veautés dont on jugera bientôt à Paris, M. Dumon, dis-je, a fait entendre la nouvelle flûte de M. Albert, et a électrisé l'assemblée par les effets prodigieux qu'il en a tirés.

Agréez, etc.

FÉTIS père

REVUE DES THÉATRES.

ODÉON : *Misanthropie et Repentir*, traduction nouvelle de Kotzebue, en quatre actes, par M. Pagès. — VARIÉTÉS : *Eh! allez donc, Turlurette*, revue en trois actes et neuf tableaux, par MM. Th. Gogniard et Clairville. — PALAIS-ROYAL : *les Trente-sept sous de M. Montaudoin*, vaudeville en un acte, de MM. Eug. Labiche et Ed. Martin. — AMBIGU : reprise de *la Mère et la Fille*, drame en cinq actes, par MM. Empis et Mazères; *Vatel, ou le petit-fils d'un grand homme*, vaudeville de Scribe et Mazères. — THÉATRE DU BOULEVARD DU TEMPLE: *Léonard*, drame en cinq actes et sept tableaux, par MM. Brisebarre et Eug. Nus. — THÉATRE DÉJAZET : *la Veillée*, opérette en un acte, de M. Boy, musique de Mlle Charlotte Jacques. — Réouverture des FOLIES-DRAMATIQUES, dans la rue de Bondy: *Bonheur de se revoir*, prologue d'ouverture en deux tableaux, par M. H. Thierry; *les Fables de la Fontaine*, pièce en trois actes et six tableaux, par M. H. Luguet.

Ah! que la vertu outragée se venge cruellement! Telle est l'épigraphe adoptée par Mme Molé, comtesse de Vallivon, pour expliquer d'un mot le sujet de sa traduction de *Misanthropie et Repentir*, représentée avec un immense succès au Théâtre-Français, en 1799. Ne pourrait-on pas dire que cette explication du drame si célèbre de Kotzebue en est en même temps la critique? Si Meinau est cruel dans sa vengeance, au point de ne pas la proportionner à l'offense de sa femme, le but moral est dépassé, et la pièce n'a plus sa raison d'être. C'est du reste l'impression qu'a paru éprouver une partie du public de l'Odéon, en écoutant la traduction nouvelle donnée par M. Pagès de l'œuvre du dramaturge allemand. L'autre partie, et ce n'est peut-être pas la moindre, se conformant scrupuleusement à l'exemple de la génération de la fin du XVIIIe siècle, a cédé, sans trop de résistance, à l'attendrissement provoqué naguère, chez les âmes simples et candides, par les malheurs et par la réconciliation des deux époux. Nous doutons toutefois que la traduction de M. Pagès, quelle que soit sa supériorité sur celle de la comtesse de Vallivon, obtienne jamais la vogue enthousiaste que cette dernière a eue, et qui est attestée par ce couplet d'un spirituel vaudeville de M. de Jouy, intitulé : *les Epreuves de Misanthropie et Repentir* :

Coutre vous chacun se déchaîne
Si vous refusez d'y pleurer;
Aussi, dès la première scène,
Voit-on les mouchoirs se tirer.
On voit encore de bonnes âmes
Pleurer à la pièce d'après :
J'ai vu bien mieux, j'ai vu des femmes
Pleurer en prenant leurs billets.

Sérieusement, il nous semble que le besoin d'une *traduction nouvelle* ne se faisait pas sentir. Le second Théâtre-Français n'est pas institué pour sacrifier, lui aussi, à la manie des reprises inutiles. Et qu'est-ce autre chose qu'une reprise déguisée? Ah! si les auteurs d'aujourd'hui ne sont plus capables de produire rien qui vaille le drame très-défectueux de Kotzebue, c'est autre chose! Qu'on *reprenne* du Corneille et du Molière, et personne n'aura le droit de s'en plaindre.

— Le règne des revues serait-il donc définitivement passé? On le dit depuis longtemps, et chaque année quelques succès partiels viennent donner un démenti à cette opinion qui n'en gagne pas moins du terrain. A en juger par le triste sort de celle du Palais-Royal, qui, malgré de très-piquants détails, est déjà morte à l'heure qu'il est, il y aurait lieu de parier pour l'affirmative. Ce qu'il y a de certain, et ce que la revue des Variétés vient de démontrer surabondamment, c'est que le public est las de ces grandes *machines* à effets stéréotypés, qui usurpent toute la soirée, de sept heures à minuit. Autrefois, les revues se donnaient la peine d'emprunter leurs titres à un fait, à un événement de l'année écoulée, comme *les Pommes de terre malades* ou *le Banc d'huîtres*. Aujourd'hui elles se contentent invariablement du refrain le plus idiot qui se puisse ramasser sur les boulevards et dans les faubourgs. *Eh! allez donc, Turlurette!* dit en ce moment l'affiche des Variétés, en attendant *le Pied qui remue*, qu'on y lira l'année prochaine. Mais ce ne serait que demi-mal si, de cette enseigne arbitraire, découlaient des drôleries amusantes, des couplets finement aiguisés, des tableaux n'ayant jamais servi. Malheureusement, il n'y a rien de tout cela dans la pièce des Variétés. Sur trois actes, il n'y en a qu'un qui ait obtenu grâce devant le parterre en courroux, c'est celui du déménagement des théâtres du boulevard du Temple. On ne jouerait que ce seul acte, qu'on aurait garde bien certainement de réclamer les autres. On est rebattu de ces imitations nauséabondes, qui sont toujours les mêmes et toujours faites par les mêmes acteurs; on ne regretterait assurément pas davantage ce trop fameux *Royaume des femmes* qui traîne depuis trente ans sur toutes les planches, à l'Ambigu, à la Porte-Saint-Martin et jusqu'aux Délassements-Comiques. On ne devrait conserver de tout ce fatras que le couplet chanté par M. Campana, c'est-à-dire par Arnal qui figure pour la première fois dans une revue de fin d'année; c'est même la seule chose un peu neuve que nous puissions signaler dans celle des Variétés; jugez du reste!

—Nous avons dit que le Palais-Royal avait coupé court au *fiasco* de sa revue. Il l'a avantageusement remplacée par un très-joli acte, dû à l'heureuse collaboration de MM. Labiche et Edouard Martin, les auteurs de l'*Affaire de la rue de Lourcine* et du *Voyage de M. Perrichon*. Cette agréable nouveauté s'appelle les *Trente-sept sous de M. Montaudoin*. Tous les jours, depuis vingt ans, trente-sept sous disparaissent du porte-monnaie de cet excellent M. Montaudoin, sans qu'il ait pu mettre jamais la main sur son voleur obstiné. Mais au mariage de sa fille survient un vieil ami de province qui apporte deux choses, un supplément de dot d'environ 13,000 francs et un quatrain, en forme d'épithalame, qu'il a dérobé à un brigadier de gendarmerie. La somme de 13,000 et quelques cents francs représente justement celle qui a été prise à Montaudoin; le quatrain lui rappelle une tentative faite jadis contre son honneur conjugal. L'ami d'Etampes est donc le coupable, ou plutôt le complice de Mme Montaudoin. Mais, Dieu merci! tout s'explique à la satisfaction du pauvre mari, dont les trente-sept sous n'ont fait que passer de sa bourse dans celle de sa femme, pour grossir la dot de leur fille bien-aimée. Dire tout ce qu'il y a de gaieté folle dans cette pièce, dont le principal rôle est merveilleusement joué par Geoffroy, nous serait impossible. Ce n'est qu'un long éclat de rire depuis la première scène jusqu'à la dernière.

— Encore une reprise à l'Ambigu! Mais, cette fois, elle est justifiée par les représentations de Beauvallet, à qui l'on n'a pas eu le temps de préparer une création. L'éminent comédien, en quittant le Théâtre français pour revenir à la scène qui a vu ses premiers succès, ne pouvait mieux faire que de choisir une de ces pièces mixtes qui tiennent à la fois du drame et de la comédie. Le personnage de Duresnel dans *la Mère et la fille* a été joué en 1830, à l'Odéon, par Frédérick-Lemaître, qui y était fort remarquable, et, depuis, par Perrier à la rue de Richelieu. Beauvallet, sans faire oublier ses devanciers, a de fort belles inspirations dans ce rôle de mari trompé qui se venge, non pas en tuant le séducteur de sa femme, mais en le forçant de renoncer de lui-même à la main de sa fille, qu'il aime comme il n'a jamais aimé la mère de cette infortunée. On ne trouve pas dans cet ouvrage de ces coups de théâtre qui plaisent tant aux habitués du boulevard, mais il y règne un intérêt puissant et habi-

lement ménagé ; il est, en outre, signé de deux auteurs qui ont fait leurs preuves littéraires, MM. Empis et Mazères. Un petit vaudeville de ce dernier, en partage avec Scribe, *Vatel ou le Petit-fils d'un grand homme*, dont les représentations se sont comptées par centaines au Gymnase, sert de lever de rideau à son drame; c'est une galanterie du directeur de l'Ambigu.

— L'ancien théâtre Historique, actuellement théâtre du Boulevard du Temple, essaie de vivoter sur les anciens reliefs de son directeur. *Léonard* est un drame populaire qui, sous le titre de *Retour de Melun*, et probablement après bien des infortunes secrètes, est allé s'enfouir dans un recueil de pièces imprimées sans avoir été jouées. C'est là que M. Brisebarre l'a pris pour lui décerner les honneurs de la scène. Nous ignorons jusqu'à quel point cette licence peut s'accorder avec les termes de ses traités, de même que nous ne comprenons pas comment certaine direction a le droit de confectionner en famille toutes les grandes pièces de son théâtre.

Ce sont de ces mystères d'autant plus difficiles à expliquer qu'il existe, assure-t-on, une commission des auteurs dramatiques chargée de défendre les intérêts des nombreux membres de sa Société, lésés par tant d'abus de ce genre ?

— Le théâtre Déjazet, quoique entraîné, par la force des choses, dans une autre voie, n'a pas tout à fait renoncé aux opérettes. *La Veillée* est un petit acte villageois très-bien venu et très-bien disposé pour la musique. Il s'agit d'un vieux grognard qui est à la veille de faire la folie d'épouser une jeune femme; mais il s'aperçoit en temps utile que Suzanne lui préfère un gentil garçon dont il découvre qu'il est le père. Alors il renonce à ses projets de mariage, et il unit les deux jeunes gens. Cette intrigue légère a fourni à Mlle Charlotte Jacques, une jeune musicienne déjà connue dans le monde artistique, l'occasion de mettre en évidence un talent de composition qui doit briller un jour sur une plus vaste scène. On a surtout applaudi une gracieuse ariette chantée par Suzanne, ainsi que des couplets, tous pleins d'un sentiment exquis, fort bien interprétés par Pascal. C'est un début des plus heureux et des plus encourageants pour l'avenir de Mlle Jacques.

Nous devons une mention honorable aux deux vaudevilles nouveaux qui accompagnent *la Veillée* : l'un, *les Tempêtes du célibat*, est un joyeux croquis de mœurs intimes, par MM. Montagne et Delahaye; l'autre, *Prise au piége*, est un piquant chapitre de la science conjugale, par MM. Henry de Kock et Koning.

— Le théâtre des Folies-Dramatiques, qui chômait depuis plusieurs mois, vient de procéder à sa réouverture dans une salle nouvellement construite rue de Bondy, au fond d'une cour, entre l'Ambigu et le Château-d'Eau. Pour ne pas manquer les recettes de la première quinzaine de janvier, on a laissé à peine le temps aux peintres et aux décorateurs d'achever leur besogne. Cependant il est aisé de se rendre compte du charmant ensemble qu'offrira cette salle lorsque les ouvriers n'y seront plus. La soirée d'inauguration n'a d'ailleurs pas souffert de cette fête un peu trop prématurée. Le public habituel des Folies a revu avec un vif plaisir ses acteurs favoris, ses actrices de prédilection. Un prologue en deux tableaux, intitulé *Bonheur de se revoir*, a été criblé d'applaudissements. *Les Fables de la Fontaine*, pièce en trois actes et six tableaux, n'ont pas été aussi bien accueillies; mais, avec quelques coupures intelligentes, elles accompliront une longue et fructueuse carrière. Il faut si peu d'efforts à ce théâtre pour contenter ces bons bourgeois du Marais qui ont déjà fait une fois sa fortune et qui ne demandent pas mieux de la recommencer sur nouveaux frais!

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra, *l'Etoile de Messine* a été lundi l'occasion d'un nouveau triomphe pour Mme Ferraris. Mercredi on a donné *la Juive* et vendredi *les Huguenots* devant une salle comble. — Aujourd'hui on jouera *Guillaume Tell*, suivi du *Marché des Innocents*, et demain *le Prophète*.

*** Dans le cours de ce mois, doivent avoir lieu les premières représentations de l'ouvrage en deux actes de Victor Massé, du ballet de Mme Taglioni et Boulanger, ainsi que la reprise de *la Muette de Portici*.

*** Les rôles de *la Muette de Portici* seront remplis par Gueymard (Masaniello), Dulaurens (Alphonse), Cazaux (Pietro); Mme Vendenheuvel-Duprez (Elvire), et Mlle Marie Vernon (Fenella).

*** Mlle Livry est en pleine convalescence. La trace de ses blessures s'efface et le sommeil commence à réparer ses forces.

*** M. Alphonse Royer a pris possession de sa place d'inspecteur général des beaux-arts, à laquelle il a été récemment nommé.

*** Caussade est revenu à l'Opéra-Comique; il y est rentré par le rôle de Daniel, du *Chalet*.

*** Sainte-Foy quitte le théâtre Lyrique pour rentrer à l'Opéra-Comique, où le public sera très-content de le revoir.

*** Toujours la même foule et le même succès aux représentations d'Adelina Patti, qui a chanté la semaine passée dans le *Barbiere*, la *Sonnambula* et *Lucia*.

*** Mlle Trebelli a fait jeudi soir une brillante rentrée dans *Lucrezia Borgia*, où elle chantait avec sa supériorité habituelle le rôle d'Orsini. Le public a revu cette excellente artiste avec le plus grand plaisir et l'a souvent applaudie. Mme Penco, dans le rôle de Lucrezia, et Naudin dans celui de Gennaro, ont obtenu un succès aussi grand que mérité. L'excellent ténor a dû dire deux fois la cavatine du troisième acte, qu'il avait chantée avec un goût exquis.

*** Les opéras de Flotow, *Stradella* et *la Nuit aux dupes*, sont en pleine répétitions au théâtre de l'opéra Italien et à celui de l'Opéra-Comique. La première représentation en sera probablement donnée vers la fin de ce mois.

*** Wallace, l'auteur de *Maritana*, *Lurline* et autres opéras qui jouissent d'une réputation très-légitime, se trouve pour quelques semaines à Paris, et s'occupe de la composition d'un nouvel opéra.

*** La première représentation d'*Ondine*, de Semet, qui avait été annoncée pour mercredi dernier, est remise à la semaine prochaine.

*** *Di Gioja insolita*, la délicieuse valse de Strakosch, n'obtient pas moins de succès dans les salons, qui déjà l'ont adoptée, qu'au théâtre où Adelina Patti la chante avec tant de verve et de *brio*.

*** A la grand'messe qui a été dite aux Tuileries dans la matinée du 1er janvier, on a exécuté deux morceaux, un *Kyrie* et un *Gloria* composés par Auber, et Mlle Sax a chanté un *O salutaris*.

*** Par suite du décès de S. Em. Mgr le cardinal Morlot, l'exécution du *Requiem* de Mozart, qui aura lieu à Notre-Dame, à l'occasion de la translation des dépouilles mortelles des archevêques de Paris, et qui avait été fixée au 5 janvier, est remise au vendredi 9 janvier, à onze heures et demie. On peut se procurer à l'avance des places dans l'enceinte réservée, en s'adressant à M. Bolle-Lasalle, agent trésorier de l'association des artistes musiciens, rue de Bondy, 68.

*** Voici le programme du 3e concert de la deuxième série des concerts populaires de musique classique qui aura lieu aujourd'hui au Cirque Napoléon : Symphonie de *la Reine*, de Haydn; concerto pour violon en *la* mineur, composé et exécuté par H. Vieuxtemps; ouverture d'*Alhalie* (redemandée), de Mendelssohn; air de ballet de *Prométhée*, de Beethoven; ouverture du *Freyschütz*, de Weber. L'orchestre sera dirigé par M. J. Pasdeloup.

*** Lundi soir, la maison Pleyel, Wolff et Ce avait invité les pianistes et amateurs de musique à venir essayer et entendre les instruments de concert destinés à la prochaine saison : cette soirée a offert un intérêt exceptionnel par la réunion des célébrités les plus en vogue et des talents les plus divers. On a entendu successivement, sans qu'aucun programme ni aucun ordre vinssent entraver l'inspiration de chacun, Mme Szarvady Clauss, MM. Mathias, Ritter, Saint-Saens, G. Pfeiffer, J. Wieniawski, Ketterer, Magnus, Delioux, etc. Chaque pianiste, choisissant l'instrument le plus sympathique à ses qualités individuelles, et excité par cette espèce de tournoi artistique qui n'avait pour auditeurs qu'un petit nombre d'élus, a pu faire valoir, l'un la grâce et la légèreté du clavier, l'autre la puissance et la largeur des sons, tous enfin ce chant sympathique et moelleux qui distingue plus que jamais les pianos de la maison Pleyel, Wolff et Ce. On a vivement regretté que J. Schulhoff, qui fait si admirablement valoir ces beaux instruments, absent de Paris en ce moment, n'ait pu se joindre à la brillante pléiade.

*** Aujourd'hui, première séance de musique de chambre, donnée dans les salons de Pleyel et Wolff, par M. Charles Dancla, avec le concours de MM. Léopold Dancla E. Altès, Sébastien Lee et Mlle Sabatier Blot.

*** Le ministre de l'instruction publique et des cultes vient de confier à M. Cavaillé-Coll la restauration ou plutôt la reconstruction de l'orgue de l'église métropolitaine de Notre-Dame. Son Excellence ne pouvait, pour l'exécution de ce travail monumental, faire choix d'un artiste qui se recommandât mieux par ses œuvres et par la célébrité qu'elles lui ont conquise dans toute l'Europe, que l'auteur des orgues de Saint-Denis, de la Madeleine et de Saint-Sulpice.

*** A Nice, on a exécuté à l'église Saint-François de Paule, le jour de Noël, un *O salutaris*, de M. Charles Manry, pour soprano, violon et orgue, chanté déjà plusieurs fois à Paris avec un grand succès. On peut se faire une idée de l'effet qu'a produit ce morceau en parcourant les journaux qui ont rendu compte de cette exécution, et M. Charles Manry, qui était à Nice, a été vivement complimenté par les auditeurs qui aiment la musique sérieuse et inspirée.

*** Sous les titres *la Plainte du pâtre* et *l'Avenir est à Dieu*, viennent de paraître deux romances de Dassier, l'auteur d'un grand nombre de compositions semblables, dont la plupart sont devenues populaires. Ces nouvelles romances, qui se distinguent aussi bien par la musique bien inspirée que par les paroles, obtiendront probablement la vogue de *la Vengeance corse, Pour les pauvres, merci, Va-t'en, je t'aime*, etc.

*** Le nombre des opéras nouveaux d'auteurs italiens représentés pendant l'année 1862 s'élève jusqu'à vingt, et en voici la nomenclature : *Marion Delorme*, de Bottesini ; *Mormile*, de Braga ; *Caterina Blum*, de Bevignani ; *la Malora de Chiaja*, de Bonomi ; *Leone Isauro*, de Cianchi ; *Maria di Neuburgo*, de Chiaromonte ; *Angiola di Ghemme*, de Crescimanno ; *Ulrico e Lida*, de Capranica ; *Werther*, de Gentili ; *don Carlos*, de Moscuzza ; *Balitta*, de Kinterland ; *don Fabio*, de Penso ; *Castellana di Thurn*, de Rachele ; *Ginevra di Scozia*, de Rota ; *Ivanhoe*, de Savi ; *Iginia d'Asti*, de Sangiorgi ; *Carlo di Borgogna*, de Varvaro ; *la Forza del destino*, de Verdi ; *Luisa Strozzi*, de Viceconte ; *Paola Monti*, de Zappata.

*** Mlle Marie Beaumetz donnera avec le concours de MM. Alard, Franchomme et Mohr, trois matinées musicales qui auront lieu les 7 et 21 janvier, et 4 février, rue du Bac, n° 37.

*** La distribution des prix du Conservatoire de Marseille a eu lieu avec grande solennité. Après un discours du maire, le concert a commencé par une belle ouverture d'Auguste Morel, directeur de l'établissement. Les honneurs de la séance ont été pour Mlle Paloc, premier prix de piano, élève de Mlle Marie Perez. Cette jeune personne a brillamment exécuté le rondo pastoral du concerto de Georges Pfeiffer.

*** Le salon de notre confrère, M. Pitre Chevalier, fermé depuis quatre ans par un deuil austère, a été cette année l'un des premiers à rouvrir ses portes, et à voir revenir cette foule d'artistes accoutumés à s'y produire avec tant de charme. Tout salon est un théâtre, et le théâtre de la rue des Ecuries-d'Artois a une troupe excellente. L'autre soir on y a représenté une comédie en wagon intitulée : *De Pont-l'Evêque à Trouville, ou la Question du cigare*, dont M. Pitre-Chevalier est l'auteur. A cette même soirée, la musique avait pour interprètes Géraldy, Delle Sedie, Anthiome père et fils, M. et Mme Oscar Comettant et plusieurs autres, dont la liste nous entraînerait trop loin.

*** Un amateur distingué, M. A. de Panette, à qui l'on doit plusieurs compositions remarquables, vient de faire paraître, chez l'éditeur Jules Heinz, un *Ave verum*, chœur avec solo et accompagnement d'orgue. Ce morceau se recommande aux amateurs de bonne musique par la pureté du style, la beauté de l'harmonie, et surtout par le caractère religieux dont il est empreint.

*** *La Gazetta musicale* publiée à Milan par Ricordi, annonce qu'elle suspend momentanément sa publication, qui existait depuis vingt-ans.

*** En attendant l'analyse que nous nous proposons de faire des œuvres pour piano d'Aloys Kunc, mentionnons la dernière publication de ce maître de chapelle dont les œuvres sacrées sont très-appréciées. Il s'agit d'un nocturne pour deux voix sur les charmantes paroles d'Adolphe Catelin. Les frères Guidou disent avec beaucoup de sentiment cette mélodie qui a pour titre : *Matelots bretons*.

*** Un nouveau journal de musique, consacré principalement au chant choral, vient de paraître sous le titre *la Musique populaire*, chorale, instrumentale, religieuse. M. L. d'Aubel est le rédacteur en chef, et M. Lebeau, aîné, le directeur-propriétaire de ce journal qui paraîtra mensuellement en format in-8°.

*** La faculté productive de Mozart dépasse toutes les proportions connues. On peut s'en faire une idée en consultant le catalogue thématique de ses œuvres que vient de publier M. Kœchel, et qui ne mentionne pas moins de 626 ouvrages achevés, 200 autres non terminés, et une cinquantaine sur lesquels il y a doute.

*** L'éditeur G. Heinze, à Leipzig, annonce la prochaine publication en allemand des œuvres littéraires d'Hector Berlioz, traduites par Richard Pohl. Après trois volumes contenant *A travers chants*, les *Grotesques de la musique* et *les Soirées de l'orchestre*, paraîtront probablement les *Mémoires de Berlioz*. Nul doute que ces traductions n'obtiennent la vogue des ouvrages originaux, dont plusieurs éditions sont déjà épuisées.

*** M. John-Hamilton Braham, chanteur, et fils du célèbre chanteur John Brabam, mort en 1856, est décédé le 22 décembre à Rochester.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — *La Servante maîtresse* qui avait été froidement accueillie à sa première représentation au théâtre de la Monnaie, est devenue un vrai triomphe pour la mémoire de Pergolèse le second jour. Mme Dupuy, MM. Bonnefoi et Carrier, qui avaient fort bien interprété cet opéra bouffe, ont été chaudement applaudis et rappelés. Mlle Monrose vient d'obtenir un très-grand succès à la reprise de *la Fille du régiment*. — Un nouveau ballet, *les Songes*, de M. Justament, a parfaitement réussi. — On répète le *Freyschutz* de Weber avec les récitatifs de Berlioz.

*** *Berlin.* — Du 21 au 31 décembre l'opéra de la Cour a donné : *Joseph*, de Méhul ; *Electra*, le nouveau ballet de Taglioni ; *les Huguenots*, de Meyerbeer et *la Muette de Portici*, d'Auber. — Les amis et admirateurs de Mme Koester ont offert un banquet à l'excellente cantatrice qui, comme nous l'avons annoncé, quitte le théâtre royal de l'Opéra.

*** *Vienne.* — Richard Wagner a donné, au théâtre An der Wien, un concert où il a fait exécuter des fragments de deux compositions inachevées : *les Maîtres chanteurs* et *l'Anneau de Nibelungen*. — On annonce un ballet nouveau composé par la célèbre ballerine, Mlle Couqui ; il s'intitule *Actée* ; l'action se passe du temps de Néron. — Le premier concert historique de M. Zellner a offert un vif intérêt. On y a entendu successivement des morceaux qui représentaient l'art musical au xve, xvie et xviie siècle. Nous citons : *Chant du combat*, composition vigoureuse et caractéristique, par Matthieu de Kennat (xve siècle) ; trio choral par Zachau ; fragments de Rameau ; sonate de Locatelli ; ariette de l'opéra ; *le Tonnelier*, par Audinot ; air avec chœur de femmes, par T. Bach (xxiiie siècle) ; enfin, *Chant des bergers*, tiré de *Rosamonde*, opéra de Fr. Schubert. Ce dernier morceau a eu les honneurs de la soirée.

*** *Tubingen.* — Diverses sociétés musicales se sont réunies dans la salle du musée pour exécuter une pastorale de Hændel. Cette tentative a été si favorablement accueillie qu'on se propose de la renouveler incessamment.

*** *Prague.* — Un compositeur viennois, M. Théodore Lœwe, a fait représenter ici un opéra nouveau : *Concini*. Le succès a été des plus honorables. L'auteur a été appelé plusieurs fois sur la scène.

*** *Turin.* — Le 25 décembre, a eu lieu, au théâtre Regio, la représentation des *Vêpres siciliennes*, écrites il y a quelques années par Verdi pour l'opéra français. Cet ouvrage a été froidement accueilli, mais une cantatrice, la signora Bendazzi, y a obtenu un succès d'enthousiasme. Une étendue de deux octaves et demi, un timbre délicieux, une force extraordinaire, principalement dans les notes aiguës, sont les principales qualités de cette voix extraordinaire, et, chez la signora Bendazzi, la nature est aidée par l'art. Elle a provoqué des applaudissements unanimes. — Un ballet historique en cinq actes, du chorégraphe Federico Fusco, musique du maestro Enrico Bernardi, *Marco Visconti*, a fait au même théâtre un *fiasco* complet. — On a exécuté, le jour de Noël, au temple San Giovani, une messe pastorale de M. Turina, maître de chapelle du roi Victor-Emmanuel. On dit grand bien de cette œuvre distinguée.

*** *Milan.* — On vient de représenter, à la Scala, *Rienzi*, opéra dramatique en trois actes, libretto de M. Piave, musique du maestro Achille Peri. L'insuffisance et le caractère par trop lugubre du poëme ont influé, paraît-il, sur l'inspiration du musicien et ont amené le succès négatif de l'ouvrage. — On a donné au même théâtre un ballet fantastique, *le Stelle*, du chorégraphe P. Taglioni, qui semble n'avoir guère mieux réussi. La musique de ce dernier ouvrage est de M. Hertel. — La troupe du théâtre de la Scala se compose, pendant la saison du carnaval, de Mmes Borghi-Mamo, Colson, de Vriès, Mongini, Stecchi et Pati ; des ténors Galvani, Landi et Negrini ; des barytons Giucciardi et Laccomano ; les basses Bremond et Fiorini.

Le Directeur : S. DUFOUR.

ALPHONSE SAX (JUNIOR)

Facteur et Ingénieur en instruments de Musique

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS

EN TOUS GENRES, EN TOUTES FORMES ET DANS TOUS LES TONS

HARMONIE et FANFARE. — Rue d'Abbeville, 5 bis, Paris, près de la place Lafayette. — Belle Salle de 300 personnes pour Concerts et Répétitions. 16 Brevets d'Invention ou de perfectionnement. — Commission. — Exportation.

Breveté de S. M. l'Empereur des Français. — Grand brevet de S. M. la reine d'Angleterre. — Breveté de S. M. le roi des Belges. — 2me prix en 1838. — 1er prix en 1841. — Prix d'honneur, médaille d'or, en 1843. — Médaille d'argent à l'Exposition de Paris, 1844. — **DÉLÉGUÉ** par le gouvernement belge pour visiter l'Exposition universelle de Londres, en 1851. — Exposition universelle de Paris, 1855, les plus belles pages du Rapport officiel, 27me Classe, pages 1335-1336. — Exposition universelle de Londres, 1862, *PRIZE MEDAL*, avec cette mention : POUR **EXCELLENCE** DE **TOUTE ESPÈCE** D'INSTRUMENTS DE CUIVRE. — Membre de l'INSTITUT POLYTECHNIQUE de Paris, membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LE PROGRÈS DES SCIENCES SOCIALES. — *MÉDAILLE D'OR* et Membre du CORPS SCIENTIFIQUE DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

1re médaille d'or
Exposition nationale française de 1849.

DÉCORATION DE LA LÉGION D'HONNEUR
Exposition de 1849.

1re médaille d'argent
Exposition nationale française de 1844.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS
FONDÉE A PARIS EN 1843 PAR

ADOLPHE SAX

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur.

RUE SAINT-GEORGES, 50

1re médaille
Exposition nationale belge de 1841.

DÉCORATION DE LA COURONNE DE CHÊNE
de Hollande (1845).

Grande médaille d'or
du Mérite de Prusse (1846).

Seule grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris (1855). — Seule grande médaille (*Council Medal*) à l'Exposition universelle de Londres (1851).

Organisateur et fournisseur de la musique des Guides et des autres musiques des régiments de la Garde impériale.

INVENTEUR DES FAMILLES DES

SAXO-TROMBAS. SAXHORNS. SAX-TUBAS. SAXOPHONES. CLAIRONS-SAX. TROMBONES-SAX. CORNETS-SAX (compensateurs). CLARINETTES BASSES-SAX. CLARINETTES CONTRE-BASSES-SAX. BASSON-SAX (en cuivre et en bois).

Forme et dispositions nouvelles de Trombones à 3, 4 et 5 cylindres; invention brevetée en **1859**.
Tous les instruments à pistons avec addition d'une ou plusieurs clefs; invention brevetée en **1859**.
Système d'instruments à pistons ascendants; inv. brev. en **1852**.

Cors, Cornets, Trompettes, Trombones simples, les mêmes à pistons ou cylindres, les mêmes forme Saxo-Tromba.
Clairons, Trompettes d'ordonnance, Flûtes, Clarinettes, Bassons, Caisses roulantes, Grosses Caisses, Tambours, Timbales, Cymbales, etc., etc.

SOUFLETO facteur de pianos. — *Médaille d'or, Exposition* 1849; *Médaille de* 1re *classe Exposition universelle* 1855. Spécialité de pianos pour l'exportation. — Cette maison a obtenu, depuis 1834, à toutes les Expositions, des récompenses méritées par l'excellence de ses pianos droits, cordes obliques, dont la réputation est justement établie. Elle vient de mettre en vente un nouveau modèle de piano droit, cordes obliques, grand format, extra, qui ne laisse rien à désirer sous le double rapport de la quantité et de la qualité du son. — **Magasin, rue Montmartre, 161.**

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sres DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

En vente chez MARCEL COLOMBIER, éditeur, 85, rue de Richelieu, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS MUSICALES

CHANT.

Beethoven. Marguerite (poésie de Mme Valmore), chanson florale (deux tons) 2 50
Field. Le Rêve à deux (poésie de Mme Valmore), romance. . . 2 50
Moreaux (Ch.). L'Amour et l'Amitié (fabliau de Millevoye), deux tons 2 50

PIANO.

Paul Bernard. Barcarolle . . . . . 6 »
Talexy (A.). Fouets et Grelots, grand galop brillant 7 50
— Les Feuilles de la Marguerite, oracle en six numéros, chaq. 4 »
— Id. L'ouvrage complet . . . . . 15 »

POLKA.

Talexy (A.). Bella Maria. . . . . 5 »
Boullard (V.). Turf-Polka . . . . . 5 »

VALSE.

Le Corbeiller (Ch.). La Première Gerbe. . . . . 5 »

QUADRILLE.

Julliano (A.-P.). La Fête du hameau (très-facile). 4 50

POLKA-MAZURKA.

Mathieu (fils.). Déesse. . . . . 5 »

NOTA. — *Chaque morceau sera expédié* franco *contre le montant en timbres-poste.*

Grand abonnement de lecture musicale : un an, **30 fr.**; six mois, **18 fr.**; trois mois, **12 fr.**; un mois, **5 fr.**

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. No 2. 11 Janvier 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

Nous rappelons à nos Abonnés de Paris que les primes que nous leur offrons à titre d'étrennes sont à leur disposition, et nous les prions de vouloir bien les faire prendre dans nos bureaux.

Nous les envoyons FRANCO aux Abonnés de province.

SOMMAIRE. — Théâtre Lyrique : *Ondine*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Lockroy et Mestepès, musique de M. Théodore Semet, par **Léon Durocher**. — Auditions musicales, par **Adolphe Botte**. — Revue critique, par **Fétis** père. — *Traité d'harmonie*, d'Henri Reber, par **A. Elwart**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE LYRIQUE.

ONDINE,

Opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Lockroy *et* Mestepès, *musique de* M. Théodore Semet.

(Première représentation le 7 janvier.)

Le conte d'*Ondine*, œuvre du baron de Lamotte-Fouqué, a joui en Allemagne, lors de son apparition, d'une vogue peu ordinaire. C'était vers 1815. Le baron de Lamotte-Fouqué, officier prussien malgré son nom — il descendait d'un gentilhomme protestant à qui les persécutions du gouvernement de Louis XIV avaient fait quitter la France, — épuisé de fatigue après la terrible campagne de 1813, s'était retiré dans ses terres pendant les campagnes de France, auxquelles il ne prit aucune part. C'est pendant ce repos forcé, et pour employer ses loisirs, qu'il écrivit et publia diverses œuvres, parmi lesquelles figure ce joli conte de fées.

« A mon arrivée en Allemagne, toutes les personnes à qui je parlai de la littérature allemande, sans en excepter une seule, me demandèrent si je connaissais *Ondine;* toutes me témoignèrent leur étonnement de ce que je n'avais pas lu ce charmant ouvrage, et me supplièrent de le lire. J'étais trop occupé de travaux sérieux pour donner même quelques instants à la lecture d'un roman. Enfin, une jeune personne, belle, aimable et spirituelle, me donna l'ouvrage, en exigeant que je le lusse. Peu d'heures après, je courus la remercier des moments délicieux que son livre venait de me faire passer. »

Voilà ce que M. Monnard, qui, bientôt après, fut nommé professeur de littérature à l'Académie de Lausanne, écrivait de Francfort, le 15 août 1816, à Mme la baronne de Montolieu. Il lui envoyait en même temps le petit volume qui avait tant de succès chez nos voisins, et l'engageait à le traduire. Mme de Montolieu suivit ce conseil, et sa traduction fut publiée à Paris, en 1819, par le libraire Arthus Bertrand. *Ondine* ne fit pas en France autant de bruit qu'en Allemagne : mais il s'en faut de beaucoup qu'elle ait passé inaperçue. Le merveilleux qui lui sert de base n'avait rien d'étrange pour des imaginations façonnées par l'étude de la poésie antique, préparées à la connaissance des ondins par celle des néréides, potamides, naïades, limnades, etc. Sous un nom moderne, c'était précisément la même chose, tant il est vrai que l'imagination humaine tourne toujours dans le même cercle, et qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, comme le disait déjà, il y a plus de trente siècles, le roi philosophe Salomon. Ce lac, ces fleuves, ces torrents, ces fontaines peuplés d'êtres surnaturels, ces cascades qui s'animent, ces fantômes qui se dissipent au brouillard, sont tout aussi amusants que les tours d'adresse du petit Poucet, ou les miracles de la lampe d'Aladin. La fable inventée par le baron prussien ne manque pas d'intérêt. Le caractère d'Ondine est charmant, et les détails du conte sont souvent pleins de poésie. Il restait à savoir si cette matière pouvait être matérialisée, et si elle prendrait impunément les formes précises qu'exige impérieusement le théâtre.

Pour éclaircir ce dernier point, un seul exemple nous suffira.

« Le soleil était déjà baissé, raconte le chevalier Huldbrand, et je sentais la fraîcheur du soir. A travers le feuillage je vis briller un sentier très-blanc : il me tenta. Je crus qu'il pourrait me conduire hors de la forêt, et à la ville. Je voulus le gagner en me pressant contre les arbres. Mais un visage tout blanc, dont les traits étaient vagues, et changeaient à chaque instant, me regardait à travers les feuilles. Je voulais l'éviter, et, de quelque côté que je me tournasse, je le voyais toujours. Courroucé, je voulus pousser mon cheval sur lui : mais il me jeta au visage et dans les yeux de mon cheval une écume blanche comme de la crème fouettée ou comme celle du ruisseau, qui manqua nous aveugler, et nous fit faire volte-face. Il nous pourchassa ainsi pas à pas, en nous éloignant toujours du sentier, et ne nous permettant pas de nous écarter de la seule route qu'il nous laissait libre, et qu'il paraissait nous indiquer. Lorsque nous la suivions docilement, il se tenait toujours derrière mon cheval ... Je tournais quelquefois la tête pour le regarder : je voyais que ce visage écumant et complétement blanc était placé sur un corps blanc aussi, et d'une grandeur gigantesque. Il y avait des moments où il me paraissait que c'était un jet d'eau ambulant : mais il

m'était impossible de m'en assurer positivement, car, dès que je m'arrêtais, ou que je voulais m'en approcher de plus près, l'écume blanche recommençait à jouer son rôle.... Nous cédâmes à la fin à la volonté de l'homme blanc, qui.... faisait continuellement un signe de tête, comme pour me dire : « Bien, très-bien, obéis. » C'est ainsi que nous avons atteint l'extrémité de la forêt, etc. »

Ce fantôme blanc, c'est l'oncle Fraisondin, qui amène ainsi la première rencontre du chevalier et d'Ondine. Il se présente, plus souvent sous la même forme, celle d'un « jet d'eau ambulant. » L'esprit du lecteur peut se prêter à ces fantaisies d'un poëte. Mais au théâtre, tout acteur, comme qu'on s'y prenne, est un homme. Il faut qu'il ait des jambes, des bras, des épaules, un visage humain, et que ses pieds foulent le sol. Il ne peut faire qu'un pas à la fois, allure bien pesante pour être surnaturel ! Pour ce qui est des vêtements blancs, et du visage entièrement blanc, cela n'est de mise qu'aux Funambules. Au théâtre Lyrique, on n'a, pour représenter Fraisondin, que le visage et les traits de M. Battaille, lesquels n'ont rien de fantastique assurément.

Les auteurs d'Ondine ont dû, en conséquence, transformer Fraisondin. Ils en ont fait un personnage grotesque, et c'est sur lui qu'ils ont compté pour égayer leur pièce. Il est gourmand, il est ivrogne, il n'a aucune idée des plus simples convenances, il dit et fait mille sottises. Mais, en même temps, c'est lui qui mène tout. Rien, dans le passé, ne lui est inconnu ; rien, dans le présent, ne lui échappe. Il a le don de seconde vue, comme nos somnambules prétendent l'avoir. Il voit tout, il entend tout, malgré les plus grandes distances; il lit au fond des cœurs, et en pénètre les replis les plus secrets. Parfois même il prévoit l'avenir. Comment un être aussi savant et d'une si merveilleuse intelligence commet-il tant de balourdises ? Comment blesse-t-il tous ceux auxquels il cherche à plaire ! Comment perd-il sa nièce par les efforts même qu'il prodigue pour assurer son bonheur? Il y a là quelque chose de contradictoire, qui ne se comprend pas, qui révolte le bon sens, et qui ne peut s'admettre, même dans un conte de fées.

Sauf ces modifications apportées au rôle de Fraisondin, les auteurs ont suivi pas à pas, ou peut s'en faut, l'écrivain. Ils ont conservé le père Ulrich, et la mère Marthe, et leur fille Bertha, et le vieux seigneur qui veut adopter celle-ci, après l'avoir élevée. Ils n'ont rien changé au caractère de tous les personnages, ni à celui d'Ondine et de son époux. Ils ont seulement chargé ce dernier d'un méfait de plus, en le fiançant à Bertha avant son départ pour la forêt enchantée. Dans le conte, il est entièrement libre quand il voit Ondine, et en devient amoureux. Ondine, de son côté, par cette modification maladroite, n'est plus qu'une coquette qui convoite et qui prend le bien d'autrui, et lorsque Bertha lui rend la monnaie de sa pièce, il ne paraît pas qu'elle ait droit de se plaindre. Elle en devient beaucoup moins intéressante. Le spectateur n'éprouve donc aucune sympathie ni pour Ondine, ni pour Rodolphe, ni pour Bertha, et voit se dérouler les événements avec une complète indifférence. Les sottises de Fraisondin ne l'ont pas fait rire : les lamentations d'Ondine trahie l'ennuient au lieu de le faire pleurer : c'est une pièce manquée.

La musique n'est guère mieux venue. Les idées mélodiques font défaut presque partout. Nous voulons dire les idées originales, élégantes, expressives naturellement et sans effort. Il y avait, assurément, beaucoup mieux à attendre de l'auteur des *Nuits d'Espagne* et de *Gil Blas*. Traitant un sujet fantastique, M. Semet a cherché les effets d'orchestre à la manière de Weber, de M. Félicien David, de M. Gounod et même de M. Wagner — *trémolos* ou *tremoli* suraigus des violons, sourds grognements des bassons et de l'octave grave des clarinettes, soupirs des flûtes, accouplements bizarres d'instruments. — Il s'est en effet souvenu de beaucoup de choses, mais il n'a rien inventé, et cette préoccupation constante semble lui avoir fait oublier ou négliger la recherche de l'idée mère, du *motif*, par laquelle on devrait toujours commencer.

Il est pénible d'être obligé de juger aussi sévèrement un musicien qui a déjà montré du talent, et qui en montrera sans doute encore, quand il se trouvera dans des circonstances plus favorables, et qu'il sera aux prises avec un sujet mieux approprié à sa nature. Tenons-nous en donc à cette appréciation générale, et cherchons, dans sa partition, qui est assez volumineuse, les morceaux qui semblent faire exception. Il faut signaler d'abord les premiers couplets d'Ondine, dont le chant syllabique est vif, et dont l'accompagnement est très-piquant. Dans le duo d'Ondine et de Rodolphe, il y a un passage à trois temps : *C'est si bon de rire*, dont l'allure est franche, le tour facile et gracieux. La situation n'a rien de fantastique, et le compositeur profite de l'occasion pour être amusant.

Les couplets d'Ondine, au second acte, avant le tournoi, sont naturellement écrits, gracieux et fins.

La chanson du *Roi des Grillons* est entrecoupée de ritournelles assez originales. Malheureusement, le chant vocal y est plus étrange qu'agréable, et les effets de nez de Fraisondin sont d'un goût très-contestable.

Le troisième acte débute par un chœur fugué assez confus, violent, brutal. Il est, d'ailleurs, impossible de deviner ce que font là ces paysans, ni ce qu'ils veulent, ni pourquoi ils prennent tout à coup la fuite, en poussant des cris qui n'ont rien de musical. On en est amplement dédommagé par le chevalier, époux d'Ondine et amoureux de Bertha, qui regrette l'une en désirant l'autre, et qui semble souffrir cruellement de la difficulté de partager son cœur. Quoi qu'il en soit, le spectateur profite de sa perplexité, qu'il explique en une romance tendre, et gracieusement expressive. Après qu'il est parti, arrive un sale paysan, armé d'une longue baguette, qui va furetant partout, et semble chercher une taupe. On le prend pour un fou, et l'on se demande longtemps le sens et le but de cette étrange apparition. C'est un émissaire de Fraisondin, sans doute, chargé de dénoncer au bonhomme Ulrich les déportements de sa fille Bertha. Il s'acquitte de sa commission en termes fort mystérieux, et le refrain de sa chanson explique tant bien que mal sa gaule et sa bizarre pantomime :

La taupe est comme les amants,
Elle se plaît au clair de lune.

Ulrich, tout vieux pécheur qu'il est, comprend cette allusion ingénieuse plus facilement que le public. Mais si le public ne se soucie guère ni de la taupe ni des amans, il tient compte au compositeur du caractère étrange, mystérieux, sournois de la mélodie et de l'accompagnement. C'est un des morceaux les mieux réussis de tout l'ouvrage.

Mlle Girard chante et joue le rôle d'Ondine avec un remarquable talent. Mais on aurait dit, à la première représentation, que Mlle Moreau, MM. Cabel et Battaille luttaient à qui chanterait le plus faux. Les chœurs aussi, plus d'une fois, s'en sont mêlés. Peut-être l'auteur doit-il s'en prendre à lui-même de ce phénomène. Il écrit très-haut, et ne paraît pas toujours se douter qu'un larynx humain n'est pas comme une clarinette ou un violon, que des efforts trop fréquents et trop prolongés fatiguent les cordes vocales et les détendent. Espérons du moins que M. Cabel, qui a une voix fort agréable quand il ne crie pas trop, et Mlle Moreau dont l'organe brillant et charmant est naturellement juste, se familiariseront bientôt avec les difficultés de leur rôle, et que ces accidents funestes ne se renouvelleront pas.

Quant à la direction du théâtre Lyrique, nous n'avons que des éloges à lui donner pour le goût et le soin qu'elle a consacrés à la mise en scène.

LÉON DUROCHER.

AUDITIONS MUSICALES.

Première matinée de Mlle Marie Beaumetz.— Première séance de musique de chambre de M. Charles Dancla.

Il va bientôt y avoir abondance de concerts; artistes grands et petits fourbissent leurs armes, ou pour parler plus simplement, mettent la dernière main à leurs nouvelles compositions, et exécutent chez eux ou dans les salons les morceaux qu'ils veulent faire goûter cet hiver au public. Parmi les célébrités attendues, on cite, entre autres, Mme Pleyel. Nous voudrions être sûr que tous les virtuoses qui se succéderont ici pendant trois ou quatre mois posséderont seulement quelques-unes des éminentes qualités de la grande pianiste; car alors nous serions délivré de ce piano sec, bavard, insignifiant et banal dont la musique classique, partout en honneur aujourd'hui, n'a pas encore pu nous débarrasser entièrement. En attendant, deux séances de musique de chambre ont été données cette semaine. La première par Mlle Marie Beaumetz. Cette jeune pianiste, au jeu pur, sobre, élégant et clair, a très-délicatement et très-chaleureusement rendu les beautés des vieux maîtres. Alard et Franchomme, en prêtant l'appui de leur magnifique talent à la gracieuse virtuose, ont donné à sa matinée un éclat et une perfection qui ont été salués par les enthousiastes applaudissements d'un auditoire délicat et éclairé.

La seconde séance était celle de M. Charles Dancla. On y a entendu son 9e *quatuor*, dont le premier morceau, le minuetto et le finale surtout, ont fait grand plaisir, et sa *Symphonie concertante*, pour deux violons et violoncelle, dont l'andante-cantabile, notamment, fort délicatement orné et harmonisé, est d'une rare distinction. M. Dancla possède une connaissance fine et profonde de toutes les ressources instrumentales, et nous n'apprendrons rien à personne en disant que sa musique joint à beaucoup d'autres mérites celui d'être bien faite et bien écrite; seulement, comme les deux violonistes compositeurs, Mayseder et Fesca, dont il semble affectionner les œuvres et qui, dimanche, ont encore trouvé en lui, en Mlle Sabatier-Blot et en M. Lee des interprètes pleins de zèle et d'intelligence, M. Charles Dancla renonce trop souvent au grand style symphonique, aux larges proportions et aux combinaisons neuves et hardies; il ne vise pas aussi haut que les maîtres du genre, et se contente de plaire à ceux qui aiment assez que l'on sacrifie les longs développements, les épisodes riches et inattendus, les sévères inspirations, à la grâce, à l'abondance et à la clarté de la mélodie.

Puisque les auditions nous laissent un peu de place, disons en passant que, dans un charmant salon de la Chaussée-d'Antin, nous avons entendu *Clair de lune*, *Il suffit d'aimer* et *le Réveil du printemps*, mélodies de M. Alfred Mutel, qui nous ont paru dignes de fixer l'attention des connaisseurs; *la Coupe d'or*, une brillante fantaisie sur *le Barbier* et un joli morceau de Krüger sur *Stradella* qui, joués par l'auteur, ont produit un grand effet; puis enfin qu'à Saint-Eustache, M. Edouard Batiste a exécuté avec beaucoup de talent une œuvre nouvelle de M. Félix le Couppey. Cette composition riche d'harmonie, élevée de pensée et écrite dans le style qui convient à l'orgue, est tout à fait remarquable.

ADOLPHE BOTTÉ.

Concerts populaires de musique classique et matinée musicale.

Le dernier concert du Cirque-Napoléon commençait par cette charmante symphonie d'Haydn, connue sous le nom de la *Reine de France*, une de ces œuvres de pur génie, aussi simples que belles, et qui rajeunissent en vieillissant. Ensuite venait le concerto en *la* mineur de Vieuxtemps, œuvre vigoureuse et sévère, où l'art semble toucher ses dernières limites. Le compositeur virtuose l'a exécutée, comme il l'a écrite, avec une énergie et une sûreté sans égales. Pour bien comprendre la forme de ce concerto, il faut savoir que l'auteur le destinait à un concours du Conservatoire de Bruxelles, ce qui l'obligeait à une certaine concision, et ce qui a motivé sans doute le choix d'un thème de Grétry, celui du quatuor de *Lucile*, pour couronner le morceau par une espèce d'hymne national.

L'ouverture d'*Athalie* (redemandée) est une de ces pages d'un caractère élevé, d'un style large, mais un peu vague, auxquelles se complaisait le génie de Mendelssohn. La péroraison a surtout produit de l'effet sur l'auditoire; mais ce qui l'a charmé complétement, c'est l'air du ballet de *Prométhée*, de Beethoven! Un jeune violoncelliste, M. Poëncet, en a dit le solo de manière à provoquer un *bis* unanime; après quoi, M. Pasdeloup a eu le bon goût d'aller chercher lui-même l'habile virtuose pour le présenter au public, qui l'a salué de chaleureux bravos.

Il y a deux jours, nous avons encore entendu dans un salon le grand violoniste pour qui nulle enceinte n'est trop vaste, et nous ne l'en avons pas moins admiré. Vieuxtemps joue la musique de chambre aussi bien que les morceaux de concert. Il nous l'a prouvé sans réplique, dans un quatuor et un trio de J. Rosenhain, deux productions excellentes, pleines d'idées et de verve, conduites avec un art digne des maîtres du genre, accueillies par l'approbation sans réserve d'un petit nombre d'amateurs consciencieux. Nous ne savons quels ont été les plus satisfaits, le compositeur, les artistes, ou les auditeurs? Nul ne se chargerait de résoudre la question.

P. S.

REVUE CRITIQUE.

TRENTE MORCEAUX D'ORGUE POUR LE SERVICE DIVIN,

COMPOSÉS ET ARRANGÉS DANS LES TONS LES PLUS USITÉS,

Par THÉOPHILE STERN.

Organiste du temple neuf, à Strasbourg (1).

Bien que la nature et la multiplicité de mes travaux ne m'aient plus permis depuis longtemps de céder aux sollicitations qui me sont adressées de toutes parts pour que je fisse des analyses de compositions nouvelles, je me suis décidé à une exception en faveur de l'ouvrage de M. Stern, parce qu'il m'offre l'occasion, en rendant justice au mérite d'un homme de talent, de présenter quelques considérations d'intérêt général sur la situation de la musique, et en particulier des organistes dans les villes de province et dans les campagnes en France. Peut-être ce que j'ai à dire ne sera-t-il pas du goût de tout le monde; mais il y a des vérités qu'il faut signaler de temps en temps, afin qu'il en reste quelque chose dans la mémoire, et qu'on finisse par comprendre qu'il faut améliorer ce qui est vicieux.

La vérité dont il s'agit en ce moment est, qu'à l'exception de quelques grandes villes, la culture de la musique est dans une situation misérable en France, particulièrement dans une partie des régions du Nord, du Centre et du Midi. Quant aux exceptions, elles résultent presque partout de l'influence d'un homme d'initiative, placé, par le hasard, dans une localité à laquelle il donne une impulsion de progrès momentané. Grimm dit quelque part, dans sa correspondance, que de tous les peuples du continent européen, celui de France est le plus mal organisé pour la musique; ce qui n'est certainement pas exact, car là où les circonstances sont favorables pour le développement du goût de cet art, la population s'y intéresse et en jouit. Ce qui manque, ce sont les institutions permanentes propres à répandre ce goût et à l'entretenir. Les villes qui

(1) A Strasbourg, Levrault et fils.

ont été favorisées par des établissements de cette nature ont en général une population sensible à la musique. Les sociétés chorales, bien dirigées, sont un moyen d'éducation pratique excellent pour le peuple; enfin, l'enseignement des éléments de la musique, et l'usage constant du chant, dans les écoles primaires, ne peuvent laisser de doute sur les bons résultats qu'on en doit tirer, car c'est ainsi que les populations germaniques ont acquis une organisation musicale infiniment supérieure à celle des autres nations. Mais il faut, dans l'emploi de ces moyens, une suite, une persistance qui, malheureusement, ne sont pas dans la nature des Français. Ils s'enthousiasment facilement pour une amélioration dont ils comprennent la portée; mais, après que le premier feu a jeté ses lueurs, les meilleures choses sont exposées à tomber bien vite chez eux en désuétude.

Sans aucun doute les aptitudes ne sont pas égales partout. Dans les provinces de France où le sang gaulois domine, l'instinct musical est plus faible que dans celles où ce sang s'est mêlé avec le frank; mais l'éducation modifie les races avec une puissance irrésistible. Je ne connais pas d'oreille si rebelle aux beautés de la musique qui ne finisse par y prendre goût si elle en est fréquemment chatouillée. Un grand centre d'absorption tel que Paris est une cause de privation pour les provinces, car de tous les points de la France viennent des organisations d'élite pour entrer au Conservatoire; mais aucune ne retourne dans le lieu où elle a pris naissance : tout reste à Paris. Si cependant chaque artiste venu de sa province au centre de l'éducation musicale, y retournait quand il a reçu l'instruction nécessaire, la situation de l'art serait bientôt changée dans tout l'empire : chacun d'eux deviendrait *l'incitateur* (pardon pour le néologisme) au progrès dans sa ville et même dans son arrondissement.

Les hommes modestes comme MM. Stern, Grosjean, Guilmant, Labat, Kunc, et quelques autres que je pourrais nommer, lesquels se sont dévoués pour améliorer la situation de quelque partie de l'art dans leur centre d'activité, le premier à Strasbourg, les autres à Saint-Dié, à Boulogne, à Montauban, à Auch, etc., méritent des éloges pour le zèle et le courage dont ils font preuve dans leur difficile mission. Pour ne parler que de M. Stern, dont il est ici spécialement question, je dirai qu'il a eu tout à faire en quelque sorte pour la création de l'art de jouer de l'orgue dans l'Alsace, où cet art était à peu près inconnu dans sa jeunesse. Né à Strasbourg le 24 juillet 1803, il fut nommé organiste de *Saint-Pierre le Vieux* à l'âge de seize ans, sans avoir appris à jouer de l'orgue. On croyait alors qu'il suffisait de savoir jouer un peu de piano pour être organiste. Plus tard il devint élève de Conrad Berg, artiste de mérite et bon professeur de piano; puis il passa quelques années à Stuttgard, où il eut occasion d'entendre des artistes distingués. Ce fut là que les ouvrages de Rink le mirent sur la voie du bon style de l'orgue.

De retour à Strasbourg en 1830, il prit d'abord possession de l'orgue de Saint-Nicolas, puis fut appelé à Saint-Thomas, où il se livra à l'étude des ouvrages de J. S. Bach. Sa réputation de bon professeur s'étendait de jour en jour. Appelé à Nancy, comme juge d'un concours d'organistes, il trouva dans cette circonstance l'occasion d'étendre la sphère de son activité. Plusieurs élèves organistes lui furent confiés, et ses leçons les mirent en état de remplir convenablement leurs fonctions dans des communes de l'Alsace. Nommé en 1841 organiste du temple neuf de Strasbourg, il eut alors à sa disposition un bon instrument à trois claviers et pédales, sur lequel il trouva des ressources pour le perfectionnement de son talent. Ses premières compositions pour l'orgue datent de cette époque. Les premiers cahiers qu'il publia étaient destinés aux organistes peu expérimentés du pays. M. Stern n'y avait pas fait usage du clavier de pédales, dont personne autour de lui ne savait se servir. Vers le même temps, l'organiste de la cathédrale de Nancy, dont je tairai le nom, publiait un recueil de détestable musique, sous le titre : *l'Organiste*. M. Stern se hasarda à y faire insérer quelques grands offertoires pour apprendre aux organistes dont il était entouré à sortir du cercle dans lequel ils se renfermaient; mais ils furent trouvés beaucoup trop difficiles, et l'éditeur de *l'Organiste* se hâta de se débarrasser de la collaboration du seul homme de talent qui eût mis quelque chose dans sa publication.

Un des recueils publiés postérieurement par M. Stern, a été l'objet d'un bel éloge fait par M. Seiffert, organiste à Naumbourg, dans le journal des organistes intitulé *Urania*, que publie Kœrner, à Erfurt. L'œuvre que j'examine aujourd'hui n'est pas moins digne d'estime. La mission que s'est donnée M. Stern consiste à opposer au mauvais goût qui régnait autour de lui dans la musique d'orgue, des pièces d'un caractère grave, religieux, mélodique, et d'une harmonie pure de laquelle il bannit les tendances passionnées des altérations multiples que les compositeurs de l'époque actuelle introduisent dans les accords. Partout cette harmonie est bien écrite, régulière et convenable pour l'objet auquel elle est destinée. M. Stern fait usage de la pédale, sans laquelle l'orgue est incomplet; mais la partie qu'il lui donne est écrite de manière à pouvoir être supprimée, condition nécessaire pour les organistes de la campagne, dans l'ancienne province d'Alsace. Pour démontrer combien ceux-ci sont encore arriérés, il me suffira de dire que les paysans qui fréquentent la classe d'orgue de M. le professeur Lemmens, au Conservatoire de Bruxelles, jouent, dans un mouvement rapide, les grands préludes et les fugues de J. S. Bach, où les deux pieds ont, sur le clavier de pédales, la vélocité des doigts sur les claviers manuels.

Au résumé, je considère le recueil récemment publié par M. Stern comme un ouvrage qui lui fait beaucoup d'honneur et comme un nouveau service rendu par lui à la dignité du culte et à l'art, particulièrement pour les organistes qui ne peuvent pas aborder les grandes difficultés des maîtres. Je le considère comme émanation de l'école de Rink.

FÉTIS père.

TRAITÉ D'HARMONIE,

Par HENRI REBER,

Membre de l'Institut, professeur de composition au Conservatoire impérial de musique et de déclamation.

Le traité de Henri Reber est, avant tout, essentiellement pratique; c'est le fruit de quinze années d'expérience dans l'enseignement que l'auteur offre aux méditations des savants musiciens et à l'étude journalière des jeunes élèves. H. Reber, en rédigeant cet ouvrage, n'a pas eu la prétention d'exposer une nouvelle théorie de la science des accords. Il n'a voulu que constater l'état actuel de cette science, et donner aux professeurs qui n'ont pas de méthode particulière un guide sûr pour conduire leurs disciples dans l'art d'écrire une harmonie élégante et nombreuse. Pour y parvenir, il a corroboré ses démonstrations par des exemples puisés dans les œuvres des plus grands compositeurs de toutes les écoles. C'est surtout par la division des matières que la haute raison et le savoir de l'auteur se montrent sous le jour le plus favorable.

On ne saurait trop admirer le dévouement d'un maître tel que l'auteur, en voyant avec quelle vive sollicitude il entre dans les détails les plus minutieux pour poser en quelque sorte les fondements d'une science dont les débuts sont naturellement très-arides.

En donnant la réalisation de toutes les leçons qui forment le corps de son traité, il a rendu un service inappréciable aux personnes qui, privées d'un professeur, mais douées de l'esprit d'analyse, seraient curieuses d'étudier seules l'harmonie. Au point où l'enseignement public de cette science est parvenu, les élèves des classes d'harmonie

du Conservatoire ont peu de chose à apprendre pour devenir d'excellents fuguistes, lorsque, après avoir terminé leur cours, ils sont admis dans une classe de contre-point et de composition. En effet, le système d'imitations, l'art de développer un motif, de composer une basse, de reproduire, dans chacune des quatre parties de la partition vocale, une pensée musicale formant un brillant antécédent, tout, sauf l'emploi du sévère contre-point renversable, semble se réunir dans une leçon d'harmonie moderne pour en faire un véritable morceau de musique ayant son exposition, ses développements et sa péroraison; et nous pourrions citer telles leçons couronnées aux derniers concours comme de véritables fugues vocales, auxquelles il ne manque que certains des artifices de cette véritable amplification de rhétorique musicale, pour mériter à leurs jeunes auteurs le titre de compositeurs achevés. Chérubini l'a déclaré dans son excellent *Traité de contre-point*, tout élève qui aura étudié avec intelligence le grand art de la fugue, n'aura presque plus de difficultés à vaincre pour aspirer à devenir un véritable compositeur. Auber et Halévy, les illustres élèves de ce grand maître, ont justifié glorieusement la vérité de l'assertion de leur immortel professeur.

H. Reber, qui, lui aussi, compte parmi ses disciples de véritables compositeurs, H. Reber, qui a la gloire d'avoir guidé Félicien David dans les sentiers de la science, avait donc plus que personne le droit d'écrire *ex professo* un ouvrage du genre de celui dont nous allons donner l'analyse succincte.

Son *Traité d'harmonie* est formé de deux livres principaux, subdivisés chacun en deux parties. Des notions préliminaires suivent une introduction écrite avec élégance et lucidité. L'auteur traite ensuite des accords en général et des notes réelles. Nous l'approuvons fort de fixer dès le début l'attention des élèves sur ces véritables *voyelles* du mot harmonique. — La première partie du livre Ier traite des accords consonnants, et la seconde des accords dissonants. Le livre IIe initie les élèves à la connaissance des notes étrangères à la constitution des accords ou des *notes accidentelles*. Il divise ces autres *consonnes* du mot harmonique en deux classes. Ces différentes classifications mettent beaucoup d'ordre dans les démonstrations de l'auteur; et tout ce qu'il dit de la valeur des différents temps forts et faibles de la mesure, relativement à l'emploi des accords et à la position des notes de passage, est présenté avec une nouveauté qui fait le plus grand honneur à son génie démonstratif.

L'appendice qui suit les deux chapitres formant la deuxième partie du second livre, est consacré à l'analyse des diverses notes mélodiques, et à la manière de chiffrer la basse contenant des notes essentiellement mélodiques. Un second appendice contient, ainsi que nous l'avons fait pressentir plus haut, les corrigés de toutes les leçons du traité; et, dans un supplément, l'auteur jette un coup d'œil rapide sur les *imitations*, le *contre-point* et le *style rigoureux*. Par une attention délicate, H. Reber a donné *in extenso* les chants et les basses de plusieurs des élèves qui ont obtenu dans sa classe le premier prix aux concours annuels du Conservatoire. Ces glorieux devoirs sont signés par MM. Taite, Legouix et Perrot; nous les avons lus avec d'autant plus d'impartialité et de plaisir, que nos propres élèves ont eu l'honneur de partager ou de disputer loyalement ces couronnes, si vaillamment remportées par les jeunes artistes dont nous venons de citer les noms. Disons, en terminant, que le comité des études du Conservatoire, dans un rapport approbatif et longuement motivé, a donné son entière adhésion aux doctrines professées par H. Reber, et ajoutons, pour clore dignement ce compte rendu, beaucoup plus court que nous ne l'eussions désiré, que le comité a exprimé l'opinion que le traité de H. Reber est un des meilleurs livres de théorie musicale qui aient paru de nos jours. — Edité avec le plus grand soin, le traité de notre savant collègue a été imprimé par les procédés de typographie musicale de M. Tantenstein, qui, par les services qu'il rend depuis près de trente ans à la popularisation des livres d'enseignement musical, s'est acquis un nom justement estimé.

A. ELWART.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra les ouvrages suivants ont défrayé le répertoire de la semaine : *le Prophète*, *le Trouvère*, dans lequel Mme Gueymard-Lauters a repris le rôle de Léonore, *Grazioza* et *le Diable à quatre*, précédé de *Lucie*. — Aujourd'hui dimanche, *Robert le Diable*.

*** La première représentation de la reprise de *la Muette* est annoncée pour la semaine prochaine.

*** Mlle Laure Poinet, jeune danseuse, doit débuter dans *la Muette de Portici*. M. Auber a composé pour cette artiste un pas qui a été intercalé dans le troisième acte.

*** On a lu à l'Opéra-Comique un opéra en un acte, de MM. Duvert et Lauzanne, musique de M. Eugène Prévost, intitulé : *l'Illustre Gaspard*. Les rôles de cet ouvrage seront joués par Couderc, Lemaire, Potel, Davoust, Mmes Chollet-Byard et Casimir.

*** Mier samedi a eu lieu au théâtre Italien la première représentation d'*I Lombardi*, de Verdi, chantés par Naudin, Bartolini et Mme Frezzolini. Nous en parlerons dimanche prochain.

*** Une indisposition de Mlle Patti a nécessité jeudi un changement de spectacle. On a donné *il Barbiere* à la place de *Lucia*. Mme Alboni a chanté le rôle de Rosine.

*** Le public ne se lasse pas d'entendre et d'applaudir Adelina Patti qui, la semaine passée, a chanté de nouveau dans la *Sonnambula*, et qui obtiendra les mêmes bravos ce soir dans le même ouvrage.

*** Nous disions, il y a quelque temps, que Mlle Trebelli resterait au théâtre Italien pendant toute la saison et *s'y ferait entendre*. Un de nos confrères trouve un peu trop de précision dans cette annonce. Pourquoi donc, lorsqu'il s'agit d'un théâtre, où il n'est pas rare de voir rester des cantatrices que l'on n'entend jamais; Mlle Saint-Urbain par exemple?

*** Mme Csillag, la célèbre cantatrice dramatique, s'était rendue à Barcelone, où elle devait débuter dans le rôle de Fides, du *Prophète*; mais l'état de la troupe ne permettant pas d'exécuter convenablement le chef-d'œuvre, Mme Csillag aima mieux attendre un mois dans le silence et sans toucher de traitement. Au bout de ce terme, voyant que la situation ne s'était pas améliorée, et qu'on ne lui offrait que des ouvrages sans intérêt, elle a pris le parti d'en venir à une résiliation définitive.

*** Le *Requiem* de Mozart a été exécuté vendredi passé en l'église de Notre-Dame devant une foule compacte. Nous parlerons avec détails de cette solennité dans notre prochain numéro.

*** Le prochain concert de la Société nationale des Beaux-Arts (boulevard des Italiens, 26) reste fixé au 18 janvier prochain. On y entendra *le Désert*, de Félicien David; l'*Ouverture en forme de marche*, composée pour l'inauguration de l'exposition de Londres, par Meyerbeer, et qui sera exécutée pour la première fois à Paris; fragments de symphonie de C. Saint-Saëns; *Marche funèbre* de Debillemont, et *scherzo* d'une symphonie de Georges Bizet.

*** Voici le programme du concert populaire de musique classique, qui sera donné aujourd'hui au Cirque Napoléon, sous la direction de M. Pasdeloup. *Symphonie* en *mi* bémol, de Mozart. *Adagio* du quatuor n° 6, d'Haydn, exécuté par tous les instruments à cordes. *Scherzo* d'une symphonie inédite de M. Bizet (prix de Rome de 1857). Le *Comte d'Egmont*, tragédie de Gœthe, musique de Beethoven (ouverture, entr'actes et mélodrame).

*** Offenbach va s'occuper d'un grand opéra qui doit être représenté à Vienne, et il est déjà parti pour cette ville.

*** Au premier bal des Tuileries qui a eu lieu la semaine passée on a beaucoup remarqué à l'entrée de LL. MM. II. la belle marche de l'*Etoile de Messine*, composée par le comte Gabrielli et jouée par l'excellent orchestre de Strauss; déjà, l'année passée, il avait fait entendre à pareille occasion le même morceau qui produit toujours un très-grand effet.

*** Mlle Marie Battu et Alard ont été invités à se faire entendre la semaine passée dans un concert de la Société philharmonique d'Amiens, l'une des plus renommées de la province.

*** Sivori se trouve en ce moment à Weimar, où il a donné deux concerts avec le plus grand succès. Dans sa tournée en Allemagne, le célèbre violoniste s'était fait d'abord entendre à Stuttgart, à Munich et à Augsbourg, où son talent magistral avait été justement apprécié.

*** Voici le programme de la première soirée musicale donnée par Mme Escudier-Kastner, Al. Batta et Vieuxtemps, avec le concours de Mlle Marie Battu qui et aura lieu le 28 janvier : Trio en *si* bémol pour piano, violon et violoncelle, de Beethoven ; air de Cimarosa ; sonate en *ré* majeur, pour piano et violon de Vieuxtemps ; nocturne de Chopin et variations pour piano de Haendel ; air des *Nozze di Figaro* ; ottetto pour quatre violons, deux altos et deux violoncelles de Mendelssohn.

*** Dans les derniers jours de l'année, le célèbre tromboniste, Nabich, a donné un concert à Rouen avec le concours de Maurin, l'habile violoniste. En rendant compte du succès obtenu par deux virtuoses d'un genre si différent, notre confrère, Amédée Méreaux, constate les effets extraordinaires que M. Nabich a tirés de son instrument, en exécutant un concerto de David, de Leipzig. « Ce concerto, ajoute-t-il, est du nombre restreint des pièces de ce genre dans lesquelles on sent la main d'un maître. M. David est un grand maître, et M. Nabich est son interprète par excellence ; nous croyons même pouvoir dire qu'il est son unique interprète possible. Ce superbe concerto a été salué par les bravos de toute la salle. »

*** Les frères Lamoury et H. Kowalski poursuivent leur tournée artistique. Ils ont donné des concerts à Caën, Bayeux, Saint-Lô, Avranches, Saint-Malo, Rennes et Nantes ; partout ils ont retrouvé les mêmes bravos et le même empressement.

*** L'excellent violoniste Charles Lamoureux annonce la reprise de ses intéressantes séances de musique de chambre, dont la fondation remonte à quatre années. La première aura lieu le mardi 13 janvier, dans les salons Pleyel. Le programme est ainsi composé : grand trio pour piano, violon et violoncelle, de Beethoven. — Cinquante-deuxième quintette en *sol* mineur de Boccherini. — Quatrième sonate en *si* bémol pour piano et violon, de Mozart, exécutée par MM. Th. Ritter et Lamoureux. — Quatrième quatuor en *mi* mineur, de Mendelssohn.

*** Le grand-duc de Saxe-Cobourg-Gotha a décoré le pianiste-compositeur M. Auguste Mey de l'ordre de la maison Ernestine.

*** F. Bonoldi vient de publier plusieurs nouvelles compositions qui nous paraissent destinées à un très-grand succès, et sur lesquelles nous reviendrons prochainement. C'est un album de chant, contenant six mélodies, avec paroles italiennes, *Un canto ancora !* une mélodie avec accompagnement de piano et de violoncelle, et deux romances avec paroles françaises.

*** Mlle Péan de La Roche-Jagu donnait, il y a quinze jours, dans la salle du Grand-Orient, une soirée musicale, dans laquelle un assez nombreux auditoire a applaudi plusieurs compositions de cette intéressante artiste. Des fragments de l'opéra-comique *Simple et Coquette*, un *Noël* et une chansonnette, *le Moulin à vent*, très-bien dite par Mlle Auclair, étaient les principaux éléments du programme.

*** La première matinée de la Société des concerts du Conservatoire aura lieu aujourd'hui. En voici le programme : 1° symphonie d'Haydn (41e) ; 2° chœur des nymphes de *Psyché*, de M. Ambroise Thomas ; 3° fragments d'*Idomeneo*, de Mozart. Ouverture. Récit et air chanté par Mme Vandenheuvel-Duprez ; 4° symphonie en *si* bémol, de Beethoven ; 5° introduction du *Siége de Corinthe*, de Rossini. Les soli seront chantés par MM. Massol, Paulin et Belval. L'orchestre sera dirigé par M. Tilmant.

*** Sous la direction de Deledicque et la présidence honoraire d'Alard, la Société des symphonistes va reprendre ses séances, qui auront lieu tous les jeudis soir.

*** Le patriarche de Jérusalem, Monsignor Valerga, vient d'envoyer à Frantz Liszt les insignes de l'ordre du Saint-Sépulcre, qui lui ont été remis par le général des Carmélites.

*** En rapportant les vœux que forme le *Monde musical* de Bruxelles pour l'assimilation du rang des chefs de musique militaire belges au grade d'officier, plusieurs journaux de musique de Paris ajoutent qu'une pareille assimilation ne serait pas moins à désirer pour la France que pour la Belgique. On oublie que, depuis plus de huit ans, les chefs de musique en France jouissent précisément de ce même privilége sollicité aujourd'hui pour un État voisin. Dès 1844, dans un mémoire présenté au maréchal Soult, M. Adolphe Sax réclamait pour les chefs de musique le grade d'officier, en même temps qu'une hiérarchie d'avancement pour les sous-chefs et les musiciens. Il n'a jamais cessé, depuis lors, de pousser énergiquement à cette réforme utile autant qu'importante, et, parmi les personnes qui se sont associées à ses efforts et qui sont parvenues à en assurer le triomphe, il est juste de mentionner les généraux de Rumigny, Fleury, Mellinet et Trochu. Après dix années de tentatives infructueuses, l'idée a fini par prévaloir, et le 16 août 1854 a paru le décret impérial qui confère aux chefs de musique militaire le rang d'officiers : sous-lieutenant dans le principe et lieutenant au bout de dix ans d'exercice ; au sous-chef, rang d'adjudant ; à cinq musiciens de première classe, rang de sergent-major ; à dix musiciens de deuxième classe, rang de sergent ; à treize musiciens de troisième classe, rang de caporaux. Il ne faut pas oublier qu'avant 1814, le chef de musique était inférieur en grade au tambour-major, et qu'aucun des musiciens n'était gradé.

*** Deux nouvelles fantaisies sur *la Muette de Portici* et *Stradella*, par Favarger, paraîtront prochainement, ainsi que deux œuvres originales de cet auteur si estimé de bonne musique de piano ; ce sont une idylle, *Mer calme*, et une mazurka de salon, *Yvonne*.

*** *L'Annuaire spécial des Artistes-Musiciens*, qui sera d'une grande utilité pour le monde musical, va paraître incessamment. L'auteur, Mme Besnier, y a réuni avec beaucoup de clarté tout ce qu'on désire trouver dans une pareille publication.

*** Un nouveau journal, *Musée de musique religieuse*, rédigé par des artistes de talent, paraît depuis le 1er janvier.

*** Vendredi prochain, aura lieu dans la salle Pleyel-Wolff un concert donné par les sœurs Clauss, et dont le programme offre beaucoup d'intérêt.

*** Le banquet annuel pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Molière aura lieu jeudi prochain, 15 janvier. La liste de souscription est ouverte chez MM. Guyot et Léonce Peragallo, agents des auteurs, rue Saint-Marc, 30, et chez M. Alexis Thuillier, trésorier des artistes dramatiques, rue de Bondy, 68.

*** Le nouveau répertoire de Strauss est vivement applaudi aux bals de l'Opéra, dont la vogue est plus grande que jamais.

*** Le pianiste-compositeur Dr Adolphe Kullak, frère du directeur de l'Académie de musique Th. Kullak, est mort à Berlin le 28 décembre dernier.

*** Au moment de mettre sous presse, M. Alphonse Sax junior nous adresse une lettre que l'heure avancée nous empêche d'insérer aujourd'hui.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Strasbourg.* — *La Bohémienne*, de Balfe, a parfaitement réussi au théâtre de la ville. Cet opéra, chanté par Mmes Stranski et Rozès, MM. Koubly et Marchot, est probablement destiné à un succès durable.

*** *Troyes*, 3 janvier. — Au quatrième concert de la Société philharmonique, Mme Oscar Comettant et M. Emile Norblin ont mérité une mention exceptionnelle. Sur les quatre morceaux chantés par Mme Comettant, deux ont été bissés ; à la fin du concert, le public a voulu l'entendre encore, et le président de la Société est venu la prier de vouloir bien répéter le *Tango americano*, ravissante chanson havanaise. Emile Norblin a obtenu aussi sa bonne part de bravos.

*** *Bordeaux.* — Le cercle philharmonique de cette ville, si bien dirigé par son président, M. Brochon, vient d'inaugurer la saison des concerts. Mme Tardieu de Malleville, Mlle Moreau-Saint[illegible], et le violoniste Sarasate avaient été appelés. Ces dames ont obtenu le succès que mérite leur talent, l'une en jouant du Mozart et du Haydn, l'autre en chantant l'air de *Torquato Tasso* et le boléro des *Vêpres siciliennes*. Le violoniste Sarasate a enlevé tous les suffrages avec la fantaisie sur *la Muette* et ses deux dernières compositions : sa *fantaisie originale* et *la Havanaise*. Ces morceaux lui ont valu des applaudissements et des rappels. Il n'y a eu qu'une voix pour vanter la justesse et la beauté de son, la tenue parfaite du jeune artiste, et la façon dont il fait chanter son violon sans avoir recours à l'afféterie. L'excellent orchestre, conduit par son digne chef, M. Cuvreau, après l'avoir admirablement accompagné, lui a décerné de nombreuses ovations.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — A la dernière représentation du *Pardon de Ploërmel*, Mlle Monrose s'est foulé le pied, et cet accident l'éloigne momentanément de la scène. Mlle Dupuy s'est essayée sans succès dans le rôle de Marguerite de *Faust*. Avant la reprise de *Freyschutz* aura lieu la première représentation de *la Chatte merveilleuse*, de Grisar.

*** *Amsterdam*, 4 janvier. — La Société pour l'encouragement de l'art musical en Hollande vient de donner son second concert populaire sous la direction de Verhulst. La salle était comble ; l'orchestre a fait merveille, l'ouverture d'*Egmont*, de Beethoven, a été bissée avec acclamation. A la fin du concert, Verhulst a été rappelé avec enthousiasme, au milieu des fanfares de l'orchestre ; au 25 janvier le troisième concert populaire. La même Société donnera son second festival à la fin de février. — L'éminent violoniste Jean Becker continue ses pérégrinations triomphales à travers la Hollande et la Belgique ; il jouera le 10 courant au grand concert des étudiants à Amsterdam le concerto de Mendelssohn, et un intermezzo dramatique de M. de Hartog, un nouvel ouvrage de ce jeune compositeur dont on dit grand bien.

*** *Zurich.* — La première représentation de *Dinorah* ou *le Pardon de Ploërmel* a eu le plus éclatant succès. Mlle de Ruda, chargée du rôle principal, a été comblée par le public de marques de satisfaction et de sympathie.

*** *Berlin*, 8 janvier. — La première représentation de *Faust* de Gounod, joué ici en grand opéra en cinq actes et sous le titre de *Marguerite*, vient d'obtenir un beau succès. Froidement accueilli d'abord pendant les deux premiers actes; dès le troisième, c'est-à-dire dès l'apparition de Mlle Lucca, cet accueil est devenu plus vif et plus chaleureux. Mlle Lucca, dont le talent expressif et souple s'était révélé déjà dans les rôles d'Alice, de *Robert*, et de Berthe, du *Prophète*, vient de se placer au premier rang par la manière dont elle interprète le rôle de *Gretchen*. Parmi les autres artistes, il faut particulièrement distinguer Mlle de Alma, qui s'est chargée du petit rôle de Siebel et qui le rend d'une façon exquise. M. Woworsky - *Faust*, M. Salomon - *Mephisto*, sont également très-satisfaisants, et l'orchestre, sous la direction de M. Dorn, ne laisse absolument rien à désirer. A partir du troisième acte, Mlle Lucca a été rappelée chaque fois que le rideau baissait et plus d'une fois à la fin de l'ouvrage. Le peintre des décors, M. Gropius, ainsi que le machiniste, ont également été rappelés, et c'était justice; la scène de l'église, entre autres, est un vrai chef-d'œuvre; l'idée en vient de Paris, mais rien que l'idée, car l'exécution en est tout autre et toute neuve. — Mme Fabbri-Mülder a terminé ses représentations par le rôle de *Lucrezia Borgia:* dans ce rôle, ainsi que dans celui de Valentine, Mme Fabbri a brillé par la fraîcheur et la beauté de son organe, ainsi que par la pureté de son intonation. Après chaque acte de *Lucrèce Borgia*, Mme Fabbri a été rappelée avec M. Formès (Gennaro).

*** *Leipzig*. — Une messe de Schumann, qui vient de paraître, a été exécutée par une société de chant, avec accompagnement d'orgue et du quatuor d'instruments à cordes. Elle a trouvé un accueil des plus sympathiques.

*** *Francfort-sur-le-Mein*. — On vient de donner avec un grand succès l'un des meilleurs opéras-bouffes de Fioravanti, *I Virtuosi ambulanti*, traduit en allemand sous ce titre : *Die wandernden Komœdianten*. On sait que le sujet de l'opéra de Fioravanti est tiré de la scène française : *les Comédiens ambulants*, opéra-comique en deux actes, paroles de Picard, musique de Devienne, furent représentés en 1798 au théâtre Feydeau avec un certain succès Neuf ans après, Fioravanti se trouvant à Paris, et les chanteurs du théâtre Italien placés sous la direction de Picard, désirant être agréables à ce dernier, firent traduire le poëme des *Comédiens* par Balocchi, et chargèrent le compositeur ultramontain d'écrire une musique nouvelle. L'ouvrage fut représenté pour la première fois le 26 septembre 1807, et interprété par Barilli, Zardi, la célèbre Mme Barilli et Mme Canavassi. Le succès fut complet. C'est ce même ouvrage qui vient d'être exécuté devant les Francfortois et parfaitement accueilli par eux. Il a été bien joué par MM. Winckelmann, Dettmer, Pichler, Hassel, Stotz, et surtout par Mlles Geisthardt et Labitzky, qui s'y sont fait particulièrement remarquer. On se plaint que l'orchestre manque d'élégance et de délicatesse dans l'accompagnement d'une musique de ce genre.

*** *Vienne*. — Depuis que Mlle Désirée Artot a débuté ici dans le *Barbiere* et la *Figlia del Reggimento*, le succès de la jeune et célèbre cantatrice n'a fait que s'accroître dans des progressions vraiment remarquables. Pendant les fêtes de Noël, elle a chanté à la cour et y a produit une telle sensation, que l'impératrice lui a exprimé le désir de l'entendre une seconde fois. Un second concert a eu lieu en effet le 3 janvier. Mlle Artot a commencé le 29 décembre une seconde série de représentations. La salle était comble et la jeune cantatrice continue à faire fureur. Elle doit bientôt se faire entendre dans la *Sonnambula*. — Le deuxième concert historique de Zellner a eu lieu à la salle de la Société de musique : le programme était tout aussi riche et tout aussi varié que celui de la première séance. Parmi les autres concerts, nous citerons celui de MM. Laub et Jaell, et la deuxième soirée de l'Académie de chant, où ont été exécutés des morceaux de J. S. Bach, de Lotti, Caldara, le *Miserere* d'Allegri, etc. — Les représentations de la troupe italienne, sous la direction de Merelli, doivent commencer au mois de février. Comme prima donna elle aura la célèbre Adelina Patti.

*** *Florence*, 31 décembre. — Des concerts populaires de musique classique s'organisent dans cette ville à l'instar de ceux que Pasdeloup donne à Paris. Dans le programme du premier de ces concerts, figure l'ouverture en forme de marche composée par Meyerbeer pour l'inauguration de l'Exposition universelle de Londres.

*** *Côme*. — *Roberto il Diavolo* a été accueilli avec enthousiasme ici. La Ferrari (Alice), Majni (Beltramo) et Grazzi (Roberto), interprètent d'une façon remarquable les principaux rôles du chef-d'œuvre de Meyerbeer.

*** *Crémone*. — L'opéra de Peri, *Vittore Pisani*, a été accueilli ici à l'ouverture de la saison avec le même succès qu'il a obtenu sur la plupart des théâtres italiens.

*** *Palerme*. — Dix-huit représentations de *Roberto il Diavolo* ont été données, et toujours la salle est comble.

*** *Madrid*. — *Zampa*, d'Herold, traduit en italien, a parfaitement réussi à sa première représentation au théâtre de l'Oriente. Le ténor Bettini a obtenu dans le rôle principal des bravos chaleureux et mérités.

*** *Saint-Pétersbourg*. — *Théolinde*, un ballet nouveau pour notre public et arrangé par Saint-Léon d'après *le Lutin de la vallée*, œuvre chorégraphique représentée autrefois au théâtre Lyrique de Paris, vient d'obtenir un brillant succès. La danseuse russe, Mlle Mouraview, au bénéfice de laquelle la première représentation avait été donnée au Grand-Théâtre, y a surtout contribué; la musique en avait également sa part. En fait de musique de danse, on applaudit beaucoup au théâtre Français la valse de Strakosch *la Gioja insolita*, instrumentée par le chef d'orchestre Sylv. Maugeant, et qu'on y exécute presque tous les soirs.

Le Directeur : S. DUFOUR.

ANNUAIRE SPÉCIAL DES ARTISTES-MUSICIENS.

Prix : 3 fr. pour Paris. — 50 c. en plus pour la Province.

BUREAUX, FAUBOURG-POISSONNIÈRE, 56.

Cet ouvrage comble une lacune; son plan général, l'ordre de ses classifications, l'exactitude des détails, le recommandent à toutes les personnes qui s'occupent de musique, en même temps qu'il établit un lien entre tous les artistes.

Texte. — Renseignements sur : les concours, — les conditions d'admission comme professeur, organiste, chanteur ou élève au Conservatoire impérial de Musique, — la Chapelle impériale, — les Paroisses, — Chapelles, — Écoles publiques, — l'Association des Artistes-Musiciens, — la Société des Concerts. — Nom, prénoms, qualités, titres et adresses des Compositeurs, Professeurs et Musiciens.

Liste générale. — Classe de musique de l'Institut, — Conservatoire impérial de Musique et ses succursales, — Chapelle Impériale, — Société des Concerts, — Maîtres de chapelles, Organistes et Chanteurs attachés aux paroisses. — Orphéon de Paris, — Commission de surveillance du chant, — Sociétés Philharmoniques, Chorales et Orphéons de Province, — Ecoles et Cours gratuits, — Ecoles et Cours des nouveaux systèmes de notation,—Comités spéciaux, — Théâtres Lyriques, direction, premiers sujets, orchestre. — Chefs de musique de l'armée,— Lauréats annuels du Conservatoire,— Accompagnateurs,— Facteurs d'instruments,— Accordeurs, — Editeurs de musique, — Graveurs spéciaux, — Salles des Concerts.

Tous les renseignements et documents adressés FRANCO *avant le 15 janvier 1863, seront insérés* GRATUITEMENT.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

Morceaux chantés au théâtre Italien

dans *le Barbier de Séville*,

par Adelina Patti:

LA GIOJA INSOLITA

Valse chantée, dédiée à Madame la comtesse Walewska

et composée par

Prix : 6 fr. **MAURICE STRAKOSCH** La même, transposée.

(Paroles italiennes)

La même, avec Paroles françaises *Prix : 6 fr.* — **LE BAL** — La même, transposée. — La même, avec Paroles françaises *Prix : 6 fr.*

LA CALESERA

Chant andalous avec paroles espagnoles et françaises,

Musique d'YRADIER.

Prix : 4 fr. (Reproduction autorisée.) Prix : 4 fr.

PORTRAIT D'ADELINA PATTI

Dessiné par Desmaisons,

Prix : 3 francs. — Le même, sur papier de Chine : 3 fr. 50.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

OUVERTURE

EN FORME DE MARCHE

A. MARCHE TRIOMPHALE. — B. MARCHE RELIGIEUSE. — C. PAS REDOUBLÉ.

Composée pour l'inauguration de l'Exposition à Londres, par

GIACOMO MEYERBEER

ARRANGÉE POUR LE PIANO SEUL. PRIX : 10 FRANCS.

La même, arrangée pour le Piano à quatre mains, prix : 12 francs.

La Grande Partition : 24 francs. — Les Parties d'Orchestre : 24 francs.

DU MÊME AUTEUR :

CHŒURS POUR VOIX D'HOMMES SANS ACCOMPAGNEMENT :

A la Patrie !
Chœur avec soli,
Partition, prix net : 1 fr. 50. — Chaque partie séparée : 20 c.

Invocation à la Terre natale
Sur le thème du God save the King,
Partition, prix net : 1 fr. 50. — Chaque partie séparée : 20 c.

Les Joyeux Chasseurs
Chœur à quatre voix,
Partition, prix net : 1 fr. — Chaque partie séparée : 20 c.

L'Amitié
Quatuor pour voix d'hommes,
Partition, prix net : 1 fr. 50. — Chaque partie séparée : 20 c.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

LE CHANT DES EXILÉS

Chœur avec solo de ténor.

Morceaux nouveaux pour le Piano :

PENDANT LA VALSE Op. 26. Scène dramatique. 6 fr.

VISION Op. 28. Romance sans paroles. 4 fr.

LA COUPE EN MAIN Op. 27. Brindisi. 5 fr.

Par LÉONIE TONEL

FÊTE POLONAISE
Mazurka de salon
Op. 89. Par **D. MAGNUS** 7 fr. 50.

CUJUS ANIMAM
Transcription du Stabat Mater *de Rossini*
Op. 39. Par **BRINLEY RICHARDS** 6 fr.

LE SOIR AU BORD DU LAC
Nocturne par
A. BILLET
Op. 72. — Prix : 9 francs.

CLOCHES ET CLOCHETTES
Op. 15. *Caprice imitatif* 7 fr. 50.

ABSENCE ET RETOUR
Fantaisie mélodique et brillante
Op. 14. Par **CHARLES POURNY** 7 fr. 50.

HEURES DE TRISTESSES
Méditations par
P. GERVILLE
Deux suites. — Chaque : 5 francs.

Musique de danse :

A MADAME LA COMTESSE WALEWSKA.
L'ENCHANTERESSE
Grande valse à quatre mains par
7 fr. 50. **A. RIEDEL** 7 fr. 50.

PLUIE DE FLEURS
Valse composée sur les plus jolis motifs de Ad. Adam, Auber, Maillart, Meyerbeer et Rossini,
Par STRAUSS
6 fr.

A MONSIEUR GEORGES KASTNER.
RÊVERIE SUISSE
Valse pour le piano par
A. RIEDEL 6 fr.

VALSE
Arrangée pour le piano sur
—
La même, pour piano à 4 mains.

LE BAL
PAR
ÉMILE DESGRANGES

LA GIOJA INSOLITA
De Maurice Strakosch
—
Prix : 6 francs.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 3. | 18 Janvier 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial italien : *I Lombardi alla prima Crociata*, musique de Verdi; Mlle Adelina Patti dans *Don Pasquale*, par **Paul Smith**. — *Requiem* de Mozart à Notre-Dame, par **Adolphe Botte**. — Le Trésor des pianistes (2e article), par **Fétis** père. — Chopin, par **Louis Enault**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

I LOMBARDI ALLA PRIMA CROCIATA,

Musique de VERDI.

(Première représentation le 10 janvier.)

Mlle Adelina Patti dans DON PASQUALE.

Le théâtre Italien a bien voulu nous offrir un des premiers opéras de Verdi pour nos étrennes. C'est un don de pure grâce, dont nous devons lui être fort obligés, car le besoin ne s'en faisait nullement sentir. Qui songeait à ces *Lombardi* dont la première représentation, donnée à Milan, remonte au 11 février 1843? Pas plus le public que l'auteur. Et ce dernier devait s'en occuper d'autant moins qu'il en avait déjà tiré ce qu'il y avait de mieux pour nous en gratifier dans *Jérusalem*, qui fut jouée à Paris le 26 novembre 1847. Verdi eut cela de commun avec Rossini, que lorsqu'il fut appelé à se produire sur la scène française, il jugea convenable de ne rien écrire d'absolument neuf, et se contenta de rhabiller à notre mode un de ses ouvrages déjà connus en Italie. Rossini avait choisi son *Maometto* pour en faire le *Siége de Corinthe*: Verdi pensa que ses *Lombardi* pouvaient être transformés en *Jérusalem*. A notre avis, les deux maîtres commirent une faute, et auraient mieux fait de s'y prendre autrement. Ni le *Siége de Corinthe*, ni *Jérusalem* ne s'établirent solidement au répertoire : il est vrai que les *Vêpres siciliennes*, que Verdi composa plus tard à notre intention expresse, n'eurent pas un sort beaucoup meilleur, mais *Guillaume Tell* avait été plus heureux, et l'on avait vu ce que pouvait un homme de génie, bien résolu à une naturalisation complète.

Aujourd'hui que mûri par le temps, l'expérience, et, il faut le dire, par ses études du goût français, Verdi a donné *Rigoletto* et le *Trovatore*, nous ne voyons plus dans les *Lombardi* qu'un spécimen de ses inspirations juvéniles, alors qu'il s'y abandonnait sans frein et sans réserve. Il y a de tout dans le libretto des *Lombardi* : passions violentes et féroces, assassinats, batailles, chants religieux, chants guerriers, conversion, baptême, vision, grande variété de tableaux et de coups de théâtre. Verdi, que l'éclatant succès de *Nabuco* venait de mettre hors de page, dut être heureux de se jeter à travers une action si mouvementée, et d'écrire sa musique à l'image du libretto. Le succès des *Lombardi* ne resta pas au-dessous de celui de *Nabuco*, et de ce moment commença le règne de Verdi en Italie. Était-ce une raison plausible pour nous rendre un opéra dont les beautés nous étaient connues, et dont les défauts sont de nature à nous choquer plus que jamais? Le libretto des *Lombardi* n'est peut-être pas plus absurde que celui du *Trovatore*, mais la musique est bien inférieure. Nous y avons retrouvé les morceaux saillants qu'on avait transportés dans *Jérusalem*, notamment l'air de basse-taille que chantait si bien Alizard; l'air du ténor admirablement dit par Duprez :

Je veux encore entendre
Sa voix, sa voix si tendre.

A ces morceaux il faut ajouter la brillante cavatine pour voix de soprano : *non fu sogno*, ou, si vous l'aimez mieux en français : *quelle ivresse, bonheur suprême!* un fort beau trio, de brillantes fanfares, des chœurs pleins d'animation et de larges morceaux d'ensemble.

A dire l'exacte vérité, le public a écouté froidement toute cette musique; il l'a trouvée plus vigoureuse, plus hardie que touchante. L'exécution d'ailleurs ne la faisait nullement valoir : excepté Naudin, qui a bien chanté le rôle d'Oronte, mais dont le costume turc était parfaitement ridicule, les artistes n'avaient rien de ce que l'on était en droit de leur demander. Tout le monde sait que le rôle de Gisella fut un des triomphes de Mme Frezzolini; mais il y a vingt ans de cela, et le temps se permet sur les voix d'irréparables outrages. Cependant, Mme Frezzolini n'a pas craint d'aborder ce même rôle qui jadis lui valut tant de bravos et tant de gloire! Singulière et périlleuse coquetterie que de reprendre, au bout de vingt ans, la toilette que l'on portait aux premiers jours de sa jeunesse! La voix de Bartolini manque d'ampleur et ne suffit pas au personnage de Pagano : comme Naudin, il a aussi beaucoup à se plaindre des maladresses du costumier, qui, au moment où il quitte la robe de l'ermite pour endosser l'uniforme du guerrier, l'a livré à un homérique accès d'hilarité générale.

Hâtons-nous de laisser un ouvrage qui, selon toute apparence, n'aura fait que passer, et venons-en bien vite à quelque chose de plus agréable. Jeudi dernier, Mlle Adelina Patti s'est essayée dans *Don Pasquale:* elle s'est montrée à nous dans ce charmant rôle de Norina, dans lequel tant d'autres ont réussi avant elle, et Dieu nous garde d'oublier, de diminuer le talent de toutes ces autres depuis la

première jusqu'à la dernière, depuis Mlle Julia Grisi, qui a créé le rôle chez nous jusqu'à Mlle Marie Battu, qui l'a rempli avec tant de mérites et d'éloges ! Si vous nous demandez comment Mlle Patti s'en est acquittée à son tour, permettez-nous de vous répondre comme Don Pasquale lui-même répond au docteur Malatesta dans la scène où ce dernier lui présente sa prétendue sœur : — *Che ne dite?* lui demande le docteur; et le bonhomme répond tout simplement: — *È un incanto!* (C'est un charme!) Eh bien ! précisément, voilà ce que nous pensons du jeu et du talent de Mlle Patti dans le rôle de Norina : c'est un charme! Après cela discutez, critiquez tant que vous voudrez. Nous nous en tiendrons toujours à ceci : c'est un charme, et quand le charme y est, il défie tous les arguments, il bat en brèche toute la science.

Le fait est que cette jeune fille, un peu jeune peut-être (et c'est son unique défaut) pour jouer un rôle de veuve, n'avait jamais été plus heureuse ni plus habile que dans ce rôle de Norina, si fertile en malices et en espiégleries. Jamais ce petit être, fin et délié comme un sylphe, aux yeux si brillants, au sourire si expressif, n'avait trouvé une meilleure occasion de manifester sa gracieuse tyrannie, ses terribles et amusants caprices. C'est qu'aussi jamais artiste n'a réuni au même degré que Mlle Patti le sentiment dramatique et musical, et c'est ce qui lui donne ce charme dont nous parlions tout à l'heure, ce charme si rare sur tous nos théâtres, plus rare encore au théâtre Italien. Le temps nous manque pour la suivre dans toutes les scènes de la pièce; disons seulement qu'elle a été applaudie, rappelée comme elle méritait de l'être, et que dans la salle entière il y avait unanimité pour rendre justice à l'excellence de sa voix, à la franchise de son inspiration, au prestige de toute sa personne.

PAUL SMITH.

REQUIEM DE MOZART A NOTRE-DAME.

Le 9 de ce mois, le lendemain des obsèques de Son Eminence le cardinal Morlot, dont l'éloge était dans toutes les bouches, le souvenir dans toutes les mémoires (souvenir qui assombrissait encore singulièrement cette cérémonie funèbre), a eu lieu à Notre-Dame la translation des restes de tous les prélats qui ont précédé Mgr Morlot sur le siége archiépiscopal de Paris, et que lui-même, on l'a remarqué avec tristesse, devait, contre toute attente, précéder dans le nouveau caveau. Restaurée et embellie de très-remarquables vitraux, notre vieille cathédrale était envahie de bonne heure par une foule nombreuse qui a religieusement écouté le chef-d'œuvre par lequel Mozart terminait à trente-six ans à peine cette merveilleuse carrière qui, aujourd'hui encore, frappe l'imagination d'étonnement, et laisse dans toute âme artiste une inaltérable admiration. Selon les uns, Mozart laissa cet ouvrage inachevé, selon les autres il le termina. Quoi qu'il en soit, et quoique la mort, jalouse de tant de jeunesse et de tant de gloire, glaçât ses dernières pensées et épouvantât ses dernières méditations, il y mit néanmoins assez de son cœur, et, avec lui, on peut dire sans crainte — dût-on faire sourire tous les hégéliens d'Allemagne et de France, — assez de sa foi pour lui donner la vie, la force, la beauté et la majesté.

Nos habitudes, les progrès de l'instrumentation moderne, progrès que d'ailleurs, comme tant d'autres progrès, nous payons parfois assez cher pour n'en être que médiocrement fiers, l'abus des nouvelles richesses harmoniques nous éloignent chaque jour davantage de la clarté, de la concision, de la vigueur noble, de l'exquise sobriété telles que Haydn et Mozart les avaient comprises, voulues, réalisées et données à l'art immortel de leur temps : aussi les amateurs du bruit, de l'exagération, de l'enflure, de l'effet matériel et brutal, trouvent-ils ce *Requiem* bien calme, bien tranquille et bien serein. Certes, Mozart a compris et traduit le magnifique poëme du *Dies iræ* tout autrement que Dante et Michel-Ange (les deux seuls génies qu'on puisse lui opposer); certes le désespoir, l'imprécation, l'épouvante, la fureur, la rage, en passant par son imagination, se fondent vite en soupirs, en prières, en larmes, en espérances; mais il n'en atteint pas moins au terrible quand il le veut et quand il le faut. Il frappe peut-être moins fort que d'autres, mais il frappe plus juste et émeut plus profondément. Quand il puise dans l'harmonie dissonante, il choisit l'accord qui convient le mieux à la situation, qui rend le plus complétement sa pensée, et sa mélodie, moins surchargée qu'on ne la surcharge généralement aujourd'hui, n'en est que plus forte, plus lumineuse, plus expressive, plus touchante et plus vraie. Pour nous en tenir au seul point de vue de la sonorité, croit-on que la strophe *Tuba mirum*, si belle, si mélodique et accompagnée d'une si adorable façon, eût beaucoup gagné à ce que Mozart eût augmenté dans une proportion considérable le nombre des instruments? Quand la pensée est fraîche, vivante et colorée, elle aime à s'épanouir librement, elle aime à se montrer, et tout le faux luxe dont on l'entoure n'est souvent, quoi qu'on en dise, qu'un signe d'impuissance et de décadence. En musique, amas d'harmonies, mauvaise mélodie ; abus de sonorité, fausse éloquence : aussi, en écoutant les œuvres de Mozart, pense-t-on, malgré soi, aux grands écrivains du XVIIe siècle ; c'est, en effet, la même mesure, la même fermeté, la même élévation, la même pureté.

Dans le *Requiem* l'orchestre est splendide et plein de variété, mais sa splendeur n'a, Dieu merci, rien d'étourdissant. Les voix, parfaitement distribuées, gardent toujours le premier rang, et ne contribuent pas peu à donner à la composition un caractère éminemment religieux et chrétien. Que dirons-nous de tous les morceaux en particulier qui n'ait été dit avant nous? Que pourrions-nous apprendre de nouveau à tous ceux qui s'occupent sérieusement de musique saine sur la partition souvent sublime de Mozart? Rien ou du moins fort peu de chose. Nous nous contenterons donc de rappeler le plus brièvement possible les inspirations élevées, les expressions variées, les caractères divers répandus par le maître dans ce magnifique poëme où se pressent harmonieusement tous les sentiments humains, toutes les craintes et toutes les espérances que donne la pensée de cette dernière heure, qui sera suivie du terrible et formidable jugement.

Dès le début, la mélodie sévère, calme, et pourtant noyée de douleur, monte par *imitations* et éclate bientôt après dans les quatre parties vocales, accompagnées tristement par des syncopes qui peignent admirablement l'abattement et le sanglot contenu. La fugue du *Kyrie*, qui rappelle la grande manière d'Haendel, est justement célèbre, et l'une des plus belles et des plus savantes conceptions qu'on puisse entendre. Malheureusement, elle a été dite beaucoup trop lentement.

Le *Dies iræ* est admirablement traité. Que de grandeur dans le beau chœur de *Rex tremendæ majestatis*, quelles formidables basses, quels beaux accords, quels dessins pompeux, quels dialogues jaillissent de l'orchestre, et comme ils ébranlent invinciblement quiconque est seulement sensible aux beautés purement musicales! Quant à tous ceux que leurs souvenirs personnels oppressaient, ils ont été vivement et visiblement impressionnés par les autres strophes, par le *Recordare*, quatuor solo dont on oublie les heureux détails pour s'abandonner tout entier à la tendresse, à l'humilité, à la douceur sereine et confiante qu'il exhale; par le *Confutatis*, où le désespoir, le repentir et la prière, tous les mouvements de l'âme enfin luttent d'énergie, et où tout est pathétique et sublime. Au *Lacrymosa*, Mozart, ou celui qui a si bien su compléter son œuvre, est rentré pleinement dans l'accent plaintif et fervent. Les masses vocales éclatent en gémissements, et il nous serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'expliquer en peu de mots comment l'orchestre, par une simple figure qui se poursuit jusqu'à la fin du morceau, soutient si merveilleusement cette ravissante mélodie.

Tout dans cette messe impressionne, élève l'âme et plaît univer-

sellement; mais aussi quel musicien a jamais pleuré, supplié dans un langage plus déchirant, plus harmonieux? Quel musicien a jamais su si bien cacher l'art sous la grandeur et la sincérité de l'émotion?

Signalons encore le *Domine Jesu*, prière pleine d'émotion, de caractère, pleine du sentiment religieux le plus élevé, et dont l'orchestration, comme l'harmonie, comme la disposition, l'ordonnance des voix et des instruments, est bien faite pour rendre moins orgueilleuse et surtout moins oublieuse la musique moderne; le beau chœur *Hostias*, superbe *larghetto* qui précède le *Sanctus*, où un passage fugué très-serré, très-riche, mais très-vocal et très-tonal amène le *Benedictus* et forme avec lui un délicieux contraste. Là, l'auteur revient encore une fois à des couleurs moins sombres; il est tranquille, recueilli, résigné, et termine son œuvre par un *Agnus Dei* que couronne la reprise de la fugue du *Kyrie*.

Si tout dans ce *Requiem* n'est pas d'une égale beauté, si l'on y trouve quelques négligences, quelques répétitions inutiles; si, dans quelques parties, on peut aisément remarquer quelques faiblesses de style, les principaux morceaux n'en attestent pas moins la main du génie; du génie défaillant si l'on veut, mais non épuisé.

Grâce à l'Association des artistes musiciens, on a pu entendre cette œuvre colossale. C'est déjà beaucoup, mais ce n'est pas assez. Dans une ville comme Paris, où les éléments ne manquent pas, il est facile de rendre complétement les grandes conceptions, de les faire admirer dans tout leur éclat, de les restituer avec tout le soin, toute la conscience et tout le respect qu'elles méritent. Nous avons regret de le dire, il n'en a pas été tout à fait ainsi l'autre jour: d'abord les basses et les ténors n'étaient pas assez nombreux; puis, dans les mouvements vifs et rapides, une mollesse fâcheuse a nui à l'effet général. Les altérations de mouvement, plus mauvaises encore que le manque de nuances, car elles dénaturent la pensée du compositeur, ont été aussi beaucoup trop fréquentes pendant toute l'exécution. Les honneurs de la partie vocale ont été, non pour les solistes, mais pour les enfants, dont les voix étaient fraîches, justes, et qui ont attaqué avec franchise, netteté et ensemble. On n'a que des éloges à adresser à l'orchestre que dirigeait M. Tilmant, avec le talent et le zèle dont il a donné tant de preuves.

ADOLPHE BOTTE.

LE TRÉSOR DES PIANISTES,

Publié par M. A. Farrenc (3e *livraison*).

(2e article) (1).

Poursuivant sa belle et noble entreprise avec cette ardeur et cette conviction sincère sans lesquelles on ne fait rien de sérieux, rien qui ait des conditions d'avenir, M. Aristide Farrenc ne se laisse point ébranler par les obstacles inséparables d'une publication telle que le *Trésor des pianistes*. Il a aussi le bon esprit de ne pas tenir compte de la critique frivole, intéressée ou dénigrante. Il apprécie son travail à sa juste valeur, et sait que sa collection d'œuvres des plus célèbres clavecinistes et pianistes de tous les temps, réunie péniblement et à grands frais, collationnée avec soin sur les éditions originales, purgée de toutes les fautes des copistes et des graveurs, enfin publiée avec une perfection de gravure, d'impression et un choix de papier inusités en France, est un service d'autant plus considérable rendu aux vrais artistes et amateurs, que la plupart de ces monuments de l'art sont aujourd'hui à peu près introuvables.

La troisième livraison du *Trésor des pianistes* ne cède pas aux deux premières en intérêt; elle renferme douze sonates du célèbre Père J.-B. Martini, le premier livre des pièces de François Couperin, surnommé *le Grand*, et quatre œuvres élégantes de Hummel, à savoir: *Chanson hollandaise*, variée, œuvre 21; marche de *Cendrillon*, variée, œuvre 40; gavotte d'*Armide*, variée, œuvre 57, et la *Belle Marie*, chanson variée, œuvre 75.

Les sonates de Martini, publiées pour la première fois à Amsterdam en 1742, eurent peu de retentissement d'abord, à cause des difficultés du mécanisme qu'elles offrent presque à chaque page; mais les éloges qu'en firent plus tard quelques artistes de premier ordre, au nombre desquels étaient Charles-Philippe-Emmanuel Bach et Mozart, fixèrent l'attention des connaisseurs sur ce bel ouvrage si peu connu aujourd'hui. Cherubini n'en parlait qu'avec admiration, et Clementi, qui m'en fit entendre quelques-unes autrefois avec la perfection irréprochable de son talent, avait une si grande estime pour cette œuvre du savant maître de Bologne, qu'il a reproduit ces sonates dans les deuxième et quatrième volumes de son recueil, intitulé: *Practical Harmony*, mais en les traitant en ami avec qui l'on ne se gène pas; car, non-seulement il ne les a pas laissées dans l'ordre où elles ont été publiées originairement, mais il a transporté des morceaux d'une sonate dans une autre; de la septième sonate il en a fait deux, et a transposé le *Menuet* de la neuvième. Ce n'est pas ainsi qu'en use le consciencieux M. Farrenc avec la musique pour laquelle il se sent de l'affection; reproduire avec fidélité l'ouvrage tel qu'il est dans l'édition originale, moins quelques fautes qui s'y sont glissées, est ce qu'il a voulu et ce qu'il a fait. A l'égard des fautes, deux seulement présentaient des difficultés, à cause d'une mesure étrangère à la tonalité dans un endroit, et de l'oubli fait par le copiste ou le graveur d'une mesure dans un autre passage: M. Farrenc a adopté pour cela les corrections de Clementi, qui sont en effet ce qu'on pouvait faire de mieux.

Ainsi que je l'ai dit ailleurs, il ne faut pas chercher avant Charles-Philippe-Emmanuel Bach les formes et le caractère de la sonate moderne: chez Martini, comme chez ses prédécesseurs, la sonate est composée d'un prélude, d'une fugue, d'un *adagio*, d'un morceau dans le caractère d'une des danses du temps, gigue, courante, gavotte, etc., et se termine par un *aria* varié en *intreccio armonico*; enfin, tous les morceaux d'une sonate sont dans le même ton. La *monotonie*, jeu de mots à part, n'est pas aussi sensible, dans l'œuvre de Martini, qu'on peut le croire d'après ce système; car, bien que le ton reste le même depuis le commencement jusqu'à la fin de la sonate, la diversité de caractère des morceaux dont elle se compose fait oublier l'uniformité du ton. La mélodie a du charme, souvent de la naïveté dans l'œuvre de Martini, ce qui n'est pas un petit mérite chez un si savant harmoniste. Ses fugues sont excellentes, mais fort difficiles: tel qui joue bien les fugues de Haendel, et même de Jean-Sébastien Bach, peut éprouver des difficultés à bien dire celles de Martini. Les gigues, courantes, gavottes, sarabandes, ballets, etc., ont de la grâce, les *adagios* ont un grand et noble caractère, et les *arie* ont une naïveté charmante. Dans les sonates 4, 5, 6, l'*aria* varié ou le mouvement de danse sont remplacés par un *allegro* qui appartient à l'ancien genre de pièces appelé *ricercare*. Celui de la cinquième sonate (en *sol* mineur) est plein de feu et d'entrain. Au résumé, les *sonates d'intavolatura* de Martini appartiennent aux compositions de l'ordre le plus élevé.

Il ne faut pas chercher dans les pièces de Couperin le grand style de sonates de Martini: ici, c'est tantôt l'élégance coquette, tantôt la naïveté touchante, et parfois le *brio* des doigts agiles; mais le goût français de l'époque où vécut l'artiste n'avait pas de rapport avec les larges proportions de la musique de Haendel, de Jean-Sébastien Bach, et ne seplaisait pas aux savantes combinaisons d'harmonie. Les titres seuls de la plupart des pièces de Couperin suffisent pour faire comprendre la différence des voies où l'art est engagé en Allemagne, en

(1) Voir le n° 47 de l'année 1862.

Italie et chez les Français d'alors. On sait que chez ceux-ci les habitudes sont quelque peu bourgeoises. Ainsi *les Sylvains*, *les Abeilles*, *l'Enchanteresse*, sont des rondeaux ; *la Bourbonnaise* est une gavotte; *la Laborieuse*, une allemande ; et *la Prude*, une sarabande. Quelques-uns de ces titres sont caractéristiques du genre des pièces, par exemple : *la Voluptueuse*, *les Papillons*, *la Lutine*, *les Idées heureuses !* Heureux qui peut donner ce dernier titre à sa musique ! Couperin avait ce droit, car au sein des petites proportions dans lesquelles il est contraint d'enfermer son génie, il trouve le secret d'être grand par le sentiment.

Au XVIe siècle, la profusion des ornements se trouvait partout dans la musique instrumentale; la création du drame en musique la fit disparaître au XVIIe siècle de l'Italie, et bientôt après de l'Allemagne ; mais en France, cette profusion de *groupes*, de *tritles*, d'*apogiatures*, de *ports de voix*, de *brisés*, de *flattés*, etc., n'était pas seulement maintenue par l'*épinette*, le *clavecin* et autres instruments dont les sons ne pouvaient être soutenus et chantants, car le chant même en était surchargé. Couperin, qui écrivit ses quatre livres de pièces pour des instruments mécaniques à cordes pincées, tels que ceux appelés *clavecin* et *épinette*, et qui n'aurait pu faire aimer à ses compatriotes les riches combinaisons harmoniques des *ricercari* et des fugues en usage chez les Italiens et les Allemands, et, d'ailleurs, entraîné par son éducation musicale et ses habitudes, a fait aussi un usage, qu'on trouve aujourd'hui excessif, de tous les ornements dont il vient d'être parlé ; mais ces mêmes ornements ont été conçus en même temps que les idées auxquelles ils sont ajoutés et en font partie intégrante. L'exécution des charmantes pièces de Couperin perdrait une grande partie de son charme si l'on en ôtait ces broderies qui sont leur parure. C'est ce qu'a très-bien compris M. Farrenc, et c'est pour cela qu'il a donné avec tant de soin l'explication des divers systèmes de signes de ces ornements, dans un travail spécial qui fait partie de la première livraison du *Trésor des pianistes*.

Il y a le génie des petites choses comme celui des grandes. François Couperin eut le premier des deux. Dans chacun de ses petits cadres il sait placer des choses gracieuses, tendres, naïves, élégantes : il a pour lui *le charme*, qualité suprême pour qui n'a pas la hauteur de pensée qui émotionne et fait le sentiment de la grandeur ou de la passion. L'art est si vaste que son domaine embrasse tout. Heureux l'artiste qui peut y trouver une place en toute propriété, si petite qu'elle soit. Couperin y a la sienne et la conservera.

Les quatre thèmes variés de Hummel qui complètent le volume de la troisième livraison du *Trésor des pianistes*, ont les qualités qui distinguent les productions de cet artiste célèbre, c'est-à-dire la clarté, l'intérêt de la forme, le brillant, la variété et le mérite d'une harmonie écrite avec une grande pureté. Mieux que la plupart des pianistes-compositeurs, Hummel a l'art de tirer de son sujet des motifs de variations inattendus et piquants.

Patient dans ses recherches, habile à discuter la valeur des documents qu'il a consultés, M. Farrenc se recommande par une exactitude scrupuleuse dans les notices biographiques des compositeurs dont il publie les œuvres dans sa belle et précieuse collection : pour ma part, je lui dois beaucoup de renseignements dont j'ai fait usage dans la nouvelle édition de la *Biographie universelle des musiciens*. M. Farrenc n'imite pas la plupart des biographes qui se copient tour à tour et propagent des erreurs que le temps finit par consacrer : il va droit aux sources, lit les préfaces, les épîtres dédicatoires des auteurs eux-mêmes pour recueillir les faits authentiques, et des choses nouvelles qu'il découvre, il use avec discernement et discrétion. Ses notices des deuxième et troisième livraisons du *Trésor des pianistes* sur *Kuhnau*, *Purcell*, *Dominique Scarlatti*, *Hummel*, le *P. Martini* et *François Couperin*, se recommandent par ces qualités fondamentales, et sont d'ailleurs du style simple et clair qui convient à ce genre de travail.

FÉTIS père.

CHOPIN [1].

Il y a toute une langue dans la musique : la musique est souvent l'histoire d'une nation, écrite avec des notes ; c'est son âme harmonieuse qui se transmet en chantant ! Pour mon compte, j'ai toujours recherché avec une curiosité avide la musique primitive des nations.

Ceux qui aiment la mélodie simple et naïve des anciens temps, écoutent avec délices ces vieilles *Polonaises*, qui ne sont pas signées, mais qui portent pour épigraphe et pour titre un nom de héros. Tantôt elles ont des tendresses humbles et résignées, et tantôt des expansions de tristesse dont l'intimité ne se retrouve que dans ces races du Nord, à qui Dieu a fait le don charmant et fatal de la mélancolie... Plus tard le rhythme s'amollit, la modulation apparaît, et l'amour troublé soupire dans des chants expressifs ; plus tard encore, la mélodie se dessine ; elle s'épanouit en gerbes brillantes, comme ces bouquets de Bengale qui fleurissent la dernière minute d'un feu d'artifice.

C'était le temps où s'épanouissait aussi dans sa gloire la royale Pologne !

Chopin, venu après la défaite, à l'heure où l'on pleurait, trouva des notes plus émouvantes et des accents plus déchirants ; il y eut en lui comme deux voix qui se répondaient dans un chœur sublime : l'une disait la gloire, et l'autre la douleur de sa patrie. Parfois le motif principal, sombre et sinistre, s'interrompt pour faire place à quelque scène douce et riante, pastorale comme une idylle. C'est ainsi que le vieux Rhin allemand entr'ouvre parfois ses rives de granit pour laisser plonger le regard dans la fraîche oasis de ses vallées.

On dit que le talent est de tous les pays : je le veux bien ; mais il faut que l'on m'accorde qu'il a toujours une patrie. Aussi ai-je dit que le talent de Chopin était polonais. Ses œuvres, comme sa vie, restèrent donc fidèles aux souvenirs de sa première jeunesse, passée tout entière dans l'intimité de cette société polonaise, qui charmait l'Europe par son élégance, et l'éblouissait de son éclat. C'est là qu'il vit dans ces réunions, « qu'on eût pu dire une assemblée de fées, » comment coulent les pleurs furtifs des jeunes filles éprises, des jeunes femmes négligées ; c'est là qu'il put apprendre, comme dit Liszt, si familier lui-même avec le génie des peuples du Nord, « de quel mélange de levain et de pâte de rose, de salpêtre et de larmes angéliques est pétri l'idéal poétique de sa nation. »

On le comprend sans peine : l'homme qui a vécu auprès de ces créatures presque parfaites, s'il avait en lui cette sensibilité d'organisation qui permet de saisir les nuances subtiles et délicates qui font la femme, a dû s'imprégner aussi des sentiments qui sont la vie de la femme, et répandre dans ses œuvres « comme une vapeur amoureuse. »

Chopin a eu le rare bonheur d'être cet homme. Chopin traduit les Polonaises. Les Polonaises expliquent Chopin.

Chaque artiste vraiment digne de ce nom, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, qu'il s'en rende compte avec la netteté de l'analyse ou qu'il

---

(1) L'un des priviléges attachés à la personne et au talent de ce célèbre artiste, c'est d'inspirer des pages admirables ou charmantes à nos meilleurs écrivains. De ce nombre est M. Louis Enault, le romancier fécond, au style élégant, passionné, qui a si bien résumé en un petit volume le caractère et le génie du grand compositeur pianiste. Nos lecteurs pourront en juger par le spécimen que nous nous plaisons à mettre sous leurs yeux.

en ait seulement le sentiment confus, se forme de son art une théorie à laquelle il rapporte tous ses efforts et toutes ses tentatives.

Pour Chopin, la musique était destinée à évoquer les passions, à les rendre sensibles, à en communiquer les frémissements : il établissait comme un magnétisme invisible entre l'âme de ses auditeurs et les vibrations sonores de l'instrument. Chopin, pour nous servir d'un mot de l'ancienne école, fut un artiste *pathétique*. Cette passion ne prit pas d'abord la foule, parce qu'elle se manifesta par des formes et dans des modes encore inusités ; et, il faut bien le dire, en musique, ce qui sort de la convention traditionnelle a besoin de l'aide du temps ; il faut le temps et l'accoutumance pour saisir le sens et comprendre la portée des symboles nouveaux. Si Rossini voit sa gloire vivante, s'il contemple, du haut de son piédestal, la postérité qui passe devant lui, par combien de chefs-d'œuvre a-t-il dû vaincre la sourde ignorance de ce siècle ! La postérité fera plus pour Chopin que les contemporains, parce qu'elle l'appréciera mieux.

Maintenant déjà quelques-uns lui ont rendu cette justice de s'être voué uniquement au culte du beau, sans se laisser égarer par cette préoccupation du succès présent, qui a perdu tant de hautes intelligences. Il ne voulut pas disséminer son inspiration dans le fracas de l'orchestre : il la concentra dans la sonorité modérée du piano ; mais il transporta sur le clavier d'ivoire les divers effets des instruments qu'il n'employait pas ; il faisait du piano un orchestre restreint, mais idéalisé. Chez Chopin l'expression est toujours neuve, et la contexture harmonique, originale et savante, conserve une irréprochable distinction ; son originalité n'était pas bizarre, et il gardait sa pureté dans l'exubérance même de ses développements. On a exprimé ces idées par une image architecturale des plus vraies, en disant que chez lui « le luxe de l'ornementation ne surcharge jamais l'élégance des lignes. »

Il en est, du reste, de ses compositions musicales comme de son caractère : elles voilent la profondeur sous la grâce.

C'est le sentiment qui fait sa force, et au milieu de ses surexcitations maladives, il donne au sentiment une intensité d'expression rare.

Mais son inspiration est impérieuse, et sa grâce n'est pas apprise ; elle est exempte surtout de la *manière*, qui est à l'art ce que la prétention est à la vie. Cette inspiration a toujours des allures un peu sauvages. Aussi Chopin mesure sa mélodie sur un rhythme énergique et nerveux, qui tout d'abord vous saisit et vous frappe, mais qu'il est toujours difficile d'exprimer après lui. Il y a chez Chopin, comme chez tous les rois du caprice, je ne sais quoi d'inattendu qui vous étonne à chaque instant.

C'est qu'il se tient constamment sur cette insaisissable limite de deux mondes qui sépare le fantastique du réel ; c'est un talent fait d'ombre et de lumière, de rêve et de passion ; il part du palpable pour arriver à l'immatériel ; il idéalise ses conceptions jusqu'à rendre leurs fibres si ténues qu'elles ne paraissent plus appartenir à notre nature, mais se rapprocher du monde des féeries pour nous dévoiler les indiscrètes confidences des Péris, des Titanias, des Ariels, des reines Mabs, et de tous ces génies des airs, des eaux et des flammes, dont l'invisible poitrine palpite cependant des mêmes passions que la nôtre.

C'est dans ses valses, ses mazurkes, et surtout ses ballades, que Chopin a donné plus librement carrière à l'élément fantaisiste. Ce sont les mêmes sentiments, dont l'expression varie ; c'est la tragédie du cœur humain avec des sylphes pour acteurs. Il y a tour à tour dans ses compositions, comme dans la vraie vie, des gaietés spirituelles et narquoises, — mais, comme chez toutes les natures vraiment distinguées, cette gaieté est toujours empreinte d'atticisme et n'attaque que les touches supérieures de l'esprit ; — il y a les sanglots étouffés des douleurs poignantes ; il y a ces désespoirs inconsolables, qu'on appellerait mieux des désespérances ; il y a aussi les impatiences joyeuses des jeunes passions, qui ne savent encore de la vie que le bonheur et le désir !

Et comme, après tout, c'est toujours notre cœur et notre âme que l'on retrouve au fond de nos œuvres, Chopin avoua plus d'une fois, dans les épanchements de l'intimité, qu'il ne s'affranchissait jamais, quels que fussent d'ailleurs ses égayements passagers, d'un mélancolique attristement, qui formait « comme le sol de son cœur. » Aussi les fleurs qu'il faisait éclore avaient le charme rapide et le parfum trop fugitif de ces pâles fleurs des automnes du Nord, nées à l'ombre des sapins, et qui ne vivent qu'un jour !

Une de ses compatriotes exprimait, avec autant de justesse que d'élégance, l'impression que produisent sur les organisations vraiment artistes les sentiments de cette nature étrange, que Chopin recèle sous l'étincelante ciselure de ses compositions : « Ce sont, disait-elle, des cendres inconnues renfermées dans des urnes superbes ! »

Chopin, dans ses bons jours, fit de vrais miracles d'exécution ; il donna à son jeu toute la passion orageuse, et pourtant contenue, de son âme. Le clavier, ce clavier insensible, recevait sous ses doigts je ne sais quel frémissement ému, et, comme disait Liszt, « une *trépidation* par laquelle il faisait onduler la mélodie comme un esquif sur le sein de la vague puissante. » C'était une sorte de rhythme dérobé, entrecoupé ; une mesure souple, abrupte et languissante à la fois, vacillante comme la flamme sous un souffle.

Il eut sa prosodie : il avait déjà sa langue !

LOUIS ENAULT.

CORRESPONDANCE.

A M. le Directeur de la REVUE ET GAZETTE MUSICALE.

Paris, le 10 janvier 1863.

Monsieur,

J'aurais eu plus d'une fois l'occasion de relever quelques erreurs et omissions préjudiciables à mes intérêts, qui se sont glissées dans votre journal, mais j'ai cru devoir attendre le moment où justice entière pourrait m'être rendue.

Cependant permettez-moi de vous signaler les lignes par lesquelles votre numéro du 28 décembre dernier, attribue à un autre que moi, la création d'une nouvelle famille de trompes de chasse, tandis que c'est bien moi qui ai réellement créé une famille de ces instruments pour l'Exposition de Londres, où ces trompes ont été soumises à l'examen du jury international. Cela résulte positivement d'un article publié par *le Moniteur de l'Eleveur*, a la date du 30 août 1862. On y lit notamment ce passage assez significatif : « Ces trompes nouvelles GRADUÉES EN FA-» MILLE et dues à M. Alphonse Sax junior, réalisent un véritable progrès. » Ce même article a été reproduit par *la Presse théâtrale*, *la Revue et Gazette des théâtres*, *la France chorale*, *l'Europe artiste* et *le Sport*.

J'espère, monsieur le directeur, que vous voudrez bien accueillir ma réclamation, que je vous adresse d'ailleurs sous toutes réserves.

Agréez, etc.,

ALPHONSE SAX.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra on a représenté la semaine passée *Robert le Diable*, *le Trouvère*, *la Favorite* et *l'Etoile de Messine*. Ce charmant ballet, dont la vogue est loin d'être épuisée, était accompagné mercredi de *la Vivandière* et du *Marché des Innocents*. Les amateurs de la danse ont donc eu bonne mesure.

*** La première représentation de la reprise de *la Muette de Portici* doit avoir lieu demain lundi.

*** Il est question de monter l'*Armide* de Gluck.

*** La direction de l'Opéra-Comique vient d'adopter un nouveau système d'éclairage qui, sans supprimer le lustre ni la rampe, permet l'application des réflecteurs introduits dans les nouveaux théâtres.

*** On a lu jeudi, au théâtre de l'Opéra-Comique, l'ouvrage nouveau de M. Auber, *la Fiancée du roi de Garbe*, dont les paroles sont de MM. Scribe et de Saint-Georges. La pièce est en trois actes et six tableaux; elle aura pour interprètes Léon Achard, Sainte-Foy, Barrielle, Prilleux, Nathan, Davoust, Mlles Cico, Bélia et Balbi. *La Fiancée du roi de Garbe* passera avant l'opéra de MM. Sardou, Daclin et Vaucorbeil, *Bataille d'Amour*, dont on s'occupe en même temps que de *la Déesse et le Berger* et de *la Nuit des Dupes*, de Flotow. Dans ce dernier ouvrage Sainte-Foy remplira le rôle destiné d'abord à Couderc.

*** Pendant les vingt représentations que Mlle Patti a données au théâtre Italien, bien qu'elle ne s'y soit fait entendre que dans trois ouvrages, la salle a été constamment comble, et Leurs Majestés Impériales ont plusieurs fois honoré le spectacle de leur présence. Dimanche dernier, S. M. l'Impératrice a encore daigné applaudir la jeune artiste, qui chantait *la Sonnambula*. Jeudi, Mlle Patti a joué pour la première fois dans *Don Pasquale*.

*** La *Serva padrona*, que doivent chanter Mme Penco et Zucchini, se répète en même temps que *Stradella*. Dans le *Ballo in maschera*, qu'on reprendra incessamment, Mlle Marie Battu chantera le rôle du page, qu'elle avait créé avec tant de talent et de succès à Paris.

*** La première représentation de *Stradella* aura lieu au commencement de février, et probablement en même temps que celle de l'opéra-comique de M. A. Flotow, *la Nuit des dupes*.

*** Le théâtre Italien représentera pendant la saison prochaine un opéra de Vincent Wallace, dont le rôle principal sera chanté probablement par Adelina Patti.

*** Au théâtre Lyrique, on vient de mettre en répétition un opéra dont les paroles sont imitées de la pièce de Shakspeare : *Peines d'amour perdues*, et auxquelles la musique de *Cosi fan tutte* a été adaptée. Mme Cabel, Faure-Lefebvre et Girard, Battaille, Cabel et Wartel interpréteront cette œuvre.

*** M. Carvalho a engagé un ténor léger, M. Trillet, qui a chanté avec succès à Lyon.

*** Aux Bouffes-Parisiens on annonce les dernières représentations d'*Orphée aux enfers*, qui seront suivies de la première représentation de *Bavard et bavarde*, de Nuitter et Offenbach, avec Mme Ugalde dans le principal rôle; de *Job et son chien*, un acte dont la musique est d'Emile Jonas, et de *Madame Pygmalion*, opérette de F. Barbier.

*** Les recettes des théâtres, concerts et autres établissements soumis à la perception des droits des indigents, ont été pendant le mois passé de 1,743,075 francs. Pendant l'année 1862 ces recettes ont atteint le chiffre de 17,400,651 francs, et ont dépassé d'environ 800,000 francs celles de l'année précédente.

*** Par suite d'un arrangement intervenu entre la direction du théâtre du Liceo de Barcelone et Mme Czillag, cette dernière, qui était à la veille de résilier son engagement, est revenue sur sa décision et chantera le rôle de Fidès dans le *Prophète*, dont la représentation dans cette ville s'annonce sous de meilleurs auspices. Nous recevons à ce sujet une lettre de M. Verger, directeur du théâtre du Liceo; dans l'impossibilité de la publier *in extenso*, nous nous bornons à donner acte à cet impresario des efforts qu'il a faits pour mettre fin au dissentiment qui s'était élevé entre son administration et Mme Czillag.

*** Mme Pleyel est à Paris. La grande artiste vient de se faire entendre à Valenciennes avec un éclatant succès.

*** M. Dumont, le célèbre professeur de flûte du Conservatoire de Bruxelles, se trouve depuis quelques jours à Paris et va donner un concert, pour lequel Mme Pleyel lui a promis son précieux concours.

*** Mlle Cordier, la jeune cantatrice française, est toujours en Amérique, où elle obtient les plus brillants succès. C'est elle qui a, non pas repris, mais créé à New-York le rôle de Dinorah, qu'elle a joué depuis à Philadelphie. La foule ne cesse de se porter aux représentations du chef-d'œuvre. Mlle Cordier n'a pas moins réussi dans le rôle d'Elvire, des *Puritains*, et doit bientôt paraître dans *Martha*.

*** Au dernier concert du Cirque-Napoléon, on a entendu un fragment d'une symphonie inédite de M. Bizet, qui a obtenu le prix de Rome décerné par l'Institut en 1857. C'est un *scherzo* qui a paru charmant, et qui a enlevé tous les suffrages de l'auditoire. Nous ne pouvons qu'encourager cet heureux essai, dont les jeunes compositeurs profiteront sans doute.

*** La première soirée musicale donnée par Mme Escudier-Kastner, H. Vieuxtemps et A. Batta, reste fixée à mardi prochain. Mlle Battu, du théâtre Italien, MM. Colblain, Bessems, Accursi, Adam, Borelli et Muller concourront à l'exécution du programme.

*** Alfred Jaell continue de donner de brillants concerts avec Laub, à Vienne et à Prague. Partout des bravos, des rappels. Au deuxième concert à Prague, il n'y avait pas de place pour tout le monde. De Vienne, Alfred Jaell doit se rendre à Trieste, sa ville natale, et y passera quelques semaines.

*** Rien n'est changé au programme du concert de la Société nationale des Beaux-Arts, qui aura lieu aujourd'hui. Après des fragments d'une *symphonie* de C. Saint-Saëns, une *marche funèbre* de Debillemont et un *scherzo* de G. Bizet, on entendra l'*ouverture en forme de marche* de Meyerbeer. *Le Désert* de F. David formera la seconde partie du concert.

*** Aujourd'hui, première séance de MM. Alard et Franchomme, dans la salle Pleyel. On entendra un quatuor d'Haydn, sonate de Beethoven en *ré* majeur pour piano et violon; trio pour violon, alto et basse, de Beethoven, et un quatuor en *sol* mineur de Mozart.

*** Voici le programme du concert populaire de musique classique qui aura lieu aujourd'hui dimanche au Cirque Napoléon : 1° symphonie en *mi* bémol (n° 50), d'Haydn (le solo de violon sera joué par M. Lancien); 2° fragment de la symphonie-cantate de Mendelssohn; 3° ouverture de *Fidelio* en *mi* majeur, de Beethoven; 4° Gavotte (1720), de Sébastien Bach; 5° symphonie en *la* de Beethoven.

*** Parmi les artistes étrangers qui ont l'intention de se faire entendre cet hiver à Paris, on cite Mme Clara Schumann.

*** Hans de Bulow, le pianiste-compositeur, dont Paris se souvient, a été décoré par le grand-duc de Bade de l'ordre du Lion de Zaehringen.

*** Nous ne saurions trop recommander les vingt-quatre vocalises pour soprano, que vient de publier Mme Marchesi, l'excellente cantatrice et *professora*. C'est un recueil d'études bien faites et d'une incontestable utilité pour le perfectionnement du mécanisme de la voix.

*** Un harpiste d'un très-grand talent, M. Aptommas, qui a été souvent applaudi dans les concerts qu'il a donnés pendant la dernière saison à Londres, est à Paris, et se fera prochainement entendre dans la salle Erard.

*** Sous la présidence de S. Exc. le ministre de l'instruction publique aura lieu dimanche prochain, au Cirque de l'Impératrice, la distribution des prix des Associations polytechnique et philotechnique. Divers chœurs, entr'autres la prière de *la Muette* d'Auber, seront chantés pendant cette séance.

*** On annonce que le projet de la nouvelle loi sur la propriété littéraire et artistique sera présenté au commencement de cette session au Corps législatif.

*** On nous écrit de Naples que la célèbre cantatrice Mlle Tietjens, récemment arrivée dans cette ville, vient d'obtenir un très-grand succès à son début au théâtre Saint-Charles.

*** A la suite du concours ouvert par elle, la Société philharmonique de Vienne a reçu trente-trois symphonies, parmi lesquelles les membres du jury ont particulièrement distingué celles qui étaient enregistrées sous les numéros 31 et 17. Les compositions seront exécutées par l'orchestre de la Société, et après l'exécution, les noms des auteurs seront proclamés.

*** Les ouvriers de la maison Pleyel, Wolff et Cᵉ, voulant offrir à leurs camarades de la Seine-Inférieure une preuve de leur profonde sympathie, ont eu l'idée de donner une soirée musicale dont le produit sera affecté à l'œuvre de bienfaisance qui s'est spontanément organisée dans toute la France. La Société chorale, composée des ouvriers de cette maison, qui l'année dernière, à Dieppe, a remporté une médaille d'or, fera entendre dans cette soirée les meilleurs chœurs de son répertoire; le concert sera suivi du tirage de trois lots offerts par MM. Pleyel, Wolff et Comp. Le premier numéro sortant gagnera les *Œuvres de Chopin* pour piano seul; le deuxième numéro, les *Sonates* pour piano seul (deux volumes) de Beethoven; le troisième numéro, un *piano droit* de la fabrique de MM. Pleyel, Wolff et Cᵉ. Ouvriers et patrons s'unissant dans une même pensée, MM. Pleyel, Wolff et Cᵉ ont voulu faire tous les frais de cette soirée dont le produit intégral pourra ainsi être versé dans la caisse de l'œuvre. Le concert aura lieu dans les salons de MM. Pleyel, Wolff et Cᵉ, rue Rochechouart, 22, le 2 février 1863, à huit heures du soir. Le prix du billet est de 6 francs; chaque billet porte un numéro qui offre au porteur la chance de gagner l'un des lots énoncés plus haut. On trouve dès aujourd'hui des billets chez MM. Pleyel, Wolff et Cᵉ, rue Rochechouart, 22, à leur succursale, 95, rue Richelieu, et chez les principaux éditeurs de musique de Paris.

*** Dans la cinquième matinée de la Société du quatuor (*Società del quartetto*), à Florence, le second quintette en *ré*, composé par M. Fétis, a été exécuté avec un succès des plus brillants et redemandé. C'était M. le professeur Bruni qui tenait le premier violon. — Nous croyons devoir rappeler à nos lecteurs le troisième concours d'essai ouvert par la Société.

*** Les frères Garnier viennent de mettre en vente *la seconde année des Petites chroniques de la science*, par S. Henry Berthoud. Cet ouvrage, exclusivement écrit pour les gens du monde, est une histoire d'une remarquable clarté et fort attrayante de tous les événements scientifiques et de toutes les découvertes de quelque importance qui ont eu lieu de 1862 à 1863. A chaque page, des anecdotes piquantes, racontées avec l'*humour* qui caractérise l'auteur des fantaisies scientifiques, font du livre que nous signalons une série de lectures instructives, et, ce qui vaut presque autant, on ne peut plus amusantes.

*** *Le Bal*, la valse arrangée par Desgranges, sur *la Gioja insolita* de

Strakosch, dont le succès augmente constamment, et la polka des *Horloges de la Forêt noire*, de Strauss, viennent de paraître, arrangées pour le piano à quatre mains.

*** Deux artistes d'un talent très-précoce sur le violon et le piano, vont donner des concerts cet hiver. Ce sont les frères Auguste et Emile Sauret, l'un âgé de huit ans, et l'autre de neuf. Ces jeunes virtuoses se sont récemment fait entendre à Amiens et ont excité l'admiration.

*** Les nouveaux morceaux faciles pour le violon, avec accompagnement de piano : *Souvenir des Alpes*, et le divertissement sur *le Domino noir* d'Ad. Herman, n'obtiennent pas moins de succès que son caprice, nouveau mouvement perpétuel sur la prière du *Comte Ory*.

*** M. Borel d'Hauterive, secrétaire de l'Ecole impériale des Chartes, vient de faire paraître, à la librairie Dentu, le vingtième volume de son *Annuaire de la noblesse de France et des maisons souveraines de l'Europe*. Ce livre, si utile par ses renseignements héraldiques et généalogiques, par sa nomenclature des principaux mariages, décès et naissances de l'année, a consacré un nouveau chapitre à une question dont l'intérêt ressort de la promulgation de la loi de 1858 sur les noms et les titres; nous voulons parler de la jurisprudence du conseil du sceau et des cours et tribunaux en cette matière. On trouve aussi dans le volume de cette année une revue bibliographique qui sera continuée par la suite. Comme on le voit, rien n'est négligé par l'auteur pour justifier les sympathies qui, depuis vingt ans, n'ont jamais fait défaut à son œuvre dans les salons du grand monde.

*** Servais vient d'être décoré de l'ordre de Dannebrock par le roi de Danemark.

*** Une transcription très-réussie, pour orgue et piano, d'une des plus belles *romances sans paroles* de Thalberg, par M. Frélon, ainsi qu'un arrangement habilement fait pour les mêmes instruments, par A. Durand, de l'ouverture de la *Sirène*, viennent de paraître.

*** M. O. Bach, frère de l'ambassadeur d'Autriche à Rome, vient de présenter à l'administration du théâtre de la cour un opéra intitulé : *Sardanapale*.

*** Mme Corinne de Luigi est de retour à Paris après sa brillante tournée en Angleterre et en France ; elle se propose de donner bientôt un concert.

*** A Moscou vient de mourir le compositeur et ancien inspecteur du théâtre impérial de cette ville, Wertowsky.

*** Joaquim Casimiro, maître de chapelle du patriarcat et compositeur de musique religieuse, est mort à Lisbonne.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Strasbourg.* — La reprise du *Prophète* attire beaucoup de monde au théâtre, où le chef-d'œuvre de Meyerbeer est exécuté d'une manière très-satisfaisante. *Giralda*, *le Toreador* et *Haydée* ont été également représentés avec beaucoup de succès.

*** *Amiens*, 11 janvier. — Mlle Marie Battu, MM. Alard et Berthelier prenaient part au concert que la Société philharmonique a donné le 7 de ce mois, et dans lequel l'orchestre a exécuté la *Schiller-Marsch* de Meyerbeer, ainsi que l'ouverture du même compositeur pour l'exposition de Londres, deux compositions de haute valeur et fort applaudies. Un jeune artiste, M. Dunkler, a fort bien joué deux fantaisies sur le violoncelle. La fantaisie d'Alard sur *Robert le Diable* a produit le plus grand effet.

*** *Le Havre.* — Le concert de Vieuxtemps a réussi au-delà de toute attente. La recette, fait inouï en cette ville, s'est élevée à 2,400 francs. Le succès du célèbre artiste a été colossal; son concerto en *la* mineur, le même qu'il a exécuté à la salle Herz et aux *concerts populaires*, a été couvert d'applaudissements, ainsi que sa fantaisie sur *Lucie* et un *Carnaval*. A la suite du concert, l'orchestre du théâtre lui a donné une sérénade.

*** *Arras*, 13 janvier. — M. Crosti et Mlle de la Pommeraye se sont fait entendre au premier concert d'abonnement de la Société philharmonique. M. Richard Hammer était chargé de la partie instrumentale. L'orchestre a fort bien exécuté l'ouverture du *Roman d'Elvire*, d'Ambroise Thomas.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Berlin.* — A la troisième représentation du *Faust* de Gounod, Mme Harriers-Wippern a chanté le rôle de Marguerite, qui avait été interprété dans les deux premières par Mlle Lucca. Mme Harriers-Wippern a lutté sans trop de désavantage contre les impressions qu'avait laissées Mlle Lucca dans ce rôle, et a eu plusieurs fois les honneurs du rappel. Le but de l'administration, en confiant la partie principale de l'opéra de Gounod à la fois aux deux prime donne du théâtre, a été de parer d'avance aux inconvénients qu'entraînerait l'indisposition de l'une ou de l'autre. — On attend le célèbre quatuor des frères Muller pour le 15; ils se feront entendre dans la salle Sainte-Cécile, et se rendront ensuite à Saint-Pétersbourg.

*** *Manheim*, 14 janvier. — *Le Roi Enzio*, grand opéra d'Abert, ce jeune compositeur d'un si rare talent, qui avait été représenté l'année dernière à Stuttgard avec un grand succès, a été joué ici dimanche dernier, et l'effet n'en a pas été moindre. Non-seulement tous les morceaux ont été applaudis avec enthousiasme, mais à la fin de chaque acte on a rappelé les artistes principaux, ainsi que l'auteur. M. Schlosser, chargé du rôle principal, est un ténor doué d'une voix fort belle, mais qui, malheureusement, n'a pas beaucoup d'art. Mme Michaelis Nimbs est une artiste de talent, favorite du public. Nous apprenons que le *Roi Enzio* sera représenté à Carlsruhe dans le courant du mois.

*** *Weimar.* — Mme Wagner-Jachmann, qui s'est fait entendre récemment dans un concert à côté du célèbre violoncelliste Sivori, doit jouer, sur le désir du grand-duc, le rôle d'Iphigénie dans la tragédie de Gœthe.

*** *Oporto.* — La *Muta di Portici* a été représentée avec un éclatant succès. Bignardi (Masaniello) et Mme Castelli s'y sont distingués; le célèbre duo *Amore* a été bissé.

*** *Constantinople.* — Un opéra nouveau, *Ladislao*, dont la partition a pour auteur un jeune maestro, nommé Pisani, vient d'obtenir un succès brillant au théâtre de Naum. L'exécution en est assez bonne, mais Beresa, le ténor, chargé du principal rôle, est tombé malade après la première représentation.

*** *La Havane*, 6 décembre. — Mme Charton-Demeur a reçu l'accueil le plus favorable dans *le Trovatore*, *la Sonnambula* et *la Traviata*; avec le ténor Mazzolini, elle a surtout produit beaucoup d'effet dans le dernier de ces trois ouvrages.

Le Directeur : S. DUFOUR.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

—

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

—

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sces DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

—

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais - Saint - Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

—

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

—

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

—

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

SOUFLETO facteur de pianos. — *Médaille d'or, Exposition* 1849; *Médaille de* 1re *classe Exposition universelle* 1855. Spécialité de pianos pour l'exportation. — Cette maison a obtenu, depuis 1834, à toutes les Expositions, des récompenses méritées par l'excellence de ses pianos droits, cordes obliques, dont la réputation est justement établie. Elle vient de mettre en vente un nouveau modèle de piano droit, cordes obliques, grand format, extra, qui ne laisse rien à désirer sous le double rapport de la quantité et de la qualité du son. — **Magasin, rue Montmartre, 161.**

En vente chez MARCEL COLOMBIER, éditeur, 85, rue de Richelieu, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS MUSICALES

MORCEAUX DE PIANO. Prix marqué.

Bernard (Paul). Barcarolle . . . . . 6 »
Lambert (Lucien). *God save the queen*, air national anglais. . 6 »
Neustedt (Ch.). Première rêverie . . . . . 5 »
— Deuxième nocturne . . . . . 5 »
Talexy (A.). Les Feuilles de la marguerite, six morceaux-oracle:
1. Il m'aime! 3. Beaucoup! 5. A la folie!
2. Un peu! 4. Tendrement! 6. Pas du tout!
Chaque numéro séparé . . . . . 4 »
L'ouvrage complet, broché . . . . . 15 »
— Fouets et Grelots, grand galop brillant 7 50
— Id. à quatre mains . . . . . 9 »
Wachs (F.). La Première amitié, romance sans paroles . . . . 5 »

CHANT. Prix marqué.

Beethoven. Marguerite (poésie de Mme Valmore), chanson florale (2 t.) 2 50
Field (John). L'Oiseau, id. conversation . . . . 3 »
— Le Rêve à deux, id. romance 2 50
Moreaux (Ch.). L'Amour et l'Amitié (fabliau de Millevoye), deux tons 2 50

DANSES.

Bonllard (V.). Fifres et clairons, polkas . . . . . 3 »
— Turf-Polka . . . . . 5 »
Talexy (A.). Bella Maria, polka . . . . . 5 »
Le Corbeiller (Ch.). La Première Gerbe, valse . . . . . 5 »
Juliano (A.-P.). La Fête au hameau (très-facile), quadrille . . 4 50
Wachs (F.). Le Tourbillon, quadrille 4 50
Mathieu (fils.). Déesse, polka-mazurka . . . . . 5 »

ALPHONSE SAX (JUNIOR)

Facteur et Ingénieur en instruments de Musique

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS

EN TOUS GENRES, EN TOUTES FORMES ET DANS TOUS LES TONS

HARMONIE et FANFARE. — Rue d'Abbeville, 5 bis, Paris, près de la place Lafayette. — Belle Salle de 300 personnes pour Concerts et Répétitions. 16 Brevets d'Invention ou de perfectionnement. — Commission. — Exportation.

Breveté de S. M. l'Empereur des Français. — Grand brevet de S. M. la reine d'Angleterre. — Breveté de S. M. le roi des Belges. — 2me prix en 1838. — 1er prix en 1841. — Prix d'honneur, médaille d'or, en 1843. — Médaille d'argent à l'Exposition de Paris, 1844. — **DÉLÉGUÉ** par le gouvernement belge pour visiter l'Exposition universelle de Londres, en 1851. — Exposition universelle de Paris, 1855, les plus belles pages du Rapport officiel, 27me Classe, pages 1335-1336. — Exposition universelle de Londres, 1862, *PRIZE MEDAL*, avec cette mention : POUR **EXCELLENCE DE TOUTE ESPÈCE** D'INSTRUMENTS DE CUIVRE. — Membre de l'INSTITUT POLYTECHNIQUE de Paris, membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LE PROGRÈS DES SCIENCES SOCIALES. — *MÉDAILLE D'OR* et Membre du CORPS SCIENTIFIQUE DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison Henri HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. Henri HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

1re médaille d'or
Exposition nationale française de 1849.

DÉCORATION DE LA LÉGION D'HONNEUR
Exposition de 1849.

1re médaille d'argent
Exposition nationale française de 1844.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS
FONDÉE A PARIS EN 1843 PAR

ADOLPHE SAX

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur.

RUE SAINT-GEORGES, 50

1re médaille
Exposition nationale belge de 1841.

DÉCORATION DE LA COURONNE DE CHÊNE
de Hollande (1845).

Grande médaille d'or
du Mérite de Prusse (1846).

Seule grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris (1855). — Seule grande médaille (*Council Medal*) à l'Exposition universelle de Londres (1851).

Organisateur et fournisseur de la musique des Guides et des autres musiques des régiments de la Garde impériale.

INVENTEUR DES FAMILLES DES

SAXO-TROMBAS. SAXHORNS. SAX-TUBAS. SAXOPHONES. CLAIRONS-SAX. TROMBONES-SAX. CORNETS-SAX (compensateurs). CLARINETTES BASSES-SAX. CLARINETTES CONTRE-BASSES-SAX. BASSON-SAX (en cuivre et en bois).

Forme et dispositions nouvelles de Trombones à 3, 4 et 5 cylindres; invention brevetée en **1859**.
Tous les instruments à pistons avec addition d'une ou plusieurs clefs; invention brevetée en **1859**.
Système d'instruments à pistons ascendants; inv. brev. en **1852**.

Cors, Cornets, Trompettes, Trombones simples, les mêmes à pistons ou cylindres, les mêmes forme Saxo-Tromba.
Clairons, Trompettes d'ordonnance, Flûtes, Clarinettes, Bassons, Caisses roulantes, Grosses Caisses, Tambours, Timbales, Cymbales, etc., etc.

Chez F. BONOLDI, éditeur, 13, rue Taitbout.

SIX MÉLODIES

Avec accompagnement de piano, composées par **F. BONOLDI.**

Voi siete la più bella ragazzina 4 50
Al Lido . . . . . 3 »
L'Indifferenza 4 50
Deh! non chiedermi perchè 4 50
La Danza 4 50
Nenna . . . . . 5 »

Les six en album broché, prix net : 8 francs.

UN CANTO ANCORA

CHANT AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO ET VIOLONCELLE OBLIGÉ.

L'Ami François, romance bar., paroles d'Alphonse Baralle 2 50
L'Aumône aux petits oiseaux, paroles de Fr. Tourte 2 50

Musique de **F. BONOLDI.**

Tessarin. *La Mammola*, duettino de salon pour mezzo-soprano et baryton . . . . . 5 »

PIANO SEUL

B. Frantz. Souvenir de bonheur, notturnino facile 4 50
— *La Japonaise*, polka . . . . . 5 »
— *Warszawa* (Varsovie), polka-mazurka . . . . . 5 »

PIANO A QUATRE MAINS

B. Frantz. Quatuor de *I Puritani*, très-facile et doigté, formant la quatrième livraison de l'*Aurore du Pianiste* . . . . . 5 »

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. No 4. 25 Janvier 1863.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra : *la Muette de Portici*, opéra en cinq actes, paroles de MM. Scribe et Germain Delavigne, musique de M. Auber. — Théâtre impérial Italien : la *Serva padrona*, de Pergolèse, par **Paul Smith**. — Auditions musicales, par **Adolphe Botte**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

LA MUETTE DE PORTICI,

Opéra en cinq actes, paroles de MM. Scribe *et* Germain Delavigne, *musique de* M. Auber.

(Reprise le lundi 19 janvier 1863.)

La Muette de Portici est née le 29 février 1828 : dans un mois et quelques jours, elle aura donc atteint sa trente-cinquième année. Ce serait beaucoup pour une demoiselle, de Portici ou d'ailleurs, mais c'est peu pour un opéra qui, avec un fort beau passé, a encore devant lui un magnifique avenir. De toutes les révolutions auxquelles se rattache cet heureux ouvrage, la moins sérieuse et la plus passagère assurément, c'est celle qui a fourni le sujet de la pièce. Qu'est-il resté des neuf jours de ce règne d'un pêcheur que la justice et la raison abandonnèrent si vite, et qui ne sut triompher que pour mourir ? La conception lyrique des auteurs de *la Muette* fut bien plus profondément révolutionnaire : par son libretto, par sa musique, par ses costumes et sa mise en scène elle exerça une influence qui ne sera pas moins durable qu'elle fut vive et soudaine. La Bruyère écrivait : « Il y a des endroits dans l'opéra qui laissent en désirer » d'autres. Il échappe quelquefois de souhaiter la fin de tout le spec- » tacle : c'est faute de théâtre, d'action et de *choses qui intéressent.* » Quel auteur plus capable que Scribe de trouver ces choses si nécessaires et de remettre l'opéra sur un pied tout nouveau ? Avant lui, le libretto n'était que le bâtard de la tragédie classique : M. Jouy l'avait compris ainsi dans *la Vestale*; et dans *Fernand Cortez*, où il s'était un peu écarté de son idéal, il n'a jamais pu parvenir à mettre d'aplomb ses trois actes, qui changeaient de place à volonté. M. Jouy est pourtant notre meilleur librettiste depuis Quinault et Gentil Bernard ; mais une révolution était indispensable dans ce genre, et c'est à Scribe que nous la devons. On le blâme d'avoir, non pas créé, mais rétabli la coupe ancienne des opéras en cinq actes, au lieu de celle en trois actes, qui avait fini par prévaloir; mais on peut faire des opéras en cinq actes qui ne soient pas trop longs. Voyez *la Muette!*

Le libretto était descendu de ses échasses ; il avait quitté les hauteurs de l'Olympe et des palais pour nous montrer de simples pêcheurs, des gens du peuple, mêlés aux princes et aux grands. La musique avait trop d'esprit pour ne pas suivre son exemple, et ne pas mettre autant de variété dans ses accents que le libretto dans ses allures. Gluck, disait-on jadis, avait retrouvé la douleur antique; ce que M. Auber a cherché surtout, on peut l'affirmer, c'est le plaisir moderne. Était-il possible de réussir mieux ? Sa partition de *la Muette* est un chef-d'œuvre accompli de mélodie claire, franche et facile, lumineuse comme le soleil. On la chantait en sortant du théâtre, il y a trente-cinq ans, comme il y a quelques jours. On la sait par cœur en France; on l'admire et on l'aime à l'étranger. C'est une musique réunissant toutes les propriétés, toutes les qualités de la langue française et, comme elle, prédestinée à devenir universelle.

Pour compléter l'œuvre poétique et musicale, il ne fallait plus qu'une révolution dans la mise en scène, dans les costumes, et, précisément, parmi les artistes chargés de présider à ces détails, il s'en rencontra un qui fit ses débuts de la façon la plus brillante en habillant Fenella, Masaniello, ses frères et amis, les lazzaroni de Portici et de Naples, avec une exactitude et une vérité qui commencèrent par faire scandale. Cet artiste, c'était M. Duponchel, qui depuis s'est signalé par bien d'autres travaux de réforme pittoresque. Aujourd'hui, nous trouvons cela tout simple; mais alors quel étonnement, quel effroi même, en voyant que toutes les vestes n'étaient pas de la même couleur, ni taillées sur le même patron ! Chacun avait son costume, comme, dans le mouvement des masses, chacun avait sa démarche, son geste. Plus d'uniformes pour toutes les tailles, plus de choristes rangés en deux plates-bandes, et manœuvrant comme par ressorts !

Si nous voulions ne rien omettre des éléments du merveilleux succès que *la Muette de Portici* obtint dès sa naissance, nous devrions aussi nommer les artistes qui en remplirent alors les principaux rôles, Adolphe Nourrit, Mme Damoreau, Dabadie, Alexis Dupont, Prévost, Mlle Noblet, la première Fenella, par ordre de date, et peut-être de talent, quoique bien des illustrations, notamment Fanny Ellsler, aient passé par ce rôle. Mlle Noblet ! qui croirait aujourd'hui qu'à elle revient l'honneur d'avoir inspiré un opéra dont l'héroïne serait privée de la parole ? non pas qu'il soit nécessaire d'ajouter encore un nom à une liste de collaborateurs déjà fort étendue. Mais en ce temps, l'opéra n'avait plus de cantatrice dramatique : avec Mme Branchu, la passion, l'énergie avaient quitté la scène, et Mme Damoreau ne savait que chanter. Elle ne pouvait seule porter le poids d'une grande œuvre ; *le Siége de Corinthe* et *Moïse* ne l'avaient que trop prouvé. Tout au contraire, dans le ballet-pantomime,

Mlle Noblet s'était fait une haute renommée d'actrice, éloquente malgré son silence obligé. Nos auteurs rêvaient donc un ouvrage musical, dont pourtant elle jouerait le premier rôle, un ouvrage dont le modèle existait dans *les Deux mots ou une Nuit dans la forêt*, que Mlle Bigottini venait de tirer des ténèbres; ils cherchèrent quelque temps et finirent par trouver, avec l'aide de Walter-Scott, qui lui-même s'était aidé de Goëthe, ce personnage charmant, dont ils avaient besoin, cette Fenella, sœur cadette de Mignon, qu'ils imaginèrent de jeter à travers la révolution de Naples. Si Mlle Falcon eût été connue à cette époque, il est probable que Fenella n'eût jamais vu le jour, ou que du moins personne n'eût songé à lui interdire la parole.

Depuis trente-cinq ans, *la Muette de Portici* s'est rarement absentée du répertoire; à combien de rentrées, de débuts, n'a-t-elle pas servi? Dès qu'on l'avait laissée en repos quelque temps, on se hâtait de la rappeler au théâtre. Une nouvelle reprise en était annoncée, promise, attendue, et l'on sait par quels motifs différents elle avait été retardée, lorsque M. Emile Perrin prit en main la direction de l'Opéra, *la Muette* fut aussitôt adoptée par lui et traitée comme sa propre fille. Il voulut que son avénement fut marqué par quelque chose de significatif, d'éclatant, et il consacra tous ses soins à une reprise, qu'il regardait à bon droit comme n'ayant pas moins d'importance qu'une première représentation. En un mois environ, la mise en scène subit une révision totale. On improvisa trois décors, on refit de nombreux costumes. Le rôle de Masaniello fut étudié par un chanteur qui n'en savait pas une note, et qui ne l'abordait pas sans un certain effroi. Bref, le chef-d'œuvre nous a été rendu avec une splendeur, une fraîcheur, une jeunesse, qui lui présagent un de ces *renouveaux* de vogue populaire, que nous avons vus se reproduire si souvent.

On n'a presque rien changé à la partition; seulement, au premier acte, on a coupé l'allégro de l'air avec chœur, chanté par Alphonse, et, au quatrième, celui de l'air de Masaniello : *Adoucis la rigueur de tes arrêts terribles*; mais, en revanche, on a rétabli, pour la complète intelligence du drame, le dialogue entre Alphonse et son confident Lorenzo, placé au début de la pièce, et, au commencement du troisième acte, le duo de la réconciliation entre Alphonse et Elvire.

Nous le disions tout à l'heure, Gueymard ne connaissait le rôle de *Masaniello* que pour en avoir entendu quelques fragments; jamais il ne l'avait essayé lui-même. Deux artistes se sont distingués surtout dans ce personnage historique, auquel chacun d'eux imprimait une physionomie toute différente : Adolphe Nourrit, le Masaniello sculptural, l'*Antinoüs* de la fraternité et de la révolte, et Duprez, le Napolitain pur sang, le pêcheur réaliste et sans emphase. Un troisième artiste mérite encore d'être nommé, c'est Poultier, qui chantait l'air du *Sommeil* avec une perfection dont nul autre n'a surpassé le prestige. Gueymard, on le pense bien, ne soutiendrait le parallèle ni d'Adolphe Nourrit ni de Duprez, mais, ne les ayant vus ni l'un ni l'autre, il a l'avantage d'être lui-même. Il possède les qualités essentielles que le rôle demande; il en a le physique, il en a la voix dans tous les morceaux d'intention vigoureuse et accentuée. On doit aussi lui savoir gré de la manière dont il a su se maîtriser et s'adoucir dans cet air du *Sommeil*, le plus antipathique à sa nature, et dans ce touchant adieu qu'il adresse à sa pauvre chaumière, au milieu des acclamations et des fanfares du triomphe. Du reste, il a eu de fort beaux effets dans tout le second acte, dans le troisième et le quatrième. Ce rôle, dont il avait peur et qu'il a presque emporté d'assaut, comptera bientôt parmi les meilleurs de son emploi : nous disons bientôt, parce qu'à chaque représentation il y fait des progrès sensibles.

Mme Vandenheuvel-Duprez était l'Elvire désignée pour succéder à Mmes Damoreau et Dorus : elle a dignement recueilli ce brillant héritage, et la critique ne saurait lui reprocher qu'un peu d'exagération dans le luxe des vocalises. Il faut la louer d'avoir animé l'air du quatrième acte : *Arbitre d'une vie*, au point de communiquer son émotion à l'auditoire, qui l'en a remerciée par d'unanimes bravos. Dulaurens, chargé du rôle d'Alphonse, l'a rempli avec conscience, trop de conscience peut être, car en certains moments il a donné plus de voix qu'il n'en faut à un époux et à un prince placé dans une situation doublement fâcheuse. Cazeaux est un bon et solide Pietro; Borchardt et Bonnesseur méritent le même éloge dans les rôles accessoires de Borella et de Selva. Nommons également Kœnig, Noir, et Mlle Saint-Aguet, qui ne dit qu'un mot, pour ne faire ni jaloux ni jalouse.

Il ne nous reste plus à citer que Mlle Marie Vernon, la jeune et jolie danseuse, chargée du rôle de Fenella. Ce n'était pas pour elle une petite entreprise que de s'y aventurer, et ce n'a pas été non plus un petit succès que d'y être si bien accueillie, si chaleureusement applaudie, après tant d'autres, qui avaient plus d'expérience et de renom. La nouvelle muette n'a que dix-sept ans : mais le zèle et l'ardeur ne se mesurent pas à un chiffre. Chez Mlle Marie Vernon, l'amour de l'art a devancé le temps, et parfois ce même amour l'entraîne au-delà des limites que l'art prescrit. Parfois sa pantomime est trop active, trop loquace : avec moins d'efforts pour se faire comprendre, elle se fera comprendre beaucoup mieux. Jadis, au dénoûment, la pauvre Fenella courait se jeter dans le Vésuve, en apprenant que son frère avait péri, mais on a réfléchi que le volcan était bien loin du lieu de la scène, et, comme les études géographiques se sont perfectionnées, on a craint les observations de quelque spectateur éclairé : on a donc résolu que Fenella se contenterait de mourir sur la scène en présence de tous, sans préjudice de l'éruption du Vésuve, qui ne vomirait plus de feux et de flammes que pour son agrément. Du reste, cette éruption nous a paru très-belle, mais nous avons eu peine à nous expliquer le rayonnement de lumière électrique, qui apparaît tout à coup à la droite du spectateur, comme pour faire concurrence aux lueurs flamboyantes du volcan.

La Muette de Portici n'est pas seulement une œuvre musicale, c'est une production chorégraphique de l'espèce la plus distinguée. La danse y occupe une large place; elle s'y mêle à l'action; elle la commente et la paraphrase avec une élégance et une séduction irrésistibles, comme, par exemple, dans ce triomphe du quatrième acte, où les groupes de danse enveloppent les compagnies de soldats. Que serait-ce que la scène du marché, sans cette tarentelle fameuse, que mène Coralli, vrai lazzarone, qui, dans son ardeur la plus fougueuse, respecte toujours le goût français, en digne élève d'une célèbre école? Dans cette même scène, il y a eu le début d'une danseuse, pour laquelle M. Lucien Petipa n'a pas dédaigné d'écrire un pas nouveau, ni M. Auber d'en arranger la musique. La danseuse se nomme Mlle Laure Fonta : elle nous a paru fort jolie, et tout le monde lui a trouvé infiniment de talent; on l'a donc applaudie, rappelée et comblée de tous les honneurs d'usage en pareille occurrence.

L'orchestre, les chœurs ont vaillamment fait leur devoir. L'admirable finale du troisième acte n'avait jamais été mieux rendu, et l'impression générale a été des plus vives. L'enthousiasme a recommencé avec l'acte suivant, et il éclatait de toutes parts à la fin du cinquième. On a redemandé les artistes, qui ont reparu; on a redemandé M. Auber, et certainement il n'y avait là qu'un mouvement spontané de simple justice. Mais M. Auber a ses idées et n'aime pas à changer ses habitudes. Ceux qui l'appelaient à grands cris et avec une foi sincère ignoraient que l'illustre compositeur n'a jamais manqué d'être absent du théâtre au moment où le rappel menace de poindre, et qu'on ne l'y voit revenir que quand tout péril a cessé.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

La SERVA PADRONA, de Pergolèse.

La *Serva padrona* est, toujours ce que vous savez, un monument, une date, et, si vous voulez même, un chef-d'œuvre accompli pour le siècle qui l'a vu naître; mais il faut l'avouer, pour notre temps c'est quelque chose de plus curieux que de ravissant. C'est une ébauche, d'où sont sortis des milliers de copies, qui ne la valaient pas; mais ce n'est qu'une ébauche. En écoutant ces naïves cantilènes, auxquelles on voudrait souvent une autre forme, un autre développement, on se rappelle l'innombrable famille d'inspirations, de partitions entières, dont la *Serva padrona* est la mère antique et vénérable.

Nous ne savons trop pourquoi le théâtre Italien a exhumé l'œuvre de Pergolèse, mais ce que nous affirmons, sans crainte d'être démenti, c'est que Mme Penco est excellentissime dans le rôle de Zerbina : nous ne nous doutions pas qu'elle jouât si finement, si gaiement la comédie, ni que sa belle et riche voix pût s'accommoder si aisément d'un idiome musical qu'elle n'a pas l'habitude de parler. Zucchini ne l'a pas trop mal secondée dans le rôle de Pandolpho, mais il ne l'a pas égalée ! A Mme Penco la meilleure part des applaudissements et du succès, s'il y a succès.

PAUL SMITH.

AUDITIONS MUSICALES.

Matinée de la Société nationale des Beaux-Arts. — Concert des sœurs Clauss. — Première soirée de Mme Escudier-Kastner et de MM. Henri Vieuxtemps et Batta.

Les jeunes compositeurs se plaignent parfois, et très-amèrement, des obstacles de toute nature qu'ils rencontrent sur leur route; ils se plaignent du public, de ses préventions injustes, de son engouement — c'est le mot dont ils se servent — pour les chefs-d'œuvre du passé, de son indifférence pour les œuvres nouvelles. Nous croyons que le dépit et la mauvaise humeur entrent pour beaucoup dans toutes ces plaintes, et qu'elles sont loin d'être entièrement fondées. Pourtant, nous ne saurions trop louer la Société des Beaux-Arts du but qu'elle s'est proposé, des services inappréciables qu'elle veut rendre aux auteurs vivants, et plus particulièrement aux symphonistes, en faisant entendre leurs ouvrages, en les aidant à révéler les qualités qu'ils possèdent, et qui doivent fixer sur eux l'attention et les sympathies du monde musical. Bien des tentatives généreuses et intelligentes ont été faites déjà, et n'ont souvent amené aucun des résultats qu'on s'était promis. Etait-ce la faute des compositeurs ou des organisateurs? Nous ne savons. Quoi qu'il en soit, nous tenons à signaler ce qui, cette fois, pourrait, à notre avis, compromettre le succès qu'on est en droit d'espérer. Nous avons les magnifiques séances du Conservatoire, où le fini de l'exécution redonne chaque année une vie nouvelle aux plus grandes et aux plus pures inspirations de l'art ancien et moderne; nous avons les matinées de Pasdeloup, celles d'Alard et Franchomme, de Maurin et Chevillard, les soirées d'Armingaud, et bien d'autres encore, où les plus belles œuvres de toutes les écoles, et même quelquefois les témérités de ces derniers temps, dignement interprétées, assurent aux dilettantes mille jouissances délicates et certaines. En présence d'une aussi redoutable concurrence, d'un antagonisme aussi effrayant, il faut au moins que l'exécution des ouvrages nouveaux se recommande par quelques-unes des grandes qualités admirées dans toutes les sociétés que nous venons de citer, et qui sont en possession, à des degrés divers, de la haute estime des connaisseurs; il ne faut pas qu'à l'infériorité des compositions (car nul de nos jeunes symphonistes n'a certes la prétention d'atteindre, dès son début, au niveau des vieux maîtres) vienne encore se joindre l'infériorité de l'interprétation; il faut, enfin, qu'une direction unique et forte domine, et donne à l'orchestre et aux chœurs cet ensemble et cette unité qui, dimanche, manquaient tout à fait à la Société nationale des Beaux-Arts, et sans lesquels les meilleures pages sont plutôt devinées que comprises. On peut avoir beaucoup de talent, écrire correctement, savamment, dans un style très-serré, très-laborieux, et manquer du tact, de l'expérience et de l'art spécial qu'il faut à un bon chef d'orchestre. M. C. Saint-Saens l'a bien prouvé à cette matinée, en conduisant deux fragments de l'une de ses symphonies. Le premier fragment a paru froid, décousu et lourdement travaillé; le second a semblé plus agréable, plus aisé et plus naturel; mais il eût été difficile que l'exécution fût plus hésitante, plus terne et plus cahotée. M. Bizet, à son tour, a voulu conduire un *scherzo* de sa composition, mais il n'a pas mieux réussi. Sa musique n'est point tourmentée, cherchée comme l'est, en général, celle de M. St-Saens; on y a remarqué, au contraire, une clarté, une grâce toute française bien préférable à toutes les combinaisons avec lesquelles on espère dissimuler l'absence de mélodie. Après MM. Saint-Saens et Bizet, est venu M. Debilhemont. — On le voit, l'unité de commandement n'était pas à l'ordre du jour. — Ce dernier est peut-être un peu plus expérimenté, mais, pourtant, il n'est pas assez maître de lui : plus d'une fois il s'est laissé emporter et n'a pas su contenir et dominer son orchestre. Néanmoins, sa *Marche funèbre* a fait plaisir. On y a trouvé l'accent simple et vrai, le chant naturel et accusé que l'on demande à toute bonne composition.

A ces trois morceaux, si différents par la coupe, par la nature des idées et par la valeur du fond, a succédé l'*Ouverture* de Meyerbeer, écrite pour l'inauguration de l'Exposition de Londres. On ne l'avait pas encore entendue ici, et cependant on la connaissait : arrangée pour le piano, elle est entre les mains et a fait les délices de tous ceux qui aiment la belle et grande musique. Malgré une exécution dépourvue de nuances, et à laquelle il nous est impossible de ne pas reprocher des mouvements trop rapides et pleins d'indécision, une intelligence très-imparfaite des innombrables et ravissants détails dont l'instrumentation fourmille, on a été frappé de la grandeur, de la variété, de l'abondance, de la souplesse et de la plénitude d'inspiration répandues par l'auteur de *Robert* et des *Huguenots* dans cette page symphonique.

Déjà, dans ces colonnes, nous avons analysé cette œuvre importante; aussi passons-nous rapidement sur les différents morceaux. La *Marche triomphale*, la *Marche religieuse* et le *Pas redoublé*, dans lequel le chant national *Rule Britannia* est intercalé avec une richesse, un goût et une science infinis, s'enchaînent, se succèdent et font passer devant l'auditeur des tableaux et des scènes tout à fait dissemblables. L'harmonie et l'orchestration rehaussent constamment les thèmes principaux, traités et développés d'une façon qui, nous ne craignons pas de le dire, appartient en propre à Meyerbeer. A chaque instant, dans cet ouvrage, le goût le plus délicat est charmé, ravi, entraîné, tant les détails semblent naître naturellement de l'idée mère, et en être la conséquence logique et indispensable. Tous les motifs sont pleins de fraicheur, de jeunesse et d'originalité. Sans parler des nombreuses et ravissantes mélodies des *Marches triomphale* et *religieuse*, celle du *Pas redoublé* a enchanté l'auditoire. Vive, légère, brillante et spirituelle, elle revient sans cesse, elle alterne avec le chant national, se mêle bientôt harmonieusement avec lui, marie ainsi, grâce à un art consommé, la légèreté à la pompe, l'espièglerie à la magnificence, et amène, jusqu'à la péroraison fuguée, des effets, des oppositions, des dialogues où se retrouvent les intarissables ressources, les

combinaisons neuves et saisissantes qui sont du domaine de la symphonie, et qui en constituent les grandes et larges beautés.

Cette matinée s'est terminée par *le Désert*. L'exécution n'a pas valu, à beaucoup près, celle de *Christophe Colomb*, qui, le jour de l'inauguration de la salle du boulevard des Italiens, avait donné une si haute idée du mérite des interprètes.

La douce et rêveuse poésie orientale qui caractérise *le Désert*, l'instrumentation fine et élégante, les effets neufs et heureux obtenus en réunissant l'orchestre et les voix, et en employant les instruments à vent d'une façon si ingénieuse et si délicate, ont valu à cette charmante et pittoresque symphonie, non les transports frénétiques qu'elle excita dans sa nouveauté, mais de nombreux bravos. Warot a fort joliment dit l'*Hymne à la nuit*, la *Rêverie du soir* et *le Chant du muezzin*. Certes, en écoutant ces gracieuses et voluptueuses inspirations, ces courtes mélodies relevées par toutes les couleurs que peuvent donner l'harmonie, le rhythme et les recherches de la sonorité, on ne peut méconnaître les précieuses qualités du musicien ; de même que cette succession de petits tableaux, cette absence complète de développement auxquelles ce genre condamnait Félicien David, n'ont rien de commun, quoi qu'on en ait dit, avec les vastes conceptions symphoniques : c'est tout autre chose, on le reconnaît à présent. Le cadre admis, les redoutables comparaisons écartées, il ne reste plus qu'à louer Félicien David pour le style, la distinction, la fraîcheur d'imagination qui brillent dans sa partition. et qui, d'emblée, lui donnèrent son rang parmi les artistes contemporains.

— Les sœurs Clauss, qu'on n'avait pas entendues depuis deux ans, ont fait de notables progrès. Ces jeunes violonistes, très-bien douées, possèdent déjà un sentiment assez fin des beautés musicales. Habilement dirigées, elles excelleront problablement, un jour, dans leur art et retrouveront peut-être les grands succès des sœurs Milanollo. En attendant, elles ont joué à leur concert, donné vendredi dans les salons Pleyel-Wolff, avec beaucoup d'habileté, de justesse et d'expression, une fantaisie d'Alard sur *la Muette* et un morceau de Charles Dancla sur *la Somnambule*. Dans ce dernier, Mlle Jenny s'est particulièrement distinguée. D'agréables variations de Weber, dites nettement et brillamment par Mlle Sabatier-Blot, ont emporté comme d'assaut les applaudissements de toute la salle et ont été bissées.

— Les noms de Mme Escudier-Kastner, de Henri Vieuxtemps et A. Batta promettaient, mercredi, une belle soirée ; mais on est si souvent trompé, qu'il n'est peut-être pas inutile de dire que cette fois nul n'a été déçu, et que ce concert a été très-brillant.

Mme Escudier-Kastner a obtenu un légitime succès. Son jeu, très-correct, est fortifié et singulièrement agrandi par un sentiment poétique qui entre toujours très-heureusement dans la pensée du compositeur ; il a été sobre dans les variations de Haendel, élégant, délicat et fin dans le nocturne de Chopin, entraînant et énergique dans le trio de Beethoven, et a eu, dans tous les trois, l'expression qui convenait. Aussi la gracieuse pianiste n'a-t-elle pas peu contribué à causer les émotions délicieuses que procure toujours la belle musique éloquemment interprétée.

Tout le monde connaît et admire les éminentes qualités qui, comme soliste, distinguent Henri Vieuxtemps des plus grands violonistes de notre époque ; mais ce que tout le monde ne sait peut-être pas, c'est à quel point il excelle aussi dans la musique classique. Là, son talent arrive à un caractère de gravité, d'élévation, de pureté, plus directement opposé qu'on ne le pense aux habitudes et aux préférences des virtuoses célèbres. Les auditeurs les plus froids ont applaudi de toutes leurs forces aux merveilles — c'est bien le mot cette fois — de cet archet qui connaît tous les emportements, toutes les caresses, et qui atteint à la perfection dans le sérieux comme dans l'aimable.

Ce qui, au point de vue purement musical, ravit les juges les plus exigeants, ce qui complète le beau talent de Vieuxtemps, ce qui, chez lui, forme un ensemble de qualités exceptionnelles, c'est que, au milieu des endroits les plus touchants et les plus passionnés, jamais il ne perd de vue le rhythme, ni la véritable expression : il touche fortement, parce qu'il sent de même, mais il ne dépasse jamais le but. Sa *sonate* en *ré* majeur a été dite avec un grand charme par lui et par Mme Escudier-Kastner. La première et la dernière partie ont été les moins chaleureusement accueillies, et c'était justice, car la seconde et la troisième sont infiniment plus remarquables. Dans ces deux dernières les idées ne sont pas trop multipliées; elles sont bien développées, bien amenées, bien attachées, et ont, par conséquent, l'unité et le caractère qui manquent aux autres morceaux.

Entre le grand *trio* de Beethoven, dans lequel Batta a fait si magistralement sa partie, et l'*ottetto* de Mendelssohn, Mlle Marie Battu a chanté *Mon cœur soupire* et un air de Cimarosa avec un goût achevé, une simplicité de style et une légèreté de vocalisation qui ont été salués par de fréquents et sympathiques bravos.

ADOLPHE BOTTE.

REVUE DES THÉATRES.

Question des théâtres dans *l'Exposé de la situation de l'Empire*. — THÉATRE-FRANÇAIS : Anniversaire de la naissance de Molière — ODÉON : *la Fille de Molière*, comédie en un acte et en vers, par M. Edouard Fournier ; reprise des *Parisiens*, comédie en quatre actes, de M. Th. Barrière. — VAUDEVILLE : *les Bonbons-ganaches;* Levassor et ses chansonnettes; reprise de *Nos Intimes!* — PALAIS-ROYAL : *la Fleur des braves*, vaudeville de MM. Ed. Martin et Monchelat ; reprise de *la Mariée du mardi gras*. — GAITÉ : *Philidor*, drame en cinq actes, dont un prologue, par M. Joseph Bouchardy ; reprise de *Cartouche*.

On a pu voir, dans notre dernier numéro, que les recettes des théâtres parisiens, pendant l'année 1862, avaient dépassé de 800,000 francs celles de l'année précédente. L'Exposé de la situation de l'Empire, que l'on vient de distribuer aux Chambres, constate cette amélioration en des termes qui méritent d'être reproduits.

« La prospérité matérielle des théâtres de Paris, dit le document officiel, s'augmente de jour en jour. Déjà plusieurs salles nouvelles, joignant à l'élégance artistique de la forme d'heureuses innovations, remplacent les anciens théâtres qui ont disparu par suite du percement du boulevard du Prince-Eugène. Bientôt, dans le quartier même qui a joui si longtemps d'une faveur devenue historique, d'autres salles non moins belles s'élèveront encore pour répondre aux besoins de la population, et pour ouvrir des débouchés plus nombreux au talent des écrivains et des artistes.

» D'un autre côté, de constants efforts tendent à élever l'art moderne par le spectacle et l'exemple des chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire ; des avantages exceptionnels sont assurés, dans ce but, aux écrivains qui se consacrent à des études sérieuses. C'est aussi pour stimuler le travail et encourager le mérite par la perspective légitime de la fortune, que l'Empereur a daigné charger une commission d'examiner, dans son principe et dans son application, la question de la propriété littéraire et artistique.

» Inspirée par une auguste bienveillance, la solution semblait d'avance assurée ; mais de graves intérêts étant en jeu, il n'a pas fallu moins d'une année pour que la commission ait pu élaborer le projet de loi qui, dans les premiers jours de la session, sera présenté à l'examen des grands corps de l'Etat.

» La situation des théâtres des départements est l'objet d'une sollicitude toute particulière ; un plan de réorganisation générale est à l'étude, et le bien qui doit en résulter pour ces entreprises intéressantes ne se fera pas longtemps attendre. »

Nous prenons acte de ces promesses solennelles et nous avons toute confiance dans leur prochaine réalisation.

— Selon leur louable coutume, les deux théâtres impériaux qui ont le monopole des anciens chefs-d'œuvre de notre littérature dramatique, ont fêté, le 15 janvier, l'anniversaire de la naissance de Molière. Le Théâtre-Français donnait *le Misanthrope* et *le Malade imaginaire*, avec l'élite de sa troupe. A l'Odéon, *l'Ecole des maris* et *le Malade imaginaire* étaient accompagnés d'une petite comédie de circonstance, due à la plume de M. Edouard Fournier. Cet auteur, déjà récompensé de son culte pour les grands génies qui ont honoré notre scène par le succès de *Corneille à la butte des Moulins*, n'a pas été moins bien traité par le public, à l'occasion de *la Fille de Molière*. Cependant, il faut bien l'avouer, cette seconde pièce ne vaut pas la première. La donnée en est moins heureuse et moins franche, et si les vers y sont aussi finement ciselés, ils offrent moins de ces traits délicats, de ces rencontres ingénieuses qui ne peuvent naître, quoi qu'on fasse, que du choix des situations. De même que dans sa comédie du théâtre Français, M. Ed. Fournier s'est bien gardé de faire paraître le grand homme dont il célèbre le talent et le caractère, et, en cela, il a fait preuve de goût. Molière a cessé de vivre depuis quelques années, lorsque le rideau se lève. Sa fille est au couvent, et elle a pour tuteur un certain M. de Montalant, dont le nom se retrouve dans les mémoires de l'époque. C'est un homme de quarante ans, que l'exemple lamentable de l'auteur de *Sganarelle* empêche de s'arrêter à l'idée d'un mariage peu en rapport avec son âge, et pourtant il ne peut se défendre d'une inclination très-prononcée, quoique très-secrète, pour sa pupille Madeleine. Mais une petite cousine, à tête fantasque, élevée au même couvent que la fille de Molière, révèle, par maladresse, à Montalant que son amour est partagé, et, ma foi, sur les conseils de la vieille Laforêt, qui devrait bien, ce nous semble, savoir mieux que personne ce que son pauvre maître avait gagné à une union disproportionnée, le tuteur se décide à épouser la jeune pensionnaire confiée à sa sollicitude. Nous n'avons pas besoin d'insister sur les défauts de ce sujet peu conséquent avec lui-même ; ils sautent aux yeux. La pièce de M. Edouard Fournier n'en a pas moins été très-favorablement accueillie par le parterre de l'Odéon, d'abord parce qu'elle est écrite avec un soin tout littéraire, et puis parce qu'elle est jouée d'une façon vraiment remarquable par Mlles Mosé et Picard, ainsi que par Romainville, un excellent comique qui se fait applaudir dans le rôle d'un valet provençal, naguère au service de Molière.

On a repris, ces jours derniers, au même théâtre, *les Parisiens*, comédie en quatre actes, de M. Théodore Barrière, représentée originairement au Vaudeville. Cette galerie photographique, parfaitement réussie d'ailleurs, a produit son effet aussi bien sur la rive gauche que sur la rive droite, et nous croyons qu'elle exercera une salutaire influence sur les recettes de l'Odéon.

— Le Vaudeville, qui fondait les plus belles espérances sur *les Diables noirs*, de M. Victorien Sardou, lutte courageusement contre la fâcheuse situation qui lui a été faite par le *veto* dont cette pièce vient d'être l'objet de la part de la commission d'examen des ouvrages dramatiques. Il a eu recours d'abord à un spectacle composé de six petites pièces, parmi lesquelles on remarquait une nouveauté intitulée *les Bonbons-ganaches*, dont l'existence n'a guère duré au-delà des circonstances qui l'ont inspirée. On a revu en même temps, avec le plus grand plaisir, Levassor, toujours habile à interpréter la chansonnette, et débitant avec le même entrain qu'autrefois deux échantillons de son nouveau répertoire comique, *le Mal de mer* et *le Journal de village*. Puis a eu lieu une assez fructueuse reprise de *Nos intimes*! qui occupent en ce moment l'affiche, pour faire place bientôt, dit-on, à ces capricieux *Diables noirs*, autorisés sous bénéfice d'inventaire, et plus fameux peut-être avant qu'ils ne le seront après leur naissance, comme la chose est arrivée aux *Volontaires* de la Porte-Saint-Martin.

— Le succès des *Trente-sept sous de M. Montaudoin* n'est pas près de finir au Palais-Royal. Pour le rendre plus durable, on lui adjoint une bluette nouvelle, intitulée *la Fleur des braves*, où Geoffroy remplit aussi le principal rôle, en attendant que son engagement à la Comédie française, dont il est grandement question, devienne définitif. Le spectacle est complété par la reprise de *la Mariée du mardi gras*, cette épopée burlesque qui égale les plus joyeuses excentricités dont ce théâtre garde le souvenir. Où trouver ailleurs une réunion de comiques plus complète et plus amusante? Une soirée passée au Palais-Royal est un éclat de rire sans interruption.

De loin en loin, M. Joseph Bouchardy, qui a été l'une des gloires les plus resplendissantes du boulevard du Temple, reparaît sur la brèche un nouveau drame en main. Malheureusement, ses longues intermittences lui ont fait oublier les secrets du métier, et la faveur publique semble s'être retirée de lui. Nous voudrions pouvoir dire que *Philidor*, sa dernière pièce, a conjuré le guignon qui, depuis quelques années, déconcerte toutes ses tentatives. Mais nous sommes forcé de convenir que le parterre de la Gaîté a témoigné fort peu de sympathie pour ce comédien de province à la recherche d'une succession qu'on lui a dérobée. Il y a dans cette course aux billets de banque une histoire grotesque de papiers cousus dans la doublure d'un habit et de valeurs déclarées tour à tour vraies ou fausses, dont on n'a pu prendre au sérieux les péripéties. Ce drame s'est soutenu avec peine pendant un petit nombre de représentations, et, à l'heure où nous écrivons, il est déjà remplacé par *Cartouche*, où Dumaine et Lacressonnière s'évertuent à rappeler au square des Arts-et-Métiers la vogue qui, jusqu'ici, est restée ensevelie sous les décombres de l'ancienne Gaîté.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** *La Muette de Portici*, qui a obtenu un si grand succès à sa reprise lundi dernier, a été donnée également mercredi et vendredi au théâtre impérial de l'Opéra, devant un auditoire qui n'a cessé d'applaudir le chef-d'œuvre d'Auber.

*** LL. MM. L'Empereur et l'Impératrice ont honoré de leur présence, vendredi, la représentation de *la Muette de Portici*.

*** Des réparations importantes, dirigées par M. Garnier, architecte du nouvel Opéra, seront faites dans la salle actuelle pendant les jours de relâche de la semaine sainte.

*** Les engagements de M. et Mme Gueymard et de Belval viennent d'être renouvelés pour trois ans.

*** *Robert le Diable* devient de plus en plus populaire en Italie. Non-seulement le chef-d'œuvre de Meyerbeer est joué avec le succès qu'il mérite, dans les grandes villes, comme récemment à Palerme, mais les villes moins importantes en font aussi leur profit ; c'est ainsi qu'entre autres théâtres secondaires, ceux de Côme et de Plaisance l'ont représenté.

*** Vers la fin de cette semaine aura lieu la première représentation de l'opéra-comique de Duprato, *la Déesse et le Berger*, chanté par Mlles Baretti, Ferdinand, MM. Capoul, Crosti, Gourdin et Prilleux.

*** C'est par erreur que nous avons annoncé que l'opéra-comique d'Auber, *la Fiancée du roi de Garbes*, serait représenté avant l'ouvrage de M. Vaucorbeil, *Bataille d'amour*, dont les répétitions se poursuivent, et qui sera donné le mois prochain.

*** Sainte-Foy est rentré jeudi à l'Opéra Comique, où le public lui a fait un accueil très-chaleureux.

*** Pour la quatrième fois de cette saison, dimanche dernier, LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice honoraient de leur présence le théâtre Italien; Mlle Adelina Patti chantait dans *Lucia* et enthousiasmait la salle entière. Le succès que la gracieuse artiste a obtenu dans *Don Pasquale* n'a fait que grandir depuis la première soirée. Bien qu'elle ait chanté le rôle de Norina mardi et hier samedi, on l'applaudira ce soir encore dans le

même rôle. Mercredi prochain elle se produira dans un chef d'œuvre de Mozart ; elle chantera Zerlina de *Don Giovanni*, qui sera donné à son bénéfice.

*** L'opéra de F. David, *Lalla Roukh*, a été représenté récemment à Mayence et à Cobourg. Cette gracieuse partition a obtenu le plus brillant succès dans ces deux villes.

*** Le deuxième coocert de la Société du Conservatoire a lieu aujourd'hui; en voici le programme : 1° Symphonie en *ut* de Mozart; 2° trio des songes de *Dardanus*, de Rameau, chanté par Mlle Charpentier, MM. Grisy et Petit ; 3° ouverture et fragments du premier acte d'*Iphigénie en Aulide*, solos chantés par MM. Crosti et Bonnesseur ; 4° Andante de la 14e symphonie d'Haydn ; 5° fantaisie pour piano, orchestre et chœur, de Beethoven; solo exécuté par de Saint-Saens ; 6° Jubel-ouverture de Weber.

*** La prochaine séance de la Société des concerts du Conservatoire aura lieu, dimanche prochain, au profit des ouvriers de la Seine-Inférieure. Le programme sera pareil à celui du concert d'aujourd'hui.

*** Aujourd'hui, dimanche, le concert de musique classique, dirigé par Pasdeloup offrira un attrait particulier. Mme Pleyel a consenti à s'y faire entendre en jouant le morceau de concert de Weber. Le programme se compose en outre de la symphonie en *ré* majeur de Beethoven, du *Largo e cantabile* du 5e quatuor d'Haydn, joués par tous les instruments à cordes, de la symphonie en *la* mineur de Mendelssohn et de l'ouverture de *Guillaume Tell*.

*** Prudent est retourné en Belgique et a dû donner vendredi un concert à grand orchestre à Bruxelles. Le célèbre pianiste-compositeur, à peine revenu de sa première visite en Belgique, avait entrepris en compagnie de Roger une tournée en province qui a été triomphale pour ces artistes.

*** Aujourd'hui, à l'occasion de la fête de sainte Agnès, patronne de Saint-Eustache, M. Hurand, maître de chapelle, fera exécuter à 10 heures très-précises, en ladite église, une nouvelle messe à orchestre de la composition de M. F. Benoist, professeur au Conservatoire. M. E. Batiste touchera le grand orgue. La quête sera faite au profit des ouvriers de Rouen.

*** La deuxième soirée musicale de Mme Escudier-Kastner, A. Batta et H. Vieuxtemps, aura lieu mercredi prochain, à 8 heures du soir, dans la salle Herz, avec le concours de M. Delle-Sedie, du théâtre Italien. Le programme est composé de façon à piquer vivement la curiosité des vrais dilettanti. Il renferme des morceaux de divers genres et de plusieurs écoles : 1° Trio en *sol* mineur de Rubinstein, exécuté par Mme Escudier, MM. Vieuxtemps et Batta ; 2° air d'église de *Stradella*, chanté par M. Delle-Sedie ; 3° le trille du *Diable*, de Tartini, par Vieuxtemps; 4° feuillet d'Album, de Heller et *Passiflore*, par A. Batta; 5° sérénade de *Don Juan* de Mozart, chantée par M. Delle-Sedie ; 6° sonate de Beethoven dédiée à Kreutzer, exécutée par Mme Escudier et Vieuxtemps.

*** M. Dumont, l'excellent flûtiste, qui nous arrive de Bruxelles, donnera un concert le 14 février, dans la salle Pleyel-Wolff, et avec le concours de Mme Pleyel, MM. Dancla et Lee. Nous en publierons le programme dimanche prochain.

*** Mercredi prochain aura lieu la première séance de MM. Armingaud, Jacquart, Lalo et Mas, avec le concours de M. Lubeck. On y entendra : le Grand trio en *ré* de Beethoven, le 82e quatuor en *fa* de Haydn, l'adagio (en *si* bémol) de Mozart, pour piano et violoncelle, l'*ottetto* de Mendelssohn, pour quatre violons, deux altos et deux violoncelles, exécuté par MM. Armingaud, Mas, Accursi, Max-Loévy, Lalo, Dragone, Jacquart et Lée.

*** Sivori, après s'être fait entendre à Weimar, où il a obtenu le plus éclatant succès, est revenu à Munich, pour y donner son dixième et dernier concert au profit des pauvres.

*** M. Charles Lamoureux donnera, mardi prochain, 27 janvier, sa deuxième séance de musique de chambre, dans les salons Pleyel. On y entendra : 1° quintette en *sol* mineur (n° 8) de Mozart; 2° la sonate en *la* majeur, pour piano et violon (op. 69), de Beethoven; 3° variations et menuet du septième quatuor d'Haydn ; 4° sonate pour violon, (publiée en 1754) de Porpora; 5° trio en *ré* mineur de Mendelssohn.

*** M. Marchesi, le célèbre chanteur, vient d'obtenir de nouveaux succès à Amsterdam, où il s'est fait entendre dans divers concerts. Appelé à la Haye par S. M. la reine-mère, il a reçu de cette princesse une magnifique bague en diamants

*** Mme Oscar Comettant, que sa belle voix, sa diction parfaite et son excellente méthode ont placée au premier rang de nos cantatrices de concert, obtient partout où elle se fait entendre les plus chaleureux succès. En moins d'un mois elle a été appelée par les Sociétés philharmoniques de Troyes, de Boulogne-sur-Mer, de Dunkerque et de Saint-Omer. Le 28, elle chantera dans le concert que doit donner la Société philharmonique de Tours. De la elle se rendra à Lille, où elle a été également engagée par la Société philharmonique de cette ville.

*** Un des salons des plus hospitaliers, où l'on est toujours certain d'entendre de la bonne musique, est celui de M. Bergson. Dans la dernière soirée qu'il a donnée cette semaine, cet éminent artiste a fait entendre ses dernières compositions, que nous nous empressons de recommander : *Berceuse*, *Barcarolle* et *Styrienne*. La partie vocale était dignement représentée par trois cantatrices, dont nous avons apprécié tour à tour le talent, Mme Marchesi, Mme Guery-Fleury et Mlle Lindo. Le fameux trombone, M. Nabich, a charmé autant que surpris l'auditoire, en chantant sur son instrument plusieurs romances et un andante expressément composé pour lui par M. Bergson.

*** Mme Szarvady donnera cet hiver trois séances de musique classique, dont la première est annoncée pour le 30 janvier.

*** Le concert de Mme Madeleine Graever est définitivement fixé au 10 février, et aura lieu dans la salle de l'hôtel du Louvre. C'est Litolff qui y dirigera un orchestre composé de nos meilleurs artistes, et ajoutera ainsi un nouvel attrait à cette intéressante soirée musicale.

*** M. Ch. Hanssens, chef d'orchestre du théâtre Royal de Bruxelles, a été promu au grade d'officier de l'ordre de Léopold.

*** C'est vendredi 30 janvier, qu'aura lieu, dans la salle Herz, le concert, donné par Mlle Julia de Wocher, la charmante pianiste, avec le concours de Mme Lagnien, de MM. Guyot, Brisson et autres artistes distingués.

*** M. E. Ketterer, annonce pour samedi 31 janvier, dans la salle Pleyel, Wolff et Ce, une audition de ses compositions nouvelles. L'excellent pianiste fera entendre : Fantaisie de concert sur la *Sonnambula*; illustration de concert sur *Il Trovatore*; *Ah! quel plaisir d'être soldat*, et plusieurs morceaux originaux intitulés : *Le Réveil du Pâtre*, *Perle du soir* (mazurka), *Boute en Train* (galop), caprice militaire, *Valse des Fleurs*, ainsi qu'une fantaisie inédite sur *Guillaume Tell* (pour piano et orgue).

*** S. M. la reine des Pays-Bas vient de faire remettre à M. Strauss, chef d'orchestre des bals de la cour, une bague d'une très-grande richesse, comme témoignage de la sympathie de Sa Majesté pour les dernières œuvres de ce compositeur.

*** Samedi dernier, dans une soirée intime, qui réunit chaque semaine des artistes de premier ordre, Mlle Léonide Humbert, dont nous avons eu l'occasion de parler plusieurs fois comme pianiste, s'est fait entendre sur l'harmonicorde. On nous dit que cette jeune artiste est élève de Lefébure-Wély; nous ne pouvons en douter à la façon gracieuse dont elle a exécuté les œuvres de ce célèbre organiste.

*** M. A. Mutel donne, aujourd'hui dimanche, à la salle Pleyel-Wolff, une matinée musicale, dans laquelle on entendra ses nouvelles compositions.

*** Le 8 février, aura lieu un concert à grand orchestre, donné dans la salle Pleyel-Wolff, par Georges Pfeiffer.

*** S. M. l'empereur d'Autriche vient d'accorder la grande médaille pour les arts et les lettres à M. Sulzer, premier chantre de l'oratoire israëlite à Vienne.

*** Mme Désirée Artot a reçu de la munificence de l'empereur François-Joseph les portraits photographiés, grande dimension, de tous les membres de la famille impériale, en faveur de la soirée intime qu'elle a passée récemment à la cour.

*** L'éminent violoniste J. Becker est arrivé à Paris, venant en dernier lieu de Rotterdam, où il a obtenu de brillants succès. M. Becker se dispose à donner à Paris un concert avec orchestre.

*** Le public se presse dans le foyer du théâtre Italien, où se trouve exposé un admirable portrait d'Adelina Patti, dans le costume de Rosine, peint par Winterhalter.

*** M. Aptommas donnera, le 7 février, un concert dans la salle Erard, avec le concours d'artistes très-distingués. L'excellent harpiste jouera le *Concert-Stuck*, de Weber, et plusieurs compositions sur des mélodies des pays de Galles et d'Amérique.

*** Un quadrille composé par Strauss sur *la Muette de Portici* a eu beaucoup de succès au dernier bal de l'Opéra. Il est publié arrangé pour le piano.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Lille.* — *Le Pardon de Ploërmel* vient d'être repris aux applaudissements unanimes, dont Mlle de Maësen, dans le rôle de Dinorah, a eu une large et légitime part.

*** *Rouen.* — Dans *Haydée*, *Si j'étais roi* et *les Dragons de Villars*, le ténor Carré, l'ancien pensionnaire de l'Opéra-Comique à Paris, a fait des débuts très-heureux.

*** *Marseille.* — La reprise de *la Muette de Portici* vient d'avoir lieu avec un très-grand succès. Morère, dans le rôle de Masaniello, et Dumestre, dans celui de Pietro, ont été souvent applaudis, et Fenella a été parfaitement jouée par Mlle Dor. La mise en scène du chef-d'œuvre d'Auber est très-brillante.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles*, 23 janvier. — M. Louis Brassin a donné une séance de musique classique qui avait attiré une brillante réunion au Cercle artistique et littéraire. L'éminent pianiste a exécuté trois sonates de Beethoven avec le talent le plus distingué. — Au second concert de l'association des artistes musiciens, une symphonie en trois parties de Spohr et l'ouverture jubilaire, composée à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de la Société royale de la Grande-Harmonie, par M. Ch. Hanssens, ont réuni tous les suffrages. — Ce soir aura lieu le grand concert de Prudent, pour lequel presque toutes les places sont retenues d'avance.

*** *Gand.* — La *Muette de Portici* a été accueillie avec une grande faveur à sa reprise. Mlle Lacroix a débuté dans le rôle de Fenella avec un succès très-mérité.

*** *Cologne.* — Théophile Krüger, harpiste du théâtre royal de Stuttgard, engagé par M. Hiller pour le concert d'abonnement du 13 janvier, s'y est fait entendre avec le plus brillant succès. Il a joué le boléro de Jules Godefroid avec orchestre; il s'était chargé aussi de la partie de harpe de la musique de *Struensée*, de Meyerbeer, et d'*Athalie*, de Mendelssohn. Une nouvelle composition de Hiller pour voix solo avec chœur et orchestre, a été exécutée pour la première fois à ce concert. Cette œuvre remarquable a été accueillie avec enthousiasme par les deux mille auditeurs.

*** *Carlsruhe.* — On prépare au théâtre de la Cour la première représentation de l'opéra : *le Roi Enzio*, par Abert.

*** *Hambourg.* — Lorsque, il y a cinq ans, *l'Etoile du Nord* fut jouée pour la première fois, l'impression fut profonde. La reprise a été l'occasion d'un véritable triomphe pour l'illustre compositeur. Mme Masius Braunhofer, qui a rendu le rôle de Catherine d'une manière tout à fait distinguée, a eu la plus large part au succès; on a également beaucoup applaudi M. Franosch, qui est un excellent Gritzenko.

*** *Munich.* — Le théâtre de la Cour a représenté pour la première fois : *les Foscari*, opéra de Zenger. Les spectateurs ont chaudement applaudi leur compatriote, et l'ont rappelé, ainsi que les acteurs, à la fin de chaque acte.

*** *Vienne.* — Le pianiste M. G. Satter a eu beaucoup de succès comme compositeur et comme pianiste à son premier concert qu'il vient de donner.

*** *Berlin.* — L'opéra de Rubinstein : *les Enfants des Landes*, sera représenté dans le cours de la saison au théâtre de la Cour. Prochainement on doit y mettre en répétition l'opéra : *la Réole*, par G. Schmidt. Le quatuor des frères Müller a exécuté des compositions de Haydn, de Mozart et de Rubinstein. L'ensemble et la précision avec lesquels les artistes ont exécuté ces différents ouvrages ont provoqué à plusieurs reprises les applaudissements de l'auditoire. Pour la fête commémorative en l'honneur d'Uhland, il s'est formé un comité composé de littérateurs et d'artistes distingués. La partie vocale de la solennité sera exécutée par les membres de la société Stern. Le programme de la partie instrumentale se composera de compositions de Weber, Mendelssohn, Meyerbeer, etc.

*** *Milan.* — Mme Borghi-Mamo vient d'obtenir un beau succès au théâtre de la Scala dans le rôle de la Desdemona d'*Otello*. La célèbre artiste a enthousiasmé la salle. Prochainement elle chantera le rôle de Fidès du *Prophète* dont on prépare la reprise.

*** *Melbourne.* — La troupe d'opéra italien que nous avons ici, vient de remporter un éclatant succès par *les Huguenots*. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer, bien qu'imparfaitement exécuté, a excité l'enthousiasme, et à chaque représentation la salle est comble.

Le Directeur : S. DUFOUR.

☞ **AVIS.** — Nous sommes priés d'informer nos lecteurs que les travaux exécutés à la manufacture de pianos de M. Blanchet fils étant terminés, le dépôt de pianos ouvert provisoirement boulevard des Italiens a été réuni, dès le 15 courant, à la maison principale, 26, rue d'Hauteville.

☞ **CINQ** œuvres nouvelles de M. J. C. L. DE CALONNE (le vicomte), frère aîné du directeur de *la Revue contemporaine* :

1° **Beautés de l'école classique**, chefs-d'œuvre des grands maîtres, transcrits et arrangés pour l'harmonium;

2° **Adagio d'Haydn**, en trio concertant pour orgue, violon et violoncelle; chez Benoit, rue Meslay, 31;

3° **Morceau-ouverture** pour orgue et piano et pour orgue seul; chez Révillon, rue du Bac, 7;

4° **Une fièvre brûlante**, de Grétry, d'après Mozart, pour orgue; chez Heu, rue de la Chaussée-d'Antin, 6;

5° **Trente morceaux religieux** adaptés aux modes de l'église, contenant un Offertoire jugé très-remarquable par M. L. Kreutzer, l'un de nos plus doctes critiques, pour harmonium ou orgue; chez A. Leduc, rue Ménars, 4.

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er :

Musique nouvelle de Chant

ERNEST DASSIER

La Plainte du Pâtre, paroles de M. Dassier . . . . . 3 francs.
L'Avenir est à Dieu, paroles de M. Osmont . . . . . 3 francs.

Trois Nouvelles Compositions d'ÉDOUARD DE HARTOG

LE PÊCHEUR (op. 40), ballade d'après Goëthe, pour ténor avec accompagnement d'orchestre.

(op. 39 *bis*) **AUBADE**
POUR DEUX VIOLONS, ALTO ET VIOLONCELLE
Prix : 5 francs.

(op. 33) **L'ESCLAVE** (POÉSIE DE TH. GAUTIER)
Scène dramatique pour soprano avec accompagnement de grand orchestre,
Partition d'orchestre... 12 fr. | Parties séparées... 12 fr.
Chaque partie du quatuor.... 1 fr. 50.

DU MÊME AUTEUR :

Portia (op. 30), ouverture à grand orchestre,
Partition d'orchestre. . . . . 25 »
Parties séparées. . . . . 25 »
Chant de Mai (op. 31), chœur bachique avec orchestre,
Partition d'orchestre. . . . . 20 »
Parties séparées . . . . . 20 »
Parties de chant, chaque. 1 50

Lieder : Le Rouet . . . . . 5 »
— Le Rendez-vous . . . . . 5 »
— Les Reliques 2 50
Air de l'oratorio *Paulus*, de Mendelssohn, arrangé avec accompagnement de violon, violoncelle, harmonium et piano. 7 50
Rimembranza et **Complainte de la Captive**, deux rêveries pour soprano avec accompagnement de violoncelle et piano, chaque. . . . . 5 »

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA

LA MUETTE DE PORTICI

Opéra en cinq actes, paroles de SCRIBE *et* G. DELAVIGNE, *musique de*

D. F. E. AUBER

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO, IN-8°, NET, 20 FR.—LA PARTITION ARRANGÉE POUR PIANO SEUL, IN-8°, NET, 10 FR

L'Ouverture pour le Piano : 7 fr. 50. — Arrangée pour le Piano à 4 mains : 10 fr. — Nouvel arrangement à 4 mains, par ROSELLEN : 10 fr.

Les Airs de ballet arrangés pour le Piano par H. HERZ, trois suites, chaque · 6 fr.

LES AIRS DÉTACHÉS DE CHANT AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO :

1. **Air** : Ah! ces cris d'allégresse 4 50
2. **Air** : Plaisir du rang suprême. . . . . 6 »
3. **Chœur** *de la chapelle* : O Dieu puissant! Dieu tutélaire . . 5 »
4. **Chœur** *des Pêcheurs* : Amis, amis, le soleil va paraître . . 7 50
5. **Barcarolle** : Amis, la matinée est belle. 3 75
6. **Duo** : Mieux vaut mourir que rester misérable . . . . . 6 »
7. **Barcarolle** *à deux voix* : Chantons gaiement la barcarolle 4 50
8. **Duo** : N'espérez pas me fuir. . . . . 6 »
9. **Chœur** *du Marché* : Au marché qui vient de s'ouvrir . . . 9 »
10. **Prière** *sans accompagnement* : Saint bien heureux 3 75
11. **Air** : Nous triomphons, mais jour de terreur 4 50
12. **Air** : Du pauvre seul ami fidèle . . . . . 3 »
13. **Cavatine** . Arbitre d'une vie. 3 75
14. **Quatuor** : Je sens qu'en sa présence . . . . . 5 »
15. **Barcarolle** : Voyez, du haut de ces rivages. 2 50

ARRANGEMENTS ET FANTAISIES POUR DIVERS INSTRUMENTS :

PIANO.

Adam. Op. 24 et 25. Rondo et mélange. Chaque 7 50
Chaulieu. Trois fantaisies. Chaque.. 6 »
Cramer. Pot-pourri 7 50
Czerny. Op. 497-498. Fantaisie et rondino. Chaque . . . . . 6 »
Darhoville. Tarentelle variée. . . . . 5 »
Duvernoy. Op. 31. Fantaisie. . . . . 6 »
Gerville. Op. 33. Fantaisie. 7 50
Herz (H.). Op. 44. Rondo capriccio. 7 50
Lecarpentier. Bagatelle. . . . . 5 »
Rosellen. Fantaisie brillante. . . . . 9 »
Rummel. Transcriptions. . . . . 6 »
Thalberg. Op. 52 Grande fantaisie. 9 »
Valiquet. Petite fantaisie facile. . . . 2 50
Voss. Op. 152. Fantaisie de concert. 9 »
Woets. Op. 70. Souvenir. 7 50

A QUATRE MAINS.

Czerny. Op. 226. Fantaisie. . . . . 9 »
Duvernoy. Op. 172. Petite fantaisie 6 »
Thalberg. Op. 52. Grande fantaisie 10 »
Valiquet. Petite fantaisie. . . . . 5 »
Wolff. Op. 147. Duo facile. . . . . 6 »

MUSIQUE DE DANSE.

QUADRILLES pour piano et à quatre mains par STRAUSS, LEMOINE et TOLBECQUE.

DIVERS INSTRUMENTS.

Basson. BEER et FESSY Fantaisie. 7 50
Clarinette. — — .. 7 50
Cornet à pistons. GUICHARD. Op. 19.... Fantaisie. . . . . 9 »
Flûte. TULOU. Grand duo. . . . . 10 »
— — Op. 54. Fantaisie. . . . 9 »
— BERBIGUIER. Op. 92. — . . . . 9 »
— GUICHARD. Op. 19. — . . . . 9 »
Harmonium. — ADAM. Fantaisie. Harmonium et piano. . . . . 9 »
RIBAILLIER. Cavatine du *Sommeil*, orgue, piano et violon. . . . . 6 »
Harpe. BOCHSA. Duo sur le chœur du *Marché*. 7 50
— PRUMIER. Deux quadrilles, chaque 3 75
— LABARRE. Op. 29. Fantaisie. . . 6 »
—. LABARRE et BÉRIOT. Duo pour harpe et violon. 7 50
Hautbois. VERROUST et FESSY. Fantaisie.. 7 50
Violon. ALARD. Fantaisie de concert.. 10 »
— BAUDIOT. Duo pour violon et piano 7 50
— BÉRIOT. Op. 10. Souvenir. . . . . 10 »
— — Op. 61. Grand duo. . . . . 10 »
— DANCLA. Gloire à Dieu et prière. 6 »
— GUICHARD. Op. 29. Fantaisie. . . . 9 »
— HERMAN. Op. 39. Fantaisie de concert. . . . . 9 »
— LAFONT. Grande fantaisie. . . . . 9 »
Violoncelle. BAUDIOT. Duo. 7 50

Airs pour violon, pour flûte et pour cornet.

Ouvertures et airs pour deux violons, deux flûtes, deux cornets et pour harmonium.

Beer. *Amour sacré de la patrie.* Harmonie 5 »
Juvin. — pour fanfares 5 »
Fessy. Fantaisie pour fanfares. . . . . 5 »

Musique nouvelle pour le Violon

Prière du COMTE ORY

Mouvement perpétuel, caprice pour violon seul.

Op. 54. — *Prix* : 7 *fr.* 50.

SOUVENIR DES ALPES

Fantaisie gracieuse et facile, avec accompagnement de Piano.

Op. 53. — *Prix* : 9 *fr.*

Souvenir du DOMINO NOIR

Divertissement gracieux et chantant, avec accompagnement de piano.

Op. 55. — *Prix* : 9 *fr.*

PAR **AD. HERMAN**

Fantaisie de concert, avec acc. de piano Op 36.

ALARD

sur **la Muette de Portici**, d'Auber. Prix : 10 fr.

GRANDE FANTAISIE

Sur des motifs du PROPHÈTE, de Meyerbeer, avec acc. de piano,

PAR

A. BESSEMS

Op. 402. — *Prix* : 10 *fr.*

16e FANTAISIE

Sur des motifs de MARTA, de F. de Flotow, avec acc. de piano,

PAR

GUICHARD

Op. 34. — *Prix* : 9 *fr.*

Œuvres de VIEUXTEMPS pour le Violon

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. No 5. 1er Février 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial italien : reprise de *Don Giovanni*; Adelina Patti. — Concert populaire de musique classique, par **Paul Smith**. — Auditions musicales, par **Adolphe Botte**. — Haydn et les princes d'Esterhazy. — Revue critique. — Correspondances : Bruxelles et New-York. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Reprise de DON GIOVANNI. — Adelina Patti.

Le chef-d'œuvre de Mozart vient d'être joué trois fois de suite, mercredi, jeudi, samedi, et il doit l'être encore aujourd'hui dimanche. Le premier jour, c'était pour le bénéfice de Mlle Adelina Patti. LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice assistaient à la représentation ; la salle était resplendissante et la recette encore plus. Les jours suivants, l'affluence n'a cessé de se porter au théâtre. Par quelle cause expliquer cette recrudescence de vogue ? Eh ! mon Dieu, c'est tout simple : le rôle de Zerlina était joué et chanté par Mlle Adelina Patti : que fallait-il de plus ? On voulait la voir et l'entendre dans le cinquième rôle abordé par elle à Paris. Amina, Lucia, Rosina, Norina, s'étaient chargées d'annoncer Zerlina et avaient si bien rempli leur office qu'on eût craint de la laisser échapper. La jeune artiste doit nous quitter bientôt, et la foule de ses partisans va toujours s'augmentant d'un certain nombre de retardataires qui tiennent à la voir, à la juger avant son départ.

Voilà pourquoi *Don Giovanni* aura été représenté coup sur coup et toujours devant une assemblée nombreuse et brillante. Nous ne prétendons pas que le génie de Mozart n'y soit pour rien ; mais, hélas! nous avouons que, sauf Mlle Patti, le talent de ses interprètes n'y sera pas entré pour grand'chose. *Don Giovanni* a besoin d'un tel concours d'artistes, que trop souvent l'exécution en demeure plus ou moins incomplète. Cette année, elle l'a été plus : Delle Sedie n'est que l'ombre un peu lourde du séducteur à toutes mains; Mme Frezzolini n'a que les restes d'une voix contre laquelle sa volonté soutient une lutte douloureuse; Mlle Guerra n'a ni volonté ni voix; Gardoni et Zucchini font tout ce qu'ils peuvent, mais ce n'est pas assez pour ce que leurs rôles demandent; des rôles chantés naguère par Rubini et Lablache, comme autrefois celui de Don Giovanni le fut par Garcia! Pour soutenir et sauver le chef-d'œuvre, il ne restait donc que Zerlina, une jeune fille : Jeanne d'Arc a bien sauvé la France! Adelina Patti n'a pas rendu un moindre service au plus admirable et au plus admiré des opéras de Mozart.

Cependant, à notre avis, le rôle de Zerlina n'est pas le meilleur du répertoire de la charmante artiste. La comédienne s'y montre avec plus d'avantage que la cantatrice. Celle-ci n'y a pas assez de liberté, d'espace pour y donner le plein essor à sa voix facile et hardie, pour y déployer ce trille magnifique dont elle est douée, pour s'y lancer dans ces fantaisies qu'elle arrête subitement avec tant de netteté et de sûreté. En un mot, Mlle Patti comprend et sent trop bien la musique de Mozart pour ne pas la suivre pas à pas, avec l'adoration que l'on doit au maître des maîtres. Par exemple, avec le libretto de Da Ponte, elle se permet des coudées plus franches. De la fiancée du pauvre Masetto, elle fait une petite coquette assez vive d'allures, et qui ne résiste aux attaques du grand seigneur que tout juste autant qu'il faut pour qu'on ne puisse dire qu'elle a capitulé sans se défendre. Au fait, Mlle Patti a peut-être raison de ne pas nous donner une Zerlina plus fière, plus intraitable, plus à cheval sur les principes. Songez que ces principes n'attendent pas la fin d'un duo pour être battus à plate couture ; donc, ils ne devaient pas être d'une trempe égale à celle de l'acier. Rien de plus amusant, de plus fin que la physionomie de Mlle Patti, tandis qu'elle se livre à sa délibération intime. Céderai-je ? ou ne céderai-je pas? Comme elle dit doucement, tendrement ce *vorrei*, qui est la vérité vraie de son petit cœur, et comme elle articule avec vigueur cet autre mot : *e non vorrei*, qui en est le mensonge !

Rendons justice à la jeune et spirituelle artiste. Si elle céde un peu vite, elle se repent de même, et ses remords s'expriment avec tant d'effusion, de grâce, de gentillesse, qu'on ne saurait lui garder rancune. Le *Batti, batti, o bel Masetto* et le *Vedrai carino* demandent si joliment grâce pour le *La ci darem la mano* et le *Andiam, mio bene*, qu'il n'y a pas moyen de rester inflexible. On conçoit que Masetto pardonne, mais il fera bien d'être sur ses gardes à l'avenir.

Le jour de la représentation à son bénéfice, Mlle Patti a été applaudie, rappelée ; on lui a redemandé l'air : *Batti, batti*, et des bouquets énormes sont tombés à ses pieds. D'ailleurs tous les morceaux chantés par d'autres qu'elle finissaient dans le même silence, excepté le sublime trio des masques, fort bien dit par Mme Frezzolini surtout, et que le public n'a pas eu tort de vouloir entendre une seconde fois.

CONCERT POPULAIRE DE MUSIQUE CLASSIQUE.

Le programme du concert de dimanche dernier était un des plus riches et des plus variés que l'on pût imaginer. La symphonie en *ré*

de Beethoven, la symphonie en *la* mineur de Mendelssohn, un *largo cantabile* d'Haydn, l'ouverture de *Guillaume Tell*, et au milieu de tous ces chefs-d'œuvre, exécutés avec une perfection pour laquelle l'éloge manque de formules, un cinquième chef-d'œuvre, le *Concert-Stuck* de Weber, joué par Mme Pleyel.

C'était la première femme qui fût admise à se poser dans la vaste salle comme virtuose instrumentiste. Et certes, Mme Pleyel méritait bien d'inaugurer l'avénement de son sexe au pupitre que jusqu'alors notre sexe avait toujours occupé. Son succès ne pouvait inspirer le plus léger doute : elle a joué comme elle joue à son ordinaire, ce qui serait de l'extraordinaire pour toute autre qu'elle. Nous ne dirons pas qu'elle a fait des progrès; ce serait tomber dans la fadeur. Disons plutôt, pour relever la louange par le sel de la critique, que la grande artiste n'avait peut-être pas assez étudié l'acoustique du local, et qu'en parcourant les touches de son piano avec cette incroyable volubilité qui est une des merveilles de son art, et qui convient si bien aux salles plus restreintes, elle n'a pas imprimé à toutes les notes, à tous les traits de l'œuvre, la puissance qu'elle possède au bout de ses doigts. Cette observation est de nous et non de l'auditoire, qui nous a paru applaudir, rappeler et rappeler encore Mme Pleyel, sans la moindre réserve à son enthousiasme ni à ses bravos.

PAUL SMITH.

AUDITIONS MUSICALES.

Messe de M. F. Benoist à Saint-Eustache. — Matinée de M. Alfred Mutel. — Deuxième soirée de Mme Escudier-Kastner et de MM. Henri Vieuxtemps et Batta. — Premières séances de musique de chambre d'Alard et Franchomme, d'Armingaut et Jacquart.

Tout, dans la nouvelle messe de M. F. Benoist, entendue dimanche à Saint-Eustache, est empreint d'un caractère de poésie douce et tendre particulier à l'éminent professeur d'orgue du Conservatoire, et qui ôte à sa musique religieuse, en général, le feu, l'animation, les mouvements passionnés que d'autres auteurs veulent avoir à l'église comme ailleurs. L'orchestration est sobre et distinguée ; les mélodies ont de la suavité, de la grâce et du charme.

Le *Kyrie* débute par de délicieux dialogues entre le ténor et la basse. Là l'auteur s'est servi du quatuor des instruments à cordes d'une façon tout à fait remarquable, et lui a confié, en véritable disciple d'Haydn et de Mozart, d'élégants et expressifs dessins continus, bien capables de ravir ceux qui aiment la vérité d'expression et les voix plutôt soutenues qu'écrasées.

Le *Gloria* est plein de vigueur, sans toutefois que la clarté soit sacrifiée au bruit. De beaux unissons s'épanouissent sur un brillant accord, tout le chœur entonne une large et pompeuse mélodie, mais bientôt un joli solo de soprano vient reposer l'oreille.

M. Benoist se montre aussi excellent harmoniste dans tout le travail de son instrumentation et de ses chœurs, notamment dans celui qui succède au *Qui Tollis*, qu'heureux mélodiste dans les nombreux *soli* répandus avec un goût extrême dans ce *Gloria*, où l'art de développer et de moduler savamment est poussé très-loin, et où le compositeur a su allier, très - habilement, la simplicité à la grandeur. Large, sévère, pleine d'élévation et de noblesse, la mélodie du *Sanctus* est encore rehaussée par d'ingénieux accompagnements. Les voix, traitées avec ces ménagements délicats qu'on n'a pas toujours pour elles, et qui cependant ne tarissent en rien la source des beaux effets, les voix, disons-nous, l'orgue et l'orchestre, se répondent l'un à l'autre, se réunissent, et, sans étaler un vain savoir, forment un ensemble où se reconnaissent aisément les sérieuses et solides qualités d'un musicien savant. Comme inspiration, l'*O Salutaris* et l'*Agnus Dei* sont incontestablement les meilleurs morceaux. Par leur accent triste, plaintif et douloureux, par leur harmonie naturelle et douce ils élèvent la pensée, la portent invinciblement à la prière, et ont quelque chose de ces ardeurs séraphiques si bien décrites par la poésie, et que la musique excellera toujours à rendre. Nous estimons à trop haut prix le talent de M. Benoist pour dire que cette dernière œuvre est parfaite et irréprochable de tout point. Evidemment il a voulu être simple, touchant et expressif, il a fui toute lourdeur scientifique; lui qui connaît si bien les ressources de la fugue, qui en improvisa et qui en écrivit de si pures et de si remarquables, il s'en est montré avare, et ce n'est pas nous qui l'en blâmerons; mais nous dirons pourtant qu'on voudrait à sa messe un peu plus de force, d'éclat et de variété.

— Les nouvelles compositions de M. Alfred Mutel ont reçu dimanche, de la part du public, un accueil tout à fait favorable ; elles méritent de nous, par les véritables progrès qu'elles attestent, une mention toute particulière. On a surtout vivement applaudi *le Sommeil de l'enfant*, *Jean-Noël*, *le Danseur Bathylle* et *Clair de lune*, mélodies écrites sur des poésies de Saintine, de Méry et de Louis Bouilhet. Les jolies pièces de ce dernier, choisies par le compositeur dans le volume *Festons et Astragales*, où se retrouvent le parfum antique, les grâces païennes, la vive expression épicurienne, la verve poétique qu'on avait déjà remarqués dans *Melœnis*, se prêtaient-elles au caractère essentiellement mélodique qu'on aime à retrouver dans ces courtes pages vocales? On pouvait assurément craindre que ces beaux vers, toujours si sonores et si pleins, ne nuisissent à la couleur musicale et ne la fissent pâlir; mais, cette fois, le musicien a très-heureusement triomphé des difficultés qu'apporte souvent le voisinage dangereux des grandes images, que les poëtes lyriques comme Louis Bouilhet répandent dans leurs moindres inspirations.

M. Alfred Mutel, on le savait déjà, écrit avec beaucoup de soin; son harmonie est aussi correcte qu'élégante; ses accompagnements sont pleins de goût et de richesse; mais, jusqu'à présent, on trouvait, non sans raison, que l'idée mélodique ne s'en dégageait pas suffisamment, que la distinction et l'originalité brillaient surtout dans les détails. M. Alfred Mutel, qui connaît parfaitement l'art du chant et qui sait, chose précieuse, écrire pour les voix, se montre aujourd'hui plus clair et plus fécond mélodiste. Il est toujours vocal, il a toujours recours à d'intéressants dessins, à de piquantes modulations, mais il ne s'en contente plus comme autrefois. Si, l'autre jour, on a remarqué la finesse de l'accompagnement de piano, la belle couleur que les parties de cor, de violoncelle et de violon, si délicatement dites par Mohr, Norblin et Lecieux, prêtaient au *Réveil du Printemps*, à *la Trinité du Poëte* et aux *Baigneuses de Lesbos*, où la musique a toute la mollesse et toute la grâce que demandaient les paroles de Méry, on a remarqué aussi que les chants avaient de la netteté, de la franchise et de la vie; que *les Anges gardiens*, par exemple, et plusieurs duos d'un opéra-comique inédit possédaient le souffle, la suite et l'unité qu'ont toujours les idées fortes et bien venues, et que M. Alfred Mutel était arrivé à ne plus sacrifier la valeur mélodique aux recherches et aux élégances harmoniques.

Quelques-unes de ces compositions ont été interprétées avec beaucoup de talent par Mme Peudefer, Jules Lefort et Capoul; quelques autres ont été dites par Mme Ribault et Léon Lafont; toutes ont été fort bien accompagnées par Alphonse Duvernoy.

— Le trio en *sol* mineur de Rubinstein, exécuté mercredi par Mme Escudier-Kastner, Henri Vieuxtemps et Batta à leur dernière soirée, qui — conséquence naturelle de débuts brillants — avait attiré encore plus de monde que la première, est une œuvre pleine de répétitions et d'harmonies lourdement plaquées, où l'imagination ne

se montre qu'à de rares intervalles. Le violon et le violoncelle, trop effacés par le piano, s'emparent de temps en temps seulement de la mélodie, qu'ils disent le plus souvent à l'unisson et à l'octave sans aucun travail attachant. Cependant, il a été fort bien joué.

L'interprétation de la sonate de Beethoven, dédiée à Kreutzer, a bien fait valoir toutes les beautés de cette superbe composition. Mme Escudier-Kastner a mis une grande précision dans les divers mouvements (mérite assez rare pour que nous le signalions), beaucoup de délicatesse dans les adorables variations de l'andante, de l'élan et une sûreté de rhythme peu communs dans l'étincelant finale ; enfin, Mme Escudier a fait preuve d'une connaissance nette et profonde de la grande manière de Beethoven.

Quant à Vieuxtemps, avec cette merveilleuse faculté de s'approprier tous les styles et toutes les pensées, il a constamment fait oublier les difficultés; Il a été, à la fois, pathétique et gracieux, fougueux et spirituel. Après le *Trille du Diable*, qu'il a admirablement exécuté et qui lui a été redemandé, il a mis le comble à l'enthousiasme des dilettantes en jouant sa délicieuse *Polonaise*. Jamais, peut-être, le célèbre violoniste n'avait joué avec cette verve, cet entrain, cette largeur et cette puissance. Il est vraiment impossible de s'élever à un plus haut degré de perfection.

La voix expressive, souple et étendue de Mlle Trebelli a été fort appréciée dans un morceau des *Noces de Figaro*, et dans un air d'église de Stradella.

A cette charmante soirée, Batta s'est fait vivement applaudir, et a causé un plaisir extrême en disant avec la mélancolie et la distinction qu'on lui connaît *Passiflore*, exquise chanson d'autrefois, et *Feuillet d'album*, de Stephen Heller, ravissante et fraîche inspiration d'aujourd'hui.

— A force d'étude, de soin et de respect pour les compositions des maîtres, la société Alard et Franchomme est allée plus loin que d'autres dans l'interprétation des chefs-d'œuvre du passé ; aussi, au milieu de ce qui s'est formé d'excellent depuis sa création, a-t-elle gardé le rang éminent qu'elle avait tout d'abord conquis. Chaque année, et depuis longtemps déjà, les délicats lui reviennent en foule. A la première séance, plusieurs morceaux d'Haydn, de Mozart et de Beethoven, magistralement interprétés, ont encore fait goûter aux auditeurs de délicieuses émotions, et ont été salués par des applaudissements bien enthousiastes, et, cette fois du moins, bien légitimes.

— Nous ne pouvons pas nous arrêter sur toutes les choses excellentes qui ont été jouées à la première soirée de MM. Armingaud et Jacquart, mais nous tenons à dire que les bravos qui ont accueilli la finesse de l'interprétation, l'ensemble parfait qui s'est fait remarquer aussi bien dans le sublime de Beethoven, que dans l'aimable, le gracieux et le pathétique d'Haydn, de Mozart et de Mendelssohn, étaient complétement mérités. Ernst Lubeck a été aussi très-fêté ; et nous ajouterons, comme si cela était ignoré, que, par ses qualités solides et brillantes, par son jeu qui unit si heureusement la puissance à la délicatesse, il atteint le but où doit tendre quiconque joue d'un instrument : il captive, charme l'auditoire, et produit l'effet irrésistible que produisent seuls les virtuoses chez lesquels on sent les mérites d'un bon musicien.

ADOLPHE BOTTE.

HAYDN ET LES PRINCES D'ESTERHAZY [1].

« Il n'y a pas de héros pour son valet de chambre », dit le proverbe : peut-être serait-il plus exact de le formuler ainsi : « Nul » héros n'est grand, s'il ne l'est aussi pour son valet de chambre. » Sans doute l'application de cette maxime réduirait considérablement le nombre des grands hommes; mais, à coup sûr, Joseph Haydn se trouverait parmi ceux qui resteraient. Le fait suivant peut en servir de preuve.

Lorsque le copiste Elssler — le père de la célèbre danseuse et depuis longues années au service d'Haydn, — le matin, en l'absence du maître, brûlait de l'encens pour purifier l'air de l'appartement, et qu'il croyait que personne ne le voyait, il s'arrêtait quelque temps avec sa cassolette devant le portrait de l'homme qu'il révérait à l'égal d'une divinité, pour l'encenser comme un autel. Ce trait suffirait à constater le charme tout particulier que ce génie aimable exerçait sur tout son entourage. Ce charme durait encore cinquante ans plus tard, ainsi que j'ai pu m'en convaincre lors de mon séjour à Eisenstadt. L'une des personnes qui me donnaient des renseignements sur Haydn était parfois tellement émue, que sa voix s'éteignait ; j'étais obligé de lui donner le temps de se remettre et de s'essuyer les yeux.

Quant à l'extérieur d'Haydn, tous ceux qui, comme moi, ne le connaissaient que par ces espèces de caricatures, gravées ou lithographiées, où, sous la figure d'un maître d'école pédant, sec et chagrin, il vous regarde d'un œil terne, sans âme et sans intelligence, s'en faisaient une idée complétement fausse. Il nous apparaît tout autre dans les descriptions tracées par ceux de ses contemporains qui vivent encore ; ces descriptions s'accordent avec son portrait de grandeur naturelle, lequel se trouve chez le prince Esterhazy, à Vienne. Dès le premier coup d'œil on est frappé de l'aspect de cette figure qui ne manque ni d'intérêt ni de charme, quoiqu'elle ne soit pas belle, tant s'en faut.

Haydn, vêtu avec soin, d'une taille petite plutôt que grande, est assis à une table, l'index de l'une de ses mains posé sur la bouche, l'air pensif, comme si une idée musicale lui venait tout à coup ; la tête est forte, le front expressif et large, quoique la perruque soit trop enfoncée. Des yeux d'un gris foncé, empreints d'une sensibilité profonde, un sourire légèrement ironique, qui se joue autour de la bouche, complètent ce que cette tête offre d'attrayant. Le nez, épaté vers l'extrémité et gravé de la petite vérole, la lèvre inférieure proéminente et sensuelle, enfin, le bas du visage, large et massif, nuisent à l'effet de l'ensemble. Qu'on ajoute à cela un teint maladif et bilieux, une voix nasillarde d'un diapason très-élevé, et l'on sera forcé de convenir que le grand artiste, le favori des Muses, n'avait pas beaucoup de rapports avec Apollon.

Lord Byron s'affligeait de son pied bot : de même Haydn s'affectait de ce que sa personne avait de disgracieux ; même à un âge avancé, il cherchait encore à atténuer ses difformités naturelles par une toilette recherchée. « Il était toujours tiré à quatre épingles », me disait Mme Uhl, la femme d'un artiste de la chapelle du prince. Ce couple, maintenant arrivé à l'extrémité de la vieillesse, avait connu l'immortel compositeur. A ce sujet, nous reproduisons ici un passage d'une lettre écrite par l'artiste que nous venons de nommer :

» En 1808 on célébrait à Vienne, à l'église des Ursulines, une fête dont le programme comprenait une messe et des vêpres en musique. Le prince y avait fait venir sa chapelle, qui comptait à cette époque soixante exécutants. Hummel, Kreutzer et Preindl avaient été invités à écrire chacun une messe : le prince se réservait de choisir parmi les trois compositions. Ce fut sur celle de Hummel que tomba son choix. Les membres de la chapelle vinrent successivement saluer leur chef, et Hummel se trouva du nombre des visiteurs. Haydn était assis devant une table, dans un élégant costume noir, avec manchettes de dentelle, la perruque soigneusement frisée ; devant lui étaient posés des gants neufs, une canne à pomme d'or et son chapeau. Quand le maître aperçut Hummel : « Eh bien, mon cher, » lui dit-il, j'ai déjà appris que tu as écrit une belle messe, et cela » m'a bien fait plaisir. Je t'avais toujours dit que tu arriverais ; con-

(1) *Gazette allemande de musique.*

» tinue à travailler, et souviens-toi que tout ce qui est beau et bon, » vient d'en haut, etc. »

Bien mieux que par toutes les recherches de la toilette, Haydn savait faire oublier ses imperfections corporelles par une réunion rare de toutes les qualités aimables du cœur, qui, plus que tout le reste, contribuèrent à lui concilier la foule, souvent hostile à l'homme de génie. Il était impossible d'en vouloir à cet homme d'une candeur tout enfantine. Chaque fois qu'à Eisenstadt il passait dans la rue, les enfants, qu'il aimait beaucoup, couraient après lui, en criant : « *Papa Haydn! Papa Haydn!* » Et ce nom, qui lui avait été octroyé par les marmots, pour lesquels il avait toujours des dragées dans sa poche, finit par passer dans l'usage général.

Haydn recherchait la société des dames, et il était fier des succès qu'il obtenait auprès d'elles, succès purement platoniques sans doute ; toutefois on m'a parlé d'une Mme P..., femme d'un chanteur de la chapelle du prince, avec laquelle il aurait eu des rapports intimes. En supposant qu'à cet égard sa conduite ne soit pas à l'abri de tout reproche, on la trouve tout au moins excusable, quand on se rappelle que la bizarrerie du destin avait donné une mégère pour femme à un homme si bien fait pour comprendre les joies de la vie de famille. D'un extérieur repoussant, grossière, acariâtre, bigotte et dépensière, voilà sous quels traits tout le monde me l'a dépeinte. Après avoir porté son joug avec patience pendant une longue série d'années, Haydn finit par le secouer ; voici comment et pourquoi : Il habitait au faubourg de Gumpendorf une maison qu'il avait achetée avec l'argent gagné à Londres. Un jour il y reçut la visite de deux demoiselles, appartenant à une des premières familles de Vienne. Tandis qu'elles traversaient le salon, la femme d'Haydn, entr'ouvrant sa porte, s'écria : « Qu'est-ce encore que *ces figures-là ?* » Le sens injurieux qui, à Vienne, se rattache à cette expression locale, attira des désagréments à Haydn, qui prit enfin la résolution de se débarrasser du démon domestique. Il envoya sa femme chez un maître d'école de Baden, près de Vienne, et elle mourut chez lui en 1800.

LE DOCTEUR L.

(*La suite prochainement.*)

REVUE CRITIQUE.

Charles Pourny. — ABSENCE ET RETOUR, *fantaisie mélodique et brillante;* CLOCHES ET CLOCHETTES, *caprice imitatif pour le piano.*

Nous ne chicanerons pas M. Ch. Pourny sur l'appellation donnée à sa Fantaisie, puisqu'il est reconnu qu'en musique la plupart du temps les titres sont purement arbitraires. S'il a choisi *Absence et Retour*, c'est, sans doute, que ces trois mots représentent deux idées très-accusées, et surtout très-opposées. De la première, tout naturellement, est née une mélodie empreinte d'un certain charme mélancolique, qui se reproduit deux fois sous la forme d'un andante à quatre temps, et d'un autre andante à six-huit. Quant à la seconde, elle se traduit par un allegretto brillant, où éclate la joie du retour après la peine et le regret de l'absence. En somme, ce morceau, sagement conçu et modérément développé, a de plus l'avantage de pouvoir prétendre à l'effet sous les mains d'un pianiste de force moyenne.

On conteste assez généralement à la musique le privilége de l'imitation exacte et absolue ; mais s'il est permis de faire une exception à cet arrêt, plus ou moins fondé, c'est assurément en faveur du bruit des *cloches* et des *clochettes*, dont la reproduction ne saurait donner lieu à ces naïves erreurs qui ont tant égayé les adversaires de l'imitation érigée en système. Nous avons, en ce genre, des modèles bien connus dans le chœur de *Pâques fleuries*, au troisième acte de *Fra Diavolo*, et dans plusieurs morceaux du *Cheval de bronze*. Le caprice imitatif de M. Pourny, sans copier ces motifs devenus populaires, les rappelle forcément, et nous ne lui en faisons pas un reproche. Un badinage musical qui éveille la pensée de semblables comparaisons, ne prouve-t-il pas, par cela même, qu'il a atteint le but qu'il se propose?

Mlle Léonie Tonel. — PENDANT LA VALSE, *scène dramatique;* LA COUPE EN MAIN, *brindisi;* VISION, *romance sans paroles pour piano.*

En attendant que Mlle Léonie Tonel nous fasse entendre, dans son concert annuel, ces trois dernières compositions, vivifiées par son exécution brillante, nous nous faisons un plaisir de les signaler à l'attention de nos lecteurs, en appelant sur elles l'intérêt qu'elles méritent à tous égards, et chacune à un titre spécial. *Pendant la valse* est une scène dramatique dont l'intention est indiquée par le titre. N'est-ce pas une vérité banale que le drame se cache souvent sous des habits de fête, et qu'un sourire de commande dissimule bien des colères sourdes, bien des angoisses jalouses, intermèdes orageux, terminés, il est vrai, presque toujours par un retour de calme et de rayons de soleil? C'est ce qu'a voulu peindre Mlle Léonie Tonel par un gracieux mouvement de valse que n'interrompt même pas la petite scène dramatique perdue dans le tourbillon du bal, et s'achevant dans une reprise triomphante du motif principal. Le brindisi, *la Coupe en main*, ne nous paraît pas moins bien réussi, comme chant énergique et plein de franchise. Il est en quelque sorte divisé par couplets, peu chargés d'ornements parasites, et dont le refrain est heureusement ramené, sans cahots inutiles et sans secousses périlleuses. Une phrase très-simple et en même temps très-expressive fait tous les frais de la romance sans paroles que Mlle Léonie Tonel a nommée *Vision*. Ce qui nous plaît dans cette composition, comme dans les deux autres, c'est l'extrême sobriété de moyens employés par l'auteur pour arriver aux résultats les plus satisfaisants. C'est une voie dans laquelle on ne lui fera malheureusement pas beaucoup de concurrence.

Alexandre Billet. — LE SOIR AU BORD DU LAC, *nocturne pour piano.*

S'il est vrai que les qualités des artistes vraiment dignes de ce nom se reflètent dans leurs œuvres, nous ne sommes pas surpris des grands succès qu'Alexandre Billet obtient, depuis deux ou trois ans, à l'étranger et dans nos principales villes de province. Le nocturne que nous avons sous les yeux est un morceau du style le plus élevé; l'inspiration, toujours élégante et gracieuse, s'y développe avec une netteté et un goût parfaits. A travers les dessins les plus variés et les plus délicats, la pensée mélodique ressort pure et lumineuse. Exécutée par l'auteur, cette œuvre doit mettre en relief les diverses perfections du talent qu'on se plaît à lui reconnaître. Nous aurons sans doute occasion d'en juger dans le courant de cet hiver. Pour tout autre que lui, la tâche est moins facile, mais elle est loin d'être impossible, et nous pensons que plus d'un pianiste exercé voudra l'essayer et s'en tirera à son honneur.

Brinley Richards. — CUJUS ANIMAM, *transcription du* Stab Mater, *de Rossini, pour le piano.*

A combien de transcriptions l'immortel *Stabat* de Rossini n'a-t-il pas donné naissance? Tous les morceaux de cette œuvre inspirée ont servi de thèmes aux caprices profanes d'une foule de compositeurs, mais aucun n'a été plus employé que le *Cujus animam*, qu'on regarde à juste titre comme le bijou le plus précieux de ce riche écrin. Voici venir un pianiste anglais, dont la célébrité a passé le détroit, et qui, à son tour, s'est probablement avisé qu'il ne pouvait choisir une meilleure recommandation auprès du public parisien, et, en cela, il ne s'est pas trompé. Les variations de M. Brinley Richards dénotent une belle intelligence musicale, en même temps qu'une remarquable entente des ressources du clavier. Elles ne peuvent manquer d'être accueillies avec faveur dans les nombreux salons qui sont restés fidèles au culte de l'illustre maëstro, sous les auspices duquel il s'est placé.

L. F. A. Frélon. — ROMANCE SANS PAROLES *de S. Thalberg, transcrite pour piano et orgue expressif.*

En digne et habile propagateur de l'orgue des salons, M. Frélon continu à tracer pour ce nouvel instrument d'agréables et gracieuses compositions qui sont toujours les bienvenues parmi les amateurs spéciaux. Tout le monde connaît la *Romance sans paroles* de Thalberg, qu'il a prise cette fois pour thème de sa transcription. La suavité de ce chant, si élégiaque et si passionné, s'harmonise admirablement avec les sons de l'orgue auquel il est confié, pendant que le piano prodigue les richesses de son accompagnement beaucoup plus compliqué. C'est une charmante combinaison, dont les effets sont sûrs et répondent à un goût désormais fort répandu.

A. Riedel. — Rêverie suisse, *valse*, l'Enchanteresse, *grande valse à quatre mains pour piano.*

Emile Desgranges. — Le Bal (la Gioja insolita), *valse favorite chantée par Mlle Adelina Patti, composée par Maurice Strakosch, et arrangée pour le piano.*

Strauss. — La Pluie de fleurs, *valses pour piano.*

Au moment où les bals se succèdent de toutes parts, en ne laissant aux danseurs que l'embarras du choix, des valses pour piano, d'une exécution brillante quoique facile, et signées des noms d'A. Riedel, d'E. Desgranges et de Strauss, ne sont pas certainement une bonne fortune à dédaigner. Et cependant, si l'on nous demandait celle qu'il faut préférer, nous serions bien embarrassé de nous prononcer sur le plus ou moins de mérite de chacune d'elles. Aimez-vous les motifs inédits, simples et gracieux, dans lesquels le violoncelle a une partie obligée, ou d'un effet plus large et plus tapageur, bien que toujours très-mélodique: prenez les quatre valses qui composent *la Rêverie suisse* d'A. Riedel, le chef estimé de la musique du régiment de gendarmerie de la garde impériale, ou encore *l'Enchanteresse*, grande valse à quatre mains, du même auteur. Si vous aimez à joindre aux plaisirs du bal le souvenir des plus vives jouissances que le théâtre puisse faire éprouver, choisissez le très-joli et très-fidèle arrangement fait par Emile Desgranges, de la *Gioja insolita*, cette ravissante valse de Maurice Strakosch, que la lionne de la saison, Adelina Patti, vocalise avec tant d'éclat, aux Italiens, dans la leçon de chant du *Barbier de Séville*. Dans le même ordre d'idées, vous plaît-il de suivre et de saisir, à travers les méandres de la valse, les inspirations les plus fameuses de nos grands compositeurs, de Meyerbeer, de Rossini, d'Auber, d'Ad. Adam, d'A. Maillart, etc.: acceptez *la Pluie de fleurs* que Strauss a dérobées à leur jardin toujours frais et toujours jeune. Voyez plutôt: c'est *le Pardon de Ploërmel*, puis *Fra Diavolo, l'Ambassadrice, Robert le Diable, la Sirène, Guillaume Tell, la Muette, le Cheval de bronze, le Prophète, les Dragons de Villars, Giralda, l'Etoile du Nord*, et, pour bouquet, c'est encore *le Pardon de Ploërmel*, dont l'air célèbre de l'*Ombre* termine, comme il a commencé, l'arrangement du chef d'orchestre des bals de l'Opéra.

Y.

CORRESPONDANCE.

Bruxelles, 27 janvier.

Emile Prudent fait ici et dans les villes voisines un voyage vraiment triomphal. Il arrive de Louvain et se dispose à partir pour Bruges. Ce qui, d'ailleurs, prouverait suffisamment combien était profonde l'impression par lui laissée à Bruxelles, c'est l'empressement de la foule compacte et brillante qui remplissait vendredi la salle du Grand-Concert. Cette fois le grand artiste a obtenu plus de succès que jamais : à deux reprises il a dû céder aux acclamations et aux sollicitations de la salle entière. M. Fétis, l'illustre directeur de notre Conservatoire, a lui-même complimenté le célèbre pianiste et joint ses sollicitations à celles du public.

Emile Prudent est invité de toutes parts à donner une série de concerts à Bruxelles. Dimanche dernier, à Namur, l'auditoire lui a non-seulement redemandé deux morceaux, mais à la fin du concert, malgré sa fatigue, il a été pour ainsi dire porté au piano pour se faire entendre encore. Lundi, à Louvain, même enthousiasme : *la Danse des fées, le Rêve d'Ariel, le Chant du ruisseau* ont été bissés, et les applaudissements ont accompagné l'artiste à sa sortie.

Dans tous les concerts qu'il a donnés, les pianos de Henri Herz, sur lesquels Emile Prudent a joué, ont été l'objet de l'admiration générale.

M.

New-York, 14 janvier.

En parcourant les annonces des journaux, on ne croirait jamais le pays en guerre civile. L'opéra italien donne quatre représentations par semaine; l'opéra allemand, tout autant; le théâtre français, deux; il y a, de plus, huit grands théâtres, où l'on joue tous les soirs, sans compter les concerts, bals et que sais-je encore? — Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que tous les directeurs font fortune! Une chose plus incroyable encore, c'est un directeur d'opéra italien qui paye régulièrement et honnêtement tous les artistes : aussi est-il aimé et respecté de tous!

L'opéra italien de New-York compte un rival dangereux dans quelques églises catholiques. On y fait de la musique dans le genre de la messe de Rossini, arrangée par ce bon Castil-Blaze. Je me rappelle avoir entendu, dans une église renommée pour sa musique mirobolante, celle des pères jésuites, un des plus fameux trics dramatiques de Verdi appliqué aux paroles célèbres de saint Thomas! Une autre fois, c'était le jour de Pâques de l'année passée, ayant été appelé à diriger la musique dans un couvent de religieuses, je fus fort étonné d'entendre pendant l'offertoire un fragment de *Don Pasquale* (honni soit qui mal y pense!), arrangé en *Ecce Panis*. Il est vrai de dire que les braves nonnes ignoraient entièrement ce qu'elles chantaient, et que la faute en doit être imputée à un éditeur de Cincinnati, qui avait oublié de signaler l'origine du morceau. Je connais un *Ave Maria*, composé par un de nos organistes, et dans lequel il y a un trille incommensurable sur le *si* bémol aigu. Etonnez-vous alors de ce que les prières ne sont pas exaucées!

L'impresario Ulmann vient de partir pour Londres, emportant les contrats, en bonne forme, de trois *prime donne* américaines. Depuis le succès éclatant d'Adelina Patti, on s'imagine que toutes les autres réussiront de même. Ceci ne veut pas dire que Mlles Carlotta Patti (sœur d'Adelina), Kellogg et Morensi, ne possèdent pas de fort belles voix et ne chantent à merveille. Le succès de Mlle Cordier, notre compatriote, va toujours *crescendo*. On vient de monter à l'opéra allemand *le Maçon*, d'Auber, et ce vieil opéra du compositeur toujours jeune, a obtenu un succès éclatant.

Votre tout dévoué,

Dachauer.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné dimanche dernier *le Trouvère* et *Graziosa*. *La Muette* a été représentée trois fois cette semaine et chaque soir, la salle était comble. Plus sûrs de leurs rôles, les interprètes du chef-d'œuvre d'Auber y rivalisent de talent; Mlle Vernon a modéré sa pantomime, et le rôle de Fenella est maintenant très-bien rendu par cette belle et gracieuse artiste ; Mlle Fonta est toujours rappelée après le pas brillant qui lui a été confié et qu'elle danse d'une façon étourdissante.

*** On a repris, au théâtre impérial de l'Opéra, les répétitions du nouveau ballet *Zara*, qui réunira Mmes Ferraris et Vernon. Il sera précédé de *la Mule de Pedro*, opéra de Victor Massé.

*** *Les Huguenots* viennent d'être représentés avec un grand succès au théâtre de l'Oriente à Madrid. Mme Lagrange a chanté admirablement le rôle de Valentine; Bettini, dans celui de Raoul, l'a dignement secondée, et le duo du quatrième acte a enthousiasmé la salle. Du reste, Fraschini, Geremia Bettini, Giraldoni et Mme Lagrange composent un ensemble d'artistes qui a toutes les sympathies du public madrilène. — On répète le nouvel opéra de Verdi, la *Forza del destino*. — M. Ferri, engagé par M. Bagier, a débuté avec succès dans *Maria di Rohan*. — Dans une représentation de *Don Pasquale*, Mme Volpini a substitué au rondeau final la valse *Di Gioja insolita*, qu'elle a chantée de façon à enthousiasmer la salle.

*** Les représentations de *la Dame blanche* et de *Lallah Roukk* continuent à faire de brillantes recettes au théâtre de l'Opéra-Comique. Ceci explique le retard que subit la première représentation de l'opéra de Duprato, *Déesse et Berger*. Les principaux rôles seront interprétés par Capoul, Crosti, Gourdin et Mlle Baretti.

*** On annonce, pour le 6 février, les débuts de Berthelier, transfuge de l'Opéra-Comique, au Palais-Royal.

*** *Don Giovanni*, joué mercredi au bénéfice de Mlle Adelina Patti, a été donné encore le lendemain, puis samedi et sera joué encore aujourd'hui, sans lasser la curiosité du public. La jeune et célèbre artiste ne nous quittera que le 15 février. — Quelques jours après aura lieu la première représentation de *Stradella*. M. de Flotow suit avec beaucoup de soin les répétitions de son œuvre, que la direction du théâtre italien monte avec un grand luxe de décorations et de mise en scène.

*** LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice ont fait appeler dans leur loge Adelina Patti, le soir de la représentation à son bénéfice, et ont daigné lui adresser les paroles les plus flatteuses. Le lendemain, LL. MM. lui ont fait remettre un magnifique bracelet en diamants et émeraudes.

*** Le théâtre Lyrique a repris, cette semaine, l'opéra d'Adam, *Si j'étais roi!* en attendant *Peines d'amour perdues*, musique de Mozart (*Così fan tutte*), qui sera donné vers la mi-février. Les principaux rôles seront remplis par Mmes Cabel, Faure-Lefevre et Girard; MM. Petit, Cabel, Gabriel et Wartel. — Mme Carvalho ne retournera à Marseille que pour le 1er mars.

*** On annonce le prochain mariage de Crosti, de l'Opéra-Comique, avec Mlle Andrieux.

*** Au théâtre *Princess*, à Londres, deux danseuses ont encore été victimes d'un accident semblable à celui qui a failli faire périr Mlle E. Li-

vry. L'une d'elles, miss Smith, qui s'était précipitée sur son amie, Miss Hunt, pour éteindre les flammes qui l'entouraient, a été la plus maltraitée. Ne serait-il donc pas possible de prévenir de si terribles accidents, soit en entourant les becs de gaz qui peuvent se trouver en contact avec les acteurs, soit en prescrivant par un règlement l'emploi pour les vêtements légers, des préparations reconnues propres à les mettre à l'abri de l'action du feu?

*** Nous avons fait connaître le grand succès que Saint-Léon vient d'obtenir à Saint-Pétersbourg, avec son nouveau ballet de *Theolinde*. A la deuxième représentation, le public, qui avait rappelé l'auteur après chaque tableau, lui a fait remettre sur la scène une magnifique bague en diamants et saphirs. De plus, le lendemain de son retour de Moscou, l'empereur et toute la famille impériale ont assisté à la troisième représentation, pendant laquelle Sa Majesté a daigné descendre sur la scène, pour féliciter l'habile chorégraphe.

*** Tichatschek, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa première apparition sur le théâtre royal de Dresde, a chanté, le 17 janvier, le rôle de Fernand Cortez, dans l'opéra de Spontini. L'éminent chanteur a reçu de nombreuses marques de sympathie.

*** *La Comtesse d'Egmont*, grand ballet du chorégraphe Rota, vient d'obtenir un brillant succès au théâtre royal de Turin. Le principal rôle a été dansé par Mlle Legrain, qui a été couverte d'applaudissements. Les décors et la mise en scène sont splendides. — A Milan, au théâtre de la Scala, *I due soci* (Rubert Macaire et Bertrand) ont également réussi et fort amusé le public. Ce ballet fait honneur au maître de ballets Taglioni.

*** S. M. le roi des Pays-Bas a daigné conférer à M. S. Dufour, directeur de *la Revue et Gazette musicale*, l'ordre royal de la Couronne de Chêne.

*** Le concert populaire de musique classique qui aura lieu aujourd'hui au Cirque Napoléon sera ainsi composé : 1° ouverture de *Médée*, de Cherubini ; 2° symphonie militaire d'Haydn ; 3° polonaise de *Struensée*, de Meyerbeer ; 4° Septuor de Beethoven.

*** La société des concerts du Conservatoire donne aujourd'hui une matinée extraordinaire au bénéfice de l'industrie cotonnière.

*** La Société nationale des beaux-arts, boulevard des Italiens, n° 26, donnera dimanche prochain, 8 février, à 1 heure 1/2, son quatrième concert. On y exécutera *la Fuite en Egypte*, deuxième partie de *l'Enfance du Christ*, d'Hector Berlioz; le solo sera chanté par Warot, de l'Opéra-Comique; — l'*Ouverture du Carnaval romain*, du même; l'*Invitation à la valse*, de C. M. de Weber, orchestrée par Berlioz (toute cette partie du concert sera dirigée par le célèbre compositeur), et la première audition d'une ode-symphonie de M. E. Bizet: *Vasco de Gama*, dans laquelle le solo sera chanté par Mlle Girard, du théâtre Lyrique; — *Vercingetorix*, poëme musical, paroles et musique de J. Debillemont, solo chanté par Troy, de l'Opéra-Comique, et enfin la symphonie en *mi* bémol de Félicien David.

*** La partition de piano et chant de l'opéra *Béatrice et Benedict*, de M. Berlioz, vient de paraître chez Brandus et Dufour, boulevard des Italiens. Elle contient entre autres choses d'une originalité piquante, un *trio* pour trois femmes et un chœur, ajoutés par l'auteur depuis les représentations de cet ouvrage à Bade. On s'occupe en ce moment de mettre en scène *Béatrice et Benedict* au théâtre de Weimar, Mme la grande-duchesse ayant demandé cet opéra pour la représentation de gala qui aura lieu le 8 avril prochain, jour de la fête de Son Altesse.

*** M. Pasdeloup, après avoir arrangé à l'usage de l'Orphéon de Paris, le chœur de la prière de la *Muette de Portici*, et celui des Bohémiens de *Preciosa*, vient d'arranger dans le même but, *Avant la bataille*, de Weber. Nous reviendrons sur cette dernière œuvre, qui se compose de deux chœurs fort habilement liés entre eux par M. Pasdeloup.

*** Henri Vieuxtemps exécutera pour la première fois mercredi prochain, salle Herz, une *sonate pour alto et piano*. Au grand intérêt qu'excite chaque audition d'une œuvre nouvelle de cet artiste, se joint, cette fois, celui de l'entendre jouer de l'alto, instrument qu'il manie avec la même perfection que le violon. Les dilettanti se souviennent encore de l'effet immense et de l'émotion profonde que produisit il y a quelques années le célèbre artiste lorsqu'il joua son Élégie sur ce bel instrument, un peu trop négligé aujourd'hui.

*** La troisième soirée de Mme Escudier-Kastner et de MM. Vieuxtemps et Batta aura lieu mercredi prochain, 4 février, avec le concours de M. Delle Sedie, du théâtre Italien. En voici le programme : 1° *Grande sonate* pour piano et violon, dédiée à Kreutzer, de Beethoven (redemandée); 2° *chant*; 3° *sonate* pour alto, exécutée pour la première fois à Paris par l'auteur (Vieuxtemps); 4° *chant*; 5° *duo* pour piano et violoncelle (Mendelssohn); 6° *quatuor en la majeur* (Beethoven),

*** Jean Becker, l'éminent violoniste allemand, est arrivé à Paris. Il donnera un concert avec orchestre le 25 février, à la salle Herz. M. Becker a l'intention de donner également à Paris trois concerts historiques. Dans le premier il jouera la musique italienne; dans le deuxième, la musique allemande ; dans le troisième, la musique française et belge.

*** Mme Clara Schumann, qui vient d'arriver à Paris, donnera le samedi 14 février, un concert dans les salons Erard. La célèbre artiste aura le concours de MM. Armingaud et Jacquart. On ne doute pas que la grande sensation qu'elle a produite l'hiver dernier ne se renouvelle cette année.

*** Au théâtre de la cour, à Vienne, il y a eu, dans le courant de 1862, 217 représentations qui se répartissent de la manière suivante : Meyerbeer, 26 ; Donizetti, 23; Verdi, 20; Mozart, 17; Richard Wagner, 16; Flotow, 11 ; etc.

*** Le concert de M. Aptommas, le célèbre harpiste de New-York, dont nous avons annoncé l'arrivée à Paris, aura lieu samedi 7 février, à 8 heures du soir, dans les salons d'Erard, avec le concours de Mlle Daudeville, de Troy, de l'Opéra-Comique, de MM. Bloch, Colonne, etc. M. Aptommas jouera, ainsi que nous l'avons dit, le *Concert-Stück* de Weber et plusieurs morceaux très-intéressants de sa composition.

*** Nous avons annoncé pour le 10 février, dans la grande salle du Louvre, le concert de Mme Madeleine Graever. Roger y chantera le grand air de *Joseph* et *le Roi des aulnes*, de Schubert. Il sera accompagné par Litolff, qui doit diriger d'ailleurs l'orchestre, choisi parmi les artistes les plus distingués de Paris.

*** La *Gazette musicale* de Barcelone dément avec force les bruits calomnieux répandus à Milan par des malintentionnés, au sujet du théâtre du Liceo, qu'auraient quitté les artistes, et dont le directeur, M. Verger, aurait pris la fuite. L'honorable impresario est toujours à son poste ; il ne doit pas un *réal* aux artistes, et les représentations continuent comme par le passé.— L'engagement de Mme Czillag a été définitivement résilié à l'amiable.

*** Il paraît certain que la nouvelle loi sur la propriété littéraire ne sera pas présentée au Corps législatif dans le cours de cette session. Elle devra d'abord être examinée par le conseil d'Etat, et la commission instituée au ministère d'Etat s'occupe de cette présentation.

*** Dans une soirée intime, donnée récemment chez sa mère, Mlle Schultz, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, s'est fait entendre seule et en compagnie de Vieuxtemps et de Seligmann. Un trio de M. Damcke, composition de l'ordre le plus élevé, à travers laquelle passe comme un souffle de Beethoven, a été rendu par les trois artistes avec le style serré, nerveux et précis que réclament ces sortes d'ouvrages dans le goût allemand. Puis, la jeune virtuose a fait entendre une rêverie de Chopin et la valse de Schubert, arrangée par Liszt pour le piano. On n'a pas des doigts plus habiles et plus légers que Mlle Schultz, ni un plus vif sentiment musical.

*** M. Ferdinand Stolte, l'auteur du poëme dramatique *Faust*, qui a obtenu un très-grand succès en Allemagne et en Angleterre, en fera l'objet de deux lectures à Paris, les 4 et 11 février. Ces intéressantes séances auront lieu dans la salle Lemardeley, 100, rue Richelieu, à 8 heures du soir.

*** Nous avons déjà appelé l'attention de nos lecteurs sur les soirées intéressantes de prestidigitation et de physique que M. Robin donne chaque soir dans sa jolie salle du boulevard du Temple. Jeudi dernier, c'est à peine si elle pouvait contenir la foule qu'y attirait une représentation donnée au bénéfice de l'industrie cotonnière, et dans laquelle le savant physicien a déployé une adresse et une habileté incomparables. La totalité de la recette, déduction faite du droit des pauvres, a été versée, sans retenue d'aucun frais, à la caisse du journal *le Constitutionnel*. C'est une heureuse initiative qu'a prise là M. Robin, et qui lui conciliera certainement les sympathies du public parisien.

*** Les charmantes pianistes, Marie et Nadine Harder, donneront le 9 février, un concert dans les salons Erard. On y entendra Mme Mancel dans la partie vocale, et dans la partie instrumentale, MM. Hugo Hermann, Roccius et Mlle Hermann.

*** Mlle Marguerite Elie, jeune et intéressante artiste de la Nouvelle-Orléans, élève de Stamatly, donnera, mercredi 4 février, dans les salons de Pleyel, Wolff et Cie, un concert dans lequel on exécutera plusieurs morceaux de Beethoven, de Mendelssohn, Dœhler, Chopin et de son maître Stamatly. Outre le talent qui recommande Mlle Elie, des artistes d'élite lui prêteront leur concours, et on y entendra, entre autres, Alard, Franchomme, Jules Lefort, etc. Avec de tels éléments le succès n'est pas douteux.

*** Les jeunes virtuoses Auguste et Emile Sauret, qui, bien qu'âgés seulement de huit et neuf ans, jouent déjà du piano et du violon en véritables artistes, donneront un concert le 21 février, dans la salle Herz. En attendant, ils sont très-recherchés dans les soirées musicales,

et dimanche passé, ils ont été applaudis et fêtés comme ils le méritent, dans une réunion d'artistes et d'amateurs de bonne musique.

*** Luigi Romani a publié à Milan une histoire du théâtre de la Scala depuis son origine jusqu'à nos jours. Ce théâtre ouvrit en 1778 avec les opéras *l'Europa riconosciuta*, de Saliéri, et *Troja distrutta*, de Mortellari. L'époque la plus brillante de la Scala fut celle de 1815 à 1845.

*** *Du travail et du pain!* tel est le titre d'une élégie, paroles et musique composées par M. l'abbé Touzé, chanoine honoraire de Reims, chantée par Mme Miolan-Carvalho, et qui se vend au profit des ouvriers sans ouvrage chez Retté et Ce. C'est la septième composition de M. l'abbé Touzé publiée par lui dans un but de bienfaisance.

*** Le bal annuel de l'Association des artistes dramatiques aura lieu le 7 mars prochain, dans la salle du théâtre impérial de l'Opéra-Comique, sous le patronage de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice. La réputation de cette fête est assez établie pour que nous jugions inutile d'insister sur son éclat et sa splendeur. L'orchestre, de cent musiciens, sera dirigé par M. Strauss. Le prix du billet d'entrée est de 10 francs. On souscrit chez M. Thuillier.

*** L'auteur de charmantes romances, Etienne Arnaud, vient de mourir des suites d'une fluxion de poitrine.

*** A Saint-Gall est mort, le 9 janvier, dans sa quatre-vingt-deuxième année, le compositeur Ferdinand Huber, à qui l'on doit les plus beaux lieder suisses. On peut dire qu'ils se sont répandus sur le globe entier. Huber en avait dédié un cahier à Mendelssohn, qui en fait le plus chaleureux éloge dans une lettre adressée à l'auteur.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Berlin.* — Vers la fin de février on attend Mlle Désirée Artot, qui doit donner une série de représentations au théâtre royal de l'Opéra. Vers la même époque Mlle Lucca prendra son congé. — Wilhem Rust, directeur de la société Bach, a donné un concert de bienfaisance à l'église neuve. Parmi les morceaux que l'on y a entendus, le plus intéressant est l'ode à la mort, par Klopstock, que Gluck chantait souvent en s'accompagnant lui-même sur le piano, mais dont il n'avait jamais écrit la notation. Le maître de chapelle Reichardt avait transcrit la musique après l'avoir entendue. Cette pièce curieuse étant venue aux mains de Rust, il adapta au chant un accompagnement conforme aux intentions du compositeur. — L'ode à la mort, chantée par Mme Jachmann-Wagner, n'a pas produit tout l'effet qu'on attendait.

*** *Vienne.* — Parmi les nombreux concerts de la saison, nous citerons la soirée du jeune Ketten, qui a été très-applaudi, et le concert de la société philharmonique, dont le produit est affecté à la restauration des tombeaux de Beethoven et de Schubert. Les honneurs de la soirée ont été pour Mlle Bochkolz-Falconi, qui a chanté deux lieder de Beethoven avec un succès des plus flatteurs. — Mlle Désirée Artot vient de quitter notre ville, où elle a terminé la seconde série de ses représentations. Elle se rend à Berlin pour y clore la saison du grand théâtre royal. Avant de partir, elle a été invitée à chanter une troisième fois à la cour; l'archiduchesse Sophie lui a fait remettre après le concert un magnifique bracelet, en exprimant le désir de voir la célèbre cantatrice revenir bientôt à Vienne.

*** *Darmstadt.* — Le 25 janvier a été représentée, sur le théâtre grand-ducal, la *Reine de Saba*, de Gounod. Presque tous les directeurs des théâtres de l'Allemagne assistaient à cette représentation, que le grand-duc et sa famille honoraient de leur présence. Gounod a dirigé l'orchestre, et le succès a été très-grand. Le quatrième acte a cependant paru trop long. Le second acte, qui représente la mer d'airain, a produit beaucoup d'effet. A la fin de la soirée le compositeur a été rappelé. Avant son départ pour Berlin, où il va assister à une des représentations de *Faust*, il a reçu du grand-duc la croix de son ordre de Philippe le Magnanime.

*** *Brême.* — La symphonie *l'Océan*, par A. Rubinstein, qui a été accueillie précédemment avec une faveur marquée à Berlin, Leipzig, etc., vient d'être exécutée ici par la société des concerts de symphonie. Cette œuvre importante, empreinte d'un talent original, a produit le plus grand effet.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

Morceaux chantés au théâtre Italien

Dans *le Barbier de Séville*,

Par Adelina Patti:

LA GIOJA INSOLITA

Valse chantée, dediée à Madame la comtesse Walewska

et composée par

Prix : 6 fr. **MAURICE STRAKOSCH** La même, transposée.

(Paroles italiennes)

La même, avec Paroles françaises *Prix : 6 fr.* **LE BAL** La même, transposée. La même, avec Paroles françaises *Prix : 6 fr.*

LA CALESERA

Chant andalous avec paroles espagnoles et françaises,

Musique d'YRADIER.

Prix : 4 fr. (Reproduction autorisée.) Prix : 4 fr.

PORTRAIT D'ADELINA PATTI

Dessiné par Desmaisons,

Prix : 3 francs. — Le même, sur papier de Chine : 3 fr. 50.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE RICHELIEU, AU Ier,

Musique de danse :

A MADAME LA COMTESSE WALEWSKA.

L'ENCHANTERESSE

Grande valse à quatre mains par

7 fr. 50. **A. RIEDEL** 7 fr. 50.

PLUIE DE FLEURS

Valse composée sur les plus jolis motifs de Ad. Adam, Auber, Maillart, Meyerbeer et Rossini,

Par STRAUSS

A MONSIEUR GEORGES KASTNER.

RÊVERIE SUISSE

Valse pour le piano par

6 fr. **A. RIEDEL** 6 fr.

VALSE

Arrangée pour le piano sur

—

La même, pour piano à 4 mai

LE BAL

PAR

ÉMILE DESGRANGES

LA GIOJA INSOLITA

De Maurice Strakosch

—

Prix : 6 francs.

SOUFLETO facteur de pianos. — *Médaille d'or, Exposition* 1849; *Médaille de 1re classe Exposition universelle* 1855. Spécialité de pianos pour l'exportation. — Cette maison a obtenu, depuis 1834, à toutes les Expositions, des récompenses méritées par l'excellence de ses pianos droits, cordes obliques, dont la réputation est justement établie. Elle vient de mettre en vente un nouveau modèle de piano droit, cordes obliques, grand format, extra, qui ne laisse rien à désirer sous le double rapport de la quantité et de la qualité du son. — **Magasin, rue Montmartre, 161.**

ALPHONSE SAX (JUNIOR)

Facteur et Ingénieur en instruments de Musique

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS

EN TOUS GENRES, EN TOUTES FORMES ET DANS TOUS LES TONS

HARMONIE et FANFARE. — Rue d'Abbeville, 5 bis, Paris, près de la place Lafayette. — Belle Salle de 300 personnes pour Concerts et Répétitions. 16 Brevets d'Invention ou de perfectionnement. — Commission. — Exportation.

Breveté de S. M. l'Empereur des Français. — Grand brevet de S. M. la reine d'Angleterre. — Breveté de S. M. le roi des Belges. — 2me prix en 1838. — 1er prix en 1841. — Prix d'honneur, médaille d'or, en 1843. — Médaille d'argent à l'Exposition de Paris, 1844. — **DÉLÉGUÉ** par le gouvernement belge pour visiter l'Exposition universelle de Londres, en 1851. — Exposition universelle de Paris, 1855, les plus belles pages du Rapport officiel, 27me Classe, pages 1335-1336. — Exposition universelle de Londres, 1862, *PRIZE MEDAL*, avec cette mention : POUR **EXCELLENCE** DE **TOUTE ESPÈCE** D'INSTRUMENTS DE CUIVRE. — Membre de l'INSTITUT POLYTECHNIQUE de Paris, membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LE PROGRÈS DES SCIENCES SOCIALES. — *MÉDAILLE D'OR* et Membre du CORPS SCIENTIFIQUE DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

1re médaille d'or
Exposition nationale française de 1849.

DÉCORATION DE LA LÉGION D'HONNEUR
Exposition de 1849.

1re médaille d'argent
Exposition nationale française de 1844.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS
FONDÉE A PARIS EN 1843 PAR

ADOLPHE SAX

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur.

RUE SAINT-GEORGES, 50

1re médaille
Exposition nationale belge de 1841.

DÉCORATION DE LA COURONNE DE CHÊNE
de Hollande (1845).

Grande médaille d'or
du Mérite de Prusse (1846).

Seule grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris (1855). — Seule grande médaille (*Council Medal*) à l'Exposition universelle de Londres (1851).

Organisateur et fournisseur de la musique des Guides et des autres musiques des régiments de la Garde impériale.

INVENTEUR DES FAMILLES DES

SAXO-TROMBAS. SAXHORNS. — SAX-TUBAS. SAXOPHONES. — CLAIRONS-SAX. TROMBONES-SAX. — CORNETS-SAX (compensateurs). CLARINETTES BASSES-SAX. — CLARINETTES CONTRE-BASSES-SAX. BASSON-SAX (en cuivre et en bois).

Forme et dispositions nouvelles de Trombones à 3, 4 et 5 cylindres; invention brevetée en **1859**.
Tous les instruments à pistons avec addition d'une ou plusieurs clefs; invention brevetée en **1859**.
Système d'instruments à pistons ascendants; inv. brev. en **1852**.

Cors, Cornets, Trompettes, Trombones simples, les mêmes à pistons ou cylindres, les mêmes forme Saxo-Tromba.
Clairons, Trompettes d'ordonnance, Flûtes, Clarinettes, Bassons, Caisses roulantes, Grosses Caisses, Tambours, Timbales, Cymbales. etc., etc.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sres DE JULLIEN & Cie
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

En vente chez MARCEL COLOMBIER, éditeur, 85, rue de Richelieu, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS MUSICALES

MORCEAUX DE PIANO. — Prix marqué.

Bernard (PAUL). Barcarolle . . . . . 6 »
Lambert (LUCIEN). *God save the queen*, air national anglais . . 6 »
Neustedt (CH.). Première rêverie . . . . . 5 »
— Deuxième nocturne . . . . . 5 »
Talexy (A.). Les Feuilles de la marguerite, six morceaux-oracle:
1. Il m'aime! 3. Beaucoup! 5. A la folie!
2. Un peu! 4. Tendrement! 6. Pas du tout!
Chaque numéro séparé . . . . . 4 »
L'ouvrage complet, broché . . . . . 15 »
— Fouets et Grelots, grand galop brillant 7 50
— Id. à quatre mains . . . . . 9 »
Wachs (F.). La Première amitié, romance sans paroles . . . . 5 »

CHANT. — Prix marqué.

Beethoven. Marguerite (poésie de Mme Valmore), chanson florale (2 t.) 2 50
Field (JOHN.). L'Oiseau, id. conversation . . . . 3 »
— Le Rêve à deux, id. romance 2 50
Moreaux (Ch.). L'Amour et l'Amitié (fabliau de Milleveye), deux tons 2 50

DANSES.

Boullard (V.). Fifres et clairons, polkas . . . . . 3 »
— Turf-Polka . . . . . 5 »
Talexy (A.). Bella Maria, polka . . . . . 5 »
Le Corbeiller (Ch.). La Première Gerbe, valse . . . . . 5 »
Juliano (A.-P.). La Fête au hameau (très-facile), quadrille . . 4 50
Wachs (F.). Le Tourbillon, quadrille 4 50
Mathieu (fils.). Déesse, polka-mazurka . . . . . 5 »

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 6. | 8 Février 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, les titres et la table analytique des matières pour l'année 1862.

SOMMAIRE. — Concert populaire. — Soirée musicale, par **Paul Smith**. — Auditions musicales, par **Adolphe Botte**. — Bouffes-Parisiens : *Job et son chien*, opérette en un acte, paroles de M. Mestépes, musique de M. Emile Jonas ; *Madame Pygmalion*, opérette-bouffe en un acte, paroles de MM. Jules Adenis et Francis Tourte, musique de M. Frédéric Barbier. — Revue critique, par **Adolphe Botte**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

CONCERT POPULAIRE DE MUSIQUE CLASSIQUE.

Il y a huit jours, le programme se composait de quatre numéros seulement, et l'ouverture de la *Médée* de Cherubini en faisait partie. C'est un morceau bien fait que cette ouverture, mais il n'a rien qui sorte des proportions ordinaires : on y sent l'art plutôt que le génie, et le métier plutôt que l'art. Les idées y manquent de ce caractère saillant qui résume tout un drame, et de cette distinction qui fait qu'on les retient de préférence à une foule d'autres.

Il faut parler tout autrement de la symphonie militaire d'Haydn, œuvre naïve et charmante remplie d'inspirations qui, par leur douceur et leur aménité, semblent parfois en contradiction flagrante avec le titre. Il est certain que si, de nos jours, on avait à écrire une pareille œuvre, on s'y prendrait d'un autre style, et qu'on s'arrangerait pour faire un autre fracas. Mais Haydn vivait dans un siècle où l'on ne connaissait pas encore les canons rayés, et puis il était d'une nature essentiellement pacifique. Dans sa symphonie militaire, les soldats vont à la parade, et non au combat ; il aurait eu trop peur de faire tuer un homme !

A l'œuvre gracieuse d'Haydn succédait une œuvre profondément dramatique de Meyerbeer, la *Polonaise* de *Struensée*, le second des entr'actes composés par l'illustre maëstro pour la tragédie de son frère. Une *Polonaise* dramatique ! Ce substantif et cet adjectif ne sont-ils pas quelque peu surpris de se voir accouplés ensemble ? Et pourtant rien de plus juste, rien de plus vrai. Le *bal* et l'*arrestation*, le plaisir et la crainte, la joie et les larmes, tel est le contraste admirablement saisi et reproduit par la musique : tel est l'émouvant tableau tracé par la même main qui peignit les *Huguenots* et le *Prophète*. Notre savant collaborateur, M. Fétis père, a dit, il y a longtemps, dans ce journal, qu'il estimait à égal prix les morceaux de *Struensée*, en commençant par la magnifique ouverture, exécutée plusieurs fois par les deux orchestres de Pasdeloup, celui de la Société des jeunes artistes, dans la salle Herz, et celui des concerts populaires dans le cirque Napoléon. Nous devons bientôt l'entendre encore : nous le désirons d'autant plus que l'exécution de la *Polonaise* a mérité dimanche dernier des éloges sans réserve, et qu'elle a produit un merveilleux effet. Trois salves d'applaudissements ont témoigné de l'impression ressentie par tout l'auditoire ; l'œuvre avait donc été comprise aussi bien que rendue ! A chaque retour de l'air de danse et du ton primitif, on avait senti ce léger murmure qui circule de proche en proche lorsqu'il y a émotion vraie et spontanée. Les cœurs étaient serrés, tandis que le drame grondait sous le *pizzicato* si expressif des violons, ou bien dans l'*agitato appassionato* en *ut* mineur, et puis la *Polonaise* reparaissant était accueillie chaque fois comme un sourire.

Pour ne pas rester au-dessous d'une composition de cette force, il ne fallait pas moins qu'une des meilleures œuvres de Beethoven, et Pasdeloup avait choisi fort à propos le grand septuor de ce maître pour le faire exécuter dans son entier. Le succès le plus complet a couronné la noble entreprise : on a tout admiré, tout applaudi ; on aurait volontiers tout redemandé de ce magnifique septuor, frère aîné de toutes les symphonies du même auteur, supérieur même à quelques-unes. Les trois solistes qui jouaient la partie de cor, celle de la clarinette et celle du basson, n'ont rien voulu céder de l'honneur de la journée au gros bataillon des instruments à cordes. Aussi, quand à la fin du sextuor, les transports de l'enthousiasme général ont éclaté, Pasdeloup a-t-il amené sur le devant de l'estrade MM. Pâquis, Auroux et Espeignet pour qu'ils fussent tous les trois applaudis en personne, et connus de son public, comme lui-même.

SOIRÉE MUSICALE.

L'autre samedi nous avons entendu chez Marmontel, le célèbre professeur, des artistes dignes de ce titre, et dont plusieurs ont été ses élèves. Parmi eux se distinguait Alphonse Duvernoy, pianiste encore jeune d'âge, mais non de talent. Nous le louerons d'abord pour l'élégance et la finesse de son jeu, qui n'ont guère de rivales pour la qualité exquise du son qu'il tire de ses touches. Ce que nous signalerons de plus, c'est l'individualité que son talent aspire à prendre, et qui déjà commence à se manifester. Nous l'avons apprécié dans

un nocturne de Chopin (avec lequel il a quelque analogie), dans un andante de Beethoven et dans le rondo de Weber. Le même artiste avait supérieurement joué la partie de piano dans un trio d'A. Blanc, composition des plus distinguées, écoutée avec un vif plaisir. M. Vincent, Mlles Rey et Lée, trois élèves de Révial, ont eu beaucoup de succès dans la partie vocale de cette soirée, où les habiles instrumentistes étaient nombreux.

PAUL SMITH.

AUDITIONS MUSICALES.

Eugène Ketterer. — Mlle Julie de Wocher. — Mlle Marguerite Elie. — Troisième soirée de Mme Escudier-Kastner et de MM. Henri Vieuxtemps et A. Batta.

Si les concerts ne sont pas rares, les réunions particulières ne sont pas moins nombreuses; c'est à qui, chez soi, fera de la musique, c'est à qui ravira le plus les admirateurs des chefs-d'œuvre de toutes les écoles et de tous les temps; seulement, c'est toujours de la musique de chambre : musique de chambre chez M. Lebouc, dont le talent est apprécié comme il mérite de l'être; musique de chambre chez Mme Wartel, chez Mlle Marie Baumetz, chez Mlle Trébelli, chez..... Mais arrêtons-nous, et parlons de ce qui n'a pas été exclusivement réservé à d'heureux privilégiés. D'ailleurs, fût-on aussi bref que possible, les colonnes de ce journal ne suffiraient point à enregistrer tous les succès intimes.

Parmi les transcriptions d'Eugène Ketterer, jouées samedi dans les salons Pleyel-Wolff, nous citerons celle du *Trovatore*, celle de *Ah! quel plaisir d'être soldat*! celle de *Guillaume Tell* pour piano et orgue et celle de *la Somnambule*, où, comme pianiste, l'auteur a montré une expression soutenue et une certaine ampleur qui ne lui sont pas habituelles, et dont l'éloignent d'ailleurs les choses courtes et légères auxquelles il semble avoir voué son double talent. Les morceaux originaux ont peut-être satisfait la majorité des auditeurs; mais cela ne suffit point. Quoi qu'il en soit et quoi qu'on en dise, les minorités ont une valeur, une influence parfois singulière et redoutable, et ce sont elles surtout qu'il faut gagner quand on est jaloux de la durée et de l'importance de son œuvre.

En composant si vite un si grand nombre de morceaux, le but d'Eugène Ketterer n'est pas évidemment d'atteindre à la beauté du travail harmonique, à la richesse des développements, à la nouveauté des combinaisons instrumentales, — toutes choses que cherchèrent et atteignirent les maîtres modernes du piano; — il a voulu surtout satisfaire aux exigences du moment, transcrire la mélodie en vogue, et varier, dans un style enjoué et facile à comprendre, les inspirations qui tour à tour ravissent le public. Là est le secret de ses succès; là aussi est la raison de ses faiblesses. Le grand *Caprice hongrois* éclos dans la première jeunesse de l'auteur, reste comme un heureux aîné. Cette fois encore, il a produit son effet accoutumé, effet que n'ont pas produit, nous devons le dire, toutes les dernières œuvres.

Comme cela arrive trop souvent, la partie vocale n'était pas brillante. Jamais peut-être on n'avait entendu de pareilles intonations, jamais on n'avait entendu phraser, prononcer et respirer de cette façon. Ce qui manque à Mlle Frasey ce n'est pas la voix, c'est seulement l'étude. En vérité, nous ne comprenons pas qu'on ose se présenter devant le public quand on ne possède aucun talent. Pendant que les instrumentistes travaillent et s'élèvent aux qualités les plus solides et les plus brillantes, la plupart des chanteurs se dispensent aussi bien du solfége que des vocalises : aussi s'en aperçoit-on au charme de leurs points d'orgue et au sentiment qu'ils ont du rhythme et de la période musicale! Il est grand temps, ce nous semble, qu'on se préoccupe un peu plus sérieusement de l'art du chant.

Les compositeurs surtout déplorent cette décadence et en souffrent. Ils essaient bien d'imposer à leurs interprètes le style, les ornements, les mouvements, le caractère et l'expression que demandent leurs inspirations; mais souvent ils ne sont ni écoutés ni compris, et ne sauraient l'être. Comment, en effet, parler de goût, de finesse, de distinction et de vérité à des gens auxquels l'éducation première a manqué et qui ne se doutent même pas de la véritable physionomie d'un morceau?

— A son concert, où le chant aussi a laissé trop à désirer, Mlle Julie de Wocher a dit avec netteté, vigueur et délicatesse le trio de Mayseder, puis de jolis morceaux de Litolff et de Gutmann. Le trio écrit par Frédéric Brisson pour piano, orgue et violon sur *la Somnambule* est délicieux, non-seulement, comme cela arrive parfois, grâce à la beauté des cantilènes, mais grâce à l'élégance et à l'habileté du travail. L'ingénieux auteur de *l'Arabesque* écrit toujours de charmantes petites pièces. Sa *Valse des rêves*, sa *Fête des Porcherons* et surtout sa *Canzone*, qu'il a jouée très-finement l'autre soir, attestent qu'il n'a rien perdu des aimables qualités qui lui firent goûter plusieurs fois au fruit savoureux du succès.

— Le public demande aujourd'hui plus que des rêveries, des caprices et autres choses semblables; il veut du grand, du large, du beau, et a tout d'abord su gré à Mlle Marguerite Elie, jeune élève de M. Stamaty, du bon goût de son programme. Trio en *ut* mineur de Mendelssohn, magnifiques variations de Beethoven sur un thème des *Machabées* — c'est-à-dire Haendel, qu'on a si justement comparé à Homère — traité et développé par un homme de même taille que lui, tel était le fond de ce concert. Dites par Mlle Marguerite Elie, par Alard et par Franchomme, qui, le matin même, chez Mlle Marie Beaumetz, avaient ravi l'auditoire, ces pages, qu'il est bien inutile de louer, ont causé un vif plaisir. Succédant à l'énergie, à la passion frémissante qu'on sent dans Haendel et dans Beethoven, même dans leurs inspirations relativement calmes, le *scherzo* de M. Stamaty a été très-sympathiquement accueilli. En exécutant, seule, des morceaux de Dœhler et de Chopin, Mlle Marguerite Elie a fait apprécier la netteté, la sobriété et l'élégance de son jeu. Si la jeune pianiste n'était pas encore une enfant, nous dirions, quoiqu'elle ait été vivement encouragée, qu'un peu moins de mollesse, un peu plus de chaleur et d'émotion, des accents un peu plus passionnés eussent satisfait davantage et donneraient à son talent l'éclat et la variété qui lui manquent encore et qu'il ne dépendra que d'elle d'obtenir.

— Les soirées de Mme Escudier-Kastner et de MM. Henri Vieuxtemps et A. Batta attirent toujours la foule, et prouvent une fois de plus, comme le prouvent chaque jour tant d'intéressantes fêtes artistiques, que nous sommes encore loin — malgré tout ce qu'on fait pour cela — d'être déshérités de l'enthousiasme et de l'amour des belles choses. Il faut reconnaître aussi que ces soirées sont organisées avec beaucoup de goût; on n'y oublie pas ce besoin de variété qui, en France surtout, domine souvent tous les autres. Si, cette fois, le piano est resté aussi net, aussi brillant, aussi remarquable de vigueur et de grâce, si le violoncelle est resté aussi expressif, si tous deux ont réellement enlevé les suffrages, le violon, lui, s'est tout à coup métamorphosé. Il a voulu voir si, en baissant le ton, en grossissant sa voix, il exciterait les mêmes transports. Il y a parfaitement réussi. La *Sonate* pour alto a valu à Henri Vieuxtemps, nous ne dirons pas comme compositeur, mais comme exécutant, le succès qu'il avait obtenu le mercredi précédent en jouant son entraînante et jolie *Polonaise*. Pouvoir ainsi changer de voix et conserver la même supériorité, c'est vraiment merveilleux. Combien de ténors devenus barytons vont porter envie à Vieuxtemps!

Après avoir applaudi, aux deux premières séances Mlles Marie Battu et Trébelli, il a été donné aux dilettantes d'applaudir cette fois Delle-Sedie. A la vivacité des bravos, l'excellent artiste a pu voir que, au concert surtout, on sentait tout le prix de sa diction, de son style,

et que, mieux qu'au théâtre, où l'organe dissimule plus difficilement ses faiblesses, on était très-sympathique à la pureté, à la correction et à tous les mérites d'une belle méthode.

ADOLPHE BOTTE.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS.

JOB ET SON CHIEN,

Opérette en un acte, paroles de M. MESTÉPES, *musique de* M. EMILE JONAS.

MADAME PYGMALION,

Opérette-bouffe en un acte, paroles de MM. JULES ADENIS *et* FRANCIS TOURTE, *musique de* M. FRÉDÉRIC BARBIER.

(Premières représentations le 6 février.)

L'heure du repos a sonné pour *Orphée aux enfers*, fatigué, mais non usé par ses quatre cents représentations. Le temps n'est peut-être pas éloigné où nous le verrons renaître plus jeune et plus alerte que jamais. Provisoirement, il daigne, en bon prince, céder le pas à d'autres; il entrouvre la porte, et les impatients qui désespéraient de voir arriver leur tour, se hâtent d'entrer dans la place.

Voici d'abord *Job et son chien*, petite opérette bien folle et bien extravagante de M. Mestépes. Job a un chien qu'il aime avec la passion d'une vieille fille; mais il a aussi un maître qui ne professe pas pour les animaux la même tendresse que lui. Le docteur Cornelius veut fonder sa réputation sur un élixir contre le spleen; malheureusement, les essais qu'il a tentés jusque là *in animâ vili*, c'est-à-dire sur les chiens, n'ont pas été couronnés de succès. La dose de poison qui entre dans la composition de son élixir les a tous tués. Cornelius n'en persiste pas moins à vouloir expérimenter sur l'homme, et, le pistolet à la main, il force un de ses locataires à avaler sa drogue. Or, ce locataire, fort maltraité par la fortune, et par conséquent sujet au spleen, se trouve tout à coup transformé par la boisson du docteur. On s'étonnerait à moins : aussi, dans sa joie, Cornélius donne-t-il une somme considérable au jeune Franz, qui témoignera de l'excellence de son remède. Cette somme, qui lui tombe du ciel tout à point pour épouser une jeune fille qu'il aime, Franz ne l'a pas gagnée; car on apprend bientôt que l'élixir du docteur a été édulcoré par Job, qui craignait que son chien n'en fît l'expérience. Mais il est trop tard pour se raviser, et le docteur en est pour la perte de ses illusions et pour le sacrifice de ses billets de banque.

M. Emile Jonas, professeur au Conservatoire, a écrit sur cette donnée canine quelques morceaux faciles et spirituels qui ont été fort applaudis, et à très-juste titre. Son ouverture, composée de divers motifs qu'on retrouve plus tard dans la pièce, est d'un effet charmant, grâce à la variété de ses combinaisons. Les couplets de Job, dans lesquels il imite l'aboiement de son chien, ont un cachet original. Nous citerons encore les couplets en duo : *Eh! va ton train, cher médecin*, qui sont pleins de gaieté et de franchise; les couplets à boire et le finale, morceau fort habilement tracé, où l'on voit défiler successivement les principaux motifs de la pièce.

Tout cela est joyeusement interprété par Desmons, Marchand, Georges et Mlle Géraldine.

Il semblait impossible que l'on pût faire quelque chose de plus déraisonnable que *Job*, et cependant *Madame Pygmalion* a résolu le problème. Il est vrai qu'ici nous sommes en pleine fantaisie, et même en pleine parodie de la *Galathée* de l'Opéra-Comique. Clorinde, artiste peintre du genre féminin, se meurt d'amour pour l'image d'une espèce de Turc de carnaval qui est le fruit de ses pinceaux. Un guide basque et un cocodès jaune, amoureux de sa soubrette et de sa nièce, s'entendent pour la mystifier, afin de la forcer à donner son consentement à leur mariage, en la compromettant. Donc, le guide Andréas s'introduit dans le cadre du Turc Hassan, et, docile à l'évocation de Clorinde, il s'anime comme Galathée, mais pour faire bientôt repentir l'artiste de ses vœux indiscrets. Il va sans dire que les complices d'Andréas prennent plusieurs déguisements pour seconder ses projets, et que tous ensemble ils bouleversent complétement les idées, déjà fort obscures, de Clorinde; que la pauvre femme est trop heureuse de penser qu'elle a fait un mauvais rêve, et de retourner bien vite à la réalité.

La musique que M. Frédéric Barbier a brodée sur ces situations bouffonnes, nous a paru on ne peut mieux adaptée au sujet. Le public a particulièrement fait bon accueil à une sérénade pour deux voix d'hommes, à un duo comique et à la *ronde de l'émir*, qui est le morceau capital de sa partition.

Mlles Giraldine et Laurent sont très-agréablement placées toutes deux dans les rôles de la soubrette gracieuse et de la nièce Florès. Duvernoy et Jean-Paul s'acquittent fort bien de leurs personnages grotesques. Mais les honneurs de la pièce sont, sans contredit, pour Mlle Baudoin, qui interprète en vraie comédienne les boutades excentriques de l'artiste Clorinde.

La reprise de *Ba-ta-clan* et des *Deux Aveugles*, qui accompagnait ces deux nouveautés, a fait le plus grand plaisir. Pradeau, Marchand, Tacova, Mlles H. Loyé, Taffanel, Simon, Dalbert remplissent aujourd'hui les principaux rôles de la célèbre chinoiserie musicale. La *Kaoutchou-lika*, dansée par Mlle Simon, l'ancienne ballerine de l'Opéra, et par tous ses camarades, termine dignement cette bouffonnerie.

D.

REVUE CRITIQUE.

SIX MÉLODIES DE M. J. CRESSONNOIS.

(*Deuxième volume des* HARMONIES.)

Dans son deuxième comme dans son premier volume, intitulé *Harmonies*, M. Cressonnois n'a pas compté seulement sur le charme et l'intérêt de sa musique; il s'est inspiré des vers si puissants, si colorés de Victor Hugo, et des pensées si spirituelles, si fraîches et si délicates de Théodore de Banville, de Piron et d'Armand Barthet, l'heureux auteur du *Moineau de Lesbie*, de cette admirable bluette à laquelle l'inimitable talent de Rachel donna presque la valeur d'une belle étude antique, et qu'on osa dans le temps comparer à *la Ciguë* d'Emile Augier. M. Cressonnois aime l'art et respecte le public, — deux choses assez rares aujourd'hui; — c'est un artiste sérieux, et qui s'adresse évidemment à tous ceux qui ont une sainte horreur de la banalité.

Le Dernier baiser est une mélodie plus gracieuse et plus vocale que quelques autres inspirations du recueil. Ici l'auteur a abandonné, il est vrai, la variété des accompagnements qui fait le principal mérite de plus d'une de ses compositions. Le chant a de la douceur, de la mélancolie, de la tendresse; il est bien approprié à la pensée du poëte, et l'on ne regrette pas du tout les harmonies trop serrées, les modulations trop rapprochées, les dessins trop multipliés dont M. Cressonnois entoure très-souvent ses idées mélodiques. Il y a dans *les Tronçons du serpent* d'excellents passages, une richesse d'harmonie remarquable et des détails vraiment délicieux; mais ils rappellent malheureusement plus qu'il ne faudrait les formes choisies par Schubert et admirées dans ses ravissants petits chefs-d'œuvre. On voudrait aussi à ce morceau un sentiment plus profond, et une originalité qui n'existe guère que dans la manière de moduler. Une tonalité franche

et claire, un chant simple, naturel et plein de verve, auquel quelques *retards* de consonnances donnent une gravité tout à fait aimable, telles sont les principales qualités de la *Ronde sentimentale*. L'accompagnement diffèrent (car elles ont chacun le leur) des quatre strophes qui composent cette ronde, témoigne d'un vif amour pour les finesses du contre-point et atteste un goût très-exercé. Ce joli morceau et *le Dernier baiser* sont faciles à comprendre, faciles à chanter et plairont à tous également.

Dans *la Vieille Chanson*, dans *la Volage* et dans *le Printemps d'avril*, on sera frappé de la nouveauté de la coupe, de la fraîcheur de certaines recherches harmoniques, et, en dépit de la valeur très-inégale de ces mélodies, en dépit de la difficulté que quelques-unes pourront offrir aux chanteurs, car — de même que bien d'autres compositeurs — M. Cressonnois semble être plus familiarisé avec les instruments qu'avec les voix, on trouvera que toutes sont l'œuvre d'un musicien instruit et distingué.

ADOLPHE BOTTE.

REVUE DES THÉATRES.

VARIÉTÉS : *les Secrets du grand Albert*, vaudeville en deux actes, par MM. Eug. Grangé et H. Rochefort. — AMBIGU : *François les bas-bleus*, drame en cinq actes et sept parties, par M. Paul Meurice. — CIRQUE NAPOLÉON : exercices nouveaux.

S'il faut juger de l'état de prospérité des théâtres parisiens par la rareté des pièces nouvelles, qui n'a jamais été plus grande, leur situation est assurément très-florissante. Tandis que *les Ganaches* abordent victorieusement leur centième représentation, que *le Bossu* a dépassé sa cent cinquantième et que *la Prise de Pékin* est devenue deux ou trois fois centenaire, c'est tout au plus si nous trouvons à enregistrer deux nouveautés dans la quinzaine qui vient de s'écouler. Il y a bien aux Variétés un vaudeville en deux actes, intitulé *les Secrets du grand Albert*, par qui la revue s'est vu détrôner, mais nous ne pensons pas qu'il ait la prétention de se donner pour du nouveau. Il faudrait être bien ignorant des productions du théâtre contemporain pour ne pas saluer, comme de vieilles connaissances, les personnages de cette œuvre soi-disant comique. Son excuse est, assure-t-on, qu'elle a été oubliée pendant plusieurs années dans les cartons. Peut-être aurait-on mieux fait de l'y laisser! Voici, du reste, de quoi il s'agit dans ces deux actes rétrospectifs : la scène se passe en Prusse, du temps du grand Frédéric; un imbécile de jardinier, chassé pour une bévue digne de Jocrisse, va trouver sa prétendue en service chez un bourgmestre qui est en train de marier sa fille. L'ex-jardinier, dans un accès de jalousie, s'empare d'une canne, d'un flacon et d'un livre dont la présence entre les mains de la soubrette lui inspire de graves soupçons. Mais à peine est-il possesseur de ces trois talismans anonymes, que toutes les félicités terrestres lui sont dévolues. Le bourgmestre l'installe dans sa maison; on l'entoure de soins et d'égards; les femmes lui font des déclarations. Bref, notre homme, marchant de surprises en surprises, s'imagine que toutes ces bénédictions lui sont attirées par le livre qu'il a pris à sa prétendue, et qui n'est autre que l'ouvrage cabalistique des *Secrets du grand Albert*. Mais la vérité est tout simplement qu'on le prend pour un autre, et comme cet autre a sur la conscience un certain nombre de méfaits, son sosie ne tarde pas à voir le revers de la médaille, et il aurait bien de la peine à se tirer de ce mauvais pas si l'arrivée soudaine de l'officier qui a donné lieu au quiproquo ne venait tout expliquer et remettre chacun à sa place. Nous ne savons pas si le grand Albert, dans son livre qui traite de tout et de quelque autre chose encore, a indiqué la recette pour faire un bon vaudeville, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que les auteurs ne l'y ont pas rencontrée.

— On ne se douterait guère que, sous ce titre essentiellement populaire de : *François-les-Bas-Bleus*, le nouveau drame de l'Ambigu eût ses racines dans l'histoire authentique du grand siècle. Rien n'est plus vrai pourtant, et nous avouons que peu de pièces offrent à un aussi haut degré le respect de sa tradition. Est-ce un bien? Est-ce un mal? La question est délicate, et nous hésitons, malgré les apparences, à la trancher en faveur d'Alexandre Dumas, dont les drames historiques ne doivent peut-être leur succès qu'à la dose romantique qu'il y a mêlée sans façon. Quoi qu'il en soit, gardons-nous de mépriser l'honorable procédé de M. Paul Meurice, et, à défaut d'autres choses, sachons-lui gré de ses bonnes intentions. Donc, en s'appuyant formellement sur l'histoire, il nous montre Henriette d'Angleterre, si connue sous le nom de Madame, en proie aux poursuites amoureuses de trois prétendants, d'abord le roi Louis XIV, puis le duc de Guise et le chevalier de Lorraine. La princesse a une préférence secrète pour le duc de Guise; mais il faut à tout prix la cacher à des rivaux, dont l'un est tout-puissant, et l'autre odieusement vindicatif. C'est dans l'intrigue nécessitée par les dangers que court à tout instant Madame, qu'apparaît le rôle de François-les-Bas-Bleus, un petit métayer, frère de lait de Guise et protégé d'Henriette d'Angleterre. Sans rien céder pour ainsi dire, aux conventions scéniques, M. Paul Meurice lui fait traverser les réalités de son drame, en l'établissant gardien zélé de ses protecteurs, jusqu'au moment où le chevalier de Lorraine, instruit des avantages de Guiche, empoisonne la tasse dans laquelle doit boire Henriette, ce qui donne pour dénoûment la fameuse exclamation de Bossuet : *Madame se meurt! Madame est morte!*

M. Paul Meurice, littérateur sérieux, affectionne un peu trop peut-être ces personnages légendaires, dont le nom fait un violent et singulier contraste avec les figures graves dont ils sont entourés. Une première fois, cela lui a réussi avec Mélingue, dans *Fanfan-la-Tulipe*; nous ne pourrions affirmer qu'en dépit du talent de Mme Laurent, le même bonheur fût réservé à *François-les-Bas-Bleus*. L'administration de l'Ambigu a, du reste, monté la pièce avec un luxe de décors, de mise en scène et de costumes qui attirent le public. On doit de justes éloges à la façon dont Castellano a conçu et rendu le rôle du duc de Lorraine. Mlle Esler a montré de la sensibilité dans celui de Madame, et Bondois de la chaleur dans celui du duc de Guise.

— Depuis quelque temps, le Cirque Napoléon a renouvelé son affiche en grande partie, et le public s'est empressé de répondre à l'appel de l'habile direction de ce spectacle. Outre le couple Bridges, outre l'écuyer américain David Richard, et le vieux Auriol, qui retrouve par instants toute la verdeur de sa jeunesse pour exécuter une scène favorite, comme celle du *Poussah*, on y applaudit maintenant le *Tourniquet*, par le jeune Eugène Pfau, la haute école, par son frère Antony, qui, en digne élève de Baucher, obtient des merveilles de son cheval *Black-Eagle*, *la collation diabolique*, par Bond, le clown Brunet avec ses oiseaux et ses mouches, dont il imite si bien le bourdonnement, et surtout le *Songe d'or*, grande pantomime féerie, fort émouvante, qui offre l'innovation d'un pierrot italien tout de noir habillé.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Trois représentations consécutives de *la Muette de Portici* ont encore eu lieu cette semaine au théâtre impérial de l'Opéra, et la recette atteint chaque fois le maximum.

*** *La Dame blanche* et *Lalla-Rouck* sont stéréotypées sur l'affiche du théâtre de l'Opéra-Comique. La salle est toujours pleine. Il n'y a eu d'interruption que par suite d'une légère indisposition d'Achard, pen-

dant laquelle Montaubry a joué deux fois le *Postillon de Longjumeau*, tout en gardant son rôle dans *Lalla-Rouck*.

*** Le théâtre Italien a joué vendredi, pour la dernière fois de la saison, la *Sonnambula* avec Mlle Patti. La salle était comble, et bien des amateurs ont dû être refusés. La jeune et déjà si célèbre cantatrice s'est surpassée et a été rappelée après chaque acte par les applaudissements les plus enthousiastes. On donne aujourd'hui aussi pour la dernière fois *Don Pasquale*, dans lequel Mlle Adelina Patti chantera le rôle de Norina. C'est le 16 qu'elle quitte Paris pour aller commencer à Vienne le cours de ses représentations.

*** Une répétition de *Stradella* a eu lieu à l'orchestre ; les décorations et les costumes sont prêts. L'œuvre de M. de Flotow sera donnée immédiatement après le départ de Mlle Patti.

*** J. Offenbach est de retour de Berlin et va présider aux répétitions de son opérette *Bavard et bavarde*, qui sera donnée incessamment aux Bouffes.

*** Des dépêches télégraphiques annoncent que *le Prophète* vient d'être représenté pour la première fois au théâtre du Liceo à Barcelone avec un immense succès. On ne se rappelle pas un enthousiasme pareil. Les principaux rôles ont été remplis par Mme Vera-Lorini (Fidès), Musiani (Jean de Leyde) et Mme Brajda-Lablache (Berta). Ce succès s'est confirmé à la deuxième représentation. La salle était comble comme la première fois ; les artistes, les décorateurs ont été rappelés à maintes reprises. Verger, le directeur, l'a été quatre fois ; il est vrai qu'il n'avait rien épargné pour monter le chef-d'œuvre de Meyerbeer avec la splendeur qu'il comporte. Barcelone est d'ailleurs la première ville d'Espagne à laquelle il ait été jusqu'à présent donné de l'entendre.

*** On annonce la destruction, par un incendie, du théâtre Royal de Glascow. Malgré la rapidité des secours et la présence de treize puissantes pompes mises de suite en jeu, ce théâtre n'est plus qu'un monceau de ruines. On pense que le feu a pris dans le magasin des acces soires.

*** M. Gye directeur du théâtre Italien de *Covent Garden*, et M. Mapleson, directeur de *Her Majesty's theater* à Londres, sont à Paris en ce moment.

*** S. M. l'Empereur a fait en personne, dans la grande salle du palais du Louvre, la distribution des récompenses aux exposants français dont les mérites ont été signalés, par la commission impériale, à la dernière Exposition universelle de Londres. M. Henri Herz a reçu la croix d'officier de la Légion d'honneur, pour l'excellence dans la fabrication de ses pianos ; et M. Auguste Wolff, celle de chevalier de la Légion d'honneur, pour perfectionnement et excellence dans la fabrication de pianos de la maison Pleyel-Wolff et Ce. Ces deux nominations ont été accueillies avec une satisfaction générale.

*** D'importants travaux de restauration, d'embellissements et de transformation sont entrepris depuis quelques mois au Conservatoire de musique et de déclamation : la décoration de la salle de spectacle a été refaite ; on change le local de la bibliothèque des partitions, et l'on est en train de préparer un emplacement pour le musée Clapisson. Les bustes des artistes qui ont le plus contribué à l'illustration de nos scènes lyriques et dramatiques ont été commandés à divers sculpteurs par le ministre d'Etat, et doivent concourir à l'ornementation du musée et de la bibliothèque du Conservatoire.

*** Aujourd'hui dimanche, concert populaire de musique classique sous la direction de Pasdeloup. En voici le programme : 1° Ouverture de *Geneviève*, de Robert Schumann. 2° Symphonie (n° 42), de Haydn. 3° Adagio du 9e quatuor de Beethoven pour tous les instruments à cordes. 4° *Le Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn.

*** Mardi prochain, à 8 heures, aura lieu dans la salle de l'hôtel du Louvre, le concert à grand orchestre de Mme Madeleine Graever sous la direction de Litolff. En voici le programme : ouverture d'*Oberon*, air de *Joseph*, chanté par Roger, troisième concerto symphonique de Litolff, exécuté par Mme Graever; *le Roi des aulnes*, chanté par Roger; andante et rondo du concerto en *mi* bémol de Beethoven, exécuté par Mme Graever.

*** La célèbre pianiste, Mme Clara Schumann, donnera samedi prochain 13 février, un concert dans les salons Erard. Elle y fera entendre avec MM. Armingaud et Jacquard, le trio en *mi* bémol de Beethoven, et seule deux canons de Robert Schumann pour le piano à pédales; des variations de Mendelssohn, le nocturne en *fa* dièse mineur et l'étude en *sol* bémol de Chopin.

*** Mme Erard réunissait dimanche dernier, pour la deuxième fois de la saison, dans son splendide appartement de la rue du Mail, les personnes de son intimité et les artistes les plus distingués. On y a fait d'excellente musique pour l'interprétation de laquelle Mme Erard n'a que l'embarras du choix. Dimanche, c'était le tour de MM. Lubeck, Armingaud et Jacquard, pour la partie instrumentale, et de Mlle Trebelli pour le chant. Un trio de Mendelssohn par les trois célèbres virtuoses a été enlevé avec un ensemble admirable ; M. Armingaud a joué ensuite avec une délicatesse et un fini merveilleux deux petites perles de son écrin de compositeur, *Tenerezza* et la *Dame russe*, qui ont enchanté l'auditoire. L'adagio d'une sonate de Mozart a fait valoir ensuite les belles qualités qui distinguent le talent de M. Lubeck et de M. Jacquard. Mlle Trebelli apparaissait dans les intervalles avec son bel organe et son excellente méthode ; elle avait choisi trois morceaux d'un caractère tout à fait différent : un air du *Giuramento*, sévère et dramatique; *Voi che sapete*, chant de tendresse et d'amour, et une valse nouvelle, fort en vogue à Saint-Pétersbourg, où elle a été composée pour Mme Nantier-Didiée, sous le titre de : *Echo des îles* (1). Mlle Trebelli a su donner à chacun de ces morceaux son caractère propre, et la jeune et belle cantatrice a dû être satisfaite de se voir si bien appréciée par les connaisseurs qui l'entouraient de leurs hommages et de leurs félicitations.

*** On nous écrit de Belgique que les concerts donnés cette semaine par Prudent au grand théâtre d'Anvers et à Gand, n'ont pas été moins brillants que celui qui avait produit tant d'effet à Bruxelles : aussi y a t-il été rappelé pour en donner un deuxième au théâtre, avec l'orchestre et les chœurs. Le grand pianiste sera de retour à Paris cette semaine.

*** Mercredi prochain, quatrième et dernière soirée de Mme Escudier-Kastner, Vieuxtemps et Batta. Bonnehée, de l'Opéra, y chantera deux morceaux. Le trio en *ré* de Mendelssohn, la grande paraphrase du *Songe d'une nuit d'été*, du même compositeur, arrangée par Liszt, et le duo, de Thalberg et de Bériot, sur les *Huguenots*, de Meyerbeer, composent un programme qui couronnera dignement ces quatre soirées.

*** C'est samedi 14 février, dans les salons Pleyel-Wolff, qu'aura lieu le concert donné par M. Dumon, professeur de flûte au Conservatoire de Bruxelles. Nous avons annoncé l'arrivée à Paris de cet artiste hors ligne, et qui justifie de tout point la réputation acquise par la Belgique dans la personne des Vieuxtemps, Servais, de Bériot, etc. Mme Pleyel, MM. Archainbaud, Dancla et Lee se sont empressés de lui offrir leur concours. Le programme est d'ailleurs des plus intéressants et promet de nombreux auditeurs à M. Dumon ; car, outre le trio en *ut* mineur de Mendelssohn, exécuté par Mme Pleyel, MM. Dancla et Lee, une sonate de Weber, jouée par la célèbre pianiste avec le bénéficiaire, des airs valaques, et une fantaisie pour flûte, un andante de Hummel, par Mme Pleyel, satisferont les plus difficiles.

*** Mercredi prochain 11 février, à 8 heures 1/2 du soir, dans les salons de MM. Wolff et Ce, la deuxième séance de MM. Armingaud, Jacquard, Lalo et Mas, avec le concours de Mme Massart.

*** M. Vincent Adler donnera vendredi prochain, 13 février, un concert dans les salons d'Erard, avec le concours de Mlle Marie Cruvelli et de MM. Armingaud, Jacquard, Lalo et Mas. M. Vincent Adler fera entendre, entre autres morceaux : une *Barcarolle* et une *Tarentelle* inédites de sa composition ; il exécutera en outre sa *Scène de bal* et le *Thème styrien*, deux de ses œuvres les plus justement connues et admirées.

*** La tournée artistique des frères Lamoury et d'Henri Kovalsky, en Bretagne, s'accomplit d'une façon très-brillante. Ils ont joué au concert des Sociétés philharmoniques d'Angers et de Vannes, et sont appelés pour la troisième fois à Nantes ; partout ils ont trouvé le plus chaleureux accueil.

*** MM. les ecclésiastiques, organistes et maîtres de chapelle qui ont adhéré à la formation d'une Société pour la restauration du plain-chant et de la musique d'église, et les personnes qui se proposent d'en faire partie, sont convoqués à une assemblée générale à 2 h. 1/2, dans les salons Erard, 13, rue du Mail, sous la présidence de M. l'abbé Victor Pelletier, chanoine de l'église d'Orléans, ancien président du congrès pour le plain-chant et la musique de l'Eglise. C'est dans cette séance que la *Société* doit être définitivement constituée.

*** Le syndicat de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, interprète des sentiments de ses commettants, a, dans sa séance du 29 janvier 1863, voté une offrande de 300 francs aux ouvriers malheureux de l'industrie cotonnière. Il a, de plus, décidé qu'il renonçait à tous ses droits sur les bals et concerts qui seraient donnés *exclusivement* au bénéfice de ces ouvriers dans toute la France.

*** Le concert orphéonique donné à Rouen au bénéfice des ouvriers

---

(1) Les îles formées par les divers bras de la Neva autour de Saint-Pétersbourg, sont le séjour d'été de l'aristocratie russe, qui les a peuplées de nombreuses et élégantes villas.

cotonniers a produit une recette de 6,000 francs. L'effet moral a été immense.

*** En quittant la Norwége, où il obtient de grands succès, Servais devait se rendre en Russie ; mais cédant aux instances des admirateurs de son beau talent, il viendra vers la fin de ce mois à Paris pour s'y faire entendre.

*** Mercredi 25 courant, salle Herz, M. Edmond Hocmelle, organiste de Saint-Philippe du Roule et de la chapelle du Sénat, donnera une matinée musicale et littéraire, avec le concours de MM. Alard, Jules Lefort, de Mlle Agar et autres artistes d'élite. M. Hocmelle fera entendre ses nouvelles compositions pour l'orgue d'Alexandre et pour le piano; il chantera deux romances dont il est l'auteur; enfin il produira pour la première fois en public une jeune cantatrice, son élève, Mlle Martinelli.

*** La troisième séance de musique de chambre de M. Charles Lamoureux aura lieu le 10 février, à 8 heures et demie, dans les salons Pleyel. En voici le programme : 1° trio en *ut* mineur, pour piano, violon et violoncelle, Mendelssohn; 2° quatuor en *ré* majeur (n° 63), pour deux violons, alto et violoncelle, Haydn; 3° variations de la sonate en *la* majeur, pour piano seul, Mozart; 4° quatuor en *si* bémol (n° 6), pour deux violons, alto et violoncelle, Beethoven.

*** La société impériale de Valenciennes ouvre un concours de composition musicale pour *chœur d'hommes* (sans accompagnement ni solo) sur les paroles d'une cantate ayant pour titre *la Poésie pour tous*. Une médaille en or ou en vermeil, selon le mérite de l'œuvre, sera décernée à l'auteur de la composition jugée la meilleure. Les manuscrits devront être adressés *franco* au secrétaire général de la Société d'ici au 1er mai prochain, terme de rigueur; s'adresser en outre à lui pour tous autres renseignements.

*** L'éminent pianiste-compositeur Bernard Rie, vient de publier, chez l'éditeur Heugel, au *Ménestrel*, un nocturne sur la sérénade du *Barbier*. Ce morceau, que l'auteur a dédié à Rossini, est appelé à un grand et légitime succès, M. Rie le fera entendre au concert que l'éminent artiste donnera le 7 mars, avec orchestre, à la salle Herz.

*** Un arrangement facile de la valse *Gioja insolita* de Strakosch, composé pour le piano par H. Wolfart, vient de paraître.

*** Sous le titre de *Derniers souvenirs et Portraits*, il vient de paraître chez Michel Lévy un volume contenant une nouvelle collection de travaux et d'écrits laissés par F. Halévy. Ce ne sont pas les moins importants ni les moins remarquables, et nous aurons bientôt l'occasion de nous en occuper.

*** M. Léon Grus vient d'acquérir la propriété des œuvres suivantes de Victor Massé; *Galathée*, les *Saisons*, les *Chants bretons*, les *chants d'autrefois*, les *chants du soir*.

*** Parmi les manuscrits qui font partie de la succession du célèbre poëte Uhland, on a trouvé une opérette intitulée : *le Chevalier de l'Ours*, qu'il avait écrit en collaboration avec J. Kerner. C'est Kücken qui s'est chargé d'en composer la musique.

*** LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice ont daigné honorer de leur patronage la fête annuelle de la Société de secours mutuels des artistes dramatiques, qui aura lieu, le samedi 7 mars, dans la salle du théâtre impérial de l'Opéra-Comique. On souscrit chez les artistes de tous les théâtres de Paris, et chez le trésorier de l'OEuvre, 68, rue de Bondy. Pour la location des loges s'adresser à M. Berthier, membre du Conseil, régisseur de la danse au théâtre impérial de l'Opéra.

*** Samedi prochain a lieu le dernier bal de la saison à l'Opéra. L'orchestre, composé de cent cinquante musiciens, sera conduit par Strauss. Chacun des derniers bals n'a pas fait moins de 30,000 francs de recette !

*** Nos lecteurs n'ont pas oublié les deux excellents articles publiés dans ce journal, et intitulés : *le passé, le présent et l'avenir du chiffre appliqué à la notation musicale en Allemagne*, par William Cronthal (1). Tant de demandes nous ont été adressées par des personnes qui désiraient se procurer ces articles, que le tirage en est épuisé. L'auteur a donc jugé à propos de les réunir en une brochure, qui vient de paraître chez MM. Napoléon Chaix et Cie, rue Bergère, 20. — Prix, 25 centimes.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Marseille.* — Morère continue de chanter avec succès. Nous avons eu, cette semaine, une belle représentation de *Robert le Diable*. Après le troisième acte, le jeune artiste a été rappelé deux fois.—La mort de notre compatriote Etienne Arnaud a été pour notre ville un deuil général. Les qualités éminentes qui distinguaient ce jeune artiste, le mérite de ses compositions, dont plusieurs sont devenues populaires, sa bienveillance pour les jeunes talents auxquels son appui était toujours assuré, une fin prématurée au moment même où il attendait de l'air natal le retour à la santé, tout se réunissait pour provoquer des regrets qui auront trouvé de l'écho dans le monde des arts à Paris, où Etienne Arnaud s'était fait des amis aussi nombreux que sincères.

*** *La Rochelle.* — La Société philharmonique a inauguré, au mois de novembre dernier, sa quarante-septième année. Cette association, une des plus anciennes de France, a cela de remarquable qu'à ses soirées mensuelles elle donne presque toujours des œuvres inédites. Au dernier concert on a entendu une symphonie inédite de M. Léon Méneau : une orchestration brillante et de la facilité dans le style sont les qualités principales de cette œuvre, qui a été reçue très-favorablement. Le *scherzo* a été particulièrement remarqué.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Mardi a eu lieu la première représentation de la *Chaite merveilleuse* d'Albert Grisar, interprétée par Mlle Monrose, Jourdan, Mlle Cebe Dupuy, MM. Bonnefoy, Aujac et Carrier. Le succès a été très-grand; la direction a monté l'ouvrage avec beaucoup de luxe. — La Société philharmonique a donné samedi un concert avec Vieuxtemps et Mme Mayer Boulart. La polonaise de *Struensée* y a été exécutée par l'orchestre avec un ensemble et un cachet artistique qui font le plus grand honneur à M. Soubre le chef d'orchestre. Mme Boulart a été chaleureusement applaudie, dans l'air de l'Ombre du *Pardon de Ploërmel*, qu'elle a chanté admirablement,

*** *Bâle.* — Un brillant succès vient d'accueillir le dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer, *Dinorah*, représentée pour la première fois sur notre théâtre.

*** *Cologne*, 6 février. — Dans le concert donné le 27 janvier au Gurzenich, sous la direction de Ferdinand Hiller, Mme Schumann s'est fait entendre; M. Marchesi a chanté un air de Haendel et un air de Mozart après lesquels il a été rappelé plusieurs fois. Le 2 de ce mois, il a débuté au théâtre dans le *Trovatore* et chanté avec beaucoup de succès le rôle du comte de Luna en italien : deux jours après, il a chanté *Don Juan* en allemand, et, le lendemain, il est revenu, dans *Lucrèce Borgia*, à la langue italienne.

*** *Berlin.* — La magnifique ouverture composée par Meyerbeer pour l'inauguration de l'Exposition à Londres, a été exécutée dans un concert de la Cour; elle a enthousiasmé l'auditoire. Le maître y avait introduit des chœurs pour chanter le thème de *Rule Britania!* intercalé dans cette ouverture; l'effet en a été très-grand. Voici les principaux morceaux choisis par Meyerbeer, sous la direction duquel ce concert a été donné, pour composer le programme : chœur des Sabines et des Juives de *la Reine de Saba*, de Gounod; une scène de l'opéra *Rienzi*, de Wagner; air de *Cenerentola*, de Rossini; boléro des *Vêpres siciliennes*, de Verdi. — Gounod et Offenbach sont venus ici. Le dernier a dirigé l'orchestre au théâtre de Frédéric-Guillaume, pour la représentation d'*Orphée aux enfers*, donnée au bénéfice d'une artiste au costume de laquelle le feu avait pris, et qui a été cruellement atteinte par les flammes. — *Les Pêcheurs de Catane* ont été représentés pour la première fois au même théâtre, où le charmant opéra-comique de Maillart a été accueilli de la façon la plus favorable. Mlle Ungher et M. Haerdner ont été fort remarquables dans le rôle de Nella et de Fernand : on les a chaleureusement applaudis; la mise en scène est fort brillante, et a contribué au succès de l'ouvrage. — Mlle Désirée Artot a recommencé ses représentations, au théâtre Victoria, par le rôle d'Amina de *la Somnambule*. Le public a fait un chaleureux accueil à l'éminente cantatrice, et n'a cessé de lui donner, pendant toute la soirée, de nombreux témoignages de sympathie et d'enthousiasme. — A ce même théâtre a été célébrée une fête commémorative en l'honneur d'Uhland. Il y a eu prologue, tableaux vivants représentant les principaux personnages qui figurent dans ses poésies, etc.

*** *Hambourg.* — *Stradella*, de Flotow, l'un des opéras les plus goûtés en Allemagne, vient d'être représenté sur le théâtre de la Ville pour la centième fois.

*** *Breslau.* — Le théâtre de la Ville a donné la première représentation de *la Réole*, opéra-comique en trois actes, par Gustave Schmidt. Le texte, qui est de la célèbre Mme Birch-Pfeiffer, offre des situations intéressantes. *La Réole* est un château fort en Navarre que la reine Catherine de Médicis veut enlever à son gendre, le roi Henri de Navarre. Ce qui caractérise surtout la musique de M. Gustave Schmidt, c'est qu'elle est

(1) Voir les numéros des 21 et 28 octobre 1860.

facile et chantante : elle a de la grâce et de l'élégance, et se rapproche beaucoup de la manière des compositeurs français. Le succès n'a pas été douteux un seul instant.

*** *Kœnigsberg.* — A partir du 2 février, il paraît ici une nouvelle feuille musicale, sous le titre de *Gazette musicale* pour l'Allemagne du Nord, et rédigée par M. Auguste Pabst.

*** *Vienne.* — Satter est décidément le lion de la saison. A son deuxième concert, le succès de l'éminent pianiste-compositeur a été encore plus brillant qu'au premier. Ce qui donne plus d'importance à ce succès, c'est que l'artiste n'a exécuté que ses propres compositions, parmi lesquelles on a surtout remarqué le grand trio, une valse, et le morceau intitulé : *Vienne.* — Les répétitions de l'orchestre et des chœurs du théâtre Italien ont commencé au *Carl-Theater.* Mlle Patti débutera, par le rôle d'Amina, dans *la Sonnambula.* Parmi les artistes engagés en outre par le directeur Merelli, on cite Mlle Trebelli, et les ténors Giuglini et Carrion.— On annonce que Mlle Bockholz-Falconi et Mme Belart ont été nommées professeurs de chant. Pour les classes d'hommes, on désigne MM. Gentiluomo et Wolff.

*** *Saint-Pétersbourg,* 18/30 janvier. — Notre saison italienne touche à sa fin et vient d'être signalée par une belle représentation d'*Otello* au bénéfice de Tamberlick. Outre le talent du bénéficiaire, pour lequel le rôle d'Otello est toujours un triomphe assuré, Mme Barbot (Desdemona), Calzolari, Debassini et Everardi formaient un ensemble qui se rencontrerait difficilement ailleurs qu'ici. La représentation a donc été de tout point remarquable. Seulement un incident a ému un instant l'auditoire : à la dernière scène, au moment où Otello poursuit Desdemona pour la frapper de son poignard, embarrassée dans les plis de sa robe, Mme Barbot a fait une chute assez violente pour que la belle cantatrice s'évanouît sur le coup. Des marques du plus vif intérêt se sont matifestées de toutes les parties de la salle, et le public ne s'est rassuré que lorsqu'il a su que Mme Barbot en serait quitte pour une contusion et quelques écorchures. — Le théâtre Marie a eu aussi sa solennité. L'opéra inédit de M. Villebois (notre compatriote, quoique d'origine française), *Natascha,* dont je vous ai annoncé la mise en répétition, a été représenté pour la première fois au bénéfice de Mme Leonoff. Sans être une œuvre de premier ordre, on y reconnaît le travail d'un homme qui a fait des études sérieuses ; mais, ce qui n'est pas à dédaigner de nos jours, c'est qu'elle renferme beaucoup de mélodies originales. Ainsi, on a remarqué au premier acte un duo pour ténor et soprano, très-bien fait; au deuxième acte, une charmante romance et un air très-dramatique, se terminant par une prière d'un grand effet. Mme Bianchi a fort remarquablement dit ce morceau. Deux chœurs de brigands ont provoqué de légitimes applaudissements. En un mot, c'est un succès fort honorable pour le compositeur, qui a été rappelé plusieurs fois. Les interprètes de *Natascha,* Mme Bianchi, Mme Leonoff, Nikolsky, Wassilieff et Goumbine, ont fait vaillamment leur devoir. Nikolsky a délicieusement chanté la romance du deuxième acte. — Le théâtre d'opéra russe vient de s'enrichir d'une recrue qui lui sera fort utile, la basse chantante Radonejski. Envoyé au Conservatoire de Milan pour se perfectionner dans l'art du chant, ses études lui ont profité, et il a acquis un véritable talent dont on a pu juger par la manière dont il a chanté l'air de Mahomet du *Siége de Corinthe.*

Le Directeur : S. DUFOUR.

RAPPORT DES MEMBRES DU JURY INTERNATIONAL

Sur l'ensemble de l'Exposition de Londres de 1862.

XVIe CLASSE. — *Instruments de musique.*

M. Alphonse Sax junior a montré et fait entendre au jury un certain nombre d'instruments, tous très-bien faits et d'une bonne sonorité. La fabrication de cet artiste se distingue par des formes spéciales et caractéristiques. Dans tous ses instruments, les pistons, au lieu d'allonger simplement le tube principal par l'intercalation de colonnes cylindriques, déterminent la substitution de colonnes coniques d'inégales longueurs, et, par suite, de pentes inégales, mais dans lesquelles on maintient plus facilement la continuité d'accroissement du diamètre depuis l'embouchure jusqu'au pavillon.

M. Alphonse Sax fait également un heureux usage, dans la plupart de tous ses instruments, de la combinaison des pistons ascendants et descendants.

Les trompes de chasse, dont le corps est contourné en spirales sur la surface extérieure du pavillon, ont paru aussi originales par leur forme que remarquables par leur excellente sonorité.

En outre, le jury international, après le concours universel, accorde à M. Alphonse Sax la médaille, avec cette mention de la plus haute distinction : POUR EXCELLENCE DE TOUTE ESPÈCE D'INSTRUMENTS DE CUIVRE.

Nous disons *de la plus haute,* parce que dans les quinze promotions au grade d'officier de la Légion d'honneur, HUIT SEULEMENT sont désignées par la mention qui honore l'œuvre d'Alphonse Sax, et sur les *quatre-vingt-douze* nominations de chevalier, TROIS SEULEMENT sont désignées : *Pour excellence.*

☞ **CINQ** œuvres nouvelles de M. J. C. L. DE CALONNE (le vicomte), frère aîné du directeur de *la Revue contemporaine* :

1° **Beautés de l'école classique,** chefs-d'œuvre des grands maîtres, transcrits et arrangés pour l'harmonium ;

2° **Adagio d'Haydn,** en trio concertant pour orgue, violon et violoncelle ; chez Benoit, rue Meslay, 34 ;

3° **Morceau-ouverture** pour orgue et piano et pour orgue seul ; chez Révillon, rue du Bac, 7 ;

4° **Une fièvre brûlante,** de Grétry, d'après Mozart, pour orgue ; chez Heu, rue de la Chaussée-d'Antin, 6 ;

5° **Trente morceaux religieux** adaptés aux modes de l'église, contenant un Offertoire jugé très-remarquable par M. L. Kreutzer, l'un de nos plus doctes critiques, pour harmonium ou orgue ; chez A. Leduc, rue Ménars, 4.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE RICHELIEU, AU Ier,

COURS COMPLET DE MUSIQUE APPLIQUÉ AU PIANO

Approuvé par l'Institut de France et par les plus célèbres Pianistes, Professeurs et Compositeurs.

CENT ÉTUDES GRADUÉES
Divisées en cinq livres :

1er livre. — Etudes pr.maires.. ..... 12 »
2e livre. — Etudes élémentaires..... 12 »
3e livre. — Etudes de genre..... 15 »
4e livre. — Etudes de vélocité..... 15 »
5e livre. — Etudes des tonalités..... 15 »

MÉTHODE DE PIANO
Divisée en trois suites. — Prix : 20 fr.

SOLFÉGE ÉLÉMENTAIRE
Avec accompagnement de piano. — Prix : 15 fr.

PETIT SOLFÉGE
Résumé de la *Grammaire* et du *Solfége,* composé spécialement pour les pensionnats.
Format in-8°. — Prix : net 2 fr. 50.

GRAMMAIRE MUSICALE
Par demandes et par réponses; divisée en méthode et syntaxe; donnant la musique dans toutes ses formes, éléments et principes de musique, d'harmonie, de transposition; le plain-chant comparé à la musique actuelle, et un vocabulaire.
Format in-8°, net 7 fr.

PAR

VICTOR TIRPENNE

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er :

LA PARTITION

Arrangée pour **CHANT ET PIANO**, de l'opéra en deux actes

IMITÉ DE SHAKESPEARE

BÉATRICE ET BÉNÉDICT

PAROLES ET MUSIQUE DE

HECTOR BERLIOZ

de l'Institut.

Format in-8. Cette édition contient un Trio pour voix de femmes, et un Chœur ajouté par l'auteur depuis les représentations de l'ouvrage à Bade. **Prix net : 12 fr.**

Editions nouvelles

Format in-8° de

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO, Prix net : 20 francs. | **LA PARTITION ARRANGÉE POUR LE PIANO SEUL,** Prix net : 10 francs.

DE L'OPÉRA

LA MUETTE DE PORTICI

Opéra en cinq actes, paroles de SCRIBE *et* G. DELAVIGNE, *musique de*

D. F. E. AUBER

ROSELLEN. — *Arrangement nouveau pour le Piano à quatre mains de l'Ouverture, prix : 10 francs.*

STRAUSS. — Quadrille nouveau pour le Piano, prix..... *4 fr. 50 c.*

Arrangements divers pour Piano :

Les Airs de ballet arrangés pour le Piano par H. HERZ, trois suites, chaque · 6 fr.

Adam. Rondo et mélange. Chaque.. 7 50
Chaulieu. Trois fantaisies. Chaque.. 6 »
Cramer. Pot-pourri..... 7 50
Czerny. Fantaisie et rondino. Chaque 6 »
Darbovillie. Tarentelle variée..... 5 »
Duvernoy. Op. 31. Fantaisie..... 6 »
Gerville. Op. 33. Fantaisie..... 7 50
Herz (H.). Op. 44. Rondo capprício. 7 50

Lecarpentier. Bagatelle..... 5 »
Roselien. Fantaisie brillante..... 9 »
Rummel. Transcriptions (édit. nouv.) 6 »
Thalberg. Op. 52. Grande fantaisie. 9 »
Valiquet. Petite fantaisie facile. ... 2 50
Voss. Op. 152. Fantaisie de concert. 9 »
Woets. Op. 70. Souvenir..... 7 50

A QUATRE MAINS.

Czerny. Op. 226. Fantaisie..... 9 »
Duvernoy. Op. 172. Petite fantaisie 6 »
Thalberg. Op. 52. Grande fantaisie 10 »
Valiquet. Petite fantaisie..... 5 »
Wolff. Op. 147. Duo facile..... 6 »

Fantaisies et Morceaux pour le Violon avec accompagnement de Piano par

ALARD, BÉRIOT, DANCLA, GUICHARD, HERMAN, LAFONT.

Morceaux nouveaux pour le Piano :

PENDANT LA VALSE Op. 26. Scène dramatique. 6 fr. | **VISION** Op. 28. Romance sans paroles. 4 fr. | **LA COUPE EN MAIN** Op. 27. Brindisi. 5 fr.

Par LÉONIE TONEL

FÊTE POLONAISE *Mazurka de salon* Op. 89. PAR **D. MAGNUS** 7 fr. 50. | **CUJUS ANIMAM** *Transcription du* Stabat Mater *de Rossini* Op. 39. PAR **BRINLEY RICHARDS** 6 fr.

HEURES DE TRISTESSES *Méditations par* **P. GERVILLE** Deux suites. — Chaque : 5 francs.

ABSENCE ET RETOUR *Fantaisie mélodique et brillante* Op. 14. PAR **CHARLES POURNY** 7 fr. 50.

CLOCHES ET CLOCHETTES Op. 15. *Caprice imitatif* 7 fr. 50.

LE SOIR AU BORD DU LAC *Nocturne par* **A. BILLET** Op. 72. — Prix : 9 francs.

H. WOLFART. **DI GIOJA INSOLITA** Valse chantée par *Mlle Adelina Patti*, transcription pour le piano. Composée par **MAURICE STRAKOSCH.**

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 7. | 15 Février 1863.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique: *l'Illustre Gaspard*, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Duvert et Lauzanne, musique de M. Eugène Prévost, par **Léon Durocher**. — Auditions musicales, par **Adolphe Botte**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

L'ILLUSTRE GASPARD,

Opéra-comique en un acte, paroles de MM. Duvert *et* Lauzanne, *musique de* M. Eugène Prévost.

(Première représentation le 11 février.)

L'Illustre Gaspard!.... Pourquoi le titre ne donne-t-il que la moitié du nom de ce grand personnage? Son nom tout entier est Gaspard de Besse, et nous l'inscrivons ici pour le conserver à la postérité. Qu'il soit célébré, comme dit Voltaire, dans tous les journaux et dans tous les siècles !

Ce n'est pourtant ni un grand capitaine, ni un profond politique, ni un savant astronome, ni un poëte inspiré; pas même un habile médecin. C'est tout simplement un chef de bandits, un élève de Mandrin, un artiste infiniment supérieur à Cartouche, dont la réputation a été surfaite, et qui n'a su que se faire rouer vif, après avoir volé quelques diamants. Gaspard de Besse, qui opère en Provence, tient vaillamment la campagne, arrête sur la grande route les *Turgotines* ou diligences, et, si l'on en croit la ballade composée en son honneur par M. le chevalier de Cavailles,

..... Séduit toutes les femmes
Dont il a tué les maris.

— Est-ce donc la reconnaissance qui pousse vers lui avec tant de force tout le beau sexe provençal ?

Ce chevalier de Cavailles n'est pas poëte seulement, il est de plus maire de Brignolles. Comme poëte, il chante les exploits de Gaspard; comme maire, il s'efforce d'en arrêter le cours, et lance la maréchaussée sur ses traces, mais inutilement. Gaspard se moque de lui et déjoue toutes ses mesures. M. le maire a beau s'évertuer, passer les jours sans manger et les nuits sans dormir, il ne prendra pas Gaspard. Or, pendant qu'il pourchasse cet illustre brigand, M. de Porquerolles pourchasse sa nièce et pupille Armande.

Ce Porquerolles est un vaurien qui a mangé, Dieu sait comment, sa fortune, est poursuivi par des créanciers nombreux et affamés, et prétend leur jeter en pâture la dot de Mlle Armande. Le chevalier le remet de jour en jour, sous le vain prétexte qu'il ne saurait marier sa nièce avant d'avoir pris Gaspard. Repoussé de ce côté, il s'adresse à la nièce elle-même, et, la trouvant assez froide à ses protestations d'amour, il l'enlève, pour abréger. Mais M. de Berlaudier la délivre et la ramène.

Ce Berlaudier est assez difficile à expliquer. Il aime Armande, et lutte contre son amour, sans dire pourquoi, et sans qu'on puisse le deviner. Il la fuit et la rencontre partout, à Versailles, à Paris, à l'Opéra, à la Comédie italienne, aux Tuileries, au Cours-la-Reine, au bal, au concert, à Grenoble, à Brignolles enfin. Pour être sûr de ne plus la voir, il se résout d'aller en Amérique. Malheureusement, il n'a pas de quoi payer le voyage. — Qu'à cela ne tienne! lui dit Porquerolles, qu'il a pris pour confident. Le gouvernement offre à Gaspard de Besse le passage gratuit et la table du capitaine pendant le voyage, s'il consent à se laisser transporter en Amérique. — Ah !.... et qu'est-ce que ce Gaspard de Besse ? — C'est un homme qui s'est rendu célèbre en Provence par ses hauts faits sur les grandes routes. — C'est donc un ingénieur, dit le naïf Berlaudier. — Justement, c'est un ingénieur, dit le traître Porquerolles.

Berlaudier se livre, en disant . Je suis de Besse. On traite avec la plus grande considération un héros de cette trempe. La maréchaussée est en campagne, et, en attendant qu'elle revienne, M. le maire tremble de tous ses membres devant son terrible prisonnier. Il lui donne à dîner, lui fait boire son meilleur vin. La terreur du magistrat et les excentricités du faux brigand font le bonheur du parterre et la joie des belles dames, ravies de rencontrer à l'Opéra-Comique les farces du Palais-Royal. Quand on a suffisamment ri, Berlaudier délivre Armande des témérités de Porquerolles. Puis une lettre trouvée dans sa poche, le fait connaître pour ce qu'il est. Aussitôt il cesse de faire des sottises et de dire des folies, et M. de Cavailles, qui, à son tour, paraît avoir perdu la tête, lui donne sa nièce, qui se laisse donner sans objections. Ce dénoûment est assurément la plus forte de toutes les extravagances. Mais il faut en finir, et MM. Duvert et Lauzanne, gens d'esprit s'il en fut jamais, ont eu assez de tact pour faire tomber la toile une minute avant qu'on ne pensât à leur dire : En voilà assez, ou même en voilà trop ! Le public permet très-volontiers qu'on se moque de lui, pourvu qu'en somme on le fasse rire.

Nous ne serions point surpris que ce vaudeville, car ce n'est pas autre chose, au fond, eût été écrit au temps jadis pour Arnal et Lepeintre jeune. Berlaudier n'est pas plus fou que le clerc d'huissier déguisé en cuisinière et jouant de l'harmonica pour prouver son amour. Le maire de Brignolles n'est pas plus bête que monsieur... *enfin n'importe!* qui ne fait cas que des cuisinières grasses. MM. Couderc et

Lemaire ne sont pas d'ailleurs moins gais ni moins amusants qu'Arnal et Lepeintre jeune l'étaient il y a tout juste trente ans. Vers cette époque, M. Eugène Prévost écrivait déjà de la musique, et donnait à l'Opéra-Comique *Cosimo*, qui n'était pas mal accueilli. Depuis, M. Prévost est allé en Amérique. Il a été longtemps chef d'orchestre du théâtre français de la Nouvelle-Orléans. — Est-ce la guerre civile qui nous l'a rendu? — Nous n'aurions qu'à l'en remercier, si elle nous l'eût rendu tout entier. Malheureusement, il n'en est rien. Il semble qu'une partie du Prévost d'autrefois soit resté en route, soit en allant, soit en revenant. Chose étrange! cette musique de *Gaspard* porte, en maint endroit, l'empreinte de l'inexpérience. Souvent on croit avoir affaire à de la musique d'amateur.

Nous ne passerons pas en revue tous les morceaux de cette partition. L'ouverture commence assez agréablement par une jolie phrase mélodique exécutée par le hautbois et redite par la flûte. L'allégro est une valse qui brille par la facilité bien plus que par la nouveauté. Il y a quelques effets harmoniques assez bien trouvés dans la ballade de M. le maire, que chante M. Lemaire avec son esprit habituel, mais aussi avec une voix un peu trop municipale. Le duo de Berlandier avec Armande : *Laissez-moi du moins la Navarre*, ne manque pas de mélodie, et ce n'est pas la faute de l'auteur s'il est aussi imparfaitement chanté. L'air du secrétaire de la mairie, qui publie le ban contre le voleur Gaspard, en attendant l'occasion de devenir lui-même voleur, est plus remarquable par son accompagnement de tambour que par l'originalité des motifs et des combinaisons harmoniques. On en peut dire autant de la chanson à boire de Berlandier, et du trio qui précède, lequel doit son plus grand agrément à la vieille romance : *Portrait charmant, portrait de mon amie*, qui s'y trouve intercalée. Il est évident que M. Eugène Prévost, après un si long silence, a besoin de se refaire la main. Nous lui souhaitons, pour son prochain ouvrage, non des acteurs plus amusants, il aurait de la peine à les trouver, mais des chanteurs dont la voix soit plus fraîche ou mieux *posée*. Ceci s'adresse surtout à Mme Chollet-Byard, qui a évidemment besoin de compléter ses études, ou de les refaire.

LÉON DUROCHER.

AUDITIONS MUSICALES.

Société nationale des Beaux-Arts. — Georges Pfeiffer. — Mlles Marie et Nadine Harder. — M. Aptommas. — Dernière soirée de Mme Escudier-Kastner et de MM. Henri Vieuxtemps et A. Batta. — Mme Madeleine Graever.

Il est impossible de contester la grâce, la fraîcheur et l'originalité de la symphonie en *mi bémol* de Félicien David. Elle a causé dimanche, dans la salle Martinet, un vif plaisir et a vraiment mérité les nombreux bravos qui l'ont accueillie. L'instrumentation de cette œuvre est remarquable par la science des effets, par la clarté des combinaisons, par la sobriété et par la nouveauté des mélanges de sonorité qu'on y trouve à chaque instant.

Sauf quelques accidents et quelques attaques malheureuses, dont les instruments à vent sont seuls responsables, l'exécution, dirigée par l'auteur, a été satisfaisante. Nous n'en pouvons dire autant de l'exécution de *Vercingétorix*, poëme musical de M. J. J. Debillement, et de *Vasco de Gama*, ode symphonie de M. Georges Bizet. Il est vrai que, dans ces deux ouvrages, les voix sont intervenues, qu'elles y ont apporté le trouble, la confusion, nous dirions volontiers le chaos; mais il est vrai aussi que, dans le style vocal, les auteurs sont loin d'être aussi à l'aise que dans le style instrumental.

En abordant une civilisation antique, de grandes scènes militaires et religieuses, en touchant à de grands souvenirs païens, M. Debillemont n'a trouvé là matière, à en juger du moins d'après les fragments entendus dans cette matinée, qu'à une œuvre peu imposante, peu remarquable par l'unité, par la nouveauté et par la distinction des idées. Troy était visiblement mal à l'aise dans des chants et des récitatifs écrits trop bas pour sa voix, et qui rappelaient un peu trop ceux de Bertram et de Marcel.

Nous ne sommes pas d'avis qu'on s'interdise certains sujets parce qu'ils ont déjà été traités; nous trouvons donc tout naturel que M. Bizet ait voulu avoir son *Vasco de Gama*, tout comme Spontini avait son *Fernand Cortez*, et Félicien David son *Christophe Colomb*; seulement, nous regrettons qu'il ait si mal réussi. Il ne faut pas se le dissimuler, il est des comparaisons inévitables et parfois écrasantes; mais nous voulons nous les interdire aujourd'hui. D'ailleurs elles sont inutiles en présence d'une œuvre d'aussi courte haleine et, qui pis est, aussi imparfaite. Excepté un assez joli solo de cor, habilement accompagné par l'orchestre, un élégant boléro chanté par Mlle Girard et une prière trop touffue de dissonances et pas assez simplement harmonisée, tout, depuis le commencement jusqu'à la fin, c'est-à-dire depuis le chœur de matelots et de soldats, qui, sous prétexte de vérité et de franchise, est plein de phrases banales, d'unissons pauvrement bruyants, de rhythmes communs, jusqu'à *l'orage*, où les sons aigus de la petite flûte, les sifflements, les roulements de gammes ascendantes et descendantes, plus chromatiques que dramatiques, sont mis à contribution, tout manque de souffle, de couleur et d'originalité.

La deuxième partie de ce concert a commencé par *l'Invitation à la valse*, si magnifiquement orchestrée par Hector Berlioz. L'orchestre, conduit par lui avec cette autorité et ce prestige des maîtres que les plus rebelles subissent, s'est tout à coup métamorphosé, et, dans *la Fuite en Égypte*, les chœurs eux-mêmes, jusque-là insuffisants, se sont mis à chanter juste, en mesure, et avec une remarquable intelligence des nuances et de la pensée de l'auteur. Les répétitions avaient-elles été plus nombreuses, ou la présence et l'influence de Berlioz ont-elles suffi à rendre l'exécution aussi complète et aussi belle? Nous l'ignorons. Toujours est-il que, compris par ses interprètes, il l'a été aussi par l'auditoire, qui lui a fait une ovation des plus spontanées et des plus enthousiastes. On a redemandé *le Repos de la sainte famille*, et il a été redit avec autant de charme que la première fois par Warot, par l'orchestre et par les chœurs.

L'ouverture du *Carnaval romain*, par ses allures vives, capricieuses et spirituelles, contrastait brillamment avec la pureté, la sévérité, la chasteté d'inspiration qui venaient de produire une si profonde impression.

— Déjà, l'année dernière, Georges Pfeiffer avait fait entendre un *concerto* avec orchestre qui avait obtenu plus qu'un succès d'estime : on y avait senti des études intelligentes, une certaine ampleur et beaucoup d'habileté; aussi en exécutant, lundi, dans les salons Pleyel-Wolff, le *rondo pastoral* de cet ouvrage, l'auteur a-t-il retrouvé l'accueil sympathique qu'on avait fait à cette heureuse tentative de musique sérieuse. Le talent de Georges Pfeiffer a gagné : il est plus mâle et plus vigoureux qu'autrefois; la grâce ne règne pas seule, et quelque chose de hardi atteste le désir et la faculté de s'élever aux effets variés et aux accents passionnés. Son deuxième *concerto* (soumis pour la première fois à l'appréciation du public) a été joué par lui avec une puissance de son et une largeur de style qui, mêlées à la finesse, à la netteté et à la délicatesse qu'il a toujours eues, ont fait éprouver un vif plaisir. Une pareille composition a besoin d'être entendue deux fois pour être bien appréciée; nous y reviendrons.

La Ruche est une charmante inspiration. Dans ces petites pièces de salon, Georges Pfeiffer trouve non-seulement des mélodies fraîches et élégantes, mais il y apporte en outre une distinction d'harmonie et un

mérite de facture qui annoncent un musicien instruit. On a chaleureusement applaudi le *troisième Nocturne* de Mme Clara Pfeiffer, morceau aussi suave que bien écrit, et un *Rondo* de Mendelssohn. Ils ont été dits du reste d'une façon ravissante. Une sûreté de rhythme et une pureté de goût bien rares arrêtaient le jeune pianiste là où eussent commencé l'excès de délicatesse et l'excès de force.

On avait pu apprécier la semaine précédente, au banquet donné par M. Wolff aux cinq cents ouvriers de sa fabrique, à l'occasion de sa nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur, les progrès remarquables accomplis par ces ouvriers dans l'art du chant choral, sous l'impulsion artistique du chef de la maison Pleyel-Wolff, et qui leur a valu récemment une médaille d'or au concours de Dieppe. Il était tout naturel que M. Georges Pfeiffer, qui, avec M. O'Kelly, contribue avec tant de zèle à l'enseignement de la Société orphéonique Pleyel-Wolff, profitât de l'occasion que lui offrait son concert et l'excellent orchestre dont il disposait, pour réclamer son concours et la produire avantageusement. Ainsi a-t-il fait et la société chorale Pleyel-Wolff, très-bien conduite par M. Aug. Wolff, a obtenu un vrai succès. Quoiqu'elle fût chez elle, elle n'a point abusé de cet avantage : elle a chanté très-juste et avec un très-bon sentiment musical un chœur des *Mystères d'Isis*, qu'on lui a redemandé, et *la Vapeur*, d'Ambroise Thomas, belle page où se retrouvent les qualités élevées de l'auteur du *Songe d'une nuit d'été*.

L'excellente vocalisation et la jolie voix de Mme Oscar Comettant ont, comme de coutume, charmé les dilettantes. En disant un air d'*Othello* et *Vieille chanson du jeune temps*, gracieuse mélodie de M. J. O'Kelly, M. Archainbaud a contribué aussi à rendre la partie vocale on ne peut plus intéressante.

— Si l'on blesse quelques personnes en disant que Schumann n'est pas toujours facile à comprendre, qu'il est très-inégal, et que, à côté de beaux ouvrages, on compte dans son œuvre bien des pages qui n'ont aucun mérite durable, on peut affirmer, certain, cette fois, de n'être point contredit, qu'il n'est jamais facile à interpréter. Il ne faut donc pas s'étonner si une toute jeune fille comme Mlle Marie Harder n'a pas eu, dans la périlleuse partie de piano d'un *quintette* de ce maître, tout l'aplomb, toute l'expression et toute l'ampleur désirables. Avec sa gentille sœur Nadine, elle a fort bien enlevé l'*allegro* d'une sonate de Moschelès, et a dit seule correctement, brillamment, et ajoutons très-simplement, diverses pièces de J.-S. Bach, de Mendelssohn, de Schubert, et la jolie valse de Joseph Wieniawski.

— A l'orchestre, la harpe fait toujours merveille, et l'on ne saurait se passer d'elle quand on veut une teinte vaporeuse ou religieuse; dans le solo, c'est autre chose, et, comme les Félix Godefroid sont rares, on est bientôt frappé de sa sécheresse et de sa monotonie. Pourtant, samedi, M. Aptommas, qui nous vient d'Amérique, a su se faire écouter et a même été vivement applaudi. Secondé par le piano, il a joué le concerto de Weber; puis d'agréables *Souvenirs de New-York*, des mélodies du pays de Galles pleines de saveur et d'originalité, et enfin *Il Mandolino* d'Alvars et une *tarentelle* très-vive et très-pétulante. M. Aptommas a donc prouvé une fois de plus qu'entre des mains habiles tous les instruments pouvaient exprimer quelque chose, être éloquents et, partant, plaire au public.

— Mme Escudier-Kastner et MM. Henri Vieuxtemps et A. Batta ont dit, à leur dernière soirée, avec un fougueux emportement et une exquise délicatesse le trio en *ré* de Mendelssohn. Ils ont été accueillis par d'unanimes bravos. Après la grande paraphrase du *Songe d'une nuit d'été*, hérissée de difficultés par Liszt, et jouée par l'excellente pianiste avec beaucoup d'élan, de puissance et de clarté, est venu le magnifique duo de Thalberg et de Bériot sur *les Huguenots*. On le sait, ces deux célèbres instrumentistes ont disposé, orné et varié avec un art infini les mélodies si larges et si pathétiques de Meyerbeer. Mme Escudier-Kastner et Batta ont mis dans ce duo une chaleur d'expression, une sûreté et un charme de style qui ont enthousiasmé l'auditoire.

— Un orchestre excellent, comme on en entend rarement dans les concerts; Roger, qui jamais peut-être n'avait mieux dit l'air de *Joseph* et *le Roi des Aulnes;* enfin, Henri Litolff dirigeant l'exécution, ont fait de la soirée de Mme Madeleine Graever, donnée mardi dans les salons de l'hôtel du Louvre, une véritable solennité. Mme Graever est encore une de ces artistes que la guerre civile qui désole l'Amérique a ramenées en France, où déjà nous l'avions entendue il y a quelques années; mais elle nous revient grandie par l'étude, l'expérience et le succès. Elle est la seule pianiste qui puisse se présenter comme élève de Litolff; et l'un des témoignages les plus flatteurs dont elle s'honore, c'est que le maître lui ait confié l'exécution d'un de ces beaux et difficiles concertos qu'il interprète lui-même avec le sentiment énergique et chaleureux qui a présidé à leur composition.

Parmi les symphonistes de notre temps, Henri Litolff est l'une des physionomies les plus originales et les plus distinguées. Son troisième *Concerto symphonique*, dont la partie de piano a été jouée par Mme Madeleine Graever avec beaucoup de pureté, d'éclat et de délicatesse, est une œuvre tracée de main de maître et qui suffirait à assurer le succès d'un compositeur. Par le fond comme par la forme, par les idées comme par la manière de les présenter et de les traiter, on reconnaît tout de suite un esprit vigoureux, indépendant et hardi. La mélodie de l'*andante* est délicieuse; elle anime tout l'orchestre et colore tous les effets d'une instrumentation riche, brillante et pleine de relief. Le *scherzo*, où se joue un peu longuement peut-être un thème hollandais, et la dernière partie, où l'hymne national *Notre Guillaume* est très-heureusement amené, ont plus d'une fois charmé et captivé l'auditoire. Il y a bien dans quelques parties de ce concerto une certaine exubérance, notamment dans le premier *allegro maestoso;* mais l'exubérance n'est pas donnée à tout le monde. D'ailleurs, elle n'est pas chez Litolff le produit ordinaire des écoles; elle vient, on le sent à chaque note, d'une imagination bouillante et vraiment exaltée qui abonde en pensées, en images, qui voudrait exprimer toutes ses impressions, et brise les moules trop étroits à son gré. On l'a pu voir dans *les Girondins*, ouverture dramatique, par laquelle commençait la deuxième partie de ce concert et qui est la préface d'une tragédie allemande. Assurément, il y a dans cette longue composition (sans parler, bien entendu, des airs patriotiques — et même démagogiques — qu'on y trouve), une peinture énergique et saisissante des passions si complexes qui enflammèrent les hommes de 89; un souffle vraiment révolutionnaire traverse l'orchestre, qui tantôt gronde comme le tonnerre, et tantôt soupire quelque fraîche et poétique idylle; mais il y a là aussi un style haché, fiévreux, des violences de sonorité dont on peut contester bien plutôt la beauté que la vérité. Ces réserves faites, il ne nous reste plus qu'à constater le succès hors ligne obtenu par Litolff. Ce succès ne tient pas uniquement au mérite de l'orchestration, il repose sur des bases plus solides, sur une réunion de qualités qui souvent s'excluent : la grandeur, l'abondance, la passion, unies à une grâce, à une finesse et à un charme extrêmes; toutes choses déployées surtout dans le *Concerto symphonique*, et présentées par l'orchestre et le piano sous des formes neuves et prodigieusement variées.

Il ne faut pas que Litolff nous fasse oublier son excellente et charmante interprète. Disons donc que Mme Graever a pleinement justifié la confiance du maître, par le talent supérieur qu'elle a déployé dans l'exécution de l'une de ses plus belles œuvres. Ce talent, qui l'a placée au premier rang des virtuoses de son sexe, elle l'a montré encore dans la *Tarentelle* de Rossini, dans l'*andante* et *rondo* du concerto en *si* bémol de Beethowen. Ni les bravos ni les acclamations ne lui ont manqué dans ce concert vraiment exceptionnel,

auquel on ne saurait reprocher que d'avoir attiré trop de monde, et c'est un reproche de nature assez rare pour qu'on ne se félicite pas de l'avoir mérité.

ADOLPHE BOTTE.

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE DÉJAZET : *l'Argent et l'Amour*, pièce en trois actes, de MM. Jaime fils, Colin et Polo, musique de M. Eug. Déjazet. — PALAIS-ROYAL : *Jean Torgnole*, vaudeville de MM. Eug. Grangé et Lambert Thiboust; début de Berthelier.

Si, parmi les pièces nouvelles dont l'abondance soudaine est venue démentir nos prévisions, nous croyons devoir accorder une mention particulière à deux d'entre elles, c'est que, par certains détails, ces pièces ont, sur les autres, l'avantage de rentrer dans notre spécialité.

Le premier titre de *l'Argent et l'Amour* était *les Dieux s'amusent*. Celui-ci n'a pas prévalu, parce qu'il ne faisait point assez ressortir le caractère sérieux et la portée *philosophique* qui sont, paraît-il, au fond de cette œuvre. Ce n'est pas nous qui parlons, c'est le théâtre lui-même, dans ses réclames. Où diable la philosophie va-t-elle se nicher? Les dieux travestis n'ont pourtant pas porté malheur à *Orphée aux enfers*, et l'exemple, selon nous, était assez concluant pour ne pas être renié. Peu importe, au surplus; le choix est fait, et il n'y a plus à y revenir. Nous avons devant nous *l'Argent et l'Amour*, c'est-à-dire Mercure et Cupidon. Les dieux ne s'amusent pas, bien au contraire; ils s'ennuient mortellement dans leur Olympe, et ils ne sont pas fâchés de saisir l'occasion d'aller faire un voyage sur terre pour juger une querelle survenue entre le fils de Vénus et le messager du céleste empire. Il s'agit de savoir qui l'emporte, chez les hommes, de l'amour ou de l'argent. Mercure commence ses épreuves à l'hôtel Rambouillet, où il se présente sous les traits de Mlle de Scudéry, et où il essaie de ridiculiser l'amour avec sa fameuse *Carte du Tendre;* mais Cupidon n'a qu'à se montrer, en petit poëte blondin, pour faire pencher la balance en sa faveur. Mercure a beau vouloir lutter, il n'est pas heureux dans ses travestissements, et le paysan Jean Maclou n'a pas plus d'action sur les précieuses que Mlle de Scudéry. Mieux inspiré, après un intervalle de deux siècles, il règne, en souverain, de nos jours, par la puissance de l'or. Il donne des fêtes splendides, auxquelles il préside en riche costume de prince asiatique. Mais, au moment où il se croit sûr du triomphe, Cupidon lui amène Psyché, et l'orgueilleux Mercure, qui se disait invulnérable, s'avoue vaincu et rend hommage à l'amour.

En dépit des réclames de la direction, nous n'insisterons pas sur le côté sérieux de cette pièce, et nous féliciterons sincèrement Mlle Déjazet de ses merveilleux efforts pour le faire oublier. Dans les transformations diverses du rôle de Mercure, l'inimitable comédienne ne laisse rien à désirer, et, ce qui n'est pas un mérite vulgaire, c'est que ses costumes sont tous d'un goût parfait. Quant à son chant, on ne saurait trouver de nouvelles expressions pour la louer convenablement; tout a été dit sur l'art incomparable avec lequel elle détaille jusqu'aux moindres couplets. Elle excelle surtout dans les anciens airs, qu'elle se plaît à ressusciter de loin en loin avec beaucoup de discrétion.

Ce n'est pas que les airs nouveaux manquent dans *l'Argent et l'Amour;* M. E. Déjazet en a composé quatorze, et, dans ce nombre, sa mère en chante plusieurs; nous avons remarqué notamment, au deuxième acte, une joyeuse chanson villageoise que le public a fait répéter. Comme pages plus importantes et plus dignes d'attention, nous citerons l'ouverture, qui est charmante, un très-joli chœur d'introduction, un finale habilement dessiné, un très-coquet morceau d'ensemble, babillé par les précieuses, et deux airs qui se chantent sur des motifs de valse d'une distinction réelle. La musique de M. Eug. Déjazet contribuera, nous n'en doutons pas, au succès de *l'Argent et l'Amour*, quoiqu'elle ne soit pas, ou plutôt parce qu'elle n'est pas *philosophique*.

— Nous nous rappelons toujours avec un vif plaisir les débuts de Berthelier dans *les Deux Aveugles* et dans *la Nuit blanche*; il n'y a pas, du reste, de bien longues années. Lorsqu'il apparut sur la scène des Bouffes-Parisiens, c'était un acteur inconnu, et le lendemain, sa réputation était faite. A un jeu plein d'entrain, de verve et de bonne humeur, il joignait une voix agréable, dirigée avec goût et rehaussée par un accent mordant et spirituel. Tant de riches qualités devaient le conduire et l'ont conduit en effet à l'Opéra-Comique, où il a marqué son passage par plusieurs très-heureuses créations. Mais son ambition, assurément fort légitime, ne trouvait pas là d'occasions assez fréquentes de succès, et nous l'approuvons d'être allé les chercher ailleurs. Son début au Palais-Royal a été des plus brillants : comme comédien, il s'y est trouvé de pair avec les meilleurs comiques de l'endroit; comme chanteur, personne ne peut lui être opposé. Ajoutons qu'il a eu la chance favorable de tomber tout d'abord sur un bon rôle et sur une bonne pièce.

Jean Torgnole, dont le nom dit assez les habitude tapageuses, est un paysan qui, un beau jour, s'est fait marin, laissant là, au pays, une promise bien décidée à lui rester fidèle, mais entraînée, à la longue, à lui donner un remplaçant. Le jour même du mariage de Jacqueline avec Clochedoux, Jean Torgnole revient plus amoureux que jamais. Les nouveaux époux n'osent lui avouer la vérité, et une gentille paysanne, la Margotte, les tire provisoirement d'embarras, en se faisant passer pour la mariée. Mais alors, c'est bien une autre affaire : Jean s'attache aux pas de Jacqueline, qu'il croit libre, lui fait la cour, devient pressant, et cela sous les yeux de Clochedoux, partagé entre la peur et la jalousie. Par bonheur, la Margotte s'arrange de manière à confisquer à son profit le cœur de Jean, qui, en fin de compte, n'est pas fâché que Jacqueline ne l'ait pas attendu.

La donnée de cette petite pièce n'est pas bien neuve. Nous avons souvenance d'un ancien vaudeville de l'Ambigu, *l'Idée du Mari*, qui lui ressemblait singulièrement; mais peut-on lui en faire un reproche? *L'Idée du Mari* est morte; *Jean Torgnole* vivra, non-seulement parce qu'il est bien constitué, mais aussi parce qu'il a pour soutien Berthelier, qui s'y fait applaudir doublement, par son jeu sympathique et par sa voix, chargée d'interpréter quelques airs nouveaux très-bien faits et toujours en situation.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Dimanche dernier, le théâtre impérial de l'Opéra a donné *le Trouvère* et *le Marché des Innocents*. Par suite d'une indisposition subite de Mme Tedesco, Mlle Wertheimber a joué à l'improviste le rôle d'Azucéna du *Trouvère*. Elle s'est tirée avec bonheur de cette tâche inattendue et qu'elle a acceptée sur la prière de M. Perrin.—Trois représentations de *la Muette* ont défrayé le spectacle pendant la semaine. Le succès prend des proportions insolites et qui ne paraissent pas près de s'amoindrir.

*** Aujourd'hui, représentation extraordinaire de *Robert le Diable*.

*** Mlle Cico est décidément engagée à l'Opéra.

*** Rien n'est décidé encore au sujet de la reprise d'*Armide* de Gluck, qui est cependant fort probable. Warot y chanterait le rôle de Renaud.

*** Mme Ferraris quitte l'Opéra le 4 avril. La célèbre danseuse donnera sa dernière représentation dans le courant du mois de mars à son bénéfice. Elle vient de signer un brillant engagement pour Londres, avec M. Mapleson, directeur du théâtre de Sa Majesté. C'est une perte pour le théâtre impérial de l'Opéra.

*** Warot doit prochainement faire son premier début dans le rôle de Tebaldo, de l'opéra de Victor Massé, *la Mule de Pedro*. Faure chantera celui de Pedro Zancaro, et Mme Gueymard, celui de Gilda.

*** Gourdin, ayant un rôle important à créer dans le nouvel opéra de Duprato, *la Déesse et le Berger*, qui va être donné incessamment, il sera remplacé par Barielle dans celui de Baskir de *Lalla-Roukh*.

*** Vendredi a eu lieu l'avant-dernière représentation de Mlle Adelina Patti dans la *Lucia*, un des rôles où la jeune cantatrice se produit sous la forme la plus dramatique. On avait loué pour cette représentation jusqu'aux places du cintre qui se trouvent derrière le lustre et qu'on ne loue jamais. Des fanatiques de la diva ont payé leur stalle d'orchestre jusqu'à 50 francs; des fauteuils de balcon ont été achetés 90 francs. Cet enthousiasme est, quoi qu'on en puisse dire, justifié par les qualités exceptionnelles qui se trouvent réunies dans Mlle Patti. Certes, bien des cantatrices ont chanté sur notre scène italienne ce beau rôle de Lucia, mais on peut affirmer qu'aucune n'a détaillé d'une façon aussi saisissante la magnifique scène du désespoir du deuxième acte, et surtout celle de folie du troisième acte; Mlle Patti fait de cette dernière tout un petit drame qui captive et émeut au plus haut degré l'auditoire; tout ce morceau est d'ailleurs chanté à ravir. Aussi les bravos de la salle entière ont-ils eu de la peine à se contenir jusqu'à la dernière mesure. Acclamée, rappelée, Mlle Patti, nonobstant les rappels précédents, a dû reparaître cinq ou six fois de suite. — Aujourd'hui même, la brillante artiste chante pour la dernière fois dans *le Barbier* le rôle de Rosine, et pas une place ne reste à louer. — Tamberlick est attendu à Paris le 27.

*** On annonce pour jeudi prochain la première représentation de *Stradella*. Si l'on en doit juger par le succès que cette charmante partition de l'auteur de *Marta* a obtenu en Allemagne et, l'année passée, sur le théâtre Italien de Saint-Pétersbourg, elle ne peut manquer d'être bien accueillie à Paris. M. de Flotow a voulu, du reste, surveiller lui-même l'apparition de son œuvre en France, et il y a ajouté, pour cette occasion, deux morceaux nouveaux qu'on dit très-bien réussis. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aux répétitions la musique a produit beaucoup d'effet. MM. Naudin, Delle Sedie, Zucchini et Mlle Battu composeront un ensemble d'interprètes qui ne contribueront pas moins au succès que la mise en scène, les costumes et les décors, pour lesquels la direction a fait toutes les dépenses nécessaires.

*** Mme Cabel est de retour de Lyon, où elle a été créer avec succès le rôle de Feline de *la Chatte merveilleuse*. Les répétitions de *Peines d'amour perdues (Così fan tutte)*, de Mozart, vont donc marcher rapidement. En attendant, *Faust* continue à attirer la foule. — Deux débutants ont paru vendredi à ce théâtre dans *Robin des bois*. Mlle Schubert et M. Mermand. Leur grande inexpérience de la scène et leur timidité ne permettent pas à la critique de formuler un jugement sur eux et ne laissent place qu'à l'indulgence.

*** On assure que Berlioz destine décidément son opéra *les Troyens* au théâtre Lyrique. — La partition du célèbre compositeur, *Béatrice et Bénédict*, dont nous avons annoncé la mise en vente, est très-demandée en France et à l'étranger.

*** C'est après les jours gras qu'apparaîtra au théâtre des Bouffes la pièce de Nuitter et d'Offenbach, *Bavard et Bavarde*. Pradeau, Désiré, Mme Ugalde et Mlle Tostée sont chargés des principaux rôles.

*** Le théâtre Robin annonce la fin des représentations de la première série d'agioscope, et pour le Carême, un spectacle tout à fait de circonstance et du plus grand attrait; il s'agit d'un voyage en Syrie, en Palestine et à Jérusalem. On dit merveille de cette seconde exhibition, qui a obtenu à Londres six cents représentations consécutives.

*** Voici l'état des recettes brutes qui ont été faites, pendant le mois de janvier 1863, dans les établissements soumis à la perception du droit des indigents :

1° Théâtres impériaux subventionnés.	622,700 69
2° Théâtres secondaires, de vaudevilles et petits spectacles	1,167,876 60
3° Concerts, spectacles-concerts, cafés-concerts et bals.	273,372 50
4° Curiosités diverses.	7,631 50
Total.	2,071,581 29

*** Le théâtre du Havre vient de monter *Martha*. La partition de M. de Flotow a été très-bien accueillie, et l'orchestre l'a parfaitement interprétée. Mme de Joly, aussi bonne chanteuse que bonne comédienne, a fort bien dit la romance de *la Rose*. Le rôle de Nancy ne pouvait être mieux confié qu'à Mlle Chabert.

*** *Marta* vient d'être représentée au théâtre de Trieste avec un succès d'enthousiasme ; Mme de Boissi (Enrichetta) a chanté parfaitement le rôle principal. Les autres ont été non moins remarquablement interprétés par la Majo (Nancy), Zaccomelli (Lionel), Boccolini (Plumkett), Marchisio (Tristano).

*** Le théâtre Regio vient de donner l'opéra de Petrella, *Jone*, dont le sujet est tiré du *Dernier jour de Pompeï*, et qui avait paru pour la première fois en 1858, à la *Scala* à Milan. Il a été accueilli par des applaudissements enthousiastes, et les représentations suivantes n'ont fait que confirmer ce succès. Il est très-bien interprété par la Bendazzi, Villani et Colonnese.

*** L'exploitation des théâtres royaux de Naples vient d'être concédée pour neuf ans à M. Mapleson, directeur du théâtre de Sa Majesté à Londres. — Mme Titjens est à San-Carlo, où elle continue à obtenir le plus grand succès. La *Lucia* a été pour elle un véritable triomphe.

*** Vendredi soir, au théâtre de Covent-Garden, Balfe a remporté un nouveau succès avec un opéra : *the Armurer of Nantes*, paroles de J.-V. Bridjeman. Il a été très-bien interprété par miss Pyne, miss Hiles, MM. Harrison, Santley, Weis et Corri. L'opéra est en trois actes et a duré quatre heures. C'est un peu long pour le public anglais.

*** Au théâtre Jovellannos, à Madrid, a eu lieu une soirée de bienfaisance à laquelle ont pris part Mmes de Lagrange, de Meric, MM. Bettini et Cotogni. Ils ont exécuté le deuxième acte de *Marta*, aux grands applaudissements de l'assemblée qui a fait répéter le quatuor du rouet.

*** Aujourd'hui, au Cirque Napoléon, premier concert populaire de la troisième série, sous la direction de Pasdeloup : *Jupiter*, symphonie de Mozart; *Marche turque*, de Beethoven; andante final (*l'Ours*), de Haydn; ouverture d'*Obéron*, de Weber; air de ballet de *Prométhée*, de Beethoven (solo de violoncelle par M. Poëncet); ouverture du *Jeune Henri*, de Méhul.

*** Marseille prépare un grand concert au profit des ouvriers nécessiteux. Les directeurs auraient vivement désiré avoir le concours de Mlle Adelina Patti; mais, tenue par ses engagements, la jeune et célèbre cantatrice s'est vue à son grand déplaisir obligée de refuser. En effet, elle chante aujourd'hui à Paris pour la dernière fois; demain elle se met en route pour Vienne, et c'est à peine si elle pourra prendre quelques heures de repos en route, puisqu'elle doit être rendue à Vienne mercredi pour y commencer immédiatement ses représentations. Il est vrai que l'offre de 15,000 francs a été faite à Mlle Patti pour chanter à ce concert; mais il est vrai aussi qu'en témoignant aux organisateurs du concert projeté, tout son regret de ne pouvoir s'associer à leur bonne œuvre, son premier mot a été de dire qu'elle eût refusé la somme offerte par eux.

*** Jeudi dernier, le mariage de M. Edmond Moreaux, compositeur organiste, et de la fille d'Adolphe Adam, s'est célébré en l'église de Saint-Eustache. Les témoins des jeunes époux étaient MM. Auber, Ambroise Thomas, Adolphe Dennery et Ritt. Pendant la messe, plusieurs morceaux ont été chantés, notamment un *O salutaris* d'Adolphe Adam, et un orchestre dirigé par M. Hurand a joué un charmant morceau instrumental, dans lequel M. Edmond Moreaux avait fort heureusement réuni plusieurs mélodies des deux maîtres présents et de celui dont le souvenir planait sur toute la cérémonie.

*** Henri Herz organise pour la fin de ce mois, dans sa salle, un concert avec orchestre, dont le produit sera consacré au soulagement des ouvriers de la Seine-Inférieure. M. Herz compte sur le concours d'artistes célèbres, et se propose d'entourer ce concert de tous les éléments propres à le rendre à la fois brillant au point de vue artistique et fructueux comme recette.

*** Dimanche dernier, une brillante réunion se pressait encore dans les salons de Marmontel, pour y entendre Mme Pleyel et M. Dumont, le flûtiste de Bruxelles. La célèbre pianiste a exécuté sa partie d'un trio de Mendelssohn, et deux études de Jules Cohen, avec tout le talent qu'on lui connaît et tout le succès dont elle a l'habitude.

*** M. Romano, organiste distingué et qui jouit en Italie d'une grande réputation, est en ce moment à Paris.

*** A l'occasion de l'accident dont les deux coryphées du théâtre Princess, à Londres, ont été les victimes, nous émettions le vœu qu'on adoptât les mesures les plus propres à prévenir de semblables sinistres; on lit à ce sujet dans le dernier numéro de la *Revue et Gazette des Théâtres* : « A la réunion des propriétaires de Drury Lane, M. Nelson, architecte du théâtre, a présenté un rapport d'où nous extrayons la description de toutes les excellentes mesures préventives adoptées contre l'incendie. Et d'abord : « Tous les becs de gaz, dit-il, au nombre de près » de trois cents, sont entourés d'un globe en treillis de fil de fer galvanisé, dont la durée est illimitée et le prix peu élevé. Puis, afin de » rendre désormais impossible tout accident, on a poussé la précaution, » le long de la rampe, comme dans toutes les parties de la salle, jusqu'à protéger chaque bec de gaz par un couvercle en talc. En troisième » lieu, on a placé des pompes à bras plongeant dans des seaux d'eau » régulièrement distribués de distance en distance, de sorte qu'au » moyen de ces diverses mesures et de l'emploi de couvertures de laine » mouillées toujours disponibles, l'architecte a déclaré qu'il n'y aurait » plus désormais aucun risque à redouter sur la scène. » Il est bon d'observer que diverses expériences chimiques ayant été faites avec succès devant le jury, à la dernière enquête faite, au sujet d'un nouveau mode pour rendre les étoffes légères incombustibles (*incombustible Starch*), le jury exprima à la fin du verdict le vœu que chaque directeur de théâtre ne permît plus d'autres costumes que ceux préparés de cette manière. »

*** L'association des artistes musiciens célébrera la fête de la Purification en l'église Saint-Vincent de Paul, le lundi 23 février, à onze heures

très-précises, en faisant entendre la première messe solennelle de M. Léon Gastinel. Les exécutants, au nombre de deux cents, seront dirigés par M. Deloffre. Les solos seront chantés par les premiers artistes de la capitale. Le produit de la quête et des chaises sera versé dans la caisse de secours de l'association.

*** Dimanche passé, la Société des concerts du Conservatoire a exécuté le *chœur* de la *Charité* de Rossini; prière de la symphonie en *la* majeur de Mendelssohn; *la Tempête* et *le Calme*, chœur de Haydn; la musique composée par Beethoven sur *Egmont*, et l'ouverture du *Freyschutz*. Nous rendrons compte dimanche de ce concert, ainsi que des séances précédentes.

*** Vendredi a eu lieu, dans les salons de Mme la comtesse de Ridder, une matinée musicale dont le produit était destiné aux ouvriers de la Seine-Inférieure. Une foule nombreuse et élégante avait répondu à l'appel de cette maîtresse de maison, dont l'exemple ne saurait être trop répandu et trop prôné. Indépendamment d'un acte de charité, on y a fait d'excellente musique. Mme Paléologue et sa sœur, Mlle de Ridder, secondées par Roger et Bonnehée, ont chanté le quatuor de *Ma tante Aurore* et le duo de *Felicie;* Roger a ensuite interprété des mélodies françaises et allemandes, et Bonnehée un air d'*Il Ballo in maschera*. La partie vocale a été complétée par le trio du *Matrimonio segreto*, où Mme Gardoni a fait apprécier sa méthode et sa voix. Quant à la partie instrumentale, elle était confiée à MM. Ubicini et Charpentier, qui ont merveilleusement exécuté plusieurs morceaux de Beethoven et de Mozart, avec le concours d'E. Chaine et de Chevillard. Le lendemain, on a dû verser au *Journal des Débats* une somme de 1,500 francs.

*** L'éminent violoniste Jean Becker a été appelé à Bruxelles pour jouer dans une séance de musique de chambre, donnée au Conservatoire par l'illustre directeur M. Fétis père. Cette séance a eu lieu mercredi, et M. Becker a joué un quintette de M. Fétis père, et le second quatuor d'Edouard de Hartog, avec un immense succès. M. Becker s'est fait entendre aussi à Anvers, où il avait été demandé pour la troisième fois; il est de retour à Paris. Son concert reste fixé au 25 février, à la salle Herz. Ce sera l'une des plus belles fêtes musicales de la saison. Jean Becker y exécutera avec orchestre le grand concerto de Beethoven, les *Grelots du Diable*, de sa composition, et *Nel cor piu non mi sento*, de Paganini.

*** Une dame du monde, Américaine comme la Patti, s'est fait entendre cette semaine, à la chapelle impériale du château des Tuileries, et y a produit une sensation profonde dans un morceau religieux composé par Auber. L'illustre compositeur, d'accord en cela avec l'opinion du noble auditoire, a reconnu dans cette jeune étrangère, qui est élève de M. Panofka, une voix magnifique et un grand style.

*** Prudent est de retour à Paris et doit donner, dans quinze jours, un grand concert.

*** M. Aptommas, du concert duquel notre collaborateur M. A. Botte rend compte, est engagé pour le mois d'avril à Londres, où il donnera une seconde série de séances musicales, sous le patronage des grands noms de l'aristocratie anglaise.

*** La Société nationale des beaux-arts, 26, boulevard des Italiens, donnera dimanche prochain son cinquième grand concert, et, à la demande générale, elle fera de nouveau entendre la deuxième partie de *la Fuite en Egypte, l'Invitation à la valse* et *le Carnaval romain*, de Berlioz. L'orchestre sera dirigé par le célèbre compositeur. Dans la deuxième partie, *Christophe Colomb*, dirigé par Félicien David.

*** Le grand-duc de Bade vient de conférer au maître de chapelle M. Strauss, à Carlsruhe, la croix de chevalier de l'ordre de Zæhringen.

*** Vendredi soir, 6 mars, grand concert donné par Mlle Corinne de Luigi dans la salle Herz.

*** Bazzini, le célèbre violoniste, est depuis le commencement de l'hiver à Pau, où il a organisé des matinées hebdomadaires de musique classique et de musique moderne très-suivies. Il y a fait entendre quelques-unes de ses compositions, qui ont été fort goûtées par la société aristocratique de Pau. Bazzini a également obtenu de grands succès à Bordeaux et à Angoulême, où l'avaient appelé les Sociétés philharmoniques de ces deux villes. Il compte revenir à Paris au printemps.

*** Feri Kletzer, violoncelliste et compositeur, distingué qui s'est déjà fait applaudir à Paris, est de retour et y passera quelques mois.

*** Jules Deswert, le jeune violoncelliste que nous avons applaudi il y a quelques années comme un artiste d'une précocité extraordinaire, est revenu à Paris et s'y fera prochainement entendre.

*** La Société des gens de lettres a tenu, dimanche dernier, son assemblée générale dans les salons de Lemardelay, et a procédé au remplacement de MM. Amédée Achard, Charles Deslys, Etienne Enault, Emmanuel Gonzalès, Léon Gozlan, Achille Jubinal, Méry et Albert Second, composant le tiers sortant du Comité. Ont été élus : MM. Edouard Fournier, Paul Juillerat, G. de la Landelle, Léo Lespès, Hypolite Lucas, X. Saintine, Aurélien Scholl et Auguste Vitu. En conséquence, le Comité est composé, pour l'année 1863, de MM. de Balathier-Bragelonne, Ch. Basset, H. Celliez, G. Chadeuil, L. Enault, P. Féval, Ed. Fournier, Théophile Gauthier, Georges Guiffrey, Paul Juillerat, Jean Laffitte, G. de la Landelle, Léo Lespès, Hippolyte Lucas, Michel Masson, Eugène Muller, Ponson du Terrail, Xavier Saintine, Aurélien Scholl, Jules Simon, le baron Taylor, Frédéric Thomas, Auguste Vitu et Francis Wey. Le lundi 9 février, le Comité a procédé à la formation de son bureau pour 1863. Ont été élus : président, M. Wey; vice-présidents, MM. Laffitte et de la Landelle; rapporteurs, MM. Edouard Fournier et Léo Lespès; secrétaires, MM. Guiffrey, Ponson du Terrail et Aurélien Scholl; questeurs, MM. Charles Basset et Louis Enault; archiviste bibliothécaire, M. Eugène Muller; présidents honoraires, MM. le baron Taylor, Louis Desnoyers (fondateur de la Société), Léon Gozlan, X. Saintine, Michel Masson, Edouard Thierry.

*** Chaque mardi, le professeur-compositeur Paul Bernard réunit ses élèves, et par la manière dont elles interprètent les œuvres des maîtres, on peut apprécier de plus en plus l'excellence de sa méthode et son talent de compositeur. Des artistes distingués assistent à ces réunions, et mardi dernier on y a entendu Nadaud, Vincent et les frères Guidon. M. Paul Bernard a joué avec une de ses élèves, Mlle Baronnet, un beau duo de Hummel à deux pianos, et, seul, un nouveau caprice arabe de sa composition : *l'Oasis*, destiné à un beau succès. Il a été fort applaudi.

*** Mlle Murer, une des élèves les plus distingués de Prudent, donnera le 3 mars un concert dans la salle Herz.

*** Marcel Colombier, éditeur, 85, rue de Richelieu, vient de faire paraître deux nouvelles transcriptions vocales de nos grands maîtres. *Marguerite* (chanson florale), musique de Beethoven; *l'Oiseau* (conversation), musique de John Field, poésies de Mme Desbordes-Valmore. Indépendamment de leur mérite littéraire et musical, ces deux morceaux, destinés aux jeunes personnes, ont encore le précieux avantage d'être d'une entière convenance.

*** Le bal annuel de l'Association des artistes dramatiques aura lieu le 7 mars prochain, dans la salle du théâtre impérial de l'Opéra-Comique, sous le patronage de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice. La réputation de cette fête est assez établie pour que nous jugions inutile d'insister sur son éclat et sa splendeur. C'est le rendez-vous de la haute société parisienne et des étrangers de distinction qui viennent admirer de près les étoiles de la scène. On souscrit chez le trésorier de l'œuvre, rue de Bondy, 68, et au bureau de location du théâtre de l'Opéra-Comique.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Château-Thierry.* — Un concert fort intéressant à plus d'un titre vient d'être donné au bénéfice des ouvriers sans travail par une société d'amateurs, auxquels s'est joint un artiste d'un grand mérite, M. Ulysse de Wast. Ce dernier a chanté avec un goût parfait et un sentiment très-remarquable des nuances, la délicieuse sérénade de Gounod, qui a obtenu un succès d'enthousiasme. On a aussi chaleureusement applaudi la distinction et le style du jeune et brillant artiste dans la romance de *Lalla-Roukh;* mais ce qui a surtout vivement frappé, c'est l'étendue et l'ampleur de sa voix dans le *Miserere* du *Trovatore*. M. du Wast est un des meilleurs élèves de Duprez; il possède donc une excellente méthode, et sa voix très-sympathique est d'une grande fraîcheur.

*** *Poitiers.* — Notre Société chorale vient de donner son concert annuel au profit des pauvres. Elle s'était assuré le concours de Mlle Moreau, la charmante cantatrice du théâtre Lyrique; de M. Bussine, artiste de l'Opéra-Comique, et Emile Levêque, virtuose-violoniste, qu'on ne peut se lasser d'entendre. Ces éminents artistes ont été constamment applaudis et rappelés. L'orchestre a joué avec précision, quoique mollement conduit, les ouvertures de *l'Italienne en Algérie*, de Rossini, et de *la Sirène*, d'Auber. Les chœurs, sous la direction de M. Puisant, ont obtenu un beau succès.

*** *Nice.* — Il n'est bruit que du magnifique concert annoncé pour le 19, au théâtre impérial, par Mme la baronne Vigier (née Cruvelli), au bénéfice des pauvres. Les entrées sont fixées à 10 francs, et l'on paiera, en outre, les premières et deuxièmes loges 100 francs, et les fauteuils 15 et 20 francs! Tel est le prestige exercé par la grande cantatrice, que, vu l'affluence des demandeurs, les places devront être délivrées par la voie du sort.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — La direction du théâtre de la Monnaie a donné, vendredi dernier, un concert, avec le concours d'Émile Prudent, de Mlle De Maesen, et de MM. Martin et Périé. Le célèbre pianiste français a joué, outre son nouveau concerto, plusieurs de ses plus charmantes

créations, entre autres *le Réveil des Fées*, auquel il a ajouté un accompagnement d'orchestre. Ce morceau, déjà si ravissant sous sa première forme, a gagné considérablement encore par le développement que lui a donné l'auteur. Comme on peut le penser, les applaudissements et les rappels n'ont pas fait défaut au grand pianiste. Mme la duchesse de Brabant, excellente pianiste elle-même, semblait suivre avec le plus grand intérêt le jeu élégant de M. Prudent, et mêlait ses applaudissements à ceux du public enthousiasmé. Mlle De Maesen a chanté l'air de l'Ombre du *Pardon de Ploërmel* avec un goût et une méthode parfaits. — Après ce concert, Prudent est retourné à Gand, où il a clôturé, devant deux mille auditeurs enthousiasmés, sa brillante excursion en Belgique.

*** *Gand.* — La reprise du *Pardon de Ploërmel* vient d'avoir lieu, à la grande satisfaction de notre public. Le dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer a été remarquablement interprété par Carman (Hoël), Mme Meyer-Boulart et Tournade (Corentin). Le grand air d'entrée et la romance du troisième acte ont valu à Carman des applaudissements et un rappel largement mérités. Le rôle de Dinorah est une des meilleures créations de Mme Meyer-Boulart ; elle en a saisi admirablement toutes les nuances, et il est devenu pour elle un véritable triomphe. Tournade est un excellent Corentin dont la voix de trial est secondée par un excellent talent de comédien. — Lundi, M. Cabel, frère de la pensionnaire du théâtre Lyrique de Paris, a donné un très-beau concert au profit du Cercle philanthropique. Mlle Léontine Allewaert y a très-bien chanté un air des *Huguenots* et celui du *Billet de loterie.*

*** *Vienne.* — Merelli est arrivé. On attend Mlle Patti pour le 17, et Mme Lafont pour le 20 du courant. La Société italienne doit donner en tout trente représentations ; Mlle Patti chantera dans vingt-deux soirées. Quoique le prix d'abonnement d'une loge de parterre et de première galerie soit fixé à 30 florins par soirée, presque toutes sont louées. Merelli fait construire une vingtaine de loges supplémentaires à la deuxième galerie. Il y aura trois ou quatre représentations par semaine. Mlle Patti débutera dans *la Sonnambula.* Carrion chantera le rôle d'Elvino. Giuglini doit débuter en même temps que Mme Lafont. — Satter vient de donner son quatrième concert. L'éminent pianiste va partir pour Pesth.

*** *Berlin.* — Les répétitions de l'opéra de Rubinstein, *les Enfants des Landes*, viennent de commencer au théâtre de la cour. — Dans *la Fille du régiment*, Mlle D. Artot a obtenu peut-être plus de succès encore que dans *la Sonnambule.* Le rôle de Marie est un des plus brillants de son répertoire, et il a été de nouveau pour l'éminente cantatrice l'occasion d'un véritable triomphe. Le prochain rôle qui sera chanté au théâtre de l'Opéra par Mlle Artot est celui de Margareth, de *Faust.*— Sivori est attendu prochainement pour donner une série de concerts.— Le directeur général des corps de musique de la garde, M. Wieprecht, a célébré ces jours-ci le vingt-cinquième anniversaire de son entrée au service. Meyerbeer avait écrit à ce sujet à M. Wieprecht une gracieuse lettre de félicitations.— *La Clochette de l'Ermite*, de A. Maillart, a été représentée à l'établissement Kroll, et cet ouvrage alterne avec *les Pêcheurs de Catane*, du même auteur, que la troupe du théâtre Frédéric-Guillaume représente dans la même salle, avec un succès qui grandit chaque jour. — L'éditeur G. Bock vient de célébrer avec solennité le vingt-cinquième anniversaire du jour où il a fondé l'établissement qu'il dirige avec tant de succès. Le prince royal lui a fait remettre à cette occasion, par le général Maliszewski, une lettre de félicitations, et des témoignages semblables d'estime lui ont été adressés par des sommités artistiques, parmi lesquels Meyerbeer, Taubert, F. Kœster, de Bulow, etc.

*** *Brunswick.* — L'opéra de Bénédict, *la Rose d'Erin*, qui a déjà eu soixante représentations à Londres, sous le titre de *Lilly of Killarney*, vient d'être donné pour la première fois au théâtre de la cour. Sans être précisément une œuvre originale, la partition est facile et agréable et a reçu un bienveillant accueil.

*** *Barcelone.* — *Le Prophète* poursuit le cours de son triomphe. A la dernière représentation, deux magnifiques couronnes ont été jetées sur la scène, l'une en or, d'un très-grand prix, pour l'illustre compositeur; l'autre en laurier, pour l'habile chef d'orchestre, M. Castagneri. Lorsque ce dernier prit la couronne d'or et la posa sur la partition, l'enthousiasme fut immense, et les applaudissements éclatèrent de toutes parts. La couronne d'or a été expédiée immédiatement à Paris, à M. Verger, directeur du théâtre de Barcelone, afin qu'il la fasse parvenir à M. Meyerbeer.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente chez MARCEL COLOMBIER, éditeur, 85, rue de Richelieu, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS MUSICALES

MORCEAUX DE PIANO.	Prix marqué.
Bernard (Paul). Barcarolle	6 »
Lambert (Lucien). *God save the queen*, air national anglais	6 »
Neustedt (Ch.). Première rêverie	5 »
— Deuxième nocturne	5 »
Talexy (A.). Les Feuilles de la marguerite, six morceaux-oracle: 1. Il m'aime! 3. Beaucoup! 5. A la folie! 2. Un peu! 4. Tendrement! 6. Pas du tout!	
Chaque numéro séparé	4 »
L'ouvrage complet, broché	15 »
— Fouets et Grelots, grand galop brillant	7 50
— Id. à quatre mains	9 »
Wachs (F.). La Première amitié, romance sans paroles	5 »

CHANT.	Prix marqué.
Beethoven. Marguerite (poésie de Mme Valmore), chanson florale (2 t.)	2 50
Field (John). L'Oiseau, id. conversation	3 »
— Le Rêve à deux, id. romance	2 50
Moreaux (Ch.). L'Amour et l'Amitié (fabliau de Millevoye), deux tons	2 50
DANSES.	
Boullard (V.). Fifres et clairons, polkas	3 »
— Turf-Polka	5 »
Talexy (A.). Bella Maria, polka	5 »
Le Corbeiller (Ch.). La Première Gerbe, valse	5 »
Juliano (A.-P.). La Fête au hameau (très-facile), quadrille	4 50
Wachs (F.). Le Tourbillon, quadrille	4 50
Mathieu (fils.). Déesse, polka-mazurka	5 »

ALPHONSE SAX (JUNIOR)

Facteur et Ingénieur en instruments de Musique

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS

EN TOUS GENRES, EN TOUTES FORMES ET DANS TOUS LES TONS

HARMONIE et FANFARE. — Rue d'Abbeville, 5 bis, Paris, près de la place Lafayette. — Belle Salle de 300 personnes pour Concerts et Répétitions. 16 Brevets d'Invention ou de perfectionnement. — Commission. — Exportation.

Breveté de S. M. l'Empereur des Français. — Grand brevet de S. M. la reine d'Angleterre. — Breveté de S. M. le roi des Belges. — 2me prix en 1838. — 1er prix en 1841. — Prix d'honneur, médaille d'or, en 1843. — Médaille d'argent à l'Exposition de Paris, 1844. — **DÉLÉGUÉ** par le gouvernement belge pour visiter l'Exposition universelle de Londres, en 1851. — Exposition universelle de Paris, 1855, les plus belles pages du Rapport officiel, 27me Classe, pages 1335-1336. — Exposition universelle de Londres, 1862, *PRIZE MEDAL*, avec cette mention : POUR **EXCELLENCE DE TOUTE ESPÈCE** D'INSTRUMENTS DE CUIVRE. — Membre de l'INSTITUT POLYTECHNIQUE de Paris, membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LE PROGRÈS DES SCIENCES SOCIALES. — *MÉDAILLE D'OR* et Membre du CORPS SCIENTIFIQUE DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

SOUFLETO facteur de pianos. — *Médaille d'or, Exposition* 1849; *Médaille de* 1re *classe Exposition universelle* 1855. Spécialité de pianos pour l'exportation. — Cette maison a obtenu, depuis 1834, à toutes les Expositions, des récompenses méritées par l'excellence de ses pianos droits, cordes obliques, dont la réputation est justement établie. Elle vient de mettre en vente un nouveau modèle de piano droit, cordes obliques, grand format, extra, qui ne laisse rien à désirer sous le double rapport de la quantité et de la qualité du son. — **Magasin, rue Montmartre, 161.**

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE RICHELIEU, AU Ier,

Cette semaine paraîtront

LES AIRS DÉTACHÉS DE CHANT

DE

STRADELLA

Opéra en trois actes, **PAROLES ITALIENNES**, musique de

F. DE FLOTOW

ARRANGEMENTS POUR LE PIANO PAR

KRUGER, HESS, HUNTEN, VALIQUET, RUMMEL, LONGUEVILLE, SINET, WOLFF.

Quadrille, Polka, Valse.

LA PARTITION ARRANGÉE POUR LE PIANO SEUL.

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO PARAITRA LE 25 FÉVRIER.

1re médaille d'or
Exposition nationale française de 1849.

DÉCORATION DE LA LÉGION D'HONNEUR
Exposition de 1849.

1re médaille d'argent
Exposition nationale française de 1844.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS
FONDÉE A PARIS EN 1843 PAR

ADOLPHE SAX

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur.

RUE SAINT-GEORGES, 50

1re médaille
Exposition nationale belge de 1841.

DÉCORATION DE LA COURONNE DE CHÊNE
de Hollande (1845).

Grande médaille d'or
du Mérite de Prusse (1846).

Seule grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris (1855). — Seule grande médaille (*Council Medal*) à l'Exposition universelle de Londres (1851).

Organisateur et fournisseur de la musique des Guides et des autres musiques des régiments de la Garde impériale.

INVENTEUR DES FAMILLES DES

SAXO-TROMBAS. SAXHORNS. SAX-TUBAS. SAXOPHONES. CLAIRONS-SAX. TROMBONES-SAX. CORNETS-SAX (compensateurs). CLARINETTES BASSES-SAX. CLARINETTES CONTRE-BASSES-SAX. BASSON-SAX (en cuivre et en bois).

Forme et dispositions nouvelles de Trombones à 3, 4 et 5 cylindres; invention brevetée en **1859**.
Tous les instruments à pistons avec addition d'une ou plusieurs clefs; invention brevetée en **1859**.
Système d'instruments à pistons ascendants; inv. brev. en **1852**.

Cors, Cornets, Trompettes, Trombones simples, les mêmes à pistons ou cylindres, les mêmes forme Saxo-Tromba.
Clairons, Trompettes d'ordonnance, Flûtes, Clarinettes, Bassons, Caisses roulantes, Grosses Caisses, Tambours, Timbales, Cymbales. etc., etc.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & RAMMOND, Sres DE JULLIEN & Cie
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLEON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 8. | 22 Février 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial italien : *Alessandro Stradella*, opéra en trois actes, musique de F. de Flotow, par **Paul Smith**. — Théâtre des Bouffes-Parisiens : *les Bavards*, opéra-bouffe en deux actes, paroles de M. Nuitter, musique de M. Jacques Offenbach. — Société des concerts du Conservatoire impérial de musique et de déclamation, par **Léon Durocher**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

ALESSANDRO STRADELLA,

Opéra en trois actes, musique de F. DE FLOTOW.

(Première représentation le 19 février.)

La légende d'Alessandro Stradella, vraie ou fausse, historique ou romanesque, est digne de la fabuleuse antiquité. Ce chanteur qui se sauve lui-même en désarmant des assassins par le charme de sa voix, marche de pair avec Orphée, attendrissant l'enfer et lui reprenant son Eurydice; avec Amphion, transportant les rochers et en construisant des villes. Comment l'opéra moderne eût-il laissé échapper un héros tel que Stradella, surnommé de son temps l'*Apollon de la musique?* Une belle voix dans un beau corps! Nous avons bien su exploiter Garat, fait prisonnier par une patrouille, et entonnant la *Gasconne* pour recouvrer sa liberté. Le chanteur italien du XVIIe siècle devait avoir le pas sur le chanteur français du siècle précédent et de celui-ci. Dans la même année, à peu de jours de distance, on le vit apparaître sur deux théâtres de Paris. Le *Stradella* représenté au grand Opéra le 3 mars 1837, avait pour auteurs MM. Emile Deschamps et Emilien Pacini; c'était M. Niedermeyer qui en avait écrit la musique, et le rôle principal fut joué successivement par Adolphe Nourrit dans ses adieux, et par Duprez dans ses débuts. Un autre *Stradella*, plus petit de format, plus modeste d'intention, mais très-original et très-amusant dans ses allures, s'était montré au théâtre du Palais-Royal le 3 février, un mois auparavant; il sortait d'une heureuse collaboration, celle de MM. Paul Duport et de Forges, et il avait pour interprète naturel à ce théâtre le joyeux et mélodieux Achard, père du jeune artiste que l'Opéra-Comique possède aujourd'hui.

Si nous avons rappelé ces deux ouvrages, véritables ancêtres du libretto d'abord allemand, ensuite italien, dont, par parenthèse, l'auteur n'a pas manqué de mémoire, ce n'est pas pour étaler un vain luxe d'érudition généalogique, mais c'est que dans le *Stradella* du Palais-Royal nous rencontrons déjà M. de Flotow, qui n'avait pas dédaigné d'écrire deux morceaux charmants pour cette petite pièce, un air pour le bandit Malvolio, et l'hymne à la Vierge, qui amenait le dénoûment. L'hymne, chantée par Achard, contribua grandement au succès, et il est tout simple que le compositeur en ait gardé le souvenir. Ainsi, de ses deux opéras les plus populaires en Allemagne, *Stradella* et *Martha*, la première esquisse avait été tracée par lui en France : celle de *Stradella* dans un vaudeville, et celle de *Martha* dans un acte de ballet.

Stradella fut joué pour la première fois à Hambourg, au mois de décembre 1844, et, tout récemment, on l'a donné pour la centième fois dans la même ville, au même théâtre. C'est donc une œuvre en tout semblable, pour le destin comme pour le mérite, à cette *Martha* née trois ans plus tard, à Vienne, vers la fin de 1847. Ce dont peut-être il faut s'étonner, c'est que nous ayons attendu *Stradella* si longtemps, et que l'aîné des deux opéras ne se soit produit chez nous que six ans après le plus jeune. Le poëte allemand auquel M. de Flotow s'adressa pour avoir un libretto complet, jugea sans doute prudent de ne pas se mettre l'imagination à la torture. Il avait sous les yeux, sous la main les deux pièces françaises, et il se contenta d'y prendre ce qu'il y trouvait de mieux : à l'une quelques idées de scène, à l'autre des personnages excellents, deux *bravi* facétieux et mélomanes. Heureusement, le compositeur se donna plus de peine. En artiste consciencieux et de vaillante race, il tint à écrire une partition qui fût entièrement à lui, depuis la première note jusqu'à la dernière : on peut en juger par son ouverture, morceau vigoureux, dont le début si riche d'harmonie annonce pompeusement les solennités de l'église. A l'andante en *ré* majeur succède un leste et pimpant allegro en *fa* mineur, d'où l'on revient pour conclure au mouvement et au ton primitifs.

Une introduction pleine de finesse et d'élégance, un chœur charmant précèdent l'entrée de Stradella, qui paraît bientôt, et chante une sérénade des plus passionnées sous les fenêtres de sa belle. Nous sommes à Venise, au milieu des folies du carnaval; mais Stradella et sa Leonora, pupille du signor Bassi, n'en sont pas moins graves; ils n'en échangent pas moins sérieusement leurs soupirs amoureux et leurs projets d'évasion dans un délicieux nocturne, où la voix de soprano répond sur les mêmes notes à la voix de ténor. Puis intervient un chœur de masques suivi d'une tarentelle. On danse, on rit, on s'amuse, excepté Bassi, le tuteur, qui tout à coup s'aperçoit que sa pupille lui est enlevée. Alors il se fâche et s'agite : à sa place, Bartholo n'en eût pas fait moins. Il veut que l'on coure après les fugitifs; les masques l'entourent et lui barrent le chemin. Le premier acte finit sur cette scène mouvementée, qui forme un piquant tableau.

Le second acte nous conduit dans un village aux environs de Rome : à gauche on voit une maison portant, au lieu d'un numéro, cette inscription : *alla campanella*, c'est-à-dire à la clochette. Là se sont réfugiés les deux amants, dont le mariage doit être célébré le jour même ; mais là aussi vont les relancer deux *bravi* détachés par le tuteur. Ces deux gaillards, envoyés séparément et chacun pour son compte, ont les mêmes instructions, le même mandat. Le tuteur a voulu être sûr de son fait, et, comme en un jour de bataille, il ne s'en est pas rapporté à un seul aide de camp. Malvolio et Barbarino se reconnaissent, se parlent de leurs affaires, de leurs femmes, de leurs enfants, et, après s'être un peu chamaillés sur l'objet même de leur voyage, au lieu de se séparer, ils s'associent et se décident à frapper Stradella de compte à demi.

Frapper, assassiner, c'est aisé à dire, mais beaucoup moins facile à exécuter quand il s'agit d'un artiste, d'un chanteur comme Stradella. Cependant il n'a aucune défiance, et quand les deux bandits, qui n'ont rien de rassurant ni dans la figure, ni dans le costume, lui demandent la permission de s'asseoir au banquet nuptial, il la leur accorde tout de suite : un peu plus tard il va même jusqu'à les accueillir dans sa maison. Sublime imprudence, dont le compositeur a tiré un admirable parti ! Le banquet nuptial est aussi plantureux, aussi gai qu'il doit l'être : c'est à peine si de temps à autre Malvolio et Barbarino font luire la lame de leurs poignards, mais aussitôt les poignards rentrent dans leur gaîne. Ce qui est différé n'est pas perdu : du moins les deux bandits le supposent, et en attendant ils ne se refusent ni bon vin, ni bonne chère. La nouvelle mariée chante un brindisi, qu'ils écoutent avec un extrême plaisir, ainsi que la salle entière, mais ils sont encore plus sensibles à la chanson de Salvator Rosa, que Stradella est prié de dire à son tour. A la vérité, la morale en est saisissante, et tout à fait à la portée de gens comme les deux bandits. On connaît l'anecdote du peintre fameux, que des voleurs arrêtent dans les montagnes, mais qu'ils traitent avec excès de générosité, en lui disant :

Del ladrone il nobil foco
Sa gl'ingegni rispettar,
E gli artisti in ogni loco
Un asil si non trovar.

Traduction quasi-littérale : *Le noble feu, qui anime le voleur, sait respecter les hommes de génie, et tous les artistes peuvent trouver un asile parmi nous.* Fiez-vous à ce refrain, si vous voulez, ou si vous aimez mieux, munissez-vous de bons pistolets et tâchez de trouver une bonne auberge.

Quoi qu'il en soit de l'anecdote, de la morale et de ses effets probables, au lieu d'assassiner *hic et nunc*, Malvolio et Barbarino s'envont dormir paisiblement sous le même toit que Stradella. Le lendemain seulement, ils songent aux affaires sérieuses, et encore faut-il pour cela que le tuteur, Bassi, vienne les réveiller et les presser d'agir. Là nous avons la scène qui avait inspiré un fort bon trio à Niedermeyer :

Trente ducats pour vous : Voyez, mes braves gens,
Voulez-vous les gagner? c'est un beau bénéfice.

Les brigands acceptaient d'abord; mais quand ils apprenaient le nom de celui qu'ils devaient occire, quand ils étaient instruits du jour, de l'heure et du lieu où le crime devait être commis, ils demandaient une somme toujours de plus en forte, et finissaient par obtenir 300 ducats, au lieu de 30. C'est à peu près la même chose qui se passe entre le tuteur et les coupe-jarrets. Quand il les a bien enflammés, bien déterminés, Stradella vient répéter l'air qu'il sera tout à l'heure appelé à chanter dans l'église, l'hymne à la Vierge :

O santa, ô pia,
Del Ciel regina,
Madre divina
Del Redentor.

Ici le prodige est encore plus grand, plus étonnant que dans toutes les autres pièces où a figuré Stradella. Le charme de sa voix et de son chant opère non-seulement sur les deux assassins, mais sur celui qui les avait soudoyés pour le crime. Malvolio et Barbarino tombent aux genoux de Stradella, en lui disant, comme dans la fable le cuisinier dit au cygne :

Quoi! je mettrais un tel chanteur en soupe?
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien!

De plus, Bassi, touché jusqu'au fond de l'âme, laisse échapper ce mot d'une candeur parfaite : *Scusate.* « Excusez les fautes du tuteur. » Avons-nous besoin de dire que Stradella n'hésite pas à lui pardonner?

Pardonnons aussi, et de grand cœur, aux légères imperfections, aux petites invraisemblances d'un canevas qui a fourni à M. de Flotow l'occasion d'écrire le deuxième et le troisième acte de son opéra. De toutes les combinaisons, à peine effleurées par notre analyse, il a eu le talent, le bonheur de faire un ensemble rempli d'intérêt, et dont chaque détail a sa valeur. Tout le rôle de Stradella est d'une conception élevée : il abonde en mélodies d'un ordre peu commun, et répond à l'idée que l'on se forme d'un chanteur de *prima sfera*. Le rôle de Léonora est élégant, distingué, brillant : c'est une Rosine chantante. Mais convenons-en, la plus saillante individualité de la partition consiste dans les rôles de Malvolio et de Barbarino, dont la musique a rendu les singulières physionomies avec autant de relief que le meilleur des peintres l'eût pu faire. Pas un seul des morceaux qu'ils chantent, ou auxquels ils concourent n'est indifférent, et dans le nombre il y en a qui excitent le franc rire; il y en a qu'on redemande avec chaleur, comme par exemple la délicieuse canzone en six-huit :

Beviam compar
Glu! glu! glu! glu!
Che il buon vin è salutar.

Pour qui connaît le style de l'auteur de *Marta*, nous n'insisterons pas sur les qualités qui le distinguent, et dont la partition de *Stradella* est largement pourvue. Ce que nous en aimons surtout, c'est la douceur italienne toujours mariée à l'esprit français, à la grâce française ; c'est la puissance qui sait user de toutes les ressources instrumentales sans jamais tomber dans l'exagération. La manière de M. de Flotow, dira-t-on, est éclectique; est-ce un reproche ou un éloge? Ce qui n'est pas douteux non plus, et *Marta* l'a prouvé, c'est qu'elle est cosmopolite.

L'exécution a été digne de l'œuvre. Naudin a rempli le rôle de Stradella en artiste qui en comprend l'importance; il y a donné beaucoup de sa voix et de son âme; il s'est modéré quand il l'a fallu, et il est parvenu à émouvoir. Mlle Battu, qui faisait une sorte de rentrée, nous est revenue avec tout le prestige de sa vocalisation pure et accentuée; elle a supérieurement rendu l'air du premier acte, celui qui ouvre le second et bien d'autres morceaux encore. Quant à Zucchini et à Delle Sedie, les deux *bravi*, nous n'étonnerons personne en disant qu'ils sont excellents; s'il n'y avait qu'un prix à décerner, nous leur conseillerions de s'entendre pour le partage, comme dans la pièce ils s'entendent pour une association de genre différent.

Le théâtre Italien n'a rien épargné pour la mise en scène du nouvel ouvrage : costumes, décors, tout est frais et séduisant. M. Leroy, dont le talent s'est exercé au grand Opéra, à l'Opéra-Comique et ailleurs, s'est occupé de disposer les groupes, de régler les danses : c'est un bon office dont nous devons lui savoir gré.

PAUL SMITH.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS.

LES BAVARDS,

Opéra-bouffon en deux actes, paroles de M. Nuitter, *musique de* M. Jacques Offenbach.

(Première représentation le 20 février 1863.)

Le succès de cette opérette, ou plutôt, pour parler comme l'affiche, de cet opéra-bouffe, a été consacré déjà par le public aristocratique d'Ems, où il a été représenté l'été dernier, sous le titre de *Bavard et Bavarde*. Il a reçu depuis des développements qu'il n'avait pas, son importance s'en est accrue, surtout sous le rapport de la musique, mais le fond n'en a pas changé. Il est tiré du théâtre de Cervantès, traduit récemment par M. Alphonse Royer, et l'on y trouve en effet le cachet humoristique des saynètes espagnoles, bien plus nombreuses encore dans les œuvres de Cervantès, de Lope de Vega, de Calderon, de Tirso de Molina, que les drames de cape et d'épée, auxquels ces poëtes doivent en France une bonne partie de leur réputation.

C'est en 1624 que fut représentée à Séville, sous le titre des *Deux Bavards*, la pièce qui a fourni à M. Nuitter le sujet de la sienne. Il s'agit, dans cette pièce, d'un certain Roland, un jeune senor de Ségovie, criblé de dettes et poursuivi, à travers les rues, par la meute de ses créanciers. Ce Roland aime la fille du bourgeois Sarmiento, et tout naturellement, il vient errer, dans sa fuite, autour de la demeure habitée par la gentille Inès. Il fait, sur cette place, la rencontre de Sarmiento, et cherche, par tous les moyens possibles, à l'intéresser à son sort, sans pourtant lui laisser deviner son individualité. Dans tout le bavardage fiévreux de Roland, le bon bourgeois, digne d'avoir vu le jour sous le même ciel que Rabelais, ne voit qu'une chose, c'est que ce jeune inconnu est plus bavard que sa femme, et comme il est fort incommodé au logis par le verbiage intarissable de dame Béatrix, il conçoit aussitôt le projet de lui opposer le senor Roland, *similia similibus;* ce bourgeois ségovien a certainement pressenti le système homœopathique.

Roland est donc installé sous le même toit que son Inès, et l'idée de Sarmiento, mise sur le champ en pratique, réussit à merveille. Mais Béatrix, furieuse d'avoir trouvé son maître, ne tarde pas à pénétrer le secret de son mari, et elle s'en venge par une contre-partie fort ingénieuse, qui n'existe pas dans la pièce originale, et qui donne un côté fort comique au dénoûment de M. Nuitter. Au moment où Sarmiento a le plus grand intérêt à savoir ce qui se passe dans sa maison, où les révélations d'un alcade, autre bavard insupportable, lui font supposer une intrigue attentatoire à son honneur conjugal, non-seulement il ne peut arracher une parole à sa femme, mais tout le monde est devenu muet autour de lui, jusqu'à l'alcade. Le bonhomme, désespéré, redemande à grands cris son ancien martyre, mais on ne se rend à ses vœux qu'à condition qu'il accordera son consentement au mariage de sa nièce et que la dot d'Inès paiera les dettes de Roland.

La partition qu'Offenbach a écrite sur cette amusante comédie de M. Nuitter, est, sans contredit, une des plus charmantes qu'il ait faites pour le théâtre des Bouffes-Parisiens, qui lui doit tant de brillants succès. L'affiche a eu raison ; ce n'est pas une opérette, c'est bel et bien un opéra-bouffe, traité avec le soin et soumis aux développements que comportent les compositions de ce genre. Presque tous les morceaux méritent d'être cités. Et tout d'abord l'ouverture, où le principal motif de la pièce, inspiration des plus heureuses, est adroitement encadré dans l'indispensable boléro des pièces espagnoles, rajeuni en cette circonstance par la nouveauté de la forme. Puis vient un chœur excellent, chanté par les créanciers de Roland, puis des couplets : *Sans aimer, ah! peut-on vivre!* terminés par un refrain chaleureux; un air très-coquet chanté par Béatrix : *C'est bien connu, j'ai toujours bon caractère*; des couplets dits par l'alcade sur un joyeux motif de polka ; un très-joli duo entre Roland et Sarmiento, où nous avons remarqué, entre autres choses, la phrase musicale : *Je la ferai taire*, et la valse qui lui sert de péroraison; enfin, pour terminer dignement ce premier acte, un finale qui, à lui seul, eût suffi pour fixer le sort des *Bavards*, s'il eût été encore douteux. Il y a là quatre couplets rhythmés, comme Offenbach sait si bien les faire ; le public les a fait répéter, et pendant l'entracte, tout le monde allait chantant dans les couloirs : *Quand on doit, il faut qu'on paie, paie.*

Mais si le premier acte a été bien accueilli, le second, quoique moins riche de musique, a excité plus d'enthousiasme, grâce à un bijou mélodique, frais, distingué, original, qui deviendra tout aussi populaire, si ce n'est davantage, que la célèbre *chanson de Fortunio*. C'est le motif que nous avons désigné dans l'ouverture, et que Roland répète ici, le verre à la main, accompagné par ses convives. Il a eu, comme de juste, les honneurs du *bis*, et nous avons vu le moment où le public rappellerait les artistes, après la chute du rideau, pour le leur faire chanter encore. Que cette délicieuse mélodie ne nous rende pas d'ailleurs injuste envers d'autres morceaux du deuxième acte qui ont bien leur valeur, tels que le prestissimo babillard de Roland et le gentil terzetto chanté par trois voix de femmes.

Nous n'étonnerons personne en disant que Mme Ugalde est parfaite dans le rôle de Roland, aussi bien comme comédienne que comme chanteuse. Nous l'avons vue déjà porter le costume espagnol dans *Gil Blas ;* quoiqu'il y ait peu de rapports entre ce personnage et celui qu'elle joue dans *les Bavards*, on ne peut s'empêcher néanmoins d'évoquer le souvenir du premier en la voyant si bien s'acquitter du second. Nous croyons que la manière dont elle chante la mélodie du deuxième acte et l'air du babil contribuera aussi puissamment à la vogue de cette pièce, que la verve merveilleuse avec laquelle elle lançait naguère son fameux : *Verse! verse!* a contribué au succès de *Galathée*.

Mlle Tostée est une commère fort attrayante, sous les traits de Béatrix; Pradeau joue toujours avec conscience, et souvent avec bonheur, le rôle ingrat de Sarmiento ; Désiré est mieux partagé dans celui de l'alcade. Quant à Mlle Thompson, qui débutait dans le rôle d'Inès, nous attendrons une autre occasion pour la juger, et nous rejeterons provisoirement sur l'émotion le résultat de cette première soirée d'épreuve.

D.

SOCIÉTÉ DES CONCERTS

DU CONSERVATOIRE IMPERIAL DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

Nous nous occuperions plus souvent de ces belles manifestations de l'art musical, si la Société variait un peu plus son programme. Mais ce sont, à peu d'exceptions près, les mêmes morceaux qui viennent, à tour de rôle, y figurer chaque année. Elle a été fondée, il y a trente-cinq ans tout juste, par un arrêté de M. *l'aide de camp du roi chargé du département des beaux-arts*, en date du 15 février 1828. Elle a ouvert sa première séance le 7 mars suivant, à deux heures de relevée, par la symphonie de Beethoven en *mi* bémol, dite *Symphonie héroïque* (1). Depuis ce jour, combien de fois la symphonie en *mi* bémol a-t-elle été exécutée par les mêmes artistes, dans le même lieu ? Trente-cinq fois pour le moins, et, probablement, beaucoup plus de trente-cinq fois, puisque nous la retrouvons (généralement

(1) Sur l'origine, la fondation et les commencements de la Société des concerts on trouvera une foule de détails intéressants, des dates précises et des faits précieux dans l'*Histoire de la Société des concerts*, etc., par M. A. Elwart.

redemandée) en tête du programme du second concert, donné le dimanche 23 mars, — programme que nous avons sous les yeux en ce moment même. Combien de fois, depuis lors, ce chef-d'œuvre a-t-il été analysé, apprécié, commenté dans la *Revue musicale*, qui existait avant la Société des concerts, et qui, dès le 16 mars 1828, par la plume de son savant fondateur, M. Fétis, a proclamé son admiration et sa vive sympathie pour cette précieuse institution? Nous l'ignorons, et nous n'avons pas la moindre envie d'en faire la recherche. Mais on comprendra sans peine que nous n'éprouvions pas un besoin irrésistible d'attester une fois de plus, sur notre honneur et conscience, devant Dieu et devant les hommes, que le premier morceau de la symphonie en *mi* bémol est une œuvre colossale et splendide, malgré l'inexplicable bizarrerie harmonique qui accompagne la rentrée du thème principal; — que le second morceau (*marche funèbre*) est une des plus sublimes conceptions qui soient jamais sorties d'un cerveau de musicien, etc., etc. Nos lecteurs savent cela par cœur, et ne demandent pas qu'on le leur répète.

Ce que nous disons de la symphonie héroïque s'applique à toutes les symphonies de Beethoven et à celles de Mozart, et à celles de Haydn, que la Société des concerts a adoptées, et au grand septuor en *mi* bémol, dont elle s'obstine, on ne sait pourquoi, à ne donner que la seconde moitié, et aux ouvertures de Weber, de Beethoven, de Mozart, etc. Ce sont des chefs-d'œuvre, assurément, mais des chefs-d'œuvre sur lesquels il ne reste plus rien à dire; et, quant à l'exécution, la supériorité de l'orchestre du Conservatoire sur tous les orchestres du monde est si généralement reconnue, que tout compliment adressé à cette merveilleuse réunion de grands musiciens ressemble à une trivialité, et presque à une fadeur.

Qu'on ne se hâte pas, cependant, de prendre pour une critique les observations sur l'immutabilité des programmes de la Société des concerts. Elle s'est emparée de prime abord de tout ce que l'art avait produit de plus beau. Elle donne en tout dix séances, en y comprenant les deux concerts spirituels. Cela suffit à peine pour faire entendre à l'incommutable auditoire de la rue Bergère les chefs-d'œuvre qu'il adore et auxquels il tient. Est-ce donc trop que de savourer une fois par an la symphonie pastorale? Toute addition au répertoire est une substitution. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier, et ce qui rend l'opération si difficile. Ce public du Conservatoire est exigeant et exclusif, parce qu'il est enthousiaste. Quand il n'est pas content, il sait le faire sentir, — sans oublier pour cela les lois de la politesse, — et on l'a vu se gendarmer, quelquefois beaucoup plus que de raison, contre des tentatives qui, à notre avis, auraient plutôt mérité d'être encouragées. Or, tous les artistes, si haut qu'ils soient placés, respectent naturellement et comme par instinct leur public jusques dans ses faiblesses.

Un homme d'esprit nous disait un jour: « Pour réussir au Conservatoire, il faut être mort. » Cela n'est pas absolument vrai, sans doute, et d'illustres exemples ont prouvé le contraire; mais nous pourrions citer des faits bien plus nombreux qui semblent donner raison à cette charmante boutade.

Parmi ces faits, on n'enregistrera pas du moins l'exécution, qui a eu lieu, dans le premier concert de cette année, du chœur des nymphes, de *Psyché*, par M. Ambroise Thomas. Il est extrait de l'opéra-comique joué sous ce titre il y a peu d'années. Les nymphes dévouées à Vénus, et jalouses des attraits de Psyché, lui font une réception peu cordiale et passablement malveillante, la raillent, l'insultent. Le compositeur a exprimé avec un esprit infini ces mauvais sentiments et cette fureur à peine dissimulée sous une gaieté de commande. Mais il a su éviter l'écueil où tant d'autres auraient péri. Il n'a point oublié que ces insolentes, après tout, étaient déesses, bien que déesses d'antichambre. Leur gaieté garde des mesures, leur rire n'a rien de trivial, et leur chant est relevé par les harmonies les plus fines et les combinaisons sonores les plus distinguées. L'auditoire a fait fête à cette nouveauté, — c'en était une en ce lieu,— quoique l'auteur soit vivant et qu'il se porte à merveille. Il l'a redemandée séance tenante.

Ce joli morceau a été suivi de l'ouverture et du premier air de l'*Idoménée* de Mozart, qui n'avaient jamais été exécutés à Paris.

Mozart avait vingt-quatre ans quand il donna son *Idomeneo* à Munich, au mois de janvier 1781. Il était donc dans toute sa force; car les hommes extraordinaires, que la Providence a marqués pour les grandes choses, se forment rapidement, et parviennent vite à leur maturité. C'est à vingt-quatre ans que Rossini a écrit, dans la même année, le *Barbier de Seville* et *Otello*. Mozart est tout entier dans *Idoménée*. L'ouverture est empreinte d'un merveilleux cachet d'énergie et de grandeur. La savante ordonnance du plan, le caractère simple et grandiose des motifs, la richesse des développements, la vigueur du coloris instrumental, la hardiesse des harmonies, tout atteste une main magistrale et d'une puissance souveraine. L'air d'Ilia: *Padre, germani, addio!* qui suit cette belle symphonie, a une noblesse de style et une profondeur d'expression qui n'ont jamais été surpassées. On l'admirerait dans *Don Giovanni* ou dans la *Clemenza di Tito*. Mme Vanden-Heuvel-Duprez l'a chanté d'ailleurs en grande artiste. Elle en a pénétré et rendu toutes les intentions, et jusqu'aux nuances les plus délicates, et l'on aurait juré qu'elle l'avait étudié avec l'auteur lui-même, tant elle exprimait fidèlement sa pensée. Nous ne voyons aucune cantatrice qui soit plus digne, aujourd'hui, de se faire entendre dans cette enceinte privilégiée, dans ce temple consacré au culte des grands génies de toutes les époques et de tous les pays.

M. Saint-Saëns a exécuté, dans le second concert, la fantaisie de Beethoven pour piano, chœur et orchestre, composition très-piquante et singulièrement originale. L'entrée du chœur, qui est tout à fait inattendue, y produit un effet saisissant. M. Saint-Saëns a joué sa partie avec un aplomb magistral et une netteté parfaite. Il ne laisserait rien à désirer s'il avait le toucher plus moelleux, et si, de temps en temps, on le voyait s'échauffer un peu. Quoi! tant de calme et un sang-froid si imperturbable en interprétant Beethoven!

On a essayé, dans le troisième concert, le *Chœur de la charité*, morceau charmant, d'une élégance et d'une douceur ineffables, où se trouve, pour accompagner le motif, la seconde fois qu'il se présente, cette gamme descendante, si ingénieuse et si hardie, et qui inspirait à Ad. Adam tant d'admiration. Peut-être n'a-t-il pas produit tout l'effet qu'on en devait attendre. Mais il faut observer que ce chœur, écrit à la sollicitation de M. Troupenas, était spécialement destiné aux pensionnats de jeunes demoiselles. Qu'il ait paru, au Conservatoire, un peu trop simple, un peu trop calme, il n'y a point à s'en étonner. Rossini, d'ailleurs, n'y a mis qu'un accompagnement de piano. Nous ne savons quelle officieuse main a traduit cet accompagnement, l'a arrangé pour une harpe et un orchestre; mais nous offrons de parier que l'auteur, si on l'en eût prié, y aurait su ajouter quelques ingrédients d'un plus haut goût.

A ces trois premiers concerts, la Société, toujours prête aux nobles inspirations, en a joint un quatrième, qui était en dehors de l'abonnement, et dont le produit était destiné aux ouvriers de l'industrie cotonnière. La symphonie en *ut* mineur, et le septuor de Beethoven, l'ouverture d'*Oberon*, un beau chœur du *Paulus* de Mendelssohn, et un admirable motet à double chœur de Séb. Bach, en ont fait les frais. Nous ne savons à quel chiffre a monté la recette, mais nous pouvons attester que la salle s'est trouvée trop petite pour recevoir tous les *dilettanti* qui sont venus offrir leur argent. Jamais aussi cette admirable musique n'avait été exécutée avec plus de verve, avec plus de cœur. — *Pectus est quod disertos facit*, disait autrefois Cicéron.

LÉON DUROCHER.

REVUE CRITIQUE.

Odéon : *Macbeth*, drame en cinq actes, imité de Shakspeare, par M. Jules Lacroix. — Vaudeville : *la Germaine*, comédie en trois actes, par M. Edouard Cadol ; *Henri le Balafré*, comédie en un acte, par M. Maréville.

Depuis les essais timides de Ducis jusqu'aux téméraires imitations des dramaturges modernes, que d'efforts sont venus se briser contre l'insurmontable difficulté d'adapter à notre goût national les chefs-d'œuvre de Shakspeare ! Assurément, nous sommes loin de Voltaire, qui, tout en proclamant le génie du grand poëte anglais, le traitait de barbare ; mais, en dépit de nos tendances de réaction, nous doutons qu'un public français puisse jamais accepter les bizarreries que certains admirateurs quand même voudraient nous imposer comme d'inviolables fétiches, lorsque nos voisins eux-mêmes ne les ont pas toujours respectées. Il existe entre le néant de Ducis et l'exubérance des fanatiques de Shakspeare, un milieu qui, selon nous, est la mesure exacte de ce que nous devons admirer et de ce que nous pouvons supporter sans répulsion. Le nouveau travail de M. Jules Lacroix, soumis au parterre lettré de l'Odéon, se renferme exactement dans ces limites, et c'est pour cela qu'il a été salué par d'unanimes applaudissements. Toutes les principales situations du drame de Shakspeare, que nos lecteurs connaissent trop bien pour que nous ayons la prétention de leur en faire l'analyse, y sont reproduites avec une scrupuleuse et énergique fidélité. La fameuse scène des sorcières, le meurtre de Duncan, l'apparition du spectre de Banquo, le terrible somnambulisme de lady Macbeth et l'expiation sanglante qui clôt cette sombre légende, tout y est à sa place, dans un relief plein de grandeur et d'épouvante, mais soigneusement dégagé des mixtures étranges et parfois grotesques que le comédien-poëte prodiguait, comme une nécessité du temps, à la foule grossière de ses spectateurs, mais qui sont réprouvées par le public plus épuré, plus délicat, de notre siècle. Le drame de M. Jules Lacroix nous semble bien supérieur à tout ce qui a été fait avant lui, et nous croyons qu'il restera. Constatons d'ailleurs que la direction de l'Odéon n'a rien négligé pour faire valoir ses mérites. Une mise en scène qui sort des habitudes de ce théâtre ajoute à l'impression produite par la solennité saisissante du sujet. Taillade, engagé pour le rôle de Macbeth, s'en tire à son honneur ; Mlle Karoly a de très-belles inspirations, dans l'interprétation du personnage odieux de lady Macbeth ; nous citerons encore un jeune comédien, du nom de Courdier, qui fait frissonner toute la salle lorsqu'il apparaît, sous les traits de Banquo, au festin royal. La terreur ne saurait aller plus loin.

— Le genre berrichon, de Georges Sand, vertueux et sentimental, mais un peu faux, un peu maniéré, à l'instar des toiles de Greuze, nous a tout l'air de vouloir faire école. *La Germaine*, du Vaudeville, est une paysannerie si bien calquée sur celles de l'auteur du *Champi*, de *Claudie* et du *Pressoir*, que bien des gens la lui ont attribuée, et persistent, malgré ses dénégations, à lui donner dans cette œuvre une certaine part de paternité. Cependant le nom de M. Edouard Cadol figurant seul sur l'affiche, nous devons le considérer comme responsable, et c'est à lui seul que nous avons affaire. Qu'est-ce, après tout, que cette comédie, autour de laquelle on a essayé de faire tout ce tapage ? Elle est bien simple, et ses allures n'ont rien de bien original. Le père Chanteaume, un vieux paysan enrichi, destine sa fille Germaine à un brave garçon nommé Sylvain Langlois, qui se présente pour l'épouser. Mais Germaine aime en secret un garçon de ferme, sournois et rusé, qui n'en veut qu'aux écus du père Chanteaume. Celui-ci apprend ce qui se passe dans le cœur de sa fille, et, dans un premier mouvement de colère, il la maudit et la chasse, ainsi que le garçon de ferme Ardenet. Germaine n'en est pas moins résolue à tenir ses serments faits à ce dernier, lorsque, par bonheur, intervient le père Langlois, qui fait accroire à Ardenet que son compère Chanteaume est ruiné, et qui obtient, grâce à cette ruse, le désistement du mauvais drôle. Germaine reçoit son pardon et consent à devenir Mme Sylvain.

On a fait la remarque assez singulière que cette pièce était, à un autre degré de l'échelle sociale, la reproduction exacte d'un petit drame de Scribe, intitulé *Malvina* ou *le Mariage d'inclination*. La seule différence qu'il y ait entre ces deux ouvrages, c'est que dans l'un, Malvina est mariée secrètement et d'une manière indissoluble à son séducteur, tandis que, dans l'autre, la Germaine n'est encore liée que par une promesse imprudente, et peut échapper aux calculs d'Ardenet. Mais cette dissemblance est toute à l'avantage de Scribe, dont la pièce, précisément à cause de la faute irrémédiable de Malvina, a une portée bien autrement morale que celle de M. Edouard Cadol.

La Germaine est escortée chaque soir d'une charmante petite comédie, *Henri le Balafré*, dont l'auteur, qui se cache sous le nom de Maréville, est, dit-on, un docteur fort connu et fort apprécié dans le beau monde parisien. Une femme jalouse de son mari promet 100 francs de récompense au domestique chargé de le raser, s'il lui fait une balafre qui l'empêche d'aller passer la soirée chez une rivale. Henri découvre le complot conjugal, et feint, à l'aide d'une large bande de taffetas noir, d'en avoir été victime ; mais bientôt il arrache son taffetas et accable de reproches sa femme, qui, mieux inspirée, en revient alors aux armes ordinaires de son sexe, à la coquetterie, pour retenir chez elle son mari et pour lui faire oublier l'heure du danger. Cet agréable marivaudage est joyeusement interprété par Félix et par Mlle Manvoy.

D. A. D. SAINT-YVES.

Le défaut d'espace nous oblige à ajourner le compte rendu des concerts de la semaine.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné de nouveau cette semaine trois représentations de *la Muette de Portici*, avec la même affluence.

*** La représentation extraordinaire de *Robert le Diable* qui a eu lieu dimanche dernier, a été très-brillante. Mlle Sax, qui reparaissait dans le rôle d'Alice, Dulaurens, Belval et Mlle de Taisy ont interprété avec beaucoup d'ensemble le chef-d'œuvre de Meyerbeer, qui a produit tout son effet. Mme Zina-Mérante a supérieurement dansé le rôle de l'abbesse.

*** On parle de l'engagement à l'Opéra de deux contralti, Mmes Dori et Talvo.

*** On annonce que Mme Tedesco quitte le théâtre de l'Opéra.

*** Une notable amélioration s'est manifestée dans l'état de Mlle Emma Livry : la jeune et intéressante artiste a pu se lever mardi.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra-Comique a donné hier la première représentation de *la Déesse et le Berger*, musique de Duprato.

*** M. Calzado ayant remis sa démission entre les mains du ministre d'Etat, la gérance provisoire du théâtre impérial Italien, jusqu'à la nomination d'un nouveau directeur, a été confiée à M. Andrès Mico, sous la surveillance administrative de M. Edouard Monnais, commissaire impérial près les théâtres lyriques subventionnés. (*Moniteur.*)

*** Mario a terminé le cours de ses représentations à Paris, il est parti pour Barcelone où il est engagé pour deux mois.

*** Mlle Patti est arrivée à Vienne. Le célèbre ténor Giuglini a été engagé pour chanter avec elle.

*** Le succès de *Stradella* s'est brillamment confirmé à la deuxième représentation ; on annonce la troisième pour mardi. L'opéra de Flotow a désormais conquis sa place au répertoire du théâtre Italien, et comme *Marta* il va défrayer tous les théâtres de la France et de l'étranger. Le brindisi nouveau composé pour Mlle Battu, et dit avec beaucoup d'entrain par la charmante artiste, la chanson à boire des deux bandits,

la délicieuse ronde de Salvator Rosa et le grand air du quatrième acte, si bien chantés par Naudin, ont provoqué d'unanimes applaudissements. On sait que M. de Flotow n'a pu être témoin de ce succès. Une dépêche télégraphique, qui lui annonçait la mort de sa mère, l'a forcé de partir pour Schwerin le jour même de la première représentation de son œuvre.

*** Erreur n'est pas compte. En additionnant les sommes diverses que Mlle Patti a récoltées pendant son séjour à Paris, plusieurs de nos confrères sont arrivés à un total qui manque de justesse. Leur méprise vient de ce qu'ils ont estimé au prix de 2,500 francs chacune des trente-sept représentations données par la jeune artiste au théâtre Italien, tandis que les vingt-quatre premières ne lui ont été payées que 1,500 francs et les sept autres que 2,000. Ce sont donc 27,500 francs à retrancher de 103,500 francs. La différence en vaut la peine.

*** Nous apprenons que la célèbre cantatrice Emy Lagrua, qui a passé plusieurs mois en Italie pour rétablir sa santé altérée par la rigueur du climat de Russie, se trouve aujourd'hui complétement rétablie, et qu'elle va rentrer dans la carrière artistique au théâtre Regio de Turin, où elle débutera cette semaine dans *Norma*, l'un de ses rôles les plus brillants.

*** Les journaux espagnols sont unanimes pour constater l'effet prodigieux produit par les représentations du *Prophète* à Barcelone. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer continue d'y exciter un véritable enthousiasme.

*** Roger vient de partir pour Lyon, où il doit chanter son répertoire de l'Opéra et de l'Opéra-Comique : *les Huguenots*, *le Prophète*, *le Domino noir*, *la Sirène*, etc. Il a dû donner déjà sa première représentation.

*** Aujourd'hui, à 2 heures, au Cirque Napoléon, deuxième concert populaire de la dernière série, sous la direction de Pasdeloup : 1° symphonie n° 51 de Haydn (introduction, allegro, andante, menuet, finale) ; 2° ouverture de *la Grotte de Fingal* de Mendelssohn; 3° sérénade pour instruments à vent de Mozart; 4° symphonie en *ut* mineur de Beethoven (allegro, andante, finale).

*** Aujourd'hui, à 2 heures, cinquième concert de la Société nationale des Beaux-Arts, boulevard des Italiens, dont la première partie sera conduite par Berlioz, et la deuxième, par Félicien David. Nous en avons donné le programme.

*** Nous avons annoncé le retour de Prudent à Paris, après sa brillante excursion en Belgique. Nous apprenons qu'il donnera le vendredi 6 mars prochain, salle Herz, un grand concert avec orchestre, dans lequel il jouera ses œuvres nouvelles. Le célèbre virtuose fera entendre pour la première fois une composition importante pour piano et orchestre : *les Trois Rêves;* ce morceau est divisé en trois parties : 1° *les Esprits des campagnes* (allegro) ; 2° *les Génies du foyer* (andante); 3° *Ballet des Zingari* (rondo final). Emile Prudent jouera encore *le Chant d'Ariel*, le quatuor de *Rigolette*, ses études-lieder, etc. M. Tilmant conduira l'orchestre. Plusieurs de nos célébrités prêteront leur concours à cette fête musicale.

*** Au nombre des soirées musicales particulières de la semaine, nous ne pouvons nous empêcher d'en mentionner une qui réunissait, mercredi, dans le salon de la *Revue et Gazette musicale de Paris*, l'éminente pianiste, Mme Madeleine Graever, encore triomphante de son récent et grand succès à l'hôtel du Louvre; Vieuxtemps, pour lequel toutes les formules d'éloges sont usées et insuffisantes ; un jeune ténor, élève de Panoffka, qui se destine au chant italien, M. Severini, et deux charmantes élèves de Duprez, Mlle Muret et Mme Pouschkinn, que son récent mariage avec un gentilhomme russe enlève à la carrière artistique. L'auditoire, composé de connaisseurs, a vivement applaudi Mme Graever et Vieuxtemps, qui avaient choisi ce qu'ils avaient de plus exquis dans leur répertoire pour s'y surpasser, et il a donné l'approbation la plus flatteuse à M. Severini, dont la voix fraîche et bien posée, beaucoup de sentiment et de distinction, ont pu se faire bien apprécier dans la romance de *Marta* et dans celle de *la Traviata*. Mlle Muret possède une très-jolie et très-délicate voix de soprano, qu'elle conduit bien et qui lui assure une place distinguée sur un de nos théâtres lyriques. Quant à Mme Pouschkinn, qui ne chante plus que pour son plaisir et pour celui des autres, elle possède une voix puissante et étendue de contralto, qui a fait un grand plaisir dans la tyrolienne de *Bettly*.

*** Ernest Nathan, l'éminent violoncelliste-compositeur, vient de donner à Nice deux brillants concerts, dont le second avait lieu au profit des ouvriers rouennais et des pauvres de Nice. Le résultat en a été très-fructueux, et en même temps que les autorités lui adressaient des remercîments chaleureux, le nombreux auditoire accouru à cette fête prodiguait au célèbre violoncelliste des applaudissements et des rappels partagés par Tamburini, qui avait voulu s'associer à cette bonne œuvre.

*** Nous avons quelques rectifications à apporter au compte rendu que contenait notre dernier numéro sur une matinée musicale donnée dans les salons de Mme De Ridder. D'abord cette dame, avec une modestie qui l'honore, réclame contre le titre de *comtesse*, que nous lui avions donné indûment; ensuite nous avions évalué à 1,500 francs la somme récoltée, tandis qu'elle s'est élevée à 1,815 francs, au profit des ouvriers du département de l'Orne (et non de la Seine-Inférieure); enfin ce sont Mmes (et non MM.) Ubicini, Viguier et Charpentier qui étaient chargées de la partie instrumentale du concert.

*** Mme Szarvady (née Wilhelmine Clauss), donnera son premier grand concert le 26 février, dans les salons Pleyel-Wolff. Déjà la célèbre artiste s'est fait entendre samedi avec un succès prodigieux aux intéressantes séances de Maurin, Chevillard, Viguier et Sabbatier.

*** Mercredi prochain, dans les salons Pleyel-Wolff, cinquième séance de musique classique de MM. Armingaud, Jacquart, Lalo et Mas, avec le concours de Lubeck.

*** Mlle de Schoultz, pianiste de Saint-Pétersbourg, annonce pour le lundi 2 mars, dans les salons d'Erard, un concert, avec le concours d'artistes distingués.

*** M. Edouard de Hartog est de retour à Paris, après avoir séjourné pendant plusieurs mois en Allemagne et en Hollande, où il a fondé les concerts populaires. Il se propose de s'associer à un des trois concerts historiques que le célèbre violoniste Jean Becker donnera prochainement avec orchestre, et dans lequel on dira deux nouvelles ballades de sa composition, *le Pêcheur* et *l'Esclave*, que la maison Brandus et Dufour vient d'éditer, et un *intermezzo* pour violon et orchestre, joué par Becker, qui y exécutera aussi le neuvième *concerto* de Spohr, ouvrage peu connu à Paris ; ce sera une séance d'un intérêt tout à fait exceptionnel.

*** Le 19 mars, Mlle Sabatier-Blot, premier prix de piano du Conservatoire, se propose de donner, salle Herz, un grand concert au profit des ouvriers cotonniers.

*** Le 25, salle Herz, concert de Jean Becker, dont notre dernier numéro a donné l'intéressant programme.

*** Mardi 24, quatrième séance de musique de chambre de Charles Lamoureux.

*** Nous avons dit l'année dernière que M. Benazet avait institué un comité de lecture composé d'un sociétaire de la Comédie française, d'un écrivain en réputation et d'un homme du monde versé dans la connaissance du théâtre. Ce comité, qui sera chargé de l'admission des ouvrages destinés à être représentés sur le théâtre de Bade, va entrer en fonctions, et il se réunira au bureau que M. Benazet établit à Paris pour tout ce qui se rattache à l'administration et à la direction du théâtre de Bade. Afin de lui assurer une plus complète indépendance, les noms des membres du comité de lecture ne seront pas publiés.

*** Le *Journal de Genève* parle, avec les plus grands éloges, d'un beau concert qu'y a donné, le 19 février, M. D'Argenton, et dans lequel l'éminent pianiste-compositeur a exécuté plusieurs de ses compositions et différentes œuvres de Chopin, Mendelssohn, de Bach, etc., avec un talent vivement apprécié, et qui lui a valu les plus légitimes applaudissements.

*** La commission instituée pour préparer le projet de loi sur la propriété littéraire a terminé son travail. *La Nation* annonce que toutes les questions qui étaient encore pendantes ont été résolues, et que M. Duvergier a été chargé de rédiger le rapport qui doit être présenté à l'Empereur. On nous assure que ce rapport sera prêt d'ici à peu de jours, et que le conseil d'État sera mis en situation de soumettre le projet de loi au Corps législatif dans le courant de cette session. Le même journal croit savoir que le principe de la rétroactivité en matière de propriété littéraire et artistique, après avoir été longuement discuté, a été repoussé à une faible majorité.

*** Les deux dernières compositions d'Alfred Godard, *Belle de nuit* et *Elfrida*, publiées par Adolphe Catelin, ont un véritable succès dans les salons du grand monde.

*** La nouvelle composition de Franz Liszt, l'oratorio *Sainte-Elisabeth*, sera probablement exécutée pour la première fois au château de Wartbourg.

*** MM. Firmin Didot frères viennent de faire paraître le tome Ve de la nouvelle édition de la *Biographie universelle des musiciens* (Kechlina-Martini), par Fétis. Ainsi avance vers son achèvement cet immense et utile travail de notre savant collaborateur. Nous rendrons incessamment compte de ce nouveau volume, qui n'offre pas moins d'intérêt que les précédents.

*** La célèbre chanson des étudiants allemands, *Gaudeamus igitur*, date de 1554 ou de 1555, où elle a été composée et chantée pour la première fois en l'honneur d'Olympie Morata, la belle et savante épouse du docteur Gründler, médecin à Heidelberg.

*** A Trieste, l'enfant-prodige Luigino Ricci, qui s'est déjà fait connaître par diverses compositions, entre autres par des messes, vient d'écrire un opéra en trois actes, que les connaisseurs ont accueilli avec beaucoup de bienveillance, et dont ils ont demandé la représentation au comité du théâtre.

*** Encore une victime de l'éclairage des théâtres. Mlle Nelson, une des danseuses de Sadler's Well's theater, s'étant, pendant qu'elle était en scène, approchée par inadvertance d'un bec de gaz brûlant à découvert, a eu ses vêtements atteints par la flamme. La gaze et la mousseline qui les composaient n'ont pu être éteintes qu'avec la plus grande difficulté, et la pauvre fille a été cruellement brûlée ; son état est des plus graves, sinon désespéré.

*** Des dépêches télégraphiques de Rome ont annoncé la destruction par le feu du théâtre Alibert; il avait été récemment restauré par son propriétaire, le prince Torlonia.

*** La Cour de cassation, sur le pourvoi des sieurs Debain et consors, a cassé l'arrêt de la Cour impériale qui n'avait pas considéré comme contrefaçon la reproduction par le procédé du *piquage* des œuvres musicales.

*** *Salle Robin.* — Tous les jours, à 8 heures, soirées de physique et de magie. Deuxième série, expériences nouvelles. Tableaux nouveaux: La terre sainte, excursion de Paris à Jérusalem. L'agioscope.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Toulon.* — Le grand événement de la quinzaine a été la reprise de *Martha*, qui s'est accomplie à la grande satisfaction du public avec Mathieu et Guillot, Mlle Bléau et Mme Lestrade. M. Mathieu est une nouvelle acquisition de notre théâtre, et son début dans le rôle de Lionel lui a valu l'accueil le plus sympathique. Mlle Bléau a été charmante dans le rôle de lady Henriette; les applaudissements se sont fait entendre pendant tout le cours de la représentation, et le chef-d'œuvre de Flotow compte un beau succès de plus.

*** *Nice.* — Dans la semaine a eu lieu la première représentation au théâtre italien, de *la Favorita*, chantée par Mlle Ferni et M. Varesi. Malgré l'émotion bien naturelle de Mlle Carolina Ferni, la jeune artiste a triomphé victorieusement de cette épreuve. Sa voix, sans être très-puissante, a beaucoup de charme. Sa méthode est bonne, et elle y joint un joli talent de comédienne. En un mot, c'est un succès qui fait honneur à la débutante et qui assure de nombreuses représentations au chef-d'œuvre de Donizetti.

*** *Amiens.* — Notre Société philharmonique, grâce au zèle de son président, M. Jules Deneux, enchérit chaque année sur l'importance et l'attrait de ses concerts. Celui qu'elle vient de nous donner, et qui est le deuxième de la saison, offrait un programme dont les éléments bientôt connus de nos dilettanti avaient, bien à l'avance, rempli la salle de spectacle qui offrait un magnifique coup d'œil. Il est vrai que Mme Carvalho, M. Delle Sedie et Mme Escudier-Kastner avaient été mandés de Paris pour donner à cette solennité tout l'éclat de leur talent. Le concert a commencé par l'ouverture d'Auber composée pour l'exposition de Londres, et dans laquelle brillent à un si haut degré les qualités de son génie si fécond et si gracieux. La magnifique *Marche aux flambeaux* de Meyerbeer a suivi et a provoqué des applaudissements enthousiastes; l'ouverture du *Lac des Fées* d'Auber complétait la partie instrumentale, et l'orchestre de la Société, sous la direction de M. Lacoste, a exécuté ces trois morceaux avec un ensemble et une vigueur remarquables. Mme Carvalho a chanté avec sa supériorité ordinaire quatre beaux airs de son répertoire. M. Delle Sedie s'est montré l'excellent baryton du théâtre Italien de Paris et a été chaleureusement applaudi; Mme Escudier a partagé ce succès et l'auditoire n'a pas moins fait très-bon accueil à M. Schubert, premier prix de basson de notre Conservatoire et premier basson solo du théâtre, qui a joué de la façon la plus remarquable sur son instrument deux morceaux d'une grande difficulté. En résumé, ce second concert de la saison a été de tout point digne de ses aînés.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Brighton.* — Nous sortons de la délicieuse matinée musicale que vient de nous donner le lion actuel de Brighton, le charmant ténor Reichardt. Toute notre aristocratie avait pris cette matinée sous son patronage, et nous pouvons dire qu'elle a tenu tout ce que promettait son attrayant programme. M. Reichardt est un excellent chanteur, et le charme et l'originalité de ses ballades ont depuis longtemps établi sa réputation. Sa nouvelle romance « *Du bist mein traum* » n'est pas inférieure aux précédentes, et la manière dont elle a été dite a valu à M. Reichardt, comme tout ce qu'il a chanté d'ailleurs, les applaudissements les plus chaleureux de la noble assistance.

*** *Vienne.* — Offenbach écrit pour le théâtre du Quai une opérette en deux actes : *la Fée rose.* — Au budget de l'État, pour 1863, il a été ouvert un crédit de 10,000 florins destinés à l'encouragement des beaux-arts. L'emploi de cette somme sera réglé par une commission présidée par le ministre d'État, M. de Schmerling.

*** *Berlin.* — Au Schauspielhaus a eu lieu, par ordre, un concert où Sivori s'est fait entendre après vingt ans d'absence. Sivori a joué un concerto de Paganini, une fantaisie de sa composition, et dans tous ces morceaux il s'est montré le digne successeur de son maître. L'étonnant virtuose a eu, après chaque morceau, les honneurs du rappel. Dans cette même soirée, Mlle Artot a chanté un air napolitain, *Santa Lucia*, et l'air espagnol la *Calesera*. Inutile d'ajouter que son succès a été des plus flatteurs.

*** *Cologne.* — Au septième concert d'abonnement s'est fait entendre, pour la première fois en Allemagne, Mme Lemmens-Sherrington. Cette éminente cantatrice, qui jouit d'une grande célébrité en Angleterre, a chanté l'air de l'*Ombre* (Dinorah) avec une grâce et une finesse de nuances qui a fait le plus grand plaisir. Mme Lemmens a chanté avec une égale supériorité un air d'*Idoménée*, ce qui prouve la flexibilité de son talent.

*** *Darmstadt.* — Au théâtre de la cour on a représenté *le Meunier de Marlinae*, opéra nouveau par M. Jesper. Sous ce pseudonyme se cache le comte de Reiset, ministre de France près la cour de Hesse-Darmstadt.

*** *Copenhague.* — Le pianiste Franz Bendel vient d'obtenir de grands succès; le roi de Danemark lui a conféré la croix de l'ordre de Danebrog.

*** *Milan.* — La première représentation du *Prophète* vient d'avoir lieu au théâtre de la Scala, et malgré une défaillance dans la voix de Negrini (Jean de Leyde), le chef-d'œuvre de Meyerbeer a produit le plus grand effet. Mme Borghi-Mamo a fait du rôle de Fidès une création tout à elle, et la célèbre cantatrice a enthousiasmé la salle. Nous reviendrons sur cet événement musical.

*** *Trieste.* — Notre compatriote Alfred Jaell est ici depuis quelques jours. Il a donné son premier concert mardi, au grand théâtre, et malgré la dimension de la salle, on a dû refuser une masse d'amateurs désappointés. Chacun des morceaux qu'il a joués lui a valu des bravos enthousiastes et plus de trente rappels successifs. Bien plus, une pluie de poésies italiennes, à son adresse, et quatre couronnes de laurier sont tombées à ses pieds, manifestation bien significative de l'effet produit sur le public par le célèbre artiste. Un triomphe aussi éclatant a décidé A. Jaell à donner très-prochainement un second concert.

*** *Pesth.* — Plusieurs magnats sont en instance auprès du comité du théâtre national pour que Franz Liszt soit nommé maître de chapelle honoraire.

Le Directeur : S. DUFOUR.

☞ **Catalogue de musique ancienne et moderne** en tous genres, Traités musicaux, Manuscrits rares et inédits à très-bas prix.

Chez A. WHITTINGHAM, libraire et marchand de musique rare, Leicester square, 33, à Londres.

Les personnes qui enverront 30 centimes en timbres-poste français à M. Whittingham, recevront ce catalogue *franco*.

☞ **CINQ** œuvres nouvelles de M. J. C. L. DE CALONNE (le vicomte), frère aîné du directeur de *la Revue contemporaine* :

1° **Beautés de l'école classique**, chefs-d'œuvre des grands maîtres, transcrits et arrangés pour l'harmonium;

2° **Adagio d'Haydn**, en trio concertant pour orgue, violon et violoncelle; chez Benoit, rue Meslay, 31;

3° **Morceau-ouverture** pour orgue et piano et pour orgue seul; chez Révillon, rue du Bac, 7;

4° **Une fièvre brûlante**, de Grétry, d'après Mozart, pour orgue; chez Heu, rue de la Chaussée-d'Antin, 6;

5° **Trente morceaux religieux** adaptés aux modes de l'église, contenant un Offertoire jugé très-remarquable par M. L. Kreutzer, l'un de nos plus doctes critiques, pour harmonium ou orgue; chez A. Leduc, rue Ménars, 4.

En vente chez NAPOLÉON CHAIX et Cᵉ, 20, rue Bergère.

LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET L'AVENIR DU CHIFFRE

Appliqué à la notation musicale en Allemagne,

PAR

WILLIAM CRONTHAL

Prix : 25 centimes.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.
Allemagne : F. Boehme, à Hambourg. — Italie : G. Ricordi, à Milan. — Angleterre : Boosey et fils.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

ALESSANDRO STRADELLA

Opéra en trois actes, **PAROLES ITALIENNES**, musique de

F. DE FLOTOW

L'Ouverture, arrangée pour le Piano, 7 fr. 50. — La même, arrangée à quatre mains, 9 francs.

AIRS DÉTACHÉS DE CHANT AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO :

ATTO I.

1. **Coro** : *Al chiaror di luna della notte nel mister* . . . . . » »
2. **Serenata** chantée par Naudin : *Cara il tuo bene a te sen vien* . . . 6 »
2 *bis*. La même, transposée pour baryton . . . . . 6 »
3. **Notturno** chanté par Mlle Battu et Naudin : *Per colline e valli erbose*. 5 »
4. **Coro di maschere** : *Romoreggiam d'ogni interno* . . . . . » »
5. **Romanza** chanté par Mlle Battu : *Rondinella prigioniera* . . . . . 5 »
5 *bis*. La même, transposée pour mezzo-soprano . . . . . 5 »
6. **Coro** : *Viva, viva la galloria* . . . » »

ATTO II.

7. **Aria** chantée par Mlle Battu : *Della gioja che il seno m'inonda* 7 50
7 *bis*. La même, transposée pour mezzo-soprano 7 50
8. **Coro** : *La campana che risuona ne fa invito al sacro altar*. . . . . » »
9. **Duetto buffo** chanté par Delle-Sedie et Zucchini : *V'è del Tebro al manco lato*. . . . . 9 »
10. **Coro** : *Che fra l'amor ed i bicchier* » »
11. **Brindisi** chanté par Mlle Battu : *Su la tazza ognuno impugni* . . . 6 »
11 *bis*. Le même, transposé pour mezzo-soprano . . . . . 6 »
12. **Canzone** chanté par Delle-Sedie et Zucchini : *Dal tino sgorga il vin, il vin* . . . . . 3 »
12 *bis*. La même, transposée pour ténor 3 »
12 *ter et quater*. La même, transposée pour baryton et basse . . . . . 3 »
13. **Ballata** chantée par Naudin : *In fondo a gli Abruzzi mirò con terror* 3 »
13 *bis*. La même, transposée un demi-ton plus bas . . . . . 3 »
13 *ter*. La même, transposée pour baryton ou basse . . . . . 3 »

ATTO III.

14. **Quartetto** : *Oh! cara Italia, O dolce*. . . . . » »
15. **Coro di pellegrini** : *Oggi, o vergin più ridente* . . . . . » »
16. **Trio** chanté par Capponi, Delle-Sedie et Zucchini : *Dimmi un po mio Barbarino l'affar nostro come va* » »
17. **Terzetto** : *Piano zitto attenti ben*. » »
18. **Inno** chanté par Naudin : *Oh! come bello è il giorno, oh! come splende il sole*. 7 50
18 *bis*. Le même, transposé un demi-ton plus bas. 7 50
18 *ter*. Le même, transposé pour baryton ou basse 7 50
19. **Coro** : *Ed implori da quel Dio* . . » »

LES MÊMES MORCEAUX PUBLIÉS AVEC PAROLES FRANÇAISES.

ARRANGEMENTS POUR LE PIANO :

HESS. — Op. 78. Caprice sur les plus jolis motifs 7 50
HUNTEN (F.). — Op. 108. Rondino brillant . . . . . 5 »
HERMANN. — Andante et Tarentelle pour violon et piano . . 7 50
KRUGER (W.). — Transcription de la Sérénade. 7 50
Id. — Op. 118. Illustrations . . . . . 9 »
LIND. — Choix de Mélodies (facile). 7 50
LONGUEVILLE. — Op. 106. Fantaisie dramatique. 7 50
RUMMEL. — Mosaïque des Airs . . . . . 6 »
VALIQUET. — Petite fantaisie facile, à quatre mains . . . . . 5 »
WOLFF. — Grand duo brillant, à quatre mains. . . . . 9 »

Quadrille, Polka, Valse.

LA PARTITION ARRANGÉE POUR LE PIANO SEUL. IN-8°, PRIX NET : 10 FRANCS.

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO PARAITRA LE 28 FÉVRIER.

LA PARTITION

ARRANGÉE POUR LE PIANO A QUATRE MAINS

DE

LA MUETTE DE PORTICI

EDITION COMPLÈTE, PRIX NET : 20 FRANCS. — EDITION SANS LES RÉCITATIFS, PRIX NET : 12 FR.

Quadrille nouveau par Strauss.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET C°, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 9. | 1er Mars 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, la BALLADE de l'opéra STRADELLA, de FLOTOW : « AU SEIN DES ABRUZZES, » chantée par Naudin.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : *la Déesse et le Berger*, opéra-comique en deux actes et envers, paroles M. Camille du Locle, musique de M. Jules Duprato, par **Léon Durocher**. — Théâtre impérial italien : *Alessandro Stradella* (2e article), par **D. A. D. Saint-Yves**. — Auditions musicales, par **Adolphe Botte**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

LA DÉESSE ET LE BERGER,

Opéra-comique en deux actes et en vers, paroles de M. CAMILLE DU LOCLE, *musique de* M. JULES DUPRATO.

(Première représentation le 21 février.)

Jusqu'à la direction de M. Emile Perrin, la mythologie n'avait pas joué un très-grand rôle à l'Opéra-Comique. Grétry, associé à d'Hèle, avait fait une fois, il est vrai, *le Jugement de Midas*. Mais on ne l'avait guère suivi dans cette voie, et nous doutons que Grétry lui-même ait recommencé. Par une sorte de convention tacite, l'Opéra-Comique laissait la mythologie au grand Opéra, et quand il voulait du merveilleux, il s'adressait de préférence à la féerie, qui remonte moins haut dans la nuit des temps. M. Perrin qui, pendant tout le temps qu'il a dirigé l'Opéra-Comique, semble avoir tendu constamment à agrandir son domaine, nous a déjà donné *Galatée*, *Psyché*, et a laissé en répétition, quand il a quitté la place Boïeldieu pour la rue le Peletier, *la Déesse et le Berger* dont il faut que nous vous contions les aventures.

Bacchus, vous le savez, revenant dans la Grèce après avoir conquis les Indes, fit escale dans l'île de Naxos, et y trouva la tendre Ariane, délaissée par l'ingrat vainqueur du Minotaure. Il la consola, et de cette consolation naquit... Ici, nous sommes forcé, pour suivre M. du Locle, comme c'est notre devoir, de nous séparer de tous les précédents mythologues. Ceux-ci affirment que Bacchus eut d'Ariane six enfants, dont ils nous ont même transmis les noms, et cela autorise à penser que la consolation dura longtemps. M. du Locle, qui a eu, sans doute, de meilleurs renseignements, soutient au contraire que Bacchus n'eut qu'un enfant de la fille de Minos; qu'il se conduisit, tout dieu qu'il était, en véritable vaurien, pire que Thésée lui-même; qu'Ariane, délaissée de nouveau, et ne sachant que faire de sa progéniture, vint la déposer par une belle nuit, à la porte du temple consacré au dieu du vin, lequel dieu ne s'en émut pas le moins du monde, et que le petit malheureux aurait péri si une naïade charitable ne se fût chargée de son éducation. C'est la naïade elle-même qui raconte cette scandaleuse et touchante histoire, quand elle révèle à Bathylle, devenu grand, son étrange destinée :

O pasteur né du sang des dieux,
O fils d'Ariane la blonde
Et de Bacchus victorieux !
Quand, tremblante, sous les étoiles,
Ta mère ici vint t'exposer,
Je t'ai recueilli dans mes voiles,
Et consolé par un baiser;
J'ai fait boire à tes jeunes lévres
Le lait pur ; parmi les pasteurs
Tu grandis, et moi, de tes chèvres
J'écartais les loups ravisseurs, etc.

Pendant ce temps, que faisait Bacchus? Ah ! le fatal exemple qu'il donnait n'a été que trop fidèlement suivi dans tous les temps et dans tous les lieux ! Un ivrogne est rarement un bon père.

Bathylle, protégé des naïades, a donc grandi. Il a seize ans. Il est chevrier et amoureux. Amoureux de la jeune Maïa, qui a seize ans comme lui, et qui joue avec succès le rôle de déesse de contrebande dans le temple même de Bacchus. Polémon, le desservant du lieu, est un vieux drôle qui, voyant languir la dévotion des fidèles, et, par suite, les profits décroître rapidement, a imaginé, pour ramener la foule, de mettre à côté d'un dieu déconsidéré par ses fredaines, — car la scène est à Naxos, — une divinité fraîche, gracieuse, bienveillante et irréprochable. (Un coquin de brahmane d'opéra-comique avait déjà fait ce calcul, et employé cet ingénieux procédé dans un livret en deux actes, dont un compositeur belge, M. Fauconnier, a écrit la musique il y a quatre ans environ.) Maître Polémon, aussi effronté que ce brahmane, n'a pas moins bien réussi. Il connaissait l'histoire d'Ariane, et chercha d'abord l'enfant de Bacchus. Mais il ne le put trouver.

Dans ma tête un éclair brille.
J'avais au monde une fille,
Et de ma paternité
Je ne m'étais pas vanté.
La place me paraît bonne,
Et vite je la lui donne.

Il faut bien que les parents
Etablissent leurs enfants.
Avec quatre tours d'adresse
Bientôt ma jeune déesse
Comme le peuple enchanté
Croit à sa divinité.
Les présents viennent en foule...

C'est-à-dire les fleurs, les fruits, le blé, le vin, les bœufs, les moutons, l'or et les pierres précieuses. Polémon ne dédaigne rien. Le voilà riche, de cancre et pauvre hère qu'il était. Mais Bathylle menace son bonheur, puisqu'il aime Maïa, et que Maïa l'aime, et que lui-même a eu l'inadvertance de leur dire comment s'appelle le sentiment qui les attire l'un vers l'autre. — Une déesse amoureuse d'un berger! Elle y perdrait toute sa considération. Ces inquiétudes de maître Polémon prouvent qu'il sait mal sa théologie ; car la chaste Diane aima le berger Endymion, Vénus estima le chasseur Adonis et le prince Anchise, qui gardait ses troupeaux sur le mont Ida quand il eut la gloire de lui plaire, et ces deux déesses n'en furent pas pour cela moins révérées.

Polémon croit éloigner le danger en déclarant, d'un ton solennel, que Bathylle, s'il osait prendre un baiser à Maïa, serait foudroyé sur la place, et réduit en cendres. Mais l'amour est plus fin que lui : peu après arrive un gros homme ventru et lascif, qui dit se nommer *Gnathon*, et qui n'est en réalité que Silène déguisé. Il trouve Maïa seule, lui fait, pour passer le temps, un doigt de cour, et lui demande la faveur d'un baiser. Maïa n'est crédule qu'à moitié, et les menaces de Polémon l'ont rendue curieuse. Elle toise de la tête aux pieds l'insolent, le trouve parfaitement laid, et se dit tout bas : « Après tout, s'il est foudroyé, il n'y aura pas grand mal. » Décidée par ce raisonnement naïf, elle abandonne sa main aux entreprises du faux Gnathon. L'air demeure calme et le ciel serein. — Ah! s'écrie-t-elle avec une adorable simplicité, je ne crains plus rien pour Bathylle. Puis elle s'enfuit en riant, et les nymphes, sortant de leurs fraîches retraites, viennent danser en rond autour de Silène mystifié, en lui chantant d'un ton goguenard :

Le baiser n'était pas pour toi.

C'est la fin du premier acte.

Au second, Bacchus, qui voyage *incognito* sous le pseudonyme de *Protagoras*, comme Silène sous celui de Gnathon, trinque et chante des airs à boire avec Polémon, qui, ne se doutant de rien, raconte à ses hôtes les tours d'adresse que nous avons rapportés plus haut. La scène est plaisante, bien que la surprise et l'indignation de Bacchus, en écoutant ce récit, soient parfaitement absurdes. Étrange dieu, vraiment, qui ne sait pas ce qui se passe dans son propre temple! Mais Bacchus ignore ce qu'il lui importe le plus de connaître. Les lieux qu'il revoit lui rappellent Ariane et son enfant abandonné.

O souvenir vivant qui s'éveille et me touche!
O charme navrant du passé!

Il sent une vive sympathie pour Bathylle; il entend la voix du sang, mais il hésite à l'écouter. Il lui faut un acte de naissance, ou tout au moins un certificat de notoriété ; et l'on ne sait trop ce qu'il adviendrait si la naïade ne sortait de sa grotte en temps opportun pour faire la déclaration que nous avons transcrite, c'est-à-dire si Bathylle, violemment séparé de Maïa, prenait son mal en patience et n'avait la fantaisie de se noyer. C'est ce beau mouvement qui sauve tout. La naïade se montre enveloppée de gazes vertes, et l'arrête au bord de la fontaine. Quand elle a fini son petit discours, Bacchus paraît, à son tour, armé du thyrse d'or emblème de sa puissance, reconnaît publiquement son fils, et bénit les jeunes époux. Nous ne savons ce que devient Polémon, s'il demeure prêtre du Dieu dont il s'est tant moqué, ou si Maïa, qui est sa fille après tout, sera forcée de lui servir une pension alimentaire.

Tout cela constitue un récit dialogué plutôt qu'une pièce. On reprochait à Scribe, dans les années qui ont précédé sa mort, d'entasser les incidents outre mesure, de multiplier inutilement les péripéties, de faire de ses intrigues des écheveaux si compliqués que l'attention du spectateur en était fatiguée, et que sa curiosité, surexcitée d'abord, finissait par lâcher prise. On ne fera pas ce reproche aux librettistes d'aujourd'hui. Vraiment, ils abusent de la simplicité. Il y a parfois, dans le poëme de M. du Locle, des vers lestement tournés, de gracieuses idées, de frais tableaux ; mais on ne saurait imaginer rien qui ressemble moins à ce que l'on appelle, au théâtre, une *intrigue*. Les deux amants sont constamment d'accord. Polémon, depuis le commencement jusqu'à la fin, travaille à les séparer, et s'y prend toujours de la même manière. Il n'a qu'un seul argument, ce qui n'est pas très-varié. Le seul point à éclaircir, la question qui forme le nœud de la pièce, est la filiation de Bathylle : cette question ne se pose qu'au moment même où elle est résolue, car Polémon n'a jamais songé à lui objecter qu'il n'est l'enfant de personne. Bacchus, qui intervient dans la pièce, n'y fait rien du tout, et l'on se demande avec étonnement comment un si grand personnage a pu se déranger pour si peu. Bref, on voit défiler toutes ces scènes avec une parfaite indifférence, et, si l'on soupire après le dénoûment, c'est uniquement parce que l'on sait qu'au dénoûment, quel qu'il soit, la pièce finira.

M. Duprato, l'auteur de la partition, paraît s'être rangé décidément parmi les musiciens *coloristes*. Il *fait de l'orchestre* avec un merveilleux zèle. Flûtes, hautbois, clarinettes, cors, bassons, trompettes, trombones, timballes, cymbales même sont continuellement en action dans son ouvrage, et il s'occupe à tel point des effets de sonorité, qu'il semble oublier le reste. — Qu'importe que cette idée soit dans le domaine public, que cette phrase mélodique soit insignifiante ou contournée, qu'elle s'ajuste mal avec les paroles, et donne des entorses à la versification? Il y aura des accompagnements là-dessous, comme dit Figaro, et les accompagnements font tout passer. — Nous avons souvent combattu ce système, soutenu que les combinaisons instrumentales étaient un brillant accessoire qui ne saurait suppléer le principal, que l'accompagnement est le vêtement du chant, et qu'il n'est pas absolument indifférent qu'un manteau, fût-il de pourpre et d'or, soit accroché à un poteau, ou s'arrondisse en plis élégants autour du torse de l'Apollon. Nous n'y reviendrons pas, car on se lasse de tout, et nous nous bornerons à indiquer les morceaux ou fragments qui, dans *la Déesse et le Berger*, nous ont paru s'élever au-dessus du niveau commun. C'est d'abord la romance de Bathylle :

Je puis comme autrefois
Venir dans ce bois sombre,

qui ne brille peut-être pas par l'invention mélodique, mais où il y a du moins de l'expression, de la passion, soit qu'elle vienne du compositeur, soit que le chanteur l'y ait mise. Nous ferons remarquer un joli dessin d'orchestre, plusieurs fois reproduit, dans le duo de Bacchus et de Silène. En cet endroit là c'est le violon qui parle, et ce qu'il dit a une valeur mélodique que nous portons à l'actif de l'auteur. Mais nous sommes obligé d'inscrire à son passif tout ce que disent le dieu et le demi-dieu beaucoup moins bien inspirés. Les couplets de Maïa :

J'en veux tenter l'expérience,

ont obtenu tant d'applandissements qu'ils se passeront aisément des nôtres. Le public a compris qu'il devait y avoir là ce que Boïeldieu appelait *un bon mot musical*, et il a cru l'y voir. Nous pensons que l'auteur l'a cherché sans le trouver, et n'a fait qu'en marquer la place. Qui a raison, de nous ou du public? Nous l'ignorons nous-même. Le temps seul peut décider la question.

Le trio de Bacchus, Silène et Polémon débute par une entrée fuguée qui a du caractère. Malheureusement, quand les trois voix n'ont

plus qu'à manœuvrer l'une à côté de l'autre, leurs évolutions paraissent un peu confuses. Le chœur des Bacchantes,

Cistres et cymbales,
Tambours et crotales, etc.

n'est guère remarquable que par le bruit qu'il fait. Mais celui qui suit : *O Maïa, déesse charmante*, nous a paru aussi charmant, pour le moins, que la déesse. La mélodie en est gracieuse et tendre, l'harmonie élégante sans recherche, et l'accompagnement instrumental du meilleur goût. Pourquoi, bon Dieu! M. Duprato n'a-t-il pas tiré son opéra tout entier de ce tonneau-là? Il aurait fait une œuvre délicieuse.

M. Capoul, dans le rôle de Bathylle, a su être tout à la fois naïf comme un jeune pâtre, et naturellement distingué, comme il convient au fils d'un dieu. Il chante avec beaucoup d'élégance et d'expression la romance dont nous avons parlé, et tous les passages dont le tour est tant soit peu mélodique. Mlle Baretti est gracieuse et fine dans le rôle de Maïa. Il n'y a que des compliments à faire à MM. Crosti, Gourdin, Prilleux, et à la charmante naïade, Mme Ferdinand. Cet ouvrage, très-convenablement monté, est interprété avec un soin extrême. Les décors sont très-frais, très-agréables à l'œil, ainsi que la mise en scène. L'administration a fait si bien qu'on n'apercevra peut-être pas toutes les défaillances des auteurs, ou qu'on les leur pardonnera.

LÉON DUROCHER.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

ALESSANDRO STRDELLA.

(2e article) (1).

Le théâtre a rendu son arrêt souverain sur *Stradella*, et, l'autre soir, la cour suprême de Paris n'a fait que confirmer à son sujet la jurisprudence établie dans toute l'Allemagne, la Belgique et la Russie. Notre collaborateur, Paul Smith, a dressé le procès-verbal exact et judicieux de la séance dans laquelle a été confirmé par le public parisien tout ce qu'avait pensé, jugé, décidé précédemment le public d'une foule d'autres villes. Aujourd'hui donc il ne s'agit plus d'examiner l'ouvrage au point de vue théâtral, mais de placer en quelque sorte sur le pupitre la partition de M. de Flotow, afin d'en feuilleter plus à loisir les divers morceaux, sans en omettre un seul, tout en regrettant que la tâche si délicate de *juré-priseur* d'une si brillante production n'ait pu être achevée par la plume qui l'avait si bien commencée.

La presse en général a été très favorable dans son appréciation de *Stradella*. Il y a donc lieu de s'étonner qu'un opéra de cette importance ait mis près de vingt ans à venir jusqu'à nous. Quand on songe à quel point il est devenu populaire dans toute l'Allemagne, où l'on compte par centaines ses représentations dans certaines villes, on se demande comment il a pu se faire que Paris ait attendu, pendant si longtemps, la traduction italienne, qui a permis au théâtre Ventadour d'en enrichir son répertoire, ou, tout au moins, la traduction française que MM. A. Royer et G. Oppelt ont faite pour la Belgique, et qu'un de nos théâtres lyriques aurait dû s'approprier, à l'exemple de plusieurs de nos grandes villes de la province.

Mais nous possédons enfin *Stradella*, et tout nous porte à croire qu'il aura, chez nous, le sort heureux de *Marta*. Il est bon de dire, d'ailleurs, que plein d'un louable respect pour la consécration parisienne, M. de Flotow a cru devoir présider lui-même à la transformation de son œuvre, et qu'en lui faisant franchir la frontière, il l'a complétée par l'addition de deux morceaux inédits, qui n'ont pas été les moins applaudis de la partition.

(1) Voir le n° 8.

Ces deux morceaux ont été écrits pour Mlle Marie Battu qui, comme l'a dit notre collaborateur, les a supérieurement interprétés. Le premier est une romance qu'elle chante, au premier acte, lorsqu'elle va prendre la fuite, sur ces paroles : *Rondinella prigioniera*; le second est un *brindisi* placé, au deuxième acte, dans la scène de table et qui commence par ces mots : *su la tazza ognuno impugni*. La romance est formée d'un *andante* à quatre temps, précédé d'un court récitatif, et qui respire, d'un bout à l'autre, une douce et suave mélancolie. Le *brindisi*, plus vif et plus accentué, comme l'exige la situation, obéit à un mouvement de valse, sur lequel Mlle Battu dessine, avec la précision qui lui est habituelle, les plus pures et les plus hardies vocalises. Ces deux gracieuses inspirations, que nous avons tenu à saluer tout d'abord, pour répondre à la politesse du compositeur qui les a spécialement dédiées à nos oreilles parisiennes, auront bientôt franchi la rampe et se feront rapidement adopter par les salons.

Revenons maintenant au début de la partition, et louons sans réserve l'excellente ouverture que l'orchestre de M. Bonetti exécute avec une rare perfection. Elle entre en matière par un chant religieux, largement posé, et dont le motif est celui de l'hymne du troisième acte; c'est à la fois le principe, la situation capitale, la raison d'être de l'ouvrage. Cet *andante maëstoso* est suivi d'un *allegro* très-élégant, qui se résout dans le motif du chœur nuptial du deuxième acte, autre situation importante de la pièce, et qui, par une heureuse transition, de *fa* mineur en *ré* majeur, ramène, comme péroraison, l'hymne du commencement.

Le premier acte s'ouvre par une barcarolle avec chœur, d'un très-bon style; et pendant que Stradella descend de sa gondole pour se rapprocher du balcon de sa maîtresse, la clarinette fait entendre une ritournelle d'un effet aussi gracieux qu'original. C'est le prélude de la jolie sérénade : *Cara! il tuo bene a te sen viene*, dans laquelle Naudin se distingue par d'habiles contrastes de *forte* et de *mezza-voce*. Après ce morceau, vient un nocturne chanté par Naudin, sur la scène, et par Mlle Battu, à son balcon : *Per colline e valli erbose*. C'est un *andante* à trois temps, dont chaque phrase est dite tour à tour par les deux interlocuteurs, et qui se termine par un court et charmant ensemble. Le finale est principalement une affaire de mise en scène; le tuteur Bassi veut empêcher l'enlèvement de Leonora, sa pupille; une troupe de masques, composée des amis de Stradella, entoure le vieux barbon, le sépare des deux amants, et Stradella entraîne sa maîtresse pendant que le chœur fait tonner aux oreilles de Bassi, ce joyeux refrain : *Viva! viva la galloria!* Le *tutti* des voix et de l'orchestre prête beaucoup de mouvement et d'entrain à cette fin du premier acte.

Le second débute par un air que chante Leonora avant de suivre Stradella à l'autel : *Della gioja che il seno m'inonda*. Il est formé de deux *andanti*, l'un à six-huit, plein de charme et de douceur; l'autre, à deux temps, plus animé, et terminé par des vocalises auxquelles la voix correcte et pure de Mlle Battu donne un prix inestimable.

Nous avons parlé du chœur nuptial, à propos de l'ouverture; l'accompagnement des cloches saintes augmente encore l'effet de ce joli morceau. Ici paraissent, pour la première fois, les deux bandits, si gaiement représentés par Zucchini et par Delle-Sedie, une basse et un baryton. Leur duo bouffe : *V'è del Tibro al manco lato*, jouissait d'avance d'une grande célébrité, que l'audition n'a pas démentie. Il est écrit de manière à soutenir la concurrence redoutable qu'il rencontrera sur la scène où règnent souverainement Rossini et Cimarosa. Le finale de cet acte, beaucoup plus développé que celui du premier, du moins en l'absence du ballet qu'on a retranché à celui-ci, commence par le retour du chœur nuptial. On apporte des tables, on se place autour, le chœur chante l'amour et le bon vin : *Fra l'amor ed i bicchier;* après quoi, Leonora attaque son *brindisi*, puis

les bandits Malvolio et Barbarino, admis, sous leur déguisement, au festin des époux, paient leur bienvenue par une chanson à boire, petit chef-d'œuvre de gaieté franche et facile, qui aura les honneurs du *bis*, aussi longtemps que vivra l'opéra de M. de Flotow. On ne saurait imaginer rien de plus entraînant que les *glu! glu!* de ces trois couplets si bien chantés par Zucchini et son compère Delle-Sedie. Il était bien difficile d'émouvoir le public après cet air, et cependant Naudin y est parvenu avec sa délicieuse ballade de Salvator Rosa : *In fondo agli Abruzzi*, où ses suaves effets de *mezza-voce* lui ont encore valu de chaleureux applaudissements. La reprise du refrain de la chanson à boire des bandits termine dignement ce finale dont le mérite est égalé par le succès qu'il a obtenu.

Si le second acte se recommande par le nombre et la variété des morceaux saillants qui le composent, le troisième ne lui est pas inférieur, quoique moins étendu. Nous signalerons, au lever du rideau, le quatuor : *Oh! cara Italia!* dont le dessin est parfait, la facture distinguée, et où se mêlent d'une façon magistrale les accents enthousiastes de Stradella et de Léonora aux impressions diverses de Malvolio et de Barbarino, qui jouent en même temps à la *morra*. Le chœur des pèlerins qui lui succède forme une habile opposition. Le trio des deux bandits et du tuteur Bassi venant leur rappeler la mission qu'ils ont acceptée, est parfaitement en situation; nous devons surtout des éloges à l'*allegro* mouvementé à trois temps, par lequel il se termine. Mais voici le morceau principal de l'ouvrage, l'hymne religieux chanté par Stradella, tandis que ses assassins le guettent sous la surveillance du tuteur de Léonora. Nous n'avons pas besoin d'insister sur la situation; elle est connue; c'est pour elle que la partition existe. M. de Flotow avait un grand effort à faire pour ne pas rester au-dessous de sa tâche, pour la dépasser même, s'il était possible, dans cet instant solennel, et nous pouvons affirmer qu'il y a réussi, au-delà de ce qu'avaient le droit de demander les exigences les plus sévères. L'hymne : *Oh! come bello è il giorno*, est complexe; il débute par un magnifique *adagio* que la harpe accompagne. Puis, vient un ravissant *andante*, sur ces paroles : *O santa, o pia del Ciel Regina!* La voix de Stradella, d'abord douce et onctueuse, s'élève, s'anime, s'exalte : *Oh! fa che splenda la gran luce del Signor!* Le chant de l'ouverture éclate au milieu des splendeurs de l'orchestre. Les deux assassins qui vont frapper Stradella, sont touchés par ses accents sublimes, et le poignard tombe de leurs mains. Rendons justice à Naudin qui, dans cet admirable morceau, s'est constamment maintenu à la hauteur de son rôle.

Nous nous plaisons à le répéter, l'accueil plus que favorable fait à la musique d'*Alessandro Stradella*, n'est pas attesté par nous seulement; presque tous les journaux qui en ont rendu compte partagent notre avis sur l'opéra de M. de Flotow, dont la manière, en résumé, peut bien être éclectique, mais qui, selon l'heureuse expression de notre collaborateur Paul Smith, est à coup sûr cosmopolite. *Marta* l'a prouvé, et *Stradella* le prouve en ce moment.

D. A. D. SAINT-YVES.

AUDITIONS MUSICALES.

M. J. Dumon. — Mme Clara Schumann. — M. Vincent Adler. — Deuxième séance de musique de chambre d'Alard et Franchomme. — Troisième soirée de M. Charles Lamoureux.

Le Conservatoire de Bruxelles peut se montrer fier à juste titre du succès éclatant remporté samedi, dans les salons Pleyel-Wolff, par deux de ses professeurs : Mme Pleyel et M. J. Dumon. Joindre ainsi l'exemple au précepte n'est point indispensable en matière d'enseignement, nous le savons, mais enfin cela ne gâte rien.

M. J. Dumon a pris rang du premier coup parmi les artistes les plus justement applaudis et fêtés cet hiver. Il est assurément très-fort; il enlève les difficultés avec autant d'aisance que de pureté; mais ce qui a le plus étonné et captivé, c'est l'art qu'il déploie dans les *cantabile*. Il phrase si bien, il trouve sur sa flûte de si beaux sons, des inflexions si variées, que, mérite suprême à notre avis, il rappelle la voix humaine, et ajoutons — car par le temps qui court et les méthodes qui fleurissent cela n'est pas inutile — la voix humaine habilement conduite.

M. Dumon est un musicien, il sait écrire, il a du goût, et sa *fantaisie* sur un thème original est de tout point charmante. Le chant se détache constamment des dessins et des arpéges dont il est orné; les variations, très-difficiles, sont du plus bel effet : elles offrent souvent l'intérêt de plusieurs parties, et réunissent le brillant et la rapidité de certaines variations écrites pour le piano. Le *nocturne* et les *airs valaques* de Doppler ont permis à M. J. Dumon de montrer toute la flexibilité de son talent. Mais, nous tenons à le répéter, ce qui distingue plus particulièrement le jeune professeur, c'est le style et l'art de chanter. Cette pauvre flûte, qui n'a pas été plus épargnée que le piano, a été écoutée très-sérieusement et a causé un plaisir exceptionnel. Nous disons exceptionnel, non en pensant à d'autres flûtistes, mais à tous les artistes qui se font entendre chaque jour.

Les reines du piano ne nous manquent pas : on en sacre tous les jours dont les couronnes ne résisteront guère au premier souffle de justice qui passera. Malgré tous ces avénements, il nous faut pourtant bien reconnaître que Mme Pleyel a été accueillie en souveraine; mais elle, du moins, justifie pleinement cet accueil.

Après avoir dit avec M. Dumon une très-belle sonate de Weber et avec MM. Charles Dancla et S. Lee le trio en *ut* mineur de Mendelssohn, après avoir déployé dans ces morceaux une ampleur de style et un fini d'expression tout à fait rares, Mme Pleyel a exécuté un magnifique *andante* de Hummel. Les mille et une broderies semées par ce maître non profusément, mais abondamment, sur son tissu mélodique, et les fins contours de sa phrase, ont été rendus par Mme Pleyel avec une légèreté, une délicatesse, une variété de son et un style très-soutenu et très-noble qui ont émerveillé le public. La célèbre pianiste a été rappelée avec enthousiasme, et on lui a demandé la *Tarentelle* de Rossini transcrite par Liszt. En écoutant cette page délicieuse, si vive et si colorée, enlevée avec un brio et une vélocité incomparables, l'enchantement a été complet.

— Mme Clara Schumann nous est revenue, la semaine dernière, dans les salons Erard; son beau et vigoureux talent a passé de Beethoven à Mendelssohn, de Chopin à Schumann, avec cette sûreté, cette intelligence sérieuse qui excelle à traduire les beautés les plus grandes et les plus élevées, comme les pensées les plus fugitives et les plus quintessenciées de la jeune école allemande. Les qualités de Mme Clara Schumann sont trop connues pour qu'il soit besoin de les énumérer ici; elles lui méritent partout un accueil chaleureux qui ne lui a pas fait défaut l'autre soir.

L'éminente pianiste a joué, entre autres choses, deux *canons* de Schumann. Certes, il est permis de trouver un peu de roideur scolastique et de froideur dans ces pages auxquelles la sévérité et même l'austérité sont inhérentes; mais il est impossible de ne pas admirer la chaleur de conviction avec laquelle Mme Schumann les impose. Les profanes — il y en a toujours et partout — pensent que ces sortes de pièces ressemblent trop à des études académiques, et qu'il faut avoir passé par l'atelier, ou plutôt avoir fréquenté les classes de contre-point pour pouvoir les comprendre et les goûter; ils n'ont peut-être pas tort. Quoi qu'il en soit, ils ont été amplement dédommagés par les inspirations de Beethoven et de Chopin. Là, Mme Clara Schumann a été mieux comprise. Ce n'était plus seulement la préci-

sion, la carrure, la fermeté, c'était l'expression, la douceur et un style moins tendu, se prêtant avec beaucoup de souplesse aux chants et aux ornements si brillants, si distingués, si pleins de sens poétique et de nouveauté qu'on aime tant dans les ouvrages de ces maîtres.

Mme Viardot, qui à cette heure possède seule le secret du style vocal de Gluck et de Mozart, est aussi la cantatrice qui comprend et rend le mieux les exquises et dramatiques petites scènes de Schumann; elle l'a prouvé une fois de plus dans cette soirée.

— Chaque année, M. Vincent Adler, qui ne se prodigue pas, donne un ou deux concerts tout au plus, fait entendre ses nouvelles compositions et, bien vite, cède la place à d'autres. En dépit, ou plutôt à cause de cette discrétion, son nom attire toujours un auditoire nombreux et distingué. L'atmosphère des salons convient mieux peut-être à ses morceaux que celle des grandes salles de concert; cependant, par sa vigueur et son ampleur, l'*allegro* avec double quatuor n'a rien à redouter en se montrant au grand jour et en renonçant aux douceurs et au prestige de l'intimité. Les traits rapides et élégants semés dans la plupart de ses fantaisies sont d'un effet neuf et souvent délicieux; ils ont même un certain cachet d'originalité. M. Adler joue sa musique d'une façon ravissante, ce qui n'est pas commun à tous les compositeurs; il y met une rare délicatesse, une grande souplesse de doigts, — choses sur lesquelles on est blasé, — mais il y met aussi une grande souplesse de style, — chose sur laquelle on ne l'est pas. Après avoir fait très-vivement applaudir ses propres ouvrages, entre autres sa *Tarentelle*, sa *Barcarolle*, son *Thème styrien* et sa *Scène de bal* qui a été bissée, M. Vincent Adler, en compagnie de l'excellent violoniste Armingaud, a brillamment exécuté un beau duo hongrois de Vieuxtemps et Erkel, et une fantaisie d'Edouard Lalo. MM. Armingaud, Léon Jacquard, Mas et Lalo, c'est-à-dire le quatuor qui, à si juste titre, jouit de l'estime des connaisseurs et a le privilége de voir tous les ans grossir le nombre de ses auditeurs et grandir le succès de ses intéressantes séances, accompagnaient cette fantaisie et ont beaucoup contribué au plaisir qu'elle a fait éprouver.

La *Sérénade* et la *Chanson villageoise*, du même auteur, ont été jouées avec beaucoup de pureté, de charme et d'expression par M. Léon Jacquard. On a redemandé une de ces petites pages, simple cantilène qui n'est point ambitieusement ornée, et qui a prouvé encore une fois combien le public était friand de mélodies naturelles et gracieuses. Un air de *Tancrède*, petillant de jeunesse, d'esprit et de grâce, et un large et beau cantique de Stradella, dans lesquels Mlle Marie Cruvelli a fait apprécier sa voix et sa bonne méthode, composaient la partie vocale, et ont apporté une très-agréable diversité à cette charmante soirée.

— Malgré les plaisirs du carnaval et pendant que d'autres cultivaient le quadrille, la mazurka, etc., les dilettantes se rendaient à la deuxième séance d'Alard et fêtaient Haydn, Mozart et Beethoven. Cette matinée, qui avait été remise à cause du magnifique concert donné au Conservatoire pour les ouvriers de la Seine-Inférieure, a été très-belle. Franchomme et Dièmer ont dit à ravir la sonate en *sol* mineur de Beethoven. Puis Alard a joué en perfection un délicieux trio de Mozart et un ravissant quatuor en *mi* bémol de Haydn.

— Les plus jeunes sociétés de musique de chambre s'efforcent de rivaliser avec les plus anciennes, et de donner satisfaction aux tendances élevées que les artistes éminents ont fait naître à peu près dans toutes les classes de la société. Celle de M. Charles Lamoureux est en progrès. A la troisième soirée, un quatuor d'Haydn et un trio de Mendelssohn ont surtout fait un plaisir infini. Mozart et Beethoven ont été joués ensuite avec un ensemble très-remarquable et une grande intelligence du sens et de la portée des moindres notes qui, là, ne sont pas mises uniquement pour faire briller la virtuosité.

M. Charles Lamoureux comprend très-bien ce que la musique classique exige de sérieux, de sobre, de pur et de contenu. Par ses qualités solides et brillantes, de même que par la chaleur et le charme de son exécution, il est tout à fait digne d'interpréter les vieux maîtres.

ADOLPHE BOTTE.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné, dimanche dernier, *la Favorite* et *Graziosa*; Mme Zina Mérante a pris la place de Mme Ferraris dans ce ballet. Trois représentations de *la Muette* avec une salle comble ont eu lieu cette semaine.

*** Des réparations importantes vont être faites à l'intérieur de la salle de l'Opéra; M. Garnier, l'architecte de la nouvelle salle, a confié ces travaux à MM. Gustave Boulanger et Lenepveu.

*** Le théâtre Italien continuera, la semaine prochaine, les représentations de *Stradella*. Plus on entend cet opéra, et plus le public en goûte les mélodies fraîches et chantantes.

*** M. de Flotow est de retour à Paris.

*** Si l'on a trouvé que Mlle Patti avait été payée cher par le théâtre Italien, et si l'on a supputé avec soin les sommes que lui a rapportées son séjour à Paris, il est juste de mettre en regard le chiffre des recettes que ses représentations ont versées dans la caisse de la direction. Or, nous lisons dans *la Presse théâtrale* que ce chiffre a atteint pour trente-trois représentations 373,760 fr. 90 c., soit une moyenne de 11,326 fr. 6 c. par représentation!

*** Mme Miolan-Carvalho, qui devait partir pour Marseille le 1er mars, a obtenu de M. Halanzier, directeur du théâtre de Marseille, de n'aller remplir son engagement que le 1er avril. Cet ajournement permettra la continuation des recettes toujours fructueuses de *Faust*.

*** Le théâtre des Bouffes-Parisiens vient de rencontrer dans le nouvel ouvrage d'Offenbach, *les Bavards*, un des plus grands succès qu'ait obtenus le fécond et charmant compositeur. Chaque soir on refuse du monde; l'air de Mme Ugalde, la chanson des créanciers : *Il faut qu'on paie*, sont bissés. Les applaudissements, les rires de toute la salle ne discontinuent pas pendant le cours de la représentation. Tout à fait sûrs de leurs rôles, les acteurs font merveille, et depuis *Gil Blas* Mme Ugalde ne s'est pas montrée sous un jour qui lui soit plus avantageux; il faut l'entendre pour se faire une idée du talent, de la verve et de l'entrain qu'elle déploie dans le personnage de Roland. *Les Bavards* sont plus qu'un opérette : c'est un très-joli opéra-comique dont vont s'emparer toutes les scènes de province.

*** Le théâtre de Bordeaux monte *Stradella*. — Le théâtre de Barcelone va monter également l'opéra de Flotow.

*** Les représentations successives du dernier ouvrage de Benedict, *la Rose d'Erin* (*the Lilly of Killarney*), n'ont fait que confirmer le grand succès que cette œuvre remarquable a obtenu dès sa première apparition au théâtre de Brunswick, le premier de tous les théâtres d'Allemagne qui a monté cet ouvrage, dont la vogue en Angleterre a eu tant de retentissement. La nouvelle partition de Benedict paraît destinée à une popularité non moins grande en Allemagne; elle est en pleine répétition à Stuttgart, et on la prépare à Darmstadt, à Hambourg et à Berlin.

*** Demain aura lieu aux Tuileries le premier grand concert du carême. Lundi passé, il y avait eu dans les appartements de S. M. l'Impératrice une soirée intime, pour laquelle cinq cents invitations seulement ont été distribuées. On y a fait de la musique d'amateurs. Mme la baronne de Caters, Mme Moulton et Mme Boucher; M. le comte O. Aguado et M. de Meynard, ont successivement chanté plusieurs morceaux avec un talent qui ferait honneur à des artistes consommés. Mme de Caters, la digne fille de Lablache, s'est fait surtout admirer par le noble auditoire, et S. M. l'Impératrice a daigné lui demander des airs espagnols que Mme de Caters a dits d'une façon ravissante. M. de Meynard aussi a chanté avec un sentiment exquis la délicieuse romance de *Marta*.

*** Les réunions musicales du carême ont recommencé dans les salons de l'Hôtel de ville, sous la direction de Pasdeloup. Au nombre des morceaux annoncés par le programme, figurait le *brindisi* de *Stradella*, composé par M. de Flotow pour Mlle Battu, et qu'elle a chanté avec autant de talent que de succès.

*** M. le comte de Nieuwerkerke a repris ses soirées artistiques du vendredi. On y a fait, comme les années précédentes, d'excellente musique dirigée par Pasdeloup. A la première, Naudin a chanté deux fois, aux grands applaudissements de son brillant auditoire.

*** Les théâtres italiens commencent à se familiariser avec la musique française. Le *Caïd* d'Ambroise Thomas, traduit en italien, vient d'obtenir à Milan un très-grand succès. Plusieurs morceaux ont été bissés, et les acteurs ont été applaudis et rappelés à diverses reprises.

*** Les artistes engagés pour chanter cette saison avec Mlle Patti, au théâtre de Vienne, sont : Mmes Marie Lafon, Lucia Pieralta, MM. Giuglini et Carrion, ténors ; Mauro Zacchi, Agnesi, Mazetti, barytons.

*** On lit dans le *Trovatore* : « L'autre soir, la *Marta*, impatiemment attendue, a fait sa première apparition au théâtre Argentina, à Rome, exécutée par l'Avancio-Guerrini, la Caracciolo, Vincentelli, Binaghi et Luigi Fioravanti, qui avait accepté par complaisance le rôle de Tristano. La musique a plu infiniment; c'est un véritable bijou, et tous les artistes ont été chaleureusement applaudis. La romance chautée par l'Avancio-Guerrini, et le duo entre Lionel et Enrichetta au deuxième acte, l'aria et la romance du contralto, et la romance du ténor au troisième acte qu'il a dû bisser, le duetto du ténor et du soprano au quatrième, ont tour à tour provoqué les applaudissements les plus frénétiques et quatre à cinq fois répétés. Le finale de l'opéra a provoqué un véritable enthousiasme, et, à la chute du rideau, trois salves d'acclamations ont rappelé les deux principaux artistes. »

*** Le conseil municipal a décidé dans sa dernière séance qu'une des rues nouvelles avoisinant l'Opéra prendrait le nom de rue *Auber*.

*** *La Patrie* affirme que le conseil d'Etat n'a pas encore été saisi de l'examen de la nouvelle loi sur la propriété littéraire, et qu'en conséquence elle ne pourra être discutée dans la session actuelle.

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au Cirque Napoléon, troisième concert populaire de la dernière série de musique classique, sous la direction de Pasdeloup : ouverture de *Preciosa*, de Weber; symphonie en *mi* bémol de Schumann; ouverture de la *Grotte de Fingal*, de Mendelssohn, redemandée ; adagio du quintette (op. 108), de Mozart ; symphonie en *ut* majeur de Beethoven.

*** Le concert dont Mme la baronne Vigier (Sophie Cruvelli) avait pris l'initiative au bénéfice des pauvres, a eu lieu à Nice le 21, au Théâtre-Impérial. Le roi de Bavière, le roi de Wurtemberg, la duchesse d'Hamilton, le prince de Stirbey, le prince Comitini, la baronne de Rothschild et une foule de princes et de princesses de toutes nations, en même temps que les hauts fonctionnaires de l'administration, du département et de la cité, et l'élite de la société niçoise, assistaient à cette solennité, qui offrait le plus magnifique coup d'œil. La cavatine de *Norma : Casta diva*, le *chant suisse* d'Eckert, la *Gioja insolita* de Strakosch, ont été dits par la grande cantatrice de façon à exciter les transports de son brillant auditoire, et à faire de plus en plus regretter que les scènes lyriques soient privées d'un si admirable talent. Mlle Ferni a joué avec beaucoup de charme et d'expression un morceau sur le violon, et un trio chanté par Pavani, Varesi et Ronconi a terminé cette belle fête musicale, dont le produit a atteint 12,000 francs.

*** Lundi, 9 mars, aura lieu le premier concert historique (école italienne) de M. Jean Becker. En voici le programme : 1° sonate de Tartini (*Trille du Diable*), 1692-1770 ; 2° concerto de Viotti, 1753-1824 ; 3° *I Palpiti*, fantaisie de Paganini; 4° *la Redda dei Folletti*, de Rossini.

*** Voici le programme du concert que donnera Emile Prudent vendredi soir, 6 mars, dans la salle Herz, avec le concours de Mme Viardot et de M. Franchomme. L'orchestre sera dirigé par M. Tilmant. Première partie : 1° ouverture de *Fidelio* (Beethoven); 2° air d'*Idoménée*, (Mozart), chanté par Mme Viardot; 3° *les Trois Rêves*, morceau de concert pour piano et orchestre (Prudent) : 4° les Esprits des campagnes (allégro), 2° les Génies du Foyer (andante), 3° ballet des *Zingari* (rondo final). — Deuxième partie : 4° air de l'oratorio *la Resurrezione* et air de l'opéra *Julio Cesare* (Haëndel), chantés par Mme Viardot, avec accompagnement de violoncelle obligé, par M. Franchomme : 5° quatuor de *Rigoletto* et *le Chant d'Ariel*, pour piano (Prudent); 6° air : *Divinités du Styx*, d'*Alceste* (Gluck), chanté par Mme Viardot; 7° Etudes-lieder : *la Danse des Fées*, pour piano et orchestre (Prudent) ; 8° ouverture de *la Grotte de Fingal* (Mendelssohn).

*** Alexandre Billet, un des maîtres du piano, est attendu prochainement à Paris pour la saison musicale.

*** Mme Lemmens, dont nous avons annoncé récemment le grand succès à Cologne, n'a pas recueilli moins d'applaudissements à la Haye et à Arnheim, où elle s'est fait successivement entendre dans les concerts des sociétés philharmoniques de ces deux villes. Elle y a été rappelée et bissée à plusieurs reprises.

*** C'est demain lundi que doit avoir lieu, dans les salons Erard, le concert de Mlle Elisabeth de Schoultz, avec le concours de Naudin, du théâtre impérial Italien, de MM. Hammer et Lebouc.

*** Mme Clara Schumann donnera, le 13 mars, un deuxième concert dans les salons Erard.

*** C'est le mercredi 4 mars que M. Camille Saint-Saëns donne, dans les salons Pleyel-Wolff, un grand concert avec orchestre. MM. White, Dorus et Leroy prêteront leur concours au bénéficiaire.

*** Le concert annuel de l'excellent violoniste G. Jacoby, aura lieu le 10 mars, dans la salle Herz. Mlles Joséphine Martin, Hayet et autres artistes distingués en feront partie.

*** Le concert annuel de l'éminent pianiste-compositeur, M. Krüger, aura lieu le mercredi 11 mars, à 8 heures du soir, dans les salons Erard, avec le concours de Mme Barthe-Banderali, de MM. Jules Lefort et Hammer.

*** Le concert de Mme Corinne de Luigi, qui devait avoir lieu vendredi 6 mars, à la salle Herz, sera donné le même jour et à la même heure, dans la grande salle du Louvre.

*** L'éminent pianiste-compositeur Bernhard-Rie se propose de donner, le 18 mars, salle Herz, un concert à grand orchestre, dont nous ferons connaître incessamment le programme.

*** M. Joseph Romano, éminent pianiste et organiste italien, dont nous avons annoncé l'arrivée à Paris, se propose de donner un concert dans les salons Erard, le 6 mars prochain.

*** La *Liedertafel* d'Aix-la-Chapelle vient d'ouvrir un concours pour deux compositions pour chœurs d'hommes avec orchestre. Le premier prix est de 300 thalers; le second, de 100 thalers. Le choix du texte, qui doit être écrit en allemand, est laissé au compositeur ; l'exécution de l'œuvre doit durer au moins une demi-heure, et ne doit pas dépasser une heure. Le terme du concours est fixé au 1er octobre 1863 Les manuscrits doivent être adressés à M. le Dr Roderburg, à Aix-la-Chapelle.

*** Notre collaborateur, A. Botte, vient de rendre compte du premier concert donné à Paris par M. Dumon. Le célèbre flûtiste a obtenu un nouveau succès, et plus grand encore s'il est possible, à l'Institut des jeunes aveugles, où il a joué un duo avec Mme Pleyel, sur les motifs de *Guillaume Tell*. L'impression produite par M. Dumon et l'illustre pianiste n'a pas été moins vive dans les soli que chacun de de ces deux éminents artistes a ensuite exécutés.

*** Lundi, 9 mars, à midi, à l'église de Saint-Eustache, les orphéonistes, les chœurs de la ville de Paris et l'orchestre des Concerts populaires exécuteront le *Requiem* de Mozart, sous la direction de M. Pasdeloup, et à la mémoire de Wilhem. Le produit de la quête est destiné aux ouvriers cotonniers sans travail.

*** On annonce pour le 6 mars prochain l'apparition d'une nouvelle feuille destinée principalement à soutenir les intérêts du théâtre et de la littérature. Ce journal doit s'appeler *la Comédie*; il a pour rédacteur en chef M. Paul Ferry, dont la retraite du *Messager des théâtres*, qu'il dirigeait depuis longtemps, avait été accueillie dans la presse spéciale avec d'unanimes regrets.

*** M. N. Collet annonce la deuxième édition de ses *Exercices élémentaires de musique vocale*. Un volume in-8°, prix 5 francs, chez l'auteur, à Fontenay-aux-Roses.

*** Le cabinet de M. Berthier, l'habile régisseur de la danse au théâtre de l'Opéra, est littéralement envahi chaque jour par un public avide de se procurer des billets et des loges pour le grand bal des artistes dramatiques du 7 mars prochain. Jamais cette fête, placée sous le haut patronage de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, n'aura été plus brillante. Une décoration spendide, le foyer transformé en jardin d'hiver, la réunion de nos artistes les plus charmantes et les plus applaudies ; ne sont-ce pas là des éléments d'un succès certain ?

*** Dans une de ses dernières séances, le Comité municipal de la ville d'Albi a décidé qu'un monument funéraire serait élevé aux frais de la ville à la mémoire de F. Sudre, inventeur de la langue musicale universelle et de la téléphonie appliquée à l'art de la guerre. Le cœur de François Sudre sera renfermé dans ce monument, dédié par une importante cité à l'un de ses plus dignes enfants.

*** On annonce, à Anderlecht, la mort de M. Henri du Bois de Fiennes, pianiste honoraire du roi des Belges, président de la Société de l'harmonie. Cet artiste, élève distingué de Henri Herz et de Kalkbrenner, laisse un certain nombre de compositions pour le piano, écrites, selon M. Fétis, avec la préoccupation du style de Thalberg.

*** Hier samedi ont été célébrées à l'église de Notre-Dame de Lorette les obsèques de Mme Damoreau, qui avait succombé deux jours auparavant, dans sa soixante-troisième année. Une foule immense remplissait l'église et a suivi le char funèbre jusqu'au cimetière Montmartre, où des discours ont été prononcés par MM. Edouard Monnais, commissaire impérial près les théâtres lyriques et le Conservatoire, de Saint-Georges et Ambroise Thomas. Pendant le service, des fragments du *Requiem* de Mozart, et un *Pie Jesu* de Panseron ont été exécutés par des artistes de nos grands théâtres. La belle voix de Levasseur se distinguait parmi toutes les autres. Nous reviendrons sur cette imposante et triste solennité. Mme Damoreau a été conduite à sa dernière demeure trente-cinq ans, jour pour jour, après la première représentation de *la Muette de Portici*, où elle avait créé le rôle d'Elvire.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Berlin*. — Sivori a joué dans un concert à la cour, où il a été accompagné par Meyerbeer, et il a produit le plus grand effet. Il joue tous les soirs à la salle Kroll. Partout l'éminent violoniste excite un véritable enthousiasme. — Mlle Artot et le ténor Wartel chantent avec beaucoup de succès à l'Opéra.

*** *Brunswick.* — On annonce que l'opéra de G. Schmidt, *la Réole*, qui a eu du succès à Breslau, doit être représenté au théâtre de la Cour, pour l'anniversaire de la naissance du duc de Brunswick.

*** *Vienne.* — Le théâtre de la Cour a donné mardi 24 *les Huguenots;* le lendemain, *l'Etoile du Nord.* — La première représentation de la troupe Merelli, qui avait été fixée au mardi 24, a dû être ajournée par suite d'une indisposition de Mlle Patti. L'opéra de Mozart, *Così fan tutte*, a déjà été donné deux fois avec le plus grand succès ; la salle était comble. A la deuxième représentation, on avait fait de larges coupures au deuxième acte, et l'ensemble marche parfaitement. — La souscription au monument Schubert atteint déjà plus de 10,000 florins.

*** *Bucharest.* — L'opéra de Rossini, *Otello*, a été donné au bénéfice de Steger. Cette représentation est devenue pour le célèbre chanteur viennois l'occasion d'un véritable triomphe. On lui a jeté sur la scène une couronne de lauriers, ornée de rubans aux couleurs nationales de la Valachie et de la Hongrie. Le prince-régent lui a fait remettre une montre magnifique, enrichie de diamants avec son chiffre.

*** *Madrid.* — La première représentation du nouvel opéra de Verdi, *la Forza del destino*, a eu lieu avec un grand succès au théâtre de l'Oriente.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Les jours gras viennent de donner le signal du départ de tous nos artistes chanteurs. On avait fait courir le bruit que la direction des théâtres impériaux renoncerait l'année prochaine au théâtre italien ; mais jusqu'à présent ce bruit ne s'est pas confirmé. D'ailleurs, plusieurs des principaux engagements n'expirent qu'après cette saison. Celui de Calzolari, entre autres, qui a été renouvelé en 1862 pour deux ans, est dans ce cas. Le célèbre ténor n'a jamais mieux chanté que cet hiver, et nous ne croyons pas qu'il ait de rival aujourd'hui en Italie ou ailleurs : aucun d'eux certes ne possède une voix plus fraîche et plus délicieuse que la sienne. Almaviva, le comte Ory et Stradella viennent d'être pour lui de véritables triomphes, et tout récemment encore *Fidelio*, opéra donné à son bénéfice, et dans lequel il a compris et rendu en artiste consciencieux et nourri d'études sérieuses cette musique si différente de la musique italienne. Si, comme on le dit, Calzolari est décidé à quitter le théâtre pour jouir, dans la belle propriété qu'il possède près de Naples, des loisirs de la vie des champs, sa retraite prématurée sera une véritable perte pour l'art. — Nous avons eu dans la vaste salle de la Noblesse un magnifique concert vocal et instrumental dans lequel les principaux artistes du théâtre Italien, Mmes Barbot, Fioretti, Bernardi, Didiée, Tamberlick, Calzolari, Malvezzi, Angelini et Everardi nous ont fait leurs adieux. Au nombre des morceaux exécutés, l'air de l'ombre du *Pardon de Ploërmel* a été chanté par Mme Fioretti avec un immense talent; il a été bissé avec acclamation et a valu à la cantatrice une véritable ovation.

Le Directeur : S. DUFOUR.

☞ **Catalogue de musique ancienne et moderne** en tous genres, Traités musicaux, Manuscrits rares et inédits à très-bas prix.

Chez A. WHITTINGHAM, libraire et marchand de musique rare, Leicester square, 33, à Londres.

Les personnes qui enverront 30 centimes en timbres-poste français à M. Whittingham, recevront ce catalogue *franco*.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 105, rue de Richelieu, au 1er.

Trois Nouvelles Compositions d'ÉDOUARD DE HARTOG

LE PÊCHEUR (op. 40), ballade d'après Goëthe, pour ténor avec accompagnement d'orchestre.

(op. 39 *bis*) **AUBADE**
POUR DEUX VIOLONS, ALTO ET VIOLONCELLE
Prix : 5 francs.

(op. 33) **L'ESCLAVE** (POÉSIE DE TH. GAUTIER)
Scène dramatique pour soprano avec accompagnement de grand orchestre,
Partition d'orchestre... 12 fr. | Parties séparées... 12 fr.
Chaque partie du quatuor.... 1 fr. 50.

DU MÊME AUTEUR :

Portia (op. 30), ouverture à grand orchestre.
Partition d'orchestre. . . . . 25 »
Parties séparées. . . . . 25 »

Chant de Mai (op. 31), chœur bachique avec orchestre,
Partition d'orchestre. . . . . 20 »
Parties séparées . . . . . 20 »
Parties de chant, chaque. 1 50

Lieder : Le Rouet . . . . . 5 »
— Le Rendez-vous . . . . . 5 »
— Les Reliques 2 50

Air de l'oratorio *Paulus*, de Mendelssohn, arrangé avec accompagnement de violon, violoncelle, harmonium et piano. 7 50

Rimembranza et **Complainte de la Captive**, deux rêveries pour soprano avec accompagnement de violoncelle et piano, chaque. . . . . 5 »

SOUFLETO facteur de pianos. — *Médaille d'or, Exposition* 1849; *Médaille de* 1re *classe Exposition universelle* 1855. Spécialité de pianos pour l'exportation. — Cette maison a obtenu, depuis 1834, à toutes les Expositions, des récompenses méritées par l'excellence de ses pianos droits, cordes obliques, dont la réputation est justement établie. Elle vient de mettre en vente un nouveau modèle de piano droit, cordes obliques, grand format, extra, qui ne laisse rien à désirer sous le double rapport de la quantité et de la qualité du son. — **Magasin, rue Montmartre, 161.**

1re médaille d'or
Exposition nationale française de 1849.
—
DÉCORATION DE LA LÉGION D'HONNEUR
Exposition de 1849.
—
1re médaille d'argent
Exposition nationale française de 1844.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS
FONDÉE A PARIS EN 1843 PAR
ADOLPHE SAX
Facteur de la Maison militaire de l'Empereur.
RUE SAINT-GEORGES, 50

1re médaille
Exposition nationale belge de 1841.
—
DÉCORATION DE LA COURONNE DE CHÊNE
de Hollande (1845).
—
Grande médaille d'or
du Mérite de Prusse (1846).

Seule grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris (1855). — Seule grande médaille (*Council Medal*) à l'Exposition universelle de Londres (1851).

Organisateur et fournisseur de la musique des Guides et des autres musiques des régiments de la Garde impériale.

INVENTEUR DES FAMILLES DES

SAXO-TROMBAS. SAXHORNS. SAX-TUBAS. SAXOPHONES. CLAIRONS-SAX. TROMBONES-SAX. CORNETS-SAX (compensateurs). CLARINETTES BASSES-SAX. CLARINETTES CONTRE-BASSES-SAX. BASSON-SAX (en cuivre et en bois).

Forme et dispositions nouvelles de Trombones à 3, 4 et 5 cylindres ; invention brevetée en **1859**.
Tous les instruments à pistons avec addition d'une ou plusieurs clefs; invention brevetée en **1859**.
Système d'instruments à pistons ascendants; inv. brev. en **1852**.
Cors, Cornets, Trompettes, Trombones simples, les mêmes à pistons ou cylindres, les mêmes forme Saxo-Tromba.
Clairons, Trompettes d'ordonnance, Flûtes, Clarinettes, Bassons, Caisses roulantes, Grosses Caisses, Tambours, Timbales, Cymbales, etc., etc.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE RICHELIEU, AU Ier,

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

LES BAVARDS

Opéra-bouffe en deux actes, paroles de NUITTER, musique de

J. OFFENBACH

Romance

CHANTÉE PAR Mme UGALDE,

Sans aimer, ah! peut-on vivre? . . . . . 2 fr. 50

Chanson à boire

CHANTÉE PAR Mme UGALDE,

Chantons l'Espagne qui donne le bon vin . . . . . 4 fr. 50

SOUS PRESSE : **L'Ouverture, tous les Airs détachés, la Partition de Piano.**

Arrangements, Quadrille, Valse, Polka des BAVARDS.

En vente chez MARCEL COLOMBIER, éditeur, 85, rue de Richelieu, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS MUSICALES

MORCEAUX DE PIANO. Prix marqué.

Bernard (PAUL). Barcarolle. . . . . 6 »
Lambert (LUCIEN). *God save the queen*, air national anglais. . 6 »
Neustedt (CH.). Première rêverie . . . . . 5 »
— Deuxième nocturne . . . . . 5 »
Talexy (A.). Les Feuilles de la marguerite, six morceaux-oracle:
1. Il m'aime! 3. Beaucoup! 5. A la folie!
2. Un peu! 4. Tendrement! 6. Pas du tout!
Chaque numéro séparé . . . . . 4 »
L'ouvrage complet, broché . . . . . 15 »
— Fouets et Grelots, grand galop brillant 7 50
— Id. à quatre mains. . . . . 9 »
Wachs (F.). La Première amitié, romance sans paroles . . . . 5 »

CHANT. Prix marqué.

Beethoven. Marguerite (poésie de Mme Valmore), chanson florale (2 t.) 2 50
Field (JOHN.). L'Oiseau, id. conversation . . . . 3 »
— Le Rêve à deux, id. romance. 2 50
Moreaux (Ch.). L'Amour et l'Amitié (fabliau de Millevoye), deux tons 2 50

DANSES.

Bouillard (V.). Fifres et clairons, polkas . . . . . 3 »
— Turf-Polka. . . . . 5 »
Talexy (A.). Bella Maria, polka. . . . . 5 »
Le Corbeiller (Ch.). La Première Gerbe, valse. . . . . 5 »
Julliano (A.-P.). La Fête au hameau (très-facile), quadrille. . 4 50
Wachs (F.). Le Tourbillon, quadrille 4 50
Mathieu (fils.). Déesse, polka-mazurka . . . . . 5 »

ALPHONSE SAX (JUNIOR)

Facteur et Ingénieur en instruments de Musique

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS

EN TOUS GENRES, EN TOUTES FORMES ET DANS TOUS LES TONS

HARMONIE et FANFARE. — Rue d'Abbeville, 5 bis, Paris, près de la place Lafayette. — Belle Salle de 300 personnes pour Concerts et Répétitions. 16 Brevets d'Invention ou de perfectionnement. — Commission. — Exportation.

Breveté de S. M. l'Empereur des Français. — Grand brevet de S. M. la reine d'Angleterre. — Breveté de S. M. le roi des Belges. — 2me prix en 1838. — 1er prix en 1841. — Prix d'honneur, médaille d'or, en 1843. — Médaille d'argent à l'Exposition de Paris, 1844. — **DÉLÉGUÉ** par le gouvernement belge pour visiter l'Exposition universelle de Londres, en 1851. — Exposition universelle de Paris, 1855, les plus belles pages du Rapport officiel, 27me Classe, pages 1335-1336. — Exposition universelle de Londres, 1862, *PRIZE MEDAL*, avec cette mention : POUR **EXCELLENCE** DE **TOUTE ESPÈCE** D'INSTRUMENTS DE CUIVRE. — Membre de l'INSTITUT POLYTECHNIQUE de Paris, membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LE PROGRÈS DES SCIENCES SOCIALES. — *MÉDAILLE D'OR* et Membre du CORPS SCIENTIFIQUE DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Srs DE JULLIEN & Cie
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 10. | 8 Mars 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra : *la Mule de Pedro*, opéra en deux actes, paroles de M. Dumanoir, musique de M. Victor Massé, par **Paul Smith**. — Auditions musicales, par **Adolphe Botte**. — La Tarentelle, par le **Dr Brehm**. — Nécrologie : Mme Damoreau-Cinti. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

LA MULE DE PEDRO,

Opéra en deux actes, paroles de M. Dumanoir, *musique de* M. Victor Massé.

(Première représentation le 6 mars.)

C'est une vérité parfaitement reconnue, établie, que si à l'Opéra les grands chefs-d'œuvre ne sont pas communs, les petits sont encore plus rares. Voilà pourquoi, dans cette dernière catégorie, nous n'avons toujours à citer, depuis trente ans et plus, que *le Comte Ory*, *le Dieu et la Bayadère*, *le Philtre*, dont les partitions sont de deux compositeurs, et les poëmes d'un auteur unique. Scribe comprenait donc mieux que personne ce genre d'ouvrage si difficile à définir, qui ne doit être ni une réduction de grand opéra, ni même un opéra-comique, encore moins un vaudeville. A la bonne heure, mais que doit-il être? Vous avez trois modèles sous les yeux : cherchez, voyez, essayez. Ainsi a fait M. Dumanoir, l'un des plus spirituels et féconds élèves d'une école célèbre, devenu maître à son tour, et il ne nous semble pas avoir mal réussi dans le choix de son thème lyrique. Pedro Zamora est un riche fermier dont la mule possède les honnêtes et paisibles mœurs des animaux de sa race. Ecoutez ce qu'il en dit lui-même :

C'est elle, qui chaque semaine,
Me mène aux marchés d'alentour,
Et qui doucement me ramène
Quand sonne l'heure du retour.
Bien mieux que moi, la bonne bête,
Sait le chemin de la maison...
Ah! c'est qu'elle a toute sa tête,
Quand moi j'ai perdu la raison.

Pedro ne s'en tient pas à cet éloge; il ajoute que sa mule, connaissant ses goûts, ses instincts, s'arrête d'elle-même à la porte des cabarets, et ce n'est pas tout :

Vienne à passer fille jolie,
Elle s'arrête encor bien mieux,
Et même alors, chaste et polie,
Pour ne rien voir baisse les yeux.

Ce dernier trait passe un peu les vraisemblances. On en croira ce qu'on voudra, mais ce qui nous suffit, c'est que la mule soit douée de la faculté de revenir au logis dès qu'on la laisse libre, faculté qui sert de pivot à l'intrigue du nouvel opéra. Le fermier Pedro veut épouser la belle Gilda, fille de l'hôtelier Hernandez :

Je suis jeune, je dois lui plaire :
Je suis riche, elle doit m'aimer.

Tout au contraire, Gilda n'aime que Tébaldo, jeune soldat, au service depuis deux années. Tébaldo revient juste à point pour sauver Gilda, menacée par un taureau furieux. Il n'avait qu'une heure, il l'a bien employée. Au moment de partir, il s'aperçoit qu'il est blessé, que la force lui manque, et il craint de manquer au devoir. Le fermier Pedro, qui avait songé d'abord à se battre avec lui, ne demande pas mieux que de lui venir en aide. Il lui offre sa carriole et sa mule ; il l'enveloppe de son manteau :

Je ris du pauvre diable!
Adroit et généreux,
Par ce tour impayable
J'éloigne un amoureux.

Eloigner, c'est bientôt dit; mais Pedro compte sans sa mule! Dès qu'il croit s'être débarrassé du soldat, le fermier enlève résolûment sa belle et la conduit dans son manoir, où Tébaldo arrive de son côté. Tébaldo s'est endormi dans la carriole, et Pedro dans une cave où l'a enfermé Gilda. Bref, les deux rivaux se retrouvent en présence : l'un et l'autre se mettent à sonner le tocsin pour appeler les gens du village. Pedro n'a d'autre idée que de compromettre Gilda devant témoins, et il dit à l'assistance :

C'est un fermier qui va vous présenter sa femme.

Mais Tébaldo l'interrompt brusquement :

La mienne, s'il vous plaît, monseigneur don Pedro.

En cette circonstance le *Don* accolé au nom propre est terriblement iron[illegible] Cependant, chose étonnante! le fermier se montre bon prin[illegible] : au lieu de se fâcher contre le mauvais plaisant, il lui adresse une observation fort sage :

Vous avez fait, mon cher, une sotte campagne,
Car, en nommant Gilda ma femme, ma compagne,
Je sauvais son honneur que j'avais compromis...
En ferez-vous autant?....

Non, sans doute : Tébaldo, honteux et confus, reconnaît un peu tard qu'il est au service et ne peut s'engager dans d'autres liens. Là-dessus Pedro, ne voulant pas rester à mi-chemin de sa grandeur d'âme, lui offre cent ducats pour se racheter, et Tébaldo les

accepte. La belle Gilda pardonne au fermier et chante d'une voix joyeuse :

Dans chaque ferme, d'âge en âge,
Sur les deux rives du Douro,
On parlera du mariage
Fait par la mule de Pedro.

En admettant cette donnée, la critique pensera peut-être que M. Dumanoir aurait pu en tirer un meilleur parti, et surtout la tourner dans le sens comique. Son petit opéra pèche par le double tort d'être un peu long et un peu sérieux. D'ailleurs il est écrit avec plus de soin qu'on n'en met ordinairement dans les opuscules de cette sorte, quoiqu'on y trouve encore des vers tels que ceux-ci, dont la correction eût été si facile :

La voici cette église où l'onde du baptême
Coula sur mon front *assaini !*

C'était presque une rentrée que faisait M. Victor Massé, après un trop long silence, et c'était en même temps un début, puisqu'il n'avait encore rien composé pour notre grande scène lyrique. Il y a d'excellentes choses dans sa partition nouvelle; mais, si nous ne nous trompons, il y a moins de liberté, moins de vivacité que dans ses œuvres précédentes. Serait-ce que la majesté du lieu lui a imposé de certaines réserves toujours nuisibles à l'inspiration? Sa musique est bien conçue, bien écrite, mais elle n'a pas assez de ce tour original, imprévu, hardi que l'on avait remarqué dans *Galatée*, dans *les Noces de Jeannette*, dans *la Reine Topaze*. Nous ne citons ces titres qu'à regret et en protestant contre l'intention de les lancer comme autant de reproches à l'auteur de *la Mule de Pedro*. Sans examiner en détail cette partition, disons que le morceau le plus saillant est celui que chante Pedro, sur le caractère et les habitudes de sa mule. Ces couplets, d'une facture habile et charmante, reviennent plus d'une fois par fragments et terminent la pièce. Le chœur des toreros, au premier acte, a produit de l'effet, et l'on a justement applaudi la romance de Gilda : *Chaque jour je me le rappelle;* l'air d'entrée de Tébaldo : *Hameau natal! terre chérie.* Au second acte, nous trouvons plus de prétention que de valeur réelle dans l'air de Grillo sur le lutin, et dans la chanson de la gitana; mais il se peut qu'une seconde audition efface ou modifie nos impressions de la première.

Quant à la distribution des rôles, nous ne saurions l'approuver en ce qui touche Mme Gueymard : le rôle de Gilda ne convient ni à sa voix ni à sa taille, qui n'est pas à beaucoup près celle d'une vive et légère Andalouse; sa voix, accoutumée aux grandes émotions, n'a pas non plus l'éclat, le *brio* que demandent impérieusement les folles chansonnettes. Le rôle du fermier sied bien mieux à Faure, et sa belle voix s'y déploie largement; dans celui de Tébaldo, Warot s'est produit avec un succès qui promet pour l'avenir, et il nous a paru plus à l'aise qu'au théâtre de l'Opéra-Comique. Les rôles confiés à Mlle de Taisy et à Guignot ne sauraient compter.

Faut-il dire que les décors, notamment le premier, sont très-agréables, et qu'ils ont pour auteurs plusieurs de nos artistes renommés? La mise en scène est aussi soignée que possible, et, selon l'habitude dès longtemps prise, ne laisse rien à désirer.

PAUL SMITH.

AUDITIONS MUSICALES.

M. Jean Becker. — Mme Szarvady.— Edmond Hocmelle. — Mlle Bertha Eichberg. — Les frères Sauret. — Mlle Elisabeth de Schoultz. — Mme Farrenc.

M. J. Becker a obtenu la semaine dernière un grand succès à la salle Herz. Il a joué un très-difficile et très-beau concerto de Beethoven. Nous avons déjà parlé ici même de cet artiste; nous avons dit qu'il faisait parfaitement les difficultés, mais qu'il leur sacrifiait parfois le charme pénétrant, la simplicité de style, la vérité d'accent qu'on aime tant chez les violonistes, et qu'on admire chez Sivori, chez Alard et chez Vieuxtemps. Le redirons-nous aujourd'hui? Oui; mais un peu plus faiblement; car, de ce côté, M. J. Becker nous a paru avoir gagné.

Il y a des maîtres qui en écrivant des concertos ne font que des fantaisies; Beethoven, lui, au contraire, agrandit encore la forme et fait quelque chose de colossal. Il n'était pas homme à reculer devant un doigté plus ou moins périlleux (la musique *bien sur les doigts* lui importait peu); il croyait avoir atteint son but quand il avait noté quelques-unes de ses grandes inspirations, et l'on sait ce que sont en général ses concertos. M. Becker, en exécutant l'œuvre de Beethoven, s'est montré à la hauteur de cette magnifique conception si redoutée des violonistes; il a été très-brillant, très-chaleureux. Dans l'*adagio*, il a phrasé avec beaucoup de goût. Cette fois, l'ampleur ne faisait pas défaut, et la sensibilité un peu trop nerveuse de l'artiste se contenait et laissait à la période musicale toute sa largeur et toute sa majesté. Après avoir été dans cet ouvrage aussi allemand qu'il l'a pu, M. Becker, par son élégant *Morceau de salon*, par ses *Grelots du diable*, par la jolie *Cascade* de Kontski et les belles variations de Paganini sur *Nel cor piu non mi sento*, est revenu à la fantaisie de style qu'il recherche évidemment. M. Becker, dont l'exécution est remarquable, déroute quelque peu les auditeurs accoutumés à classer les virtuoses et à les rattacher à une école très-distincte. Par ses qualités de musicien, comme par sa manière de tenir l'archet, il appartient à l'Allemagne; mais il a pensé qu'il serait glorieux pour lui de marier la fantaisie italienne, le brio, le fantastique de Paganini, au sérieux, à la pureté des maîtres d'outre-Rhin, et il ne s'est pas trompé; seulement il a tenté l'impossible. En gagnant une certaine variété, il a peut-être perdu ce quelque chose d'original, de franc et de vrai qui fait saillir une physionomie d'artiste et lui donne une saisissante et énergique personnalité. M. Becker affectionne certaines témérités qui, même lorsqu'elles réussissent, étonnent plus qu'elles ne charment; il brille dans les doubles cordes, dans les sons harmoniques, dans les *pizzicati*, et surtout dans les trilles, qu'il enlève à ravir; mais il n'a pas cette note profonde qui remue tous les cœurs. Il est jeune, il aime sincèrement son art, et nous nous demandons s'il ne ferait pas mieux de pencher davantage d'un côté, de celui, par exemple, du chant large et des beaux sons.

— L'autre soir, dans les salons Pleyel-Wolff, MM. Maurin et Chevillard secondaient seuls Mme Szarvady. Leur sérieux talent, depuis longtemps initié aux coquetteries, aux surprises harmoniques du style de Mendelssohn, a fait merveille dans le grand trio en *ut* mineur de ce maître. Toutes les parties de l'œuvre, notamment le *scherzo* et le *finale*, ont été dites avec une chaleur d'expression, une unité d'intention, que les meilleurs artistes ne rencontrent que bien rarement à ce point. Après ce tribut payé à la musique d'ensemble, le piano a supporté seul l'effrayante responsabilité de captiver un auditoire composé d'artistes et de véritables dilettantes. Disons tout de suite que Mme Szarvady a triomphé de cette épreuve difficile, même pour les talents les plus élevés.

Mme Szarvady joue en parfaite musicienne; elle fait sentir le rhythme et le soutient constamment sans jamais le sacrifier à cette malheureuse chose qu'on appelle l'effet. Indépendamment de son mécanisme, dont il est bien superflu de parler, elle a ces qualités maîtresses qui font les grands virtuoses : le sentiment, l'émotion et l'enthousiasme. Tour à tour sobre, gracieuse, fougueuse et pathétique, dans une sonate de Scarlatti, dans une gigue de Mozart, dans une gavotte de Rameau et dans une admirable sonate de Beethoven; touchante et expressive dans de délicieuses pages de Chopin et de Stephen Heller, Mme Szarvady a enchanté les plus exigeants.

— A sa matinée musicale et littéraire, Edmond Hocmelle a joué sur l'orgue différentes petites pièces de lui qui toutes ont fait plaisir. Ces productions brillent plutôt par la correction et l'élégance de la forme que par la nouveauté et le charme des idées; elles sont très-courtes, mais bien faites, et il est étonnant que, avec son talent, l'auteur n'écrive rien de plus grand et de plus distingué. M. Edmond Hocmelle ne s'est pas contenté d'être applaudi comme organiste et comme compositeur, il a voulu l'être aussi comme chanteur, comme poëte et comme professeur de chant. A-t-il réussi? Quoi qu'il en soit, il ne nous en voudra pas de dire que Jules Lefort a fait plus de plaisir que lui; car nous dirions probablement la même chose, mais avec *renversement*, si Jules Lefort s'avisait jamais de vouloir se produire comme instrumentiste. Mlle Martinelli, élève de M. Hocmelle, dit bien et phrase avec goût. Si ses vocalises laissent encore à désirer, sa jeunesse et le travail lui permettront de les perfectionner. On a beaucoup encouragé Mlle Marie Jung, qui a joué l'andante et le finale du cinquième concerto de Henri Herz, son maître, avec une netteté, une élégance et un charme remarquables.

Comme toujours, les plus enthousiastes bravos ont accueilli Alard. Avec sa fantaisie sur *Robert le Diable*, il a profondément ému l'auditoire. C'étaient les voix d'Alice et d'Isabelle dans leurs plus beaux jours. Le grand violoniste a trouvé une fois encore les accents pathétiques, les élans de sensibilité, le beau sentiment dramatique et la vérité d'expression qui, mieux que les plus étonnantes surprises du mécanisme, ont le privilége de passionner les foules.

— MM. Krüger, Hermann et Muller ont fort bien exécuté, la semaine dernière, au concert de Mlle Bertha Eichberg, un trio de Gade. A en juger par cet ouvrage sérieux, distingué de forme, plein de couleur et de fraîches mélodies, M. Gade mériterait qu'on fît pour lui ce qu'on a fait pour Schumann, auquel il se rattache par plus d'un côté, et notamment par un désir évident d'explorer des routes nouvelles.

Mlle Bertha Eichberg, brillante élève de M. Théophile Krüger, a fait entendre une très-jolie fantaisie de son maître sur des mélodies de l'*Elisire d'amore*, la *Danse des fées*, de P. Alvars, et un grand duo de Godefroid, dans lequel Mlle Hermann a très-élégamment fait sa partie. L'Allemagne, de même que l'Angleterre, aime les poëmes d'Ossian, les chœurs de bardes, et est restée fidèle à la harpe. M. Théophile Krüger est, dit-on, l'un des champions les plus distingués de cet instrument, et son élève en joue d'une façon charmante; elle a un bon style, beaucoup de goût, de brio et d'expression.

M. W. Krüger prêtait l'appui de son talent si justement apprécié à l'élève de son frère; il a joué un caprice de sa composition sur *Guillaume Tell*, et a été très-chaleureusement accueilli.

— Les frères Sauret, l'un violoniste, l'autre pianiste, sont trop intéressants, ils annoncent une vocation trop prononcée, des dispositions trop précoces, pour que nous ne constations pas le plaisir qu'ils ont fait éprouver l'autre soir dans les salons Erard.

Rien de plus gracieux, de plus aimable à voir et à entendre que ces charmants enfants, qui seront sans doute un jour de véritables artistes. On a été étonné de leur sentiment musical, des qualités acquises qu'ils possèdent déjà, de la justesse et de l'expression avec lesquelles ils ont attaqué, soit le duo d'Osborne et de Bériot sur *Guillaume Tell*, soit une sonate de Fiorillo, soit une fantaisie sur *la Favorite*, et on ne leur a point marchandé les bravos.

— Lundi, Mlle Elisabeth de Schoultz a rendu très-sobrement le nocturne en *ré* bémol de Chopin, magnifique rêverie dont la profondeur est cachée à bien des yeux sous le charme d'une forme artistement élaborée. Mlle de Schoultz recherche parfois les couleurs tranchées, puissantes, les sonorités tumultueuses, heurtées, et son talent y perd alors de sa grâce et de sa souplesse. Pour notre part, nous l'aimons bien mieux lorsqu'il ne vise pas trop à la vigueur et qu'il se montre net, franc et délicat. Dans des fragments d'un concerto de Henselt et dans une valse de Schubert, le jeu de la jeune pianiste a été énergique sans de trop grands éclats de sonorité. Là, Mlle de Schoultz n'a point forcé son talent : elle est restée elle-même, c'est-à-dire fort distinguée et fort élégante. Elle a dit en bonne musicienne et avec beaucoup de fermeté et de chaleur un très-joli trio de Damcke. MM. Hammer et Lebouc ont interprété aussi ce trio d'une manière remarquable. Ce dernier a joué ensuite ses variations sur des airs irlandais; il a tiré de son violoncelle des sons délicieux. M. Lebouc est un artiste sérieux et convaincu; il possède la plus précieuse de toutes les qualités de l'exécutant : le style; aussi est-il toujours écouté avec sympathie. Une romance de *Cosi fan tutte*, chantée par Naudin avec cette flexibilité, cette égalité de voix, cette douceur, cette grâce qui charment les oreilles et ravissent l'âme, a fort agréablement diversifié cette soirée.

— Mme Béguin-Salomon, MM. Alard, Lebouc, Gouffé et Casimir Ney ont joué, à la soirée donnée par Mme Farrenc, des œuvres de cette éminente pianiste-compositeur. C'est dire qu'elles ont été admirablement interprétées par quelques-uns, et fort joliment par quelques autres. Ce que nous tenons surtout à constater aujourd'hui (car le succès des exécutants se renouvelle chaque jour, et celui des auteurs n'a pas ce même bonheur), c'est le mérite très-peu commun qui distingue les ouvrages de Mme Farrenc. Ce mérite est assez grand, il est assez connu depuis longtemps pour que nous ne cherchions pas à le surfaire; d'ailleurs, l'exagération dans l'éloge, qui est souvent une preuve de bienveillance, n'est pas digne, à notre avis, des artistes haut placés. Disons donc que si les idées de Mme Farrenc ne sont pas toujours aussi neuves, aussi saillantes qu'on l'attendrait d'elle, elles sont du moins traitées avec infiniment d'art; que si sa musique ne s'élance pas au-delà des bornes posées par les maîtres, — nous parlons de la forme, bien entendu, — elle n'en atteste pas moins, à chaque pas, un talent consommé, sûr de lui, ferme et brillant. Le talent n'est certes pas le génie; mais, quand il atteint à cette hauteur, il lui ressemble, et s'il n'en a pas tout l'essor, il n'en a pas non plus les inégalités. Dans le *quintette* et dans les *sonates* entendus mardi, on a retrouvé l'élégance, la finesse, le goût exquis, l'unité de style, qui ont valu à Mme Farrenc de si précieux suffrages et de si beaux succès.

ADOLPHE BOTTE.

LA TARENTELLE.

Pendant un séjour de plusieurs années en Espagne, et notamment dans les provinces de Murcie et d'Andalousie, j'ai eu fréquemment occasion d'observer la danse connue sous le nom de tarentelle, et qui est exécutée par les personnes qui ont été mordues par la tarentule. C'est une araignée ayant environ un pouce de long, rouge sous le ventre, le dos tacheté de noir; à part la grosseur, elle ressemble à l'araignée domestique. On la trouve dans l'Italie méridionale, en Espagne et dans le nord de l'Afrique. Ses yeux, d'un jaune clair, luisent la nuit comme ceux du chat. Elle en a huit, quatre rangés en carré et quatre sur la même ligne, sur le bord supérieur du front.

La tarentule creuse, de préférence dans des terrains marécageux, un trou perpendiculaire, qu'elle remplit tout entier. C'est surtout la nuit qu'elle donne la chasse aux insectes dont elle se nourrit : je ne sache pas qu'elle attaque d'autres animaux.

La morsure de la tarentule est suivie d'une douleur aiguë, pareille à celle que produit l'aiguillon de l'abeille ou de la guêpe; elle dure environ douze heures, mais jamais personne n'en est mort.

Dans toute l'Espagne règne encore aujourd'hui le préjugé que si on a été piqué de la tarentule, le seul remède auquel on ait à recourir, c'est la danse furieuse que vous savez. Dès qu'un individu se sent piqué, on fait venir les guitarreros qui jouent une tarentelle, et l'on invite le patient à gambader de son mieux. Le jeu des musiciens s'accélère successivement, et le malheureux danseur fait des bonds désespérés jusqu'à ce que, haletant, baigné de sueur, il tombe de fatigue.

C'est dans la province de Murcie que, pour la première fois, je fus témoin de ce singulier exercice chorégraphique. Le patient avait été piqué une heure auparavant. Plus il montrait d'ardeur dans ses gambades, et plus les assistants l'applaudissaient et l'excitaient par leurs bravos. J'appelai le danseur, et il vint à moi sans hésiter. Quoique la danse fût interrompue, il n'en ressentit aucune suite fâcheuse. Je visitai la main blessée ; sans le consulter, je fis une incision dans la tumeur et frottai la plaie avec du sel ammoniac. La douleur qu'il ressentit lui fit encore faire quelques bonds, puis il s'assit : au bout de quelques minutes, tous les symptômes douloureux avaient disparu.

A la suite de plusieurs opérations de ce genre, qui furent suivies d'un plein succès, la tarentelle fut complétement discréditée parmi les paysans de la Murcie. On ne tarda pas à se convaincre que l'*agua fuerte* du médecin allemand agissait bien plus énergiquement que la danse la plus furibonde.

Le Docteur BREHM.

NÉCROLOGIE.

Mme DAMOREAU-CINTI.

C'est, comme nous l'avons déjà fait observer, trente-cinq ans, jour pour jour après la première représentation de *la Muette*, dans laquelle Mme Damoreau-Cinti créait le rôle d'Elvire, que ses restes mortels ont été conduits au lieu du repos. Des souffrances si cruelles avaient affligé la fin de cette vie longtemps heureuse et brillante que le dernier moment en dut être regardé par ceux qui l'entouraient comme celui de la délivrance, et pourtant ce n'en était pas moins une perte vivement sentie par tous ceux qui l'avaient connue, admirée, applaudie, ou qui savaient seulement quelle place elle avait occupée dans l'art français.

Parmi les notabilités de tout genre qui assistaient aux obsèques de la célèbre cantatrice, on distinguait MM. Auber, le baron Taylor, Georges Kastner, Alfred Blanche, Alphonse Royer, etc.

On y remarquait aussi beaucoup d'artistes, et dans le nombre, MM. Chollet, Perrot, l'ancien danseur, ainsi que plusieurs dames ayant appartenu ou appartenant encore au théâtre. M. Wekerlin, gendre de la défunte, conduisait le deuil, et les cordons du char funèbre furent successivement tenus par MM. Camille Doucet, Emile Perrin, Ambroise Thomas, Adolphe de Leuven, de Saint-Georges, Duprez, et Desprez, le sculpteur. M. Heugel avait présidé à tous les détails de la cérémonie, et M. Plantade en avait réglé la partie musicale, à laquelle ont concouru MM. Levasseur, Obin, Belval, Warot et Gourdin, qui se sont fait entendre dans la messe chantée par les choristes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique.

Quand le cortége funèbre eut atteint dans le plus grand recueillement le cimetière Montmartre, M. Edouard Monnais, commissaire impérial près les théâtres lyriques et le Conservatoire, s'exprima en ces termes :

« Le Conservatoire tout entier, son illustre chef d'abord et les artistes dont il se compose, vient, par mon organe, déposer un douloureux hommage sur cette tombe qui va se fermer pour jamais.

» Mme Damoreau n'est plus, et nous qui l'avons suivie depuis le premier pas jusqu'au dernier dans sa brillante carrière de cantatrice et de professeur, nous n'avons qu'à dire la vérité toute simple pour lui décerner un éloge qu'envierait l'orgueil le plus exigeant, mais que n'aurait pu désavouer son aimable et sincère modestie.

» Au Conservatoire, Mlle Laure-Cinthie Montalant, qui devint Mme Damoreau, fut ce qu'on appelle l'*enfant de la maison*. Elle n'avait pas sept ans lorsqu'elle y fut admise comme élève du solfége; elle y étudia le piano, l'harmonie, la vocalisation. Il n'entrait pas dans le plan des fondateurs d'exclure les femmes de l'enseignement, puisque le nom de Mme Mongeroult, si estimée comme pianiste, figure sur la première liste des professeurs; mais il disparut bientôt, et sauf de rares exceptions pour des classes secondaires, on ne rencontre plus dans le professorat que des noms d'hommes, jusqu'à l'époque où l'on voit apparaître celui de Mme Damoreau, à qui une classe de chant fut confiée, et elle la garda plus de vingt ans.

» Notre Rachel aussi reçut le titre de professeur, mais elle n'en exerça pas les fonctions. Mlle Mars, Mlle Georges, furent seulement appelées au comité des études et au jury des concours. Mme Damoreau fut réellement, sérieusement professeur, et en cette qualité elle forma une école. L'*enfant de la maison* eut alors le droit d'en être surnommée la *Muse*, comme cet être idéal placé par M. Ingres dans l'admirable portrait de Cherubini, et dont le regard divin plane sur le grand artiste.

» Mme Damoreau était née le 6 février 1801. C'est en 1816 qu'elle débuta sur la scène italienne, où le célèbre Garcia la fit monter pour chanter avec lui dans son *Califfo di Bagdad*. En 1825, elle parut au grand Opéra dans une représentation extraordinaire. Pendant quelques mois, elle se partagea entre les deux théâtres, et, en 1826, elle s'attacha exclusivement au dernier, qu'elle quitta dix ans après pour passer à l'Opéra-Comique. Au mois de mai 1841, elle crut devoir prendre sa retraite au milieu de ses succès.

» Avant elle, nulle artiste n'avait obtenu la double couronne qui ceignait son front : celle du chant italien et celle du chant français dans les deux genres si voisins, mais si différents, du grand-opéra et de l'opéra-comique. Si la forte émotion n'était pas de son domaine, la pureté, la correction, l'élégance hardie, lui appartenaient par droit de nature et d'éducation. C'était un clavier parfait que sa voix. Chacune de ses notes, irréprochable dans sa justesse, avait la sûre et douce sonorité d'une touche d'ivoire.

» A elle la gloire d'avoir inspiré des hommes de génie : Rossini, Auber, Meyerbeer, Halévy. Les airs qu'ils ont écrits pour elle conserveront à jamais le souvenir, et, s'il faut le dire, l'impression, la trace de cette voix, pourtant si légère. C'est que les grands artistes qui exécutent ont leur part de création dans l'œuvre des hommes de génie qui composent. On trouve, on invente pour eux ce qu'on n'aurait trouvé ni inventé pour nul autre, et ce fut là sans aucun doute l'un des plus rares et des plus précieux priviléges départis à Mme Damoreau.

» Dans le professorat, elle porta le même goût, le même talent qu'au théâtre. Dans la méthode de chant qu'on lui doit, on la retrouve toujours avec sa raison, sa modération fine et ingénieuse. Que n'a-t-elle pu y déposer aussi sa grâce spirituelle et son inépuisable bonté! Elle était chérie de toutes ses élèves, parce qu'elle ne refusait à aucune sa tendresse, son zèle et ses soins. Dans ses leçons, dans les examens, elle les accompagnait toujours elle-même sur le piano, et avec quel talent! Il nous semble l'entendre encore!

» D'autres que nous vous peindront ses qualités de femme, de mère

d'amie. Nous ne devions vous parler que de l'artiste, dont le modèle n'existait pas chez nous. Nous ne voulions que rappeler ses titres à une renommée que le temps ne détruira pas. »

MM. de Saint-Georges et Ambroise Thomas prirent ensuite la parole : le premier, au nom des auteurs dramatiques ; le second, pour les compositeurs de musique, et nous regrettons vivement de ne pouvoir reproduire ici les touchants discours dans lesquels ils ont achevé le portrait de la célèbre artiste. Nous ne citerons, pour conclure, que les derniers mots de M. Ambroise Thomas, à propos des élèves de Mme Damoreau et des traditions laissées par elle :

« Trop tôt retirée du théâtre, trop tôt perdue pour le Conservatoire, elle n'en a pas moins laissé d'ineffaçables souvenirs.

» Ses élèves, et surtout celle qui lui était naturellement la plus chère, et comme le reflet vivant de son style admirable, sauront maintenir la tradition de sa méthode ; le public qu'elle a charmé ne l'oubliera jamais, et ses nombreux amis resteront toujours fidèles à sa mémoire. »

Le défaut d'espace nous oblige à remettre à la semaine prochaine la Revue des théâtres de M. D. A. D. Saint-Yves.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné cette semaine deux représentations de *la Muette*, et vendredi, pour les débuts de Warot, la première représentation de *la Mule de Pedro*, de Victor Massé.

*** On prépare la reprise du *Comte Ory* pour la semaine de Pâques. Warot, Obin, Borchardt, Mmes Wandenheuvel et de Taisy rempliront les principaux rôles de cet ouvrage.

*** Quelques coupures ont été faites à l'opéra de M. Duprato, *la Déesse et le Berger* ; il précède maintenant *Lalla-Rookh*.

*** Pour couper court à des commentaires désobligeants qui se sont produits récemment dans la presse parisienne au sujet de l'orchestre du théâtre impérial de l'Opéra-Comique, M. de Leuven vient d'adresser la lettre suivante aux journaux :

« Monsieur le rédacteur,

» Permettez-moi de répondre un mot à certaines petites insinuations plus que malveillantes qui s'adressent à la nouvelle direction du théâtre de l'Opéra-Comique, relativement à de prétendues mesures d'économie portant principalement sur les artistes de l'orchestre.

» Dans mon administration personne n'a jamais eu la pensée qu'on nous attribue si gratuitement.

» Bien loin de songer à amoindrir un orchestre qui doit toujours être maintenu au premier rang, je veux en améliorer et surtout en régulariser le service. Les concours annoncés ne pourraient donc effrayer que les artistes médiocres ou manquant à leur devoir.

» Je mets d'ailleurs au défi tout artiste de l'orchestre de faire la preuve qu'on lui ait proposé la moindre diminution.

» Veuillez agréer l'expression de mes sentiments distingués.

» A. DE LEUVEN. »

*** Tamberlick a fait sa première réapparition sur la scène italienne hier samedi par le rôle de *Poliuto*. Le même opéra sera donné ce soir, et on annonce *Otello* pour la semaine prochaine.

*** M. Carvalho, directeur du théâtre Lyrique vient d'engager pour trois ans un ténor, M. de Quercy, qui chante en ce moment à Versailles avec beaucoup de succès.

*** La première représentation des *Peines d'amour perdues* (*Cosi fan tutte*) aura lieu cette semaine au théâtre Lyrique.

*** On lit dans *l'Entr'acte* : « *Les Bavards* obtiennent aux Bouffes-Parisiens un succès immense et justifié. Tout : d'abord la pièce si originale ; ensuite la partition, pour laquelle M. Offenbach s'est surpassé ; puis l'interprétation avec Mme Ugalde dans le rôle de Roland, qu'elle joue en comédienne consommée et qu'elle chante en cantatrice émérite, avec les joyeux Pradeau et Désiré ; enfin la mise en scène jolie, gracieuse, de bon ton comme la pièce et la musique, tout, disons-nous, contribue à cette brillante réussite qui n'a recueilli que des éloges dans la presse et que le public consacre chaque soir. »

*** Le conseil municipal de Paris vient de décider la reconstruction sur place de la salle des Bouffes-Parisiens, passage Choiseul, reconnue trop petite pour la foule qui se porte à ce théâtre. Au lieu de cinq cents places à peu près que jauge la salle actuelle, il y en aura mille vingt.

*** On a annoncé l'engagement à la Porte-Saint-Martin de Désiré et Edouard Georges pour jouer dans *les Pilules du Diable* ; mais cet engagement est limité au congé que leur donne la fermeture annuelle des Bouffes-Parisiens. Ils y reprendront leur service à la réouverture en septembre. — L'intention du directeur des Bouffes est de ne pas entreprendre de tournée théâtrale à l'étranger cette année.

*** Le théâtre italien de Covent-Garden va reprendre cette saison *la Stella del Nord*, de Meyerbeer, dont le grand succès ne fut interrompu que par l'incendie du théâtre.

*** Une dépêche télégraphique vient d'annoncer que le début de Mme E. Lagrua au théâtre Regio, à Turin, a eu lieu aux applaudissements enthousiastes de la salle entière. Rappelée après chaque morceau, la célèbre cantatrice, dont la voix n'a jamais été plus belle, a dû reparaître cinq fois encore après la chute du rideau.

*** *Stradella* fera partie du programme de M. Gye pour la saison prochaine du théâtre italien de Covent-Garden.

*** Le théâtre national de l'Opéra à Madrid joue l'opéra de *Stradella*, traduit en espagnol avec beaucoup de succès.

*** Le concert de la Cour qui a eu lieu lundi, avait puisé son programme dans le répertoire de l'Opéra-Comique, interprété par Mmes Cico, Marimon, Troy et Achard ; différents morceaux des *Noces de Jeannette*, du *Chalet*, de *la Dame Blanche*, du *Domino noir*, du *Caïd*, ont fait le plus grand plaisir à l'illustre auditoire, et Leurs Majestés ont complimenté les artistes avec la plus grande bienveillance. — Demain, ce sera le tour des Italiens ; Tamberlick doit y chanter, et un joueur de mandoline italien, il signor Vailati, qui a joué avec beaucoup de succès de cet instrument chez S. A. I. la princesse Mathilde, doit s'y faire entendre.

*** Le sort vient de favoriser deux artistes qui, chacun dans leur genre, ont droit à la sympathie de tous ceux qu'intéresse l'art musical ; MM. Gourdin, du théâtre de l'Opéra-Comique, et le jeune pianiste, Alphonse Duvernoy, étaient appelés cette année par la conscription ; le premier a amené le n° 554, et le second, le n° 485, qui les enlèvent à la loi du recrutement.

*** Mlle Wertheimber est à Lille, où elle joue tout son répertoire avec un brillant succès.

*** Demain lundi à 11 heures, Mlle Gillebert, dite Trebelli, et le ténor Alessandro Bettini recevront la bénédiction nuptiale à Saint-Roch.

*** Demain lundi, 9 mars, à midi, à l'église Saint-Eustache, les orphéonistes, les chœurs de la ville de Paris et l'orchestre des Concerts populaires exécuteront le *Requiem* de Mozart, sous la direction de M. Pasdeloup, et à la mémoire de Wilhem. Le produit de la quête est destiné aux ouvriers cotonniers sans travail.

*** A la deuxième réception artistique de M. le comte de Nieuwerkerke, Naudin s'est fait entendre deux fois ; il a chanté l'air de Roberto Devereux, *Bagnato il sen*, et la romance de *Cosi fan tutte*, qu'on lui a redemandée avec acclamation — Naudin vient d'être engagé pour deux mois (du 15 avril au 15 juin) par M. Gye, directeur de Covent-Garden. Le célèbre ténor y chantera le rôle de Stradella.

*** L'Association des artistes musiciens de France a fait entendre une messe de M. Léon Gastinel, le 23 février, à l'église de Saint-Vincent de Paul. Les artistes, au nombre de deux cents, étaient dirigés par M. Deloffre, chef d'orchestre du théâtre Lyrique. Les morceaux les plus remarqués sont le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Sanctus* et le *Domine salvum*. C'est la quatrième fois que le comité désigne une des messes de M. Gastinel pour être exécutée dans des solennités musicales et religieuses. (La quête a produit 1,200 francs.) — Nous mentionnerons aussi le succès que le même compositeur vient d'obtenir dans la matinée du 24 février, chez M. Lebouc. Un quatuor de lui, interprété par Mme Béguin-Salomon (piano), MM. White (violon), Adolphe Blanc (alto) et le maître de la maison, a complétement réussi. La première partie et le scherzo surtout ont été vivement applaudis.

*** Samedi, Mlle Battu et Zucchini ont chanté à la réception de M. Haussmann dans les salons de l'Hôtel de ville. Le nombreux et brillant auditoire a vivement applaudi la jeune cantatrice après le *brindisi* de *Stradella*, composé pour elle par M. de Flotow, et qu'elle a dit avec beaucoup de brio. Pasdeloup dirigeait l'orchestre.

*** Le cinquième concert de la Société du Conservatoire a lieu aujourd'hui 8 mars. En voici le programme : 1° Symphonie n° 31 d'Haydn; 2° chœur de *Castor et Pollux*, de Rameau ; 3° fragment du ballet *gli Uomini di Promteo*, de Beethoven ; 4° psaume (double chœur) de Mendelssohn (paroles de Trianon); 5° symphonie en *la*, de Beethoven.

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au cirque Napoléon, quatrième concert populaire de musique classique, troisième et dernière série, sous la direction de Pasdeloup : 1° Symphonie en *sol* majeur (n° 45) de Haydn; 2° *Allegretto un poco agitato* de l'opéra 58 de Mendelssohn; 3° Symphonie en *mi* bémol de Beethoven; 4° Ouverture de *Sémiramide*.

*** Vendredi 13, premier concert historique de Jean Becker, qui fera entendre : 1° Sonate de Tartini (*Trille du Diable*); 2° Concerto de Viotti; 3° *i Palpiti*, fantaisie de Paganini; 4° *La Redda dei Falletti*, de Bazzini.

*** Mme Madeleine Graever est appelée à jouer au concert donné pour Leurs Majestés le roi et la reine, par la Société *Felix Meritis*.

*** Une séance intéressante avait lieu le 2 de ce mois dans les salons du Cercle des sociétés savantes. Mme Allaire-Dietsch, nièce de l'estimable chef d'orchestre de l'Opéra, donnait, avec le concours de MM. Garcin, Violet, Trombetta et Baband, artistes de l'Académie impériale de musique, une soirée musicale, dont Haydn, Mozart, Weber et Mendelssohn faisaient les frais. Mme Allaire-Dietsch est une pianiste de race, qui s'est fait applaudir particulièrement dans la délicieuse sonate en *si* bémol de Mozart, qu'elle a dite, ainsi que M. Garcin, avec une rare perfection. Elle ne s'est pas fait moins applaudir dans l'exécution de deux jolies pièces de Clementi, ainsi que dans le quatuor en *si* bémol de Weber et dans le superbe trio en *ré* mineur de Mendelssohn. Mme Allaire-Dietsch a remporté un succès complet, justifié par d'éminentes qualités, et partagé par les artistes remarquables dont elle s'était entourée.

*** Le dernier concert populaire du Cirque Napoléon offrait comme attrait principal l'ouverture de la *Grotte de Fingal*, chef-d'œuvre de fantaisie, d'invention et de caractère vraiment original, admirablement exécuté par l'orchestre. On l'avait redemandée et on la redemandera encore. Il n'en sera pas de même de la symphonie en *si* bémol de Schumann, malgré son excellent scherzo; mais l'andante et surtout le finale ont été peu goûtés : quelques personnes en ont dit leur avis d'une façon qui aurait pu être, sinon plus juste, du moins plus convenable.

*** G. Wieniawski, de retour à Paris, donnera un grand concert le 20 mars, salle Pleyel-Wolff. Le programme, que nous publierons en entier dans notre prochain numéro, sera des plus intéressants, et contiendra, entre autres morceaux, des mazurkas inédites et la sonate de Wieniawski.

*** Samedi 14 mars 1863, à 8 heures 1/2 du soir, dans les salons d'Erard, concert de Mlle Wilhelmine Belin de Launay, avec le concours de M. Alard, Badiali et de Mlle R. Desnoyer.

*** Samedi prochain, à la salle Herz, Mme Peudefer, cantatrice distinguée, donnera un concert avec le concours de MM. Archainbaud, Léon Lecieux et de Mlle Marie Beaumetz.

*** Demain lundi, dans les salons Erard, concert de l'éminent harpiste Nollet.

*** Le jeune violoniste Hugo Heermann et sa sœur, Mlle Hélène Heermann, harpiste de talent, donneront mardi prochain, 10 mars, un concert dans les salons Erard.

*** Mlle Charlotte de Tiefensée a parcouru cet hiver les Pays-Bas, et s'est fait entendre, avec le plus brillant succès, à plusieurs reprises dans les principales villes, notamment à Arnheim, à Amsterdam, à la Haye. Dans cette dernière ville, elle a eu l'honneur de chanter chez S. M. la reine-mère, qui a daigné lui exprimer sa satisfaction dans les termes les plus flatteurs.

*** Mardi prochain, 10 mars, séance de musique de chambre de M. Charles Lamoureux, avec orchestre sous la direction de M. Deldevez.

*** Mercredi prochain, 11 mars, à 8 heures et demie du soir, dans les salons de MM. Wolff et Cie, quatrième soirée de MM. Armingaud, Jacquart, Lalo et Mas, avec le concours de Mme Massart.

*** Le maître de chapelle J. Strauss, à Vienne, a reçu récemment le titre de directeur des bals de la Cour, emploi qui était resté inoccupé depuis la mort de son père.

*** Un nouveau chœur pour quatre voix d'homme, *les Entrées triomphales*, composé par Emile Jonas, avec ou sans accompagnement de fanfare (*ad libitum*), est destiné à réunir, dans les manifestations publiques, les sociétés chorales et instrumentales, qui manquaient jusqu'à présent d'un répertoire composé dans ce but. Ce chœur, d'une exécution facile, trouvera naturellement sa place dans les cortéges, aubades, concours, distributions de prix, etc. Il se vend au bureau du journal *l'Orphéon*, 2, passage du Désir, et chez M. Adolphe Sax, 50, rue Saint-Georges.

*** Vendredi prochain, dans les salons Erard, deuxième concert de Mme Schumann, avec le concours de Mmes Viardot, Szarvady et autres artistes distingués.

*** A la dernière soirée de Rossini, qui était très-brillante, Mlle Trebelli a chanté une polka-mazurka inédite, *la Farfalletta*, de l'auteur d'*Il Bacio*. Diémer y a joué pour la première fois une fantaisie bouffe pour piano, composée par l'illustre maestro, et intitulée l'*Enterrement du carnaval*, dont l'effet a été étourdissant.

*** A son arrivée à Paris en avril, S. Thalberg donnera dans les salons d'Erard un concert où il fera entendre les sonates en *ut* et en *ré*, et l'*Adélaïde*, de Beethoven. — La marche funèbre, les polonaises en *la* bémol et en *ut* dièze mineur de Chopin; — des études de Moschelès; — le menuet de la symphonie en *sol* mineur de Mozart; — le scherzo du *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn; — l'*Ave Maria*, *la Fille du pêcheur* et *le Joueur de vielle*, de Schubert; — la ballade de *Preciosa*, de Weber, et, de lui-même, *Etudes en octaves liées*, *le trille-pastorale*, *airs irlandais*, *airs écossais* (tous morceaux inédits).

*** Mme Madeleine Graever a brillamment et rapidement reconquis la place qu'elle occupait dans le monde des artistes lorsqu'elle quitta la France. L'immense succès qu'a obtenu son premier concert à l'hôtel du Louvre et les nombreuses demandes qui lui ont été adressées l'ont décidée à le répéter, et nous l'entendrons de nouveau le 24 mars, dans la grande salle du Louvre. Mme Graever a voulu s'entourer des mêmes éléments, et Litolff conduira l'orchestre. Nous en donnerons incessamment le programme, qui offrira, entre autres, plusieurs compositions de la bénéficiaire.

*** Le jeune pianiste, M. Goldner, donnera son concert à la salle Pleyel, le 17 mars, avec le concours de Mme Oscar Comettant, M. Heermann, M. Poëncet et le fameux tromboniste, M. Nabich; le bénéficiaire fera entendre plusieurs morceaux de sa composition.

*** M. Alfred Dufresne, compositeur de musique, vient de mourir à l'âge de quarante et un ans. Il avait fait représenter au théâtre Lyrique *les Valets de Gascogne*, et aux Bouffes-Parisiens *Maître Bâton*, *En revenant de Pontoise* et *l'Hôtel de la poste*. M. Alfred Dufresne était beau-frère de M. Gilles, secrétaire du théâtre Lyrique sous la direction de M. Ch. Réty.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Strasbourg*, 1er mars. — Le grand concert donné au bénéfice des ouvriers de l'industrie cotonnière a été non moins beau que productif. On y a exécuté *Berlin la nuit*, symphonie descriptive de M. Victor Elbel, et *l'Océan*, oratorio du même auteur. L'orchestre a parfaitement rendu la première de ces œuvres : les solos de violon, de hautbois, de clarinette et de flûte ont été successivement applaudis. C'est M. Schwæderlé qui exécutait le *Songe*. Dans l'oratorio, MM. Koubly, Marchot et Mlle Rozés s'étaient chargés des solos, et les ont chantés avec un plein succès. La ballade du *Vaisseau fantôme* a valu à Mlle Rozés une triple salve de bravos. Le rideau est tombé au bruit de manifestations chaleureuses, dont une bonne part revient à l'auteur des deux compositions que l'on venait d'entendre.

*** *Lille*, 2 mars. — Le troisième concert du Cercle du Nord a été très-brillant. M. Peschard et Mlle Trebelli s'y distinguaient dans la partie vocale ; M. Arban, le Paganini du cornet à pistons, qui exécute sur son instrument des choses fabuleuses avec la plus grande aisance, nous a fait entendre son *Carnaval de Venise* ainsi qu'une charmante fantaisie. Comme partout, son succès a été très-grand, très-mérité. C'est, du reste, un des musiciens qui jouissent d'une réputation européenne. L'orchestre, sous la direction de son excellent chef, M. Bénard, a exécuté un pot-pourri d'Hanssens, sur des motifs populaires habilement enchaînés. Les ouvertures de *Zanetta* et de *la Juive* ont été fort applaudies. — Au quatrième concert, donné la semaine dernière par l'*Association lilloise*, le chef d'orchestre de cette Société, M. Paul Martin, ancien premier prix de violon de notre Conservatoire, a été l'objet d'une ovation toute particulière. Un magnifique archet lui a été offert par le comte de Melun, au nom de la Société, comme un témoignage de vive sympathie et de reconnaissance. Les paroles prononcées par M. le comte de Melun au moment où il est monté sur l'estrade pour présenter l'archet à l'artiste, ont ému l'auditoire. Mme Oscar Comettant, que sa jolie voix et son excellente méthode font rechercher de toutes les sociétés philharmoniques, chantait à ce concert, et les journaux de la localité constatent dans les termes les plus chaleureux le succès qu'elle y a obtenu.

*** *Arras*. — Mlle Baretti, MM. Peschard et Mohr ont pris part au second concert d'abonnement de la Société philharmonique. Le public

et les artistes n'ont eu qu'à se féliciter des résultats de cette brillante soirée. L'orchestre, dirigé par M. Poisson, a fort bien exécuté l'ouverture de *Sémiramis* et un fragment de la symphonie pastorale.

*** *Gand*, 1er mars. — La représentation extraordinaire au bénéfice de M. Singelée, l'excellent chef d'orchestre, se composait de *la Part du Diable*, et d'un intermède musical. Les cadeaux que lui ont offerts les habitués et les artistes étaient splendides ; en outre, chaque artiste lui a remis un bouquet en témoignage de l'attachement que lui portent ceux qui l'entourent.

*** *Marseille*. — Les représentations de *Robert*, des *Huguenots*, de *la Juive*, du *Trovatore*, que vient de donner Mlle Sax, de l'Opéra de Paris, sur notre Grand-Théâtre, ont été fort brillantes et fort suivies. On y a surtout admiré le magnifique organe de la jeune cantatrice et des qualités dramatiques incontestables. L'inauguration de la Société de l'Union des Arts a été ces jours-ci l'occasion d'une grande solennité musicale. Elle s'est ouverte par une cantate de Méry, dont Reyer a écrit la musique, et à laquelle ces deux enfants de la Provence ont donné le titre de *Marseillaise des Arts*. Chantée par Mlle Sax et par Jules Lefort, qui l'a dignement secondée, cette ode a électrisé l'auditoire. Une ouverture du directeur de notre Conservatoire, M. Morel; une fantaisie d'Alard, exécutée par le célèbre violiniste, et plusieurs morceaux chantés par Jules Lefort et Mlle Sax, ont richement défrayé cette belle fête dont Marseille conservera longtemps le souvenir.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Anvers*. — Le théâtre royal vient de reprendre, pour M. Bryon-Dorgeval, *l'Etoile du Nord* qui a valu à cet excellent baryton une véritable ovation de la part de notre public.

*** *Hambourg*. — Au trentième concert d'abonnement, nous avons eu le plaisir trop rare d'entendre Servais, le célèbre violoncelliste, qui a enthousiasmé l'auditoire ; parmi ses propres compositions on a surtout remarqué sa fantaisie sur des chants nationaux polonais.

*** *Berlin*. — Le ténor Wachtel a continué ses représentations par le rôle de Jean de Leyde dans *le Prophète*; précédemment il avait interprété celui de Raoul dans *les Huguenots*. Dans ce dernier opéra, Wachtel a eu autant de succès que dans *le Prophète*, où il a été surtout applaudi au finale du deuxième acte. — Le succès des *Pêcheurs de Catane* et celui de *la Clochette de l'Ermite* se soutiennent au théâtre Kroll, où Sivori continue aussi à attirer la foule.—L'oratorio de *Samson*, qui a été exécuté par la société de chant Stern, a produit le plus grand effet. — Dans le *Domino noir*, Mlle Artot chantera son rôle en allemand.

*** *Vienne*. — Depuis que Mlle Patti a débuté dans le rôle d'Amina (*Sonnambula*), son succès triomphal est décidé. Toute la famille impériale a assisté à la seconde représentation de cet opéra, et l'enthousiasme du public a atteint un degré qui rappelle les plus beaux jours du théâtre italien. C'est une apparition rare que cette jeune fille ; rien de plus suave, de plus pur que le timbre de son organe. Son jeu respire une poésie si candide et si chaste, qu'elle exerce un charme irrésistible. Mlle Patti a remis en honneur l'opéra tant soit peu suranné de Bellini. Giuglini est digne en tout point de figurer à côté de la diva; dans les duos entre Elvino et Amina, il a fait admirer le charme de sa voix de ténor et la pureté du grand style italien. Après la *Sonnambula* nous aurons *Lucia*, avec Mlle Patti et Giuglini.

*** *Dresde*. — L'opéra nouveau de Rubinstein, *Lalla-Rookh*, paroles de Rodenberg, a été donné pour la première fois au théâtre de la cour, avec un grand succès. Dans cette nouvelle production, Rubinstein a fait preuve d'un talent peu commun; les mélodies les plus gracieuses y coulent de source; les rhythmes, les modulations ont un caractère d'originalité exempt de toute recherche. L'instrumentation est richement colorée, et en même temps simple et naturelle. Enfin toute la partition respire une poésie rêveuse, orientale, parfaitement en harmonie avec le sujet de la pièce. Le premier acte, surtout, abonde en morceaux remarquables. La ballade de *Féramor* a toutefois semblé un peu trop longue; le finale, par contre, est ravissant. Au second acte, on a vivement applaudi le duo entre Lalla-Rookh et Féramor. L'espace nous manque pour signaler tout ce que *Lalla-Rookh* renferme de beautés élégantes, suaves, pleines de distinction. L'exécution a été excellente, et la mise en scène ne laisse rien à désirer ; décors, costumes, tout cela est vraiment splendide. Les honneurs de la soirée reviennent à Schnorr de Karolsfeld, chargé du rôle de Féramor. Mme Janner-Krall a chanté celui de Lalla-Rookh avec beaucoup de grâce. L'orchestre a parfaitement marché sous la conduite de l'habile directeur de musique, M. Krebs. Enfin, les chœurs et les ballets ont complété l'ensemble de cette représentation, une des plus brillantes de la saison.

*** *Leipzig*. — L'éditeur Heine vient de publier, traduites par Pohl, les diverses œuvres littéraires d'Hector Berlioz. Le dernier volume de l'éminent écrivain, *A travers chants*, s'y trouve compris.

*** *Turin*. — Le théâtre national vient de faire un excellent accueil au ballet *la Jolie fille de Gand*; il a surtout applaudi la fougueuse ballerine, Mme Barbisan, qui, au bruit d'un vacarme diabolique, a dû répéter un de ses pas. Le théâtre Victor-Emmanuel nous promet pour le printemps un beau spectacle, *la Marta*, interprétée par Mme de Roissy et Zacometti, qui a excité tant d'enthousiasme à Trieste et qui n'en rencontrera pas moins parmi nous.

*** *Milan*. — Notre Conservatoire de musique nous promet une nouveauté intéressante. Il nous fera enfin entendre l'ouverture du *Pardon de Ploërmel*, de Meyerbeer, et celle de *la Vestale*, de Spontini.

*** *Trieste*. — Jaell poursuit le cours de ses triomphes; quatre concerts ont à peine suffi pour satisfaire l'enthousiasme de nos compatriotes pour le célèbre artiste; aussi nous en promet-il un cinquième d'adieu avant son départ pour Vienne, pour lequel tout est déjà retenu. Un jeune élève de Léonard, M. Consolo, s'est produit dans deux des concerts de Jaell et promet un futur Paganini. — Le ballet de Rota, la *Comtesse d'Egmont*, vient d'être monté et représenté avec un grand luxe au grand théâtre. — *Marta* attire toujours beaucoup de monde. — Le théâtre *Armonia* se prépare à donner une série des opérettes d'Offenbach.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Nouvelles publications de JULES HEINZ, éditeur de musique,

RUE DE RIVOLI, 146.

PIANO

M. Bergson. Op. 53. Berceuse . . . . . 5 »
— Op. 54. Vénitienne. . . . . 5 »
— Op. 55. Styrienne . . . . . 5 »
Beyermann. Gitanos, galop espagnol . . . . . 6 »
R. Brinley. Souvenirs de *Marie Stuart*, fantaisie sur un thème écossais. . . . . 6 »
— Picciola, chant du captif. . . . . 6 »
A. Croisez. *Rose et Colas*, sur les couplets : « Il était un oiseau gris. ». . . . . 5 »
— Portici, barcarolle. . . . . 6 »
— L'Orage, d'après le rondo de Steibelt . . . . . 5 »
— Le Désir, valse de Beethoven . . . . . 3 »
— Marche turque de Mozart. . . . . 4 »
— Valse du *Freyschütz* (très-facile). 2 50
L.-P. Gerville. Op. 91. Comme autrefois, simple récit . . . 5 »
— Op. 92. Couplets : « La danse n'est pas ce que j'aime, » de *Richard Cœur de lion* . . . . . 5 »
Leybach. Op. 57. La Régente, valse brillante. 7 50
— Op. 58. La Danse des Elfes, caprice 7 50
Lecarpentier. Six ouvertures célèbres arrangées à quatre mains, faciles :
1. Le Barbier de Séville. 4. L'Italienne à Alger.
2. La Gazza ladra. 5. Cenerentola.
3. Sémiramide. 6. Chasse du Jeune Henri.
} Chaque 6 »
— Les mêmes, à deux mains, faciles, chaque. . . . . 5 »
M. Lee. L'Ange de l'espérance, nocturne . . . . . 6 »
Ch. Wehle. Betly, canzonetta . . . . . 6 »

CHANT

Th. Parmentier. Op. 8. Trois romances nouvelles :
1. Fantaisie. . . . . 3 »
2. L'Adieu . . . . . 3 »
3. Dans l'absence (ténor) . . . . . 5 »
La même, pour baryton. . . . . 5 »
A. de Pancette. *Ave verum* 4 50
— *Adoremus* (solo de basse, duo de ténor et basse et chœur) 5 »

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE RICHELIEU, AU Ier,

LA PARTITION AVEC PAROLES ITALIENNES

Arrangée pour **CHANT ET PIANO**, de l'opéra en 3 actes

STRADELLA

Entièrement conforme à la représentation de l'ouvrage au théâtre Italien, musique de

F. DE FLOTOW

Format in-8°. **LES AIRS DÉTACHÉS AVEC PAROLES ITALIENNES** **Prix : 20 fr.**

Les mêmes, avec paroles françaises.

LA PARTITION ARRANGÉE POUR LE PIANO SEUL, IN-8°, NET : 10 FR. — LA PARTITION AVEC PAROLES FRANÇAISES, IN-8°, NET : 15 FR.

L'Ouverture, arrangée pour le Piano, 7 fr. 50. — La même, arrangée à quatre mains, 9 francs.

QUADRILLE POUR LE PIANO PAR STRAUSS

HESS. — Op. 78. Caprice sur les plus jolis motifs 7 50
HUNTEN (F.). — Op. 108. Rondino brillant . . . . . 5 »
HERMANN. — Andante et Tarentelle pour violon et piano . . 7 50
KRUGER (W.). — Transcription de la Sérénade. 7 50
Id. — Op. 118. Illustrations . . . . . 9 »
LIND. — Choix de Mélodies (facile). 7 50
LONGUEVILLE. — Op. 106. Fantaisie dramatique. 7 50
RUMMEL. — Mosaïque des Airs . . . . . 6 »
VALIQUET. — Petite fantaisie facile, à quatre mains . . . . . 5 »
WOLFF. — Grand duo brillant, à quatre mains. . . . . 9 »

La Partition pour Chant et Piano

De l'opéra en deux actes, imité de Shakspeare,

BÉATRICE ET BÉNÉDICT

PAROLES ET MUSIQUE DE

HECTOR BERLIOZ

de l'Institut.

Format in-8. Contenant un Trio pour voix de femmes, et un Chœur ajouté par l'auteur depuis les représentations de l'ouvrage à Bade. **Prix net : 12 fr.**

LA PARTITION

Pour Chant et Piano, format in-8°, prix net : 20 fr. | **Arrangée pour le Piano seul**, in-8°, prix net : 10 fr.

ET ARRANGÉE POUR LE PIANO A QUATRE MAINS

EDITION COMPLÈTE, PRIX NET : 20 FRANCS. EDITION SANS LES RÉCITATIFS, PRIX NET : 12 FR.

DE

LA MUETTE DE PORTICI

Quadrille nouveau par Strauss. — Polka brillante par Juliano.

MORCEAUX CHANTÉS PAR Mme UGALDE DANS

LES BAVARDS

Opéra-bouffe en deux actes, paroles de NUITTER, musique de

J. OFFENBACH

ROMANCE. *Sans aimer, ah ! peut-on vivre?* . . . . . 2 50 | CHANSON A BOIRE. *Chantons l'Espagne qui donne le bon vin.* 4 50

WOLFART. — Transcription pour le Piano de ces morceaux, prix : 5 francs.

SOUS PRESSE : **Quadrille, Valse, Polka des Bavards.— LA PARTITION DE PIANO.— Airs détachés.—Arrangements.**

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 11. 15 Mars 1863.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Du rhythme de la poésie lyrique et des études rhythmiques de M. A. Van Hasselt, par **Fétis** père. — Théâtre impérial italien : rentrée de Tamberlick dans *Poliuto* et le *Trovatore*. — Auditions musicales, par **Adolphe Botte**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

DU RHYTHME DE LA POÉSIE LYRIQUE

ET DES ÉTUDES RHYTHMIQUES DE M. A. VAN HASSELT.

Il y a maintenant onze ans que, dans une suite d'articles publiés par la *Revue et Gazette musicale de Paris*, j'ai indiqué une partie inexplorée du domaine de la musique, à savoir, la variété des rhythmes et leurs transformations. J'y ai fait voir que *le rhythme est la symétrie*, soit dans le temps, soit dans l'accent, soit dans la période, et j'y ai démontré que, les valeurs de temps étant données, les rhythmes qui en résultent peuvent être très-divers, en raison du temps de la mesure musicale, qui est l'initial de la formule rhythmique. Prenez, par exemple, l'élément le plus simple, tel que deux notes d'égale valeur, vous en obtiendrez deux rhythmes très-différents si la première note est au temps frappé, comme | .. |, ou au temps levé, comme . | . —. La variété est plus sensible encore s'il s'agit de deux signes de durées différentes, comme une noire et une blanche, soit qu'on commence au temps frappé ou au temps levé.

La différence des accents forts et doux, exprimés en musique par *f* et *p*, peut donner lieu à des rhythmes très-dissemblables dans des dispositions symétriques. Ces rhythmes *dynamiques*, pour me servir de l'expression allemande, ont des caractères très-différents, s'ils sont disposés comme dans ces exemples :

| . . . . | . . . | . . . . | .
f p *f p* *f p* *f*.

ou | . . . . | . . . . | . . . . | .
p f *p f* *p f* *p*.

ou | . . . . | . . . . | . . . . | .
f p f f p f f p f f.

ou | . . . . | . . . . | . . . . | .
p f p f p f p. etc.

Que si l'on combine la diversité des temps d'attaque du frappé ou du levé avec la diversité des accents dynamiques, on produira une grande variété de rhythmes avec les éléments les plus simples de durée; variété qui, dans l'expression des sentiments, exercera une action très-puissante.

A ne considérer le rhythme que dans le temps, il se réduit à deux éléments, qui sont le *binaire* et le *ternaire*; mais, comme on vient de le voir, la musique possède les moyens de varier la valeur primitive de chacun de ces éléments par la différence du temps d'attaque et par la diversité de dispositions des accents dynamiques.

La poésie lyrique, de même que la musique, a les deux éléments rhythmiques primitifs appelés *binaire* et *ternaire*; mais elle n'a ni la différence facultative de temps frappé ou levé, ni la diversité de dispositions des accents dynamiques. Tous ses moyens consistent dans les nombres de syllabes, et dans le placement de l'accent de repos. Les poëtes lyriques italiens, à la tête desquels se place Métastase, ont très-bien compris, soit par instinct, soit par expérience, que les vers destinés à la musique doivent être rhythmiques, que le rhythme naît de la symétrie, et que la symétrie a trois caractères qui sont : *l'accent*, *le nombre* et *la période*. Tous leurs couplets des airs sont construits d'après ces principes. Il n'en était pas de même autrefois des poëtes lyriques français ; les meilleurs même négligeaient dans leurs vers les plus simples notions du rhythme. Ainsi, Quinault, bien supérieur à ceux qui sont venus après lui, a souvent des thèmes de mélodies semblables à celui-ci, tiré du deuxième acte de la tragédie lyrique de *Thésée* :

Recommencez d'aimer, reprenez l'espérance ;
Thésée est un héros charmant ;
Méprisez en l'aimant
L'ingrat Jason qui vous offense.
Il faut par le changement
Punir l'inconstance ;
C'est une douce vengeance
De faire un nouvel amant.

Non-seulement ces vers de toutes mesures, jetés pêle-mêle et sans ordre, sont antipathiques à la musique, mais il est de toute évidence que Quinault ne soupçonnait pas la nécessité du rapport symétrique d'accent entre la versification et le chant. Lors même que les vers sont de même mesure, comme ces deux derniers :

C'est une douce vengeance
De faire un nouvel amant,

le musicien ne peut les rhythmer, parce qu'il n'y a pas de symétrie dans la manière dont les syllabes tombent; car l'accent se trouve au premier vers sur la première syllabe de *douce;* or, le compositeur, soumis qu'il est à la loi de correspondance des phra-

ses, pour le rhythme de sa mélodie, sera obligé de placer sa note longue sur la première syllabe de *nou—vel amant;* ce qui est monstrueux.

Il est une autre imperfection qui se rencontre chez Quinault comme chez la plupart des versificateurs français qui écrivent pour la musique : elle consiste à faire commencer indifféremment les vers par une consonne ou par une voyelle, sans avoir égard à la nature de la syllabe qui termine le vers précédent. Or, c'est là une cause de perturbation pour la régularité du rhythme musical. Ce rhythme exige qu'après une rime féminine le vers suivant commence par une voyelle, si les vers sont égaux, sous peine de donner une syllabe surabondante au vers féminin, car la musique n'a pas d'*e* muet : tout s'y prononce. Au contraire, s'il y a changement de mesure dans le vers qui suit la rime féminine, et si ce vers correspond à un autre de même mesure, il doit commencer par une consonne ; car, s'il y avait élision, elle enlèverait au vers une syllabe nécessaire pour la mesure, et le rhythme musical serait brisé. Tous ces défauts sont accumulés dans la versification de nos anciens poëtes lyriques.

Hoffmann fut le premier qui, au commencement du XIXe siècle, s'occupa des questions de quantité dans leurs rapports avec la musique, et qui fit des essais de dispositions symétriques de nombres de syllabes et d'accents de repos. Le premier, il osa faire des vers de neuf pieds avec deux césures ou accents toniques; vers qualifiés de *monstres* par les littérateurs qui n'entendent rien aux conditions du rhythme musical, mais qui n'en sont pas moins excellents pour la mélodie. Ce fut dans *le Secret*, petit opéra en un acte, qu'il introduisit le premier essai de vers de cette espèce :

Je te perds | fugiti | ve espérance!
L'infidè | le a rompu | tous nos nœuds.
Pour calmer | s'il se peut | ma souffrance,
Oublions | que je fus | trop heureux.

Un seul défaut est dans ces vers; après la rime féminine du premier, le second aurait dû commencer par une voyelle.

L'exemple des essais d'Hoffmann a été suivi depuis environ trente ans par les auteurs de livrets d'opéras français, et quelque amélioration se fait apercevoir çà et là dans leurs ouvrages, mais d'une manière partielle et tout exceptionnelle. Tous savent que, dans la versification, comme dans la musique, les éléments du rhythme sont binaires et ternaires ; mais leur attention ne s'est pas fixée sur les diverses combinaisons régulières et symétriques qu'on peut faire de ces éléments, pour en tirer de riches variétés de rhythmes. M. André Van Hasselt, inspecteur général de l'enseignement en Belgique et mon honorable confrère à l'Académie royale, a fait, depuis plus de vingt ans, de l'art de ces combinaisons rhythmiques l'objet de constantes études et de travaux remplis d'intérêt. Dans nos conversations, il soumettait ses innovations poétiques à mes analyses musicales, et le résultat de nos entretiens était toujours de ma part, et comme musicien, une approbation absolue de ses formes nouvelles, parce que je trouve des rhythmes propres à la musique partout où il y a symétrie de nombre et d'accents dans les retours périodiques.

Les nombres 2 et 3 sont disposés par M. Van Hasselt dans une multitude de combinaisons dont l'effet rhythmique résulte de la symétrie des répétitions. Jamais on ne voit dans ses vers destinés à la musique la moindre altération dans cet ordre symétrique, qui est la règle suprême du rhythme. Je prends pour exemple de la disposition la plus élémentaire celle où les nombres 2 et 3 se suivent alternativement, et je le trouve dans cette chanson du printemps :

Les fleurs | sont écloses,
Les fleurs | du printemps.
Hélas! | mais ces roses
Ne du | rent qu'un temps.

O ter | re des hommes
Où rien | n'est certain,
Comme el | le nous sommes
Des fleurs | d'un matin.

La ro | se s'effeuille
Sous l'ai | le des vents.
La tomb | be recueille
Le bruit | des vivants.

Tout pas | se, tout change.
La nuit | suit le jour.
Tout meurt, | ô mon ange!
Mais non | mon amour.

S'il ne fait usage que d'un seul élément, par exemple, de l'anapeste, la forme symétrique de son vers pourra n'être pas admise dans la poésie récitée, mais elle est très-bonne pour le chant, comme on peut le voir dans ce couplet :

Hélas! | comptez | combien | d'étoiles
La nuit | allu | me au fond | des airs;
Comptez | les flots | où vont | les voiles
Qu'on voit | courir | les vas | tes mers.

Sa manière de combiner l'ïambe et l'anapeste est variée; mais chacune de ses formes, son rhythme est toujours parfaitement régulier. En voici des exemples :

Qui vous don | ne, ô dou | ces fleurs!
Aux baisers | de l'au | be écloses,
Qui vous don | ne vos | couleurs,
Margueri | tes, lis | et roses?
Qui vous la | ce, le | matin,
Vos corsa | ges de | satin?
Et vos ro | bes nu | ancées,
Quelle main | les a | tissées?
} 3, 2, 2.

Autre combinaison :

Mes amis, | la vi | e est un livre
Que chacun | écrit | de sa main;
Dont on voit | les feuil | les se suivre,
Et qui joint | hier | à demain.
} 3, 2, 3.

Autre combinaison :

Le Gondolier nocturne.

A l'heu | re où la nuit | sur Veni | se descend, 2, 3, 3, 3.
Aux dou | ces clartés | de la lune, 2, 3, 3.
La bar | que fantô | me s'avan | ce en glissant 2, 3, 3, 3.
Sur l'eau | de la mor | ne lagune. 2, 3, 3.

Autre :

Ecoutez | là-bas, | tout au fond | des bois, 3, 2, 3, 2.
Dans son nid | de mousse, 3, 2.
Ecoutez | gémir | cette dou | ce voix, 3, 2, 3, 2.
Cette voix | si douce. 3, 2.

Sous la feuil | le ombreu | se au soleil | levant, 3, 2, 3, 2,
Dans la nuit | dormante, 3, 2.
Comme un luth | des cieux, | elle jet | te au vent 3, 2, 3, 2.
Sa chanson | charmante. 3, 2.

M. Van Hasselt, persuadé avec raison que toute forme régulière et symétrique peut offrir au compositeur des rhythmes favorables pour ses chants, ne craint pas d'associer le vers de douze syllabes aux petits vers, parce que la rapidité de celui-ci compense la lenteur du premier. Il a donné un heureux spécimen de cette combinaison dans le recueil de *Nouvelles poésies*, publié en 1857. La pièce a pour ti-

tre : *le Soulier de la Vierge ;* j'en citerai seulement les trois premières strophes :

Quand l'*Angelus* murmure à travers le feuillage
Son chant d'airain,
Où donc va ce vieillard, triste et ployé par l'âge,
Le long du Rhin ?

Il traîne en gémissant, par les sentiers arides,
Ses pieds tremblants,
Et le vent chasse autour de son front plein de rides
Ses cheveux blancs.

Il va, les yeux en pleurs et la tête affaissée
Sous l'aquilon,
Et porte dans sa main, de froid toute glacée,
Son violon.

Je pourrais offrir encore cinquante autres formes, toutes originales, toutes inconnues, résultats des études rhythmiques de M. Van Hasselt; mais ici je suis obligé de renfermer dans d'étroites limites les citations qui concernent ce sujet intéressant. Ce que je me suis proposé, c'est de fixer l'attention des littérateurs qui écrivent pour les scènes lyriques sur la nécessité de perfectionner la versification des livrets d'opéras et de la rendre régulière au point de vue des rhythmes de la musique. Que s'ils s'astreignent à mettre, comme Van Hasselt, de la symétrie dans les dispositions des nombres de syllabes et des accents de leurs vers, nul doute que la trop grande uniformité des rhythmes mélodiques ne disparaisse du travail des compositeurs, et qu'il n'en résulte une variété dont la musique a été privée jusqu'à ce jour.

J'ai souvent pressé M. Van Hasselt de publier sa théorie de la versification rhythmique, avec des modèles de toutes les combinaisons, accompagnés d'analyses; rien de plus facile, dit-il, et la théorie sera renfermée dans un petit nombre de pages; mais il ne croit pas que les avantages d'une semblable versification puissent être démontrés par la poésie seule : c'est au musicien, selon lui, qu'il appartient de prouver par ses compositions le mérite du système nouveau de versification, et les ressources qu'il y a rencontrées pour la régularité des rhythmes de ses mélodies, ainsi que par la diversité de leur caractère. A son tour, il m'a demandé d'être son collaborateur pour ce travail; j'ignore si la collaboration qu'il désire est par lui bien choisie; mais je la lui ai promise. Il en sera ce qui plaira à Dieu.

FÉTIS père.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Rentrée de Tamberlick dans POLIUTO et le TROVATORE.

Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent?

Tamberlick n'a-t-il pas quelque chose de ce fougueux Achille que nous dépeint Racine et ne chante-t-il pas, comme l'autre combattait? Hier il était au bout du monde; aujourd'hui le voici parmi nous, et il ne s'arrête seulement pas pour reprendre haleine. A peine arrivé, il chante quatre fois de suite. Comme l'année dernière, il a fait sa rentrée dans *Poliuto*, ce rôle qui l'embrase d'une sainte chaleur, et dans lequel sa voix émue caractérise si bien, par ses qualités et même ses défauts, l'enthousiasme fébrile du néophyte. A côté de lui, Mme Penco ne se montre ni moins ardente ni moins convaincue, ce qui fait que l'auditoire est entraîné, transporté par ces deux artistes, dont le talent s'identifie si bien avec leurs rôles.

Une indisposition de Mme Penco ayant empêché *Poliuto* d'être donné plus de deux fois, *il Trovatore* lui a succédé jeudi, et Tamberlick a passé sans effort au rôle de Manrico, pour lequel il avait des flammes toutes prêtes; mais, il faut l'avouer, ces flammes ne se manifestent dans tout leur éclat qu'à la fin du troisième acte, où retentit la magnifique et terrible note, impatiemment attendue et toujours saluée de frénétiques bravos.

Voilà déjà plusieurs années que Tamberlick nous revient à la même époque et produit toujours le même effet. Cette année, il y avait des incrédules et des sceptiques : on inclinait à penser que le miracle ne se renouvellerait pas, ou que la grâce serait moins efficace. A présent, il faut bien reconnaître l'évidence et croire à Tamberlick comme par le passé. Nous l'entendrons bientôt dans le *Ballo in maschera*, qu'il n'a pas encore chanté à Paris, et dans *Otello*, qui a servi, chez nous, à fonder sa renommée. Pendant ce temps, on fera bien de retoucher la cloche funèbre, qui, dans le *Miserere* du *Trovatore*, s'obstine à rester d'un quart de ton trop haut, sans aucun souci du changement de diapason.

P. S.

AUDITIONS MUSICALES.

Emile Prudent. — W. Krüger.

Sans accorder aux titres choisis par Emile Prudent pour ses dernières compositions plus d'importance qu'ils ne méritent, et qu'ils n'ont sans doute dans sa pensée, ils n'indiquent pas moins une chose très-réelle : le désir et la faculté de traiter le piano d'une manière exclusivement musicale, de le rendre, avant tout, chantant, expressif et coloré. En parlant de *la Danse des Fées*, de ce petit chef-d'œuvre où l'orchestre, ingénieusement traité, sert à développer avec tant de charme, de fraîcheur et de poésie les choses merveilleusement légères, délicates et éblouissantes confiées au piano; en parlant de cette ravissante inspiration qui est comprise partout, et qui, la semaine dernière encore, a excité l'enthousiasme et a été redemandée, nous avons plus d'une fois signalé l'heureuse modification du style et des idées d'Emile Prudent. Certes, il a écrit de grandes, difficiles et belles fantaisies; la plupart de ses arrangements sont très-remarquables; mais ses œuvres originales ont une tout autre valeur, même comme facture, et elles justifient bien la place à part que l'auteur s'est faite parmi les artistes contemporains.

Son dernier morceau de concert pour piano et orchestre, *les Trois Rêves*, se distingue, comme quelques autres de ses compositions, par la recherche de la couleur, du sentiment pittoresque, de l'expression simple, vive et naïve. L'allegro, *les Esprits des campagnes*, est très-concis. La phrase mélodique, pleine de netteté, sinon d'originalité, est revêtue d'ornements délicieux; mais, ce dont nous ne saurions assez féliciter Emile Prudent, l'accessoire ne devient pas le principal, les traits ne remplacent pas les motifs. Ici point de ces formules, de ces éléments tumultueux qui aujourd'hui tiennent une si grande place dans la musique de piano; point de ces choses parasites, de ce papillotage frivole qui souvent ne servent qu'à dissimuler ce que l'inspiration première a de vague, de terne, de froid et de vaporeux. Malgré une légère réminiscence de l'andante en *fa*, si joliment varié par Prudent dans sa grande fantaisie : *Souvenirs de Beethoven*, l'andante, *les Génies du foyer*, vaut mieux encore que le premier morceau; il est doux et suave, mélancolique et distingué. Comme originalité et comme souffle, la meilleure partie, à notre avis, est le rondo final intitulé *Ballet des Zingari*. A travers les capricieuses combinaisons d'une instrumentation très-claire et très-brillante, le piano garde une importance singulière. La beauté, la hardiesse et la légèreté de l'exécution d'Emile Prudent, les divers développements de l'orchestre et de la partie principale qui se renvoient le motif, le coupent ou le développent, le charmant paysage où s'agitent les zingari, ont produit une grande impression. Assurément, ce nouvel ou-

vrage n'a pas l'ampleur et l'élévation du *Concerto-symphonie*, qui, dans l'œuvre d'Emile Prudent, reste jusqu'à ce jour sans égal ; mais on y reconnaît cependant le même pinceau. On trouve même dans le rondo final des *Trois Rêves* quelque ressemblance avec l'*allegretto* du *concerto*. Toutefois par le côté mélodieux, par le dessin délicat et pur, qui maintenant remplace chez Prudent les conceptions larges et pompeuses, par le charme des arabesques qui, peu prodiguées, donnent un grand intérêt mélodique à la composition, *les Trois Rêves* sont très-remarquables.

Nous avons dit qu'on avait bissé *la Danse des fées;* ajoutons qu'on a bissé aussi le *Chant d'Ariel*. A côté de nombreuses difficultés que le célèbre pianiste ne laissait guère soupçonner, tant il les a dites avec une aisance et un charme incroyables, il y a dans cette page des harmonies neuves, une finesse et une élégance de pensée qu'on n'a pas retrouvées, nous devons l'avouer, dans les *Etudes-Lieder*. Seule, la troisième de ces études a fait beaucoup de plaisir. Elle est très-belle, en effet, et n'a rien de cette langueur, de cette pâleur mélodique et de ce vaporeux qui entraînent quelquefois l'auteur vers un genre de musique un peu maniéré, et dans lequel sa forte nature perd ses meilleures qualités. Emile Prudent est Français et très-Français : le précieux ne saurait être son fait. Il est à cette heure notre seule gloire militante ; partout il représente brillamment notre école de piano et est accueilli avec enthousiasme. Aussi désirons-nous vivement que, comme compositeur, il se garde davantage des mièvreries et des élégies creuses, des *rêveries poétiques* qui, souvent, n'attestent que l'absence d'idées fortes et originales.

Nous ne voulons pas parler longuement du jeu d'Emile Prudent, et répéter après tant d'autres ce que chacun sait si bien; nous dirons seulement que ce talent est d'autant plus magnifique qu'il s'est un peu métamorphosé. La délicatesse et la douceur sont venues se joindre à la puissance, à la beauté de son habituelles au grand pianiste, et forment maintenant un ensemble de qualités vraiment admirables. Mme Viardot et Franchomme ont contribué à donner à ce beau concert un éclat inaccoutumé. Un excellent orchestre, conduit par M. Tilmant, a exécuté les ouvertures de *Fidelio* et de *la Grotte de Fingal*. Cette dernière composition de Mendelssohn est appelée à avoir parmi nous le sort de la belle partition du *Songe d'une nuit d'été*, c'est-à-dire à exciter d'unanimes suffrages. Elle a été écrite dans une heure d'inspiration. La couleur de l'instrumentation et la richesse des idées en font une merveille, et les auditeurs d'Emile Prudent ont été ravis d'entendre cette poétique et capricieuse ouverture.

M. W. Krüger s'est fait parmi nous une légitime réputation de pianiste compositeur. Ses qualités, à la fois solides et aimables, ne sauraient être contestées. On lui reconnaît surtout le talent de traiter les mélodies et de garder un juste milieu entre ce que demandent les artistes et les gens du monde, talent que M. Krüger doit à ses bonnes études, mais auquel son goût et sa parfaite connaissance des beautés de l'école allemande donnent une sûreté et une variété peu communes. Au charmant concert qu'il donnait mercredi dans les salons Erard, il a joué ses *Illustrations* sur *Stradella*, et a obtenu un fort beau succès. Dans ce morceau brillant, difficile et bien fait, se pressent les plus jolies mélodies de M. de Flotow. On a reconnu et applaudi au passage l'andante de l'air : *Sayez témoins de mon ivresse*, chanté au second acte par Leonora, où le compositeur a exprimé très-mélodieusement les ravissements d'une âme vraiment éprise et la surabondance de vie qui l'oppresse ; le chœur, *Cloche sainte*, dont la mélodie naïve a tant de charme, dont l'harmonie simple, allant presque toujours de la tonique à la dominante, est néanmoins très-élégante ; la ballade que chante Stradella et qu'il appelle la ronde du fier Salvator Rosa. Il était difficile de mieux arranger cette ronde vraiment entraînante, pleine de verve, franche, hardie et bien rhythmée : aussi a-t-elle excité, ainsi que l'hymne final qui couronne si pompeusement le beau morceau de M. Krüger, de chaleureux bravos.

En quelques pages, l'auteur a su avec une grande habileté faire entendre les mélodieux arpéges des harpes et donner au piano l'accent éminemment passionné et religieux qui fait de la dernière scène de *Stradella* une chose très belle et très-élevée de style.

La Résignation, remarquable adagio de concert, et *la Coupe d'or*, brillant caprice que le succès a déjà popularisé, ont été joués par l'auteur d'une façon tour à tour ferme, expressive, fine et délicate.

Après avoir charmé ses auditeurs avec ses œuvres originales, M. Krüger a fait entendre d'abord un *scherzo* de Chopin, vif, bondissant, et pourtant plus essentiellement mélodique que beaucoup d'autres pages du même maître ; puis, avec M. Hammer, la sonate en *ut* mineur de Beethoven. Tout dans cette sonate est magnifique ; mais c'est peut-être le splendide *adagio cantabile* qui a excité le plus vif enthousiasme. Il y a là des modulations, des variations d'un effet vraiment prodigieux ; le violon et le piano atteignent chacun à leur tour les derniers sommets du style élégiaque, mais élégiaque comme Beethoven le comprenait : avec des bonds et des soubresauts où l'énergie de la passion se montre au beau milieu des plus suaves harmonies et du plus religieux apaisement. Les exécutants ont parfaitement rendu les nobles aspirations, les chants sublimes de cet *adagio*, et ont prouvé encore une fois qu'ils avaient le goût et l'intelligence de l'art sérieux. Mme Barthe-Banderali et Jules Lefort, avec le talent sympathique qu'on lui connaît, ont donné à la partie vocale une valeur dont on se montre trop avare dans ces fêtes musicales où, en général, les instrumentistes ont le beau rôle.

ADOLPHE BOTTE.

REVUE DES THÉATRES.

GYMNASE : *Sortir seule*, comédie en trois actes, par MM. Eug. Grangé et H. Rochefort ; *Permettez, Madame*, comédie en un acte, par MM. Labiche et Delacour ; *le Défaut de Jeanne*, comédie en un acte, par M. Moreau ; reprise du *Fils naturel*. — VAUDEVILLE : reprise du *Mariage d'Olympe*, comédie en trois actes, de M. Em. Augier. — VARIÉTÉS : *les Mousquetaires du carnaval*, folie-vaudeville en trois actes, par MM. Eug. Grangé et Lamb. Thiboust. — PALAIS-ROYAL : *la Dame au petit chien*, vaudeville de MM. Labiche et Dumoustier ; *Célimare le bien-aimé*, comédie-vaudeville en trois actes, par MM. Labiche et Delacour. — GAITÉ : reprise de *la Belle Gabrielle*, drame en cinq actes et deux tableaux, par A. Maquet. — THÉATRE IMPÉRIAL DU CHATELET : *Marengo*, drame militaire en douze tableaux, par M. Dennery. — THÉATRE ALLEMAND de la salle Beethoven. — CIRQUE NAPOLÉON : le dompteur Crockett.

Depuis quelque temps *les Ganaches* ont disparu de l'affiche du Gymnase, en rendant leur liberté à Lafontaine et à Mlle Victoria, qui en ont profité pour se marier et pour se faire admettre, par décision ministérielle, dans la Société du Théâtre-Français. On ne peut rien préjuger sur la nature et l'importance des services que les deux nouveaux époux rendront là-bas ; mais ce qui est certain, c'est qu'ils laissent un grand vide au boulevard Bonne-Nouvelle, où ils ne seront pas oubliés de sitôt. La tiédeur avec laquelle on a reçu les trois comédies qui ont succédé tout d'un coup aux *Ganaches*, semble être une preuve des obstacles que rencontre presque toujours le remplacement immédiat des pièces et des acteurs à succès. Ces comédies ne sont cependant pas pires que beaucoup d'autres qui ont complétement réussi. Il y a trois actes à *Sortir seule!* C'est peut-être un peu long ; néanmoins, la donnée, quelque mince qu'elle soit, accuse chez ses auteurs un louable esprit d'observation. Qu'est-ce qu'une jeune femme, au matin du *plus beau jour de la vie*, désire le plus, après, bien entendu, les diamants et les cachemires de la corbeille? c'est le droit d'aller où bon lui semble, sans chaperon incommode, et pour le très-innocent plaisir de sortir seule! Pour une ex-demoiselle de la

veille, à peu de chose près sans expérience, ce privilége tant convoité n'est pourtant pas dénué d'inconvénients. C'est ce qu'éprouve à ses dépens Mme Emma Charvière, poursuivie dans la rue à sa première sortie, et accompagnée même jusque dans une maison tierce par un jeune audacieux que ses charmes ont subitement fasciné. Si des amis, si son mari lui-même ne se trouvaient pas là tout à point pour la défendre et pour la protéger, à quels périls ne se trouverait-elle pas exposée? Aussi jure-t-elle qu'on ne l'y prendra plus, et que lorsqu'elle voudra sortir, elle commencera par réclamer le bras de son guide légal.

Permettez, Madame! Ces deux mots impliquent tout un système de contradictions perpétuelles entre deux personnes de sexe différent qui, sans le respect dû aux lois de la civilité, auraient recours bien certainement à des arguments plus énergiques. Ces estimables adversaires ne sont d'accord que sur un point, celui de renoncer à un projet d'union qui devait faire le bonheur de leurs enfants. Mais, au milieu de leurs controverses, ils se rappellent un roman qu'ils ont ébauché ensemble dans leurs jeunes ans, et voilà le mariage renoué et la paix rétablie.

Reste le *Défaut de Jeanne*, une petite comédie bâtie sur une pointe d'aiguille, et ne chômant pas de détails fins et spirituels. Jeanne a un bien joli défaut : elle est trop riche, non-seulement à ses yeux, car elle veut être aimée pour autre chose que pour sa dot, mais aux yeux de M. Sylvain, un charmant garçon qui n'ose, en raison de sa pauvreté, avouer à Jeanne sa tendresse. Avons-nous besoin de dire que tout s'arrange de manière à ce qu'un pareil défaut devienne une qualité précieuse pour les deux amoureux?

Non content de ces nouveautés, le Gymnase a repris tout récemment *le Fils naturel*, qui n'est certes pas une des meilleures comédies de M. Alexandre Dumas fils, mais qui contient un très-bon rôle de début, celui de Clara Vignot, dans lequel Mlle Fanny Génat, ex-danseuse de l'Opéra, a démontré d'une manière victorieuse que, si la chorégraphie perdait en elle une étoile, elle n'avait fait que changer de place au firmament, et que le drame pouvait dès aujourd'hui la compter parmi les siennes.

— Ce que c'est que de ne pas arriver à l'heure! Lorsque l'œuvre si saisissante et si originale de M. Emile Augier a été représentée pour la première fois, *la Dame aux Camélias*, *les Filles de marbre*, *le Demi-Monde*, triomphaient sur toute la ligne. La rude leçon infligée par le jeune académicien à ces *vipères* de courtisanes ne pouvait être comprise, et elle ne le fut pas en effet. Mais pour tous les gens de goût qui ont lu et médité *le Mariage d'Olympe*, sa réaction était un fait acquis d'avance. Nous avons donc vu sans surprise la revanche éclatante que cette pièce vient d'obtenir au Vaudeville. Sans nul doute, elle sera durable, et achèvera de donner raison à ceux qui, à l'exemple de M. Lebrun, lors de la réception de son nouveau confrère, n'ont pas cessé de considérer ce drame comme un des plus grands événements littéraires de notre époque.

— Une étourdissante bouffonnerie, des mêmes auteurs que la *Mariée du mardi gras*, recule, aux Variétés, les barrières de la folie et de la vraisemblance. Les *Mousquetaires du carnaval* arrivent pourtant un peu tard pour prendre de semblables libertés; mais il est convenu qu'il n'y a pas de carême pour les théâtres, et que les travestissements, défendus sur la voie publique, se réfugient dans ces endroits privilégiés. Du reste, les héros de ce vaudeville de circonstance, sont menacés, par le fait de leur propriétaire, qui les a mis à la porte de son immeuble, de voir lever le soleil du mercredi des cendres, dans leur défroque de mousquetaires carnavalesques, qu'il ne leur est pas permis d'échanger contre un costume plus décent et plus rationnel. Ils sont donc presque excusables de ne pas se souvenir que les jours gras ont un lendemain. Par exemple, ne nous demandez pas en vertu de quelle aberration du sens commun ils s'introduisent chez un notaire pour empêcher la signature d'un contrat qui doit enlever sa belle à l'un d'entre eux, et comment ils forcent ensuite, au bal de l'Opéra, le père de la susdite demoiselle à donner son consentement au mariage de leur acolyte. Tout cela est insensé, mais on rit, et l'on est désarmé.

— Au Palais-Royal, les choses ne se passent guère d'une façon plus raisonnable. Un jeune homme a des créanciers : quoi de plus naturel? mais, parmi eux, se distingue un affreux usurier qui, pour être sûr de rentrer dans ses avances, au détriment de ses confrères, fait transporter chez lui le mobilier que son débiteur lui abandonne. En conséquence de cet arrangement, le débiteur accompagne son mobilier, et le voilà installé chez son créancier, buvant son vin, chaussant ses pantoufles, et faisant la cour à sa femme. Mais pourquoi cela s'appelle-t-il *la Dame au petit chien?* C'est juste; vous n'en saisissez pas le motif... ni nous non plus. Cependant, nous vous dirons, par acquit de conscience, que, la veille du jour où le débiteur en question est venu s'asseoir au foyer de son créancier, il a rencontré sa femme aux Tuileries, et a marché, par mégarde, sur la patte de son petit chien.

Cette petite pièce n'a d'ailleurs pas d'autre prétention que de servir de lever de rideau à un ouvrage plus important, qui a pour titre : *Célimare le bien-aimé*. Comme dans presque toutes les pièces où M. Labiche a une part de collaboration, il y a dans celle-ci une bonne idée de comédie. Célimare, le *gandin* de la rue des Lombards, n'est plus jeune; mais il n'a pas toujours eu quarante-cinq ans, et il fut un temps où il était cité pour sa scélératesse avec les femmes, surtout avec les femmes mariées. Demandez plutôt à Mme Vernouillat ou à Mme Baucardon. Puis un jour est venu où Célimare a senti le besoin de se faire ermite, c'est-à-dire de goûter à son tour les douceurs du ménage. Il dit donc adieu au passé, et prend une jeune femme, bien persuadé qu'il va vivre désormais dans un parfait état de béatitude. Mais il a compté sans son hôte : les maris de ses anciennes maîtresses, qui ont contracté l'habitude de voir à tout instant Célimare.... *le bien-aimé*, font irruption chez lui, s'y installent comme il le faisait jadis chez eux; en un mot, ils deviennent si importuns et en même temps si indiscrets que la paix conjugale du couple Célimare est sérieusement menacée. Ce ne serait à coup sûr que justice; mais Célimare n'est pas de cet avis, et en homme d'esprit qu'il est au demeurant, il se débarrasse de ses trop absorbants amis, en leur empruntant de l'argent dont il n'a que faire.

Le rôle de Célimare est joué par Geoffroy : c'est tout dire. Lhéritier et Hyacinthe le secondent en excellents compères qu'ils sont.

— Des reprises et toujours des reprises! On dirait que la splendide salle de la Gaîté n'a été édifiée que pour la glorification du passé, ce qui ne laisse pas que d'être peu flatteur pour le présent. Après *Cartouche*, après *Monte-Cristo*, voici venir *la Belle Gabrielle*, que nous avons vue, il y a quelques années, fournir une assez longue carrière à la Porte-Saint-Martin. Nous pensons que, grâce à ses interprètes et à sa mise en scène, elle va faire un nouveau bail avec le succès; mais, en conscience, tous les talents, toutes les richesses que l'on a consacrés à cette résurrection, n'auraient-ils pas été mieux employés en faveur d'une œuvre inédite? MM. les directeurs se plaignent de la rareté des bons ouvrages; que n'essaient-ils de monter les nouveautés avec le soin qu'ils accordent aux reprises! Peut-être alors leur intérêt se trouverait-il d'accord avec celui des jeunes auteurs qui frappent vainement chez eux.

— Au théâtre impérial du Châtelet, *Rothomago* et *la Prise de Pékin* ont fait place à la première nouveauté qu'on ait montée dans ce superbe local. Sous le rapport de la mise en scène, le tableau est digne du cadre. *Marengo* dépasse tout ce qu'on a vu en ce genre au boulevard du Temple; le fond seul est resté le même. C'est toujours la grande épopée napoléonienne qui en fait les frais, de compte à demi avec les aventures plus ou moins dramatiques de quelques individus de l'invention de l'auteur, et qui sont parfaitement indiffé-

rents au public. Qu'a-t-il à faire de cette famille de Rennepont et de ce vieux troupier calqué sur le *Philippe* de Scribe? Ce qu'il lui faut pour que son enthousiasme éclate, c'est le premier consul avec son cheval blanc et sa redingote grise, c'est le bruit du canon, c'est l'odeur de la poudre. Et, certes, on ne lui a pas épargné cette triple satisfaction. Il y a même jusqu'à des charges de cavalerie dans le combat de Montebello et dans la bataille de Marengo, la profondeur inouïe de la scène permettant à six cents hommes de s'y déployer et d'y manœuvrer sans confusion. Deux autres tableaux méritent encore d'être cités : c'est le passage du mont Saint-Bernard, où les montagnes superposées s'élèvent au-delà des frises, et la fête donnée au premier consul par les notables de Milan. Il y a là un merveilleux ballet, au milieu duquel nous avons remarqué une très-jolie barcarolle de M. de Groot, chantée avec goût et talent par un M. Georges, et *dansée* par de fort gracieuses ballerines. Outre les airs de danse, qui sont en général très-bien venus, M. de Groot a composé aussi une ronde comique d'un excellent effet, avec accompagnement de tambour et de fifre. Dans cette mémorable victoire de *Marengo*, remportée par M. Hostein, le chef d'orchestre a donc eu sa part de bravos comme les artistes chargés de l'interprétation, comme le décorateur, le machiniste et le metteur en scène.

— Le théâtre allemand continue à donner des représentations très-intéressantes et très-suivies à la salle Beethoven. Dans ces derniers temps, on y a joué trois pièces nouvelles de Bénédix, l'un des auteurs modernes de l'Allemagne qui se rapprochent le plus des maîtres contemporains de notre scène. Dans *le Voyage de Noces*, dans *les Jaloux* et dans *Il hait les femmes*, Mme Ida Bruning a su conserver la supériorité qu'elle s'est acquise dans cette troupe étrangère ; mais, très-peu au-dessous d'elle, il faut citer Mlle Wolbruck, qui s'efforce de marcher sur ses traces, et qui y est fortement encouragée par les bravos des connaisseurs.

— Les débuts du dompteur anglais Crockett attirent en ce moment une affluence énorme au cirque Napoléon. C'est, en effet, un spectacle fort curieux et en même temps fort émouvant, que de voir cet homme entrer, avec un calme parfait, dans la cage où se débattent deux lions et six lionnes d'aspect redoutable, les soumettre à la plus passive obéissance par le pouvoir d'un geste ou d'un regard, jouer avec eux comme on joue avec des chats inoffensifs, mettre sa tête dans la gueule d'un de ces animaux féroces, puis enfin les quitter après les avoir provoqués par la décharge inattendue de deux révolvers. Tout Paris voudra voir cette merveille.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *la Muette de Portici*; mercredi, la deuxième représentation de *la Mule de Pedro*; qui a fait encore mieux apprécier que la première les parties saillantes de l'œuvre de M. Victor Massé, la ronde de la mule, la ballade de la *Gitana* particulièrement, qui ont été fort applaudies. Vendredi, *la Muette* a repris son tour, et pour satisfaire aux nombreuses demandes de loges qui se produisent en dehors de l'abonnement, l'opéra d'Auber sera donné par extraordinaire aujourd'hui dimanche.

*** Vendredi prochain, aura lieu le début du ténor Villaret dans *Guillaume Tell*.

*** Bonoehée doit remplacer, dans le rôle de Pédro, de l'opéra de Massé, Faure, qui prend son congé à la fin de ce mois.

*** C'est samedi prochain que Mme Ferraris fait ses adieux au public de l'Opéra dans une représentation à son bénéfice. En dehors du désir que ses nombreux admirateurs éprouveront de lui témoigner leurs regrets de son départ, les éléments de cette représentation et le désintéressement qu'a mis la célèbre artiste à ne rien changer au prix habituel des places, suffiraient pour remplir la salle. L'ouverture de *Guillaume Tell* ; le deuxième tableau du premier acte d'*Alceste*, chanté par Mme Gueymard et Cazaux ; le deuxième acte de *la Juive* par Gueymard, Dulaurens, Mme Vandenheuvel-Duprez et Mlle Sax ; le premier tableau de *l'Etoile de Messine*, l'un des triomphes de Mme Ferraris et la tarentelle du troisième acte ; le quatrième acte des *Huguenots*, par M. et Mme Gueymard, Cazaux et Bonnesseur ; enfin *Graziosa* et un grand pas par Mme Ferraris et Chapuy ; telle est la composition de cette splendide représentation.

*** Obin vient d'être engagé au théâtre italien de Covent-Garden pour le temps de son congé, qui commence le 1er avril. Il y chantera le rôle de Bertram, de *Robert le Diable*, et de Marcel, du *Prophète*. M. Gye a également engagé Mlle Lucca, qui cet hiver a obtenu de si grands succès au théâtre de l'Opéra, à Berlin.

*** On annonce l'engagement au théâtre impérial de l'Opéra de Mlle Mouravieva ; cet engagement serait de six mois, et elle débuterait dans *Giselle*, qui serait remontée avec décors et costumes nouveaux. Mlle Mouravieva est une jeune et jolie personne qui s'est partagé cet hiver à St-Pétersbourg avec Mme Petipa les triomphes du ballet. On se ferait difficilement une idée de l'enthousiasme qu'ont excité les deux rivales et les ovations dont elles ont été l'objet. Mlle Mouravieva s'est produite dans *Méthéora* sept fois, dans *la Perle de Séville* cinq fois, dans *Giselle* deux fois, et seize fois dans *le Lutin de la vallée*, le seul nouveau ballet qu'on ait monté cet hiver.

*** L'Opéra restant fermé pendant la semaine sainte, ce temps va être mis à profit pour le renouvellement de la décoration de la salle. Un crédit de 100,000 francs a été mis, pour cet objet, à la disposition de l'architecte, M. Boulanger, qui reproduira sur l'ancienne coupole les motifs d'ornementation de la salle future ; de sorte que le public sera d'avance à même d'en juger l'effet.

*** La quatrième représentation de *Stradella* au théâtre Italien a fait de plus en plus apprécier la musique de cet opéra. Un journal constatait tout récemment qu'à Saint-Pétersbourg il a été joué simultanément tout l'hiver au théâtre Italien et au théâtre de l'Opéra National, pour lequel il a été traduit en russe.

*** Delle-Sedie a été engagé par M. Mapleson, directeur du théâtre de Sa Majesté, pour la saison prochaine.

*** Le début de Mario a eu lieu avec un succès complet au théâtre de Barcelone dans *Il Barbiere*.

*** Lundi a eu lieu, à l'église Saint-Roch, le mariage annoncé de A. Bettini avec Mlle Trebelli. Rossini a signé au contrat des jeunes époux. L'orgue a été tenu pendant la cérémonie nuptiale, à laquelle assistait un grand nombre de célébrités artistiques, par M. Aug. Durand, organiste du grand orgue.

*** La première, représentation des *Peines d'amour perdues* est ajournée par indisposition. Mme Cabel a fait sa rentrée dans *la Chatte merveilleuse*.

*** Avec *les Bavurds*, le théâtre des Bouffes-Parisiens fait tous les soirs salle comble. — Les principaux théâtres de l'Allemagne se sont déjà adressés à Offenbach pour monter l'ouvrage, et il paraît devoir être donné aussi au Grand théâtre de Berlin, sur la demande de Mlle Artot, qui désire chanter le rôle de Mme Ugalde.

*** Il y a peu d'exemples d'une vogue pareille à celle qu'obtiennent les couplets bachiques chantés par Mme Ugalde dans *les Bavards : Chantons l'Espagne*. Plus de mille exemplaires ont été enlevés en quelques jours. — Deux transpositions pour différentes voix viennent de paraître.

*** Nous avons signalé les éclatants succès que vient d'obtenir Mme E. Lagrua au théâtre Regio. Tous les journaux italiens proclament ces succès. Reçue par des vivat prolongés, comme une précieuse connaissance, comme une étoile de l'art, elle fut encore plus chaleureusement applaudie à son premier récitatif et à la cavatine qui suit. Après ce morceau, le public la rappela trois fois. Le duo avec Adalgise et le trio ne furent pas l'occasion d'un succès moins brillant et de moins nombreux rappels. Nous ne saurions dire combien de fois enfin, à la chute du rideau, elle a dû être obligée de reparaître. La représentation de *Norma* a soulevé le même enthousiasme pour la célèbre cantatrice.

*** Mme Jenny Lind-Goldschmidt se fera entendre au festival du Bas-Rhin, qui doit avoir lieu cette année à Dusseldorf.

*** On écrit de Pesth, que *Dunanan père et fils*, opérette d'Offenbach, y est représentée avec un très-grand succès. Les recettes sont si fructueuses, qu'elles ont remis à flot la direction du théâtre, dont la position était assez embarrassée. Cet ouvrage sera également monté à Vienne.

*** Lundi dernier a eu lieu le second concert aux Tuileries. C'était le tour du théâtre Italien, qui avait pour représentants dans cette soirée Tamberlick, Zucchini et Delle Sedie ; Mmes Alboni et Marie Battu. Tamberlick, qui chantait pour la quatrième fois depuis son retour à Paris, ne montrait aucun signe de fatigue. Il a dit la Prière de *Poliuto*, le duo d'*Otello*, avec Delle Sedie, et le quatuor de *Rigoletto*. Mme Alboni a chanté le duo du *Barbier* avec Delle Sedie, et seule, le *brindisi* de *Lucrezia Borgia*. Mme Marie Battu s'est surtout distinguée dans le rondo final de *Don Pasquale*, et elle y aurait été vivement applaudie, si les applaudissements étaient d'usage à la Cour. Entre les deux parties du concert, LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice ont daigné s'entretenir avec chaque artiste. M. Franchomme, seul instrumentiste admis parmi

tous ces chanteurs, avait joué une fantaisie sur la romance de la Rose de *Marta*, et les élèves du Conservatoire avaient fort bien rendu un chœur des *Lombardi*.

*** Berlioz est sur le point de partir pour Weimar, où il doit présider à la représentation de son opéra, *Béatrice et Bénédict*, qui doit y être exécuté pour la fête du grand duc.

*** La maison frères Schott vient de publier l'œuvre symphonique de notre savant collaborateur M. Fétis. Après avoir constaté la loi psychologique des transformations de l'art et démontré scientifiquement que l'art actuel ne peut être que le développement naturel de l'art ancien, le savant musicologue a voulu compléter la démonstration par des arguments d'un autre genre et tout à fait péremptoires. N'est-ce pas en marchant que l'on affirme le mieux le mouvement ? M. Fétis a donc repris la plume du compositeur, délaissée par le théoricien, et il a mis au jour, pour ainsi dire coup sur coup, les deux symphonies, les deux quintettes et le sextuor que publient MM. Schott frères. L'accueil enthousiaste fait par le public à ces ouvrages est la meilleure preuve de l'excellence de la théorie. Seules les œuvres qui se trouvent dans les vraies conditions de l'art, rencontrent ainsi l'assentiment général.

*** A l'une des dernières soirées de M. le comte de Nieuwerkerke, Mlle Caussemille, la jeune et brillante pianiste, s'est fait entendre avec beaucoup de succès. Elle a joué un nocturne et une étude de Chopin, le galop d'Ascher, et une fantaisie due à sa composition, sur la *Somnambule*.

*** Au dernier concert du cirque Napoléon, la marche turque de Mozart, orchestrée par M. Pascal, a produit beaucoup d'effet, et on l'a redemandée. L'allegretto de Mendelssohn, empreint d'une tristesse charmante, avait été aussi fort goûté. Dans l'exécution des symphonies d'Haydn et de Beethoven, l'orchestre a montré son ensemble ordinaire.

*** Vendredi prochain aura lieu, au théâtre Italien, une grande représentation, organisée par la société allemande de bienfaisance au profit de ses pauvres. La danse sera représentée par Mlle Friedberg, danseuse russe; Mlles Schlœsser, Parent, Stoïkoff et Fiocre deuxième, de l'Opéra.

*** L'Association des sociétés chorales de la Seine, présidée par M. Delafontaine, a donné dimanche dernier une brillante séance à la salle Barthélemy. Parmi les pièces les plus applaudies, nous citerons le *Tyrol*, d'Ambroise Thomas, et l'*Hymne des laboureurs*, de Georges Kastner. Exécutée pour la première fois par le choral de l'Odéon, cette nouvelle composition de l'auteur des *Chants de la vie* a produit le plus charmant effet. On a surtout remarqué le duo de ténor et de baryton, ainsi que la reprise du double quatuor de cette heureuse inspiration. Il est impossible d'être plus simple et à la fois plus varié que Georges Kastner ne l'a été dans cette composition, dont les paroles imagées sont de M. H. Vialon. Déjà plusieurs sociétés de Paris et de la province se sont empressées d'adopter l'*Hymne des laboureurs* comme un chœur de première division du plus haut goût.

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au Cirque Napoléon, cinquième concert populaire de musique classique (dernière série), sous la direction de Pasdeloup. 1° Symphonie pastorale de Beethoven; 2° adagio en *mi* majeur d'un quatuor d'Haydn; 3° *le Comte d'Egmont*, tragédie de Goethe, musique de Beethoven; 4° ouverture de *Zampa*.

*** M. Alexandre Billet annonce deux matinées musicales dans les salons de MM. Pleyel, Wolff et Cᵉ, les vendredis 27 mars et 10 avril. Avis aux amateurs de bonne musique.

*** Le *Guide musical* annonce que M. Gevaert vient d'achever la musique de l'opéra-comique en trois actes, dont M. V. Sardou a écrit les paroles et qui doit être représenté au commencement de l'hiver prochain.

*** Jeudi dernier, deux quatuors de J. Rosenhain ont été exécutés devant un auditoire intime dont un illustre compositeur, Rossini, n'avait pas dédaigné de faire partie. En écoutant ces deux œuvres différentes d'époque et de caractère, mais si fidèles aux traditions de la grande école, on aurait pu les prendre pour quelques productions perdues et retrouvées des maîtres du genre dont J. Rosenhain est le continuateur excellent. J. Becker, qui tenait le premier violon, s'est acquitté de sa tâche avec un admirable talent de virtuose et de musicien habile à pénétrer les moindres secrets d'une composition musicale.

*** Nous annonçons et recommandons quatre œuvres nouvelles pour orgue : *Offertoire du saint jour de Pâques*, composé sur le chant de l'*O Filii*, trois *offertoires* et trois *communions*, de M. Edouard Batiste, professeur au Conservatoire impérial de musique. Ces remarquables compositions du célèbre organiste de Saint-Eustache sont publiées chez Simon Richault.

*** Aujourd'hui, à 2 heures, au cirque des Champs-Elysées, grand festival choral au profit des ouvriers cotonniers, par les sociétés chorales de Paris, de la Seine, et plusieurs orphéons des départements.

*** M. Bessems donnera une séance musicale le 6 avril, à 8 heures du soir, dans les salons d'Erard; on y entendra, outre les instrumentistes les plus distingués, Mlle Trebelli pour le chant.

*** Le pianiste-compositeur Charles Wehle, accompagné du violoncelliste Fery Kletzer, nous quitte pour un grand voyage artistique dans l'extrême Orient. Avant leur départ, ces intéressants artistes ont eu l'honneur de se faire entendre dans les salons du prince Metternich. MM. Wehle et Kletzer se rendent d'abord à Marseille, Alger, Tunis, Malte, Alexandrie et le Caire. Nous les suivrons dans leur tournée artistique.

*** Jeudi 26 mars, une messe solennelle à grand orchestre de Camille Schubert sera exécutée à Saint-Eustache, au profit de la Caisse des écoles. Mlle Marie Sax, MM. Cazaux et Warot chanteront les soli; M. Hurand conduira l'orchestre, et M. Batiste tiendra le grand orgue.

*** La partition piano et chant du *Dilettante d'Avignon*, la première d'œuvre d'Halévy, paraîtra le 17 de ce mois, jour anniversaire de la mort de son illustre auteur. L'éditeur Adolphe Catelin fait précéder cette publication d'une notice complète sur ce maître tant regretté.

*** C'est samedi 21 mars, à la salle du Casino, qu'a lieu le concert annuel au bénéfice d'Arban. L'orchestre qu'il dirige avec tant d'autorité et d'habileté, sera composé de cent vingt musiciens. Le programme est des plus riches et se distingue autant par la nouveauté des morceaux que par leur valeur. Ainsi on y entendra, par deux orchestres, la marche composée par Meyerbeer pour le couronnement du roi de Prusse ; la grande fantaisie composée par Arban sur *la Muette de Portici*; *le Carnaval à Rome*, symphonie descriptive, composée exprès par M. Jean Conte, premier prix de Rome de 1855, et dont on dit le plus grand bien; un nouvel et entraînant quadrille sur *Stradella*, composé par Arban; un caprice et des variations exécutés par lui sur le cornet à pistons, et bien d'autres choses encore. Tels sont les éléments qui, avec le talent du bénéficiaire et les sympathies qu'il inspire, rempliront et au delà la vaste salle du Casino.

*** Un nouveau morceau de J. Herz pour le piano, *Consolation*, vient de paraître chez l'éditeur Hiliard.

*** *Mignon regrettant sa patrie* est une charmante composition dans laquelle Mme la vicomtesse de Renneville a traduit en vers élégants la chanson de Goethe. Sur ce texte, M. Roberti a écrit une mélodie qui en double la valeur.

*** Notre excellent contre-bassiste A. Gouffé donnera mercredi prochain, 18 mars, son concert annuel, dans les salons Pleyel-Wolff, à 2 heures très-précises, MM. Guerreau, A. Rignault, Casimir Ney, Lebouc et Mme Béguin-Salomon concourront à cette séance, dans laquelle on entendra des fragments d'un quintette de M. E. Walckiers, un quintette de Mozart, des fragments d'un quatuor de G. Onslow, un air varié pour le violoncelle, de Weber, un quatuor d'A. Blanc, deux mélodies pour le violon, de Robberechts, un solo de piano. En outre, le bénéficiaire exécutera sur la contre-basse une sicilienne de sa composition.

*** C'est vendredi prochain, 20, dans la salle Herz, que Joseph Wieniawski donnera le grand concert que nous avons annoncé. En voici le programme : 1° sonate en *la* mineur, d'A. Rubinstein, pour piano et violon, exécutée par Wieniawski et Sighicelli ; 2° Récitatif et air de l'opéra *Acis et Galathée* de Haendel, chantés par Marchesi; 3° menuet de Beethoven, prélude n° 1 de Mendelssohn, et mazurka de Wieniawski, exécutée par lui pour la première fois ; 4° sonate (op. 22), en *si* mineur, de Wieniawski; 5° le Soldat, le Cracovien, romances chantées par Marchesi ; 6° thèmes et variations pour deux pianos, par Mmes Massart et Wieniawski.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Orléans.* — La société de Sainte-Cécile vient de donner son onzième concert, dans lequel se sont fait entendre MM. de Vroye et Mortier. Ce dernier, qui possède une voix de ténor des plus sympathiques, a parfaitement dit l'air de la *Reine d'un jour*, et le duo des *Dragons de Villars*, avec Mme Lhuillier, ainsi que deux jolies romances. M. de Vroye a joué les variations sur le *Carnaval de Venise*, de Demersmann. Applaudi, rappelé, M. de Vroye a bien voulu encore exécuter une simple et délicieuse romance, dans laquelle il a su donner à son instrument tout le charme de la voix. Des fragments de la symphonie de Beethoven (en *ut* mineur), des chœurs de *Judas Machabée*, *Guillaume Tell*, et quelques chansonnettes, complétaient un programme des plus attrayants.

*** *Bordeaux.* — *Lalla-Roukh* vient de recevoir un mauvais accueil sur notre Grand Théâtre. Dès la quatrième représentation la salle était vide ; on reproche à la musique de cet opéra de n'être pas assez dramatique. L'interprétation en a cependant été excellente, et la direction l'avait monté avec beaucoup de soin.

*** *Nice.* — Nous avons eu dernièrement un très-beau concert donné par l'éminent violoncelliste Casella, avec le concours de MMes d'Arboville, Peschel, de MM. Sasserno, Perny, Guidi et Henry. La salle était comble, le programme des plus riches et le succès à l'avenant. On a redemandé avec acclamations le quatuor de *Rigoletto* pour violoncelle, orgue et piano, exécuté par l'auteur, M. Cazella, Guidi et Perny.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Vendredi, on a repris au théâtre de la Monnaie *les Diamants de la couronne*, une des plus charmantes inventions de Scribe et l'une des partitions les mieux inspirées d'Auber. Notre public lui a fait le meilleur accueil, et Jourdan, Aujac, Borsary et Mlle Cèbe y ont vaillamment contribué pour leur part. On nous annonce encore les prochaines représentations de *l'Etoile du Nord* et de *Martha*, qui ne seront pas moins bien reçues.

*** *Berlin.* — Au théâtre royal de l'Opéra, a eu lieu une matinée au profit des artistes des chœurs de ce théâtre. On y a surtout applaudi Mlle Artot, qui a chanté avec Formès un duo de Blangini; Sivori, Mlle Lucca et Mlle de Ahna ont également prêté à cette solennité le concours de leur talent.

*** *Vienne.* — Adelina Patti poursuit ici le cours de ses succès; l'enthousiasme du public va croissant, si c'est possible, à mesure que le talent de cette merveilleuse artiste se montre sous de nouveaux aspects. Dans le rôle de Rosine, du *Barbiere*, elle a ravi l'auditoire, dont l'admiration ne pouvait se contraindre; plus d'une fois un tonnerre d'applaudissements intempestifs a éclaté au milieu du plus beau passage. Zachi est très-bien dans le rôle de Figaro. Quant à Carrion (Almaviva), il est du petit nombre des chanteurs actuels qui nous donnent une idée des beaux jours de la période rossinienne. On pense qu'après le *Barbiere*, le Carltheater donnera *Don Pasquale*.—Pour le mois de juillet on attend Mlle de Tietjens, qui donnerait des représentations à ce théâtre.

*** *Darmstadt.* — Le célèbre ténor Niemann a terminé ses représentations par le rôle de Rienzi, dans l'opéra de Wagner: on attend Wachtel, qui vient d'obtenir un si beau succès à Berlin dans *les Huguenots* et dans *le Prophète*.

*** *Mayence.* — Le ténor Wachtel donne des représentations au théâtre de la ville. Ses débuts dans le rôle du postillon de Longjumeau ont été des plus brillants.

*** *Florence.* — Le maestro Vincenzo Moscuzza vient d'obtenir un grand triomphe au théâtre de la Pergola avec son opéra *Piccarda Donati*, dont on vient de donner la première représentation. Cette œuvre renferme des beautés de premier ordre et qui témoignent d'une grande connaissance de l'art. Les époux Tiberini en ont été les principaux interprètes, et on les a forta pplaudis.

*** *Rome.* — Deux magnifiques soirées musicales, organisées au profit des incendiés du théâtre Alibert, ont rempli la vaste salle du théâtre Argentina. Les sœurs Marchisio, Ronzi, Squarcia et une foule d'autres artistes s'étaient empressés d'y apporter le tribut de leur talent. On y a exécuté admirablement la première partie du *Stabat*, de Rossini; le duo de cette œuvre pour soprano et contralto exécuté par les sœurs Marchisio, et la cavatine d'Isabelle, de *Robert le Diable*, chantée par Mme Arancio-Guerrini, ont été les morceaux les plus applaudis.

*** *Naples.* — L'opposition qu'avait rencontrée d'abord Mme Titjens à Naples, a fait place à l'enthousiasme. Dix représentations successives de la *Lucrezia* ont valu à la célèbre cantatrice un véritable triomphe. Elle a dû avant-hier bisser sa cavatine *M'odi, ah! m'odi*, aux acclamations de la salle entière.

*** *Oporto.* — Nous avons eu ces derniers soirs une belle représentation au bénéfice de notre excellent baryton Buti. Il avait choisi pour cette solennité *la Marta*, dont huit représentations successives ont consacré le succès. Mmes Julienne Dejean et Marini, MM. Bignardi et Buti s'y sont surpassés, et l'on a fait à Buti une véritable ovation. — Sous très-peu de jours nous aurons un nouvel opéra, *Beatrice di Portogallo*, dû à un de nos compatriotes, Francisco Novonha.

Voici la liste des principaux concerts annoncés jusqu'à la fin de ce mois; le défaut d'espace ne nous permet pas de faire une mention particulière de chacun d'eux :

15 mars. Salons Erard. Matinée musicale de M. Ten-Brinck, compositeur hollandais; audition de ses compositions.
16 — Salle Herz. Grand concert de M. Ben-Tayoux, compositeur.
16 — Salons Pleyel-Wolff. Deuxième soirée musicale de Mme Szarvady, avec le concours de Mme Clara Schumann, Mlle Lorch, MM. Maurin et Chevillard; morceaux à quatre mains par Mmes Szarvady et Schumann.
17 — Salle Herz. Concert de Mlle Louise Murer, élève de Prudent, qui exécutera plusieurs compositions de son maître, de Beethoven et de Mendelssohn.
17 — Salons Pleyel. Concert donné par W. Goldner.
18 — Id. Concert avec orchestre de Bernhard Rie, avec le concours de Mme O. Comettant.
19 — Id. Concert de Mlle Sabatier-Blot au profit des ouvriers cotonniers; *le Corsaire*, opérette de Mlle Sabatier-Blot.
20 — Salons Erard. Concert de M. Ferd. Schoen, pianiste compositeur.
23 — Salle Herz. Concert d'Aug. Durand, organiste de Saint-Roch, avec le concours de MM. B. Banderali, Badiali, de Bériot et Sighicelli; transcription de l'ouverture de *la Sirène* pour orgue, et trio pour piano, orgue et violon sur la première romance de Mendelssohn par le bénéficiaire.
24 — Salle du Louvre. Dernier concert à grand orchestre sous la direction de Litolff, de Madeleine Graever.
28 — Salons Erard. Soirée de Theresa Wartel : 1re partie, musique de chambre; 2e partie, *Antipathie*, comédie de Mme Wartel.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente chez MARCEL COLOMBIER, éditeur, 85, rue de Richelieu, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS MUSICALES

MORCEAUX DE PIANO. Prix marqué.

Bernard (Paul). Barcarolle . . . . . 6 »
Lambert (Lucien). *God save the queen*, air national anglais . . 6 »
Neustedt (Ch.). Première rêverie . . . . . 5 »
— Deuxième nocturne . . . . . 5 »
Talexy (A.). Les Feuilles de la marguerite, six morceaux-oracle:
1. Il m'aime! 3. Beaucoup! 5. A la folie!
2. Un peu! 4. Tendrement! 6. Pas du tout!
Chaque numéro séparé . . . . . 4 »
L'ouvrage complet, broché . . . . . 15 »
— Fouets et Grelots, grand galop brillant 7 50
— Id. à quatre mains . . . . . 9 »
Wachs (F.). La Première amitié, romance sans paroles . . . . 5 »

CHANT. Prix marqué.

Beethoven. Marguerite (poésie de Mme Valmore), chanson florale (2 t.) 2 50
Field (John.). L'Oiseau, id. conversation . . . . 3 »
— Le Rêve à deux, id. romance 2 50
Moreaux (Ch.). L'Amour et l'Amitié (fabliau de Millevoye), deux tons 2 50

DANSES.

Boullard (V.). Fifres et clairons, polkas . . . . . 3 »
— Turf-Polka . . . . . 5 »
Talexy (A.). Bella Maria, polka . . . . . 5 »
Le Corbeiller (Ch.). La Première Gerbe, valse . . . . . 5 »
Jullano (A.-P.). La Fête au hameau (très-facile), quadrille . . 4 50
Wachs (F.). Le Tourbillon, quadrille 4 50
Mathieu (fils.). Déesse, polka-mazurka . . . . . 5 »

ALPHONSE SAX (JUNIOR)

Facteur et Ingénieur en instruments de Musique

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS

EN TOUS GENRES, EN TOUTES FORMES ET DANS TOUS LES TONS

HARMONIE et FANFARE. — Rue d'Abbeville, 5 bis, Paris, près de la place Lafayette. — Belle Salle de 300 personnes pour Concerts et Répétitions. 16 Brevets d'Invention ou de perfectionnement. — Commission. — Exportation.

Breveté de S. M. l'Empereur des Français. — Grand brevet de S. M. la reine d'Angleterre. — Breveté de S. M. le roi des Belges. — 2me prix en 1838. — 1er prix en 1841. — Prix d'honneur, médaille d'or, en 1843. — Médaille d'argent à l'Exposition de Paris, 1844. — **DÉLÉGUÉ** par le gouvernement belge pour visiter l'Exposition universelle de Londres, en 1851. — Exposition universelle de Paris, 1855, les plus belles pages du Rapport officiel, 27me Classe, pages 1335-1336. — Exposition universelle de Londres, 1862, *PRIZE MEDAL*, avec cette mention : POUR **EXCELLENCE** DE **TOUTE ESPÈCE** D'INSTRUMENTS DE CUIVRE. — Membre de l'INSTITUT POLYTECHNIQUE de Paris, membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LE PROGRÈS DES SCIENCES SOCIALES. — *MÉDAILLE D'OR* et Membre du CORPS SCIENTIFIQUE DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 12. | 22 Mars 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — F. Halévy; Souvenirs d'un ami pour joindre à ceux d'un frère; à M. Léon Halévy, par **Edouard Monnais.** — Théâtre impérial de l'Opéra : début de M. Villaret. — Auditions musicales, par **Adolphe Botte.** — Nouvelles et annonces.

F. HALÉVY.

Souvenirs d'un ami pour joindre à ceux d'un frère.

A. M. LÉON HALÉVY.

Encore deux jours, mon cher Léon, et une année entière se sera écoulée depuis que nous avons conduit à sa dernière demeure, au milieu d'un deuil national, vous, le frère, moi, l'ami que nous avons tant aimé! Rien ne lui aura manqué des hommages dus aux grands artistes qui ont pris rang parmi les illustrations de leur pays et de leur siècle. En attendant que sa statue s'élève sur le monument consacré à sa mémoire, son portrait historique a été largement tracé, au sein de l'Académie, par l'homme éminent qui lui a succédé comme secrétaire perpétuel; mais à côté de cette image en quelque sorte officielle, vous avez voulu en esquisser une autre plus délicate, plus intime. J'ignorais encore votre intention pieuse, lorsque, de mon côté, pressé par ce devoir triste et doux qui nous oblige à recueillir tout ce qui nous reste de ceux que nous pleurons, à ramasser en un faisceau toutes nos chères épaves, je vous demandais quelques détails sur votre famille. Je tenais à savoir quelle part il fallait faire aux influences dans l'éducation, dans la vocation de votre illustre frère. Il m'avait souvent parlé de votre père comme doué d'un esprit distingué, de facultés rares, mais sans me dire précisément quel en avait été l'emploi. En m'apportant les lumières dont j'avais besoin, votre lettre m'apprit que nous nous étions rencontrés dans le projet de consigner par écrit de précieux souvenirs. Je sentis aussitôt que c'était à vous de marcher le premier, à moi de suivre vos traces. Vous avez rempli votre tâche, mon cher Léon, et s'il ne s'agissait ici d'un tout autre sentiment que celui de l'amour-propre, vous l'avez remplie de façon à me détourner d'entreprendre la mienne. Je l'essayerai pourtant, mais dans la mesure la plus modeste. Tout le monde a lu avec un vif intérêt les pages touchantes où, sous le titre de : *Simples récits, Impressions personnelles*, vous avez écrit la biographie complète de votre frère, apprécié ses œuvres, indiqué les rapports qui ont rapproché votre existence de la sienne. Ce qui me reste à dire est bien peu de chose, et ce peu de chose pourrait bien n'avoir de valeur que pour moi. N'importe! C'est une espèce de bout de l'an que je célébrerai en quelques lignes commémoratives d'une journée fatale, dont la douleur se prolonge et se prolongera toujours avec une force égale entre nous deux. *Nulli flebilior quam tibi, quam mihi*!

La plupart des musiciens célèbres sont nés en pleine musique : lorsqu'un enfant survient dans ces familles prédestinées, il n'y a rien de changé, si ce n'est qu'on y compte une voix ou un instrument de plus. Pour votre frère, il n'en fut pas ainsi, et c'est un argument à l'appui d'un instinct qui s'éveilla presque de lui-même, et pour se développer, se passa des excitations d'une serre chaude domestique : « Notre père, Elie Halévy, m'écriviez-vous dans votre réponse à mes questions, était un homme très-honoré parmi les israélites pour son caractère et pour sa science; mais, je dois le dire, cette science était toute spéciale. Il était profond hébraïsant et très-versé dans les connaissances talmudiques. Il avait fondé en 1818, de concert avec quelques israélites de Paris, un journal ou *Revue mensuelle*, intitulé *l'Israélite français*, qui avait pour épigraphe cette belle parole de l'Ecriture : *tiens au pays et conserve ta foi*, parole qui semble résumer l'avenir universel du peuple juif. Poëte hébraïque très-renommé, il eut toute sa vie l'estime de l'illustre orientaliste Silvestre de Sacy (père de l'académicien d'aujourd'hui), qui l'honora d'une constante amitié et d'un intérêt qu'il voulut bien reporter sur moi-même pendant tout le cours de mes études universitaires. Notre père, très-ardent pour l'émancipation intellectuelle de ses coreligionnaires, que la révolution avait fait citoyens, ne prit pas à notre instruction une part directe : la spécialité de ses connaissances ne le permettait pas; mais il se dévoua entièrement à notre éducation, et, quoique ruiné par une malheureuse entreprise commerciale, il fit les plus grands sacrifices pour vouer ses deux fils aux études et aux professions libérales. »

Elie Halévy était né à Furth, petite ville de Bavière, près de Nuremberg, mais la France devint sa seconde patrie. Julie Meyer, sa femme, était Lorraine : elle avait vu le jour dans le village de Malzeville, près de Nancy. Comme vous, mais environ trois ans plus tôt, votre frère, Jacques-Fromental-Elie, vint au monde à Paris. Il naquit, le 27 mai 1799, dans une de ces maisons de la rue Neuve-des-Mathurins qui viennent d'être abattues pour laisser le terrain libre au nouvel Opéra. Par une coïncidence bizarre, c'est aussi dans une de ces maisons disparues du sol, qu'il se maria en 1842 avec Mlle Léonie Rodrigues. Si rien de musical n'apparaît auprès de son berceau, j'aperçois, au contraire, dans ses traditions et ses habitudes de fa-

mille, dans l'exemple paternel, l'explication de ce penchant qui l'entraînera plus tard vers l'étude des lettres, des sciences et des divers idiomes morts ou vivants. Mais ce qui fit de lui un musicien, ce qui lui révéla son génie, ce fut, comme vous l'avez remarqué, un pur effet du hasard.

« La vocation de mon frère, disiez-vous, se prononça de très-bonne heure et fut déterminée par une circonstance singulière. La première pension où nous fûmes placés (car je ne parle pas d'une petite école, enclos du Temple, où nous reçûmes force coups de férule et quelques notions de grammaire) était un externat dirigé par un nommé Cazot, dont le fils, musicien, avait remporté le premier prix de fugue et de contre-point au Conservatoire. Il y était répétiteur de solfége. Il remarqua les brillantes dispositions musicales du jeune élève de son père, et le fit entrer dans sa classe au Conservatoire, en 1809. Je crois que de toute façon mon frère aurait été ce qu'il devint plus tard, mais il n'en est pas moins vrai qu'il y eut quelque chose de providentiel dans ce hasard, qui avait mis dans le voisinage de notre père (nous demeurions alors rue Michel-le-Comte, et la pension était rue du Chaume, vis-à-vis des Archives) un maître de latin ayant un fils répétiteur de solfége et lauréat musical du Conservatoire. »

Ce lauréat du Conservatoire devait être aussi celui de l'Institut ; il remporta en 1812 le grand prix de composition musicale ; Hérold l'obtint en partage avec lui dans le même concours, et Halévy, l'élève de Cazot, le méritait sept ans après, en 1819. Hérold, Cazot, Halévy ! quel assemblage de noms et quel contraste ! que de rayons et que d'ombre ! C'est que, nous le savons trop, le voyage de Rome n'est qu'une épreuve, et le plus difficile après tout, ce n'est pas d'y aller, mais d'en revenir.

Halévy ne partit pour l'Italie qu'en 1820. La mort prématurée de votre mère l'avait retenu à Paris, et, avant son départ, il fit exécuter dans le temple israélite un *De profundis* à grand orchestre pour la mort du duc de Berry. Ce morceau fut gravé, dédié à Cherubini, qui l'avait initié aux mystères du contre-point. Halévy, qui devait en ouvrir l'accès, en enseigner les détours à tant d'autres, m'a souvent avoué qu'il avait eu des peines inouïes à y faire ses premiers pas. A cette époque, il était déjà professeur adjoint de solfége au Conservatoire, comme l'avait été ce Cazot, son ancien maître, et, pour suspendre ses fonctions, sans perdre son titre, il se munit d'un congé. Pendant son séjour en Italie, en Allemagne, s'il ne montra pas pour le travail une ardeur excessive, il ne resta pas non plus oisif. A Naples, il écrivit trois airs de ballet pour le théâtre San Carlo, et trois *canzonette* en dialecte napolitain, qu'il dédia à l'une de vos sœurs.

En 1822, à Vienne, il composa une ouverture à grand orchestre, un psaume à grand orchestre et à deux chœurs, et le finale d'un grand opéra italien : *Marco Curzio*. A Rome, il s'était lié avec Rossini. A Vienne, il avait entrevu Beethoven, et c'était assurément l'un des avantages les plus grands qu'il eût retirés de son voyage.

En revenant à Paris, il lui arrive ce qui arriva à tous les lauréats de Rome : pendant son absence, les ténèbres un instant dissipées par l'éclat d'une couronne académique, s'étaient refaites autour de lui. Le nom d'Halévy vous devait alors tout son lustre, à vous, notre admiration et notre envie ; vous que la célébrité avait visitée sur les bancs du collége, qui déjà traduisiez si bien en vers français les odes d'Horace, et dont les journaux vantaient si justement le talent précoce ! Votre frère ne pouvait mieux faire que de chercher en vous son Mécène et de vous demander un poëme, cette chose introuvable et pourtant indispensable à tout musicien. Grâce à vous, un vétéran de l'Opéra-Comique, M. Vial, auteur d'*Aline*, des *Deux Jaloux* et autres pièces connues, lui confia un petit acte, *le Jaloux et le Méfiant*, dont il écrivit rapidement la partition, mais les regards tournés vers une scène plus élevée, plus vaste, qu'il affectionnait surtout. Pour cette scène, deux collaborateurs, dont M. Patin, aujourd'hui de l'Académie française, faisait partie, écrivirent, à son intention, un *Pygmalion ;* vous-même, en société avec Arnould, déjà l'associé de M. Patin, vous lui prépariez un *Erostrate*, en trois actes, dont la musique, comme celle de *Pygmalion*, ne sortit jamais des limbes où dorment tant d'œuvres qui ont coûté de si grands efforts.

Parmi les phénomènes les plus intéressants de la mémoire, je n'en connais pas de plus curieux que la promptitude et la ténacité avec lesquelles s'y gravent certains noms qu'on entend prononcer, sans en comprendre, sans en pressentir toute la valeur et l'importance. Aujourd'hui encore, je dirais sans me tromper, sans hésiter, le jour, l'heure, l'endroit où pour la première fois les noms de Rossini, de Walter Scott, de Lamartine, de Balzac et de bien d'autres frappèrent mon oreille. Il en est ainsi de certaines physionomies, que l'on retrouve avec facilité, comme dans un miroir rétrospectif. Savez-vous, mon cher Léon, où, pour la première fois, je rencontrai votre frère, le futur auteur de *la Juive* et de *l'Eclair*, que, je dois en convenir, je regardai fort indifféremment ? C'est dans le salon de M. Villemain, l'illustre écrivain, où, devant un nombreux auditoire, par l'organe de M. de Saint-Georges, votre ami, et depuis le nôtre, vous lisiez une comédie en trois actes. Et comment la mère de notre hôte, Mme Villemain, me désigna-t-elle votre frère ? « Ah ! dit-elle, c'est le musicien : il donne des leçons chez Mme de Duras. » La désignation était exacte, mais à quelque temps de là, on eût pu la trouver bien inconvenante, ou du moins bien incomplète. Cependant la physionomie de votre frère me demeura présente, et je la vois encore telle qu'elle était alors, comme si plus de trente années ne fussent intervenues depuis ce moment.

Enfin, l'heure propice finit par sonner pour le jeune compositeur en quête de ce poëme tant recherché, tant désiré. Le théâtre de l'Opéra-Comique vivait sous les lois d'un vieil auteur de mélodrames, M. Guilbert-Pixérécourt, qui avait joui du titre de Corneille dans un genre dont M. Caignez passait pour le Racine. Halévy n'avait pas manqué de faire sa cour, avec toute l'adresse dont il était capable, à cet autocrate redoutable et redouté, arbitre souverain de son avenir, de sa vie. Un soir, il le trouva dans un salon, chez Boieldieu, je pense : l'autocrate jouait au whist et le destin lui souriait. Il sourit au jeune artiste, et lui dit : « Venez me voir demain matin, je crois que j'ai votre affaire. » Halévy fut ponctuel, et M. Guilbert-Pixérécourt lui remit le manuscrit d'une pièce en un acte, dont l'auteur était M. de Saint-Georges, déjà nommé. Cette pièce avait pour titre *l'Artisan*, la musique en fut lestement écrite, et la première représentation ne se fit pas attendre. Il y eut succès, mais un de ces succès plus profitables au poëte et au musicien qu'au théâtre. Le directeur rencontrant votre frère le lendemain, lui dit du ton le plus agréable : « Je suis content, très-content ; je jouerai votre pièce quatorze fois. » Et en effet, il ne la joua pas davantage. Pourquoi quatorze et non pas quinze ? Y avait-il dans le nombre fixé quelque chose de cabalistique ? On comprend que le jeune compositeur ne fut pas assez téméraire pour le demander.

Il faut tout noter dans l'histoire d'un artiste, les bonnes fortunes comme les déceptions. Le soir même de son premier succès, Halévy eut une chance encore plus rare, de nos jours surtout. Il y avait dans la salle un éditeur, un jeune homme, qui commençait le commerce de musique avec une hardiesse égale à son intelligence. A la chute du rideau, l'éditeur monta sur le théâtre, et dit au compositeur, qui reçut le coup à bout portant : « Monsieur, voulez-vous me vendre votre partition ?—Comment donc ? mais de tout mon cœur.— Eh bien, je vous la paie 1,000 francs. Tenez, les voilà, mais c'est à condition que vous me vendrez d'avance vos six premiers ouvrages en un acte, au même prix ? — J'accepte. » Et le marché fut conclu. L'éditeur, que quelques-uns ont nommé déjà, était M. Maurice Schlesinger, qui acheta plus tard aussi, *Ludovic*, *la Juive*, *l'E-*

clair, Guido, la Reine de Chypre, Charles VI, et qui avait deviné tout cela dans *l'Artisan*; c'était avoir la vue assez fine!

Désormais, Halévy pouvait travailler avec confiance : il comptait un succès; il avait un théâtre, et, qui plus est, un éditeur!

EDOUARD MONNAIS.

(*La suite prochainement.*)

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

Début de M. Villaret.

Le début du ténor Villaret a eu lieu vendredi dans *Guillaume Tell*. On sait que, professant le métier de brasseur dans le Midi, il faisait partie d'une société chorale; le hasard mit le célèbre avocat Nogent Saint-Laurent à même de l'entendre, et ce fut lui qui le signala à l'attention du directeur de l'Opéra. Mandé à Paris, il a travaillé avec beaucoup de zèle et de persévérance sous la direction de M. Vauthrot et, devenu mûr pour la scène, il s'est produit dans le rôle d'Arnold, qu'on a jugé le plus propre à faire valoir les moyens du néophyte. On ne s'est point trompé, et dès les premières phrases de son récitatif, il avait conquis toutes les sympathies de la salle. En effet, la voix de M. Villaret se distingue tout d'abord par un timbre extrêmement flatteur; elle est en même temps sonore, douce, harmonieuse; l'émission en est juste, le son sort sans effort et monte de même jusqu'aux notes les plus élevées, et ce n'est pas un des moindres charmes de cet organe qui ne laisse aucune inquiétude au spectateur, en même temps qu'il ne trahit aucune peine, aucune fatigue de la part du chanteur.

Ces qualités se sont manifestées dans l'air *O Mathilde, idole de mon âme*, qu'il a dit avec une suavité et pourtant avec une plénitude de son qui ont soulevé des bravos unanimes. Le duo avec Mme Vandenheuvel-Duprez au deuxième acte, n'a fait que confirmer cette première impression, et le succès de M. Villaret a été couronné par l'admirable air *Asile héréditaire*, dans lequel Duprez n'a point jusqu'à présent trouvé de rival; l'andante en a été dit avec un sentiment exquis, et l'allegro très-vaillamment attaqué par le chanteur, qui, dans le fameux *Suivez-moi*, écueil des imitateurs de Duprez, a fait entendre l'*ut* de poitrine avec une facilité remarquable. Aussi n'étaient ce plus des applaudissements d'encouragement prodigués à M. Villaret, mais bien les bravos et les acclamations accordés à l'artiste qui a conquis de longue date la faveur du public.

Jamais, peut-être, Mme Vandenheuvel n'avait chanté avec une semblable perfection le rôle de Mathilde. La romance : *Sombres forêts* a été détaillée, nuancée d'une façon inimitable. Faure tient magistralement le rôle de Guillaume Tell, et il y a eu de très-beaux élans. En définitive, nous croyons que la direction de l'Opéra a mis la main sur un sujet qui lui fera honneur. Sans être très-jeune, M. Villaret est dans la force de l'âge, sa taille, sans être fort élevée, est bien proportionnée, les épaules larges et le thorax bien développé. Si l'on fait la part de l'émotion d'un premier et si solennel début, le maintien de M. Villaret n'a pas été gauche, et il se mettra promptement à l'aise; c'est de même à cette émotion bien naturelle qu'il faut attribuer quelques défauts de respiration, et la brièveté de prononciation de quelques syllabes désinentes; mais ces imperfections disparaîtront bientôt lorsqu'il se sera familiarisé avec la scène et avec le public.

S. D.

AUDITIONS MUSICALES.

Joseph Romano. — Mme Corine de Luigi. — Georges Jacobi. — Camille Saint-Saëns. — Mlle C. Remaury. — Mme Guibert-Jung. — Mme Szarvady. — M. Ten Brink. — Mlle Wilhelmine Belin de Launay. — Mme Clara Schumann.

La semaine dernière, dans les salons Erard, Joseph Romano, compositeur et organiste de talent, a exécuté divers morceaux de lui fort bien faits et fort bien conduits. Cet artiste a le charme qu'ont en général les musiciens italiens, et il phrase avec beaucoup de goût. Ses arrangements sur *Robert le Diable* et sur le *Stabat* de Rossini annoncent une plume exercée; ils sont écrits avec soin, avec art; ils sont brillants, sans toutefois enlever à l'harmonium son plus grand mérite, qui, on l'oublie trop souvent, est, non de pouvoir rivaliser de brio avec le piano, mais de pouvoir mieux chanter et mieux nuancer le son : aussi les mélodies de Meyerbeer et de Rossini ont-elles eu, sous les doigts de M. Romano, toute leur puissance et toute leur variété. Par le mélange heureux des deux instruments, elles unissaient, cette fois, des sonorités diverses et rappelaient les émotions délicieuses qu'elles font goûter ailleurs.

— Mme Corinne de Luigi a donné l'autre soir, à l'hôtel du Louvre, une soirée musicale et littéraire dans laquelle elle a dit plusieurs morceaux de Rossini. L'art, la méthode et le goût de la cantatrice perçaient malgré les défaillances de sa voix, que paralysait une indisposition. Les instrumentistes ont eu le beau rôle. Dans quelques fragments du beau concerto de Mendelssohn et dans la fantaisie d'Alard sur *la Fille du régiment*, le jeu brillant et expressif du jeune violoniste Bauerkeller a fait un vif plaisir. Mme Dreyfus et M. Auguste Mey se sont fait applaudir aussi : l'une, avec des morceaux sur *la Muette* et sur *Lucie*; l'autre, avec sa jolie fantaisie sur *Diane de Solanges*, opéra du duc de Saxe-Cobourg-Gotha.

— Mardi, pendant qu'à la salle Pleyel-Woff M. Charles Lamoureux interprétait Mozart et un très-beau concerto de Rode de manière à se placer définitivement parmi les meilleurs solistes sortis du Conservatoire, si fécond pourtant en violonistes remarquables; pendant qu'à la salle Erard on applaudissait M. Hugo, Herman dont le talent fin, élégant et expressif a été bien des fois apprécié cet hiver, notamment à une soirée donnée sous le patronage de Mmes Rouland, duchesse Tascher de la Pagerie, Paulin Talabot, de Mouzay, etc., au profit des ouvriers rouennais, M. G. Jacobi obtenait à la salle Herz un véritable succès. Le public lui a fait un chaleureux accueil, bien justifié par la grâce et la légèreté de son archet, par la pureté et le brio de son exécution. En jouant un difficile concerto de R. Kreutzer, il a développé tout à son aise les qualités sérieuses qu'il possède; en disant des pages plus légères, telles que la *Fantaisie ballet* de Bériot, et *les Variations* de Vieuxtemps sur un thème original, il a prouvé que son style avait de la souplesse, et qu'il se prêtait également bien à l'interprétation des œuvres sérieuses et à celle des productions qui se contentent d'être délicates et gracieuses, ambition assez haute, on en conviendra, et à laquelle bien des fantaisies semblent avoir renoncé. Nous dirions bien que Mlle Joséphine Martin a partagé avec M. Georges Jacobi les honneurs de la soirée; mais, outre que cette formule a peut-être déjà trop servi, elle est, en vérité, tout à fait insuffisante pour donner une idée de la sévère correction, de la haute intelligence, du goût irréprochable qui, on le sait, distinguent le talent de l'excellente pianiste.

— Il est assez malaisé de parler de M. Camille Saint-Saens. Pour notre part, nous ne cherchons pas à le dissimuler, cela nous embar-

rasse fort. Pianiste, il a un très-beau talent gâté par une sécheresse d'autant plus regrettable qu'elle semble presque volontaire, tant il s'y mêle parfois de délicatesse et de fini; compositeur, il a un incontestable mérite de style, obscurci à chaque instant par des idées vieillottes, par une hésitation évidente entre les formes d'autrefois, celles d'aujourd'hui et même, souvent, celles de demain : Bach et Wagner sont confondus et forment un tout qui ne satisfait complétement personne.

La semaine dernière, dans les salons Pleyel-Wolff, M. Camille Saint-Saens a fait exécuter, entre autres morceaux de sa composition, une *symphonie* en *ré* qu'on entendait pour la première fois et qui a été bien dite par un bon orchestre. Il y a toujours infiniment de talent dans les ouvrages de M. de Saint-Saens; mais, tantôt, comme dans cette symphonie, le style fugué, une concision exagérée, une instrumentation un peu vide (et où est prodiguée cette puérile antithèse de la flûte et du hautbois, dialoguant avec la masse des instruments), ne laissent que trop voir la pauvreté de l'invention première; tantôt comme dans son concerto pour violon, — joué l'autre soir par M. White avec une supériorité digne d'éloges — des développements trop longs, des harmonies plus correctes que belles, enlèvent toute proportion à l'œuvre et cachent complétement l'idée mélodique. Mais, dira-t-on, y a-t-il des idées mélodiques dans la musique de M. de Saint-Saens? Oui, il y en a; pas en profusion assurément, mais, enfin, dans ses concertos, par exemple, on en trouve. Malheureusement, avec sa crainte d'être commun, son amour du détail et de la couleur, l'auteur précipite bientôt ses thèmes dans un flot d'*imitations*, de *canons*, où ils disparaissent tout à fait, pressés et étouffés sous une forme qui manque d'air et de naturel, sous une harmonie trop serrée, sous un réseau de dissonances, de *cadences évitées*, qui fait perdre de vue la tonalité et qui déroute l'oreille. Cette monotonie des surprises et des coquetteries ne vaut pas mieux que l'autre. En somme, tous ceux qui connaissent les difficultés du style symphonique, accordent largement à M. Saint-Saens presque tous les genres de mérite que donne l'étude; quant à la grâce et à l'abondance mélodique, c'est tout autre chose. M. Camille Saint-Saens est encore assez jeune pour s'apercevoir un jour que, s'il est bon d'avoir passé par l'école, d'y avoir puisé le savoir et l'érudition, il est bon aussi de secouer un peu tout cela et de se réchauffer l'âme au contact de tout ce qui est libre, vivant et passionné.

— Parmi les soirées données dans les salons Erard, celle de Mlle Caroline Remaury a été l'une des plus charmantes. Mlle Remaury est une jeune et brillante élève de M. Félix Lecouppey; elle a fait de notables progrès. Son jeu, très-énergique au besoin, n'exagère cependant jamais la pensée du compositeur; il évite les oppositions violentes et se garde de certains effets d'enflure, si chers à plus d'une école. Il n'a pas encore toute la liberté, toute la spontanéité des talents vraiment originaux et complets, mais il est ferme, pur et distingué. Après avoir exécuté des œuvres de Bach, de Haydn, de Rameau, de Mendelssohn, Mlle Remaury a parfaitement triomphé des difficultés de la sonate en *ré* mineur de Beethoven, et en a fait jaillir le véritable esprit, la noble grandeur, les grâces fougueuses et entraînantes. Mlle Remaury dédaigne, et nous l'en félicitons, toute espèce d'affectation; elle a dit simplement et d'une façon ravissante un rigodon de *Dardanus*, transcrit par M. F. Lecouppey, un nocturne de Chopin et une valse de Stephen Heller. Ce dernier morceau a été bissé et méritait tout à fait un pareil accueil. L'ampleur, la largeur, les beaux sons, en un mot toutes les hautes et grandes qualités de Henri Vieuxtemps ont été déployées par lui dans sa *Fantasia appassionata* et ont ravi les auditeurs.

— Les concerts avec orchestre sont nombreux cette année. Grâce à ce puissant auxiliaire, Mme Guibert-Jung, à sa soirée donnée salle Herz, nous a rendu dans toute leur richesse le caprice en *si* mineur de Mendelssohn et un fort beau concerto de Charles de Meyer. Chez Mme Guibert-Jung on ne remarque pas ce divorce malheureux entre la délicatesse et la puissance : l'une et l'autre se touchent, se rejoignent et donnent à son style beaucoup de variété. Le septuor de *Lucie*, transcrit par Liszt, et deux jolies compositions de M. Marmontel, joués par l'habile pianiste, ont été très-goûtés. En interprétant un *Adagio et Rondo militaire* de Servais, fantaisie remplie de mélodies colorées, de traits difficiles et brillants, M. Jules Deswert a recueilli de nombreux bravos, Un des plus grands succès de la soirée a été pour M. Jean Machiels, qui a dit avec une grande supériorité un solo de clarinette de Bender.

— Rien ne manque à Mme Szarvady pour interpréter les œuvres des maîtres : ni la conviction, ni les fortes études, ni un mécanisme excellent, ni l'amour éclairé et désintéressé du beau. A sa seconde séance, donnée lundi dans les salons Pleyel-Wolff, Mme Szarvady a d'abord, avec MM. Maurin et Chevillard, exécuté un superbe trio de Beethoven. Là, elle n'avait rien à redouter : la beauté reconnue de l'œuvre, le talent éprouvé des interprètes, répondaient du succès et assuraient une victoire; mais avec Mme Schumann, elle a joué deux morceaux à quatre mains de Schumann, et le public, qui appréciait très-bien cette attention délicate, cet hommage rendu à un musicien éminent quelquefois, mais très-inégal et très-obscur souvent, le public se demandait s'il ne paierait pas tous les frais de cette courtoisie féminine (la plus savante et la plus gracieuse de toutes les courtoisies sans contredit). Hâtons-nous de constater que ses craintes ont été vite dissipées. Les deux grandes virtuoses ont fait assaut de talent, ont rivalisé de verve, de délicatesse, et le compositeur a eu aussi sa bonne part dans les bravos enthousiastes de l'auditoire.

— Un jeune musicien hollandais, M. Ten Brink, a fait entendre dimanche divers morceaux sérieux de sa composition, entre autres un quatuor et des fragments de plusieurs trios. M. Ten Brink est plein de talent, mais qu'est-ce que le talent sans l'inspiration? Nous ne savons pas au juste ce qu'est aujourd'hui, dans la patrie de Paul Potter, l'art hollandais; mais ce que nous savons, c'est que dans ce pays, comme dans bien d'autres, beaucoup de jeunes auteurs oublient complétement la mélodie.

La forme c'est beaucoup, nous ne l'ignorons pas; toutefois, lorsqu'elle est seule, c'est fort peu de chose; et la musique qui n'offre que cet intérêt est rangée dans le pire de tous les genres, genre que nous nous abstiendrons de nommer. M. Ten Brink est un brillant pianiste, plus énergique que délicat. Ses fragments de trios et son quatuor attestent du savoir et ne manquent pas de détails ingénieux; seulement ils n'ont aucun caractère, aucune physionomie propre.

Trois solistes des plus distingués, MM. Charles Lamoureux, Nabich et Jules Lasserre, ont été chaleureusement accueillis dans ce concert

— Mlle Wilhelmine Belin de Launay appartient à cette race d'artistes très-distingués qui vivent volontiers dans le passé et y trouvent, mieux que dans le présent, l'expression de leurs sentiments délicats et élevés : aussi est-ce Mozart que la jeune pianiste comprend le mieux. Quoiqu'elle ait bien dit l'air de *Grâce!* de *Robert*, si habilement transcrit par Emile Prudent, qu'elle se soit efforcée, non sans succès, d'atteindre au pathétique répandu dans cette mélodieuse inspiration; quoiqu'elle ait mieux dit encore un ravissant andante de Hummel, c'est en jouant, avec Alard, un thème varié de Mozart, et, seule, les adorables variations du même maître sur *Lison dormait dans un bocage*, que Mlle W. Belin de Launay a fait le plus applaudir la grâce, la clarté et le charme de son talent.

Les marques d'admiration n'ont manqué ni à Alard ni à Badiali, et, bien des fois, la fantaisie sur *la Muette*, exécutée par l'un, et l'air du *Barbier*, chanté par l'autre, ont été interrompus par les acclamations enthousiastes de l'auditoire.

Mlle Desnoyers porte un nom honorable et bien connu dans le monde des lettres; elle a chanté de façon à faire espérer qu'elle le portera dignement dans le monde musical. La romance de *Marie Stuart*, qui demande, non une habileté de vocalisation que Mlle Desnoyers ne possède pas encore, mais une sensibilité et un goût qu'elle possède déjà, a été phrasée par la jeune cantatrice avec une remarquable expression.

— Le public parisien n'a nulle rancune; l'autre soir, chez Erard, il a applaudi le beau quintette en *mi* bémol de Schumann, absolument comme si ce maître ne lui eût jamais fait passer d'assez mauvais moments. Est-il besoin de dire que cette œuvre est de tout point délicieuse? A quoi bon? Il y a longtemps déjà que MM. Armingaud, Jacquard, Lalo, Mas, Lubeck ou Mme Massart nous en ont révélé tout le prix; il vaut donc mieux ajouter que Mme Schumann a obtenu, à son second concert, plus de succès encore qu'à son premier. L'éminente pianiste ne s'est interdit ni les fugues de Bach, ni bien d'autres choses bien austères; mais ce quintette, un admirable duo de Mozart à deux pianos, un air de Lulli chanté par Mme Viardot, ont fait éprouver à tous un véritable plaisir.

ADOLPHE BOTTE.

NOUVELLES.

*** La représentation de *la Muette de Portici* donnée dimanche au théâtre impérial de l'Opéra a produit plus de 10,000 francs de recette. On ne se lasse pas d'entendre cette admirable partition d'Auber qui semble aujourd'hui toute nouvelle, et dont le succès actuel surpasse celui qu'elle obtint dans l'origine. Lundi l'on a joué, pour la troisième fois, *la Mule de Pedro* avec *la Vivandière*. L'opéra de Victor Massé gagne à chaque audition. Mercredi, *la Muette* a de nouveau rempli la salle, et vendredi une grande affluence de spectateurs assistait au début du ténor Villaret, dans *Guillaume Tell*.

*** Le théâtre de l'Opéra-Comique a repris, le semaine dernière, avec beaucoup de succès *les Diamants de la Couronne*. Mlle Marimon a été fort applaudie dans le rôle de la Catarina. — On remonte *Haydée* pour Achard, qui remplira le rôle de Lorédan.

*** Tamberlick est toujours fort beau dans *Poliuto*. Les dernières représentations de cet ouvrage lui ont été complétement favorables, et nous voudrions pouvoir en dire autant d'*un Ballo in maschera*, mais le genre léger ne lui convient pas à beaucoup près autant que le genre grave. Sa voix n'a rien de ce que demande un badinage élégant, facile, et sa physionomie est comme sa voix. Pour la première fois de la saison, Mlle Saint-Urbain reparaissait sur la scène dans le rôle d'Amelia. Nous n'avons trouvé nul changement dans sa personne ni dans son talent. C'est toujours une jolie femme, qui joue et chante sans émotion, sans effet. Delle Sedie et Mlle Marie Battu ont seuls été applaudis et bissés. On a redemandé au chanteur l'*Eri tu*, à la cantatrice, le *Saper vorreste*, et on les a remerciés de leur complaisance à les redire par de nouveaux applaudissements. On regrette que Mlle Trebelli ait été condamnée à remplir le rôle insignifiant de la devineresse.

*** A l'un des derniers concerts des Tuileries, Sa Majesté l'Impératrice a témoigné à MM. Delle-Sedie et Zucchini, chargés du rôle des bravi dans *Stradella*, le regret que l'interruption des représentations de l'opéra de Flotow ne lui permît pas de l'entendre.

*** La première représentation, très-prochaine, des *Peines d'amour perdues* (*Così fan tutte*), offrira un attrait de plus à la curiosité, par le début de M. Léon Duprez, fils du célèbre ténor, frère de Mme Vandenheuvel, qui a bien voulu, en présence des indispositions qui retardent l'ouvrage, se mettre obligeamment à la disposition du théâtre Lyrique, pour interpréter le principal rôle de l'opéra de Mozart. M. Léon Duprez ne pouvait choisir une meilleure occasion pour se produire dans une carrière où les sympathies du public lui seront acquises d'avance.

*** Après le départ de Mme Carvalho pour Marseille, qui interrompra les représentations de *Faust*, arrivé à sa centième représentation et qui ne sera plus joué que trois fois, le théâtre Lyrique va reprendre *Oberon*; Montjauze chantera le rôle principal. — Mme Cabel quitte ce théâtre et va contracter un engagement avec la direction du théâtre de Lyon.

*** Le théâtre Molière a commencé une série de représentations qui intéressent l'art dramatique. Celle de jeudi se composait du premier acte des *Dragons de Villars*, du *Caïd* pour la partie lyrique, et d'*une Tasse de thé*, suivi du *Chapeau d'un horloger*, pour la partie comique.

*** On écrit de San Francisco que *la Muette de Portici* vient d'être représentée sur la scène de la Californie devant une foule immense. A défaut du luxe de décors et de mise en scène qu'aurait difficilement permis la localité, la troupe a fait de son mieux pour faire apprécier les beautés du chef-d'œuvre d'Auber. M. et Mme Bianchi ont eu les honneurs de la soirée.

*** Mardi a eu lieu le troisième concert au palais des Tuileries. C'était le tour des artistes de l'Opéra. Faure a chanté un air de *l'Enfant prodigue*; Mlle Sax, avec Obin, un duo des *Huguenots*; Gueymard, avec les chœurs, la barcarolle de *la Muette*; Mlle Sax, avec Gueymard, Faure et Obin, un quatuor des *Vêpres siciliennes*; Mme Gueymard, avec son mari et les chœurs, le *Miserere* du *Trouvère*; Mlle Sax, un air du même opéra; MM. Gueymard, Faure et Obin, un trio de *Guillaume Tell*; Mme Gueymard, les couplets de *la Mule de Pedro*; enfin Mlle Sax, MM. Gueymard, Faure et Obin, et les chœurs, ont terminé la soirée par le finale de *Moïse*.

*** On nous écrit de Turin qu'on vient de représenter au théâtre Carignano une comédie en quatre actes, de M. Luigi Dasti, qui a pour titre *Rossini à Napoli*, et dont le sujet est emprunté à un épisode de la vie du célèbre maestro. Nous voudrions bien savoir, si Rossini habitant encore l'Italie, on eût pris une pareille licence?

*** Une audition très-intéressante de la musique de la garde de Paris a eu lieu mardi dernier, dans la salle de Sax, rue Saint-Georges.

*** Voici le programme du concert qui sera donné aujourd'hui par la Société des concerts du Conservatoire : 1° Symphonie avec chœurs de Beethoven (avec le concours de Mmes Duprez-Vandenheuvel et Viardot, MM. Warot et Bussine); 2° hymne d'Haydn, pour tous les instruments à cordes; 3° duo-nocturne de l'opéra *Béatrice et Bénédict*, de Berlioz, chanté par Mmes Duprez-Vandenheuvel et Viardot, ouverture du *Jeune Henri*.

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au Cirque Napoléon, sixième et avant-dernier concert populaire de musique classique, sous la direction de Pasdeloup. En voici le programme : 1° Ouverture de *Struensée*, de Meyerbeer; 2° symphonie en *fa* de Beethoven; 3° allegro du concerto en *ré* mineur pour violon de Kreutzer; 4° adagio de la 44e symphonie de Haydn; *le Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn.

*** Au dernier concert de l'Hôtel de ville, qui a été fort brillant, Naudin a chanté en italien l'air du sommeil, de *la Muette de Portici*, qu'il abordait pour la première fois; il lui a valu les applaudissements les plus chaleureux, et M. Auber, qui assistait à ce concert, l'a félicité.

*** La commission du monument d'Halévy s'est réunie jeudi dernier au Conservatoire. Tous les membres dont elle se compose avaient été invités à visiter le modèle de la statue, qui vient d'être terminé par M. Duret, de l'Académie des beaux-arts. L'œuvre du célèbre statuaire a été l'objet d'une approbation générale. M. Lebas, chargé de la partie architecturale, a aussi présenté ses plans, et il est probable que le travail pourra être entièrement achevé dans le cours de l'année.

*** Nous avons annoncé la prochaine arrivée de Thalberg à Paris et donné, dans notre numéro du 8 mars, le programme aussi riche que varié des morceaux que compte faire entendre le célèbre pianiste compositeur; sa prochaine séance est fixée au samedi 8 avril, dans les salons d'Erard.

*** Après avoir fait entendre à son premier concert historique le *Trille du diable*, de Tartini, *la Danse des lutins*, de Bazzini, et des *variations* de Paganini, Jean Becker a exécuté un *concerto* de Viotti, chef-d'œuvre d'élégance et d'invention, et plusieurs autres morceaux avec une justesse parfaite, une sûreté et une délicatesse qu'il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de surpasser. Il est incontestable que le jeune artiste a fait depuis un an des progrès surprenants; il a le culte de son art et le feu sacré; avec ces éléments, une des premières places l'attend parmi les violonistes modernes. Aussi a-t-il reçu un accueil enthousiaste à ce concert, dans lequel Mme Oscar Comettant a chanté avec beaucoup d'art et d'esprit deux mélodies de M. Edouard de Hartog, qui ont été fort applaudies.

*** M. E. Reyer vient d'être nommé par le roi de Prusse chevalier de l'ordre de la Couronne. Cette distinction honorifique est la confirmation du succès obtenu l'année dernière à Bade par l'opéra d'*Erostrate*, et le complément des éloges que S. M. la reine de Prusse donna au jeune compositeur dont elle venait d'applaudir la partition.

*** Lundi dernier M. Pasdeloup a fait exécuter par son orchestre et ses orphéonistes le *Requiem* de Mozart à Saint-Eustache, en l'honneur de Wilhem. Le produit de la quête était destiné aux ouvriers de Rouen. Elle a été fructueuse, car l'assistance était considérable, et c'était Mlle Pasdeloup qui quêtait. Il est inutile d'ajouter que l'exécution a été de tout point excellente.

*** C'est mercredi soir qu'aura lieu, dans la salle Erard, le concert d'Alexandre Batta. Le nom de Mme Massart, la pianiste éminente, ceux aussi célèbres de deux chefs de l'école allemande et belge, MM. Jean Becker et A. Dubois, exécutant, pour cette fois seulement, un duo pour deux violons; M. Bussine, Mmes Peudefer et Malézieux; A. Batta se faisant entendre quatre fois; voilà les éléments d'un splendide programme.

*** Dimanche dernier avait lieu chez Mme Erard la dernière des belles soirées musicales dont elle fait chaque saison les honneurs avec une si cordiale amabilité. Empressés de reconnaître l'hospitalité que cette honorable maison pratique depuis si longtemps et si largement à leur égard, les artistes les plus renommés de la France et de l'étranger s'y produisent à l'envi, et y apportent le tribut de leurs plus remarquables compositions. Dimanche passé, c'était le tour de Mme Clara Schumann, de Becker et de Mme Viardot. Le jeune violoniste y a fait assaut de talent avec la célèbre pianiste dans la sonate de Beethoven dédiée à Kreutzer, et qui a dû être rarement exécutée avec plus de perfection. Dans *la Danse des Lutins*, Becker a fait apprécier les qualités en même temps solides et brillantes qu'il possède, et Mme Viardot a fait venir littéralement les larmes aux yeux de tout l'auditoire féminin, par la façon dramatique avec laquelle elle a chanté les couplets d'Orphée : *J'ai perdu mon Eurydice*. Plusieurs autres morceaux, dits par cet admirable trio de célébrités, ont complété la soirée, qui comptera parmi les plus intéressantes dont les heureux habitués de Mme Erard auront à garder le souvenir.

*** C'est mardi, à l'hôtel du Louvre, à 8 heures du soir, qu'aura lieu le concert de Mme Madeleine Graever, avec orchestre composé des premiers artistes de Paris, sous la direction de Litolff. Programme : 1° ouverture d'*Eléonore*, de Beethoven; 2° deuxième concerto pour piano et orchestre, de Mendelssohn; 3° adagio et scherzo du 4e concerto; symphonie de Litolff; 4° *les Guelfes*, ouverture dramatique de Litolff.

*** Le 22 mars, dimanche de la Passion, et le 29 mars, dimanche des Rameaux, M. Hurand, maître de chapelle à Saint-Eustache, fera exécuter en ladite église, à 4 heures très-précises, le *Stabat mater* (avec orchestre) de Pergolèse.

*** L'*Indépendance belge* constate les succès que vient d'obtenir au concert donné par la Grande Harmonie Mlle Charlotte de Tiefensée. Elle y a chanté des airs nationaux de tous les pays, qui ont produit un grand effet.

*** Dimanche dernier a eu lieu chez M. Ettling sa deuxième matinée musicale. Un grand nombre d'artistes distingués s'y étaient donné rendez-vous et on a entendu successivement Mme Gaveaux-Sabatier, M. Tagliafico, Mlle C. Labarre, qui a très-bien chanté l'air des *Dragons de Villars*, MM. de Vroye, Lee et plusieurs élèves de M. Ettling, qui ont fait honneur à leur maître, en exécutant plusieurs de ses compositions. M. Brasseur a égayé cette réunion artistique par des chansonnettes de M. Ettling.

*** Mercredi prochain, 25 mars, à midi, la Société des artistes musiciens fera célébrer, à Notre-Dame, à l'occasion de la fête de l'Annonciation, une messe solennelle en musique, exécutée par trois cents artistes et orphéonistes, et où l'on entendra nos plus éminents solistes. Cette messe sera précédée de la Marche religieuse, avec accompagnement de harpes, dernière œuvre d'Ad. Adam, composée spécialement pour cette solennité.

*** Le célèbre harpiste Félix Godefroid vient de parcourir l'est de la France, et dans les concerts qu'il a donnés successivement à Strasbourg, Nancy, Bar, Chalon, etc., il a recueilli les applaudissements les plus flatteurs.

*** C'est vendredi prochain, dans les salons Pleyel-Wolff, qu'aura lieu la première matinée musicale d'Alexandre Billet. L'éminent pianiste compositeur y fera entendre un trio de Spohr, un quatuor de Mendelssohn, et il exécutera la sonate, op. 57, de Beethoven, et plusieurs autres morceaux de Chopin, Field et Weber.

*** Deux nouvelles mélodies de M. Albert Lhôte, *Chanson du printemps*, paroles de Brizeux, et *Soir d'été*, paroles de M. Anatole de Montaiglon, viennent de paraître chez Gambogi frères. Ces deux productions, d'un musicien élégant, se distinguent par une grâce charmante, une grande délicatesse de forme et un sentiment mélodique incontestable. Nous sommes persuadés qu'elles seront accueillies avec un vrai plaisir par tous ceux qui prisent l'alliance d'une heureuse idée musicale avec des vers bien tournés et réellement poétiques.

*** Une nouvelle danse de salon, *la Taglioni*, et dont les figures ont été réglées par la célèbre danseuse, vient de paraître au *Ménestrel*. Elle est précédée de l'explication des figures. La musique en a été composée par M. Philippe Stutz, bien connu par son talent pour la musique de danse. — Le nouveau quadrille que nous annonçons n'est pas inférieur à ses aînés; il se distingue par de jolies mélodies; le rhythme en est bien accentué et fort dansant. Nous serions surpris si la musique et la nouvelle danse ne recevaient pas dans les salons un excellent accueil.

*** Le célèbre peintre de décors et machiniste de théâtre, Mühldorfer, vient de mourir à Manheim. C'est Mühldorfer qui, au théâtre de l'Opéra-Comique, avait établi la cascade qui produisit un si grand effet dans le deuxième acte du *Pardon de Ploërmel*.

*** La femme du général Türr a envoyé à l'administration du théâtre populaire de Bude une opérette italienne intitulée : la *Mascherada*.

*** A. Jaell, qui a donné six concerts à Trieste, et qui a reçu de ses compatriotes des témoignages si nombreux de sympathie, vient d'être nommé membre honoraire du SchillertVerein de cette ville.

*** J. Stockhausen vient d'être nommé directeur des concerts de la Société philharmonique de Hambourg.

*** Le comité de la Société l'Union musicale, de Strasbourg, annonce par une lettre à MM. les président et membres du comité local, qu'elle s'abstiendra de prendre part à la fête chorale qui doit avoir lieu au mois de juin prochain. Nous publions la décision, sans nous occuper des motifs.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Rouen*, 18 mars. — *Le sergent d'Ouistreham*, opéra-comique en un acte, dont les paroles sont de MM. Théodore Lebreton et Georges Richard, la musique de M. Camille Caron, a été joué ici pour la première fois. La musique annonce des dispositions heureuses et, quoique à son coup d'essai, l'auteur a fait preuve d'habileté dans la manière de traiter l'orchestre. Son ouverture renferme de jolis chants, ingénieusement accompagnés, et se termine par une marche brillante. On peut citer encore un duo, un air, une romance, une chanson militaire. Mlle Erambert, MM. Forest et Gerpré ont été fort applaudis.

*** *Havre*. — Vieuxtemps a donné la semaine dernière, dans la salle Sainte-Cécile, un concert qui avait attiré tous les admirateurs du célèbre artiste. Il a produit comme toujours un effet immense; une *rêverie*, une *tarentelle*, le finale de la sonate de Beethoven, dédiée à Kreutzer, mais surtout, son exécution diabolique des *Sorcières*, ont porté l'enthousiasme au comble. Mme Vieuxtemps a vaillamment secondé son mari; il est impossible en accompagnant de s'identifier plus complétement avec l'exécutant. Mme Marie Cruvelli s'est fait applaudir dans plusieurs airs italiens, l'orchestre a été fort bien dirigé par M. Henri.

*** *Mulhouse*. — Le deuxième concert vocal et instrumental, donné par l'association musicale, a eu tout le succès possible. La *Concordia*, le *Cours mixte* et la *Société d'orchestre* ont fait tour à tour apprécier leurs progrès. Mme Rieder avait généreusement offert son concours. Dans la prière et barcarolle de l'*Etoile du Nord*, dans le *bacio* d'Arditi, elle a provoqué d'unanimes applaudissements. Le concert avait commencé par un magnifique choral de M. le pasteur Braun.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles*. — Le théâtre de la Monnaie a repris lundi la partition de *Martha*, chantée par Jourdan, Perié, Bonnefoy et Mmes de Maesen et Andrée. L'opéra de Flotow a été accueilli par notre public avec le même plaisir qu'aux premières représentations. Jourdan a dit avec un grand charme les délicieuses mélodies de son rôle; Perié a montré beaucoup de verve et d'entrain dans la chanson du *Porter*, et Mlle de Maesen a mis beaucoup d'expression et de sentiment dans la romance de la Rose. — Les concerts de notre Conservatoire ont commencé. Le deuxième se composait de l'ouverture de *Don Juan*, d'un chœur de Cherubini, d'un concerto de Mendelssohn, exécuté par M. Ch. de Beriot fils. Ce jeune artiste a été accueilli par les applaudissements les plus sympathiques. Une symphonie nouvelle de l'éminent directeur du Conservatoire, M. Fétis, a rempli la dernière partie du concert. Voilà deux fois qu'à une année d'intervalle le maître qui a donné un si grand renom à notre école musicale, étonne le monde artiste par l'enfantement d'œuvres de la plus haute portée, dans lesquelles l'abondance et la fraîcheur des inspirations le disputent à la science des combinaisons instrumentales. A l'âge où les facultés de l'artiste jettent leurs dernières lueurs, M. Fétis entre avec éclat, par deux vastes compositions symphoniques, dans une carrière nouvelle. Comment les travaux d'érudition n'ont-ils pas amorti chez lui les forces de l'imagination? par quel privilége conserve-t-il cette inaltérable verdeur d'esprit? C'est le secret de l'une des plus puissantes organisations dont les annales de l'art musical aient offert l'exemple. Ce qui a surtout frappé l'auditoire devant lequel vient d'être exécutée la nouvelle symphonie de M. Fétis, c'est le caractère de franchise et de spontanéité des idées. L'introduction de cette symphonie a un cachet de grandeur et de puissance déterminé par la forme donnée aux développements de l'idée, plus encore que par l'intensité des sonorités. On confond souvent le bruit avec la force : M. Fétis n'a pas commis cette méprise. L'allegro, qui s'enchaîne avec l'introduction, est d'une énergie et d'une chaleur entraînantes. Le motif de l'*andantino* est plein de charme; le sentiment se manifeste pleinement dans sa con-

ception, et toutes les ressources de l'art apparaissent dans la manière dont il est traité, dans la diversité des aspects par lesquels le font passer les combinaisons instrumentales. Ce morceau montre l'heureuse alliance de l'art et du sentiment. On la retrouve également dans la *Fantasia d'intermezzo*, inspiration vraiment originale, de cette originalité qui ne sent point le parti pris, mais surgit spontanément. Le finale, qui débute de la manière la plus neuve, la plus inattendue, agit sur l'auditoire comme une force magnétique, par une vigueur et un mouvement irrésistibles. Il faudrait plus d'une audition pour pouvoir saisir et analyser une pareille œuvre dans tous ses détails; mais on en embrasse de prime abord les beautés dans leur ensemble, et les chaleureuses acclamations du public ont prouvé à l'auteur qu'elles avaient été comprises.

*** *Carlsruhe.* — La première représentation du *Roi Enzio*, opéra en quatre actes, musique d'Abert, vient d'avoir lieu ici avec un succès qui dépasse encore celui que l'ouvrage avait obtenu à Stuttgard et à Mannheim. Tous les morceaux ont été applaudis, le compositeur et les artistes rappelés après chaque acte; un délicieux duo d'amour a été bissé au second. Après la chute du rideau, le grand-duc et la grande-duchesse ont fait demander le compositeur dans leur loge pour le féliciter. *Le Roi Enzio* sera joué plusieurs fois de suite, et notamment le 28 mars, pour les grandes fêtes qui seront célébrées à l'occasion de l'arrivée du frère du grand-duc avec sa jeune épouse, la fille du duc de Leuchtenberg.

*** *Vienne.* — Mlle Adelina Patti a obtenu un nouveau triomphe dans le rôle de Norine; elle y a été vraiment admirable au double point de vue du chant et du jeu. Il y a là plus que du talent, il y a un art consommé, rehaussé par les grâces et la fraîcheur de la jeunesse. *Don Pasquale*, qui n'avait jamais pu prendre à Vienne, y est maintenant en grande faveur, grâce à l'enchanteresse qui a su donner à cette partition un charme tout nouveau. Giuglini a fait merveille dans le rôle d'Ernesto: c'est sans contredit un des meilleurs ténors italiens actuels. Mlle Patti, ainsi que les autres artistes qui jouaient dans la pièce, ont eu fréquemment les honneurs du rappel. LL. MM. l'empereur et l'impératrice, les archiducs et les archiduchesses de la famille impériale, assistent avec la plus gracieuse bienveillance aux représentations de Mlle Patti; et la loge impériale a bien souvent donné le signal des plus sympathiques applaudissements, répétés avec empressement par toute la salle. Le portrait de Mlle Patti, peint par Winterhalter, est exposé dans un des foyers du théâtre; on paie 1 franc pour le voir, et le produit de cette exposition est donné aux pauvres.

*** *Dresde.* — La troisième représentation de *Feramor* (*Lalla-Rookh*), opéra de Rubinstein, a eu lieu en présence d'une brillante et nombreuse société. M. Schnorr de Carolsfeld (Féramor) s'est surpassé; il a eu plusieurs fois les honneurs du rappel, ainsi que les autres artistes chargés des principaux rôles.

*** *Berlin.* — Le 10 mars, Sivori a donné son concert d'adieux, à la salle Kroll, qui était comble. Sivori est le lion de la saison: depuis longtemps virtuose n'a eu ici un pareil succès. — Au profit des orphelinats catholiques, la duchesse d'Ujest, la comtesse Redern et d'autres dames appartenant aux plus hautes classes de la Société, ont organisé un concert, dans lequel se sont fait entendre la baronne Schauroth, Mlle Artot, Sivori, etc.

*** *Oporto.*—Le succès de l'opéra de M. Novaynho, *Beatrice di Portogallo*, a été immense; tous les morceaux ont donné lieu aux plus bruyantes acclamations et aux rappels réitérés des artistes. Mlle Stella, le ténor Bignardi, Buti et Marinozzi, qui, d'ailleurs, ont fait vaillamment leur devoir. L'auteur, violoniste distingué et chef d'orchestre, assistait à la représentation et a été l'objet de manifestations empressées.

Voici la liste des concerts annoncés jusqu'à la fin de mars:

22 mars. Salle Herz. Concert de Mlle Hélène de Katow, violoncelliste, avec le concours de Mlles Fortuna et Léontine Boulard, de MM. Jules Lefort, Fortuna et Malvez, pour la partie vocale; de Mlle Mallet et de MM. Sighicelli et A. Lebeau, pour la partie instrumentale.

24 — Salons Pleyel-Wolff. Dernière séance de musique de chambre donnée par M. Ch. Lamoureux.

24 — Salons Erard. Soirée musicale de MM. Binfield frères, avec Mlle Binfield, MM. Accursi, Sabattier, Borelli, Poëncet, Durand, Mlles Perelli, Lind et Archaimbaud.

25 — Salons Pleyel-Wolff. Cinquième séance de musique de chambre de MM. Armingaud, Jacquard, Lalo et Maas, avec le concours de M. Lubeck.

25 — Salle Herz. Concert de Mme Ernest-Bertrand, avec le concours de Henri Vieuxtemps, MM. Bussine et Pagans.

26 — Salons Pleyel. Concert de M. Greive, auteur de l'opéra *la Neuvaine de la Chandeleur*, avec le concours de MM. Armingaud, Jacquard, Lalo, Lubeck, A. Mortier et Mlle Levietti; audition de plusieurs nouvelles compositions de M. Greive.

28 — Salons Erard. Soirée de Mme Theresa Wartel: 1re partie, musique de chambre; 2e partie, *Antipathie*, comédie de Mme Wartel.

30 — Salons Erard. Concert de M. Dombrowski, audition de ses nouvelles compositions, avec le concours de Mlle Astieri et de MM. Jules Desvaert et Michotte

31 — Salle Herz. Concert du tromboniste Nabich, avec le concours de Mme Szarwady, Mlle Lindo, de Londres, MM. Maurin, Chevillard, Vignier et Sabatier.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO

Avec texte, format in-8°, prix net: 10 fr.

DE

LE DILETTANTE D'AVIGNON

Opéra-comique en un acte, musique de

F. HALÉVY

Précédée d'une notice biographique sur l'auteur.

Fragments pour Piano..... Par **ARBAN**.

Polka nouvelle : *Vive, vive l'Italie!*..... Par **H. WOLFART**.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Ce, RUE JACOB, 56,

Chez tous les libraires de France et de l'étranger,

Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu, au* 1er.

Mise en vente du Tome V (K M)

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié,

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.
Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME Ve. — PRIX : 8 FRANCS.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE RICHELIEU, AU Ier,

LA PARTITION AVEC PAROLES ITALIENNES

Arrangée pour **CHANT ET PIANO**, de l'opéra en 3 actes

STRADELLA

Entièrement conforme à la représentation de l'ouvrage au théâtre Italien, musique de

F. DE FLOTOW

Format in-8°. **LES AIRS DÉTACHÉS AVEC PAROLES ITALIENNES** **Prix : 20 fr.**

Les mêmes, avec paroles françaises.

LA PARTITION ARRANGÉE POUR LE PIANO SEUL, IN-8°, NET : 10 FR. — LA PARTITION AVEC PAROLES FRANÇAISES, IN-8°, NET : 15 FR.

L'Ouverture, arrangée pour le Piano, 7 fr. 50. — La même, arrangée à quatre mains, 9 francs.

ARRANGEMENTS POUR LE PIANO :

HESS. — Op. 78. Caprice sur les plus jolis motifs 7 50
HUNTEN (F.). — Op. 108. Rondino brillant . . . . . 5 »
HERMANN. — Andante et Tarentelle pour violon et piano . . 7 50
KRUGER (W.). — Transcription de la Sérénade. 7 50
Id. — Op. 118. Illustrations . . . . . 9 »
LIND. — Choix de Mélodies (facile). 7 50
LONGUEVILLE. — Op. 106. Fantaisie dramatique. 7 50
RUMMEL. — Mosaïque des Airs . . . . . 6 »
VALIQUET. — Petite fantaisie facile, à quatre mains . . . . . 5 »
WOLFF. — Grand duo brillant, à quatre mains. . . . . 9 »

Quadrille par Strauss, Pour le Piano : 4 fr. 50.
Polka par Arban, Pour le Piano : 4 fr.
Valses par C. Schubert, Pour le Piano : 6 fr.

LA PARTITION

Pour Chant et Piano, format in-8°, prix net : 20 fr. | **Arrangée pour le Piano seul**, in-8°, prix net : 10 fr.

ET ARRANGÉE POUR LE PIANO A QUATRE MAINS

EDITION COMPLÈTE, PRIX NET : 20 FRANCS. EDITION SANS LES RÉCITATIFS, PRIX NET · 12 FR.

DE

LA MUETTE DE PORTICI

Quadrille nouveau par Strauss — Polka brillante par Juliano — Suite de Valses par C. Schubert

Pour le Piano : 4 fr. 50. La même, très-facile : 2 fr. 50. Pour le Piano.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS :

LES BAVARDS

Opéra-bouffe en deux actes, paroles de NUITTER, musique de

J. OFFENBACH

AIRS DE CHANT DÉTACHÉS AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO :

PREMIER ACTE.

2. **Romance** chantée par Mme Ugalde : *Sans aimer, ah ! peut-on vivre ?* 2 50
3. **Couplets** (sopr.) : *Ce sont d'étranges personnages*. . . . . 3 »
3 *bis*. **Duetto :** *Et maintenant il faut que je vous dise* . . . . . 5 »
4. **Air** de la Bavarde : *C'est bien reconnu* . . . . . 6 »
5. **Chanson** de l'alcade : *Partout on chercherait en vain* . . . . 3 »
6. **Duo** bouffe : *Quel bavard insupportable*. 7 50
7 *bis*. **Couplets** des créanciers : *Sur ma mule il trotte, il trotte*. 3 »

DEUXIÈME ACTE.

8. **Couplets** (sopr.) : *Ouf ! quel métier que d'être femme* . . . 3 »
10. **Chanson** à boire chantée par Mme Ugalde : *Chantons l'Espagne* 4 50
10 *bis*. La même, transposée deux tons plus haut. 4 50
10 *ter*. La même, transposée un ton plus haut. 4 50
11. **Causerie** chantée par Mme Ugalde : *Ah ! quel repas sans égal*. . . . . 3 »
12. **Romance :** *C'était pendant la mascarade*. . . . . 3 »

MUSARD. — Suite de Valses, arrangée pour le Piano par DESGRANGES, 6 fr.

Quadrille *par* **ARBAN** *pour le Piano*. . . . . 4 50 | **Polka** *par* **MARX** *pour le Piano*. . . . . 4 »

WOLFART. — Transcription facile pour le Piano de la Romance et Chanson à boire, chantées par Mme Ugalde, prix : 5 fr.

La Partition pour Chant et Piano, format in-8°, paraîtra le 1er avril.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | N° 13. | 29 Mars 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — F. Halévy; Souvenirs d'un ami pour joindre à ceux d'un frère ; à M. Léon Halévy (2e article), par **Edouard Monnais.**— Société des concerts, par **Léon Durocher.** — Avant-dernier concert populaire de musique classique. — Festival annuel donné par Arban. — Concert de la loge maçonnique des Frères-Unis-Inséparables, par **Adolphe Botte.** — Nouvelles et annonces.

F. HALÉVY.

Souvenirs d'un ami pour joindre à ceux d'un frère.

A. M. LÉON HALÉVY.

(2e article) (1).

La première étape de votre illustre frère dans la carrière théâtrale, ce fut donc *l'Artisan*, joué en 1827 ; la seconde, il la fit avec *le Dilettante d'Avignon*, donné en 1829, et pour ce petit ouvrage il avait deux collaborateurs, Hoffmann et vous. Le célèbre auteur de *Sratonice* et des *Rendez-vous bourgeois* s'était amusé à crayonner un canevas en quelques scènes dans le genre de l'*Impresario*, dont la musique est de Mozart ; rajeunie et polie par vos soins, cette bagatelle posthume fournit à votre frère un de ces thèmes excellents, parce qu'on les traite absolument sans conséquence. On n'avait pas encore épuisé la grande question de savoir laquelle valait mieux de la musique française ou de la musique italienne, et sur nos théâtres on aimait toujours à rire aux dépens de ceux qui préféraient la dernière. Du reste, pour se moquer de la musique italienne, il fallait la parodier, l'imiter plus ou moins, et l'on ne saurait dire combien de fois cette obligation a servi nos compositeurs. Halévy profita aussi de la circonstance : un rayon de soleil illumina son style, devenu tout à coup plus franc, plus libre, plus hardi. La popularité s'empara du charmant chœur : *vive l'Italie!* et l'on sentit la main du maître, qui, pour se révéler, n'a besoin que d'un prétexte, dans le trio si savamment jeté sur les vers de Mallebranche : *Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde*, etc., poésie fameuse, à laquelle s'enlaçait la non moins fameuse mélodie de *Malbrough*.

Du théâtre Italien, où votre frère avait été nommé accompagnateur et chef du chant en 1826, il passa, en 1829, au grand Opéra pour y remplir les mêmes fonctions, mais nulle part il ne devait s'y borner : son mérite en élargissait bientôt la sphère. Au théâtre Italien, où il avait remplacé Hérold, il fut admis à écrire un ouvrage en trois actes, *Clari*, et jugé digne d'avoir Mme Malibran pour interprète. Au grand Opéra, où il se trouvait à côté d'Hérold, presque dès son entrée, il composa la musique d'un ballet, *Manon Lescaut*, puis la partie lyrique d'un autre ballet, *la Tentation*, où il y avait des chœurs pleins de verve. Dans le même temps, il avait donné successivement à l'Opéra-Comique plusieurs petits ouvrages : *le Roi et le Batelier*, *la Langue musicale*, *les Souvenirs de Lafleur* ; il avait écrit la musique d'*Yella*, ouvrage en trois actes, mis en répétition, mais non représenté par suite d'événements politiques. De tous ces travaux, par lesquels il achevait de se former, de se préparer à des œuvres plus hautes et plus heureuses, aucun ne lui avait conquis la position à laquelle l'appelait sa nature d'élite. Hérold vint à mourir, le lendemain d'un triomphe : l'auteur du *Pré aux Clercs* laissait une partition à peine ébauchée, celle de *Ludovic* : le choix qu'on fit d'Halévy pour la terminer fut à la fois un honneur et une justice. Nul autre n'était plus capable que lui de remplir la mission qu'on lui confiait, mais en le déclarant publiquement, on l'apprenait à beaucoup de gens, qui ne s'en doutaient guère; on devançait la postérité, en mettant sur la même ligne Hérold et Halévy. Ce fut là, selon moi, la troisième étape de cette existence si laborieuse, si féconde, à laquelle nous avons assisté de si près ; la quatrième et dernière, parce qu'elle conduisit votre frère à son but, et ne lui laissa plus d'autre souci que celui de rester égal à lui-même, vous le savez aussi bien que moi, et chacun le sait comme nous, c'est *la Juive*.

La Juive fut composée à cette heure solennelle où l'artiste sent que la bataille décisive va se livrer, que l'occasion de vaincre se présente aussi belle que possible, et que, sur sa tête, il est condamné à ne pas la manquer. Comme le dit M. Beulé, dans son éloge académique, on est alors forcé de faire un chef-d'œuvre, et il ajoute : « Halévy sentait le danger et n'en était que plus enflammé. Ceux qui l'ont vu de près à cette époque étaient frappés de son exaltation : il avait tantôt cette fièvre salutaire, tantôt ces abattements féconds, douleurs de l'enfantement intellectuel, sans lesquels ne naissent point les belles choses. Il était malade et il avait peur de mourir, non point à la façon des âmes pusillanimes ou troublées par la superstition, mais à la façon des âmes éprises de la gloire : il avait peur de mourir avant que son œuvre fût achevée et son nom sauvé de l'oubli. » Tel était, en traits généraux l'état moral, dont les détails racontés par Halévy lui-même avaient quelque chose d'effrayant et parfois aussi de comique. Un grain de la folie du Tasse, doutant du sort de sa *Jérusalem*, se retrouvait au fond de ces agita-

(1) Voir le n° 12.

tions, de ces angoisses d'un compositeur, inquiet de savoir s'il allait enfin frapper ce grand coup, qui commande souverainement l'attention du public. Jusque-là, que de bonnes choses passent inaperçues! que de talent perdu, que d'inspirations remarquables et non remarquées! Mais quand l'artiste a fait sa grande œuvre, son œuvre maîtresse, alors c'est différent: on lui tient compte de tout, même de productions inférieures à celles qu'il créait d'abord.

Halévy était dans une crise de surexcitation, d'oppression pareille à celle de la sybille quand le Dieu s'approche d'elle et la dompte. Il m'a si vivement dépeint ses souffrances, que je puis les rappeler ici, comme sous sa dictée. En proie à toutes les terreurs, il se croyait atteint d'une maladie grave, qui n'existait jamais que dans son imagination. La mort lui apparaissait sans cesse, et, pour la fuir, il changeait de place à tout moment : il travaillait tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, rarement chez lui. A cette époque, le *Don Juan*, de Mozart, était en répétition à l'Opéra français. Pour la conclusion dramatique et musicale de l'œuvre, on avait ajouté au dénoûment une longue procession de damnés, de squelettes, s'avançant une torche à la main, un cortége de jeunes filles déposant à terre le cercueil de leur compagne. Dona Anna sortait à moitié de sa bière, avec son voile noir et une couronne blanche. La funèbre cérémonie s'accomplissait sur le *Dies iræ* du *Requiem*; mais Halévy, que ses fonctions appelaient au théâtre, ne pouvait concevoir que l'on supportât un semblable spectacle; il s'éloignait en toute hâte et allait chercher un refuge bien loin, dans les Champs-Elysées, au bois de Boulogne. Le soir, il éprouvait une invincible répugnance à regagner seul son logis, dans cette maison de la rue Montholon qu'il avait habitée avec vous, et que vous décrivez si bien. Parmi les chefs de service, il y en avait un à l'Opéra, que, du reste il connaissait de longue date, et qui se trouva tout à coup l'objet d'une prédilection dont la cause lui échappa toujours. Il demeurait près de la rue Montholon, et Halévy n'oubliait pas de lui dire : « Mon » ami, si rien ne te presse, attends-moi, nous ferons route ensemble. » L'autre ne demandait pas mieux et ne voyait à cela rien que de flatteur. Il attendait votre frère et l'accompagnait jusqu'au coin de sa rue. De là, il n'y avait plus que quelques pas, et Halévy les franchissait presque d'un seul bond. Voilà dans quelles dispositions, sous quelles appréhensions s'est achevée une partition immortelle! Quand on voit de quel prix les grands artistes paient souvent leurs chefs-d'œuvre, on ne sait s'il ne faut pas les plaindre encore plus que les envier.

Les répétitions de *la Juive* amenèrent un nouvel ordre d'anxiétés et d'épreuves. C'est M. Véron, alors directeur de l'Opéra (et cet acte est un de ses plus beaux titres), qui avait autorisé votre frère à prier Scribe de lui donner un poëme. Puis-je ne pas noter en passant un mot curieux, que je tiens d'Halévy, et dont son illustre collaborateur eût ri tout le premier? Quand le musicien alla chez le poëte et qu'il lui eût expliqué le motif de sa visite, le poëte dit aussitôt : « Est-ce pressé? — Mais oui, répondit le musicien; » et le poëte de reprendre, en songeant à la prime d'usage : « C'est que, vous concevez, si c'est pressé, c'est plus cher; j'ai des ouvrages commencés, des collaborateurs qui attendent... » L'obstacle fut levé, les collaborateurs attendirent. Scribe était d'ailleurs en fonds pour les indemniser; il n'avait qu'à faire avec eux une ou deux pièces de plus. Il fut convenu que *la Juive* serait livrée acte par acte à des époques fixées, et chaque fois qu'une époque arrivait, on voyait aussi arriver le poëte, cherchant le musicien dans les coulisses, afin de constater légalement qu'il était exact à ses échéances.

Le poëme de *la Juive* ne fut pas coulé d'un seul jet : à plusieurs reprises, on en remit diverses parties à la fonte. Dans l'origine, l'action se passait à Goa et non à Constance : l'inquisition y tenait la place maintenant attribuée au concile. La question des rôles avait une extrême importance, et quoique celui du juif Eléazar semblât dévolu d'avance à une basse-taille comme celle de Levasseur, la pensée des auteurs se tourna vers Adolphe Nourrit, mais comment le décider à prendre l'emploi de père? Halévy entama la négociation : « Dans notre ouvrage, dit-il, nous avons deux personnages, celui de Léopold, de l'amant, que nous pouvons étendre, amplifier, pour le rendre digne de vous, et celui d'Eléazar, qui passe pour le père de Rachel, et qui peut-être vous semblera préférable. — Mais, mon Dieu, vous n'y songez pas, s'écria l'artiste; que je joue un rôle de père, moi qu'on accuse déjà de vieillir! ce serait donner raison à mes ennemis! — Lisez la pièce, vous choisirez. » Halévy lui remit le manuscrit; après l'avoir lu, l'artiste n'hésita plus et dit : « Je jouerai le rôle du père. » Qui ne sait que ce fut sa création la plus originale et la plus saillante? Depuis Adolphe Nourrit on a trouvé des chanteurs qui l'ont égalé, surpassé peut-être, mais non plus cet acteur qui s'associait aux auteurs, épousait leur œuvre et travaillait avec eux à la perfectionner. Le grand air d'Eléazar, à la fin du quatrième acte, fut non-seulement indiqué par Adolphe Nourrit comme indispensable à la situation, mais il en écrivit les paroles : *Rachel, quand du Seigneur la grâce tutélaire*, et ces paroles fournirent au musicien l'un des airs qui seront l'éternel honneur de l'école française.

On avait beaucoup taillé, rogné pendant les répétitions de *la Juive*, mais pas assez, puisqu'après la représentation, il fallut retrancher encore, surtout au troisième acte, dont une moitié disparut. Halévy me disait que dans la fièvre des suppressions il avait été fortement question de couper la romance de Rachel au second acte · *Il va venir*, comme entièrement inutile et faisant longueur. « Voyez pourtant, ajoutait-il, c'est le morceau le plus populaire de tout l'ouvrage, à ce point que dans les examens du Conservatoire, nous en sommes toujours poursuivis, harcelés? On a coupé dans *la Juive* et dans mes autres opéras d'autres morceaux qui ne valaient peut-être pas moins. » A la première représentation, le spectacle n'avait fini qu'à 2 heures du matin : c'était la faute de la pièce, et encore plus celle des décors trop compliqués et d'une plantation trop difficile. Ces décors, ces costumes d'une magnificence qui n'avait pas d'exemple, furent d'abord plus nuisibles que favorables à l'œuvre en elle-même. On avait fait *la Juive* si belle qu'on refusait de la croire bonne. Le fabuleux cortége de l'empereur Sigismond occupait tellement les yeux que les oreilles se dispensaient d'entendre. *C'est du Franconi à la troisième puissance*, s'écriait un de mes confrères en journalisme les plus distingués. Un autre soutenait que le trio de l'anathème : *Chrétien sacrilége*, était calqué note pour note sur le trio de *Ricciardo e Zoraïde*. Ce reproche trouvant crédit et passant de bouche en bouche, Rossini voulut bien informer l'accusateur, qu'entre le trio de *Ricciardo* et celui de *la Juive*, il n'y avait pas même un air de famille. Pour savoir au juste à quoi m'en tenir sur la valeur musicale du premier acte, que l'on renvoyait si cavalièrement au Cirque, j'allai l'écouter dans un coin de l'orchestre, en tournant le dos à la scène, et je fus ravi de me convaincre que tout cet acte était un trésor de mélodies fortes, brillantes et passionnées, se succédant, s'enchaînant avec autant d'art que de puissance inventive.

Les Puritains, de Bellini, avaient été représentés quelques jours avant *la Juive*. Nulle comparaison n'était à faire entre les deux ouvrages dont chacun appartenait à une école, à un pays, à un genre, et qu'on pouvait seulement traiter, à première vue, d'ouvrages de portée égale. Mais le préjugé tranche plus nettement et plus vite. Je ne pus m'empêcher de rire, en entendant un soir, *la Juive* à peine commencée, une belle dame s'exclamer dans une baignoire voisine de l'orchestre : « Ah! quelle différence avec *les Puritains!* » Ce préjugé, si ridicule, n'en persécuta pas moins Halévy de ses dédains, et c'était presque toujours des hauts lieux que partaient les sarcasmes. Cependant il faut reconnaître qu'une fois on fut juste. Bellini venait d'obtenir la croix : M. Léon Pillet, alors attaché au duc

d'Orléans, fit observer au jeune prince qu'un étranger ne devait pas trouver en France plus de faveur qu'un Français, et Halévy fut aussi décoré.

23 février 1835! C'est la date du jour où *la Juive* fut représentée. C'est aussi celle de la première lettre que j'aie reçue de votre frère. Depuis la soirée de M. Villemain, je ne l'avais revu que par hasard et de loin. Un jour, dans le bureau d'un agent dramatique, il me serra la main et me salua du titre de collaborateur, parce que, en effet, il avait mis en musique une ou deux romances que Maurice Schlesinger m'avait demandées pour lui. Je tenais alors le feuilleton lyrique du *Courrier français*; mon intimité avec votre frère n'était pas encore bien étroite, vous en jugerez par le billet suivant :

« Mon cher monsieur Monnais, je n'ai pu, comme je l'espérais, trouver le temps de vous voir aujourd'hui. Je voulais vous recommander bien instamment ma *Juive*. Je compte sur la bienveillante amitié dont vous m'avez déjà donné des preuves. A ce soir donc, et soutenez-moi des mains et de la plume.

» Mille compliments bien empressés de votre tout dévoué.

» Lundi, 23 février.

» F. Halévy. »

Bien des lettres ont suivi celle-là, mais, de toutes celles que je possède, je ne publierai que les deux qu'Halévy m'écrivit de Nice, l'une le 4 et l'autre le 31 janvier de l'année dernière.

Edouard MONNAIS.

(*La suite prochainement.*)

SOCIÉTÉ DES CONCERTS.

La symphonie avec chœurs n'était pas la seule partie intéressante du sixième concert donné dimanche dernier. Le programme annonçait encore un duo de *Béatrice et Bénédict* d'Hector Berlioz. On sait que *Béatrice et Bénédict* est un opéra qui a été joué à Bade l'été dernier, et qu'on y a surtout remarqué un duo pour deux voix féminines. C'est justement ce morceau que Mmes Viardot et Vanden-Heuvel ont fait connaître, dimanche, aux abonnés du Conservatoire. Autant que nous en avons pu juger, il y est question du calme de la nuit, de la douce clarté de la lune, du chant des rossignols et de l'ivresse d'un premier amour, d'un amour heureux ou qui croit l'être. Nous avons perdu quelques paroles, mais nous n'avons pas perdu, Dieu merci! une seule note. Tout est charmant dans ce morceau : le dessin mélodique, l'harmonie, l'instrumentation, la couleur.

On est à la campagne, on sent la brise du soir, on voit à l'horizon les dernières teintes du crépuscule, et au zénith les premières étoiles, on entend le feuillage qui frémit et l'oiseau qui chante, et l'on sent son cœur doucement envahi par une émotion indéfinissable, mais délicieuse. Nous pourrions entrer dans les détails, parler de la distinction du style mélodique, de l'élégance des modulations, de la richesse du coloris instrumental, des bruissements harmonieux des violons, des soupirs mélancoliques des clarinettes, de la sonorité douce et voilée des cors, de l'art savant et délicat avec lequel l'auteur a su employer tous ces éléments... à quoi bon? Le mets est parfait, divin, digne des palais les plus fins et les plus exercés : savourons-le, sans nous inquiéter des ingrédients qui le composent. Qui analyse son plaisir l'amoindrit.

L'auditoire tout entier a partagé nos sensations. Le duo a été redemandé tout d'une voix, et aussi vivement applaudi à la seconde épreuve qu'à la première. Le public du Conservatoire, si sévère pour les compositeurs vivants, s'est montré cette fois d'une aménité inouïe. La lyre d'Orphée avait dompté Cerbère. Il faut ajouter, pour être juste, que les deux interprètes de M. Berlioz y étaient aussi pour quelque chose. Jamais duo n'avait été plus magistralement exécuté.

La séance précédente n'avait offert aucun événement extraordinaire. Il est vrai qu'on entend rarement la symphonie (n° 31), de Haydn, et il est également vrai qu'elle est charmante. Mais elle ne diffère en rien, ni pour la forme, ni pour la nature des idées, ni pour le style, ni pour les procédés d'instrumentation, ni pour la science harmonique, de tant d'autres œuvres du même maître, aussi agréables et aussi savantes tout à la fois. Avec Haydn, le *stock* — comme disent nos boursiers — est considérable, mais on ne connaît pas l'embarras du choix. On n'a qu'à prendre au hasard. On est toujours sûr de mettre la main sur un objet de prix.

Quant à la symphonie en *la*, de Beethoven, au psaume à double chœur de Mendelssohn, qui est bien heureux (le psaume) d'être signé d'un nom illustre, quant à l'air du ballet de *Prométhée*, et au chœur de *Castor et Pollux*, tout cela est connu, jugé, classé depuis longtemps. (Ceux de nos lecteurs auxquels il faudrait absolument une analyse bien faite et chaudement écrite de la symphonie en *la* peuvent s'adresser à Hector Berlioz et à M. Michel Lévy, l'intelligent éditeur d'*A travers chants* : ils trouveront leur affaire à la page 40.)

Pour ce qui est de cette gracieuse et délicate composition qu'on appelle le chœur de *Castor et Pollux*, nous n'avons qu'un mot à en dire : c'est que Rameau ne l'a pas conçue et écrite telle qu'on l'exécute au Conservatoire. Les paroles qu'on chante aujourd'hui ne sont pas celles pour lesquelles Rameau a fait sa musique, et cette musique n'est pas le chœur à jet continu d'à présent. Vous la trouverez, si vous en êtes curieux, aux pages 27 et 29 du prologue. C'est d'abord un air de ballet, un *menuet* purement instrumental. Ce menuet est suivi d'un *tambourin*, air de danse à deux temps. Le tambourin terminé, l'Amour — personnage inévitable dans les prologues du siècle dernier et du précédent — l'Amour (haute-contre), prend la parole, et chante sur l'air du menuet les vers qui suivent :

Naissez, dons de Flore,
La paix doit vous ranimer.
Naissez : c'est le temps d'éclore :
Pour nous c'est le temps d'aimer.

Un chœur répète ces quatre vers, et le solo devient trio. Ce chœur est écrit, en effet, à trois parties : premiers dessus, deuxièmes dessus, tailles et hautes-contre à l'unisson. Pourquoi le compositeur en a-t-il exclu les basses-tailles? Nous l'ignorons. L'intitulé des scènes porte : *Chœur des Arts et des Plaisirs*. Ce sont donc les Arts et les Plaisirs qui chantent : *Pour nous c'est le temps d'aimer*. Qu'il n'y ait que des voix flûtées dans la troupe des Plaisirs, on le comprend; mais les Arts auraient pu sans inconvenance, même sous Louis XV, se permettre des accents plus graves.

Quand les Arts et les Plaisirs ont répété en trio le premier quatrain de l'Amour, celui-ci reprend :

Jeune Zéphyr, vole,
Et suis le Plaisir.
Verse les fleurs :
Les cœurs
Vont en faire à tous moments
Les nœuds les plus charmants.
Prêtons nos ailes
Aux belles,
Pour rendre heureux plus d'amants.

On ne nous saura pas mauvais gré, nous l'espérons, d'avoir remis en lumière ce curieux échantillon de la poésie lyrique du XVIIIe siècle. Le dernier trait surtout nous paraît d'un prix infini. *Prêtons nos ailes aux belles pour rendre heureux plus d'amants!* Comme cela est ingénieux, et finement touché! Il ne faut point oublier que ce poëme de *Castor et Pollux* est de Gentil Bernard, le galant auteur de l'*Art d'aimer*. Son opéra fut joué le 24 octobre 1737, après la Régence, après le règne de Mme la marquise de Prie, au moment même où

Louis XV, ennuyé des froides vertus de la reine, trouvait dans l'illustre maison de Nesle

Ce troupeau de jouvencelles
Toutes jeunes, toutes belles,

Que Sedaine enferma un peu plus tard dans le « jardin » du sultan Saladin. Gentil Bernard, on le reconnaîtra, savait prendre l'air de la cour aussi bien que son prédécesseur Quinault, et n'était pas moins fade que lui, ni moins plat.

Quoi qu'il en soit, cette seconde partie du menuet, devenu morceau de chant, et disposée comme la première : solo de haute-contre, répété à trois voix par les Arts et les Plaisirs. Ce n'est pas ce qui se fait aujourd'hui, et nous devons faire observer encore que Rameau a pris la peine d'indiquer dans sa partition des alternatives de *doux* et de *fort* dont le chœur et l'orchestre du Conservatoire ne tiennent aucun compte. Ces messieurs sont fort habiles, et sans doute ils n'ont pas tort. Mais Rameau, qui est d'un avis contraire au leur, n'était pas non plus le premier venu, et l'on peut supposer à la rigueur qu'il avait aussi ses raisons. Malheureusement pour lui, il n'est pas là pour les faire valoir. *Væ victis!*

LÉON DUROCHER.

Avant-dernier Concert populaire de Musique classique.

Nous touchons au terme de la seconde saison remplie par ces concerts, dont le succès toujours croissant a quelque chose de si imprévu, de si extraordinaire. Pas une seule fois, la foule n'a cessé de s'y porter avec ardeur, avec enthousiasme. De son côté, M. Pasdeloup a eu l'art de justifier la faveur qu'il avait tout d'abord conquise : on ne pouvait lui demander rien de plus ni pour la richesse et la variété des programmes, ni pour les mérites de l'exécution. Au concert de dimanche dernier, l'ouverture de *Struensée*, déjà entendue pendant l'autre saison, a été dite de nouveau par un orchestre bien initié à la grandeur du chef-d'œuvre. Ce drame instrumental si majestueux, si noble au début, si passionné dans ses phases diverses, d'une énergie si entraînante au dénoûment, qu'on voudrait connaître entièrement à Paris comme en Allemagne, s'est déroulé avec une précision chaleureuse, qui n'a laissé dans l'ombre aucune des beautés d'ordre si élevé. C'est le triomphe d'un chef d'orchestre que la conduite habile et heureuse d'une telle œuvre, qui dépasse toutes les proportions communes. La symphonie en *fa* de Beethoven, *le Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, n'ont pas été rendus avec une perfection moindre, ni applaudis moins unanimement. M. Lancien, qui tient si dignement le premier violon, s'est distingué comme soliste, en jouant très-purement l'allegro du concerto en *ré* mineur de Kreutzer. Il est bon de rendre ainsi hommage aux éminentes qualités d'une école. Les camarades de M. Lancien ont compris que l'hommage s'adressait à eux aussi bien qu'à lui.

Festival annuel donné par Arban.

Arban est aussi un artiste, dont nous nous honorons à plus d'un titre. Chaque année, dans les salons du Casino, il nous donne un spécimen des progrès qu'il sait commander à son orchestre. Et d'abord, comme chacun sait, il prêche d'exemple : il est le premier des solistes sur son instrument : il tire du cornet à pistons des sons qui feraient envie à la voix humaine. Comme compositeur il arrange des fantaisies dans lesquelles il résume avec une habileté sans égale des opéras entiers. L'autre soir il a voulu nous montrer qu'il pouvait, lui aussi, s'élever au niveau des plus grands maîtres. Il a dirigé l'exécution de la fameuse marche à double orchestre composée par Meyerbeer pour le couronnement du roi de Prusse et qu'on entendait pour la première fois à Paris. Rien n'y a manqué, ni la vigueur, ni la chaleur, ni l'éclat. Les voûtes du Casino ont dû être quelque peu surprises de retentir d'un morceau digne d'un palais ou d'un temple, mais l'ensemble n'en a pas moins profondément saisi tout cet auditoire qu'on aurait pu croire plus profane. Sans revenir sur l'œuvre même dont nous avons apprécié en détail toutes les beautés, nous pouvons dire qu'Arban n'a eu qu'à se féliciter de son initiative, et que ce magnifique morceau n'a pas produit un effet moins grandiose ici qu'en Allemagne et en Angleterre.

Rendons justice à l'essai d'un jeune musicien, M. Jean Conte, lauréat de l'Institut, qui, dans une espèce de symphonie pittoresque, a retracé le tableau du *Carnaval à Rome*. Ce sont les souvenirs de son voyage dans la ville éternelle, qu'il a réunis avec un talent mûri par de solides études. Il y a de la musique et de la musique bien faite dans son tableau sonore, et l'auteur d'une telle esquisse mérite assurément d'obtenir un libretto d'opéra.

C'est purement et simplement un chef-d'œuvre du genre que la grande fantaisie d'Arban sur *la Muette de Portici* : nous lui décernons le prix sans conteste, et nous ne doutons pas de l'assentiment qui confirmera notre sentence, partout où la fantaisie sera jouée, deux ou trois fois plutôt qu'une. Pour finir, distribuons en bloc nos éloges à M. Demersseman, le flûtiste admirable, à M. Lalliet, le hautbois, à M. Isidore Lévy, le violon, et aux *Enfants de Lutèce*, qui, sous la direction de M. Gaubert, chantent si bien le beau chœur du *Songe d'une nuit d'été*.

P. S.

Concert de la loge maçonnique des Frères-Unis-Inséparables.

Si nous tenons à faire mention de la matinée musicale annuelle que la loge maçonnique *les Frères-Unis Inséparables* vient de donner dans la belle salle du Grand-Orient, c'est d'abord que l'excellence du programme nous y autorise, car nous y voyons figurer des noms éminents, tels que ceux de Mme Viardot, Naudin, Delle Sedie; ensuite cette loge, cette réunion d'hommes de bien, compte dans son sein bon nombre de musiciens, parmi lesquels nous rencontrons un nom illustre. Plusieurs exécutants même étaient revêtus de leurs insignes maçonniques, — et il ne tiendra qu'à Mme Viardot, si l'année prochaine, elle veut encore une fois prêter son précieux concours aux *Frères-Unis-Inséparables*, de s'en revêtir également, car la loge, dans la dernière séance, lui a voté à l'unanimité son *bijou* d'honneur. Pareille distinction maçonnique exceptionnelle avait été décernée, l'année dernière, à Mme Cabel.

Si aux noms déjà cités nous ajoutons ceux de MM. Dorus et de son élève Taffanel, MM. Jancourt, Ravina, Triebert et Mlle Anna Whitty, élève de Mme Viardot, et qui fait le plus grand honneur à son éminent professeur, nous aurons signalé ce concert comme un des plus beaux auxquels nous ayons assisté. Tous les artistes y ont d'ailleurs recueilli chacun leur part des applaudissements chaleureux d'un auditoire d'élite, et en dehors de leur talent ces applaudissements leur étaient bien dus pour leur généreux empressement à seconder cette œuvre éminemment, bienfaisante et humanitaire. Grâce à leur noble désintéressement sept nouveaux orphelins vont retrouver une famille, car c'est au profit de son patronage spécial des orphelins que la recette du concert a été appliquée par la loge, déduction faite d'une certaine somme destinée à l'Association des artistes musiciens. Le zèle déployé pour obtenir ce beau résultat par M. Aronssohn, président de la loge, et la haute bienveillance du grand

maître de la maçonnerie française, S. Exc. le maréchal Magnan, membre de la loge des *Frères-Unis-Inséparables*, sont au-dessus de tout éloge.

ADOLPHE BOTTE.

Le défaut d'espace nous oblige à ajourner le compte rendu des concerts de la semaine.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *la Muette*; mercredi, *Guillaume Tell*; vendredi, en mémoire d'Halévy mort il y a un an, *la Juive*, et samedi, par extraordinaire, *Guillaume Tell*.

*** Rarement on avait vu représentation plus splendide à l'Opéra que celle de samedi dernier, donnée au bénéfice de Mme Ferraris. La recette a dépassé 12,000 francs, quoique les prix n'eussent pas été augmentés. Le comte Walewsky avait envoyé 500 francs pour sa loge. Ce n'étaient pas seulement LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, S. A. le prince Napoléon, la comtesse Walewska, la princesse de Metternich, la princesse Poniatowska, la baronne de Rothschild, les comtesses d'Hahn et de Pourtalès, en un mot tout ce que Paris possède de plus haute aristocratie; mais encore toutes les célébrités artistiques de la danse et des théâtres, qui avaient voulu faire leurs adieux à cette étoile de la danse s'envolant vers d'autres horizons. Quoique le spectacle ait fini à près d'une heure du matin, personne, à commencer par la famille impériale, n'a voulu se retirer avant la chute du rideau. D'ailleurs Mme Ferraris avait composé sa représentation d'éléments bien faits pour retenir le public, et sans parler d'elle, qui s'est surpassée, Mme Gueymard et Cazaux dans un acte d'*Alceste;* Gueymard, Mlle Sax et Mme Duprez dans le second acte de *la Juive;* M. et Mme Gueymard dans le quatrième acte des *Huguenots;* tous rivalisant de talent dans ces chefs-d'œuvre n'ont cessé de captiver l'attention et de provoquer les applaudissements. Mme Ferraris avait choisi pour sa part le ballet de *Graziosa*, augmenté d'un grand pas nouveau pour elle et Chapuy, et le premier tableau de *l'Etoile de Messine. Graziosa* est un des triomphes de la célèbre danseuse; jamais elle n'y avait prodigué tant de grâce et de légèreté, et l'on eût dit que pour *l'Etoile de Messine* elle avait réservé de même dans cette dernière soirée toutes les ressources de son talent. Aussi a-t-elle dû éprouver une satisfaction mêlée d'orgueil en présence de l'ovation que lui faisait cette foule enthousiaste, traduisant par des acclamations et une pluie de fleurs ses regrets de la voir partir. L'Empereur avait voulu donner aussi à Mme Ferraris un témoignage de sa sympathie. Pendant le deuxième tableau d'*Alceste*, M. le comte Bacciocchi est monté dans sa loge et lui a remis, de la part de Sa Majesté, une magnifique paire de boucles d'oreilles en émeraude, entourées de diamants, dont elle s'est empressée de se parer.

*** La direction de l'Opéra vient d'engager pour le 1er septembre une danseuse d'une grande réputation, Mme Amina Boschetti. Elle a créé plusieurs rôles importants sur les grandes scènes de l'Italie, dans les ballets de Rota et de Borri. On la dit surtout très-remarquable comme mime.

*** Le succès du ténor Villaret s'est pleinement confirmé à son second début. On a donné hier samedi, par extraordinaire, une troisième représentation de *Guillaume Tell*. — Les réparations de la salle qui sera fermée toute la semaine sainte, vont commencer immédiatement.

*** C'est vraisemblablement dans la semaine de Pâques que sera représenté l'opéra de MM. Sardou et Vaucorbeil. Une première répétition générale a eu lieu cette semaine et fait bien augurer de l'ouvrage. — Le début de Mlle Girard, nouvellement engagée, aura lieu au mois de juin. — Mme Galli-Marié viendra au mois de mai prendre possession de son emploi. — On prépare la reprise de *la Chanteuse voilée* de V. Massé, avec Capoul, Gourdin et Mlle Marimon.

*** Mlle Girard quitte le théâtre Lyrique; elle vient de signer un engagement avec la direction de l'Opéra-Comique.

*** Par arrêté du ministre d'Etat, en date du 25 mars, M. Bagier a été nommé directeur du théâtre impérial Italien, à partir du 1er mai prochain. M. Bagier prend le théâtre sans soubvention. Il doit ouvrir le 1er octobre.

*** Le théâtre Italien donne aujourd'hui *Otello* avec Tamberlick et Mme Frezzolini. — Samedi de la semaine dernière, à la représentation d'*un Ballo in maschera*, des manifestations peu bienveillantes et en dehors des habitudes du public distingué du théâtre Italien, se sont produites contre l'illustre chanteur qui, par suite d'un retard dans l'arrivée de la musique militaire nécessaire pour la scène du bal, avait supprimé une partie du récitatif et l'air qui précèdent. De là des signes de mécontentement qui auraient cessé de suite, si M. Tamberlick avait pris la peine de faire expliquer par le régisseur la cause de cette suppression.

*** L'un des artistes les plus distingués du théâtre Italien de Saint-Pétersbourg, et l'un des plus célèbres barytons de l'Italie, M. Debassini, s'est décidé à paraître sur notre scène italienne dans deux de ses principaux rôles, celui de don Alfonso de *Lucrezia Borgia* et de *Don Giovanni*. Hier soir le théâtre Italien a donné à cet effet le deuxième acte de l'opéra de Donizetti, et nous reparlerons dans notre prochain numéro de ce remarquable début.—*Lucrezia Borgia* était précédée des deuxième et troisième actes de *Stradella*.

*** Une indisposition de Mlle Battu a forcé de changer jeudi dernier la représentation du théâtre Italien et de substituer le *Barbier* à l'opéra annoncé : *Cosi fan tutte*. Mlle Volpini, qui vient de Barcelone, remplacera à partir du 1er avril Mlle Battu, qui part pour Londres.

*** Mme Miolan-Carvalho, avant son départ pour Marseille, a consenti à paraître encore une dernière fois dans son beau rôle de Marguerite. Demain lundi, irrévocablement, dernière représentation de *Faust*.

*** Mlle Marie Battu part le 2 avril pour Londres, où elle est engagée pour toute la saison au théâtre Covent-Garden. *La Muette de Portici* est le premier opéra qu'elle y chantera. Elle se rendra le 15 août à Bade, pour y jouer au nouveau théâtre l'opéra italien, et terminera la saison par le grand concert donné pour les pauvres, à l'occasion de la fête du grand duc, le 8 septembre, dans le salon Louis XV.

*** *Les Bavards* en sont à leur quarantième représentation, et le succès de ce charmant ouvrage d'Offenbach ne paraît pas près de faiblir. Chaque soir la salle est comble, et l'on applaudit à la fois la musique, les paroles, l'exécution, la mise en scène, les costumes et les décors; mais par-dessus tout Mme Ugalde, qui a rencontré dans cette pièce l'un de ses plus beaux succès artistiques.

*** La célèbre cantatrice Mme Charton-Demeur est de retour de la Havane, après y avoir brillamment accompli son engagement.

*** Au nombre des engagements faits par M. Gye pour le théâtre de Covent-Garden, il faut citer celui de M. Paul Giorza en qualité de chef d'orchestre pour les ballets.

*** On vient de reprendre, avec un très-grand succès, au théâtre de Nantes, *Charles VI*, opéra d'Halévy.

*** Voici l'état des recettes brutes qui ont été faites, pendant le mois de février 1863, dans les établissements soumis à la perception du droit des indigents :

1° Théâtres impériaux subventionnés.	592,197 34
2° Théâtres secondaires, de vaudevilles et petits spectacles.	1,052,525 95
3° Concerts, spectacles-concerts, cafés-concerts et bals.	287,630 25
4° Curiosités diverses.	8,967 »
Total.	1,941,320 54

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au cirque Napoléon, septième concert populaire (le dernier de l'abonnement) de musique classique, sous la direction de Pasdeloup : 1° Ouverture d'*Euryanthe* de Weber; 2° symphonie en *la* de Beethoven; 3° *allegretto un poco agitato* de Mendelsohn; 4° andante et menuet de la symphonie en *mi* bémol de Mozart; 5° septuor de Beethoven, exécuté par MM. Auroux, Espeignet, Paquis et tous les instruments à cordes.

*** L'Association des artistes musiciens a fait célébrer à l'église Notre-Dame, mercredi dernier, 25 mars, une messe en musique, à l'occasion de la fête de l'Annonciation. Les soli ont été chantés par MM. Bataille et Laveissière, du théâtre Lyrique, et Caillou, ténor, élève de M. Bataille. L'orphéon de M. Foulon et les élèves de la classe de chant de M. Bazin, sous la direction de M. Prumier fils, ont chanté les chœurs avec un ensemble remarquable. L'orgue d'accompagnement était tenu par M. Batiste. Au graduel, Vieuxtemps a exécuté un adagio d'un de ses concertos, qui a produit le plus grand effet. Rarement il a déployé plus de goût et d'onction; rarement il a tenu davantage son auditoire sous le charme de son archet magique. MM. Triebert, Boulu et Berthélemy, ont fait entendre, sur le hautbois, un trio de Beethoven en artistes consommés. La belle musique de la garde de Paris, conduite par son chef, M. Paulus, outre la messe, a exécuté la marche religieuse, avec accompagnement de harpes, d'Ad. Adam, et le Noël du même compositeur. Elle s'est montrée à la hauteur de sa réputation. N'oublions pas de payer un juste tribut d'éloges aux artistes éminents chargés des parties de harpe. Leur remarquable talent a ajouté un attrait de plus à cette fête, qui avait attiré un grand concours d'étrangers et l'élite de la société parisienne.

*** Les soirées musicales qui ont lieu le samedi chez le préfet de la Seine, sous la direction de Pasdeloup, continuent avec un grand éclat, justifié par le choix des morceaux exécutés et par la valeur des artistes invités. C'est ainsi que samedi dernier on a pu entendre l'ouverture de *Zanetto*, d'Auber; le duo de *Semiramide*, par Mme Alboni et Marchesi; le chœur des génies, d'*Oberon*; les variations de Rode, par Mme Alboni; l'allegretto-scherzando de la symphonie en *fa*, de Beethoven, une aria du XVIIe siècle, de Carissini, chantée par Marchesi; la valse de *Faust*, avec chœurs de Gounod, et le brindisi de la *Lucrezia*, par Mme Alboni.

Aussi ces réceptions sont-elles très-suivies par l'élite de la société parisienne.

*** Les deux théâtres d'opéra italien à Londres se préparent à inaugurer leur saison musicale qui s'annonce cette année sous les auspices les plus brillants. M. Mapleson, le directeur de *Her majestys theatre*, vient de publier son programme, dans lequel nous remarquons les engagements suivants : ténors : Giuglini, Allesandro Bettini, Fraschini, Baragli, Geremia Bettini. Prime donne : Mmes Tiétjens, Artot, Rose de Ruda, Kellogg, Piccolomini, Louise Michel, Alboni, Trebelli et Lemaire. Basses et barytons : Delle Sedie, Santley, Fagotti, Tricca, Batagiolo, Bossi, Vialetti, Rovere, Zucchini, Gassier. — L'orchestre sera, comme l'année passée, dirigé par M. Arditi. Les étoiles du ballet seront Mmes Ferraris, Pocchini et Beretta, qui danseront sous la direction de MM. Rota, Borri et Diani. En dehors du répertoire de la dernière saison, qui se composait du *Barbiere*, *Gli Ugonotti*, *Nozze di Figaro*, *Oberon*, *Marta*, *Rigoletto*, *Fidelio*, *Roberto il Diavolo*, *Norma*, *Trovatore*, etc., on représentera pour la première fois *la Forza del destino*, de Verdi, *Faust*, de Gounod, *Stradella*, de Flotow, *Nicolo de Lassi*, de Schira, et les ballets *Bianchi e Negri*, la *Farfalletta* et la *Giocoliera*. La saison s'ouvrira le 11 avril par *Il Trovatore*.

*** Dans l'espace de cinquante-deux jours Sivori a joué dans sept concerts à la Cour, deux grands concerts au grand Théâtre-Royal, deux concerts de bienfaisance à l'Académie de chant, et dix concerts à la salle Kroll. Au dernier concert de la Cour, qui a eu lieu le 22, S. M. le roi a fait remettre à Sivory l'ordre de la Couronne et 4,000 francs en or. Le prince royal y a ajouté un magnifique album relié.— Sivori vient de contracter un nouvel engagement pour huit concerts au théâtre, et après les fêtes de Pâques, il doit donner une nouvelle série de concerts à la salle Kroll, et des séances de musique classique à l'Académie de chant.

*** Après la brillante campagne artistique qu'il vient de faire à Nice et dans le Midi de la France, l'éminent violoncelliste Nathan revient à Paris où l'attendent de nouveaux succès.

*** Aujourd'hui dimanche doit être exécutée au troisième concert du Conservatoire de musique de Bruxelles, et sous la direction de M. Fétis, la troisième symphonie à grand orchestre de Mme Farrenc.

*** Gustave Satter est en ce moment à Pesth, où il a donné une série de concerts qui ont été très-suivis. A son retour à Vienne, vers le commencement d'avril, l'excellent pianiste y donnera son sixième concert, au profit des pauvres.

*** Après le grand succès qu'il venait d'obtenir au Havre, l'infatigable Vieuxtems se rendait à Lille, où il était appelé pour jouer au Cercle du Nord, et s'y faire applaudir avec enthousiasme; et aujourd'hui il est à Bruxelles pour la seconde fois de l'hiver. — S. M. le Roi de Hanovre vient de lui envoyer la grande médaille en or du Mérite et Science pour la dédicace de sa sonate d'alto et piano.

*** M. Pasdeloup se propose d'inaugurer à son prochain concert spirituel du vendredi saint, un chœur composé de cinq cents voix d'homme et de femme, qu'il désignera sous le titre de *Choral populaire de musique classique*, et qui complétera heureusement sa création des concerts populaires. Le programme de ce premier concert spirituel comprendra des chœurs du XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

*** On parle beaucoup d'une soirée très-intéressante qui doit avoir lieu mercredi chez Rossini, et dans laquelle l'illustre maëstro fera exécuter deux morceaux du *Stabat* de Pergolèse, deux du *Stabat* d'Haydn, deux du *Stabat* de Rossini. L'*inflammatus* du *Stabat* moderne sera chanté par Giulia Grisi. Le duo des femmes sera exécuté par Mmes Ferranti et Trebelli.

*** Un *Stabat* en musique de la composition de Maurice Bourges a été exécuté vendredi dernier dans la chapelle des sœurs de Saint-Vincent, rue Boutebrie. Cette œuvre, vraiment considérable sous tous les rapports, se distingue non-seulement par l'élévation du caractère religieux, mais encore par le charme, l'élégance, l'abondance de la mélodie aussi bien que par la richesse d'une harmonie colorée, toujours appropriée à la dignité du texte sacré. L'exécution n'est pas restée au-dessous du mérite de la partition. Il faut citer avec de grands éloges l'admirable soprano de Mme Lagnier, si sonore, si entraînant; la voix suave et sympathique de Mme Tropo; le chant très-expressif de Mlles Marquis et Gentilhomme; le ténor éclatant de M. Veillet; la basse extraordinairement puissante de M. Rubbiani, enfin, et surtout la méthode savante et magistrale de M. Portehaut, dont le style, empreint d'une onction pénétrante, cause à l'église une irrésistible émotion.

*** Le concert annuel de la Société des Concerts de chant classique, fondée par M. Beaulieu, de Niort, correspondant de l'Institut, aura lieu le 14 avril prochain. Un offertoire composé par Michel Haydn, et dont la partition n'est pas même gravée en Allemagne, des fragments du vingt-sixième psaume à trois voix de Marcello, un *Ave verum corpus* inédit, d'Halévy, et des fragments du *Paulus* de Mendelssohn, figureront sur le programme, et auront pour interprètes principaux Mme Vandenheuvel-Duprez et M. Battaille. Nous aurons à donner quelques détails sur les statuts qui viennent d'être adoptés pour garantir la perpétuité d'une fondation qui intéresse si vivement l'art musical.

*** Dans son concert de vendredi le jeune pianiste Schœn a fait entendre une charmante mazurka de sa composition (souvenir de Berlin), qui a été particulièrement remarquée. La mélodie en est fort distinguée, le rhythme bien accentué, et nous la croyons réservée à un grand succès.

*** Dans les intervalles de travaux plus sérieux, M. Ch. Manry, dont nous avons à plusieurs reprises signalé à nos lecteurs les compositions religieuses, ne dédaigne pas de consacrer ses loisirs à des œuvres qui, pour être plus légères, n'en ont pas moins de charme. De ce nombre sont deux mélodies nouvelles pour piano : *Une course au clocher* et *la Chanson du Berger*, qui viennent de paraître et qui, malgré leur concision, témoignent qu'elles émanent d'une plume ferme, habile et rompue aux savantes combinaisons. Elles ne rappellent en rien la profusion de notes, les sonorités éclatantes par lesquelles, si souvent, on cherche à dissimuler l'absence de toute idée musicale. Ici, tout annonce au contraire un musicien accoutumé à écrire pour les voix et pour l'orchestre. Ces petites pièces offrent parfois l'intérêt de trois ou quatre parties *réelles*, traitées avec une aisance et un art remarquables. Les mélodies ont assez de force et de fraîcheur pour se passer de tout ornement parasite; l'harmonie, malgré sa simplicité, trahit cependant, par quelques modulations neuves et du plus bel effet, un artiste d'un goût sûr et délicat. Il était difficile à M. Charles Manry, auquel on doit plusieurs messes, de montrer d'une façon plus caractéristique la flexibilité de son talent.

*** Nous constations dans notre dernier numéro le succès obtenu à Bruxelles par Mme Charlotte de Tiefensée; au second concert qu'elle y a donné, et auquel assistait la famille royale, ce succès a été plus grand encore, et après le concert, S. A. Mme la duchesse de Brabant, dérogeant à l'étiquette, a daigné faire appeler l'éminente artiste pour la féliciter sur son beau talent. Mme de Tiefensée, qui est d'ailleurs l'objet des plus grands éloges de la presse belge, n'avait pas reçu à la Haye un accueil moins flatteur; elle compte sous peu se rendre à Paris.

*** Le nouvel air national anglais, *God bless the Prince of Wales*, composé par M. Brinley Richards pour les noces de H. R. H. le prince de Galles avec H. R. H. la princesse Alexandrina de Danemark, a eu un si beau succès en Angleterre que ses éditeurs, MM. R. Cocks et Ce, ont fait présent au compositeur d'une bourse contenant 3,000 francs, et d'une somme pareille à Sims Reeves, le célèbre ténor, qui l'avait chanté aux fêtes du mariage. *God bless the Prince of Wales* a été chanté le même jour dans chaque ville de l'Angleterre.

*** Lundi dernier, cent cinquante ou deux cents personnes appartenant au monde des lettres et des arts, étaient réunies dans les salons de Mme Alexandre (Charlotte Dreyfus). Une soirée artistique qui, aurait fait fortune à la salle Herz, avait été organisée par les soins de la gracieuse maîtresse de la maison, qui est en même temps une de nos grandes artistes. En voici le programme : l'air de *Lalla Rookh* et *Il Bacio*, admirablement chantés par Mme Oscar Comettant; l'air de *Robin des Bois*, que la belle Mme Bertini a dit à ravir; un solo de violon d'Alard, sur les motifs de *la Muette*, exécuté par M. Bauerkeller qui, dernièrement, a obtenu un si grand succès à l'hôtel du Louvre; *Souvenirs de Diane de Solange*, composés et exécutés sur le piano par M. Auguste Mey; une fantaisie pour orgue, ainsi que le duo de *Freyschutz*, pour orgue et piano, par Mme Dreyfus et M. A. Mey (ces deux morceaux d'un grand effet), exécutés avec un art, un goût extrêmes. Mlle Dupont, des Français, a dit des vers : *Les deux chats et le voleur par humanité*; Mme Armand, de l'Odéon, a récité *l'Histoire d'un sou*, de Mme Anaïs Ségalas; enfin, un proverbe d'Octave Feuillet, *le Cheveu blanc*, a été interprété d'une manière remarquable par Mme Armand et M. Saint-Germain, du Vaudeville, et a été accueilli par plusieurs salves d'applaudissements. Cette soirée, dont Mme Charlotte Dreyfus a fait les honneurs avec tant de grâce et de charme, s'est prolongée fort avant dans la nuit.

*** La quatrième livraison du *Trésor des pianistes* vient de paraître; elle contient deux recueils de six sonates chacun de Charles-Philippe-Emmanuel Bach, et tout l'œuvre de Haendel pour le clavecin, précédé d'une notice très-développée sur la vie et les diverses compositions de ce grand musicien. Les douze sonates d'Emmanuel Bach peuvent être classées au nombre de ses plus belles compositions.

*** S. M. le roi Victor-Emmanuel vient de conférer à M. le comte Maximilien Graziani, qui s'est fait connaître par des compositions distinguées, une médaille d'argent grand module à l'effigie de Sa Majesté, pour la marche triomphale l'*Italia* que M. Graziani lui avait dédiée. Cet envoi était accompagné d'une lettre très-flatteuse de M. Nigra, ministre de la maison du roi.

*** On sait avec quelle libéralité M. de Mengoval met au service de l'art musical la grande fortune dont il jouit. Le dernier concert de la Société philharmonique de Douai, à l'organisation duquel il avait présidé, vient d'en offrir une nouvelle preuve. Mme Cabel, Hermann, l'éminent violoniste, Montaubry avaient été invités à lui prêter leur concours, et le succès de ce concert a été complet. Hermann y a fait admirer et chaleureusement applaudir son magnifique talent. De retour

à Paris, Hermann annonce un grand concert dans la salle Herz, pour le 18 avril. On y entendra Ketterer, J. Lefort et Mme Cabel.

*** S. Exc. M. le ministre d'Etat a réuni hier, dans une dernière séance, la commission de la propriété littéraire et artistique. L'ensemble du projet de loi a été adopté et va être immédiatement présenté à l'Empereur, pour passer ensuite au conseil d'Etat. Ce projet, conçu sur les bases les plus justes et les plus libérales, doit donner aux écrivains et aux artistes les satisfactions légitimes qu'ils réclament depuis si longtemps.

*** Nicolo, le compositeur à qui nous devons *Joconde*, est mort en 1818, à l'âge de quarante-trois ans. Il laissait alors un frère plus jeune que lui d'une vingtaine d'années, et qui vient de mourir, le 23 de ce mois, à Rouen. Ce frère, qui d'abord suivit la carrière militaire et qui, sous le premier empire, avait atteint le grade d'officier, se voua ensuite au théâtre comme artiste et comme directeur. Quoique son nom de famille fut celui d'Isouard, il se fit longtemps appeler Nicolo comme son frère. Il était médaillé de Sainte-Hélène.

*** A Donau-Eschingen est mort, le 5 mars dernier, à l'âge de soixante-deux ans, le musicien de la cour, Gall, un des vétérans de la chapelle devenue célèbre sous la direction de Kalliwoda.

*** Musard va renouveler cet été au Pré-Catelan ses succès de l'année dernière. L'administration municipale, désirant encourager cette entreprise vient de lui en continuer le privilége. Musard prépare déjà son répertoire qui offrira tout d'abord à ses habitués l'ouverture-marche de Meyerbeer, composée pour l'Exposition de Londres, et une valse sur *les Bavards*, qu'on dit une des meilleures qu'il ait faites.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Amiens*, 25 mars. — Mme Nantier-Didiée, MM. Léonard, Levassor et Dunkler prenaient part au concert donné par la Société philharmonique au profit des pauvres. Ce n'est pas la bonne volonté, mais la voix qui a manqué à M. Achard pour y concourir aussi. L'ouverture de *Gustave*, d'Auber, la symphonie en *ut* mineur de Beethoven et la fantaisie d'Arban sur *I Lombardi*, supérieurement exécutées par l'orchestre sous la direction de M. Lacoste, complétaient le programme. L'excellent violoniste Léonard ne s'était pas fait entendre ici depuis sept ans, mais on espère que désormais il ne mettra pas dans ses visites un si long intervalle.

*** *Caën*, 21 mars. — Sous ce titre, *l'Amour d'un trombone*, on a joué avec succès un petit opéra, dont la musique est de M. de Croisilles, qui a été longtemps président de la Société philharmonique et n'a cessé de rendre des services aux artistes. Les heureuses mélodies de sa partition se déroulent sur un bon tissu harmonique. Les paroles, ainsi que la musique, sont un produit du terroir.

*** *Nice*. — L'opéra de *Marta* voit chaque soir grandir son succès. A l'une des dernières représentations, la Pozzi-Branzanti a excité un véritable enthousiasme dans la romance de *la Rose;* on lui a jeté deux magnifiques bouquets de fleurs rares, noués avec de riches rubans; le ténor Corsi chante divinement, et sa romance lui a valu une véritable ovation. Giotti et Ronconi, chacun de leur côté, ont également recueilli force applaudissements.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles*. — Le théâtre de la Monnaie nous offre tour à tour *les Diamants de la couronne*, avec Mlle Monrose, qui chante maintenant très-bien le rôle de Catarina, et *Martha*, dans lequel Jourdan, Perié, Mlles Demaesen et Andrée luttent de talent et de succès.

*** *Vienne*. — Après *Don Pasquale*, les Italiens ont donné *Il Barbiere;* Mlle Patti a été ravissante dans le rôle de Rosine. Nous ne dirons pas que le succès de l'enchanteresse va croissant, cela n'est pas possible, mais l'enthousiasme du public se maintient au même niveau. Dans chaque nouveau rôle, son merveilleux talent se montre sous une face nouvelle, mais toujours il charme, il séduit, il fascine. Le *Barbiere* sera suivi de *Lucia;* Giuglini, qui doit partir incessamment pour Londres, chantera le rôle d'Edgardo; inutile d'ajouter que le rôle principal sera chanté par Adelina Patti. Le dimanche des Rameaux elle se fera entendre dans un concert que la société Concordia doit donner au *Carltheater*, et le dimanche de Pâques, dans une messe de Beranck, ancien professeur de Strakosch. — Le troisième concert historique de M. L.-A. Zellner a été des plus intéressants et des plus variés. On y a entendu deux chansons de Thibaut, roi de Navarre (XIIIe siècle), chantées par M. Walter, avec accompagnement de harpe, par Zamarra; duo des Roses, par J.-J. Rousseau; des morceaux à quatre voix, de Pierre Meïer, D. Becker, M. Siebenhaar (tous les trois du XVIIe siècle), et de Robert Schumann, chantés par Mlles Kraus et Prager, par MM. Walter et Meyerhofer. Musique instrumentale : sonate de P.-E. Bach; diverses compositions, arrangées pour l'harmonium et exécutées par Zellner, qui a eu plusieurs fois les honneurs du rappel. Enfin, airs de danse, tirés de *Ferramor*, opéra de Rubinstein. Pendant la semaine sainte aura lieu au Carltheater un concert dont le produit sera employé à décorer le tombeau de Beethoven. On y exécutera la symphonie héroïque, illustrée par des tableaux vivants. — Mardi 24 mars, *les Huguenots* ont été représentés avec un succès qui rappelle la première apparition de ce chef-d'œuvre au théâtre de la Cour. Ander était en voix, et il a chanté le rôle de Raoul de manière à électriser la salle. Celui de Marcel est un des plus brillants du répertoire de Draxler. Les dames Liebhart et Krauss (Valentine et Isabelle) se sont très-bien acquittées de leur tâche. Bref, la soirée n'eût laissé rien à désirer, si la mise en scène avait répondu à l'exécution.

*** *Stuttgard*. — Le théâtre de la Cour a donné une deuxième représentation de *la Rose d'Erin*, par Benedict. Le succès a été encore plus brillant qu'à la première. C'est une œuvre musicale très-importante, et qui ne tardera pas à faire le tour de l'Allemagne.

*** *Turin*. — Nous avons eu cette semaine, au cercle des artistes, une magnifique matinée musicale qui tirait surtout son éclat de la présence d'une des étoiles de la scène italienne, Emmy Lagrua. Elle a chanté un grand air du *Prophète*, une barcarole, et avec le ténor Cantoni, une légère pensée de Rossini : *Mira la bianca luna*. Il est inutile de dire qu'elle a été accueillie par des applaudissements enthousiastes : c'est pour les grands artistes que sont faites les ovations, celle-ci allait donc tout droit à la grande cantatrice.

Voici la liste des concerts annoncés :

31 mars. Salle Herz. Concert du fameux tromboniste Nabich; plusieurs morceaux de sa composition, de Schumann, Mozart, David, Bergson, etc.; artistes : MM. Maurin, Chevillard, Viguier et Sabatier; Mme Szarwady, Mlle Lindo.

31 — Salons d'Erard. Concert de Mlle Marie Colin, avec le concours d'Alard, Jacquard et Mme O. Comettant.

6 avril. Salle Pleyel-Wolff. Concert de M. et Mme Léop. Dancla, avec le concours de Ch. Dancla, Archainbaud, B. Rie, Fauvre, Mohr et Lée.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO

Avec texte, format in-8°, prix net : 10 fr.

DE

LE DILETTANTE D'AVIGNON

Opéra-comique en un acte, musique de

F. HALÉVY

Précédée d'une notice biographique sur l'auteur.

Fragments pour Piano..... Par **H. WOLFART**.

Polka nouvelle : *Vive, vive l'Italie!*..... Par **ARBAN**.

SOUFLETO facteur de pianos. — *Médaille d'or, Exposition* 1849; *Médaille de 1re classe, Exposition universelle* 1855. Spécialité de pianos pour l'exportation. — Cette maison a obtenu, depuis 1834, à toutes les Expositions, des récompenses méritées par l'excellence de ses pianos droits, cordes obliques, dont la réputation est justement établie. Elle vient de mettre en vente un nouveau modèle de piano droit, cordes obliques, grand format, extra, qui ne laisse rien à désirer sous le rapport de la quantité et de la qualité du son.

Magasin, rue Montmartre, 161.

En vente chez MARCEL COLOMBIER, éditeur, 85, rue de Richelieu, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS MUSICALES

MORCEAUX DE PIANO. Prix marqué.

Bernard (Paul). Barcarolle. . . . . 6 »
Lambert (Lucien). *God save the queen*, air national anglais. . 6 »
Neustedt (Ch.). Première rêverie . . . . . 5 »
— Deuxième nocturne . . . . . 5 »
Talexy (A.). Les Feuilles de la marguerite, six morceaux-oracle:
1. Il m'aime ! 3. Beaucoup ! 5. A la folie !
2. Un peu ! 4. Tendrement ! 6. Pas du tout !
Chaque numéro séparé . . . . . 4 »
L'ouvrage complet, broché . . . . . 15 »
— Fouets et Grelots, grand galop brillant 7 50
— Id. à quatre mains. . . . . 9 »
Wachs (F.). La Première amitié, romance sans paroles . . . . 5 »

CHANT. Prix marqué.

Beethoven. Marguerite (poésie de Mme Valmore), chanson florale (2 t.) 2 50
Field (John.). L'Oiseau, id. conversation . . . . 3 »
— Le Rêve à deux, id. romance. 2 50
Moreaux (Ch.). L'Amour et l'Amitié (fabliau de Millevoye), deux tons 2 50

DANSES.

Boullard (V.). Fifres et clairons, polkas . . . . . 3 »
— Turf-Polka. . . . . 5 »
Talexy (A.). Bella Maria, polka. . . . . 5 »
Le Corbeiller (Ch.). La Première Gerbe, valse. . . . . 5 »
Julliano (A.-P.). La Fête au hameau (très-facile), quadrille. . 4 50
Wachs (F.). Le Tourbillon, quadrille 4 50
Mathieu (fils.). Décesse, polka-mazurka . . . . . 5 »

1re médaille d'or
Exposition nationale française de 1849.
—
DÉCORATION DE LA LÉGION D'HONNEUR
Exposition de 1849.
—
1re médaille d'argent
Exposition nationale française de 1844.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS
FONDÉE A PARIS EN 1843 PAR

ADOLPHE SAX

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur.
RUE SAINT-GEORGES, 50

1re médaille
Exposition nationale belge de 1841.
—
DÉCORATION DE LA COURONNE DE CHÊNE
de Hollande (1845).
—
Grande médaille d'or
du Mérite de Prusse (1846).

Seule grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris (1855). — Seule grande médaille (*Council Medal*) à l'Exposition universelle de Londres (1851).

Organisateur et fournisseur de la musique des Guides et des autres musiques des régiments de la Garde impériale.

INVENTEUR DES FAMILLES DES

SAXO-TROMBAS. SAXHORNS. SAX-TUBAS. SAXOPHONES. CLAIRONS-SAX. TROMBONES-SAX. CORNETS-SAX (compensateurs). CLARINETTES BASSES-SAX. CLARINETTES CONTRE-BASSES-SAX. BASSON-SAX (en cuivre et en bois).

Forme et dispositions nouvelles de Trombones à 3, 4 et 5 cylindres; invention brevetée en 1859.
Tous les instruments à pistons avec addition d'une ou plusieurs clefs; invention brevetée en 1859.
Système d'instruments à pistons ascendants; inv. brev. en 1852.
Cors, Cornets, Trompettes, Trombones simples, les mêmes à pistons ou cylindres, les mêmes forme Saxo-Tromba.
Clairons, Trompettes d'ordonnance, Flûtes, Clarinettes, Bassons, Caisses roulantes, Grosses Caisses, Tambours, Timbales, Cymbales, etc., etc.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison Henri HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. Henri HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.
—
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
—
Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sres DE JULLIEN & Cie
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.
—
Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.
—
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

ALPHONSE SAX (JUNIOR)

Facteur et Ingénieur en instruments de Musique

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS

EN TOUS GENRES, EN TOUTES FORMES ET DANS TOUS LES TONS

HARMONIE et FANFARE. — Rue d'Abbeville, 5 bis, Paris, près de la place Lafayette. — Belle Salle de 300 personnes pour Concerts et Répétitions. 16 Brevets d'Invention ou de perfectionnement. — Commission. — Exportation.

Breveté de S. M. l'Empereur des Français. — Grand brevet de S. M. la reine d'Angleterre. — Breveté de S. M. le roi des Belges. — 2me prix en 1838. — 1er prix en 1841. — Prix d'honneur, médaille d'or, en 1843. — Médaille d'argent à l'Exposition de Paris, 1844. — **DÉLÉGUÉ** par le gouvernement belge pour visiter l'Exposition universelle de Londres, en 1851. — Exposition universelle de Paris, 1855, les plus belles pages du Rapport officiel, 27me Classe, pages 1335-1336. — Exposition universelle de Londres, 1862, *PRIZE MEDAL*, avec cette mention : POUR **EXCELLENCE** DE **TOUTE ESPÈCE** D'INSTRUMENTS DE CUIVRE. — Membre de l'INSTITUT POLYTECHNIQUE de Paris, membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LE PROGRÈS DES SCIENCES SOCIALES. — *MÉDAILLE D'OR* et Membre du CORPS SCIENTIFIQUE DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 14. 5 Avril 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial italien : début de Debassini; *Otello*. — Théâtre Lyrique : *Peines d'amour perdues*, opéra-comique en quatre actes, de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de Mozart, par **Léon Durocher**. — Concert donné par Jean Becker et Ed. de Hartog. — Auditions musicales, par **Adolphe Botte**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Début de Debassini. — *Otello*.

Samedi passé le spectacle se composait au théâtre Italien des deux derniers actes de *Stradella* et du deuxième acte de *Lucrezia Borgia* dans lequel débutait M. Debassini, baryton du théâtre impérial de Saint-Pétersbourg.

Les deux actes de l'opéra de Flotow ont reçu, comme aux premières représentations, un accueil tout à fait sympathique de la part du public, qui a fait répéter les charmants couplets à boire des deux *bravi*, et applaudi chaleureusement la ballade et le grand air du troisième acte, délicieusement chantés par Naudin.

Debassini, de son côté, n'a qu'à se féliciter de la tentative qu'il vient de faire. On a vite apprécié sa belle tenue en scène, la noblesse de sa démarche et la sobriété de son geste, qui dénotent un artiste de la grande école. Dans cette lutte terrible de don Alfonso et de Lucrezia, Debassini s'est montré excellent tragédien. En outre, son organe est plein et sonore, sa méthode excellente. Accoutumé à chanter sur les grands théâtres de la Scala, de San-Carlo et de Saint-Pétersbourg, il aurait même à modérer la portée de sa voix, qui, dans les moments de passion, semble trop forte pour les dimensions de la salle Ventadour. Très-applaudi après son grand air d'entrée, qu'il a dit d'une façon magistrale, il l'a été de nouveau à plusieurs reprises et rappelé après le duo dans lequel Mme Penco l'a fort bien secondé.

Debassini devait chanter *Don Giovanni*, mais le départ de plusieurs des artistes pour Londres y a mis obstacle, et il a quitté Paris pour se rendre en Italie. Il est à regretter qu'on ne l'ait pas entendu dans ce rôle qui, depuis Tamburini, n'a jamais été aussi bien chanté que par lui.

Dimanche on a donné *Otello* pour la continuation des débuts de Tamberlick. Nous constatons avec regret que la représentation n'a pas été satisfaisante. Sans doute Tamberlick est toujours un grand artiste, mais il faut bien avouer que, soit effet du temps, soit fatigue, sa voix perd sensiblement. Aussi le public s'est-il montré très-froid jusqu'au fameux duo *l'ira d'averso* qui a d'ailleurs produit son effet accoutumé et dont le célèbre chanteur a dû répéter la seconde reprise. Quant à Mme Frezzolini, qui chantait le rôle de Desdemona, pourquoi s'obstine-t-elle à donner le spectacle affligeant de l'agonie d'une voix qui fut si belle? Quelle que soit l'excellence de sa méthode et la distinction de son style, il n'y a ni méthode ni style qui tiennent quand l'instrument fait défaut ! Dans la phrase si dramatique *Se il padre m'abandona*, on a pu croire un instant qu'elle ne gravirait pas la gamme de *si* à *sol* dièze écrite sur les paroles, et qu'après avoir atteint par des ports de voix et des efforts réitérés la note culminante, elle ne pourrait plus redescendre sur l'octave ! En outre, nous défions quelque auditeur que ce soit d'avoir pu reconnaître dans la romance du *Saule* telle qu'elle l'a chantée, le thème de Rossini ! Lorsqu'on en est réduit à de pareils expédients pour chanter un rôle, le soin de sa dignité et un peu de charité envers le public doivent engager à s'abstenir. Mme Frezzolini est jeune encore ; elle possède plus que personne le sentiment et les secrets de son art, et une belle carrière lui serait ouverte, celle du professorat, si elle voulait s'y livrer. Après avoir brillé sur notre scène lyrique, Mme Damoreau-Cinti, en enseignant ce qu'elle savait si bien, a rendu d'immenses services. Mme Frezzolini serait, en l'imitant, certaine de recueillir des succès, qui, pour être moins éclatants, n'en auraient pas moins de prix.

S. D.

THÉATRE LYRIQUE.

PEINES D'AMOUR PERDUES.

Opéra-comique en quatre actes, imité de Shakspeare, de MM. Michel Carré *et* Jules Barbier, *musique de* Cosi fan tutte, *de* Mozart.

(Première représentation le 31 mars.)

Quand cette œuvre charmante de Mozart, *Cosi fan tutte*, fut donnée au théâtre Italien (novembre 1862), il n'y eut qu'un cri, dans le public comme dans la presse, sur le mérite de la partition, et sur la sottise du *libretto*. M. Carvalho, que le succès des *Noces de Figaro* avait affriandé, crut voir dans la partition une nouvelle source de fortune, et résolut de se l'approprier. Mais si au théâtre Italien on trouve du plaisir à rire du *libretto*, l'on a coutume, sur les scènes françaises, de prendre le *poëme* au sérieux. M. Carvalho en conclut qu'il fallait garder la musique, et changer le poëme.

N'aurait-il pas été plus simple de le prendre *à corrections?* La

pièce italienne est plate et impertinente parce que les deux amants, qui entreprennent de mystifier leurs maîtresses, y réussissent. Fiordiligi et Dorabella sont deux sottes qui ne peuvent inspirer aucun intérêt, et le pardon qui, au dénoûment, couvre leur infidélité, pardon motivé sur ce que toutes les femmes se valent, est une dernière impertinence plus grossière que toutes les autres. Mais si, au premier acte, les deux sœurs découvraient le piége qui leur est tendu, si, pour se venger et pour punir les insolents qui les outragent, elles feignaient de s'y laisser prendre, alors les mystificateurs deviendraient les mystifiés, le comte Alfonso perdrait son pari, et la pièce, de stupide qu'elle est, deviendrait immédiatement spirituelle et amusante. Il suffirait pour cela d'ajouter douze lignes au dialogue. N'était-ce pas plus court et moins hasardeux que d'essayer un mariage forcé entre les deux génies les plus incompatibles? Et ne faut-il pas avoir eu la main bien malheureuse pour choisir précisément, à cet effet, le moins intéressant et le plus vide de tous les ouvrages du poëte anglais?

Le commentateur Johnson, assez disposé, comme la plupart des commentateurs, à vanter intrépidement tout ce que son auteur a produit, ne peut pourtant pas se faire complétement illusion sur les défauts de *Love's labours lost.* « Tous les éditeurs, dit-il, sont d'accord pour censurer cette pièce, et plusieurs l'ont rejetée, comme indigne de notre poëte. Il faut avouer qu'il s'y trouve plus d'un passage médiocre, puéril, vulgaire (*mean, childish and vulgar*).» Il plaide seulement la circonstance atténuante, et soutient qu'il s'y trouve, çà et là, des traits de génie. Il y a, en effet, des vers très-brillants, et des élans de lyrisme qui seraient plus à leur place dans un poëme que dans une comédie. Mais on chercherait vainement un ouvrage dramatique où les caractères soient plus faux, l'action plus nulle et l'intérêt plus languissant.

Il s'agit d'un Ferdinand, roi de Navarre, amoureux de la science, et passionné à tel point pour l'étude qu'il a juré et fait jurer à ses courtisans Biron, Dumaine et Longueville, de consacrer trois années de suite au travail, et, pendant tout ce temps, *not to see a woman*, de ne pas voir une femme, de passer un jour par semaine sans manger, et de ne dormir que trois heures sur vingt-quatre. La princesse de France arrive sur ces entrefaites, chargée par le roi son père d'une importante négociation. Ferdinand refuse de la recevoir dans son palais, et lui permet seulement de séjourner dans son parc, avec sa suite, sous des tentes. Il ne peut pourtant pas se dérober à la nécessité d'un entretien, et une seule entrevue suffit pour le rendre amoureux de la princesse. Ses trois favoris ne tiennent pas mieux leur serment; ils trouvent auprès de la princesse trois filles d'honneur qui mettent en désarroi leur pauvre cervelle. La maladie, chez tous les quatre, se manifeste par les mêmes symptômes, malgré la différence des tempéraments, ce qui prouve que Shakspeare était plus poëte que physiologiste : Ils font des vers à qui mieux mieux; ils riment des madrigaux, et quels madrigaux! Tous quatre jouent à peu près le même rôle, et font les mêmes sottises. La princesse et les trois suivantes les bafouent de la même manière. C'est une lutte sans cesse renouvelée de subtilités, de jeux de mots, de railleries sans finesse, de plaisanteries fort peu attiques, entre quatre précieux et quatre précieuses. Les précieux finissent par s'avouer vaincus et demander grâce, c'est-à-dire mariage. Ils ne l'obtiennent qu'à la condition de faire pénitence pendant un an et un jour. On voit que leurs *peines d'amour* ne sont pas aussi complétement perdues que le titre l'annonçait. Mais rien au monde n'est plus froid que cette longue suite de scènes sans situations, et de conversations alambiquées, qui n'intéressent ni l'esprit ni le cœur, et si l'auteur a eu pour but d'amuser les honnêtes gens, on peut dire que c'est lui qui a perdu sa peine.

Ce qui a donné à MM. Michel Carré et Jules Barbier l'idée de substituer cette mauvaise pièce anglaise à la mauvaise pièce italienne, c'est probablement que le roi de Navarre et ses trois acolytes imaginent, on ne voit pas trop dans quel but, de se présenter chez la princesse déguisés en Moscovites, comme les deux amants de *Cosi fan tutte* reviennent chez leurs sottes maîtresses déguisés en gentilhommes albanais. D'ailleurs, ils n'ont eu garde de suivre trop fidèlement le programme tracé par Shakspeare. Ils y ont introduit le faux empoisonnement du libretto italien, ainsi que le faux médecin. Ils ont mis seulement un duel fictif, et de faux coups d'épée à la place du poison, et un page malin à la place de la soubrette effrontée. Au dénoûment le même page se présente en robe de devin, et débite nous ne savons quelle prophétie sur les mêmes notes qui servent à Despina, travestie en notaire, pour lire les contrats de mariage. Il est à remarquer que ces deux endroits où l'ouvrage français se rapproche de l'italien sont justement ceux qui produisent l'effet le plus satisfaisant. On devait s'y attendre, car c'est là qu'il y a le plus d'accord entre les paroles et la musique. En effet, pourvu qu'on ne demande pas à Mozart la verve bouffonne des compositeurs italiens, il exprime avec une étonnante précision la situation, les sentiments et le caractère des personnages. Il s'ensuit nécessairement que si l'on change les personnages, les caractères et les situations, la musique n'a plus de sens.

Nous n'en donnerons qu'un exemple, que nous tirerons du quintette *di scrivermi, ogni giorno giurami, vita mia*, etc. Il commence par des notes séparées par des silences, comme il convient à la situation de deux femmes éplorées dont les soupirs coupent la respiration, dont les sanglots arrêtent la voix. Ce même quintette se trouve au second acte des *Peines d'amour*, mais dans une situation calme où personne ne pleure. Qu'en reste-t-il? Une mélodie charmante sans aucun doute, et un admirable tissu harmonique. Mais le sens dramatique n'y étant plus, l'impression qu'en reçoit le spectateur est presque nulle : *verba et voces, prœtereaque nihil.*

Nous n'insisterons pas davantage sur cet inconvénient à peu près inévitable dans tous les pastiches; c'est pour cela sans doute qu'aucun ne peut vivre. Déjà sous le premier Empire on avait ajouté la musique de *Cosi fan tutte* à un poëme intitulé *le Laboureur chinois*. Qui se souvient aujourd'hui du *Laboureur chinois*? L'héroïne principale y chantait le bel air : *Per pietà, ben mio, perdona!* sur ces vers, dont il serait impossible de nommer l'auteur :

Au nœud secret qui nous engage
Qu'aurait-il donc à reprocher?
J'aime son fils, mais son hommage,
Je l'ai reçu sans le chercher.

Ces paroles et celles qui suivent allaient beaucoup mieux à la musique, nous pouvons l'attester, que celles que Mme Cabel chante aujourd'hui au théâtre Lyrique. — Quel éditeur d'à présent serait capable de les retrouver? Où chercher la partition tout entière, et celle de *la Prise de Jéricho*, et même peut-être celle des *Mystères d'Isis?*

Quand on rencontre un ouvrage ancien — nous parlons d'un ouvrage célèbre — le plus simple, à notre avis, comme le plus sûr, est de ne pas ambitionner la gloire de le perfectionner. Laissez-le tel qu'il est, de grâce! avec ses qualités et ses défauts. Ces défauts, si grands qu'ils soient, ne l'ont pas fait mourir, puisque vous songez à le reprendre. L'impertinence du *libretto* de *Cosi fan tutte* n'a pas empêché cette partition charmante d'être, au théâtre Italien, le plus grand succès de la saison. Il est ce qu'il est, on le prend tel quel, et l'on jouit de la musique en se moquant du *signor poeta* qui ne vaut même pas la peine qu'on lui fasse son procès. La responsabilité de ses inepties ne pèse sur aucun être vivant. Mais si le public trouve votre arrangement mal réussi, êtes-vous sûr qu'il ne vous en rendra pas responsable?

Nous n'avons pas besoin d'indiquer ici les beautés intrinsèques de l'œuvre de Mozart. Elles sont connues, et personne, probablement, ne les conteste depuis que la mort a brisé la plume du spirituel et pa-

radoxal écrivain qui soutenait d'un air si résolu que « Mozart était le premier des musiciens médiocres ». Si la pièce à laquelle MM. Carré et Barbier ont mis leur nom nous a paru froide, nous pouvons attester, en revanche, que la versification en est facile, élégante habituellement et parfois très-spirituelle, et que souvent ces messieurs ont remplacé, par des traits ingénieux et fins, les lourdes plaisanteries de leur original. Mme Faure chante le rôle de la princesse avec une voix faible, mais beaucoup de grâce. Mme Cabel, au contraire, a plus d'éclat et de puissance qu'elle n'en a jamais eu. On l'a vivement applaudie après l'air de Fiordiligi : *Per pietà*, dont nous parlions tout à l'heure, et qui donne, plus qu'aucun autre peut-être, la mesure de ses trois registres. Elle donne religieusement le texte écrit, sans se permettre le moindre *gropetto*. C'est pousser le respect un peu trop loin. Les maîtres du XVIIIe siècle comptaient sur l'imagination comme sur le goût de leurs interprètes, et c'est pour cela que leurs parties vocales sont si peu ornées. Si Mme Cabel tient à connaître le style de Mozart, qu'elle se fasse jouer quelques *andante* de ses sonates de piano, où il a tout écrit.

Mlle Girard est piquante et fine, comme toujours, dans le rôle du page Papillon. M. Petit chante très-agréablement celui de Biron. M. Wartel, M. Guyot, M. Lesage, font valoir les leurs autant que possible ; M. Léon Duprez, fils du grand chanteur qui nous a laissé de si beaux souvenirs, débute dans le rôle du roi Ferdinand. Il serait difficile de chanter avec plus d'art, d'intelligence, et, pour tout dire en un mot, de talent que M. Léon Duprez. Pourquoi faut-il que sa voix..... chut ! On l'a applaudi à trois reprises, après l'air en *la* dont le public connaît si bien les paroles italiennes : *Un' aura amorosa*, etc. On lui a fait répéter cette délicieuse cantilène, après quoi on l'a applaudi plus fort qu'auparavant. S'il sait se faire écouter, et si le public le trouve suffisamment fort de larynx, qu'avons-nous à dire ? Rien, si ce n'est que les costumes comme les décors des *Peines d'amour* ont un éclat, une magnificence dignes du grand Opéra, et que M. P. Pascal, qui choisit et ajusta les morceaux de musique au nouveau livret, s'est acquitté de cette tâche délicate avec autant de goût que d'intelligence. Si la couleur, le ton général et les situations des *Peines d'amour* ne se sont pas trouvés parfaitement semblables à ceux de *Cosi fan tutte*, ce n'est pas sa faute.

LÉON DUROCHER.

CONCERT DONNÉ PAR JEAN BECKER ET ED. DE HARTOG.

Nous avions déjà plusieurs fois entendu M. J. Becker et apprécié en lui l'artiste destiné à occuper une des premières places parmi les maîtres de l'art du violon. Le dernier concert qu'il a donné chez Herz, en compagnie de M. Ed. de Hartog, l'a encore élevé de beaucoup dans notre estime, et nous croyons fermement que ceux qui n'assistaient pas à cette soirée, ne peuvent se flatter de le bien connaître. Poursuivant la voie historique, où il a fait une si brillante entrée avec l'école italienne, le jeune virtuose abordait cette fois l'école allemande, et, pour ainsi dire, l'épuisait d'un seul coup. Où trouverait-on un autre violoniste capable d'exécuter, comme il l'a fait, cette chaconne de J. Séb. Bach, pour violon seul, composée en 1730 ? Quel autre eût osé entreprendre ce long morceau, hérissé de difficultés d'un genre si étrange pour nous, et dont tout le charme consiste dans l'habileté avec laquelle l'artiste parvient à les vaincre? J. Becker les a toutes vaincues, sans paraître avoir besoin d'effort. Pendant plus de dix minutes, il nous a transportés dans un autre siècle, dans un autre art que celui au milieu duquel nous vivons, et il avait l'air de s'y trouver comme chez lui. Quelle facilité, quelle assurance dans ces coups d'archet si compliqués, si ardus! Quelle sûreté d'intonation ! quelle finesse de nuances ! L'allegro et l'adagio du quatrième concerto de Spohr n'ont été pour lui qu'un repos et lui ont servi de transition pour arriver à un scherzo de Ferdinand David, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus hardi et de plus éclatant dans l'art moderne.

Eh bien ! J. Becker n'était encore qu'à la moitié de la tâche qu'il s'était imposée. Il est rentré dans la lice en jouant un *Concertstück*, pour violon et orchestre, écrit à son intention par M. de Hartog. Ensuite il a joué la troisième polonaise de Mayseder, l'un de ces morceaux populaires en naissant, mais d'une élégance et d'un *brio* tant soit peu vulgaires. Enfin, comme pour faire contraste, il a terminé par une fantaisie sur des thèmes hongrois, dans laquelle Ernst s'est complu à résumer les excentricités, les coquetteries les plus recherchées du style paganinien. Ainsi s'est achevé le tour de force, qui sans aucun doute avait quelque chose de fabuleux, et pourtant ne semblait nullement avoir lassé le vigoureux athlète. Notez bien que la vigueur de J. Becker ne se montre jamais ni sauvage ni rude ; que son archet conserve toujours la moelleuse douceur que l'on admirait en Viotti, et qui faisait dire de lui : « *C'est un archet de coton dirigé par un bras d'Hercule.* »

Dieu nous garde de rien ôter à la gloire des virtuoses dont le talent se consacre uniquement à leurs propres œuvres, et qui nous donnent de la personnalité autant et plus que parfois on n'en désire; mais rendons pleine justice à ces rares artistes qui ne sont étrangers à aucun siècle, à aucun pays, à aucune école, et qui nous en révèlent si généreusement les beautés ! Notre Baillot, qui avait bien aussi son cachet individuel, excellait à ces initiations rétrospectives; nous ne doutons pas qu'il n'eût franchement applaudi en M. J. Becker un de ses plus dignes continuateurs et rivaux.

La charmante aubade de M. Ed. de Hartog ouvrait mélodieusement et discrètement cet intéressant concert, où plusieurs scènes et cantilènes gracieuses du même compositeur ont été dites par Mlle de Taisy et M. Grizy du grand Opéra. Les ritournelles et l'instrumentation de ces divers morceaux sont remplies d'effets d'une distinction extrême; on a surtout distingué *l'Esclave*, *le Pêcheur* et *Poëme d'amour*, comme dictés par une heureuse et poétique inspiration.

S. D.

AUDITIONS MUSICALES.

Deuxième concert de Mme Madeleine Graever. — A. Gouffé. — Alexandre Batta.

La seconde soirée donnée mardi par Mme Madeleine Graever était une véritable solennité. De même qu'à la première, les salons de l'hôtel du Louvre étaient à peine assez vastes pour contenir la foule des dilettantes qui était là attentive et sympathique, comme elle l'est toujours aux fêtes de l'art. A son entrée, Litolff a été salué de bravos enthousiastes, témoignages sincères des délicieux souvenirs qu'avait laissés son troisième concerto symphonique.

L'ouverture d'*Egmont*, c'est-à-dire une de ces pages dramatiques et grandioses comme Beethoven en écrivit tant, et qui suffirait seule à faire regretter qu'il n'ait pas plus souvent associé son génie à celui de Goëthe, a tout d'abord transporté l'auditoire, heureux qu'on débutât par une aussi large et aussi imposante conception.

Cette fois, c'est *l'andante religioso* et le *scherzo* du quatrième concerto symphonique de Henri Litolff que Mme Madeleine Graever a fait entendre. Ces deux morceaux, tout le monde le sait, n'ont pas peu contribué à fonder la réputation du compositeur. Jusqu'à ce jour, il n'a rien réalisé de plus pur, de plus clair, de plus élevé et de plus saisissant ; c'est, comme disait Mme de Sévigné, le dessus

du panier. Rarement nos maîtres symphonistes eux-mêmes ont tiré du rhythme, de l'harmonie et de l'instrumentation des effets plus neufs et plus délicieux ; rarement l'orchestre et le piano ont mieux gardé l'un et l'autre l'importance qu'ils doivent avoir ; rarement ils ont été animés d'un souffle aussi puissant et aussi égal.

L'*andante religioso*, plein de noblesse et de mélancolie, est magnifique. La mélodie, les développements et la sobriété relative des modulations, attestent une fermeté, une concision et une mesure qui distinguent presque toujours les œuvres de Litolff. Pourquoi donc le *scherzo*, où les répétitions, les mêmes formes sont prodiguées, a-t-il fait éprouver plus de plaisir encore? C'est tout simplement une question de mouvement : notre éducation musicale n'est pas assez avancée pour que l'*allegretto*, avec ses allures plus ou moins fringantes et légères, ne l'emporte pas toujours sur le plus mélodieux *andante*.

Dans *le Chant des Guelfes*, ouverture héroïque jouée par l'orchestre d'une façon qu'on a fort admirée, Litolff est plus pompeux, il vise au grand ; mais il est moins éloquent que dans ses concertos. Toutefois, si les couleurs violentes, les *tutti* formidables abondent dans cette page, il y a aussi des effets merveilleux d'orchestration et même des élans d'inspiration que nous ne mettrons pas en parallèle avec ceux des œuvres où le goût égale le génie, mais qui n'en justifient pas moins les ovations et les acclamations prodiguées l'autre soir au compositeur.

Personne ne peut raisonnablement dénier à la critique le droit d'avoir aussi ses prédilections. Les nôtres ne sont point pour l'exagéré, pour l'effet purement matériel, pour l'affectation et l'enflure. L'abus de la sonorité nous semble plutôt un obstacle qu'une ressource. On sent trop dans l'ouverture de Litolff le parti pris d'étonner, de frapper fort, et, quoiqu'elle renferme de vigoureuses pensées et des passages magistralement traités, nous préférons de beaucoup ses concertos symphoniques.

Mme Madeleine Graever, après avoir dit le concerto de Litolff en bonne musicienne, en pianiste capable de lutter avec un brillant orchestre et de faire complétement saisir toutes les beautés et tous les détails de la partie principale, si toutefois on peut appeler ainsi la partie de piano aussi splendidement escortée, a joué, aux applaudissements de toute la salle, les variations de Haendel sur l'air : *The harmonious Blacksmith*, qui ont été bissées, et le deuxième concerto de Mendelssohn. La charmante pianiste a fait apprécier le brio, l'élégance et la chaleur d'une exécution à laquelle (puisqu'il faut toujours demander quelque chose, et surtout à ceux qui peuvent donner) nous voudrions dans les traits un peu plus de netteté, et dans le *cantabile* un peu plus de simplicité, de moelleux et de charme. Qualités précieuses et qui doivent absolument faire partie de toutes celles qui ont été si largement départies à Mme Graever. Nous devons constater, malgré cette légère critique, que les applaudissements les plus chaleureux et les rappels après chacun de ses morceaux, ont témoigné de la façon la plus significative à l'élève de Litolff qu'on l'associait pleinement au triomphe de son maître.

— Les juges les plus éclairés ont depuis longtemps reconnu le mérite tout exceptionnel de M. A. Gouffé. Récemment, dans les salons Pleyel-Wolff, l'excellent contre-bassiste n'est pas resté au-dessous des éloges qui lui ont été si souvent donnés. Doubles cordes, sons harmoniques, trilles badins, abondance inattendue de traits, il n'est pas une des formes connues des violoncellistes dont M. A. Gouffé n'ait réussi à transporter la variété, la légèreté et la douceur sur son instrument. Après une délicieuse *sicilienne* de sa composition, de chaleureux bravos lui ont été prodigués.

Des fragments d'un quintette de M. E. Walckiers ont été écoutés très-favorablement. L'auteur réunit toutes les qualités que réclame la musique de chambre : harmoniste très-instruit, il a puisé dans les chefs-d'œuvre de l'école allemande de nombreuses ressources de style; mélodiste bien doué, ses chants sont simples, gracieux, francs et souvent très-heureux. Le quatuor de M. Adolphe Blanc, dédié à Rossini, est bien connu; il a été fort bien exécuté par Mme Béguin-Salomon, MM. Guerreau, Lebouc et Casimir Ney, et a fait grand plaisir. Il abonde en inspirations charmantes, aimables, en développements ingénieux. Jusqu'ici M. A. Blanc n'a rien fait de plus complet et rien non plus qui pût mieux annoncer un véritable compositeur.

— Le public est toujours très-bienveillant; pourtant il sait parfaitement donner à chacun son rang. Comme la critique, il tient essentiellement à établir une hiérarchie; aussi a-t-il, cette semaine, dans les salons Erard, accueilli Alexandre Batta d'une façon toute particulière et comme il accueille seulement les artistes d'un vrai mérite. L'exécution de Batta est-elle restée ce qu'elle était autrefois? En atteignant à un charme si pénétrant, n'a-t-elle rien perdu de sa force, de son éclat et de sa variété? L'excellent virtuose a obtenu tant de succès en disant, comme eussent pu le dire les meilleurs chanteurs, des mélodies gracieuses, nobles et touchantes; il a, sans exagération, fait verser tant de larmes en soupirant de plaintives et pathétiques élégies, que son talent s'est un peu efféminé. Il néglige, assez souvent maintenant, la sévérité, la grandeur, les effets variés et puissants, les combinaisons piquantes qui, par leur plénitude et leur diversité de formes, ne font cependant que mieux ressortir la simplicité et la beauté des cantilènes. S'il a des grâces à lui, des coquetteries tout à fait séduisantes, il délaisse peut-être un peu trop les étonnantes et brillantes difficultés. Mais l'expression, la sensibilité et la distinction ont un pouvoir irrésistible, et Batta triomphe là où d'autres échoueraient. Le violoncelle se prête admirablement aux plus délicates inflexions du langage musical, et Batta le fait chanter à ravir. Mercredi, il a captivé, ému et enchanté un auditoire élégant qui, après ses jolies fantaisies sur *il Trovatore*, sur *la Favorite* et *la Norma*, lui a prodigué les bravos les plus sincères et les plus chaleureux. Nous pourrions tout louer dans ce beau concert, car bien peu réunissent comme celui-ci des solistes tels que Mme Massart, MM. A. Dubois et Jean Becker. Ces trois artistes ont soutenu l'éclat de cette soirée par une exécution également vive et pure. Les gens du goût le plus exquis ont été charmés des caractères différents de ces virtuoses d'élite, qui ont si agréablement varié leurs jouissances et si brillamment justifié la réputation et la haute estime qu'ils se sont acquises.

Le talent de Bussine et celui de Mme Peudefer, l'un sévère et grave, l'autre fin, délicat et expressif, ont été fort appréciés.

ADOLPHE BOTTE.

REVUE DES THÉATRES.

GYMNASE : *la Maison sans enfants*, comédie en trois actes, par M. Dumanoir ; *le Bout de l'an de l'amour*, causerie à deux par M. Théodore Barrière. — VARIÉTÉS : *Crockbête et ses lions*, à-propos en deux actes, par MM. Clairville et Blum.

Une comédie en trois actes de M. Dumanoir et une spirituelle causerie de M. Théodore Barrière, arrivant dans la même soirée, voilà qui vaut mieux pour le Gymnase que toutes les reprises imaginables. La comédie repose sur une idée féconde, et qui, pour n'être pas très-neuve, n'en offre pas moins matière à des déductions sans nombre. *La Maison sans enfants*, on sait ce que cela veut dire. C'est le mari cherchant au dehors un lien, un intérêt qu'il ne trouve pas dans son ménage; c'est sa femme qui, n'étant pas retenue par les soins maternels, livre sa vie à la dissipation et finit par tomber dans le désordre. Telles sont en effet les apparences dans l'intérieur de M. et Mme de Rives. Mais, en réalité, Clémence, désolée de n'avoir point d'enfants, s'efforce vainement de se distraire pour oublier, tandis qu'Albert consacre une partie de son temps à l'éducation d'une petite

fille qu'il a eue avant son mariage et dont il n'a pas osé avouer l'existence à sa femme. Celle-ci, guidée par un instinct jaloux, découvre un jour la vérité, et, bien loin d'accabler son mari, elle lui propose d'adopter l'enfant, qui leur tiendra lieu de celui que le ciel leur a refusé. Cette jolie pièce est interprétée d'une façon remarquable par les deux nouveaux sociétaires de la Comédie-Française, Lafontaine et Mme Victoria, qui appartiennent encore pour quelques jours au Gymnase.

—Deux amis attendent, dans un cabinet du Café anglais, d'anciennes maîtresses, pour fêter avec elles *le bout de l'an de l'amour*. Mais ces demoiselles se font désirer, et elles laissent à leurs adorateurs le temps de réfléchir sur le néant des distractions éphémères qui, jusque-là, ont rempli tous leurs instants. Justement, Charles a une sœur dont Henry n'a vu que le portrait photographié; dans les dispositions où il se trouve amené par la conversation, cela suffit pour qu'il veuille devenir le beau-frère de son ami. L'affaire est arrangée quand les imprudentes retardataires arrivent au rendez-vous, et pendant qu'elles entrent par une porte, Charles et Henry s'esquivent sans bruit par l'autre.

— Il n'y a pas de héros qui n'ait eu son parodiste; à ce compte, le fameux dompteur Crockett, qui emplit chaque soir le Cirque Napoléon, devait trouver le sien. Le dompteur des Variétés s'appelle *Crockbête*, et ses lions ne sont autres que des bipèdes déguisés, pour accaparer l'admiration et les écus des habitants de Coulanges-la-Vineuse. Mais ils ne sont pas à leur poste, c'est-à-dire dans leur cage, au moment de l'exhibition, ce qui provoque une immense épouvante chez les braves Bourguignons venus pour les applaudir et qui se répandent dans les bois pour leur donner la chasse. Hâtons-nous d'ajouter qu'à la suite d'une battue des plus grotesques, le lion principal se dépouille de sa peau et épouse la fille de son directeur. Il est à parier que les lions de M. Crockett n'en pourraient faire autant.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** La salle du théâtre impérial de l'Opéra a été fermée toute la semaine sainte; demain lundi elle se rouvrira par une représentation de *la Muette de Portici*.

*** Mardi, représentation extraordinaire : *le Trouvère* et *Graziosa*.

*** Mme Ferraris a quitté Paris le 31 mars se rendant à Londres. Le ballet, dans lequel elle doit débuter à Hay-Market, s'appelle décidément *la Farfaletta*, et non plus *la Charmeuse*.

*** Pour la réouverture du théâtre impérial de l'Opéra-Comique, après la semaine sainte, Achard reparaîtra ce soir dans la *Dame blanche*. Montaubry créant un rôle nouveau dans *Bataille d'amour*, dont la première représentation est fixée à jeudi 9 avril, on jouera demain *Lalla-Roukh* pour la dernière fois.

*** On se rappelle les difficultés qu'éprouva l'année dernière l'organisation d'une représentation au bénéfice des petits-enfants du célèbre Rameau. Ces difficultés viennent d'être vaincues, et cette représentation, qui sera très-belle et très-intéressante, est annoncée pour mercredi prochain au théâtre de l'Opéra-Comique. Le spectacle se composera : 1° du trio de *Guillaume Tell*, chanté par MM. Tamberlick, Bonnehée et Obin; 2° air de *Poliuto*, par Tamberlick; 3° *la Musette*, de Rameau, chanté par Mlle Marimon; 4° duo du *Trovatore*, par Mlle Grisi et Bonnehée; 5° air du *Pirate*, par Malvezzi; 6° premier acte de la *Traviata*, par Mme Charton-Demeur; 7° duo de *Béatrice et Bénédict*, par Mmes Charton et Marimon; 8° intermède instrumental, par Mme Escudier-Kastner, et, enfin, 9° *le Chapeau de l'horloger*, joué par Lesueur et les artistes du Gymnase. Peu de représentations auront été composées avec un ensemble plus parfait et sous les auspices de plus grands noms.

*** Le théâtre impérial Italien annonce pour ce soir au bénéfice d'un employé du théâtre pris par la conscription, une nouvelle représentation d'*Otello*, avec Tamberlick. Elle offrira un intérêt de plus en ce que, cette fois, c'est Mlle de Lapommeraye qui chantera le rôle de Desdemona, pour lequel la direction l'avait d'ailleurs engagée, mais qui avait été revendiqué par Mme Frezzolini en sa qualité de chef d'emploi. Nous dirons dimanche le succès de ce premier pas de Mlle de Lapommeraye dans la carrière du chant italien, pour lequel elle prendr désormais le nom de Mlle Pomerani.

*** Au nombre des artistes engagés par M. Bagier pour la prochaine saison, on cite le chanteur bouffe Scalese, qui a obtenu cet hiver beaucoup de succès à Madrid.

*** On répète aux Bouffes-Parisiens une opérette nouvelle qui a pour titre *Migrelin*, et qui sera jouée par Désiré, Pradeau et Mme Ugalde.

*** S. E. le ministre d'État vient d'accorder à M. Victor Massé une pension de 2,400 francs.

*** Le concours annuel pour le grand prix de composition musicale commencera le samedi 2 mai 1863, à dix heures du matin. Les personnes qui sont dans l'intention de concourir sont invitées à se faire inscrire, à cet effet, au secrétariat de l'Institut impérial de France, et à justifier qu'elles remplissent les conditions requises.

*** La réception de samedi dernier chez M. le préfet de la Seine a été consacrée à la musique religieuse. On y a entendu : *Lacrymosa*, de Mozart; air d'église, de Stradella, par M. Gardoni; chœur du XVIe siècle, de Arcadet; *Inflammatus*, de Rossini, par Mlle Sax; chœur des *Saisons* (le printemps), de Haydn; air de l'oratorio d'*Elie*, de Mendelssohn, par G. Gardoni; *O Salutaris*, d'Auber, par Mlle Sax; *Sanctus*, de Gounod; le solo par M. Colomb. L'orchestre était dirigé par Pasdeloup. Toutes les sommités du grand monde, de la littérature et des arts se pressaient dans les salons de M. Haussmann.

*** Le concert populaire spirituel donné le vendredi saint par Pasdeloup au Cirque, a été magnifique et a produit un immense effet; on dit qu'on a refusé plus de douze cents personnes. Mme Nantier-Didiée a fort bien chanté un *O salutaris*, d'Auber, et ce morceau a été redemandé, ainsi que l'hymne d'Haydn, exécuté par tous les instruments à cordes.

*** L'Empereur a daigné faire remettre une magnifique émeraude à M. Adolphe de Groot, chef d'orchestre du théâtre impérial du Châtelet, pour la cantate composée le 16 mars dernier, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Son Altesse le Prince Impérial.

*** Nous avons encore entendu cette semaine un admirable quatuor de J. Rosenhain, exécuté par Vieuxtemps et trois autres excellents artistes. Dans la même matinée, une charmante composition pour piano de Rossini, avait été jouée par l'auteur du quatuor.

*** Le troisième et dernier concert historique de M. Jean Becker est fixé à lundi prochain, 6 avril, à la salle Herz. Le programme est des plus intéressants. Cette fois, c'est un spécimen des écoles française et belge que déroulera l'éminent violoniste dans une série de morceaux empruntés aux maîtres les plus célèbres, depuis Leclair jusqu'à Alard. M. Becker fera entendre, en outre, une *Marche aux flambeaux* de sa composition. L'orchestre sera dirigé par M. Placet. Mme Ernest Bertrand et M. Ferranti sont chargés de la partie vocale.

*** Mlle Simon-Corraldi et M. Paulin se feront entendre dans le concert qui sera donné le 14 de ce mois par la Société Beaulieu.

*** Le vendredi saint, à midi, dans l'église Saint-Roch, on a exécuté l'oratorio d'Haydn, *les Sept Paroles de Notre Seigneur sur la croix*. Le dimanche de Pâques, on exécutera *la Messe du Sacre* de Cherubini. Un salut de la composition de M. Charles Vervoitte sera chanté à 3 heures. L'orchestre et les chœurs seront dirigés par M. Charles Vervoitte, maître de chapelle de Saint-Roch.

*** M. Gye, le directeur du théâtre royal de l'opéra italien de Covent-Garden à Londres, vient de publier le programme de sa saison. Comme celui de M. Mapleson, que nous avons fait connaître dimanche passé, il se distingue par un nombre inusité d'artistes d'une grande célébrité. Nous y remarquons neuf chanteurs et cantatrices qui se feront entendre pour la première fois à Londres. Ce sont Mmes Fioretti, Pauline Lucca, Maurensi, Elvira Demi, de Maffei, et MM. Obin, Caffieri, Ferenesi et Naudin, et les principaux artistes qui faisaient partie de la troupe du théâtre de l'année passée : Adelina Patti, qui chantera pour la première fois les rôles de Ninetta dans la *Gazza ladra* et de Zerline de *Fra Diavolo*; Mme Miolan-Carvalho, qui débutera dans le rôle de Catarina de la *Stella del Nord*, Mme Nantier-Didiée, Mlles Battu, Rudersdorff, Fricci, Dottini, Anese et Tagliafico; les ténors : Mario, Tamberlick, Neri-Beraldi, Lucchesi et Rossi; les barytons et basses : Graziani, Ronconi, Formès, Ciampi, Capponi, Zelger, Tagliafico, Fellar. Deux opéras nouveaux seront donnés : *La forza del destino*, de Verdi, et *Stradella*, de de Flotow. Parmi la reprise d'anciens ouvrages, nous remarquons celle de la *Stella del Nord*, de Meyerbeer. Les autres chefs-d'œuvre du maître : *il Profeta*, *gli Ugonotti*, *il Pellegrinaggio di Ploërmel* et *Roberto il Diavolo* figurent également sur le programme. Mmes Zina-Richard, Salvioni, Montero, Duriez et Dumilâtre sont les principales danseuses. La soirée d'ouverture aura lieu, le 7 avril, par *la Muta di Portici*.

*** Les propriétaires du théâtre de Sa Majesté, à Londres, et de hauts personnages anglais, voulant donner à M. Lumley un témoignage de sympathie, organisent trois représentations au bénéfice du célèbre *impresario*. Mlle Piccolomini, aujourd'hui marquise Gaetini, qui doit sa fortune à l'ex-directeur du théâtre de Sa Majesté, et qui, à la suite de son mariage, a abandonné la scène, doit chanter dans ces trois représentations;

ce sera la dernière fois, dit *le Musical World*, qu'elle paraîtra en public.

*** MM. Binfield ont donné leur grande soirée, le 24 mars, dans les salons d'Erard. Henri Binfield, dont on a déjà pu, depuis plusieurs années, apprécier les belles et sérieuses qualités de compositeur et de virtuose, a, par de nouvelles compositions, pleinement justifié l'espérance de ceux qui comptaient voir grandir sa réputation. L'ottetto pour deux harpes, piano, violon, alto, violoncelle et contre-basse, est un morceau plein d'originalité et de pensées poétiques. L'introduction, *allegro* quasi *allegretto*, dénote une fermeté de style qui a vivement impressionné l'auditoire ; l'effet est allé en grandissant dans l'*adagio appassionato*, qui est une rêverie nocturne, et dans l'*allegretto misterioso* et finale, qui peint la danse des ombres de la nuit et l'aurore naissante. La fantaisie italienne pour harpe a fourni à M. Binfield l'occasion de se poser de nouveau en harpiste éminent, et dans *le Dernier des Carnavals*, qu'il a exécuté sur une seule corde, il a amusé et intéressé le public, qui, si les autres cordes n'avaient pas été démontées, aurait cru la chose impossible. Mlle Louise et Guillaume Binfield ont prêté leur précieux concours à cette belle soirée, pour laquelle l'affluence du public était considérable.

*** On parle beaucoup en Italie du ténor Vincenzo Sarti, qui chante en ce moment avec un très-grand succès au théâtre Bellini à Palerme. Il a chanté trente fois le rôle de Robert dans *Roberto il Diavolo* et dans cet opéra, de même que dans *Anna Bolena*, la *Traviata* et autres d'un genre très-varié, on lui a prodigué les applaudissements, les cadeaux et les ovations de toutes sortes.

*** Alf. Jaell vient de donner à Vienne une séance de musique classique avec le violoniste Laub. Brème, Brunswick et Francfort ont successivement applaudi le célèbre artiste, qui sera de retour à Paris dans le courant de ce mois. Plus de douze cents auditeurs étaient accourus l'entendre à Francfort.

*** Prudent est revenu pour la troisième fois de cet hiver en Belgique, et a obtenu à Liége un succès qui doit lui laisser les plus agréables souvenirs. Plusieurs morceaux ont été bissés; à la fin du concert il a été rappelé et on lui a demandé de jouer encore.

*** Nous rappelons à nos lecteurs que mercredi prochain, 8 avril, dans les salons d'Erard, aura lieu la première séance de Thalberg, dont nous avons déjà donné l'intéressant programme.

*** Nous distribuons à nos abonnés de Paris le programme d'une grande fête musicale, dramatique et de prestige organisée pour la jeunesse par M. Hocmelle et qui aura lieu jeudi 9 avril, à la salle Herz, à 1 heure de l'après-midi.

*** Berlioz est en ce moment à Weimar occupé à diriger la prochaine représentation de son opéra *Béatrice et Bénédict*.

*** M. Alexandre Billet donnera vendredi 17 avril, à 8 heures 1/2, une soirée musicale chez Erard, avec le concours de Mme Scott-Morel, MM. Marchesi, Armingaud et Jacquard.

*** L'éminent pianiste compositeur Blumenthal est en ce moment à Paris. Il vient d'Italie, où son talent de virtuose et ses charmantes compositions lui ont valu de grands succès.

*** Les amateurs n'ont pas oublié le délicieux portrait d'Adelina Patti, dû au crayon de Desmaisons. Nous avons sous les yeux deux nouvelles productions de cet artiste, qui n'est pas seulement un dessinateur lithographe de grand mérite, mais encore un de nos photographes les plus habiles : ce sont les portraits de LL. AA. RR. le prince et la princesse de Galles. Nous avons rarement vu des portraits photographiques mieux réussis, et surtout traités plus artistement. M. Desmaisons a déjà publié une galerie de portraits des musiciens célèbres qui se distingue précisément par cette qualité artistique, mais il s'est surpassé dans ceux du prince et de la princesse de Galles. Il a fait le voyage de Danemark exprès pour avoir l'image la plus ressemblante de la princesse, et il y a joint ce qu'il entend si bien : une pose et des ajustements d'une grâce et d'un fini inimitables. Aussi ne peut-il suffire aux demandes qui lui en sont faites de tous côtés.

*** Jeudi 9 avril, salle Herz, concert de Mlle Josephine Martin, avec le concours de M. et Mme Archainbaud, MM. Pagans et Jules Lasserre. Orchestre sous la direction de M. Deledicque.

*** Jeudi 9, salons Pleyel-Wolff, dernière soirée de musique de chambre de M. Ch. Dancla, avec le concours de son frère et de plusieurs autres artistes d'élite.

*** Mercredi prochain, 8 avril, dans les salons Pleyel-Wolff, sixième et dernière séance de musique de chambre de MM. Armingaud, Jacquard, Lalo et Maas, avec le concours de Mme Massart.

*** La Société chorale de Saint-Denis, que M. Jules Monestier, ancien élève d'Halévy et compositeur de musique, dirige avec un talent remarquable, a donné le 27 mars dernier son concert annuel au théâtre de cette ville. L'auditoire était nombreux, et le programme intéressant. On a fort applaudi Mlle Lagye, du Conservatoire, une belle voix et un excellent style, que l'Opéra-Comique ne tardera pas à réclamer; M. Isidore Lévi, un des meilleurs élèves d'Alard, passé maître lui-même, et qui rappelle les brillantes qualités du grand artiste; MM. Genin et Calendini, de l'orchestre des Italiens. La Société a chanté plusieurs œuvres de son directeur J. Monestier, entre autres *les Enfants du Midi*, chœur encore inédit, d'une inspiration heureuse et colorée, et d'une grande richesse de développements. On a également remarqué un chœur nouveau de Camille de Vos, *Salut!* qui présente plusieurs effets nouveaux de sonorité et d'agencement du quatuor. Ces différents chœurs ont été parfaitement interprétés; il est vrai de dire que, par son accentuation nette et vigoureuse, par son sentiment musical, par l'élégance et le fini de son exécution, la Société chorale de Saint-Denis compte parmi les meilleures de France et qu'elle consacre tous ses efforts à conserver son rang et sa réputation.

*** Une très-intéressante soirée a été donnée dimanche dernier au théâtre de Sèvres. On a beaucoup applaudi Mlle Castellan, qui a délicieusement joué une fantaisie de son maître Alard. Mlle Nina Gaillard a exécuté avec une grande perfection une valse de Seligmann, intitulée *les Houris*. Mlle Gaillard a été rappelée et applaudie avec enthousiasme. M. Aurèle a été désopilant, et Mme Méric Lalande aussi a eu une bonne part dans le succès de cette soirée, qui avait réuni un nombreux public.

*** M. Robin annonce qu'il donnera aujourd'hui dimanche 5 et demain lundi 6, à 2 heures, une représentation de physique et de magie, sans préjudice de celle du soir ; cédant aux nombreuses demandes qui lui ont été faites, il continuera sa deuxième série, ainsi que les tableaux de la Terre sainte, jusqu'au vendredi 10 avril. Samedi 11, expériences et tableaux nouveaux.

*** On lit dans *le Monde musical*, et nous reproduisons volontiers, une nouvelle qui intéresse tous les pianistes : « Les pianistes et les facteurs de Paris s'entretiennent en ce moment d'une nouvelle manufacture de pianos qui vient de se créer, et qui ne tardera pas, si nos renseignements sont exacts, et ils le sont, à prendre le rang de grande maison. En effet, nom, capitaux, haut patronage, tout y est réuni à la fois. Le fondateur est M. Henri Herz jeune, fils de M. Charles Herz, et neveu du célèbre pianiste. Le capital a été formé par des personnes aussi influentes par le rang élevé qu'elles occupent, que par leur position de fortune. On parle de grands noms, de puissance financière, dont le concours amical et dévoué est assuré à M. Herz fils. Ce n'est pas là évidemment une commandite ordinaire, mais bien un témoignage sérieux d'estime et de considération rendu à M. Herz jeune, et résultant de motifs tout particuliers. Outre ces éléments exceptionnels de succès, la coopération de contre-maîtres aux capacités de longue date reconnues est acquise à cette nouvelle maison. Si nous ne craignions d'être indiscret, nous nommerions M. Marcus Knust, ce contre-maître hors ligne et dont la réputation si justement établie dans la facture nous dispense de tout commentaire. Nous attendons avec impatience, pour en parler, l'apparition de ces pianos, qui seront, dit-on, de forme tout à fait nouvelle, et construits sur des plans également nouveaux. »

*** Un des derniers feuilletons de M. d'Ortigue, dans le *Journal des Débats*, était en partie consacré aux efforts intelligents que fait un éditeur de musique de Florence, M. Guidi, pour propager le goût de la musique instrumentale en Italie. Nous reproduisons avec plaisir les appréciations de l'éminent critique; elles intéresseront certainement les lecteurs de la *Gazette* :

« Merci à l'éditeur Guidi, de Florence, pour ses publications de musique instrumentale. Rien de plus joli, de plus coquet, de plus net que ses partitions en petit format des *Huguenots*, de *Guillaume Tell*, des six premiers quatuors de Beethoven, qui attendent les onze autres, du grand septuor et de la sérénade du même, ainsi que des ouvertures en format in-8° de *Struensée*, de Meyerbeer, et du *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn, qui nous promettent les neuf symphonies de Beethoven. C'est là un symptôme très-remarquable du mouvement qui s'opère aujourd'hui, au-delà des Alpes, dans la musique instrumentale. Le onzième numéro du *Boccherini* nous apporte des nouvelles intéressantes de cette heureuse révolution. L'Italie, disent les rédacteurs, tenait depuis des siècles le sceptre de la musique vocale; elle l'a laissé tomber de ses mains, et aujourd'hui elle n'applaudit plus que des hurlements (*urli*). Il faut qu'elle se dédommage en tâchant d'égaler les autres nations dans la musique instrumentale. Il faut réveiller les traditions de l'art des Boccherini et des Sammartini. La fondation de la *Società del Quartetto* de Florence a donné naissance à deux sociétés semblables, l'une à Naples, l'autre à Lucques. Dans les autres villes, il n'y a encore que des tendances sans résultat apparent. En attendant, la Société de Quatuors de Florence fait exécuter la musique de chambre de Boccherini, de Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Mendelssohn, de Spohr. Dans une des dernières séances, le deuxième quintette de M. Fétis a été fort apprécié et goûté, grâce à l'habile interprétation de MM. Bruni, Sbolci, Mounier, Niccoli et Laschi. Voilà Florence en possession de *concerts populaires de musique classique instrumentale*. La belle et féconde idée de M. Pasdeloup, si magnifiquement réalisée parmi nous, a porté ses fruits au-delà des monts. Les séances auront lieu dans le vaste théâtre Pagliano. L'orchestre sera dirigé par un habile professeur, M. T. Mabellini, et le premier concert s'ouvrira par la symphonie en *ut* mineur. C'est là ce qui se passe dans la cité qui a été le berceau du drame lyrique. »

D'après ce qu'en nous écrit de Florence, le succès du premier concert populaire donné au théâtre Pagliano, devant deux mille auditeurs, doit

singulièrement encourager les efforts de M. Guidi. La symphonie en *ut* de Beethoven, le concerto en *mi* mineur de Mendelssohn pour violon, l'ouverture de *Guillaume Tell*, la fameuse *Ouverture en forme de marche* de Meyerbeer, et le concerto en *sol* mineur de Mendelssohn pour piano, composaient le programme de ce concert. Tous les morceaux ont été applaudis avec enthousiame, et on a admiré le caractère majestueux de l'ouverture de l'illustre auteur des *Huguenots*. Les exécutants, MM. Guidi, Passini et Mlle Elv. del Bianco ont été maintes fois acclamés et rappelés. Enfin, le chevalier Mabellini a dirigé l'orchestre avec autant de savoir que d'autorité.

*** J. Van der Heyden, l'excellent violoncelliste, vient de recevoir de S. M. le roi d'Italie, la croix de chevalier des Saints-Maurice et Lazare.

*** L'inauguration des concerts Musard au Pré Catelan, aura lieu les dimanche et lundi de Pâques. La fête commencera à une heure; fanfares par le 16e chasseurs à pied; à 2 heures 1/2, concert; pendant l'entr'acte, bal d'enfants sous les quinconces; marionnettes lyriques au petit théâtre, jeux divers, café et brasserie. Première audition de deux piquantes nouveautés musicales par M. Musard : la valse des *Bavards* et un quadrille sur la *Forza del destino*.

*** *La Berceuse* et *la Mazurka* (souvenir de Berlin), jouées avec tant de succès par M. P. Schœn dans ses concerts, viennent de paraître chez les éditeurs Brandus et Dufour.

*** L'éditeur Adolphe Catelin vient de publier une bonne transcription pour le piano de la ravissante romance de *Cosi fan tutte* (*un' aura amorosa*) par *Alfred Godard*. Cette transcription, dédiée à M. Félix Lecouppey et acceptée par l'éminent professeur, est une garantie du mérite de cet ouvrage, que nous recommandons aux pianistes.

*** M. Serda, basse-taille, qui fut longtemps attaché à l'Opéra, vient de mourir à Béziers, où il s'était retiré il y a une quinzaine d'années. Ce fut lui qui créa le rôle de Saint-Bris dans *les Huguenots*.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Marseille.* — Charles Wehle et Kletzer ont donné leur premier concert à Marseille le 21 mars. Le grand succès qu'ils ont obtenu est d'un bon augure pour le grand voyage qu'ils entreprennent dans l'Orient. On a beaucoup applaudi le talent correct et l'exécution brillante de Ch. Wehle, ainsi que ses compositions. Kletzer a joué avec beaucoup de sentiment de charmantes compositions de Seligmann, et son succès a été très-mérité.

*** *Boulogne.* — Un intéressant concert vient d'être donné au profit des salles d'asile. Mlle Maria Boulay, la charmante violoniste, élève d'Alard, Mlle Filliette, gracieuse pianiste de notre ville, M. Archainbaud, chanteur d'un véritable talent, se sont partagé les applaudissements que leur a prodigués un nombreux auditoire. L'orchestre, sous la direction de M. Chardard, a brillamment exécuté les ouvertures d'*Oberon* et de la *Prison d'Edimbourg*.

*** *Alger.* — Le directeur de notre scène lyrique a eu l'heureuse idée de monter *Charles VI*. L'opéra d'Halévy a obtenu le plus grand succès. M. Gaspard, qui remplissait le rôle principal, a été chaleureusement applaudi. — On attend l'arrivée prochaine de Mlle Wertheimber, et l'on monte *le Prophète*.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — M. Ed. Fétis, qui depuis trois ans professe le cours d'esthétique établi par notre conseil communal, vient d'être, à l'expiration de son année d'enseignement, l'objet d'une ovation aussi flatteuse que méritée de la part des habitués de son cours. M. Piron Vanderton, conseiller provincial, l'un de ses auditeurs les plus assidus, lui a adressé dans une allocution très-bien sentie, l'expression de leur gratitude, et l'a accompagnée d'un très-beau présent fait en leur nom. M. Fétis a été fort ému de cette honorable démonstration, hommage rendu à une existence consacrée tout entière à l'étude de l'art et aux travaux qui s'y rapportent.

*** *Dusseldorff.* — Voici le programme complet du festival du Bas-Rhin qui aura lieu ici les 24, 25 et 26 mai prochain. Premier jour : *Elie*, de Mendelssohn. Deuxième jour : ouverture en *ré* majeur de J. Bach : psaume de Marcello, orchestré par Lindpaintner; l'*Ode à sainte Cécile*, d'Haendel; symphonie en *ut* mineur de Beethoven; troisième partie de *la Création*, d'Haydn. Troisième jour : ouverture de J. Fausch; scènes du *Faust*, de Schumann; fragments de l'oratorio de Hiller, *la Destruction de Jérusalem*. La direction du festival a été confiée à M. O. Goldschmidt et M. Jules Fausch. Outre Mme Jenny-Lind-Goldschmidt, se feront entendre Mlle d'Edelsberg et M. Kindermann, de Munich.

*** *Berlin.* — Mme Foerster, qui était ici en représentation, a fait ses adieux au public dans le rôle de Valentine. Mme Foerster brille plus en général au concert qu'au théâtre; néanmoins elle a eu de fort beaux moments, entre autres dans le duo avec Marcel, et dans le magnifique duo du quatrième acte avec Raoul; après ces deux morceaux, Mme Foerster a eu les honneurs du rappel. Dans la même représentation Mme Harriers-Wippern a chanté le rôle de la reine de sa voix suave et sympathique.

*** *Vienne.* — La deuxième représentation de *Lucia* n'a pas eu moins de succès que la première. Mlle Patti doit paraître encore dans deux opéras : dans *Don Juan*, de Mozart, et la *Traviata*, de Verdi. Mme Lafont débutera dans *Don Juan* par le rôle de donna Anna. — Au concert qui a eu lieu au Carltheater au profit de la Société de secours Concordia, pour les journalistes et les écrivains, on a entendu entre autres Mlle Patti, qui a eu les honneurs de la soirée. Avec son obligeance bien connue, la charmante cantatrice a dépassé le nombre des morceaux annoncés par le programme, et presque tous lui ont été redemandés. Giuglini, qui, dans cette soirée, faisait ses adieux au public viennois, a chanté plusieurs lieders avec beaucoup de grâce et d'expression. Le célèbre ténor se rend à Londres, où l'appelle un brillant engagement.

*** *Leipzig.* — Au dix-neuvième concert du Gewandhaus, on n'a exécuté que des compositions françaises, anciennes et modernes. En voici le programme. Première partie : ouverture de *Sémiramide*, par Catel, écrite dans un style simple et grandiose; deux chansons populaires du XVIIe siècle; ariette et chœur du ballet : *la Mascarade de Versailles*, par Lully; variations pour violon, par Rode, exécutées par le maître de concerts David, avec autant de succès que de talent; air et chœur d'*Hippolyte et Aricie*, par Rameau; ouverture de *Jean de Paris*. — Seconde partie : symphonie de Méhul; cette œuvre instrumentale de l'auteur de *Joseph en Egypte* a été accueillie avec une faveur marquée; chœur des *Deux Avares*, par Grétry; *la Fée Mab*, scherzo de la symphonie *Roméo et Juliette*, par Berlioz, et finalement : marche et chœur des *Mages*, tirés de *Alexandre à Babylone*, par Lesueur.

*** *Trieste.* — Après son sixième et dernier concert, non moins brillant que les précédents, Alfred Jaell a reçu de la *Société Schiller* de notre ville une distinction des plus flatteuses : elle l'a nommé membre honoraire.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Le dernier numéro de la *Gazette musicale* a distribué le prospectus d'une publication qui ne peut manquer d'intéresser tous les amateurs de l'art musical; c'est celle des œuvres choisies de M. A. Elwart, professeur au Conservatoire que, l'auteur, sur l'insistance de plusieurs de ses amis s'est décidé à réunir et à faire paraître. Cette publication sera divisée en six groupes principaux qui parcourront le cycle entier de la composition musicale, en commençant par la musique de chambre pour finir à celle d'opéra; elle aura lieu par souscription et sera terminée en trois années. Dans les premiers jours de chacun des semestres de 1863 à 1866 les souscripteurs recevront un des groupes de l'œuvre en échange d'une somme de 25 francs, soit 150 francs pour la souscription entière. Plusieurs des notabilités artistiques de Paris ont déjà encouragé cette publication. — La souscription est ouverte au magasin de musique Brandus, chez Retté et Ce, 103, rue Richelieu.

En vente

Chez BILOIR, éditeur de musique, 46, faubourg du Temple.

RÉPERTOIRE

DES

CONCERTS POPULAIRES

Six transcriptions pour Piano et Violon,

PAR E. W. RITTER

1. — *Hymne* d'Haydn (du 80e quatuor).
2. — *Adagio* du septuor de Beethoven.
3. — *Rigodon* de Rameau.
4. — *Larghetto* du quintette de Mozart, op. 108.
5. — *Andante* de la 42e symphonie d'Haydn.
6. — *Finale* de la symphonie en *sol* d'Haydn.

Prix de chaque numéro... 6 » | Les 6 morceaux réunis, net, 10 »

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 105, rue de Richelieu, au 1er.

MUSIQUE RELIGIEUSE POUR LE MOIS DE MARIE

G. ROSSINI

STABAT MATER

POUR DEUX SOPRANI, TÉNOR, BASSE ET CHŒUR A 4 OU 5 VOIX.

La Partition, avec accompagnement de Piano, format in-8°, prix net : 8 francs.

La même, format in-4°, prix : 25 francs.

MEYERBEER

Sept chants religieux à quatre voix . . . . net. 15 »
Sainte Marie, chœur du *Pardon de Ploërmel* . . 5 »
Pater noster, à quatre voix, du même opéra . . . 4 »

ADOLPHE ADAM

Mois de Marie de Salot-Philippe

HUIT MOTETS A UNE ET DEUX VOIX AVEC ACCOMPAGNEMENT D'ORGUE.

1. *Ave Maria*, hymne à la Vierge, pour soprano, avec accompagnement de hautbois, *ad lib.* . . 3 »
2. *Ave Maria*, solo pour contralto . . . . . 3 »
3. *Ave Maria*, duo pour soprano et contralto, avec accompagnement de hautbois, *ad lib.* . . 4 80
4. *Ave verum*, solo pour soprano 2 50
5. *Ave regina cœlorum*, duo pour soprano et mezzo soprano 3 75
6. *Inviolata*, duo pour soprano et mezzo soprano. 3 75
7. *O salutaris*, pour soprano . . . . . 3 »
8. *Ave maris stella*, duo pour soprano et mezzo soprano . . . . . 5 »

Les huit numéros réunis, 10 fr. net.

STADLER

Deux motets et les quatre antiennes à la sainte Vierge, à 4 voix avec accompagnement d'orgue 7 50

LES MORCEAUX DÉTACHÉS AVEC ACCOMP. DE PIANO DE

ROSSINI

STABAT MATER

1. *Introduction.*	Stabat Mater. . . . . / La Vierge en pleurs. . . .	5 »
2. *Air pour ténor* . .	Cujus animam . . . . . / La douleur avec son glaive	3 75
3. *Duo pour 2 soprani.* .	Quis est homo . . . . . / Où peut être la mesure . .	3 75
4. *Air pour basse ou ténor.*	Pro peccatis . . . . . / Fruits amers.	3 75
5. *Chœur et récitatif* . . .	Elia mater. . . . . / Source d'amour.	3 75
6. *Quatuor* . . .	Sancta mater. . . . . / Vierge, accorde-moi la grâce	5 »
7. *Cavatine pour soprano.* .	Fac ut portem . . . . . / O cœur noyé!	3 »
8. *Air et chœur pour soprano*	Inflammatus . . . . . / Par la flamme	5 »
9. *Quatuor sans accompag.*	Quando corpus. . . . . / Que la croix me justifie. .	3 »
10. *Chœur final.*	Amen . . . . . / Seigneur! Seigneur!. . . .	6 »

A. PANSERON

Prière à Marie, cantique pour basse-taille, baryton ou contralto. . . . . 3 »
Le nom de Marie, cantique à deux voix de femmes 4 50
Invocation à Marie, cantique à deux voix . . 2 »
O salutaris, pour soprano ou ténor. 2 50
Agnus Dei, pour basse-taille, baryton ou contralto 3 »
Benedictus, pour basse-taille, baryton ou contralto 6 »
Mon unique espérance, pour soprano ou ténor, avec accompagnement de piano ou mélodium. 5 »
Jésus vient de naître, cantique pour deux voix 4 50

H. PANOFKA

Ave Maria, pour ténor ou mezzo soprano, avec accompagnement de piano ou orgue. . . . . 3 »
O salutaris, pour ténor ou mezzo soprano, avec accompagnement de piano ou orgue. . . . . 3 »
Ti prego o Madre mia, prière pour mezzo soprano, avec accompagnement de piano . . . . . 3 »

LABARRE

Cantique à Marie, chœur à trois voix de femmes 5 »

A. MINÉ

O salutaris, pour soprano et chœurs 2 50

E. JONAS

O salutaris, pour ténor ou soprano . . . . . 3 »

SALESSES

O salutaris, pour trois voix, solo et chœur. . . . 5 »

LISZT. — Cujus animam, air du *Stabat Mater* de Rossini, transcrit pour le piano . . . . . 6 »

BRINLEY RICHARDS. — Transcription pour le Piano du **Cujus animam**, air du *Stabat Mater* de Rossini . 6 »

La Partition du STABAT MATER de Rossini, arrangée pour le piano seul, par HENRI HERZ, prix, 25 fr.

La même, arrangée pour le piano à quatre mains, par CZERNY, prix, 25 francs.

LE CHANT DES EXILÉS

Partition, net, 12 fr. **Chœur avec solo de ténor, composition nouvelle de** Ch. partie séparée, 25 cent.

GIACOMO MEYERBEER

DU MÊME AUTEUR :

CHŒURS POUR VOIX D'HOMMES SANS ACCOMPAGNEMENT :

A la Patrie!

Chœur avec soli,
Partition, prix net : 1 fr. 50. — Chaque partie séparée : 20 c.

Invocation à la Terre natale

Sur le thème du GOD SAVE THE KING,
Partition, prix net : 1 fr. 50. — Chaque partie séparée : 20 c.

Les Joyeux Chasseurs

Chœur à quatre voix,
Partition, prix net : 1 fr. — Chaque partie séparée : 20 c.

L'Amitié

Quatuor pour voix d'hommes,
Partition, prix net : 1 fr. 50. — Chaque partie séparée : 20 c.

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO DES **BAVARDS** MUSIQUE DE **J. OFFENBACH**

Format in-8. Opéra bouffe en deux actes. **Prix net : 10 fr.**

AIRS DE CHANT DÉTACHÉS AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.

MUSARD. — Suite de Valses, arrangée pour le Piano par DESGRANGES, 6 fr.

Quadrille *par* **ARBAN** *pour le Piano*. . . . . 4 50 | **Polka** *par* **MARX** *pour le Piano*. . . . . 4 »

WOLFART. — Transcription facile pour le Piano de la Romance et Chanson à boire, chantées par Mme Ugalde, prix : 5 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET C°, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | N° 15. | 12 Avril 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — F. Halévy; Souvenirs d'un ami pour joindre à ceux d'un frère; à M. Léon Halévy (3e article), par **Edouard Monnais.** — Théâtre impérial de l'Opéra : restauration de la salle. — Auditions musicales, par **Adolphe Botte.** — Correspondances : Londres. — Nouvelles et annonces.

F. HALÉVY.

Souvenirs d'un ami pour joindre à ceux d'un frère.

A. M. LÉON HALÉVY.

(3e article) (1).

Votre frère avait fait ses preuves. *La Juive* était née d'un effort, mais d'un effort heureux; *l'Eclair*, qui vint ensuite, fut au contraire écrit avec la facilité puissante d'une main qui se repose d'un grand travail et que le succès a fortifiée. Au lieu de vivre dans de perpétuelles inquiétudes, Halévy montrait une pleine confiance. Il me disait un jour, à propos de sa partition : « Je l'aurai terminée quand je voudrai. » Vous savez que le poëme de *l'Eclair*, dû à la collaboration de MM. de Planard et de Saint Georges (et dans lequel, par parenthèse, il y a une romance de vous : *Quand de la nuit l'épais nuage*), avait été confié d'abord à Adolphe Adam, qui écrivit toute la musique du premier acte. Adam n'alla pas plus loin, n'importe par quel motif; mais lorsque *l'Eclair* eut été joué, personne plus que lui ne rendit justice à la musique d'Halévy, personne n'en reconnut plus hautement le mérite, quoiqu'elle fût composée dans un tout autre système que celui qu'il avait cru devoir adopter. « Sous l'influence de Planard, me disait-il, j'en étais venu à croire que la pièce, fort jolie d'ailleurs, avait à peine besoin de musique, et qu'il fallait la traiter dans le genre des vieux opéras à ariettes, avec peu ou point de développements. Tout l'intérêt devait être dans le sujet et le dialogue. Je travaillais dans ce goût, et si j'eusse achevé mon œuvre, je suis sûr qu'elle n'eût pas eu le moindre succès. Halévy a fait précisément tout le contraire, et il a eu bien raison. » Il est vrai que pour avoir raison, comme votre frère, il fallait de plus avoir son talent, et qu'en essayant de voler comme lui, un autre eût fort bien pu se préparer une belle et bonne chute.

Du reste, ce n'est pas sans une opposition assez vive que M. de Planard avait vu la musique prendre des proportions trop considérables, suivant lui, dans son ouvrage, dont il disputait pied à pied le terrain à l'invasion du flot musical. Il ne pouvait pardonner à votre frère d'avoir conclu en trio, et quel trio! l'air de George, au premier acte :

Je veux que dans trois semaines,
Sans les allonger d'un jour,
Vous ayez serré les chaînes
De l'hymen et de l'amour.

Très-mécontent de son musicien, il le boudait pendant les répétitions; mais à cette dernière incartade, il ne put se contenir et quitta la place, en s'écriant : « *Je n'y reconnais rien, je n'entends plus mes paroles!* » En entendant les bravos qui accueillirent le délicieux morceau de mélodie si spirituelle et d'harmonie si piquante, M. de Planard aura sans doute oublié ses ressentiments.

La Juive est du mois de février, *l'Eclair* du mois de décembre 1835 : quelle belle et glorieuse année! quel jeune compositeur employa jamais mieux son travail et son temps! Il ne manquait plus que l'occasion pour qu'Halévy fût élu membre de l'Académie des beaux-arts. Quand Boïeldieu mourut, Boïeldieu qui voyait déjà en votre frère un futur collègue, on demanda que l'élection de son successeur fût remise à six mois; Cherubini appuya la motion par cette parole d'une naïveté touchante et presque sublime dans la bouche d'un maître si sévère : « Halévy fait *la Juive*! » On était alors au mois d'octobre 1834; six mois après, *la Juive* était faite et jouée. Cependant, malgré les droits qu'elle constituait à son auteur, Halévy ne fut pas nommé : Reicha l'emporta sur lui, mais pour peu de temps. Au bout d'une année, Reicha vint à mourir, et cette fois Halévy réunit à peu près l'unanimité des suffrages.

Notre amitié devenant chaque jour plus intime, je parlais souvent à votre frère de sa situation, de son avenir, et je m'étonnais qu'il n'abandonnât pas ses fonctions de chef du chant à l'Opéra. C'était peu après *la Juive*, et je me souviens qu'il me répondit : « On ne peut pas faire des opéras toute la journée. » Non sans doute; mais pour faire des opéras il faut pouvoir y penser, y rêver alors qu'on ne tient pas la plume, dans ces heures oisives, *inertibus horis*, qui semblent perdues, mais qui profitent à l'imagination, comme le chômage profite à la terre : il faut surtout n'être pas forcé de songer sans cesse à d'autres choses, qui détournent et fatiguent sans compensation. Halévy le savait, et pourtant il tenait à ses fonctions par habitude, par reconnaissance peut-être, car il croyait leur devoir la permission qu'il avait obtenue de faire un chef-d'œuvre. Au lieu de s'en affranchir, il s'y engagea plus que jamais, lorsque M. Duponchel, dont le

(1) Voir les nos 12 et 13.

savant et habile concours avait été si utile à la mise en scène de *la Juive*, fut appelé à la direction de l'Opéra. C'est une espèce de vice-royauté qu'il offrit alors à votre frère, et votre frère n'eut pas la force de la refuser. Il quitta la rue Montholon et vint s'installer dans les bâtiments du théâtre, à côté de ce directeur dont il était l'*alter ego*. Il y demeura plus de trois ans; c'est ce que j'appellerai la période administrative de sa vie, et ce n'en fut pas la meilleure, quoique pendant son cours, il ait écrit la partition de *Guido et Ginevra*. Le poëme lui en avait été donné par Scribe, en échange d'un autre ouvrage de genre bien différent, qui passa entre les mains de M. Auber, *l'Ambassadrice*. Qui doute que le marché ne fût en parfaite harmonie avec le genre et l'esprit des deux compositeurs ?

Halévy était du nombre de ces artistes qui toujours mécontents d'eux-mêmes, cherchant toujours un mieux possible, ont besoin de contrainte pour se résigner à faire seulement bien. Pour eux, je l'ai dit il y a longtemps, le dernier moment est une dixième muse qui triomphe heureusement de leurs scrupules et met un terme à leurs hésitations. Ce dernier moment, Halévy l'attendait presque toujours pour se décider à écrire. Au milieu des occupations qui l'assiégeaient du matin au soir, et avec sa défiance habituelle de lui-même, on conçoit que la partition de *Guido* n'avançât pas vite. Enfin, quand il n'y eut plus moyen de reculer, on indiqua une répétition, et un chœur fut mis à l'étude. Les autres morceaux arrivèrent à la suite, au fur et à mesure que l'auteur les terminait. Le finale de l'un des actes se fit désirer avec tant d'impatience, que l'on pria quelqu'un de veiller auprès du compositeur, et, quelle que fût l'heure de la nuit, de ne le quitter qu'avec la certitude que le finale était achevé et qu'il n'y avait plus qu'à le livrer à la copie. « Si l'on me donnait trois ans pour faire un ouvrage, me disait un jour votre frère, je voudrais bien savoir si je parviendrais à me satisfaire ? — Si l'on vous donnait trois ans, lui répondis-je, vous ne commenceriez que le douzième mois de la troisième année, non par paresse, mais parce que vous ne sauriez vous passer de la plus puissante des muses, le dernier moment. » Halévy plaisantait lui-même sur cette invincible disposition à toujours différer, dont les exemples sont si communs chez les compositeurs les plus célèbres. Il était à la veille de donner je ne sais plus quel opéra-comique, et un ami lui demandant s'il avait fait son ouverture : « *Pour qui me prenez-vous?* » répliqua-t-il sur-le-champ.

Guido et Ginevra fut représenté le 3 mars 1838, plus de trois ans après *la Juive*. Le second ouvrage n'était pas inférieur au premier dans ses belles parties, le troisième acte, par exemple, où le rôle du ténor touchait au sublime, et ce rôle était chanté par Duprez dans toute la force et la fraîcheur de sa voix; mais il y avait moins d'égalité, moins d'unité ; le poëte avait moins bien servi le musicien, et il avait commis la faute inexplicable, chez un auteur si expérimenté, de s'imaginer qu'un drame des plus noirs, rempli de morts et de mourants, pouvait se dénouer en simple pastorale. La pastorale ne tarda pas à disparaître, mais l'impression resta. *Guido et Ginevra* ne cessa d'attirer la foule jusqu'à l'époque où Duprez partait en congé. Toutes les reprises que l'on tenta depuis furent improductives. Et pourtant c'est un des plus beaux ouvrages du maître! mais, comme l'a dit Horace :

Non satis est pulchra esse poemata : dulcia sunto.

« Ce n'est pas assez que les ouvrages soient beaux. » Le *dulcia sunto* se traduit de nos jours par *faire de l'argent*, condition impérieuse, sans laquelle on est sans pitié banni du théâtre, relégué dans la poussière et l'oubli.

Le grand succès obtenu d'abord par *Guido et Ginevra* ne fut donc pas sans mélange d'amertume. Halévy ne pouvait s'en consoler qu'en se remettant au travail; mais la vice-royauté de l'Opéra n'était pas une sinécure. Halévy avait tous les ennuis, tous les tracas d'une direction théâtrale. Le monde, en général, n'en aperçoit que le côté brillant, sans en deviner les mille et une petites misères. On ne se doute pas de ce que c'est au fond que passer sa vie à mettre des auteurs d'accord, à concilier des artistes, à batailler sans paix ni trêve pour faire chanter ou danser des gens qui ont leurs raisons pour ne le pas vouloir, et auxquels on ne peut pas dire une bonne fois la vérité ; enfin, pour arriver à faire une affiche qui se défait presque aussitôt. Telle était la mission d'Halévy, et ce qui devait la lui rendre encore plus difficile, c'était sa qualité de compositeur, d'auteur travaillant pour le théâtre, où il régnait en second ordre, et qui suscitait contre lui les jalousies, les soupçons, les colères, et faisait de tous les mécontents ses ennemis personnels. Composez donc à travers ces débats, ces chagrins, ces murmures, ces calomnies! Puisez la poésie à pleine aiguière dans l'onde impure et troublée que tant de mains agitent autour de vous!

C'est ce qu'avait fait Halévy en écrivant sa dernière œuvre, et ce qu'il tâcha de faire encore pour ses partitions des *Treize*, du *Shériff* et du *Drapier*, deux opéras-comiques et un opéra de genre représentés coup sur coup dans l'espace de quelques mois. *Les Treize* furent joués le 15 avril 1839; *le Shériff*, le 22 septembre de la même année, et *le Drapier*, le 6 janvier 1840. Jamais le grand artiste ne s'était montré plus laborieux, plus infatigable ; jamais il n'avait dépensé avec une si effrayante prodigalité ses idées, son savoir, ses veilles, car il n'avait guère à lui que le temps qu'il prenait sur son sommeil. Et de tant de travaux que lui revint-il? Peu de chose ou rien. Plus il redoublait d'efforts, moins il recueillait de fruits! Plus il semait, moins il récoltait! Si ce n'était pas entièrement la conséquence de la situation que votre frère avait acceptée, et qu'il subissait douloureusement, cette situation n'en devenait pas moins intolérable : il eût fini par s'y consumer en pure perte. Par bonheur l'Opéra changea de régime ; un nouveau directeur en prit le sceptre, et il avait trop d'intelligence pour garder auprès de lui un homme dont l'influence eût absorbé la sienne. M. Léon Pillet s'entendit avec Halévy pour l'amener à une retraite honorable. Le 1er juin 1840, votre frère abdiqua son titre de chef du chant, et, le soir même, il alla s'asseoir comme simple spectateur à l'Opéra, dans un fauteuil de l'orchestre. Moi qui venais aussi de résigner un titre que j'avais porté six mois seulement, je me donnai l'honneur et le plaisir de siéger à côté de lui.

EDOUARD MONNAIS.

(*La suite prochainement.*)

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

Restauration de la salle.

Le théâtre impérial de l'Opéra a rouvert, lundi, par *la Muette*, qui a été encore donnée vendredi. Dulaurens y a remplacé, dans le rôle de Mazaniello, Gueymard, indisposé. — Mercredi, par suite d'une indisposition du nouveau ténor Villaret, *Robert le Diable* a remplacé *Guillaume Tell*. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer avait rempli la salle. Mmes Duprez-Vandenheuvel, Mlles Sax, Gueymard, Belval et Mme Zina Merante y ont été chaleureusement applaudis. Mardi, la presse avait été gracieusement convoquée à la représentation extraordinaire donnée aux abonnés en remplacement de celle du 30 mars, dont les travaux de restauration de la salle les avaient privés. Cette restauration s'est accomplie, sous la direction de M. Ch. Garnier, avec une remarquable rapidité, et elle a obtenu l'assentiment général. En effet, toutes les dorures et l'ornementation ont été nettoyées et rafraîchies, les velours et les crépines remplacés, les fauteuils d'orchestre et d'amphithéâtre, de même que les stalles du parterre, refaits de la façon la plus confortable ; les siéges de

l'orchestre sont à coulisse et laissent plus d'espace pour le passage; le rideau, repeint par MM. Nolau et Rubé, est d'un excellent style; enfin, le foyer et les couloirs ont participé a cette renovation, qui fera plus patiemment attendre l'inauguration de la nouvelle salle. Mais ce qui avait été annoncé et ce qui piquait surtout la curiosité du public, c'était la modification apportée à la coupole, et qui devait donner le spécimen de ce que sera celle du futur théâtre de l'Opéra. Elle attirait donc tous les regards, et S. Exc. le ministre d'Etat, M. Eugène Marchand, secrétaire général du ministère, assistaient à la représentation pour se rendre compte de l'effet. Tout d'abord, une addition importante a été apportée à l'éclairage : une guirlande de deux cent quarante globes en verre dépoli posée sur la corniche de la coupole ajoute sa lumière à celle du lustre.

Au-dessus de cette corniche, à la partie inférieure de la voussure de la coupole, vingt-quatre motifs d'œil-de-bœuf sont remplis par des panneaux découpés ; des consoles les séparent, et des frontons ou amortissements circulaires ornés de figures ou mascarons leur servent de couronnement.

Dans la salle du futur Opéra, toute cette partie de la coupole, au lieu d'être peinte, sera exécutée en sculpture saillante et mouvementée. Les rayons lumineux venant du lustre et de la coupole s'accrocheront alors et se réfléchiront sur toutes les facettes, de manière à donner à l'ensemble une richesse que la peinture ne peut atteindre.

Les trous circulaires percés dans cette partie de la coupole et masqués par les panneaux découpés ont l'avantage de parfaire la ventilation et l'acoustique de la salle. Ils attirent, en effet, et font monter le long des loges l'air frais venant de la scène et les ondes sonores que la cheminée du lustre appelait au centre de la voûte, c'est-à-dire au point le plus éloigné des spectateurs.

Au-dessus de cette décoration, et s'arrêtant à l'orifice central, court une frise circulaire composée de figures se détachant sur un fond d'or. La composition générale se divise en quatre parties principales qui représentent : 1° Apollon et les Muses; 2° les Grâces et la Danse; 3° la Musique; 4° la Tragédie.

Le groupe de la Danse a été peint par M. Gustave Boulanger; les trois autres ont été composés et exécutés par M. Jules Lenepveu.

Toutes les peintures ont été terminées en moins de deux mois dans les ateliers. Il a suffi de sept jours et de quatre nuits pour la pose et la dépose de l'échafaudage, la restauration des foyers, loges, corridors, la dorure, la tapisserie, le marouflage des toiles, etc., etc.

Dans la pensée de l'architecte, ce travail considérable n'est pourtant qu'une sorte d'expérience faite pour se rendre compte des effets qu'il veut obtenir dans la nouvelle salle. A l'exécution définitive, bien des améliorations seront obtenues. Le relief, la sculpture, la dorure remplaçant les surfaces planes, et les trompe-l'œil, donneront une magnificence sans égale au plafond du futur Opéra, dont celui-ci n'est, pour ainsi dire, que l'esquisse. Pour donner un exemple, M. Garnier compte remplacer, dans la frise, les peintures qui pâlissent et s'altèrent sous l'influence de la poussière et du gaz, par une mosaïque qui conservera toujours à la coupole sa fraîcheur et son éclat primitif en même temps qu'elle donnera à la décoration plus de fermeté et d'accent.

AUDITIONS MUSICALES.

Joseph Wieniawski. — Bernhard Rie. — Mlle Sabatier-Blot. — Quatuors français.

Après avoir exécuté avec Sighicelli la sonate en *la* mineur de Rubinstein, œuvre remarquable par la distinction des formes, par l'élévation et la grâce des mélodies, et avec Mme Massart de brillantes et très-intéressantes variations de Schumann, Joseph Wieniawski a fait entendre à son concert, donné dans les salons Pleyel-Wolff, une mazurka et une sonate de sa composition. La première œuvre est charmante, distinguée et très-finement harmonisée. Jouée avec une *morbidezza*, une sobriété et une délicatesse qui rappelaient un peu Chopin, elle a causé un plaisir extrême et a été redemandée. Nous ne serions nullement étonné qu'elle obtint un véritable succès. Quant à la sonate, son sort sera moins beau, nous le craignons ; l'*andante* et le *scherzo* (les meilleures parties de l'œuvre sans contredit) se recommandent par des qualités réelles, sérieuses et délicates ; on y désirerait toutefois un peu plus de hardiesse et d'originalité que ne remplacent pas de nombreuses modulations. L'*allegro* et le finale, quoique travaillés avec un grand luxe de traits et d'harmonie, ne nous plaisent pas autant. Joseph Wieniawski n'en est plus à prouver qu'il a du talent, qu'il a fait de bonnes études; chacun sait qu'il est aussi excellent musicien que brillant virtuose. Il a déjà cueilli en chemin ces fleurs légères et charmantes que récoltent si aisément les jeunes artistes bien doués ; il a jeté dans d'élégantes petites pièces ces mille choses fraîches et gracieuses que tout pianiste habile et instruit a sous les doigts et dans la tête ; mais il aspire plus haut, et il a raison ; car il y a en lui l'étoffe d'un compositeur éminent. Ce qu'on a droit d'exiger de lui aujourd'hui, c'est plus d'abondance et plus de liberté d'inspiration, c'est quelque chose de plus individuel et qui s'écarte des sentiers battus. Comme exécutant, le succès de Joseph Wieniawski a été très-grand, très-légitime. Son jeu a une pureté, une sûreté et une netteté tout à fait remarquables, et le public a, plus d'une fois, été entraîné par le talent du jeune pianiste.

aîre *Soldat* et *le Cracovien*, de S. Moniuszko, chantés avec beaucoup de verve, d'esprit et d'expression par M. Marchesi, ont ravi l'auditoire. Il y a dans ces deux jolies romances, tirées du volume *les Échos de Pologne*, des accents qui vont droit à l'âme. Très-dissemblables de caractère, elles ont toutes deux cette naïveté, cette fraîcheur, cette franchise, ce parfum pénétrant qui, au milieu d'un art raffiné comme est évidemment le nôtre, semblent singulièrement bons et réveillent l'imagination blasée par des combinaisons d'où la vie et la vérité sont trop souvent absentes.

— La fugue en *sol* mineur de M. Bernard Rie n'est pas trop monotone, et, dans ce travail épineux et aride, l'auteur a su être intéressant. Pourtant, comme ces sortes de pièces sont à peu près inintelligibles pour la majorité des auditeurs, c'est particulièrement en jouant, outre le concerto de Weber, où il a déployé une énergie qui ne lui est pas habituelle, son nocturne sur la sérénade du *Barbier* et son *Chant de la fileuse*, que M. Bernhard Rie a obtenu le plus de succès. Tout le monde était capable de juger le mérite de ces gracieuses compositions ; aussi son double talent a-t-il trouvé plus d'appréciateurs que pour la fugue. Le concerto en *sol* mineur de Mendelssohn et son ouverture de *la Grotte de Fingal*, où la verve et le coloris, la splendeur des formes et la poésie éclatante des mélodies attestent si éloquemment les métamorphoses qui, à diverses époques, se sont opérées dans l'esprit de l'auteur d'*Elie* et de *Paulus*, ont donné à ce concert, dans lequel on a vivement applaudi Mme Oscar Comettant, un intérêt tout particulier.

— Mlle Sabatier-Blot, pianiste distinguée, et qui, comme compositeur, montre de l'intelligence, a fait apprécier, l'autre soir, salle Herz, d'excellente musique. Un quintette de Spohr, exécuté avec beaucoup de charme par elle et MM. Charles et Léopold Dancla, E. Altès et S. Lee, de beaux morceaux de Thalberg et de Chopin, ont prouvé la variété du talent de Mlle Sabatier-Blot. Une fantaisie sur *la Magicienne*, composée par Mohr et dite par lui avec ce talent qui réunit à un degré si rare la beauté des sons et du mécanisme à la beauté de l'expression et du style, a enchanté les connaisseurs. Cette jolie soirée, donnée au profit des ouvriers cotonniers, s'est gaiement

terminée par *le Corsaire*, opérette dont la musique légère est de Mlle Sabatier-Blot, et dont l'interprétation, confiée à M. et à Mme Archainbaub, a été, sous le rapport du chant, bien supérieure à ce qu'on entend ordinairement dans les concerts.

— Les séances de quatuors français données par M. A. Ferrand sont très-intéressantes et très-suivies. Si à la première le public a chaleureusement applaudi un quintette d'Onslow, les ravissantes, mélancoliques et fraîches inspirations répandues dans un délicieux trio de M. Henri Reber, une sonate de M. de Vaucorbeil pour piano et alto, œuvre remarquable où se retrouve, dans un style très-ferme et très-serré, cette clarté française qui, en musique aussi, est une précieuse qualité, il a assez froidement accueilli un quatuor de M. Gastinel. L'ouvrage méritait-il cet accueil? Oui, car il a semblé nuageux, indécis et flottant. Les quatre parties sont quelquefois ternes et manquent souvent de sonorité. C'est l'œuvre d'un musicien instruit, mais qui cherche encore sa voie, qui n'a pas de hardiesse, de passion, et qui surtout est avare de mélodies. A la seconde séance, un trio de M. Georges Mathias, joué par l'auteur, MM. Albert Ferrand et Lebouc, a obtenu un fort beau succès. L'*adagio* a été bissé. Il est plein de sentiment, de grandeur et d'une mélancolie sévère rehaussée par une harmonie très-belle et très-neuve. Les autres morceaux sont tous sinon excellents, du moins peu ordinaires. La nouveauté du style et le tour mélodique font valoir les idées les moins originales. M. Georges Mathias est un talent très-pur et très-vigoureux; l'autre soir, comme exécutant, il a même paru trop vigoureux : il ne s'est pas assez souvenu qu'un trio n'était pas un solo. Quoi qu'il en soit, M. Georges Mathias, entraîné, sans doute, comme beaucoup de ceux qui traduisent leurs propres inspirations, et qui dépassent quelquefois le but, n'en a pas moins été très-chaleureusement applaudi.

Son trio atteste du savoir; mais il atteste aussi — ce qui vaut mieux — de l'imagination, de la fougue, même de l'emportement et une veine mélodique qui, seule, donne un véritable prix aux œuvres musicales. Un trio de F. Boëly a fait aussi grand plaisir. On le sait, ce musicien résista le plus qu'il put aux envahissements du style moderne. Il prisait par-dessus tout les chefs-d'œuvre de l'école allemande; il y trouvait le point de perfection qu'il rêvait, et traitait volontiers de goûts bizarres et dépravés tout ce qui s'éloignait de Bach, d'Haydn et de Mozart. Il faut avouer que son esprit, tout exclusif qu'il était, ne l'a pas trop mal servi : son trio a été plus admiré que ne le seront jamais certains ouvrages d'auteurs qui se piquent de tout bouleverser, et qui prétendent, tout simplement, renouveler la face de l'art.

ADOLPHE BOTTE.

CORRESPONDANCE.

Londres, 8 avril.

Hier soir, le théâtre royal italien de *Covent-Garden* a rouvert ses portes, et la saison de 1863 vient d'être inaugurée, de la façon la plus brillante, par une splendide représentation de *la Muette de Portici*, ou plutôt, pour rester dans la vérité chronologique, par la réception solennelle de Costa, le *composer* et *conductor*, qui, dès son entrée à l'orchestre, a été accueilli, comme le veut la tradition, par une triple salve d'applaudissements. Venait ensuite le traditionnel *God save the queen*, chanté, devant l'auditoire debout, par tout le personnel du théâtre, avec cette innovation toutefois, que les voix des solistes se confondaient avec celles des choristes; qu'il n'y avait par conséquent point de soli, mais que toutes les strophes étaient chantées en chœur. L'effet n'en a été que plus grandiose.

Aucune œuvre ne semble mieux convenir pour être exécutée à la suite du solennel *God save* que la fière ouverture de *la Muette de Portici*. L'admirable orchestre de *Covent-Garden* l'a enlevée avec une vigueur et en même temps avec une rapidité extraordinaires; aussi le public a-t-il voulu réentendre cette belle page. Mais si la première fois Costa a conduit ses artistes au grand galop, la seconde fois c'était un véritable *steeple-chase*. Quelle *furia inglese!*

Les principaux rôles du chef-d'œuvre étaient interprétés par Naudin, Faure, Mlles Salvioni et Battu. Le rôle de la princesse Elvira va admirablement à la voix comme au talent de cette dernière; il a permis au public anglais d'apprécier cette jeune artiste à sa juste valeur, beaucoup mieux que le rôle de Gilda, le seul dans lequel elle ait paru l'année dernière. Dès sa première cavatine, Mlle Battu a fait preuve d'une vocalisation surprenante et d'un goût exquis; elle a été applaudie pendant tout le cours de l'ouvrage, et elle peut se considérer maintenant comme l'une des artistes adoptées dont le théâtre de Covent-Garden ne saura se passer désormais.

Si Naudin voulait maîtriser et adoucir un peu son geste, ce serait un Masaniello parfait. Tel qu'il est, c'est toujours un des meilleurs ténors de notre temps; c'est dans tous les cas une véritable voix de ténor. Les applaudissements ne lui ont pas été marchandés, et Naudin aura tout lieu de se féliciter de sa transmigration au théâtre de M. Gye.

Les honneurs de la soirée, pourtant, il faut bien le dire, ont été pour Faure, qui a su donner une grande importance au rôle de Pietro. Depuis les beaux temps de Massol on n'a pas applaudi dans la salle de Covent-Garden avec ces marques de vive satisfaction, le beau duo du second acte (terriblement raccourci, hélas!) et qui a été *bissé*, et la barcarolle du cinquième acte.

Mlle Salvioni prêtait son talent éprouvé au rôle de la Muette; et à peine sera-t-il nécessaire d'ajouter que M. Harris a fait des merveilles de mise en scène, pour lesquelles son récent séjour à Paris ne lui a pas sans doute été inutile.

La Muette sera jouée demain jeudi, et samedi Mlle Fioretti fera son premier début à Londres dans *les Puritains*. C'est samedi aussi que *Her Majesty's theatre* fera sa réouverture, et ainsi la saison musicale de Londres se trouvera définitivement ouverte.

L. B.

M. Marschner, compositeur allemand, a fait un procès à M. Aulagnier, éditeur de musique français, pour avoir fait graver et mis en vente, à Paris, une traduction de l'opéra du *Vampire* dont lui, Marschner, est l'auteur. Le tribunal de première instance avait condamné l'éditeur. Sur son appel, la Cour impériale vient de rendre l'arrêt suivant qui tranche une intéressante question de propriété artistique et qui explique surabondamment les faits du procès.

La Cour, après délibéré, a rendu l'arrêt suivant :

« Considérant que Marschner, Hanovrien d'origine, auteur de l'opéra *le Vampire*, a publié à l'étranger, antérieurement à l'année 1843, la partition de cet opéra pour le piano;

» Qu'en outre, il a fait représenter cette œuvre musicale, dès 1828, sur le théâtre de Leipzick, et successivement sur plusieurs théâtres d'Allemagne, et à Strasbourg;

» Que si, conformément aux usages généralement suivis à l'étranger, Marschner n'a pas fait graver et n'a pas publié la partition d'orchestre, les représentations successives de cet opéra ont eu pour conséquence de le livrer à la publicité, et que, par suite de ladite publicité, cette composition musicale de Marschner a été, sous toutes ses formes et dans ses divers modes et expressions, acquise en France au domaine public;

» Que si Aulagnier, éditeur français, a fait graver à Paris les partitions dudit opéra, soit pour piano, soit pour orchestre, il justifie, par ses livres, que ces publications ont été par lui faites en 1843 et 1844;

» Qu'il résulte de ce que dessus, qu'antérieurement à 1843 l'œuvre de Marschner était tombée dans le domaine public;

» Que dès lors Aulagnier ne saurait être recherché à l'occasion desdites publications, et qu'il était en droit de continuer à écouler et à vendre les exemplaires lui restant de ses tirages de 1843 et 1844;

» Considérant que le décret du 28 mars 1852 ne saurait avoir d'effet rétroactif, et qu'il ne pouvait dès lors faire obstacle à la vente desdits exemplaires, alors même que Marschner aurait rempli les formalités prescrites par l'article 4 de ce décret;

» Que si, en exécution de l'une des clauses de la convention conclue entre la France et le Hanovre, le 20 octobre 1851, pour la garantie réciproque de la propriété des œuvres littéraires ou musicales des nationaux des deux pays, un acte additionnel a fixé au 1er septembre 1853 l'expiration du délai après lequel la vente des réimpressions ou reproductions ne pourrait plus avoir lieu, Marschner ne justifie pas, conformément aux conditions énoncées dans ladite convention, avoir primitivement publié son œuvre dans le Hanovre, et avoir accompli dans son pays les formalités nécessaires pour y jouir de la protection légale contre la contrefaçon ou réimpression illicite;

» Qu'en admettant que ladite convention additionnelle ait été régulièrement portée à la connaissance du commerce en France, Marschner ne prouve pas que le bénéfice lui en soit réellement acquis;

» Considérant enfin que si, dans la publication de la partition d'or-

chestre, Aulagnier a eu le tort d'attribuer à Marschner des récitatifs notés qui n'étaient pas son œuvre, il n'est pas établi que de ce fait soit résulté pour Marschner un préjudice de nature à donner lieu à son profit à une réparation pécuniaire, et que d'ailleurs depuis le procès, Aulagnier a fait apposer sur la couverture des huit exemplaires lui restant de la partition d'orchestre une mention indiquant que les récitatifs ne sont pas de Marschner;

» Que dans ces circonstances il est superflu de statuer sur le moyen de prescription opposé par Aulagnier et qu'il y a lieu de débouter Marschner de sa demande;

» Infirme;

» Au principal : déboute Marschner de sa demande et le condamne aux dépens. »

NOUVELLES.

*** Les répétitions du *Comte Ory* pour la continuation des débuts de Warot et du ballet de *Giselle*, pour ceux de Mlle Mourawiew, sont poussées avec activité à l'Opéra, et selon toutes apparences, la représentation en aura lieu vers la fin de la semaine.

*** La première représentation de *Pierre de Médicis*, opéra du prince Poniatowski, vient d'avoir lieu à Madrid, avec un grand succès.

*** La représentation donnée mercredi au théâtre impérial de l'Opéra-Comique, au bénéfice des petits-enfants de Rameau, a tenu tout ce qu'elle promettait. La salle était comble, la recette très-fructueuse, et le but philanthropique des promoteurs de cette solennité a été complétement atteint. Laissant de côté le proverbe *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* et *le Chapeau d'un Horloger*, interprétés comme ils devaient l'être par Bressant, Mme Plessy et les artistes du Gymnase, nous donnerons un compte rendu sommaire de la partie musicale, qui jouait le plus grand rôle dans la représentation. Après *l'Avocat Pathelin*, le premier acte de *la Traviata* a permis à Mme Charton, qui revient de la Havane, chargée de couronnes et de dollars, de faire apprécier de nouveau à Paris les qualités qu'elle avait déployées l'année dernière au théâtre Italien : voix fraîche et pure, énergie et sensibilité, intelligence et passion dramatique, telles sont les qualités qui font de Mme Charton-Demeur une artiste d'élite. Le ténor Malvezzi l'a vaillamment secondée. Le trio de *Guillaume Tell*, chanté par Tamberlick, Obin et Bonnehée; un fragment de *Poliuto*, par Tamberlick; le duo du *Trovatore*, par Bonnehée et Mme Giulia Grisi; l'air de *Marta*, dit par la célèbre cantatrice avec une expression sans pareille, et la cavatine des *Puritains*, dans laquelle on n'a pas oublié sa supériorité; une chansonnette de Sainte-Foy; *la Musette*, de Rameau, et l'air du *Songe d'une nuit d'été*, par Mlle Marimon; enfin, le violon de Vieuxtemps et le piano de Mme Escudier-Kastner ont composé un intermède vocal et instrumental aussi complet et d'une exécution aussi parfaite que les plus exigeants pouvaient le rêver. Aussi les applaudissements les plus unanimes ont-ils accueilli chacun des artistes après leurs morceaux. Nous devons constater qu'un de ceux auxquels on les a surtout prodigués, c'est Vieuxtemps, dont la *Fantasia appassionata* a produit une immense sensation.

*** Mlle Périer, jeune artiste dont on dit beaucoup de bien, vient d'être engagée au théâtre de l'Opéra-Comique pour l'emploi des Dugazon.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra-Comique annonce pour demain lundi la première représentation de *Bataille d'amour*. — *La Fiancée du roi de Garbes*, d'Auber, ne sera représentée qu'au mois d'octobre.

*** Au théâtre impérial Italien, un début d'espèce rare et curieuse a eu lieu dimanche dernier dans *Otello*. Mlle de la Pommeraye, qui jusqu'ici n'avait chanté qu'à l'Opéra français, s'essayait dans le grand rôle de Desdemone, sous le nom de Pomerani. Il faut dire qu'une transformation s'est opérée dans la voix non moins que dans le talent de la jeune cantatrice, qui a passé du contralto au soprano, en acquérant une facilité de vocalisation dont on ne l'aurait pas jugée susceptible. C'est surtout dans le finale du second acte que cette facilité brillante s'est manifestée. Mlle Pomerani a été chaleureusement applaudie et rappelée après la chute du rideau. Nous regretterions qu'à la fin d'une saison, les convenances administratives empêchassent la continuation de débuts si heureusement commencés.

*** On a beaucoup parlé à Paris de l'incident relatif au traité de Mme Carvalho avec le théâtre de Marseille. Les faits n'ont pas été établis comme il convenait. Voici ce qui s'est passé : « Mme Carvalho, d'abord engagée à Marseille pour deux mois, avait obtenu de ne passer qu'un mois dans cette ville, et cela, grâce à la compensation qu'avait offerte M. Carvalho en donnant Mme Cabel pour un mois. Mais au commencement de ce mois, M. Carvalho se trouvant dans l'impossibilité de laisser partir Mme Carvalho, s'est rendu lui-même à Marseille, et a offert à M. Halanzier, soit le dédit stipulé de 20,000 francs, soit une nouvelle combinaison, qui donnait Mme Carvalho au théâtre de Marseille pendant la première quinzaine de mai, et Mme Cabel pendant la dernière quinzaine. — M. Halanzier n'a accepté ni l'une ni l'autre de ces offres. Il avait assigné M. Carvalho non-seulement en paiement de son dédit, mais encore en 30,000 francs de dommages-intérêts. En outre, il a fait publier à Marseille une note que quelques journaux ont reproduite, — note qui n'avait qu'un tort, celui de passer sous silence l'offre que lui avait faite M. Carvalho : ou de payer le dédit de 20,000 francs, ou de lui envoyer Mmes Carvalho et Cabel de mois en mois. — L'affaire en était là, lorsque M. Carvalho, dans un but de conciliation qu'on appréciera, a proposé un nouvel arrangement, qui consistait à envoyer Mme Carvalho à Marseille en représention du 20 avril au 10 mai, et Mme Cabel, du 10 mai jusqu'à la fin du mois. Cet arrangement a été accepté par M. Halanzier, et l'affaire s'est terminée à la satisfaction de tous. »

*** On annonce l'engagement au théâtre Lyrique de Mlle Albrecht, du Gymnase.

*** Le théâtre des Bouffes-Parisiens fermera, comme à l'ordinaire, à la fin d'avril; mais, cette fois, c'est pour la reconstruction de la salle. Avant la fermeture, et quoique le succès des *Bavards* soit loin d'être épuisé, les Bouffes passeront en revue quelques-unes des plus jolies pièces de leur répertoire. Ainsi, dans quelques jours, pour la clôture des représentations de Mme Ugalde, *Orphée aux enfers* alternera avec *les Bavards*, et le public pourra applaudir tour à tour Eurydice et Roland, personnifiés dans l éminente et infatigable artiste, et, à côté d'elle, Mlle Tostée, Pradeau, Désiré, Léonce, Georges, etc., ses joyeux partenaires.

*** Offenbach vient de partir pour l'Allemagne. Voici les noms des ouvrages auxquels il travaille, et qui, par traité, doivent tous être représentés avant la fin de l'année. *Les Fées du Rhin*, opéra romantique en quatre actes, composé pour l'opéra impérial de Vienne, sur un poëme de M. Nuitter. C'est M. de Wolgagen, un des premiers littérateurs de l'Allemagne, qui en fait la traduction.—*La Belle Aurore*, opéra bouffe en trois actes et quatre tableaux, sur un livret allemand, composé pour le *Victoria théâtre* de Berlin.—*Il signor Fagotto*, opérette bouffe de MM. Nuitter et Tréfeu, composé pour la saison d'Ems.—*Les Géorgiennes*, opéra bouffe de MM. Moinaux et Dulocle, pour l'inauguration de la nouvelle salle des Bouffes-Parisiens, qui doit avoir lieu le 1er octobre prochain. Si le fécond maëstro accomplit cette tâche avec le succès dont il est coutumier, on ne pourra pas dire qu'il a perdu son année.

*** Les recettes des théâtres, cafés, concerts et spectacles de Paris pendant le mois de mars écoulé, ont atteint le chiffre de 1,939,286 fr. 86 c.

*** Le directeur des eaux d'Ems vient de traiter avec M. Varney pour l'engagement d'une partie des artistes du théâtre des Bouffes-Parisiens. Ils joueront les principales pièces de leur répertoire et une opérette nouvelle d'Offenbach.

*** Il paraît que si l'on doit qualifier d'engouement l'effet produit à Paris par Mlle Adelina Patti, cet engouement s'est singulièrement propagé à Vienne. Du moins, nous recevons sur le séjour de la jeune artiste dans cette capitale, et sur l'enthousiasme dont elle est l'objet, des détails aussi intéressants que significatifs. Ainsi, ce n'est pas seulement au théâtre où ses représentations ont déjà mis dans la caisse de l'impresario Merelli 60,000 francs de bénéfice, c'est à la cour, c'est dans les salons de la plus haute noblesse, comme dans le milieu plus modeste de la bourgeoisie, qu'elle est le sujet de tous les éloges, de toutes les conversations. Ainsi, tout récemment, le riche baron Sina a désiré qu'elle chantât dans une soirée chez lui, et Merelli n'y a consenti qu'au prix de 10,000 francs, qui lui ont été payés sans hésitation. Et de plus, pour témoigner sa satisfaction à la charmante cantatrice, le baron lui a envoyé le lendemain un magnifique bracelet d'une valeur de 5,000 francs. Quelques jours plus tard, le dimanche de Pâques, elle avait été priée de chanter à la grand'messe, et voici comment un journal en rend compte : « Le dimanche de Pâques, une foule immense se pressait dans l'enceinte de l'église des Augustins pour entendre Mlle Patti, qui chantait à la grand'messe. Au moment où la merveilleuse cantatrice quittait l'église pour monter en voiture, il y eut une telle cohue, les témoignages d'enthousiasme et d'admiration devinrent tellement bruyants, que la jeune fille, à moitié évanouie, fit tous ses efforts pour chercher à se dérober à une ovation qui commençait à l'effrayer. Se trouvant séparée des personnes qui l'accompagnaient, ne pouvant regagner sa voiture, elle prit le parti de se réfugier au palais Palfy, qui est tout proche. Par bonheur, la camériste de la comtesse Ferrari-Zichy, qui habite ce palais, avait vu de loin ce qui se passait; elle courut à la rencontre de Mlle Patti sur l'escalier, et après lui avoir ouvert la porte du corridor, qu'elle referma vivement, elle conduisit l'artiste éperdue dans les appartements de la comtesse. Mais la foule qui était sur ses pas, se précipita en tumulte sur l'escalier, après avoir enfoncé la porte; enfin, la princesse Palfy dut se montrer elle-même, et par ses exhortations, son attitude calme et digne, elle parvint à décider la foule à se retirer. Pendant ce temps, Mlle Patti, désormais en sûreté dans le salon de la comtesse, y recevait de la famille empressée autour d'elle, les soins les plus délicats. Ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que la virtuose effarouchée se trouva assez bien remise pour pouvoir être ramenée sans danger dans sa demeure. Toutefois l'émotion que lui a causée cette scène ne lui a pas permis de chanter à la représentation du soir. »

*** L'exécution du *Stabat* a dominé dans tous les concerts spirituels de la semaine sainte. A la cour, au théâtre Italien et chez Rossini, on a non-seulement chanté celui de l'illustre maestro, qui a eu naturellement les honneurs, mais des fragments de ceux de Pergolèse et de Haydn. La direction du théâtre Italien a donné deux fois, jeudi et samedi, le *Stabat* de Rossini. Entre les deux parties, un *Ave Maria* de Verdi et un trio de Mercadante ont été dits, le premier par Mme Frezzolini, et le deuxième par elle, Gardoni et Delle-Sedie. En général, l'exécution de ce concert a été satisfaisante; on eût désiré pourtant plus d'accentuation dans l'*Inflammatus*, dont Mme Penco s'était chargée. On a redemandé le duo *Quis est homo*, chanté avec une grande perfection par Mmes Frezzolini et Trebelli-Bettini, qui n'a pas obtenu moins de succès dans la cavatine *Fac ut portem*. On a remarqué le trio de Mercadante, traité avec beaucoup de soin, et dans lequel la harpe et le hautbois produisent des effets très-heureux.

*** Pasdeloup fera exécuter dimanche prochain, 19 avril, à son concert populaire, la symphonie avec chœurs de Beethoven, et un choix de chœurs de Haendel.

*** Mlle Wertheimber vient d'être engagée à de brillantes conditions pour une série de représentations à Marseille et à Alger. Elle se fera entendre dans *le Prophète*, qui doit être monté avec beaucoup de soin à cette occasion. La célèbre artiste vient d'obtenir un très-grand succès à Liége, où elle a dû chanter trois fois le rôle de Fidès et toujours devant une salle comble.

*** *Le Propagateur du Nord* annonce que le ténor Wicart est engagé au théâtre de Rouen pour la prochaine saison.

*** On annonce que Mlle E. Lagrua vient d'être engagée, en qualité de prima donna, au théâtre de la Pergola pour la saison du printemps.

*** Mme Pleyel, après avoir, comme toujours, signalé brillamment sa présence momentanée à Paris dans les concerts de Dumon et de Pasdeloup, vient de repartir pour Bruxelles.

*** Au nombre des artistes réengagés pour la prochaine saison italienne au théâtre de Moscou, on cite : Mmes Frizzi et Laborde; MM. Pancani et Neri-Baraldi, ténors; Frizzi et Vialetti, basses.

*** Une indisposition a retardé l'arrivée de Thalberg à Paris. La soirée annoncée par lui est fixée au 15 courant.

*** Mme Mackenzie, née Cathinka de Dietz, ne veut pas se faire oublier des amateurs, et elle prend le bon moyen en se faisant entendre chaque année dans sa villa de Saint-Germain. Sa dernière réunion musicale a été charmante, et l'éminente virtuose y a produit son effet accoutumé dans un quintette de Hummel, exécuté en compagnie de MM. Bessems-Muller, Baillard et Rabaud. Plusieurs morceaux ont été ensuite exécutés séparément par les artistes avec beaucoup de talent. On n'a pas moins applaudi les nouvelles compositions pour le piano de M. Edm. Guyon, qui se distinguent par un mérite réel.

*** Une audition qui réunissait, chez Monsieur Adolphe Sax, une société d'élite, a de nouveau fait ressortir les richesses sans nombre que renferme sa nouvelle organisation des orchestres régimentaires. Dans une série de morceaux composés par son habile chef, M. Magnier, la musique du 1er régiment des grenadiers de la garde a mis en lumière un genre tout nouveau de composition, qui consiste principalement à procéder par familles et par groupes, système d'où résultent mille effets variés et inattendus, par les oppositions non-seulement d'intensité, mais de timbre et de coloris. La fantaisie intitulée *les Querelles* a particulièrement fait ressortir ces dispositions si neuves de l'instrumentation militaire, interdites, il n'est pas besoin de le dire, à l'ancienne organisation, et qui ne repoussent d'ailleurs, au besoin, ni les soli à découvert, ni les ensembles précédemment en usage. Ce sont de nouvelles ressources ajoutées aux anciennes, et par conséquent un incontestable progrès. M. le général Mellinet, M. G. Kastner, membre de l'Institut, M. Ed. Monnais et plusieurs artistes de distinction convoqués à cette intéressante séance, ont adressé à M. Magnier de chaleureuses félicitations, tant pour la perfection de son exécution, que pour l'intelligence avec laquelle il est entré dans les désirs de M. Adolphe Sax. La nouvelle composition militaire nous révèle d'ailleurs chaque jour de nouveaux prodiges. Il y a quelques semaines, elle triomphait, dans la salle du cirque des Champs-Élysées, par l'organe de la musique de la Garde de Paris; il y a quinze jours, le même orchestre, sous la direction de son excellent chef, M. Paulus, accompagnait à Notre-Dame, dans une solennité religieuse, le violon magique de Vieuxtemps. — Pour revenir à la séance de la rue Saint-Georges, n'oublions pas de mentionner le résultat véritablement extraordinaire obtenu par les élèves de la classe de saxophone de M. Adolphe Sax, qui ont exécuté avec un aplomb remarquable le septuor de Beethoven arrangé pour sept saxophones. On y a applaudi, en outre, le son magnifique et magistral du nouveau *saxhorn-basse* à six pistons indépendants et à pavillon tournant, sans préjudice de la nouvelle trompette également à six pistons, et d'un cornet à sept pavillons, merveille de justesse, de pureté et d'égalité dans la voix.

*** M. Vervoitte, maître de chapelle de Saint-Roch, a fait exécuter, le jour de Pâques, dans cette paroisse, la messe du Sacre, de Chérubini. L'exécution a été digne d'éloges pour le maître de chapelle, les chanteurs et l'orchestre, composé d'artistes du premier ordre. M. Bayet a dit les soli, et on a remarqué la voix suave d'un enfant de chœur.

*** La Société des concerts a donné le dimanche de Pâques, au Conservatoire, un beau concert dans lequel on a entendu la symphonie pastorale, le beau *Credo* de la messe du sacre de Cherubini, un air de la *Fête d'Alexandre*, et le magnifique chœur de *Judas Machabée*, de Haendel. Mais l'événement de la séance a été l'exécution par Vieuxtemps de sa *ballade* et de sa *Polonaise*; on eût dit qu'électrisé par le milieu dans lequel se trouvait le célèbre violoniste compositeur, toutes les ressources de son prodigieux talent eussent été mises en œuvre. Aussi l'effet qu'il a produit a-t-il été immense. Applaudi, acclamé par tout cet auditoire composé des plus fins connaisseurs, Vieuxtemps aura sans doute obtenu rarement plus flatteuse ovation.

*** Mme Clara Pfeiffer et M. Georges Pfeiffer ont donné lundi une de leurs plus belles matinées. Mme Bertrand, MM. White, Lebouc, Pagans, y ont été tour à tour chaudement applaudis, à côté des maîtres de la maison. Le quatrième nocturne de Mme C. Pfeiffer et la délicieuse barcarolle du second concerto de son fils, ont été surtout vivement goûtés par le monde élégant qui se presse dans leurs salons.

*** Une société vient de se former à Londres au capital de 125,000 liv. sterl. (3,125,000 francs), divisés en actions de 25 livres, pour la construction à Haymarket d'un nouveau théâtre qui réaliserait toutes les améliorations obtenues dans la construction des derniers qu'on vient de bâtir à Paris. On sait que la majeure partie des théâtres de Londres ne brille guère par la commodité et l'aération.

*** Voici le programme du concert que donnera mardi prochain, 14 avril, dans la salle Herz, la Société des concerts de chant classique fondée par M. Beaulieu, correspondant de l'Institut, et par lui dotée, avec approbation de toutes les autorités musicales. — Première partie : 1° Offertoire pour chœur et orchestre, de Michel Haydn (non encore exécuté à Paris) ; 2° air de *Samson*, de Haendel, chanté par M. Paulin ; 3° *Salve Regina*, chœur sans accompagnement (XVIe siècle), Orlando Lasso; 4° air d'*Armide*, de Gluck, chanté par Mme Vandenheuvel-Duprez ; 5° fragments du 26e psaume de Marcello, chanté par Mlle Simon Corradi, MM. Paulin, Marié, et chœur. — Intermède : Octuor pour deux hautbois, deux clarinettes, deux cors et deux bassons, de Beethoven, exécuté par MM. Triébert, Barthélemy, Leroy, Rose, Baneux, Rousselot, Jancourt et Linof. — Deuxième partie : 1° *Ave verum*, d'Halévy, motet chanté par Mme Vandenheuvel-Duprez, Mlle Simon-Corradi, et chœur (inédit); 2° air sur des paroles de la *Disfatta di Dario*, de Mozart, chanté par M. Battaille ; 3° *Spirto di Dio*, chœur sans accompagnement, de Lotti, qui se chantait sur *le Bucentaure*, à l'occasion du mariage des doges avec la mer Adriatique ; 4° air des *Nozze di Figaro*, de Mozart, chanté par Mme Vandenheuvel-Duprez; 5° fragments de l'oratorio de *Paulus*, de Mendelssohn, chanté par M. Battaille et chœur.

*** La notice biographique sur F. Halévy, par Adolphe Catelin se trouve chez Michel Lévy frères; elle se trouve également en tête de la partition pour chant et piano du *Dilettante d'Avignon*, du célèbre maître.

*** M. Alexandre Billet, l'éminent pianiste, n'avait pas renoncé, comme on avait pu le croire, à se faire entendre cette saison à Paris; son concert n'a été que retardé et n'en sera que plus beau ; il aura lieu le 17 de ce mois dans la salle Erard ; le programme est splendide : outre M. Billet, on y entendra Mme Scott-Morel, MM. Marchesi, Armingaud et Léon Jacquard. Beethoven, Haendel, Chopin, Field, Weber, Mozart, Mendelssohn, Moschelès, Henselt, sont les maîtres qui ont été choisis pour l'ornement de la soirée; on peut donc promettre que rien ne manquera pour en assurer le succès.

*** Nous avons déjà parlé des succès obtenus en Russie par Mlle Fortuna; cette jeune cantatrice est en ce moment à Paris et ne tardera pas à y établir également sa réputation. Du moins la manière dont elle a chanté il y a quelques semaines au concert de Mlle Hélène de Katow, et, ces jours derniers, à celui qu'a donné, salle Beethoven, le violoniste Favilli, lui a valu des applaudissements du meilleur augure. Mlle Fortuna possède d'ailleurs une belle voix et vocalise parfaitement : aussi avait-elle mis un peu de coquetterie à choisir la polonaise d'*I Puritani* et celle des *Vêpres siciliennes*, deux morceaux de nature à faire briller les qualités qu'elle possède et que l'auditoire a chaleureusement appréciées.

*** Samedi dernier, Nadar, l'écrivain spirituel, le dessinateur satirique, le photographe par excellence, avait convié dans son atelier du boulevard des Capucines, cet élégant musée des célébrités contemporaines, transformé pour la circonstance en salons délicieux par Godillot; avait convié, disons-nous, à une soirée musicale les nombreux amis qu'il compte parmi les littérateurs et les artistes. Aucun n'a manqué à l'appel ; et, vers dix heures, tous les siéges étaient occupés par une réunion de jolies femmes dont l'éclairage *à giorno* faisait ressortir les toilettes. Vailati, l'aveugle, qui joue de la mandoline mieux que ne le pourrait faire un clairvoyant, s'est fait entendre trois fois, et a joué, entre autres, sur une seule corde, *le Carnaval de Venise* avec variations, de manière à étonner et à enchanter l'auditoire. Successivement, Mlle de Katow sur le violoncelle ; Mme Alexandre Dreyfus sur le piano-orgue ; l'excellent baryton Gassier, qui a chanté avec autant de verve

que de talent l'air du *Barbier*: Sighicelli sur le violon, et Mlle Mallet, pianiste d'un fort joli talent, ont varié les plaisirs des invités, qui ne se sont retirés qu'après minuit, heureux d'avoir entendu d'excellente musique et reconnaissants de l'aimable hospitalité pratiquée à leur égard avec tant de grâce et d'empressement par le maître et la maîtresse de la maison.

*** Mlle Trautmann, dont le talent comme pianiste est bien connu, donnera le lundi 27 avril, un concert dans la salle Herz; il sera des plus intéressants. Mlle Trautmann exécutera des œuvres de Mendelssohn, de Thalberg, de Herz, de Liszt, et elle sera secondée par d'éminents artistes.

*** Mme Titjens vient de passer à Paris se rendant à Londres où elle doit chanter dans la pièce d'ouverture du théâtre de Sa Majesté.

*** Vendredi 17 avril, salle Pleyel-Wolff, soirée musicale donnée par Mlle Judith Lion, organiste.

*** Mme Madeleine Graever part pour la Hollande la semaine prochaine. Elle y est appelée pour jouer à la représentation solennelle donnée par la Société Félix Méritis.

*** Mlle Charlotte de Tiefensée, dont nous avons annoncé les succès récents en Belgique, vient d'arriver à Paris, où elle se propose de se faire entendre.

*** Mlle Louisa Barnard, jeune et brillante pianiste, élève de Georges Pfeiffer, a donné un très-beau concert. *Les Habaneras*, de Ravina, et le rondo pastoral d'un concerto de son professeur, ont eu un grand succès sous ses doigts charmants et gracieux. M. Lafont a partagé avec elle les honneurs de la soirée.

*** Toute la presse a constaté le succès de la messe solennelle de Camille Schubert, exécutée le 26 mars à Saint-Eustache au profit de la caisse des écoles du deuxième arrondissement. Cette messe à grand orchestre est empreinte d'un sentiment religieux très-remarquable, le style en est élevé, et elle a produit une vive impression sur les cinq mille auditeurs qui se pressaient dans la vaste basilique. La partie instrumentale était confiée à l'excellent orchestre du théâtre Italien, dirigé par M. Hurand; les chœurs étaient composés des enfants des écoles communales; Mlle Marie Sax, MM. Cazaux et Warot chantaient les soli. La quête a été des plus fructueuses.

*** Le théâtre Robin annonce de nouvelles expériences de physique et de magie, et des tableaux nouveaux. Dans cette troisième série de tableaux on cite particulièrement ceux qui reproduisent le terrible tremblement de terre qui détruisit la ville de Lisbonne le 1er novembre 1755.

*** M. Alaux, membre de l'Institut, ancien directeur de l'Académie de France à Rome, auteur d'un si grand nombre de toiles qui ornent le Musée de Versailles, et des deux grands tableaux du Testament de Louis XIV et de Charlemagne donnant les Capitulaire vient de se décider à se séparer de nombreuses esquisses qu'il a faites pendant quinze ans de son séjour en Italie.—L'exposition aura lieu, lundi 13 avril, à l'Hôtel Drouot, et la vente le lendemain, 14.

*** Tito Mattei, pianiste italien d'un très-grand talent, se trouve à Paris et s'y fera prchainement entendre.

*** Deux journées magnifiques ont favorisé l'inauguration du concert Musard au Pré-Catelan; les plus beaux équipages s'y pressaient au milieu d'une foule compacte, accourue à cette charmante fête. L'orchestre de Musard a fait merveille, et sa nouvelle valse sur *les Bavards* a été accueillie par de chaleureux applaudissements.—Aujourd'hui grande fête musicale; programme aussi riche que varié; bal d'enfants sous les quinconces; marionnettes françaises; musique militaire; jeux divers; fanfares par le bataillon de chasseurs à pied; café et brasserie. — L'heureuse idée de la création du bal d'enfants a été justement goûtée par les mères de famille.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Lyon.* — Mme Cabel est engagée pour toute la saison, c'est-à-dire de septembre à avril. Un des premiers ouvrages que chantera la célèbre cantatrice sera *le Pardon de Ploermel*, remonté avec de nouveaux décors. — Le concert de George Hainl est toujours la plus grande manifestation de l'art qui se fasse en notre ville. Comme violoncelliste de premier ordre, comme chef d'orchestre, il ne cesse de justifier ce que Berlioz a écrit de lui : « A une supériorité incontestable sur le violoncelle, il joint toutes les qualités de chef d'orchestre conducteur-instructeur-organisateur, c'est-à-dire qu'il dirige d'une façon claire, précise, chaleureuse, expressive; qu'il sait, en montant les nouveaux ouvrages, faire la critique des défauts de l'exécution et y porter remède, autant que les forces musicales dont il dispose le lui permettent, et enfin qu'il sait mettre en ordre et en action productive tous les moyens qui sont à sa portée, administrer son domaine musical et vaincre promptement les difficultés matérielles dont chacun des mouvements de la musique, en province surtout, est ordinairement entravé. D'où il résulte implicitement qu'il joint à beaucoup d'ardeur un esprit pénétrant et une persévérance infatigable. Il a plus fait en quelques années pour les progrès de la musique à Lyon que ne firent en un demi-siècle ses prédécesseurs. » Dans son concert de cette année, George Hainl a fait entendre deux compositions nouvelles : 1° le premier allegro d'un concerto pour le violoncelle; 2° une fantaisie sur des motifs de *la Fiancée*, d'Auber, d'après Bohrer, refondue et orchestrée. Entre ces deux morceaux très-remarquables, la préférence peut hésiter. Des fragments de *la Reine de Saba*, de Gounod, et conduits par l'auteur, et le *Christophe Colomb* de Félicien David figuraient dans le programme.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Berlin.* — A l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi, le théâtre de la cour a joué *Armide*, de Gluck. Mme Koester a rendu le rôle d'Armide avec une puissance dramatique qui rappelle les plus beaux jours de l'éminente cantatrice. A côté de Mme Koester se sont fait applaudir Woworsky (Renaud), et Mlle de Ahna (la Haine).

*** *Vienne.* — Dans la vaste enceinte de l'église d'Alt-Lerchenfeld, un des plus beaux monuments de l'architecture contemporaine, a été exécuté, le 3 avril, le *Stabat* de Fr. Schubert. On y trouve de beaux passages; mais, en général, la musique est par trop mondaine; en outre, l'unité de style fait défaut à cette composition. — Des fragments d'un oratorio inconnu du même auteur, *la Résurrection de Lazare*, ont été exécutés dans la salle de la Société de musique. On y remarque la partie de Simon; les chœurs de la marche funèbre du convoi de Lazare sont une des meilleures productions de Fr. Schubert.

*** *Carlsruhe.* — Le *Roi Enzio*, par Abert, a été représenté pour la première fois avec succès il y a quinze jours; la deuxième représentation, qui n'a pu avoir lieu que le lundi de Pâques, n'a fait que confirmer le triomphe du jeune compositeur.

*** *Cologne.* — Niemann, l'excellent ténor qui a laissé parmi nous de bons souvenirs, vient de débuter au théâtre de la ville de Cologne dans le rôle de Raoul, des *Huguenots*.

*** *Prague.* — On vient de représenter pour la première fois *Rizzio*, opéra nouveau en cinq actes, musique de M. A. Schliebner. Le sujet du libretto est la fin tragique du célèbre musicien de Turin, qui fut, comme on sait, un des nombreux amants de la belle et infortunée Marie Stuart. La musique se distingue par des idées caractéristiques et des motifs d'un grand effet vocal et instrumental. L'opéra de M. Schliebner a reçu un accueil favorable; le compositeur a été rappelé à la chute du rideau.

*** *Trieste.*—La dernière représentation de notre grand théâtre a été consacrée au bénéfice de Mme de Roissy. Cette solennité a été fort brillante, et tout notre public a voulu fêter la vaillante artiste dans la pièce qu'elle a créée avec le plus de supériorité, *Marta*. Aussi l'a-t-on acclamée après chaque morceau, et surtout après la romance de la *Rose* qu'elle dit avec un sentiment et un charme inexprimables. Dans un entre acte, elle a chanté la scène de l'*Ombre* du *Pardon de Ploermel* avec un talent de vocaliste et une intelligence de comédienne qui ont fait redoubler les applaudissements. A peine avait-elle fini, que des bouquets ornés de riches rubans, un magnifique cachemire et une couronne d'or accompagnée d'un sonnet en l'honneur de l'artiste, lui ont été offerts au nom de l'auditoire enthousiasmé.

*** *Lisbonne.*—Mme Lotti della Santa avait choisi, pour son bénéfice, la *Marta* et le *duo* du quatrième acte des *Huguenots* qu'elle a chanté avec Mongini. On peut dire que la célèbre artiste a triomphé jusqu'au dernier moment, car dans cette soirée, elle a provoqué un véritable enthousiasme.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Mardi dernier, 31 mars, a eu lieu au grand Théâtre le concert annuel au bénéfice des invalides; plus de mille musiciens et chanteurs ont pris part à cette solennité, qui avait attiré un grand concours d'auditeurs. LL. MM. l'empereur et l'impératrice, le grand-duc héritier, et plusieurs autres membres de l'auguste famille impériale y assistaient.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente chez MARCEL COLOMBIER, éditeur, 85, rue de Richelieu, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS MUSICALES

MORCEAUX DE PIANO. Prix marqué.

Bernard (Paul). Barcarolle . . . . . 6 »
Lambert (Lucien). *God save the queen*, air national anglais. . 6 »
Neustedt (Ch.). Première rêverie . . . . . 5 »
— Deuxième nocturne . . . . . 5 »
Talexy (A.). Les Feuilles de la marguerite, six morceaux-oracle:
1. Il m'aime! 3. Beaucoup! 5. A la folie!
2. Un peu! 4. Tendrement! 6. Pas du tout!
Chaque numéro séparé . . . . . 4 »
L'ouvrage complet, broché . . . . . 15 »
— Fouets et Grelots, grand galop brillant 7 50
— Id. à quatre mains. . . . . 9 »
Wachs (F.). La Première amitié, romance sans paroles . . . . 5 »

CHANT. Prix marqué.

Beethoven. Marguerite (poésie de Mme Valmore), chanson florale (2 t.) 2 50
Field (John.). L'Oiseau, id. conversation . . . . 3 »
— Le Rêve à deux, id. romance. 2 50
Moreaux (Ch.). L'Amour et l'Amitié (fabliau de Millevoye), deux tons 2 50

DANSES.

Boullard (V.). Fifres et clairons, polkas . . . . . 3 »
— Turf-Polka. . . . . 5 »
Talexy (A.). Bella Maria, polka. . . . . 5 »
Le Corbeiller (Ch.). La Première Gerbe, valse. . . . . 5 »
Julliano (A.-P.). La Fête au hameau (très-facile), quadrille. . 4 50
Wachs (F.). Le Tourbillon, quadrille 4 50
Mathieu (fils.). Déesse, polka-mazurka . . . . . 5 »

1re médaille d'or
Exposition nationale française de 1849.

DÉCORATION DE LA LÉGION D'HONNEUR
Exposition de 1849.

1re médaille d'argent
Exposition nationale française de 1844.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS
FONDÉE A PARIS EN 1843 PAR

ADOLPHE SAX

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur.

RUE SAINT-GEORGES, 50

1re médaille
Exposition nationale belge de 1841.

DÉCORATION DE LA COURONNE DE CHÊNE
de Hollande (1845).

Grande médaille d'or
du Mérite de Prusse (1846).

Seule grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris (1855). — Seule grande médaille (*Council Medal*) à l'Exposition universelle de Londres (1851).

Organisateur et fournisseur de la musique des Guides et des autres musiques des régiments de la Garde impériale.

INVENTEUR DES FAMILLES DES

SAXO-TROMBAS. SAXHORNS. SAX-TUBAS. SAXOPHONES. CLAIRONS-SAX. TROMBONES-SAX. CORNETS-SAX (compensateurs). CLARINETTES BASSES-SAX. CLARINETTES CONTRE-BASSES-SAX. BASSON-SAX (en cuivre et en bois).

Forme et dispositions nouvelles de Trombones à 3, 4 et 5 cylindres; invention brevetée en **1859**.
Tous les instruments à pistons avec addition d'une ou plusieurs clefs; invention brevetée en **1859**.
Système d'instruments à pistons ascendants; inv. brev. en **1852**.

Cors, Cornets, Trompettes, Trombones simples, les mêmes à pistons ou cylindres, les mêmes forme Saxo-Tromba.
Clairons, Trompettes d'ordonnance, Flûtes, Clarinettes, Bassons, Caisses roulantes, Grosses Caisses, Tambours, Timbales, Cymbales, etc., etc.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison Henri HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. Henri HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Srs DE JULLIEN & Cie
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

ALPHONSE SAX (JUNIOR)

Facteur et Ingénieur en instruments de Musique

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS

EN TOUS GENRES, EN TOUTES FORMES ET DANS TOUS LES TONS

HARMONIE et FANFARE. — Rue d'Abbeville, 5 bis, Paris, près de la place Lafayette. — Belle Salle de 300 personnes pour Concerts et Répétitions. 16 Brevets d'Invention ou de perfectionnement. — Commission. — Exportation.

Breveté de S. M. l'Empereur des Français. — Grand brevet de S. M. la reine d'Angleterre. — Breveté de S. M. le roi des Belges. — 2me prix en 1838. — 1er prix en 1841. — Prix d'honneur, médaille d'or, en 1843. — Médaille d'argent à l'Exposition de Paris, 1844. — **DÉLÉGUÉ** par le gouvernement belge pour visiter l'Exposition universelle de Londres, en 1851. — Exposition universelle de Paris, 1855, les plus belles pages du Rapport officiel, 27me Classe, pages 1335-1336. — Exposition universelle de Londres, 1862, *PRIZE MEDAL*, avec cette mention : POUR **EXCELLENCE** DE **TOUTE ESPÈCE** D'INSTRUMENTS DE CUIVRE. — Membre de l'INSTITUT POLYTECHNIQUE de Paris, membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LE PROGRÈS DES SCIENCES SOCIALES. — *MÉDAILLE D'OR* et Membre du CORPS SCIENTIFIQUE DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 16. | 19 Avril 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique: *Bataille d'amour*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Victorien Sardou et Karl Daclin, musique de M. de Vaucorbeil, par **Léon Durocher.** — Société des concerts de chant classique, fondation Beaulieu. — Concert de M. Achille Dien, par **Arthur Pougin.** — Correspondances. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

BATAILLE D'AMOUR,

Opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Victorien Sardou *et* Karl Daclin, *musique de* M. de Vaucorbeil.

(Première représentation le 13 avril.)

Tout le monde sait que *Bataille d'amour* est une imitation, une amplification d'une comédie de Dumaniant, intitulée *Guerre ouverte* ou *Ruse contre ruse*. Dumaniant n'avait pas dissimulé que sa pièce était sortie d'une pièce espagnole comme l'oiseau sort de son œuf. L'auteur espagnol était Don Augustin de Moreto, et sa comédie en trois journées est intitulée *No puede ser* (*Cela ne peut être*). L'avocat et littérateur Linguet, qui en avait publié la traduction vers 1770, l'avait intitulée : *La chose impossible*, ce qui rendait assez heureusement le titre original. La chose impossible, c'est de contraindre l'inclination d'une fille, de lui faire épouser Jean quand elle veut épouser Pierre, et de la retenir à la maison quand elle est résolue de sortir. Dumaniant ne prit guère que la donnée de l'auteur espagnol. Il changea les personnages, les caractères, et presque tous les détails de l'action. Mais après avoir fait remarquer, dans sa préface, ces modifications, il ajoute loyalement : « Je dois convenir que sans sa pièce je n'aurais pas fait la mienne. »

M. Victorien Sardou et son collaborateur ne sont pas, sans doute, moins loyaux que Dumaniant, et, s'ils ont adopté un titre nouveau, ce n'était pas pour donner le change au public. Ils ont déplacé la scène, qui était à Marseille, et qu'ils ont mise dans la forêt de Saint-Germain. Ils ont affublé les personnages de noms plus recherchés. Le baron de Stanville est devenu baron d'Hocquincourt ; Lucile, sa nièce, s'appelle Diane aujourd'hui, et Lisette, Olivette, ce qui est plus rare. La duègne Nancy, le valet de chambre l'Olive, se nomment Barbe et Calendrin. Enfin l'amoureux marquis de Dorsan est transformé en comte Tancrède, non moins amoureux, mais bien plus inventif, car il n'a point de valet, et fait ses affaires lui-même. Il faut tenir compte de ce progrès du théâtre moderne sur le théâtre ancien. Il prouve que la lutte est finie pour jamais entre la noblesse et la roture. Avant la révolution, tout gentilhomme qui entrait en scène était invariablement doublé d'un valet dont la fonction était d'avoir de l'esprit pour lui, et de lui fournir des idées. C'était une vengeance à l'usage des auteurs, tous roturiers. Ecoutez Boileau parlant de Molière :

> L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
> Voulait venger la cour immolée au parterre.

Maintenant qu'il y a des roturiers à la cour, — en majorité peut-être, — on n'immole plus au parterre ni ducs, ni marquis, ni vicomtes, et le parterre est prêt à applaudir tout gentilhomme qui montrera de l'esprit ou du cœur. Le comte Tancrède de.... excusez-moi de n'avoir retenu que son prénom, est donc bien plus intéressant que le marquis de Dorsan, qui, sans Frontin, ne savait rien faire.

M. Victorien Sardou a supprimé encore deux autres personnages secondaires. En revanche, il a fait comparaître le prétendu choisi par le baron, et il en a fait un duplicata de M. de Pourceaugnac. Son chevalier Ajax de Hautefeuille vient de Carcassonne au lieu de venir de Limoges; mais, à cela près, c'est le même type : ladre, gourmand, poltron et sot. Il en résulte que le baron d'Hocquincourt, qui, après l'avoir vu, s'obstine à l'imposer à sa nièce, n'est plus lui-même qu'un sot, un Cassandre extravagant et ridicule, ce qui mine par sa base la donnée de la pièce : les deux adversaires sont de force trop inégale. Le baron est trop bête pour n'être point battu, et, comme l'a si bien dit un des plus habiles maîtres dans l'art de l'intrigue théâtrale,

> On n'a plus ni plaisir ni peine,
> Quand les dénoûments sont prévus.

M. Sardou a d'ailleurs multiplié les incidents, allées, venues, apparitions, disparitions, cabinets, paravents, etc., etc. Sa pièce est un jeu de cache-cache et de colin-maillard continuel. Il ne laisse pas un moment de repos à ses personnages, ni aux spectateurs, que lasse et importune à la fin cet excès de mouvement. Ils le lui ont prouvé avec une franchise qui nous dispense évidemment d'insister.

Ce qui manque surtout dans cet arrangement de *Guerre ouverte*, c'est le goût et la mesure. Nous n'en citerons qu'un exemple. Dans la pièce originale, le baron de Stanville explique pourquoi il ne craint pas que sa nièce s'évade. « J'ai eu, dit-il, la précaution d'enlever toutes ses hardes. » M. Victorien Sardou a jugé à propos de développer cette idée. Il installe au milieu de la scène son baron d'Hocquincourt, qui dit à la suivante Olivette : « Que fait ta maîtresse ?

— Elle est malade, monsieur, elle va se coucher, elle se déshabille. — Ah!... elle se déshabille! — Oui, monsieur, elle vient d'ôter sa *modeste*. — Sa modeste? qu'est-ce que cela? — Dame! monsieur, cela s'appelle ainsi. — Eh! bien, va me chercher cette modeste. (La soubrette sort par la droite, et rentre aussitôt, avec une pièce de linge qui ressemble assez à une jupe.) — Et maintenant?... — Elle vient d'ôter sa *discrète*. — Apporte-moi la discrète. (Même jeu.) — Où en est-elle à présent? — A la *friponne*. — Je veux voir aussi la friponne. » Et la friponne arrive, comme la discrète et la modeste. Hélas! le public n'a point paru charmé de cette littérature de blanchisseuse. Décidément, le bon goût s'en va, et nous devenons insensibles aux attraits de la belle poésie.

M. Sardou est un homme d'esprit et d'imagination. Il s'est fourvoyé cette fois. Mais cet accident, auquel tout auteur dramatique est exposé, n'ôte rien au mérite des *Ganaches* que l'on applaudit si justement au Gymnase. M. de Vaucorbeil, son collaborateur musical, s'était fait connaître par des compositions instrumentales et des morceaux de salon d'une valeur incontestable. On ne peut lui refuser ni la science, ni l'originalité, ni la hardiesse harmonique. On avait donc le droit d'attendre beaucoup de lui. On a été un peu désappointé, il faut le reconnaître. Les qualités par lesquelles on brille au salon ne sont pas toujours celles qui réussissent au théâtre. Les menus détails, les finesses harmoniques se perdent à distance, et manquent leur effet. Il y a une perspective pour l'oreille comme pour les yeux. Il faut surtout au théâtre de grandes lignes, des effets vigoureux, et nous offririons volontiers de parier qu'il y a dans l'orchestration de *Bataille d'amour* quantité de petits détails fort jolis que l'on n'a point aperçus. Sous ce rapport, le mécompte probablement a été plus grand encore pour le compositeur que pour le public.

M. de Vaucorbeil mérite un reproche plus grave. Le livret qui lui avait été confié, — quels que soient d'ailleurs ses défauts, — est une des pièces les plus bouffonnes qu'on ait jouées depuis longtemps à l'Opéra-Comique. Sa musique est triste. L'amour y est sentimental, mélancolique, rêveur. Les emportements du baron, qui ne lutte après tout que pour ne pas perdre sa gageure, y sont aussi violents et aussi sombres que les fureurs d'Othello. A la fin du second acte, le baron rassemble les domestiques, valets, laquais, piqueurs, veneurs, cochers, cuisiniers, marmitons, les arme de lanternes, bâtons, manches à balai, et part avec eux pour faire patrouille dans les corridors, les escaliers, la cour, le jardin. Y eut-il jamais scène plus digne d'une verve bouffonne et baroque? M. de Vaucorbeil a pris la chose au sérieux, et fait chanter à ce chœur grotesque un hymne guerrier qui conviendrait parfaitement à une armée donnant l'assaut à une ville de guerre. Il n'y a pas d'ouvrage qui puisse résister à de tels contresens.

Ce désaccord entre le livret et la partition est, selon nous, le plus grand reproche qu'on puisse adresser à M. de Vaucorbeil. On doit certainement le blâmer encore d'abuser de la modulation au point de torturer, de défigurer ses mélodies, et de se rendre trop souvent inintelligi le. Cela dit, nous ne chercherons plus dans son ouvrage que ce que l'on peut y louer, et nous signalerons — le quatuor du premier acte chanté par Diane, Olivette, Tancrède et Calendrin caché, morceau dont l'harmonie et le chant ont beaucoup de grâce; — l'air d'entrée du baron, dont le rhythme est énergique; — un passage très-bien trouvé du duo de ce baron avec le comte Tancrède, sur les quatre vers :

Je m'engage formellement
A pénétrer tranquillement,
Commodément, facilement,
Jusque dans votre appartement.

Cette fois, M. de Vaucorbeil a oublié l'orchestre et la modulation. Il a mis là une mélodie simple, claire, franche, originale, et, chose inattendue! très-plaisante. S'il eût continué sur ce ton-là, il aurait obtenu un prodigieux succès. Mais ce n'est qu'un éclair, dont la lueur s'efface avant même la fin du duo. Les deux adversaires, après ce petit assaut de plaisanterie, reprennent tout à coup leur sérieux, froncent le sourcil, enflent leurs voix, font des gestes de matamores, se bravent, se défient... et crient aussi fort que s'ils allaient tirer l'épée. Et alors, adieu l'esprit, adieu la grâce, adieu la raillerie piquante, que les trombones ne remplacent pas!

Au second acte, Diane chante un air qui commence à merveille, et qui aurait de l'expression et de la couleur s'il ne changeait pas de ton, pour ainsi dire, à chaque mesure. Jamais la manie des modulations sans but et sans effet n'avait été poussée jusque-là. N'est-il pas affligeant de voir ainsi gâter, comme à plaisir, une idée agréable, qui, mieux développée, aurait pu devenir charmante?

Au troisième acte, le baron contraint Olivette à chanter une chanson qui doit attirer le comte Tancrède dans le piége qui lui est tendu. Cette chanson est naturellement écrite, simple, mélodieuse, bien tournée, bien accompagnée. Elle prouve donc que M. de Vaucorbeil fera de la musique agréable aussitôt qu'il le voudra. Il faut seulement pour cela qu'il abdique ses prétentions à l'imprévu, à l'extraordinaire, qu'il écrive ses idées telles que le bon Dieu les lui envoie, sans les alambiquer, sans les torturer, et qu'il comprenne, une fois pour toutes, que les compositeurs les plus originaux sont ceux qui ont le moins cherché à l'être.

MM. Montaubry et Crosti jouent et chantent fort bien les deux rôles de Tancrède et du baron. Mlle Baretti, Mlle Bélia, sont très-agréables dans ceux de Diane et d'Olivette, et l'on n'a que du bien à dire de Mlle Révilly, de M. Sainte-Foy et de M. Nathan. Bref, l'administration et les exécutants ont fait pour cet ouvrage tout ce qu'ils pouvaient faire. Mais il aurait fallu que l'ouvrage s'aidât lui-même un peu mieux.

LÉON DUROCHER.

SOCIÉTÉ DES CONCERTS DE CHANT CLASSIQUE.

Fondation Beaulieu (4e année).

L'institution fondée par M. Beaulieu a fait un grand pas cette année. On sait qu'elle a pour but de *remettre en lumière les chefs-d'œuvre de chant religieux et du chant dramatique oubliés ou complétement ignorés de la génération actuelle*. Voulant la doter d'une partie de sa fortune pour en assurer à jamais la durée, le fondateur n'a trouvé d'autre moyen que d'établir une Société capable d'accepter ses dons, et la Société est déjà formée. Elle compte plus de cent adhérents, dont la cotisation, ne pouvant dépasser 10 francs et ne s'élevant pour cette année qu'à 7 fr. 50 c., donne droit à un certain nombre de billets qui en excèdent la valeur et la remboursent avec usure. Du reste, les statuts sont là et répondent à toutes les questions possibles.

Le concert donné mardi dernier dans la salle Herz avait attiré un auditoire beaucoup plus nombreux que les trois précédents : pas une place n'était demeurée vacante, et l'exécution du programme a parfaitement répondu à ce qu'on devait s'en promettre. La soirée commençait par un offertoire de Michel Haydn, frère de l'illustre Joseph; à ce morceau, d'une *allegria* plus mondaine que religieuse, succédait un air de *Samson*, de Haendel, fort bien chanté par M. Paulin, et un *Salve Regina*, dit par le chœur, sans accompagnement, avec une justesse irréprochable. Mme Simon-Corradi, MM. Paulin et Marié se mêlaient au chœur dans les fragments du 26e psaume de Marcello. L'octuor de Beethoven ayant été forcément remplacé par un charmant quintetto de Reicha, MM. Dorus, Triébert, Jauncourt, Leroy et Baneux en ont supérieurement joué les parties de flûte, hautbois, basson, clarinette et cor. Personne n'a donc pu que se louer du morceau et applaudir les artistes.

L'*Ave verum* d'Halévy, par lequel s'ouvrait la seconde moitié du

concert, est une belle composition d'un style élevé, d'une facture large, où le chant se partage entre les deux voix de femmes, et se meut sans effort au milieu du chœur. Les deux femmes étaient Mmes Vandenheuvel-Duprez et Simon-Corradi. La première de ces cantatrices n'a jamais été plus en voix que dans ce moment : elle l'a prouvé par la manière dont elle a rendu un air de l'*Armide* de Gluck et le *Porgi amor* des *Nozze di Figaro*, de Mozart. Quant à Mlle Simon-Corradi, elle sera bientôt une de nos meilleures cantatrices de théâtre et de concert. Battaille, fidèle à son poste et à son drapeau, s'est distingué dans un air de Mozart et des fragments du *Paulus* de Mendelssohn. Dans le *Spirto di Dio* de Lotti, morceau qui se chantait sur le *Bucentaure* pour le mariage des doges avec la mer Adriatique, on a remarqué d'heureuses dispositions de voix et des effets de sonorité qui auraient été encore plus saisissants en plein air ou dans une plus vaste enceinte. M. Marié conduisait les chœurs, et M. Deloffre l'orchestre, dans cette soirée, dont l'influence sera des plus favorables à l'intéressante fondation de M. Beaulieu.

P. S.

CONCERT DE M. ACHILLE DIEN.

Jeudi dernier, un public nombreux et sympathique s'était réuni dans les salons Erard pour assister au concert intéressant donné par un violoniste d'un talent souple et distingué, M. Achille Dien. Il s'agissait d'entendre deux nouvelles compositions de M. Henri Reber, dont on regrette le silence au théâtre, et qui semble ne vouloir plus s'occuper que de musique instrumentale.

La séance a commencé par le joli trio en *sol* mineur, aussi de M. Reber, exécuté par MM. Saint-Saëns, Dien et Batta, et pour lequel je renvoie le lecteur à l'analyse que j'en ai donnée dans ce journal (1). Puis venait *le Chant de Mignon*, l'une des deux nouvelles compositions du maître estimé, écrite par lui sur les jolies strophes que M. X. Marmier a imitées de l'auteur de *Faust* et de *Werther*. Cette mélodie, pleine de tendresse, de charme et de simplicité, est limpide dans son style comme l'azur d'un beau ciel. Mlle Andréa Favel, que nous avons entendue il y a quelques années à l'Opéra-Comique, a chanté cette petite pièce charmante avec une émotion contenue et tout à fait heureuse. On a entendu ensuite une *Tarentelle* de M. Saint-Saëns, pour flûte, clarinette et piano; ce morceau, d'une facture très-distinguée et auquel je ne reprocherai que son titre, qui ne me semble pas suffisamment justifié, renferme de jolies pensées mélodiques et est très-bien écrit pour les trois instruments. Il a reçu un excellent accueil, dû en partie à la perfection avec laquelle il a été exécuté par MM. Dorus, Leroy et Saint-Saëns, trois virtuoses d'un talent exceptionnel.

Après le joli air du *Père Gaillard*, chanté avec goût par Mlle Andréa Favel, qui en a surtout bien enlevé la strette verveuse et charmante :

Vive du village
La simplicité...

est venue la délicieuse *sérénade* inédite (en *ré* majeur) de M. Reber, œuvre d'une exquise élégance, divisée en quatre morceaux : un *allegro* à deux temps, vif, léger et charmant; un *andante* avec sourdines, inspiration d'une grâce et d'une tendresse adorables, qui a tellement séduit l'auditoire qu'il l'a spontanément redemandé; un *allegretto* peu développé, mais d'un charme piquant et singulier; enfin un finale chaud, vigoureux et coloré, dans lequel une sorte de récit dialogué entre les trois instruments amène l'*allegro*, dont la coupe très-franche et très-originale, le rhythme volontaire et persistant produisent l'effet le plus heureux. Ce morceau a été exécuté d'une façon merveilleuse par MM. Dien, Batta et Saint-Saëns. M. Dien, que je regrette d'entendre très-rarement en public, est un artiste de race, un violoniste de style, au son pur, au jeu brillant, au style à la fois sobre et coloré, qui sait interpréter avec distinction et une rare élégance les œuvres qu'il présente au public. M. Reber n'eût pu mieux choisir pour l'exécution des deux morceaux importants de musique instrumentale que nous avons entendus dans cette admirable soirée. Quant à MM. Batta et Saint-Saëns, je n'ai pas besoin de m'appesantir sur leurs excellentes qualités, qualités qui sont appréciées depuis longtemps à leur juste valeur par le public *dilettante* et connaisseur.

La soirée s'est terminée par une excellente exécution de l'Hymne d'Haydn pour deux violons, alto et violoncelle, par MM. Dien, Faure, Defrance et Batta.

ARTHUR POUGIN.

(1) 1863, n° 1.

CORRESPONDANCE.

Monsieur le Directeur,

Je viens vous demander l'hospitalité pour ces quelques lignes, destinées à repousser le reproche de *sacrilége* qui m'est fait par le journal *la France musicale* au sujet du fragment des *Sept Paroles* exécuté à mon concert du vendredi saint. Je laisse d'ailleurs à Haydn le soin de répondre lui-même par une lettre bien connue de tous les musiciens, et que M. Escudier n'aurait pas dû ignorer.

Veuillez agréer, etc.

PASDELOUP.

— « Un chanoine de Cadix me pria, il y a environ quinze ans, de mettre en musique *les Sept Paroles de Jésus sur la croix*.

» Tous les ans, pendant le carême, on avait l'habitude dans la cathédrale de Cadix de dire un *oratorio*, dont les apprêts suivants ne devaient pas peu contribuer à augmenter l'effet : on couvrait les murailles, les croisées et les piliers de l'église d'une tenture noire; une lampe suspendue au milieu de la nef éclairait seule l'obscurité des saintes ténèbres; à midi, on fermait toutes les portes, et la musique commençait. Après l'introduction, l'évêque montait en chaire, et prononçait une des *sept Paroles*, dont il faisait le texte de son instruction. Il descendait ensuite pour aller se prosterner au pied de l'autel, alors l'orchestre se faisait entendre. Pour chaque *Parole*, l'évêque montait et descendait, et chaque fois l'orchestre exécutait la musique relative à la *Parole* dite en chaire.

» On avait assigné des bornes à ma composition. Pour ne pas fatiguer l'auditoire, chacun des sept adagio ne devait durer que dix minutes. Je m'aperçus bientôt que cette condition était difficile à remplir, et que je ne pouvais me renfermer exactement dans l'espace de temps prescrit. La musique était d'abord sans paroles; c'est ainsi qu'elle a été imprimée. Plus tard, on m'a prié d'y joindre le texte, et maintenant *les Sept Paroles du Sauveur sur la croix*, formant un ouvrage complet et tout nouveau sous le rapport de la partie vocale, se trouve pour la première fois chez MM. Breitkopf et Hœrtel, à Leipzig.

» La bienveillance avec laquelle les connaisseurs accueillent cet ouvrage me donne lieu d'espérer qu'il ne manquera pas son effet dans le reste du public.

» JOSEPH HAYDN.

» Vienne, mars 1801. »

Le Moniteur vient de donner, à la suite du remarquable rapport de S. Exc. le comte Walewski, le texte du projet de loi relatif à la propriété littéraire et artistique. Nous en extrayons les principaux articles, et nous nous proposons de les examiner au point de vue du commerce de musique, qu'on n'a aucunement distingué de celui de la librairie, et qui deviendrait impraticable si des modifications à cet égard n'étaient pas introduites dans le projet de loi.

Projet de loi sur la propriété littéraire et artistique.

Art. 1er. — La propriété littéraire et artistique est le droit, pour les auteurs, compositeurs et artistes ou leurs ayants cause, de disposer et

d'user à perpétuité de leurs œuvres, conformément aux distinctions établies dans les articles suivants.

Elle s'acquiert et se transmet par les manières énoncées dans les articles 711 et 712 du Code Napoléon.

Art. 2. — Les auteurs, compositeurs et artistes ont le droit personnel et exclusif de publier leurs œuvres, de les reproduire ou faire reproduire, de les exposer ou faire représenter en public, en employant les procédés appropriés à chaque espèce d'ouvrages.

Art. 3. — A la mort de l'auteur, son droit est dévolu à ses héritiers, à son conjoint ou à ses légataires, conformément aux règles du droit civil.

La durée des droits des héritiers, du conjoint ou des légataires, est fixée à cinquante ans, à compter du décès de l'auteur.

La même durée est assurée aux droits que l'auteur a pu conférer, de son vivant, à des donataires ou cessionnaires.

Art. 4. — A l'expiration de la période de cinquante ans fixée par l'article précédent, toute personne peut publier, reproduire, faire reproduire, exposer ou faire représenter les œuvres d'un auteur, d'un compositeur ou d'un artiste, à la charge de payer à ses ayants cause une redevance prélevée sur le produit des publications ou reproductions, sous quelque forme ou par quelque procédé qu'elles aient lieu.

Art. 5. — La redevance établie par l'article précédent est fixée à 5 0/0 du *prix fort* de tous les exemplaires ou objets compris dans chaque édition, publication ou reproduction d'une œuvre littéraire ou artistique.

Elle est fixée sur les recettes provenant de la représentation d'œuvres dramatiques ou de l'exécution d'œuvres musicales, à la moitié des droits attribués aux auteurs vivants;

Sauf le droit pour les parties de modifier ces bases par leurs conventions.

Art. 6. — Quiconque veut user de la faculté accordée par l'article 4 ci-dessus est tenu d'annoncer la publication qu'il se propose de faire, dans la forme prescrite par l'article 26 ci-après.

Art. 7. — Au cas de mariage, le droit de propriété littéraire et artistique reste propre à l'auteur.

Art. 16. — Le compositeur d'une œuvre musicale et l'auteur des paroles qui l'accompagnent ont, à moins de conventions contraires, des droits égaux sur l'œuvre commune.

Art. 21. — Avant toute publication ou reproduction d'une œuvre littéraire ou artistique, la déclaration doit en être faite, à Paris, au ministère de l'intérieur, et dans les départements, au secrétariat général de la préfecture.

Le procès-verbal de la déclaration est inscrit sur un registre spécial.

Une expédition des procès-verbaux faits dans les départements est transmise au ministre de l'intérieur dans les cinq jours de leur date.

Cette déclaration doit énoncer les nom, prénoms et domicile de celui qui la fait, les nom, prénoms et domicile de l'auteur, sauf les cas où il s'agit d'ouvrages anonymes ou pseudonymes.

Elle doit indiquer le titre ou contenir la désignation ou la description de l'œuvre et faire connaître le procédé de publication ou de reproduction, le nombre des exemplaires ou des objets compris dans la publication ou reproduction, et enfin leur prix.

Si, postérieurement à la déclaration ci-dessus prescrite, une modification est apportée soit au nombre, soit au prix des exemplaires, il sera fait une nouvelle déclaration indiquant le nombre et le prix qui auront été définitivement arrêtés.

Lorsqu'il sera fait plusieurs tirages successifs, chacun sera l'objet d'une déclaration particulière.

Art. 22. — A défaut de déclaration de la part de l'auteur ou de ses ayants cause, conformément à l'article précédent, ils sont non recevables à exercer en justice les droits qui leur sont conférés par la présente loi.

Art. 23. — Aucun acte entre vifs, à titre onéreux ou à titre gratuit opérant transmission totale ou partielle, temporaire ou perpétuelle, d'une propriété littéraire ou artistique, n'est valable à l'égard des tiers qu'après avoir été déclaré et transcrit à Paris, au ministère de l'intérieur, et dans les départements, au secrétariat général de la préfecture.

Art. 26. — Toute personne qui veut user de la faculté accordée par l'article 4 ci-dessus, est tenue d'annoncer la publication qu'elle se propose de faire, par un avis inséré dans le *Moniteur*, dans le *Journal de la Librairie* et dans un journal publié au chef-lieu du département de son domicile.

Cet avis doit contenir l'indication de l'ouvrage, le nom de l'auteur, le mode de publication, les nom, prénoms, profession et domicile de celui qui se propose de faire la publication.

Il est renouvelé deux fois, de mois en mois.

Art. 36. — Les œuvres littéraires et artistiques publiées à l'étranger profitent des dispositions de la présente loi, à la charge, par les auteurs, compositeurs ou artistes, de remplir les obligations qu'elles imposent, et de se conformer aux stipulations des traités conclus avec la nation sur le territoire de laquelle a eu lieu la publication.

REVUE DES THÉATRES.

Porte-Saint-Martin : Reprise de *Don Juan de Marana*, drame en cinq actes et quatorze tableaux, par M. Alexandre Dumas. — Ambigu-Comique : *l'Otage*, drame en cinq actes et six tableaux, avec prologue, par M. Thomas Sauvage.

Les morts vont vite, dit la ballade; et cela est si vrai que nous avons peine à égaler leur allure. Nous n'en devons pas moins une mention très-honorable à la dernière reprise de la Porte-Saint-Martin, qui, d'ailleurs n'est sans doute pas définitivement enterrée.

Quoique *Don Juan de Marana* n'ait pas obtenu, lorsqu'il fut joué en 1836, un de ces succès qui font époque, comme *Antony* ou *la Tour de Nesle*, il n'en a pas moins laissé une trace considérable dans les souvenirs de ses contemporains. Le grand tort de ce drame, qu'aucun art, quelque admirable qu'il fût, ne pouvait dissimuler, était de venir après son homonyme, un chef-d'œuvre de Molière. Certes, les deux *Don Juan* ont entre eux des différences faciles à constater. Les événements, les personnages au milieu desquels ils existent et agissent, ne sont pas les mêmes ; la terreur et le fantastique occupent exclusivement, chez l'un, la place qui, chez l'autre, est cédée à la comédie; mais, au fond, le héros de Molière et celui d'Alexandre Dumas, issus d'origines à peu près semblables, ont un air de famille qui domine tout le reste. Don Juan de Marana, comme l'autre don Juan, est un type achevé de tous les vices, sous un vernis d'orgueil intrépide et de séduisante attraction. Cuirassé d'athéisme, il ne craint ni le ciel ni l'enfer, et il faut que les morts sortent de leurs tombes pour qu'il s'incline terrassé devant un Dieu vengeur. Don Sandoval est pour lui la statue du commandeur. Nous ne pousserons pas plus loin la recherche de l'analogie; elle est flagrante, et elle explique, selon nous, la tiédeur de l'accueil fait, dans sa nouveauté, à la pièce d'Alexandre Dumas.

Ce précédent redoutable n'a pas effrayé le directeur actuel de la Porte-Saint-Martin, qui a sans doute pensé qu'en entourant *Don Juan de Marana* de tout l'éclat d'une mise en scène qui lui avait manqué en partie au temps d'Harel, il triompherait de toutes les préventions, et, en cela, nous ne pouvons que le plaindre de s'être trompé. La pièce primitive avait pourtant subi quelques remaniements, opérés avec discrétion par M. Méry, d'après l'autorisation formelle d'Alexandre Dumas. On y avait en outre introduit des ballets et du chant qui n'existaient pas autrefois. Et, à ce propos, félicitons M. Amédée Artus qui, chargé de la musique des quatre premiers actes, s'est distingué dans l'orgie du lever de rideau et dans le *Boléro de Grenade*, un merveilleux ballet dansé par Mlle Mariquitta et par une foule de charmantes danseuses dont les pas sont accompagnés, comme dans *Guillaume Tell*, par la voix de M. John Max et par un chœur d'élèves du Conservatoire. La musique du cinquième acte, dont le fantastique rappelle celui de *la Nonne sanglante*, est due à M. Debillemont, qui a su trouver d'originales et émouvantes inspirations pour son *Bal des Spectres*.

Mais à quoi bon insister sur cette reprise, si ce n'est pour espérer que le talent déployé par Mélingue et Mlle Périga, ainsi que la magnificence des décorations et des costumes n'auront pas été dépensés en pure perte.

— Il paraît qu'une loi révolutionnaire (Dieu sait le nombre des lois et décrets édictés par la Révolution!) autorisait les représentants du pouvoir, en cas de troubles dans un département, à prendre des *ôtages* dans les familles des ci-devant nobles, comme garantie de la tranquillité publique. C'est sur cette loi qu'est basé l'intérêt du nouveau drame de l'Ambigu. Le citoyen Bergerac, envoyé en Bretagne par le Directoire, fait la rencontre de deux jeunes personnes dans la diligence qui part de *la cour du Plat-d'Etain*. L'une d'elles est la fille du marquis de Monbarrois, forcé de fuir à l'étranger ; l'autre est la sœur de lait de la première. Bergerac, trompé par certaines

apparences, adresse ses vœux à la seconde, qu'il prend pour la riche héritière des Montbarrois, et, arrivé à sa destination, il la force de le suivre, en vertu de la loi des otages. Madeleine Morel, cédant aux plus mauvais instincts, se garde bien de le désabuser avant de l'avoir complétement subjugué. Ce point acquis, Bergerac et sa digne femme s'entendent à merveille pour essayer de dérober à Octavie de Montbarrois un trésor caché dans les caveaux de ses ancêtres; puis, ayant échoué dans ce beau projet par suite du retour inattendu du vieux marquis, ils prennent le parti beaucoup plus radical de faire assassiner le père et d'empoisonner la fille. Est-il besoin de dire que, selon l'antique usage, le crime est puni et la vertu reçoit sa récompense? M. Thomas Sauvage, auteur de plusieurs bons livrets d'opéras-comiques, nous semble moins habile à amener des péripéties dramatiques que des situations musicales. Néanmoins, *l'Otage* a réussi, et nous avons la conviction qu'il fournira une honorable carrière.

D. A. D. SAINT-YVES.

Le défaut d'espace nous force à renvoyer au numéro prochain, le compte rendu de la première soirée de Thalberg et celui des concerts de la première quinzaine d'avril.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné dimanche *le Trouvère* et *le Diable à quatre*, dansé par Mlle Vernon et Mme Zina-Merante.—Lundi, *Guillaume Tell*; le ténor Villaret, encore indisposé, a dû réclamer l'indulgence du public. —Mercredi, *la Muette* avait rempli la salle. —Vendredi, *la Favorite* et *Graziosa*. — Aujourd'hui dimanche, par extraordinaire, *la Muette*.

*** Mardi dernier, pendant la répétition du *Comte Ory*, M. Borchardt, chargé du rôle de Raimbaud, est tombé, en entrant sur la scène, frappé par une attaque d'apoplexie. Tous les secours ont été inutiles et il a expiré dans la soirée. Borchardt n'était âgé que de trente-cinq ans; avant d'entrer à l'Opéra, il s'était fait applaudir sur les principales scènes de province.

*** Dulaurens quitte, dit-on, l'Opéra pour faire partie de la troupe du grand théâtre de Lyon.

*** Un journal annonce que M. Delibes, l'auteur des *Deux vieilles gardes* et autres opérettes, accompagnateur au théâtre Lyrique, passe en cette qualité au théâtre de l'Opéra, et qu'il est remplacé au théâtre Lyrique par M. Mangin, lauréat du Conservatoire.

*** La *Patrie* donnait au sujet de la construction du nouvel Opéra, la nouvelle qu'un prêt de 12,000,000 de francs avait été proposé à l'administration de la ville de Paris par la Compagnie immobilière, à la condition que les travaux seraient achevés en une année.

*** *La Dame blanche* continue à être donnée avec grand succès au théâtre de l'Opéra-Comique.

*** La partition de *la Déesse et le Berger* vient de trouver un acquéreur aussi généreux qu'imprévu dans la personne d'une dame fort riche, qui a donné 6,000 fr. au jeune compositeur, et qui fait graver et publier l'œuvre à ses frais. C'est là certes un événement heureux pour M. Duprato, et dont nous le félicitons sincèrement; seulement, il est fâcheux, ainsi que le fait remarquer sensément un de nos confrères, que quelques journaux, en mentionnant ce fait, aient cru devoir ajouter que le Mécène féminin qui a surgi si inopinément *vengeait ainsi le compositeur méconnu de l'indifférence des éditeurs qui, si dédaigneux hier, regretteront aujourd'hui de l'avoir été*. C'est une erreur de croire que les éditeurs ne soient pas toujours disposés à acquérir une œuvre dont ils ont conçu une bonne opinion, et les compositeurs ne doivent souvent les déceptions qu'ils subissent qu'à des exigences déraisonnables. Si, comme cela paraît être, M. Duprato avait, la veille de la représentation, rejeté bien loin l'offre de ces mêmes 6,000 francs, qui lui était faite par un honorable éditeur de Paris, sa déconvenue du lendemain n'a rien d'étonnant, et l'éditeur en question a dû se féliciter grandement de n'avoir pas été pris au mot.

*** La représentation au bénéfice des petits enfants Rameau a atteint le chiffre de 11,000 francs. Peu s'en est fallu qu'elle n'allât pas à sa destination. Un créancier du père des bénéficiaires l'avait frappée d'opposition; mais une ordonnance de référé, rendue par le président du tribunal de première instance, attendu la nature alimentaire de cette représentation, a débouté le créancier de son opposition et a autorisé le directeur du théâtre de l'Opéra-Comique à en payer le montant net entre les mains et sur la quittance du sieur Couvert-Rameau, administrateur et tuteur des biens de ses enfants mineurs.

*** La représentation donnée au bénéfice de M. Ferville au Gymnase a produit 11,280 francs. Leurs Majestés Impériales y assistaient, et quoiqu'elle ait fini à près de 2 heures du matin, l'Empereur n'a pas voulu quitter sa loge avant la fin. La partie musicale était confiée à M. et Mme Gueymard, Mme G. Grisi, Mlle Marimon, qui a fort bien chanté, accompagnée par le violon de Sarasate, l'air du *Pré aux clercs*, et A. Poultier, Sainte Foy et Berthelier. Ferville est âgé de soixante-dix-huit ans. Son père était directeur de théâtre et le jeune Ferville débuta, à l'âge de douze ans, comme violoniste au théâtre Louvois. Son engagement au Gymnase date de 1822.

*** Nous devons rectifier par un petit *erratum* la note que nous avons publiée dimanche dernier relativement au traité entre Mme Carvalho et le théâtre de Marseille. Dans l'un des derniers paragraphes de cette note, en parlant de « l'offre faite par M. Carvalho à M. Halanzier de lui payer le dédit de 20,000 francs ou de lui envoyer Mmes Carvalho et Cabel *au mois de mai*, » on a imprimé par erreur : *de mois en mois*. Erreur que l'intelligence du lecteur aura facilement redressée, et que le paragraphe précédent rectifiait, du reste, implicitement.

*** La clôture des Bouffes-Parisiens est toujours fixée au 30 avril. *Les Bavards* sont donc forcément interrompus au milieu de leur éclatant succès. Ainsi le veulent les traités passés avec les architectes chargés de la reconstruction et de l'agrandissement de la salle. Elle va continuer d'être trop petite pour tous ceux qui voudront encore applaudir Mme Ugalde dans un de ses rôles les plus brillants, et dire adieu pour quelques mois à cette pléiade de comiques-bouffes dans laquelle on compte Pradeau, Désiré, Edouard Georges, etc.

*** Par arrêté en date du 15 avril, M. le ministre d'État a nommé M. Lockroy directeur du théâtre du Prince-Eugène, et M. Champfleury, directeur du théâtre des Funambules. — Ces deux théâtres, font partie des nouvelles constructions du boulevard des Amandiers; le premier sera consacré au drame, à la comédie et à la tragédie.

*** Nos lecteurs savent que Berlioz s'est rendu à Weimar pour présider aux répétitions de son opéra, *Béatrice et Benedict*, qui vient d'être donné avec le plus grand succès. A la première représentation, où l'étiquette interdisait les applaudissements, Berlioz a été complimenté par LL. AA. le grand-duc et la grande-duchesse, et par la reine de Prusse. A la seconde représentation, les applaudissements ont pris leur revanche. Le compositeur a été rappelé après le premier et le second acte. Les artistes de Weimar, réunis à ceux qui étaient venus de Dresde, de Leipzig et des petites villes voisines, lui ont offert un grand souper. Mme Milde joue avec une grâce charmante le rôle de Béatrice; dans celui de Benedict, le ténor Knop s'est montré acteur plein de feu et musicien consommé. Le rôle du maître de chapelle, Somarone, n'est pas moins bien rendu par Schmidt. Le nouveau trio chanté par Mmes Milde, Podolski et Schmidt, a produit l'effet le plus heureux, et les trios de femmes sont si rares que tout le monde a lieu de s'en féliciter. Ce qu'il y a de plus rare encore, c'est le noble accueil dont S. A. le grand-duc sait honorer les artistes.—Berlioz est allé à Lowenberg, invité par le prince de Hohenzollern pour y diriger un concert, dont le prince lui-même a composé le programme, ainsi qu'il suit : Ouverture du *Roi Lear*, fragments de *Romeo et Juliette*, symphonie (*scène d'amour*, adagio, fête); ouverture du *Carnaval romain*, et symphonie d'*Harold*.

*** La *Gazette des étrangers* annonce le retour à Paris de Mlle Patti pour le 26 de ce mois, et ajoute qu'elle a à peu près promis de donner, avant son départ pour Londres, une représentation au théâtre italien.

*** Le théâtre national de Boston vient d'être la proie d'un incendie. C'est le sixième établissement du même genre détruit par le feu dans cette ville. Le théâtre national avait été construit sur les ruines du *Warren theater*, incendié le 22 avril 1843 et le 24 mars il périssait de la même manière que son devancier.

*** Au Cirque Napoléon, pour la clôture, aujourd'hui 19 avril, à 2 heures, concert populaire de musique classique. Programme : Symphonie avec chœurs de Beethoven. Soli : Mmes Viardot, Simon, MM. Capoul, Bussine.—Sélection d'Hændel.—Chœur de Salomon;—chœur du Messie.—*Alleluia*, air de l'opéra *Alcina* (Mme Viardot).—Chœur de Josué.— L'orchestre et les chœurs sous la direction de M. Pasdeloup.

*** Voici le programme de la deuxième soirée de Thalberg qui aura lieu mercredi prochain, dans les salons d'Erard. Barcarolle : *Giovanni di Calais*, de Donizetti; duo de *la Flûte enchantée*, de Mozart; air irlandais inédit, de Thalberg; *le Joueur de vielle*, *la Fille du Pêcheur*, de Schubert; pastorale inédite de Thalberg; sonate en *ré* mineur, de Beethoven; ballade; romance sans paroles et étude, de Thalberg; scherzo du *Songe d'une nuit d'été*; fantaisie du *Trovatore*.

*** Le chant *God bless the prince of Wales!* composé par M. Brindley Richards, à l'occasion du mariage du prince avec la princesse Alexandra, a produit une grande sensation dans la principauté de Galles. A Swansea, plus de dix mille enfants, réunis en l'honneur du mariage royal, ont exécuté ce chœur avec autant d'âme que de puissance vocale, d'abord

en anglais, ensuite en gallois; à Merthyr, pendant les fêtes, il a été dit par quatre mille enfants; à Carmarthen, pour la même occasion, un corps de volontaires qui traversait la ville, l'a joué comme marche militaire, après quoi il a été chanté en chœur; le même jour, à Lancaster, quatre mille et à Stafford cinq mille enfants l'ont dit et ont été largement approvisionnés de gâteaux et d'oranges par les habitants de leurs villes respectives.

*** L'éminent violoniste Jean Becker vient d'être appelé à Bordeaux par la Société du cercle artistique et philharmonique, pour un grand concert qui aura lieu le 25 de ce mois. La lettre flatteuse adressée par le président de la Société à M. Becker, vient confirmer brillamment les succès obtenus par l'éminent artiste à Paris, et leur retentissement en France et à l'étranger.

*** Mme Oscar Comettant donnera le 30 de ce mois, dans la salle Herz, un concert dont le magnifique programme nous paraît de nature à exciter au plus haut point la curiosité de tous les amis de l'art. La gracieuse cantatrice s'est assuré le concours de MM. Tamberlick, Bonnehée (de l'Opéra), Alard, Félix Godefroid, Léon Jacquard et Diémer. On y entendra également toute la phalange des illustres pianistes, exécutant une œuvre d'une remarquable originalité. Cette œuvre est *l'Hexaméron*, grande fantaisie composée par Chopin, Czerny, H. Herz, Liszt, Pixis, Thalberg, et arrangée pour six pianos concertants par Henri Herz. Les six variations d'écoles différentes comprises dans cet ouvrage unique en son genre, sont distribuées entre les divers pianos, de manière à mettre en relief, et à tour de rôle, tout le talent de chaque exécutant. L'*Hexanéron* sera joué par : Henri Herz (variations de Henri Herz); G. Mathias (variations de Liszt); Bernhard Rie (variations de Czerny); W. Kruger (variations de Pixis); Ravina (variations de Chopin); Saint-Saëns (variations de Thalberg). Le concert sera terminé par le célèbre duo d'*Otello*, chanté par MM. Tamberlick et Bonnehée. On peut dire que tout le Paris musical voudra assister à ce festival donné par Mme Oscar Comettant, dont le talent peut se passer d'éloges.

*** Ernst, le grand violoniste, malheureusement toujours souffrant, a passé cette semaine par Paris pour se rendre dans un établissement hydrothérapique de l'Angleterre.

*** La foule était si considérable au concert du pianiste Henri Dombrowski que beaucoup de personnes ont dû se retirer faute de place. A cela près, la soirée a été de tout point intéressante et variée. M. Dombrowski a joué avec succès plusieurs de ses compositions, notamment *Toujours — Jamais !* qui a été bissée, et une fantaisie sur des motifs nationaux polonais, qu'on a également voulu entendre deux fois. Mlle Astieri, le violoncelliste belge, J. Desovert, et Mlle Humbert, organiste de beaucoup de talent, ont dignement secondé le bénéficiaire.

*** Samedi dernier, M. Poisot à fait entendre un trio pour piano, violon et violoncelle à la Société des compositeurs; ces deux ouvrages ont été parfaitement exécutés par les deux auteurs, secondés par M. de Cuvillon, White et Lebouc.

*** Mardi 21, soirée musicale donnée dans les salons d'Erard par Mlle Sabatier-Blot, avec le concours de Mlles Jenny et Fanny Clauss, MM. Mohr et Lavignac; deuxième partie, *le Corsaire*, opérette de Mlle Sabatier-Blot, jouée par M. et Mme Archainbaud.

*** Lundi 27, salle Herz, grand concert de Mlle Marie Trautmann, déjà annoncé.

*** Demain lundi, salle Herz, concert de Henri Lutgen, avec le concours de Mlle Simon-Corradi, de MM. Archainbaud, Magnin et A. Durand.

*** Vendredi soir 24 avril, salons Erard, M. Eugène Ketterer donnera une audition de ses nouvelles fantaisies sur divers opéras. MM. le Cieux, Durand, Mlle Louisa Barnard et Mme Archainbaud lui prêteront leur concours.

*** Le célèbre ténor Wachtel vient de recevoir du grand-duc de Hesse-Darmstadt la médaille en or pour les arts et les lettres.

*** La séance annoncée par le flûtiste et compositeur Gariboldi pour l'audition de ses nouvelles compositions, aura lieu le vendredi 24 avril.

*** Mlle Charlotte de Tiefensée, cantatrice d'origine slave, qui vient d'obtenir d'éclatants succès à Londres, Saint-Pétersbourg et Bruxelles, annonce pour le 1er mai, salle Herz, un brillant concert. Elle fera entendre divers morceaux anciens et modernes des grands maîtres italiens et allemands, ainsi que des chants nationaux en six langues différentes.

*** Le dimanche de Pâques on a fait d'excellente musique à la cathédrale de Dijon. M. l'abbé Schwach, artiste des plus distingués, a dirigé en maître la messe d'Adolphe Adam. L'orchestre et les chœurs ont parfaitement marché. On a particulièrement remarqué la jolie voix de baryton de M. le vicomte de S... S..., qui a fait naguère les délices de nos salons parisiens.

*** Un intéressant concert doit être donné le samedi 25 avril, salle Pleyel-Wolff, par Frédéric Brisson, avec le concours de plusieurs artistes distingués. L'éminent bénéficiaire fera entendre sur le piano et sur l'orgue d'Alexandre plusieurs de ses nouvelles compositions, toujours si recherchées par les amateurs; puis on exécutera pour la première fois un petit opéra-comique, *les Ruses villageoises*, dont les paroles et la musique sont de Brisson. La séance commencera par l'œuvre première d'Auber, trio, pour piano, violon et violoncelle, morceau inconnu de nos dilettantes.

*** La troisième des soirées organisée à l'hôtel de Mme la baronne de Meyendorf par Mme la comtesse Tascher de la Pagerie, a eu lieu jeudi devant une assemblée aussi brillante que les précédentes. Mlle Pomerani y remplaçait Mlle Mira, et la jeune néophyte italienne a reçu l'accueil le plus flatteur. Le charmant ténor allemand Reichardt, de passage à Paris, avait été invité à y chanter. Il a dit, en allemand, sa ravissante mélodie, *O belle Etoile*, et une mazurka, avec une distinction et un sentiment qui lui ont valu les applaudissements de l'aristocratique auditoire tout entier.

*** A la matinée donnée pour l'audition de ses élèves (chez M. Benson) par M. Bergson, on a surtout remarqué une jeune Anglaise, Mlle Nicholson. Elle a exécuté le *Concertstück* de Weber avec une verve et une légèreté qui promettent une artiste très-remarquable. Nous espérons l'entendre dans les concerts de la saison prochaine. Mlle J..... a joué avec beaucoup de style et de charme *la Rêverie*, un souvenir de Bergson, ainsi que Mlle L... *la Styrienne* du même auteur. La sonate en *si* bemol à quatre mains, de Mozart; la sonate pathétique de Beethoven, ainsi que l'*Invitation à la valse* ont mis en évidence de grandes dispositions dans les élèves qui les exécutaient. Les exercices rhythmés, destinés à développer le sentiment de la mesure, ont été exécutés par six élèves (sur deux pianos) avec un ensemble parfait. M. Marchesi a très-bien chanté l'air des *Nozze di Figaro* ainsi que celui du *Ballo in maschera*.

*** La messe de Rome, qui a fait la réputation de son auteur, a été interprétée le jour de Pâques dans quatorze églises cathédrales de France. Cette grande composition de musique religieuse, l'une des plus importantes du genre, et qui rappelle la forme des oratorios de Haendel, est beaucoup plus connue en Allemagne, en Italie et en Espagne que chez nous, par la raison que nos orphéons se forment généralement avec les seules voix d'adultes dont les timbres sont identiques, et que les femmes, filles et enfants adeptes de l'art choral, ne peuvent pas toujours être incorporés en grand nombre dans les maîtrises des paroisses. Quoi qu'il en soit, la messe de Rome est l'œuvre d'un artiste français, M. Sain-d'Arod, maître de chapelle honoraire de l'ancienne cour de Sardaigne, qui depuis vingt ans s'est occupé avec une activité incessante de l'organisation des maîtrises dans toutes nos grandes villes, et que l'on considère généralement, à ce titre, comme le continuateur de l'entreprise de Cherubini et de Lesueur.

*** On lit dans un journal de Londres : « M. S. R Tenby a inventé une machine pour imprimer la musique au fur et à mesure que l'on compose. Cette machine aurait épargné bien des fatigues à nos grands compositeurs, puisque cet instrument, qui ressemble beaucoup à un télégraphe électrique à clavier, a des touches sur lesquelles le compositeur joue, et les notes s'impriment sur une feuille de papier que l'on introduit dans l'instrument. Le temps, la mesure, les notes, le mouvement, *andante* ou *allegro*, tout est marqué sur la feuille avec une précision remarquable. »

*** La Société académique de musique sacrée, appelée à continuer celle dirigée autrefois par le prince de la Moskowa, donnera, le vendredi 24 avril, à 8 heures du soir, dans la salle Herz, son premier concert de bienfaisance, au profit des ouvriers cotonniers. On y entendra de la musique des divers maîtres des XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Les *soli*, chœurs et orchestre seront conduits par M. Charles Vervoitte, président-directeur de la Société. Le programme de ce concert promet une soirée des plus intéressantes pour les amateurs de la belle musique classique et religieuse, et le double but d'art et de charité que se propose la Société nous fait un devoir de la recommander vivement à tous nos amis.

*** On lit dans le *Guide musical*, de Bruxelles : « Dans sa notice sur l'*Origine de Louis Van Beethoven, suivie du testament de l'illustre maître*, M. Edouard Gregoir prouve, par des faits et des dates authentiques, que la famille Beethoven est originaire de la Hollande. Quant au testament, c'est la première fois qu'il aura paru d'après l'original. L'espace nous manquant pour le donner en entier, nous nous bornons à reproduire la suscription ajoutée par Beethoven sur l'enveloppe dans laquelle le testament était enfermé : « Heiligenstadt, 10 octobre 1802. — Ainsi je vous quitte — et bien douloureusement. — Oui, ce doux espoir, — qui m'avait accompagné ici, de me rétablir au moins à un certain degré, — je l'ai vu s'évanouir tout à fait ; et de même que les feuilles tombées en automne se sont flétries, j'ai vu mon espoir se dissiper. Tranquille comme j'étais en arrivant ici, — je poursuis la route qui m'est tracée ; — le courage même, — qui m'animait souvent pendant les belles journées d'été, — a disparu. — O providence ! — qu'un beau *jour de félicité* daigne m'éclairer encore ! — Oh ! quand, mon Dieu, pourrai-je de nouveau l'éprouver dans le temple de la nature et de l'humanité ! — Jamais ! non ! — Oh ! le choc serait trop violent. »

*** Les frères Lamoury ont inauguré leurs succès de la saison en Angleterre. Ils avaient été engagés pour jouer au troisième concert de souscription de la Société philharmonique de Liverpool. Les autres ar-

tistes étaient Mme Alboni, Mlle Rosa de Ruda, M. Wehli, M. W. Cooper et M. Rovere. L'ouverture de *l'Etoile du Nord*, magnifiquement exécutée, a ouvert la séance aux applaudissements de l'auditoire; Mlle Rosa de Ruda a été charmante dans la scène de l'ombre de *Dinorah*, qu'elle a dite et jouée avec le plus grand succès. Les frères Lamoury ont obtenu l'accueil le plus flatteur et de nombreux bravos leur ont été prodigués après chacun de leurs morceaux.

*** L'inauguration des concerts Musard au Pré-Catelan a été des plus brillantes. Aujourd'hui dimanche grande fête musicale; programme aussi riche que varié; bal d'enfants sous les quinconces; marionnettes françaises; musique militaire; jeux divers; fanfares par le bataillon de chasseurs à pied; café et brasserie.

*** Stanislas Verroust, arrivé à Hazebrouck, son pays natal, le 9 avril au soir, y est mort le surlendemain. Il était professeur au Conservatoire de Paris, et tenait la classe de hautbois depuis dix ans.

*** Le Dr F. C. Kist, éditeur de la gazette musicale néerlandise *Caecilia*, vient de mourir à Utrecht, dans sa soixante-septième année.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Le théâtre de Sa Majesté vient à son tour d'ouvrir ses portes pour la saison. Salle et corridors sont repeints et redorés à neuf, et, par un procédé ingénieux, on a même su rendre aux rideaux des loges, couleur d'ambre, jadis fameux, leur ancien lustre. *Le Trovatore* avait été choisi pour cette solennité; il était chanté par Giuglini, Santley, Mmes Titiens et Alboni, les têtes de colonne de la troupe, toutes aussi anciennes connaissances du public que la pièce qu'elles interprétaient, et dont il devient inutile de répéter l'éloge. Entre le deuxième et le troisième acte, on a exécuté une cantate de la composition de M. Cusins, en l'honneur du mariage du prince de Galles, à laquelle l'auditoire cependant n'a paru prêter que peu d'attention. Les chœurs très-faibles l'année dernière, semblent beaucoup améliorés, et l'orchestre, qui sous la direction de M. Arditi, a toujours été bon, ne laisse plus rien, ou que fort peu de chose à désirer. Cependant, pour bien les juger, chœurs et orchestre, il nous faudra des pièces moins souvent jouées que *le Trovatore;* le programme de la saison, du reste, nous en promet en abondance. — Mme Ferraris a fait de son côté avec le plus grand éclat son début au même théâtre, dans le ballet de Diani, *la Farfaletta*; la célèbre danseuse a été rappelée à plusieurs reprises, couverte de bouquets magnifiques, et elle a dû bisser le ballabile et les variations de son pas principal. — Dans le concert de la *Vocal-Association*, dirigé avec tant de zèle par Benedict, on a entendu et applaudi un chœur encore inconnu à Londres de Meyerbeer, *l'Amitié*, et un *Cantique* pour voix de basse et chœur, les paroles d'après Thomas Akempis, du même maître. Ce dernier morceau surtout, et dont le solo était admirablement chanté par M. Wein, a produit une impression profonde et doit être chanté de nouveau au plus prochain concert de la *Vocal-Association*.

*** *Wiesbaden.* — La Société Sainte-Cécile a donné son troisième concert de la saison. On y a exécuté le *Requiem* de Cherubini; cette magnifique composition, qui est placée, même en Allemagne, à côté du *Requiem* de Mozart, a produit un effet immense. — Wachtel est attendu avec impatience; il y a dix ans, ce chanteur, l'un des meilleurs ténors allemands, obtenait à peine la faveur de chanter un bout de rôle.

*** *Genève.*—Nous avons eu ici une fort bonne représentation du *Prophète*, avec une mise en scène vraiment magnifique. En outre, on a donné avec plus ou moins de succès: *Jean de Paris*, *Si j'étais roi!* *le Domino noir*, *la Sirène* et *Martha*. Dans le charmant opéra de M. de Flotow, a débuté avec succès un nouveau ténor, M. Barsagol.

*** *Turin.* — Une chute qu'a faite Mme Paul Donati en s'embarrassant dans sa robe, à la répétition de *Robert le Diable*, et dans laquelle le bras a été contusionné, a forcé de retarder la première représentation du chef-d'œuvre de Meyerbeer, qui était annoncée pour mardi passé, mais elle est très-prochaine.

*** *Amsterdam*, 16 avril. — Les concerts populaires continuent à fanatiser toutes les classes de notre Société; à chaque concert la salle du Parc est trop petite pour contenir le nombre des spectateurs qui s'y rendent; le sixième concert aura lieu le 19 avril: on y exécutera la symphonie militaire de Haydn, une nouvelle symphonie de Verhülst, un scherzo et une ouverture de Mendelssohn, plus un concerto pour violoncelle, joué par M. Montigny, de Saint-Pétersbourg. — A la fin du mois, aura lieu le dernier festival de la Société pour l'encouragement de l'art musical, où l'on dira l'oratorio *Paulus* de Mendelssohn, sous la direction de Verhülst. — L'éminent violoniste Wieniawki se fera entendre au concert du Parc, le 25 avril, avant de se rendre à Londres.— Mme Graever s'est fait entendre à la Société *Felix Meritis*, où le célèbre violoncelliste Piatti a obtenu dernièrement un succès d'enthousiasme.— On parle d'un grand festival musical, qui sera donné pour l'inauguration du Palais de l'Industrie, au mois de septembre prochain.

*** *Darmstadt.* — La fermeture du théâtre de la Cour a été fixée au 27 du courant. A partir du 1er mai, le personnel de ce théâtre se rendra à Mayence, pour y donner des représentations pendant le séjour du grand-duc de Hesse-Darmstadt dans cette ville, chef-lieu de la Hesse rhénane.

*** *Berlin.* — La représentation du *Domino noir* au théâtre de la Cour a été tout un événement. Mlle Artot s'est surpassée dans le rôle d'Angèle, qu'elle a chanté et récité en allemand: sa prononciation, facile et naturelle, a de légères inflexions françaises, qui lui donnent quelque chose de piquant. Après la célèbre ronde aragonaise, que Mlle Artot a enlevée avec une verve et un talent d'exécution très-remarquable, toute la salle a éclaté en bravos enthousiastes. Formès est également très-bien dans le rôle d'Horace.

*** *Francfort.* — Au grand festival des Sociétés pour chant d'hommes qui doit avoir lieu ici cette année, sera exécutée la cantate de M. E. Kuhn, organiste à Manheim, qui a obtenu le prix de 10 ducats mis précédemment au concours.

*** *Vienne.* — La représentation de *Don Juan* par la Société italienne du *Carltheater* a laissé beaucoup à désirer. Mme Lafon, qui débutait dans le rôle de dona Anna, est toujours une éminente cantatrice : elle a une bonne méthode et connaît toutes les ressources de son art; mais elle a perdu un peu de la puissance et de la sonorité de sa voix. C'est Adelina Patti qui a sauvé l'honneur de la soirée; elle a joué et chanté le rôle de Zerline avec une grâce, un entrain qui ont beaucoup contribué à tempérer la mauvaise humeur du public. Tous ses morceaux lui ont été redemandés, mais ce sont les seuls que l'on ait bissés. Applaudie et rappelée fréquemment pendant la soirée, elle a reçu à la fin du spectacle une couronne de laurier en or, sur laquelle se trouvent gravés les noms des principaux rôles de son répertoire. — On annonce la prochaine représentation de *la Somnambule*, puis *la diva* chantera le rôle d'Adine, dans *l'Elisire d'amore*.

*** *Leipzig.* — Au vingtième et dernier concert du Gewandhaus on a exécuté *la Nuit de Walpurgis*, et la neuvième symphonie de Beethoven. — Un nouvel opéra : *l'Abbé de Saint-Gall*, par Herther, a été représenté pour la première fois, le 29 mars, au théâtre de la ville.

*** *Kœnigsberg.* — Sivori a donné ici un concert au théâtre de la ville. La salle était comble; le bruit de sa réputation faisait pressentir le succès du célèbre virtuose. Ce succès a été immense.

*** *Boston.* — *Robert le Diable* vient d'obtenir un succès d'enthousiasme à sa reprise au théâtre italien. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer a été du reste parfaitement exécuté : Brignoli est un excellent Robert; Susini s'est montré très-remarquable dans le rôle de Bertram; Mme Lorini ne lui était pas inférieure dans le rôle d'Alice, et Mlle Cordier a fait preuve de beaucoup de talent dans celui d'Isabelle: elle y a été applaudie autant que dans le rôle de Dinorah, qu'elle avait créé ici avec tant de succès.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente

Chez BILOIR, éditeur de musique, 46, faubourg du Temple.

RÉPERTOIRE
DES
CONCERTS POPULAIRES

Six transcriptions pour Piano et Violon,

PAR E. W. RITTER

1. — *Hymne* d'Haydn (du 80e quatuor).
2. — *Adagio* du septuor de Beethoven.
3. — *Rigodon* de Rameau.
4. — *Larghetto* du quintette de Mozart, op. 108.
5. — *Andante* de la 42e symphonie d'Haydn.
6. — *Finale* de la symphonie en *sol* d'Haydn.

Prix de chaque numéro... 6 » | Les 6 morceaux réunis, net, 10 »

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

LE CHANT DES EXILÉS

Partition, net, 12 fr. **Chœur avec solo de ténor, composition nouvelle de** Ch. partie séparée, 25 cent.

GIACOMO MEYERBEER

LA PARTITION
Pour Chant et Piano de
Format in-8°, paroles italiennes,
Prix net : 20 francs.

STRADELLA

MUSIQUE DE
F. DE FLOTOW
Format in-8°, paroles françaises,
Prix net : 15 francs.

LES AIRS DÉTACHÉS AVEC PAROLES ITALIENNES

Les mêmes, avec paroles françaises.

LA PARTITION ARRANGÉE POUR LE PIANO SEUL, IN-8°, NET : 10 FR. — LA PARTITION AVEC PAROLES FRANÇAISES, IN-8°, NET : 15 FR.

L'Ouverture, arrangée pour le Piano, 7 fr. 50. — La même, arrangée à quatre mains, 9 francs.

ARRANGEMENTS POUR LE PIANO :

HESS. — Op. 78. Caprice sur les plus jolis motifs 7 50
HUNTEN (F.). — Op. 108. Rondino brillant . . . . . 5 »
HERMANN. — Andante et Tarentelle pour violon et piano . . 7 50
KRUGER (W.). — Transcription de la Sérénade. 7 50
Id. — Op. 118. Illustrations . . . . . 9 »
LIND. — Choix de Mélodies (facile). 7 50
LONGUEVILLE. — Op. 106. Fantaisie dramatique. 7 50
RUMMEL. — Mosaïque des Airs . . . . . 6 »
VALIQUET. — Petite fantaisie facile, à quatre mains . . . . . 5 »
WOLFF. — Grand duo brillant, à quatre mains. . . . . 9 »

Quadrilles par Strauss et Arban, Pour le Piano, chaque : 4 fr. 50.
Polka par Arban, Pour le Piano : 4 fr.
Valses par C. Schubert, Pour le Piano : 6 fr.

LA PARTITION
POUR CHANT ET PIANO DES

BAVARDS

MUSIQUE DE
J. OFFENBACH

Format in-8. Opéra bouffe en deux actes. **Prix net : 10 fr.**

AIRS DE CHANT DÉTACHÉS AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.

PREMIER ACTE.

2. **Romance** chantée par Mme Ugalde : *Sans aimer, ah ! peut-on vivre ?* 2 50
3. **Couplets** (sopr.) : *Ce sont d'étranges personnages*. . . . . 3 »
3 *bis*. **Duetto :** *Et maintenant il faut que je vous dise* . . . . . 5 »
4. **Air** de la Bavarde : *C'est bien reconnu* . . . . . 6 »
5. **Chanson** de l'alcade : *Partout on chercherait en vain* . . . . 3 »
6. **Duo** bouffe : *Quel bavard insupportable*. 7 50
7 *bis*. **Couplets** des créanciers : *Sur ma mule il trotte, il trotte*. 3 »

DEUXIÈME ACTE.

8. **Couplets** (sopr.) : *Ouf ! quel métier que d'être femme* . . . 3 »
10. **Chanson** à boire chantée par Mme Ugalde : *Chantons l'Espagne* 4 50
10 *bis*. La même, transposée deux tons plus haut. 4 50
10 *ter*. La même, transposée un ton plus haut. 4 50
11. **Causerie** chantée par Mme Ugalde : *Ah ! quel repas sans égal*. . . . . 3 »
12. **Romance** : *C'était pendant la mascarade*. . . . . 3 »

MUSARD. — Suite de Valses, arrangée pour le Piano par DESGRANGES, 6 fr.

Quadrille *par* **ARBAN** *pour le Piano*. . . . . 4 50 | **Polka** *par* **MARX** *pour le Piano*. . . . . 4 »

WOLFART. — Transcription facile pour le Piano de la Romance et Chanson à boire, chantées par Mme Ugalde, prix : 5 fr.

Œuvres de S. THALBERG

Op. 1. Mélange sur *Euryanthe*. 7 50
Op. 2. Fantaisie sur un thème écossais. . . . . 6 »
Op. 3. Impromptu sur *le Siége de Corinthe*. . 6 »
Op. 4. Douze caprices en forme de valse. . . . 6 »
Op. 9. Grande fantaisie sur *la Straniera*. . . . 7 50
Op. 10. Grande fantaisie sur *I Capuletti*. . . . 7 50
Op. 14. Grande fantaisie sur *Don Juan*. . . . . 9 »
Op. 15. Premier caprice. 7 50
Op. 18. Premier divertissement sur les *Soirées musicales* de Rossini. 7 50
Op. 18 Deuxième caprice . . . . . 9 »
Op. 21. Trois nocturnes. 7 50
Op. 22. Grande fantaisie . . . . . 9 »
Op. 27. Fantaisie sur *God save the Queen*. . . 9 »
Op. 29 et 30. Lieder, transcrits pour piano par Czerny. 2 suites.
Nos 1. Les Adieux, les Tourments d'amour du voyageur. . . . . 5 »
2. Les Plaintes de la fiancée du chasseur, le Songe, la Femme malheureuse . . . . . 5 »
Op. 31. Scherzo 7 50
Op. 32. Andante. 7 50
Op. 33. Fantaisie sur la prière de *Moïse*. . . . 9 »
Op. 34. Divertissement sur *la Gipsy*. . . . . 6 »
Op. 35. Le Tremolo, grand nocturne. . . . . 6 »
Op. 36. Étude en *la* mineur. 7 50
Op. 37. Grande fantaisie sur *Oberon*. . . . . 9 »
Op. 38. Romance et étude. . . . . 6 »
Op. 39. Souvenirs de Beethoven, fantaisie. . . 9 »
Op. 40. Fantaisie sur la *Donna del Lago*. . . 9 »
Op. 41. Trois romances sans paroles. . . . . 6 »
Op. 42. Grande fantaisie sur la sérénade et le menuet de *Don Juan*. . . . . 9 »
Op. 43. Fantaisie sur *les Huguenots*. . . . . 9 »
Op 45. Thème et étude en *la* mineur. 7 50
Op. 47. Grandes valses brillantes 9 50
Op. 49. Fantaisie sur *Beatrice di Tenda*. . . . 9 »
Op 51. Grande fantaisie sur *Sémiramis*. . . . . 10 »
Op. 51 *bis*. Nocturne. 7 50
Op. 52. Grande fantaisie sur la tarentelle de *la Muette de Portici*. . . . . 9 »
Op. 56. Grande sonate en quatre parties. . . . 24 »
Chaque partie séparément :
1. Allegro 7 50
2. Scherzo pastorale 7 50
3. Andante 7 50
4. Finale agitato 7 50
Op. 57. *Décaméron musical*. Dix morceaux de piano servant d'école préparatoire à l'étude de ses grandes compositions :
Nos 1. *Les Puritains*. . . . . 9 »
2. *Le Freyschütz*. 7 50
4. *La Norma*. 7 50
5. Mélodies de Schubert. 7 50
6. *La Gazza ladra*. 7 50
7. *La Cenerentola*. 7 50
8. *Anna Bolena*. 7 50
9. *Le Prophète*. . . . . 9 »
10. Airs irlandais. 7 50
Op. 58. Apothéose, grande fantaisie sur la marche triomphale de Berlioz. . . . . 10 »
Op. 59. Marche funèbre variée. 7 50
Op. 63. Fantaisie sur le *Barbier de Séville*. . 9 »
Op. 65. Souvenir de Pesth, air hongrois. . . . . 6 »
Adagio et rondo de concert, extraits de son concerto. 7 50
Felice donzella, romance italienne de J. Deasauer, transcrite . . . . . 6 »
Mi manca la voce, de *Moïse*. . . . . 5 »
Six romances sans paroles, 1er recueil. . . . . 5 »
Six romances sans paroles, 2e recueil. . . . . 6 »
Romance sans paroles. . . . . 5 »
Romance variée sans paroles. 4 50
La Romanesca, transcrite pour le piano. 4 50
Souvenir de Venise, romance sans paroles. . . 5 »

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 17. | 26 Avril 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, le quadrille composé par Arban sur *les Bavards*, dernier opéra de J. Offenbach.

SOMMAIRE. — Sigismond Thalberg, par **Adolphe Botte.** — Auditions musicales, par le même. — Concerts populaires de musique classique. — Nécrologie : Stanislas Verroust, par **A. Elwart.** — Correspondances. — Nouvelles et annonces.

SIGISMOND THALBERG.

Première séance le 15 avril.

Dans l'histoire du piano moderne, les noms de Beethoven, de Weber et de Mendelssohn tiennent une place immense. Ce n'est pas la faute de ces grands hommes si l'instrument n'a parfois servi qu'à répandre le goût de la vulgarité harmonique, et celui de certaines sonorités, que tous les connaisseurs méprisent dès qu'elles ne servent plus à faire valoir une pensée vraiment musicale; ce n'est pas la faute de Beethoven, par exemple, si après nous avoir laissé, entre autres chefs-d'œuvre, la sonate en *ut* dièse mineur, nous n'avons pas mieux senti que la puissance, l'effet, l'intérêt dramatique, la magnificence jaillissaient, nous ne dirons pas de la simplicité de l'harmonie, mais de la beauté de la mélodie et de la sobriété des traits. Entre Thalberg et ces trois génies (considérés seulement ici, bien entendu, comme créateurs de nouvelles formes dans la musique de piano), l'affinité est très-grande; d'autant plus grande aujourd'hui que, dans son *Art du chant appliqué au piano* et dans ses *Soirées de Pausilippe*, le célèbre artiste délaisse un peu les grandes masses d'arpéges, de gammes, d'accords plaqués ; qu'il renonce à toute volubilité et ambitionne surtout de plaire par le charme des mélodies.

En abandonnant les amples broderies, les longs et sonores développements, Thalberg n'a-t-il rien perdu de son originalité ? Nous n'oserions l'affirmer. Mais il n'en est pas moins vrai que Thalberg est resté un grand maître par la richesse de sa facture, par les tournures savamment compliquées qu'il sait donner à tous les traits du piano, par l'art exquis d'embellir toute phrase mélodique, fût-elle insignifiante, plutôt que par la franchise et le naturel des idées. Le piano tel qu'il l'a fait ne laisse jamais apercevoir aucun vide et rappelle l'orchestre : les dessins, les parties accumulées, les notes pressées et touffues expriment plusieurs choses à la fois, et demandent, pour se détacher nettement et ne pas tomber dans la confusion, une intelligence musicale et un mécanisme exceptionnels. La miniature n'est pas son fait. En musique elle demande des qualités entièrement opposées à celles qui lui valurent ses plus beaux succès. Le vrai domaine de Thalberg, là où il excelle, où il est incomparable, nous ne craignons pas de le dire, c'est dans la magnificence des formes, dans l'alliance des rhythmes, des sonorités, dans l'enchevêtrement des motifs; en un mot, c'est dans la grande fantaisie. Là, il possède des ressources incroyables; les thèmes semblent inépuisables. L'intérêt mélodique n'est pas tout à la main droite, l'intérêt harmonique à la main gauche; l'une ne chante pas mieux que l'autre, toutes deux également concourent à l'effet général, toutes deux rappellent la sévérité du quatuor : le plus souvent, en effet, quatre parties réelles se font entendre et offrent toutes les variétés du style symphonique.

On a pu s'en convaincre en écoutant son beau morceau sur la *Sonnambula*. Les motifs marchent si nettement et si harmonieusement côte à côte; ils sont mêlés les uns aux autres avec tant d'habileté, quoique brisés à chaque instant par le caprice du compositeur; ils rappellent si éloquemment les accents dramatiques applaudis à la scène, que traiter et disposer ainsi des chants choisis dans une partition, c'est vraiment créer. Malgré la transformation qu'annoncent les dernières œuvres de Thalberg, elles ont fait grand plaisir. Quoique très-courte, l'*Etude* en octaves liées est pleine de charme et de distinction. Ces octaves ont une douceur et une mollesse auxquelles leurs bouillantes sœurs, nous voulons dire les octaves détachées, vigoureuses et rapides, ne nous ont guère habitué. Cette étude, essentiellement chantante et expressive, est plutôt propre à faire briller l'élégance et la délicatesse du style des exécutants que la souplesse et l'infatigabilité de leurs poignets. Plus développé, sinon plus mélodique et plus original, le morceau intitulé *le Trille* est rempli de contrastes et de passages gracieux. Tantôt aimable et vif, tantôt brillant et suave, toujours richement harmonisé et abondant en rhythmes coquets et voluptueux, il a ravi l'auditoire, qui l'a redemandé. Mais, au lieu de le redire, Thalberg, qui est passé maître dans l'art des gradations, a joué la *Ballade*, qui, l'année dernière, obtint de si enthousiastes bravos et qui, par la façon dont les idées sont traitées, nous semble supérieure au *Trille*. Un *Andantino* et une ravissante *Tarentelle* extraites des *Soirées du Pausilippe* ont été dits d'une façon vraiment enchanteresse; mais rien ne peut donner une idée de la noblesse, de l'éloquence, du charme irrésistible que Thalberg a fait admirer en jouant la *Marche funèbre* de Chopin et deux romances sans paroles de Mendelssohn : *la Fileuse* et le n° 1 de

l'op. 19, simple, large et magnifique andante. Les deux *Etudes* de Moschelès étaient dignes d'être entendues à côté de ces belles inspirations. Moschelès est un musicien d'une grande valeur ; il est fort estimé des pianistes qui savent le jouer et le comprendre. Il a semé dans ses deux études — c'est une louange que tout le monde lui a donnée l'autre soir — mille choses délicates, vives et expressives.

Parmi les maîtres illustres interprétés par Thalberg, Beethoven est celui qui a fait éprouver les plus fortes émotions. Mais aussi, dans l'*Adélaïde* et dans la sonate en *ut* dièse mineur, quelles qualités merveilleuses, quelle poésie, quelle élévation !

Les exécutants comme Thalberg ne connaissent ni inégalités ni défaillances: aussi l'exécution du célèbre pianiste a-t-elle été constamment magnifique et d'une pureté admirable. Ce qui, cette année encore, a frappé la foule élégante réunie dans les salons Erard, c'est l'accent vivant, le sentiment qui sait s'approprier tous les styles, le ton soutenu et l'unité qu'on retrouve toujours dans le jeu de l'éminent artiste; c'est surtout la puissance, la variété et la beauté du son. Sous ce rapport principalement, nous ne connaissons aucun grand virtuose qui puisse égaler Thalberg.

Seconde séance, le 22 avril.

Entre autres belles choses, on a entendu à la seconde séance, qui a été magnifique aussi, deux morceaux inédits, *Pastorale* et *Airs irlandais*. Ces nouvelles compositions ont été plus chaleureusement accueillies que deux petites pièces de *l'Art du chant*, *le Joueur de vielle* et *la Fille du pêcheur*. Il ne faut pas s'en étonner : car ces courtes, simples, gracieuses et touchantes mélodies vocales, quoiqu'elles soient habilement transcrites, ne laissent pas assez de place aux riches et puissants effets que l'on s'attend et que l'on aime à retrouver dans le jeu de Thalberg. Avec l'éminent pianiste (et nous ne saurions malheureusement en dire autant de tous ses imitateurs), on a d'autant plus raison de tenir à la belle sonorité, au brio des traits, aux larges et amples combinaisons que, dans ses grandes pages, le style et le mérite de la composition attachent, touchent et charment, que sa façon saisissante, originale et inattendue de traiter les mélodies et de moduler, donne à l'ensemble une plénitude, une variété, un éclat auxquels il est impossible de ne pas applaudir.

La variation et la péroraison des *Airs irlandais* ont produit une vive impression ; mais c'est surtout dans *la Pastorale* que Thalberg a su montrer le plus de distinction, d'élégance et de souffle. Au milieu de notes touffues, de passages éclatants, de merveilleux *staccati*, il y a dans ce morceau des modulations qui, tout à coup, éclairent la phrase mélodique et font briller les plus douces et les plus vives couleurs de l'harmonie. Ici cependant la couleur n'est pas toute dans les parties accompagnantes; elle est aussi dans cette partie qui restera principale, malgré tous les sophismes et toutes les subtilités d'écoles intéressées à lui contester la prééminence; elle est dans l'idée mère, autour de laquelle rayonnent de si ravissants et si piquants détails ; elle y est chaude, brillante et distribuée avec un art que nous ne saurions assez louer. Cette pastorale ne porte pas un de ces titres trompeurs faits pour dépayser l'auditeur : c'est bien une églogue, quelque peu dramatique il est vrai, mais où l'on respire la fraîcheur, la grâce et l'énergie d'une pensée tantôt douce, tantôt vigoureuse, et toujours pleine de saveur et de mâle simplicité. Elle a enchanté et ravi tout le monde.

Comme tous les grands virtuoses qui sont en même temps de grands musiciens, Thalberg joue admirablement les œuvres de Beethoven. Il a dit la sonate en *ré* mineur avec une expression et une hauteur de style bien rares. Après sa *Ballade;* après une très-brillante fantaisie sur *Il Trovatore;* un délicieux scherzo du *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn ; après sa mélodieuse et charmante *Romance sans paroles;* enfin après son étude en *la* mineur (celle à trois temps), page justement populaire et classée depuis longtemps parmi celles où Thalberg s'est montré le mieux inspiré et le plus attachant, de longs, sincères et enthousiastes bravos ont éclaté de toutes parts.

Ainsi qu'à la première séance, le célèbre pianiste a constamment tenu son auditoire sous le charme d'une exécution qui, si elle est, comme on l'a tant répété, entraînante et foudroyante dans les gammes, dans les octaves et dans la complication de parties savamment intriguées, est aussi, au besoin, sobre, touchante, pathétique, et reste toujours, quelle que soit la différence des styles, d'une pureté admirable.

ADOLPHE BOTTE.

AUDITIONS MUSICALES.

A. Bessems. — Léopold Dancla. — Richard Hammer. — Mlle Marie Colin. — Mlle Louise Murer. — M. Goldner. — Ferdinand Schœn. — Nabich. — Charles Lebouc. — Mme Béguin Salomon.—Edmond Hocmelle.—Edouard Colonne. — Joseph Telesinski.

Nous le répétons chaque année, M. A. Bessems est un violoniste sérieux et charmant tout à la fois. L'autre soir, dans les salons Erard, secondé par Mme Verdavainne, pianiste qui a le sentiment des beautés classiques, il a dit d'une manière remarquable un air varié et un trio de Mozart. Il s'est fait vivement applaudir aussi comme compositeur. Sa jolie fantaisie sur *Lucie*, ses *Souvenirs de J. J. Rousseau*, et surtout ses deux fraîches mélodies, *Dolorès* et *Sérénade*, joués avec autant de simplicité et de justesse que d'expression et d'élégance, ont été très-sympathiquement accueillis.

— M. Léopold Dancla, lui aussi, est un violoniste compositeur bien connu. Sa mélodie religieuse et sa sérénade villageoise ont fait grand plaisir. Elles ont été applaudies presque autant, et c'est dire beaucoup, que la symphonie concertante de Charles Dancla, que la fantaisie sur des motifs de *la Favorite*, jouée et composée par Mohr, et que plusieurs morceaux chantés par Mme Léopold Dancla et M. Archainbaud, morceaux parmi lesquels nous citerons la chanson de *la Mule de Pédro*, de Victor Massé, *le Sommeil de l'enfant*, d'Alfred Mutel.

— Puisque nous en sommes aux violonistes compositeurs, disons que la soirée de M. Richard Hammer a été très-brillante. Cet artiste, extrêmement sympathique, a charmé son auditoire en exécutant avec MM. Krüger et Rignault de belles pages de Mozart et de Beethoven; puis sa fantaisie sur *Il Trovatore* et sa *Berceuse*. M. Krüger a fait éprouver un vif plaisir, et de chaleureux bravos le lui ont prouvé. Dans la sérénade de *Stradella*, transcrite par lui, et dans son caprice sur *Guillaume Tell*, il a montré, est-il besoin de le dire ? toutes les qualités nécessaires à un brillant soliste.

— Mlle Marie Colin est une jeune pianiste au jeu net, élégant et distingué. Soutenue par Alard et Jacquard, elle a dit un mélodieux trio de Hummel, les variations et le finale de la sonate dédiée à Kreutzer. Ces pages, de même que le scherzo de Chopin et *la Danse des Fées* d'Emile Prudent, ont été interprétées avec beaucoup de charme et de fini. Mlle Marie Colin a été vivement applaudie, même comme compositeur. Ces trois petits morceaux sont élégants, bien tournés et propres à développer le sentiment musical des élèves et à faire valoir leur exécution.

— Nous venons de citer la ravissante *Danse des Fées;* elle nous rappelle un autre joli concert donné, salle Herz, par une bonne élève d'Emile Prudent, Mlle Louise Murer, dont jusqu'ici nous n'a-

vons pu constater le succès. La charmante artiste a joué avec un style excellent des pages de son maître, entre autres *le Ruisseau* et *le Chant d'Ariel* ; puis des petits chefs-d'œuvre de Beethoven et de Mendelssohn. Mme Morel-Scott, qui a fait de grands progrès depuis qu'on l'avait entendue ici, a fort bien chanté à cette soirée un air des *Noces de Figaro* et *Santa Lucia* de Braga. Elle a été fort applaudie, et c'était justice.

— M. W. Goldner écrit très-purement, et il serait à souhaiter que tous les jeunes musiciens pussent montrer le savoir et la distinction de pensées qui brillent dans la *Sérénade*, dans une très-jolie valse et dans la *Sonate* pour piano et violon dédiée à Rossini. Toutes ses compositions ont valu à M. Goldner un double et sincère succès. Ce qui a donné à ce succès une valeur toute particulière, c'est que l'auteur a mis dans ses morceaux, non plus ces gammes et ces arpéges qui ne disent rien, mais un fond mélodique et une richesse harmonique qui charment les véritables connaisseurs.

—Comme exécutant, M. Ferdinand Schœn possède beaucoup d'habileté et de souplesse. Avec M. White, jeune violoniste qui a le privilége d'exciter partout de vives sympathies, il a fort bien exécuté une sonate de Beethoven. Ensuite, il a fait entendre, avec accompagnement de double quatuor, sa jolie fantaisie sur des motifs de *Sainte-Claire*, opéra du duc de Saxe-Cobourg-Gotha, une *Berceuse* et une *Mazurka*. Dans ces deux dernières pièces l'individualité du jeune pianiste se dessine, et l'on voit aisément qu'il se dirige vers la bonne voie.

— Dans le solo, le trombone est un instrument presque impossible et très-ingrat ; mais avec M. Nabich il a des sons délicieux et suaves : le monstre est muselé, il fait patte de velours, il a des inflexions caressantes ; il est doux, souple, expressif et chante d'une façon ravissante. Lui qui tonne si bien, qui est parfois si terrible à l'orchestre, il s'est prêté, l'autre soir, dans un concerto de David, dans un solo de Nabich et dans une romance d'Abt, à une variété d'effets, à une grâce de style dont on ne l'aurait guère cru capable. Le succès de M. Nabich a été complet. On a beaucoup fêté aussi Mme Szarvady, MM. Maurin et Chevillard. Le quintette de Schumann et une sonate de Mozart ont été dits par ces artistes éminents d'une façon qui leur appartient et que nous pouvons louer sans réserve.

— Pour toucher, pour émouvoir, pour atteindre le but que se proposent tous les instrumentistes, il ne suffit pas d'être habile à toutes les difficultés du mécanisme. M. Lebouc, par exemple, n'est pas, comme on dit, plus fort que bien d'autres violoncellistes ; mais, de plus que quelques-uns, il sait faire chanter son instrument : aussi a-t-il conquis depuis longtemps les suffrages du public. Lundi, dans les salons Pleyel-Wolff, après un quatuor de Weber, un trio de M. Adolphe Blanc, dont l'andante surtout a fait plaisir, et un caprice de B. Romberg sur des airs nationaux suédois, M. Lebouc a été très-chaleureusement applaudi.

Mme Marie Damoreau-Wekerlin a délicieusement chanté et vocalisé l'air de *la Muette*. Elle a orné d'exquises broderies plusieurs morceaux, et notamment un duo d'*Agnès*, de Paer, et *l'Oiseau*, de Lachner. Cette fois, nous n'étions plus, Dieu merci, dans cette voie de l'exagération et du faux qui continue d'effrayer les amateurs et tous ceux qui se préoccupent un peu sérieusement de l'art du chant.

— Mme Beguin-Salomon avait groupé autour d'elle, dans les salons Erard, les talents aimés de MM. White et Brunet. Elle a ouvert sa séance par un quatuor de Beethoven ; puis elle a dit seule, et parfaitement, *le Chant de la fileuse*, de Litolff, une étude de sa composition, écrite pour la main gauche, et deux belles, bonnes et intéressantes études de Mme Farrenc ; enfin, avec M. Lebouc, un très-beau duo de cet excellent violoncelliste sur des mélodies de Gluck.

— La matinée offerte jeudi à la jeunesse par M. Edmond Hocmelle était vraiment tout à fait charmante ; quantité et qualité, rien n'y a manqué. Outre Edmond Hocmelle, qui a très-bien joué sur l'orgue d'élégantes pièces de sa composition, Mmes Méric-Lalande, Nina Gaillard et M. Hugo Hermann se sont distingués en interprétant plusieurs morceaux d'Aimé Maillart, de Henri Herz et de Niedermeyer. A la partie musicale, dans laquelle M. Aurèle, des Variétés, a fait un plaisir infini, en disant deux chansonnettes de très-bon goût, a succédé un spirituel et fin proverbe de Mme la comtesse Leroux de Mouzay ; puis une jolie saynette villageoise. Mais ce n'est pas tout : prestige, somnambulisme et spiritisme étaient encore de la fête. Mme Julia Girrood, surnommée la fée sensitive, a vivement impressionné l'auditoire. La charmante fée a-t-elle dissipé tous les doutes, a-t-elle fait taire les incrédules et les a-t-elle désarmés ? Nous sommes loin de le prétendre. D'ailleurs cela nous entraînerait vers un ordre d'idées qui doit être laissé à la science et qui demande une étude approfondie. Moins que tout autre, nous ne voudrions y toucher. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les spectateurs ont passé quelques moments extrêmement agréables. Tous les jours, dans le monde musical, on constate tant de succès que nous ne pouvons ni mieux comprendre ni mieux expliquer, que nous ne voyons pas pourquoi nous ne constaterions pas celui de M. et de Mme Girrood.

— Le trio de M. Emile Albert, exécuté au concert de M. Ed. Colonne, manque de proportions ; certaines parties sont beaucoup trop concises, et cet ouvrage est plutôt une fantaisie pour piano, accompagnée par un violon et par un violoncelle, qu'un véritable trio. Malgré cela, par le charme de certaines mélodies, par l'élégance de certains détails, il n'en reste pas moins une œuvre estimable qui, si elle n'atteste pas un commerce très-suivi avec les modèles les plus parfaits, annonce cependant le désir de s'élever au-dessus des productions frivoles. Un concerto de Viotti, accompagné par un bon petit orchestre, a été le grand succès de la soirée. M. Edouard Colonne a exécuté ce concerto avec un grand charme d'expression, sinon avec une grande vigueur de style, et a été très favorablement accueilli.

La jolie voix, la distinction, la sûreté d'intonation déployées par Mme Oscar Comettant dans l'air de *Lalla-Roukh* et dans *Il Bacio*, ont fait éclater d'unanimes bravos.

— Aujourd'hui les virtuoses, même ceux de second ordre, s'appliquent à rendre les beautés sévères et vigoureuses de l'école allemande ; ils sortent enfin du morceau de concert, qui, on le sait, ne fut trop souvent qu'un mélange peu harmonieux et peu remarquable des thémes à la mode. A son concert, donné salle Herz, M. Joseph Telesinski a fait entendre un quintette de Beethoven, dont le talent de MM. Camille Saint-Saens, Castaigner, Grisez, Mohr et Espaignet a parfaitement su faire saillir les beautés, et un quatuor de Mendelssohn. La *Polonaise* de J. Moniuszko, pour trois violoncelles, alto et contre-basse, dite d'une façon extrêmement remarquable par MM. Lasserre, Guéroult, Thalgrun, Deslandres et Telesinski, était digne d'être applaudie à côté des grandes et ravissantes pages des maîtres allemands. A en juger par ce que nous avons entendu de J. Moniuszko, l'école polonaise, que l'on ne connaît guère que par Chopin, conserve une fraîcheur, un accent ému et sincère, une poésie qui éclipsent entièrement cet art de convention, ces formes glacées que tout le monde peut apprendre, et avec lesquelles on espère, bien à tort, remplacer la vie et l'inspiration. Cette polonaise est fille de l'imagination et du savoir ; elle n'a rien de commun avec ces choses froides et inanimées écrites d'une façon où il n'y a rien à reprendre, si ce n'est pourtant l'absence complète de couleur, de signification et d'originalité. Après ces hautes et charmantes conceptions, où les exécutants se sont élevés au niveau de leur admirable texte, M. J. Telesinski a joué les fantaisies de son maître sur *la Muette* et sur *le Désir*, de Beethoven. Il les a jouées toutes deux avec la justesse, la sensibilité, l'élan et la largeur qui caractérisent l'école d'Alard.

ADOLPHE BOTTE.

CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE.

Les deux derniers concerts du Cirque Napoléon, celui du vendredi saint et celui de dimanche, dans lequel on a exécuté la symphonie avec chœurs, ont été particulièrement remarquables. Il faut reconnaître et constater que M. Pasdeloup n'a rien voulu laisser à faire de ce qui pouvait être fait. Il a ouvert à l'élément choral la vaste enceinte dans laquelle il avait déjà établi l'orchestre, et tout d'abord il l'a posé sur des bases assez larges pour qu'il n'y eût pas moyen de demander plus ou mieux. Cinq cents voix choisies parmi les meilleures du Conservatoire, des théâtres lyriques et des sociétés chorales, forment un effectif de valeur et de force imposantes, dont l'ensemble produit d'admirables effets.

La symphonie avec chœurs de Beethoven était désignée pour la conclusion de ce pacte d'alliance entre les instruments et les voix. M. Pasdeloup a eu raison de réserver jusqu'ici cette symphonie immense et de ne l'aborder qu'avec la certitude de prouver qu'il n'y a rien pour lui d'inabordable : *nil intentatum*. Nous qui ne nous flattons pas encore de tout comprendre dans une production où il y a certainement quelque chose de surhumain, nous avons fait des progrès en écoutant l'interprétation que le chef en a dictée, inspirée, commandée à son orchestre et à ses chanteurs. Et nous n'avons pas été les seuls, si nous en jugeons par le recueillement profond, entrecoupé de bravos enthousiastes, dans lequel l'assemblée entière a écouté une œuvre qui ne dure pas moins d'une heure et demie.

Mmes Viardot et Simon, MM. Bussine et Capoul étaient chargés des soli, que, suivant son habitude et son génie, le maître n'a pas gâtés de ses faveurs. Les quatre artistes ne sont placés là que comme des têtes de colonne, obligés de tenir plus ferme que les autres et marcher au feu les premiers. Ils nous rappellent le prince de Ligne gravissant une pente escarpée, et disant à ses grenadiers : « Savez-vous bien que s'il n'y avait pas de coups de fusil à gagner, la position ne serait pas tenable. » Malgré ces difficultés, malgré ces périls, la quatrième partie de la symphonie n'a pas été moins victorieusement enlevée que les trois premières, et nous n'avons qu'un glorieux bulletin à rédiger.

Dans le choix (*selection*) des morceaux de Haendel, qui venaient après le *Leviathan* de Beethoven, les choristes ont remporté encore des avantages signalés. Un chœur de *Salomon* a paru si charmant, si curieux dans sa juvénile vieillesse, qu'il a été redemandé et répété. Même honneur revenait à l'air d'*Alcina*, chanté par Mme Viardot avec ce sentiment de grande artiste qui fait que rien de ce qui tient au beau et au vrai ne lui est étranger. C'est un triomphe de plus à inscrire sur sa liste, si toutefois il y reste une place vide, et nous en doutons beaucoup.

P. S.

NÉCROLOGIE.

STANISLAS VERROUST.

Cet artiste est du nombre de ceux à qui la fortune ne refusa rien dès le début de leur carrière, mais dont le caractère ne fut pas à la hauteur de leur talent. C'est à cette cause qu'il faut attribuer le fatal ostracisme qui, pendant les dix dernières années de sa vie, l'a successivement privé de la plupart des fonctions auxquelles il avait été appelé.

Né à Hazebrouck (Nord), le 10 mai 1814, Stanislas Verroust montra dès son enfance les plus heureuses dispositions pour la musique. Enfant de chœur de l'église de sa ville natale, il s'y fit remarquer par l'expression avec laquelle il chantait les petits solos qui lui étaient confiés.

Lorsque l'âge de choisir un état fut arrivé, il se décida à continuer plus sérieusement ses études musicales, et il se voua, non pas à un seul instrument, mais à plusieurs d'un genre différent. Stanislas Verroust jouait avec habileté du violon, de l'alto, de la flûte, grande et petite, du hautbois, du cor anglais et de la musette. En 1831 il vint à Paris, fut admis au Conservatoire dans la classe de M. Vogt, et entra vers la même époque à l'orchestre du théâtre du Palais-Royal, en qualité de second violon. Ses aptitudes variées le rendirent cher à ses nouveaux camarades qui, sous le moindre prétexte, obtenaient, grâce à lui, un congé de leur chef d'orchestre, le bon et original Hus-Desforges.

A peine admis au Conservatoire, il y remporta l'un des plus brillants premiers prix de hautbois qui aient illustré l'enseignement de M. Vogt. Le Gymnase musical militaire le compta bientôt parmi ses plus habiles professeurs. Après avoir fait successivement partie des orchestres de la Porte-Saint-Martin, du théâtre de la Renaissance et de l'opéra italien, Stanislas Verroust fut admis enfin à celui de l'Académie royale de musique. Lors de la retraite de son éminent professeur, Stanislas Verroust eut l'honneur de lui succéder dans tous ses emplois ; il fut donc nommé premier hautbois de l'Opéra, de la musique du roi Louis-Philippe et de la Société des concerts.

Il lui succéda aussi comme professeur au Conservatoire.

Après la révolution de 1848, la garde nationale parisienne ayant été réorganisée, Stanislas Verroust fut nommé chef de musique d'une de ses subdivisions. Doué d'une imagination très-vive, il devinait plutôt qu'il n'apprenait, surtout en ce qui touche la composition musicale. Celui qui écrit ces lignes a eu l'honneur de lui enseigner l'harmonie, et ses progrès furent aussi prompts que brillants. Le nombre de ses œuvres et arrangements est considérable ; les excellents élèves qu'il a formés au Gymnase musical et au Conservatoire comptent parmi eux de véritables virtuoses.

Atteint depuis plusieurs années d'une atonie générale, Stanislas Verroust s'était rendu le 5 avril courant dans son pays pour y chercher un adoucissement à ses maux ; mais à peine avait-il touché le sol natal qu'il s'y est éteint. Ses obsèques ont eu lieu le 11 avril 1863, à Hazebrouck. Comme virtuose et hautboïste, Stanislas Verroust était le premier de l'Europe ; et quel que soit le mérite de ses rivaux, aucun d'eux ne pourra le faire oublier, car il réunissait à la beauté du son, la grâce, le style, l'expression et une sûreté d'exécution extraordinaire.

A. ELWART.

CORRESPONDANCE.

Paris, 22 août 1863.

Monsieur le Directeur,

M. Pasdeloup s'étant servi de votre journal pour répondre à un article de *la France musicale*, sur l'avant-dernier concert au Cirque Napoléon, permettez-moi de lui faire parvenir ma réponse par la même voie.

J'ai dit et je soutiens que M. Pasdeloup, ayant fait exécuter un fragment de l'oratorio de Haydn, *le Sette ultime parole*, par son orchestre *seul*, quand il pouvait disposer de 500 choristes, avait commis, au point de vue de l'art, un véritable *sacrilége*. M. Pasdeloup, pour combattre mon opinion, m'oppose une lettre de Haydn de 1801. Eh bien ! c'est dans cette lettre même que je vais puiser sa condamnation.

Si le chef d'orchestre des concerts populaires de musique classique ne connaît ce document que d'hier, j'ai l'avantage sur lui de le connaître depuis plus de vingt ans, car je l'ai publié en 1840 dans *la France musicale*, et je crois en avoir été le premier traducteur.

Que dit cette lettre ?

Elle constate : 1° que l'oratorio de Haydn a été écrit pour une cathédrale de Cadix qui manquait du principal élément pour l'exécution d'une œuvre de ce genre, *le chant*, ce qui fait dire à Haydn qu'on avait *assigné des bornes* à sa composition ;

2° Que, pour remplacer le chant, l'évêque montait en chaire et prononçait une des sept paroles dont il faisait le texte de son instruction ;

3° Que, plus tard, Haydn ajouta des chœurs aux *Sept paroles du Sauveur sur la croix*, pour former un ouvrage *complet*, et c'est ainsi que l'oratorio a paru chez MM. Haertel et Breitkopf, à Leipzig.

C'est donc un morceau *incomplet* des *Sette ultime parole* que nous a fait entendre M. Pasdeloup; et puisque, pour remplacer le chant, il n'a pas eu le soin, à l'exemple de l'évêque de Cadix, de venir devant le public prononcer le texte du fragment qu'il a fait exécuter, j'ai été doublement fondé à dire qu'il avait commis un sacrilége. Les 500 choristes que M. Pasdeloup avait devant lui, cahier en main et bouches closes, représentaient un régiment de soldats qu'un général aurait désarmés au moment du combat : sur le champ de bataille, cela s'appellerait une trahison; par analogie, ce qu'a fait M. Pasdeloup peut bien, encore une fois, être qualifié de *sacrilége*.

L'intérêt constant avec lequel j'ai suivi jusqu'à ce jour les progrès de l'institution fondée par M. Pasdeloup, justifie, je crois, suffisamment mon droit de critique à son égard, et c'est à ce titre que je vous prie d'accueillir ma réponse à la lettre qui a paru dimanche dernier dans votre *Gazette*.

Veuillez agréez l'assurance de ma considération la plus distinguée,

MARIE ESCUDIER.

Pour répondre d'un mot à la lettre que l'on vient de lire, il suffit de rappeler que l'auteur des sept paroles en écrivit la partie vocale *quinze ans* après en avoir composé la partie instrumentale. Il en est donc résulté deux œuvres, entre lesquelles il est permis de choisir, sans manquer à aucune loi. Pour notre part, nous ignorions que la loi du sacrilége eut été introduite dans la musique; mais évidemment ce ne serait pas ici le cas de l'appliquer.

NOUVELLES.

*** Dimanche dernier le théâtre impérial de l'Opéra a donné par extraordinaire *la Muette*. — Lundi, Villaret a continué ses débuts dans *Guillaume Tell*. — Mercredi, *les Huguenots*, joués par M. et Mme Gueymard, Mmes Duprez-Vandenheuvel et Bonnesseur, avaient rempli la salle. — Vendredi, *la Muette* a repris son tour. Le répertoire est donc loin de manquer de variété; ce qui n'empêche pas de presser les répétitions du *Comte Ory* dans lequel Bonnesseur doit remplacer Comte-Borchardt, qui a succombé d'une façon si imprévue.

*** Villaret fera son second début dans *les Vêpres siciliennes*. Mlle Sax chantera le rôle d'Hélène. Verdi préside aux répétitions de son opéra.

*** Nous avons dit et on a répété que M. Léo Delibes, accompagnateur au théâtre Lyrique, passe en cette qualité à l'Opéra; mais on a ajouté que M. Delibes était remplacé au théâtre Lyrique par M. Mangin; il n'en est rien. M. Delibes a pour successeur M. Hector Salomon, et M. Mangin entre au théâtre Lyrique comme second accompagnateur.

*** Le journal *la France*, dans une appréciation des causes de la mort du chanteur Comte-Borchardt, avait cru pouvoir attribuer cet événement aux émanations de la peinture encore fraîche au moment de la réouverture de la salle. M. Perrin vient, dans une lettre adressée à *la France*, et que ce journal a publiée, de réfuter cette opinion en produisant à l'appui un certificat signé par les douze médecins du théâtre de l'Opéra, et constatant que la mort de M. Borchardt est due à une congestion cérébrale, déterminée par sa constitution, par des accidents de même nature éprouvés par lui à d'autres époques et par des antécédents de famille.

*** Une indisposition de Montaubry a forcé de faire relâche jeudi, au théâtre de l'Opéra-Comique.—La reprise de la *Chanteuse voilée*, de Massé, chantée par Capoul, Gourdin et Mlle Marimon, aura lieu demain. — On annonce pour mercredi celle d'*Haydée*. Le charmant opéra d'Auber est remonté avec beaucoup d'éclat. Achard jouera Loredan et Mlle Cico Haydée. Le même soir, Mme Galli-Marié jouera *la Servante maîtresse*, pour cette fois seulement. Mme Galli-Marié retourne terminer son engagement à Rouen et appartiendra définitivement à l'Opéra-Comique à partir du 20 mai.

*** Le *Ménestrel* nous communique un curieux et dernier renseignement au sujet de la princière acquisition faite par Mme S. de P..., de la partition manuscrite de *la Déesse et le Berger*. Indépendamment du prix principal de 6,000 francs, l'enthousiaste dilettante a cru devoir adresser aux auteurs et aux interprètes de cet opéra mythologique, des présents dignes des dieux... ou tout au moins des demi-dieux de l'Olympe : à M. Duprato, l'auteur de la musique, elle a offert un cachet en pierre dure représentant une déesse; à M. du Locle, l'auteur du poëme, une plume en lapis lazzuli ornée de rubis; à Mlle Baretti (la Déesse), un papillon en diamants et saphirs; à M. Capoul (le Berger), un diamant solitaire (bague); à M. Crosti (Bacchus), une épingle grecque en diamants et onyx noire; à M. Prilleux (Silène), une épingle coquille en diamant avec perle; à M. Gourdin (Polémon), une garniture de boutons en diamants; enfin, à Mme Ferdinand (la Naïade), une petite lyre en diamants, qui vient dignement couronner ces fabuleux témoignages de dilettantisme.

*** Mme Volpini a fait sa rentrée la semaine dernière au théâtre Italien par le rôle de Norina dans *Don Pasquale*. Un excellent accueil a été fait à la jeune et sympathique cantatrice, qui a rendu ce joli rôle de la façon la plus intelligente et la plus distinguée.

*** Vendredi Mme Viardot a fait ses adieux au théâtre Lyrique dans l'opéra d'*Orphée*. Cette représentation avait attiré beaucoup de monde, et la célèbre cantatrice a été comme toujours chaleureusement applaudie. Elle chantera encore demain lundi dans le même ouvrage. — On annonce pour la semaine prochaine *le Lièvre au gîte*, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Michel Carré et Théodore Barrière, musique de M. Léo Delibes.

*** Au théâtre Lyrique, la reprise d'*Oberon* a dû être retardée de quelques jours par suite d'une nouvelle combinaison dans la distribution des personnages. C'est Mme Ugalde qui se chargera du rôle de Rezia. La rentrée de cette brillante artiste et son concours imprévu à un ouvrage de cette valeur exciteront vivement la curiosité publique.

*** Nous avions annoncé que le théâtre des Bouffes-Parisiens allait donner quelques représentations d'*Orphée* avant sa clôture, mais le succès constant des *Bavards* ne l'a pas permis. Chaque soir le charmant opéra d'Offenbach et la verve de Mme Ugalde remplissent la salle et l'on est obligé de refuser du monde. C'est ce soir la 63e représentation.

*** On lit dans *la Revue et Gazette des Théâtres* : « Mlle Morio, cantatrice, qui vient de donner à Marseille des représentations brillantes, et qui avait été désignée par Halévy pour jouer un rôle dans *Noë*, est en ce moment en pourparlers avec le théâtre Lyrique, où elle créerait le rôle principal dans les *Troyens* de M. Berlioz. Voici la lettre adressée à Mlle Morio par M. Berlioz lui-même :

« Mademoiselle,

» Je serai très-heureux, si vous êtes engagée au théâtre Lyrique et si » l'on monte mon opéra des *Troyens*, de vous offrir le rôle de Cassandre, » qui me paraît convenir à votre voix et à votre talent.

» Recevez l'assurance de mes sentiments distingués,

» *Signé* : BERLIOZ. »

*** Mme Charton-Demeur est partie pour Bordeaux, engagée pour chanter aujourd'hui au concert de la Société philharmonique. Le duo de *Beatrice et Benedict* de Berlioz, des airs de *Norma* et de *la Traviata* forment le programme de la célèbre cantatrice.

*** Le théâtre de l'Oriente de Madrid vient de clore sa saison par *les Puritains* et *la Somnambule*. Baragli, jeune ténor d'avenir, y a obtenu du succès. On l'attend à Paris, de même que Fraschini et Mmes Lagrange et Demeric-Lablache.

*** On lit dans la *Gazette des Etrangers*. « Il se prépare au *Mirliton*, plus pompeusement : *Cercle de l'Union artistique*, la représentation d'un très-curieux opéra inédit, paroles de Mlle Augustine Brohan, musique de *dix* compositeurs, membres du cercle. On a tiré les morceaux au sort dans un chapeau. Nous croyons savoir que le gros lot, un finale, est échu au maëstro prince Poniatowski. Que l'on dise encore que la fortune est aveugle! L'ouvrage aura pour interprètes des artistes de l'Opéra-Comique. »

*** Dans le rapport sur le budget présenté par M. Busson au Corps législatif, inséré au *Moniteur*, on lit ce qui suit à l'article des subventions théâtrales : « Notre honorable collègue M. le baron de Ravinel a proposé de réduire de 300,000 francs la subvention des théâtres impériaux, pour l'affecter à d'autres besoins plus urgents à ses yeux. Votre commission n'a pas cru pouvoir s'associer à cette pensée; depuis plusieurs années le montant de ce crédit est le même, et personne n'a critiqué comme excessives les allocations employées à encourager et à soutenir ces grands établissements destinés à vivifier et à populariser les inspirations du génie et du talent, et à conserver les monuments de notre art national. Le chiffre inscrit au budget neus paraît donc devoir être maintenu. Votre commission avait remarqué toutefois que les circonstances exceptionnelles qui ont motivé, il y a quelques années, la subvention accordée au théâtre Italien ont cessé d'exister. Puisqu'une partie du crédit peut cesser d'avoir son emploi actuel, la commission pense qu'il serait à la fois juste et libéral de s'en servir pour encourager le théâtre Lyrique, qui se recommande par ses efforts persévérants, le caractère artistique de son exploitation et les talents qu'il a produits. »

*** Par arrêté de S. Exc. le ministre d'Etat, M. Triébert vient d'être nommé professeur de hautbois au Conservatoire, en remplacement de M. Stanislas Verroust, décédé.

*** M. de Beaufort vient d'être nommé pour la seconde fois directeur du théâtre du Vaudeville. C'est sous sa direction que furent obtenus les trois grands succès des *Faux bonshommes*, *Dalilah* et *les Lionnes pauvres*.

*** On avait annoncé pour vendredi dernier, au Cirque de l'Impératrice, un très-beau concert au bénéfice de l'œuvre de Notre-Dame-des-Arts, et

dans lequel devaient se faire entendre les artistes de l'Opéra, du théâtre Italien et Tamberlick. On devait, en outre, y exécuter la *Rédemption*, mystère en cinq parties, poëme d'Emile Deschamps, musique d'Alary. Par suite de l'indisposition persistante de Tamberlick, la solennité est ajournée.

*** Prudent arrive de Metz, où il vient de donner un concert magnifique dans la belle salle de l'hôtel de ville, mise à sa disposition et remplie jusque dans les corridors. Son succès a été immense. Depuis des années Prudent et ses compositions sont populaires à Metz ; son école s'y trouve représentée par une de ses meilleures élèves, Mme Pêtre, qui elle-même excelle dans l'interprétation de la musique de son maître, avec lequel du reste elle a partagé les applaudissements d'un auditoire d'élite et d'une rare intelligence musicale. *La Danse des Fées*, *Adieu printemps*, *le Chant d'Ariel*, étaient les principaux morceaux que Prudent a fait entendre; il a été obligé d'exécuter cette dernière composition et de promettre en même temps de revenir bientôt faire également réentendre tous les autres morceaux.

*** Le concert de Mme Oscar Comettant est toujours fixé au jeudi 30 avril, salle Herz. Rien de changé au programme que contenait notre dernier numéro.

*** Le célèbre violoniste compositeur Bazzini est à Paris pour quelques jours. Il va se reposer l'été en Italie.

*** *L'Illustration du Midi* contient un beau portrait de Roger, et consacre plusieurs colonnes à l'appréciation du talent du célèbre chanteur, de même qu'au compte rendu de ses représentations à Toulouse. *Le Prophète*, *la Favorite* et *la Dame blanche*, ses triomphes habituels, ont chaque fois rempli le théâtre du Capitole. Applaudissements, rappels, rien n'a manqué au succès du brillant artiste, dont le talent résume tous les genres, et « dont le nom (pour nous servir des termes du journal), en s'associant à ceux de Nourrit et de Duprez, complète le grand trio des ténors de la scène française. »

*** Mme Madeleine Graever vient d'obtenir un très-grand succès au concert donné par la Société Felix-Meritis à la Haye. Elle y a joué le troisième concerto symphonique de Litolff, qui a produit un immense effet et après lequel Mme Graever a été rappelée avec enthousiasme. Dans la seconde partie, ses variations de Haendel ne lui ont pas valu une moins chaleureuse ovation, et elle a été rappelée deux fois.

*** Thalberg donnera mercredi prochain, 29 avril, une dernière séance musicale chez Erard. En voici le programme : 1° deux romances sans paroles, de Mendelssohn; 2° *Mi manca la voce* (quatuor de *Moïse*), de Rossini ; étude, de Thalberg ; 3° le trille (inédit), de Thalberg ; 4° menuet de la symphonie en *sol* mineur, de Mozart ; polonaise, de Chopin ; 5° pastorale (inédite), de Thalberg; 6° air de *Fernand Cortez*, de Spontini ; scène et chœur de *Lucrezia Borgia*, de Donizetti ; 7° scherzo du *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn ; 8° fantaisie (*la Muette*), de Thalberg.

*** Le violoniste italien Silvestro Nicosia, et son fils, Carlo Nicosia, âgé de cinq ans et demi, donneront dimanche prochain, 26 avril, à 2 heures, avec le concours d'artistes distingués, un concert vocal et instrumental, dans la salle du Grand-Orient de France, 16, rue Cadet.

*** Samedi 2 mai, salle Pleyel, grand concert de M. Diomède Zompi, dans lequel il exécutera seul, et avec MM. de Cuvillon et Franchomme, des œuvres de Beethoven, Mozart, Weber et Chopin, de même que plusieurs morceaux de sa composition. Mlle Deternoz et M. Pagans sont chargés de la partie vocale.

*** La semaine prochaine paraîtra le duo de *Beatrice et Benedict*, l'un des plus beaux morceaux de l'opéra de Berlioz, qui n'avait pas été publié séparément, et qui est généralement demandé. Le premier tirage de la partition a été épuisé en un mois.

*** Les étrangers, dont l'affluence augmente chaque jour à Paris, ont désormais un organe spécial dans la presse parisienne, qui porte leur nom, et les guide jour par jour, presque heure par heure, dans leurs affaires et leurs plaisirs. *La Gazette des Etrangers*, journal quotidien (H. de Pène, rédacteur en chef), publie le progamme détaillé des spectacles, le bulletin raisonné de la Bourse, la Chronique du monde, des théâtres; des articles de critique, de littérature et d'art.

*** L'art musical doit à M. Guichard une excellente méthode de violon universellement connue et généralement adoptée par les professeurs de cet instrument. M. Guichard a publié en outre plusieurs fantaisies sur les opéras de Meyerbeer, Auber, etc., accueillies avec non moins de faveur par le public. Aujourd'hui, après deux ans d'abstention, M. Guichard vient de rentrer dans la lice et de se signaler par la publication d'une nouvelle et charmante fantaisie sur *Martha*. Ce morceau, qui renferme les principaux motifs de l'opéra de Flotow, rappelle le faire brillant et gracieux des premiers airs variés de de Beriot. L'harmonie en est pure et distinguée ; les traits de violon dialoguent d'une manière ingénieuse avec l'accompagnement de piano, et forment un ensemble on ne peut plus riche, surtout dans le finale, où l'auteur, au milieu d'arpéges nouveaux, fait entendre simultanément deux des plus jolis motifs de la scène du marché au premier acte. Cette œuvre nouvelle sera certainement très-goûtée par les amateurs.

*** L'inauguration du grand orgue de l'église Saint-Etienne du Mont, qui vient d'être reconstruit par la maison A. Cavaillé-Coll et Ce, aura lieu lundi 27 avril, à 7 heures et demie du soir. L'orgue sera joué par MM. Franck aîné, organiste de Sainte-Clotilde; Durand, organiste de Saint-Roch; Ch. Hess, et Lebel, organiste de la paroisse.

*** On vient de mettre en vente au magasin Brandus (Retté et Ce) un très-beau portrait de Naudin photographié à Londres dans le rôle de Masaniello, de *la Muette*.

*** Le concert des Champs-Élysées, dont M. de Besselièvre a fait un salon de bonne compagnie, rouvre ses portes le 1er mai. Le succès du concert des Champs-Élysées est assuré par la variété et l'attrait du répertoire, par le talent des solistes, par l'ensemble plus que remarquable de l'orchestre tout entier, qui est toujours sous la direction d'Arban.

*** Au concert de dimanche au Pré Catelan, Musard a exécuté un galop de M. Charles Manry, qui a été fort applaudi et qui sera joué une seconde fois aujourd'hui. Ce nouveau morceau de M. Manry est fort bien réussi et confirme ce que nous disions récemment de la flexibilité du talent de l'auteur.

*** Le succès des concerts du pré Catelan, dirigés par Musard, dans ce magnifique salon d'été de Paris, est un fait accompli. Aujourd'hui dimanche, grande fête musicale : à 1 heure, ouverture des grilles, fanfares; musique militaire et marionnettes françaises; à 2 heures 1/2, concert Musard, dont le programme est entièrement renouvelé; à 3 heures 1/2, bal d'enfants, musiques militaires et polyorama; à 4 heures 1/2, seconde partie des concerts Musard; à 5 heures 1/2, fanfares et dernière représentation des marionnettes au petit théâtre.

*** A Francfort est mort le 6 avril, dans sa soixante et douzième année, le directeur de musique Hoffmann, qui a été attaché pendant près d'un demi-siècle au théâtre de cette ville.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Marseille.* — Hier mercredi, l'avant-dernière représentation des *Huguenots* avait attiré la foule au Grand-Théâtre. C'est qu'on tenait à applaudir encore, en même temps que le chef-d'œuvre toujours nouveau de Meyerbeer, les deux artistes qui ont su l'interpréter avec tant de talent, Mme Meillet et M. Morère, qui vont nous quitter. — C'est ce soir jeudi, que Mme Miolan-Carvalho se fera entendre pour la première fois; l'éminente cantatrice, si ardemment désirée, a choisi *les Noces de Jeannette* — une de ses créations à Paris — pour déployer les merveilles de sa brillante vocalisation. Cette soirée est donnée au bénéfice des pauvres, et Mme Carvalho fera entendre un des plus charmants airs de son répertoire : la chanson de l'abeille, de *la Reine Topaze*, l'air d'*Actéon* et l'*Ave Maria* de Gounod. — Enfin comme excellente nouvelle nous annonçons le rengagement de M. Lefranc, pour l'année prochaine, en qualité de premier ténor de grand opéra.

*** *Limoges.* — L'inauguration du grand orgue de la cathédrale, restauré, vient d'avoir lieu, et M. Edouard Batiste en a fait valoir les jeux divers avec le talent qu'il déploie toujours dans ces occasions solennelles.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Les trois représentations annoncées au bénéfice de M. Lumley excitent la plus grande curiosité. Elles doivent avoir lieu dans les derniers jours de mai, et Mlle Piccolomini doit paraître dans trois des principaux opéras de son répertoire, en compagnie pour un, si ce n'est pour deux, de Giuglini et de Mlle Titjens et des autres artistes de la troupe de *Majesty's Theater*. Il est plus que probable que ces trois opéras seront *la Traviata*, *Don Giovanni* et *la Figlia del reggimento;* celle-ci réservée pour la dernière représentation. On y ajoutera sans doute la danse par Mmes Ferraris et Pocchini. — On a donné une seconde fois au théâtre royal italien *la Muette*.—Samedi, dans *les Puritains*, a paru pour la première fois Mme Fioretti. Elle chantait le rôle d'Elvire. Mme Fioretti a justifié la réputation qui la précédait et ses succès à Saint-Pétersbourg et à Vienne. Elle a une voix de soprano très-sympathique et chante avec beaucoup de justesse. Elle a été particulièrement applaudie après la polonaise, qu'elle a vocalisée admirablement. Mais comme actrice elle laisse beaucoup à désirer. — Jeudi, l'opéra était suivi d'un intermède musical. Mlle Antonietta Fricci y a reparu pour la première fois de cette saison dans *Norma*; elle a été rappelée après chaque acte. — Dans cette même soirée, la sœur d'Adelina Patti chantait pour la première fois devant un auditoire européen. Elle avait choisi pour ce début l'air de Linda : *O Luce di quest' anima;* celui de la reine de la nuit dans *il Flauto magico*, les *Échos* d'Eckert et le duo de l'*Elisire d'amore*, avec Ronconi. La voix de Mlle Carlotta Patti a de l'analogie avec celle de sa sœur Adelina comme qualité, mais elle est beaucoup plus élevée. C'est un soprano exceptionnel, montant facilement jusqu'au *fa* suraigu, ainsi qu'elle l'a montré dans l'air de Mozart et dans *les Échos*. Jamais nous n'avons entendu les notes piquées

des passages *staccato* sortir avec plus de netteté et de justesse. Mlle Carlotta Patti a été fort applaudie, rappelée, et plusieurs bouquets lui ont été jetés. Malheureusement, la légère claudication dont elle est affectée ne lui permettra guère d'aborder la scène lyrique. — Henri Vieuxtemps obtient ici un véritable triomphe aux Concerts populaires du lundi. Le célèbre artiste reçoit de tous les côtés des offres d'engagement pour les provinces; mais il ne veut pas quitter Londres, où il se propose de rester jusqu'aux premiers jours de mai.

*** *Bruxelles.* — Au théâtre de la Monnaie, mercredi, dans *Martha*, ont reparu Mlles De Macsen et Andrée, MM. Jourdan, Périé et Bonnefoy. Nous n'avons plus rien à dire de la musique de Flotow. Dès leur apparition, le succès le plus franc accueillit ces mélodies faciles et distinguées qui plaisent à tous et sont connues partout à présent. Mais, si nous ne faisons pas l'analyse de la pièce, nous pouvons au moins rendre un légitime hommage aux chanteurs distingués qui la représentent. — Le Conservatoire de musique donnera dimanche prochain son quatrième concert; on y entendra l'ouverture que Meyerbeer a composée pour l'exposition de Londres.

*** *Berlin.* — Mme Petitpa, du théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, qui est ici en représentation, a débuté dans le rôle de Gloriette, du *Marché des Innocents*, musique de Pugni. Elle n'y a pas obtenu moins de succès qu'à Paris. Mme Petitpa est une jeune femme à la taille élancée, à la physionomie expressive; elle a beaucoup de légèreté et d'élasticité; ses pirouettes, ses entrechats, ses bonds prodigieux, qui pèchent peut-être par un peu trop d'élan, ses pointes d'une hardiesse et d'une vigueur surprenantes, ont provoqué presque sans interruption des applaudissements assourdissants. — Mlle Artot a prêté le concours de son beau talent au concert du pianiste Ehrlich, de Vienne; elle y a chanté un air de Haendel; l'aragonaise du *Domino noir*, etc. — *La Fête d'Alexandre*, par Haendel, sera exécutée au prochain et dernier concert de la Société Gustave-Adolphe.

*** *Hanovre.* — L'opéra *les Catacombes* sera joué pour la première fois le 27 mai, jour anniversaire de la naissance du roi.

*** *Mayence.* — A l'occasion de l'exposition d'horticulture, Mme Kœster, du théâtre royal de Berlin, a donné ici deux représentations. Dans les rôles de Fidelio et de donna Anna, la célèbre cantatrice a complétement justifié la réputation qui la précédait parmi nous.

*** *Vienne.* — L'un de ces jours derniers le théâtre de la cour a donné *les Huguenots*: salle comble; succès sans pareil, comme toujours. Mme Mulder-Fabbri s'est signalée dans le rôle de Valentine; elle a été rappelée immédiatement après le duo du quatrième acte, et quatre fois à la fin de cet acte, avec Walter, qui chantait le rôle de Raoul. Puis nous avons revu cette splendide *Etoile du Nord*, toujours la bien-venue, dans laquelle le rôle de Peters, un des meilleurs de son répertoire, est si merveilleusement chanté par Beck. Une demoiselle Kropp a débuté d'une manière remarquable dans le rôle d'une des vivandières. — Mercredi 22 a eu lieu la dernière représentation de la société italienne du Carlthéater; elle a été suivie d'une représentation d'adieux qui a clos définitivement la saison. Mlle Patti est attendue à Londres au commencement de la semaine prochaine. On assure que la célèbre cantatrice a été engagée d'avance par Merelli pour les mois de février, mars et avril de l'année prochaine. — Point de succès complet sans la parodie. Jadis on a joué à Vienne *la Fausse Catalani*, à l'époque où cette prodigieuse cantatrice remplissait l'Europe du bruit de ses succès. Aujourd'hui le théâtre Josephstadt annonce *la Fausse Patti*. Le rôle principal sera joué par M. Siebert, qui imite, dit-on, dans la perfection, le chant de la diva Adelina. — Le ténor Wachtel vient d'être engagé au théâtre de la cour à raison de 18,000 florins par an, avec un congé de trois mois. — On annonce le prochain mariage de Mlle Mœsner, la célèbre harpiste, avec le comte Philippe Spaur.

*** *Kœnigsberg.* — Les 27, 28 et 29 mai aura lieu, sous la direction de M. A. Rubinstein, notre troisième festival, dont voici le programme : Première journée : le 100e psaume de Haendel, 9e symphonie de Beethoven; deuxième journée : chœurs de Mendelssohn, Fr. Schubert, Liszt, Fr. Lachner, Rubinstein, Gade et Hiller; troisième journée : *le Paradis perdu*, oratorio, par Rubinstein. — Les frères Müller, à leur retour de Saint-Pétersbourg, ont donné ici une séance de quatuors qui a attiré beaucoup de monde.

CONCERTS ANNONCÉS.

Lundi 27 avril, salle Herz, grand concert de Mlle Marie Trautmann.

Mercredi 29 avril, salle de l'hôtel du Louvre, à 2 heures, grand concert de Mme Corinne de Luigi, avant son départ pour Londres.

Jeudi 30 avril, salons d'Erard, à 8 heures 1/2, concert de Mlle Octavie Caussemille, pianiste, avec le concours d'artistes distingués.

Vendredi 1er mai, salle Herz, à 8 heures 1/2, soirée musicale de Mlle Charlotte de Tiefensée, avec le concours de Mlle Léonie Tonel, et de MM. Hammer et Hoemelle. — Mlle de Tiefensée chantera un air de l'opéra *Rinaldo*; *Casta Diva*, de Bellini; l'air de la mendiante du *Prophète*; le grand air de *Don Juan*; la prière de Schubert; *Una voce poco fa*, et des chants nationaux en six langues différentes.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente chez MARCEL COLOMBIER, éditeur, 85, rue de Richelieu, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS MUSICALES

MORCEAUX DE PIANO. Prix marqué.

Bernard (Paul). Barcarolle. . . . . 6 »
Lambert (Lucien). *God save the queen*, air national anglais. . 6 »
Neustedt (Ch.). Première rêverie . . . . . 5 »
— Deuxième nocturne . . . . . 5 »
Talexy (A.). Les Feuilles de la marguerite, six morceaux-oracle:
1. Il m'aime! 3. Beaucoup! 5. A la folie!
2. Un peu! 4. Tendrement! 6. Pas du tout!
Chaque numéro séparé . . . . . 4 »
L'ouvrage complet, broché . . . . . 15 »
— Fouets et Grelots, grand galop brillant 7 50
— Id. à quatre mains. . . . . 9 »
Wachs (F.). La Première amitié, romance sans paroles . . . . 5 »

CHANT. Prix marqué.

Beethoven. Marguerite (poésie de Mme Valmore), chanson florale (2 t.) 2 50
Field (John). L'Oiseau, id. conversation . . . . 3 »
— Le Rêve à deux, id. romance. 2 50
Moreaux (Ch.). L'Amour et l'Amitié (fabliau de Millevoye), deux tons 2 50

DANSES.

Boullard (V.). Fifres et clairons, polkas . . . . . 3 »
— Turf-Polka. . . . . 5 »
Talexy (A.). Bella Maria, polka. . . . . 5 »
Le Corbeiller (Ch.). La Première Gerbe, valse. . . . . 5 »
Jullano (A.-P.). La Fête au hameau (très-facile), quadrille. . 4 50
Wachs (F.). Le Tourbillon, quadrille 4 50
Mathieu (fils.). Déesse, polka-mazurka . . . . . 5 »

ALPHONSE SAX (JUNIOR)

Facteur et Ingénieur en instruments de Musique

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS

EN TOUS GENRES, EN TOUTES FORMES ET DANS TOUS LES TONS

HARMONIE et FANFARE. — Rue d'Abbeville, 5 bis, Paris, près de la place Lafayette. — Belle Salle de 300 personnes pour Concerts et Répétitions. 16 Brevets d'Invention ou de perfectionnement. — Commission. — Exportation.

Breveté de S. M. l'Empereur des Français. — Grand brevet de S. M. la reine d'Angleterre. — Breveté de S. M. le roi des Belges. — 2me prix en 1838. — 1er prix en 1841. — Prix d'honneur, médaille d'or, en 1843. — Médaille d'argent à l'Exposition de Paris, 1844. — **DÉLÉGUÉ** par le gouvernement belge pour visiter l'Exposition universelle de Londres, en 1851. — Exposition universelle de Paris, 1855, les plus belles pages du Rapport officiel, 27me Classe, pages 1335-1336. — Exposition universelle de Londres, 1862, *PRIZE MEDAL*, avec cette mention : POUR **EXCELLENCE DE TOUTE ESPÈCE** D'INSTRUMENTS DE CUIVRE. — Membre de l'INSTITUT POLYTECHNIQUE de Paris, membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LE PROGRÈS DES SCIENCES SOCIALES. — *MÉDAILLE D'OR* et Membre du CORPS SCIENTIFIQUE DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU Ier.

Compositions de **S. THALBERG** exécutées par l'auteur

AUX SÉANCES MUSICALES DONNÉES DANS LA SALLE D'ÉRARD.

Op. 52. — **Grande fantaisie sur *la Muette de Portici*** . . . . . 9 francs

Mendelssohn. — Romance sans paroles. . . . . 5 »
Chopin. — Op. 22. Polonaise . . . . . 9 »
Beethoven. — Sonate en *ré* mineur 7 50
Mi manca la voce, de *Moïse*. . . . . 5 »
Romance sans paroles. . . . . 5 »
Op. 36. Etude en *la* mineur 7 50

DU MÊME AUTEUR :

Op. 1. Mélange sur *Euryanthe*..... 7 50
Op. 2. Fantaisie sur un thème écossais..... 6 »
Op. 3. Impromptu sur *le Siége de Corinthe*.. 6 »
Op. 4. Douze caprices en forme de valse.... 6 »
Op. 9. Grande fantaisie sur *la Straniera*.... 7 50
Op. 10. Grande fantaisie sur *I Capuletti*..... 7 50
Op. 14. Grande fantaisie sur *Don Juan*..... 9 »
Op. 15. Premier caprice..... 7 50
Op. 18. Premier divertissement sur les *Soirées musicales* de Rossini..... 7 50
Op. 18. Deuxième caprice..... 9 »
Op. 21. Trois nocturnes..... 7 50
Op. 22. Grande fantaisie..... 9 »
Op. 27. Fantaisie sur *God save the Queen*... 9 »
Op. 29 et 30. Lieder, transcrits pour piano par Czerny. 2 suites.
Nos 1. Les Adieux, les Tourments d'amour du voyageur..... 5 »
2. Les Plaintes de la fiancée du chasseur, le Songe, la Femme malheureuse..... 5 »
Op. 31. Scherzo..... 7 50
Op. 32. Andante..... 7 50
Op. 33. Fantaisie sur la prière de *Moïse*.... 9 »
Op. 34. Divertissement sur *la Gipsy*..... 6 »
Op. 35. Le Tremolo, grand nocturne..... 6 »
Op. 37. Grande fantaisie sur *Oberon*..... 9 »
Op. 38. Romance et étude..... 6 »
Op. 39. Souvenirs de Beethoven, fantaisie... 9 »
Op. 40. Fantaisie sur la *Donna del Lago*... 9 »
Op. 41. Trois romances sans paroles..... 6 »
Op. 42. Grande fantaisie sur la séréoade et le menuet de *Don Juan*..... 9 »
Op. 43. Fantaisie sur *les Huguenots*..... 9 »
Op. 45. Thème et étude en *la* mineur..... 7 50
Op. 47. Grandes valses brillantes..... 9 50
Op. 49. Fantaisie sur *Beatrice di Tenda*.... 9 »
Op. 51. Grande fantaisie sur *Sémiramis*..... 10 »
Op. 51 *bis*. Nocturne..... 7 50
Op. 56. Grande sonate en quatre parties.... 24 »
Chaque partie séparément :
1. Allegro..... 7 50
2. Scherzo pastorale..... 7 50
3. Andante..... 7 50
4. Finale agitato..... 7 50
Op. 57. *Décaméron musical*. Dix morceaux de piano servant d'école préparatoire à l'étude de ses grandes compositions :
Nos 1. *Les Puritains*..... 9 »
2. *Le Freyschütz*..... 7 50
4. *La Norma*..... 7 50
5. Mélodies de Schubert..... 7 50
6. *La Gazza ladra*..... 7 50
7. *La Cenerentola*..... 7 50
8. *Anna Bolena*..... 7 50
9. *Le Prophète*..... 9 »
10. Airs irlandais..... 7 50
Op. 58. Apothéose, grande fantaisie sur la marche triomphale de Berlioz..... 10 »
Op. 59. Marche funèbre variée..... 7 50
Op. 63. Fantaisie sur le *Barbier de Séville*.. 9 »
Op. 65. Souvenir de Pesth, air hongrois..... 6 »
Adagio et rondo de concert, extraits de son concerto..... 7 50
Felice donzella, romance italienne de J. Dessauer, transcrite..... 6 »
Six romances sans paroles, 1er recueil..... 5 »
Six romances sans paroles, 2e recueil..... 6 »
Romance sans paroles..... 5 »
Romance variée sans paroles..... 4 50
La Romanesca, transcrite pour le piano..... 4 50
Souvenir de Venise, romance sans paroles... 5 »

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Srs DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

1re médaille d'or
Exposition nationale française de 1849.

DÉCORATION DE LA LÉGION D'HONNEUR
Exposition de 1849.

1re médaille d'argent
Exposition nationale française de 1844.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS
FONDÉE A PARIS EN 1843 PAR

ADOLPHE SAX

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur.

RUE SAINT-GEORGES, 50

1re médaille
Exposition nationale belge de 1841.

DÉCORATION DE LA COURONNE DE CHÊNE
de Hollande (1845).

Grande médaille d'or
du Mérite de Prusse (1846).

Seule grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris (1855). — Seule grande médaille (*Council Medal*) à l'Exposition universelle de Londres (1851).

Organisateur et fournisseur de la musique des Guides et des autres musiques des régiments de la Garde impériale.

INVENTEUR DES FAMILLES DES

SAXO-TROMBAS. SAXHORNS. SAX-TUBAS. SAXOPHONES. CLAIRONS-SAX. TROMBONES-SAX. CORNETS-SAX (compensateurs). CLARINETTES BASSES-SAX. CLARINETTES CONTRE-BASSES-SAX. BASSON-SAX (en cuivre et en bois).

Forme et dispositions nouvelles de Trombones à 3, 4 et 5 cylindres; invention brevetée en **1859**.
Tous les instruments à pistons avec addition d'une ou plusieurs clefs; invention brevetée en **1859**.
Système d'instruments à pistons ascendants; inv. brev. en **1852**.

Cors, Cornets, Trompettes, Trombones simples, les mêmes à pistons ou cylindres, les mêmes forme Saxo-Tromba.
Clairons, Trompettes d'ordonnance, Flûtes, Clarinettes, Bassons, Caisses roulantes, Grosses Caisses, Tambours, Timbales, Cymbales, etc., etc.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 18. 3 Mai 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — F. Halévy; Souvenirs d'un ami pour joindre à ceux d'un frère; à M. Léon Halévy (4e article), par **Edouard Monnais.** — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique: reprise de *la Chanteuse voilée*, par **Léon Durocher.** — Théâtre Lyrique : *les Fiancés de Rosa*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Adolphe Choler, musique de Mme Clémence Valgrand; *le Jardinier et son Seigneur*, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Michel Carré et Barrière, musique de M. Léo Delibes, par le même. — Auditions musicales, par **Adolphe Botte.** — Revue critique, par le même. — Nouvelles.

F. HALÉVY.

Souvenirs d'un ami pour joindre à ceux d'un frère.

A. M. LÉON HALÉVY.

(4e article) (1).

La chaîne était brisée : sans nul regret, je n'oserais le dire; mais en quittant l'Opéra et ces fonctions de chef du chant qu'il avait remplies pendant onze années, Halévy se trouvait plus libre qu'il n'était lorsqu'il composait *la Juive*, et assez jeune encore pour produire des œuvres d'égale valeur. Devenu membre de l'Institut, il n'en continuait pas moins ce professorat commencé au Conservatoire avant l'âge de dix-sept ans, et qu'on ne saurait l'accuser d'avoir gardé jusqu'à son dernier jour par amour de l'argent. Permettez-moi, mon cher Léon, de vous emprunter ce glorieux bordereau, qui n'a rien de commun avec celui d'un agent de change, et d'où il résulte que dans l'espace de quarante-trois ans (près d'un demi-siècle) le traitement de votre frère s'éleva par degrés de 300 à 2,500 francs, maximum assigné en France aux maréchaux de la musique! Ce bordereau est officiel; on peut le vérifier sur les livres mêmes.

HALÉVY.

Ses services au Conservatoire.

Répétiteur de solfége le 1er avril 1816, à.....	300 fr.
Répétiteur de solfége en 1817, à.....	500
Nommé professeur titulaire de solfége,	
Le 1er janvier 1818, à.....	800
Le 1er janvier 1826, à.....	1,000
Professeur d'harmonie et d'accompagnement pratique, en remplacement de M. Daussoigne-Méhul, le 1er avril 1827, à.....	1,500
Professeur de contre-point et de fugue, en remplacement de M. Fétis, le 1er août 1833, à.....	2,000
Professeur de composition, en remplacement de Paër, le 1er janvier 1840, à.....	2,500

Il ne resterait plus qu'à mettre en regard de cette somme le chiffre encore inférieur de celle que rapporte annuellement un siége à l'Institut, et l'on verrait que chez nous l'étude des beaux-arts doit avoir pour compagne inséparable celle du désintéressement.

A la vérité, pour un petit nombre de musiciens, le théâtre est fertile en compensations magnifiques ; mais s'il se montre parfois généreux, trop souvent on le trouve ingrat et avare. Combien peu de compositeurs sont-ils parvenus à en tirer des revenus certains, réguliers! Les interrègnes, les revers sont fréquents au théâtre, et dans ces mauvais jours, dans ces mortes saisons, il rapporte encore moins que le Conservatoire et l'Académie. Halévy l'éprouva, quoiqu'il eût conquis une place sur la liste de ses favoris privilégiés. Le premier ouvrage qu'il donna quelques mois après sa sortie de l'Opéra, fut *le Guitarrero*, opéra-comique en trois actes, qui obtint un succès honorable ; le second fut *la Reine de Chypre*, grand opéra en cinq actes, dont le succès jeta bien plus d'éclat, et auquel M. Léon Pillet dut la plus heureuse année de sa direction. *La Reine de Chypre* avait été composée avec une rapidité extrême : l'abondance des idées, la verve et la chaleur s'y soutiennent d'un bout à l'autre ; on y sent une certaine fleur de jeunesse, et pourtant, vers la fin de son travail, le compositeur était fatigué : « On ne saura jamais, disait-il en achevant l'instrumentation de son œuvre, combien il entre de notes dans une partition moderne! » Qui n'eût pensé qu'à la suite d'une si laborieuse année, Halévy se donnerait le temps de respirer? *Le Guitarrero* avait été joué le 21 janvier 1841, *la Reine de Chypre*, le 22 décembre. C'était le moment de prendre un peu de repos. Mais quoi! les grands ouvrages manquaient pour la saison prochaine. Meyerbeer n'était pas encore décidé à donner son *Prophète*; Donizetti n'acceptait pas un délai si court. Il y avait un poëme tout prêt, signé de deux auteurs renommés, Casimir et Germain Delavigne, qui d'abord avaient eu l'idée de réunir dans leur *Charles VI* les deux ténors en vogue, Duprez et Mario, l'un dans le rôle du roi, l'autre dans celui du Dauphin. Mario s'étant éloigné, la combinaison changea : Barroilhet fut choisi pour le rôle du roi, Duprez pour celui du Dauphin. M. Léon Pillet insista fortement auprès d'Halévy pour qu'il se décidât à écrire la musique de la pièce ainsi distribuée, et Halévy, qui, au fond, ne demandait pas mieux que de céder, fut assez courageux ou assez téméraire pour y consentir. On était au mois de janvier 1842 et l'ouvrage devait être joué au mois de décembre sui-

(1) Voir les nos 12, 13 et 16.

vant, pour l'anniversaire de *la Favorite*. On ne put, en effet, le donner qu'au mois de mars 1843, et ce retard fut le résultat de diverses causes, qui ramenèrent, en diminutif, l'état de souffrance et de trouble par lequel le compositeur avait passé lorsqu'il écrivait *la Juive*.

Au printemps de 1842, Halévy s'était marié : il avait épousé Mlle Léonie Rodrigues, et cette condition nouvelle, à laquelle il ne tarda guère à se plier si heureusement, ne laissa pas de le troubler d'abord. Depuis deux ans, il avait été nommé directeur de la musique du duc d'Orléans, et lorsque ce prince eut appris de lui-même le sujet du poëme sur lequel il travaillait, il lui en témoigna sa surprise : « C'est, dit-il, quelque chose de bien triste qu'un roi fou! —J'en conviens, répondit Halévy; mais le Dauphin sera là pour consoler la France! » Il paraît que le roi Louis-Philippe partageait la répugnance de son fils à l'égard du personnage historique; car à l'un des grands dîners donnés aux Tuileries, et auquel avait été invité M. Auber, il déclara hautement qu'il ne pouvait concevoir un tel choix. En s'exprimant ainsi, il regardait fixement l'auteur de *la Muette*, comme s'il lui eût imputé la faute, et l'on comprend que M. Auber fut assez généreux pour ne pas se disculper.

De funèbres souvenirs se rattachent à ce *Charles VI*. D'abord le Dauphin, qui devait consoler la France, fut frappé bien avant le temps, et l'un des deux auteurs survécut à peine à la première représentation de son opéra. Il me semble encore voir Casimir Delavigne à la séance de la commission des théâtres, dans laquelle fut lu le poëme. Il faisait sombre et froid; le poëte souffrant, silencieux, enveloppé de son manteau, se tenait près de la cheminée, dans un coin de la vaste salle. Son frère, Germain, lut le premier acte, et quand il l'eut fini, Casimir, sortant tout à coup de l'ombre, lui prit des mains le manuscrit en disant : « Donne, mon ami ; cela te fatigue. » Evidemment ce n'était qu'un prétexte, et Casimir tenait à faire entendre lui-même, avec son accent de poëte, les scènes dramatiques du second acte : l'entrée du roi, ses rêves plaintifs, son réveil belliqueux dans le duo *des cartes* avec Odette. Le poëte, alors, parut se réveiller comme le roi; son regard éteint se ranima, et sa voix, bien qu'affaiblie, retrouva pour un instant l'expression qui colore la parole et lui communique la chaleur, la vie. Mais cet effort l'avait épuisé : il retomba sur son fauteuil et rendit le manuscrit à son frère, qui acheva la lecture des trois derniers actes.

Le travail d'Halévy n'avançait pas vite; il le quittait, le reprenait pour le quitter encore. Il subissait une de ces crises nerveuses où l'imagination est plus malade que le corps, et il faut convenir que le texte dramatique sur lequel il devait écrire sa partition n'était pas propre à dissiper ses humeurs noires. L'époque reculée dans laquelle il vivait forcément, l'environnait d'une atmosphère chargée de sang et de larmes. Tout à coup, dans l'époque présente, survint un de ces événements terribles qui changent le sort des dynasties et des nations : le duc d'Orléans périt en quelques minutes, et la France entière sentit que la royauté avait tremblé sur sa base! Je n'oublierai jamais l'effet que cette catastrophe si soudaine, si imprévue, produisit sur l'âme de votre frère, ni comment, au lieu de l'abattre, elle lui rendit l'énergie : « Sur quoi compter ici-bas, dit-il, après un tel exemple! Il n'y a de bon, de sûr que le travail. Eh bien, je vais m'y remettre; à présent, je terminerai mon opéra! » Il tint la promesse qu'il faisait à ses amis, ainsi qu'à lui-même, et il tâcha de regagner, autant que ses forces le lui permirent, les quatre ou cinq mois qu'il avait perdus. *Charles VI*, œuvre grande et sévère, eut cela de commun avec le *Joseph* de Méhul, que l'élément essentiel aux succès de théâtre, surtout à ceux de l'Opéra, l'amour, en était absent. et que la province lui témoigna plus de sympathie que Paris. Comme j'engageais votre frère à ne plus traiter de sujets pareils, il me répondit : Si j'eusse refusé celui-là, je n'aurais pas fait le duo *des cartes*. » Et il pouvait citer encore plusieurs morceaux profondément empreints d'un cachet terrible ou gracieux, comme celui de l'apparition des fantômes et de l'homme de la forêt du Mans, qui tranche si fortement avec les fraîches villanelles, les douces chansonnettes dont la partition est semée.

Pour se reposer de ses deux grands opéras, Halévy donna *le Lazzarone*, opéra en deux actes, qui fut représenté un an après *Charles VI*. C'était son coup d'essai dans le genre illustré par *le Comte Ory*, *le Dieu et la Bayadère* et *le Philtre*, genre difficile, dont les limites ne sauraient être assez définies pour qu'on ne risque pas de les enfreindre. *Le Lazzarone*, dont le poëme était de M. Saint-Georges, comme celui de la *Reine de Chypre*, servit de transition à ses auteurs et les ramena sur le chemin de l'opéra-comique, où les attendait une moisson riche et brillante. Avec *les Mousquetaires de la reine*, qui furent joués en 1846, Halévy entra dans une phase inconnue de prospérité, d'opulence. Le grand Opéra lui avait donné la gloire, mais alors il ne donnait rien de plus . les droits d'auteur, taxés par d'anciens règlements qui n'avaient plus de raison d'être, étaient si légers, si minces, que les petits théâtres en payaient de supérieurs. Au contraire, l'Opéra-Comique traitait libéralement ceux qui faisaient sa fortune ; entre le théâtre et les auteurs il y avait échange de bons procédés, et il était temps qu'Halévy profitât de cette réciprocité si juste.

Les Mousquetaires de la reine inaugurèrent la période vraiment productive de ses travaux. Il n'avait pas été sans inquiétude sur le sort de cet ouvrage : il m'en fit lire le manuscrit, m'appela souvent aux répétitions, et je fus assez heureux pour n'avoir que du bien à lui en dire. Assez heureux! c'est le mot; car j'aimais trop votre frère pour pouvoir le tromper, en lui parlant contre ma pensée. Dans d'autres circonstances, il ne comprit que trop ma réserve, et quand je m'efforçais d'en sortir, il se hâtait de m'interrompre, en s'écriant: « Oui, vous trouvez cela bien, c'est-à-dire ordinaire, médiocre, et je crois que vous avez raison. » Pour les *Mousquetaires de la reine*, je lui prédis un beau succès, dont la réalité dépassa toutes les espérances.

Il en fut de même du *Val d'Andorre*, qui vint ensuite, en franchissant l'entr'acte d'une révolution. Pendant les premières ardeurs de 1848, à travers les agitations, les émeutes, où nous accomplissions ensemble notre devoir de citoyens, il me montrait un rouleau de papier réglé, tout ficelé, dormant sous son piano. C'était sa partition, commencée l'année précédente à Bougival, sur le bord de la Seine : « Advienne que pourra, disait-il, mon opéra est fait. » Et cet opéra, qui devait sauver un théâtre, eut à triompher des préoccupations les plus contraires aux œuvres dramatiques. Le drame était dans la rue, sur la place publique. En voyant partout la foule se presser, les groupes se former pour ne s'occuper, ne parler que de la grande élection du président de la République, Halévy ne pouvait s'empêcher de craindre et de gémir. Cependant la première représentation du *Val d'Andorre* eut lieu le 11 novembre, peu de jours avant les opérations électorales, et l'ouvrage n'en obtint pas moins un succès éclatant. Ce fut le premier qui, depuis février, parvint à remplir la salle et la caisse d'un théâtre de Paris, espèce de miracle auquel des directeurs voisins refusaient de croire. « C'est impossible! disait l'un d'entre eux. — Impossible ou non, lui répondais-je, cela est. »

La veine féconde et riante qui venait de commencer pour Halévy n'était pas près de finir. Les ouvrages se suivaient d'année en année : au *Val d'Andorre* succédèrent *la Fée aux Roses*, *la Dame de pique*, entre lesquelles votre frère alla donner à Londres *la Tempesta*, dont le libretto était le produit d'une collaboration singulière, celle de Shakspeare et de Scribe. Revenir au genre italien, c'était pour Halévy retourner aux jours de sa jeunesse, où il avait composé *Clari*. Mais on a beau changer d'idiome, on ne change pas de style ; malgré ses allures étrangères, *la Tempesta* était une œuvre française qui aurait gagné à se produire sans déguisement. L'auteur de *la Juive*

devait éprouver la nostalgie du grand Opéra; il lui tardait de reparaître sur cette scène où sa renommée s'était faite. Il y reparut avec *le Juif errant*, qui fut joué au mois d'avril 1852. Le premier acte de cet ouvrage est admirable; mais, contrairement à la loi de progression, c'est le meilleur. Halévy m'avouait qu'il avait mis tout son espoir dans le cinquième, consacré aux scènes du jugement dernier, et ce fut précisément cet acte qui nuisit au succès.

Je n'ai pas la prétention de dresser après vous, mon cher Léon, un catalogue exact des œuvres de votre frère, encore moins d'en peser dans ma balance d'ami, la valeur absolue et relative. C'est une besogne qu'on a déjà si souvent faite, qu'elle peut sembler superflue. Et puis je ne veux parler du compositeur que dans ses rapports avec l'homme : je ne considère ses travaux que comme des actes de sa vie. Si donc je cite encore les titres des opéras qu'il écrivit après le *Juif errant*, tels que *le Nabab*, *Jaguarita*, *Valentine d'Aubigny*, *la Magicienne*, si j'ajoute, que dans les derniers temps, il avait sur le métier un grand opéra, *Noë*, dont la partition est incomplète, c'est seulement pour prouver que jusqu'à l'heure fatale il s'occupa de musique; il resta fidèle au grand art qu'il avait adoré dès son enfance. Pour lui plus que tout autre, cette fidélité avait un sens et un mérite, puisque sa haute intelligence, son vaste savoir, lui rendaient plus d'une carrière accessible. L'académie des beaux-arts montra bien qu'elle l'entendait ainsi, lorsqu'en juillet 1854 elle le choisit pour secrétaire perpétuel. C'est que dans le grand musicien elle avait aussi reconnu l'écrivain.

ÉDOUARD MONNAIS.

(*La suite prochainement.*)

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Reprise de *la Chanteuse voilée*.

Cet opéra en un acte fut le premier ouvrage dramatique de M. V. Massé, et, certainement, un des plus heureux. Il y a des mélodies fraîches, gracieuses, élégamment tournées, une harmonie distinguée et point prétentieuse, une instrumentation qui n'est jamais plate, mais qui n'est point bruyante, et qui ne soutient pas le chanteur comme la corde soutient le pendu. Ajoutez à ces qualités qui ont mis, du premier coup, M. Massé en si bon lieu parmi les compositeurs, une pièce telle que Scribe les savait faire, intriguée habilement, vivement menée, dénouée avec esprit, amusante d'un bout à l'autre... hélas! une pièce comme on n'en fait plus! et rien ne s'explique mieux et ne paraît plus naturel que le succès de *la Chanteuse voilée*.

Ce joli ouvrage était joué, dans l'origine, par Mlle Lefèvre, M. Audran et M. Bussine. Il a aujourd'hui pour interprètes Mlle Marimon, M. Capoul et M. Gourdin. Si M. Gourdin n'est pas encore un chanteur aussi expérimenté que l'était M. Bussine, il a le parler plus naturel, il est un peu plus acteur, et c'est une compensation. Il faut seulement conjurer ce jeune artiste, qui a de l'avenir, de ne pas trop forcer sa voix, de ne pas avoir l'ambition de remplacer Lablache ou Levasseur. Il commence déjà à trembler sur certaines notes, symptôme inquiétant. M. Capoul, dont la voix gagne sans cesse, a un meilleur style, bien plus d'élégance et de sentiment vrai que M. Audran. Sa tendance, dont il doit se défier, son danger, que nous lui signalons afin qu'il l'évite, est d'exagérer cette qualité, de devenir pathétique lorsqu'il faudrait seulement être tendre. Il n'y a pas de voix *de tête* plus facile, plus agile, plus brillante et plus douce tout à la fois que celle de Mlle Marimon. Il n'y a pas d'exécution plus hardie. — Nous permettra-t-elle un conseil? A notre avis, elle ferait bien d'envoyer prendre chez Michel Lévy (boulevard des Italiens, au coin de la rue de Grammont) le dernier ouvrage d'Hector Berlioz, intitulé *A travers chants*, et d'en lire la dernière page. Elle a le même défaut que Mme Cabel. Elle atteint toujours la note qu'elle a visée. Cela étant, que croit-elle gagner à ces excercices périlleux qu'elle affectionne? Les gens de goût ne l'y encourageront pas, et la foule, n'étant jamais avertie par une intonation manquée, ne se doutera même pas qu'elle ait fait des tours de force.

LÉON DUROCHER.

THÉATRE LYRIQUE.

LES FIANCÉS DE ROSA,

Opéra-comique en un acte, paroles de M. ADOLPHE CHOLER, *musique de* Mme CLÉMENCE VALGRAND.

LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR,

Opéra-comique en un acte, paroles de MM. MICHEL CARRÉ *et* BARRIÈRE, *musique de* M. LÉO DELIBES.

(Premières représentations le 1er mai.)

Commençons par le commencement, comme le conseille Hamilton.

Rosa est fille d'un armurier de Londres, et en âge de se marier. Il vient à maître Smith, son père, une idée assez originale : c'est d'ouvrir dans son atelier un concours dont sa fille sera le prix. Sa main appartiendra à l'ouvrier qui se sera montré le plus habile. Il semble que maître Smith, après avoir publié ce ban, va voir accourir chez lui tous les ouvriers armuriers de l'Angleterre. Hélas! il n'en vient aucun, et cela ne fait honneur ni aux attraits de miss Rosa, ni à la galanterie des armuriers. Smith resterait seul dans son atelier avec son apprenti Nigel, si un gentilhomme d'Ecosse, M. George Halifax, n'imaginait pas de se réfugier chez lui pour échapper à ses créanciers, et si miss Jenny, qui s'obstine à épouser M. George, malgré ses fredaines, n'avait recours au même déguisement et au même prétexte pour suivre et surveiller de plus près son infidèle.

Voilà donc les trois prétendants, ou, comme dit l'affiche, les trois fiancés de Rosa : Nigel, Halifax et miss Jenny, travestie en jeune garçon, et que M. George n'a garde de reconnaître. Des trois, un seul est sérieux, et c'est aussi le seul auquel Rosa pense. De son côté, maître Smith n'a garde de s'apercevoir que deux de ses ouvriers n'ont jamais manié un marteau. Quand il reçoit, par une lettre anonyme, l'avis qu'un des trois est un prince déguisé qui a projeté de lui ravir sa fille, il n'est pas plus habile à discerner le gentilhomme aux façons élégantes ou la belle dame aux doigts effilés, du véritable ouvrier, qui a les mains calleuses et toutes les grâces de son état. Enfin, il ne marie Rosa et Nigel qu'à la dernière extrémité, et qu'après avoir dit autant de sottises et commis autant d'absurdités qu'il en faut pour remplir un acte parfaitement invraisemblable.

On voit sans peine, dès les premières mesures de l'ouverture, que Mme Clémence Valgrand est fort au-dessus de la classe des amateurs ordinaires, qu'elle a sérieusement travaillé. Un élève du Conservatoire concourant pour le grand prix ne serait pas plus recherché dans ses harmonies. Mme Valgrand écrit bien pour les voix et instrumente très-correctement. Elle a mis dans la bouche de miss Jenny, déguisée en ouvrier, un air dont le thème principal est d'une extrême élégance, et qui serait sans défaut, si le style n'en était pas trop noble pour la situation, et l'expression trop passionnée. Elle a fait chanter à Nigel des couplets comiques : *Comptant sur la promesse de l'auteur de vos jours*, qui ont du naturel et une allure assez franche. Un duo entre miss Jenny et George Halifax finit par une *strette* à trois temps, menée vivement, gaie, entraînante. Le reste est de qualité inférieure. Les idées sont assez communes, et les re-

cherches harmoniques que l'auteur y prodigue ne les relèvent pas. Les morceaux sont très-nombreux dans cet ouvrage, et, pour la plupart, ne vont pas au-dessus du niveau d'un recueil de chansonnettes à une ou à plusieurs voix. En général, et malgré les quelques passages que nous avons mentionnés ci-dessus, l'intérêt de cette partition est faible, et ne saurait compenser tout ce qui manque au livret.

Mlle Faivre, M. Girardot, M. Wartel, M. Legrand, jouent et chantent fort agréablement leurs rôles. Il serait à souhaiter seulement que Mlle Faivre, dans les passages rapides et syllabiques, eût l'articulation plus nette. Le rôle de Rosa est rempli par Mlle Boyer, jeune artiste qui ne manque pas de voix ni d'intelligence, probablement, mais dont le jeu et le chant semblent trahir l'inexpérience des premiers débuts.

Le second ouvrage a réussi auprès du public beaucoup mieux que le premier. Nous ne saurions en faire un compte rendu plus exact que celui de la Fontaine, et notre prose n'aurait certainement pas l'agrément de ses vers.

LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR.

Un amateur de jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédait en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avait de plant vif fermé cette étendue.
Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité, par un lièvre troublée,
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.
— Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Chaque matin, dit-il, et des piéges se rit.
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit.
Il est sorcier, je crois. — Sorcier! je l'en défie,
Répartit le seigneur. Fût-il diable, Miraut
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bonhomme, sur ma vie.
—Et quand?—Et dès demain, sans tarder plus longtemps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
— Çà, déjeunons, dit-il. Vos poulets sont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voie! approchez!
Quand la marirons-nous? Quand aurons-nous des gendres?
Bonhomme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.
Disant ces mots, il fait connaissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir,
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect,
Tant qu'au père, à la fin, cela devient suspect.
Cependant, on fricasse, on se rue en cuisine.
— De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine.
— Monsieur, ils sont à vous.—Vraiment, dit le seigneur.
Je les reçois, et de bon cœur.
Il déjeune très-bien. Aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés.
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs succède au déjeuné.
Chacun s'anime et se prépare.
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager. Adieu planches, carreaux!
Adieu chicorée et poreaux!
Adieu de quoi mettre au potage!
Le lièvre était gité dessous un maître chou.
On le quête, on le lance, il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur, car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disait : Ce sont là jeux de prince.
Mais on le laissait dire, et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps
Que n'en auraient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

La Fontaine tire de là une sage leçon de politique à l'usage des petits États. Mais il est certain que dans les affaires privées aussi le remède est souvent pire que le mal, et qu'il faut savoir se résigner philosophiquement aux mille petits accidents dont la vie est pleine.

Tout ce que le fabuliste a raconté, MM. Barrière et Michel Carré l'ont mis en scène, sans en omettre le moindre détail. Ils ont seulement ajouté un piqueur nommé Marcasse, qui courtise Margot, pendant que son maître, le baron, fait le galant auprès d'Etiennette, et un garçon de ferme, amant aimé de celle-ci, qui l'épouse au dénoûment. Leur pièce est vive, gaie, drôlatique et fort bien jouée. La musique a les mêmes qualités. M. Leo Délibes est élève d'Adolphe Adam, et s'est parfaitement approprié sa manière. Si l'on eût donné au public *le Jardinier et son seigneur* pour une œuvre posthume d'Adam, personne n'aurait songé à réclamer. Nous ne pensons pas non plus que M. Léo Délibes songe à réclamer contre cet éloge : il est, plus que qui que ce soit, à même de l'apprécier. Le chœur des gardes-chasse seulement est un peu mou, si on le compare au chœur des soldats qui font tapage dans *le Chalet* ; mais, en revanche, nous doutons qu'Adam ait rien écrit d'aussi original que les imprécations de Maclou contre le lièvre : *J'en d'viendrai fou!* etc. Il y a aussi une inspiration très-heureuse dans les couplets de Petit-Pierre, finissant par ces vers :

Vous êtes Jean qui pleure,
Et j'suis Jean qui rit.

Maclou vient de lui refuser Tiennette et de le chasser. En disant qu'il est Jean qui rit, sa voix, en dépit de lui-même, éclate en sanglots, si bien qu'en pleurant le plus naturellement du monde, il fait rire. Rien de plus piquant et de plus gracieux que le petit duo de ce Petit-Pierre avec Tiennette. Rien de plus gai que les deux quatuors et les couplets de Marcasse, auxquels il ne manque que d'être dits avec un ton moins solennel. Enfin, paroles et musique ont parfaitement réussi, comme aussi les acteurs, parmi lesquels il faut citer en première ligne M. Gabriel et Mlle Faivre.

LÉON DUROCHER.

AUDITIONS MUSICALES.

Alexandre Billet. — Jean Vallati. — Mlle Hélène de Katoff. — Giuseppe Gariboldi.

La diversité des talents d'exécution a un grand charme, et montre chaque jour combien l'art est inépuisable et, combien les mêmes œuvres se prêtent, dans certains détails du moins, à une interprétation dissemblable et quelquefois également belle et vraie. Quoi qu'on en dise, la musique a mille choses vagues et fugitives, qu'on a peut-être raison de chercher à préciser, à fixer pour la médiocrité, mais qu'il est bon de laisser sentir et traduire comme ils l'entendent aux artistes qui ont une manière individuelle. M. Alexandre Billet, pianiste dont la réputation n'est plus à faire, l'a encore prouvé l'autre soir dans les salons Erard. Il a compris et rendu un trio de Beethoven en virtuose indépendant, bien inspiré, qui ne cherche point à reproduire le style de celui-ci ou de celui-là, qui se livre entièrement à son propre mouvement et à son propre caractère. M. Alexandre

Billet n'a pas trompé les espérances de ceux qui, depuis longtemps, apprécient ses qualités et qui applaudissent aux heureuses modifications que le temps, la réflexion et une plus grande intelligence des beautés classiques ont apportées à son jeu. Rien de plus distingué et de plus varié que l'exécution de M. Billet dans le solo. Les expressions les plus opposées, les influences les plus diverses, l'accent musical de l'instrument à ses différents âges : l'âge de la grâce et de l'élégance avec Field ; celui de la rêverie, de la tristesse, de l'inquiétude, de la passion, avec Weber, Chopin et Mendelssohn, ont été abordés par M. Alexandre Billet avec une régularité de rhythme, un art de phraser et une chaleur exempte de toute espèce d'exagération qui ont excité d'enthousiastes bravos.

On a fait bisser la charmante *Danse russe* d'Armingaud, jouée par cet élégant violoniste avec beaucoup de délicatesse et d'entrain. Mme Morel Scott et M. Manesi ont fait aussi grand plaisir et ont été fort applaudis.

— Un aveugle, M. Jean Vailati, a dernièrement, dans la salle Herz, enthousiasmé son auditoire, et cela avec la pauvre mandoline. Mais il faut dire aussi que jamais instrument n'a été manié par un talent plus fin, plus fort et plus touchant. M. Vailati a exécuté sur une seule corde *le Carnaval de Venise*, puis des fantaisies sur *Norma* et sur *Il Trovatore*. Il a causé une vive impression en donnant à toutes les formes dont il a su revêtir le chant, une variété et un brio qui, là, semblaient de véritables phénomènes. Secondé par le violoncelle si expressif de Braga, par l'ophicléide de Colasanti, qui, lui aussi, a eu des bonheurs d'expression à rendre jaloux bien des solistes, M. Jean Vailati a constamment fait oublier l'insuffisance de la mandoline, et a montré le style, la sensibilité, en un mot tous les mouvements de l'âme auxquels se reconnaissent les véritables artistes. Son succès a été des plus légitimes et des plus brillants.

— Nous avons déjà parlé, à propos d'une charmante soirée musicale donnée par Nadar, de Mlle Hélène de Katow. Jeune, jolie, excellente musicienne, et comme telle, premier prix du Conservatoire royal de Bruxelles; de plus, élève du célèbre violoncelliste Servais tant de fois applaudi à Paris, Mlle Hélène de Katow ne pouvait manquer de trouver à son tour un bon accueil. Aussi avait-elle réuni un nombreux et brillant auditoire dans le beau concert qu'elle a donné dernièrement salle Herz. Jouer du violoncelle est chose rare pour une femme, mais en jouer avec un talent réel est plus rare encore ; la curiosité était donc vivement excitée. Hâtons-nous de dire qu'elle n'a pas été déçue. Mlle de Katow possède un jeu large et brillant; son style pur, toujours élevé, rappelle bien les qualités de son maître. Douée au suprême degré de cette grâce et de ce sentiment exquis, apanage de la femme, et qui, sans exclure la vigueur et la puissance, ajoutent un charme infini à l'exécution, elle domine son instrument et en tire les plus beaux effets. Aussi Mlle de Katow a-t-elle obtenu dans ce premier essai un succès véritable et dont elle doit être fière; car elle est adoptée désormais par le public parisien, et nous l'entendrons sans doute fréquemment la saison prochaine. Plusieurs artistes de talent avaient tenu à prêter leur concours à Mlle de Katow . M. et Mlle Fortuna, Mlle Boulart, s'étaient chargés de la partie vocale; M. Lebeau sur l'harmonium, Mlle Aline Mallet sur le piano, et M. Sighicelli sur le violon, ont joué avec infiniment de talent un concerto de Goltermann, *les Adieux de Marie Suart* et *la Berceuse* de Reber.

—M. Giuseppe Gariboldi, flûtiste de talent, a fait entendre, au cercle des Sociétés savantes, des œuvres vocales et instrumentales de sa composition. Sans contredit, la facilité est un don; mais, comme tout se paie ici bas, on ne l'a souvent qu'aux dépens, non-seulement de la correction, mais encore de la force et de la variété de la pensée. Quoi qu'il en soit, les mélodies de M. Gariboldi sont loin d'être dépourvues de charme; on y trouve même d'assez jolies idées, sinon une harmonie intéressante et un travail attachant. La mélodie *amommi allor* a été très-bien accueillie. —La scène fantastique pour violon, piano et orgue a eu aussi beaucoup de succès, et on a bissé la canzone *il Mercialajualo*. Enfin, en jouant sa fantaisie sur *Lalla-Roukh* et son *Elégie*, M. Gariboldi a fait preuve d'une grande habileté.

ADOLPHE BOTTE.

REVUE CRITIQUE.

LE CHANT DES EXILÉS,

Pour ténor seul et chœur d'hommes,

PAR GIACOMO MEYERBEER.

L'illustre auteur du *Prophète* et des *Huguenots* vient d'ajouter à sa belle collection de chœurs, dont, l'année dernière, nous signalions le mérite éclatant et pressentions le succès, une nouvelle composition intitulée : *le Chant des Exilés*. Comme dans les quatre premières, *A la patrie*, *Invocation à la terre natale*, *les Joyeux Chasseurs* et *l'Amitié*, Meyerbeer a trouvé moyen d'être constamment net, clair, chantant, sans renoncer cependant aux éléments avec lesquels, par toutes les forces de la science et du style, il revêt ses idées d'un caractère facile à reconnaître. Le maître qui module si savamment ne le fait pourtant jamais que lorsque l'expression de sa pensée le demande impérieusement. Ici, quoique développée par des harmonies neuves, piquantes et enchanteresses qui semblent multiplier à l'infini les ressources des voix, la mélodie reste toujours souveraine.

Dans *le Chant des Exilés*, il y a une mélancolie, une tendresse, un sérieux, une élévation qui, tout d'abord, pénètrent et ravissent l'imagination. On y célèbre l'amour de la patrie, du foyer domestique, le culte des aïeux, les souvenirs d'enfance. Tout y est simple, grand, naturel, pur et noble. Il est impossible de ne pas reconnaître avec quel charme, quelle sincérité on chante, de l'autre côté du Rhin, les joies, les tristesses, les pieuses traditions de la famille et les espérances infinies de la religion. Evidemment le génie de Meyerbeer se complaît à traiter ces thèmes éternels qui semblent toujours vierges, tant on y trouve chaque jour d'expressions diverses, fraîches et nouvelles. Dans les petites pièces de poésie intime qu'il laisse échapper de temps en temps de sa plume si puissante, il atteint à une grâce, à une souplesse singulières; il arrive à des oppositions de couleur du plus bel effet et qui, rarement, furent plus richement employées que dans *le Chant des Exilés*. Ce chant, sans accompagnement instrumental, attaqué d'abord par le ténor solo, auquel répond le chœur, change de mode, passe du majeur au mineur et, toujours dialoguant, se métamorphose bientôt complétement : de vif et franc qu'il était, il devient triste et désolé. C'est bien simple assurément : tous les jours et partout on change ainsi de tonalité et de mouvement; mais on n'arrive pas tous les jours, comme l'a fait Meyerbeer, à créer avec les mêmes notes et le même rhythme une tout autre mélodie. Avec l'auteur du *Pardon de Ploërmel*, même dans ses cadres les plus restreints, l'uniformité n'est pas à craindre : aussi après le retour du mode majeur aperçoit-on un nouveau tableau : les illusions de l'adolescence reviennent en foule, la pensée passe de la tombe au berceau, et une ravissante *berceuse* termine l'œuvre, en évoquant les fantômes évanouis de la maison paternelle. Assurément tout le monde subira le charme de cette délicieuse inspiration si délicatement travaillée ; on se sent ému rien qu'en la lisant.

Puisqu'il faut toujours qu'il soit question de détails techniques, disons que cette dernière strophe, d'un mouvement toujours plus lent, emprunte à un suave et doux accompagnement à bouche fermée, à la mollesse, au balancement du rhythme, à la finesse de l'harmonie, a un *morendo* qui, jusqu'à la fin, jette un voile de tristesse et de mélancolie sur la composition; je ne sais quoi de flottant,

de mystérieux, de grave, de religieux même, bien digne de celui qui, dans *Robert*, a trouvé cette phrase si touchante :

Quand près de moi, le soir,
Ma mère priait Dieu.

Au reste, Meyerbeer n'est pas le seul grand artiste que la piété filiale ait magnifiquement inspiré. Lamartine et Hugo, se rappelant aussi les tendresses ineffables de l'amour maternel, ont trouvé des accents qui ne périront point. *Le Chant des exilés*, plein des mêmes sentiments et des mêmes regrets amers, mérite d'être rangé parmi ces petits chefs-d'œuvre qui, entre autres chances de popularité, unissent la moralité à la beauté.

ADOLPHE BOTTE.

Le défaut d'espace nous oblige à remettre à la semaine prochaine la Revue des théâtres de M. D. A. D. Saint-Yves. Constatons seulement, en attendant, le succès qu'a obtenu au théâtre du Vaudeville, la pièce de M. Aylic Langlé, *Un homme de rien*.

NOUVELLES.

*** Dimanche, le théâtre impérial de l'Opéra a donné *Guillaume Tell*. Le chef-d'œuvre de Rossini a été pour Villaret l'occasion d'un nouveau succès. — Toute la semaine, *la Muette* a alterné avec *Guillaume Tell*, chacun de ces deux opéras remplissant la salle. Ils ont de nouveau fait les frais de la représentation donnée hier soir au bénéfice de la caisse des pensions de retraite des artistes et des employés de l'Opéra.

*** La reprise du *Comte Ory* et de *Giselle* est fixée définitivement aux premiers jours de cette semaine. La répétition générale des deux ouvrages a dû avoir lieu hier.

*** La direction du théâtre impérial de l'Opéra vient d'engager le célèbre chorégraphe Rota. Il doit régler un ballet nouveau dont M. de Saint-Georges écrira le scenario et M. Giorza la musique.

*** Belval est en ce moment à Toulouse où il obtient de très-beaux succès dans *Robert*, *les Huguenots* et *la Juive*. Ses représentations sont très-suivies, et le public toulousain apprécie chaleureusement le véritable talent avec lequel cet excellent artiste rend les magnifiques rôles de Bertram et de Marcel.

*** La saison se trouvant très-avancée, le théâtre de l'Opéra-Comique, d'accord avec M. de Flotow, a interrompu les représentations de son opéra en deux actes. Il ne sera représenté que l'automne prochain, et le célèbre compositeur vient de quitter Paris pour retourner en Allemagne.

*** Une indisposition de Prilleux, qui est atteint d'une bronchite capillaire, a retardé la reprise d'*Haydée* ; il y sera remplacé par Duvernoy.

*** La saison du théâtre Italien a été close jeudi par une brillante représentation de deux actes de *Poliuto*, du troisième de *Don Pasquale* et du deuxième du *Trovatore*. Depuis les représentations d'Adelina Patti, la salle n'avait pas été aussi remplie. Tamberlick, rétabli de son indisposition, et qui avait de nouveau chanté *Poliuto* le lundi précédent, paraissait avoir retrouvé tous ses moyens, et ce rôle, son meilleur aujourd'hui, lui a valu de chaleureux applaudissements. — Hier soir, une représentation extraordinaire accordée à deux artistes, réunissait les chanteurs restant encore de la troupe italienne et les sujets de divers théâtres. — L'administration de M. Calzado va maintenant faire place à celle de M. Bagier, qui cumule les fonctions de directeur à Madrid et à Paris.

*** Mlle Adelina Patti est arrivée cette semaine à Paris, venant de Vienne. Elle y est restée quelques jours et est partie pour Londres où elle est attendue avec impatience au théâtre de Covent-Garden. Ce qu'on a dit de l'enthousiasme provoqué à Vienne par la jeune et brillante cantatrice est encore resté au-dessous de la vérité ; elle revient littéralement couverte de bijoux du plus grand prix, offerts par l'aristocratie de Vienne, et les vingt-trois représentations qu'elle a données ont produit 80,000 francs de bénéfice (les recettes brutes ont été de 115,000 florins, soit environ 140,000 francs) à l'impresario Merelli.

*** Plusieurs journaux belges ont annoncé que Meyerbeer viendrait à Bruxelles pour assister au quatrième concert du Conservatoire, qui a eu lieu le 26. Ces journaux ont été induits en erreur. Meyerbeer n'a pas quitté Berlin.

*** H. Berlioz est de retour à Paris. — Plusieurs scènes d'Allemagne vont monter son opéra de *Béatrix et Benedict*.

*** A l'une des dernières soirées de Rossini, on a entendu une mélodie nouvelle de Louis Engel pour chant, piano, harpe et orgue. Cette mélodie d'un beau style a trouvé, dans Mme Bettini-Trebelli, la plus charmante interprète. Elle a été accompagnée sur l'orgue par l'auteur, qui a passé quelques jours à Paris. Il a de plus charmé l'auditoire en exécutant sur l'orgue plusieurs de ses nouvelles compositions : *Echo du cœur*, *Causerie*, etc. Inutile d'ajouter qu'elles ont été suivies des plus vifs applaudissements et que l'auteur a dû en répéter plusieurs.

*** Nos correspondances de Saint-Pétersbourg nous ont, à plusieurs reprises, manifesté le doute qu'après la saison prochaine qui verra finir les engagements des principaux artistes de la troupe italienne, la direction des théâtres impériaux conserve une charge aussi lourde que celle du théâtre italien. Il ne faut pas se dissimuler que l'émancipation des serfs a produit dans les revenus de la noblesse un temps d'arrêt qui la force, momentanément du moins, à l'économie. Il en est résulté depuis deux ans un désabonnement des premières loges et des fauteuils d'orchestre très-préjudiciable aux recettes, tandis qu'au contraire les dépenses ont été sans cesse croissantes. Sans parler de ce qu'a coûté à monter *la Forza del destino* (près de 200,000 francs en y comprenant la somme payée à Verdi), les appointements des artistes actuels, que citait dernièrement un journal de Saint-Pétersbourg, et dont les chiffres sont exacts, se répartissent comme suit : à Tamberlick, 72,000 francs d'appointements et un bénéfice assuré pour 15,400 francs, total : 87,400 francs pour six mois ; à Graziani, 70,000 francs ; à Mme Barbot, 75,000 francs ; à Mme Nantier-Didiée, 45,000 francs ; sans préjudice des appointements des artistes secondaires, des choristes, des gens de services, de l'orchestre, des décorateurs, des cadeaux importants donnés par la cour, etc., le tout dépassant certainement un million. Il ne serait donc pas étonnant, si la situation ne devient pas meilleure au prochain abonnement, que la direction renonçât à une exploitation si coûteuse. Peut-être alors serait-elle concédée à une entreprise particulière qui, pouvant opérer avec plus d'économie, réussirait vraisemblablement mieux. — L'opéra russe a eu des malades, et il s'en est suivi des retards dans l'apparition des opéras nouveaux d'Artemovski : *le Zaporogue*, et de Scrow : *Judith*. En attendant, *Stradella*, interprété par l'excellent ténor Nicolski, poursuit le cours de son succès.

*** Mario et Fraschini sont arrivés à Paris. Avant son départ de Barcelone une couronne d'argent, avec diverses devises, a été offerte à Mario, et la musique du régiment d'artillerie lui a donné le soir une sérénade.

*** Aux artistes éminents que nous avons déjà cités comme devant représenter l'opéra italien à Bade : Naudin, Mme Charton-Demeur, Delle-Sedie, il faut joindre Mlle Battu et Mmes Colson et Demeric-Lablache.

*** Ernest Reyer, chargé par le gouvernement d'une mission spéciale intéressant l'art musical, a quitté Paris jeudi, pour se rendre à Berlin, Vienne, Belgrade et Pesth. L'auteur de *la Statue* reviendra par la Suisse à Bade, où il compte passer l'été.

*** Un opéra en un acte, en vers, paroles de M. Th. Sauvage, musique de Rosenhain, sera représenté cette saison à Ems, sous le titre : *Volage et jaloux*.

*** Nous avions annoncé le départ de Mme Charton-Demeur pour Bordeaux, où elle chantait au concert donné le 22 par la Société philharmonique. Mme Charton y a reçu le plus brillant accueil. Après chacun de ses morceaux, la cavatine de *Norma*, l'air des *Nozze*, celui de la *Traviata* et *Il Bacio*, la célèbre cantatrice a été applaudie avec enthousiasme et rappelée à plusieurs reprises.

*** Une soirée musicale intéressante a été donnée, mardi dernier, par Mlle Sophie Prud'homme, pianiste distinguée, au cercle des Sociétés savantes. Suivant les excellentes traditions du cercle, Mlle Prud'homme s'était entourée d'artistes aimés du public : Sighicelli, dont la réputation est faite depuis longtemps, et qui a interprété en maître le fantastique *Trémolo* de de Bériot ; M. Bruyant, qui a joué avec une grande délicatesse d'expression, et comme un hommage rendu à la mémoire du maître regretté, *le Souvenir de Wiesbaden*, poétique inspiration de Verroust ; Mme Balanqué, une charmante dugazon, dont les principales scènes de province gardent le souvenir ; M. Teste, belle voix de basse, que l'Opéra-Comique adoptera, au sortir des épreuves du Conservatoire ; MM. Guidon frères, ou plutôt l'un des frères Guidon, qui a parfaitement dit la *Sérénade* de Gounod. Nous devons une mention toute spéciale à M. Lentz, organiste du chœur à Saint-Sulpice, qui a joué sur l'orgue-harmonium deux de ses nouvelles compositions : un rondo-caprice, spirituelle étude, riche en traits heureux, et *sur l'Océan*, symphonie en miniature, dont les trois parties forment un petit tableau dramatique traité par l'auteur avec un talent qui n'attend que l'occasion de se manifester en des œuvres plus sérieuses. Une fantaisie brillante de Leybach sur la *Sonnambula*, jouée par Mlle S. Prud'homme, avec une assurance, une agilité de mécanisme et une vigueur peu communes, a terminé le concert.

*** S.Exc. le ministre de l'instruction publique et des cultes vient de prendre une mesure qui, nous l'espérons, exercera une très-grande influence sur l'enseignement musical en France. Il a adressé à tous les préfets une circulaire, que nous reproduirons dans notre prochain numéro, mais dont nous nous contentons aujourd'hui d'indiquer l'ob-

jet : « Enseignement du chant dans les écoles publiques. — Acquisition par les communes d'orgues de la fabrique de MM. Alexandre. » Nous ne pouvons qu'applaudir à cette décision qui témoigne de la sollicitude éclairée de M. Rouland pour tout ce qui concerne l'enseignement artistique.

*** Nous devons ajouter à la mention faite dans notre dernier numéro de la partie du rapport de M. Busson, relative à la subvention de cent mille francs que la commission du budget a émis le vœu d'attribuer au théâtre Lyrique, à titre d'encouragement, cette circonstance, que le Corps législatif s'est occupé de la question, que M. Nogent Saint-Laurent a chaleureusement appuyé cette motion, et que sa parole a rencontré les sympathies générales. Le Corps législatif, à l'unanimité, s'est montré dans les dispositions les plus favorables pour ce théâtre. Le vœu depuis si longtemps formé par les auteurs et compositeurs de musique, pourrait donc se trouver bientôt réalisé, et tout le monde applaudit déjà des deux mains aux bonnes paroles de la commission du budget. Nous croyons pouvoir dire à cette occasion, que la subvention une fois acquise au théâtre Lyrique, les jeunes compositeurs auront un avenir d'autant plus assuré, que la sollicitude de S. Exc. le ministre d'État leur ménage des moyens réels de se produire dans de meilleures conditions. — On en jugera bientôt.

*** Le 24e concert, le dernier de cette année, donné à Lowenberg, vient d'avoir lieu avec un grand éclat au château de S. A. le prince de Hohenzollern. Le programme, composé par le prince, ne contenait que des œuvres de M. Berlioz, qui lui-même dirigeait l'exécution. Mme Pohl seulement, l'habile virtuose de la cour de Weimar, a joué sur la harpe avec un remarquable talent et un beau succès, *la Danse des Fées*, de Parish Alvars. L'auditoire, depuis longtemps familier avec les partitions de M. Berlioz, en a saisi rapidement les traits frappants, les délicatesses et les plus mystérieuses intentions. L'ouverture du *Roi Léar*, l'adagio (scène d'amour) de *Roméo et Juliette*, et, dans un genre tout opposé, le finale (l'orgie) de *Harold en Italie*, ont fait naître des émotions dont on a peu d'exemples au concert. Dans cette dernière symphonie, l'alto solo a été joué avec une grande supériorité de talent par l'habile maître de chapelle, M. Seifriz, qui avait non-seulement cédé son bâton au compositeur français, mais qui s'était fait un de ses interprètes. Aucune de ces compositions si diverses de forme et de caractère n'a manqué son effet. L'exécution d'ailleurs en était entraînante par la verve, et pleine des nuances les mieux ménagées. L'orchestre de S. A. a acquis ce jour-là de nouveaux titres à l'admiration des connaisseurs. Entre les deux parties du programme, l'aide de camp du prince est monté sur l'estrade et, aux longs applaudissements des artistes et du public, a présenté à M. Berlioz la croix de l'ordre de Hohenzollern.

*** Prudent est de retour de Metz, où il a donné, dans la salle de l'hôtel de ville, un très-beau concert. Pas une place n'était à prendre, et il a produit un immense effet en exécutant *la Danse des fées*, *Adieu printemps* et *le Chant d'Ariel*; on lui a fait bisser cette dernière composition.

*** Par suite d'une délibération de l'assemblée générale des actionnaires, le grand théâtre de Venise restera fermé cet été.

*** Une très-intéressante pianiste, Mlle Anna Meyer, vient de donner à Lyon, Marseille, Montpellier et Toulouse des concerts où elle a obtenu des succès aussi brillants que mérités. A Toulouse, elle a joué chez le maréchal Niel, et l'auditoire réuni à cette occasion l'a chaleureusement félicitée. Le même accueil lui est fait à Bordeaux, et elle est engagée pour cet été à Bade, Wisbade et Hombourg.

*** Mardi dernier, la musique du 11e d'artillerie montée de la garde a, sous l'habile direction de son chef, M. Klosé, donné une séance très-remarquable dans la salle d'Adolphe Sax. Un pas redoublé et une marche extraits des *cris de Paris*, livre partition de M. G. Kastner, et *le rêve d'Oswald*, fragments d'un autre excellent ouvrage du savant membre de l'Institut, ont tour à tour excité l'intérêt et enlevé les applaudissements d'un auditoire d'élite, dans lequel on remarquait M. le général Mellinet, MM. A. Elwart, Emile Jonas, Laurent de Rillé, Jules Simon, etc. C'est par une fantaisie sur *le Pardon de Ploermel* et *la marche du Couronnement*, de l'illustre Meyerbeer, que la séance a été terminée. Sous forme d'intermèdes, M. Adolphe Sax a fait entendre un trombone et un saxhorn, basse d'un système aussi nouveau qu'ingénieux. Au moment de se séparer, et sur la demande du général et de sa société, le pas redoublé et la marche de G. Kastner ont été exécutés une seconde fois, et un ravissant morceau d'inspection de M. Klosé a, pour la clôture, obtenu un véritable succès.

*** L'éditeur Goupil, dit M. de Lécluse dans le *Journal des Débats*, vient de publier une nouvelle gravure qui intéressera vivement les artistes et les nombreux admirateurs du célèbre Beethoven. Ce grand compositeur est représenté dans un accès de désespoir, causé par sa surdité prématurée. Presque couché sur son piano, la tête appuyée contre ses bras et les mains agitées convulsivement, il occupe le premier plan de la composition; mais au-delà et au-dessus de cette scène réelle s'en développe une autre toute fantastique, où l'on voit un chef d'orchestre, de grandeur surnaturelle, qui semble faire mouvoir les personnifications de toutes les idées auxquelles Beethoven a donné la vie. Cette composition remarquable est de M. Lemud, jusqu'ici connu comme habile lithographe, mais qui, pour son coup d'essai en gravure, a rendu au burin sa belle composition de Beethoven avec une perfection remarquable. La scène réelle, traitée avec vigueur, fait ressortir la partie fantastique de la composition, rendue avec une supériorité de burin qui nous fait compter un très-habile graveur français de plus.

*** L'association des Artistes musiciens, fondée par M. le baron Taylor, tiendra son assemblée générale jeudi prochain, 7 mai, à midi, dans la grande salle du Conservatoire impérial de musique et de déclamation.

*** L'association secourable des anciens élèves de l'école Choron fera exécuter une messe solennelle à grand orchestre, de M. Nicou-Choron, son président, dans l'église de la Madeleine, le mercredi 6 mai, à midi précis. M. Duprez, ancien élève de cette célèbre école, donnera son précieux concours à l'exécution de cette œuvre, qui sera montée dans des proportions considérables et dirigée par M. Dietsch. Le grand orgue sera touché par M. Saint-Saëns.

*** Aujourd'hui, dimanche, il sera donné au Pré Catelan, sous la direction Musard, avec le concours du Comité national de bienfaisance, un grand concert vocal et instrumental au profit des ouvriers cotonniers. Jamais Paris n'aura assisté à une plus belle fête. Tout le monde a voulu prêter son appui à cette œuvre de bienfaisance : le travail sera représenté par les députations des Sociétés chorales de la Seine et de Seine-et-Oise, qui fourniront plus de mille chanteurs exécutant les plus beaux morceaux de leurs riches répertoires; — l'armée enverra plusieurs musiques militaires;— l'art a offert ses plus habiles dilettanti, qui, guidés par Musard, rendront avec cet ensemble qui caractérise l'orchestre du Pré Catelan, les majestueuses compositions de nos grands maîtres. — Dans cette fête de charité se fera entendre, pour la première fois depuis son retour de Russie, Legendre, piston solo qui n'a pas de rival. Il jouera une brillante fantaisie sur *le Trovatore*, et son merveilleux *Carnaval de Venise*, que lui seul peut exécuter.

*** Un café-concert qui avait beaucoup de vogue, le *Café du Géant*, au boulevard du Temple, est devenu mercredi la proie des flammes. Il a été complétement détruit. Le feu paraît avoir pris dans la chambre d'une servante, qui a péri victime de l'incendie. On estime la perte à 250,000 francs; il était assuré pour 120,000 francs.

*** L'exposition des beaux-arts, qui vient de s'ouvrir au palais de l'industrie, offrira à la curiosité des visiteurs le modèle en relief du nouvel opéra qui se construit en ce moment. Ce modèle, d'assez grande dimension, est en plâtre et pèse près de 3,000 kilos. De grandes précautions ont dû être prises pour le faire arriver sain et sauf à sa destination.

*** La *Gazette de Naples* annonce que l'exploitation du théâtre de San Carlo sera concédée pour la saison d'été à un riche négociant, M. G. Vonviller. On augure favorablement de ce choix.

*** A la dernière séance de la Société des concerts, Mme Duprez-Vandenheuvel a obtenu, au Conservatoire, un très-beau succès en chantant l'air d'*Idoménée* et dans le duo de *l'Automne* des *Saisons*.

*** De grandes fêtes musicales se préparent à Strasbourg pour les 20, 21 et 22 juin. On évalue déjà à plus de 2,000 le nombre des chanteurs qui s'y rendront. Le 21 il y aura concours orphéonique ; le 22 sera consacré à l'audition d'une cantate, paroles de Méry, musique de Schwab, et à l'exécution de *l'Enfance du Christ*, de Berlioz.

*** L'inauguration du grand orgue de St-Étienne du Mont, reconstruit et enrichi de notables perfectionnements par la maison A. Cavaillé-Coll, a eu lieu lundi soir, 26 courant, devant un grand nombre de personnes, parmi lesquelles on comptait plusieurs artistes et amateurs distingués. Plusieurs organistes de nos premières paroisses se sont fait entendre avec succès sur ce bel instrument, enfermé dans un buffet du style Louis XIII le plus riche, et qui possède une grande sonorité et des jeux d'une qualité de timbre vraiment remarquable. M. Franck aîné, de Sainte-Clotilde, a traité en maître les jeux de fond de huit et de seize pieds. M. Auguste Durand, de Saint-Roch, a fait valoir avec élégance les gambis et les voix humaines. M. Lebel, organiste de Saint-Étienne du Mont, et professeur d'orgue à l'institution des Jeunes Aveugles, a prouvé sa science musicale dans deux morceaux très-bien développés. Mais le succès le plus grand a été pour M. J. Ch. Hess, un de nos pianistes-compositeurs dont le nom est devenu le plus populaire dans ces derniers temps. M. Hess est organiste *in partibus*, et l'église qui possédera cet artiste n'aura rien à envier aux autres temples de la capitale.

*** L'éminent violoncelliste-compositeur Ernest Nathan, est de retour de Nice, où il a passé l'hiver. Il a signalé son retour à Paris par une réunion artistique dans laquelle il a fait entendre ses nouvelles compositions sur *Norma*, *le Trouvère* et une charmante mélodie sur le motif connu de *Pauvre Jacques*. L'auditoire choisi qui avait répondu à son appel n'a pas moins applaudi Ernest Nathan comme compositeur que comme virtuose ; il a d'ailleurs été fort bien secondé par Mmes de Lapommeraye et Viard Louis ; MM. Félix Levy, Marochetti et Alfred Lebeau.

*** Les musiques des régiments de cavalerie et d'infanterie de la garde impériale, en garnison à Paris, ont commencé, à dater du 1er mai, à exécuter des morceaux d'harmonie dans le jardin des Tuileries. Ainsi que cela se pratiquait les années précédentes, ces concerts militaires ont lieu tous les jours, le dimanche excepté

*** On lit dans la *Gazette de Cologne* que l'inauguration à Munich de la statue de Schiller, commandée par le roi Louis, aura lieu le 9 mai, jour anniversaire de la naissance du poëte, en présence de la fille et du petit-fils de Schiller. Le directeur général de la musique, M. Franz Lachner, a été chargé de composer des chœurs pour cette solennité.

*** La bise du nord, compagne habituelle de la lune rousse, a nui à l'ouverture du concert des Champs-Élysées, annoncé pour le 1er mai. M. de Besselièvre a néanmoins tenu à ce qu'elle eût lieu le jour indiqué, et Arban a dû exécuter devant les rares visiteurs qui avaient bravé le vent et la froidure, le beau programme qu'il avait composé pour cette solennité et dans lequel se remarquaient sa belle fantaisie sur *l'Étoile du Nord* et son nouveau quadrille sur *les Ravards*. Espérons que le ciel va se montrer plus clément pour M. de Besselièvre, et qu'Arban répétera ce programme devant un auditoire non moins nombreux que celui de l'été dernier.

*** Le commerce de musique allemand vient de faire une grande perte dans la personne de Gustave Bock, éditeur plein d'intelligence et d'habileté, qui, en peu d'années, avait su élever sa maison au rang des premières de l'Allemagne. Dans ces derniers temps, il s'était attaché à naturaliser dans son pays les œuvres des compositeurs français, et c'est grâce à son initiative que les théâtres de Berlin et de l'Allemagne ont successivement représenté plusieurs opéras nouveaux de Maillart, Gounod, Offenbach, etc. M. Gustave Bock est mort jeune; il n'avait que cinquante ans. Son caractère honorable, ses relations faciles le font généralement regretter.

*** A Cologne vient de mourir le violoniste Grünwald, professeur de violon au conservatoire de la ville. Jules Grünwald, né le 24 août 1834, à Posen, avait montré dès l'enfance beaucoup de goût et de talent pour la musique. Il suivit les cours du conservatoire de Prague, où il reçut des leçons de l'excellent violoniste Mildner. Très-jeune encore, Grünwald fit sensation dans les concerts à Prague et à Leipzig; plus tard, il remplit quelque temps les fonctions de chef d'orchestre au théâtre Wilhelmstadt. C'est en 1856 qu'il fut attaché au conservatoire de Cologne comme professeur de violon, en remplacement de Théodore Pixis; la même année il joua pour la première fois en public, dans un concert de Gurzenich, où il obtint un succès d'enthousiasme. La mort prématurée de l'intéressant artiste a fait une impression douloureuse à Cologne; de nombreux amis et une foule de personnes qui avaient su apprécier son talent si pur et si élevé et ses excellentes qualités, ont suivi le convoi. Ferdinand Hiller a prononcé d'éloquentes paroles sur sa tombe.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Marseille.* — Les représentations de Mme Miolan Carvalho ont commencé sous les auspices les plus heureux par un acte de générosité et de bienfaisance de la célèbre cantatrice. Presque Marseillaise, elle avait promis à sa mère que sa première représentation dans sa ville natale serait donnée au profit des pauvres: La promesse faite par la jeune fille a été plus que scrupuleusement tenue par la grande artiste. Non-seulement elle a abandonné la somme qui lui revenait de droit, mais elle y a encore ajouté 1000 francs, et le tout, formant 1750 fr. a été distribué par les soins du maire à nos divers établissements de charité. Est-il besoin dire que si ce noble trait n'ajoutait rien à l'admirable talent de Mme Carvalho, il devait lui concilier à l'instant toutes les sympathies. Aussi a-t-elle trouvé plus que de l'enthousiasme parmi notre population charmée, et sa présence est-elle devenue l'objet des manifestations les plus chaleureuses. Mme Carvalho s'est déjà montrée dans *les Noces de Jeannette, le Barbier* et *la Fanchonnette* et ces représentations ont eu lieu avec un éclat inaccoutumé. On l'attend maintenant dans le *Faust* de Gounod.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Le théâtre italien de Covent-Garden, après sa brillante inauguration par *la Muta di Portici*, a donné *Guillaume Tell* et *Rigoletto*. Un ténor nouveau, Caffieri, qui chantait le rôle d'Arnold au lieu et place de Tamberlick, non encore arrivé, a médiocrement plu. Mlle Battu s'est fort distinguée dans celui de Mathilde. Dans *Rigoletto* Naudin a obtenu un très-beau succès. On lui a fait bisser la ballade la *Donna e mobile*.— Mardi dernier avait lieu une représentation extraordinaire de gala pour le prince et la princesse de Galles. On devait d'abord donner *Guillaume Tell*, mais *la Muette* a eu la préférence. Les prix avaient été doublés, et nonobstant la salle était comble depuis le parterre jusqu'au cintre. Bien plus, par une innovation ingénieuse au profit de la recette, après la chute du rideau, qui s'est relevé immédiatement pour chanter une deuxième fois *le God save the queen*, déjà entonné par la troupe entière au moment de l'entrée du couple royal, une foule de personnes qui avaient acheté ce droit moyennant quelques shillings, était admise successivement sur la scène, qu'elles traversaient en se mêlant aux personnages des chœurs, pour jouir du coup d'œil et de la présence de la princesse, que chacun était avide de voir d'aussi près. Aussi la recette a-t-elle atteint le chiffre de 2,000 guinées, et depuis longtemps la salle n'avait-elle compté pareil nombre de personnes de distinction. — Mlle Ellinger a débuté cette semaine à *Majesty's Theatre* dans le rôle de Maffeo Orsini de *Lucrezia Borgia*; on lui a fait répéter le *Brindisi*. — *La Farfaletta* avec Mme Ferraris continue à avoir beaucoup de succès. — La dixième saison des concerts au palais de cristal va s'ouvrir avec éclat par la musique composée par Mendelssohn sur *Athalie*. A l'exécution d'*Athalie* succédera celle des deux ouvertures composées par Meyerbeer et Auber pour l'exposition.— L'orchestre et les chœurs, sous la direction de Costa, ne se composeront pas de moins de 2,500 exécutants. Les violons et altos sont au nombre de 196, les violoncelles et contre-basses, de 90, les harpes de 20, et il y aura un nombre équivalent d'instruments à vent.

*** *Bruxelles.* — Le quatrième et dernier concert de notre Conservatoire royal offrait un attrait de plus à la curiosité empressée du public. Son illustre directeur avait voulu profiter de cette occasion pour nous faire connaître l'ouverture en forme de marche composée par Meyerbeer pour l'exposition de Londres. Rendons d'abord hommage à l'admirable exécution qui nous en a été donnée par l'excellent orchestre du Conservatoire. Il en a compris et supérieurement rendu les divers rhythmes, et fait ressortir délicatement toutes les nuances. Les détails ingénieux, les piquants effets de sonorité qui y abondent, ont été saisis complétement par l'auditoire. Quant à l'appréciation et la valeur de l'œuvre même, nous croyons être d'accord avec toute la presse en disant que le style grandiose de l'auteur des *Huguenots* s'y retrouve tout entier : aussi a-t-elle produit l'effet qui l'a accompagnée partout où elle a été déjà exécutée. L'ouverture de la *Grotte de Fingal*, de Mendelssohn ; l'air de la Calomnie, du *Barbier*; l'andante *con moto* et *rondo* du quatrième concerto en *sol* de Beethoven, et la symphonie en *ut* majeur de l'illustre compositeur, complétaient le programme de cette belle séance, qui clôt dignement la série des concerts du Conservatoire. — Les représentations de *Freyschütz* avec récits de Berlioz, sont très-suivies au théâtre royal de la Monnaie, quoique la direction ne se soit guère mise en frais pour la reprise de ce chef-d'œuvre. On y monte *le Roman d'Elvire*, d'Ambroise Thomas, avec Mlle Monrose, qui l'a créé à Paris.

*** *Vienne.* — C'est le 26 avril que Mlle Patti a fait ses adieux au public, dans une représentation où elle a chanté des fragments d'opéras divers. L'enthousiasme du public tenait du délire; à la fin du spectacle la merveilleuse cantatrice a été rappelée *seize* fois, sans compter les rappels pendant la pièce. Les choristes lui ont donné une sérénade. — Au théâtre de la cour aujourd'hui, 27 avril, *Robert le Diable*, avec Mme Mulder-Fabri (Alice) et Mme Friedberg (Hélène). — *Lalla-Roukh*, opéra de F. David, n'a pas eu tout le succès auquel on s'attendait ; la faute en est un peu à Mlle Krauss, dont la voix n'a pas la fraîcheur et la jeunesse que le rôle principal exige.

*** *Hambourg.* — Mlle Désirée Artot a débuté au théâtre de la ville par le rôle d'Angèle, dans *le Domino noir*. Le succès a été des plus flatteurs pour l'éminente cantatrice. — Sivori a été applaudi avec enthousiasme dans le dernier concert de la Société de musique. — On attend Joachin.

*** *Dresde.* — *Le Songe d'une nuit d'été*, avec la délicieuse musique de Mendelssohn, a été repris au théâtre de la cour, et a fait plaisir, quoique l'exécution ait laissé à désirer.

*** *Gotha.* — Le théâtre de la cour a représenté pour la première fois : *Anne de Bretagne*, opéra nouveau de M. Otto Preschtler, musique du comte Gatterbourg.

*** *Schwerin.* — Sous la direction du maître de chapelle de la cour, A. Schmitt, il s'est formé une société de chant qui a débuté par l'exécution de *Paulus*, oratorio de Mendelssohn. — Au festival qui aura lieu au mois de juin, on exécutera *les Machabées*, oratorio de Haendel.

*** *Mayence.* — A la salle du Casino a été exécuté l'oratorio de Spohr : *la Chute de Babylone*, par la *Liedertafel* et le *Damen-Verein*, sous la direction de Rühl. Au total, l'exécution a été satisfaisante.

*** *Prague.* — Au théâtre national a reparu *Dinorah*, de Meyerbeer. Le succès a été aussi brillant, aussi enthousiaste qu'aux premières représentations. Mlle Brenner est fort bien dans le rôle principal, comme actrice et comme cantatrice.

*** *Florence.* — Les représentations du théâtre du *Lycco* sont très-suivies. Emilio Pancani, la basse Milesi, Mlle Papini, et surtout Mlle E. Lagrua, composent un excellent ensemble. Le rôle de *Norma*, que Mlle Lagrua a chanté plusieurs fois avec cette puissance vocale et dramatique qui distingue à un si haut degré la célèbre cantatrice, provoque chaque fois dans l'auditoire un véritable enthousiasme.

Le Directeur : S. DUFOUR.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 19. | 10 Mai 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra : reprise de *Giselle*; début de Mlle Mourawief, par **Paul Smith**. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : reprise d'*Haydée*, par **Léon Durocher**. — Auditions musicales, par **Adolphe Botte**. — Fragment d'*Hamlet*, de M. Victorien Joncières, par **A. Elwart**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

Reprise de *Giselle*. — Début de Mlle Mourawief.

Il y aura tantôt vingt-deux ans qu'à cette place même nous rendions compte de la première représentation du ballet dont nous venons de voir la reprise, et, à cette époque reculée, nous en exposions le sujet comme il suit : « Les naïades, les sylphides ayant assez servi, voici venir les *Wilis*, qui ne demandent pas mieux que de leur succéder. Les *Wilis* nous arrivent tout droit des pays slaves : ce sont de pauvres filles, de pauvres fiancées, saisies par la mort avant le mariage. Or, il paraît que c'est un instant fort désagréable pour mourir et qu'on ne s'en va pas dans l'autre monde sans un violent dépit. Ce dépit se change en fureur et empêche de dormir jusque dans la tombe, où pourtant on a l'air de dormir si bien ! Tous les soirs, à minuit, les jeunes mortes se relèvent, se rassemblent et se mettent à danser au clair de la lune, pour se dédommager de n'avoir pas dansé le jour de leurs noces. Malheur au jeune homme qui vient à passer et s'aventure dans le cercle fatal des danseuses nocturnes ! Elles le font danser malgré lui et danser *à mort*. Le galop de *Musard*, le galop de la *Renaissance* (style de l'époque), ne sont rien à côté de ce galop diabolique, au bout duquel le jeune homme succombe ! Alors les *Wilis* se retirent joyeuses de n'avoir pas perdu leur soirée et se donnent rendez-vous pour le lendemain. »

Ce ballet avait été composé pour le début de Carlotta Grisi : le rôle de Giselle fut la première et la plus heureuse incarnation de cette charmante et sympathique ballerine, qui avait vraiment l'air de danser pour son plaisir, ce qui faisait que tout le monde en trouvait à la regarder. Aujourd'hui c'est Mlle Mourawief, dont le nom dit l'origine, qui aspire à remplacer Carlotta. Mlle Mourawief, comme Mme Petipa, nous vient de Saint-Pétersbourg, et n'offre guère avec elle d'autre ressemblance. Elle est petite et mince, plus légère qu'une noix, *levior nuce;* si quelque moderne Shylock avait à réclamer d'elle une livre de ce que vous savez, nous ne devinons pas où il pourrait la prendre. Au demeurant, elle a une jolie taille, la jambe bien tournée, alerte, et tellement docile qu'on dirait un instrument de précision. La Russie inculque à ses danseuses des principes arrêtés, au fond desquels se retrouve toujours quelque chose de l'exercice militaire. A ces causes, il faut attribuer les mouvements saccadés qui tiennent de l'horloge à secondes et les petits coups de tête, dont l'expression nous échappe. Avouons que tout cela nous paraît un peu trop mécanique, et que nous n'aimons pas non plus qu'un danseur emporte sa danseuse sous le bras comme un rouleau d'étoffe et tournoie avec elle dans cette attitude. Sur les bords de la Seine, les conditions de succès ne sont pas les mêmes que sur ceux de la Newa. Mlle Mourawief a pour elle une correction extrême, elle excelle dans le *taqueté* : elle a des pointes fabuleuses. *Hæ tibi erunt artes*. Ces dons lui suffisent et au-delà pour réussir, enlever les bravos, les rappels, comme elle l'a fait vendredi et le fera bien d'autres fois encore. Il y avait plus de nature et de charme dans la manière de Mme Petipa : il y a plus d'art et de fini dans celle de Mlle Mourawief. L'une ne nuit aucunement à l'autre ; on peut les admirer ensemble et les apprécier séparément.

On doit aussi ne pas oublier les danseuses françaises, Mme Zina, par exemple, qui exécute à ravir le délicieux pas du premier acte, la valse populaire, où triomphait Nathalie Fitzjames. La reine des *Wilis* est fort agréablement représentée par Mlle Laure Fonta, digne héritière de Mlle Adèle Dumilâtre. Mérante, Coralli, Chapuy, remplissent avec talent les rôles de l'autre sexe.

Le ballet de *Giselle* a été remis en scène avec un soin tout particulier. Les deux décors offrent des tableaux ravissants ; dans le second, on a profité de l'invention des glaces pour l'entrée de la reine des *Wilis*, qui s'avance en se mirant dans l'eau. Il ne reste plus qu'à régler les effets de la lumière électrique, dont les caprices ne s'expliquent pas toujours.

Un mot sur la partition, qui fut le chef-d'œuvre incontesté du plus habile de nos maîtres en ce genre. Adolphe Adam n'a jamais eu d'inspiration plus franche, plus variée, plus joyeuse et en même temps plus délicate que celle qui lui a dicté la musique de ce ballet, signé d'ailleurs par un auteur dramatique et un poëte, MM. de Saint-Georges et Théophile Gautier.

LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice ont honoré la représentation de leur présence et de leurs bravos.

PAUL SMITH.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Reprise d'*Haydée*. — M. Léon Achard. — M. Troy. — Mlle Baretti.

Haydée est incontestablement un des chefs-d'œuvre de l'Opéra-Comique.

Il fallait une singulière audace pour entreprendre un ouvrage dramatique où l'intérêt serait concentré sur un homme coupable d'un acte infâme et déshonorant, qui avait triché au jeu, qui avait ainsi dépouillé son adversaire de toute sa fortune, et l'avait réduit au suicide. Il fallait une prodigieuse habileté pour mener à bien un projet pareil. Le succès a été complet, et n'a pas été douteux un seul instant. Scribe, esprit blasé, qui cherchait des émotions dans le péril, qui se faisait un jeu, non des difficultés, mais des impossibilités, qui avait déjà fait accepter au public une reine de Portugal — une reine de vingt ans — courant incognito les aventures, s'engageant toute seule dans une caverne de faux monnoyeurs qui lui fabriquent de faux diamants après qu'elle leur a donné les diamants vrais pour modèles, et puis revenant tranquillement dans sa capitale et dans son palais sans que ses ministres, ses courtisans, ses chambellans, ses dames d'atours aient le moindre soupçon de son étrange escapade; Scribe a dû se dire, après la première représentation d'*Haydée:* J'ai fait le plus étonnant tour de force qu'on ait jamais vu au théâtre.

Il est certain que Lorédan, même après que son crime est connu, ne cesse pas un seul instant d'être sympathique au spectateur. Scribe a pris ses précautions pour cela, et avec quel art! Lorédan est beau, jeune encore, brave, généreux, magnanime, entouré de l'estime et de l'admiration universelle. Il a conquis tous ses grades à la pointe de l'épée. A force de services et de victoires il est parvenu au grade le plus élevé que puisse ambitionner un homme de mer. Le voilà trop haut pour que le mépris désormais puisse l'atteindre. Mais ce n'est pas encore assez qu'on ne le méprise pas. Il faut qu'on l'aime. Il faut, pour que le drame réussisse, qu'on s'identifie avec lui, qu'on s'associe à ses desseins, à ses espérances, qu'on frémisse de ses périls, qu'on pleure de ses douleurs. Le poëte a su aller jusque-là. M. Mérimée, qui lui a fourni son sujet dans une nouvelle qui est un petit chef-d'œuvre (1), M. Mérimée, il faut le reconnaître, l'avait mis sur la voie. Son lieutenant Roger intéresse, malgré son erreur d'un moment, parce qu'il est profondément affligé de sa chute, qu'il se la reproche amèrement, et sans cesse, qu'il n'a pas un jour, pas une heure de relâche, si bien que l'ami auquel il a confié volontairement son malheur, ne songe qu'à le consoler. « Je le voyais si malheureux que, s'il m'avait demandé mes pistolets pour se tuer, je crois que je les lui aurais donnés. »

Dieu fit du repentir la vertu des mortels,

a dit Voltaire. Quand le remords est plus profond que le crime n'a été odieux, il l'expie, il l'efface. On ne voit qu'un infortuné dans le coupable, et la commisération qu'il inspire devient facilement de la sympathie, lorsque son repentir a été actif, qu'il a réparé ses torts autant qu'il était en lui, qu'il les a couverts par de grandes actions, et surtout par de grands sacrifices.

Aussitôt après la mort de Donato, Lorédan a changé de vie. Il n'a plus joué. Il a renoncé à tous les plaisirs de la jeunesse. Il a cherché la mort avec acharnement, mais une mort utile à son pays. La mort n'a point voulu de lui, et ses exploits l'ont élevé rapidement. La fortune ne l'a point aveuglé, pas même étourdi, et n'a pas étouffé la voix sévère qui, en secret, l'accuse et le torture. Donato a laissé un fils qui a disparu, et une pupille qu'il a ruinée : il se charge de la pupille, et ne néglige rien pour retrouver le fils. A la veille d'un combat où il compte se faire tuer, il partage entre eux, par testament, tout ce qu'il possède. Enfin, quand il retrouve ce fils dans le volontaire Andréa, il lui rend courageusement justice, malgré les menaces du traître Malipieri qui a surpris son secret :

Allons! du cœur!
Sachons braver même le déshonneur!

Et tout le monde est de son avis quand il dit tout bas qu'il sacrifie pour Donato plus que Donato n'a perdu. Quelle profonde connaissance du cœur humain dans toutes ses combinaisons! quelle vigueur de logique dans leur agencement! quel art souverain dans la manière dont tout cela est mis en scène, et quelle richesse d'imagination dans tous les détails!

Le musicien n'a pas été moins habile que le poëte, ni moins bien inspiré. Le style mélodique d'*Haydée* est plus nerveux, plus large, plus élevé que celui de tout autre opéra-comique. — Nous laissons de côté *Joseph*, qui avait été originairement conçu en vue du grand Opéra. — Le duo de Lorédan et de Malipieri, au second acte, celui de Lorédan et d'Haydée, au troisième, ont une vigueur de coloris et une énergie d'expression peu communes. Les couplets de Malipieri et ceux d'Haydée : *A Venise sachez vous taire*, ont une élévation, une élégance et une ampleur de forme qu'on voit rarement à des morceaux de proportions aussi réduites.

La barcarolle à deux voix du premier acte, et l'air de la Corvette, avec son accompagnement choral à bouche fermée, sont des merveilles d'inventions d'harmonie piquante et hardie. Enfin la scène de somnambulisme du premier acte est traitée avec une habileté magistrale qui ne saurait être surpassée. Nous ne croyons pas que M. Auber se soit jamais élevé plus haut.

Le rôle de Lorédan exige de très-grandes qualités de chanteur et d'acteur. Roger l'avait admirablement compris. Il le jouait en tragédien. Il le chantait en homme qui va bientôt aborder le grand opéra, et créer le rôle de Jean de Leyde. M. Achard, qui aujourd'hui le remplace, n'a pas malheureusement en lui l'étoffe d'un ténor tragique. Son jeu manque d'ampleur. Sa tenue, son geste, son ton, son regard, n'ont rien d'héroïque. On n'y sent pas la dignité du commandement. Sa voix, charmante dans *la Dame blanche*, paraît grêle dans *Haydée*. Pourquoi sortir ainsi de son caractère? Pourquoi forcer son talent? Comme *ténor léger*, M. Achard est aujourd'hui sans rival en France. N'est-ce donc pas une assez belle position, et la succession de Ponchard est-elle tant à dédaigner? En faisant des efforts qui n'aboutissent pas, M. Achard compromet la pureté, la souplesse de son organe, la facilité et la grâce de son exécution. Qu'il ne s'obstine pas à se faire autre qu'il n'est, et à lutter contre la nature! C'est ce qu'on peut souhaiter de mieux pour lui-même et pour nous, qui tenons à le conserver.

M. Troy est excellent dans le rôle de Malipieri. Belle tenue, voix solide et vigoureuse, exécution toujours correcte et souvent élégante, expression juste... Il a toutes les qualités de son emploi. Malgré toute la bonne volonté de Mlle Baretti, et toute la peine qu'elle prend, sa voix et son style sont également insuffisants. Quand à Mme Biard-Chollet et à M. Ponchard, nous demandons la permission de n'en rien dire. Ceux qui les ont entendus sauront bien pourquoi.

LÉON DUROCHER.

(1) MOSAÏQUE, *la Partie de trictrac.*

AUDITIONS MUSICALES.

Mme Giroud de Villette. — Edouard Cazaneuve. — Frédéric Brisson et Portehaut. — Société académique de musique sacrée.

La soirée donnée à l'hôtel du Louvre par Mme Giroud de Villette a été très-intéressante. On y a vivement applaudi Mmes Charlotte

Dreyfus, Pithon-Chéret, MM. Prumier, Tolbecque, Lebrun et Lafont. Dans le talent de Mme Giroud de Villette, les dilettantes ont fort apprécié la manière de phraser et de vocaliser. Malgré l'inégalité et l'indécision qui se sont fait remarquer dans quelques passages, la chanson de *l'Abeille*, la cavatine de *Pierre de Médicis* et les soli de *la Charité* ont été dits avec un excellent sentiment.

— Si la jeunesse des exécutants a donné au concert de M. Edouard Cazaneuve un attrait tout particulier, le talent n'y a point manqué non plus. Quelques jolies voix, que l'étude disciplinera encore, la sonate pathétique de Beethoven, quelques gracieuses pages de M. Edouard Cazaneuve, jouées par ce pianiste d'une façon claire, simple et brillante; un beau concerto de Vieuxtemps, exécuté avec justesse par M. Lelong, et un joli solo de hautbois, dans lequel M. Fernand Magnier a fait grand plaisir, c'était plus qu'il n'en fallait pour contenter un auditoire bienveillant et sympathique qui, en encourageant la jeunesse, s'est montré bien aise de pouvoir en même temps applaudir au talent: sous les fleurs, on n'est jamais fâché de pressentir les fruits.

— Au charmant concert qu'il a donné dans les salons Pleyel-Wolff, en compagnie de M. Portehaut, M. Frédéric Brisson a joué sur l'orgue sa *Ronde de nuit* et sa *Fête des Porcherons*, petites pièces fort bien faites et très-chantantes. Mais il ne faut pas que l'organiste nous fasse oublier le pianiste; disons donc que, après avoir fait entendre un trio écrit il y a longtemps déjà par l'auteur de *la Muette*, trio extrêmement remarquable, non-seulement par de jolies idées, par une facture pleine d'habileté, mais aussi par une grande intelligence du style de la musique de chambre (style que les symphonistes, malheureux au théâtre, déclarent incompatible avec le génie dramatique), M. Brisson a exécuté trois morceaux qui ont fait un vif plaisir. Son trio sur *les Puritains* a été aussi très-sympathiquement accueilli. Il a été délicieusement interprété par l'auteur, par M. Lavignac, pianiste de talent, et par Norblin, l'un des maîtres du violoncelle. M. Portehaut a chanté une grande scène de *Charles VI*. Son style est dramatique, sa méthode excellente et sa voix encore bonne. Sa diction est remarquable, et dans *les Ruses villageoises*, petite opérette de M. Brisson, il s'est montré aussi fin comédien que chanteur expérimenté.

— Depuis longtemps, les gens sérieux se plaignent d'entendre trop souvent à l'église des airs légers, sautillants, dénués de toute espèce de convenance, de gravité, et voudraient bien que la fantaisie rendît enfin la place aux mélodies larges, simples, suaves et austères. Il faut bien le dire, si les œuvres que, avec raison, on veut aujourd'hui chasser du sanctuaire y ont si souvent pénétré, c'est que MM. les curés et les maîtres de chapelle l'ont bien voulu; c'est que les chanteurs n'ont aucune idée du style qui convient; c'est aussi que les jeunes compositeurs ne pensent absolument qu'au théâtre. Pour notre part, nous préférons à toutes les richesses de l'instrumentation, à toutes les savantes combinaisons du contre-point et de la fugue, quelques-unes de ces belles hymnes que tous les fidèles répètent depuis des siècles; nous préférons des masses chorales bien exercées, des ensembles satisfaisants à des solistes qui chantent tout à fait comme ils chantent à l'Opéra: aussi désirons-nous vivement que la Société académique de musique sacrée puisse réaliser son beau programme. Cette Société, présidée par M. Charles Vervoitte, homme de goût, de savoir et d'expérience, ne se propose pas moins que de restaurer et de propager le chant religieux, d'élever nos idées par l'étude et par l'audition des chefs-d'œuvre classiques. C'est là, assurément, une noble tâche, bien digne de nos plus vives et de nos plus franches sympathies. Son premier concert, donné la semaine dernière au profit des ouvriers cotonniers, était très-intéressant. Beaucoup de gens du monde, des dames surtout, ont voulu prouver qu'il n'était pas impossible, avec un peu de bonne volonté et de persévérance, d'interpréter comme elles doivent l'être les grandes inspirations religieuses. L'exécution a été bonne, et cette tentative a réussi au-delà de toutes les espérances. De belles séances de musique de chambre initient le public aux merveilles du grand style instrumental; quant au style vocal, on ne le sait que trop, c'est tout autre chose; et, sans parler de la musique d'église, on peut affirmer sans crainte que les chefs-d'œuvre du passé ne sont guère connus. A en juger par les applaudissements qui ont accueilli diverses pages de Marcello, de Palestrina, de Jomelli, où Mme Brésil s'est distinguée par un aplomb de bonne musicienne et où Mme la baronne de F... s'est fait remarquer, entre toutes les solistes, par la largeur de son style, par la justesse de sa voix, par la pureté et la simplicité de son expression, les sociétés qui, comme celle-ci, se voueraient à l'interprétation de ces ouvrages obtiendraient un beau succès et exerceraient la même influence que les sociétés de musique instrumentale, auxquelles nous devons d'être débarrassés des choses fades et insignifiantes qui naguère y tinrent tant de place et corrompirent le goût.

Quelle prodigieuse diversité dans tous les chœurs entendus l'autre soir! Quelle différence entre le *Stabat mater* d'Haydn, le *Tantum ergo* de Bortnianski, le *Gaudeamus* de Carissimi et le *Paulus* de Mendelssohn! Mais pourtant quel fond commun! Ces rares esprits se gardaient bien de tout bouleverser, de tout changer; ils n'étaient pas tombés, comme de grandes intelligences de notre temps, dans cette funeste erreur de croire que la forme est tout, qu'elle peut dispenser d'avoir de hautes, fortes ou gracieuses pensées; ils ne rejetaient point encore la mélodie; ils y *croyaient;* et ce n'est pas sans un plaisir mêlé de surprise que plus d'un auditeur, entendant sans doute pour la première fois ces chants religieux, dépouillés le plus souvent des sonorités et des richesses de l'orchestre, y trouvait de si douces, de si claires et de si ravissantes mélodies. Les artistes ont brillamment fait leur devoir: c'étaient MM. Bussine, Hayet et Marochetti. Le difficile, à Paris surtout, n'est pas de réunir quelques solistes distingués; ce qui l'est bien davantage, et ce que M. Charles Vervoitte a eu le bonheur de rencontrer, ce sont des masses vocales habiles, c'est l'ensemble et la parfaite abnégation dont d'excellents musiciens, de tout âge et de tout rang, ont offert le spectacle avec tant de grâce et de mérite artistique.

ADOLPHE BOTTE.

Fragments d'*Hamlet*,

Musique composée par M. VICTORIN JONCIÈRES.

Voici un début plein de promesses pour l'avenir. M. Victorin Joncières sera jugé par nous avec d'autant plus d'impartialité que nous avons dirigé ses premiers pas dans l'étude de la science harmonique. La séance a commencé par l'exécution d'une *gavotte* de Bach, orchestrée par le jeune compositeur, et la modestie de cette entrée en matière lui a porté bonheur.

L'ouverture d'*Hamlet* est d'une coupe originale; — elle a de l'unité, de la splendeur, et une phrase très-expressive des violoncelles s'y fait remarquer. — Une marche avec chœurs vient ensuite. — Elle est coupée par des phrases instrumentales de l'effet le plus pittoresque; mais nous pensons que, si le chœur intervenait syllabiquement sous ces passages purement symphoniques, l'effet général du morceau y gagnerait beaucoup.

La *Chanson d'Ophélia*, dite par Mme Grenier-Nivet, a été plutôt devinée que bien entendue. L'*entr'acte symphonique* par lequel l'auteur a voulu peindre les reproches adressés par Hamlet à sa mère, est un grand et noble morceau. Les rentrées mélodiques des altos et des violoncelles ont fait sensation. La *Chanson du fossoyeur* a été si bient dite par Paulin que le public l'a fait recommencer. Une *marche funèbre*, dont le début très-pittoresque est confié aux cloches et aux bassons, tandis que le hautbois fait un contre-sujet d'une couleur

moyen âge pleine d'originalité, a été exécutée ensuite par l'orchestre et les chœurs. L'audition s'est terminée par une symphonie imitative de duel; ce morceau d'une allure assez ordinaire, renferme pourtant quelques passages saillants. L'orchestration de Victorin Joncières est sonore sans être bruyante; il écrit bien pour les instruments, et trouve quelquefois des combinaisons de timbres originales. Sa mélodie, purement vocale, ne marche pas avec assez de naturel et de liberté; elle n'est pas encore assez en dehors, et l'auteur, très-préoccupé de l'accompagnement, néglige peut-être un peu trop la partie vitale de toute musique. Il n'en n'est pas de même pour les chœurs, qui sont écrits dans d'excellentes conditions de sonorité. Si cette tentative heureuse éclaire, sans l'éblouir, le jeune artiste, nous croyons discerner dans ses brillants essais le germe d'un compositeur de grand opéra. C'est un espoir pour les amis de l'art sérieux, et nous faisons des vœux pour qu'il se réalise un jour.

A. ELWART.

Beaucoup de personnes, et même des marchands de musique, sont dans la persuasion que si l'éditeur, propriétaire d'une œuvre musicale, n'a pas jugé à propos d'en publier tel ou tel arrangement, il est loisible à chacun de faire venir de l'étranger, et même de vendre en France, cet arrangement quelconque, qu'il aura convenu à un éditeur d'Allemagne, par exemple, de faire paraître, parce qu'il aura acquis pour ce pays la propriété de la même œuvre musicale. C'est une grave erreur, et nous devons leur rappeler que l'introduction, aussi bien que la vente en France de morceaux de ce genre, est assimilée à la contrefaçon et peut être poursuivie comme telle. Nous sommes amenés à appeler l'attention sur cette disposition de la loi par le cas qui s'est présenté tout récemment, et dans lequel nous avons dû faire pratiquer chez le sieur ***, marchand de musique à Paris, la saisie d'un certain nombre d'exemplaires d'un arrangement pour le piano à quatre mains, de *la Muette de Portici*, publié à Leipzig, que nous n'avions pas jugé à propos d'éditer, et qu'il débitait à notre préjudice. Nous jugeons inutile de faire ressortir en quoi consiste le préjudice que nous avons subi; mais, dans notre intérêt, comme dans celui de nos confrères, nous avons tenu à les mettre en éveil sur cette infraction aux droits de la propriété, infraction, que, pour notre part, nous sommes parfaitement décidés à réprimer toutes les fois qu'elle sera commise.

G. BRANDUS ET S. DUFOUR.

REVUE DES THÉATRES.

VAUDEVILLE : *Un homme de rien*, comédie en quatre actes, par M. Aylic Langlé. — VARIÉTÉS : Reprise des *Farces dramatiques*, pièce en cinq tableaux, par MM. Dumanoir et Clairville. — PALAIS-ROYAL : *Folammbó* ou *les Cocasseries carthaginoises*, pièce en quatre actes, par MM. Laurencin et Clairville.— PORTE-SAINT-MARTIN : Reprise de *Charles VII chez ses grands vassaux*, drame en cinq actes et en vers, par Alexandre Dumas. — THÉATRE DÉJAZET : *les Pantins éternels*, pièce en trois actes et six tableaux, par MM. Clairville et J. Dornay. — THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES.

Il y a peu de pièces nouvelles à l'ordre du jour; les théâtres se reposent des fatigues de la campagne d'hiver, ou se préparent à affronter les périls de la campagne d'été. Quelques-uns sont encore sous l'impression des adieux de leurs anciens pensionnaires qui les quittent et renoncent à une carrière brillamment parcourue. Samson et Maillart, aux Français; Arnal, aux Variétés; Ferville, au Gymnase, sont allés retrouver Frédérick Lemaître et Bouffé dans leur retraite. La succession est ouverte; mais si les vieux s'en vont, les jeunes ne sont pas arrivés, et, pour les auteurs comme pour leurs interprètes, nous sommes à l'une de ces époques de transition, où l'art dramatique cherche sa voie sans la trouver.

Impuissante à lutter contre ce courant contraire, la direction du Vaudeville, après trois ou quatre ans d'énergiques efforts, a rendu son privilége au ministre; mais, en partant, admirez la chance! elle laisse à son héritier le succès après lequel elle a couru si longtemps. Ce succès, presque posthume, s'appelle *Un homme de rien*, et est dû à la plume de M. Aylic Langlé, fils d'un vaudevilliste et petit-fils d'un compositeur. Son nom seul est sur l'affiche; mais nous lui connaissons un collaborateur qui a voulu garder l'anonyme, par générosité, par modestie peut-être, quoiqu'il ait pu rester caché encore sous sa signature d'Adrien Robert, qu'il a adoptée en littérature et qui n'est pas la sienne.

Un homme de rien! En lisant ce titre, le public s'attendait sans doute à une de ces pièces de mœurs dont on a tant abusé depuis quelques années et qui commencent à passer de mode. Sa surprise a été grande, lorsque, au lieu de l'éternel habit noir dont s'affublent les personnages des comédies modernes, on lui a montré les costumes de la fin du XVIIIe siècle. Car l'homme de rien en question n'est autre que le fameux Shéridan, ce poëte publiciste, aux aventures bizarres, qui est mort dans la misère, non sans avoir jeté le plus vif éclat au théâtre et à la tribune. Mais il ne s'agit pas ici d'une biographie complète; l'auteur, ou plutôt les auteurs de la pièce nouvelle n'ont pris pour but que l'exemple donné par un homme sans bien et sans naissance qui parvient à s'élever au-dessus de la foule à force d'énergie et de persévérance. Shéridan, à peine entré dans la vie, et ne sachant comment s'y maintenir, débute par des excentricités courageuses qui lui valent du même coup deux protecteurs et deux adversaires. C'est plus qu'il n'en faut pour faire son chemin envers et contre tous. Aussi le voyons-nous, grâce à l'amour d'une pauvre fille et à l'amitié d'un vieux marin, triompher de la rivalité politique d'un lord tout-puissant, et de la haine intéressée d'une grande dame dont il a dédaigné les charmes. D'échelon en échelon, il monte au pouvoir, et quand le drame s'arrête, Shéridan est au faîte de la gloire et des grandeurs.

Donc, le dernier ouvrage monté par la direction Dormeuil a obtenu un beau et légitime succès. Les deux premiers actes ont été accueillis avec un véritable enthousiasme; ce n'est pas à dire pour cela qu'il n'y ait d'excellentes choses dans les deux autres. Ce qui plaît surtout dans cette pièce, et ce qui doit lui assurer une longue existence, c'est la variété, l'originalité de ses détails épisodiques, tels que la fièvre des courses, les intrigues des salons aristocratiques, l'agitation des comités électoraux, etc. La vie anglaise, prise ainsi sur le fait, excite au plus haut point l'intérêt et la curiosité.

Febvre a toutes les qualités requises pour bien représenter le personnage multiple de Shéridan. Les autres rôles sont fort bien tenus par Delaunay, Parade, Nertann et la jolie Mlle Pierson.

— En dehors de cette importante nouveauté, les reprises continuent à défrayer presque exclusivement la chronique théâtrale. Citons pour mémoire, aux Variétés, *les Farces dramatiques*, qui, au Palais-Royal, s'appelaient, il y a quelques années, *les Folies dramatiques*. C'est une espèce d'olla podrida, composée d'une tragédie, d'un opéra-seria, d'un drame et d'un ballet, le tout pris au burlesque. Malgré tous leurs efforts, les acteurs d'aujourd'hui ont bien de la peine à rajeunir cette parade, qui était déjà vieille en naissant.

— Nous n'avons pas beaucoup plus de bien à dire d'une grosse parodie du célèbre roman de M. Flaubert, que le Palais-Royal a risquée sous le titre de *Folammbó*, ou les *Cocasseries carthaginoises*, et qui a d'ailleurs l'inconvénient d'arriver un peu tard.

— Après l'éphémère apparition de *Don Juan de Marana*, la Porte-Saint-Martin a évoqué *Charles VII chez ses grands vassaux*, drame en vers, représenté pour la première fois, en 1831, à l'Odéon, et repris, depuis, au Théâtre-Français, avec Beauvallet dans le rôle de

Yacoub. C'est pour cet artiste, actuellement retiré de la Comédie Française, que la Porte-Saint-Martin a remonté le drame d'Alexandre Dumas. Il y est en effet très-remarquable, et Mlle Périga le seconde à merveille. *Charles VII* n'est d'ailleurs qu'une transition aux *Pilules du Diable*, que la direction remonte à grands frais.

— Il y a dans le théâtre de Picard une comédie intitulée *les Marionnettes*, où l'on prouve que les bonshommes mus par des ficelles invisibles ne sont pas seulement à la foire, mais que l'on en rencontre aussi beaucoup dans le monde. C'est à peu près la même idée qui a présidé à la confection des *Pantins éternels* du théâtre Déjazet. La sempiternelle parade dans laquelle figurent Cassandre, Pierrot, Arlequin et Colombine se reproduit à chaque pas, sous d'autres formes, hors de la scène. C'est là, à coup sûr, une donnée fort élastique, et qui, sans amener des effets bien neufs, peut servir de prétexte à des tableaux pleins de mouvement et de gaieté, comme ceux qu'on applaudissait aux défunts Funambules. A ce point de vue, la nouvelle pièce du théâtre Déjazet est fort bien réussie. On s'y poursuit, on s'y culbute, on y grimpe sur les toits, on y danse même un ballet de pantins très-agréable, et le tout est saupoudré de couplets mis en musique par M. Bernardin. C'est à jurer que Raynard, Heuzey et Mlle Boisgontier ont fait leurs premières armes, en face, sur les planches où régnait Debureau.

— Dans l'ancienne salle d'Offenbach, une troupe d'artistes jeunes et intelligents, dirigée par Mme de Chabrillan, offre aux flâneurs des Champs-Elysées un point d'arrêt des plus agréables. Nous lui avons vu représenter deux pièces nouvelles, dont l'une, *Sur la route de Clichy*, gentil vaudeville, aux couplets spirituels, à la donnée originale, a pour auteurs MM. Alphonse Baralle et Royer; et dont l'autre, *Une méprise*, petite comédie fort ingénieuse, est due à la plume de Mme Rouy, qui a un nom recommandé par des succès de salon.

— Une artiste belle et de beaucoup de talent, qu'on a déjà appréciée à l'Odéon et dans quelques drames joués au boulevard, Mlle Agar, va débuter incessamment au Théâtre-Français. Les qualités que possède Mlle Agar, les études sérieuses qu'elle a faites de son art, dont nous avons pu juger tout récemment encore dans une soirée privée, où elle a bien voulu se faire entendre, la destinent incontestablement à notre première scène française et à un brillant avenir

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *Guillaume Tell*. — Mercredi, l'ajournement du *Comte Ory* a motivé une représentation imprévue de *la Muette*, sans Gueymard ni Mme Vandenheuvel.— Vendredi a eu lieu le début de Mlle Mourawief, danseuse du théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, dans *Giselle*, remontée à cette occasion avec un grand luxe. — Hier soir, représentation extraordinaire au bénéfice de la caisse des pensions de retraite, composée des quatre premiers actes de *la Muette* et du deuxième acte de *Guillaume Tell*.

*** Roger et Belval viennent de donner à Toulouse une magnifique représentation des *Huguenots*. Une foule immense remplissait le théâtre du Capitole. Roger a été sublime dans le quatrième acte, point culminant de la splendide partition de Meyerbeer. Belval l'a dignement secondé.

*** Un curieux travail sur le nouvel Opéra en construction a paru dans le *Monde illustré* de samedi dernier. Une double planche représente la vue de façade et de la perspective de cette grande salle, d'après le modèle en relief exposé au palais de l'Industrie. Un plan de la salle accompagne cette vue, ainsi qu'un plan de situation du nouvel Opéra, en regard des rues avoisinantes. L'ancienne salle s'offre sur la même feuille, comme intéressante comparaison à côté de l'Odéon et de l'Opéra-Comique. Ces planches curieuses sont accompagnées d'un très-beau travail explicatif rédigé par M. Charles Yriarte. Celui qui aura vu ces planches et lu cet article possédera complétement son futur grand Opéra. Le *Monde illustré* termine son remarquable numéro du même jour par un exposé comparatif des neuf principaux théâtres lyriques de l'Europe. Nous renvoyons nos lecteurs à cet intéressant examen.

*** La direction du théâtre de l'Opéra-Comique a voulu mettre en évidence sa nouvelle pensionnaire, Mme Galli-Marié. Elle va remonter à son intention un opéra fantastique de MM. de Saint-Georges et Albert Grisar, *le Diable amoureux*, donné il y a une dizaine d'années au théâtre Lyrique avec une jeune cantatrice qui y était fort bien, Mme Colson. Cet opéra, dont le succès, en province, sous le titre des *Amours du Diable*, fut beaucoup plus brillant qu'à Paris, sera repris avec un grand luxe de décors et de mise en scène. Mme Marié-Galli y chantera le rôle principal. — La reprise de *Zampa* avec Montaubry et Mlle Cico doit avoir lieu vers la fin de ce mois. — Mengal quitte le théâtre de l'Opéra-Comique. Il est engagé à Bruxelles pour l'hiver prochain.

*** Hier soir a eu lieu au théâtre Lyrique la reprise d'*Obéron* avec Mme Ugalde et Montjauze.

*** Mme Cabel a donné vendredi sa dernière représentation au théâtre Lyrique dans *Peines d'amour perdues;* elle doit chanter demain soir à Marseille, où elle remplace Mme Carvalho, qui est de retour à Paris.

*** On lit dans l'*Illustration* du 2 mai 1863 : « Une toute jeune cantatrice a débuté presque incognito, au théâtre Lyrique, dans *Robin des Bois*, rôle d'Agathe. C'est Mlle Doria. Voilà, certes, un bien beau nom ! Mais sa voix n'est pas moins belle. C'est un mezzo-soprano, se développant du *si* grave au *si* aigu, et dont le timbre est à la fois éclatant et doux. Sa vocalisation n'est point parfaite. Il faut qu'elle travaille encore. Mais elle a déjà l'essentiel, tout ce que la nature donne, l'instrument, le sentiment et l'intelligence. Ajoutez-y, ce qui ne gâte rien, le minois le plus piquant du monde, un visage frais et original, une physionomie très-mobile, je ne sais quoi qui sent son XVIIIe siècle. On dirait une figure de Vanloo ou de Boucher, animée par quelque magicien, comme la statue de Pygmalion, et sortie tout exprès de son cadre pour demander à M. Duprez des leçons de chant. »

*** Le directeur des Bouffes-Parisiens met utilement à profit les loisirs que lui fait la reconstruction de la salle ; il vient d'engager un excellent chef d'orchestre, M. Eugène Prévost, et il prépare, outre l'ouvrage d'Offenbach, qui doit signaler la réouverture, plusieurs nouveautés importantes, au nombre desquelles on cite un opéra d'A. Grisar. — On se pressait à la dernière représentation des *Bavards*, qui a valu à Mme Ugalde une véritable ovation.

*** Le théâtre du Palais-Royal répète une pièce en un acte dans laquelle Berthelier doit créer le principal rôle avant de prendre un congé de quatre mois, pendant lequel il est engagé à Bade.

*** La *Muta di Portici*, malgré l'insuffisance de l'exécution, vient d'obtenir un grand succès au théâtre de la Cannobiana à Milan. La signora Corani, le ténor Limberti et la basse Garcia, Mlle Cardani (Fenella) et la charmante Malvina Bertoletti s'y sont fait applaudir.

*** *Le Roman d'Elvire* va être représenté sur le théâtre de l'Opéra de Stockholm.

*** Les cinq jeunes élèves musiciens viennent d'entrer en loges au palais de l'Institut pour le concours préparatoire. Ce sont MM. Constantin, élève de M. Ambroise Thomas ; Danhauser, élève de M. Halévy ; Massenet, élève de M. Thomas ; Ruoz, élève de..., et Salomé, élève de M. Thomas.

*** Plusieurs journaux ont répété, d'après la *Gazette musicale*, que les recettes des représentations données à Vienne par Mlle Patti avaient atteint le chiffre de 115,000 florins, représentant 140,000 francs. Une faute d'impression s'est glissée dans la conversion des florins en francs, et c'est 240,000 francs qu'il faut lire.

*** Le nouvel opéra de Litolff, *Nahel*, légende de la guerre de Trente ans, sera joué à Bade en septembre prochain. Il sera interprété par Mmes Colson, Faure-Lefèvre, et MM. Jourdan, Balanqué, Raynal et Berthelier.

*** Bade a ouvert ses salons le 1er mai par une soirée très-brillante à laquelle assistaient S. M. la reine de Prusse et le duc de Mecklembourg. M. Benazet compte tenir le théâtre ouvert pendant trois mois. Les artistes du théâtre du Palais-Royal avec Ravel, — l'Opéra-Comique représenté par Mmes Colson, Faure, Lefèvre, MM. Jourdan, Froment, Berthelier, Raynal, Balanqué; — Mme Viardot dans une représentation extraordinaire d'*Orphée*;—l'Opéra italien avec Naudin, Delle Sedie, Mmes Charton, Battu, Demeric, —Lablache; —trois opéras nouveaux de Plouvier et Litolff, de Sauvage et Rosenhain, de Leroy, Foussier et Membrée; — une comédie inédite de M. Amédée Achard, jouée par Provost, Bressant et Mme Plessy; — enfin le drame allemand par la troupe du théâtre de Carlsruhe ; tel est le menu des plaisirs que M. Benazet offre aux visiteurs de Bade pendant les mois de juillet à septembre; après quoi les courses ordinaire viendront clore une saison qui certes n'aura son égale nulle part.

*** C'est à Bade et non à Ems que sera donné l'opéra-comique de MM. Sauvage et Rosenhain.

*** M. Marchesi, l'excellent chanteur, a été appelé à Weimar pour y donner quatre représentations au théâtre. Il doit jouer successivement dans *Don Juan*, le *Barbier*, le *Trovatore* et *Luerezia Borgia*. De Weimar, il se rendra à Berlin.

*** Sivori vient d'arriver à Paris; il compte y rester jusqu'à la fin de

mai. Il est complétement rétabli de la grave maladie qu'il a faite à Kœnigsberg à la suite de la chute intempestive du rideau, à la fin de son concert, et qui l'avait frappé à la tête.

*** Notre collaborateur M. Arthur Pougin nous adresse le compte rendu d'un concert donné par un jeune compositeur, M. Borelli, maître de chapelle honoraire du roi d'Italie, pour l'audition de quelques-unes de ses œuvres importantes. D'après lui, ce concert se composait d'une symphonie en *sol* mineur, d'une ouverture, d'une fantaisie pour orchestre sur un air suisse, et de divers morceaux de chant. La symphonie de M. Borelli renferme d'incontestables qualités; on y trouve le germe d'un vrai talent, et cependant s'il faut le dire, elle ne satisfait pas l'auditeur délicat qui demande plutôt à la musique de l'émouvoir et de le charmer que de l'étonner. Le plan de l'œuvre est bon, bien tracé et judicieusement suivi, mais les idées ne sont généralement pas assez spontanées, et le développement en est rarement satisfaisant. L'orchestre est éclatant, véhément, trop constamment bruyant et plus nerveux que véritablement passionné. Le premier *allegro* et le finale se maintiennent d'un bout à l'autre dans un style trop uni, dont la puissance continue ne laisse jamais reposer l'oreille. L'*andante* même, dans lequel on espérait trouver de la douceur et de la sérénité, et qui contient une jolie phrase pleine d'élégance, dite par les violons, n'est pas exempt de ce défaut; on regrette d'y trouver l'abus du bruit et d'une sonorité mal placée. Le morceau qui a paru le plus original est le *scherzo*, dont le rhythme distingué, les rares qualités de forme offrent un charme réel. Les mêmes observations peuvent être adressées à l'ouverture; M. Borelli ne semble pas connaître l'emploi des demi-teintes, du clair-obscur, aussi appréciables et aussi désirables en musique qu'en peinture. Sa fantaisie sur un air suisse est préférable. Là, du moins, on trouve la tranquillité, la sobriété et la douceur. Ce morceau est plein de charme, de grâce et de délicatesse. Parmi les morceaux de chant, on doit citer particulièrement la mélodie intitulée *Terre et Cieux*, d'une louable simplicité, qui a été chantée avec goût par M. Archaimbaud. En somme, on peut voir qu'il y a dans les divers fragments soumis par M. Borelli à l'appréciation du public, du bon et du mauvais. M. Borelli a assez de talent et d'intelligence pour comprendre nos critiques et en tenir compte.

*** M. Tito Matteï, pianiste de S. M. le roi d'Italie, donnera vendredi soir, 15 mai, dans la salle Herz, un grand concert avec le concours de plusieurs artistes distingués.

*** Le célèbre pianiste Léopold de Meyer est à Paris.

*** Un beau concert religieux a eu lieu le 25 avril à Boulogne au profit de la reconstruction de l'église de Notre-Dame, à laquelle Mgr Haffreingue a consacré quarante ans de soins et d'efforts. L'organiste, M. Gretton, qui avait pris l'initiative de ce beau concert, a tenu pendant deux heures la foule attentive aux chants variés qu'il a improvisés, et au nombre desquels l'*Orage* a surtout produit une grande sensation.

*** Alfred Jaell est appelé au grand concert qui aura lieu à Bade le 8 septembre pour la fête du grand-duc. — Séligmann et Alard sont également engagés pour cette solennité musicale.

*** Mme Madeleine Graever, après son grand succès au concert de la Société *Félix Meritis*, a eu de la reine des Pays-Bas une audience dans laquelle Sa Majesté lui a gracieusement permis de prendre le titre de pianiste de la reine des Pays-Bas.

*** Tous les ans l'excellent professeur Krüger constate par une réunion publique les progrès accomplis dans le courant de l'année par ses nombreux élèves. C'est dans les salons d'Érard qu'a eu lieu la semaine dernière cette séance, intéressante sous tous les rapports, et qui a donné la mesure des qualités remarquables inculquées par le maître à ses disciples. Au nombre des morceaux exécutés on a surtout remarqué ses compositions dernières pour le piano sur *Stradella*, un caprice sur *Guillaume Tell*, une fantaisie sur la *Forza del destino*, dans lesquels M. Krüger ne brille pas moins comme compositeur que comme virtuose: aussi ont-ils provoqué des applaudissements aussi fréquents que mérités.

*** Les sociétés chorales s'organisent en Espagne comme dans les autres pays de l'Europe. Le 11 mai, à Lerida, sous le patronage et aux frais de l'ayuntamiento, a lieu la première réunion officielle de deux cent cinquante orphéonistes sous la direction de M. Vidal. On remarque dans le programme l'ouverture de *Guillaume Tell* et la marche du sacre du *Prophète*, exécutée par la musique du régiment de la Princesse. Un professeur distingué, M. Joaquin Huguet, dirige l'orchestre.

*** L'Association des artistes musiciens a tenu jeudi dernier sa séance générale, dons nous ajournons forcément les détails. Disons seulement que les membres du comité élus ou réélus pour cinq années sont MM. Prumier fils, Deloffre, Duzat, Pronst, Henri Gautier, Richard Dambricourt, Baneux, Auguste Wolff, Gustave Héquet, Werrimst, Colin et Forestier.

*** Mardi dernier, on a célébré, dans l'église Notre-Dame de Lorette, le mariage de M. Melchior Mocker, avec Mlle Fanny Darroux, fille de M. Darroux, officier principal d'administration, et nièce de M. S.-Henri Berthoud. La bénédiction nuptiale a été donnée par M. Castaing, chanoine du chapitre impérial de Saint-Denis, et ancien aumônier en chef de l'armée d'Italie. M. Edouard Batiste, professeur au Conservatoire, tenait l'orgue, et M. Gourdin a chanté l'*O salutaris*. La plupart de nos célébrités littéraires, artistiques et scientifiques assistaient à cette cérémonie.

*** M. Th. Doring, l'excellent acteur du théâtre de la cour de Berlin, vient d'obtenir la décoration de la maison Ernestine de Saxe, que lui a conférée le duc de Saxe-Gotha. Doring avait donné une série de représentations au théâtre de ce duché.

*** Nous avons omis de mentionner l'apparition d'un petit volume d'une incontestable utilité. Il a pour titre : *Annuaire spécial des musiciens et des artistes*, et contient une foule de renseignements précieux pour les artistes et pour toutes les personnes qui s'occupent de la musique. L'Annuaire musical a été fondé par Mme J. de B...., et paraîtra tous les ans. Il se vend chez l'auteur, 77, faubourg Poissonnière; prix : 3 francs broché.

*** L'éditeur Schott, à Mayence, vient de publier une biographie de Matthieu Le Maistre. Cet ouvrage renferme des renseignements curieux sur l'histoire de l'art musical au XVIe siècle.

*** Le prince Oscar Frédéric, l'héritier présomptif du trône de Suède et de Norwége, vient de publier un recueil de *Chants du Marin*, qui obtient beaucoup de succès. Le prince s'est également fait connaître par une bonne traduction du *Torquato Tasso* de Gœthe.

*** Vienne possède en ce moment une cantatrice vraiment extraordinaire: elle ne chante jamais faux, ne manque jamais la mesure, et exécute les trilles les plus hardis sans le moindre effort. Cette femme phénomène est en cire; le gosier a été fabriqué en caoutchouc par M. Faber, qui a très-habilement imité l'appareil de la voix humaine.

*** Une dernière et brillante séance a clos le cours d'ensemble au piano de Mme Clara Pfeiffer lundi dernier; des notabilités musicales, artistes et amateurs, assistaient à cette belle réunion, où douze jeunes personnes ou dames ont exécuté à six pianos à quatre mains l'ouverture de *la Flûte enchantée* de Mozart, le septuor de Beethoven et le duo arrangé sur *Guillaume Tell* par Mme Clara Pfeiffer. Il semblait que ce choix eût été fait pour prouver que l'ensemble seul n'était pas le but du cours, mais que les charmantes symphonistes qui obéissaient au bâton féminin de leur chef, voulaient prouver que le style des grands maîtres, le sentiment profond des beautés répandues dans leurs chefs-d'œuvre, pouvaient être rendues avec une imitation complète des orchestres, sauf, bien entendu, l'effet sans rival des divers timbres qui les composent. Aujourd'hui il n'est plus permis aux pianistes dames, d'ignorer les richesses symphoniques qui forment le répertoire de nos célèbres sociétés du Conservatoire et autres; c'était donc une idée vraiment heureuse et artistique qui, depuis neuf ans, a été fécondée au profit d'une foule d'élèves, arrivées à un degré de force qui leur permet une telle exécution. Le duo à quatre mains sur *Guillaume Tell*, quoique très-difficile, a été enlevé avec un brio et une netteté vraiment remarquables, et nous ne doutons pas qu'il n'eût excité les bravos de l'illustre maître qui l'a honoré de son suffrage. Georges Pfeiffer, qui seconde si bien, en prenant part à l'exécution, la direction des mouvements, a recueilli avec sa mère une large part dans les applaudissements, comme moniteur de la phalange féminine de ses cosymphonistes.

*** Dans une récente soirée où se sont fait entendre des artistes d'élite, et où l'on a exécuté des compositions de maître, une jeune pianiste, dont plus d'une fois nous avons constaté le talent gracieux et sympathique, Mlle Clémence Laval, a su se faire applaudir dans plusieurs morceaux de genre varié qu'elle a rendus avec un talent des plus remarquables. Mlle Clémence Laval est un peu de la nature de ces artistes modestes qu'on regrette de ne pas voir se produire plus souvent dans nos concerts publics, et qu'on n'apprécie bien que dans les soirées intimes, où ils donnent mieux toute la mesure de leur savoir et de leur goût.

*** On lit dans le *Nouvelliste de Rouen* : « Le capitaine de *l'August-et-Georges*, récemment arrivé de Gorée dans notre port avec un chargement d'arachides, a apporté un curieux échantillon des instruments de musique en usage chez les nègres du Sénégal. Qu'on se figure une sorte de clavier en flûte de Pan, formé de dix-neuf lattes qui vont en décroissant de longueur sur un plan horizontal. Ces lattes, creusées en dessous, correspondent à deux lignes de courges, citrouilles et gros citrons, évidés et sonores, qui résonnent avec des intensités différentes lorsqu'on frappe le clavier à l'aide de deux sortes de baguettes de tambour. C'est un gigantesque harmonica, d'une construction fort bizarre, mais dont l'agencement ne laisse pas que de révéler une ingénieuse et patiente combinaison. Les nègres appellent cet instrument *balafon*, et ils s'en servent à Gorée et dans l'intérieur des terres pour régler les *bamboulas* et autres danses indigènes. Le nègre instrumentiste pose le *balafon* à terre, car il n'est guère portatif, et s'escrime sur le clavier avec ses baguettes, à la grande joie de son auditoire.

*** Le projet de loi sur la propriété littéraire vient d'être envoyé au conseil d'État. Il sera présenté au Corps législatif dès les premiers jours de la prochaine session.

*** Jeudi 14 mai, jour de l'Ascension, il sera donné au Pré-Catelan une grande fête au bénefice de l'association des artistes musiciens civils et militaires. Organisée par les soins actifs et dévoués de M. le baron

Taylor, l'infatigable fondateur de cette belle œuvre de charité fraternelle, la solennité musicale marquera dans les annales du bien et de l'art. Voulant donner à cette philanthropique association une haute marque de sa sympathie, S. M. l'Empereur a daigné accorder aux musiques de sa garde l'autorisation de prêter leur concours à cette fête de la mutualité artistique. Paris aura ce jour-là un spectacle unique : Les musiques de la gendarmerie impériale, chef, M. Riedel ; du 1er voltigeurs, chef, M. Bonnot; du 2e voltigeurs, chef, M. Sellenick ; du 4e voltigeurs, chef, M. Antony; des guides, chef, M. Mohr; et des chasseurs à cheval, chef, M. Marotel, unies au remarquable orchestre de symphonie que conduit Musard, donneront un de ces concerts imposants que la capitale tout entière voudra entendre et surtout applaudir.

*** Depuis la réouverture des concerts des Champs-Elysées, qui a eu lieu le 1er mai, les amateurs s'y portent autant que le temps le permet. L'orchestre, toujours dirigé par Arban, est sans contredit le premier orchestre en ce genre. Vienne maintenant la chaleur, et tous les salons d'hiver se transporteront dans le délicieux salon d'été de M. de Besselièvre.

*** Le temps a favorisé dimanche dernier la fête donnée par Musard au Pré-Catelan au bénéfice des ouvriers cotonniers. De brillants équipages, dont partie revenait des courses de Longchamps, y abondaient. L'orchestre de Musard a eu son succès habituel, et Legendre s'est fait vivement applaudir dans sa fantaisie du *Carnaval de Venise*. Les Sociétés d'orphéons et la musique de la garde de Paris ont agréablement varié cette solennité musicale. — Aujourd'hui, grande matinée musicale, bal d'enfants, fanfares militaires, théâtre de marionnettes et de magie dans ce ravissant jardin.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Marseille.* — Mme Carvalho nous est apparue cette semaine dans deux nouveaux rôles de son répertoire ; Marguerite de *Faust* et Chérubin des *Noces de Figaro*. La manière dont la célèbre cantatrice les a interprétés nous laissera de profonds souvenirs. La supériorité avec laquelle elle comprend et rend la musique classique, n'a d'égale que la perfection dont elle fait preuve dans un caractère diamétralement opposé. Aussi a-t-elle transporté notre public, qui ne se lassait pas de lui manifester son enthousiasme. Disons qu'elle a été admirablement secondée dans l'opéra de Gounod par MM. Morère et Castelmary; dans *les Noces* par l'excellent Meillet (Figaro) et Mlle Baudier (la comtesse).

*** *Lille.* — La reprise de *Charles VI*, d'Halévy, a eu lieu sur notre théâtre le 3 de ce mois. La salle était comble. Le chœur *Guerre aux tyrans* a été redemandé trois fois. La pièce est bien montée et fait honneur au régisseur M. Potel, ainsi qu'à la direction de M. Simon Lévy. — Notre Conservatoire vient d'obtenir un nouveau succès dans l'exercice des élèves qui a eu lieu dimanche dernier. La symphonie en *ré* de Beethoven faisait partie du programme. Il fallait de la part de M. Magnien, directeur, une grande confiance pour tenter une pareille exécution. Hâtons-nous de dire que ce morceau capital a été rendu à la satisfaction générale, et que l'auditoire s'est retiré sous l'impression de surprise que causait un pareil résultat. Deux élèves se sont fait entendre comme solistes, l'un sur la flûte Bœhm, dans une fantaisie sur *Norma*, par Jules Herman, l'autre sur le violon, dans la première partie du septième concerto de Rode. Ces élèves sont en bonne voie et ont été très-applaudis. Dans la partie vocale, on a surtout remarqué les airs pour soprano, du *Domino noir* et de *Giralda ;* il en a été de même du trio pour ténor, baryton et basse de l'*Italienne à Alger*. Ce concert s'est terminé par le finale du premier acte de *Freischütz*, qui a été enlevé par les solistes, l'orchestre et les chœurs avec un ensemble et une chaleur peu commune. M. Magnien, en homme de talent et d'intelligence, a conduit admirablement sa phalange d'exécutants. Son zèle pour l'école qu'il dirige tient du dévouement; il n'y a qu'une voix pour le reconnaître: aussi cette séance était-elle honorée de la présence des premières autorités civiles et militaires, qui ont toutes adressé au directeur leurs félicitations.

*** *Le Havre.* — Jeudi dernier a eu lieu l'inauguration solennelle du grand orgue construit pour l'église Saint-Michel. Cette cérémonie artistique avait attiré une grande affluence et a été pour l'instrument et pour M. Edouard Batiste, professeur au Conservatoire, organiste de Saint-Eustache, chargé de le faire entendre, un véritable triomphe. MM. Lebourgeois, Donat Guéroult et Balzac, organistes de la ville, entendus dans la même séance, ont fait preuve du plus grand talent.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.*— Les trois représentations de la Piccolomini au bénéfice de M. Lumley éprouvent des difficultés. Lord Dudley, propriétaire de la salle de *Her Majesty's Théatre*, ne consent pas à ce qu'elles y soient données, et des démarches sont faites en ce moment pour obtenir la salle de Drury Lane. — Le 5, Mme Trebelli-Bettini a débuté avec le plus grand succès dans *Il Barbiere*. Les applaudissements, les *bis* et de nombreux bouquets ont été prodigués à la jeune cantatrice. — Incessamment l'apparition de Tamberlick dans *Guillaume Tell* et de Mlle Patti dans la *Sonnambula*. Sa sœur Carlotta a vu se confirmer le succès qu'elle a obtenu à sa première apparition. — On attend la prochaine représentation du nouvel ouvrage de Schira, *Nicolo de Lapi ;* la répétition générale a eu lieu et on en augure très-bien. Les principaux interprètes sont Mmes Titjens et Trebelli, Giuglini, Bettini et Santley. — Le succès de Mme Ferraris dans le ballet de *Farfalletta* grandit tous les jours. Le prince et la princesse de Galles assistaient à la dernière représentation; un de ses écots a été bissé et de nombreux bouquets ont été jetés à la célèbre danseuse.

*** *Bruxelles.* — La troupe de Merelli a commencé ses représentations par *le Trovatore*. Les artistes qui la composent sont : Mmes Lafon, Volpini et Ciaschetti, MM. Carrion, Zacchi, Agnesi et Rossi.

*** *Berlin.* — Au théâtre de l'opéra de la cour, Mlle Lucca vient d'obtenir un nouveau triomphe dans le rôle de Valentine; Mme Harriers a très-bien rendu le rôle de la reine. Lindeck-Marcel nous a fait entendre une belle et puissante voix de basse-taille. Quant à Raoul — Bachmann — il s'est montré par moments au-dessous du rôle qu'il était chargé d'interpréter.

*** *Brunswick.* — Le 1er mai, le théâtre de la cour a représenté, pour l'anniversaire de la naissance du duc, *la Réole*, opéra de G. Schmidt. C'est une œuvre estimable qui dénote chez l'auteur une étude assidue des meilleures compositeurs d'opéra-comique français, tels que Hérold, Auber, Adam, etc. Le premier chœur de femmes, la romance de Marguerite: *Le rossignol dit à la rose*; une romance de Henri de Navarre, au premier acte; une romance du deuxième acte et le grand finale du troisième ont été surtout remarqués. Le succès a été des plus honorables pour M. G. Schmidt.

*** *Vienne.* — L'année prochaine on rétablira l'opéra italien au théâtre de la cour. On annonce que Salvi a déjà engagé Mlle D. Artôt comme prima donna. — Du 4 au 10 mai, le théâtre de la cour a donné *Robert le Diable*, *Lohengrin*, *Lalla-Roukh*, *l'Etoile du Nord*, *les Huguenots* et un ballet, *Monte-Cristo*. Dans le fameux ballet des *Nonnes*, de Robert, Catherine Friedberg, qui est ici en représentation, s'est particulièrement fait remarquer. Son succès dans le ballet de *Monte-Cristo* a été également des plus brillants. — J. Offenbach est arrivé. Il va présider à la mise en scène et aux représentations de l'opéra romantique, *la Fille du Rhin*, qu'il a composé pour le théâtre Treumann.

*** *Francfort.* — Le prix de 10 ducats qui avait été mis au concours pour une cantate à exécuter au prochain festival du *Mœnner-Gesangverein*, a été remporté par E. Kuhn, organiste de l'église de la Trinité à Manheim.

*** *Mayence*, 29 avril. — Aujourd'hui est arrivé ici le personnel du théâtre et de l'orchestre de la cour de Darmstadt. — Les représentations commenceront, au théâtre de la ville, le 2 mai; c'est *le Prophète* de Meyerbeer qui a été choisi pour l'ouverture.

*** *Hambourg.* — Sivori continue à se faire entendre au Thalia-Theater dans les entr'actes. Il paraît que le public ne se lasse pas d'admirer et d'applaudir le successeur de Paganini : ses concerts dans la grande ville commerçante semblent ne pas devoir finir.

Le Directeur : S. DUFOUR.

☞ Il vient de paraître chez les principaux libraires un volume intitulé : **Extinction immédiate du Paupérisme par la suppression des Chômages.** — Prix : 1 franc.

Nous recommandons particulièrement à l'attention de nos lecteurs cet ouvrage, dans lequel la question vitale de notre siècle trouve les éléments d'une solution nouvelle, et dont la crise commerciale que nous traversons augmente encore l'intérêt.

Les Économistes, les Jurisconsultes, les Publicistes, les Grands Industriels, les classes laborieuses, tous ceux enfin qui s'occupent, à quelque point de vue que ce soit, des questions sociales, voudront lire l'exposition de ce système, où respire, ainsi que le dit **Mgr. Maret**, dans une lettre qui y est citée, *un profond amour de l'humanité.*

Les lettres sur l'appréciation de ces idées nouvelles, adressées à l'auteur par les plus éminents Économistes, — notamment celle de M. **H. Baudrillart**, — et qui sont insérées dans l'ouvrage, lui donnent un attrait de plus.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU Ier.

LE CHANT DES EXILÉS

Partition, net, 12 fr. **Chœur avec solo de ténor, composition nouvelle de** Ch. partie séparée, 25 cent.

GIACOMO MEYERBEER

1re médaille d'or
Exposition nationale française de 1849.

DÉCORATION DE LA LÉGION D'HONNEUR
Exposition de 1849.

1re médaille d'argent
Exposition nationale française de 1844.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS
FONDÉE A PARIS EN 1843 PAR

ADOLPHE SAX

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur.

RUE SAINT-GEORGES, 50

1re médaille
Exposition nationale belge de 1841.

DÉCORATION DE LA COURONNE DE CHÊNE
de Hollande (1845).

Grande médaille d'or
du Mérite de Prusse (1846).

Seule grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris (1855). — Seule grande médaille (*Council Medal*) à l'Exposition universelle de Londres (1851).

Organisateur et fournisseur de la musique des Guides et des autres musiques des régiments de la Garde impériale.

INVENTEUR DES FAMILLES DES

SAXO-TROMBAS. SAXHORNS. SAX-TUBAS. SAXOPHONES. CLAIRONS-SAX. TROMBONES-SAX. CORNETS-SAX (compensateurs). CLARINETTES BASSES-SAX. CLARINETTES CONTRE-BASSES-SAX. BASSON-SAX (en cuivre et en bois).

Forme et dispositions nouvelles de Trombones à 3, 4 et 5 cylindres; invention brevetée en **1859**.
Tous les instruments à pistons avec addition d'une ou plusieurs clefs; invention brevetée en **1859**.
Système d'instruments à pistons ascendants; inv. brev. en **1852**.

Cors, Cornets, Trompettes, Trombones simples, les mêmes à pistons ou cylindres, les mêmes forme Saxo-Tromba.
Clairons, Trompettes d'ordonnance, Flûtes, Clarinettes, Bassons, Caisses roulantes, Grosses Caisses, Tambours, Timbales, Cymbales. etc., etc.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sres DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

ALPHONSE SAX (JUNIOR)

Facteur et Ingénieur en instruments de Musique

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS

EN TOUS GENRES, EN TOUTES FORMES ET DANS TOUS LES TONS

HARMONIE et FANFARE. — Rue d'Abbeville, 5 bis, Paris, près de la place Lafayette. — Belle Salle de 300 personnes pour Concerts et Répétitions.
16 Brevets d'Invention ou de perfectionnement. — Commission. — Exportation.

Breveté de S. M. l'Empereur des Français. — Grand brevet de S. M. la reine d'Angleterre. — Breveté de S. M. le roi des Belges. — 2me prix en 1838. — 1er prix en 1841. — Prix d'honneur, médaille d'or, en 1843. — Médaille d'argent à l'Exposition de Paris, 1844. — **DÉLÉGUÉ** par le gouvernement belge pour visiter l'Exposition universelle de Londres, en 1851. — Exposition universelle de Paris, 1855, les plus belles pages du Rapport officiel, 27me Classe, pages 1835-1336. — Exposition universelle de Londres, 1862, *PRIZE MEDAL*, avec cette mention : POUR **EXCELLENCE** DE **TOUTE ESPÈCE** D'INSTRUMENTS DE CUIVRE. — Membre de l'INSTITUT POLYTECHNIQUE de Paris, membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LE PROGRÈS DES SCIENCES SOCIALES. — *MÉDAILLE D'OR* et Membre du CORPS SCIENTIFIQUE DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 20. 17 Mai 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — F. Halévy; Souvenirs d'un ami pour joindre à ceux d'un frère; à M. Léon Halévy (5e article), par **Edouard Monnais.** — Théâtre Lyrique : reprise d'*Oberon*, par **Léon Durocher.** — Auditions musicales, par **Adolphe Botte.** — Messe de Nicou-Choron, exécutée à l'église de la Madeleine, par **F. Danjou.** — Association des artistes musiciens; assemblée générale; banquet annuel. — Correspondance : Londres. — Nouvelles et annonces.

F. HALÉVY.

Souvenirs d'un ami pour joindre à ceux d'un frère.

A. M. LÉON HALÉVY.

(5e article) (1).

Tous ceux qui ont connu Halévy savent qu'il y avait en lui des aptitudes diverses, et l'on peut même dire plusieurs vocations. Quelquefois nous l'avons entendu exprimer le regret d'avoir donné la préférence à la musique : c'est à peu près comme si l'illustre auteur de *la Cène* et de *la Joconde*, Léonard de Vinci, se fût plaint de n'avoir pas négligé la peinture pour les mathématiques, l'architecture, la physique, la philosophie ou la littérature, parce que son vaste génie trouvait moyen de s'y exercer avec succès. M. Sainte-Beuve a dit de l'auteur de *la Juive*, au début d'une charmante étude où la musique n'entre que pour mémoire : « Il avait cela de l'honnête homme de la Bruyère, qu'il pouvait causer avec vous pendant tout un dîner, toute une soirée, en vous parlant de tout avec agrément, avec intérêt, et cependant sans vous dire un mot de musique, sans mettre sur le tapis les choses de son métier. Je le prendrai surtout par ses côtés accessoires, et où il aurait pu exceller très-vite pour peu qu'il s'y fût adonné. Il y avait en lui l'étoffe d'un savant littérateur autant peut-être que d'un grand musicien, et il le montra bien lorsque, dans ses dernières années, il eut si peu d'efforts à faire pour être aussitôt un secrétaire perpétuel tout formé, un orateur académique des plus spirituels et des plus avenants. »

Dans les notes qu'un de nos amis communs, M. Boilay, rédigea sur la demande de M. Sainte-Beuve, et dont ce dernier a fait si bon usage en les transcrivant, je rencontre les lignes suivantes et je les transcris à mon tour : « Il avait un don naturel d'écrire, cultivé, perfectionné par l'étude, par un goût de lecture qu'il satisfaisait partout, dans son cabinet, pendant l'intervalle des travaux, des conversations d'affaires, dans les voitures publiques, dans les réunions d'amis, dans le monde même. Il avait le pouvoir de s'isoler complétement au milieu du bruit de sa famille ou des entretiens du salon, s'il n'y prenait part. Il écrivait de la musique, de la prose ou des vers, il lisait avec une attention imperturbable, lorsqu'on causait autour de lui. Il possédait l'instinct des langues. Il savait l'allemand, l'italien, l'anglais, le latin; une teinture de grec, un peu d'hébreu. Il donnait une foule d'étymologies. Il avait une passion pour les dictionnaires. Il lui était souvent difficile d'y chercher un mot. Comme on ouvre un dictionnaire à une page quelconque dans les environs du mot qu'on cherche, son œil tombait d'abord sur n'importe quel mot; il le lisait, puis le suivant, puis un autre et un autre encore, tant qu'il oubliait quelquefois le mot qu'il voulait chercher. Ces lectures à bâtons rompus et même au hasard lui profitaient toutes, car il avait une grande mémoire, faisant à tout une grande attention. Il savait beaucoup de choses, même dans les sciences, en histoire naturelle, en médecine. Sa curiosité était inépuisable : tout l'intéressait, l'attachait, lui inspirait un désir, ou plutôt un regret, celui de n'avoir pas fait de ce dont il était question l'occupation de sa vie. S'il lisait de l'histoire, il aurait voulu être historien; si des relations militaires, général d'armée; si de la géologie, géologue; si de la politique, homme mêlé aux grandes affaires. »

Une fois les circonstances vinrent un peu trop en aide à l'une de ces velléités passagères, en l'entraînant vers la carrière qui lui convenait moins que toute autre. C'est à la fiévreuse épidémie de 1848 qu'il faut s'en prendre. Alors on était convaincu que tous les arts, comme tous les métiers devaient avoir leurs représentants dans l'Assemblée nationale. Les musiciens ne pouvaient en choisir de meilleur qu'Halévy : on lui persuada qu'il était obligé d'accepter la candidature, et même de faire quelques pas en avant. Jamais je n'oublierai la curieuse séance qui se tint le 15 avril dans la salle Barthélemy encore inachevée, et dans laquelle la pluie tombait par torrents. Chaque prétendant à la candidature y fit sa profession de foi. L'abbé Deguerry, qui d'abord avait songé à se présenter pour son propre compte, n'hésita pas à se déclarer pour le grand artiste, et Halévy le remercia en disant : « Je suis d'autant plus touché des sentiments que vient d'exprimer M. l'abbé Deguerry que, si tous deux nous adorons le même Dieu, nous ne suivons pas le même culte. » En ce moment, on vit le prêtre et l'artiste se donner une fraternelle accolade. Singulier temps, singulier spectacle, accueilli par un tonnerre d'applaudissements! Halévy, proclamé candidat, ne fut pas élu représentant; quelques milliers de voix lui manquèrent, et ce fut autant de gagné pour la musique. Cette séance lui servit du moins à

(1) Voir les nos 12, 13, 16 et 18.

montrer un talent oratoire dont personne ne se doutait, et que peut-être il ignorait lui-même.

Quelques mois après, l'ordre se rétablissant dans les choses et dans les idées, Halévy fut nommé membre de la commission des théâtres, instituée par M. Dufaure, ministre de l'intérieur; et comme il était là parfaitement à sa place, il remplit ses fonctions avec autant de lumières que de zèle.

Dans ce long professorat, qui fut un de ses titres d'honneur, sa haute capacité s'affirma non-seulement par le mérite éclatant de plusieurs de ses élèves, mais par la remarquable valeur de la majorité. Pendant nombre d'années, sa classe fut la plus recherchée du Conservatoire; les élèves s'y pressaient en foule et adoraient leur professeur, qui les traitait comme des amis. Son grand principe était de ne pas forcer la nature, de ne rien commander, de ne rien exiger. Je lui confiai un jour ce qu'un de ses élèves m'avait raconté de son travail : tout allait bien selon lui, sauf le contre-point qui le gênait. « Qu'en sait-il? dit le maître : il n'en a jamais fait! — Comment, repris-je à mon tour, puisqu'il est dans votre classe, il est bien obligé d'en faire! — Du tout, répondit Halévy, je n'oblige à rien. J'ai affaire à de grands jeunes gens qui ont l'âge de raison et qui doivent savoir ce qu'il leur faut. Je suis toujours prêt à les écouter. J'examine et je corrige ce qu'ils m'apportent, ouverture, symphonie, valse, romance. Quand le célèbre Julien était dans ma classe, il ne m'apportait que des quadrilles : je corrigeais ses quadrilles. Je me suis toujours fait un devoir de ne pas contrarier les inspirations. »

Comme écrivain, Halévy s'était formé seul : il essaya ses ailes dans ce journal même, et son nom figure sur la liste de ses premiers collaborateurs. Dès l'année 1834, à la mort de Boïeldieu, il donna une notice sur le grand artiste et sur ses ouvrages ; en 1837, il écrivit un article sur la seconde messe de *Requiem* de Cherubini ; plus tard, un autre article sur la *Méthode des méthodes de piano*, de MM. Fétis et Moschelès. Mais ce n'étaient là que des essais bien timides, et peu remarquables dans un temps où la musique et la littérature (on eût dit autrefois la lyre et la plume) ont fait une alliance plus étroite que jamais. Halévy fut littérateur, comme Jean-Jacques Rousseau musicien. Chez ce dernier la littérature l'emporta sur la musique : chez Halévy au contraire, la musique domina; mais chez l'un et l'autre, il y avait égalité d'instinct, de goût, de passion pour ce qui ne fut pas leur vocation maîtresse, leur occupation principale. De nos jours, et c'est, non pas un blâme, mais une observation que je formule ici, le nombre des compositeurs s'étant prodigieusement accru, plusieurs ont senti la nécessité d'employer l'art d'écrire comme auxiliaire, et de se servir de la plume, soit comme d'une arme de défense ou de protection, soit comme d'un moyen de fendre la presse et de se créer des ressources que la musique ne procure pas toujours.

Halévy, je dois le constater, ne fut pas de ce nombre : il écrivit parce qu'il lui plut d'écrire. Ce n'est pas sa plume qui a poussé sa musique, c'est sa musique qui a poussé sa plume.

Ses premières lectures aux séances de l'Institut, lorsque M. Raoul Rochette était encore secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, excitèrent un mouvement très-vif d'attention, de surprise. M. Villemain écouta, sans en perdre un mot, la notice sur *Britton le Charbonnier*, lue dans la séance annuelle des cinq académies, le 25 octobre 1852, et, après la notice sur l'organiste Frohberger, qui vint l'année suivante, un des membres de l'Académie des sciences, qui avait aussi lu quelque chose dans la même séance, se retourna brusquement du côté d'Halévy, et lui dit avec l'expression de l'étonnement le plus significatif : « Mais vous écrivez bien! » Quand Halévy eut rempli plusieurs fois les fonctions de secrétaire perpétuel, qui lui furent conférées en 1854, et que ses notices sur *Pierre Fontaine, Georges Onslow, Abel Blouet, David d'Angers, Paul Delaroche*, eurent mis en pleine évidence les rares facultés que possédait leur auteur, MM. Villemain et Sainte-Beuve l'arrêtèrent pour le complimenter avec une franchise qui n'en avait que plus de prix pour être académique : « C'est qu'il n'a pas l'air de se douter, dit l'un d'eux, » que l'Académie française le considère *cum invidiâ... — Et cum ex-* » *pectatione!* » ajouta l'autre. Avec *envie* et avec *attente!* c'était prédire aussi clairement que possible une promotion que votre frère eût certainement obtenue, s'il eût vécu davantage; et ce qui eût doublé son bonheur, il me l'a souvent avoué, c'eût été de l'obtenir avec vous, et même après vous.

EDOUARD MONNAIS.

(*La fin prochainement.*)

THÉATRE LYRIQUE.

Reprise d'*Oberon*. — Mme Ugalde. — M. Monjauze.

Comme nous croyons superflu de démontrer qu'*Oberon* est une œuvre de génie, que l'ouverture est une des plus belles symphonies dramatiques qui aient jamais été faites, que le chœur d'introduction est une merveille de poésie fantastique ; comme personne ne nous demandera de lui expliquer les beautés du premier finale, du chant des génies de la mer, du duo de l'écuyer de Huon avec la soubrette de Rézia, du quatuor des quatre aurores, des airs de danse, etc., etc., nous serons bref, et nous dirons seulement quelques mots de la distribution nouvelle et de l'exécution.

Mme Ugalde, cet oiseau voyageur aux zigzags si capricieux et si imprévus, est rentrée au théâtre Lyrique par le rôle de Rézia, rôle difficile si jamais il en fut, au moins pour une voix française, car on ne peut nier que les sopranos allemands ne soient plus à leur aise que les nôtres sur certaines intonations élevées. Mme Ugalde n'a plus sa voix de vingt ans, ou d'il y a vingt ans; mais elle a de la volonté, de l'audace, une verve singulière. On l'écoute toujours avec intérêt, et souvent elle fait plaisir. On l'a fort applaudie au second acte, après son grand air en *mi* bémol, où elle a de l'expression, de l'accent et parfois beaucoup d'éclat. M. Monjauze n'a pas l'agréable sonorité ni la vocalisation facile que l'on souhaiterait au chevalier Huon. Il chante ce rôle avec beaucoup de zèle. C'est toujours un mérite dont il faut lui savoir gré. Mlle Girard est très-piquante dans le rôle de Fatime. C'est ce qui lui arrive à peu près partout. MM. Ribes, Legrand, Leroy et Mme Dubois sont fort convenables dans les autres rôles.

Ajoutons, pour être juste, que le rôle le mieux rempli de tous est celui de l'orchestre, qui n'est pas le moins important.

LÉON DUROCHER.

AUDITIONS MUSICALES.

Mlle Octavie Caussemille.— Mlle Charlotte de Tiefensée. Mlle Marie Trautmann. — Silvestro Nicosia.

Devant un auditoire des plus distingués et dans les salons Erard, où cet hiver tant de pianistes se sont disputé le prix, Mlle Octavie Caussemille a produit, l'autre soir, une vive sensation, qu'aucun bruit retentissant n'avait cependant préparée.

Mlle Octavie Caussemille est l'une des pianistes qui ont le mieux compris que, comme les autres instruments, le piano ne devait servir qu'à charmer, à émouvoir, et pouvait être aussi, quand on savait en employer toutes les ressources, pathétique, varié, et riche des couleurs les plus opposées.

Sauf le trio en *ut* mineur de Mendelssohn, où, à côté d'un art infini, il y a des accents si chaleureux, une vivacité si entraînante et une inspiration si élevée, la brillante artiste n'a guère fait entendre

que des morceaux aimables, gracieux et chantants; mais elle a si bien soupiré les molles et délicieuses élégies de *la Somnambule*; elle a mis tant de pureté, de finesse et d'enjouement en disant de délicates et élégantes pièces de Lysberg et de Gottschalk; elle a si bien exprimé, malgré la mâle énergie qui distingue son talent, ce qui convenait à chaque auteur, que tous les dilettantes ont été enchantés et ne se sont point inquiétés de savoir si toutes ces pages étaient bien difficiles et bien compliquées. Mlle Octavie Caussemille fait très-bien saillir les caractères définitifs de chaque école ; elle rejette, quand elles sont inutiles, les grandes sonorités, et cherche avant tout la vérité et la beauté du style: aussi a-t-elle pleinement mérité les longs applaudissements qui lui ont été donnés, et sa soirée comptera-t-elle parmi les plus jolies soirées de la saison.

Les variations de Franchomme sur un thème russe et sur la mélodieuse romance de *la Rose*, popularisée par le grand succès de *Martha*, ont ravi l'auditoire. Ce morceau renferme de l'imagination et du savoir; les effets sont puisés plutôt dans les ingénieuses combinaisons de l'harmonie et du rhythme que dans les laborieuses difficultés et les sonorités exagérées. M. Lebouc l'a parfaitement interprété. M. Marochetti, les frères Guidon, chanteurs très-agréables, ont, plus que Mlle Dubois, récolté de nombreux bravos.

— Excellente musicienne, renommée pour l'étendue de sa voix (un mezzo-soprano très-riche et d'une souplesse remarquable), pour son style large, gracieux, pour son intelligence des nobles beautés de l'école allemande, Mlle Charlotte de Tiefensée ne pouvait passer inaperçue : aussi, quoiqu'à cette époque on déserte volontiers la salle de concert pour la promenade, avait-elle réuni la semaine dernière bon nombre d'auditeurs. Tous ont été charmés de l'expression tantôt sobre, hardie, colorée, tantôt suave, brillante et pathétique qu'elle a déployée dans la romance du *Prophète*, dans *Casta Diva*, et dans des inspirations de Haendel, de Mozart et de Rossini. Les gracieuses et difficiles variations de Proch, des chants nationaux russes, espagnols, irlandais, bohêmes, tyroliens et hongrois, qui tous avaient une saveur particulière, quelque chose de naïf, d'énergique, de tendre et de passionné, ont permis à Mlle Charlotte de Tiefensée de faire applaudir sa vocalisation nette et légère, sa manière de phraser, qui, quoique véhémente au besoin, sait toujours se renfermer dans les limites tracées par le goût et par l'art. Bien que Mlle de Tiefensée n'ait pu faire apprécier les qualités dramatiques qui lui ont valu de si beaux succès au théâtre, elle a néanmoins, dans plusieurs morceaux, prouvé que sa voix et son talent étaient habitués aux accents tragiques.

Mlle Léonie Tonel, MM. Edmond Hocmelle et Bauerkeller ont très-agréablement varié les plaisirs de cette soirée.

— Mlle Marie Trautmann fut une enfant prodige; on applaudit il y a quelque dix ans à ses heureuses dispositions et à son intelligence musicale. Son éducation, on le sait, fut puisée à différentes sources, et la moins pure assurément n'est pas la dernière, car Mlle Trautmann obtint le premier prix au Conservatoire et fit le plus grand honneur à la classe de Henri Herz. Le talent de la jeune pianiste n'a point encore toute la maturité désirable, mais il est déjà très-distingué, et, cette fois, du moins, la précocité n'a rien eu de regrettable. Avec MM. Muller et Bauerkeller, elle a fort bien joué le trio en *ré* mineur de Mendelssohn ; puis, seule, la belle fantaisie de Thalberg, où brille entre toutes les mélodies la ravissante sérénade de *Don Juan*, si magnifiquement analysée par Alfred de Musset :

Une mélancolique et piteuse chanson,
Respirant la douleur, l'amour et la tristesse,
Mais l'accompagnement parle d'un autre ton.
Comme il est vif, joyeux! Avec quelle prestesse
Il sautille! — On dirait que la chanson caresse
Et couvre de langueur le perfide instrument;
Tandis que l'air moqueur de l'accompagnement
Tourne en dérision la chanson elle-même,
Et semble la railler d'aller si tristement.

Mlle Marie Trautmann a mieux dit encore le sixième concerto de Henri Herz, qui a fait grand plaisir.

La jolie voix et la bonne méthode de Mlle Simon Corradi ont été très-remarquées dans *l'aragonaise* du *Domino noir*, dans *la Vision de sainte Cécile* de M. Lebouc. Mlle Simon Corradi a été d'autant plus fêtée que dans les concerts la partie vocale est ordinairement assez médiocre.

— M. Silvestro Nicosia est un violoniste très-inégal, quelque peu excentrique, comptant trop peut-être sur la singularité de certains traits, amoureux surtout de capricieuses fantaisies; mais, comme presque tous les Italiens, il sait faire parler son instrument. Il en tire sinon des choses irréprochables, du moins des accents toujours pourvus d'un certain charme. A son concert, donné dans la salle du Grand-Orient, il a été, après l'exécution de sa ronde polonaise, très-chaleureusement applaudi. Mais l'enchantement de cette matinée a été l'apparition de Carlo Nicosia, petit virtuose de cinq ans et demi. Ce ravissant enfant (auquel on est obligé d'attacher son violon) a joué un prélude de Bach et un duo de son père, *Brise du soir*, avec une justesse, un aplomb, une expression et un sentiment musical tout à fait extraordinaires. Il a été accablé de bravos.

ADOLPHE BOTTE.

MESSE DE NICOU-CHORON

Exécutée à l'église de la Madeleine.

Une pieuse et généreuse pensée a réuni mercredi dernier, dans l'église de la Madeleine, une belle assistance, venue pour entendre une messe à orchestre, une grande composition de M. Nicou-Choron. Il s'agissait d'une bonne œuvre, de secours à récolter pour les anciens élèves malheureux de cette glorieuse école Choron qui a existé peu de temps et laissé cependant de si durables souvenirs.

Il y aura bientôt trente années que je rendais compte, dans cette même et si utile feuille, des travaux de Choron. Après avoir longtemps travaillé à la renaissance de l'art religieux, dont Choron avait mis en lumière les chefs-d'œuvre, j'ai quitté la carrière; et pour revenir aujourd'hui dans *la Gazette musicale* écrire sur la musique, il faut bien que l'on sache que ses abonnés lui sont fidèles et vivent longtemps.

Avant de parler de la belle exécution de mercredi dernier, je demande la permission de rappeler en peu de mots quelle fut l'œuvre de Choron.

Au commencement de ce siècle, il y eut un homme de génie qui caractérisa en deux mots le mouvement qui allait s'opérer, la réaction qui allait se faire dans les lettres et les arts, ce fut Chateaubriand, qui rendit sa mémoire impérissable par l'œuvre intitulée : *Génie du christianisme*. Mais le génie du christianisme, méconnu hélas! depuis trois siècles par le clergé lui-même, lequel n'enseigna que le génie du paganisme à la jeunesse depuis le XVIe siècle jusqu'à la révolution, le génie du christianisme, dis-je, embrassait la musique; il avait créé dans le moyen âge l'harmonie inconnue de ces Grecs et Romains dont la musique n'avait rien de commun ni de comparable avec l'art moderne; le génie du christianisme avait donné au monde Palestrina, et avec lui une foule de maîtres égaux dans leur art aux architectes qui avaient construit nos plus belles cathédrales gothiques, aux sculpteurs, aux peintres de vitraux qui les avaient décorées, égaux aussi aux grands peintres de génie du XVe et du XVIe siècle.

Tous ces grands et inimitables créateurs de l'art musical, religieux, de Palestrina à Marcello, étaient inconnus de la société où vécut Choron, et travaillant sans y songer peut-être, mais par un pur et noble

instinct, à montrer comme Chateaubriand la puissance, la fécondité, la variété et la richesse du génie chrétien, Choron mit en lumière une grande collection des chefs-d'œuvre inconnus des créateurs de l'art chrétien, créa une école pour former des voix et des artistes capables de les exécuter.

Voilà l'œuvre de Choron, elle est morte avec lui ; mais dans le peu d'années qu'elle a duré elle a montré par ses résultats étonnants ce qu'on pourrait en France si l'idée de ce régénérateur de l'art avait été encouragée et suivie.

Choron avait le don particulier de savoir deviner les facultés et pressentir l'avenir des enfants ou des jeunes personnes qu'il admettait à son école.

Il avait rencontré Rachel, pauvre petite chanteuse des rues, et il prédit tout de suite qu'elle serait la plus grande artiste dramatique de son temps. Il avait deviné Duprez, et Duprez avait pris chez Choron dans la pratique des œuvres anciennes, le sentiment et on peut dire le génie de ce chant large, noble et d'une expression profonde, dont la tradition après lui risque de se perdre. Tous les artistes sortis de chez Choron et qui ont marqué ensuite dans l'histoire de l'art depuis trente ans étaient excellents musiciens.

Rien de rare aujourd'hui, excepté parmi les instrumentistes, comme un véritable musicien. Choron, qui n'avait qu'une pauvre petite école, a produit des hommes comme Dietsch, l'éminent chef d'orchestre, l'auteur de tant de belles et savantes compositions pour l'église ; Nicou-Choron, le digne fils de Choron par son alliance, l'un des compositeurs qui ont le plus écrit, pour l'église, de la musique bonne, pratique, variée, d'un bon style, et appropriée aux ressources du temps.

Il faudrait des pages pour nommer tous les artistes distingués, qui ont une place dans l'histoire de la musique, et qui ont été découverts pour la plupart et tous formés par Choron et dans son école. Hippolyte Monpou, Boulanger-Kuntz, de Lafage, A. Maillart, Delsarte, Marié, Wartel, Jausenne, Valiquet, le Prévost. Parmi les femmes qui ont paru avec succès au théâtre, je citerai Mme Stoltz, l'une des plus vraiment dramatiques des cantatrices françaises, Clara Novello, et l'excellente Élisa Massy qui fit longtemps le charme de l'Opéra-Comique.

J'en oublie sans doute et beaucoup de ceux qui ont puisé chez Choron avec les connaissances musicales, le goût du beau, le sentiment des grandes œuvres, tout ce qu'enfin on n'apprend plus guère ailleurs.

Eh bien, parmi les anciens et nombreux élèves de cette excellente école de Choron, il en est qui ont passé par les misères de la vie d'artiste ; il en est que l'âge atteint et condamne à l'inaction, d'autres que les maladies frappent ; enfin, il y a là des secours à donner, des infortunes à soulager, et M. Nicou-Choron, avec le concours de ses anciens camarades et d'une foule d'artistes qui l'honorent et qui l'aiment, a eu la bonne et méritante idée de faire exécuter une messe pour réunir au pied des autels ceux qui unissent au bon goût de l'art la vertu de la charité.

Je ne puis parler longuement de la belle composition de M. Nicou-Choron. La musique doit avoir été entendue de ceux à qui on en parle, et beaucoup des lecteurs de *la Gazette musicale*, répandue au loin et partout, n'ont pas pu assister à cette excellente audition. Je me bornerai à dire que la musique de Nicou-Choron en général et cette messe en particulier, est d'un caractère religieux, d'une facture distinguée, d'un bon style, enfin, d'une exécution convenable aux ressources dont on peut disposer dans les églises. Le *Kyrie* et le *Sanctus* sont remarquables, le *Gloria* et le *Credo* ont particulièrement droit aux suffrages des connaisseurs. L'*Agnus* est un chef-d'œuvre d'élégance et de finesse, en même temps que le motif est plein de douceur et de distinction.

Cette grande composition a été très-bien exécutée. Cela n'étonnera personne. Les exécutants étaient tous des artistes très-distingués. Dietsch conduisait l'orchestre et Duprez a chanté.

F. DANJOU.

ASSOCIATION DES ARTISTES MUSICIENS.

Assemblée générale.— Banquet annuel.

L'assemblée générale de l'Association des artistes musiciens s'est tenue, comme les précédentes années, dans la grande salle du Conservatoire, sous la présidence de M. le baron Taylor. Les membres présents étaient au nombre de cent quatre-vingt-dix.

M. Colmet-d'Aage a encore cette fois présenté le rapport sur les travaux de l'année, avec ce talent qu'on lui connaît ; nous en extrayons les passages suivants :

« Après vingt ans d'existence, nous possédons 26,605 francs de rentes, représentant un capital de plus de 580,000 francs. Nous avons distribué à neuf cent quarante-sept sociétaires différents 293,809 francs de secours et pensions ou médicaments donnés à nos sociétaires malades, et, pendant ces vingt années, notre recette totale a dépassé 1,100,000 francs.

» Pour arriver à ces résultats, nos ressources ont été de quatre sortes : les messes et concerts que la bienveillance des membres du clergé de Paris et de quelques musiciens illustres nous ont permis d'organiser au profit de notre œuvre ; les dons qui nous sont remis par quelques personnes généreuses ; le montant des cotisations versées par nos sociétaires ; enfin, les sommes provenant des rentes acquises par l'Association depuis son origine. »

Ensuite l'honorable rapporteur est entré dans le détail des solennités, messes, concerts, organisés pendant l'espace de douze mois : il a fait connaître les libéralités nombreuses, recueillies par l'Association, nommé ses membres les plus généreux, et puis il a dit :

« En résumé, nos cotisations ont produit en 1862, 23,851 fr. 50 c.

» Nos rentes forment notre quatrième branche de ressources.

» Nous possédions, au 31 décembre, 26,605 francs de revenus, savoir :

20,650 francs en rentes 3 0/0 sur l'Etat ;

5,955 francs en 397 obligations du chemin de fer d'Orléans, avec revenu garanti par l'Etat.

» Nous avons donné en pensions	Fr.	23,439 55
» En secours.....		7,101 50
» Soit un total de.....	Fr.	28,541 05

» Et cette somme dépasse celle dont nous pouvons disposer. »

Après ce rapport, salué d'acclamations unanimes, M. le baron Taylor a remercié l'assemblée de ses sympathies, en lui adressant une de ces allocutions qui les rendent plus vives encore, et portent avec elles la lumière et la conviction.

Nous avons déjà donné le résultat du scrutin pour l'élection et la réélection des douze membres du comité. Ces douze membres nommés pour cinq années, sont : MM. Prumier fils, Deloffre, Duzat, Proust, Henri Gautier, Richard d'Ambricourt, Boneux, Auguste Wolff, Gustave Héquet, Werrimst. Colin et Forestier.

Enfin le banquet annuel offert à M. le baron Taylor, à l'occasion de sa fête, a eu lieu vendredi, dans les salons de Douix. Il y avait plus de cent convives. Des toasts ont été portés et des discours prononcés par MM. Edouard Monnais, pour l'Association des artistes musiciens, à laquelle appartenait la présidence ; Alexis de Fontenay, pour l'Association des peintres, sculpteurs, architectes, etc. ; François, pour l'Association des inventeurs et artistes industriels ; Samson, pour l'Association des artistes dramatiques, et Leroy, pour celle des membres de l'enseignement et professeurs. Les deux sociétés des au-

teurs et compositeurs dramatiques et des gens de lettres avaient aussi leurs représentants dans cette réunion de famille; M. Valnay a lu le toast de M. Plouvier, absent pour cause d'indisposition, et M. Frédéric Thomas a parlé au nom des gens de lettres. M. le baron Taylor a répondu à tous ces discours avec la plus amicale et la plus touchante effusion C'était la quatorzième fois que les sociétés créées par lui célébraient sa fête, et jamais la réunion n'avait été plus animée ni plus cordiale.

Emile Prudent n'est plus! La nouvelle de cette mort si rapide, si inattendue, a frappé comme un coup de foudre ses amis, ses admirateurs, le public musical tout entier.

Il était né à Angoulême, le 3 avril 1817; à dix ans il fut envoyé à Paris, pour entrer dans la classe de piano tenue par Zimmerman, et il y remporta le premier prix.

Mais ce n'est pas le moment d'entrer dans les détails d'une carrière entièrement remplie par le travail et les succès.

Emile Prudent était le pianiste français qui pouvait le mieux soutenir le parallèle avec les grands artistes étrangers.

Hier samedi, ses obsèques ont été célébrées à Saint-Vincent-de-Paul, au milieu d'une foule profondément attristée et recueillie.

M. Deloffre, prévenu seulement la veille des funérailles, s'est empressé de réunir les artistes de l'orchestre du théâtre Lyrique, qui ont exécuté plusieurs morceaux pendant le service funèbre. — L'organiste de l'église, M. Cavallo, a joué sur le grand orgue trois morceaux d'un beau caractère.

On peut remarquer depuis quelque temps une progression bien sensible de l'Italie à s'assimiler les œuvres lyriques de la scène française. Soit que sous ce rapport les richesses de son propre fonds s'épuisent, soit que les oreilles italiennes aient découvert dans ces premiers essais autre chose que l'attrait de la nouveauté et se soient ouvertes à des mélodies dont il fallait bien reconnaître le mérite, toujours est-il qu'après avoir commencé par les grandes œuvres de Meyerbeer, Auber, Amb. Thomas sont maintenant en voie de s'y naturaliser et de s'y faire apprécier. — Cette initiative ne pouvait manquer d'avoir du retentissement; l'exemple a gagné l'Espagne et le Portugal, et dans ces dernières années *Robert le Diable*, *les Huguenots* et *le Prophète* y ont été tour à tour applaudis avec enthousiasme. En ce moment les journaux portugais signalent l'immense succès que vient d'obtenir sur le théâtre d'Oporto l'opéra des *Huguenots*, représenté pour la première fois le 26 avril, devant tout le public dilettante de la ville et interprété par Bignardi (Raoul), Mme Dejean (Valentine), Marinozzi (Marcel), Tagliapietra (Saint-Bris), Mme Castelli (Marguerite), Buti (Nevers), et Mme Marini (le page).

L'exécution du merveilleux chef-d'œuvre de Meyerbeer, à laquelle les artistes que nous venons de citer avaient consacré de sérieuses études, a soulevé un véritable enthousiasme, qui n'a fait que s'accroître à la deuxième représentation.

La direction, de son côté, n'avait rien épargné pour se mettre, pour les décors et la mise en scène, à la hauteur de l'œuvre, donnée au bénéfice de Bignardi. L'orchestre et les chœurs ont vaillamment secondé les artistes.

CORRESPONDANCE.

Londres, 14 mai.

Voici que les flots de la grande marée musicale nous envahissent: c'est ce qu'on appelle être en *pleine saison*, et en vérité je ne pense pas qu'une saison puisse l'être davantage. Dans la même journée on a entendu, au Palais de cristal, pour l'inauguration de la dixième année, l'exécution de la musique composée par Mendelssohn pour *Athalie*. L'orchestre et les chœurs ne comptaient pas moins de deux mille cinq cents artistes; les solos étaient chantés par Mmes Parepa, Martin et Sainton-Dolby. Le succès a dépassé toute attente. La grande marche des *Lévites* a été redemandée unanimement par les quatorze mille auditeurs, et M. Costa n'a pas hésité à la faire redire.

Le programme comprenait encore les ouvertures composées par Meyerbeer et Auber pour l'Exposition, entre lesquelles était placé le chœur intitulé *Départ*, de Mendelssohn. L'hymne national, chanté à l'unisson, terminait la séance.

Et le soir Mme Jenny Lind-Goldschmidt, assistée de Mme Lemmens-Sherrington, de miss Lascelles, de MM. Montem-Smith, Weiss et Goldschmidt, chantait à Saint-James-Hall pour l'hôpital des incurables de Putney. Dans le programme figuraient l'*allegro* et le *Penseroso* de Haendel, précédé d'un morceau du même compositeur pour instruments à cordes. Depuis 1843, l'*allegro* et le *Penseroso* n'avaient pas été chantés; c'était donc une nouveauté pour l'auditoire. Les airs qui formaient le lot de la célèbre cantatrice lui ont permis de prouver qu'elle n'a rien perdu de son art suprême, quoiqu'elle ne soit plus, quant à ses moyens physiques, la Jenny Lind de 1847. Les autres artistes se sont montrés à sa hauteur.

Le nouvel opéra del signor Schira, *Nicoló de' Lapi*, donné au théâtre de Sa Majesté, a valu au compositeur un succès d'autant plus méritoire qu'il avait à lutter contre un libretto ingrat et confus. M. Schira possède à fond l'art de l'instrumentation, et s'il n'arrive pas à l'originalité, il n'est jamais trivial. Il faut citer, comme morceau piquant et vraiment remarquable, *la Bella mia*, mazurka chantée avec un goût exquis par Mme Trebelli, qui nous a rapporté cette année une voix plus suave et plus fraîche que jamais. Elle a partagé les honneurs de la soirée avec Mlle Titjens, qui réussit dans son rôle autant par le jeu que par le chant. N'oublions pas Mme Ferraris, qui, dans un pas ravissant, *la Fiancée*, a enlevé les bravos de la salle entière.

En ce moment, on répète au même théâtre le *Faust* de Gounod, que suivra l'*Oberon* de Weber, et enfin, pour couronner l'œuvre, *le Prophète* de Meyerbeer, avec Mme Trebelli, dans le rôle de Fidès.

A Covent-Garden, Adelina Patti est revenue et la foule avec elle. C'est dans *la Sonnambula* et ensuite *le Barbier*, qu'elle a fait sa rentrée. Dans le second de ces opéras, Mario et Ronconi ont été admirables. Les répétitions de *Martha* touchent à leur terme, et celles de *l'Etoile du Nord* vont immédiatement commencer. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer est attendu avec l'impatience que font naître toutes les productions de l'illustre maëstro, dont la popularité a singulièrement grandi depuis son dernier séjour à Londres.

La nouvelle Patti (Carlotta), sœur d'Adelina, exerce une *attraction* prodigieuse. Elle doit, il est vrai, se borner aux concerts, mais elle n'y chante pas à moins de 2,625 francs, et tout le monde veut l'avoir. Sa voix est sans pareille et d'un timbre charmant; elle donne le *la* suraigu avec une facilité extraordinaire. C'est une fureur dans toute la force du mot.

Vieuxtemps nous a quittés, après avoir obtenu d'éclatants succès; Alfred Jaell est aussi reçu à bras ouverts partout où il se présente, à la Société philharmonique, au festival du Palais de cristal, à la Musical Union, aux concerts d'Ella, etc. Voilà ce que c'est que d'avoir laissé d'excellents souvenirs.

T. X.

NOUVELLES.

*** Lundi, mercredi et vendredi, le théâtre impérial de l'Opéra a donné le ballet de *Giselle*, et, chaque fois, devant une salle brillamment remplie. S. A. I. la princesse Mathilde y assistait lundi, et elle a donné plusieurs fois le signal des applaudissements. La façon tout à fait remarquable dont M. Perrin a remonté ce ballet, la belle décoration du second acte, le talent incontestable de Mlle Mouravieff, justifient d'ailleurs largement ce succès. Les deux nouveaux pas introduits par la jeune danseuse russe au premier et au deuxième acte du ballet soulèvent des bravos enthousiastes et mérités. Nous ne devons pas omettre, pour être justes, la délicieuse valse de Burgmuller, admirablement dansée par Mme Zina Mérante, et qui ne concourt pas médiocrement à l'attrait de la représentation. — On avait annoncé pour hier la première représentation du *Comte Ory*; mais un nouvel ajournement a dû avoir lieu par suite d'indisposition. — Dulaurens quitte l'Opéra; il va à Lyon, où il a un fort bel engagement. Mme Leguine-Dulaurens suit son mari et tiendra l'emploi de première danseuse. — Au mois de décembre, Mlle Beaugrand cessera également de faire partie de la danse; elle a signé un engagement pour Gênes.

*** La reprise d'*Haydée* attire beaucoup de monde au théâtre de l'Opéra-Comique. Prilleux, rétabli de son indisposition, y a repris le rôle de Domenico. *La Chanteuse voilée et Lallah-Roukh* alternent avec le chef-d'œuvre d'Auber.

*** Nous avons annoncé la prochaine reprise, par la direction du théâtre de l'Opéra-Comique, du *Diable amoureux*, opéra de Saint-Georges et Grisar, que les auteurs prétendent avoir le droit de retirer du théâtre Lyrique, où il fut joué dans le principe. Mais l'administration de ce dernier théâtre leur conteste ce droit et déclare avoir l'intention de le mettre elle-même immédiatement à l'étude. Les tribunaux vont être appelés à prononcer sur ce conflit.

*** Au nombre des artistes italiens que nous entendrons cet hiver, on cite comme engagés par M. Bagier Mme Lagrange, Fraschini et le baryton Giraldoni.

*** De retour de Marseille, Mme Carvalho va donner, avant son départ pour Londres, six représentations de *Faust*. M. Carvalho a eu l'excellente idée d'engager pour la seconder Morini, charmant ténor qui a chanté avec succès le rôle principal de cet opéra à la Scala, à Milan. Il a débuté hier soir.

*** Les recettes des théâtres impériaux subventionnés, des autres théâtres, concerts, cafés-concerts, etc., se sont élevés pendant le mois d'avril à la somme brute de 1,625,102 fr. 21 c.

*** Depassio, qui a tenu une belle place à l'Opéra, obtient en ce moment de grands succès à Genève, où il vient de donner plusieurs représentations très-suivies. Il a joué trois fois *Robert le Diable* et chanté des fragments des *Huguenots* et de *Guillaume Tell*, aux grands applaudissements du public.

*** Mme Mayer-Boulart, qui a fait plusieurs années les délices du public bruxellois au théâtre de la Monnaie, vient de donner à Lyon et à Strasbourg des représentations qui ont attiré la foule. *Le Domino noir, les Dragons de Villars, la Fille du régiment, Faust*, lui ont fourni dans ces deux villes l'occasion de montrer les belles qualités qu'elle possède comme chanteuse et comme comédienne : aussi lui a-t-on prodigué les applaudissements et les rappels.

*** Mlle Wertheimber vient d'arriver à Alger, où elle doit donner plusieurs représentations; son premier début aura lieu dans Léonore de *la Favorite*.

*** M. Merelli fils vient d'engager à de très-belles conditions Mme Trebelli et son mari, le ténor Al. Bettini, pour quatre mois à partir du 1er janvier prochain.

*** La direction des théâtres impériaux a complété le personnel de la troupe du théâtre italien de Saint-Pétersbourg, en engageant pour la saison prochaine le ténor Giuglini et la basse bouffe Fioravanti.

*** Il y a eu jeudi, jour de l'Ascension, une brillante soirée musicale dans les salons de S. Exc. le ministre d'Etat. Plusieurs morceaux des *Vêpres siciliennes* de Verdi, qui vont être remis à la scène, ont été chantés par Mlle Marie Sax, MM. Bonnehée, Cazaux et Villaret. L'auteur lui-même a accompagné le boléro chanté par Mlle Sax, et le *Miserere* du *Trovatore* a terminé le concert.

*** Voici la liste exacte des élèves désignés par la section de musique de l'Académie des Beaux-Arts comme concurrents pour le grand prix de composition musicale : MM. Massenet, élève de MM. Ambroise Thomas et Reber; Salomé, élève de MM. Ambroise Thomas et François Bazin; Danhauser, élève de MM. Halévy, Reber et François Bazin; Constantin, élève de M. Ambroise Thomas; Ruitz, élève de M. Lehorne. Hier, samedi, ces cinq élèves sont entrés en loge. La cantate choisie a pour titre et pour auteur

*** Mardi dernier, la musique de la gendarmerie impériale, sous la direction de son habile chef, M. Riedel, a exécuté plusieurs morceaux dans la salle d'Adolphe Sax, rue Saint-Georges, entre autres une fantaisie sur *Don Juan*, une autre sur *la Favorite, la Marche hongroise* de Liszt, arrangée par Riedel. Il n'y a que des éloges à donner tant au choix qu'à l'arrangement de ces divers morceaux, ainsi qu'à leur exécution précise et vigoureuse. Dans les intermèdes, on a entendu aussi un fragment du septuor de Beethoven, transcrit pour la famille des saxophones et fort bien exécuté par les élèves de M. Adolphe Sax. Sur le nouveau trombone à pistons de ce facteur, M. Hollebecke a fait preuve d'autant de facilité, de rapidité qu'il serait possible d'en montrer sur la flûte.

*** Hier soir a dû avoir lieu, au cirque Napoléon, le beau concert organisé au profit de l'œuvre de Notre-Dame-des-Arts. Tamberlick est revenu exprès de Londres pour y chanter.

*** Trente-six musiciens ont pris part au concours ouvert par le directeur de *l'Union chorale*, M. Ch. Soullier, dans le but d'avoir pour nos orphéons une messe écrite pour deux ténors, baryton et basse. Le jury, composé de MM. Vervoitte, A Boïeldieu, Deffès, Gastinel, Savart, Saint-Saens, Sylvain Saint-Etienne et Vialon, a décerné trois prix, plusieurs accessits et des mentions honorables à MM. Nicolini, Tomadini, Jose Barrière, de Cherbourg, Ch. Alwens, etc. Les ouvrages couronnés seront exécutés successivement dans les diverses églises de Paris par nos sociétés orphéoniques. On ne peut qu'applaudir et porter un vif intérêt à l'initiative, aussi heureuse qu'utile, prise par M. Soullier.

*** La Société de secours pour veuves et orphelins d'artistes musiciens *Haydn*, à Vienne, a publié son rapport annuel ; il en résulte que l'Association possède un capital de 508,405 florins, rapportant 25,597 florins de rente par an.

*** *La Ronde du Brésilien*, voilà certes la plus ébouriffante chanson qui ait été imaginée depuis longtemps et qui va faire courir cent fois de suite la foule au Palais-Royal pour l'entendre chanter par Brasseur et Gil-Perez dans la jolie pièce de MM. H. Meilhac et L. Halévy. Ce ne sont pas seulement les paroles bouffonnes des deux spirituels vaudevillistes qui provoquent un rire inextinguible, mais c'est une des plus heureuses trouvailles musicales d'Offenbach, une des plus originales mélodies que le fécond compositeur ait jusqu'à présent puisées dans sa fertile imagination. Ou nous nous tromperions bien, ou le succès du *Sire de Framboisy* et du fameux *Pied qui remue* va être dépassé.

*** Samedi soir 23 mai, dans la salle Herz, Sivori, qu'on trouve toujours prêt quand il s'agit d'une œuvre bienfaisante, donne avec le concours d'artistes distingués un grand concert au bénéfice d'un violon émérite de la chapelle de Napoléon Ier, M. Morena, qui d'ailleurs mérite à tous égard cette preuve de sympathie de son célèbre confrère et de tous ceux qui viendront l'entendre.

*** Le jeune et brillant violoniste Sarasate poursuit fort heureusement une excursion départementale. Ses concerts attirent la foule, et il a obtenu un immense succès à Angoulême, Périgueux, Niort et Poitiers.

*** La saison des eaux d'Ems est ouverte et s'annonce de la façon la plus brillante. En fait de représentations théâtrales inédites, on y entendra l'opéra-comique de Nuitter et Offenbach, *Il signor Fagotto*, et celui de Deforges et de Flotow, *Rob Roy*. Ce dernier ouvrage sera interprété par Mme Cabel, MM. Duprez fils et Guyot. Le théâtre sera desservi par la troupe des Bouffes-Parisiens, augmentée de quelques artistes des théâtres lyriques de Paris et par une troupe de vaudeville.

*** La fête donnée au Pré-Catelan le jour de l'Ascension, au bénéfice des ouvriers cotonniers, favorisée par un temps superbe, avait attiré une foule considérable. Les corps de musique de la garde et l'orchestre de Musard ont été à la hauteur de la solennité.

*** Depuis quelques jours, la température s'est améliorée; les soirées plus douces permettent d'aller entendre l'orchestre du concert des Champs-Elysées, si parfaitement dirigé par M. Arban. C'est le lieu de rendez-vous de l'élite de la société parisienne.

*** Au Pré-Catelan, l'excellent orchestre de Musard, la riche et savante composition des programmes, le talent hors ligne des solistes, le mérite incontestable du chef, les séductions du parc et la belle réunion de bonne société qui s'y donne chaque dimanche rendez-vous, légitiment hautement les succès obtenus par les concerts Musard dans ce délicieux salon d'été de Paris.

*** Le compositeur Ferdinand Stegmayer est mort à Vienne le 6 de ce mois. Comme chef d'orchestre, il était sans rival. Dès 1828, il dirigeait l'orchestre de Kœnigstadt, à Berlin. On lui doit un petit nombre de compositions excellentes. C'est Stegmayer qui a créé à Vienne la Sing-Académie. Il laisse une veuve et un enfant absolument sans ressources. Immédiatement après son décès, le comité de l'Association a fait remettre 100 florins à la veuve et a ouvert une souscription en sa faveur.

*** Au mois d'avril est mort, à Méran, Antoine Roth, membre de la chapelle de la cour et ancien professeur au Conservatoire de Vienne.

*** On annonce à Londres la mort du poëte et compositeur populaire Charles Glover : l'une de ses chansonnettes, *Jeannette et Jeannot*, donnée par Glover en cadeau à son éditeur ordinaire, a rapporté plus de 100,000 francs.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Marseille.* — Mme Carvalho vient de nous faire ses adieux dans une deuxième représentation des *Noces de Figaro*, avec les deux principaux airs de *la Reine Topaze*. Cette soirée a été pour la grande cantatrice l'occasion d'une magnifique ovation. A peine finissait-elle les dernières notes des merveilleuses variations du *Carnaval de Venise*, au bruit des applaudissements de toute la salle, que le régisseur, s'approchant de Mme Carvalho, lui remit, au nom de l'assistance, un écrin renfermant un magnifique bracelet dont l'artiste, émue au dernier point, se para sur-le-champ. Mais là ne devait pas s'arrêter la surprise. Après l'air de l'*Abeille*, dit sous l'empire de cette émotion, un temple magnifiquement illuminé, et habité par de charmants génies qui répandaient des fleurs autour de la diva fêtée, descendit du cintre, et les plus jolies ballerines du théâtre lui offrirent un bouquet phénoménal, don de M. Halanzier et apporté de Gênes pour cette occasion. Reconnaissante d'une pareille manifestation, Mme Carvalho a consenti à se faire encore entendre une dernière fois dans *Lucie*, après quoi viendra Marie Cabel pour lui succéder.

*** *Saint-Germain-en-Laye.* — Depuis les loisirs que lui a fait un beau mariage, Mme Mackenzie, née Catinka de Dietz, est la providence des jeunes artistes, et rien ne lui coûte pour les produire dans une carrière dont les commencements sont hérissés de tant de difficultés. De charmantes matinées musicales dans lesquelles elle prêche d'exemple

en exécutant avec son admirable talent les belles pages des maîtres classiques, réunissaient fréquemment cet hiver, dans la villa de la rue de Sully, toute l'aristocratie de notre petite ville en même temps que des sommités de l'art et de la critique musicale, venues exprès de Paris pour y assister, et tout disposées à encourager ses protégés. Dans la dernière de ces matinées, donnée pour la clôture, se coudoyaient avec M. Mohr, le chef de la musique des guides, et ses principaux solistes; M. Marotel, le chef de la musique des chasseurs de la garde; Fréd. Brisson, le charmant pianiste-compositeur; le jeune Edm. Guion, créole, de Buenos-Ayres, dont les compositions ne sont pas moins gracieuses que bien exécutées par lui; P. Rabaud, violoncelliste de l'Opéra; puis les jeunes élèves lauréats du Conservatoire. MM. Rougé et Jullia, et Mlle Marotel, jeune cantatrice d'avenir, maintenant élève de Duprez. Aussi le programme offrait-il un attrait supérieur à tous les précédents, et l'exécution ne l'a pas démentie. Nous regrettons que l'espace nous manque pour entrer dans tous les détails des morceaux exécutés; mais nous pouvons, en mentionnant les principaux, dire qu'ils ont provoqué tour à tour les applaudissements les plus chaleureux et les plus légitimes. Ainsi, Mme Mackenzie, dans des variations de Kalkbrenner et un septuor de Hummel où elle a tenu magistralement la partie de piano; M. Guion, dans une pensée fugitive de Ghys, pour le violon, instrument qu'il ne possède pas moins bien que le piano; M. Rabaud, en chantant avec le sentiment le plus exquis sur le violoncelle la romance de *la Rose* de *Marta*; MM. Verger et Favre, flûte et clarinette soli des guides, l'un dans un solo de flûte de sa composition l'autre dans une mélodie de Schubert; enfin MM. Rougé et Jullia dans un duo de *la Reine de Chypre*, et Mlle Marotel, accompagnée de sa sœur, très-bonne pianiste, dans la cavatine de *Lucie* et le grand air de *la Fille du régiment*, ont véritablement lutté de talent et procuré le plus vif plaisir à l'auditoire.

*** *Rochefort.* — La troupe d'opéra-comique, dans laquelle brille Mme Juliette Borghèse, vient de nous donner plusieurs représentations, et entre autres celle du charmant opéra de Maillart, *les Dragons de Villars* dans lequel l'éminente cantatrice a créé d'une façon si remarquable le rôle de Rose Friquet. Elle y a obtenu un véritable succès d'enthousiasme et l'ouvrage a été chaleureusement applaudi.

*** *Metz.* — *Marta* et *les Dragons de Villars* viennent d'obtenir un beau succès. Mlle Borghèse, qui nous a donné quelques représentations, a joué dans l'opéra de Maillart le rôle de Rose Friquet, qu'elle a créé à Paris; elle y a provoqué des bravos enthousiastes.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Les débuts de la Compagnie Merelli ne sont pas heureux jusqu'à présent. Le *Trovatore*, le *Barbier*, *Don Pasquale*, ont été représentés devant les banquettes. — Le *Roman d'Elvire* passera au premier jour pour le bénéfice de Jourdan; Mlle Monrose remplira le rôle de la marquise de Villa-Bianca, qu'elle a créé à Paris.

*** *Berlin.* — Le 8 mai, les époux Grünbaum ont célébré la cinquantaine. Tous les deux ont eu dans le temps une brillante réputation. Mme Thérèse Grünbaum est la fille du célèbre compositeur Wenzemüller; pendant les premières dix années du siècle, elle tenait en Allemagne le sceptre du chant: on l'avait surnommée la Catalani allemande. C'est pour elle que Weber a écrit le rôle d'Eglantine, dans *Euryanthe*.

*** *Vienne.* — La troupe de Merelli fils donnera des représentations au Karl-Theater pendant les mois de février et mars de l'année prochaine. Dans cette troupe figurent Mme A. Patti, Trebelli et les ténors Ginglini et Bettini. — La messe de Robert Schumann a été exécutée le même jour, 3 mai, dans deux églises à la fois. — Mme Fabri-Mulder restera en représentation pendant toute la saison. — Frederigo Consolo, violoniste, de Florence, qui s'est fait entendre dans les principales villes d'Italie, donne actuellement des concerts dans notre ville. — On attend ici Fr. Liszt.

*** *Hambourg.* — L'administration ne se lasse pas de nous donner *Robert le Diable*, et le public ne se lasse pas d'accourir, d'admirer et d'applaudir. Dans la dernière représentation du chef-d'œuvre, Mme Zirndorfer, de Francfort, a chanté le rôle d'Alice; Robzcek, de Dusseldorf, celui de Bertram; il possède une voix de basse imposante qui pourra gagner encore. Enfin, Hagen (Robert) a contribué par sa voix fraîche et vigoureuse à former un ensemble, dont pourrait être fier le théâtre d'une grande capitale.

*** *Brunswick.* — On parle ici d'un festival de chant dont les proportions dépassent tout ce que l'on a vu chez nous dans ce genre. Il est question de trois mille chanteurs qui prendraient part à cette fête grandiose.

*** *Francfort-sur-l'Oder.* — Nous avons enfin entendu *Dinorah*, la magistrale composition de Meyerbeer. Mlle Odile Bartsch a chanté le rôle principal avec beaucoup de goût et de succès. Lehmann-Hoël et Jæger-Corentin se sont également fait applaudir. Le succès de l'œuvre et des exécutants a été complet. Ceux-ci ont eu les honneurs du rappel.

*** *Barcelone.* — Mme Borghi-Mamo marche ici de triomphe en triomphe. Le dernier et le plus brillant est son interprétation du rôle de Fidès dans *il Profeta*. Meyerbeer pourrait lui décerner une couronne d'or pour l'âme dont elle a su revêtir cette magnifique création de Fidès, dans laquelle, comme tragédienne et comme cantatrice, elle laissera chez nous un souvenir impérissable.

Le Directeur : S. DUFOUR.

A vendre, chez M. BLÈVE, facteur de pianos, rue de Valois, 41,

PLUSIEURS PIANOS CARRÉS

très-bons et très-solides pour la campagne, dont un de Pleyel, prix très-modérés; et un bon petit piano droit de Soufleto, de 250 francs.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU Ier.

Le grand succès de la saison du Théâtre des Bouffes-Parisiens :

LES BAVARDS

Opéra-bouffe en deux actes, paroles de NUITTER, musique de

J. OFFENBACH

La Partition pour Chant et Piano, format in-8°, net : 10 francs.

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.

MUSARD. — Suite de Valses, arrangée pour le Piano par DESGRANGES, 6 fr.

Quadrille *par* **ARBAN** *pour le Piano*. . . . . 4 50 | **Polka** *par* **MARX** *pour le Piano*. . . . . 4 »

WOLFART. — Transcription facile pour le Piano de la Romance et Chanson à boire, chantées par Mme Ugalde, prix : 5 fr.

SOUS PRESSE :

CH. HESS. — Caprice-valse pour le piano.
STRAUSS. — Grand galop.
LECARPENTIER. — Bagatelle pour le piano.
C. MICHEL. — Polka-mazurka.
VALIQUET. — Valse très-facile.

Arrangement à quatre mains de la valse de MUSARD et du quadrille d'ARBAN.

Ancienne Maison MEISSONNIER

Paris. — E. GERARD et Cᵉ (COMPAGNIE MUSICALE), 18, rue Dauphine. — Paris.

HÆNDEL

CHŒURS EXÉCUTÉS AUX CONCERTS POPULAIRES PASDELOUP LE 19 AVRIL 1863.

I. SALOMON.—Oratorio.—A flots purs, un doux encens.
II. — — Retraites secrètes, soyez discrètes.
III. LE MESSIE. — Oratorio. — Alleluia!
IV. JOSUÉ. — Roi des conquêtes.

SOUS PRESSE LES AIRS ET CHŒURS SUIVANTS :

Salomon. Oratorio. *Chœur.*
Qu'on entende nos accents!

Salomon. Oratorio. *Air.*
Trève aux chants amoureux!

Salomon. Oratorio. *Double chœur.*
Assiégeons et terre et cieux!

Salomon. Oratorio. *Double chœur.*
D'un amour sans espoir laissons couler les pleurs!

Salomon. Oratorio. *Air et Chœur.*
Tel roule en bondissant.

Salomon. Oratorio. *Double chœur.*
Louez le Seigneur par la harpe et par vos chants!

Samson. Oratorio. *Air et Chœur.*
Reviens, Dieu des combats!

Samson. Oratorio. *Chœur.*
On veut briser le roi des forts.

Samson. Oratorio. *Air.*
Chœurs radieux des brûlants séraphins!

Le Messie. Oratorio. *Air.*
O Christ, roi glorieux!

Judas Machabée. Oratorio. *Récit et Air.*
Sonnez, clairons!

Judas Machabée. Oratorio. *Chœur.*
Voici l'appel sanglant.

Judas Machabée. Oratorio. *Chœur.*
O Dieu que tout rêvère!

Israël en Egypte. Oratorio. *Double chœur.*
La grêle tombe à flots.

Israël en Egypte. Oratorio. *Double chœur.*
Moïse, près de l'onde soumise.

Israël en Égypte. Oratorio. *Double chœur.*
Je célébrerai le roi des cieux.

Sainte Cécile. Cantate. *Chœur.*
A ses accents mélodieux.

Les Fêtes d'Alexandre. Cantate. *Air.*
Quel bruit a résonné, quels sombres accords?

Nymphe. Cantate. *Air et Chœur.*
Hâte-toi, viens ma nymphe aux beaux yeux noirs!

Acis et Galatée. Cantate. *Air.*
Chut! oiseaux charmants!

Acis et Galatée. Cantate. *Air.*
L'Amour, dans son haleine, soupire doucement.

Acis et Galatée. Cantate. *Chœur.*
Doux amants, le destin veut vos tourments.

Saül. Oratorio. *Chœur.*
Envie, fille des Enfers.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT, LES ORATORIOS SUIVANTS COMPLETS :

SALOMON — LE MESSIE — JUDAS MACHABÉE — ISRAEL EN ÉGYPTE

(*Les autres paraîtront successivement.*) **Chaque Oratorio complet : 3 fr. 25 c. net.** (*Les autres paraîtront successivement.*)

TRADUCTION DE SYLVAIN SAINT-ÉTIENNE.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1ᵉʳ.

ÉDITIONS NOUVELLES :

Transpositions des principaux Airs de chant.

2 *bis*. **Air** : *Plaisir du rang suprême*, pour mezzo-soprano..... 6 »
5 *bis*. **Barcarolle** : *Amis, la matinée est belle*, pour baryton..... 3 75
5 *ter*. La même, transposée pour basse..... 3 75
12 *bis*. **Air** : *Du pauvre, seul ami fidèle*, pour baryton..... 3 »
13 *bis*. **Cavatine** : *Arbitre d'une vie*, pour mezzo-soprano..... 3 75
15 *bis*. **Barcarolle** : *Voyez du haut de ce rivage*, pour baryton..... 2 50

LA PARTITION

Pour Chant et Piano, format in-8°, prix net : 20 fr. | **Arrangée pour le Piano seul**, in-8°, prix net : 10 fr.

ET ARRANGÉE POUR LE PIANO A QUATRE MAINS

ÉDITION COMPLÈTE, PRIX NET : 20 FRANCS. ÉDITION SANS LES RÉCITATIFS, PRIX NET : 12 FR.

DE

LA MUETTE DE PORTICI

Quadrille nouveau par Strauss — Polka brillante par Juliano — Suite de Valses par C. Schubert

Pour le Piano : 4 fr. 50. La même, très-facile : 2 fr. 50. Pour le Piano : 6 fr.

RÉNÉ FAVAGER. — Fantaisie-caprice pour le piano. | **DENEUX.** — Fantaisie pour flûte avec accompagnement de piano.

ROSELLEN. — Arrangements nouveaux de l'*Ouverture à quatre mains* et de la Fantaisie op. 75.

LA PARTITION
Pour Chant et Piano
In-8°. Prix net : 15 fr.

HAYDÉE

LA PARTITION
Pour Piano seul
In-8°. Prix net : 8 fr.

Opéra-comique de **AUBER** Paroles de Scribe.

MUSARD : Quadrille et valse. — Arrangements divers par les principaux auteurs.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cᵉ, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 21. 24 Mai 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — F. Halévy; Souvenirs d'un ami pour joindre à ceux d'un frère ; à M. Léon Halévy (6e et dernier article), par **Edouard Monnais.** — Théâtre impérial de l'Opéra : reprise du *Comte Ory*. — Concours d'orphéons, de musique d'harmonie et de fanfares, à Puteaux, par **Mathieu de Monter.** — Nouvelles et annonces.

F. HALÉVY.

Souvenirs d'un ami pour joindre à ceux d'un frère.

A. M. LÉON HALÉVY.

(6e et dernier article) (1).

L'Académie des beaux-arts n'avait eu depuis son origine que trois secrétaires perpétuels: Lebreton, Quatremère de Quincy et Raoul Rochette, tous trois venant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ou de la classe de l'Institut qui en tenait la place. Ce fut une grande nouveauté de voir l'Académie des beaux-arts choisir son secrétaire, sans sortir de chez elle, dans un cercle d'artistes dont la plupart, relativement au talent d'écrire, n'avaient pas même rang d'amateurs. Le choix étant reconnu bon, c'eût été chose toute simple et conforme à la tradition d'ouvrir au secrétaire, ainsi arrivé, les portes de l'Académie française. M. Sainte-Beuve a fort ingénieusement caractérisé les trois prédécesseurs de votre frère: Lebreton, qui datait du consulat, raisonnable, consciencieux, mais un peu sec; Quatremère de Quincy, qui exerça de 1816 à 1839, savant, profond, élevé, mais ennuyeux, impopulaire et paraissant se complaire dans son impopularité; enfin, Raoul Rochette, qui écrivait bien et ne lisait pas mal, mais qui avait un air de recherche et de prétention, une certaine fatuité d'homme et d'orateur. Halévy se présenta sous un aspect tout contraire : il apportait avec lui la simplicité, le naturel, la grâce; il avait la bienveillance dans les yeux, le sourire sur les lèvres; il savait intéresser, attacher et souvent égayer son auditoire; il avait ce je ne sais quoi de grave et de doux qui fait qu'on vous écoute et qu'on vous aime. Le charme opéra sur-le-champ : dès son début, il se posa en maître, quoique la seconde partie de sa notice sur *Pierre Fontaine* fût inférieure à la première, et que l'ensemble péchât par défaut de proportions; mais il se corrigea vite, et l'année suivante on put voir qu'il avait saisi la juste mesure dont il ne devait plus se départir. Dans des genres différents, ses notices sur *Adolphe Adam* et sur *Simart* me paraissent les meilleures qu'il ait composées. La dernière, qui fut son chant du cygne, écrite dans les alternatives d'une santé qui ne se ravivait que pour s'éteindre, offrait peu de ressources; et comme je le disais à votre frère, en le félicitant d'avoir si bien tiré parti d'un tel sujet: « J'aimais et j'estimais beaucoup l'artiste, me répondit-il. Je trouvais qu'on ne lui avait pas assez rendu justice, et je tenais à lui rendre l'hommage qui lui était dû. »

Tel est le sentiment qui l'animait toujours lorsqu'il prenait la plume: il ne s'en servait que pour louer, jamais pour blâmer ou médire. On chercherait vainement quelques lignes de lui, je ne dis pas dirigées contre un de ses confrères, mais qui fussent de nature à lui causer quelque chagrin. Dans ces articles que plusieurs sollicitaient parfois de sa complaisance pour une de leurs productions nouvelles, et dans lesquels, pour donner du poids à l'éloge, il fallait bien revêtir un peu la robe et l'austérité du juge, son embarras se manifestait là où commençait le devoir d'aristarque. On a retrouvé dans ses papiers une appréciation inédite de *Raymond*, opéra d'Ambroise Thomas. Toutes les pages laudatives sont écrites franchement, librement : dans les autres, qu'il n'a pas terminées, l'hésitation se montre : il y a près de cent ratures.

Un jeune musicien recevait une pension de sa ville natale, à la seule condition de produire chaque année un certificat signé d'un membre de l'Institut, en témoignage de son travail et de ses progrès. La première année, le jeune homme apporte une symphonie, et Halévy lui délivre le précieux *visa*. L'année suivante, le compositeur revient avec un rouleau de musique; Halévy l'examine rapidement et dit : « C'est une symphonie! il me semble même que je l'ai déjà vue l'année dernière? N'importe, cette fois je la trouve meilleure, et je vais vous donner votre certificat. »

Non moins modeste que bienveillant et indulgent, Halévy se défendait d'être un homme de premier ordre. A propos d'une reprise de *Moïse* à laquelle il venait d'assister : « Nous autres, me disait-il, nous mettons une pièce en musique, mais là, l'inspiration vient d'ailleurs : c'est du génie pur! »

Les deux volumes publiés sous le titre de *Souvenirs et Portraits*, l'un par votre frère lui-même, l'autre après sa mort, ne contiennent pas encore tous les écrits sortis de sa plume. Il faut y joindre ses *Leçons de lecture musicale*, qui lui imposèrent une tâche si pénible, et tous les travaux que réclamaient de lui les diverses commissions, dont il était l'âme, et ce *Dictionnaire de la langue des beaux-arts*, qui, après un demi-siècle d'immobilité, reçut de sa main le mouve-

(1) Voir les nos 12, 13, 16, 18 et 20.

ment et la vie. De même, il faudrait ajouter à la liste de ses opéras, le *Prométhée enchaîné*, dont il composa la musique sur le texte d'Eschyle, traduit par vous, et dans lequel il voulait essayer l'emploi du quart de ton, l'un des éléments de la gamme enharmonique des Grecs. C'est vous aussi qui lui aviez fourni les paroles d'une cantate avec chœurs, *les Plages du Nil*, pour la fête donnée en 1846 par le ministre de l'instruction publique à Ibrahim-Pacha, vice-roi d'Egypte. Vous avez souvent et beaucoup travaillé aux poëmes dont votre frère composait la musique : vous y avez fait d'heureux changements, vous en avez écrit plusieurs morceaux devenus populaires. Les auteurs de ces poëmes vous remerciaient des importants services que vous leur rendiez, mais le public n'en savait rien. A l'exception du *Dilettante d'Avignon*, vous n'avez jamais donné d'opéra seul avec votre frère, et ce ne fut ni sa faute ni la vôtre. Vous ne demandiez pas mieux l'un et l'autre que de vous associer, mais les bizarres conditions qui président aux arrangements de théâtre s'y opposaient toujours. Dans toute sa carrière, votre frère n'a guère connu que trois collaborateurs, M. de Saint-Georges et Scribe pour le public, et vous pour l'intimité. C'est avec M. de Saint-Georges qu'il avait fait son début, en donnant *l'Artisan*; c'est avec lui qu'il avait composé *la Magicienne*, son dernier ouvrage représenté, avec lui qu'il travaillait à ce *Noé*, dont le grand compositeur n'a pu achever la partition.

La musique de *Noé*, la notice sur *Simart*, et le commencement d'un traité de la musique destiné à *l'Encyclopédie nouvelle* de MM. Emile et Isaac Pereire, sorte de préface élégante et gracieuse, conservée par vos soins, telles ont été les occupations suprêmes de cet artiste, de cet écrivain, qui ne voulait pas admettre le repos comme une des nécessités de la vie. Il fallut bien s'y résigner pourtant, lorsque les forces défaillirent : il fallut partir à la hâte et se réfugier sous un ciel plus doux, pour jouir, au mois de janvier, des rayons du soleil. Il partit donc, et nous laissa plein d'un espoir, que ses lettres si bonnes et si spirituelles vinrent bientôt augmenter. Je m'étais rencontré avec lui, à notre dîner du *second lundi*, peu de jours avant son voyage, dont il n'était même pas question encore. Une seule chose m'avait causé non pas de l'inquiétude, mais une certaine surprise. J'avais remarqué que par intervalles il restait silencieux entre ses deux voisins, deux amis, et comme étranger à la conversation générale ; mais en nous séparant, nous parlâmes du Conservatoire, et il me promit de venir aux examens de chant qui devaient avoir lieu la semaine suivante.

J'ai annoncé que je publierais ses deux lettres datées de Nice; les voici :

« Nice, samedi 4 janvier 1862.

» Mon cher ami,

» Je suis parti de Paris si précipitamment qu'il m'a été impossible de vous aller voir. J'ai fait comme les marins qui fuient devant le mauvais temps, et je me suis hâté de mettre toutes voiles dehors. Nous avons trouvé en effet ici le printemps avec tous ses accessoires, et je m'en trouve bien.

» Donnez-moi des nouvelles de Paris, mon cher Monnais. Que fait-on dans ce gouffre? Comment se comporte cet immense atelier? Les théâtres chantent-ils bien? Quelque nouvelle étoile s'est-elle levée? Satisfaites ma curiosité, quand même vous devriez inventer un peu.

» Moi, je n'ai rien à vous dire. Le soleil est beau; mais qu'importe aux habitants de la rue Saint-Georges!

Continuée lundi 6, mise à la poste le 7.

» Ils n'en ont pas besoin, la neige leur suffit.

» Je suis un peu fatigué d'une grande promenade que nous venons de faire. Je ne vous écrirai pas longuement. Nous venons de faire une visite à Alphonse Karr. Je recevrais beaucoup de monde ici, si je voulais, mais je cherche avant tout le repos. Donnez-moi force nouvelles. Quand jouera-t-on l'ouvrage de Gounod?

» Au premier dîner du *lundi*, c'est-à-dire lundi prochain, parlez à nos amis de mes bons souvenirs. Si je pouvais leur envoyer un oranger sur pied ou un petit palmier, je le ferais volontiers. Qu'on boive à ma santé, si on en a le temps, et dites à Trousseau et à Demarquay, qui m'ont envoyé à Nice, que je me trouve bien jusqu'ici d'avoir suivi leur conseil. Remerciez Auber, qui m'a gracieusement octroyé mon congé, et recevez mille vieilles et bonnes amitiés.

» F. Halévy.

» Villa Masclet, rue de France. »

« Nice, rue de France, vendredi 31 janvier.

» Mon cher ami,

» Ne croyez pas que je vous écrive pour avoir des nouvelles. Je sais ce qui se passe à l'Opéra-Comique. Je connais la restauration Perrin : lui-même me l'a apprise.

» Non; je vous écris parce que je suis un grand coupable; vous m'avez écrit une lettre charmante que j'ai lue avec le plus vif plaisir Vous m'avez transmis des souhaits, des vœux, qui, dictés ainsi du fond du cœur, ne peuvent manquer de s'accomplir; autrement à quoi serviraient les vœux?

» Si je ne vous ai pas répondu plus tôt, c'est toujours à cause de ma maudite paresse. Mais, en étant paresseux, je me repose; en me reposant j'obéis au docteur; ne suis-je pas dans mon droit et très-excusable, si ce n'est envers moi-même, qui m'avise souvent d'avoir des remords? Quelle faiblesse!

» Écrivez-moi, mon cher Monnais, car si je ne commets pas l'indiscrétion de vous demander des nouvelles, je ne vous empêche pas de m'en donner; ne vous gênez pas. Vous devez savoir une foule de propos, de cancans, d'historiettes. Soyez donc mon Tallemant des Réaux. Il doit y avoir en ce moment bien des criailleries, quelques tempêtes peut-être; si vous pouvez me les envoyer, elles ne troubleront pas, j'espère, la sérénité de notre ciel, qui a repris son éclat, car nous avons eu ici huit jours d'hiver, bise, froidure et même échantillon de neige. Il y a ici un grand saint, nommé saint Alexandre, qui fait pleuvoir à volonté. On a fait des processions; mais le saint s'est trompé et a envoyé de la neige, tandis que les Niçois demandaient de l'eau. C'est sa seconde gaucherie. Il y a une quinzaine d'années, il a envoyé un tel déluge qu'il a fallu le laisser tout seul au milieu de la rue. Pardonnez-moi cette petite chronique locale : je n'ai pas de cette ville bénie, calme et confite dans les orangers, d'autre nouvelle à vous donner.

» Mille bonnes et tendres amitiés, mon cher Monnais, et mille hommages à madame Monnais; rappelez-moi aux amis qui pensent à moi; c'est inutile pour les autres.

» F. Halévy. »

Qui donc aurait prévu que ces lettres seraient les dernières?

C'en était fait pourtant : la vie allait abandonner celui qui la possédait si pleine et si riante. Halévy ne devait plus rentrer dans Paris que pour y être pleuré de tous ceux qui l'avaient aimé, admiré, que pour y devenir l'objet d'une de ces grandes manifestations qui prennent le caractère d'un deuil national. Toutes les voix s'unissaient alors en un concert de regrets et de louanges; la malignité, l'envie, se cachaient dans l'ombre. L'heure de la justice était enfin venue : *extinctus amabitur idem*. Après sa mort on lui prodiguait l'encens, comme de son vivant on ne lui avait épargné ni le dédain ni l'injure. Je connais des gens convaincus que votre frère n'a pas seulement succombé à l'excès d'un labeur opiniâtre, mais que la critique l'a tué. La critique! En effet, elle l'a souvent traité avec une rigueur bien cruelle. Quand on songe que, non contente de signaler ses fautes et ses faiblesses, elle l'a poursuivi dans ses plus belles inspirations! Par exemple, cet air sublime de *la Juive*, dans lequel Halévy respire tout entier, ne l'a-t-on pas accusé de l'avoir volé à Grétry? Pour les myopes, il est vrai, toutes les physionomies se ressemblent, et il y a beaucoup de myopes en musique. Ceux-là n'aperçoivent que la disposition identique de quelques notes, et ne tiennent compte ni de la diversité profonde du sentiment, ni de celle de la forme et du développement de l'idée. Pour eux le point de départ est tout, le reste rien ; et le reste, c'est précisément l'œuvre individuelle, originale de l'artiste!

Pour Halévy, la critique n'était pas toujours une douleur, quelquefois c'était un aiguillon. Je lui ai entendu dire : « Quand un » ouvrage n'a pas réussi autant qu'on l'espérait, il faut en faire un » autre, et ne pas s'obstiner à gémir. » Mais alors il était encore jeune, il se sentait de la force et du temps. Plus tard l'aiguillon le blessa autant qu'un poignard. Si la critique savait combien elle a de manières d'être désagréable, dangereuse, et combien peu d'être

utile! Il faut l'avoir mesurée à la taille d'un esprit supérieur; il faut pour ainsi dire, en avoir suivi la *clinique*, en tâtant le pouls, en écoutant battre le cœur d'un grand artiste, pour réduire ses procédés à leur juste valeur. Que servent, par exemple, ces éternels parallèles entre des talents contemporains? Pourquoi ce cliquetis de contrastes et d'antithèses? Pour arriver à cette démonstration que l'un n'a pas les qualités de l'autre, et que celui-ci est peut être préférable à celui-là. Du moins, avant d'écrire la *comparaison* de ses héros, le vieil et bon Plutarque attendait qu'ils ne fussent plus de ce monde, et ne les humiliait pas à bout portant. Et d'ailleurs quelle manie que d'aller sans cesse distribuant les places, comme on le fait au collége! Quelle prétention que de déterminer au juste le point où finit le talent, où commence le génie! Il va sans dire que le plus sûr moyen d'insulter un homme de génie, c'est de ne lui accorder que du talent.

La critique est dans son tort lorsqu'elle ne songe qu'à flatter les passions d'un public toujours jaloux, même de ceux qui le charmeut et l'amusent, parce qu'ils s'élèvent au-dessus de lui. Elle est dans son tort, quand elle exige du même artiste des qualités inconciliables, et qu'elle demande, comme elle l'a fait cent fois pour une, à propos d'Halévy: — Pourquoi n'êtes-vous pas Hérold? L'auteur de *la Juive* n'aurait eu qu'à lui répondre: — Parce que je suis Halévy.

La critique n'est vraiment bonne que lorsqu'elle anime, soutient, encourage; lorsque, sous prétexte de l'amour du beau, elle ne se permet pas des choses assez laides, et que, sous prétexte d'enthousiasme pour les morts, elle n'immole pas sans pitié les vivants. Comment se croirait-elle le pouvoir de commander aux artistes puisque les artistes ne l'ont pas eux-mêmes? Si, comme Dieu l'a voulu, le style est l'homme, comment forcer l'homme à changer de style? Le sublime de la critique serait-il de contraindre l'artiste à faire autrement qu'il ne sent et plus qu'il ne peut? La critique bourdonne de ci, bourdonne de là; mais elle ne refait pas la nature, pas plus qu'on ne dirige les ballons malgré les vents du ciel. La critique est donc à peu de chose près cette mouche de la fable, qui *pique l'un, pique l'autre*, et s'imagine que sans elle rien ne marcherait? Qu'importe, si elle a de l'esprit, du goût, de la politesse, si les ignorants la trouvent savante et qu'elle leur procure d'agréables moments? L'essentiel est qu'elle ne devienne jamais cette mouche empoisonnée dont le pauvre Henri Murger a tracé l'épopée funèbre, et qui ne s'arrête sur sa victime que pour déposer la mort avec son venin.

Pardonnez-moi, mon cher Léon, ces réflexions si amères et si tristes; mais j'ai vu de près tant de douleurs, j'ai surpris tant de tortures, et d'angoisses que je ferais tout au monde pour en éloigner le fatal retour. Halévy m'approuverait s'il était encore avec nous, il m'exhorterait à défendre une cause qu'il plaidait lui-même avec éloquence, en publiant ce qu'il avait senti et pensé, lui, le grand artiste, le digne frère, l'excellent ami!

EDOUARD MONNAIS.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

Reprise du *Comte Ory*.

M. Emile Perrin fait en ce moment la seule chose raisonnable et possible. Il met en ordre ce qu'il possède; il rajeunit, répare de son mieux la collection des anciens chefs-d'œuvre, en attendant qu'il en arrive de neufs. *Le Comte Ory* devait passer un des premiers, à cause de sa valeur, de sa date, et aussi de l'utilité dont il sera pour le service du répertoire. Si jamais chef-d'œuvre a été composé en dépit de toutes les règles, c'est assurément celui-là: libretto taillé dans l'étoffe d'un vaudeville français, musique composée d'abord sur un canevas italien, et voilà comment, le génie aidant, un travail de circonstance s'est transformé en une œuvre immortelle.

Demander aujourd'hui que tous les rôles en soient chantés avec le même talent que dans l'origine, ce ne serait guère plus sage que si du *Comte Ory* de 1828, on voulait refaire le *Viaggio à Reims* de 1825. Au lieu et place d'Adolphe Nourrit et de Mme Damoreau, qui ne sont plus, de Levasseur qui ne chante qu'à la ville, acceptons donc Warot, Mme Vandenheuvel-Duprez, Obin, qui ont bien aussi leur mérite. Warot, il faut lui rendre cette justice, continue de marcher de progrès en progrès. Il lui reste encore quelque gravier dans un coin du larynx: sa voix n'a pas toute la souplesse et la légèreté désirables, mais il chante avec goût, avec charme; il a fort bien dit sa partie du trio: *à la faveur de cette nuit obscure*; il a des notes de tête d'une exquise pureté.

Mme Vandenheuvel-Duprez était encore un peu souffrante: on s'en doutait d'abord à sa coiffure, qui avait l'air d'un bonnet de nuit. Elle n'en a pas moins fait preuve de ce talent courageux, consciencieux, qui grandit devant l'obstacle, et dont l'Elvire de *la Muette* a marqué l'apogée. Obin, qui joue fort bien, s'est permis un luxe presque italien de vocalises.

Mlle de Taisy est un petit page d'encolure tant soit peu flamande, mais ce n'est pas la voix qui lui manque. Bonnesseur parle en chantant et *zézaie* en parlant: c'est un double tort, l'un d'habitude et l'autre de nature. Mlle Godfrend nous paraît une Ragonde sans peur, mais non sans reproche; sa taille est bien mince, son talent encore plus.

Somme toute, *le Comte Ory* nous a été rendu aussi bien que le permettait l'état actuel de la troupe. Les chœurs remplissent leur mission avec zèle, et leur mission a de l'importance dans cette mélodieuse partition, que nous serons toujours heureux d'entendre, parce que la mélodie est toujours certaine de gagner une riche provision d'indulgences.

P. S.

CONCOURS D'ORPHÉONS,

de Musiques d'harmonie et de Fanfares, à Puteaux.

(17 *mai*.)

L'Orphéon ne résiste pas au printemps. Les premières feuilles et les brises de mai, chères aux poëtes, ont pour lui un attrait invincible. Dès que le ciel sourit, il quitte l'atelier, il déploie sa bannière; il part, radieux d'espoir, à la conquête des médailles, sa toison d'or à lui; il assiége les wagons, il affronte leurs banquettes inhospitalières, l'entassement, la chaleur, la nuit sans sommeil; il court, il s'empresse, il arrive; il se présente enfin devant le jury, et, calme, recueilli, dans l'attitude fière et modeste à la fois des gens confiants en leur bon droit, il chante, sous la direction vigilante et surtout *active* de son chef, les chœurs patiemment travaillés durant les longues répétitions d'hiver. L'Orphéon, cette année, n'a pas voulu être en retard de courtoisie avec les précoces coquetteries de la nature. Voilà pourquoi, dimanche dernier, tandis que dans Agen et la Réole s'ouvrait la campagne chorale de la région, Puteaux, un des villages manufacturiers les plus importants des environs de Paris, inaugurait, de son côté, les fêtes musicales de la saison, et voyait près de quinze cents chanteurs et instrumentistes de la Seine, de Seine-et-Oise et des départements limitrophes, prendre part aux concours présidés par le sous-préfet de l'arrondissement.

Quoiqu'un certain nombre de sociétés inscrites ne se soient pas présentées, celle de Lille entre autres, le concours choral aurait dû attirer un plus grand nombre de concurrents, particulièrement dans les premières divisions. Ainsi Paris n'était représenté que par treize de ses cercles orphéoniques, la plupart de fondation récente et de force secondaire, ses anciennes et vaillantes sociétés, celles d'un grand renom et d'un mérite artistique réel, ayant cru devoir s'abstenir.

MM. Ambroise Thomas, Georges Kastner, Gevaert, F. Bazin, Ch. Battaille, Camille de Vos, Ermel, Colin et Grosset, avaient bien voulu accepter les fonctions de membres des jurys d'orphéons; MM. Ambroise Thomas et Georges Kastner ont présidé les concours de chant. Les jurys

des musiques d'harmonie et fanfares étaient composés de MM. Meifred, Klosé, Sellenick, Riedel, Dufrène et Jancourt.

Les différents concours ont été assez intéressants. Les sociétés travaillent; leurs progrès sont sensibles; l'émission de la voix est plus régulière; l'articulation et l'accentuation deviennent meilleures; le goût s'épure. Les sociétés de la division supérieure ont convenablement interprété un chœur, d'intonations, de rhythme et d'exécution difficiles, qui ne leur avait été délivré que quinze jours avant le concours; mesure appliquée pour la première fois, lors du concours de Paris, en 1861. Les mêmes sociétés se sont ensuite présentées avec une fort belle hymne à sainte Cécile, de M. Camille de Vos,—envoyée cinq jours à l'avance, seulement,—dans la division d'excellence, que la commission d'organisation avait maintenue, jusqu'au dernier moment, sur le programme, malgré l'absence de sociétés vivement espérées, desquelles dépendaient l'importance et la signification véritables de cette épreuve. Aussi, le jury a-t-il sagement fait des réserves à cet égard, en mentionnant dans le procès-verbal lu à la distribution des récompenses, que le prix afférent à la division d'excellence ne s'appliquait pas et n'avait pas été décerné à une division telle, mais bien à la lecture musicale d'un chœur appris en quelques jours. En effet, les concurrents entrant ainsi en lice avaient dû, en quinze jours, non-seulement déchiffrer, mais perfectionner deux chœurs inédits et compliqués. N'est-ce pas là une nouvelle réponse aux attaques incessamment dirigées dans certaines coteries, contre l'éducation musicale des orphéonistes?

La distribution des récompenses s'est faite sans chœurs d'ensemble et sans discours, heureuse innovation dont les sociétés, impatientes de connaître leur sort, ont su le meilleur gré aux organisateurs de la fête. Les jurys avaient à décerner trente-deux médailles dont quatre accordées par l'Empereur. Les moyens ne leur manquaient pas, on le voit, de faire des heureux!

Les Enfants de Saint-Denis, société dont j'ai eu souvent l'occasion de parler ici-même, et dont les progrès font honneur au mérite de son directeur, M. Jules Monestier, ont remporté le premier prix de la division supérieure. Le prix de lecture musicale a été décerné aux *Fils des Trouvères*, habilement dirigés par M. Muratet, chef d'orchestre des Bouffes-Parisiens. Les premiers prix des autres divisions sont échus aux orphéons de Saint-Germain, de Montmorency et à l'*Union belge* de Paris.

La fête s'est terminée joyeuse et bruyante, comme se terminent toutes les fêtes chorales. Vainqueur, l'Orphéon aime à tremper son choral dans un verre. La muse populaire se souvient volontiers qu'elle est gauloise de mœurs et d'origine; mais qui songe à s'en plaindre?

Les premiers prix des divisions de musique et fanfares ont été décernés à l'harmonie de Dieppe, et aux fanfares de Méru, de l'Isle-Adam et de Magny-en-Vexin.

EM. MATHIEU DE MONTER.

Dans notre numéro du 3 mai nous faisions connaître l'excellente mesure adoptée par S. Exc. le ministre de l'instruction publique et des cultes, à la suite des propositions qui lui avaient été faites par la maison Alexandre père et fils. Pour mettre le public bien à même d'apprécier les avantages de cette combinaison au point de vue tant des personnes qui l'adopteront que des progrès de l'enseignement musical, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire l'exposé si exact et si lucide qu'en a donné récemment M. Fiorentino dans le journal *la France*.

« L'enseignement musical a fait, depuis quelques années, de bien grands progrès. De Paris, son foyer central, il rayonne et s'étend par toute la province. Le Conservatoire a des succursales qui recrutent les belles voix et forment les bons élèves; les orphéons se multiplient; la musique a sa place à l'école du plus petit village et dans la plus humble des églises. Seulement, pour chanter dans les écoles, pour prier dans les églises, il faut un instrument, et il y a en France des communes si pauvres qu'elles n'osaient même espérer qu'un jour, dans un avenir lointain, elles pourraient se procurer cet instrument qui est l'objet de leurs plus vifs désirs.

» Ce que l'on croyait un rêve, une chose impossible, peut se réaliser sur l'heure. Une maison, solidement établie et d'une réputation européenne, est parvenue, par une fabrication simultanée, sur une vaste échelle, à faire profiter les acheteurs d'une partie de ses bénéfices. Il s'agit ici de bien s'entendre, car le public, à première vue, se méfie quand on lui fait la part trop belle. C'est en multipliant les commandes que les acheteurs eux-mêmes augmentent, dans une très-large proportion, les bénéfices du facteur, et qu'ils lui permettent d'en distraire une partie à leur avantage; si bien qu'en fin de compte, ce qu'ils apportent d'une main, ils le reçoivent de l'autre.

» En effet, tout le monde comprend que celui qui fabrique à la fois mille orgues, au lieu de cent, qui forment son débit ordinaire, réalise un tel gain, qu'il peut en employer une partie à constituer un capital dont les revenus seront partagés, par la voie du sort, et dans un temps donné, entre les acheteurs. C'est sur ces bases que MM. Alexandre père et fils ont imaginé une combinaison des plus simples, et qui, au premier abord, paraît merveilleuse. Tous ceux qui font l'acquisition d'un orgue de 1,000 francs, par exemple, ont un instrument de ce prix, et en même temps une *obligation-warrant* de la même valeur, qui, dans un espace de deux à quarante-cinq ans, doit nécessairement sortir à l'un des tirages annuels, et être remboursée. Ainsi, dans un temps plus rapproché, si l'on est favorisé du sort, plus éloigné, si l'on est moins heureux, on est sûr de rentrer dans son argent et d'avoir un orgue pour rien.

» A Paris, comme dans les grandes villes, l'homme aisé qui achète un orgue ou un piano, paye le prix de l'instrument et se soucie peu du reste. Il n'en est pas de même dans les petites villes et dans les campagnes; tel honnête agriculteur, tel modeste rentier, qui aime beaucoup la musique ou à qui le serpent de sa paroisse porte sur les nerfs, se ferait volontiers cadeau d'un orgue ou l'offrirait à sa commune; mais ces braves gens n'osent point priver leur succession d'une somme relativement considérable. Dès qu'ils auront la certitude que dans trois ans, dans quatre ans peut-être, dans quarante-cinq ans au plus tard, la somme dont ils ont disposé reviendra intégralement à leurs héritiers, ils n'hésiteront plus, et la satisfaction qu'ils se seront donnée ne leur coûtera aucun remords.

» Cette combinaison financière est si sérieuse, si évidemment utile et repose sur des données si certaines, que Son Exc. le ministre de l'instruction publique, après l'avoir soumise à l'examen d'une commission d'hommes compétents, a bien voulu la recommander à tous les préfets.

« *La loi du 15 mars 1850*, dit la circulaire ministérielle, *a placé le chant au nombre des connaissances qui peuvent être enseignées dans les écoles primaires, et le gouvernement n'a cessé de protéger et de favoriser le développement de cet enseignement. Je n'ai point à reproduire les considérations d'intérêt public qui l'ont déterminé jusqu'à ce jour; elles ont été appréciées par presque tous les conseils généraux et par toutes les personnes compétentes; je n'ai qu'à constater le fait.*

» *Parmi les divers moyens de propagation qui m'ont été proposés, j'ai particulièrement distingué l'offre qui m'a été faite par MM. Alexandre père et fils, fabricants d'orgues à Paris, qui se chargeraient de fournir, au prix de 250 francs, à toutes les communes de France, des instruments pouvant tout à la fois servir à l'enseignement du chant dans l'école primaire et contribuer à la pompe du culte dans l'église.*

» *A cet effet, MM. Alexandre ont imaginé une combinaison financière à l'aide de laquelle chaque commune deviendrait propriétaire de son orgue moyennant 15 francs par an, c'est-à-dire pour une somme inférieure au prix de location mensuelle de cet instrument, laquelle somme de 15 francs serait payée pendant un nombre d'années qui varierait de deux au moins à quarante-cinq ans au plus, selon la sortie de l'obligation dont la commune serait en possession.*

» *Les orgues fabriquées par MM. Alexandre étant d'ailleurs excellentes et leur bonne qualité ayant été constatée dans toutes les expositions publiques, je ne pourrais voir qu'avec plaisir le succès d'une entreprise qui aurait évidemment, pour l'enseignement du chant, des résultats avantageux. Je ne puis donc que vous inviter à donner votre assentiment aux arrangements que les communes se proposeraient de faire dans ce but avec la maison Alexandre.*

» Je suis peu courtisan de ma nature; mais il faut louer sans réserve ce qui est vraiment digne d'éloges, et l'on ne peut remercier assez M. Rouland de la protection qu'il accorde à l'enseignement et à la propagation d'un art trop longtemps négligé. Grâce à lui, tant de pauvres enfants ne régleront pas leur voix sur une voix plus fausse que la leur, et les fidèles ne seront point distraits, dans l'église, par des chants si peu mélodieux et des accords si déchirants, qu'ils feraient perdre patience aux âmes les plus pieuses et les plus timorées. La musique est un puissant moyen de civilisation, dont les sociétés modernes apprécient de plus en plus les bienfaits; elle doit entrer pour une large part dans toute éducation bien dirigée. Les âmes d'élite et les esprits les moins éclairés en ressentent également les effets salutaires; le peuple y trouve un allégement à ses maux, un repos à ses fatigues, une consolation, la plus douce qui soit au monde, à ses souffrances. Malheur à ceux qui n'aiment point la musique! Il leur manque plus qu'un sens : ce sont les déshérités de la famille humaine. »

Pour compléter davantage encore cet exposé, nous empruntons au prospectus de MM. Alexandre père et fils quelques détails techniques sur la partie financière de leur opération, et principalement sur la création de l'*obligation-warrant* qui en forme la base :

« L'*obligation-warrant* est nominative ou au porteur; elle est de 250, de 500, de 600, de 1,000, de 1,400 francs; elle correspond aux modèles d'orgues de nos tarifs établis depuis quinze ans.

Une *obligation-warrant* est délivrée à toute personne qui désire faire l'acquisition d'un orgue, comptant.

AVANTAGES DE L'OBLIGATION-WARRANT.

L'*obligation-warrant* donne droit :

1° A la délivrance d'un orgue de notre manufacture;

2° A l'intérêt à 6 0/0 jusqu'au jour où l'on prend livraison de l'instrument;

3° Au remboursement *en espèces* du montant intégral de l'obligation.

Par conséquent, le porteur d'une *obligation-warrant* peut, à volonté, se faire délivrer un orgue du modèle correspondant à son obligation, c'est-à-dire de 250 francs, si elle est de 250 francs; de 1,000 francs, si elle est de 1,000 francs.

Il a trois années pour en prendre livraison.

Tant qu'il n'a pas retiré son instrument, il touche l'intérêt de son obligation à 6 0/0 par an.

Enfin, une fois qu'il est en possession de son orgue, il ne touche plus aucun intérêt, son *obligation-warrant* participe à des tirages annuels qui lui assurent, par le paiement en espèces de l'obligation sortie, le remboursement intégral de la somme qu'il a déboursée.

Le porteur d'une *obligation-warrant* de 250 ou de 1,000 francs, par exemple, reçoit d'abord un orgue de 250 ou de 1,000 francs; puis, lorsque le numéro de son *obligation-warrant* sort dans un tirage annuel, il reçoit encore une somme de 250 ou de 1,000 francs en espèces, de sorte que son instrument ne lui coûte plus rien.

Cet amortissement se fait dans un délai de quarante-cinq ans de la date du premier tirage, conformément au tableau d'amortissement dressé à cet effet.

COMBINAISON SPÉCIALE AUX COMMUNES, ÉCOLES, FABRIQUES, ETC.

Les écoles et les communes peuvent, comme de simples particuliers, prendre des *obligations-warrant* et se procurer ainsi des orgues, qui, à un moment donné, ne leur auront absolument rien coûté.

Mais il peut arriver que la nécessité d'un déboursé, même momentané, soit un obstacle pour elles, ou bien qu'elles désirent avoir un orgue d'un modèle plus important que ne le permettraient leurs ressources disponibles.

Dans ce cas, nous leur accordons des facilités qui lèvent cet obstacle.

Leur *obligation-warrant* est négociée par nos soins, et au lieu du capital, nous leur demandons simplement une annuité représentant, intérêt et amortissement compris, 6 0/0 de la somme qu'elles auraient dû débourser, et cela jusqu'au jour seulement où leur *obligation-warrant* sera désignée par le sort pour être amortie.

La commune, par exemple, qui aura reçu un orgue de 250 ou de 1,000 francs, paiera 7 fr. 50 c. ou 30 francs tous les six mois, et participera aux tirages, comme celle qui aura payé intégralement son *obligation-warrant*. De sorte que si le numéro de son obligation sort dans les premières années, elle n'aura fait qu'un déboursé insignifiant; déboursé qui sera toujours de beaucoup inférieur au prix de location le plus minime. Ainsi, une *obligation-warrant* de 250 francs sortant après trois ans donnerait l'orgue pour 45 francs.

GARANTIES.

L'émission des *obligations-warrant* se fait par l'entremise d'une maison de banque.

La reconstitution du capital, les tirages annuels et les remboursements seront effectués par les soins et sous la garantie de l'un de nos grands établissements de crédit.

RÉSUMÉ DE LA COMBINAISON FINANCIÈRE. — SES RÉSULTATS.

En résumé, l'acquéreur d'un de nos instruments, que ce soit un particulier ou une commune (école ou paroisse), rentre, dans un délai déterminé, dans la somme qu'il a payée et a son *orgue pour rien*.

Si la commune ou la paroisse n'a pas voulu débourser le prix de son acquisition, mais en payer seulement le minime amortissement, le tirage de son obligation fait cesser son paiement semestriel, et dans les deux cas la sortie du numéro de l'*obligation-warrant* laisse, entre les mains du particulier ou de la commune, l'*orgue pour rien*.

Dès lors, l'acquisition d'un orgue n'est plus qu'une avance momentanée et se transforme en un placement certain : les intérêts sont la jouissance et la possession de l'orgue, dont on peut d'ailleurs disposer, réalisant ainsi deux capitaux pour un.

Quant aux communes, aux écoles, aux fabriques qui, seules, peuvent user de la faculté du paiement par annuités, elles peuvent, si le sort les favorise, après deux ou trois années, c'est-à-dire moyennant un déboursé insignifiant, rester propriétaires de l'orgue qu'elles auront choisi.

Quelles sont celles qui voudront se condamner à la privation de pareils avantages?

Avons-nous besoin d'insister maintenant sur les conséquences de notre double combinaison, au point de vue de la propagation de l'enseignement musical? »

Le défaut d'espace nous oblige à remettre à la semaine prochaine la Revue des théâtres de M. D. A. D. Saint-Yves.

CORRESPONDANCE.

Londres, 21 mai 1863.

Les représentations qui doivent être données au bénéfice de M. Lumley, et le refus de lord Dudley de lui accorder la salle de *Her Majesty's theatre*, continuent à préoccuper les esprits et ont notablement augmenté l'intérêt qu'on porte à l'ancien directeur. Tous les artistes qu'il a produits en Angleterre luttent d'empressement dans l'offre de leur concours à ces représentations. Mmes Titjens, Alboni, Ferraris, MM. Giuglini, Vialetti, Gassier, etc., lui ont adressé des lettres gracieuses à ce sujet. Le programme doit être arrêté cette semaine. Pour le moment il paraît certain que la première représentation se composera de *la Traviata*, jouée par Mme la marquise de Gaetani (Piccolomini) et Giuglini, et que *Don Giovanni* défraiera la deuxième, dans laquelle chanteront Mme Titjens (donna Anna), Piccolomini (Zerlina), MM. Gassier (don Giovanni), Beletti (Leporello), Delle Sedie (Mazetto), Giuglini (don Ottavio), et l'orchestre et les chœurs seront ceux de *Her Majesty's theatre*, sous la conduite d'Arditi. — Mlle Artot, arrivée à Londres, après de grands succès à Berlin, vient de faire au théâtre de Sa Majesté, dans *la Figlia del Reggimento*, un des plus brillants débuts dont on ait souvenance aux théâtres italiens de Londres. Applaudie avec enthousiasme, acclamée après chaque acte, Mlle Artot a dû bisser plusieurs morceaux, et si les rappels, si les bouquets peuvent être considérés comme l'expression d'une complète réussite, la Malibran elle-même n'a jamais obtenu de plus grand triomphe. —Mmes Trebelli-Bettini, Titjens, MM. Giuglini et Fricci ont chanté mardi chez S. A. le prince de Galles.— Il paraît certain que lady Crampton (la fille de Balfe) se sépare de son mari. — A la représentation de samedi, au théâtre de Sa Majesté, un incident qui pouvait avoir les plus funestes conséquences, a jeté une vive émotion parmi les spectateurs. Vers la fin de la représentation, plusieurs bouquets sont jetés à Mlle Titjens, qui venait de chanter admirablement. La célèbre artiste les relève et s'avance gracieusement pour en offrir un à son chef d'orchestre, *il signor* Arditi. Dans ce mouvement, sa manche de gaze touche la flamme d'un bec de gaz et s'allume. L'artiste alors, avec une présence d'esprit qui l'a sauvée, saisit à deux mains l'étoffe légère et étouffe aussitôt le feu. Le public, qui avait compris à quel danger Mlle Titjens venait d'échapper par son sang-froid, éclata en applaudissements les plus sympathiques. — Nous gardons encore un mois Mme Ferraris : elle doit créer le principal rôle dans un grand ballet de MM. Giorza et Rota. — Jamais

saison n'a vu réunir une foule d'artistes pareille à celle qui se trouve ici en ce moment. — Thalberg est arrivé et doit donner le 23 sa première séance musicale.

Y.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné cinq représentations cette semaine, et cinq représentations qui avaient rempli la salle. Dimanche, c'était *Guillaume Tell*, avec Villaret; lundi, *Giselle*, avec Mme Mourawieff, dont la danse est de plus en plus goûtée par le public; mardi, pour une représentation due aux abonnés, la reprise du *Comte Ory*, dont nous parlons plus haut; mercredi, le chef-d'œuvre d'Auber, dont le succès ne se ralentit pas, et vendredi, enfin, la réunion de *Giselle* et du *Comte Ory*.

*** Mlle Emma Livry paraît décidément en voie d'une prochaine guérison. La jeune artiste vient de recevoir une preuve de gracieuse sollicitude de la part de l'Empereur et de l'Impératrice, qui avaient toujours pris un vif intérêt à sa situation. Leurs Majestés ont daigné mettre à sa disposition une résidence dans le domaine impérial à Compiègne. L'intéressante malade a reçu, ces jours-ci, la visite du prince Poniatowski, et elle a causé longtemps avec lui de son art et de ses espérances.

*** Le théâtre de l'Opéra-Comique n'a qu'à se féliciter de la reprise d'*Haydée*; le charmant opéra d'Auber attire beaucoup de monde. Bientôt *Lalla-Roukh* va faire place à *Zampa*, qui doit être joué à la fin du mois, et dans lequel Montaubry sera, dit-on, fort remarquable. Il y sera entouré de Capoul, Sainte-Foy, Potel, et Mlles Cico et Belia.

*** La rentrée de Mme Carvalho, après son triomphe à Marseille, s'est faite samedi dans *Faust* à la grande satisfaction et aux applaudissements du public du théâtre du Châtelet. A l'attrait de cette représentation se joignait celui de la curiosité inspirée par le début de Morini. Nous sommes heureux de constater que, malgré son émotion, le jeune chanteur n'a pas trompé l'attente du public. Doué d'un physique distingué, il a rendu avec beaucoup de charme le rôle de Faust. Sa voix est surtout agréable dans les morceaux tendres et on l'a fort applaudi dans sa romance. Ce n'est pas qu'il manque de force dans les morceaux où il faut en déployer, mais il doit ménager son organe et soigneusement éviter de suivre la mode qui prévaut maintenant sur les théâtres d'Italie, et qui consiste à crier quand on veut produire de l'effet. M. Morini a d'ailleurs fait de grands progrès depuis l'époque où il se fit entendre au théâtre italien, et il ne peut être qu'une excellente acquisition pour M. Carvalho.

*** Nous avons dit dernièrement le succès obtenu à Berlin par Mme Petipa dans *le Marché des innocents* et *le Diable à quatre*, succès auquel s'est associé le roi lui-même, dont la charmante danseuse a reçu personnellement les compliments. Elle est en ce moment à Paris, et elle assistait mardi avec son mari à la représentation du *Comte Ory*. Elle a beaucoup applaudi Mlle Vernon dans *le Marché des innocents*, ballet dans lequel elle s'était fait elle-même connaître à son arrivée à Paris.

*** Nous avons rendu compte dans notre dernier numéro du concert donné par le violoniste Sylvestro Nicosia et son enfant, petit prodige de cinq ans et demi, qui partageait avec son père les applaudissements de l'auditoire. M. Sylv. Nicosia a traité avec le directeur du théâtre des Délassements-Comiques pour une série de représentations, dans les entr'actes desquelles il joue avec son fils. Depuis que ces représentations ont commencé, le public a repris le chemin de ce théâtre, quelque peu abandonné, et les deux artistes y sont applaudis avec enthousiasme. Il est vrai de dire qu'à part quelques excentricités, M. Nicosia tire de son violon des effets étonnants. Ce n'est pas certes l'école sévère de Vieuxtemps; ce n'est pas non plus l'exécution prodigieuse de Paganini, mais dans les variations du *Carnaval de Venise* par exemple, c'est une audace, une originalité dont on ne peut contester le mérite. Quant à l'enfant, son aplomb, la justesse du son, le sentiment musical, sont réellement surprenants à cet âge. On ira certainement aux Délassements-Comiques pour entendre ces deux virtuoses, et l'on ne regrettera ni son temps ni son argent.

*** Les soirées de physique que M. Robin donne dans sa charmante salle du boulevard du Temple, continuent d'attirer la foule chaque soir. Un public choisi applaudit chaleureusement les expériences qui composent sa troisième série; les tableaux qui reproduisent le tremblement de terre de Lisbonne sont merveilleux de vérité, et laissent le public dans la plus grande admiration. Malgré ce brillant succès, M. Robin voulant tenir la promesse qu'il a faite dès ses débuts de varier souvent son spectacle, annonce pour très-prochainement une quatrième série d'expériences de physique nouvelles, ainsi que des tableaux géologiques représentant l'histoire de la formation de la terre.

*** On écrit de Naples, que le manuscrit de *Marie Stuart*, opéra de Donizetti, composé en 1834 et dont la représentation avait été interdite par la censure, vient d'être retrouvé par le maestro Giorza, que la direction du théâtre Saint-Charles a chargé de chercher une cantatrice digne d'en interpréter le principal rôle, afin que cette œuvre posthume du célèbre compositeur soit dignement représentée.

*** Mme Marietta Gazzaniga, l'une des cantatrices les plus célèbres actuellement en Italie, et qui surtout y a créé le rôle de Fidès, du *Prophète*, avec le plus grand éclat, est en ce moment à Paris.

*** Une brillante soirée a eu lieu cette semaine chez la princesse de Metternich. Le célèbre pianiste-compositeur Léopold Meyer y avait été convié, et il a joué plusieurs morceaux aux grands applaudissements de l'aristocratique assemblée.

*** Le concert donné samedi dernier au profit de l'Association de bienfaisance de Notre-Dame-des-Arts a été bien accueilli. Tamberlick, qui, selon sa promesse, était revenu de Londres pour concourir à l'exécution de *la Rédemption*, de M. Alary, a fait valoir toutes les mélodies dont l'interprétation lui était confiée. On lui a décerné une ovation des plus flatteuses. Les autres exécutants ont aussi reçu des marques non équivoques de la satisfaction du public.

*** Nous avons des nouvelles du brillant accueil fait à M. Marchesi à Cologne, à Weimar, à Erfurth. Après avoir chanté *Don Giovanni* aux grands applaudissements chaleureux du public au théâtre grand-ducal, et avoir même été honoré des félicitations de Leurs Altesses, M. Marchesi a chanté plusieurs fois à la cour. Le *Barbier*, le *Trovatore*, un concert historique ont été ensuite l'occasion pour le célèbre baryton de bravos et de rappels multipliés. De retour à Paris depuis quelques jours, il repart pour Londres, où l'attendent de nouveaux et fructueux engagements.

*** La société des auteurs dramatiques s'est réunie deux fois en assemblée générale les 3 et 10 mai derniers. D'orageuses discussions, dont nous nous abstiendrons de rappeler le motif et les détails, avaient obligé les membres de la commission, un seul excepté, à se démettre de leurs fonctions, à la suite de la première séance. Dans la seconde il s'agissait de les remplacer tous. Voici le résultat du vote; ont été nommés dans l'ordre suivant: MM. Paul Féval, de Saint-Georges, Séjour, Gevaert, Dugué, Barrière, Mazères, Alph. Royer, Anicet Bourgeois, Ernest Reyer, Dennery, Amédée Rolland, Ch. Dupeuty, Jules Barbier. Avec M. Ferdinand Langlé, non démissionnaire, ces quatorze membres formeront la commission, dont la présidence a été déférée à M. de Saint-Georges. MM. Sardou et Ponroy en ont été nommés membres suppléants.

*** S. M. la reine de Prusse, qui affectionne particulièrement le séjour de Bade, avait témoigné à M. Benazet le désir de voir rassemblés les documents complets du mouvement artistique qui a illustré Bade depuis 1855. Ce travail est aujourd'hui terminé et va former un album destiné à devenir entre les mains de M. Benazet le recueil de l'histoire artistique de Bade.

*** La semaine dernière, Mme Charton-Demeur a été appelée à Angoulême pour y chanter au concert de la Société philharmonique. Elle y a obtenu son succès habituel. De longs applaudissements ont suivi l'air de *Norma*, celui d'*Il bacio*, et on lui a fait bisser le boléro des *Vêpres siciliennes*.

*** Ce sont MM. Brunetto, Zamperoni et Cᵉ qui ont obtenu pour la saison prochaine le privilége d'exploiter les théâtres royaux de Milan.

*** Le jeune Lotto, violoniste lauréat du Conservatoire il y a quelques années, et dont le talent n'a fait que grandir depuis cette époque, vient de parcourir l'Espagne et le Portugal et n'y a pas recueilli moins de bravos que d'argent. De retour à Paris pour quelques jours, il repart pour Londres, rendez-vous actuel de tous les artistes à réputation, et où l'attendent de nouveaux succès.

*** Georges Hainl, l'éminent chef d'orchestre de Lyon, vient de donner, en compagnie de sa femme, un très-beau concert à Montpellier. Il y a exécuté, sur le violoncelle, son caprice sur *Guillaume Tell* et une fantaisie sur *la Fiancée*, de façon à soulever spontanément d'enthousiastes bravos. Mme Hainl ne le cède point en talent à son mari. La fantaisie avec orchestre et chœurs, de Beethoven, et le concerto avec orchestre, de Weber, qu'elle a joués, ont enlevé l'auditoire qui l'a rappelée avec acclamation.

*** *La Ronde du Brésilien*, d'Offenbach, chantée par Brasseur et Gil Perez dans la pièce de ce nom, qui remplit tous les soirs la salle du théâtre du Palais-Royal, vient de paraître, ornée de la photographie très-réussie des deux artistes, chez les éditeurs G. Brandus et S. Dufour.

*** Sous le titre de *la Musique au théâtre*, M. A. L. Malliot, compositeur, professeur et critique de Rouen, vient de publier un volume, où sont traitées presque toutes les questions qui nous intéressent. Nous nous en occuperons très-prochainement et avec l'attention que méritent l'auteur et l'ouvrage.

*** M. H. Pape, le célèbre facteur de pianos et le doyen de la facture, qui a habité pendant quarante ans son ancien hôtel rue des Bons-Enfants, 19, vient de le quitter pour s'établir place de la Bourse, 9, où il a fait construire une belle salle destinée à l'exposition des instruments de sa fabrique.

*** La Société académique de musique sacrée, dont le premier concert donné à la salle Herz le 24 avril dernier a eu un si grand retentissement dans le monde musical, est attendue à Rouen, le 28 de ce mois, pour un grand festival qui sera dirigé par son président, M. Charles Vervoitte.

*** M. Tito Mattei, pianiste du roi d'Italie, est un artiste de beaucoup de talent. Son concert donné à la salle Herz était spécialement composé d'éléments italiens, et il a offert beaucoup d'intérêt. Le bénéficiaire y a joué plusieurs fantaisies de sa composition sur les plus beaux motifs de Bellini et de Donizetti, et une charmante valse, qu'on a voulu entendre deux fois. Ces morceaux ont mis en relief les études sérieuses et la science de M. Tito Mattei comme compositeur, en même temps qu'ils ont fait briller son talent de virtuose, remarquable en effet par un beau style, un doigté très-agile, une grande netteté et beaucoup de douceur. Des compatriotes distingués de M. Mattei lui avaient offert avec empressement leur concours, et nous citerons avec Bartolini, Vidal, Antonucci, Nicosia et Marangio, Mlle Fortuna, aussi belle personne que bonne cantatrice, qui, dans la cavatine de *Sémiramide* et dans sa partie du trio d'*I Lombardi*, a produit beaucoup d'effet et recueilli beaucoup de bravos.

*** En rendant compte dans notre dernier numéro de la grande fête donnée au Pré Catelan au bénéfice de l'Association des artistes musiciens (et non des ouvriers cotonniers comme on l'a imprimé par erreur), nous avons omis de mentionner le succès éclatant obtenu par le fameux cornet à pistons Legendre, dans des variations sur *le Carnaval de Venise*. Il a merveilleusement exécuté ce morceau, qui a provoqué des applaudissements réitérés et deux rappels.

*** Le Pré Catelan, délicieux jardin que la bonne compagnie a adopté pour salon d'été, et que Musard a définitivement rendu à la vie, offre chaque soir au promeneur une séduction nouvelle. Aujourd'hui dimanche, outre son théâtre des Fleurs, la plus jolie merveille du bois de Boulogne, il y aura grande fête musicale avec bal d'enfants, fanfares et musiques militaires. — Demain, lundi de la Pentecôte, magnifique solennité de bienfaisance au profit de l'OEuvre des apprentis et jeunes ouvrières de la capitale et de la banlieue, avec tirage annuel de la loterie en faveur de laquelle Leurs Majestés Impériales ont daigné envoyer des lots d'une grande richesse et d'une véritable valeur artistique.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Marseille.* — Les représentations de Mme Cabel à notre grand théâtre sont très-suivies. Elle nous a donné, pour la seconde, le chef-d'œuvre de Victor Massé, *Galatée*, et elle a rendu le rôle avec un brio extraordinaire. Mme Cabel avait fait suivre cet opéra de la scène de l'ombre, du *Pardon de Ploërmel*, un de ses plus beaux triomphes. Elle a dit ce morceau, tiré du dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer, en artiste qui a reçu directement communication de la pensée de l'auteur. Aussi, ne devrions-nous à Mme Cabel que le bonheur d'avoir entendu ainsi chanté ce précieux fragment, que toute notre sympathie lui serait acquise.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Stuttgard.* — Le 1er mai a eu lieu l'inauguration du tilleul qui a été planté en souvenir de Uhland, sur une hauteur qui porte également son nom. Le Liederkranz a chanté trois lieder d'Uhland; le célèbre esthéticien J.-G. Fischer a prononcé des paroles éloquentes, dignes de l'écrivain auquel s'adressait ce simple et poétique hommage. — M. Lewald, littérateur distingué et depuis quatorze ans régisseur de l'opéra de Stuttgard prend sa retraite à la fin du mois prochain.

*** *Cologne.* — Une composition nouvelle de Ferdinand Hiller, intitulée : *Opérette sans paroles*, pour piano à quatre mains, a été exécutée par l'auteur et M Breuning, dans la dernière séance de la Société musicale.

*** *Amsterdam.* — Dans un concert de la Liedertafel, du 6 mai, a été exécutée une grande composition pour solo, chœurs d'hommes et orchestre : *la Délivrance de Leyde*, par Richard Hol. La famille royale assistait à la soirée, et le roi a conféré à l'auteur la décoration de l'ordre du Chêne. — Le célèbre violoniste Henri Wieniawski s'est fait entendre trois fois dans les concerts du Parc, et chaque fois il a été applaudi avec enthousiasme. C'est un des artistes les plus aimés en Hollande.

*** *Mayence.* — Le 14 mai est mort à Mayence le compositeur Beyer, qui s'est fait avantageusement connaître par de nombreuses composition.

*** *Hambourg.* - *Le Prophète* a été représenté au théâtre de la ville devant une nombreuse assemblée. Mme Gaesch-Llez a chanté le rôle de Fidès avec un incontestable talent, qui, malheureusement, se ressentait encore d'une indisposition récente. Mlle Zirndorfer est charmante dans le rôle de Berthe. — Le Nestor des éditeurs de musique en Allemagne, M. Auguste Cranz, célèbre au mois prochain le 50e anniversaire de la fondation de sa maison, qu'il n'a cessé de diriger lui-même pendant ce long espace de temps.

*** *Dusseldorf.* — Le 40e festival du Bas-Rhin aura lieu aux fêtes de la Pentecôte, le 24-26 mai, dans la salle de la Tonhalle. On y exécutera *Elie*, oratorio de Mendelssohn, et *l'Ode à sainte Cécile*, par Haendel. L'orchestre se composera de 58 violons, 26 altos, 22 violoncelles et 20 contre-basses; les chœurs compteront 730 voix. Parmi les virtuoses qui s'y feront entendre, nous citerons Mme Jenny Lind-Goldschmidt; Mlle Edelsberg, du théâtre de la cour à Munich, contralto, M. Jules Stockhausen, M. Gunz, ténor du théâtre royal à Hanovre.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

Arrangements pour le Piano

SUR

LES BAVARDS

Opéra-bouffe d'**OFFENBACH**, paroles de Nuiter.

MUSARD. — Suite de valses	6 »
ARBAN. — Quadrille	4 50
C. MICHEL. — Polka-mazurka	4 »
MARX. — Polka	4 »
STRAUSS. — Grand galop	3 »
VALIQUET. — Valse très-facile	3 »
WOLFART. — Transcription facile	5 »
LECARPENTIER. — Bagatelle	5 »

Portrait

Dessiné sur pierre par Charles Vogt,

DE

EMILE PRUDENT

Sur Papier de Chine — Prix net: 3 francs

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison Henri HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. Henri HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

LE CHANT DES EXILÉS

Partition, net, 2 fr. **Chœur avec solo de ténor, composition nouvelle de** Ch. partie séparée, 25 cent.

GIACOMO MEYERBEER

DU MÊME AUTEUR :

CHŒURS POUR VOIX D'HOMMES SANS ACCOMPAGNEMENT :

A la Patrie !
Chœur avec soli,
Partition, prix net : 1 fr. 50. — Chaque partie séparée : 20 c.

Les Joyeux Chasseurs
Chœur à quatre voix,
Partition, prix net : 1 fr. — Chaque partie séparée : 20 c.

Invocation à la Terre natale
Sur le thème du God save the King,
Partition, prix net : 1 fr. 50. — Chaque partie séparée : 20 c.

L'Amitié
Quatuor pour voix d'hommes,
Partition, prix net : 1 fr. 50. — Chaque partie séparée : 20 c.

1re médaille d'or
Exposition nationale française de 1849.

DÉCORATION DE LA LÉGION D'HONNEUR
Exposition de 1849.

1re médaille d'argent
Exposition nationale française de 1844.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS
FONDÉE A PARIS EN 1843 PAR

ADOLPHE SAX

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur.

RUE SAINT-GEORGES, 50

1re médaille
Exposition nationale belge de 1841.

DÉCORATION DE LA COURONNE DE CHÊNE
de Hollande (1845).

Grande médaille d'or
du Mérite de Prusse (1846).

Seule grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris (1855). — Seule grande médaille (*Council Medal*) à l'Exposition universelle de Londres (1851).

Organisateur et fournisseur de la musique des Guides et des autres musiques des régiments de la Garde impériale.

INVENTEUR DES FAMILLES DES

SAXO-TROMBAS. SAXHORNS. SAX-TUBAS. SAXOPHONES. CLAIRONS-SAX. TROMBONES-SAX. CORNETS-SAX (compensateurs). CLARINETTES BASSES-SAX. CLARINETTES CONTRE-BASSES-SAX. BASSON-SAX (en cuivre et en bois).

Forme et dispositions nouvelles de Trombones à 3, 4 et 5 cylindres ; invention brevetée en **1859**.
Tous les instruments à pistons avec addition d'une ou plusieurs clefs ; invention brevetée en **1859**.
Système d'instruments à pistons ascendants ; inv. brev. en **1852**.

Cors, Cornets, Trompettes, Trombones simples, les mêmes à pistons ou cylindres, les mêmes forme Saxo-Tromba.
Clairons, Trompettes d'ordonnance, Flûtes, Clarinettes, Bassons, Caisses roulantes, Grosses Caisses, Tambours, Timbales, Cymbales. etc., etc.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Srs DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées ; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

ALPHONSE SAX (JUNIOR)

Facteur et Ingénieur en instruments de Musique

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS

EN TOUS GENRES, EN TOUTES FORMES ET DANS TOUS LES TONS

HARMONIE et FANFARE. — Rue d'Abbeville, 5 bis, Paris, près de la place Lafayette. — Belle Salle de 300 personnes pour Concerts et Répétitions. 16 Brevets d'Invention ou de perfectionnement. — Commission. — Exportation.

Breveté de S. M. l'Empereur des Français. — Grand brevet de S. M. la reine d'Angleterre. — Breveté de S. M. le roi des Belges. — 2me prix en 1838. — 1er prix en 1841. — Prix d'honneur, médaille d'or, en 1843. — Médaille d'argent à l'Exposition de Paris, 1844. — **DÉLÉGUÉ** par le gouvernement belge pour visiter l'Exposition universelle de Londres, en 1851. — Exposition universelle de Paris, 1855, les plus belles pages du Rapport officiel, 27me Classe, pages 1335-1336. — Exposition universelle de Londres, 1862, *PRIZE MEDAL*, avec cette mention : POUR **EXCELLENCE** DE **TOUTE ESPÈCE** D'INSTRUMENTS DE CUIVRE. — Membre de l'INSTITUT POLYTECHNIQUE de Paris, membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LE PROGRÈS DES SCIENCES SOCIALES. — *MÉDAILLE D'OR* et Membre du CORPS SCIENTIFIQUE DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 22. 31 Mai 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Concert de Camille Sivori, par **Adolphe Botte.** — La musique au banquet annuel offert par les Associations d'artistes à M. le baron Taylor. — Théâtre des Champs-Elysées. — Concours d'orphéons et de musiques instrumentales à Agen, par **A. Elwart.** — Littérature musicale et autre, par **Paul Smith.** — Correspondance : Londres. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles et annonces.

CONCERT DE CAMILLE SIVORI.

La soirée musicale et littéraire donnée samedi au bénéfice de M. Morena, dont le talent de violoniste brilla, dit-on, d'un assez vif éclat sous le premier empire, a été des plus remarquables. A voir la salle Herz, on se serait cru en plein hiver : un auditoire élégant et nombreux s'était rendu à l'appel de Sivori, venu tout exprès pour accomplir cet acte de généreuse confraternité.

Avec le grand violoniste on est habitué à la perfection ; mais jamais, peut-être, il n'avait mieux fait apprécier les hautes et rares qualités qui caractérisent son talent ; jamais il n'a eu de plus heureux bonheurs d'expression, et jamais aussi, par conséquent, il n'a été accueilli par de plus fréquentes, de plus unanimes et de plus enthousiastes acclamations.

Il faut lui avoir entendu jouer sa fantaisie sur *il Trovatore*, la sublime prière de *Moïse* (dont l'exécution, l'autre soir, semblait défier la critique la plus méticuleuse), ou bien encore *le Carnaval de Venise*, si usé sous les doigts d'autres violonistes, mais avec lui toujours riche, vivant et abondant en choses folles, capricieuses, poétiques et inattendues ; il faut lui avoir entendu jouer ces morceaux pour se faire une idée de la jeunesse, de la finesse émue, de la légèreté spirituelle, de la passion frémissante et du charme incomparable qu'il sait trouver dans les inspirations de l'école italienne.

Sivori, qui possède une sûreté, une justesse merveilleuse, une beauté de son d'une suavité telle, que la voix humaine ne saurait avoir ni plus d'énergie et de variété, ni des ressources plus diverses, ni des oppositions plus tranchées, ni des accents plus pénétrants, ni des grâces plus flexibles ; Sivori se dépouille facilement des habitudes du soliste ; il renonce, quand il le faut, aux libertés qu'autorisent les morceaux de concert, plus brillants en général que savamment développés, et se conforme parfaitement à la pureté, à la sobriété, à la gravité qu'exige la musique de chambre. Samedi, la sonate dédiée à Kreutzer et le trio en *ut* mineur de Mendelssohn ont été aussi bien dits par lui que les mélodies de Rossini et de Verdi. Toute la soirée, Sivori nous a prouvé, mieux que certain philosophe, que *l'harmonie des contraires* était possible et même très-belle.

La partie vocale, fort bonne cette fois, était confiée à M. Marochetti et à Mlle Vaneri, vocaliste habile à laquelle il serait peut-être excessif de reconnaître une voix très-fraîche et très-pure, mais qui néanmoins, par son talent, a justifié les nombreux bravos qui lui ont été donnés.

ADOLPHE BOTTE.

LA MUSIQUE

Au banquet annuel offert par les Associations d'artistes, à M. le baron Taylor.

15 mai.

Faute d'espace, nous n'avons pu reproduire les premiers le discours prononcé par M. Édouard Monnais au nom de l'Association des artistes musiciens, mais comme ce *speech* est tout musical et qu'il établit historiquement les rapports des cinq associations, ayant le même fondateur, et ceux des deux sociétés alliées, nous n'avions pas renoncé à le publier. Le voici donc : les discours ont un avantage sur les dîners : ils refroidissent moins vite !

« Messieurs,

» Vous le voyez !... Je persiste... je m'enracine, et cela dure depuis quatorze ans ! Je ne veux pas qu'il soit dit qu'une seule fois vous avez dîné sans moi, qu'une seule fois j'ai cessé de vous adresser quelques mots pour bien et dûment constater que je n'ai pas déserté mon poste.

» Aujourd'hui j'ai une raison de plus pour ne pas manquer à mes habitudes.

» Voici la quatrième fois que l'Association des artistes musiciens est appelée à présider cette fête de famille, et que moi, son représentant bien indigne, je suis chargé d'en composer — bien plus — d'en exécuter *l'ouverture*.

» Une *ouverture*, Messieurs, cela rentre dans la spécialité de nos attributions, et, à certains égards, cela n'excède pas trop ma portée.

» Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.

» Je ne prétends qu'à ce mérite dans un concert si nombreux, si brillant, où nous sommes tous heureux de faire notre partie.

» Oui, chacune de nos sociétés forme un orchestre complet, ayant

son organisation, sa hiérarchie; mais aujourd'hui tous ces orchestres se mêlent, se confondent pour exécuter une magnifique symphonie en l'honneur de leur chef unique et suprême, pour célébrer sur tous les tons, dans tous les modes, leur joie de se retrouver à la même table que leur illustre fondateur, de pouvoir encore lui chanter, du cœur et de la voix, l'hymne de l'admiration, du dévouement, de la reconnaissance!

» Loin de moi la pensée d'imiter ces commentateurs enthousiastes qui inventent des beautés, des perfections pour mieux glorifier les auteurs, objets de leur culte. Je n'attribuerai donc pas à M. le baron Taylor, qui a tant d'autres droits à nos éloges, l'ordre étonnant, merveilleux, bien qu'essentiellement logique, dans lequel nos sociétés sont venues au monde et ont pris leur place au soleil; mais vous me permettrez, j'espère, d'appeler votre attention sur ce phénomène providentiel.

» Salut à vous, d'abord, artistes dramatiques, qui êtes venus les premiers, comme c'était votre droit, et votre devoir! N'est-ce pas vous en effet qui avez transformé en art la parole, le geste, le regard, le rire et les larmes? N'est-ce pas vous qui êtes notre voix, notre verbe, notre éloquence? Vous nous avez donné l'exemple, et, à votre tête, je vois encore le premier des lieutenants de notre illustre chef. Salut à vous, ami Samson, notre second Isidore, à vous qui avez si bien servi la cause commune. De légitimes hommages vous attendent, je le sais, et sans empiéter sur le domaine d'autrui, je ne veux vous dire qu'une chose, c'est que jusqu'ici, vous avez bien plus mérité qu'obtenu! Mais ce n'est qu'une affaire de temps, et je ne doute pas que le temps n'approche!

» Les artistes musiciens ont suivi les artistes dramatiques. La musique, Messieurs, n'est-ce pas le luxe de la parole? N'est-ce pas la voix enrichie, étendue, portée à son expression la plus haute? Les instruments, n'est-ce pas encore la voix imitée, reproduite dans ses inflexions, dans ses accents? Nous avons donc pris notre rang, comme nous devions le prendre, et nous l'avons maintenu avec harmonie, ce dont il nous appartenait de donner des leçons.

» Et vous, artistes peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, dessinateurs, vous ne vous êtes pas fait attendre parce que la parole et la musique, après tout, sont choses passagères et fugitives, *verba volant;* parce qu'il fallait donner un corps à l'idée, en tracer des images durables; parce que la parole et la voix avaient besoin de théâtres, de sanctuaires, de temples construits par vous, ornés par vous, remplis par vous des portraits, des statues, des effigies de nos grands hommes, aussi bien que des vôtres!

» Salut à vous aussi, inventeurs et artistes industriels, qui avez compris que sans vous nous ne pourrions marcher d'un pas sûr, et qui nous avez fait comprendre que *le mieux n'est pas toujours l'ennemi du bien!* C'est à vous que nous demanderons ces progrès, ces perfectionnements infinis, ces améliorations continues qui renouvellent la face du monde, et qui ne nous laisseraient rien à désirer s'ils pouvaient en même temps rajeunir un peu ceux qui l'habitent!

» Enfin une cinquième association s'est formée : elle est bien jeune encore; mais ce qu'on peut affirmer, c'est que sans elle tout périrait! Salut à vous, mes nouveaux confrères, membres de l'enseignement, professeurs, qui vous passez de main en main ces salutaires flambeaux du savoir, qui formez entre vous cette chaîne intelligente dont la sainte mission consiste à répandre la lumière, ce qui, dans l'ordre moral, est le meilleur moyen d'éteindre le feu!

» Mais j'aperçois deux autres sociétés qui, pour n'être pas sorties de la même souche que nous, ne nous en sont pas moins chères, et dont les représentants sont nos invités, nos hôtes. Pardon, mille fois pardon, messieurs les auteurs et compositeurs dramatiques, messieurs les gens de lettres; vous venez ici en dernier ordre, mais ce sera comme dans l'Evangile. J'ai nommé d'abord ceux qui parlent, ceux qui chantent, ceux qui tracent des images, qui élèvent des théâtres, des palais, des panthéons; ceux qui inventent ou pratiquent les moyens de propager, de populariser, de transmettre les manifestations de la pensée. Et c'est vous, Messieurs, qui la produisez, qui l'enfantez! Salut à vous, et avec toutes mes excuses, recevez nos remercîments de l'honneur que vous voulez bien nous faire.

» Voilà mon ouverture, Messieurs; je vous en ai exécuté purement et simplement le motif. A présent c'est à vous d'y ajouter vos accompagnements si riches, vos modulations si ingénieuses, vos fioritures si brillantes. En un mot, c'est à vous de compléter la partition. Vous me trouverez toujours prêt à me joindre à vous dans les *tutti*, dans les morceaux d'ensemble.

» Pour achever mon solo, je n'ai plus qu'à me tourner vers l'homme illustre par qui nous sommes ici tous, sans qui nos cinq sociétés seraient encore à naître.

» Salut à vous cher fondateur, cher président, providence visible de tous les artistes qui invoquent le ciel dans leurs souffrances, leurs misères, leur vieillesse, et qui, grâce à vous, sont toujours certains d'être entendus, soulagés!

» Messieurs, l'Association des artistes musiciens vous propose par mon organe un premier toast au fondateur de nos cinq sociétés, au protecteur de toutes les autres, à M. le baron Taylor! »

THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Nedel est un jeune fermier breton, aussi niais qu'il est riche et beau. Vainement Noël, son garçon de ferme, gaillard déluré, le gourmande sur sa timidité; vainement les deux plus jolies filles du village lui font les agaceries les plus significatives : Nedel résiste à leurs avances; bien plus, il se fâche des galanteries que Noël leur débite pour l'encourager à en faire autant, et il les met tous à la porte. C'est que Nedel n'est point en réalité ce qu'il paraît être; c'est que Nedel, cru jusque-là garçon, n'est qu'une jolie fille, à laquelle sa mère, dans la prévision de sa fin prochaine, a fait prendre, en arrivant dans le village, les habits masculins, pour la mieux préserver des dangers qui pourraient la menacer lorsqu'elle ne l'aurait plus pour la protéger. En même temps que Nedel fait cette confidence à Noël, elle lui avoue que l'affection qu'il lui a toujours témoignée, que ses bonnes qualités ont touché son cœur, et que c'est lui qu'elle aime. Sur ce léger canevas, très-agréablement tracé par Mme Lionel, M. Marius Boullard, jeune compositeur de vingt ans, a écrit une musique vive, alerte et bien dans la couleur pastorale du sujet. L'ouverture reproduit une ronde bretonne bien rhythmée avec accompagnement de tambourin, chantée dans le cours de l'ouvrage. Le premier duo renferme une phrase très-jolie, répétée tour à tour par les deux voix. On voudrait plus de cachet et d'originalité dans la légende; mais le quatuor, dont une partie se chante sans accompagnement, est d'une bonne facture et bien réussi. La ronde dont nous parlions plus haut a de l'entrain; c'est, à notre avis, le meilleur morceau. En somme, la mélodie règne dans tout le cours de cette opérette; elle est facile, agréable, et a provoqué à plusieurs reprises des applaudissements de bon aloi. C'est un essai de bon augure pour l'avenir de M. Boullard. Le principal rôle est rempli par Mme Lionel, qui a rendu avec beaucoup de naturel et de charme le double personnage qu'elle représente; Alexis a beaucoup de rondeur dans celui de Noël; Mmes Suzanne et Roger ont convenablement contribué à l'ensemble.

Un proverbe à deux personnages, de M. Réal : *Ce qui est fait est fait*, très-finement joué par Mme Lionel et M. Georges, accompagne fort agréablement l'opérette de M. Boullard, et compose un spectacle qui ne peut manquer d'attirer les promeneurs au théâtre des Champs-Elysées.

S. D.

CONCOURS D'ORPHÉONS ET DE MUSIQUES INSTRUMENTALES,

à Agen.

L'idée orphéonique se répand de plus en plus. Grâce au zèle des présidents et des directeurs des sociétés chorales de la province, il y a peu de villes qui n'aient maintenant non seulement plusieurs orphéons, mais aussi des musiques d'harmonie et des fanfares. Le temps est proche où ces deux éléments seront associés dans les mêmes luttes et les mêmes triomphes. Jusqu'ici, les sociétés instrumentales concourent entre elles. Encore quelques efforts, et le public sera appelé à juger du mérite relatif des orphéonistes et des instrumentistes. Les compositeurs qui consacrent leurs veilles à écrire pour les seules voix d'hommes, ayant à leur disposition des masses instrumentales dignes d'accompagner les chœurs, auront un champ plus vaste à parcourir, et pourront donner essor à leur imagination féconde.

En attendant ce moment désiré, nous sommes heureux d'avoir à constater les succès que viennent d'obtenir à Agen plusieurs sociétés chorales et instrumentales. C'est le 16 mai que le concours d'harmonie et de fanfares a eu lieu dans le chef-lieu de Lot-et-Garonne. De jeunes enfants et des hommes faits ont pris part, dans des divisions différentes, à ce concours intéressant. Citons parmi les premiers prix, les Enfants d'Aiguillon et la célèbre fanfare Rollet, de Bordeaux. — Les médailles destinées aux musiques d'harmonie militaire ont été vaillamment disputées par la Société de Sainte Cécile de Casteljaloux, l'Harmonie de Langon et l'Harmonie de Nérac. Le lendemain dimanche 17, les concours d'orphéons, beaucoup plus nombreux, ont eu lieu au théâtre, au cirque et à l'ancienne chapelle des Pénitents blancs, d'Agen.

Au théâtre, la médaille de S. M. l'Empereur a été décernée à la Société de Sainte-Cécile de Bordeaux. — Le premier prix de la première division a été remporté, aux Pénitents blancs, par l'Orphéon de Montauban. — Au cirque, la première médaille a été décernée à l'Orphéon de Sainte-Cécile de Bayonne. Un grand progrès se fait sentir, même dans les sociétés les plus faibles, et nous aimons à insister sur l'intelligence avec laquelle la plupart des chœurs imposés ont été chantés. De plus, nous avons constaté l'emploi des saxophones dans quelques musiques d'harmonie.

Le discours d'usage, prononcé avant la distribution des médailles, par M. H. Noubel, maire d'Agen, a produit une très-grande sensation. Cette page éloquente a parfaitement exposé le but et les avantages moraux de l'institution orphéonique; et, en terminant, nous sommes heureux de remercier M. Noubel de la gracieuse hospitalité que l'édilité agénoise et la commission des concours ont offerte aux membres du jury et aux représentants de la presse parisienne.

A. ELWART.

LITTÉRATURE MUSICALE ET AUTRE.

Château à vendre, *par* ALEXANDRE DE LAVERGNE. — **Contes du docteur Sam** *et les* **Petites Chroniques de la science,** *par* S. HENRY BERTHOUD.

La musique reprend son bien partout où elle le trouve, et il faut convenir qu'elle trouve beaucoup de choses à son usage, beaucoup de choses qui viennent d'elle et qui doivent y retourner dans le roman nouveau, que publiait tout récemment la *Revue contemporaine*. *Château à vendre*, c'est le titre du roman dont l'auteur, M. Alexandre de Lavergne, nous a raconté déjà bien des drames remplis d'intérêt, de passion, qui ont fait battre les cœurs, et souvent couler les larmes. Pour cette fois, il n'a pas choisi son *Château à vendre* parmi ces *Ruines historiques de France*, dont les chroniques, recueillies par lui, forment un des plus curieux et des plus amusants volumes que l'on puisse lire. Le château de la Fare, auquel son récit se rattache, est tout simplement un débris féodal, situé sur les marches de cet escalier naturel par où l'on monte à la grande Chartreuse. La restauration de cet élégant manoir a coûté si cher qu'il n'est resté rien que des dettes à l'héritier de M. le vicomte de la Fare, ancien maréchal des camps et armées des rois Louis XVIII et Charles X. L'héritier se voit donc réduit à vendre son héritage, et si nous nous bornions à dire qu'il se rencontre là tout à point quelqu'un pour l'acheter, que ce quelqu'un est le fils de l'ancien jardinier du château, qu'il se nomme François et qu'il est frère de lait de Raoul, le fils du noble vicomte, nous risquerions beaucoup de n'étonner personne, et plus d'un de nos lecteurs s'écrierait :

Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune !

Oui, mais ce qu'il faut connaître, et ce qui constitue le sujet même du roman, c'est la cause de cette grandeur, surgissant tout à coup en face de cette décadence, c'est le moyen par lequel un fils de jardinier s'est enrichi au point d'acquérir le patrimoine du fils d'un vicomte, et de lui tendre une main protectrice. Cette cause, ce moyen, l'avez-vous deviné? C'est la musique. François, le petit François, désormais appelé Frantz, a reçu du ciel le plus beau des dons, une voix de ténor! Il a chanté d'instinct, avant de se douter qu'il fût né chanteur. Son éducation musicale s'est faite à la grâce de Dieu : il a quelque peu profité de leçons complétement perdues pour son noble maître. Et puis le hasard voulut que, venant de Grenoble à Paris, sur l'impériale de la diligence où il était perché, François entonnât un air de *la Dame blanche : Viens, gentille dame*, tandis que, dans l'intérieur du même véhicule, Raoul s'occupait de toute autre chose. Un des voyageurs entendit François; ce voyageur arrivait d'Italie, et l'instant d'auparavant il avait dit à Raoul, son voisin : « Vous me demanderez peut-être ce que je suis allé faire en » Italie, et vous vous imaginez sans doute que je suis un archéo- » logue : ce serait une grave erreur, Monsieur. Je n'aime pas les an- » tiquités en aucun genre, entendez-vous?..... Je ne suis pas non » plus un amateur de peinture, comme vous pourriez le supposer, et » j'aurais grand'peine à distinguer un Raphaël ou un Titien d'un » tableau de votre façon, Monsieur, si vous êtes peintre. Enfin, j'ai » beaucoup entendu parler de Virgile et de Dante, mais je ne les ai » jamais lus, attendu que je ne sais ni le latin, ni l'italien, et » que je n'estime guère, en fait de vers, que les poëmes de » M. Scribe, parce qu'ils se chantent. Que suis-je donc? Cela vous » intrigue peut-être, bien que vous ne me le demandiez pas, mais » je pense que quand on est appelé à passer ensemble côte à côte » un laps de temps assez considérable, il faut se connaître..... Eh! » bien, Monsieur, puisqu'il faut vous le dire, j'exerce une profession » toute spéciale, une profession que la régie des contributions n'a » pas encore songé à enregistrer dans la loi sur les patentes ; vous » ne me trahirez pas au moins, j'espère, auprès d'elle : *Je fais la* » *traite des rossignols.* »

La *traite des rossignols*! Vous avez compris ? A compter de ce moment, le Marseillais, Mirandol, ayant trouvé sous sa main l'oiseau rare qu'il cherchait par terre et par mer, s'arrange pour ne pas le laisser envoler, pour achever de l'instruire, pour le mettre en plein rapport, et il n'y réussit que trop bien! Grâce à lui, François entre au Conservatoire, et il en sort pour aller chanter en Allemagne, en Italie ; enfin il débute au théâtre Italien à Paris. Sa fortune de ténor grandit et s'élève au fur et à mesure que celle du gentilhomme, son frère de lait, s'anéantit. Puisque le ténor a l'âme généreuse, il n'y aurait que demi-mal, si le gentilhomme n'eût apporté de sa province un amour qu'il croyait destiné à le consoler, à le dédommager de toutes ses misères; et c'est précisément le contraire qui arrive! Comptez donc sur quelque chose ici-bas! Le charme de la voix opère sur la jeune et tendre Eugénie, qui s'était d'abord vouée tout entière à Raoul, et le charme des monceaux d'or qui pleuvent dans l'escarcelle de Frantz agit plus fortement encore sur l'âpre et ambitieuse Mme Brossier, mère d'Eugénie. De tout cela, il résulte qu'un beau jour, un triste jour, devrions-nous dire, Raoul est abandonné, délaissé; Frantz préféré : la trop sensible Eugénie ne se montre pas moins volage que l'aveugle déesse. A qui la faute ? A la musique d'abord,

à ce marchand de voix humaines qui fait des chanteurs plus opulents que des banquiers et des princes ; et aussi peut-être à cette mobilité native des cœurs féminins, qui continue à causer tant de ravages dans le monde et dans les romans. Eugénie est une fille d'Ève, s'il en fut ; pour le prouver, il nous suffirait d'indiquer le dénoûment final de *Château à vendre*. Mais à Dieu ne plaise que nous flétrissions le fruit dans sa fleur! Laissons aux lecteurs, et ils ne manqueront pas, le plaisir de poursuivre, à travers les ingénieux méandres d'un récit toujours spirituel, une conclusion qu'on atteint toujours trop tôt, lorsqu'on se plaît sur la route. Et comment ne s'y plairait-on pas, avec un guide, un compagnon tel que M. Alexandre de la Vergne, un expert en pareille matière ? C'est par une sorte d'actualité que se distingue sa nouvelle œuvre. Quoi de plus actuel que les ténors qui achètent des châteaux ? Mais on y remarque aussi de ces bonnes et franches figures, qui sont de tous les temps, comme celle de l'abbé Doucerain, par exemple, moderne Caleb, ne vivant que pour Raoul, son élève, et ne dédaignant même pas, pour lui procurer le pain quotidien, de jouer *incognito* du violon dans l'orchestre d'un théâtre! Le bonhomme était convaincu qu'une perruque blonde et des lunettes ne permettraient à personne de reconnaître l'auteur de sa belle action ! C'est donc par les détails, autant que par le fond, que se recommande *Château à vendre*.

Avant de quitter le rail littéraire, sur lequel nous a entraîné la musique, cédons au désir d'annoncer, comme il mérite de l'être et non par une banale réclame, un magnifique volume : les *Contes du docteur Sam*, illustrés avec infiniment de talent et de luxe. Tout le monde sait que le docteur Sam n'est autre que notre confrère et ami Henry Berthoud, et tout le monde le connaît aussi pour un sincère ami de l'histoire naturelle. Dans les contes qu'il écrit pour les enfants et que peuvent fort bien lire les grandes personnes, il a toujours soin d'enfermer quelque notion vraie, utile ; il n'a pas seulement pour but d'amuser, il s'attache à instruire ; il professe, il enseigne :

Le conte fait passer *la science* avec lui.

Donc, notre avis est qu'on ne saurait mettre dans les mains de la jeunesse un livre plus récréatif, ni plus instructif que les *Contes du docteur Sam*, et, quoique le premier jour de l'an soit bien loin, nous ajouterons que ce sont là de belles et excellentes étrennes.

Le même Henry Berthoud a encore publié un ouvrage de haute valeur : *les Petites Chroniques de la science*, où il inscrit jour par jour le résumé des découvertes, inventions, observations, travaux qui occupent nos corporations savantes. L'ouvrage en est à sa seconde année, et le succès déjà établi ne peut que s'augmenter. A la manière simple et piquante, ornée sans prétention, dont les faits y sont présentés, examinés, discutés, on serait tenté de croire que l'écrivain a retrouvé quelque part une des plumes les mieux taillées de notre célèbre Fontenelle.

PAUL SMITH.

CORRESPONDANCE.

Londres, 29 mai.

Mlle Elvira Demi a fait un début assez pâle dans le rôle de lady Henriette, de *Martha*. Graziani a délicieusement chanté Plunkett, et Mario avait toute sa délicieuse voix dans Lionel. La représentation du chef-d'œuvre de Flotow a donc conservé une partie de son éclat, mais il est indispensable que Mme Fioretti prenne vite le rôle principal. *Le Barbier*, *Don Juan* et *la Muette* ont défrayé la semaine. — Mlle Patti, jeudi dernier, a chanté le rôle de Leonora du *Trovatore*, Mario chantait le rôle de Manrico, Graziani celui du comte de Luna, et Mme Nantier-Didiée, Azucena. — La semaine prochaine nous aurons la *Gazza ladra*, par Mlle Patti, Neri-Beraldi, Ronconi, et Faure, dans le rôle du père. — Au théâtre de Sa Majesté une indisposition du nouveau ténor Baragli, a fait ajourner son début dans *Lucia* ; Giuglini l'a remplacé. — Je vous ai dit le succès de Mlle Artot dans *la Fille du Régiment*, Al. Bettini dans le rôle de Tonio, et Zucchini dans celui du sergent Sulpice, ont beaucoup contribué au succès.

Le grand événement de la semaine a été la première représentation à ce théâtre, du grand ballet de Rota, musique de Giorza, *Bianchi e Neri*. C'est le 26 qu'elle a eu lieu, et on peut dire que le succès a été pyramidal. Ce n'est pas seulement la chorégraphie dont on a salué le mérite, en faisant répéter les principaux pas, et en rappelant quatre à cinq fois M. Rota, mais c'est la musique qui a non moins réussi, et l'exécution, qui dans la personne de l'incomparable Ferraris et de la célèbre mime Giovannina Morlacchi, a été un triomphe tel qu'on ne se rappelle pas d'un semblable obtenu à Londres pour un ballet. Je vous en reparlerai nécessairement ; mais j'ai à vous dire quelques mots encore de la première des représentations données à Drury Lane, au bénéfice de Lumley, avec le concours de Mme la marquise de Gaetani, née Piccolomini. Cette représentation, à laquelle avaient voulu assister le prince et la princesse de Galles, se composait de *la Figlia del reggimento*, chantée en entier, et du dernier acte de *la Favorite*, chanté par Giuglini ; les détails à ma prochaine.

Les concerts vont leur train. J'ai entendu Alf. Jaell à celui de la *Musical Union*; il y a fait fanatisme dans tous les grands morceaux classiques. On lui a fait répéter la marche du *Tannhauser*. — Mlle Titjens vient de signer avec les directeurs des festivals de Worcester et de Norwich un engagement pour la bagatelle de 600 guinées (12,600 francs).

Le prince et la princesse de Galles, qui se montrent très-amateurs de musique, assistent fréquemment aux concerts de la Société philharmonique. Leurs Altesses ont pris sous leur auguste patronage le magnifique concert que doit donner Jules Bénédict le 21 juin.

M.

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS : Début de Mlle Agar dans *Phèdre*. — GYMNASE : *Nos Alliées*, comédie en trois actes, par M. Paul Moreau. — PALAIS-ROYAL : *Le Brésilien*, vaudeville en un acte, par MM. H. Meilhac et Lud. Halévy ; *l'Oiseau fait son nid*, vaudeville en un acte, par MM. Clairville et Lambert Thiboust. — PORTE-SAINT-MARTIN : Reprise des *Pilules du Diable*, grande féerie en vingt-quatre tableaux. — AMBIGU : Reprise de *la Poissarde*, drame de MM. Dupeuty, Paulin Deslandes et Bourget.

Les débuts annuels qui ont lieu vers cette époque au Théâtre-Français ont été inaugurés par un accident dont les suites, par bonheur, n'auront, assure-t-on, aucune gravité. Mlle Agar, que l'on a vue, l'an dernier, jouer Phèdre avec un certain succès à l'Odéon, paraissait pour la première fois, dans le même rôle, à la rue Richelieu, lorsque, en sortant de scène, elle a fait un faux pas et s'est blessée assez douloureusement au visage pour être forcée de ne pas achever la pièce. Les sympathies nombreuses que cette soirée a attirées sur la tragédienne, ne peuvent manquer de profiter d'une manière favorable à son second début.

— En dehors des reprises qui continuent à affluer de toutes parts, nous signalerons, comme un événement qui devient de plus en plus rare, la réussite complète au Gymnase, d'une comédie nouvelle, en trois actes, ayant pour titre : *Nos Alliées*. Suivant l'usage antique, mais fort peu solennel, il s'agit, dans cette pièce, d'une course au mariage entre deux rivaux. L'un d'eux, jeune militaire, plein de bravoure, mais trop timide auprès du sexe, se fait protéger dans ses amours par une aimable veuve ; l'autre, voyant cela, implore l'appui d'une tante de la jeune fille qui est le but de ce steeple-chase. Or, voici ce qui résulte de cette double alliance : la tante, coquette et prétentieuse, essaye de se substituer à sa nièce, et la veuve inspire une passion très-réelle et très-sérieuse à son protégé. En fin de compte, ces deux derniers s'épousent, et le rival, après avoir manœuvré de manière à se délivrer de l'obsession qui le menace, obtient la main de celle qu'il aime. Les situations un peu banales de cette comédie sont sauvées par d'ingénieux détails, que l'excellente troupe du Gymnase fait parfaitement valoir, bien qu'on n'y voie briller aucune étoile.

— Deux vaudevilles forment le contingent du Palais-Royal pendant cette quinzaine. *Le Brésilien* est, à ce qu'il paraît, le type accepté aujourd'hui pour traduire l'exaltation amoureuse poussée jusqu'à la

folie la plus excentrique, exaltation qui fait peur aux femmes et qui tient les rivaux à distance. Brasseur n'est qu'un faux Brésilien, beaucoup plus amoureux que s'il était de bon aloi, et il est on ne peut mieux secondé par Gil Pérès, par Mlle Schneider et par Mlle Aubry. Cette dernière est une jolie personne qui a joué le rôle de Micheline avec beaucoup de naturel. Le succès de cette joyeuse petite pièce n'a pas été un instant douteux, et depuis ce premier jour, il n'a fait que s'accroître. Une ronde écrite par Offenbach pour Brasseur n'est certainement pas étrangère à cette recrudescence. On ne peut rien imaginer en effet de plus drôle, de plus original que cette odyssée d'un monsieur qui suit les femmes. Non-seulement la musique, très-réussie et couronnée par une fanfare de trompette des plus inattendues, mais aussi les paroles burlesques de la ronde en question, l'ont déjà rendue populaire.

Le second vaudeville est loin d'avoir le même attrait, et pourtant on l'a bien accueilli. Comme l'oiseau qui fait son nid, Clovis a l'habitude en changeant de domicile, d'explorer avec soin le voisinage, pour y découvrir une compagne disposée à passer avec lui le bail consenti par son propriétaire. Il jette son dévolu sur deux jolies grisettes; mais si l'une est de bonne composition, l'autre est un modèle de vertu et de sagesse; naturellement, c'est de celle-ci que Clovis devient amoureux. Pour l'éprouver il prend divers travestissements qui, par les conseils perfides de la jeune fille qu'il a dédaignée, sont bien près de tourner contre lui-même. Heureusement quelques mots d'explication suffisent pour rapprocher Clovis et Georgette qui jurent de s'aimer comme des tourtereaux, mais après avoir fait bénir leur nid par le curé de la paroisse. Le rôle de Clovis a été tracé en vue de Berthelier; c'est dire qu'il est enlevé avec un esprit et un entrain tout à fait exemplaires. Dans ce vaudeville, on applaudit aussi une chansonnette, à laquelle Berthelier donne un cachet singulièrement comique.

— Au nombre des reprises qui continuent à inonder tous nos théâtres secondaires, nous nous contenterons d'en signaler deux, plus importantes que les autres. D'abord, à la Porte-Saint-Martin, cette fameuse féerie des *Pilules du Diable*, qui compte plus d'un millier de représentations, et qui, probablement, va voir ce chiffre s'augmenter de quelques centaines. La magnificence de la direction de ce théâtre est tellement bien établie dans l'opinion, que nous n'avons pas besoin de raconter les merveilles d'une mise en scène au moins égale à celle du *Pied de mouton*. Ajoutons seulement que la musique a été rajeunie par M. Artus, que les ballets de M. Espinosa sont entièrement nouveaux, que les quatre frères Nelson sont des clowns comme on n'en voit guère, et que la troupe ordinaire de M. Marc Fournier a bien fait de s'adjoindre Désiré, Edouard Georges, Mlle Tostée, des Bouffes-Parisiens, et Mme Mila, du théâtre du Châtelet.

Quant à *la Poissarde*, on sait que cette pièce a pris naissance à la Porte-Saint-Martin, et qu'elle y a accompli une longue et honorable carrière avant de passer au répertoire de l'Ambigu. A l'exception du personnage éminemment sympathique de Madeleine, qui n'a pas cessé d'appartenir à Mme Marie Laurent, et de celui de Pailleux, pour lequel on a engagé l'acteur Boutin qui l'a créé, tous les autres sont en de nouvelles mains, et la comparaison entre les deux théâtres est un attrait de plus pour la représentation de ce drame populaire. Il est d'ailleurs monté avec infiniment de goût, et l'on y retrouve au même degré l'effet produit naguère par la ronde des Halles, par le pas des Bouquetières et par la Fricassée, cette danse si célèbre au boulevard pendant toute la seconde partie du siècle dernier.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Lundi, le théâtre impérial de l'Opéra a donné une excellente représentation de *la Muette*.—Mercredi, le *Comte Ory* et *Giselle*, ont fait salle comble. S. A. le duc de Brabant et M. le comte Walewski y assistaient. Le ministre d'Etat a complimenté Warot, sur la manière dont il avait chanté le principal rôle, et présenté M. Perrin au duc de Brabant, qui lui en avait exprimé le désir.

*** Une grande activité règne au théâtre de l'Opéra-Comique. — Dans les premiers jours de la semaine aura lieu la reprise de *Zampa* avec décors et costumes nouveaux. Montaubry chantera le rôle de Zampa et Mlle Cico celui de Camille. — *Le Diable amoureux* suivra définitivement, et Mme Galli-Marié, qui appartient maintenant tout à fait au théâtre, y jouera le principal rôle. — Plusieurs débuts intéressants auront lieu dans l'intervalle; celui de Mlle Girard, qui, dès demain, fait partie du personnel de M. de Leuven; de Battaille, artiste du théâtre de Bordeaux, engagé à partir du 1er juillet prochain; de Carrier, trial, venant de Bruxelles; enfin, celui d'une jeune cantatrice, Mlle Lambert, dont on dit beaucoup de bien. Pour ne pas interrompre le succès d'*Haydée*, la direction a de plus racheté le congé d'Achard, qui ne quittera qu'au 1er juillet.— Mlle Cico a obtenu, sur sa demande, la résiliation de l'engagement qu'elle avait contracté avec l'Opéra, et elle reste à la salle Favart. Quant aux nouveautés qui vont se préparer pour l'hyver, le programme en est aussi riche que varié; il se compose de *la Fiancée du roi de Garbe*, d'Auber; — du *Capitaine Henriot*, opéra en trois actes, de Sardou et Gevaert; — de *Lara*, opéra en trois actes, de Cormon et Michel Carré, musique d'Aimé Maillart; — de *la Péruvienne*, opéra en trois actes, de Meilhac, musique de Victor Massé; — d'*Hermine*, de MM. de Leuven et Nadaud, musique de Félicien David; — enfin de *la Nuit des Dupes*, paroles de Saint-Georges, musique de M. de Flotow.

*** Une représentation au bénéfice de Lemaire, l'acteur si utile du théâtre de l'Opéra-Comique, a eu lieu vendredi avec le concours des artistes du Théâtre-Français, du Gymnase et du Palais-Royal. On a donné *les Désespérés*, de F. Bazin. Dans les entr'actes, Poultiera chanté l'air du sommeil de *la Muette*, et Capoul celui de *Joseph*.

*** Aujourd'hui le théâtre Lyrique clôture sa saison par *Oberon*. Hier a eu lieu la dernière représentation de *Faust*.

*** Jeudi dernier une belle représentation avait été organisée à l'Odéon par Duprez, avec le concours de son fils, de Mlle Brunetti, de Bussi, Mézeray et de Ricaeli, élève du célèbre ténor. On y a chanté des fragments des *Huguenots*, du *Prophète*, de *Guillaume Tell*, de *la Juive*, et la scène bouffe si originale de Duprez : *Trois ténors sérieux*. Des pièces du Gymnase et du Palais-Royal complétaient cette curieuse et intéressante représentation, qui avait attiré beaucoup de monde.

*** Cinq cents exemplaires de la *Ronde du Brésilien* ont été enlevés jeudi, jour de la mise en vente chez les éditeurs. — Tous les cafés chantants ont déjà adopté cette chanson, dont les paroles, de Lud. Halévy et H. Meilhac, ne sont pas moins spirituelles que la musique d'Offenbach est originale. La *Ronde du Brésilien*, chantée avec tant de verve par Brasseur, est ornée d'un beau dessin de Barbizet, exécuté d'après la photographie des trois Empereurs, et qui représente l'excellent chanteur en costume.

*** L'exploitation, pour la saison prochaine, du théâtre de l'Oriente à Madrid, vient d'être concédée par adjudication à M. Mico, soutenu par un banquier de la localité. M. Bagier s'est retiré.

*** On sait avec quelle intelligence et quel succès M. Verger a exploité le théâtre royal du Liceo à Barcelone. Non-seulement la direction vient de lui en être confiée pour quatre années, mais encore on y a joint un supplément de subvention.

*** Les succès obtenus à Paris par les deux étoiles de la danse russe, ont excité une lutte d'émulation entre les maîtres de ballets des théâtres impériaux. M. Saint-Léon, d'un côté, et M. Petipa de l'autre, préparent pour l'hiver prochain, le premier pour Mlle Mouravieff, un ballet tiré d'un conte fantastique qui a pour titre *Konek Gerbounok*, et le second, un ballet pour sa femme, *les Druses et les Maronites*, dans lesquels les deux chorégraphes déploient toutes les ressources de leur talent comme la direction impériale déploiera toutes les richesses de la mise en scène.

*** La troupe italienne de M. Sinico donne à Bayonne des représentations très-suivies. La troupe est composée de Mmes Marini et Acs, Louise Marra et Maymo. On a joué avec beaucoup de succès *Norma*, *Hernani* et *le Trovatore*; l'orchestre dirigé par Gariboldi, marche très-bien.

*** *Carlo il guastalore*, ballet de Rota, dont le compositeur Giorza a écrit la musique, vient d'obtenir un grand succès au théâtre Victor-Emmanuel, à Turin.

*** Un journal contenait récemment la traduction d'une soi-disant

requête en reddition de comptes adressée à la cour de la chancellerie à Londres, par Adelina Patti, contre son père et son beau-frère. Nous recevons de la jeune et célèbre cantatrice un avis par lequel elle nous informe du désaveu (affidavit) donné par elle à ce document écrit à son insu, sans sa participation, et qui paraît être l'œuvre d'un intrigant familique contre lequel elle fait diriger des poursuites.

*** Le célèbre ténor Geremia Bettini vient de traverser Paris, se rendant à Londres, où il est engagé pour douze représentations au théâtre de la Reine.

*** S. M. l'Empereur a daigné souscrire à la publication des œuvres musicales choisies de M. A. Elwart.

*** La première séance annuelle de l'Orphéon de Paris aura lieu dimanche prochain 7 juin, sous la direction de M. François Bazin.

*** Les examens semestriels du Conservatoire de musique et de déclamation sont commencés depuis jeudi.

*** Le célèbre pianiste Léopold de Meyer est de toutes les grandes réunions qui se donnent encore avant le départ de la haute société pour la campagne ou les eaux. Après avoir, la veille, joué chez la princesse de Metternich, il était invité chez Mme de Leowenthal où sa brillante exécution a produit le même enchantement, et lui a valu les félicitations de M. le prince de Monléard, du comte Esterhazy, du ministre de Wurtemberg, etc., qui faisaient partie du noble auditoire.— M. Léopold de Meyer n'a pas reçu un accueil moins distingué chez Mme la baronne de Meyendorff.

*** Roger vient d'être encore l'objet d'une distinction flatteuse à Toulouse. La Société Clémence Isaure lui a fait don d'une très-belle couronne, ornée de rubans, portant l'inscription commémorative de ce don, auquel le célèbre chanteur s'est montré fort sensible. A l'issue de la représentation les membres de la Société se sont rendus à son logis pour lui donner une sérénade.

*** On lit dans la *Gazette musicale* de Mayence : « La direction de l'Opéra impérial de Vienne a reçu l'opéra-comique en trois actes, d'Offenbach, intitulé *les Fées du Rhin*. Le compositeur touchera 2,500 fr. pour honoraires et 5 0/0 des recettes. L'éditeur Spina lui a acheté la partition pour le prix de 4,000 francs. » Cette nouvelle est exacte, sauf la dénomination de l'ouvrage. Ce n'est pas un opéra-comique en trois actes, mais bien un grand opéra dramatique en quatre actes qu'Offenbach compose pour l'Opéra impérial de Vienne. Depuis son retour d'Allemagne, Offenbach habite Etretat, où il travaille activement à cet ouvrage et à ceux qu'il s'est engagé à livrer pour la saison prochaine.

*** Cet hiver la musique de chambre de M. Adolphe Blanc a été exécutée quarante-deux fois dans les réunions de MM. Duvernoy, Leboue, Casimir Ney et Gouffé, et onze fois dans les concerts. Il faut y ajouter le succès des *danses chantées*, l'invitation à la valse, l'invitation à la polka, l'invitation à la mazurka et l'invitation à la redowa, quatre morceaux pour le chant de ce jeune compositeur, et que Mme Marie Damoreau chante délicieusement.

*** La Cour impériale d'Orléans, devant laquelle la Cour de cassation avait renvoyé le procès soutenu par Debain, facteur d'orgues, contre les fabricants d'instruments jouant des airs par le procédé du pointage, a condamné M. Lepée, l'un des principaux d'entre eux, comme coupable de contrefaçon, en 2,000 francs de dommages-intérêts envers Debain. La question se trouve ainsi jugée définitivement.

*** Ainsi que nous l'avons annoncé, le festival du Bas-Rhin a eu lieu le 24 mai à Dusseldorf. Le roi et la reine de Hanovre, qui étaient arrivés dès la veille, se sont empressés d'assister à la répétition d'*Elie*, oratorio de Mendelssohn. L'orchestre se composait de 146 instrumentistes; les chanteurs étaient au nombre de 739, chœurs et solistes; parmi ces derniers, on a surtout applaudi Mme Jenny Lind-Goldschmidt et Jules Stockhausen.

*** A San-Leopoldo, ville du Brésil, les colons allemands ont eu, le 1er et 2 février dernier, un festival consacré au chant. Dès 7 heures du matin, les Sociétés lyriques des environs accouraient à cheval, bannières en tête. La ville était richement décorée de guirlandes, festons, arcs de triomphe. A 2 heures, le concours de chant a commencé dans une salle qui avait été construite exprès : neuf associations, composées de deux cent quarante chanteurs y ont pris part. Chaque association a chanté deux lieder, et à la fin, tous les chœurs réunis ont entonné le lied de Arndt : *Où est la patrie de l'Allemand?*

*** Nous sommes en retard pour constater le succès qu'a obtenu le 2 mai M. Diomède Zompi dans le concert qu'il a donné salle Pleyel. Il y a fait entendre de la musique classique des grands maîtres, et plusieurs de ses propres compositions, entre autres une marche inédite et un scherzo-valse qu'on lui a fait bisser. Il a reçu à plusieurs reprises les plus chaleureux applaudissements. M. Cuvillon et M. Franchomme qui lui prêtaient leur concours, ont partagé son succès.

*** L'assemblée générale de la *Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique* a lieu aujourd'hui *dimanche 31 mai, à une heure* précise, dans les salons de M. Souffleto, facteur de pianos, rue Montmartre, n° 161. MM. les sociétaires sont instamment priés d'assister à cette réunion.

*** Littérature musicale. — *Mes souvenirs*, tel est le titre d'un volume anecdotique de M. Léon Escudier, qui vient de paraître à la librairie de Dentu, et qui sera lu avec plaisir.

*** On lit dans une correspondance parisienne adressée à l'*Indépendance belge* : « Les belles soirées nous reviennent; aussi la foule est-elle assidue à ce square lumineux et embaumé des Champs-Elysées que M. de Besselièvre ouvre à la bonne compagnie. L'éternelle promenade au bois a bien son charme, mais aussi sa monotonie. Voilà, depuis quelques années, un parc ouvert au milieu des promenades à la meilleure société, sous les auspices d'un excellent orchestre. On se promène, on peut même causer un peu. La musique vous suit, vous accompagne, mais ne vous absorbe pas, ne vous enchaîne pas, et, par conséquent, ne vous fatigue pas. Vienne un baromètre immuable, et la fortune de M. de Besselièvre est faite. Je lui demande, toutefois, de donner plus de 25,000 francs à Arban, qui contribue si heureusement à cette fortune. »

*** Le théâtre du Chalet-des-Iles, au bois de Boulogne, annonce sa réouverture pour les premiers jours de la semaine.

*** Les matinées musicales données par Musard au Pré-Catelan obtiennent chaque dimanche une vogue nouvelle. Tout est réuni dans ce splendide jardin pour fixer la foule honnête, élégante et artiste. Orchestre du premier ordre, solistes remarquables, œuvres magistrales des grands maîtres admirablement interprétées, programmes des mieux composés et des plus variés, avec Musard pour directeur, voilà le secret de cet immense succès toujours grandissant.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Marseille.*—La reprise de *Charles VI* a été fort bien accueillie au grand théâtre. L'œuvre d'Halévy a été interprétée chaleureusement par Dumestre, Mme Lacombe, Morère et Mlle Baudier. — Mme Cabel s'est de plus en plus emparée de notre public. Les *Diamans de la couronne* et *l'Etoile du Nord* nous l'ont cette semaine montrée dans deux des rôles qu'elle a joués avec le plus de supériorité au théâtre de l'Opéra-Comique de Paris. Elle y a obtenu un triomphe complet.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Si jamais fin de saison est arrivée mal à propos, c'est certes celle à laquelle nous touchons, puisqu'elle vient interrompre un succès qui se serait consolidé, si le temps l'eût permis. La direction aura le bon esprit de reprendre dès le début de la prochaine saison le *Roman d'Elvire*, d'Ambroise Thomas (car c'est de cet ouvrage que nous voulons parler), et cet opéra fournira une longue carrière au théâtre de la Monnaie. Le sujet est intéressant, la musique charmante, l'exécution excellente, qualités que l'on trouve bien rarement réunies. L'association de MM. Alexandre Dumas et de Leuven ne pouvait rien enfanter de plus élégant, de plus poétique que ce libretto, si favorable aux inspirations musicales. L'auteur du *Caïd* et du *Songe d'une nuit d'été*, M. Ambroise Thomas, s'en est emparé avec le rare talent dont toutes ses œuvres portent l'empreinte. Les morceaux remarquables abondent dans le *Roman d'Elvire*, duos, romances, couplets, chœurs. Une romance : *Ah! ce serait un crime*, nous paraît la plus charmante chose que l'on puisse entendre, et M. Jourdan la dit d'une manière exquise. — Le *Moniteur* publie un rapport à M. le ministre de l'intérieur sur la question de l'abaissement du diapason, par MM. Fétis, Daussoigne-Méhul, Blaës, Mabillon, Hanssens, Bender et Samuel. Voici les conclusions prises par cette commission, à l'unanimité : que le diapason ne doit pas être baissé;—qu'il doit être fixé en prenant pour base le diapason du Conservatoire de Bruxelles;—que l'intervention de M. le ministre de la guerre est nécessaire afin que les chefs de musique militaire n'admettent, pour l'usage des musiciens qu'ils dirigent, que des instruments au ton du diapason type;—que les chefs d'orchestre feront une chose utile au maintien de l'invariabilité du diapason et à la justesse de l'accord, en ne faisant plus donner le *la* par un hautbois

ou tout autre instrument dont l'intonation se modifie par la longueur de l'anche, par l'influence de la température ou par des causes accidentelles, et de le donner eux-mêmes avec un petit appareil à anche libre, accordé rigoureusement à l'unisson du diapason type. — Une jeune harpiste de talent et qui promettait davantage encore, attachée au théâtre royal, au Conservatoire et à l'association des artistes musiciens, Mlle Eulalie Lemaire, vient de mourir à vingt-deux ans. — Nous avons aussi à déplorer la perte de M. J. Merts, excellent violoniste, professeur au Conservatoire. Une foule considérable assistait à ses funérailles, et M. Fétis a prononcé sur sa tombe un discours touchant qui a provoqué la plus vive émotion dans toute l'assistance.

⁂ *Vienne.* — Parmi les pièces qui ont été jouées au théâtre de l'Opéra de la Cour dans le mois de mai, on remarque *Don Juan, l'Etoile du Nord, Lalla-Roukh, les Huguenots.*—On annonce que dorénavant l'administration de l'Opéra, ainsi que celle du théâtre de la Cour (Hofburgtheater), feront partie des attributions du ministre d'Etat.—M. Salvi avait l'intention d'engager Mlle Trebelli pour la troupe italienne, qui doit être rétablie au théâtre de la Cour; mais il a été devancé par Merelli, qui aura à la prochaine saison deux troupes, l'une avec Adelina Patti, et l'autre ayant pour prima donna Mme Trebelli. — Le 20 mai a été posée la première pierre de la nouvelle salle d'Opéra. Le ministre du commerce, comte Wickembourg, a ouvert la solennité par un discours analogue à la circonstance. Une cantate, paroles de Steinhaenser et musique de Franz Doppler, a été exécutée pendant la cérémonie.

⁂ *Berlin.* — La troupe d'opéra de la salle Kroll vient de jouer avec succès *Martha*, de M. de Flotow. M. Himmens, du théâtre de Darmstadt, a rendu convenablement le rôle de Lionel; Mlle Suvanny, avec sa voix douce et gracieuse, est une Nancy fort avenante. — Le 16 mai, a eu lieu le premier des concerts militaires qui seront donnés cet été sous la direction de Wieprecht. — Nous avons eu dimanche une fort intéressante représentation des *Huguenots*, au Théâtre Royal. Mme Harriers, qui jusqu'ici n'avait chanté que le rôle de la reine, s'essayait pour la première fois dans celui de Valentine, rôle dramatique, s'il en fut, et dont l'interprétation exige une énergie, une puissance de passion que ne possède nullement Mme Harriers; elle est douée d'une voix douce et suave, ses émotions sont d'une nature analogue à son organe; l'idylle et l'élégie, voilà son domaine. Mlle Suvanny a rendu convenablement le rôle de Marguerite; M. Gross a continué ses représentations dans celui de Raoul.

⁂ *Francfort.* — La troupe d'opéra a exécuté récemment *les Sylphes*, charmante composition de Himmel. Les chœurs sont ravissants et ont été très-bien chantés, ainsi que les solos, ce qui est d'autant plus remarquable que la Société ne se compose absolument que d'amateurs. M. Lichtenstein a dirigé l'exécution des *Sylphes*, qu'il accompagnait au piano.

⁂ *Milan.* — Le théâtre de la Cannobiana vient de représenter *les Huguenots*. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer, quoique insuffisamment interprété, a produit un grand effet sur notre public. La deuxième représentation a confirmé pleinement ce succès. Bertolini a déployé de grandes qualités dans Raoul; la célèbre Marini, la Corani, la Majo, l'ont vaillamment secondé.

⁂ *New-York*, 7 mai.— La société allemande le Liederkranz, a donné son quatrième et dernier concert; la seconde partie du programme était remarquable par les contrastes qu'elle offrait: un motet à huit parties, *Fratres ego*, de Palestrina, 1527-1594; introduction à la passion Notre-Seigneur, de Sébastien Bach, 1685-1754; le *Dies iræ* du *Requiem* de Mozart, 1736-1791; et pour finir le *Credo* de la grand'messe de Liszt, composée en 1859. Le Société philharmonique, elle aussi, vient de donner son dernier concert de la saison: la septième symphonie de Beethoven; le deuxième concerto, op. 50, de Mendelssohn; une ouverture de Gave et les *Francs juges* de Berlioz ont été supérieurement exécutés. Dans les concerts de Gottschalk, à côté d'un grand pianiste, nous avons eu le plaisir d'entendre une jeune artiste française, élève de Prudent, Mlle Eugénie Baruetche; c'est un talent de premier ordre. L'opéra Italien vient de rouvrir ses portes à la troupe de la Havane; le ténor Mazoleni plaît beaucoup. On a donné: *Norma, Lucrezia, Lucia, la Favorita, Ernani, Aroldo, Traviata* et *Jone* ou les *derniers jours de Pompeï*, de Petrella.—A l'opéra Allemand on annonce pour la fin de ce mois, l'*Orphée* de Gluck.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

P. Seligmann

OUVRAGES NOUVEAUX POUR LE VIOLONCELLE

Op. 74. Nuit de décembre, flocons de neige. Nuit de Juin, chanson dans l'air, concertants pour piano et violoncelle.

Op. 75. Andante et Rondo de concert.

Op. 70. *Concerto.*

Op. 71. La Guzla, Séparation, deux mélodies pour piano et violoncelle.

Op. 72. Morceau de concert sur la célèbre romance de *Joconde*.

Op. 73. Ballade de minuit, rêverie pour piano et violoncelle.

Op. 60. Album algérien: La Kouitra, l'Aube, le Derbouka, la Captive.

Op. 60 *bis*. La Kouitra (imitation algérienne) pour vocalise et violoncelle.

Op. 61. Les Nuits d'Afrique.

Op. 62. Nocturne sur l'*Eloge des larmes*.

Op. 63. **Avec Sivori.** — Duo pour violon et violoncelle sur la *Pesca* et la *Promessa* des *Soirées musicales de Rossini*.

— **Avec Sivori.** — *Mira la bianca luna*, sérénade de Rossini, pour violon et violoncelle.

Op. 64. Berceuse de l'enfantelet, pour violoncelle avec acc. de piano.

Op. 68. Grande fantaisie sur *la Juive*.

Op. 69. Duo pour piano et violoncelle sur *le Pardon de Ploërmel*.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU 1er.

École de Chant de H. PANOFKA

ABÉCÉDAIRE VOCAL

MÉTHODE PRÉPARATOIRE DE CHANT

Pour apprendre à émettre et à poser la voix.

Prix net : 3 fr.

Le même ouvrage, traduit en italien . . . . . net 4 fr.

24 VOCALISES PROGRESSIVES

(SUITE DE L'ABÉCÉDAIRE VOCAL)

POUR TOUTES LES VOIX (la voix de basse exceptée)

Dans l'étendue d'une octave et demie (du DO *au* FA)

Op. 85. **Prix : 25 fr.** Op. 85.

Nouvelle méthode de chant.

L'ART DE CHANTER

Nouvelle méthode de chant.

Méthode complète pour soprano, mezzo soprano ou ténor. 40 fr.

Méthode complète pour contralto, baryton ou basse . . . 40 fr.

Vingt-quatre vocalises pour soprano, mezzo soprano ou ténor, 25 f.

Vingt-quatre vocalises pour contralto, baryton ou basse, 25 f.

Vade-Mecum du Chanteur, recueil d'Exercices d'agilité, de port de voix, de filé, etc., pour toutes les voix, 25 fr.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

PARTITIONS

Pour Piano et Chant, pour Piano seul, pour le Piano à quatre mains de

LA MUETTE DE PORTICI D'AUBER | LE COMTE ORY DE ROSSINI | HAYDÉE D'AUBER

Airs détachés avec accompagnement de Piano.

TRANSPOSITION DES AIRS SUIVANTS DE LA MUETTE DE PORTICI :

2 *bis*. **Air** : *Plaisir du rang suprême*, pour mezzo-soprano..... 6 »
5 *bis*. **Barcarolle** : *Amis, la matinée est belle*, pour baryton..... 3 75
5 *ter*. La même, transposée pour basse..... 3 75
12 *bis*. **Air** : *Du pauvre, seul ami fidèle*, pour baryton..... 3 »
13 *bis*. **Cavatine** : *Arbitre d'une vie*, pour mezzo-soprano..... 3 75
15 *bis*. **Barcarolle** : *Voyez du haut de ce rivage*, pour baryton..... 2 50

VALIQUET. — Fantaisie très-facile sur le *Comte Ory* . 2 50 | **RUMMEL**. — Transcription de thèmes du *Comte Ory* . 6 »
FAVARGER. — Op. 45. Fantaisie brillante sur le *Comte Ory*, pour le Piano . . . . . 9 »

ÉMILE PRUDENT

Composition pour le Piano.

Op. 18. Grande fantaisie sur *les Huguenots*... ..... 10 »
19. Scherzo et impromptu..... 6 »
20. Fantaisie sur le trio de *Robert le Diable*..... 9 »
32. Air et marche arabe variés..... 7 50
33. Farandole..... 7 50
34. Concerto-symphonie..... 15 »
35. Les Bois, chasse..... 9 »
36. Allegretto pastorale..... 7 50
38. Air de grâce de *Robert le Diable*..... 9 »
Op. 39. Les Champs..... 9 »
40. Villanelle..... 9 »
41. Danse des Fées..... 9 »
42. Le Retour des Bergers..... 7 50
44. Deux impromptus..... 5 »
51. Grande fantaisie sur *le Domino noir*..... 10 »
53. Adieu Printemps, étude caprice..... 9 »
54. Chant du ruisseau, caprice..... 9 »
Andante de Mozart, transcription..... 6 »

Portrait d'Emile Prudent, dessiné sur pierre par Vogt, prix net : **3 francs**.

Morceaux nouveaux pour le Piano :

BERCEUSE PAR **F. Schoen** — Op. 1. — Prix : 6 fr.

Arrangement facile de LA PRIÈRE D'UNE VIERGE DE **T. Badarzewska** — Prix : 3 francs.

SOUVENIR DE BERLIN Mazurka par **F. Schoen** — Op. 2. — Prix : 6 fr.

Fantaisie sur LA MUETTE DE PORTICI d'Auber — Prix : 9 fr.

Fantaisie sur STRADELLA de Flotow — Prix : 7 fr. 50.

SOUS PRESSE :

Mélodie MER CALME — Prix : 7 fr. 50.

Fantaisie sur LE DOMINO NOIR PAR

Polka-Mazurka de salon, YVONNE — Prix : 7 fr. 50.

René Favarger

PRO PECCATIS Du *Stabat Mater* de Rossini, Transcription.

LA CZARINA Mazurka de salon.

L'HYMNE DES VÊPRES PAR

QUIS EST HOMO Du *Stabat Mater* de Rossini, Transcription.

Brinley Richards

EN VENTE

Voulez-vous accepter mon bras?

RONDE DU BRÉSILIEN

Chantée au théâtre du Palais-Royal par BRASSEUR.
Paroles de Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de

J. Offenbach

Prix : 3 fr. Ornée des portraits photographiés de Brasseur et Gil-Pérès.

Prix : 3 fr. Ornée des portraits photographiés de Brasseur et Gil-Pérès.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 23. 7 Juin 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

Avec le prochain numéro, nos abonnés recevront une transcription pour harmonium de l'AVE MARIA, de Schubert, nouvelle composition de G. ROMANO.

SOMMAIRE. — Emile Prudent, par **Paul Smith.** — La Musique et la Danse à l'Exposition des beaux-arts (1er article), par **Mathieu de Monter.** — Haydn et les princes d'Esterhazy (2e article). — Correspondance : Londres. — Nouvelles et annonces.

ÉMILE PRUDENT.

Ce grand artiste fut un de ceux qui ne disparaissent pas tout entiers, et dont la perte ne s'efface ni ne s'oublie par la vertu du mot banal sur les champs de bataille : *serrez les rangs!* Non, Emile Prudent s'était fait, hors de la foule, une large place, et tous ses travaux, tous ses efforts ne tendaient qu'à l'agrandir. Son ambition, son rêve était d'être proclamé chef de l'école du piano en France ; il touchait à son but lorsqu'en moins de deux jours la mort l'a enlevé!

Il était né à Angoulême le 3 février 1817. Une vague incertitude règne sur la famille dont il sortait, et à cet égard deux versions se présentent. L'une est empruntée à la touchante et spirituelle chronique tracée par un de ses meilleurs amis, M. Albéric Second (1) ; l'autre, c'est un de nos collaborateurs, M. Arthur Pougin, qui nous la fournit d'après des renseignements intimes. Selon M. Albéric Second, « un voile romanesque et mystérieux couvre sa naissance. Un matin, les habitants de la rue de Genève aperçurent dans la modeste boutique d'un accordeur de pianos, qui faisait un petit commerce de musique, un enfant âgé de quelques semaines et beau comme l'Amour. D'où venait-il? C'est ce qu'on n'a jamais su. Le père et la mère adoptifs de l'enfant gardèrent sur ce chapitre un silence absolu qui ne s'est point démenti. Son extrême gentillesse, l'exquise distinction de ses formes délicates, eussent suffi à prouver qu'il n'était pas le fils du vieil accordeur de pianos, alors même que celui-ci eût essayé de donner le change à l'opinion publique, mais je répète qu'il ne l'essaya même pas. »

« La maison où je suis né deux mois plus tard, ajoute l'ingénieux chroniqueur, n'est séparée de celle du père de Prudent que par la largeur de la rue de Genève ; autant dire qu'elles se donnent la main. Nous ne tardâmes pas à suivre l'exemple que nous montraient les toits pointus de nos habitations respectives, et durant dix années je n'ai pas souvenir d'un seul jeudi ou d'un seul dimanche que nous ayons passés l'un sans l'autre. »

Maintenant, si les informations de M. Arthur Pougin sont exactes, Emile Prudent s'appelait réellement Racine Gaultier. « Son père, accordeur de pianos à Angoulême, connaissait un peu le mécanisme de cet instrument et fut son premier maître. Pressentant les heureuses dispositions de son fils, il vint, vers 1827, s'établir à Paris, afin de lui faire donner une bonne éducation musicale. »

Notre collaborateur continue en ces termes : « Ce fut, je crois, peu de temps après leur arrivée à Paris, que des dissentiments s'étant élevés entre le père et la mère du jeune Emile, les deux époux se séparèrent. Tandis que sa mère devenait, à la suite de cette séparation, femme de charge ou de confiance dans une famille qui habitait le faubourg Poissonnière, l'enfant resta auprès de son père, et jamais dévouement plus attentif, jamais sollicitude plus inquiète n'avaient été consacrés à veiller sur un fils chéri. Émile avait été reçu au Conservatoire, où il suivait assidûment la classe de Zimmerman. Vers 1830, il vint avec son père demeurer dans la maison située n° 10, rue Beauregard, près du boulevard Bonne-Nouvelle, maison rebâtie depuis quelques années, mais fameuse à une autre époque sous le nom de maison des Trois-Pigeons. Le père n'était pas riche, et malgré tout l'amour qu'il portait à son fils, il ne pouvait lui mettre beaucoup d'argent dans la poche. D'ailleurs, il ne voulait pas lui donner des goûts de dépense, que peut-être il n'eût pu satisfaire plus tard. C'était l'enfant qui d'ordinaire faisait les emplettes du ménage. Une marchande du quartier, qui l'avait pris en affection, et qui était destinée à lui survivre, lui inspirant confiance, il se hasarda un jour à lui emprunter une somme bien petite. La marchande la lui prêta, mais elle jugea à propos d'avertir le père, pour savoir ce qu'elle devrait faire en cas de récidive. — Prêtez-lui jusqu'à concurrence de telle somme, répondit le père, et lorsqu'il ne se trouvera pas en état de vous la rendre, je la lui donnerai sans lui dire pourquoi et lui fournirai ainsi le moyen de vous rembourser. Voilà comment ce père aimait son fils et quelle influence il dut exercer sur sa destinée. »

En consultant les registres du Conservatoire, nous voyons qu'Emile Prudent remporta le second prix de piano en 1831, et le premier en 1833. L'année suivante il obtint le second prix d'harmonie et accompagnement pratique. « Lorsque nous nous revîmes à la fin de 1834, dit encore M. Albéric Second, le vieil accordeur était mort depuis deux ans du choléra, et le lauréat du Conservatoire vivotait du produit de quelques leçons. » Il faisait du métier, en attendant qu'il lui fût permis de faire de l'art, et souvent même,

(1) Voir *l'Univers illustré*, 4 juin.

l'hiver, il jouait des contredanses. Tourmenté du besoin de se produire d'une autre façon et de soumettre son talent à un auditoire sérieux, il donna un concert qui, malgré les encouragements et l'assistance de quelques bons amis, se résuma en une note de frais à payer. « C'est alors, poursuit le chroniqueur, qu'Emile Prudent conçut et exécuta une résolution singulièrement courageuse. Il rompit du soir au lendemain avec la vie parisienne, avec les aventures (joli garçon comme il était, on doit penser qu'elles ne lui faisaient pas faute), et il retourna à Angoulême, où il se livra au travail avec une telle ardeur qu'il fut menacé d'une paralysie des deux avant-bras. Un habile médecin du pays, qui l'aimait beaucoup, le docteur Brun, l'envoya chaque jour pendant un mois à l'abattoir, où il trempait ses bras jusqu'au coude dans le sang fumant des bœufs, et ce traitement rendit bientôt à ses poignets affaiblis toute leur souplesse et toute leur énergie. C'est pendant son séjour à Angoulême qu'Emile Prudent épousa celle qui est aujourd'hui sa veuve désolée, après avoir été la compagne chérie, l'amie intelligente et le vaillant camarade de toute son existence d'homme et d'artiste. Fortifié par un travail assidu, par l'étude approfondie des maîtres, Emile Prudent dit adieu à ses compatriotes et se fixa à Nantes, où, dès l'abord, ses leçons furent très-recherchées. » De Nantes il se rendit bientôt à Paris, où le temps était venu pour lui de prendre sa place comme virtuose et comme compositeur. Tout le monde sait avec quelle autorité imposante, mais à la fois modeste, il sut s'y installer. L'avénement de Thalberg avait été l'affaire d'un seul jour : si celui d'Emile Prudent fut moins rapide, il ne fut pas moins assuré.

En examinant quelques productions du maître français, nous écrivions il y a plus de dix années (1) : « Dans ses fantaisies sur *Lucie*, sur *les Huguenots*, sur *Norma*, dans ses *Souvenirs de Beethoven*, il employa surtout le procédé dont Thalberg était l'inventeur. Il s'empara de l'arpége avec une vigueur et une puissance au-delà desquelles il n'y avait plus rien : il posa les colonnes d'Hercule de ce moyen d'effet, et c'était un honneur qui en valait bien un autre. En même temps, il s'essayait dans des morceaux originaux, comme *l'Hirondelle, la Ronde de nuit*, l'étude en *la* bémol, et montrait de bonne heure qu'il avait en lui-même assez de ressources pour ne pas bâtir éternellement sur le terrain d'autrui. Ce que nous signalons en la première époque d'Emile Prudent, ce dont nous lui savons gré, c'est qu'il commença par faire ce qui se faisait, aussi bien qu'on le faisait, souvent mieux, et que de la sorte il conquit le droit de faire autre chose. S'il changea, s'il modifia, ce fut par conviction et non par impuissance. Loin d'insulter aux succès de ses devanciers, il débuta en leur rendant un plein et sincère hommage. Après quoi, il comprit qu'on devait passer à d'autres combinaisons, à d'autres effets, et il écrivit le *Concerto symphonique*, l'œuvre la plus élevée, la plus large qui soit jusqu'ici sortie de sa plume. Le *Concerto symphonique*, dans lequel le rôle de piano acquiert une telle importance qu'il rivalise avec celui de l'orchestre, marque la seconde époque des travaux d'Emile Prudent, et tout près de ce concerto, au même niveau, quoique de caractère bien divers, se groupent les délicieux morceaux intitulés : *les Bois, les Champs, l'Allegretto pastoral*, qui servent de transition à une troisième époque. L'auteur du *Concerto symphonique*, descendu des hauteurs de cette œuvre capitale, s'est livré à l'inspiration du paysage musical, et cette inspiration se retrouve encore plus hardie, plus brillante, plus ravissante que jamais dans ses deux dernières compositions, *la Danse des Fées* et *la Villanelle.* » Depuis dix ans, cette liste s'est enrichie d'œuvres nombreuses, parmi lesquelles nous citerons seulement *le Chant du ruisseau, Folie, la Chanson à boire, les Naïades, le Chant d'Ariel, la Prairie*, ses *Etudes-lieder*, ses romances sans paroles, et enfin ses *Trois Rêves*.

Tel fut en résumé l'emploi de cette existence d'artiste si laborieuse, et qui ne dévia jamais du droit chemin. Emile Prudent eut cela de particulier, de distinctif, qu'il ne voulut être et ne fut qu'un artiste. Jamais il ne se laissa distraire de son idée fixe qui consistait à élever l'art français aussi haut que possible, et à s'en poser lui-même comme le chef. Cette idée, qui l'occupa sans cesse, il l'avait presque entièrement réalisée, et il était, sans contredit, le pianiste français le plus capable de soutenir le parallèle avec les grands pianistes étrangers. Personne ne représentait mieux que lui l'école qu'il avait, sinon créée, du moins rehaussée, anoblie.

Comme professeur, Émile Prudent possédait toutes les qualités qui rendent les leçons utiles et fécondes; il a formé une multitude d'élèves éminents, et, l'année dernière, lorsqu'une place devint vacante au Conservatoire, Émile Prudent fut désigné par M. Auber pour l'occuper. Il ne fut pas nommé pourtant; mais il n'en est pas moins juste de déposer sur sa tombe, avec ses décorations diverses, tout l'honneur qu'il obtint dans cette circonstance et qui lui était acquis à tant de titres.

Émile Prudent était un des hommes les meilleurs que l'on puisse rencontrer; il avait l'esprit vif, prompt à la riposte, la parole brève et saccadée; sa bouche était railleuse, son œil clair et perçant, et lorsque, par un mouvement qui lui était familier, il rejetait en arrière ses beaux et abondants cheveux noirs, il découvrait un front large et pur, dans lequel se devinait facilement sa rare intelligence.

PAUL SMITH.

(1) Voir *Revue et Gazette musicale*, 1852, n° 45.

LA MUSIQUE ET LA DANSE

A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS.

(Premier article.)

Le salon de cette année a beaucoup emprunté à la musique et à la danse, et la danse et la musique lui ont beaucoup rendu. Je ne veux pas dire par là que des concerts de voix et d'instruments résonnent sous les coupoles du palais de l'Industrie, et que des groupes de danseuses exécutent un ballet de circonstance dans le jardin improvisé de l'exposition de sculpture, — le programme officiel ne comporte pas encore ces raffinements attiques; — mais je ne crois pas que les précédentes expositions aient vu se produire autant d'œuvres aux sujets empruntés à l'art musical, et surtout d'œuvres aussi heureuses de style et d'exécution, et qui tiennent certainement le premier rang parmi celles dont la critique spéciale a pour mission de s'occuper aujourd'hui.

Nous ne sommes pas cette critique. La ligne, le dessin, la couleur, les guerres d'écoles, les discussions d'ateliers n'ont, Dieu merci! rien à faire dans les colonnes de cette *revue*. Je n'ai pas davantage la prétention de rattacher, par le parallèle et l'antithèse, la peinture à la musique, et de démontrer, avec M. de Lamartine, « que la peinture est la musique des yeux, de même que la musique est la peinture des oreilles! » Non. Mais, tout en laissant de côté ces subtilités et ces quintessences, derniers échos du petit salon bleu d'Arthénice; tout en se gardant bien de mettre en doute le mérite des statues et des toiles admises par le jury, n'y aurait-il pas un certain intérêt, aujourd'hui surtout qu'en matière d'art chacun tire à soi et va aux moindres choses, à jeter un coup d'œil sur l'ensemble des travaux exposés qui rentrent dans le domaine de la musique, et qui la mettent en scène dans ses allégories, dans sa légende, dans sa philosophie et dans son histoire? Serait-il tout à fait inopportun de suivre la trace de son influence et de son action sur les arts graphiques, dans une exposition qui doit être la manifestation la plus complète de ces arts mêmes, puisque, chaque année, ainsi que le disait, en 1861, M. le comte Walewski : « Tous les États, toutes les cités

lui envoient leurs peintres, leurs statuaires, comme à un concours général, puisque marbres et tableaux viennent de tous les continents se grouper dans ce sanctuaire, où le goût s'épure au contact du beau, et qui est un des plus justes sujets d'orgueil de la France. » Les « États, les cités et les continents » ont envoyé cette année au Salon force soldats, force bacchantes, écuries et intérieurs rustiques; en revanche, sur deux mille et quelques ouvrages reçus, plus de trois cents — tableaux, portraits, bustes, statues, pastels, gravures ou lithographies — reproduisent des scènes musicales, ou des traits d'artistes et de musiciens. C'est une compensation très-estimable et très-estimée; car on m'accordera bien que, quelle que soit, du reste, la valeur artistique de l'œuvre, tout le monde ne professe pas un culte exclusif pour les batailles, les nymphes peu vêtues, les poulaillers et les fermes normandes ou autres, qui n'ont, les unes et les autres, que le moindre défaut de se ressembler toutes.

Or, s'il est vrai que l'exposition en général, celle de 1863 comme celle de 1861, soit un « sanctuaire, » et la haute sanction de M. le ministre d'État ne nous permet pas d'en douter, la musique ne doit-elle pas être fort honorée de se trouver, par tant d'œuvres qu'elle a inspirées, en si auguste compagnie? Les musiciens n'ont-ils pas tout à gagner à aller retremper leur vigueur et leur génie dans ce temple où « le goût s'épure au contact du beau? »

Le nombre des œuvres relatives à la musique, au théâtre et à la danse s'élèverait plus haut que je ne l'ai dit, s'il fallait tenir compte des scènes que la musique accompagne et dont les instruments constituent les *accessoires* et le décor. Combats antiques et combats modernes ont leurs tympanons, leurs buccins, leurs tambours et leurs trompettes. Clairons et tambours à Sébastopol, à Solférino, en Syrie, en Cochinchine, en Chine, en Algérie, au Mexique. Sans repos ni trêve, et d'un bout du monde à l'autre, l'exposition fait sonner la charge et la victoire aux instruments de la rue Saint-Georges. Puis, s'avancent, musiques en tête, les cérémonies religieuses, les processions, les baptêmes, les mariages, les funérailles, les pèlerinages, les mille cortéges de fête ou de deuil. Musiques encore sous les tonnelles italiennes, sous les *tendido* espagnols, sous les tilleuls allemands, sous les *verandah* de la Havane, sous la tente des *bachi-bouzoucks* et sous la hutte du sauvage! Musiques dans les bacchanales antiques et dans les caravansérails! Musique et musiciens partout à l'exposition! Et je ne parle ni des panneaux décoratifs et des épisodes de chasse qu'anime la bruyante fanfare des trompes, ni des *intérieurs* et des *natures mortes*, où la lumière, savamment distribuée, allonge son sillon étincelant sur le palissandre et l'ivoire des pianos, rebondit sur les hautes contre-basses, et s'accroche, en vives bluettes, aux pavillons des cors.

C'est aux portraits d'artistes que nous demanderons de nous faire les honneurs du Salon. Le jury a été hospitalier pour eux. Ils attirent tous les regards; ils font au visiteur bon visage et bon accueil. Il en est que l'on salue comme d'anciens amis, que l'on a vus hier, que l'on verra demain: *Monrose*, par exemple, peint par M. Pichon; *Gustave Nadaud*; *Arnal et Ravel*, deux eaux-fortes spirituellement traitées. Il en est qui réveillent les souvenirs heureux, autour desquels semble éclater le bruit des applaudissements et des triomphes, et que la pensée interroge avec persistance, comme si elle devait retrouver sous les traits, sous le masque, le secret du génie ou du talent: *M. Auber*, belle miniature de Mlle Elvire Leroy; *Adelina Patti*, buste aux contours ravissants, finement modelé par M. Lequesne; *Mme Viardot*, drapée à l'antique, la tête attentive et frémissante, marbre d'une grande tournure de M. Aimé Millet, l'auteur de cette *Jeunesse* en fleur du tombeau d'Henry Murger; *Mme Victoria Lafontaine*; *Mlle Vernon*, dans le rôle de Fenella, de *la Muette*, portrait de Dubufe un peu idéalisé, mais d'une merveilleuse richesse de coloris; *MM. Balanqué*, *Sarasate*, *Mlle J.*, des Bouffes-Parisiens, etc. Il en est, enfin, devant lesquels on s'incline avec émotion. *Halévy* revit dans deux portraits de MM. Roller (nº 1619) et Célestin Nanteuil (1383). Le premier est d'une pose familière et sans apparat; le second, d'une vérité et d'une ressemblance saisissantes. Halévy, vêtu de noir, le cordon de la Légion d'honneur au cou, les bras croisés, se tient debout devant un piano. La tête se détache en vigueur sur de sombres draperies. Oui, ce sont bien là les traits creusés par le travail de la pensée, le regard profond, l'expression mélancolique et réfléchie, le port et l'attitude habituelles du grand artiste, dont une plume éloquente et sincèrement émue a dit, dans ces colonnes, la carrière laborieuse et la gloire douloureusement achetée! Ce portrait est, sans contredit, l'un des plus beaux de l'exposition. Il impressionne et il attache vivement.

La statuaire, la peinture et le dessin allégoriques s'unissent au Salon pour traduire les poétiques et multiples incarnations de la musique. Héroïque, elle plane, le front cerclé d'étoiles, les ailes d'or éployées, éclairées de reflets d'apothéose, au milieu des génies et des muses, dans un *plafond* destiné au ministère d'Etat. Funèbre, elle s'appuie sur *l'élégie* et pleure les splendeurs disparues. Populaire, sous l'image de la *chanson*, elle voile sa lyre brisée et enlace, gémissante, le buste de Béranger. Légendaire, elle passe, escortée de ses créations fantastiques, dans deux magnifiques gravures: *Beethoven* et la *Dernière pensée de Weber*. Elle chante l'amour avec la *Sapho* de M. Picou. Elle célèbre les louanges de Dieu, avec une *Sainte Cécile* de Mignard, dont M. Jourdain a reproduit la grâce exquise et souriante. Je rappellerai encore, d'après le livret, les statues allégoriques de la *Musique*, de la *Danse*, d'*Hamlet*, du *Drame*, qui ornent la façade des théâtres de la place du Châtelet, et le *Scapin de Molière*, de M. Doublenard, — qu'attend le théâtre de la Gaîté, — barette et cheveux au vent, lèvre sardonique, moustaches en croc, œil clignottant et faux, cachant dans les plis de sa cape rayée un bâton, auxiliaire violent de quelque fourberie nouvelle.

Si de l'allégorie nous passons à la peinture historique, que de pages de l'histoire musicale de tous les âges ne rencontrons-nous pas! Orphée, d'abord, le civilisateur des temps antiques, grand par son double génie de législateur et de poëte, plus grand encore par la pureté de sa vie et la constance de son amour; *Orphée*, tel que l'a immortalisé ce vers des Géorgiques, dont la langueur imitative résiste à notre langue, et qui a trouvé dans le tableau de M. François une traduction fidèle:

« Te, dulcis conjux....
Te, veniente die, te, decedete, canebat. »

Puis, *Orphée mis à mort par les Bacchantes;* et si la critique peut s'exercer sur les tons heurtés de cette grande toile de M. Bin, il lui faut rendre hommage à son mouvement et à son caractère tragique. Aux bords de l'Hèbre, sur les marches du portique d'un temple de Bacchus, Orphée, couvert de sang, est renversé. Ivres, échevelées, furieuses, les flancs ceints de peaux de léopard, les bacchantes l'entourent; l'une, armée d'une faucille, s'apprête à lui lacérer le cœur; l'autre va le percer de sa fourche; une troisième brandit sur sa tête une torche sanglante. Le poëte expire, et les rochers de l'Hémus, et les profondeurs de la forêt de Pangée, qui se profilent dans la perspective, redisent les cris de ses farouches ennemies.

Le Vocero en Corse, de M. Guillaume, appartient au même ordre de scènes musicales dramatiques. Un homme a été tué dans les *maquis* par une *vendetta* sauvage. On le rapporte dans sa maison; on l'étend sur une table. Les femmes accroupies s'arrachent les cheveux, se frappent la poitrine, exhalent leur douleur par des gémissements prolongés. Les hommes sont à l'écart, impassibles et silencieux. La *voceratrice* s'approche du cadavre, se penche vers lui et entonne le *vocero*, chant lugubre et monotone, dont les strophes entrecoupées de sanglots sont presque chuchotées à l'oreille du mort. Puis, la mélopée s'élève; elle grandit sur un rhythme précipité; elle éclate enfin,

sonore et vibrante, au moment où les hommes prononcent le serment de la vengeance.

Plus loin, M. de Pinelli nous ouvre la cabane d'un bûcheron, où s'est réfugié *Knox, persécuté par Marie Suart*. Le proscrit est tombé en léthargie ; les soldats qui le traquent, approchent ; il va périr ; mais les sons du pibrock le raniment, et il échappe ainsi, grâce à la musique, au ressentiment de la protectrice du musicien David Rizzio. M. de Pinelli a également exposé un *Palestrina jouant de l'orgue entouré de ses élèves*. On a comparé Palestrina à Raphaël ; puisqu'il s'agit ici de musique et de peinture, je crois qu'il serait plus judicieux de le rapprocher d'Ange de Fiesole, si ces comparaisons d'artistes différents n'étaient pas toujours défectueuses.

Nous nous rapprochons de l'époque actuelle avec *Beethoven chez des paysans, quelques jours avant de mourir*. L'auteur de la Symphonie pastorale est assis devant un clavecin de village, de ces clavecins à touches noires que l'on rencontre encore en Allemagne et dans nos vieilles provinces. Un jour d'automne, que tamisent des vitraux cerclés de plomb, éclaire son front pâli par les premières atteintes de la mort, ses yeux brillants de fièvre, ses traits amaigris, ses mains osseuses et crispées. Il joue ; un reflet fugitif d'inspiration passe sur ses lèvres blêmies. Il joue, et l'aïeule, dans son grand fauteuil, et le père attristé, et les enfants entrelacés dans la vigne-vierge de la fenêtre, écoutent, pensifs et recueillis. Scène simple et touchante ! De cette toile se dégage un parfum pénétrant de poésie, et longtemps, et malgré soi l'on songe à ce puissant génie des temps modernes qui avait fait tonner, mugir, chanter et rêver les orchestres, confiant à la voix chevrotante et cassée d'un pauvre vieil instrument, au milieu de braves gens, les plaintes dernières de sa lente agonie, plaintes qu'il ne peut entendre et que le vent emporte ! Beethoven eut la doctrine des Michel-Ange et des Poussin, doctrine austère et difficile, qui élève et perfectionne l'âme en vieillissant. La peinture lui devait bien cet hommage.

Je citerai encore parmi les sujets un épisode d'histoire musicale : *Horace à Tibur*, chantant sur la lyre à sept cordes les charmes et l'amour d'une Laïs romaine ; *Vue du théâtre d'Hérode*, où se donnaient les concerts à Athènes ; *Vadé à la halle en 1747 ; Rouget de l'Isle composant la Marseillaise*, tableaux que la gravure a rendus populaires, et deux piquants *fac-simile* de Gavarni : *Ne lui parlez pas des artistes* à ce bourgeois puritain ; *Ne lui parlez pas des bourgeois* à cet artiste hérissé !

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La fin prochainement.*)

HAYDN ET LES PRINCES D'ESTERHAZY.

(2e article) (1).

Pour apprécier les difficultés qui pouvaient embarrasser Haydn dans ses relations avec les princes ses protecteurs et avec les artistes de l'orchestre qu'il dirigeait, il suffira de se rappeler le triste rôle que jouait Mozart à la cour de l'archevêque de Salzbourg, et les conflits qui de temps à autre ont troublé la vie de Haendel et de Beethoven. On sait que ces natures énergiques se trouvaient parfois aux prises avec les cabales et les intrigues qui ne sont que trop fréquentes dans le monde artistique. Deux circonstances heureuses ont puissamment aidé notre compositeur à triompher de tous les obstacles. Par l'éclat de sa renommée, il devenait pour les princes d'Esterhazy presque tout aussi indispensable que ses Mécènes l'étaient pour lui-même. D'un autre côté, parmi les artistes qui lui étaient subordonnés, l'envie et la cabale devaient se sentir désarmées devant un homme qui, malgré sa réputation européenne, était, comme chef et directeur, un parfait symbole de modestie et d'humanité. Il conduisait l'orchestre avec un calme imperturbable et sans le moindre bruit ; même dans les passages les plus compliqués de ses compositions, lorsque arrivait un solo pour un instrument quelconque, il se bornait à diriger, par-dessus d'énormes lunettes, un regard encourageant vers le soliste, comme pour lui dire : « C'est votre tour, cher Monsieur, de nous faire honneur, à vous et à moi. »

Le maître avait d'ailleurs tout lieu d'être content d'une chapelle comme le prince Nicolas en avait formé une, en appelant à lui des instrumentistes de tous les pays. Cependant il y avait dans le *Crucifixus* d'une de ses messes des arpéges d'orgue, et, dans une autre, un solo de timbale, qui n'étaient jamais exécutés à sa complète satisfaction. Aussi, lorsque les passages se présentaient, il grimpait en toute hâte à l'orgue pour les jouer lui-même. Ce qui le mettait hors de lui, c'était l'outrecuidance des cantatrices ou des virtuoses qui, de leur propre chef, se permettaient d'enjoliver ses compositions ; mais, en ce cas même, il se bornait à rappeler l'artiste à l'ordre par un persiflage sans aigreur. En général, cette ironie pleine de bonhomie était la seule arme dont il se servît en face de prétentions ridicules. Un jour que Jean Fuchs, deuxième maître de chapelle et élève de Haydn, exaltait outre mesure les prétendues beautés d'une messe qu'il venait d'écrire, Haydn, que cette jactance impatientait, s'écria en riant : « Fuchs, Fuchs, je vois bien que tu vas éclipser le vieux Haydn ; il faudra que je me remette de nouveau à étudier ! »

Ce Fuchs n'en était pas moins un des artistes peu nombreux avec lequel Haydn se fût lié ; bizarrerie qu'on s'explique assez difficilement. C'était un homme loyal, mais sa conversation était aussi ennuyeuse que ses ouvrages. Haydn aimait aussi la société de son frère Jean, ténor que par sa protection il avait fait entrer dans la chapelle qu'il dirigeait. Dans un ancien couvent de franciscains, que le prince Nicolas avait converti en hôtel, et où logeaient, à ses frais, Beethoven, Salieri, Kreutzer, Gyrowetz, Vogler, etc., lorsqu'ils venaient à Eisenstadt, on montre encore la pièce où Joseph se réunissait avec son frère Jean et son ami Fuchs, pour y boire un verre de vin rouge, qu'il aimait beaucoup. Frère Jean était un gai compagnon, qui faisait la cour à toutes les jeunes demoiselles, lesquelles se moquaient de lui, et chantait de joyeuses chansons à boire.

Mais ce que Haydn aimait avant tout, c'était la promenade, l'aspect de la nature. Il était heureux de composer en plein air. Au jardin de Lichtenthal, près d'Eisenstadt, on conserve encore le pavillon en bois où Haydn a souvent et beaucoup écrit. Voici comment il composait : d'abord il jetait sur des feuillets détachés des projets qu'il avait plus ou moins achevés dans sa tête, et ce n'est que quand l'œuvre tout entière était vivante dans sa pensée qu'il en écrivait la partition ; aussi trouve-t-on peu de ratures dans ses ouvrages. Du reste, cette rapidité de conception et de production, que l'on admire chez Mozart et Schubert, lui faisait complétement défaut ; il travaillait lentement, comme il l'avouait lui-même : il lui fallait un mois pour achever une symphonie, et trois mois pour une messe. Le don de l'improvisation, que Mozart et Beethoven possédaient à un si haut degré, lui manquait également.

J'en viens maintenant à une qualité essentielle et d'une haute importance pour l'appréciation de quelques-unes des œuvres du maître, systématiquement méconnu dans ces derniers temps, j'en viens à sa piété, qui a dû être aussi fervente que pure et sincère ; tous les témoignages, écrits ou donnés de vive voix, que j'ai pu recueillir, s'accordent sur ce point. Ce n'était point le déisme, c'était la foi positive. Ainsi que son frère à Salzbourg, il était catholique convaincu : la messe et les sacrements étaient pour lui un besoin spirituel. Lorsque pendant la composition, la source des idées musicales commençait à tarir, il prenait un chapelet, se promenait quelque temps de long en large dans l'appartement, et l'inspiration revenait. A l'époque où Haydn écrivait la *Création*, il se mettait à genoux tous les matins

(1) Voir le n° 5.

et priait Dieu de lui donner la force d'achever son œuvre. Chaque fois qu'il avait terminé une messe — à l'exception d'une seule, il les a écrites dans sa vieillesse — il était ivre de joie et versait parfois des larmes à l'idée qu'il avait de nouveau achevé une œuvre pour la glorification du Créateur.

Cette crainte de Dieu était un des éléments constitutifs de sa nature morale dès sa jeunesse. Un de ses autographes, daté de 1769, que l'on conserve aux archives musicales d'Eisenstadt, porte déjà la suscription : *In nomine Domini*, par laquelle le pieux compositeur commençait toutes ses œuvres de quelque étendue. Un fait qui prouve que chez lui la foi était exempte de bigoterie, c'est que, par son testament, il a légué la somme nécessaire pour trente messes de *requiem*, et 1,000 florins pour les pauvres.

LE DOCTEUR L.

Une dame de Varsovie amateur, Mme Thecla Badarzewska, a publié, il y a quelques années, quatre morceaux pour le piano qui ont pour titres : 1° *La Prière d'une vierge;* 2° *Douce rêverie;* 3° *Souvenirs de ma chaumière;* 4° *Mazurka.*

La première de ces compositions a eu surtout un grand retentissement; les éditeurs G. Brandus et S. Dufour acquirent la propriété des quatre par acte signé de Mme Badarzewska.

Bientôt après elle mourut sans laisser aucune autre œuvre de sa composition, ce qui résulte de renseignements certains pris auprès de sa famille.

Cependant une maison de Londres, voulant exploiter le nom et la réputation de Mme Thecla Badarzewska, n'a pas craint de publier sous ce nom plusieurs mélodies pour le piano, et entre autres une soi-disant *réponse à la Prière d'une vierge*, complétement apocryphes, et dont cette maison a même rétrocédé la propriété pour la France et la Belgique à des éditeurs de Paris et de Bruxelles.

Dans l'intérêt de la mémoire de Mme Badarzewska et dans le leur, comme seuls éditeurs de ses œuvres, MM. G. Brandus et S. Dufour doivent protester et mettre leurs confrères aussi bien que le public en garde contre cette indélicate spéculation.

Ils affirment donc, — et ils portent à la maison anglaise qui s'en est rendue coupable le défi de justifier du contraire, — qu'en dehors des quatre compositions ci-dessus mentionnées, toutes celles qui ont paru ou qui paraîtront sous le nom de Mme Thecla Badarzewska sont l'œuvre d'un inconnu payé pour ce métier.

CORRESPONDANCE.

Londres, 5 juin.

Les deux Patti continuent de charmer la cour et la ville, de remplir le théâtre et le concert; mais les esprits chagrins qui voudraient à tout prix établir une comparaison entre les deux sœurs perdraient leur peine. Ce sont deux étoiles brillant d'un vif éclat toutes les deux, sans que les rayons de l'une obscurcissent la clarté de l'autre. A l'une le domaine des concerts, à l'autre le royaume du théâtre. On admire Carlotta Patti, dont la voix accomplit des merveilles, et on l'applaudit à l'égal des plus grands virtuoses, comme on applaudit le violon de Joachim ou le piano d'Arabella Goddard. Quant à Adelina Patti, qui a retrouvé au théâtre de Covent-Garden l'enthousiasme qui l'y avait accueillie les années précédentes, celle-ci est comédienne comme Mlle Mars; elle joue l'opéra de genre comme Mme Faure-Lefèbvre le jouait, mais elle est encore, — le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, — elle est tragédienne comme Rachel. C'est dans le *Trovatore* que la jeune artiste vient de révéler cette face nouvelle de son talent. Le *Trovatore*, il faut l'avouer, commençait à s'user terriblement; cependant, à la seule annonce que la Patti chanterait le rôle de Leonora, toutes les places étaient enlevées bien avant le jour de la représentation; et, cette fois, ce n'étaient pas ses admirateurs qui poussaient aux prix les plus élevés l'enchère des billets. « Beaucoup de personnes, » dit le plus spirituel de mes confrères de la presse anglaise, « beaucoup de personnes arrivaient dans la salle avec ce sentiment qui animait les habitués du cirque Van Amburgh; elles arrivaient avec l'espoir d'assister au spectacle émouvant de la petite chanteuse dévorée par la musique de Verdi. » — Il n'en a rien été, et la petite chanteuse, loin d'être croquée, a si complétement maîtrisé le monstre que cela lui a valu un de ses plus éclatants triomphes. » — « *Elle mène ceux qui la suivent; ceux qui ne la suivent pas, elle les entraîne.* »

Il était tout naturel de penser, et tout le monde s'y attendait, que Mlle Patti dirait parfaitement la partie purement chantante de son rôle; on s'étonnait pourtant que la musique du *Trovatore* ne parût pas lui occasionner la moindre fatigue; mais personne n'était préparé à l'effet extraordinaire, irrésistible, que son jeu dramatique a produit sur l'auditoire tout entier.

Les différents morceaux qu'elle chante dans les trois premiers actes ont été rendus avec cette fidélité et ce fini artistique qu'on est habitué à admirer dans chaque phrase de Mlle Patti. Mais c'est dans le quatrième acte qu'elle a pu manifester aussi plus amplement sa puissance dramatique. Dans le *Miserere*, la vigueur inattendue, le naturel et le jeu imprévu de l'artiste tenaient en haleine la salle entière. Quand la voix de Manrico se fait entendre une première fois, la nouvelle Leonora s'approche de la tour et se presse contre le mur comme si elle voulait en forcer l'entrée malgré les obstacles, et lorsque, épuisée par ses vains efforts, elle s'écrie, *Sento mancarmi*, elle tombe comme foudroyée et ne se relève que lentement, comme si le chant de mort qui se fait entendre de nouveau la rappelait à la réalité. Dans le duo avec le comte de Luna qui suit, Mlle Patti trouve encore un effet inattendu en disant tout bas la phrase, *M'avrai, ma fredda, esanime spogla*, ce qui produit un contraste saisissant avec le serment qu'elle vient de prononcer : *Lo giuro a Dio che l'anima tutta mi vede*, passage qu'elle déclame avec une passion extraordinaire. C'est dans la dernière scène toutefois que le talent tragique de l'artiste s'est révélé de la manière la plus frappante. Lorsqu'elle tombe aux pieds de Manrico, l'expression du désespoir le plus profond empreinte sur sa figure, dans son attitude et jusque dans les plis de sa robe, serait une étude digne d'un statuaire.

Mario, électrisé par sa partenaire, était admirablement en voix ce soir-là, et Graziani, avec son air *Il Balen*, a provoqué le *bis*, qui ne lui fait jamais défaut lorsqu'il chante ce morceau. Une demoiselle Lustani, inconnue jusqu'alors, s'était chargée du rôle d'Azucena. Elle ne mérite que des éloges si l'on considère qu'elle le chantait presque à l'improviste, à la place de Mme Didiée. Ayant chanté la veille, obligée de chanter le lendemain, Mme Didiée doit céder quelques-uns des rôles nombreux qui lui sont échus cette année; car M. Gye, n'ayant point, au grand regret de ses abonnés, renouvelé l'engagement de Mme Csillag, l'emploi et le répertoire que les deux artistes se partageaient jusqu'ici sont échus cette année à Mme Didiée seule. Mais Mme Didiée n'est point femme à s'effrayer des difficultés; elle sait d'ailleurs qu'elle est l'enfant gâtée de la maison, qu'elle peut chanter à Covent-Garden tout ce qu'elle veut, et même un peu comme elle le veut, sûre de toujours plaire et de réussir. C'est elle encore qui, par son entrain, a sauvé, la semaine dernière, la représentation de *Marta*, gravement compromise par une Mlle Demi. Aujourd'hui c'est Mlle Fioretti qui a repris le rôle d'Enrichetta, et le charmant ouvrage de Flotow a retrouvé tout son ancien et légitime succès.

C'est encore grâce à Mme Didiée que nous avons pu assister lundi à la reprise du *Prophète*, dans lequel le rôle de Fidès a pour interprète cette inappréciable artiste, qui sait s'identifier avec tous les genres. Tamberlick est splendide dans Jean de Leyde; il rend notamment au magnifique finale du troisième acte tout son éclat par la manière vigoureuse et entraînante avec laquelle il entonne le chant grandiose et inspiré de *Roi du ciel*. Il n'est pas moins remarquable dans la scène de l'église et dans tout le cinquième acte. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer sera répété lundi prochain et ne quittera plus la scène de Covent-Garden jusqu'à la fin de la saison.

Au théâtre de *Her Majesty*, Mlle Artot continue ses représentations avec le talent et le succès auxquels la *Revue musicale* a si complétement rendu justice. Si elle ne voulait pas quelquefois trop faire, la critique n'aurait absolument rien à reprocher à cette jeune et intelligente artiste, qui a remporté hier soir encore un nouveau et très-grand succès dans la *Traviata*. Après avoir obtenu l'honneur du *bis* dans l'air : *Force à lui*, elle a dit avec la plus touchante expression le grand duo avec Germon et surtout la phrase poignante : *Dite allo giovanne si bella e pura*. Enfin, dans la dernière scène de l'opéra, des acclamations et des trépignements formidables ont redemandé le fameux duo : *Parigi o cara*, dit par Mlle Artot avec Giuglini, qui a retrouvé ses anciens triomphes dans le rôle d'Alfredo. — Une représentation des *Huguenots*, excellente sous beaucoup de rapports, défectueuse sous d'autres, a été donnée mardi avec une nouvelle basse, M. Fricca, dans le rôle de Marcel. M. Fricca a des qualités très-estimables, mais il ne possède point encore un talent assez transcendant pour paraître à côté de Mlle Titjens, de Mlle Trebelli, de Giuglini et de Santley. Il serait superflu de répéter

combien Mlle Titjens est imposante dans le magnifique rôle de Valentine, et il serait impossible de donner une idée de la façon dont les accents irrésistibles de cette puissance vocale s'emparent du public dans l'immortel duo du quatrième acte. Avec Mme Trebelli-Bettini, le rôle du page devient un rôle principal, et c'est à elle qu'est échu le seul *encore !* de la soirée dans le rondo du deuxième acte, composé par Meyerbeer exprès pour Londres. — A Covent-Garden, on attend pour une digne reprise du chef-d'œuvre de Meyerbeer, l'arrivée d'Obin et de Mlle Lucca.

Demain, Mlle Patti abordera encore un rôle nouveau : celui de Ninetta de la *Gazza ladra*, qu'elle chantera avec Faure et Mme Didiée. — Dans l'intervalle de leur service, Tamberlick et Mmes Fioretti et Mlle Battu, ont été à Liverpool remplir un engagement contracté par M. Gye avec la Société philharmonique pour un grand concert. Tamberlick a chanté l'air de *I Lombardi*, et avec Mlle Battu le duo de *Guillaume Tell*. Mme Fioretti a dit l'air de la *Traviata* et la romance de la rose de *Marta*; Mlle Battu, le boléro de *Don Pasquale* et les variations de la *Cenerentola*, qui ont été bissées ; un très-chaleureux accueil a été fait aux trois célèbres artistes. — Thalberg a donné deux séances musicales, le 25 et le 31 mai, dans la salle de Hanover-square. L'élite de l'aristocratie et du monde élégant y assistait, et le succès du grand pianiste-compositeur n'a eu rien à envier à celui qu'il avait obtenu l'an dernier. — Salvi, l'impresario de Vienne, est ici pour recruter sa troupe. Il a déjà engagé Mme Barbot et Mlle Artot, MM. Everardi et Zucchini, et il est en pourparlers avec Mme Volpini, MM. Graziani, Angelini, Mongini et Aldighieri.

B. S.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi et vendredi *le Comte Ory*, dans lequel Warot obtient de jour en jour plus de succès, et mercredi *la Muette*, qui attire toujours beaucoup de monde. — Pour demain lundi, *les Huguenots* sont annoncés.

*** La reprise des *Vêpres siciliennes*, opéra, dans lequel Villaret doit continuer ses débuts, aura vraisemblablement lieu vers le 15 juin.

*** Le théâtre de l'Opéra-Comique a donné hier la reprise de *Zampa*, avec un grand succès. A dimanche le compte rendu.

*** Le théâtre Italien possédera Mlle Adelina Patti pendant la saison prochaine. M. Bagier vient d'engager la jeune et célèbre cantatrice pour trois mois qui commenceront le 1er novembre. Elle recevra 3,000 francs par représentation.

*** M. Berlioz vient de lire aux artistes du théâtre Lyrique son opéra des *Troyens*. L'ouvrage est en cinq actes avec un prologue. Mme Charton-Demeur est engagée pour jouer le rôle de Didon.

*** Nous avons parlé dans le temps du projet formé spontanément par les membres du cercle de l'Union artistique, dit cercle du Mirliton, de se donner la représentation d'un opéra, et nous avons dit comment le sort avait désigné pour en composer la musique, neuf des artistes musiciens faisant partie de la société : MM. Auber, Jules Cohen, J. Coste, Léo Delibes, A. Granger, Membrée, comte d'Osmont, Pillaut, prince Poniatowski. Ce projet s'est réalisé, et c'est Mlle Augustine Brohan, qui sous ce titre : *Il était une fois un roi*, a fourni aux compositeurs que nous venons de nommer, le sujet du libretto à mettre en musique. La représentation a eu lieu jeudi dernier, et nous en parlerons prochainement.

*** Le théâtre du Chalet des Iles, au bois de Boulogne, entièrement restauré, vient de faire sa réouverture par un vaudeville, *Jocrisse médecin*, et deux pièces pour le célèbre mime Deburau, *Blanc-partout*, ballet pantomime ; *Pierrot coiffeur*, pantomime, et divers intermèdes.

*** A la messe qui a eu lieu dimanche à la chapelle des Tuileries, et qui a précédé le départ de Leurs Majestés pour Fontainebleau, quatre beaux morceaux de M. Auber, un *Kyrie*, le *Gloria*, l'*Agnus Dei* et le *Salutaris* ont été exécutés. Mlle Marie Sax a chanté le dernier, et sa belle voix a été fort remarquée. Pour la troisième fois, Mlle Sax était appelée à la chapelle impériale.

*** Ainsi que nous l'avons annoncé, c'est aujourd'hui dimanche, à 2 heures, qu'a lieu, au Cirque Napoléon, la séance solennelle de l'Orphéon, sous la direction de M. François Bazin. On y entendra plusieurs chœurs généraux : *Adieu pour se revoir*, de Mendelssohn ; la chanson du chevrier du *Val d'Andorre* et la sérénade de *la Reine de Chypre*, d'Halévy ; la marche des *Ruines d'Athènes*, de Beethoven, et un *Ave Maria* du XVIe siècle. Les principaux chœurs à quatre voix d'hommes seront : *la Lyre et l'Epée*, de Weber ; la marche d'*Idoménée* ; de Mozart ; *En chasse*, d'Asthotz ; *le Vin des Gaulois*, de Ch. Gounod, et *les Vendangeurs du Rhin*, de François Bazin.

*** Le premier concerto de Baillot a été choisi pour morceau de concours de la classe de violon aux prochains examens du Conservatoire. Cette œuvre, dont l'édition était épuisée, vient de paraître chez MM. G. Brandus et S. Dufour, qui préparent également la publication des autres concertos de Baillot, dont ils sont propriétaires.

*** Des concours de composition musicale viennent d'être ouverts par le journal l'*Orphéon*. L'espace nous manque aujourd'hui pour en reproduire entièrement le programme. Disons seulement que le premier concours a pour but la composition d'un chœur à quatre voix d'hommes avec accompagnement de saxhorns contralto et basse, de saxotrombas alto et baryton, et que le second concours a pour objet un chant sans paroles pour la voix avec accompagnement de piano.

*** Sivori, à peine remis de ses fatigues au concert Morena, partait pour Beauvais, où l'appelait la Société chorale de cette ville pour prendre part à son concert annuel. Comme partout, Sivori a été le héros de la fête, et c'est une véritable ovation qui lui a été faite. Le chant était représenté à ce concert par Mlle Lagye et M. Lederac, lauréats du Conservatoire de Paris.

*** Malgré la présence de Tamberlick, le concert donné au profit de l'œuvre de Notre-Dame-des-Arts, s'est soldé par un déficit. En apprenant ce résultat, Mlle Figeac, sociétaire de la Comédie Française, a envoyé 1,000 francs à Mme la supérieure de l'œuvre.

*** Mme Madeleine Graever se trouve en ce moment à Wiesbade. La célèbre pianiste y est engagée pour un grand concert qui doit avoir lieu au commencement du mois prochain.

*** Depuis les représentations du *Pays de Cocagne* au théâtre Lyrique, interrompues par la clôture de la saison et par le changement de direction, Mme Sebaut, née Pauline Thys, a composé les paroles et la musique d'un opéra-comique en trois actes. Ces jours derniers, dans une soirée particulière, Mme Sebaut, dont l'organisation artistique est privilégiée, a exécuté, c'est-à-dire a déclamé et chanté, sur le piano, en s'accompagnant tout cet opéra, avec un succès enthousiaste et du meilleur augure pour celui qu'il doit obtenir à la scène.

*** Les bans de Mlle Sasse, dite Marie Sax, avec M. Castan, dit Castelmary, artiste lyrique de Marseille, sont affichés à la mairie du neuvième arrondissement, rue Drouot.

*** On annonce que le privilége du théâtre San Carlo de Naples vient d'être accordé à M. Alfredo Prestreau, qui l'a exploité déjà il y a quelques années.

*** M. Wieniawski, premier violon des théâtres impériaux de Saint Pétersbourg, est en congé. Il s'est fait entendre dernièrement à Utrecht au concert des étudiants, et il y a joué avec un immense succès plusieurs morceaux nouveaux de sa composition.

*** L'éditeur G. Guidi, à Florence, qui a fait des éditions si soignées en petit format des partitions pour orchestre des *Huguenots* et de *Guillaume Tell*, va faire paraître incessamment dans le même format, le premier opéra mis en musique : *Eurydice*, paroles d'Ottavio Rinuccini, musique de Jacopo Peri, représenté en l'année 1600.

*** Dans le courant de l'été prochain il y aura en Allemagne douze grands festivals de chant. Dans le nombre nous remarquons celui de Brunswick, 13 et 15 juillet, auquel les sociétés chantantes de soixante villes se proposent de participer ; celui de Franconie (Augsbourg), 1er, 3 août, avec deux mille sept cent cinquante-cinq chanteurs ; la première fête de chant du Rhin, 6 et 7 septembre, à Aix-la-Chapelle, avec concours international de chant, auquel sont invitées les associations lyriques de l'Allemagne et de tous les pays de l'Europe. Enfin il y aura une magnifique fête musicale à Munich, les 1er, 2 et 3 octobre : on y entendra Joachim et Stockhausen, et peut-être Mme Clara Schumann.

*** La Société de Sainte-Cécile, de Bordeaux, avait mis au concours, pour l'année 1863, une *grande ouverture de concert*. Voici les résultats de ce concours : 1er prix, M. Camille Saint-Saëns, organiste de la Madeleine, à Paris, pour son ouverture de *Spartacus*. — 2me prix, M. Bouleau-Peldy, maître de chapelle à Saumur. — 1re mention honorable, M. Samuel David, premier grand prix de l'Institut, à Paris. — 2me mention honorable, M. Anschutz, à Paris-Passy. — 3me mention honorable, M. Anthony Barré (élève de M. Reber), à Paris.

*** Mlle Wertheimber donne à Alger des représentations dans lesquelles son talent est vivement apprécié. A plusieurs reprises, le maréchal, duc de Malakoff, gouverneur de l'Algérie, qui assistait aux deux premières, a donné le signal des applaudissements et de l'envoi des bouquets adressés à la jeune et célèbre cantatrice. Malheureusement les recettes ne répondent pas à ce succès, et la direction n'est pas récompensée de son zèle et de ses efforts à satisfaire le public.

*** Le pianiste Perrelli est en ce moment à Malaga, où son premier concert a obtenu un immense succès. La salle était comble, et il faisait à lui seul les frais de cette soirée musicale. Entre autres morceaux il a exécuté la sonate en *ut dièse mineur*, de Beethoven, et le *rondo capriccioso* de Mendelssohn, qui ont été aussi chaleureusement applaudis que

le reste du programme. Le succès de ce concert a valu à M. Perrelli un très-brillant engagement de la Société du Lycée, qui l'a prié de donner une audition exclusivement pour les membres de cette société. L'éminent pianiste est attendu successivement à Grenade et à Baden-Baden, où l'appellent plusieurs engagements.

*** Un *Alleluia* pour voix de basse vient de paraître chez l'éditeur E. Girod, boulevard Montmartre, 16. Cette œuvre de Ferdinand Lavainne est dédiée à M. Ambroise Thomas. Elle se recommande par le succès d'un *Noël* du même auteur, qui est digne de figurer parmi les plus belles compositions de ce genre.

*** Les trois ou quatre journées de chaleur que nous avons eues cette semaine ont attiré au concert des Champs-Elysées une foule immense; toutes les chaises étaient de bonne heure envahies, et bien des personnes ont dû se livrer à une promenade forcée. Comme les années précédentes, les familles aristocratiques adoptent certaines places et y font cercle. Une rangée de laquais en grande livrée, auxquels on a ménagé un espace et des siéges à l'entrée du jardin, et une multitude de brillants équipages témoignent d'ailleurs de la qualité des visiteurs, qui ont pris en affection le concert des Champs-Elysées. Cette vogue est d'ailleurs justifiée par l'excellente musique qu'on y exécute sous la direction d'Arban, lequel travaille avec zèle et talent à varier son répertoire. C'est là seulement en effet qu'on peut entendre les belles fantaisies sur les grandes œuvres de Meyerbeer, *les Marches aux flambeaux* de l'illustre auteur des *Huguenots*, les ouvertures des plus célèbres opéras et les nouvelles compositions de danse qu'a inspirées au vaillant chef d'orchestre le dernier grand succès d'Offenbach, *les Bavards*, *Stradella* et bientôt *la Ronde du Brésilien*, délicieuse polka, dont la chanson de MM. Lud. Halévy et H. Melhac dans la pièce de ce nom, devenue déjà populaire, a fourni les motifs.

*** Au Pré Catelan, Musard voit grandir chaque dimanche le succès de ses *concerts de jour*. — C'est dans ce splendide salon d'été de Paris que les riches équipages viennent se ranger, et que la bonne société se réunit. Le Pré Catelan est aussi le paradis des enfants et le rendez-vous des élégances de la capitale.

*** La musique de danse composée sur des thèmes des *Bavards*, d'Offenbach, obtient le succès le plus éclatant. Le quadrille d'Arban et la valse de Musard, fréquemment applaudis aux concerts des Champs-Elysées et du Pré-Catelan, ne plaisent pas moins aux amateurs que le galop de Strauss, la polka de Marx, la polka-mazurka de Michel et le schottisch de C. Merz; tous ces morceaux ont promptement acquis une grande vogue et se trouvent sur tous les pianos.

*** On lit dans le *Journal de Rouen* : « M. Alain Chartier, marquis de Loraille, vient de mourir dans notre ville. En lui, dit-on, finit l'antique nom d'Alain Chartier auquel il tenait beaucoup. Il chercha, comme compositeur, à porter dans la musique ce qu'avait mis dans la poésie celui qui, très-laid, fut, on le raconte, embrassé dans son sommeil par Marguerite d'Ecosse, pour les belles choses qu'il avait dites. »

*** On annonce la mort du grand chambellan, M. de Koenneritz, ancien directeur général de la chapelle royale et du théâtre de la cour à Dresde. Il était âgé de soixante et treize ans.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Rouen*, 31 mai. — Une fête artistique vraiment belle, touchante et neuve, vient d'être célébrée dans la nouvelle église de Sotteville par la Société académique de musique sacrée de Paris. C'est du reste un témoignage non équivoque des progrès de cette Société dont M. Charles Vervoitte est le chef. A lui revient l'honneur d'un pèlerinage musical qui a rencontré tant de sympathie dans la Société rouennaise. Les voix des deux phalanges n'ont pas tardé à se réunir pour exécuter dignement un magnifique programme dans lequel on remarquait un fragment du *Stabat mater* d'Haydn, un *Tantum ergo* de Bortniansky, le trio de *la Création*, *les Vendanges* d'Orlando de Lassus, un fragment d'*Oratorio* de Haendel, un autre de Mendelssohn, un duo de Marcello, et plusieurs autres morceaux excellents de Palestrina, de Carissimi, de Jomelli, de Lully et d'Ayblaynger. L'air juif, arangé par Marcello avec accompagnement de violoncelle, est une mélodie empreinte d'originalité et d'un caractère très-élevé. M. Marochetti l'a parfaitement chanté, et M. Jules Vervoitte en a joué l'accompagnement sur le violoncelle avec infiniment de goût et de manière à se faire vivement applaudir. Un fragment de *Judas Machabée* terminait ce concert au milieu des applaudissements unanimes. Les divers solos avaient été chantés par MM. Bussine, Hayet et Coulon. On a aussi remarqué la pureté, la justesse et le timbre sympathique de la voix d'un enfant, le jeune Stocker, soprano solo à Saint-Roch. C'est un beau spécimen de l'enseignement professé à la maîtrise de M. Charles Vervoitte. L'orchestre, composé des artistes de Rouen, auxquels étaient venus se joindre plusieurs instrumentistes parisiens, a parfaitement fonctionné, et dans un excellent ensemble, avec les chœurs, sous la direction vraiment magistrale de M. Charles Vervoitte. L'orgue était tenu par M. Saint-Saens, et M. Poisot a également bien joué la partie d'accompagnement sur le piano.

*** *Marseille*. — Mme Cabel vient de nous faire ses adieux, et sa dernière soirée a été pour elle un nouveau triomphe qui nous la ramènera certainement dans la saison prochaine. Après son départ le théâtre a fait sa clôture par une représentation composée des fragments de divers opéras dans lesquels ont paru les artistes les plus aimés de notre public, M. et Mme Meillet, M. et Mme Dumestre, Morère et Holtzem. Les applaudissements leur ont été prodigués, et les bouquets et les couronnes n'ont pas été épargnés.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Berlin*. — Le théâtre de l'opéra de la cour restera fermé du 20 juin au 31 juillet. On annonce les débuts prochains de Mlle Spohr dans le rôle d'Alice, de *Robert le Diable*.

*** *Dresde*. — La reprise de *Zampa* est un véritable événement. Il y a vingt ans, le chef-d'œuvre d'Hérold avait la vogue, et il ne tardera pas à reprendre sa place parmi les opéras les plus estimés du public. Tichatschek a merveilleusement chanté le principal rôle.

*** *Dusseldorf*. — Le second jour du festival, nous avons entendu *l'Ode à sainte Cécile*, de Haendel; l'exécution en a été vraiment admirable. Jules Stockhausen et Jenny Lind ont chanté les solos : Jenny Lind avait retrouvé l'inspiration, la puissance d'expression de ses plus beaux jours. Les deux virtuoses ont été également applaudis dans les fragments de la *Création* qui ont été exécutés ensuite.

*** *Vienne*. — Beck vient d'obtenir un véritable triomphe dans *l'Etoile du Nord*, de Meyerbeer (rôle de Péters). — On écrit de Londres que Mmes Trébelli, Patti et le ténor Giuglini sont décidément engagés pour la prochaine saison italienne que la société Merelli doit inaugurer dès le 15 janvier 1864.

*** *Rome*. — Fr. Liszt vient de fonder ici une académie sous le titre de : *Rinascimento della musica sacra e profana*. Cet établissement a obtenu tout d'abord les sympathies du public. Dans la dernière soirée, ont été exécutés plusieurs morceaux de musique religieuse des maîtres italiens et allemands, ainsi que deux compositions de Liszt.

*** *New-York*, 23 mai. — La symphonie d'Hector Berlioz, *Harold*, a été fort bien exécutée dans le concert donné à Irving-Hall, par M. Théodore Thomas. Malgré le petit nombre de répétitions, cette œuvre si originale a pu être comprise, et l'effet général en a été très-remarquable.

Le Directeur : S. DUFOUR.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sres DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais - Saint - Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU Ier.

Voulez-vous accepter mon bras?

RONDE DU BRÉSILIEN

Avec accomp. de piano : 3 fr.
Sans accomp., in-8°, 1 fr.

Chantée au théâtre du Palais-Royal par BRASSEUR.
Paroles de Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de

J. Offenbach

Avec accomp. de piano : 3 fr.
Sans accomp., in 8°, 1 fr.

Ornée des portraits photographiés de Brasseur et Gil-Pérès.

Ornée des portraits photographiés de Brasseur et Gil-Pérès.

Sous presse . POLKA par ARBAN.

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO DES

BAVARDS

MUSIQUE DE **J. OFFENBACH**

Prix net : 10 fr.

Opéra bouffe en deux actes.

Format in-8.

AIRS DE CHANT DÉTACHÉS AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.

ARBAN. Quadrille, piano et à 4 mains 4 50
MUSARD Valses, piano et à 4 mains. 6 »
MARX. Polka..... 4 »
MICHEL (C.) Polka-mazurka..... 4 »
MERZ (C.). Schottisch..... 4 »
STRAUSS. Grand galop..... 3 »
LECARPENTIER. Bagatelle..... 5 »
HESS (CH.). Caprice-valse..... 6 »
VALIQUET. Valse très-facile..... 3 »
WOLFART. — Transcription facile pour le piano..... 5 »
DEPAS. — Fantaisie facile pour violon avec piano..... 6 »

ALPHONSE SAX (JUNIOR)

Facteur et Ingénieur en instruments de Musique

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS

EN TOUS GENRES, EN TOUTES FORMES ET DANS TOUS LES TONS

HARMONIE et FANFARE. — Rue d'Abbeville, 5 bis, Paris, près de la place Lafayette. — Belle Salle de 300 personnes pour Concerts et Répétitions. 16 Brevets d'Invention ou de perfectionnement. — Commission. — Exportation.

Breveté de S. M. l'Empereur des Français. — Grand brevet de S. M. la reine d'Angleterre. — Breveté de S. M. le roi des Belges. — 2me prix en 1838. — 1er prix en 1841. — Prix d'honneur, médaille d'or, en 1843. — Médaille d'argent à l'Exposition de Paris, 1844. — **DÉLÉGUÉ** par le gouvernement belge pour visiter l'Exposition universelle de Londres, en 1851. — Exposition universelle de Paris, 1855, les plus belles pages du Rapport officiel, 27me Classe, pages 1335-1336. — Exposition universelle de Londres, 1862, *PRIZE MEDAL*, avec cette mention : POUR **EXCELLENCE DE TOUTE ESPÈCE** D'INSTRUMENTS DE CUIVRE. — Membre de l'INSTITUT POLYTECHNIQUE de Paris, membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LE PROGRÈS DES SCIENCES SOCIALES. — *MÉDAILLE D'OR* et Membre du CORPS SCIENTIFIQUE DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

1re médaille d'or
Exposition nationale française de 1849.

DÉCORATION DE LA LÉGION D'HONNEUR
Exposition de 1849.

1re médaille d'argent
Exposition nationale française de 1844.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS
FONDÉE A PARIS EN 1843 PAR

ADOLPHE SAX

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur.

RUE SAINT-GEORGES, 50

1re médaille
Exposition nationale belge de 1841.

DÉCORATION DE LA COURONNE DE CHÊNE
de Hollande (1845).

Grande médaille d'or
du Mérite de Prusse (1846).

Seule grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris (1855). — Seule grande médaille (*Council Medal*) à l'Exposition universelle de Londres (1851).

Organisateur et fournisseur de la musique des Guides et des autres musiques des régiments de la Garde impériale.

INVENTEUR DES FAMILLES DES

SAXO-TROMBAS. SAXHORNS. SAX-TUBAS. SAXOPHONES. CLAIRONS-SAX. TROMBONES-SAX. CORNETS-SAX (compensateurs). CLARINETTES BASSES-SAX. CLARINETTES CONTRE-BASSES-SAX. BASSON-SAX (en cuivre et en bois).

Forme et dispositions nouvelles de Trombones à 3, 4 et 5 cylindres; invention brevetée en **1859**.
Tous les instruments à pistons avec addition d'une ou plusieurs clefs; invention brevetée en **1859**.
Système d'instruments à pistons ascendants; inv. brev. en **1852**.

Cors, Cornets, Trompettes, Trombones simples, les mêmes à pistons ou cylindres, les mêmes forme Saxo-Tromba.
Clairons, Trompettes d'ordonnance, Flûtes, Clarinettes, Bassons, Caisses roulantes, Grosses Caisses, Tambours, Timbales, Cymbales, etc., etc.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 24. | 14 Juin 1863.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, une transcription pour harmonium de l'AVE MARIA, de Schubert, nouvelle composition de G. Romano.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique: reprise de *Zampa*, par **Léon Durocher**. — La Musique et la Danse à l'Exposition des beaux-arts (2e et dernier article), par **Mathieu de Monter**. — Paolo Giorza, par **Arthur Pougin**. — De la poésie lyrique (1er article), par **J.-B. Rongé**. — Concours d'orphéon, de musique d'harmonie et de fanfares, à Valence, par **Em. Mathieu de Monter**. — Nécrologie : Jules Lovy, par **A. Elwart**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Reprise de *Zampa*.

Voilà trente deux ans que cette belle partition a été offerte pour la première fois au public parisien. L'Opéra-Comique occupait alors la salle Ventadour, récemment construite, et n'y faisait pas ses affaires. On s'en prenait à l'édifice, mal placé, disait-on, et dont les abords étaient tristes. Ils étaient bien plus gais pourtant que ceux de l'ancienne salle Feydeau, où l'on ne pouvait pénétrer qu'en traversant une sorte de caverne malpropre, humide, boueuse, noire comme une cave pendant le jour, et éclairée la nuit par deux ou trois quinquets, qui répandaient plus de fumée que de lumière. Le public ne cherche qu'à s'amuser, et prend son plaisir où il le trouve. Sous Louis XV il l'allait chercher à la foire Saint-Germain, dans une baraque, ou près des halles, dans un bouge qui est aujourd'hui la Halle aux cuirs. L'éclatante prospérité du théâtre Italien sous l'administration de M. Vatel a prouvé que le discrédit de l'Opéra-Comique, en 1834, avait d'autres causes que son logement. Mais ce discrédit était très-réel, et ni l'immense mérite de *Zampa*, ni le talent qu'y déployait Chollet, ni la magnifique voix de Mme Casimir n'y purent attirer la foule.

Le poëme, à cette époque, avait beaucoup plus d'importance qu'aujourd'hui, et, bien que *Zampa* eût pour auteur un homme d'un esprit distingué et d'un talent incontestable, cet ouvrage, succédant à *la Fiancée*, à *Léocadie*, à *Fra Diavolo*, perdait trop à la comparaison. Les teintes sombres y prédominaient. Le troisième acte surtout, avec son dénoûment renouvelé de *Don Giovanni*, paraissait lugubre Cela était trop loin des habitudes que Scribe avait fait contracter au public. On regrettait cette touche légère qui faisait sentir les situations sans les approfondir, cet esprit ingénieux et fin, qui savait égayer les sujets les plus noirs, et mettre partout de l'élégance et de la grâce. Nous serions bien heureux, à présent, si l'on nous donnait souvent des livrets tels que *Zampa*: mais la génération d'il y a trente ans, accoutumée à des mets plus fins, avait le goût plus difficile, et le pauvre Hérold s'en aperçut. Il n'obtint, malgré tout le talent qu brille dans sa partition, qu'un succès d'estime.

Peut-être était-il, de son côté, pour quelque chose dans ce résultat. Il avait pris son sujet fantastique au sérieux comme aurait pu le faire un compositeur allemand. Il avait agrandi son style, prodigué les teintes vigoureuses, les accents énergiques, donné à son orchestre un éclat merveilleux. Les amateurs capables d'apprécier les sévères beautés de l'art sérieux, — ils n'étaient pas très-nombreux alors, — allaient à l'Opéra, où ils applaudissaient *Robert le Diable*. Les habitués de l'Opéra-Comique étaient plus éblouis que charmés de cet étalage de richesses dont ils ne connaissaient peut-être pas toute la valeur. Bref, la musique de *Zampa* fut déclarée *savante*, et c'était, à l'Opéra-Comique, une assez mauvaise recommandation.

Depuis 1831 on a repris *Zampa* plusieurs fois, et, à chaque nouvelle épreuve, cette belle partition a été mieux jugée. Lundi dernier, enfin, elle a gagné une victoire complète. L'intelligence musicale du public, laquelle n'a cessé de progresser depuis trente années, s'est trouvée enfin au niveau de ce grand style, de ces nobles et vigoureuses harmonies. Le quatuor du premier acte, le duo de Camille avec Alphonse, celui de Zampa et de Camille, et les deux finales ont produit l'effet puissant qu'Hérold avait rêvé, sans doute, mais que l'infortuné n'a jamais vu. Ce qui avait été mieux compris dès l'origine, la ballade, l'air de Zampa au second acte, celui du troisième: *Pourquoi trembler*, le trio: *Parlez bas!* le duo de Rita et de son coquin de mari, quand ils se retrouvent à l'improviste, ce morceau si petillant de verve et d'intentions comiques, n'en ont pas été pour cela moins vivement applaudis. Aucune beauté n'a passé inaperçue, aucun trait de génie n'a été méconnu. Nous ne croyons pas que la mémoire de ce grand artiste, enlevé si jeune à ses glorieux travaux, — il n'avait qu'un an de plus que Rossini, — ait jamais reçu un hommage plus complet, ni mieux senti.

L'administration n'a rien négligé, d'ailleurs, pour amener ce résultat. La mise en scène est plus que convenable : elle est brillante et riche. L'exécution chorale est très-soignée, ce qui ne se voit pas

toujours: celle de l'orchestre est excellente. M. Montaubry n'a pas l'étendue de voix nécessaire pour chanter textuellement le rôle de Zampa, écrit pour Chollet. Il y change donc quelques passages, et nous n'avons pas la moindre envie de lui en faire un reproche. Les voix ne sont pas comme les instruments, que l'on fabrique sur un modèle invariable. Tout chanteur doit donc ajuster à ses moyens personnels — quand il le faut — les rôles qu'on lui confie. Seulement, il est nécessaire que les passages *pointés* restent dans le style du morceau, et n'en altèrent point le caractère. Cela demande quelque peu d'invention mélodique, beaucoup de tact et beaucoup de goût. Nous n'affirmons pas qu'à ce point de vue les changements opérés par M. Montaubry soient toujours irréprochables, et nous reconnaissons qu'alors même qu'il exécute textuellement ce qui est écrit, il dénature parfois ou travestit la pensée d'Hérold, dont M. Chollet était probablement le fidèle interprète. On lui voudrait un style plus sérieux, plus ample, une exécution, si l'on peut s'exprimer ainsi, plus étoffée. N'a-t-on pas le droit de désirer aussi dans son ton, quand il parle, dans ses allures, dans ses gestes, plus de distinction? Zampa est un bandit, sans doute, mais un bandit de bonne maison, et on devrait le voir à ses manières.

Voilà bien des critiques. Il serait injuste de ne pas ajouter immédiatement qu'il y a dans le rôle nombre de morceaux ou de passages que M. Montaubry dit à merveille, notamment la première partie de son air : *Toi dont la grâce séduisante*, et qu'on l'a souvent applaudi avec autant de vivacité que de justice.

Mlle Cico n'a évidemment pas assez de force pour chanter le rôle de Camille. S'il faut s'en prendre, comme on l'assure, à sa santé altérée, nous ne pouvons que la plaindre, en plaignant aussi quelque peu le compositeur. Elle a du moins, dans certains endroits, de la grâce et de l'élégance.

Mlle Bélia aurait dû se *grimer* un peu. Rita n'est plus une jeune femme. Autrement, elle ne dirait pas que *Zampa* l'a rendue veuve, et qu'à son âge on ne pardonne pas un tour aussi cruel. A la vérité, Dandolo, le sonneur de cloches, lui fait la cour, et veut l'épouser : mais c'est un poltron et un imbécile. Il doit être ridicule : il ne le serait pas si Rita était jeune et jolie. M. Sainte-Foy est fort amusant dans ce rôle du sonneur. M. Potel joue fort agréablement celui du mari de Rita, et le chante aussi bien qu'il le joue. Il a une bonne et belle voix, *avec la manière de s'en servir*. M. Capoul est insuffisant dans la romance du premier acte, mais il a du sentiment et de l'expression dans le duo. En somme, et malgré quelques imperfections de détail, la reprise de *Zampa* a fait un plaisir extrême à tout le monde.

LÉON DUROCHER.

LA MUSIQUE ET LA DANSE

A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS.

(2e et dernier article) (1).

Si l'on ignorait que, de tout temps, peintres et statuaires ont témoigné aux instruments de musique une prédilection marquée, le Salon se chargerait, par d'intéressants spécimens, de l'apprendre aux moins clairvoyants. La flûte, surtout, est dignement représentée. De nombreux bergers de beau marbre blanc en jouent dans ces poses naturelles et gracieuses, dont l'art grec nous offre les modèles, tandis que ronflent les basses des *Joueurs de basse Louis XIII*, et que *les Joueurs de mandoline du XVIe siècle* s'escriment sur leurs instruments au long manche. La guitare n'est pas moins bien traitée; on peut en étudier les modifications curieuses, depuis *la Guitare indienne*, de la donation Sauvageot, qui est au musée du Louvre, et que M. Lièvre a dessinée, jusqu'aux mandorres bombées des paysans napolitains et aux *guzla* bizarres de la *Sérénade devant la porte d'un kaïd*. Voici maintenant les cornemuses : à leur tête marche un *Joueur de biniou du Finistère*, et leur long défilé s'arrête à ces pâtres siciliens qui, dans la *Neuvaine*, donnent une sérénade de musettes à la madone du village. *Le Choral de Luther* entonné sur une route d'Alsace, au soir d'un beau dimanche, par les garçons et les filles de la montagne, met en scène le chant choral. C'est un chœur que chantent, d'un air de gravité superbe, ces bambins roses et barbouillés auxquels sourit *le Curé à l'école*. C'est encore un chœur que lancent dans l'étendue, *alla stesa*, comme ils disent, ces vigoureux Transtévérins, à la mine fière, à la démarche hardie, faisant une *marciata* nocturne dans les rues de Rome, et troublant les amoureux réfugiés sous les portiques en ruines. La musique religieuse et le chant liturgique ont servi de prétextes à des tableaux de genre où éclatent le génie de l'observation, la vérité et la puissance de la couleur, l'esprit, le sourire, l'émotion aussi : les charmants *Enfants de chœur au lutrin*, de M. Holfeld; *les Sœurs au lutrin*, de M. Bailly; *le Lutrin*, de M. Legros, etc. Dans leur nombre, je mentionnerai tout particulièrement la *Répétition avant la messe, un jour de fête, à Bourqueval* (*Seine-et-Oise*) (*no 1741*). Pendant qu'on allume les cierges et qu'on avive le feu des encensoirs, le *serpent* et les chantres, déjà enluminés par le *beau pinceau* du marchand de vin, essayent leur *creux*, au milieu de la sacristie, et étudient une dernière fois le « passage difficile » d'un morceau composé pour la solennité. C'est pris sur le fait et saisi dans le vif. On ne saurait rien voir de plus malicieusement spirituel !

Bien des tableaux, désignés au catalogue sous un titre fantaisiste, représentent tout simplement de petites scènes musicales familières. Ainsi, *le Roman défendu* est lu et relu par une jeune fille, roulant consciencieusement ses gammes sur un piano, complice du crime. *Après le bal?* Deux braves garçons, un arlequin et un scapin, débarrassés des parties gênantes de leur costume, exécutent *rinforzando*, au petit jour d'un matin de mercredi des Cendres, un duo *martiale* de violoncelle et de violon. Le bureau les réclame à neuf heures. S'endormir serait périlleux, et pour tuer le temps, ils font un peu de musique. Leur en voulez-vous? Mais les voisins goûteront-ils cette séance extraordinaire de musique classique?

Ils ont aussi leur place à l'Exposition, et ce n'est ni la moins artistique, ni la moins bien remplie, ces *pifferari*, ces *zingari*, ces bohémiens, chanteurs de complaintes et musiciens ambulants, ces nomades aux pieds légers, prompts à la maraude, qui ont spiritualisé la patrie au point de l'emporter avec eux, enfermée dans une escarcelle, qui passent, indifférents et cyniques, à travers la propriété alarmée, et qui savent, au signal du danger, décamper brusquement, reprendre la grande route et bientôt s'effacer,

> Comme un essain chantant d'histrions en voyage,
> Dont le groupe décroît derrière le coteau.

La peinture se complaît à la poésie mystérieuse et bigarrée de leur vie vagabonde ; elle recherche leurs groupes étranges ; elle aime leurs oripeaux, vrais régals de lumière; elle a, surtout, des coquetteries sans pareilles pour les *prime donne* de ces tribus musicales errantes, pour ces brunes zingarelles aux yeux de jais, idoles adorées et battues. Elle nous les montre, cette année, donnant leurs concerts en plein vent, *sous la fontaine du Triton, de la place Barberini, à Rome, devant la porte de Tolède, à Séville*, aux carrefours des villages de la Provence, au bord des rivières, à la lisière des bois. Elle connaît leurs mœurs ; elle les suit le long des haies; elle s'arrête avec eux dans leurs haltes; elle accorde leurs guitares; elle

(1) Voir le n° 23.

note leurs refrains; elle leur témoigne, à tous, sans distinction de pays, d'instrument ou de race, une égale sollicitude. Elle traite le *Paganini de la Grand'Pinte*, un artiste inconnu, ancien élève de Boucher, qui jouait les variations les plus diaboliques du *Carnaval de Venise* dans les guinguettes de Charenton, comme *Don Guillermo de las Venturas y Toledo*, gentilhomme andalous et musicien ambulant par vocation; *Chibiados*, ménestrel indien; comme *Burgalès, le romancero* errant des Castilles; le *vieux ménétrier de la promenade de l'Arquebuse à Dijon*, comme le *Pitre en voyage*, comme ce Pifferare, envoi de M. Schnetz, directeur de l'école française à Rome, *Pifferare donnant à ses enfants une leçon de zufolo*. Tout ce monde échappé d'une nouvelle cour des Miracles instrumentale et vocale, chante, râcle, siffle, sonne, corne, s'agite, va, vient et vit dans plus de cinquante tableaux traités avec cette netteté qui est le vernis des maîtres, tableaux mouvementés, gais et pimpants.

A qui s'occuperait de l'étude comparée des danses nationales de l'Europe, je conseillerais la visite assidue des galeries de l'Exposition. Toutes les nations comptent des députés à ce congrès chrorégraphique. Si tous ces vaillants « balleurs et ballerines » abandonnaient la nuit les cadres et les piédestaux pour se livrer dans le grand salon carré à leurs ébats favoris, quels quadrilles et quelles rondes! Vestris, lui-même, le *dieu* Vestris, n'en rêva jamais de semblables! Entendez-vous le cliquetis des castagnettes et le bourdonnement des tambours de basque? Ce sont les gitanas de Grenade, embossées dans leurs mantilles couleur de feu, cambrant leur taille, piaffant de leurs petits pieds, et dansant, sous un rayon de soleil, au milieu d'un cercle de graves *muchachos*, le provoquant *vito*, légué par les Maures à l'Espagne. Aimez vous les bourrées champêtres? vingt-cinq violoneux, disséminés dans le salon, vont mettre en branle sous vos yeux les beaux danseurs de toutes les provinces de « la terre de France. » La Russie vous sourit-elle? Regardez, au seuil de cette chaumière de sapin, ces *mougiks*, en habits de fête brodés de perles et de paillettes, enchaînant, avec une roideur tout automatique, les pas et les figures de la *Rouskaïa plaska*; regardez encore ces soldats tartares, le fusil en bandoulière, le sabre au poing, dansant la *lesghinka* caucasienne, le soir, après la bataille, devant les tentes, à l'heure où les feux du bivouac s'allument dans la plaine. Les bayadères vous attirent-elles? M. A. de Molins vous en présentera de fort avenantes, quoique un peu olivâtres, menant sous un *figuier multipliant* de l'île de Java une ronde qui ne me paraît pas concourir précisément pour le prix de vertu. Devant ces ardeurs asiatiques, aspirez-vous aux plaisirs calmes et honnêtes de l'Allemagne? Offrez la main à ces accortes westphaliennes de la *Kermesse;* suivez ce *Départ pour la danse*, de M. Knaus, joyeux défilé de belles filles rieuses et de grands garçons rougissants; ou bien encore, pénétrez, avec M. Jundt, dans ce chalet enfumé du Tyrol, où un soldat roide et gourmé donne une *Leçon de valse*, — dit le livret, — mais je n'en jurerais pas, à une charmante sujette de S. M. l'empereur d'Autriche.

Telle est, en résumé et bien au raccourci, la physionomie musicale de l'exposition des Beaux-Arts. La musique a porté bonheur, je le répète, aux artistes qui lui ont emprunté leurs sujets. Elle a donné à la plupart de ces œuvres le charme qu'elle seule possède, dont elle livre le secret à ceux qui l'interrogent, et qui fait que l'agrément du premier jour est aussi l'agrément qui ne périt pas. Quoi d'étonnant à cela? La musique n'a-t-elle pas, au suprême degré, le sentiment, le foyer intérieur, le mouvement, l'éclat et la flamme? Ces dons, ce souffle, lorsqu'ils pénètrent dans les autres branches de l'art, de l'imagination ou de l'esprit, ne créent-ils pas toujours les belles œuvres sans vieillesse? Le salon de 1863 n'aménerait-il que cette conclusion, que ce ne serait pas là son moindre mérite. Mais je n'ai pas voulu tout prouver, n'ayant fait ici, comme le dit Montaigne : « qu'un amas de fleurs estrangières, et n'y ayant fourni du mien, que le filet à les lier. »

EM. MATHIEU DE MONTER.

PAOLO GIORZA.

L'administration du théâtre de l'Opéra vient de traiter avec ce compositeur pour la musique d'un nouveau ballet; c'est le moment de faire connaître les titres qui ont valu au jeune maître italien un honneur que beaucoup de nos musiciens français lui envieront certainement.

La véritable spécialité de M. Giorza, de l'autre côté des Alpes, consiste dans la musique de ballets. Il en a fait représenter un grand nombre qui, pour la plupart, ont obtenu beaucoup de succès, tandis qu'il n'a, si je ne me trompe, écrit la musique que d'un seul opéra, *Corrado, console di Milano*, dont le sujet était tiré d'un épisode de l'histoire lombarde, et qui fut donné à Milan, il y a quelques années, sans beaucoup de retentissement.

Les deux premières partitions chorégraphiques de M. Giorza sont, je crois, *il Fallo* et *il Giocatore*, représentées sur le théâtre de la Scala. La musique du *Vampire*, dont le livret avait été tracé par M. Giuseppe Rota, collaborateur ordinaire de ce musicien, et qui fut représenté aussi à la Scala, dans les derniers jours du mois de décembre 1860, contenait quelques bons morceaux, mais elle était généralement trop bruyante, et les idées y manquaient, dit-on, de fraîcheur. Au mois de janvier 1861, MM. Giorza et Rota donnaient au théâtre de la Pergola, à Florence, *la Capanna dello zio Tom*, ballet tiré du roman de Mme Beecher Stowe, *la Case de l'oncle Tom*. « Le meilleur de ce ballet, » disait à cette occasion un critique italien, « c'est la musique de M. Giorza, élégante, neuve et facile dans toutes ses parties, quoique peut-être un peu trop bruyante (on voit que c'est là son péché ordinaire)..... Dans les moments où l'action dramatique prend de l'importance, les mélodies de M. Giorza acquièrent une ampleur et un prestige tels qu'on les croirait destinées à un genre de composition plus élevé et plus important. » Le 2 mars de la même année, à la Scala, apparition d'un nouveau ballet en cinq actes, *la Contessa d'Egmont*, des deux mêmes collaborateurs; cette fois la musique n'était point réussie. Quelques mois plus tard (toujours en 1851), au théâtre Carignan, de Turin, nouvelle production chorégraphique de M. Rota, mise en musique cette fois par M. Giorza et deux autres compositeurs, MM. Madoglio et Sarti, *la Silfide a Pechino*. Au mois de janvier 1862, nous retrouvons les deux fidèles collaborateurs à la Pergola, où ils font représenter *il Conte di Monte-Cristo*, dont la musique était charmante. En décembre de la même année, M. Giorza donne à la Scala, mais en collaboration avec un autre danseur, M. Pallerini, *Folgore, o l'Anello infernale*, ballet fantastique en six parties, dont la musique de tous les airs de danse était, paraît-il, pleine d'entrain, de feu et d'originalité, tandis que celle de la partie mimique de l'ouvrage était froide, peu distinguée et imitée de parti pris de celle que de grands maîtres ont écrite pour des cas analogues. J'allais oublier *Nostradamus*, ballet fantastique en cinq actes, dont le livret lui avait été fourni par un de nos compatriotes, M. Monplaisir, et que M. Giorza donna, au mois d'avril 1862, à la Scala. Enfin, le 7 janvier de la présente année, il fit encore représenter, au théâtre Carlo-Felice, de Gênes, *un' Avventura del Carnevale a Parigi*, sur une action du danseur Borri.

M. Giorza est aussi l'auteur de la musique de deux ouvrages du même genre, mais j'ignore le lieu et la date de leur représentation.

L'un, *Bianchi e Neri*, était une « action historico-allégorique » en trois actes et sept tableaux ; l'autre était intitulé *Rodolfo*, et je lis dans un compte rendu de la première représentation que « jamais on n'a entendu de musique de ballet plus gracieuse et mieux appropriée à son sujet. »

Rappelons en terminant que M. Giorza vient d'obtenir un nouveau succès à Londres, au théâtre de Sa Majesté, où il a donné le nouveau ballet de *Farfaletta*, dans lequel Mme Ferraris a été vivement acclamée.

ARTHUR POUGIN.

DE LA POÉSIE LYRIQUE.

(Premier article.)

Le savant directeur du Conservatoire de Bruxelles a publié dernièrement dans les colonnes de ce journal un article qui a causé une certaine sensation dans le monde musical en France et à l'étranger (1).

M. Fétis arbore franchement le drapeau de la réforme du vers lyrique, tentée avec tant de bonheur par M. A. Van Hasselt, son confrère de l'académie de Belgique. Déjà, depuis plusieurs années, il avait indiqué dans la *Revue et Gazette musicale* (2) « une partie inexplorée de la musique, à savoir, la variété des rhythmes et leurs transformations » ; aujourd'hui, il fait entrevoir les horizons nouveaux que les poëtes peuvent ouvrir aux compositeurs, en leur offrant des vers rhythmés de mille manières différentes, et il donne de nombreux spécimens où la netteté et la propriété de l'expression, la délicatesse et le charme de la pensée se trouvent unis à une cadence poétique absolument semblable à celle de la mélodie.

La *Chanson du printemps*, qu'il transcrit en entier, a été choisie par lui, entre les autres pièces de M. A. Van Hasselt, parce que le rhythme, d'une extrême simplicité, en est plus saisissant.

Arrêtons-nous quelques instants à ce même exemple, afin d'étudier les rapports de la poésie lyrique avec la musique.

LA CHANSON DU PRINTEMPS.

Les fleurs	sont éclo-	ses,
Les fleurs	du printemps.	
Hélas !	mais ses ro-	ses
Ne du-	rent qu'un temps.	
O ter-	re des hom-	mes,
Où rien	n'est certain,	
Comme el-	les, nous som-	mes
Des fleurs	d'un matin.	
La ro-	se s'effeuil-	le
Sous l'ai	le des vents.	
La tom-	be recueil-	le
Le bruit	des vivants.	
Tout pas-	se, tout chan-	ge.
La nuit	suit le jour.	
Tout meurt,	ô mon an-	ge,
Mais non	mon amour.	

On remarquera d'abord que les vers précédents sont divisés en quatrains, terminés par un sens complet; ensuite que les vers de cinq syllabes sont coupés en deux parties par des sons pleins sur lesquels la voix peut faire un appui ou un repos.

Si l'on décompose la plupart de nos mélodies vocales ou instrumentales, on verra qu'elles procèdent ordinairement par groupes de quatre phrases, coupées elles-mêmes en deux ou plusieurs fragments par des barres de mesure correspondant aux notes accentuées ou frappées. La constitution rhythmique de la pièce de vers de M. Van Hasselt est donc la même que celle de nos chants les mieux cadencés : les syllabes longues et brèves se succèdent dans un ordre analogue aux temps forts et faibles de la musique. Si l'on en doute, qu'on essaye de chanter la gracieuse mélodie de l'*Eclair* :

La ri—che natu—re...

en y adaptant la *Chanson du printemps*.

Les fleurs — sont éclo—ses...

On ne tardera pas à s'apercevoir que ces dernières paroles s'appliquent bien plus exactement sur la musique d'Halévy que celles qui s'y trouvent : les deux temps forts de la mesure à six-huit tomberont toujours d'aplomb sur les deux syllabes accentuées de chaque vers, de manière que les trente-deux notes accentuées de la mélodie soient mises en rapport avec les trente-deux syllabes accentuées de la poésie, les notes intermédiaires ou de passage glissant légèrement sur des syllabes désaccentuées ou sur des *e* muets.

Dès que le rhythme musical a pris sa cadence régulière, le compositeur doit le subir jusqu'à la fin de la période musicale. Ainsi, ce vers de l'*Eclair* :

La ri—che natu—re...

a décidé de cette formule rhythmique

1, 2 — 1, 2, 3 —

Tous les vers de cette strophe devaient avoir la même coupe, ou bien l'inflexible rigidité du rhythme musical allait couper, mettre en pièces l'œuvre du poëte. Les vers suivants, que le génie de la langue française nous oblige à prononcer :

En ces beaux — climats —
J'ai—me le riva—ge
Et le bois — sauva—ge...

sont prosodiés forcément par le musicien :

En ces — beaux climats, —
J'aime — le riva—ge
Et le — bois sauva—ge...

Et le chanteur se trouvant contraint d'appuyer sur les syllabes muettes *me* et *le* dit : J'ai*meu* et *leu* pour donner leur accentuation véritable aux notes frappées tombant sur ces syllabes faibles.

C'est pourquoi la langue française si claire lorsqu'on la parle, devient souvent confuse, inintelligible même, alors qu'on la chante. Que les poëtes lyriques fournissent aux compositeurs des vers où se trouvent des accents réguliers, et cet inconvénient grave ne tardera pas à disparaître.

Les choses les plus simples sont, dit-on, celles qui se présentent les dernières à l'esprit. En effet, il suffit d'introduire au moins une césure (1) dans les vers de cinq à dix syllabes pour rendre notre versification beaucoup plus musicale, les vers de trois et quatre syllables pouvant s'en passer, grâce au retour fréquent du son plein de la rime, qui leur donne une force rhythmique suffisante. C'est aussi la raison pour laquelle les vers courts sont préférés aux vers longs

(1) 1863, n° 11.

(2) 1852, n° 35 et suivants.

(1) C'est plutôt l'introduction d'un accent régulier par vers que nous devrions dire; mais nous conservons le mot *césure*, parce que tout le monde en connaît le mécanisme. Il y a même une facilité dans l'emploi de cette règle que nous devons signaler : celle qui permet d'élider ou non la syllable muette qui dépasse le son plein de la césure. Ainsi l'on pourra écrire à volonté :

Rends-nous l'auda—*ce et* la fierté.

Ou bien :

Rends-nous l'auda—*ce*, la fierté.

Cette syllabe non élidée comptant dans le second membre du vers.

par les compositeurs. Si nous préconisons l'emploi de la césure dans les vers de cinq, de six, de sept, de huit, et même de neuf et de dix syllabes, c'est afin de couper chacune de ces différentes espèces de vers en deux parties, pour doubler le nombre de leurs sons accentués.

J.-B. RONGÉ.

(*La suite prochainement.*)

CONCOURS D'ORPHÉONS,

de musiques d'harmonie et de fanfares, à Valence.

(*7 Juin.*)

Comme un vaillant compagnon du *gay sçavoir*, l'Orphéon fait son tour de France, réveillant sur son passage et rendant à la vie musicale, au goût et à la pratique de l'art, les villes endormies dans leurs glorieux souvenirs. C'est ainsi qu'il est entré à Valence, dimanche dernier, conquérant le Dauphiné au chant choral populaire, et déployant dans son cortége les bannières de nombreuses sociétés musicales de la Drôme, du Rhône, de l'Isère, de Saône-et-Loire et de l'Ardèche.

Le défilé des sociétés concurrentes a ouvert la fête. La grosse cloche de la cathédrale l'accompagnait de sa basse profonde. Elle ne pouvait manquer de jouer son rôle dans ces réjouissances, cette *campano* dont l'histoire musicale est liée à l'histoire politique du Dauphiné. Avant 1789, sa voix de bronze rappelait aux habitants de la ville pour quel monarque ils devaient faire une part dans leurs prières. Quand les dernières ondes sonores de la lente volée s'étaient perdues au loin, la cloche tintait un nombre de coups égal à celui des chiffres ajoutés au nom du roi régnant. Elle répétait chaque soir seize tintements, lorsque la hache qui ensanglanta une page de nos annales fit tomber cette coutume avec la tête d'un roi.

Les concours ont eu lieu sur la place Championnet et dans la charmante salle de spectacle, devant un jury présidé par M. Jules Monestier, compositeur de musique. L'ensemble des épreuves a été satisfaisant. Belles voix, sentiment et aptitudes musicales, voilà ce que présente à la critique les sociétés de cette région de la France, — véritable pépinière du chant choral, qui emprunte une saveur particulière à l'accent du patois valencien, dernier écho de l'idiome roman, et duquel on peut bien dire que c'est une langue qui a éprouvé des malheurs.

Les premiers prix ont été remportés par le Cercle choral lyonnais, l'Harmonie gauloise de Lyon, la Société chorale de Tain, la musique des sapeurs-pompiers de Bourg-Saint-Andéol, la musique municipale de Grenoble, la Société philharmonique de Givors, et le Cercle Sainte-Cécile de Montélimar.

Comme les hommes, les sociétés orphéoniques ont leurs amis qui les aiment, leurs amis qui ne se soucient pas d'elles et leurs amis qui les détestent. Les concurrents de Valence n'avaient là, paraîtrait-il, que des amis de la première catégorie, car, — chose rare! — la décision du jury a été acceptée comme l'expression même de l'équité. Il est vrai que la bonne justice ne va pas sans la miséricorde!

Le soir était venu, lorsque les sociétés ont dit adieu à Valence et à son hospitalité, en chantant plusieurs chœurs d'ensemble au Champ de Mars. Les éclats des fanfares, les applaudissements, les cris de joie de la foule répondaient aux chœurs des orphéonistes, et tous ces bruits, et toutes ces musiques, et toutes ces allégresses semblaient éclairer la nuit et animer, dans ses majestueuses profondeurs, l'immense perspective que l'œil embrasse de la place : la plaine de Valence, le cours du Rhône, les forêts de Crussol, les coteaux de Saint-Péray et les montagnes du Vivarais.

Les fêtes musicales de Valence ont été organisées, sous le patronage de M. le marquis de Castellane, préfet de la Drôme — l'amour de la musique est traditionnel dans cette famille — par une commission dirigée par MM. Menet et Lambert, et qui a rempli son mandat avec une rare courtoisie.

EM. MATHIEU DE MONTER.

P. S. — Renard, de l'Opéra, est en ce moment à Valence, où il donne des représentations fort suivies.

NÉCROLOGIE.

JULES LOVY.

La presse musicale vient d'être frappée en la personne d'un de ses vétérans, dont la bonne humeur faisait oublier l'âge. Jules Lovy, le rédacteur en chef du *Ménestrel*, le collaborateur du *Tintamarre* et du *Journal amusant*, Jules Lovy, dont la nomination à l'emploi de secrétaire général au théâtre Lyrique avait été bien reçue de tous les auteurs et compositeurs, est mort le 8 juin dernier, à la suite d'une cruelle maladie.

Né en 1801, à Furth (Bavière), il était fils d'Israël Lovy, musicien distingué, qui devint maître de chant à la synagogue de Paris. Il fit d'excellentes études sous la direction de son père, et commença par se vouer à l'orgue et la musique sacrée, mais bientôt il quitta la musique pour la littérature légère. De 1827 à 1863, il n'a pas cessé d'être journaliste. En 1833, il fonda le journal le *Ménestrel*, et, grâce à son caractère aimable et obligeant, il lança dans la carrière une foule de jeunes compositeurs, dont quelques-uns ont acquis un nom populaire. C'est au *Ménestrel* que L. Clapisson, Alph. Thys, Ed. Brugnière, Adolphe Adam, et beaucoup d'autres compositeurs, dont les noms nous échappent, ont fait leurs premières armes.

Aussi modeste qu'il était instruit, Jules Lovy possédait deux qualités qui s'excluent trop souvent : de l'esprit et du cœur. Malgré son esprit tout français, il ne fut jamais agressif, et sa plume loyale a été toujours au service de tous les jeunes débutants, littérateurs et musiciens. Excellent fils, frère tendre, Jules Lovy s'était consacré au bonheur de sa famille, et ses soins pieux ont contribué puissamment à la mise au jour des compositions musicales hébraïques de son illustre père.

Les obsèques de notre ami ont eu lieu mercredi, au cimetière du Nord. Une foule d'artistes et de littérateurs a suivi avec recueillement le convoi d'un collègue, d'un confrère, et avant tout, d'un ami, digne des plus vives sympathies. D'après le vœu de la famille, aucun discours n'a été prononcé sur la tombe. Une prière très-touchante a été dite par le rabbin, et des pleurs silencieux ont mouillé plus d'une paupière. Pour notre part, nous n'oublierons jamais que Jules Lovy nous a constamment donné des preuves de son excellent cœur, et nous ne saurions trop en adresser nos remercîments à sa mémoire.

A. ELWART.

NOUVELLES.

*** Lundi dernier le théâtre impérial de l'Opéra a représenté *les Huguenots*. La recette s'est élevée à 10,000 francs. La représentation a été fort belle. M. et Mme Gueymard chantaient les principaux rôles; Belval rentrait par celui de Marcel; Mme Vandenheuvel-Duprez (Marguerite), Bonnesseur (Nevers), Castelmary (Saint-Bris) complétaient un admirable ensemble et l'interprétation a été à la hauteur du chef-d'œuvre. M. Castelmary, le fiancé de Mlle Sax, tenait avec succès l'emploi de basse à Marseille; il est d'une belle prestance et joue avec intelligence et distinction; sa voix est bien timbrée, puissante et agréable. S'il reste à l'Opéra, il aura à se défaire de quelques habitudes provinciales, et à apporter plus de sobriété dans ses gestes. Tel quel, il n'a qu'à se féliciter de la tentative qu'il vient de faire, et il a reçu du public un accueil très-flatteur. — Mercredi le *Comte Ory* et *Giselle*; vendredi, *la Muette*, avaient rempli la salle.

*** *Les Huguenots* seront représentés aujourd'hui.

*** On annonce la prochaine reprise de l'opéra d'Auber, *le Dieu et la Bayadère*.

*** On répète, pour la continuation des représentations de Mlle Mouravieff, un ballet en un acte, *les Saisons*, de Saint-Léon, musique de Pugni, qui sera intercalé dans *les Vêpres siciliennes*.

*** Rien n'est encore décidé pour la subvention de 100,000 fr. qu'il est question d'accorder au théâtre Lyrique. Quoi qu'il arrive à l'égard d'un subside si nécessaire et si bien mérité, l'activité et l'énergie de M. Carvalho ne se ralentissent pas, et il ne néglige rien pour assurer le succès de sa saison prochaine. Aux vides causés par le départ de Mmes Cabel, Girard et Amélie Faivre, il oppose provisoirement Mme Charton-Demeur et Mlle Muret, jeune et jolie élève de Duprez, douée d'une voix fraîche et agile. Parmi les hommes une excellente basse, M. Péront, lauréat

distingué du Conservatoire; deux barytons, M. Ismaël, très-apprécié en Belgique, et Lütz; un ténor, M. Pilo, qui doit à sa belle voix et à une vocation décidée, sa libération du service militaire, grossiront la troupe. Quant aux ouvrages qui vont entrer en préparation, *les Troyens*, de Berlioz, qui auront Mme Charton pour principale interprète dans le rôle de Didon, et *Mireille*, nouvelle partition de Gounod, occuperont le premier rang. Viendront ensuite trois ouvrages de trois prix de Rome; un acte de M. Barthe, trois actes de M. Bizet et un acte de M. Guiraud; puis trois actes de M. Boulanger pour Mme Faure-Lefèvre, sans préjudice de la reprise des *Amours du diable* et des meilleures pièces du répertoire. Il serait difficile de désirer un programme plus intéressant et plus complet.

*** Mme Carvalho part la semaine prochaine pour Londres, où elle est attendue au théâtre de Covent-Garden.

*** On imaginerait difficilement la vogue de la *Ronde du Brésilien*; la salle du théâtre du Palais-Royal est trop petite pour contenir la foule qui accourt chaque soir pour l'entendre. Car ce n'est pas seulement que la musique d'Offenbach est une des plus heureuses inspirations du maëstro, c'est que les paroles sont aussi bouffonnes que spirituelles.— Arban vient de composer sur la *Ronde du Brésilien* une polka des mieux réussies et qu'on entendra la semaine prochaine au concert des Champs-Elysées.—L'édition de cette polka, pour piano, a paru, en même temps qu'une édition populaire, sans accompagnement, de la ronde elle-même.

*** Ainsi que nous le disions dans notre dernier numéro, l'opéra-comique de Mlle Augustine Brohan, *Il était une fois un roi*, musique de neuf compositeurs, a été représenté au Cercle de l'Union artistique devant une réunion de dames du grand monde plus ou moins apparentées, selon la consigne, aux membres du Cercle. Au nombre de ces derniers figuraient MM. le duc de Morny, de Ségur, Ernest André, etc. L'œuvre a été interprétée par les artistes de divers théâtres. Parmi les morceaux les plus remarqués et les plus applaudis de la partition, il faut citer la charmante romance de M. Auber, un chœur de M. Costé, un joli duo de M. Léo Delibes, un beau finale du prince Poniatowski. Mlle Amélie Faivre, MM. Crosti et Berthelier ont vaillamment contribué au succès de l'ouvrage, et rien n'a manqué à l'éclat et à l'agrément de cette fête qui avait commencé par un beau concert.

*** Plusieurs journaux ont annoncé que le prolongement de la rue Lafayette donnerait lieu à la fondation d'un second théâtre d'opéra et ont même cité les noms de deux personnes auxquelles le privilége en aurait été accordé. Nous nous croyons en mesure d'affirmer qu'il n'a jusqu'à présent été aucunement question de ce projet.

*** En quittant Toulouse, Roger s'est rendu à Genève, où il doit donner quelques représentations, après lesquelles le célèbre ténor reviendra à Paris.

*** Les recettes des théâtres impériaux subventionnés, des autres théâtres, concerts, cafés-concerts, etc., se sont élevées pendant le mois de mai à la somme brute de 1,448,912 fr. 61 c.

*** Meyerbeer a quitté Berlin pour se rendre aux eaux, comme il le fait tous les ans.

*** Adelina Patti est engagée pour une série de concerts à Manheim, Francfort et Wiesbade, où la célèbre cantatrice se fera entendre pendant le mois d'août.

*** L'Orphéon de Paris (rive gauche) a tenu sa première séance annuelle, dimanche dernier, au cirque Napoléon, sous la direction de M. F. Bazin. L'exécution du programme, complétement satisfaisante, a fourni la preuve des progrès obtenus dans l'enseignement général. Deux morceaux ont été redemandés. M. le préfet de la Seine assistait à cette première séance. Comme la seconde aura lieu dimanche prochain, sous la direction de M. Pasdeloup, nous rendrons compte de l'une et de l'autre en même temps.

*** On lit dans *la Gazette des étrangers*: « M. Roland, ex-régisseur du théâtre des Délassements, vient d'obtenir le privilége d'un nouveau théâtre qui s'ouvrira à l'Eldorado, boulevard de Strasbourg. On y jouera l'opérette et le vaudeville. »

*** Les examens pour l'admission des élèves aux concours de la fin de l'année ont commencé au Conservatoire impérial de musique. Les morceaux de concours choisis pour les classes de piano, sont, pour les jeunes filles, le concerto de Ries en *ut* dièze mineur, et, pour les jeunes gens, le finale de la sonate en *ut* dièze de Beethoven, op. 27. Une décision, consignée au procès-verbal, a été prise d'un commun accord par les professeurs de violon et les professeurs de piano; le morceau de concours choisi par le comité devra être joué par les concurrents, conformément au texte de l'auteur, et sans y introduire aucun changement.

*** Pasdeloup fera prochainement exécuter, par un très grand nombre de chanteurs et d'instrumentistes, l'oratorio de Mendelssohn: *Elie*.

*** Le ministre de l'intérieur, à Turin, vient de nommer une commission chargée d'examiner la situation des théâtres en Italie, et de lui faire un rapport sur tout ce qui pourrait contribuer à leur amélioration.

*** Les journaux anglais signalent le grand concert que doit donner, le 19 juin courant, Georges Pfeiffer, dont les compositions sont très-appréciées à Londres: le jeune et brillant pianiste s'est assuré le concours d'un excellent orchestre et de plusieurs artistes éminents, au nombre desquels on cite Mme Lemmens-Sherrington et le violoncelliste Lebouc, qui débutera en Angleterre dans cette solennité. Georges Pfeiffer exécutera son deuxième concerto entendu cet hiver à Paris avec un grand succès; le programme anglais n'oublie pas, selon l'usage, de faire remarquer que M. Lebouc fait partie de la Société des concerts du Conservatoire; à Londres, comme partout, c'est un titre d'honneur pour un artiste français.

*** Léopold Meyer, qui a retrouvé à Paris dans le monde aristocratique un accueil si distingué, se prépare à le quitter pour se rendre en Suisse.

*** Après avoir passé une semaine à Paris à son retour de Londres, l'éminent pianiste compositeur Alf. Jaëll est parti pour Ems, Bade, Wiesbaden et Hombourg, où l'appellent de brillants engagements.

*** Un salut solennel sera chanté à Saint-Roch le jeudi 18 juin, à 3 heures 1/2, pour l'œuvre du *professorat* de la musique vocale et instrumentale. Le solo d'un *O Salutaris*, œuvre inédite de M. Auber, composé pour la chapelle impériale, sera chanté par Mlle de Taisy, artiste de l'Académie impériale de musique, avec accompagnement de chœur d'hommes, par les pensionnaires et les élèves externes du Conservatoire; harpe et orgue. Les dames artistes de la chapelle impériale, élèves du Conservatoire, la maîtrise de Saint-Roch, l'excellente musique de la garde de Paris, chef M. Paulus, prêteront le concours de leur talent à cette œuvre qui éveille partout de profondes sympathies. M. Ch. Vervoitte, maître de chapelle à Saint-Roch, dirigera l'exécution. Des lettres d'invitation se trouvent chez tous les éditeurs de musique, gratuitement.

*** Les éditeurs C. Brandus et S. Dufour viennent de faire paraître une édition facilitée de *la Prière d'une Vierge*, morceau de salon pour piano, de Mme Thecla Badarzewska. Cette charmante composition se trouve ainsi à la portée des élèves même peu avancés.

*** *Concours de composition musicale ouverts par le journal l'Orphéon*: — 1° Un concours est ouvert entre tous les musiciens français et étrangers pour la composition d'un chœur inédit à quatre voix d'homme avec accompagnement de saxhorn contralto en *si* bémol, saxotromba alto en *mi* bémol, saxotromba baryton en *si* bémol et saxhorn en *si* bémol. Ce dernier instrument pourra être doublé à l'octave inférieure par un saxhorn contre-basse en *si* bémol. Un jury chargé d'examiner les manuscrits envoyés et de décerner les récompenses est en partie constitué; il se compose déjà de: MM. Georges Kastner, membre de l'Institut, président; Ambroise Thomas et Clapisson, membres de l'Institut; le général Mellinet; Félicien David et Limnander, compositeurs de musique; Elwart et Jonas, professeurs au Conservatoire, et Jules Simon, secrétaire. Deux prix seront décernés: premier prix, une médaille d'or de 200 francs; deuxième prix, une médaille d'or de 100 francs. Ces deux médailles ont été offertes pour ce concours par M. Adolphe Sax. — 2° Un concours est ouvert entre tous les compositeurs français. L'objet de ce concours, proposé par M. A. Sax, est un chant sans paroles pour la voix, avec accompagnement de piano. Le caractère de ce chant doit être la simplicité, la grandeur, la majesté; il doit, avant tout, être propre à devenir un chant national. Quant à la forme, elle reste au choix du compositeur, seulement il est indispensable qu'elle soit moulée sur celle ou d'un des couplets, ou d'une des stances, ou d'une des strophes admis dans notre poésie lyrique. Prix unique: une médaille d'or de 500 francs. Ce prix est offert par M. Adolphe Sax. Le jury de ce concours sera le même que celui du concours annoncé ci-dessus. Les manuscrits devront être envoyés *franco* au bureau du journal *l'Orphéon*, boulevard de Strasbourg, 61 *bis*, passage du Désir, 2; ils seront reçus jusqu'au 31 décembre 1863 inclusivement. Chaque manuscrit portera une épigraphe reproduite sur un pli cacheté qui l'accompagnera, et dans lequel se trouveront le nom et l'adresse de l'auteur.

*** La chapelle du prince Hohenzollern-Hechingen, à Loewenberg, coûte 30,000 thalers par an; elle a été formée uniquement dans le but de donner des concerts. Les artistes ne font de service que pendant six mois de l'année, et peuvent prendre des engagements ailleurs pour les six mois restants. Les programmes de ces concerts indiquent toujours ce qu'il y a de mieux et de plus nouveau en fait de compositions musicales.

*** La résurrection du *Nain jaune* est une heureuse idée et plus heureusement exécutée encore. Les premiers numéros de ce spirituel journal ont tout d'abord vivement piqué la curiosité, et les abonnés sont arrivés par centaines. La variété du programme adopté, les noms et la qualité des rédacteurs, les mille scènes de la vie parisienne présentées sous la forme la plus piquante, ne pouvaient manquer de produire ce résultat, et constituent les éléments d'un succès qui grandira de plus en plus.

*** Après avoir fait un assez long séjour à Saint-Pétersbourg et avoir parcouru tout le nord de l'Europe, la Société chorale du Languedoc doit arriver prochainement à Paris.

*** Malgré la persistance du mauvais temps, l'attrait qu'offrent les représentations de Debureau au théâtre du Chalet-des-Iles y attire beaucoup de monde.

*** Un seul jour le mauvais temps a forcé Musard à fermer les grilles du Pré-Catelan; mais si le soleil se montre aujourd'hui, il y aura recrudescence de visiteurs pour ce beau jardin et d'auditeurs pour l'excellente musique que son vaillant orchestre y fait entendre; la musique militaire, le théâtre des fleurs concourront aux plaisirs offerts par Musard à son brillant public.

*** Dans la nuit du 9 au 10 juin, vers minuit, quelques heures à peine après la représentation terminée, le théâtre Treumann, de Vienne, est devenu la proie des flammes. Malgré tous les efforts faits pour maîtriser l'incendie, le bâtiment, à 4 heures, n'était plus qu'un monceau de cendres. Le théâtre Treumann était un théâtre de genre; il était nouvellement construit; on y représentait des comédies, des vaudevilles, des petits opéras; c'est là qu'ont été joués les ouvrages d'Offenbach; il était très-fréquenté.

*** A Wiesbaden vient de mourir le maître de chapelle et violoniste Bar-Wolf; c'était un élève distingué de Spohr.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Bordeaux.* — La représentation organisée par MM. Mezeray et Eloy, au Grand Théâtre, le 2 juin, a été très-brillante. L'ainée des deux filles de l'habile chef d'orchestre, Mlle Caroline Mezeray, a paru pour la première fois, dans le second acte de *Guillaume Tell*, et le succès de la jeune débutante a été très-remarquable. A peine âgée de dix-huit ans, Mlle Mezeray possède une charmante voix de soprano et une aisance de comédienne qui a excité une agréable surprise. — Elle a dit avec beaucoup de sentiment l'air *Sombre forêt*, et son duo avec Dufrêne a enlevé la salle entière. Elève de son père, Mlle Mezeray, nous semble destinée à parcourir une carrière brillante, lorsque son talent aura pris tout son développement. — La recette a été magnifique. — Le public a jonché la scène de fleurs, et une belle palme d'or a été remise au chef d'orchestre, M. Mezeray, au nom des abonnés de la magnifique scène bordelaise.

*** *Alger.* — Pour les adieux de Mlle Wertheimber, on a monté *le Prophète.* En tenant compte des difficultés qu'offrait la mise en scène d'un pareil ouvrage et du peu de jours qu'avait la direction pour cela, on ne peut que lui savoir gré du résultat obtenu. La salle était comble, et le chef-d'œuvre de Meyerbeer a été accueilli au bruit d'applaudissements répétés. Le rôle de Fidès est d'ailleurs un de ceux qui met le mieux en relief le talent de Mlle Wertheimber, comme cantatrice et comme tragédienne; aussi lui a-t-il valu une véritable ovation. Elle a été d'ailleurs aussi bien secondée que possible par M. Philippe (Jean de Leyde), M. et Mme Pascal, MM. Gaspard et Marion.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — A peine le théâtre de la Monnaie a-t-il fermé ses portes que la direction annonce la formation de sa troupe pour la saison prochaine. Elle se compose jusqu'à présent de Mmes Camille de Maësen, Boulart, Elmire, Meillet, Cébe et de Mlle Faivre, du théâtre lyrique de Paris; de MM. Meillet, Périer, Jourdan, Aujac, Bertrand, Lederac, Borsary, Brion-Dorgeval, Dubouchet, Mengal et Tyckart. On voit que M. Letellier n'a rien épargné pour exploiter largement les deux répertoires d'opéra et d'opéra-comique.

*** *Bade.* — Les hôtels et le salon de conversation commencent à se peupler et chaque jour les listes d'arrivée contiennent les noms d'augustes personnages. Vienne nous a même envoyé une partie de sa population en trains de plaisir, et M. Benazet s'est empressé de faire aux visiteurs viennois les honneurs de l'établissement en ouvrant et en éclairant tous les nouveaux salons; il leur a de plus donné dans la grande salle Louis XIII un très-beau concert. — En attendant la mise à exécution du riche programme arrêté pour cette saison, la troupe du théâtre Grand Ducal vient de clore la sienne par la représentation de l'opéra de Lortzing: *Czar et Charpentier.* Il y avait foule et les applaudissements de l'auditoire ont témoigné aux artistes ses regrets de les voir partir. — A bientôt maintenant les artistes français.

*** *Londres.* — Rien de saillant n'a marqué cette semaine, si ce n'est au théâtre de Sa Majesté la première représentation de *Faust*, qui a eu lieu avec un grand succès. L'opéra de Gounod était interprété par Giuglini (Faust), Mme Titjens (Marguerite), Mme Trebelli (Siebel), Gassier (Mephistophelès), Santley (Valentin). — Après son immense succès dans Leonora, du *Trovatore*, Adelina Patti s'est montrée dans celui de Ninetta, de la *Gazza ladra.* Le remarquable cachet de personnalité qu'elle imprime à chacun de ses rôles, quelque différents qu'ils soient l'un de l'autre, s'est produit d'une façon non moins marquante dans cette nouvelle création qui lui a valu un nouveau triomphe. — Les représentations au bénéfice de M. Lumley se sont terminées par *Don Giovanni*, dans lequel Mme Piccolomini-Gaetani chantait le rôle de Zerlina. Elle y a retrouvé les applaudissements qui l'avaient accueillie dans la *Traviata.* Gassier, Vialetti, Giuglini l'ont très-bien secondée. — M. Salvi vient d'ajouter à ses engagements celui de Ludovico Graziani, frère du célèbre baryton. Il chantera à Vienne dans les mois d'avril et mai de la prochaine saison.

*** *Hambourg.* — Mlle Adelina Patti doit chanter ici au mois de septembre. Merelli vient de louer la salle du théâtre de la ville pour dix soirées.

*** *Vienne.* — On annonce que l'opéra allemand ouvrira cette année par *Norma.* M. Sontheim, du théâtre royal à Stuttgard, en représentation à Vienne, débuterait dans le rôle de Sévère. — Le théâtre de la cour fera sa clôture par les *Huguenots.* La recette est destinée au fonds des pensions.

*** *Turin.* — Le théâtre national ouvrira par *Stradella*, opéra nouveau pour Turin, composé par Flotow, auteur de *Marta.* Il sera chanté par la prima donna la signora Torricelli, le ténor Palermi, le baryton Rota, la basse Basilio Bonato et le bouffe Torricelli. Le ballet du premier acte sera dansé par Mmes Giustetti, Garbagnati et autres. La première représentation aura lieu dans quelques jours. — Mardi, au théâtre Vittorio-Emmanuele, soirée des plus brillantes avec Mme de Rossi qui avait ajouté à *Marta* la scène de l'ombre du *Pardon de Ploërmel.* Fleurs, rappels, couronnes, etc.

*** *Berlin.* — Mlle Couqui vient de terminer ses représentations au théâtre de la cour par *la Jolie fille de Gand*; elle y a obtenu, comme dans toutes, le succès le plus éclatant. — Au théâtre de l'Opéra, nous avons eu une brillante représentation de *Robert le Diable*; Mme Harriers a repris le rôle de la princesse, qui lui a valu, comme précédemment, le plus honorable succès; le rôle d'Alice a été chanté par Mlle Santer.

*** *Copenhague.* — Le célèbre violoniste, H. Wieniawski, a donné le 21 mai un concert au théâtre du peuple; il y a été acclamé avec enthousiasme.

*** *Rostock.* — Dans la semaine de la Pentecôte, la grande *Passion*, d'après saint Mathieu, par Sébastien Bach, a été exécutée à l'église Saint-Nicolas. On se rappelle que lors de la première exécution de cette œuvre gigantesque, Mendelssohn biffa une foule d'airs et de chorals; ils ont été rétablis à Rostock. Aussi le concert a-t-il duré trois heures et demie; mais l'auditoire n'en a pas moins montré l'attention la plus soutenue jusqu'à la fin. Les soli ont été chantés par des artistes venus de Berlin.

*** *Kœnigsberg.* — Le 27 mai a commencé ici le festival prussien, qui a duré trois jours; le dernier jour on a exécuté le *Paradis perdu*, de Rubinstein, sous la direction de l'auteur.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Notre théâtre national vient d'avoir un beau et légitime succès. Devant une salle comble, malgré la saison et l'élévation des prix, a été représenté le nouvel opéra de Serow, *Judith*, dont on parlait beaucoup depuis quelque temps. M. Serow ne s'était fait jusqu'à présent connaître que par des articles de critique musicale, attestant les connaissances de l'art, mais auxquels on pouvait reprocher trop de passion, de parti pris et de prédilection pour la musique de l'avenir. La partition qu'il vient de soumettre au jugement du public, et dont il a aussi écrit les paroles, participe bien un peu de ces tendances, mais elle dénote dans son auteur des études sérieuses; aussi a-t-elle été très-favorablement accueillie. A l'exemple de R. Wagner, M. Serow a plutôt cherché ses effets dans l'orchestre que sur la scène; l'harmonie tient donc la première place dans son œuvre, et sous ce rapport on ne peut lui refuser l'entente de combinaisons originales et savantes; mais elles sont obtenues, il faut bien le dire, aux dépens de l'inspiration et de la mélodie. Les chœurs tiennent une grande place dans la partition; dans cette catégorie, les morceaux les plus remarqués et les plus applaudis, sont la prière des juifs au premier acte, le grand hymne final du cinquième et la scène de l'orgie que termine le meurtre d'Holopherne. Les deux principaux rôles étaient interprétés par Mme Bianchi et par Sariotti; ils y ont déployé beaucoup de talent, et le public ne leur a pas marchandé les applaudissements. L'orchestre et les chœurs sous la direction de Liadow, ont fort bien marché. La mise en scène et les décors sont très-soignés.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

PARTITIONS

Pour Piano et Chant, pour Piano seul, pour le Piano à quatre mains de

LA MUETTE DE PORTICI D'AUBER | LE COMTE ORY DE ROSSINI | HAYDÉE D'AUBER

Airs détachés avec accompagnement de Piano.

TRANSPOSITION DES AIRS SUIVANTS DE LA MUETTE DE PORTICI :

2 *bis*. **Air** : *Plaisir du rang suprême*, pour mezzo-soprano..... 6 »
5 *bis*. **Barcarolle** : *Amis, la matinée est belle*, pour baryton..... 3 75
5 *ter*. La même, transposée pour basse..... 3 75
12 *bis*. **Air** : *Du pauvre, seul ami fidèle*, pour baryton..... 3 »
13 *bis*. **Cavatine** : *Arbitre d'une vie*, pour mezzo-soprano..... 3 75
15 *bis*. **Barcarolle** : *Voyez du haut de ce rivage*, pour baryton..... 2 50

VALIQUET. — Fantaisie très-facile sur le *Comte Ory* . 2 50 | **RUMMEL**. — Transcription de thèmes du *Comte Ory* . 6 »
FAVARGER. — Op. 45. Fantaisie brillante sur le *Comte Ory*, pour le Piano . . . . . 9 »

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO DES **BAVARDS** MUSIQUE DE **J. OFFENBACH**

Prix net : 10 fr. Opéra bouffe en deux actes. **Format in-8.**

AIRS DE CHANT DÉTACHÉS AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.

ARBAN. Quadrille, piano et à 4 mains 4 50
MUSARD Valses, piano et à 4 mains. 6 »
MARX. Polka..... 4 »
MICHEL (C.) Polka-mazurka..... 4 »
MERZ (C.). Schottisch..... 4 »
STRAUSS. Grand galop..... 3 »
LECARPENTIER. Bagatelle..... 5 »
HESS (CH.). Caprice-valse..... 6 »
VALIQUET. Valse très-facile..... 3 »
WOLFART. — Transcription facile pour le piano..... 5 »
DEPAS. — Fantaisie facile pour violon avec piano.... ..... 6 »

Voulez-vous accepter mon bras?

RONDE DU BRÉSILIEN

Avec accomp. de piano : 3 fr.
Sans accomp., in-8°, 1 fr.
Ornée des portraits photographiés de Brasseur et Gil-Pérès.

Chantée au théâtre du Palais-Royal par BRASSEUR.
Paroles de Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de
J. OFFENBACH

Avec accomp. de piano : 3 fr.
Sans accomp., in 8°, 1 fr.
Ornée des portraits photographiés de Brasseur et Gil-Pérès.

La Ronde du Brésilien : POLKA par ARBAN, pour le Piano, prix : 4 francs.

MORCEAUX NOUVEAUX POUR LE PIANO :

BERCEUSE PAR **F. Schoen** Op. 1. — Prix : 6 fr.

Arrangement facile de LA PRIÈRE D'UNE VIERGE DE **T. Badarzewska** Prix : 3 francs.

SOUVENIR DE BERLIN Mazurka par **F. Schoen** Op. 2. — Prix : 6 fr.

Fantaisie sur **LA MUETTE DE PORTICI** d'Auber Prix : 9 fr.

Fantaisie sur **STRADELLA** de Flotow Prix : 7 fr. 50.

Mélodie MER CALME Prix : 7 fr. 50.

Fantaisie sur LE DOMINO NOIR PAR **RENÉ FAVARGER**

Polka-Mazurka de salon, YVONNE Prix : 7 fr. 50.

PRO PECCATIS Du *Stabat Mater* de Rossini, Transcription.

LA CZARINA Mazurka de salon.

L'HYMNE DES VÊPRES PAR **BRINLEY RICHARDS**

QUIS EST HOMO Du *Stabat Mater* de Rossini, Transcription.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 25. 21 Juin 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Floquet (1er article), par **Arthur Pougin.** — De la poésie lyrique (2e et dernier article), par **J.-B. Rongé.** — Extrait de l'Album d'un pianiste en Égypte, par **Charles Wehle.** — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles et annonces.

FLOQUET.

(Premier article.)

I.

Les provinces méridionales de la France se sont de tout temps montrées fécondes en musiciens distingués dans toutes les branches de l'art, compositeurs, instrumentistes ou chanteurs.

Parmi les compositeurs, nous leur devons Campra, notre premier musicien national; le gracieux Mouret, Mondonville, Trial, Dalayrac, Della-Maria, Gaveaux et Champein; puis l'organiste Marchand, les fameux virtuoses Leclair et Gaviniés, qui peuvent à bon droit être considérés comme les deux fondateurs de l'école française du violon, école si justement célèbre aujourd'hui dans toute l'Europe. Enfin, dans l'art du chant, Jéliotte, Latour, Mlle Fel, la toute gracieuse Mme Favart, qui fut à la fois chanteuse, comédienne, musicienne, danseuse et écrivain, Gavaudan, l'incomparable Garat, dont le nom seul rappelle chez nos vieux amateurs les souvenirs d'une admiration sans mélange, Dérivis, et bien d'autres dont les noms m'échappent. L'art moderne ne leur est pas moins redevable, puisque MM. Berlioz, Félicien David, Alard, Bazin et plusieurs autres, nous arrivent en ligne droite de ces beaux pays baignés par le soleil.

L'artiste aimable qui fait le sujet de cette étude reçut aussi le jour dans ces belles contrées pleines d'air et de lumière, au sein de cette riche et merveilleuse Provence, terre privilégiée, où l'âme se dilate, où l'imagination s'exalte, et où les facultés intellectuelles doublent leur puissance en présence du spectacle grandiose et saisissant d'une nature qui ne se repose jamais.

Etienne-Joseph Floquet, issu d'une assez bonne famille, naquit le 25 novembre 1750 à Aix, ville si riche déjà en célébrités de tous genres, qui avait donné le jour au géomètre Peiresc, à Brueys, le poëte comique, au musicien Campra, au peintre Vanloo, aux naturalistes Tournefort et Adamson, au navigateur Entrecasteaux, au philosophe Vauvenargues, et qui devait le donner plus tard à l'un de nos premiers magistrats, le comte Portalis, ainsi qu'à Mignet, l'élégant historien de la révolution française.

Floquet montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour un art dans lequel il devait un jour faire preuve de talent véritable, et donna même l'exemple d'une précocité peu commune. Admis comme enfant de chœur, dès l'âge de six ans, à la maîtrise de l'église Saint-Sauveur, il étudiait sous la direction d'un maître inconnu, et, cinq ans plus tard, faisait exécuter dans cette même église un motet à grand chœur de sa composition. Quoique cet essai fût bien informe sans doute — car, malgré de réelles aptitudes musicales, Floquet ne posséda jamais cette flamme du génie qui, chez un enfant précoce, peut jusqu'à un certain point tenir lieu de la science et de l'expérience acquises — une œuvre de cette importance, menée à fin dans un âge aussi tendre, excita à juste titre parmi ses compatriotes un intérêt général et lui attira de nombreuses sympathies. Son succès fut très-grand et l'encouragea vivement à continuer une carrière à laquelle il semblait destiné, et qu'il entreprenait sous de si heureux auspices. Il reprit donc ses études avec un zèle et une ardeur qui ne se démentirent pas un instant.

Tout jeune encore, il eut le malheur de perdre son père, qu'il aimait tendrement, ainsi qu'un frère aîné, devenu ainsi le chef de la famille. Resté seul avec sa mère et une sœur cadette, dont cette double perte le rendait l'unique appui, il prit la résolution de se rendre avec elles à Paris, afin d'y tenter la fortune. Très-entreprenant de sa nature, parfois même audacieux jusqu'à la témérité, Floquet ne redoutait aucun obstacle, et ce fut là ce qui causa sa perte.

Sans trop songer aux difficultés que pouvait et devait rencontrer à Paris un jeune artiste arrivant de sa province, et forcé de pourvoir à l'existence de trois personnes, il ne songea qu'à mettre son projet à exécution. Muni de quelque argent, il abandonna pour jamais sa ville natale et prit, en compagnie de sa mère et de sa sœur, le chemin de Paris. Après deux semaines environ d'un voyage sans encombre, il arriva dans cette cité qui devait être un jour si favorable à son talent naissant, lui accorder un succès sans précédent, en France, dans les annales de l'art musical, mais bientôt suivi d'une réaction plus injuste encore que son triomphe d'un instant.

Une fois à Paris, Floquet ne perdit point de temps. Grâce à quelques bonnes recommandations, il se fit présenter dans plusieurs salons où sa jeunesse, sa bonne mine et sa distinction prévinrent en sa faveur. Il cherchait un poëme à mettre en musique et le demandait vainement aux échos d'alentour. Qui pouvait, en effet, avoir confiance en un jeune homme dont la vingtième année était à peine accomplie?

On comprend que les vœux de Floquet ne furent pas tout d'abord exaucés, et que le poëme, objet de ses ardentes convoitises, ne lui tomba pas à point nommé du ciel, ainsi que la manne aux Hébreux

dans le désert. Il eut cependant le bon esprit de ne se point décourager : voyant qu'il ne pouvait arriver tout droit à son but, il finit par adopter la ligne courbe et prit, pour arriver au théâtre, le parti de se faire connaître d'abord en dehors du théâtre. Son plan, une fois décidé, il se mit à composer de la musique de genre, et publia bientôt deux morceaux de chant avec accompagnement d'orchestre ; il fit ensuite une *chacone* (1), — qu'il plaça plus tard dans l'*Union de l'Amour et des Arts*, — et eut le bonheur de la faire entendre dans un concert où elle excita un tel enthousiasme qu'il ne se donna plus une séance musicale, publique ou particulière, sans qu'on n'y exécutât ce morceau, connu pendant de longues années sous le nom de *Chacone de Floquet*. Enfin, le 4 décembre 1772, il fit exécuter dans l'église des Petits-Pères, pour le repos de l'âme de Mondonville, mort le 8 octobre de la même année, une grande messe en musique. Voici comment cette œuvre considérable était appréciée par un recueil du temps, le *Journal de Musique*, dirigé à cette époque par Framery, le collaborateur de Ginguené et de l'abbé Feytou pour la partie musicale de l'*Encyclopédie* du XVIIIe siècle : « Cette messe étoit de la composition de M. Floquet, jeune musicien, né à Aix, connu avantageusement par deux ariettes, avec symphonie, qui ont paru il y a quelques mois, et surtout par une excellente chacone, exécutée avec le plus grand succès. Sa messe était précédée d'une ouverture (2) du plus grand effet. Les chœurs ont paru d'une belle harmonie. On a fort admiré dans le *Tuba mirum*, un morceau de symphonie qui peignait le bouleversement du jugement dernier. Le chœur, *Pie Jesu*, était d'un effet brillant, mais peut-être trop gai. Le verset *Sustinuit anima mea*, chanté par une haute-contre, au milieu d'un chœur doux, accompagné de cors, a été entendu avec plaisir. En général, cette messe était un peu longue et trop chargée de musique, mais on doit la regarder comme une preuve de zèle et d'émulation de son jeune auteur, et elle ne peut que faire bien augurer de son talent. » (*Journal de Musique*, année 1773, n° 1, page 75).

II.

Si modestes qu'ils fussent, et quoiqu'en France le théâtre soit presque l'unique chemin par lequel un compositeur puisse arriver à la réputation, ces différents essais n'avaient pas été sans mettre en relief le nom de Floquet, et l'entourer d'un certain lustre. Grâce à ses efforts, à sa persévérance et aussi à sa confiance en lui-même, il allait toucher enfin le but si vivement poursuivi. Il s'était rencontré dans le monde avec un certain Lemonnier (3), qui fut plus tard commissaire des guerres, et qui était alors secrétaire intime du comte de Maillebois, lieutenant général des armées de France. Connu déjà par quelques ouvrages donnés au théâtre, Lemonnier avait notamment écrit les poëmes du *Maître en droit* et du *Cadi dupé*, dont Monsigny composa la musique, et, sous le pseudonyme de Devaux, celui du *Bon Fils*, qu'il avait fait représenter avec Philidor. Sur une recommandation pressante, il se hasarda à confier au jeune compositeur deux actes d'opéra qu'il avait en portefeuille et qui avaient pour titre, l'un *Bathylle et Chloé*, l'autre *Théodore*. Ivre de joie, Floquet se mit au travail sans plus tarder et eut bientôt terminé sa musique. Dès qu'elle fut prête, on l'exécuta dans le salon de la personne chez laquelle il avait fait la connaissance de son collaborateur. Bien que cette exécution fût assez médiocre, celui-ci se montra à ce point satisfait de la façon dont Floquet avait interprété ses pensées, qu'il voulut compléter l'opéra en y ajoutant un troisième acte qu'il écrivit aussitôt sous le titre de *la Tour d'amour*. Cet ouvrage était donc, suivant l'usage établi depuis plus d'un siècle à l'Académie royale de musique et enfreint seulement par exception, composé de trois actes comportant trois actions différentes, formant chacun un tout complet et n'ayant aucun rapport avec les deux autres.

Il semblait que tout concourût en ce moment à favoriser Floquet. Un riche officier général, le marquis de Fleury, mestre de camp de dragons et grand amateur de musique, avait assisté à l'audition des deux premiers actes de sa partition et s'était pris de sympathie pour le jeune compositeur, que son intelligence et une conduite très-méritoire à l'égard de sa mère et de sa sœur rendaient véritablement intéressant. Homme d'esprit, délicat et généreux, le marquis de Fleury résolut de lui être utile et de l'aider à se faire connaître. L'idée lui vint de faire faire, à ses frais, une répétition générale et complète de l'opéra inédit. Dès que Floquet eut terminé la musique de son troisième acte, on fit apprendre les rôles de l'ouvrage par les principaux sujets de l'Académie royale, l'orchestre de ce théâtre fut convoqué pour l'un des jours de relâche habituel, et, le lundi 26 avril 1773, Floquet eut le plaisir d'entendre sa musique, exécutée avec le plus grand soin. Son protecteur avait choisi pour lieu de réunion le superbe Vauxhall de la foire Saint-Germain, qui avait été, comme aux jours de grande fête, décoré et éclairé d'une façon splendide ; des invitations avaient été par lui adressées à tous les amateurs délicats, ainsi qu'à un grand nombre de personnages de distinction. L'effet fut très-grand, chacun se montrait enchanté, et Floquet reçut les applaudissements et les félicitations de l'assistance entière.

Il était difficile d'ouvrir la carrière à un artiste d'une façon plus ingénieuse et plus charmante, avec plus de tact et de délicatesse, que ne le faisait en cette occasion le marquis de Fleury. Malheureusement tout n'était pas décidé par cet essai ; l'obstacle le plus sérieux subsistait encore, puisqu'il s'agissait de faire recevoir l'œuvre à l'Opéra, ce qui n'était point chose aisée. Le moment pourtant pouvait sembler propice. Rameau était mort depuis près de dix ans ; Mondonville, dont la réputation, cent fois supérieure à ses facultés, pouvait nuire à un débutant, s'était lui-même éteint l'année précédente. Parmi les faiseurs habituels de l'Opéra, on ne comptait plus guère que Dauvergne, compositeur sans idées, qui était alors directeur de ce théâtre ; Berton, qui en avait été le chef d'orchestre et dont plusieurs ouvrages étaient justement estimés ; puis enfin le financier Laborde, premier valet de chambre du roi, musicien-littérateur-amateur, érudit sans science, compositeur sans imagination, immense compilateur des œuvres d'autrui. Quant à Cardonne, Granier, Vachon et quelques autres qui donnaient de loin en loin quelques ouvrages, leur peu de valeur ne semblait pas devoir les rendre fort redoutables aux nouveaux arrivants.

Toutefois, malgré cet état de choses, la prétention de Floquet parut tellement téméraire, qu'il vit aussitôt s'élever contre lui toutes les basses intrigues, les coteries mesquines, les petites cabales de coulisses qui, alors comme aujourd'hui, ne manquaient jamais dans nos théâtres lyriques de se déchaîner contre un débutant. Le directeur de l'Opéra, Dauvergne lui-même, était le premier à susciter au jeune compositeur nombre de tracasseries et de difficultés. Grâce à de puissants auxiliaires, celui-ci finit cependant par forcer les portes du sanctuaire et par obtenir la réception de son œuvre. Mais, hélas! ce résultat, laborieusement atteint, ne mit pas fin au mauvais vouloir général, et ce fut, au contraire, pour Floquet, le temps le plus terrible à passer que celui des études et des répétitions. C'était à qui se mettrait en travers de sa route et chercherait à le faire trébucher : directeur, chanteurs, danseurs, employés, tous semblaient se liguer contre lui afin de le dégoûter et de le forcer à abandonner la partie, ou tout au moins de faire tomber sa pièce. Il tint bon pourtant jusqu'au bout, et, après avoir été vingt fois sur le point de

(1) La chacone était un air de danse d'une étendue assez considérable, qui servait souvent de finale dans les opéras ou les ballets.

(2) L'auteur aurait pu dire : *Introduction*.

(3) Qu'il ne faut pas confondre avec un autre écrivain du même nom et du même temps, l'abbé Lemonnier, auteur d'une traduction de Perse.

perdre patience, il eut enfin la satisfaction de voir arriver le jour fixé pour la première représentation.

C'était le 7 septembre 1773. Malgré sa foi, peut-être un peu exagérée, en son talent, le succès qui accueillit le nouvel ouvrage fut certainement plus grand et plus complet que jamais son auteur n'eût pu l'imaginer. Quelques citations suffiront à prouver que je n'exagère pas.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

DE LA POÉSIE LYRIQUE.

(2e et dernier article) (1).

Maintenant, reprenons le rhythme de la *Chanson du printemps*, composée de vers de cinq syllabes, coupés par une césure régulière:

Les fleurs — sont éclo—ses...

correspondant à la formule musicale :

1, 2 — 1, 2, 3 —

Frappons avec la pointe du doigt sur une vitre, deux petits coups suivis de trois, et continuons cette cadence pendant quelques secondes ; nous allons voir se succéder une multitude de motifs populaires que chacun fredonne sans se douter qu'ils ont une charpente rhythmique analogue :

Le jour — radieux — ...

du *Pardon de Ploërmel* (chœur d'introduction).

Parmi — les guerriers — ...

des *Mousquetaires de la reine* (couplets).

A moi — la jeunes—se...

de *Faust* (duo du premier acte).

Ces chants — funérai—res...

du *Trouvère* (*Miserere*).

Enfin, — ma vengean—ce...

de *la Reine Topaze* (air du dernier acte).

Chasseur — diligent — ...

de *Robin des bois* (chœur).

Nous trouvons aussi dans *Lalla-Roukh* trois exemples de vers de cinq syllabes, coupés en 2, 3 :

De près — ou de loin — ...
. . . . . .
Charman—te vallé—e...
. . . . . .
Bientôt — va paraî—tre...

Qu'on veuille bien observer qu'il suffit de changer une ou plusieurs syllabes dans une strophe pour la rendre lyrique :

De près — ou de loin, —
Il faut — avec soin —
Surveiller — la bel—le.
De peur — d'accident,
En hom—me prudent,
Fai—re sentinel—le.

Ce couplet renferme tous les rhythmes dont sont susceptibles les vers de cinq syllabes, alors qu'il n'en fallait qu'un ; si les poëtes l'avaient chanté, la musique étant un calcul que l'âme fait à son insu, leur aurait probablement dicté les vers suivants :

De près — ou de loin —
Il faut — avec soin —
Veiller — sur la bel—le.
De peur — d'accident, —
En hom—me prudent, —
Faisons — sentinel—le.

La transposition d'une préposition et le changement du temps d'un verbe ont rendu ce sixtain aussi bien rhythmé que la musique de M. Félicien David.

Si nous voulions pousser nos investigations dans le répertoire italien ou allemand, pour trouver des paroles coupées d'après la formule musicale qui nous occupe, nous n'en finirions pas. Rien que dans l'opéra des *Nozze di Figaro*, Da Ponte en a fourni dix exemples à Mozart, et Métastase, plus de cent aux grands compositeurs du siècle dernier, dans ses admirables poésies lyriques.

On voit qu'un seul rhythme poétique peut donner naissance à un nombre infini de mélodies entièrement originales.

Maintenant, observons que si l'on déplace la césure, on peut produire d'autres coupes musicales qui vont encore ouvrir de nouvelles séries de chants différents. Par exemple, en la portant à droite, on obtient, toujours pour les vers de cinq syllabes :

1 — 1, 2, 3, 4 —

formule musicale qui correspond à la sérénade de *la Juive :*

Loin — de son ami—e
Vi—vre sans plaisirs —

Si l'on recule la césure vers la gauche, on forme ce dessin rhythmique :

1, 2, 3 — 1, 2 —

dont nous avons déjà parlé et qui a inspiré à Grétry le célèbre refrain de *Zémir et Azor :*

Du moment — qu'on ai—me
On devient — si doux —
Et je suis — moi-mê—me
Plus tremblant — que vous —

En examinant avec attention cette strophe de Marmontel, on ne tardera pas à s'apercevoir que depuis 1771 nous n'avons guère amélioré notre poésie lyrique. Si nos auteurs observent mieux les règles de la symétrie en ce qui concerne le *nombre* de syllabes de leurs vers et l'arrangement de ces derniers entre eux, pour former des *périodes*, il faut convenir qu'on n'a presque rien fait depuis un siècle, pour introduire dans nos vers lyriques l'*accent*, dont le retour régulier forme le rhythme, sans lequel il n'y a pas de mélodie possible.

Nous l'avons dit et nous croyons l'avoir prouvé, l'emploi de la césure peut conduire à ce résultat : deux vers d'une même coupe suffisent pour écrire le plus beau refrain ; quatre, six ou huit d'une même formule rhythmique, pour inspirer une mélodie très-développée. Voilà à quoi se réduit la réforme du vers lyrique dont on s'est fait jusqu'à ce jour un épouvantail, et encore ces quatre, six ou huit vers peuvent être de différentes longueurs, pour vu qu'ils soient disposés dans un ordre symétrique quelconque.

Les poëtes auront autant à se louer de cette réforme que les compositeurs, car leurs vers ne seront plus mutilés, brisés par ces derniers ; une fusion plus complète se remarquera bientôt entre la musique et la poésie, et la cause qui désunit ces deux arts, faits pour marcher ensemble, disparaîtra pour toujours. Quand nos librettistes auront rhythmé des vers pendant quelque temps, ils ne voudront plus en faire d'autres ; car si la césure les gêne dans les premiers temps, dès qu'ils en auront l'habitude ils ne pourront plus s'en passer. Quel est celui d'entre eux qui pourrait écrire des vers de dix ou de douze syllabes sans observer la règle de la césure ? Ils auraient, du reste, mauvaise grâce à refuser à leurs collaborateurs l'introduction d'un seul accent par vers ; M. Van Hasselt, le poëte

(1) Voir le n° 24.

lyrique par excellence, en donne des exemples nombreux; et il ne se borne pas là, il nous montre des vers qui en contiennent deux, trois et même quatre, comme on peut le voir par le spécimen suivant:

Je suis—le pâ—tre enfant—de la hau—te monta—gne
Le jour—m'éclai—re avant—d'éclairer—la campa- gne } 2,2,2,3,3.

On voit que notre langue n'est pas rebelle au rhythme, comme on l'a prétendu trop longtemps. Ayons enfin le courage de réformer notre poésie comme les Italiens et les Allemands ont réformé la leur pour la rendre musicale. *Que nos vers lyriques ne soient plus le résultat d'une addition de syllabes, mais bien le produit de la combinaison régulière des accents de la langue.* En parcourant les études rhythmiques de M. Van Hasselt, on sera bientôt convaincu qu'aucune langue n'est plus souple, plus élastique, plus harmonieuse, plus sonore, plus musicale enfin que la nôtre.

Si un seul rhythme poétique peut inspirer un nombre infini de chants originaux, ainsi que nous croyons l'avoir démontré plus haut, et qu'on réfléchisse à la quantité de rhythmes différents dont est susceptible la versification française, on sera ébloui à la vue de ces filons mélodiques encore inexplorés.

J.-B. RONGÉ.

EXTRAIT DE L'ALBUM D'UN PIANISTE EN ÉGYPTE.

Au Caire, 2 mai 1863.

Le 17 avril nous arrivâmes à Alexandrie, où nous fîmes immédiatement nos dispositions pour donner notre premier concert extra-européen. Je craignais que le beau temps et les fortes chaleurs ne missent leur *veto* à nos intentions musicales ; toutefois, nous ne nous laissâmes pas décourager : il fallait commencer, et le désir de rétablir un peu d'équilibre dans nos finances stimulait puissamment notre zèle.

Le plus difficile, c'était de nous procurer une salle convenable. Après bien des recherches, et grâce à de hautes protections, on nous promit la petite salle de la Bourse, de sorte que notre solennité musicale put être fixée au 25 avril.

Le programme était affiché, lorsque nous reçûmes la foudroyante nouvelle que nous ne devions pas compter sur l'accomplissement de la promesse qu'on nous avait faite, la ville ayant résolu de donner un bal en l'honneur du vice-roi d'Egypte. Ainsi, même au pied des pyramides, les souffrances d'un donneur de concerts parisien ne nous furent pas épargnées! Par bonheur, un génie tulélaire se révéla à nous dans la personne de la maîtresse de l'hôtel Abbat. Cette dame nous offrit son salon, qui, à l'aide de deux pièces contiguës, fut approprié à notre dessein. Nos affiches restèrent donc une vérité, et le concert put avoir lieu le 25 avril à 8 heures 1/2 du soir. La salle était comble, car, tout Alexandrie (rappelez-vous le « tout Paris » qui dans la même soirée se trouve réuni dans les quatre salles de concert et dans une demi-douzaine de théâtres), tout Alexandrie était accouru pour admirer les « célèbres » artistes européens. La recette fut bonne, car déduction faite de frais assez considérables, il nous resta 2,000 francs. Toutes les nationalités étaient représentées dans l'auditoire, mais ce n'était point l'élite des amis de l'art. Si, en dépit des chaleurs, ces messieurs nous écoutèrent dans un profond recueillement, sans doute nous en étions redevables à ce qu'ils goûtent rarement les jouissances artistiques que nous avions l'avantage de leur offrir.

Kletzer joua trois morceaux de Servais. Un duo brillant sur des motifs de *la Favorite*, par Edouard Wolff et Batta, nous servit d'ouverture ; j'exécutai une romance sans paroles de Mendelssohn et quelques-unes de mes compositions.

Pendant notre séjour à Alexandrie, nous avions souvent été invités à déjeuner ou à dîner ; chaque jour nous nous faisions entendre dans des sociétés plus ou moins nombreuses. Ces soirées ressemblant aux raouts d'Europe comme deux gouttes d'eau, je ne m'y arrêterai pas.

Une réunion qui avait été organisée à notre intention le 22 avril, chez un riche négociant italien nommé Petranhi, mérite exception. Un équipage vint nous chercher vers 9 heures du soir, et nous conduisit à sa villa, charmante résidence située à vingt-cinq minutes de la ville. Sa femme, une Anglaise parfaitement belle, fit les honneurs de la maison de la manière la plus aimable. C'est avec un vif plaisir que nous jouâmes, mon compagnon de voyage et moi, dans une société aussi sympathique. Après qu'une sœur de la maîtresse du logis nous eut chanté des airs français et italiens, on nous présenta un *grand* amateur « de première force. » Il était pianiste, et je le priai de nous jouer un morceau de sa façon. Il avait déjà pris place au piano, avant que je lui eusse demandé un échantillon de son talent ; il nous fit entendre une fantaisie sur des motifs de *Norma*, par Fumagalli. J'étais sur les épines, et les dames ne se sentaient pas non plus à l'aise, à ce qu'il me sembla ; car pendant que le virtuose égypto-italien accomplissait sa corvée sur le piano, elles se levèrent toutes et se précipitèrent, pâles et tremblantes, vers la porte. Ainsi que je pus m'en convaincre bientôt, leur effroi ne devait pas être attribué uniquement à l'effet de cette production musicale ; car les lustres, les murs et le sol tremblaient également au bruit des accords du moderne Orphée. Tout dansait autour de nous, et j'assistai à un vrai tremblement de terre, qui ne dura guère plus de deux secondes, mais les oscillations des objets inanimés persistèrent encore pendant deux minutes.

Notre amateur ne s'apercevait de rien, et il tapota bravement sa fantaisie sur *Norma* avec une ténacité digne d'une meilleure cause.

Je mentionnerai encore M. et Mme Vigne, de Marseille. Ce couple aimable est du nombre des vrais connaisseurs, qui sont rares en tout pays. Nous pûmes leur offrir de la musique du meilleur aloi, car nous étions sûrs d'être compris.

Mon piano, de Pleyel, qui était arrivé à Alexandrie en même temps que moi, est un magnifique instrument ; dans la traversée de Paris jusqu'en Égypte il avait si bien conservé l'accord, que l'accordeur, M. Virâg, un Hongrois, ne se lassait pas d'en témoigner son admiration. D'Alexandrie, le piano partit pour Suez, d'où il fera route avec moi pour l'île de la Réunion.

En fait de musiciens allemands, j'ai trouvé à Alexandrie M. Alexandre Dorn, fils du maître de chapelle à Berlin. Il y a huit ans il était venu en Égypte pour une maladie de poitrine : le jeune homme y est resté et gagne sa vie à donner des leçons.

Après nous être arrêtés treize jours à Alexandrie, nous sommes partis le 29 avril à 8 heures 1/2 du matin pour le Caire, en chemin de fer... Arrivés dans cette ville à 4 heures de l'après-dînée, nous sommes descendus à l'hôtel du Nil, qui est tenu par un Allemand.

Le Caire, ce Moscou africain, est la ville la plus curieuse que j'aie jamais vue. Vers 7 heures du soir, j'entendis pour la première fois de ma vie un orchestre arabe, à la promenade ; il ne jouait que des airs nationaux, et par cœur, comme les gitanos. Il n'est pas question d'harmonie ; on joue tout à l'unisson ; le rhythme en est tout à fait original, et je n'y comprends trop rien. Je vais me procurer quelques-uns de ces motifs, et je tâcherai de les adapter au piano...

CHARLES WEHLE.

REVUE DES THÉATRES.

Théatre-Français : *La Loge d'opéra*, comédie en un acte, et en prose, par M. Jules Lecomte. — Gymnase : *Le Train de minuit*, comédie en deux actes, par MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy. — Variétés : *Les Médecins*, comédie en cinq actes, par MM. Edouard Brisebarre et Nus. — Palais-Royal : *Un Monsieur qui a perdu son mot*, vaudeville par M. Renard ; *les Toréadors de Grenade*, excentricité musicale, par M. Hervé. — Théatre du boulevard du Temple : Reprise de *la Famille Moronval*, drame en cinq actes, par M. Charles Lafont.

La Comédie française est enfin sortie de son long sommeil avec un petit acte, très-agréable, de l'auteur du *Luxe*, qui est en même temps le chroniqueur en titre du *Monde illustré*. Nous croyons même nous souvenir qu'il a raconté, par avance, le sujet de sa pièce dans les colonnes de ce journal. Il s'agissait d'un jeune aveugle, récemment opéré de la cataracte, qui assistait à la toilette d'une dame, sans que celle-ci se doutât qu'elle avait auprès d'elle deux yeux clairvoyants. Quand ce secret lui était révélé, la nouvelle Diane confuse, ne trouvait d'autre moyen de tourner la difficulté de sa situation, que par un bon mariage avec son Actéon. Mais ce nom d'*Actéon* nous rappelle que Scribe a traité à peu près la même donnée avant M. Jules Lecomte ; en cherchant bien, nous trouverions peut-être aussi, dans le répertoire du Vaudeville, une farce d'Arnal, intitulée *l'Aveugle et son bâton*, où ne manquent pas les points de ressemblance. Qu'importe, après tout, si la comédie des Français est aussi bien faite et aussi amusante que ses aînées ? Le public, heureusement pour messieurs les auteurs dramatiques de nos jours, s'occupe peu des analogies, et pourvu qu'on le déride, qu'on l'intéresse, et c'est en quoi a très-bien réussi M. Jules Lecomte, il est content. Mais pourquoi la pièce s'appelle-t-elle *la Loge d'opéra ?* c'est que Mme de Liria ne procède à sa toilette, en présence d'Henri Darcey, le faux aveugle, que pour profiter d'une loge offerte par Anatole Duvivier, le rival éconduit en définitive. C'est le sel ajouté au ragoût de l'anecdote. Dans tout cela, il y a bien du marivaudage, mais ne sommes-nous pas sur le terrain du *Jeu de l'amour et du hasard*, et M. Jules Lecomte, en confiant les destinées de sa comédie à Bressant, à Coquelin, à Mlle Madeleine Brohan, n'a-t-il pas emprunté à Marivaux ses meilleurs interprètes en même temps qu'il lui empruntait son spirituel langage?

Au Gymnase, *le Train de minuit*, comédie en deux actes, ne justifie guère mieux son titre que *la Loge d'opéra*. Un jeune homme, à la veille de se marier, se décide à rompre avec la famille de sa future. La lettre d'excuses qu'il lui adresse tombe entre les mains d'une petite fille qui en fait des cocottes. Les relations ne sont donc pas interrompues, et un beau jour notre jeune homme se laisse mener à la mairie et à l'église. Ce n'est qu'après la noce qu'une explication a lieu entre les deux époux. Il est trop tard pour se séparer, mais on vivra politiquement aux yeux du monde. Justement, voici un couple amoureux qui vient rendre visite au nouveau ménage dans une campagne des environs de Paris. C'est le cas, où jamais, de chercher à sauver les apparences, les deux époux feindront conséquemment une tendresse, supposeront une entente cordiale qu'ils sont loin d'éprouver l'un pour l'autre, ils le croient du moins ; mais lorsque leurs amis se retirent, pour prendre le train de minuit qui doit les ramener chez eux, le mensonge est devenu une réalité ; le mari adore sa femme, la femme ne peut plus vivre sans son mari, et l'enfer du mariage se transforme pour eux en un Eden plein de promesses charmantes de félicité. Un personnage fort amusant, dont la mention n'a pu trouver place dans notre courte analyse, est celui d'un vieux commensal que le mari a fait venir auprès de lui pour se distraire, en le forçant à jouer aux échecs du matin jusqu'au soir. Lesueur excelle toujours dans ces sortes de rôles. *Le Train de minuit* est d'ailleurs fort lestement mené par tous les artistes qui concourent à sa représentation; nous pensons que le succès en sera durable.

— Oser faire la critique des membres de la Faculté, après Molière, c'est là une audace qu'on ne saurait s'expliquer, si l'on ne songeait à la différence des temps. Les médecins d'aujourd'hui ont bien aussi leurs travers ; mais ils ne ressemblent que de bien loin à ceux que notre grand comique a mis en scène. Il en est, peut-être, plusieurs d'aussi ignorants ; mais leur insuffisance ne s'abrite plus sous le bonnet carré et sous la robe noire, et, en général, ils oublient leur vocabulaire, hérissé de latin et de grec, sur les bancs de l'école. Nous ne reprocherons donc pas aux Variétés d'avoir rassemblé dans un cadre divertissant les nombreux types des *médecins* qui se produisent dans notre société contemporaine, le médecin homœopathe, le médecin spécialiste, le chirurgien militaire, le docteur des théâtres, ce dernier surtout, qui rentre de droit dans les attributions de la comédie satyrique. Le seul inconvénient de cette galerie de portraits, c'est qu'il a fallu nécessairement, pour la mettre en action, la faire graviter autour d'un malade imaginaire, seconde audace bien moins facile à justifier que la première. Le malade des Variétés, qui a reçu sur la main une goutte de teinture noire, à laquelle son imagination prête les symptômes les plus sinistres, n'est pas de force à lutter contre l'Argan de Molière. Cinq actes ne suffisent pas à semblable besogne, et pourtant c'est beaucoup dans l'espèce ; quelques spectateurs ont même trouvé que c'était trop.

— Le Palais-Royal a représenté deux pièces nouvelles dans la même soirée, et toutes deux ont été assez mal accueillies. Il n'en faut rien préjuger de fâcheux pour leur avenir ; car, à l'heure qu'il est, elles ont l'air de se porter assez gaillardement. Parlons d'abord du *Monsieur qui a perdu son mot*. Vous pourriez croire que c'est un muet, et vous vous tromperiez. Le monsieur est tout simplement un comptable qui a oublié le mot de passe avec lequel il ouvre sa caisse, à l'instar du fameux : *Sésame, ouvre-toi*, des contes arabes. La seule chose dont il se souvienne, c'est que ce mot était une injure grossière, et aussitôt, voilà notre homme qui, pour retrouver la mémoire, cherche à se faire injurier par tout le genre humain. Enfin, ô joie ! son frotteur le traite de *crapaud !* et le secret de la caisse est ratrapé. Et que l'on dise encore que nos occupations ordinaires n'exercent pas une heureuse influence sur le cours de toutes nos pensées ! L'auteur de cette petite pièce est, assure-t-on, un financier qui fait des vaudevilles dans ses moments perdus. Son acte du Palais-Royal n'est-il pas caractéristique ? Et, avant celui-là, il en a fait représenter un autre qui s'appelait *Un million dans le ventre*, et qui roulait sur un monsieur ayant eu le malheur d'avaler un diamant, ce qui le constituait fort riche au dedans et sans ressource au dehors. Réné Luguet fait valoir avec beaucoup d'entrain *le Monsieur qui a perdu son mot*. Quant aux *Toréadors de Grenade*, c'est, comme le dit l'affiche, une excentricité musicale, avec accompagnement de courses de taureaux, de boléros, de cachuchas, etc. M. Hervé, selon sa coutume, en a fait, à la fois, les paroles et la musique. Nous laisserons de côté les paroles qui, le premier soir, ont soulevé une véritable tempête, pour signaler, dans la musique, un air comique assez original et fort bien chanté par Bonnet, un boléro dans lequel Mlle Lassény, une débutante, a fait preuve de goût, et une chansonnette exécutée par Mlle Schneider, qui aurait dû s'en tenir là, et nous faire grâce de sa danse un peu lourde.

— Les reprises sont toujours à l'ordre du jour ; mais il en est peu qui offrent autant d'intérêt que celle qui a succédé à *Léonard* sur la scène du théâtre du boulevard du Temple. *La famille Moronval* est un drame emprunté à l'ancien répertoire de la Porte-Saint-Martin. Une action attachante, des péripéties terribles, une forme toute littéraire ont valu naguère à cette pièce un très-grand succès. C'était le

début de M. Charles Lafont, dont le nom a acquis, depuis cette époque, une honorable notoriété, à laquelle se rattache la représentation, au Théâtre-Français, d'*un Chef-d'œuvre inconnu*. Le rôle créé par Mlle Georges est aujourd'hui rempli, dans *la famille Moronval*, par Mlle Victorine de Courtais, jeune et belle comédienne, que le regain très-mérité de ce drame célèbre ne peut manquer de recommander à l'attention des directeurs en quête d'étoiles.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *le Comte Ory* et *Giselle*; mercredi *Guillaume Tell* et vendredi *la Favorite* avec *le Marché des Innocents*.

*** La reprise des *Vêpres siciliennes* n'aura pas lieu avant la fin du mois. Verdi a écrit pour Villaret une romance qui remplacera la cavatine chantée par le ténor au quatrième acte. Mlle Vernon est chargée d'un rôle important dans le divertissement de cet opéra.

*** Nous avons annoncé, il y a quelque temps déjà, l'engagement au théâtre impérial de l'Opéra de Mlle Amina Boschetti, et ses débuts au mois d'octobre, dans un grand ballet composé en collaboration par MM. Rota et Giorza. Le sujet serait celui de *Don Juan*, et la direction a définitivement traité avec MM. Rota et Giorza qui comptent de nombreux succès en Italie, et qui y ont fait dernièrement applaudir la *Comtessa d'Egmont* et *Bianchi e Neri*.

*** Après ses grands succès à Londres, Mme Amalia Ferraris va partir pour Florence. Elle est venue passer quelques jours à Paris.

*** *Zampa*, *Haydée* et *la Dame blanche* constituent pour le théâtre de l'Opéra-Comique un répertoire fructueux. Les deux dernières pièces n'auront plus que quelques représentations, Achard prenant son congé le 1er juillet.— *Les Amours du Diable* sont destinés à combler ce vide.

*** M. Mico ne s'étant pas trouvé en mesure de remplir à jour fixé les obligations stipulées par le cahier des charges pour la concession du privilége du théâtre Oriente à Madrid, a dû renoncer à cette concession, dont M. Bagier est devenu titulaire définitif.

*** Mme Anna Lagrange est arrivée à Paris; on sait que M. Bagier l'a engagée pour la prochaine saison.

*** Au dernier voyage qu'a fait H. Berlioz à Weimar, S. A. R. la grande-duchesse de Saxe-Weimar lui avait témoigné le désir de connaître sa partition des *Troyens*. Son Altesse, après l'avoir lue, a fait adresser à l'auteur une lettre de félicitations et une riche bague ornée de diamants.

*** Nous avons omis de citer dans la nomenclature des nouveautés annoncées pour la saison prochaine par le théâtre Lyrique, *les Mémoires de Fanchette*, dont M. Nuitter a écrit les paroles, et le comte Gabrielli composé la musique.

*** La démolition de la salle du théâtre des Bouffes-Parisiens est terminée. On va procéder à sa reconstruction. La troupe est à Ems, où elle a dû commencer ses représentations.

*** Au théâtre Beaumarchais, tous les soirs, grande représentation, *Il est Fou!* avec Taillade dans le principal rôle. Ce théâtre, placé depuis sept ans sous la direction intelligente de M. Bartholy, ne cesse d'attirer la faveur du public; le talent remarquable des artistes, le choix des pièces, le mettent aujourd'hui au rang des spectacles à la mode.

*** Dans l'incendie du théâtre Treumann, à Vienne, les artistes de l'orchestre ont perdu leurs instruments, qui ont été la proie des flammes. Un d'entre eux possédait un basson auquel il tenait beaucoup, qu'il emportait chaque soir chez lui, et que ce jour-là il eut la malheureuse idée de laisser à l'orchestre; le lendemain, on voyait le pauvre artiste errer, en pleurant, autour des cendres fumantes où étaient enfouis les restes de son instrument chéri. On ne sait encore rien de certain sur les causes qui ont amené ce sinistre.

*** Le nouveau directeur du théâtre de la Scala, à Milan, M. Brunello, a passé quelques jours à Paris. Au nombre des engagements qu'il a faits pour la saison d'automne, on cite Mme Lafon; MM. Palmieri, ténor; Colonese, baryton; Capponi, basse, et pour le carnaval le ténor Carrion. M. Brunello s'est attaché aussi l'excellent maître de ballet Perrot, M. Rota et Mlle Lamoureux, première danseuse.

*** On lit dans *le Monde artiste* : « La Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, a tenu sa séance annuelle, dimanche dernier, dans les salons de M. Soufflete. Notre honorable trésorier, M. Plantade, a lu un rapport financier très-clair, très-concis et surtout très-satisfaisant. M. Sauvage, président, a prononcé ensuite un discours remarquable sur l'ensemble des faits et sur la situation générale de la Société, qui maintenant est dans une véritable voie de prospérité, grâce à l'activité intelligente, au zèle éclairé de M. Rollot, l'agent général, et à l'administration sage et bienveillante de tout le syndicat. Pour remplacer les trois membres sortants du syndicat, l'assemblée a nommé MM. Sylvain Saint-Étienne, auteur de paroles; Bazzoni, compositeur, et Vieillot, éditeur. »

*** Deux concerts donnés par la ville de Nevers, la semaine dernière, à l'occasion du concours régional, ont failli avoir pour un de nos plus éminents artistes, D. Alard, des suites funestes. Il se rendait par un train express de Bordeaux à Nevers, lorsque, dans la gare de Périgueux, une méprise de l'aiguilleur dirigea le convoi sur un autre train en partance. Le choc fut terrible, et une douzaine de voyageurs furent plus ou moins gravement contusionnés. Alard, plus heureux que ses compagnons, n'aurait eu aucune blessure, si sa boîte à violon, dont il ne se sépare jamais et qu'il avait placée dans le filet, n'en était violemment sortie au moment de la secousse, et n'était venue le frapper à l'avant-bras, auquel elle fit une profonde écorchure. On frémit en pensant que, si elle l'eût atteint un peu plus haut, elle l'aurait probablement tué. Cet accident n'a point empêché le célèbre violoniste de tenir l'engagement qu'il avait pris, et il a joué ses belles fantaisies sur *Robert*, *la Muette*, *le Trovatore*, *Linda* et *Un Ballo* avec un succès immense, et qui s'accroissait encore à la pensée du danger couru. La ville avait convoqué, pour cette solennité, les deux excellents chanteurs, M. et Mme Meillet et Morère; M. Leo Delibes s'était chargé des fonctions d'accompagnateur. Le grand duo des *Huguenots*, le dernier acte du *Trouvère*, des fragments du *Maître de chapelle*, composaient le programme. C'est assez dire que la fête a tenu tout ce qu'elle promettait.

*** La musique des guides, sous l'habile direction de M. Mohr, leur chef, a exécuté, dimanche dernier, à Saint-Germain, une grande et belle marche triomphale, composée par Alexandre Batta. Ce morceau, d'une large facture, a été vivement acclamé, et a obtenu un grand succès parmi les artistes d'élite qui l'ont exécuté avec une rare perfection.

*** On vient d'inaugurer un buste de Beethoven, auprès de Vienne, au bord du ruisseau de Dobbling, dans un endroit solitaire, où le grand compositeur aimait à se reposer et à rêver. Ce buste a été modelé et fondu par Fernkorn.

*** Après avoir parcouru les Principautés danubiennes, Edouard Wolff, l'éminent pianiste-compositeur, est de retour en Allemagne. — Il était ces jours derniers à Mayence.

*** *La Marche des Cipayes*, tel est le titre d'une fort jolie composition pour le piano, que vient de publier M. Emmanuel Chabrier, jeune artiste de grande espérance. Ce morceau caractéristique se distingue par l'élégance du style, le tour vif et piquant des motifs, et le coloris d'une harmonie pittoresque. Le succès fait rarement défaut à de si heureuses qualités.

*** Un grand concert sera donné à Douai, le 13 juillet. Sivori qui devait quitter Paris à la fin de ce mois, a cédé aux sollicitations de l'organisateur, M. François, et s'y fera entendre.

*** Nous sommes en retard pour annoncer une heureuse invention de M. Delsarte pour l'accord des pianos. Son *guide-accord* obtient un succès mérité, et l'emploi en est recommandé par tous les professeurs à leurs élèves. — L'oreille est susceptible de se tromper; le *guide-accord* est infaillible.

*** Le chef de la célèbre librairie musicale Hofmeister, à Leipzig, M. Wilhelm Hofmeister, a été nommé récemment professeur de botanique et directeur du jardin botanique à Heidelberg. Les travaux de M. Hofmeister, qui se rattachent à cette science, notamment sur les cryptogames, ont fait sensation.

*** La Société des fêtes de bienfaisance de Calais organise pour le 19 et le 20 juillet prochain un grand festival de musique d'harmonie, de fanfare et d'orphéon, offert à toutes les sociétés musicales de la France et de l'étranger. Il sera accompagné de brillantes régates.

*** A Wiesbaden et à Ems auront lieu cette année de splendides fêtes, qui réuniront les artistes les plus renommés. Déjà parmi les illustrations on cite Alexandre Batta, engagé pour y faire entendre ses dernières compositions, au nombre desquelles on cite comme très-remarquables sa grande fantaisie avec orchestre sur le *Freischütz*, dédiée à S. M. le roi des Pays-Bas, et ses études-caprices de concert. Mme Escudier-Kastner et Vieuxtemps; puis Vivier, Godefroid, Servais, Sivori, Alard et Mme Cabel, se succéderont dans ces fêtes, qui attirent à chaque saison nouvelle l'élite de l'aristocratie. Mme Escudier et A. Batta sont aussi demandés à Spa et à Hombourg.

*** La salle Robin a offert cette semaine un spectacle d'un attrait irrésistible et merveilleux; il s'agissait d'étranges apparitions de spectres et d'esprits impalpables. Jusqu'à ce jour on avait pu admirer sa caisse

battue par son prétendu médium d'Inkermann; M. Robin donne mieux encore, il évoque le fantôme de ce zouave comme il l'a fait à Londres pendant l'exposition.

*** Au Pré Catelan, aujourd'hui dimanche, l'orchestre de Musard, augmenté pour la circonstance, exécutera la grande *ouverture en forme de marche* composée par Meyerbeer pour l'Exposition de Londres. M. Duprez a été spécialement engagé pour y jouer le solo de clarinette basse. Tout Paris voudra applaudir cette œuvre magistrale.

*** Cette semaine ont eu lieu les funérailles de M. Pitre-Chevalier, directeur-propriétaire du *Musée des familles*, qui a succombé à une très-courte maladie. M. Pitre-Chevalier était né en Bretagne; il a écrit sur cette contrée de la France un ouvrage estimé; en outre il s'occupait de littérature légère; l'hiver dernier, on a pu entendre dans plusieurs salons un agréable proverbe de lui, *le Cigare*, exécuté par deux acteurs de l'Odéon. M. Pitre-Chevalier recherchait beaucoup la société des artistes, qui trouvaient chez lui une agréable hospitalité.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Bordeaux.* — Le festival donné au Grand Théâtre par le Cercle littéraire et artistique a été des plus brillants. La société élégante avait voulu apporter son obole aux pauvres, en témoignant au nouveau cercle son estime et sa sympathie. Dans la partie instrumentale, il y avait M. Hekking, notre habile violoncelliste, et un jeune violoniste dont le nom nous était encore inconnu, M. Magnin. Ce dernier venait demander la consécration de son talent à ce même public qui, la veille encore, applaudissait Vieuxtemps, Sivori, Alard, Becker. M. Magnin a obtenu beaucoup de succès en jouant un concerto de Bériot, ainsi qu'une fantaisie inédite à lui dédiée par le même maître. Il a été rappelé après chacun de ses morceaux. Le lendemain, il s'est fait entendre dans les salons du Cercle. M. le président l'a remercié dans les termes les plus chaleureux, et lui a remis une magnifique palme au milieu des applaudissements frénétiques.

*** *Marseille.* — Un grand festival orphéonique, organisé sous la direction de M. Aug. Morel, au profit des ouvriers cotonniers, a été donné dimanche dernier dans la salle du grand théâtre. Onze sociétés chorales, unies aux deux musiques militaires du 24e et du 64e de ligne, formant la masse imposante de six cents exécutants, ont pris part à cette magnifique solennité. A nombre des morceaux exécutés, *la Marche aux flambeaux*, de Meyerbeer, jouée par la musique du 24e de ligne, sous la direction de son habile chef M. Vias, qui a parfaitement compris cette page grandiose, a produit un immense effet. M. Vias a été rappelé à grands cris et salué par d'unanimes applaudissements.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Le début d'Obin s'est accompli d'une façon très-brillante dans Bertram, de *Robert le Diable*. Il y a déployé toutes les belles qualités qui le font toujours applaudir sur le théâtre de l'Opéra de Paris, et il n'a nullement paru gêné par le nouvel idiome dans lequel il chantait. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer a été d'ailleurs admirablement interprété par Tamberlick et Mlle Battu, qui a pris avec beaucoup de succès le rôle d'Isabelle à la place de Mme Fioretti. Cette dernière a tout d'un coup disparu et quitté le théâtre sans qu'on sache où elle est allée. M. Lumley, voulant témoigner à Mme Piccolomini-Gaetani sa reconnaissance de la gracieuseté qu'elle a mise à chanter à son bénéfice, lui a fait hommage d'un très-beau bracelet dans le goût étrusque. — Mlle Désirée Artot a chanté lundi dernier chez la princesse de Galles. Leurs Altesses Royales sont venues féliciter la brillante cantatrice en ajoutant: « Qu'ils ne tarderaient pas à aller l'applaudir au théâtre de la Reine. Mlle Artot avait dû chanter le même soir à la Société philharmonique, où elle a obtenu un très-grand succès. La princesse Hélène assistait à ce concert.

*** *Francfort.* — Au mois de juillet on célébrera le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'institut Mozart. A la fête musicale qui aura lieu à cette occasion, on entendra, entre autres, une ouverture inédite de concert, par F. Hiller, et diverses compositions de MM. Bock et Bruch, élèves de l'établissement. — A la dernière représentation des *Huguenots*, se sont fait entendre trois artistes étrangers: Wachtel (Raoul), Mlle Zirndorfer (Valentine), et Mlle Walbach (Marguerite).

*** *Manheim.* — Le 14 juillet, a été exécuté sur notre théâtre *Lorelei*, opéra nouveau de Geibel, musique de Bruch, élève de l'institut Mozart, à Francfort.

*** *Berlin.* — L'opéra de la salle Kroll continue à compléter son répertoire: *Martha*, *la Dame blanche*, *le Maçon* et *le Philtre* ont déjà été représentés pendant cette saison. *Le Philtre* avait attiré beaucoup de monde; Mlle Suvanny fait merveille dans le rôle d'Adine. — Le ministère du commerce a vendu les bâtiments de l'ancien théâtre Kœnigstadt au banquier Lévi, au prix de 200,000 thalers. — Peu de jours avant la clôture du théâtre de la cour, Mlle Sauter a chanté avec succès le rôle d'Alice, dans *Robert le Diable*.

*** *Turin.* — Au théâtre Scribe a eu lieu la première représentation de *Don Carlo*, de M. le chevalier de Ferrari; composée d'abord pour le théâtre Carlo Felice de Gênes, l'œuvre a été complétement remaniée et même refaite dans certaines parties. Le sujet est le même que celui de *Filippo*, d'Alfieri, et le livret du poëte Berninzone, sans être un chef-d'œuvre, est raisonnable et amusant. La musique est en général belle et même très-belle dans plusieurs morceaux; aussi le succès a-t-il été aussi grand que mérité, quoique la masse des chœurs et des musiciens eût pu être plus considérable. L'exécution a été digne d'éloges. — Mme de Giuli, aussi bonne actrice que cantatrice, le ténor Guidotti, la basse Mezzanti, Cesaro, ont fort bien interprété le nouvel opéra du maëstro Ferranti.

*** *Milan.* — La dernière séance du Conservatoire avait attiré une grande foule. Au nombre des morceaux exécutés figurait l'ouverture du *Pardon de Ploërmel*, vrai trésor de science et d'inspiration musicale, qui a soulevé les applaudissements de toute la salle.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs,

103, *rue de Richelieu, au 1er.*

LE RÉPERTOIRE DU CHANTEUR recueil de morceaux de chant des plus célèbres compositeurs anciens et modernes, classés pour les différentes voix.

18 VOLUMES FORMAT IN-8°.

PRIX DU VOLUME : **12** FR. NET; RICHEMENT RELIÉ : **16** FR. NET.

Chaque volume contient 25 morceaux, avec paroles françaises ou italiennes.

—o—o—

Un volume contenant soixante morceaux appropriés aux exercices de chant dans les pensionnats.

RÉPERTOIRE DES ORPHÉONS et des Sociétés chorales, collection des plus beaux chœurs pour voix d'homme sans accompagnement.

1re *série*: **20 chœurs d'opéras.** — 2e *série* : **20 chœurs divers.**

Chaque partie séparée de Ténor ou Basse se vend séparément **20** centimes net.

LES 20 CHŒURS RÉUNIS EN UN VOLUME : **6** FR. NET.

LA LYRE FRANÇAISE (**Édition populaire**), choix d'airs d'opéras, duos, romances, etc., etc., sans accompagnement, des meilleurs auteurs anciens et modernes.

300 LIVRAISONS. — PRIX DE CHAQUE : **25** C. NET.

LA MOISSON D'OR, 25 petits morceaux très-faciles pour le piano, soigneusement doigtés et sans octaves, composés sur les plus jolis motifs des opéras célèbres,

Par H. VALIQUET

25 NUMÉROS EN CINQ SÉRIES.

CHAQUE NUMÉRO : **2** FR. **50.** — CHAQUE SERIE : **9** FR. — L'OUVRAGE COMPLET : **10** FR. NET.

ALPHONSE SAX (JUNIOR)

Facteur et Ingénieur en instruments de Musique

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS

EN TOUS GENRES, EN TOUTES FORMES ET DANS TOUS LES TONS

HARMONIE et FANFARE. — Rue d'Abbeville, 5 bis, Paris, près de la place Lafayette. — Belle Salle de 300 personnes pour Concerts et Répétitions. 16 Brevets d'Invention ou de perfectionnement. — Commission. — Exportation.

Breveté de S. M. l'Empereur des Français. — Grand brevet de S. M. la reine d'Angleterre. — Breveté de S. M. le roi des Belges. — 2me prix en 1838. — 1er prix en 1841. — Prix d'honneur, médaille d'or, en 1843. — Médaille d'argent à l'Exposition de Paris, 1844. — **DÉLÉGUÉ** par le gouvernement belge pour visiter l'Exposition universelle de Londres, en 1851. — Exposition universelle de Paris, 1855, les plus belles pages du Rapport officiel, 27me Classe, pages 1335-1336. — Exposition universelle de Londres, 1862, *PRIZE MEDAL*, avec cette mention : POUR **EXCELLENCE** DE **TOUTE ESPÈCE** D'INSTRUMENTS DE CUIVRE. — Membre de l'INSTITUT POLYTECHNIQUE de Paris, membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LE PROGRÈS DES SCIENCES SOCIALES. — *MÉDAILLE D'OR* et Membre du CORPS SCIENTIFIQUE DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

1re médaille d'or
Exposition nationale française de 1849.

DÉCORATION DE LA LÉGION D'HONNEUR
Exposition de 1849.

1re médaille d'argent
Exposition nationale française de 1844.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS
FONDÉE A PARIS EN 1843 PAR

ADOLPHE SAX

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur.

RUE SAINT-GEORGES, 50

1re médaille
Exposition nationale belge de 1841.

DÉCORATION DE LA COURONNE DE CHÊNE
de Hollande (1845).

Grande médaille d'or
du Mérite de Prusse (1846).

Seule grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris (1855). — Seule grande médaille (*Council Medal*) à l'Exposition universelle de Londres (1851).

Organisateur et fournisseur de la musique des Guides et des autres musiques des régiments de la Garde impériale.

INVENTEUR DES FAMILLES DES

SAXO-TROMBAS. SAXHORNS. SAX-TUBAS. SAXOPHONES. CLAIRONS-SAX. TROMBONES-SAX. CORNETS-SAX (compensateurs). CLARINETTES BASSES-SAX. CLARINETTES CONTRE-BASSES-SAX. BASSON-SAX (en cuivre et en bois).

Forme et dispositions nouvelles de Trombones à 3, 4 et 5 cylindres; invention brevetée en **1859**.
Tous les instruments à pistons avec addition d'une ou plusieurs clefs; invention brevetée en **1859**.
Système d'instruments à pistons ascendants; inv. brev. en **1852**.

Cors, Cornets, Trompettes, Trombones simples, les mêmes à pistons ou cylindres, les mêmes forme Saxo-Tromba.
Clairons, Trompettes d'ordonnance, Flûtes, Clarinettes, Bassons, Caisses roulantes, Grosses Caisses, Tambours, Timbales, Cymbales, etc., etc.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sres DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

Voulez-vous accepter mon bras?

RONDE DU BRÉSILIEN

Avec accomp. de piano : 3 fr.
Sans accomp., in-8°, 1 fr.

Ornée des portraits photographiés de Brasseur et Gil-Pérès.

Chantée au théâtre du Palais-Royal par BRASSEUR.
Paroles de Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de

J. OFFENBACH

Avec accomp. de piano : 3 fr.
Sans accomp., in-8°, 1 fr.

Ornée des portraits photographiés de Brasseur et Gil-Pérès.

La Ronde du Brésilien : POLKA par ARBAN, pour le Piano, prix : 4 francs.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU Ier.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 26. | 28 Juin 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — La Musique au théâtre, par **Paul Smith**. — Orphéon de Paris, première et deuxième séances annuelles au Cirque Napoléon. — Festival à Strasbourg. — Correspondance : Londres. — Nouvelles et annonces.

LA MUSIQUE AU THÉATRE.

Tel est le titre du livre dans lequel M. A.-L. Malliot retrace l'histoire de tous nos théâtres lyriques, et traite les diverses questions qui s'y rattachent, au double point de vue de l'intérêt des musiciens et de celui du public. Je commencerai par rendre pleine justice à l'auteur et à l'ouvrage. M. A.-L. Malliot s'est fait, à Rouen, une belle position d'artiste : professeur, il a formé d'excellents élèves; compositeur, il a réussi au théâtre; écrivain, il s'est distingué dans la presse, et le voilà maintenant qui publie un volume dont le mérite n'est pas douteux. Personne jusqu'ici n'avait résumé avec autant d'exactitude, de clarté, les annales de notre grand Opéra, de notre opéra-comique, et des autres théâtres, sur lesquels la musique obtint la permission de se produire pendant un temps plus ou moins long, ou de s'installer définitivement. Personne n'avait réuni des documents aussi nombreux, aussi curieux sur les causes et les effets des révolutions qui agitèrent le monde lyrique. Le chapitre du grand Opéra remplit seul près de cent pages, et celui des Bouffes-Parisiens en a plus d'une douzaine. D'autres chapitres sont consacrés à la théorie, à la critique, et, si je ne suis pas toujours de l'avis de l'auteur, du moins je constate avec plaisir qu'il lit assidûment la *Revue et Gazette musicale*, qu'il la possède à fond, et qu'il en tire, pour les besoins de sa cause, une collection assez riche de faits et d'arguments.

La pensée dominante de M. A.-L. Malliot, c'est que le XIXe siècle, qui s'est signalé par tant d'améliorations, de progrès, n'a pas fait pour la *musique au théâtre* ce qu'il aurait dû faire : « Tout le monde, dit-il, parle musique, tout le monde s'occupe de cet art, tout le monde l'aime et s'y livre. C'est plus qu'un goût, plus qu'une mode, c'est un besoin. La musique dramatique, notamment, jouit d'une grande popularité et domine les autres branches de cet art charmant. Eh bien ! la musique dramatique, la musique au théâtre est encore entravée, enchaînée dans les liens formés par les lois restrictives de l'ancien régime. La musique et les musiciens sont toujours soumis à des règles d'exception, à des restrictions, à des dîmes, à des impôts spéciaux qu'une longue habitude a consacrés, et que l'on laisse subsister par cet amour presque invincible de la routine qui nous caractérise. » Le remède à ces maux, ce serait d'abord la suppression des priviléges ; M. Malliot la demande, et il n'est pas le seul : il veut, non pas une liberté absolue et sans ordre, mais « une liberté réglée à laquelle serait jointe une protection grande, efficace, féconde, qui élargisse les voies et renverse les barrières multipliées comme à plaisir dans l'arène de l'art musical au théâtre. » Tout cela serait fort beau sans doute, mais je me permettrai de dire à M. Malliot que ce serait d'une exécution bien difficile.

Il fut un temps, où, comme lui, j'ai cru devoir proposer la liberté des théâtres, mais dans des vues tout autres que les siennes, et sans me persuader en aucune façon que cette liberté serait la panacée d'un genre de douleurs, dont les musiciens, comme les auteurs, se plaignent et se plaindront éternellement. Si on nous l'eût accordée cette liberté, je sais bien de quoi l'on se plaindrait aujourd'hui, et sur quel mode les artistes chanteraient leur désespoir et leurs misères. L'air serait un peu changé, mais non la chanson.

Rien ne m'a jamais semblé moins raisonnable ni moins loyal que d'accuser les institutions de ce qui tient à la nature des hommes et des choses. Supposons la liberté des théâtres établie, et voyons en quoi les musiciens compositeurs en profiteraient. Les scènes musicales seraient-elles beaucoup plus nombreuses qu'aujourd'hui? Je ne le pense pas, vu le prix des terrains et des chanteurs; mais admettons que je me trompe: alors les théâtres lyriques s'étant multipliés, hors de toute mesure peut-être, il y aurait plus de chances à redouter, plus de dangers à courir, plus de sinistres à déplorer. Les affaires seraient moins bonnes et les directeurs moins solides : on aurait peu ou point de garanties en traitant avec eux. C'est un inconvénient qui se rencontre, il est vrai, sous tous les régimes, mais que celui de la liberté ne pourrait certainement pas diminuer.

Du reste, que les théâtres soient privilégiés ou libres, reste toujours la grande difficulté pour le musicien : se faire connaître, inspirer confiance, et pour cela il n'existe pas de procédé à la portée de tout le monde. Obtenez le prix de l'Institut, allez à Rome et revenez-en, arrivez de Rouen, de Bordeaux, ou d'un quartier de Paris quelconque, pour les directeurs vous êtes à l'état de doute et de problème : vous êtes encore comme si vous n'étiez pas. Inspirer confiance ! voilà le premier travail d'Hercule à accomplir, et si vous en venez à bout, soyez tranquille, les onze autres qui vous attendent ne seront guère plus aisés. Plaire au chef-d'orchestre, aux chanteurs, au public ! Réussir le premier jour, faire de l'argent le second, le troisième, trouver un éditeur qui vous achète, vous paie et vous grave ! Notez bien que plus il y aura de théâtres et plus la marchandises s'avilira, plus l'éditeur deviendra rare ! Plus aussi vous aurez à redouter cette concurrence, qui déjà commence à vous effrayer, celle du compositeur riche, qui a le moyen de payer

sa gloire, et qui, le cas échéant, pourrait même aller jusqu'à se payer un théâtre, pour lui tout seul, si la loi ne s'y opposait plus!

M. Malliot signale avec raison l'incertitude qui règne dans la destinée des ouvrages de théâtre; il dresse le catalogue de ceux qui étaient reçus en 1827 à l'Académie royale de musique; il en trouve vingt-quatre, et sur ce nombre on n'en a joué que deux! c'était encore bien pis à l'Opéra-Comique: depuis 1740 jusqu'en 1827, on comptait plus de douze cents ouvrages dont la musique était faite et qui n'avaient pas été représentés. « Est-il nécessaire, ajoute-t-il, de faire ressortir tout ce qu'il y a d'odieux dans de pareilles déceptions? » Nous conviendrons que cela est très-fâcheux, mais odieux, pas le moins du monde. Tous les métiers ont leurs conditions, et quand on prend celui d'auteur, il faut savoir à quoi l'on s'expose. Or, les productions destinées au théâtre ne sauraient être jugées absolument comme un livre ou un tableau. C'est par conjecture, et à l'aide d'une opération en quelque sorte divinatoire que l'on se rend compte de leur valeur, et qu'on parvient à en pressentir l'effet, le succès ou la chute. Les plus habiles s'y trompent, et les auteurs sont les premiers à se faire illusion. Comment donc s'étonner qu'à une simple lecture, à une simple audition, les jugements diffèrent sur le même libretto, sur la même musique, et qu'un directeur ou un jury blâme et rejette ce que d'autres avaient approuvé? Comment ne pas admettre que la même personne varie à quelque distance de temps et sous des impressions nouvelles? Or, comme il en coûte beaucoup pour mettre un ouvrage en scène, il est tout simple qu'on hésite, qu'on ajourne, lorsqu'on ne se croit pas bien sûr de son fait, et que, comme au Palais, on demande une remise.

Je dirai plus: dans le fait signalé par M. Malliot et qualifié par lui d'une façon trop sévère, je vois quelque chose de tout opposé, car en général, au grand Opéra surtout, c'était le résultat d'une complaisance excessive. Les auteurs soumettaient leurs œuvres à un jury composé d'illustrations littéraires et musicales, membres de l'Institut pour la plupart. Le jury recevait ou refusait, mais chaque année le ministre désignait les ouvrages qui seraient joués. On comprend que dans une telle situation le jury devait incliner bien plus à l'indulgence qu'à la sévérité. Voici deux souvenirs à l'appui de ce que j'avance: M. Delrieu, l'auteur d'*Artaxerce*, venait de lire un poëme. Le jury va aux voix et s'aperçoit, non sans horreur, qu'au fond de l'urne il n'y a que des boules noires! Refusé à l'unanimité! La sentence pouvait être juste, mais elle était bien dure pour un auteur comme Delrieu. Tout le monde est de cet avis, et l'on convient de recommencer pour mitiger un peu le *verdict*. On recommence donc, et cette fois il n'y a dans l'urne que des boules blanches! Reçu à l'unanimité!

La partition d'un musicien, fort honorable et fort bien placé dans le monde, n'avait été reçue qu'à corrections; mais comme le musicien n'était pas moins laborieux qu'ambitieux, il s'était empressé de revoir son œuvre et de solliciter une seconde audition; même résultat qu'à la première. Le musicien revient encore à la charge, et sa partition est reçue définitivement. Boïeldieu faisait partie du jury et quelqu'un de ses amis lui disant: « Comment se fait-il que » vous ayez reçu la musique de Z..., vous disiez qu'elle était si en- » nuyeuse! — Justement, répondit Boïeldieu, nous l'avons reçue, » pour ne plus l'entendre. » Les deux ouvrages dont je viens de parler figurent dans le catalogue, ainsi que le *Protogène*, dont le poëme était de Scribe, et la musique de cette pauvre Mlle Pillore, qui mourut sans avoir pu comprendre pourquoi Scribe s'opposait à ce que l'on jouât son ouvrage, et qui le qualifiait sans scrupule de *tartufe* et d'*assassin*!

L'auteur de la *Musique au théâtre* se garde bien d'oublier les lauréats de Rome, auxquels j'ai souvent témoigné un intérêt assez vif. Il en reprend la liste *ab ovo*, c'est-à-dire depuis 1803 jusqu'en 1857, et voici les conclusions qu'il en tire. Sur un total de cinquante premiers prix, vingt-sept ont été plus ou moins représentés sur le théâtre de l'Opéra-Comique, et vingt-trois n'y sont jamais parvenus. Au grand Opéra, huit seulement ont été joués; quarante-deux n'en ont jamais franchi les portes. A la vérité, M. Malliot ne compte pas les seconds prix, qui, comme Adolphe Adam, n'ont pas attendu le premier pour se lancer sur les deux scènes. Mais son observation n'en est pas moins juste, et je m'en prévaudrai pour exprimer encore le regret que l'on accorde trop facilement les prix de Rome, trop facilement en ce sens qu'on n'est pas assez édifié sur la vocation de jeunes gens que l'on couronne, pour leur répondre de leur avenir et pour leur dire d'un ton d'oracle: « *Tu Marcellus eris*. Tu seras » compositeur et tu vivras de tes œuvres! »

Le prix de Rome bien entendu n'est qu'une épreuve de plus ajoutée à plusieurs autres. On envoie les jeunes gens achever leur éducation en Italie, et au retour on ne leur promet rien qu'un poëme, qu'il est si difficile, pour ne pas dire impossible, de leur donner. Sans doute, il y a quelque chose à faire pour arriver à tenir cette promesse, ou bien il faut rayer des cahiers des charges la clause fallacieuse, dont l'inexécution se dresse comme un reproche perpétuel. Après cela, que demanderez-vous? Que l'on assure aux lauréats de Rome une suite non interrompue de poëmes excellents, une place permanente sur l'affiche et au répertoire, tant qu'il leur plaira d'écrire, et une pension de retraite, quand ils n'écriront plus? En vérité, ce serait trop de largesse, et le fameux droit au travail ne doit être ressuscité pour personne. Si les lauréats de Rome ne sont pas plus joués au grand Opéra et à l'Opéra-Comique, c'est peut-être aussi leur faute: s'ils n'inspirent pas confiance plus que les autres artistes, n'est-ce pas à eux qu'ils doivent s'en prendre, et non à l'Etat, qui plus qu'à tous les autres leur en a fourni le moyen?

Il est un point sur lequel M. Malliot et moi nous aurions bien de la peine à nous entendre. Je sais qu'il habite une grande ville de province, et qu'il a fait jouer sur le théâtre de cette ville un opéra représenté depuis à Toulouse, à Lyon et non encore à Paris. Cependant je ne comprends pas qu'avec le bon sens et l'esprit qu'il possède il se soit fourvoyé dans l'absurde lieu commun de la *décentralisation lyrique*. Je l'ai dit, il y a déjà longtemps: « *Décentralisation* est un mot à peu près barbare et l'idée qu'il renferme ne l'est guère moins.» Je pourrais tout simplement renvoyer M. Malliot à l'un de nos bons confrères de Marseille, le judicieux M. Bénédict, qui a fait justice de l'idée et du mot (1). Mais je tiens à lui dire en mon propre nom que, dans tout ce qui touche aux beaux-arts, aux théâtres, cette affreuse *décentralisation* n'est qu'une chimère, et que nulle puissance au monde n'aurait la force de l'opérer, parce qu'on ne change pas le cours des fleuves et qu'on ne les empêche pas d'aller se perdre dans la mer. Quand vous serez parvenu à faire que Marseille, Bordeaux, Lyon ou Rouen aient une importance égale à celle de Paris; quand vous aurez doté chacune de ces villes d'autant d'académies, de colléges, d'écoles, de théâtres, de journaux, de salons; quand vous les aurez peuplées d'autant de magistrats, de savants, d'écrivains, d'artistes, de critiques, d'hommes de loisir qu'il y en a dans la capitale, alors demandez, si cela vous plaît, que leur jugement pèse d'un poids égal dans la balance, autrement que gagnerez-vous à lutter contre ce qui n'est ni une loi, ni un système, mais une invincible nécessité. En Italie, en Allemagne, il y a eu de tout temps plusieurs États, plusieurs gouvernements de valeur équipollente: la centralisation n'y existait donc pas. Il n'en est pas de même en France, où Paris sera toujours le Léviathan des cités de l'empire. Par une conséquence inévitable, Paris ne soumettra jamais son opinion à celle d'une cité quelconque, et dans toute l'étendue de l'Empire il y aura toujours un préjugé d'ailleurs fort plausible contre tout ouvrage qui

(1) Voir *Gazette musicale* du 11 août 1850.

n'aura pu commencer sa fortune à Paris, qui ne se présentera pas revêtu de l'estampille et des suffrages de la grande ville.

Dans son livre si instructif et si amusant, M. Malliot croit avoir indiqué toutes les plaies de l'art musical : il me semble pourtant avoir oublié la principale, et probablement la plus difficile à guérir. Aujourd'hui tout le monde étudie la composition, tout le monde compose, et c'est justement l'heure, où, par suite d'une production immense, le génie même a moins de richesses à découvrir, moins de ressources à exploiter. N'est-ce pas à peu près comme si, dans un champ longtemps clos, où quelques moissonneurs travaillaient à l'aise, on laissait tout à coup se ruer la multitude pour les quelques épis qui restent seulement à glaner ?

PAUL SMITH.

ORPHÉON DE PARIS,

Première et deuxième séances annuelles au Cirque Napoléon.

Comme l'année dernière, l'Orphéon de Paris a eu ses deux journées solennelles, dont l'une n'est plus l'exacte reproduction de l'autre. Désormais chaque rive de la Seine a son chef et son programme. La rive gauche a comparu, la première, sous la direction de M. Bazin; la rive droite est venue quinze jours après sous la direction de M. Pasdeloup. Des deux côtés, il y avait à peu près égalité de force numérique : les exécutants, au nombre de douze cents, remplissaient un quart de la vaste enceinte. Il y avait aussi dans l'exécution générale une manifestation sensible de progrès, notamment en ce qui touche la prononciation, l'accent, les nuances. Chacun des deux chefs apporte naturellement à ce progrès l'influence de ses qualités personnelles. M. Bazin se préoccupe davantage de l'ensemble et de l'expression du morceau, sauf à en laisser flotter quelques parties indécises. M. Pasdeloup veut au contraire que tout soit net et marqué, que le rhythme, les *forte*, les *piano* s'accusent toujours avec vigueur : sous ce rapport on a remarqué l'excellent parti qu'il tire de ses voix d'adultes, parmi lesquelles aucune n'est perdue, et dont la réunion manœuvre avec la facilité, l'intelligence du simple quatuor.

Les deux programmes n'offraient que quatre morceaux identiques, le *Départ*, chœur général, douce et touchante inspiration de Mendelssohn; un *Ave Maria* du XVIe siècle, autre chœur général; la marche des *Ruines d'Athènes* de Beethoven, dépouillée de son orchestre et arrangée pour les voix, et le *Vin des Gaulois*, de Gounod, chœur pour voix d'hommes, sans compter le *Domine Salvum*, qui ouvre, et le *Vive l'Empereur*, qui clôt chaque séance. Le *Vin des Gaulois* a eu le même sort à chaque exécution, soit de la rive gauche, soit de la rive droite; on l'a redemandé et redit au milieu des bravos frénétiques. Nous avouerons que ce morceau n'a pas le don de nous plaire, et pourtant il faut bien qu'il ait son mérite, ne fût-ce que celui d'une sauvagerie outrée. Mais, en l'acceptant tout au plus comme fantaisie d'artiste, nous ne concevons pas qu'on fasse apprendre et répéter des paroles (et non des vers) où le stupide se mêle au féroce : *Mieux vaut vin nouveau que bière.* Voilà une pensée! *Sang rouge et vin blanc*, charmante alliance! *C'est le sang gaulois qui coule !... J'ai bu le sang et le vin dans la mêlée horrible !* Et ce sont de jeunes Français, qui, pour se réjouir, entonnent ces chants de cannibales! Nous ne pardonnerons à la musique de M. Gounod que quand il en aura changé le texte qu'elle popularise de la plus triste façon.

Dans le programme de M. Bazin figuraient deux morceaux empruntés à deux des plus beaux ouvrages d'Halévy, *la Reine de Chypre* et *le Val d'Andorre*; au premier, on a pris un chœur ravissant qu'on a cru pouvoir rattacher au commencement de l'air, *le gondolier dans sa pauvre nacelle*; nous aurions mieux aimé entendre le chœur et l'air séparément. Dans le second, c'est l'air du chevrier, qu'on a choisi pour l'adapter à quatre voix d'hommes, et sans contredit il produit beaucoup plus d'effet, lorsqu'il est chanté, comme l'auteur l'a écrit, par une voix seule.

Evidemment la difficulté de composer des programmes pour des séances comme celles qui se tiennent au Cirque Napoléon, est toujours très-grande, et ce qui l'augmente, c'est que l'auditoire, musicalement parlant, se montre au-dessous des chanteurs qu'il vient entendre; il ne comprend, n'aime et n'applaudit que ce qui a l'allure et le mouvement des couplets de vaudeville : un accompagnement de tambours ne lui déplairait même pas.

M. le préfet de la Seine assistait aux deux séances du 7 et du 21 juin, et par son approbation mêlée de conseils il a, comme il convenait, encouragé les maîtres et les élèves.

P. S.

FESTIVAL A STRASBOURG.

Les fêtes de Strasbourg avaient eu à l'avance un grand retentissement. Aussi, dès le 18, la ville avait pris un aspect inaccoutumé: des drapeaux innombrables français, allemands et suisses pavoisaient les maisons reliées l'une à l'autre par des guirlandes de chêne et de lierre. Une foule bigarrée aux costumes pittoresques inondait les rues; partout des chants joyeux, des fanfares, le bruit des tambours témoignaient de l'animation générale. Le samedi 20, les corporations, bannières en tête, sont arrivées successivement par les voies ferrées de France, d'Allemagne et de Suisse, et leurs musiques ont donné dans la soirée des sérénades aux principales autorités de la ville.

C'était dimanche 21 le grand jour du festival, et dès 6 heures du matin des salves d'artillerie ont mis tout le monde en mouvement. A midi, les sociétés chorales ont été reçues officiellement par les autorités municipales, et, suivant la coutume, le vin d'honneur leur a été offert. Le cortége s'est ensuite rendu à la place Kléber, dans la vaste salle (elle est longue de plus de 100 mètres) construite pour la cérémonie. Trois mille chanteurs y ont pris place et cinq mille auditeurs ont achevé de la remplir. On se ferait difficilement une idée, si on ne l'a pas entendu, de l'effet produit par un ensemble de chanteurs aussi exercés que ceux réunis pour cette solennité. Parmi les chœurs généraux, le chœur des *Montagnards*, de Kücken, maître populaire en Allemagne, qui dirigeait lui-même, a produit un effet immense. Le chant de *Bienvenue*, de Liebe, *France*, d'Ambroise Thomas, ont excité de longs applaudissements. Le soir, un banquet a réuni à l'hôtel de la Ville-de-Paris les autorités administratives et municipales, les chefs des principales sociétés et les représentants de la presse allemande et française. De nombreux toasts ont été portés par M. le préfet, M. Berlioz, M. Méry, M. Kücken, etc. Une brillante illumination de la cathédrale a terminé la journée.

Le principal attrait de la journée du 22 était le concert vocal et instrumental, où l'on devait exécuter des productions de MM. Schwab et Elbel, des morceaux de musique classique, et enfin *l'Enfance du Christ* de Berlioz, jouée dans son entier et sous la conduite du maître. Ici nous ne pouvons mieux faire, pour en rendre un compte exact, que de reproduire celui qu'en a donné le *Courrier du Bas-Rhin* :

« Hier a eu lieu le concert vocal et instrumental du festival, magnifique complément des deux précédents concerts. L'art symphonique, dramatique et instrumental y était représenté, comme l'était la veille et l'avant-veille le chant choral. L'enthousiasme était le même, et la séance aussi variée en épisodes et en triomphes. Ici, rien non plus n'avait été épargné par le comité organisateur pour assurer aux œuvres admises sur le programme une exécution digne de la solennité.

» L'auditoire était encore immense, et sur l'estrade s'était rangée, comme spectateurs cette fois, toute l'armée des chanteurs affranchis maintenant des angoisses des concours, et qui joignaient leurs acclamations expansives à celles du public.

» Nous renverserons l'ordre du programme pour parler d'abord du succès brillant et complet obtenu par le chef-d'œuvre de M. Berlioz, qui vient de remporter à Strasbourg un triomphe dont notre ville doit être aussi fière que le maître peut en être heureux. Accueilli à son arrivée au pupitre directorial par une triple sonnerie de fanfares, ce qui en Allemagne, l'inventrice de cette forme d'ovation, équivaut au grand triomphe des anciens Romains, et par les acclamations de son immense auditoire, M. Berlioz a paru vivement touché de cet éclatant hommage que lui rendaient à la fois le public et les artistes. A mesure que l'œuvre avançait, l'admiration de l'auditoire allait croissant, et bientôt chaque morceau avait sa salve de bravos.

» M. Berlioz n'a pas dû attendre longtemps pour être complétement rassuré sur la sonorité de la salle et sur l'effet que produisait son *Enfance du Christ*. Nous n'avons plus à revenir sur cette superbe partition dont récemment nous avons essayé l'analyse musicale, et qui est d'ailleurs unanimement reconnue comme un chef-d'œuvre de science et d'inspiration. Cédons tout de suite au plaisir de constater que l'exécution en a été parfaite, au point de dépasser les espérances même de l'auteur. Les amateurs et dames de notre ville qui composaient le chœur mixte peuvent se féliciter à bon droit de cette victoire, si bien préparée par M. Liebe ; l'orchestre, les solistes ont rivalisé avec le chœur de talent et de précision, et l'illustre maître n'a eu pour tous que des éloges et des témoignages de satisfaction sans mélange.

» Le ténor Morini a dit les récits de *l'Enfance du Christ* avec une magistrale ampleur, et l'auditoire a salué en lui par ses vifs bravos et le compatriote dont la présence sympathique rehaussait l'éclat de la fête et l'éminent chanteur.

» Le rôle du père de famille était rempli par une autre illustration de l'art vocal, M. Battaille, dont l'organe puissant et incisif et la belle diction ont excité les applaudissements de tous les connaisseurs. M. Lutz a chanté saint Joseph avec la perfection que nous lui connaissons depuis longtemps. Des amateurs distingués de notre ville remplissaient les autres soli; M. Klein s'est acquitté avec un talent d'artiste de la partie d'Hérode, comme Mlle Scheffer de celle de sainte Marie, à laquelle elle a prêté le charme de sa voix pure et sympathique. Enfin, M. Nessler avait accepté Polydorus.

» Les chœurs, tous très-difficiles, ont été exécutés, nous le répétons, avec une surprenante perfection. Nous citerons parmi les plus épineux celui des devins, parmi les plus suaves le chœur d'anges *Alleluia*, finale de la première partie, inspiration vraiment céleste, qui a transporté l'auditoire.

» Le chœur des bergers de la seconde partie : *Il s'en va loin de la terre*, a été acclamé comme une merveille de simplicité et de couleur locale. La délicieuse introduction d'orchestre de cette partie, *la Fuite en Egypte*, qui suit le *Repos de la sainte Famille*, raconté par le récitant, a été l'objet d'une aussi légitime admiration et constitue à elle seule un chef-d'œuvre descriptif. Nulle part ne se révèlent d'une manière plus sensible la puissance de la science orchestrale en général et le parti que peut tirer un grand maître de ce côté de l'art musical au point de vue du coloris et de l'expression.

» Dans la troisième partie, cette scène de l'hospitalité, si bien conduite par le père de famille (M. Battaille), on a applaudi le chœur : *Que de leurs pieds meurtris*, si difficile par la variété des rhythmes superposés; et le suivant : *Allez dormir, bon père*, ravissant de calme et d'aménité hospitalière. — Enfin, le chœur final : *O mon âme!* sans accompagnement, c'est à-dire des plus dangereux pour la justesse, a achevé de faire honneur à nos exécutants, et nous tenons de l'auteur même que nulle part il n'a entendu ce chœur rendu avec autant de finesse, de goût et de respect de la tonalité.

» L'orchestre, orchestre formidable, composé de l'excellente phalange du théâtre renforcée d'artistes et d'amateurs de Strasbourg, de Bâle, de Colmar, Mulhouse, etc., a bravement fait son devoir, et les parties purement symphoniques de l'ouvrage ont mis spécialement en relief l'excellence de cette armée instrumentale qui n'a cependant eu qu'un nombre de répétitions fort restreint.

» Un bijou d'originalité et de combinaisons sonores est enchâssé dans cette partition qui renferme tous les trésors de l'instrumentation: c'est le trio pour harpe et deux flûtes qui se joue chez le père de famille en l'honneur de ses hôtes. Le maître a admirablement réussi dans la couleur rétrospective qu'il a entendu donner à ce morceau, dont l'effet est aussi charmant que l'exécution en est difficile. Le motif principal est ravissant et les variations sont un chef-d'œuvre de rhythme et de contre-point contrarié. Les exécutants de ce concert étaient MM. Krüger, le remarquable harpiste de Stuttgard, Rucquoy et Prédigam, flûtistes. C'est dire que l'exécution a été parfaite, et les félicitations qu'ils ont reçues de M. Berlioz, enchanté, le leur ont dit bien mieux que ces lignes.

» A peine le chœur des anges avait-il chanté *Amen* qui termine *pianissimo* l'*Enfance du Christ*, que des hourras enthousiastes ont éclaté de toutes parts; les cris de *vive Berlioz!* ont retenti, et en moins d'un instant l'illustre maëstro, chef d'orchestre incomparable, a vu son pupitre jonché de fleurs et sa personne entourée d'admirateurs. — A un pareil triomphe, nous n'avons plus rien à ajouter, si ce n'est un sentiment de bonheur certainement partagé par tous nos concitoyens, qui ont à cœur l'honneur artistique de la ville de Strasbourg. Avec la symphonie en *la* de Beethoven et l'ouverture d'*Euryanthe*, l'orchestre sous la direction habile et vivifiante de M. Hasselmans, a remporté une belle part de bravos et a bien mérité aussi de l'innombrable assemblée.

» Un fragment très-étendu de *l'Océan*, oratorio de notre compatriote M. V. Elbel, formait un des numéros du programme. Nous avons en son temps fait ressortir toutes les qualités de cette œuvre considérable, deux fois encore entendue au théâtre et produite cette fois devant un auditoire immense, c'est-à-dire dans les conditions les plus favorables pour sa popularité. Ce que nous avons à constater, et nous le faisons avec plaisir, c'est l'accueil chaleureux dont la composition de M. Elbel a été l'objet hier, l'effet puissant qu'elle a produit par la bonne exécution qu'elle a obtenue de l'orchestre, des chœurs et des solistes, MM. Lutz, Morini et Mlle Scheffer. — Des bravos éclatants ont maintes fois retenti, et, à la fin, une ovation brillante a été décernée à l'auteur, qui dirigeait lui-même son œuvre. »

Pendant la matinée des deux journées ont eu lieu les concours entre les sociétés. On a été surtout frappé des progrès faits dans la lecture ; les épreuves de lecture à première vue ont donné des résultats remarquables et inattendus.

Un bal au théâtre a clos cette fête, qui avait mis toute l'Alsace et la vallée des Vosges en émoi.

Avant son départ pour Paris, les sociétés de chant du grand-duché de Bade ont invité M. Berlioz à assister à une réunion à Kehl, et le maëstro français s'est rendu à cette gracieuse invitation, en compagnie de MM. Kücken et Abt. Arrivés sur le pont du Rhin, ces éminents hôtes furent reçus comme on reçoit des personnages princiers, par des musiques militaires et par une salve de canons tirée des forts badois.

Toutes les sociétés étaient réunies au bout du pont, avec insignes et bannières, et ont reçu M. Berlioz, présenté par M. Beker, par un triple *hurrah!* et par les démonstrations les plus enthousiastes en l'honneur du *maëstro français*.

On s'est rendu ensuite en cortége à l'église, où des places d'honneur avaient été réservées à MM. Berlioz, Kücken et Abt, et les sociétés ont chanté le *Chant allemand* de Kalliwoda. M. Berlioz a remercié nos voisins de l'accueil qui lui avait été fait, et M. Kücken s'est chargé de traduire en allemand ce discours plein de pensées élevées, auquel les chanteurs ont répondu, malgré la sainteté du lieu, par des acclamations et des applaudissements prolongés.

Y.

CORRESPONDANCE.

Londres, 25 juin.

Le nombre des concerts qui se donnent à Londres à cette époque de la saison est innombrable, un numéro tout entier de la *Gazette musicale* suffirait à peine pour en donner la simple nomenclature; force nous est donc de nous borner à n'en citer que quelques-uns. A leur tête se place tout naturellement, et par ses qualités et par ses quantités, le concert annuel de Benedict, le plus important, le plus recherché et aussi le plus formidable de tous. Quarante-quatre morceaux en formaient cette année le programme. Les artistes qui prêtaient leur concours à M. Benedict, sans compter, bien entendu, l'orchestre et les chœurs, étaient au nombre de vingt-neuf; et ces artistes s'appelaient Trebelli, Patti, Alboni, Arabella Goddard, Artot, Delle Sedie, Giuglini, Piatti, etc.; — j'en passe et des meilleurs. Est-il besoin d'ajouter rien de plus à ces noms pour constater la magnificence d'un tel concert! — Le bénéficiaire, le célèbre auteur du *Lys de Killerney*, s'y prodiguait lui-même en sa triple qualité de compositeur, de virtuose et de chef d'orchestre. Parmi ses compositions inédites le fragment d'un concerto pour piano avec orchestre (andante et allegretto), nous a semblé le plus mériter l'attention des musiciens véritables. Le souffle classique a passé par là ; c'est une composition digne de l'élève favori de Charles-Marie de Weber; un duo d'un opéra posthume et inachevé de ce dernier, *les Trois Pintos*, n'était certes pas le numéro le moins intéressant de ce riche concert. Ce dernier morceau a été chanté par Mlle Parepa et M. Severini, le jeune ténor, qui s'est fait connaître déjà d'une manière extrêmement favorable au dernier concert du Cristal-Palace, et qui vient de confirmer au concert de Benedict les grandes espérances qu'on peut fonder sur son brillant avenir.

Il y a tout un monde entre les proportions du concert de M. Benedict et celles de la matinée annuelle de M. Blumenthal. Ici, pas d'orchestre, pas de public bruyant, point de salle de concert encombrée ; et cependant le grandiose n'y manque point non plus; seulement les quarante-quatre morceaux du concert de M. Benedict sont remplacés sur le programme de M. Blumenthal par quarante-quatre dames patronnesses, toutes princesses, duchesses, marquises; si vous n'êtes que simple comtesse mieux vaut vous abstenir : vous vous trouveriez peut-être un peu honteuse. Devant cet auditoire aristocratique M. Blumenthal a fait entendre quelques-uns de ses morceaux dont le succès est assuré depuis longtemps, mais surtout plusieurs compositions nouvelles, parmi lesquelles nous avons remarqué surtout celles qui portent les titres : *les Ailes*, *la Danse des gnomes*, *le Parfum*. C'est, si vous voulez, toujours le même genre, c'est écrit de la même manière que *la Source*, le premier et le plus grand succès de M. Blumenthal, mais ce genre est aimable, cette manière est charmante, et, avant tout, cela plaît. M. Blumenthal aurait donc grand tort de changer sa manière ; — aussi ne le fera-t-il pas.—

Depuis quelque temps cependant, M. Blumenthal applique son système également et tout à fait avec le même succès aux compositions vocales. M. Tennant était l'interprète d'une nouvelle mélodie de M. Blumenthal, *Come to thy lattice*, ravissante inspiration, et qui obtiendra bien certainement le même succès que *le Chemin du Paradis* du même compositeur.

Le programme du très-beau concert donné la semaine dernière par M. et Mme Sainton (miss Dolby), contenait une composition extrêmement intéressante. C'est un concerto (en *ré*), pour violon, d'Auber, écrit sans doute par l'auteur de *la Muette* avant qu'il eût songé à son premier ouvrage dramatique, mais qui révèle déjà cette fraîcheur, cette netteté des idées qui n'ont point abandonné l'illustre compositeur pendant sa longue et glorieuse carrière. M. Sainton a admirablement rendu les pensées du *jeune Auber*, et interprété avec non moins de succès le *Rondo papageno* d'Ernst. Mme Sainton-Dolby, le contralto populaire, Delle Sedie, qui a tant de succès cette année à Her Majesty's Théâtre, mais dont l'exquise méthode s'apprécie mieux encore au concert qu'au théâtre; Mlle Carlotta Patti et Mme Arabella Goddard étaient les autres artistes qui partageaient avec M. Sainton les applaudissements d'une assemblée d'élite.

Nous venons de nommer Mme Arabella Goddard qu'il faudrait nommer cent fois s'il y avait possibilité de rendre compte de tous les concerts dans lesquels cette jeune, belle et infatigable artiste prodigue son merveilleux talent. C'est pour les grandes sociétés orchestrales surtout que le concours de Mme Arabella Goddard est d'une valeur inappréciable. Musique classique ou musique moderne, sous ses doigts tout devient succès. Au dernier concert de la nouvelle *Philharmonic*, Mme Arabella Goddard s'est chargée de l'exécution d'un concerto nouveau de la composition du directeur de cette société : M. Wilde, compositeur plein de mérite du reste, et elle l'a enlevé comme si c'était simplement du Beethoven ou du Mendelssohn.

Les théâtres n'ont rien offert de nouveau pendant la dernière quinzaine. A Covent-Garden le succès d'Obin se consolide de plus en plus dans le rôle de Bertram de *Robert le Diable*, et au théâtre de Sa Majesté le *Faust* de Gounod poursuit sa carrière brillante, alternant avec les représentations de Mme Ristori. Mardi prochain, le théâtre de Covent-Garden jouera à son tour l'œuvre populaire de Gounod.

Au dernier concert de la Société philharmonique, Mlle Artot s'est fait entendre, et a remporté un succès des plus éclatants avec le brillant air de bravoure : *Ah! come rapida*, de Meyerbeer.

Mlle Stella Colas, de la Comédie française, vient de faire son début sur la scène anglaise d'une façon tout à fait remarquable dans le rôle de Juliette, de *Roméo et Juliette*, de Shakspeare.

L. B.

NOUVELLES.

*** Le *Comte Ory* et *Gizelle*, avec la *Muette de Portici*, ont lutté avantageusement au théâtre impérial de l'Opéra contre les chaleurs de cette semaine. — Demain on donnera *les Huguenots*.

*** La reprise des *Vêpres siciliennes* est retardée d'une quinzaine. On se rappelle la supériorité avec laquelle Obin y a créé le rôle de Procida; M. Perrin a tenu à ce que cet élément de succès ne fît pas défaut à la reprise de l'opéra de Verdi, et il s'est entendu avec le directeur du théâtre de l'Opéra de Londres, M. Gye, qui avait engagé Obin, pour le faire revenir. — Dans le ballet des *Saisons*, Mlle Vernon dansera *le Printemps*, Mlle Schlœsser *l'Été*, Mme Zina-Merante *l'Automne*, Mme Villiers *l'Hiver*.

*** Un nouveau contralto, Mlle Dory, doit débuter vendredi dans le rôle d'Azucena du *Trouvère*.

*** Nous trouvons dans l'*Indépendance belge* quelques détails sur le nouveau ballet en un acte dans lequel doit se produire Mlle Mourawief et qui a pour titre *Diavolina*. Il est l'œuvre du chorégraphe Saint-Léon et du compositeur Pugni ; entièrement nouveau, il a été commandé par la direction de l'Opéra, afin de mettre en relief toutes les qualités de la nouvelle danseuse. Ce ballet, qui est fort important et qu'on dit très-bien réussi, est un ballet d'action, éminemment comique, dont la scène se passe à Naples. Il sera dansé par Mlles Mourawief, Marquet, Parent et par toutes les danseuses du corps de ballet, auxquelles il faut joindre, pour les rôles d'hommes, Mérante, Berthier, Dauty. On parle beaucoup dans le monde des coulisses de l'Opéra de deux pas fort curieux, dans lesquels Mlle Mourawief déploie toutes les ressources d'un talent plein de nerf et d'originalité, le pas de *la Scarpetta* ou de la mule, et le pas du tambour, en costume de vivandière.

*** On a lu mardi aux artistes de l'Opéra-Comique l'opéra de MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. A. Maillart, intitulé *Lara*. Cette lecture a obtenu un véritable succès. Les rôles de l'ouvrage seront confiés à Montaubry, Gourdin, Troy, Nathan, Potel, Mmes Galli-Marié, Baretty, Tual et Casimir. On voit par cette distribution l'importance qu'attache la direction à cette production nouvelle de l'auteur des *Dragons de Villars*, ce charmant opéra devenu aujourd'hui aussi populaire en Allemagne qu'en France.

*** Le procès fait par le théâtre Lyrique au théâtre de l'Opéra-Comique, à l'occasion des *Amours du Diable*, sera plaidé très-prochainement au tribunal consulaire. Le procès est fait à M. Carvallho, par les auteurs MM. de Saint-Georges et Grisar, et soutenu en leur nom par la commission des auteurs.

*** Mardi, le début de M. Miral, dans *le Chalet*, a été heureux. Ce jeune ténor est intelligent ; il possède une jolie voix qu'il conduit avec méthode. Il chantera au théâtre de l'Opéra-Comique pendant les mois de juillet et août ; après quoi il retournera à Lyon, où un engagement le lie au théâtre de cette ville.

*** Avant de quitter le ministère d'État, S. Exc. le comte Walewski a signé l'ordonnance qui accorde au théâtre Lyrique une subvention annuelle de 100,000 francs.

*** M. Carvalho, à la suite de la brillante rentrée qu'avait faite Mme Ugalde au théâtre Lyrique dans *Oberon*, l'a engagée pour la réouverture. La célèbre cantatrice ne retournera donc pas aux Bouffes-Parisiens, qui la remplaceront difficilement.

*** Nous donnions tout récemment la nomenclature des œuvres qui doivent signaler la direction de M. Carvalho, pour la saison prochaine. L'octroi d'une subvention de 100,000 francs aidera efficacement à l'exécution de ses projets, dans lesquels entre celui de varier son répertoire, et de remonter pour Mme Carvalho les pièces qui ont commencé sa grande réputation et l'ont placée au premier rang de nos grandes cantatrices. La reprise de *la Fanchonnette*, l'un de ses plus jolis rôles, paraît déjà décidée et ne peut manquer d'être bien accueillie.

*** Offenbach n'est resté à Paris que le temps de voir poser les fondations du nouveau théâtre des Bouffes; il part pour Ems, où il va mettre en scène son opérette *il signor Fagotto*. De là il se rend à Berlin, où doit se monter son opéra-comique en trois actes ; après quoi il ira jusqu'à Vienne préparer la mise en scène d'un grand opéra en quatre actes, *les Fées du Rhin*. Enfin il reviendra à Paris pour donner tous ses soins à la pièce de réouverture des Bouffes : *les Géorgiennes*.

*** Nous parlions dernièrement du nouvel opéra, *Manette*, ouvrage en trois actes, auquel travaille en ce moment Mme Sebault, née Pauline Thys, et nous disions qu'elle en avait composé les paroles et la musique! Mais nous apprenons de Mme Sebault, que le poëme est écrit par elle en collaboration avec M. Léon Gozlan. Nous nous empressons de réparer notre erreur et d'ajouter que ce poëme est des plus intéressants. Quant à la musique, elle est depuis un an l'objet d'un travail soutenu de la jeune artiste, et semble, comme nous l'avons dit, lui promettre un beau succès.

*** Le théâtre Déjazet a dû donner hier la première représentation des *Spectres de l'Aurore*, légende allemande en deux actes et trois tableaux, de Paulin Deslandes et Jules Dornay, avec décors, costumes et trucs nouveaux. L'apparition de ces spectres est, dit-on, d'un grand effet.

*** Nous avons rendu compte du petit opéra : *les Bourguignonnes*, de MM. L. Halévy et Meilhac pour les paroles, et de M. H. Deffès pour la musique, représenté pour la première fois à Ems. Il va très-prochainement être donné au théâtre de l'Opéra-Comique, où il sera chanté par Mlle Girard, Mme Decroix et Couderc. Le même soir, Mlle Girard débutera dans la reprise de la *Fausse Magie*, qui aura pour interprètes un débutant, M. Carrier, Gourdin, Ponchard et Mlle Revilly.

*** A la salle Robin, la première représentation des *Spectres vivants impalpables* a eu lieu samedi dernier avec un succès des plus brillants. Rien de plus saisissant que ces apparitions produites par un système complétement inconnu. Un public nombreux et choisi remplissait la salle, et a accueilli ce nouveau spectacle avec de vifs et chaleureux applaudissements; l'enthousiasme a été porté au plus haut degré au moment où M. Robin passe à travers les fantômes qui l'absorbent entièrement.

*** Le 16 courant, a été signé, à Madrid, au ministère de l'intérieur, le contrat par lequel M. Bagier prend la direction du théâtre royal pour cinq nouvelles années, à partir du 1er octobre prochain ; les cinq années écoulées, il est stipulé que M. Bagier aura droit à une prolongation de cinq années s'il le demande.

*** Plusieurs directeurs des théâtres allemands ont, dit-on, formé le projet de se réunir à Dresde ou à Vienne, pour aviser aux moyens de lutter contre les prétentions de plus en plus exagérées des chanteurs et des danseurs.

*** Une jeune cantatrice, Mlle Elena Corani, qui s'est fait entendre à Paris l'année passée dans plusieurs concerts, était partie pour l'Italie,

où elle a fait son chemin. Tout récemment, on l'applaudissait dans *les Huguenots* et dans *la Muette*, au théâtre de la Canobbiana, à Milan, et nous apprenons qu'elle vient d'être engagée à la Scala pour l'automne et le carnaval prochain.

*** Par décret impérial du 23 juin, sont distraits du ministère d'Etat et placés dans les attributions du ministère de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, l'administration des Beaux-Arts, l'Académie de France à Rome, l'école d'Athènes, l'école spéciale des Beaux-Arts, les écoles gratuites de dessin, les ouvrages d'art et de décoration d'édifices publics, les fêtes et cérémonies publiques, les encouragements des beaux-arts, souscriptions, indemnités aux artistes, voyages et missions artistiques, les théâtres, le Conservatoire impérial de musique et de déclamation, les succursales du Conservatoire, l'administration supérieure de l'Opéra, l'examen et l'autorisation des ouvrages dramatiques, les encouragements à l'art dramatique et musical; les monuments historiques, le musée des Thermes et l'hôtel de Cluny. — Sont distraits du ministère d'Etat et placés dans les attributions du ministère de l'instruction publique: l'Institut impérial de France, l'Académie de médecine, l'École des chartes, les bibliothèques Impériale, Mazarine, de l'Arsenal, de Sainte-Geneviève; le service général des bibliothèques, le *Journal des savants*, les souscriptions aux ouvrages des sciences et de littérature, les encouragements et secours aux savants et hommes de lettres, les missions scientifiques et littéraires.

*** La lettre intéressante de M. Ch. Wehle que nous avons publiée dans notre dernier numéro, était adressée à M. Szarvady qui l'avait envoyée au journal de Leipzig, intitulé *Signale*. C'est par une omission tout à fait involontaire que la source où nous l'avons puisée n'a pas été mentionnée.

*** Un arrêt de la Cour impériale de Paris, rendu à l'audience du 20 juin, a décidé qu'en cas de faillite d'un directeur de théâtre, les artistes ne peuvent se prévaloir des priviléges résultant de l'article 2,101 du Code Napoléon, et 549 du Code de commerce, et qu'ils ont seulement droit d'être admis à la faillite comme créanciers chirographaires.

*** On nous écrit de Londres, que notre compatriote Georges Pfeiffer y vient d'obtenir un très-grand succès. Toute la presse anglaise est unanime à le constater, et nous extrayons, entre autres, du *Daily News* les lignes suivantes: « M. Georges Pfeiffer est un pianiste et un compositeur de haute réputation à Paris, et son nom est bien connu de nos cercles musicaux. Son concert d'hier soir à Saint-James-Hall avait par conséquent attiré un nombreux auditoire, dans lequel on remarquait la plupart de nos artistes et amateurs. Le concert était organisé d'une façon plus complète qu'à l'ordinaire. L'orchestre et les chœurs réunissaient cent exécutants. Les chanteurs étaient Mme Lemmens-Sherrington, miss Palmer, M. Wilbye Cooper et M. Wynn. M. Lebouc, violoncelliste de la Société des concerts du Conservatoire, y faisait sa première apparition en Angleterre. L'objet capital du concert était naturellement l'audition des compositions de M. Pfeiffer et leur exécution par lui. Son concerto en *mi* bémol, pour piano et orchestre, a surtout fixé l'attention; c'est un ouvrage de grand mérite, écrit d'un style vigoureux et hardi, bien calculé pour faire valoir le son plein et riche, le jeu brillant et ferme de l'exécutant. Aussi a-t-il été accueilli par des applaudissements chaleureux et mérités, qui d'ailleurs n'ont pas manqué à des productions plus légères, telles que *la Ruche* et la 3e mazurka. La sonate bien connue de Mendelssohn, en *si* bémol, a été jouée par MM. Pfeiffer et Lebouc avec beaucoup de grâce et de fini. Plusieurs morceaux de chœur ont été très-bien chantés, et le concert s'est terminé par la cantate *Dreamland*, de miss Virginia Gabriel, déjà favorablement connue du public. On a admiré les beaux sons et la qualité du magnifique piano sur lequel jouait M. Pfeiffer, et qui sort des ateliers de MM. Pleyel-Wolff, de Paris.»

*** Le pianiste Fr. Bendel vient de recevoir du roi de Danemark la décoration de l'ordre du Danebrog.—Le directeur de la société Sainte-Cécile et du Liederkranz, à Mayence, M. Frédérik Luchs, a reçu du duc de Saxe-Cobourg, auquel il avait dédié une nouvelle composition intitulée: *Hymne allemand*, la médaille pour les lettres et les arts.

*** L'affluence qui se porte depuis quelques jours au concert des Champs-Elysées, fait regretter que l'étendue de ce charmant jardin ne soit pas plus grande; l'espace manque à la foule de plus en plus compacte qui se promène dans l'allée circulaire, et il faudra bientôt reculer cette promenade à l'extrême limite de la circonférence. Arban captive toujours l'attention de cet auditoire d'élite, par ses belles fantaisies sur *les Huguenots*, *Robert*, *Guillaume Tell*, *la Muette*. La belle *Marche aux flambeaux*, de Meyerbeer, est un des joyaux de son riche répertoire. Le hautboïste Lavigne se fait fréquemment entendre, et produit beaucoup d'effet. Depuis quelques jours le succès de *la Ronde du Brésilien* s'est transporté aux Champs-Elysées sous la forme d'une délicieuse polka, arrangée par Arban, et à laquelle Offenbach lui-même à mis la main; on y retrouve toute la verve qui a rendu la ronde elle-même populaire, et l'orchestre l'exécute admirablement.

*** A l'occasion de l'ouverture du nouveau Casino, qui aura lieu le 20 juin, de grandes fêtes vont être données à Boulogne-sur-Mer. La musique n'y est pas oubliée, et un brillant concert doit y réunir Mme Vandenheuvel-Duprez et Warot, de l'Opéra; les deux illustres professeurs du Conservatoire de Bruxelles, Servais et Léonard, s'y feront également entendre.

*** Par la splendide journée de dimanche dernier, une foule aussi nombreuse que brillante se pressait au Pré Catelan, où l'orchestre de Musard offre aux promeneurs un attrait irrésistible. Ce jour-là, du reste, le programme justifiait par le style des morceaux annoncés l'empressement des visiteurs. En effet, entre l'ouverture de *Ruy-Blas* et un fragment de symphonie de Mendelssohn, Musard avait placé l'*ouverture en forme de marche* composée par Meyerbeer pour l'exposition de Londres, et renforcé son orchestre afin que rien ne manquât à l'exécution de ce morceau. Musard n'a qu'à se féliciter de ce choix. Le caractère grandiose de l'œuvre de Meyerbeer, les contrastes et les nuances dont elle est remplie ont été parfaitement rendus par son orchestre et saisis par l'auditoire, sur lequel elle a produit un immense effet.

*** Aujourd'hui dimanche, grand festival militaire au Pré Catelan, donné au bénéfice de l'Association des artistes musiciens. Pour rehausser l'éclat de cette solennité, S. Exc. le maréchal Magnan a daigné accorder à MM. le baron Taylor et Musard, organisateurs de cette fête de bienfaisance, les musiques des régiments de ligne et de cavalerie du 1er corps d'armée, ainsi que les fanfares des chasseurs à pied. Réunies à l'orchestre de symphonie de Musard, et aux élèves trombonistes et saxophonistes du Conservatoire impérial, qui se feront entendre sur les nouveaux instruments d'Adolphe Sax, toutes ces musiques militaires concourront à l'exécution d'un de ces concerts qui font époque dans les annales de l'art.

*** Au nombre des morceaux d'harmonie militaire exécutés tous les soirs dans le jardin du Palais-Royal par le corps de musique de la garde de Paris, *la Marche du couronnement*, de Meyerbeer, très-bien arrangée par son chef d'orchestre Paulus, est jouée fréquemment et obtient un grand succès.

*** M. le comte Gilbert des Voisins, qui avait épousé Mlle Taglioni, vient de mourir.

*** On annonce, à Turin, la mort du maître de chapelle Luigi Felice Rossi; outre un grand nombre d'œuvres de musique sacrée qui jouissent d'une réputation légitime, Rossi, élève des savants contrapontistes Mattei et Zingarelli, laisse des ouvrages didactiques estimés.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bade.* — Mardi 16 a eu lieu, conformément au programme, la première soirée musicale de la saison; elle a été suivie du premier bal de réunion. L'un et l'autre ont été fort brillants; car Bade compte déjà un nombre respectable d'augustes visiteurs. Les artistes ont d'ailleurs rivalisé de zèle et de talent pour transformer ce début en victoire. La partie vocale était représentée par deux bons artistes du théâtre grand-ducal, Mme Boni-Bartel et M. Brandès; Mlle Colin, jeune pianiste de Paris, nouvelle venue à Bade, M. Heermann, violoniste, et sa sœur, harpiste, ont tenu vaillamment la partie instrumentale. Mlle Colin a exécuté avec un jeu net et pur plusieurs morceaux de musique classique et une marche de sa composition, après lesquels elle a été fort applaudie. — Au second concert, les éléments, pour avoir changé, n'étaient pas inférieurs. Mlle Litschner et M. Hauser, du théâtre de Carlsruhe; un excellent violoncelliste, émule de Servais, M. Kellermann; M. Ferrand, violoniste; Mlle Anna Meyer, pianiste, formaient un ensemble qui n'a rien laissé à désirer. — Les représentations théâtrales vont maintenant commencer, et nous attendons les artistes du Palais-Royal.

*** *Ems.* — Le beau programme de nos fêtes, si brillamment composé par notre intelligent et infatigable directeur, M. Briguiboul, commence à se dérouler. Le 16, la foule se pressait dans les beaux salons du Kursaal pour assister au second concert de la saison. Alfred Jaell, Léon Jacquard, l'éminent violoncelliste de Paris, et M. Wilhelmi, jeune violoniste de l'école de Leipzig, devaient s'y faire entendre. Le public leur a fait un chaleureux accueil. Alfred Jaell s'est surpassé, et on a redemandé avec acclamation son caprice-valse sur le *Pardon de Ploërmel*. MM. Jacquard et Wilhelmi ont eu leur bonne part de bravos. — Le 20, nous avons eu le début de la troupe des artistes des Bouffes-Parisiens de Paris. Ils ont joué le *Mariage aux lanternes* et *Bataclan* devant une nombreuse société, composée de la plus haute aristocratie allemande et russe. — Offenbach est attendu, il vient surveiller les répétitions de son opéra nouveau: *Il signor Fagotto*.

*** *Aix-la-Chapelle.* — La société musicale *Liedertafel* vient de donner un beau concert dont A. Jaell a fait les principaux frais. Il a reçu un

accueil enthousiaste, et il a dû jouer trois morceaux de plus que ceux indiqués au programme.

*** *Wiesbaden.* — Les concerts ont repris au Kursaal, qui a été complétement restauré et peut compter parmi les salles les plus splendides en Europe. Le premier grand concert a eu lieu le 12, devant un auditoire composé de la haute société cosmopolite ; on y a entendu le pianiste Bonewitz, qui a passablement exécuté la fantaisie de Thalberg sur les *Huguenots;* le virtuose sur la flûte, Foltz; Mme Bertrand et M. Schneider ont chanté un duo de Marschner. Un accueil très-flatteur a été fait aux artistes. — La célèbre Jenny Lind se trouve ici.

*** *Mayence.* — Les artistes de l'opéra de Darmstadt ont joué ici *le Prophète, l'Étoile du Nord, les Vêpres Siciliennes* et *les Huguenots.* Parmi les artistes qui ont débuté en vue d'un engagement, on a remarqué M. Wagner, qui a chanté avec talent le rôle de Raoul.

*** *Berlin.* — Le théâtre royal de l'Opéra vient de clôre la saison par une fort bonne représentation du *Maçon,* opéra-comique d'Auber. Cette gracieuse et piquante partition est toujours en grande faveur en Allemagne. Dans le rôle de Mme Bertrand, Mlle Gey a fait preuve de beaucoup d'habileté dramatique et d'une excellente éducation musicale; Mlle Gericke (Henriette) a surtout parfaitement saisi et rendu la partie comique de son rôle. Woworsky (Roger) et Bost (Baptiste) sont également très-convenables. Somme toute, cette reprise a fait le plus grand plaisir. Pour la réouverture, le diapason de Paris aura été introduit dans l'orchestre du théâtre royal de l'Opéra.

*** *Schwerin.* — Au grand festival qui a eu lieu ici du 14 au 17 juin, toutes les classes de la population, depuis la haute aristocratie jusqu'aux paysans, étaient représentées par leurs sociétés de chant. Il y a eu trois concerts sous la direction du maître de chapelle A. Schmitt. A celui du dimanche, 14, a été exécuté *Judas Macchabée,* par Haendel ; le lendemain, fragments *d'Orphée,* de Gluck; messe de S. Bach, la neuvième symphonie de Beethoven. Le troisième jour était réservé aux virtuoses, parmi lesquels on cite Mme Harriers, de Berlin. Les chœurs de l'église du château ont exécuté des morceaux de Palestrina, de S. Bach, de Mozart et de Mendelssohn. Pendant ces trois journées les maisons de la ville étaient pavoisées; il y a eu promenades en gondoles, illuminations, sérénades. La neuvième symphonie de Beethoven, rendue avec une netteté, une précision qui en a singulièrement facilité l'intelligence, a été le morceau capital de la fête. Cette œuvre grandiose a produit une sensation profonde.

*** *Stuttgart,* 25 juin. — Samedi dernier a eu lieu la pose de la première pierre de la *Liederhalle.* Après les cérémonies d'usage, la société s'est réunie pour chanter quelques beaux lieder allemands. J.-G. Fischer, l'orateur wurtembergeois par excellence, a porté le premier toast à l'habile architecte, M. Frédéric Leins, dont les nombreux travaux auront bientôt transformé la ville de Stuttgart.

*** *Francfort.*—Le 25 juin, a été célébré ici le vingt-cinquième anniversaire de l'institut Mozart, avec le concours du Liederkranz, des sociétés Sainte-Cécile, Kühl et de l'orchestre du théâtre. Voici les principaux morceaux qui figuraient au programme : ouverture de concert (inédite), par Ferdinand Hiller; concerto pour violon, composé et exécuté par M. Bott, maître de chapelle, boursier de l'établissement de 1843 à 1845 ; diverses compositions vocales par Bischoff, boursier de 1846-48; par Brambach, Bruch et Denner, tous boursiers de l'institut Mozart, et dont quelques-uns ont su se faire une certaine réputation.

*** *Vienne.* — Carl Treumann a loué la salle du Carlthcater pour quinze ans, à raison de 28,000 florins par an, pendant les cinq premières années; pour les dix dernières, le loyer sera de 29,000 florins.

*** *Turin.* — Le théâtre Victor-Emmanuel a décidément fermé ses portes pour les rouvrir seulement en automne. On affirme que cette réouverture aura lieu avec *le Pardon de Ploërmel,* le dernier opéra de Meyerbeer. — Après le succès extraordinaire de *Marta* qui, pendant deux mois consécutifs, a attiré un monde fou, il était naturel qu'on songeât à nous faire connaître un autre opéra de M. de Flotow, *Stradella,* qui jouit en Allemagne d'une réputation égale à celle de son aînée. Le théâtre national a donc donné mercredi *Stradella,* et nous devons dire que malgré la faiblesse assez marquée de l'exécution, il a généralement et beaucoup plu. Le second acte a surtout produit un grand effet, il est beau du commencement à la fin. Les interprètes étaient la Torricelli, Palermi, Rota et Torricelli. Le rôle était un peu fort pour la première, pourtant elle s'y est montrée bonne artiste, et chacun de ses morceaux lui a valu des applaudissements. C'est Palermi qui a eu les honneurs de la soirée; il a chanté cette musique à merveille et provoqué l'enthousiasme après le *Salve Regina.* Le rôle de Rota est écrit un peu haut pour sa voix, néanmoins il s'en est tiré à son honneur, et l'on a fort goûté son joli et si original duo avec Torricelli, de même que le trio sans accompagnement des trois basses. La manière dont ces morceaux ont été chantés a contribué au succès de l'opéra. Peu de chose à dire du ballet ; les chœurs n'ont pas mal marché; il n'en a pas été de même de l'orchestre. En somme, *Stradella* peut égaler le succès de *Marta* dès que nous aurons une *prima donna* pour le chanter.

*** *Gênes.* — La saison d'été est close au théâtre Carlo-Felice, depuis le 11 courant ; elle s'est terminée par une brillante représentation de *Marta,* dans laquelle Graziani, toujours fêté, a dû répéter la fameuse romance du troisième acte qu'il dit merveilleusement. Mmes Moro et Tati ont partagé son succès. — La soirée du 12 a été consacrée à un grand concert au bénéfice de la caisse de secours mutuels de l'art philharmonique. On y a exécuté deux grandes ouvertures nouvelles pour nous, et qui ont été brillamment rendues par l'orchestre de la ville, sous la direction de M. Mariani. La première de Meyerbeer, *Struensée,* est un chef-d'œuvre que le public a beaucoup applaudi. L'autre est une œuvre récente de Mercadante, qui brille par l'élégance, la passion et la science. Elle n'a pas été moins bien accueillie. Le célèbre Tamburini, Graziani, Junca, la signora Agrone, Moro, s'étaient chargés de la partie vocale. Le succès a été complet et la recette très-fructueuse.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cᵉ, RUE JACOB, 56,
Chez tous les libraires de France et de l'étranger,
Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu, au* 1er.

Mise en vente du Tome V (K M)
DE LA
BIOGRAPHIE UNIVERSELLE
DES
MUSICIENS
ET
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE
Deuxième édition
Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié,
Par F.-J. FÉTIS
Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES
Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.
Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME Vᵉ. — PRIX : 8 FRANCS.

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs,
103, *rue de Richelieu, au* 1er.

LES DÉLASSEMENTS DE L'ÉTUDE, nouvelle série de cent mélodies et airs favoris des opéras célèbres, arrangés pour **violon, flûte, cornet, clarinette, harmonium, saxophone,** divisés en quatre suites.

PRIX DE CHAQUE SUITE : 7 FR. 50, P. M.

LA LYRE FRANÇAISE (**Edition populaire**), choix d'airs d'opéras, duos, romances, etc., etc., sans accompagnement, des meilleurs auteurs anciens et modernes.

300 LIVRAISONS. — PRIX DE CHAQUE : **25** CENTIMES NET.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

MUSIQUE FACILE DE PIANO

F. BEYER

Bouquet de mélodies, fantaisies faciles sur :
Robert le Diable ..... 6 »
Oberon ..... 5 »
Le Prophète 7 50
Les Huguenots 7 50
L'Étoile du Nord ..... 6 »
Marta ..... 6 »
Le Pardon de Ploërmel ..... 6 »
Mosaïque sur *le Lac des Fées* ..... 9 »
Le Trémolo de Bériot, arrangé pour le piano. 6 »
Op. 36. Petite fantaisie sur *Marta* ..... 5 »
Op. 36. Petite fantaisie facile sur *le Pardon de Ploërmel* ..... 5 »
Op. 42. Souvenir des *Puritains* ..... 6 »
Op. 59. Deux fantaisies sur *les Diamants de la couronne*, 2 suites, chaque ..... 6 »
Op. 71. Morceau de salon sur *la Part du Diable* ..... 6 »
Op. 82. Deux fantaisies sur *Robert le Diable*, en 2 suites, chaque ..... 6 »
Op. 108. Six tableaux élégants sur *le Prophète*, 6 suites, chaque ..... 6 »

H. CRAMER

Fleurs des opéras, 1re collection, 12 mélanges sur des opéras favoris de Rossini et Auber :
1. *Fra Diavolo* 7 50
2. *Les Diamants de la couronne* 7 50
3. *La Part du Diable*, 1er mélange 7 50
4. *La Muette de Portici* 7 50
5. *La Sirène* 7 50
6. *Guillaume Tell* 7 50
7. *Maïse* 7 50
8. *Le Domino noir* 7 50
9. *La Gazza ladra* 7 50
10. *La Part du Diable*, 2e mélange 7 50
11. *Haydée* 7 50
12. *Le Siége de Corinthe* 7 50

Fleurs des opéras, 2e collection, 12 mélanges sur des opéras favoris de Meyerbeer, Rossini, Donizetti, Weber, Adam, Flotow :
1. *Le Barbier de Séville* 7 50
2. *Marta* 7 50
3. *Stradella* 7 50
4. *Les Huguenots* 7 50
5. *Robert le Diable* (air de Grâce) 7 50
6. *Oberon* 7 50
7. *Étoile du Nord* 7 50
8. *Le Prophète*, n° 1 ..... 7 50
9. *Le Prophète*, n° 2 ..... 7 50
10. *Robert le Diable* 7 50
11. *La Somnambule* 7 50
12. *Le Postillon de Longjumeau* 7 50

CROISEZ

Op. 25. Fantaisie brillante sur *la Sirène* ..... 6 »
Op. 42. Petite fantaisie sur *Haydée* ..... 6 »
Fantaisie facile sur *Robert Bruce* ..... 5 »
Fantaisie élégante sur *les Dragons de Villars* 6 »
— — *l'Étoile du Nord* ..... 5 »
— — *Jaconde* ..... 5 »
Morceau de salon sur *le Pardon de Ploërmel*. 5 »

A. LEDUC

Op. 99. Fantaisie sur *le Duc d'Olanne* ..... 5 »
Op. 110. — *la Part du Diable* ..... 6 »
Op. 124. — *la Sirène* 7 50
Op. 127. — *la Barcarolle* ..... 6 »
Op. 137. Les Mignonnes, petites fantaisies :
1. *Le Domino noir* ..... 5 »
2. *Les Diamants de la couronne* ..... 5 »
Op. 140. Fantaisie sur *Robert Bruce* ..... 6 »
Fantaisie sur *Haydée* ..... 5 »

G. REDLER

Op. 79. *Les Roses sans épines*, 10 suites :
1. Huit petits airs faciles ..... 5 »
2. Huit petits airs de divers caractères ..... 5 »
3. Quatre bluettes ..... 5 »
4. Trois rondinos ..... 5 »
5. Deux divertissements ..... 5 »
6. Variations sur un thème original ..... 5 »
7. Bagatelle sur *les Huguenots* ..... 5 »
8. Bagatelle sur *Robert le Diable* ..... 5 »
9. Bagatelle sur *le Déserteur* ..... 5 »
Op. 115. Petit souvenir de *Robert Bruce* ..... 5 »
Op. 116. Rondoletto sur *Robert Bruce* ..... 5 »
Op. 134. Roudino sur des motifs de *Haydée*. 5 »
Op. 144. Fantaisie sur *Giralda* ..... 5 »
Op. 147. Petite fantaisie sur *l'Enfant prodigue* 6 »

LE CARPENTIER

Op. 37. Trois mélodies de Schubert, variées :
1. La Sérénade 4 50
2. Adieu 4 50
3. Rosamonde 4 50
Op. 94. Fantaisie facile sur *la Sirène* ..... 5 »
12e bagatelle sur *le Lac des Fées* ..... 5 »
13e — *Guida et Ginevra* ..... 5 »
16e — *la Tarentelle*, de Rossini ..... 5 »
44e — *Otello* ..... 5 »
45e — *I Puritani* ..... 5 »
46e — *la Muette de Portici* ..... 5 »
47e — *la Danse des Esprits* ..... 5 »
48e — *Moïse* ..... 5 »
49e — *le Cheval de bronze* ..... 5 »
50e — *le Réveil d'un beau jour* ..... 5 »
52e — *la Barcarolle* ..... 5 »
54e — *le Philtre* ..... 5 »
55e — *le Stabat*, de Rossini ..... 5 »
56e — *le Serment* ..... 5 »
57e — *le Comte Ory* ..... 5 »
59e — *Fra Diavolo* ..... 5 »
63e — *le Barbier de Séville* ..... 5 »
64e — *la Donna del Lago* ..... 5 »
65e — *la Norma* ..... 5 »
66e — *la Gazza ladra* ..... 5 »
67e — *il Matrimonio segreto* ..... 5 »
68e — *la Fiancée* ..... 5 »
69e — *le Dieu et la Bayadère* ..... 5 »
70e — *Italiana in Algieri* ..... 5 »
71e — *Lestocq* ..... 5 »
75e — *Sultana* ..... 5 »
76e — *le Siége de Corinthe* ..... 5 »
77e — *le Pirate* ..... 5 »
78e — *Jaconde* ..... 5 »
79e — *le Tromp. de M. le Prince* ..... 5 »
82e — *Robert Bruce* ..... 5 »
83e — *Jeannot et Colin* ..... 5 »
84e — *Elisire d'amore* ..... 5 »
86e — *Zelmire* ..... 5 »
87e — les motifs d'Hérold ..... 5 »
88e — *la Bergère châtelaine* ..... 5 »
89e — *Cendrillon* ..... 5 »
90e — les Soirées de Rossini ..... 5 »
91e — *Actéon* ..... 5 »
92e — *Marie-Thérèse* ..... 5 »
93e — *le Portefaix* ..... 5 »
94e — *le Malheur d'être jolie* ..... 5 »
95e — *les Chaperons blancs* ..... 5 »
98e — *les Chasses*, de Labarre ..... 5 »
99e — *le Billet de loterie* ..... 5 »
100e — *Tancredi* ..... 5 »
101e — *Haydée* ..... 5 »
102e — *la Niobé* ..... 5 »
103e — *Anna Boléna* ..... 5 »
104e — *Don Juan* ..... 5 »
108e — *le Violon du Diable* ..... 5 »
109e et 110e — *le Prophète*, chaque ..... 5 »
122e 1re — *l'Enfant prodigue* ..... 5 »
123e 2e — *l'Enfant prodigue* ..... 5 »
127e et 125e — *Zerline*, chaque ..... 5 »
132e — *la Poupée de Nuremberg* ..... 5 »
133e — *le Farfadet* ..... 5 »
136e — *le Toréador* ..... 6 »
153e — *la Part du Diable* ..... 5 »
155e — *le Domino noir* ..... 5 »
156e — *Robert le Diable* ..... 5 »
157e — *les Huguenots* ..... 5 »
158e — *les Diamants de la couronne* ..... 5 »
159e — *le Postillon de Longjumeau* ..... 5 »
161e — *l'Ambassadrice* ..... 5 »
165e et 166e — *l'Étoile du Nord*, chaque ..... 5 »
185e et 186e — *le Pardon de Ploërmel*, ch. ..... 6 »
187e — *Marta* ..... 5 »
188e — *les Dragons de Villars* ..... 5 »
192e — *les Bavards* ..... 5 »
193e — *Stradella* ..... 5 »

RUMMEL

Echos des opéras, fantaisies pour le piano sur les motifs d'Ad. Adam, Auber, Meyerbeer, Rossini, Flotow :
1. *Fra Diavolo* ..... 6 »
2. *L'Etoile du Nord* ..... 6 »
3. *Le Comte Ory* ..... 6 »
4. *Le Domino noir* ..... 6 »
5. *Les Diamants de la couronne* ..... 6 »
6. *La Muette de Portici* ..... 6 »
7. *Robert le Diable* ..... 6 »
8. *Le Pardon de Ploërmel* ..... 6 »
9. *Les Dragons de Villars* ..... 6 »
10. *Marta* ..... 6 »
11. *Stradella* ..... 6 »
12. *Le Postillon de Longjumeau* ..... 6 »

H. LEMOINE

Op. 25. Divertissement sur *l'Ambassadrice* ..... 5 »
Op. 26. — *le Domino noir* ..... 6 »
Bagatelle sur *les Diamants de la couronne* ..... 5 »
— *la Part du Diable* ..... 5 »
— *la Sirène* ..... 5 »

H. VALIQUET

Op. 41. *La Moisson d'or*, vingt-cinq petits morceaux très-faciles, soigneusement doigtés et sans octaves, composés sur les plus jolis motifs des opéras célèbres. En cinq séries, vingt-cinq numéros :

1re série.
1. *Les Huguenots*.—2. *La Poupée de Nuremberg*.— 3. *L'Ambassadrice*. — 4. *Le Comte Ory*.—5. *La Fiancée*.

2e série.
1. *La Muette de Portici* — 2. *Le Pardon de Ploërmel*.—3. *Le Postillon de Longjumeau*. — 4. *Jaconde*. — 5. *Les Diamants de la couronne*.

3e série.
1. *Guillaume Tell*.—2. *Haydée* — 3. *L'Etoile du Nord*. — 4. *Les Pantins de Violette*. — 5. *La Part du Diable*.

4e série
1. *Marta*.—2. *Fra Diavolo*.—3. *Le Prophète*. 4. *Guida et Ginevra*.—5. *La Sirène*.

5e série.
1. *Les Dragons de Villars*. — 2. *Giralda*. — 3. *Le Domino noir*.— 4. *Robert le Diable*.— 5. *Les Deux Aveugles*.
Chaque numéro 2 50
Chaque série ..... 9 »
Les cinq séries réunies, net ..... 10 »
Les mêmes morceaux, arrangés à 4 mains, ch. 5 »
Fantaisie facile sur *les Pêcheurs de Catane* .. 6 »
Fantaisie facile sur *l'Etoile de Messine* ..... 6 »
Petite fantaisie sur *les Dragons de Villars*. 5 »

ÉD. WOLFF

La Jeune Pianiste, ouvrage élémentaire et progressif. Six volumes divisés en 36 liv. :
Op. 123. Premier volume, Le Petit Poucet.
1. *Richard Cœur de Lion*, *le Désert*, *Robert le Diable*, *l'Etoile du Nord* 4 50
2. *Robin des bois*, *Narma*, *le Carnaval de Venise* 4 50
3. *Les Huguenots*, mazurka, *le Barbier de Séville* 4 50
4. Polka, valse allemande originale 4 50
5. Dernière pensée de Weber. *Fra Diavolo* 4 50
6. *Le Prophète*, *la Norma* 4 50
Op. 124. Deuxième vol., Le Chaperon rouge.
1. Mosaïque de *l'Elisire d'amore* 4 50
2. *Le Pardon de Ploërmel*, *le Domino noir*, *le Roman d'Elvire* 4 50
3. Maria, roudo-valse de salon 4 50
4. Mosaïque du *Templario* 4 50
5. Polka de Strauss, *les Huguenots* 4 50
6. Air viennois, rondino de *Guillaume Tell* 4 50
Op. 125. Troisième volume, Le Chat botté.
1. Air allemand varié 4 50
2. Rondino sur une polka originale 4 50
3. Fantaisie mignonne sur *la Vestale* 4 50
4. Mosaïque de *Guida et Ginevra* 4 50
5. Petite fantaisie sur *la Sonnambula* 4 50
6. Valse de *Preciosa* ; l'Heureux Gondolier, barcarolle de Dœhler 4 50
Op. 126. Quatrième volume, Cendrillon.
1. Fantaisie sur *Beatrice di Tenda* 4 50
2. Prière d'*Otello*, de Rossini 4 50
3. Rondo, mélodie de Meyerbeer 4 50
4. Air russe varié 4 50
5. Marche de *Moïse*, de Rossini 4 50
6. Fantaisie sur le *Crociata*, de Meyerbeer 4 50
Op. 127. Cinquième vol., La Biche au bois.
1. Le Désert, mélodie arabe variée 4 50
2. Polonaise favorite des *Puritains* 4 50
3. *Les Dragons de Villars* 4 50
4. Saltarelle de Félicien David 4 50
5. Valse brillante de Strauss, variée 4 50
6. Fantaisie sur *Adelia*, de Donizetti 4 50
Op. 128. Sixième volume, Peau d'âne.
1. Variations brillantes sur *la Niobé* 4 50
2. Nocturne sur *la Berceuse*, de Vivier 4 50
3. Divertissement militaire sur *le Rhin allemand*, de Félicien David 4 50
4. Divertissement sur *Marta* 4 50
5. Petit caprice sur *la Poste*, de Schubert 4 50
6. Thème original de Thalberg, varié 4 50
Les six volumes, chaque ..... 18 »

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 27. | 5 Juillet 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Floquet (2e article), par **Arthur Pougin.** — Concours d'orphéon, de fanfares et de musiques militaires à Suresnes, par **A. Elwart.** — Haydn et les princes d'Esterhazy (3e article). — Nécrologie : Luigi-Felice Rossi, par **Arthur Pougin.** — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles et annonces.

FLOQUET.

(2e article) (1).

Grimm dit, à propos de la première représentation (2) : « L'Académie royale de musique se dédommage du mauvais succès des derniers intermèdes : elle a donné, le mardi 7 septembre, un ballet héroïque intitulé *l'Union de l'Amour et des Arts*... Il paraît que cet ouvrage doit le succès brillant dont il jouit à M. Floquet, jeune musicien dont le début annonce quelques talens, surtout pour la symphonie. Son ouverture, ses airs de danse sont bien dessinés et d'un chant agréable ; mais il manque à l'auteur ce qui manque et manquera toujours à tous nos musiciens français, c'est de *ne savoir point* écrire la musique et de ne pas assez connaître le parti qu'on peut tirer de l'accompagnement du chant (3). Quelques mois de l'école d'Italie pourraient faire un charmant musicien de M. Floquet, qui ne manque ni d'idées ni de hardiesse. »

Bachaumont dit de son côté, en parlant de l'opéra nouveau (4) : « Il a été exécuté avec un succès extraordinaire. L'enthousiasme du public a été porté au point, que dans le courant du spectacle on a obligé plusieurs fois l'orchestre de s'arrêter, pour donner cours aux applaudissemens et aux cris tumultueux avec lesquels on demandoit l'auteur. Comme on ne s'est pas trompé sur celui qu'on désiroit voir, à la fin du spectacle et la toile tombée, on a amené par un coin du théâtre le sieur Floquet, qui a joui d'un honneur que n'a jamais eu Rameau. C'est le premier qui ait été demandé sur la scène lyrique et qui ait paru (1). On a su combien ce musicien, âgé d'environ vingt-trois ans, avoit eu de peine à faire recevoir son ouvrage, quelles mortifications il avoit essuyées pendant les répétitions, et les spectateurs indignés ont été bien aises de trouver cette occasion de le dédommager de tous ces dégoûts. Au reste, son ouvrage est charmant à bien des égards, mais ne méritoit pas cet excès de fanatisme. D'ailleurs, les danses variées, pittoresques et délicieuses, n'ont pas peu contribué à faire tourner les têtes. »

Enfin, *le Mercure de France*, dans son numéro d'octobre 1773, est plus chaleureux encore et s'exprime en ces termes : « La musique de M. Floquet, jeune homme de vingt-deux ans, annonce du génie, du goût et du talent. Il débute avec éclat dans cette carrière difficile et périlleuse. Son premier essai est digne d'un grand maître. Il entend très-bien les grands effets d'harmonie ; ses airs de danse sont d'une mélodie agréable, d'un ton neuf et saillant. On admire son duo et sa belle chacone du second acte, le trio des vieillards, au troisième, comparable aux plus beaux morceaux de ce genre. On peut désirer peut être des motifs mieux choisis et plus soutenus dans son chant, et une expression plus juste et plus sentie dans son récitatif, mais ce jeune musicien se présente avec tant d'avantages et de connaissance, qu'il doit être compté parmi nos savans compositeurs. On peut même dire que le caractère et le style de sa musique annoncent du génie et tiennent à un talent original. »

Pour en finir avec les éloges, je vais reproduire une lettre qui fut adressée à Floquet le lendemain de la représentation de son opéra, lettre qui fut insérée dans le troisième numéro du *Journal de musique* :

« Monsieur,

« Si je vous faisois mon compliment, il ne pourroit que vous être insipide après ce qui se passa hier : je veux me distinguer du général en vous accablant de reproches. En effet, n'est-il pas affreux de donner un opéra pendant lequel on n'a pas le tems de respirer ; il faut avoir des mains de fer, un tympan d'airain. Quoi, toujours des surprises, de la noblesse, du goût, de la nouveauté, du génie ! cela est trop fort à votre âge, Monsieur, vous devriez mourir de honte ; il vous sied bien à vingt-deux ans d'oser entrer en lice avec les respectables suppôts de l'ancien genre : ce sont eux qui ont de l'acquit.

(1) Voir le n° 25.

(2) *Correspondance littéraire*, septembre 1773.

(3) Je ferai remarquer, non point le solécisme commis par Grimm, mais sa constante injustice envers les musiciens français. Ce n'est pas huit ans après la mort de Rameau, et lorsqu'un artiste supérieur, que la France n'aurait pas dû oublier, Philidor, tenait la scène depuis quinze ans, ce n'est pas, enfin, lorsque Dezèdes commençait à établir sa réputation par des ouvrages aussi distingués que *Julie* et *l'Erreur d'un moment*, que de tels reproches pouvaient être formulés.

(4) *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de la république des lettres*, 7 septembre 1773.

(1) Floquet fut en effet le premier auteur auquel le public de l'Opéra ait fait un tel honneur. Voltaire avait paru ainsi, sur la scène de la Comédie française, à l'issue de la représentation de *Mérope*, et la présence de Philidor avait été réclamée de même, à la Comédie italienne, après l'éclatant succès du *Sorcier*.

A la représentation de leurs graves ouvrages, on est forcé de rester immobile... Mais à vos idées singulières peut-on, avec un peu de goût, se défendre d'un mouvement qui tient du convulsif? Corrigez-vous sur mes avis...; mais je gage qu'il n'en sera rien, et je jurerois que vous ferez de pis en pis. Oh! j'en suis sûre, les Provençaux sont intraitables! Je vous connois encore des ridicules singuliers, ce sont ceux d'être bon fils, bon frère, bon ami, humble sans bassesse, honnête dans la prospérité, etc., etc., car vous êtes pétri de ces misères-là, qui vous rendent original. Si vous persistez dans cette étrange conduite, je vous condamne de ma pleine puissance et souveraine autorité à subir toute votre vie, trois fois par semaine, le supplice que vous a infligé le public juste et connaisseur.

» Fait en mon palais de la Modestie, scellé du sceau de l'Amitié, ce lendemain d'un succès rare et mérité. *Signé* MOI.

» J'embrasse respectueusement la plus respectable des mères et la plus aimable des sœurs. »

Dans sa forme plaisante et légère, cette lettre, écrite par une femme, renferme les éloges les plus flatteurs et exprime une conviction véritable.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le succès de l'*Union de l'Amour et des Arts*, auquel on était fort loin de s'attendre, fut non-seulement éclatant mais prolongé. Du 7 septembre 1773 à la fin de janvier 1774, l'ouvrage fut représenté soixante et une fois, et le fait s'était rarement vu à l'Opéra. Il fut encore joué à Choisy, devant le roi, le 9 février, et on en donna enfin, deux mois après, trois représentations nouvelles pour la capitation des acteurs (1).

Ce succès était justifié jusqu'à un certain point, non par la distinction du style employé dans cet ouvrage, style presque toujours lâche et parfois vulgaire, mais par des mélodies pleines de grâce, et dont la franchise contrastait singulièrement avec la pauvreté d'imagination qui régnait généralement dans les grands opéras à cette époque.

Croit-on que la question fût complétement décidée par ce succès, et que les obstacles qui avaient entravé les premiers pas du jeune compositeur fussent écartés à jamais? Loin de là; et la preuve, c'est que le pauvre Floquet, qui s'était, par un traité conclu avec les directeurs de l'Opéra, engagé à livrer sa partition contre une somme de mille écus une fois payée, ne put même obtenir de ces derniers, malgré les 200,000 livres que sa pièce jeta dans les coffres de l'Académie royale de musique, une gratification qu'on ne refusait pas au compositeur de la plus infime rapsodie. Encore cette somme de mille écus fut-elle écornée par un procès qu'il dut soutenir contre un éditeur qui avait publié, sans son consentement, des airs détachés de son opéra, dont la partition parut au mois de décembre 1773.

III.

Une telle injustice, venant se joindre aux procédés peu délicats qu'il avait eu à supporter pendant les études de l'*Union de l'Amour et des Arts*, était bien faite pour exaspérer Floquet. Malheureusement tout homme qui embrasse ce qu'on appelle la carrière des arts, doit s'attendre à des chagrins de toute sorte. Floquet le comprit, et ne chercha qu'à se mettre en mesure de paraître de nouveau devant le public. Du reste, l'énorme succès de son premier ouvrage lui était une large compensation de tous ses ennuis, et si sa position n'était pas améliorée, — car il lui fallait toujours, avec le peu qu'il gagnait, soutenir sa mère et sa sœur, et l'on prétend que sa gêne était telle que, faute de pouvoir acheter de chandelle, il s'étendait par terre, la nuit, et, couché sur le ventre, travaillait à la clarté de la lune,—du moins son amour-propre était satisfait. Confiant dans sa destinée, il s'occupa d'un opéra dont son premier collaborateur, Lemonnier, lui avait donné le poëme; mais il s'effraya du temps qu'il lui faudrait pour composer sa partition, faire les démarches nécessaires à sa réception, et enfin procéder aux études de l'ouvrage. Il avait en portefeuille une messe funèbre : quelques amis lui suggérèrent l'idée de la faire exécuter dans une église, et de fixer une rétribution à payer par chaque assistant, lui offrant de s'employer à cet effet. Floquet goûta ce projet, et le 23 mars 1774, une foule nombreuse se rendait aux Feuillants pour entendre cette nouvelle œuvre d'un jeune compositeur aimé du public. Plus de cinq cents personnes étaient présentes, et le prix des places ayant été fixé à 6 livres, c'est environ 1,000 écus que Floquet vit tomber à cette occasion dans son escarcelle.

Dès lors, il se remit au travail avec une nouvelle ardeur et son opéra fut bientôt terminé. Le sujet de cet ouvrage, qui avait pour titre, *Azolan*, était tiré du joli conte si connu de Voltaire, qui porte le même nom :

A son aise dans son village
Vivait un jeune musulman,
Bien fait de corps, beau de visage,
Et son nom était Azolan.

Cette seconde production dramatique du jeune musicien provençal n'était pas, s'il faut s'en rapporter aux chroniqueurs du temps, inférieure à la première. Mais, entre la représentation de l'*Union de l'Amour et des Arts* et celle d'*Azolan*, il s'était passé un fait qui occupa tout Paris et devint fatal à la carrière du jeune Floquet. Le 19 avril 1774, un homme de génie, auquel de profondes méditations, des études poursuivies avec intelligence et ténacité et, plus que cela, vingt ouvrages de différents caractères représentés sur les scènes les plus importantes, avaient donné, outre la conscience de sa valeur, l'expérience indispensable aux natures les mieux douées, faisait représenter sur la scène de l'Académie royale de musique une de ces œuvres gigantesques, si sublimes, si parfaites dans toutes leurs parties qu'elles marquent d'un trait de feu une de ces dates qui restent dans l'histoire de l'art. Cet homme, c'était Christophe Gluck; cette œuvre, c'était *Iphigénie en Aulide*. Quelques contradictions qu'eût à subir le musicien allemand, son génie était si évident qu'il ne s'imposa pas moins aux suffrages de la foule, et que nos compositeurs français, dont, il faut le dire en toute justice, le rôle était assez effacé à l'Opéra, furent complétement rejetés dans l'ombre. C'est à ce moment que Floquet arriva avec une œuvre qu'il n'avait peut-être pas assez méditée, mais qui, je le répète, si l'on doit s'en rapporter aux critiques du temps, n'en renfermait pas moins des parties très-estimables.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

(1) Les représentations données autrefois « pour la capitation des acteurs » étaient ce que nous appelons aujourd'hui des bénéfices, et le produit leur en était partagé.

CONCOURS D'ORPHÉONS

De fanfares et de musiques militaires à Suresnes.

Dimanche dernier, un grand nombre de sociétés chorales de Paris et des environs, ainsi que des fanfares et des musiques d'harmonie, ont pris part au concours ouvert à Suresnes par l'association des sociétés chorales de la Seine, sous le patronage de la municipalité de cette charmante localité.

Les concours de chant ont eu lieu à la salle Gaiddon (le Mabille de l'endroit) et dans la belle usine de M. Bernadotte, l'un des industriels les plus estimés de Suresnes. Quant à ceux de musique militaire, c'est dans le jardin assez mélancolique de la mairie qu'il avaient planté leur tente voyageuse.

Deux belles médailles d'or avaient été données par S. M. l'Empereur; et les autorités de la ville, ainsi que plusieurs dames patronnesses et quelques riches habitants, avaient également offert des médailles en or, en vermeil et en argent.

Les deux jurys du chant avaient pour présidents MM. Ambroise Thomas et Georges Kastner, membres de l'Institut; ceux de musique militaire M. Meifred, professeur au Conservatoire. On remarquait parmi les membres des trois jurys, MM. Dauverné, Charles Battaille, F. Delsarte, F. Bazin, A. Elwart, Laurent de Rillé, Semet, Œschner, Simiot, Ermel, Vialon, etc., etc. La médaille d'or a été remportée par les *Enfants de Lutèce*. Le choral de l'*Odéon*, qui possède des qualités excellentes, a remporté le second prix à ce concours si disputé de la salle Gaiddon. La médaille de la salle Bernadotte a été décernée à l'orphéon de Saint-Germain-en-Laye, et celles du jardin de la mairie à la fanfare de Sainte-Geneviève et à l'harmonie d'Anet.

En général les chœurs imposés ont été bien exécutés, sans qu'il se soit produit rien de très-remarquable. Quant à la musique militaire (fanfare et harmonie), elle est en général assez médiocre. Cependant l'orphéon de Suresnes et sa musique municipale ont fait généralement plaisir. Le premier chante avec goût et ensemble, et le second joue juste. Nous avons entendu des *clavicors* dans certaines musiques militaires!!! Espérons que le progrès qui se fait sentir à Bordeaux, Agen et Toulouse introduira bientôt à Suresnes et dans les pays environnants, les excellents instruments d'Adolphe Sax.

A. ELWART.

HAYDN ET LES PRINCES D'ESTERHAZY.

(3e article) (1).

Les archives musicales, d'ailleurs si riches, de la maison d'Esterhazy, ne possèdent que peu d'autographes de l'homme illustre qui en avait été l'un des plus glorieux ornements. Le plus important de ces manuscrits est celui de la *Pescatrice*, opérette en un acte, qui date de 1769. Les autographes de cinquante grandes compositions, dont Haydn, de son vivant, avait par contrat assuré la propriété au prince, ont disparu sans laisser de trace, ainsi que les manuscrits que Michel Haydn, en reconnaissance de la pension qu'il devait à la munificence de son Mécène, lui avait légués par testament. Il paraît hors de doute que ces papiers sont en effet partis pour Eisenstadt, car on ne trouve presque rien à Salzbourg, notamment à l'église collégiale de Saint-Pierre. Des innombrables compositions religieuses de Michel Haydn, cette église ne possède qu'une litanie du Saint-Sacrement, la deuxième messe de *Requiem*, inachevée, en partition, cinq graduels, une séquence et un *Veni, Sancte Spiritus*, transcrit pour clavecin.

A. Fuchs cite le manuscrit de la messe *In tempore belli* comme se trouvant encore de son temps à Eisenstadt. Je l'ai cherché vainement, ainsi que les autographes des cinquante lieder écossais, qui n'ont disparu que depuis une vingtaine d'années; l'autographe d'une litanie que Cherubini avait écrite pour le prince Nicolas, est également perdu.

En fait de manuscrit de Haydn, je n'ai trouvé dans ces archives que deux lettres insignifiantes, de 1763 et de 1803; et chez le directeur actuel de musique, M. Seitz, trente-six des quarante canons que J. Haydn avait fait encadrer et accrocher aux murs de son appartement, afin, disait-il avec un sentiment de légitime orgueil, d'avoir une décoration d'appartement comme on n'en trouverait chez aucun souverain. A part leur valeur musicale, le texte de ces canons offre un grand intérêt; évidemment, ils ne se suivent pas au hasard, mais d'après un plan arrêté d'avance. Les paroles, tour à tour religieuses ou philosophiques, empreintes de sensibilité ou d'*humour*, sont destinées à offrir un résumé des idées et des opinions de celui qui habitait cette demeure.

On trouve de nombreux autographes de J. Haydn à Vienne, à la bibliothèque de la cour, aux archives de la Société de musique, à la maison Artaria. La riche collection de Fischhoff est partie pour l'étranger; quant à celle de A. Fuchs, la partie la plus importante a été acquise par Thalberg; le reste appartient à la maison Putsch à Augsbourg.

(1) Voir le n° 23.

Haydn repose aujourd'hui dans l'église dite Berg-Kirche, à Eisenstadt, où ses restes ont été transférés en 1819. Quand on ouvrit le cercueil, on ne retrouva que le tronc: la tête avait disparu. On suppose qu'elle aura été enlevée par quelque cranioscope enragé, peut-être un Anglais. A cette époque, le culte de Haydn avait atteint son apogée à Londres. Ce fut même sur les pressantes instances de l'aristocratie anglaise que le prince fit ériger à la mémoire du grand homme un monument fort simple, pour ne pas dire mesquin. C'est une plaque en marbre, encadrée dans une des parois d'un cube en grès, auquel un badigeonneur a essayé de donner un faux air de granit. Dans l'épitaphe, le titre de « docteur de l'université d'Oxford » est seul écrit en italiques; ce qui semble assez plaisant, quand on songe que Haydn est l'auteur de *la Création*, des *Saisons*, etc., titre qui vaut bien celui de docteur de l'université d'Oxford. L'inscription serait-elle d'origine britannique?

On ne saurait parler de Haydn et de son art sans que l'attention se porte tout naturellement sur l'illustre maison au service de laquelle il a consacré la plus grande partie de son existence. En effet, plusieurs faits problématiques, le développement tardif de son talent, le contraste entre les œuvres qu'il a écrites à Esterhazy et celles qu'il a composées à Eisenstadt, l'empiétement de plus en plus manifeste de la *virtuosité*, même dans les compositions religieuses de sa dernière période, ne trouvent une explication naturelle et satisfaisante que dans les rapports au milieu desquels il a vécu pendant près d'un demi-siècle.

Haydn a rempli les fonctions de maître de chapelle sous les princes suivants de la maison Esterhazy-Galantha: Paul-Antoine, 1761; Nicolas-Joseph, 1790; Antoine, 1794; Nicolas, 1803. Il avait vingt-huit ans lorsqu'il entra au service de la maison Esterhazy, en 1760; il mourut sous le prince Nicolas, en 1809, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Comme Haydn n'a vécu qu'un an sous le prince Paul-Antoine, et que pendant une partie du règne très-court d'Antoine il était en Angleterre, nous n'avons à nous occuper ici spécialement que de Nicolas-Joseph et de Nicolas, qui seuls ont exercé une influence décisive sur sa carrière. Les commencements en furent des plus modestes. Son talent musical fut tout d'abord mis à contribution pour un théâtre de marionnettes d'une forme toute primitive. Au dire de Prinster, un quatuor, composé de deux hommes et de deux femmes, chantait le texte mis en musique par Haydn, pendant que les marionnettes allaient et venaient en gesticulant sur la scène. Nicolas-Joseph, qui succéda l'année suivante à Paul-Antoine, apprécia bientôt le talent dont son maître de chapelle faisait preuve dans ce genre de composition comme dans tous les autres; son goût pour la musique, d'abord restreint à ce théâtre de marionnettes et à quelques instruments favoris, se développa peu à peu sur une plus grande échelle, et Haydn ne tarda pas à être chargé des travaux les plus divers, qu'il exécutait à la grande satisfaction du maître. L'augmentation de l'orchestre en fut la conséquence; le nombre des artistes qui le composaient fut porté à trente. Sur le théâtre de marionnettes, on chantait l'opérette, sacrée ou profane, et pendant une visite qu'elle fit au château, l'impératrice Marie-Thérèse ne dédaigna pas d'y assister. Enfin, le prince fit construire un petit théâtre d'opéra, pour lequel Haydn écrivit treize opéras italiens et une quantité incroyable de compositions de tout genre, notamment de symphonies et de quatuors. La réputation de ces ouvrages se répandait déjà au dehors et franchissait les frontières de la Hongrie et de l'Autriche.

LE DOCTEUR L***.

NÉCROLOGIE.

LUIGI-FELICE ROSSI.

Un artiste distingué vient de s'éteindre en Italie. Luigi-Felice

Rossi, né à Brandizzo, petite commune située près de Chivasso, le 27 juillet 1805, est mort à Turin, le 20 juin dernier, après avoir souffert toute sa vie des suites d'une maladie qui avait attaqué sa première enfance.

Une flûte lui étant un jour tombée entre les mains, il s'exerça seul à jouer de cet instrument, et il réjouissait ses compagnons en exécutant des mélodies populaires. Quelques cahiers de musique lui suffirent pour apprendre le solfége sans maître. A seize ans il perdit son père, et prit peu après les habits de clerc qu'il garda pendant tout le temps qu'il resta au collége de Chivasso et au séminaire de Turin, où il passa ses examens de doctorat. Ne se sentant aucune vocation pour l'état ecclésiastique, il finit par obtenir, non sans peine, de sa mère, la permission de se vouer à l'art musical. Il se rendit à Naples, et il étudia successivement avec Raimondi et Zingarelli, deux maîtres entièrement opposés de caractère et de méthode.

Ses études terminées, il partit pour Turin, où il fit représenter au théâtre d'Angennes, *gli Avventurieri*, opéra-bouffe, dont le brillant succès se prolongea pendant la saison entière. Mais à Milan, au théâtre de la Scala, le même ouvrage fit un fiasco tel que Rossi jura — et il tint sa parole — de ne plus jamais écrire pour le théâtre.

Revenu à Turin, il composa deux messes, l'une en *ré* mineur, l'autre en *fa* mineur, toutes deux dédiées à don Ambrogio Campodonico, et un office de vêpres en *fa*. Peu de temps après il publia sa messe *facile* en *fa* mineur, messe qu'il avait écrite alors qu'il travaillait encore avec Zingarelli. Ces divers ouvrages obtinrent un tel succès qu'il fut chargé d'écrire un service entier pour la commune de Corio. Cette nouvelle œuvre est devenue depuis ce temps extrêmement populaire dans tout le Piémont, où elle est connue sous le nom de *messe de Corio*. Il écrivit aussi un nouvel office de vêpres, qui n'a jamais été publié.

Il composa ensuite sa messe *de Settimo* et un troisième office de vêpres qui prit le même nom. Puis il écrivit, pour l'académie de Sainte-Cécile de Rome, dont il était membre, une grande composition en huit morceaux, intitulée *les sept Paroles de Jésus-Christ*. Aujourd'hui encore, et après vingt années écoulées, on remarque dans cet important ouvrage des beautés d'un caractère neuf et vraiment original. Un motet écrit sur le verset *Quæro pacem*, dont on dit grand bien, et les deux messes dites messe d'Alexandrie et messe de Crescentino, suivirent de près; ces deux messes sont considérées en Italie comme des œuvres hors ligne.

Rossi écrivit aussi un grand nombre d'hymnes et de psaumes, parmi lesquels on remarque surtout un *Beati omnes*, avec accompagnement de simple quatuor, un *Lætatus*, un *Confitebor*, un *Laudate*, un *Magnificat* en *mi* bémol et un *Tantum ergo* choral. Puis il composa encore deux messes, dont l'une, dédiée à la mémoire de sa mère, morte en 1849, appartient à un autre genre que celui de ses précédentes compositions, et rappelle les effets du chant *à la Palestrina*, trop oublié de nos jours. Dans les dernières années de sa carrière, il refit une symphonie qu'il avait écrite longtemps auparavant. Enfin il publia nombre d'ouvrages didactiques. Je ne dois pas oublier que, patriote ardent, Rossi salua les premiers pas de la régénération italienne, en 1847, en composant un grand *Te Deum* et un hymne populaire, *Coll' azzurro coccarda sul petto*.

Rossi était un lettré distingué. Il a écrit la partie musicale de l'*Enciclopedia popolare* de Pomba et du *Gran dizionario della lingua italiana* de Tomaseo. On lui doit les deux traductions italiennes du *Traité de composition* de Reicha et du *Cours de contre-point et fugue* de Cherubini, qu'il a, de plus, enrichi d'excellentes notes critiques, ainsi que les *Etudes de contre-point* de Beethoven, traduites aussi par lui. Enfin il a donné un grand nombre d'articles à l'ancienne *Gazzetta musicale* publiée par l'éditeur Ricordi.

On voit que la vie de Rossi a été bien remplie, et pourtant ce n'est pas tout encore, car il consacrait un temps énorme au professorat. Sans parler de ses élèves particuliers, qui tous, grâce à ses soins, ont une belle position en Italie, M. Roberti, auteur de l'opéra *Pietro de Medici;* M. Bodoira, organiste et compositeur; M. Villanis, qui a eu de grands succès au théâtre; M. Roasio, pianiste-compositeur; M. Ramorino, auteur de l'opéra *Ezzelino da Romano*; M. Borano, critique et maître de chant; M. Tempia, violoniste-compositeur très-renommé au-delà des Alpes; M. Borelli, qui est presque naturalisé français, sans parler, dis-je, de ces élèves et de bien d'autres encore, Rossi fut le fondateur et le professeur de la première école de chant populaire établie en Italie, à Turin, école pour laquelle il écrivit et publia une méthode particulière. Il introduisit l'étude du chant dans les écoles communales de Turin, dont il fut nommé directeur de musique, ainsi que dans l'œuvre royale de la Providence; il était aussi professeur à l'institut de Saint-François de Paule.

Rossi était le modèle des vertus privées. Il fit de grands efforts pour améliorer en Italie le sort des artistes, et soutint à cet effet des luttes acharnées, qui lui suscitèrent de nombreux ennemis. Il encourageait beaucoup les jeunes gens et a fait un certain nombre d'élèves dont il n'a jamais voulu rien accepter. Sa conversation était pleine de charme, sa bonté et son honorabilité le faisaient aimer et respecter de tous, et il était l'ami de plusieurs hommes célèbres et distingués, entre autres de Gioberti et de Tommaseo. Il est universellement regretté en Italie (1).

ARTHUR POUGIN.

Le *Musical World* reproduit l'avis que contenait notre numéro du 7 juin, au sujet des compositions de Mme THECLA BADARZEWSKA. Aucune réclamation de l'étranger ne nous ayant été adressée au sujet des affirmations énoncées dans cet article, nous répétons que les quatre compositions ayant pour titre: *La Prière d'une vierge* — *Douce Rêverie* — *Souvenirs de ma chaumière* et *Mazurka*, dont nous sommes éditeurs, sont SEULES authentiques, et que toutes celles qui ont pu ou qui pourront être publiées sous le nom de Mme Badarzewska sont apocryphes.

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS : *Trop curieux!* comédie en un acte et en vers, par M. Edmond Gondinet; fin des débuts de Mlle Agar. — VAUDEVILLE : *Les Coups d'épingle*, comédie en trois actes, par M. Ernest Capendu. — PALAIS-ROYAL : *Les Mystères de l'Hôtel des ventes*, comédie-vaudeville en trois actes, par MM. Henri Rochefort et Albert Wolff. — AMBIGU : Reprise de *Latude; une Société de tempérance*, vaudeville en un acte, par MM. Commerson et Henri Rochefort. — GAITÉ : Reprise du *Fils du Diable*.

Le nom de M. Adolphe Gondinet n'est pas tout à fait nouveau dans la littérature, mais nous croyons qu'il n'a jamais paru sur aucune affiche de théâtre. Or, si c'est à titre d'encouragement que la Comédie française a accueilli le petit acte de ce jeune auteur, intitulé *Trop curieux!* nous ne saurions la blâmer de son bon procédé. M. Edmond Gondinet annonce d'heureuses dispositions auxquelles il ne manque peut-être, pour aboutir au succès, que la pratique de la scène. Plus tard, quand il aura acquis un peu plus d'expérience, il n'osera plus risquer sans doute des types aussi connus que ceux qui figurent dans sa pièce de début. Lord Blount, cet Anglais spleenétique qui, pour n'avoir pas su fermer les yeux à propos, est arrivé au dégoût de la vie, ce peintre issu de la Bohême, un domestique

(1) Le journal italien *l'Opinione* a donné, le 29 juin, une notice excellente et très-étendue sur cet artiste.

funèbre spéculant sur la mort de son maître; tout cela est bien vieux, bien usé, et malheureusement les rôles des femmes qui pourraient aviver les nuances du tableau, sont à peine indiqués. Clarisse ne se montre qu'au dénoûment pour faire éclater son innocence compromise et pour empêcher un duel entre son mari et le peintre Léon Rodat, qu'il a institué son légataire universel, et qui, dans un élan des plus désintéressés, veut absolument le tuer pour qu'il ne se suicide pas. Quant à Stella, la jeune Napolitaine, elle n'a pour raison d'être que les beaux yeux de Mlle Marie Royer. Reconnaissons d'ailleurs que les vers de M. Edmond Gondinet sont faciles, spirituels, et qu'ils sont fort bien dits par Leroux, Got, Coquelin et Mlle Edile Riquier. A tout prendre, la représentation de *Trop curieux!* n'est pas absolument sans charmes, et peut être considérée comme une promesse d'avenir.

Mlle Agar, dont les débuts ont eu un certain retentissement, dû non moins aux qualités incontestables de cette jeune tragédienne, qu'à l'accident qui les a interrompus, s'est montrée pour la dernière fois dans la Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide*. Nous n'avons pas encore entendu dire que le Théâtre-Français lui ait fait des propositions pour utiliser ses services.

— La nouvelle direction du Vaudeville vient d'inaugurer son règne par un de ces succès qui n'ont peut-être pas tout ce qu'il faut pour passionner la foule, mais qui, sous plus d'un rapport, se recommandent à l'estime du public connaisseur. L'auteur des *Coups d'épingle*, M. Ernest Capendu, a collaboré aux *Faux Bonshommes* avec M. Théodore Barrière; il n'est donc pas le premier venu, mais en même temps il n'a plus à l'indulgence de la critique les droits d'un commençant inexpérimenté. Nous lui reprocherons donc, sans scrupule, le choix et l'insuffisance de son sujet. Edmond Dornay est amoureux de Mlle Fargis, et pour obtenir sa main, il songe à s'assurer la protection des époux Croisilles. Mais ceux-ci ont une fille à marier, et, dépités de voir qu'Edmond Dornay ne lui donne pas la préférence, ils se vengent jésuitiquement en l'accablant de coups d'épingle et en essayant de faire manquer son union avec Mlle Fargis. Il y a là matière à un acte, et non à trois; aussi, malgré quelques scènes fort bien faites, la pièce semble-t-elle parfois trop languissante. Selon le procédé qui lui a si bien réussi pour les *Faux Bonshommes*, M. Capendu a cru devoir multiplier les rôles épisodiques, mais cette fois en pure perte. Tous ces personnages plaqués, dont la mode est du reste tant soit peu passée, ne font que gêner l'action. Félix, Félix lui-même, l'épisode incarné, dépense en vain sa verve qui petille et éclate dans le vide. Telle est pourtant l'influence salutaire de deux ou trois situations vigoureuses, habilement exploitées, que les *Coups d'épingle* n'ont piqué personne au vif, et qu'ils sont capables d'effleurer, pendant longtemps encore, l'épiderme des spectateurs.

— Un livre curieux sur *les Mystères de l'Hôtel des ventes* a été publié, il y a quelques mois, par M. Henri Rochefort. De ce livre MM. Henri Rochefort et Albert Wolff ont tiré un vaudeville en trois actes pour le Palais-Royal, et cette transformation a été fort goûtée. C'est une de ces joyeuses pochades qui échappent à l'analyse, mais qui, comme *le Chapeau de paille d'Italie*, ne laissent pas le temps au public de se demander ce qu'on lui veut ni où on le mène. Les éclats de rire se succédant sans interruption, ne permettent point à la raison de protester; *Tarte à la crème* serait bien reçue, ma foi! au milieu de ce déchaînement de folle hilarité qui convulsionne toute la salle. Le prétexte des auteurs, c'est tout simplement, autant que nous l'avons pu comprendre, un portrait de femme exposé à l'Hôtel des ventes, en l'absence de son possesseur, et qui est sur le point de tomber entre les mains d'un mari jaloux et féroce. Comment ce portrait a-t-il été perdu? Comment voyage-t-il de main en main? Comment parvient-il, sans catastrophe, à sa véritable adresse? C'est ce que nous ne saurions dire; mais si vous tenez à le savoir, allez le demander aux étourdissants comiques du Palais-Royal, et nous pouvons vous affirmer que vous ne vous repentirez pas de votre soirée. Il sont tous là, Gil Perez, l'humoriste, déguisé en armoire; Brasseur, le héros du travestissement; Lhéritier, le très-digne successeur de Sainville; Mme Thierret, qui porte le bonnet à poils comme un vieux grenadier, et tant d'autres que nous oublions bien malgré nous. Il n'y aura pas de canicule pour *les Mystères de l'Hôtel des ventes*.

— Que nous reste-t-il à signaler, si ce n'est, comme toujours, des reprises dans les théâtres de drame? Il faut bien nous résoudre à cette nomenclature rétrospective, sous peine de n'en plus parler du tout. A l'Ambigu, *Latude*, une des bonnes pièces de feu Guilbert de Pixérécourt, retrouve sa vogue d'autrefois, grâce au talent des acteurs, notamment de Castellano, qui a su donner une excellente physionomie à ce mousquetaire, dont la folie originale avait fondé en partie la réputation de Saint-Firmin, le premier Don César de Victor Hugo. Ce drame est précédé, chaque soir, d'un très-agréable lever de rideau, tout plein de mots drôles, et de couplets spirituels qui, sous le titre de *une Société de tempérance*, est signé par deux auteurs qu'il doit nous suffire de nommer, MM. Commerson et Henri Rochefort.

— A la Gaîté, la reprise du *Fils du Diable* lutte avec avantage contre les implacables chaleurs de la saison. C'est la seconde fois, depuis trois ans, que ce drame, emprunté au répertoire de l'Ambigu, traverse victorieusement l'été. Il est vrai que la direction n'a rien négligé pour lui conserver l'attrait qu'il avait à l'époque de ses premières représentations. Le rôle d'Otto fournit à Dumaine l'occasion de se distinguer sous une multitude d'aspects divers; tour à tour grand seigneur, juif ou dandy, il provoque à son gré la terreur, le rire et les larmes. Jamais puissance du comédien sur le public ne s'est manifestée d'une manière plus complète. Le rôle de Franz appartient aujourd'hui à Léon Leroy, qui s'en acquitte à merveille, et l'intéressant personnage de Noëmie est on ne peut mieux interprété par Mme Clarence. Une pareille reprise équivaut à une création.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** L'Opéra a donné cette semaine, lundi et mercredi, *les Huguenots* et *Robert*; telle est l'attraction inépuisable des deux chefs-d'œuvre de Meyerbeer que, malgré la chaleur actuelle, la salle a été chaque fois complétement remplie. Dans les deux rôles de Raoul et de Robert, Gueymard a provoqué d'unanimes bravos; on sait que le rôle de Valentine est un des meilleurs de Mme Gueymard, et Mme Vandenheuvel-Duprez, Belval, Cazaux y ajoutent un magnifique ensemble.

*** Vendredi, *le Trouvère* a été donné pour la rentrée de Michot et le début de Mme Dory-Rottger, engagée depuis un an par la direction précédente, mais qu'un traité antérieur avait appelée à Lisbonne. Michot nous a semblé avoir retrouvé la pureté de sa voix, dont il use encore sobrement et avec une certaine réserve. Quant à la débutante, qui se produisait dans le rôle de la bohémienne, Azucena, elle possède une belle voix de mezzo soprano, remarquable surtout par la franchise et l'homogénéité parfaite. Son style est simple et pur, mais jusqu'ici nous ne saurions dire si elle est douée de la chaleur et de l'accent dramatiques, sans lesquels on n'obtient pas les grands succès; nous la jugerons dans d'autres rôles. Mme Gueymard, qui reprenait celui de Léonore, y a déployé toute l'exubérance de sa belle et puissante voix. Bonnehée chantait le rôle du comte de Luna avec plus d'intention que d'effet.

*** Demain lundi, la première représentation de *Diavolina*, de Saint-Léon et Pugni, pour la continuation des débuts de Mlle Mouravieff.

*** L'état de Mlle Livry s'est sensiblement amélioré. Elle peut maintenant recevoir quelques amis et causer avec eux. Les médecins lui ont ordonné le séjour de la campagne. On avait parlé de Compiègne, mais c'est à Neuilly qu'on va transporter l'intéressante malade, qui depuis bientôt huit mois n'a pas quitté son lit de douleur.

*** Le congé annuel de M. et Mme Gueymard doit commencer le 12 juillet; les deux célèbres artistes ont l'intention d'aller se reposer à Vichy.

*** La direction du théâtre de l'Opéra-Comique a rengagé Mlle Cico pour trois ans. — Mlle Rolin rentre à ce théâtre.

*** Achard a pris momentanément congé du public de l'Opéra-Comique dans *la Dame Blanche*. Il reviendra pour le 1er août.

*** Le théâtre de l'Opéra-Comique annonce pour mardi la représentation de *Galatée*. Mme Ugalde chantera le rôle principal, qui fut l'une de ses meilleures créations.

*** Mlle Irène Lambert a débuté la semaine dernière dans *Haydée*. Elle a reçu du public un accueil encourageant. Sa voix manque un peu de force ; mais elle a de la fraîcheur et de la sonorité, surtout dans le médium. Elle a chanté avec beaucoup de grâce et de méthode, et le travail aidant, elle peut occuper une place utile au théâtre de l'Opéra-Comique.

*** M. Bagier, le nouveau directeur du théâtre Italien, est arrivé à Paris et va partir pour Londres.

*** Mme Frezzolini a quitté Paris, elle va passer deux mois en Italie.

*** Le ministre d'Etat a accordé à M. Bagier, à titre de frais d'installation, une somme de 50,000 francs, une fois payée. Elle lui sera comptée en deux fois.

*** Hier samedi, l'Académie des beaux-arts a jugé le concours de composition musicale. Un 1er prix a été décerné à M. Massenet, élève de MM. Reber et Ambroise Thomas, dont la cantate était exécutée par Mme Vandenheuvel, MM. Roger et Bonnehée. — Un 2e prix à M. Constantin, élève de M. Amb. Thomas, et qui avait pour interprètes Mlle Baretty, MM. Duprez et Crosti. — Une mention honorable a été accordée à M. Ruiz, élève de M. Leborne, et dont l'œuvre avait été chantée par Mlle de Taisy, MM. Colomb et Caron.

*** Par décret en date du 1er juillet courant, une surintendance générale des théâtres a été créée au ministère de la maison de l'Empereur et des beaux-arts. — Par un décret en date du même jour, M. le comte de Baciocchi, premier chambellan de l'Empereur, a été nommé surintendant général des théâtres.

*** Par décret en date du 1er juillet, M. Camille Doucet a été nommé directeur de l'administration des théâtres au ministère de la maison de l'Empereur et des beaux-arts. Cette administration est placée sous les ordres du surintendant général des théâtres.

*** Roger a quitté la Suisse, où il a commencé une série de brillantes représentations, pour venir passer quelques jours à Paris. Il est reparti pour Lausanne.

*** La célèbre *Schiller-Marche* de Meyerbeer, dont il existe, outre les arrangements pour le piano et à quatre mains, une transcription très-réussie de Liszt, vient de paraître, arrangée pour la musique militaire, par Léon Chic.

*** La *Revue et Gazette des théâtres* annonce l'inauguration pour le 15 août d'une vaste salle de concert, construite, sous la direction de M. Pigeory, architecte de la ville, par M. Guerault, entrepreneur, au boulevard Saint-Germain, en face des jardins du musée de Cluny, et qui portera le nom d'*Athénée musical*. M. de Rousset-Boulbon est le directeur de cet établissement, dont M. Paquis dirigera l'orchestre. Un grand nombre d'engagements d'artistes sont déjà faits, et on compte parmi eux, outre M. Paquis lui-même, qui se fera entendre fréquemment comme cor solo, le violon Collongues, le cornet à piston Delpech, le flûtiste Miramont, le hautbois Lavigne, le basson Espaignet, etc. Le directeur de l'*Athénée musical* paraît dans l'intention de soumettre ses concerts, comme ceux des Champs-Elysées, à des conditions exceptionnelles d'honnêteté et d'élégance; nous ne pouvons que lui souhaiter tout succès.

*** Les répétitions de l'opéra de Litolff, qui sera prochainement représenté à Bade, se poursuivent avec beaucoup d'activité dans la salle du théâtre Lyrique. Mme Colson et Jourdan, auxquels les principaux rôles ont été confiés, se trouvent à leur poste et paraissent enchantés de l'ouvrage de Litolff.

*** Une actrice du théâtre de Bromberg, Mlle Bergguth, vient encore d'être la victime d'un de ces accidents qui depuis quelque temps arrivent si fréquemment au théâtre. S'étant trop approchée de la rampe, le feu a pris à sa robe, et malgré de prompts secours, elle a reçu de nombreuses et profondes brûlures auxquelles elle a succombé.

*** M. Salvi, directeur du théâtre italien à Vienne, a engagé Mlle Artot pour la prochaine saison, à raison de 15,000 francs par mois.

*** Dresde et Givet viennent de célébrer simultanément avec une grande solennité le centième anniversaire de la naissance de Méhul. A Dresde le théâtre royal a joué l'opéra de *Jacob et ses fils en Egypte*, et après un prologue qui précédait la pièce, à l'exécution de laquelle les principaux artistes avaient tenu à concourir, le buste de Méhul a été couronné de lauriers. — A Givet, un magnifique festival en l'honneur de l'illustre compositeur français avait réuni plus de trente sociétés d'harmonie et de chant. La Belgique s'y était fait représenter par l'élite de ses chanteurs.

*** *La Rose de Saint-Flour* était au nombre des pièces par lesquelles a ouvert le théâtre de Spa. L'opérette d'Offenbach a beaucoup plu. Le 19, l'administration de la Redoute avait inauguré sa saison par un très-beau concert.

*** La troupe Merelli a complétement échoué à Francfort. C'est un véritable désastre pour les artistes dont elle se composait.

*** Nous avions annoncé dans notre dernier numéro l'inauguration du nouvel établissement de bains qui vient d'être construit par M. Debayser, sous l'énergique impulsion de M. le maire de Boulogne-sur-mer. Cette solennité avait attiré une grande affluence. Nous n'avons pas à entrer dans les détails de la construction du bâtiment, qui fait honneur à l'architecte, mais nous dirons que le grand salon du Casino, outre sa magnificence, est excellent comme salle de concert. Les nuances les plus délicates, les plus fins détails y sont entendus de tous les points. Aussi, dans ces conditions favorables, animés par la présence de nombreux représentants de la presse parisienne et du public d'élite qui remplissait les galeries splendides et sonores du monument, les artistes appelés pour le grand concert organisé sous la direction de la Société philharmonique, se sont-ils surpassés et ont-ils été salués de bravos enthousiastes. Nous avons dit que Mme Vandenheuvel-Duprez, MM. Warot, Servais et Léonard, défrayaient le très-beau programme de ce concert. Mme Vandenheuvel-Duprez a chanté la ballade et la scène des bijoux de *Faust*, la *Sicilienne* des *Vêpres*, et avec Warot le grand duo du *Comte Ory*. Servais a dit deux morceaux de sa composition : un *adagio religioso* et *rondo militaire*, et une fantaisie sur *Lestocq*; Léonard, sa fantaisie sur des motifs de Donizetti et des variations sur l'air national autrichien ; puis, avec Servais, un grand duo sur deux thèmes anglais. On se ferait difficilement une idée de l'effet produit par les deux illustres artistes. Les ouvertures de *Guillaume Tell* et d'*Oberon* ont été admirablement rendues par l'orchestre, très-bien conduit par M. Chardard, et l'orphéon de Boulogne, sous la direction de M. Guilmant, a fourni au concert un très-intéressant contingent.

*** M. Georges Hainl, chef d'orchestre du théâtre de Lyon, et l'un de nos violoncellistes les plus distingués, est en ce moment à Paris.

*** L'éminent pianiste-compositeur Gustave Satter, en faveur duquel un grand parti commence à se former en Allemagne, après avoir donné cinq concerts à Vienne et sept à Pesth, s'est fixé à Vienne pour une année. Il a fait paraître chez Charles Haslinger, éditeur de la cour, six compositions nouvelles qui jouissent d'une grande vogue, et il termine en ce moment deux symphonies-concertos à grand orchestre, qu'il jouera l'année prochaine dans ses concerts. On fonde, non sans raison, de grandes espérances sur son talent de compositeur.

*** A Œdenbourg, en Hongrie, le premier festival de chant a eu lieu le 28-29 juin; six cents chanteurs y ont pris part.

*** Servais et Léonard viennent de passer deux jours à Paris. Ils arrivaient de Boulogne-sur-Mer, et sont repartis pour Bruxelles.

*** L'excellent pianiste compositeur, M. D. Magnus, se rend à Spa et à Wiesbade, pour s'y faire entendre.

*** L'illustre compositeur italien Mercadante, directeur du Conservatoire de Naples, vient de recevoir du roi d'Italie les insignes de commandeur des saints Maurice et Lazare.

*** Pour répondre a de nombreuses demandes qui leur sont venues de la province, les éditeurs des *Bavards*, le dernier succès des Bouffes-Parisiens, font paraître la grande partition et les parties d'orchestre de l'ouvrage d'Offenbach. La gravure en est presque terminée.

*** Les ouvrages didactiques de A. Panseron continuent d'occuper une place dans l'enseignement de la musique, et plus ils sont connus, plus ils se répandent. Le solfége concertant était depuis longtemps donné en prix aux élèves. Nous apprenons que par une décision toute récente le solfége d'ensemble partagera désormais cette faveur.

*** *Le Ménestrel* annonçait dernièrement qu'à la suite de la mort de sa mère, la santé de Mme Marie Wekerlin avait subi une atteinte grave, et que la jeune artiste se trouvait dans un état alarmant.

*** Les nouvelles fantaisies de Favarger sur des thèmes de *la Muette de Portici*, *le Domino noir* et *Stradella*, obtiennent un très-grand succès. Le premier tirage en a été rapidement épuisé.

*** Toujours grande affluence de beau monde au concert des Champs Elysées; Arban y a joué cette semaine sa belle fantaisie sur le *Pardon de Ploermel* et la *Schiller-Marsch* de Meyerbeer. Ces deux morceaux produisent toujours un très-grand effet. — La polka du *Brésilien*, jouée tous les jours, est devenue populaire.

*** Le grand festival de musique militaire donné dimanche dernier au Pré-Catelan, avait, malgré le temps un peu incertain, attiré une grande affluence, et l'association des artistes musiciens, au bénéfice de laquelle il avait été organisé, a dû faire une recette fructueuse. L'orchestre de Musard a exécuté son programme avec sa supériorité ordinaire, et l'on a beaucoup distingué un jeune violoniste du nom de Danbé, qui a joué avec un talent du meilleur augure pour son avenir une fantaisie sur le *Trovatore*. Les musiques d'harmonie ont produit beaucoup d'effet; la retraite, à cheval, composée par M. Masson, chef de la musique du 3e dragons, est une œuvre très-remarquable et qui a été fort applaudie.

*** Aujourd'hui dimanche, Musard convie au Pré Catelan les amateurs de bonne musique pour y entendre, tour à tour, sur le piston, le hautbois et la flûte, trois des premiers solistes de la capitale, Legendre, Lalliet et Forestier aîné.

*** Le 24 juin, un des plus élégants théâtres de Florence, le *Politeama*, est devenu, à 10 heures et demie du soir, la proie des flammes. On allait en ouvrir les portes pour un bal costumé organisé en commémoration de la bataille de Solferino et pour la fête de la Saint-Jean-Baptiste, patron de la ville, lorsque le feu a pris, on ne sait pas encore comment, et a duré vingt heures consécutives, malgré tous les secours amenés en grande hâte. Outre la ruine du théâtre, on a eu à déplorer dans ce sinistre la mort de trois personnes et des blessures graves.

*** Charles Schuberth, né à Magdeburg le 25 février 1811, inspecteur de musique à l'école du théâtre de la Cour, et maître de chapelle à Saint-Pétersbourg, est mort le 22 juin, à Zurich, où il était venu voir sa famille. C. Schuberth, qui possédait un grand talent comme violoncelliste, habitait Saint-Pétersbourg depuis plus de vingt-huit ans. Ses compositions pour le violoncelle sont très-estimées.

*** Le chef d'une des plus anciennes et des plus considérables maisons d'éditeur de musique de Londres, Cramer Beale et Wood, M. Frédéric Beale, est mort le 26 juin à Chislehurst, résidence de son gendre.

*** On annonce la mort de M. Achille Maurice, jeune architecte chargé de la reconstruction du théâtre des Bouffes.

*** Le 27 juin est mort à Angleur, près Liége, M. André Jaspar, né à Liége le 18 décembre 1794, ancien directeur de l'orchestre des concerts de la Société d'émulation et de la Société Grétry, maître de chapelle de la cathédrale de Liége (1840-50). Parmi les meilleures productions de cet artiste on cite *Apollon et les Muses*, prologue écrit pour la fête de Grétry, et joué au théâtre de Liége, plusieurs symphonies, des airs de musique sacrée, des mélodies pour violon dédiées à M. Léonard.

*** Le directeur de musique C.-G. Müller, à Altenbourg, connu par de nombreuses compositions, est mort le 29 juin dernier, dans sa soixante-quatrième année. Il a dirigé pendant plusieurs années les concerts de l'Euterpe à Leipzig.

*** M. A. Cavos, architecte, qui s'était fait une réputation méritée par la construction du grand théâtre de Moscou, et tout récemment du théâtre Marie, à Saint-Pétersbourg, vient de succomber aux suites d'une attaque d'apoplexie qui l'avait frappé l'an dernier.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Blois*, 2 juillet. — Le concert donné par Mme Wartel a obtenu un plein succès. Le talent large et magistral de l'éminente pianiste a produit sur les auditeurs son effet habituel d'enchantement. On se sentait saisi par cette interprétation si pure des grands maîtres, et bien qu'il ne soit pas donné à toutes les organisations d'apprécier à leur juste valeur les chefs-d'œuvre de la musique classique, Mme Wartel avait si complétement su se mettre en rapport avec son public, que la même passion avait envahi ce soir-là les âmes les plus rebelles. M. Xavier Delsarte a dit avec esprit et verve deux fables de la Fontaine; c'est le digne élève de son père. La soirée s'est terminée d'une façon charmante, par un proverbe de Mme Wartel, qui a tenu à nous prouver qu'elle savait manier une plume aussi habilement qu'elle fait chanter son piano. La célèbre artiste est si bien reçue en Touraine, qu'elle passera tout l'été dans ce pays où se retrouve l'élite de la société française.

*** *Charleville-Mézières*. — Malgré la chaleur accablante de ces derniers jours, le concert de M. Carré avait attiré beaucoup de monde. Outre le talent hors ligne de l'artiste, et qui lui a valu de chaleureux applaudissements, on était fort désireux d'entendre la musique du 9e de dragons, venue de Sedan tout exprès pour prêter à M. Carré son précieux concours, et qui passe à bon droit pour une des premières parmi nos musiques de cavalerie. Cette réputation, elle la doit au mérite individuel de la plupart des artistes qui la composent et à la capacité hors ligne de son habile chef, M. Bayer. On pouvait craindre que, dans une salle de spectacle, ces vigoureux instruments en cuivre fissent trop de bruit et produisissent un effet désagréable. Rien de pareil n'est arrivé : on eût dit un concert d'instruments à cordes, tant les sons étaient doux et moelleux, sans rien perdre pourtant de leur plénitude et de leur force. Quant à l'exécution, elle n'a mérité que des éloges.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres*, 3 juillet. — Le théâtre de Covent-Garden, à son tour, vient de jouer le *Faust* de Gounod, sous le titre de *Faust et Marguerite*, avec une grande magnificence de décors, de mise en scène, et, ajoutons, avec un très-grand succès. Les principaux rôles étaient chantés par Tamberlick, Faure, Graziani, Tagliafico et Mmes Carvalho, Nantier-Didiée et Lustein. Trois morceaux ont été bissés : le chœur des vieillards, celui des soldats et la chanson de Méphistophélès au second acte. Tous les artistes ont été rappelés, à plusieurs reprises, et M. Gounod lui-même à la fin du troisième acte. Les honneurs de la soirée paraissent avoir été pour Faure (Méphistophelès). Comme le spectacle vient seulement de finir à l'instant (à une heure du matin), nous sommes obligé de réserver pour le prochain numéro les détails de cette représentation remarquable. — Adelina Patti vient de chanter avec un grand succès le rôle de *Marta*, dans l'opéra de Flotow. — Mme Lind-Goldschmidt a donné lundi son dernier concert avec le concours de Piatti et de Thalberg. Toute l'aristocratie anglaise y assistait.

*** *Baden*. — Le 7 juillet aura lieu un concert de musique classique, dont la simple annonce a mis en émoi la foule des voyageurs que le beau temps retient parmi nous. L'orchestre du théâtre de Mannheim y exécutera la symphonie en *mi* majeur de Beethoven; les virtuoses qui s'y feront entendre sont Mmes Viardot et Clara Schumann, le violoniste Jean Becker et A. Müller de Darmstadt, contre-bassiste d'un grand talent. De plus, une société de chant, dirigée par un amateur distingué, Mlle Lang, fera entendre un psaume de *Marcello* et l'*Ave verum* de Mozart.

*** *Dresde*. — Le 20 juin, le théâtre de la cour a joué pour la première fois, *la Clochette de l'ermite* (*les Dragons de Villars*), d'Aimé Maillart. Ce charmant opéra-comique a été accueilli avec grande faveur, comme partout où il a été représenté jusqu'ici.

*** *Vienne*, 3 juillet. — Le compositeur Reyer se trouve ici pour faire jouer son opéra *Erostrate* au théâtre de la cour, où les représentations reprendront à partir du 1er juillet. — Le nouveau grand-chambellan, Prince Vincent Auersperg, a été chargé de la surintendance des théâtres de la cour.

*** *Florence*. — Hier 24 juin, pour célébrer la fête de Saint-Jean, nous avons eu une grande solennité musicale au palais de la Seigneurie, dans la salle dite des Cinq-Cents. Parmi les artistes d'élite appelés à y prendre part, nous avons à citer Emilie Lagrua, la Tiberini et Pancani. Ce concert a été hors ligne, et il ne pouvait en être autrement avec des noms d'une pareille valeur. Il y avait deux cents choristes et cent cinquante instrumentistes. On a commencé par une ouverture d'Auber. Puis est venu un hymne à Jupiter, œuvre de la jeunesse de Meyerbeer qui a infiniment plu. La Tiberini a chanté une polonaise de Mabellini. Le duo du cinquième acte du *Prophète* a ensuite été dit par Mmes Lagrua et Pancani aux applaudissements enthousiastes de l'auditoire. La *Plainte du Barde*, ouverture de Mercadante, la cavatine de la *Linda*, par Pancani, l'hymne aux nations de Verdi, ont suivi, après quoi de nouveaux applaudissements ont accueilli Mme Lagrua dans la cavatine du *Prophète*, qu'elle a chantée avec le plus grand talent. Enfin la *Bataille de Saint-Martin*, chœur descriptif, et le duo de *Poliuto*, dit par la Lagrua et Pancani, ont terminé triomphalement cette magnifique audition, qui avait attiré une foule nombreuse et (ce qui vaut mieux encore) qui a enthousiasmé tout le monde.

Le Directeur : S. DUFOUR.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sres DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er :

GIACOMO MEYERBEER

CHŒURS POUR VOIX D'HOMMES SANS ACCOMPAGNEMENT :

Partition net : 1 fr. 50.

CHANT GUERRIER

Les parties séparées : 20 centimes.

De STRUENSÉE, chœur à quatre voix.

Invocation à la Terre natale
Sur le thème du GOD SAVE THE KING,

Les Joyeux Chasseurs
Chœur à quatre voix,

L'Amitié
Quatuor pour voix d'hommes,

Le Chant des Exilés
Chœur avec solo de ténor.

A la Patrie !
Chœur avec soli,

ALPHONSE SAX (JUNIOR)

Facteur et Ingénieur en instruments de Musique

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS

EN TOUS GENRES, EN TOUTES FORMES ET DANS TOUS LES TONS

HARMONIE et FANFARE. — Rue d'Abbeville, 5 bis, Paris, près de la place Lafayette. — Belle Salle de 300 personnes pour Concerts et Répétitions. 16 Brevets d'Invention ou de perfectionnement. — Commission. — Exportation.

Breveté de S. M. l'Empereur des Français. — Grand brevet de S. M. la reine d'Angleterre. — Breveté de S. M. le roi des Belges. — 2me prix en 1838. — 1er prix en 1841. — Prix d'honneur, médaille d'or, en 1843. — Médaille d'argent à l'Exposition de Paris, 1844. — **DÉLÉGUÉ** par le gouvernement belge pour visiter l'Exposition universelle de Londres, en 1851. — Exposition universelle de Paris, 1855, les plus belles pages du Rapport officiel, 27me Classe, pages 1335-1336. — Exposition universelle de Londres, 1862, *PRIZE MEDAL*, avec cette mention : POUR **EXCELLENCE DE TOUTE ESPÈCE** D'INSTRUMENTS DE CUIVRE. — Membre de l'INSTITUT POLYTECHNIQUE de Paris, membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LE PROGRÈS DES SCIENCES SOCIALES. — *MÉDAILLE D'OR* et Membre du CORPS SCIENTIFIQUE DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

MANUFACTURE GÉNÉRALE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS

50, rue Saint-Georges, à Paris.

ADOLPHE SAX

50, rue Saint-Georges, à Paris.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique.
Seule grande Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

RÉSOMÉ DES AVANTAGES DES SAXHORNS ET DES SAXOTROMBAS.

Le Saxotromba, ou le Saxhorn, est supérieur à ses analogues existants précédemment, comme proportion de tubes et par conséquent comme son ; supérieur comme justesse ; supérieur comme création de famille complète ; supérieur comme facilité et unité de doigté ; supérieur comme forme ou contour des tubes pour l'émission des sons ; supérieur comme forme pour le placement et le maniement de l'instrument ; supérieur comme ayant une même direction des sons (avantage pour l'auditeur de recevoir tous les sons avec la même puissance); supérieur en ce que quelques jours suffisent pour former, avec des amateurs ou de simples conscrits militaires, une musique passable ; supérieur en ce que les plus gros instruments comme les petits se tiennent facilement au moyen de la main gauche et du bras gauche, et laissent le bras et la main droite entièrement libres, et dans la meilleure position pour le jeu des doigts sur les cylindres ; supérieur en ce que, quand un élève a déjà fait des études et qu'il est obligé de changer d'instrument faute de disposition des lèvres ou par tout autre motif, ses études acquises servent pour le nouvel instrument, soit trompette, trombone ou tout autre instrument ; supérieur en ce que l'on peut faire les études les plus longues et les plus difficiles sur l'instrument qui fatigue le moins et les reporter sur d'autres plus durs à jouer ou plus lourds à porter ; supérieur en ce que, dans les sociétés ou dans un régiment de cavalerie, surtout lors des congés, il arrive souvent que tous les artistes d'une même catégorie d'instruments partent, et que, dans ce cas, on peut les remplacer en prenant des musiciens dans les parties les mieux garnies pour occuper ou remplacer les parties manquantes ; supérieur en ce qu'on ne craint pas les coups de tête des chevaux, qui, avec les anciens instruments, brisaient parfois les dents au cavalier ; supérieur en ce que l'on peut jouer, le cheval au trot ou au galop, l'instrument suivant toujours les mouvements du corps ; supérieur pour la musique en marche en ce que l'instrument ne se dérange pas sur les lèvres, et conserve par conséquent la même sonorité qu'au repos ; supérieur pour les corps de musique et pour le militaire surtout, où tout est régulier (excepté les musiciens et les instruments d'après le système ancien), en ce que tout le monde se trouve dans la même position, toutes les mains à la même hauteur et tous les instruments penchés de gauche à droite ; supérieur, pour la musique à cheval ou de cavalerie, en ce que si, pendant que l'on joue, le cheval vient à faire un écart, il est facile de ressaisir les brides pour le ramener, sans déranger l'instrument de sa position.

Les instruments sortant de la fabrique portent l'inscription suivante : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-dessus.

NOUVEAUTÉS MUSICALES POUR LE PIANO

Publiées par Adolphe Catelin :

E. COMBOUL	A. KUNC	F. LACAZE	J. LEYBACH
Op. 2. Caprice mazurka.	Op. 13. Rêve perdu.	Op. 2. Les Échos de la nuit.	Op. 47 La Diabolique, étude.
Op. 15. Morceau de salon.	Op. 14. Fiamma, mazurka.	Op. 4. Royal-Bolero.	Op. 48. Fantaisie sur *les Puritains*.
Op. 19. *Ave Maria*, de Schubert.	Op. 15. L'Hirondelle de l'exilé.	Op. 5. Un Echo de France.	Op. 49. Fête des Moissonneurs.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 28. | 12 Juillet 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — *L'Anneau des Nibelungen*, par Richard Wagner (1er article). — — Théâtre impérial de l'Opéra : *Diavolina*, ballet-pantomime en un acte de M. Michel Saint-Léon, musique arrangée et composée par César Pugni. — Hérold (1er article), par **Fétis** père. — Correspondance : Londres. — Nouvelles et annonces.

L'ANNEAU DES NIBELUNGEN,

Par RICHARD WAGNER.

(1er article.)

Un poëte de l'antiquité, Properce, voulant annoncer au monde contemporain l'apparition de *l'Enéide*, s'écriait dans un vers devenu célèbre : « Je ne sais quoi de plus grand que *l'Iliade* s'apprête à voir » le jour ! »

Et nous aussi, nous pouvons le dire tout haut : Voici quelque chose d'immense, de colossal, de titanique ! Arrière tous les poëtes, dramatiques et lyriques, sauf les Chinois pourtant, dont quelques-uns ont fait des pièces qui durent un mois entier ! Richard Wagner ne se permet pas encore de telles dimensions, mais il en approche ! L'auteur de *Tannhœuser* est un homme de parole : il nous avait promis une tétralogie, il nous la donne ! Nous la possédons, nous la tenons, cette œuvre formidable, écrite depuis dix ans, mais dont la musique n'est pas encore complétement terminée. Cette œuvre n'est autre chose que le livret d'un opéra nouveau, et ce livret, c'est un livre, un gros livre, un épais *in-octavo* de 445 pages, contenant environ douze mille vers. Ne dites pas qu'il faudrait douze mille hommes pour les lire ! L'auteur vous donne du temps. Il divise son labeur et le vôtre en trois journées. De plus, il y a un prologue, intitulé *la Veille*, ce qui en réalité constitue la valeur de quatre opéras. *La Veille* a près de dix-huit cents vers, et cela fait trembler pour le lendemain ! Richard Wagner vous demande quatre jours consécutifs pour la représentation de son nouveau livret.

Aujourd'hui, nous l'avouerons, frappé de stupeur au seul aspect du gigantesque monument, nous nous en tiendrons aux bagatelles de la porte, et nous n'en franchirons le seuil que quand nous serons bien sûr d'avoir la force de contempler les monstres qui l'habitent. Richard Wagner lui-même ne se dissimule pas que sa tétralogie présente quelques difficultés d'exécution, et il enseigne le moyen d'en triompher dans sa préface. D'abord il ne veut pas d'un de ces théâtres de premier ordre établis depuis longtemps, et pourvus d'un répertoire dont les influences pourraient nuire au nouveau chef-d'œuvre. Ce qu'il faudrait pour atteindre son but, ce serait une ville de province, ni trop grande, ni trop petite, éloignée des théâtres permanents et du public qui les fréquente, pouvant recevoir et loger convenablement un certain nombre d'étrangers. On y construirait une salle provisoire, toute simple, peut-être seulement en charpente et uniquement disposée en vue des exigences artistiques. Cette salle devrait être en forme d'amphithéâtre, et l'orchestre y serait soigneusement dérobé aux regards de l'auditoire. Richard Wagner insiste beaucoup sur ce point.

C'est là que, dans les premiers jours du printemps, on ferait venir les chanteurs dramatiques les plus distingués, choisis dans les troupes d'opéra de l'Allemagne, pour y étudier exclusivement la tétralogie, *sans être distraits par aucun autre fastidieux travail*. (Autant que possible, nous nous servons des expressions mêmes de Richard Wagner, et nous espérons que le lecteur s'en apercevra.) Le public allemand serait invité à se rendre dans cette ville aux jours fixés pour les représentations. Le premier soir, « *la veille*, on donnerait *l'Or du Rhin*, » et aux trois soirées suivantes : « *la Walkyrie*, *Siegefroy* et *les Dieux*. »

Ordinairement le public se livre pendant la journée à des occupations de toute sorte et ne vient que le soir au théâtre pour se distraire. Dans ce festival, au contraire, on passerait la journée à se distraire, à se réjouir, et l'on ne serait que mieux disposé le soir à comprendre une œuvre d'art.

L'exécution de la *tétralogie* ne paraît possible à son auteur que dans ces conditions. « L'opéra allemand, dit-il, manque complétement de style, et l'incorrection presque burlesque de ses représentations ne permet pas d'espérer que, même dans un grand théâtre, on puisse trouver réunis les éléments nécessaires. » Du moins, on n'accusera pas Richard Wagner de flatter ses compatriotes. Il ne reconnaît de talent réel que chez quelques chanteurs qui n'ont été formés à aucune école, et s'en vont errants chacun de leur côté. Ce qui ne se rencontrerait sur aucun théâtre particulier, il faudrait l'obtenir par une sorte de conscription exercée sur tous les théâtres, et l'on y parviendrait, mais à quel prix ? Richard Wagner dédaigne naturellement la question financière.

Ainsi réunis, rapprochés, voyez quel avantage pour ces artistes, qui n'auraient à étudier qu'une seule œuvre, dont ils saisiraient le caractère d'autant plus vite qu'ils ne seraient jamais interrompus ! La concentration de leurs forces sur un seul sujet, une seule tâche, ne saurait être estimée trop haut, quand on songe aux faibles résultats que l'on obtient par l'autre système. En effet, que peut-on attendre d'un artiste qui la veille aurait chanté quelque méchante traduction

d'opéra italien moderne, et qui, le lendemain, devrait répéter *Wodan* ou *Sigefroy*, deux fragments de la tétralogie? La mise en scène profiterait également de cette application à une œuvre unique. Les merveilles des théâtres de Paris et de Londres s'expliquent par cette circonstance heureuse que, pour un certain temps, une seule pièce y occupe la scène, et que les peintres, les machinistes ont pu s'y vouer exclusivement. Par exemple, la représentation du prologue *l'Or du Rhin* ne saurait se concevoir sur un théâtre dont le répertoire varie continuellement comme en Allemagne. Notez, s'il vous plaît, que dans ce prologue, *les Trois Filles du Rhin* nagent et sautent constamment, tout en chantant leurs rôles! C'est l'école de natation réunie à celle de la vocalise.

« Pour compléter l'effet que produirait une exécution préparée de la sorte, ajoute Richard Wagner, je tiens beaucoup à ce que l'*orchestre soit invisible*. L'importance de cette disposition sera évidente pour quiconque assiste à nos représentations d'opéra dans le but d'obtenir *l'impression réelle* d'une œuvre dramatique, et en voyant les mouvements mécaniques des musiciens et de celui qui les dirige, est involontairement témoin d'évolutions techniques, lesquelles devaient lui rester cachées. Cela produit un effet presque aussi fâcheux que la vue des cordons, des baguettes et boiseries des décors qu'on aperçoit dans les coulisses, ce qui, comme on sait, détruit toute illusion.

» Si l'on a jamais pu se convaincre quel son transfiguré, pur et qui n'est troublé par aucuns des bruits extra-musicaux que nécessite la production des accords des instruments, émane d'un orchestre entendu à travers un mur sonore acoustique, et si l'on se représente la position avantageuse où se place le chanteur vis-à-vis de l'auditeur lorsqu'il se trouve pour ainsi dire immédiatement en face de lui, on n'a plus qu'à tenir compte, en outre, de la facilité plus grande à saisir le sens des paroles qu'il prononce pour arriver à porter un jugement favorable sur la disposition acoustique et architectonique que je réclame. Or cette disposition ne pourrait être prise que dans une salle provisoire construite exprès. »

Nous avons voulu citer textuellement ce passage, traduit avec tout le soin possible, afin de ne rien changer, ni au vœu de l'auteur, ni à sa forme. Oserons-nous rappeler qu'à Paris nous avons déjà vu quelques essais de ces orchestres invisibles et que nous n'en avons été nullement charmé. Mais si nous n'avons jamais désiré qu'on ne vît pas l'orchestre, en revanche il nous est arrivé quelquefois de souhaiter qu'il fût possible de ne pas l'entendre.

Posons ici nos colonnes d'Hercule : nos citations auront suffi pour mettre le lecteur en éveil ; nous éprouvons le besoin de reprendre haleine avant d'aller plus loin. Lire douze mille vers, ce n'est pas une petite affaire ; et ce qui, dans le cas particulier, rend la tâche plus difficile, c'est la diction bizarre, insolite de l'auteur. Chez lui, la construction, les termes ont une tendance constante au néologisme ; il faut une attention soutenue, courageuse, pour saisir sa pensée et la suivre à travers les périodes compliquées où elle se développe parfois à perte de vue — sans compter une infinité d'allusions aux *sagas*, aux légendes mythologiques du Nord qui ne sont pas familières à tout le monde.

En attendant, voici un échantillon qui pourra donner une idée des dispositions scéniques que Richard Wagner prétend introduire dans son théâtre. C'est le commencement du prologue. La scène représente le fond du Rhin : et c'est l'auteur qui parle maintenant : « Crépuscule verdâtre, plus clair vers le haut, foncé en bas. La partie supérieure est remplie par les eaux qui ondulent et coulent incessamment de droite à gauche. Vers la partie inférieure, les eaux se résolvent en une brume qui s'éclaircit graduellement, de telle sorte qu'à partir du fond jusqu'à hauteur d'homme il y a un espace qui paraît entièrement vide. Partout d'âpres rochers surgissent du sol, qui n'est nulle part parfaitement uni, et fait supposer dans toutes les directions des gouffres plus profonds au milieu des plus épaisses ténèbres. »

Les acteurs qui figurent dans le prologue, sont : trois dieux, Wodan, Donner, Froh ; trois Nibelungen, Loge, Albéric, Mime ; deux géants : Fasolt, Fafner ; trois déesses : Fricka, Fréia, Erda, et enfin trois filles du Rhin : Woglinde, Wellgunde, Flosshilde. Quand la toile se lève, la scène représente, ainsi qu'il a été dit, le fond du Rhin ; autour d'un roc dont la pointe élancée s'élève jusqu'à la région des flots, nage avec des mouvements gracieux une des filles du Rhin, Woglinde, en chantant ce qui suit :

Woglinde. Wéïa, waga ! — Vogue, ô vogue, vogue vers le berceau ; Wagalaweïa ; wallala, weïala, weïa.

La voix de *Wellgunde* d'en haut : Woglinde, veilles-tu seule ?

Woglinde. Avec Wellgunde, nous serons deux.

Wellgunde (plonge d'en haut vers le roc). Voyons si tu fais bonne garde. (Elle veut attraper Woglinde.)

(La voix de *Flosshilde* d'en haut) : Héïala ! wéïa !

Wellgunde. Flosshilde, nage ; Woglinde fuit, aide-moi à la prendre.

Flosshilde (plonge en bas et s'élance entre ses deux sœurs qui jouent). L'or qui sommeille, vous le gardez mal ; soyez plus vigilantes au lit du dormeur, sinon, vous porterez la peine du jeu.

(Pendant que les nymphes prennent leurs ébats, Albéric, un des Nibelungen, sort de l'abîme ; encore entouré d'obscurité, il s'arrête et prend plaisir à regarder les ébats des filles du Rhin.)

Albéric. Eh ! eh ! que vous êtes gentilles ! Venu de la nuit de Nibelheim, je m'approcherais volontiers de vous, si vous vous penchiez vers moi.

(Les nymphes s'arrêtent, lorsqu'elles entendent la voix d'Albéric.

Woglinde. Ah ! qui vient là.

Flosshilde. Voyez, qui nous épie !

Woglinde et Wellgunde. Fi, qu'il est laid !

Mon Dieu, que tout cela est beau ! Quelles vastes et splendides perspectives ouvre un pareil prologue ! Il est à propos de constater que la musique du *Rheingold* est achevée, et que dans ses concerts l'auteur a fait exécuter cette année des fragments tirés des trois autres parties de son travail.

En résumé, ce qui ressort virtuellement de la préface, c'est que tout ce qu'on a fait, écrit, composé jusqu'ici, sous prétexte d'opéra, doit être anéanti, déchiré en morceaux, réduit en cendres, et que *l'Anneau des Nibelungen* est un chef-d'œuvre, pour la représentation duquel nul sacrifice ne saurait être trop grand. Il y est dit en propres termes : « Si un prince allemand donnait la somme que lui coûte annuellement son théâtre, on pourrait construire la salle provisoire nécessaire aux *Nibelungen*. » Mais il est évident que cela ne suffirait pas encore, et l'on ne mènerait l'entreprise à bonne fin qu'en fermant du même coup les théâtres de Vienne, de Berlin, de Munich, de Dresde et de Stuttgard. Le peuple allemand regretterait-il de ne pas entendre pendant une année entière une seule note de Gluck, Mozart, Weber et autres compositeurs dont les œuvres ne servent qu'à offenser le goût?

(*La suite prochainement.*)

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

DIAVOLINA,

Ballet-pantomime en un acte de M. Michel Saint-Léon, *musique arrangée et composée par* César Pugni, *décors de* MM. Cambon *et* Thierry.

(Première représentation le 6 juillet.)

Ne parlons pas de ballet : il y en a si peu dans *Diavolina!* Parlons

plutôt de danse et de danseuses : il y en a bien assez pour faire passer une heure agréable. Cependant, il faut l'avouer, en voyant quelque chose de si petit, de si ingénu, de si simple, on est frappé de l'étrange disproportion qui existe entre le théâtre et l'œuvre! Ce n'est pas que nous professions une passion violente pour ces vastes machines à trois actes divers, dans lesquelles la passion se démène à travers les ronds de jambes et s'exprime par tous les langages, excepté celui dont l'espèce humaine a reçu le don spécial. Mais est-ce une raison pour appliquer l'idiome du geste aux escarmouches d'un marivaudage dont les subtilités ne sont nullement de son ressort et n'échappent pas moins à l'intelligence qu'à l'intérêt? Conçoit-on que Saint-Léon, qui nous a donné *la Fille de marbre* et *le Violon du Diable*, soit sorti de son repos pour mettre en pantomime quelques scènes du *Dépit amoureux*? Encore s'il se fût attaqué au *Tartufe* ou au *Misanthrope!* Il y viendra peut-être ; en attendant il faut nous en tenir aux disputes et aux jalousies sans cause et sans esprit, de Diavolina, la riche paysanne, et du pêcheur Gennariello.

L'action (nous sommes bien honnête) se passe aux environs de Caserte, en l'année de grâce 1805, d'où il suit que les uniformes de l'armée française se mêlent aux costumes napolitains. Diavolina et Gennariello doivent se marier le jour même ; le fiancé est en retard, et pour le punir, lorsqu'il arrive, la fiancée feint de dormir : puis elle raconte ses rêves, qui épouvantent Gennariello. Il veut fuir, mais Diavolina le retient dans son propre filet. La réconciliation s'opère, mais plus tard une autre querelle survient; Gennariello se croit trahi pour le sergent Bridoux, et cette fois il veut mourir ; il revient à la vie et le mariage se conclut.

C'est Mlle Mourawieff qui remplit le rôle de Diavolina : c'est pour elle qu'il a été tracé. Nous l'y revoyons telle que nous l'avions déjà vue, rien de plus, rien de moins. Toujours même perfection de mécanisme, même précision de mouvements, même audace de pointes, mais aussi même indifférence de physionomie : plus de surprise et d'admiration que de charme. Le pas de la *Scarpetta* est fort joli; dans le pas de quatre avec Mérante, Mlles Beauregard et Baratte, la jeune ballerine brille aussi comme une véritable étoile. Mais on avait imaginé pour le dénoûment de coiffer l'étoile d'un bonnet de police et de l'affubler d'un tambour, en l'entourant d'une escouade de vivandières et de soldats, le tout sous prétexte d'un pas militaire digne à tous égards de la Porte Saint-Martin. Le pas militaire a été bien vite supprimé; il n'aura vécu qu'une soirée, et maintenant *Diavolina* finit sans tambour, mais non sans trompette.

Nous soupçonnons le maëstro Pugni d'avoir écrit sa partition sous la dictée d'une mémoire toute remplie d'airs napolitains, qui se succèdent sans fin ni cesse. Exceptons du nombre la musique du pas des canotiers, laquelle appartient au maestro Graziani, et il est juste d'ajouter que le pas et la musique ont enlevé tous les bravos. Parmi les artistes groupés autour de Mlle Mourawieff, citons Mérante, Berthier, Dauty, et surtout Coralli, qui se montre excellent dans la caricature chorégraphique. *Diavolina* ne doit donc s'en prendre qu'à elle-même, si elle n'a pas produit plus d'impression. Pauvre petite! on l'a tout aussitôt mise en pénitence derrière un opéra en quatre actes, *le Trouvère*, toujours *le Trouvère!* Il y a quelque temps, c'eût été derrière *Lucie* ou *la Favorite!* Verdi a hérité de Donizetti.

P. S.

Le grand succès de la reprise de *Zampa* ramène l'attention générale sur son illustre auteur. Nous profitons de l'occasion pour faire connaître à nos lecteurs la belle notice consacrée à Hérold, par M. Fétis, dans la seconde édition de sa *Biographie universelle des musiciens*.

HÉROLD

(Louis-Joseph-Ferdinand).

(Premier article).

Hérold naquit à Paris le 28 janvier 1791. Son père ne le destinait point à suivre la même carrière que lui; et, malgré les heureuses dispositions qu'il montrait pour la musique, l'éducation qu'on lui donna n'avait pas pour but de les développer. A l'âge de dix ans, il était placé dans un des meilleurs pensionnats de cette époque (1), et il y faisait d'assez brillantes études dont les résultats n'ont pas été sans fruit pour ses succès d'artiste. L'auteur de cette notice, alors élève du Conservatoire, demeurait dans la même maison, où il était répétiteur pour le solfége. Ainsi que ses condisciples, Hérold assistait à ses leçons; mais ses progrès étaient bien plus rapides que ceux de tous les autres élèves. La nature l'avait fait musicien; il apprenait, ou plutôt il devinait l'art en se jouant, et sans paraître se douter lui-même de sa destination.

La mort prématurée de son père changea tout à coup la direction de ses études, et le rendit à sa vocation. Déjà bon musicien, il entra au mois d'octobre 1806 comme élève de piano dans la classe d'Adam au Conservatoire de musique. Ses mains étaient bien disposées pour l'instrument qu'il adoptait; bientôt les leçons du maître habile qui le dirigeait dans ses études en firent un pianiste distingué, et le premier prix lui fut décerné au concours du Conservatoire dans le mois de juillet 1810. Elève de Catel pour l'harmonie, il cultivait aussi avec succès cette partie de l'art, et se disposait à recevoir les leçons de Méhul pour achever de s'instruire dans l'art d'écrire les pensées musicales qui déjà faisaient pressentir son génie. Ce fut au mois d'avril 1811 que Méhul devint son maître. Les leçons de ce grand artiste, et peut-être plus encore sa conversation piquante et remplie d'une spirituelle raison, exercèrent la plus heureuse influence sur le développement des facultés d'Hérold. Ses progrès furent ceux d'un homme né pour être artiste, et une année et demie d'étude lui suffit pour être en état de disputer et d'obtenir le premier grand prix de composition musicale au concours de l'Institut, au mois d'août 1812. La cantate qu'il composa pour ce concours (*Mademoiselle de la Vallière*) ne donnait peut-être pas une mesure exacte du talent élevé qu'il devait avoir un jour ; mais on ne peut nier qu'il ne s'y trouve une indication certaine des plus heureuses dispositions.

Au mois de novembre de la même année, Hérold partit pour Rome, en qualité de pensionnaire du gouvernement. La plupart des élèves qui obtiennent au concours le grand prix de composition, objet unique de leur jeune ambition, considèrent cependant comme un temps d'exil celui que les règlements de l'Institut les obligent à passer en Italie, et surtout à Rome : il n'en fut pas ainsi d'Hérold. Depuis longtemps il soupirait après ce ciel de l'Ausonie sous lequel il lui semblait qu'on ne devait trouver que de belles inspirations. Aussi a-t-il souvent avoué depuis lors que le temps qu'il avait passé dans la capitale du monde chrétien était le plus heureux de sa vie. Après trois années d'études et de travaux, il quitta cette terre classique des arts pour se rendre à Naples. Là, il lui sembla qu'il vivait d'une autre vie. Un ciel incomparable, un air pur, vif et léger, un site admirable, l'enthousiasme naturel des habitants, tout enfin était fait pour lui donner, dans ce pays, cette fièvre de production qu'on n'éprouve point ailleurs avec autant d'intensité. Le désir d'écrire pour le théâtre le tourmentait; l'occasion se présenta bientôt à lui, et, peu de temps après son arrivée à Naples, il put y faire représenter un opéra en deux actes dont le titre était : *La Gioventù di Enrico Quinto*. Hérold n'a pas fait connaître à ses compatriotes la musique de cet ouvrage; tout ce qu'on en sait, c'est qu'elle fut goûtée des

(1) Ce pensionnat était celui de Hix, rue de Matignon, près des Champs-Elysées.

Napolitains, et que l'opéra obtint pendant plusieurs représentations un succès non contesté. Ce fait est assez remarquable; car, à l'époque dont il s'agit, un préjugé presque invincible était répandu dans toute l'Italie, et surtout à Naples, contre les musiciens de l'école française. Un compositeur né sur les bords de la Seine écrivant pour le théâtre *Del Fondo*, et des Napolitains écoutant sa musique et l'applaudissant, étaient une nouveauté.

De retour à Paris vers la fin de 1815, Hérold n'y resta pas longtemps sans trouver l'occasion de faire l'essai de ses forces sur la scène française. Boïeldieu, qui avait découvert dans ce jeune artiste le germe d'un beau talent, voulut l'aider à faire le premier pas, toujours difficile, à cause de la mauvaise organisation de nos théâtres lyriques : il l'associa à la composition d'un opéra de circonstance auquel il travaillait, sous le titre de *Charles de France*. Cet ouvrage, qui fut joué en 1816, fit connaître avantageusement Hérold, et le livret des *Rosières* lui fut confié. Un opéra en trois actes fournit toujours au musicien qui l'écrit des occasions de déployer ses facultés; Hérold sut profiter du cadre de celui-ci pour faire quelques morceaux où l'on pouvait voir qu'il ne serait pas un musicien ordinaire. On y sentait encore l'inexpérience du jeune homme, et peut-être aussi pouvait-on comprendre, à de certains éclairs de fantaisie qui s'y faisaient apercevoir de temps en temps, que le compositeur s'y était fait violence pour se mettre à la portée des habitués du théâtre Feydeau de cette époque; mais, nonobstant cette sorte d'incertitude de manière qui se fait remarquer dans la partition des *Rosières*, on ne peut nier qu'il y ait dans cet ouvrage des qualités brillantes, dignes de l'estime des connaisseurs. *Les Rosières* furent représentées vers la fin de 1816 à l'Opéra-Comique, et leur succès décida du reste de la vie de l'artiste.

La Clochette, opéra en trois actes, suivit de près *les Rosières*. Là, il y avait bien plus de force dramatique que dans le premier ouvrage, bien plus de passion, et l'on y apercevait d'immenses progrès faits par Hérold dans l'art d'appliquer la musique à la scène. Le gracieux et piquant petit air : *Me voici, me voilà*, un duo au deuxième acte, et plusieurs phrases charmantes répandues dans quelques autres morceaux, démontraient qu'il y avait de la mélodie dans la tête du compositeur; l'air d'Azolin annonçait une âme passionnée, et le finale du premier acte, ainsi que plusieurs morceaux du second et du troisième, faisaient pressentir un compositeur dramatique d'un ordre élevé. Il y avait d'ailleurs dans cette partition des effets d'instrumentation d'un genre neuf; mais rien de tout cela ne fut compris. La pièce réussit, mais plutôt à cause du sujet et du spectacle que par le mérite de la musique.

FÉTIS père.

(*La fin prochainement.*)

Nous avons déjà eu occasion de parler des derniers instruments d'Adolphe Sax, avec mécanisme de tubes indépendants. Une nouvelle expérience vient de démontrer de la façon la plus concluante que ce système réunit toutes les qualités désirables, et atteint pour ainsi dire à l'idéal de la perfection en fait d'instruments de cuivre. C'est ce dont les nombreux auditeurs des concerts des Champs-Elysées ont pu se convaincre mardi, en écoutant le duo sur des motifs de *Guillaume Tell*, composé par M. Demersmann pour trombone et saxhorn-basse. Belle sonorité, justesse, pureté, agilité incomparable, tels sont les principaux mérites de ces instruments exceptionnels auxquels le compositeur peut désormais confier tous les passages réservés jusqu'ici pour le violon ou pour la voix; qu'il peut, en un mot, regarder comme fidèles interprètes de sa pensée tout entière, sous quelque forme qu'elle vienne à se produire. Et n'oublions pas de faire observer qu'avec l'invention des tubes indépendants, l'instrument garde son timbre spécial dans toute sa sincérité, c'est-à-dire qu'il n'y a pas la plus légère différence sous le rapport de la voix, entre l'instrument simple et l'instrument à pistons. Cette remarque a son importance, car l'un des arguments favoris mis en avant par les défenseurs de l'ancien système, c'est précisément que, suivant eux, l'adjonction d'un mécanisme quelconque a toujours pour résultat d'altérer la qualité de son de l'instrument simple. Avec la nouvelle invention d'Adolphe Sax, cette accusation se réduit à néant, et il devient impossible à tout homme de bonne foi de s'en prévaloir.

Aucun instrument, flûte, clarinette, hautbois, violon, piano, n'a le doigté aussi simple et aussi facile que les instruments à pistons indépendants et ne module avec autant d'aisance. Il n'y a que la voix qui puisse leur être comparée sous ce dernier rapport, c'est-à-dire pour la faculté de monter ou de descendre d'un ton, d'un demi-ton ou de plusieurs tons, sans, pour ainsi dire, s'en apercevoir, au point de vue de l'exécution.

Nous croyons fermement ces instruments appelés à opérer une nouvelle révolution dans les instruments en cuivre, et comme conséquence dans la musique instrumentale.

L'un des instruments que nous avons entendus, le saxhorn-basse, est à pavillon tournant; c'est encore là une excellente création de l'habile facteur. Grâce à une rainure mobile, le pavillon peut se tourner à volonté et projeter le son dans quelque direction que ce soit. Il n'est pas besoin de faire ressortir les avantages considérables de cette ingénieuse application, qui peut, d'ailleurs, s'adapter à tous les instruments de cuivre, même aux anciens instruments.

Il serait injuste d'oublier les protagonistes des nouvelles inventions d'Adolphe Sax : MM. Hollebecke, trombone, et Robins, basse, dont l'intelligente habileté sait si bien faire valoir la création du maître, et qui doivent compter, sans contredit, parmi les meilleurs solistes d'Arban.

Nous nous proposons de rendre compte, dans un de nos plus prochains numéros, d'une visite très-intéressante que nous avons faite aux ateliers et dans les magasins de M. J. Lacape, facteur de pianos, au Marais. M. Lacape est encore jeune dans cette industrie, mais nous serions bien surpris s'il tardait à s'y faire un nom; car il a l'esprit inventif, et le mérite de l'exécution répond à sa grande intelligence. Outre les pianos de tout genre dont nous avons apprécié l'excellente facture, nous avons également vu des pianos qui jouent tout seuls, et dont l'ingénieux mécanisme laisse bien loin derrière lui les pianos mécaniques de Debain, et autres du même genre qui exigeaient pour marcher l'aide de deux hommes. Nous comparerons d'ailleurs les deux systèmes, et cette étude profitera dans tous les cas au commerce d'instruments à l'étranger, où la vente de ces pianos se fait sur une assez grande échelle, et qui aura tout avantage à connaître les inventions de M. Lacape.

D.

CORRESPONDANCE.

Londres, 9 juillet.

Ainsi que vous l'avez annoncé, déjà le théâtre de Covent-Garden, à son tour, joue maintenant le *Faust* de Gounod. Monté incontestablement avec plus de soins et de magnificence à Covent-Garden qu'à Her Majesty's Theatre, l'œuvre de Gounod n'y a pourtant pas produit autant d'effet. Le rôle de Faust ne convient pas à Tamberlick, qui n'y trouve point l'emploi de ces magnifiques éclats de voix, l'une de ses facultés les plus éminentes, et qui lui assure partout ailleurs tant de bravos. Mme Nantier-Didiée plaît toujours et se trouve parfaitement à l'aise

lorsqu'elle peut mettre des habits d'homme; or celui de l'étudiant allemand lui sied à ravir. M. Gounod a composé pour Mme Didiée un air nouveau intercalé fort à propos dans la scène où Siebel vient consoler Marguerite et jure de la venger; mais Mme Didiée aurait dû se contenter de l'exquise ballade du deuxième acte, que l'air nouveau est loin de valoir. Le rôle de Méphistophelès n'est certainement pas le plus important dans la partition de M. Gounod; mais Faure a prouvé ici pour la centième fois qu'il n'y a pas de petits rôles pour les grands artistes. Il a obtenu un succès dont il est en droit de se glorifier autant que de celui de Saint-Bris dans *les Huguenots*. Que Mme Carvalho vocalise avec une rare perfection le rôle de Marguerite, cela est incontestable, et qu'elle le chante et le joue tel qu'il doit être chanté et joué, nul ne peut en douter, puisque c'est pour elle qu'il a été écrit. Chose singulière cependant : bien que ce rôle soit sa création et qu'elle y ait obtenu son plus beau succès en France, on a de la peine à se faire à la façon dont cette éminente artiste le comprend. Cela tient peut-être à ce que la littérature et la poésie allemande ont pénétré plus profondément en Angleterre qu'en France, et que le souvenir du *Faust* de Goethe y est plus vivace. En effet, on s'imaginerait difficilement la *Gretchen* de Goethe marchant à pas comptés, tenant constamment les yeux baissés et à demi fermés, et paraissant pendant tout le cours de l'ouvrage dans un état de somnambulisme. Mais on ne devrait pas oublier que Mme Carvalho n'est nullement chargée de représenter la *Gretchen* de Goethe, qu'elle n'est même pas obligée de connaître, mais bien la Marguerite du Faust de MM. Barbier et Carré, qui n'est pas, qui ne peut et ne doit pas être celle de Goethe; ce qui n'empêche en aucune façon que MM. Barbier et Carré n'aient fait un excellent livret d'opéra.

Mlle Patti nous a gratifiés de deux nouveaux rôles, la *Marta*, de Flotow et la Norina de *Don Pasquale*. Dans ces deux rôles le génie de la séduisante artiste se montre sous des aspects différents, mais dans chacun d'eux elle est inimitable.

Le théâtre de *Her Majesty*, pour terminer dignement la saison, va remonter l'*Oberon* de Weber; et nous pouvons compter sur une belle reprise, car c'est le digne élève de Weber, c'est Benedict lui-même qui a composé les récitatifs et qui s'est chargé de tout l'arrangement musical de l'œuvre immortelle de son maître. Mlle Titjens chantera le rôle de Rézia, et M. Sims Reeves, le plus aimé de tous les ténors, a été engagé expressément pour chanter le rôle de Huon. Cependant *Faust* tenant constamment l'affiche, la reprise d'*Oberon* a été retardée. M. Sims Reeves, qui s'ennuyait probablement, a consenti à chanter le rôle d'Edgardo dans *Lucia*. Il va sans dire que M. Sims Reeves a eu un succès prodigieux, et il serait inutile d'ajouter, car c'est chose convenue (et j'en conviens moi-même), que jamais, jamais le rôle d'Edgardo n'a été chanté comme le chante *le grand ténor anglais*. Je souligne ces mots parce qu'on ne désigne pas autrement ici M. Sims Reeves: c'est le ténor des ténors, c'est le grand ténor anglais par excellence, et ce serait un pléonasme que de dire M. Reeves, le grand ténor anglais, car le grand ténor anglais ne peut être que M. Reeves, et la qualification est devenue le synonyme de son nom. M. Sims Reeves est le grand ténor anglais comme le duc de Wellington était *le duc*. Au reste peut-être a-t-on raison d'appeler M. Reeves *le grand ténor anglais*, car je défie tout ténor non anglais de chanter de la manière dont chante M. Sims Reeves, mais aussi je défie toute organisation continentale de trouver du charme dans cette manière. Qu'on ne me lapide pas cependant. Je reconnais que le succès sans égal dont M. Sims Reeves jouit dans sa patrie depuis vingt ou trente ans, est très-mérité et que son talent est très-réel. Seulement il faut y être fait. Le charme particulier de cette façon toute à lui de prononcer les voyelles, de chanter sans ouvrir la bouche, échappe à notre compréhension.

Il ne faudrait pas non plus conclure de ce que nous venons de dire qu'il soit nécessaire pour qu'un artiste anglais ait du succès dans son pays qu'il adopte le genre de M. Sims Reeves. Non; car M. Santley, par exemple, qui est Anglais aussi bien que l'autre, obtient avec sa voix aussi franche que belle et sa méthode excellente de très-grands succès à Londres, et il est parfaitement certain que ces succès seraient absolument les mêmes s'il chantait à Paris, à Vienne ou partout ailleurs. Mais sera-t-il jamais *le grand baryton anglais* ? — *That is the question.*

Quel ravissant talent que celui de M. Reichardt ! Le charmant et sympathique ténor vient de donner sa matinée musicale annuelle devant un fidèle et nombreux auditoire, qui lui rendait en applaudissements ce que M. Reichardt lui prodiguait en morceaux; car M. Reichardt n'en a pas chanté moins de dix dans son concert, sans doute pour montrer toutes les faces de son talent varié. En effet, soit qu'il dise ses propres *Lieder*, qui sont tous délicieux et qui jouissent à Londres d'un succès de vogue, soit qu'il interprète les gracieuses mélodies de son compatriote Blumenthal, ou qu'il fasse entendre Schubert, Mendelssohn, Meyerbeer ou Beethoven, il sait donner à chaque morceau la couleur qui lui convient. La *Barcarolle* est une nouvelle mélodie de M. Reichardt; elle est essentiellement chantante et expressive, et l'auditoire en a paru ravi. M. Reichardt, après son fructueux concert, a quitté Londres pour remplir de nombreux engagements sur les bords du Rhin, où de nouveaux succès l'attendent.

M. Engel, s'inspirant de M. Blumenthal, qui, par une exception rare, lui a prêté son concours, vient de donner son concert dans un salon des plus aristocratiques, avec accompagnement obligé de dames patronnesses. Nul mieux que M. Engel ne sait faire valoir les immenses ressources de l'orgue-Alexandre, instrument dont il se fait une consommation fabuleuse en Angleterre. *La Causerie*, composition nouvelle de M. Engel, a été trouvée pleine de goût et d'expression, et un grand duo pour orgue et piano sur les motifs du *Prophète* a surtout révélé les effets infinis de l'instrument et le grand parti que M. Engel sait en tirer. Mlle Artot et M. Blumenthal ont partagé le succès de M. Engel.

Il faut ordinairement de longues années pour qu'un artiste étranger réussisse à se faire une place à Londres, et rarement un talent a été dès ses premières apparitions aussi bien apprécié que celui de M. Georges Pfeiffer. Vous avez déjà rendu compte du succès que ses compositions aussi bien que son exécution hors ligne ont obtenu. Le jeune artiste vient de retourner à Paris, et il doit être très-satisfait de l'accueil qu'il a trouvé parmi nous.

Le succès de Mlle Stella Colas sur la scène anglaise prend des proportions tout à fait extraordinaires, et cela paraîtra d'autant plus remarquable qu'il y a quelques mois, Mlle Stella Colas savait à peine quelques mots d'anglais.

Mlle Lucca, la célèbre cantatrice de l'Opéra de Berlin, est impatiemment attendue à Covent-Garden, pour jouer le rôle de Valentine des *Huguenots*.

L. B.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi, avec *le Comte Ory*, la première représentation de *Diavolina*, ballet en un acte de Saint-Léon et Pugni; mercredi et vendredi, ce même ballet avec *le Trouvère*.

*** On annonce pour vendredi la reprise des *Vêpres siciliennes*.

*** La reprise de *Galatée*, qui a eu lieu mardi au théâtre de l'Opéra-Comique, avec Mme Ugalde, a été fort goûtée. La célèbre cantatrice a dit avec autant de verve et d'entrain qu'au jour où elle créa si brillamment ce rôle, les couplets bachiques; on l'a applaudie avec enthousiasme. Sainte-Foy est toujours un incomparable Midas; Troy et Ponchard complètent un excellent ensemble du charmant opéra de Massé. — On annonce pour jeudi les premières représentations de *la Bourguignonne* et de la reprise de *la Fausse magie*. — Celle des *Amours du Diable* suivra de près. Capoul, Prilleux, Troy, Barielle, Potel et Mmes Galli-Marié, Baretti, Casimir, Bélia et Tual sont chargés de l'interprétation de ce dernier opéra. — *Zampa* attire chaque soir beaucoup de monde.

*** Nous sommes informés que Mlle Adelina Patti a reçu, par ordre de S. M. la reine d'Espagne, l'invitation de venir l'hiver prochain à Madrid, sa ville natale, pour y chanter dans l'opéra espagnol. Les négociations relatives à cet engagement sont presque conclues. Il faut donc perdre l'espérance d'entendre, l'hiver prochain, la jeune et brillante artiste au théâtre Italien de Paris, où elle a laissé une impression qui ne s'effacera pas facilement.

*** Mme Borghi-Mamo vient d'être engagée par M. Bagier pour la saison prochaine. Elle devra chanter une partie de la saison à Paris et l'autre à Madrid. En attendant, la célèbre cantatrice vient d'être engagée pour chanter deux mois à Cadix.

*** On annonce comme certaine la résolution prise par Mme Cabel de se livrer désormais au chant italien. On ajoute même qu'elle serait engagée pour la saison prochaine au théâtre San-Carlo, où elle débuterait dans la *Traviata*. Nous ignorons si la célèbre cantatrice a pris effectivement ce parti, mais nous le verrions avec peine, pour nos théâtres d'abord, qui perdraient en elle une artiste dont les qualités sont tout à fait appropriées au genre de l'opéra-comique, et pour elle ensuite parce que nous croyons qu'elle y perdrait plus qu'elle n'y gagnerait. Mme Cabel s'y prend un peu tard pour aller se façonner en Italie à la langue italienne et au style du chant italien; et quant aux avantages pécuniaires qu'elle en retirera, nous doutons qu'ils surpassent ceux qu'elle était toujours sûre de trouver en France.

*** Les débuts d'un ténor, M. Jaulain, dans *la Juive*, ont été l'occasion, au grand théâtre de Bordeaux, d'un tumulte des plus regrettables. A maintes reprises la pièce a dû être interrompue; enfin au milieu d'une tempête de sifflets d'une part, et d'un tonnerre d'applaudissements de l'autre, l'admission de M. Jaulain a été prononcée.

*** M. H. Crémieux et M. Ph. Gille, secrétaire du théâtre Lyrique sous M. Rety, ont écrit les paroles d'une pièce en cinq tableaux, *le Don Juan de Porentruy*, dont J. Offenbach doit composer la musique.

*** Les recettes des théâtres impériaux subventionnés, théâtres secondaires, concerts, spectacles concerts, cafés-concerts, etc., se sont élevées pendant le mois de juin à la somme de 1,026,781 fr. 65 c.

*** *L'Entr'acte* annonce que MM. Michel Carré et Jules Barbier ont été autorisés par M. de Lamartine à faire un poëme d'opéra de *Fior d'Alizà*, le dernier roman publié par le grand poëte.

*** Les concours à huis clos ont commencé hier au Conservatoire, sous la présidence de M. Auber, par le concours d'harmonie écrite. En voici les résultats : premier prix, M. Power, élève de M. A. Elwart; second prix, M. Bernard; premier accessit, M. Brunard; deuxième accessit, M. Nitresko, élèves de M. L. Clapisson; troisième accessit, MM. Fanton et Monnet, élèves de M. A. Elwart. Quinze élèves avaient pris part à ce concours remarquable. La basse et le chant avaient été donnés par M. Leborne, l'éminent professeur du Conservatoire. Ensuite est venu le concours des classes de clavier. Nous en donnerons le résultat dimanche prochain. Les concours à huis clos continueront dans l'ordre suivant : Demain lundi, *orgue, contre-point et fugue*; mardi, *contre-basse, harmonie et accompagnement pratique*; mercredi, *solfége*.—Voici quelle sera la marche des concours publics : 20 juillet, *harpe et piano;* 21, *chant* pour les classes d'hommes; 22, *chant* pour les classes de femmes; 23, *opéra-comique;* 24, *violoncelle et violon*; 25, *grand opéra;* 27, *tragédie et comédie*; 28 et 29, *instruments a vent.*

*** Dimanche dernier a eu lieu à Sèvres le septième concours annuel ouvert par la Société orphéonique du département de Seine-et-Oise. M. Georges Kastner, M. Ed. Rodrigues et M. Elwart présidaient les trois jurys institués pour la solennité ; des médailles d'or ont été distribuées aux vainqueurs.

*** Un festival qui a duré plusieurs jours vient d'avoir lieu à Liége. La musique n'y avait point été oubliée, et le directeur du Conservatoire, M. Soubre, a donné en cette occasion une preuve de sa capacité ; car il a organisé dans le délai d'un mois à peine un concert qui offrait de sérieuses difficultés à vaincre et qui a parfaitement réussi. Haendel et Mendelssohn en ont fait les frais. *La Fête d'Alexandre* et *Judas Machabée* du premier; la *Nuit de Walpurgis* du second, ont profondément remué l'auditoire. Des artistes distingués avaient été appelés à Liége pour cette solennité. Henri Wieniawski, premier violon solo des théâtres de Russie, a joué trois morceaux, dont un concerto de Mendelssohn et un air varié de sa composition fort remarquable, avec une pureté, un fini, une beauté de son qui ont excité un véritable enthousiasme. Mme Charton-Demeur a chanté avec autant de style que de sentiment l'air d'*Alceste* et celui du *Freischütz*. Jourdan et Stockhausen ont brillamment concouru au succès, dont M. Soubre peut également revendiquer sa bonne part.

*** Géraldy vient de passer quelques jours à Bade. Il s'y est fait entendre dans le dernier concert de juin, donné à la *Conversation*. Un grand et légitime succès a accueilli le célèbre chanteur, après le duo du *Barbier*, *l'Ange déchu* et l'air du *Philtre*, qu'il a dits avec son talent et sa supériorité accoutumés. — Géraldy est attendu à Caen le 1er août, pour le concert donné à l'occasion des courses ; — le 10 à Spa, où il doit chanter avec Mme Cabel; — le 17 à Ems; — le 28 à Saint-Malo, etc. On voit que l'éminent artiste est partie obligée de toutes les belles fêtes musicales de la France et de l'étranger.

*** Adelina Patti doit donner plusieurs représentations à Prague au mois d'août. La célèbre cantatrice est également attendue à Manheim pour le 22 ou le 23 août.

*** Après le grand succès de son concert, Georges Pfeiffer a quitté Londres, et il est de retour à Paris.

*** M. Treumann, directeur du théâtre de ce nom à Vienne, et M. Engel, directeur de l'établissement Kroll, à Berlin, sont en ce moment à Paris.

*** Les quatre *Marches aux flambeaux*, composées par Meyerbeer pour musique militaire, ont été arrangées pour un orchestre ordinaire par M. Wieprecht, le célèbre chef de musique militaire en Prusse; elles vont, sous leur nouvelle forme, paraître incessamment chez les éditeurs Brandus et Dufour. C'est une bonne nouvelle pour les Sociétés philharmoniques et les directeurs de concerts, dont le répertoire de musique d'orchestre se trouve ainsi enrichi de quatre œuvres d'une si grande valeur.

*** Mme Madeleine Graever vient de se faire entendre au deuxième concert du Kursaal, à Wiesbaden. L'éminente pianiste y a exécuté le concerto symphonique de Litolff et la tarentelle de Liszt avec le plus brillant succès; elle a été rappelée plusieurs fois.

*** M. Scharfenberg, de la maison Scharfenberg et Luis, éditeurs et marchands de musique à New-York, vient d'être nommé président de la Société philharmonique de cette cité. M. Scharfenberg est un pianiste distingué.

*** Dimanche dernier on a exécuté dans l'église de Saint-Pierre de Montrouge la deuxième messe de M. Ponce de Léon. Cette œuvre, écrite à quatre parties dans un excellent sentiment religieux, a produit le plus bel effet.

*** Au nombre des artistes récompensés à l'occasion de la dernière exposition de peinture, M. Desmaisons, auquel on doit des productions lithographiques d'un grand mérite, et qui a publié une galerie photographique très-intéressante des musiciens célèbres, a été nommé chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur.

*** A l'instar du concours de composition musicale ouvert par le journal *l'Orphéon*, *l'Union chorale* annonce également un troisième concours pour musiques d'harmonie. L'espace nous manque pour en donner les conditions; mais nous pouvons dire que la commission est présidée par M. Georges Kastner et se compose de plusieurs musiciens éminents : MM. Collin, Elwart, Klosé, Mohr, Paulus, etc.; que des instruments de Sax de la valeur de 40 à 400 francs seront donnés en prix aux lauréats, et qu'on peut pour tous autres renseignements s'adresser au bureau de *l'Union chorale*, 39, rue Rochechouart.

*** Pendant le premier semestre de cette année, quinze opéras nouveaux ont été représentés sur les différentes scènes italiennes ; ce sont : *Rienzi*, de Peri, à la Scala, à Milan ; *l'Eroe delle Asturie*, de Lucilla, au théâtre Regio, à Modène; *Feruccio*, de Maglioni, au théâtre Pagliano, à Florence ; *Cinzica Sismondi*, de Gaspare Brindangoli, à Assisi ; *Zaïra*, de Corona, à Livourne; *Piccarda Donati*, de Moscuzza, à la Pergola, à Florence; *Beatrice Cenci*, de Rota, au théâtre Regio, à Parme; *Vittoria la madre degli eserciti*, de Bona, au théâtre Carlo-Felice, à Gênes; *Orio Soranzo*, de Zescevich, à Trieste; *Il di di S. Michele*, de Quarenghi, à l'Opéra-Comique de Milan ; *Rienzi*, de Kaschperoff, à la Pergola, à Florence ; *Giovanna di Castiglia*, de Battista, à San-Carlo, à Naples ; *la Fidanzata di Marco Bozzari*, de Frontini, à Catane; *Ezzelino da Romano*, de Noberasco, au théâtre Carlo-Felice, à Gênes. Deux autres opéras nouveaux viennent aussi d'être représentés, l'un à Corfou, *Il Castello maledetto*, de Lamelet; l'autre à Bastia, *Ivanhoé*, de Suri.

*** La *Polka du Brésilien*, d'Arban, et la valse des *Bavards*, de Musard, viennent de paraître arrangées pour le piano à quatre mains.

*** L'éditeur Lavinée, 46, rue Notre-Dame-des-Victoires, vient de faire paraître un Prélude pour orgue ou clavecin, composé par F. Danjou, ancien organiste de Notre-Dame de Paris, etc. Les ouvrages de ce maître trop tôt retiré de la carrière artistique, ont toujours joui d'une estime méritée.—Le même éditeur profite de cet avis pour faire savoir à sa clientèle qu'à partir du 15 octobre, son magasin sera transféré, 11, rue des Saints-Pères. Sa spécialité sera toujours la musique ancienne.

*** Dans la bibliothèque du théâtre Frédéric-Wilhemstadt, on a retrouvé le manuscrit d'une partition de Lortzing, que l'on croyait perdue. Cet opéra, qui s'intitule *la Veille de Noël*, est inédit et complétement inconnu; il sera représenté dans le courant de l'hiver au théâtre Wilhemstadt.

*** L'archiduc Charles vient d'accorder une somme de 1,500 florins aux artistes de l'orchestre du théâtre Treumann, qui a, comme on sait, été détruit dernièrement par un incendie, afin de remplacer leurs instruments, devenus la proie des flammes.

*** La salle Robin est remplie tous les soirs; les démonstrations physiques du célèbre prestidigitateur, ses tableaux si curieux de la formation de notre globe et des animaux antédiluviens, mais surtout ses apparitions de spectres vivants et impalpables qui terminent le spectacle et qui produisent un effet véritablement saisissant, justifient l'empressement du public à assister à ces intéressantes séances.

*** Au Pré-Catelan, aujourd'hui 12 juillet, concert d'adieux donné au bénéfice de J. Legendre. Tout Paris assistera à cette belle matinée musicale, qui se recommande par la richesse de son programme. Les premiers solistes de l'orchestre Musard, le violon Danbé, le hautbois Lalliet et le piston Legendre, se feront entendre dans leurs principales compositions.

*** La mort de M. Achille Maurice n'a pas ralenti les travaux de reconstruction de la salle des Bouffes-Parisiens. Ils sont poussés avec une grande activité. Ainsi que nous l'avons dit, la scène et la salle reçoivent un notable agrandissement. La décoration intérieure de celle-ci est confiée à des mains habiles, et c'est, entre autres, un jeune peintre de talent, M. Emile Levy, qui doit peindre le plafond. L'entrepreneur s'est engagé à livrer le théâtre au mois d'octobre.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bade.* — Les représentations de la troupe du Palais-Royal de Paris ont commencé au théâtre par une jolie opérette de Sylvain Mangeant, *Danaé et sa bonne*, chantée par Mlle Schneider, MM. Pellerin et Bonnet, et *le Tigre du Bengale*. Elles vont se continuer. — Il est certain qu'on reprendra l'opéra de Berlioz, *Beatrice et Benedict*, dont nous eûmes la primeur et qui obtint un si beau succès dans la saison dernière. Cet ouvrage offrira d'autant plus d'intérêt cette année que le célèbre compositeur y a ajouté deux grands morceaux nouveaux, un trio de femmes et un chœur. Mme Charton y conservera le rôle qu'elle a si brillamment créé. Les autres seront tenus par Jourdan, Reynal et Mlles Henrion et Amélie Faivre. — Il n'est question que du grand concert qui sera donné mardi 14 dans le salon Louis XIII au bénéfice des veuves et des orphelins de la chapelle musicale de Manheim. Le concert sera dirigé par le célèbre Lachner. L'orchestre renommé de Manheim jouera la symphonie en *la* majeur et l'ouverture du *Freischütz*; les quatre principaux chanteurs du même théâtre diront à quatre voix des *Lieder* de Lachner et de Kücken. La Société de chant, récemment organisée par Mme Lang, accompagnera Mme Viardot dans un psaume de Marcello. La célèbre cantatrice dira encore un air de *Britannico* de Graun et deux *Lieder* de Robert Schumann. Mme Schumann elle-même exécutera un concerto de Mendelssohn. Enfin le violon de Becker et la contre-basse de Muller compléteront ce magnifique ensemble. — Au cinquième concert de la saison, nous aurons Morini et Mlle Richard, élève de Mme Viardot. — On se préoccupe déjà de l'opéra de Litolff, *le chevalier Nahel*, dont les répétitions sont poussées avec beaucoup d'activité. C'est une œuvre plus importante que toutes celles qui ont été composées pour le théâtre de Bade, et qui comporte une grande mise en scène: aussi nécessite-t-elle quelques modifications dans le programme des représentations d'opéra annoncées; elles seront vraisemblablement données dans l'ordre suivant: *le Pré aux clercs*, *l'Épreuve villageoise* et *le Chalet*. Ce dernier ouvrage serait substitué aux *Noces de Jeannette*.

*** *Ems.* — La troupe des Bouffes-Parisiens continue ses représentations sur notre théâtre avec un succès croissant. Tout son joyeux répertoire y passera, depuis les immortels *Deux Aveugles* jusqu'à *Orphée aux enfers*. Offenbach est ici depuis dimanche, accueilli à bras ouverts par tous ses amis, salué, quand il passe devant le kiosque, par la musique, qui joue ses plus jolis airs; il donne les derniers soins aux répétitions d'*Il signor Fagotto*, dont la première représentation est annoncée pour samedi 11 juillet. On ne prédit pas à cette nouvelle production un succès inférieur à celui des *Bavards*, dont nous eûmes la primeur l'été dernier, et dont le succès s'est confirmé cet hiver à Paris d'une façon si éclatante. Nous verrons bien.

*** *Vienne.* — La saison allemande a commencé au théâtre de la cour par le *Freischütz*; puis on a donné *Une nuit à Grenade* et *Lucrèce Borgia*. Les répétitions de l'opéra nouveau, *Lorelei*, par Max Bruch, commenceront immédiatement. — M. Salvi, directeur du théâtre de la cour, vient d'arriver à Vienne, de retour de son excursion en Italie, à Paris et à Londres. Pendant la saison italienne, on donnera *Mazeppa*, opéra de Pedrotti. — Les représentations du Karltheater reprendront vers le 15 août.

*** *Leipzig.* — Dans le mois de juin ont été représentés les opéras suivants au théâtre de la ville : *les Huguenots*, *Dinorah* (trois fois), *la Juive*, *Robert*, *Bélisaire*, *Martha*, *les Gaies commères de Windsor*, *l'Abbé de Saint-Gall*, par Herther; *Une nuit à Grenade*.

*** *Munich.* — Les 27, 28 et 29 septembre, un grand festival aura lieu dans notre résidence, sous la direction de Fr. Lachner. L'orchestre se composera de cent violons, quarante basses de viole, trente violoncelles et trente contre-basses. Parmi les solistes on cite Mme Clara Schumann, Stockhausen, Joachim, etc. On exécutera la symphonie héroïque, un motet de Palestrina, l'ode à Sainte-Cécile, par Dryden (1687), *Israël en Egypte*, oratorio par Haendel, et des compositions de Fr. Lachner.

*** *Trieste.* — M. Laub a donné son concert d'adieux au Teatro Grande. Cet artiste berlinois est rangé ici, par les journaux, parmi les Slaves. « Si l'expression fait défaut à M. Laub, dit un des organes de la presse de Trieste, on ne doit pas s'en prendre à lui, mais à sa nationalité: il est Slave, et nul ne peut arriver à l'expression, s'il n'est pas né en deçà *de la botte* (de l'Italie). »

ERRATA.

Une omission a eu lieu à l'imprimerie dans la 2e colonne de la page 212 de notre dernier numéro. L'entrefilet relatif aux œuvres de Mme Thecla Badarzevska devait être signé : *G. Brandus et S. Dufour*.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Ce, RUE JACOB, 56,

Chez tous les libraires de France et de l'étranger,

Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu*, *au* 1er.

Mise en vente du Tome V (K M)

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié,

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.
Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME Ve. — PRIX : 8 FRANCS.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

LES SUCCÈS UNIVERSELS **Répertoire de musique moderne pour le Piano.** — Choix de morceaux de Piano originaux les plus favoris des auteurs modernes.

DEUX VOLUMES IN-8°, CHAQUE VOLUME CONTIANT 20 MORCEAUX, PRIX NET : **10** FR.

TOUTES LES ROMANCES SANS PAROLES

Pour le Piano, composées par **Félix Mendelssohn-Bartholdy**

42 romances sans paroles, revues par STEPHEN HELLEA,

Réunies en un volume; édition format in-8°, prix net : **10** fr.

(*Premier volume du Répertoire de musique classique de Piano.*)

BEETHOVEN

Collection de ses œuvres pour Piano, seule édition complète et authentique, et dans lesquelles les œuvres concertantes ou avec accompagnement sont publiées séparées, sur beau papier vélin, 16 volumes brochés..... net 120 »
Collection complète des sonates pour piano seul ..... net 40 »
Collection complète des sonates avec accompagnement .... net 40 »
Collection complète des trios, p. piano, violon et violoncelle, net 40 »

MOZART

Collection des Sonates pour piano seul, à 4 mains et avec accompag.

La collection complète, prix net : 50 francs.

1re série : Sonates pour piano seul, 18 numéros, chaque..... 6 »
2e série : Sonates et fantaisies à 4 mains, 6 numéros, chaque... 9 »
3e série : Sonates pour piano et violon, 19 numéros, chaque.... 7 50
4e série : Sonates pour piano, violon et violoncelle, 4 num., ch. 9 »

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU Ier.

Chœurs pour Voix d'Hommes

SANS ACCOMPAGNEMENT

RÉPERTOIRE DES ORPHÉONS

ET DES

SOCIÉTÉS CHORALES

PREMIÈRE SÉRIE

CHŒURS D'OPÉRAS

				En partition Prix net
1.	Auber	**Le Lac des Fées.**	Chœur des Etudiants	» 75
2.	—	**Muette de Portici**	Chœur de la Chapelle	» 50
3.	—	—	Amour sacré de la patrie	» 50
4.	Flotow	**Martha**	Mélodie irlandaise	» 50
5.	Gluck	**Alceste**	Vivez, aimez	» 75
6.	—	**Armide**	Les plaisirs ont choisi pour asile	» 75
7.	Halévy	**Le Nabab**	Couplets du tabac, avec solo	» 75
8.	Maillart	**Dragons de Villars**	Prière : Soutien de l'innocent	» 50
9.	Meyerbeer	**Les Huguenots**	Couplets des soldats huguenots	» 50
10.	—	—	Septuor du duel	1 50
11.	—	**Le Prophète**	Appel aux armes	» 75
12.	—	**Robert le Diable**	Chœur des Buveurs	» 75
13.	—	—	Chœur de moines	» 75
14.	Rossini	**Le Comte Ory**	Chœur et prière	» 75
15.	—	—	Prière	» 40
16.	—	**Guillaume Tell**	Chœur de la Conjuration	» 50
17.	—	—	Chœur des Chasseurs	» 75
18.	—	—	Chasse et prière du soir	» 75
19.	—	—	Prière	» 50
20.	—	**Robert Bruce**	Chœur bachique avec solo	» 75

DEUXIÈME SÉRIE

CHŒURS DIVERS

			En partition Prix net
1.	Ad. Adam	**Les Boulangers**	1 »
2.	—	**Les Fondeurs**	1 »
3.	—	**Les Garçons de restaurant**	1 »
4.	—	**Les Horlogers**	1 »
5.	—	**Les Canotiers**	1 »
6.	—	**Les Postillons**	1 »
7.	—	**L'Enclume**	1 »
8.	—	**Les Charpentiers**	1 »
9.	Beethoven	**Chant des Compagnons**	1 50
10.	—	**Chant élégiaque**	1 50
11.	—	**Hymne du sacrifice**, avec solo	1 50
12.	Cavallo	**Les Canotiers de Paris**	» 50
13.	Elwart	**Salut impérial**, *God save* français	» 40
14.	—	**Marche du Prince Impérial**	» 40
15.	—	**Hymne national russe**	» 25
16.	Kucken	**La Fuite des captifs**, chœur avec solo de ténor	» 50
17.	—	**Yseult l'impératrice**	» 50
18.	—	**Les Veilleurs de nuit**	» 50
19.	Labarre	**La Chasse au tigre**	» 50
20.	—	**Les Gondoliers vénitiens**	» 50

Chaque partie séparée de Ténor ou de Basse se vend séparément 20 centimes net.

Les 20 chœurs, réunis en un volume in-8° broché, prix : 6 francs net.

Partition net : 1 fr. 50.

CHANT GUERRIER

Les parties séparées : 20 centimes.

De STRUENSÉE, chœur à quatre voix.

Le Chant des Exilés
Chœur avec solo de ténor.

A la Patrie!
Chœur avec soli.

Couplets de la Cavalerie
*De l'*Étoile du Nord, *à quatre voix.*

Les Joyeux Chasseurs
Chœur à quatre voix.

Invocation à la Terre natale
Sur le thème du God save the King.

Adieu aux jeunes Mariés
Sérénade pour deux chœurs, à huit voix.

L'Amitié
Quatuor pour voix d'hommes.

Le 91e Psaume
Motet à huit voix (en deux chœurs).

Composés par

GIACOMO MEYERBEER

Chœur des Bohémiens de PRÉCIOSA | AVANT LA BATAILLE (MARZIALE ET ANDANTE)

Chœurs arrangés pour l'Orphéon de la ville de Paris, par PASDELOUP, composés par

CHARLES-MARIE DE WEBER

NOUVEAUTÉS MUSICALES POUR LE PIANO

Publiées par Adolphe Catelin :

E. COMBOUL
Op. 2. Caprice mazurka.
Op. 15. Morceau de salon.
Op. 19. *Ave Maria*, de Schubert.

A. KUNC
Op. 13. Rêve perdu.
Op. 14. Fiamma, mazurka.
Op. 15. L'Hirondelle de l'exilé.

F. LACAZE
Op. 2. Les Échos de la nuit.
Op. 4. Royal-Bolero.
Op. 5. Un Echo de France.

J. LEYBACH
Op. 47 La Diabolique, étude.
Op. 48. Fantaisie sur *les Puritains.*
Op. 49. Fête des Moissonneurs.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 29. 19 Juillet 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — La vérité sur *la Marseillaise*, par **Fétis** père. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique: *les Bourguignonnes*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Henri Meilhac, musique de M. Louis Deffès; reprise de *la Fausse Magie*, par **Léon Durocher**. — Projet de concours musical au théâtre Lyrique. — Conservatoire impérial de musique et de déclamation : concours à huis clos. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

LA VÉRITÉ SUR LA MARSEILLAISE[1].

Une anecdote fournie par l'imagination de M. de Lamartine dans les *Girondins*, concernant l'*Hymne des Marseillais*, vient d'être l'objet d'une rectification adressée au *Courrier du Bas-Rhin* par M. le baron de Schauenburg Cette réclamation est conforme aux traditions contemporaines recueillies dans plusieurs dictionnaires biographiques; mais elle ne fournit pas de renseignement sur le point essentiel de la composition de l'air célèbre dont les accents ont enflammé le courage des héros de la première république française. C'est cette question sur laquelle je viens jeter une lumière inattendue.

Rouget de l'Isle n'est pas l'auteur de la musique de *la Marseillaise:* j'en fournirai la preuve tout à l'heure. Capitaine du génie, il était employé dans la place de Strasbourg en 1792, au moment de la déclaration de guerre, et partagea l'enthousiasme patriotique dont fut saisie toute la garnison à cette importante nouvelle. Dans son exaltation, il composa, sous le titre de *Chant de guerre*, les strophes énergiques dont le début,

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé!

était prophétique. Des copies de ces strophes se répandirent avec rapidité : on les chanta sur un air d'opéra qui était alors en vogue, et sur lequel je crois que la poésie fut composée. Une des copies du *Chant de guerre* de Rouget de l'Isle, parvenue à Paris, tomba entre les mains d'un bon musicien, connu sous le nom de *Navoigille*, quoique le sien fût *Julien*. Ardent républicain, Navoigille s'émut à la lecture de ces vers, et enfanta immédiatement le chant sublime qui leur assura l'immortalité. Comme tous mes contemporains, j'ai cru longtemps que l'auteur des paroles était aussi celui de la musique ; je le croyais même lorsque j'ai publié la notice de Rouget de l'Isle dans le septième volume de la première édition de la *Biographie universelle des musiciens* (1841). J'avais connu Rouget de l'Isle en 1809 chez mon élève, Mme Gail, auteur des opéras *les Deux Jaloux* et de la *Sérénade*. Il venait souvent chez cette femme remarquable, qui avait de l'amitié pour lui, écrivait les romances qu'il composait d'instinct (car il était très-médiocre musicien), et lui en faisait les accompagnements de piano. J'éprouvais, je l'avoue, de l'étonnement qu'avec une si pauvre éducation musicale, il eût pu trouver la mélodie si belle, si régulière et si bien rhythmée à laquelle il est redevable de sa renommée; mais aucun doute ne s'était jamais élevé contre la paternité de cette œuvre, et je n'avais aucun motif pour la mettre en question.

Une circonstance heureuse et fortuite me fit acquérir, en 1847, deux collections qu'il serait peut-être impossible de réunir aujourd'hui. La première se compose de tous les chants révolutionnaires et républicains, en petites feuilles volantes; l'autre renferme tous les morceaux composés par Gossec, Catel, Lesueur, Cherubini, Jadin, etc., pour les fêtes républicaines, pour le Champ de Mars, et pour les *Temples de la Raison*. Les lecteurs de *la Gazette musicale* peuvent se représenter l'étonnement dont je fus saisi en trouvant dans la première de ces collections, parmi les petites feuilles qui se vendaient, à l'époque de la Convention, puis du Directoire, *six sous* à la porte des théâtres, et qui contenaient les chants patriotiques, et ceux des opéras nouveaux, le chant de *la Marseillaise* avec ce titre : *Marche des Marseillais, paroles du citoyen Rouget de l'Isle, musique du citoyen Navoigille; à Paris, chez Frère, passage du Saymon, où l'on trouve tous les airs patriotiques des vrais sans-culottes!* Un autre exemplaire du même chant, avec accompagnement de guitare, porte seulement au titre : *Marche des Marseillais, musique du citoyen Navoigille, accompagnement de guitare par le citoyen Mathieu.* Et au bas : *Au magasin de musique à l'usage des fêtes nationales, rue Joseph, section de Brutus.*

On sait que les *vrais sans-culottes* ou terroristes n'ont eu qu'une existence politique d'environ dix-huit mois, pendant 1793 et 1794, jusqu'au mois de juillet. C'est donc en 1793 que *la Marseillaise* était connue de tous comme l'ouvrage de Navoigille pour la musique, et qu'elle se vendait et se colportait publiquement sous son nom, sans qu'aucune réclamation de Rouget de Lisle se soit produite alors, ni plus tard. Quand il écrivit les paroles de cet hymne, il n'avait cru faire que des couplets de circonstance et n'avait pas prévu la portée qu'ils auraient par la mélodie. Michaud jeune, qui avait eu des rela-

(1) Nous devons rappeler à l'occasion de cet article ceux qui furent publiés sur le même sujet en 1848 par M. Georges Kastner, dans les n°s 13, 15 et 16 de *la gazette musicale*. Nous laissons naturellement à chacun de nos deux éminents rédacteurs la responsabilité personnelle de ses assertions.

tions personnelles avec Rouget de Lisle, dit, dans le supplément de la *Biographie universelle* (t. 80, p. 57), que ce fut en chantant cet hymne que les Marseillais attaquèrent le château des Tuileries au 10 août, et que ce fut de là que ce chant de guerre prit le nom de *la Marseillaise, auquel l'auteur n'avait pas songé.* Il ajoute : « Il » a déploré plus tard assez haut ces funestes résultats, et l'on sait » que les manifestations trop franches de ce mécontentement le firent » arrêter sous le règne de la terreur. Il ne sortit de prison qu'après » la chute de Robespierre et vint alors habiter la capitale. » Fixé à Paris, où l'on chantait la *Marseillaise* comme l'œuvre de Navoigille pour la musique, c'était alors qu'il aurait dû réclamer publiquement si cette musique eût été la sienne; mais il n'en fit rien. De plus, il publia dans l'an V (1797) un volume in-8°, sous le titre d'*Essais en vers et en prose*: on y trouve les paroles de *la Marseillaise*, intitulée simplement : *Chant de guerre*, et pas un mot relatif à la musique. Ce n'est que près de trente ans après que Rouget de Lisle a publié sous son nom la musique de cet hymne, dans un recueil qui a pour titre : *Cinquante chants français, paroles de différents auteurs, mis en musique par Rouget de Lisle.* Paris, l'auteur, 1825, in-4°, gravé. Navoigille était mort depuis quatorze ans.

Je crois ne devoir pas terminer cet article sans donner quelques renseignements biographiques sur l'auteur d'un si beau chant, qui, en l'absence même de tout autre titre, suffirait pour rendre son nom digne de passer à la postérité.

Guillaume Julien, dit *Navoigille*, compositeur et violoniste de quelque talent, naquit à Givet (Ardennes), en 1745. Il quitta cette ville pour étudier la musique à Paris, où un hasard heureux lui procura la connaissance d'un noble Vénitien qui, charmé de ses heureuses dispositions, le prit en affection, le logea chez lui et lui donna le nom sous lequel il était connu. Plus tard, Monsigny le fit entrer dans la maison du duc d'Orléans. Après la mort de ce prince, Navoigille chercha des ressources dans son art. Il s'était fait une réputation honorable comme chef d'orchestre, par le talent dont il avait fait preuve en dirigeant celui des *concerts de la loge Olympique,* alors célèbres, et pour lesquels Haydn avait écrit six belles symphonies. Bon violoniste, Navoigille avait établi chez lui une école gratuite de son instrument dont le produit le plus remarquable fut l'excentrique Alexandre Boucher.

En 1789, Navoigille entra comme chef des seconds violons à l'excellent opéra italien, établi au théâtre Feydeau, appelé alors *théâtre de Monsieur*. Cinq ans après, il donna sa démission de cette place et accepta celle de chef d'orchestre de la *Pantomime nationale*, connue plus tard sous le titre de *théâtre de la Cité*. Il dirigeait encore la musique de ce théâtre en 1797 ; mais la banqueroute du directeur le laissa sans emploi et dans une situation peu fortunée. Lorsque Plantade fut choisi (en 1805) pour diriger la musique de Louis Bonaparte, roi de Hollande, il fit entrer dans la chapelle de ce prince son ami Navoigille ; la réunion de la Hollande à la France ramena celui-ci à Paris, où il mourut au mois de novembre 1811.

Navoigille avait écrit pour le théâtre de la Pantomime nationale quelques ouvrages, parmi lesquels on avait remarqué *l'Héroïne suisse*, dont la musique avait de la nouveauté dans ses mélodies. Il avait aussi publié des sonates, des duos et des trios de violon qui obtinrent quelques succès; mais son plus beau titre de gloire, celui qui recommandera sa mémoire à la postérité, est la création du chant de *la Marseillaise*.

FÉTIS père.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

LES BOURGIGNONNES,

Opéra-comique en un acte, paroles de M. Henri Meilhac, *musique de* M. Louis Deffès.

(Première représentation le 16 juillet.)

Ce petit ouvrage a été représenté pour la première fois, l'an passé, à Ems. C'est aujourd'hui un assez bon moyen d'être joué à Paris, que de se faire jouer en Allemagne, tant il est vrai que le chemin des écoliers n'est pas toujours le plus long!

Nous ne savons si *les Bourguignonnes* ont passé à Ems pour une œuvre originale. A Paris, il n'est guère possible d'y méconnaître l'idée qu'Alfred de Musset a traitée avec tant d'esprit, de grâce et de délicatesse dans cette charmante comédie intitulée *Un caprice*. Un mari, las du bonheur, trop uniforme peut-être, que lui donnent l'amour sans coquetterie et le caractère toujours égal de sa jeune femme, imagine qu'un peu de variété et quelques aventures rompraient la monotonie de son existence. Son ciel est trop serein, trop bleu, il y veut absolument des nuages. Il adresse ses hommages à une femme jeune, belle et spirituelle, qui se moque de lui, et le ramène, confus et repentant, aux pieds de celle dont l'unique tort est de l'avoir trop aimé. M. Meilhac n'a changé à cette donnée que les circonstances extérieures, la position sociale des personnages, leur costume, leur langage et les détails accessoires. Il a fait de M. Chavigny un fermier bourguignon, et de Mme de Léry une jeune paysanne, cousine de la fermière, et qui est venue passer quinze jours auprès d'elle avant de se marier. Pendant que Thérèse, la fermière, s'occupe des détails de l'exploitation, vérifie les comptes, fait la balance des frais et des recettes, etc., M. Landry fait la cour très-ouvertement à la cousine Manette, en présence même de Thérèse, qui s'en afflige, mais qui, d'ailleurs, n'y met aucun obstacle. Cela n'est ni vrai ni vraisemblable. Ce qui l'est encore moins, c'est que Manette explique à Thérèse le fort et le faible de sa situation, le danger d'une humeur trop égale, d'une application trop constante aux intérêts communs, d'un dévouement trop absolu, et lui donne des leçons de coquetterie. Une jeune fille de dix-huit ans n'en sait pas, d'ordinaire, aussi long, et celles qui ont acquis tant de savoir en font rarement un bon usage.

Ces réserves faites, nous reconnaîtrons volontiers qu'il y a dans la pièce de M. Meilhac des scènes amusantes, celle, entre autres, où Landry, forcé d'étudier le dossier d'une affaire que Thérèse, conseillée par Manette, lui a laissée sur les bras, entend l'orchestre du bal où il n'a pu aller, et danse, malgré lui-même, les pièces du procès à la main. D'ailleurs, il y a souvent de l'esprit dans le dialogue de M. Meilhac, et l'on ne peut nier qu'il n'entende la construction et la conduite d'une pièce de théâtre un peu mieux que la plupart des librettistes d'à présent.

Les mêmes auteurs avaient fait précédemment — à Ems aussi — *le Café du roi Louis XV*, qui a été joué l'année dernière au théâtre Lyrique, et la partition de M. Deffès avait obtenu un agréable succès. Celle-ci ne nous a pas semblé aussi richement pourvue d'idées. La chanson bourguignonne que Manette chante dans la première scène, dont le motif fait presque tous les frais de l'ouverture, et qui, vers la fin de la pièce, devient l'air de danse qui met Landry en mouvement, a un rhythme très-franc, et ne manque pas de caractère. C'est, à notre avis, le morceau le mieux trouvé de tout l'ouvrage. La romance de Thérèse, qui finit par ce refrain assez prétentieux : *Pour oublier, souvenons-nous,* se recommande par une élégante simplicité qu'on voudrait rencontrer plus souvent dans *les Bourguignonnes*. L'auteur en a chargé le second couplet d'un accompagnement de cor destiné sans doute à en augmenter l'effet : je doute qu'il ait atteint son but. Dans le duo qui suit, Manette chante des couplets d'un

rhythme un peu vague, et d'un style assez lourd. Mais comme Manette les a dits d'un air très-*crâne*, en tenant son verre à bras tendu, et en criant de toute sa force, le parterre s'est enthousiasmé pour les cris, le bras tendu, le verre plein, le nez au vent et la taille cambrée de Manette ; on a applaudi, acclamé, on a trépigné, on a crié *bis !*.. Nous ne voulons pas troubler la joie du parterre, mais il nous est bien permis de la lui laisser. Le trio renferme un passage syllabique très-rapide, dont l'intention paraît comique, mais où, malheureusement, nous n'avons pu saisir un seul mot. L'effet de ces sortes de morceaux est à peu près nul quand on n'entend pas les paroles. et tout ce que nous en pouvons dire, c'est qu'il fait trop penser au trio syllabique de *la Fille du régiment*. Les couplets, également syllabiques, dits par Manette dans son duo avec Landry, nous ont fait beaucoup plus de plaisir. Le tour en est gracieux et fin, et l'actrice, qui se trouve là sur son terrain, les *babille* avec beaucoup d'esprit.

Cette actrice est Mlle Girard, qui a définitivement quitté le théâtre Lyrique, et qui débutait sur la scène de la place Boïeldieu par le rôle de Manette Nous n'aurions qu'à répéter le bien que nous avons dit si souvent de cette piquante artiste, si nous n'étions obligés, cette fois, de lui reprocher ses efforts excessifs pour augmenter la sonorité de sa voix. Tout ce qu'elle y gagne, c'est de la rendre dure et criarde. Il est à souhaiter, dans son intérêt comme dans celui du public, qu'elle renonce au plus vite à cette fantaisie. Son succès, d'ailleurs, n'a pas été douteux un seul instant. La critique raisonne, compare, discute, et se permet de temps en temps quelques observations, pour maintenir son droit, et afin qu'on n'oublie pas qu'elle est la critique ; mais il est bien rare aujourd'hui que le public, quoi qu'il voie et quoi qu'il entende, n'ait pas l'air complétement satisfait.

Reprise de *la Fausse Magie*.

Cet ouvrage de Marmontel et de Grétry date de 1775, et n'avait pas été représenté à Paris depuis 1828. De 1775 à 1863 il y a quatre-vingt-huit ans. N'est-ce pas un bel âge ? Et connaît-on beaucoup d'œuvres musicales auxquelles il ait été donné de vivre aussi longtemps? De 1828 à 1863 il y a trente-cinq ans. Ne devait-on pas la croire ensevelie pour toujours et définitivement oubliée? Elle n'était qu'endormie, comme cette jeune fille que le Christ réveilla sur son lit de parade, au moment même où l'on préparait ses obsèques et où les musiciens du cortége accordaient leurs instruments : « *Et cum venisset Jesus in domum principis, et vidisset tibicines et turbam tumultuantem, dicebat : Recedite, non enim mortua est puella, sed dormit.* »

Non, les œuvres du génie ne meurent pas. L'art se transforme incessamment, et les habitudes du public se modifient. En musique surtout il vient un moment où l'on est fatigué de certaines formes de style, de certaines cadences, de certains tours de phrases, de certains procédés d'accompagnement qui sont comme le costume particulier à chaque siècle, à chaque époque. Ce que les grands artistes ont inventé a été si souvent reproduit, si brutalement exploité par les imitateurs que le dégoût, un beau jour, succède à l'admiration, et que l'on s'écrie tout d'une voix : En voilà assez de ce tonneau-là : tirez-nous-en d'un autre ! C'est ainsi que pendant trente années le glorieux nom de Gluck a disparu de l'affiche de l'Opéra. C'est ainsi que les Italiens ont si bien oublié Cimarosa que Mme Penco, lorsqu'elle dut étudier, il y a deux ans, *le Mariage secret*, qui lui était complétement inconnu, s'écriait avec un étonnement naïf : « C'est incroyable! Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que cette musique est merveilleusement belle. »

On joue encore un peu Rossini chez nous, parce que l'éloignement nous a préservés de la majeure partie de ses imitateurs; Mais en Italie on a les oreilles si cruellement rebattues des formules rossiniennes que les œuvres du maître y sont tombées pour la plupart dans le domaine de l'archéologie. Les savants seuls en peuvent parler en connaissance de cause.

Grétry en était là chez nous, il y a une vingtaine d'années, et quand l'Opéra-Comique, dans un moment de détresse, s'avisa de reprendre *Richard*, ce fut pour le public, — les vieillards exceptés, et ces débris d'un autre âge ne sont jamais très-nombreux, — ce fut, disons-nous, comme une révélation. Les formules de Grétry, si vieilles en 1820, étaient inconnues à la génération de 1840 ; elles parurent toutes nouvelles, et *Richard Cœur de Lion* eut autant de succès qu'une partition de M. Auber. M. Perrin n'a guère été moins heureux, dernièrement, avec *Zémire et Azor*. Dans l'invervalle, *le Tableau parlant*, *l'Amant jaloux* et *l'Epreuve villageoise*, sans obtenir un succès aussi marqué, avaient fourni honorablement leur carrière.

Il y a pour tout grand compositeur trois époques : 1° celle où il est à la mode; 2° celle où il est *démodé;* — c'est pour lui le moment de la retraite et de l'oubli ; — 3° celle où, étant tout à fait en dehors des questions de mode, on ne le juge plus sur la forme de ses morceaux, mais sur la valeur de ses idées. Grétry et Gluck en sont là depuis longtemps.

La Fausse Magie a été écoutée avec une religieuse attention et un plaisir extrême par tous les musiciens, et surtout par les musiciens connaisseurs. Dès les premières mesures de l'ouverture on reconnaît un style original, une touche individuelle. Les idées qu'on trouve là sont bien à celui qui les y a mises, et personne ne tentera de s'en servir que l'emprunt ne soit aussitôt signalé, car, ainsi que le disait Voltaire, pour voler impunément il faut tuer celui qu'on vole, et Grétry n'est pas de ceux qu'on peut tuer. Tous ses motifs ont un cachet indélébile et qui se reconnaît sur-le-champ. Nul compositeur n'a eu plus de facilité, de naturel, d'élégance sans apprêt, de grâce naïve, et surtout nul n'a jamais eu l'expression plus juste. Il chante toujours, et il semble toujours parler. Quoiqu'on ne l'ait jamais rangé parmi les musiciens savants, on ne peut nier que ses morceaux ne soient conduits souvent avec une remarquable habileté, et nous parlons des plus difficiles à faire, de ceux où il faut que le discours musical s'adapte à une scène donnée, en suive les mouvements, en marque les péripéties. Grétry, en pareil cas, devient un poëte dramatique plein de tact et d'adresse, sans cesser un instant pour cela d'être un admirable musicien. Y a-t-il rien au monde de plus vivement conçu, de mieux mis en scène, de plus vivement mené, de plus vrai, de plus franchement comique que le fameux duo des deux vieillards que tous les musiciens savent par cœur, et qui sera éternellement un des modèles du genre bouffe? Y a-t-il rien de plus adorablement naïf et de plus charmant que le duo des deux amants :

> Vous souvient-il de cette fête,
> Où l'on voulut nous voir danser?

Et le trio ! et le quatuor qui termine le premier acte ! et la marche ! et le chœur qui accompagne l'entrée de la fausse magicienne ! Et ceci, et cela encore, car, à vrai dire, il n'y a pas un morceau faible, et il faudrait citer tous les airs de la partition.

Un ami trop zélé a cru devoir aider Grétry de son expérience moderne, et l'orner de ses combinaisons instrumentales. Nous avons entendu des trombones dans certains morceaux, — trois trombones, s'il vous plaît ! C'est le pavé ajusté si habilement et avec tant d'à-propos par l'ours de la fable. L'orchestre de Grétry, toujours conçu avec esprit, et souvent écrit avec plus d'art qu'on ne le suppose, est plein de traits ingénieux et fins, et d'effets d'une extrême délicatesse. Ne voit-on pas que toutes ces beautés de détail disparaissent sous les trombones? On peut les comprendre, à la rigueur, dans une pièce chevaleresque et guerrière, comme *Richard Cœur de Lion*. Mais dans la *Fausse Magie*, comédie du XVIIIe siècle, où tous les ac-

teurs sont poudrés, où tout se passe en conversation, où le personnage mystifié ne songe même pas à se fâcher un seul instant! En vérité, c'est pousser un peu loin le goût du cuivre, et l'amour du bruit. Nous ignorons qui a mis là ces trombones, et nous ne voulons pas le savoir ; mais, quel que soit son nom, c'est un musicien, qui ne comprend pas Grétry, et ne le comprendra jamais.

M. Carrier, en revanche, le comprend à merveille. On ne saurait rendre avec plus d'esprit, de verve et de goût, le duo des vieillards et les autres parties de son rôle. Il a une bonne voix de ténor, fraîche, bien timbrée, bien posée ; il chante bien, il dit bien, il joue à merveille. L'Opéra-Comique ne pouvait faire une meilleure acquisition. Mlle Girard a montré dans *la Fausse Magie* les mêmes qualités que dans *les Bourguignonnes*, et le même défaut, c'est-à-dire la même tendance à forcer sa voix. Ces efforts, que rien ne motivait dans une musique si calme et dans un rôle sans passion, lui ont fait exécuter lourdement et sans correction l'air célèbre du second acte, *Comme un éclair la flatteuse espérance*, qui est tout en vocalises, et ne demande que de la légèreté et de la grâce.

M. Gourdin se tire assez agréablement du rôle de l'oncle, bien qu'il y soit parfois un peu affecté. M. Ponchard et Mlle Révilly sont de vieux serviteurs auxquels on doit des égards. Ne les contristons pas et célébrons plutôt le retour de Mme Decroix, qui vient de rentrer à l'Opéra-Comique et qui chante le rôle de Thérèse, dans *les Bourguignonnes*, avec une voix charmante, une correction irréprochable et une rare élégance.

LÉON DUROCHER.

PROJET DE CONCOURS MUSICAL AU THÉATRE LYRIQUE.

En accordant au théâtre Lyrique une subvention bien méritée par ses services, le ministère n'a pas oublié l'intérêt des compositeurs, lauréats de l'Institut, dont la situation est l'objet de plaintes incessantes. A leur retour d'Italie, on leur promet un tour de faveur pour la représentation dans l'année d'un ouvrage de leur composition; mais ce tour de faveur, comment en profiter, si l'on n'a pas de poëme? Les cahiers de charges portent bien que les directeurs seront tenus de leur en fournir un, mais presque toujours cette obligation est illusoire. Comment les directeurs pourraient-ils contraindre les auteurs à travailler pour les lauréats, s'ils préfèrent travailler pour d'autres? D'ailleurs, jusqu'à présent il ne s'agissait que d'un poëme en un acte, et rien n'est moins favorable aux jeunes musiciens, aujourd'hui surtout que l'on dîne si tard et que les petits ouvrages se jouent devant les banquettes. A moins de faire un chef-d'œuvre, on est sûr de vivre et de mourir *incognito*.

Une autre combinaison vient d'être proposée aux lauréats par M. Camille Doucet, directeur de la division des théâtres. Chaque année, un concours sera ouvert entre les premiers prix qui n'auront pas eu d'ouvrages représentés. Un poëme en trois actes leur sera offert, et la partition reconnue la meilleure obtiendra les honneurs de la scène. Ainsi, M. Carvalho prend l'engagement de jouer, chaque année, un opéra en trois actes dont la musique sera d'un lauréat nouveau et sur un nouveau poëme. Pour que nulle garantie de lumières et d'équité ne manque aux concurrents, l'administration leur propose de choisir eux-mêmes, et d'un commun accord, trois membres sur cinq, dont se composera le jury. Les deux autres seraient le directeur du théâtre Lyrique et un fonctionnaire désigné par l'administration.

Il y a déjà plusieurs jours que les compositeurs lauréats de l'Institut ont été convoqués pour entendre l'exposition du projet dont nous venons d'indiquer les bases. La plupart d'entre eux ont accueilli, comme cela devait être, une idée qui n'a d'autre but que de leur ouvrir une voie de salut extraordinaire. C'est une chance de plus ajoutée à celles qu'ils peuvent avoir, et une chance qui ne préjudicie nullement à leurs droits.

On a dit, nous le savons, qu'après avoir subi l'épreuve des concours académiques et remporté le prix de l'Institut, on devait se croire au-dessus des concours de tout genre, et que c'était se dégrader que de venir se soumettre encore à d'autres jugements, à d'autres comparaisons et s'exposer à de nouvelles défaites. La défaite, ajoutait-on, serait une marque de défaveur, de réprobation, dont il n'y aurait plus moyen d'appeler.

Ces objections nous semblent à peine spécieuses et ne soutiennent pas l'examen.

Jamais on ne s'est dégradé en travaillant et en faisant de son mieux pour mériter un avantage. On a vu les plus grands artistes accepter la loi des concours, et nul d'eux ne s'est cru déshonoré.

Selon nous, ce qu'il y a de pis pour les lauréats, c'est de ne rien faire; c'est de coiffer sainte Catherine, et de vieillir avec ce titre ridicule de jeune compositeur. S'il est quelqu'un pourtant qui aime mieux le *statu quo*, rien ne le force d'en sortir. On lui entr'ouvre une porte; s'il croit y voir un piége, rien ne l'oblige à franchir le seuil. Mais qu'on n'allègue pas la crainte d'échouer dans le concours, et les inconvénients qui en seraient la conséquence ! Si la crainte vous retient, ne travaillez pas, même pour le public, car devant lui le *fiasco* serait encore plus terrible et vous rejetterait bien plus loin qu'un échec devant un jury, avec la certitude de pouvoir prendre votre revanche au bout d'un an.

En résumé, le projet de concours musical s'appuie sur trop de bons motifs pour n'être pas mis en pratique: après quoi, l'expérience décidera.

P. S.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

Concours à huis clos.

Dimanche dernier nous avons donné le résultat du concours d'*harmonie* qui avait eu lieu la veille; voici celui du concours qui est venu immédiatement après :

Etude du clavier. — 1res médailles, Mlles Viguier, élève de Mme Emile Réty ; Ginisty, élève de Mlle Jousselin ; Petit, élève de Mme Emile Réty ; Nondin, élève de Mlle Jousselin ; Midoz, élève de Mme Emile Réty. 2mes médailles, MM. Hammerel, élève de M. Anthiome ; Joséphine Wilden, élève de Mme Emile Réty ; Chart, élève de Mme Emile Rety ; Louise Wilden, élève de Mme Réty ; Forestier, élève de M. Croharé, 3mes médailles, Mlles Biot, élève de Mme Réty; Régnier, élève de Mlle Jousselin ; Girardot, élève de Mme Réty; Le Callo, élève de Mme Réty; Gœthals, élève de Mme Lemarchand.

Classe d'orgue (professeur, M. Benoist). — Pas de premier prix. 2e prix, M. Sieg. 1er accessit, M. Girard ; 2e accessit, M. Blondel ; 3e accessit, M. Leavy.

13 juillet.

Contre-point et fugue. — 1ers prix, MM. Henri Hess et Massenet, élèves de M. Ambroise Thomas ; 2e prix, M. Blondel, élève de M. Leborne. 1er accessit, M. Boisseau, élève de M. Henri Reber ; 2e accessit, M. Lepot-Delahaye, élève de M. A. Thomas ; 3e accessit, M. Taffanel, élève de M. Reber.

14 juillet.

Contre-basse (professeur, M. Labro). — 1er prix, M. Thévelin. 1er accessit, M. Schubert.

Harmonie et accompagnement pratique (classe des hommes, professeur, M. Bazin). — 1ers prix, MM. Colomer et Lavignac ; 2e prix, M. Pradeau. 1er accessit, M. Vygen ; 2e accessit, M. Rosen ; 3e accessit, M. Rabuteau.

Classes des femmes : 1er prix, Mlle Roulle, élève de M. Bienaimé ; 2e prix, Mlle Duprez, élève de Mme Dufresne. 1er accessit, Mlle Noël, élève de Mme Dufresne ; 2e accessit, Mlle Hardouin, élève de M. Bienaimé ; 3es accessits, Mlle Mangot, élève de Mme Dufresne, et Mlle Albazaër, élève de M Bienaimé.

15 juillet.

Solfége (classes des hommes). — 1res médailles, MM. Bonnange, élève de M. Duvernoy ; Taudou, élève de M. Alkan ; Wormser, élève de M. Durand ; Forestier, élève de M. Duvernoy ; Lescurre, élève de M. Durand ; Lamart, élève de M. Batiste ; 2mes médailles, MM. Souplet, élève de M. Alkan ; Pastou, élève de M. Batiste ; Mareux, élève de M. Savart ; Dardet, élève de M. Alkan ; Hammerel, élève de M. Batiste ; Palianti, élève de M. Savart ; Bourgeois, élève de M. Batiste ; 3mes médailles, MM. Bousquet, élève de M. Batiste ; Tirpenne, élève de M. Durand ; Brun, élève de M. Jonas ; Montardon, élève du même ; Marie, élève de M. Durand ; Rauch, élève de M. Duvernoy ; Courtade, élève de M. Batiste ; Singer, élève de M. Duvernoy.

Classes des femmes : 1res médailles, Mlles Beaumont aînée, élève de Mme Maucorps ; Davignon-Monpou, élève de Mlle Leclercq ; Cayrol, élève de Mme Doumic ; Nortmann, élève de Mme Maucorps ; Larcéna jeune, élève de Mlle Leclercq ; Meingan, élève de M. Batiste ; Picamelot, élève du même ; Viguier, élève de Mme Maucorps ; Bloch, élève de M. Lebel ; Lhomme, élève du même ; Nicaise, élève de M. Batiste ; Jégouzo, élève de Mme Maucorps. 2mes médailles, Mlles Cantin, élève de M. Goblin ; Savit, élève de Mlle Barles ; André, élève de Mlle Mercié-Porte ; Creutznach, élève de Mlle Hersant ; Biot, élève de M. Lebel ; Ducasse, élève de Mme Maucorps ; Renaud, élève de Mlle Mercié-Porte ; Laporte, élève de Mlle Hersant ; Sinner, élève de M. Lebel ; Leprévost, élève de Mlle Hersant ; Courtois, élève de M. Batiste ; Beaumont 2e, élève de Mme Maucorps ; de Massas, élève de M. Batiste. 3mes médailles, Mlles Clause, élève de M. Lebel ; Lecallo, élève de Mlle Leclercq ; Séguin, élève de Mme Doumic ; Rapp, élève de M. Batiste ; Desmonts, élève de Mme Maucorps ; Nondin jeune, élève de Mme Doumic ; Chain, élève de Mlle Hersant ; Bottollier, élève de M. Lebel ; Mention, élève de Mlle Hersant, Félix, élève de Mlle Hersant ; Coevoet, élève de Mme Maucorps ; Alizier, élève de Mlle Barles ; d'Almeïda, élève de M. Lebel ; Legros, élève de Mlle Mercié-Porte ; Midoz, élève de M. Lebel ; Salomon, élève de Mme Doumic ; Blankenstein, élève de Mlle Mercié-Porte.

REVUE DES THÉATRES.

Gymnase : *Le Démon du jeu*, pièce en cinq actes, par MM. Théodore Barrière et Crisafulli. — Théatre impérial du Chatelet : *Le Secret de miss Aurore*, drame en cinq actes et huit tableaux, par MM. Lambert Thiboust et Bernard Derosne. — Theatre Déjazet : *Les Spectres de l'aurore*, légende allemande en deux actes et trois tableaux, par MM. Paulin Deslandes et Jules Dornay. — Salle Robin.

Le Gymnase, bravant les chaleurs tropicales qui nous accablent, vient de risquer la représentation d'une grande pièce en cinq actes, dont le succès pourrait bien donner raison à son audace. Il ne s'agit pourtant point, dans cette œuvre nouvelle, d'une idée originale et inexploitée à la scène ; tant s'en faut. Depuis *le Joueur* de Regnard jusqu'au drame de *Trente ans*, triomphe de Frédérick-Lemaître, que de fois n'avons-nous pas vu *le Démon du jeu* diriger les fils d'une action dramatique et présider aux péripéties les plus émouvantes du répertoire, tant ancien que moderne ? Mais certaines passions, et le jeu est du nombre, conservent le triste privilége d'intéresser toujours une société où la fiction marche de pair avec la réalité. Tant qu'il y aura des joueurs dans le monde, le théâtre aura le droit de les traduire à sa barre, sans lasser le public. Ainsi que beaucoup de jeunes gens, dont chacun de nous peut facilement désigner un ou plusieurs émules dans son entourage, Raoul de Villefranche a d'abord joué par désœuvrement ; puis un jour est venu où l'amour a pris victorieusement la place que ce travers avait usurpée dans son cœur ; vous remarquez que le jeu n'est encore pour lui qu'un travers. Cependant, la famille où il veut entrer s'en inquiète, et il est poliment éconduit. Que fait-il alors ? Il enlève Amélie et l'épouse. Or, c'est au lendemain de cette passion satisfaite que le démon du jeu le ressaisit, dans la personne d'un grec, nommé Hector d'Argelès, qui s'empare de lui, et d'un travers, lui constitue un bel et bon vice. Nous n'en sommes pas encore au crime, mais cela viendra. En effet, Raoul joue loyalement, jusqu'au jour où, à force de perdre, il ouvre l'oreille aux conseils perfides du tentateur qui lui apprend à faire sauter la coupe et à préparer des parties clandestines de cartes. Un dernier effort de conscience l'empêche néanmoins de mettre en pratique l'admirable théorie à l'aide de laquelle Hector lui enseigne à corriger la fortune, et de cet essai avorté surgit un de ces dénoûments inattendus qui enlèvent de haute lutte la réussite d'une pièce. Pendant que Raoul est au jeu, on s'aperçoit des tricheries d'Hector et on le chasse ignominieusement ; mais Raoul, favorisé par une chance extraordinaire, est frappé de terreur à la pensée que ses cartes ont été arrangées par Hector, et que bientôt on va lui faire subir la même honte qu'à son complice. Peu à peu l'obsession devient tellement forte qu'il rejette les cartes avec horreur et veut s'enfuir. Mais on reconnaît que le hasard seul l'a fait gagner ; on le proclame joueur heureux et loyal. La leçon du reste a profité, et désormais Raoul peut jurer en toute assurance à sa femme et à son beau-père qu'on ne l'y prendra plus.

Ce drame fort bien conduit, et dont les plus charmants épisodes échappent à notre analyse, fait grand honneur au talent de MM. Théodore Barrière et Crisafulli, ainsi qu'au mérite de leurs principaux interprètes. De tels adieux ne peuvent qu'accroître les sympathies que le couple Lafontaine emportera à la Comédie française.

— Si l'actualité est en tout temps, pour les théâtres, une ressource plus certaine que l'habileté la plus consommée, elle est surtout d'un prix inestimable à cette époque de l'année où l'indifférence du public ne cède qu'à des moyens d'une énergie exceptionnelle. Mais comment résister lorsqu'une direction, toujours bien inspirée comme celle du théâtre impérial du Châtelet, ne se contente pas d'une actualité et en offre deux à la fois ? La première consiste dans l'exploitation d'un roman à la mode, et la seconde dans l'exhibition d'un *truc* nouveau, ou plutôt renouvelé des spirites du siècle dernier. Parlons d'abord du roman de miss Braddon, que la traduction de M. Bernard-Derosne est en train de populariser en France, sous le titre du *Secret de miss Aurore*.

La vogue immense qu'il a en Angleterre se manifeste par un grand nombre d'éditions, et par son arrangement en drame dans deux ou trois théâtres. Nous lui souhaitons le même sort chez nous, mais, en même temps, nous nous permettons d'émettre quelques doutes à cet égard. *Le Secret de miss Aurore* est peut-être neuf de l'autre côté du détroit, mais à coup sûr il ne l'est pas de celui-ci. Guilbert de Pixérécourt, et, après lui, plusieurs de ses confrères, ont défloré la situation d'une femme mariée à un misérable indigne d'elle, et qui, le croyant mort, se donne le luxe d'un second mari. Le premier reparaît, impose des exigences de plus en plus menaçantes, et meurt enfin de la main d'un complice. Il n'y a rien là qui ne se retrouve, à peu de chose près, dans *la Femme à deux maris*. Mais ce qui fait la différence des deux drames, c'est précisément le hors-d'œuvre emprunté également, comme moyen d'actualité, à une résurrection anglaise, et plaqué tant bien que mal à la fin du *Secret de miss Aurore*. Des spectres impalpables, obtenus par une combinaison de miroirs et de lumières disposés d'une certaine façon, produisent un effet de fantasmagorie des plus saisissants. C'est ce secret-là bien plus que

celui de miss Aurore qui attire les curieux au théâtre du Châtelet. Deux concurrents essaient de lui arracher quelques spectateurs, le théâtre Déjazet, avec *les Spectres de l'aurore*, légende allemande en deux tableaux, et le prestidigitateur Robin avec ses apparitions de fantômes. Certes, les spectres du boulevard du Temple sont tout aussi complets, tout aussi bien réussis que les spectres de M. Hostein; mais, il faut bien l'avouer, l'illusion est plus grande sur cette grande scène, où le fantastique acquiert des proportions qu'aucun autre théâtre ne peut espérer d'atteindre. La pièce est d'ailleurs fort bien montée et les décorations très-belles, surtout celle du grand bois et de la scène finale. Une part du succès revient aussi à M. A. de Groot, qui a composé pour *le Secret de miss Aurore* une musique fort originale, dans laquelle on a remarqué et fort applaudi de jolis airs de danse, la ronde du jockey et la chanson du houblon.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Lundi le théâtre impérial de l'Opéra avait fait précéder *Diavolina* de *la Favorite*.—Mercredi M. et Mme Gueymard ont fait leurs adieux au public pour un mois, dans une belle représentation des *Huguenots* qui avait attiré beaucoup de monde. — Vendredi on a donné de nouveau *Diavolina* précédée du *Comte Ory*. —La reprise des *Vêpres siciliennes* est affichée pour demain.

*** Mlle Boschetti, que la direction de l'Opéra a engagée pour créer le rôle principal dans le ballet de *Don Juan*, dont s'occupe le chorégraphe Rota, vient d'arriver à Paris.

*** Nous avons annoncé que Dulaurens quittait l'Opéra; il va partir pour Lyon.

*** Les nouveaux chœurs composés par Meyerbeer, pour voix d'hommes sans accompagnement, se répandent rapidement parmi les sociétés chorales, où ils produisent un très-grand effet, surtout quand, par des études sérieuses, les chanteurs sont parvenus à les exécuter de façon à faire bien ressortir les nuances et les beautés de premier ordre qui abondent dans ces morceaux.

*** Mlle Saint-Urbain, qui a fait pendant plusieurs années partie du personnel du théâtre Italien, vient d'être engagée pour trois ans au théâtre des Bouffes-Parisiens.

*** En annonçant la mort d'un jeune architecte, M. Achille Maurice, plusieurs journaux avaient avancé qu'il était chargé de diriger les travaux de reconstruction de la salle des Bouffes-Parisiens. *L'Entr'acte* rectifie cette assertion en disant que c'est M. Th. Charpentier fils qui est l'auteur du projet de reconstruction, et qui en a toujours seul dirigé l'exécution. Le même journal donne, sur l'état des travaux, les détails suivants : « Tout l'ancien bâtiment a été détruit. C'est donc un théâtre entièrement nouveau et sans le moindre rapport avec l'ancien qui s'élève. Les planchers et le comble seront en fer ; les escaliers du public, en pierre et d'une largeur double de celle qui avait été donnée aux escaliers de l'ancien théâtre. La largeur des couloirs sera également doublée, et un grand vestibule régnera sous la salle. L'éclairage aura lieu à l'aide de riches girandoles. Quant à la ventilation, comme le théâtre jouera désormais toute l'année, elle devra être l'objet d'études particulières; les expériences faites ailleurs profiteront à cette nouvelle application. La salle enfin contiendra 860 places, où l'on se trouvera fort à l'aise. »

*** Le 11 juillet a eu lieu au théâtre du Kursaal, d'Ems, la première représentation d'*Il signor Fagotto*, opéra-bouffe composé par J. Offenbach, sur les paroles de MM. Nuitter et Tréfeu. On nous écrit que cette nouvelle partition du maëstro est charmante et qu'elle a été accueillie par les plus vifs applaudissements. Sans être précisément neuf, le sujet est amusant. Dans une petite ville d'Italie, habite avec sa fille Clorinda, un bourgeois fanatique de musique, nommé Bertolucci. Clorinda aime un jeune musicien, Fabriccio, qui a peu d'espoir d'obtenir de Bertolucci la main de sa fille, car elle est promise à l'antiquaire Caramello. Il imagine alors de se faire passer pour il signor Fagotto, maëstro célèbre dans toute l'Italie, et dont une circulaire vient d'annoncer la prochaine arrivée. Bertolucci se prépare à recevoir de son mieux le plus grand génie musical de l'univers et autres lieux. Fabricio, pour justifier cette réputation, après avoir donné à Bertolucci un spécimen brillant de ses talents, qui l'ont déjà à moitié subjugué, le convie à la représentation d'un grand opéra de sa composition. L'enthousiasme de Bertolucci est au comble, et il jure de donner sa fille à l'auteur d'une œuvre aussi grandiose, s'il daigne lui en faire la demande. Fabriccio alors se nomme et obtient la main de Clorinda. — Offenbach a tiré des situations plaisantes que lui offrait cet excentrique imbroglio, un excellent parti. On cite parmi les morceaux les plus saillants, le quatuor d'entrée, *Il arrive*; la leçon de musique donnée à Clorinda par Fabriccio; le grand air du faux Fagotto, énumérant ses divers talents, et dans lequel il imite sur un accompagnement inoui, le chant du coq, l'aboiement du chien, le miaulement du chat, le tocsin, etc., un charmant duettino; *la Chanson de l'Antiquaire*, terminée par un chœur très-original, enfin, le morceau final et capital de l'ouvrage, qui est censé le sextuor du chef-d'œuvre attribué à son personnage et dont l'orchestration renferme de véritables beautés. Cette nouvelle production de l'infatigable compositeur, que nous ne tarderons sans doute pas à entendre à Paris, a été fort bien interprétée par Mmes Taffanel, Bouffar, Dartaux, et MM. Desmonts, Gerpré et Guyot.

*** On nous écrit de Stuttgard que pour l'anniversaire de la naissance du roi de Wurtemberg, au mois de septembre prochain, le théâtre de la cour représentera : *Axur*, opéra de Salieri; le texte est de l'auteur du libretto de *Don Juan*, Da Ponte. Lindpaintner avait entrepris d'écrire une nouvelle instrumentation et des recitatifs nouveaux pour cette partition; le directeur actuel de l'orchestre du théâtre, Eckert termine ce travail en ce moment.

*** Les principaux airs du *Comte Ory* viennent de paraître *transposés* pour différentes voix. — Des transpositions des airs de chant de *la Muette de Portici* avaient été publiées récemment.

*** La nouvelle donnée par plusieurs journaux de l'intention qu'aurait Mme Cabel de se vouer à la carrière italienne et de l'engagement qu'elle aurait contracté au théâtre San Carlo, est dénuée de fondement. La célèbre cantatrice chantera cet hiver au grand théâtre à Lyon.

*** L'éditeur Tito di Ricordi vient de faire paraître une traduction de *Struensée*, drame en cinq actes, de Michel Beer. Ce n'est pas seulement de la part du célèbre éditeur une heureuse idée que d'avoir ajouté cette traduction à celle que l'Italie possède déjà de plusieurs pièces du répertoire français, mais il a fait preuve d'un grand discernement en confiant cette traduction au chevalier Andrea Maffei, si connu dans la république des lettres par ses admirables traductions de Gessner, de Moore, de Byron, de Klopstock, du théâtre complet de Schiller et du *Paradis perdu* de Milton. A l'occasion de cette traduction, le *Trovatore* ajoute : « A présent que voilà *Struensée* transplanté en Italie, ne pourrions-nous le voir représenté sur une de nos grandes scènes lyriques, avec la belle musique de Meyerbeer ? Ce serait un spectacle nouveau pour nous et dont le théâtre de la Scala de Milan pourrait prendre l'initiative l'automne ou l'hiver prochain, lorsqu'il aurait une bonne troupe dramatique ! »

*** Dans sa séance du 11 juillet courant, l'Académie impériale des beaux-arts de l'Institut de France a nommé membre correspondant étranger M. F.-F. de Valdemosa, directeur des concerts de S. M. la reine d'Espagne et professeur de chant au Conservatoire royal de Madrid. C'est à Paris qu'en 1838 et 1839 M. F.-F. de Valdemosa perfectionna ses talents sous la direction de Bordogni et d'A. Elwart. Professeur de chant, F.-F. de Valdemosa a doté les grandes scènes de l'Italie d'excellents sujets; compositeur, il tient un rang élevé parmi ceux de sa nation; théoricien, il a publié *l'Equinotation*, ingénieux système qui réduit toutes les clefs en une seule ; traducteur intelligent, il a, en 1845, traduit en langue espagnole l'excellent *Petit manuel d'harmonie*, d'A. Elwart, et grâce à sa traduction élégante et fidèle, cet ouvrage, à Madrid comme à Paris, répand les connaissances harmoniques parmi le monde musical.

*** Un grand concours de musiques militaires, auquel seize régiments ont pris part, a eu lieu le 9 juillet à Montmartre. Le 30e de ligne a brillamment enlevé *la Marche aux flambeaux* de Meyerbeer. Le 60e s'est distingué dans l'ouverture de *Martha*; des applaudissements enthousiastes ont été prodigués au 97e de ligne, après sa magnifique exécution de la conjuration et de la bénédiction des poignards des *Huguenots*. Ont été décernés : 1er prix, au 70e de ligne (médaille d'or) ; 2e prix, au 9e d'artillerie. 1re médaille en vermeil au 3e d'artillerie; 2e, au 75e de ligne; 3e, au 89e de ligne. 1re médaille en argent au 30e de ligne; 2e, au 42e de dragons; 3e, au 72e de ligne. Le jury était composé de MM. A. Thomas, membre de l'Institut, président; Georges Kastner, membre de l'Institut; Bazin, Pasdeloup, Dorus, Gallay et Dauverné, professeurs au Conservatoire.

*** S. M. la reine d'Espagne Isabelle II vient de nommer commandeur de son ordre royal de Charles III, M. Georges Kastner, membre de l'Institut.

*** Mme Marchesi, la célèbre cantatrice et *professora*, qui a déjà fourni tant de sujets brillants aux théâtres de l'Europe, s'est décidée, non sans peine, à accepter une position au Conservatoire de Cologne, mais elle ne s'y rendra qu'à la fin de mars de l'année prochaine et restera tout l'hiver à Paris. Nous avons sous les yeux la lettre charmante que lui a écrite Rossini pour la remercier de la dédicace des vingt-quatre vocalises pour mezzo-soprano, dont elle est l'auteur. Son mari, M. Marchesi vient de donner à Londres avec un très-grand succès une matinée musicale historique, dans laquelle, par suite de l'absence d'un acteur, qu'on attendait, il a dû jouer le double rôle de lecteur et de chanteur. On n'en a pas moins rendu pleine justice à l'expression

puissante et dramatique de sa voix. Benedict tenait le piano avec sa supériorité habituelle.

*** Les journaux américains sont remplis de détails sur l'entrée de l'armée française à Mexico. En défilant sur la *plaza Mojor*, nos soldats ont trouvé la garde nationale, qui les a accueillis aux sons de la *marche mexicaine*, chant national du pays. Le *New York Herald* donne l'historique de cette composition musicale. C'était en 1848. Henri Herz parcourait triomphalement l'Amérique. Le président de la République, le général Avista, désirant avoir un air patriotique digne de cette nation, mit au concours les paroles d'un hymne dont le grand artiste fut ensuite invité à composer la musique. Henri Herz, inspiré par la circonstance, improvisa sur-le-champ, une marche grandiose dont le *trio* est tout empreint du caractère de la musique de ce peuple. La *marche mexicaine* devint rapidement populaire; mais qui aurait pu prévoir qu'elle saluerait un jour l'entrée victorieuse des troupes françaises à Mexico!

*** Cette semaine, M. Francis Wartel, l'éminent professeur de chant, a fait entendre à la salle Herz, trois de ses élèves, Mlles Marie Boilly, Felisson et Christine Nelson. Si les succès qu'ont déjà obtenus au théâtre plusieurs élèves de M. Wartel n'avaient pas établi avec éclat l'excellence de sa méthode, les qualités qu'ont montrées dans cette intéressante audition les trois jeunes personnes dont nous venons de citer les noms, ne laisseraient aucun doute à cet égard. Les invités, au nombre desquels on remarquait Ambroise Thomas, ont témoigné à maintes reprises par leurs applaudissements leur juste appréciation du succès obtenu par M. Wartel, et le maître n'a pas dû en être moins fier que ses élèves.

*** La *Musique à Paris*, de MM. Albert de Lasalle et Ev. Thoinan, est un recueil contenant tous les faits et gestes musicaux de l'année 1862. Nous nous en occuperons prochainement.

*** M. Engel, directeur et chef d'orchestre de l'établissement Kroll à Berlin, qui se trouvait à Paris la semaine dernière, vient d'engager pour une série de concerts deux des meilleurs solistes de l'orchestre de Musard, MM. Legendre et Lalliet.

*** Une nouvelle œuvre musicale, *la Pêche au Trident dans le golfe de Naples*, chœur à quatre voix d'hommes, dont le poëme est de M. Antony Deschamps, vient de paraître et d'ajouter une page et un mérite de plus aux compositions aussi remarquables que variées de M. Ch. Manry. Ce chœur, dont les paroles sont très-poétiques, a beaucoup de style; la mélodie est bien empreinte de la couleur locale, et les voix d'hommes, si difficiles à écrire, sont disposées avec autant d'art que de naturel. Il sera, sans nul doute, promptement adopté par les sociétés chorales auxquelles il est destiné.

*** Mme Bochkoltz-Falconi était la semaine dernière à Paris, qu'elle quitte définitivement pour se fixer à Vienne, où elle est engagée pour plusieurs années comme professeur des soprani et contralti à l'école spéciale de chant du théâtre impérial de Vienne.

*** L'éditeur Pagnerre vient de mettre en vente un nouvel ouvrage de M. Oscar Commettant : *les Civilisations inconnues*. C'est une étude fort curieuse des mœurs du Japon, du royaume Hawaïen, du Paraguay, du Brésil, du Pérou, etc. La lecture en est des plus intéressantes et nous en reparlerons.

*** Aujourd'hui dimanche, au Pré Catelan, grand concert vocal et instrumental donné au bénéfice de M. Lalliet, le célèbre hautboïste. La partie vocale de ce beau festival, dirigé par Musard, sera représentée par plusieurs artistes, illustrations de nos scènes lyriques, et par de joyeux diseurs de chansonnettes comiques. Dans la partie instrumentale, on entendra les solistes Danbé, Robyns, Taffanel et Lalliet. Plusieurs musiques et fanfares militaires ont bien voulu promettre leur concours pour cette solennité musicale.

*** La foule continue à remplir la jolie salle Robin. Les apparitions vraiment surnaturelles des spectres justifieront cette affluence. Ce n'est pas d'ailleurs le seul attrait qu'offrent les séances de M. Robin, dont les tours de prestidigitation, les expériences de physique et les tableaux de la de la formation du globe, suffiraient largement pour intéresser les spectateurs.

*** Nous venons de perdre le doyen de nos confrères dans la critique musicale; mais la part qu'il y prenait n'était que la moindre de ses occupations littéraires et artistiques. Etienne-Jean Delécluze, né à Paris le 20 février 1781, avait achevé seul une éducation que la révolution était venue interrompre. D'abord il se voua à la peinture et travailla dans l'atelier de David; il se produisit même dans plusieurs expositions, mais en 1814 il renonça au pinceau pour la plume et devint le collaborateur de divers journaux, *le Lycée*, *le Moniteur* et enfin *le Journal des Débats*, auquel il était attaché depuis plus de quarante ans. Il y rendait compte des œuvres de peinture, de sculpture, architecture, ainsi que des représentations du théâtre Italien. Il faut dire que dans cette dernière fonction, M. Delécluze était un peu en retard, et que ses admirations, ses affections remontaient presque toutes au commencement du siècle. Mais il s'était exercé avec succès dans l'histoire et le roman. Parmi ses meilleures productions, on peut citer *Mlle Justine de Liron*, *la Première Communion*, *le Mécanicien roi*, *Dona Olympia*, *Florence et ses vicissitudes*, *Louis David*, *son école et son temps*, Delécluze ne cessa de travailler qu'en cessant de vivre, et pourtant le travail n'avait jamais été pour lui qu'un plaisir, et non une nécessité. Propriétaire d'une maison située rue de Chabanais, au coin de la rue des Petits-Champs, et qu'il habita toujours, sauf ses résidences à la campagne, il jouissait d'une honnête aisance. C'est à Versailles qu'il est mort, et que ses obsèques ont eu lieu modestement, en présence de quelques collaborateurs et amis. Aucun discours n'a été prononcé sur sa tombe.

*** Il est question d'ériger dans le Rosenthal, promenade située auprès de Leipzig, un monument au célèbre compositeur Charles Zaelner. Le comité fera prochainement, à cet effet, un appel aux réunions de chants de l'Allemagne et de l'Autriche.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Cannes.* — On nous fait espérer pour le 1er août l'inauguration de notre nouveau casino, dont la construction est dirigée avec la plus grande activité. Le propriétaire-directeur, M. Cresp, n'épargne rien pour que cet établissement soit splendide et n'ait rien à envier à ceux du même genre que possèdent les grandes villes de l'Europe. La salle du concert sera magnifique. Les fêtes musicales seront dirigées par un chef d'orchestre habile, ayant sous ses ordres des artistes nombreux et choisis et un répertoire à l'avenant. Chaque jour le programme sera nouveau. On annonce pour le 25 de ce mois l'arrivée du personnel artistique.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bade.* — Après le splendide concert donné de compte à demi entre Bade et Mannheim, nous avons eu au dernier concert de réunion de la saison MM. Perelli, Becker et Léon Jacquard. Ces trois artistes, doués, chacun dans leur genre, d'un talent de premier ordre, ont été largement fêtés. Une élève de Mme Viardot, Mlle Mera, était chargée de la partie vocale. Soit timidité, soit défaillance, la jeune artiste s'est montrée faible dans ce début. Il faut l'entendre une autre fois pour la juger. — Les représentations de la troupe du Palais-Royal vont faire place à l'opéra-comique. On annonce pour le 17 *l'Epreuve villageoise*, avec Mme Faure-Lefevre et trois autres artistes du théâtre Lyrique, Mme Duclos, Reynal et Legrand, et *le Chalet*, interprété par Jourdan, Balanqué et Mlle Am. Faivre. — Le 29, *le Pré aux clercs* nous montrera Mmes Henrion, Faure-Lefèvre et les chanteurs que nous venons de nommer. — Le fameux ténor Niemann est ici, mais en simple amateur.

*** *Wiesbaden.* — La saison est dans tout son éclat; le nombre des étrangers qui résident dans notre petite capitale ou qui y ont passé quelques jours, s'élève à près de 18,000 : en moyenne, il nous arrive 300 voyageurs par jour. Dans la foule qui se promène au Kursaal ou dans le parc, au bord du lac, on entend parler à la fois presque toutes les langues de l'Europe; de même, dans les concerts qui ont lieu chaque jour à la promenade, le *lied* et la *valse* des Allemands alternent avec le *quadrille français*, la *cavatine italienne*, le *boléro espagnol* et les *czardas* de Hongrie. Je n'ai pas besoin de vous dire que le nombre des virtuoses qui accourent à nos fêtes est *légion*. L'administration du Kursaal a déjà donné son troisième concert; nous y avons entendu le célèbre ténor Wachtel et le violoniste cosmopolite M. Hauser. Mme Graever a joué avec le talent que vous lui connaissez, l'*adagio* et le *scherzo* du quatrième concerto symphonique pour piano et orchestre, de Litolff. — Au théâtre, Wachtel a chanté jusqu'ici : G. Brown dans *la Dame Blanche*; Raoul dans *les Huguenots*, et *le Postillon de Longumeau*; son succès a été des plus brillants dans les trois rôles. — Le *Maennergesangverein* de Cologne a donné deux concerts, qui ont, comme toujours, attiré beaucoup de monde.

*** *Schwalbach.* — Meyerbeer est parmi nous depuis une quinzaine. A son arrivée, nos sociétés de chant ont organisé, en son honneur, une ovation aux flambeaux et lui ont donné une sérénade.

*** *Munich.* — Mlle Anna Deinet a chanté avec le plus grand succès le rôle d'Isabelle (*Robert*), celui de Martha et celui de Léonore (*Trouvère*), au théâtre de la cour. A la suite de ce brillant début, Mlle Anna Deinet, qui est de Francfort, a été engagée au théâtre de cette ville. — Le célèbre peintre Cornélius, qui habite parmi nous, termine en ce moment un opéra en trois actes, dont le sujet est tiré du *Cid*.

*** *Vienne* — A l'occasion du centième anniversaire de l'inauguration du théâtre de la cour, on y a joué *la Flûte enchantée* de Mozart; Mlle Weyringer s'y est particulièrement fait remarquer dans le rôle de la reine de la Nuit. Son second début dans le rôle d'Isabelle (*Robert*) a été plus heureux encore. Schmid est à coup sûr aujourd'hui un des meilleurs interprètes du rôle de Bertram; son puissant organe, l'expression dramatique de son jeu ont produit un grand effet dans les scènes du deuxième et du troisième acte; enfin Mlle Krauss et Mlle Millerscheck ont été plusieurs fois très-vivement applaudies. Cette représentation du chef-d'œuvre de Meyerbeer a été marquée par un incident assez curieux; pendant l'ouverture, le gaz s'est éteint, et tout le premier acte a été joué au milieu d'une nuit profonde.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU Ier.

ÉCOLE D'ORGUE

TRAITANT SPÉCIALEMENT DE LA SOUFFLERIE ET CONTENANT 38 EXERCICES, 50 EXEMPLES ET 20 ÉTUDES

Sur des motifs de

Adam, Auber, Beethoven, Bellini, Flotow, Haendel, Meyerbeer, Mozart, Rossini, Weber, etc.

PRIX : 25 FRANCS. **F. BRISSON** PRIX : 25 FRANCS.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

—

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

—

Seuls agents à Londres

CHAPPELL & HAMMOND, Sres DE JULLIEN & Cie

214, Regent Street.

—

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

—

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

—

Agent à Saint-Pétersbourg :

A. BUTTNER,

Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

—

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

ALPHONSE SAX (JUNIOR)

Facteur et Ingénieur en instruments de Musique

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS

EN TOUS GENRES, EN TOUTES FORMES ET DANS TOUS LES TONS

HARMONIE et FANFARE. — Rue d'Abbeville, 5 bis, Paris, près de la place Lafayette. — Belle Salle de 300 personnes pour Concerts et Répétitions. 16 Brevets d'Invention ou de perfectionnement. — Commission. — Exportation.

Breveté de S. M. l'Empereur des Français. — Grand brevet de S. M. la reine d'Angleterre. — Breveté de S. M. le roi des Belges. — 2me prix en 1838. — 1er prix en 1841. — Prix d'honneur, médaille d'or, en 1843. — Médaille d'argent à l'Exposition de Paris, 1844. — **DÉLÉGUÉ** par le gouvernement belge pour visiter l'Exposition universelle de Londres, en 1851. — Exposition universelle de Paris, 1855, les plus belles pages du Rapport officiel, 27me Classe, pages 1335-1336. — Exposition universelle de Londres, 1862, *PRIZE MEDAL*, avec cette mention : POUR **EXCELLENCE** DE **TOUTE ESPÈCE** D'INSTRUMENTS DE CUIVRE. — Membre de l'INSTITUT POLYTECHNIQUE de Paris, membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LE PROGRÈS DES SCIENCES SOCIALES. — *MÉDAILLE D'OR* et Membre du CORPS SCIENTIFIQUE DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

MANUFACTURE GÉNÉRALE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS

50, rue Saint-Georges, à Paris.

ADOLPHE SAX * *

50, rue Saint-Georges à Paris.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique.
Seule grande Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

RÉSUMÉ DES AVANTAGES DES SAXHORNS ET DES SAXOTROMBAS.

Le Saxotromba, ou le Saxhorn, est supérieur à ses analogues existants précédemment, comme proportion de tubes et par conséquent comme son ; supérieur comme justesse ; supérieur comme création de famille complète ; supérieur comme facilité et unité de doigté ; supérieur comme forme ou contour des tubes pour l'émission des sons ; supérieur comme forme pour le placement et le maniement de l'instrument ; supérieur comme ayant une même direction des sons (avantage pour l'auditeur de recevoir tous les sons avec la même puissance); supérieur en ce que quelques jours suffisent pour former, avec des amateurs ou de simples conscrits militaires, une musique passable ; supérieur en ce que les plus gros instruments comme les petits se tiennent facilement au moyen de la main gauche et du bras gauche, et laissent le bras et la main droite entièrement libres, et dans la meilleure position pour le jeu des doigts sur les cylindres ; supérieur en ce que, quand un élève a déjà fait des études et qu'il est obligé de changer d'instrument faute de disposition des lèvres ou par tout autre motif, ses études acquises servent pour le nouvel instrument, soit trompette, trombone ou tout autre instrument ; supérieur en ce que l'on peut faire les études les plus longues et les plus difficiles sur l'instrument qui fatigue le moins et les reporter sur d'autres plus durs à jouer ou plus lourds à porter; supérieur en ce que, dans les sociétés ou dans un régiment de cavalerie, surtout lors des congés, il arrive souvent que tous les artistes d'une même catégorie d'instruments partent, et que, dans ce cas, on peut les remplacer en prenant des musiciens dans les parties les mieux garnies pour occuper ou remplacer les parties manquantes; supérieur en ce qu'on ne craint pas les coups de tête des chevaux, qui, avec les anciens instruments, brisaient parfois les dents au cavalier; supérieur en ce que l'on peut jouer, le cheval au trot ou au galop, l'instrument suivant toujours les mouvements du corps; supérieur pour la musique en marche en ce que l'instrument ne se dérange pas sur les lèvres, et conserve par conséquent la même sonorité qu'au repos; supérieur pour les corps de musique et pour le militaire surtout, où tout est régulier (excepté les musiciens et les instruments d'après le système ancien), en ce que tout le monde se trouve dans la même position, toutes les mains à la même hauteur et tous les instruments penchés de gauche à droite ; supérieur, pour la musique à cheval ou de cavalerie, en ce que si, pendant que l'on joue, le cheval vient à faire un écart, il est facile de ressaisir les brides pour le ramener, sans déranger l'instrument de sa position.

Tous les instruments sortant de la fabrique portent l'inscription suivante : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 30. 26 Juillet 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

Avec le prochain numéro, nos abonnés recevront un morceau de piano intitulé *Berceuse*, première œuvre de FERDINAND SCHOEN.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra : reprise des *Vêpres siciliennes*, paroles de Scribe et Duveyrier, musique de Verdi. — Floquet (3e article), par **Arthur Pougin**. — Conservatoire impérial de musique et de déclamation : concours publics. — J. Haydn et les princes d'Esterhazy (4e et dernier article). — Correspondance : Londres. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

Reprise des *Vêpres siciliennes*,

Paroles de SCRIBE *et* DUVEYRIER, *musique de* VERDI.

(Lundi, 20 juillet.)

L'apparition des *Vêpres siciliennes* remonte au mois de juin 1855. *Jérusalem* et *Louisa Miller*, deux opéras du même maître, avaient été donnés déjà sur le même théâtre; mais ce n'étaient que des traductions, des arrangements, des importations d'Italie, plus ou moins revues et corrigées; tout au contraire, la musique des *Vêpres siciliennes* avait été expressément composée par Verdi pour notre scène française. On s'en aperçoit sans peine aux changements qu'a subis la manière du compositeur. Quoique la force et la grandeur ne manquent pas à la partition nouvelle, on y respire un certain souffle d'élégance et de grâce dont ses autres ouvrages alors connus, même le *Trovatore*, représenté six mois plus tôt au théâtre Italien, ne donnaient pas l'idée.

La fortune des *Vêpres siciliennes* profita largement des circonstances. C'était l'année de l'exposition universelle, qui remplissait la vaste salle de l'Opéra de spectateurs venus de tous les coins du monde; et puis Sophie Cruvelli, ce météore, cette comète à l'éclat prestigieux, Sophie Cruvelli, disons-nous, déployait sa rare beauté, sa voix plus rare encore dans le rôle de la duchesse Hélène. Gueymard, Obin, Bonnehée, dans toute la fleur de leur talent, chantaient, à côté d'elle, les rôles de Henri, de Procida et de Montfort Le succès fut grand, mais il ne se prolongea pas : la fin de l'exposition, le départ de la cantatrice, en marquèrent le terme; les diverses reprises tentées depuis cette époque ne produisirent que peu d'effet.

Qu'adviendra-t-il de celle qui s'est accomplie lundi dernier? Rien n'a été négligé pour la résurrection de l'œuvre; le compositeur lui-même a présidé aux répétitions, qui ont été nombreuses. Obin et Bonnehée ont gardé leurs rôles, mais Mlle Marie Sax a pris la place de Sophie Cruvelli, et Villaret celle de Gueymard. Puisqu'il fallait absolument donner d'autres interprètes aux personnages d'Hélène et de Henri, on ne pouvait rien trouver de mieux. Mlle Marie Sax est une jeune et belle cantatrice : sa voix a de la puissance, de l'accent dramatique; on lui voudrait un peu plus de nuances, de légèreté, dans quelques moments. A tout prendre, c'est une des voix les plus riches que l'on ait entendues à l'Opéra : ses progrès sont remarquables, et il lui est permis de chanter le rôle d'Hélène, tel qu'il avait été écrit pour Sophie Cruvelli, sans y rien changer, sauf le trille du charmant boléro qu'elle supprime. Heureusement le boléro n'y perd pas grand'chose; on l'applaudit et on le redemande, comme aux premiers temps, et c'est toujours ce morceau qui a l'honneur de soutenir le cinquième acte.

A l'air que chantait Gueymard, au commencement du quatrième, le compositeur a substitué une romance dont le principal mérite est de fournir à Villaret l'occasion de développer sa voix dans toute son étendue et tout son charme. Villaret, lui aussi, a fait des progrès, mais pas assez pour qu'on ne regrette pas Gueymard. C'est déjà un chanteur que l'on écoute avec grand plaisir; ce n'est pas encore un artiste s'identifiant avec le rôle qu'il joue. Parviendra-t-il jamais à le devenir? c'est ce que nous verrons; en attendant, le doute est possible. Il avait été question de donner à Cazaux le rôle de Procida, créé par Obin d'une façon magistrale; Obin est revenu à temps pour rentrer dans son bien. Nul n'aurait dit aussi bien que lui l'air qui ouvre le second acte : *Et toi, Palerme, ô beauté qu'on outrage*, et qui lui vaut chaque fois plusieurs salves de bravos les mieux mérités.

Le ballet des *quatre saisons* est plus que jamais l'épisode heureux du troisième acte. On l'a rajeuni de toutes les manières, et quand on regarde les danseuses qui en font les honneurs, on n'aperçoit que le printemps. Mlle Vernon, Mme Zina-Mérante, Mlles Schlosser et Villiers s'y disputent le prix, qu'on serait tenté d'accorder à toutes les quatre. Il y a aussi au second acte une charmante tarentelle, que dansent avec beaucoup de verve Mlle Baratte et Rémond La seule chose que la direction actuelle n'ait pu rendre aux *Vêpres siciliennes*, c'est l'exposition universelle; mais la locomotion habituelle a pris un tel essor depuis huit années qu'elle est tout près d'égaler ce que l'on avait alors, et que les opéras anciens ou nouveaux n'ont plus rien à craindre de la chaude saison, même sans le secours des circonstances extraordinaires.

P. S.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

Concours publics.

Aujourd'hui nous nous bornerons à enregistrer les résultats des concours qui ont eu lieu pendant la semaine; nous y reviendrons dimanche prochain avec plus de détails, et nous parlerons en même temps des concours qui vont terminer la série annuelle dans les séances de lundi, mardi et mercredi prochains.

Lundi, 20 juillet, *harpe* (professeur, M. Prumier).— Pas de premier prix; 2e prix, Mlles Waldteufel et Rapp. 1er accessit, Mlle Jansen.

Piano (classes des hommes). — 1er prix, M. Delahaye, élève de M. Marmontel; 2me prix, M. Martin, élève du même. 1er accessit, MM. Suiste, élève de M. Mathias, et Launay, élève de M. Marmontel; 2me accessit, MM. Lack et Power, élèves du même; 3me accessit, M. Lœwenthal, élève de M. Mathias.

Classes des femmes. — 1er prix, Mlles Jeanne Cellier et Lévy, toutes deux élèves de M. Lecouppey, et Deshays-Meifred, élève de Mme Coche; 2me prix, Mlles Jungk, élève de M. Henri Herz, de Biéville et Paul Gayrard, élèves de Mme Coche. 1er accessit, Mlles Cantin, Noël et Laviolette, élèves de M. Lecouppey; 2me accessit, Mlles Abazaer, élève de M. Lecouppey; Lenoir, élève de Mme Farrenc, et Delage, élève de M. Henri Herz; 3me accessit, Mlles Davignon-Monpou, élève de M. Lecouppey, et Leybaque, élève de M. Henri Herz.

Mardi, 21 juillet, *chant* (hommes). — 1er prix, M. Bach, élève de M. Grosset; 2me prix, M. Soustelle, élève du même. 1er accessit, M. Vidal, élève de M. Laget, et M. Pons, élève de M. Grosset; 2me accessit, M. Rougé, élève de M. Masset, et M. Simon, élève de M. Grosset; 3me accessit, M. Mareux, élève de M. Masset, et M. Bosquin, élève de M. Laget.

Mercredi, 22 juillet, *chant* (femmes). — 1er prix, Mlle Ebrard, élève de M. Laget, et Mlle Rey, élève de M. Révial; 2me prix, Mlle Lagye, élève de M. Grosset. 1er accessit, Mlle Lévy, élève de M. Grosset; Mlle Lombia, élève de M. Fontana, et Mlle de Beaunay, élève de M. Laget; 2me accessit, Mlle Laporte, élève de M. Révial; Mlle Gaston, élève de M. Laget, et Mlle Roumieu, élève de M. Grosset; 3me accessit, Mlle Mauduit, élève de M. Laget; Mlle Pichenot, élève du même, et Mlle Icard, élève de M. Giuliani.

Jeudi, 23 juillet, *opéra-comique* (hommes).— Pas de premier prix; 2me prix, MM. Troy, élève de M. Mocker; Vidal, élève de M. Morin, et Caillou, élève du même. 1er accessit, MM. Rougé, élève de M. Mocker, et Mareux, élève de M. Morin; 2me accessit, M. Simon, élève de M. Mocke.; 3me accessit, M. Lozier, élève de M. Morin.

Femmes. — 1er prix, Mlle Ebrard, élève de M. Morin; 2me prix, Mlle Lagye, élève du même. 1er accessit, Mlle Lévy, élève de M. Mocker; 2me accessit, Mlle Pichenot, élève du même, et Mlle Roumieu, élève de M. Morin.

Vendredi, 24 juillet, *violoncelle*. — 1er prix, MM. Thalgrun et Cabassol, élèves de M. Franchomme; 2me prix, M. Schidenhelm, élève du même. 1er accessit, MM. Bernardel et Darecq, élèves du même; 2me accessit, M. Waldteufel, élève du même; 3me accessit, M. Delsart, élève du même.

Violon. — 1er prix, MM. Colonne, élève de M. Sauzay, et Desjardins, élève de M. Massart; 2me prix, MM. Montardon, élève de M. Dancla, et Chomanowski, élève de M. Massart. 1er accessit, MM. Wehrlé, élève de M. Alard, et Taudou, élève de M. Massart. Trois autres premiers accessits ont été donnés à Mlles Bastin, élève de M. Alard; Fanny Clauss, élève de M. Dancla, et Vivien, élève de M. Alard; 2me accessit, MM. Gatelier, élève de M. Sauzay, et Rinck, élève du même; 3me accessit, M. Paquotte, élève de M. Dancla.

Samedi, 25 juillet, *opéra* (hommes). — 1er prix à l'unanimité, M. Soustelle, élève de M. Duvernoy; 2me prix, MM. Rougé, élève de M. Duvernoy, et Colomb, élève de M. Levasseur. 1er accessit, MM. Faure et Juillia, élèves de M. Duvernoy; 2me accessit, M. Lavitte, élève de M. Duvernoy; 3me accessit, M. Wagner, élève de M. Levasseur.

Femmes. — 1er prix à l'unanimité, Mme Soustelle, élève de M. Duvernoy; 2me prix, Mlles Lombia et Azimon, élèves de M. Duvernoy. 1er accessit, Mme Nivet, élève de M. Levasseur, et Souka, élève de M. Levasseur; 2me accessit, Mlles Laporte, élève de M. Duvernoy, et de Beaunay, élève de M. Levasseur.

Ce dernier concours a été des plus brillants; il s'est signalé par un fait jusqu'ici sans exemple. Un mari et une femme, unis depuis peu de temps, y ont obtenu chacun un premier prix, décerné par le jury à l'unanimité.

FLOQUET.

(3e article) (1).

Azolan ou *le Serment indiscret*, « ballet historique » en trois actes, fut donc représenté à l'Opéra le 22 novembre 1774 et joué par Larrivée, Legros, Beauvalet, Mlles Beaumesnil et Rosalie, au milieu de manifestations ouvertement et systématiquement hostiles de la part du public. C'est ce qui ressort des lignes que Bachaumont, le 23 novembre, consacre à l'annonce du nouvel ouvrage : « On a remarqué dans le parterre visiblement deux partis; ce qui empêche de fixer encore une opinion certaine sur cet ouvrage. » Et plus encore de celles-ci, qui sont du 1er décembre : « L'opéra d'*Azolan*, que les mauvais plaisants appellent *désolant*, excite une guerre vive entre les partisans de Floquet et ceux de Gluck. Ces derniers intriguent tellement que l'orchestre s'y prend de son mieux pour faire tomber l'ouvrage du compositeur français, par son exécution gauche et capable de désorienter les chanteurs et même les danseurs. C'est au point que le mardi, jour de la quatrième représentation, les directeurs n'ont pas eu 100 louis de rétribution. Le pauvre Floquet a été obligé de faire des bassesses auprès de ces ménétriers, pour les solliciter en sa faveur et leur faire oublier les choses dures qu'il leur avait dites dans ses moments d'humeur. Les défenseurs de ce musicien, en convenant de la supériorité des talents de l'Allemand, ajoutent qu'il y a de très-jolis morceaux dans *Azolan*, et qu'enfin on doit encourager un jeune homme qui n'a que vingt-quatre ans, et ne pas le comparer à un compositeur consommé de soixante. » Enfin il dit, trois jours après : « *Azolan*, malgré la forte cabale contraire, et les mauvaises intentions des acteurs et de l'orchestre, se soutient et acquiert même du succès (2). »

Azolan, cependant, n'obtint point de succès réel, et ne fut joué que peu de temps. C'est alors que Floquet, dont l'éducation musicale était restée incomplète, se décida, sur les conseils de quelques personnes qui s'intéressaient à lui et lui offraient d'en faire les frais, à entreprendre un voyage en Italie afin de perfectionner son talent. Le comte de Maillebois, qu'il avait connu par l'entremise de son collaborateur Lemonnier, prit l'initiative d'une souscription dans ce but, et bientôt les fonds suffisants ayant été réunis, le jeune homme se mit en devoir de franchir les Alpes. Il partit dans les premiers mois de 1775 et resta environ deux ans hors de France.

A peine s'était-il éloigné que l'Opéra reprit l'*Union de l'Amour et des Arts*, qui obtint un très-beau regain de succès. Floquet l'apprit à Naples, où il s'était rendu tout d'abord pour étudier le contre-point avec Sala. Cette nouvelle lui devait être d'autant plus agréable que sa pièce avait été remise à la scène à cause que l'*Orphée*, de Gluck, joué l'année précédente, venait lui-même d'être repris sans succès.

---

(1) Voir le n° 27.

(2) *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des lettres.*

Il séjourna quelque temps à Naples, et se rendit à Bologne, où il suivit les leçons du père Martini. Après avoir complété ses études avec ce dernier maître, et avant de s'éloigner de Bologne, Floquet voulut se faire recevoir membre de l'Académie des philharmoniques de cette ville, ce qui alors n'était pas un vain titre. Les aspirants à cette dignité avaient trois séances pour faire leurs preuves : dans la première, ils devaient composer une fugue à cinq parties; dans la seconde, un motet à voix seule, enfin, dans la troisième, un *canto fermo*. Floquet n'abusa pas du temps que les règlements laissaient à sa disposition, et, dans une seule séance de deux heures et demie, il remplit si bien les conditions de cette triple épreuve qu'il obtint d'emblée son diplôme.

Il retourna ensuite à Naples, où il fit exécuter un *Te Deum* solennel. Bachaumont nous donne encore des détails à ce sujet : « Tandis que M. Floquet, dit-il le 28 août 1776, partage ici la scène lyrique avec le chevalier Gluck (*l'Union de l'Amour et des Arts* avait été reprise de nouveau le 9 juin 1776, et l'Opéra la donnait concurremment avec *Alceste*, qui était alors dans sa nouveauté; cet ouvrage est le seul, et cela confirme son mérite, qui put se soutenir à la scène à côté des chefs-d'œuvre du maître allemand), on écrit d'Italie qu'il y jouit du plus grand succès; que le 5 juillet dernier, ayant fait exécuter à Naples un *Te Deum* de sa composition devant une assemblée très-brillante, il a reçu des applaudissemens unanimes; que le prince d'Ardore, grand claveciniste, lui a dit des choses tout à fait flatteuses; mais que ce qui l'a le plus ravi, ç'a été de s'entendre louer par les plus habiles professeurs de l'école de cette ville, tels que les sieurs *Asdrile*, *Duamicis* et Sala. Une belle et sublime invention, si l'on en croit le rapport des connoisseurs, caractérise surtout cette nouveauté, où la musique imitative est d'ailleurs poussée à une expression singulière, multipliée et variée à l'infini. Du reste, une fécondité étonnante, beaucoup de naturel, une noblesse soutenue, et quantité de chant confirment et décident un talent supérieur dans l'auteur (1). »

De Naples, Floquet se rendit à Florence, où une troupe française, dirigée par un nommé Rutini, représentait avec grand succès les ouvrages de Grétry. Il écrivit de cette ville au célèbre compositeur une lettre datée du 19 septembre 1776 et dont j'extrais les lignes suivantes : « On vous met ici au-dessus de tous les maîtres qui ont travaillé dans ce genre (celui de l'opéra-comique); M. le marquis de Ligniville, parent du grand-duc, m'a dit qu'un seul morceau de *Zémire et Azor* achèteroit tous les *opéra*-comiques italiens qui ont été faits depuis trente ans... Le quatuor de *Lucile* a été recommencé trois fois avec des applaudissemens étonnans. Je vous rends les choses telles qu'elles se sont passées. Vous devez des remercîmens au signor Rutini, maître de chapelle de cette cour, qui a fait toutes vos répétitions avec la même exactitude que si les ouvrages lui eussent appartenu ; et les jours de représentations, il s'est mis lui-même au clavecin pour faire aller l'orchestre. Je crois que sous peu de tems on verra l'opéra de *Zémire et Azor* sur tous les théâtres d'Italie. »

Enfin, après deux années de voyages et de travaux, Floquet rentra en France, où de nouvelles épreuves l'attendaient. Avant de courir une troisième fois les chances de la scène, avant même de s'occuper d'une nouvelle œuvre dramatique, il voulut faire connaître aux amateurs le *Te Deum* qui lui avait valu à Naples tant de succès et de si honorables suffrages. C'est le 29 mai 1777 qu'il fit exécuter, au Concert spirituel, cette importante production : l'effet fut tout contraire à ce qu'il en attendait, et le jugement général ne lui fut pas favorable. Les critiques ne lui manquèrent pas, et on lui reprocha principalement des réminiscences d'œuvres connues, trop peu d'ampleur dans la forme et un emploi trop exclusif des forces instrumentales. J'enregistre strictement, à ce sujet, les appréciations des contemporains, cette œuvre n'étant pas venue jusqu'à nous.

Cette rentrée dans la carrière n'était pas encourageante, et Floquet préludait mal aux nouveaux succès qu'il espérait remporter à la scène. Nous allons le revoir à l'œuvre.

IV.

Une fois réinstallé à Paris, Floquet ne songea plus qu'à se remettre au travail. L'occasion devait lui en être fournie bientôt; mais le sort du nouvel ouvrage qu'il allait entreprendre ne fut pas heureux, et le résultat fâcheux de son troisième essai tint aux circonstances singulières qui signalèrent le laborieux enfantement du poëme dont il eut le tort de se charger.

Un M. de la Boullaye, intendant de la ville d'Auch en même temps que maître des requêtes, amoureux fou de musique sans y rien connaître, avait trouvé dans un fatras de papiers dont il avait hérité, le livret d'un opéra en cinq actes intitulé *Hellé*. D'aucuns prétendirent qu'il avait acheté ce manuscrit d'un pauvre diable. Quoi qu'il en soit, comme le titre d'homme de lettres (même *in partibus*) donnait un certain poids dans le monde, l'ambitieux maître des requêtes conçut le projet de faire mettre cet ouvrage en musique, d'en obtenir la représentation sur notre première scène lyrique et de se proclamer l'auteur du poëme. Par malheur, ce poëme n'était pas en état de voir le jour : il y fallait faire des changements importants, que le sieur de la Boullaye était parfaitement incapable de mener à bonne fin. Après quelques hésitations, il prit l'héroïque parti de s'adresser à Crébillon fils et de lui demander des avis; celui-ci lut le manuscrit, y trouva de bonnes situations musicales, mais déclara qu'il fallait refaire l'ouvrage presque entièrement et le raccourcir beaucoup. L'auteur prétendu consentit sans trop se faire prier, et tous deux se mirent de la partie. Les voilà donc à l'œuvre, coupant de ci, rognant de là, retranchant de nombreux vers d'un côté, en ajoutant quelques-uns de l'autre; bref, faisant tant et si bien qu'à l'issue de ce travail, la pauvre *Hellé*, estropiée et réduite à quatre actes, leur parut un chef-d'œuvre accompli, digne des accents inspirés d'un musicien de génie.

M. de la Boullaye était un des protecteurs de Floquet, auquel peut-être il avait eu l'occasion de rendre de réels services; il lui porta le malencontreux livret, fruit avorté de ses labeurs opiniâtres, en le priant de le mettre en musique. Floquet ne se le fit pas dire deux fois. Il travaillait depuis peu de temps à sa nouvelle partition, lorsqu'un jour son premier collaborateur, Lemonnier, venant le voir et le trouvant assis à son clavecin, jeta les yeux sur le manuscrit posé sur l'instrument : c'était celui d'*Hellé*. Or, voici que dans ce manuscrit Lemonnier reconnaît, à n'en pouvoir douter, un opéra qu'il avait fait au sortir du collége et relégué plus tard au fond de ses cartons sur le refus de Mondonville, auquel il l'avait présenté pour qu'il en écrivît la musique. Comment ce manuscrit était-il ensuite sorti de chez lui, comment le lui avait-on dérobé? c'est ce qu'il fut impossible de découvrir. Floquet continua nonobstant son travail, et l'ouvrage fut bientôt prêt à être présenté à l'Opéra, qui avait changé de direction.

Hellé fut en effet présentée, et l'administration de l'Opéra voulut bien la recevoir, à condition qu'elle serait encore revue et diminuée. Le nouveau directeur, de Vismes, chargea un sien frère, un certain de Saint-Alphonse, de cette opération. *Hellé*, donnée le 5 janvier 1779, n'eut que trois représentations. Cette fois encore, comme lors de l'apparition d'*Azolan*, Floquet semble avoir été la victime d'une opposition systématique. Floquet, le seul compositeur français éclos depuis quelques années qui donnât des espérances pour l'avenir d'un art national, devait succomber sous les attaques acharnées des différentes sectes opposantes, gluckiste, piccinniste, bouffoniste, lulliste, ramiste, qui, ennemies les unes des autres, mais ne voulant pas laisser renverser leurs idoles, se réunirent dans un commun effort pour

(1) *Mémoires secrets*, etc.

faire sombrer le jeune musicien assez audacieux, bien que Français et vivant, pour faire montre d'un talent réel.

Floquet s'était engagé à livrer son ouvrage à de Vismes moyennant une rétribution de 10,000 livres, dont un quart seulement devait lui être payé immédiatement, le reste de la somme étant échelonné en plusieurs paiements, qui prenaient époque sur tel nombre fixé de représentations. La pièce n'en ayant eu que trois, le surplus du marché se trouva annulé de fait, et le compositeur dut se tenir satisfait de ce qu'il avait reçu d'abord.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

J. HAYDN ET LES PRINCES D'ESTERHAZY.

(4e et dernier article) (1).

Par malheur, Nicolas-Joseph, cet excellent prince, ne devait point voir son protégé parvenir à l'apogée de sa gloire. Les principaux ouvrages d'Haydn, ceux qui assurent l'immortalité à son nom, ont paru presque tous après sa mort, sous le prince Antoine, qui ne régna que quatre ans, et que Haydn, alors en Angleterre, ne vit qu'en passant, et pendant le règne du prince Nicolas, sous lequel il vécut quinze ans, de 1794 jusqu'à son dernier jour.

Les renseignements que j'ai pris au sujet de ce prince dans le pays ont singulièrement modifié le portrait que nous en font les notices biographiques.

Le caractère compliqué de ce bizarre personnage doit rester une énigme psychologique pour quiconque ne tient pas compte de la marche qu'avait suivie son éducation. Il avait passé sa jeunesse auprès du comte Esterhazy, archevêque d'Erlau, l'un des hommes les plus nobles, les plus vertueux dont on ait jamais entendu parler. Toute sa vie n'a été qu'une chaîne non interrompue de bienfaits et de bénédictions; et finalement, après avoir fondé une infinité d'écoles et d'hospices, d'églises et d'hôpitaux, auxquels, par humilité chrétienne, il n'avait pas même attaché son nom, il mourut tellement pauvre qu'on ne trouva pas chez lui de quoi payer les frais d'enterrement.

Au sortir de cette excellente école, le prince entra dans celle du grand monde, que ses voyages dans toutes les parties de l'Europe lui avaient fait connaître, avec son luxe, ses folles dépenses, et la jactance de ses goûts artistiques. Après la mort du prince Antoine, il avait enfin recueilli cet immense héritage, qui, comme on sait, a fait de cette maison princière une des plus riches de l'Europe.

Ces circonstances nous expliquent en partie les contrastes, inconciliables, en apparence, qu'offrait le caractère du prince Nicolas. Il était dévot et allait deux fois par jour à l'église, matin et soir, et dans la société il joignait l'aisance aimable de l'homme du monde à la dignité du grand seigneur. Sobre et d'une tempérance sévère dans les jouissances de la table, il déployait d'un autre côté un faste qui dévora peu à peu son immense fortune. A sa cour se trouvaient parfois réunis quarante à cinquante seigneurs des premières familles de l'Europe, surtout à l'époque des célèbres chasses d'automne. Ce devait être un singulier et imposant spectacle lorsqu'aux jours de grande fête tous ces personnages, et parmi eux le prince, dont le costume hongrois tout chargé d'or et de pierreries valait plus d'un million de florins, se rendaient en carrosses à quatre et six chevaux richement harnachés, précédés de coureurs dans leur costume fantastique, à la *Bergkirche*, escortés de deux cents hommes de la magnifique garde du prince, et de cinquante chasseurs à cheval, pendant que des hauteurs voisines tonnaient des pièces de 12 et de 24.

(1) Voir le n° 27.

D'après ce qui précède, le lecteur comprend à quoi il faut s'en tenir au sujet de l'amour des arts chez ce prince, notamment par rapport à la musique et au grand compositeur qui en était le représentant à sa cour. En tirer vanité, être à cet égard comme pour le reste le premier gentilhomme de l'Europe, voilà à quoi cela se réduit, quand on y regarde de près. Son goût pour les compositions religieuses de Michel Haydn, de Reutter, de Hoffmann, ne doit pas nous faire illusion; évidemment ce n'était qu'une manie se rattachant à des impressions de jeunesse reçues à Erlau, chez cet homme qui ne comprenait ni Palestrina, ni Bach, ni Haendel, ni Joseph Haydn, et qui, dans les arts et en littérature, ne possédait que l'instruction sommaire d'un homme du monde.

Ce n'est guère qu'à cet amour du faste que la célèbre chapelle doit son origine. Jamais un particulier n'en eut de pareille; dans ses beaux jours elle comptait jusqu'à quatre-vingts artistes, tous virtuoses. Il y avait, pour ne citer que les plus connus : Henneberg, Bévilaqua, les deux Tomasini, les deux Prinster, Hyrtl, Forti, Wild, etc.; des gentilshommes amateurs y faisaient quelquefois leur partie, tels que le prince Rasoumowski, comte Fuchs, Lamberg. Un fait qui témoigne de l'excellence de cette chapelle, c'est qu'en 1818 année où elle fut dissoute, les biens du prince ayant été mis sous séquestre, les artistes qui en faisaient partie trouvèrent immédiatement à se replacer avantageusement, soit dans des chapelles de cour, soit dans de riches familles nobiliaires. Ce qui prouve combien le prince était fier d'avoir à son service ce corps d'élite musical, c'est qu'aux bals qui avaient lieu au château, c'étaient des musiciens qu'on faisait venir du dehors qui jouaient les airs de danse, tandis que les membres de la chapelle se trouvaient dans la salle à titre d'invités.

Parfois, le prince invitait des célébrités musicales à Eisenstadt; on y vit venir Salieri, l'abbé Vogler, Gyrowetz, Kreutzer, Beethoven. Ce dernier ayant cru remarquer que le prince et Hummel avaient accueilli d'un air narquois sa messe en *ut*, se remit en route immédiatement, et partit comme un ouragan.

Le vice-maître de chapelle Fuchs conduisait l'orchestre quand il exécutait des morceaux de musique d'église; Hummel dirigeait les concerts et les opéras. Même après avoir été mis à la retraite, Haydn conserva le rang et le titre de chef d'orchestre; il dirigeait en personne ses compositions; pour le reste, il ne jouissait nullement à la cour du prince de l'autorité et du crédit auxquels sa célébrité et ses chefs-d'œuvre lui auraient donné droit. Ce fait étrange m'a été certifié par tous les témoins que j'ai encore trouvés vivants.

Les procédés du prince, qui ne lui donnait quelque marque de faveur que lorsqu'elle lui était arrachée par l'intercession de la princesse Marie, son épouse, le confirmeraient, ainsi que le silence éloquent que Haydn gardait au sujet de ce prince, tandis que de son cœur débordaient des paroles de reconnaissance et d'amour pour le prince Nicolas-Joseph et la princesse Marie. Du reste, les humiliations qu'il lui fallait essuyer de la part du singulier personnage sous lequel il devait terminer ses jours, ne troublaient en rien la sérénité et la bonhomie du grand compositeur, auquel les économies faites pendant son séjour à Londres assuraient d'ailleurs une existence indépendante. Une fois seulement, par occasion, il dit à la cantatrice, Mme Süss, qu'il était dur pour un homme de son âge d'aller à pied, tandis que le valet de chambre avait un équipage à sa disposition.

En revanche, les artistes de l'orchestre avaient pour lui le dévouement le plus enthousiaste. Mais ce qui devait surtout consoler Haydn du peu de sympathie que lui témoignait son Mécène, c'était l'attachement et la vénération qu'éprouvait pour lui la princesse Marie: elle le soignait, elle le choyait avec la tendre sollicitude d'une mère pour son nourrisson; détournant de son favori les humiliations, lui faisant parvenir les bons morceaux. De son côté, Haydn chérissait sa protectrice, et lui avait voué l'amitié la plus vive et la plus respec-

tueuse. « Sans la princesse Marie et le vin généreux qu'elle m'envoie, répétait-il souvent, c'en serait fait de moi, pauvre vieillard que je suis. »

LE DOCTEUR L***.

Nul n'est, dit-on, prophète en son pays. M. Adolphe Sax vient de donner un éclatant démenti à ce vieil adage. Il n'est bruit à Bruxelles que du triomphe obtenu par les récentes inventions de l'habile facteur : ses instruments à pavillons tournants, à six pistons et à tubes indépendants. Nous avons rapporté, il y a une quinzaine, l'effet prodigieux produit par le trombone et la contre-basse, aux mains de MM. Hollebecke et Robyns ; ce sont les mêmes artistes qui se sont chargés d'initier les Bruxellois à la justesse, à la sonorité, à l'agilité de ces instruments incomparables, et c'est encore dans le beau duo composé sur des thèmes de *Guillaume Tell*, par M. Demersmann, que ces excellents virtuoses sont surtout parvenus à impressionner et à ravir les compatriotes de M. Adolphe Sax. Victoire d'autant plus glorieuse, ajouterons-nous, que d'injustes préventions et d'envieuses coteries se sont maintes fois opposées à son succès en Belgique. Quoi qu'il en soit, il a bien fallu céder à l'évidence, et les inimitiés les plus vivaces ont dû baisser pavillon devant les bravos, les trépignements, les acclamations des quinze mille auditeurs désintéressés qui se pressaient dimanche dernier au concert de la Société zoologique, dirigé par MM. Singelée et L. Sacré.

On nous assure que MM. Hollebecke et Robyns n'ont pas obtenu une moindre réussite, le jour suivant, en présence de plusieurs artistes et amateurs distingués, des principaux professeurs du Conservatoire et de leur illustre chef M. Fétis ; pour être moins bruyante que celle du jardin zoologique, cette ovation à huis clos sera certainement tout aussi agréable à M. Sax. Ni la valeur, ni le nombre des suffrages, rien n'aura manqué à l'ingénieux inventeur.

CORRESPONDANCE.

Londres, 24 juillet.

La saison touche à sa fin, et l'on s'étonnait que *les Huguenots*, cette œuvre capitale du répertoire, cet ouvrage en même temps si grandiose, et si populaire, n'eût pas encore paru cet été à Covent-Garden. C'est que M. Gye nous réservait une surprise, et une agréable surprise, en effet, quand samedi dernier, nous avons pu lire pour la première fois de l'année, sur l'affiche, l'annonce des *Huguenots*, accompagnée de cette autre annonce en petits caractères, « pour les premiers débuts à Londres de Mlle Pauline Lucca. » Il y avait bien quelques initiés qui savaient que Mlle Lucca, toute jeune qu'elle est, jouit déjà d'une grande réputation en Allemagne, qu'elle est en possession d'un engagement superbe à l'Opéra royal de Berlin, et que c'est à elle que Gounod doit l'étonnant succès de son *Faust* dans la capitale de la Prusse; mais pour la masse du public c'était une inconnue. Oui, elle l'était hier ; mais le miracle a eu lieu, et son nom est dans toutes les bouches aujourd'hui. Et c'est bien un miracle pour qui sait ce qu'il faut de patience, de persévérance, d'efforts longs et constants pour réussir et pour se faire adopter à Londres; pour qui sait que les plus grands artistes, les Grisi, les Malibran, les Lablache, ont dû passer par là! Une seule exception à cette règle avait eu lieu jusqu'à présent dans les fastes du théâtre de Londres, c'était lors de l'apparition de la Patti. Elle aussi, l'inconnue d'hier, était célèbre le lendemain. Il y a du reste plus d'un rapprochement à faire entre Mlle Lucca et Mlle Patti, bien que le genre de talent des deux artistes soit tout différent. Mais de même que Mlle Patti, Mlle Lucca est très-jeune, très-petite de taille et très-brune de complexion; un éclat étrange brille dans ses yeux; comme chez Mlle Patti, il y a une spontanéité d'impression qui subjugue et qui échappe à l'analyse. En voyant Mlle Lucca, on se demande si c'est bien cette petite fille qui a joué ce rôle de Valentine, le plus grand, le plus beau, le plus fortement dramatique qui ait jamais été conçu, écrit pour la scène lyrique, et dans lequel les Grisi, les Cruvelli, les Viardot ont laissé d'ineffaçables souvenirs sur la scène de Covent-Garden, dans lequel enfin Mlle Titjens, à la taille majestueuse, brille encore à l'heure qu'il est à Her Majesty's Theatre ; et involontairement on se rappelle ce qu'on disait de Garrick; « qu'il était petit, mais qu'il avait *six pieds* lorsqu'il représentait un des héros de Shakspeare. »

Le rôle de Valentine ne commence réellement qu'au troisième acte (ici le deuxième); mais dès l'apparition de cette petite personne sur le grand escalier du château de Chenonceaux, la sympathie lui était acquise : sa jolie figure prévenait en sa faveur, en même temps que sa démarche dégagée rassurait complétement sur son compte. D'ailleurs si Mlle Lucca eût pu conserver encore la moindre peur (ce qu'on ne pouvait du reste soupçonner) en paraissant pour la première fois sur une scène étrangère, pour y chanter dans une langue également étrangère, cette peur a dû complétement disparaître après les applaudissements qui ont couvert sa voix pendant son duo avec Marcel, et devant le rappel enthousiaste qui suivit immédiatement cet émouvant morceau. Après le duo sublime avec Raoul, le double rappel, les applaudissements ont éclaté si spontanément et avec une telle unanimité que toute incertitude avait cessé sur l'impression extraordinaire produite par la jeune artiste. Inutile d'ajouter qu'après la chute du rideau les applaudissements et les rappels ont redoublé. C'est donc un succès aussi grand qu'inattendu, et c'est un nouveau coup de fortune pour M. Gye. La voix de Mlle Lucca est un vrai soprano, à peu près de la même étendue que celui de Mlle Cruvelli; elle donne et soutient sans broncher l'*ut* dans le duo avec Marcel. Ce n'est pourtant pas une voix d'un grand volume, mais elle est pénétrante, fraîche et égale dans tous ses registres. Mlle Lucca, qui est très-jeune, a un bel avenir devant elle; elle a la voix, l'énergie; elle a au plus haut degré l'intelligence dramatique, et avec cela une certaine crânerie qui lui sied fort bien ; elle porte sur le front la marque divine des grandes vocations.

Les autres rôles de l'œuvre immortelle de Meyerbeer étaient remplis par Formès (Marcel), qui, si sa voix n'est plus ce qu'elle a été, n'atteint pas moins, quant à la conception du rôle, un idéal qu'il serait difficile de surpasser ; par Faure, le plus dramatique, le plus artistique, le plus complet des Saint-Bris qui ait probablement jamais paru sur aucune scène; enfin par Mario, si noble, si sympathique dans le rôle de Raoul, malgré les défaillances de sa voix. Mme Didiée, heureuse d'endosser cette fois encore le costume de page, était ravissante, et ses deux airs (vous ne connaissez pas à Paris le second, qui est un chef-d'œuvre de grâce) ont été couverts d'applaudissements. J'ai gardé pour la fin Mlle Battu, qui est admirable, parce qu'elle est là dans son véritable élément de chanteuse légère, dans le rôle coquet de la reine de Navarre. N'oublions pas non plus Tagliafico, irréprochable dans le rôle de Nevers.

La reprise d'*Oberon* à Her Majesty's Theatre a été extrêmement brillante. Imaginez-vous une distribution comme celle-ci : Mlle Titjens qui atteint la perfection dans le rôle de Rezia, Mme Alboni dans le rôle de Fatma, Mlle Trebelli, Puck ; M. Bettini, Santley, et enfin Sims Reeves, expressément engagé, et à grands frais, pour jouer le rôle de sire Huon de Bordeaux. Ces noms ne disent-ils pas d'eux-mêmes toutes les louanges qu'on pourrait y ajouter? Mais les plus grands éloges appartiennent à M. Benedict, auquel on doit l'arrangement de la partition, arrangement rendu indispensable pour une scène italienne qui n'admet pas le dialogue parlé. M. Benedict est l'élève de Weber, et il a accompli un travail de maître.

Je vous entretiendrai dans ma prochaine lettre de deux nouvelles créations de l'inimitable Adelina Patti, l'*Elisire d'amore*, qu'elle vient de jouer, et *la Fille du régiment*, qu'elle doit jouer la semaine prochaine, ainsi que de quelques autres jouissances et amertumes musicales qui abondent en ce moment.

B. S.

P. S. — La deuxième représentation de Mlle Lucca a eu lieu hier soir dans ce même rôle de Valentine de l'œuvre éblouissante des *Huguenots*. Le salle était pleine jusqu'aux combles, le succès étourdissant. En vérité, je vous le dis, une étoile nouvelle s'est levée parmi nous.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné trois fois cette semaine *les Vêpres siciliennes*. Nous rendons compte de la première soirée. Villaret s'est de plus en plus familiarisé avec le rôle d'Henri, et il l'a chanté avec beaucoup plus d'assurance vendredi. Le succès de Mlle Sax s'accroît à chaque représentation. Celui d'Obin dans Procida est fait depuis longtemps.

*** Deux reprises importantes paraissent décidées à l'Opéra ; ce sont celles de *Moïse* et du *Dieu et la Bayadère*.

*** A l'avant-dernière répétition à l'orchestre des *Vêpres siciliennes*, Verdi ayant cru remarquer du mauvais vouloir dans une partie de l'orchestre, s'en plaignit vivement à M. Dietsch. La réponse de celui-ci ne lui ayant pas paru satisfaisante, il prit son chapeau et se retira. A la suite de cet incident, une lettre du ministre a informé M. Dietsch, chef d'orchestre provisoire, qu'il était admis à faire valoir ses droits à

la retraite, et M. Georges Hainl, chef d'orchestre du théâtre de Lyon, a été appelé à le remplacer. M. Hainl est entré en fonction vendredi et a dirigé la troisième représentation des *Vêpres siciliennes*.

*** A la suite de l'incident qui a eu lieu jeudi à la répétition des *Vêpres siciliennes*, Verdi n'a point reparu à l'Opéra. Le célèbre maëstro a quitté Paris et s'est rendu à Bussetto.

*** Nous apprenons que M. Georges Hainl, qui a été présenté jeudi aux musiciens de l'orchestre de l'Opéra, auxquels il a exprimé en termes fort convenables sa satisfaction de se retrouver au milieu d'anciens camarades pour la plupart, et d'être appelé à l'honneur de les diriger, a été fort bien accueilli. M. Hainl a du reste fait ses preuves. Ancien premier prix du Conservatoire, violoncelliste des plus éminents, compositeur distingué, il a dirigé pendant longues années l'orchestre du grand théâtre de Lyon avec un talent et une autorité incontestables. Disons tout de suite qu'en prenant possession du pupitre M. Hainl a justifié pleinement la bonne opinion qu'on avait conçue de lui. Les musiciens qui composent l'orchestre sont des hommes distingués, et tous des artistes de premier mérite; ils ont tenu à honneur de prêter un concours consciencieux à leur nouveau chef, dont ils connaissaient aussi la valeur; aussi une salve prolongée d'applaudissements a-t-elle accueilli l'ouverture des *Vêpres*, admirablement rendue, et dans tout le cours de l'opéra, on a pu remarquer l'ensemble qui n'a cessé de régner dans l'exécution et le soin tout particulier avec lequel les nuances ont été observées. M. Hainl sait les partitions par cœur; son oreille est partout; son œil ne quitte pas les chanteurs, et tous les exécutants se sentent en confiance avec lui. Nous croyons qu'il eût été difficile de faire un meilleur choix.

*** M. Emile Perrin vient de choisir M. Léon Gastinel pour composer la musique de la cantate qui se chante annuellement à la représentation extraordinaire donnée au théâtre impérial de l'Opéra le 15 août, à l'occasion de la fête de S. M. l'Empereur. Les paroles sont de M. Edouard Fournier.

*** Le succès des *Bourguignonnes*, de MM. Meilhac et Deffès, s'est pleinement confirmé aux représentations suivantes : cette pièce avec *la Fausse magie* constitue un spectacle des plus attrayants.

*** C'est dans *le Caïd* que doit débuter incessamment M. Eugène Battaille, la nouvelle basse engagée par la direction du théâtre de l'Opéra-Comique. Il chantera le rôle du tambour-major, et Mlle Girard celui de Virginie.

*** M. Auber est en train de terminer sa partition de *la Fiancée du roi de Garbe*. Selon toutes apparences, cet opéra, qui va entrer en répétitions, ouvrira la saison d'hiver.

*** Une ordonnance rendue par M. Benoit-Champy, président du tribunal civil, vient de nommer M. Saint Salvi séquestre judiciaire de la salle Ventadour et l'a autorisé à en prendre possession provisoire. Cette décision va permettre à M. Saint-Salvi de passer un bail avec M. Bagier pour la location de ce théâtre, ce qui n'avait pu être accompli jusqu'à présent. Le nouveau directeur voulait avoir Bottesini pour chef d'orchestre, mais il a été devancé par Verger qui a engagé le célèbre artiste pour le théâtre du Lycée à Barcelone. — Zucchini est à Milan, et il vient d'être engagé pour la prochaine saison du carnaval au théâtre Argentina à Rome. Le public du théâtre Italien regrettera cet excellent bouffe qui sera difficilement remplacé. — M. Bagier a engagé une première basse, Antonucci, qui a fait brillamment trois saisons à Lisbonne.

*** Le litige existant entre Mme Penco et l'ancienne direction du théâtre Italien paraît s'être aplani, car on annonce comme certain l'engagement de la célèbre cantatrice au théâtre San-Carlo à Naples.

*** La direction du Théâtre-Lyrique fonde de grandes espérances sur *les Troyens*. Rien ne sera épargné pour donner à cet opéra, dont les répétitions sont commencées, toute la splendeur possible.

*** On annonce pour le 1er septembre la réouverture du Théâtre-Lyrique par *les Noces de Figaro*. Mme Carvalho conserverait son rôle du page, Mme Ugalde prendrait celui de Suzanne, et le rôle de la comtesse serait interprété par Mlle Maria Brunetti, qui ensuite se rendra à Milan, où elle est engagée au théâtre de la Scala pour les saisons du carnaval et du carême.

*** On annonce comme prochain le mariage de M. Michel Carré avec Mlle Berthe Baretti, sœur de l'artiste du théâtre de l'Opéra-Comique.

*** M. Gaetano Gaspari, compositeur de musique sacrée, maître de chapelle de la célèbre basilique San-Petronio de Bologne, bibliothécaire du Conservatoire de la même ville, fonctions qu'a occupées le savant père Martini, vient d'être nommé membre correspondant étranger de l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France.

*** Deux artistes italiens, M. et Mme Murri, victimes de la mauvaise administration du directeur qui les avait engagés, annoncent pour le 5 août, dans la salle Beethoven, un grand concert qu'ils donneront avec le concours des artistes les plus distingués résidant à Paris en ce moment. Le produit en est destiné à les tirer de l'embarras où ils se trouvent. M. et Mme Murri sont tout à fait dignes d'intérêt, et l'appel qu'ils font aux amateurs de musique, et surtout à leurs compatriotes, sera certainement entendu.

*** Rossini vient d'achever une grande messe avec chœurs et orchestre. Malheureusement cette nouvelle œuvre, comme la plupart de celles que l'illustre maître a écrites à Paris, n'est pas destinée à voir le jour. Rossini l'a refusée aux pressantes sollicitations du baron Taylor, qui lui demandait l'autorisation de la faire exécuter au profit de l'association des artistes musiciens.

*** Sivori est parti pour l'Italie.

*** Dimanche dernier a eu lieu au château de Maisons-Laffite une matinée musicale organisée pour aider à la construction de l'église. L'assistance était aussi nombreuse que brillante. Il ne s'agissait pas de moins que d'un magnifique programme exécuté par Mme la baronne Caters, Mmes de Méric Lablache, Napoléon Rossi, Agnesi, Nicolini, le violoniste Sarasate, et de *Un caprice* joué par Mmes Augustine Brohan et E. Fleury. Aussi la fête a-t-elle été fructueuse; car outre la grosse recette provenant du placement des billets, une quête faite par Mmes de Caters et de Méric a produit près de 1,500 francs.

*** Richard Wagner a été victime d'un vol. On lui a enlevé une riche tabatière dont on lui avait fait présent à Saint-Petersbourg; quant aux manuscrits de *Tristan* et des *Nibelungen*, les voleurs n'y ont pas touché.

*** La Société chorale du Conservatoire impérial de musique exécutera, le dimanche 2 août 1863, à 10 heures très-précises, dans l'église Saint-Eustache, la messe à trois voix égales de M. François Bazin. Les soli seront chantés par MM. Barbet, Fontange et Chevalier. M. Hurand, maître de chapelle de la paroisse, dirigera l'exécution. M. Edouard Batiste, professeur au Conservatoire, directeur de la Société, tiendra le grand orgue.

*** La fête de chant qui a eu lieu récemment à Œdenbourg avait attiré une grande affluence. Les sociétés allemandes ont reçu à la gare du chemin de fer un accueil des plus cordial. On a chanté cinq chœurs en hongrois et neuf en langue allemande. Parmi ces derniers on a surtout applaudi *Loreley* et *Vineta*. Au banquet, le premier toast a été porté à l'empereur François-Joseph.

*** Le pianiste-compositeur G. Perrelli est de retour à Paris; il arrive de Bade, où il s'est fait entendre dans les concerts des 9 et 14 de ce mois. Le succès de l'éminent virtuose a été complet; ses fantaisies sur le *Trovatore*, *la Fille du régiment* et son *Capriccio alla mazurka*, lui ont valu les plus chaleureux applaudissements de même que plusieurs rappels.

*** Il résulte du rapport de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, pour l'année 1862, que la Société est en notable progrès. Le nombre de ses membres est aujourd'hui de neuf cent soixante-seize. Les recettes se sont élevées, pour l'exercice 1862-1863, à 148,830 fr. 12 c., tandis que l'exercice 1860-1861 n'avait produit que 115,434 fr. 67 c., et celui de 1861-1862, 120,455 fr. 12 c. On voit que la progression est importante, et il en faut féliciter l'administration.

*** Par les soins de M. Camille Doucet, directeur de l'administration des théâtres au ministère de la maison de l'Empereur, et qui a fait partie de la commission instituée pour préparer la loi relative à la propriété littéraire, un volume in-4° contenant les rapports à l'Empereur, les décrets, procès-verbaux et autres documents concernant cette loi vient d'être distribué aux notabilités commerciales et industrielles qu'elle intéresse plus particulièrement.

*** On écrit de Rome : « Franz Liszt habite depuis quelque temps plusieurs pièces dans l'ancien couvent des Dominicains, près de l'église du St-Rosaire, au Monte-Pincio. Ces jours derniers, le Saint-Père, accompagné seulement du cardinal de Mérode, d'un camérier et de quelques gardes nobles, est venu surprendre le célèbre pianiste-compositeur dans sa solitude. F. Liszt joua deux compositions en présence du pape, l'une sur l'harmonium, l'autre sur le piano. Quand il eut terminé, Pie IX le remercia de la manière la plus gracieuse, et lui dit : « Vous avez un beau talent; il vous est donné de faire retentir à nos oreilles le chant des sphères célestes; mais les plus sublimes harmonies, nous les entendrons un jour là-haut. »

*** Le corps de musique du régiment d'infanterie autrichienne baron Wernhardt, a été engagé pour une série de sept concerts au palais de Cristal, à Londres.

*** La Société des concerts, fondée à Saint-Pétesbourg sous la direction d'Ant. Rubinstein, a donné, la saison dernière, des concerts fort intéressants dont les programmes offraient un choix très varié de musique classique, ancienne et moderne. Ils ont été fort suivis. Le Conser-

vatoire, à la tête duquel le même Rubinstein est placé, s'est ouvert le 8 septembre 1862. Le nombre des élèves des deux sexes admis dans l'année a été de cent soixante-quinze, comprenant des personnes d'âges différents et de toutes les classes de la société sans exception. L'enseignement des élèves se compose de tout ce qui tient à l'art musical, et ceux qui le désirent, reçoivent en outre, en russe, en allemand ou en italien, une instruction complète sur la littérature, l'histoire, la géographie, les mathématiques, la religion, la calligraphie et la copie de la musique. Les élèves payent 100 roubles de pension par an (environ 400 fr.), en deux termes, de six mois en six mois. Ils sont libres de quitter le Conservatoire après six mois, s'ils le désirent. Il n'a pu y avoir d'examen public cette année, mais l'examen privé qui a eu lieu fait on ne peut mieux augurer de l'avenir.

*** Tout ce qui reste à Paris de monde distingué prend tous les soirs le concert des Champs-Elysées pour but de promenade. Plusieurs nouveautés intéressantes y ont été exécutées par l'orchestre d'Arban : une symphonie héroïque de M. Mey qui renferme de très-bonnes choses ; une marche irlandaise de Léopold Dancla, remarquable par un motif original exécuté par la clarinette-basse, le fameux duo de *Guillaume Tell*, de Demerssmann, exécuté sur le saxhorn-basse et le trombone d'Ad. Sax, par MM. Robyns et Hollebeke; enfin *la Ronde du Brésilien*, d'Offenbach, la polka la plus chantante, la plus dansante qu'on ait entendue depuis longtemps.

*** Aujourd'hui dimanche, au Pré Catelan, grande fête musicale, dans laquelle Musard fera exécuter les œuvres de deux jeunes compositeurs. Outre les variations sur la flûte jouées par M. Taffanel, M. Danbé exécutera le solo de violon de *Nelly*, gracieuse valse de V. Joncières ; et M. Forestier, le solo de petite flûte du *Colibri*, brillante polka de M. Sellenick.

*** A la salle Robin, l'affluence ne diminue pas aux séances quotidiennes de physique, d'électricité et de prestidigitation. La supériorité avec laquelle M. Robin produit l'apparition des spectres impalpables, étonne et intéresse vivement le public, qui trouve dans ces soirées un passe-temps aussi agréable qu'instructif.

*** L'ancien chanteur du théâtre de la cour à Munich, Bayer, est mort le 7 du courant, dans sa propriété à Grabenstadt; il était âgé de soixante-deux ans. Dans son temps, Bayer passait pour un des premiers ténors de l'Allemagne.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bade.* — Les représentations d'opéra suivent leur cours ; après celles de *l'Epreuve villageoise*, du *Chalet* et du *Pré aux clercs*, nous allons avoir, le 24, la première représentation de *la Fille de l'orfèvre*, opéra (inédit) en un acte, de MM. Ed. Foussier et Leroy, musique de M. Membrée, d'après la ballade d'Uhland, *le Maître de chapelle*, et pour le 27, *le Comte Ory* : le tout en attendant l'opéra de Litolff. Si nous en croyons les bruits de coulisses qui suivent les répétitions partielles, *le Chevalier Nahel* renferme des morceaux d'une grande originalité et tout à fait appropriés à la couleur du sujet, qui est une fois encore la lutte de l'esprit du mal contre l'esprit du bien, et dont une âme est l'enjeu. Ici, c'est Satan prêtant son aide au chevalier pour perdre une chanteuse bohémienne que protége sainte Cécile. Cette première œuvre lyrique de Litolff doit être jouée dans les premiers jours de septembre.

*** *Wiesbaden.* — Le 10 juillet l'admoinistration du Kursaal a donné son troisième concert. Le célèbre baryton Stockhausen y a chanté des Lieder de Schumann ; le maître de concerts David, de Leipzig, s'est fait entendre sur le violon ; Mlle Molnar, de l'Opéra de Darmstadt, a chanté le grand air d'*Ernani;* en outre, nous avons eu occasion d'apprécier pour la première fois le talent de l'éminent pianiste Bendel, de Prague, et de l'habile virtuose sur la guitarre, Sokolowski, également de Prague. — Le 17, M. Pallat, pianiste à Wiesbaden, a donné un concert dans lequel ont successivement paru plusieurs notabilités musicales : le ténor Wachtel ; le baryton W. Formès, du théâtre de Hambourg ; le maître de concerts Baldenecker; Grasmann, virtuose sur le zither; Lux, maître de chapelle à Mayence; et, enfin, Kellermann, violoncelliste de Copenhague. Kellerman a exécuté l'*Ave Maria* et la *Romanesca*, de Schubert, avec un immense succès. La *Romanesca* lui a été redemandée au milieu des acclamations et des applaudissements.

*** *Ems.* — A la suite du brillant succès obtenu par Offenbach avec *Il signor Fagotto*, quelques amis complimentaient le maëstro sur sa merveilleuse facilité; l'un d'eux parla qu'Offenbach était homme à écrire en une semaine la musique d'une opérette dont il se faisait fort de livrer le poëme immédiatement; après quelques objections le pari fut tenu, et il nous a valu, à jour dit, la représentation de *Lieschen et Fritzchen*, paroles de M. P. Dubois. C'est une pochade des mieux réussies et dans laquelle Offenbach a prodigué l'inspiration et la mélodie; elle mérite qu'on y revienne. Elle était précédée d'une petite pièce nouvelle de M. Ch. Narrey : *Quand on a ses nerfs*, qui est pleine d'esprit et qu'on a chaleureusement applaudie. — Samedi, nous aurons la deuxième représentation d'*Il signor Fagotto*, reculée sur la demande d'une auguste princesse, qui désirait voir les *Rendez-vous bourgeois*, et la première de *Une chaîne de fleurs*, comédie de M. Aurélien Scholl. — Nous avions ces jours derniers à Ems M. Treuman, le directeur du théâtre de Vienne portant son nom, et qui est devenu la proie des flammes. On sait que M. Treuman a loué pour quinze ans le *Carl Theater*. Or nous apprenons que venu exprès à Ems pour assister à la première représentation d'*Il signor Fagotto*, M. Treuman s'était empressé de traiter avec Offenbach, afin que son nouvel ouvrage fît partie de ceux qu'il donnera pour la réouverture de son théâtre, annoncée pour le 15 août.

*** *Berlin.* — Le Liederkranz a offert à son directeur Dasse, avantageusement connu par ses compositions, un bâton de mesure du meilleur goût, avec cette inscription : « Le Liederkranz à M. Daase, 11 juillet 1863. » — Parmi les objets ayant appartenu à Frédéric le Grand, qui sont exposés en ce moment dans la salle des concerts du Schauspielhaus, on remarque un *Te Deum* de Graün, 1757; le manuscrit autographe des compositions du roi pour la flûte, et le manuscrit d'une fugue à six voix par Bach.

*** *New-York.* — L'opéra allemand a joué pendant huit mois sous la direction de M. Anschütz. Il a donné cent trente représentations et vingt-sept concerts du dimanche. La recette totale s'est élevée à 72,000 dollars.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, RUE JACOB, 56,
Chez tous les libraires de France et de l'étranger,
Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu*, *au* 1er.

Mise en vente du Tome V (K M)
DE LA
BIOGRAPHIE UNIVERSELLE
DES
MUSICIENS
ET
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition
Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié,
Par F.-J. FÉTIS
Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES
Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.
Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.
Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME Ve. — PRIX : 8 FRANCS.

25 cent. **LA LYRE FRANÇAISE** 25 cent.
300
Des plus jolis airs d'opéras : Duos, Romances, etc., etc.,
De : Adam, Auber, Dassier, Donizetti, Flotow, Halévy, Hérold, Maillart, Meyerbeer, Nicolo, Offenbach, Rossini, Schubert, Thomas, Weber, etc., etc.
Format in-8°. Édition populaire. **Chaque n°, 25 c.**
Chez G. Brandus et S. Dufour, 103, rue Richelieu, au 1er.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

Ouvrages adoptés pour les **DISTRIBUTIONS DES PRIX** dans les Pensionnats

SOIXANTE MORCEAUX DE CHANT

APPROPRIÉS AUX EXERCICES DU CHANT DANS LES

PENSIONNATS

Ce recueil a été approuvé par Mme la supérieure de la congrégation de Notre-Dame (COUVENT dit DES OISEAUX.)

FORMAT IN-8°. *Contenant* PRIX NET : 12 FR.

1. **Auber.** *La Muette de Portici*, cavatine.
2. **Halévy.** *Charles VI*, mélodie.
3. **Meyerbeer.** *Le Prophète*, arioso.
4. **Rossini.** *Complainte à la Vierge*, cavatine.
5. **Meyerbeer.** *Le Prophète*, complainte.
6. **Mozart.** *La Prise de Jéricho*, scène et air.
7. **Halévy.** *La Juive*, cavatine.
8. **Auber.** *La Muette de Portici*, cavatine.
9. **Rossini.** *Le Siége de Corinthe*, prière.
10. **Gluck.** *Iphigénie en Tauride*, air de Pylade.
11. **Mendelssohn.** *Elie*, air.
12. **Halévy.** *La Reine de Chypre*, cavatine.
13. **Gluck.** Air d'*Iphigénie*.
14. **Haydn.** *La Création du monde*, air.
15. **Halévy.** *Le Juif errant*, légende.
16. **Sacchini.** *Œdipe*, air.
17. **Rossini.** *Soirées musicales*, la pastourelle.
18. **Haendel.** *Renoud.*
19. **Stradella.** *Aria di Chiesa.*
20. **C. M. de Weber.** *Freyschütz*, cavatine.
21. **F. Schubert.** *Ave Maria*, mélodie.
22. **Auber.** *Le Domino noir*, cantique.
23. **Schubert.** *Les Astres*, mélodie.
24. **Meyerbeer.** *La Fille de l'air*, ballade.
25. **Labarre.** *L'Indienne et son fils*, romance.
26. **Masset.** *L'Orpheline*, romance.
27. **Mecatti.** *L'Automne*, romance.
28. **F. Schubert.** *La Jeune Mère*, mélodie.
29. **Cherubini.** *Les Deux Journées*, romance.
30. **Dessauer.** *Consolation du poëte*, mélodie.
31. **Panseron.** *Montagnes tranquilles.*
32. **Duprez.** *La Vie d'une fleur*, pastorale.
33. **Cinti-Damoreau.** *Le Refrain du pâtre.*
34. **Labarre.** *L'Enfantelet*, romance.
35. **Labarre.** *Dors, mon Jésus*, mélodie.
36. **Labarre.** *La Mère*, romance.
37. **Lhuillier.** *Mon doux pays*, savoyarde.
38. **Hérold.** *Le Pré aux Clercs*, romance.
39. **Adam.** *La petite Chanteuse*, romance.
40. **Nicolo.** *Cendrillon* couplets.
41. **Dessauer.** *La Prière*, mélodie.
42. **Vivier.** *L'Enfant s'endort*, berceuse.
43. **Rossini.** *Guillaume Tell*, romance.
44. **Blumenthal.** *Le Chemin du paradis.*
45. **Auber.** *L'Enfant prodigue*, romance.
46. **Mendelssohn.** *Le mois de mai*, mélodie.
47. **Rossini.** *Guillaume Tell*, tyrolienne.
48. **Panseron.** *Kyrie.*
49. **Panseron.** *O salutaris.*
50. **Auber.** *La Part du diable*, romance.
51. **Auber.** *Le Domino noir*, chœur de nonnes.
52. **Panseron.** *Agnus.*
53. **Panseron.** *La Veille des vacances*, nocturne de demoiselles.
54. **Caracassi.** *L'heureux temps*, à deux voix.
55. **Panseron.** *Priez avant de vous coucher*, nocturne à deux voix.
56. **Marcello.** *Psaume.*
57. **L'abbé Clari.** *Duetto.*
58. **Meyerbeer.** *Les Huguenots*, litanies à 2 voix.
59. **Panseron.** *A toi mon seul bonheur*, cantique à trois voix.
60. **Rossini.** *La Charité*, chœur.

16e VOLUME DU

RÉPERTOIRE DU CHANTEUR

RECUEIL DE MORCEAUX DE CHANT DES PLUS CÉLÈBRES COMPOSITEURS ANCIENS ET MODERNES,

Classés pour les différentes voix.

2 volumes pour SOPRANO.
2 volumes pour TÉNOR.
2 volumes pour MEZZO-SOPRANO.
2 volumes pour CONTRALTO.
3 volumes pour BARYTON.
2 volumes pour BASSE-TAILLE.
1 vol. de Duos pour 2 SOPRANI.
1 vol. Duos p. TÉNOR et BASSE.
1 vol. de Duos pour SOPRANO et BASSE. — 1 vol. de Duos pour SOPRANO et TÉNOR.

SOUS PRESSE : **Plusieurs nouveaux volumes** de cet ouvrage.

Quarante Morceaux religieux

A L'USAGE DES

COUVENTS, DES MAISONS RELIGIEUSES ET DES PENSIONNATS

A UNE, DEUX, TROIS, QUATRE, CINQ ET SIX VOIX, PAR

A. Panseron

Un volume, format in-8°. — **Prix net : 2 francs.**

ALBUM des Enfants

LA MOISSON D'OR

Composée par VALIQUET

Contenant 25 petits morceaux très-faciles, soigneusement doigtés et sans octaves sur les plus jolis motifs des opéras célèbres

L'ouvrage complet, un volume broché, prix net : 10 francs.

LES

SUCCÈS UNIVERSELS

Répertoire de Musique moderne pour le Piano

Choix des Morceaux de Piano les plus favoris d'auteurs modernes réunis en volumes brochés in-8°.

CHAQUE VOLUME IN-8° CONTIENT VINGT MORCEAUX.

Deux volumes, format in-8°. — Prix de chaque volume net : **10 fr.**

RÉPERTOIRE DE MUSIQUE CLASSIQUE POUR LE PIANO

FÉLIX MENDELSSOHN

Collection complète de toutes les

Romances sans paroles pour le piano.

Format in-8°.— ÉDITION REVUE PAR STEPHEN HELLER. —Prix net, 10 fr.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 31. | 2 Août 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, un morceau de piano intitulé *Berceuse*, première œuvre de FERDINAND SCHOEN.

SOMMAIRE. — Conservatoire impérial de musique et de déclamation : concours publics, par **Paul Smith**. — *La Marseillaise*, lettres de M. **Fétis** père et **Rouget de Lisle**. — Floquet (4e article), par **Arthur Pougin**. — Nouvelles et annonces.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

Concours publics.

Fais ce que dois, advienne que pourra : telle est la maxime à l'usage de chacun au Conservatoire, professeurs et élèves. Qui sait jamais si, sur le terrain le mieux cultivé, le plus propice, la moisson lèvera aussi riche qu'on l'espère? Il y a tant d'orages imprévus, tant de coups de vent funestes ! La veille des concours, le jour même, on a vu plus d'une fois s'évanouir l'espérance de toute une année ! Et il y a de braves gens qui s'en vont disant avec candeur que les prix sont donnés d'avance! Si encore ils avaient la bonté de nous communiquer leurs listes, ils nous épargneraient des surprises qui se renouvellent périodiquement.

Ce ne sont pas les concours de harpe ni ceux du piano qui nous ont procuré la somme la plus haute de ces émotions inattendues. Les choses s'y sont passées dans l'ordre, et les prévisions raisonnables n'ont pas été démenties. Pour la harpe, il y avait quatre concurrentes, et c'est beaucoup, lorsqu'on songe au prix élevé de l'instrument; mais pourquoi pas un seul concurrent? Les orchestres auront pourtant besoin de se recruter, et il faudra payer les harpistes au poids de l'or. C'est peut-être cela qu'ils attendent pour se décider. Le piano comptait onze hommes et vingt-six femmes; le morceau de concours était, pour les uns, le finale de la sonate en *ut* dièse mineur de Beethoven; pour les autres, un concerto de Ries, dans le même ton. En Allemagne, nous a-t-on rapporté, un pareil choix a fait rire les forts qui n'estiment que les difficultés. — Que sert de s'attarder, disaient-ils, à des œuvres si faciles qu'aujourd'hui les enfants les jouent par-dessous jambe? — Oui, c'est vrai, les enfants les jouent, mais comment? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous avons entendu des virtuoses les jouer fort mal. L'enseignement n'est pas obligé de suivre dans leurs audaces, dans leurs excentricités, les compositeurs de l'époque : de même tous ceux qui voyagent en Suisse ne sont nullement forcés d'escalader les cimes du mont Blanc. L'enseignement ne sort pas du cercle classique. Pour le violon il s'en tient à Viotti, Rode, Kreutzer, Baillot, et ne va pas jusqu'à Paganini. Pour le piano, il en reste à Hummel, Moschelès, Field, Hiller, Chopin, et s'arrête devant Liszt. Le classique s'enseigne, tandis que la fantaisie se devine, autant que le permettent l'instinct et le goût de celui qui s'aventure dans ses parages.

De tous les concurrents choisis dans les classes de Marmontel et de Mathias, un seul, élève du premier de ces professeurs, M. Delahaye, a su rendre le finale de Beethoven en musicien consommé, jouant de l'intelligence autant que des doigts, soutenant sans faiblir, sans errer, le sens de l'œuvre. Ses émules ont montré des qualités sans doute, mais ils ont été, pour la plupart, incertains, vacillants, tantôt pressant, tantôt ralentissant hors de propos, pour faire de l'expression et tombant dans la manière. Les concurrentes, qui avaient à exécuter le concerto de Ries, sortaient de quatre classes différentes, tenues par M. Henri Herz et M. Lecouppey, Mme Farrenc et Mme Coche. En général, il y a plus d'égalité dans le jeu des élèves de ce sexe, plus de soin, de finesse et d'élégance. La classe de M. Lecouppey, qui a obtenu le plus de nominations, se distingue surtout par une minutieuse étude des détails : c'est le mérite particulier de Mlles Jeanne Cellier et Lévy. Dans les autres classes, deux élèves de Mme Coche ont remporté, l'une un premier prix, et l'autre un second; Mlle Deshays-Meifred s'est fait remarquer par une correction sévère, et Mlle Paul Gayrard, fille du sculpteur si prématurément enlevé, par sa fermeté mâle et sa lecture habile.

Les concours de violoncelle et de violon, sans promettre une grande quantité de solistes hors ligne, ont mis en lumière d'excellents sujets qui tiennent ou tiendront honorablement leur place. M. Colonne, qui a obtenu l'un des deux premiers prix de violon, a déjà vingt-cinq ans et figure dans nos meilleurs orchestres; son jeu a de l'ampleur, de la pureté, de la noblesse : c'est un talent presque accompli. M. Desjardins, qui a remporté le second premier prix, n'a que seize ans et peut grandir encore. Moins large et moins élevé que celui de M. Colonne, son style a quelque chose de très-séduisant, et, comme plusieurs de ses émules, il s'est signalé par la dextérité d'un archet qui excelle dans le staccato, soit ascendant, soit descendant.

Quatre jeunes personnes ont pris part au concours de violon. Comme on le voit, le nombre des concurrentes est en progrès, et avec le temps l'invasion aurait chance de s'augmenter encore. Deux sœurs, au nom desquelles se rattache le souvenir d'une affreuse catastrophe, Mlles Jenny et Fanny Clauss, entraient en lice avec Mlles Bastin et Vivien. Dans le précédent concours, Mlle Jenny Clauss

avait obtenu un second accessit, et dans le concours de cette année, le jury a cru devoir accorder un premier accessit à chacune des trois autres jeunes filles, sans rien retrancher des distinctions méritées par les jeunes gens, et sans leur porter préjudice. N'est-ce pas à peu près comme si le jury eût tenu ce langage aux trois jeunes filles qu'il décorait ? « Mesdemoiselles, vous avez bien travaillé ; vous jouez fort agréablement sans doute; mais le violon n'est pas l'instrument de votre sexe, et quand on l'aborde comme vous, il faut y exceller ; c'est seulement ainsi qu'on justifie sa hardiesse. Or, vous ne la justifiez pas tout à fait. Le jury vous tient compte de vos efforts, et il n'examine pas s'il y a des différences entre vous, si Mlle Bastin, par exemple, n'est pas un peu plus forte que Mlles Vivien et Fanny Clauss. Il vous décerne un premier accessit, comme témoignage de satisfaction et d'estime ; peut-être ferez-vous bien de vous y tenir, à moins que tout à coup il ne s'opère un miracle. Mais prenez-y bien garde : puisque les femmes ne sauraient prétendre aux orchestres, il faut qu'elles soient solistes, et c'est un rude médier, lorsque l'on n'est pas douée d'une vocation extraordinaire. » Au concours de l'année prochaine, nous verrons si nos jeunes violonistes ont compris le langage et les intentions du jury.

Les concours de chant, d'opéra-comique et de grand opéra continuent de jouir d'une popularité immense. L'affluence y est toujours la même, à quelque degré que monte le thermomètre. On veut entendre, juger, applaudir et surtout critiquer, non pas tant les élèves que les professeurs. A ces derniers surtout s'attaquent les détracteurs systématiques, et nous en savons trop la raison. Paris est rempli de professeurs qui ne seront jamais du Conservatoire : de là l'envie, le blâme, l'injure même, qui, par bonheur, font plus de bruit que de besogne. Les belles voix d'hommes et de femmes n'étaient pas rares dans les deux concours de chant, où, comme toujours, il y a eu des erreurs commises et des succès avortés. C'est une grave affaire que le choix d'un air pour les concurrents, et c'est là souvent qu'ils échouent, à force de vouloir choisir trop bien. Parmi les plus heureux, il faut citer M. Bach, qui a délicieusement chanté l'air de la *Dame blanche*, *Viens, gentille dame*, et qui, le lendemain, au concours d'opéra-comique, disait si mal l'air du même ouvrage : *Ah! quel plaisir d'être soldat!* M. Soustelle avait été bien inspiré aussi en prenant l'air de *Joseph : Vainement Pharaon;* mieux inspiré encore en le chantant avec une modération que jusqu'alors il avait semblé ne pas connaître. C'est un roman tout entier que le récit des travaux et des progrès de cet élève, marié depuis peu de temps à Mlle Walliang, élève du Conservatoire comme lui, et qui vient de partager avec lui les honneurs de la campagne lyrique.

M. Soustelle est un enfant de troupe : il servait dans les chasseurs en Afrique. Son père et ses deux frères sont morts au champ d'honneur, et lui-même, à dix-sept ans, dans une seule rencontre, il reçut treize blessures, dont une lui a laissé des traces au visage. Possédant une voix de ténor non moins étendue que puissante, on lui conseilla de quitter le service et de se faire artiste. Il vint au Conservatoire, où M. Auber s'empressa de l'admettre. Mais d'abord il crut pouvoir s'y conduire comme dans les camps : il voulut tout conquérir par la force, tout enlever d'assaut : il prodiguait sa voix, comme naguère il exposait sa vie. Mais sa voix, malgré sa vigueur exceptionnelle, aurait fini par se briser, ni plus ni moins que les vitres de la salle d'étude. Grâce aux conseils de M. Grosset, son maître de chant, et à l'influence persuasive de M. Duvernoy, son professeur d'opéra, chef du pensionnat en outre, l'énergique et chaleureux élève comprit la nécessité de se soumettre à un régime différent, et il eut assez de force pour l'obtenir de lui-même. Le fait est qu'une transformation merveilleuse s'est réalisée, et que les premiers symptômes s'en révélèrent à nous lorsque nous l'entendîmes chanter l'air de *Joseph*.

Cette transformation se manifesta plus encore au concours de grand opéra, dans le troisième acte d'*Otello*, dans le grand duo de *la Reine de Chypre*, dans le duo du quatrième acte de *la Juive*, entre le cardinal et Eléazar. Jamais on n'avait trouvé d'organe plus robuste, plus touchant, plus sympathique, uni à des gestes plus vrais, à une physionomie plus expressive.

Le troisième acte d'*Otello*, M. Soustelle l'a joué avec sa femme, qui concourait ainsi que lui. L'événement est connu de reste : le jeune couple a triomphé ensemble : un premier prix a été décerné à chacun des époux, et à l'unanimité. Cela ne s'était jamais vu et ne se reverra jamais peut-être. Le Conservatoire n'est assurément pas destiné à servir d'agence matrimoniale ; l'hymen n'est pas le dieu qu'on y révère le plus, mais pourtant on ne saurait l'y proscrire, et l'on est heureux de voir que pour deux braves jeunes gens qui s'aiment, et se sentent prédestinés l'un à l'autre, c'est encore quelque chose de saint et de sacré, préférable de beaucoup à des liaisons folles et passagères. Cet *Otello* de Nîmes a trouvé rue Bergère une *Desdemone* de Mulhouse : le Midi et le Nord ont contracté alliance, et nous espérons que l'art n'aura pas moins à s'en féliciter que la morale.

Aujourd'hui nous ne pouvons qu'enregistrer les résultats des trois concours qui ont eu lieu dans les premiers jours de la semaine, sauf à y revenir dimanche prochain. Demain lundi se fera la distribution des prix, sous la présidence de M. le maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts.

Lundi 27 juillet, *tragédie*, hommes. — Pas de 1er prix; 2e prix, M. Etienne, élève de M. Beauvallet. 1er accessit, M. Beauvallet, élève de M. Beauvallet ; 2e accessit, M. Verdellet, élève de M. Régnier.

Femmes. — 1er prix, Mlle Colombier, élève de M. Régnier; 2e prix, Mlle Estebenet, élève de Mlle Brohan. 1er accessit, Mlle Petit, élève de M. Beauvallet.

Comédie, hommes. — 1er prix, M. Seveste, élève de M. Régnier; 2e prix, M. Verdelet, élève de M. Régnier. 1er accessit, M. Etienne, élève de M. Beauvallet.

Femmes. — Pas de 1er prix ; 2es prix, Mlle Petit, élève de M. Beauvallet; Mlle Estebenet, élève de Mlle Brohan ; Mlle Colombier, élève de M. Régnier, et Mlle Blanc, élève de M. Régnier. 1ers accessits, Mlle Bédard, élève de Mlle Brohan, et Mlle Samary, élève de M. Régnier ; 2es accessits, Mlle Leprevost, élève de M. Régnier ; Mlle Bloch, élève de M. Samson, et Mlle de Marcilly, élève de Mlle Brohan.

Mardi 28 juillet, *flûte* (professeur, M. Dorus). — 1er prix, M. Cantié, élève civil ; 2es prix, MM. Martin et Simon, élèves civils. 1er accessit, M. Denui jeune, militaire; 2e accessit, M. Corlieu, élève civil ; 3es accessits, MM. Rauch et Krebs, élèves civils.

Hautbois (professeur, M. Triebert). — 1er prix, M. Lavagne, militaire; 2e prix, MM. Stoll, Barrez et Nicolleau, civils. 1er accessit, M. Mouge, militaire.

Clarinette (professeur, M. Klosé). — Pas de premier prix ; 2e prix, MM. Parme, civil, et Mastio, militaire; 1er accessit, MM. Hemme et Turban, civil; 2e accessit, M. Devos, militaire; 3e accessit, M. Faurès, civil, et M. Cousin, militaire.

Basson (professeur, M. Cokken). — 1er prix, M. Baussart; pas de deuxième prix ; 1er accessit, M. Lalande.

Cor ordinaire (professeur, M. Gallay). — 1er prix, M. Brunel ; 2e prix, M. Delgrange ; 1er accessit, M. Collin ; 2e accessit, M. Strobbe ; 3e accessit, M. Seygaud de Lachérade.

Cor à pistons (professeur, M. Meifred). — Pas de premier prix ; 2e prix, M. Lelong jeune. Pas d'accessit.

Trompette (professeur : M. Dauverné). — 1er prix, M. Laurent; 2e prix, MM. Dossonet et Duseigneur ; 1er accessit, M. Amrheim ; 2e accessit, M. Roger ; 3e accessit, M. Morlot.

Mercredi 29 juillet : *Trombone à coulisse* (professeur, M. Dieppo). — 1er prix, M. Burthez, élève civil; 2e prix, MM. Mangean et de Lorenzo, élèves civils.

Trombone à pistons (système Sax); (professeur, M. Dieppo). — 1er prix, MM. Dufour et Bouchard, élèves militaires; 2e prix, MM. Jean et Elie, élèves militaires; 1er accessit, MM. Rustang et Eck, élèves militaires.

Cornet à pistons (professeur : M. J. Forestier). — 1ers prix, MM. Lamare et Excoula, élèves militaires ; 2e prix, M. Leclerc, élève militaire ; 1ers accessits, MM. Quirin et Pugenc, élèves militaires; 2e accessit, M. Thiébaud, élève militaire.

Saxophone (professeur : M. Adolphe Sax). — 1ers prix, MM. Gluck, Dagard, et Bernhard, élèves militaires ; 2es prix, MM. Compère, Felgas et Sibillot, élèves militaires; 1ers accessits, MM. Lévy et Grison, élèves militaires ; 2es accessits, MM. Gaymard et Thuillier, élèves militaires; 3es accessits, MM. Chabert, Grandmaire et Léonard, élèves militaires.

Saxhorn (professeur : M. Arban). — 1er prix, MM. Lacoste et Discher, élèves militaires ; 2es prix, MM. Dumons et Kah, élèves militaires ; 1er accessit, M. Feningre, élève militaire ; 2e accessit, M. Sutter, élève militaire.

PAUL SMITH.

CORRESPONDANCE.

« Bruxelles, le 29 juillet 1863.

» *A M. le Directeur de la* REVUE ET GAZETTE MUSICALE.

» Mon cher collaborateur,

» J'étais occupé à la rédaction du travail que vous m'avez demandé pour *la Gazette musicale*, lorsque, hier soir, m'est arrivée la lettre ci-jointe de M. Rouget de Lisle, ingénieur civil, et parent de celui qui est connu comme auteur de *la Marseillaise*. La publication de cette lettre me paraît plus urgente que mon travail : je vous prie de vouloir bien lui donner place dans le numéro de *la Gazette* qui paraîtra dimanche prochain, en la faisant précéder de celle-ci.

» Je viens de répondre à M. Rouget de Lisle, en lui faisant observer qu'il n'est pas exact de dire, comme il le fait, que *j'attribue la Marseillaise* à *Navoigille*; que je n'attribue pas, et que je me borne simplement à dire que ce chant a été publié, vendu, distribué, sous le nom de Navoigille, et que Rouget de Lisle n'a pas fait de réclamation. M. Rouget de Lisle m'apprend que Gossec, ayant intercalé *la Marseillaise* instrumentée dans son *Offrande à la liberté*, se l'est attribuée et l'a publiée sous son nom. Son parent, dit-il, alors détenu à Saint-Germain pour incivisme, n'a pu réclamer; mais il est sorti de prison, et il n'a rien dit : voilà ce que me paraît inexplicable. De plus, quand il a réuni cette pièce aux autres mélodies de sa composition, lesquelles ont été publiées en 1827 (1), il ne l'a accompagnée d'aucune observation.

» La plupart des faits mentionnés dans la lettre de M. Rouget de Lisle m'ont été rapportés dans ma jeunesse: aussi n'avais-je jamais douté que son parent fût l'auteur de *la Marseillaise* avant la découverte des exemplaires dont je viens de signaler l'existence. Je n'ai pas de système à défendre à cet égard, m'étant simplement appuyé sur des pièces palpables. Au surplus, M. Rouget de Lisle a un moyen très-simple de terminer tout débat à ce sujet, lequel consisterait à produire l'édition du chant dont il s'agit, paroles et musique, imprimée typographiquement à Strasbourg en 1792. Après cette production, il n'y aura plus de discussion possible.

» En attendant qu'il juge à propos de la faire, je me vois dans la nécessité de détacher un de mes exemplaires du volume qui contient un recueil de *Vingt-quatre chants patriotiques avec accompagnement de guitare*, publié au magasin de musique des fêtes nationales, et de vous l'envoyer, en vous priant de le communiquer aux personnes qui désireraient voir cette *Marseillaise* gravée sous le nom de Navoigille, vous priant aussi de la garder avec soin; car si cet exemplaire s'égarait, il est à peu près certain que je n'en trouverais plus un autre pour compléter mon recueil, qui contient *le Chant du départ*, par Méhul; *l'Hymne de guerre*, par le même; *l'Hymne de la victoire*, par Catel; *le Chant pour l'inauguration du buste de Marat*, par Gossec ; *le Chant funèbre sur la mort du représentant Ferraud*, par le même; *le Chant des triomphes de la France*, par Lesueur; *l'Hymne du combat*, par Cherubini; *la Carmagnole*, etc. Ce n'est qu'avec peine que je me suis décidé à faire briser la reliure de mon volume pour vous envoyer cette pièce.

» Recevez, mon cher collaborateur, mes salutations affectueuses.

» FÉTIS père. »

« Paris, 27 juillet 1863.

A M. Fétis Père, directeur du Conservatoire royal de musique à Bruxelles.

» Monsieur,

» J'ai lu avec une extrême surprise et une très-grande douleur un article signé par vous intitulé : *La vérité sur* la Marseillaise, et publié dans *la Revue et Gazette musicale* (numéro du 19 juillet dernier).

» Vous attribuez à tort à *Julien* aîné, dit *Navoizille*, la mélodie de *la Marseillaise*, à laquelle vous donnez une *date originaire* postérieure au 10 août 1792.

» Le véritable auteur de ce *chant immortel*, comme vous l'appelez (paroles, musique et accompagnement), est Claude-Joseph *Rouget de Lisle*, mon parent, qui l'a composé à Strasbourg dans la nuit du 26 au 27 avril 1792.

Ce chant a été imprimé typographiquement à Strasbourg dans le commencement du mois de juin de la même année, avec ce titre : *Chant de guerre pour l'armée du Rhin*, dédié au maréchal *Luckner*. Il a été orchestré pour musique militaire par *Fuchs*, puis chanté à Marseille par *Mireur*, dans un banquet patriotique, le 27 juin, et imprimé le 29 dans un journal de la localité.

» On le trouve dans *la Trompette du père Duchêne* (numéro du 23 juillet 1792), et l'auteur de cette publication explique dans une note l'impossibilité de reproduire la musique.

» Les procès-verbaux de l'administration de l'Opéra de Paris, principalement ceux de la Convention nationale, qui a décerné à Rouget de Lisle une récompense pour son chant patriotique (juillet 1795), constatent à son profit la paternité de *la Marseillaise*, que tous les auteurs français (excepté *Castil-Blaze*, 1852), lui ont toujours accordée.

» *La Marseillaise* a été orchestrée par Gossec, et représentée sur le théâtre du Grand Opéra, le 26 octobre 1792, sous le titre de : *Offrande à la liberté*, comprenant une introduction et la strophe connue de : *Veillons au salut de l'Empire*.

» Les procès-verbaux de l'administration de l'Opéra constatent encore la paternité de cette œuvre multiple au profit de Rouget de Lisle,

(1) Nous croyons que notre savant collaborateur commet ici une légère erreur. Le recueil auquel il fait allusion nous paraît être celui qu'il a mentionné dans la première édition de sa *Biographie universelle des musiciens*, à l'article Rouget de Lisle, et qui fut publié par Maurice Schlesinger en 1830 sous le titre de *Quarante-huit chants français, paroles de différents auteurs, mises en musique avec accompagnement de piano, par Rouget de Lisle.* Dans ce recueil, le n° 23, *Hymne des Marseillais*, est précédé de la mention que voici : « Je fis les paroles et l'air de ce chant à Strasbourg, dans la nuit qui suivit la proclamation de la guerre, fin d'avril 1792. Intitulé d'abord *Chant de l'armée du Rhin*, il parvint à Marseille par la voie d'un journal constitutionnel, rédigé sous les auspices de l'illustre et malheureux Diétrick. Lorsqu'il fit son explosion quelques mois après, j'étais errant en Alsace sous le poids d'une destitution encourue à Huningue pour avoir refusé d'adhérer à la catastrophe du 10 août, et poursuivi par la proscription immédiate qui, l'année suivante, dès le commencement de la terreur, me jeta dans les prisons de Robespierre, d'où je ne sortis qu'après le 9 thermidor. R.D.L.»

quoiqu'elle ait été publiée sous le nom de *Gossec*, comme auteur de la musique, vers la fin de 1793. A cette époque, Rouget de Lisle était emprisonné à Saint-Germain, pour cause d'incivisme.

» Le volume des *Essais en vers et en prose* par Rouget de Lisle, auquel vous donnez la date de 1797, au lieu de 1796, renferme, contrairement à votre assertion, une note positive qui indique que *la Marseillaise* et les autres chants de l'auteur, avec accompagnement de piano, ou de guitare, ou de violon, se vendent chez *Pleyel-Gaveaux*, etc. Divers spécimens de ces chants avec accompagnements de l'auteur, existent à la Bibliothèque impériale de Paris, à Londres, à Berlin, etc., et je puis vous affirmer que Mme Gail, votre élève, n'a jamais fait ni pu faire les accompagnements des mélodies composées par Rouget de Lisle.

» Je vous affirme que la musique des cinquante *chants français* (Paris, 1825), à l'exception de celle de l'hymne *à la liberté*, musique de *Ignace Pleyel*, a été composée par mon illustre parent. J'espère que vous ne lui refuserez pas cette très-faible gloire, même en lui accordant *une pauvre éducation musicale*, que je ne conteste nullement.

» Permettez-moi, au moins, de solliciter votre indulgence en faveur du poëte, qui joignait à la poésie les faibles qualités d'un musicien mélodiste et instrumentiste.

» Je ne vous parle pas des connaissances de Rouget de Lisle comme officier du génie, de ses travaux et de ses actes militaires, de ses écrits politiques, etc. La nomenclature des excellentes choses qu'il a faites nous mènerait trop loin et hors de l'objet de ma réclamation.

» Quant à présent, je me borne à vous adresser une réclamation, et à solliciter de votre obligeance une réponse prompte et rectificative sur *la Marseillaise*.

» Je travaille en ce moment et depuis plusieurs mois à recueillir les œuvres éparses, publiées ou non publiées, de mon illustre parent, pour en former un ouvrage que je me propose de faire imprimer.

» Aujourd'hui je m'adresse à vous pour éclaircir un fait que vous signalez dans votre article, en lui attribuant une notoriété inexacte, d'après une publication postérieure de plus de huit mois à la création du *Chant de guerre*, autrement dit *la Marseillaise*, par Rouget de Lisle, capitaine du génie à Strasbourg.

» Plusieurs journaux me sollicitent depuis quelques jours de répondre à votre article, et je viens solliciter d'abord vos explications avant de publier une rectification honorable.

» Soyez donc assez bon pour m'adresser une prompte réponse et m'indiquer le numéro de la pièce que vous indiquez dans votre article.

» La *vérité sur Rouget de Lisle* est nécessaire, et vous me permettrez de la solliciter de votre franchise et de votre loyauté.

» Veuillez agréer l'expression de ma considération la plus distinguée, avec laquelle je suis,

» Monsieur,

» Votre très-humble serviteur,

» A. Rouget de Lisle,

» *Ingénieur civil, l'un des rédacteurs principaux du Dictionnaire des arts et manufactures, etc.* »

FLOQUET.

(4e article) (1).

Voilà donc les espérances de Floquet ruinées une seconde fois, et il faut avouer qu'il expiait cruellement son premier succès. Tout en l'affligeant profondément, ces revers cependant n'altéraient en rien son énergie, sa ténacité. Il recommença sur de nouveaux frais, et, cette fois du moins, le résultat devait lui être plus favorable.

Rochon de Chabannes, poëte médiocre, mais entendant assez bien la scène, lui avait donné à mettre en musique un opéra intitulé *le Seigneur bienfaisant*. Le rôle principal de cet ouvrage exigeant une comédienne accomplie, Rochon, d'accord en cela avec son collaborateur, l'avait confié à Mlle Durancy. De son côté, Floquet, qui désirait plutôt une virtuose, préféra Mlle Laguerre, quoiqu'elle eût compromis son *Hellé*; et, comme si ce n'était pas encore assez de deux actrices, par complaisance pour certaines recommandations et protections, il offrit encore le rôle à une troisième personne, la demoiselle Rosalie. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est qu'aucune des trois ne joua dans l'ouvrage. Après de longs débats, ce fut définitivement à Mme Saint-Huberti, arrivant alors d'Allemagne, où elle avait obtenu de grands succès, que l'on confia le rôle de Lise, et voici ce qu'écrivait Bachaumont le lendemain de la première représentation : « La cabale a été si forte hier à la première représentation du *Seigneur bienfaisant*, que n'ayant pu résister à l'impression du second acte, dont les tableaux terribles et touchants ne permettent pas à la critique de se faire entendre, elle s'en est dédommagée au dernier acte et a redoublé de fureur, au point de siffler le sieur Laïs, chantant une ariette de bravoure, applaudi avec un transport continu aux répétitions, et de chercher à le troubler et l'interrompre. Cet acharnement a rendu fort équivoque le succès de l'ouvrage, qui avoit bien pris jusque là. » (*Mémoires secrets*, etc., 15 décembre 1780.)

Cependant, le succès du nouvel ouvrage finit par s'établir sans conteste; la musique de Floquet était aidée par un poëme qui, à défaut d'autres qualités, contenait du moins une certaine dose d'intérêt. « *Le Seigneur bienfaisant*, dit encore Bachaumont, quoique d'un genre déjà traité plusieurs fois sur la scène lyrique, offre cependant d'heureuses innovations. On n'avait que la pastorale et la comédie dans cette classe des opéra-ballet (*sic*). M. Rochon de Chabannes a tenté d'y introduire le drame, c'est-à-dire une fable naturelle, intéressante, qui ne nous occupe que des peines et des malheurs de nos semblables. Il a été plus hardi encore, il a osé en retrancher l'amour, presque toujours fade à ce théâtre; ensuite, il a trouvé le secret d'égayer sa pièce par des fêtes et divertissements tenant à l'action et en découlant; enfin, il a lié trois actions différentes, ce qui étoit sans exemple : les poëmes de cette espèce n'ayant jamais été une intrigue suivie et se partageant toujours en trois petits sujets n'ayant aucun rapport entre eux.

» Dans le premier acte, le seigneur bienfaisant réconcilie un villageois avec son père; dans le second, il quitte la noce de sa fille pour voler au secours de ces malheureux incendiés; au troisième, il répare par ses largesses les pertes qu'ils ont souffertes.

» Le poëte, ayant des paysans pour principaux acteurs, a placé la scène en Béarn et l'a reculée à l'époque de Henri IV, parce que le costume de ce siècle lui a paru plus théâtral et plus anobli. Il a choisi la saison de la vendange, ce qui amène, dès le commencement du spectacle, des divertissemens et de la gaieté. Les effets funestes, trop fréquents dans les villages, du tonnerre, lui fournissent des tableaux terribles et touchans qui succèdent, et les noces de la fille du seigneur ramènent la joie, les plaisirs et la danse qui terminent cet opéra-ballet extrêmement varié, où l'on passe avec les nuances convenables du triste au gracieux, du plaisant au sévère, contraste nécessaire et que les auteurs travaillans (*sic*) pour le grand maître, le chevalier Gluck, ont rarement eu l'adresse de lui fournir.

» Le retranchement de l'ariette qui avait occasionné tant de brouhahas, la suppression de l'acte du bal, présenté désormais comme la suite seulement du second acte, le rôle du bailli, très-mal exécuté la première fois par le sieur Durand et beaucoup mieux par le sieur Laïs qui le remplaçoit, ont ôté toute prise à la critique : *le Seigneur bienfaisant* a eu un succès complet hier. On a mieux senti les beautés de la

(1) Voir le n° 30.

musique, pleine d'énergie et d'onction successivement, et l'envie a frémi de voir impuissans les efforts des cabales des gluckistes, piccinistes, bouffonistes, des comédiens italiens même réunis, de n'avoir pu empêcher de reparoître la musique françoise, c'est-à-dire une musique aisée, gracieuse et chantante. » (*Mémoires secrets.* — 20 décembre 1782.)

On fit bon nombre d'épigrammes sur l'ouvrage. C'était l'usage à cette époque, et les ennemis de Floquet se fussent bien donné de garde d'y manquer. En voici une que Grimm rapporte, en la faisant précéder de quelques lignes qui constatent la valeur de la pièce :

Vit-on jamais opéra si méchant?
Musique et vers, tout en est détestable,
Disait tout haut un critique tranchant.
Mais comme en tout il faut être équitable,
Pour moi, j'y trouve un tableau très-touchant,
De beaux habits, un ballet agréable;
Bref, retranchez le poëme et le chant,
On en peut faire un ouvrage passable.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *les Vêpres siciliennes*, mercredi *Lucie de Lammermoor* avec *Diavolina*, et vendredi *la Muette de Portici*.

*** Toute la presse a été unanime à constater les grands progrès qui se sont accomplis dans le chant et la méthode de Mlle Sax, progrès qui se sont manifestés d'une façon si éclatante dans son rôle d'Hélène des *Vêpres siciliennes*. Les représentations qui ont suivi la première de cette reprise de l'opéra de Verdi, les ont encore confirmés, et chaque soir, c'est la salle entière qui se charge de témoigner à la jeune artiste combien elle l'apprécie. Il est de fait que le rôle d'Hélène équivaut à une véritable création pour Mlle Sax, car elle n'a pu s'inspirer de l'exemple de sa devancière Mlle Cruvelli, et c'est à elle-même et à son travail qu'elle doit ses effets dramatiques, et les heureuses modifications que vient de subir son talent. Quant à la beauté de son organe, elle est exceptionnelle ; Mlle Sax est donc une des cantatrices sur lesquelles la direction de l'Opéra peut le plus sûrement compter, et qui s'est montrée de force à aborder tous les grands rôles qu'on voudra lui confier.

*** La pension de retraite de M. Dietsch, ancien chef d'orchestre provisoire de l'Opéra, a été liquidée à 3,500 fr. De plus, il continuera jusqu'à la fin de l'année à recevoir ses appointements de chef d'orchestre.

*** Les répétitions du *Dieu et la Bayadère* vont commencer. Mlle Laure Fonta et Warot rempliront les principaux rôles.

*** Mercredi matin, Mlle Sax descendait de son appartement pour se rendre à l'enterrement de Mlle Emma Livry, lorsqu'ayant manqué une des premières marches de l'escalier, elle tomba de toute sa hauteur. Relevée, évanouie et assez fortement contusionnée, Mlle Sax a dû garder le lit depuis lors, et par suite de cet accident, qui n'aura point heureusement de suites graves, *les Vêpres siciliennes* ont été remplacées vendredi par *la Muette de Portici*.

*** Le directeur du grand théâtre de Lyon n'a pas vu sans un vif regret le départ de son chef d'orchestre, Georges Hainl. Afin de l'en dédommager autant qu'il était en son pouvoir, M. Hainl a obtenu de M. le directeur de l'Opéra qu'il consentît à laisser partir pour le 1er septembre M. Dulaurens, dont l'engagement n'expirait que le 1er novembre, et qui a traité, ainsi que nous l'avons dit dernièrement, avec la direction du théâtre de Lyon pour y chanter les rôles de premier ténor.

*** Dimanche soir, après huit mois et demi de souffrances endurées avec le courage et la résignation d'une martyre, Mlle Emma Livry a succombé à Neuilly, où elle avait été transportée et au moment même où l'on concevait l'espoir de la conserver. Ses obsèques ont eu lieu mercredi matin, à 10 heures, en l'église de Notre-Dame de Lorette, qui s'est trouvée trop petite pour recevoir la foule des notabilités de toutes les classes de la société, accourue pour rendre un éclatant hommage autant à la jeune fille qu'à l'éminente artiste. Les premiers sujets de l'Opéra s'étaient spontanément offerts pour chanter la messe funèbre de leur camarade, si sincèrement regrettée de tous. Le *Libera* de Plantade et le *Pie Jesu* de Panseron ont été exécutés sous la direction de M. Vauthrot, chef de chant à l'Opéra, par Villaret, Warot, Marié, Bonnehée, Obin, Belval, Cazaux, Bonnesseur et les principaux choristes de l'Opéra. Après la cérémonie, le cortége s'est dirigé vers le cimetière Montmartre, au milieu d'une triple haie de personnes dont l'attitude recueillie témoignait de l'estime et de l'admiration si bien méritées qu'avait su leur inspirer Emma Livry. M. Petipa, maître de ballet de l'Opéra, a prononcé sur sa tombe quelques paroles qui ont profondément ému l'auditoire.

*** Carrier est définitivement adopté par le public du théâtre de l'Opéra-Comique : c'est un artiste consciencieux qui rendra de bons services. — *Zampa* alterne avec *la Fausse magie* et *les Bourguignonnes*, et chacun de ces ouvrages remplit la salle. *La Dame blanche* et *Haydée* ne tarderont pas d'ailleurs à varier ce spectacle, car la direction a racheté un mois du congé d'Achard, et le charmant ténor rentre au mois d'août. — En attendant on presse les répétitions des *Amours du Diable*, et le théâtre a fait relâche samedi pour une répétition générale. Grisar a enrichi son œuvre de plusieurs morceaux nouveaux, et l'on s'accorde à dire qu'ils ont encore ajouté à la valeur de cette charmante partition. L'interprétation du rôle d'Ariel est confiée à Mme Galli-Marié, qui met beaucoup d'amour-propre à y justifier le bon accueil qu'elle a trouvé à la salle Favart; elle sera, d'ailleurs, vaillamment secondée par Capoul, Barrielle, Prilleux et Mlles Baretti et Tual. Quant à la mise en scène, l'administration n'a rien négligé pour qu'elle fût splendide. — Sainte-Foy va prendre son congé.

*** M. Bagier, directeur du théâtre Italien, vient d'informer le public par une circulaire, qu'en l'absence de tous documents antérieurs sur l'abonnement à ce théâtre, les personnes qui désireraient des loges ou autres places pour les représentations de la saison prochaine, qui commencera le 1er octobre et finira le 30 avril suivant, sont priées de vouloir bien lui adresser leurs demandes, au théâtre Italien, *jusqu'au 15 août courant.* — Le grand nombre de demandes, qu'a déjà reçues la direction l'a déterminée à donner aux abonnés *cinq représentations par semaine* : les dimanche, mardi, mercredi, jeudi et samedi, et de faire disparaître pour eux les inconvénients des nombreuses représentations extraordinaires données en dehors des abonnements. — Chaque abonnement se fera pour toute *la durée de la saison*, et, à la demande de l'abonné, pour un, deux, trois, quatre ou cinq jours par semaine. La préférence sera donnée aux abonnements demandés pour le plus grand nombre de représentations. — La distribution des loges et stalles attribuées aux abonnés aura lieu dans les premiers jours de septembre, époque à laquelle sera publié le programme de la saison et le tarif des places.

*** On nous écrit de Londres, que Mlle Titjens vient de jouer au théâtre de Sa Majesté le rôle de la comtesse dans les *Nozze di Figaro* de la façon la plus brillante. Les applaudissements, les rappels, les acclamations ont accueilli ses deux grands airs : *Porgi amor* et *Dove sono* qu'elle a dits avec un sentiment exquis. Douée d'une admirable voix, qui se plie à tous les genres ; cantatrice éminemment dramatique, Mlle Titjens a toutes les qualités voulues pour occuper le premier rang sur les grandes scènes lyriques. Cette année comme l'année dernière, la célèbre artiste a été la tête de colonne de la magnifique troupe de M. Mapleson.

*** Berthelier est en ce moment à Bade. Dans les entr'actes des pièces jouées au théâtre, le joyeux chanteur bouffe fait les délices de l'auditoire par son irrésistible comique. Il a obtenu surtout, ces jours-ci, en chantant une tyrolienne de Plantade, *Fortunia*, un succès inouï. Jamais, dit l'*Illustration de Bade*, Alsacienne délaissée n'a pleuré, en provoquant pareil fou rire, l'infidèle dont les traits la font *sec comme un hareng saur*, un homme que tout le Haut et le Bas-Rhin s'arrachent, qui a six pieds, « et plusieurs *puces*. »

*** La mort de Mme Geneive, la malheureuse acrobate qui s'est tuée la semaine dernière à Birmingham, a ému la reine d'Angleterre. Elle a voulu intervenir, elle aussi, dans le mouvement de réaction qui se manifeste dans l'opinion publique contre les exhibitions du genre de celle qui vient de coûter la vie à cette infortunée, et elle a fait exprimer au maire de Birmingham son désir que le parc, inauguré par elle et son époux bien-aimé, cessât, à l'avenir, d'être déshonoré par des spectacles de cette nature.

*** Par suite des grands succès qu'il a obtenus à Londres dans les concerts publics et particuliers, M. Marchesi vient d'être engagé par M. Mapleson, directeur du théâtre de Sa Majesté, en qualité de basse-baryton, pour chanter dans les opéras de Mozart et Rossini.

*** Nous annonçons avec un véritable plaisir le retour à Paris, après plus d'une année d'absence, d'Edouard Wolff, l'éminent pianiste-compositeur. Après avoir parcouru l'Allemagne, où son talent l'a fait partout sympathiquement accueillir, il a poussé son excursion artistique jusqu'en Valachie et il est resté huit mois à Bucharest, charmant les Valaques par des concerts fréquents et appelé à faire partie de toutes les réu-

nions musicales de l'aristocratie du pays. Edouard Wolff a mis d'ailleurs ce temps à profit; son talent de virtuose, par un travail incessant, a gagné en vigueur et en agilité, et il nous rapporte, en outre, une quarantaine de compositions nouvelles, plus originales les unes que les autres et que nous serons à même d'apprécier cet hiver.

*** Le dernier festival de chant, à Brunswick, a été marqué par un épisode intéressant. Le concert commençait par une cantate de Methfessel, qui en avait écrit la musique et les paroles. Le digne vétéran des compositeurs allemands parut lui-même à la fête et fut accueilli avec enthousiasme par les 1,300 chanteurs présents. Methfessel, qui touche à sa quatre-vingtième année, qui n'y voit plus guère et qui est sourd, a néanmoins dirigé lui-même l'exécution de son œuvre; à la fin du morceau il a été rappelé et accueilli par une pluie de bouquets et les plus bruyantes acclamations. C'est la société de l'orphéon de Hanovre qui a remporté le premier prix, consistant en une coupe donnée par le duc de Brunswick.

*** M. Louis Lacombe, l'éminent pianiste-compositeur, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, décédée à Vienne à l'âge de soixante-trois ans.

*** S. A. R. le duc de Saxe-Cobourg-Gotha a daigné accepter la dédicace d'une fantaisie, avec accompagnement d'orchestre, sur l'opéra de *Sainte Claire*, que le pianiste Ferdinand Schœn a fait entendre avec succès dans ses concerts.

*** Garibaldi, après avoir dirigé l'orchestre de la troupe italienne à Bayonne, est parti pour Biaritz; il va y monter une opérette : *Bataille de pères*, paroles de J. Ruelle, dont il a composé la musique. Elle sera interprétée par une partie de la troupe des Bouffes-Parisiens engagée pour deux mois à Biaritz.

*** Une réunion d'artistes a eu lieu mardi à Saint-Sulpice, pour entendre sur le grand orgue de MM. Cavaillé-Coll, un jeune organiste, M. Ch. Widor, de Lyon. Cette audition se composait de sept morceaux de différents maîtres, Haendel, Hesse, S. Bach, Lemmens. On a surtout remarqué un allegro de Haendel, une fanfare, une prière et un grand chœur final de Lemmens, parfaitement appropriés au caractère d'un grand orgue dans une grande église. Le jeune organiste a d'ailleurs très-bien interprété les œuvres qu'il a fait entendre, et particulièrement celles de M. Lemmens, dont il est un des meilleurs élèves.

*** Au concours de composition musicale ouvert pour 1863 par la Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Valenciennes, et auquel s'étaient présentés quarante concurrents, M. José Barrière, de Cherbourg (Manche), a obtenu le premier prix, consistant en une médaille d'or. Le deuxième prix (médaille d'argent) a été accordé à M. G. Stern, de Paris. Trois mentions honorables à MM. J. Boutines, de Montmartre; André Vechsner, du Havre, et J. Franck, de Paris.

*** Le guide-accord Delsarte, invention d'une utilité primordiale pour les personnes qui veulent accorder elles-mêmes leur piano, vient d'être récompensé par l'obtention d'une médaille d'or à la Société des sciences industrielles, arts et belles-lettres de Paris.

*** Le succès que les compositions pour le piano de Brinley Richards ont obtenu dès leur apparition en France, n'a fait qu'augmenter. Parmi les morceaux que ce compositeur, si populaire en Angleterre, a fait paraître récemment, ses transcriptions du *Quis est homo* et du *Pro peccatis* du *Stabat Mater* de Rossini, sont surtout très-appréciées. *Czarina*, nouvelle mazurka de salon d'une grande originalité, sera, sans nul doute, accueillie avec la même faveur, ainsi que son fameux *Hymne des vêpres*, qui vient également d'être publié en France, et dont cinq éditions ont été épuisées en peu de temps en Angleterre.

*** La Société chorale du Conservatoire impérial de musique exécutera aujourd'hui dimanche, à 10 heures très-précises, dans l'église Saint-Eustache, la messe à trois voix égales de M. François Bazin. Les soli seront chantés par MM. Barbet, Fontange et Chevalier. M. Hurand, maître de chapelle de la paroisse, dirigera l'exécution. M. Edouard Batiste, professeur au Conservatoire, directeur de la Société, tiendra le grand orgue.

*** Continuant l'œuvre commencée par Lesueur, poursuivie plus tard par Choron et Niedermeyer, M. Sain-d'Arod, maître de chapelle honoraire de la cour de Turin, accomplit depuis plusieurs années son entreprise en parcourant toutes les grandes villes des départements, et en y organisant tantôt des concerts spirituels et historiques, tantôt, dans les grandes églises, des messes de charité, qui ont déjà fait verser plus de 60,000 francs dans les caisses de la bienfaisance publique. Dans l'intérêt le plus vrai de la musique religieuse, dont le style est regrettablement négligé aujourd'hui, le retour définitif à Paris d'un artiste de la valeur de M. Sain-d'Arod serait du meilleur augure, et l'on ne saurait trop encourager ses honorables tentatives.

*** Mme Corinne de Luigi, l'éminente cantatrice élève de Rossini, vient de partir pour une grande excursion aux eaux thermales de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie. Elle est accompagnée par M. Favilli, violoniste distingué, qui a eu l'honneur de se faire entendre cet hiver aux Tuileries, devant Leurs Majestés Impériales.

*** Le concert de M. de Besselièvre continue à jouir de la plus grande vogue. C'est à peine si le vaste local des Champs-Elysées peut contenir le public nombreux et élégant qui s'y rend chaque soir. L'orchestre, un des meilleurs de l'Europe, dirigé par Arban, fait merveille. Chaque soir, nouveaux morceaux exécutés avec une perfection et un ensemble admirables. Parmi les nouveautés qui font fureur, il faut citer la fantaisie sur *le Déserteur*, la ronde du *Brésilien* et l'étourdissant quadrille : *Gai! gai! mon officier*. Les solistes Arban, Lavigoe, Demersseman, Genin, Gobert, Soler, Gobin, Castegnier, François, Dihau, Bardey, Hollebeke, Lacoste, Calendini et Richir se font applaudir à tour de rôle.

*** Au Pré Catelan, au concert d'aujourd'hui dimanche, le remarquable orchestre de Musard jouera pour la première fois, une belle fantaisie de Singelée, tirée des motifs de *Norma*. Les plus gracieuses cantilènes de l'œuvre divine de Bellini se retrouvent dans cette belle composition. — Pour la première fois aussi M. Danbé, virtuose du plus grand mérite, exécutera sur le violon les brillantes et capricieuses variations que Saint-Léon a récemment composées sur *Il Bacio* d'Arditi. Par la richesse et la variété du programme, la matinée musicale que Musard offre au public d'élite du Pré Catelan, sera, sans contredit, l'une des plus attrayantes de la saison.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres* 30 juillet. — Plus la clôture approche, plus le directeur du théâtre de Covent-Garden redouble d'activité. Dans l'espace de huit jours, il nous a fait connaître Mlle Patti dans deux nouveaux rôles, celui d'Adina de l'*Elisire d'amore*, et de Marie de *la Fille du régiment*. Ces deux ouvrages ne sont pas précisément ce qu'il y a de plus neuf; cependant, lorsqu'on les voit representés par Mlle Patti, on est persuadé qu'ils viennent d'être expressément écrits pour la voix et le talent de ce petit démon. Avec quelle rare intelligence Mlle Patti a su se rendre maîtresse du rôle d'Adina, dans lequel la Persiani et la Bosio ont laissé à Londres de si éclatants souvenirs! Ces deux grandes devancières ont pu aussi bien chanter le rôle, jamais on ne l'a mieux joué avant Mlle Patti, qui sait s'identifier comme actrice et comme cantatrice aux moindres nuances du rôle. Qu'Adine soit coquette ou sentimentale, gaie ou réservée, Mlle Patti est toujours naturelle et elle-même. Et par exemple, dans la scène où Nemorino lui dit qu'il ne peut pas renoncer à son amour pour elle, la manière dont elle accentue sa réponse : « *Tu non puoi? perche?* » est quelque chose d'inimitable, et à lui seul tout un petit poëme de malice et de sentiment. La gracieuse artiste a été rappelée plus d'une fois, et le *Prendi, per me*, avec la *cabaletta* qui suit, et qui appartient, je crois, à un autre ouvrage de Donizetti, ont été bissés. L'*Elisire d'amore* nous a fourni en même temps la bonne fortune de revoir Ronconi. Naudin, dans le rôle de Nemorino, est excellent. — La verve de Mlle Patti dans *la Fille du régiment* a surpassé encore en audace tout ce qu'elle a osé jusqu'ici; mais la fortune, qui est chargée de protéger les audacieux, ne lui a pas fait défaut cette fois non plus, et son succès a surpassé toutes les espérances. — Le théâtre de Covent-Garden fera sa clôture samedi prochain par la deuxième représentation de *la Fille du régiment*. — Un concert dans lequel chantaient Tamberlick, Mme Nantier Didiée, Mlle Carlotta Patti, MM. Graziani et Ciampi, avait attiré dix mille auditeurs au palais de Cristal. — Le jeune Lotto, violoniste, lauréat du Conservatoire de Paris, a donné, le 13, son premier concert dans ce même palais, et il a produit une incroyable sensation. Inconnu la veille, il est aujourd'hui l'objet d'un enthousiasme général.

*** *Bade*, 27 juillet. — L'opéra de MM. Feussier et Leroy, *la Fille de l'orfèvre*, vient de recevoir un bon accueil. C'est une poétique ballade d'Uhland qui en a fourni le sujet. Un orfèvre de Nuremberg a une fille qui s'est fait aimer d'un jeune étudiant; mais un jour il a disparu sans dire où il allait et quand il reviendrait. Marie est en proie à la douleur et aux regrets lorsque le puissant comte Huber, qui revient de la croisade, suivi d'un brillant cortége, s'arrête devant la boutique de son père, où il vient choisir des bijoux et de riches parures pour sa fiancée. Quelle n'est pas la stupeur de la jeune fille en reconnaissant dans le comte l'étudiant à qui elle a donné son cœur, et son désespoir en se voyant choisie par lui pour essayer les parures dont il vient de faire emplète et qui sont destinées à une rivale. Succombant sous cette humiliation, elle tombe évanouie; mais le comte relève la douce et chaste jeune fille qu'il n'a point oubliée et auquel il est resté fidèle; il a voulu seulement l'éprouver, et c'est elle qu'il épouse et qui parta-

gera son trône. M. Membrée a peut-être eu le tort de donner à la musique qu'il a écrite sur ce libretto si peu compliqué, des proportions que le sujet ne comportait pas; mais à part cette critique, on reconnaît dans la partition le savoir du maître. Cette musique est bien faite et de tout point distinguée; les morceaux les plus remarqués par le public sont: le chœur d'introduction des ouvriers orfèvres, l'air de paresse de l'apprenti, et surtout le duo final entre Marie et le comte, qui renferme de jolies choses, mais qui a le tort d'être beaucoup trop long. En somme, c'est un succès auquel ont vaillamment concouru Balanqué, Mlles Henrion et Faivre, MM. Mengal et Froment. — Les répétitions de l'opéra de Litolff se font à l'orchestre et l'on pense qu'il pourra être joué du 12 au 15 août. Le directeur du théâtre de l'Opéra et celui du théâtre Lyrique de Paris doivent, dit-on, assister à la première représentation.

*** *Ems.* — Nous n'avons dit que quelques mots de la jolie saynète *Lieschen et Fritzchen*, ce tour de force de la merveilleuse facilité d'Offenbach, qui défraie toutes les conversations. C'est une petite pastorale dont le sujet est tout à fait simplet. Lieschen est une jeune Alsacienne qui fait le commerce de petits balais; désireuse de revoir son vieux père, elle vient de se mettre en chemin pour son village, lorsqu'elle est rencontrée par Fritzchen, que son maître, impatienté de son inintelligible baragouin alsacien, a renvoyé et qui retourne également au village. Dans la conversation, ils se reconnaissent pour être frère et sœur. Cette découverte vient mal à propos, car ils se sentaient fort disposés à nouer une amitié plus que fraternelle, et Lieschen, dans son innocence, marcherait vite sur cette pente, si Fritzchen, plus timoré, ne jugeait prudent de se soustraire à la tentation en prenant une autre route. Heureusement pour cet amour naissant, une lettre révèle aux deux enfants, au moment où ils vont se séparer, un secret de famille qui restitue à Lieschen sa véritable qualité de cousine et non de sœur de Fritzchen. Le reste se devine. C'est sur ce fabliau qu'Offenbach a trouvé le moyen d'écrire une ouverture champêtre, d'une charmante couleur germanique; une chansonnette pour Fritzchen, un très-joli air pour Lieschen, un duo très-original et très-gai dans le style alsacien, dans lequel un motif plein de suavité a provoqué des bravos unanimes et la répétition du morceau; enfin un air plein de naïveté : *le Rat de ville et le Rat des champs*, et le duo final dans lequel règne une mélodie soutenue qui a mené à son apogée le succès de ce nouveau bijou musical du maëstro. Mlle Bouffar a été charmante dans le rôle de Lieschen, et M. Jean-Paul, dans celui de Fritzchen, a partagé avec elle les applaudissements légitimes et répétés de l'auditoire.

*** *Bruxelles.* — Les concours des élèves du Conservatoire sont presque terminés, et les résultats connus jusqu'à ce jour des plus satisfaisants.

*** *Hombourg*, 25 juillet. — Avant-hier a eu lieu au Kursaal le plus brillant concert de la saison. Les honneurs de la soirée ont été pour le célèbre pianiste Wieniawski et le maître de concert David, de Leipzig, un des plus éminents violonistes de l'Allemagne. Mlle Marguerite Zirndorfer a chanté un air de l'opéra *Weibertreue* (les épouses fidèles), par G. Schmidt; le baryton Hell, des Lieder de Meyer et Abt. Le morceau le plus applaudi a été le trio d'*Une nuit à Grenade*, par C. Kreutzer.

*** *Wiesbade.* — A l'occasion de l'anniversaire du jour de naissance du duc régnant de Nassau, nous avons eu, le 25, un grand festival musical, dans lequel nous avons entendu le célèbre Vieuxtemps, Alfred Jaell, Mme Dutsmann-Meyer, première cantatrice du théâtre impérial de Vienne; Wachtel, le célèbre ténor allemand, et M. Oberthür, harpiste distingué de Londres. Tout était loué à l'avance; la salle était comble et on a dû refuser plus de trois cents personnes. Jamais pareil concert à Wiesbade n'avait attiré pareille affluence; on offrait 60 à 80 francs pour une entrée. Il est vrai que des talents de cette valeur se trouvent rarement réunis, et le programme d'ailleurs était à la hauteur de leur mérite. Un concerto de Vieuxtemps exécuté avec la perfection qui est le partage de ce grand artiste, un duo concertant par Vieuxtemps et Jaell; le concerto en *la* pour piano de Schumann, par Jaell, qui s'y est surpassé, étaient les morceaux les plus importants; ils ont excité un véritable enthousiasme. On n'a pas moins applaudi la belle voix de Mme Dutsmann, l'*ut* dièse de Wachtel et la harpe de M. Oberthür. Quoique le concert commencé à 7 heures et demie, continuât encore à 11 heures, pas un auditeur n'a quitté la place. Pour qui connaît nos habitudes, il n'y a pas de plus bel éloge à en faire! Nous attendons maintenant, pour le 31, le concert de l'éminent violoniste Wieniawski. — MM. Vieuxtemps et Jaell joueront encore au grand concert du 28.

*** *Spa*, 25 juillet. — Le grand concert donné hier dans la salle de la Redoute par l'administration des jeux, a pleinement réussi. Au nombre des artistes qu'on a le plus remarqués et le plus applaudis, il faut citer M. Magnus, pianiste-compositeur éminent, qui a joué sur le piano (excellent instrument de Pleyel) un caprice sur *les Hugenots*, arrangé par lui avec beaucoup de goût. M. Magnus y a déployé un style large, une exécution à la fois brillante et sévère. Dans sa *Reminiscence de l'Éclair* et *le Steeple-chase*, galop de bravoure de sa composition, il a prouvé que la délicatesse et l'agilité ne lui étaient pas moins familières. Il a produit beaucoup d'effet, et M. Laenders, jeune violoniste d'un grand talent, a partagé son succès.

*** *Vienne*, 27 juillet. — Aujourd'hui le théâtre de l'opéra de la cour donnera *Stradella*, de M. de Flotow, avec Mlle d'Alvsleben, du théâtre royal de Dresde, qui chantera le rôle de Léonore, et M. Krenn (Malvoglio). — Mme Kapp-Young, du théâtre allemand de Pesth, est ici en représentation; elle débutera dans le rôle de Valentine (*Huguenots.*) — Rubinstein, l'auteur des *Enfants des Landes*, est arrivé ici, venant de Saint-Pétersbourg. — Le joyeux ballet de Borri : *le Carnaval de Paris*, vient d'être repris avec le plus brillant succès à l'opéra de la cour. Borri a écrit pour le théâtre un ballet nouveau : *le Diable au bal;* la première représentation aura lieu au mois d'octobre. — Dans le courant de la saison d'été, seront représentés *Marco Spada*, d'Auber, et un opéra posthume de Marschner.

*** *Breslau.* — Les corps de musique de la garnison ont donné un concert monstre au profit de la caisse des pensions militaires. *La Marche du couronnement*, par Meyerbeer, est le morceau qui a produit le plus d'effet.

*** *Dresde.* — Notre société d'artistes musiciens se compose de 210 membres. Dans le courant de la saison, 53 compositions instrumentales ont été exécutées à la salle de l'hôtel de Saxe.

*** *Prague.* — Pour son avant-dernière représentation, Mme Harriers avait choisi le rôle de Valentine, des *Huguenots*, où elle a eu un succès d'enthousiasme. M. Harriers fera ses adieux au public dans *Euryante* de Weber.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cᵉ, RUE JACOB, 56,

Chez tous les libraires de France et de l'étranger,

Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu*, *au* 1ᵉʳ.

Mise en vente du Tome V (K M)

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié,

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.

Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME Vᵉ. — PRIX : 8 FRANCS.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1ᵉʳ.

LES DÉLASSEMENTS DE L'ÉTUDE, nouvelle série de **cent** mélodies et airs favoris des opéras célèbres, arrangés pour **violon, flûte, cornet, clarinette, harmonium, saxophone**, divisés en quatre suites.

PRIX DE CHAQUE SUITE : **7** FR. **50**, P. M.

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er :

Voulez-vous accepter mon bras?

RONDE DU BRÉSILIEN

Avec accomp. de piano : 3 fr.
Sans accomp., in-8°, 1 fr.

Chantée au théâtre du Palais-Royal par BRASSEUR.
Paroles de Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de

J. OFFENBACH

Avec accomp. de piano : 3 fr.
Sans accomp., in 8°, 1 fr.

Ornée des portraits photographiés de Brasseur et Gil-Pérès.

Ornée des portraits photographiés de Brasseur et Gil-Pérès.

La Ronde du Brésilien : POLKA par ARBAN, pour le Piano, 4 fr. — La même, arrangée pour le piano à quatre mains, 6 fr.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

MANUFACTURE GÉNÉRALE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS

50, rue Saint-Georges, à Paris.

ADOLPHE SAX

50, rue Saint-Georges à Paris.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique.
Seule grande Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

RÉSUMÉ DES AVANTAGES DES SAXHORNS ET DES SAXOTROMBAS.

Le Saxotromba, ou le Saxhorn, est supérieur à ses analogues existants précédemment, comme proportion de tubes et par conséquent comme son ; supérieur comme justesse ; supérieur comme création de famille complète ; supérieur comme facilité et unité de doigté ; supérieur comme forme ou contour des tubes pour l'émission des sons ; supérieur comme forme pour le placement et le maniement de l'instrument ; supérieur comme ayant une même direction des sons (avantage pour l'auditeur de recevoir tous les sons avec la même puissance); supérieur en ce que quelques jours suffisent pour former, avec des amateurs ou de simples conscrits militaires, une musique passable ; supérieur en ce que les plus gros instruments comme les petits se tiennent facilement au moyen de la main gauche et du bras gauche, et laissent le bras et la main droite entièrement libres, et dans la meilleure position pour le jeu des doigts sur les cylindres ; supérieur en ce que, quand un élève a déjà fait des études et qu'il est obligé de changer d'instrument faute de disposition des lèvres ou par tout autre motif, ses études acquises servent pour le nouvel instrument, soit trompette, trombone ou tout autre instrument ; supérieur en ce que l'on peut faire les études les plus longues et les plus difficiles sur l'instrument qui fatigue le moins et les reporter sur d'autres plus durs à jouer ou plus lourds à porter; supérieur en ce que, dans les sociétés ou dans un régiment de cavalerie, surtout lors des congés, il arrive souvent que tous les artistes d'une même catégorie d'instruments partent, et que, dans ce cas, on peut les remplacer en prenant des musiciens dans les parties les mieux garnies pour occuper ou remplacer les parties manquantes; supérieur en ce qu'on ne craint pas les coups de tête des chevaux, qui, avec les anciens instruments, brisaient parfois les dents au cavalier; supérieur en ce que l'on peut jouer, le cheval au trot ou au galop, l'instrument suivant toujours les mouvements du corps; supérieur pour la musique en marche en ce que l'instrument ne se dérange pas sur les lèvres, et conserve par conséquent la même sonorité qu'au repos; supérieur pour les corps de musique et pour le militaire surtout, où tout est régulier (excepté les musiciens et les instruments d'après le système ancien), en ce que tout le monde se trouve dans la même position, toutes les mains à la même hauteur et tous les instruments penchés de gauche à droite ; supérieur, pour la musique à cheval ou de cavalerie, en ce que si, pendant que l'on joue, le cheval vient à faire un écart, il est facile de ressaisir les brides pour le ramener, sans déranger l'instrument de sa position.

Tous les instruments sortant de la fabrique portent l'inscription suivante : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Srs DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

ALPHONSE SAX (JUNIOR)

Facteur et Ingénieur en instruments de Musique

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS

EN TOUS GENRES, EN TOUTES FORMES ET DANS TOUS LES TONS

HARMONIE et FANFARE. — Rue d'Abbeville, 5 bis, Paris, près de la place Lafayette. — Belle Salle de 300 personnes pour Concerts et Répétitions. 16 Brevets d'Invention ou de perfectionnement. — Commission. — Exportation.

Breveté de S. M. l'Empereur des Français. — Grand brevet de S. M. la reine d'Angleterre. — Breveté de S. M. le roi des Belges. — 2me prix en 1838. — 1er prix en 1841. — Prix d'honneur, médaille d'or, en 1843. — Médaille d'argent à l'Exposition de Paris, 1844. — **DÉLÉGUÉ** par le gouvernement belge pour visiter l'Exposition universelle de Londres, en 1851. — Exposition universelle de Paris, 1855, les plus belles pages du Rapport officiel, 27me Classe, pages 1335-1336. — Exposition universelle de Londres, 1862, *PRIZE MEDAL*, avec cette mention : POUR **EXCELLENCE** DE **TOUTE ESPÈCE** D'INSTRUMENTS DE CUIVRE. — Membre de l'INSTITUT POLYTECHNIQUE de Paris, membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LE PROGRÈS DES SCIENCES SOCIALES. — *MÉDAILLE D'OR* et Membre du CORPS SCIENTIFIQUE DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 32. 9 Août 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Conservatoire Impérial de musique et de déclamation : séance solennelle, par **Paul Smith.** — Effets des circonstances sur la situation actuelle de la musique, au point de vue de la composition ; ce qu'il faudrait faire pour améliorer cette situation (1er article), par **Fétis** père. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Correspondance: Londres. — Nouvelles et annonces.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

Séance solennelle.

Le *Moniteur universel* du mardi 4 août s'exprimait en ces termes :

« La distribution des prix a eu lieu aujourd'hui, au Conservatoire impérial de musique et de déclamation, à la suite du concours de l'année scolaire 1862-1863.

S. Exc. le maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, est arrivé au Conservatoire à une heure, accompagné de MM. Alphonse Gautier, conseiller d'Etat, secrétaire général du ministère ; Camille Doucet, directeur de l'administration des théâtres ; le colonel Monrival, aide de camp du maréchal, et Delacharme, chef du cabinet du ministre.

Son Excellence, reçue à son arrivée par M. Auber, membre de l'Institut, directeur du Conservatoire, et par M. Edouard Monnais, commissaire impérial, s'est rendue dans la partie de la grande salle qui avait été préparée pour cette cérémonie, et a pris place au milieu des professeurs ; on remarquait à ses côtés le général Mellinet, MM. Ambroise Thomas et Clapisson, membres de l'Institut.

La séance ayant été déclarée ouverte, le ministre a prononcé le discours suivant :

« Jeunes élèves,

» Le concours est terminé, la lutte est finie ; je viens au milieu de vous couronner les vainqueurs sur le théâtre de leurs exploits.

» Innocents combats que les vôtres ! guerres fraternelles où la défaite même a sa gloire, où le succès des uns ne fait que stimuler le courage des autres, et d'où les vaincus se relèvent sans honte et sans amertume, pleins de confiance parce qu'ils ont en eux la force, pleins d'espoir parce qu'ils ont devant eux l'avenir.

» J'aime à vous parler de l'avenir, quand, plus qu'un autre peut-être, je serais autorisé à faire l'apologie du passé.

» J'ai vu, en effet, briller du plus grand éclat les arts divers que l'on vous enseigne ici ; j'ai applaudi, sur bien des scènes, de grands artistes qui appartiennent aujourd'hui à l'histoire et qui semblaient ne pouvoir jamais être égalés ; mais en remontant plus loin encore dans mes souvenirs, n'ai-je pas assisté aux débuts obscurs de ceux dont la retraite fut si regrettée ; n'ai-je pas vu des élèves inconnus succéder en tremblant à des artistes célèbres qu'ils devaient éclipser plus tard ? Chacun, tour à tour, reçoit pour ainsi dire en héritage les admirations de ses pères et en lègue d'autres à ses enfants.

» Loin de moi donc la faiblesse de croire que le dernier mot de l'art ait jamais été dit ; loin de moi la pensée de déprécier vos maîtres au profit de leurs devanciers. Regrettons tous ceux qui nous ont charmés, soit qu'ils s'éloignent volontairement de la scène comme votre excellent professeur M. Samson, soit qu'ils succombent dans la retraite comme votre plus cher modèle Mme Damoreau, soit qu'ils disparaissent avant l'heure comme cette jeune et aimable enfant que je n'ose nommer, tant sa perte est récente et douloureuse ! Justes envers le passé, ne lui sacrifions pas l'avenir ; admirons tout ce qu'il convient d'admirer ; gardons la mémoire de tout ce qui mérite qu'on s'en souvienne ; mais ne prétendons pas arrêter le monde aux jours où nous nous sommes arrêtés nous-mêmes ; si doux que soient nos souvenirs, ne disons jamais d'aucune époque : C'était le bon temps.

» C'est toujours le bon temps, mes amis ! S'il y a toujours des vieillards qui finissent et qui regrettent, il y a toujours des jeunes gens qui commencent et qui espèrent.

» Toujours aussi, et en présence des maîtres qui m'entourent, je n'aurais garde de l'oublier, il y a de vrais artistes et d'éminents professeurs qui, par d'utiles conseils et par des exemples plus utiles encore, conservent la tradition et la transmettent.

» A leur tête j'aime à voir l'illustre et infatigable chef de l'Ecole musicale française, de cette brillante école dont un contemporain de Rameau eut l'injustice de douter, et qui a réfuté si victorieusement cette assertion de Jean-Jacques Rousseau : « Les Français n'ont point » de musique et n'en peuvent avoir, ou si jamais ils en ont une, ce » sera tant pis pour eux. »

» La France, et c'est tant mieux pour elle, a aujourd'hui sa musique et ses musiciens.

» Qu'ils composent ou qu'ils exécutent, qu'ils soient à l'Ecole de Rome ou à l'Institut, au Japon ou au Mexique, qu'ils charment le public dans les théâtres ou qu'ils conduisent nos soldats à la victoire, les musiciens de la France n'ont rien à envier à personne, et tandis que les œuvres de nos compositeurs sont applaudies sur toutes les scènes, les étrangers eux-mêmes rendent hommage à l'incomparable orchestre de notre Conservatoire.

» Heureux d'être auprès des artistes l'interprète d'une auguste bienveillance, je ne saurais trop leur dire que l'Empereur les aime,

et que son intérêt s'attache aux travaux des maîtres comme aux progrès des élèves. Avant de vous couronner en son nom, mes jeunes amis, je vous annonce que pour reconnaître de bons services et de nombreux succès, pour donner à tout le corps enseignant du Conservatoire un témoignage de sympathie et un encouragement, l'Empereur accorde la croix de la Légion d'honneur à l'un de vos plus anciens et de vos plus heureux professeurs, M. Le Couppey.

» Et maintenant, jeunes artistes, le prix de vos efforts vous attend; votre heure est venue, et la carrière s'ouvre devant vous. Héritiers et successeurs de ceux qui vous ont généreusement confié le secret de leur art, vous avez appris d'eux à les imiter; vous les égalerez un jour, et ce sera leur plus douce récompense. »

Ce discours, écouté avec un très-grand intérêt, a été fréquemment interrompu par de nombreux applaudissements.

La séance s'est terminée par un exercice dramatique et lyrique exécuté par les principaux lauréats.

Cet exercice se composait notamment du troisième acte de *Marie Stuart*, d'une scène du *Mariage forcé* et du quatrième acte d'*Othello*, de Rossini.

Cette cérémonie a fini à 4 heures. »

Entre la distribution des prix et l'exercice, S. Exc. le ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, conduit par M. Auber, a visité le musée Clapisson, cette collection si riche et si curieuse d'instruments de musique, rangés dans un ordre qui a paru excellent, et dont l'exposition sera bientôt publique. Puis il est venu s'asseoir dans la loge d'honneur, et l'exécution du programme a commencé. Ce programme nous ramène nécessairement à celui des concours différents, dont il offrait le résumé sommaire, avec une décroissance d'effet qu'il faut bien reconnaître, mais qu'il est facile d'expliquer.

Au concours, c'est l'imprévu : l'auditoire ne sait rien, ne s'attend à rien de ce que les concurrents vont faire, et leur tient compte de tout ce qu'ils font; la satisfaction s'accroît même d'une certaine dose de surprise, et parfois, la bienveillance aidant, le succès dépasse le mérite. Tout au contraire, à la séance solennelle, d'une part les lauréats tiennent à justifier leurs titres; de l'autre, l'auditoire se considère comme appelé à les reviser ; on n'est plus en famille : noblesse oblige, et l'on peut ajouter qu'en pareille circonstance noblesse refroidit. C'est ce qui est advenu l'autre jour encore, sans toutefois jeter trop de glace dans la salle. M. Bach a fort agréablement chanté l'air : *Viens, gentille dame*. Mlle Rey a montré qu'elle avait de la voix et de l'art en redisant, comme M. Bach, son morceau de concours, l'air du premier acte de *la Somnambule*. Mlle Ebrard avait cru devoir échanger un air de *l'Enfant prodigue* contre un autre air de *Philémon et Baucis :* chacun son goût, mais le sien n'est pas le nôtre. Elle n'en a pas moins prouvé qu'elle est comédienne autant que chanteuse. Elle rappelle, de loin encore, le style et le goût de Mme Carvalho ; puisqu'elle est engagée au théâtre Lyrique, elle achèvera de se former à son école. M. Colonne a joué sagement un assez triste solo de violon qui ne doit pas être jeune, quoiqu'il soit de Bériot, car il porte une large perruque.

Le fragment du troisième acte de *Marie Stuart* réunissait Mlles Colombier, Petit, Leprévost, MM. Beauvallet et Verdellet. C'est là une de ces scènes qui se jouent pour ainsi dire toutes seules : on n'a qu'à ouvrir la bouche pour y produire de l'émotion, et Mlle Colombier n'y a pas manqué. Cependant avouons qu'elle ne nous a pas donné l'idéal de la reine d'Écosse : ce sont plutôt les *fureurs* que les *douleurs* de Marie Stuart, dont elle s'est rendue l'interprète. Elle a été plus terrible que touchante. Mlle Colombier est brune et Mlle Petit blonde : l'une et l'autre étaient donc dans la tradition historique; à cela près, il nous semble que le rôle de Marie Stuart eût convenu mieux à Mlle Petit, jeune et gracieuse personne, et celui d'Elisabeth à Mlle Colombier, dont l'énergie n'est pas douteuse. La scène du *Mariage forcé* fait toujours grand honneur à Molière : un héritier du nom de Séveste, jeune garçon de dix-sept ans à peine, en a profité pour enlever son premier prix, peut-être un peu vite; l'année dernière, le jury n'avait accordé qu'un second prix à M. Parfouru, qui n'avait pas témoigné moins de vocation, de mémoire, d'activité que M. Séveste. *Le Mariage forcé* faire rire beaucoup plus aux concours qu'aux séances solennelles, où le génie même n'absout pas du soupçon de parade.

Enfin le couple Soustelle a reparu dans le troisième acte d'*Othello*, et le jugement de première instance a été confirmé en appel. Mme Soustelle avait pour elle l'avantage d'un rôle où il faut chanter plus que déclamer, tandis qu'*Othello*, dans cette partie du chef-d'œuvre, doit déclamer plus que chanter. On ne pouvait donc juger le lauréat tout entier; mais on a été frappé de ses qualités dramatiques, et l'on a reconnu en sa femme une admirable voix, un sentiment vrai, une expression poétique. Elle a dit la romance et la prière de façon à mériter des applaudissements sur toutes les scènes. Au surplus, on dit que les deux époux sont engagés à l'Opéra : M. Emile Perrin, nous le croyons, n'aura jamais fait ni meilleure ni plus prompte justice.

Après un combat, une lutte de plusieurs jours, il reste des blessés sur le champ de bataille. Faut-il chercher à les consoler, à les guérir, en versant un peu de baume sur leurs plaies? Faut-il dire à M. Vincent, qui, l'année dernière, avait obtenu le second prix de chant, que s'il n'a pas obtenu le premier cette année, c'est qu'il avait mal choisi son air? Il y a des airs charmants qui ne seront jamais des morceaux de concours : celui de *la Fiancée*, que chantait si bien Chollet à son entrée, n'est pas assez étoffé, pas assez important: c'est le bonjour de quelqu'un qui doit vous revoir et vous en dire plus une autre fois. En effet, dans la délicieuse partition d'Auber, Chollet en disait bien davantage. Un autre blessé du concours de chant, M. Troy, frère de l'artiste de l'Opéra-Comique, méritait une distinction par la manière dont il a chanté un air fort difficile du *Raymond* d'Ambroise Thomas, et qui avait été écrit pour Bussine, mais du moins il a pris une brillante revanche dans *les Noces de Jeannette*, où par le jeu, par l'organe, il offre une seconde édition de l'excellent Couderc. Comme lui, M. Caillou s'est dédommagé dans une scène du *Postillon*, du peu de faveur qui l'avait accueilli dans l'air de *Zampa*, quoique chanté avec beaucoup d'art. M. Mareux a réussi également dans le chant et dans des fragments de *Galatée*, de *l'Eau merveilleuse*. Nous ne sachions pas de plus remarquable produit du travail : la nature n'avait donné à M. Mareux qu'une voix de ténor fraîche et timbrée, mais il lui fallait acquérir tout le reste, et il en est venu à bout. Ce sera l'un des *trial* les plus précieux. Il chante bien et il est comique. M. Teste nous permettra de lui dire qu'il a complétement dépassé le but : il a *chargé* au point de n'être plus tolérable; il eût paru hors de toute mesure, même sur les tréteaux.

Dans les classes d'instruments à vent, il règne une émulation très-méritoire : celles de flûte, de hautbois, de clarinette, de cor, de trompette, de trombone, tenues par MM. Dorus, Triebert, Klosé, Gallay, Dauverné, Dieppo, et dans lesquelles l'élément militaire se mêle à l'élément civil, ont brillé par la quantité non moins que par la qualité. La classe de cornet à pistons, tenue par M. Forestier, a fait de grands progrès. Quant à celles de saxophone et de saxhorn, dont les professeurs sont MM. Adolphe Sax et Arban, elles ont conservé leur supériorité ordinaire : tous les élèves qui en font partie ont obtenu des récompenses, soit en prix, soit en accessit, et il faut convenir que tous se distinguent par une exécution de solistes et par une réelle faculté de lecture. Cela tient sans doute au talent des maîtres, aux avantages que présentent les instruments, et à la

discipline qui, dans les classes exclusivement militaires, ne souffre pas le temps perdu.

Les concours d'instruments à vent étaient divisés en deux journées: ceux de la seconde ont eu pour président M. le général Mellinet. M. Auber, voulant assister le matin aux obsèques de la pauvre Emma Livry, avait prié le glorieux général de vouloir bien prendre sa place, et à son retour il l'a prié de la garder.

PAUL SMITH.

EFFETS DES CIRCONSTANCES

sur la situation actuelle de la musique, au point de vue de la composition.

CE QU'IL FAUDRAIT FAIRE POUR AMÉLIORER CETTE SITUATION.

(Premier article.)

J'aborde un sujet qui me préoccupe depuis longtemps et sur lequel j'ai des opinions qui trouveront peut-être des contradicteurs; mais en exposant mes idées, je songe à être utile et non à être approuvé de tous ceux qui me liront. Quand on se propose d'indiquer les causes d'un mal considérable, il ne faut pas craindre de dire toute la vérité.

La création de la grande musique, comme celle de la grande peinture, ne se trouve que dans le passé. L'évidence est ici telle, que la discussion n'est pas à craindre. N'ayant pas la *grande* musique, faite uniquement pour l'intelligence et le sentiment, nous avons *la grosse*, dont le but est l'émotion nerveuse, à l'aide des effets de rhythme et de sonorité. En faisant cette comparaison, on pourrait croire, au premier aperçu, que ces deux déterminations de l'art répondent à des besoins d'époques en tout différentes; mais il n'en est pas ainsi, car j'ai assez vécu pour avoir la preuve qu'en aucun temps les œuvres les plus belles des plus grands maîtres n'ont été aussi bien comprises ni aussi généralement admirées qu'elles le sont aujourd'hui. Il y a là une anomalie qu'on serait tenté de croire impossible, et dont il faut chercher les causes.

La première est une illusion née du mouvement imprimé par la révolution française de 1789. Les tendances de transformation qui se manifestèrent alors en toute chose, parurent applicables à l'art comme à la politique, aux mœurs et aux sciences. Il y eut de certains esprits qui se persuadèrent qu'il fallait faire disparaître *l'ancien régime*, comme on disait alors, de la peinture et de la musique comme il avait disparu dans la nouvelle organisation de la société. Plus d'églises, partant plus de musique religieuse ni de sujets puisés dans la Bible ou dans le Nouveau Testament pour les tableaux. Au théâtre, la mélodie paraissait bien fade à d'énergiques républicains. Je me souviens que lorsque je fus admis comme élève au Conservatoire de Paris, sous le Directoire, on y levait les épaules lorsque je prononçais le nom de Grétry et parlais de ses ouvrages. On y parlait de bonne foi de la création d'une musique nouvelle qui serait en rapport avec les sentiments d'une nation régénérée. *Euphrosine ou le Tyran corrigé*, *Ariodant* et *Adrien*, de Méhul; *Médée*, de Cherubini; *la Caverne*, de Lesueur; *Montano et Stéphanie*, et *le Délire*, de Berton, étaient considérés comme les préludes de cette musique parfaite, née d'un système vers lequel on se dirigeait. Qu'on lise deux ou trois discours prononcés par Méhul aux séances de la classe des beaux-arts de l'Institut, dans les premières années de ce siècle, on y trouvera ces idées clairement exprimées. Certes, il y avait de très-belles choses dans les ouvrages que je viens de citer; mais pour la première fois l'esprit de système s'introduisait dans une école de composition, et ce système préparait la décadence de l'art. Il la préparait en supposant que l'art a un passé, un présent et un avenir, au lieu de reconnaître en lui ce que nous montre l'histoire, à savoir, le développement de l'unité de sentiment et d'idée dans des évolutions de formes; il la préparait en supposant la possibilité de créer dans l'art par l'action de la volonté et de dessein prémédité, à l'aide de vues préconçues et antérieures aux déterminations spontanées de l'imagination; il la préparait, enfin, en accordant à certains procédés de facture, à certaines formules d'école, le pouvoir de réaliser des beautés conçues systématiquement.

Et qu'on ne croie pas que j'exagère et que je prête à d'illustres artistes des idées, des vues, des théories qui n'auraient pas été les leurs, car je suis plein encore du souvenir de certaines paroles qui me furent dites par Méhul en 1802. J'avais alors dix-huit ans et j'étais élève au Conservatoire. Je me trouvais chez Ignace Pleyel, qui me recevait avec bonté; Méhul y vint pendant que je parlais avec enthousiasme du plaisir que je venais d'éprouver à entendre le *Matrimonio segreto* de Cimarosa, au petit théâtre de la rue de la Victoire. C'était la première fois que cet ouvrage était entendu à Paris. Méhul sourit de mon admiration chaleureuse et me dit : « Jeune homme, à votre âge on se laisse aller à ses impressions et l'on se passionne volontiers; pour nous qui savons comment se fait cette musique, ce qui s'y trouve, et ce qui y manque, nous sommes moins prompts à nous exalter. La musique italienne fait son temps, mais elle passera. Vous êtes assez jeune pour voir s'accomplir la révolution commencée dans l'art par l'école française, et pour être témoin de son triomphe sur les autres écoles. »

L'Italie, concentrée en elle-même, ne s'occupait ni de la musique allemande, ni de la française : elle n'estimait, ou plutôt ne connaissait que la sienne. En possession d'écoles où d'anciennes traditions étaient encore vivantes, elle voyait ses compositeurs se former par des études de dix à douze années dans les conservatoires, et ses chanteurs ne se hasardaient sur la scène qu'avec une belle voix et une éducation vocale complète. Malheureusement, la France venait de porter atteinte à la robuste constitution de l'art ancien de l'Italie par l'introduction de l'esprit révolutionnaire dans cette péninsule, par l'ébranlement de ses institutions, et par la dilapidation d'une partie de ses ressources. Les conséquences de cette perturbation ne se firent pas sentir immédiatement; mais de grands artistes, compromis dans ce mouvement, disparurent et ne purent continuer les traditions par lesquelles ils s'étaient formés; les écoles s'affaiblirent progressivement et les études cessèrent d'être sérieuses. Dans cette situation survint un homme de génie dont les œuvres furent une source des plus vives jouissances pour toute la génération contemporaine et forment, nonobstant de certaines imperfections, une des époques les plus intéressantes de l'histoire de l'art. Il ne faut pas se le dissimuler pourtant: une des causes du succès universel de ces mêmes œuvres fut l'alliance du caractère national de la musique italienne avec l'art exotique; l'harmonie et l'instrumentation allemandes y apportèrent leur contingent. On put dès lors prévoir que là ne s'arrêteraient pas les emprunts que ferait l'Italie pour sa musique aux nations étrangères, et que le caractère national de l'art italien continuerait de s'affaiblir en raison de l'accroissement des ressources étrangères dont on croirait l'enrichir. Ce fut en effet ce qui arriva lorsque Bellini eut donné à ses mélodies le caractère syllabique et déclamé de la musique française.

On sait quelles furent les innombrables imitations de la musique de Rossini d'abord, puis de Bellini, qui virent le jour et moururent dans l'espace d'un demi-siècle. Pendant ce temps, la décadence des études continuait, au point que l'on en est venu à ne pouvoir écrire une partition qui puisse soutenir l'examen d'un connaisseur. L'art du chant n'était pas dans une meilleure situation. Aux professeurs qui l'enseignaient autrefois avec de si beaux succès n'avaient pas succédé d'autres maîtres. La rareté des bons chanteurs italiens étant venue, les entrepreneurs des théâtres de Milan, de Venise, de Rome et de Naples en demandèrent à la France, à l'Allemagne, à l'Angleterre, et

la décadence du caractère national de la musique italienne n'en devint que plus active. A l'art du chant succéda la force vraie ou factice des poumons; à celle-ci succédera bientôt le silence : car on ne trouvera pas plus de crieurs que de chanteurs : la consommation en est trop rapide.

L'Italie elle-même, bien que préoccupée et malade de sa situation politique, a poussé récemment son cri de détresse sur la perte de l'art qui fit autrefois sa gloire et sa joie. Un journal de musique qui se publie à Florence (*Boccherini*) constatait dans un de ses derniers numéros que n'ayant plus ni compositeurs dramatiques d'un mérite suffisant, ni chanteurs, la musique, besoin de toutes les âmes sensibles, devait chercher un refuge dans le style instrumental. Cette pensée est sans doute commune à toute l'Italie, car presque au même instant se sont organisées dans la plupart des grandes villes des sociétés de musique de chambre et d'orchestre : des prix ont été fondés pour la composition de quatuors, de symphonies et d'autres pièces de musique instrumentale. Il appartient aux âmes énergiques de ne désespérer ni de soi ni de l'art; mais pour opérer une régénération, il faut commencer par le commencement. Or, le commencement, c'est l'art d'écrire : pour que cet art, à peu près perdu, se retrouve, il faut fortifier l'enseignement dans les écoles. Si l'on veut composer des œuvres qui aient le mérite de celles de Haydn et de Mozart, il ne faut pas se borner à les étudier; encore moins faudrait-il prendre Beethoven pour modèle, car on ne deviendrait que les copistes de ces grands hommes. Pour les égaler, si l'on a du génie comme eux, il faut puiser à la source où eux-mêmes sont remontés; il faut étudier les règles des anciens maîtres, règles fécondes qui s'appliquent à tout, et qui sont les bases de l'art dans toutes ses déterminations. Ces règles et leurs applications pratiques sont déposées dans des livres où il faut que des hommes intelligents et bons musiciens les cherchent et se les identifient de manière à les bien enseigner. Alors il pourra encore se former de grands compositeurs; mais alors seulement. L'art d'écrire, que depuis trente ans on a tant décrié, et contre lequel il y a tant de révoltes, parce qu'il est difficile et qu'on n'a pas eu le courage de l'apprendre; cet art, on l'étudiait avec persévérance alors que se succédaient sans interruption ces grands artistes du passé auxquels nous sommes obligés de recourir pour retrouver le sentiment du beau que nous ne trouvons pas dans les élucubrations impuissantes des hommes du jour, lesquels ne savent rien de cet art ou le savent mal. Commençons d'abord par apprendre : plus tard, si nous avons quelque chose à dire, nous le dirons bien.

L'Allemagne est peut-être dans une situation pire que la France et l'Italie, eu égard à l'état actuel de la musique, après avoir été placée plus haut qu'aucune autre nation par la faculté de création dans cet art. Pendant cent cinquante ans (1675 à 1825), pour ne parler que des astres puissants autour desquels les autres ont gravité, on voit sans interruption se succéder ou vivre contemporains Jean-Sébastien Bach et Haendel, Charles-Philippe-Emmanuel Bach, Haydn, Gluck, Mozart, Beethoven et Weber. Je n'ai pas besoin de dire ce que sont ces inventeurs; on le sait et j'en ai dit ailleurs mon sentiment. A peine trente ans se sont écoulés depuis le temps où j'ai vu les Allemands se prosterner devant les œuvres de leur génie. — Il n'en est plus de même aujourd'hui. Non qu'il n'y ait en Allemagne, comme partout, une population d'élite qui sera toujours sensible au véritable beau; mais il s'y trouve aussi en très-grande quantité des partisans fanatiques des monstruosités enfantées dans ces derniers temps. A l'égard des artistes, ils se partagent en plusieurs camps, et suivant l'un un drapeau, l'autre un autre, sans autre règle que la fantaisie, le caprice, ou guidés par des considérations systématiques étrangères au véritable but de l'art. Ils ont des opinions sur l'objet de cet art et sur ses produits, mais ils n'ont plus de foi. La réformation luthérienne porte en eux ses derniers fruits. Mendelssohn est le dernier compositeur allemand qui soit resté fidèle aux traditions classiques, c'est-à-dire à l'art vrai, éternel. C'était d'ailleurs un musicien éminemment instruit, qui cultiva l'art d'écrire avec une grande distinction. Tant que Mendelssohn vécut, Schumann eut peu de partisans, nonobstant l'influence de la *Nouvelle Gazette musicale* de Leipzick, qu'il avait fondée pour appuyer ses tendances d'innovation dans la forme. Aujourd'hui Mendelssohn a perdu beaucoup de ses adeptes qui se sont faits *schumanistes*. D'autres considèrent Schumann comme *arriéré* et se tournent vers un autre astre nébuleux qui a nom *Brahms*. Celui qui écrit le plus mal et heurte les oreilles des associations de sons les plus étranges; celui surtout qui trahit le plus souvent le sentiment tonal, est considéré par beaucoup d'Allemands comme le génie le mieux inspiré, le plus original. Je ne serais pas étonné que M. Richard Wagner ne fût réputé quelque jour *une ganache classique*. Dans une certaine portion de la population d'outre-Rhin, l'instinct de l'art, c'est-à-dire de ce qui mérite ce nom, semble à jamais éteint, et le *désordonné* paraît seul pouvoir faire naître l'émotion.

De l'excès naît en général la réaction : cette réaction, nous la voyons dans le sentiment public en France comme en Italie. En sera-t-il de même en Allemagne? Je l'ignore, mais j'en ai quelque doute. La nation allemande, portée vers la méditation, a plus de profondeur que les autres et peut s'élever aux plus hautes régions de la science : mais il n'est pas dans sa nature de poser de limites à sa faculté de connaître. C'est ainsi qu'elle s'égare. En philosophie, après la réforme de Kant et les rigoureuses déductions de la logique de Fichte, elle parvint à l'*idéalisme transcendental* de Schelling, bientôt dépassé par l'*absolu* de Hegel; et parmi les disciples de celui-ci, il s'en trouva qui l'accusèrent de timidité dans l'application de sa doctrine, et qui, voulant faire eux-mêmes cette application, se trouvèrent placés fatalement entre le panthéisme et le scepticisme. Depuis lors, une sorte de découragement, de dégoût de la philosophie, semble s'être emparé de la nation allemande. Plus grande encore, son erreur à l'égard d'une sorte d'*absolu* en musique lui a persuadé qu'on avance vers la solution du problème à chaque évolution de l'idée et de la forme, en sorte qu'elle va s'égarant de plus en plus dans sa recherche, sans se poser pour limite la nécessité de satisfaire le sentiment et la raison. Les Allemands ne nous présentent pas, comme les autres peuples, dans l'histoire des sciences et des arts, des moments où, s'apercevant qu'on a fait fausse route, on s'arrête et l'on revient sur ses pas.

Cependant, il n'y a que la réaction du sentiment public qui puisse obliger les artistes allemands à revenir de la voie sans issue où ils se sont engagés. Cette réaction se fera-t-elle? C'est là qu'est le problème pour moi.

Je me suis proposé, dans ce premier article, d'établir que la musique est partout en décadence et d'en rechercher les causes. Dans la suite de ce travail je dirai mes idées sur la restauration possible et probable de cet art dans son domaine, et j'indiquerai aux jeunes artistes les moyens par lesquels je crois cette restauration infaillible.

FÉTIS père.

(*La suite prochainement.*)

REVUE DES THÉATRES.

Théatre-Français : Reprise de *la Jeunesse*, comédie en cinq actes et en vers, de M. Emile Augier. — Ambigu : *la Sorcière* ou *les États de Blois*, drame en cinq actes et dix tableaux, par MM. Anicet Bourgeois et Jules Barbier. — Théatre du Boulevard du Temple : *le Mauvais sujet*, drame en cinq actes et sept tableaux, par M. Eugène Nyon.

Je ne sais si la remarque en a été faite, mais il est hors de doute que plus de la moitié du répertoire moderne de la Comédie fran-

çaise ne lui est arrivée que de seconde main, et qu'elle l'a empruntée à d'autres scènes, principalement à celle de l'Odéon. Comme il y a gros à parier que la plupart de ces conquêtes, *razziées* sur l'ennemi, ont d'abord essuyé les rebuffades du comité de la rue Richelieu, cette méthode, avouons-le, si elle ne fait pas l'éloge de la hardiesse et de l'initiative de messieurs les sociétaires de S. M. l'Empereur, plaide du moins en faveur de leur modestie et de leur respect pour la chose jugée. Qui a empêché *la Jeunesse*, de M. Emile Augier, d'être jouée pour la première fois au Théâtre-Français? Il y a là un mystère de coulisse que nous ignorons et que nous voulons ignorer. Toujours est-il qu'à la suite de *la Ciguë*, du même auteur, de *la Bourse*, de M. Ponsard, et de tant d'autres œuvres consacrées par le succès, elle est venue grossir le nombre de ces recrues étrangères qui constituent le plus clair des forces de la littérature dramatique de notre époque. Quoique interprétée presque exclusivement par des artistes qui ne font pas encore partie de l'illustre aréopage, *la Jeunesse* n'en a pas moins reçu un excellent accueil, et la charmante idylle du cinquième acte n'a pas produit un moindre effet qu'à l'Odéon.

— Le nouveau drame de l'Ambigu, *la Sorcière* ou *les Etats de Blois*, se distingue par un double courant d'idées qui se développent parallèlement, sans pouvoir parvenir à jamais se mêler. D'un côté, l'histoire sanglante de la lutte des Valois et des Guise, sombre et grandiose épisode terminé par l'assassinat du Balafré. Rien n'égale l'intérêt puissant de ces scènes qui ont inspiré la remarquable trilogie de M. Vitet et le saisissant tableau de Paul Delaroche. C'est en elles que réside tout l'attrait de la pièce de l'Ambigu. Quant à la *Sorcière* qui, d'autre part, traverse l'action et fait de vains efforts pour s'y rattacher tant bien que mal, nous ne voyons guère de raison d'être que dans l'actualité du livre de M. Michelet. C'est une explication, mais, franchement, ce n'est point une excuse. Il eût été plus sage et plus prudent de laisser ce malencontreux personnage dans les bas-fonds malsains d'où on l'a tiré. L'histoire, voilà le drame et le vrai drame; combien pâlissent auprès d'elle les aventures plaquées de cette femme, de cette sorcière, puisque vous le voulez absolument, qui cherche partout les traces de sa progéniture égarée, qui la poursuit de sa haine, sans la connaître, et qui, la connaissant, l'entoure de sa protection secrète! Mme Marie Laurent a beau prêter tout le prestige de son incontestable talent aux caprices de ce rôle hybride, les sympathies du public passent par-dessus, et vont tout droit à ces grandes figures historiques du duc de Guise et de son assassin royal, habilement présentées par Brindeau et Rouvière, deux artistes consciencieux. A tout prendre, il ne faudrait peut-être que quelques degrés de moins au baromètre pour que *la Sorcière*, émondée avec soin, avec discernement, fît entrer de fructueuses recettes dans la caisse de l'Ambigu.

— Alléché par la vogue réellement extraordinaire de *Léonard* et de sa légion d'égoutiers, le théâtre du boulevard du Temple a voulu tenter sur nouveaux frais une seconde édition de cette épopée populaire, au mépris de l'axiome si connu : *non bis in idem*. Il y a bien certainement, dans *le Mauvais sujet*, tous les ingrédients nécessaires pour constituer un drame émouvant, où le rire se mêle aux larmes dans de justes proportions. Le sort de cet homme faible qui, entraîné par de mauvais conseils, par des exemples déplorables, est arrivé, de folies en folies, à commettre des actions déshonorantes qui rejaillissent sur sa famille entière, s'il n'est pas d'une moralité bien neuve, offre pourtant une leçon dramatiquement déduite et mise en relief par des situations attachantes ou terribles. Le seul tort du *Mauvais sujet*, c'est de venir après *Léonard*. Que faire à cela? Les sept décorations nouvelles annoncées sur l'affiche n'y peuvent rien, et la musique elle-même, de M. Auguste Léveillé, quelque prodigue qu'elle se fasse, n'est pas de force à lutter contre les souvenirs de la romance de la Cigale et de la ronde des Egoutiers. Et cependant il n'y a pas moins de trois rondes dans *le Mauvais sujet*, et quels titres! *les Trois refrains*, *la Brigue-Titi*, et *les Parisiens de Paris*. Ce que c'est que de ne pas venir à son heure, surtout en fait de théâtre!

D. A. D. SAINT-YVES.

CORRESPONDANCE.

Londres, le 6 août 1863.

La deuxième représentation de *la Fille du régiment* a terminé samedi dernier la saison de 1863 à Covent-Garden. Mlle Patti, qui durant toute la saison avait soutenu la fortune du théâtre, était donc encore chargée de faire les adieux au public. Peut-être M. Gye a-t-il voulu par ce choix augmenter les regrets de cette clôture si strictement exacte.

Ce rôle de *la Fille du régiment*, qui a tenté tant de grandes cantatrices, à commencer par Jenny Lind — (oui, madame Goldschmidt, vous ne le croirez pas, mais vous avez porté un jour, et fièrement porté, je vous l'assure, le pantalon bleu et le baril d'eau-de-vie) — ce rôle que Mlle Patti abordait cette année pour la première fois, a été un de ses plus grands triomphes. Jamais la jeune cantatrice n'a montré plus d'entrain et de verve, et jamais réception ne fut plus cordiale ni plus enthousiaste. Sans compter les rappels nombreux dans le courant de l'ouvrage, Mlle Patti a été rappelée à la chute du rideau, d'abord avec toute la troupe, et ensuite elle a été obligée, par deux fois, de reparaître seule. Puis, à la demande générale, ç'a été le tour de M. Costa de venir devant le rideau recevoir les applaudissements, juste hommage rendu d'ailleurs à l'excellent orchestre et à son chef, ou plutôt au chef célèbre de tout ce qui concerne la musique dans ce bel et si artistique établissement de Covent-Garden. Enfin, pour terminer suivant l'usage, le rideau s'est levé de nouveau pour l'exécution de l'hymne national. A la très-agréable surprise de l'auditoire, Mlle Patti s'est chargée des soli, et la surprise a été double, car non-seulement Mlle Patti les a chantés admirablement, mais elle a encore déclamé les strophes avec une prononciation anglaise des plus pures, ce à quoi les artistes italiens ne nous ont guère habitués. Mlle Patti chantant le *God save* m'a rappelé Rachel chantant jadis *la Marseillaise*, et aussi Mme Viardot, qui possède le don et la science de parler toutes les langues en perfection.

Telle a été, le 1er août, la clôture de la *season* de Covent-Garden.

Covent-Garden fermé, le théâtre de *Her Majesty* attire d'autant plus notre attention. Ce théâtre, qui, malgré toutes ses vicissitudes, a su s'attacher et garder la plus belle voix du monde,— nous avons nommé Mlle Tietjens, — a déployé pendant la saison qui vient de finir une activité vraiment prodigieuse, et il la prolonge même au-delà du terme fixé. Mais s'il est juste de reconnaître l'activité dont M. Mapleson a fait preuve, c'est surtout au zèle infatigable de Mlle Tietjens que nous devons payer notre tribut d'admiration, car pour rendre service à son théâtre, cette grande artiste n'a pas hésité à chanter souvent les six jours de la semaine. Ses grands rôles, tels que la Valentine des *Huguenots* ou *la Norma*, sont devenus des types qui ne seront jamais dépassés et qu'on ne discute plus. Les deux dernières créations dans lesquelles il nous a été donné d'applaudir cette belle interprète des grandes choses, étaient les rôles de Rézia, dans *Oberon*, et de la comtesse des *Nozze di Figaro*. Je vous ai déjà rendu compte de la *maëstria* avec laquelle Mlle Tietjens s'acquitte du rôle de Rezia, un des plus ardus qui soient au répertoire, et pour lequel il est si difficile de trouver une interprète, non-seulement qui consente à rendre fidèlement le texte de Weber, mais encore qui en soit capable.

Quant aux *Nozze di Figaro*, la reprise du chef-d'œuvre de Mozart à *Her Majesty's Theatre* est un véritable événement, et l'interprétation du rôle de la comtesse par Mlle Tietjens est d'une supériorité telle que la tâche du critique, et même du simple rapporteur, devient presque impossible, car il n'y a absolument rien à dire si ce n'est que c'est parfait. Ici encore, dans les scènes d'intrigue aussi bien que dans les scènes de sentiment et de passion, il faut admirer cette vénération religieuse que Mlle Tietjens professe pour le texte des maîtres, et en même temps l'intelligence exceptionnelle avec laquelle elle sait les rendre. Jamais les deux grands airs *Porgi amor* et *Dove sono* n'ont trouvé dans une voix plus superbe et plus limpide une expression plus éloquente et plus vraie, un goût plus exquis et plus pur. M. Santley (comte Almaviva) est un partenaire tout à fait digne de Mlle Tietjens, et c'est le plus beau compliment que nous puissions faire à cet artiste si remarquable sous tant de rapports, et qui possède la voix de baryton la plus sonore que nous connaissions. Le page ne pouvait trouver d'interprète plus brillant que Mlle Trebelli, qui, bien qu'elle ait cru devoir transposer l'air *Non so piu*, aussi bien que la ballade *Voi che sapete*, a cependant dit ces deux ravissants morceaux d'une manière si exquise et avec un accent si vrai

qu'on aurait vraiment mauvaise grâce à lui chercher querelle : aussi le *Voi che sapete* lui a-t-il été bruyamment redemandé. M. Gasser (Figaro) ne mérite que des éloges, et l'air de Basilio *In quegli anni*, dont M. Bettini a bien voulu se charger, a été parfaitement rendu par ce consciencieux artiste.

Mlle Liebhardt, du théâtre impérial de Vienne, abordait pour la première fois la scène italienne dans le rôle de Suzanne, et nous ne pouvons que féliciter M. Mapleson de cette nouvelle et excellente acquisition. Nous avons eu occasion déjà de constater le succès que Mlle Liebhardt obtient dans les concerts, succès pleinement justifié par son talent gracieux et par sa façon éveillée de dire les Lieder viennois, et qui nous ont souvent rappelé la jadis si charmante Jenny Treffz.— Mlle Liebhardt apporte toutes ses bonnes qualités à la scène ; sa voix est bien timbrée, sa méthode excellente et son jeu laisse peu à désirer ; seulement la langue italienne paraissait la gêner beaucoup le premier soir et lui faire peur. Allons, mademoiselle Liebhardt, un peu de courage et quelques bonnes leçons avec *Il signor Ettore*, et cela ira tout seul. En somme, les *Nozze di Figaro* font le plus grand honneur à *Her Majesty's Theatre*, et cette pointe poussée dans le domaine classique lui portera certainement bonheur et profit.

L. B.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *le Comte Ory*. Par suite d'une indisposition de Mlle de Taisy, Mlle Saint-Aguet a dû jouer le rôle du page au pied levé. Elle s'en est très-bien acquittée et a montré qu'on pourrait lui confier des rôles plus importants que ceux qu'elle a remplis jusqu'à présent.—Pendant la représentation de *Giselle* qui suivait, Mlle Mouravieff s'est donné une légère entorse, malgré laquelle la courageuse artiste a voulu finir le rôle. Heureusement l'accident n'aura pas de suite. — Mercredi et vendredi on a donné *les Vêpres siciliennes*.

*** Avant la représentation à l'Opéra de l'important ballet *Don Juan*, dans lequel Mlle Amina Boschetti devait faire ses débuts, il en sera monté un autre de proportions plus réduites, dû également d'ailleurs à la collaboration du maître de ballet Rota, du compositeur Giorza et de M. de Saint-Georges. Il pourra être représenté au commencement d'Octobre, et la célèbre ballerine y fera sa première apparition.

*** M. Martin, secrétaire général de l'administration de l'Opéra, a donné sa démission. Il est remplacé par M. Guillet.

*** Nous parlions dernièrement et notre correspondance de Londres nous entretient encore aujourd'hui du grand succès obtenu par Mlle Titjens; nous ne pensions pas alors que Paris allait être appelé très-prochainement à juger cette éminente artiste. Nous apprenons qu'elle va débuter vers la fin du mois au théâtre impérial de l'Opéra, dans le rôle de Valentine des *Huguenots*.

*** Le directeur du théâtre impérial de l'Opéra M. Emile Perrin, vient d'engager M. Soustelle, qui s'est fait si brillamment remarquer aux derniers concours du Conservatoire, où il a obtenu le premier prix de chant. Sa femme, qui n'a pas été moins favorisée que lui, va, dit-on, être également engagée.

*** La direction du théâtre de l'Opéra-Comique vient d'engager pour trois ans M. Justin Nee, qui chantait avec succès l'emploi de ténor en province.

*** La première représentation des *Amours du Diable* sera reculée à mercredi vraisemblablement. On a encore fait relâche hier soir pour la répétition de cette œuvre dont la mise en scène est très-compliquée. La direction ne veut rien épargner pour les décors et les costumes qui seront splendides. On dit surtout merveilles d'un enfer peint par M. Despléchin. — Montaubry prend son congé le 15. *Zampa* n'aura donc plus que quelques représentations.

*** Mlle Adelina Patti est à Paris depuis quelques jours. Les offres brillantes de M. Bagier l'ont emporté, et la jeune et célèbre cantatrice, qui était toute prête à signer son engagement au théâtre de l'opéra espagnol, appartiendra du 5 novembre au 15 décembre au théâtre de l'Oriente, et du 15 décembre au 5 février au théâtre italien de Paris. Mlle A. Patti se rend à Francfort, Hambourg et Berlin, où l'appellent les divers engagements qu'elle a contractés.

*** Le théâtre Lyrique a engagé Mlle Ebrard, qui a obtenu le premier prix de chant et d'opéra-comique aux derniers concours du Conservatoire; Mlle Lagye, deuxième prix et premier accessit, et M. Caillou, jeune ténor, deuxième prix aux mêmes concours. En outre, M. Carvalho a engagé comme premier violon solo, M. Albert Vizentini, élève de Léonard, déjà connu par de brillants succès.

*** C'est dans le rôle de Leporello, de *Don Giovanni*, que M. Marchesi a fait son début à Londres au théâtre de la Reine; son succès a été franc et légitime. Ce qui le rend encore plus remarquable, c'est qu'au printemps dernier, le même artiste chantait à Weimar le rôle de *Don Juan* dans le même opéra. Nous croyons rendre service aux directeurs en les informant que M. Marchesi n'a pas encore contracté d'engagement pour la saison prochaine.

*** Le *Morning Star* annonce que le théâtre royal de Jersey a été détruit par le feu dans la nuit de vendredi à samedi. Tout ce qu'il contenait a été brûlé. L'origine de cet incendie est encore inconnue. C'était une jolie petite salle qui avait coûté 125,000 francs. Elle n'était assurée que pour 25,000 francs par la société d'actionnaires qui l'avait fait construire.

*** Hector Berlioz vient de partir pour Bade, où l'on va jouer de nouveau son dernier opéra, *Beatrice et Benedict*. Mme Charton Demeur, qui chante le rôle principal, s'y trouve déjà.

*** La cantate qui sera exécutée le 15 août au théâtre de l'Opéra-Comique est de M. Edouard Borcastel; M. Lefébure-Wély en a composé la musique.

*** Un brillant concours de musiques militaires, dont nous rendrons un compte détaillé dimanche prochain, a eu lieu vendredi dernier au camp de Châlons. MM. Ambroise Thomas et Georges Kastner, membres de l'Institut, avaient été invités par S. Exc. le maréchal Baraguey-d'Hilliers, commandant en chef, à présider ces concours, dont les jurés avaient été choisis parmi les officiers supérieurs présents au camp.

*** M. Eugène Ketterer, pianiste compositeur, vient de recevoir de S. M. la reine d'Espagne, en témoignage de sa satisfaction, la décoration de l'ordre royal de Charles III.

*** A la distribution des prix qui a eu lieu jeudi 30 juillet à l'école religieuse, les prix de plain-chant et celui d'orgue, première division, donnés par S. Exc. le ministre de la justice et des cultes, ont été décernés à M. Laurent Girond, élève boursier de Mgr de Belley.

*** De grandes fêtes orphéoniques se préparent à Rouen pour le dimanche 30 de ce mois; plus de cinquante sociétés chorales et vingt sociétés instrumentales se sont fait inscrire pour y prendre part.

*** Les concerts populaires de musique classique fondés par M. Pasdeloup ont acquis une juste célébrité. L'orchestre est nombreux, et tous les soins, tous les efforts de M. Pasdeloup tendent à en obtenir l'ensemble et la perfection nécessaires à l'exécution des œuvres d'élite qu'il fait entendre. Il faut donc qu'il rencontre chez ses artistes un bon vouloir et une soumission à toute épreuve. Peu satisfait sous ce rapport d'un de ses premiers violons, M. Girard, artiste de talent d'ailleurs, M. Pasdeloup dut lui notifier un jour qu'il ne faisait plus partie des concerts populaires. Le tribunal de commerce, appelé à prononcer sur le différend, avait cru voir dans les conventions verbales intervenues entre les parties, un engagement réciproque de cinq années, et, ne jugeant pas les plaintes de M. Pasdeloup suffisamment fondées, il avait condamné ce dernier à réintégrer M. Girard dans son emploi. M. Pasdeloup a interjeté appel de ce jugement; il a soutenu : 1° qu'aucun traité n'ayant été signé entre M. Girard et lui, il n'y avait pas de durée déterminée; 2° qu'en sa qualité de chef d'orchestre, il a le droit d'imposer des règles de discipline aux artistes composant l'orchestre et de congédier ceux qui ne s'y soumettent pas; que M. Girard ne s'y étant pas soumis, il a eu le droit de le congédier. La 2e chambre de la cour, présidée par M. Anspach, considérant qu'il résulte de la nature de l'entreprise qu'une règle de discipline sévère doit exister au profit du chef d'orchestre entre lui et ses artistes; que c'est une condition absolue de succès; que d'ailleurs il n'existe pas d'engagement régulier, a infirmé le jugement des premiers juges et débouté M. Girard de sa demande.

*** Mercredi de la semaine passée, a eu lieu à Vichy le concert de Mlle Octave Caussemille. L'éminente pianiste y a exécuté un grand morceau caprice sur *le Trovatore, la Napolitaine* de Lysberg, et le galop d'Ascher, *Sans-Souci*, avec un talent qui lui a valu, après chaque morceau, les applaudissements enthousiastes de l'assemblée.

*** Une grande fête nationale et militaire sera donnée le 16 août au Pré Catelan par la Société chorale de l'Odéon, sous la direction de M. Delafontaine. Il y sera chanté, avec accompagnement de grand orchestre, une cantate de M. T. de Saint-Félix : *l'Aigle de France*, dont Alfred Musard a écrit la musique.

*** Aujourd'hui dimanche, après le concert de Musard, Eugène Godard, aéronaute breveté de l'Empereur, opérera, au Pré-Catelan, une première ascension avec son nouvel aérostat, *le Monde*.

*** M. Canaple, chef d'attaque des chœurs à l'Opéra, est mort avant-hier matin, frappé d'apoplexie, en prenant un billet au chemin de fer d'Auteuil.

*** On annonce, à Plaisance, la mort du père Davide, compositeur de musique et organiste renommé; Ricordi, de Milan, a publié quinze sonates et soixante-douze petits versets pour l'orgue, dus au talent du P. Davide, qui appartenait à la famille des fameux chanteurs de ce nom.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bade.* — La première représentation de *Volage et jaloux*, proverbe lyrique en vers, imité de Kotzebue, par M. Thomas Sauvage, musique de Rosenhain, a eu lieu le 3 août. Le sujet en est des plus simples et consiste dans l'action d'un mari qui se déguise pour mettre l'amour de sa femme à l'épreuve. On devait déjà à M. Rosenhain un opéra en deux actes, *le Démon de la nuit*, paroles de Bayard, joué dans le temps à l'Opéra. L'œuvre nouvelle qu'il vient de faire représenter à Bade n'est donc point, comme on l'a dit à tort, son coup d'essai au théâtre. On s'en aperçoit aisément à la science avec laquelle est traitée l'instrumentation et à la bonne adaptation de la musique aux voix. Les morceaux qu'on a surtout remarqués et applaudis sont: l'ouverture, le premier air d'Emma, la romance du comte, le duo des deux époux et le rondo de la femme. Mme Faure Lefèvre a délicieusement chanté, et le ténor Froment l'a brillamment secondée. Nous reviendrons sur cette partition de M. Rosenhain; il a dû être flatté du bon accueil qu'elle a reçu.

*** *Spa.* — Les concerts se succèdent de plus en plus brillants. Le 31, c'était le tour de Mme Escudier-Kastner, d'Al. Batta et de Mme Peudefer, cantatrice de Paris. Mme Escudier s'est acquis une réputation grande et méritée dans l'interprétation des œuvres classiques; elle l'a largement justifiée en jouant le concerto en *mi* bémol de Beethoven. Cette admirable conception du maître a valu à Mme Kastner de longs applaudissements qui se sont renouvelés après l'exécution, par elle et Batta, du duo de Thalberg et de de Beriot, pour piano et violoncelle, sur *les Huguenots*, et celle du *Carnaval de Venise*, de Schulhof, parfaitement rendu par l'éminente artiste. Les belles qualités qui distinguent Batta sont assez connues pour que nous ayons besoin de les mentionner longuement. Disons qu'il a constamment partagé les bravos de l'auditoire, surtout après sa charmante fantaisie sur *Robert* et sa délicieuse chanson de *Passiflore*, qu'il a dite avec un sentiment exquis. Mme Peudefer a brillamment contribué au succès de ce beau concert, qui a valu des remerciments mérités à l'actif et intelligent directeur des eaux, M. Davelouis. — Nous attendons Mme Cabel pour le concert du 10.

*** *Cologne.* — A la dernière séance de la société musicale, nous avons eu la jouissance d'entendre le trio en *si* bémol majeur pour piano, violon et violoncelle, de Fr. Schubert, magistralement exécuté par MM. Breunung, V. Kœnigsœw et A. Schmitt. On se ferait difficilement une idée de l'enthousiasme excité par cette composition qui porte le cachet du génie. Ce qui la distingue en particulier, c'est que l'auteur y a fait une part égale à chacun des trois instruments.

*** *Aix-la-Chapelle.* — Les 6 et 7 septembre sera célébré ici le premier festival de l'association de chant du Rhin. Au concours qui aura lieu à cette occasion, prendront part les sociétés vocales d'Anvers, de Bruxelles, de Liége, de Bruges, de Namur, etc.

*** *Vienne.*—Mme P. Markowitz a terminé ses représentations par le rôle de Marguerite dans *les Huguenots* : sa voix fraîche et sympathique a produit le plus grand effet. Mme Dustmann a fait sa rentrée dans le rôle de Valentine, où elle a été très-applaudie. M. Schmid a fait merveille dans celui de Marcel. — Dans *Robert le Diable*, les principaux rôles ont été parfaitement interprétés par Mme Leutner-Peschka (Isabelle), M. Pauli (Raimbaut), et Mme Fabri-Mulder (Alice). — Wachtel a débuté avec le plus éclatant succès dans *Guillaume Tell*. — On annonce l'engagement d'un ténor qui fait sensation en Italie, Pepo Libera, pour l'opéra italien de la cour. — La réouverture du *Carl-theater* est fixé au 14 août.

*** *Mayence.* — A la halle aux blés, a eu lieu le festival de chant du *Mittel-Rhin* (*Rhin central*).

*** *Nauheim.* — Nous avons eu ces jours derniers un concert qui avait attiré beaucoup de monde. Les honneurs de la soirée ont été pour le violoncelliste Kellermann qui a joué quatre de ses compositions avec beaucoup de goût et une suavité incomparable de son. Nous avons entendu, en outre, Mlle Diehl, cantatrice, et Mlle Sophie Hummler, violoniste, qui a exécuté quelques fantaisies d'Alard.

*** *Turin.* — Voici la composition de la troupe d'opéra que M. Martinotti, notre actif directeur du théâtre Victor-Emmanuel, a réunie pour l'automne prochain : Mmes de Roissi, prima donna, Stolz; Flory, MM. Giovanni, Anastasi Salvatore, premiers ténors; E. Florenza, Leoni, Vincenzo, G. Foli, Marchisio Giovanni; Comprimarie : Mmes M. Luigia, G. Giuseppina; MM. M. Luigi, G. Michele, S. Defendente. Le théâtre ouvrira le 5 septembre par *Gli ultimi giorni di Suli*, opéra de Ferrari; après quoi on jouera *Marta*, *Stradella* et l'*Anima della tradita*, de Flotow.

*** *Imola.* — On vient de représenter avec un grand succès sur notre théâtre l'opéra de Filippo Zappata, *Paolo Monti*. La musique en est claire, mélodique et italienne par excellence; les idées brillent par la légèreté et la nouveauté. Le maëstro a été rappelé quinze fois avec les artistes. Des applaudissements prolongés ont rappelé quatre fois de suite la Pozzi-Branzanti, qui a dû répéter sa cavatine au milieu d'une pluie de fleurs. C'est un succès de bon aloi et qui grandira.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Ce, RUE JACOB, 56,

Chez tous les libraires de France et de l'étranger,

Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu*, *au* 1er.

Mise en vente du Tome V (K M)

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié,

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.

Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME Ve. — PRIX : 8 FRANCS.

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs,

103, *rue de Richelieu, au* 1er.

LE RÉPERTOIRE DU CHANTEUR recueil de morceaux de chant des plus célèbres compositeurs anciens et modernes, classés pour les différentes voix.

18 VOLUMES FORMAT IN-8°. — PRIX DU VOLUME : **12** FR. NET.

Chaque volume contient 25 morceaux, avec paroles françaises ou italiennes.

—o=o—

Un volume contenant soixante morceaux appropriés aux exercices de chant dans les pensionnats.

LA MOISSON D'OR, 25 petits morceaux très-faciles pour le piano, soigneusement doigtés et sans octaves, composés sur les plus jolis motifs des opéras célèbres,

Par H. VALIQUET

25 NUMÉROS EN CINQ SÉRIES.

CHAQUE NUMÉRO : **2** FR. **50**. — CHAQUE SÉRIE DE 5 NUMÉROS : **9** FR.

L'OUVRAGE COMPLET : **10** FR. NET.

Les mêmes 25 morceaux, arrangés *pour le piano à quatre mains*,

CHAQUE NUMÉRO : **5** FR. — CHAQUE SÉRIE : **18** FR.

LA LYRE FRANÇAISE (**Edition populaire**), choix d'airs d'opéras, duos, romances, etc., etc., sans accompagnement, des meilleurs auteurs anciens et modernes.

300 LIVRAISONS. — PRIX DE CHAQUE : **25** CENTIMES NET.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU Ier.

Chœurs pour Voix d'Hommes

SANS ACCOMPAGNEMENT

RÉPERTOIRE DES ORPHÉONS

ET DES

SOCIÉTÉS CHORALES

PREMIÈRE SÉRIE

CHŒURS D'OPÉRAS

				En partition Prix net
1.	Auber	**Le Lac des Fées**	Chœur des Etudiants	» 75
2.	—	**Muette de Portici**	Chœur de la Chapelle	» 50
3.	—	—	Amour sacré de la patrie	» 50
4.	Flotow	**Martha**	Mélodie irlandaise	» 50
5.	Gluck	**Alceste**	Vivez, aimez	» 75
6.	—	**Armide**	Les plaisirs ont cheisi pour asile	» 75
7.	Halévy	**Le Nabab**	Couplets du tabac, avec solo	» 75
8.	Maillart	**Dragons de Villars**	Prière : Soutien de l'innocent	» 50
9.	Meyerbeer	**Les Huguenots**	Couplets des soldats huguenots	» 50
10.	—	—	Septuor du duel	1 50
11.	—	**Le Prophète**	Appel aux armes	» 75
12.	—	**Robert le Diable**	Chœur des Buveurs	» 75
13.	—	—	Chœur de moines	» 75
14.	Rossini	**Le Comte Ory**	Chœur et prière	» 75
15.	—	—	Prière	» 40
16.	—	**Guillaume Tell**	Chœur de la Conjuration	» 50
17.	—	—	Chœur des Chasseurs	» 75
18.	—	—	Chasse et prière du soir	» 75
19.	—	—	Prière	» 50
20.	—	**Robert Bruce**	Chœur bachique avec solo	» 75

DEUXIÈME SÉRIE

CHŒURS DIVERS

			En partition Prix net
1.	Ad. Adam	**Les Boulangers**	1 »
2.	—	**Les Fondeurs**	1 »
3.	—	**Les Garçons de restaurant**	1 »
4.	—	**Les Horlogers**	1 »
5.	—	**Les Canotiers**	1 »
6.	—	**Les Postillons**	1 »
7.	—	**L'Enclume**	1 »
8.	—	**Les Charpentiers**	1 »
9.	Beethoven	**Chant des Compagnons**	1 50
10.	—	**Chant élégiaque**	1 50
11.	—	**Hymne du sacrifice**, avec solo	1 50
12.	Cavallo	**Les Canotiers de Paris**	» 50
13.	Elwart	**Salut impérial**, *God save* français	» 40
14.	—	**Marche du Prince impérial**	» 40
15.	—	**Hymne national russe**	» 25
16.	Kucken	**La Fuite des captifs**, chœur avec solo de ténor	» 50
17.	—	**Yseult l'impératrice**	» 50
18.	—	**Les Veilleurs de nuit**	» 50
19.	Labarre	**La Chasse au tigre**	» 50
20.	—	**Les Gondoliers vénitiens**	» 50

Chaque partie séparée de Ténor ou de Basse se vend séparément 20 centimes net.

Les 20 chœurs, réunis en un volume in-8° broché, prix : 6 francs net.

Le Chant des Exilés
Chœur avec solo de ténor.

A la Patrie!
Chœur avec soli.

Chant Guerrier
De Struensée, *chœur à quatre voix.*

Les Joyeux Chasseurs
Chœur à quatre voix.

L'Amitié
Quatuor pour voix d'hommes.

Invocation à la Terre natale
Sur le thème du God save the King.

Adieu aux jeunes Mariés
Sérénade pour deux chœurs, à huit voix.

Le 91e Psaume
Motet à huit voix (en deux chœurs).

Couplets de la Cavalerie
*De l'*Étoile du Nord, *à quatre voix.*

Chaque partition net : 1 fr. 50. Composés par Les Parties séparées : 20 centimes.

GIACOMO MEYERBEER

Chœur des Bohémiens de PRÉCIOSA | **AVANT LA BATAILLE** (MARZIALE ET ANDANTE)

Chœurs arrangés pour l'Orphéon de la ville de Paris, par PASDELOUP, composés par

CHARLES-MARIE DE WEBER

SOLFÉGE CHORAL

Transpositeur pour faciliter l'enseignement du chant sans accompagnement par les exercices fondamentaux d'intonation dans tous les tons et dans toutes les mesures, par

FORMAT IN-8°. **E. Ermel** PRIX NET, 1 FR. 25.

Membre de la Commission de surveillance du chant et de la Société pour l'instruction primaire.

Extrait de cet ouvrage : PRÉLUDE CHORAL TRANSPOSITEUR, exercice universel d'intonation du mode majeur; prix net : 20 centimes.

ABÉCÉDAIRE VOCAL

MÉTHODE PRÉPARATOIRE DE CHANT

Pour apprendre à émettre et à poser la voix,

PAR

H. Panofka

Format in-8°. — Prix net : 3 francs.

Le même ouvrage, traduit en italien, net : 4 francs.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 33. 16 Août 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — *La Marseillaise*, lettres de MM. **Fétis** père et **Rouget de Lisle**. — Commission de la propriété littéraire et artistique, documents. — Concours de musiques militaires au camp de Châlons, par **A. Elwart**. — Derniers jours de Mendelssohn (1er article), par **Henri Charley**. — Correspondances : Londres et Bade. — Nouvelles et annonces.

LA MARSEILLAISE.

« Bruxelles, le 11 août 1863.

» *A M. le Directeur de la* REVUE ET GAZETTE MUSICALE.

» Mon cher collaborateur,

» Je vous renvoie la deuxième lettre de M. Rouget de Lisle que vous m'avez communiquée ; je n'ai que peu de choses à dire sur son contenu ; mes observations se réduisent à ce qui suit :

» 1° On n'a jamais contesté à feu Rouget de Lisle la composition des strophes de *la Marseillaise :* ce sont les paroles qui excitaient l'intérêt des hommes de la révolution, fort peu sensibles au mérite d'une mélodie quelconque. L'édition publiée par Frère (passage du Saumon) porte en tête : *La Marseillaise, paroles du citoyen Rouget de l'Isle, musique du citoyen Navoigille.* A l'égard de la musique, le passage des *Essais sur la musique*, de Grétry, cité par M. Rouget de Lisle, prouve que la notoriété n'était pas aussi bien établie.

» 2° M. Rouget de Lisle désire des renseignements sur l'existence réelle de Navoigille et de Mathieu : ces deux artistes n'étaient pas des gens de rien, comme il paraît le croire. J'ai donné, dans mon premier article sur *la Marseillaise*, une notice abrégée sur le premier ; M. Rouget de Lisle en trouvera une beaucoup plus étendue publiée par feu Roquefort, auteur du *Glossaire de la langue romane*, dans *le Magasin encyclopédique* de Millin (octobre 1814); il y verra que Navoigille était un musicien de grand mérite, aussi estimé comme homme que comme artiste. A l'égard de Mathieu, M. Rouget de Lisle est à peu près le seul qui ne sait pas que ce fut un professeur du Conservatoire, lequel devint ensuite maître de chapelle de la cathédrale de Versailles, qu'il en remplit les fonctions pendant plus de trente ans, et qu'il était en vénération dans cette ville.

» 3° M. Rouget de Lisle objecte que les éditions citées par moi n'ont pas de date : ne sait-il donc pas que toute la musique publiée, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe, n'est pas datée? On ne datait autrefois que les œuvres imprimées en caractères mobiles. M. Rouget de Lisle insiste beaucoup sur ce que les éditions de Frère et du magasin de musique des fêtes nationales n'auraient été publiées qu'en 1794 ou 1795 ; il ne voit pas que la conclusion du fait, s'il était prouvé, serait précisément contraire à celle qu'il en veut tirer ; car si, pendant plusieurs années, *la Marseillaise* eût été connue, paroles et musique, comme l'œuvre de feu Rouget de Lisle, personne n'eût eu l'audace de s'en attribuer ostensiblement la composition.

» Remarquez, mon cher collaborateur, que les fondateurs du *magasin de musique des fêtes nationales* étaient des hommes considérables qui n'auraient pas fait légèrement une publication d'œuvres dont ils n'auraient pas connu l'origine. C'était Ozy, célèbre bassoniste, professeur du Conservatoire et auteur de la méthode de basson adoptée pour cette école ; Catel, l'un des compositeurs dramatiques les plus renommés de la France, auteur du *Traité d'harmonie*, professeur, puis inspecteur du Conservatoire, et qui fut membre de l'Institut ; enfin, Sarrette, directeur du Conservatoire. Après la fondation de cette école célèbre, le magasin de musique des fêtes nationales fut transporté rue Bergère, et l'on y publia tous les ouvrages élémentaires destinés à l'instruction des élèves de cette même école. Ce magasin portait encore le même titre lorsque j'entrai au Conservatoire, sous le Directoire, en 1799. Ce ne fut qu'en 1802 qu'il prit le titre de *Magasin de musique du Conservatoire.*

» Remarquez encore que la vente des éditions avec le nom de *Navoigille*, comme compositeur, ne se fit pas en cachette. Comme je l'ai dit, les petites feuilles éditées par Frère (que j'ai connu passage du Saumon pendant plus de vingt ans) se vendaient tous les soirs à la porte des spectacles ; les éditions du magasin des fêtes nationales étaient considérées comme authentiques ; enfin, vous avez pu voir sur l'exemplaire que je vous ai envoyé le nom d'un marchand de musique et d'estampes du *Palais Egalité* (Palais-Royal), qui, sans doute, les prenait en nombre, à la condition que son adresse fût imprimée sur les exemplaires. Voilà, certes, de la publicité s'il en fut jamais.

» 4° J'ai dit que la production d'un exemplaire de l'édition citée par M. Rouget de Lisle, comme ayant été imprimée à Strasbourg, en 1792, par les procédés typographiques, ferait cesser toute discussion et établirait d'une manière certaine les droits de feu Rouget de Lisle comme compositeur, car ceux du poëte ne sont pas contestés. M. Rouget de Lisle n'a pas cet exemplaire ; mais il existe chez une personne qu'il nomme : il l'affirme. A cela, je n'ai pas d'objection à faire.

» Dans cette situation, la question me semble suffisamment éclair-

cie, et je déclare que je ne rentrerai plus dans une discussion qui doit être aussi ennuyeuse pour les lecteurs de *la Gazette musicale* qu'elle le devient pour moi-même.

» Agréez, mon cher collaborateur, mes salutations amicales,

» FÉTIS père. »

« Paris, 5 août 1863.

Renseignements pour servir à l'histoire véritable de la MARSEILLAISE.

» *A M. le Directeur de la* REVUE ET GAZETTE MUSICALE.

» Monsieur le Directeur,

» Vous m'avez fait l'honneur d'imprimer dans la *Gazette musicale* du 2 août une lettre confidentielle que j'ai écrite à M. Fétis père, à Bruxelles, en sollicitant de sa loyauté une rectification véridique sur l'origine de *la Marseillaise*, dont l'auteur, paroles et musique, est Claude-Joseph Rouget de Lisle, qui l'a composée et chantée chez Fritz de Dietrich, premier maire de Strasbourg, dans une réunion de famille, le 27 avril 1792.

» M. Fétis avait écrit précédemment dans votre *Revue* du 19 juillet :

« Rouget de Lisle n'est pas l'auteur de la musique de *la Marseillaise;* » j'en fournirai la preuve tout à l'heure. »

» Et la preuve fournie aujourd'hui par le savant collaborateur de votre *Gazette musicale*, est un seul morceau de musique, sans date, portant ce titre :

« MARCHE DES MARSEILLAIS, *musique du citoyen* NAVOIGILLE, *ac-* » *compagnement de guitare par le citoyen* MATHIEU.

» Cette pièce a été détachée, dit M. Fétis, d'un *Recueil de vingt-* » *quatre chants patriotiques, avec accompagnement de guitare, pu-* » *blié au magasin de musique des fêtes nationales.* »

» Le premier paragraphe de la lettre de mon savant contradicteur, insérée dans le n° du 2 août, commence ainsi :

« Je viens de répondre à M. Rouget de Lisle (1), en lui faisant » observer qu'il n'est pas exact de dire que j'attribue *la Marseillaise* » à Navoigille; que je n'attribue pas et que je me borne simplement » à dire que ce chant a été publié, vendu et distribué sous le nom » de Navoigille, et que Rouget de Lisle n'a pas fait de réclamation.

» Au surplus, ajoute-t-il en terminant le paragraphe suivant de sa » lettre, M. Rouget de Lisle a un moyen très-simple de terminer » tout débat à ce sujet, lequel consisterait à produire l'édition du » chant dont il s'agit, paroles et musique, imprimés typographique- » ment à Strasbourg, en 1792. Après cette production, il n'y aurait » plus de discussion possible. »

« C'est ici le cas de rappeler et d'appliquer les sages paroles d'un illustre écrivain :

» La plupart des disputes, chez les hommes, dit Pascal, viennent » de ce qu'ils ne s'entendent pas sur la valeur des mots. Commen- » cez par fixer cette valeur et vous commencerez à vous entendre. »

» Je commencerai donc par préciser la *valeur des mots* de ma lettre, et je demanderai d'abord à M. Fétis, avant d'entamer aucune discussion sur les faits, de vouloir bien m'indiquer la *date de la première publication de Navoigille, et de celle avec accompagnement de guitare, par Mathieu ;* en un mot, les dates des deux documents qu'il invoque *proprio motu* pour déposséder Rouget de Lisle de son œuvre musicale et de ses titres glorieux à l'estime publique.

» L'existence réelle, l'individualité et les œuvres musicales de Mathieu sont trois choses également importantes à constater et sur lesquelles j'appelle toute l'attention du savant auteur de la *Biographie des musiciens.*

» Mais, avant d'attendre ces diverses constatations, qui offriraient certainement un très-grand intérêt pour l'histoire de *la Marseillaise* et pour la glorification de Navoigille et de Mathieu, je crois devoir faire remarquer à M. Fétis qu'il déclare implicitement, dans son article du 19 juillet 1863, que Navoigille est le *plagiaire ou l'éditeur posthume* de l'œuvre de Rouget de Lisle.

» Ainsi, il dit :

« Une des copies du chant de Rouget de Lisle, parvenu à Paris, » *tomba* entre les mains d'un bon musicien connu sous le nom de » Navoigille, quoique le sien fût Julien. Ardent républicain, Navoi- » gille s'émut à la lecture de ces vers *et enfanta immédiatement* le » chant sublime qui lui assura l'immortalité. »

» Au lieu de discuter les assertions hasardées sans preuves, contredites ou modifiées par M. Fétis lui-même, dans sa lettre postérieure du 29 juillet, je vais me borner, quant à présent, à transcrire les documents ayant des dates certaines et antérieures de plusieurs mois (je l'affirme avec certitude) aux publications citées par M. Fétis.

» Mais d'abord, pour répondre catégoriquement à la sommation épistolaire qu'il m'adresse, je déclare que M. Heitz, imprimeur-libraire à Strasbourg, possède, à mon défaut, l'édition primitive et typographique du chant immortel de Rouget de Lisle, portant ce titre :

« CHANT DE GUERRE POUR L'ARMÉE DU RHIN, *dédié au maréchal* » *Luckner, à Strasbourg. De l'imprimerie de Dannebach, imprimeur* » *de la municipalité.* »

» La date de la publication de ce chant, d'après les renseignements et les traditions que mon père m'a transmis, et qui sont restés dans mes souvenirs, doit remonter au mois de juin 1792. Pour justifier cette date, je puis citer l'ouvrage ayant pour titre : *la Trompette du Père Duchesne* (n° 67 du 23 juillet 1792), dans lequel on trouve le même titre et le même chant, accompagné d'une note ainsi conçue :

« Comme il n'est pas possible de donner ici l'air en musique, je » me suis contenté d'en donner les paroles. »

» Il est donc hors de doute que, le 23 juillet 1792, le chant et la musique de Rouget de Lisle étaient connus à Paris, et par conséquent avant l'arrivée des Marseillais, qui a eu lieu le 31 suivant.

» Navoigille et tous les autres musiciens de l'époque ont donc connu ou pu connaître en même temps les paroles et la musique du même auteur; et Navoigille par conséquent n'a pas pu enfanter immédiatement, ainsi que le dit M. Fétis, mais seulement vers la fin de 1792 ou au commencement de 1793 (ce que je conteste encore), une œuvre musicale née en avril 1792 et ayant une date certaine de juillet 1792.

» Les deux *Recueils de chants patriotiques* cités par M. Fétis renferment même des pièces publiées pour la première fois en 1794 et 1795.

» La pièce déposée dans les bureaux de *la Gazette musicale* appartient à la catégorie des chants publiés vers le mois de décembre 1795 ou au commencement de 1796. Dans tous les cas, cette pièce n'a pas été publiée au magasin de musique des fêtes nationales, rue Saint-Joseph, section de Brutus, mais chez Goujon, grande cour du palais Egalité, ainsi que l'indique la mention imprimée dans le pli de la feuille. — Cette *publication apocryphe*, à mon avis (j'en fournirai plus tard les preuves ou les présomptions), n'a jamais été vendue et distribuée publiquement, parce qu'elle est dépourvue du timbre rouge de la République, sans lequel toutes les pièces de l'espèce ne pouvaient être livrées à la consommation.

» Une remarque bien singulière et que tout le monde peut faire *de visu*, c'est que ladite pièce porte le nom de *Navogille*, au lieu de Navoigille. Cette mauvaise orthographe du nom fournit encore une forte raison de suspecter l'authenticité et la sincérité de l'œuvre, postérieure dans tous les cas, je le répète avec la plus entière conviction, à la création originale de Rouget de Lisle (27 avril 1792).

» Au résumé, la date et l'authenticité de la création de Rouget de

---

(1) La lettre de M. Fétis m'est parvenue le samedi 1er août.

Lisle, paroles et musique, sont constatés par divers témoignages irrécusables.

« On a attribué, dit Grétry (*Mémoires*, 1797, t. III, p. 13), l'air de » *la Marseillaise* à moi et à tous ceux qui y ont fait quelque accompa- » gnement ; l'auteur de cet air est le même que celui des paroles, c'est » le citoyen Rouget de Lille. Il m'envoya son hymne : *Allons, enfants* » *de la patrie*, de Strasbourg, où il était alors, six mois avant qu'il fût » connu à Paris; j'en fis, d'après l'invitation de l'auteur, tirer plusieurs » copies que je distribuai. »

» Dans le *Courrier de Strasbourg* (27 octobre 1792, p. 1013), on lit cette note du journaliste :

« Il est notoire que cette fameuse chanson (*la Marseillaise*), pa- » roles et musique, a été composée à Strasbourg, le printemps passé, » et a l'ingénieur De Lille pour auteur. »

» On trouve aux archives historiques du ministère de la guerre un » état des officiers civils et militaires destitués provisoirement de leurs fonctions par les commissaires de l'assemblée nationale à l'armée du Rhin, et dans lequel Rouget de Lisle est qualifié d'officier du génie, auteur de *la Marseillaise*, destitué à Huningue, le 26 août 1792. » Cet état, en duplicata, dont l'original a été adressé à l'assemblée nationale (séance du 1er septembre 1792), est signé par Coustard, Carnot, Ritter et Prieur, députés ; il porte la date du 21 septembre 1792.

»Après la bataille de Valmy (20 septembre 1792), Kellermann, général en chef, avait écrit à Ervan, ministre de la guerre, pour obtenir la permission de faire chanter en mémoire de cette battaille un *Te Deum* dans son camp ; et le ministre lui répondit « que l'hymne » national, connu sous le nom *des Marseillais*, était le *Te Deum* de la » République, que celui-là était le plus digne de frapper les oreilles du » Français libre...» (*Moniteur* du 3 octobre 1792.)

Le 27 septembre 1792, Kellermann écrivait encore au ministre de la guerre :

« Je substituerai très-volontiers au *Te Deum* l'hymne des *Marseil-* » *lais* que j'ai trouvé joint à votre lettre, et le ferai chanter solen- » nellement avec la même pompe que j'aurais mise au *Te Deum*. » (Archives historiques du ministère de la guerre, armée du Nord.)

J'ai déjà invoqué, dans ma lettre à M. Fétis, les procès-verbaux des séances de la Convention (juillet 1795), et il me sera permis d'en transcrire ici quelques extraits, empruntés au *Moniteur* des 14 et 27 juillet 1795 :

« *Jean Debry*. ... Je demande que l'hymne à jamais célèbre des » *Marseillais*, cet hymne qui nous fit gagner tant de battailles, soit » consigné tout entier dans le procès-verbal d'aujourd'hui, et que le » comité militaire donne des ordres pour que cet air soit joué chaque » jour à la garde montante. (On applaudit.)

» La proposition de Jean Debry est adoptée au milieu des bravos.

» *Jean Debry*. Je demande que le nom de l'auteur de l'hymne des » *Marseillais*, de Rouget de Lille, soit honorablement inscrit au procès- » verbal d'aujourd'hui... Cette proposition est adoptée. » (Séance du 26 messidor an III.)

« *Feron*. ...J'appelle l'intérêt et la justice des comités du gouver- » nement sur l'auteur de l'hymne (*Marseillaise*) que vous venez d'en- » tendre, sur Rouget de Lille, qui sait également chanter la liberté et » combattre pour elle. Ce nouveau Tyrtée n'a point quitté la tête des » colonnes républicaines, commandées par Hoche (à Quiberon) ; il n'a » point quitté les représentants du peuple, et, n'ayant point d'emploi » dans nos armées, quoique officier du génie réintégré, c'est en volon- » taire qu'il a servi dans cette mémorable action.

» Il est blessé à la cuisse d'un coup de mitraille. Je demande que » le comité de salut public s'occupe promptement des moyens de le » récompenser, en lui donnant de l'emploi dans les armées de la Ré- » publique.

» Cette dernière proposition est décrétée... » (Séance du 14 thermidor an III.)

»Je ne crois pas devoir rien ajouter de mon propre fonds aux témoignages publics accordés à Rouget de Lisle, comme auteur de *la Marseillaise;* je me borne seulement pour clore l'exposé de mes renseignements et pour éviter à l'avenir toute discussion sur un sujet brûlant, je me borne, dis-je, à poser cette simple question :

»Pourquoi Navoigille n'a-t-il pas réclamé publiquement ses prétendus droits d'auteur ? Les faits et le bon sens disent et répondent à M. Fétis que les prétendus droits de Navoigille ne reposent que sur *une pièce sans date, apocryphe, erronée ou mensongère.*

» A. ROUGET DE LISLE, *ingénieur civil.* »

COMMISSION DE LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Nous avons signalé dès son apparition le recueil des travaux de cette commission, vouée à l'étude de l'une des plus hautes questions de la société moderne. On ne saurait trop remercier le ministre d'Etat d'avoir livré à la publicité des documents d'un intérêt universel pour tous ceux qui pensent, qui écrivent et qui lisent. C'est en assistant d'aussi près que possible à des discussions pleines de lumières et de conscience, que les esprits s'élèvent, se modèrent, et se rendent compte des difficultés sérieuses qui s'opposent souvent aux plus nobles désirs, aux plus légitimes ambitions.

C'est par un rapport en date du 28 décembre 1861, soumis à S. M. l'Empereur par le ministre d'Etat, M. le comte Walewski, que la question fut soulevée. La commission, nommée en conséquence de ce rapport, s'assembla pour la première fois le 22 janvier 1862, et pour la dernière le 20 mars 1863. Dès sa troisième séance, elle avait jugé à propos de déléguer ses pouvoirs à une sous-commission *chargée de proposer un projet de loi pour réglementer la propriété littéraire et artistique, en prenant pour base de son travail le principe de la perpétuité.* La sous-commission ne tint pas moins de dix-huit séances, dont plusieurs furent employées à entendre des hommes spéciaux, libraires, éditeurs, représentants des diverses associations des gens de lettres, des auteurs et compositeurs dramatiques, des artistes peintres, sculpteurs, graveurs, dessinateurs, etc., etc.

Huit séances de la commission entière, dix-huit séances de la sous-commission, couronnées par un nouveau rapport de M. le comte Walewski à S. M. l'Empereur, rapport suivi d'un projet de loi, tel est en résumé le cercle d'examen et de controverse parcouru dans l'espace de seize mois. Tout ce qui s'est dit d'important, de grave soit au point de vue de l'histoire, soit à celui de la spéculation pure, se retrouve consigné dans les pages du recueil, dont la rédaction est tout à fait digne du sujet et des circonstances.

M. Camille Doucet remplissait les fonctions de secrétaire de la commission ; c'est lui aussi qui a présidé à la composition générale de l'ouvrage, destiné à servir de commentaire à une loi dont il aura préparé la naissance. Les secrétaires adjoints étaient MM. G. Guiffrey, Eugène Plon et Eugène Ferrand, qui tous ont accompli laborieusement leur tâche.

Nous ne savons encore ce qui adviendra, mais, en tout cas, la question de la propriété littéraire et artistique, depuis si longtemps posée, n'aura jamais été approfondie avec plus de clarté, discutée avec plus de force. On ne pourra plus l'aborder qu'en revenant aux débats de cette conférence dont il faudra bien prendre les travaux pour point de départ, si l'on ne consent à les adopter comme dernier terme.

Dans l'histoire de la pensée, le 28 décembre 1861 restera une époque.

P. S.

CONCOURS DE MUSIQUES MILITAIRES AU CAMP DE CHALONS.

(7 *Août.*)

Ainsi que nous l'avions annoncé, un brillant concours de musique militaire, dont l'initiative appartient au maréchal Baraguey-d'Hilliers, a eu lieu au camp de Chalons le vendredi 7 de ce mois.

En moins d'une heure, dix-neuf musiques ont été réunies par les soins du général chef d'état-major général du maréchal.

C'est au théâtre du camp, car le camp est pourvu d'une charmante salle de spectacle, que le concours a eu lieu, sous la présidence de MM. Ambroise Thomas et Georges Kastner, de l'Institut, assistés de MM. Mesnard, Mugnier, capitaines d'artillerie, Cahen, capitaine du génie, et Chariot, lieutenant de la même arme.

Deux séances ont été consacrées à ces luttes si intéressantes, et, nous pouvons le dire, si brillantes, que nous espérons bien les voir se renouveler chaque année.

De 6 heures du matin jusqu'à 10 heures, on a entendu les musiques d'infanterie. Après deux heures de repos, le concours des fanfares et des bataillons de chasseurs a été ouvert ; il a duré de midi à 2 heures de relevée.

C'est par ordre des numéros de division et des numéros de régiments que les musiques se sont présentées au concours.

Chaque musique ne faisait entendre qu'un *seul* morceau, au choix de son chef.

Le nombre des exécutants, élèves compris, n'excédait pas le chiffre fixé par les règlements. C'est dans le parterre de la salle, dont les banquettes avaient été enlevées, que se tenaient les musiques concurrentes. Le corps des officiers occupait les galeries ; les sous-officiers étaient assis à l'amphithéâtre ; quant aux caporaux et soldats, ils occupaient le dessus des galeries et de l'amphithéâtre.

Quatre prix, consistant en belles médailles à l'effigie de S. M. l'Empereur, et trois mentions honorables ont été décernées ;

Infanterie.

1er prix, au 47e de ligne ; 2me prix, au 86e de ligne.
1re mention honorable, au 57e de ligne ; 2me, au 12e de ligne.

Cavalerie.

Prix, au 4e dragons.
Mention honorable, au 9e dragons.

Chasseurs à pied.

Prix, au 2e bataillon.

Ce concours, dans lequel les plus belles inspirations de Meyerbeer, d'Auber, d'Halévy et d'Adolphe Adam ont souvent retenti, a été remarquable par l'excellente tenue des musiques, par la justesse, l'entrain et le sentiment de morceaux si divers de style et de facture. Nous sommes heureux d'avoir à constater de nouveau les services immenses que les instruments du système d'Ad. Sax rendent à l'interprétation des œuvres des maîtres les plus illustres.

A. ELWART.

DERNIERS JOURS DE MENDELSSOHN.

(Premier article.)

Beaucoup de personnes pensent comme moi que, par la mort prématurée de Mendelssohn, le développement musical de l'Allemagne a subi un dommage sensible, peut-être irréparable.

J'ai passé les trois dernières journées d'août, en 1847, auprès de lui, à Interlaken, en Suisse, peu de temps avant son retour à Leipzig, et avant l'invasion de la maladie qui s'est terminée par sa mort, le 4 novembre de la même année. Il me paraissait vieilli, triste et plus abattu que je ne l'avais encore vu ; mais son sourire n'avait jamais été plus radieux ni son accueil plus cordial.

Par une journée aussi sereine, aussi resplendissante de soleil que jamais la Suisse en ait pu voir, nous étions arrivés de grand matin à Interlaken, et tout d'abord il voulut me faire connaître le pays et ses sites pittoresques. « En plein air nous pourrons mieux causer de nos affaires, » me dit-il. Nous sortîmes pour nous promener sous les noyers en face de la *Yungfrau*. Plus tard, quand les hôtelleries se vidèrent peu à peu en versant leurs habitants par groupes dans la rue, nous nous dirigeâmes par le bois, vers une hauteur, le *Hohenbühl*, si je ne me trompe, d'où le regard domine le lac de Thun, la plaine de *Neuhaus* et d'*Unterseen*, ainsi que les monts couverts de neige qui se dessinent au loin.

Pendant notre ascension, les tintements des clochettes des troupeaux nous arrivaient des pâturages voisins ; ils rendent le sentiment de la solitude dans la montagne plus vif, au lieu de le faire cesser. Mon compagnon s'étant arrêté, prêta l'oreille quelque temps, puis il se prit à fredonner les variations du ranz des vaches, dans l'ouverture de *Guillaume Tell* : « Comme Rossini a bien rendu cela! dit-il ; cette introduction est tout à fait suisse. » Puis il se remit à chanter ce motif, et fit ressortir les ressources de mise en scène qu'offre la Suisse, avec une vivacité qui tenait de la passion. « J'aime ces sapins, et jusqu'à l'odeur de ces vieux rochers couverts de mousse. » Avec une joie presque enfantine, il évoqua le souvenir des excursions qu'il avait faites avec sa femme et ses enfants. « A l'avenir je viendrai ici tous les ans. N'est-ce pas ravissant d'être assis sur ce banc, en face de la *Yungfrau*, de causer et d'oublier Londres et *hanover-square-room?* »

Mais, même à Interlakein, Mendelssohn dut retourner à la salle de concert. On lui avait proposé d'écrire une composition nouvelle pour l'ouverture de la magnifique salle de concert à Liverpool, et il s'agissait de nous entendre à cet égard. Il fut d'abord question d'un fragment de la *Bataille d'Arminius*, de Klopstock ; du *Passage des Alpes* par le général Bonaparte. Je proposai l'ode de Woodsworth, sur le pouvoir de la musique (*the Power of Sound*) ; mais il semblait regarder l'idée de peindre les divers effets de la musique, comme trop usée ; il fit remarquer que d'ailleurs Haendel avait complétement traité ce sujet dans la *Fête d'Alexandre*. Il craignait de ne pouvoir rien terminer pour le jour fixé : « Vous savez, ajouta-t-il, qu'on doit exécuter une œuvre de ma composition dans la cathédrale de Cologne, pour la consécration de la nef. Voilà une occasion ! mais alors je ne vivrai plus. » Il porta la main à sa tête, et ses traits prirent une expression de souffrance et de fatigue.

Il me dit qu'il avait travaillé pendant son séjour à Interlaken ; il mentionna en particulier cet étonnant quatuor en *fa mineur*, connu comme le morceau le plus profondément empreint de tristesse et de mélancolie qui existe dans la musique instrumentale, et quelques pièces liturgiques pour l'Église protestante d'Angleterre. « Cela m'a fait du bien de travailler, dit-il, faisant allusion à la perte de sa sœur (Fanny Hensel), qui l'avait beaucoup affecté ; mais il me faut du repos, sinon je mourrai. »

Je ne jurerais pas que ce soient là les propres paroles de Mendelssohn, mais ce jour est trop profondément gravé dans ma mémoire pour que je puisse oublier jamais quelque point important, un trait, un mot caractéristique de notre conversation. La vie offre peu de souvenirs pareils.

Je m'informai de l'opéra dont on le supposait occupé alors. Il s'expliqua tout au long et avec franchise au sujet du théâtre et de ses projets. « Le moment est venu pour moi d'essayer mes forces. Peut-être, quand j'aurai écrit quatre ou cinq opéras, ferai-je quelque chose de bon ; le difficile, c'est de trouver un sujet. » Il discuta ceux que je lui avais proposés ; et à cette occasion il témoigna en termes très-vifs son mécontentement de l'abus qu'on avait fait de son nom

à Londres, où l'on avait annoncé que l'opéra *la Tempête*, composé par lui, serait représenté à une époque fixée. « Le livret est trop français; le troisième acte ne vaut rien du tout. Jamais je ne me lierai pour une époque arrêtée d'avance. Quand j'aurai complétement fini mon œuvre, je la ferai représenter quelque part » Il continua son examen des pièces de Shakespeare, en particulier du *Conte d'hiver*, dont on lui avait soumis l'arrangement. « Avec l'*Autolycus*, ajouta t-il, on pourrait faire quelque chose de fort plaisant. » On a vu par son opérette *le Retour de l'étranger*, publié depuis, où le joyeux colporteur Kantz joue un rôle éminent, ce qu'il était capable d'écrire dans ce genre. Dans le domaine de la musique allemande, nous n'exceptons pas même *l'Enlèvement au sérail*, il n'y a rien d'aussi gai que l'air de danse chanté par ce délicieux coquin, ni que sa partie dans la sérénade donnée à la jeune paysanne, où le chant monotone du garde de nuit allemand est parodié avec une sentimentalité si baroque.

« Nous n'avons pas en Allemagne un seul poëte capable d'écrire les paroles d'un opéra, poursuivit Mendelssohn. Ah! si Kotzebue vivait! En voilà un qui avait des idées! » Il y eut de l'animation dans ses paroles lorsqu'il se rappela qu'une occasion aussi prosaïque que l'ouverture du nouveau théâtre de Pesth avait inspiré à Kotzebue une œuvre aussi caractéristique que *les Ruines d'Athènes*, qui parut digne d'être mise en musique à un homme tel que Beethoven. « Eh bien, soit ; je ferai mon possible pour *Loreley;* Geibel s'est donné beaucoup de mal pour ce poëme. Nous verrons. » Puis il s'interrompit : « Mais à quoi bon faire des projets? Ma vie tire à sa fin! »

HENRI CHORLEY.

(*La suite prochainement.*)

CORRESPONDANCE.

Londres, 11 août.

Hier soir, *Her Majesty's Teatre* a donné à son tour sa dernière représentation de l'année, et clos ainsi définitivement la saison musicale de 1863. Cette représentation d'adieu se composait de différents actes de *Faust*, du *Trovatore* et d'*Oberon*. Dans ces trois ouvrages il nous a été donné d'admirer encore une fois l'art consommé et la voix sans pareille de Mlle Tietjens; nous avons salué une dernière fois la gracieuse Mme Trebelli, qui s'était chargée du rôle de Fatima dans *Oberon*, à la place de Mme Alboni ; nous avons revu encore M. Santley, l'incomparable baryton, ainsi que MM. Giuglini et Bettini, les deux excellents et zélés ténors ; enfin toute la brillante troupe de M. Mapleson a reparu presque en entier pour la dernière fois devant nous. Après que les trois ouvrages eurent été joués et toutle monde rappelé, le rideau, selon l'usage de rigueur, se leva de nouveau, et tout le personnel du théâtre, M. Arditi, chef d'orchestre en tête, se trouvèrent encore une fois devant le public. M. Arditi avait là une magnifique occasion de faire chanter en chœur et à grand orchestre son *Bacio* : cela aurait varié un peu nos plaisirs, et pour ma part j'y comptais positivement. Mais il paraît avoir décidément abandonné son chef-d'œuvre à Mlle Artot et aux orgues de Barbarie. J'en fus donc pour mes espérances, et c'est pour entendre l'hymne national que, sur un signe du maëstro, l'assemblée se leva respectueusement. Le *God save the queen* achevé, tout était consommé.

Cette saison qui vient de finir comptera parmi les plus brillantes dans les annales du théâtre de *Her Majesty*; mais, il faut le reconnaître, la gloire en revient pour la plus grande partie à Mlle Tietjens, qui, non-seulement par son talent hors ligne, mais encore par une bonne volonté sans exemple, est venue si puissamment en aide à son directeur. Soixante-dix représentations en tout ont été données durant les trois mois de la saison, et sur ce nombre, Mlle Tietjens a paru dans cinquante-six soirées et dans douze rôles différents : trois fois dans *Nicolo de Lapi*, l'ouvrage nouveau de M. Schira ; sept fois dans le *Trovatore*; deux fois dans *I Puritani*; treize fois dans *les Huguenots*; quatre fois dans *Lucia* ; quatre fois dans *Lucrezia Borgia* ; six fois dans *un Ballo in maschera* ; deux fois dans les *Nozze di Figaro* ; une fois dans *Norma* ; une fois dans *Don Juan* (dona Anna) ; trois fois dans *Oberon*, et vingt fois dans *Faust*, la nouveauté de la saison. En vous énumérant ces ouvrages, j'ai voulu vous donner la mesure de l'aptitude extraordinaire que possède cette grande artiste à s'approprier les rôles les plus divers.

Je ne puis quitter *Her Majesty's Theatre* sans exprimer le regret d'avoir si rarement eu l'occasion d'applaudir la méthode parfaite et le talent plein de charme de ce consciencieux artiste qui a nom Delle-Sedie, et qui a obtenu un si grand et si légitime succès dans le *Ballo in maschera*, le seul ouvrage dans lequel nous l'ayons entendu cette année.

Vous ai-je dit que la troisième et dernière représentation de Mlle Lucca dans le rôle de Valentine, des *Huguenots*, a entièrement répondu à l'immense succès de son début, et que la jeune et vaillante artiste vient d'être engagée par M. Gye pour trois saisons, à des conditions royales?

Les *concerts de samedi* à *Crystal-Palace*, sous la direction de leur excellent chef d'orchestre, M. Manns, ont été extrêmement brillants cette année, et viennent aussi de clore leur saison par un grand concert extraordinaire dont la partie vocale comprenait tout à la fois les noms de Mme Miolan et de Mlle Adelina Patti, de Tamberlick et de Mario, de Graziani et Formès. C'est la première fois probablement que ces deux prodiges de vocalisation, Mme Miolan et Mlle Patti, se trouvaient en présence. Mme Miolan avait choisi le rondo si brillant de *la Sonnambula*, et elle l'a chanté comme elle seule sait le chanter; Mlle Patti, la simple et touchante ballade de *Marta: Qui sola virgin rosa*. Le programme, tout italien, indiquait que le morceau serait chanté dans cette langue; mais Mlle Patti, qui connaît son public, bien que ce fût la première fois qu'elle chantât au Crystal-Palace, fit entendre *The last rose of summer* en anglais le plus pur. Je vous laisse à penser les enchantements et les applaudissements sans fin prodigués à cette attention et à cette délicate surprise.

C'est dans les concerts de Crystal-Palace aussi que le talent de ce grand violoniste que, il y a peu de temps encore, vous appeliez à Paris *le petit Lotto*, s'est révélé au public anglais. M. Lotto vient de nous quitter, mais il doit revenir bientôt, car il est engagé pour une série de grands concerts que M. Mellon, le chef d'orchestre de la *Musical Society*, vient d'inaugurer dans la salle devenue libre de Covent-Garden. La grandiose *ouverture en forme de marche* de Meyerbeer a dignement ouvert cette nouvelle entreprise de concerts populaires, dirigés par un des meilleurs musiciens de l'Angleterre.

Je voudrais vous signaler encore un autre jeune violoniste de beaucoup de talent, M. Auer, qui s'est fait connaître cette année pour la première fois à Londres, et qui, dans les *Monday popular Concerts*, aussi bien que dans ceux de l'*Union musicale*, de M. Ella, a fait preuve d'une exécution peu commune en interprétant Haydn, Beethoven et Spohr; mais qui, du reste, joue avec tout autant de talent la musique moderne, ainsi qu'il l'a montré dans le concert de Mlle Michal, une compatriote et élève de Jenny Lynd, et dans lequel il a partagé les applaudissements avec la bénéficiaire, avec Jenny Lind elle-même et avec Mlle Artot.

Et, puisque je vous parle de violonistes, je ne veux pas oublier de vous donner des nouvelles de celui, entre tous, qui nous inspire le plus de sympathie, de ce pauvre Ernst, qui vient de passer quelques jours à Londres. Bien que toujours souffrant, les eaux de Malvern, pourtant, paraissent lui avoir fait du bien, car nous l'avons trouvé beaucoup mieux qu'à son arrivée en Angleterre, il y a quelques mois. L'excellent artiste nous a quittés jeudi dernier pour aller respirer l'air de la campagne, dans le manoir de Knebworth, dans le Herfordshire, propriété de son ami, sir Bulwer-Lytton, le célèbre romancier.

Si en France tout finit par des chansons, dans ce bon pays de la vieille Angleterre nous finissons tout par des toasts et des banquets. Accordez-moi donc, pour terminer ma correspondance de la saison, quelques lignes encore pour vous dire un mot du banquet qui vient d'avoir lieu à *Freemasons-Tavern*. Bien que la réunion eût un caractère tout privé, je me croirais cependant coupable de la passer sous silence, parce que le motif qui l'a provoquée intéresse, je le sais, grand nombre de vos lecteurs. Il s'agissait, en effet, de la présentation du *Testimonial* (je cherche vainement le mot français, mais j'ai expliqué la chose dans une autre lettre) offert à l'honorable et très-honoré M. Charles-Lewis Gruneisen. M. Gruneisen, par ses écrits aussi bien que par son intelligente activité, a puissamment contribué à l'introduction et à la propagation de la bonne musique et des saines doctrines musicales dans sa patrie, ainsi qu'à la fondation, sur ses bases actuelles, de l'Opéra de Covent-Garden. M. Gruneisen est un des meilleurs écrivains de son pays, et la critique musicale doit l'honorer comme un de ses membres les plus éminents, les plus compétents et les plus dignes.

Et à présent que les théâtres lyriques sont fermés, que la *season* officielle est bel et bien terminée, et que la chaleur devient étouffante, permettez-moi de prendre congé de vous, pour aller faire un tour dans les montagnes d'Ecosse. Si dans mes lettres que vous avez bien voulu accueillir j'ai parfois prodigué les superlatifs aux artistes que j'aime, j'espère que ces artistes me pardonneront *ma rude franchise* ; si j'ai risqué çà et là quelques plaisanteries inoffensives, j'espère n'avoir blessé aucune susceptibilité, et avant tout je crois vous avoir toujours renseigné avec véracité : *Fun is good, but truth is better, and love is best of all.*

L. B.

Bade, 10 août.

Le Chevalier Nahel vient de faire son apparition sur notre théâtre. On sait tout l'intérêt qui s'attachait à cette production de l'auteur d'œu-

vres symphoniques d'un grand mérite. Disons tout de suite que l'attente de notre brillante société, dans laquelle Litolff compte de nombreux admirateurs, n'a pas été trompée.

Le Chevalier Nahel est une conception musicale grandiose, originale, et dans laquelle se manifeste une véritable individualité.

Nous avons fait connaître le prologue du libretto ; il donnait une idée assez nette du sujet de cet opéra, très-mouvementé et qui offre plusieurs scènes très-dramatiques. L'action se passe au début de la guerre de trente ans. Le duc Bernard de Saxe-Weimar est aimé de Wilhelmine d'Offenbourg ; mais il lui préfère une jeune bohémienne, Cécilia, douée d'une voix merveilleuse, qui aime un cornette de dragons suédois, Max Kœrner, et qui en est aimée. Les opérations militaires du duc et les amours de Wilhelmine et Cécilia sont traversées par les intrigues d'un chevalier Nahel, espèce de sorcier, qui joue dans la pièce le rôle d'un mauvais génie et prend plaisir à mettre dans les positions les plus critiques chacun des personnages du drame. Enfin Max Kœrner le tue d'un coup de pistolet, et il se trouve que la bohémienne Cécilia n'est autre que la fille du roi Gustave-Adolphe, qui la donne à Max, tandis que le duc Bernard épouse Wilhelmine. — Telle est l'analyse très-incomplète de l'œuvre sur laquelle M. Litolff a été appelé à exercer ses hautes facultés musicales avec un succès qui destine inévitablement sa partition à l'un des théâtres lyriques de Paris.

L'ouverture est une introduction d'un beau caractère où les instruments de cuivre jouent le principal rôle ; elle se termine par un *crescendo* d'un très bel effet. Le premier acte contient peut-être les morceaux les plus saillants ; la grande scène par laquelle il s'ouvre, offre des effets d'instrumentation d'une grande originalité ; la ballade de *la Pauvreté*, chantée par Cécilia, avec un délicieux accompagnement de harpe et de cor, est admirablement réussie. *Le Couvre-feu* et la ronde des *Hulans*, ont beaucoup de couleur, et l'air satanique de Nahel, qui procède de la manière de Weber, termine très-heureusement ce premier acte.

Il faut citer dans le second un chœur des soldats suédois, chanté à demi-voix sur un accompagnement d'instruments à cordes d'un bon sentiment, puis les couplets des *Dragons de Saxe-Weimar*, admirablement chantés par Wilhelmine (Mme Faure Lefebvre), et redemandés par la salle entière. Après une agréable cavatine de Max, vient le morceau capital de l'ouvrage, *le sextuor des Invisibles*, dans lequel se détache l'invocation de Bernardi, *O mon épée !* qui se termine par l'entraînant appel aux armes de Cécilia et le chœur général des Saxons : *Allons mourir pour la foi paternelle !* Ce finale, traité avec beaucoup de puissance et d'entente des sonorités, fait beaucoup d'honneur au compositeur.

Les principales parties du troisième acte consistent dans un beau duo entre Wilhelmine et Nahel, où se trouve une phrase admirable : *Sans amour, sans pain, etc.* ; dans les couplets du valet Pangolem, contre la dureté des maîtres, écrits dans un excellent style bouffe, et que Berthelier a dû redire ; dans une délicieuse valse chantée, et enfin dans toute la scène du dénouement, exprimant les alternatives de rage, de désespoir et de repentir de Nahel expirant.

La direction du théâtre de Bade n'a eu guère que quinze jours pour monter *le Chevalier Nahel*, et certes, on ne s'en douterait pas, à voir combien la mise en scène est somptueuse. Quant à l'exécution, confiée à Mme Colson (Cecilia), Mme Faure (Wilhelmine), à Balanqué (Nahel), Jourdan (Max), et Berthelier (Pangolem), elle a été à la hauteur de l'œuvre. Litolff dirigeait l'orchestre, et il a dû à plusieurs reprises se lever pour répondre aux chaleureuses acclamations provoquées par les principaux morceaux de l'opéra.

J'aurais voulu vous parler de la représentation, par les Allemands, du *Roi Enzio*, d'Abert, mais les bornes de cette correspondance me permettent seulement de vous dire qu'il n'a pas obtenu moins de succès qu'en Allemagne. Je serais bien étonné si M. Abert n'arrivait pas à de hautes destinées comme compositeur dramatique. Du reste vous serez sans doute à même d'en juger avant peu, puisque M. Alphonse Royer vient de lui confier le livret d'un opéra destiné à l'une des scènes de Paris.

E. R.

NOUVELLES.

*** *La Muette de Portici*, au théâtre impérial de l'Opéra, *le Postillon de Longjumeau* et *le docteur Mirobolan* au théâtre de l'Opéra-Comique, composaient les représentations gratuites données à l'occasion de la fête du 15 août.

*** C'est Mlle Sax qui a chanté, le 15 août, le rôle de *la France*, dans la cantate de M. Édouard Fournier, composée par M. Gastinel pour cette solennité. *Les Génies du Mexique* étaient chantés par Bonnesseur, Dulaurens, et Mmes de Taisy et Godfrend.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi les *Vêpres siciliennes*. Mercredi, *Diavolina* et la *Lucie*. Vendredi, les *Vêpres siciliennes*.

*** Mlle Tietjens arrive à Paris cette semaine.

*** On annonce la mort de Mme Ferraris, femme du député italien. Elle s'appelait Ottavia Malvani et elle avait acquis une grande réputation de cantatrice sur les principales scènes d'Italie.

*** Le talent montré par M. Hainl dès son début dans ses nouvelles fonctions de chef d'orchestre de l'Opéra, le désintéressement dont il avait fait preuve en acceptant des appointements inférieurs à ceux qu'il avait au théâtre de Lyon, ne pouvaient manquer d'être appréciés par M. Emile Perrin, qui s'est empressé de les signaler à l'attention du ministre. Aussi, la semaine dernière, M. Hainl a-t-il été agréablement surpris d'apprendre, par une lettre des plus flatteuses du directeur de l'Opéra, que ses appointements étaient élevés à 12,000 fr.

*** La première représentation de la reprise des *Amours du Diable* a été ajournée à demain lundi ; peut-être même à mercredi.

*** Mlle Monrose, que le théâtre de la Monnaie avait enlevée à notre Opéra-Comique, rentre à ce dernier théâtre ; M. de Leuven vient de l'engager pour trois ans.

*** *Après la victoire*, tel est le titre de la cantate de M. Bouscatel, musique de Lefébure-Wély, qui a été chantée le 15 août au théâtre de l'Opéra-Comique, par Mlle Girard, Troy, Crosti, et les chœurs.

*** Immédiatement après la reprise des *Amours du diable*, le théâtre de l'Opéra-Comique reprendra *le Caïd*.

*** Nous avons appris avec plaisir que l'excellent baryton Delle Sedie ferait partie du personnel engagé par M. Bagier pour la saison prochaine. — Le maestro Giulio Alary a été choisi pour directeur duchant, et le maestro Castagneri pour chef d'orchestre, en remplacement de M. Bonetti. — Le peintre Ferri sera chargé des décorations. — Malgré les dénégations de plusieurs journaux, *la Forza del destino* sera représentée cet hiver.

*** Le chiffre brut des recettes faites pendant le mois de juillet 1863 par les théâtres impériaux subventionnés, les théâtres secondaires, concerts, spectacles et cafés-concerts, etc., s'est élevé à la somme de 859,464 fr. 08 c.

*** On sait que Pradeau était à Toulouse et fort aimé du public, lorsque Offenbach l'y découvrit et l'enleva pour les Bouffes-Parisiens qu'il venait de fonder. Aussi est-ce toujours avec grande joie que l'excellent comique y est reçu, lorsque ses congés lui permettent d'y aller. En ce moment, il fait les délices du théâtre de Toulouse en y jouant, avec ce talent d'excellente bouffonnerie qu'il possède à un si haut point, Alcofribas des *Pantins de Violette*, Beaujolais de *Tromb-al-Cazar*, Marcachu de la *Rose de Saint-Flour*, *Croquefer*, etc. Chaque soir, il est salué par les plus vifs applaudissements et redemandé.

*** Après avoir chanté avec un grand succès à Turin et à Florence, Mme Emmy Lagrua vient de contracter un engagement de six mois à 12,000 fr. par mois, avec la direction du théâtre du Lyceo à Barcelone, en qualité de *prima donna assoluta* M. Verger aura d'ailleurs un très-beau personnel pour la saison prochaine ; on y remarque Mmes Colson et Grosso, — MM. Negrini et Gambetti, ténors, — Cresci et Squarcia, barytons, — Bremond et Selva, basses. — Bottesini est chef d'orchestre.

*** Pendant les courses de Caen, la Société des beaux-arts a donné un très-beau concert auquel Géraldy et Mlle Ebrard, premier prix du Conservatoire, ont pris une part brillante. Au nombre des morceaux exécutés, on a chaleureusement applaudi l'air du *Pardon de Ploërmel*, celui de *la Fille du régiment* et les ouvertures de *Guillaume Tell* et de *Preciosa*.

*** C'est M. Luigini qui remplace M. Georges Hainl comme chef d'orchestre au théâtre de Lyon. — Le directeur, outre Mme Cabel et Dulaurens, a engagé Mlle Lagye, couronnée aux derniers concours du Conservatoire.

*** On sait le succès avec lequel Al. Bettini et Mme Trebelli-Bettini, sa femme, ont chanté, cette saison, au théâtre de Sa Majesté, à Londres. M. Mapleson, outre la tournée artistique qu'ils feront avec lui en Ecosse et en Irlande, au mois de septembre et en novembre, vient de les engager pour la saison prochaine.

*** Dans notre numéro du 12 juillet, nous avons annoncé le grand festival qui aura lieu à Munich les 27, 28 et 29 septembre. Voici le détail des morceaux qui y seront exécutés : — Le premier jour, la symphonie héroïque de Beethoven et l'oratorio d'*Israël en Égypte*, de Haendel. Le lendemain : 1° Symphonie en *ré* mineur, de Franz Lachner ; — 2° Motet à huit voix, de Palestrina ; — 3° Scène de l'oratorio de *Tobie*, d'Haydn ; — 4° Prélude et fugue pour orchestre, de J. S. Bach ; — 5° Finale du deuxième acte d'*Idomeneo*, de Mozart ; — 6° Marche et chœur des *Ruines d'Athènes*, de Beethoven ; — 7° Ode à sainte Cécile, de Haendel. — La dernière journée sera consacrée à l'audition de quelques-uns des plus éminents virtuoses de l'Allemagne. Mme Schumann et M. Joachim sont déjà annoncés. Tout semble donc promettre au festival de Mniuch un merveilleux éclat.

*** Le privilége du grand théâtre San Carlo, de Naples, va être incessamment mis en adjudication publique. La commission aura une durée de trois années, et sera exploitée à partir du 1er octobre prochain. Le théâtre devra être ouvert chaque année pendant six mois ; une subvention annuelle est accordée par l'État : le chiffre en est fixé à 90,000

ducats. Cette somme représente, suivant le change à déterminer ultérieurement, de 380 à 400,000 francs.

*** Un des meilleurs comiques de Paris, Brasseur, profite d'un congé de deux mois, et va les employer à une excursion artistique pendant laquelle il exploitera son excellent répertoire de chansonnettes. On sait avec quelle perfection Brasseur chante ce genre, et le succès exceptionnel qu'il a rencontré tout dernièrement dans la *Ronde du Brésilien*, d'Offenbach. Interprétée par lui, cette ronde deviendra dans les provinces aussi populaire qu'à Paris.

*** Trois mille exécutants composant quatre-vingts sociétés musicales doivent prendre part à la fête orphéonique de Rouen. La date avait été fixée au 30 août; mais l'ouverture de la chasse devant avoir lieu le même jour, la commission d'organisation a indiqué les 6 et 7 septembre.

*** Le célèbre trombone Nabich fait en ce moment une tournée artistique dans les villes de bains. Partout où il a donné concert, au Havre, à Trouville, à Etretat, etc., il a obtenu le plus grand succès.

*** *Ischia*, c'est le titre d'un petit poëme italien, en trois chants, dont l'auteur, M. Marcello, nous raconte l'origine en quelques pages de préface explicative. Ne doit-on pas reconnaissance, hommage et actions de grâce à qui vous a rendu la vie? Si l'auteur vit encore, c'est par la vertu du ciel enchanteur et des eaux salutaires d'Ischia, qui l'ont sauvé alors qu'il étudiait sous la direction du célèbre Mercadante. Son poëme est donc à certains égards un hymne, plein d'inspirations consolantes et brillantes. Les malades en profiteront sans doute, et les gens bien portants ne le liront pas avec moins de plaisir.

*** Le préfet de la Côte-d'Or a approuvé une décision du conseil municipal de Dijon, autorisant l'érection d'une statue sur une place de cette ville à la mémoire de Rameau, né à Dijon, le 24 septembre 1683. Cette statue doit être en bronze; l'exécution en sera confiée à un sculpteur dijonnais; elle sera payée par souscriptions et dons volontaires, et inaugurée solennellement le 12 septembre 1864, anniversaire séculaire de la mort du grand musicien.

*** Après leur grand succès à Vichy où ils ont eu l'honneur de jouer devant S. M. l'Empereur, qui les a fort applaudis, les deux frères Emile et Auguste Sauret viennent de partir pour Bade, où ils sont appelés pour plusieurs concerts.

*** On lit dans le journal de Fécamp : « Un de nos artistes les plus éminents, Ernest Nathan, violoncelliste, qui s'était rendu ici pour y donner concert, vient de s'entendre avec le *Crédit suisse* pour prendre l'exploitation et la direction du Casino. C'est une véritable bonne fortune, et nous avons déjà pu juger par la fête d'inauguration qui vient d'avoir lieu, et à laquelle ont concouru le célèbre trombone Nabich, Mlle Chandesaigues et Mme Pithon-Cheret, des plaisirs qui nous sont promis pour les deux mois de saison qui nous restent encore. La semaine prochaine, les plaisirs prendront au Casino une marche régulière : chaque jour il y aura réunions de familles et soirées dansantes au piano ; le jeudi, bal avec quatuor; le dimanche, concerts et spectacles.»

*** Les morceaux détachés de la partition d'*Hamlet*, de M. Victorin Joncières, jouée cet hiver avec succès à l'hôtel du Louvre, viennent de paraître chez MM. Gambogi, éditeurs de musique.

*** A Munster, en Westphalie, les étudiants de l'Académie viennent de représenter au théâtre de la ville *OEdipe roi*, tragédie de Sophocle, dans la langue originale; les chœurs étaient chantés sur la musique d'un jeune philologue de Berlin, M. Bellermann. Quelques jours après, OEdipe soutenait sa thèse de docteur; parmi les « opposants » se distinguaient Jocaste et Créon, le beau-frère d'OEdipe.

*** Musard a voulu célébrer dignement la solennité du 15 août. Aujourd'hui dimanche a lieu au Pré Catelan, au bénéfice de l'Association des artistes musiciens, un festival musical qui attirera tout Paris. Par autorisation spéciale de S. Exc. le maréchal Magnan, toutes les musiques du 1er corps d'armée, réunies au nombre de 1065 exécutants, les musiques de la ligne, de l'artillerie, de la cavalerie et les fanfares des chasseurs à pied, secondées par trois cent cinquante tambours, clairons et trompettes, après avoir joué les plus belles compositions des plus grands maîtres, exécuteront une *Fantasia militaire* d'un effet entièrement nouveau. La Société chorale de l'Odéon, sous l'habile direction de M. Delafontaine, l'un des plus intelligents professeurs de la capitale, chantera avec accompagnement de grand orchestre, *l'Aigle de France*, cantate dont M. T. Saint-Félix a écrit les paroles et A. Musard fait la musique. Pour couronner dignement cette solennité, les régiments de ligne, ayant à leur tête tous les tambours et clairons commandés par un tambour-major en grande tenue, précédé par les fanfares des chasseurs à pied, flanqués par les musiques d'artillerie avec leurs trompettes, et escortés par les dragons à cheval, exécuteront, en décrivant une immense spirale dans le Pré Catelan, une nouvelle *Retraite de la ligne*, spécialement composée pour cette fête nationale.

*** Les arts viennent de faire une grande perte dans la personne du célèbre peintre Eugène Delacroix, qui a succombé jeudi à une maladie de poitrine.

*** L'Allemagne a vu s'éteindre une de ses premières notabilités musicales. Le directeur de musique Adolphe-Frédéric Hesse est décédé à Breslau, après une longue et douloureuse maladie. Hesse, qui était sans contredit l'un des plus forts organistes contemporains, et à qui l'on doit d'excellentes compositions pour son instrument, était né le 30 août 1809, dans la ville où il est mort.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Boulogne-sur-Mer*, 13 août. — La belle salle de l'établissement des bains réunissait hier dans sa brillante enceinte deux artistes depuis longtemps célèbres : Thalberg et Godefroid ont tenu tour à tour sous le charme le public qui s'était porté en foule à ce concert pour juger de la perfection à laquelle peut atteindre le talent, et les a accueillis avec un enthousiasme indescriptible. Thalberg a joué *le Trille*, les *Airs irlandais* et les *Airs russes*, et, de plus, répondant au vœu du public, le *Home sweet home* non porté au programme. — Félix Godefroid a fait entendre *les Gouttes de rosée*, le *Vieux menuet du* XVIIe *siècle*, *le Rêve* et *la Danse des sylphes* qu'on lui a redemandés; il a terminé par son *Carnaval de Venise*, véritable prodige d'habileté. Mme Peudefer, cantatrice très-distinguée, a fait preuve d'une belle voix et d'une excellente méthode dans les airs de *la Prière de Jéricho* et du *Billet de loterie*; dans la *Valse de Marguerite*, de Clémentine Batta, ainsi que dans deux romances : *Vieille chanson du jeune temps*, de Joseph O'Kelly, et *Rentrons chez nous*, de Pauline Thys. — L'orchestre, dirigé par M. Chardard, a fort bien exécuté les ouvertures du *Lac des fées*, d'Auber, et de la *Harpe d'or*, composition symphonique de Félix Godefroid, parfaitement écrite et qui a eu beaucoup de succès.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Hombourg*. — Nous n'avons jamais eu une telle affluence. Les magnifiques jardins du Kursaal ne désemplissent pas, aussi les fêtes se succèdent sans interruption. Nous avons eu vendredi un très-beau concert dans lequel Mlle Parepa, cantatrice anglaise, a chanté l'air de l'Ombre du *Pardon de Ploërmel* de manière à satisfaire les dilettanti les plus difficiles. Seligmann a chanté sur son violoncelle un andante de Rode, véritable poëme d'amour, et l'on sait si Seligmann excelle dans ces morceaux d'expression. Son succès n'a pas été moins grand dans un beau morceau sur *il Trovatore*. Mme Escudier-Kastner, qui arrivait de Spa, a fait admirer son beau talent. M. Behrens, artiste suédois, a été fort applaudi dans l'air du *Chalet*, chanté en allemand. — On espère que S. M. l'empereur d'Autriche et les autres souverains réunis à Francfort pour le congrès, viendront visiter Hombourg. On prépare des fêtes. MM. Gindreau et Fouilleroux ont engagé pour le prochain concert A. Jaell, Vieuxtemps et Servais, et pour le mois prochain on annonce un festival musical. Des chœurs nombreux venant de toutes les parties de l'Allemagne y prendront une large part.

*** *Berlin*. — Le directeur de l'établissement Kroll, M. Engel, pendant son séjour à Paris, a engagé deux des solistes les plus renommés de l'orchestre Musard, M. Legendre, cornet à pistons, et M. Lalliet, hautboïste. Leur début vient d'avoir lieu avec un grand succès; on a surtout admiré les beaux sons et la merveilleuse agilité de M. Legendre dans sa fantaisie sur le *Carnaval de Venise*. M. Lalliet n'a pas produit moins d'effet dans les morceaux qu'il a exécutés; il se fait un jeu des difficultés les plus ardues. Aussi a-t-on prodigué aux deux artistes français les applaudissements les plus chaleureux. — Le 3 août, le théâtre de la cour a fait sa réouverture par *le Lac des Fées* d'Auber; en dépit des chaleurs tropicales il y avait beaucoup de monde. Le lendemain, au ballet de *Flick-Flock*, par Taglioni, la salle était comble.

*** *Vienne*. — Le nouvel intendant général des théâtres de la cour, prince Auersperg, vient d'entrer en fonctions. — Les répétitions générales de l'opéra d'Auber, *Marco Spada*, ont commencé.—Mlle Liebhart est de retour de sa brillante et fructueuse tournée en Angleterre. L'éminente cantatrice doit faire sa rentrée par le rôle de Martha; celui de Lyonel serait chanté par le célèbre ténor Wachtel. — Offenbach vient d'adresser au directeur de l'opéra de la cour, M. Salvi, la partition de son nouvel ouvrage : *Armgarnd ou les Esprits du Rhin*, paroles allemandes de M. le comte de Vollrogen, à qui l'on doit une excellente biographie de Mme Schrœder-Devrient.

*** *Pyrmont*. — Nous avons ici une troupe d'opéra tout au moins passable. M. Gunz, du théâtre de la cour à Hanovre, a donné deux représentations; il a chanté les rôles de Chapelou, du *Postillon*, et de Georges Brown, de *la Dame Blanche*, avec beaucoup de succès.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU Ier.

Voulez-vous accepter mon bras?

RONDE DU BRÉSILIEN

Avec accomp. de piano : 3 fr.
Sans accomp., in-8°, 1 fr.

Ornée des portraits photographiés de Brasseur et Gil-Pérès.

Chantée au théâtre du Palais-Royal par BRASSEUR.
Paroles de Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de

J. OFFENBACH

Avec accomp. de piano : 3 fr.
Sans accomp., in-8°, 1 fr.

Ornée des portraits photographiés de Brasseur et Gil-Pérès.

La Ronde du Brésilien : POLKA par ARBAN, pour le Piano, 4 fr. — La même, arrangée pour le piano à quatre mains, 6 fr.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

MANUFACTURE GÉNÉRALE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS

50, rue Saint-Georges, à Paris.

ADOLPHE SAX * *

50, rue Saint-Georges à Paris.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique.
Seule grande Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

RÉSUMÉ DES AVANTAGES DES SAXHORNS ET DES SAXOTROMBAS.

Le Saxotromba, ou le Saxhorn, est supérieur à ses analogues existants précédemment, comme proportion de tubes et par conséquent comme son ; supérieur comme justesse ; supérieur comme création de famille complète ; supérieur comme facilité et unité de doigté ; supérieur comme ferme ou contour des tubes pour l'émission des sons ; supérieur comme forme pour le placement et le maniement de l'instrument ; supérieur comme ayant une même direction des sons (avantage pour l'auditeur de recevoir tous les sons avec la même puissance); supérieur en ce que quelques jours suffisent pour former, avec des amateurs ou de simples conscrits militaires, une musique passable ; supérieur en ce que les plus gros instruments comme les petits se tiennent facilement au moyen de la main gauche et du bras gauche, et laissent le bras et la main droite entièrement libres, et dans la meilleure position pour le jeu des doigts sur les cylindres ; supérieur en ce que, quand un élève a déjà fait des études et qu'il est obligé de changer d'instrument faute de disposition des lèvres ou par tout autre motif, ses études acquises servent pour le nouvel instrument, soit trompette, trombone ou tout autre instrument ; supérieur en ce que l'on peut faire les études les plus longues et les plus difficiles sur l'instrument qui fatigue le moins et les reporter sur d'autres plus durs à jouer ou plus lourds à porter; supérieur en ce que, dans les sociétés ou dans un régiment de cavalerie, surtout lors des congés, il arrive souvent que tous les artistes d'une même catégorie d'instruments partent, et que, dans ce cas, on peut les remplacer en prenant des musiciens dans les parties les mieux garnies pour occuper ou remplacer les parties manquantes; supérieur en ce qu'on ne craint pas les coups de tête des chevaux, qui, avec les anciens instruments, brisaient parfois les dents au cavalier; supérieur en ce que l'on peut jouer, le cheval au trot ou au galop, l'instrument suivant toujours les mouvements du corps; supérieur pour la musique en marche en ce que l'instrument ne se dérange pas sur les lèvres, et conserve par conséquent la même sonorité qu'au repos; supérieur pour les corps de musique et pour le militaire surtout, où tout est régulier (excepté les musiciens et les instruments d'après le système ancien), en ce que tout le monde se trouve dans la même position, toutes les mains à la même hauteur et tous les instruments penchés de gauche à droite ; supérieur, pour la musique à cheval ou de cavalerie, en ce que si, pendant que l'on joue, le cheval vient à faire un écart, il est facile de ressaisir les brides pour le ramener, sans déranger l'instrument de sa position.

Tous les instruments sortant de la fabrique portent l'inscription suivante : **Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur,** le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sres DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

ALPHONSE SAX (JUNIOR)

Facteur et Ingénieur en instruments de Musique

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS

EN TOUS GENRES, EN TOUTES FORMES ET DANS TOUS LES TONS

HARMONIE et FANFARE. — Rue d'Abbeville, 5 bis, Paris, près de la place Lafayette. — Belle Salle de 300 personnes pour Concerts et Répétitions.
16 Brevets d'Invention ou de perfectionnement. — Commission. — Exportation.

Breveté de S. M. l'Empereur des Français. — Grand brevet de S. M. la reine d'Angleterre. — Breveté de S. M. le roi des Belges. — 2me prix en 1838. — 1er prix en 1841. — Prix d'honneur, médaille d'or, en 1843. — Médaille d'argent à l'Exposition de Paris, 1844. — **DÉLÉGUÉ** par le gouvernement belge pour visiter l'Exposition universelle de Londres, en 1851. — Exposition universelle de Paris, 1855, les plus belles pages du Rapport officiel, 27me Classe, pages 1335-1336. — Exposition universelle de Londres, 1862, *PRIZE MEDAL*, avec cette mention : POUR **EXCELLENCE** DE **TOUTE ESPÈCE** D'INSTRUMENTS DE CUIVRE. — Membre de l'INSTITUT POLYTECHNIQUE de Paris, membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR LE PROGRÈS DES SCIENCES SOCIALES. — *MÉDAILLE D'OR* et Membre du CORPS SCIENTIFIQUE DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | N° 34. | 23 Août 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Floquet (5e et dernier article), par **Arthur Pougin.** — Un artiste musicien en Italie, en 1739 (1er article), par **Em. Mathieu de Monter.** — Hérold (2e et dernier article), par **Fétis** père. — Nouvelles et annonces.

FLOQUET.

(5e et dernier article) (1).

V

Relevé dans l'estime du public par le succès du *Seigneur bienfaisant* et consolé de sa précédente défaite, Floquet voulut essayer son talent sur une scène dont les allures fussent moins solennelles que celles de l'Opéra. Il tenait d'un certain abbé Robineau, attaché à la bibliothèque du roi, et connu dans les lettres sous le nom de Beaunoir, qui était l'anagramme de son nom véritable, le manuscrit d'une « comédie en trois actes, mêlée d'ariettes », intitulée *la Nouvelle Omphale.* Le sujet de cette œuvre était emprunté à un conte de Sénecé, *Camille, ou la Manière de filer le parfait amour.* Floquet en composa la musique, et l'ouvrage fut représenté à la fin de 1782. Le roi et la reine en eurent la primeur, car la pièce fut jouée pour la première fois sur le théâtre particulier de Versailles, le 22 novembre ; puis, le 26 du même mois, à la Comédie-Italienne, où, malgré la froideur du poëme, elle obtint un très-grand succès, grâce à la partition et au jeu des acteurs, Trial et sa femme, Clairval et la charmante Mme Dugazon.

Floquet avait retouché la musique du *Seigneur bienfaisant*, qui allait être repris à l'Opéra et auquel Rochon avait ajouté un acte nouveau. Ce ne fut pas sans difficulté que cette reprise eut lieu. Bachaumont nous l'apprend dans ces lignes que je lui emprunte : « Malgré les efforts des différentes cabales qui s'étaient formées contre le nouvel acte du *Seigneur bienfaisant* et contre l'ouvrage ancien même que l'on était fâché de voir remis, il a franchi la seconde représentation avec non moins de succès que la première. Aux menées des auteurs de *l'Embarras des richesses* (2), se joignaient celles des Gluckistes, des Piccinistes, des Sacchinistes, outrés de voir les ouvrages de leurs chefs respectifs retardés et s'imaginant que les étrangers doivent exclure les nationaux de leur propre domaine. »

C'est le 23 décembre 1782 que reparut à la scène *le Seigneur bienfaisant* ainsi revu, corrigé et augmenté. Floquet se laissa-t-il étourdir par le succès qu'obtint cette réédition d'un ouvrage accueilli déjà une première fois par le public avec une faveur marquée, et prit-il complétement le change sur la valeur réelle de son talent? Cela est possible, probable même, car la nature l'avait doué d'un excessif amour-propre, et j'estime qu'il n'eût accueilli que comme un hommage sincère et légitime l'acclamation de tout individu lui déclarant qu'il était le premier musicien de son temps. Toujours est-il qu'un projet extravagant lui passa par la cervelle, et que, dans son orgueil, il ne rêva pas autre chose que de détrôner Gluck.

Le marquis Razins de Saint-Marc avait retouché l'*Alceste* de Quinault. Floquet accepta la tâche périlleuse d'écrire sur ce poëme ainsi remanié une nouvelle musique. Pour se bien rendre compte de l'audace d'une telle tentative, il faut se souvenir que la représentation de l'*Alceste* de Gluck remontait seulement à l'année 1776, et que, depuis, l'ouvrage n'avait cessé de se maintenir au répertoire.

Floquet, aidé sans doute en cette circonstance par son puissant collaborateur, eut le crédit de faire recevoir son *Alceste* à l'Opéra. Mais son illusion fut courte, et son espoir bientôt déçu d'une façon fâcheuse pour son amour-propre. Dès la première répétition l'ouvrage fut déclaré impossible, et les auteurs reçurent l'avis que l'administration se refusait à le monter.

Est-ce aux suites de cette déception cruelle, mais parfaitement méritée, que doit être attribuée la mort prématurée de ce jeune artiste, dont le talent n'égalait pas l'outrecuidance et la présomption? Je ne sais. La plupart de ses biographes l'affirment, tandis que d'autres, copiant Bachaumont, assurent que des excès de débauche, alors trop communs, le conduisirent à sa perte.

(1) Voir le n° 31.

(2) Lourdet de Santerre et Grétry, auteurs du poëme et de la musique de cet ouvrage, qui était tombé à plat, essayèrent en effet, mais vainement, d'enrayer par une cabale le succès nouveau du *Seigneur bienfaisant.*

La représentation à l'Opéra de *l'Embarras des richesses* donna lieu à ce couplet satirique :

Embarras d'intérêts,
Embarras de paroles,
Embarras de ballets,
Embarras dans les rôles,
Enfin, de toute sorte,
On ne voit qu'embarras ;
Mais allez à la porte,
Vous n'en trouverez pas.

VI

Comment se formerait-on une opinion sur le mérite de Floquet sans consulter ses œuvres, et seulement d'après les jugements contemporains? Ces jugements se contredisent et sont toujours marqués au coin d'une extrême partialité. Aucun écrivain de son temps, si ce n'est Grimm — et celui-ci n'était pas coutumier du fait — n'a su garder la mesure envers lui, et, de nos jours, M. Fétis est le seul qui l'ait sainement et judicieusement apprécié.

Si l'on s'en rapporte au rédacteur de la *Biographie Michaud :* « Floquet était un savant harmoniste; mais ses opéras ont prouvé que la science est impuissante sans le génie. Sa mélodie est monotone et languissante; ses chants sont surannés, et, à l'exception de sa *Chaconne* et du *Trio des Vieillards*, ses productions sont à peu près oubliées. »

Je crois avoir prouvé, contrairement aux assertions contenues dans les lignes précédentes, que Floquet n'était rien moins qu'un « savant harmoniste. » Il avait parfois des trouvailles heureuses, mais en général son harmonie était incorrecte, débile, et manquait autant de solidité que d'imprévu. Quant à sa « mélodie monotone », à ses « chants surannés », ce sont autant d'erreurs du biographe. C'est précisément par la fraîcheur et la jeunesse des idées, l'heureuse abondance des motifs, la grâce du tour mélodique, que Floquet brille encore, aux yeux de ceux qui l'étudient, d'un vif et pur éclat. Ses œuvres, je ne saurais trop le répéter, n'ont rien qui le puisse faire passer pour savant en son art : son style est généralement lâche et sans fermeté, son harmonie trop souvent pauvre et misérable; mais il rachète jusqu'à un certain point ces graves défauts par le naturel et la facilité de sa phrase mélodique, à laquelle il sait donner d'aimables contours, par une grande justesse et une grande sobriété d'expression, enfin par l'élégance, la richesse et la variété de son orchestre, qui se distingue par des effets de rhythme et de sonorité aussi heureux, aussi piquants que neufs et inattendus.

Grimm, disais-je tout à l'heure, est le seul des écrivains contemporains de Floquet qui ait su lui rendre justice; voici en effet ce que disait, en rendant compte du *Sabinus* de Gossec, représenté sans succès en 1774, ce critique atrabilaire : « Si Floquet ne compose pas avec autant de force, avec autant d'art (que Gossec), il a des idées de chant bien plus fraîches, bien plus agréables, plus piquantes. L'un rappelle une beauté triste et froide qu'on admire sans goût et sans plaisir; l'autre, une jeune nymphe qui plaît, malgré l'irrégularité de ses traits, qui plaît sans presque y songer, et parce que la nature l'a voulu ainsi. » Il est impossible, dans un jugement aussi rapide, de donner avec plus de tact un aperçu plus juste et plus vrai de la valeur d'un artiste.

Quelle place faudrait-il assigner à Floquet parmi tous les musiciens qui ont plus ou moins illustré son époque? Il n'y brilla qu'un instant, et cet instant fut si court qu'il n'eut pas le temps même de se produire complétement. Pour être juste, il faudrait donc, en quelque sorte, le juger, non sur ce qu'il a fait, mais sur ce qu'il aurait pu faire. En ne le jugeant que d'après ce qu'il nous a laissé, nous trouvons qu'il y avait en lui l'étoffe d'un artiste véritable. Si ses idées manquaient parfois d'élan et de grandeur, si les ailes un peu courtes de sa fantaisie avaient peine à s'élever à la hauteur des sujets qu'il entreprit de traiter, si les défauts provenant d'une mauvaise direction d'études l'empêchèrent de se montrer avec tous ses avantages et de lutter avec plus de succès contre les grands noms qui l'écrasaient, on ne peut toutefois lui refuser des qualités réelles, solides et nombreuses. Il avait la grâce et l'élégance, il avait la délicatesse et le goût; il possédait, enfin, le don de plaire et de charmer, qualité indispensable à qui s'adresse à la foule, et sans laquelle toutes les autres ne sont rien. Sa phrase caressante, qui, malheureusement, ne s'achevait pas toujours avec autant de bonheur qu'elle avait commencé, se déroulait avec une limpidité, une transparence parfaites. La trame de sa pensée mélodique était ourdie avec art, et il donnait à cette pensée des contours pleins d'harmonie. Son orchestre était soigné, délicatement travaillé, toujours plein d'animation, brillant ou coquet, selon le besoin, sonore sans brutalité, aimable sans fadeur, et il y savait apporter une variété d'accents singulière, ainsi qu'un remarquable coloris.

Comme homme, on a pu voir que Floquet était rempli d'orgueil; mais les défauts de son caractère, comme ceux de son talent, étaient compensés par d'excellentes qualités. « Il fut bon fils, bon frère, bon ami », dit un de ses biographes. Le succès inattendu de son premier ouvrage, succès qu'on ne pouvait surtout pardonner à son jeune âge, lui avait créé de nombreux ennemis qui ne songèrent qu'à entraver sa carrière. Floquet n'en garda jamais rancune, et ne chercha pas un instant à rendre le mal pour le mal. Comme, à la représentation de l'ouvrage d'un de ses rivaux qui ne lui avait ménagé ni les sarcasmes ni les mauvais procédés, on le voyait applaudir très-fort, quelqu'un s'en étonnant : « Les beautés de l'ouvrage, dit-il, me font oublier la haine de l'auteur. » C'est là, certes, la preuve d'un excellent cœur et d'un esprit élevé. Très-recherché dans le monde, il y apportait, dit-on, beaucoup de candeur et une franche et naïve gaieté.

ARTHUR POUGIN.

UN TOURISTE MUSICIEN EN ITALIE,

En 1739.

(Premier article.)

Le 30 mai 1739, le comte Charles de Brosses, conseiller au parlement de Bourgogne, et quatre gentilshommes de la province, ses amis, quittaient Dijon et se mettaient en route pour l'Italie. A cette époque, et malgré le mot célèbre du grand roi, il y avait encore des Pyrénées et surtout des Alpes. Les traverser, c'était entreprendre un véritable voyage de découvertes. L'Italie artistique était inconnue. Ses richesses avaient échappé au partial et lourd commentaire des *Relations* de Labat, de Misson ou de Burnet, et le *Journal* de Montaigne ne les avait pas encore désignées à l'admiration des gens de goût.

Ces cinq « gentilshommes du pays de Bourgogne » allaient donc à la découverte du beau, persuadés que cette recherche ne se divise pas en études rivales et en manifestations d'antagonisme. Ce principe est admis aujourd'hui, mais en 1739 il y avait un certain mérite à le prendre comme règle de conduite. Tous les cinq, ils étaient de la famille de ces esprits éclairés de nos jours, qui croient que Mozart et Newton, que Gluck et Shakspeare, que Rubens et Leibnitz, que Michel-Ange et Molière, que tous les vrais génies ont marché aussi droit les uns que les autres vers l'éternelle lumière où se complète l'harmonie des inspirations sublimes. Seulement, pour atteindre plus rapidement le but, les cinq voyageurs s'étaient partagé la tâche, et tandis que les frères Lacurne de Sainte-Palaye, devaient compulser les manuscrits anciens et les monuments littéraires; tandis que MM. de Montmort et de Migien allaient étudier la peinture et la statuaire, Charles de Brosses devait s'attacher à l'art par excellence qui fut le culte et l'amour de toute sa vie : la musique. Des cinq, à vrai dire, il était le mieux partagé. Tartini, Hasse, Leo, brillaient alors en Italie; tous les théâtres chantaient Pergolèse, et c'étaient les meilleurs jours de Métastase.

Le comte de Brosses est un des hommes du XVIIIe siècle qui ont le plus honoré la France par leur esprit, par leur savoir et par leur caractère. Le chancelier d'Aguesseau le tenait en haute estime. Buffon, qui le connut beaucoup, vante la supériorité de son esprit et la

finesse de son discernement. Voltaire lui-même, Voltaire, *qui lui avait volé quatorze moules de bois*, qui plaida quinze ans contre lui devant toutes les juridictions du pays, et qui fut percé à jour et morigéné, en enfant menteur et mutin, par une de ses lettres, Voltaire, à la fin de sa carrière, rendait hommage aux rares qualités du président de Brosses, « fils de Dijon, disait-il, de cette ville où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des citoyens. »

Au XVIIIe siècle, un gentilhomme français spirituel, instruit, aimable, élégant et riche, ne pouvait qu'être fort remarqué dans cette Italie qui a tant aimé, qui aime tant encore le faste, le bruit et l'éclat. Reçu par le pape Clément XII à Rome, par Charles III à Naples, par Charles-Emmanuel à Turin, le comte de Brosses se vit accueilli de la princesse Borghèse, du marquis Crescenzi, des cardinaux de Tencin et Lambertini, depuis Benoît XIV, admis dans l'intimité des Toscarini et des Tiepolo à Venise, des Caraffa et des Monteleone à Naples. C'est ainsi, c'est dans les salons et les loges aimables de la noblesse italienne, toujours si gracieuse et si prévenante pour les étrangers, que le *touriste* bourguignon entendit les grands artistes et étudia le mouvement musical de cette époque. C'est de ce milieu intelligent et élevé qu'il écrivit à ses amis de Dijon — hommes distingués, charmantes femmes bien faits pour le comprendre — ses impressions, ses observations de chaque jour. En poursuivant cette correspondance, en communiquant à des esprits qui sympathisaient avec le sien, ce qu'il voyait et ce qu'il apprenait, naturellement, au courant de la plume, sans se croire astreint à forcer son admiration et à dépenser hors de propos de cet enthousiasme banal qui est la monnaie courante des récits de voyage en Italie, sans songer surtout à faire un livre, Charles de Brosses a fait un livre vrai, intéressant, un livre d'une vivacité attachante, et qui présente le tableau le plus exact, le plus brillant et le plus spirituel de l'Italie musicale de son temps.

Elles n'ont pas vieilli, ces lettres heureuses! elles gardent encore leur saveur et leur charme. Il y a profit et enseignement, non moins que matière à comparaisons curieuses, à les parcourir, à refaire, en musiciens touristes, ce voyage d'un touriste musicien, à un moment de l'année où l'Italie, ce vaste et magnifique musée, est visitée par tant d'hommes de loisir, depuis l'Anglais nomade, confortablement blotti dans sa *chase* de voyage, qui envoie ses gens s'assurer de la fidélité des descriptions du *Murray's hand-book*, jusqu'aux artistes qui vont demander à cette terre poétique et fertile en génies, le secret des belles œuvres sans vieillesse.

Gênes est la première ville que le comte de Brosses visita en Italie. A peine débarqué, il court à la cathédrale entendre la messe solennelle de la Saint-Jean, à laquelle le doge assistait, « messe chantée, dit-il, en assez méchante musique. » Ce qui lui plaît davantage — et je n'ai pas de peine à le croire, — « c'est un petit abbé à talons rouges, et un éventail à la main, qui, pendant la communion, debout au milieu du chœur, *joua supérieurement de la serinette!* » Qui se serait attendu à voir la serinette en cette affaire?

Comme Charles de Brosses n'était pas précisément venu en Italie pour étudier l'emploi de la serinette dans les cérémonies du culte, il quitta Gênes fort dépité, et nous le retrouvons à Milan, fréquentant les théâtres, « où l'on joue des pièces détestables, » et n'y rencontrant que des chanteuses « très-inférieures à la Vanloo » : — la femme du peintre Carle Vanloo, belle, excellente et spirituelle artiste, qui popularisera la musique italienne de ce côté-ci des Alpes. « Quant à leurs castrats, poursuit-il, ces sortes de voix ne me plaisent pas du tout : à l'exception d'un ou deux, tout ce que j'ai ouï m'a paru misérable. Ils ne chantent pas; ils piaillent et glapissent... De plus, leurs récitatifs et leurs airs sont baroques... Je me suis fait beaucoup priser et chérir des principaux musiciens du pays en criant *bravissimo* à tout propos, et en ménageant on ne peut pas moins leur modestie. *Ici*, il faut dire d'une chose passable : très-bien. » *Ici*, c'est l'Italie; mais c'est à croire que de Brosses parle de la France.

Il paraît qu'en 1749, on n'avait rien de mieux à faire en arrivant à Vérone, que d'aller au théâtre pour se délasser, quoique la modicité du prix des places ait eu de quoi inquiéter la fierté d'un gentilhomme bourguignon. Le comte de Brosses nous le dit, tout en déboursant ses « six sols » et en pénétrant au milieu de l'ancien amphithéâtre « où il y a de quoi placer trente mille personnes qui, de partout, entendent admirablement ». Il admire fort une jeune danseuse, « qui fait vingt entrechats de suite, sans se reprendre, battus à huit, et de même tous les entre-pas de force qu'on admire dans nos maîtres; auprès d'elle la Camargo est une danseuse de pierre de taille. Mais, tout à coup, ajoute-t-il, une cloche de la ville ayant sonné l'*Angelus*, je vis fuir les actrices, quoiqu'il il y en eût une qui, selon son rôle, fût alors évanouie. Toute l'assemblée se mit promptement à genoux, tournée vers l'Orient; les acteurs s'y jetèrent dans la coulisse; on chanta fort bien l'*Ave Maria;* après quoi, l'actrice évanouie revint, fit fort honnêtement la révérence, se remit dans son état d'évanouissement et la pièce reprit..... Il y a à Vérone, continue de Brosses, une académie dite des *Philharmoniques*. Son institution avait pour but de renouveler la musique ancienne. Les académiciens devaient savoir jouer du *barbitos*, de la cithare et du sistre; mais, comme beaucoup d'autres académiciens, ils ne font rien de ce qu'ils devraient faire; de sorte que je fus frustré de l'espoir de voir exécuter une cantate dont les paroles seraient de Pindare et la musique de Timothée. »

En traversant Vicence, de Brosses visite et décrit le théâtre construit par Palladio sur le modèle des théâtres romains. De Vicence à Padoue, le paysage lui paraît ressembler « à une décoration d'opéra fort bien imitée ». A Venise, il se fait présenter au compositeur Adolphe Hasse, à sa femme, Faustina Bardoni, « qui chante d'un grand goût; » à Qartini, « charmant garçon, cavalier distingué, dont le jeu est dans le genre de celui de Le Clerc, et qui raisonne comme un ange sur la musique; » à Vandini, excellent violoncelliste. Mais, pour notre touriste, la meilleure musique de Venise est celle des hôpitaux. « Il y en a quatre, écrit-il, composés d'orphelines élevées par l'Etat et exercées uniquement à exceller dans la musique. Aussi chantent-elles comme des séraphins, et jouent du violon, de la flûte, de l'orgue, du hautbois, du basson; bref, il n'y a si gros instrument qui puisse leur faire peur. Elles sont cloîtrées. Il n'y a rien de si plaisant que de voir une jeune et jolie religieuse, en habit blanc, avec un bouquet de grenades sur l'oreille, conduire l'orchestre avec toute la grâce et la précision imaginables. Leurs voix sont adorables pour la tournure et la légèreté, car on ne sait ici ce que c'est que sons filés à la française. La Zabetta des *Incurables* est surtout étonnante par l'étendue de sa voix et *les coups d'archet qu'elle a dans le gosier*. Pour moi, je ne fais aucun doute qu'elle n'ait avalé le violon de Somis... C'est là seulement qu'on entend ce premier coup d'archet, si faussement vanté à l'Opéra de Paris. »

A Bologne, « le premier et le plus essentiel de tous les devoirs est d'aller trois fois par semaine à l'Opéra, dans un petit village, à quatre lieues de la ville, où l'on se rend en poste, à quatre chevaux. On soupe dans les loges. Les dames font la quête pour le luminaire de la paroisse. » Voilà bien l'Italie! Mais de Brosses n'est pas content de Bologne, « ce séminaire de la bonne musique. » La Cazzoni, la Pernozzi, Caffarello, les grands artistes l'ont quitté. Farinelli, lui-même, l'illustre... *soprano* n'y est plus. Il s'est fixé à Madrid, où il a, de la cour et du roi, le logement, la table, les habillements, les chevaux, les voitures, *et plus de 80,000 livres de rente*. Un ténor de nos jours n'est pas mieux traité. Et de Brosses ajoute : « Le roi l'a anobli, lui et toute sa postérité! » Le trait est gaulois, je dirai même : bourguignon!

Ce qui séduit le plus notre touriste, et ce dont il parle avec le

plus de complaisance dans ses lettres, ce sont les *conversazioni* de la noblesse, véritables soirées musicales. Pour lui faire fête, on invite les artistes en renom. A Florence, il entend ainsi Veracini, Tagnani « qui a inventé une clef aux violons comme celles des flûtes, et qui a ajouté sous le chevalet sept petites cordes de cuivre »; et Lombardini « qui joue du théorbe et de l'archi-luth aussi bien que possible, et qui m'a convaincu par là, écrit-il, qu'on avait bien eu raison d'abandonner ces instruments. »

Au théâtre de Lucques, le comte de Brosses est très-surpris de voir « que la *catastrophe* (le dénoûment) de la pièce est un grand feu d'artifice distribué le long de la salle, au travers des toiles peintes et des loges. » Le spectacle le plus singulier qu'il a pendant son séjour à Sienne, lui est donné, raconte-t-il, par le chevalier Perfetti, improvisateur habile. « Je lui proposai comme sujet l'*aurore boréale*. Il rêva un instant, au son d'un clavecin qui préludait à demi-jeu ; puis, il se mit à déclamer doucement, accompagné du clavecin qui frappait des accords entre les strophes. Peu à peu, la verve du poëte s'anima, et à mesure qu'elle s'échauffait, le son du clavecin se renforçait aussi. Sur la fin, improvisateur et clavecin rivalisèrent de rapidité et d'enthousiasme. Au sortir de là, Perfetti paraissait fatigué. Le claveciniste était exténué. » Je le crois bien : mais on le serait à moins !

Quelques jours après cette pittoresque séance, de Brosses entrait à Naples, « la capitale du monde musicien, d'où sont sortis la plupart des fameux compositeurs, Scarlatti, Leo, Vinci, les Zinaldo, Latilla et le charmant Pergolèse. » Toutes ses soirées se passent au théâtre. Pour ne rien perdre des opéras bouffes de Leo, il apprend le napolitain, « le baragouin le plus détestable dont on se soit avisé depuis la fondation de la tour de Babel. » Quand les représentations de cette *Frascatana* lui laissent quelque répit, il va entendre au théâtre du palais, *Parthenope*, un opéra de Sarti. Le roi, vêtu d'un vieux habit de droguet brun à boutons jaunes, arrive un soir au lever du rideau. Il cause pendant la moitié de l'opéra, et dort pendant l'autre; et de Brosses, qui sait son Molière, de s'écrier :

Cet homme, assurément, n'aime pas la musique !

A Naples, à cette époque, un opéra sans bataille ne plaisait guère. « Dans *Parthenope*, il y avait une action de cavalerie effective. Les deux mestres de camp, avant que d'en venir au mains, chantèrent à cheval un duo contradictoire d'un chromatique parfait. Les chevaux, seuls, n'avaient pas l'air de le goûter et de se plaire sur les planches. »

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La fin prochainement.*)

HÉROLD

(Louis-Joseph-Ferdinand).

(2e et dernier article) (1).

Près de dix-huit mois se passèrent avant qu'Hérold obtint un poëme d'opéra après *la Clochette*, et ce temps fut employé par lui à écrire des fantaisies de piano et d'autres pièces, genre dans lequel il a produit de jolies choses qui n'ont pas obtenu le succès qu'elles méritaient. Son goût le reportait toujours vers le théâtre, et quelquefois il s'irritait contre l'injustice qui lui en rendait les abords si difficiles. Fatigué d'attendre le bon ouvrage après lequel il soupirait, il finit par consentir à écrire la musique du *Premier Venu*, comédie en trois actes, spirituelle, mais froide, et la pièce la moins propre à être mise en opéra. Cet ouvrage n'avait point d'ailleurs le mérite de la nouveauté; depuis longtemps il était au répertoire du théâtre Louvois en comédie, d'où Vial l'avait retiré pour le transporter à l'Opéra-Comique. Rien n'était moins favorable au développement des facultés chaleureuses d'Hérold que cette pièce: aussi ne put-il parvenir à la réchauffer, et peut-être lui-même fut-il pris de froid en l'écrivant; mais, comme il faut toujours que l'homme de talent se manifeste, même dans l'ouvrage le plus médiocre, il y avait dans la partition du *Premier Venu* un trio excellent de trois hommes qui feignent de dormir. Cet opéra fut représenté vers la fin de l'année 1818.

Le désir de produire tourmentait Hérold, mais l'aliment lui manquait toujours; les auteurs semblaient n'avoir pas de confiance en son talent et ne lui confiaient pas de poëmes. Ce fut cet abandon où on le laissait qui le décida à reprendre l'ancien opéra-comique des *Troqueurs* (1), et à lui adapter une musique nouvelle. Cette pièce fut jouée en 1819 : le talent des acteurs lui procura quelques représentations, mais le genre de l'ouvrage ne convenait plus au goût de cette époque ; il ne put se soutenir au théâtre. Une sorte de fatalité semblait poursuivre celui dont les débuts avaient annoncé une carrière plus brillante. Un opéra en un acte, dont le titre était *l'Amour platonique*, lui avait été confié; la musique en fut composée avec rapidité, mise à l'étude, et bientôt arriva la répétition générale (en 1819), où l'on remarqua des choses charmantes; mais la pièce était d'une faiblesse extrême, et les auteurs la retirèrent avant qu'elle fût jouée. Hérold ne se laissait point encore abattre par la mauvaise fortune, et le besoin d'écrire le tourmentait toujours. Planard lui donna, en 1820, une jolie comédie intitulée : *l'Auteur mort et vivant*. Malheureusement cette pièce était d'un genre peu favorable à la musique; le compositeur ne put y développer son talent, et le succès assez froid des représentations n'ajouta rien à sa renommée. Il paraît que cette sorte d'échec acheva de jeter le découragement dans l'âme d'Hérold, car, pendant les trois années suivantes, il se condamna au silence et sembla avoir renoncé au théâtre.

Dans cet intervalle, la place de pianiste-accompagnateur de l'Opéra-Italien devint vacante ; Hérold la demanda et l'obtint. Dès lors les devoirs de cette place s'emparèrent de la plus grande partie de son temps ; le reste fut employé à écrire un assez grand nombre de morceaux de piano. Cet artiste, dans la fleur de l'âge et du talent, se voyait en quelque sorte repoussé de la scène pour laquelle il était né. Il y a de ces phases de mauvaise fortune dans la vie de presque tous les hommes de mérite.

Le repos de trois années auquel Hérold s'était condamné lui avait rendu cette ardeur de production qui est ordinairement le présage des succès. En 1821, il avait été envoyé en Italie par l'administration du théâtre Italien pour y recruter des chanteurs ; ce voyage fut favorable au retour de sa faveur d'artiste comme à sa santé. Son premier ouvrage, après ce long silence, fut *le Muletier*, représenté en 1823, à l'Opéra-Comique, avec un succès qui ne s'établit point sans contestation, mais qui finit par se consolider, et qui fut dû seulement au mérite de la musique. Cette musique est colorée, dramatique, et remplie de traits heureux et d'effets nouveaux. *Lasthénie*, composition d'un genre gracieux, qui n'avait d'autre défaut que d'avoir pour base un sujet grec, à l'époque où ce genre ne jouissait d'aucune faveur, *Lasthénie* fut jouée à l'Opéra dans le cours de la même année. Cet ouvrage ne fit point une vive sensation sur le public; mais les connaisseurs rendirent justice au talent du musicien, et la pièce obtint un certain nombre de représentations. Les succès de l'armée française dans la guerre d'Espagne de 1823 donnèrent lieu à la composition d'un opéra (*Vendôme en Espagne*) auquel Hérold prit part conjointement avec M. Auber. Les morceaux improvisés qu'il

(1) Voir le n° 28.

(1) *Les Troqueurs*, opéra-comique en un acte, avaient été mis en musique par Dauvergne. Ce fut le premier ouvrage de ce genre qu'on écrivit en France.

écrivit pour cette partition renfermaient de jolies choses qu'il a employées depuis avec succès dans d'autres ouvrages.

En 1824, Hérold fut encore chargé par l'administration de l'Opéra-Comique de la composition d'un opéra de circonstance qui a survécu au moment qui l'avait fait naître ; cet ouvrage est intitulé *le Roi Réné*. L'année suivante il écrivit pour le même théâtre un acte qui avait pour titre *le Lapin blanc*. Rien ne fut jamais moins musical que cette bluette ; aussi le musicien fut-il mal inspiré : paroles et musique, tout était également faible dans cet ouvrage.

C'est ici le lieu de faire remarquer le changement qui s'était opéré dans la manière d'Hérold pendant les trois années où il s'était abstenu de travailler pour le théâtre. Témoin des brillants succès des œuvres de Rossini, dont il accompagnait la musique au théâtre Italien, il se persuada qu'il n'existait plus qu'un moyen d'obtenir les applaudissements du public, et que ce moyen consistait dans l'imitation plus ou moins exacte des formes de la musique à la mode. Beaucoup d'autres partageaient son erreur, mais ils n'avaient pas son talent ; pour lui, cette erreur fut déplorable, car elle le détourna pendant quelque temps de la route qui seule lui convenait.

Marie, opéra en trois actes, représenté à l'Opéra-Comique, le 12 août 1826, marqua le retour d'Hérold vers le genre qui lui appartenait ; ce fut à la fois et son plus bel ouvrage jusqu'à ce moment, et son plus beau succès. Sa sensibilité s'était livrée dans cette production à plus d'expansion qu'elle n'avait fait jusque-là ; de là vient que tous les morceaux obtinrent dans le monde une vogue que n'avait point eue auparavant la musique d'Hérold. Le moment était favorable, et peut-être l'artiste aurait-il pris dès lors le rang dont il était digne, si son entrée à l'Opéra comme chef du chant lui avait laissé le temps de profiter de la justice tardive qui venait de lui être rendue. Depuis deux ans il avait quitté la place d'accompagnateur au théâtre Italien pour celle de chef des chœurs. En 1827, il renonça à celle-ci pour la position dont il vient d'être parlé. Dès lors, fatigué de mille devoirs incompatibles avec la liberté nécessaire aux travaux de l'imagination, il se vit hors d'état de profiter des circonstances favorables qui s'offraient à lui pour mettre le sceau à sa réputation, et ses loisirs ne furent plus employés qu'à écrire la musique de quelques ballets. C'est ainsi qu'il donna à l'Opéra *Astolphe et Joconde*, ballet en trois actes, en 1827; *la Somnambule*, ballet en trois actes, dans la même année ; *Lydie*, ballet en un acte, en 1828 ; *la Belle au bois dormant*, ballet en trois actes, dans la même année. C'est aussi vers la même année qu'il écrivit l'ouverture, les chœurs et quelques autres morceaux pour le drame de *Missolonghi*, représenté à l'Odéon. Le 3 novembre de la même année, il reçut la décoration de la Légion d'honneur, distinction qui lui était due à juste titre.

Trois années s'étaient écoulées depuis que Hérold avait donné *Marie* à l'Opéra-Comique, lorsqu'il écrivit, en 1829, un acte rempli de choses charmantes sous le titre de *l'Illusion*. La musique de cet ouvrage était mélancolique et passionnée ; Hérold y transporta l'ouverture qu'il avait écrite autrefois pour *l'Amour platonique*.

Emmeline, opéra en trois actes, représenté en 1830, ne réussit pas; mais, l'année suivante, Hérold prit une éclatante revanche par *Zampa*, en trois actes (joué le 3 mai 1831), production digne d'un grand maître, et qui plaça enfin l'artiste au rang des compositeurs français les plus renommés. Abondance de motifs heureux, passions bien exprimées, force dramatique, génie de l'instrumentation et de l'harmonie, tout se trouve dans cet ouvrage, dont le succès n'a pas été moins brillant en Allemagne qu'en France. Peu de temps après, Hérold prit part avec plusieurs autres musiciens, à la composition de *la Marquise de Brinvilliers*, opéra en trois actes.

Soit à cause de ses travaux de l'Opéra, soit par suite de la fatigue occasionnée par ses derniers ouvrages, Hérold commençait à ressentir quelque altération dans sa santé. Jeune encore, il aurait pu arrêter les progrès du mal par le repos et le changement de climat ; mais rien ne put le décider à s'éloigner du théâtre de ses succès récents, et à cesser de travailler. Malgré les représentations de ses amis, il continua le genre de vie qu'il avait adopté, et ce ne fut que lorsque la maladie eut abattu ses forces, que la crainte commença à s'emparer de lui. La nouvelle administration de l'Opéra-Comique éprouvait le besoin d'avoir des opéras nouveaux qui fussent appris en peu de temps; Hérold avait en portefeuille la partition du *Pré aux Clercs;* mais elle exigeait des études et des préparatifs trop longs pour la situation du théâtre ; Hérold le comprit et improvisa le petit opéra de *la Médecine sans médecin*, bagatelle où l'on retrouve la touche d'un maître. Cette dernière production de l'artiste précéda de peu de temps la représentation du *Pré aux Clercs* (qui eut lieu le 15 décembre 1832), ouvrage d'un genre plus doux que *Zampa*, mais non moins heureusement conçu, non moins original. Ce fut le chant du cygne. La maladie de poitrine qui dévorait l'existence d'Hérold faisait chaque jour d'effrayants progrès. Les agitations de la mise en scène et du succès en hâtèrent le développement : un mois après le dernier triomphe de l'artiste, elle le précipita dans la tombe, laissant dans une douleur profonde tous ceux qui avaient pu apprécier en lui les qualités de l'homme de bien, et dans le regret d'une vie si courte ceux qui ne connaissaient que son génie. Il mourut le 19 janvier 1833, aux Thernes, près de Paris, et fut inhumé au cimetière du Père-Lachaise, non loin du tombeau de son maître Méhul. Il avait laissé inachevée la partition d'un opéra en deux actes, intitulé *Ludovic;* Halévy termina cet ouvrage, qui fut joué avec succès en 1834.

La liste des compositions d'Hérold pour le piano est considérable; on y remarque : 1° Sonates pour piano seul, op. 1, 3, 5, Paris, Janet, Schonenberger, Lemoine. — 2° Caprices avec quatuor, œuvres 8, 9; Paris, Érard. — 3° Rondo à 4 mains, op. 17; *ibid.* — 4° Caprices pour piano, œuvres 4, 6, 7, 12, 58; Paris, Lemoine, Érard, etc. — 5° Rondeaux et divertissements, op. 10, 14, 16, 18, 20, 22, 27, 31, 34, 37, 40, 41, 44, 47, 53, 55; Paris, Janet, Lemoine, Érard, etc. — 6° Fantaisies, op. 2, 15, 21, 28, 33, 43, 49; *ibid.* — 7° Variations, op. 19, 30, 35; *ibid.* — 8° Pots-pourris, etc.

FÉTIS père.

NOUVELLES.

*** Le théâtre de l'Opéra a donné lundi *la Favorite*, suivie du premier acte de *Giselle* ; mercredi, *la Juive*, et vendredi, de nouveau *la Favorite*, avec *Diavolina*. M. et Mme Gueymard sont rentrés après leur congé dans ces deux pièces, et ils y ont reçu le plus chaleureux accueil. — Faure reparaissait également après sa saison à Londres, dans le rôle d'Alphonse, et il y a retrouvé son succès accoutumé.— Mlle Mouravieff n'a plus que quelques représentations à donner; elle doit se trouver à Saint-Pétersbourg pour la réouverture du théâtre Impérial.

*** Les spectacles gratis du 15 août au théâtre de l'Opéra et de l'Opéra-Comique n'avaient pas laissé une place disponible dans ces deux théâtres assiégés dès le matin ; *la Muette de Portici* a provoqué, à chacune des belles scènes qu'elle contient, d'enthousiastes applaudissements, et Mlle Vernon, attendue à la sortie du théâtre par une partie du public, a été l'objet d'une flatteuse ovation.—La cantate de MM. Ed. Fournier et Gastinel, *Mexico*, chantée vaillamment par Mlle Sax, Dulaurens et Bonnesseur, et Mlles de Taisy et Godfrend, a produit un grand et légitime effet; Mlle Sax a été rappelée au milieu de frénétiques bravos. — *Le Postillon de Longjumeau* n'a pas été moins bien accueilli à l'Opéra-Comique, et on a beaucoup applaudi la cantate de MM. Bouscatel et Lefébure-Wély, *Après la victoire*.

*** La première représentation des *Amours du Diable* est de nouveau annoncée irrévocablement pour demain lundi; la répétition générale a eu lieu vendredi. — Montaubry a pris son congé. — En attendant la rentrée d'Achard, la direction de l'Opéra a gracieusement permis à Warot de chanter deux fois le rôle de Georges Brown de *la Dame blanche*, et cela à la grande satisfaction du public, qui a témoigné par ses applaudissements au consciencieux ténor combien il appréciait son excellente méthode et le charme de sa voix. — Jeudi, Achard a reparu dans *Haydée* et y a reçu un chaleureux accueil.

*** Plusieurs journaux ont annoncé que Mlle Lucca devait venir à

Paris, et donner deux représentations au théâtre de l'Opéra; nous sommes autorisés à affirmer que cette nouvelle est complètement dénuée de fondement.

*** Mlle Tietjens est à Paris depuis mardi. Elle assistait ce jour-là même à la représentation de *la Dame blanche*, à l'Opéra-Comique, et, mercredi, à la rentrée de Gueymard dans *la Juive*, à l'Opéra. Ses débuts auront lieu le 26, le 28, le 31 août, et le 4 septembre dans le rôle de Valentine, des *Huguenots*. Faure chantera pour la première fois dans ces représentations le rôle de Nevers.

*** Au nombre des cantates exécutées le 15 août sur les théâtres de Paris, nous devons mentionner celle qu'a écrite M. Hostein, directeur du théâtre impérial du Châtelet, et dont M. de Groot, chef d'orchestre, a composé la musique. Chantée par les Enfants de Lutèce, elle a été applaudie avec acclamations et bissée.

*** M. Emile Perrin, directeur de l'Opéra, a bien voulu se joindre aux artistes éminents qui forment le comité de l'association pour le monument à ériger dans la ville de Dijon, à la mémoire de Rameau.

*** M. Mapleson, directeur de *Her Majesty's Theatre*, est en ce moment à Paris.

*** Adelina Patti a été appelée d'Ostende à Francfort pour y chanter dans la représentation de gala qui devait être donnée au théâtre de la ville devant l'empereur d'Autriche et tous les princes allemands réunis. Le sénat de la ville de Francfort, aux frais duquel cette représentation avait lieu avant-hier, n'avait admis dans la salle, qui offrait un aspect féerique, aucune personne non invitée par lui. *Il Barbiere di Seviglia* avait été choisi pour la solennité. Adelina Patti s'y est montrée admirable, et bien que, suivant l'étiquette, tout signe d'approbation fût interdit, la salle entière n'a cessé d'applaudir Mlle Patti de la manière la plus bruyante. L'empereur d'Autriche lui-même était le premier à donner le signal des bravos, et c'est sur la demande de Sa Majesté Impériale que la valse de la *Gioja insolita* de Strakosch, intercalée par Mlle Patti dans la leçon de chant, a dû être répétée. Quel que fût le prix exorbitant offert pour les billets d'entrée, le public a été rigoureusement exclu de la salle; on cite, en cette occurrence, un Anglais qui, ayant vu refuser l'offre de 100 livres sterling qu'il faisait pour une stalle, a corrompu à prix d'or un choriste pour le remplacer sur la scène. C'est grâce à l'intervention officieuse de Mlle Patti que le choriste infidèle n'a pas été renvoyé. — 10,000 francs ont été comptés à la jeune et célèbre artiste pour cette représentation. — A la demande générale Mlle Patti devait chanter une seconde fois le lendemain pour le public.

*** La fête organisée au Pré-Catelan dimanche dernier par le baron Taylor et Alf. Musard, au bénéfice de l'Association des artistes musiciens, a tenu tout ce qu'elle promettait, et elle a été magnifique. Plus de dix mille spectateurs ont applaudi les brillantes fanfares des chasseurs à pied, les excellentes musiques de la ligne, de l'artillerie et des dragons, puis l'admirable orchestre de Musard. Sa cantate, l'*Aigle de France*, paroles de M. T. de Saint-Félix, très-énergiquement chantée, avec accompagnement de grand orchestre, par Viard, jeune artiste de talent, a provoqué d'immenses applaudissements.

*** Le grand concours orphéonique de Rouen est définitivement fixé au dimanche 6 septembre. La fête devait durer trois jours, deux concerts devant suivre le concours; mais en présence des difficultés qui se présentaient pour retenir à Rouen, trois jours de suite, les meilleures Sociétés, il a été arrêté qu'il y aurait, lundi soir, un seul concert, sur lequel seraient reportés les plus puissants moyens d'attraction.

*** Mme Corinne de Luigi et M. Favilli ont donné le 12 août, à Aix-la-Chapelle, le grand concert pour lequel ils étaient attendus. Une nombreuse et élégante société y assistait, et les deux artistes ont obtenu un brillant succès.

*** La musique de chambre n'est pas moins goûtée en province qu'à Paris: au concert donné le 18 au Casino des bains de mer du Mail à la Rochelle, MM. Rideau, Masseau, Meneau, Battanchon et Rigondeau ont exécuté un quintette d'Onslow pour deux violons, alto, violoncelle et contre-basse, qui a fait le plus grand plaisir et qui a valu aux exécutants de chaleureux applaudissements.

*** MM. G. Alary et Jules Lefort ont donné jeudi dernier un très-intéressant concert à Enghien, avec le concours de Mme Trebelli-Bettini, MM. Al. Bettini et Sighicelli. Un élégant auditoire remplissait les salons de l'établissement des bains, et a prodigué des applaudissements chaleureux et bien mérités d'ailleurs aux excellents artistes qui lui faisaient entendre les morceaux les mieux choisis de leur répertoire; plusieurs leur ont été redemandés. Un air de *Nicolo dei Lapi* de Schira, et le brindisi de *Lucrezia Borgia*, délicieusement chantés par Mme Trébelli, la sérénade de Gounod, une mélodie nouvelle et bien inspirée d'Alary, la tarentelle de Rossini, et la romance de *Marta*, fort bien dites par J. Lefort et par Bettini, ainsi qu'une tarentelle fort originale, et supérieurement exécutée par Sighicelli sur le violon, ont surtout obtenu un véritable succès.

*** *L'Eté*, journal d'Ems, annonce que la troupe des Bouffes-Parisiens a clos ses représentations par une dernière représentation des deux ouvrages nouveaux d'Offenbach, *Il signor Fagotto* et *Lieschen et Fritzchen*. « Bravos, rappels, bouquets, rien n'a manqué, dit *l'Eté*, à cette soirée d'adieux, qui a été pour le compositeur et pour les artistes une soirée de triomphe mérité. »

*** Par décrets en date du 14 août, ont été promus ou nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur, sur la proposition de S. Exc. le ministre de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts: — Au grade de grand-officier : M. le comte de Nieuwerkerke, surintendant des Beaux-Arts, membre de l'Institut. — Au grade d'officier : MM. Octave Feuillet, membre de l'Académie française; de Courmont, directeur de l'administration des Beaux-Arts. — Au grade de chevalier : MM. Lepreux, architecte; Auguste Morel, directeur du Conservatoire impérial de musique de Marseille; Morin, directeur de l'école de peinture et de dessin de la ville de Rouen; Pasdeloup, fondateur des concerts populaires; Reignier, professeur à l'Ecole impériale des beaux-arts de la ville de Lyon; Salles, secrétaire du conseil des bâtiments civils; Victorien Sardou, auteur dramatique; Thomas Sauvage, auteur dramatique; Sauzay, professeur au Conservatoire; Scudo, critique musical et compositeur de musique; Thierry, peintre décorateur.

*** S. M. le roi Victor-Emmanuel vient de conférer au célèbre violoniste D. Alard, l'ordre des Saints Maurice et Lazare.

*** M. Kœkert, qui chantait avec succès au théâtre de Strasbourg, vient d'être engagé par la direction des théâtres impériaux pour l'Opéra allemand de Saint-Pétersbourg, qui fait, dans cet artiste, une excellente acquisition.

*** En même temps que le fils du célèbre violoniste Vieuxtemps se distinguait au concours général de nos colléges, la fille de M. Adrien Boïeldieu, par conséquent la petite-fille de l'auteur de *la Dame blanche*, obtenait à la distribution des prix de la maison impériale de Saint-Denis, sept prix et la médaille d'honneur qu'elle a reçus des mains mêmes de S. M. l'Impératrice. — Un chœur pour voix de jeunes filles de M. E. Barateau, *la Messagère du printemps*, dont M. A. Boïeldieu avait composé la musique, avait précédé la distribution et valu à l'auteur les félicitations de l'assemblée.

*** La distribution des prix du Conservatoire impérial de musique de Lille, présidée par M. Vallon, préfet du Nord, entouré des premières autorités civiles et militaires, s'est faite comme les années précédentes. Les chœurs et les *soli* ont été rendus d'une manière remarquable et fort applaudis par un auditoire nombreux et choisi. M. le préfet, avant la remise des couronnes, a, par quelques paroles bien senties, fait ressortir l'importance progressive de cette école, parfaitement dirigée par M. V. Magnien, qui, secondé par des professeurs d'un mérite reconnu, place cet établissement très-haut dans l'opinion des connaisseurs.

*** Le festival de chant de Moravie et de Silésie (autrichienne) a été célébré le 15 août à Schœnberg, jolie ville manufacturière, en Moravie; quarante-six sociétés de chant y ont pris part. La fête a commencé par la messe dite à un autel improvisé sur l'estrade des chanteurs, lequel se trouvait dans une plaine située aux portes de la ville. Les chœurs réunis ont chanté une messe de Storch, sous la direction de l'auteur. Pendant la cérémonie a été bénite la bannière de la Société vocale de Schœnberg. Treize sociétés ont pris part au concours de chant; les trois prix ont été remportés par celles de Brünn, d'Ollmütz et de Hohen-Elbe (Bohême).

*** Le nombre des sociétés de chant augmente de jour en jour dans les provinces allemandes de la Russie; elles commencent même à prendre faveur parmi les populations russes. A Riga, les Russes ont fondé la Société Bayge, où l'on ne chante que des Lieder nationaux. C'est la première association vocale qui ait été établie en Russie.

*** On lit dans *l'Indépendance belge* : « M. Panofka, le célèbre professeur de chant de Paris, se trouve en ce moment à Bruxelles. Ses excellents ouvrages didactiques, qui ont été adoptés non-seulement en France et en Belgique, mais encore en Italie et en Espagne, même en Amérique, sont considérés comme les meilleures méthodes de chant. En dehors d'une publication en espagnol de son *Abécédaire vocal*, qui a déjà paru en français, en anglais, en allemand et en italien, l'éminent professeur publiera prochainement douze vocalises d'artistes, qui termineront dignement son œuvre vocale. »

*** Le deuxième volume des lettres de Félix Mendelssohn vient de paraître; il contient des lettres des années 1833-1847, qui vont jusqu'à sa mort. Le maître de chapelle Julius Rietz a joint à ce deuxième volume un catalogue, par ordre de dates, de toutes les compositions de Mendelssohn, tant de celles qui ont été publiées, que des nombreux ouvrages qu'il a laissés en manuscrit.

*** Il vient de paraître chez l'éditeur Saint-Hilaire deux morceaux pour violon par M. Delavault. C'est le début d'un jeune artiste qui annonce de l'avenir.

*** Nous avons sous les yeux un recueil d'airs nationaux espagnols, arrangés pour chant et piano par Santesteban, fils de l'éditeur de ce nom à Saint-Sébastien. Nous le recommandons à l'attention des amateurs. Plusieurs de ces chansons sont d'une grande originalité, et l'arrangement de M. Santesteban leur donne encore plus de couleur. Ce recueil obtient beaucoup de succès en Espagne, et il en sera certainement de même en France lorsqu'il y sera connu.

⁂ Si l'hiver a les concerts populaires de Pasdeloup, l'été a ceux de M. Besselièvre aux Champs-Elysées. Ce n'est pas seulement à la parfaite composition de la société qui s'y donne rendez-vous, au voisinage des beaux arbres qui l'entourent, que cette heureuse institution a dû son succès, c'est aussi à son orchestre fourni de premiers sujets et dirigé par Arban. Nous ne saurions trop louer le choix et le goût qui président au programme quotidien, et grâce auxquels la grande musique est si habilement variée de musique légère.

⁂ *Salle Robin.* — Le public, appréciateur juste et désintéressé, place en première ligne les merveilleuses apparitions de spectres de M. Robin; du reste, il serait difficile, si ce n'est même impossible, d'exécuter ce genre d'illusions aussi bien que lui. Le succès de ces apparitions, joint aux intéressantes expériences de physique amusante et scientifiques qui composent les soirées de M. Robin, laisse le public dans un enchantement réel; aussi n'est-il pas étonnant de voir sa jolie salle remplie tous les soirs.

⁂ Hier samedi, les obsèques de F. Masini, compositeur de romances qui ont eu beaucoup de réputation, ont eu lieu à la maison municipale de santé du faubourg Saint-Denis, où Son Exc. le maréchal Vaillant avait fait admettre l'infortuné compositeur. Le deuil était conduit par M. A. Elwart, auquel plusieurs amis de F. Masini s'étaient réunis. F. Masini était à peine âgé de soixante ans; il a succombé aux suites d'une affection de poitrine.

⁂ Le pianiste Julius von Kolb, professeur au Conservatoire de Munich, vient de mourir à Feldafing, sur le lac de Starnberg. M. Kolb, qui était dans toute la force de l'âge, a succombé à une attaque de typhus.

⁂ M. Pierre-Joseph Mailly, maître de chapelle à l'église de Saint-Jean-Baptiste-au-Béguinage, vient de mourir à Bruxelles. Tous les artistes de la capitale de la Belgique, le vénérable M. Fétis en tête, assistaient à ses obsèques, où l'on a exécuté un *Pie Jesu* de la composition de M. Henry, ex-maître de chapelle de Sainte-Gudule, œuvre d'un style non moins grandiose que religieux.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

⁂ *Cannes.* — Nous avons annoncé la prochaine ouverture du casino musical dont M. Cresp-Sicard vient de doter la ville de Cannes. La soirée d'inauguration a été des plus brillantes; les autorités de l'arrondissement de Grasse et de Cannes y assistaient, et ont félicité M. Cresp-Sicard sur le bon goût qui a présidé à la décoration de l'établissement, au choix de ses artistes, à l'ensemble et au talent déployés par les musiciens de l'orchestre, sous la direction de leur chef M. Tavernier-Devigo.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

⁂ *Bade.* — H. Berlioz vient de nous quitter, après avoir assisté à la reprise de son opéra *Beatrice et Benedict*, dont il a dirigé lui-même l'exécution. On se rappelle l'effet que produisit cet ouvrage la saison dernière, et surtout le délicieux duo de femmes qui termine le premier acte. Quoique quelques-uns des excellents interprètes qui créèrent *Beatrice et Benedict* aient fait cette fois défaut au compositeur, le succès n'a pas été moindre que l'année passée, et les mêmes applaudissements enthousiastes ont accueilli chacun des morceaux capitaux de la partition. Berlioz est un maître par excellence; chaque mesure de sa musique est pleine d'originalité; chaque trait y est dessiné d'une main sûre, et si parfois cette originalité pouvait paraître étrange à l'auditeur, c'est qu'il ne se serait pas suffisamment familiarisé avec le style et le sentiment du maître, car sa musique a le don de charmer aussitôt qu'on la connaît et qu'on la comprend. On ne peut pas imiter Berlioz, qui n'emploie jamais deux fois les mêmes moyens, qui ne procède d'aucun autre, qui se montre toujours nouveau, surprenant, en un mot, qui est *lui*. Maître accompli dans l'art de l'instrumentation, son orchestre est d'une richesse et d'une variété de couleurs qui enchantent les connaisseurs. Dans *Beatrice et Benedict*, Berlioz a montré un côté nouveau de son talent; il y a fait preuve d'un *humour* qu'on pourrait appeler « shakspearien ». En même temps son orchestration y est d'une simplicité qui le justifie victorieusement du reproche qu'on lui a fait quelquefois de ne savoir écrire que pour les grandes masses et pour des orchestres formidables. — Mme Charton-Demeur a chanté avec sa supériorité ordinaire; elle a été rappelée par de bruyantes acclamations après son grand air : *Il m'en souvient*. Jourdan remplaçait Montaubry, Mlle Henrion Mlle Monrose, et Mlle Faivre Mme Geoffroy. Après le duo des deux femmes, on a également rappelé Mlles Henrion et Faivre. Inutile d'ajouter que l'orchestre a été admirablement dirigé. — L'opéra de Berlioz avait été précédé de *Maître Wolfram*, d'Ernest Reyer, représenté pour la première fois à Bade, et qui a obtenu un succès franc et de bon aloi.

⁂ *Berlin.* — Mlle Lucca vient de faire sa rentrée par le rôle de Léonora, dans le *Trovatore*. L'éminente cantatrice, qui a obtenu récemment un si brillant succès à Londres, a reçu l'accueil le plus chaleureux et a été fréquemment applaudie pendant le cours de la représentation.

⁂ *Vienne.* — Wachtel vient d'aborder le rôle si dramatique et si difficile de Raoul, des *Huguenots*; il a obtenu un véritable triomphe. C'est surtout dans le duo avec Marguerite, et plus tard dans celui avec Valentine, que par la beauté de sa voix et par la puissance passionnée de son jeu, il a excité l'enthousiasme de toute la salle. Mlle Liebbart s'est fait applaudir dans le rôle de Marguerite. Quelques jours auparavant l'éminente cantatrice avait interprété avec succès le rôle de *Martha* et partagé les honneurs de cette brillante soirée avec Wachtel (Lionel). — Mlle Opfermann, nièce de Fanny Elssler, débutera incessamment dans *Satanella*, ballet de M. Taglioni. — Nous connaissons la composition de la troupe italienne qui défrayera cette saison le théâtre de la cour : prime donne, Mmes Artot, Barbot et Lotti della Santa; Mongini et Graziani, ténors; Graziani, baryton, frère du ténor; Zucchini, bouffe, et Angelini, basse-taille.

⁂ *Philadelphie.* — On annonce comme prochaine au théâtre de l'Académie de musique les représentations, durant une quinzaine, de la belle troupe d'opéra de Maretzek, qui vient de faire sensation à la Havane et à New-York; Mme Medori et le jeune et splendide ténor Mazzoleni en font partie. On jouera entre autres l'opéra de Petrella, *Jone* ou *les Derniers jours de Pompéï*. Quant aux engagements pour la saison prochaine, M. Grau est parti pour le continent, à la recherche des artistes qui devront compléter son personnel.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cᵉ, RUE JACOB, 56,

Chez tous les libraires de France et de l'étranger,

Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu*, *au* 1ᵉʳ.

Mise en vente du Tome V (K M)

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié,

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.

Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME Vᵉ. — PRIX : 8 FRANCS.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS,

103, rue de Richelieu, au 1er.

MORCEAUX NOUVEAUX POUR LE PIANO :

PRO PECCATIS
Du *Stabat Mater* de Rossini,
6 fr. Transcription. 6 fr.

LA CZARINA
7 50 Mazurka de salon. 7 50

L'HYMNE DES VÊPRES
7 50 PAR 7 50

QUIS EST HOMO
Du *Stabat Mater* de Rossini,
6 fr. Transcription. 6 fr.

BRINLEY RICHARDS

BERCEUSE
PAR
F. Schoen
Op. 1. — Prix : 6 fr.

Arrangement facile de
LA PRIÈRE D'UNE VIERGE
DE
T. Badarzewska
Prix : 3 francs.

SOUVENIR DE BERLIN
Mazurka par
F. Schoen
Op. 2. — Prix : 6 fr.

Fantaisie sur **LA MUETTE DE PORTICI** d'Auber
Prix : 9 fr.

Fantaisie sur **STRADELLA** de Flotow
Prix : 7 fr. 50.

Mélodie
MER CALME
Prix : 7 fr. 50.

Fantaisie sur
LE DOMINO NOIR
PAR

Polka-Mazurka de salon,
YVONNE
Prix : 7 fr. 50.

RENÉ FAVARGER

MORCEAUX NOUVEAUX POUR ORGUE-HARMONIUM

Trois transcriptions

LA CARITA
Chœur religieux de ROSSINI.
Prix : 5 fr.

AVE MARIA
Mélodie de Fr. SCHUBERT.
Op. 59. PAR Prix : 3 fr.

PIETA SIGNOR
Prière d'A. STRADELLA.
Prix : 5 fr.

Giuseppe Romano

Marche du sacre du PROPHÈTE
De Meyerbeer.
Prix : 6 fr.

Marche de ROBERT BRUCE
De Rossini.

Marche de la MUETTE DE PORTICI
D'Auber.
Prix : 6 fr.

TRANSCRITES POUR ORGUE EXPRESSIF A PERCUSSION, PAR **FRÉLON**.

Six morceaux de salon

L'ABANDON Romance sans paroles. | **DANSE BRETONNE** Villanelle. | **ROSÉE DU MATIN** Caprice. | **SYLVIE** Souvenir d'autrefois. | **EN MER** Chant maritime. | **IMPROMPTU** Allegretto.

Chacun, prix : 5 fr. PAR *Chacun, prix : 5 fr.*

A. Lebeau

SOUS PRESSE :

NOUVELLE EDITION des **Délassements de l'Étude,** de **F. BRISSON**

Choix de mélodies et airs favoris tirés des opéras

De Adam, Auber, Flotow, Halévy, Maillart, Meyerbeer, Mozart, Rossini, A. Thomas et Weber.

Quatre séries, chacune prix : 7 fr. 50.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 35. | 30 Août 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal parait le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra : début de Mlle Thérèse Tietjens dans *les Huguenots*, par **Paul Smith**. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : *les Amours du Diable*, opéra en quatre actes, paroles de M. de Saint-Georges, musique de M. Albert Grisar, par **Léon Durocher**. — Effets des circonstances sur la situation actuelle de la musique, au point de vue de la composition ; ce qu'il faudrait faire pour améliorer cette situation (2e article), par **Fétis** père. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

Début de Mlle Thérèse Tietjens dans *les Huguenots*.

Voici encore une de ces cantatrices dont la renommée et la fortune sont faites en Europe, et qui viennent soumettre leurs titres au jugement du public parisien. Faut-il rappeler en peu de mots le glorieux passé de Mlle Thérèse Tietjens? Née à Hambourg le 17 juillet 1833, elle manifesta dès ses premiers ans de rares dispositions musicales, et c'est pendant qu'elle étudiait le piano que se révéla sa précoce vocation de cantatrice; avec l'ardeur dont l'avait douée la nature, ses progrès furent si rapides qu'avant d'avoir atteint sa dix-septième année, elle parut à Francfort-sur-le-Mein dans *Freischutz*, *Martha*, *le Nozze di Figaro*, etc. L'éclatant succès qu'elle obtint lui valut une série d'engagements pour les principales scènes d'Allemagne.

Parvenue au théâtre impérial de Vienne, elle s'y maintint pendant six années, et ne le quitta que pour celui de Sa Majesté à Londres, lorsque M. Lumley l'y appela, comme l'héritière désignée des Jenny Lind et des Piccolomini. Au mois d'avril 1858, Mlle Tietjens se produisit dans *les Huguenots* et chanta ce même rôle de Valentine, qu'elle a choisi pour ses débuts chez nous. Le théâtre changea de direction, mais Mlle Tietjens en demeura le plus solide appui ; elle se montra successivement dans tous les opéras dont se compose son riche répertoire : *Fidelio*, *Il Trovatore*, *Lucrezia Borgia*, *I Puritani*, *Martha*, *Freischutz*, *Oberon*, *Faust*, *Don Giovanni*, *Robert le Diable*, *le Prophète*, *Ernani*, *les Vêpres siciliennes*, *le Nozze di Figaro*, *Lucia di Lammermoor*, *Un Ballo in Maschera*, *Don Pasquale*, *Norma*, *Semiramide*.

Dans la musique sacrée, d'une importance si grande en Angleterre, dans les oratorios de Haendel, Haydn, Mendelssohn, que l'on exécute périodiquement aux solennités de musique sacrée, Mlle Tietjens s'est conquis une suprématie non moins élevée qu'au théâtre. Pour la fameuse commémoration du centième anniversaire de Haendel, quatre à cinq mille voix avaient été réunies au Crystal Palace, et l'organe sonore de la cantatrice, dominant les masses, pénétrant jusqu'aux extrémités de la vaste enceinte, sortit victorieux d'une lutte de trois journées.

Telles sont les conditions dans lesquelles l'artiste favorite de l'Allemagne et de l'Angleterre s'est présentée à nous. Comme Jenny Lind, elle n'a pas dit avec orgueil, en parodiant *Hamlet* : « *France not delights me, nor the French too.* » Tout au contraire, elle a voulu savoir ce que penserait d'elle et de son talent un public qui ne passe pas pour manquer d'intelligence, qui a fait bien des réputations et en a défait aussi beaucoup d'autres. Elle est venue franchement, loyalement réclamer nos suffrages et se livrer à nos critiques; elle a d'avance annoncé qu'elle jouerait quatre fois de suite le rôle de Valentine, des *Huguenots*. Quatre fois ! comprenez-vous bien? Cela signifie que n'ignorant pas les périls de l'entreprise, ne se dissimulant aucun de ses hasards, elle n'a pas consenti a être jugée définitivement le premier jour : allemande de naissance, anglaise d'adoption, elle a demandé à ses juges français le temps de se reconnaître, de s'acclimater. et quatre audiences ne lui ont pas semblé de trop pour que sa cause fût expliquée, entendue.

Eh ! bien, nous ferons comme Mlle Tietjens l'a désiré : nous ne prononcerons pas aujourd'hui sans appel ; nous n'entrerons pas dans de minutieux détails d'examen et d'analyse, mais nous énoncerons sommairement notre opinion. Oui, Mlle Tietjens est une artiste d'élite, qui n'a rien usurpé de ses brillants et nombreux succès. C'est une des plus franches et vigoureuses organisations de cantatrice et d'actrice que nous ayons rencontrées. Sa voix, un peu fatiguée dans le médium, a dans les cordes hautes une ampleur et une force qui satisfont pleinement l'oreille. Elle chante facilement, largement, mais peut-être a-t-elle le défaut de plus compter sur l'inspiration que sur l'art, sur la puissance que sur la méthode, et de manquer de ce fini, dont nous ne saurions faire grâce à nos artistes. Comme actrice, elle n'a aucun parallèle à redouter ; ses gestes sont excellents, ses poses expressives, et la souplesse de ses mouvements se prête aux nuances les plus variées. Si l'on avait pu l'apprécier dans le grand duo du troisième acte, sauf quelques accidents dont l'émotion est responsable, le quatrième acte devait lui être bien plus favorable encore. Elle a supérieurement chanté la romance que trop souvent on s'est permis de supprimer, et dans le duo avec Raoul, duo qui vaut tout un opéra, elle s'est placée au niveau des meilleures interprètes de cet admirable rôle de Valentine, colombe passionnée élevée dans un nid d'aigle.

De l'exécution entière du chef-d'œuvre nous aimerions à parler longuement, mais il faut bien obéir aux lois du temps et de l'espace. Ce que nous dirons du moins, c'est que jamais la musique du grand maître ne nous a causé plus d'émotion ; c'est que jamais nous n'avons mieux senti jusqu'à quel point le génie musical peut s'imposer à une page d'histoire, et se l'incorporer de telle façon que désormais toute séparation devienne impossible. Nulle part ailleurs la Saint-Barthélemy n'est plus vivante qu'à l'Opéra : *les Huguenots* ont surpassé tous les tableaux et tous les livres.

Rendons aussi bonne justice aux artistes qui escortaient Mlle Tietjens. Le premier, c'est Gueymard, qui n'a pas failli à sa mission dans le rôle de Raoul. Il ne faut pas moins de courage que de voix pour soutenir un tel rôle, et Gueymard s'est habilement servi de l'un pour suppléer dans un ou deux moments aux défaillances de l'autre. Faure avait une tâche bien plus aisée : le rôle de Nevers n'est qu'un jeu pour un artiste de sa valeur, il n'a que peu de phrases à dire, mais il en dit quelques-unes avec tant de charme et de *maestria*, que des bravos unanimes les ont fort justement saluées; Obin et Cazaux méritent aussi plus qu'une mention dans les rôles de Marcel et de Saint-Bris; Mlles Hamakers et de Taisy, chargées des rôles de la reine et du page Urbain, se contenteront de la mention simple.

Felicitons chaleureusement l'orchestre et son nouveau chef, Georges Hainl. C'est comme un réveil que nous avons à signaler dans toute la région instrumentale. Chacun y marche lestement sous le regard du musicien dont l'expérience égale le zèle. Le solo de la *viole d'amour* a été joué comme si l'illustre compositeur eût été présent. La danse n'a pas voulu non plus rester en arrière : Mlles Beaugrand et de Villiers se sont montrées des plus alertes. Maintenant que le chef-d'œuvre a repris ses allures naturelles, nous ne demandons qu'une chose, c'est qu'on s'y tienne et qu'on se garde de vouloir encore presser le pas.

PAUL SMITH.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

LES AMOURS DU DIABLE,

Opéra en quatre actes, paroles de M. DE SAINT-GEORGES, *musique de* M. ALBERT GRISAR.

(Première représentation le 24 août.)

C'est le 11 mars 1853 que cet ancien ballet, transformé en opéra-comique, fut représenté pour la première fois au théâtre Lyrique du boulevard du Temple. Il réussit : mais son succès ne fut pas, ce semble, en proportion des frais qu'avait occasionnés sa mise en scène. Nous souhaitons vivement que l'Opéra-Comique soit plus heureux. Les auteurs, éclairés par l'expérience, et peut-être aussi par la critique, l'ont retouché, l'ont abrégé. Ils l'ont allégé, notamment, d'une grande scène fantasmagorique où Satan appelait à grands cris démons et diablesses qui, à sa voix, sortaient de terre par des trappes, et venaient se ranger autour de leur souverain. Cela ressemblait un peu trop à l'évocation des nonnes, au troisième acte de *Robert le Diable*. On regrette qu'ils n'aient pas fait de même pour la dernière scène du premier tableau, où l'imprudent Frédéric, excité par la courtisane Phœbé, comme Robert par Bertram, perd aux trois dés son argent comptant, son château, ses terres, ses vassaux, tout ce qu'il possède, puis s'emporte, et dit des injures aux gagnants.

Il est dangereux de refaire une scène déjà faite, et le librettiste met ainsi son musicien dans la situation la plus incommode. Le malheureux est obsédé sans cesse, malgré qu'il en ait, par le souvenir des motifs qu'a trouvés son devancier, des procédés qu'il a employés, des effets qu'il a obtenus; quand ce devancier s'appelle Meyerbeer, l'embarras doit être grand, et le malaise intolérable. On s'explique sans peine que l'imagination d'un musicien, quel que soit d'ailleurs son mérite, soit opprimée par un aussi terrible cauchemar.

Les Amours du Diable ou *le Diable amoureux*, — ce premier titre nous paraît bien meilleur que le second, — étant un ouvrage suffisamment connu, nous ne croyons pas nécessaire de raconter aujourd'hui la pièce, ni d'apprécier en détail chaque morceau de la partition; il nous suffira de citer les plus saillants. C'est d'abord, au second acte, le trio du *chapeau*, où les alternatives de chant passionné et de chant bouffe, selon que Frédéric porte son tricorne sur sa tête ou le tient dans sa main, sont très-spirituellement conçues, où l'idée du poëte est rendue avec beaucoup de bonheur. Ce contraste, d'abord très-piquant, revient seulement, à notre avis, une fois de trop, car son effet doit évidemment s'émousser un peu à chaque reprise. La romance de Frédéric, au premier acte : *Dans un rêve délicieux*, est pleine de charme et de passion; elle a été bissée. Le même personnage a déjà chanté un peu auparavant un très-joli couplet :

Quel repas charmant,
Lorsque tout m'accable!
Ah! vraiment le Diable
Est fort bon enfant!

L'air de ce diable ou diablotin, ou plutôt de cette diablotine, quand elle s'éprend de Frédéric, est mélodieux, expressif, et fortement inspiré; son retour produit beaucoup d'effet, au quatrième acte, où il annonce la révolution opérée dans le cœur de la diablesse, que l'amour élève jusqu'au dévouement et au sacrifice. En général, la musique de M. Albert Grisar a beaucoup de naturel et beaucoup de grâce; mais les situations fortes ne sont pas son fait. On dirait qu'il sent lui-même que dans certaines occasions, — et le livret du *Diable amoureux* lui en offre beaucoup de cette espèce, — sa main n'est pas assez vigoureuse. Il y supplée comme il peut avec les trombones... Le cuivre jette du bruit dans la salle, mais il ne donne pas d'énergie à la pensée.

L'exécution d'aujourd'hui nous a paru bien supérieure à celle d'il y a dix ans. M. Tallon, le Frédéric d'autrefois, criait très-fort; M. Capoul chante avec beaucoup de grâce, de charme, et une expression très-passionnée, quand il le faut. Mme Galli-Marié montre, dans le rôle du Diable amoureux, une grande intelligence dramatique. Gaie, piquante, tendre, sardonique ou passionnée tour à tour et selon l'occurrence, elle est à chaque scène, à chaque mot, ce qu'il faut qu'elle soit. Elle chante comme elle joue, avec une grande variété d'intentions, une justesse d'expression qui ne se dément jamais, et la verve la plus remarquable. Il est à souhaiter seulement qu'elle perfectionne sa vocalisation, qu'elle rende sa voix plus égale, son exécution plus légère, qu'elle adoucisse ses notes élevées, qu'elle ajoute à toutes ses qualités de cantatrice une qualité de plus qui doublera le prix de toutes les autres : la grâce.

M. Troy n'a qu'un air à dire dans son rôle de Belzébuth : il le hurle comme un diable qui a la rage. Peut être a-t-il raison. Peut-être chante-t-on ainsi en enfer. Nous aimons encore mieux le croire que d'y aller voir.

De son côté, M. Barrielle crie comme un damné, ce qui ne va pas trop mal à un pirate, et surtout à un pirate turc, mais ce qui est bien peu flatteur pour des oreilles chrétiennes.

Mlle Bélia chevrote beaucoup, et prononce très-peu. M. Potel et Mlle Tual, chargés de rôles secondaires, s'en acquittent à l'entière satisfaction de tout le monde.

Mlle Baretti est jolie dans le rôle de Lilia comme dans tous les autres. On la trouverait plus charmante encore si elle minaudait moins. Si sa voix est faible, elle chante avec grâce. Si elle pouvait prononcer mieux, s'animer, s'échauffer dans l'occasion, se pénétrer un peu plus du sens de ce qu'elle dit, on l'applaudirait bien davantage. — Nous entendons par *on* le public, et non les claqueurs.

La mise en scène est très-soignée, les costumes splendides, les

décors dignes de la réputation des habiles artistes qui les ont faits. Tous les *trucs* ont manœuvré sans accident. Seulement, la foudre qui devait frapper le Diable amoureux à la porte de la chapelle, est arrivée, à la première représentation, quelques minutes trop tard. Espérons qu'on l'aura guérie de ces distractions, et que le surlendemain elle n'aura plus manqué son entrée.

LÉON DUROCHER.

EFFETS DES CIRCONSTANCES

sur la situation actuelle de la musique, au point de vue de la composition.

CE QU'IL FAUDRAIT FAIRE POUR AMÉLIORER CETTE SITUATION.

(2e article) (1).

L'esprit révolutionnaire a faussé le sentiment des artistes : il est seul cause de leurs égarements et de l'abaissement des arts. C'est lui qui, par degrés, a fait perdre de vue en musique la véritable notion du *grand*, et a conduit à l'*exagéré*, au *gigantesque ;* c'est lui qui a fait substituer la manière à l'inspiration naïve; c'est lui, enfin, qui a jeté les musiciens, comme les peintres, à la recherche du *nouveau*, leur faisant croire que faire, par système, autrement que les grands hommes d'autrefois, c'est avoir comme eux du génie. Que dis-je? pour les impuissants de notre temps, ces bonnes gens du passé ont eu du mérite pour le temps où ils ont vécu, mais le moment est arrivé où l'art *va* enfanter des œuvres complètes dignes de l'admiration de tous les siècles! Car, remarquez-le bien, c'est toujours au futur que se placent nos artistes : l'œuvre qu'on termine, ou plutôt qu'on ébauche, est enfin la résolution du problème, et quand elle se sera révélée, c'en sera fait de toutes les vieilleries dont on s'est contenté jusqu'à ce jour, faute de mieux. Les adhérents, les journaux affidés, annoncent le Messie en termes hyperboliques; on fait grand bruit du miracle avant qu'il soit connu. Peuple, prosternez-vous, car voici le nouveau monde de l'art et son créateur! Ecoutez !... — On écoute... puis une nouvelle déception vient s'ajouter à cent autres. C'est à ce résultat qu'arrivent inévitablement les aspirations de l'esprit révolutionnaire qui agite l'humanité depuis la fin du XVIIIe siècle. Jamais on n'a tant parlé de rénovation; jamais on ne s'est plus éloigné de la seule chose qu'il soit donné à l'homme de créer : la spontanéité de l'idée.

Trouver du nouveau, et *faire de l'effet*, sont les deux préoccupations incessantes de nos artistes, parce que ce sont les deux conditions que leur impose leur siècle révolutionnaire. Ils ne comprennent pas que l'alliance de ces conditions, au point de vue où ils se placent, implique contradiction; car la nouveauté de l'idée ne peut être que le fruit de l'imagination, et la réalisation de l'effet procède du souvenir. L'effet inattendu est, sans aucun doute, adéquat à l'idée; mais ce n'est pas ainsi que l'entendent les musiciens de l'époque actuelle : pour eux, comme pour le vulgaire, c'est, à certain moment du développement de l'œuvre, l'emploi de tel rhythme ou de telle combinaison sonore, parce que l'impression, l'*effet* qu'on veut produire n'est qu'une sensation physique. Il ne s'agit ni de toucher le cœur ni de satisfaire l'intelligence, mais d'ébranler le système nerveux. Qu'on examine avec attention ce qui se passe à la représentation d'un opéra; on verra que dans certaines situations dramatiques l'émotion, l'enthousiasme du public se manifestent par des applaudissements frénétiques lorsque le compositeur, arrivant par degrés à une explosion vigoureuse des ressources de l'orchestre, imprime aux nerfs de son auditoire de violentes commotions que complète la puissance du rhythme. Qu'au sortir de la représentation, on lise dans la partition le morceau qui a produit une sensation si vive, et souvent on sera frappé d'étonnement de n'y trouver que des lieux communs dont tout le mérite réside dans l'expérience acquise des effets rhythmiques et sonores. Il est si vrai que l'*effet*, dans le sens qu'on y attache aujourd'hui, n'a pas d'autre signification que la sensation nerveuse, que lorsqu'un directeur de théâtre lyrique imagine de remettre à la scène d'anciens ouvrages devenus célèbres, son premier soin consiste à charger un musicien connu de *fortifier* l'instrumentation, et surtout d'y ajouter des cors, des trompettes, des trombones et des timbales, parce que, dit-on, l'ancienne partition ne produirait pas d'effet dans son état primitif. C'est ainsi qu'on a défiguré, alourdi, gâté *Richard Cœur de lion*, *le Déserteur*, et vingt autres opéras qui n'avaient pas été conçus dans ces conditions; mais le succès a prouvé que les auteurs de ces sacriléges avaient bien jugé leur temps.

Les aberrations de la critique concernant la nouveauté, tant dans les idées que dans la forme, n'ont pas été moins funestes à l'art que la recherche de l'effet depuis près d'un demi-siècle. Les artistes les plus heureusement doués n'ont pas échappé à leur influence, se persuadant que l'extraordinaire est le beau. C'est ainsi que Beethoven, arrivant par degré au dédain des œuvres de sa première manière, où le charme s'unit à l'originalité naturelle, se jette, dans la seconde, à la recherche des développements de la forme et les exagère. Puissant génie de création, il y découvre des trésors de nouveautés; mais les succès qu'il obtient le poussent de plus en plus à la recherche de l'inusité, dont le résultat est sa nébuleuse troisième manière, dans laquelle l'inspiration libre et pure va s'affaiblissant progressivement. De grandes beautés se trouvent encore dans les œuvres de cette dernière période de la carrière de cet homme illustre; mais, plus souvent, le vague de la pensée devient évident; l'effort se trahit partout, et la bizarrerie sans charme y succède à l'originalité spontanée. Oulibicheff a désigné, avec beaucoup de justesse, par le nom de *chimère*, le penchant qui portait alors Beethoven à pousser l'art dans des voies qui ne sont pas les siennes.

Mendelssohn, grand musicien, dont l'individualité de sentiment et d'inspiration ne peut être révoquée en doute, bien que la portée de son génie n'égale pas celle des grands maîtres dont il fut le successeur; Mendelssohn, dis-je, n'a pas échappé à l'influence des préjugés de son temps sur la nécessité de rénovation de la musique. Incessamment préoccupé de la crainte de tomber dans ce qu'il appelait *le commun*, il évite avec soin la cadence de terminaison des phrases par la modulation, faisant à chaque instant élision de deux, trois, quatre phrases, par le même procédé, et n'arrivant en quelque sorte qu'à regret à la conclusion finale. On a reproché à Mendelssohn de manquer de variété; ce défaut n'a pas d'autre cause que sa recherche de la nouveauté en ce sens, laquelle avait fini par devenir le caractère distinctif de son talent.

Robert Schumann est un des exemples les plus significatifs des égarements où peut entraîner la funeste recherche systématique de la nouveauté dans la musique. Doué d'un sentiment distingué de mélodie mélancolique, il ne le laissait se produire sans contrainte que dans les petites choses auxquelles il n'attachait pas d'importance. Ses *Lieder* sont charmants, et dans quelques pièces pour piano seul, il a mis un charme inexprimable; mais dans les grandes compositions telles que ses symphonies, ouvertures, concertos, quatuors, cantates, la recherche de la nouveauté le jette dans la bizarrerie, l'indécision de la pensée et de la forme, et fait disparaître de ses productions les deux qualités essentielles, à savoir le charme et la clarté. Il est juste de faire exception à cet égard pour son quintette de piano et instruments à cordes, où se trouvent des parties vraiment belles, particulièrement un adagio d'un sentiment exquis. A Paris, comme à Bruxelles, la musique de Schumann, à part quelques Allemands isolés, n'a pas trouvé de partisans chez les artistes, et a provoqué l'ennui et le dégoût dans le public : il n'en est pas de même en Allemagne,

(1) Voir le n° 32.

particulièrement en Prusse et en Saxe. Les défauts qui la rendent antipathique aux Français sont précisément la cause des succès qu'elle obtient à Berlin, à Dresde et à Leipzig. Ainsi que je l'ai dit dans mon premier article, tant que Mendelssohn vécut, l'enthousiasme qu'inspiraient ses œuvres aux Allemands laissa dans l'ombre les productions de Schumann. L'âme d'artiste de celui-ci en souffrit; il éprouva le besoin de ramener l'attention de ses compatriotes sur ses vues esthétiques et fonda la nouvelle *Gazette musicale* de Leipzig, où ses doctrines furent exposées avec une certaine originalité de style. Un parti se forma alors pour lui, mais peu nombreux en comparaison de celui des admirateurs de l'auteur de *Paulus* et d'*Elias*. La domination de Mendelssohn ne cessa que par sa mort, suivie presque immédiatement par les orages révolutionnaires de 1848 et de 1849, qui mirent en péril l'existence de l'empire d'Autriche, des royaumes de Prusse et de Saxe, ainsi que de toutes les principautés de l'Allemagne. Ce fut le commencement de la vogue obtenue par les œuvres de Schumann dans les années suivantes, et qui s'est accrue progressivement dans la proportion de l'affaiblissement de l'enthousiasme pour les productions de son rival.

Cette époque de l'explosion révolutionnaire de l'Allemagne (1848) est remarquable et digne d'attention au point de vue de la musique, car elle inaugura les nouvelles et déplorables tendances qui s'y sont manifestées dans le public et chez les artistes. Antérieurement, M. Wagner, alors maître de chapelle du roi de Saxe, avait fait jouer à Dresde *Rienzi*, son premier opéra. Conçu dans un ordre d'idées analogue aux drames de Charles-Marie de Weber, cet ouvrage avait été bien accueilli par la population saxonne. Il n'en fut pas de même du *Hollandais volant* (le vaisseau fantôme), composition dans laquelle le musicien novateur avait abordé résolûment son système de réforme et que le sentiment public repoussa. Après ce premier essai vint *Tannhœser*, dont la chute fut décidée à la première représentation, bientôt suivie de la révolution qui chassa le roi de Saxe de sa capitale. Compromis dans cette bagarre, M. Wagner fut obligé de fuir, lorsque le roi rentra à Dresde avec le secours de l'armée prussienne. Retiré à Zurich, l'auteur de *Tannhœser* y fut entouré du parti démocratique, qui le considérait comme un martyr de sa cause. Cependant ce ne fut point par là qu'il se releva d'abord comme musicien; Liszt seul a tout fait pour la résurrection de la musique de Wagner, et la petite cour du grand-duché de Saxe-Weimar a été le refuge de l'œuvre révolutionnaire. On y enrôla sous sa bannière de jeunes artistes, des journalistes et des femmes du monde. Le moment était favorable, car le levain des révolutions était partout, et le désir de l'innovation, à quelque prix que ce fût, agitait les têtes rêveuses d'outre-Rhin. De là les applaudissements frénétiques prodigués à *Tannhœser* et à *Lohengrin* dans beaucoup de villes de second et de troisième ordre, et même à Vienne. En vain, quelques connaisseurs, fidèles au sentiment de l'art digne de ce nom, ont-ils fait remarquer que, laissant à part les atteintes brutales portées à ce même art par ces conceptions monstrueuses, elles ont le défaut capital d'être profondément ennuyeuses, et que le ridicule y est encore plus saisissant que l'absence d'idées musicales; ces critiques sensées n'ont pas eu d'écho dans un monde qui, fatigué du beau, s'est dit : *Voici autre chose!* On ne peut en douter, c'est là qu'est le principe de ces succès qui sont la honte de notre siècle; je n'en veux pour preuve que le livre d'un philosophe allemand que je viens de lire, et qui a pour titre : *Esthétique du laid*. L'auteur y établit d'une manière sérieuse que l'*agréable* (confondu par lui avec le *beau*) a été si longtemps l'objet des travaux des artistes, qu'il est temps de rechercher si les difformités physiques et morales n'ont pas leur côté poétique; c'est cette même recherche qui a été le sujet de son livre, où les paradoxes les plus absurdes sont accumulés pour démontrer que, dans cet ordre de faits et d'idées, il y a une source abondante de nouveautés à exploiter pour le talent. Je ne crois pas nécessaire de commenter une pareille théorie, qu'on peut considérer comme le dernier mot du réalisme.

Peut-être m'objectera-t-on qu'il est un monde d'élite où de pareils égarements ne se produisent pas, parce qu'ils ne peuvent se rencontrer que chez les organisations grossières du vulgaire; toutefois les personnes qui m'opposeraient cette exception seraient elles-mêmes dans l'erreur; car c'est dans le monde aristocratique le plus cultivé que se sont trouvés les protecteurs les plus dévoués des nouvelles tendances musicales, ou plutôt antimusicales. J'ai dit plus haut l'accueil bienveillant fait aux productions de Richard Wagner par la cour de Weimar, dont les princes ont cultivé la musique avec succès. On sait aussi quel patronage dévoué Mme de Metternich accorda à l'auteur du *Tannhœser* et à ses ouvrages. Mme de Kalergi, dont le talent ferait honneur à un artiste, ne le considère pas seulement comme un compositeur de génie, mais comme le *Messie* de la nouvelle musique, et les journaux nous ont appris avec quelle magnificence S. A. I. madame la grande-duchesse Hélène de Russie a témoigné son admiration à ce messie du laid.

Je prie mes lecteurs de fixer leur attention sur la situation morale d'un jeune compositeur à l'aurore de sa carrière, se trouvant en face de pareilles tendances, particulièrement en Allemagne et dans les régions du Nord! Je le suppose heureusement doué des qualités nécessaires : qu'en fera-t-il? Entrera-t-il en lutte avec son époque? A peine le génie de Mozart y suffirait-il. D'ailleurs il est à peu près impossible que son caractère ait assez d'énergie et ses convictions assez de fermeté (eût-il la puissance du talent), pour n'être pas entraîné d'une part par l'exemple, de l'autre par le désir du succès. Brahms, de Hambourg, m'offre à cet égard un exemple qui doit être cité ici. A peine sorti de l'enfance, il fit entendre une sonate de sa composition à Liszt, qui, frappé de sa belle organisation, donna à sa famille le conseil de confier son éducation de compositeur à Schumann. Dans son admiration pour les facultés de son nouvel élève, ce musicien rêveur annonça, par un article inséré dans la *Nouvelle Gazette musicale* de Leipsig, qu'un second Mozart était né pour la gloire de l'Allemagne. On comprend comment Schumann pouvait être le guide d'un musicien adolescent; convaincu, comme il devait l'être, de la bonne issue de la voie où lui-même s'était engagé, il y poussa son élève, et celui-ci ne put douter que cette voie ne fût la meilleure, lorsque l'expérience lui eut démontré que le goût général dans sa patrie s'accordait avec l'enseignement qui lui avait été donné. Ainsi qu'il arrive presque toujours, Brahms a dépassé son maître dans ses erreurs: sa pensée, qui d'abord eut de la clarté, s'est obscurcie par degrés; le naturel et la grâce en ont disparu; enfin tout ce qu'il produit aujourd'hui est évidemment le fruit de pénibles recherches, dans lesquelles je crois pouvoir affirmer qu'il n'a pas lui-même conscience de ce qu'il veut faire. Or, cette même musique a, au moment où j'écris, des admirateurs fanatiques dans toute l'Allemagne.

Où s'arrêteront ces égarements? Il est maintenant impossible de le prévoir; car, suivant l'opinion de beaucoup de jeunes musiciens allemands, la musique ne doit pas être un art, parce que l'art suppose l'observation de certaines règles que le génie ne peut admettre. Le génie (celui de ces messieurs) est, par sa nature, parfaitement indépendant, et n'a d'autres règles que celles qu'il s'impose lui-même. Les expressions *goût*, *charme*, *grâce*, ne peuvent plus avoir de sens depuis que la musique s'est affranchie de ses gothiques entraves, et marche librement dans sa nouvelle voie. — Il faut les entendre lorsqu'ils parlent des grands maîtres d'un autre temps : Beethoven même n'a été que le commencement de la réforme; les préjugés de son éducation l'ont empêché d'atteindre le but. De Haydn et de Mozart il ne faut plus parler. Un de ces extravagants, grand mécanicien sur le clavier du piano, nous disait il y a peu de temps : « Quand

je joue de mon instrument, je prends au hasard un cahier dans ma bibliothèque de musique; s'il contient des œuvres de Mozart je le rejette avec dégoût. »

FÉTIS père.

(*La suite prochainement.*)

REVUE DES THÉATRES.

VARIÉTÉS : *La Chanson de la Marguerite*, comédie-vaudeville en deux actes, par MM. Delacour et Thiéry ; *Dans mes meubles*, vaudeville en un acte, par M. Jules Prével ; reprise du *Chevreuil*. — GAITÉ : *Peau-d'Ane*, grande féerie en vingt tableaux, par MM. Vanderburch, Laurencin et Clairville.

Après un assez long chômage, provoqué par l'intensité des chaleurs que nous venons de subir, les théâtres commencent à donner signe de vie. Ceux qui sont restés ouverts renouvellent leurs affiches, ou, tout au moins, se préparent à les varier prochainement; ceux qui sont fermés annoncent leur réouverture. La rude besogne qu'ils nous taillent nous fait donc un devoir de déblayer le terrain, quelque stérile qu'il soit encore.

Toute la récolte de la quinzaine se borne en effet à deux pièces nouvelles aux Variétés et une féerie à la Gaîté. Pour procéder par ordre, disons d'abord un mot des deux vaudevilles du boulevard Montmartre. *La Chanson de la Marguerite* reporte notre pensée aux jolis couplets que Mlle Darcier chantait dans *le Val d'Andorre*. Il m'aime un peu... beaucoup... passionnément... pas du tout. Quelle est la jeune fille qui peut se vanter de n'avoir jamais fredonné *in petto* ce refrain entaché d'une populaire superstition? La Marguerite des Variétés ne s'en cache pas, elle. C'est une jeune et gentille ouvrière qui est courtisée de très près par un compatriote, égaré comme elle dans le labyrinthe parisien et menant la vie à grandes guides. Lucien est peut-être de bonne foi dans son amour pour Marguerite, mais l'existence qu'il a adoptée et qui, des frais ombrages de Mabille le conduit tout droit à la retraite forcée de Clichy, offre peu de garanties pour l'avenir de l'ouvrière. Aussi, influencée par la chute fatale de sa chanson qu'elle interroge en désespoir de cause, se décide-t-elle à chasser de son cœur l'image de Lucien pour y substituer celle de Cocavoine, une espèce de chien de Terre-Neuve, qu'elle trouve toujours sur ses pas, tout prêt à se dévouer pour elle. La pointe de sentiment que ce rôle comporte et qu'on est si peu habitué à rencontrer dans les vaudevilles des Variétés, n'a pas empêché *la Chanson de la Marguerite* d'avoir des partisans zélés et convaincus. Il est vrai que Mlle Judith Ferreyra, cette éternelle enfant prodigue qu'on ne se lasse pas de voir revenir frapper à la porte du logis paternel, est charmante sous les traits de l'ouvrière Marguerite, et que Charles Perey lui donne très-convenablement la réplique dans le rôle de Cocavoine.

Le second vaudeville est de M. Jules Prével et s'appelle : *Dans mes meubles*. C'est un agréable lever de rideau qui tend à prouver, de la façon la plus paradoxale, qu'il vaut mieux habiter en garni que dans ses meubles, vu que les soucis de la propriété empoisonnent cruellement les jouissances du propriétaire. Si les meubles qui ornent votre appartement n'étaient pas à vous, combien peu vous vous inquiéteriez des accidents qui peuvent les détériorer, ou des soins à prendre pour les conserver dans tout leur lustre! Mais, à ce compte-là, comme il n'y a pas au monde de possession qui n'ait ses petits inconvénients, où irions-nous, grand Dieu! avec le paradoxe de M. Jules Prével? Ce sont de ces jeux d'esprit dont on s'amuse pendant une heure, mais qu'on ne prend pas au pied de la lettre.

La reprise du *Chevreuil* nous fournit l'occasion de payer un juste tribut de regrets à la perte de Lassagne, ce joyeux successeur d'Odry, pour qui cet ancien vaudeville avait été pour ainsi dire un triomphe *in extremis*. C'est aujourd'hui Dupuis qui le remplace, et qui a trouvé moyen de s'y faire applaudir sans l'imiter.

— Quoiqu'il y ait eu déjà une *Peau-d'Ane* à la Porte-Saint-Martin en 1838, il y a peu de rapports entre cette pièce et la splendide féerie que la Gaîté vient de représenter avec un succès des plus éclatants. C'étaient pourtant les mêmes auteurs, moins M. Clairville, qui avaient fabriqué celle de la Porte-Saint-Martin; mais à cette époque, la direction qui avait mis à la scène tous les beaux drames de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas, dont on ne perdra pas de sitôt la mémoire, n'en était pas moins aux expédients, et l'état de sa caisse ne lui permettait pas de donner à une féerie les vastes proportions que ce genre d'ouvrage a acquises de nos jours. *Peau-d'Ane* n'avait donc alors que neuf tableaux, et ne brillait pas trop par la magnificence des costumes ni des décorations. En revanche, MM. Vanderburch et Laurencin avaient pris exemple sur Mme de Maintenon, qui, pour dissimuler l'absence du rôti, faisait à ses convives les honneurs d'une histoire piquante et spirituelle. A présent, nous ne voulons pas dire que l'adjonction de M. Clairville ait fait complétement disparaître cette qualité précieuse de l'œuvre primitive. Seulement, par un effet d'optique assez naturel, ce sont les richesses déployées avec une véritable profusion par la direction de la Gaîté, qui priment le dialogue et les couplets de la féerie nouvelle. Au lieu de neuf tableaux on en compte vingt, c'est assez dire la différence qui existe entre celle-ci et son aînée. Nous n'avons pas à raconter *Peau-d'Ane*, en dépit de l'encouragement donné à cette narration par les vers de la Fontaine. Nous ferions injure à nos lecteurs en supposant qu'ils ont oublié les contes dont on a bercé leur enfance. Nous nous bornerons à leur recommander d'aller voir à la Gaîté comment on a traduit, nous oserons même dire, embelli la moralité de Perrault. Que de surprises le décorateur leur ménage, depuis le palais de l'âne jusqu'à la grotte d'azur, aux jardins de la fée Coquette, aux mines de diamants, et par-dessus tout à ce fameux aquarium qui, à la première représentation, a excité un si vif enthousiasme qu'il a fallu que M. Chéret, le peintre, vînt recevoir en personne les témoignages de l'universelle satisfaction de la foule.

Il y a beaucoup de musique dans cette pièce, et nous devons des félicitations à M. Fossey, qui l'a arrangée et parfois composée. Les ballets, montés par M. Fuchs, sont fort gracieux, et les danseuses, moitié anglaises, moitié françaises, sont toutes jolies. Le rôle de Peau-d'Ane, ou plutôt de Lilia, créé à la Porte-Saint-Martin par une demoiselle Blès, bien complétement oubliée aujourd'hui, fait ressortir la beauté d'une débutante, Mlle Frasey, dont la voix est en outre des plus sympathiques. Mlle Alix Tousez, autre débutante non moins bien accueillie, est la fille de cet excellent Alcide Tousez, l'un des comiques les plus aimés de l'ancienne troupe du Palais-Royal. Du côté des hommes, citons Perrin, Alexandre, Gaspard, et un ex-artiste des Bouffes-Parisiens, Tayau, qui, partout où il joue, est toujours condamné à exécuter, dans ses rôles, un grand air de violon. Il s'en acquitte assez bien, du reste, pour qu'on n'ait pas encore à regretter cette persistance. Somme toute, *Peau-d'Ane* deviendra archi-centenaire, et renouvellera, au square des Arts-et-Métiers, le fabuleux succès du *Pied de mouton* à la Porte-Saint-Martin.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *le Comte Ory* et *Giselle*. — Mercredi, *la Favorite* et *Diavolina*. — Vendredi, *les Huguenots* pour le premier début de Mlle Titjens. La célèbre cantatrice chantera de nouveau demain, mercredi et vendredi. Samedi, elle repartira pour Londres.

*** La deuxième représentation des *Amours du Diable* a confirmé

pleinement le succès de la première; la salle était comble, et l'on a légitimement applaudi Mme Galli-Marié, Capoul et Mlle Baretti.

*** La reprise du *Caïd*, interprété par Mlle Girard et Carrier, qui y continueront leurs débuts, et par Eug. Battaille, doué, dit-on, d'une très-belle voix et qui débutera dans le rôle du tambour-major, aura lieu mardi. — Le charmant ouvrage d'Ambroise Thomas serait précédé de la reprise de *Joconde*. — C'est dans *le Songe d'une nuit d'été* que Mlle Monrose fera sa rentrée; Achard chantera le rôle de Shakspeare.

*** Presque tous les journaux s'occupent des modifications introduites par le nouveau directeur du théâtre italien dans les aménagements intérieurs de la salle Ventadour, des pièces qu'il doit jouer et ne pas jouer, des artistes qu'il doit avoir et qu'il n'aurait pas, d'augmentation éventuelle du prix des places, etc., etc. Il est fort difficile de discerner la vérité dans tous ces *on dit*; aussi nous abstenons-nous de les répéter. M. Bagier, s'il ouvre le 1er octobre, ne peut tarder à publier son programme; on saura alors positivement à quoi s'en tenir, et nous sommes d'avance persuadés que ce programme répondra pleinement aux exigences du public.

*** L'administration du théâtre impérial Italien, voulant modifier le service des chœurs, prie les artistes qui désireraient en faire partie, de se présenter à la direction de 11 heures du matin à 4 heures du soir.

*** Nous avons fait connaître partiellement les engagements faits par M. Carvalho pour la saison d'hiver. Nous donnons aujourd'hui la liste complète des artistes qui composeront son nombreux personnel. Ce sont: MM. Monjauze, Morini, Petit, Ismaël, Lutz, Cabel, de Quercy, Pilo, Péront, Girardot, Gabriel, Wartel, Legrand, Caillot, Trillet, Masson, Guyot, Teste, et Mmes Miolan-Carvalho, Ugalde, Charton-Demeur, Faure-Lefèvre, Prunetti, de Maesen, Ebrard, Bloch, Mezeray, Dubois, Estagel, Vié, Willème, Reboux, Doria, Duclos, Albretch, Bayon, Martin. L'orchestre continuera à être dirigé par M. Deloffre. — Mardi, le théâtre Lyrique devenu, par suite de la subvention qui lui a été accordée, théâtre impérial, fera son ouverture par la 146e représentation des *Noces de Figaro*. Mme Ugalde chantera Suzanne, et Mme Miolan-Carvalho, Chérubin. Le rôle de la comtesse sera chanté par Mlle Brunetti, une étoile de l'école Duprez; Petit remplira le rôle du comte, et Lutz débutera par celui de Figaro. — Mercredi, reprise de *la Statue*, d'Ernest Reyer. Monjauze fera sa rentrée dans le rôle de Sélim, qu'il a créé avec tant d'éclat, et Mlle Rosa Bloch débutera dans le rôle de Margyane. — Mme Faure-Lefèbvre reparaîtra dans son joli rôle de Denise de *l'Epreuve villageoise*, un de ses grands succès à l'Opéra-Comique. — La première représentation des *Pêcheurs de perles*, opéra en trois actes, de M. Georges Bizet, grand prix de Rome, aura lieu dans les premiers jours de septembre. M. Carvalho n'a pas attendu l'effet de la subvention qui lui a été accordée pour ouvrir son théâtre à un lauréat de l'Institut. L'opéra de M. Bizet aura pour interprètes: Ismaël et Mlle de Maesen, deux artistes déjà connus par leurs grands succès en France et à l'étranger, et le ténor Morini, qui a débuté d'une manière si brillante dans le rôle de Faust. — Puis viendront *les Troyens*, de Berlioz, chantés par Mme Charton-Demeur, et par Monjauze et Petit. *Mireille*, de Gounod, avec Mme Miolan-Carvalho, Morini et Ismaël pour principaux interprètes. En attendant ces deux opéras nouveaux, le théâtre Lyrique représentera successivement les grands ouvrages de son répertoire: *la Perle du Brésil*, *la Fanchonnette*, *la Reine Topaze*, *Faust*, *les Dragons de Villars*, *le Val d'Andorre*, *Oberon*, *Joseph* et le *Freyschütz*, qui sera rendu au public dans son intégrité.

*** A en juger par la lenteur apportée dans la reconstruction de la salle des Bouffes-Parisiens, il ne paraît pas probable que ce théâtre puisse rouvrir avant le milieu ou la fin de novembre.

*** L'illustration conquise par Scribe pendant sa longue carrière dramatique, vient d'être consacrée par une décision du Conseil municipal de la Seine, qui donne son nom à la prolongation de la rue Mogador.

*** Les journaux italiens annoncent que Mme Ferraris est engagée pour donner douze représentations le mois prochain au théâtre de Perugia, et que Mme Rosina Stolz chantera pendant la saison d'automne au théâtre Victor-Emmanuel à Turin.

*** Charles Hallé, l'éminent pianiste-compositeur qui s'est fixé en Angleterre, mais que Paris n'a pas oublié, se trouve pour quelques jours ici.

*** Une grande partie des artistes qui composent le personnel de l'opéra italien de Saint-Pétersbourg est déjà en route pour la Russie. Ce personnel conserve ses quatre prime donne: Mmes Barbot, Fioretti, Nantier-Didiée et Bernardi; les ténors Tamberlick et Calzolari, auxquels on a joint Giuglini, en remplacement d'Alessandro Bettini; les barytons Graziani, Everardi et Fortuna; plus Méo, qui chantait à l'opéra russe; la basse Angelini et une basse bouffe, Fioravanti, nouvellement engagé. La réouverture aura lieu vers le 15 septembre.

*** On sait que la femme de Dulaurens, qui passe de l'Opéra au théâtre de Lyon, est une danseuse de beaucoup de talent, et qu'elle suit en cette qualité son mari au même théâtre. L'auteur de *l'Etoile de Messine*, le comte Gabrielli, vient de composer pour elle, sur un scenario inédit de Mazillier, la musique d'un ballet qui lui servira de début.

*** Tous les amateurs fervents qui suivent les séances de la *Société des concerts du Conservatoire* applaudiront à la décision qu'elle vient de prendre de donner à l'avenir quatre concerts supplémentaires destinés à ceux qui, ne jouissant pas du privilége d'être abonnés, sont privés du plaisir d'entendre la musique classique exécutée avec une incomparable perfection. Le premier de ces concerts extraordinaires aura lieu en novembre, et les trois autres se suivront de quinzaine en quinzaine. La session de 1864 commencera, selon l'usage, le deuxième dimanche de janvier.

*** Sur la proposition de M. Bazin, directeur de l'enseignement du chant, des concours entre diverses écoles communales de la ville de Paris viennent d'être institués par l'administration. Ce puissant moyen d'émulation, qui n'avait pas encore été pratiqué dans nos écoles, contribuera, sans aucun doute, aux progrès de l'enseignement musical. L'exécution d'un chœur, des questions sur la théorie musicale, et la lecture à première vue d'un solfége à plusieurs voix composaient le programme de ce concours, qui a été très-brillant. Les membres du jury étaient MM. Victor Foucher, président de la commission de l'enseignement du chant; le général Mellinet, Ambroise Thomas, François Bazin, Ermel, Foulon, Spenner et Danhauser.

*** L'éminent pianiste Jacques Baur a quitté Paris pour se rendre à Aix (Savoie).

*** A l'occasion des récents concours du Conservatoire royal de Bruxelles, le *Guide musical* faisait remarquer l'excellence et la solidité des pianos de la maison Erard. Le grand piano royal qui a figuré dans ces concours a non-seulement servi à l'exécution des morceaux de piano, interprétés par les élèves de Mme Pleyel, de MM. Dupont et Steveniers, mais encore à tous les accompagnements des solistes. Pendant huit ou dix jours qu'ils ont duré, ce piano ne paraît pas avoir été accordé, et cependant le son est demeuré aussi clair, aussi pur le dernier jour qu'il l'avait été au début, et le toucher n'a pas subi la moindre altération, malgré les efforts que les accompagnateurs ont faits parfois pour ne point être écrasés par le double quatuor. C'est prodigieux, et l'on ne peut pas assez faire ressortir des qualités aussi précieuses!

*** Le concours de chant d'ensemble qui a eu lieu dimanche 23 août, à Tourcoing, a été favorisé par un temps superbe; une grande quantité d'étrangers y était venue, empressée d'entendre les Sociétés françaises et étrangères, présentes à cette solennité. Le concours des sociétés étrangères était présidé par M. Ferdinand Lavainne, le concours d'honneur par M. Elwart. Le morceau imposé pour la division supérieure était intitulé: *le Réveil*, de F. Lavainne. Bruges et Yxelles ont partagé le premier prix. Dans le concours d'honneur, la Société royale de Bruges a chanté *le Réveil* une deuxième fois avec un immense succès, qui lui a valu le prix unique donné par l'Empereur. Parmi les sociétés étrangères, la *Lyre ouvrière* de Bruxelles a obtenu le premier prix de la première division. Les sociétés françaises, quoique moins remarquables que les sociétés belges, ont cependant excité un grand intérêt. *L'Avenir*, société de Lille, a obtenu le premier prix de la division supérieure; le morceau imposé était intitulé: *sur l'Eau*, de Gevaert; il a été parfaitement interprété. Les premiers prix de la première et deuxième division ont été remportés par l'*Union chorale* de Roubaix, et le *Cercle musical* d'Hazebrouck. Ces deux concours étaient présidés par M. Denefve, de Mons.

*** Nous engageons les amateurs à aller visiter les nouveaux magasins de pianos que MM. Pape et Ce viennent d'ouvrir place de la Bourse, 9. Outre les vastes proportions des salons qui peuvent contenir jusqu'à cent instruments, et leur riche décoration, les amateurs trouveront dans ce bel établissement le choix le plus varié de pianos de tous modèles, de tous prix et de la facture la plus soignée.

*** Jeudi, 3 septembre, fête de saint Grégoire le Grand, l'Association philanthropique des artistes des églises de Paris fera célébrer à 11 heures précises une messe solennelle dans l'église Saint-Germain l'Auxerrois. Cette messe sera exécutée en *plain-chant* et à l'unisson par soixante basses-tailles. Les *soli* du *Credo* (de Dumont) seront chantés par M. Barbertéguy-d'Eyhéralde. Le grand orgue sera touché par M. Vast. A l'élévation, un *O Salutaris* de la composition de M. Renard sera chanté par M. de Keghel, avec accompagnement de hautbois (M. Crasse, de l'Opéra) et orgue (M. Vannson). Le produit de la quête est destiné à la caisse de secours de l'Association.

*** Un nouveau journal de musique vient de se fonder à Londres. Il a pour titre *The choir et musical record*, et il s'occupera principalement de musique religieuse. Il paraît le samedi de chaque semaine et coûte *un penny*. Il compte au nombre de ses rédacteurs M. Edw. Rimbault, MM. Hopkins, organiste, Mac-Farren, professeur d'harmonie, le révérend F. Smith, etc. Il donnera des *fac-simile* de musique ancienne, des chœurs rares ou inédits des grands maîtres, etc., etc.

*** Le concert des Champs-Elysées vient de faire entendre une nouvelle valse du comte Maximilien Graziani, compositeur qui jouit d'un nom justement célèbre en Italie, et auquel le roi Victor Emmanuel vient de décerner une grande médaille d'honneur. Le comte Graziani a déjà reçu ses lettres de naturalisation en France, par le succès qu'ont obtenu ses compositions musicales, et particulièrement *la Chasse aux*

Hirondelles, intercalée dans le ballet *Diavolina*. Cette nouvelle valse, appelée *les Cyclopes*, admirablement exécutée par l'orchestre de M. Arban, a été vivement applaudie. — On publie aussi en ce moment une délicieuse romance d'Edouard Plouvier, dont M. Maximilien Graziani a fait la musique. Cette romance a pour titre : *Les Leçons du grand-papa*. Nous l'avons entendu chanter par M. Guidon, et cette première audition lui promet un grand succès.

*** Le Pré-Catelan offre en ce moment aux Parisiens une triple séduction qu'on ne saurait trouver nulle part ailleurs; l'orchestre de symphonie de Musard, toujours si remarquable entre tous; les ascensions aérostatiques; et ses splendides corbeilles de fleurs si fraîches de couleurs et si riches de parfums.

*** M. Delsarte vient de perdre un fils de dix-neuf ans à peine, Xavier Delsarte, qui donnait les plus belles espérances pour l'art dramatique, auquel il appartenait.

*** Le ténor Bayer, en son temps le plus célèbre chanteur dramatique de l'Allemagne, ancien membre du théâtre de la cour à Munich, est mort dans sa propriété sur le lac Chiemsée, en Bavière, dans sa soixante et unième année.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Arras*. — Notre Société philharmonique a donné le 25 août son troisième concert, plus brillant encore, s'il est possible, que les précédents, et qui avait attiré tout ce que la ville renferme de richesse, de luxe et d'élégance. Il est vrai de dire que les noms et la réputation des artistes convoqués pour la solennité étaient bien faits pour justifier cet empressement. Il ne s'agissait pas moins, cette fois, que d'Alard, de Graziani, de Mme Bettini-Trebelli et de son mari A. Bettini. Trois des beaux morceaux de son répertoire, joués par le célèbre violoniste avec une variété de talent et une perfection incomparables; le duo du *Barbier*, la valse de *Faust* et le brindisi de *la Lucrezia*, chantés par Mme Trebelli-Bettini avec une pureté, une justesse et un brio qui défient les plus exigeants; l'admirable voix de Graziani, la *tarentella* dite avec un entrain charmant par Bettini, ont valu à chacun de ces artistes des applaudissements réitérés et des bravos enthousiastes. L'orchestre de la Société avait dit avec beaucoup d'ensemble et de vigueur les ouvertures de *Zampa* et de *Charles VI*. M. Mathon s'est, comme toujours, distingué par son talent d'accompagnateur.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Ems*. — La saison théâtrale est terminée. Les concerts deviennent donc la principale distraction des baigneurs, et la direction du Kursaal ne néglige rien pour les rendre aussi brillants que possible. Après nous avoir fait entendre mardi le célèbre violoniste Haumann, une jeune organiste, Mlle Marie Deschamps, qui ont exécuté un duo de la composition de M. le marquis d'Aoust; Geraldy, qui a dit supérieurement l'air du chasseur du *Pardon de Ploërmel*, et *le Nid abandonné*; A. Batta, l'excellent violoncelliste, qui s'est surpassé dans *le Songe d'enfant*, merveilleuse composition de Mme Clémentine Batta, transcrite pour le violoncelle, et le beau concerto de Herz pour piano, par Mlle Peschel, nous allons avoir samedi la magnifique réunion de talents qui se nomment Mmes Rosa Escudier, Czillag, MM. Vieuxtems, Alard, Vivier, etc.

*** *Hombourg*. — Le 21 août, a eu lieu, dans les salons du Kursaal, devant un auditoire aussi nombreux qu'élégant, le concert le plus splendide de la saison. Les habiles directeurs de l'établissement avaient engagé pour cette occasion Alfred Jaell, Vieuxtemps et Servais : admirable trinité de virtuoses ! Aussi à peine parurent-ils sur l'estrade qu'un murmure flatteur leur fit pressentir l'accueil enthousiaste qui leur était réservé. L'expression ne s'en fit pas attendre après la magnifique polonaise composée et exécutée par Vieuxtemps, après l'air de l'Ombre du *Pardon de Ploërmel*, joué par A. Jaell, et le *Carnaval*, par Servais; enfin après le beau duo composé par Edouard Wolff et Vieuxtems (duo inédit) sur les motifs de *Preciosa*. Chacun de ces morceaux, les plus remarquables du concert, était à peine terminé que l'artiste était rappelé au milieu d'acclamations réitérées. — La partie vocale avait été confiée à Mme Wernike et à M. Nicolo, qui s'en sont vaillamment acquittés.

*** *Bade*. — La deuxième représentation du *Chevalier Nahel* a confirmé le succès que l'œuvre de Litolff avait obtenu à la première. — Le 17, a eu lieu une belle représentation d'*Orphée*, de Gluck, avec Mme Viardot; Mlle Marcy faisait Eurydice, et Mlle Marie Faivre, l'Amour. LL. MM. le roi de Hollande, la reine Auguste de Prusse, S. A. R. la grande-duchesse de Bade, et le prince héréditaire de Saxe-Weimar, assistaient à cette solennité, dans laquelle S. M. néerlandaise a daigné féliciter Mme Viardot et lui faire remettre un riche bracelet. — Le 20, la célèbre cantatrice avait été invitée par Mme la comtesse Tascher de la Pagerie à une soirée musicale intime qu'elle donnait au roi de Hollande. — Le 25, ont commencé les représentations du théâtre italien par la *Lucia*, dans laquelle Mlle Battu, Naudin et Delle Sedie ont obtenu le plus grand succès.

*** *Cologne*. — Au théâtre Victoria vient d'avoir lieu la première représentation de *Dinorah*, de Meyerbeer. Le dernier chef-d'œuvre du maître a obtenu, comme partout, un succès d'enthousiasme. M le L'Arronge a parfaitement interprété le rôle principal.

*** *Bruxelles*. — Dans quelques jours le théâtre de la Monnaie va rouvrir ses portes. La troupe engagée par M. Letellier se composera pour cette saison de MM. Bertrand, Jourdan, Aujac, Tyckaert, ténors; Dubouchet, Mengal, ténors comiques; Meillet, Lederac, barytons; Pe.ié, Brion, Borsary, Galès, basses; de Mmes Mayer-Boulart, Meillet, Borghèse, Faivre, Cèbe, Saué et Guille, duègne. — M. Ch. Hanssens dirigera l'orchestre.

*** *Hesse-Cassel*. — Le 20 août, jour anniversaire de la naissance de l'électeur, le théâtre de la cour a donné l'opéra *la Réole*, de G. Schmidt. Le succès a été des plus brillants. Chaque morceau de chant a été applaudi. On a remarqué en particulier la romance de Marguerite, avec chœur de femmes, et le grand air d'Amanda au premier acte; le second acte presque tout entier, et au troisième, le chœur des cavaliers.

*** *Brünn*. — Les 25 et 26 août a eu lieu ici le festival de chant slave, à l'occasion du 1000e anniversaire de l'établissement du christianisme en Moravie. Une cinquantaine de sociétés vocales, comptant mille voix environ, y ont pris part.

*** *Iéna*. — L'académie de chant, sous la direction de M. Naumann, directeur de musique de l'Université, a donné un concert spirituel intéressant, dont voici le programme : Cantate, de S. Bach; *de Profundis*, de Gluck; *Prière*, solo avec chœur de femmes, par Tottmann; *Te Deum*, de Haendel.

*** *Berlin*. — Le théâtre de l'opéra royal a obtenu un grand succès avec les *Nozze di Figaro*, de Mozart. Les trois rôles de femme ont trouvé dans Mmes de Ahna, Harriers et Lucca, des interprètes comme il serait difficile d'en réunir ailleurs. Cette représentation a fourni de nouveau l'occasion d'apprécier l'excellent effet produit par l'abaissement du diapason, qui porte beaucoup plus sur les instruments que sur la voix. — *Le Songe d'une nuit d'été*, avec la musique de Mendelssohn, qui jusqu'ici faisait partie du répertoire du Schauspielhaus, sera joué dorénavant au théâtre de l'opéra de la cour. — Pendant le mois d'octobre, la société Merelli, avec Adelina Patti, donnera des représentations au théâtre Victoria.

*** *Vienne*. — Le théâtre Treumann a fait sa réouverture le 19 de ce mois. Le maître de chapelle Stenzel avait composé une ouverture pour la circonstance; il y a eu prologue, etc. La salle est louée d'avance pour plusieurs représentations.

*** *Turin*. — Nous venons d'avoir, au théâtre Gerbino, la première représentation d'un petit opéra nouveau du maëstro Petrella, *Il folletto di Gresy*. C'est une œuvre très-gracieuse, digne en tout point de l'auteur des *Precauzioni* et de *Don Bucefalo*, et qui clôt brillamment la saison.

*** *Milan*. — Un jeune compositeur, M. Sinico, auquel on doit déjà l'opéra des *Moschettieri*, vient de faire représenter un nouvel ouvrage dont le sujet est emprunté au fameux roman de Paul Féval : *le Bossu*. Il a pour titre *Aurora di Nevers*, et il a obtenu un bon accueil. On a remarqué surtout l'ouverture, morceau capital de la partition; un chœur d'introduction et un finale bien réussis; la cavatine du baryton au premier acte et un brindisi au deuxième acte, très-bien chantés par la voix puissante de Cotigni; une chanson-boléro au troisième acte, qui, avec l'aria du premier acte, ont valu à Mme Elvira Demi de chaleureux applaudissements.

*** *Sydney*. — Ce n'est pas sans plaisir que nous voyons le culte de la musique se propager en même temps que s'accroît la prospérité de l'Australie, et nous signalons avec empressement le concours aussi actif qu'utile que cette propagation rencontre dans le zèle et les efforts de M. Anderson, chef de notre premier établissement commercial de musique et d'instruments, et de son fils, M. Alfred Anderson jeune, artiste de beaucoup de savoir et de talent. Nous avons pu constater tout récemment ces heureux résultats dans le grand concert qui vient d'être donné au bénéfice du *Randwick azylum* dans la salle de l'Opéra, et qui avait été organisé précisément par M. Alfred Anderson, avec le concours des principaux artistes du théâtre, de toutes les sociétés chorales de la ville et des musiques militaires de différents régiments, sous la direction de M. Callen. Le programme, aussi complet que varié, était parfaitement choisi : on y distinguait notamment le *Gloria* de la douzième messe de Mozart, une hymne de Haydn, des fragments de *Norma*, l'air de grâce de *Robert le Diable*, très-bien dit par Mlle Simmons, la barcarolle d'*Haydée*, et un air de Spohr, chantés par M. Ellard et Mlle Cordier, un duo très-brillant pour deux pianos sur l'*Etoile du Nord*, par MM. Anderson et Ellard, et une belle fantaisie sur la *Rose de Castille*, composée et jouée par M. Alfred Anderson, dont le succès a été des plus éclatants. Un auditoire nombreux assistait à cette solennité, dont le produit a été fructueux pour le *Randwick azylum*.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE RICHELIEU, AU Ier.

COURS COMPLET DE MUSIQUE APPLIQUÉ AU PIANO

Approuvé par l'Institut de France et par les plus célèbres Pianistes, Professeurs et Compositeurs.

PAR

VICTOR TIRPENNE

CENT ÉTUDES GRADUÉES

Divisées en cinq livres :

1er livre. — Etudes primaires..... 12 »
2e livre. — Etudes élémentaires..... 12 »
3e livre. — Etudes de genre..... 15 »
4e livre. — Etudes de vélocité..... 15 »
5e livre. — Etudes des tonalités..... 15 »

MÉTHODE DE PIANO

Divisée en trois suites. — Prix : 20 fr.

SOLFÉGE ÉLÉMENTAIRE

Avec accompagnement de piano. — Prix : 15 fr.

PETIT SOLFÉGE

Résumé de la *Grammaire* et du *Solfége*, composé spécialement pour les pensionnats.

Format in-8°. — Prix : net 2 fr. 50.

GRAMMAIRE MUSICALE

Par demandes et par réponses; divisée en méthode et syntaxe; donnant la musique dans toutes ses formes, éléments et principes de musique, d'harmonie, de transposition; le plain-chant comparé à la musique actuelle, et un vocabulaire.

Format in-8°, net 7 fr.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

MANUFACTURE GÉNÉRALE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS

50, rue Saint-Georges, à Paris.

ADOLPHE SAX

50, rue Saint-Georges à Paris.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique.
Seule grande Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

RÉSUMÉ DES AVANTAGES DES SAXHORNS ET DES SAXOTROMBAS.

Le Saxotromba, ou le Saxhorn, est supérieur à ses analogues existants précédemment, comme proportion de tubes et par conséquent comme son ; supérieur comme justesse ; supérieur comme création de famille complète ; supérieur comme facilité et unité de doigté ; supérieur comme forme ou contour des tubes pour l'émission des sons ; supérieur comme forme pour le placement et le maniement de l'instrument ; supérieur comme ayant une même direction des sons (avantage pour l'auditeur de recevoir tous les sons avec la même puissance); supérieur en ce que quelques jours suffisent pour former, avec des amateurs ou de simples conscrits militaires, une musique passable ; supérieur en ce que les plus gros instruments comme les petits se tiennent facilement au moyen de la main gauche et du bras gauche, et laissent le bras et la main droite entièrement libres, et dans la meilleure position pour le jeu des doigts sur les cylindres ; supérieur en ce que, quand un élève a déjà fait des études et qu'il est obligé de changer d'instrument faute de disposition des lèvres ou par tout autre motif, ses études acquises servent pour le nouvel instrument, soit trompette, trombone ou tout autre instrument ; supérieur en ce que l'on peut faire les études les plus longues et les plus difficiles sur l'instrument qui fatigue le moins et les reporter sur d'autres plus durs à jouer ou plus lourds à porter; supérieur en ce que, dans les sociétés ou dans un régiment de cavalerie, surtout lors des congés, il arrive souvent que tous les artistes d'une même catégorie d'instruments partent, et que, dans ce cas, on peut les remplacer en prenant des musiciens dans les parties les mieux garnies pour occuper ou remplacer les parties manquantes; supérieur en ce qu'on ne craint pas les coups de tête des chevaux, qui, avec les anciens instruments, brisaient parfois les dents au cavalier; supérieur en ce que l'on peut jouer, le cheval au trot ou au galop, l'instrument suivant toujours les mouvements du corps; supérieur pour la musique en marche en ce que l'instrument ne se dérange pas sur les lèvres, et conserve par conséquent la même sonorité qu'au repos; supérieur pour les corps de musique et pour le militaire surtout, où tout est régulier (excepté les musiciens et les instruments d'après le système ancien), en ce que tout le monde se trouve dans la même position, toutes les mains à la même hauteur et tous les instruments penchés de gauche à droite ; supérieur, pour la musique à cheval ou de cavalerie, en ce que si, pendant que l'on joue, le cheval vient à faire un écart, il est facile de ressaisir les brides pour le ramener, sans déranger l'instrument de sa position.

Tous les instruments sortant de la fabrique portent l'inscription suivante : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sres DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLEON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 36. 6 Septembre 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra : Mlle Tietjens et *les Huguenots*, par **Paul Smith**. — Réouverture du théâtre Lyrique impérial. — *L'Anneau des Nibelungen*, par Richard Wagner (2e article). — Un touriste musicien en Italie, en 1739 (2e et dernier article), par **Em. Mathieu de Monter**. — Littérature musicale : *la Musique à Paris*, par Albert de Lasalle et Fr. Thoinan. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

Mlle Tietjens et *les Huguenots*.

L'épreuve est accomplie : *les Huguenots* ont été représentés quatre fois de suite, et chaque fois Mlle Tietjens s'y est montrée avec un progrès manifeste ; chaque fois le succès qu'elle avait obtenu dès le premier jour est devenu plus prononcé, plus décisif ; chaque fois elle a été applaudie, rappelée avec plus de chaleur, et enfin, pour tout résumer en un mot d'une éloquence irrésistible, chaque fois la recette s'est élevée à ce chiffre qui est l'*ultima ratio* des auteurs, des artistes et des directeurs.

Il y a huit jours, nous disions que Mlle Tietjens avait elle-même posé les termes du cartel et que, pour être bien jugée, elle avait demandé quatre soirées; mais savez-vous que pour toute autre qu'elle, au lieu d'être une garantie, ces quatre soirées eussent été un danger de plus, et nommez s'il vous plaît la cantatrice qui se serait sentie de force à l'affronter? Mlle Tietjens a fait mieux : elle en a triomphé sans effort, sans fatigue. Quelques jours lui avaient suffi pour apprendre à dire en français ce rôle de Valentine, qu'elle avait si souvent chanté en allemand et en italien. Nommez encore la cantatrice qui eût, avec la même facilité, mené à bonne fin l'opération contraire.

Mlle Tietjens est venue à Paris s'essayer devant un public qu'elle ne connaissait nullement, dans un idiome qu'elle connaissait à peine. Nous vous étonnerions beaucoup, et vous ne nous croiriez peut-être pas, si nous affirmions qu'elle n'a rencontré sur son chemin que d'affectueuses sympathies. Laissons de côté les obstacles moraux; ne parlons que des difficultés matérielles. Mlle Tietjens n'avait eu que quelques semaines pour étudier son rôle, sur un lit de douleur, où un accident l'avait jetée; elle n'a eu qu'une répétition au théâtre, et pourtant elle est parvenue à se faire reconnaître unanimement pour grande artiste. Elle a rempli sa tâche aussi bien que la plupart de ses devancières; elle a chanté, elle a joué mieux que plusieurs d'entre elles, et la foule ne l'a pas abandonnée un seul instant. Nous savons la part qui revient au chef-d'œuvre dans cette bonne fortune, nous faisons aussi celle des artistes, dont la débutante était environnée, mais nous lui réservons la sienne, et nous demandons s'il était possible d'espérer quelque chose de plus significatif, y compris même les doutes, les critiques, les hostilités perfides ou violentes, qui toujours servent d'escorte au talent et de témoignage au succès.

Que Mlle Tietjens retourne aux pays où elle jouit d'une popularité immense, du moins elle ne pourra pas dire qu'elle a été méconnue par la France, qui lui a contre-signé son brevet de grande artiste. Si en Angleterre on lui adresse la question que la reine Marguerite fait à Valentine dans *les Huguenots :*

Dis-moi le résultat de ton hardi voyage?

elle répondra, nous l'espérons, qu'elle n'a pas à s'en plaindre et qu'elle est prête à recommencer.

PAUL SMITH.

RÉOUVERTURE DU THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

Oui, impérial! Il ne l'était pas il y a trois mois : il l'est aujourd'hui, et c'est vraiment un beau titre, car il y a dessous la bagatelle de 100,000 francs. Les théâtres impériaux sont les théâtres subventionnés par l'Empereur, et M. Carvalho a obtenu, comme on sait, l'honneur d'entrer dans cette noble catégorie.

Il a fait sa réouverture le jeudi 3 septembre, et nous a rendu ce soir-là *le Mariage....* pardon! *les Noces de Figaro*. Mme Carvalho y a repris le rôle du page, et Mme Ugalde celui de Suzanne. Mlle Brunetti a débuté dans le rôle de la comtesse, et M. Lutz dans celui de Figaro. M. Petit, qui n'en est plus, depuis longtemps, à ses débuts, a rempli pour la première fois le rôle du comte Almaviva.

M. Petit et M. Lutz sont deux barytons. Les rôles de Figaro et du comte ont été écrits pour deux véritables basses-tailles. Obligés de donner presque constamment les notes de leur voix les plus faibles, les plus sourdes, ils ont dû borner leur ambition à se faire entendre tant bien que mal, et ils n'y ont pas toujours réussi. Nous connaissons M. Petit, et nous nous bornerons à le plaindre d'avoir vu son talent soumis à cette épreuve. Le théâtre sans doute ne pouvait se passer de son concours, et il s'est immolé. Louons ce généreux dévouement qui, nous l'espérons, recevra bientôt sa récompense. — La manière dont il joue le rôle d'Almaviva prouve d'ailleurs que ses

études dramatiques ont grand besoin d'être complétées. Il a un beau chapeau galonné, et un riche pourpoint de velours, mais il en est bien empêtré. Il se pose et se meut gauchement. Il dit froidement le dialogue, et son débit a les pâles couleurs. Il ne sait ni railler, ni se mettre en colère. Ce n'est pas tout que d'être chanteur : il faut encore être comédien.

M. Lutz nous semble avoir aussi, à cet égard, beaucoup à faire.

Mlle Brunetti, qui a débuté jadis à l'Opéra, a parcouru depuis le monde, et chanté sur quantité de théâtres soit de la province, soit de l'étranger. De si grands travaux lassent les organes les plus vigoureux. — Quel piano, après dix ans de service, a la même sonorité qu'en sortant de l'atelier du facteur? — La voix de Mlle Brunetti est donc un peu fatiguée, son chant manque de couleur, d'accent, de passion. Peut-être était-elle intimidée. La justice donc, et la politesse nous commandent d'attendre qu'elle soit rassurée pour avoir sur elle une opinion définitive.

Il ne faut plus parler de la voix de Mme Ugalde, qui était de ce monde où les plus belles choses ont le pire destin. Mais elle a de l'entrain, de la gaieté, de la verve, de l'audace... trop d'audace même. Ne pourrait-elle en donner un peu à Mlle Brunetti ?

Mme Carvalho chante avec une grâce parfaite l'air du second acte et le duo du troisième. C'est toujours l'admirable artiste que l'on ne se lasse pas d'entendre et d'applaudir. A elle tout le succès de la soirée. Si elle faisait l'effort de rendre ce Chérubin, *Cherubino di amore*, ce page infernal, ce page endiablé, comme dit Almaviva, un peu moins mélancolique, quel gré lui en sauraient tous ceux qui ont lu Beaumarchais !

L. D.

L'ANNEAU DES NIBELUNGEN,

Par RICHARD WAGNER.

(2e article) (1).

Deux mois d'entr'acte, c'est un peu long, n'est-ce pas? Mais que nos lecteurs nous pardonnent cette halte inusitée dans l'analyse d'un ouvrage qui dépasse toutes les proportions ordinaires! Quelques-uns d'entre eux s'impatientaient, nous le savons, et par leurs sommations amicales nous engageaient à reprendre la tâche interrompue. D'autres, et c'est le plus grand nombre, auront complétement oublié ce que nous leur avons dit des *Nibelungen* et de leurs trois journées, précédées d'un prologue, au milieu duquel nous les avons brusquement quittés pour étudier l'œuvre entière. Ils ne se souviennent plus des conditions proposées par Richard Wagner pour la représentation de cette œuvre : une petite ville de province, une salle en bois, un orchestre invisible, et surtout une troupe d'artistes choisis parmi les meilleurs du pays, pour s'occuper uniquement d'apprendre et de jouer leurs rôles dans la *tétralogie*.

Puisqu'il nous faut revenir à ce prologue, dont nous n'avons cité que le début, rappelons qu'il a pour titre *l'Or du Rhin* (*Rheingold*), qu'il se passe dans l'eau, dans la brume, entre des rochers et des abîmes ; que les nymphes du fleuve, gardiennes de ses trésors, y chantent en nageant et y nagent en chantant ; enfin, qu'Albéric, l'un des *Nibelungen*, entre en scène et goûte un certain plaisir à contempler les ébats de Woglinde, de Wellgunde et de Flosshilde. Ajoutons que ce rôle exigerait les qualités d'un clown de première force. Albéric, faisant la chasse aux belles nageuses, monte, descend, bondit, court sur la crête des rocs, plonge, remonte, plonge derechef et, l'instant d'après, sans reprendre haleine, se met à chanter. De guerre lasse, écumant de rage, harassé, épuisé, il s'arrête et montre le poing aux nymphes qui se sont moquées de lui !

Tout à coup, une lueur, qui devient de plus en plus vive, tombe d'en haut, traverse les ondes et va frapper le milieu du rocher où l'or du Rhin rayonne. Les nymphes chantent un trio dont voici en abrégé le texte : « Heia, jaheia ! heia heia ! Wallahalla la la, leiajohei ! Or du Rhin ! or du Rhin ! Volupté luisante ! comme tu souris pur et clair ! Le fleuve étincelle, l'onde flamboie ! Nous voguons en plongeant, en chantant et en dansant dans ton lit, comme dans un bain délicieux, etc. » Chanter en nageant, ce n'était déjà pas mal, mais danser au milieu des vagues, c'est encore plus fort !

Albéric veut savoir d'où vient cet éclat soudain, et Wellgunde lui répond : « Le monde appartiendrait à celui qui façonnerait cet or en anneau ; sa puissance serait sans limites. » Woglinde lui dit encore : « Celui qui renoncera aux joies de l'amour, celui-là seul connaîtra le charme à l'aide duquel l'or peut se plier en forme d'anneau. » Albéric s'écrie : « Par toi je serais maître du monde ! — Si par la force je n'obtiens pas l'amour, du moins par la ruse j'aurai la volupté ! (*Prenant une voix terrible.*) Raillez toujours : voici le Nibelung qui s'approche de vos jeux ! (*Il s'élance avec fureur sur le rocher et grimpe jusqu'au sommet, malgré les cris des nymphes.*) J'éteins la lumière qui vous éclaire ! J'arrache l'or des entrailles du roc ! Je forgerai l'anneau vengeur ! car — que le fleuve l'entende — je maudis l'amour ! » Albéric s'enfuit avec son trésor et disparaît dans l'abîme, où les filles du Rhin le suivent en criant au voleur !

Ici la scène change : les eaux se transforment en nuages, puis en brouillard ; une contrée montagneuse apparaît ; sur le haut d'un rocher, un château dresse ses créneaux. Odin, que l'auteur appelle Wotan, et Frigga, sa femme, qu'il nomme Fricka, sommeillent sur le gazon fleuri.

A leur réveil, ils ont ensemble un long entretien qui nous apprend que les géants Fasolt et Fafner ont construit le château, et qu'en retour Odin a promis de leur livrer Freïa, sœur de Frigga. Les géants, armés de gros bâtons, viennent réclamer le prix de leur travail. Sur le refus d'Odin de les satisfaire, ils enlèvent Freïa de vive force, en promettant de la lui rendre, s'il consent à les mettre en possession de l'anneau des Nibelungen.

A peine Freïa est-elle partie, que les ténèbres enveloppent la scène : les dieux pâlissent et semblent atteints d'une subite vieillesse. L'un d'eux, Loge ou Loke, dit qu'il connaît la cause de cet effet. Ils n'ont pas encore mangé en ce jour des pommes d'or du jardin de Freïa, et ce sont elles qui leur donnent la vigueur et la jeunesse. « Sans ces fruits, vous vieillissez, le monde vous raille et la race divine s'éteint. »

Odin et Loke prennent le parti de descendre à Nibelheim, capitale du pays des Nibelungen ; ils plongent dans l'abîme sulfureux, et reparaissent en ramenant Albéric, qu'ils ont garrotté. Odin lui arrache l'anneau, et Albéric est débarrassé des liens qui l'étreignaient. «Suis-je libre maintenant ? s'écrie-t-il, réellement libre ? Eh bien, voici le premier salut que vous adresse ma liberté ! Par une malédiction, je me suis emparé de l'anneau, qu'il soit maudit à son tour ! Si son or m'a donné une puissance sans limite, que son charme donne la mort à celui qui le porte ! que le maître de l'anneau en soit l'esclave, qu'il souffre et se consume, jusqu'à ce que ce joyau soit de nouveau en ma possession ! »

Freïa est rachetée ; les géants s'en vont avec l'anneau ; Odin et Frigga se retirent dans le château de Walhalla.

Que vous en semble, lecteurs? Est-ce là un prologue? Est-ce là une conception lyrique, dramatique, allégorique? Avez-vous percé les profondeurs de ces symboles, de ces emblèmes, de ces lambeaux d'une mythologie des plus obscures? En ce cas, nous vous en faisons bien notre compliment, car vous êtes plus heureux que nous-même.

---

(1) Voir le n° 28.

Nous nous sommes tiré, comme nous l'avons pu, du dédale inextricable de scènes, du déluge infini de vers, dont ce prologue se compose ; nous avons de notre mieux dégagé le squelette informe d'action que nous avons trouvé dans ses quatre-vingt-quinze pages, formant à peu près le quart du volume et de l'œuvre. Que de plus forts et de plus habiles fassent le reste ; puissent-ils découvrir un monde où nous n'apercevons que le chaos ! Ce qui nous console un peu, c'est de voir qu'en Allemagne on apprécie assez nettement le système de Richard Wagner et l'application qu'il en fait au théâtre. Un journal, *l'Echo de Berlin*, s'exprimait dernièrement en ces termes : « Nous ne discuterons pas la question de savoir si la tradition des *Nibelungen* peut être dramatisée avec succès. En tout cas, le drame veut des hommes véritables, des sentiments humains, une volonté humaine. Tous les poëtes dramatiques modernes qui ont traité ce sujet, soit d'après le poëme épique des *Nibelungen*, soit d'après les anciennes *Sagas*, se sont attachés à faire ressortir l'élément humain. Richard Wagner a pris une route opposée : il a puisé dans les *Lieder* de l'Edda ; il suit la généalogie des *Nibelungen*, nous conduit à travers les ténèbres primitives qui enveloppent les dieux du Nord, nous initie à leurs rapports de famille, à leurs querelles. Dans *l'Anneau des Nibelungen*, il n'y a d'autres personnages, outre les dieux et les demi-dieux, que des hommes de nature hybride, parents de ceux qui se meuvent dans le monde des puissances magiques. » Et quand on songe que tout cela est destiné à être mis en opéra ! Quand on songe que dans l'intention de l'auteur, il faudrait écouter pendant quatre jours consécutifs de pareils poëmes ornés d'une musique dans le genre de celle de *Tannhœuser* ou de *Lohengrin*, peut-être même de *Tristan et Yseult!* En vérité, le vertige vous prend, comme lorsqu'on regarde au fond d'un précipice ! Pour se remettre, pour revenir à soi, l'on a besoin de se rattacher à cette idée, bientôt changée en conviction, que Richard Wagner a rêvé l'impossible.

Nous aussi, qui voulions esquisser l'analyse des trois poëmes dont *l'Or du Rhin* n'est que l'introduction, nous avions trop présumé de notre courage, de notre patience. Nous risquerions trop à poursuivre une entreprise pleine de périls et plus encore d'ennui. Qui sait ? peut-être nous soupçonnerait-on d'inventer ce que nous nous bornerions à transcrire, car, il faut l'avouer, jamais le vrai ne fut moins vraisemblable que dans les productions d'un auteur pour qui l'avenir seul a quelque attrait. Donc, au lieu d'examiner minutieusement et pas à pas les trois journées, en trois actes chacune, intitulées : *la Valkyrie*, *Sigefroy* et *le Crépuscule des Dieux (Gœtterdammerung,* titre qui n'est pas plus clair en allemand qu'en français), nous les parcourrons à vol d'oiseau, nous arrêtant seulement aux endroits les plus saillants, aux singularités les plus dignes d'être remarquées.

Vous savez que les Valkyries étaient des divinités scandinaves qui, sur le champ de bataille, coupaient la trame de la vie des guerriers, et dans le palais de Walhalla, leur versaient la bière et l'hydromel. Dans la première journée, à laquelle la Valkyrie prête son nom, nous retrouvons Odin et Frigga. Il est question d'une épée enfoncée par Odin dans le tronc d'un chêne, et qui doit appartenir à celui dont le bras sera assez vigoureux pour l'en arracher. Un certain Siegmond est cet homme prédestiné : il arrache l'épée, avec laquelle il doit combattre un certain Hunding, son mortel ennemi, par suite de ces haines de famille infiniment trop prolongées. Odin veut que Siegmond triomphe ; mais Frigga n'entend pas que Hunding soit vaincu, et, sur ses remontrances, Odin change d'avis.

Suivent des conversations interminables entre Odin et la Valkyrie, Brunnhilde, que désole le changement d'avis. Odin lui dit entre autres choses : « Albéric a maudit l'amour et a conquis ainsi l'or brillant du Rhin, et avec lui une puissance sans bornes. Son anneau je le lui ai enlevé par la ruse, mais je ne le rendis pas au Rhin ; je le donnai aux géants qui m'avaient bâti Walhall, d'où je gouvernai dès lors les hommes. Erda, qui sait tout, me dissuada de garder l'anneau *et m'avertit de la fin éternelle* (*sic*). Je voulus en savoir davantage, mais cette femme disparut. »

En dépit de ces explications et de bien d'autres encore, lorsque Siegmond et Hunding sont en présence, Brunnhilde se déclare en faveur du premier. On la voit, à la lueur des éclairs, planer au-dessus de sa tête et le couvrir de son bouclier ; on l'entend lui crier : « Frappe le Siegmond ! Aie confiance dans l'épée victorieuse ! » Mais la voix d'Odin se fait entendre aussi, et sa lance brise en éclats l'épée de Siegmond : Hunding lui plonge la sienne en pleine poitrine. C'est tout à fait un combat à la façon des dieux et des héros d'Homère. Odin jure de punir la Walkyrie, et disparaît au bruit du tonnerre.

Au troisième acte, Brunnhilde, toujours poursuivie par Odin, remet à la fille de Siegmond les morceaux de l'épée de son père, en lui annonçant que le fils qu'elle porte dans son sein et qui se nommera Siegfried ou Siegefroy (le victorieux) forgera avec ces fragments une épée nouvelle. Pour punir la Walkyrie qui lui a désobéi, Odin la renferme dans un château enchanté, entouré de flammes éternelles, où elle dormira jusqu'à ce qu'un héros vienne la réveiller.

La seconde journée a Siegefroy pour principal personnage. Le premier acte se passe dans une forêt ; on y voit à gauche sur le devant une caverne, et dans le fond une forge, avec une enclume formée d'éclats de rocher. Mime, un nain, se tient debout devant l'enclume et s'occupe à forger une épée ; puis il s'arrête et chante : « Contrainte et ennui ! peines perdues ! La meilleure épée que j'aie jamais forgée ! Elle résistait très-bien dans la main des géants ; mais lui, pour qui je l'avais faite, ce petit drôle, il la casse et la brise comme un joujou d'enfant ! »

Siegefroy, grossièrement vêtu en habitant des bois, entre brusquement. Il a attaché un ours énorme à une corde faite d'écorce d'arbre et il ne cesse de l'exciter contre Mime. Saisi de terreur, ce dernier laisse tomber l'épée et se sauve derrière l'enclume. Siegefroy le poursuit avec son ours, qu'il lance toujours contre lui. Voici un échantillon de leur dialogue :

Siegefroy.— Hoïho ! hoïho ! mords-le ! mords-le ! mange-le ! Mange-le ! (*Il éclate de rire*).

Mime. — Eloigne la bête !... A quoi bon cet ours ?

Siegefroy. —Je viens à deux pour mieux te pincer. (*S'adressant à l'ours*) Brunet, informe-toi de l'épée.

Mime. — L'arme est là-bas : je l'ai terminée tout à l'heure.

Siegefroy. — Te voilà sauvé pour aujourd'hui. (*Il ôte la bride à l'ours et lui en donne un coup sur le dos*). Cours, Brunet, de toi je n'ai plus besoin.

Mime (*il sort tremblant de sa cachette derrière l'enclume*).—J'aime bien te voir tuer les ours, mais pourquoi les amener vivants ?

Siegefroy (*fatigué de rire, s'assied pour reprendre haleine*). — Je cherchais un meilleur ouvrier que je n'en ai chez moi ; au fond des bois j'ai fait résonner le cor (si un ami voulait se joindre à moi); voilà ce que demandaient les sons de l'instrument. Du fourré sortit un ours qui m'écoutait en grognant ; je le trouve plus à mon gré que toi, mais j'en rencontrerai sans doute encore de meilleurs. (*Il se lève et se dirige vers l'épée.*)

Mime saisit l'épée pour la présenter à Siegefroy. — J'ai solidement trempé l'arme ; tu seras satisfait de son tranchant.

Siegefroy prend l'épée. — A quoi sert le tranchant, si l'acier n'est pas dur et solide ! (*Il l'essaye de la main*). Eh! qu'est-ce que ce bibelot? Cette broche-là, tu l'appelles une épée? (*Il la brise sur l'enclume, et la fait voler en éclats ; Mime saute de côté avec terreur*). Tiens, voilà les morceaux, misérable gâte-fer ! que ne te l'ai-

je cassée sur le crâne! Me laisserai-je duper encore par ce hâbleur! Il parle de géants et d'exploits, il s'offre à me forger des armes, il vante son art, comme s'il était passé maître, et d'un seul coup je casse sa drogue! Si le drôle ne me semblait pas trop galeux, je le briserais avec son joyau. Je n'aurais plus à me mettre en colère! (*Il se jette furieux sur un banc de pierre, à droite.*)

Mime (*qui s'est constamment tenu sur ses gardes*). — Voilà que tu te démènes encore comme un forcené! Ma foi, tu es un vilain ingrat!.... Tu mangeras bien, n'est-ce pas? Tiens, voilà le rôti que j'ai retiré de la broche; veux-tu goûter à la boisson que j'ai brassée pour toi? (*Siegefroy, sans se retourner, lui fait tomber des mains le pot et le rôti.*)

Mime. — ..... De toutes mes peines, voilà le prix! Le fougueux enfant me tourmente et me bait.

Siegefroy. — Tu m'as enseigné bien des choses, et j'en ai appris aussi; mais ce que tu aimerais le mieux à m'enseigner, et ce que je n'ai jamais pu apprendre, c'est à pouvoir te souffrir. Quand je te vois aller et venir, cligner des yeux, il me prend envie de t'empoigner par la nuque et de te faire ton affaire. L'arbre, l'oiseau, les poissons dans le ruisseau, je les aime mieux que toi. — Comment se fait-il que je revienne ici?

Mime. — Ce que pour l'oiselet est l'oiseau qui le nourrit avant qu'il puisse voler, voilà ce que Mime est pour toi!

Siegefroy. — Ah! Mime, si tu as tant d'esprit, apprends-moi encore ceci. Les petits oiseaux chantaient avec tant de bonheur au printemps : l'un appelait l'autre; tu me dis que c'était le mâle et la femelle..... Or, où as-tu vu, Mime, ta femelle aimée, pour que je l'appelle ma mère?

Mime (*embarrassé*). — Je suis pour toi père et mère en même temps . . . . . .

Siegefroy (*le prend à la gorge*) — Parleras-tu? qui est mon père? qui est ma mère?

C'est bien malgré nous que nous ajournons à huitaine la réponse à cette question; mais nous espérons que nos lecteurs n'auront pas été insensibles au charme littéraire du petit morceau que nous venons de leur servir dans sa native simplicité.

(*La suite prochainement.*)

UN TOURISTE MUSICIEN EN ITALIE,

En 1739.

(2e et dernier article) (1).

Le comte de Brosses et ses amis arrivèrent à Rome dans les premiers mois de 1740. Ils y firent un assez long séjour, interrompu par de fréquents voyages à Turin, à Milan, à Parme et à Modène. De ces excursions, le touriste bourguignon rapportait d'amusants souvenirs. « Pendant le carnaval, à Milan, écrit-il, impossible de rien entendre au théâtre. Messieurs du parterre font la conversation du plus haut de la voix, et applaudissent par des hurlements. Ils ont de longs bâtons dont ils frappent tant qu'ils peuvent sur les bancs, par forme d'admiration. Dans les loges chacun s'élance à mi-corps pour saisir au passage les feuilles lancées d'en haut et contenant un *sonetto* imprimé à la louange de la *signora* ou du *virtuoso* qui vient de chanter. Le plus grand carillon est le plus grand triomphe, et le dénoûment de la pièce est un mal de tête prodigieux infligé aux assistants. »

(1) Voir le n° 34.

Une fête moins tumultueuse le retient chez le duc de Modène, qui célèbre, à sa cour, la première représentation d'un opéra de sa composition : *le Carnaval et la Folie*. Après le spectacle on sert un souper au parterre, dans chaque loge, sur le théâtre et à l'orchestre. Au dessert, la duchesse de Modène, Mlle de Valois, fille du régent, figure habillée en homme, dans un ballet de circonstance.

En traversant Turin, le comte de Brosses ne manque pas d'aller présenter ses hommages au marquis de Senneterre, ambassadeur de France « qui n'a pas inventé la poudre, mais, ce qui est bien préférable, qui aime passionnément la musique. » En son honneur, M. de Senneterre organise un concert. Lanzetti, violoncelliste, et les deux Besozzi, hautbois et basson, « y eurent de petites conversations musicales dont il fallait se pâmer d'aise, » et de Brosses avoue « que dans sa vie il n'a rien éprouvé de plus enchanteur, et que cela ne se peut comparer qu'à la *Nuit* du Corrége. »

Le carnaval terminé, notre voyageur revint à Rome, son séjour de prédilection, à Rome qui l'attirait par de puissantes séductions artistiques. Il y retrouvait ses amis, ses compositeurs aimés, et les deux fils du prétendant Jacques III, Charles-Edouard, le glorieux vaincu de Culloden, et le cardinal d'Yorck, son frère, qui l'avaient pris en affection. Le premier jouait très-bien du violoncelle, le second chantait avec une jolie petite voix d'enfant, du meilleur goût. Tous deux aimaient passionnément la musique, et les concerts qu'ils donnaient étaient les plus suivis de Rome. On faisait encore d'excellente musique chez le doyen du sacré collége, Ottoboni, grand amateur des psaumes en langue vulgaire du Vénitien Marcello. Ces réunions d'élite consolaient de Brosses de la pitoyable exécution, au théâtre Capranica, de *Mérope*, opéra nouveau : « Il y avait, dit-il, ce soir-là, une foule à étouffer; les décorations n'étaient ni finies ni tendues; on voyait les murailles de tous côtés, les violons ivres, les rôles mal sus, les acteurs enrhumés, une Mérope abominable, un Polyphonte à rouer de coups. Le lendemain, le gouverneur de Rome fit mettre en prison l'entrepreneur, la pièce et les acteurs. *In questo modo fù finita la commedia.* » Je m'explique la colère du comte de Brosses. Il ne vivait alors, il ne parlait, il n'écrivait que de musique. Sa correspondance est bien certainement le traité le plus complet, le plus technique, et en même temps le plus attrayant de l'art musical en Italie à cette époque. Il étudie, il discute, il compare : nature des voix, méthodes d'enseignement, composition des orchestres, exploitation des théâtres, analyse des pièces, ressources musicales de la langue italienne, aptitudes spéciales du peuple, parallèle entre le génie français et le génie italien, tout devient pour lui matière à examen et à jugement. Depuis lors, ces questions ont été bien souvent agitées; le débat est clos, sinon vidé maintenant; mais on n'a jamais mieux vu, mieux pensé et mieux dit que Charles de Brosses.

Au milieu de ces études, une grande douleur le frappe : la mort de Pergolèse. « Ah! le gracieux génie, simple et naturel! — s'écrie-t-il avec une émotion qui vient du cœur. — On ne pouvait pas écrire avec plus de facilité, de charme et de goût. Consolez-moi dans mon affliction; mon pauvre favori vient de mourir de la poitrine, à l'âge de trente-trois ans... » Les regrets de de Brosses furent sincères et durables; mais, soit qu'il ne voulût pas en attrister ses amis de Dijon, soit que son heureuse nature reprît le dessus, nous le voyons bientôt revenir à ses judicieuses critiques, à ses anecdotes piquantes, à ses charmantes vivacités et à ses élans de jeunesse. Lisez ce qu'il écrit après une promenade à Baïa : «... La bonne compagnie, en vérité, que l'on trouvait là du temps de Cicéron, d'Horace, d'Auguste, de Mécène et de Catulle! Les jolis soupers qu'on allait faire, en se promenant au son des flûtes, à la bastide de Lucullus, près du promontoire de Misène! le beau spectacle pour sa soirée que ces nefs dorées, que cette mer couverte de roses, que ces barques pleines de jolies femmes, que ces concerts sur l'eau,

que tout ce luxe en un mot, si sottement blâmé par Sénèque! » N'est-ce pas là le langage d'un artiste et d'un grand seigneur, et savez-vous quelque chose de plus pimpant et de plus frais?

Les devoirs de sa charge de conseiller au Parlement ne permirent pas au comte de Brosses de prolonger son voyage autant qu'il l'aurait voulu, mais il était resté assez longtemps en Italie pour y former son goût, et pour y acquérir les connaissances musicales approfondies qu'il mit ensuite en lumière dans un grand nombre d'ouvrages spéciaux. Le temps a ratifié ses appréciations. Non plus dans ses lettres d'Italie, mais dans d'autres lettres écrites de Paris en 1754, il disait de l'opéra de son compatriote Rameau, *Castor et Pollux* : « Pièce à la française, noble, belle, triste, assez ennuyeuse. » Et il mettait en regard la musique italienne des Bouffons : « Combien tout ceci est au-dessus de notre musique française!... La musique leur doit beaucoup à Paris; ils ont commencé d'y apprendre (d'y enseigner) ce que c'était que du coup d'archet, des nuances et de l'accompagnement, choses dont on n'avait pas même de soupçon. Il est étonnant combien ils ont perfectionné l'orchestre de l'Opéra, qui commence à être un bon écolier. » Du *Devin du village*, de Rousseau, dont tout le monde raffolait alors, il jugeait sans hésiter et en homme qui sait de quoi il s'agit : « C'est une petite misère villageoise, qui est jolie et agréable la première fois, quand on ne la sait pas; quand on la sait, ce n'est plus qu'un lampion et un pont-neuf. Il n'y a point d'étoffe là-dedans. » En 1756, il proposait comme innovation et souhaitait, à son grand honneur, « de voir établir à Paris un opéra italien, en laissant subsister le nôtre tel qu'il est. » Ce vœu est maintenant une réalité; mais puisque le vent est, de nos jours, aux œuvres de justice et de réparation, j'aimerais assez à voir le buste du comte de Brosses au foyer du théâtre Italien. De tels fondateurs honorent une fondation.

Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, premier président au Parlement de Dijon, ami de tous les hommes supérieurs de son temps, l'ancien touriste musicien de 1739 resta jusqu'à la fin fidèle à son éducation artistique italienne, et de même que Bayle et Diderot avaient créé la critique littéraire exacte, émue, fine et empressée, le comte de Brosses créa, pendant son voyage en Italie, la critique musicale vive, féconde, pénétrante, et, si je puis dire, il lui trouva son âme. C'est que pour lui la meilleure manière, non-seulement de sentir, mais de faire valoir les belles œuvres, c'était de se laisser faire chaque fois en les entendant, en parlant d'elles; d'oublier, autant qu'il le pouvait, qu'il les possédait de longue main, et de recommencer avec elles, comme s'il ne les connaissait que de la veille. Le jugement, ainsi retrempé à sa source, dût-il rester inférieur quelquefois à ce qu'on avait trouvé précédemment, y reprend du moins de la vie et de la fraîcheur.

A l'exemple du président de Brosses, les musiciens, les hommes de goût et de loisir devraient, pour eux seuls, revenir, tous les quatre ou cinq ans, sur leurs anciennes et meilleures admirations, les vérifier, les remettre sur le pupitre comme nouvelles, c'est-à-dire les réveiller, les rafraîchir, au risque même de voir s'y faire çà et là quelque dérangement; l'essentiel est qu'elles soient vives. Toutes celles de ces admirations qui sont bien fondées, si les artistes eux-mêmes ne sont pas devenus, dans l'intervalle, moins dignes de comprendre le beau, toutes ou presque toutes gagneront et s'accroîtront à cette revue sincère. Les vraiment belles choses paraissent de plus en plus telles en avançant dans la vie et à proportion qu'on a plus comparé. Ce sera la moralité que nous pouvons tirer de notre voyage en Italie, à la suite du noble touriste « du pays de Bourgogne. »

EM. MATHIEU DE MONTER.

LITTÉRATURE MUSICALE.

LA MUSIQUE A PARIS.

Par Albert de Lasalle et Er. Thoinan.

Acquittons une dette déjà ancienne, en nous occupant d'un ouvrage auquel toutes nos sympathies sont acquises et qui ne mérite pas moins celles de nos lecteurs. Nous aimons beaucoup les vieux journaux, dans lesquels le passé se représente à nous par fragments dépareillés, sans ordre, sans méthode, où chaque pas amène une trouvaille, une surprise, qui réveille les souvenirs en foule. Nous n'avons pas moins de goût pour les annuaires, véritables miroirs d'une époque, sur lesquels il suffit de jeter un coup d'œil pour retrouver ce que l'on cherche, pour vérifier un fait, s'assurer d'une date, rattacher le fil des événements, et, si le cœur vous en dit, remonter des effets aux causes. *La Musique à Paris* n'est autre chose que le miroir exact et fidèle de l'année 1862, prise au point de vue musical. Tout ce qui s'est accompli, tenté, risqué en ce genre pendant les douze mois de cette période, a été saisi au vol et consciencieusement enregistré par les deux auteurs sous les rubriques suivantes : *Actes de l'autorité, Institut de France, Théâtres, Concerts, Musique religieuse, Enseignement musical, Littérature musicale, Nécrologie, Variétés.*

La plus grande difficulté pour l'auteur d'un livre, tel que celui dont nous parlons, c'est de l'écrire avec une certaine impartialité, mais en même temps avec assez d'esprit et de sel pour en rendre la lecture constamment agréable et facile. Nos deux chroniqueurs n'ont pas mal réussi dans cette double tâche. Sauf de rares exceptions, leurs jugements nous ont paru de tout point justes et raisonnables.

Si, dans leurs comptes rendus de pièces nouvelles ou de reprises, ils n'ont pas toujours parfaitement observé la différence qui doit exister entre le style d'un article écrit le lendemain et celui d'un annuaire, fait pour être lu à distance, nous nous plaisons à reconnaître qu'ils n'ont jamais dépassé les limites d'une ironie permise, et qu'ils ont su critiquer sans laisser de blessure trop profonde. A propos des *concerts* qui se multiplient durant le carême, *quand l'heure des grandes orgies musicales est sonnée*, ils se sont bien gardé de confondre ce qui doit être soigneusement séparé, l'œuvre d'art et celle de métier. Ils n'ont pas eu le tort de prendre pour un concert ce qui n'est qu'une réclame, que tout artiste a bien le droit de donner annuellement dans l'intérêt de sa clientèle.

Bref, *la Musique à Paris* est assurément fort digne de l'attention des artistes et des amateurs : sa place est marquée dans les bibliothèques, où elle se rangera entre les ouvrages savants, composés pour l'avenir, et les productions légères, destinées à ne vivre qu'un jour.

P. S.

NOUVELLES.

*** L'Opéra a donné cette semaine *les Huguenots* pour les trois dernières représentations de Mlle Tietjens.

*** Mme Tedesco est de retour à Paris après une absence d'un mois qu'elle a passé à Wiesbaden.

*** Mlle Wertheimber vient d'être engagée à l'Opéra; elle y débutera, demain lundi, dans le rôle d'Asucena du *Trouvère;* Villaret remplira le rôle de Manrique.

*** M. de Saint-Georges travaille activement avec MM. Rota et Giorza au ballet destiné aux débuts de Mlle Amina Boschetti. On pense qu'il sera prêt vers la fin d'octobre.

*** Un journal annonce le prochain mariage de la jeune danseuse de l'Opéra Mlle Vernon avec M. Gaïffe, homme de lettres.

*** Mlle Tietjens est partie hier matin pour Londres ; Aless. Bettini et sa femme, Mme Trebelli-Bettini, sont partis également. Ces trois artistes, avec Mmes Lemmens-Sherrington, Weiss, Wilkinson et Palmer ; MM. Sims-Reeves, Montene, Santley, Boissi et Weiss, sont engagés pour chanter au festival musical de Norwich, qui doit avoir lieu le 14 septembre et se prolonger jusqu'au 18. Les chœurs et l'orchestre comprendront quatre cents exécutants, sous la direction de Benedict. Le programme se compose, entre autres, des oratorios *Judas Machabée* et *le Messie*, de Haendel; *Elie*, de Mendelssohn; *Richard Cœur de Lion*, nouvelle cantate de Benedict, et une sérénade nuptiale, composée par M. Cusins à l'occasion du mariage du prince de Galles.

*** *Les Amours du Diable* continuent à attirer beaucoup de monde au théâtre de l'Opéra-Comique. — Hier soir on a représenté *les Noces de Jeannette* et le *Caïd*; le nouveau baryton Eug. Battaille débutait dans le chef-d'œuvre d'Amb. Thomas.

*** Le directeur du théâtre Italien vient de publier son programme de la saison. Les artistes engagés jusqu'à ce jour pour la double exploitation de Madrid et Paris sont : *Prime donne soprani, mezzo soprani et contralti*, Mmes Anna de la Grange, Borghi-Mamo, Calderon, Gassier, de Méric-Lablache, Marchisio (Carlotta), Marchisio (Barbara), Patti (Adelina), Vander-Beek, Mariotti. *Primi tenori*, MM. Baragli, Fraschini, Mario, Musiani, Nicolini, Pagans. *Primi baritoni*, MM. Agnesi, Delle-Sedie, Giraldoni, Guicciardi, Guadagnini, Morelli. *Primi bassi*, MM. Antonucci, Bouché. *Primi buffi* MM. Rovère, Scalese. *Parti comprimarie et secondarie*, MM. Arnoldi, Capello, Leroy (*tenori*), Mercuriali, Padovani, Vairo (*bassi*). *Direttore d'orchestra*, M. Castagneri. *Direttore del canto*, M. Alary. *Direttore dei cori*, M. Gautier. *Pittore scenografo*, M. Ferri.—Outre le répertoire courant, deux ouvrages nouveaux sont annoncés: *la Forza del destino* et *Simon Boccanegra*, de Verdi. On reprendra, outre *le Mose* de Rossini, *Beatrice di Tenda*, de Bellini, *Linda di Chamounix*, *Maria di Rohan*, *Saffo*, de Pacini.— Les représentations auront lieu les dimanche, mardi, mercredi, jeudi et samedi de chaque semaine.— Diverses modifications ont été apportées à l'aménagement intérieur de la salle. Le parterre est supprimé; des loges supplémentaires sont construites sur son emplacement. Un amphithéâtre a été disposé aux quatrièmes pour tenir lieu des places de parterre. Le prix en a été fixé à 4 francs. La profondeur de la scène a été diminuée de 2 mètres, de sorte que les loges d'avant-scène qui se trouvaient au-delà de la rampe seront désormais en deçà. L'orchestre sera dans toute sa longueur divisé par une allée spacieuse, qui permettra à chacun de se rendre commodément à sa stalle.

*** Le théâtre Lyrique impérial a fait jeudi sa réouverture par *les Noces de Figaro*, devant une nombreuse et brillante assemblée.—Vendredi il a donné *la Statue*; Monjauze y a reparu aux nombreux applaudissements de l'auditoire. Mlle Reboux y débutait dans le rôle de *la Statue*, créé par Mlle Baretti.

*** Meyerbeer vient d'arriver à Paris; il va se rendre aux bains de mer de Dieppe.

*** H. Panofka est de retour de son excursion en Belgique.

*** M. Marchesi est engagé pour la saison prochaine au théâtre de Sa Majesté à Londres : il y jouera le double répertoire ancien et moderne. D'ici là, il doit se rendre dans plusieurs villes d'Allemagne, où le rappellent ses derniers succès au théâtre et dans les concerts.

*** Au nombre des artistes qui parcourent en ce moment les provinces d'Angleterre après la saison de Londres, nous devons une mention spéciale à M. et Mme Volpini qui y donnent, en compagnie de Santley et de la basse Rossi, des concerts très-suivis. On se rappelle le succès de Mme Volpini au théâtre Italien; celui qu'elle a obtenu au théâtre de la Reine à Londres n'a pas été moins grand. Quant à son mari, il tenait une belle place sur les scènes d'Amérique. A Derby, où Mme Volpini a donné son premier concert, elle a provoqué un véritable enthousiame.

*** Un arrangement pour petit orchestre de l'*Ouverture en forme de marche*, composée par Meyerbeer pour l'exposition de Londres, vient de paraître. On en a retranché les parties de clarinette basse, troisième et quatrième basson, deuxième petite flûte, troisième et quatrième trompette, de façon à en rendre l'exécution accessible à toute réunion musicale.

*** Le *Ménestrel* de dimanche dernier contenait, sous le titre de petite chronique, une anecdote concernant *Elleviou* et la répétition de l'opéra-comique, *le Poëte et le musicien*. La petite chronique était précédée de la note suivante : « On lit dans le journal *le Théâtre :* « Nous découvrons dans *une feuille de jadis* l'histoire suivante; elle nous a paru avoir son piquant, etc.» Pourquoi ne compléterions-nous pas cette note en disant que la *feuille de jadis* est la *Revue et Gazette musicale ?* En effet, au n° 21 de l'année 1842 de ce journal, on trouvera le fragment reproduit par nos deux confrères et portant la signature de Paul Smith, qui tenait l'anecdote de M. Dupaty lui-même.

*** Les journaux de Londres sont unanimes à constater l'immense succès que continue d'obtenir le violoniste Isidore Lotto, « pupil of M. Massart, an eminent professor of the Paris, Conservatoire », dit le *Times* du 25 août. A l'un des derniers concerts de M. Alfred Mellon, ajoute le *Morning Star*, M. Lotto a joué un charmant concerto de Viotti, avec un fini exquis et une puissance magistrale, puis le *Mouvement perpétuel* de Paganini; après l'exécution de ce délicieux et brillant morceau, le public enthousiasmé rappela plusieurs fois le jeune artiste et lui demanda les variations sur le *Carnaval de Venise*, qu'il s'empressa d'exécuter au milieu des applaudissements et des acclamations frénétiques de l'auditoire.

*** On écrit d'Ems : « Le dernier concert du Kursaal a été le plus beau auquel il nous ait été donné d'assister. Après le grand trio en *ré* mineur de Mendelssohn, exécuté par Mme Escudier-Kastner, MM. Batta et Vieuxtemps, Mme E. Kastner s'est surpassée dans l'admirable et si difficile fantaisie sur *le Prophète*, de Liszt; Vieuxtemps a joué sa *Fantasia appassionata* et deux mélodies irlandaises avec un talent qui ne compte plus de rivaux. Enfin Vivier a exécuté avec sa merveilleuse habileté et une expression de sensibilité qui mouillait tous les yeux *l'Eloge des larmes*, de Schubert. En vérité, Vivier est un grand artiste! A côté de ces célébrités de premier ordre, Monari Rocca s'est fait applaudir en chantant avec goût et d'une voix sympathique l'air du *bravo* de Mercadante. »

*** Pendant le séjour qu'a fait l'empereur d'Autriche à Darmstadt, le directeur du théâtre de cette résidence et du théâtre de la ville, à Mayence, M. Tescher, a reçu de Sa Majesté la décoration de chevalier de l'ordre de François-Joseph.

*** On lit dans la *Gazette musicale universelle* de Leipzig : « Après la première représentation de *Fidelio*, de Beethoven, au théâtre de Dresde, le 29 avril 1823, le directeur général de la chapelle et du théâtre de la Cour, baron de Kœnneritz, lui adressa le billet suivant : « A M. le maître de chapelle Beethoven, à Vienne: Votre opéra de *Fidelio* vient d'être représenté avec un succès complet; je me réjouis de pouvoir vous le faire savoir, et je joins à ma lettre le montant de vos honoraires (40 ducats), avec l'expression de ma gratitude; je vous prie de me renvoyer signée la quittance ci-incluse, pour la caisse du théâtre.»

*** Franz Liszt a eu dernièrement une audience au Vatican. A cette occasion il a reçu du pape un fort beau camée. Le célèbre pianiste-compositeur a écrit une hymne pour la fête de Saint-Cyrille, l'apôtre des Slaves, à l'église de *San Girolamo degli Schiavoni*.

*** M. le docteur Ludwig Nohl, qui écrit une nouvelle biographie de Beethoven, prie les personnes en possession de lettres, documents ou renseignements quelconques sur la vie du maître, de lui en donner avis où de lui en faire adresser copie à Munich, Schillergarten, 4, docteur Ludwig Nohl.

*** M. de Filippi, l'un des hommes les plus érudits qu'il y ait pour l'histoire du théâtre, s'était occupé, depuis nombre d'années, de rassembler les matériaux d'une étude sur l'opéra italien de tous les temps et de tous les pays. Ce travail se compose aujourd'hui de plus de huit mille articles. Obligé de s'en séparer à cause de la difficulté de le transporter en voyage, M. de Filippi s'est volontiers contenté d'un prix minime pour que sa collection ne fût pas dispersée et pût devenir utile. A défaut de la bibliothèque du Conservatoire et des archives du théâtre Italien auxquelles un travail de ce genre paraissait logiquement destiné, c'est l'administration de la Bibliothèque impériale qui a eu le bon esprit de s'en emparer. Cette précieuse compilation, que rien ne remplacerait, est allée rejoindre les collections non moins précieuses de Beffara, au département des manuscrits de la Bibliothèque, où l'on pourra désormais la consulter.

*** Mme Trebelli-Bettini, Aless. Bettini, son mari, et M. Kowalsky, pianiste distingué, viennent de donner au Casino de Saint-Malo un concert qui avait attiré beaucoup de monde, et qui a valu aux trois excellents artistes les plus chaleureux applaudissements.

*** Nous apprenons avec regret qu'Arban vient d'accepter un engagement très-avantageux et cessera à l'avenir de diriger l'orchestre des concerts des Champs-Elysées.

*** Le concert des Champs-Élysées, ce rendez-vous élégant de la meilleure société, annonce sa clôture annuelle pour le 15 septembre. Il y aura concert de jour, comme les années précédentes, les dimanches 20 et 27 septembre, 4, 11, 18 et 25 octobre, de 2 à 5 heures du soir. M. de Besselièvre conserve tout son orchestre pour ces matinées musicales, qui ont eu tant de succès l'automne dernier.

*** Demain dimanche, au Pré-Catelan, second grand bal d'enfants. Expériences aérostatiques et l'excellent orchestre de Musard.

*** Tous les soirs la jolie salle de M. Robin est remplie; ses intéressantes expériences de physique et d'électricité, ses apparitions de spectres si admirablement réussies lui ont donné une vogue qui s'accroît de jour en jour.

*** Une jeune pianiste dont nous avons bien des fois signalé les succès, Mlle Ida Boullée, vient de succomber à une courte maladie.

*** Le directeur du bal qui portait son nom, M. Victor Mabille, est mort à Neuilly la semaine dernière à l'âge de quarante-trois ans. C'était en outre un homme instruit et qui avait publié d'assez jolies poésies.

*** M. Schodel ancien maître de chapelle du théâtre national de Pesth, mari de la cantatrice jadis célèbre de ce nom, vient de mourir à l'hospice de Saint-Roch, à Vienne.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Marseille.* — Le Grand-Théâtre vient de faire sa réouverture par *les Mousquetaires de la reine*. Le directeur M. Halanzier avait fait précéder cette réouverture de la publication de son programme, et l'avait accompagné de réflexions fort sensées sur les difficultés qu'éprouvent aujourd'hui les directeurs de province pour composer une troupe d'opéra, et sur la nécessité d'écouter avec indulgence les débuts des artistes engagés. Ceux qui débutaient dans l'opéra d'Halévy n'avaient d'ailleurs pas besoin de cette recommandation, car leur réputation n'était point à faire auprès de notre public. Aussi les principaux interprètes des *Mousquetaires*, Mme Gasc, M. et Mme Dufrène, M. Bruneau, Mme Dumestre, MM. Charansonnay et Durand n'ont-ils eu qu'à se louer de l'accueil qui leur a été fait.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bade.* — Les représentations de la troupe italienne ont continué cette semaine. Le *Trovatore* a été chanté par Naudin, Delle-Sedie, Mmes Charton-Demeur et Demeric-Lablache. Nous ne pensons pas que l'œuvre de Verdi ait jamais été mieux interprétée au théâtre italien de Paris. Naudin a déployé dans le rôle de Manrico d'admirables qualités; Delle-Sedie est un comte de Luna excellent, et le rôle de Leonora a été pour Mme Charton-Demeur un véritable triomphe. Mme Demeric excelle dans celui d'Azucena, auquel elle donne un caractère de passion sauvage qui produit le plus grand effet. — Au *Trovatore* a succédé *Rigoletto*, non bien moins rendu par Naudin, Delle-Sedie, Balanqué, Mmes Battu et Demeric. Naudin a dû répéter la chanson : *la donna è mobile*, qu'il a dite avec une légèreté et un goût parfaits. Le brillant auditoire qui peuplait la salle a fait également bisser le quatuor. Meyerbeer assistait à ces deux représentations.

*** *Berlin.* — Formès ayant été pris d'une indisposition subite une heure avant le lever du rideau, il a dû être remplacé dans le rôle de Raoul des *Huguenots* par un M. Polenz, qui s'en est tiré de son mieux. Mlle Lucca, comme toujours, a fait merveille dans le rôle de Valentine.

*** *Vienne.* — Ander est parfaitement rétabli ; le 9 ou le 10 septembre, jour où finit son congé, l'excellent ténor fera sa rentrée dans le rôle de Jean de Leyde du *Prophète*, celui de Fides sera chanté pour la première fois par Mlle Destinn. — Wachtel a chanté pour la seconde fois le rôle de Raoul, dans *les Huguenots*. — Les répétitions de l'*Iphigénie* de Gluck se poursuivent avec activité. — Le premier chantre de la communauté israélite, et professeur émérite au Conservatoire de Vienne, M. Sulzer, a reçu l'ordre du Médjidié; il avait offert au sultan l'excellent ouvrage connu sous le nom de « Schir-Zion », recueil de chants liturgique.

*** *New-York*, 19 août. — Au concert de M. Thomas, la symphonie d'Hector Berlioz : *Harold* en Italie, a été accueillie avec toute la faveur possible. Les bravos étaient unanimes et l'on aurait voulu faire recommencer la symphonie entière. Nos sociétés philharmoniques se proposent de faire exécuter, l'hiver prochain, plusieurs des grandes compositions du maître français. — Nous avons perdu M. Michaele Rapetti, excellent musicien, violoniste de première force, qui avait tenu le bâton de chef d'orchestre de l'opéra italien, pendant vingt ans au moins ; fatigué de la vie publique et jouissant d'une fortune honorablement acquise, il s'était voué à l'instruction et ne paraissait en public qu'à de longs intervalles, pour des actes de charité. Sous la direction de son ami, M. L. Dachauer, on a exécuté à ses obsèques la magnifique messe de *Requiem* d'Ambroise Thomas, ainsi que des fragments, en plain-chant, arrangés pour quatre voix, par V. Verrimst.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cᵉ, RUE JACOB, 56,
Chez tous les libraires de France et de l'étranger,
Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu, au* 1er.

Mise en vente du Tome V (K M)
DE LA
BIOGRAPHIE UNIVERSELLE
DES
MUSICIENS
ET
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE
Deuxième édition
Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié,
Par F.-J. FÉTIS
Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.
EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES
Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.
Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.
Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.
MISE EN VENTE DU TOME Vᵉ. — PRIX : 8 FRANCS.

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs,
103, *rue de Richelieu, au* 1er.

BEETHOVEN
Collection de ses œuvres pour Piano, seule édition complète et authentique, et dans laquelle les œuvres concertantes ou avec accompagnement sont publiées séparées, sur beau papier vélin, 16 volumes brochés..... ....net 120 »
Collection complète des sonates pour piano seul .....net 40 »
Collection complète des sonates avec accompagnement... net 40 »
Collection complète des trios, p. piano, violon et violoncelle, net 40 »

MOZART
Collection des Sonates pour piano seul, à 4 mains et avec accompag.
La collection complète, prix net : 50 francs.
1re série : Sonates pour piano seul, 18 numéros, chaque..... 6 »
2e série : Sonates et fantaisies à 4 mains, 6 numéros, chaque... 9 »
3e série : Sonates pour piano et violon, 19 numéros, chaque.... 7 50
4e série : Sonates pour piano, violon et violoncelle, 4 num., ch. 9 »

LE RÉPERTOIRE DU CHANTEUR recueil de morceaux de chant des plus célèbres compositeurs anciens et modernes, classés pour les différentes voix.
18 VOLUMES FORMAT IN-8°. — PRIX DU VOLUME : 12 FR. NET.
Chaque volume contient 25 morceaux, avec paroles françaises ou italiennes.
—o=o—
Un volume contenant soixante morceaux appropriés aux exercices de chant dans les pensionnats.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU Ier.

Chœurs pour Voix d'Hommes

SANS ACCOMPAGNEMENT

RÉPERTOIRE DES ORPHÉONS

ET DES

SOCIÉTÉS CHORALES

PREMIÈRE SÉRIE

CHŒURS D'OPÉRAS

				En partition Prix net
1.	Aober	**Le Lac des Fées.**	Chœur des Etudiants	» 75
2.	—	**Mnette de Portici**	Chœur de la Chapelle	» 50
3.	—	—	Amour sacré de la patrie	» 50
4.	Flotow	**Martha.**	Mélodie irlandaise	» 50
5.	Gluck	**Alceste.**	Vivez, aimez	» 75
6.	—	**Armide.**	Les plaisirs ont choisi pour asile	» 75
7.	Halévy	**Le Nabab**	Couplets du tabac, avec solo	» 75
8.	Maillart	**Dragons de Villars**	Prière : Soutien de l'innocent	» 50
9.	Meyerbeer	**Les Huguenots**	Couplets des soldats huguenots	» 50
10.	—	—	Septuor du duel	1 50
11.	—	**Le Prophète.**	Appel aux armes	» 75
12.	—	**Robert le Diable**	Chœur des Buveurs	» 75
13.	—	—	Chœur de moines	» 75
14.	Rossini	**Le Comte Ory**	Chœur et prière	» 75
15.	—	—	Prière	» 40
16.	—	**Guillaume Tell**	Chœur de la Conjuration	» 50
17.	—	—	Chœur des Chasseurs	» 75
18.	—	—	Chasse et prière du soir	» 75
19.	—	—	Prière	» 50
20.	—	**Robert Bruce**	Chœur bachique avec solo	» 75

DEUXIÈME SÉRIE

CHŒURS DIVERS

			En partition Prix net
1.	Ad. Adam	**Les Boulangers.**	1 »
2.	—	**Les Fondeurs.**	1 »
3.	—	**Les Garçons de restaurant.**	1 »
4.	—	**Les Horlogers**	1 »
5.	—	**Les Canotiers.**	1 »
6.	—	**Les Postillons**	1 »
7.	—	**L'Enclume**	1 »
8.	—	**Les Charpentiers**	1 »
9.	Beethoven	**Chant des Compagnons**	1 50
10.	—	**Chant élégiaque**	1 50
11.	—	**Hymne du sacrifice**, avec solo	1 50
12.	Cavallo	**Les Canotiers de Paris**	» 50
13.	Elwart	**Salut impérial**, *God save* français	» 40
14.	—	**Marche du Prince Impérial**	» 40
15.	—	**Hymne national russe.**	» 25
16.	Kucken	**La Fuite des captifs**, chœur avec solo de ténor	» 50
17.	—	**Yseult l'impératrice.**	» 50
18.	—	**Les Veilleurs de nuit.**	» 50
19.	Labarre	**La Chasse au tigre**	» 50
20.	—	**Les Gondoliers vénitiens**	» 50

Chaque partie séparée de Ténor ou de Basse se vend séparément 20 centimes net.

Les 20 chœurs, réunis en un volume in-8° broché, prix : 6 francs net.

Le Chant des Exilés
Chœur avec solo de ténor.

A la Patrie!
Chœur avec soli.

Chant Guerrier
De Struensée, *chœur à quatre voix.*

Les Joyeux Chasseurs
Chœur à quatre voix.

L'Amitié
Quatuor pour voix d'hommes.

Invocation à la Terre natale
Chœur sur le thème du God save the King.

Adieu aux jeunes Mariés
Sérénade pour deux chœurs, à huit voix.

Le 91e Psaume
Motet à huit voix (en deux chœurs).

Couplets de la Cavalerie
*De l'*Étoile du Nord, *à quatre voix.*

Chaque partition net : 1 fr. 50. Composés par Les Parties séparées : 20 centimes.

GIACOMO MEYERBEER

Chœur des Bohémiens de PRÉCIOSA | **AVANT LA BATAILLE** (Marziale et Andante)

Chœurs arrangés pour l'Orphéon de la ville de Paris, par PASDELOUP, composés par

CHARLES-MARIE DE WEBER

SOLFÉGE CHORAL

Transpositeur pour faciliter l'enseignement du chant sans accompagnement par les exercices fondamentaux d'intonation dans tous les tons et dans toutes les mesures, par

FORMAT IN-8°. **E. Ermel** PRIX NET, 1 FR. 25.

Membre de la Commission de surveillance du chant et de la Société pour l'instruction primaire.

Extrait de cet ouvrage : PRÉLUDE CHORAL TRANSPOSITEUR, exercice universel d'intonation du mode majeur; prix net : 20 centimes.

ABÉCÉDAIRE VOCAL

MÉTHODE PRÉPARATOIRE DE CHANT

Pour apprendre a émettre et à poser la voix,

PAR

H. Panofka

Format in-8°. | Prix net : 3 francs.

Le même ouvrage, traduit en italien, net : 4 francs.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 37. 13 Septembre 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra et théâtre impérial de l'Opéra-Comique : rentrées et débuts, par **Paul Smith**. — *L'Anneau des Nibelungen*, par Richard Wagner (3e article). — Concours orphéonique de Rouen. — Derniers jours de Mendelssohn (2e et dernier article), par **Henri Chorley**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA ET THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Rentrées et débuts.

Dans la représentation du *Trouvère*, que notre grand Opéra donnait lundi dernier, le ténor Villaret prenait possession de son troisième rôle ; notez bien qu'en sa qualité de débutant il n'a pas encore quitté l'Italie. D'abord le chant, le drame ensuite. De *Guillaume Tell* il a passé aux *Vêpres siciliennes* et des *Vêpres siciliennes* au *Trouvère*. Le rôle de Manrico lui convient-il plus ou moins que celui d'Arnold ? Ce qu'il y a de certain, c'est que dans l'un comme dans l'autre sa belle voix trouve l'occasion de déployer largement ses aptitudes mélodiques. S'il n'est pas encore arrivé à ce degré d'émotion que l'artiste complet doit ressentir et communiquer, il chante du moins en amateur habile, qui, dans son propre plaisir, trouve la garantie de celui qu'il procure aux autres. En effet, on aime la voix de Villaret pour elle-même, on est heureux d'en écouter le son indépendamment de toute application à un rôle quelconque. Dans celui de Manrico, il n'a besoin de s'animer qu'à la fin du troisième acte, dans la cabalette de son air, et il n'a pas failli à son devoir ; il a prouvé que lorsqu'il le voudrait résolûment, il pourrait atteindre à l'expression dramatique. En attendant, c'est encore la phrase du *Miserere*. *Je meurs, heureux encore si ton cœur est à moi*, qui lui est le plus favorable et le montre avec tous les avantages dont la nature l'a doué. Quand on songe aux progrès que l'art lui a fait faire en quelques mois, on ne peut se refuser à des espérances que le temps confirmera sans doute ; jusqu'ici Villaret a marché d'un pas tranquille, mais sûr.

C'était presque une rentrée que faisait Mme Gueymard dans le rôle de Léonore, qui lui a servi pour ses débuts sur notre grande scène lyrique. Nous ne dirons pas qu'elle ait gagné en talent depuis cette époque, mais nous constaterons avec plaisir qu'elle a toujours sa grande et puissante voix, à la vérité un peu essoufflée, et qui ferait plus d'effet si elle ne s'efforçait de la pousser violemment au-delà de ses limites. Si Mme Gueymard n'est pas plus dramatique, on ne saurait s'en prendre à sa volonté, mais à sa nature.

Mlle Wertheimber, qui nous revenait après une longue absence dans le rôle de la bohémienne, Azucena, nous a semblé pécher aussi par excès d'ambition : elle a trop enflé sa voix, et par conséquent s'est privée de la ressource inappréciable des nuances. Elle a le sentiment, elle a le geste, il ne lui reste qu'à prendre le diapason du théâtre et à gouverner son chant avec goût et prudence.

Caron n'a mérité que des éloges dans le rôle du comte de Luna ; il le chante et le joue avec tant de talent qu'il mérite bien qu'on lui en donne un autre, et le plus tôt sera le mieux.

Au théâtre de l'Opéra-Comique, la reprise du *Caïd* s'est accomplie sous les plus heureux auspices. Depuis Mme Ugalde, qui a créé le rôle de Virginie, nous ne croyons pas qu'une cantatrice s'y soit essayée avec de meilleures chances que Mlle Girard. C'est une Virginie par excellence que cette piquante dugazon, si vraie et si fine, si naïvement spirituelle et moqueuse. Que surtout Mlle Girard se pénètre bien de l'idée que malgré sa jolie voix, malgré sa vocalisation brillante, elle n'est nullement appelée à l'emploi de *prima donna*. C'est pour elle, dirait-on, qu'a été fait le vers : *Tel brille au second rang qui....* nous n'achèverons pas le reste, d'autant qu'au théâtre il n'y a réellement ni premier ni second rang : il y a l'effet que l'on produit sur le public, et cet effet détermine seul l'ordre des talents, l'importance des artistes.

A côté de Mlle Girard, constamment applaudie pour son chant et pour son jeu, débutait Eugène Bataille (et non Battaille), annoncé par de nombreux succès de province. Heureusement le débutant n'a rien de provincial : au contraire, il nous apporte des manières d'homme qui a vu le monde comme il faut et qui sait y tenir sa place. Il chante bien, d'une voix de baryton franche et timbrée : il parle encore mieux, et ne joue pas mal. Cependant, pour le juger définitivement comme acteur, nous lui laisserons le temps de se défaire d'une certaine timidité qu'augmentait la récente indisposition dont sa voix se ressentait encore. M. Eugène Bataille remplissait le rôle de tambour-major, et M. Carrier celui d'Ali Bajou. On se souvient que M. Carrier s'est montré à nous pour la première fois dans le rôle d'un des vieillards de *la Fausse Magie*. Il n'est pas moins bien dans celui d'Ali Bajou, si on le compare à lui-même ; ce n'est que la comparaison avec Sainte-Foy qui lui ferait grand tort. Pon-

chard est toujours très-amusant dans le rôle de Biroteau; Mlle Rolin et Nathan complètent l'ensemble. Quant à la musique d'Ambroise Thomas, elle a conservé toute sa fraîcheur et sa verve : les années ont passé sans laisser la moindre trace.

PAUL SMITH.

L'ANNEAU DES NIBELUNGEN,

Par RICHARD WAGNER.

(3e article) (1).

Toujours de plus fort en plus fort! Encore un peu de patience et nous arrivons au *nec plus ultrà* des combinaisons dramatiques et lyriques. Jamais dans aucun temps, dans aucun pays, le règne animal n'a été aussi hardiment exploité que dans la *tétralogie* de Richard Wagner. Tout à l'heure nous avions un ours; bientôt nous allons avoir une bien autre bête!

Se souvient-on que nous avons laissé Siegefroy serrant fortement à la gorge le nain Mime pour l'obliger à lui décliner les noms des auteurs de ses jours? Mime, ne pouvant plus résister à cette sommation énergique, se décide à l'informer que Sieglinde, fille de Siegmond, est sa mère; qu'il l'a trouvée dans la forêt, conduite à sa caverne, où elle est morte en mettant au monde Siegefroy. Sur le point d'expirer, Sieglinde lui a laissé deux morceaux de l'épée que portait son père dans son dernier combat. Siegefroy veut que le nain lui en fabrique une pour le jour même, et il quittera immédiatement la forêt pour courir les aventures. Il s'éloignera de Mime pour jamais. Là-dessus il rentre précipitamment dans la forêt. Mime reste seul et son émotion n'est pas médiocre. Wotan ou Odin se présente sous la forme et le nom d'un voyageur.

Wandrer heist mich die Welt
Weit wandert'ich schon.
Auf der Erde Rucken
Ruhrt' ich mich viel.

Le dieu propose au nain une gageure, dont sa tête sera l'enjeu. Il s'oblige à répondre aux questions que le nain lui adressera. Ces questions sont au nombre de trois, et ne font que résumer tout ce que nous savons déjà du sujet et des incidents de la pièce. A son tour, le dieu se met à interroger Mime. Il lui adresse aussi trois questions, dont les deux premières sont de même catégorie que celles du nain au dieu. Pour la troisième, il lui demande : « Avec les morceaux de l'épée de Siegefroy, qui pourra forger l'épée digne d'être appelée Nothung? » Mime avoue qu'il l'ignore et qu'il l'a déjà lui-même essayé en vain. Alors Odin reprenant la parole : « Celui-là seul, dit-il, pourra forger Nothung, qui n'a jamais eu peur! » Le pauvre Mime ouvre de grands yeux : Odin se dispose à partir en lui disant : « Ta tête m'appartient? Je l'abandonne à celui qui ne connaît pas la crainte. »

Mime, demeuré seul, se livre à des réflexions d'une nature peu rassurante. Le géant Fafner habite une caverne dans la forêt; c'est lui qui garde l'anneau des Nibelungen, et il a pris la figure d'un serpent formidable, ayant quelque chose d'un lézard monstrueux. Le nain croit le voir marcher sur lui, ouvrant la gueule pour le dévorer! Il tombe éperdu derrière l'enclume. Siegefroy revient et lui demande ce qu'il faisait là? Mime lui répond :

« J'apprenais la peur afin de te l'enseigner. » Siegefroy lui dit : « Qu'est-ce que la peur? » Mime s'épuise en explications auxquelles le jeune héros ne comprend rien. Pour en finir, il offre de conduire Siegefroy à la caverne du géant Fafner, qui ne manquera pas de le mettre au fait. Siegefroy consent, mais il veut d'abord avoir son épée Mime lui ayant avoué qu'il n'en peut venir à bout, Siegefroy se met à l'œuvre. Il place sur le feu les deux morceaux de l'arme paternelle, et quand le fer est incandescent, il le pose sur l'enclume et chante : « Hoho! hahei! hoho! Forge, ô mon marteau, une dure épée! hoho! hahei! hoho! la braise t'a rougie, ta dureté s'amollit sous le marteau! Domptée dans ta colère, tu lances des étincelles; que ces étincelles me réjouissent! La vigueur de la colère sied à l'audacieux! Tu me souris gaiement! *Que le rouge de la pudeur pâlisse à présent!* Redeviens froide et dure comme auparavant. » Quand l'épée est forgée, il chante : « Nothung, Nothung, tu es neuve, rajeunie! Je t'ai ressuscitée! tu étais morte, en morceaux, maintenant tu luis fière et belle! Frappe l'hypocrite! abats le scélérat! Mime, forgeron, regarde! vois comment coupe l'épée de Siegefroy. » D'un coup de cette arme, il fend l'enclume en deux morceaux : Mime tombe à la renverse; le jeune héros lève l'épée en l'air avec des cris de joie, et la toile tombe.

Le second acte commence; il fait nuit : au fond du théâtre on aperçoit une caverne. Albéric entre, et peu après lui, Odin, toujours sous la forme de voyageur. Au moment où le dieu sort de la forêt, un éclair illumine la scène. Odin avertit le nain qu'un héros approche pour exterminer Fafner. Le géant qui a entendu la menace n'y répond que par ces mots : « Il me tarde de le manger. » Quelques instants après il bâille et dit encore : « Je suis couché, je possède, » laissez-moi dormir. » Le dieu disparaît dans le bois, Albéric se cache au milieu des rochers.

Mime et Siegefroy paraissent. Le nain va s'asseoir au bord d'une fontaine, et lorsqu'il s'éloigne, il se dit à lui-même : « Fafner et Siegefroy! Siegefroy et Fafner! Puissent-ils s'exterminer l'un l'autre! » Siegefroy, resté seul, coupe avec son épée un roseau pour en faire une flûte, sur laquelle il essaye, mais sans succès, d'imiter le chant des oiseaux; puis il joue un air joyeux sur son cor d'argent. On entend du bruit dans le fond, et ici vient la scène extraordinaire, la scène entièrement neuve, qu'on n'a jamais jouée sur aucun théâtre, et que, nous avons nos raisons pour le craindre, on n'y jouera peut-être jamais! Fafner, sous la forme d'un énorme serpent ou lézard (*in der Gestalt eines ungeheuren eidechsenartigen Schlangenwurmes*), a surgi de sa couche dans la caverne: il sort du taillis et s'avance vers la partie élevée du théâtre. Attention générale! curiosité universelle! Quel sera le premier mot du monstre ainsi présenté? Le premier mot, ce sera (nous traduisons littéralement) un *bâillement fort* (*starken*). Quel début heureux pour un duo! Siegefroy se retourne, regarde et se met à rire. « L'air que j'ai joué, dit-il, a fait venir quelque chose de charmant! Tu me sembles un fier gaillard!

Fafner (*s'arrêtant à la vue de Siegefroy*). — Qui est là?

Siegefroy. — Parbleu, tu es un animal qui parle! on pourrait peut-être apprendre quelque chose de toi? — Voici quelqu'un qui ne connaît pas la crainte : pourrais-tu la lui enseigner? Sinon, je me jette sur toi.

Fafner (*riant*). — Je voulais simplement boire et je trouve aussi à manger (*il ouvre la gueule et fait voir ses dents*).

Siegefroy. — Tu me montres là un fort élégant râtelier! des dents qui rient dans la gueule du gourmand! Il serait bon de te la fermer; tu l'ouvres trop grande.

Fafner. — Elle ne vaut rien pour de vaines paroles; elle servira à te dévorer (*il le menace de sa queue*).

Siegefroy. — Oh! oh! comme tu es féroce! Être digéré par toi, cela ne m'irait pas; ce qui serait bon et à souhaiter, c'est que tu crèves ici sur-le-champ.

Fafner (*mugissant*). — Prouh! Viens, enfant vantard!

(1) Voir les nos 28 et 36.

Siegefroy (*saisissant son épée*). — Gare à toi, grognon! le vantard vient!

Siegefroy marche vers Fafner. De son côté, celui-ci s'avance et dirige sur son ennemi le souffle de ses naseaux. Siegefroy s'esquive en sautant ; Fafner manœuvre de sa queue pour le saisir. Siegefroy bondit par dessus, mais Fafner insiste et persiste. Au moment où il va saisir sa proie, Siegefroy blesse de son épée la terrible queue. Fafner la retire promptement en mugissant plus fort que jamais : il se câbre pour envelopper Siegefroy, et par ce mouvement découvre sa poitrine. Siegefroy en profite pour lui plonger l'épée au cœur. Fafner se câbre de nouveau et tombe. Siegefroy lui crie : « Reste-là couché, méchant envieux, tu as l'épée Nothung dans le cœur. »

Stupete gentes! Quelle scène! quel tableau! que de génie! et quelle musique on peut faire pour un tel duo!

(*La suite prochainement.*)

CONCOURS ORPHÉONIQUE DE ROUEN.

Le temps a failli compromettre cette belle manifestation, organisée avec tant de zèle et d'entente par l'administration municipale : une pluie diluvienne était tombée toute la nuit et n'a pas discontinué toute la matinée; mais à midi le soleil a reparu, et une foule immense s'est portée au-devant des Sociétés chorales.

Le cortége, réuni à Saint-Sever, s'est mis en marche à midi. C'était un spectacle imposant que cette masse d'hommes, portant de magnifiques bannières, au milieu de bruits d'applaudissements et de fleurs jetées des fenêtres. Sur tout le parcours, fanfares, musiques et orphéons ont été acclamés.

Sur la place de l'Hôtel de Ville était élevé un quadrilatère de magnifiques estrades. Le défilé, qui a duré vingt minutes au moins, s'est fait devant une tribune adossée à l'Hôtel de Ville, où avaient pris place le sénateur préfet, en costume officiel, le maire de Rouen et ses adjoints, également en grand costume, l'amiral Cécille, tous les membres du conseil municipal, les diverses illustrations formant le jury, des membres de la presse parisienne et départementale, etc., etc.

A midi et demi, les Sociétés, ayant à leur tête leurs jurés, se dirigèrent vers les locaux qui leur avaient été assignés, et où commencèrent alors les divers concours, qui eurent lieu partout en présence d'une foule considérable de curieux.

Les chœurs imposés étaient dus à MM. Kucken, Saintis, Becker, Amédée Méreaux, Besozzi et Gastinel. On a remarqué particulièrement *la Prière*, de M. Besozzi, et *la Veille de bataille*, de M. A. Méreaux.

A 5 heures du soir, les autorités commençaient à se réunir sur l'estrade d'honneur pour procéder à la distribution des récompenses.

Les Orphéons, bannières déployées, et les fanfares, arrivèrent successivement sur la place de l'Hôtel de Ville.

Quand tous les membres du jury furent réunis, M. Delaporte monta sur une petite estrade, au pied de la grande tribune, et là, rassemblant autour de lui tous les Orphéons, prit la direction de cette masse chorale imposante, et fit exécuter deux chœurs : *France! France!* et *la Retraite*. Ces milliers de voix, chantant avec un ensemble remarquable, produisirent un effet prodigieux sur la foule immense qui garnissait la place de l'Hôtel de Ville tout entière.

La distribution des récompenses, précédée d'un discours du maire, a commencé immédiatement après.

A 7 heures, les autorités municipales conviaient à un magnifique banquet les illustrations parisiennes et rouennaises qui avaient accepté les fonctions de jurés. Le maire de Rouen présidait ce banquet. Il avait à ses côtés le sénateur préfet, le premier président, l'amiral Cécille, le général de Lioux, M. Pouyet-Quertier, député.

Parmi les célébrités musicales se trouvaient le ténor Duprez, aujourd'hui professeur; M. Victor Massé, l'auteur de *Galatée;* M. Semet, l'auteur de *Gil Blas;* M. Adrien Boïeldieu, MM. Georges Hainl, chef d'orchestre à l'Académie impériale de musique, Elwart, Gastinel, Jonas, Delaporte, Malliot, Dautresme, etc.

Pendant le dîner, la musique du 16e de ligne a fait entendre des symphonies qui ont toutes été chaudement applaudies; mais quand l'orchestre militaire commença l'ouverture de *la Dame Blanche*, un tonnerre d'applaudissements retentit de toutes parts. Le buste de Boïeldieu, la tête ornée de couronnes d'immortelles, avait été placé au milieu de la salle. Quand l'ouverture fut achevée, les applaudissements redoublèrent. M. Boïeldieu fils se leva alors, et, en face du buste de son père prononça des paroles de remercîment avec une émotion qui gagna toute l'assemblée.

Après cet incident, le sénateur préfet s'est levé et a porté un toast à l'Empereur; le maire a porté ensuite un toast à ses hôtes. Enfin, ce banquet charmant s'est terminé par une chanson de Béranger, *le Dieu des bonnes gens*, dite par Duprez avec une âme, une vigueur toute juvénile.

Le soir, un grand festival choral et instrumental donné au cirque Sainte-Marie attirait une affluence immense, tant à l'intérieur qu'aux alentours du cirque.

Les Orphéons ont chanté les plus beaux chœurs du répertoire avec un plein succès.

La musique de la garde de Paris, sous l'habile direction de M. Paulus, a joué l'ouverture de *la Muette* et le morceau imitatif intitulé *Fremersberg*. M. le maire de Rouen a remis à M. Paulus une médaille d'or.

Après le festival, plusieurs sociétés chorales se sont rendues près de la statue de Boïeldieu et ont chanté plusieurs chœurs en l'honneur du célèbre compositeur.

Cette fête vraiment magnifique laissera de profonds souvenirs dans la population rouennaise.

B. M.

DERNIERS JOURS DE MENDELSSOHN.

(2e et dernier article) (1).

Qui aurait pu se laisser aller de si tristes pressentiments, près d'un homme chez lequel se révélait une telle abondance d'énergie, de puissance de raisonnement et d'esprit d'entreprise! J'avoue qu'à cette époque je n'attribuai son appréhension de la mort qu'à la profonde impression que lui avait faite la perte d'une sœur qu'il aimait tendrement. Mais d'autres idées pénibles surgissaient dans son esprit. La situation politique l'inquiétait. Ses yeux se remplissaient de larmes, car jamais homme n'a été plus sérieusement dévoué à sa patrie. Ensuite il revenait à ses projets pour l'avenir. Souvent j'avais entendu des artistes manifester le désir de se soustraire à toute relation personnelle avec le public; jamais personne ne manifesta cette pensée plus vivement que Mendelssohn le fit ce jour-là, et il était décidé à la réaliser. « Quand on n'est plus jeune, disait-il, il ne faut plus courir le monde pour donner des concerts. » Il songeait à s'établir quelque part sur le Rhin, mais non dans une ville, pour s'y livrer avec plus d'ardeur que jamais à la composition. » J'y serai à proximité de l'Angleterre, ajouta-t-il; je pourrai m'y rendre à mon gré; à l'aide des chemins de fer, il me sera facile d'atteindre une de nos villes; mais il me faut de la tranquillité, pas d'interruption, si je dois vivre.» Il revint encore à sa triste prédiction : il pâlit, et son regard mélancolique remplit l'âme de celui qui était près de lui d'une profonde douleur.

J'avais l'intention d'aller à Fribourg avec mon compagnon de voyage et m'informai de l'orgue célèbre de Moser. J'engageai Mendelssohn à y venir avec moi. « Non, s'écria-t-il en riant; les organistes n'aiment pas que d'autres jouent de leur instrument. On rencontre toujours des difficultés, et puis cela fait trop de bruit. Je dois renoncer à l'orgue. De plus, l'hiver approche, et nous ferons mieux de rentrer tranquillement au pays. » Il fut également question d'un voyage que Mendelssohn devait faire à Vienne pour affaires musicales. Jamais je ne l'avais vu aussi préoccupé de plans qu'il formait pour l'avenir; et à coup sûr, jamais artiste n'était arrivé d'une manière plus honorable à une célébrité bien méritée et universelle. *Vanitas vanitatum!*

Le lendemain de notre arrivée à Interlaken, le ciel était couvert de nuages; par intervalles, il pleuvait à verse. Mendelssohn passa presque la journée tout entière avec moi. Je me rappelai alors ce qu'on dit de Walter Scott, qu'il était tellement prodigue de son temps

(1) Voir le n° 33.

avec ses amis, qu'on eût dit qu'il n'avait rien à faire que de songer à les amuser. Je ne pouvais guère m'expliquer comment Mendelssohn s'y prenait pour travailler. Il fut de nouveau question de Fribourg. Il se montra d'abord disposé à m'y accompagner; mais au bout d'une demi-heure il revint à sa première résolution. En revanche il s'offrit à jouer sur un petit orgue qu'il avait découvert dans un village des environs; il y avait trouvé l'église ouverte, et personne ne l'ayant empêché d'entrer, il y avait été plusieurs fois pour toucher de cet instrument.

C'était par une triste et froide journée : nous nous embarquâmes pour aller à Riegenberg. La petite église s'élève toute grise sur une hauteur voisine du lac, dans une contrée silencieuse et solitaire; on y monte par des degrés grossièrement taillés, couverts de mousse et de lierre. Ce jour-là, les portes de l'église étaient ouvertes et nous pûmes monter à l'orgue. C'était l'œuvre d'un constructeur du Valais; le son en était assez médiocre, comme on peut se le figurer sans peine. Un jeune garçon se montra disposé à faire aller les soufflets pour quelques batz, et Mendelssohn prit place devant l'instrument, pour complaire à ses trois auditeurs. J'ai su depuis que c'était la dernière fois qu'il avait joué de l'orgue.

Après quelques motifs de Sébastien Bach, il commença une improvisation en *ut* mineur, qui prit d'abord la forme canonique d'une fugue et d'un prélude. Peu à peu son imagination s'alluma, ses traits rayonnèrent de ce pur et sublime sourire qui leur donnait une expression transfigurée, et que tous ceux qui l'ont connu doivent se rappeler; tandis que sous ses doigts se déroulait ce splendide tissu d'accords, qui, comme a dit Milton, « *ouvrent tous les cieux à nos regards.* » Il me semble que jamais je n'entendrai plus rien de pareil; ce qu'il mêlait de science à cette imposante manifestation de son art, prenait de riches couleurs sous le feu de l'inspiration dont l'absence se fait trop souvent sentir en pareille occasion. C'était l'artiste complet dans la plénitude de son talent; vieux par l'expérience et jeune par le cœur : ce jour-là, il me sembla plus prodigieux que jamais. Sans aucune ostentation il dispensait les jouissances qui le charmaient lui-même, et qu'il tirait d'un fonds inépuisable de pensées grandioses et d'idées sublimes. De pareils moments doivent finir, mais on ne saurait jamais les oublier.

Le soir, la conversation tomba par hasard sur la musique italienne. Mendelssohn parla de nouveau avec l'accent de l'admiration la plus chaleureuse de *Guillaume Tell* de Rossini, et, à ma grande surprise, avec une bienveillance cordiale de *la Fille du régiment* de Donizetti. « Cet opéra est si gai, dit-il, il a une allure toute militaire : il passe pour être mauvais; et certes, ajouta-t-il d'un air humoristique, par forme de corectif, c'est singulier avec quelle facilité on s'habitue à la mauvaise musique. » Puis il s'informa de Verdi; il avait entendu dire que ce compositeur avait trouvé une espèce d'effet nouveau dans les finales; il voulait savoir à quoi s'en tenir. Il exprima également le désir d'entendre bien jouer un jour les concertos pour orgue de Haendel, en manifestant toutefois quelques scrupules à l'endroit des passages frivoles et surannés par les *soloregister* dont ils sont pleins. Puis il parla avec beaucoup d'intérêt du grand Opéra de Paris, pour lequel il se montrait disposé à écrire quelque jour (il me semble même qu'il y avait eu des pourparlers à cet égard); il rappela aussi son séjour à Rome, lequel, disait-il, avait eu une influence décisive sur son éducation musicale.

Le lendemain, Mendelssohn vint avec nous à Lauterbrunnen. L'aspect de la *Yungfrau* et du *Silberhorn* était magnifique quand nous remontâmes la vallée : jamais le *Staubbach* n'a pu offrir un coup d'œil plus magique que sous la splendide illumination de cette journée d'arrière-saison : ses eaux étincelaient comme des fusées partant des bords du rocher et s'élançant dans l'abîme.

Un de mes derniers souvenirs me montre Mendelssohn au milieu de l'arc-en-ciel que la fée des Alpes jette sur la cascade, comme on sait, si on a lu *Manfred* de Byron; il regardait en haut, ravi du spectacle merveilleux qu'offrait cette grande scène de la nature. Puis je le vis, et pour la dernière fois, quand il retourna seul à Interlaken, pendant que nous gravissions le chemin de la Wengern-Alp au Grindenwal. Mes yeux suivaient sa stature, que le petit habit noir et le chapeau de paille entouré d'un crêpe ne faisaient pas paraître plus jeune. Je remarquai encore une fois qu'il avait l'air très-fatigué, et que sa démarche était pénible. Mais qui aurait pu croire que sa vie terrestre déclinât si rapidement vers sa fin?

HENRI CHORLEY.

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS : reprise d'*Eugénie*, drame de Beaumarchais. — ODÉON, réouverture : *les Ouvrières de qualité*, comédie en cinq actes et en prose, par MM. Paulin Deslandes et Louis d'Anthoine; *la Fille de Dancourt*, comédie en un acte et en vers, par MM. N. Fournier et H. Bonhomme. — VARIÉTÉS : représentations de Ch. Mathews; *Un Anglais timide*. — PALAIS-ROYAL : *les Diables roses*, vaudeville en cinq actes, par MM. Eugène Grangé et Lambert Thiboust.

Le Théâtre-Français a repris, on ne sait trop pourquoi, le drame d'*Eugénie*, qui n'avait pas été représenté depuis fort longtemps. Cette première pièce de Beaumarchais, qui date de 1767, et qui a précédé de huit ans *le Barbier de Séville*, ne méritait guère l'honneur qu'on vient de lui faire. Beaumarchais, dans la préface qu'il a mise en tête d'*Eugénie*, voudrait nous faire croire que son drame a été reçu par les uns avec dédain, mais par d'autres avec enthousiasme. La vérité est qu'il n'a jamais soulevé d'autre sentiment que celui de l'indifférence, tant il est loin de faire présager l'auteur brillant et incisif de *Figaro*. Si la Comédie française a cru pouvoir le réhabiliter dans l'opinion, elle s'est étrangement trompée. Il faudra désormais laisser reposer *Eugénie* dans les œuvres de Beaumarchais, où les curieux et les érudits seront libres d'aller la lire pour apprécier la distance énorme qui existe entre ce point de départ incolore et la trilogie triomphante du célèbre barbier.

— L'Odéon a fait sa réouverture dans les premiers jours du mois avec deux pièces nouvelles, *les Ouvrières de qualité*, comédie en cinq actes et en prose, par MM. Paulin Deslandes et Louis d'Anthoine, et *la Fille de Dancourt*, comédie en un acte et en vers, par MM. Narcisse Fournier et Bonhomme. La première est moins une pièce de mœurs qu'une pièce d'intrigue, et même d'intrigue très-compliquée. L'exemple des émigrés qui utilisaient à l'étranger leurs talents et leurs connaissances pour se procurer des moyens d'existence, n'a pas, à ce qu'il paraît, été perdu. Le grand monde fourmille d'ouvrières aristocratiques qui, sous le voile de l'incognito, ne dédaignent pas de se livrer à des occupations vulgaires qui les aident à dissimuler de mystérieux embarras d'argent et à tenir leur rang dans la société. Voici, par exemple, Mme de Castéjac, la femme d'un banquier, qui relève la fortune compromise de son mari, en faisant secrètement des modes; puis Mlle Léa de Sivry qui vend en cachette des ouvrages de broderie sortis de ses mains de fée; puis enfin Mlle Valentine de Lacenay qui peint des aquarelles et donne des leçons de piano. Que cela se passe ainsi dans le noble faubourg à l'état d'exception, nous le voulons bien; mais que ce soit une chose ordinaire et généralement pratiquée, c'est là un paradoxe que nous avons quelque peine à admettre. *Les ouvrières de qualité* sont rares, fort heureusement pour celles qui n'ont d'autre ressource que leur industrie. Quoi qu'il en soit, et comme si ce n'était pas assez de ce trio nobiliaire, faisant œuvre d'émigrées à l'intérieur, il se trouve dans le même cercle un monsieur encore plus étonnant, qui, se voyant re-

poussé par une jeune fille en raison de sa trop grande richesse, sème son or sur les chemins pour se rendre digne d'elle. Le public de la première représentation a peu goûté ces imaginations romanesques, en retard de plusieurs siècles. Depuis, la pièce a été écoutée avec plus d'indulgence ; mais il est peu probable qu'elle accomplisse une longue carrière.

Quant à *la Fille de Dancourt*, c'est une petite comédie anecdotique sans prétention, et qui par cela même a la chance de vivre un peu plus longtemps. Dancourt, auteur et comédien, ferme les portes du théâtre à tout concurrent qui lui porte ombrage. Mais, en son absence, sa fille, touchée d'une tendre sympathie pour le jeune Lachaussée, fait jouer une pièce de lui comme étant de son père, et quand celui-ci revient, il n'y a plus de remède. Lachaussée a forcé les barrières, et Dancourt se voit contraint de l'accepter en qualité de confrère et de gendre. Une action vive et piquante, de jolis vers, et par-dessus tout le jeu de Mlle Picard, que nous verrons, un jour ou l'autre, au Théâtre-Français, ont valu à cette comédie un accueil des plus honorables.

— Il paraît que le besoin se faisait sentir d'exhiber des acteurs anglais sur nos scènes parisiennes. Nous avons vu d'abord le *fameux* Henderson dans *Nip-Nip* aux Folies-Dramatiques ; puis, aujourd'hui, nous avons l'inimitable Ch. Mathews, dans une pièce de sa façon, aux Variétés. Cette pièce, qui s'appelle *Un Anglais timide*, a été jouée deux cents fois à Londres, et nous pouvons parier à coup sûr qu'elle n'atteindra pas le même chiffre à Paris. Quoi de plus vieux, en effet, que la donnée sur laquelle elle repose? Un touriste d'Albion, du nom de Brown, fait la rencontre, sur les bords du Rhin, du jeune Gogo, un Parisien, qui entre en liaison avec lui et lui donne son adresse, que Brown égare en route. Cependant, arrivé à Paris, il se met à la recherche de son ami Gogo, tombe chez une famille du même nom, s'y installe pour l'attendre et y met tout sens dessus dessous. Survient le fils de la maison : ce n'est pas le Gogo des bords du Rhin. N'importe ! Brown s'attache à ce jeune homme, et ne s'en va qu'après avoir, en dépit de tout le monde, assuré par un mariage le bonheur de son nouvel ami. Et voilà ce que c'est qu'*un Anglais timide !* Que penser de ceux qui ne le sont pas ?

M. Mathews, bon comédien, plutôt servi que gêné par son accent natal, inspire un sympathique intérêt que, sans lui, on refuserait peut-être à sa pièce.

— Sous le titre des *Diables roses*, le Palais-Royal a joué tout récemment un de ces vaudevilles enfiévrés d'entrain et de folies dont ce théâtre a le monopole. Il a eu parfois la main plus heureuse en fait d'invention, mais non en fait de détails drôlatiques. Antonin Boucart est sur le point d'entrer dans une famille qui professe des principes d'un rigorisme exagéré : aussi est-il de toute nécessité qu'il divorce, avant le mariage, avec un passé embelli par ces charmants démons qu'il appelle des *diables roses*, mais qui sont plus spécialement désignés sous le nom de *cocottes*. Dans le nombre se trouvent : une blanchisseuse sentimentale qui ne veut pas être quittée; une Brésilienne, à la tête ardente, qui prétend se venger en livrant Antonin à la vengeance de son mari, un maître d'armes expert dans l'art de tuer ses semblables, et enfin une danseuse, qui ne consent à rendre les lettres d'Antonin qu'à raison de 500 francs pièce, et Antonin avait l'affreuse manie d'écrire. On comprend aisément les tribulations de ce pauvre diable, au milieu des périls semés autour de lui par ses anciennes maîtresses. Néanmois, il sort victorieux de tant d'épreuves, et nous avons l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mlle Adeline Belzingue. Il y a bien des scènes moisies, bien des mots frelatés dans les cinq actes dont cette bouffonnerie se compose ; mais que ne passerait-on pas à la verve enragée de ses interprètes, et en première ligne, de Gil-Pérez, d'Hyacinthe et de Mme Thierret?

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi et mercredi le *Trouvère* et *Diavolina*.— Vendredi, les deux premiers actes de *Guillaume Tell*, le premier acte de *Giselle* et *Diavolina*.

*** L'affiche de ce théâtre annonce pour aujourd'hui par extraordinaire et pour la dernière représentation de Mlle Mouravieff, *le Trouvère*, *Diavolina*, et pour demain lundi *la Juive*.

*** La direction du théâtre de l'Opéra a renouvelé l'engagement de Mlle Mouravieff pour deux étés. Après sa saison au théâtre impérial russe, la jeune ballerine, qui a su si promptement captiver le public parisien, nous reviendra au printemps.

*** Nous avons annoncé, d'après un journal mal informé, le mariage de Mlle Marie Vernon. Ce bruit est complétement inexact. — La charmante danseuse, qui était aux bains de mer d'Ostende, est de retour à Paris.

*** L'Opéra-Comique va donner *le Tableau parlant* pour la continuation des débuts de M. Carrier et de Mlle Girard, qui chantera le rôle de Colombine. — Demain lundi, Mlle Monrose rentrera par le rôle d'Elisabeth dans *le Songe d'une nuit d'été ;* Achard jouera celui de Shakspeare, et Crosti celui de Falstaff.

*** Au théâtre Lyrique impérial, *les Noces de Figaro* ont alterné depuis la réouverture avec *la Statue*. Vendredi a eu lieu, dans *Joseph*, le début annoncé du ténor Pilo et la rentrée de Mme Faure-Lefèvre dans le rôle de Benjamin. Si nous nous en souvenons bien, ce fut une des premières et des plus sympathiques créations de la charmante cantatrice au théâtre de l'Opéra-Comique ; nous l'y avons retrouvée, vendredi, aussi parfaite qu'à l'origine, et nous avons joint avec un vif plaisir nos applaudissements à ceux que lui ont valus l'air du deuxième acte et le duo du quatrième. On avait dit à l'avance beaucoup de bien de Pilo ; il l'a justifié ; il est doué d'un physique agréable, sa tenue est bonne, il a de l'intelligence et de la physionomie. Il a fort bien dit son air d'entrée : *Vainement Pharaon dans sa reconnaissance*, et avec beaucoup d'expression et de charme la fameuse romance : *A peine au sortir de l'enfance*. Sa voix est d'une force suffisante, bien timbrée, et l'on voit qu'il a été à bonne école. Il a obtenu un franc succès. Petit, dans le rôle de Jacob, a eu de beaux accents et a été redemandé après le duo du quatrième acte. — Dans *l'Epreuve villageoise*, où triomphe également Mme Faure-Lefèvre, un jeune lauréat du Conservatoire, M. Caillot, a fait également son début, et il n'a qu'à se féliciter de l'accueil qu'il a reçu ; il n'est nullement gauche et il a une fort jolie voix.

*** On annonce comme prochaine la reprise d'*Oberon*, et l'on presse les répétitions des *Pêcheurs de perles*, opéra de M. Bizet, dans lequel doivent débuter le baryton Ismaël et Mlle de Maesen, qui ont obtenu de grands succès en province.

*** Mme Charton-Demeur, après ses triomphes à Bade, est de retour à Paris. Son arrivée va donner une nouvelle impulsion aux études du grand opéra de Berlioz : *les Troyens*, qui se poursuivent quotidiennement.

*** M. le comte Bacciochi, surintendant des théâtres, a reçu mardi dernier aux Tuileries, le personnel de la direction des théâtres et les commissaires impériaux près les théâtres subventionnés. Le directeur du théâtre impérial de l'Opéra et son personnel administratif, l'administrateur du Théâtre-Français et le comité administratif, les directeur et professeurs du Conservatoire de musique ont eu également l'honneur d'être reçus par M. le surintendant. Vendredi, M. le comte Bacciochi a reçu les directeurs des autres théâtres de Paris.

*** Mlle Adelina Patti est attendue à Monaco ; la célèbre cantatrice a été engagée par le directeur du Cercle pour s'y faire entendre.

*** Nous avons donné dernièrement la composition de la troupe du théâtre italien de Saint-Pétersbourg. Celle de Moscou se trouve également au complet ; elle se compose de Mmes Antonietta Fricci, Rosina Laborde, Brayda Lablache, prime donne; Emilio Pancani, Neri Baraldi et Grossi, tenori; Francesco Stelleri, baryton ; Gassier, Vialetti, Finocchi, bassi; Francesco Frizzi, buffo, etc.

*** Le théâtre de la ville, à Cologne, vient de publier son programme pour la réouverture de la saison 1863-1864. Les représentations seront très-variées. Outre *les Catacombes*, de Hiller, *Lalla-Rouck* de David, *Rigoletto* et *le Bal masqué*, de Verdi, etc., on répète déjà *le Prophète*, de Meyerbeer; *Hans Heiling*, de Marschner; *Ondine*, de Lortzing; *les Joyeuses Commères de Windsor*, de Nicolaï; *l'Etoile du Nord*, *Dinorah*, de Meyerbeer; *la Part du Diable*, d'Auber, etc., etc.

*** A Hambourg, les représentations de l'opéra italien de Merelli ont commencé le 10 septembre par la *Sonnambula*. Adelina Patti chantait le rôle principal.

*** Berthelier, après ses succès à Bade, a pris part à un très-beau concert donné par Louis Brassin dans les salons de la Redoute à Spa. Il a tenu l'auditoire sous l'empire d'un rire inextinguible en chantant ses ébouriffantes chansonnettes, et, entre autres, *C'est ma fille.*

*** Dans un concert donné dernièrement à Dieppe, au bénéfice de l'orchestre du Casino, on a exécuté la cantate qui a obtenu le second grand prix au dernier concours de l'Institut : *David Rizzio*, musique de M. Charles Constantin. On a applaudi dans cette œuvre de fraîches inspirations mélodiques, un beau style et une remarquable orchestration. M. Constantin est élève d'Ambroise Thomas.

*** Ida Bertrand, la célèbre cantatrice, qui se repose des fatigues de l'hiver dans sa jolie villa de Pierrefonds, a été priée de chanter à l'église, pour une quête au profit de l'asile. Elle a profité du séjour de Lefebure Wely pour dire l'*Ave Maria* de Gounod, accompagnée par lui sur l'orgue. Sa sœur joignait sa harpe aux harmonies de l'orgue et d'une voix puissante que l'on entendra certainement encore au théâtre. Cet ensemble parfait a charmé l'assistance entière.

*** Le pianiste Mortier de Fontaine a trouvé, dit-on, une composition inédite de Haendel pour clavecin, écrite de la main de J.-Ehr. Smith : il se propose de l'exécuter dans un de ses concerts historiques.

*** Mme Corinne de Luigi a donné à Ems, avec le violoniste Favilli, un concert dans lequel les deux artistes ont eu un grand succès.

*** Un fait dont la singularité mérite au moins d'être mentionnée vient de se produire en Italie. Le gouvernement italien ayant décidé qu'un Conservatoire royal de musique serait établi à Palerme, nomma une commission chargée d'examiner les titres des artistes qui se présenteraient comme aspirants aux fonctions de directeur de l'école. Cette commission, dont le siége est à Florence, est composée, à ce qu'on assure, d'hommes respectables à tous égards, et dont la compétence en matières musicales ne saurait être mise en doute. C'est précisément ce qui rend plus étrange encore le fait dont nous voulons parler. Parmi les concurrents s'était présenté le chevalier Petrella, compositeur de talent, auteur d'un grand nombre d'opéras représentés sur les premières scènes italiennes; entre autres *Mario Visconti*, *le Precauziani*, *l'Assedio di Leyda*, *Ione* et *il Folletto di Gresy*, qui obtinrent de grands succès, soit à la Scala de Milan, soit au Fondo ou à San-Carlo de Naples, soit sur les théâtres de Turin. Eh! bien, le croirait-on! la commission a invité M. Petrella à lui présenter un travail spécial destiné à prouver sa connaissance de l'art, spécifiant rigoureusement un canon ou une fugue. Nous n'avons pas à discuter ici le plus ou moins de valeur des œuvres livrées au public par M. Petrella; mais, ou la commission devait l'écarter du concours pour une raison quelconque, ou elle ne devait pas exiger de lui un travail que l'on pourrait à peine demander à un élève de contre-point de troisième année. Il est arrivé de tout ceci que M. Petrella s'est offusqué à bon droit d'une telle façon d'agir, et qu'il a retiré sa demande.

*** Alf. Jaell vient, pour la deuxième fois, d'être appelé à Aix-la-Chapelle; entre autres morceaux qu'il a joués, le concerto en *la* de Schumann lui a valu des applaudissements enthousiastes.

*** Le 20 août dernier a été célébré, à Londres, le mariage de Mlle Alice Benedict, fille de l'éminent compositeur Jules Benedict, si populaire à Londres, avec M. Joseph-Emile Boulan, de Bordeaux.

*** La cinquième livraison du *Trésor des pianistes*, publiée par M. et Mme Farrenc, vient de paraître ; elle contient les deux livres de pièces de clavecin de Chambonnières, claveciniste de Louis XIV, publiés en 1670; vingt-trois pièces de Dominique Scarlatti ; les trois sonates de Beethoven, dédiées à Joseph Haydn; la sonate œuvre 7, en *mi* bémol, et les trois sonates œuvre 10 du même compositeur. Le succès de cette importante publication est désormais assuré non-seulement en France, mais dans tous les pays où se trouvent des intelligences d'élite parmi les personnes qui cultivent le plus riche de tous les instruments. La notice biographique sur Beethoven n'ayant pu être terminée pour paraître avec la cinquième livraison, sera jointe à une des prochaines.

*** M. Cavaillé-Coll, l'excellent facteur d'orgues, ayant reconnu chez Alexandre Musard, petit-fils de feu Musard, le célèbre compositeur de musique, des dispositions exceptionnelles pour l'orgue, vient de lui accorder l'entrée de sa manufacture (rue de Vaugirard), en mettant à sa disposition les orgues nécessaires à son instruction. M. Alexandre Musard fait entendre les mercredis et vendredis, de 11 heures à midi et demi, des morceaux improvisés.

*** M. Weitzmann, qui s'est fait connaître par une monographie du Lied, vient de publier un nouvel ouvrage : *l'Histoire du piano*, dédié à l'illustre Mécène de l'art musical, le prince de Hohenzollern-Hechingen.

*** Les lecteurs de la *Gazette musicale* auront dû être assez intrigués en voyant dans la deuxième partie de l'article intitulé : *Un touriste en Italie* (page 285, première colonne, ligne 23), publié dimanche dernier, la musique du *Devin de Village* comparée par le comte de Brosses à un *lampion*, et ils ont dû saisir difficilement l'analogie. C'est dans une *coquille* faite par le compositeur qu'il faut en chercher l'explication. Il a imprimé *lampion* au lieu de *lampon*, terme connu en musique et qui désignait une espèce de chanson populaire.

*** Le pianiste Charles Hallé, de Londres, vient de donner un concert au théâtre de Francfort-sur-Mein. Il y a exécuté le concerto (en *mi* majeur) de Beethoven, ainsi que plusieurs compositions de Chopin, Steph. Heller, et Mendelssohn, avec un admirable talent, et il a obtenu les plus vifs applaudissements.

*** Au nombre des morceaux exécutés dimanche dernier au concert du Pré Catelan, figurait *le Galop*, composé par M. Charles Manry, et qui y avait été plusieurs fois exécuté avec succès. Cette nouvelle audition en a mieux encore fait ressortir le mérite et il a été fort applaudi.

*** Outre les notabilités musicales qui composent l'excellent orchestre de Musard, on entendra aujourd'hui, au Pré Catelan, deux remarquables artistes sur la flûte et le cornet à piston. Il y aura, en outre, grand bal d'enfants.

*** Les journaux de New-York annoncent la mort de Mlle Vestvali, la célèbre cantatrice qui s'est fait applaudir sur la scène du théâtre impérial de l'Opéra. Elle a succombé à la rupture d'un anévrisme.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Boulogne.* — Décidément la vogue est acquise au nouvel établissement de bains. Au concert du 9, une brillante société remplissait le grand salon des fêtes et ses annexes pour entendre Vieuxtemps, Mme Arabella Goddard-Davison, et M. et Mme Soustelle. Le premier a joué avec le prodigieux talent qu'on lui connaît une *ballade et polonaise*, avec orchestre, dans le style pastoral, qui renferme des beautés de premier ordre. Dans son *Bouquet américain*, Vieuxtemps a exécuté des traits éblouissants : *Saint-Patrick's day* particulièrement est un caprice paganinien, prouvant que dans tous les genres le génie reste à sa hauteur. Dans le beau duo sur *Oberon*, avec Mme Goddard-Davison, les deux éminents artistes ont produit un immense effet. En outre, Mme Goddard a obtenu sa part d'applaudissements enthousiastes, en faisant entendre la paraphrase du concerto de Liszt et la fantaisie sur *Lurline*, d'Ascher. La partie vocale de ce concert était confiée à M. et Mme Soustelle, lauréats des derniers concours du Conservatoire. On a reconnu et apprécié dans ces deux artistes les qualités qui leur ont valu cette distinction.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Le 1er septembre a eu lieu la réouverture du théâtre de la Monnaie par *l'Ambassadrice*, dans laquelle Mme Mayer-Boulard a reçu le plus brillant accueil. — Dans le courant de la semaine, tous les nouveaux chanteurs ont été entendus, et l'impression causée par la plupart d'entre eux a été des plus favorables. Il y a unanimité, parmi les habitués du Théâtre-Royal, pour reconnaître que la troupe chantante n'avait pas offert depuis longtemps un ensemble aussi distingué. Le succès de Mme Meillet, première chanteuse dramatique, a été complet dans *les Huguenots* et dans *la Juive*. Mlle Faivre a conquis toute la faveur du public dans les rôles du page, des *Huguenots*, et de Gertrude, du *Maître de chapelle*, qu'elle a chantés après avoir fait un premier début très-heureux dans *l'Ambassadrice*. *Le Maître de chapelle* a été également pour M. Meillet, baryton d'opéra-comique, l'occasion de déployer un talent auquel pleine justice a été rendue. Mlle Borghèse, qui vient tenir sur notre scène l'emploi de contralto, demeuré vacant l'année dernière, a reçu un accueil sympathique dans *Galatée*, où elle a chanté avec un talent incontestable le rôle de Pygmalion. M. Lédérac, baryton du grand opéra, et M. Bryon-Dorgeval, basse-taille d'opéra-comique, ont fait leur première apparition dans *les Huguenots;* mais les rôles de Nevers et de Saint-Bris sont trop peu importants pour que l'opinion ait pu se prononcer à leur égard. On les attend à des épreuves plus concluantes.

*** *Bade.* — Les courses ont occupé toute cette première semaine de septembre.—Après avoir clos brillamment ses représentations par *un ballo in Maschera*, la troupe italienne a cédé la place à la comédie française.—Le 10, à l'occasion de la fête de S. A. R. le grand-duc de Bade, un grand concert a été donné au profit des hospices de la ville. Il nous suffira d'en citer le programme pour faire connaître l'intérêt qu'il devait offrir à notre aristocratique public et le succès qui l'a couronné. Ce

programme se composait de 1° Ouverture de l'opéra *la Grande-Duchesse Catherine* (F. de Flotow); 2° *Addio della moriente* (A. Peruzzi), par M. Delle Sedie; 3° *a)* nocturne dramatique (A. Jaell); *b)* allegro (Kirnberger); *c) Caprice*, valse sur *Dinorah* (A. Jaell); 4° duo : *Stabat Mater* (Rossini), par Mlle Battu et Mme Lablache de Méric; 5° morceau de concert sur un *Lied* de Schubert (Seligmann), par M. Seligmann; 6° variations de *Cenerentola* (Rossini), par Mlle Battu; 7° fantaisie sur *le Trouvère* (Alard), par M. Alard; 8° *a)* arioso du *Prophète* (Meyerbeer); *b)* brindisi de *Lucrezia Borgia* (Donizetti), par Mme Lablache de Méric; 9° fantaisie sur des motifs de l'*Elisir d'amore* (E. Krüger), par M. G. Krüger; 10° duo de *Don Pasquale* (Donizetti), par Mlle Battu et Delle Sedie. L'orchestre était conduit par M. M. Kœnnemann.

*** *Aix-la-Chapelle.* — Soixante et une sociétés de chant, dont trente-sept appartiennent à l'Allemagne, ont pris part au festival qui a eu lieu ici les 6 et 7 septembre; il y avait en outre dix-sept sociétés belges et sept hollandaises. Le prix d'honneur a été vivement disputé par les deux associations belges, *Legia*, de Liége, et la Société d'amateurs de Huy. Pour le concours on avait choisi un morceau des plus difficiles, intitulé *le Matin*. Les deux Sociétés rivales se sont acquittées de leur tâche épineuse avec une perfection rare; une légère nuance a distingué la *Legia*, qui a obtenu le premier prix d'honneur: un magnifique vase de porcelaine, donné par le roi de Prusse, et 250 thalers. Le deuxième prix, remporté par la Société de Huy, consistait en un laurier en argent doré et émaillé; il était dû à la munificence de la Société d'encouragement pour la saison des eaux. Le lendemain, 7 septembre, a eu lieu un concert dans le nouveau Kursaal, qui est vraiment splendide.

*** *La Haye.*— Les 3 et 5 septembre a eu lieu un festival national, où on n'a exécuté que des compositions d'auteurs hollandais : Psaume, par Lubeck, *la Résurrection*, oratorio de Heinze; ouverture, par Boert; *la Délivrance de Leyde*, par R. Hol, etc.

*** *Hambourg.* — Nous venons d'avoir une excellente représentation de *Guillaume Tell*. M. Rübsam, qui a été engagé au théâtre de la ville après de brillants débuts, a eu dans le rôle principal un double succès comme acteur et comme chanteur. — La société Merelli est attendue pour le 15 de ce mois. — Le comité de la bourgeoisie s'est opposé à l'abaissement du diapason, que le Sénat avait autorisé.

*** *Berlin.* — A l'occasion du congrès de statistique, le théâtre royal devait donner *Nurmahal*. Une indisposition subite de Mlle Lucca a forcé l'administration à remplacer l'opéra de Spontini par *Faust*, de Gounod. — L'opérette-bouffe *Venise à Paris* a été représentée au théâtre Wilhelmstadt; le succès de la musique a été légèrement compromis par la niaiserie du texte. — Pendant cette saison on jouera pour la première fois *la Réole*, de Schmidt, et *la Rose d'Erin*, de Bénédict. — La direction du théâtre Victoria avait traité avec Offenbach pour la représentation d'un nouvel opéra : *la Fée Rosa*; mais comme le maestro voulait user de la faculté qu'il s'était réservée de refuser, aux répétitions, ceux des artistes qui ne lui conviendraient pas, la direction a préféré résilier son traité, et Offenbach, qui avait déjà livré la partition de cet opéra, l'a reprise et a quitté Berlin.

*** *Vienne.* — La reprise du ballet *Esmeralda*, au théâtre de la Cour, n'a obtenu qu'un succès d'estime; à sa première apparition, il avait été reçu avec enthousiasme. Le goût du public a changé depuis; on ne cherche plus dans un ballet qu'un simple divertissement de danse. Mlle Couqui était fort bien dans le principal rôle. — *Oberon* a fait salle comble; Wachtel, dans le rôle de Huon, a eu de beaux moments; quant à Mme Dustmann, celui de Rézia dépasse tant soit peu la mesure de ses forces physiques. — Au premier jour, Mlle Hasselt-Barth, la fille de la célèbre cantatrice, doit débuter au Karltheater. — L'académie de chant a publié pour la saison le programme suivant : *Requiem*, de Mignon, et *la Malédiction du chanteur*, par R. Schumann; la pastorale *Acis et Galatée*, par Haendel; une cantate et l'oratorio de *Noël*, par S. Bach.

*** *Turin.* — Autant qu'on peut le savoir, le nouvel opéra que le maestro Petrella écrit pour la prochaine saison du carnaval, au théâtre royal de Turin, aura pour titre la *Pazza d'Ischia*.

*** *Milan.* — La nouvelle direction du théâtre de la Scala a livré sa première bataille d'automne, le 5, par *le Vieux de la montagne*, de Cagnoni, et *Oronos*, ballet de Costa. Elle a obtenu une demi-victoire avec l'opéra et subi les trois quarts d'une déroute avec le ballet. Elle n'a donc pas plus à triompher qu'à se livrer au désespoir. Nous n'avons pas à entrer dans des détails sur l'opéra de Cagnoni, qui a pendant trois ans fait ses preuves au Théâtre Carignan, de Turin; nous dirons seulement que la Palmieri, avec une belle voix, manque de chaleur; que Prudenza, au contraire, avec une voix puissante, manque de douceur; mais que le baryton Cotogni est un artiste sympathique qui chante avec âme et tire très-bon parti de ses moyens.— Quant au ballet, il pèche par l'invention, par la musique et par l'exécution.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cᵉ, RUE JACOB, 56,

Chez tous les libraires de France et de l'étranger,

Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu*, *au* 1ᵉʳ.

Mise en vente du Tome V (K M)

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié,

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.
Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME Vᵉ. — PRIX : 8 FRANCS.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1ᵉʳ.

RÉPERTOIRE DES ORPHÉONS et des Sociétés chorales.
collection des plus beaux chœurs pour voix d'hommes sans accompagnement; 40 chœurs divisés en deux séries.

1ʳᵉ *série*: **20 chœurs d'opéras.** — 2ᵉ *série* : **20 chœurs divers.**
En Partitions et en Parties séparées.

Chaque partie séparée de Ténor ou Basse se vend séparément 20 centimes net.

LES 20 CHŒURS RÉUNIS EN UN VOLUME : 6 FR. NET.

LES DÉLASSEMENTS DE L'ÉTUDE, nouvelle série de **cent** mélodies et airs favoris des opéras célèbres, arrangés pour **violon, flûte, cornet, clarinette, harmonium, saxophone,** divisés en quatre suites.

PRIX DE CHAQUE SUITE : 7 FR. 50, P. M.

LA LYRE FRANÇAISE (**Edition populaire**), choix d'airs d'opéras, duos, romances, etc., etc., sans accompagnement, des meilleurs auteurs anciens et modernes.

300 LIVRAISONS. — PRIX DE CHAQUE : 25 CENTIMES NET.

TOUTES LES ROMANCES SANS PAROLES

Pour le Piano, composées par **Félix Mendelssohn-Bartholdy**
42 romances sans paroles, revues par STEPHEN HELLER,
Réunies en un volume; édition format in-8°, prix net : 10 fr.

(*Premier volume du Répertoire de musique classique de Piano.*)

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE RICHELIEU, AU Ier.

COURS COMPLET DE MUSIQUE APPLIQUÉ AU PIANO

Approuvé par l'Institut de France et par les plus célèbres Pianistes, Professeurs et Compositeurs.

PAR

VICTOR TIRPENNE

CENT ÉTUDES GRADUÉES

Divisées en cinq livres :

1er livre. — Etudes primaires..... 12 »
2e livre. — Etudes élémentaires..... 12 »
3e livre. — Etudes de genre..... 15 »
4e livre. — Etudes de vélocité..... 15 »
5e livre. — Etudes des tonalités..... 15 »

MÉTHODE DE PIANO

Divisée en trois suites. — Prix : 20 fr.

SOLFÉGE ÉLÉMENTAIRE

Avec accompagnement de piano. — Prix : 15 fr.

PETIT SOLFÉGE

Résumé de la *Grammaire* et du *Solfége*, composé spécialement pour les pensionnats.

Format in-8°. — Prix : net 2 fr. 50.

GRAMMAIRE MUSICALE

Par demandes et par réponses; divisée en méthode et syntaxe; donnant la musique dans toutes ses formes, éléments et principes de musique, d'harmonie, de transposition; le plain-chant comparé à la musique actuelle, et un vocabulaire.

Format in-8°, net 7 fr.

MANUFACTURE GÉNÉRALE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS

50, rue Saint-Georges, à Paris.

ADOLPHE SAX

50, rue Saint-Georges à Paris.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique.
Seule grande Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

RÉSUMÉ DES AVANTAGES DES SAXHORNS ET DES SAXOTROMBAS.

Le Saxotromba, ou le Saxhorn, est supérieur à ses analogues existants précédemment, comme proportion de tubes et par conséquent comme son; supérieur comme justesse; supérieur comme création de famille complète; supérieur comme facilité et unité de doigté; supérieur comme forme ou contour des tubes pour l'émission des sons; supérieur comme forme pour le placement et le maniement de l'instrument; supérieur comme ayant une même direction des sons (avantage pour l'auditeur de recevoir tous les sons avec la même puissance); supérieur en ce que quelques jours suffisent pour former, avec des amateurs ou de simples conscrits militaires, une musique passable; supérieur en ce que les plus gros instruments comme les petits se tiennent facilement au moyen de la main gauche et du bras gauche, et laissent le bras et la main droite entièrement libres, et dans la meilleure position pour le jeu des doigts sur les cylindres; supérieur en ce que, quand un élève a déjà fait des études et qu'il est obligé de changer d'instrument faute de disposition des lèvres ou par tout autre motif, ses études acquises servent pour le nouvel instrument, soit trompette, trombone ou tout autre instrument; supérieur en ce que l'on peut faire les études les plus longues et les plus difficiles sur l'instrument qui fatigue le moins et les reporter sur d'autres plus durs à jouer ou plus lourds à porter; supérieur en ce que, dans les sociétés ou dans un régiment de cavalerie, surtout lors des congés, il arrive souvent que tous les artistes d'une même catégorie d'instruments partent, et que, dans ce cas, on peut les remplacer en prenant des musiciens dans les parties les mieux garnies pour occuper ou remplacer les parties manquantes; supérieur en ce qu'on ne craint pas les coups de tête des chevaux, qui, avec les anciens instruments, brisaient parfois les dents au cavalier; supérieur en ce que l'on peut jouer, le cheval au trot ou au galop, l'instrument suivant toujours les mouvements du corps; supérieur pour la musique en marche en ce que l'instrument ne se dérange pas sur les lèvres, et conserve par conséquent la même sonorité qu'au repos; supérieur pour les corps de musique et pour le militaire surtout, où tout est régulier excepté les musiciens et les instruments d'après le système ancien), en ce que tout le monde se trouve dans la même position, toutes les mains à la même hauteur et tous les instruments penchés de gauche à droite; supérieur, pour la musique à cheval ou de cavalerie, en ce que si, pendant que l'on joue, le cheval vient à faire un écart, il est facile de ressaisir les brides pour le ramener, sans déranger l'instrument de sa position.

Tous les instruments sortant de la fabrique portent l'inscription suivante : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sres DE JULLIEN & Cie
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 38. 20 Septembre 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, la *Polka du Brésilien*, musique d'Offenbach, arrangée par ARBAN, le grand succès d'été des concerts des Champs-Elysées.

SOMMAIRE. — Effets des circonstances sur la situation actuelle de la musique, au point de vue de la composition ; ce qu'il faudrait faire pour améliorer cette situation (3e article), par **Fétis** père. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : reprise du *Songe d'une nuit d'été*, par **Léon Durocher**. — *L'Anneau des Nibelungen*, par Richard Wagner (4e et dernier article), par **J. Duesberg** et **S*****. — Nouvelles et annonces.

EFFETS DES CIRCONSTANCES

sur la situation actuelle de la musique, au point de vue de la composition.

CE QU'IL FAUDRAIT FAIRE POUR AMÉLIORER CETTE SITUATION.

(3e article) (1).

L'intérêt pur de l'art ne peut se séparer de celui des artistes ; car si les circonstances ne favorisent pas ceux-ci, ils peuvent, quel que soit leur talent, être laissés dans l'obscurité, se décourager, et, dominés par les besoins de la vie matérielle, finir par se résigner, et chercher le pain quotidien dans de vulgaires emplois de leurs facultés. Je ne crois pas au génie incompris, quand il a pu se produire, mais j'ai la conviction de l'existence de talents inconnus, parce que toutes les voies leur sont fermées dans l'état actuel des choses. Je parle pour la France et la Belgique dans cet article.

La plupart des jeunes gens qui sortent des écoles de composition, rêvent les succès du théâtre, parce que ce sont ceux-là qui procurent les avantages de la popularité. Obtenir un livret d'opéra, en écrire la musique, avoir une audition d'un des directeurs des scènes lyriques, enfin, arriver à la représentation de l'œuvre projetée, composent le plan du roman conçu par tous les lauréats de concours de musique. Mais pour que le roman se transforme en réalité, il faut commencer par le commencement, c'est-à-dire obtenir un livret, Obtenir un livret! De qui? D'un des auteurs en renom, qui ont assez de crédit pour faire jouer leurs ouvrages, et qui, à défaut d'idées, ont du moins l'expérience des procédés de fabrication. Les plus hardis tentent l'essai, s'informent des accointances du librettiste qu'ils ont en vue, parviennent parfois à se faire présenter à lui, et font avec timidité leur demande. L'homme de lettres est poli ; il a son thème tout fait pour les requêtes de ce genre : « Mon jeune ami, dit-il, je ne vous refuse pas, car je ne doute pas de votre talent; mais vous n'êtes pas connu; or le nom du compositeur est pour beaucoup dans le succès d'un opéra, et vous devez comprendre qu'un poëte ne se prive pas à plaisir de cet appui pour ses ouvrages. Faites-vous connaître, et vous me trouverez tout disposé à faire pour vous ce que vous me demandez. — Mais, Monsieur, comment pourrai-je me faire connaître si je n'ai pas une pièce pour en composer la musique? — Ceci, vous devez le comprendre, n'est pas mon affaire ; c'est la vôtre. Je ne doute pas qu'avec votre talent, vous ne réussissiez. »

Après cette conversation, qui a dissipé une première illusion, il ne reste plus que la ressource d'un jeune littérateur inconnu, qui ait besoin d'un musicien pour son essai de drame, comme le musicien d'un librettiste. De ce côté, la réussite est plus facile ; on ne tarde pas à s'entendre, et bientôt ce bienheureux livret, objet d'incessantes aspirations, est entre les mains tressaillantes du compositeur qui, plein d'ardeur, se met immédiatement à l'œuvre. Il ne s'est pas informé si l'ouvrage a été admis par le directeur du théâtre auquel il le destine, et quand sa partition est achevée, il apprend que l'existence de la pièce est aussi ignorée du directeur que celle de la musique. Alors commence le second acte de la désillusion. Dans l'ordre ordinaire des choses, le jeune artiste se rend chez le directeur, et apprend, du concierge de la maison, que pour ce qui concerne les affaires du théâtre, M.... ne reçoit qu'à son cabinet, au théâtre même. Il y court. Le concierge l'arrête au moment où il se dirige vers l'escalier de la direction : « Où allez-vous? — Je désire parler à M... — Il n'est pas ici. — A quelle heure peut-on lui parler? — Oh! il n'a pas d'heure fixe. — Pensez-vous que je puisse venir demain à midi. — Il ne vient pas sitôt. — A deux heures? — Essayez. » Le lendemain, l'artiste se rend au théâtre à l'heure dite, et cette fois, il s'arrête à la loge du concierge : « M. le directeur? — Il n'y est pas. — C'est moi qui suis venu hier. — Ah! oui, je vous reconnais; eh bien! vous jouez de malheur, il vient de sortir. »

Après trois ou quatre scènes de ce genre, le concierge ennuyé de revoir toujours le même individu, lui dit de monter au cabinet de M. le secrétaire de la direction. L'artiste s'y rend, et s'adressant à une personne assise à un bureau : « Monsieur, je désire parler à

(1) Voir le n° 35.

M.... — M. le directeur est en affaire, Monsieur, et ne pourra vous recevoir ; mais si vous voulez me confier l'objet de votre visite, je lui en parlerai ce soir. » Enchanté de ce bon accueil, le jeune homme décline son nom, celui de son poëte, et parle de son désir d'une lecture de la pièce et d'une audition de la musique. « Ah ! tu es un auteur (dit en lui-même le secrétaire) ; je te réponds que nous te donnerons le temps de corriger ton ouvrage ! » Cependant rien ne paraît sur sa figure de ses dispositions pour le nouveau venu, qu'il accompagne avec politesse jusqu'au bout du corridor. Il serait trop long de détailler les courses inutiles avant que l'audience du directeur soit enfin accordée. Dans cette séance, l'entrepreneur promet de lire la pièce ; mais, dans le cas où il la jugerait digne d'être représentée, il ne peut cacher au compositeur qu'il a des engagements pris pour plus de deux ans, et qu'il sera nécessaire que les auteurs s'arment de patience. Et vraiment la recommandation n'est pas inutile, car les mois s'écoulent et les démarches se multiplient avant qu'un résultat soit obtenu. Après une si longue attente et tant de temps perdu, si le refus n'est pas absolu, les auteurs en ont à peu près l'équivalent dans la demande de corrections indiquées sommairement au crayon sur le manuscrit. Dans la supposition que ces corrections soient de nature à satisfaire la direction, et qu'enfin la pièce soit reçue après une nouvelle attente non moins longue, tout est à recommencer pour l'audition de la musique, dont il faut copier les rôles et les parties d'orchestre. Vingt fois remise à des époques plus ou moins éloignées, cette audition est enfin fixée pour tel jour..., à minuit, après le spectacle. Chanteurs et artistes de l'orchestre accablés de fatigue, haletant et désirant le repos, exécutent avec ennui, mauvaise humeur, ne saisissent pas toujours les intentions et font ressortir à plaisir les fautes du copiste ; dans ces conditions, un directeur, étranger à la musique, juge du mérite de la composition. S'il la reçoit cela ne l'engage à rien : il fera jouer l'ouvrage quand cela lui conviendra. Si, de guerre lasse, et fatigué de sollicitations, de recommandations et d'influences directes ou indirectes, il accorde enfin le tour de représentation, les auteurs sont prévenus qu'on ne peut mettre à leur disposition que les acteurs de second ou de troisième ordre (relativement) pour l'exécution de leur opéra, parce que les premiers sont destinés à un grand ouvrage auquel un tour de faveur est accordé. Ou accepter ces conditions, ou refuser de se faire connaître, est l'alternative par laquelle se termine souvent une attente de plusieurs années. Tel est le sort du jeune musicien qui, à l'aurore de sa carrière, à Paris, se sent entraîné vers la composition pour le théâtre.

Il ne faut pas croire que les choses se passent toujours avec la politesse qu'on vient de voir, dans le tableau vrai que j'ai tracé des tribulations d'un jeune compositeur. Le directeur privilégié d'un des théâtres lyriques s'y est pris d'autre manière, il y a quelques mois, avec un jeune artiste, grand musicien, que je considère comme l'espoir du présent et de l'avenir, mais que je ne nomme pas, pour ne pas ameuter contre lui les médiocrités. Il avait remis au directeur dont il s'agit le manuscrit d'un livret dont il a fait la musique, le priant de le lire et de décider de sa réception ou de son refus. A quelque temps de là, il lui demanda s'il l'avait lu : « Non, Monsieur. — Voudriez-vous me fixer un jour pour connaître votre décision? — Non.— Pourquoi? — Parce que je ne lirai pas l'ouvrage.— Pourquoi ne voulez-vous pas le lire? — Parce que c'est mauvais. — Mais comment pouvez-vous savoir ce que c'est sans le lire. — Parce que vous m'avez dit que c'est d'un jeune homme, *et qu'un jeune homme ne peut rien faire de bon.* Au surplus, je n'ai que faire de nouveaux auteurs; *j'ai mon monde, vous n'en êtes pas !* » Que dites-vous de cette aménité, cher lecteur?

Voilà pour le théâtre. Supposons maintenant que le jeune artiste soit doué d'une de ces organisations exceptionnelles qui peuvent traiter tous les genres de musique avec succès, et que convaincu de l'impossibilité de réaliser ses vues à la scène, dans l'état actuel des choses, il ait pris la résolution d'appliquer les qualités de son génie à la musique instrumentale. Le voilà donc qui compose des symphonies, des ouvertures de concert, des quintettes, quatuors, trios, enfin, tous les genres de musique d'orchestre et de chambre. Que fera-t-il de tout cela? Comment fera-t-il connaître au public les produits de son imagination et de ses longues études? Il y a à Paris deux orchestres symphoniques de musique sérieuse, puis des concerts de futilités, de casinos et de mauvais lieux. Homme de talent vrai, il ne peut vouloir livrer ses œuvres qu'à la Société des concerts du Conservatoire, ou bien aux *concerts populaires*, fondés et dirigés par M. Pasdeloup ; mais pour lui, ces institutions sont murées, car on n'y peut être entendu qu'à la condition d'être mort. Quelques essais ont été faits de loin en loin, à la Société des concerts, d'ouvrages dont les auteurs n'étaient pas descendus dans la tombe, mais ce furent de rares exceptions obtenues par de certaines influences, et rarement goûtées par le public fossile de ces concerts. Pour l'admission des œuvres nouvelles dans les concerts de cette société, fussent-elles les plus belles du monde, il y a deux obstacles à peu près invincibles, à savoir, l'obligation de faire des répétitions pour l'orchestre, et les préjugés de l'auditoire. A Paris, chacun est si occupé de ses propres affaires, qu'on n'a pas de temps à sacrifier pour l'art, pour étendre le cercle des idées et sortir de la routine. On y vit dans un *tra-la-la* qui est toujours le même. A la pensée de se réunir pour une symphonie nouvelle, avec les soins qu'elle exigerait, tous les artistes d'un orchestre se sentent pris de frémissements. Si, par aventure, on ne peut éviter cette corvée, on regarde vingt fois les aiguilles de sa montre pendant sa durée. A quoi bon d'ailleurs passer du temps à déchiffrer des nouveautés? N'avons-nous pas assez de belle musique que nous savons par cœur et qui nous laisse le loisir de faire nos affaires? Et puis, notre public ne la préfère-t-il pas à tout ce que nous pourrions lui faire entendre d'inconnu. — Telles sont les objections qui ont vingt fois frappé mon oreille, lorsque je pressais les membres de la Société des concerts de sortir des étroites limites de leur répertoire.

A l'égard du public, les difficultés ne sont pas moins sérieuses. Il a ses habitudes, ses traditions d'enthousiasme et la garantie des noms célèbres, qui ne l'obligent pas à faire usage d'intelligence pour porter le jugement qu'exigerait une œuvre nouvelle. Il sait qu'il va goûter du plaisir à un passage qui le chatouille depuis trente ans, et il s'en réjouit d'avance : il n'aime que les surprises qu'il connaît. C'est un honnête public, fier de sa qualité de *classique*, qu'il suppose synonyme de *borné*.

Dans ses *concerts populaires de musique classique*, M. Pasdeloup aurait pu prendre une autre allure, ou plutôt il l'aurait dû, car son jeune orchestre subit une comparaison désavantageuse avec celui de la Société des concerts, au point de vue de la perfection d'exécution, dans des œuvres connues de tout le monde jusqu'à satiété. La longue existence de la Société du Conservatoire, les excellentes traditions de son orchestre, l'habitude qu'a depuis longtemps la majorité des membres de cet orchestre de l'unité d'accentuation, donnent à sa manière de rendre les ouvrages de son répertoire une précision, une délicatesse, un fini, auxquels ne peut atteindre un orchestre qui ne jouit pas des mêmes avantages. Mais là, comme partout à Paris, c'est la routine qui l'emporte. La qualification de *classique*, ajoutée par M. Pasdeloup au titre des concerts populaires, lui a vraisemblablement persuadé qu'elle l'obligeait à suivre les errements de la Société des concerts; mais toute musique bien faite, dans les conditions de l'art sérieux, est *classique*. Or, il en existe une quantité immense complétement inconnue à Paris, et si les abords des concerts populaires étaient rendus faciles aux hommes nouveaux, il s'en produirait encore, j'en ai la conviction. M. Pasdeloup n'aurait pas à craindre de son public l'empire des habitudes de celui du Conservatoire : ce

public lui-même est nouveau dans la voie qui lui est ouverte ; il n'a pas les préjugés de l'autre et se laissera faire, si la musique est bonne, quel que soit le nom sous lequel elle se produise. Je ne serais pas étonné toutefois d'entendre M. Pasdeloup me faire une objection qui, pour lui, serait très-sérieuse ; il me dirait probablement :

« Les neuf symphonies de Beethoven, les quatre ou cinq de Mozart et les dix ou douze de Haydn qu'on exécute, les trois symphonies de Mendelssohn, les ouvertures de ces auteurs et quelques autres, sont sçues de tous les artistes. Avec ces compositions, une ou deux répétitions au plus suffisent pour chaque concert ; il en faudrait beaucoup plus pour des œuvres inconnues, ce qui serait un inconvénient des plus graves, sous tous les rapports. Ne me parlez donc pas de substituer un autre répertoire à celui qui ne me donne pas d'embarras, et avec lequel je remplis ma salle de fond en comble. »

Que si le jeune compositeur dont j'ai parlé, se voyant repoussé par la Société des concerts et par M. Pasdeloup, prend la résolution de renfermer son génie dans le cadre de la musique de chambre, il portera ses quintettes, ses quatuors, ses trios à MM. Alard, Franchomme, Casimir Ney, ou à MM. Maurin, Chevillard, Viguier et Sabatier, ou à M. Armingaud, etc., les priant d'essayer sa musique. Pleins de bienveillance, ces artistes accueilleront sa demande et feront quelque effort, afin de trouver un moment qui convienne aux quatre ou cinq exécutants pour l'essai projeté. Habiles autant qu'intelligents, ils saisiront bien les intentions du jeune artiste, apprécieront les beautés de l'œuvre, et adresseront à l'auteur de sincères félicitations. Ravi d'avoir enfin trouvé le chemin qui doit le conduire à la célébrité, le compositeur se persuadera que ces mêmes artistes vont exécuter ses ouvrages dans leurs séances habituelles de musique de chambre : ici encore une illusion va se dissiper.

« Nous ferions très-volontiers ce que vous nous demandez, lui dira-t-on; mais nous sommes obligés de satisfaire le goût de nos abonnés, lesquels ne veulent entendre que les œuvres des grands maîtres que nous avons l'habitude d'exécuter, et qui accueillent mal toute nouveauté. Quel que soit le mérite de votre composition, nous ne pouvons donc vous promettre de la faire entendre à nos habitués. »

On voit que c'est toujours la même chose : *Quand vous serez connu, quand vous aurez acquis de la célébrité, nous serons prêts à tout faire pour vous ; mais nous ne voulons pas vous aider à vous faire connaître.*

Convaincu enfin qu'il n'a rien à attendre des spéculateurs qui ne font de l'art qu'un moyen, l'artiste se décide à s'adresser aux amateurs désintéressés de cet art, pour la publication de ses œuvres. Un éditeur était précisément témoin de l'exécution d'un de ses ouvrages par les artistes que j'ai nommés, des éloges qu'ils en ont faits, et avait joint ses compliments aux leurs. Nul doute qu'il n'accueille avec empressement la proposition que l'artiste va lui faire de la cession de propriété de ses compositions, pour les faire imprimer et répandre partout. Il se hâte de se rendre chez lui et de l'informer de l'objet de sa visite. De nouveaux éloges sont prodigués à l'auteur pour la beauté de l'ouvrage qu'on a entendu. Malheureusement ce genre de musique, dont on aime à entendre l'exécution par d'habiles artistes, ne se vend pas. Le goût frivole du public ne s'accommode que de petites choses dont les opéras nouveaux fournissent la plupart des thèmes. Quel que soit le penchant qu'auraient les éditeurs à ne s'occuper que de ce qu'il y a de beau et de sérieux dans la musique, ils ne peuvent oublier qu'ils sont négociants, et comme tels obligés de faire honneur à leurs affaires, en ne publiant que des choses dont le débit est assuré. C'est donc à regret qu'on se voit obligé de décliner une offre qu'on aurait été heureux d'accueillir dans des circonstances plus favorables.

Que s'est-il donc passé depuis le commencement du XIXe siècle ? Sans parler des prédécesseurs de Haydn, qui sont en grand nombre, *deux mille symphonies* ont été publiées par ce grand homme, ses contemporains et ses successeurs, Beck, Benda, Brodosky, Carmerloher, Cannabich, Cambini, Crocs, Danzi, Dittersdorf, Fiala, Filz, Giulini, Gossec, Graun, Harrer, Hiller, Hoffmann, Hoffmeister, Holzbauer, Horn, Kleinknecht, Kozeluch, Kuntzen, Lampugnani, Leduc, Martini, Misliwaeczeck, Léopold Mozart, Wolfgange, Amédée, Mozart, Naumann, Neruda, Nichelmann, Pichl, Richter, Riegelg, Roelli, Schmidt, Schmitbauer, Seiffert, Sonnleithner, Stamitz, Toeschi, Sterkel, Vannhall, Van Maldère, Wagenseil, Wranitzky, Gyrowetz, Pleyel, Abel, André, Beethoven, Feska, Kalliwoda, Krommer, Küffner, Lachner, Lentz, Maurer, Méhul, Mendelssohn, Moralt, Onslow, Reicha, Reissiger, Ries, André Romberg, Schneider, Schubert, Schumann, Spohr, Tomaschek, Vogler, Ch. M. de Weber, Winter, Woelff, Mme Farrenc, et beaucoup d'autres dont les noms m'échappent. Depuis mon enfance, j'ai entendu les compositions de la plupart de ces artistes : elles étaient exécutées dans beaucoup de petites villes, parce qu'elles n'exigeaient pas de puissants orchestres, et offraient aux amateurs l'avantage de la variété, que nous n'avons plus. On objectera sans doute que peu de noms tirés de cette foule ont survécu : il en est toujours ainsi, car le génie est rare. Toutefois ce n'est pas à dire qu'il n'y ait dans le reste des œuvres fort estimables et même d'heureuses inspirations. Par exemple, Sterkel, Vannhall, Gyrowitz et Wranitzky, dont les noms sont maintenant oubliés, furent des artistes de grande distinction, dont les œuvres renfermaient des choses pleines d'intérêt. Si les éditeurs d'autrefois n'avaient pas publié les ouvrages de tous ces auteurs ; si tous les orchestres ne les avaient pas exécutés, les grands artistes dont nous admirons aujourd'hui les productions seraient restés dans l'obscurité.

Il en est de même pour toute la musique de chambre. J'ai vu le temps où tout ce qui s'écrivait de quintettes, de quatuors, de trios et de sonates était publié, et où il y avait à Paris cent maisons d'amateurs dans lesquelles on exécutait ce genre de musique, cultivé également dans les provinces, en Belgique, en Hollande, en Angleterre, en Espagne et dans toute l'Allemagne. La consommation de ces ouvrages égalait celle des babioles de notre temps, et les éditeurs s'enrichissaient.

FÉTIS père.

(*La suite prochainement.*)

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Reprise du *Songe d'une nuit d'été.*

Rentrée de Mlle Monrose. — M. Léon Achard. — M. Crosti. — M. Justin.

Jamais titre ne fut mieux justifié que celui-ci, car on n'a jamais mis sur la scène une histoire plus fantastique. Il y a, dans *les Diamants de la couronne*, une reine de Portugal qui fait, il est vrai, des choses bien extraordinaires ; mais c'est une reine qui n'a pas de nom, et qui n'a jamais existé. Mais la reine du *Songe d'une nuit d'été* se nomme Elisabeth, rien que cela ! C'est cette terrible fille d'Henry VIII, que, de son vivant comme après sa mort, tout le monde, jusqu'à M. de Leuven, avait prise au sérieux. L'héritière des Tudors et des Plantagenets, la fière souveraine de l'aristocratique Angleterre, amoureuse de Skakspeare, le rencontrant la nuit dans un cabaret, après avoir couru les aventures dans les rues de Londres, lui prêchant la tempérance pendant qu'il s'enivre, le couvrant d'un manteau quand il est tombé ivre mort, et le faisant transporter dans son parc de Richmond, où il se réveille amoureux comme un fou,— comme un poëte, si vous le préférez, — de l'idéale beauté qui lui a dit, au milieu de son orgie : « Je suis ton génie, et je viens te rendre le respect de toi-même, etc., etc. ! » Quel auteur dramatique a

jamais pris plus de libertés avec l'histoire, avec la vraisemblance, et poussé plus loin la fantaisie? Elisabeth était née en 1533, et Skakspeare en 1564 : il y avait entre ces étranges amants trente et un ans de distance! Mais qu'importe à l'Opéra-Comique? Elisabeth y a l'âge de Mlle Monrose, et Skakspeare celui de M. Achard. Ils sont jeunes tous deux, en dépit de l'histoire, et on ne leur demande pas d'être vraisemblables, mais bien d'être amusants. Or, on les voit coup sur coup dans des situations aussi délicates, aussi difficiles qu'inattendues; ils ont tout l'esprit de M. de Leuven, doublé de M. Brunswick, et ils chantent la musique de M. Ambroise Thomas! On les écoute donc avec un intérêt qui va croissant de scène en scène, et que viennent soutenir ou ranimer, chaque fois qu'il en est besoin, la jalousie de lord Latimer, et les bouffonneries épisodiques de sir John Falstaff.

La partition du *Songe d'une nuit d'été* est une des plus heureuses de M. A. Thomas, une de celles où son talent fin, gracieux et brillant s'est trouvé le plus à l'aise, et s'est déployé avec le plus d'ampleur. Sa mélodie est facile et distinguée, son harmonie toujours élégante; son instrumentation est pleine d'éclat, et fourmille d'ingénieux détails. Toute la partie bouffe — c'est le rôle de Falstaff — est écrite avec autant d'esprit que de verve. Le duo de la reine et d'Olivia, au premier acte, est d'une élégance rare... — L'auteur nous pardonnera-t-il de regretter seulement qu'il y ait donné, comme dans tout le rôle d'Elisabeth, une trop large place à la vocalise? — La romance de Skakspeare, quand il se réveille dans le parc de Richmond, est délicieuse; son duo avec la reine est plein de passion et d'ardeur. Quant au chœur des gardes-chasses, il est si connu, on l'a tant répété partout, et tant *bissé*, qu'il ne reste plus qu'à le saluer comme un des modèles du genre.

Mlle Monrose avait déjà chanté le rôle d'Elisabeth à l'Opéra-Comique, avant ses voyages. La Belgique nous l'a rendue plus jolie que jamais : mais il nous semble que sa voix n'a pas résisté aussi victorieusement que son frais visage à l'inclémence du climat septentrional. Est-ce une erreur de notre oreille? Est-ce l'effet de l'émotion où d'une fatigue accidentelle? Nous ne savons, mais ses notes aiguës nous ont paru voilées, et d'une émission difficile; elle a de la peine à soutenir un son prolongé; elle tourne au *trille involontaire*. Aurait-elle donc chanté souvent, et sans prendre les précautions convenables, la musique de M. Verdi?

M. Léon Achard dit avec autant de sentiment que de grâce la romance du second acte, dont nous parlions tout à l'heure. Dans d'autres parties de son rôle, on le croirait préoccupé de la funeste pensée de devenir un *fort ténor*. Il pousse sa voix avec violence, lui ôtant ainsi toute flexibilité, et gâtant ce timbre délicat et charmant que lui a donné la nature. Qu'il le regrettera amèrement, quand il l'aura perdu! Cette tendance à l'excès, qui, chez lui, paraît nouvelle, se trahit même dans le dialogue. Il crie la prose de M. de Leuven autant que la mélodie de M. Thomas. Il a bien tort : l'une demande à être ménagée et nuancée tout autant que l'autre.

M. Crosti aussi (Falstaff) exagère la sonorité et trille sans le vouloir. Heureusement qu'il n'a encore rien perdu de son agilité correcte et brillante. D'ailleurs, plein de feu, et très-gai par moments, ce jeune artiste a tout ce qu'il faut pour s'élever au premier rang, comme acteur et comme chanteur; mais il faut qu'il se surveille et se modère.

M. Justin, qu'on ne connaissait pas encore à Paris, est jeune aussi, si l'on s'en rapporte à l'apparence, et il semble peu expérimenté. Mais il chante correctement, sagement, avec un excellent style et une expression fort juste. Qu'il devienne seulement un peu moins timide, et son succès est certain.

Mlle Bélia joue fort bien le rôle d'Olivia, et le chante très-agréablement. M. Nathan a plus de talent qu'il n'en faut pour celui du tavernier, mais ne nous en plaignons pas. C'est seulement quand les petits rôles sont donnés à des gens de talent qu'une pièce est jouée avec ensemble.

LÉON DUROCHER.

L'ANNEAU DES NIBELUNGEN,

Par RICHARD WAGNER.

(4e et dernier article) (1).

Il paraît que les géants, lors même qu'ils se déguisent en monstrueux lézards, et qu'ils ont reçu un coup en pleine poitrine, ne perdent pas leur présence d'esprit. Fafner, blessé, comme nous l'avons vu, trouve encore la force de dire à Siegefroy : « Qui donc es-tu, hardi garçon, qui m'as frappé au cœur? Ce n'est pas ta cervelle qui a couvé ce que tu viens de faire. » Avant de mourir, le monstre lui conseille de se tenir sur ses gardes, car celui qui l'a poussé à cet exploit, médite sa perte. Siegefroy arrache le fer du cœur du géant, et le sang en rejaillit sur sa main qu'il porte vivement à sa bouche. O merveille des merveilles! Ce sang du dragon qu'il a terrassé, lui communique la faculté de comprendre le chant des oiseaux, et il en profite à l'instant même. Un oiseau chante dans le tilleul, et voici le sens de son ramage : « A Siegefroy appartient le trésor des Nibelungen. Le *tannhelm*, ou, si vous aimez mieux, le casque, dont la vertu rend invisible celui qui le porte, aiderait puissamment à exécuter de grandes choses, mais l'anneau rendrait son possesseur maître du monde. » Siegefroy s'enfonce dans la caverne. Albéric et Mime, qui se tenaient cachés, paraissent sur la scène : ils se disputent à qui des deux appartiendront le casque et l'anneau. Tous les deux se sauvent à l'aspect de Siegefroiy, qui revient avec les deux talismans. L'oiseau l'avertit derechef d'avoir à se méfier du nain. Un homme averti en vaut deux : le nain se montre, et après un dialogue assez obscur, Siegefroy le tue d'un coup de son épée. L'oiseau chante alors : « Siegefroy a tué le méchant nain : maintenant je connais une femme ravissante. Elle dort sur un rocher élevé qu'entourent des flammes. S'il passe il réveillera sa fiancée, et Brunnhilde est à lui. » Le héros se décide à tenter l'aventure : il sort précédé de l'oiseau. qui lui montre le chemin.

Nous voici à l'acte troisième de la seconde journée, et pour varier, le théâtre représente, comme toujours, des montagnes, des rochers. Il fait nuit : l'éclair brille, le tonnerrre gronde. Le *voyageur*, c'est-à-dire Odin, à l'entrée d'une caverne, évoque Erda qui, en arrivant, répand autour d'elle une clarté bleuâtre. *La déesse semble couverte d'une gelée blanche* : ses cheveux, ses vêtements ont le scintillement de la glace. Tout ce qu'il nous a été possible de dégager d'une conversation apocalyptique se réduit à ceci : Odin commande à Erda de redescendre dans le sein de la terre pour y dormir d'un sommeil éternel. Celui qu'il a choisi a conquis l'anneau des Nibelungen. La malédiction d'Albéric ne saurait l'atteindre : la peur lui est restée inconnue. Erda disparaît, la grotte redevient sombre. Odin veut empêcher Siegefroy d'y entrer; il lui crie : « Redoute le gardien du rocher; ma puissance y tient renfermée une jeune fille endormie. Celui qui la réveillerait, qui en ferait la conquête, celui-là mettrait fin à ma puissance! Lève les yeux, vois les torrents de lumière, la flamme va te dévorer. » Siegefroy lui dit : « Arrière, fanfaron : je dois diriger mes pas vers Brunnhilde. — Si tu ne crains pas le feu, répliqua Odin, que ma lance te barre le chemin. L'épée que tu portes, cette arme l'a déjà coupée en deux autrefois. Que la tienne se brise également contre la lance éternelle! » Siegefroy s'écrie : « Ennemi de mon père, je te retrouve ici! quelle belle occasion

(1) Voir les nos 28, 36 et 37.

pour ma vengeance. » La lutte s'engage, Siegefroy fait voler en éclats la lance d'Odin, qui s'enfuit en disant : « Marche donc en avant, je ne puis t'arrêter. » Un vaste incendie remplit le théâtre ; Siegefroy s'y précipite en sonnant du cor. Peu à peu les flammes pâlissent et Siegefroy trouve Brunnhilde ; il soulève le bouclier d'Odin et réveille la valkyrie. Suit une interminable scène, où les deux amants se livrent aux transports de la passion, dans un style dont il serait difficile de donner une idée. Le langage de Brunnhilde est d'ailleurs empreint d'une rêverie mystique et d'allusions obscures, qui font dire à Siegefroy : « Le doux chant de ta voix, je l'entends ; mais quant à ce que tu me dis en chantant, étonné, je ne puis comprendre. » Le lecteur est tout à fait dans le même cas : à la fin, les deux amants tombent dans les bras l'un de l'autre, c'est la conclusion de la seconde journée.

Italiam! Italiam! Enfin nous voici à la troisième journée, à ce *Crépuscule des dieux*, dont nous renonçons à débrouiller les ténèbres. Un prologue y conduit, et trois nornes se montrent en longs vêtements flottants, comme des espèces de voiles ; elles tressent des cordes prophétiques, que la première attache par un bout à une branche de sapin, l'autre à la saillie d'un rocher ; la troisième lance le bout de la corde derrière elle. Tout en se livrant à ces exercices, elles chantent une espèce d'hymne en trio ; ce chant résume ce qui s'est passé dans les pièces précédentes. La première norne dit : « La nuit s'évanouit, je ne trouve plus les fils de la corde ; Albéric a ravi jadis l'or du Rhin ; sais-tu ce qu'il est devenu ensuite ? » La seconde norne dit ensuite : « L'anneau des Nibelungen surgit à mes yeux du sein de l'envie et du malheur. Une malédiction ronge les fils de ma corde, etc. » Les trois nornes ensemble : « Notre science éternelle est à bout ! les sages n'annoncent plus rien à la terre ; descendons auprès de la mère. » Elles disparaissent et le jour luit aussitôt.

Au commencement du premier acte, Siegefroy et Brunnhilde sortent d'une chambre taillée dans le roc. Siegefroy, qui veut quitter Brunnhilde pour voler à de nouvelles prouesses, lui fait présent du fameux anneau. La malédiction d'Albéric va produire son effet. Nous entrons dans le cercle des traditions qui servent de base au poëme épique des *Nibelungen*. Nous sommes aux bords du Rhin, chez les Giebichungs, c'est-à-dire les descendants de Giebich. Hagen, homme haineux, plein d'astuce, implacable dans ses vengeances, qui a amené la terrible catastrophe dans le poëme, joue ici un rôle semblable. Il sait que Brunnhilde a l'anneau des Nibelungen ; pour s'en emparer, il conçoit le projet de lui faire épouser son frère Günther. Quant à Siegefroy, on lui donne un breuvage qui a les vertus des eaux du Léthé ; aussitôt qu'il y a goûté, il oublie Brunnhilde et s'enflamme d'une vive passion pour Guthrune, femme de Hagen. Brunnhilde est assise à l'entrée de la chambre taillée dans le roc, les yeux fixés sur l'anneau de Siegefroy. Arrive *Waltrante*, l'une des valkyries : « Dans le conseil des dieux, Odin a dit : Si Brunnhilde rendait l'anneau aux filles du Rhin, Dieu et le monde seraient rachetés de la malédiction d'Albéric. C'est de cet anneau que tu portes au doigt qu'il est question. Ecoute mon conseil : pour Odin, jette-le loin de toi, rends-le aux filles du Rhin !

Brunnhilde. — Moi, qu'aux filles du Rhin je rende l'anneau ? es-tu folle ? le gage de son amour ! Retourne vers les dieux ; dis-leur qu'ils ne me prendront pas mon amour, quand même le palais orgueilleux de Walhall devrait s'écrouler.

Waltrante. — Malheur ! malheur ! malheur à toi, ma sœur ! malheur aux dieux de Walhall ! »

Le cor de Siegefroy résonne dans le lointain ; Brunnhilde court au-devant de lui. Il s'avance ; il est coiffé du *Tarnhelm* (casque magique) et il a la figure de Günther. Brunnhilde est effrayée. « Je suis un Giebichung, » lui dit-il ; « Günther est le nom du héros que tu dois suivre. » Brunnhilde, désespérée, éclate en imprécations furieuses. Siegefroy lui arrache l'anneau et lui ordonne de le recevoir dans sa chambre. Jusqu'à présent il avait pris la voix de Günther ; mais c'est avec sa voix naturelle qu'il prononce ces mots, en tirant son épée : « Nothung, sois témoin que j'ai recherché Brunnhilde en tout bien, tout honneur ! gardant ma foi envers mon frère, sépare-moi de ma femme. » La toile tombe fort à propos ; mais ne devinez-vous pas un peu ce qui se passe dans l'entr'acte, ou plutôt ce qui ne se passe pas? Siegefroy revient avec Brunnhilde et avoue qu'il a partagé sa couche, mais séparé d'elle par Nothung. Brunnhilde dément Siegefroy ; qui des deux faut-il croire? à qui s'en rapporter? Hagen s'offre à punir Siegefroy, quoique la valkyrie l'ait rendu invulnérable, mais n'importe ; comme il n'a jamais fui, le charme *ne s'étend pas jusqu'à son dos*. C'est donc par derrière que Hagen le frappera de l'avis de sa femme.

Au troisième acte, le théâtre représente une vallée dans la forêt sur les bords du Rhin : nous retrouvons les trois nymphes chanteuses du prologue. Siegefroy entre en scène et veut leur rendre l'anneau : mais elles le refusent : « Garde-le, héros, lui disent-elles, jusqu'à ce que tu comprennes les malheurs qui y sont attachés. » Qui croirait que le héros garde sottement l'anneau qu'il n'aurait qu'à jeter dans le fleuve pour détourner l'effet de la malédiction ?

Enfin, Hagen tue Siegefroy à la chasse : Günther lui dispute la possession de l'anneau et tombe sous les coups de son frère. Quand Hagen veut retirer l'anneau du doigt de Siegefroy, celui-ci, tout mort qu'il est, lève les mains d'un air menaçant. Guthrune tombe sur le corps de son mari et ne bouge plus jusqu'à la fin. Brunnhilde fait construire un immense bûcher sur les bords du Rhin, et ordonne d'y porter le corps de Siegefroy, puis elle chante : « Maudit cercle ! terrible anneau ! Je saisis ton or et je m'en défais. Sages sœurs, dans la profondeur des eaux, vous m'avez donné un loyal conseil ! Ce que vous demandez, je vous le rends. Prenez-le dans mes cendres, que le feu qui me consume le purifie de la malédiction. — Vous, corbeaux, volez chez vous ! Dites à votre maître ce que vous avez entendu ici sur les bords du Rhin ! La fin des dieux approche : c'est ainsi que je jette le brandon dans le palais de Walhall ! Si la race des dieux a passé comme un souffle... je lègue au monde le trésor de ma science la plus sainte. Ni l'or, ni la magnificence, ni maisons, ni biens, etc., *l'amour seul nous rend heureux dans la volupté et dans la souffrance.* »

Brunnhilde fait amener son coursier, y monte, et d'un bond s'élance au milieu du bûcher qui flamboie. Tout à coup le bûcher s'écroule ; le Rhin déborde et roule ses flots sur les cendres. Les trois nymphes, filles du Rhin, arrivent en nageant : à leur aspect Hagen est saisi de vertige ; il jette ses armes et se précipite dans le Rhin, où les nymphes le saisissent et l'entraînent vers le fond.

La pièce finit par une aurore boréale ; et c'est assurément ce qu'il y a de plus clair pour nous dans l'immense logogriphe que Richard Wagner appelle une tétralogie.

Ici notre tâche s'arrête. Pour faire connaître à des Français l'œuvre étrange de Richard Wagner, il n'y avait pas deux partis à prendre, nous ne pouvions que la raconter, l'exposer aussi intelligiblement que nous le permettaient la longueur et la bizarrerie du texte. Encore ne nous flattons-nous pas d'avoir évité les contre-sens, les erreurs ; souvent nous avons marché dans ce labyrinthe comme un aveugle qui a perdu son bâton. Toute discussion d'ailleurs était impossible. Bien fou qui chercherait à corriger, modifier, amender des conceptions qui n'ont ni précédents, ni analogues dans aucun répertoire théâtral. C'est tout simplement à prendre ou à laisser.

Que les lecteurs qui nous ont suivi, s'il y en a quelques-uns, fassent donc à leur guise! Quant à nous, on sait déjà notre opinion. L'*Anneau des Nibelungen* n'est qu'un conte légendaire, dont nous abandonnons la valeur poétique à des juges plus compétents, plus experts surtout dans la langue allemande.

Comme œuvre dramatique, l'auteur nous paraît avoir composé quelque chose d'aussi absurde, mais de beaucoup moins amusant que *le Pied de mouton*, *les Pilules du diable* et autres féeries de même force. Ce qui nous étonne le plus, c'est qu'un musicien ait méconnu la musique au point de croire que *l'Anneau des Nibelungen* fût propre à en inspirer, nous ne disons pas de bonne, mais seulement de tolérable, et que s'il existe dans l'univers un seul homme capable d'en écrire sur ce texte, il pût s'en rencontrer un seul autre en état de l'écouter.

J. DUESBERG ET S***.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a commencé dimanche dernier ses représentations du dimanche par *le Trouvère* et *Diavolina*. Mlle Mourawieff a dansé une dernière fois dans le ballet et a fait de brillants adieux au public parisien.

*** Lundi, on a donné *la Juive*. Warot a chanté pour la première fois le rôle de Léopold avec beaucoup de charme.—Mercredi, par suite d'une indisposition de Faure, *le Trouvère* a été substitué à *la Favorite* annoncée avec *le Marché des Innocents*. Mlle Sax a chanté admirablement le rôle de Leonora.—On devait donner vendredi *les Huguenots*; mais Mme Gueymard étant à son tour indisposée, le chef-d'œuvre de Meyerbeer a été remplacé par *le Comte Ory* et *le Diable à quatre*.

*** Mlle Vernon a reparu mercredi dans *le Marché des Innocents*, aux grands applaudissements des amateurs de la nouvelle étoile. C'est elle qui remplissait vendredi le rôle de Mazourka dans *le Diable à quatre*.

*** *Le Prophète*, de Meyerbeer, sera représenté incessamment, avec Mlle Wertheimber dans le rôle de Fidès.

*** On s'occupe activement de la reprise de *Moïse* et du nouveau ballet dans lequel Mlle Amina Boschetti doit faire ses débuts.

*** Mlle Cico est de retour à Paris.— Montaubry revient aujourd'hui. — Le nouvel opéra d'Auber, *la Fiancée du roi de Garbes*, va entrer en répétition. — Les études de l'opéra de Maillart, *Lara*, commenceront très-prochainement.

*** Quoique la transformation intérieure que subit la salle Ventadour ne doive pas être entièrement accomplie pour le 1er octobre, la réouverture de l'Opéra Italien n'en aura pas moins lieu à cette date, et vraisemblablement elle se fera par *la Lucia*, interprétée par Mme Lagrange et Fraschini; Giraldoni débutera dans le rôle d'Ashton.—Il paraît décidé par M. Bagier que pendant les premiers mois de la saison, la troupe de Paris se composera de Mmes Lagrange, de Méric-Lablache, Gassier, Vanderbeck, Vestri, et de MM. Fraschini, Baragli, Nicolini, Giraldoni, Delle Sedie, Bouché, Rovère; tandis que le théâtre de l'*Oriente*, à Madrid, sera défrayé, pendant le même temps, par Mmes Borghi-Mamo, les sœurs Marchisio, Calderon, et MM. Mario, Musiani, Guicciardi, Antonucci Scalese. Quant à Mlle Adelina Patti, nous avons dit, lorsqu'elle fut engagée, que ses représentations commenceraient à Madrid et qu'elle ne serait ici que vers la fin de décembre. — Baragli débutera dans le rôle du comte Almaviva d'*il Barbiere*.

*** *Joseph* et *l'Epreuve villageoise* attirent beaucoup de monde au théâtre Lyrique. — On devait donner vendredi la première représentation du *Pêcheur de perles*, mais elle a été ajournée à demain, par suite d'une indisposition de Mlle de Maësen.

*** Les recettes brutes des théâtres impériaux subventionnés, des théâtres secondaires, des concerts, spectacles et cafés-concerts se sont élevées, pendant le mois d'août 1863, à 939,266 fr. 56 c.

*** On écrit de Bade que le roi de Hollande, qui a fort remarqué le talent de Mlle Artot pendant son séjour dans cette résidence, a fait offrir à l'éminente cantatrice un engagement de plusieurs années au théâtre de la Haye, avec 30,000 florins de traitement et un congé de cinq mois, et qu'elle a refusé ces brillantes propositions.

*** On écrit de Pérouse que Mme Ferraris vient d'obtenir une véritable ovation dans un nouveau ballet de Diani *Graziella*. La célèbre danseuse tant admirée à Paris, à Londres, à Saint-Pétersbourg, s'y est surpassée. Elle aurait dû répéter tous ses pas si elle avait obéi aux acclamations enthousiastes du public. Les plus belles fleurs lui ont été jetées, la salle croulait sous des tonnerres d'applaudissements, et enfin un honneur tout à fait inusité à une première représentation lui a été décerné par la musique municipale, qui s'est rendue sous ses fenêtres pour lui donner une sérénade. A la seconde représentation l'enthousiasme s'est encore accru.

*** Mlle Lucca, qui a eu dernièrement l'honneur de se faire entendre chez la princesse royale de Prusse, à Potsdam, vient de recevoir de Son Altesse un bracelet magnifique et d'un goût exquis. — Un grand personnage a daigné aussi envoyer de Londres à l'éminente cantatrice, une bague enrichie de diamants.

*** Après une excursion de plusieurs mois en Suisse, en Allemagne, etc., signalée par des succès sans nombre, Roger est de retour à Paris, et nous donnons une bonne nouvelle à nos lecteurs en les informant que le célèbre ténor va ouvrir un cours de chant et de déclamation lyrique.

*** Nous avons eu l'occasion de parler dernièrement du beau concert donné par Louis Brassin dans les salons de la Redoute, à Spa, et de mentionner le succès qu'y avait obtenu Berthelier. Nous avons omis de dire qu'outre l'éminent pianiste Brassin et son jeune frère, violoniste plein d'avenir, l'administration des jeux avait demandé le concours de Mlle Balbi, du théâtre de l'Opéra-Comique, et de Mlle Hélène de Katoff, la charmante violoncelliste, élève de Servais, qui s'est fait applaudir l'hiver dernier à Paris dans plusieurs concerts. Digne élève de son maître, Mlle de Katoff a exécuté, avec accompagnement d'orchestre, *le Désir* et des fantaisies brillantes sur *la Muette de Portici*, deux belles compositions de Servais. Le public a été vivement impressionné par le style large, toujours élevé et gracieux en même temps de Mlle de Katoff, et, en entendant ces sons pleins de charme, de sentiment et de chaleur qu'elle sait tirer de son instrument, il a battu des mains avec enthousiasme.

*** Le *Musical World* consacre six colonnes au compte rendu du magnifique festival qui vient d'avoir lieu à Worcester. Le choix des morceaux était grandiose, l'exécution a été admirable. Nous nous bornerons à signaler les résultats de ces trois solennelles journées : — Le mardi 8 septembre, à midi, à la cathédrale, devant un auditoire de dix-sept cents personnes : *Elie*, de Mendelssohn. Mmes Lemmens, Banks, Palmer et M. Wilbye-Cooper en ont chanté la première partie; Mmes Tietjens, Sainton-Dolby et M. Sims-Reeves, la seconde partie; M. Weiss a interprété la partie du prophète en entier. Le soir, concert à la salle du Collége, avec la participation des artistes susmentionnés. Le produit de cette journée a été de liv. st. 333 (environ 8,000 francs.) — Mercredi, à midi, le *Requiem*, de Mozart, *le Christ au mont des Oliviers*, de Beethoven et un hymne de Mendelsshon (chant d'actions de grâce). Le soir, *la Première nuit de Walpurgis*, de Mendelssohn (soli : Miss Palmer, MM. Wilbye et Weiss), et un concert. Produit de la recette, liv. st. 250 (environ 6,200 francs.)— Jeudi, à midi, devant deux mille cent soixante-dix personnes, l'oratorio de Schachner, *Israel's return from Babylon*, la nouveauté par excellence de ce festival, avec Mme Tietjens, Miss Palmer, MM. Sims-Reeves et Santley. La deuxième partie de cette matinée était remplie par des fragments d'œuvres de Haendel, interprétés par les artistes déjà mentionnés. Cette troisième journée a produit, avec des dons supplémentaires, environ liv. 300 (7,500 francs.) — L'année dernière le produit total avait atteint liv. 1,300 (32,500 francs.) L'Angleterre est encore certainement le seul pays où une solennité musicale puisse atteindre a un pareil chiffre de recette.

*** Le *Mænner-gesang-verein* de Vienne a donné un concert à Pressbourg, avec le concours de la *Lieder-tafel* de cette ville, au profit des pauvres de la basse Hongrie. Au moment où les chanteurs viennois montèrent sur l'estrade, la salle de la Redoute, où la fête avait lieu, retentit d'applaudissements et d'acclamations enthousiastes. Presque tous les morceaux exécutés par les chœurs ont été bissés. On a particulièrement remarqué : *Vineta*, *la Rose dans les bois*, *le Laurier* et *la Rose*, etc. Olschbauer a chanté un solo : *Espérance*, par Schubert, et *Ah! que n'en est-il toujours ainsi*, de Rubinstein. La Liedertafel de Pressbourg a dit, entre autres, un chœur de Tinody du XVIe siècle, et un lied populaire par le comte Léon Fesztetits, qui a eu un succès extraordinaire et qui a été redemandé.

*** L'éminent violoniste Lecieux vient de donner au casino de Trouville un brillant concert avec le concours de Mme Cartelier, de la chapelle impériale, de Mlle de Corteuil, pianiste de Caen, et de Berthelier. Après l'exécution de plusieurs compositions distinguées de M. Lecieux, Mme Cartelier a chanté avec beaucoup de charme une très-jolie valse de concert encore inédite de M. Emile Ettling, et Berthelier a excité des rires inextinguibles en disant sa charmante chanson du *Coquelicot* et la bouffonnerie si originale : *C'est ma fillè*.

*** Nathan et Ravina viennent de donner un charmant concert au casino d'Etretat. L'éminent violoncelliste a joué avec une pureté et un sentiment exquis ses compositions *Hommage à Bellini*, *Chansons napolitaines* et *la Berceuse*. Ravina a enlevé avec son inimitable talent trois morceaux originaux, le *Nocturne*, la *Mahoura*, *Havanera*, et M. Marochetti, avec Mlle Dellernos, se sont très-bien acquittés de la partie vocale. Cette soirée, la deuxième de la saison, a été charmante, et a valu de fréquents applaudissements aux artistes.

*** L'éminent pianiste-compositeur Henri Wieniawski est de retour à Paris, et son frère le célèbre premier violon du théâtre impérial russe est retourné à Saint-Pétersbourg. Les deux frères ont donné à Spa et dans differentes villes d'eaux des bords du Rhin, des concerts où leur magnifique talent leur a valu d'unanimes applaudissements.

*** On écrit de Leipzig en date du 12 septembre, que M. Paul Mendelssohn, frère du célèbre compositeur, a déposé entre les mains du magistrat municipal une somme de 1,500 thalers, produite par la vente des lettres de son frère. Ce don a été désigné comme « Fondation de Félix Mendelssohn-Bartholdy, » et ce capital sera administré par le magistrat. Le 3 février, jour anniversaire de la naissance de feu Men-

delssohn, les intérêts en seront remis à deux veuves d'artistes de l'orchestre de Leipzig, lesquelles seront désignées par le même magistrat municipal de cette ville.

*** Jacques Baur, l'éminent pianiste, vient de donner deux beaux concerts à Aix en Savoie, dont l'un avec le concours du ténor Bettini et de Swetschia, violoniste, au bénéfice des incendiés du hameau de Tresserve, a produit près de 1,300 francs net. L'élite de la société d'Aix s'était rendue à ces deux concerts dans lesquels les artistes ont été chaleureusement applaudis.

*** Aujourd'hui dimanche, grande matinée musicale au Pré Catelan. Musard, l'éminent et populaire artiste, vient de renouveler son programme et d'y ajouter de nouvelles richesses. L'excellent corniste Cortiani et le célèbre flûtiste Forestier se feront entendre dans deux de leurs plus charmantes compositions. — Avant-dernier grand bal d'enfants avec les fanfares militaires.

*** Aujourd'hui dimanche, au concert des Champs-Elysées, première matinée musicale, de 2 à 5 heures. L'orchestre sera dirigé par M. Gobert.

*** Le magasin de musique ancienne de Lavinée est transféré, à partir de ce jour, 11, rue des Saints-Pères.

*** Les lettres viennent de faire une grande perte! L'auteur de *Cinq-Mars*, de *Stello*, de *Chatterton*, Alfred de Vigny, membre de l'Académie française, vient de succomber dans sa soixante-quatrième année, à une longue et douloureuse maladie.

*** Une cantatrice italienne, qui jouit autrefois d'une grande célébrité, Mme Schoberlechner, née Dall' Occa, vient de mourir à Saint-Pétersbourg. Des revers de fortune lui avaient imposé la dure nécessité de donner, sur ses vieux jours, des leçons de chant dans cette capitale. Mme Schoberlechner avait été prima donna de la première société italienne qui y donna des représentations de 1829-1830. Peu de temps après l'entrée en fonctions de l'intendant des théâtres, M. de Küstner, cette cantatrice, déjà sur le retour, se fit entendre sans beaucoup de succès à l'Opéra de Berlin.

*** On annonce la mort, à Turin, d'une cantatrice de grand talent, Mme Palmire Tacchinardi, nièce du célèbre chanteur de ce nom, et qui s'était déjà fait applaudir sur plusieurs scènes italiennes.

*** M. Moreau, qui a tenu longtemps, en province, d'une façon distinguée, l'emploi de ténor, vient de mourir à l'âge de soixante ans; il était frère de Moreau Sainti.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Dinan.* — A l'occasion des fêtes qui ont accompagné les courses, M. Kovalsky, pianiste distingué, avait organisé avec M. et Mme Archainbaud, chanteurs de talent, des soirées musicales terminées par de petits opéras-comiques qui ont eu beaucoup de succès, et qui ont valu aux trois artistes des applaudissements légitimes.

*** *Lyon.* — *Robert le Diable* avait été choisi pour la réouverture du grand théâtre, mais les honnêtes gens qui venaient jouir du chef-d'œuvre de Meyerbeer n'ont rencontré dans la salle que tumulte et scandale. Une bande de spectateurs du plus bas étage avait organisé contre un artiste de talent, gendre du directeur, M. Danguin, une cabale aussi absurde qu'injuste, devant laquelle il a dû se retirer en jurant que jamais il ne chanterait devant un public comme celui de Lyon. Après cette déclaration faite par le régisseur, l'opéra a pu continuer, et Dulaurens a effectué son début. Ce début, malgré l'émotion d'une scène aussi dégoûtante, a d'ailleurs eu lieu avec un grand succès qui, depuis la phrase : « Chevaliers, c'est à vous que je bois, » a été en croissant jusqu'à la fin de la représentation.—Il n'en a pas été de même de celui de Mlle Olivier dans le rôle d'Alice; elle a été impitoyablement sifflée. — Le deuxième début de Dulaurens dans *Guillaume Tell*, n'a pas été moins heureux que le premier. — Mme Gabel, qui passionne toujours notre public, a reparu plus belle et plus brillante que jamais dans Marie de *la Fille du Régiment*; Miral y faisait son troisième et très-favorable début. M. Fabre, ténor léger, et Mlle Lagye, jeune lauréate du Conservatoire de Paris, ont été admis sans opposition, et compléterent bien l'ensemble de la troupe.

*** *Marseille.* — La rentrée de MM. Lefranc et Dumestre dans *Guillaume Tell*, a été pour ces deux artistes un véritable triomphe. M. Lefranc a été acclamé par la salle entière et applaudi à tout rompre. Un accueil analogue était quelques instants après fait à M. Dumestre. Le rôle de Mathilde a servi de premier début à Mlle Moreau, belle personne et cantatrice de talent, qui n'avait besoin que de paraître pour se faire accepter. Son second début dans le rôle de Marguerite des *Huguenots* a d'ailleurs confirmé pleinement ce premier succès. — *La Juive* a fourni à Mme Ecarlat-Geimar l'occasion d'un deuxième début très-brillant; enfin la direction a fait une excellente acquisition dans M. Gilbert, basse d'opéra-comique, qui possède une voie franche et sonore, conduite avec art. Notre saison lyrique s'annonce donc sous les meilleurs auspices.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — *Lucie, Martha* et *Faust* ont défrayé cette semaine le théâtre de la Monnaie. Le charmant opéra de Flotow est toujours bien accueilli, et le succès antérieur de *Faust* se soutient très-bien. — On nous annonce comme prochaines les représentations successives des *Noces de Figaro*, du *Val d'Andorre*, de *Quentin Durward*, etc. — La direction monte en outre *Oberon*, de Weber, *la Statue*, de Reyer, etc.

*** *Bade.* — La troupe italienne a fait place à la comédie française ; la troupe allemande seule donne encore des représentations lyriques ; elle a joué cette semaine *l'Iphigénie en Aulide*, de Gluck. Le chef-d'œuvre du maître a été chanté par Brandes, Hauser et Mme Boni, avec un talent, une conscience et un respect de l'œuvre qui leur fait honneur. Ces trois chanteurs, doués, comme on sait, de voix magnifiques, ont été bien secondés par le reste de la troupe. Les chœurs sont excellents, et l'orchestre a justifié sa bonne réputation. — Nous sommes encore sous l'impression de l'effet produit par le magnifique concert donné à l'occasion de la fête de S. A. R. le grand-duc de Bade. Mlle Marie Battu, Mme Lablache de Méric, M. Delle-Sedie pour le chant ; MM. Alard, Jael Krüger, harpiste, et Seligmann pour la partie instrumentale, étaient chargés de l'exécution du splendide programme que nous avons publié, et dont Donizetti, Meyerbeer et Rossini faisaient les frais. S'il fallait entrer dans le détail des perfections apportées par chacun de ces virtuoses merveilleux à l'interprétation de ce programme, la place et l'expression nous feraient défaut. Contentons-nous de dire que cette perfection a encore surpassé ce qu'on pouvait attendre, et que, si le concert a été donné devant des têtes couronnées, il n'a pas cessé un instant d'être à la hauteur de l'auguste auditoire qui l'honorait de sa présence.

*** *Stuttgard.* — Pour l'anniversaire de la naissance du roi le théâtre de la Cour doit donner : *Axur, roi d'Ormus*, opéra de Saliéri, paroles de Lorenzo da Ponte, l'auteur des paroles de *Don Juan*. L'ancien maître de chapelle, feu Lindpaintner, avait commencé à écrire pour cet opéra une nouvelle instrumentation et des récitatifs ; le chef d'orchestre actuel Eckart s'est chargé de terminer ce travail.

*** *Berlin.* — L'Académie de chant s'est proposé d'exécuter le *Te Deum* de Graun, le jour anniversaire de celui où cette composition fut dite pour la première fois, il y a cent ans, en présence de Frédéric le Grand. Dans le concert qui aura lieu ensuite, on entendra le : *Lauda Sion*, de Mendelssohn, et le *Magnificat*, de S. Bach. — Le pianiste de la cour, M. Hans de Bülow, et M. Carlberg donneront en outre une série de concerts avec orchestre. — Une cantatrice de concert, qui a eu du succès à Londres, Mme Parepa, est arrivée ici ; elle se fera entendre d'abord dans les concerts du Gewandhaus.

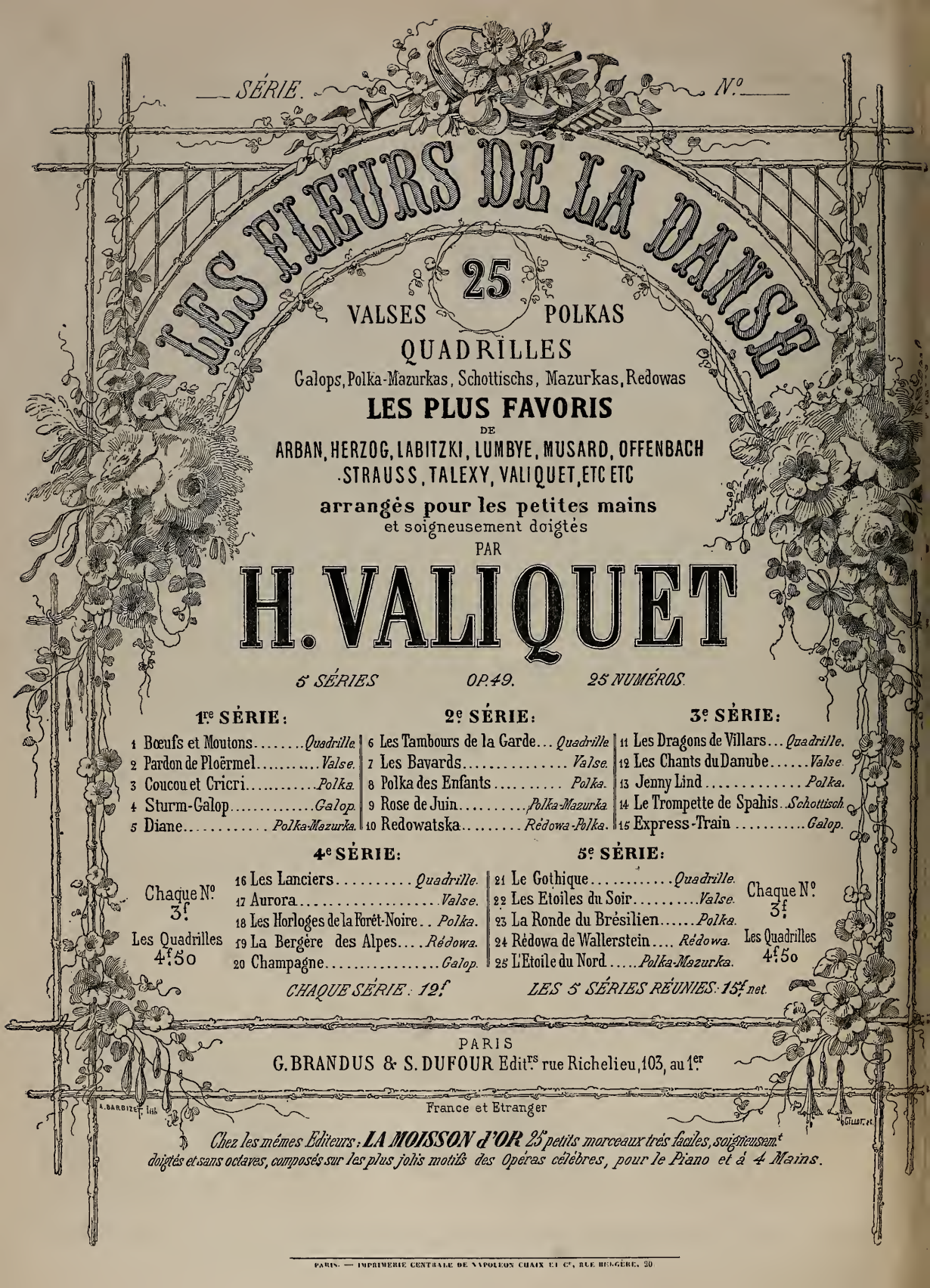
*** *Hambourg.* — La société Merelli a donné *la Sonnambula* au théâtre de la ville. Mlle Patti a chanté le rôle d'Amina de manière à faire tourner la tête au public, pourtant assez peu impressionnable, de la grande cité marchande. — La représentation d'*il Barbiere*, qui était attendue avec une vive impatience pour samedi, a été ajournée au mardi 15 du courant, par suite d'une indisposition de la jeune et célèbre artiste.

*** *Prague.* — Naudin vient d'obtenir un beau succès au théâtre de la ville : il a chanté de la façon la plus dramatique le rôle d'Edgardo, de *Lucie de Lammermoor*.— Le maître de chapelle M. Jahn, qui demeure parmi nous, a été nommé maître de chapelle de la cour, à Weimar, en remplacement de Franz Liszt.

*** *Vienne.* — Le théâtre de la Cour a donné *la Juive*, d'Halévy ; les principaux rôles étaient interprétés par des artistes étrangers. Mme Fabri-Mulder, qui est bonne musicienne et qui chante correctement, n'a pas toute l'énergie voulue pour le rôle de Rachel ; elle a eu toutefois quelques beaux moments. Wachtel (Eléazar) était en voix ; il a parfaitement dit l'air du quatrième acte; malheureusement chez l'excellent ténor, le talent dramatique laisse à désirer. — Rokitansky, du théâtre de Prague, doit chanter le rôle de Marcel (*Huguenots*) lundi 14 ; le lendemain, Ander fera sa rentrée dans *Fidelio*, de Beethoven. — Outre ses deux dernières partitions, *il Signor Fagotto* et *Lieschen et Fritzchen*, Offenbach a livré au Carltheater celle d'un opéra en trois actes : *les Géorgiennes*.— Mlle Barth doit débuter au théâtre Treumann par le rôle de Mme Denis, dans la pièce d'Offenbach. — On annonce que Pischek, l'ancien baryton du théâtre royal de Stuttgard, donnera prochainement quelques représentations au théâtre de la Cour.

*** *Milan.* — Après la représentation de : *il Vecchio de la Montagna* et du malencontreux ballet *Oronos*, *Norma* est venue nous apporter un magnifique dédommagement. Jamais l'épopée lyrique de Bellini ne nous est apparue aussi triomphante. Mme Marie Lafon est bien la prêtresse terrible, faite pour inspirer aujourd'hui comme autrefois la terreur à plus d'un Pollion et à plus d'un Adalgise. Son chant, tour à tour tendre sans fadeur, gracieux sans affectation, dédaigneux sans rudesse, violent et emporté sans exagération, a valu à la célèbre cantatrice un véritable triomphe. Mlle Corani l'a vaillement secondée dans Adalgise, et Capponi a été très-beau dans Oroveze.

Le Directeur : S. DUFOUR.


SÉRIE.
N°.
LES FLEURS DE LA DANSE
25
VALSES POLKAS
QUADRILLES
Galops, Polka-Mazurkas, Schottischs, Mazurkas, Redowas
LES PLUS FAVORIS
DE
ARBAN, HERZOG, LABITZKI, LUMBYE, MUSARD, OFFENBACH
STRAUSS, TALEXY, VALIQUET, ETC ETC
arrangés pour les petites mains
et soigneusement doigtés
PAR
H. VALIQUET
5 SÉRIES OP. 49. 25 NUMÉROS.
1re SÉRIE:
1 Bœufs et Moutons ..... Quadrille.
2 Pardon de Ploërmel ..... Valse.
3 Coucou et Cricri ..... Polka.
4 Sturm-Galop ..... Galop.
5 Diane ..... Polka-Mazurka.
2e SÉRIE:
6 Les Tambours de la Garde ... Quadrille
7 Les Bayards ..... Valse.
8 Polka des Enfants ..... Polka.
9 Rose de Juin ..... Polka-Mazurka.
10 Redowatska ..... Rédowa-Polka.
3e SÉRIE:
11 Les Dragons de Villars ... Quadrille.
12 Les Chants du Danube ..... Valse.
13 Jenny Lind ..... Polka.
14 Le Trompette de Spahis .. Schottisch.
15 Express-Train ..... Galop.
4e SÉRIE:
16 Les Lanciers ..... Quadrille.
17 Aurora ..... Valse.
18 Les Horloges de la Forêt-Noire .. Polka.
19 La Bergère des Alpes .... Rédowa.
20 Champagne ..... Galop.
5e SÉRIE:
21 Le Gothique ..... Quadrille.
22 Les Etoiles du Soir ..... Valse.
23 La Ronde du Brésilien ..... Polka.
24 Rédowa de Wallerstein .... Rédowa.
25 L'Etoile du Nord ..... Polka-Mazurka.
Chaque N° 3f.
Les Quadrilles 4f.50
Chaque N° 3f.
Les Quadrilles 4f.50
CHAQUE SÉRIE : 12f.
LES 5 SÉRIES RÉUNIES : 15f. net.
PARIS
G. BRANDUS & S. DUFOUR Editrs rue Richelieu, 103, au 1er
France et Etranger
Chez les mêmes Editeurs : LA MOISSON d'OR 25 petits morceaux très faciles, soigneusemt doigtés et sans octaves, composés sur les plus jolis motifs des Opéras célèbres, pour le Piano et à 4 Mains.
PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | N° 39. | 27 Septembre 1863.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — *Chant guerrier*, chœur pour voix d'hommes, composé par Meyerbeer, par **Adolphe Botte.** — Phénomènes acoustico-physiologiques (1er article), par **Charles Meerens.** — Le royaume Hawaïen, par **Oscar Comettant.** — Nouvelles et annonces.

CHANT GUERRIER,

Chœur pour voix d'hommes composé par Meyerbeer pour la tragédie de *Struensée*.

Après l'*Ouverture* et la *Polonaise* de *Struensée*, si bien exécutées aux concerts de Pasdeloup, et qui ont produit une si vive et si profonde sensation, on vient encore d'extraire de cette partition un très-beau *Chant guerrier* (chœur pour voix d'hommes). Malheureusement, le reste de l'ouvrage n'est guère connu ici; mais comme il nous a été donné de l'entendre dernièrement et que tout a excité l'admiration, nous voulons essayer de rendre compte de nos impressions.

Michel Beer, auteur de la tragédie, avait, dit-on, un admirable instinct de la scène; comme son frère, il possédait le génie dramatique, ce don précieux, inestimable, refusé à tant de grands poëtes et à tant de grands musiciens. L'histoire de Struensée, histoire pleine de grandeur, de passion, de larmes et d'amour, lui inspira, on le sait, un vrai chef-d'œuvre. Cette tragédie obtint le plus grand et le plus légitime succès en Bavière d'abord, puis dans toute l'Allemagne; elle promettait un écrivain digne de recueillir une bonne part de l'héritage de Goëthe et de Schiller. Mais aussi quelle fortune pour un poëte d'avoir un tel collaborateur, et combien Michel Beer eût été heureux et fier de se voir ainsi compris, chanté, et, osons le dire, agrandi!

Soutenu et entraîné non-seulement par son imagination, mais encore par sa piété fraternelle, par le souvenir d'une perte cruelle, par tout ce qui est la source féconde des talents vraiment grands, nous voulons dire les nobles, pures et religieuses pensées, Meyerbeer en composant la musique de *Struensée* a fait une œuvre belle et durable. Même dans les courts passages qui, pas à pas, suivent quelquefois l'action, il a su faire un emploi nouveau et original de certaines combinaisons instrumentales, il a su créer un genre d'intérêt trop négligé dans les solennités de nos deux théâtres français. Si nous assistons quelque jour à la représentation de cette tragédie, habilement traduite; si la musique de Meyerbeer, exécutée comme elle demande à l'être, vient animer et colorer les scènes principales, nous compterons certainement un grand succès de plus; nous applaudirons à cette heureuse et fertile alliance de la poésie et de la musique dont les tragiques grecs tirèrent de si beaux effets, et dont la savante et large musique de Mendelssohn, entendue naguère à l'Odéon, lors des représentations d'*Antigone*, nous donna une si ingénieuse quoique si infidèle imitation.

On peut diviser la partition de Meyerbeer en cinq morceaux principaux : l'*Ouverture*, la *Révolte*, la *Polonaise*, la *Villanelle* et le *Songe de Struensée*.

L'ouverture s'étend bien au delà de ce que le titre annonce; c'est à la fois la préface et le résumé plein d'ampleur de la tragédie; c'est une grande page où, grâce à un art consommé, les variétés de la couleur, les richesses du développement et des motifs se fondent en une remarquable unité. La noblesse et la majesté de la marche du début, l'élégance, le pathétique du magnifique chant en *ut* dièse mineur, chant confié aux violoncelles, délicatement accompagné et ramenant, par une ravissante enharmonie, la marche, développée d'une façon charmante, intéressante et nouvelle; la passion, l'agitation de l'allegro, attaqué par les premiers violons; les rêves d'amour, de gloire; les couleurs les plus brillantes, les plus tranchées, les tableaux les plus mouvementés, les plus divers y sont mariés dans une telle harmonie qu'ils rendent en quelques pages saisissantes et vivantes, tout ce que la pensée du poëte recèle de plus éclatant et de plus magnifique. Est-il besoin de le dire? cette ouverture est le morceau capital de la partition. Il y a là des rentrées, des dessins, des modulations, une plénitude de pensées qui commandent l'enthousiasme. Quant à la polonaise, c'est parce que Meyerbeer trouve souvent de semblables merveilles, qu'il unit à la gloire de compositeur dramatique la grâce, la légèreté et l'esprit qu'on admire dans les œuvres les plus aimables et les plus simples des grands maîtres de la symphonie. Pourtant, même dans cette charmante polonaise, tout n'est pas grâces et sourires, mouvements vifs et voluptueux, gaieté noble et décente : le puissant génie de l'auteur se montre bientôt. Nous sommes au bal, il est vrai; mais à cette fête se trame la perte de Struensée et de la jeune et belle reine : des accents fiévreux, des jalousies dévorantes grondent dans cette riche orchestration; le rhythme de la polonaise fait place à d'autres rhythmes. On retrouve là cette beauté de conception, cette complexité de sentiments et d'images, ce style énergique et concis, ces mélodies resplendissantes de coloris et de verve qui distinguent tout ce qu'écrit Meyerbeer.

Dans le premier entr'acte : *la Révolte*, après un motif délicieux, entendu déjà dans l'ouverture et peignant chaleureusement l'amour de Struensée, amour profond, inaltérable, un de ces amours comme il y en eut même au XVIIIe siècle, qui subjuguent, épurent et élèvent l'homme, l'orchestre quitte bientôt les accents de la tendresse : les roulements du tambour, des timbales, l'agitation qui se manifeste, la couleur sombre d'une pédale de dominante, sur laquelle se développe *crescendo* un rapide dessin en triolets, annoncent quelque grand événement ; en effet, c'est une révolte qui éclate tout à coup. Par son charme mélodique, par sa franchise d'accent, par la richesse de ses harmonies et, plus encore peut-être, par un splendide développement instrumental qui plusieurs fois en multiplie et en change complétement la physionomie primitive, le beau chœur pour voix d'homme, publié récemment, tient, par ses dimensions ainsi que par son mérite, une très-grande place dans l'ouvrage. Inspiré par une célèbre mélodie danoise, ce chœur, dont les quatre parties ont toutes une élégance, une distinction singulièrement remarquables, est vraiment entraînant. A chaque strophe, on est frappé de la variété harmonique, des piquantes et passagères tonalités (parfois à peine indiquées) jetées là incidemment et sobrement pour donner du relief et de la nouveauté à ce chant populaire plein de franchise, d'entrain, sinon de grandeur et d'originalité. Il faut entendre la mélodie de ce chœur (dite d'abord par les voix seules, puis par les ténors soli) pour se faire une idée de tout ce que la science peut ajouter à un thème de mouvements éloquents et de beautés inattendues.

On découvre à chaque instant dans cette scène de la révolte, mille jolies choses admirablement traitées, remplies de mouvement, de vie, de poésie, et où ne manquent aucunes de ces larges combinaisons familières à la plume qui traça les impérissables beautés du *Prophète* et des *Huguenots*. Le ravissant solo de hautbois, par exemple, qui accompagne les quatre ténors, et où brillent les plus fines coquetteries du contre-point ; puis les dialogues si habilement enchevêtrés de l'orchestre et du chœur, où les sentiments des soldats et ceux de la cour marchent parallèlement : tout cela et beaucoup d'autres passages encore qu'il serait trop long de citer, fait comprendre d'une façon claire et saisissante les caractères si divers qui se pressent en foule dans cette scène éminemment dramatique et révolutionnaire. Toujours essentiellement vrai et pathétique, lors même qu'il est resserré dans un cadre étroit, Meyerbeer a tracé ici avec la fermeté, la concision et l'éloquence tant admirées dans ses grands ouvrages, un de ces tableaux vigoureux qui captivent la foule aussi bien que les gens de goût ; il a peint avec un art que nous ne saurions trop louer les poignantes émotions accumulées dans ce deuxième acte ; il a tiré de la conception du poëte des effets et des beautés que d'autres musiciens n'y eussent assurément pas trouvés.

Avec le troisième entr'acte, on entre dans un tout autre ordre de sentiments et d'idées. Plus de cour, plus d'éclat, plus de fêtes ; mais aussi plus de fausses joies, plus de tragiques douleurs. A Copenhague on conspire, on veut faire expier au ministre plébéien et tout-puissant son génie, sa naissance et son amour ; à la reine (ce qu'on ne pardonne guère davantage), sa jeunesse et sa beauté. Nous ne sommes plus au palais de Christianbourg, nous sommes dans une pauvre auberge de village où l'on boit, où l'on chante, où l'on rit et où l'on aime, s'il faut en croire certains trilles, certaines indiscrétions des flûtes, des clarinettes et des hautbois. Rien de plus frais, de plus gracieux, de plus original que la villanelle qui compose cet entr'acte : c'est un chef-d'œuvre de pensée et de style. A notre avis elle vaut la polonaise. C'est enchanteur comme invention, mais c'est aussi merveilleusement travaillé. Cela fait songer à Virgile, à Théocrite, à tout ce qui est délicat, féminin, tendre et enjoué. Après les éclats, les agitations qui précèdent, cette jeunesse, cette naïveté, cette simplicité, forment le plus heureux contraste. Nous tenons à insister sur la simplicité de cette villanelle, car elle frappera certainement, comme elle nous a frappé, tous ceux qui entendront cette charmante inspiration, dans laquelle l'auteur s'est pourtant fréquemment contenté des accords de tonique et de dominante, et où il n'a employé que très-discrètement les mille détails, les dessins expressifs, les courtes et belles modulations dont il a le secret.

Dans le quatrième entr'acte qui succède à cette scène rustique, le compositeur nous fait encore une fois changer d'émotions. Toute la musique qui accompagne les derniers moments de Struensée, entre autres la *Marche funèbre*, est d'une tristesse navrante. Struensée endormi repasse en lui-même sa vie si agitée, ses rêves de rénovation sociale ; bercé par une douce, tendre et mélancolique mélodie, il murmure le nom de la reine, et ce qu'il se rappelle surtout, ce sont les heures enivrantes passées à la contempler.

Au seul point de vue musical, ce songe doit produire à la scène un effet prodigieux ; il est plein de larmes, de soupirs entrecoupés, de religieux et chastes accents.

Tout est beau dans ce cinquième acte ; mais une des pages les plus tristes et les plus pénétrantes est la noble et pathétique mélodie de l'avant-dernière scène. Le pasteur de Struensée accourt bénir et embrasser pour la dernière fois son fils bien-aimé ; alors un chant large, simple, exprimant une douleur mâle et contenue s'élève de l'orchestre. Dit par trois violoncelles, harmonisé avec un goût exquis, ce chant est assurément l'un des plus émouvants de l'œuvre.

Y a-t-il dans Meyerbeer lui-même, qui pourtant a écrit de si belles marches, des inspirations supérieures à la marche par laquelle débute l'ouverture et à celle qui termine si lugubrement la tragédie ? A-t-il beaucoup de morceaux plus riches d'harmonie, plus remarquables comme expression, comme invention et, ajoutons, comme instrumentation que l'ouverture tout entière, que la célèbre polonaise et que cette adorable villanelle qui, mieux connue, pourrait bien devenir la *benjamine* des dilettantes, et qui, brillante antithèse, atteste à quel point le génie, presque toujours, unit à la force et au grandiose, l'esprit, la grâce et la noblesse ? On en jugera bientôt, nous l'espérons. En attendant, et sans parler des magies de l'orchestration qui ne font jamais défaut à Meyerbeer, tous ceux qui étudieront cette partition désireront vivement, nous ne craignons pas de l'affirmer (surtout dans un temps si peu fertile en chefs-d'œuvre), que Paris puisse, à son tour, goûter avec la poésie brillante et élevée de Michel Beer, la musique profonde, originale et variée de l'auteur de *Robert* et du *Pardon de Ploërmel*.

ADOLPHE BOTTE.

PHÉNOMÈNES ACOUSTICO-PHYSIOLOGIQUES.

(Premier article.)

Les artistes doués d'un sentiment musical délicat, s'aperçoivent fréquemment du désaccord qui règne dans les intervalles du piano, et c'est alors que ceux d'entre eux qui ignorent la théorie de l'art, s'en prennent souvent à l'accordeur ; cependant ils ont pu remarquer que le piano paraît plus discord un jour que l'autre, et, dans d'autres circonstances encore, jouit d'une justesse qui semble satisfaisante.

L'accordeur ne peut remédier à cet état de choses ; il est obligé aujourd'hui de faire une répartition tempérée de l'octave en douze intonations équidistantes, déterminées par le cycle des douze quintes également altérées, chacune du douzième de comma pythagorique : de là, les tierces majeures trop fortes, les tierces mineures trop faibles, et, enfin, une désorganisation générale dans les rapports rationnels des intonations des gammes et des accords.

Il suffit de mettre en regard les rapports numériques rigoureux des sons constituant l'accord parfait majeur, donnant respectivement

4, 5 et 6 vibrations (soit 4,000, 5,000 et 6,000) dans le même temps, avec ceux qui résultent de la répartition d'un tempérament égal, qui sont dans la même proportion 4,000, 5,040 et 5,993, pour avoir sous les yeux une idée de l'altération de ces intervalles.

Au sujet des rapports numériques des intervalles, Leibnitz dit : que l'oreille sans évaluer les nombres mêmes, aperçoit l'effet de leurs rapports et de la concurrence des vibrations simultanées lorsqu'elles reviennent ensemble; elle fait pour le temps ce que l'œil fait pour l'espace lorsqu'il est affecté d'une manière agréable par des rapports justes des formes sans mesurer ni sans calculer les rapports mêmes.

Chladni, au sujet du tempérament, dit que si l'on entend un intervalle qui diffère peu d'un autre exprimable par des nombres d'un rapport plus simple, on croit entendre le plus simple; et que cette illusion est d'autant plus parfaite que la différence est moindre.

C'est un fait d'expérience incontestable que si l'on entend des modulations sur un instrument à sons fixes, dans lesquelles une note commune se trouve constamment intercalée, l'intonation de cette note semble se modifier, et on croit distinguer les transitions et les mouvements enharmoniques ou diacomatiques, ce qui confirme les assertions de Leibnitz et de Chladni.

Cependant la délicatesse de l'ouïe est quelquefois trop grande pour que celle-ci puisse s'accommoder facilement à des altérations quelque minimes qu'elles soient; on peut s'en convaincre en accordant par tempérament égal un piano soi-même quand on en a l'habitude, sinon en prêtant une attention soutenue au travail d'un accordeur. Cette opération surexcite tellement les parties nerveuses de l'organe, que lorsqu'on touche du piano immédiatement après, il semble plus discord qu'auparavant; c'est probablement pour ce motif que certains accordeurs engagent les pianistes à laisser reposer l'instrument pendant quelques heures lorsqu'il vient d'être accordé, ne se doutant pas que c'est l'oreille et non le piano qui demande le repos.

Le système de tempérament égal devenant une progression géométrique entre le son fondamental et son octave, il s'ensuit que l'altération de chaque degré chromatique varie selon l'intervalle qu'il forme dans la modulation; mais dans les systèmes de tempéraments inégaux, quelques intonations jouissent constamment, au détriment d'autres modulations, d'une justesse rigoureuse lors du passage de certains accords à un autre, et cependant ces intonations semblent aussi se modifier; cette modification est uniquement le fait du changement de caractère de l'intonation.

L'intonation est donc empreinte du caractère qui détermine l'intervalle qu'elle forme à l'égard d'une autre intonation, et l'harmonie ou l'accompagnement, de même que les sons (mélodiques) qui l'entourent, viennent fixer ce caractère; de là résulte, du reste, le cachet différent d'une même mélodie harmonisée de plusieurs manières, et la sensation tonale qui reste dans les accords ayant une basse autre que la tonique.

Ce caractère des intonations provient du rhythme vibratoire auquel nous soumettons les sons dans leur perception. De même que nous pouvons à volonté tenir pour temps fort chaque 1er, 2e, 3e, 4e, 5e ou 6e, etc., oscillation du balancier du métronome, quoique son mouvement soit parfaitement isochrone, nous jouissons de la faculté de diviser les vibrations du corps sonore par 1, 2, 3, 4, 5 ou 6, etc., c'est-à-dire que nous percevons le son par série ou groupe d'une ou plusieurs vibrations successives, et le nombre de vibrations dont chaque série se compose détermine le caractère de l'intonation. Ainsi, le rhythme résultant de 1 ou 2 et les puissances de 2 (soit 4, 8, 16, etc.), nous fournira le caractère de la tonique, et si nous divisons les vibrations du son par 3, nous entendrons l'effet de la dominante; par 5, celui de la tierce majeure, etc., lors même que le son se produit isolément; mais ce caractère est forcément marqué lorsque deux ou plusieurs sons se produisent simultanément, puisqu'alors il se forme un synchronisme périodique, c'est-à-dire qu'il y a des instants de départ coïncidant, après deux ou plusieurs nombres premiers entre eux de vibrations respectives.

Cela étant, on s'explique que le quatrième degré (*fa*) tende à s'approprier le caractère de tonique; son rapport numérique étant 4/3, il exécute un nombre de vibrations provenant d'une puissance de 2, pendant que le mouvement vibratoire de la tonique se trouve divisé par 3 et acquiert ainsi le caractère de dominante.

A l'égard du mode mineur, le rhythme vibratoire par 2e de la tonique se maintient, grâce à son rapport avec sa dominante 3/2, car la tierce mineure, par son expression 6/5, détourne le caractère de la tonique et la conduit au ton majeur dans lequel elle serait médiante 5, tandis que la tierce mineure elle-même, en vertu de son rhythme 6 (doublement de 3) y deviendrait dominante. C'est ainsi que dans le cri du coucou, par exemple la tierce mineure, *sol mi*, nous sommes enclins à apercevoir le majeur dont la tonique *ut* est sous-entendue. Ce n'est qu'à condition de concevoir la dominante *si* que nous pourrions nous figurer le ton de *mi* mineur. C'est le *si* qui doit procréer le rhythme binaire de la tonique. Dans le mineur la tonique est donc rhythmée par 2 sur 3 à l'égard de la dominante, et par 5 sur 6 à l'égard de la tierce; il y a embarras.

On doit attribuer à la coexistence des deux rhythmes vibratoires dans les sons constituant l'accord mineur, les dispositions mélancoliques que ce mode inspire; on doit attribuer encore à ce double rhythme vibratoire l'impression moins sympathique qui est exercée par le mineur sur les personnes médiocrement organisées pour la musique, et aussi le phénomène qui, chez certaines gens douées d'une organisation musicale inculte, fait qu'elles n'éprouvent pas la sensation du repos dans cet accord parfait. Les sons aliquotes (harmoniques) dénotent d'ailleurs que ce mode est factice.

Les personnes bien organisées, cherchent naturellement à intercaler le rhythme de 6 dans la série des rapports numériques des intervalles de la musique; mais 6 ayant un commun diviseur avec tous les nombres plus petits que 5, se réduirait conséquemment avec ceux-ci à un rapport plus simple, et 5 étant le seul qui, avec 6, constitue deux nombres premiers entre eux, se trouve forcément désigné; cela explique le charme de la tierce mineure, et de son renversement à l'égard d'une intonation tonique devenant 5 pour elle. Dans l'accord parfait mineur, le synchronisme des trois sons n'existe qu'après chaque 10, 12 et 15 vibrations respectives; 10 se rapporte à 15 comme 2 à 3, et à 12 comme 5 à 6. Ainsi, dans le rapport 10 à 15, les vibrations repartent ensemble après chaque 2 et 3 vibrations respectives, tandis que dans celui de 10 à 12 ce départ coïncidant n'a lieu qu'après 5 vibrations de la tonique 10 sur 6 de la tierce mineure 12.

CHARLES MEERENS.

(*La suite prochainement.*)

LE ROYAUME HAWAIEN [1].

Je viens d'acquérir la preuve qu'il ne faut jamais parler légèrement des rois, des royaumes et des chefs d'orchestre.

Je crois même pouvoir assurer qu'il est surtout imprudent de parler légèrement de ces derniers.

Cela demande quelques explications, les voici :

Il y a quelques jours, en rentrant chez moi, je trouvai une carte de visite sur laquelle je lus : *Monsieur Vidal, consul général de Sa*

(1) Sous ce titre, *les Civilisations inconnues*, notre excellent confrère, Oscar Comettant, publiait récemment un volume rempli de notions curieuses et variées. Pour en donner un échantillon, nous reproduisons le chapitre qu'on va lire et qui se rattache à notre spécialité.

Majesté Hawaïenne. M. Vidal m'annonçait sa visite pour le lendemain du jour où il m'avait fait remettre sa carte. N'ayant pas à ce moment encore l'honneur de connaître personnellement le consul général de Sa Majesté Hawaïenne et ne sachant du peuple kanake que bien juste ce que tout le monde peut en savoir par les récits de Cook et de Lapeyrouse, je me demandai naturellement ce que pouvait avoir à me dire M. Vidal.

Tout à coup, ô souvenir inquiétant ! je me rappelai que, dans un feuilleton du *Siècle*, d'après un journal américain et sous cette rubrique : *Nouvelles de l'autre monde*, j'avais dit quelques mots d'une représentation, extraordinaire sous tous les rapports, d'un des opéras de Verdi, *Il Trovatore*, dans la ville de Honolulu.

Ma conscience s'inquiéta de ce souvenir, et j'eus peur de m'être égayé à tort à la suite du journaliste américain sur un gouvernement, sur un peuple, sur des dilettanti et sur un chef d'orchestre, tous dignes d'un compte rendu plus sérieux.

« Parce que le groupe des Sandwich s'étend du 19e au 23e degré de latitude nord-est et du 157e au 159e degré de longitude ouest, ce n'est point une raison, me dis-je, pour que les habitants de ces pays lointains (par rapport à nous) ne se montrent pas sensibles à la bonne musique, et qu'il n'y ait pas là-bas, comme ici, d'habiles chefs d'orchestre. A la vérité, pensai-je encore, les habitants des îles Sandwich mangeaient, il y a peu de temps, leurs prisonniers de guerre, sans scrupule aucun et de bon appétit ; mais rien n'empêche qu'ils soient à cette heure de véritables gandins, professant avec le goût de la gibelotte de lapin, l'horreur du gigot d'homme. »

Et je me rappelai avoir connu à New-York un collectionneur de médailles, jeune homme charmant, de manières élégantes, dont le seul défaut peut-être était une excessive timidité, et dont l'oncle, encore vivant à cette époque, avait, en sa qualité de sauvage comanche, servi de tombeau vivant à un Algonquin, à deux Sioux, à un nègre marron, à trois Apalachites et à un plus grand nombre de Hurons-Iroquois dont les opinions politiques étaient en désaccord avec les siennes.

Alors je recherchai le numéro du *Siècle* où j'avais parlé d'Honolulu, et je relus les lignes suivantes, que, pour ma punition autant que pour l'intelligence de la question, il me faut reproduire ici :

« Pour passer à un sujet moins sérieux dans cette revue de l'autre monde, laissez-moi vous raconter une représentation, à coup sûr fort curieuse, de l'opéra *Il Trovatore* dans la ville de Honolulu.

» Vous savez sur quel point de notre boule terrestre est situé Honolulu. Cette ville est la capitale d'une des îles Sandwich, et par conséquent elle se trouve baignée par la mer Pacifique dans la Polynésie. Or, dans ce pays lointain, qui ne nous est connu que depuis 1778, grâce aux voyages de Cook, on ne se prive nullement des douceurs de la musique, on y joue l'opéra italien, avec des artistes bien autrement distingués qu'on ne le fait d'ordinaire dans les capitales d'Europe.

» Et Tamberlick ? — me direz-vous.

» Il s'agit bien de Tamberlick ! Le ténor qui figure dans la troupe de Honolulu est un roi, ni plus ni moins, et la prima donna une reine. Peut-être le talent vocal de ce couple couronné laisse-t-il quelque chose à désirer, mais il ne faudrait pas le dire trop haut à Honolulu. Chacun s'y montre donc on ne peut plus satisfait de la méthode exquise de Sa Majesté Kamehameha et de son auguste épouse.

» Une correspondance des îles Sandwich, reçue par la voie de San Francisco, nous apprend l'immense effet produit par l'œuvre de Verdi sur les dilettanti kanakes, auxquels on est redevable de la fondation d'une société philharmonique à Honolulu.

» Cette société, qui compte trois guitaristes, deux flûtistes, un violoniste, quatre joueurs de marimba, et quelque chose comme six mirlitons, s'était jointe à l'orchestre royal pour la représentation du *Trovatore*. L'orchestre de Sa Majesté Kamehameha étant composé des mêmes éléments à peu près que ceux de la société philharmonique, on peut juger de la valeur instrumentale de cet ensemble.

» C'est un barbier irlandais établi à Honolulu qui s'était chargé d'arranger la partition de Verdi, en l'accommodant au goût du pays.

» La salle présentait un coup d'œil magique. Presque toutes les dames étaient habillées, et bon nombre de spectateurs étaient aussi vêtus. Plus de deux cents chandelles de suif végétal éclairaient l'assemblée. Après une courte introduction d'orchestre, étrangère à l'œuvre du maëstro italien, et qui pourrait bien être de la composition du barbier irlandais, on vit apparaître les chanteurs. Ils eurent tous beaucoup de succès. Mais les honneurs de cette mémorable journée artistique devaient être pour Sa Majesté Kamehameha, dans le rôle de l'amant de Leonora, et pour sa compagne, qui, d'après la correspondance à laquelle nous empruntons ce fait, n'avait pas eu besoin de se bistrer la peau pour jouer le personnage de la bohémienne. Il faut renoncer à peindre la sensation produite par le *Miserere*. Quelques personnes déchirèrent le peu de vêtements qu'elles avaient, en témoignage d'admiration. Le barbier irlandais a reçu une récompense digne de ses talents. Quel autre eût pu transcrire la partition du *Trovatore* pour guitares, flûtes, marimbas, et quelque chose comme douze mirlitons ? Verdi lui-même y eût renoncé.

» Eh bien ! entre le plaisir que nous fait éprouver à nous autres Parisiens l'orchestre de l'Opéra et celui qu'éprouvent les habitants de Honolulu en entendant le leur, l'avantage reste aux habitants des îles Sandwich. Le beau absolu serait-il une illusion de notre esprit, et le beau relatif existerait-il seul ? Non, pourtant. Mais où donc est le beau absolu ? »

Après cette lecture, je restai convaincu d'une chose : c'est que M. Vidal n'avait pas pris la peine de venir chez moi pour attacher à la boutonnière de mon habit les insignes de la décoration de Sa Majesté Hawaïenne.

Le lendemain donc, M. Vidal se présenta chez moi, et je vis en lui ce que les Anglais appellent un parfait gentleman.

— Je viens, monsieur, — me dit-il, — vous prier de rectifier une erreur, involontaire j'en suis sûr, et vous offrir le moyen de rendre publiquement justice au gouvernement d'un monarque aussi loyal que généreux, en même temps qu'au peuple sur lequel il règne et qui a déjà obtenu une belle place parmi les peuples civilisés. Il s'agit du compte rendu que vous avez fait dans le *Siècle*.

— Ah ! oui, du *Trovatore* à Honolulu.

— Avec le roi Kamehameha IV pour premier ténor.

— Et son auguste épouse pour prima donna.

— Et un barbier irlandais pour arrangeur de partition.

— Et deux cents chandelles de suif végétal pour éclairer la salle.

— Et la salle remplie de dilettanti par trop légèrement vêtus.

— Et les instruments hyperboliques de l'orchestre.

— Et le chef d'orchestre lui-même, qui est furieux contre vous, et qui d'ailleurs ne dirige aucun orchestre à Honolulu, où il n'y en a pas, mais où il ne peut manquer d'y en avoir bientôt.

— Comment ! ce chef d'orchestre ne dirige pas d'orchestre ?

— Non, monsieur, mais il n'en est pas moins un excellent chef d'orchestre.

— Ce sont les meilleurs.

— Je le crois comme vous. Toujours est-il que le chef d'orchestre d'Honolulu est un musicien distingué qui dirige avec la même habileté les orchestres présents et les orchestres absents. Témoin l'orchestre de l'Opéra-Italien aux Etats-Unis, et celui de la Havane, qui sont de véritables orchestres composés de véritables instrumentistes et d'instruments très-réels, et qu'il a tour à tour conduits à la baguette, c'est le cas de le dire.

— Mais, répliquai-je, en serait-il des chanteurs d'Honolulu comme de l'orchestre de cette capitale, et la représentation du *Trovatore*,

conduite par l'habile chef d'orchestre des îles Sandwich, n'aurait elle existé que dans l'imagination du journaliste américain dont je me suis si imprudemment fait l'écho?

— Non, monsieur, il y a réellement des chanteurs qui chantent à Honolulu, et s'il n'y a pas d'orchestre dans cette ville, il y a du moins un chef d'orchestre comme vous l'avez très-bien dit, et une société philharmonique qui mérite tous les encouragements. Du reste, — ajouta avec beaucoup d'amabilité M. Vidal, — voici une lettre qui m'est adressée par le directeur de cette société, avec prière de vous la communiquer.

Je pris cette lettre et je lus :

« Il n'existe pas de société philharmonique à Honolulu... »

— Ah! mon Dieu! — dis-je en m'interrompant moi-même, — si l'orchestre n'existe pas et qu'il n'existe pas non plus de société philharmonique, qu'existe-t-il donc en fait d'institution musicale?

Je continuai :

« Il existe une société musicale, composée d'amateurs, dont l'objet principal est la culture du chant et l'exécution des œuvres des maîtres anciens et modernes. »

— Mais n'est-ce pas la même chose? demanda M. Vidal.

— Exactement, — lui dis-je. Et je poursuivis :

« La société a été formée, en 1853, par quelques amateurs étrangers, résidant à Honolulu, sur le modèle de celles d'Europe, ne donnant de concerts publics que quand il s'agit de venir en aide à la charité. La société musicale de Honolulu se compose de quarante membres actifs et d'un certain nombre de membres honoraires, qui tous sont étrangers, à l'exception de trois dames nées ici, mais dont deux sont mariées à des étrangers. Il n'y a pas d'orchestre à Honolulu; quelques-uns des membres, amateurs distingués, se font entendre de temps à autre sur leurs instruments respectifs (flûte et violon), avec accompagnement de piano. Les autres instruments dont on parle dans le feuilleton du *Siècle* n'existent que dans l'imagination du correspondant de ce journal.

» Les membres de la société musicale ont donné, il y a quelque temps, une représentation opérative (*sic*) privée, ou plutôt une représentation de tableaux opératiques (*sic*), à laquelle Leurs Majestés le roi et la reine ont assisté, ainsi que les familles et les amis des membres de la société. Une scène du *Trovatore* (le chœur des enclumes) et celle du marché, de l'opéra *Martha*, de Flotow, ont été représentées d'une manière très-satisfaisante (bien entendu avec accompagnement de piano seul); tous les rôles furent chantés et joués par des membres de la société. Sa Majesté le roi, qui est, comme vous le savez, excellent juge en matière musicale, ayant entendu les plus grands artistes pendant son voyage en Europe, a saisi cette occasion pour donner à la reine le plaisir de voir une représentation opératique (dramatique), et, avec sa générosité bien connue, non-seulement il a facilité par tous les moyens possibles l'exécution de ce projet, mais il a défrayé toutes les dépenses de l'entreprise. Il y a deux ans que la société m'a confié la direction de la partie musicale, et je me permets d'ajouter, pour l'édification de M. Oscar Comettant, que celui qu'il se plaît d'appeler un barbier irlandais est un de ses compatriotes, aussi bon Français que lui, ancien chef d'orchestre de l'Opéra Italien aux Etats-Unis et à la Havane, et bien connu dans ce pays.

» Signé : E. HASSLOCHER. »

— M. Vidal, — dis-je au consul général du royaume hawaïen, — je suis de ceux qui veulent qu'on rende à César ce qui appartient à César, et aux chefs d'orchestre ce qui appartient aux directeurs de sociétés chorales. En conséquence, je ferai dans le journal même où j'ai commis le crime, la plus large rectification concernant la fameuse représentation du *Trovatore* et l'habile chef qui en dirigeait l'exécution; mais j'attends de vous la réalisation de la promesse que vous avez bien voulu me faire pour me mettre à même de rendre au royaume hawaïen la justice qu'il mérite comme peuple civilisé.

OSCAR COMETTANT.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi et vendredi *les Vêpres siciliennes*. Caron y remplace Bonnehée dans le rôle du duc de Montfort; il s'y est fait applaudir; le duo du quatrième acte et le boléro du cinquième sont un grand succès pour Mlle Sax.— Mercredi, *la Favorite* et *le Marché des Innocents* occupaient l'affiche. — Aujourd'hui dimanche on donne ce même spectacle.

*** Gueymard est depuis une dizaine de jours en proie à de violentes douleurs de goutte sciatique qui le tiennent éloigné de la scène.

*** La reprise du *Songe d'une nuit d'été* est fructueuse pour le théâtre de l'Opéra-Comique. Remise d'une émotion, bien naturelle le jour de sa réapparition sur cette scène, Mlle Monrose s'acquitte très-bien du rôle de la reine, et Achard chante d'une façon charmante celui de Shakespeare.— Un débutant nommé Hénault a remplacé Justin dans le rôle de Latimer. — Demain lundi, Montaubry et Mlle Cico, de retour de leur congé, reparaîtront dans *Lalla Roukh*. — On jouera avec l'opéra de Félicien David *le Tableau parlant*.

*** Malgré l'activité déployée dans les travaux intérieurs de la salle Ventadour, on commence à craindre qu'elle ne soit pas prête à recevoir les spectateurs à l'époque fixée; mais il ne s'agirait que d'un délai de quelques jours, et la direction fait annoncer que les représentations retardées seraient rendues aux abonnés dans le cours de la saison. En attendant, l'abonnement marche à souhait, et l'on affirme qu'il dépasse aujourd'hui le chiffre de 500,000 francs. — Mario a traversé Paris, venant d'Italie et se rendant à Madrid, où il commence la saison. — On répète activement les principaux opéras du répertoire.

*** L'indisposition de Mlle de Maesen se prolongeant, la première représentation des *Pêcheurs de perles* est ajournée à la semaine prochaine. On espère qu'elle pourra être donnée le 28. — En attendant, *les Noces de Figaro*, *Joseph* et *l'Epreuve villageoise* attirent chaque soir un nombreux public au théâtre Lyrique impérial. — On y remonte avec activité *la Perle du Brésil*, de Félicien David, qui aura pour principaux interprètes Mme Carvalho, Pilo et Georges Cabel.

*** Mme la baronne Vigier, née Sophie Cruvelli, est en ce moment à Paris.

*** La municipalité de la ville de Bayonne a ouvert un concours agricole le 20 septembre, et à cette occasion des concours d'orphéons, de fanfares et de musique d'harmonie militaire y ont eu lieu au milieu d'une population immense, qu'une véritable pluie diluvienne n'avait pas arrêtée. Les jurys étaient présidés par M. A. Elwart et Cadeaux, assistés de MM. Grosset, Collin, Laurent de Rillé, Baffarra et Wilfrid d'Indy. Le premier prix du chant a été remporté par les Neustriens de Caen, celui de fanfare par la Société d'Orbec, et celui d'harmonie par la musique municipale de Caen.

*** Après avoir donné quelques représentations à Cologne, M. Marchesi s'est rendu à Ostende, où il a chanté avec sa femme devant un bon nombre d'amateurs. M. Blumner, pianiste de Londres, s'était joint au couple musical et a partagé son succès dans le concert qui avait lieu le 16 de ce mois.

*** La ville de Colmar (Haut-Rhin) a inauguré sa saison théâtrale par un opéra-comique en trois actes et en dialecte alsacien, libretto de M. Mangold, pâtissier à Colmar; quant à la musique, elle est de M. J.-B. Wekerlin, dont nous avons souvent eu occasion de parler. Cet ouvrage s'appelle *die dreifache Hochzütt im Bæsæthal* (*les Trois noces dans la vallée des balais*); son succès a été on ne peut plus brillant; acteurs et auteurs ont été rappelés sur la scène; le troisième acte a été bissé à peu près tout entier. L'orphéon de Colmar a offert deux couronnes aux auteurs.

*** Berthelier poursuit le cours de ses triomphes. Depuis Levassor, la chansonnette comique n'avait pas rencontré de plus joyeux interprète. Cette semaine au Havre, dans le salon Frascati, sous le patronage de Mme Orfila et avec le concours de Lecieux, un concert avait été pour ainsi dire improvisé, qui avait rempli la salle, et dans lequel la scène comique *C'est ma fille*, *l'Humour britannique*, *Coquelicot*, ont fait pâmer de rire l'assemblée. — Le lendemain, à Villers, concert improvisé en deux heures et même succès.

*** Après son retour de Bade, où il s'est fait entendre plusieurs fois et où il est engagé pour le concert d'octobre avec Batta, Vivier est parti pour Biarritz; le célèbre corniste y a été mandé pour jouer à la villa Eugénie.

*** Nous avons eu la bonne fortune d'entendre jeudi dernier, dans une réunion privée, une jeune femme d'origine italienne, mais qui de-

puis plusieurs années était fixée en Espagne, et en dernier lieu à Séville, où sa belle voix et une excellente méthode charmaient les dilettanti des salons aristocratiques et des concerts. Le cercle philharmonique de Séville entre autres lui a dû de belles soirées et de grands succès. Mme Gagliano, c'est son nom, était venue passer quelques jours à Paris; mais après s'être fait entendre devant quelques connaisseurs, il lui a été difficile de se refuser aux instances qui lui ont été faites d'y rester cet hiver et de s'y faire connaître. Mme Gagliano possède une voix de mezzo-soprano dont le timbre et la sonorité sont des plus agréables, et elle la conduit en artiste qui a été à bonne école. Son séjour en Espagne l'a de plus familiarisée avec la musique populaire du pays, et personne ne chante avec plus de verve et d'entrain les chansonnettes espagnoles dans lesquelles excellaient Mme Léonard et Mme Viardot. Les bonnes chanteuses de concert sont rares ; nous croyons donc pouvoir prédire à Mme Gagliano une grande vogue pour ceux de la saison prochaine.

*** Le lycée musical de Bologne, dont Rossini et Donizetti furent les élèves, et qui fut si célèbre autrefois, lorsqu'il eut à sa tête le père Martini, puis le père Stanislas Mattei, va, dit-on, retrouver son ancienne splendeur sous la direction du maestro G. B. Beretta, de Vérone, qui vient d'être appelé par le conseil communal de Bologne à ces importantes fonctions. Musicien consommé, érudit profond, critique plein de tact et de jugement, M. Beretta, qui est encore jeune d'âge et d'esprit, est, assure-t-on, le meilleur choix que l'on pût faire en cette circonstance. La nomination à ce poste élevé était pendante depuis plus de deux ans; plusieurs *maëstri* distingués s'étaient mis sur les rangs, et M. Beretta a été élu par la presque unanimité des membres du conseil.

*** Une correspondance du *Nord* parle avec grands éloges d'une jeune cantatrice moscovite, Mlle Catherine Massoni, qui a chanté plusieurs fois avec un grand succès au kursaal d'Ostende. Mlle Massoni, qui possède une belle voix de mezzo-soprano, se destine au théâtre et va perfectionner en Italie ses études musicales.

*** La musique a dignement tenu sa place dans les fêtes du congrès de Gand, qu'elle a brillamment terminées par un concert donné le vendredi au Grand-Théâtre. On s'était assuré le concours de Mlle Marie Sax, de Vieuxtemps et de Wicart. Quoique le prix des places eût été augmenté, la salle était complétement remplie et offrait un magnifique coup d'œil. Après l'ouverture de *Freyschutz*, Wicart a chanté le grand air d'Eléazar, de *la Juive*, l'un des rôles qui ont le plus contribué à établir sa réputation. Il s'y est surpassé. Dans les trois morceaux chantés par Mlle Sax, *Robin des Bois*, *Pierre de Medicis* et *le Trouvère*, elle a été chaleureusement applaudie et chaque fois rappelée. Quant à Vieuxtemps, son triomphe habituel était d'avance assuré; son concerto en *la* mineur et sa ballade polonaise lui ont valu des acclamations frénétiques, et les honneurs d'une ovation décernés par l'unanimité du public. Une belle page de Gevaert, l'ouverture de *Hugues de Somergem*, deux chœurs, l'un de *la Création* de Haydn, et l'autre du *Messie* de Haendel, chantés par six cents exécutants appartenant aux écoles communales de Gand, ont été particulièrement remarqués, et ont richement complété le programme de ce beau concert dont le souvenir sera longtemps gardé dans nos annales artistiques.

*** L'ouverture des concerts populaires, sous la direction de M. Pasdeloup, est fixée au 25 octobre prochain.

*** Après son concert à Ems, Mme Corinne de Luigi, avec MM. Favilli, Monari-Rocca et Pallat, n'a pas eu moins de succès à Wiesbaden. On l'attendait à Homburg.

*** Nous lisons dans les journaux italiens, qu'à l'imitation de ce qu'avait entrepris l'éditeur Guidi à Florence, le chef d'un des principaux établissements d'Italie, M. Tito di Ricordi, éditeur à Milan, vient de prendre la louable initiative de fonder, dans la ville musicale par excellence, une Société de quatuors, qui a pour but principal d'encourager le culte de la musique, d'en conserver les bonnes traditions et de faire connaître les œuvres classiques des maîtres. Nul doute que M. Ricordi ne soit chaleureusement secondé dans sa louable tentative. La Société organisera des concours et des prix y seront affectés; elle aura en outre une *Gazette musicale*, qui sera l'organe de la Société. Enfin elle admettra des associés-fondateurs qui paieront 40 livres par an, des associés ordinaires qui paieront 25 livres, et des associés correspondants qui paieront 20 livres. On peut s'adresser pour tous autres renseignements à l'établissement musical de Tito di Ricordi à Milan, piazza della Scala.

*** On annonce la publication prochaine d'un premier quadrille d'Alexandre Musard, petit-fils de feu Philippe Musard, le célèbre chef d'orchestre et compositeur. Le public accueillera, sans nul doute, favorablement les premiers essais de ce jeune artiste dont la situation inspire un véritable intérêt.

*** Le professeur éminent F. Bonoldi, de retour à Paris, se propose d'entreprendre incessamment et plus tôt que d'habitude les séances de musique vocale d'ensemble qu'il donne gratuitement à ses élèves.

*** M. J.-Ch. Hess ouvrira un nouveau cours de piano le 15 octobre prochain, à son domicile, rue Monsieur-le-Prince, 30.

*** Aujourd'hui dimanche, une grande matinée musicale et dramatique, organisée par M. Samary, sera donnée à Ville-d'Avray, au profit des pauvres, dans les magnifiques salons d'été de Mme la duchesse de Riario-Sforza. Roger, Mme Charton-Demeur, Georges Mathias, Samary, White, Maton et autres artistes prêteront leur concours à cette solennité. Mlles Marie Samary et Camille Dortet, nièces de Mmes Augustine et Madeleine Brohan, joueront l'*Idylle*, d'Alfred de Musset, qu'elles ont dite pour la première fois au Cercle de l'Union artistique, avec un succès constaté par toute la presse.

*** Seligmann est de retour à Paris.

*** Dans une soirée musicale donnée cette semaine chez M. Steph. de la Madeleine, on a chanté *la Leçon du grand-papa*, paroles d'Ed. Plouvier, musique du comte M. Graziani. Cette très-jolie mélodie, dont nous avons déjà parlé, a obtenu dans cette réunion de connaisseurs un véritable succès.

*** Le docteur Otto Lindner, de Berlin, qui s'est fait connaître par son excellent travail sur *les Commencements de l'opéra allemand*, vient de réunir en un volume les articles qu'il avait fait insérer successivement dans divers journaux. Ce volume, intitulé : *Zur Tonkunst* (m. à m. *pour la musique*), contient entre autres des études intéressantes sur les maîtres anciens, et mérite sous ce rapport de fixer l'attention des musicologues.

*** L'éditeur Adolphe Catelin vient de publier une très-belle édition de la célèbre *Marche funèbre* de Beethoven, pour piano, à deux et à quatre mains.

*** Aujourd'hui dimanche, de 2 à 5 heures, deuxième matinée musicale, au concert des Champs-Elysées. Ces réunions musicales, organisées avec le plus grand soin par M. de Besselièvre, obtiendront tout le succès qu'avaient si justement mérité les soirées de cet été. L'orchestre est dirigé par un habile artiste, M. Gobert, dont le talent est aussi brillant que sympathique.

*** Nous annonçons la publication d'une romance sans paroles : *la Pensée*, pour piano, composée par Mlle Joséphine Caye, de Metz. C'est le coup d'essai d'une jeune artiste qui révèle dans ce morceau l'avenir d'un joli talent.

*** Sous le titre de *Traité des intonations*, méthode pour prendre toutes les intonations, même les plus bizarres et les plus étranges, avec la même facilité, M. Aulagnier vient de traiter une question des plus intéressantes pour les chanteurs et un complément indispensable à tous les solfèges existants. Nous le recommandons à l'attention des maîtres de chant. Il se vend 1 franc net chez l'auteur, 18, rue de la Grange-Batelière.

*** Voici la liste des ouvrages envoyés cette année à l'Académie des Beaux-Arts par les pensionnaires musiciens de l'Académie de France à Rome : *Messe solennelle* et *une ouverture*, par M. Dubois, pensionnaire de première année, élève de MM. Ambroise Thomas et François Bazin. — *Opéra bouffe italien* et *une ouverture*, par M. Paladilhe, pensionnaire de deuxième année, élève de M. Halévy. — *Opéra-comique français* et *une ouverture*, par M. Giraud, pensionnaire de troisième année, élève de M. Halévy. — *Deux morceaux de symphonie* et des *fragments d'un opéra italien*, par M. Samuel David, pensionnaire de quatrième année, élève de MM. Halévy et François Bazin.

*** Le casino de la rue Cadet a rouvert ses portes au public et Arban y a repris le bâton de chef d'orchestre, qu'il a tenu tout l'été si magistralement aux Champs-Elysées. Il avait composé pour la solennité, sur les motifs de *Zampa*, une de ces belles fantaisies dans lesquelles il excelle, et elle a été accueillie par les plus chaleureux applaudissements. Il faut dire qu'elle a été exécutée avec un admirable ensemble par les artistes d'élite qui composent l'orchestre du Casino, et parmi lesquels, sans parler de leur chef, se distinguent des solistes du premier mérite.

*** Aujourd'hui dimanche, grande fête au Pré-Catelan. Dernier grand bal offert par Musard à la jeunesse parisienne. Orchestre de symphonie avec son riche programme, fanfares et musiques militaires.

*** *Salle Robin.* — Leurs Excellences les ambassadeurs annamites ont honoré de leur présence, jeudi dernier, la représentation de M. Robin; une foule immense encombrait la salle et plus de mille personnes n'ont pu y pénétrer. Leurs Excellences ont paru émerveillées toute la soirée, et leur admiration a particulièrement portée sur les expériences scientifiques. Les tableaux de l'agioscope leur ont causé un plaisir infini, et leur surprise a été des plus agréables en voyant les tableaux des grottes *Quam-am a Touranne* en Cochinchine, tableaux que M. Robin avait eu la gracieuseté de faire peindre exprès pour eux. La représentation a été terminée par *les Spectres*, dans lesquels M. Robin a fait apparaître une personne de leur suite qu'ils ont parfaitement reconnue. Telle était la surprise *annoncée* et ce qu'on nomme dans les théâtres, comme aux feux d'artifice, *le bouquet*.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Les concerts de M. Alf. Mellon sont toujours très-suivis. Le concours de Mlle Carlotta Patti et du violoniste Lotto leur donne un grand attrait. A l'une des dernières soirées on leur avait adjoint l'excellent baryton Santley, dont la belle voix est chaleureusement applaudie. Mais la surprise agréable du concert de samedi a été la grande marche du *Prophète*, à l'exécution de laquelle concourait la musique des « coldstream guards. » Cette magnifique composition a produit un immense effet.

*** *Wiesbade.* — L'administration du Cursaal vient de donner son dixième concert. Cette soirée, l'une des dernières de la saison, mérite une mention toute spéciale. Hans Bülow, le merveilleux pianiste, a joué trois morceaux : un concerto de Franz Liszt, une *caracole* de Rubinstein, et une fantaisie de Liszt sur *Robert le Diable*. Servais s'est fait entendre ensuite, Servais qui tire de son instrument des sons d'une douceur et d'une suavité enchanteresses, et qui joint à cette inappréciable faculté un style large, d'une distinction parfaite et la plus brillante exécution. Les splendides cadences de sa fantaisie et ses variations sur le *Carnaval*, ont soulevé des tonnerres d'applaudissements. Colosanti, l'Ole Bull de l'ophicléide, a fait à son tour admirer la perfection qu'il a su acquérir sur cet instrument. Les trois artistes ont reçu du public les témoignages les plus flatteurs de sympathie.

*** *Cologne.* — La *Dinorah* de Meyerbeer continue d'être la pièce d'attraction et fait la fortune de notre *théâtre Victoria*. Douze représentations de suite — et c'est beaucoup pour notre ville — sont loin d'avoir épuisé l'intérêt et ralenti l'empressement de la foule qui accourt pour entendre le dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer. Mme l'Arronge mérite sous tous les rapports son grand succès dans le rôle principal, et l'on admire à juste titre la correction de sa méthode et la plus charmante voix du monde. MM. Grunow-*Hoël* et Erber-*Corentin* s'acquittent on ne peut mieux de leur tâche. Enfin la mise en scène est assez soignée pour qu'on oublie complétement que ce n'est pas au grand théâtre que les représentations ont lieu.— Le directeur du théâtre de la ville vient de compléter son personnel. Parmi les artistes engagés pour un certain nombre de représentations, on remarque Mlle Désirée Artot et le ténor Carrion.

*** *Hambourg.* — Mlle A. Patti avait choisi *le Pardon de Ploërmel* pour sa troisième représentation, et ce choix lui a porté bonheur. Dans les rôles d'Amina et de Rosine, Mlle Patti avait déployé toutes les qualités qui distinguent la cantatrice hors ligne; mais celui de Dinorah a été son triomphe; jamais on n'avait entendu chanter ce rôle si poétique avec autant de grâce et de sensibilité qu'y en a mis la jeune artiste. L'annonce seule de la représentation du dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer avait d'ailleurs attiré une affluence considérable de spectateurs, et la salle était comble. Les délicieux motifs qui abondent dans cet opéra étaient saisis et appréciés par le public, qui applaudissait à chaque instant avec un enthousiasme dont il ne se montre pas en général fort prodigue. En un mot, *le Pardon de Ploërmel* chanté ainsi a été un véritable événement pour Hambourg.

*** *Brême.* — L'académie de chant a repris ses études; elle doit exécuter dans le courant de la saison la grande messe de Beethoven et l'oratorio, *Paulus* de Mendelssohn.

*** *Vienne.* — Le célèbre ténor Wachtel vient d'interrompre brusquement ses débuts à la suite de discussions assez vives qu'il a eues avec la direction du théâtre de la cour. Wachtel avait chanté chaque fois devant une salle comble, et avait obtenu récemment un véritable triomphe dans le rôle de Manrico du *Trouvère*; après la fin du troisième acte il avait été rappelé quatre fois. Heureusement les hostilités n'ont pas été de longue durée, et la paix qui a été signée a satisfait, tout le monde, y compris le public. Mardi 22 septembre, Wachtel a paru pour la première fois dans *Alessandro* de Stradella, non plus en qualité de débutant, mais comme ténor désormais attaché à l'opéra de la cour. —Rokitansky, du théâtre de Prague, a terminé ses représentations par le rôle de Bertram, de *Robert le Diable*; Mme Fabri Mulder chantait celui d'Alice, et Mlle Liebhart Isabelle. — M. Rokitansky a été engagé pour quatre ans au théâtre de l'Opéra. — Mme Csillag vient d'arriver ici.

*** *Hanovre.* — Il a été décidé que l'opéra de Heller, *les Catacombes*, texte de M. Hartmann, sera représenté au théâtre de la cour le 24 octobre prochain.

*** *Francfort-sur-Mein.*— Une œuvre posthume de Marschner : *Hiarne, le Roi du chant*, opéra en quatre actes, vient d'être représenté pour la première fois au théâtre de la ville. Les chœurs sont en général fort beaux. Le reste de la partition trahit malheureusement l'influence des doctrines émises par Richard Wagner. On a toutefois remarqué un air d'Hiarne au quatrième acte, le finale du deuxième et du quatrième acte, la cavatine du premier et celle du quatrième acte.

*** *Darmstadt.* — Le théâtre de la cour vient de donner *les Huguenots* avec Mlle Stœger, de Munich, dans le rôle d'Alice, et M. Braun-Biern, du théâtre national de Pesth, dans celui de Raoul.

*** *Berlin.* — Mme Parepa doit débuter, dit-on, au théâtre royal par le rôle de *Lucrèce Borgia*. — Mme Carlotta Patti, la sœur d'Adelina, est attendue ici au printemps prochain; elle a été engagée pour l'opéra de la cour, par l'entremise de l'impresario Ullmann. — Les représentations d'opéras sont terminées pour cette saison, à la salle Kroll. Le directeur, M. Engel, n'y fera plus exécuter que des concerts.

*** *Gratz.* — Aucun ouvrage n'est mieux joué sur notre scène et n'attire autant le public que la *Dinorah* de Meyerbeer. La direction, du reste, n'a reculé devant aucun sacrifice, et tous les artistes rivalisent de zèle pour rendre dignement la magnifique partition de Meyerbeer. Une grande part des éloges revient à notre excellent chef d'orchestre, M. Stolz.

AVIS.

Un professeur de musique de Paris, pianiste et organiste, désire trouver un emploi en province, soit comme directeur d'orphéon, soit dans une maison particulière ou une maison d'éducation.

S'adresser au bureau du journal.

Le Directeur : S. DUFOUR.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cᵉ, RUE JACOB, 56,

Chez tous les libraires de France et de l'étranger,

Et chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu, au 1er.*

Mise en vente du Tome V (K M)

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES

MUSICIENS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE MUSIQUE

Deuxième édition

Entièrement refondue et augmentée de plus de moitié,

Par F.-J. FÉTIS

Maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

EN HUIT VOLUMES IN-8° DE CINQ CENTS PAGES

Paraissant par livraisons de 48 pages chacune, 10 livraisons par volume.

Prix de chaque livraison . . . . . 80 centimes.
Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

MISE EN VENTE DU TOME Vᵉ. — PRIX : 8 FRANCS.

25 cent. **LA LYRE FRANÇAISE** 25 cent.

300

Des plus jolis airs d'opéras : Duos, Romances, etc., etc.,
De : Adam, Auber, Dassier, Donizetti, Flotow, Halévy, Hérold, Maillart, Meyerbeer, Nicolo, Offenbach, Rossini, Schubert, Thomas, Weber, etc., etc.

Format in-8°. Édition populaire. **Chaque n°, 25 c.**

Chez G. Brandus et S. Dufour, 103, rue Richelieu, au 1er.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS,

103, rue de Richelieu, au 1er.

Chant Guerrier
De Struensée, *chœur à quatre voix.*

A la Patrie!
Chœur avec soli.

Le Chant des Exilés
Chœur avec solo de ténor.

Les Joyeux Chasseurs
Chœur à quatre voix.

L'Amitié
Quatuor pour voix d'hommes.

Invocation à la Terre natale
Chœur sur le thème du God save the King.

Adieu aux jeunes Mariés
Sérénade pour deux chœurs, à huit voix.

Le 91e Psaume
Motet à huit voix (en deux chœurs).

Couplets de la Cavalerie
*De l'*Étoile du Nord, *à quatre voix.*

Chaque partition net : 1 fr. 50. Composés par Les Parties séparées : 20 centimes.

GIACOMO MEYERBEER

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison Henri HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. Henri HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

MANUFACTURE GÉNÉRALE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS

50, rue Saint-Georges, à Paris.

ADOLPHE SAX * *

50, rue Saint-Georges à Paris.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique.
Seule grande Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

Résumé des avantages des Saxhorns et des Saxotromba.s.

Le Saxotromba, ou le Saxhorn, est supérieur à ses analogues existants précédemment, comme proportion de tubes et par conséquent comme son ; supérieur comme justesse ; supérieur comme création de famille complète ; supérieur comme facilité et unité de doigté ; supérieur comme forme ou contour des tubes pour l'émission des sons ; supérieur comme forme pour le placement et le maniement de l'instrument ; supérieur comme ayant une même direction des sons (avantage pour l'auditeur de recevoir tous les sons avec la même puissance); supérieur en ce que quelques jours suffisent pour former, avec des amateurs ou de simples conscrits militaires, une musique passable ; supérieur en ce que les plus gros instruments comme les petits se tiennent facilement au moyen de la main gauche et du bras gauche, et laissent le bras et la main droite entièrement libres, et dans la meilleure position pour le jeu des doigts sur les cylindres ; supérieur en ce que, quand un élève a déjà fait des études et qu'il est obligé de changer d'instrument faute de disposition des lèvres ou par tout autre motif, ses études acquises servent pour le nouvel instrument, soit trompette, trombone ou tout autre instrument ; supérieur en ce que l'on peut faire les études les plus longues et les plus difficiles sur l'instrument qui fatigue le moins et les reporter sur d'autres plus durs à jouer ou plus lourds à porter; supérieur en ce que, dans les sociétés ou dans un régiment de cavalerie, surtout lors des congés, il arrive souvent que tous les artistes d'une même catégorie d'instruments partent, et que, dans ce cas, on peut les remplacer en prenant des musiciens dans les parties les mieux garnies pour occuper ou remplacer les parties manquantes; supérieur en ce qu'on ne craint pas les coups de tête des chevaux, qui, avec les anciens instruments, brisaient parfois les dents au cavalier; supérieur en ce que l'on peut jouer, le cheval au trot ou au galop, l'instrument suivant toujours les mouvements du corps; supérieur pour la musique en marche en ce que l'instrument ne se dérange pas sur les lèvres, et conserve par conséquent la même sonorité qu'au repos; supérieur pour les corps de musique et pour le militaire surtout, où tout est régulier excepté les musiciens et les instruments d'après le système ancien), en ce que tout le monde se trouve dans la même position, toutes les mains à la même hauteur et tous les instruments penchés de gauche à droite ; supérieur, pour la musique à cheval ou de cavalerie, en ce que si, pendant que l'on joue, le cheval vient à faire un écart, il est facile de ressaisir les brides pour le ramener, sans déranger l'instrument de sa position.

Tous les instruments sortant de la fabrique portent l'inscription suivante : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Srs DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 40. | 4 Octobre 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Théâtre Lyrique impérial : *les Pêcheurs de perles*, opéra en trois actes, paroles de MM. Michel Carré et Cormon, musique de M. Bizet, par **Léon Durocher**. — Répétition du premier *Requiem* de Cherubini. — Un facteur de clavecins.— Lettres de Mendelssohn, traduites par **J. Duesberg**.— Nouvelles et annonces.

THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

LES PÊCHEURS DE PERLES,

Opéra en trois actes, paroles de MM. Michel Carré *et* Cormon, *musique de* M. Bizet.

(Première représentation le 30 septembre.)

Ceci n'est point un opéra-comique, d'abord parce qu'il ne s'y trouve rien de comique, ensuite, parce que la musique n'y chôme pas un seul instant. — Chant et récitatif, il n'y a pas autre chose. Les récitatifs y sont même très-rares, et de plus, très-courts.— Trop courts, diront sans doute ceux qui, en voyant une pièce, aiment à savoir de quoi il s'agit, car c'est dans les récitatifs qu'on met d'ordinaire les explications, les préparations, les narrations, tout ce qu'on a besoin de connaître pour comprendre la situation des personnages, les sentiments qui les animent, les passions qui les agitent, le but de ce qu'on leur voit faire. Si le drame de MM. Cormon et Carré est à peu près aussi transparent qu'une bouteille d'encre, c'est à la rareté des récitatifs qu'il faut s'en prendre, et au voile symphonique dont l'auteur a couvert, presque partout, le peu qu'il y en a.

Voici ce que nous avons pu distinguer à travers le bruissement continu de l'orchestre :

La scène est aux Indes, dans un lieu (nous ne savons lequel) où l'industrie de la population consiste à pêcher des perles. L'Océan se développe sur la toile du fond, borné du côté droit par une falaise abrupte qui le surmonte. Au sommet le plus escarpé de cette falaise s'élève une pagode à l'architecture massive et bizarre, comme on en voit dans l'Hindoustan. Après que les bayadères ont dansé sur la plage et que les pêcheurs de perles ont chanté, Zurga, l'un d'eux, leur fait une harangue : — Mes amis, il nous faut un chef. Choisissez-le sur l'heure. — Très-bien! répondent les pêcheurs ; c'est toi que nous choisissons, Zurga. Sois notre chef! Zurga ne demande pas mieux. A dater de ce moment, il a droit de vie et de mort sur tout ce qui l'entoure. Le gouvernement du pays s'en arrangera comme il pourra.

Parmi ces pêcheurs, Nadir se fait remarquer par une superbe barbe noire, ornement dont tous ses camarades sont dépourvus. Nadir revient on ne sait d'où, et Zurga le revoit avec plaisir. Ce sont deux vrais amis, dignes du Monomotapa. Nous ne savons trop ce qu'ils se disent. Il paraît qu'ils ont été amoureux l'un et l'autre d'une femme inconnue, qu'ils font serment d'oublier. — Pourquoi ? C'est ce que nous n'avons pu comprendre. Bientôt arrive un vieux brahmine, desservant de la pagode, et porteur d'une longue barbe blanche. Il amène une femme vêtue de blanc et voilée. Pour réussir dans leurs opérations, les pêcheurs ont besoin d'être éclairés—c'est pendant la nuit qu'ils vont chercher des huîtres au fond de la mer, et personne, jusqu'à présent ne s'en était douté — d'être éclairés, disons-nous, par des feux allumés à la porte du temple, et encouragés par les chants d'une prêtresse. Mais il faut que cette prêtresse soit vierge, qu'aucun mortel ne connaisse son visage, et qu'elle n'ait point d'amant. Si ces trois conditions ne sont pas remplies, les pêcheurs trouveront des huîtres, en cherchant bien, mais il n'y aura point de perles dans leurs écailles. Léila, c'est le nom de l'inconnue, se dévoue à cet office de vestale. Elle accepte les trois conditions, et se soumet d'avance à la mort si elle y manque. A peine a-t-elle prêté ce serment téméraire qu'elle reconnaît parmi les pêcheurs, à travers son voile de mousseline, Nadir, le beau Nadir, qu'elle aime, et dont elle est aimée. Nadir ne peut la voir, mais il se trouble à sa voix.

Le soir vient, on allume les feux. Léila s'installe sur la pointe d'un rocher pour jeter au vent sa chanson magique, et l'imprudente, se croyant seule, écarte son voile, afin que sa voix porte plus loin. Nadir s'était endormi au pied du rocher ! Ces sons lui vont au cœur et le réveillent en sursaut. Il se lève, il regarde, il reconnaît sa maîtresse, et n'a plus qu'une pensée : pénétrer dans la pagode, quoi qu'il en puisse advenir.

Il ne réussit que trop! Et le malheureux renouvelle avec Léila la scène de Licinius avec Julia. Le vieux prêtre, qui n'était pas loin, survient à pas de loup, et le surprend aux genoux de la vestale infidèle. Le signal d'alarme est donné, les pêcheurs accourent en foule et poussant les cris les plus horribles, les plus fanatiques, ils lèvent leurs poignards, et massacreraient les deux infortunés séance tenante, sans Zurga, qui entreprend de sauver son ami. A sa voix, la vengeance est suspendue; mais les deux coupables sont chargés de fers.

Léila obtient de Zurga une audience. Elle veut mourir seule. Elle implore la grâce de Nadir. Zurga la voit à son tour : c'est l'inconnue dont il est épris depuis si longtemps ! Cette découverte le met en fureur. — Ah! tu l'aimes à ce point! Eh bien, il périra, et toi aussi; je vous accorde la faveur de mourir ensemble. — D'où te vient tant

de cruauté? — C'est que je suis jaloux, car je t'aime aussi, moi! — Ah!..... s'écrie Léila (et son cri est le plus perçant qu'on ait jamais entendu sur aucun théâtre), s'il en est ainsi, je n'ai plus d'espoir. Adieu! Voici mon collier.

Pourquoi donne-t-elle ainsi, *in extremis*, son collier à son juge? Nous ne l'avons pas compris, mais nous aimons à croire qu'elle a de bonnes raisons. Zurga reste seul un moment, et paraît assez étonné de ce cadeau. Tout à coup il pousse un grand cri à son tour, fait un grand geste, et se précipite hors de sa demeure.

La scène change, et la décoration représente une forêt; dans cette forêt, une clairière; dans cette clairière, la statue de Brahma; au pied de la statue de Brahma, Nadir attendant la mort; autour de Nadir, les bayadères se livrant aux danses les plus folâtres et les plus insultantes pour la victime. On amène bientôt Léila, et le sacrifice va s'accomplir, quand Zurga vient derechef troubler la fête. — Que faites-vous donc là? Ne voyez vous pas l'effroyable danger qui vous menace? Allez d'abord éteindre l'incendie. En effet, la forêt s'éclaire de reflets rougeâtres. Zurga reste seul avec Nadir et Léila.

— Pour sauver vos jours, j'ai mis le feu à la forêt. — Ah! — Oh! — Qui pouvait s'attendre?... — C'est tout simple. Ton collier, Léila, me prouve que c'est toi qui jadis m'as sauvé la vie. Il est juste que je sauve la tienne. Fuyez tous deux par ce chemin qui est encore libre. Moi, je reste ici.

Les flammes se rapprochent, le chœur revient, et comme personne ne songe à prendre la route qui est encore libre, on a tout lieu d'espérer que l'Inde sera débarrassée de cette racaille sanguinaire et stupide, qui voulait tuer un beau jeune homme et une belle fille parce qu'ils avaient pris la liberté grande de s'aimer sans sa permission. On regrette seulement que ce brave Zurga s'obstine à rôtir comme les autres. Il méritait mieux. Mais *volenti non fit injuria.*

Parlons de la musique, premier ouvrage dramatique de M. Bizet. Voilà, pour le coup, un jeune compositeur! M. Bizet a obtenu le prix de l'Institut en 1857. Il ne se plaindra pas d'avoir attendu trop longtemps l'heure désirée de son début. Peut-être aurait-il mieux valu, dans son intérêt, qu'on ne le fît pas commencer par une aussi grande enjambée. Il y a dans le métier de compositeur une foule de choses qu'on n'apprend que par expérience.

M. Bizet sait tout ce qu'on enseigne à l'école, et même beaucoup au delà. C'est un harmoniste habile et hardi; son instrumentation est claire, brillante, vigoureuse. Il a de l'ardeur, de la verve; plus que de la verve, de la fougue. Il manque de mesure, de goût, et la nature, qui lui a donné tant de qualités remarquables, ne paraît pas avoir été prodigue envers lui à l'endroit de l'invention mélodique.

Nous ne voyons donc pas dans sa partition beaucoup de morceaux de chant dont nous puissions faire une mention particulière. Le duo entre Nadir et Zurga (premier acte) contient une phrase d'un style large et noble, et fort bien accompagnée. L'auteur y a marié la harpe à l'orchestre habituel de la façon la plus heureuse. Ce passage a produit un grand effet sur l'auditoire, qui était d'ailleurs aussi favorablement disposé que peut le souhaiter un débutant. L'air de Léila au commencement du second acte, qu'on aurait le droit de considérer comme un duo pour soprano et violoncelle, est assez mélodieux pour qu'on puisse accuser M. Bizet d'y avoir fait infidélité à ses principes. Il doit se reprocher, comme un acte de faiblesse, une indigne concession aux préjugés du public. La romance que chante Nadir avant d'entrer dans le temple, — et c'est, par parenthèse, un assez mauvais moyen d'y entrer incognito, — est surtout remarquable par un effet de *crescendo* très-adroitement ménagé. Il y a dans l'introduction un chœur d'hommes, à trois temps, dont le rhythme et l'harmonie ont de l'énergie et de la grandeur. Le chœur de femmes qui salue l'arrivée de Léila a beaucoup de couleur et ne manque pas de grâce. C'est un dialogue assez piquant entre les voix et les clarinettes, et l'harmonie des harpes en double l'effet. Est-ce tout? non; il y a encore le chœur qui se chante dans la coulisse au début du second acte, lorsque la toile se lève, avec accompagnement de tambour de basque, et répliques de flageolet. L'effet en est original et piquant.

Dans tout le reste de l'ouvrage, la mélodie brille comme les images de Caton et de Brutus brillaient dans la salle où délibérait, sous Tibère, le sénat romain — par son absence. L'auteur y supplée par la déclamation, par des harmonies recherchées, par des effets d'orchestre plus ou moins connus, car, en ce genre, il est difficile aujourd'hui de faire du neuf; enfin, et principalement, par un déploiement de sonorité dont on aurait peine à donner une idée exacte. Nous ne nous étions pas vu à pareille fête depuis les concerts de M. Wagner, depuis l'ouverture du *Vaisseau fantôme* et le fameux chœur du *Lohengrin*. Sauf les quelques passages que nous avons mentionnés tout à l'heure, et qui font exception, la tempête instrumentale et vocale mugit d'un bout à l'autre de ce terrible opéra.

Un *fortissimo* qui dure trois heures! C'est à vous rendre sourd ou à vous faire devenir fou. Il y a surtout le finale du second acte, au moment où les *distractions* de Léila sont révélées à la foule furieuse, qui dépasse, en fait de bruit, toutes les proportions connues. Les opticiens ont des moyens de grossir et de diminuer à volonté les objets. Si, à notre époque de brutalité musicale, un aimable physicien inventait un petit appareil par lequel on pût diminuer à volonté la sonorité de ce qu'on entend, il ferait rapidement sa fortune.

La représentation de cet ouvrage intéressait à un double titre. On y voyait le début de deux artistes parfaitement inconnus à Paris, et que le théâtre Lyrique vient d'enlever à la province: Mlle de Maesen et M. Ismaël. Mlle de Maesen est un soprano d'excellente qualité, — voix étendue, d'un timbre éclatant et naturellement agréable. — Il ne cesse de l'être que quand la cantatrice se laisse emporter par le compositeur comme une écuyère par un cheval qui a pris le mors aux dents. Alors, elle glapit: ce n'est qu'à moitié sa faute. Habituellement elle chante et chante bien. Ses intonations sont justes, elle fait fort bien le trille, et le *gruppetto* encore mieux. Elle a de l'expression, et par conséquent du sentiment et de l'intelligence. M. Ismaël est un baryton vigoureux et bien timbré, qui prononce à merveille, qui a l'habitude de la scène, de l'aplomb, de l'autorité. Est-ce par goût personnel ou par dévouement pour M. Bizet qu'il hurle avec la même férocité chaque phrase, chaque mot, chaque note de son rôle? Nous saurons ce qu'il en faut penser quand nous lui en aurons entendu chanter un autre.

M. Morini (Nadir) lutte contre M. Ismaël avec un admirable courage: mais ce courage n'est pas toujours heureux.

Il n'y a là que M. Guyot (le brahmine), qui chante d'un bout à l'autre comme on doit chanter, sans aboyer, sans hurler, sans mugir, sans rugir, et qui ne se pose en rival d'aucune bête sauvage. Nos compliments à M. Guyot!

LÉON DUROCHER.

RÉPÉTITION DU PREMIER REQUIEM

De CHERUBINI.

Dans la séance tenue le 13 septembre dernier par l'Académie de Marseille, notre excellent confrère Bénédit a lu une remarquable notice sur Cherubini. Nous en reproduirons le passage suivant, comme également honorable pour deux de nos plus grandes illustrations musicales.

Après avoir parlé de l'effet que produisait toujours la présence du maître, lorsqu'il venait assister à la répétition d'un de ses chefs-d'œuvre, notre confrère demande la permission de retracer celle qui eut lieu le 14 octobre 1834, à l'occasion du service funèbre en l'honneur de Boïeldieu :

« Ce jour-là, dit-il, tout était disposé pour la répétition du premier *Requiem* à quatre parties. Les musiciens, au nombre de quatre cent cinquante, comptaient parmi eux les premiers artistes de l'Académie royale réunis aux meilleurs élèves du Conservatoire. Cherubini parut sur le front de l'orchestre, et fut reçu comme un général devant son armée, par d'énergiques acclamations.

» Le *Requiem* commença. Je ne vous parlerai pas de l'ensemble de cette exécution, dont rien ne peut donner une idée. Les bassons et les violoncelles, au lieu de notes écrites, articulaient des paroles mélancoliques et sombres dont l'accent allait droit au cœur. Toute cette masse d'instruments et de voix semblait dirigée par une seule âme: c'étaient des implorations, des anéantissements et des cris sublimes qui faisaient naître tour à tour l'espérance ou la terreur.

» Parmi l'auditoire choisi qui assistait à cette incomparable séance, un homme se faisait remarquer surtout par sa ferveur et son recueillement. Placé dans une loge obscure du rez-de-chaussée, il était debout et découvert. Sa figure, pâle et sévère, ombragée par une abondante chevelure, rappelait, comme dit Barthélemy dans son poëme du *Fils de l'homme :*

» Un tableau de Rembrandt, chargé de teintes sombres,
» Dont la pâleur des chairs se détache des ombres.

» Vers la fin du premier fragment, qui se termine par le *Kyrie*, l'auditeur, toujours plus attentif, rapprocha les deux mains de son visage, l'inclina doucement sur le bord de la loge, et demeura dans cette pose méditative jusqu'au fragment du Graduel. La *Prose* fut pour lui une source féconde d'émotions... Il se levait de temps en temps, prononçait des paroles que je ne pouvais entendre, ses yeux se mouillaient de larmes, et il paraissait absorbé dans une de ces extases qui vous séparent du monde pour une éternité. Seul, au milieu des applaudissements enthousiastes des assistants, il n'applaudissait pas et restait alors immobile à sa place comme frappé de stupeur.

» Les basses-tailles attaquèrent l'*Offertoire,* dont l'effet fut immense. Le *Sed signifer*, chanté par Ponchard, Adolphe Nourrit, Alexis Dupont, et soutenu par le frémissement aérien de l'orchestre, expira lentement dans une nuance insaisissable qui se perdit aux cieux. Mais le moment suprême approchait.

» La fugue du *Quam olim Abraæ* remplit les voûtes de ses chants de triomphe. De toutes les fugues que l'on remarque dans la musique sacrée, celle-ci est peut-être la seule qui puisse trouver grâce devant la majesté du lieu saint, et l'on peut dire sans crainte que Mozart lui-même a été vaincu par Cherubini dans cette partie de son art. Les trois fugues du *Requiem* allemand sont en effet des morceaux profanes où la pensée religieuse se trouve constamment étouffée par les combinaisons de la science, et rappellent l'époque arriérée où l'on faisait de la fugue un si étrange abus. . . . . .

» La fugue de Cherubini marchait avec impétuosité ; l'orchestre et les voix luttaient de force, de précision et d'énergie. Pas une note n'était négligée dans toutes ces parties audacieuses, qui se croisaient, revenaient sur elles-mêmes et se confondaient ensuite pour éclater avec plus de puissance. L'auditeur, que nous avons laissé tout à l'heure absorbé dans son admiration contemplative, suivait avec anxiété toutes les phases de cette foudroyante péroraison. On eût dit qu'une force invisible présidait à l'interprétation de cette merveille musicale, dont les mille voix semblaient courir dans l'espace avec la rapidité des vents. Toutes les poitrines étaient haletantes, tous les visages étaient en feu ; le beau délire qui régnait alors parmi les chanteurs et les musiciens faisait pressentir une explosion imminente. En effet, arrivé à ce beau passage de l'*Et semini ejus* où le *ré* bémol formidable des basses-tailles semble tripler l'impulsion vocale, l'auditeur mystérieux, dont le visage avait pris depuis longtemps une expression de poésie indéfinissable, sortit brusquement de sa loge et reparut presque en même temps sur l'estrade, tenant dans ses bras M. Cherubini.

» Nous assistons encore à cette scène immense. Au même instant, la salle entière fut ébranlée comme par une secousse électrique. Une exaltation surhumaine s'empara de toutes ces intelligences d'artistes ; les spectateurs présents à cette répétition descendirent tumultueusement des premières galeries. C'étaient des cris, des vivat et des acclamations comme les échos du Conservatoire n'en répètent jamais. Pendant que le parterre franchissait les barrières, l'orchestre roula comme une avalanche du haut de son harmonieuse pyramide et vint se confondre dans cette ovation inouïe, peut-être sans exemple dans l'histoire de l'art. L'auteur du *Requiem* dut éprouver là une de ces félicités qui laissent dans le cœur une empreinte ineffaçable ; un moment on en craignit les suites; mais bientôt le rempart humain se brisa de lui-même et découvrit à tous les yeux l'artiste de génie, l'interprète sublime des paroles de l'Ecriture, à qui Dieu révélait en ce moment une part des jouissances célestes; et c'était un spectacle touchant, je vous jure, que de voir ce vieillard vénérable, dont le visage rayonnait alors comme dans une auréole, et qui, pour témoigner sa reconnaissance, exprimait par des gestes ce que son émotion ne lui permettait pas de rendre avec la voix.

» Après le spectacle imposant de cette manifestation, un désir me restait encore, c'était de connaître l'auditeur mystérieux qui venait d'allumer ce bel enthousiasme; jugez de ma surprise, lorsqu'on répondit à ma demande par le nom de Meyerbeer. Je renonce à rendre les sentiments que réveillèrent en moi ce grand nom artistique. On saura seulement que depuis plusieurs années, je formais le vœu de me trouver en face de cet homme illustre, et que mon voyage de Paris était un pèlerinage fait dans cette intention. »

UN FACTEUR DE CLAVECINS.

Ce facteur s'appelait Schmidt, et l'on n'aurait jamais prévu la terrible gloire posthume qui devait éclairer son nom !

Tout le monde sait comment le docteur Guillotin fut chargé par le comité de législation de l'assemblée constituante, dont il était membre, de trouver un genre de supplice qui, tout en exigeant un grand appareil, supprimât presque entièrement la douleur. Dans la simplicité de son âme, le docteur proposa une machine qui n'avait été entrevue à Paris que dans une parade d'Audinot, quoique jadis elle eût été d'usage en Italie.

Telle était la tradition consacrée; mais voici qu'une publication récente, les *Mémoires de Sanson,* vient déranger les idées reçues et donner au docteur Guillotin un collaborateur inattendu, qui jusqu'à présent avait gardé l'anonyme.

Le collaborateur, c'est l'Allemand Schmidt, habile mécanicien et, comme Sanson lui-même, grand amateur de musique. Si l'on en croit les mémoires, Sanson et Guillotin lui auraient confié l'embarras qu'ils éprouvaient à résoudre le problème dont ils s'occupaient pour le bien de l'humanité. Schmidt avait trouvé la solution, mais il la gardait pour lui, parce que l'instrument nouveau n'était pas du genre de ceux qui souriaient à sa bonhomie.

« Schmidt, dit le petit-fils de Sanson, auteur des mémoires, venait très-souvent s'escrimer sur le clavecin, tandis que Charles-Henri Sanson faisait gémir son violon ou soupirer son violoncelle. Or, un soir, entre un air d'*Orphée* et un duo d'*Iphigénie en Aulide,* on changea d'instruments, si je puis faire cet horrible jeu de mots, et mon grand-père revint à celui dont il cherchait avec tant de perplexité la forme. « Attentez, che crois que ch'ai fotre affaire, ch'y ai » bensé », répondit Schmidt; et prenant un crayon, il traça rapidement en quelques traits un dessin : *c'était la guillotine!*

» La guillotine, avec sa lame d'acier tranchante, suspendue entre deux poteaux, et que le simple jeu d'une corde faisait mouvoir ; avec le patient attaché tout de son long sur une planche à bascule, de façon que, cette planche baissée, son cou se trouve juste à l'endroit où la lame vient frapper en tombant. La difficulté était vaincue, le problème résolu : Schmidt avait enfin trouvé le moyen d'exécuter le patient dans la position horizontale et de le mettre hors d'état de faire manquer l'exécution.

» Charles-Henri Sanson ne put retenir une exclamation de surprise.

» — Che ne foulais bas m'en mêler barce que, foyez-fous, c'est la mort du brochain ; mais che fous foyais trob ennuyé. Si nous re-brenions cette bedide air d'*Armide*, que nous afons chouée l'audre chour.

» — De grand cœur, mon bon Schmidt, répondit mon grand-père, qui vit qu'il voulait éloigner une idée pénible. Et le clavecin et le violoncelle se mirent à marcher comme de plus belle.

» Voilà pourtant comment la guillotine naquit au milieu d'un concert! . . . . . »

Si les choses se sont ainsi passées, le facteur de clavecins a joui d'un avantage immense sur le docteur : il n'a pas baptisé son œuvre, et son nom n'est pas resté pour toujours inséparable de sa sinistre invention !

LETTRES DE MENDELSSOHN.

Le second volume de la correspondance de Mendelssohn vient de paraître ; il s'y trouve cent soixante et une lettres, écrites de 1833-1847, et datées pour la plupart de Leipzig, de Berlin et de Dusseldorf. Bien que ces lettres abondent en renseignements biographiques, elles serviront beaucoup moins à nous faire connaître la vie extérieure de l'auteur, qu'à nous initier de plus en plus à la connaissance de son caractère, comme compositeur et comme homme. Nous en choisirons les passages les plus saillants, se rattachant au mouvement musical de l'époque où il écrivait, sans nous astreindre à l'ordre chronologique.

Révolution musicale. — « Je n'aime pas qu'à propos de Lafont, tu me parles de *révolution musicale depuis Paganini.* De telles révolutions, je ne les admets pas dans l'art, tout au plus dans les hommes. Je crois que tu aurais trouvé les mêmes défauts et les mêmes qualités à Lafont, si tu l'avais entendu avant l'apparition de Paganini. On me montre à l'instant plusieurs journaux de musique français où il est constamment question d'une réforme du goût et d'une révolution musicale qui auraient eu lieu depuis quelques années, et dans lesquelles, moi aussi, je jouerais un fort beau rôle. *Cela me donne des maux de cœur.* . . . . .

» . . . . . A mon avis, il y a une grande différence entre réforme et révolution. La réforme, je la voudrais en toute chose, dans la vie et dans l'art, dans la politique et dans le pavé des rues. La réforme est simplement négative à l'égard des abus ; mais une révolution par suite de laquelle ce qui est bon cesserait de l'être, me semble la chose la plus intolérable ; au fond, ce n'est que la mode. Voilà pourquoi je n'ai pas voulu écouter Fanny, quand elle est venue me dire que depuis Paganini le jeu de Lafont ne saurait plus avoir d'intérêt ; car si son jeu a pu m'intéresser une fois, il m'intéressera toujours, quand même l'ange Gabriel se serait fait entendre sur le violon dans l'intervalle. Mais voilà de quoi les journalistes dont j'ai parlé tout à l'heure ne se doutent pas : les bonnes choses restent jeunes, même en vieillissant. Ce qui vient après a nécessairement un autre air, parce que c'est l'œuvre d'hommes nouveaux. Voilà pourquoi je fais une si piètre mine quand on m'accorde, comme tu dis, l'honneur de me compter au nombre des chefs du mouvement. Je sais fort bien que la vie entière d'un homme est nécessaire pour qu'il se forme lui-même, et souvent elle n'y suffit pas. Pour guider le mouvement des autres, il faut être en mouvement soi-même..... mais que je ne renie pas au moins la réforme que j'espère opérer un jour dans la musique, tu le comprends bien, puisque je suis musicien ; pour moi, cela n'a pas d'autre sens. »

Sur l'oratorio de Paulus. — « Depuis que je suis ici, je n'ai cessé de travailler au *Paulus*, ayant pris la ferme résolution de ne publier l'œuvre que quand je l'aurais rendue aussi parfaite que possible. Je sais positivement que le commencement de la première partie et la fin de la deuxième sont devenus trois fois meilleurs qu'ils ne l'étaient ; donc c'est mon devoir. En effet, dans un travail aussi étendu, je ne parviens que peu à peu à rendre complétement ma pensée et à la présenter sous une forme claire, surtout quant aux détails. Quant aux pensées principales, aux morceaux fondamentaux, je n'y peux plus rien changer, car ils me viennent tout d'une pièce dès le commencement ; encore ne puis-je dire cela de tous ; je ne suis point encore assez fort. Mais voilà déjà plus de deux ans que je travaille à ce seul oratorio, c'est beaucoup sans doute ; et je vois avec bonheur venir l'instant où j'aurai fini de corriger les épreuves et où je pourrai commencer autre chose. »

Ouverture de Ruy-Blas (extrait d'une lettre adressée à la mère de Mendelssohn). — « Tu me demandes des détails sur l'origine de l'ouverture de *Ruy-Blas ;* c'est une assez drôle d'histoire. Il y a six ou huit semaines que, pour une représentation au profit du fonds des pensions du théâtre de la ville (Leipzig), on voulait donner *Ruy-Blas.* Je fus prié d'écrire une ouverture, ainsi que la musique d'une romance qu'on chante dans la pièce, parce qu'on se promettait une recette plus abondante, si mon nom figurait sur l'affiche. Je lus la pièce, qui est mauvaise au-delà de toute idée, et je répondis que je n'avais pas le temps d'écrire une ouverture, mais que je ferais la romance. Lundi, il y a aujourd'hui huit jours, devait avoir lieu la représentation. Le mardi précédent, les gens viennent me trouver, me font leurs remercîments pour la romance, en disant qu'il était fâcheux que je n'eusse pas écrit d'ouverture ; mais que du reste ils comprenaient qu'une œuvre pareille exigeât du temps, et que, si je le leur permettai, l'année prochaine, ils viendraient me prévenir plus tôt. Je me piquai au jeu ; j'y pensai le soir, je commençai ma partition ; le mercredis, les répétitions pour le concert prirent toute la matinée ; il y eut concert jeudi, et néanmoins vendredi l'ouverture était entre les mains du copiste ; le lundi elle fut répétée trois fois dans la salle des concerts et une fois au théâtre. Le soir on la joua pour cette maudite pièce ; rarement une de mes compositions m'a fait autant de plaisir. Au prochain concert nous la ferons entendre de nouveau, sur la demande du public ; mais cette fois sous le titre d'ouverture, au profit du fonds des pensions, et non pas de *Ruy-Blas.* »

« *A madame Frége, à Leipzig.*

Londres, 31 août 1835.

» Ma chère dame,

» Vous avez toujours pris un si vif intérêt à mon oratorio *Elie*, que je regarde comme un devoir de vous écrire après l'exécution et de vous en rendre compte. Si donc cela vous ennuie, la faute en est à vous ; pourquoi m'avez-vous laissé venir chez vous, la partition sous le bras, et vous en jouer les morceaux à moitié terminés ? Pourquoi m'en avez-vous tant chanté à première vue ? A vrai dire, cela vous imposait l'obligation de faire avec moi le voyage de Birmingham, car il ne faut pas mettre l'eau à la bouche des gens et leur faire prendre leur situation en grippe, si on ne veut leur venir en aide, et justement l'état où je trouvai ici la partie solo du soprano était pitoyable et sans ressource.

» Par contre il y avait tant de bonnes choses, qu'à tout prendre

j'en ai rapporté la meilleure impression, et que je me suis dit souvent que vous aussi vous en auriez été contente.

» Les sons de l'orchestre et de l'orgue immense, les chœurs nombreux qui chantaient avec un enthousiasme sincère; le formidable écho, dans cette salle magnifique et gigantesque; un excellent ténor anglais, Staudigl, qui faisait de son mieux, et dont vous connaissez le talent et les qualités ; en outre, plusieurs bonnes voix de second soprano et de second alto, tout cela exécutait la musique avec un singulier entrain, beaucoup de fraîcheur et de plaisir, et faisait ressortir, à côté des plus vigoureux *fortissimo*, des *piano* ravissants, tels que je n'en ai jamais entendu dans de pareilles masses; un public impressionnable, favorablement disposé, gardant le plus profond silence : voilà de quoi se contenter, à une première exécution. Aussi, de ma vie je n'en ai entendu de meilleure, voire même d'aussi bonne ; je doute que jamais j'en entende de pareille, précisément parce qu'il y avait là une réunion de tant de circonstances favorables.

» A côté de toute cette lumière, l'ombre ne manquait pas, comme je viens de le dire ; c'est surtout la partie de soprano qui faisait tache. Tout en était si joli, si mignon, si élégant, si dénué d'âme et d'intelligence, la musique prenait un air si faux d'expression aimable, qu'aujourd'hui encore je ne puis me tenir quand j'y pense. Quant à la voix de contralto, elle ne suffisait pas à remplir la salle et à se maintenir à côté de toutes ces masses et de pareils chanteurs, mais elle disait bien et avec un sentiment musical : de telles qualités rendent le défaut de voix supportable. Pour moi, du moins, il n'y a rien en musique de plus choquant qu'une certaine espèce de coquetterie froide, qui par elle-même est antimusicale, et qui pourtant chez beaucoup d'artistes forme la base du chant et du jeu des instruments. Chose singulière! je trouve ce défaut plus rarement chez les Italiens que chez nous autres Allemands. Il me semble toujours que nos compatriotes doivent être dévoués de tout cœur à la musique, sous peine d'être accusés de cette froideur abominable, stupide et affectée par dessus le marché.

» Moschelès étant tombé malade lundi, je fus forcé de diriger toutes les répétitions. Le soir venu, vers 10 heures, les Italiens arrivèrent et se comportèrent avec leur nonchalance habituelle; mais la Grisi, Mario et Lablache se mirent à chanter; je rendis grâce à Dieu du fond de mon cœur. En voilà du moins qui savent ce qu'ils veulent! Ils chantent avec pureté et en mesure. Si leur musique ne me convient guère, la faute n'en est pas à eux. »

Traduit par J. DUESBERG.

NOUVELLES.

*** Dimanche dernier le théâtre impérial de l'Opéra a donné *la Favorite* et *le Marché des Innocents*. Faure dans le premier ouvrage, et Mlle Vernon dans le second, ont eu les honneurs de la soirée. — Lundi, dans *les Vêpres siciliennes*, Mlle Sax, quoique légèrement enrhumée, s'est surpassée, et elle a été applaudie avec enthousiasme. Villaret et Caron font chaque jour de nouveaux progrès. — Mercredi, *le Comte Ory* et *Giselle* avaient été choisis pour les ambassadeurs annamites, qui honoraient la représentation de leur présence. Mme Zina Merante, qui a pris le rôle de Giselle après Mlle Mouravieff, y a déployé un véritable talent, différent sans doute de celui de sa devancière, mais qui l'égale et le surpasse même sous plusieurs rapports. — Vendredi, *le Trouvère*, dans lequel Mlle Sax et Villaret se sont montrés très-dramatiques. —Aujourd'hui dimanche, *la Favorite* et *le Marché des Innocents* sont de nouveau annoncés. — L'indisposition de Gueymard entrave singulièrement le répertoire. Il y a cependant de l'amélioration dans son état, et l'on espère que l'éminent ténor ne tardera pas à reparaître.

*** On sait que lorsqu'il fut question de monter *la Muette*, le rôle de Masaniello avait été confié à Mlenot et que sa maladie l'empêcha de le chanter. Il le répète en ce moment pour le reprendre.

*** Au moment même où la direction de l'Opéra remonte brillamment *Moïse*, on lit dans les journaux italiens que le théâtre Pagliano de Florence vient de rouvrir par le chef-d'œuvre de Rossini, et que la Scala, de Milan, va le reprendre également pour l'ouverture de la saison du carnaval.

*** M. Merly est rengagé à l'Opéra. Il chantera prochainement le rôle du comte de Luna du *Trouvère*, et *Guillaume Tell*.

*** L'administration de l'Opéra vient d'engager David pour chanter l'emploi de basse-taille. Ce jeune artiste, qui a tenu le même emploi au Grand-Théâtre de Marseille, l'année dernière, possède une excellente voix, et son talent comme chanteur fait honneur à M. P. Bénédit, l'éminent critique musical du *Sémaphore*, dont il est l'élève. — On annonce également l'engagement de Mlle Battu.

*** L'opéra en cinq actes de M. Mermet, *Roland à Roncevaux*, vient d'être reçu par l'administration de l'Opéra.

*** Une plaque provisoire portant l'inscription de *rue Scribe* a été placée à l'angle de la nouvelle rue ouverte du boulevard des Capucines à la rue Neuve-des-Mathurins, qui longe la façade ouest de la nouvelle salle de l'Opéra; on sait que la voie opposée portera le nom de rue Halévy.

*** La nouvelle de la mort de Mme Vestvali, qui a circulé dans la publicité des journaux américains et qui a fait le tour de la presse européenne, ne s'est pas jusqu'à présent confirmée.

*** La rentrée de Montaubry et de Mlle Cico dans *Lalla-Roukh*, qui a eu lieu lundi, avait attiré beaucoup de monde, et le plus chaleureux accueil a été fait aux deux artistes. La distribution des rôles est restée la même qu'à la première représentation ; aussi l'opéra de Félicien David a-t-il marché avec autant d'ensemble que de succès. — On donnait en même temps *le Tableau parlant* avec Mlle Girard dans le rôle de Colombine: elle y a été petillante de verve et d'esprit. Sainte-Foy est un admirable Cassandre, et Potel très-plaisant dans celui de Léandre. L'œuvre charmante de Grétry a été constamment applaudie. — Un ténor qui a joué à Bruxelles, M. Henault, a remplacé dans *le Songe d'une nuit d'été*, M. Justin qui jouait le rôle de Latimer; il s'est bien acquité de sa tâche et il a surtout très-bien dit la romance du premier acte.

*** *Le Songe d'une nuit d'été*, et *Lalla-Rouck*, avec le *Tableau parlant*, composent au théâtre impérial de l'Opéra-Comique un spectacle alternant qui remplit la salle chaque soir.— M. Auber s'occupe des répétitions de la *Fiancée du roi de Garbes*, et ce nouvel opéra de l'illustre compositeur pourra être représenté au plus tard vers la mi-novembre.

*** L'ensemble des travaux entrepris dans l'intérieur du théâtre Italien touche à son terme, cependant l'ouverture ne paraît pas pouvoir se faire avant la fin de la semaine prochaine; on devait commencer par la *Lucia*; mais, à son arrivée à Paris, Fraschini s'étant trouvé encore fatigué du traitement qu'il a suivi aux eaux thermales de Louesch, la *Traviata* a été choisie, et l'opéra de Verdi réunira Mme de Lagrange, le ténor Nicolini et le baryton Giraldoni. Immédiatement après Fraschini débutera dans la *Lucia*.

*** M. Bagier vient d'engager Mme Julienne Dejean, qui dans le temps a chanté à l'Opéra, et qui, à diverses reprises, a obtenu beaucoup de succès au théâtre italien de Madrid. On l'entendra d'abord dans *Poliuto* et dans *Un ballo in maschera*.

*** Le procès intenté par Mme Penco à M. Calzado, en paiement de ses appointements, vient, à ce qu'il paraît, de recevoir une solution amiable. L'illustre cantatrice s'est contentée du tiers de la somme qu'elle recevait pour une saison entière.

*** Le théâtre Lyrique a donné mercredi *les Pêcheurs de perles*, de MM. Michel Carré et Cormon, musique de M. G. Bizet. Nous en rendons compte. — Les études des *Troyens*, de H. Berlioz, marchent rapidement; les principaux rôles sont sus, et l'ouvrage pourrait être prêt pour le 15 novembre, si les décorateurs et les machinistes n'y apportent pas de retard. — En attendant, M. Carvalho va faire connaître au public parisien un opéra très-populaire en Allemagne, *les Joyeuses commères de Windsor*, de Nicolaï, qui sera représenté dans quelques semaines.

*** J. Offenbach, de retour de Vienne, est en ce moment à Etretat, où il passera une quinzaine de jours, après quoi il retournera en Allemagne. Son opéra, *les Fées du Rhin*, sera donné dans le courant de novembre.

*** Le privilége d'exploitation du théâtre Beaumarchais expirant prochainement, plusieurs candidats se présentent, au nombre desquels notre confrère M. Charles Desolme, directeur de *l'Europe artiste*, paraît réunir les vœux des auteurs et des artistes et avoir beaucoup de chance de l'obtenir. On ne pourrait d'ailleurs faire un meilleur choix.

*** Brasseur vient de donner à Lyon et à Genève de nombreuses représentations aussi suivies que fructueuses. Il y a obtenu un succès fou avec *la Ronde du Brésilien*. De retour à Paris, il est reparti pour Lille, où il est engagé jusqu'au 10.

*** Le théâtre royal de la Scala, à Milan, a complété son personnel pour la saison d'automne ; il se compose de Mme Lotti Della Santa, de MM. Carion, Limberti, Bertolini, Bartolini et Capponi.

*** Mme Médori a été engagée comme prima donna pour l'opéra Italien de New-York, par l'impresario Maretzeck.

*** Nous avons annoncé il y a quelque temps l'engagement de

Mlle Lagrua au théâtre du Liceo à Barcelone ; Mme Colson, MM. Negrini, Squarcia et Selba compléteront la troupe.

*** Avant de quitter Londres, Neri-Beraldi y a épousé Mlle Antonietta Fricci. Les deux artistes font partie de la troupe italienne du théâtre de Moscou, qui compte encore dans son personnel Mme Laborde, MM. Pancani, Gassier, Vialetti et Steller. La saison a été inaugurée par *Marta*, une indisposition subite de Pancani ayant forcé d'ajourner *les Huguenots*, par lesquels le théâtre devait rouvrir. Aussi l'opéra de M. de Flotow a-t-il été joué au pied levé et sans aucune répétition préalable. Quoi qu'il en soit, cette gracieuse musique, qui avait pour interprètes Mmes Laborde et Honoré, Neri-Beraldi, Frizzi et Vialeti, a fait le plus grand plaisir. Vialetti est fort aimé du public, et sa chanson du *porter* a été saluée par les plus vifs applaudissements. Mme Laborde détaille avec une rare perfection le rôle de lady Henriette, et elle a reçu le plus chaleureux accueil. — Cette année, l'opéra russe, à défaut de chanteurs indigènes, s'est recruté de chanteurs allemands, et cette tentative a parfaitement réussi. Il y a foule à chaque représentation.

*** Au nombre des pièces données pour la réouverture du théâtre de Bruges, sous la direction de M. Vachot, *Tromb-al-Cazar*, joué par Mme Geoffroy, MM. Neveu et Cavé, a obtenu un succès fou. Il en avait été de même à Ostende, où ces trois artistes avaient également représenté cette opérette si gaie d'Offenbach.

*** La direction du festival de Valenciennes s'était assuré le concours de Mme Charton-Demeur, de Vieuxtemps et de Delle-Sedie. Trois artistes de ce talent et de cette réputation devaient donner à la fête un lustre inusité : aussi un enthousiasme extraordinaire et des applaudissements sans fin ont-ils accueilli ces éminents virtuoses, après chacun de leurs morceaux.

*** Hier samedi, l'Académie des beaux arts a tenu sa séance annuelle pour la distribution des prix et l'exécution de la cantate couronnée. M. Beulé, secrétaire perpétuel, a lu une notice historique sur Horace Vernet. A dimanche prochain les détails.

*** Alexandre Batta et Vivier étaient de nouveau à Bade ces jours-ci. M. Benazet les y avait appelés pour faire entendre dans le dernier concert de la saison le duo de Rossini, *Mira la bianca luna*, arrangé pour cor et violoncelle. Les deux célèbres artistes l'avaient exécuté à Ems avec un succès éclatant qui s'est renouvelé à Bade.

*** Une commission composée de MM. Camille Doucet, directeur de l'administration des théâtres au ministère de la maison de l'Empereur et des beaux-arts ; Noyon, directeur des affiches municipales à la préfecture de la Seine ; Alphand, ingénieur en chef de la préfecture de la Seine ; Emile Perrin, directeur de l'Opéra ; Marscille, commissaire de police ; Humbert, chef de bureau à la préfecture de police ; Dormeuil, ancien directeur de théâtre ; Planté, inspecteur des théâtres, a été nommée pour examiner la question de l'affichage des théâtres de Paris. Cette commission sera présidée par M. le comte Bacciochi.

*** La rentrée des classes du Conservatoire impérial de musique a eu lieu jeudi 1er octobre.

*** M. Auguste Morel, directeur du Conservatoire de musique de Marseille, récemment décoré de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, vient d'être l'objet d'une nouvelle distinction des plus flatteuses : l'Académie des beaux-arts lui a décerné le prix fondé par Chartier, et destiné à encourager les compositions de musique de chambre. Ce prix consiste en une somme de 700 francs. En outre, la section de musique de l'Union des arts de Marseille a pris la généreuse initiative d'ouvrir une souscription pour couvrir les frais de publication des quatuors et des quintettes de l'auteur du *Jugement de Dieu*.

*** S. M. le roi Victor-Emmanuel vient de conférer au pianiste-compositeur Eugène Ketterer la décoration de l'ordre royal des Saints-Maurice et Lazare.

*** Mme Thérèse Marschner, la veuve du célèbre compositeur, s'est fixée à Vienne, sa ville natale ; elle y a été nommée professeur de chant au Conservatoire.

*** Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt dans la *Gazetta musicale* de Naples le discours d'ouverture du cercle artistique musical, prononcé par M. Ferdinand Bonamici, fondateur de cette institution, à laquelle toutes nos sympathies sont acquises. Nous nous ferons un devoir d'en suivre la marche et d'en signaler les progrès.

*** Les fêtes nationales de la Haye qui ont eu lieu au commencement du mois de septembre, ont été fort brillantes. La musique y était dignement représentée par des concerts populaires qui ont provoqué un grand enthousiasme, et dont l'organisation a fait beaucoup d'honneur aux soins dévoués et intelligents de M. Lefebvre, chef de la maison Weygand et Ce, éditeurs de musique à la Haye. Aussi le roi des Pays-Bas, qui, lui-même, cultive la musique avec succès, a daigné conférer à M. Lefebvre, en témoignage de son auguste satisfaction, l'ordre de la Couronne de chêne.

*** Le ministre des beaux arts et de la maison de l'Empereur vient de souscrire pour les bibliothèques publiques à l'*Histoire générale de la musique religieuse* et au *Recueil des principales séquences du moyen âge*, mises en harmonie, avec accompagnement d'orgue, par M. Félix Clément. Ces ouvrages ont déjà été l'objet d'une mention très-honorable à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. Fétis a consacré deux articles dans la *Gazette musicale* à l'examen du travail de M. Félix Clément.

*** *La France méridionale*, journal scientifique et littéraire, publié à Nice, et spécialement consacré aux étrangers, annonce qu'elle paraîtra désormais deux fois par semaine. Indépendamment d'études climatologiques et de balnéation maritime, *la France méridionale* contient des articles de littérature et de beaux-arts, des feuilletons inédits, des correspondances particulières de Paris, de Londres, d'Allemagne, etc.

*** On lit dans une correspondance de *l'Indépendance belge* : « On a annoncé dans les journaux de Paris que M. Camille Doucet renonçait à se présenter à l'Académie française, où la mort regrettable d'Alfred de Vigny laisse encore un fauteuil vacant. Je crois savoir qu'il n'en est rien et que M. Camille Doucet maintient sa candidature. Il y a deux hommes dans M. Camille Doucet : un fonctionnaire estimé et dont la participation active aux travaux du traité sur la propriété littéraire dit suffisamment les sympathies pour les travaux d'intelligence ; mais il y a aussi un véritable homme de lettres qui compte des succès au théâtre, et c'est celui-là seul, je crois, qui se présente. »

*** Le parc nouvellement créé dans le bois du Vésinet attire tout l'été de nombreux visiteurs. Outre une charmante promenade, les concerts du dimanche que M. Maury y avait organisés avec une rare intelligence, offraient aux promeneurs un grand attrait et justifiaient leur empressement. Aujourd'hui il s'agit d'un véritable festival musical. L'orchestre sera composé de cent musiciens ; on y entendra pour la partie vocale des artistes de nos divers théâtres et la Société chorale des enfants de Lutèce ; pour la partie instrumentale, M. Maury et MM. Garcin et Rose, violon et clarinette soli de l'Opéra.

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, troisième matinée musicale au concert des Champs-Élysées. Dimanche dernier, il y avait grande foule chez M. de Besselièvre. Le programme d'aujourd'hui, dont nous avons pris connaissance, promet une journée musicale des plus intéressantes. On entendra entre autres les ouvertures de *Robin des bois* et de *Guillaume Tell*, la belle fantaisie sur *le Déserteur*, et un solo par M. Hollebeke.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles*. — Le théâtre de la Monnaie vient de donner une reprise de *Martha*, qui a fait le plus grand plaisir. Jourdan est un charmant Lyonel, M. Périé joue et chante le rôle du fermier Plunkett avec une verve et un entrain délicieux, et grâce à Mlle Borghèse, nous avons pu entendre enfin la musique de Flotow exécutée comme elle a été écrite. Mlle Borghèse fait ressortir avec beaucoup de brillant les passages jusqu'ici restés dans l'ombre, faute d'une chanteuse suffisante. M. Mengal relève le personnage presque sacrifié de Tristan. — Le grand concours international de chant d'ensemble, organisé par la Société royale la Réunion lyrique, avec l'assistance des autres sociétés chorales de la ville et du faubourg, avait prêté un grand éclat aux fêtes nationales ; la journée du samedi 26 septembre marquera dans les annales des sociétés de chant. Les sociétés françaises se sont particulièrement distinguées ; Lille, Cambrai et Saint-Omer ont enthousiasmé l'auditoire, qui longtemps avant le jury avait, d'après son impression, décidé de la victoire des trois sociétés. La Légia, seule société inscrite pour le grand prix d'honneur, s'est fait entendre ensuite. Cette nombreuse phalange de chanteurs entonna avec un éclat superbe le chœur des *Corsaires grecs*, de M. Soubre, admirable morceau, très-bien écrit pour les voix, quoique très-difficile à rendre. L'exécution du chœur imposé, les *Abencerrages*, n'a pas été aussi parfaite ; l'extrême difficulté de ce morceau en rend l'exécution impossible ; jamais aucune société ne parviendra à l'interpréter d'une manière satisfaisante. Néanmoins le jury, reconnaissant la supériorité de la Légia, lui a décerné à l'unanimité le grand prix d'honneur, décision que le public a ratifiée en applaudissant à tout rompre. Sur trois prix réservés aux Sociétés allemandes, la ville d'Aix-la-Chapelle en a remporté deux. L'*Aachner Sanger Verein* a obtenu le premier, l'*Amphion*, le troisième. Le deuxième a été décerné au *Mænnergesang Verein*, de Neuss, dirigé par M. Hartmann.

*** *Londres*, 30 septembre. — Deux œuvres nouvelles se distinguaient dans le programme du festival de Norwich : *Joash*, oratorio de M. Silas, qui avait fait exécuter avec beaucoup de succès une symphonie à la Société musicale de Londres, et une cantate de Benedict, *Richard Cœur de lion*, expressément composée pour la solennité. L'oratorio n'a pas produit l'effet qu'on pouvait en attendre. Les ressources orchestrales y sont prodiguées, mais, en somme, il y a plus de bruit que de charme. La cantate de Benedict a été reçue avec enthousiasme, et l'on ne saurait en parler que sur le ton de l'éloge le plus prononcé, le plus légitime. Rappelé par des acclamations et des bravos, auxquels prenaient part l'orchestre et les chœurs, Bénédict a obtenu un triomphe éclatant.

Le produit du festival laissera un notable bénéfice. L'exécution artistique n'a pas été moins satisfaisante et méritera d'occuper une place dans les annales des fêtes provinciales de l'Angleterre.

*** *Munich*, 27 septembre. — La première journée du festival a complétement réussi : on y a exécuté la *Symphonie héroïque* et *Israël en Egypte*. Le roi Louis et le prince Adalbert honoraient la solennité de leur présence.

*** *Cologne*. — La nouvelle société du théâtre de Cologne, sous la direction de M. Ernst, a donné depuis l'ouverture deux opéras : *Une nuit à Grenade*, par Kreutzer, et *les Huguenots*; ce dernier opéra avait attiré une foule considérable.

*** *Berlin*. — Une artiste qui passe à Londres pour une des meilleures cantatrices de concert, miss Perega, a choisi *Norma* pour son début. La beauté de sa voix, la distinction de son chant, une belle prestance et un physique sympathique la placent au rang des plus célèbres virtuoses italiennes. Mais sur la scène elle est dépaysée; là, il lui manque un élément essentiel de succès, la verve, l'animation dramatique. — On nous annonce, comme prochaine, l'arrivée de Désirée, Artot et de Carlotta Patti. — Au théâtre Victoria, nous aurons la société Merelli avec Adelina Patti et Naudin.

*** *Prague*. — Naudin, après s'être fait entendre avec un grand succès au théâtre de cette ville, a proposé à l'administration de donner une représentation au profit des pauvres, pour témoigner sa reconnaissance au public. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que l'offre a été acceptée avec empressement.

*** *Hanovre*. — *Les Catacombes*, opéra de Hiller, ont été représentées avec succès au théâtre de la cour. Le texte, qui est dû à l'un des meilleurs poëtes contemporains de l'Allemagne, Moritz Hatmann, est mieux écrit que ne le sont d'ordinaire les libretti d'opéra, mais il affecte trop souvent la forme épique. Aussi la partition de M. Hiller, malgré tout son mérite, offre-t-elle peu de scènes dramatiques. On cite toutefois le finale du premier acte et les chœurs comme très-remarquables.

*** *Vienne*. — *L'Etoile du Nord* a été représentée au théâtre de la cour. Nous ne parlerons pas de l'effet produit par cette œuvre si originale dans laquelle le génie de l'auteur des *Huguenots* s'est révélé sous une face toute nouvelle : il a été le même que celui qu'elle a rencontré sur toutes les scènes de l'Europe, saisissant et intéressant au plus haut degré. Les principaux rôles étaient interprétés par Mlle Wildauer (Catherine), Beck (Péters), Meyerhofer (Gritzenko). — Pour le 1er octobre on annonce *les Huguenots*, de Meyerbeer, avec Mme Kapp-Young. — Wachtel a été très-applaudi dans *Oberon*, de Weber. — M. de Flotow, qui se trouve parmi nous en ce moment, vient de terminer une partition nouvelle qu'il va présenter prochainement à la direction de l'opéra de la cour. — Il est question de jouer à ce théâtre *Campanella*, opérette en un acte, de Donizetti. — Au mois de novembre on doit y monter un nouveau ballet de Borri, dont un compositeur milanais a écrit la musique. — L'excellent ténor Erl va fêter prochainement le vingt-cinquième anniversaire de son entrée au théâtre de la cour; il chantera, dans *Guillaume Tell*, le rôle d'Arnold, par lequel il débuta en 1838.

*** *Turin*. — Pour la réouverture du théâtre Victor-Emmanuel, la direction a eu l'heureuse idée de remonter *Marta*, le charmant opéra de Flotow, qui obtint la saison dernière le plus grand succès et remplit la salle pendant trois mois de suite. Outre le personnel engagé pour la saison d'automne, et dans lequel figurent Mmes Bendazzi, Vandenhaute, MM. Graziani (ténor), Corsi, Colonese, Boccolini et Junca, M. Martinoti, notre habile directeur, avait engagé pour remplir le rôle de Marta, Mlle N. de Roissi, qui le joue et le chante dans la perfection. Aussi l'ouvrage si connu et si attrayant de M. de Flotow, ainsi interprété, attire-t-il chaque soir un nombreux public.

*** *Rome*. — C'est le chef-d'œuvre de Meyerbeer, *Roberto il Diavolo*, qui a inauguré la saison au théâtre Argentina. Représenté l'année dernière au printemps, il avait produit sur notre public une trop grande impression pour qu'on ne désirât pas vivement l'entendre de nouveau. Aussi le succès a-t-il été cette fois supérieur encore à celui de la première audition. L'interprétation en était confiée à Mmes Carozzi-Zucchi et Monti et à MM. Junca, Limberti et Gounari. C'est Junca qui a eu les honneurs de la soirée. Précédé d'une belle réputation à Rome, il l'a complétement justifiée. Doué d'un physique avantageux, d'une voix belle et puissante, il réunit toutes les qualités du rôle de Bertram. Le troisième acte, surtout, a été pour lui un triomphe continuel, et on a fait répéter le trio sans accompagnement. Mme Carozzi-Zucchi (Alice) a une belle voix et beaucoup d'âme. Sa cavatine, l'ariette et le duo avec Bertram lui ont valu de chaleureux applaudissements. Mme Monti a bien tenu le rôle d'Isabelle, et a chanté avec beaucoup de goût et de distinction l'air de *Grâce!* Limberti (Roberto) a eu de très-beaux moments. Son bel organe a plusieurs fois remué l'auditoire, particulièrement dans le trio sans accompagnement. Le ténor Gounari est un excellent Rambaldo; sa voix est sympathique, bien timbrée et flexible, et il joue avec beaucoup d'intelligence. Les chœurs et l'orchestre ont bien marché. Les décorations sont splendides. — Le théâtre Apollo a complété sa troupe; les artistes engagés sont : Mmes Poinsot, Tiberini, Ortolani, Grossi; MM. Tiberini, Sicchia, Zucchi, Cima, Zucchini.

*** *Saint-Pétersbourg*. — Nos théâtres ont rouvert : la troupe dramatique d'abord et l'opéra russe ensuite. Celui-ci a fait une perte regrettable dans Mme Leonoff; Mlle Schrœder qui lui succède est loin d'avoir l'expérience et le talent de sa devancière, quoiqu'on ne puisse lui refuser des qualités qui font bien augurer de son avenir. Outre l'*Oberon* de Weber et *Indra* de Flotow, nous aurons le *Gromovoï* de Wertovski et l'*Ondine* de Lwoff. — Quant à l'opéra italien, dont le personnel s'est recruté du ténor Giuglini et de la basse bouffe Fioravanti, il est en retard. C'est, dit-on, par *le Trouvère* qu'on commencera. La *Sonnanbula* servira de début à Giuglini, et l'*Elisire d'amore* à Fioravanti. — Outre les opéras du répertoire, la direction se propose de nous faire connaître un opéra populaire en France, *la Dame blanche* de Boïeldieu, et le *Faust* de Gounod, dont le succès a gagné l'Allemagne. On donnera également la *Fiorina* de Mercadante. — Mlle Mouravieff nous est revenue toute chargée des lauriers cueillis par elle au théâtre de l'Opéra de Paris. Saint-Léon va s'occuper activement du *Konek Gorbounok* (*le Cheval enchanté*) qu'il monte pour elle; tandis que Petipa travaille à celui (*la Beauté du Liban*) dans lequel le principal rôle doit être créé par Mme Petipa, sa femme, dont les plus vifs applaudissements ont salué la rentrée dans *le Corsaire*.

En vente chez *G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs de musique*, 103, rue de Richelieu, au 1er, la grande partition et les parties d'orchestre des **Bavards**, opéra-bouffe en deux actes de J. OFFENBACH.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs,

103, rue de Richelieu, au 1er.

BEETHOVEN

Collection de ses œuvres pour Piano, seule édition complète et authentique, et dans laquelle les œuvres concertantes ou avec accompagnement sont publiées séparées, sur beau papier vélin, 16 volumes brochés.....net 120 »
Collection complète des sonates pour piano seul.....net 40 »
Collection complète des sonates avec accompagnement... net 40 »
Collection complète des trios, p. piano, violon et violoncelle, net 40 »

MOZART

Collection des Sonates pour piano seul, à 4 mains et avec accompag.
La collection complète, prix net : 50 francs.

1re série : Sonates pour piano seul, 18 numéros, chaque..... 6 »
2e série : Sonates et fantaisies à 4 mains, 6 numéros, chaque... 9 »
3e série : Sonates pour piano et violon, 19 numéros, chaque.... 7 50
4e série : Sonates pour piano, violon et violoncelle, 4 num., ch. 9 »

Ch. n°, 25 c. ÉDITION POPULAIRE. **Ch. n°, 25 c.**

LA LYRE FRANÇAISE — Format in-8° — **300** — LA LYRE FRANÇAISE — Format in-8°

Des plus jolis airs d'opéras : Duos, Romances, etc., etc.,
DE
Adam, Auber, Dassier, Donizetti, Flotow, Halévy, Hérold, Maillart, Meyerbeer, Nicolo, Offenbach, Rossini, Schubert, Thomas, Weber, etc., etc.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU Ier.

ÉCOLE D'ORGUE

TRAITANT SPÉCIALEMENT DE LA SOUFFLERIE ET CONTENANT 38 EXERCICES, 50 EXEMPLES ET 20 ÉTUDES

Sur des motifs de

Adam, Auber, Beethoven, Bellini, Flotow, Haendel, Meyerbeer, Mozart, Rossini, Weber, etc.

PRIX : 25 FRANCS. **F. BRISSON** PRIX : 25 FRANCS.

FESSY

Méthode complète pour l'Harmonium, suivie d'exercices et d'airs. — PRIX : 18 FRANCS.

Manuel d'Orgue à l'usage des églises catholiques, contenant les principes de l'accompagnement du plain-chant, du mélange des jeux d'Orgue et de la rubrique de l'office, suivi de morceaux de différents caractères. — PRIX : 9 FRANCS.

MUSIQUE POUR HARMONIUM

AIRS VARIÉS, FANTAISIES, ETC.

Adam (A.). Fantaisie sur *la Muette de Portici*, composée par S. Thalberg, arrangée pour le mélodium et piano . 9 »
Alday (F.). Op. 15. *Les Huguenots*, fantaisie brillante pour harmonium. . . 7 50
— Fantaisie de salon sur *l'Etoile du Nord* 7 50
Badarzewska (T.). La Prière d'une vierge, pour harmonium . . . . . 5 »
Brisson. Adagio de Beethoven, transcrit pour harmonium ou orgue et piano. 5 »
— *Casta Diva*, cavatine de *Norma*, transcrite pour harmonium ou orgue, piano et violon . . . . . 6 »
— *La Somnambule*, trio pour harmonium ou orgue, piano et violon. 7 50
— *La Charité*, chœur de Rossini, transcrit pour harmonium ou orgue, piano et violon 7 50
— Op. 66. *Marta*, trio pour piano, orgue et violon. . . . . 12 »
— Op. 69. *Robert le Diable*, grand duo caractéristique pour piano et orgue . 10 »
— Op. 70. *Le Pardon de Ploërmel*, duo de concert pour piano et orgue. . . 7 50
— Op. 71. Méditation sur le chœur religieux du *Pardon de Ploërmel*, transcription pour piano, orgue et violon ou violoncelle. 7 50
Durand. Première romance sans paroles de Mendelssohn, en trio pour violon, orgue et piano. . . . . 6 »
— Ouverture de *la Sirène*, pour harmonium et piano. . . . . 9 »
Engel (L.). Fantaisie pour harmonium sur *l'Etoile du Nord* . . . . . 5 »
— Grande fantaisie pour orgue-harmonium sur *le Pardon de Ploërmel* . . . . 6 »
— Grand duo pour piano et harmonium sur *le Pardon de Ploërmel* . . . . 9 »
Fessy. Fant. sur le chœur du *Domino noir* 5 »
— Réminiscence du *Stabat Mater* de Rossini 6 »
— Andante et boléro.. . . . . 7 50
— Cavatine de *Torquato Tasso* et caprice 7 50
— Six morceaux sur des motifs de Rossini, Auber et Donizetti, 2 suites, chaque. 7 50
Herz et **Fessy**. Deux duos concertants, pour harmonium et piano, 2 suites, chaque.. . . . . 7 50
1. Cavatine de Vaccaj.
2. Thème de Beethoven.

Frélon. Trois marches pour orgue expressif à percussion :
1. Marche du sacre du *Prophète*. . . 6 »
2. Marche de *Robert Bruce* . . . . . 6 »
3. Marche de *la Muette de Portici*. . 6 »
— *La Part du Diable*, fantaisie pour orgue et piano . . . . . 10 »
— *Le Prophète*, fantaisie de concert pour orgue avec accomp. de piano obligé. 12 »
— Romance sans paroles de Thalberg pour orgue et piano. . . . . 9 »
Lebeau. Op. 42. *L'Abandon*, romance sans paroles pour harmonium . . . . . 5 »
— Op. 45. Danse bretonne, villanelle pour harmonium: . . . . . 5 »
— Op. 44. *La Rosée du matin*, caprice pour harmonium . . . . . 5 »
— Op. 45. *Sylvie*, souvenir d'autrefois, pour harmonium. . . . . 5 »
— Op. 46. *En mer*, chant maritime, pour harmonium . . . . . 5 »
— Op. 47. Impromptu pour harmonium.. 5 »
Louis Guett. Op. 34. Cinquante morceaux de différents caractères, classés ton par ton, et disposés de manière à pouvoir servir d'Antiennes ou de Versets aux chants de l'office divin, pour orgue ou harmonium, 2 suites, chaq. 12 »
Mereaux. Op. 65. Grand caprice sur *Robert le Diable*, pour harmonicorde, piano et violon . . . . . 20 »
Moreau. Ouverture de *Giralda*, pour orgue et piano . . . . . 9 »
— Ouverture des *Diamants de la Couronne*, pour orgue et piano. . . . . 9 »
Miulan. Fantaisie sur *Moïse*, composée par S. Thalberg, arrangée pour mélodium et piano . . . . . 9 »
Riballier. Cavatine du sommeil de *la Muette de Portici*, pour orgue, piano et violon, ou violoncelle . . . . . 6 »
Romano (Giuseppe). *La Carita*, chœur religieux de Rossini, pour harmonium seul . . . . . 5 »
— *Ave Maria*, de Schubert, pour harmonium seul. . . . . 5 »
— *Prière de Stradella* (*Pieta signor*), pour harmonium seul . . . . . 5 »

Harmonium seul :

F. BRISSON

LES DÉLASSEMENTS DE L'ÉTUDE

NOUVELLE ÉDITION.

48 MÉLODIES OU AIRS FAVORIS

Tirés des opéras de

AD. ADAM, AUBER, FLOTOW, HALÉVY, MAILLART, MEYERBEER, MOZART, ROSSINI, A. THOMAS et WEBER.

Les quatre suites, chaque 7 50

1re SUITE.
1. Le Prophète.
2. Pardon de Ploërmel.
3. Stradella.
4. La Muette de Portici.
5. Zerline.
6. Robert le Diable.
7. Oberon.
8. Le Postillon de Longjumeau.
9. Le Prophète.
10. La Muette de Portici.
11. Marta.
12. La Sirène.

2e SUITE.
13. Le Philtre.
14. Guillaume Tell.
15. Lestocq.
16. L'Etoile du Nord.
17. Haydée.
18. Marta.
19. La Fiancée.
20. Le Postillon de Longjumeau.
21. Le Domino noir.
22. La Muette de Portici.
23. Les Huguenots.
24. Le Prophète.

3e SUITE.
25. Dragons de Villars.
26. Pardon de Ploërmel.
27. Le Roman d'Elvire.
28. Le Comte Ory.
29. La Fiancée.
30. Pardon de Ploërmel.
31. La Muette de Portici.
32. L'Etoile du Nord.
33. Nozze di Figaro.
34. Haydée
35. Pardon de Ploërmel.
36. Le Roman d'Elvire.

4e SUITE.
37. L'Ambassadrice.
38. Les Huguenots.
39. La Fée aux Roses.
40. Guillaume Tell.
41. La Fiancée.
42. Pardon de Ploërmel.
43. Le Roman d'Elvire.
44. Robert le Diable.
45. Fra Diavolo.
46. Le Domino noir.
47. Le Roman d'Elvire.
48. Le Cheval de bronze.

SOUS PRESSE : **F. BRISSON** SOUS PRESSE :

Trente Mélodies de Schubert, transcrites pour Harmonium seul, en deux séries :

1re SÉRIE :
1. Adieu.
2. La Jeune Mère.
3. Eloges des larmes.
4. La Rose.
5. Sur le bord du lac.
6. La plainte du pâtre.
7. Les larmes.
8. Les astres.
9. La berceuse.
10. La jeune Fille et la Mort.
11. Rosemonde.
12. La sérénade.
13. Ave Maria.
14. La cloche des agonisants.
15. Mes rêves sont finis.

2e SÉRIE :
1. Le Chasseur des Alpes.
2. Tu es le repos.
3. L'illusion.
4. L'Exilé.
5. A Mignon.
6. Impatience.
7. Dans le bosquet.
8. Les plaintes de la jeune fille.
9. Le voyageur.
10. Bonjour.
11. Le pêcheur.
12. Chanson des chasseurs.
13. La Truite.
14. Le joueur de vielle.
15. Sois toujours mes seules amours.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 41. 11 Octobre 1863.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Effets des circonstances sur la situation actuelle de la musique, au point de vue de la composition ; ce qu'il faudrait faire pour améliorer cette situation (4e article), par **Fétis** père. — Académie des Beaux-Arts, par **Paul Smith**. — Correspondance : Munich. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

EFFETS DES CIRCONSTANCES

sur la situation actuelle de la musique, au point de vue de la composition.

CE QU'IL FAUDRAIT FAIRE POUR AMÉLIORER CETTE SITUATION.

(4e article) (1).

Pourquoi suis-je toujours obligé d'invoquer les souvenirs du passé pour trouver des circonstances favorables à l'art, à la production des belles œuvres, à la manifestation du talent des artistes, ainsi qu'à la sécurité de leur existence ? Pourquoi ? Je pourrais le dire peut-être ; mais il me faudrait, pour expliquer ce problème, aborder des considérations politiques et morales sur l'époque actuelle qui pourraient me mener loin, et froisseraient bien des convictions sans résultat de réforme. Je préfère donc rester dans le domaine des faits, où je me suis placé dans ce travail, et continuer la simple comparaison de ce qui est aujourd'hui et de ce qui fut jadis.

Il y a aujourd'hui une protection officielle accordée aux arts, à ce qu'on croit, et qui, en réalité, est rendue illusoire par son mode de distribution. Depuis les premiers jours du consulat, où s'est établi le système de concentration administrative, on a cru pouvoir tout régler par les bureaux; et l'art, cette béatitude du cœur et de l'esprit, cet antipode des règlements et de la sécheresse des formules paperassières, s'est vu aussi casé, étiqueté, classé par dossiers dans les cartons d'un ministère. Or, l'administration ne peut faire que ce qui est dans sa nature : elle n'est pas sentimentale, elle n'a pas d'enthousiasme, pas même de sympathie pour ces arts qu'on a placés dans ses attributions. A vrai dire, ils lui sont un embarras sans cesse renaissant, parce que, d'une part, ils résistent, par leur propre essence, aux allures systématiques qui s'appliquent sans difficulté aux choses positives et matérielles; de l'autre, parce qu'il n'y a pas d'art sans artistes, et qu'entre ceux-ci, les luttes d'intérêt et d'amour-propre se reproduisent perpétuellement, et mettent à chaque instant l'administrateur le mieux intentionné dans des perplexités dont il ne sort que par des résolutions quelque peu despotiques, qui ne sont pas toujours les meilleures. C'est avec ce système qu'a commencé l'amoindrissement de la musique, et, ce qui est pis, celui du sentiment des compositeurs pour leur art.

La protection naturelle, efficace, pour la musique et pour les compositeurs ne peut venir que d'un goût passionné pour les belles œuvres de cet art, lorsque ce goût se rencontre dans l'âme d'un prince souverain ou d'un grand seigneur comme il y en eut autrefois. Aux xve et xvie siècles, les empereurs, les rois, les électeurs de l'Allemagne, les princes des divers Etats de l'Italie, furent tous des amateurs ardents de musique, de peinture et de poésie. Ils recherchaient les grands artistes, se les disputaient par leurs largesses, leur écrivaient de leur main pour les attirer à leur cour, les admettaient dans leur familiarité, enfin les comblaient d'honneurs et de bienfaits. Ce fut le temps des grandes choses. Animés d'émulation par le haut prix attaché aux œuvres de leur talent, les peintres, les musiciens de cet âge d'or de l'art, se montraient de véritables géants par l'abondance et l'importance de leurs œuvres. Quand on examine avec attention les productions d'art de cette grande époque, on est frappé d'étonnement de n'en pas trouver de médiocres, et l'on est conduit à se demander ce que sont devenus les ouvrages des mauvais musiciens et des mauvais peintres de ce temps, ou bien s'il n'y eut alors que des maîtres dignes de ce nom.

La splendeur de la cour de Louis XIV continua cette tradition dans la seconde moitié du xvie siècle, avec un sentiment plus faible de l'art, à la vérité, mais avec un faste qui fut imité dans d'autres cours et qui créa pour les artistes une multitude de positions honorables. Quatre maîtres de la chapelle du roi, ayant les titres de *surintendants de la musique*, se relevaient de trois en trois mois dans la direction de cette chapelle, et y faisaient exécuter leurs ouvrages. Leurs avantages étaient considérables, quoiqu'ils n'eussent que trois mois de service chaque année. Quatre organistes étaient également attachés à la chapelle royale et ne servaient que par quartier. Il y avait, en outre, un maître de la musique de la chambre, dirigeant un orchestre pour tous les divertissements des grands et petits appartements. Après la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans, régent du royaume, amateur passionné de musique et compositeur, non-seulement continua toutes les traditions du grand roi pour l'organisation de la musique de la cour et pour les récompenses accordées aux artistes, mais il eut aussi sa musique particulière, son maître de chapelle, et son théâtre au Palais-Royal. Dans le même temps, le duc et la duchesse du Maine se montraient généreux Mécènes des ar-

(1) Voir le n° 38.

tistes musiciens; à leur petite cour de Sceaux. Il y avaient chaque jour des concerts et souvent opéra.

En Allemagne, l'empereur Charles VI, assez habile musicien pour diriger parfois lui-même son orchestre, attira de toutes parts les artistes les plus remarquables, après la paix d'Utrecht (1713), et employa chaque jour plusieurs heures à la culture de la musique. A la même époque, le duc de Saxe-Weimar, Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, et le prince d'Anhalt-Cœthen, se montraient amateurs passionnés, et se disputaient la possession de Jean-Sébastien Bach pour en faire leur maître de chapelle, tandis que la reine Anne, en Angleterre, et plus tard Georges II et le duc de Chandos comblaient Haendel de faveurs et de richesses, employant son talent dans les circonstances importantes.

Il n'y eut pas moins d'encouragement et de protection pour la musique et pour les musiciens pendant toute la durée du XVIIIe siècle jusqu'à la révolution française. En France, la musique du roi, sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, continua d'offrir aux compositeurs des emplois honorables, lucratifs, et de fréquentes occasions de faire entendre leurs ouvrages. Le comte de Clermont, le prince de Conti, le prince de Guéméné, eurent à leur service des orchestres et des maîtres de chapelle; les financiers mêmes, tels que les fermiers généraux Bouvard et la Poplinière, se donnaient ce luxe intelligent. On sait que ce fut chez celui-ci que se firent les premiers essais des compositions de Rameau; et lorsque ce grand musicien, découragé par l'insuccès d'*Hippolyte et Aricie*, son premier opéra, voulut renoncer à travailler pour le théâtre, ce fut ce même la Poplinière qui releva son courage et l'obligea à travailler, en lui prédisant d'éclatants succès qui ne manquèrent pas en effet. Dans ce même temps, la cour de Marie-Thérèse était un centre de musique où Gluck trouvait le plus sympathique accueil pour ses créations, où l'éducation musicale des enfants de cette grande princesse, Joseph et Léopold, qui devinrent empereurs, et Marie-Antoinette, infortunée reine de France, fut confiée aux artistes les plus célèbres. A leur tour, ces princes furent des protecteurs généreux de l'art qu'ils cultivèrent eux-mêmes avec succès. En Prusse, Frédéric II, dit *le Grand*, ne cessa, nonobstant ses grandes préoccupations politiques, guerrières et administratives, de cultiver avec passion la musique comme exécutant, comme compositeur, et combla de faveurs et de distinctions les Graun, les Bach, les Benda, Quanz, et beaucoup d'autres artistes. Les princes de sa famille, Henri de Prusse, Amélie, et la margrave de Bayreuth, eurent aussi leurs musiques particulières et furent eux-mêmes de véritables artistes. La cour de Dresde était à la même époque toute musicale; les plus illustres compositeurs, Hasse, Porpora, et les chanteurs les plus renommés de l'Italie y étaient appelés et récompensés avec magnificence; l'électrice elle-même composait des opéras.

A une époque plus rapprochée, nous voyons Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, attirer de tous les points de l'Europe les premiers artistes pour en composer sa musique, à laquelle lui-même s'associait comme exécutant; et l'empereur Joseph II, passionné pour la musique italienne, combler de faveurs Salieri, Paisiello et Martini. Malheureusement, son goût trop exclusif lui fit méconnaître le génie de Mozart, le plus grand, le plus complet des musiciens. En Autriche, non-seulement ce prince, non-seulement Léopold, son successeur, non-seulement l'empereur François II, virtuose violoniste, accordèrent à l'art et aux artistes une protection aussi intelligente que bienveillante, mais les grands seigneurs de l'empire, les princes Esterhazy, les comtes de Mortzin, les comtes de Harrach, les comtes de Thun, les princes de Lobkowitz, de Kinsky, de Lichnowsky, les barons de Wetzlar, et vingt autres, firent de la musique les délices de leur existence et devinrent les patrons des plus illustres compositeurs. Presque toute l'œuvre colossale de Haydn fut enfantée dans la maison d'Esterhazy et y fut acclamée par ces princes avant de se répandre dans le monde. Ce fut au palais du prince de Schwarzenberg que l'oratorio de la *Création du monde* fut entendu pour la première fois. Les princes de Lobkowitz, de Kinsky, de Lichnowsky et la comtesse de Thun furent les protecteurs dévoués de Beethoven; si leur appui lui eût manqué, Dieu sait ce qui fût advenu de ce puissant génie. Je ne finirais pas si je voulais énumérer tous les artistes de talent qui ne se sont fait connaître pour ce qu'ils étaient que par l'assistance de la haute noblesse, passionnée pour l'art.

Aujourd'hui, presque sans exception, tous les trônes sont sourds et les grands seigneurs jouent à la bourse. C'en est fait de cette distinction gentilhommière qui s'associait à l'amour de l'art; c'en est fait de cette protection de bon goût par laquelle le talent ne se sentait pas humilié; il faut donc de toute nécessité en revenir à la protection officielle, en essayant de déterminer celle-ci à s'engager dans une voie plus sûre et plus facile que celle des concessions de priviléges et de subsides sans garantie de bon emploi.

Il y a quelque trente-quatre ou trente-cinq ans que je m'avisai, dans l'intérêt de mes élèves de composition du Conservatoire de Paris, d'aller trouver M. Vitet, alors chef de la division des beaux-arts au ministère de l'intérieur, et de lui dire à peu près ceci : « Les priviléges subsidiés de théâtres ont pour principal inconvénient de monopoliser au profit d'un petit nombre d'artistes l'abord de la scène, qui devrait être rendu possible pour tous; car il faut mettre à l'essai beaucoup d'individualités, si l'on veut rencontrer l'organisation exceptionnelle qui fait le grand artiste. Si l'on ne veut pas accorder la liberté des théâtres et si l'on veut maintenir l'institution des priviléges avec subside pour les théâtres lyriques, imposez au moins dans la concession de ces faveurs l'obligation pour le concessionnaire de représenter chaque année un certain nombre d'opéras en trois actes et en un; par exemple, deux des premiers et quatre des autres, lesquels seraient fournis par le gouvernement. Pour ces ouvrages, un concours serait ouvert deux fois par an, devant une commission composée de littérateurs et de compositeurs de l'Institut, qui jugerait les livrets et les partitions, choisirait les meilleurs, et les transmettrait au ministre de l'intérieur pour être représentés. Faute d'exécution de cette clause du contrat, le privilége et le subside seraient retirés.

» De plus, on accorderait aux six villes principales de France un subside peu élevé, par exemple 20,000 francs à chacune, aux mêmes conditions. On aurait alors une situation à peu près semblable à celles de l'Italie et de l'Allemagne, où les compositeurs peuvent écrire tour à tour pour différents théâtres. Soyez convaincu qu'il sortirait quelque chose de cette organisation. Pour gagner à la loterie des talents nouveaux, ajoutais-je, il faut y mettre. »

Homme d'intelligence et animé du désir du bien, M. Vitet goûta fort le plan et s'occupa sérieusement de sa réalisation. Malheureusement il quitta sa position peu de temps après, et fut remplacé par Royer-Collard, homme d'esprit, causeur agréable, et même savant médecin, disait-on, mais flâneur et insouciant. Je lui reparlai de mes idées; mais il m'arrêta dès les premiers mots, pour me débiter cette fausse maxime, qu'il faut laisser les arts et les artistes faire eux-mêmes leurs affaires, et imiter le gouvernement anglais, qui les laisse en pleine liberté et ne leur accorde aucune protection, aucun secours. — Vous parlez, lui dis-je, comme quelqu'un qui n'a aucune connaissance de l'art et des artistes. Les Anglais ne font rien pour la musique dramatique, mais ils n'en ont pas; ils vivent d'emprunt. — Eh bien! nous ferons comme eux : il n'est pas nécessaire que nous ayons une musique nationale. — Mais vous n'êtes pas conséquent avec vos principes, puisque vous accordez des priviléges de théâtres et donnez des subsides; vous parlez de liberté, et vous créez un monopole. Vous dépensez beaucoup d'argent pour les expositions de peinture, et ne voulez rien faire pour la musique; vous commandez des tableaux et des statues aux artistes que vous protégez, et laissez

les autres dans le besoin. — Oui, nous avons les torts que vous dites, mais ce n'est pas une raison pour en créer de nouveaux. — En prenant vos principes à la lettre, il faudrait supprimer votre place. — On ne ferait pas mal. — Nous nous quittâmes ainsi.

Ce qu'on n'a pas voulu faire alors, je persiste à croire qu'on le peut, qu'on le doit. Il est de toute évidence que le gouvernement et le parlement français n'ont pas l'intention, en accordant des subsides aux entreprises de théâtres lyriques, de faire la fortune des entrepreneurs, ou, ce qui est plus exact, de leur fournir un appât avec lequel ils mettent souvent leurs dettes à la charge de leur successeur. Au fond de cette faveur, accordée souvent, à la vérité, sans discernement et avec une légèreté qui pourrait être blâmée, au fond de cela, il y a la pensée d'être utile à l'art; car s'il n'en était pas ainsi, la prodigalité et le monopole seraient inexcusables. Or, qui veut la fin, veut les moyens. Pour atteindre le but, il faut un engagement positif de la part des directeurs privilégiés tant de Paris que des départements. Cet engagement doit être tout en faveur de l'art et des artistes : alors, seulement, les priviléges et les subsides seront justifiés; alors il y aura une véritable protection accordée au talent qui se sent exister et ne peut se produire en l'état actuel des choses.

Le domaine de la musique n'est pas renfermé dans l'enceinte d'un théâtre : deux de ses plus belles manifestations se font à l'église et dans le champ sans limite de l'idéal appelé *musique instrumentale*. Je n'ai pas de vœu à émettre à l'égard de la musique d'église en ce moment, car une question a surgi et n'a pas reçu de solution jusqu'à ce moment. Cette question est celle-ci : *la musique peut-elle être conservée à l'église, ou doit-elle être remplacée définitivement par le plain-chant? Et dans le cas où la musique serait conservée pour l'usage du culte, doit-elle être écrite seulement pour les voix mariées à l'orgue ou peut-on y admettre les instruments?* Si j'avais à me prononcer là-dessus, je dirais que ces questions sont des non-sens, car depuis plus de trois siècles le plain-chant, la musique d'église écrite pour les voix seules, et la musique avec orchestre ont été en usage pour les divers degrés de la solennité du service divin jusque dans le sanctuaire de la capitale du monde chrétien. Quelqu'un se chargera-t-il aujourd'hui de déclarer que toute l'Église a erré jusqu'à ce jour en ce qui concerne le chant qui convient aux louanges de Dieu? Ceux qui, imprudemment, agitent aujourd'hui ces questions me semblent appartenir à la secte des *puritains* qui, au XVIIe siècle, condamnaient l'usage de l'orgue pour l'accompagnement des psaumes et des cantiques des protestants. Mais ce n'est pas à moi qu'il appartient de mettre fin à ce que je considère comme de vaines disputes : l'Église seule a le droit de prononcer en cette matière.

Il reste donc la musique instrumentale, la plus élevée de toutes les conceptions humaines, parce qu'elle est la seule qui soit dans le domaine pur de l'idéal, que rien ne la rattache aux choses réelles, et qu'elle procède uniquement du sentiment et de la pensée. Une opinion est généralement répandue en Allemagne sur l'incapacité des Français à traiter ce genre avec succès et à s'élever jusqu'à la hauteur où Haydn, Mozart et Beethoven ont placé cette belle manifestation du génie de l'art. Il y a toujours un vice de raisonnement à conclure de ce qu'une chose ne s'est pas faite dans un temps, qu'elle ne pourra pas se faire dans un autre. A juger de l'aptitude française pour la philosophie d'après le matérialisme de Condillac et de Diderot, on n'aurait pas imaginé au XVIIIe siècle la transformation radicale qui s'est faite dans cette science au XIXe chez ce même peuple français. Ce qui est certain, c'est que beaucoup d'esprits se sont tournés en France vers la musique instrumentale, qu'il s'est produit dans ces derniers temps des œuvres de ce genre dignes de l'intérêt des vrais amis de l'art, et qu'il est désirable que ces œuvres se produisent au grand jour par des moyens suffisants d'exécution. Le gouvernement seul peut satisfaire à ce besoin, ce qui n'occasionnerait qu'une dépense modérée, ou pour mieux dire minime. Voici ce que je proposerais :

Il serait donné chaque année six concerts d'orchestre aux frais de l'État, lesquels seraient destinés à faire entendre les grandes œuvres instrumentales de compositeurs vivants et français. Chacun de ces concerts, y compris les répétitions, coûterait à peu près 2,500 francs, soit 15,000 francs pour les six concerts, qui seraient donnés dans la grande salle du Conservatoire avant ou après l'époque des concerts de la Société privilégiée, et l'excellent orchestre de cette même Société serait chargé de l'exécution.

Une somme égale serait partagée entre trois associations de musique de chambre pour donner chacune par année quatre séances de quintettes, de quatuors et de trios de compositeurs vivants. Si le public payant ne venait pas d'abord à ces séances, on inviterait les artistes, les amateurs et toutes les intelligences sociales ; la foule ne tarderait pas à s'y porter.

FÉTIS père.

(*La fin prochainement.*)

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

Séance annuelle. — Ouverture. — Cantate. — Eloge d'Horace Vernet par M. Beulé.

La musique tenant une large place dans cette séance, parlons-en tout d'abord, et disons que l'ouverture composée expressément par M. Guiraud, pensionnaire de troisième année, n'ajoute guère à l'opinion que nous nous sommes formée du talent de ce jeune homme. C'est un de ces morceaux bien faits qui manquent de caractère et de couleur, parce qu'ils ne posent sur aucune idée et ne marchent vers aucun but. Comment voulez-vous qu'un débutant triomphe de difficultés dont les maîtres ne sortiraient qu'à grand'peine? Donnez un libretto à M. Guiraud et vous verrez alors comment il s'y prendra pour écrire une ouverture, qui cette fois *ouvrira* quelque chose. Avec le savoir et l'art dont il est abondamment pourvu, il y mettra sans doute ce que son sujet lui fournira, ce que, proportions gardées, *Freyschutz* a fourni à Weber, *Guillaume Tell* à Rossini. Le rapport sur les envois de Rome mentionnait avec éloges divers travaux d'autres pensionnaires plus anciens ou plus nouveaux : *deux morceaux de symphonie* et des *fragments d'un opéra italien* de M. Samuel David, un *opéra-bouffe italien* et une *ouverture* de M. Paladilhe; une *messe solennelle* et une *ouverture* de M. Dubois. Mais ces envois demeurant lettres closes pour tout le monde, excepté pour les membres de l'Académie, nous ne pouvons nous en occuper.

La musique de la cantate couronnée, *David Rizzio,* avait pour auteur M. Jules Massenet, jeune musicien dont la vocation s'est manifestée de très-bonne heure et avec une force décisive. Elève de MM. Ambroise Thomas et Reber, il avait mérité l'année dernière une mention honorable; et cette année, à peine majeur, il a remporté le premier prix. Assurément sa partition est une des meilleures que nous ayons entendues en pareille circonstance, et pourtant nous ne voulons pas dire que ce soit un chef-d'œuvre. Depuis vingt-trois ans que nous assistons régulièrement à l'exécution des cantates, il nous est arrivé d'en rencontrer de complétement mauvaises, pas une qui fût complétement bonne. Ce sont toujours des œuvres de jeunesse auxquelles surtout manquent l'invention, l'originalité. Celle de M. Jules Massenet ne fait pas exception à la règle : son introduction instrumentale prouve qu'il sait écrire, et quelques passages de ses scènes vocales qu'il est capable de chanter. Il a profité de l'occasion que son texte lui offrait, de placer là une ballade écossaise; la ballade est suivie d'une espèce de sérénade non moins agréable; mais la partie dramatique de l'œuvre nous a semblé

beaucoup moins heureuse : le style en est vague, confus, sans effet. Vers la fin, le musicien se relève un peu, et bien lui a pris d'avoir choisi un interprète tel que Roger, dont la belle et puissante diction n'a pas laissé perdre une syllabe du rôle de David Rizzio. Mme Vandenheuvel-Duprez a rendu le même service au rôle de Marie Stuart; Gourdin a fait ce qu'il a pu de celui de Douglas. Comme à l'ordinaire, l'orchestre aérien de l'Académie était conduit par l'excellent M. Battu.

En général, nous attachons peu d'importance au texte des cantates : notre indulgence est acquise (et par de bonnes raisons) à ceux qui se chargent d'une besogne plus difficile qu'elle n'en a l'air, mais dont le public se soucie fort peu. Une circonstance particulière nous oblige à y faire plus d'attention aujourd'hui. L'auteur des paroles de *David Rizzio*, M. Chouquet, a pour ami intime un M. Gamma, critique pour le moins aussi grand qu'il est lui-même grand poëte, mais qui, par excès de zèle, ne laisse pas de lui nuire. L'année dernière, pour préparer les voies au triomphe de son ami, M. Gamma traitait fort rudement la cantate choisie. Ne voilà-t-il pas qu'il s'en repent et s'en excuse, jurant, mais un peu tard, qu'il ne se permettra plus le moindre mot à l'égard des *fabricants de cantates?* Eh bien, veut-il que nous lui parlions franchement ? il aurait tort : la vérité est toujours bonne à dire quand elle est vraie, et au lieu d'abdiquer sitôt, que n'a-t-il charitablement averti M. Chouquet des fautes par lui commises ? D'abord n'eût-il pas dû lui faire observer que le sujet de Marie Stuart n'est pas neuf ; que M. Jouy l'avait déjà exploité en 1808, et M. Léon Halévy en 1837 ? Puis, il l'aurait engagé à ne pas débuter par deux vers aussi étrangement construits que les suivants :

L'astrologue Damiot m'a prédit que l'orage
Tour à tour frapperait *moi*, *la reine* et *le roi*.

Il lui aurait conseillé de ne pas prodiguer les vulgarités telles que *je tremble... je me sens frémir d'un vague effroi... je sens renaître le calme et sa douceur*, et surtout à ne pas affliger l'oreille de consonnances assez barbares pour faire supposer qu'il y a préméditation :

Je mourrais pour ta cause
Marie, ô *blanche* rose,
Noble fleur des *Stuarts* ! !

L'ami Gamma devait-il souffrir que son poëte fît parler ainsi Marie :

Laissons la politique :
Je veux *emplir* ma nuit de vers et de musique.

Nous n'en finirions pas s'il nous fallait souligner tout ce que le crayon d'un ami sincère aurait dû noter dans la poésie de M. Chouquet, et la *fleur du souci*, et le *bleu* chardon, et la *guerrière fleur*, et la *vivante fleur parmi les fleurs*, et le *fuis vite*, que Marie lance à David, et la platitude des vers qui servent à l'entrée de Douglas, etc. Si M. Gamma, le critique, ne se fût pas tant hâté de jeter la férule, combien M. Chouquet, le poëte, y eût-il gagné ! Mais on nous affirme que M. Chouquet et M. Gamma ne sont qu'une seule et même personne, deux esprits en un corps ! Nous nous refusons à le croire. Quand on essaie de tenir une plume, il nous semble qu'on doit avoir au moins l'adresse de ne pas s'en barbouiller tristement.

Ceci terminé, souhaitons bonne chance à M. Massenet, qui la mérite plus que tout autre par son dévouement musical. Comme à ses devanciers, nous lui dirons : sur quel frêle esquif s'embarque votre avenir de compositeur ! Mais enfin il est possible que cet esquif revienne, avec le temps, à son point de départ. L'Académie vous couronne, l'Académie vous attend !

C'était la seconde année que M. Beulé, le nouveau secrétaire perpétuel, prononçait un éloge historique; après Halévy, il avait choisi Horace Vernet, double preuve de goût, d'à-propos et de courage ! La notice sur la vie et les ouvrages du peintre si justement appelé national, a été écoutée avec un vif intérêt, une attention soutenue et souvent entrecoupée de bravos, dont trois salves ont retenti après la fin du discours. M. Beulé avait déjà pris son rang parmi les orateurs académiques : il vient de s'y établir avec plus d'éclat que jamais.

PAUL SMITH.

CORRESPONDANCE.

Munich, 30 septembre.

Notre festival est terminé ; il a duré trois jours. Huit années se sont écoulées depuis que l'Académie de musique a organisé la première fête de ce genre, et la seconde vient d'être donnée. Sans doute, on aura compris que chez nous l'art musical est au-dessous du niveau de la peinture et de la statuaire. Et pourtant le talent musical ne manque certes pas à la population. « Tout chante en Bavière », a dit, il y a déjà longtemps, le célèbre poëte Schubart; « et même le dialecte du pays, qui passe pour être si rude, devient doux et sonore dans la bouche de la jeune fille qui chante un *Lied* populaire. » Lorsqu'après la réunion du Palatinat avec la Bavière, l'orchestre et les acteurs du théâtre vinrent se fondre avec la troupe de Munich, l'opéra de cette capitale jeta un vif éclat pendant un certain temps; mais quant à la musique de chambre et d'orchestre, elle fut complétement abandonnée jusqu'au moment où—il y a de cela vingt-cinq ans— Franz Lachner fonda les concerts de l'Odéon, qui ont lieu huit fois par année. La Société d'oratorios, fondée, il y a cinq ans, par le baron Perfall, est la seule société pour chœur mixte qui existe en Bavière.

Le deuxième festival se composait de trois concerts : les deux premiers ont eu lieu au Palais de cristal, à midi ; le troisième, le soir, à l'Odéon : un concert de virtuoses, comme on dit, qui, depuis l'organisation du festival du Rhin par Mendelssohn, termine et conclut ce genre de solennités. Un fait qu'on ne s'explique pas, c'est que, dans le programme, les noms d'Orlando Lasso et de Gluck, dont les statues s'élèvent sur la place des promenades, brillaient par leur absence.

Au Palais de cristal, où ont été donnés les deux premiers concerts, l'effet acoustique a été meilleur qu'on ne pouvait l'espérer dans un si grand espace ; les *piano* les plus délicats se dessinaient avec la finesse la plus précise; mais dans les passages fortement accentués, surtout quand le mouvement était très-accéléré, on remarquait une certaine confusion.

Les honneurs du festival reviennent de droit à l'orchestre, en particulier aux violons, qui ont fait merveille, notamment dans les *Suites* de Lachner, celle en *ut mineur* surtout, qui a été saluée d'applaudissements enthousiastes ; ces bravos s'adressaient au chef d'orchestre aussi bien qu'au compositeur. Pour les chœurs, la sonorité de la salle se montra moins avantageuse que pour les instruments : ils étaient conduits par Mme de Hetzenecker, autrefois cantatrice dramatique des plus célèbres, aujourd'hui femme d'un fonctionnaire haut placé. Parmi les solistes on a surtout distingué Mme Dietz. Cette excellente cantatrice dont le talent brave l'influence des années, outre les morceaux qui lui avaient été primitivement confiés, dut encore exécuter, au dernier moment, un air de soprano, hérissé de difficultés — dans l'*ode à Sainte-Cécile* — et s'acquitta de cette tâche imprévue avec une sûreté et une vigueur vraiment surprenantes. A côté de Mme Dietz — qui est attachée au théâtre de la cour depuis vingt-cinq ans — s'est fait remarquer une artiste plus jeune sans doute et plus belle — Mlle Edelsberg — mais dont la voix de contralto a besoin d'être perfectionnée par le travail.

La magnifique *ode à Sainte-Cécile*, par Hændel, a électrisé l'auditoire; l'oratorio du même compositeur — *Israël en Egypte* — n'a pas produit autant d'effet. Mlle Edelsberg a chanté un air de l'oratorio : *Retour de Tobie*, qu'une critique ignorante a pris, il y a quelques années, pour une œuvre inédite de Haydn. Il est prouvé par un passage d'une lettre de J. Fr. Reichhardt, que cet oratorio a été exécuté au *Burg-Theater*, à Vienne, en 1808.

L'intérêt du troisième concert se concentrait tout entier dans la personne de trois artistes hors ligne : Mme Schumann, Mme Dustmann et le violoniste Joachim. Le succès de Mme Dustmann a été des plus éclatants. Dès la veille, elle avait éclipsé tout son entourage, dans un air de dona Anna. Au concert elle a chanté : air de *Jessonda*, un *Lied* de Schumann, un *Lied* de Mendelssohn et « *la Rose dans la bruyère* » de Schubert. La soirée était déjà avancée ; l'aiguille de la pendule allait marquer onze heures, et pourtant Mme Dustmann, après avoir été rappelée trois fois, a dû se résigner à redire la délicieuse composition de Fr. Schubert. Quant à Clara Schumann et Joachim, ils sont restés à la hauteur de leur renommée.

La salle était comble au concert des virtuoses ; un second aura lieu demain ; de sorte que toutes les inquiétudes financières des entrepreneurs sont calmées.

REVUE DES THÉATRES.

Théatre impérial du Chatelet. — *Aladin*, ou *la Lampe merveilleuse*, grande féerie en quatre actes et vingt tableaux, par MM. Dennery et H. Crémieux.

Cette année, l'époque des vacances a été très-fructueuse pour la plupart de nos théâtres : aussi, depuis un mois, se sont-ils généralement abstenus de pièces nouvelles. Mais l'heure de la rentrée est venue, et les nouveautés vont surgir de tous les points de l'horizon. Pour prévenir l'encombrement, nous allons donc déblayer le terrain, qui n'est d'ailleurs obstrué que par une grande féerie, représentée au théâtre impérial du Châtelet.

On a déjà mis plusieurs fois à la scène le fameux conte d'*Aladin*, et toujours avec succès. L'opéra de ce nom, musique de Nicolo, achevé par Benincori, joué en 1822, a laissé d'excellents souvenirs. Dans le même temps, Léontine Fay, encore enfant, jouait au Gymnase *la Petite Lampe merveilleuse*, et Bouffé préludait à sa grande renommée, dans une pièce du même titre, au Panorama-Dramatique. Mais enfin, la génération actuelle n'a pas vu les merveilles de ce temps antédiluvien, et le théâtre du Châtelet a bien fait de les reprendre en sous-œuvre. Si jamais un livre a offert tous les éléments d'un spectacle grandiose et splendide, c'est, à coup sûr, celui des *Mille et une Nuits*. Et, convenons-en, jamais théâtre ne fut mieux disposé pour l'exécution de ces immenses féeries, qui ont atteint, de nos jours, les dernières limites du possible, ou, du moins, peu s'en faut. MM. Dennery et Crémieux n'avaient donc qu'à tailler en plein drap dans le recueil de ce bon M. Galland, *qui contait si bien !* Pourquoi ne l'ont-ils pas fait, et pourquoi ont-ils substitué leur imagination à celle du rêveur oriental ? Il y a là sans doute une raison *de boutique*, comme, par exemple, le besoin de tracer des rôles conformes aux moyens des acteurs, ou d'utiliser des effets de mise en scène tenus en réserve. Toujours est-il qu'on regrette de ne pas trouver dans la pièce de ces messieurs tous les incidents connus qui ont popularisé l'histoire d'Aladin. En revanche, on y rencontre des personnages et des événements dont on chercherait en vain la trace dans les *Mille et une Nuits*. Ainsi, le caractère naïf du fils du tailleur chinois est devenu presque sérieux, et il a fallu le dédoubler pour lui adjoindre un frère de lait chargé d'égayer les spectateurs. Le magicien africain s'est transformé en un vizir ridicule, qui naguère a été empalé, et qui ne peut ni s'asseoir ni se courber, à cause du fragment de pal qui lui est resté dans le corps. Enfin, la mère d'Aladin s'est effacée devant une certaine princesse Grudindoie, dont le nom seul est une triple révélation. Il en est de même de l'action, qui a subi çà et là d'étranges métamorphoses. Nous ne pouvons les citer toutes, mais il en est une qu'il nous est difficile de comprendre ; c'est celle d'après laquelle la princesse Grudindoie se laisse maladroitement enlever la lampe merveilleuse, au lieu de la vente, si bien justifiée, que la mère d'Aladin en fait à son premier possesseur.

Quoi qu'il en soit de ces chicanes secondaires, les vingt tableaux de cette féerie composent, en somme, un très-beau et très-attrayant spectacle. Nous avons rarement vu de surprises mieux réussies que celle de ce gigantesque champignon qui se change tout à coup en un kiosque à trois étages, et celle de ce vaisseau, battu des flots, qui fait place instantanément à un palais resplendissant de richesses. Il faut aussi admirer sans restriction les décors de la salle de bain, du palais de la lampe, du lac éclairé par les pâles reflets de la lune, et, enfin, de l'apothéose.

Quant à la partie dialoguée, elle n'est pas trop absurde, et le rôle épisodique de Baba y jette assez de gaieté ; deux ou trois couplets y sont faits de main de maître, et l'on fait chaque soir bisser celui de l'Araignée.

Les deux ballets des *Génies de la lampe* et des *Filles du Soleil* ont paru trop longs. Nous conseillons à M. Honoré d'en réduire un peu la durée. M. de Groot, le chef d'orchestre, est habitué à nos éloges, ce qui n'empêchera pas de lui en adresser de nouveaux pour sa musique de danse, qui est vraiment charmante, et pour ses accompagnements d'entrées et de sorties, que l'on remarque trop peu, selon nous, car ils dénotent chez le compositeur un goût parfait, ainsi qu'une science solide.

Il faut croire que ce n'est pas une petite affaire de rassembler en nombre suffisant des artistes capables de jouer une férie, puisqu'on va maintenant les emprunter à tous les théâtres de Paris. Ceux d'*Aladin*, qui d'ailleurs sont excellents, forment une singulière *olla-podrida*. Consultez le programme : le schah d'Angora est joué par Charles Potier, des Variétés ; le visir Mesrour, par Tacova, des Bouffes-Parisiens ; la princesse Grudindoie, par Mlle Tautin, des Variétés déjà nommées ; Aladin, par Rosier, provenance inconnue, et la belle Bradoulboudour, par Mlle Théric, retour de Russie. Il n'y a que Colbrun qui soit dans son cadre ; mais Colbrun, à lui seul, vaut tous les autres ; c'est la vraie providence des féeries du théâtre du Châtelet, et celle-ci est destinée à occuper l'affiche tout l'hiver.

— Nous constatons, en terminant, que *le Carnaval de Naples*, drame en cinq actes et en neuf tableaux, de M. Paul Foucher, vient d'obtenir un très-brillant succès à la Porte-Saint-Martin, avec Mlle Fanny Génat, qui s'est fait applaudir comme danseuse à l'Opéra, et qui, comme comédienne, s'est essayée, cet hiver, au Gymnase, non sans éclat. Nous reviendrons sur cette pièce et sur son interprète.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Dimanche dernier, le théâtre impérial de l'Opéra a donné *la Favorite* et *le Marché des Innocents*. Lundi, *Guillaume Tell*. Villaret a fort bien chanté le rôle d'Arnold, et Mme Vandenheuvel-Duprez celui de Mathilde. — Mercredi, *le Trouvère* et *Graziosa*. — Vendredi, *la Xacarilla* et *Giselle*. Aujourd'hui on annonce *Guillaume Tell*.

*** Quoique allant mieux, Gueymard n'est pas encore en état de reprendre son service.

*** La *Muette de Portici*, qui va reparaître demain, a subi quelques remaniements dans le personnel de ses interprètes. Faure prend le rôle de Pietro ; Michot celui de Masaniello, et Warot celui d'Alphonse. Mme Vandenheuvel-Duprez et Marie Vernon conservent le leur.

*** Le premier rôle dans lequel on entendra maintenant Villaret, est celui d'Eléazar, de *la Juive* ; il le sait complétement, et on n'a plus besoin que de quelques répétitions d'ensemble pour que le chef-d'œuvre d'Halévy puisse être représenté.

*** Nous avons annoncé l'engagement de Mlle Marie Battu. C'est dans le rôle d'Anaï, de *Moïse*, que la jeune et célèbre artiste doit faire son premier début. Le chef-d'œuvre de Rossini, avec sa nouvelle distribution, est entré en répétition et paraît, sauf modification, devoir être interprété par Villaret, Faure, Obin, Mlle Sax et Mlle Battu ; il serait joué dans six semaines.

*** Merly, dont nous avions annoncé la rentrée à l'Opéra, a reparu lundi dans *Guillaume Tell* ; il nous a semblé avoir perdu quelques-unes des qualités qu'il possédait lors de sa première apparition sur cette scène. Peut-être sera-t-il plus heureux dans le rôle du comte de Luna, du *Trouvère*, qu'il doit chanter pour son second début.

*** On répète maintenant chaque jour le ballet de MM. Rota, de Saint-Georges et Giorza, qui doit nous faire connaître la célèbre ballerine, Amina Boschetti.

*** Vendredi, le théâtre impérial de l'Opéra-Comique a donné pour les ambassadeurs annamites, une représentation des *Amours du Diable*, qui a paru leur faire grand plaisir.

*** Le rôle de Latimer, dans *le Songe d'une nuit d'été*, est depuis quelques représentations tenu par Capoul ; la voix de cet artiste lui prête un grand charme et complète de la façon la plus heureuse l'exécution du chef-d'œuvre d'Ambroise Thomas.

*** L'administration du théâtre Italien avait fait annoncer que les travaux de réparation et de restauration de la salle devant être très prochainement terminés, elle espérait pouvoir ouvrir hier samedi 10. Mais elle a dû ajourner encore à mercredi 14 cette ouverture, qui se fera toujours par *la Traviata*, avec Mme de La Grange, Nicolini et Delle

Sedie. Ce dernier y remplace Giraldoni, empêché par un mal de gorge qui exige plusieurs jours de repos et de soins.—Sur la demande de beaucoup d'abonnés, la direction a rétabli l'uniformité dans le prix des fauteuils d'orchestre, qui demeure fixé à 14 francs pour chacun indistinctement, pris au bureau ou en location, et à 12 francs par abonnement.

*** Mme Tedesco est de retour à Paris.

*** Mme Penco va partir pour l'Espagne; la célèbre cantatrice, après l'arrangement amiable intervenu entre elle et M. Calzado, a signé un engagement pour vingt-cinq représentations avec M. Rizzoli, directeur des théâtres italiens de Cadix et de Séville,

*** Les travaux de reconstruction de la salle des Bouffes-Parisiens sont poussés avec activité, mais il ne paraît pas possible qu'ils soient terminés avant le mois de décembre.

*** L'ancienne salle du théâtre Lyrique va définitivement disparaître du boulevard du Temple. L'adjudication des matériaux de démolition a eu lieu hier à l'Hôtel de ville.

*** A l'occasion du passage à Bordeaux de S. M. le roi de Portugal, il y a eu représentation extraordinaire au grand Théâtre. Le spectacle se composait de deux actes de *la Dame Blanche* et du quatrième acte des *Huguenots*. Le ténor Jaulain et Mme Rey-Balla chantaient les rôles de Raoul et de Valentine. Jamais Mme Rey-Balla ne s'était montrée aussi belle et n'avait joué avec plus de passion cette magnifique page de musique dramatique. Aussi le roi a-t-il daigné la faire complimenter sur son beau talent.

*** M. Raousset-Boulbon annonce que la salle de concerts qu'il fait construire au faubourg Saint-Germain, près de l'hôtel Cluny, pourra être inaugurée au commencement de novembre. L'orchestre sera composé de cinquante musiciens sous la direction de M. Paquis, premier cor solo du théâtre italien. L'administration prend la louable initiative d'accueillir et d'y faire exécuter les œuvres des jeunes compositeurs.

*** MM. Cremieux et Gille ont arrangé sur le sujet de *Don Juan* un libretto dont J. Offenbach composera la musique.

*** MM. Legendre et Lalliet, les deux remarquables solistes des concerts Musard, l'un sur le cornet à pistons et l'autre sur le hautbois, après avoir passé l'été à Berlin, engagés au théâtre Kroll, où ils ont eu de nombreux et brillants succès, sont de retour à Paris.

*** Les recettes brutes des théâtres impériaux subventionnés, des théâtres secondaires de vaudevilles et petits spectacles, de concerts, spectacles-concerts, etc., se sont élevées, pendant le mois de septembre, à la somme de 1,403,968 fr. 05 c.

*** Le mariage de Mlle Cabanis, fille de l'honorable fonctionnaire du ministère d'Etat, a eu lieu il y a huit jours, à l'église Saint-André d'Antin. Plusieurs artistes distingués, entre autres Delle-Sedie, du théâtre Italien, et Mme Lefébure-Wély, se sont fait entendre pendant l'office.

*** Une dépêche télégraphique de Madrid a fait savoir que le théâtre Italien avait rouvert ses portes le 4, jour de la fête du roi, par *Il Barbiere di Siviglia*. Le théâtre était illuminé extérieurement *a giorno* et la représentation était splendide. Mme Borghi-Mamo a été applaudie avec enthousiasme. Mario a chanté délicieusement; Guadagnini, qui débutait dans le rôle de Figaro, a brillamment réussi. Le bouffe Scalese et Antonucci ont partagé le succès.

*** On nous écrit de Melbourne (Australie), en date du 25 avril, que la Société philharmonique de cette ville a donné un fort beau concert dans lequel le directeur, M. Horsley, a fait exécuter *l'Ouverture en forme de marche* de Meyerbeer, la marche d'Auber et la cantate de Sterndale-Bennett, composées pour la grande exposition de Londres. M. Horsley, sans savoir que Meyerbeer avait eu la même idée lorsqu'il fit exécuter cette ouverture à Berlin, avait introduit les chœurs au moment où vient le *Rule Britannia*; l'effet a été grandiose, et l'ouverture bissée aux acclamations de la salle entière.—*Les Huguenots* montés au Grand-Théâtre de Melbourne, le printemps dernier, ont obtenu un si grand succès que le chef-d'œuvre de Meyerbeer a été donné vingt-quatre fois de suite sans avoir satisfait l'empressement du public. Aussi la direction se propose-t-elle de monter *Robert le Diable* pour l'ouverture de la saison prochaine.

*** Nous avons constaté le succès enthousiaste qui a accueilli Adelina Patti, à Hambourg, dans *Dinorah*. Nous devons y ajouter un détail que nous trouvons dans la *Gazette des Étrangers* : « Chaque phrase (écrit le correspondant de ce journal) faisait éclater des applaudissements frénétiques. A l'air de l'*Ombre*, notamment, l'enthousiasme n'a plus connu de bornes. Je vous citerai un fait caractéristique. A la suite de ce morceau et au milieu des bravos et des rappels, l'orchestre a spontanément joué la fanfare d'honneur, se joignant ainsi au public pour honorer et féliciter la jeune et brillante artiste. A Paris, une semblable manifestation paraîtrait ridicule; on en suspecterait la bonne foi. Ici, elle est d'usage; on n'en abuse pas d'ailleurs, et elle a rencontré l'assentiment général. »

*** Le concert donné le 3 octobre à Bade, et auquel ont concouru comme nous l'avons dit brièvement, A. Batta et Vivier, a été plus brillant peut-être et plus nombreux que tous ceux de la saison. Il était honoré de la présence de LL. MM. le roi et la reine de Prusse. Mme de Rudersdorf, artiste célèbre en Allemagne, M. Mortier de Fontaine, pianiste de la grande école, et le violoniste Wilhelmi y avaient été également appelés et les applaudissements ne leur ont pas manqué. Mais le morceau capital de la soirée a été la *Sérénade* de Rossini, jouée en duo par A. Batta et Vivier, et dans laquelle ces inimitables artistes se sont surpassés. A peine la dernière note expirait-elle, qu'un enthousiasme indescriptible, dont le roi et la reine ont donné le signal, a éclaté dans l'auditoire, et LL. MM. ont voulu elles-mêmes adresser leurs félicitations aux deux virtuoses. On allait d'une voix unanime redemander cette *Sérénade*, lorsque l'ordonnateur de la fête est venu annoncer qu'un second concert, où elle serait répétée, aurait lieu exprès le samedi 17.

*** Après s'être reposé deux mois en Italie, auprès de sa famille, Camille Sivori est de retour à Paris. Le célèbre violoniste a l'intention de se rendre le mois prochain à Copenhague et à Stockholm. Il reviendrait en janvier pour prendre part au mouvement de la saison musicale à Paris.

*** M. Adolphe de Groot vient encore d'être l'objet d'une nouvelle distinction de la part de S. M. l'Empereur, qui lui a fait remettre, à l'occasion des fêtes du 15 août, une très-belle médaille d'argent du grand module. Nos lecteurs se souviennent que M. de Groot a déjà obtenu la même faveur à l'époque des fêtes de l'annexion, et que tout récemment Sa Majesté lui a fait remettre, par S. Exc. M. le comte Bacciochi, une très-belle épingle en émeraude entourée de brillants, pour une cantate composée à l'occasion du septième anniversaire du Prince Impérial.

*** On écrit de Cologne le 7 octobre : « Mlle Désirée Artot a débuté hier au soir au théâtre de la ville, par le rôle de Rosine, dans *Il Barbiere*. Son succès est allé croissant de scène en scène, et le duo avec Figaro a été notamment l'occasion d'un véritable triomphe pour l'éminente artiste; du reste, elle a été très-bien secondée par M. Lang, qui a parfaitement interprété sa partie dans l'œuvre si spirituelle de Rossini. »

*** Mme Marchesi, de retour à Paris, a repris le cours de ses leçons qu'elle continuera pendant tout l'hiver. M. Marchesi passera cette saison à Londres, où l'appellent divers engagements.

*** Les concerts populaires de musique classique rouvriront le dimanche 25 octobre, à 2 heures, au cirque Napoléon. MM. les abonnés qui voudront conserver leurs places sont priés d'en faire retirer les coupons dans les bureaux de location à partir de ce jour; après le jeudi 15 octobre, l'administration en disposera.

*** L'éminent pianiste compositeur D. Magnus est de retour à Paris.

*** L'excellent professeur du Conservatoire J.-J. Masset, directeur de musique à la maison impériale de Saint-Denis, vient de changer de domicile, et demeure maintenant cité Pigalle, 5 (rue Pigalle).

*** Mlle Rouget de Lisle, pianiste et musicienne des plus distinguées, a été nommée professeur de clavier au Conservatoire, en remplacement de Mme Lemarchand, démissionnaire.

*** Mme Charlotte de Tiefensée, qui a quitté Paris le mois dernier, se trouve en ce moment à Spa, où, malgré la saison avancée, l'éminente cantatrice vient d'être engagée à se faire entendre dans un concert donné par les soins du bourgmestre et de quelques amateurs de musique.

*** Nous constatons avec plaisir les succès brillants que vient d'obtenir Mlle Peschel aux eaux d'Allemagne. Elle a successivement pris part aux beaux concerts donnés à Ems, Wiesbaden, Hombourg, etc.; partout l'éminente artiste a recueilli les applaudissements dus à son beau talent.

*** Le pianiste Ch. Wehle et le violoncelliste Feri-Kletzer, dont nous annonçâmes dans le temps le départ pour les Indes, étaient au mois d'août dernier à Port-Louis (île Maurice), où ils ont donné plusieurs concerts au grand plaisir de la population. Outre plusieurs morceaux de sa composition, M. Wehle a joué un morceau de Kullack sur *l'Etoile du Nord*, qui a produit beaucoup d'effet et qui a été bissé. M. Kletzer s'est de même fort distingué, et lorsque les deux éminents artistes ont quitté l'île, ils ont été accompagnés par un cortége nombreux d'amis et d'artistes.

*** M. Gabriel Baille est un des soutiens les plus actifs de l'orphéon en province. Directeur de celui de Perpignan, il a composé plusieurs morceaux fort bien disposés pour les Sociétés chorales. M. Baille est en outre un excellent organiste, et il a écrit plusieurs messes et morceaux religieux d'un véritable mérite. Tout récemment, une messe chorale, à quatre voix d'hommes, dédiée à la mémoire de Georges Bousquet, a été couronnée au concours de composition musicale institué par l'*Union chorale* de Paris, et c'est une œuvre qui lui fait beaucoup d'honneur. Elle vient d'être publiée dans le format in-8°, chez l'éditeur Benoît.

*** Pour célébrer dignement l'anniversaire de son inauguration, *l'Union des arts*, de Marseille, met au concours une ouverture de concert dont la forme et le caractère sont laissés au choix du compositeur. — Un prix de 300 francs sera décerné par la section musicale de

l'Union des arts à l'auteur de la composition couronnée. — Tous les compositeurs français ou étrangers sont admis à prendre part au concours, qui sera clos le 31 décembre 1863. — Les manuscrits devront être envoyés *franco* au secrétariat de *l'Union des arts* avant le 31 décembre 1863, terme de rigueur. Une épigraphe et trois lettres de l'alphabet devront être inscrites en tête de la partition. Cette épigraphe et ces trois lettres seront reproduites sur une enveloppe cachetée, laquelle contiendra le nom, le lieu de naissance et la demeure de l'auteur. — Cette enveloppe sera elle-même renfermée dans une seconde enveloppe portant l'adresse suivante : *Concours musical*, M. le secrétaire général de *l'Union des arts*, allées de Meilhan, 54, à Marseille. — Le nom de l'auteur de l'ouverture couronnée sera seul connu des juges et du public.

*** MM. Léon Gastinel et Lefebure-Wely viennent de recevoir de S. M. l'Empereur de très-belles médailles en or, en témoignage de sa haute satisfaction de leurs cantates du 15 août dernier.

*** On parle de l'apparition à Londres d'un nouveau journal de musique qui a pris pour titre : *The Orchestra*. A en croire le prospectus, ses dimensions en feraient le plus grand organe musical connu ; reste à savoir s'il en sera le meilleur.

*** Un élégant local, pouvant contenir deux cents personnes, et disposé de la manière la plus favorable pour des auditions musicales et des réunions artistiques, vient de s'ouvrir rue Vivienne, 12, sous la qualification de Salon des Arts.

*** Le beau temps qui se soutient permet à M. de Besselièvre d'offrir tous les dimanches, aux promeneurs, l'attrait d'un concert de jour. Ces concerts, qui ont lieu de 2 à 5 heures, attirent un public nombreux. Aujourd'hui dimanche, 11 octobre, aura lieu le quatrième concert.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Marseille.* — Rien d'intéressant pendant la dernière semaine au grand théâtre, si ce n'est l'engagement de Depassio, dont la nouvelle a fait grand plaisir ; car pour les Marseillais c'est l'interprète passionné et consciencieux de Meyerbeer ; c'est le Marcel et le Bertram des chefs-d'œuvre du maître; en un mot, c'est l'idole de nos dilettantes. M. Depassio reparaîtra le 22. — M. Coulon, ex-artiste de l'Opéra de Paris, malgré les qualités qu'on lui a reconnues, n'a pas été admis.

*** *Nice.* — Les étrangers commencent à arriver en foule pour passer l'hiver sous notre délicieux climat. Aussi M. Avette, le directeur de notre théâtre, en a-t-il profité pour inaugurer sa saison par le début de sa troupe française, et le 10 la troupe italienne va reparaître dans *Attila*, interprété par le ténor Di Benedetto, le baryton Caliva, la basse Segri Segara et la prima donna Franchi-Capello. — Le 12, *la Cenerentola* sera donnée pour les débuts de M. Cantoni, ténor, et la rentrée de Mlle C. Ferni, de Ronconi et de Varesi. — M. Avette nous promet pour le courant de la saison les deux charmants ouvrages de Flotow, *Marta* et *Stradella*.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Rien de nouveau au théâtre de la Monnaie. — L'administration communale a organisé un concert pour entendre la cantate composée par Gevaert pour les fêtes de Gand. C'est une œuvre d'inspiration fort bien appropriée au sujet et qui a produit un grand effet. Elle a été également exécutée dimanche au théâtre de la Monnaie, par la Société royale des chœurs de Gand, composée de cinq cents chanteurs (trois cents hommes et deux cents enfants). — *L'Echo du parlement, l'Office de publicité*, etc., sont unanimes pour proclamer la valeur exceptionnelle du *Requiem* que vient de composer et de faire entendre M. Pierre Benoît. C'est, disent-ils, une véritable révélation et la composition la plus inspirée qui ait été produite dans la musique religieuse de notre pays. Le *Dies iræ* est une page colossale qui suffirait à elle seule pour placer son auteur au premier rang. — Le 1er octobre a eu lieu, par *la Dame blanche*, l'inauguration du nouveau théâtre de Namur. Une fatalité semblait s'attacher à ce théâtre qui, incendié il y a quelques années, devint de nouveau la proie des flammes au moment où, reconstruit, il allait être rouvert. Les Namurois n'auront d'ailleurs pas perdu pour attendre; M. Fumière, architecte de la ville, a fait cette fois une salle qui réunit tous les suffrages et qui ne le cède à aucune des mieux réussies en Europe, tant pour l'élégance de la construction que pour les dispositions et les commodités intérieures, la richesse et le goût de la décoration et son excellente acoustique.

*** *Munich.* — La souscription ouverte pour la construction projetée du nouveau théâtre populaire a déjà recueilli 194,000 florins (près de 400,000 francs); c'est, d'après les devis approximatifs, le tiers de la somme nécessaire.

*** *Berlin.* — A l'occasion de la fête de la reine, le théâtre de la cour a donné *Jessonda*, opéra de Spohr, qu'on n'avait pas entendu depuis longtemps. Malgré de fort beaux morceaux, empreints d'une sensibilité profonde, cette partition n'a jamais pu se soutenir au théâtre : c'est une élégie plutôt qu'un drame. Mme Harriers-Wippern et Mlle Santer ont été souvent applaudies dans les rôles de Jessonda et d'Amazili. — Le 14 de ce mois, la Société Merelli doit commencer ses représentations par le *Barbiere*, de Rossini. Le théâtre Victoria ouvrira ses portes par *Lucia di Lammermoor*. Mlle Adelina Patti et le ténor Naudin en seront les principaux interprètes. Les artistes amenés par M. Merelli sont : Achille Corsi, ténor; Mauro Zacchi, baryton; Luigi Ruiz, basse, et Benedetto Mazetti, basse bouffe. Le chef d'orchestre est M. L. Orsini. On annonce, outre *Lucia*, le *Barbier*, *la Sonnambula* et *la Traviata*.

*** *Darmstadt.* — Carrion, qui doit donner plusieurs représentations au théâtre de la cour, a débuté de la manière la plus brillante par le rôle d'Arnold, dans *Guillaume Tell*.

*** *Francfort.* — Les Sociétés de chant réunies ont inauguré la saison par un concert où l'on a entendu avec plaisir le pianiste Martin Wallenstein, qui a exécuté entre autres le magnifique concerto en *ré* majeur de Mozart.

*** *Hambourg.* — Après son succès dans *le Pardon de Ploërmel*, Adelina Patti s'est montrée dans la charmante partition de M. de Flotow. Elle a chanté le rôle principal de manière à électriser la salle. A la perfection de la méthode, au goût le plus délicat, la jeune artiste joint une facilité et une grâce exquise. Mlle Spohr a eu sa bonne part des applaudissements dans le rôle de Nancy. Brunner (Lyonel), Ropiczek (Plumkett) ont contribué au succès de l'ensemble.

*** *Hombourg.* — Au dernier concert du Kursaal, on a entendu Mme Corinne de Luigi, le violoniste Favilli et Colasanti. Ces trois éminents artistes ont fait le plus grand plaisir et ont été applaudis avec enthousiasme. Aussi la direction du Kursaal les a-t-il engagés d'avance pour l'année prochaine.

*** *Vienne.* — Mme Capp-Young, qui se trouve ici en représentation, a débuté par le rôle de Valentine. Une préoccupation visible, jointe à une légère indisposition, paralysait les moyens de l'estimable artiste, qui n'en a pas moins eu les honneurs du rappel après le troisième et quatrième acte. Le rôle de Marguerite est un des meilleurs du répertoire de Mlle Liebhart. Mme Capp-Young doit chanter en outre les rôles de Rachel (*Juive*), de la comtesse Almaviva (*Noces de Figaro*) et de Fidelio. — Pour la fête de l'empereur, le théâtre de la cour a donné *Faust*, de Gounod. — L'opéra d'Halévy, *les Mousquetaires de la reine*, est en répétition. — Au *Theater an der Wien* a eu lieu la lecture d'une nouvelle bouffonnerie d'Offenbach, *Un candidat au trône de Grèce*. — G. Satter a terminé son grand concerto symphonique. On en dit beaucoup de bien. L'auteur fera jouer cette œuvre importante après une série de quatre lectures satiriques qu'il se propose de donner sur la musique, les musiciens et les critiques. Ces lectures auront lieu vers la fin du mois, et d'avance elles excitent beaucoup d'intérêt dans notre public, car elles passeront en revue la musique en Amérique, les pianistes de l'époque actuelle, Liszt, Wagner et les musiciens feuilletonistes. — Les concerts philharmoniques sous la direction de Dessoff, maître de chapelle de la cour, reprendront dans les premiers jours de novembre.

*** *Dublin.* — Les représentations de la troupe du théâtre de la reine ont commencé le 26 septembre par la *Lucia*. On a donné ensuite *le Trovatore* et *Marta*. Mmes Titjens, Volpini, MM. Sims-Reeves, Volpini, Santley, Bossi, composent un fort bel ensemble. Mme Volpini s'est fait applaudir avec enthousiasme dans les rôles de Lucia et de Marta ; rappelée à plusieurs reprises, outre l'hommage d'un magnifique bouquet, elle a été gratifiée par une dame de la haute société d'un splendide bracelet que cette dame a détaché de son bras pour le passer à celui de la charmante cantatrice. Dans *Marta* on lui a fait répéter trois fois la romance de la Rose. Mme Trebelli et son mari Bettini, Sims-Reeves, Santley et Bossi ont eu leur part de ce succès. Le *Trovatore* a fait chaleureusement applaudir Mlle Titjens, très-belle dans Leonora, et le ténor Volpini, doué d'une voix sympathique et qu'il dirige avec infiniment d'art et de goût. — On annonce *Faust* et *Norma*.

*** *Trieste.* — La direction du *Teatro grande* a été mise au concours pour trois ans : la commune accorde une subvention de 54,000 florins argent. — Le nouvel opéra de Verdi, *la Forza del destino*, n'a obtenu qu'un médiocre succès. — On vient de mettre en répétition *Alessandro Stradella*, opéra nouveau du compositeur Sinico.

*** *Saint-Pétersbourg.* — C'est par *I Puritani* que notre théâtre italien s'est décidé à rouvrir. La salle était peu remplie, car le beau monde est encore dans ses terres ou à l'étranger; l'absence de la cour, celle de la garde impériale font d'ailleurs un grand vide dans la capitale, et les théâtres principalement ont à en souffrir. Quoi qu'il en soit, Mme Floretti, Calzolari et Graziani n'en ont pas moins bien interprété le chef-d'œuvre de Bellini ; les trois excellents artistes ont été accueillis avec

enthousiasme. — C'est la semaine prochaine dans *les Huguenots* ou dans *la Sonnambula* que doit débuter Giuglini. — A Moscou, les *Huguenots* ont été donnés pour la 2e représentation de l'abonnement. Le succès a été des plus grands. Au premier acte, de frénétiques applaudissements ont accueilli la romance chantée par Pancani, et ces applaudissements se sont répétés au deuxième et au troisième acte, après la cavatine de la reine Marguerite, chantée par Mme Laborde, le duo de Valentine avec Marcel et le beau septuor du duel. Mais c'est au quatrième acte, après le grand duo de la Fricci et de Pancani, qu'éclata un enthousiasme extraordinaire, suivi du rappel des deux artistes huit fois de suite. Après le splendide trio du cinquième acte, tous les artistes durent reparaître six fois. L'exécution, il faut le dire, a été excellente. La Fricci, Pancani, Mme Laborde, Mme Honoré, Vialetti, sont des artistes du premier mérite et habitués au triomphe.

*** *New-York.* — L'impresario Maretzek nous promet d'inaugurer la saison italienne le 5 octobre et de la rendre aussi brillante que possible, tant par la composition de sa troupe que par le choix des ouvrages et la richesse de la mise en scène et des costumes. Les artistes qu'il a engagés sont : soprani, Mmes Mederi, Louise Kellog, Antonietta Brignole-Ortolani, Lida Harris ; contralto, Marietta Sulzer ; ténors, Mazzoleni, Giovanni Sbriglia ; barytons, Bellini, G. Ippolito ; basses, Biacchi, Coletti. — On nous promet *Fausto*, *Giuditta*, *Esmeralda* (œuvre nouvelle d'un Américain, M. Fry) et plusieurs autres nouveautés.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

LES SUCCÈS UNIVERSELS **Répertoire de musique moderne pour le Piano.** — Choix de morceaux de Piano originaux les plus favoris des auteurs modernes.

DEUX VOLUMES IN-8°, CHAQUE VOLUME CONTIANT 20 MORCEAUX, PRIX NET : **10** FR.

SOUS PRESSE :

BIBLIOTHÈQUE DU VIOLONISTE

Six fantaisies faciles avec accompagnement de piano,

1re série. PAR 1re série.

M. Guichard

Le Directeur : S. DUFOUR.

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

MANUFACTURE GÉNÉRALE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS

50, rue Saint-Georges, à Paris. **ADOLPHE SAX** ** **50, rue Saint-Georges à Paris.**

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique.
Seule grande Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

RÉSUMÉ DES AVANTAGES DES SAXHORNS ET DES SAXOTROMBAS.

Le Saxotromba, ou le Saxhorn, est supérieur à ses analogues existants précédemment, comme proportion de tubes et par conséquent comme son ; supérieur comme justesse ; supérieur comme création de famille complète ; supérieur comme facilité et unité de doigté ; supérieur comme forme ou contour des tubes pour l'émission des sons ; supérieur comme forme pour le placement et le maniement de l'instrument ; supérieur comme ayant une même direction des sons (avantage pour l'auditeur de recevoir tous les sons avec la même puissance); supérieur en ce que quelques jours suffisent pour former, avec des amateurs ou de simples conscrits militaires, une musique passable ; supérieur en ce que les plus gros instruments comme les petits se tiennent facilement au moyen de la main gauche et du bras gauche, et laissent le bras et la main droite entièrement libres, et dans la meilleure position pour le jeu des doigts sur les cylindres ; supérieur en ce que, quand un élève a déjà fait des études et qu'il est obligé de changer d'instrument faute de disposition des lèvres ou par tout autre motif, ses études acquises servent pour le nouvel instrument, soit trompette, trombone ou tout autre instrument ; supérieur en ce que l'on peut faire les études les plus longues et les plus difficiles sur l'instrument qui fatigue le moins et les reporter sur d'autres plus durs à jouer ou plus lourds à porter; supérieur en ce que, dans les sociétés ou dans un régiment de cavalerie, surtout lors des congés, il arrive souvent que tous les artistes d'une même catégorie d'instruments partent, et que, dans ce cas, on peut les remplacer en prenant des musiciens dans les parties les mieux garnies pour occuper ou remplacer les parties manquantes; supérieur en ce qu'on ne craint pas les coups de tête des chevaux, qui, avec les anciens instruments, brisaient parfois les dents au cavalier; supérieur en ce que l'on peut jouer, le cheval au trot ou au galop, l'instrument suivant toujours les mouvements du corps; supérieur pour la musique en marche en ce que l'instrument ne se dérange pas sur les lèvres, et conserve par conséquent la même sonorité qu'au repos; supérieur pour les corps de musique et pour le militaire surtout, où tout est régulier excepté les musiciens et les instruments d'après le système ancien), en ce que tout le monde se trouve dans la même position, toutes les mains à la même hauteur et tous les instruments penchés de gauche à droite ; supérieur, pour la musique à cheval ou de cavalerie, en ce que si, pendant que l'on joue, le cheval vient à faire un écart, il est facile de ressaisir les brides pour le ramener, sans déranger l'instrument de sa position.

Tous les instruments sortant de la fabrique portent l'inscription suivante : **Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur,** le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sres DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 42. | 18 Octobre 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial italien : réouverture; *la Traviata*, Mme de la Grange et Nicolini, par **Paul Smith**. — La guerre de cent ans des organistes, clavecinistes et des maîtres à danser du royaume de France, 1680-1774 (1er article), par **Em. Mathieu de Monter**. — Phénomènes acoustico-physiologiques (2e et dernier article), par **Charles Meerens**. — Revue critique. — Correspondance. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Réouverture.

La Traviata, Mme de la Grange et Nicolini.

(Mercredi, 14 octobre.)

Si la réouverture du théâtre Italien a tardé de quinze jours cette année, ce n'est pas trop, sans doute, en présence des difficultés que la direction nouvelle a dû rencontrer. Le rajeunissement de la salle a demandé plus de temps qu'on ne croyait, et encore n'a-t-il pas atteint son dernier terme. En général, les changements déjà faits ont été approuvés. La conversion du parterre en stalles, d'un abord facile et où les dames sont admises, est un notable progrès du côté de l'élégance. Il n'y a qu'une chose à souhaiter, c'est que ces stalles soient toujours remplies. Le contrôle a fait volte-face; aujourd'hui l'on n'entre plus par le grand péristyle, mais par le côté gauche du théâtre, où l'on trouve l'avantage d'être clos et couvert si la foule s'y presse et vous oblige à un stage de quelques instants. Pour un directeur qui doit désormais demander au public la subvention que l'Etat ne lui donne pas, M. Bagier n'a rien négligé de ce qui lui était immédiatement possible, à commencer par la composition de sa troupe et de son répertoire; mais il ne s'en tiendra pas là, dès que sa liberté d'action lui sera complétement acquise.

Sans les indispositions et les contrariétés de plus d'une espèce, *la Traviata* eût-elle été choisie comme pièce de début pour le théâtre et pour Mme de la Grange? Nous ne le pensons pas. *La Traviata*, que Verdi écrivit si vite après *Rigoletto* et le *Trovatore*, est loin d'avoir l'importance et la valeur de ces deux ouvrages. C'est une inspiration pleine de mélancolie et de grâce dans quelques détails, mais dont la nature n'était pas propre à constituer un opéra. Les situations capitales d'une œuvre lyrique y manquent : les rôles n'y sont que des moitiés de rôles, et cela n'a rien d'étonnant puisque le principal personnage est celui qui devrait chanter le moins. Vous rappelez-vous la petite cantatrice du nom de Piccolomini, qui se croyait tenue de tousser à la fin de chaque phrase! Il y a eu certainement, de la part de Mme de la Grange, extrême modestie ou extrême dévouement à reparaître dans ce rôle, où elle ne peut montrer qu'à demi son rare talent. Pour ceux qui ne la connaissaient pas, autant que nous, qui ne l'avaient pas suivie dans les principales époques de sa carrière, Mme de la Grange ne s'est pas révélée encore. On n'a pu voir en elle qu'une femme de noble aspect, singulièrement distinguée dans sa tenue comme dans sa mise; on a compris qu'elle possédait au plus haut degré l'art du chant; aux quelques notes piquées d'un point d'orgue avec la rigoureuse précision, l'admirable netteté du plus habile archet, on a jugé qu'elle savait tirer de sa voix des effets extraordinaires; mais n'importe, on n'a pas deviné ce qu'elle est, ce qu'elle peut être. Pour en donner une juste idée, il faut que Mme de la Grange aborde, comme elle l'a fait en 1853, un rôle comme celui de Rosine, du *Barbier de Séville*, et qu'elle y intercale un air hongrois ou autre, pour s'y livrer en toute liberté à sa verve et à son audace.

Nous avions assisté au premier début de la cantatrice, alors qu'elle vint en 1840, au théâtre de la Renaissance, s'essayer comme simple amateur dans une représentation à bénéfice. Plus tard, en 1848 et 1849, nous l'entendîmes à l'Opéra dans *Othello*, dans *Robert le Diable;* mais elle ne jouissait pas de tous ses moyens, et puis peut-être son heure n'était-elle pas sonnée; elle nous revint en 1853, et une de ces transformations dont on parle tant, mais qu'on voit si peu, s'était opérée.

Voici ce que nous disions d'elle dans ce journal (1) : « La voix de Mme de la Grange embrasse trois octaves. Mais qu'est-ce que son étendue comparée à son agilité? Que sont les variations de Rode si longtemps fameuses à côté des vocalises qu'exécute Mme de la Grange avec la plus incroyable facilité? Vous diriez qu'elle a dans le gosier l'archet de Paganini, et vous ne sauriez expliquer autrement la volubilité de ses arpéges, la prestesse de ses notes détachées, qui se succèdent aussi rapidement que si elles étaient liées, avec le même effet que celui du *staccato* le plus nettement articulé. Rien n'arrête, rien n'effraye la cantatrice, ni les intervalles semés d'abîmes qu'elle franchit sans broncher, ni l'escarpement des gammes montantes jusqu'au pic vocal le plus élevé, par lesquelles tous ses traits se terminent, et la dernière note, qui doit être pour le moins un *fa* suraigu, retentit constamment avec une sonorité métallique. C'est vraiment à défier les touches d'un piano d'Erard. »

Nous concevons que, même à dix ans d'intervalle, Mme de la Grange n'ait pas voulu reparaître, dans le même rôle et avec les mêmes

(1) Voir *Revue et Gazette musicale*, 27 mars 1853.

prestiges; mais alors il lui fallait un autre rôle, où l'actrice pût se manifester à défaut de la cantatrice. Dans *la Traviata* le champ est si limité, que l'artiste y ressemble à l'oiseau dont le gosier a besoin d'air, les ailes d'espace et qu'on enferme dans une cage où il ne peut se remuer. Dans son agonie, Mme de la Grange a trop de vigueur encore, et elle marque trop énergiquement le *forte* du délicieux passage chromatique de son duo *in extremis* avec Alfredo.

Ce rôle, que Mario n'avait pas dédaigné lorsque l'ouvrage nous fut donné d'abord, est rempli aujourd'hui par un jeune ténor qui, sous le nom de Nicolini, déguise son origine française. Au Conservatoire, à l'Opéra-Comique, où il débuta dans les *Mousquetaires de la reine* et dans *Zampa*, engagé par M. Emile Perrin, il s'appelait Nicolas. En Italie, il a fait un chemin rapide, et, comme tout chemin mène à Rome, le voilà revenu à Paris, où il a été reçu avec faveur. Sa voix est toujours d'une qualité charmante, bien franche et bien timbrée. Dans le finale du second acte, il a donné de belles notes qui feraient espérer un ténor de force, si d'ailleurs les ténors gracieux et d'encolure non ridicule n'étaient presque aussi nécessaires pour la représentation convenable des opéras.

Delle-Sedie faisait sa rentrée dans le rôle du père, et la suavité de son chant lui a mérité une approbation incessante. L'un des torts de *la Traviata* c'est de ne donner lieu à aucun rappel final. Hâtons-nous donc de passer à quelque ouvrage d'un succès plus retentissant, plus significatif. L'orchestre et les chœurs ont bien marché sous leurs nouveaux chefs, dont nous parlerons davantage lorsque nous les connaîtrons un peu mieux.

PAUL SMITH.

LA GUERRE DE CENT ANS

« DES ORGANISTES, CLAVESSINISTES ET DES MAITRES A DANÇER »

Du royaume de France.

(1680-1774.)

I.

De toutes les guerres civiles qui ont divisé, à travers les âges, le monde musical, la moins connue et la plus importante, cependant, par sa persistance et par ses résultats, est celle des « *Organistes, Clavessinistes et Maîtres à dançer* » du royaume de France. Si cette rivalité, qui dura près d'un siècle, a été moins étudiée que d'autres querelles artistiques, c'est qu'elle prit naissance, qu'elle se poursuivit et se termina à des époques de troubles généraux, où la grande voix des calamités publiques couvre, pour l'historien, le bruit des discussions personnelles. Néanmoins, à y regarder de près, on en retrouve la marche et le dessin dans les documents originaux de 1680 à 1774. La considération et la liberté de la profession musicale sortirent de cette *Guerre de cent ans*. Ses soldats eurent l'honneur de prendre, les premiers, pour devises et pour cris de ralliement, ces mots altiers d'indépendance, ces vœux d'affranchissement moral et matériel, que l'on formulait déjà vaguement, que l'on caressait comme de secrètes aspirations, et qui devaient, en s'incarnant dans les faits, transformer si profondément, quelques années plus tard, la vieille société française.

II.

En 1657, après la chute de la remuante dynastie ménétrière des Constantin, et au moment où la couronne de roi des violons passait sur la tête de Dumanoir Ier, les « maîtres à dançer », membres de la confrérie belliqueuse de Saint-Julien, descendants des jongleurs et des *appointeurs* de rebec et de viole du moyen âge, avaient tenté de faire payer tribut à tous les joueurs d'instruments du royaume. Le violon et le hautbois ayant fermement soutenu leurs prérogatives, et produit les lettres patentes qui garantissaient l'indépendance de leur art, les prétentions de la *Ménestrandie* s'étaient évanouies. La paix durait encore en 1691, lorsque Louis XIV, dans l'intérêt de sa cassette particulière, créa quatre offices de jurés héréditaires de la communauté des maîtres de danse, moyennant une provision de 30,000 livres. La communauté versa la somme, mais à la condition de prélever à l'avenir le tribut supprimé. Le Parlement repoussa une seconde fois sa requête. Elle prit alors l'offensive, et se plaçant hors la loi, elle résolut, « pour s'indemniser de sa finance », de battre monnaie en dépit des arrêts, de porter la main sur la corporation des organistes, des clavecinistes et des compositeurs de musique, et de mettre à contribution « toute l'harmonie de la ville et des provinces. »

C'était s'attaquer à forte partie. La majesté du sanctuaire abritait encore les organistes de son inviolable égide. En eux semblait s'être réfugiée la poésie religieuse des siècles de foi. Le peuple se les représentait volontiers austères, inspirés, hôtes mystérieux de cette forêt sculptée des orgues, que la légende peuplait d'anges et d'oiseaux chanteurs. Espérant avec le croyant, disant les joies saintes des élus, consolant l'affligé, calmant le superbe, faisant tonner à Pâques la *prose* triomphale de la résurrection, ou chantant, de leurs *jeux* les plus caressants, les vieux noëls de la Nativité, la symphonie pastorale de la crèche, parmi les lueurs et les parfums de la messe de minuit, les organistes idéalisaient tous les symboles du dogme, et passaient pour entendre dans le ciel ces harmonies qu'ils traduisaient à la foule agenouillée dans les basiliques.

Sur un terrain plus profane, les compositeurs et les musiciens ne jouissaient ni d'un moindre renom, ni d'une estime moindre. Aux assemblées royales, dans les salons de la noblesse, quelle faveur et quels triomphes! C'était une tradition à la cour de France, que le culte et l'amour de la musique. Charlemagne et Charles le Chauve avaient touché de l'orgue. Robert II, revêtu de ses habits royaux, couronne en tête, quittait les camps et venait à Saint-Denis diriger, au chœur de matines, l'exécution de ses antiphones. Charles IX s'était plus d'une fois assis au lutrin. On avait vu le farouche Agrippa d'Aubigné, au lendemain des arquebusades, écrire des chansons légères et de printanières saynètes pour les académies musicales des Valois, ces premières et princières sociétés philharmoniques. Henri III avait écrit des cantiques et des psaumes. La belle voix de basse de Henri IV avait souvent réveillé les échos du vieux Louvre. Après avoir chansonné le grand cardinal, Louis XIII avait composé des motets, improvisé des ballets, joué du luth et de la trompette, organisé un corps royal de musique, établi à la cour des concerts réguliers. Louis XIV suivait l'exemple de ses prédécesseurs en le rehaussant de tout l'éclat de son règne. Versailles, Saint-Germain, le Louvre et le Palais-Royal donnaient pour cadre aux créations de l'art par excellence leurs splendeurs architecturales. On fêtait, on applaudissait, on enrichissait les compositeurs et les musiciens, et si les grands seigneurs, un instant oublieux de leur morgue, les félicitaient et leur tendaient la main, pour imiter le maître, la chronique rapporte — est-elle ou non fidèle? — que de grandes dames savaient leur offrir une protection... moins orgueilleuse, jalouses peut-être de ces fières patriciennes de Rome que les satiriques latins, sortant à l'aube de la villa de Mécène, rencontraient, chancelantes, sous le portique de Vesta, dans les bras de joueurs de cithare et de flûte.

III.

Les prétentions de la confrérie de Saint-Julien se répandirent en France, dès qu'elles furent connues, avec la rapidité des mauvaises nouvelles. Un long frémissement de colère agita la société musicale. En ce temps de priviléges, chacun tenait aux siens : là était la légalité; là était la force. Paris et les provinces se préparèrent à la

lutte. Il ne pouvait y avoir ni défections à craindre, ni incertitude sur le plan de conduite. Communauté d'intérêts, communauté de dangers : nécessité commune, par conséquent, de se défendre et de profiter de la victoire espérée.

Pour diriger les opérations, on choisit *le grand* Couperin, organiste de Saint-Gervais et du roi, claveciniste de la chambre, « le plus remarquable, dit M. Fétis, de tous les organistes français, et qui s'est élevé à une hauteur qui tient du prodige. » Couperin, homme actif, entreprenant, s'adjoignit des aides de camp énergiques : Nicolas Gigault, organiste de l'église du Saint-Esprit ; Antoine Le Bègue, organiste du roi, par quartier ; Charles Buterne, écuyer, fils d'un capitoul de Toulouse, maître de clavecin de la duchesse de Bourgogne. Sans perte de temps, ces défenseurs du bon droit entrèrent en campagne, et l'affaire s'engagea au Châtelet.

Quatre ans, on plaida ; quatre ans, on se battit. De part et d'autre on porta de grands coups et l'on fit de grandes choses. Les adversaires s'interpellaient, comme autrefois les Francs de Mérovée, comme avant eux les héros d'Homère. De telles discussions n'étaient pas de nature à résoudre promptement la question. Aussi, le Châtelet, en présence des difficultés qu'il éprouvait à débrouiller le chaos des ruses des deux camps, prit-il sagement le parti de décliner sa compétence. Changement de terrain et d'arbitres. Après les robes noires, les simares rouges et l'hermine. Un appel porta l'affaire au Parlement. Là, un plus grand calme dans les débats, une plus haute sagesse dans le conseil, mais la même fougue dans les rencontres des belligérants. Enfin, comme tout se termine, même les procès, la question fut solennellement décidée sur les conclusions du procureur général, et par arrêt du 7 mai 1695, on débouta de leur demande les jurés des maîtres à danser.

Les musiciens étaient vainqueurs. Les danseurs quittèrent en désordre le champ de bataille et payèrent les frais de la guerre « èsmains du trésorier fiscal. » Leur roi, Dumanoir Ier, « auquel, dit un pamphlet contemporain, on avait fait quitter la retraite et la vie privée pour se mettre à la tête de ses troupes, ne servit qu'à illustrer le triomphe de ses ennemis, et il ne parut plus après cette éclatante défaite. »

Il était permis de supposer qu'un premier engagement aussi décisif disperserait à tout jamais les troupes légères de Saint-Julien. Malheureusement, après l'amitié des fourbes, il n'est rien de plus dangereux que de les avoir pour ennemis. Les compositeurs et les organistes devaient expérimenter à leurs dépens cette philosophie, qui n'est pas celle de Caton ou de Zénon, mais bien la morale plus pratique d'Atticus ou d'Alcibiade. Le 5 avril 1707, après douze ans donnés au repos, les maîtres de danse reviennent à la charge, avec plus d'ardeur que jamais, contre « les harmonistes » et leurs libertés. Ils *surprennent* des lettres patentes auxquelles ils font ajouter frauduleusement *le privilége exclusif* « d'enseigner à jouer de tous les instruments de musique et tablature, de quelque espèce que ce pût être, sans aucune exception, et *notamment du clavessin.* »

Ruse de guerre habile ! mais ruse que les clavecinistes éventent sans coup férir. Ils s'opposent à l'enregistrement de ces lettres patentes ; ils prouvent qu'elles sont l'œuvre de faussaires. Les danseurs sont condamnés à les *rapporter* honteusement. Le Parlement, chambres assemblées, les lacère et en brise le sceau. Les « harmonistes » s'en partagent les fragments, et, célébrant bruyamment ce nouvel avantage, jurent de les conserver « comme un monument de leur succès et de la défaite des danseurs ! »

Le 18 mai suivant, le Parlement expédie aux maîtres de danse de nouvelles lettres patentes : leur rédaction ne mentionne plus que le privilége d'enseigner à jouer du violon, et rappelle les arrêts précédemment rendus contre la communauté de Saint-Julien. Les danseurs, trouvant ces titres plus favorables aux libertés des organistes, dont les droits étaient spécialement réservés, qu'à leur propre vanité et à leurs prétentions, ne les accueillent qu'avec dédain, au cabaret de *l'Epée de bois*, rue de Venise, les maculent de vin, et se dispensent de les faire enregistrer.

Prompts à la riposte et pressés d'en finir avec ces adversaires de mauvaise foi, organistes et clavecinistes rentrent dans la mêlée. Il ne s'agit plus, cette fois, de remporter une victoire d'amour-propre, comme dans un tournoi à armes émoussées. Il faut imiter les grands généraux de l'époque. Il faut écraser l'ennemi, tailler en pièces ces Marlborough de la chaconne, du passe-pieds et de la sarabande ! Plus de discussions, mais des actes ; plus de procédures, mais des faits ! Le dictateur Couperin frappe un coup hardi. Au nom de son armée, il demande justice au roi. On ne pouvait flatter plus délicatement Louis XIV que de s'adresser alors à sa justice. Le vieux roi oubliait ainsi les revers de ses armes et son soleil éclipsé. Couperin et les membres du pouvoir exécutif des harmonistes sont reçus à Versailles dans les petits appartements. Ils représentent très-humblement à leur auguste protecteur : « qu'étant fondés à craindre de nouvelles attaques de la part des ménétriers, ils ont un intérêt direct à l'enregistrement et à l'exécution des titres qui les maintiennent dans l'exercice de leurs droits, sans que la communauté de Saint-Julien puisse y porter atteinte, » et ils réclament les pouvoirs nécessaires. Le roi, « voulant sauvegarder la profession des organistes et des clavecinistes, *fait défense aux maîtres à danser de les troubler désormais*, et ordonne à ces derniers de se renfermer exactement dans les bornes qui leur sont prescrites. »

Le serpent était chassé et son pommier abattu. La paix fut conclue, et l'on se jura de part et d'autre, une amitié éternelle que les gazetiers du temps couronnèrent, en leurs articles, des plus radieuses épithètes.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

PHÉNOMÈNES ACOUSTICO-PHYSIOLOGIQUES.

(2e et dernier article) (1).

En vertu de la grande célérité qui règne dans le mouvement vibratoire sonore, il nous est aussi permis de concevoir un rhythme composé dans les vibrations du son, lorsque son rapport numérique avec le son concomitant ou sous-entendu ne s'exprime pas par un nombre premier. En effet, par exemple, dans l'accord de septième de dominante, le second degré 9 excite en nous une impression intégrale formée du caractère de quinte de dominante. Il est incontestable qu'à cette fin nous décomposons chaque 9 vibrations en 3 fois 3 ; de sorte que l'ensemble 9 forme un caractère absolu, constitué par la progression *ré-sol-do*, qui en définitive ne se déclare formellement à notre attention que lorsque nous voulons la décomposer.

Pour la même raison et par un mécanisme semblable, il est admissible que le caractère composé de la note sensible, *subsemitonium-modi* 15, peut revêtir à volonté celui de quinte de mediante 3 fois 5, ou mediante de dominante 5 fois 3 ; mais, dans le ton, cette faculté de notre entendement ne s'étend guère au-delà de deux intervalles. Le musicien expérimenté comprend que là elle doit s'évanouir pour opérer un changement de ton.

Par là, n'est-il pas amplement démontré que les nombreux didacticiens de l'école de Pythagore, qui ont basé la philosophie musicale sur des progressions illimitées de quintes ou de tierces, sont dans l'erreur, et que toutes leurs combinaisons ingénieuses ne sont que des jeux d'esprit? Ces auteurs n'ont pas pensé à l'impossibilité de cette opération instinctive, c'est-à-dire de ce fastidieux exercice intellectuel qui naîtrait pour nous dans les sons et qui détruirait tout le charme de la

(1) Voir le n° 33.

musique, si nous étions obligés de comprendre la raison d'être de l'intonation par une ramification éloignée d'intervalles aboutissant au point de départ générateur. Ainsi dans l'accord *do-mi-sol*, pour comprendre la signification, l'origine ou, si l'on veut, l'étymologie de *mi*, on devrait, d'après eux, recourir au quatrième terme d'une progression triple, et faire pour *mi* cette opération mentale : *mi-la-ré-sol-do*.

Ces théories sont évidemment fausses et de plus renversées par le calcul.

Quelques auteurs, Rameau entre autres, font même tourner à l'appui de leurs démonstrations les différences, négligeables en pratique, mais amenées par le calcul. C'est comme s'ils posaient cet axiome : *2 et 2 font 5, parce que ce n'est pas juste.*

L'intervalle d'octave est le seul par lequel nous jouissions d'une manière illimitée de cette faculté transpositive : 1° parce que son rapport numérique 1/2, constituant une progression binaire, ne complique pas le rhythme caractéristique auquel nous soumettons les vibrations du son ; elle n'en dénature pas non plus les rapports, puisque 1 n'est pas un nombre. C'est ainsi qu'en faisant subir à l'intonation une transposition multiple par octaves, elle conserve dans toutes sa même fonction et ne fatigue pas notre intellect, lorsque nous voulons la ramener ; son déplacement imaginaire, d'une octave dans l'autre, dans certains cas, s'opère même en dépit de notre volonté ou à notre insu.

2° Parce que l'intervalle d'une octave étant lui-même exprimé par la raison 2. ne détermine pas à chaque terme de la progression binaire une impression tonale différente.

Voilà pourquoi cette transposition par octave est tellement simple et nous est si familière ; voilà aussi pourquoi l'intervalle d'une ou plusieurs octaves fut désigné par le nom de *réplique*, *équissonnance* ou *redoublement*.

C'est, en effet, le seul intervalle que nous puissions confondre : si l'on touche, à une distance de plusieurs octaves, deux mêmes notes sur un clavier, le meilleur musicien ne pourra que deviner le nombre d'octaves qui sépare ces notes. Il arrive quelquefois dans les manufactures de pianos, lorsque certains faits du hasard le favorisent, qu'en accordant rapidement un piano neuf pour la première fois, c'est-à-dire lorsqu'il a ses cordes tendues à l'aventure, que l'accordeur se trompe d'une octave, et qu'en refaisant après plus attentivement son travail, il rencontre des intonations qui font entendre la double octave de l'une, intonation voisine du même nom et l'unisson de l'autre. Enfin, lorsque deux instruments de timbre différent produisent chacun la même note à l'unisson, nous les croyons souvent distantes d'une octave : faits impossibles par d'autres intervalles.

On doit conclure de là que la transposition par octave s'effectue pour nous quelquefois avec une rapidité excessive que l'on pourrait comparer à celle de l'électricité.

D'un autre côté, en vertu de la grande simplicité de ses rapports 1 à 2, l'expérience nous apprend que l'octave ne supporte pas la moindre altération pour rester agréable à l'oreille, et l'histoire nous enseigne que cet intervalle a toujours été respecté dans les nombreux systèmes de tempérament jadis proposés et en vigueur.

Cette grande facilité d'entendre le même son dans une autre octave est un phénomène physiologique qui joue un rôle très-important dans la science ; afin de l'analyser à fond, il est bien permis d'y avoir insisté un peu.

CHARLES MEERENS.

REVUE CRITIQUE.

R. Favarger. — LA MUETTE DE PORTICI, LE DOMINO NOIR, STRADELLA, *fantaisies de salon* ; LA MER CALME, *mélodie* ; YVONNE, *polka-mazurka, pour le piano.*

M. Réné Favarger a prouvé plus d'une fois qu'il n'avait besoin d'emprunter ses idées à personne pour composer d'agréables morceaux qui ne font pas moins d'honneur à son imagination qu'à son goût et à son savoir. Aussi a-t-il acquis le droit de s'appuyer de temps en temps sur l'autorité des maîtres, chez lesquels il se plaît à puiser les éléments d'une de ses *Fantaisies* que la mode a consacrées, non sans quelque raison. Le titre d'un opéra connu et aimé est un passeport puissant auprès des amateurs et des élèves, pour qui le souvenir d'une mélodie favorite devient un allégement aux études sérieuses qu'ils sont forcés de s'imposer. Les *Fantaisies* de M. Favarger sur *le Comte Ory*, sur *les Huguenots* et sur *Marta*, ont obtenu un succès que nous avons constaté à mesure qu'il s'est produit, et que le temps n'a pas diminué.

Ces précédents heureux ne peuvent donc que nous disposer favorablement à l'égard des trois nouvelles *Fantaisies de salon* que M. Favarger vient de faire paraître sur *la Muette de Portici*, sur *le Domino noir* et sur *Stradella*. Toutes trois se recommandent, en effet, par le même tact, la même élégance, le même soin des détails qui nous ont frappé dans la composition de leurs devancières.

La *Fantaisie* sur *la Muette* est un morceau brillant qui peut soutenir la concurrence avec tout ce que le merveilleux opéra d'Auber a enfanté de transcriptions, et le nombre en est grand. Après une courte et vive introduction, tirée de quelques mesures de l'ouverture, apparaît le gracieux motif de la cavatine chantée au premier acte par Elvire, et qui se prête, comme on sait, aux broderies les plus variées. Parmi l'immense quantité de mélodies qui abondent dans l'œuvre du maëstro, et dans lesquelles il fallait faire un choix, aucune assurément n'aurait su mieux atteindre le but du transcripteur, jaloux de mêler ses inspirations à celles du compositeur qu'il a pris pour modèle et pour guide. A cette cavatine est enchaînée, par une transition habile, la barcarolle du *Roi des mers*, fidèlement traduite, et terminée par une *coda* à grand effet.

Pour sa *Fantaisie* sur *le Domino noir*, M. Favarger a choisi l'air de Jacinthe, ainsi que plusieurs mélodies du troisième acte, qui lui ont fourni, dans sa première partie, de douces et suaves inspirations dans lesquelles domine un sentiment religieux très-nettement accusé. Puis, comme contraste, survient l'*Aragonaise* du dernier acte, encore un motif à variations dont le transcripteur, du reste, n'a pas trop abusé. Un *crescendo* en triolets clôt de la façon la plus saisissante ce morceau distingué, où se retrouvent à un très-haut degré les qualités de *brio*, de couleur et de style qui ont placé M. Favarger au premier rang de nos pianistes-compositeurs.

Les deux principaux motifs de la *fantaisie* sur *Stradella* sont empruntés aux airs de ballet et à la fameuse *chanson à boire* des deux bandits. Quoique assez facile, ce morceau n'est pas moins très-brillant, très-nuancé, et très-riche de modulations.

De même que dans *l'Escarpolette* et dans *Caliban*, deux compositions originales qui ont laissé des traces, la pensée qui a présidé à la mise en œuvre de la *mélodie* intitulée *la Mer calme*, appartient tout entière à M. Favarger. Le titre de ce morceau indique suffisamment l'intention du compositeur et nous dispense de tout commentaire. Nous nous contenterons de reconnaître qu'il est fort bien traité et qu'il justifie à merveille le nom de *mélodie*, sous l'invocation duquel il s'est placé. Rien de mieux trouvé, rien de plus clair et de plus élégant à la fois que le motif qui lui sert de début. Une grande simplicité, une sorte de laisser-aller plein de mollesse et de rêverie, les nuances les plus fines et les plus délicates, un *smorzando* final d'un effet délicieux, tels sont les mérites de ce morceau, qui a, en outre, l'avantage de ne pas être d'une exécution ardue, et dont le compositeur a pris la précaution utile de doigter lui-même plusieurs passages.

D'un genre tout différent, *Yvonne* est une *polka-mazurka* aussi vive, aussi animée que la précédente mélodie est douce et tranquille. M. Favarger n'y a rien épargné, ni les accords nourris, ni les oppositions piquantes. Nous la croyons destinée à un très-grand succès de salon.

Brinley-Richards. — PRO PECCATIS, *transcription du* STABAT MATER, *de Rossini* ; HYMNE DES VÊPRES ; LA CZARINA, *mazurka de salon, pour piano.*

L'immortel *Stabat* de l'auteur de *Guillaume Tell* a déjà tenté bien des transcripteurs ; mais bien peu ont été aussi heureusement inspirés que M. Brinley-Richards, qui a choisi pour thèmes le *Pro peccatis* et le *Quis est homo ?* On sait tout ce que ces stances, traduites par Rossini

renferment de terreur mystérieuse et de majesté suprême. M. Brinley-Richards a su conserver à son arrangement le caractère véritable de ce morceau grandiose. Une certaine sobriété de détails, mais en même temps une grande richesse d'harmonie, distinguent le travail de l'habile et savant pianiste anglais, qui s'est montré très-réservé sur le choix des ornements que comporte l'idée première du compositeur. Il a voulu aussi mettre sa transcription à la portée du plus grand nombre, en lui donnant une facilité relative, et il y a complétement réussi.

Dans le même ordre d'inspirations, *l'Hymne des vêpres* n'est pas moins bien venue. C'est un motif, très-simple et très-naïf, sur lequel le compositeur a brodé de brillantes variations, où son individualité se révèle à chaque pas, souvent avec éclat, et toujours avec méthode. M. Brinley-Richards a eu raison de prendre pour épigraphe ces belles paroles de Chateaubriand : « Le chant nous vient des anges, et la source des concerts est dans le ciel. »

Passant du grave au doux, du sévère au plaisant, le même compositeur a joint à ses chants sacrés une *Mazurka de salon*, intitulée *la Czarina*, qui procède également par un thème posé avec franchise, et varié avec une grâce, avec une coquetterie des plus remarquables. Ce morceau profane partagera le succès des deux autres, et sera adopté, comme eux, non moins pour la forme que pour le fond.

Y.

CORRESPONDANCE.

Paris, 16 octobre 1863.

Mon cher directeur,

Un article publié dans plusieurs journaux allemands, et reproduit par *la Gazette musicale* de dimanche dernier, annonce que je compose un ouvrage sous le titre de *Don Juan*, et semble insinuer que le sujet est le même que celui de l'immortel chef-d'œuvre de Mozart. Tous ceux qui me connaissent connaissent aussi ma religieuse admiration pour ce grand maître, et n'ont pu prendre cette nouvelle au sérieux; mais pour ceux qui pourraient ou qui voudraient y être trompés, je vous serai fort obligé de publier ma réclamation. Il faudrait avoir perdu tout bon sens pour songer à refaire certains chefs-d'œuvre. Dieu merci, je n'en suis pas là. La vérité est que parmi les sujets que je me propose de traiter, il en est un qui s'appelle *la Jeunesse de don Juan;* mais ce nom est l'unique point de similitude qui existe entre mon ouvrage et celui de Mozart.

Veuillez agréer, mon cher directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

JACQUES OFFENBACH.

NOUVELLES.

*** Aujourd'hui dimanche, représentation extraordinaire du *Trouvère* et de *Giselle*. — Demain lundi, Gueymard reparaîtra dans *les Huguenots*.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné dimanche dernier *Guillaume Tell*. Villaret y est toujours fort applaudi. Un élève de l'excellent professeur Bénédict, M. David, artiste marseillais, y débutait par le rôle de Walter; il y a déployé une excellente voix de basse et une bonne méthode, qualités qui seront mieux appréciées dans un rôle plus important. — Trois fois de suite *la Muette*, le chef-d'œuvre d'Auber, interprété par Michot, Faure, Warot et Mme Vandenheuvel-Duprez, a rempli la salle. On ne peut rendre avec plus d'expression et de pathétique que Mlle Vernon le rôle de Fenella, et Mlle Laure Fonta, qui danse le pas nouveau au quatrième acte, est chaque soir applaudie avec plus d'enthousiasme, et rappelée. Sa Majesté le roi des Hellènes assistait à la représentation de vendredi dans la loge impériale.

*** C'est dans le courant du mois prochain que le nouvel opéra d'Auber, *la Fiancée du roi de Garbes*, fera son apparition au théâtre de l'Opéra-Comique. Le célèbre compositeur en suit les répétitions avec la plus grande régularité, et si l'on en croit les premières révélations de personnes compétentes, l'auteur de *la Muette* n'aurait jamais été mieux inspiré. — En attendant, *les Amours du Diable* sont de plus en plus goûtés et alternent avantageusement avec *Lalla Roukh* et *le Songe d'une nuit d'été*..

*** Le théâtre Italien a donné sa seconde représentation jeudi. Plus maîtresse d'elle-même, Mme de la Grange a rendu admirablement le rôle de Violetta; il est impossible d'y être plus distinguée et de chanter avec plus de perfection que la célèbre cantatrice. — On annonce pour aujourd'hui *Rigoletto*, dans lequel elle chantera le rôle de Gilda avec Delle Sedie et Nicolini. Mme Demeric-Lablache y débutera dans celui de Maddalena.

*** *Les Noces de Figaro* n'auront plus que quelques représentations au théâtre Lyrique. On y presse les répétitions du nouvel opéral de Berlioz, *les Troyens*, afin qu'il puisse être représenté au plus tard le 15 novembre. En attendant, on s'occupe de la reprise de *la Perle du Brésil*, de Félicien David, qui aura pour principaux interprètes Mme Miolan-Carvalho, Pilo et Petit. — Ismaël, Morini et Mme Carvalho chanteront le nouvel opéra de Gounod, *Mireille*.

*** On a commencé à l'Opéra impérial de Vienne les répétitions de l'ouvrage en quatre actes d'Offenbach. Le titre définitif de cet opéra dramatique est, comme on le sait, *les Fées du Rhin*. Le poëme, de M. Nuitter, a été traduit en allemand par M. de Wolzogen, un des meilleurs littérateurs de l'Allemagne, qui a su donner à ce travail difficile la valeur d'une œuvre originale. Les costumes et les décors seront exécutés avec le plus grand luxe. Cette partition comprend cinq rôles principaux : *soprano*, Mlle Wildauer ; *mezzo soprano*, Mme Destine ; *ténor*, M. Ander ; *baryton*, M. Decker ; *basse*, M. Schmidt. — Huit jours après la première représentation de cet opéra à Vienne, il sera joué à Francfort, où on le répète déjà.

*** L'opéra anglais de Londres, qui joue à Covent-Garden, répète le nouvel opéra de Wallace, *la Fleur du désert;* on en dit beaucoup de bien. — On doit représenter aussi très-prochainement, à Londres, un opéra, *Jessy Lea*, dont la musique est due à un compositeur irlandais, M. Mac-Farren.

*** M. Grau, l'impresario du théâtre italien en Amérique, était à Paris ces jours derniers; il vient de repartir pour New-York, après avoir complété sa troupe pour la saison de 1863-1864. Elle se composera de MM. Brignoli, le ténor le plus goûté en Amérique, Stefani et Tamaro; les barytons sont Morelli-Ponti et Amodio; les basses, Susini et Barili. Les chanteuses, au nombre de cinq, sont Mmes Vera-Lorini, Cordier, Castri, Simon, et Mme Morenzi, contralto.

*** Le théâtre de Liége va donner *Stradella*. C'est le ténor Wicart qui jouera le rôle principal de l'opéra de Flotow.

*** Un journal annonce que Carlo Patti, le frère des deux sœurs Adelina et Carlotta Patti, qui servait dans l'armée des confédérés, vient d'être fait prisonnier par les fédéraux.

*** Nous avons annoncé l'arrivée à Paris d'une cantatrice italienne très-distinguée, Mme Gagliano ; l'opinion que nous avons émise sur son talent n'a pas tardé à se propager. Dans une soirée artistique donnée il y a trois jours chez un de nos plus célèbres professeurs de piano, Mme Gagliano a conquis tous les suffrages par la manière dont elle a chanté plusieurs morceaux et des chansonnettes espagnoles.

*** On sait qu'après ses grands succès en Amérique, Carlotta Patti a été amenée en Angleterre par le célèbre impresario Ullmann, et qu'elle a reçu, dans les concerts où elle a chanté, le plus brillant accueil. Il paraît que l'intention de M. Ullmann serait de faire connaître également à Paris et dans le reste de l'Europe, la digne sœur d'Adelina. Seulement, il nous paraît difficile qu'il trouve des spéculateurs disposés à payer les prix fabuleux que, à l'exemple de M. Strakosch, il annonce vouloir mettre au talent de Carlotta.

*** Le 4 novembre prochain sera inauguré le nouveau théâtre construit à Hombourg; la salle est décorée avec autant de goût que de luxe; elle a trois rangées de loges et peut contenir douze cents personnes. Une excellente troupe française doit y donner des représentations cet hiver.

*** Le théâtre allemand, passage de l'Opéra, rouvre ses portes samedi 17 courant, par *un Amour illicite*, de Maser ; *l'Heureux présage*, de Bénédix, et *Tout pour l'amour de l'art*, également de Maser, avec musique de Conradi. Représentations tous les soirs à 8 heures.

*** Un accident de chasse a failli coûter la vie à S. A. R. le duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha, le compositeur de *Sainte Claire*, de *Diane de Solanges*, etc. Un cerf, qu'il était en train de forcer sur ses terres en Moravie, s'est retourné et a grièvement blessé le prince. Il est heureusement en voie de guérison aujourd'hui.

*** Ernest Reyer est de retour à Paris après avoir accompli la mission dont le gouvernement l'avait chargé. Nous lirons incessamment dans le *Moniteur* les appréciations du savant compositeur sur l'état de la musique en Italie, en Allemagne, en Illyrie, Moravie et Hongrie, qu'il vient de parcourir en observateur compétent. — Il est question de monter, à l'Opéra, *Erostrate*, représenté à Bade il y a un an avec un succès que nous avons été les premiers à constater. L'ouvrage serait complété pour notre première scène lyrique et précéderait avantageusement le ballet.

*** Berthelier est de retour à Paris. Liége était sa dernière étape ; il y a donné une représentation au théâtre du Gymnase de ses deux dernières créations, *Jean Torgnole* et *l'Oiseau fait son nid*. Son succès a été des plus grands. On a bissé plusieurs couplets et on a rappelé le joyeux artiste après chaque acte.

*** M. Léopold Ketten, frère du pianiste, vient d'être attaché au Théâtre-Lyrique en qualité d'accompagnateur.

*** Joseph Franck, de Liége, de retour de son brillant voyage en

Belgique et en Allemagne, recommencera ses cours et leçons particulières de musique, piano et autres, le 3 novembre prochain.

*** Ainsi que nous l'avons annoncé, dimanche prochain 25 octobre, à 2 heures, au cirque Napoléon, réouverture des concerts populaires. Voici le programme de cette première séance : ouverture de *Prométhée*, de Beethoven ; symphonie (n° 43) d'Haydn ; *Galante*, air de danse, de Mozart ; *le Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn (ouverture, appassionato, scherzo, nocturne, marche). L'orchestre sera dirigé par M. Pasdeloup.

*** La charmante partition d'Offenbach, *les Bavards*, vient d'obtenir le plus grand succès à Francfort. Tous les morceaux ont été applaudis, plusieurs bissés; les auteurs ont été rappelés à chaque acte. Breslaw, Kœnigsberg, Hambourg, Dresde, montent dans ce moment cet ouvrage. Enfin, le grand Opéra de Berlin, qui a déjà joué mainte partition d'Offenbach, *le Mariage aux lanternes, Pepito*, etc., va jouer à son tour *les Bavards*.

*** Thalberg est en ce moment à Leicester où il donne des séances musicales qui ont un grand succès. Ces séances, organisées par M. Nicholson, ont pour exécutants, outre le célèbre pianiste, Vieuxtemps, Ascher, Reichardt, Ferranti, Mlle Carlotta Patti et Mme Huddart.

*** Mme Madeleine Graever vient de nous quitter. L'éminente pianiste est partie pour Bruxelles, et de là elle est appelée par de beaux engagements en Hollande, à Copenhague et à Stockholm.

*** L'organiste Lasser, qui passait pour être le dernier descendant d'Orlando Lasso, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-deux ans, à Munich.

*** On a célébré mardi de cette semaine, à l'église de Notre-Dame de Lorette, le mariage de M. Louis Messemaeckers, pianiste compositeur, avec Mlle Mathilde Thomas.

*** Mlle Marie Perez, professeur de piano au Conservatoire de Marseille, a profité des vacances pour venir pour quelques semaines à Paris, afin de connaître et entendre nos célébrités artistiques. L'accueil flatteur que reçoit partout la jeune et brillante pianiste, et le succès qu'obtient son talent, l'obligeront à revenir à Paris dans le courant de l'hiver pour faire apprécier dans un de nos grands concerts les rares qualités de son jeu classique et élégant à la fois. Le public parisien ratifiera certainement alors l'opinion émise par nos professeurs les plus éminents sur la valeur du talent de Mlle Perez.

*** Le comité de l'Association de secours mutuels des artistes dramatiques s'occupe activement de l'organisation d'une brillante représentation qui doit avoir lieu le 27 de ce mois, avec le concours des artistes de la Comédie-Française, et de Samson dans le rôle du bourgeois gentilhomme. Animé des plus généreuses intentions à l'égard de cette Association, S. Exc. M. le comte Bacciochi, surintendant général des théâtres, a daigné autoriser les théâtres impériaux à prêter leur concours à la représentation. MM. de Leuven et Ritt se sont empressés de mettre à sa disposition la salle du théâtre impérial de l'Opéra-Comique.

*** Le célèbre tromboniste Nabich est en ce moment à Boulogne, où il donne des concerts fort suivis; celui qui était annoncé le 14, au théâtre, avait attiré une nombreuse assemblée, qui l'a chaleureusement applaudi et rappelé plusieurs fois. Ce n'est pas, du reste, la première fois que nous parlons de l'immense talent de M. Nabich sur un instrument ingrat, dont il est incroyable qu'il ait pu se rendre maître à ce point; toute la presse musicale a été à cet égard d'un avis unanime.

*** On nous écrit de Bruxelles qu'on y a fêté la rentrée d'un compositeur et pianiste distingué, M. Martin Lazare, élève de M. Fétis, de Zimmerman et d'Ad. Adam, auteur d'œuvres fort appréciées et qui lui ont valu plusieurs distinctions honorables. Après un séjour prolongé en Amérique et en Angleterre, il est revenu se fixer en Belgique, où il est né et où il compte bien faire entendre ses productions, au nombre desquelles *le Roi de Bohême*, opéra en trois actes, a obtenu au grand concours de Hollande la médaille d'or, et la *Marguerite au rouet* et l'*Atalante* sont devenues populaires à Londres.

*** L'*Ecole complète du piano*, tel est le titre d'une publication des plus utiles qui est faite en ce moment par M. Patrice Valentin. Cette nouvelle méthode d'enseignement est divisée en plusieurs livres et part des principes les plus faciles. Ainsi le premier livre peut se jouer sans que l'élève sache encore faire la gamme; le deuxième, également facile, donne le passage des doigts pour les petites mains, et progressivement on arrive sans s'en apercevoir à la difficulté. L'ouvrage contient en outre des études à quatre mains, faisant suite aux précédentes et destinées à familiariser l'élève avec la musique d'ensemble. Les unes et les autres sont d'ailleurs chantantes et remplies de traits consciencieusement doigtés. Aussi l'*Ecole complète du piano* se trouve-t-elle déjà entre les mains de nombreux élèves, désireux de faire de rapides progrès.

*** Il va paraître incessamment une traduction en espagnol de l'*Abécédaire vocal* de H. Panofka. Nous avons à plusieurs reprises constaté le mérite de cet ouvrage élémentaire, essentiellement pratique et si utile à ceux qui veulent étudier rationnellement l'art du chant.

*** Le célèbre chef d'orchestre Jullien a laissé un fils qui marche sur les traces de son père; on écrit de Londres qu'il organise au théâtre de Sa Majesté des concerts analogues aux concerts fondés par Musard à Paris. Ils doivent commencer le 7 novembre et se continuer jusqu'à la fin de décembre, époque à laquelle commenceront les représentations de l'opéra anglais à ce théâtre.

*** Dans le feuilleton du *Constitutionnel* de dimanche dernier, M. Ernest Lépine, chef du cabinet de S. Exc. le président du Corps législatif, propose un projet d'auditions périodiques des œuvres musicales des artistes vivants. Ce serait le complément nécessaire de l'exposition universelle qui doit avoir lieu en 1867. L'auteur du projet, qui est un homme de beaucoup d'esprit, sollicite l'examen et la discussion pour ses idées; nous nous ferons un devoir et un plaisir de répondre à son appel.

*** A l'époque de la rentrée des classes au Conservatoire et dans tous les établissements où la musique est l'objet d'un enseignement sérieux, on ne saurait trop rappeler les ouvrages d'un maître dont la vie presque entière fut consacrée au professorat. Nul autre plus que Panseron n'y porta d'activité, d'intelligence et de talent; nul autre n'embrassa plus complétement l'art dans tous ses degrés, depuis l'A B C, depuis les solfèges de tous genres, jusqu'aux sommités de l'harmonie. Le simple catalogue de ses œuvres ressemble à une encyclopédie musicale, où les élèves trouvent sans peine tout ce qui est nécessaire à leur éducation.

*** *Si non e vero e ben trovato*. Sous la qualification de *Télégraphie musicale*, un Américain, M. C. P. Hachenberg, décrit dans un journal de son pays une invention *merveilleuse*, selon son expression. « Je me suis proposé, dit ce génie, de doter chaque maison de conduites électriques qui, de même que les conduites d'eau et de gaz y amènent l'eau et le gaz, mettront à la diposition de ses habitants, de la musique. J'établirai au centre de la ville ma fabrique de musique : elle consistera en un piano, comme machine, et en un pianiste de force et de talent, qui fera mouvoir la machine. — Chaque personne qui s'abonnera chez moi à la distribution de la musique, recevra un piano qui sera relié au piano-machine au moyen de fils électriques, de manière que si mon pianiste, qui sera choisi parmi les virtuoses d'élite, joue, par exemple, l'ouverture de *Don Juan*, avec tout le prestige de son talent et le sentiment le plus attendrissant, tous les pianos, qui sont en rapport avec l'instrument central, rediront la même œuvre de la même manière et avec les mêmes nuances. Il dépendra de la participation des habitants que le piano-machine fonctionne jour et nuit, et il suffira de tourner un robinet adapté au piano, pour que les mélodies les plus suaves et les plus variées retentissent sans interruption. »

*** Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la nouvelle publication de M. Valiquet, *les Fleurs de la danse*, qui viennent de paraître chez les éditeurs Brandus et Dufour. Le succès extraordinaire qui a accueilli la *Moisson d'or*, du même auteur, l'a engagé à publier de la même manière les plus jolis quadrilles, valses, polkas, galops, schottischs, composés par les maîtres en ce genre, et arrangés pour les petites mains. C'est un recueil très-intéressant, bien choisi et admirablement doigté. Non-seulement il sera la plus agréable récréation des enfants qui étudient le piano, mais il deviendra l'indispensable des soirées d'hiver, en offrant aux jeunes personnes, même peu avancées sur le piano, aux maîtresses de maison un charmant répertoire très-facile, au moyen duquel elles pourront à première vue, faire danser leurs amies.

*** Le succès qu'a obtenu, auprès des lecteurs de *la Gazette musicale*, l'étude qu'y a donnée notre collaborateur Arthur Pougin sur le compositeur Floquet, l'a décidé à la publier en brochure. Cette curieuse biographie d'un musicien peu connu sera certainement lue avec le plus grand intérêt par tous ceux qui s'occupent de l'art musical.

*** Le besoin d'un nouveau journal de théâtre se faisait sentir, à ce qu'il paraît, en Allemagne. Pour combler cette lacune, un M. Koffka, rédacteur de *la Gazette de Manheim*, vient de fonder *la Gazette des théâtres* de l'Allemagne méridionale.

*** Le chevalier de Stainhauser publie également, pour l'année 1864, l'Annuaire du théâtre de l'Opéra de la cour.

*** Le concert des Champs-Elysées annonce pour aujourd'hui dimanche son avant-dernière matinée musicale. L'orchestre, sous la direction de M. Gobert, exécutera l'ouverture de *Sémiramis*, la marche des soldats, de *Faust*, l'ouverture du *Cheval de bronze*, *la Danse napolitaine*, de Lefébure-Wély, et la fantaisie sur *Rigoletto*. M. Demersseman jouera un solo de flûte. Le concert des Champs-Elysées est, chaque dimanche, le véritable point de réunion du dilettantisme parisien.

*** Afin de convaincre *sans réplique* les contradicteurs et les incrédules, Nadar donne aujourd'hui au Champ de Mars la double épreuve de la force ascensionnelle et de la grandeur de son ballon *le Géant*. Elle consistera 1° dans une première ascension captive avec chargement complet de voyageurs; 2° dans le gonflement et le départ libre simultané d'un second ballon, celui des grandes fêtes officielles.

*** M. Damoreau, mari de la célèbre cantatrice que nous avons perdue il y a sept mois, et ancien artiste lyrique, est mort samedi dernier, à Ecouen, à l'âge de soixante-dix ans.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Marseille.* — C'est l'opéra-comique qui règne à notre grand théâtre. *Les Diamants de la couronne* avec M. Dufrene et Mme Gasc et *Haydée* ont été revus avec un grand plaisir.— La reprise de *Lucie* avec Mlle Moreau et Morère a été le fait capital de la semaine, si l'on en excepte pourtant la chute éclatante d'un nouveau ballet de M. Monplaisir, intitulé *la Dot de Teresilla*, véritable pasquinade indigne d'une scène de premier ordre. Par compensation, on attend une charmante danseuse, Mlle Pitteri, qui se rend à Milan, où elle est engagée au théâtre de la Scala, et qui nous donnera à son passage ici quelques représentations. —La direction nous annonce que *le Prophète* et *le Pardon de Ploërmel* sont mis à l'étude, et que nous aurons successivement, comme nouveautés, *Lalla-Roukh, Faust, la Part du Diable, le comte Ory, le Philtre*, etc.

*** *Nice.* — Notre théâtre impérial italien a rouvert ses portes samedi 10 par *Attila*, de Verdi. Mme Franchi-Capello, MM. Di Benedetto, Coliva et Segri-Segara y ont fait leurs débuts et, chacun dans son genre, avec succès. — Deux jours après, *la Cenerentola* a servi de débuts à M. Cantoni, ténor léger, et Mlle Carolina Ferni, MM. Ronconi et Varesi y ont fait leur rentrée. La représentation a marché avec un ensemble admirable. M. Cantoni est un chanteur de la bonne école; quant à Mlle Ferni et à ses partenaires, ils ont reçu du public un accueil qui leur a prouvé tout le plaisir qu'il avait à les revoir.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Le théâtre de la Monnaie vient de reprendre les *Noces de Figaro*, devant une salle comble et avec un succès complet. Mme Mayer-Boulart y a reparu dans le rôle de Suzanne, qu'elle avait créé il y a deux ans de la manière la plus heureuse; Mme de Maesen l'a secondée de son mieux ; Mlle Faivre a prêté beaucoup de gentillesse au petit page; Meillet, qui avait créé le rôle de Figaro à Paris, l'a joué et chanté avec beaucoup de verve; M. Bryon montre de la distinction dans le personnage du comte, et Aujac est un excellent Basile. — On annonce la prochaine arrivée d'une danseuse russe qui a de la réputation, Mlle Friedberg, engagée pour le ballet.

*** *Francfort.* — Au premier concert du musée, on a entendu la huitième symphonie de Beethoven; *la Tempête*, motet par Haydn; *Message du printemps*, de M. Gade, composition pleine de fraîcheur et de charme. Le lied populaire si connu, « Le ciel le veut, et rien n'y fait », (*Es ist bestimmt*, etc.), mis en musique par Schumann, a été bissé. Un fort bon violoniste, M. Komperlé, a joué un concerto de Spohr. L'ouverture d'*Hamlet*, par Gade, a terminé la soirée.

*** *Gotha.* — Le pianiste de la cour, M. Léopold Brassin, a inauguré la saison par un concert où il a joué divers morceaux : on a surtout applaudi la sonate pour piano et violon, de Beethoven ; la partie du violon était tenue par Gottschalk.

*** *Berlin.* — L'orchestre nouvellement créé par M. Karlberg a donné le premier des six concerts annoncés pour le courant de la saison. Les débuts de cette nouvelle institution musicale ont été très-heureux. La polonaise de *Struensée* et l'ouverture d'*Obéron* ont été convenablement rendus. L'exécution de la ballade inédite, *la Fille du roi des Aulnes*, pour orchestre, chœurs et solo, par Gade, a laissé beaucoup à désirer; il est vrai que c'est une musique raffinée, qui abonde en modulations et en nuances délicates et souvent presque imperceptibles. Nous avons entendu une autre nouveauté dans cette séance, l'ouverture de *Vineta*, opéra de M. Wüerst. — L'opéra de Nicolaï, *les Joyeuses commères de Windsor*, a été donné au théâtre royal avec une nouvelle distribution de rôles ; la première représentation remonte à 1849, année de la mort du compositeur. Le premier acte est le meilleur, puis l'intérêt va toujours en s'affaiblissant ; néanmoins la pièce a été bien accueillie, grâce surtout à la verve et à l'entrain de Mlle Lucca. — Mme Koester, à titre de membre honoraire de l'opéra royal, doit donner une série de représentations.— Incessamment la première de l'opéra de Schmidt : *la Réole*.

*** *Nuremberg.* — La saison de l'opéra vient d'être brillamment inaugurée par une fort bonne représentation des *Huguenots*. Salle comble, succès d'enthousiasme.

*** *Dresde.* — On a donné pour la première fois, au théâtre de la cour, *Œdipe à Colone*, traduit par Donner, avec la musique de Mendelssohn.

*** *Lubeck.* — Un compositeur suédois vient de faire représenter ici un opéra sans paroles, *le Dernier jour de Pompéïa*, dont il a pris le sujet dans le roman de Bulwer.

*** *Leipzig.*— Le 8 octobre a eu lieu le premier concert du *Gewandhaus*. Mme Parepa, de Londres, y a chanté de sa belle voix pleine de charme et d'une rare étendue, un air de *Judas Machabée*, de Haendel, et un air de *la Création*, de Haydn.

*** *Vienne.* — Lundi 12 octobre, le théâtre de l'opéra de la cour a repris, après dix ans, *les Mousquetaires de la reine*, opéra d'Halévy, avec une distribution de rôles entièrement nouvelle.— Dans le courant de cette saison sera mis à la scène : *Concino Concini*, opéra nouveau de M. Loewe, de Vienne, M. Salvi se propose de faire jouer désormais tous les ans un opéra nouveau écrit par un compositeur viennois.—La Société des amis de la musique annonce pour la saison six concerts, où sera exécutée, entre autres, la musique de *Faust*, par Schumann, avec le concours de M. Stockhausen.— Le célèbre ténor Erl a célébré, le 9 octobre, le vingt-cinquième anniversaire de son entrée au théâtre de la cour. Né à Vienne en 1811, Joseph Erl commença par être enfant de chœur; de 1828 à 1831, il chanta dans les chœurs du théâtre de la cour. Après avoir pris des leçons de Cicimara, il obtint un engagement à Pesth; plus tard, on le retrouve au théâtre Josephstadt, à Vienne; puis au théâtre Wilhelmstadt, à Berlin. Depuis 1838 il appartenait au *Kaernthner-Thor-Theater*. La fête a été des plus brillantes. Dès son apparition sur la scène, Erl fut salué de longs applaudissements : une couronne de laurier tomba à ses pieds; à la fin du spectacle ses camarades lui ont offert une magnifique coupe en argent sur laquelle sont gravés les titres de tous les opéras de son répertoire.

*** *Milan.* — On vient de mettre en répétition un opéra nouveau, *I Profughi Fiamminghi*, d'un jeune compositeur, il signor Faccio, qu'on dit être un talent de premier ordre. Cet ouvrage sera interprété par Mmes Palmieri et Corani, MM. Prudenza. Cotogni, Capponi et Alessandrini. La première représentation pourra avoir lieu vers le 10 novembre.

*** *Florence.* — La commission du *concours Basevi*, réunie pour décerner les prix, a jugé que le premier prix devait être divisé entre le professeur J.-B. Croff, de Milan, et le maestro Hector Fiori, de Livourne. Il n'y a pas eu lieu à accorder de second prix. Une mention honorable a été obtenue par le professeur Francesco Anichini. Nous savons que le professeur Basevi ouvrira l'année prochaine un autre concours de *quatuors* auquel pourront prendre part non-seulement les Italiens, mais encore les étrangers; il y aura deux prix et des mentions honorables. Le premier prix sera de 400 fr., et le second de 200 fr.

*** *Rome.* — Le succès de *Roberto il Diavolo* grandit chaque soirée Limberti, plus maître de lui, a pu y déployer tous ses moyens et il est applaudi et acclamé avec enthousiasme ; Junca et Mm Carozzi-Zucchi sont fêtés après chacun de leurs morceaux; Mmes Monti et Gennari complètent un excellent ensemble.

*** *Barcelone.* — La réouverture du théâtre du Liceo s'est faite le 3 par l'opéra *Lione* de Petrella. Quoique ayant eu un succès mérité en Italie, et peut-être parce qu'il n'a pas été bien compris à une première audition, cet ouvrage a été assez froidement accueilli. Aussi le contraste a-t-il été grand, lorsque le 5 a eu lieu la représentation de *Norma*, pour la première apparition de Mme Emy Lagrua. Précédée de la réputation qu'elle s'est faite par ses brillants succès en Amérique, en Russie et en dernier lieu à Turin, la célèbre cantatrice n'avait pas fini la cavatine de *Casta diva* que déjà elle avait tout justifié et conquis notre public, lequel pourtant ne se laisse pas facilement séduire. Mais le 7, à la deuxième représentation, Negrini ayant pris le rôle de Pollione, que Lambelli chantait à la première, Mme Lagrua s'est surpassée, et nous pouvons dire qu'elle a transporté la salle. Rappelée deux fois après sa cavatine, son grand duo avec Pellione, dans lequel Negrini a été admirable, a soulevé des applaudissements frénétiques, et, après le finale, les deux grands artistes ont dû reparaître cinq fois. C'est pour Mme Lagrua une ovation d'autant plus flatteuse qu'on n'en est pas prodigue chez nous. Bremond, dans le rôle d'Orovèse, l'a dignement secondée.— Pour la semaine prochaine on annonce *Saffo*, l'une des belles créations de la célèbre prima donna.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

LES DÉLASSEMENTS DE L'ÉTUDE, nouvelle série de **cent** mélodies et airs favoris des opéras célèbres, arrangés pour **violon, flûte, cornet, clarinette, harmonium, saxophone,** divisés en quatre suites.

PRIX DE CHAQUE SUITE : **7** FR. **50**, P. M.

SÉRIE. N.°

LES FLEURS DE LA DANSE

25

VALSES POLKAS

QUADRILLES

Galops, Polka-Mazurkas, Schottischs, Mazurkas, Redowas

LES PLUS FAVORIS

DE

ARBAN, HERZOG, LABITZKI, LUMBYE, MUSARD, OFFENBACH

STRAUSS, TALEXY, VALIQUET, ETC ETC

arrangés pour les petites mains

et soigneusement doigtés

PAR

H. VALIQUET

5 SÉRIES *OP. 49.* *25 NUMÉROS.*

1re SÉRIE:

1 Bœufs et Moutons ..... *Quadrille.*
2 Pardon de Ploërmel ..... *Valse.*
3 Coucou et Cricri ..... *Polka.*
4 Sturm-Galop ..... *Galop.*
5 Diane ..... *Polka-Mazurka.*

2e SÉRIE:

6 Les Tambours de la Garde ... *Quadrille.*
7 Les Bavards ..... *Valse.*
8 Polka des Enfants ..... *Polka.*
9 Rose de Juin ..... *Polka-Mazurka.*
10 Redowatska ..... *Rédowa-Polka.*

3e SÉRIE:

11 Les Dragons de Villars ... *Quadrille.*
12 Les Chants du Danube ..... *Valse.*
13 Jenny Lind ..... *Polka.*
14 Le Trompette de Spahis . *Schottisch.*
15 Express-Train ..... *Galop.*

4e SÉRIE:

16 Les Lanciers ..... *Quadrille.*
17 Aurora ..... *Valse.*
18 Les Horloges de la Forêt-Noire .. *Polka.*
19 La Bergère des Alpes .... *Rédowa.*
20 Champagne ..... *Galop.*

5e SÉRIE:

21 Le Gothique ..... *Quadrille.*
22 Les Etoiles du Soir ..... *Valse.*
23 La Ronde du Brésilien ..... *Polka.*
24 Rédowa de Wallerstein .... *Rédowa.*
25 L'Etoile du Nord ..... *Polka-Mazurka.*

Chaque N.° 3f. Les Quadrilles 4f.50

Chaque N.° 3f. Les Quadrilles 4f.50

CHAQUE SÉRIE : 12f. *LES 5 SÉRIES RÉUNIES : 15f. net.*

PARIS
G. BRANDUS & S. DUFOUR Edit.rs rue Richelieu, 103, au 1er

France et Etranger

*Chez les mêmes Editeurs : **LA MOISSON d'OR** 25 petits morceaux très faciles, soigneusem.t doigtés et sans octaves, composés sur les plus jolis motifs des Opéras célèbres, pour le Piano et à 4 Mains.*

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET C.e, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 43. | 25 Octobre 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : reprise du *Domino noir*; M. Léon Achard et Mlle Cico, par **Léon Durocher**. — Théâtre impérial italien : Mme de la Grange et Nicolini dans *Rigoletto*, par **Paul Smith**. — La guerre de cent ans des organistes, clavecinistes et des maîtres à danser du royaume de France, 1680-1774 (2e article), par **Em. Mathieu de Monter**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Reprise du *Domino noir*. — M. Léon Achard. — Mlle Cico.

En attendant *la Fiancée du roi de Garbe*, dernier né de cette nombreuse et charmante famille qui a dû le jour à l'heureux mariage de Scribe et d'Auber, l'Opéra-Comique vient de remettre en scène *le Domino noir*.

Il n'y a pas longtemps, à la vérité, qu'il avait disparu du répertoire, et l'on peut tenir pour certain qu'il ne subira jamais que des éclipses momentanées, de courtes occultations. C'est comme ces constellations qui, chaque année, disparaissent à l'occident, pour remplir bientôt après de leur éclat inaltérable la région opposée du ciel. *Le Domino noir* est, en effet, un des astres les plus brillants qui se soient jamais levés à l'horizon de l'Opéra-Comique. C'est un des chefs-d'œuvre du genre : c'en est peut-être le plus parfait modèle. Quelle donnée ingénieuse et piquante! Quelle richesse d'imagination et quelle habileté magistrale dans la conduite des événements, dans l'agencement des scènes! Quel intérêt vit et palpite dans ces trois actes, depuis le lever du rideau jusqu'au dénoûment! Que d'esprit et de grâce dans le dialogue!

Et le musicien s'est maintenu jusqu'au bout au niveau du poëte. Y a-t-il à l'Opéra-Comique une partition où vous trouviez plus d'idées mélodiques, plus d'élégance, plus de charme, des harmonies plus fines et plus distinguées, des accompagnements plus piquants, un coloris plus frais et plus vif? Voilà vingt-six ans qu'on joue *le Domino noir*, et depuis vingt-six ans cette œuvre merveilleuse n'a pas encore été égalée.

C'est dans le rôle d'Angèle, si notre mémoire n'est pas en défaut, que Mlle Cico a fait son premier début au sortir du Conservatoire. Elle y est aujourd'hui telle, à peu près, qu'elle était alors, charmante de visage, élégante dans toute sa personne, jouant avec convenance, chantant avec une facilité correcte, et faisant regretter parfois que la nature ne lui ait pas donné plus d'entraînement, de chaleur, de passion.

Le rôle d'Horace a été écrit pour M. Couderc, dont la voix avait déjà perdu l'étendue et le timbre sonore qui avaient donné tant d'éclat à ses débuts. C'est un rôle de comédien plutôt que de chanteur. M. Léon Achard, qui est plutôt chanteur que comédien, n'y trouve guère l'occasion de briller par les qualités qui lui sont propres. Il n'a pourtant pas jugé nécessaire de faire imprimer sur l'affiche, comme on vient de lui en donner l'exemple sur un théâtre voisin, qu'il jouait ce rôle par complaisance. Il faut le louer de ce bon goût et de cette modestie. Il s'est borné, en artiste sincère et consciencieux qu'il est, à faire tout justement ce qu'il fallait faire, à être, du commencement à la fin, le jeune homme ardent, quoique timide, et naïvement passionné qu'a imaginé Scribe. Il a rendu les situations avec intelligence, avec chaleur. Il a fait valoir la grâce spirituelle du dialogue. Bref, il a réussi, et nous joignons avec un plaisir extrême nos applaudissements à ceux du public.

LÉON DUROCHER.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Mme de la Grange et Nicolini dans *Rigoletto*.

Le vœu que nous exprimions dimanche matin s'est réalisé le soir même. Mme de la Grange, qui la veille encore chantait le rôle de Violetta, un peu étroit pour sa large envergure de cantatrice et d'actrice, en venait à celui de Gilda, où elle devait prendre un libre essor. En effet, nous l'y avons vue et entendue telle que nous la vantaient tous les échos du monde musical, telle que l'Italie, la Hongrie, l'Amérique, l'Espagne, l'annonçaient à la France. Outre l'art du chant, dont elle est souveraine maîtresse, elle a déployé cette chaleur, cette force, ces élans de passion qui n'appartiennent qu'aux grandes artistes, et dont l'action s'exerce irrésistiblement. Au second acte, elle avait enjolivé, brodé avec un goût exquis l'air charmant que murmure à demi-voix Gilda en remontant l'escalier; mais à l'acte suivant, dans le duo qu'elle chante avec son père, elle s'est élevée à l'accent tragique, à l'expression vive, éloquente. Dans le quatuor du quatrième acte, elle a été plus admirable encore, et les bravos de la salle entière le lui ont prouvé. Seulement, il faut le dire, sa voix, sa douleur, ont quelque chose de trop vigoureux, de trop marqué pour le caractère du rôle. Ce n'est plus le désespoir de la jeune fille, mais celui de la femme trompée, trahie indignement :

Gilda disparaît et dona Anna prend sa place. Nous faisons une observation et non une critique; beaucoup de gens trouveront d'ailleurs qu'ils ne perdent pas au change.

Le jeune Nicolini faisait son second début dans le rôle du duc de Mantoue, et, comme Mme de la Grange, il y trouvait une meilleure chance que dans *la Traviata*. On se plaint si souvent de la prétendue rareté des ténors; on reproche si souvent au Conservatoire de ne pas produire assez de chanteurs pour la consommation nationale, qu'il est bien juste de mettre en ligne de compte ceux qui émigrent à l'étranger. Est-ce que, par hasard, nous ne saurions pas employer nos propres élèves? En voilà un qui nous revient, comme Duprez dans son temps, et qui, sans égaler le grand maître, nous rapporte un fort joli talent, formé d'abord à notre école. M. Nicolas (qui, par parenthèse, a débuté sous la direction de M. Emile Perrin, et nullement dans *les Trois Nicolas*) avait pour professeur M. Masset; il ne chantait déjà pas mal lors de ses débuts, et pourtant on l'a dédaigné, laissé partir : à qui la faute? Il en a été de même de Gassier, d'Everardi, et de bien d'autres, qui sont devenus prophètes en d'autres lieux que Paris. Certainement M. Nicolini ne saurait être comparé à Mario, le meilleur des ducs de Mantoue, mais il a fort bien dit sa chansonnette : *La donna è mobile*, que les ténors étrangers s'obstinent à chanter dans la tenue agréable d'un sergent à la parade, la tête droite et les bras tendus. Il a parfaitement exécuté sa partie du quatuor : il y a mis cette *morbidesse*, ce sensualisme ardent que le morceau demande, et l'on a pu y juger les heureuses qualités de sa voix.

Delle Sedie a repris possession du rôle de Rigoletto, avec les honneurs que son double talent mérite. Donc, il n'a qu'à se louer de sa rentrée dans l'emploi de fou royal ou ducal. Bouché, l'ancienne basse-taille de notre grand Opéra, et Mme Demeric-Lablache, au nom doublement célèbre, ont droit à nos remercîments pour s'être momentanément résignés aux rôles de Sparafucile et de Maddalena, en attendant un début sérieux et personnel.

PAUL SMITH.

LA GUERRE DE CENT ANS

« DES ORGANISTES, CLAVESSINISTES ET DES MAITRES A DANÇER »

Du royaume de France.

1680 - 1774.

(2e article) (1).

IV.

Cet édifice de concorde, élevé au prix des luttes du passé, fut brusquement renversé par un artiste célèbre, le Piémontais Jean-Pierre Guignon. Maître de violon du dauphin, compositeur distingué de sonates et de morceaux d'ensemble, rival de Leclair pour l'agilité et la pureté de l'exécution, fort en vogue à Trianon et à Marly, Guignon aspira à faire revivre en sa faveur un titre mort et presque oublié depuis près d'un demi-siècle : celui de roi des violons. Louis XV lui conféra cette dignité « afin — disent les lettres patentes — de faire revivre un office *si nécessaire au rétablissement du bon ordre* compromis par la mauvaise administration des jurés de la communauté. » Guignon le Bienvenu, acclamé, la messe dite en l'église de Saint-Julien, par les jurés, les maîtres, confrères et apprentis de la corporation ménétrière, crut devoir signaler la sagesse de son gouvernement, et *rétablir le bon ordre*, en signant un décret qui plaçait, bonnement et simplement, *tous les musiciens du royaume* sous sa juridiction.

(1) Voir le n° 42.

Un des caractères les plus saillants de la lutte que nous essayons de raconter, c'est que les parties adverses ne rompent pas, même quand elles échouent dans leur but principal. Elles dissimulent leur échec et font retraite en bon ordre, pour revenir bientôt à la charge. Jamais elles ne mettent le marché aux choses, en disant : tout ou rien ! Leur propre est de ne point casser, même aux plus dures rencontres, de feindre, d'attendre, de se contenir, d'avancer lentement, et de ne pas jeter, comme on dit, le manche après la cognée.

Devant l'envahissement de territoire du roi Guignon, les organistes courent aux armes, jaloux de renouveler les prouesses des grands jours de la « rivalité ». Ils se retranchent, comme dans une forteresse, derrière leurs droits indiscutables : déclaration de 1692, arrêts de 1695, lettres patentes de 1707. Landrin, Calvières et Daquin, de la chapelle du roi, commandent cette vaillante armée. Il y a là les organistes de Saint-Séverin, de Sainte-Geneviève, de Saint-Etienne du-Mont, de Saint-Merry, de Saint-Eustache, de Saint-Jacques la Boucherie, de la Pitié, de Sainte-Marie-Madeleine, de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, des Jacobins de la rue Saint-Honoré et de la rue Saint-Jacques, de la Charité, de Saint-Germain l'Auxerrois, de Saint-Martin, des Théatins, des Petits-Pères, de Saint-Sauveur, Saint-Josse, Saint-Leu, Saint-Lazare, Saint-Louis en l'Isle, Saint-Esprit, Saint-Jacques du Haut-Pas, Saint-Nicolas du Chardonnet, Saint-Médard, où Louis XV venait de défendre à Dieu et aux convulsionnaires de faire des miracles. Armand-Louis Couperin, organiste de Saint-Gervais, représente sa glorieuse famille, et marche au premier rang. Un brillant état-major se forme. On y remarque René Drouart du Bousset, maître de musique de l'Académie des sciences et inscriptions; Charles-François Le Tourneur, maître de clavecin de la dauphine et des enfants de France; André Chéron, maître de musique de l'Opéra; Marin, Denis de Lair, Claude de la Porte, musiciens distingués. La province elle-même, si indolente d'ordinaire, si indifférente, si éloignée de ce qui passionne la capitale, la province apporte bravement son contingent aux cadres de la résistance. Saint-Denis, Versailles, Saint-Cyr, Saint-Cloud, Melun, Caen, Reims, Orléans, Poitiers, Angouléme, Bordeaux, Strasbourg, etc., délèguent leurs principaux organistes. Aux bannières de cette armée musicale brillent les effigies des plus grands saints du paradis et les vocables des principales églises du royaume. Enfin, et de toutes les recrues la plus intéressante, les locataires des ménétriers, les pères de la doctrine, qui occupaient les dépendances de Saint-Julien, se rangent parmi les exaltés et les plus téméraires, semblables à ces moines cuirassés et morionnés de la Ligue, dont les arquebuses tiraient si juste, et dont les épées tranchaient si dru !

« Étrange guerre que celle-là ! — dit une brochure contemporaine de cette levée de boucliers. — Il s'éleva des discussions qui troublèrent la concorde du sacerdoce et de l'empire, et l'on vit, ô vanité des choses humaines ! des religieux et des ménétriers, respirant le même air, logeant sous le même toit, se reprocher amèrement des usurpations réciproques. »

Le siége commençait. Assiégeants et assiégés se bombardaient de pamphlets, de mémoires et de plaidoiries. L'écrivaillerie est le symptôme des siècles débordés et des procès que la mauvaise foi engendre.

« — Joueurs d'orgue et de clavecin ! — s'écriaient les ménétriers, — vous n'êtes pas d'une essence supérieure à la nôtre. Pourquoi prendre avec nous des airs de supériorité? N'avez-vous pas été constamment asservis aux lois de saint Julien? »

« — Notre force, — répondaient les organistes, — est basée sur les monuments précieux dont nous sommes redevables à la bonté protectrice des rois. Est-il nécessaire d'ajouter que nous n'avons jamais appartenu à votre compagnie, que nous n'avons jamais été convoqués à ses assemblées, ni compris dans ses cotisations? »

Repoussés sur ce point, les danseurs, munis d'engins nouveaux,

escaladaient la place. « Nous n'attachons, — répliquaient-ils, — aucune importance aux titres dont vous êtes si fiers, et nous passons outre. Comme notre roi ne peut être présent dans toutes les villes du royaume, il vient de lui être accordé le droit de nommer des lieutenants de province. Invoquez donc vos droits! Nous empêchent-ils de prélever nos revenus sur vos terres? »

« — C'est là — s'écriaient les organistes — une source honteuse d'exactions! Pour payer leur charge, vos lieutenants vont violenter, torturer les pauvres ménétriers de campagne. Ceux-ci seront forcés *d'augmenter le prix des danses, qui sont la seule joie des hameaux*... Vous compromettez ainsi le bien public... La cupidité est insatiable. Vous en viendrez à persécuter tout malheureux instrumentiste. Cors de chasse, trompettes, tambourins, cornemuses, violes et guimbardes vont déserter la terre de France!... »

« — Ce n'est rien encore, — poursuivaient imperturbablement les danseurs. — Nous allons vous astreindre à faire preuve de capacité devant les jurés de Saint-Julien. »

Grand émoi dans l'enceinte musicale! La brèche était ouverte. « Cela répugne à la pensée, — répondaient les organistes. — L'orgue, le plus noble des instruments, jugé par les *pochettes!* L'harmonie, la science, l'inspiration, appréciées par des malheureux qui savent à peine *jouer du violon sur un diminutif!* »

Sensible à cette attaque, le roi Guignon ajoutait : « — Aucune personne ne pourra jouer en public d'un instrument, en requérant salaire, ou donner des sérénades, sans avoir été initié à la communauté que je gouverne. »

Et les organistes de répliquer allégrement : « — Pouvons-nous promener de par les rues et donner des aubades aux belles avec nos clavecins et nos orgues d'église? »

« — Jouez-en donc tant qu'il vous plaira — continuaient les jurés de Saint-Julien; — mais si vous démontrez la pratique de tout autre instrument, nous vous poursuivrons et nous vous ferons payer... les violons! »

Les musiciens répondaient majestueusement : « Libres, nous sommes; libres, nous demeurerons. Ce n'est pas notre faute si nos connaissances augmentent, et, partant, si le domaine de notre enseignement s'agrandit, tandis que vous restez stationnaires, vous trémoussant des bras et des jambes. Vous êtes inféodés à vos exercices de corps; vous êtes esclaves de vos statuts qui vous forcent, entre autres conditions humiliantes, à servir tout le temps qu'on vous loue pour les noces, les festins, les bals et les spectacles. Nous, compositeurs, organistes, clavecinistes, *nous ne relevons que de notre génie*, et nous avons le droit de disposer de tous les instruments qui peuvent traduire nos inspirations. Vous faites un travail manuel; nous exerçons une profession intellectuelle. Grande est la distance qui nous sépare! N'est il pas absurde de vouloir nous obliger à entrer dans votre confrérie, à nous faire recevoir maîtres à danser! Ce métier est-il compatible avec notre profession que des prêtres, des gentilshommes s'honorent d'exercer?... Estimerait-on un art qui implique la servilité de baladin? »

Ces différentes phases de la lutte sont nettement accentuées. Les héros de la « rivalité » se meuvent dans le grand jour que le soldat d'Homère demandait aux dieux pour combattre. D'un côté, les ménétriers attaquent sans trève, sans tactique, sans but précis. De l'autre, les musiciens se défendent froidement, prudemment, en ménageant leurs forces. Ils ont des qualités qui sentent déjà le philosophe. Ils intéressent, ils attachent vivement par leur polémique, même lorsqu'on voit qu'ils sont de leur nature plus enclins à s'y surfaire qu'à s'y oublier. Ils trouvent moyen de convaincre à la fois de leur véracité et de leur jactance; les fiertés de leur style nous rendent bien celles de leurs personnes et de leur courage.

Les assauts continuaient. La place ne se rendait pas. Dans les premiers jours de 1747, Guignon, lassé de l'opiniâtreté des organistes, leur envoya des parlementaires porteurs d'un traité qui se résumait ainsi:

» 1° — Oubli des grief mutuels.

» 2° — La communauté de Saint-Julien renonce à prélever une redevance annuelle sur les organistes et clavecinistes.

» 3° — Comme gage de concorde et à titre de compensation, les organistes et clavecinistes autorisent les maîtres de danse *à enseigner les instruments d'harmonie*, violon, flûte, hautbois, etc. »

Les musiciens répondirent à ces propositions dérisoires, en adressant au roi Guignon une copie des condamnations précédemment encourues par les danseurs, pour avoir fait, soixante ans auparavant, ce qu'ils réclamaient de nouveau comme un moyen de terminer le différend. Mais Guignon n'avait employé cet expédient que pour distraire l'attention de l'ennemi, gagner du temps, s'établir, par de savantes contre-marches, dans une position plus forte, et exercer ses troupes légères au maniement d'une arme de son pays, perfectionnée par l'esprit français, une arme à trempe vigoureuse, sous une forme séduisante, et dont Beaumarchais allait bientôt écrire l'effrayante théorie : — la calomnie!

Obéissant au mot d'ordre de leur roi, les danseurs dirigeaient contre les musiciens leurs *pointes* les plus acérées. Sous le manteau de la cheminée des petits salons ovales, blanc et or, tout adornés des mignardises de Boucher, près des clavecins aux touches noires, enguirlandés de fleurs et de bergerades, les confrères de Saint-Julien narraient, « avec des airs adorables, et des poses de délicieux portrait, » la chronique scandaleuse du monde musical. La caricature des organistes avait, naturellement, une teinte d'irréligion ; et c'était si bien le goût du jour ! Un grain de libertinage se glissait, non moins naturellement, dans la satire des professeurs de musique ; et l'on aimait tant alors ces intrigues de boudoir et d'alcôve ! Tout cela était dit, du reste, avec un esprit ! un charme ! un entrain ! La cour et la ville faisaient leurs délices de ces médisances vipérines qui pénétraient partout, avec leurs auteurs. Les filles de Louis XV elles-mêmes, Mesdames royales, un peu musiciennes, un peu peintres, un peu *légères*, et « fort commères et chiffons, » au témoignage de leur père, enjolivaient à loisir les historiettes de la rivalité, et les colportaient de Versailles à Paris.

Soit dédain de telles attaques, soit défaut de causticité, les organistes laissaient la calomnie s'écraser sous son propre poids. A peine daignaient-ils parfois relever le gant, dans les discussions du café Procope, du café de la Régence et du café de l'Arménien Pascal, au quai de l'École — tavernes enfumées, où les artistes et les gens de lettres se réunissaient, jugeaient les œuvres nouvelles et péroraient bruyamment sur les bruits du jour. Notre pays a toujours produit les meilleurs grenadiers pour prendre une redoute, et les meilleurs causeurs pour enlever une méchanceté. Ces discussions n'avaient pas toujours gardé un caractère pacifique. Les musiciens étaient presque toujours battus par les vivacités et les intempérances de langage de leurs adversaires. Ils ne savaient pas mettre les rieurs de leur côté, et, chaque jour, les brochuriers de Londres, les chansonniers de Liége, les gazetiers de Hollande, les causeurs de Paris se prenaient à rouvrir à coups de flèches et d'épigrammes finement aiguisés, les blessures de leur amour-propre.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

REVUE DES THÉATRES.

Théatre-Français : *Jean Baudry*, comédie en quatre actes et en prose, par M. Aug. Vacquerie. — Odéon : *Diane au bois*, comédie héroïque en deux actes et en vers, par M. Th. de Banville. — Vaudeville : Reprise des *Ressources de Quinola*, comédie en cinq actes, par H. de Balzac. — Variétés : *les Voyages de la Vérité*, vaudeville fantastique en huit tableaux, par MM. Th. Cogniard et Eug. Grangé. — Porte-Saint-Martin : *le Carnaval de Naples*, drame en cinq actes et neuf tableaux, par M. Paul Fouché. — Ambigu : *l'Aïeule*, drame en six actes, par M. Ad. Dennery. — Théatre Déjazet : *Simon Terre-Neuve*, opérette en un acte, de M. Colomb, musique de Fr. Barbier ; rentrée de Mlle Déjazet dans *Gentil Bernard*. — Réouverture du Théatre allemand, à la salle Beethoven.

Jamais nous n'avons vu un pareil débordement, et M. Mathieu (de la Drôme) ne l'avait pas prévu celui-là : aussi nous prend-il à l'improviste. Tâchons donc de nous en tirer le plus lestement possible, ou nous courons le risque d'être noyé.

Qu'est-ce d'abord que le *Jean Baudry* des Français? La question n'est pas facile à débrouiller, et nous sommes quelque peu embarrassé d'asseoir une opinion sur l'œuvre nouvelle de l'auteur de *Tragaldabas*. Lui, le Séide de ce Mahomet, l'adorateur fanatique de ce soleil couchant qu'on nomme Victor Hugo, a-t-il bien réfléchi, en prenant la plume, à ce qu'il allait faire? Rappelons-nous la thèse des *Misérables* : instruisez le pauvre, dit le poëte ; répandez la lumière dans les mansardes, dans les chaumières, dans les bouges même, et il n'y a plus de *misérables*, et le vice est supprimé. Eh bien ! c'est précisément ce que fait Jean Baudry, et il en est, ma foi, bien récompensé ! Le brave homme sent, un jour, une main s'égarer dans sa poche; il la saisit, et au lieu de la briser, comme le mari de *Gaëtana*, il la serre affectueusement, interroge le propriétaire de cette main, qui en est à ses débuts dans le métier, et, pour arracher cette recrue à la grande armée de l'infamie, il se charge de l'avenir du jeune Olivier, lui fait donner une excellente éducation, et exerce en un mot sur lui tous les droits, tous les devoirs de la paternité. L'apprenti filou, en grandissant, mord à la science, comme le veut M. Victor Hugo, et alors qu'arrive-t-il ? Jean Baudry est à la veille de reconstituer la fortune compromise d'un ami, en épousant sa fille, qui consent à ce mariage. Mais Olivier est amoureux de Mlle Andrée Bruel ; et en apprenant que son bienfaiteur va la lui enlever, il sent bouillonner en lui ses mauvais instincts d'autrefois. Jean Baudry n'est plus pour lui qu'un odieux rival ; il veut lui arracher Andrée ; mais, après une scène de menaces et même de voies de fait, dont Jean Baudry a failli devenir victime, celui-ci, cédant à un mouvement soudain de générosité sans exemple, se sacrifie au bonheur de son protégé et lui cède la main d'Andrée Bruel. Il est vrai qu'Olivier, honteux de son ingratitude, s'enfuit sans accepter ce nouveau bienfait; mais on devine que Jean Baudry ne tardera pas à le ramener.

Certes, nous sommes loin de nier les bienfaits de l'éducation pour le peuple : nous les appelons de tous nos vœux ; mais, en nous rapprochant sur ce point de l'opinion de M. Victor Hugo, nous faisons nos réserves. L'éducation, selon nous, doit être basée sur la religion, qui nous apprend le renoncement, le sacrifice. Olivier n'est, après tout, que la négation du système de M. Victor Hugo, parce que M. Vacquerie a complétement oublié ce principe, qu'il eût d'ailleurs vainement cherché dans le livre des *Misérables*.

Aussi, quel est le personnage intéressant de la comédie nouvelle? ce n'est pas Olivier; bien loin de là. C'est Jean Baudry, l'honnête homme, à qui l'on ne peut guère reprocher qu'une trop grande indulgence pour son prochain. Mais, à part ces critiques de fond, M. Vacquerie n'en a pas moins fait une pièce très-remarquable, sans avoir eu recours, cette fois, aux excentricités dont il a été jusqu'à ce jour si prodigue. C'est une œuvre littéraire dans toute l'acception du mot, avec une excellente exposition, un bon troisième acte et une scène des plus dramatiques au quatrième. Nous croyons à un très-beau succès, dont Régnier pourra revendiquer sa part, pour le talent qu'il a mis dans la composition du rôle de Jean Baudry. Delaunay, Barré, Coquelin, Mlles Favart et Jouassain le secondent à merveille.

— Du temps où les ballets héroïques régnaient à l'Opéra, le sujet de *Diane au bois*, dansé par la Guimard, eût rempli toutes les conditions nécessaires pour réunir les suffrages du côté du roi et du côté de la reine. La chaste déesse, dont l'influence a éloigné l'Amour, ou, si vous préférez le grec, le jeune Eros du vieil Olympe, laissa surprendre son cœur par le malin petit dieu, déguisé en berger galant. Un faune a découvert le secret de la vengeance d'Eros, et Diane, qui n'aime pas les curieux, témoin Actéon, le change en Terme de jardin. Sur ce canevas mythologique, M. Théodore de Banville, un amant obstiné de *la Muse*, a brodé un très-agréable tissu, dont les détails ingénieux ont fait oublier au parterre de l'Odéon qu'au lieu d'être parlée, cette comédie aurait pu être dansée avec quelque avantage.

— Balzac nous a laissé un assez bel héritage en nous léguant sa *Comédie humaine*, pour qu'il nous paraisse au moins inutile de vouloir le réhabiliter aujourd'hui comme auteur dramatique. Les deux seules pièces de lui qui aient trouvé grâce devant le public, *Mercadet* et *la Marâtre*, avaient été remaniées de fond en comble par des collaborateurs anonymes. Quant à *Vautrin* et aux *Ressources de Quinola*, on sait leur sort. Ce dernier ouvrage surtout l'avait bien mérité. Il reposait pourtant sur une idée puissante, celle de l'inventeur aux prises avec les préjugés, avec les passions de ses juges. Mais Balzac, cet homme de génie, avec une maladresse dont ne se serait pas rendu coupable le premier faiseur venu, n'avait pas su dégager sa pensée du chaos dans lequel elle était enfouie. L'accessoire avait tué le principal. Nous croyons néanmoins que le directeur du Vaudeville n'a pas eu tort d'exhumer cette comédie des limbes de l'Odéon, où elle était tombée, quand on discutait encore le talent de Balzac vivant. Depuis sa mort, il a conquis de si nombreux admirateurs, qu'il s'en rencontrera toujours assez qui, pleins de respect, sinon pour sa conception, du moins pour l'esprit brillant dont il l'a enveloppée, voudront aller applaudir *les Ressources de Quinola*, montées avec beaucoup de soin, interprétées supérieurement par Félix et *tutti quanti*, et rempliront pendant une certaine série de représentations la salle du Vaudeville.

— Lorsque les Variétés n'ont pas une grande revue à nous offrir, elles s'élancent à corps perdu dans la poésie ou dans le fantastique. Le jeu est périlleux, vu les dépenses de décors, de trucs, de maillots qu'il faut faire.

Un autre danger que ces différents genres entraînent, c'est celui d'oublier toute mesure dans la fantaisie et de demander à un sujet plus qu'il ne peut donner. C'est là, nous le craignons, le défaut des *Voyages de la Vérité* .Huit tableaux consacrés à la lutte de la Vérité et du Mensonge qui s'attachent aux pas d'un paysan niais et de sa fiancée villageoise, c'est trop, c'est beaucoup trop ; et cependant, à les voir pérégriner au hasard, à Paris, chez les Turcs, chez les sauvages, etc., il n'y a aucune raison pour que cela finisse. Le public qui d'abord avait ri des infortunes de M. Blaisot et de Mlle Margotte, s'est refroidi peu à peu, en dépit de l'entrain de Dupuis et de Mlle Alphonsine, de la gentillesse de Mlle Judith Ferreyra, et des charmes agaçants d'une nombreuse phalange féminine. Avant de s'engager dans un si long voyage, les auteurs de cette pièce eussent bien fait de consulter *le Lorgnon*, de Scribe, qui leur aurait montré la Vérité telle qu'elle doit être vue.

— Puisque nous en sommes sur les pièces à spectacle, qu'il nous soit permis de déplorer certaines conséquences de l'abus qu'on en fait. Plusieurs théâtres, et entre autres celui de la Porte-Saint-Martin, qui avaient, il y a quelques années, un budget raisonnable, ont vu,

grâce au système des féeries, leurs frais s'enfler d'une façon si désordonnée, qu'une pièce qui ne fait pas tous les jours une recette de trois à quatre mille francs, est supprimée sans pitié à la suite d'une quinzaine de représentations : c'est le cas du *Carnaval de Naples*. Et, à côté, un autre théâtre moins accablé de dépenses maintiendra cent cinquante fois sur l'affiche des drames comme *Gérald* ou *Léonard*, avec cinq cents francs de recette. Est-ce à dire que ces deux dernières pièces soient des chefs-d'œuvre, et que le *Carnaval de Naples* soit un ouvrage des plus médiocres? Eh ! mon Dieu non ; c'est à peu près le contraire qu'il faut en penser. Tout cela est une question d'optique, et pas autre chose. Ce qui semble un grand succès à travers le prisme de plusieurs centaines de représentations économiques, perdrait à coup sûr une bonne portion de son prestige si le cadre était changé. Ne jugeons donc pas la pièce de M. Paul Fouché d'après la destinée qu'on lui a faite. En d'autres temps, elle eût accompli une longue carrière, aux applaudissements de la foule. Elle avait, pour cela, toutes les conditions requises, un heureux cadre, de l'intérêt, du spectacle, et par-dessus tout, une forme très-littéraire. Le principal rôle, celui de la danseuse Giulietta était, en outre, interprété par une comédienne parfaitement douée, et qui s'y montrait sous les aspects les plus variés et les plus satisfaisants. Mlle Fanny Génat prendra bientôt, nous n'en doutons pas, une revanche éclatante; mais le *Carnaval de Naples*, qui le dédommagera du tort que lui ont causé le *Pied de Mouton* et les *Pilules du Diable ?*

— Combien de drames n'a-t-on pas bâtis sur une donnée d'empoisonnement ! M. Dennery lui-même n'en saurait compter le nombre dans son bagage immense. Mais cet auteur sait si bien ce qu'il faut servir à son public du boulevard, qu'il n'hésite pas à lui faire accepter, dans l'occasion, plusieurs moutures du même sac, et il s'y prend avec tant d'habileté qu'avec lui on croit toujours avoir la fleur de la farine. L'espace nous manque pour parler comme il convient de l'*Aïeule*, le dernier drame de M. Dennery, qui va emplir la caisse de l'Ambigu pendant trois ou quatre mois. Rarement, nous avons vu la curiosité et la terreur poussées à un si haut degré. Avant de soupçonner l'aïeule, qu'on croit paralytique, d'empoisonner la sœur de sa petite-fille, née d'un second mariage, que de péripéties émouvantes viennent dérouter l'esprit du spectateur aux abois ! C'est le *nec plus ultrà* de la *ficelle* dramatique; arrivée à ce point, cette *ficelle* peut s'appeler du talent. Aussi, la pièce de l'*Aïeule* a-t-elle été aux nues; et, en cette circonstance, ce ne sont pas les acteurs qui ont exclusivement contribué à ce résultat; bien au contraire. Mme Laurent, Mme Alexis, qui vient du Vaudeville, Castellano ; Boutin, doivent remercier l'auteur d'avoir si bien su mettre leurs qualités en relief.

— La campagne d'hiver du théâtre Déjazet s'est ouverte brillamment par plusieurs reprises importantes et par la première représentation de *Simon-Terre-Neuve*, opérette qui a été donnée autrefois en vaudeville au Gymnase. La musique que M. Frédéric Barbier a composée sur cette ancienne pièce nous a paru fort gracieuse. Sujol, qui y joue le principal rôle, s'est fait entendre, il y a quelques années, au théâtre Lyrique ; c'était alors un des bons ténorinos de la province ; c'est aujourd'hui un excellent acteur, à qui il reste plus de voix qu'il n'en faut pour chanter l'opérette. Tout récemment, Mlle Déjazet a fait sa rentrée dans *Gentil Bernard*, et a ramené avec elle les beaux jours d'un petit théâtre qui porte son glorieux nom.

— A la salle Beethoven, la troupe allemande, dirigée par Mme Ida Brüning, vient de reprendre le cours de ses représentations, qui sont toujours fort suivies. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des nouveautés qui y seront montées cet hiver.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné dimanche, en présence du roi des Hellènes, une fort bonne représentation du *Trouvère* et du premier acte de *Giselle*. Mlle Marie Sax s'est surpassée dans le rôle de Leonora, et Villaret a été fort applaudi dans celui de Manrique. Mlle Wertheimber donne beaucoup de caractère à celui d'Azucena. — *Les Huguenots* étaient annoncés pour lundi ; mais Gueymard avait trop présumé de ses forces, et on a dû leur substituer *la Favorite* et *Graziosa*. — Mercredi *la Muette* a été honorée de la présence de LL. MM. l'Empereur et le roi des Hellènes. — Vendredi, *les Huguenots*, dans lesquels reparaissait Gueymard, avaient rempli la salle (la recette s'est élevée à 9,500 fr.). Mme Gueymard chantait Valentine; Cazaux Saint-Bris; et Faure, Nevers. Le chef d'œuvre de Meyerbeer a produit son effet accoutumé. — Aujourd'hui dimanche on joue *la Muette*.

*** *La Juive*, avec Villaret dans Eleazar, sera donnée vendredi. Mmes Marie Sax, Vandenheuvel et MM. Warot et Belval chanteront les autres rôles.

*** L'événement de la semaine a été la représentation au théâtre impérial de l'Opéra-Comique du *Domino noir*, demandée par le jeune roi des Hellènes, qui occupait avec sa cour la loge impériale. Nous rendons un compte spécial de cette représentation dont la recette a dépassé 7,000 francs, et dans laquelle Achard et Mlle Cico jouaient les principaux rôles.

*** Un jeune ténor nommé Albert a débuté cette semaine dans le rôle d'Andrea d'*Haydée*; il l'a interprété très-convenablement.

*** On s'occupe d'une reprise de *l'Irato* de Méhul, dans lequel doit débuter Mlle Henzel Colas, sœur de Mlle Stella Colas, artiste du théâtre de Saint-Pétersbourg.

*** Nathan a pris, dans *les Amours du Diable*, le rôle de Brancaccio, qui avait été créé par Barielle. On annonce que cet artiste quitte le théâtre de l'Opéra-Comique.

*** Hier, Fraschini a fait son premier début au théâtre Italien dans le rôle d'Edgardo de *Lucia;* nous en rendrons compte dimanche. Mme de la Grange chantait le rôle principal, et Morelli celui d'Ashton. — On répète *un Ballo in maschera* pour les débuts de Mmes Julienne Dejean, Lumley, Vanderberck, et Fraschini y continuera les siens.

*** Plus les répétitions des *Troyens* avancent, plus on attend de l'œuvre nouvelle de Berlioz. On a parlé déjà d'un très-beau septuor, d'un duo dit *a mezza voce* par Montjauze et Mme Charton, et d'une délicieuse barcarolle qui sera chantée par Dequercy. Voici la distribution exacte des principaux rôles : *Enée*, Montjauze; *Narbal*, Petit; *Joras*, Dequercy ; *Jolas*, Cabel; *Panthée*, Peront; *Didon*, Charton-Demeur; *Ascagne*, Mme Estagel; *Anna*, Dubois-Thibault. Les autres rôles seront remplis par Guyot, Trillet, Mmes Albrecht et Duclos, etc.

*** L'ouverture du théâtre des Bouffes-Parisiens sera retardée jusque vers la fin de novembre. La salle a été entièrement reconstruite, et contiendra mille places confortables. Quant au personnel, la partie masculine, qui comptait déjà des artistes justement goûtés, tels que MM. Pradeau, Désiré, Léonce, Edouard-Georges, etc., a été renforcée dans les emplois du chant proprement dit. Le personnel féminin a été presque entièrement renouvelé. M. Varney a engagé bon nombre de jeunes et jolies artistes, à la tête desquelles il faut citer la gracieuse Mlle Saint-Urbain et Mlle Irma Marié, dont le talent ne le cède en rien à celui de sa sœur, Mme Galli-Marié, de l'Opéra-Comique. Elle débutera dans une opérette que M. J. Offenbach écrit exprès pour elle. Le répertoire des nouveautés de l'année sera à la hauteur du reste. Outre les deux pièces que M. J. Offenbach a fait jouer cet été à Ems, outre les fameuses *Géorgiennes*, dues aussi à sa brillante fécondité, M. Varney s'est assuré des partitions signées de noms nouveaux, et même d'auteurs pour lesquels le succès n'est plus une question, MM. Grisar, de Flottow et de Saint-Georges. L'orchestre, renforcé selon les besoins du local, sera dirigé par un maître digne en tout point de remplacer M. Varney, par M. Eugène Prévost.

*** Mme Czillag, l'éminente cantatrice allemande, vient d'arriver à Paris, où elle compte faire quelque séjour.

*** Aujourd'hui à 2 heures, au cirque Napoléon, réouverture des concerts populaires sous la direction de Pasdeloup. Nous en avons donné le programme : ouverture de *Prométhée*, de Beethoven; symphonie en *ré* majeur, d'Haydu; *Galante*, air de danse de Mozart; *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn.

*** La nouvelle loi sur la propriété artistique et littéraire sera présentée au Corps législatif pendant la session qui va s'ouvrir le 5 novembre. La section des finances au conseil d'Etat a été chargée d'en

examiner le projet, et M. Riché, ancien député, conseiller d'Etat, d'en faire le rapport.

*** Le grand succès qu'ont obtenu les nouvelles créations musicales de M. Fétis a décidé ce dernier à les livrer à la publicité. Nous apprenons que la maison Schott de Bruxelles a traité avec notre savant collaborateur pour cette publication, et qu'elle va faire paraître la partition in 8° et les parties séparées in-4° des œuvres suivantes : 1re symphonie, en *mi* bémol, à grand orchestre ;—2e symphonie, en *sol* mineur ; —1er quintette, en *la* mineur, pour deux violons, deux altos et violoncelle; —2e quintette, en *ré* mineur, pour les mêmes instruments;—sextuor, en *mi* bémol, à quatre mains, deux violons, alto et basse. La publication des œuvres de M. Fétis est plutôt un hommage rendu au maître éminent qu'une spéculation : aussi est-elle faite dans des conditions de bon marché qui la mettront à la portée de tout le monde. On souscrit aux établissements de MM. Schott à Mayence, à Bruxelles, à Londres et à Paris. La liste des souscripteurs sera publiée en tête des partitions.

*** On nous écrit du Havre que l'éminent pianiste Bauer vient de s'y faire entendre avec un succès constaté unanimement par la presse de la localité. Le jeune artiste a joué la *Sérénade* de Schubert, la *Marche funèbre* de Chopin et plusieurs autres morceaux avec une supériorité magistrale. Son talent se distingue à la fois par une extrême douceur et par une surprenante énergie. Il a joué encore avec un violoniste très-distingué le duo de Léonard, *Une fièvre brûlante*, de façon à enthousiasmer l'auditoire.

*** M. Brochon, président du Cercle philharmonique de Bordeaux, est à Paris en ce moment, avec l'intention, dit-on, d'organiser un Conservatoire dans la capitale de la Gironde. En attendant, il engage des artistes pour les premiers concerts de son cercle.

*** On nous écrit de Stuttgardt que l'éminent pianiste W. Krüger, en compagnie du violoniste Becker, dont on se rappelle les grands succès à Paris, vient de donner un brillant concert dans lequel M. Krüger a fait entendre un nouveau concerto de sa composition, avec accompagnement d'orchestre. Cette œuvre, l'une des plus importantes qu'il ait écrites, a produit un immense effet. M. Becker a été fort applaudi après la délicieuse fantaisie de Paganini, sur l'air *Nel cor piu non mi sento*. Peu de jours après, Krüger a exécuté dans une soirée intime chez le prince royal, avec le concours de ses deux frères, deux artistes de talent, l'un harpiste et l'autre flûtiste, son trio sur l'hymne national russe, qu'avait désiré entendre S. A. I. Mme la grande-duchesse, sœur de S. M. l'empereur de Russie. Il a reçu de Leurs Altesses Impériales les félicitations les plus flatteuses.

*** M. G. Jacobi, premier prix du Conservatoire (1861) et premier violon au théâtre impérial de l'Opéra, annonce pour le 1er novembre l'ouverture d'une classe de violon professée d'après les méthodes adoptées au Conservatoire.

*** S. Exc. le ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts vient de souscrire pour cent exemplaires à l'ouvrage intitulé : *la Musique à l'église*, de M. J. d'Ortigue.

*** M. Salvator vient de rouvrir chez M. Gambogi, éditeur de musique, ses cours de lecture musicale, piano, harmonie et composition. Ces cours, basés sur une méthode rationnelle et essentiellement pratique, ont donné des résultats aussi avantageux qu'appréciés. Ils ont lieu trois fois par semaine.

*** M. C. Stamaty reprendra, au 1er novembre, les cours d'artistes qu'il a fondés chez MM. Pleyel-Wolff, rue de Richelieu, 95. Ces cours s'adressent spécialement aux jeunes personnes et aux jeunes gens qui veulent suivre la carrière artistique et professorale. Les cours gradués pour enfants et jeunes personnes rouvriront au 1er décembre.

*** A l'occasion de la fête organisée le 16 du courant, pour la construction de la cathédrale de Cologne, a eu lieu un concert avec le concours de Mme Harriers-Wippern et de MM. Niemann et Joachim. On y a exécuté, entre autres, le *Benedictus* et le *Sanctus* de la *Missa solennis* de Beethoven, et la troisième partie de l'oratorio : *Salomon*, par Haendel.

*** L'académie musicale de l'institut royal de Florence, dans sa séance du 2 octobre 1863, a nommé M. Joseph d'Ortigue au nombre de ses membres correspondants.

*** Dimanche dernier, une messe d'actions de grâces réunissait dans l'église de Suresnes plusieurs artistes des plus distingués qui avaient bien voulu concourir à l'exécution de diverses œuvres de musique religieuse pour cette solennité. Nommer MM. White, Lebouc et Georges Pfeiffer, c'est dire que cette exécution pour la partie instrumentale a été supérieure ; la partie vocale était remplie par Mlle Doré jeune et nouvelle cantatrice, élève de M. Bussine, et par M. Lafont, qui a dit avec une voix puissante et un très-beau style le *Credo* de Dumont et l'*Ave Maria* de Cherubini, auquel le compositeur Ettling a fort habilement adapté un accompagnement de violoncelle. Ce dernier morceau, accompagné par l'ingénieux arrangeur, a produit un grand effet sur l'auditoire, émerveillé d'ailleurs de l'exécution admirable des diverses parties musicales ajoutées à la solennité.

*** Nous avons appelé, l'hiver dernier, l'attention de nos lecteurs sur l'*École normale de musique*, dirigée par Victor Tirpenne, d'après son cours de musique appliqué au piano, et approuvé par l'Institut de France aussi bien que par les plus célèbres pianistes, professeurs et compositeurs. Nous nous empressons d'annoncer que ces cours vont recommencer à partir du 1er novembre, 55, rue Saint-Lazare (Chaussée-d'Antin), et que M. Tirpenne s'est adjoint pour chaque partie spéciale du cours les professeurs les plus distingués. Les résultats obtenus par la méthode Tirpenne, laquelle consiste à simplifier l'étude et à la rendre attrayante; à faire marcher simultanément la théorie et l'exécution ; à analyser et indiquer, autant que possible, les nuances, l'expression, le style et l'esprit de la phrase mélodique; à initier l'élève à la science, en le conduisant, sans pénibles efforts, des principes les plus élémentaires aux combinaisons harmoniques; à être enfin simple, clair, et cependant très-concis; ces résultats, disons-nous, ont été assez remarqués l'hiver dernier, assez incontestables pour que M. Tirpenne ne voie pas encore cette année s'accroître le nombre de ses élèves.

*** Le jeune A. Musard, qui paraît vouloir marcher sur les traces de son grand-père, le célèbre chef d'orchestre, a été appelé dernièrement à conduire, dans une matinée musicale donnée par un ambassadeur étranger, un orchestre de quarante musiciens, et, quoique âgé seulement de seize ans, il a déployé dans ces fonctions un aplomb et une autorité qui font on ne peut mieux augurer de son avenir.

*** Au théâtre Robin, la centième représentation des spectres vivants impalpables, a eu lieu devant un public d'élite, dont l'enthousiasme était encore plus grand qu'à la première représentation. Malgré la foule qui ne cesse de se presser aux charmantes soirées de cet habile physicien, M. Robin, pour tenir la promesse qu'il nous a faite de varier souvent son spectacle, nous annonce pour samedi prochain de nouvelles expériences et de nouveaux spectres : c'est un rendez-vous donné aux amateurs du merveilleux.

*** Au concert des Champs-Élysées, aujourd'hui dimanche, clôture des matinées musicales. La dernière réunion promet d'être brillante, à en juger par le programme qui porte les ouvertures de *Guillaume Tell*, de *Robin des Bois*, des *Vêpres siciliennes* et de *la Sirène*, accompagnées de la marche du *Tannhauser*, de celle des soldats de *Faust*, et de la délicieuse fantaisie sur *le Déserteur*. M. Genin jouera un solo de petite flûte.

*** M. Ch. de Besselièvre, directeur des concerts des Champs-Elysées, faisait partie du train de voyageurs venant de Versailles, qui a éprouvé un accident à l'entrée de la gare de Paris. M. de Besselièvre a été contusionné.

*** Par les soins de la direction du *Maenner-Gesang-Verein* à Vienne les restes mortels de Beethoven et de Franz Schubert ont été exhumés du cimetière de Wahringen. Sauf les os des tempes, qui ont sans doute été égarés lors de l'autopsie pratiquée le 27 mars 1828, et dans laquelle le crâne a été scié en plusieurs parties, le corps de Beethoven a été retrouvé entier ; on l'a déposé dans un cercueil de plomb. Quelques côtes manquaient au corps de Franz Schubert ; ses dépouilles mortelles ont également été renfermées dans un cercueil de plomb. Après que les deux cercueils ont été fermés et scellés, on les a transportés à la chapelle du cimetière, où ils resteront déposés jusqu'à ce que les caveaux destinés à les recevoir, soient terminés. La *Gazette de Cologne* annonce que la famille de Beethoven a protesté contre ce fait qu'elle considère comme une profanation de la tombe du grand compositeur, et dont elle n'a été informée que par la voie des journaux.

*** Un deuil est venu affliger cette semaine les nombreux amis de l'honorable famille Pacini. La vénérable femme du doyen des éditeurs de musique, Mme Pacini, née Rosier, est décédée le 11 octobre, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Mme Pacini était aïeule et bisaïeule de nombreux petits-enfants qui l'entouraient de soins et de vénération.

*** Hermann Wollenhaupt, pianiste allemand d'un talent distingué et compositeur de morceaux de genre devenus populaires en Allemagne et en Amérique, vient de mourir à New-York et a été enterré le 20 septembre. Plusieurs sociétés chorales, entre autres le *Liederkranz*, l'ont accompagné jusqu'à sa dernière demeure.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Versailles.* — L'inauguration du grand orgue que la maison A. Cavaillé-Coll vient de terminer à la cathédrale, aura lieu mardi prochain, 27 octobre, à 2 heures, par M. Lefébure-Wély.

*** *Lyon.* — Le début de M. Coulon, ancienne basse du théâtre de l'Opéra de Paris, n'a pas tenu tout ce qu'il promettait; il possède sans contredit un grand talent de chanteur et de comédien, mais la voix manque de fraîcheur et de sonorité. C'est du moins l'effet qu'il a produit dans *les Huguenots*, dont la représentation avait attiré une foule immense au Grand-Théâtre. Il doit se faire entendre pour son second début dans *la Juive.* — Nous reparlerons de *l'Etoile du Nord* dont la représentation est attendue avec impatience. Le rôle de Catherine est un des triomphes de Marie Cahel. — On monte également *le Pardon de Ploërmel* pour la célèbre cantatrice qui a créé avec tant de supériorité à Paris le rôle de Dinorah.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Le nouvel opéra de Wallace, *la Fleur du désert*, dont on attendait avec impatience la première représentation, a été donné lundi dernier avec un très-beau succès. Le libretto est une *adaptation* de celui de *Jaquarita*, faite avec beaucoup d'intelligence par M. A. Harris. La musique a été trouvée généralement abondante en mélodie, en expression dramatique et aussi bien traitée que ce que l'auteur a fait de mieux. L'opéra était interprété par miss Louisa Pyne, Susan Pyne, MM. Harrison, Weiss, Corri et Cooke. Les costumes et les decors ne laissent rien à désirer, et le ballet a été très-bien dessiné par M. Payne. Quant aux chœurs et à l'orchestre, sous l'habile et énergique direction de M. Mellon, il n'y a que des éloges à leur donner. L'opéra a été joué déjà cinq fois qui ont confirmé pleinement le succès de la première soirée. On fait chaque fois bisser l'air de M. Weiss, celui de miss Louisa Pyne, et celui de M. Harrison. Les applaudissements se font entendre du commencement à la fin de l'opéra, et il n'y a aucun doute que *la Fleur du désert* ne conquière pour longtemps, comme *Maritana* et *Lurline*, la faveur du public.— Le nouvel opéra de Balfe, *the Duke's Motto*, dont M. John Brougham a écrit le livret, est à la copie. Il sera prochainement représenté. — Le 31 de ce mois commencera au théâtre de Sa Majesté une série de cinq représentations d'opéra italien, qui auront pour interprètes Mmes Tietjens, Volpini, Trebelli ; MM. Bettini, Sims-Reeves, Santley, etc.

*** *Cologne.* — Mlle Artot a continué ses représentations par le rôle de Léonore, dans le *Trovatore*. Il y avait foule, et l'éminente cantatrice a reçu de nombreuses marques de sympathie.

*** *Lubeck.* — La cantatrice Mlle Marie Kaufmann vient d'avoir un début fort heureux dans le rôle de *Norma* ; elle a chanté en outre et avec le même succès le rôle de *Martha*, et celui de Léonore, dans *Stradella*.

*** *Leipzig.* — En tête du programme du deuxième concert du *Gewandhaus* figurait la quatrième symphonie de Schumann, qui, à tout prendre, a été bien exécutée. Mlle Euphrosine Parepa, dans un air de J. Benedict et un air de la *Flûte enchantée*, a de nouveau donné des preuves éclatantes d'un incontestable talent. — M. Brassin, élève du Conservatoire de Leipzig, a joué deux de ses compositions : *Rêverie pastorale* et *Ronde fantastique*. C'est un pianiste d'une force peu ordinaire. — Une cantate de Weber a été exécutée dans la seconde partie du concert.

*** *Berlin.* — Le 14 du courant, la troupe italienne a débuté par le *Barbiere*. La salle était comble et cela se conçoit : Adelina Patti chantait le rôle de Rosine. Nous le lui avions déjà entendu chanter il y a deux ans : c'est toujours la même perfection ; la voix a même pris plus de force. Adelina Patti est, sans contredit, une des premières cantatrices de notre temps. — Après *le Barbier*, l'Opéra italien a donné *Lucia*; inutile d'ajouter que le rôle principal a été chanté par Adelina, et qu'elle a eu le même succès que dans *le Barbier de Seville*. Dans le rôle d'Edgardo, Naudin rappelle beaucoup la manière de Roger ; il a charmé notre public par la chaleur et la passion qu'il a déployées tour à tour : aussi l'a-t-on applaudi et rappelé avec enthousiasme.

*** *Vienne.* — Au théâtre de la cour on annonce la reprise des *Noces de Figaro* ; Mme Kapp-Young chantera le rôle de la comtesse ; Mlle Tellheim, pour la première fois, celui du page. — M. Merelli a engagé Mlle Patti pour les mois de février, mars et avril. — L'opérette de M. Hornstein : *les Pages de Versailles*, a fait fiasco au Carltheater. — M. de Flotow est depuis quelque temps ici, où il termine, dit-on, une partition nouvelle qu'il va présenter à la direction du théâtre de la cour.

*** *Dresde.* — Les musiciens de la chapelle royale, sous la direction de deux maîtres de la chapelle de la cour, donneront cette année, comme les années précédentes, six concerts d'abonnement, dans lesquels on exécutera des ouvrages capitaux de Beethoven, Haydn, Mozart, Cherubini, Gade, Lachner, Schumann, Bach, Catel, etc.

*** *Trieste.* — Le 12 octobre, la Société chorale *Liedertafel* a donné un grand concert dans lequel l'éminent pianiste-compositeur Alfred Jaell s'est fait entendre. Le célèbre artiste se retrouvait là au milieu de ses compatriotes, qui l'ont accueilli avec enthousiasme et lui ont remis le diplôme de membre honoraire de la Société. — Quelques jours plus tard, à l'occasion de l'arrivée de la députation mexicaine, il y a eu concert à la cour, au château de Miramar, et Alfred Jaell avait reçu l'invitation d'en faire partie. LL. AA. l'archiduc Maximilien et l'archiduchesse ont daigné lui dire les choses les plus flatteuses, et le lendemain il recevait une magnifique bague en diamants aux initiales de Leurs Altesses. — Alfred Jaell donnera prochainement un concert au grand théâtre. — La direction vient de faire venir le chorégraphe Bodi et sa femme, Mme Pochini-Bodi, danseuse célèbre, pour monter *l'Etoile de Messine*, ballet qui a obtenu un grand succès à Paris et dont Mme Ferraris avait si brillamment créé le principal rôle. On sait que la musique de ce ballet a été composée par le comte Gabrielli et qu'elle n'a pas peu contribué au succès. En lui demandant sa partition, le directeur l'a invité à écrire un nouveau ballet pour le théâtre impérial de Vienne.

*** *Madrid.* — Après le *Barbier*, donné pour la réouverture du théâtre de *l'Oriente*, les sœurs Marchisio ont fait leur réapparition dans la *Semiramide*. M. Agnesi chantait le rôle d'Assur. Les deux jeunes artistes y ont produit un effet immense, particulièrement dans le duo, qui a été rendu avec une finesse de nuances, un ensemble dont on n'avait pas eu d'exemple jusqu'à présent, tant les deux grandes artistes savent admirablement marier leurs voix. — Aux sœurs Marchisio a de nouveau succédé, à son tour, dimanche, Mme Borghi-Mamo, dans un de ses triomphes, *la Favorita* qu'elle chantait avec Mario, Guicciardi et Antonucci. Les journaux espagnols *Iberia*, *Discusion*, sont unanimes pour dire que la célèbre cantatrice y a fait fanatisme. Quoiqu'on dise Mario en décadence, on ne s'en serait pas douté ce soir-là, car il a déployé toutes les qualités d'un grand artiste, et il a été couvert d'applaudissements.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Tamberlick et Mme Nantier-Didiée viennent de faire leur rentrée dans le *Trovatore*. Le public leur a témoigné par des applaudissements enthousiastes le plaisir qu'il avait à les revoir, quoiqu'il n'ait pas retrouvé complétement dans Tamberlick son puissant chanteur d'autrefois. C'était à Mme Fioretti qu'avait été confié le rôle de Leonora. Jusqu'à présent l'emploi de chanteuse légère dans lequel elle s'était fait applaudir par la merveilleuse flexibilité et par le timbre enchanteur de sa voix, avait été le partage de Mme Fioretti. Ce n'était donc pas sans une certaine hésitation qu'elle abordait le rôle si dramatique et si passionné de Leonora auquel ne paraissaient convenir ni son physique ni la froideur de son jeu. Mais si elle a laissé à désirer sous certains rapports, elle n'en a pas moins été fort applaudie et elle n'a eu qu'à se féliciter du succès de sa tentative. Le prochain opéra dans lequel elle chantera est la *Sonnambula*. — Mme Barbot à laquelle une indisposition n'avait pas jusqu'à présent permis de paraître, a fait sa rentrée dans *Fidelio* de Beethoven. — On attend Ciuglini pour les premiers jours de novembre. — Fioravanti a débuté dans l'*Elisire d'amore* ; il n'a pas plu à notre public, qui l'a trouvé médiocre comme chanteur et comme acteur. Le rôle d'Adina a été chanté avec une grâce charmante par Mme Bernardi, qui est fort aimée de notre public ; on sait avec quelle perfection Calzolari chante le rôle de Nemorino, et Everardi celui de Dulcamara. — On nous promet *Don Pasquale* et *Saffo*.

AVIS.

Nous recommandons aux personnes qui voudraient apprendre l'anglais ou l'italien, M. A. Georges (13, rue Geoffroy-Marie), ex-rédacteur du journal officiel des Deux-Siciles, arrivé récemment des Etats-Unis et de l'Egypte, où il a enseigné ces langues pendant vingt ans.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

LA MOISSON D'OR, 25 petits morceaux très-faciles pour le piano, soigneusement doigtés et sans octaves, composés sur les plus jolis motifs des opéras célèbres,

Par H. VALIQUET

25 NUMÉROS EN CINQ SÉRIES.

CHAQUE NUMÉRO : **2** FR. **50.** — CHAQUE SERIE DE 5 NUMÉROS : **9** FR.
L'OUVRAGE COMPLET : **10** FR. NET.

Les mêmes 25 morceaux, arrangés *pour le piano à quatre mains*,

CHAQUE NUMÉRO : **5** FR. — CHAQUE SÉRIE : **18** FR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

POUR PARAITRE INCESSAMMENT

Les Grandes Partitions et les Parties d'Orchestre

DES

QUATRE MARCHES AUX FLAMBEAUX

Composées pour musique militaire

PAR

GIACOMO MEYERBEER

Arrangées pour Orchestre ordinaire par W. Wieprecht

MANUFACTURE GÉNÉRALE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS

50, rue Saint-Georges, à Paris.

ADOLPHE SAX

50, rue Saint-Georges à Paris.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique.
Seule grande Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

RÉSUMÉ DES AVANTAGES DES SAXHORNS ET DES SAXOTROMBAS.

Le Saxotromba, ou le Saxhorn, est supérieur à ses analogues existants précédemment, comme proportion de tubes et par conséquent comme son ; supérieur comme justesse ; supérieur comme création de famille complète ; supérieur comme facilité et unité de doigté ; supérieur comme forme ou contour des tubes pour l'émission des sons ; supérieur comme forme pour le placement et le maniement de l'instrument ; supérieur comme ayant une même direction des sons (avantage pour l'auditeur de recevoir tous les sons avec la même puissance); supérieur en ce que quelques jours suffisent pour former, avec des amateurs ou de simples conscrits militaires, une musique passable ; supérieur en ce que les plus gros instruments comme les petits se tiennent facilement au moyen de la main gauche et du bras gauche, et laissent le bras et la main droite entièrement libres, et dans la meilleure position pour le jeu des doigts sur les cylindres ; supérieur en ce que, quand un élève a déjà fait des études et qu'il est obligé de changer d'instrument faute de disposition des lèvres ou par tout autre motif, ses études acquises servent pour le nouvel instrument, soit trompette, trombone ou tout autre instrument ; supérieur en ce que l'on peut faire les études les plus longues et les plus difficiles sur l'instrument qui fatigue le moins et les reporter sur d'autres plus durs à jouer ou plus lourds à porter; supérieur en ce que, dans les sociétés ou dans un régiment de cavalerie, surtout lors des congés, il arrive souvent que tous les artistes d'une même catégorie d'instruments partent, et que, dans ce cas, on peut les remplacer en prenant des musiciens dans les parties les mieux garnies pour occuper ou remplacer les parties manquantes; supérieur en ce qu'on ne craint pas les coups de tête des chevaux, qui, avec les anciens instruments, brisaient parfois les dents au cavalier; supérieur en ce que l'on peut jouer, le cheval au trot ou au galop, l'instrument suivant toujours les mouvements du corps; supérieur pour la musique en marche en ce que l'instrument ne se dérange pas sur les lèvres, et conserve par conséquent la même sonorité qu'au repos; supérieur pour les corps de musique et pour le militaire surtout, où tout est régulier excepté les musiciens et les instruments d'après le système ancien), en ce que tout le monde se trouve dans la même position, toutes les mains à la même hauteur et tous les instruments penchés de gauche à droite ; supérieur, pour la musique à cheval ou de cavalerie, en ce que si, pendant que l'on joue, le cheval vient à faire un écart, il est facile de ressaisir les brides pour le ramener, sans déranger l'instrument de sa position.

Tous les instruments sortant de la fabrique portent l'inscription suivante : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Sces DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. No 44. 1er Novembre 1863.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — Effets des circonstances sur la situation actuelle de la musique, au point de vue de la composition ; ce qu'il faudrait faire pour améliorer cette situation (5e et dernier article), par **Fétis** père. — Théâtre impérial de l'Opéra : Villaret dans *la Juive*. — Théâtre impérial italien : Début de Fraschini et de Morelli dans *Lucia di Lammermoor*, — Concerts populaires demusique classique au cirque Napoléon par **Paul Smith**.— Revue critique.— Nouvelles et annonces.

EFFETS DES CIRCONSTANCES

sur la situation actuelle de la musique, au point de vue de la composition.

CE QU'IL FAUDRAIT FAIRE POUR AMÉLIORER CETTE SITUATION.

(5e et dernier article) (1).

Si les moyens que j'ai proposés dans l'article précédent étaient adoptés, la voie serait ouverte aux compositeurs français et belges, plus large qu'elle ne fut jamais. A eux incomberait alors l'obligation de justifier la protection qui leur serait accordée. Il est incontestable que cette justification se ferait moins par le nombre des productions que par leur mérite : aussi n'est-ce que pour les hommes de talent que la protection est réclamée. En musique, le talent ne se manifeste que par l'exécution de l'œuvre qu'il a produit ; car la musique sur le papier n'existe que pour ceux qui peuvent et veulent la lire, ce qui revient à dire qu'elle est à peu près comme si elle n'existait pas. L'exécution seule met donc en évidence la valeur ou la nullité de l'ouvrage du compositeur ; d'où il suit que pour trouver quelques bonnes choses, il faudrait en entendre beaucoup de médiocres ou même de mauvaises. Cet inconvénient est inévitable ; mais ce n'est pas un motif suffisant pour ne pas tenter l'épreuve. Les frais des expositions annuelles de peinture sont considérables ; or, pour quelques bons tableaux qu'on y voit, il y a des centaines de médiocrités, sans compter les monstruosités ; ce qui n'empêche pas qu'une autre exposition n'y succède, dans les mêmes conditions.

Le génie puissant et rénovateur est chose fort rare ; en musique, on en citerait à peine vingt dans l'espace de quatre siècles ; mais après lui il y a le génie de certaines parties de l'art qui perfectionne ce qu'un autre a créé ; il y a le génie de la forme après celui de l'idée ; or, la forme parfaite est une condition essentielle de la beauté des produits de l'art. Tel artiste a, dans de certaines limites, le don de la faculté créatrice ; tel autre a le mérite du style. Citons un des exemples les plus admirables du génie de la forme : j'ai nommé Haydn. A la simplicité, au peu de recherche d'un grand nombre de ses motifs, on serait tenté de croire qu'il ne s'agit que d'une œuvre médiocre ; mais à cette donnée première succède bientôt un enchaînement non interrompu d'épisodes charmants, de traits inattendus et de transformations du thème primitif, dont les détails réalisent la *perfection* dans toute l'acception du mot. Le génie du grand homme à qui nous devons ces merveilles de l'art est d'un autre ordre que celui de Mozart, que la fougue grandiose de Beethoven, et n'a de rapport ni avec celui de Jean-Sébastien Bach, ni avec celui de Haendel ; mais ce n'en est pas moins le *génie* proprement dit. La spontanéité du génie de ce genre est moins immédiate que chez les grands artistes que je viens de nommer ; la méditation s'y allie ; elle est pour une part importante dans les produits de l'imagination, car c'est elle qui en perfectionne les fantaisies. Méditer est donc nécessaire pour les œuvres dont le mérite consiste moins dans l'inspiration spontanée d'une idée originale que dans les détails de la forme.

L'artiste dont les études ont été assez fortes pour qu'il puisse porter lui-même un jugement sur ses facultés, doit se diriger dans ses travaux par cette connaissance. Avant tout, étudier beaucoup et longtemps est indispensable ; je devrais dire *étudier toujours*, car on n'est jamais au bout de ce qu'on devrait savoir. Le grand mal, dans l'état actuel de la musique, consiste dans l'insuffisance de l'instruction technique des compositeurs : les songe-creux romantiques ont produit ce résultat. Il m'arrive rarement d'entendre une production de la nouvelle école, de quelque part qu'elle vienne, sans que mon sentiment soit blessé par une multitude d'énormités harmoniques et tonales. On fait des études de composition dans les conservatoires ; mais on les fait à la hâte, avec ennui, parce que les règles sont considérées comme restrictives de la liberté de l'imagination, tandis qu'elles ne sont que l'expression rationnelle des nécessités sentimentales de l'art. On traverse ainsi péniblement la classe du professeur, et lorsqu'on en est sorti, on se hâte d'oublier le peu qu'on y a appris. Cependant on ne peut se dissimuler cette vérité, qu'il n'y a de succès et de réputation durables que pour l'artiste qui possède la connaissance pleine et entière de son art. En vain espérerait-on atteindre à la royauté des grands maîtres, si l'on ne possédait comme eux toutes les ressources par lesquelles ils ont développé, orné, enrichi les idées produites par d'heureuses inspirations. C'est par la réunion des qualités qui constituent l'art d'écrire avec celles de l'i-

(1) Voir le n° 44.

magination que se produisent les œuvres qui passent d'un âge à un autre sans rien perdre de leur valeur.

L'originalité, saisisable sous un point de vue quelconque, est une des nécessités de l'œuvre musicale, pour lui donner la vitalité. Cette originalité peut se manifester de plusieurs manières, à savoir : par la nouveauté de la pensée, par celle de la forme dans son ensemble et dans ses détails, par le caractère mélodique, par la modulation, par le rhythme, par la variété des combinaisons sonores, enfin par des emplois simultanés de plusieurs de ces éléments caractéristiques. Heureux l'artiste doué d'une puissante faculté d'invention dans toutes les parties dont se compose l'immense domaine de l'art, et qui joint à cet avantage le savoir étendu qui seul fait le musicien complet ! Mais ce phénomène est si rare, qu'on ne peut citer jusqu'à ce jour que Mozart comme exemple. Parmi les autres compositeurs, les plus célèbres se sont distingués par une qualité dominante, ne possédant les autres qu'à un degré inférieur. L'artiste ne peut changer sa nature ; il ne peut se donner les facultés qui n'appartiennent pas à son organisation ; mais il peut perfectionner celles qui lui ont été départies. C'est ce qu'ont fait à différentes époques des hommes qui jouissent d'une célébrité méritée. Ainsi Palestrina reste le modèle du sentiment religieux uni à l'art d'écrire le plus pur qu'on puisse imaginer ; Monteverde, né pour la transformation radicale de la tonalité et de l'harmonie, jette avec profusion dans l'art des aperçus de nouveautés importantes qu'il n'a pas la faculté de perfectionner ; Alexandre Scarlatti devient le plus grand artiste de l'Italie vers la fin du XVIIe siècle, par la création de l'expression pathétique dans le drame musical. Son contemporain Keiser, plus varié dans la forme, brille par l'originalité de son style, et crée une instrumentation qui ne ressemble en rien à ce qui a été fait avant lui. Jean-Sébastien Bach, le plus profond harmoniste de son temps, se montre à la fois plein de fantaisie dans la forme, et le plus puissant génie de combinaison dans les grandes masses ; Hændel n'a pas d'égal pour le sentiment de la grandeur et la puissance du rhythme ; Gluck est le génie de la tragédie lyrique ; alliant la clarté, la simplicité de la pensée à la richesse d'imagination dans les développements, Haydn crée la symphonie et la musique de chambre ; Beethoven, plein de feu et doué d'un sentiment énergique, se fait remarquer particulièrement par la grandeur des proportions, qu'il pousse parfois jusqu'à l'exagéré. Toujours original, il manque assez souvent de goût. Cherubini, Charles-Marie de Weber et Mendelssohn ont aussi des qualités éminentes et toutes personnelles, qui donnent à leur production, le cachet de l'individualité, et ne permettent pas de les confondre avec d'autres.

En France, l'éducation musicale a été tardive, et la personnalité des compositeurs ne s'y est pas caractérisée d'une manière aussi précise que chez les grands artistes de l'Allemagne et de l'Italie ; néanmoins Lully, Rameau, Philidor, Monsigny, Dalayrac, Méhul, Berton, Boïeldieu, Hérold, brillent tous par des qualités qui leur sont particulières, et qui donnent à leurs ouvrages le cachet individuel par lequel on les distingue l'un de l'autre.

Ainsi qu'on le voit, je ne parle que du passé : plusieurs raisons m'y déterminent, mais la plus importante est que ce qui appartient au passé est jugé d'une manière définitive, ce qui n'a pas lieu pour les artistes vivants, sur lesquels les opinions sont contradictoires ou controversées. Je n'ai cité aussi que les auteurs des grandes œuvres religieuses, dramatiques et instrumentales ; mais à côté d'eux, et dans des choses de moindres proportions, ou de musique que j'appellerai *intime*, il s'est produit de grands artistes dont les ouvrages révèlent également quelque qualité dominante qui a fait leur réputation. Dans la musique de clavecin et de piano, par exemple, à part les hommes illustres que j'ai déjà cités, il suffit de rappeler les noms de Couperin, de Dominique Scarlatti, de Charles-Philippe-Emmanuel Bach, créateur de la sonate moderne, de Clémenti, de Dusseck, de Hummel et de Chopin, pour réveiller aussitôt le souvenir d'autant de caractères différents de talent, tous distingués, et quelques-uns de premier ordre. Dans la musique de violon, il en est de même de Corelli, de Tartini, de Viotti et de plusieurs autres, également originaux par le sentiment, par la pensée, ou par la forme.

Un préjugé s'est répandu dans ces derniers temps et semble acquérir chaque jour plus d'importance ; il consiste à dire que les ressources de l'art s'épuisent et qu'il reste peu de chose à faire après les maîtres reconnus comme classiques. Combien de fois j'ai entendu dire : « Il n'y a que huit notes, douze au plus, en comp- » tant les demi-tons : on les a combinées de tant de manières, qu'il » faut bien que les combinaisons s'épuisent et qu'on soit réduit un » jour à refaire ce qui a été fait. » Ce langage prouve de la part de ceux qui le tiennent qu'ils ne comprennent pas l'essence de la musique, puisqu'ils n'y voient que des combinaisons de notes. Eh quoi ! n'ont-ils jamais senti les énormes différences d'impressions que produit le même son en raison de l'accentuation que lui donnent le sentiment et la passion, son mouvement, le rhythme auquel il appartenait, le timbre de l'organe employé pour le produire, etc. ? Or, qu'est-ce qu'un son auprès de l'inspiration poétique qui les associe l'un à l'autre ?

Non, non, jeunes artistes, ne vous laissez pas ébranler par ces fausses idées ; ayez foi dans l'immensité inépuisable de l'art, ayez foi en vous-mêmes. A ne considérer même que les ressources matérielles de la musique et le mécanisme de leur emploi, que de richesses encore inexplorées ! J'ai déterminé *à priori* tout un nouveau monde de successions harmoniques, d'où naissent une foule de modulations aussi pleines de charme que saisissantes par la nouveauté, et dont un très-petit nombre seulement a été essayé. Tout cela, sans aucun doute entrera avec le temps dans le domaine de la musique. J'ai aussi démontré, dans un travail spécial, la possibilité d'une multitude de rhythmes inconnus jusqu'à ce jour, lesquels offriraient d'immenses ressources de variétés de formes ; j'en ai donné les formules. La nouveauté du sujet a causé partout une vive émotion dont j'ai reçu les témoignages : néanmoins, personne, depuis lors, n'est entré dans cette voie. D'autre part, la facture des instruments s'est perfectionnée ; beaucoup d'instruments nouveaux, différents de volume sonore et de timbre, ont été produits depuis peu. On ne les a considérés jusqu'à ce moment que comme des acquisitions de moyens bruyants ; mais un jour viendra où l'on comprendra qu'on en peut faire des organes d'accentuation et d'opposition, en les employant par familles de timbres divers. Rien de tout cela ne peut remplacer la pensée musicale, dira-t-on. Mon Dieu ! personne n'en est plus convaincu que moi ; mais on y trouvera des ressources de variété d'accentuation pour cette pensée. Lorsque les instruments à vent s'introduisirent dans l'orchestre, jusqu'alors réduit au quatuor d'instruments à archet, il ne manqua pas de détracteurs de cette nouveauté. *La musique n'a que faire de tout cet attirail*, disait-on. *Laissez le hautbois et la flûte aux bergers, le cor à la chasse, et la trompette à la guerre.* Quand on eut tout dit, ces instruments et d'autres restèrent dans l'orchestre. Qui ne sait aujourd'hui les saisissantes impressions qui ont été produites par eux ? Il y a d'adorables beautés dans un quatuor de Haydn, de Mozart et de Beethoven, exécuté par deux violons, un alto et un violoncelle ; mais ces beautés appartiennent à un autre ordre d'idées que les symphonies de ces grands hommes.

Jeunes compositeurs, ne repoussez donc rien des nouveaux éléments qui vous sont offerts, mais ne vous trompez pas sur l'emploi que vous devez en faire ; ne leur accordez pas trop d'importance, et, surtout, gardez-vous de formuler votre pensée d'après ces moyens. Etudiez le caractère de votre talent, et lorsque vous aurez assez produit pour le connaître, perfectionnez par la méditation les qualités qui donneront de la valeur à vos œuvres. On n'arrive pas à ce qu'on

cherche du premier coup. Le moment de la production est toujours jusqu'à certain point une fièvre, et tout paraît bon au moment où l'on pose la plume ; mais il faut laisser reposer l'ouvrage jusqu'à ce qu'un autre vienne occuper la pensée ; alors on peut le revoir, la fièvre est passée et la raison est venue : c'est elle qui châtie les écarts de l'imagination. La méthode que j'indique était celle de Haydn. Gardez-vous, si vous aspirez aux succès réels et sérieux, de l'excès de confiance que montre trop souvent la jeunesse dans ses forces, et souvenez-vous que les plus beaux ouvrages des plus grands artistes appartiennent à la maturité de leur âge et de leur talent. On se persuade volontiers que la vitalité inhérente à la jeunesse est le génie : cette erreur a perdu plus d'un artiste destiné par la nature à se distinguer. Mozart, le grand, le sublime Mozart, nous donne à cet égard une grande et belle leçon. Plus que tout autre sa jeunesse avait été précoce ; à un âge où l'on commence à peine l'étude de la composition, il était considéré comme un maître par les plus grands musiciens, et l'Italie avait applaudi trois de ses opéras ; eh bien, quinze ans après, ayant produit *Idoménée, l'Enlèvement du sérail*, *les Noces de Figaro* et *Don Juan*, il disait à un musicien de Prague, émerveillé de ce dernier ouvrage qu'il venait d'entendre à la répétition : « Oui, je suis sûr de moi maintenant. J'ai beaucoup travaillé depuis dix ans à perfectionner mon style, et je crois que désormais j'écrirai de bonnes choses. » Ce même grand homme, quelques années après, au moment où il expirait, à l'âge de moins de trente-six ans, témoignait la crainte *de n'avoir pas fait assez pour sa gloire !*

Il y a loin de là, jeunes artistes, aux allures de notre temps. Aucun de vous n'a fait d'*Idoménée*, de *Noces de Figaro* ni de *Don Juan*, ce qui n'empêche ni certains journaux de vous traiter d'*éminents* et d'*illustres*, ni, vous, d'accepter ce ridicule sans la moindre répugnance. L'orgueil est, je le sais, une des maladies les plus invétérées de notre époque ; cependant il est impossible que vous vous persuadiez que pour le peu que vous avez fait, vous êtes *éminents* ou *illustres*. La postérité seule a le droit de qualifier ainsi les hommes dont les œuvres importantes ont subi l'épreuve du temps et sont encore accueillies, après plusieurs générations, par des témoignages d'admiration. Croyez-moi, revenons à la dignité des vrais artistes, occupons-nous de l'art sérieux, et repoussons ces flagorneries qui se prodiguent à tous venants, car il y a aujourd'hui d'*illustres saltimbanques*.

A l'œuvre, à l'œuvre ! travaillons avec dévouement comme les grands hommes qui nous ont précédés ; aimons notre art divin, et recherchons en lui de pures jouissances qui nous indemnisent des misères de la vie réelle.

FÉTIS père.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

Villaret dans *la Juive*.

Il y a deux mois à peine, Villaret, dont l'avénement théâtral est si récent, s'essayait dans son troisième rôle, celui de Manrique du *Trouvère*, après avoir chanté Arnold de *Guillaume Tell* et Henri des *Vêpres siciliennes*. Comme nous le faisions remarquer alors, il n'était pas encore sorti de l'Italie et il lui restait à se montrer dans le drame lyrique français. Villaret, disions-nous, a marché jusqu'ici d'un pas tranquille, mais sûr, et il a réussi dans tout ce qu'il a entrepris. Cette dernière épreuve, qu'il avait à tenter, il vient de la subir avec autant de bonheur que de talent ! Il en est sorti victorieux, et la manière dont il a rempli le rôle d'Eléazar dans *la Juive* ne laisse plus de doute sur sa vocation.

Tout le monde savait d'avance que l'artiste chanterait bien ce rôle, porté si haut par Adolphe Nourrit et par Duprez. Cependant on était encore loin de compte, et on n'a pu se défendre d'un mouvement de surprise en entendant Villaret donner à pleine poitrine la belle phrase du finale du premier acte : *O ma fille chérie, mon seul bien, mon espoir !* Dans le second acte, l'artiste n'a pas moins bien dit l'air de la Pâque, le trio avec Eudoxie et Léopold. C'est là que ses progrès dramatiques ont commencé à se manifester. Ils se sont produits avec plus d'évidence encore dans tout le trio final, et le chanteur a remporté un triomphe complet par l'énergie avec laquelle il a lancé l'anathème : *Chrétien sacrilége* et *que l'enfer protége*. On l'attendait au grand air du quatrième acte : *Rachel, quand du Seigneur la grâce tutélaire*, et Villaret l'a chanté avec une facilité, un charme qui ont mis en relief toutes les précieuses ressources de sa voix. Interrompu à plusieurs reprises par les bravos de la salle entière, l'artiste a été rappelé à grands cris, rappelé deux fois de suite et salué par d'unanimes acclamations.

Quand on songe que Villaret ne compte pas une année de théâtre, et que si peu de temps lui a suffi pour se faire une belle place sur notre première scène lyrique, lui qui vivait dans un milieu tout autre, on ne peut qu'admirer les rares facultés dont l'avait doué la nature. Le génie vocal était en lui, cela n'est pas douteux, mais l'acteur était entièrement à faire, et il s'est développé, animé avec une promptitude sans exemple ; quelques efforts de plus, et tout sera dit. La physionomie de Villaret, sa tenue, ses gestes ont été excellents, et n'ont donné prise à aucun reproche ; il ne s'agit que d'en accuser encore un peu plus fortement quelques traits.

Jamais plus belle voix que celle de Mlle Marie Sax ne s'est déployée dans le rôle de Rachel : aussi a-t-elle obtenu un succès que celui de Villaret n'a pas diminué, tout au contraire. Les deux artistes se soutenaient mutuellement, quoiqu'à vrai dire la peur à laquelle ils étaient en proie eût fort bien pu les faire chanceler. Et comment peut-on chanter avec tant d'éclat, lorsque l'émotion vous serre le gosier et vous ferme la bouche ?

La représentation du chef-d'œuvre de Scribe et d'Halévy, ces deux morts immortels, avait quelque chose d'imposant : on retrouvait, non sans une vive impression, ce drame attachant, cette musique inspirée et cette mise en scène pittoresque qui ont fait de la première représentation de *la Juive* une des époques de nos annales lyriques. Aujourd'hui le temps nous manque pour entrer dans les détails : disons seulement que Mme Vandenheuvel-Duprez, Belval et Warot ont aussi mérité des suffrages dans les rôles d'Eudoxie, du cardinal Brogni et de Léopold.

Il y a eu quelques fausses notes commises par les cors et les hautbois : nous les attribuons à la température, et nous voudrions qu'on pût en dire autant de celles dont quelques coryphées se sont rendus coupables.

P. S.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Début de Fraschini et de Morelli dans *Lucia di Lammermoor*.

Depuis plus de vingt ans on nous parlait de Fraschini, et nous ne le connaissions pas encore. Depuis huit jours que nous l'avons entendu, nous avons peine à concevoir qu'un tel artiste se soit dérobé si longtemps à notre admiration, à notre enthousiasme. Il faut donc que la renommée, qui si souvent exagère, n'ait pas cette fois atteint la vérité ; il faut que les directeurs aient été bien négligents, ou Fraschini bien dédaigneux. Il n'avait pas besoin de nous, c'est vrai, pour se faire une existence magnifique et pour arriver à dire comme cet autre : *Amphion Thebas, ego domum* ; Amphion a bâti Thèbes, et moi ma maison. Encore une maison, ce serait peu, et Fraschini

pourrait dire des maisons, des villas, des palais! Mais les directeurs qui se seraient enrichis grâce à lui, et qui ne méprisent pas ce genre d'agrément, ont donc manqué de sagacité, d'éloquence? M. Bagier, qui possédait Fraschini dans sa troupe de l'*Oriente* à Madrid, a réussi enfin à le conduire chez nous; mais on assure que ce n'est pas sans peine, et que, la veille de son début, l'artiste offrait à son directeur 100,000 francs pour s'en dispenser. 100,000 francs, la somme est ronde et jolie : seulement le directeur savait qu'en tenant son marché, il gagnerait bien davantage.

M. Fétis, notre savant et illustre collaborateur, dans le tome III de sa *Biographie universelle des musiciens*, publié l'année dernière, s'exprimait en ces termes sur le célèbre artiste :

« *Fraschini* (Gaetano), ténor dramatique, né à Pavie en 1815, se livra d'abord à l'étude de la médecine; mais, doué d'une des voix de ténor les plus puissantes qu'on ait entendues au théâtre, il résolut de la cultiver et prit des leçons d'un maître nommé Moretti, qui lui fit faire de rapides progrès. En 1837, Fraschini fit l'essai de son puissant organe vocal dans la cathédrale de Pavie; l'effet qu'il produisit le fit engager immédiatement pour chanter à Pavie le second ténor dans le *Belisario* de Donizetti, puis à la foire de Bergame, le rôle de Rodrigo dans l'*Otello* de Rossini. Etonné de trouver un pareil rival, l'*Otello*, qui, je crois, était Poggi, ne dut pas lui dire avec trop d'assurance dans la belle scène du second acte, *ti disprezzo* (je te méprise). En 1840, Fraschini chanta au théâtre de la Scala de Milan et y produisit une profonde impression. De là, il alla à Naples et fut attaché pendant plusieurs années au théâtre Saint-Charles. Je l'y trouvai en 1841 : il remplissait cette vaste salle de sa voix formidable et attaquait les notes les plus aiguës avec une énergie extraordinaire. Je le retrouvai à Bergame en 1850, et fus frappé de retrouver sa solide voix, qui n'avait rien perdu de sa fraîcheur, en dépit de la musique exagérée sur laquelle il avait dû s'exercer depuis neuf ans; mais il avait appris à mieux chanter. Les villes où il s'est fait entendre sont Milan, Naples, Bologne, Venise, Turin, Padoue, Vicence, Londres, Bergame, Vienne, où il est retourné plusieurs fois et où il se soutenait dans la faveur du public, en 1852. »

L'appréciation de M. Fétis est celle d'un grand maître, et la manière dont il caractérise Fraschini fournit une preuve de plus à l'appui de la sûreté de son goût. Depuis 1852, Fraschini s'est en quelque sorte naturalisé en Espagne, en Portugal : la France restait pour lui en dehors de la carte. M. Bagier a si bien fait que le voilà entré dans Paris, et impatronisé en quelques heures. Jamais nous n'avons assisté à un succès plus incontesté, plus rapide. Nous avons par devers nous dans nos souvenirs une riche collection de ténors, et dans *Lucia* notamment, nous avons entendu tous ceux qui se sont présentés, y compris Rubini, Duprez, Mario, Moriani, et tant d'autres dont la liste ne finirait pas. Sans user de parallèles blessants et inutiles, nous dirons que Fraschini est égal au meilleur, supérieur à tous par les admirables qualités de sa voix. On a pu en juger dès son entrée au premier acte. Malgré la peur qui l'étranglait, cette voix sortait toujours pure, onctueuse et puissante: toutes les notes en étaient liées, homogènes, et pas une ne se heurtait contre l'autre. L'expression générale de son chant réalisait l'idéal du personnage. Le bruit avait couru que Fraschini ne se souciait ni du costume, ni du jeu dramatique: il aurait donc fait encore, à ce point de vue, d'immenses progrès, car jamais nous n'avons rencontré d'artiste satisfaisant mieux que Fraschini à toutes les conditions du rôle. Il a joué, déclamé, chanté la scène finale du second acte avec le plus grand effet: il a dit admirablement le terrible *Ah! maledetta!* et le dernier acte a été le complément de son beau succès.

C'était encore Mme Anne de la Grange qui remplissait le rôle de *Lucia*, après avoir joué dans *la Traviata* et dans *Rigoletto*. Depuis le jour de l'ouverture du théâtre, elle n'a cessé d'être sur la brèche; son dévouement ne le cède en rien à son talent. Ce talent s'est montré avec éclat dans *Lucia;* mais on aurait voulu qu'elle se souvînt moins de sa prodigieuse vocalisation dans la scène de folie et qu'elle y chantât plus simplement.

Un débutant du nom de Morelli, mais n'ayant rien de commun avec le Morelli qui, du théâtre Italien, où il était d'abord, avait passé au grand Opéra français, s'essayait dans le rôle d'Ashton. Sa voix est pesante et dure ; sa physionomie ressemble beaucoup à sa voix: on l'a reçu avec une froideur marquée. Bouché, qui a marché dans un tout autre sens que l'ancien Morelli, en quittant la France pour l'Italie, nous revenait dans le rôle du vénérable Raimondo. Il l'a chanté avec une bonne voix et un accent de douleur profonde, trop profonde peut-être : il y a des économies à faire sur ce chapitre. Un jeune chanteur, qui, formé au Conservatoire de Paris, comme Nicolas, a été ensuite comme lui, en Italie, M. Leroy, nous a semblé offrir le meilleur spécimen d'Arturo qu'il fût possible de désirer. L'orchestre et les chœurs font de leur mieux sous des chefs intelligents, et ce mieux est réellement bien.

CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE

Au Cirque Napoléon.

M. Pasdeloup a repris dimanche dernier ses concerts vraiment populaires, et une foule immense s'est trouvée fidèle au rendez-vous. Le programme était excellent, et nous en dirons autant de l'exécution. Jamais, en aucun lieu du monde, *le Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn, n'a pu être rendu avec plus d'intelligence, de délicatesse et de fini. Dans la même séance, nous avons entendu pour la première fois une symphonie d'Haydn, en *ré* majeur, nº 43, et nous ne connaissons rien de plus charmant que cette œuvre d'une simplicité naïve et juvénile. Depuis la dernière saison, le fondateur des concerts populaires a reçu la juste récompense de ses services : l'Empereur l'a décoré de la Légion d'honneur ; les artistes de son orchestre ont voulu s'associer à cette distinction, dont l'éclat rejaillit sur eux-mêmes. A la répétition qui précédait le premier concert, ils ont offert à leur jeune et glorieux chef une croix en diamants. C'est un témoignage nouveau de leur entente cordiale.

PAUL SMITH.

REVUE CRITIQUE.

F. Schœn. — BERCEUSE; SOUVENIR DE BERLIN, *pour piano.*

Nous avons affaire ici à une individualité nouvelle, et qui se manifeste d'une façon vraiment peu ordinaire. Nous connaissions déjà M. F. Schœn comme un pianiste très-distingué; mais nous n'avions encore vu aucune de ses compositions. Il entre en lice armé de toutes pièces, et son coup d'essai nous semble être un coup de maître. Sa *Berceuse*, dont le titre pourrait faire croire à un emprunt fait au *Pardon de Ploërmel*, ne rappelle cependant en rien la mélodie du célèbre auteur de *Robert le Diable*. C'est une inspiration toute personnelle et toute frappée au coin de l'originalité la mieux accusée. On imaginerait difficilement quelque chose de plus gracieux et de plus mélodique que le début de cet *andantino* écrit en entier sur un mouvement de six-huit. Point de monotonie pourtant dans l'ensemble du morceau, parce qu'il est court, et qu'il tient continuellement l'attention en éveil par des détails d'une variété, d'une saveur remarquables. Les marches d'harmonie y sont excessivement soignées, et les basses y jouent un grand rôle. Nous le répétons, cette première page de M. F. Schœn est si bien venue, et dénote de si heureuses inspirations unies à une science si consommée, qu'on est tout étonné de se trouver en face d'un débutant dans la carrière de compositeur.

Le *Souvenir de Berlin* est d'un tout autre genre que *la Bereeuse*, et

nous ne pouvons que nous féliciter de ce contraste qui nous présente M. F. Schœn sous deux points de vue très-différents l'un de l'autre. Ce second morceau est une mazurka brillante, au rhythme piquant, aux modulations imprévues, aux développements pleins d'élégance et de franchise. L'harmonie, moins plantureuse peut-être que celle de la charmante mélodie dont nous avons parlé d'abord, n'est pas travaillée avec moins de conscience et n'excite pas un moins vif intérêt. Par exemple, les difficultés ne manquent pas dans ces deux morceaux, et les rendent impropres à être traduits dignement par des mains peu exercées. Ce n'est pas trop du talent d'exécution de M. F. Schœn pour les faire valoir comme il convient. Déjà, l'hiver dernier, ils ont été le principal attrait de son concert annuel; espérons qu'il renouvellera cette épreuve l'hiver prochain, et qu'il assurera ainsi leur succès définitif.

Ed. Snyders. — Les Dragons de Villars, *petite fantaisie pour piano.*

Si jamais opéra a enfanté de nombreuses transcriptions, c'est à coup sûr celui d'Aimé Maillart, qui en compte autant qu'il a de charmantes mélodies, et ce n'est pas peu dire. Mais puisque toutes sont d'une exécution brillante, à laquelle ne peuvent atteindre les jeunes élèves, c'est donc une heureuse idée, dont nous devons tenir compte à M. Edouard Snyders, d'avoir songé aux commerçants, en leur consacrant une petite fantaisie, qui rappelle les principaux motifs des *Dragons de Villars*, la marche de l'ouverture, le duo du premier acte, la pastorale, la romance de Sylvain, le chœur des dragons, et bien d'autres piquants détails, arrangés avec goût et enchaînés avec art. Sous de pareils auspices, il est impossible que cette petite fantaisie ne soit pas accueillie avec faveur et ne fasse pas un chemin rapide.

Thécla Badarzewska. — La Prière d'une vierge, *morceau de salon pour piano (édition facile).*

Tout a été dit sur cette charmante mélodie, qui, après avoir fait le tour de l'Allemagne, est venue recueillir les bravos de la France. Il y a peu d'exemples d'un pareil succès, et pourtant de quoi s'agit-il? D'un thème fort court, avec cinq ou six variations. Mais ce thème est un joyau mélodique, bien préférable à certains morceaux ambitieux dont on donnerait volontiers toute la science pour une simple inspiration de huit mesures, allant tout droit à l'âme comme *la Prière d'une vierge.* Ne soyons donc pas trop surpris de toutes les transcriptions que cette œuvre a suscitées. Il n'y manquait qu'un arrangement simplifié, accessible à tous, et respectant néanmoins l'harmonie primitive. C'est cette lacune qui vient d'être comblée avec tout le soin qu'imposait une pareille tâche, dont nous félicitons sincèrement l'arrangeur anonyme.

Ernest Depas. — *Fantaisie sur* Les Bavards, *d'Offenbach, pour violon et piano.*

J. Ch. Hess. — Les Bavards, *fantaisie pour piano.*

Lecarpentier. — Les Bavards, Stradella, 192e et 193e *bagatelles pour piano.*

Personne n'a oublié la vogue dont a joui, l'hiver dernier, au théâtre des Bouffes-Parisiens, l'opérette ou plutôt l'opéra-comique de Jacques Offenbach, intitulé *les Bavards.* Certes, nous ne contesterons pas que Mme Ugalde ait été pour une part quelconque dans le grand succès de cet ouvrage. Toutes les fois que cette éminente cantatrice a fait une création, il a fallu nécessairement compter avec elle, et le rôle de Roland, comme tant d'autres, a emprunté à son talent un certain prestige. Mais, disons-le bien haut, parce que c'est la vérité, la partition d'Offenbach avait par elle-même tout ce qu'il faut pour réussir sans le secours d'aucune étoile. Toute la presse en a jugé ainsi et a mis cet opéra au niveau des meilleurs de l'auteur d'*Orphée aux enfers.* Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si *les Bavards* sont traités avec les mêmes égards que certaines œuvres d'élite, représentées sur des théâtres plus importants, et si, comme à celles-là, on leur fait les honneurs de transcriptions et d'arrangements destinés à en rappeler le souvenir à leurs nombreux applaudisseurs. Nous avons sous les yeux quatre morceaux de ce genre, inspirés par les plus jolis motifs de la pièce des Bouffes-Parisiens. Le plus important est une *Fantaisie brillante et concertante,* en *la* majeur, pour piano et violon, par M. Ernest Depas, membre correspondant de la Société libre d'émulation de Liége. Cette *Fantaisie,* qui est exempte de difficultés, est faite cependant avec une parfaite entente des ressources dont les deux instruments auxquels l'exécution en est confiée, sont susceptibles. Quoique le violon soit un peu mieux partagé dans la dispensation du chant, le piano n'en a pas moins de fréquentes occasions d'intervenir avec avantage, notamment dans la célèbre chanson de table, dont le motif lui est abandonné.

C'est cette même mélodie, si neuve et si gracieuse, qui forme l'introduction de la *Fantaisie* pour piano que M. J.-Ch. Hess a écrite sur *les Bavards,* et qui est ramenée au milieu du morceau sous forme *d'andantino* brillant. Un autre attrait de cette *Fantaisie,* c'est la transcription de la romance : *Sans aimer, ah! peut-on vivre?* Tout cela est travaillé avec beaucoup de goût et d'habileté. On y sent toujours l'inspiration du compositeur sous l'arrangement du transcripteur. Aussi faut-il être déjà d'une moyenne force pour aborder ce morceau, riche de détails et de combinaisons harmoniques qui lui donnent une grande valeur.

Signalons aussi une *Bagatelle* de M. Lecarpentier, qui, selon son usage, l'a tracée en vue des pianistes débutants. On retrouve dans ce dernier travail, très-agréable et très-soigneusement fait, le finale du deuxième acte, la chanson de table et un chœur avec couplets comiques. C'est un véritable tour de force que cet arrangement, où la simplification du transcripteur ne fait aucun tort à la pensée de l'auteur.

Mais puisque nous trouvons M. Lecarpentier, nous ne le quitterons pas, quoique la place soit assez mal choisie, sans lui adresser nos compliments sur sa cent quatre-vingt-treizième *Bagatelle,* arrangée d'après des motifs de *Stradella.* Un peu plus compliquée que la précédente, elle est néanmoins d'un abord convenable pour les jeunes élèves. De plus, le choix des motifs, triés parmi les plus charmants de l'opéra de M. de Flotow, la rend fort attrayante et la recommande aux amateurs qui ont suivi depuis deux ans les soirées du théâtre Italien.

Y.

NOUVELLES.

*** Dimanche dernier, le théâtre impérial de l'Opéra a donné *la Muette.* Lundi, *les Huguenots* n'avaient pas attiré moins de monde que le vendredi précédent, et la représentation a été excellente. — Mercredi, *le Comte Ory* et *Diavolina,* ballet dans lequel Mlle Vernon succédait à Mlle Mouravief. — Enfin, vendredi, *la Juive,* dans laquelle Villaret a chanté le rôle d'Eléazar.

*** Aujourd'hui dimanche, par extraordinaire, *les Huguenots.*

*** On répète activement *Moïse.* — Bientôt Mlle Wertheimber chantera le rôle de Fidès dans *le Prophète.*

*** Les constructions de la nouvelle salle de l'Opéra avancent visiblement; les sept arcades de l'entrée principale reçoivent en ce moment leurs cintres. Ces arcades sont précédées d'un perron de huit marches. C'est, en d'autres termes, le rez-de-chaussée du nouvel Opéra, qui se termine en élévation. Sur ces sept arcades, surmontées d'un vigoureux entablement, va s'élever la grande colonnade couplée à peu près comme celle du Louvre.

*** La représentation donnée samedi au théâtre de l'Opéra-Comique, au bénéfice de l'association des artistes dramatiques, a été fort brillante et avait attiré beaucoup de monde. Outre l'attrait de voir Samson et les meilleurs acteurs de la Comédie-Française dans le *Bourgeois gentilhomme* l'opéra y était représenté par ses plus charmantes danseuses, et la soirée était fort gaiement terminée par une excellente représentation du *Tableau parlant,* interprété avec autant d'esprit que d'entrain par Sainte Foy, Ponchard et Mlle Girard.

*** On a revu avec grand plaisir Montaubry dans *le Postillon de Longjumeau,* qu'il chante et joue avec beaucoup d'esprit et d'entrain.

*** L'opéra d'Adam est accompagné de *la Servante maîtresse,* l'un des meilleurs rôles de Mme Galli-Marié.

*** *Le Domino noir* continue à remplir la salle du théâtre impérial de l'Opéra-Comique. Achard et Mlle Cico s'y font applaudir chaque soir. — Lundi, Montaubry reparaîtra dans *Zampa,* dont le congé pris par l'artiste avait interrompu les représentations au milieu de leur succès. Mlle Monrose y chantera le rôle de Camille.

*** Après *la Fiancée du roi de Garbes,* qui ne tardera pas à faire son apparition, viendra l'opéra en trois actes de Maillart, *Lara;* puis on montera *le capitaine Henriot,* en trois actes également, paroles de MM. Dumas et de Leuven, musique de Gevaert.

*** Le tenor Fraschini a de nouveau chanté, jeudi, dans la *Lucia*; tout à fait maître de lui, le célèbre ténor a produit encore plus d'effet qu'aux représentations précédentes. Hier il a continué ses débuts dans *Poliuto*; Mme Julienne Dejean y commençait les siens par le rôle de Pauline; nous en rendrons compte dimanche prochain. — M. Bagier a engagé un nouveau ténor, M. Agresti, pour Paris et Madrid.—En outre, voulant témoigner au ténor Nicolini sa satisfaction, le nouveau directeur du Théâtre-Italien lui a annoncé le soir de la première représentation de *Rigoletto* qu'il doublait ses appointements. — Selon toutes apparences, il y aura changement dans l'ordre adopté d'abord pour les représenta-

tions de Mlle Adelina Patti, qui ne devaient commencer que vers le 25 décembre. La jeune et célèbre cantatrice est attendue ici à son retour de Berlin, et elle devait se rendre à Madrid ; mais pour soulager Mme Lagrange, qui ne pourrait résister au service qu'elle fait depuis la réouverture du Théâtre, Mlle Patti commencerait tout de suite ses représentations par la *Sonnambula* ; on aurait en même temps les débuts de Giraldoni, et de Baragli.

*** Mme Frezzolini est de retour à Paris.

*** M. Ullmann, qui était à Paris ces jours derniers, est parti pour la Belgique et la Hollande, afin d'organiser les concerts que doit y donner Mlle Carlotta Patti.

*** Mme Ferraris va donner à la Pergola de Florence une douzaine de représentations

*** On va représenter très-prochainement *Stradella*, de Flotow, au théâtre Victor-Emmanuel, à Turin.

*** On annonce le départ pour Nice de Mme Damoreau-Wekerlin, qui va chercher sous ce ciel plus clément le rétablissement de sa santé.

*** M. Ernest Reyer vient d'intenter à M. Carvalho, directeur du théâtre Lyrique, un procès à l'occasion de *la Statue*, que le jeune compositeur prétend avoir été jouée dans de mauvaises conditions, et qu'il veut retirer au théâtre.

*** M. Ernest Meumann, compositeur distingué, a fait entendre récemment, dans les salons de musique de M. Lebouc, plusieurs œuvres de lui qui ont été fort appréciées des amateurs. Au nombre de ces morceaux, la sonate pour piano et violon, qui avait produit beaucoup d'effet, a été exécutée la semaine dernière en petit comité, dans les salons du prince Poniatowski, par l'auteur et M. Ferrand, violoniste, et y a rencontré le même succès.

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, a lieu au cirque Napoléon le deuxième concert populaire de musique classique, sous la direction de Pasdeloup. — On se rappelle l'immense succès qu'obtint l'année dernière le célèbre violoniste Sivori à l'un de ces concerts. M. Pasdeloup a voulu faire jouir de nouveau son public de ce magnifique talent, et on l'entendra dans le concert d'aujourd'hui, dont voici le programme : 1° ouverture de *Fidelio* en *mi* majeur de Beethoven ; 2° symphonie n° 53 de Haydn (introduction, allegro, adagio, menuet final) ; 3° concerto pour violon de Mendelssohn, exécuté par Sivori ; 4° larghetto du quintette 108 de Mozart, pour tous les instruments à cordes ; 5° ouverture d'*Oberon*.

*** Le Comité de l'Association des artistes musiciens s'occupe activement de l'organisation de la messe de Sainte-Cécile, qui doit être célébrée dans l'église de Saint-Eustache, lundi 23 novembre, sous la direction de M. Pasdeloup, qui fera exécuter par son orchestre la première messe en *ut* de Beethoven. Cette œuvre, du célèbre compositeur, n'a jamais été entendue dans une église à Paris.

*** Parmi les élèves admis dernièrement au Conservatoire, on a remarqué le fils de Massol, doué d'une très belle voix de baryton et d'une grande intelligence musicale. Il suivra le cours de M. Fontana.

*** Un concert a été récemment donné, à Strasbourg, par une jeune violoniste de neuf ans, Mlle Liebé, qui déjà sait se faire écouter des plus difficiles. Née dans une famille toute musicale, formée à l'art du violon par M. Weber père, l'excellent professeur, elle égale ou surpasse toutes les virtuoses précoces de son sexe et de son âge. Elle se propose de finir son éducation au Conservatoire de Paris.

*** Son Exc. le ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts a daigné souscrire pour vingt exemplaires de chacun des ouvrages didactiques de M. Henri Duvernoy, l'un des professeurs les plus justement estimés du Conservatoire. Ces deux ouvrages remarquables, qui ont pour titres : *Solfége à changements de clefs* et *Solfége artistique*, ont été, l'an dernier, couronnés par l'Institut de France, et ont valu à leur auteur les adhésions les plus flatteuses d'un grand nombre de compositeurs et de professeurs, tant français qu'étrangers.

*** Charles Dancla vient de faire paraître, sous le titre *Symphonie concertante* pour deux violons et violoncelle, avec accompagnement d'orchestre, de quatuor ou de piano, dédiée aux trois sœurs Clauss, une œuvre nouvelle dans laquelle se retrouvent à un haut degré les qualités sérieuses qui distinguent l'éminent professeur du Conservatoire, et qui n'est pas destinée à moins de succès que ses aînées. Nous reviendrons sur cette publication.

*** Les nouveaux points d'orgue composés par M. Georges Pfeiffer pour les concertos de Beethoven, seront prochainement publiés par les éditeurs Brandus et Dufour.

*** On se rappelle les séances de musique données l'an dernier par la *Société nationale des beaux-arts* du boulevard Italien n° 26. Cette heureuse tentative, s'est renouvelée cette semaine par une séance de musique de chambre, organisée par la section de musique de la Société que préside M. Félicien David. On y a exécuté des morceaux de Haydn, de Kreutzer et de Mozart avec beaucoup d'ensemble et de talent.

*** L'inauguration et la bénédiction du grand orgue de la cathédrale de Versailles ont eu lieu mardi dernier ; l'affluence des fidèles était considérable. M. Lefébure-Wely a exécuté quatre splendides improvisations et un offertoire de sa composition, avec ce style magistral qui fait de cet artiste une des premières célébrités musicales. Chacun a pu admirer la puissance, la douceur, la netteté des différents jeux de l'orgue, dont M. Cavaillé-Coll vient de faire un des meilleurs instruments qui existent en France.

*** En annonçant la publication par MM. Schott frères, à Bruxelles, de diverses œuvres symphoniques de M. Fetis, nous avons omis de dire qu'elles paraîtront à la fin de novembre prochain et qu'on peut souscrire à Paris chez MM. G. Brandus et S. Dufour.

*** Le carillon célèbre qui va être rétabli au faîte de la vieille église de Saint-Germain-l'Auxerrois, désormais restaurée complétement, se composera de trente-huit cloches, — trois gammes chromatiques, plus deux notes, qui enverront des bouffées d'harmonie à tous les échos. Ce que le carillon de Saint-Germain-l'Auxerrois aura de particulier, c'est que son clavier sera semblable à un clavier de piano, et qu'il sera touché par le premier pianiste venu, à la condition que ce pianiste ne manquera ni de goût, ni de prudence. Car cette nouvelle application du clavier ne sera pas sans danger. — L'instrumentiste devra se garder de faire valoir l'agilité de ses doigts. Trop de notes lancées à la fois dans l'air produiraient une grande cacophonie. La cloche étant un instrument à sons relativement prolongés, il arriverait que les notes d'un accord se confondraient avec celle de l'accord suivant, ce qui serait juste l'effet discordant produit par le piano lorsqu'on néglige de fermer à temps la grande pédale.

*** La Société des compositeurs de musique a repris le cours de ses réunions du samedi, dans son local ordinaire, 95, rue de Richelieu, succursale Pleyel-Wolff et Cᵉ. Par décision du comité, la première séance mensuelle est fixée au 28 novembre prochain.

*** Dans sa séance du 8 octobre, l'Académie royale de Belgique (classe des beaux-arts) a maintenu à son programme des concours de 1864 la question suivante : « Faire l'éloge de Grétry ; déterminer ce qui caractérise son talent dans les cinq genres de musique dramatique, à savoir : la comédie sérieuse, la comédie bouffonne, la pastorale, le grand opéra de demi-caractère et la tragédie lyrique. » — Le prix est de 600 francs. C'est la troisième fois que cette question figure au programme. Au dernier concours, l'Académie a reçu deux mémoires qu'elle n'a point jugés dignes du prix. Les concurrents s'étaient mépris sur l'intention de l'Académie : ils avaient cru qu'il s'agissait d'un concours d'éloquence. Ce qu'on demande avant tout, c'est l'interprétation et l'analyse des œuvres de l'illustre maestro. L'éloge doit ressortir de cette analyse. Il s'agit plutôt d'une étude sur Grétry que de la glorification de son génie. — Les mémoires destinés au concours doivent être écrits lisiblement en français, en latin ou en flamand, et adressés, *franco*, au secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le 1ᵉʳ juin 1864.

*** Nous avons récemment parlé des promenades-concerts que le fils du célèbre chef d'orchestre Jullien se propose de donner au théâtre de Sa Majesté, à Londres ; on nous écrit qu'il vient d'engager Sivori pour y jouer pendant un mois. M. Jullien serait également dans l'intention de lui adjoindre quelques artistes du théâtre Italien.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Lyon.* — Notre grand théâtre vient d'avoir une belle soirée, impatiemment attendue d'ailleurs. On se souvenait de la supériorité de Mme Cabel dans le beau rôle de Catherine de *l'Étoile du Nord* et la reprise du chef-d'œuvre de Meyerbeer était une véritable solennité ; la direction y avait, de son côté, mis tous ses soins. Coulon, le transfuge de l'Opéra, était chargé du rôle de Peters ; Fabre de celui de Danilowits. M. Miral et Mlle Laurentis chantaient ceux de Georges Skavronski et de Prascovia. M. Coulon a eu de beaux moments et a mis de l'âme et de l'expression dans la célèbre romance du troisième acte ; on aurait désiré de lui plus d'éclat et d'énergie dans la scène de la révolte ; mais la marche sacrée, qui termine si pompeusement le second acte, a produit un immense effet. — Mme Cabel a dit avec beaucoup de crânerie les couplets charmants du *Bonnet sur l'oreille*, et la scène avec les Tartares, qu'elle ne joue pas moins bien qu'elle ne la chante, lui a valu les plus chaleureux applaudissements ; elle n'a pas eu moins de succès dans l'air du troisième acte et ses vocalises ont été merveilleuses. — L'air des *Tartelettes* a été très-bien chanté par M. Fabre, et on a fort applaudi Melchisedec, qui faisait Gritzenko, dans l'air de *Grenadier moscovite*. Enfin, Mlle Laurentis a dit avec beaucoup de goût la villanelle du premier acte et ses couplets du troisième. Il n'y a que des éloges à donner aux chœurs et à l'orchestre. — Nous attendons maintenant le *Pardon de Ploermel* pour compléter le brillant répertoire de notre saison.

*** *Marseille.* — Depassio vient de faire un éclatant début dans la *Juive*. D'enthousiastes bravos ont accueilli l'artiste qu'on n'avait pas oublié et

qu'on a revu avec grand plaisir. — *Les Huguenots* ont eu deux belles représentations consécutives; — Mlle Pitteri a rendu au ballet la plus grande animation; dans le *Jugement de Paris* nouveau ballet de M. Montplaisir; la jeune et jolie ballerine qui représentait Vénus a été couverte d'applaudissements.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — On n'a point oublié deux charmantes pochades d'un jeune compositeur, Léo Delibes, élève d'Adam, *les Deux vieilles Gardes* et l'*Omelette à la Follembuche*, dont la musique leste, gaie et pimpante a consacré le succès. Nous avons retrouvé toutes ces qualités dans un petit opéra, *le Jardinier et son seigneur*, que vient de nous donner le théâtre de la Monnaie, et qui a été fort applaudi. — Nous attendons des nouveautés plus importantes, et il est bientôt temps que Mlle Frielberg arrive pour ressusciter notre ballet. — Il paraît maintenant certain que la troupe de Merelli viendra vers la fin de la saison, avec Mlle Désirée Artot, donner quelques représentations à Bruxelles.

*** *Berlin.* — Le nouvel opéra de G. Schmidt, *la Réole*, a reçu un accueil assez froid au Théâtre-Royal. — La Société des amis de la musique donnera son premier concert sous la direction de Hans de Bülow, le 31 de ce mois; on y exécutera la neuvième symphonie de Beethoven avec chœur. — Mlle Patti a été magnifique dans *la Traviata*, au Théâtre-Victoria, et y a surtout produit un effet prodigieux. — Le succès de Naudin continue. Après *Lucia*, il a chanté plusieurs fois *la Traviata* et *la Sonnambula*. Le roi suit assidûment les représentations du Théâtre-Italien.

*** *Vienne.* — Les dépouilles mortelles de Beethoven et de Schubert ont été déposées dans les caveaux. Après une messe de *requiem*, dite à la chapelle du cimetière, les deux cercueils ont été portés au pied de la croix qui s'élève au milieu du champ de repos, et, de là, transférés dans leur dernière demeure. Les membres de l'Académie de chant et du *Mœnner-Gesang-Verein* ont chanté un choral de Beethoven et un choral de Schubert. — La basse Schmidt, qui a été engagée par M. Gye pour le théâtre de Covent-Garden, doit principalement chanter *Robert le Diable* et *les Huguenots*; il étudie les rôles de Bertram et de Marcel. — Wachtel étudie en ce moment le rôle de Masaniello, de *la Muette*. Une très-gracieuse ballerine, Mlle Couqui, remplira celui de Fenella. — Nous avons eu une excellente représentation de *Robert le Diable*, qui, comme toujours, avait attiré la foule. On a particulièrement distingué Mme Fabri-Mulder (Alice) et Mlle Liebhart (Isabelle). Prochainement : *Iphigénie en Aulide*, de Gluck; puis viendra la *Fée du Rhin*, par Offenbach. — La fameuse ronde du *Brésilien*, qui est populaire à Paris, vient d'être chantée avec le plus grand succès au théâtre An der-Wien.

*** *Francfort.* — Le Muséum a donné son deuxième concert. La symphonie en *ré* mineur de Haydn a fait le plus grand plaisir : l'air de *Samson*, par Hændel, rappelle la vigueur, la puissance des plus beaux passages du *Messie*; enfin, Mme Clara Schumann a joué le concerto de Mendelssohn de manière à captiver la salle, même après l'effet produit par l'air de Hændel.

*** *Ancône.* — Mlle Aug. Gonetti (un nom itialianisé) vient de débuter avec éclat à l'ouverture du nouveau théâtre Vittorio Emmanuele de cette ville. Le rôle de Paolina dans l'opéra *Poliuto*, de Donizetti, a donné à Mlle Gonetti, qui pour la première fois paraissait devant le public, l'occasion de faire admirer une très-belle voix de mezzo-soprano d'un timbre chaud et sympathique, une exécution brillante et une expression dramatique que l'on a été fort surpris de trouver aussi développée chez une débutante. L'air et le duo avec le ténor bissés et de nombreux rappels ont dû prouver à Mlle Gonetti combien le public était sous le charme de son jeune talent.

*** *Trieste.* — L'opéra nouveau : *la Fanciulla delle Asturie*, par Sachi, n'a obtenu qu'un succès d'estime.

*** *Barcelone.* — Après son triomphe dans *Norma*, Mlle Lagrua vient d'en remporter un nouveau et non moins décisif dans *la Saffo* de Pacini, le public a fait le plus chaleureux accueil à Cresci, de nombreux bravos accompagnés de rappels ont été prodigués à Mlle Lagrua, après son duo avec le ténor Fabbris; elle a dû répéter l'adagio de celui qu'elle chante avec Mme Grossi; le trio a fait fureur et a motivé le rappel de trois artistes, et le rondo final, chanté par la célèbre cantatrice, a soulevé un enthousiasme indescriptible et des ovations sans fin. Le public l'a encore appelée à plusieurs reprises. — On a mis en répétition *la Linda*, qui sera chantée par Mme Colson, et *il Giuramento* par Mlle Lagrua, Mme Grossi, MM. Negrini et Cresci. — M. Verger se propose de monter *la Fatucchiera*, opéra de maestro Cuyas, compositeur espagnol.

*** *Madrid.* — La représentation du *Trovatore* au théâtre de l'*Oriente* a été pour les sœurs Marchisio l'occasion d'un nouveau triomphe. Après la cabalette de son duo avec le baryton et après le *Miserere*, la Carlotta a été saluée des plus vifs applaudissements et rappelée. Sa sœur Barbara n'a pas eu moins de succès dans le rôle d'Azucena. — A l'occasion de la présence dans nos murs de S. M. l'impératrice des Français, une représentation de gala a eu lieu au théâtre Royal, dont S. M. la reine avait loué toutes les places; L'opéra de Rossini, *la Semiramide*, avait été choisi pour la circonstance et il a été admirablement chanté par les sœurs Marchisio, Agnesi et Padovani.

*** *Moscou.* — Nous avons à enregistrer une nouvelle victoire du ténor Pancani, dans l'un des chefs-d'œuvre de Meyerbeer, *il Profeta*, dont le succès a été immense. A peine Pancani, qui interprétait le rôle de Jean de Leyde, avait-il paru sur la scène, qu'une salve enthousiaste d'applaudissements partit de tous les points de la salle. Le célèbre chanteur a tenu d'ailleurs à justifier ces marques de sympathie; il a chanté admirablement et avec toute la puissance de ses moyens. Chaque morceau lui a valu des bravos et il a dû reparaître plusieurs fois, tantôt seul, tantôt avec ses partenaires qui l'ont dignement secondé. La direction de notre théâtre n'avait d'ailleurs rien épargné pour donner à cette reprise tout l'éclat qu'elle méritait.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS,

103, rue de Richelieu, au 1er.

COURS COMPLET DE MUSIQUE APPLIQUÉ AU PIANO

Approuvé par l'Institut de France et par les plus célèbres Pianistes, Professeurs et Compositeurs.

PAR

VICTOR TIRPENNE

CENT ÉTUDES GRADUÉES

Divisées en cinq livres :

1er livre. — Etudes primaires..	12	»
2e livre. — Etudes élémentaires	12	»
3e livre. — Etudes de genre.....	15	»
4e livre. — Etudes de vélocité.....	15	»
5e livre. — Etudes des tonalités.....	15	»

MÉTHODE DE PIANO

Divisée en trois suites. — Prix : 20 fr.

SOLFÉGE ÉLÉMENTAIRE

Avec accompagnement de piano. — Prix : 15 fr.

PETIT SOLFÉGE

Résumé de la *Grammaire* et du *Solfége*, composé spécialement pour les pensionnats.

Format in-8°. — Prix : net 2 fr. 50.

GRAMMAIRE MUSICALE

Par demandes et par réponses; divisée en méthode et syntaxe; donnant la musique dans toutes ses formes, éléments et principes de musique, d'harmonie, de transposition; le plain-chant comparé à la musique actuelle, et un vocabulaire.

Format in-8°, net 7 fr.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

SOUVENIRS
DE
L'OPÉRA FRANÇAIS

Choix de Duos faciles pour le Piano à quatre mains

SUR LES PLUS CÉLÈBRES OPÉRAS

PAR

J. RUMMEL

1. **Robert le Diable.**
2. **Le Domino noir.**
3. **Les Dragons de Villars.**
4. **Le Prophète.**
5. **Marta.**
6. **La Muette de Portici.**
7. **Les Huguenots.**
8. **Le Postillon de Lonjumeau.**
9. **Stradella.**
10. **L'Etoile du Nord.**

Prix de chaque numéro : 6 fr. (*Sera continué.*) Prix de chaque numéro : 6 fr.

DU MÊME AUTEUR :

ÉCHOS DES OPÉRAS

Fantaisies brillantes et faciles *pour le Piano*, sur les motifs d'opéras de

ADAM, AUBER, FLOTOW, MAILLART, MEYERBEER et ROSSINI

1. Fra Diavolo.
2. L'Étoile du Nord.
3. Le Comte Ory.
4. Le Domino noir.
5. Les Diamants de la couronne.
6. La Muette de Portici.
7. Robert le Diable.
8. Le Pardon de Ploërmel.
9. Les Dragons de Villars.
10. Marta.
11. Stradella.
12. Le Postillon de Lonjumeau.

Prix de chaque numéro : 6 fr. (*Sera continué.*) Prix de chaque numéro : 6 fr.

LES

FLEURS DE LA DANSE

25 Valses, Polkas, Quadrilles, Galops, Polkas-Mazurkas, Schottichs, Mazurkas, Redowas les plus favoris

DE

Arban, Herzog, Labitzki, Lumbye, Musard, Offenbach, Strauss, Talexy, Valiquet, etc., etc.

Arrangés pour les petites mains et soigneusement doigtés, par

H. VALIQUET

5 SÉRIES. — *OP. 49.* — *25 NUMÉROS.*

1re SÉRIE.

1. Bœufs et Moutons.....*Quadrille.*
2. Pardon de Ploërmel.....*Valse.*
3. Coucou et Cricri.....*Polka.*
4. Sturm-marsch.....*Galop.*
5. Diane.....*Polka-Mazurka.*

2e SÉRIE.

6. Les Tambours de la Garde..*Quadrille.*
7. Les Bavards.....*Valse.*
8. Polka des Enfants.....*Polka.*
9. Rose de Iuin.....*Polka-Mazurka.*
10. Redowatska.....*Redowa-Polka.*

3e SÉRIE.

11. Les Dragons de Villars.....*Quadrille.*
12. Les Chants du Danube.....*Valse.*
13. Jenny Lind.....*Polka.*
14. Le Trompette de Spahis...*Schottisch.*
15. Express-Train.....*Galop.*

4e SÉRIE.

16. Les Lanciers.....*Quadrille.*
17. Aurora.....*Valse.*
18. Les Horloges de la Forêt-Noire ..*Polka.*
19. La Bergère des Alpes.....*Redowa.*
20. Champagne.....*Galop.*

5e SÉRIE.

21. Le Gothique.....*Quadrille.*
22. Les Etoiles du soir.....*Valse.*
23. La Ronde du Brésilien.....*Polka.*
24. Redowa de Wallerstein.....*Redowa.*
25. L'Etoile du Nord .....*Polka-Mazurka.*

Chaque numéro 3 fr.
Les Quadrilles 4 fr. 50.

Chaque série, 12 fr. — Les 5 séries réunies, 15 fr. net.

DU MÊME AUTEUR : ***LA MOISSON D'OR***, 25 PETITS MORCEAUX

Très-faciles, soigneusement doigtés et sans octaves, composés sur les plus jolis motifs des opéras célèbres, pour le piano et à 4 mains.

LA PARTITION **FORMAT IN-8°** POUR PIANO SEUL DU

COMTE ORY OPÉRA DE G. ROSSINI

Prix net : 10 fr. (*Transposition* des principaux airs de chant du *Comte Ory.*) Prix net : 10 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | N° 45. | 8 Novembre 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, une Romance composée par DASSIER et intitulée : *l'Avenir est à Dieu*.

SOMMAIRE. — Théâtre Lyrique impérial : *les Troyens*, opéra en cinq actes précédés d'un prologue, de M. Hector Berlioz, par **Léon Durocher**. — Théâtre impérial italien et Concerts populaires de musique classique, par **Paul Smith**. — Projet d'auditions périodiques d'œuvres musicales d'artistes vivants, par le même. — Lettres de Félix Mendelssohn, traduites par **J. Duesberg**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

LES TROYENS,

Opéra en cinq actes précédés d'un prologue, par M. Hector Berlioz.

(Première représentation le 4 novembre.)

Il n'est pas commun d'être à la fois poëte et musicien. Cela ne s'était point vu en France, si nous avons bonne mémoire, depuis l'opéra-comique intitulé *Ponce de Léon*, dont Berton a fait, successivement ou à la fois, les paroles et la musique. Cela suppose la réunion de facultés diverses que la nature ne donne qu'à de très-rares élus. Mais notre collaborateur et ami Hector Berlioz avait depuis longtemps fait ses preuves dans les deux arts. A l'apparition de ses deux grandes symphonies, tout le monde avait compris que l'harmoniste était doublé d'un poëte. On avait vu le poëte dans *la Damnation de Faust* comme dans *Roméo et Juliette*, et quand *l'Enfance du Christ* fut exécutée dans la salle Herz, on fut si peu surpris de voir la partition et le livret signés du même nom que personne, ou presque personne, n'en fit la remarque. Lorsqu'on apprit que *Béatrice et Bénédict*, ainsi que *les Troyens*, étaient, comme Pallas, sortis tout armés d'un cerveau unique, *proles sine matre creata*, on trouva cela tout simple. Tant on s'accoutume vite aux choses les plus dignes d'admiration !

Donc, ces *Troyens* que l'on attendait depuis si longtemps, et avec une curiosité si ardente, ont fait leur entrée sur la scène du théâtre Lyrique mercredi dernier. Cette entrée a été triomphale, on peut le dire. Chaque morceau a fait éclater de bruyants applaudissements. Un des plus importants a été *bissé*, — un septuor, notez-le bien ! Que le public soit saisi par le tour piquant d'un couplet légèrement accompagné, dont le style leste et simple se comprend sans effort, et se loge du premier coup dans la mémoire, cela se voit tous les jours, et n'a rien de très-étonnant. Mais un morceau à sept voix d'une harmonie aussi savante qu'agréable, escorté de l'accompagnement instrumental le plus ingénieux, le plus pittoresque, plein de hardiesses harmoniques, de modulations imprévues et saisissantes, voilà un triomphe rare, et dont peu de compositeurs peuvent se vanter !

Dans ce morceau, chanté par Énée et son fils Ascagne, Didon, sa sœur Anne — *Anna soror* — et de grands dignitaires carthaginois dont le nom nous échappe, il n'est question, si nous avons bien entendu, que du plaisir qu'on éprouve à respirer, sous le ciel africain, à la clarté de la lune et des naissantes étoiles, la brise tiède et embaumée du soir. Mais il y a dans l'âme du chef des Troyens et de la reine de Carthage une pensée plus secrète, un sentiment plus mystérieux, qui ne se manifeste point par des paroles, mais dont la musique est, pour ainsi dire, imprégnée. La fière Didon, domptée par Vénus, appartient tout entière au fils de la déesse, et le lui a déjà prouvé. A la fin de l'acte précédent, on les a vus, chassés par l'orage, chercher ensemble un abri dans la grotte fatale....

. . . . . Ruunt de montibus amnes . . .
Speluncam Dido dux et trojanus eamdem
Deveniunt . . . .

C'est le souvenir de ce moment d'ivresse qui flotte comme un nuage vaporeux et parfumé sur cette suave harmonie, et qui la sature de tendresse et de volupté.

Enée et Didon restent seuls, et le septuor devient duo. Mais la musique ne change pour cela ni de mesure, ni de rhythme, ni de couleur. Le duo n'est que la prolongation du septuor, un peu moins voilée seulement, et beaucoup plus passionnée.

O nuit d'ivresse et d'extase infinie !
Blonde Phœbé, grands astres de sa cour,
Versez sur nous votre lueur bénie !
Fleurs des cieux, souriez à l'immortel amour !

Dire ce qu'il y a dans cet *ensemble* de mélodie tout à la fois gracieuse et ardente, d'harmonie délicate et de détails ingénieux, et d'instrumentation piquante et fine dans les développements qui lui succèdent et le ramènent... nous n'y réussirions jamais. Bornons-nous donc à le signaler au lecteur d'aujourd'hui, qui sera spectateur et auditeur demain.

Appelons également son attention sur la chanson du matelot Hylas, qui ouvre l'acte suivant :

. . . . . .
Berce mollement sur ton sein sublime,
O puissante mer, l'enfant de Dindyme!...

Cette cantilène est un peu monotone, et devait l'être. C'est le caractère invariable de tous les chants des hommes de mer. Ce qui serait ailleurs un défaut, est donc ici une beauté de premier ordre. La contemplation habituelle de la mer donne à l'homme le sentiment de l'immensité, la perception de l'infini, où s'effacent et disparaissent tous les menus détails qui produisent la variété. Le marin qui s'éloigne du rivage dit adieu à sa patrie, à sa famille, et ne sait jamais s'il les reverra. Son éternelle mélancolie n'est, hélas! que trop fréquemment justifiée. — Avez-vous vu cet admirable tableau de Léopold Robert, *les Pêcheurs de l'Adriatique?* Avez-vous senti tout ce qu'il y a de tristesse profonde et morne sur ces rudes visages altérés par l'émotion, dans ces regards humides et voilés, où la résolution intrépide ne brille qu'au travers des larmes? Tout ce que la merveilleuse composition du grand peintre vous a fait éprouver, envahira de nouveau votre cœur, s'il n'est pas insensible, quand vous entendrez les vagues et tristes accents que le musicien-poëte a mis dans la bouche du jeune matelot Hylas. Cette mélodie semble n'avoir pas de cadence finale. Elle reste comme suspendue au-dessus de l'abîme... Qui sait, en effet, si celui qui chante et qui va partir reviendra jamais!

Les douces sonorités qui se balancent mollement dans l'orchestre pendant que cette délicieuse cantilène se développe au fond de la scène, en doublent le charme et l'effet. Cet adorable petit morceau — il est formé de trois couplets que rien ne sépare, — est celui de tous peut-être que l'auditoire du premier jour a le moins compris. Il prendra bientôt, nous le prédisons sans craindre, la place qui lui est due.

Telles sont les parties de l'œuvre nouvelle qui nous ont le plus vivement frappé. Nous en pourrions signaler beaucoup d'autres : — le chœur du prologue, qui se chante derrière la toile du fond, laquelle représente Troie en ruine; — les deux airs de *Didon*, son duo avec sa sœur Anne, où règne, autant que nous en avons pu juger, beaucoup de charme; — le finale du premier acte; — le chant funéraire des prêtres de Pluton, etc. Mais il y a dans presque tous une force si intense, des complications harmoniques si multipliées, une telle recherche et une telle nouveauté d'effets d'instrumentation, que l'on est un peu ébloui, — disons-le même, un peu étourdi, — que l'on se perd au milieu de toutes ces richesses, et que nous désespérons d'en parler congrûment après une seule audition. Il faut attendre, et il ne nous sera pas défendu d'y revenir. Nous avons indiqué les parties de cette volumineuse partition qui nous ont paru, de prime abord, les plus remarquables. C'est assez pour cette fois. A chaque jour suffit sa peine, comme dit judicieusement l'Évangile.

L'histoire des Grecs et des Troyens, de Cassandre et du cheval de bois, d'Enée et de Didon est d'ailleurs si connue, que nous ne sentons nullement le besoin de la raconter. Feu Virgile ne nous a rien laissé à faire à cet égard. Rouvrez *l'Énéide*, monsieur, livres II et IV, et ne manquez pas cette occasion de relire les plus beaux vers qui aient jamais été écrits dans aucune langue.

Mme Charton-Demeur joue le rôle de la reine de Carthage en vaillante actrice. Elle a le regard fier, le front superbe, la taille noble, le corsage opulent, le geste impérieux que l'imagination prête par avance à la fondation de l'empire carthaginois. Elle a la voix puissante, l'accent énergique, altier, tendre, voluptueux, ému, pathétique ou terrible qu'exigent les situations diverses où elle se trouve placée. Berlioz n'aurait pu trouver une plus intelligente et plus digne interprète.

M. Monjauze n'a ni la voix ni le port d'un héros, et l'on a de la peine à croire, en le voyant, qu'il soit le fils d'une déesse. Ce n'est pas sa faute. Il fait assurément tout ce qu'il peut.

M. Cabel dit la romance du matelot avec beaucoup de charme. Ce jeune ténor a fait de grands progrès dont nous devons lui tenir compte. Les chœurs et l'orchestre, dont la puissance a été augmentée pour cette circonstance solennelle, fonctionnent aussi bien qu'on peut l'imaginer.

L'administration n'a rien épargné pour joindre au plaisir des oreilles le plaisir des yeux. On dit qu'elle a dépensé des sommes considérables. Elle n'a point perdu son argent. Les décors — très-nombreux — sont dessinés et peints avec un talent remarquable, et nous regrettons de n'en pouvoir nommer les auteurs. Les costumes sont d'une richesse éblouissante, mais qui n'est pas toujours d'un goût irréprochable. Les guerriers troyens portent des manteaux, des tuniques, des armures dont l'éclat fatigue l'œil, des casques d'une dimension démesurée, prodigieuse. Un peu plus de simplicité et de modestie siérait mieux, ce semble, à des vaincus, à des dépossédés, à des fugitifs, à des naufragés. Virgile ne les fait pas, à beaucoup près, si brillants, et il prend même le soin de décrire leur costume asiatique, surmonté du bonnet phrygien. On leur a donné le costume grec, qui ne devait pas beaucoup leur plaire.

Léon DUROCHER.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Et Concerts populaires de musique classique.

C'est dans *Poliuto* que Fraschini a fait son second début avec moins d'éclat peut-être, mais non moins de talent que dans *Lucia*. Son chant large et pur y trouvait naturellement l'occasion de s'y développer; sa voix a toute la vigueur et l'étendue nécessaires pour y atteindre au plus grand effet; cependant il en a produit moins que Tamberlick, qui s'y montrait plus inspiré, plus chaleureux dans quelques moments. Tamberlick enlevait le *Credo* avec plus de *furia* religieuse et vocale : il marchait au martyre avec plus d'enthousiasme. Il ne chantait pas l'air du second acte que Fraschini a cru devoir restituer, et nous trouvons qu'il faisait bien, car l'air est faible et vulgaire. Quoique Fraschini n'ait pas besoin de revanche, il nous tarde de l'entendre dans le *Ballo in maschera* où l'on dit qu'il est admirable; on dit aussi que dans *Rigoletto* il chante mieux que personne la *Donna è mobile*, que Mario disait si bien. A côté de Fraschini, Mme Julienne Dejean nous revenait dans le rôle de Paolina. Pour la première fois, cette cantatrice, que nous avions vue au grand Opéra français, nous apparaissait depuis sa transformation italienne. Nous parlerions plus volontiers de ce retour, s'il s'était accompli sous de plus heureux auspices; mais notre public n'a témoigné qu'une froideur marquée à l'artiste que l'étranger accueillait avec une vive sympathie. Non-seulement on l'applaudissait en Italie, en Espagne, mais Verdi écrivait pour elle le rôle d'Amélie du *Ballo*. Est-ce la fatigue, est-ce l'émotion qui communiquait l'autre soir à sa voix cette rudesse, cette roideur dont l'oreille était si peu charmée? Pour prononcer, nous attendrons; la voix humaine est sujette à tant de variations, de caprices! Delle Sedie s'acquitte fort convenablement du rôle de Sévère, quoiqu'on pût y désirer plus de force et de feu.

Quelques jours après *Poliuto*, nous avons revu *Norma*, et Mme Anna de la Grange s'est réellement élevée très-haut dans ce rôle capital. Son tort unique ou plutôt son malheur, c'est de venir après tant d'artistes qui ont prodigué des trésors de talent et de passion dans le même rôle. Mme Vander Beek, qui possède une charmante voix de mezzo soprano, s'est bien acquittée du rôle d'Adalgise, et Nicolini n'a qu'à se louer de celui de Pollion.

Il avait été question de la rentrée immédiate de Mlle Adeline Patti; la jeune artiste arrivait de Berlin, où son succès au théâtre Victoria a été prodigieux, comme partout; mais, décidément, rien

ne sera changé à son engagement ni à son itinéraire. Elle est partie pour Madrid, et ne nous reviendra qu'au mois de janvier.

Au second concert du cirque Napoléon, Sivori jouait le concerto de Mendelssohn, et son admirable talent y a fait merveille. On ne saurait imaginer un jeu plus extraordinaire et à la fois plus charmant, plus de douceur dans la force, plus d'aisance dans la difficulté. On croirait qu'il n'est rien de plus abordable, de plus commode que ce diabolique concerto, tant la sonorité persiste à être flatteuse et l'archet léger! Si l'enthousiasme était banni de ce monde, on serait sûr de le retrouver au cirque Napoléon. Aussi, jugez comment Sivori a été reçu, applaudi, rappelé par des milliers de voix, et jamais suffrages n'avaient été plus légitimes!

Il ne fallait pas moins que l'andante de Mozart, exécuté par tous les instruments à cordes, pour succéder à Sivori et soutenir sa terrible concurrence. On a bissé l'andante : l'ouverture d'*Oberon* aurait pu l'être, si elle n'eût terminé la séance.

PAUL SMITH.

PROJET D'AUDITIONS PÉRIODIQUES

D'œuvres musicales d'artistes vivants.

C'est le moment ou jamais de parler dans l'intérêt des artistes musiciens. Nos lecteurs savent déjà ce que notre illustre collaborateur, M. Fétis, réclame en leur faveur (1). Cela peut se résumer ainsi : 1° concours ouverts deux fois par an pour des libretti et des partitions, lesquels seraient ensuite transmis au ministre et exécutés par son ordre; 2° subvention de 20,000 fr. à chacune des six villes principales de France, avec obligation de représenter un certain nombre d'opéras en un et trois actes; 3° allocation d'une somme de 15,000 f. pour six grands concerts de musique instrumentale par année; 4° et enfin, allocation égale pour séances de musique de chambre qui seraient données par trois associations.

Dans un feuilleton du *Constitutionnel*, M. E. l'Epine a proposé en outre d'étendre à la musique le bénéfice des expositions publiques si largement concédé à la peinture, à la sculpture, à la gravure et à l'architecture, et voici sur quels motifs il appuie sa proposition : « Plus encore que les peintres, dit-il, les musiciens ont besoin qu'une main puissante les soutienne et les encourage. Ils n'ont que peu de ressources pour se faire connaître, aucun moyen de faire entendre leurs productions. Le peintre peut se placer sur le chemin de la fortune et attirer au passage un regard de la dame; car enfin, un bon tableau, ne fût-il exposé que dans une échoppe, a chance d'appeler l'attention d'un connaisseur. Il faut, au contraire, que la fortune vienne au-devant du musicien, et cette démarche est peu dans ses habitudes. Un cadre, un clou, un rayon de lumière, voilà toute la mise en scène nécessaire au peintre. Il faut au compositeur un libretto, qui, s'il est mauvais, l'entraînera dans sa chute; — un directeur assez bienveillant pour l'écouter, assez riche pour tenter l'épreuve; — des interprètes qui feront tout pour le renverser, s'ils ne sont pas contents de leur rôle. Il lui faut un public qui ait bien dîné, qui n'ait pas trop chaud, qui soit bien assis, etc., etc. »

Comment ne serions-nous pas du même avis que M. E. l'Epine? Comment ne nous rallierions-nous pas à une proposition si spirituellement formulée? Nous avons toujours pensé qu'on devait aux artistes musiciens tout ce qu'il était possible de leur donner. Le recours à une sorte d'exposition, dans le genre de celle dont les arts plastiques ont le monopole, est-il possible pour la musique? La question se réduit là, et nous croyons que ce recours sera praticable, dès que le gouvernement le voudra, sauf ensuite à en balancer les profits et les pertes. Mais, par exemple, il faudra que le gouvernement se décide à se charger de toutes les dépenses. Ainsi, dans un des articles de son règlement provisoire, M. E. l'Epine suppose que les élèves du Conservatoire impérial et des écoles de musique subventionnées par l'État pourraient être appelés à faire partie *gratuitement* de l'orchestre et des chœurs. M. E. l'Epine ignore peut-être qu'au Conservatoire il n'est pas d'instrumentiste, si petit qu'il soit, qui ne travaille pour gagner sa vie, pour aider sa famille, qui n'appartienne à quelque orchestre pour y jouer le soir et y répéter le matin. Le Conservatoire et les écoles reçoivent des subventions, mais non les élèves, et il n'y aurait que stricte justice à les indemniser de leurs peines et travaux. Du reste, ce n'est qu'un détail, et rien ne serait plus aisé que d'arranger l'affaire à la satisfaction de tous.

Quant aux produits de l'entreprise, M. E. l'Epine nous permettra de lui dire que nous n'y croyons pas. Il y a entre les arts beaucoup de rapports, mais aussi beaucoup de différences. On se dérange, on paie même pour aller voir une exposition de tableaux, dont le plus grand nombre est médiocre; on n'en ferait pas autant pour aller entendre de la musique douteuse. La foule remplirait-elle chaque dimanche le cirque Napoléon, si elle n'y était conviée par le renom de chefs-d'œuvre de premier ordre; si même la Société des Concerts, où l'on ne pouvait pénétrer, n'eût servi, pendant plus de trente ans, de réclame aux solennités de la Société nouvelle? Une exposition des *refusés* serait-elle possible en musique? On la fuirait comme le feu, tandis que celle de peinture offrait un certain attrait et surtout ne causait aucune fatigue.

Rayons le chapitre des recettes, et ne dissimulons pas que le gouvernement paierait tout seul les violons, s'il jugeait à propos qu'il y eût de la musique. Qu'il en coûte un peu plus ou un peu moins, qu'importe! Il y a tant de musiciens sans ouvrage qu'on ne saurait trop les favoriser, et il en restera toujours assez qui ne pourront vivre en travaillant pour le théâtre, même lorsque le principe de liberté sera entré dans la pratique, et que l'on pourra jouer des opéras partout où l'on voudra! Le nombre des compositeurs grossira dans la même proportion que celui des théâtres : c'est la nécessité, c'est la loi, et tous ceux qui ont appris à composer ne sont pas prédestinés à obtenir des succès de nature à faire prospérer des entreprises théâtrales. C'est là, pour le dire en passant, le vice radical d'une institution dont moins que personne nous demanderions la suppression : mais n'y aurait-il pas moyen d'y apporter quelque réforme? Nous voulons parler du prix de l'Institut. Chaque année l'Académie couronne un jeune musicien et l'envoie à Rome, sans avoir pu exiger de lui autre chose qu'un témoignage de ses bonnes et saines études, un style pur, correct, une orthographe irréprochable. L'Académie lui fait bon marché des idées, parce qu'elle sait bien qu'à cet âge ce serait demander trop et trop tôt. D'où il suit que, toutes choses étant forcément égales entre les lauréats, l'Académie tire le même musicien à dix, vingt, trente exemplaires. Pas la moindre différence, pas la moindre nuance entre tous ces élèves formés par les mêmes leçons. Or, quoi de plus fatal dans une famille d'artistes que cette uniformité par trop fraternelle de physionomies, d'où il résulte que l'on confond entre eux les individus. Comment un directeur se reconnaîtrait-il à travers tous ces jumeaux de Bergame? Comment le public apprendrait-il à les distinguer? Jetez dix ou vingt noms dans un chapeau et tirez au hasard : vous n'en serez pas plus mal servi!

En attendant qu'on découvre le moyen de donner aux jugements de l'Académie une base plus sûre, à ses horoscopes de l'avenir des jeunes musiciens une garantie plus positive, accueillons-les le mieux que nous le pouvons, à leur retour de la villa Médicis; ouvrons pour eux de nouveaux concours; faisons exécuter leurs productions,

(1) Voir les quatre lettres, dont la dernière a paru dans le numéro précédent.

quel qu'en soit le genre, mais livrons aux anathèmes du public celui d'entre eux qui, s'égarant dans une voie déplorable, aura déclaré (suivant un mot connu) qu'il se repentait d'avoir trop sacrifié à la mélodie !

PAUL SMITH.

LETTRES DE FÉLIX MENDELSSOHN

(Suite.)

Mendelssohn revenait souvent à son projet d'écrire un opéra, et aux conditions qui lui semblaient indispensables. « Quant au texte d'opéra en question, dit-il, je désirerais en voir tout d'abord le scénario, pour être à même de me mettre en garde contre les difficultés qui pourraient survenir, et contre des *infirmités* déjà développées. Si elles sont inhérentes au sujet, le mieux c'est d'y renoncer, ce qui sera encore possible alors sans désagréments pour les deux parties. Si les infirmités ne sont pas incurables, on pourra y remédier sans attaquer l'organisme tout entier.

» Pour parler sans image, ce qui peut m'empêcher d'écrire la musique d'un libretto, et ce qui m'en a toujours empêché en effet jusqu'ici, ce ne sont point les vers, les paroles isolées, la forme, ou comme vous voudrez l'appeler ; c'est la marche de l'action, le drame, les incidents, le scénario. Si celui-ci ne me semble pas bon en soi et solidement assis, j'ai l'intime conviction qu'il en sera de même à l'égard de la musique ; et l'ensemble ne satisfera point à mes exigences, quoiqu'elles puissent, à la vérité, différer complétement de celles du public. Quant à me conformer à celles-ci, j'y ai renoncé une fois pour toutes, par la raison toute simple que cela est impossible ; par conséquent, je dois me régler sur ma conscience après comme avant. Le texte de Planché — avec la meilleure volonté des deux côtés — ne fera pas un ouvrage tel que je le désire ; je suis sur le point de regarder aussi cette tentative comme avortée. J'aime mieux ne pas écrire d'opéra du tout que d'en faire un que dès le principe je regarderais comme une œuvre médiocre. Au surplus, je ne le pourrais même pas, quand même vous me donneriez le royaume de Prusse tout entier.

» Tout ceci et les nombreux désagréments qui surgissent quand un libretto est terminé, me font un devoir d'aller plutôt pas à pas, plutôt trop lentement que trop vite ; voilà pourquoi je me suis proposé de ne plus engager de poëte pour un si grand travail, qui en définitive n'aboutirait pas, avant de m'être entendu avec lui sur le scénario. Qu'il soit court ou étendu, simplement esquissé ou longuement développé, je ne prétends pas imposer d'obligation à cet égard, aussi peu que sur la question de savoir si l'opéra doit avoir trois, quatre ou cinq actes. S'il me convient tel quel, huit actes ne seront pas de trop, et un acte me suffira. Je ne tiens pas non plus à ce qu'il y ait un ballet ou qu'il n'y en ait pas. La seule chose que j'exige, c'est que le scénario s'accorde avec mon talent musical et ma manière d'être, ce que je suis en état d'apprécier d'après un simple scénario tout aussi bien que d'après un texte complet. »

» *De la signification des compositions musicales.* — On parle tant de la musique et l'on dit si peu de chose ! En général, je pense que la parole ne suffit pas, et si je trouvais qu'elle est suffisante, je finirais par ne plus écrire de musique. D'ordinaire les gens se plaignent de ce qu'on peut interpréter la musique de tant de manières différentes ; de ce que l'on sait si peu ce qu'elle veut dire, tandis que tout le monde comprend les paroles. Pour moi, c'est tout le contraire. Et il ne s'agit pas seulement de discours entiers, mais de paroles isolées ; celles-là même me paraissent susceptibles de tant d'interprétations, et si vagues en comparaison d'une vraie musique, laquelle vous emplit l'âme de mille choses meilleures que des paroles ! Ce que me dit une musique que j'aime, ce ne sont pas pour moi des pensées trop vagues, mais trop précises pour être exprimées en paroles. Ainsi, dans toutes les tentatives d'exprimer ces pensées, je trouve du vrai, mais j'y sens aussi quelque chose d'incomplet ; et il en est de même à l'égard des vôtres, mais ce n'est pas votre faute, c'est la faute des paroles qui sont insuffisantes. Si vous me demandez ce que j'ai pensé en les écrivant les *Romances sans paroles*, je vous répondrai : Précisément la romance telle qu'elle est. Et si, en écrivant l'une ou l'autre, j'ai eu dans la pensée une parole ou des paroles, je ne veux pourtant pas les énoncer, parce que la même parole ne dit pas à l'un ce qu'elle dit à l'autre, parce que la romance seule peut dire à l'un exactement ce qu'elle dit à l'autre, et réveiller chez l'un le même sentiment que chez l'autre, sentiment qui ne pourrait pas s'exprimer par les mêmes paroles.

» Résignation, mélancolie, louanges de Dieu, chasse à courre ; l'un ne se figure pas la même chose que l'autre. La résignation est pour celui-ci ce que la mélancolie est pour celui-là. Sans doute, si un homme était de son naturel un chasseur passionné, la chasse à courre et les louanges de Dieu pourraient se confondre chez lui en une seule et même idée ; pour lui, les fanfares du cor de chasse seraient véritablement les louanges de Dieu. Pour nous, cela ne serait qu'une chasse à courre, et nous aurions beau discuter, cela ne nous avancerait à rien. La parole a des sens divers ; quant à la musique, nous la comprendrons tous les deux parfaitement.

» Voulez-vous agréer ceci comme une réponse à votre question (relative au sens de plusieurs *Romances sans paroles*) ? C'est du moins la seule que je puisse vous donner, quoique ce ne soient également que des mots qu'on peut expliquer de bien des manières. »

Traduit par J. DUESBERG.

REVUE DES THÉATRES.

ODÉON : *Les Indifférents*, comédie en quatre actes et en prose, par M. Adolphe Belot. — GYMNASE : *Montjoye*, comédie en cinq actes, par M. Octave Feuillet.

M. Adolphe Belot, l'un des auteurs du *Testament de César Girodot*, est évidemment de l'école d'Alexandre Dumas fils et de Théodore Barrière. Il vise à la comédie de caractère, et il est plus préoccupé de la silhouette de ses personnages que du fond du tableau dans lequel il les place. Mais pour leur donner le relief qui leur est propre, il n'a pas au même degré l'esprit d'observation d'Alexandre Dumas fils ni la repartie brillante et incisive de Théodore Barrière. Sa manière se rapproche davantage des teintes douces de Picard ou d'Alexandre Duval. On n'en doit pas moins reconnaître chez ce jeune auteur des qualités estimables qui, avec un peu d'acquis et beaucoup de persévérance, lui feront peut-être un jour trouver le secret de la bonne comédie. *Les Indifférents*, de l'Odéon, viennent à l'appui de notre opinion. Les portraits n'y manquent pas, quoique assez monotones ; mais l'action, trop vulgaire, trop percée à jour, ne les soutient pas suffisamment. La famille Simonnet végète dans une indolence coupable. Le père est un franc égoïste qui ne se dérangerait pas pour son meilleur ami ; la mère s'absorbe béatement dans ses pratiques dévotes ; le fils est apathique avec délices, et la fille elle-même n'a pas le courage moral qu'il faut pour se préserver des atteintes de la médisance. Au milieu de ce quatuor d'*indifférents* tombe tout à coup un jeune officier de marine, amoureux de Mlle Simonnet, et comme il ne lui convient pas d'entrer dans une famille de fakirs, il entreprend une cure générale, en réveillant tous ces

gens-là de leur torpeur par les moyens les plus énergiques. Il leur persuade que la jeune Simonnet est gravement compromise par les propos d'un fat, et dès lors tous nos dormeurs commencent à se frotter les yeux et à s'émoustiller de la belle façon. Le drame est bien près d'empiéter sur la comédie ; mais l'officier de marine étend la main, tout s'arrête, comme dans une féerie, et la leçon se termine par un bon mariage. Les *indifférents* sont-ils corrigés? *That is the question*; mais, du moins, la pièce est sauvée, et M. Adolphe Béfot compte un succès de plus, succès anodin pourtant, et qui l'oblige à ne pas s'immobiliser dans l'*indifférence* de sa famille Simonnet.

— Il n'en est pas ainsi de l'académicien Octave Feuillet, qui vient de prouver, en remportant une éclatante victoire au Gymnase, que les lauriers de l'Institut ne sont pas toujours des pavots, comme on pourrait le croire. *Montjoye* est, sans contredit, le chef-d'œuvre dramatique de M. Octave Feuillet, et nous le constatons avec plaisir, tout en faisant nos petites réserves. Et d'abord, est-ce bien une comédie de mœurs, dans toute l'acception du mot? Nous ne le pensons pas. Si l'auteur a voulu peindre toute une classe de la société contemporaine, dans cet industriel profondément égoïste, criminellement ambitieux, qui échafaude sa fortune dans une infamie bien caractérisée, nous croyons qu'il s'est trompé et qu'il a fait fausse route.

Montjoye est peut-être une individualité ressemblante, mais rien de plus. Les faiseurs de son espèce finissent tôt ou tard devant la cour d'assises ou, tout au moins, devant la police correctionnelle; mais ils ne constituent pas une caste nombreuse qu'il soit nécessaire de démasquer et de flétrir en masse, selon le but de la vraie comédie. Nous en savons beaucoup, tous parvenus millionnaires, qui ont un écu à la place du cœur, qui n'ont d'autre affection que celle de leur personne ou de leur caisse, qui ne reculent devant aucune habilité juridiquement licite pour s'arrondir ou pour s'élever. Mais ce n'est pas tout à fait ainsi que procède Montjoye. Au début de sa carrière, il a ruiné un associé, en supprimant traîtreusement des lettres qui pouvaient conjurer sa perte. Cet associé s'est suicidé, et Montjoye a hérité de ses dépouilles. Plus tard, il devient riche à millions ; il est un des heureux du siècle. Et alors, bien moins pour réparer sa faute originelle que pour en faire perdre les traces, il songe à marier sa fille au fils pauvre de son ancien associé. Car voici son calcul : à la veille de se lancer dans la politique, de briguer la députation et d'arriver peut-être au ministère, il faut que rien ne puisse faire ombre à sa considération ; or, si son crime a fait naître quelque soupçon rétrospectif, qui donc osera l'accuser lorsqu'on verra le jeune Sorel s'allier à l'homme qui, à en croire la calomnie, aurait armé le pistolet de son père?

Il est certain que cette adroite combinaison réussirait pleinement, si l'heureux Montjoye, gâté par le sort, ne prenait lui-même la peine de la renverser, en introduisant jusque sous son toit une intrigante dont il est fortement épris. Sa femme s'indigne et fait des remontrances; mais de quel droit? Montjoye, qu'elle a rendu père de deux enfants, ne l'a pas épousée, afin de mieux se réserver l'avenir. Si elle n'est pas d'humeur à souffrir une rivale dans sa maison, elle n'a qu'à en sortir, et c'est ce qu'elle fait en emmenant ses enfants. La réaction n'attendait que ce dernier excès de l'homme heureux. Il a dans ses bureaux un brave employé qui connaît le secret de la mort de Sorel. Indigné de l'odieuse conduite de son patron, il va trouver le fils du suicidé et lui fournit les preuves du crime du Montjoye. Le jeune homme oublie que ce misérable est le père de celle qu'il aime; il le provoque; un duel a lieu dans les jardins de l'hôtel, et Montjoye blesse grièvement son adversaire, sous les yeux de sa fille, que ce spectacle foudroie. C'est la fin du quatrième acte; l'intérêt est à son comble; le drame succédant à la comédie, est noué de main de maître. Mais comment M. Octave Feuillet va-t-il se tirer de là? Il y a deux voies : l'une au bout de laquelle Montjoye doit se montrer logique et mourir dans l'impénitence finale, l'autre au contraire, qui le conduit tout droit au remords et à la réparation. C'est cette dernière que l'auteur a choisie comme étant la plus sûre, mais elle est en même temps la plus puérile. Il y a trente ans et plus que les choses se passent de la sorte au Gymnase; M. Octave Feuillet eût sans doute craint de dérouter ce bon public en ne le renvoyant pas chez lui très-rassuré sur le compte de cet estimable Montjoye, qui, après avoir commencé par le vol, finira par le prix Monthyon.

La nouvelle comédie de l'auteur de *Dalila* n'en est pas moins une œuvre d'un mérite incontestable, si l'on en excepte le dénoûment; et encore plaira-t-il à un grand nombre de spectateurs. Elle est d'ailleurs merveilleusement jouée par tous ses interprètes, et en première ligne par Lafont, Landrol, Dieudonné et Mlle Delaporte. C'est un succès qui durera tout l'hiver.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra, *les Huguenots* ont été représentés dimanche dernier devant une assemblée fort nombreuse, malgré le jour de la Toussaint qui éloigne beaucoup de monde des théâtres. L'exécution du chef-d'œuvre de Meyerbeer a été très-satisfaisante, et les applaudissements chaleureux. Lundi et vendredi, Villaret a continué, avec un succès aussi grand que mérité ses débuts dans le rôle d'Eléazar de *la Juive*, et mercredi *la Favorite* a été donnée avec *Diavolina*.

*** Aujourd'hui dimanche, par extraordinaire, *la Muette de Portici*.

*** Les répétitions de la *Fiancée du roi de Garbes* touchent à leur fin. La direction de l'Opéra-Comique apporte le plus grand soin à la mise en scène du nouvel ouvrage d'Auber, dont les trois actes contiennent six tableaux. On vient d'engager six élèves du Conservatoire pour augmenter un chœur de pages, dont on dit le plus grand bien.

*** Naudin, revenu de Berlin, comme Mlle Patti, et comme elle engagé par M. Bagier, est aussi parti pour Madrid, où il doit se faire entendre pendant six semaines. ensuite il chantera au théâtre Italien de Paris.

*** Le théâtre Lyrique impérial annonce les dernières représentations des *Noces de Figaro* et la prochaine reprise d'*Oberon* pour les débuts du ténor de Quercy. Mme Faure-Lefebre chantera le rôle de Fatime, et Mme Ugalde celui de Rézia dans l'opéra de Weber.

*** M. de Flotow vient de présenter à la direction du théâtre de la cour, de Vienne, un opéra nouveau en trois actes, intitulé : *Naïda*. Le texte est de MM. Saint-Georges et L. Halévy ; il a été traduit par Dingelstedt.

*** Les théâtres de Carlo-Felice à Gênes, et Victor-Emmanuel à Turin, viennent de représenter le *Stradella* de Flotow, qui a été accueilli avec une grande faveur.

*** Le *Pirate*, de Turin, annonce que la célèbre cantatrice, Mme Frezzolini, se dispose à faire une tournée en Italie, avec une troupe qui prendra pour titre : *Compagnie lyrique italienne d'Erminia Frezzolini, dirigée par Vittorio Longhera*.

*** M. Bonetti, l'ancien chef d'orchestre du théâtre Italien de Paris, est engagé au théâtre Italien de Cadix, où Mme Penco va donner une série de représentations.

*** Carlotta Patti, sœur d'Adelina, doit se rendre à Paris le mois prochain, après avoir donné des concerts en Hollande, en Belgique et dans le nord de la France.

*** Dans le discours prononcé par l'Empereur à l'ouverture de la session législative, Sa Majesté a annoncé le décret qui supprime les priviléges exclusifs pour les théâtres.

*** Lorsque la commission des thâtres, nommée en octobre 1848, eut à examiner la même question, qu'elle décida aussi dans le sens de la liberté, la *Revue et Gazette musicale* appuya fortement ce vote par des articles qu'on a souvent cités, et qu'on retrouve dans son année 1849 sous les titres : *Utopies théâtrales* et *Privilége et liberté*. Ces articles, auxquels nous aurons l'occasion de revenir, indiquaient nettement ce qu'il y avait à attendre du régime de la liberté, sans se faire illusion sur ses avantages et sur ses périls.

*** La commission de l'affichage des spectacles, sous la présidence de M. le comte Bacciochi, est sur le point de terminer ses travaux. Entre autres mesures qui paraissent décidées, on cite celle qui a pour but d'étendre l'affichage des théâtres de Paris aux communes annexées. A cet effet, le nombre des affiches quotidiennes, qui était de 150 par théâtre, sera porté à 200, les 50 exemplaires supplémentaires étant destinés à l'ancienne banlieue. En outre, les affiches ne seront plus collées sur les murs : l'administration fera établir pour les recevoir, dans les différents quartiers de Paris, 200 petits kiosques spéciaux qui, le soir, seront éclairés au gaz et dont la construction est évaluée à 500 francs environ par kiosque.

*** La grande question de la propriété littéraire et artistique, qu'une commission d'hommes éminents a été chargée de régler en France par un projet de loi qui sera soumis à la Chambre dans la présente session, est aussi à l'ordre du jour en Allemagne. Les membres de la commission fédérale se sont réunis à Francfort, et ont commencé leurs délibérations en vue d'arrêter une loi commune à tous les Etats allemands. Deux projets leur ont été soumis, l'un par l'Autriche et l'autre par la Saxe; ils doivent servir de base à la discussion.

*** Voici le programme du troisième concert populaire de musique classique qui aura lieu aujourd'hui, sous la direction de Pasdeloup, au cirque Napoléon : 1° symphonie en *ré* majeur, op. 7, de Mozart; 2° polonaise de *Struensée*, de Meyerbeer; 3° ouverture de la *Grotte de Fingal*, de Mendelssohn; 4° adagio du 6e quatuor, pour tous les instruments à cordes, de Haydn; 5° symphonie en *la*, de Beethoven.

*** La séance de musique moderne donnée récemment par M. Lebouc offrait un programme des plus variés. Parmi les morceaux de chant, on remarquait une fraîche et simple mélodie de Meyerbeer, *Près de toi*, avec accompagnement de violoncelle, fort bien chantée par Mlle Dorus.

*** Mlle Augustine Gonetti, dont nous avons annoncé dimanche dernier le brillant succès au théâtre d'Ancône dans le rôle de Paolina de *Poliuto*, avait eu l'avantage d'être dirigée dans son éducation vocale et dramatique par deux professeurs excellents, MM. Panofka et Schimon, qui lui ont donné pendant plusieurs années les conseils les plus utiles. Nous avions déjà parlé de cette jeune artiste après l'avoir entendue chanter chez M. Panofka plusieurs morceaux du répertoire italien, et, entre autres, ce même air de *Poliuto*, qui lui a valu un si beau succès à son début en Italie. Elle a dit alors cet air très-difficile avec une *maestria* et une vocalisation si parfaites, que, dès ce jour, nous lui prédisions le plus bel avenir. Mlle Gonetti, comme Mlle Trebelli, n'a d'italien que le nom ; elles sont toutes deux Françaises.

*** L'enseignement de Mme Marchesi a repris toute sa vogue : beaucoup d'artistes françaises et étrangères viennent lui demander des conseils. Les vocalises composées par elle sont adoptées dans plusieurs Conservatoires; dans celui de Gand notamment, on les a chantées pour les concours. En outre, Mme Marchesi vient d'écrire des exercices élémentaires gradués pour la voix, 12 vocalises pour le chant large dédiées à Mme Gevaert, et 12 vocalises pour le chant brillant, dédiées à Mme Edouard Monnais. L'œuvre est complète et paraîtra bientôt.

*** Mme Madeleine Graever vient d'arriver à Bruxelles et s'y fera entendre au premier concert de la Société de la Grande harmonie. Un vif intérêt s'attache au début en Belgique de cette excellente pianiste, l'ancienne élève, devenue émule de Litolff.

*** Géraldy est de retour à Paris. L'éminent chanteur et professeur y restera comme d'habitude pendant tout l'hiver.

*** J. Becker, le violoniste, si applaudi dans les concerts historiques donnés par lui l'hiver dernier, a terminé sa tournée en Allemagne et obtenu les plus grands succès, particulièrement à Stuttgard, Manheim et dans le Palatinat. Il doit revenir à Paris vers le mois de janvier et visiter plusieurs villes de France, où l'appellent des engagements.

*** On vient de fonder à Côme une Société musicale dans le but de propager les œuvres instrumentales des maîtres anciens et vivants, comme il en existe à Milan, Florence, Naples et Modène.

*** S. Exc. le ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts vient de souscrire pour dix exemplaires à la magnifique collection du *Trésor des Pianistes*, publiée par M. et Mme Farrenc.

*** M. A. Bessems, de retour de ses voyages, prévient ses nombreux élèves qu'il ouvre un cours d'accompagnement de musique classique, chez lui, rue Godot-de-Mauroy, 15, sa nouvelle demeure, les mardi et vendredi de chaque semaine, de 2 à 4 heures.

*** La partition du *Comte Ory*, arrangée pour le piano seul, qui n'existait qu'en grand format, vient de paraître chez les éditeurs Brandus et Dufour, dans une édition nouvelle in-8°, et à un prix très-réduit.

*** Frédéric Brisson est de retour à Paris et va reprendre ses cours d'orgue et de piano. Il rapporte avec lui plusieurs compositions importantes qu'il nous fera entendre cet hiver.

*** On nous annonce que MM. Charles Lamoureux, Emile Rignault, Adam et Colonne donneront très-prochainement des *Séances populaires de musique de chambre*. L'exécution hors ligne de ces quatre virtuoses, leur style magistral dans l'interprétation du quatuor, et la modicité du prix des places, nous font prédire le plus grand succès et la plus grande vogue à cette entreprise.

*** Dimanche prochain 8 novembre, à l'occasion de la fête patronale de Saint-Eustache, sera exécutée à 10 heures très-précises en ladite église la deuxième messe en musique avec orchestre, de la composition de M. Hurand, maître de chapelle de la paroisse. Le grand orgue sera touché par M. E. Batiste.

*** Le *Messager des sciences historiques*, de Gand, vient de commencer la publication d'un travail des plus curieux et des plus érudits, sous le titre de : *La musique aux Pays-Bas avant le* XIXe *siècle ; documents inédits et annotés* par M. Ed. Vanderstraeten. Ce travail sera tiré à part à cent exemplaires. Le même auteur avait déjà publié en 1855 ses *Recherches sur la musique à Audenarde avant le* XIXe *siècle*, résultat de longues et laborieuses investigations dans les archives de sa ville natale

*** La douzième publication annuelle de la Société Bach, qui vient de paraître, contient, en deux livraisons : *la Passion*, selon saint Jean, et dix cantates d'église.

*** W. Kruger, l'excellent pianiste-compositeur, est de retour de son excursion en Allemagne.

*** M. J. Rummel vient de faire paraître un ouvrage intitulé : *Souvenirs de l'Opéra français*, et contenant une collection de duos pour le piano à quatre mains, composés sur les plus célèbres opéras du répertoire. Ces morceaux d'une excellente facture, très-brillants, bien que faciles, obtiendront probablement le même succès que les *Echos des Opéras* du même auteur, collection de fantaisies pour le piano seul, qui a été adoptée par la plupart des professeurs.

*** M. Otto Jahn, professeur à l'Université de Bonn, se propose d'écrire l'*histoire de la vie et des ouvrages de Joseph Haydn*, sur le plan qu'il a suivi avec tant de succès dans la biographie de Mozart. Dans la collection du cardinal archiduc Rodolphe, léguée par celui-ci à la Société des Amis de la musique, on a trouvé un oratorio de Haydn, dont aucun de ses biographes ne fait mention. Il est intitulé : *le Sacrifice d'Abraham*.

*** Le premier volume de la nouvelle biographie de Weber, par son fils, vient de paraître.

*** *Do, ré, mi, fa, sol, la, si!* Chacune de ces notes trouve son expression dans un récit romanesque plein d'intérêt, de sentiment et d'esprit que M. Oscar Comettant vient de faire paraître sous le titre de *la Gamme des Amours*, chez Dentu et à la librairie centrale. Variations sur un thème connu, dit M. Oscar Comettant dans son sous-titre. Le thème est connu sans doute, et cependant, quoi de plus toujours nouveau sous le soleil que ce thème charmant qui lui a inspiré de si intéressantes variations?

*** Sous le titre : *La Musique, poëme d'humoriste*, M. Courtat publie une œuvre tout à la fois plaisante et sérieuse, où la saillie abonde, et qui surtout ne manque pas d'actualité.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Lyon.* — Le grand succès que *l'Etoile du Nord* a obtenu à sa reprise ne fait qu'augmenter. Mme Cabel obtient un véritable triomphe dans le rôle de Catherine. — Outre *le Pardon de Ploërmel*, dont la reprise est prochaine, *Charles VI* et *Jaguarita* vont être mis en répétition.

*** *Tarbes.* — L'Orphéon de cette ville ayant eu l'honneur de chanter devant l'Empereur, les Enfants de Bigorre ont obtenu de S. M. le titre d'*Orphéon du prince impérial. Le Salut impérial* d'Elwart, ce véritable *God save* français, *Vive l'Empereur!* de Gounod, et *les Maçons*, de Saintis, tels sont les morceaux qui ont été parfaitement exécutés par les orphéonistes de Tarbes, auxquels avaient été adjoints les enfants de l'école communale. Le directeur, M. Guthmann, a eu l'honneur de parler à l'Empereur et de recevoir des félicitations.

*** *Marseille.* — *Le Comte Ory* vient d'être repris aux applaudissements d'une salle bien garnie. Mmes Gasc et Dumestre et M. Dufresne s'y sont montrés très-remarquables. — *Le Pardon de Ploërmel* va entrer en répétition au grand théâtre.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Les représentations d'opéras italiens au théâtre de Sa Majesté sont très-suivies; Mmes Tietjens et Trebelli y brillent au premier rang. — Dans les cinq représentations de *Faust*, M. Marchesi a chanté le rôle de Méphistophélès, en alternant avec M. Rossi, et il s'y est également fait applaudir comme acteur et comme chanteur. Sa voix est d'une qualité excellente, et il l'a conduit avec un vrai talent de musicien. — M. Bénédict annonce un grand concert à Saint-James-Hall, où l'on entendra pour la première fois à Londres sa nouvelle cantate, *Richard Cœur de lion*, qui a été tant applaudie au récent festival de Norwich. — Mlle Carlotta Patti vient de chanter pour la onzième fois au palais de Cristal, devant plus de 8,000 auditeurs, affluence inouïe, si l'on songe à la saison avancée. Son succès a été très-grand. La célèbre artiste doit se faire entendre encore une fois à Londres dans un grand concert, qui est fixé au 10 novembre. Elle partira ensuite pour l'Irlande. — La sixième saison des *Monday-Popular-Concerts* a été inaugurée avec un grand éclat. Le programme se composait de morceaux de Bach, Haydn, Beethoven, Spohr, Meodelssohn et Schubert. Les exécutants étaient MM. Lotto, L. Ries, Webb, Piatti et Ch. Hallé. Le jeune violoniste Lotto, qui a produit à Londres une sensation extraordinaire au Crystal-Palace et récemment aux concerts de M. Mellon, vient d'y consolider sa réputation, déjà grande par son talent supérieur dans l'exécution de la musique classique.

*** *Berlin.* — Mlle Lucca vient d'être nommée chanteuse de la cour, et une pension considérable lui est accordée à ce titre. — Le théâtre d'hiver de Wallner vient d'ouvrir par une bouffonnerie intitulée *le Prince Acapulco*, musique d'Offenbach. — La saison italienne est finie au théâtre Victoria; la clôture a eu lieu par une représentation dite *grande miscellanea*. La salle était comble. C'est encore Mlle Patti qui a eu les honneurs de la soirée; son merveilleux talent s'est montré sous les faces les plus diverses dans les fragments de ses trois meilleurs rôles: Rosine, Amine (de *la Somnambule*) et Zerline (de *Don Juan*). Naudin a très-bien chanté l'air de Fernando dans *Cosi fan tutte*. — L'orchestre du théâtre royal de l'opéra vient d'ouvrir la série de ses soirées de symphonies. — Dans le premier concert d'abonnement à la salle de l'académie de chant, M. Hans de Bulow a joué le premier concerto de Liszt. — La Société de chant Stern célébrera le 27 novembre une fête commémorative à propos de la mort de Mendelssohn; on y exécutera le 95e psaume, *la Nuit de Walpurgis*, *Ave Maria*, *la Marche de la noce*, et le finale de *Loreley*, chanté par Mlle Lucca.

*** *Leipzig.* — Au quatrième concert du Gewandhaus a été exécuté, pour la première fois dans cette ville, *Loreley*, par Ferdinand Hiller, texte par Wolfgang Müller, pour orchestre, chœur et solo. C'est une des meilleures productions de Hiller; elle a été fort applaudie, quoique l'exécution ait laissé à désirer. Les solos ont été chantés par Mme Decker, et M. Rudolph, de l'Opéra de Berlin. Mme Decker a fait entendre en outre un air de la *Création* de Haydn; elle a reçu le meilleur accueil du public, ainsi que Mlle Hélène Heermann, qui a joué une fantaisie de Parish Alvars sur la harpe.

*** *Dresde.* — Schulhoff est de retour de son excursion au Tyrol. *Don Juan*, avec une mise en scène nouvelle, a été donné au profit du fonds de pension.

*** *Vienne.* — La saison a été inaugurée par le premier concert philharmonique, sous la direction de Dessow. L'intérêt de la soirée portait avant tout sur la symphonie de Berlioz, *Roméo et Juliette*. Le succès a été complet; on a surtout applaudi l'adagio, où sont exprimées toutes les angoisses, toutes les plaintes de l'amour. Une bonne part du succès revient à l'orchestre, qui a magistralement exécuté *la Fée Mab*. — On annonce pour le 19 novembre le nouveau ballet de Borris, *Aventures d'une danseuse*, avec Mlle Couqui. Le sujet serait un épisode de la vie de Lola Montès. — Le pianiste Gustave Satter donnera cette année une série de six soirées.

*** *Florence.* — Le *Faust*, de Gounod, vient d'être représenté avec succès à la Pergola.

*** *Rome.* — *La Muta di Portici*, dont la censure retarde la représentation, sera jouée au théâtre Argentina sous le titre de *il Pescatore di Brindisi*. On y entendra Junca, Liberti et la Monti.

*** *Madrid.* — Les sœurs Marchisio sont toujours très applaudies au théâtre de l'Oriente. Elles viennent de se faire entendre avec beaucoup de succès dans le *Ballo in maschera* et dans *Norma*. Mme Borghi-Mamo s'est montrée avec beaucoup d'éclat dans *la Favorite*.

*** *New York.* — La saison du théâtre Italien a été inaugurée par *Roberto d'Evreux*, dans lequel se sont distingués Mmes Medori et Sulzer, le ténor Mazzoleni et le baryton Bellini. Le public était accouru en foule. *Rigoletto* et *Norma* ont été donnés ensuite.

☞ M. Hocmelle, organiste de Saint-Philippe du Roule et de la chapelle du Sénat, vient de faire paraître son opéra ayant pour titre *Un service d'ami*. Cet ouvrage est gravé, avec le dialogue parlé. Comme musique, il a l'importance d'un opéra-comique en un acte moins les chœurs. La mise en scène étant à peu près nulle, il est très-facile à monter. Prix de chaque exemplaire, piano chant et dialogue, 7 francs.

Chaque exemplaire vendu donnera droit à un pourtour gratuit pour le concert de M. Hocmelle, qui aura lieu salle Herz au mois de février prochain.

S'adresser chez les principaux éditeurs de musique et chez l'auteur, rue du Cirque, 21, près de la place Beauvau.

Le Directeur : S. DUFOUR.

J. HIÉLARD, éditeur, 8, rue Laffitte, à Paris.

Grand abonnement

DE

LECTURE MUSICALE

Conditions de l'abonnement :

Un an, 30 f.—Six mois, 18 f.—Trois mois, 12 f.—Un mois, 5 f.

Collection complète des

TRIOS, QUATUORS, QUINTETTES (*éditions allemandes*)

ET

Toutes les Partitions arrangées pour piano à 4 mains

MUSIQUE D'ENSEMBLE. — MUSIQUE POUR PIANO SEUL.

Opéras français, allemands et italiens, chant et piano seul.

La Bibliothèque sera constamment alimentée par les meilleurs ouvrages au fur et à mesure qu'ils paraîtront.

EN VENTE :

H. WOLFART. — Quinze transcriptions faciles sur les opéras les plus célèbres.

R. HAMMER. — Trois mélodies de SCHUBERT, arrangées en TRIO.

Beau choix de Pianos

VENTE ET LOCATION

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs,

103, rue de Richelieu, au 1er.

BEETHOVEN

Collection de ses œuvres pour Piano, seule édition complète et authentique, et dans laquelle les œuvres concertantes ou avec accompagnement sont publiées séparées, sur beau papier vélin, 16 volumes brochés..... net 120 »

Collection complète des sonates pour piano seul.....net 40 »

Collection complète des sonates avec accompagnement... net 40 »

Collection complète des trios, p. piano, violon et violoncelle, net 40 »

Paris, chez **CHOUDENS**, éditeur, rue Saint-Honoré, 265, près l'Assomption.

Pour paraître le 10 novembre.

LES

TROYENS A CARTHAGE

Opéra en cinq actes

Représenté au Théâtre Lyrique Impérial

Poëme et musique de

AIRS DE CHANT AVEC PIANO

HECTOR BERLIOZ

AIRS DE BALLET PIANO

PARTITION CHANT ET PIANO. — PRIX : 15 FRANCS NET.

SOUS PRESSE :

CRAMER. — *Bouquet de mélodies.* | **KETTERER.** — *Fantaisie brillante.*

DU MÊME AUTEUR : **LA PRISE DE TROIE,** *opéra en trois actes.* — Prix : 12 francs net.

GEORGES BIZET
Les Pêcheurs de perles,
Opéra en trois actes, représenté au théâtre Lyrique.
PRIX : 15 FR. NET.

O. NICOLAI
Les Joyeuses commères,
Opéra-comique en trois actes, en répétition au théâtre Lyrique.
PRIX : 15 FR. net.

LE TRÉSOR DES PIANISTES

COLLECTION DES ŒUVRES CHOISIES, POUR PIANO SEUL, DES PLUS GRANDS MAITRES DE TOUTES LES ÉCOLES, DEPUIS LE XVIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS,
Publiée par

M. A. FARRENC et Mme L. FARRENC

Compositeur et professeur de piano au Conservatoire de Paris.

2 livraisons par an, chacune d'environ 300 pages de musique et de texte pour les notices biographiques, etc.

CONTENU DES LIVRAISONS PUBLIÉES :

1re livraison : Emmanuel Bach, douze sonates en deux livres. — Rameau, deux livres de pièces. — Durante, six sonates. — Porpora, six fugues. — **2e livraison :** E. Bach, six sonates. — Jean Kuhnau, sept sonates. — Henri Purcell, recueil de pièces. — Dominique Scarlatti, pièces n°s 1 à 26. — Hummel, op. 8, *Chanson autrichienne*, variée; — op. 9, Marche des *Deux journées*, id.; — op. 10, *God save the King*, id.; — op. 15, air des *Deux petits Savoyards*, id. — O. A. Lindemann, diverses pièces. — Schwanenberg, deux menuets. — **3e livraison :** Le P. Martini, douze sonates. — Fr. Couperin, 1re livraison de pièces. — Hummel, op. 21, *Chanson hollandaise*, variée; — op. 40, Marche de *Cendrillon*, id.; — op. 57, Gavotte d'*Armide*; op. 75, *la Belle Marie*, chanson anglaise variée. — **4e livraison** : Emm. Bach, douze sonates en deux recueils. — Haendel, suites de pièces 1, 2, 3, et 4 livres. **5e livraison** : Chambonnière, recueils de pièces, livres 1 et 2. — Dominique Scarlatti, pièces n°s 27 à 49. — Beethoven, sept sonates, œuvres 2, 7 et 10.

La **6e livraison** paraîtra avant la fin de décembre; elle contiendra six sonates d'Em. Bach; — douze polonaises et une sonate de Wilhelm Friedemann Bach; — le recueil de pièces d'anciens auteurs anglais (W. Byrd, John Bull et Orlando Gibbons), intitulé *Parthenia* (fin du XVIe siècle) et d'autres pièces de la même époque, entre autres le fameux *Carman's Whistle* (le Sifflet du charretier), ancienne chanson populaire anglaise variée, par W. Byrd; — les sonates de Beethoven, œuvres 13, 14, 26, 27 et 28 (sept sonates).

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, S^ts DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DU NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 46. 15 Novembre 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

SOMMAIRE. — La musique populaire et dans les cités ouvrières en 1863 (1er article), par **Maurice Cristal.** — La guerre de cent ans des organistes, clavecinistes et des maîtres à danser du royaume de France, 1680-1774 (3e article), par **Em. Mathieu de Monter.** — Lettres de Félix Mendelssohn, traduites par **J. Duesberg.** — Troisième concert populaire de musique classique. — Musique de chambre : audition du 3e quatuor de M. Charles Manry, par **A. Elwart.** — Nouvelles et annonces.

LA MUSIQUE POPULAIRE ET DANS LES CITÉS OUVRIÈRES En 1863.

(Premier article.)

Les progrès du goût et, par suite, du besoin de la musique, sont incontestables. A Paris, il ne s'écoule pas une heure, il n'est pas un lieu où l'oreille ne saisisse, bon gré mal gré, quelques sons, quelques accords qui en fournissent de nouveaux témoignages.

On sait qu'en Allemagne les *maîtres chanteurs*, Meistersænger, en même temps poëtes et musiciens, foisonnaient autrefois, et qu'ils se formaient presque tous dans la chambre étroite de l'ouvrier. Hans Sachs était un cordonnier de Nuremberg. Les diverses corporations avaient leurs confréries de poëtes qui s'inspiraient laborieusement d'un sujet donné, presque toujours de leur profession, dont ils rimaient les joies et les misères, les règles et la discipline, et dont ils cherchaient à reproduire les moindres bruits, les moindres traits caractéristiques par l'arrangement matériel des vers, l'harmonie imitative des mots, mise encore en relief par le rhythme et par la mélodie de l'air qu'ils y appliquaient ensuite. Quelques grandes inspirations ont jailli de là ; mais l'avantage réel consistait en ce que l'élément poétique circulait dans le peuple, et que les côtés obscurs de la vie de chaque jour en recevaient comme une douce lumière. L'amour du métier s'en accrut, le sentiment de l'art s'y fortifia. Une émulation continuelle de chants s'alluma entre les divers maîtres chanteurs des corporations diverses. Les ouvriers s'animaient à l'ouvrage en s'accompagnant de chansons nées de cet ouvrage même et graduées comme lui. Dès lors la semence du chant se répandit et se fructifia sur toute la terre allemande. Les chants de corporation formèrent une chaîne qui s'étendit sans interruption, et à laquelle les maîtres chanteurs modernes ont ajouté de nombreux anneaux.

En Italie, la musique populaire a produit les mêmes résultats, bien moins sensibles aujourd'hui qu'il y a deux ou trois cents ans. Un exemple curieux et peu connu de l'alliance des goûts élevés de la poésie et de la musique populaire a été donné à Palerme, où les mendiants aveugles se sont constitués en académie. Cette académie, qui existe encore, a tenu ses séances depuis l'an 1661, où elle fut fondée, jusqu'à nos jours dans le vestibule de la maison professe des jésuites, que le général de cet ordre leur donna pour lieu de réunion en 1690. Depuis on a essayé de les en chasser; mais les lieutenants et gouverneurs ont maintenu les droits de ces musiciens aveugles qui gardent précieusement dans une cassette à trois serrures le recueil de leurs priviléges qu'ils ne peuvent pas voir et qu'ils ne montrent à personne. Ils sont au nombre de trente troubadours et chanteurs. Les *trovatori* composent : les rapsodes et joueurs d'instruments vont colporter leurs chants dans les villes et dans les campagnes. Ils s'engagent à ne pas chanter dans les mauvais lieux, à ne pas dire de chansons profanes dans les églises, à réciter tous les jours leur rosaire, enfin à présenter et à exécuter avec orchestre et chœur, chaque année à la Congrégation, le 8 décembre, jour de la fête de l'Immaculée-Conception, une hymne en l'honneur de la Vierge. Ils ont aussi leurs luttes de musique de voix et d'instruments, et de chansons profanes d'amour, de fantaisie et de métier. Tous les premiers jeudis du mois, un père jésuite reçoit leur confession et fait passer à la conserve leur musique et leurs chansons. En 1861 nous avons assisté à une de ces luttes de troubadours, et nous avons entendu deux improvisateurs échanger devant le public des couplets avec musique, composés par eux au moment même sur un sujet donné, en s'accompagnant sur la guitare ou sur le piano. Dans un ouvrage publié il y a un an, Gregovorius, le savant voyageur allemand, a pu constater que rien n'est encore changé aux habitudes de l'association.

Il serait facile de prouver que chez nous la diffusion musicale s'est opérée aussi bien que partout ailleurs. La musique se répand dans toute la France avec les musiques militaires, avec les gais refrains des musiciens ambulants, avec les jeunes artistes cheminant à pied, avec les voyageurs entraînés par la locomotive. On a secondé le mouvement en introduisant l'étude du chant dans les écoles primaires. Les méthodes d'enseignement se perfectionnent chaque jour ; on étouffera insensiblement le barbare chant de l'ivrogne, le sauvage vacarme des parades des spectacles forains, l'assourdissant charivari des instruments de la rue ; dans nos foires, on peut souvent constater que le gaz et de bons orchestres remplacent les pâles lampions et l'atroce musique qui en faisaient le complément obligé.

Il faut le reconnaître, la musique a fourni en France la première base de réunion pour les ouvriers. Nos orphéons sont aujourd'hui célèbres. Chaque ville aura bientôt le sien. Chaque société s'est

formée spontanément, mais elle vit en communauté avec toutes les autres sociétés, soit de France, soit de l'étranger. C'est la communion de l'art que les frontières n'arrêteront jamais et qui s'étendra à tout l'univers.

Nos orphéons se sont établis aux frais des ouvriers qui les composent. Quand les ouvriers anglais les ont vus et se sont rendu compte de leur organisation si simple, il s'est opéré comme une métamorphose; ils ont compris qu'entre eux et nous il y avait fraternité et non plus antagonisme. C'est un résultat plus profitable qu'une victoire et qu'un traité.

Lorsque j'étudiais l'organisation si belle de nos cités ouvrières, aujourd'hui sans rivales, j'ai pu constater moi-même combien l'amélioration des mœurs des ouvriers a été facilitée par la musique. Je n'en citerai que quelques exemples. Dans la cité ouvrière fondée par MM. Scrive, à Marc en Barœul, à une heure de Lille, un bal fut organisé. Le bal, c'était bien : mais la musique, où la prendre? Le plus avisé des ouvriers établit une cotisation. On fait venir un professeur, des leçons sont données, au bout de six mois le bal avait son orchestre. Les premières notions reçues, chacun s'instruit lui-même et instruit les autres. Mais on ne danse pas toujours, et quand on a touché l'art, on a bientôt des inspirations élevées. Aujourd'hui l'orchestre d'abord limité à la musique des bals, joue la musique de chambre, aborde la musique sacrée des églises, et, dans les graves circonstances, atteint la grande musique des maîtres. Le chant n'y est pas oublié, et j'ai rapporté d'admirables couplets très-agréablement mis en musique par un des ouvriers du lieu qui serait bien étonné si on lui disait qu'il a fait un chef-d'œuvre.

C'est dans un semblable milieu que s'est formé l'incomparable orphéon de Narbonne que tout Paris a pu applaudir il y a cinq ans, et dont l'uniforme simple et brillant, — toque blanche flottante, cravate rouge, blouse grise à parements argentés, pantalon noir enfoncé dans des bottes molles, — produisait tant d'étonnement. Aujourd'hui, les ouvriers se sont constitués en troupe mobile : ils chantent l'opéra, fournissent eux-mêmes l'orchestre, les chœurs et les protagonistes du chant, en même temps qu'ils ont fourni le matériel du théâtre, des décors et des machines, les machinistes eux-mêmes et les constructeurs du théâtre. Lors du grand succès d'*Orphée* à Paris, ils montèrent ce chef-d'œuvre, et l'ont exécuté avec beaucoup de goût et de sentiment.

A Mulhouse, à Thann, à Bellevue, les ouvriers de M. Kestner ont organisé, dans leurs cités ouvrières, des réunions musicales qui ont déjà mérité de sérieux encouragements. Les ouvriers de Sedan ont également obtenu des succès musicaux. La musique de chambre, le quatuor y est très en faveur, et j'y ai entendu des solistes vraiment remarquables bien que très-modestes.

Une observation que j'ai faite, c'est que les ouvriers employés dans les mines sont encore plus sensibles à la musique que les autres. J'en ai connu qui économisaient sur leur maigre salaire pour acheter des instruments, des méthodes, des partitions. J'ai trouvé chez l'un d'entre eux les psaumes de Marcello, et il m'a parlé avec un sentiment très-pur, très-distingué, de la musique sacrée. Le soir on m'invita à un thé de famille. Quelques amis étaient réunis, et j'y entendis avec un sincère plaisir la grande cantate de Mozart, *David penitente*. Toujours enfermés dans la noire prison souterraine, leur âme s'y était fait un ciel, et le concert divin qui bruissait sans cesse dans l'exaltation de leur cerveau, les consolait des tristesses de la vie.

A Rouen, dans les cités ouvrières, bâties sur la colline dite la Californie, je fus tout étonné, un soir, d'entendre un trio de voix humaines chantant la sérénade de Schubert réduite à trois parties, avec beaucoup de tact et de bonheur. Le même trio chanta ensuite le *Bengali* de Monpou, également réduit à trois voix. J'étais dans l'admiration. La nuit était pure, la lune brillait dans le ciel bleu, et les voix chantaient admirablement. On me nomma les trois ouvriers. Ils étaient là avec leurs femmes et leurs enfants, et nous dirent que, tous les soirs, ils se réunissaient chez l'un d'eux. C'était la basse qui arrangeait les morceaux. Il composait lui-même, et la femme du baryton lui fournissait des couplets. Je demandai à en voir, mais je n'osai insister parce que j'alarmais la modestie de cette jeune femme. Néanmoins je pus juger sa poésie, car le trio se hâta de chanter un chœur ravissant intitulé *le Matin du lundi*, pris aux sources vives de l'existence de l'ouvrier. Quand le chœur fut terminé et que j'eus applaudi, on ne me dissimula pas le nom de l'auteur, qui, toute rougissante, se cachait de peur d'être complimentée.

On sait qu'à Reims les ouvriers de la rue Tournebonneau ne se confondent pas avec les ouvriers des autres quartiers. C'est que ces ouvriers, outre les jardins qu'ils cultivent, se sont adonnés à la musique. J'ai entendu exécuter par eux à la messe de mort d'un de leurs camarades le *Requiem* de Mozart, admirablement interprété. Des dames artistes s'étaient jointes à eux. L'ensemble fut parfait. Comme auditoire, il n'y avait que des ouvriers.

A Mulhouse, où se trouve la plus gigantesque et la mieux organisée de toutes les cités ouvrières du monde entier, j'ai entendu, dans plusieurs des délicieuses maisons enclavées de jardins qui composent cette idéale ville qu'on dirait rêvée par un poëte, de la musique de chambre très-minutieusement détaillée; j'y ai, en revanche, entendu peu de voix humaines, excepté un ravissant quatuor de jeunes filles ou femmes. Les paroles et la musique avaient été composées par une de ces dames dont la voix aérienne m'avait charmé. Malheureusement, cette jeune dame portait sur sa joue pâlie le triste signe d'une maladie qui trop souvent frappe l'élite des hommes, et des femmes que hante la poésie.

A Vaucluse, où de semblables études m'appelèrent dernièrement, je fus fort étonné d'entendre un chœur à six parties, très-purement chanté sous la voûte de la grotte, au pied de la dune formée par les éruptions de la fontaine que Pétrarque a immortalisée. C'étaient des compagnons faisant leur tour de France; ils s'étaient rencontrés ; des goûts communs les avaient liés. Instruits par les orphéons, ils avaient cultivé des aptitudes naturelles, et ils se donnaient le plaisir de saluer les lieux consacrés par la célébrité, par quelque haut fait ou par la mémoire d'un grand homme, avec des chœurs pieux dont ils composaient en commun les vers et la musique. Partout où il s'arrêtaient on leur faisait fête, et, en bien des endroits, ils ont payé leur écot avec leurs chants. J'avoue qu'un semblable tour de France me séduirait beaucoup.

MAURICE CRISTAL.

(*La suite prochainement.*)

LA GUERRE DE CENT ANS

« DES ORGANISTES, CLAVESSINISTES ET DES MAITRES A DANCER »

Du royaume de France.

1680-1774.

(3e article) (1).

Pour reconquérir le terrain qu'ils avaient perdu, les organistes lancèrent dans le public, par l'intermédiaire de M. Delaguette, procureur au Châtelet, un précis des faits de la rivalité: — document présentant les titres d'indépendance de l'art musical ; réfutant les mensonges des maîtres de danse par une argumentation calme, mais serrée et pénétrante ; établissant, d'après l'ensemble même des actes incriminés, que les organistes et clavecinistes n'avaient apporté ni haine, ni déloyauté à la légitime défense de leurs droits.

(1) Voir les nos 42 et 43.

« Le roi des ménétriers aurait dû, — concluait ironiquement ce précis — par l'effet d'une politique bien ménagée, dérober à la connaissance du public la faiblesse de son état, et s'appliquer à l'entretenir uniquement dans l'accord parfait et dans la douceur qui doivent lui être propres; mais ce *potentat sonore*, animé de vues ambitieuses et de projets intéressés, cherche à étendre les bornes de sa domination.., Il entreprend de s'asservir de nouveaux sujets qui, sous une autorité plus puissante que la sienne, ont conservé dans tous les temps la liberté de leur art... C'est au bras de la justice à l'arrêter dans les incursions qu'il veut faire sur des terres étrangères. » Les contemporains, on le voit, comparaient déjà la rivalité des organistes et des maîtres de danse à une action militaire, et le Châtelet lui-même n'en parlait qu'à grand renfort d'images guerrières.

Les musiciens ne s'étaient pas trompés. *Le bras de la justice* « brisa l'épée du roi des violons. » Le 30 mai 1750, les ménétriers battirent enfin en retraite devant un arrêt du Parlement, prononcé à la grand'chambre, « *qui confirmait la liberté que possédaient les compositeurs de musique, organistes et clavecinistes d'enseigner la musique, de jouer de tous les instruments, et qui cassait les nouveaux statuts de la communauté de Saint-Julien.* » Le 26 juin de la même année, l'arrêt fut enregistré, et les organistes firent au Parlement le dépôt de leurs titres, afin de prévenir tout empiétement nouveau.

V.

Le roi Guignon donna l'exemple de l'obéissance, et renonça à lever tribut sur les bals et les fêtes. La guerre semblait donc terminée; mais, après les longs combats, la lutte ne s'arrête pas en même temps sur tous les points où elle s'est engagée. Après que la retraite a sonné, elle se poursuit çà et là dans les profondeurs du champ de bataille. Les maraudeurs épuisent leurs dernières munitions et agissent pour leur propre compte.

Abusant de la modération ou de la lassitude de Guignon, les quatre jurés de la communauté de Saint-Julien créent et vendent, de leur agrément et à leur profit, des charges héréditaires de lieutenants généraux du roi des violons, leur assignent des circonscriptions, et concèdent aux titulaires le droit de lever des contributions sur les musiciens, et de nommer des lieutenants particuliers.

Sur ces entrefaites, un certain Barbotin d'Ayrault-Bajet, gentillâtre aux ressources, prend, de son autorité privée, le titre de lieutenant général, confisque et exploite l'industrie des jurés, nomme des lieutenants en Bourgogne, en Bretagne, en Franche-Comté, en Alsace, en Normandie, en Champagne, en Touraine, dans le Poitou, le Lyonnais, la Bresse, le Dauphiné, et répand dans toutes ces provinces un arrêt rendu par la chambre de justice d'Angers, qui « *fait défense à tous musiciens, même à ceux des églises, d'enseigner la musique vocale et instrumentale*, de jouer des instruments, n'importe lesquels, que, préalablement, ils ne se fussent engagés à *acquitter une redevance annuelle* aux lieutenants du sieur Barbotin d'Ayrault-Pajet. »

Le succès de cette audacieuse entreprise ne peut s'expliquer que par l'ignorance dans laquelle étaient les tribunaux et les musiciens de province des conquêtes remportées par les organistes parisiens, de 1750 à 1772. Pendant que ces « grandes choses » se passaient au sein de la rivalité, les querelles entre la juridiction civile et les prétentions ecclésiastiques, les remontrances du Parlement abolies, l'exil des présidents et des conseillers de requêtes, avaient absorbé l'attention des magistrats provinciaux, et ne leur avaient pas permis de tenir une note exacte des sentences de la grand'chambre.

Manelli et ses intermèdes; les Bouffons peints par Latour; l'engouement de Paris pour la musique italienne; les lettres de Rousseau; les pamphlets de Grimm; l'orchestre de l'Opéra brûlant, en effigie, le citoyen de Genève; la *Justification de la musique française*, par le chevalier de Mouhy, qui, de son propre aveu, ne pouvait céder le pas dans l'art d'écrire qu'à M. de Voltaire; la publication du *Petit prophète de Bœhmischbroda*; les *Observations* de Rameau sur la musique; la traduction de la *Serva padrona*, de Pergolèse; l'enthousiasme de la ville; l'inscription projetée pour le nouveau rideau de l'Opéra : *Hic Marsyas Apollinem*, inscription traduite ainsi par Diderot :

O Pergolèse inimitable!
Quand notre orchestre impitoyable
T'immole sous son violon,
Je crois qu'au rebours de la fable,
Marsyas écorche Apollon.

Mlle Clairon jouant sans paniers *l'Orphelin de la Chine*, de Voltaire : — toute une révolution théâtrale, rien que cela ! — tant et de si graves événements, et leur contre-coup en province, avaient empêché les musiciens de s'enquérir de leurs nouvelles prérogatives. Ils avaient chanté : ils payèrent.

Cet état de choses ne pouvait durer longtemps. Des plaintes se firent jour; elles formèrent bientôt un faisceau considérable. Plus de *sept mille* compositeurs, professeurs et instrumentistes, poursuivis par Barbotin et ses agents pour le paiement de redevances iniques, adressèrent leurs réclamations au Corps de la musique du roi, « comme étant, par son service habituel auprès de Sa Majesté, plus à portée de les faire parvenir au pied du trône. » Les gentilshommes de la chambre, au nom du Corps de musique, représentèrent au roi « que les provinces étaient les pépinières des musiciens, qui servaient à compléter le Corps même de la musique, l'Académie royale, le Concert spirituel et les autres spectacles ; que si les ménétriers pouvaient continuer à tourmenter les musiciens, à les attaquer, à les priver de leurs prérogatives, à porter le trouble et le désordre jusque dans les églises, *à contraindre des prêtres vénérables à se faire recevoir maîtres à danser*, l'étude de la musique serait bientôt négligée, l'émulation ne tarderait pas à se dissiper, et l'art musical serait anéanti. »

Ces raisons, parfaitement déduites, dictèrent la décision du roi, et — fait peut-être unique dans tout ce règne ! — Louis XV *décréta, de son propre mouvement*, sans lenteurs ni atermoiements, « que les lieutenants du roi des ménétriers étaient destitués de leurs charges ; que la complète indépendance des musiciens était et demeurait maintenue ; qu'il y avait lieu d'abolir les priviléges et statuts de la communauté, que les jurés associés au sieur Barbotin avaient décorée du titre pompeux d'Académie royale des arts et sciences de la musique, de la danse et des jeux de tous instruments de musique et d'harmonie, de chez le roi et de la ville de Paris. »

Le décret royal fut expédié à tous les baillages, sénéchaussées et siéges de ressort du royaume « pour y être lu, publié et registré. » Ce fut le coup de grâce. La communauté des ménétriers, privée de ses revenus et de ses droits surannés, n'avait plus de raison d'être. Guignon le comprit. Quelle figure pouvait faire dans le monde un roi sans royauté, sans sujets, sans couronne, sans palais, sans flatteurs et sans liste civile? Guignon abdiqua. Il colora son départ d'un reflet de générosité, affirmant « qu'il voulait ainsi donner une preuve de son amour pour un art au progrès duquel il croyait avoir contribué par son talent sur le violon. » Abattus, épuisés, les ménétriers ne songèrent ni à retenir leur roi ni à le remplacer. Ils pleuraient sur leur confrérie renversée, sur leur violon brisé. Cette fin de monarchie eut toute la mélancolie d'un coucher de soleil : elle fut éclatante et rapide. Le 13 mars 1773, deux mois après l'édit qui abolissait les lieutenances, Louis XV supprimait la royauté ménétrière « qui paraît nuire, disait la sentence, à l'émulation si nécessaire au progrès de la musique, *que notre intention est de protéger de plus en plus.* »

Cette louable intention ne devait pas être réalisée. L'année suivante, en 1774, Louis le Bien-Aimé et Guignon le Bienvenu, le roi de France et le roi des violons descendaient dans la tombe : le premier, trop tôt pour l'art dont il avait promis de favoriser les développements; le second, trop tard pour s'ensevelir, en mourant, dans la pourpre ménétrière, convoitise et vanité de toute sa vie d'artiste.

Dès que la sentence d'abolition de la royauté de Saint-Julien eut été signifiée, le corps royal de musique recueillit, classa et fit imprimer les documents de la rivalité, ces témoignages glorieux de l'honneur et de l'art musical. « Le corps de musique de Sa Majesté est persuadé — dit l'avertissement qui précède ce recueil — que les musiciens du royaume lui sauront bon gré de cette sage précaution, puisqu'elle leur procure les moyens de se défendre, si, contre toute attente, il arrivait que la communauté des ménétriers voulût attaquer de nouveau la liberté de leur profession. »

La musique avait son code. Il ne restait plus aux danseurs que la ressource de répéter, avec les pères délaissés des poëmes et de l'Orient: nos petits-fils nous vengeront! Saint-Julien des Ménétriers, dépossédé, dépouillé, reprit humblement son vieux nom de Saint-Julien le Pauvre. Etait-ce l'emblème du présent? Etait-ce le présage de l'avenir? A qui, hélas! des musiciens ou des danseurs, revenait l'ironie du vocable?

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La fin prochainement.*)

LETTRES DE FÉLIX MENDELSSOHN

(Suite.)

A Monsieur le maître de chapelle Spohr, à Cassel.

Düsseldorf, le 8 mars 1838.

Recevez mes remercîments pour votre lettre amicale. L'annonce (d'un concours) à Vienne m'a intéressé : je n'en avais pas entendu parler. Elle m'a fait de nouveau sentir combien il me serait impossible de composer quoi que ce fût en vue d'un concours. Je ne parviendrais même pas jusqu'au commencement, et si pour se faire musicien il fallait subir un examen, j'aurais échoué tout d'abord, car je n'aurais pas à beaucoup près aussi bien répondu que je l'aurais pu. L'idée d'un prix ou d'une décision me rend distrait, et pourtant je ne puis m'en affranchir tout à fait au point de l'oublier. Mais si vous vous sentez quelque disposition, ne négligez pas — gardez-vous en bien — d'écrire une symphonie, car je ne sais pas *qui* parmi les vivants serait en état de vous disputer le prix (deuxième motif), et nous aurions une nouvelle symphonie de vous (premier motif). Au sujet des membres du comité, juges du concours à Vienne, j'ai mes idées à moi, qui toutefois ne sont pas légitimes, mais tant soit peu révolutionnaires. Que si j'étais juge, le comité tout entier n'aurait pas le prix, au cas qu'il concourût.

Vous voulez que je vous parle de mes travaux; je vous remercie de cœur de m'en avoir informé. Il y a environ un an que j'ai commencé un oratorio qui sera terminé le mois prochain, et dont le sujet est *Saint Paul*. Quelques amis en ont extrait les paroles de la Bible et les ont coordonnées; je crois que le sujet est musical et sérieux, ainsi que le texte. Pourvu que la musique réussisse au gré de mes désirs! Tout au moins j'ai eu beaucoup de plaisir en l'écrivant. J'ai également composé, il y a quelque temps, une nouvelle ouverture pour *la Belle Mélusine*, et j'en ai une autre dans ma tête. Je désirerais ardemment faire un opéra, mais je ne sais où trouver un texte ou un poëte. Ceux qui pourraient faire le poëme détestent la musique, ou bien ils ne connaissent pas la scène; les autres ne connaissent ni la poésie ni les hommes; ils ne connaissent que les planches et les quinquets, les coulisses et les décors, de sorte que je ne parviens pas à déterrer le texte d'opéra que j'ai tant cherché, mais vainement. De jour en jour je le regrette davantage: aussi j'espère toujours trouver enfin l'homme tel que je le souhaite.

En outre j'ai composé plusieurs morceaux de musique instrumentale, la plupart pour piano; vous me permettrez, j'espère, de vous en envoyer quelques-uns, quand l'occasion s'en présentera.

A sa famille.

Leipzig, 6 octobre 1835.

Voilà huit jours que je tâche de trouver une heure de loisir pour répondre à vos chères lettres... Maintenant que tout s'est bien passé, j'ai enfin un peu de tranquillité.

Le lendemain du jour où j'avais accompagné les Hensel à Délitsch, arriva Chopin; il ne voulait rester qu'un jour : aussi nous le passâmes ensemble et nous fîmes de la musique. Je ne puis te cacher, ma chère Fanny, que j'ai trouvé que, dans tes jugements, tu ne lui rends pas justice; peut-être n'était-il pas bien disposé lorsque tu l'as entendu, ce qui peut bien lui arriver assez souvent. Quant à moi, son jeu m'a de nouveau enchanté; et je suis certain que notre père et toi, si vous aviez entendu quelques-uns de ses bons morceaux, vous auriez jugé de même. Il y a dans son jeu quelque chose de foncièrement original, et de si magistral à la fois, qu'on peut l'appeler un virtuose complet; et comme j'aime tout ce qui est parfait, je passai une journée des plus agréables. J'étais heureux de me trouver avec un véritable musicien; non pas un de ces demi-virtuoses, de ces demi-classiques, qui, en musique, voudraient avoir en même temps (les mots entre guillemets sont en français dans le texte) « les honneurs de la vertu et les plaisirs du vice », mais avec un de ceux dont la direction est complétement accusée. Et si éloignée qu'elle puisse être de la mienne, je m'en accommode à merveille. Dimanche soir, lorsque j'ai dû lui jouer mon oratorio, que de gens curieux de Leipzig se glissaient dans l'appartement, pour *avoir vu* Chopin! Puis Chopin, dans l'intervalle de la première et la deuxième partie, fit vigoureusement retentir ses études nouvelles et son concerto aux oreilles de messieurs de Leipzig qui étaient émerveillés, — puis je reprends mon *Saint Paul*. — C'était comme si un Iroquois et un Cafre se rencontraient et conversaient ensemble. Il a aussi un tout gentil nouveau *notturno;* j'en ai retenu plusieurs passages, que je jouerai à Paul (frère de Mendelssohn) pour son plaisir. Nous passâmes ainsi le temps gaiement, et il me promit très-sérieusement de revenir cet hiver, si je voulais composer une symphonie nouvelle et la faire exécuter en son honneur. Nous le jurâmes tous les deux en présence de trois témoins, et nous verrons si nous tenons tous les deux notre serment.

Avant son départ arriva ma collection des œuvres de Hændel. Chopin en eut une joie d'enfant. Mais vraiment, c'est si beau, que je ne peux m'en réjouir assez : trente-deux gros in-folio reliés à l'élégante manière anglaise, en peau verte, épaisse; au dos, en grosses lettres capitales, le titre général, et l'indication du contenu du volume; sur le premier, on lit en outre : « Au directeur F.-M.-B.: le comité du festival de Cologne, 1835. » Il y avait de plus une lettre très-amicale de tout le comité, avec toutes les signatures. Et puis, j'en tire à tout hasard *Samson*, et tout d'abord je trouve un grand air de *Samson*, que personne ne connaît, parce que M. de Mosel l'a biffé, et qui en beauté ne le cède à aucun autre air de Hændel. — Vous pouvez vous figurer ma joie.

Chopin n'était pas encore parti quand arriva Moschelès, et dès la première demi-heure, il me joua mon deuxième cahier de romances sans paroles, à ma plus grande joie. Il est toujours le même, mais

l'extérieur a vieilli ; du reste frais et dispos, et il joue admirablement. C'est une autre espèce de virtuose parfait, et un maître.

Ensuite viennent successivement les répétitions pour le premier concert d'abonnement, et avant-hier au soir j'entrais en fonctions, comme directeur de musique à Leipzig. Je ne puis vous dire combien je suis satisfait de ce commencement..... L'orchestre est fort bon, et j'espère que dans six mois il sera encore meilleur. Je voudrais que vous eussiez entendu l'introduction de mon œuvre : *Le calme sur mer*. Dans la salle comme à l'orchestre régnait le silence le plus complet; on en entendait les sons les plus ténus, et ils exécutèrent tout l'adagio magistralement. La symphonie de Beethoven en *si* majeur marcha à merveille, et après chaque partie, le public applaudit avec jubilation.

Après le concert, je fis et je reçus des félicitations à l'orchestre : d'abord les musiciens, puis les élèves de l'école Saint-Thomas — de charmants jeunes gens qui entrent et partent si exactement, que je leur ai promis la décoration d'un ordre ; — puis vint Moschelès, avec un cortége de dilettantes ; puis les deux gazettes musicales, et ainsi de suite. Vendredi Moschelès donne son concert : je dois y jouer avec lui son morceau pour deux pianos — hommage à Hændel ; — en outre il jouera mon nouveau concerto ; mes *Hébrides* y figureront également. Cette après-dînée, Moschelès, Clara Wieck et moi, nous jouons le triple concerto de Bach en *ré* mineur. Combien Moschelès est aimable avec moi, combien il s'intéresse à ma position ici, ... vous pouvez vous le figurer, car vous le connaissez, notamment toi, mon cher père. Ce sont là d'heureux jours, et si je travaille peu, je me retrouve avec le plaisir dont je jouis.

Je n'ai pas eu d'agitations à propos de mon premier concert, ma chère mère, mais, je l'avoue à ma honte, jamais je n'ai été aussi saisi, quand on m'a rappelé, que cette fois ..... Je n'avais pas encore vu de concert pareil.....

Vivez tous en bonne santé et heureux, et, je vous en prie, écrivez-moi souvent.

Traduit par J. DUESBERG.

TROISIÈME CONCERT POPULAIRE DE MUSIQUE CLASSIQUE.

Le programme de ce concert commençait par la symphonie en *ré* majeur de Mozart, et se terminait par la symphonie en *la* de Beethoven. Entre ces deux compositions de haut bord étaient placées des œuvres d'une étendue moindre, mais d'un prix infini; et d'abord *la Polonaise* de *Struensée*, cette inspiration si élégante et si dramatique, dans laquelle il n'y a pas moins d'émotion que de grâce. Meyerbeer a trouvé moyen d'imprimer à ce morceau le cachet de son génie, en l'animant des passions qui dominent dans une cour et l'agitent au sein des plaisirs. C'est à M. Pasdeloup que revient l'honneur de nous avoir fait connaître ce chef-d'œuvre, dans le temps où il en était encore réduit à son petit orchestre de la salle Herz, et cependant il avait fait comprendre tout ce que renferme d'originalité, de distinction et d'effets de tout genre non-seulement *la Polonaise*, mais quelques autres fragments de *Struensée*, et notamment l'admirable ouverture qui résume le drame entier. Au cirque Napoléon, tous ces morceaux ont grandi, comme le chef et l'orchestre : l'illustre compositeur n'a plus rien à désirer. Par ses bravos redoublés, l'auditoire a prouvé combien l'œuvre lui était sympathique.

La *Grotte de Fingal* est une des plus belles et des plus curieuses productions de Mendelssohn. L'orchestre l'a rendue avec une rare perfection, et les instruments à cordes ne se sont pas moins distingués dans l'exécution de l'adagio du sixième quatuor d'Haydn. Comme on le voit, le programme ne brillait pas moins par la quantité que par la qualité.

P. S.

MUSIQUE DE CHAMBRE.

Audition du 3me quatuor de M. Charles Manry.

Nous avons entendu cette nouvelle composition de M. Ch. Manry, exécutée par MM. Lamoureux, Colonne, Adam et Norblin. Ce quatuor est en *ut* mineur. Une introduction sévère prépare l'entrée de l'*allegro con gusto*, qui, par d'heureux contrastes, produit un intérêt toujours croissant.

L'*andantino*, en *la* bémol majeur, est une élégie du plus haut style. Le violoncelle, l'alto et le deuxième violon exécutent des croches syllabiques en *pizzicato*, et bientôt le premier violon entre avec majesté et chante une mélodie passionnée. Lorsque le ravissant motif de l'andantino reparaît, le second violon l'accompagne par un trait qui l'enveloppe et le serre étroitement. Si ce morceau était exécuté par tous les instruments à cordes de la Société des concerts ou de l'orchestre des concerts populaires, nul doute qu'il n'obtînt les honneurs du *bis*.

Le *scherzo*, dont le *trio* surtout est rempli de grâce et d'élégance, est suivi du *finale*, morceau dans lequel le style fugué se montre avec tous ses avantages, c'est-à-dire sans traîner à sa suite la fatigue et l'ennui.

A. ELWART.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra, *la Muette de Portici*, *la Juive* et *Robert le Diable* ont défrayé le répertoire pendant la dernière semaine. Villaret, plus sûr du rôle d'Eléazar, s'y montre à chaque représentation plus remarquable. *Robert le Diable* a prouvé que sa force d'attraction était toujours la même. La recette s'est élevée à près de 10,000 francs. Gueymard chantait le principal rôle, et l'exécution générale a été fort belle.

*** Aujourd'hui, par extraordinaire, *la Juive* avec Villaret dans le rôle d'Eléazar.

*** Après la Boschetti, qui répète en ce moment le grand ballet qui sera donné cet hiver, l'Opéra vient d'engager pour trois ans Mlle Fioretti, premier sujet de la danse au théâtre de la Scala.

*** La reprise de *Zampa* obtient beaucoup de succès à l'Opéra-Comique, et la vogue du *Domino noir* augmente. Les chefs-d'œuvre d'Hérold et d'Auber attirent la foule. Dans le premier, Montaubry remplit avec plus de voix et de talent que jamais le rôle principal.

*** Mlle Darcier, fille du chanteur populaire, vient d'être engagée.

*** Aujourd'hui dimanche, le théâtre Italien donnera le *Trovatore*, dont les principaux rôles seront chantés par Fraschini, Sterbini, Mmes Anna de la Grange et de Méric-Lablache. *Lucia*, *Poliuto*, *Rigoletto* et *Norma* ont été représentés successivement dans le cours de la semaine.

*** Mme Borghi-Mamo est arrivée à Paris pour chanter au théâtre Italien.

*** Les débuts du ténor Baragli sont annoncés pour la semaine prochaine.

*** Hier, samedi, au théâtre Lyrique a eu lieu la reprise d'*Oberon*.

*** Les *Troyens* de Berlioz en sont à leur sixième représentation et attirent beaucoup de monde.

*** Les recettes des théâtres, concerts et spectacles de tout genre se sont élevées pendant le mois passé à la somme de 1,806,597 francs.

*** M. Camille Doucet, chef de la direction des théâtres, est en ce moment à Compiègne, où il doit passer huit jours. On pense que ce voyage n'est pas étranger à la question théâtrale, dont la solution nous est promise pour une époque très-prochaine.

*** Voici quelles seraient, d'après le journal *la France*, les principales clauses du décret sur la liberté des théâtres projetée : « 1° tout citoyen aura le droit de construire et d'exploiter un théâtre, tant à Paris que dans les départements ; 2° la liberté des genres serait assurée, avec interdiction formelle du droit d'altérer le texte des ouvrages tom-

bés dans le domaine public ; 3° les spectacles de curiosités et les concerts seraient désormais affranchis de tout prélèvement au profit des directeurs privilégiés des départements; 4° enfin, les directeurs de théâtres, autres que les théâtres subventionnés, seraient désormais affranchis de toutes les clauses des cahiers des charges actuels dans ce qu'elles ont de contraire au présent décret. La mise en vigueur du décret serait, si nous sommes bien informé, fixée au 1er juillet 1864.

*** Voici un extrait de l'*Exposé de la situation de l'Empire*, distribué aux membres du Corps législatif, en ce qui concerne les théâtres: « A la fin de la dernière session, le Corps-Législatif exprimait le vœu qu'une subvention fût allouée au théâtre Lyrique, pour encourager de louables efforts et récompenser de brillants succès. Ce vœu vient d'être exaucé. L'exploitation du théâtre Italien ayant pu être concédée dans des conditions nouvelles, et l'entrepreneur lui-même ayant offert de s'en charger sans le secours de l'Etat, la somme annuelle de 100,000 francs qui restait ainsi disponible, a été attribuée au théâtre Lyrique. L'intérêt des compositeurs français, notamment celui des élèves de Rome, lauréats de l'Institut, n'a pas été perdu de vue en cette circonstance, et il a obtenu des garanties sérieuses, qui déjà commencent à produire leur effet. Un décret impérial avait chargé une commission de préparer un projet de loi sur la propriété littéraire et artistique. Ce projet, élaboré avec soin, est aujourd'hui soumis au Conseil d'Etat. Une mesure non moins importante, et qui depuis longtemps était réclamée, comme le meilleur encouragement à donner à l'art et à la littérature dramatique, la liberté des théâtres, vient d'être prise par la généreuse initiative de l'Empereur, et le conseil d'Etat est saisi de l'examen d'un projet de décret ayant pour objet de sanctionner cette décision.

*** Roger donne des représentations très-suivies à Gand. Le célèbre ténor enthousiasme le public dans *Lucie de Lammermoor*.

*** Mme Tedesco se fait entendre avec beaucoup de succès au théâtre de Lille, où elle est engagée pour huit représentations.

*** Aujourd'hui dimanche, au quatrième concert populaire de musique classique, dirigé par Pasdeloup, on exécutera : symphonie en *ut* (n° 42), de Haydn; air de ballet de *Prométhée*, de Beethoven (le solo de violoncelle par M. Poëncet); suite en *ré* majeur, de J.-S. Bach (ouverture, air, gavotte); symphonie en *la* majeur, de Mendelssohn.

*** M. Marchesi est venu passer quelques jours à Paris, mais il retourne immédiatement en Angleterre, où le rappellent divers engagements. Il doit chanter, le 21 de ce mois, dans un concert au palais de Cristal, et, le 25, à Manchester.

*** L'excellent pianiste compositeur, M. Bergson, revenu de son voyage en Suisse, a repris ses cours et leçons.

*** La Société des concerts donnera, les dimanches 6 et 20 décembre à 2 heures, deux concerts extraordinaires, en dehors des concerts par abonnement, qui, selon l'usage, ne commenceront que le deuxième dimanche de janvier. Une prochaine affiche fera connaître les jours et les ures où le bureau de location sera ouvert au public pour les deux concerts extraordinaires.

*** Bazzini, le célèbre violoniste, est arrivé d'Italie; il a passé par notre ville, en se rendant à Bruxelles et dans les Pays-Bas, pour y donner des concerts et revenir ensuite à Paris. Il a composé plusieurs morceaux qui, par leur caractère mélodique et le peu de difficultés qu'on y rencontre, seront fort bien reçus des amateurs.

*** Le célèbre ballet des *Scythes*, de Gluck, qui obtient chaque année un si grand succès aux concerts du Conservatoire, vient d'être transcrit pour le piano par M. Félix le Couppey. On retrouve dans ce travail le tact exquis et le goût pur qui distinguent les autres ouvrages de l'éminent professeur.

*** Le concours d'harmonie et de composition pour les élèves des classes militaires a eu lieu aujourd'hui au Conservatoire impérial de musique. En voici le résultat : 1ers prix, M. Sibillot, du 11e d'artillerie, élève de M. Emile Jonas, et M. Grison, du 5e de ligne, élève de M. Bazin. 2es prix, M. Simon, du 96e de ligne, élève de M. Bazin, et M. Gluck, du 8e lanciers, élève de M. Emile Jonas. 1ers accessits, M. Elie, du 78e de ligne, et M. Leschevin, du 17e de ligne, élèves de M. Bazin. 2e accessit, M. Dufour, du 75e de ligne, élève de M. Bazin. 3e accessit, M. Devos, du 5e de ligne, élève de M. E. Jonas.

*** Mme Gagliano, dont nous avons signalé les brillants succès, vient d'être engagée pour le prochain concert de la Société philharmonique de Boulogne.

*** Nous nous empressons d'annoncer à nos lecteurs que Mme Oscar Comettant, l'éminente cantatrice, ouvrira un cours de chant italien et français, le 15 décembre prochain, dans les salons de Mme Moreau de Saint-Ludgère, 57, rue de Bourgogne. Le cours de Mme Comettant, qui alternera avec les cours de piano de Mme Moreau de Saint-Ludgère fondés en 1838, aura lieu les mercredis et samedis, de 1 heure à 3 heures.

*** Le violoncelliste Piatti, qui jouit en Angleterre d'une réputation égale à son talent, vient d'arriver à Paris.

*** Haendel est devenu l'objet d'un hommage unique dans son genre. Dans l'église Sainte-Marie Redcliff, on lui a dédié une fenêtre sur laquelle sont exécutés des groupes d'anges qui sont censés chanter des passages du Messie.

*** S. E. le ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts vient de souscrire à vingt-cinq exemplaires de la nouvelle méthode de violoncelle, de M. Lebouc, pour être répartis entre les conservatoires des départements et autres écoles communales de musique de France. La méthode de M. Lebouc est déjà adoptée par les conservatoires de Paris et de Bruxelles.

*** Mlle Charlotte de Tiefensée a donné récemment un concert dans la salle du Kurhaus à Aix-la-Chapelle. Son répertoire est des plus variés; cette artiste remarquable connaît tous les genres et chante dans presque toutes les langues.

*** A Zittars, on a placé à côté de la porte de la maison où naquit Marschner, une plaque commémorative en marbre avec cette inscription : « Dans cette maison est né Henri Marschner, le 16 août 1795. »

*** Le ministre de l'instruction publique vient de prescrire pour les établissements universitaires de l'Empire, lycées et colléges, l'étude de la musique vocale. Elle se trouve désormais classée parmi les exercices supplémentaires de ces grandes écoles.

*** La fête de sainte Cécile sera célébrée à Saint-Eustache, lundi 23 novembre, à 11 heures, avec la plus grande solennité, par les soins du Comité de l'Association des Artistes musiciens. M. Pasdeloup fera exécuter par l'orchestre et la chorale populaire de musique classique, sous sa direction, la première messe en *ut* de Beethoven, qui n'a pas encore été entendue à Paris. Mgr Darboy, archevêque de Paris, assistera à cette cérémonie. Les premiers artistes de l'Académie impériale de musique chanteront les soli. A l'offertoire, M. Alard exécutera sur le violon un andante de Beethoven. — Le grand orgue sera tenu par M. Edouard Batiste. — Le produit de la quête et des chaises sera versé dans la caisse de secours de l'Association. — On se procure à l'avance des billets d'enceinte réservée, chez M. Bolle-Lasalle, trésorier de cette Société de bienfaisance, 68, rue de Bondy.

*** M. Mansour annonce pour le lundi 16 novembre la réouverture de ses cours de piano : *cours normal* pour les élèves de force supérieure qui se destinent à l'enseignement (une leçon de deux heures par semaine pour quatre élèves), et *cours progressif* pour les élèves de petite ou grande moyenne force (deux leçons de deux heures par semaine pour huit élèves).

*** M. Wilhelm Langhans, compositeur et chef d'orchestre, qui a donné un concert l'hiver dernier dont nous avons rendu compte, est arrivé cette semaine à Paris avec sa femme, excellente pianiste.

*** Le Comité du progrès artistique rappelle aux compositeurs de musique que ses deux concours seront clos le 15 janvier prochain. S'adresser à M. le secrétaire, 23, rue d'Hauteville, Paris.

*** Philippe Hœrter, violoniste et compositeur d'un vrai talent, est mort le 6 de ce mois à Strasbourg. Né dans cette ville en 1795, il a écrit des opéras allemands, des chœurs et des cantates très-remarquables. — Toutes les sociétés chorales de la ville et l'harmonie militaire, dirigée par l'habile M. Roth, assistaient aux obsèques de cet artiste, dont la modestie rehaussait le mérite. Un chœur de sa composition y a été parfaitement exécuté par la masse chorale. Pensionnaire de l'association des artistes musiciens, Hœrter laisse une veuve à laquelle plusieurs membres du comité central se sont empressés de donner des preuves effectives de la sympathie qu'elle est en droit d'inspirer.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Lyon.* — En attendant la reprise du *Pardon de Ploërmel*, retardée par une indisposition de Mme Cabel, *Charles VI* a été représenté devant une salle comble et a obtenu un très-grand succès. Mlle Lacombe, MM. Melchisedec, Dulaurens et Coulon ont fort bien rempli les rôles de l'œuvre magistrale d'Halévy.

*** *Bordeaux.* — La Société de Sainte-Cécile, présidée par l'honorable M. Brochon et dirigée par M. Ch. Mezeray, exécutera, le 26 novembre, à l'église Notre-Dame du chef-lieu de la Gironde, la messe solennelle à trois voix, solo, chœur et grand orchestre, de M. A. Elwart. — A l'issue de la messe, l'orchestre exécutera la belle ouverture de *Spartacus* de M. Saint-Saens. — Ces deux compositions

ont, à huit ans de distance, obtenu le premier prix au concours annuel de la Société de Sainte-Cécile.

*** *Nice.* — Les débuts de la troupe italienne au théâtre impérial, sous la direction habile de M. Avette, viennent de se terminer et ont obtenu en grande partie les suffrages du public. Deux très-jeunes cantatrices, Mlles Ferni et Varesi, le ténor Cantoni et le baryton Coliva s'y sont très-distingués. De nouveaux ouvrages vont être montés, parmi lesquels le *Stradella* de Flotow.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.*— Un opéra de salon, *Jessy Lea,* paroles d'Oxenford, musique de Macfarren, vient d'être représenté avec succès sur la scène de *Gallery of Illustration.* — Les concerts-promenades sous la direction de Jullien fils, attirent la foule. Mme Volpini et le cornettiste Legendre y sont beaucoup applaudis. Sivori va s'y faire entendre, ainsi que Sims Reeves et Santley. La réussite de cette entreprise paraît donc assurée.

*** *Bruxelles.* — C'est dans *Robert le Diable,* joué devant une salle comble et en présence de la duchesse de Brabant, que le début de Mlle Fredberg a eu lieu. La gracieuse danseuse a obtenu un succès éclatant et va continuer ses débuts dans *la Muette de Portici.*

*** *Amsterdam.*— Mme Trebelli-Bettini et M. Bettini sont engagés avec Mlle Artot pour la saison d'hiver, à l'opéra italien, et se feront entendre dans une série de concerts avec le concours de MM. Jaëll, Rubinstein et de Vroye.

*** *Berlin* — On annonce les prochains débuts du célèbre ténor Niemann, de Hanovre, qui se fera entendre ici dans *Robert le Diable, la Favorite, Fernand Cortez,* etc. — La pièce d'Offenbach : *le Prince Acapulco,* qui a obtenu récemment tant de succès au théâtre de Wallner, n'est autre que *le Brésilien,* joué au théâtre du Palais-Royal, à Paris, et contenant la fameuse *ronde du Brésilien* d'Offenbach.

*** *Hanovre.*— M. Joachim, le célèbre violoniste, a repris ses séances de quatuor : dans la première on a exécuté des compositions de Haydn, Mozart et Beethoven.

*** *Francfort.* — Après avoir joué au Musée, Mme Clara Schumann a donné deux concerts très-suivis. — La Société de Sainte-Cécile annonce pour cette année trois concerts : dans le premier, on exécutera *Elie* ; au deuxième, cantate de Bach, chœur par F. Hiller ; au troisième, *le Messie.*

*** *Leipzig.* — Hans de Bülow a donné dans la salle du Gewandhaus la première de ses trois soirées pour cette année. Comme l'an passé, lui seul a rempli la séance ; il a joué neuf grands morceaux, de mémoire, sans broncher, avec une vigueur qui n'a pas faibli un moment; ce sont diverses compositions de Bach, Mendelssohn, A. Rubinstein, Moschelès, Liszt, Hummel et Kiel. Au cinquième concert du Gewandhaus s'est fait entendre Hugo Heermann, qui a exécuté avec talent et succès un concerto de Spohr, et air varié de Vieuxtemps.

*** *Vienne.* — Le premier concert de Société a été une véritable fête ; on y a exécuté deux ouvrages de Hændel : l'*Ode à sainte Cécile,* pour la première fois en cette ville, et *Samson.* L'exécution de ces deux œuvres capitales a été parfaite. Dans la première, les solos ont été chantés par Mme Passy-Cornet et par M. Schnarr de Carolsfeld, le chœur final, une des plus belles choses qu'ait écrites le célèbre compositeur, a produit un effet immense. — Hellmesberger a repris ses séances de musique de chambre; il y en aura huit dans le courant de l'hiver. — Au théâtre de l'opéra de la cour, on répète : *Iphigénie,* de Gluck, et le nouvel opéra d'Offenbach, *les Fées du Rhin* ; ensuite sera mis à l'étude l'opéra nouveau *Concino Concini*, par M. Loewe. — Une belle représentation des *Huguenots* vient d'être donnée au même théâtre. Les honneurs de la soirée ont été pour Mme Fabri-Mulder qui, dans le rôle de Valentine, a produit beaucoup d'effet, surtout dans le duo du troisième et dans celui du quatrième acte. — On se propose de remettre à l'étude *Joseph.* Cette belle partition de Méhul n'a jamais cessé de faire partie du répertoire de l'opéra en Allemagne.

*** *Milan.* — La réouverture du théâtre Carcano a eu lieu par l'opéra *Folletto di Gresy,* fort bien accueilli par un nombreux public. Au théâtre de la Scala un nouveau ballet de Pellerini, *Attéa,* obtient du succès.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez J. HIÉLARD, éditeur,
8, RUE LAFFITTE, A PARIS.

Grand abonnement
DE
LECTURE MUSICALE

Conditions de l'abonnement :
Un an, 30 f.—Six mois, 18 f.—Trois mois, 12 f.—Un mois, 5 f.

Collection complète des
TRIOS, QUATUORS, QUINTETTES (*éditions allemandes*)
ET
Toutes les Partitions arrangées pour piano à 4 mains
MUSIQUE D'ENSEMBLE. — MUSIQUE POUR PIANO SEUL.
Opéras français, allemands et italiens, chant et piano seul.

La Bibliothèque sera constamment alimentée par les meilleurs ouvrages au fur et à mesure qu'ils paraîtront.

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

H. WOLFART. — Quinze transcriptions faciles sur les opéras les plus célèbres, chaque..... 4 50
R. HAMMER. — Trois mélodies de SCHUBERT, arrangées en TRIO..... 12 »

Beau choix de Pianos
VENTE ET LOCATION

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

LES DÉLASSEMENTS DE L'ÉTUDE, nouvelle série de **cent** mélodies et airs favoris des opéras célèbres, arrangés pour **violon, flûte, cornet, clarinette, harmonium, saxophone,** divisés en quatre suites.

PRIX DE CHAQUE SUITE : **7** FR. **50**, P. M.

TOUTES LES ROMANCES SANS PAROLES
Pour le Piano, composées par **Félix Mendelssohn-Bartholdy**
42 romances sans paroles, revues par STEPHEN HELLER,
Réunies en un volume; édition format in-8°, prix net : **10** fr.
(*Premier volume du Répertoire de musique classique de Piano.*)

LES SUCCÈS UNIVERSELS **Répertoire de musique moderne pour le Piano.** — Choix de morceaux de Piano originaux les plus favoris des auteurs modernes.
DEUX VOLUMES IN-8°, CHAQUE VOLUME CONTIANT 20 MORCEAUX, PRIX NET : **10** FR.

LA MOISSON D'OR, **25 petits morceaux très-faciles pour le piano**, soigneusement doigtés et sans octaves, composés sur les plus jolis motifs des opéras célèbres,
Par H. VALIQUET
25 NUMÉROS EN CINQ SÉRIES.
CHAQUE NUMÉRO : **2** FR. **50.** — CHAQUE SERIE DE 5 NUMÉROS : **9** FR.
L'OUVRAGE COMPLET : **10** FR. NET.
Les mêmes 25 morceaux, arrangés *pour le piano à quatre mains,*
CHAQUE NUMÉRO : **5** FR. — CHAQUE SÉRIE : **18** FR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

LA **LYRE** FRANÇAISE

ÉDITION POPULAIRE IN-8° DE

300

Airs d'opéras, Duos, Romances, etc., sans accompagnement, des meilleurs auteurs anciens et modernes.

PRIX DE CHAQUE NUMÉRO : 25 CENTIMES NET.

LA **LYRE** FRANÇAISE

LE TRÉSOR DES PIANISTES

COLLECTION DES ŒUVRES CHOISIES, POUR PIANO SEUL, DES PLUS GRANDS MAITRES DE TOUTES LES ÉCOLES, DEPUIS LE XVIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS,

Publiée par

M. A. FARRENC et Mme L. FARRENC

Compositeur et professeur de piano au Conservatoire de Paris.

2 livraisons par an, chacune d'environ 300 pages de musique et de texte pour les notices biographiques, etc.

CONTENU DES LIVRAISONS PUBLIÉES :

1re livraison : Emmanuel Bach, douze sonates en deux livres. — Rameau, deux livres de pièces. — Durante, six sonates. — Porpora, six fugues. — **2e livraison** : E. Bach, six sonates. — Jean Kuhnau, sept sonates. — Henri Purcell, recueil de pièces. — Dominique Scarlatti, pièces nos 1 à 26. — Hummel, op. 8, *Chanson autrichienne*, variée; — op. 9, Marche des *Deux journées*, id.; — op. 10, *God save the King*, d.; — op. 15, air des *Deux petits Savoyards*, id. — O. A. Lindemann, diverses pièces. — Schwanenberg, deux menuets. — **3e livraison** : Le P. Martini, douze sonates. — Fr. Couperin, 1re livraison de pièces. — Hummel, op. 21, *Chanson hollandaise*, variée; — op. 40, Marche de *Cendrillon*, id.; — op. 57, Gavotte d'*Armide*; — op. 75, *la Belle Marie*, chanson anglaise variée.— **4e livraison** : Emm. Bach, douze sonates en deux recueils. — Haendel, suites de pièces 1, 2, 3, et 4 livres. **5e livraison** : Chambonnière, recueils de pièces, livres 1 et 2. — Dominique Scarlatti, pièces nos 27 à 49. — Beethoven, sept sonates, œuvres 2, 7 et 10.

La **6e livraison** paraîtra avant la fin de décembre; elle contiendra six sonates d'Em. Bach; — douze polonaises et une sonate de Wilhelm Friedemann Bach; — le recueil de pièces d'anciens auteurs anglais (W. Byrd, John Bull et Orlando Gibbons), intitulé *Parthenia* (fin du XVIe siècle) et d'autres pièces de la même époque, entre autres le fameux *Carman's Whistle* (le Sifflet du charretier), ancienne chanson populaire anglaise variée, par W. Byrd; — les sonates de Beethoven œuvres 13, 14, 26, 27 et 28 (sept sonates).

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

MANUFACTURE GÉNÉRALE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS

50, rue Saint-Georges, à Paris.

ADOLPHE SAX

50, rue Saint-Georges à Paris.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique.
Seule grande Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

RÉSUMÉ DES AVANTAGES DES SAXHORNS ET DES SAXOTROMBAS.

Le Saxotromba, ou le Saxhorn, est supérieur à ses analogues existants précédemment, comme proportion de tubes et par conséquent comme son ; supérieur comme justesse ; supérieur comme création de famille complète ; supérieur comme facilité et unité de doigté ; supérieur comme forme ou contour des tubes pour l'émission des sons ; supérieur comme forme pour le placement et le maniement de l'instrument ; supérieur comme ayant une même direction des sons (avantage pour l'auditeur de recevoir tous les sons avec la même puissance); supérieur en ce que quelques jours suffisent pour former, avec des amateurs ou de simples conscrits militaires, une musique passable ; supérieur en ce que les plus gros instruments comme les petits se tiennent facilement au moyen de la main gauche et du bras gauche, et laissent le bras et la main droite entièrement libres, et dans la meilleure position pour le jeu des doigts sur les cylindres ; supérieur en ce que, quand un élève a déjà fait des études et qu'il est obligé de changer d'instrument faute de disposition des lèvres ou par tout autre motif, ses études acquises servent pour le nouvel instrument, soit trompette, trombone ou tout autre instrument ; supérieur en ce que l'on peut faire les études les plus longues et les plus difficiles sur l'instrument qui fatigue le moins et les reporter sur d'autres plus durs à jouer ou plus lourds à porter; supérieur en ce que, dans les sociétés ou dans un régiment de cavalerie, surtout lors des congés, il arrive souvent que tous les artistes d'une même catégorie d'instruments partent, et que, dans ce cas, on peut les remplacer en prenant des musiciens dans les parties les mieux garnies pour occuper ou remplacer les parties manquantes; supérieur en ce qu'on ne craint pas les coups de tête des chevaux, qui, avec les anciens instruments, brisaient parfois les dents au cavalier; supérieur en ce que l'on peut jouer, le cheval au trot ou au galop, l'instrument suivant toujours les mouvements du corps; supérieur pour la musique en marche en ce que l'instrument ne se dérange pas sur les lèvres, et conserve par conséquent la même sonorité qu'au repos; supérieur pour les corps de musique et pour le militaire surtout, où tout est régulier excepté les musiciens et les instruments d'après le système ancien), en ce que tout le monde se trouve dans la même position, toutes les mains à la même hauteur et tous les instruments penchés de gauche à droite ; supérieur, pour la musique à cheval ou de cavalerie, en ce que si, pendant que l'on joue, le cheval vient à faire un écart, il est facile de ressaisir les brides pour le ramener, sans déranger l'instrument de sa position.

Tous les instruments sortant de la fabrique portent l'inscription suivante : **Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur,** le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 47. | 22 Novembre 1863.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

1864 31me ANNÉE 1864

REVUE ET GAZETTE MUSICALE

Primes

Offertes aux anciens et nouveaux Abonnés.

Pour satisfaire au désir qui nous a été exprimé par un grand nombre de nos Abonnés, nous offrons, à l'occasion du renouvellement de l'année :

1°

LE SECOND VOLUME

DU

RÉPERTOIRE DE MUSIQUE MODERNE

POUR LE PIANO

Dont le premier volume a été accueilli avec tant de faveur l'année passée.

CE VOLUME, FORMAT IN-8°, CONTIENT LE CHOIX SUIVANT DE

VINGT MORCEAUX DE PIANO :

1. **ALKAN.** — Op. 32. Fantasietta alla moresca.
2. **BLUMENTHAL.** — Op. 1. La Source, caprice.
3. **CHOPIN.** — Op. 10. Deux études.
4. **CZERNY.** — Op. 754. Tarentelle.
5. **DŒHLER.** — Op. 42. Deux études.
6. **FAVARGER.** — Op. 42. Caliban, grande valse.
7. **GORIA.** — Op. 41. Grande mazurka.
8. **HELLER** (STÉPHEN). — Op. 56. Sérénade.
9. **HENSELT.** Poëme d'amour.
10. **HERZ** (H.). — Op. 143. Mazurka.
11. **JAELL.** — Le Carillon, morceau élégant.
12. **LACOMBE.** — Op. 54. Marche turque.
13. **LESCHETIZKY.** — Chant du soir, idylle.
14. **LITOLFF.** — Chanson du rouet.
15. **LISZT.** — Deuxième marche hongroise.
16. **MENDELSSOHN.** — Presto scherzando.
17. **MOSCHELES.** — Op. 95. Trois études.
18. **PRUDENT.** — Op. 33. Farandole.
19. **THALBERG.** — Op. 35. Le Trémolo.
20. **VOSS.** — Op. 161. Écume de champagne.

2°

Un recueil contenant six Morceaux de Chant :

MÉLODIES ET CHANSONS

IRLANDAISES, ÉCOSSAISES, ESPAGNOLES ET HAVANAISES

Avec paroles françaises :

Ces morceaux, d'une grande originalité et entièrement inconnus en France, sont chantés avec un grand succès dans ses concerts par Mlle

CARLOTTA PATTI

Nous tiendrons ces Primes à la disposition des Abonnés anciens et nouveaux à partir du 10 décembre 1863.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial italien : reprise du *Trovatore* et du *Barbiere*. — Quatrième concert de musique classique au cirque Napoléon. — La musique populaire et dans les cités ouvrières en 1863 (2e et dernier article), par **Maurice Cristal.** — La guerre de cent ans des organistes, clavecinistes et des maîtres à danser du royaume de France, 1680-1774 (4e et dernier article), par **Em. Mathieu de Monter.** — Revue critique. — Correspondance : Saint-Pétersbourg. — Nouvelles et annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Reprise du *Trovatore* et du *Barbiere*. — Débuts de Mme de Méric-Lablache, de Sterbini, de Baragli et de Rovere. — Rentrée de Mme Borghi-Mamo.

La représentation du *Trovatore*, donnée dimanche dernier, a été certainement la meilleure, la plus complète de toutes celles qui ont eu lieu depuis la réouverture, et la preuve, c'est qu'elle a rajeuni un ouvrage dont on a tant abusé, que le besoin est loin de s'en faire sentir. Fraschini s'est emparé du rôle de Manrico avec toute la puissance de sa voix et de son talent : il s'y est élevé peut-être encore plus haut que dans l'Edgardo de *Lucia*. Il en a si bien fait valoir les moindres détails, que l'auditoire est constamment resté sous le charme et ne cessait de l'écouter que pour l'applaudir. Après les bravos, c'étaient les rappels, et les *bis* n'auraient pas manqué non plus, si Fraschini n'eût contracté l'excellente habitude de ne jamais s'y prêter. Mme Anna de la Grange l'a fort bien secondé dans le rôle de Leonora : elle est grande, elle est noble ; on ne saurait chanter mieux qu'elle, et si l'émotion lui manque parfois, ce n'est pas faute d'en posséder parfaitement la mimique et d'en pratiquer l'imitation avec un art consommé.

Deux débutants, pour Paris du moins, s'essayaient dans l'œuvre de Verdi : Sterbini chantait le rôle du comte de Luna, et Mme de Méric-Lablache celui d'Azucena, la bohémienne. Cette dernière s'était déjà montrée à nous, il y a quelques années, dans le petit rôle de Gondi, de *Maria di Rohan*. Depuis, elle a réussi en beaucoup de pays et sur beaucoup de scènes. Sa voix de contralto est timbrée, vibrante et mordante ; elle monte facilement à des notes qui dépassent son diapason ordinaire. Quel dommage que son articulation soit déparée par un grasseyement intolérable même chez nous, où l'on grasseye à dire d'experts, mais où l'on s'en corrige quand on le veut, par des procédés qui n'exigent que de la patience ! Mme de Méric-Lablache

tient beaucoup à se montrer dramatique, mais elle exagère le sentiment comme elle exagère la vieillesse. La mère de Manrico n'est nullement obligée de trembler sur ses jambes, d'autant moins qu'avec sa figure basanée, rougie par le soleil, on pourrait s'y tromper et croire que c'est l'effet, non de l'âge, mais du vin. Sterbini a une voix douteuse et variable : on l'entend à peine quand il chante *piano;* on l'entend trop quand le *forte* arrive. Peut-être faut-il s'en prendre à la terreur, et l'équilibre finira-t-il par se rétablir avec le temps.

Jamais, jusqu'à présent, la mise en scène du *Trovatore* n'avait été plus soignée ; comme dans *Lucia*, plusieurs décors nouveaux réjouissaient les regards, notamment au troisième acte, qu'on a rétabli sur un pied de luxe inusité. Par exemple, rien n'a été changé à la pauvre défroque du *Barbiere;* c'est toujours la vieille place publique, toujours le vieux salon ! Et à travers tout cela une musique toujours jeune, qui persiste à vivre et à se soutenir, en dépit du costume et de l'exécution. Il n'y avait pas moins que la différence du jour et de la nuit entre la représentation du *Trovatore* et celle du *Barbiere*, donnée le mercredi suivant. Nous ne saurions nous empêcher de le dire à l'orchestre : il n'est pas permis d'exécuter une délicieuse ouverture avec la nonchalance, la froideur, la brutalité dont, l'autre jour, il s'est rendu coupable. Jadis, pendant cette adorable symphonie, on eût entendu voler une mouche : aujourd'hui personne ne s'en soucie, personne n'y prend garde, parce que l'orchestre et son chef donnent l'exemple de l'indifférence. Comment voulez-vous qu'on écoute des gens qui ne se font pas l'honneur de s'écouter eux-mêmes ? C'est le mot si juste et si vrai de Mme de Staël. Malheureusement, l'ouvrage entier n'a guère été mieux traité que l'ouverture.

On sait qu'un télégramme avait été chercher Mme Borghi-Mamo à Madrid, la surprendre au milieu de ses succès, pour l'appeler à Paris en toute hâte. La cantatrice est venue et a fait sa rentrée par le rôle de Rosine, lequel n'est pas le meilleur de son répertoire. Elle n'est pas assez vive, assez espiègle pour bien jouer la pupille du docteur Bartolo, et puis elle porte des robes trop longues. Elle chante toujours fort bien, mais le *Bacio* qu'elle a dit dans la scène de la leçon n'est plus assez neuf, assez distingué pour nous. Le débutant, Baragli, fort agréable de sa personne, est un *tenorino* dont la voix nous a paru d'abord interceptée par le brouillard. C'est du moins une voix des plus minces, qui rachète en agilité ce qui lui manque en volume. Rovere, l'autre débutant, le nouveau Bartolo, n'a plus l'ombre d'une voix : c'est un bouffe sur le retour, qui ressemble à un vieux clown par les gestes et les grimaces. Bouché s'est trop complu dans l'air de la *Calumnia*: il l'a détaillé si savamment, si pesamment que le public ne se tenait plus d'impatience : aussi n'a-t-il obtenu pour sa peine qu'un *chut* des plus prononcés. Delle Sedie n'est qu'un demi-Figaro, et si nous ajoutons que tous ces artistes n'ont pas l'habitude de jouer ensemble, on comprendra pourquoi la représentation du *Barbiere* ne doit figurer que pour mémoire.

QUATRIÈME CONCERT POPULAIRE DE MUSIQUE CLASSIQUE

au Cirque Napoléon.

Ce qui piquait le plus vivement la curiosité dans le programme de ce concert, ce n'était ni la symphonie en *ut* d'Haydn, ni la symphonie en *la* majeur de Mendelssohn, malgré leur qualité bien reconnue de chef-d'œuvre, ni même l'air de ballet écrit pour *Prométhée*, par Beethoven, et que l'auditoire a unanimement redemandé : mais c'était la suite de morceaux en *ré* majeur, composés par Jean-Sébastien Bach, ce maître des maîtres, mort depuis plus de cent ans. Ces morceaux, ces fragments rangés sous les titres d'*ouverture*, d'*air* et de *gavotte*, ont été écoutés dans le silence le plus profond ; aucun signe d'approbation ni d'improbation n'en a interrompu la marche, et à la fin des bravos d'estime, sinon d'enthousiasme, se sont fait entendre. Avouons que ce genre de composition est tout à fait dépourvu de charme et n'offre qu'un intérêt purement archéologique. M. Pasdeloup a bien fait d'en donner un spécimen, mais nous ne pensons pas qu'il y revienne souvent. C'est, si l'on veut, de la musique classique, mais ce ne sera jamais de la musique populaire. L'exécution en a été parfaite, et il ne fallait pas moins pour sauver quelques passages bien capables d'exciter un peu l'hilarité moderne.

P. S.

LA MUSIQUE POPULAIRE
ET
DANS LES CITÉS OUVRIÈRES

En 1863.

(2e et dernier article) (1).

Après avoir cité quelques-uns des résultats favorables que produit la musique, voici maintenant des faits qui montreront comment ces progrès s'opèrent et quels en sont les commencements presque toujours inaperçus.

Dans la rue de Crimée, à la Petite-Villette, près de la route d'Allemagne, on peut entendre les dimanches, les jours de fête, et même, chaque jour, à certaines heures, des chœurs exécutés avec soin et choisis le plus souvent dans les œuvres des maîtres. Nous avons été aux renseignements, et voici ce que nous avons appris. Qu'on nous permette quelques détails, ce que nous allons dire appartenant aux actes sublimes de l'humanité.

Bien des gens ont eu le spectacle de ces escouades de balayeurs hommes, femmes, adolescents des deux sexes, qui, dès l'aube, et quelquefois plus tôt encore, font la toilette de Paris. Ces ouvriers de la première heure sont presque tous des émigrés allemands que la misère a chassés de leur pays, et qui, entendant parler des immenses travaux publics qui s'exécutent dans la capitale de la France, comptent y trouver à vivre plus facilement que dans leur patrie. Malheureusement, ils ne rencontrent pas toujours chez nous la terre promise qu'ils avaient rêvée, et comme ils ont du courage et de la probité, plutôt que de mendier, ils se résignent aux plus humbles occupations, aux plus modiques salaires, et commencent habituellement par le métier de balayeurs des rues. L'homme gagne 2 fr. 50 c. par jour, la femme 1 franc pour sa demi-journée, car il faut donner le reste du temps à son pauvre ménage. Avec ces 3 fr. 50 c. subsiste une famille qui compte souvent cinq ou six enfants : aussi vont-ils se loger dans les quartiers les plus excentriques, où ils vivent abandonnés, dans la misère et dans l'ignorance. C'est là qu'un homme admirable et sa compagne sainte sont venus apporter l'instruction et la propreté, le sentiment du beau, des arts, de Dieu.

C'est par la musique que l'œuvre de civilisation a commencé. Mme X. — je dirai son nom bientôt — qui appartient à une des plus nobles familles prussiennes, sait la musique; elle en possède au fond de l'âme l'intelligence la plus élevée ; il s'agit de communiquer aux pauvres sauvages à qui elle a voué ses talents et sa vie, et qui ne savent pas même ce que c'est que la lecture, l'écriture et l'alphabet, le goût et les connaissances de l'art qui refait les âmes, et leur ouvre toutes les joies, toutes les consolations, toutes les aspirations. Pour commencer son œuvre, Mme X. s'adresse d'abord aux enfants. Pendant que les parents balayent nos rues, ils sont livrés à eux-mêmes, et, demi-nus, affamés, ils vagabondent au soleil ou à la

(1) Voir le n° 46.

pluie, dans les ruisseaux et dans la boue. Ces enfants trouvent chez Mme X. du pain, de la viande, du vin, un abri, des soins, de l'affection. Les voilà attirés. Alors, avec une patience infinie, Mme X. leur enseigne, et les éléments de la musique appropriés à leur ignorance de toute chose, et à chacun, en même temps, sa partie dans des chœurs choisis parmi les plus belles œuvres des maîtres de toutes les écoles.

Ce n'est point dans un palais que Mme X. les abrite ainsi. Son mari et elle, quand ils arrivèrent à Paris, voulurent opérer le bien sans retard. Bâtir prend du temps. Sans rien attendre, pressés d'agir, ils achetèrent d'abord pour leur résidence une colline de 20 mètres à peu près, inoccupée, nue, de roche calcaire; là, dans un chalet portatif, ils s'installèrent, et, c'est là que les enfants réunis chantent Hændel, Beethoven, Marcello, Jomelli. Les premiers chœurs ont été enseignés partie par partie à chaque enfants; puis les enfants, dressés par une femme patiente et clairvoyante, et qui varie sa méthode selon les aptitudes de chaque élève, ont su lire la musique et étudier tous seuls. Dès lors, l'école n'a plus eu seulement pour but la musique; les enfants ont appris la lecture, l'écriture, le devoir, la religion.

Un beau jour, les parents se sont aperçus du résultat qui, grandi peu à peu, ne les avait pas frappés dans le commencement. Ils se sont informés. C'est tout ce qu'on voulait. Avec larmes, ils sont venus offrir leurs services, leur reconnaissance, leur argent à l'instituteur et à l'institutrice de leurs enfants. L'argent, on ne l'a pas reçu; mais à eux, pères et mères, on a ouvert toute grande la porte du chalet. Ce qui avait été fait pour les enfants, on l'a fait de nouveau pour les parents, émerveillés de se voir apprendre à chanter, lire la musique, lire dans les livres, écrire, etc.

Tous les dimanches ils se réunissent et chantent des chœurs. Il y a là d'admirables voix, et si vous voulez entendre de la belle musique populaire, c'est facile, je vous ai donné l'adresse. Ajoutons que le chalet qui d'abord servait d'école et d'habitation à M. et à Mme X, ne sert aujourd'hui que pour l'école; que les instituteurs se sont acquis pour eux une habitation dans le voisinage; que, sur leur impulsion, une église, une école professionnelle et artistique, une cité ouvrière ont été bâties, et sont à cette heure fréquentées et habitées, et que ni l'assistance publique ni l'État n'ont été sollicités pour venir en aide à tout cela. La musique a suffi pour tout faire.

Le nom des deux instituteurs sublimes que nous signalons à l'admiration universelle est Bonelschwing. Le mari est fils d'un ancien ministre des finances en Prusse. Sa digne compagne est elle-même fille du ministre actuel des finances dans le même pays.

A Guebwiller, dans le Haut-Rhin, un semblable et tout aussi beau résultat est dû à la musique enseignée par un simple instituteur, M. Greiner, aux enfants des pauvres ouvriers du pays.

Après ses heures de classe, M. Greiner donnait bénévolement des leçons de chant. Quelques belles voix furent soignées par lui; il en fit des solistes. Solistes et choristes exécutèrent bientôt avec perfection les œuvres magistrales. Les parents accoururent. Plus d'un ivrogne déserta le cabaret pour imiter son fils et étudier à la même école la musique et le chant. Après la musique, on passait à la lecture, à l'écriture, au dessin linéaire.

M. Greiner faisait le bien, refusait l'argent, et se trouvait heureux quand une famille sauvée de l'ivrognerie, de la dette, de l'ignorance et de la débauche, lui devait une initiation féconde à l'instruction modeste qu'il lui donnait. Mais son œuvre de civilisation fut remarquée. L'intervention des chefs d'industrie de la ville développa le premier germe. Une bibliothèque fut louée et placée dans un logement en ville. Là se tinrent les cours professionnels et se donnèrent les leçons de musique où accouraient désormais trois ou quatre mille ouvriers. Le local se trouva bientôt insuffisant. Alors fut décidée, grâce à une généreuse initiative, la construction d'un bâtiment spécial qui s'élève aujourd'hui sur un des côtés de la ville, au milieu d'un grand terrain clos, et dans lequel se trouve installée, avec une sorte de luxe, ce qu'on peut appeler l'académie ouvrière de Guebwiller. Quand nous avons franchi, il y a trois mois, le seuil de ce petit palais de l'instruction populaire, nous nous sommes senti dominé par un sentiment de respect. Tous les détails de la construction témoignent de l'importance qu'y a attachés l'homme qui en a dressé les plans et qui a fait les choses avec amour, sans regarder à la dépense. Aux portes des salles consacrées aux cours sont affichés les arrêtés des comités, et la propreté minutieuse qui règne du haut en bas de la maison est un sûr garant de l'ordre et de la tenue de ces ouvriers, écoliers volontaires, qui abdiquent l'ignorance, et embellissent le travail par les beaux-arts.

Nous parcourûmes les salles. Nous aurions voulu assister aux leçons musicales; mais ce n'était pas l'heure, et puis c'était un jour de fête; mais l'ami qui nous accompagnait, et qui lui-même est passionné pour la musique, nous réservait une surprise. Un chœur composé d'hommes, de femmes et d'enfants avait été réuni dans un jardin du voisinage. Nous ne le savions pas et nous nous dirigions vers le haut de la ville du côté de la cité ouvrière pour visiter la maison, vraie châtellenie, habitation princière qu'on a assignée pour demeure aux professeurs de musique et de dessin, lorsqu'un chœur de *Fidelio* monta jusqu'à nous à travers les arbres de la colline, Nous écoutâmes avec admiration. Le chœur fut admirablement exécuté.

Dans la bibliothèque de l'académie ouvrière nous avons remarqué un choix considérable de partitions. On nous assure que beaucoup d'ouvriers ont pris des arrangements pour acheter des orgues, et que c'est pour eux une habitude, après avoir acheté l'orgue, de demander des méthodes d'harmonie : l'on nous a signalé parmi eux plusieurs compositeurs qui ne sont pas sans mérite. A certains jours, tous ces musiciens, enfants et adultes, jeunes filles et femmes mariées, mères de famille, viennent de leurs écoles, de leurs ateliers, et des cités ouvrières de Guebwiller et des villes voisines; ils se groupent dans de vastes amphithéâtres, sous le bâton du chef d'orchestre; et alors on entend des chœurs chantés par des milliers de voix qui remplissent l'âme d'un mâle enthousiasme. Et ce n'est pas seulement cette harmonie qui enchante : on est ravi de voir le peuple initié aux grandes jouissances de l'art, le peuple émancipé deux fois par la propriété dans les cités ouvrières, par la science et par la musique.

De l'autre côté du Rhin, il n'y a pas un village, une réunion de cinq ou six familles où ne se trouve un musicien, lequel, tout de suite, organise une petite école où il enseigne gratuitement à lire l'écriture musicale, à l'exécuter avec des instruments, à l'interpréter avec la voix; dans les plus restreintes agglomérations d'habitants, il y a un instituteur, lequel est toujours en état de soutenir par un accompagnement de piano ou d'orgue le morceau à l'exécution duquel tous les élèves, sans exception, prennent part. Dans les écoles normales de Strasbourg et de Colmar, l'enseignement de la musique est très-florissant; nous en pouvons dire autant du midi de la France, sur tout le littoral de la Méditerranée, principalement du côté des Pyrénées. Presque partout, ce progrès est dû à l'initiative généreuse de quelque dévouement sublime comme ceux que nous avons signalés plus haut.

Voilà comment la diffusion musicale s'opère. Cela doit nous encourager tous à répandre les méthodes, les livres d'art. Rien n'est perdu de ces bons germes sur notre terre de France, si favorable aux œuvres de l'intelligence, et en particulier à la musique.

Maurice CRISTAL.

LA GUERRE DE CENT ANS

« DES ORGANISTES, CLAVESSINISTES ET DES MAITRES A DANÇER »

Du royaume de France.

1680-1774.

(4e et dernier article) (1).

VI.

C'est ainsi qu'un acte de volonté royale mit fin à des querelles séculaires qui n'avaient rien perdu, avec l'âge, de leur âpreté primitive, et qui semblaient devoir fournir encore une longue carrière. C'est ainsi que les musiciens élevèrent, par leur courageuse persévérance, l'édifice de leur liberté. C'est ainsi que l'art musical marcha au premier rang de cette avant-garde d'institutions affranchies qui ouvrit la route aux hommes d'action. C'est à ce besoin de jeter au vent les entraves du passé, à cet amour naissant des libres controverses et des libres allures, à cette hardiesse juvénile des esprits, que la royauté des violons, que la confrérie des ménétriers durent tomber devant l'indifférence publique. La révolution ne fut ni un coup de foudre, ni une génération spontanée. Elle naquit de ces patientes destructions des barrières opposées aux manifestations de la pensée; elle sortit, tout armée, de ces lentes conquêtes de l'intelligence et de l'art.

Délivrée des chaînes du passé, la musique entra dans le mouvement général de progrès de l'époque, et ouvrit, au moment même où finissait sa guerre de cent ans, la préface de son histoire moderne. Elle rompit avec ses traditions et ses formes surannées; elle chercha, elle innova. Elle ne voulut plus être ni le privilége exclusif des classes favorisées, ni un divertissement futile, ni le prétexte de plaisirs grossiers, mais bien un art sérieux, utile, compris et aimé de tous. Elle aborda la discussion; elle la soutint avec la science et ses théories, avec la critique et ses versatilités, avec le public et ses injustices. Les sympathies commençaient alors à ne plus s'adresser exclusivement aux priviléges; les applaudissements, à certains titres artistiques, vains et ridicules. Le temps était proche où le succès n'allait frapper à son effigie que les œuvres saines, que les productions vitales. La musique déploya ses ailes et s'élança vers l'avenir.

Dans ses plaines bénies, dans ses cités illustres, des Alpes à la Méditerranée, l'Italie, pleine de séve et de feu, improvisait déjà ces ariettes vives, enlevées, faites de rien, comme ces étoffes transparentes et légères que les anciens appelaient de *l'air tissé*. La vie circulait, et quelle vie! dans ces fantaisies mélodieuses dont s'enthousiasmaient les pays d'outre-monts. C'était la renaissance de la musique religieuse et profane; c'était l'aurore des harmonies rossiniennes!

L'Allemagne, dépouillant peu à peu son nébuleux mysticisme, mais gardant sa foi profonde et son idéal rêveur, creusait la pensée musicale comme un problème philosophique, tout en l'animant du souffle ardent de son inspiration : chimères ailées, reflets du ciel, divinités vaporeuses, doux chants des sphères, frémissements de la nature, passions humaines, sombres méditations, symphonie du monde extérieur et du monde fantastique, bruits multiples, *crescendo* infinis qui se fondent dans le grand concert terrestre, dans la partition du divin compositeur, le génie allemand tentait déjà de tout vivifier, de tout dramatiser, de tout passionner. C'était l'aurore de l'épopée musicale et des vastes conceptions de Meyerbeer, son Homère.

La France, lasse des héros de l'Olympe, fatiguée des péripéties grecques et romaines, se prenait à encadrer dans la musique les élégances mondaines, les mœurs raffinées, les amours enjouées et faciles de l'Athène moderne. Elle découvrait insensiblement la fraîcheur du style, la délicatesse des idées, la gaieté qui ne fait vibrer que les plus fines cordes de l'esprit, la poésie des sens délicieusement exprimée; pour tout dire, son génie à elle, le génie de l'amabilité. Ses mélodies allaient causer, séduire, civiliser. Elles n'avaient pas de grandes ailes, mais elles voltigeaient à fleur de toutes choses avec une légèreté ravissante. Mme de Sévigné, musicienne, n'eût pas mieux chanté. La jeunesse était déjà le charme suprême de la musique française. Les mélodies ne devaient pas avoir d'âge, pas plus que ces belles heures qui passent et se succèdent — voluptueuse horloge de la vie païenne — sur les fresques de Pompéi. Celles du soir ressemblent à celles du matin; elles ont la même beauté spirituelle, la même démarche aérienne, la même draperie diaphane et volante. A peine les distingue-t-on à l'étoile ou au rayon de leurs fronts.

Avec quel allégement, avec quelle joie ne reporte-t-on pas sa pensée, des haines et des rivalités de l'histoire artistique du passé vers ces beautés sereines et immaculées! Comme l'on s'élève dans ce mélodieux idéal! Comme l'esprit s'y épure, s'y fortifie, s'y assimile à cette austère doctrine des Haydn, des Beethoven, qui perfectionne l'âme en vieillissant! Comme l'on comprend bien, en descendant de ces hauteurs, que l'indépendance est l'élément vital de l'art, et que l'inspiration grandit dans le sentiment de cette indépendance. Chaque fois que l'on a tenté de la restreindre ou de l'enchaîner, de terribles réactions se sont produites, car il y avait là un germe de déchéance, de mort, à frapper de stérilité. Ne trouvons-nous pas étrange, au point de vue de la logique et de l'ordre actuels, qu'il y a cent ans, un misérable confrère de Saint-Julien, juché sur un tonneau, râclant ses aigres ritournelles, dénommant les *figures* d'une voix éraillée; qu'un de ces *violoneux*, autour desquels les Célimènes en jupon court et les Dons Juans en sabots gambadent dans la poussière des fêtes de village; que le plus grossier de ces ménétriers ait pu, armé de droits authentiques, forcer compositeurs et artistes à lui payer tribut, à lui, l'ignorant et le bohémien? Ne nous semble-t-il pas incroyable qu'il y a moins d'un siècle un virtuose de cabaret, beau danseur de guinguettes, ait contraint des organistes, prêtres ou gentilshommes, à se faire recevoir maîtres de danse comme lui, afin de pouvoir chanter les louanges de Dieu, et accompagner le service de Dieu, sans crainte des gens du roi des violons? Sans doute, de telles révoltes de la matière contre l'intelligence ne peuvent plus se reproduire; mais si elles n'avaient pas été sans cesse combattues, sans cesse réprimées, au fur et à mesure de leurs tentatives, elles auraient laissé dans notre société artistique moderne des traces de servitude qui ne seraient pas encore effacées.

Les compositeurs, les organistes et clavecinistes de la *Guerre de cent ans* comprirent qu'il était nécessaire, non-seulement de conquérir leur propre indépendance, mais surtout de tenir la main à ce que les forces artistiques du temps restassent unies et groupées. Ils n'ignoraient pas qu'indépendamment des talents et des beaux génies, il faut, à toutes les époques de lutte et de transition, un groupe qui contienne, qui dirige, qui rallie autour de lui; autrement le concert manque avec les plus riches éléments, et les beaux génies eux-mêmes courent risque de se dissiper. Le souffle vivifiant de la liberté, dans un premier mouvement d'inspiration générale et d'enthousiasme, suffit certes à féconder toutes choses; mais en se prolongeant, il s'épuise ou s'égare, et l'enthousiasme, sans points d'appui, sans foyers réguliers qui le concentrent et l'alimentent, s'éteint bientôt comme une flamme.

La longue et énergique résistance des musiciens aux prétentions de la communauté de Saint-Julien fut ce foyer d'action des nobles travaux, ce point d'appui des généreux enthousiasmes. Les soldats de cette guerre formèrent ce groupe vaillant, cette arche invincible de l'indépendance de la profession musicale, et ils doivent avoir, à

(1) Voir les nos 42, 43 et 46.

ce titre, leur place au milieu des ancêtres, dans la radieuse pléiade de ceux qui ont beaucoup fait pour l'art, et que l'art ne saurait oublier sans ingratitude.

EM. MATHIEU DE MONTER.

REVUE CRITIQUE.

P. Séligmann. — DEUX NUITS : NUIT DE JUIN, *chansons dans l'air ;* NUIT DE DÉCEMBRE, *flocons de neige, pour piano et violoncelle.*

Voici deux morceaux, nés de la même inspiration, qui arrivent heureusement au début de l'hiver, pour la satisfaction des connaisseurs auxquels la personne et le talent de l'éminent violoncelliste, P. Séligmann, sont depuis longtemps devenus sympathiques; l'accueil qui leur sera fait égalera, s'il ne le surpasse, celui des autres œuvres, déjà considérables, de ce compositeur exécutant, si apprécié dans le monde artistique et dans le monde des salons. Le premier de ces morceaux porte pour sous-titre : *Nuit de juin* (*chansons dans l'air*). Quatre vers de Victor Hugo en expliquent la pensée, en accusent nettement l'intention :

L'été, la nuit bleue et profonde
S'accoupie au jour limpide et clair;
Le soir est d'or, la plaine est blonde;
On entend des chansons dans l'air.

Sur ce thème, dont la poésie un peu vague laisse une longue carrière à l'imagination, le compositeur a brodé un tissu vaporeux et léger qu'un souffle imperceptible semble agiter dans l'espace, échappant à la main qui veut le saisir, puis se balançant mollement, au gré de la brise nocturne, pour s'élever de nouveau et disparaître au loin comme un rêve. C'est là, du moins, l'impression que nous avons ressentie à la lecture de cette page vive et gracieuse que Séligmann appelle sa *Nuit de juin*. La mélodie dans laquelle il a jeté sa pensée musicale est fine et distinguée ; le rôle du violoncelle n'y est pas hérissé de sérieuses difficultés, et cependant, nous croyons qu'il n'est pas donné à tout le monde d'en faire valoir les nuances délicates. L'accompagnement du piano, presque tout entier en triolets, ajoute un grand charme à l'ensemble de ce morceau.

C'est Lamartine qui a fourni la légende de la seconde nuit, une *Nuit de décembre* (*flocons de neige*) :

Nous rions en voyant tous deux nos cheveux blancs
Poudrés par les frimas, de givre ruisselants ;
Car Dieu. . . . . .
Donne, même en hiver, sa joie à chaque jour.

Quel contraste avec la première nuit ! Et comme ce contraste est bien rendu par le chant joyeux et tranquille du piano, tandis que le violoncelle l'accompagne de ses notes grelotantes. Mais bientôt la scène change ; la voix de l'instrument se raffermit, s'élève dans une hymne radieuse, et finit par s'unir doucement au piano pour répéter avec lui le refrain de sa chanson. Nous ne saurions vraiment dire laquelle de ces nuits l'emporte sur l'autre, tant Séligmann déploie tour à tour de séductions pour nous faire aimer juin ou pour nous empêcher de haïr décembre. Ce qu'il y a de certain, c'est que les *deux nuits* seront partout les bien venues, en été comme en hiver.

Y.

CORRESPONDANCE.

Saint-Pétersbourg, 2/14 novembre 1863.

Les représentations de notre théâtre italien se composent d'éléments puisés dans le répertoire courant. Elles sont très-suivies le lundi (premier abonnement), et ce jour-là, il n'y a pas une seule place à prendre; mais la salle est beaucoup moins garnie le mercredi (deuxième abonnement), et encore moins le vendredi. A la vérité, c'est à peine si notre société aristocratique commence à se reconstituer. On revient de l'étranger et de la campagne, cette année ci, beaucoup plus tard que les années précédentes, et c'est à cette cause qu'il faut attribuer la diminution du nombre des abonnés le mercredi et le vendredi.

La dernière quinzaine nous a offert les reprises de *la Forza del destino*, d'*I Lombardi* et de *la Favorita*. Deux représentations du nouvel ouvrage de Verdi ont été données, et il n'a pas été plus chaleureusement accueilli qu'à l'origine.

On a applaudi dans *I Lombardi* Tamberlick et Mme Fioretti. Cette dernière surtout, dont la merveilleuse facilité est secondée par un admirable organe, a le privilége de passionner nos dilettantes, qui lui pardonnent en faveur de ces splendides qualités une gaucherie et une froideur désespérantes. Angelini et Malvezzi complètent un excellent ensemble.

La Favorita a servi de début à Giuglini, ténor qui nous est arrivé précédé d'une certaine réputation acquise en Italie, en Angleterre, et que vous avez vu à Paris. Sa voix rappelle beaucoup celle d'Alessandro Bettini, aujourd'hui le mari de la Trebelli. Quoiqu'un peu gutturale, elle a du charme et de l'agilité ; mais elle nous a paru manquer de force, surtout pour une salle vaste comme celle du Grand-Théâtre. Giuglini doit chanter Raoul des *Huguenots*, rôle dans lequel il a obtenu, dit-on, ses plus beaux succès; en attendant il s'est montré, dans le personnage de Fernando, virtuose distingué et comédien habile. Mme Barbot chantait le rôle de Leonora; elle y a eu de beaux moments, légitimement applaudis, surtout dans le duo du quatrième acte. Les rôles passionnés conviennent parfaitement à cette cantatrice éminemment dramatique, et à laquelle on peut même reprocher de forcer quelquefois ses moyens. Notre climat ne paraît pas, du reste, avoir été clément pour notre *prima donna*. L'année dernière, elle a été fréquemment souffrante, et sa rentrée sur la scène a été retardée par les mêmes causes. En outre, une sorte de fatalité semble la poursuivre dans l'exécution de ses rôles : l'année dernière, dans une représentation d'*Otello*, elle s'embarrassa dans les plis de sa robe et fit une chute qui la blessa au bras; cette année, pareil accident vient de lui arriver au troisième acte de *la Favorita*, et cette fois la chute pouvait avoir des conséquences plus graves, car elle est tombée de toute sa hauteur sur le dos. Un instant on a cru que la représentation serait interrompue; mais Mme Barbot a fait preuve de beaucoup de courage et, nonobstant la douleur et l'émotion, elle a voulu chanter le quatrième acte. Angelini a donné au personnage de Baldassaro (Balthasar) le caractère d'austérité qu'il comporte; il l'a chanté avec beaucoup d'ampleur et de puissance. Graziani a dit, avec cette voix vibrante et veloutée que vous lui connaissez, la célèbre romance : *A tanto Amor, Leonora*, après laquelle il a été couvert d'applaudissements.

Hier on a donné *l'Elisire d'amore* avec Calzolari, Mmes Bernardi et Fioravanti. Jamais le célèbre ténor n'avait été mieux en voix, et il a eu les honneurs de la représentation ; il semble qu'il veuille augmenter encore la somme de regrets que sa résolution connue de renoncer à la scène, après la saison finie, cause à notre public, dont il est particulièrement aimé. Acclamé avec enthousiasme après la délicieuse romance *Una furtiva lagryma*, il a dû la redire et reparaître plusieurs fois devant les applaudissements réitérés de toute la salle. Mme Bernardi est une charmante Adina ; malheureusement, elle est dans un état de souffrance visible qui lui enlève une partie de ses moyens. Fioravanti a chanté avec assez de verve le rôle de Dulcamara ; Everardi tient très-bien celui du sergent.

On avait commencé les répétitions de *la Cenerentola*, qui n'a pas été donnée depuis longtemps; mais ordre est venu de les suspendre provisoirement. Calzolari étudie le rôle de Georges Brown, de *la Dama bianca* de Boïeldieu, qui sera donnée à son bénéfice dans les premiers jours de janvier. La traduction italienne de cet ouvrage a été faite avec beaucoup de soin, et Calzolari est très-enthousiasmé de son rôle. — *Les Huguenots* seront donnés incessamment, et Mme Barbot remplira le rôle de Valentine, le meilleur sans contredit de son répertoire.

S. D.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra, aujourd'hui dimanche, par extraordinaire, *Robert le Diable* sera représenté. — *Le Trouvère, la Juive* et *les Huguenots* ont composé le répertoire de la semaine.

*** La reprise de *Moïse* aura lieu incessamment. Mlles Battu, de Taisy, MM. Obin, Villaret et Faure y rempliront les principaux rôles.

*** Mme Talvo-Bedogni, qui a obtenu de nombreux succès sur les principaux théâtres d'Italie, doit débuter demain dans *la Favorite*. — Michot a cessé de faire partie du personnel de l'Opéra.

*** L'Empereur vient, sur sa cassette particulière, dit *la Presse*, d'accorder à la mère de Mlle Emma Livry une pension viagère de 6,000 francs, et une somme de 40,000 francs pour frais de maladie de sa fille.

*** On lit dans le dernier feuilleton musical du *Constitutionnel* : « Meyerbeer donnera-t-il, ne donnera-t-il pas son *Africaine?* Cette question s'agite sans cesse autour de lui. Le public, qui a maintenu si fermement son répertoire, semble demander toujours que de nouveaux chefs-d'œuvre viennent en éterniser la durée. Meyerbeer n'a aucune raison pour tromper un sentiment qui se déclare avec tant de vivacité. Il s'en préoccupe en toute conscience et attend des débuts d'artistes qui doivent compléter le personnel, dont la partie principale se trouve dans la troupe actuelle. Si, selon toute apparence, ces débuts sont satisfaisants, les études pourraient commencer sans autre retard.

Mais le *Roland* de M. Mermet devant passer cet hiver, *l'Africaine* ne pourrait néanmoins être représentée qu'à la fin de la saison d'été. »

*** Mlle A. Colas, sœur de l'actrice Mlle Stella Colas, a débuté jeudi passé à l'Opéra-Comique dans *les Noces de Jeannette*, et a fait preuve de talent.

*** Les sœurs Marchisio sont attendues au théâtre Italien.

*** Le début d'Adelina Patti, qui a eu lieu la semaine passée au théâtre de l'Oriente, à Madrid, a été un nouveau triomphe pour la célèbre cantatrice. Constamment applaudie et rappelée à plusieurs reprises, elle a enthousiasmé l'auditoire dans le rôle d'Amina de *la Sonnambula*, qu'elle a joué et chanté avec une rare perfection. Naudin, qui débutait le même soir, n'a eu également qu'à se louer de l'accueil qu'on lui a fait.

*** Le Théâtre Lyrique a repris *Oberon*, le samedi de l'autre semaine, pour le début de M. de Quercy, ténor, qui remplissait le rôle de Huon de Bordeaux. Le jeune artiste est doué de qualités précieuses, et d'abord sa voix ne manque ni de franchise ni de charme, mais il a besoin de travailler beaucoup. Ce qu'il lui faut en outre, c'est un rôle moins difficile, moins impossible que celui dans lequel nous l'avons entendu. Comme plusieurs maîtres de l'école allemande, Weber s'inquiétait peu d'écrire pour les chanteurs et les cantatrices. Mme Ugalde n'en mérite que plus d'éloges, pour la vigueur et l'audace avec lesquelles elle a triomphé des difficultés du rôle de Rezia. Mme Faure-Lefebvre s'est gracieusement acquittée de celui de Fatime, et Girardot a retrouvé tous ses effets comiques dans celui de l'Eunuque.

*** On monte *Rigoletto* au théâtre Lyrique, avec Mlles de Maësen, Dubois, MM. Ismaël et Monjauze. — La reprise de *la Perle du Brésil* est annoncée pour cette semaine.

*** Mme Tedesco vient de partir pour Lisbonne, où l'appelle un engagement de cinq mois contracté à des conditions très-brillantes.

*** Nice n'est plus la seule ville de province qui possède un théâtre italien. Une compagnie d'artistes italiens donne également des représentations à Pau, sous la direction de M. Sinico.

*** La reconstruction du théâtre des Bouffes-Parisiens est presque terminée. On annonce sa réouverture pour le 15 décembre.

*** Bien des projets existent déjà relativement à des exploitations théâtrales et à l'érection de nouvelles salles de spectacle, depuis que la liberté des théâtres a été décidée. Il est notamment question d'un second théâtre italien, d'un opéra *populaire* et d'un théâtre où l'on jouerait des traductions d'œuvres lyriques d'auteurs étrangers. — Un nouveau journal, sous le titre *la Liberté des théâtres*, dont le rédacteur en chef est M. Amédée Rolland, vient de paraître.

*** Meyerbeer est du nombre des invités qui doivent se rendre au château de Compiègne dans les premiers jours de décembre. — Auber y est en ce moment.

*** Aujourd'hui dimanche, au cirque Napoléon, cinquième concert, dont voici le programme : 1° Ouverture d'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck ; 2° Symphonie pastorale, de Beethoven ; 3° Allegretto un poco agitato (op. 58), de Mendelssohn ; 4° Hymne, de Haydn, pour tous les instruments à cordes ; 5° *Invitation à la valse*, de Weber, orchestrée par Berlioz.

*** Dans le concert populaire du 6 décembre, au cirque Napoléon, se fera entendre le violoncelliste Piatti.

*** Au dernier concours d'harmonie, les quatre premiers prix remportés par les élèves militaires des classes de MM. Bazin et Jonas, appartiennent à quatre élèves suivant le cours de saxophone sous la direction de M. Adolphe Sax. Un pareil fait se produisant entre une vingtaine de concurrents ne saurait évidemment être attribué au hasard. L'honneur en doit être reporté à l'instrument et au professeur : au saxophone qui, embrassant, avec ses quatre membres, l'échelle harmonique entière, réalise toutes les combinaisons de la musique d'ensemble ; à M. Sax, qui a eu l'heureuse idée de faire arranger en quatuors, sextuors et octuors les chefs-d'œuvre classiques des plus grands maîtres, dont l'exécution traduit, chaque jour, en pratique pour l'élève l'enseignement théorique qu'il a déjà reçu.

*** La Société des concerts s'est réunie hier en assemblée générale pour pourvoir au remplacement de M. Tilmant, qui a donné sa démission de chef d'orchestre. Avant de s'occuper d'élection, l'assemblée, pour donner un témoignage d'estime à M. Tilmant, l'a nommé président honoraire. La Société a décidé ensuite que l'élection du premier chef d'orchestre serait ajournée au 21 décembre, après les deux concerts extraordinaires qui seront dirigés par M. Deldevès, deuxième chef d'orchestre.

*** Sivori a obtenu un succès d'enthousiasme aux concerts Jullien, qui se donnent au théâtre de Sa Majesté, à Londres. On lui a redemandé chacun des trois morceaux qu'il a exécutés avec sa *maestria* habituelle. La vogue de ces concerts est très-grande.

*** Nous avons annoncé les succès que Mlle Artôt a obtenus récemment dans plusieurs villes du bord du Rhin, où elle a plus que confirmé ses succès antérieurs en Allemagne. Cette jeune cantatrice vient de débuter avec éclat à Amsterdam dans le *Barbiere*, et son apparition dans *la Figlia del Reggimento* a été pour elle un nouveau triomphe. Mlle Artôt devait se faire entendre dans la *Traviata* avant de se rendre à la Haye, où elle est attendue.

*** M. Fr. Ferraris, dont le nom est bien connu dans le monde musical, a publié des compositions pour le piano qui sont recherchées à l'étranger et qui ont pénétré depuis peu en France, où leur succès se confirme chaque jour davantage. De retour à Paris depuis quelques jours, l'excellent artiste a l'intention de donner une audition publique de ses dernières œuvres. Cette séance sera d'autant plus intéressante qu'elle permettra d'apprécier à la fois le compositeur de mérite et l'exécutant distingué.

*** Les quatre séances populaires de musique de chambre que MM. Charles Lamoureux, Colonne, Adam et Emile Rignault ont annoncées, auront lieu dans la salle Herz, les mardis 8, 15, 22 et 29 décembre prochains, à 8 heures 1/2.

*** M. Baillot, professeur au Conservatoire, ouvrira son cours de piano (musique d'ensemble), mardi 1er décembre, à 3 heures, rue Vintimille, 22.

*** L'Association des sociétés chorales de la Seine donnera, le 15 décembre, un grand festival au cirque de l'Impératrice.

*** La fête de sainte Cécile sera célébrée à Saint-Eustache demain lundi, 23 novembre, à 11 heures, avec la plus grande solennité, par les soins du comité de l'Association des artistes musiciens. M. Pasdeloup fera exécuter par l'orchestre et le choral populaire de musique classique, sous sa direction, la première messe en *ut* de Beethoven, qui n'a pas encore été entendue à Paris. Les premiers artistes de l'Académie impériale, Mlles Wertheimber et de Taisy, MM. Faure et Warot, chanteront les soli. A l'offertoire, Alard exécutera sur le violon un andante de Beethoven. Le grand orgue sera tenu par M. Edouard Batiste, organiste de la paroisse. Le produit de la quête et des chaises sera versé dans la caisse de secours de l'Association. On peut se procurer à l'avance des places dans l'enceinte réservée chez M. Bolle-Lasalle, trésorier de cette Société de bienfaisance, 68, rue de Bondy.

*** La Société Sainte-Cécile à Orléans vient d'ouvrir brillamment la saison musicale par un concert dans lequel les frères Dancla se sont fait entendre. Ils ont exécuté d'une manière remarquable la 1re et la 4e symphonie concertantes pour deux violons de Ch. Dancla, qui a aussi fait entendre un charmant boléro de sa composition. Le public leur a fait un accueil des plus chaleureux. Mlle Pradal et M. Henry, élève distingué de Duprez, chargés de la partie vocale du concert, s'en sont acquittés à la satisfaction générale. M. Jauch a fait grand plaisir en exécutant une fantaisie d'Ascher. L'orchestre et les chœurs, sous la direction de M. Salesses, ont bien dit le chœur et la prière des *Dragons de Villars*, les ouvertures de *ma tante Aurore* et de *l'Italienne à Alger*. Quelques chansonnettes comiques complétaient un programme des plus attrayants.

*** On vient d'inventer et de construire en Angleterre un appareil de télégraphie électrique qui permet de transmettre d'un point à un autre très-éloigné les notes de la voix humaine. L'opérateur se place devant l'instrument et chante dans un tube une note quelconque. Une membrane tendue près du tube, de façon à vibrer sous l'influence de la note chantée, est mise en rapport par un fil conducteur avec une autre membrane placée dans les mêmes conditions à la station à laquelle on s'adresse. Le nombre des vibrations de la première membrane correspond exactement à l'ouverture ou à l'interruption du courant électrique transmis par le fil conducteur à la membrane opposée; celle-ci, sous l'influence des courants, vibre à l'unisson de la première et rend ainsi un son identique au son chanté. Encore un pas à faire, ajoute le *Dublin medical Press*, et l'on pourra parler, dans le sens propre du mot, d'un bout à l'autre du monde.

*** M. S. Ponce de Léon, pianiste de S. M. la reine douairière d'Espagne, reprendra ses cours de piano le 1er décembre prochain, 42, rue du Cherche-Midi.

*** Le Cercle philharmonique de Bordeaux inaugurera la saison d'hiver par un concert qui aura lieu le 19 décembre. M. Brochon, le digne président de cette célèbre société musicale, a engagé dernièrement, à son passage à Paris, Sivori et Mme Carvalho pour concourir à cette première fête. Sivori donnera, en outre, à Bordeaux, trois séances de musique classique, pour lesquelles il s'est adjoint l'éminente pianiste, Mme Tardieu de Malleville.

*** La réouverture du cours de chant de M. Kœnig aura lieu, à partir du 30 novembre, les lundis et jeudis, de 9 à 11 heures du matin, en son domicile, rue Buffault, 17.

*** La deuxième édition, revue et corrigée, de l'*Histoire de la Société des concerts du Conservatoire*, par A. Elwart, va paraître le 30 novembre courant, à la librairie Castel, passage de l'Opéra. L'auteur y a ajouté les programmes annotés des concerts donnés de 1860 à 1863. Ce livre, consulté journellement, a déjà rendu de véritables services, et nous

sommes assurés que la deuxième édition obtiendra un succès égal à celui de la première.

*** Eustache Dalaveux, professeur au Conservatoire royal à Liége, est mort le 11 novembre.

*** L'anniversaire de la mort de Mendelssohn a été célébré à Londres le 4 novembre, par le chœur de M. H. Leslie, à Saint-James Hall. On n'a exécuté que des ouvrages de l'illustre compositeur ; le psaume à huit voix, *Jugez-moi, mon Dieu*, a surtout produit un effet immense.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Le théâtre de la Monnaie vient de donner *Oberon* très-convenablement représenté par MM. Anjac, Jourdan, Meillet, Mmes Mayer-Boulart, Borghèse et Mlle Favre, dans les principaux rôles. Cette reprise du chef-d'œuvre de Weber a eu un très-grand succès. On avait intercalé au dernier acte le ballet *le Papillon et les Demoiselles* composé par M. Justament.

*** *Berlin.* — Hermann Küster a fait exécuter à la cathédrale un oratorio nouveau : *la Patrie éternelle.* On ne saurait contester à l'auteur un sentiment religieux très-vif et très-sincère, mais il n'arrive pas à rendre ses émotions. Son oratorio produit peu d'effet. — L'opéra burlesque : *les Bavards*, par Offenbach, a été représenté pour la première fois, et a été accueilli avec enthousiasme comme les œuvres précédentes du fécond compositeur. — A l'occasion de l'anniversaire de la mort de Mendelssohn, la Société d'orchestre et la Société Stern ont donné des concerts où l'on n'a exécuté que des productions du défunt maëstro. Parmi les morceaux exécutés par la Société Stern, on a surtout remarqué : *la Nuit de Walpurgis* et les fragments de *Loreley* : *Ave Maria*, marche avec chœurs, finale du premier acte.

*** *Leipzig.* — Au sixième concert d'abonnement, on a exécuté une symphonie en *ré* mineur, publiée récemment par Robert Volkmann ; une demoiselle Doris Bœhme a très-correctement rendu un concerto de Chopin. Les soirées de quatuor du Gewandhaus ont recommencé.

*** *Weimar.* — L'opéra de M. Berlioz, *Beatrice et Benedict*, est devenu l'œuvre favorite du public d'élite. Dans le concert brillant que la Société, instituée par Liszt, avait arrangé pour fêter son anniversaire, le charmant duo nocturne du premier acte a été accueilli par les applaudissements unanimes de la salle entièrement remplie. Par suite d'un ordre spécial de S. A. R. la grande-duchesse, une représentation extraordinaire de cet opéra a eu lieu le 13 novembre, en présence de S. A. R. le prince Georges de Saxe, accompagné de toute la cour grand-ducale.

*** *Vienne.* — Le personnel de la troupe italienne que M. Salvi vient d'engager pour le théâtre de la cour se compose ainsi qu'il suit : *Prime donne* : les dames Barbot, Artôt, Volpini, Lotti della Santa. — *Ténors* : Mongini, Graziani, Pardini, Giudetti. — *Barytons* : Salamanca, Everardi, Graziani. — *Basse-taille* : Angelini. — *Bouffe* : Zacchini. On annonce la première représentation du ballet *Art et Caprice*, par Borri, au théâtre de la cour. — Offenbach se trouve ici ; il préside aux répétitions de son nouvel opéra, *les Fées du Rhin.*

*** *Trieste*, 18 novembre. — Alfred Jaëll a donné un beau concert dans la salle de la société Schiller. On lui a redemandé plusieurs morceaux, une sonate de Schumann, son nocturne dramatique et son caprice-valse sur le *Pardon de Ploërmel.* Dans un autre concert, au grand théâtre de l'Harmonie, le célèbre pianiste a obtenu un immense succès en jouant, avec orchestre, le concerto en *sol mineur* de Mendelssohn. Un violoniste italien, élève du Conservatoire de Bruxelles, Frédéric Consolo, produit une impression des plus vives. Vers la fin de décembre, Alfred Jaëll commencera une tournée artistique, qui doit durer quatre mois, avec Carlotta Patti et le violoniste Laub.

*** *Milan.* — Un nouvel opéra : *I Profughi fiamminghi* a été favorablement accueilli au théâtre de la Scala. Le jeune auteur, M. Franco Faccio, ancien élève du Conservatoire de Milan, a été souvent rappelé pendant la soirée, et a partagé son succès avec ses interprètes, Mmes Palmieri et Corani, MM. Prudenza, Cotogni et Capponi.

*** *Florence.* — Giulia Grisi vient de chanter *Norma* au théâtre de la Pergola et s'y est montrée grande artiste en surmontant toutes les difficultés que l'état actuel de sa voix lui crée. Son succès, notamment au premier acte, n'a pas été douteux. Mme Ferraris vient d'avoir un nouveau triomphe dans le ballet *la Perle de Normandie.*

*** *Rome.* — *Roberto il Diavolo* et *Ernani* sont fréquemment représentés, avec le ténor Limberti dans les principaux rôles. Le succès de cet artiste est aussi grand que mérité.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO
De l'Opéra
OBERON
Musique de
C. M. DE WEBER

Edition in-8° à bon marché. — Prix net : 8 francs.

Les Airs de Chant détachés.

L'Ouverture pour Piano, à 4 mains, pour 2 Pianos à 8 mains et pour orchestre.

ARRANGEMENTS POUR TOUS LES INSTRUMENTS.

ILLUSTRATIONS
Elégante et faciles
POUR **FLUTE** SEULE
PAR
G. Gariboldi

1re SUITE.
Pardon de Ploërmel.
Robert le Diable.
Muette de Portici.
Martha.
Dragons de Villars.

2e SUITE.
Domino noir.
Diamants de la Couronne.
Stradella.
Giralda.
Haydée.

Prix de chaque suite : 7 fr. 50 p. m.

Chez J. HIÉLARD, éditeur,
8, RUE LAFFITTE, A PARIS.

Grand abonnement
DE
LECTURE MUSICALE

Conditions de l'abonnement :
Un an, 30 f.—Six mois, 18 f.—Trois mois, 12 f.—Un mois, 5 f.

Collection complète des
TRIOS, QUATUORS, QUINTETTES (*éditions allemandes*)
ET
Toutes les Partitions arrangées pour piano à 4 mains
MUSIQUE D'ENSEMBLE. — MUSIQUE POUR PIANO SEUL.
Opéras français, allemands et italiens, chant et piano seul.

La Bibliothèque sera constamment alimentée par les meilleurs ouvrages au fur et à mesure qu'ils paraîtront.

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

H. WOLFART. — Quinze transcriptions faciles sur les opéras les plus célèbres, chaque..... 4 50
R. HAMMER. — Trois mélodies de SCHUBERT, arrangées en TRIO..... 12 »

Beau choix de Pianos
VENTE ET LOCATION

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

SOUVENIRS
DE
L'OPÉRA FRANÇAIS

Choix de Duos faciles pour le Piano à quatre mains

SUR LES PLUS CÉLÈBRES OPÉRAS

PAR

J. RUMMEL

1. **Robert le Diable.**
2. **Le Domino noir.**
3. **Les Dragons de Villars.**
4. **Le Prophète.**
5. **Marta.**
6. **La Muette de Portici.**
7. **Les Huguenots.**
8. **Le Postillon de Lonjumeau.**
9. **Stradella.**
10. **L'Etoile du Nord.**

Prix de chaque numéro : 6 fr. (*Sera continué.*) Prix de chaque numéro : 6 fr.

DU MÊME AUTEUR :

ÉCHOS DES OPÉRAS

Fantaisies brillantes et faciles *pour le Piano*, sur les motifs d'opéras de

ADAM, AUBER, FLOTOW, MAILLART, MEYERBEER et ROSSINI

1. Fra Diavolo.
2. L'Étoile du Nord.
3. Le Comte Ory.
4. Le Domino noir.
5. Les Diamants de la couronne.
6. La Muette de Portici.
7. Robert le Diable.
8. Le Pardon de Ploërmel.
9. Les Dragons de Villars.
10. Marta.
11. Stradella.
12. Le Postillon de Lonjumeau.

Prix de chaque numéro : 6 fr. (*Sera continué.*) Prix de chaque numéro : 6 fr.

LES

FLEURS DE LA DANSE

25 Valses, Polkas, Quadrilles, Galops, Polkas-Mazurkas, Schottichs, Mazurkas, Redowas les plus favoris

DE

Arban, Herzog, Labitzki, Lumbye, Musard, Offenbach, Strauss, Talexy, Valiquet, etc., etc.

Arrangés pour les petites mains et soigneusement doigtés, par

H. VALIQUET

5 SÉRIES. — *OP. 49.* — *25 NUMÉROS.*

1re SÉRIE.
1. Bœufs et Moutons ..... *Quadrille.*
2. Pardon de Ploërmel ..... *Valse.*
3. Coucou et Cricri ..... *Polka.*
4. Sturm-marsch ..... *Galop.*
5. Diane ..... *Polka-Mazurka.*

2e SÉRIE.
6. Les Tambours de la Garde .. *Quadrille.*
7. Les Bavards ..... *Valse.*
8. Polka des Enfants ..... *Polka.*
9. Rose de Juin ..... *Polka-Mazurka.*
10. Redowatska ..... *Redowa-Polka.*

3e SÉRIE.
11. Les Dragons de Villars ..... *Quadrille.*
12. Les Chants du Danube ..... *Valse.*
13. Jenny Lind ..... *Polka.*
14. Le Trompette de Spahis ... *Schottisch.*
15. Express-Train ..... *Galop.*

4e SÉRIE.
16. Les Lanciers ..... *Quadrille.*
17. Aurora ..... *Valse.*
18. Les Horloges de la Forêt-Noire .. *Polka.*
19. La Bergère des Alpes ..... *Redowa.*
20. Champagne ..... *Galop.*

5e SÉRIE.
21. Le Gothique ..... *Quadrille.*
22. Les Etoiles du soir ..... *Valse.*
23. La Ronde du Brésilien ..... *Polka.*
24. Redowa de Wallerstein ..... *Redowa.*
25. L'Etoile du Nord ..... *Polka-Mazurka.*

Chaque numéro 3 fr.
Les Quadrilles 4 fr. 50.

Chaque série, 12 fr. — Les 5 séries réunies, 15 fr. net.

DU MÊME AUTEUR : ***LA MOISSON D'OR,*** 25 PETITS MORCEAUX

Très-faciles, soigneusement doigtés et sans octaves, composés sur les plus jolis motifs des opéras célèbres, pour le piano et à 4 mains.

Prix net : 10 fr. **LA PARTITION FORMAT IN-8° POUR PIANO SEUL DU** Prix net : 10 fr.

COMTE ORY OPÉRA DE G. ROSSINI

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 48. | 29 Novembre 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

1864 31me ANNÉE 1864
REVUE ET GAZETTE MUSICALE

Primes

Offertes aux anciens et nouveaux Abonnés.

Pour satisfaire au désir qui nous a été exprimé par un grand nombre de nos Abonnés, nous offrons, à l'occasion du renouvellement de l'année :

1°

LE SECOND VOLUME
DU
RÉPERTOIRE DE MUSIQUE MODERNE
POUR LE PIANO

Dont le premier volume a été accueilli avec tant de faveur l'année passée.

CE VOLUME, FORMAT IN-8°, CONTIENT LE CHOIX SUIVANT DE

VINGT MORCEAUX DE PIANO :

1. **ALKAN.** — Op. 32. Fantasietta alla moresca.
2. **BLUMENTHAL.** — Op. 1. La Source, caprice.
3. **CHOPIN.** — Op. 10. Deux études.
4. **CZERNY.** — Op. 754. Tarentelle.
5. **DŒHLER.** — Op. 42. Deux études.
6. **FAVARGER.** — Op. 42. Caliban, grande valse.
7. **GORIA.** — Op. 41. Grande mazurka.
8. **HELLER** (STÉPHEN). — Op. 56. Sérénade.
9. **HENSELT.** Poëme d'amour.
10. **HERZ** (H.). — Op. 143. Mazurka.
11. **JAELL.** — Le Carillon, morceau élégant.
12. **LACOMBE.** — Op. 54. Marche turque.
13. **LESCHETIZKY.** — Chant du soir, idylle.
14. **LITOLFF.** — Chanson du rouet.
15. **LISZT.** — Deuxième marche hongroise.
16. **MENDELSSOHN.** — Presto scherzando.
17. **MOSCHELÈS.** — Op. 95. Trois études.
18. **PRUDENT.** — Op. 33. Farandole.
19. **THALBERG.** — Op. 35. Le Trémolo.
20. **VOSS.** — Op. 161. Écume de champagne.

2°

Un recueil contenant six Morceaux de Chant :

MÉLODIES ET CHANSONS

IRLANDAISES, ÉCOSSAISES, ESPAGNOLES ET HAVANAISES
Avec paroles françaises.

Ces morceaux, d'une grande originalité et entièrement inconnus en France, sont chantés avec un grand succès dans ses concerts par Mlle

CARLOTTA PATTI

Nous tiendrons ces Primes à la disposition des Abonnés anciens et nouveaux à partir du 10 décembre 1863.

SOMMAIRE. — Théâtre Lyrique impérial : reprise de *la Perle du Brésil*, par **Léon Durocher.** — Association des artistes musiciens : messe de Sainte-Cécile à Saint-Eustache, par **Adolphe Botte.** — Revue critique. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles et annonces.

THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

Reprise de *la Perle du Brésil*. — Mme Carvalho, M. Pilo, M. Petit.

C'est la seconde fois que le théâtre Lyrique reprend cet ouvrage, joué en 1851. Ce n'est certainement pas la dernière. En avons-nous vu beaucoup, depuis douze ans, où la mélodie coule avec une telle abondance? Mélodie facile, naturelle, toujours claire, et du tour le plus franc. On peut lui reprocher seulement un peu de monotonie, une couleur mélancolique répandue partout, et dont les situations fortes, et les scènes comiques même, ne sont pas toujours exemptes. C'est ce qui prouve — et on l'a déjà remarqué souvent — que M. Félicien David est plutôt un musicien élégiaque et descriptif qu'un musicien dramatique. Le drame, comique ou tragique, exige que l'auteur sache sortir de sa peau, si l'on peut s'exprimer ainsi, et entrer tour à tour dans celle de chacun de ses personnages. La comtesse Almaviva ne chante pas comme Suzanne, ni Dona Anna comme Leporello. M. Félicien David n'a pas cette flexibilité : il porte partout sa nature rêveuse. En cela, il ne ressemble pas mal à Bellini, quoiqu'il soit infiniment plus instruit et plus habile. Il est à ce point de vue ce qu'aurait été, je crois, Mendelssohn, si Mendelssohn eût écrit pour le théâtre.

Il y a pourtant dans *la Perle du Brésil* des chœurs écrits d'un style très-large et très-vigoureux, celui qui ouvre le premier acte, par exemple, et celui qui le termine. Là le compositeur cesse, en effet, de rêver ; mais ces moments d'oubli sont rares et courts. Le finale du second acte — la tempête — est, à mon sens, moins bien venu. Ce ne sont qu'éclats sauvages dans l'orchestre, cris furieux et confus sur la scène, sans qu'on y puisse démêler rien qui ressemble à une pensée musicale. Mais l'ensemble à *neuf-huit* qui précède le duo entre Zora et son amant, la romance de ce tendre lieutenant, les couplets de son ami le matelot, les airs de ballet, les trois ou quatre airs de Zora sont des morceaux d'une distinction rare, d'une expression charmante, et plusieurs ont un caractère original et un peu bizarre merveilleusement adapté au sujet. L'orchestre, magistralement écrit au point de vue symphonique, et souvent même au point

de vue dramatique — peu de symphonistes connaissent aussi bien que M. David l'art difficile d'accompagner les voix — l'orchestre est plein de charmants détails et d'effets piquants, que l'on a déjà entendus, pour la plupart, dans *Christophe Colomb*, mais que l'on retrouve avec un extrême plaisir. Bref, le succès de cette reprise a été très-grand. Il sera probablement d'assez longue durée, puisque Mme Carvalho s'est chargée du rôle de Zora. Pour qu'une œuvre dramatique réussisse et vive, il faut qu'à sa valeur intrinsèque se joigne le mérite de l'exécution.

Je crois que Mme Carvalho n'a jamais eu la voix plus brillante, ni plus facile que jeudi dernier. On ne saurait faire avec plus de calme et plus d'aisance de plus surprenants tours de force. On ne saurait non plus *phraser*, lorsqu'il y a lieu, avec une simplicité plus élégante. La ballade du *Grand esprit des bois*, qui a la vertu de désarmer les sauvages du Brésil, n'a pas moins de pouvoir, quand Mme Carvalho la chante, sur les deux parties également hostiles et acharnées qui divisent aujourd'hui le monde musical. Tous sont d'accord pour l'applaudir.

M. Pilo, qui ne sait encore qu'à moitié son métier de chanteur, bien qu'il y ait fait de très-notables progrès depuis son début dans *Joseph*, supplée à l'art par l'instinct, le sentiment, la voix la plus étendue et la plus sympathique. Il dit à merveille sa romance du premier acte, et sa partie dans le duo du second, — sauf quelques inégalités trop grandes, quelques contrastes trop heurtés. Le temps et l'étude régleront cela. M. Pilo n'a plus qu'à marcher tout droit devant lui pour aller très-loin.

M. Jules Petit fait, dans le rôle de l'amiral, tout ce qu'on peut attendre d'un artiste consciencieux et a droit qui se trouve hors de sa place. Le rôle de l'amiral a été écrit, il y a douze ans, pour Junca, qui avait une véritable basse-taille. M. Petit n'a qu'un baryton. Il est donc, là, un peu éteint, comme dans *les Noces de Figaro*. Mais par Apollon ! ce n'est pas sa faute.

LÉON DUROCHER.

ASSOCIATION DES ARTISTES MUSICIENS.

Messe de Sainte-Cécile à Saint-Eustache.

L'année dernière, l'Association des artistes musiciens avait choisi pour célébrer la fête de la Sainte-Cécile une très-belle messe de l'auteur du *Freischütz* et d'*Obéron* ; cette année, on a encore pris à l'Allemagne une de ses œuvres larges, puissantes et grandioses. C'est la première messe écrite par Beethoven qui a été exécutée lundi, à Saint-Eustache, et exécutée avec un recueillement où l'on sentait une profonde et bien sincère admiration.

Dès le *Kyrie*, dont la mélodie respire la douceur et l'onction, les quatre voix soli, le chœur et l'orchestre atteignent, au milieu de l'unité et de la simplicité la plus remarquable, à une très-heureuse variété. Sobre d'harmonie, l'auteur s'est contenté souvent de quelques accords aux tons relatifs ; ce qui ne l'a pas empêché (dussent n'y pas croire les musiciens qui ne sauraient faire un morceau sans s'inonder de dissonances et d'enharmonies) d'écrire un andante pénétrant, enchanteur, plein de souffle et de sérénité.

Dans cette page, où l'orchestre joue déjà un rôle important — l'orchestre pour Beethoven était le grand arsenal — les voix, habilement groupées, chantent constamment et produisent le plus bel effet; elles offrent, dans un style très-serré, rempli d'imitations ingénieuses et naturelles, autant d'intérêt que d'ensemble mélodieux. Ces imitations ont une élégance et une clarté qu'on ne trouve pas toujours dans le *Gloria*. Ce *Kyrie* renferme plusieurs rentrées délicieuses ; mais celle qui, vers la fin, ramène la mélodie dans toute sa simplicité et dans le ton primitif, est surtout ravissante. Il y a là, sur ces mots *Kyrie eleison*, un accord de septième de dominante, se transformant en accord de sixte augmentée, dont la douceur et le charme sont extrêmes. Tout ce passage est d'un travail exquis. Le thème, chanté cette fois en *mi* majeur par le ténor et la basse, est une des choses les plus heureuses et les plus suaves de ce *Kyrie*, si remarquable, il faut le redire, par l'invention purement mélodique et, aussi, comme la plupart des autres morceaux, par un vif sentiment de la tonalité.

Le commencement du *Gloria* est franc et vigoureux. Le solo du *Gratias*, chanté par le ténor, est fort beau ; il est accompagné d'un dessin ravissant où le quatuor des instruments à cordes a infiniment de délicatesse et d'expression. Les dialogues du chœur sont touchants, vrais et ménagés avec un art infini. Dit d'abord par le mezzo soprano, puis continué par le quatuor vocal, soutenu ensuite par le chœur et par un accompagnement instrumental où l'agitation, la douleur et une poignante tristesse grondent sourdement dans une figure d'accords plaqués et de syncopes, le *Qui tollis* est encore un grave et bel andante. En un mot, tout, excepté pourtant la fugue *Cum sancto*, est digne de Beethoven. A la lecture, comme à l'audition, cette fugue nous a semblé laborieusement traitée. La lourdeur, la confusion, que surent toujours si bien éviter les maîtres du genre, depuis Haydn jusqu'à Cherubini, se heurter dans cette page assez longue ; plusieurs marches d'harmonie y sont brisées comme à plaisir, et le tout ensemble trahit une plume peu rompue aux tournois scolastiques. Pourquoi s'en étonner ? Beethoven, jusqu'à la fin de sa carrière, porta assez péniblement, on le sait, le joug de ces formes, employées aujourd'hui très-habilement et, ajoutons, très-ennuyeusement par des compositeurs qui ne se piquent pas d'avoir du génie.

Imposant par ses dimensions et par sa beauté, le *Credo* est une inspiration colossale. Il commence à l'unisson, au grave ; le tremolo et l'arpége l'accompagnent *pianissimo*. C'est d'abord un cri confus et mystérieux qui monte, monte toujours, et éclate enfin comme une immense et irrésistible affirmation. Ce commencement n'est encore qu'un travail d'harmonie et d'instrumentation ; mais déjà quelle richesse, quelle sévérité ! quelle couleur vraiment religieuse le maître a su répandre et ménager dans ce début splendide !

Après les *tutti* formidables, où les sonorités des voix et des instruments produisent de si magnifiques effets, où elles se marient avec tant d'art qu'elles n'amènent jamais aucun bruit tumultueux et n'offrent que l'image de la grandeur et de la majesté, la mélodie pure vient reposer l'oreille et ravir l'imagination. La pompe, la gravité des masses vocales et instrumentales qui dialoguent sur le mot *descendit* forment avec la douceur du *Qui propter nos homines*, le plus ravissant contraste. Mais que dire de l'*Et incarnatus est*, de cet admirable adagio ? Comment donner une idée de l'émotion qu'a fait et que doit faire éprouver le *Crucifixus* attaqué par toutes les basses et soutenu par une instrumentation qui a l'énergie et la précision d'un tableau ! Nous nous garderons bien de constater que, là, les appogiatures et les septièmes diminuées se lamentent — dans ce que nous entendons tous les jours, elles se lamentent aussi et pourtant elles n'émeuvent personne ; — mais constatons que le sentiment, la profondeur, la sincérité et l'élévation empreints dans cet adagio en font un véritable chef-d'œuvre. Il y a aussi de jolis effets dans le dernier *allegro* ; malheureusement il se termine par une fugue *vivace* où certaines modulations, certains passages trop rapides, espèce de vocalises babillardes, déplaisantes à l'église, pour ne pas dire déplacées, déparent la fin de ce *Credo*, qui, malgré cela, reste l'une des plus sublimes conceptions qu'il soit possible d'entendre.

Le *Sanctus* est principalement remarquable par un travail harmonique très-attachant et par un *allegro* final plein de mouvement, d'imitations et de recherches, imitations et recherches plus intéressantes pour l'œil que pour l'oreille ; ce qui, en musique, est, quoi qu'on en pense, un bien mince éloge.

Ainsi que le *Kyrie* et le *Credo*, le *Benedictus* est une merveille, surtout — n'en déplaise à ceux qui ne sont que de savants harmonistes — parce que l'inspiration mélodique anime et remplit les beautés de détail. Le génie de Beethoven, on ne le dira jamais trop, avait une variété infinie : que de fraîcheur, de grâce et de charme il a prodigués dans ce morceau ! Avec l'unité de mouvement et de rhythme, il arrive ici à l'un de ces splendides développements qui transportent les connaisseurs; les voix chacune à leur tour, et cela mesure par mesure, exposent la mélodie; tout rend grâces, tout bénit; le chœur ensuite vient agrandir l'effet. Tantôt, il se mêle, comme l'orchestre, à l'harmonie générale; tantôt il écoute; puis reprend le chant, qui, chaque fois, trouve des couleurs nouvelles, des élans et des épanouissements inattendus.

Aujourd'hui que l'on semble se complaire à frapper fort plutôt que juste, il n'est peut-être pas inutile d'insister sur la sobriété déployée par Beethoven. Son harmonie est riche, mais d'une grande limpidité. Lui qui connaissait bien aussi ce qu'on appelle maintenant la mélodie harmonique, c'est-à-dire souvent l'absence complète de mélodie, il fait constamment chanter les voix; lui qui, mieux qu'un autre, pouvait s'enivrer de sonorité, il savait être parfois, comme dans ce *Benedictus*, d'une exquise simplicité, et tirer de la richesse de ses développements des beautés que d'autres musiciens demandent vainement à la bizarrerie des rhythmes, aux caprices d'une harmonie toujours tendue et alambiquée, aux exagérations d'une orchestration prétentieuse et fatigante.

Il y a tant de beauté dans les idées et tant de mérite dans la conduite de l'*Agnus* qu'il n'est guère possible de ne pas répéter les éloges donnés au *Benedictus*. Tout y est admirablement traité. Comme toujours, l'harmonie et l'instrumentation fécondent les pensées mélodiques et donnent aux moindres phrases une ampleur et une puissance singulières. La messe se termine par le retour du motif du *Kyrie*. En ramenant ce chant si suave et si pénétrant, l'auteur fait souvenir de l'une de ses plus heureuses et de ses plus fraîches inspirations.

On se plaint souvent de ne pas voir les œuvres des auteurs vivants appelées à briller dans nos solennités. Si l'on voulait bien se rappeler les vicissitudes éprouvées par des hommes de la taille de Beethoven et de Weber, on se plaindrait sans doute moins amèrement ; on saurait attendre. D'ailleurs, en écrivant comme ils l'ont fait des œuvres d'une véritable valeur, on serait toujours sûr d'avoir son heure et d'être, un peu plus tôt, un peu plus tard, compris et admiré. Mais la patience n'est pas précisement une des vertus de notre temps. Après tout, cela tient peut-être à ce que beaucoup d'auteurs se rendent justice, et sentent très-bien qu'après eux leurs ouvrages tomberont dans un profond oubli. Quoi qu'il en soit, et en attendant que le progrès musical, plus contestable que bien d'autres assurément, nous donne tout ce qu'il promet, constatons que Beethoven en se soumettant, comme le génie sait se soumettre, aux lois éternelles de l'art, n'en a pas moins écrit une œuvre magnifique.

Malgré les difficultés d'exécution, qui étaient grandes, l'ensemble a été tout à fait remarquable et l'effet immense. Enfin cette solennité est l'une des plus belles auxquelles on ait assisté depuis longtemps.

Outre Mlles Wertheimber et de Taisy, MM. Faure et Warot, qui ont dit les soli avec beaucoup de soin et de talent, l'orchestre a été comme toujours excellent, et chose plus rare en France, les masses vocales, très-nombreuses, ont fait merveille. M. Pasdeloup a parfaitement distingué le style et le véritable caractère de cette large et vigoureuse conception, et a puissamment contribué à nous en faire jouir.

Le comité de l'Association des artistes musiciens a encore une fois bien mérité de l'art et des artistes en nous restituant une œuvre qui, contrairement à tant d'autres, est plus célèbre que connue.

M. Edouard Batiste a tenu le grand orgue avec une rare distinction.

Alard a fait entendre à l'offertoire un délicieux *andante* de Beethoven. Est-il besoin de le dire, l'interprète était à la hauteur de l'œuvre? Aussi, chose très-difficile après l'impression produite par le *Credo*, l'éminent violoniste a-t-il attiré à lui l'intérêt et les sympathies de la foule, plus compacte encore que de coutume.

ADOLPHE BOTTE.

REVUE CRITIQUE.

H. Valiquet. — LES FLEURS DE LA DANSE, *pour le piano.*

Cette publication, qui joint l'utile à l'agréable, selon les préceptes du poëte, est destinée aux commençants. Elle est formée de vingt-cinq valses, quadrilles, polkas, galops, polkas-mazurkas, schottischs, mazurkas, redowas, empruntés aux maîtres du genre, Arban, Herzog, Labitski, Lumbye, Musard, Offenbach. Strauss, Talexi, etc., et arrangés *pour les petites mains*, avec un doigté soigneusement indiqué. L'œuvre complète se subdivise en cinq séries de cinq morceaux chacune, qui peuvent s'acheter séparément. Parmi les vingt-cinq morceaux qui les composent, il nous suffira, pour attester le discernement qui a présidé à leur choix, de citer les quadrilles des *Bœufs et Moutons*, des *Tambours de la Garde*, des *Dragons de Villars*, des *Lanciers*, etc.; la valse du *Pardon de Ploërmel*, celle des *Bavards*, les *Etoiles du soir*, les polkas de *Couçou et Cricri*, des *Enfants*, de *Jenny Lind*, des *Horloges de la Forêt-Noire* et de la ronde du *Brésilien*, le *Sturm-galop*, la *Trompette des Spahis*, l'*Express-train*, *Champagne*, et la polka-mazurka de *l'Etoile du Nord*. Cette réunion de morceaux favoris est excellente et fait honneur à M. Valiquet. En consacrant ses veilles à de si modestes travaux, un professeur n'ambitionne sans doute pas d'autre récompense que la gratitude des familles. Or, ce n'est pas d'aujourd'hui que ce résultat a été obtenu par M. Valiquet, qui doit être béni, à l'heure qu'il est, par une innombrable quantité de *petites mains* dont il a facilité l'essor.

J. Rummel. — SOUVENIRS DE L'OPÉRA FRANÇAIS, *choix de duos faciles pour le piano à quatre mains.*

Le meilleur des enseignements est celui qui dissimule le mieux aux élèves les ronces que l'on rencontre à chaque pas au début de la route. On ne saurait trop encourager les professeurs qui allègent le fardeau des premières études, toujours arides et rebutantes, par un choix d'exercices où se trouvent réunis l'agrément et l'émulation. Il faut donc savoir gré à M. J. Rummel de l'abnégation avec laquelle un artiste de son mérite s'est imposé la tâche de transcrire un certain nombre de petits duos faciles tirés de nos opéras les plus populaires. La série entière se compose de dix opéras qui sont : *Robert le Diable*, *le Domino noir*, *les Dragons de Villars*, *le Prophète*, *Martha*, *la Muette de Portici*, *les Huguenots*, *le Postillon de Longjumeau*, *Stradella* et *l'Etoile du Nord*. Les plus jolis motifs de ces chefs-d'œuvre, qui sont dans la mémoire de tout le monde, ont fourni à M. J. Rummel le prétexte d'un arrangement à quatre mains, dont l'harmonie se trouve ainsi doublée. La partie du chant et celle de la basse sont également très-soignées, et une mélodie concertante offre à la fois l'avantage de stimuler le goût des exécutants, en les habituant sans effort aux exigences de la mesure. Ces *Souvenirs de l'Opéra français* ne peuvent manquer, selon nous, d'être parfaitement accueillis.

C. Pâque.— *Fantaisie sur* MARTHA, *de F. de Flotow, pour violoncelle, avec accompagnement de piano.*

La partition de *Martha*, si riche en mélodies, est une source inépuisable pour les transcripteurs. On aurait peine à compter le nombre des morceaux qu'elle a inspirés pour le piano et pour quelques autres instruments privilégiés. Grâce à M. C. Pâque, le violoncelle devait avoir son tour. Sa *Fantaisie* est une des plus complètes qui aient été écrites d'après cet opéra. Parmi les motifs qu'il a judicieusement choisis, nous citerons l'*Andantino* du joli duo chanté au deuxième acte par Lyonel et lady Henriette, la romance de la rose et le quatuor du rouet. Habilement soudés les uns aux autres, ces motifs, dont le thème est d'abord posé avec une stricte exactitude par le violoncelle, donne lieu à une foule de broderies et de variations dans lesquelles l'instrumentiste-compositeur se révèle sous un double aspect des plus intéressants, aussi bien sous le rapport du travail harmonique que sous celui de la

parfaite connaissance des ressources qui sont sous sa main. Nous ajouterons, à la louange de M. Pâque, que l'accompagnement de piano qui soutient sa *Fantaisie*, n'est pas sacrifié le moins du monde à la partie principale, et que, par instants, il profite des repos de son partenaire pour se produire tout seul.

Giuseppe Romano. — La Carita, *chœur religieux de Rossini*; Ave Maria, *mélodie de Fr. Schubert*; Pieta Signor, *prière de A. Stradella, transcriptions pour harmonium.*

La réputation de M. Giuseppe Romano, comme un des plus habiles organistes de toute l'Italie, est aujourd'hui un fait acquis sur lequel nous n'avons pas besoin d'insister. De l'autre côté des Alpes, comme de ce côté-ci, les organistes ont pris naturellement sous leur protection l'harmonium, ce diminutif de leur instrument, et c'est à ce titre que M. Giuseppe Romano nous envoie les trois transcriptions dont nous nous occupons en ce moment. Nous commencerons par le féliciter de la bonne inspiration en vertu de laquelle il a pris à tâche de populariser par l'harmonium les mélodies religieuses les plus célèbres, dont quelques-unes seraient exposées, sans lui, à rester dans le domaine exclusif de l'église, où tout le monde ne peut les entendre. Nous ne disons pas cela pour *la Carita*, ce chœur universellement connu.

M. Romano lui a consacré des soins tout particuliers, et sa transcription, en côtoyant la pensée du maëstro, s'est élevée avec elle à une hauteur où elle brille d'un éclat qui lui est propre. L'*Ave Maria* de Fr. Schubert, moins susceptible de développements, est néanmoins un morceau fort dignement et fort purement traité. Quant à la prière d'Alexandre Stradella, *Pieta signor*, c'est la mélodie du compositeur dans toute son expressive simplicité, ce qui témoigne du goût de M. Romano et de son respect pour les chefs-d'œuvre du passé, comme les deux autres attestent son admiration enthousiaste pour les chefs-d'œuvre contemporains.

Y.

REVUE DES THÉATRES.

Théatre-Français : *le Dernier Quartier*, comédie en deux actes et en vers, par M. Pailleron. — Variétés : *Ajax et sa blanchisseuse*, comédie-vaudeville en trois actes par MM. Eug. Grangé, Montjoie et Chaulieu; *Mon-joie fait peur*, parodie de famille, par MM. Siraudin et Blum. — Porte-Saint-Martin : *la Jeunesse des Mousquetaires*, drame en quatorze tableaux, par MM. Alexandre Dumas et Maquet.

On aurait tort de vouloir donner une grande importance à la comédie, en deux actes et en vers, qui a servi de début à Lafontaine, au Théâtre-Français. C'est une bluette inférieure à bien des vaudevilles, dont elle a toutes les allures. Deux nouveaux mariés s'isolent du monde pour mieux savourer leur lune de miel. Les innocents! ils n'ont pas prévu que la solitude aurait bien vite raison de leurs illusions amoureuses. Que n'ouvraient-ils le théâtre de Scribe et que n'y lisaient-ils une charmante pièce intitulée *Toujours*, qu'on a tort de ne plus jouer au Gymnase? Ils auraient certainement puisé quelques avis utiles dans une situation identique à la leur. Mais point : *le Dernier Quartier* de cette lune si bien commencée, a amené une satiété contre laquelle nos imprudents essayent en vain de se roidir; c'est l'histoire du *pâté d'anguille*. Tout à coup survient un ami qui reçoit les confidences des deux époux, et qui, en galant chevalier, prend parti pour la femme. Celle-ci cherchant un moyen de séparation, il lui conseille de susciter une tempête dans le ménage, et de provoquer de la part de son mari un de ces *sévices graves* prévus par le Code. Ce qui prouve, entre nous, que notre avocat a l'avantage sur ses clients de posséder à fond son répertoire. Il a probablement vu jouer au Palais-Royal *le Code des femmes* de M. Dumanoir, ou peut-être lui aura-t-on raconté un vieux vaudeville de Théaulon, *le Soufflet conjugal*. Seulement il en aura oublié le dénoûment; sans cela il ne serait pas aussi surpris de voir les deux époux s'embrasser, tandis qu'il s'attendait à les trouver aux prises. L'auteur de cette comédie anodine, M. Pailleron, a déjà donné à l'Odéon deux petites pièces qui ont été fort bien accueillies du public; celle-ci n'a pas été moins heureusement partagée, grâce à la gaieté qui y règne. Mais que M. Pailleron ne se laisse pas abuser par ce succès d'indulgence, et s'il veut être pris au sérieux, qu'il se mette un peu plus en frais d'imagination et ne se contente pas de traduire en vers faciles la prose spirituelle de ses confrères.

Lafontaine aurait pu choisir une meilleure pièce et surtout un meilleur rôle pour son entrée à la Comédie-Française. Si son ambition ne s'élève pas au-delà de l'emploi des confidents plus ou moins tragiques, à la bonne heure; l'ami du *Dernier Quartier* atteste qu'il a pour cela tout le talent requis. Sinon, il s'est fourvoyé, car personne ne lui tiendra compte de l'excès d'humilité qui lui aura fait entreprendre ce gauche début. — On dirait vraiment, à voir ce qui se passe aujourd'hui au théâtre, que tous les sujets de pièces sont épuisés et que les auteurs sont condamnés à refaire tout ce qui a été fait avant eux. Ainsi, nous quittons le *Dernier quartier* pour *Ajax et sa blanchisseuse*, et du *Code des femmes* nous retombons en plein *Chapeau de paille d'Italie*. En effet, mettez une chemise à la place du chapeau et vous aurez exactement la même donnée. Au moment d'aller se marier, Ajax s'aperçoit que sa blanchisseuse, au lieu de lui apporter sa chemise de noce, a déposé chez lui une layette de nouveau-né, et le voilà parti à la recherche de ce vêtement indispensable qui se trouve égaré. De là, une foule de pérégrinations étranges, de quiproquos facétieux qui constituent une certaine différence entre les deux pièces; mais le ond n'en reste pas moins semblable. Après tout, comme la représentation de ce vaudeville fait rire constamment, nous ne devons pas montrer plus d'exigence que ce bon public qui applaudit aujourd'hui *Ajax et sa blanchisseuse*, après avoir applaudi hier le *Chapeau de paille d'Italie*.

— La parodie est une des formes littéraires qui réussissent le mieux chez nous, parce que, de tout temps, l'esprit français a été tourné vers la satire. On devait donc s'attendre à voir le grand succès de *Montjoye* passer au crible des rieurs, et cela n'a pas manqué. Voyez plutôt l'affiche des Variétés : *Mon-joie fait peur*. Par exemple, si vous ne savez pas, ou plutôt si vous ne vous rappelez pas que Mme de Girardin a fait pour le Théâtre-Français un charmant petit drame qui a pour titre : *La joie fait peur*, vous ne comprendrez rien à l'énigme posée par cette affiche. Pourquoi n'avoir pas adopté Rabatjoie, puisque c'est le nom sous lequel les auteurs ont travesti celui de Montjoye, de même que Saladin est devenu Paladin, et Tiburge Goberge? Mais à part cette critique à laquelle nous n'attachons pas beaucoup d'importance, constatons que la parodie de MM. Siraudin et Blum est amusante, et souhaitons-lui de parodier la pièce du Gymnase dans ce qu'elle a de plus séduisant, c'est-à-dire dans ses recettes, qui se maintiennent toujours au maximum.

— Le théâtre de la Porte-Saint-Martin est le seul qui persiste en ce moment à vivre de reprises. Il nous semble que son hiver pourrait être mieux employé. Qu'a-t-il gagné à reprendre *Benvenuto Cellini?* Pas grand'chose, dit-on. Sera-t-il plus heureux avec *la Jeunesse des Mousquetaires?* Nous ne pouvons que former des vœux pour qu'il n'y perde pas tout à fait ses peines; mais enfin, la pièce de MM. Dumas et Maquet est montée avec soin, et la direction n'y a point épargné la dépense. Ajoutons que cette seconde partie des *Mousquetaires*, qui aurait dû être la première, mais qui n'a été jouée au Théâtre Historique qu'après le drame de l'Ambigu, est moins connue, moins usée que celui-ci; il n'est donc pas impossible qu'elle fasse un certain nombre de soirées fructueuses, en attendant la reprise du *Bossu* et nous ne savons plus quelle autre reprise.

— Un des spectacles les plus surprenants qui se puissent voir, c'est celui de ces vingt-six Beni-Zoug-Zoug, dont les exercices attirent une foule énorme au cirque Napoléon. Ils courent, ils volent, ils bondissent dans une étourdissante *fantasia*, ils s'accrochent les uns

aux autres pour former une pyramide humaine, dont l'équilibre est une merveille. Leur audace, leur souplesse, leur légèreté, dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Il faut en avoir été témoin pour y croire.... et encore !

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra, la représentation extraordinaire de *Robert le Diable*, donnée dimanche dernier, a été fort brillante. Gueymard et Mlle Sax s'y sont surtout distingués. *La Favorite*, *la Muette de Portici* et *la Juive* ont défrayé le répertoire de la semaine. — Aujourd'hui dimanche, *les Huguenots*.

*** Lundi dernier, un début a eu lieu dans *la Favorite* : c'est celui de Mme Bedogni-Talvo, jeune femme dont la voix se ressent encore des suites d'une *situation intéressante*, et cette voix est un contralto profond, ne sortant qu'à grand'peine de son diapason normal. La débutante, qui possède d'ailleurs des avantages réels comme femme et comme artiste, a montré beaucoup d'intelligence et une certaine habitude de la scène, On dit qu'elle a déjà chanté en Italie, quoique la condition de sa famille ne l'appelât nullement au théâtre. Michot, qui chantait le rôle de Fernand, en a dit quelques passages de manière à faire regretter son départ. Faure a mis tout son talent dans le rôle d'Alphonse. Celui de Balthazar est trop bas pour Cazaux et semble fatiguer sa voix. A *la Favorite* succédait *Diavolina*. Si Mlle Marie Vernon ne danse pas comme Mlle Mourawieff, elle embellit de jour en jour, et c'est un succès qui peut être accepté en compensation de l'autre.

*** A l'Opéra-Comique on s'occupe en ce moment de la reprise de *l'Eclair*, d'Halévy, qui sera chanté par Mlles Monrose et Bélia, MM. Montaubry et Capoul.

*** Il est question également de représenter sur ce théâtre *la Fanchonnette*, l'opéra-comique de Clapisson.

*** La reprise de *Joconde*, avec Crosti dans le rôle principal, a eu lieu dimanche dernier, à l'occasion d'une représentation extraordinaire. L'ouvrage a été accueilli avec une grande faveur. *Le Domino noir* et *Zampa* font constamment salle comble.

*** Au théâtre impérial Italien, après le *Barbiere* est venue la *Sonnambula*, toujours pour Mme Borghi-Mamo, quoique le rôle d'Amina ne soit pas plus à sa taille que celui de Rosina La célèbre cantatrice y a déployé beaucoup de talent, mais nous espérons que bientôt elle pourra se montrer à nous dans son vrai répertoire. Le nouveau ténor Baragli chante avec assez d'art et de goût, mais sa voix est trop faible pour le rôle d'Elvino.

*** Aujourd'hui, le théâtre impérial Italien donnera, pour la première fois pendant cette saison, *Lucrezia Borgia*, chantée par Mmes de La Grange et Méric-Lablache, Fraschini et Delle-Sedie.

*** Les représentations du *Trovatore* ont continué d'être fort brillantes et d'attirer la foule. Fraschini s'y est montré de plus en plus admirable chanteur.

*** Vers la fin de décembre, Mario et les sœurs Marchisio quitteront le théâtre Italien de Madrid pour celui de Paris. — A la même époque nous perdrons Fraschini et Mme de la Grange, ainsi que Mme Méric-Lablache, ou Mme Borghi-Mamo.

*** Après avoir chanté trois fois la *Sonnambula* au théâtre de l'Oriente, à Madrid, Adelina Patti s'est fait entendre dans *Lucia*, où elle a produit le même effet prodigieux.

*** Berlioz vient de recevoir la lettre suivante :

« Monsieur,

» S. A. R. le grand-duc, mon auguste maître, ayant appris que la représentation de vos *Troyens* a eu lieu dernièrement au théâtre Lyrique impérial, et que cette œuvre a eu tout le succès qui lui était dû et qui répondait aux vœux sincères de Son Altesse Royale, me charge de vous transmettre ses félicitations empressées et de vous exprimer toute la part qu'il prend à cet heureux événement.

» Je suis charmé, Monsieur, d'avoir cette occasion de me rappeler à votre souvenir, et je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments très distingués. Le comte DE WEDEL,

» *Secrétaire du cabinet de S. A. R. le grand-duc de Saxe.* »

*** Une lettre de remerciments adressée à l'Empereur, au sujet de la liberté des théâtres, par les auteurs et compositeurs, se couvre en ce moment de signatures.

*** Roger vient d'obtenir un nouveau succès à Gand, dans les rôles de Lorédan, de *Haydée*, et de Scopetto, de *la Sirène*, que le célèbre ténor a créés avec tant d'éclat à Paris.

*** Carlotta Patti sera à Paris le mois prochain. Au mois de janvier et février, elle chantera en Belgique et en Hollande.

*** Le célèbre baryton Filippo Coletti se retire du théâtre. A Naples il était tellement aimé du public que pendant vingt ans il a figuré à San Carlo comme premier baryton, quoique, d'ordinaire, dans les théâtres italiens, les chefs d'emploi changent assez fréquemment.

*** Un journal de Berlin annonce que Mlle Lucca va contracter avec l'opéra royal de cette ville un nouvel engagement, qui portera son traitement à 8,000 thalers (30,000 francs) par an, avec des feux et un congé de cinq mois. Le titre de cantatrice de la cour et une pension de 2,000 thalers lui seraient également assurés. Suivant le même journal, la direction de l'Opéra à Paris aurait offert à Mlle Lucca un traitement de 500,000 francs pour cinq ans, avec deux mois de congé pendant l'été. Nous ne mettons pas en doute l'exactitude de l'engagement de Berlin; mais en ce qui touche l'Opéra de Paris, nous pouvons affirmer qu'aucune offre dans les conditions dont parle le journal berlinois, n'a été faite à Mlle Lucca.

*** LL. AA. II. le prince Napoléon, la princesse Clotilde et la princesse Mathilde ont honoré de leur présence le dernier concert populaire de musique classique et ont complimenté M. Pasdeloup. Le programme, dont la composition était remarquable, se terminait par l'*Invitation à la valse*, de Weber, si bien orchestrée par Berlioz.

*** Voici le programme du concert populaire qui aura lieu aujourd'hui au cirque Napoléon : Ouverture d'*Il Matrimonio segreto*, de Cimarosa ; symphonie en *la* mineur, de Mendelssohn ; rigodon, de Rameau ; adagio du septuor de Beethoven, exécuté par MM. Auroux (clarinette), Espeignet (basson), Schlottmann (cor), et tous les instruments à cordes ; ouverture de *Preciosa*, de Weber.

*** Vendredi dernier a eu lieu à la Société nationale des Beaux-Arts la deuxième séance de musique de chambre, sous la présidence de Félicien David. Le 6e quatuor de Mozart, un fragment du 9e concerto de Romberg exécuté par M. Rabaud, et le 12e quintette d'Onslow y ont été parfaitement rendus.

*** Les candidats à la succession de M. Tilmant, comme chef d'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire, sont MM. Berlioz, George Hainl, Deloffre, Deldevèze, Alard, Millaut, Cuvillon et Ch. Dancla. L'élection est remise, comme on sait, au 21 décembre, après les deux concerts supplémentaires que M. Deldevèze conduira.

*** C'est par erreur qu'Ambroise Thomas a été désigné comme l'un des prétendants au titre vacant. Le célèbre compositeur, membre de l'Institut, n'y a nullement songé.

*** Le directeur du théâtre Lyrique vient de recevoir un opéra en un acte de Mme Lucci Sievers, *le Professeur de chant d'orgue*, poëme de M. Menissier. Cet ouvrage sera probablement donné cet hiver.

*** Le grand-duc de Darmstadt a décerné au ténor M. Carrion la médaille en or pour arts et sciences.

*** Edouard Wolff nous est revenu et ne nous quittera pas cet hiver. Il a repris le cours de ses leçons; ses anciens élèves s'en félicitent, et chaque jour l'excellent professeur en voit venir à lui de nouveaux.

*** Ch. Dancla, en compagnie de ses fidèles et habiles partenaires, Sébastien Lee, L. Dancla et Altès, a fait entendre chez lui le 2e quintette de M. Fétis. L'œuvre du savant maître a obtenu un très-grand succès, l'andante surtout.

*** Jeudi prochain, 3 décembre, M. Victorin Joncières fera exécuter, salle du Grand hôtel du Louvre, la musique qu'il a composée sur la tragédie d'*Hamlet*. On sait quel brillant succès cette œuvre vraiment remarquable a obtenu, au mois d'avril dernier. Nous ne doutons pas qu'à une seconde audition, le public ne ratifie les éloges donnés par la presse entière au jeune compositeur.

*** M. Camille Saint-Saëns se propose de donner à la salle Pleyel six séances consacrées à l'audition des concertos de Mozart.

*** M. Eugène Prévost a été engagé par M. Besselièvre comme chef d'orchestre des concerts des Champs-Elysées.

*** L'impresario du théâtre du Liceo à Barcelone, M. Verger, vient d'obtenir la direction du théâtre Bellini, à Palerme.

*** Depuis l'inauguration du salon de M. Lebouc, on a déjà exécuté chez lui deux des ouvrages les plus importants d'Adolphe Blanc : un quatuor pour instruments à cordes et le quatrième trio pour piano, violon et violoncelle, parfaitement interprété par Mlle Caroline Remaury, l'auteur et M. Lebouc.

*** Les examens pour l'obtention du certificat d'aptitude à l'emploi de professeur de chant dans les écoles publiques de Paris auront lieu à la fin du mois de décembre prochain. La liste d'inscription est restée ouverte à la préfecture de la Seine, bureau de l'Instruction publique, où il a été donné communication du programme. Les candidats ont à produire leur acte de naissance et un certificat de moralité délivré par le maire de l'arrondissement où ils ont leur domicile.

*** Le docteur J. Maier, conservateur de la division de musique à la bibliothèque royale de Munich, a découvert deux partitions manuscrites d'Alessandro Scarlatti : l'une à la bibliothèque royale de Berlin, l'autre à la bibliothèque impériale de Paris ; savoir : *la Griselda*, donnée pour la première fois en janvier 1721, à Rome, au teatro Capranica, et l'opéra-comique *Laodicea e Bérénice*.

*** Avons-nous besoin de signaler aux directeurs de concerts présents et futurs les œuvres symphoniques d'un compositeur renommé dans toute la Hollande, la Belgique et l'Allemagne, M. A. Berlyn, qui, en 1846, est venu se faire connaître aussi à Paris ? Ce serait plus que jamais l'instant de recourir à son riche répertoire, et d'essayer, par exemple, sa belle symphonie, dédiée à Spohr, sans préjudice de plusieurs autres compositions qui ont en leur faveur les plus honorables précédents.

*** Le troisième volume des *Harmonies* de M. J. Cressonnois vient de paraître, et nous nous empressons de le recommander aux amateurs, dont la plupart connaissent déjà l'auteur et ses œuvres.

*** M. Henry Herwyn ouvrira, le 2 décembre, son cours de musique d'ensemble appliquée au piano, qui aura lieu deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, rue Saint-Honoré, 185.

*** Ernest Nathan, que des voyages éloignaient depuis deux ans de la capitale, va s'y fixer définitivement, pour se consacrer au professorat et à la musique classique. Il a composé un bon nombre d'œuvres, qu'il doit nous faire entendre bientôt.

*** *Le Répertoire du chanteur*, dont la vogue est si bien établie, vient de s'augmenter d'un troisième volume pour voix de ténor, publié sous la direction de M. Henri Panofka. D'autres volumes compléteront bientôt cette importante collection, commencée par Panseron, et dont dix-neuf volumes sont déjà en vente.

*** Un jeune compositeur, M. Palmer, déjà connu dans quelques salons d'élite, vient, dès son début, de se placer sur la ligne des compositeurs les plus aimés du public par ses deux publications : *Boléro* et *Berceuse*. Le succès qu'ont obtenu ces deux charmants morceaux a préparé celui d'un troisième, une valse ravissante qui paraîtra incessamment.

*** Une nouvelle édition de l'excellent ouvrage de M. Fétis père : *Manuel des principes de musique*, est sous presse et paraîtra incessamment chez MM. Brandus et Dufour.

*** On ne saurait trop donner de publicité aux louables efforts d'une Société qui s'est fondée, il y a quelque temps, sous la présidence du vicomte de Melun, pour l'amélioration et l'encouragement des publications populaires. Son but est 1° de favoriser la production d'ouvrages populaires vraiment bons, c'est-à-dire irréprochables au point de vue des mœurs et en même temps instructifs et intéressants ; 2° de guider dans leur choix les personnes qui ont besoin de livres de ce genre pour elles-mêmes ou pour leurs distributions charitables ; 3° de leur en faciliter l'acquisition. Elle recherche toutes les publications anciennes ou nouvelles qui semblent devoir remplir les conditions mentionnées à l'article 1er, les fait examiner avec soin par une commission spéciale, et signale ceux qu'elle croit dignes d'être recommandés, dans un bulletin mensuel envoyé gratuitement à tous les membres de ladite Société. Elle procure à ses membres, avec une remise de 10 0/0, tous les ouvrages mentionnés dans les bulletins, et se charge de leur fournir et expédier des bibliothèques composées de livres reliés d'une manière économique et choisis suivant le prix et la destination qui leur sont marqués. On peut voir ces livres, les parcourir, recueillir des renseignements, se faire inscrire au nombre des membres de la Société, et déposer les commandes, au bureau du Bulletin, rue de Grenelle Saint-Germain, 82.

*** Un nouveau journal de musique militaire va être publié par M. Gauthrot, facteur d'instruments.

*** Le théâtre Robin exploite avec bonheur son riche répertoire d'expériences nouvelles. L'intérêt si puissant qui s'attache à ses apparitions de spectres est doublé, en ce moment, par l'effet prodigieux du *Rêve de Paganini*. Le spectre exécute avec un réel talent un solo de violon et est rappelé tous les soirs au milieu de bravos unanimes.

*** Le premier bal masqué de l'Opéra aura lieu le 12 décembre. Strauss conduira l'orchestre.

*** *Rectification* : le premier prix du concours d'harmonie et de composition pour les élèves des classes militaires a été obtenu par M. Grison, du 5e de ligne, élève de M. Bazin, et par M. Sibillot, du 11e d'artillerie, élève de M. Emile Jonas.

*** Le doyen des violonistes contemporains, Joseph Mayseder, est mort le 21 novembre à Vienne. Il était né dans cette ville le 27 octobre 1789 ; son professeur de violon avait été Schuppanzig. Mayseder était virtuose de la chapelle impériale, soliste au théâtre de la cour et auteur d'excellentes compositions pour le violon.

*** Henri Boisseaux, auteur dramatique et l'un de nos confrères en journalisme, est mort subitement le 20 de ce mois. Dans les derniers temps de sa vie, Scribe l'avait honoré de sa collaboration, et ils donnèrent ensemble plusieurs ouvrages, notamment *Barkouf* à l'Opéra-Comique, *Broskowano* et *Madame Grégoire* au théâtre Lyrique. Au nombre des pièces qu'ils avaient en projet, il s'en trouvait une à propos de laquelle Scribe dit un jour : « Je ne pourrai guère m'en occuper avant deux ans. » Les deux ans sont à peine écoulés et les deux auteurs n'existent plus. Les obsèques d'Henri Boisseaux ont eu lieu lundi à l'église Saint-Etienne du Mont. Parmi les nombreux assistants, nous avons remarqué MM. Félicien David, Clapisson et Lajarte. Ces deux derniers étaient les collaborateurs du regrettable défunt.

*** M. Audiffred, directeur du journal *le Moniteur des arts*, vient de mourir à Paris.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Lyon.* — Une indisposition persistante de Mme Cabel empêche la reprise du *Pardon de Ploërmel*. En attendant on remonte *la Muette de Portici*.

*** *Boulogne-sur-mer*, 26 novembre. — Le concert annuel pour les salles d'asile vient d'être donné dans le magnifique salon du Casino. Mme Gagliano y a obtenu un fort beau succès, en chantant d'une façon admirable un air du *Prophète*, *Dolce concento* de Mozart, l'*Ave Maria* de Schubert et des mélodies italiennes et espagnoles. Les bravos ont accueilli aussi M. Ch. Lamoureux, violoniste expressif et sympathique. M. Ernest Lejeune, pianiste compositeur de Calais, a fait exécuter une ouverture renfermant de belles combinaisons harmoniques et des motifs heureux fort bien traités pour l'orchestre. Il a de plus joué avec verve et sentiment un concerto de Dussek.

*** *Marseille.* — *Lalla-Roukh* vient d'être représenté avec peu de succès. *Le Pardon de Ploërmel* est à l'étude.

*** *Bordeaux.* — La reprise de *Richard Cœur de Lion* n'a pas été très-goûtée au grand théâtre : cependant MM. Peschard et Mathieu y ont été remarquables. *Joconde*, qu'on vient également de reprendre, a été mieux accueilli par le public.

*** *Alger.* — *Le Prophète*, remonté avec beaucoup de soin, a servi de début à Mlle Fleury-Gœury, qui s'y est montrée assez faible.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Les deux premiers concerts populaires de lundi ont ramené la foule à Saint-James Hall. Des quatuors de Spohr, Haydn et Beethoven, la chaconne de Bach, un capriccio de Tartini, des œuvres de piano de Mozart, Beethoven et Mendelssohn, alternaient avec bon nombre de morceaux de chant d'un caractère moins sérieux. Lotto, qui tient le pupitre du premier violon, s'est posé comme excellent artiste. Le violoncelle est passé aux mains de M. Paque, en remplacement de M. Piatti. — Le concert donné par J. Bénédict à Saint-James Hall a été très-brillant. Un nombreux public y a chaleureusement applaudi sa cantate *Richard Cœur de Lion*, une œuvre d'un grand mérite, fort bien interprétée par Mmes Tietjens et Trebelli, M. Wilbye Cooper et Ch. Santley. — Sivori enthousiasme chaque jour le public aux concerts Jullien, où Mme Volpini et Sims Reeves sont également très-appréciés. — La Société des *British musicians* a institué deux prix pour les deux meilleurs quintettes pour instruments à cordes. Le premier prix est de 10 guinées, le second de 5 guinées. — Au théâtre de Covent-Garden, la première représentation de *Blanche de Nevers*, nouvel opéra de Balfe, est attendue.

*** *Amsterdam*, 10 novembre. — Les concerts populaires ont recommencé avec un succès toujours croissant. Au premier concert, on a

exécuté la symphonie héroïque de Beethoven, la quatrième symphonie de Niels-Gade, une ouverture de Mendelssohn et *la Chasse du jeune Henri*, de Méhul, qui a été bissée. L'orchestre a fait merveille sous la direction de Verhulst, et Mlle Schreck, de Bonn, a fort bien chanté un air de Hændel et un autre de Rossi. Au prochain concert, on jouera une nouvelle symphonie de M. Fétis, la cinquième symphonie de Beethoven, l'ouverture de *Fernand Cortès* de Spontini et une ouverture de Gade; puis Mlle Rohn, de Manheim, chantera deux soli. — Au premier concert du Parc chantera Mlle Schubert, de Paris, et jouera le violoncelliste Kellerman, de Copenhague. — On attend beaucoup d'artistes *di primo cartello*, Caroline Patti, Mlle Parepa, Jaell, Laub, Joachim, Franchomme, Stockhausen et beaucoup d'autres — Le théâtre allemand de Rotterdam est excellent et l'ensemble ne laisse rien à désirer; il y a même des artistes de premier ordre, tels que Mlle Ellinger, chanteuse d'un immense talent. — Le nouvel opéra de Hiller : *les Catacombes*, y est à l'étude, et le grand compositeur viendra assister lui-même à la première représentation. — La nouvelle salle de l'opéra français à la Haye est charmante. Au premier festival de la Société pour l'encouragement de l'art musical, on exécutera l'oratorio *Josua* de Hændel. Les répétitions viennent de commencer sous Verhulst, et on s'attend à une exécution remarquable du chef-d'œuvre de l'ancien maître.

*** *Vienne.* — Le nouveau ballet en trois actes de Borri : *Jotta* ou *Art et amour*, a été donné pour la première fois au théâtre de la cour, le 21 novembre, avec un grand succès. Mlle Couqui a eu les honneurs de la soirée; elle a enlevé les pas les plus difficiles avec une audace qui est toujours restée dans les limites du goût. La musique composée par le comte Gabrielli et M. Strebingen, est pleine de mélodie, de verve et a beaucoup plu. — On répète au théâtre de la cour *la Muette de Portici*. Wachtel remplira le rôle de Masaniello; Mlle Couqui, celui de Fenella.

*** *Berlin.* — Au théâtre F.-Wilhemstadt, *les Bavards*, par Offenbach, ont eu huit représentations, et chaque fois la salle était comble. Au théâtre royal, Paul Taglioni doit mettre prochainement un nouveau ballet à la scène.

*** *Cologne.* — Les belles messes en musique qui attirent dans notre cathédrale une si grande affluence de fidèles, ont dû cesser par suite d'un ordre du cardinal-archevêque. Il paraît que l'opinion exprimée par le célèbre professeur Thibaut, dans son ouvrage sur la *Pureté de la musique*, n'a pas été sans influence sur la détermination de Son Eminence.

*** *Pesth.* — Au théâtre national, on a donné *Martha*, de Flotow, à l'occasion de la fête de l'impératrice. Mme P. Markowitz a chanté le rôle principal avec autant de grâce que d'entrain; M. Pauli-Lyonel a été aussi beaucoup applaudi.

*** *Turin.* — *La Vestale*, chantée par Mmes Stolz et Flory, MM. Christiani et Casaro, a été favorablement accueillie au théâtre Vitorio Emmanuelo.

*** *Valence.* — *La Muette de Portici* vient d'être représentée avec un très-grand succès. Le ténor Olivia Pavani et Mme Peroni y ont puissamment contribué.

*** *Barcelone.* — Grâce aux succès éclatants de Mlle Lagrua, les représentations au théâtre du Liceo sont plus brillantes que jamais. L'éminente cantatrice vient d'y chanter dans *Il Giuramento* devant une salle comble et a obtenu un triomphe complet. Dans *Norma*, qu'elle chante et joue avec une rare perfection, elle a mérité de nouveau les applaudissements les plus chaleureux. Negrini a obtenu aussi une bonne part.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE.

Réimpression des Ouvrages classiques consacrés à l'Enseignement.

Une excellente mesure, qui intéresse la musique et les musiciens, vient d'être prise par S. Exc. le ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts. Par un arrêté en date du 5 novembre, M. le maréchal Vaillant, sur la proposition de M. le comte Bacciochi, surintendant général des théâtres, a institué, au Conservatoire impérial de musique et de déclamation, une commission chargée de préparer un travail pour la réédition et la réimpression des ouvrages classiques de l'ancien fonds de musique du Conservatoire, en les appropriant aux besoins des classes actuelles de l'établissement.

Cette commission est composée de M. Auber, directeur du Conservatoire, président; de MM. Bazin et Benoist, professeurs d'harmonie et d'orgue; H. Berlioz, de l'Institut, bibliothécaire du Conservatoire; L. Clapisson, de l'Institut, professeur d'harmonie; G. Kastner, de l'Institut; J. L. Heugel, éditeur de musique; Lassabathie, administrateur du Conservatoire; Leborne, professeur de composition; Ed. Monnais, commissaire impérial; A. Thomas et Reber, de l'Institut, professeurs de composition. M. A. de Beauchesne, secrétaire du Conservatoire, remplira les fonctions de secrétaire près la commission.

Les anciens ouvrages classiques du Conservatoire, destinés à une réimpression si désirée de tous les musiciens qui s'occupent sérieusement d'enseignement, ont été, dans l'origine, sous l'administration de M. Sarrette, rédigés, composés et gravés pour les classes du Conservatoire. Nos grands maîtres Cherubini, Catel, Méhul, Gossec, Lesueur, Martini, ont collaboré à tous ces ouvrages, dont les planches de texte et de musique se trouvent, pour la plupart, complétement épuisées.— Ce sont donc les vrais classiques de l'enseignement qu'il s'agit de rendre non-seulement aux classes fondamentales de solfége, d'harmonie, d'accompagnement, de fugue et de contre-point, mais aussi à celles du chant et des instruments. Toutes ces classes possédaient leurs méthodes-types, parmi lesquelles il faut citer les solféges de Cherubini, ses marches d'harmonie, le traité de fugue et de contre-point du même maître, le cours d'harmonie de Catel, la grande méthode de piano de L. Adam, celle de violon de Baillot, Rode et Kreutzer, l'Art du violon de Baillot, et la remarquable méthode de chant du Conservatoire, à laquelle ont collaboré Méhul, Gossec, Garat et Plantade, en société des maîtres italiens du temps, et du savant et infatigable Cherubini, rapporteur de la commission chargée, aux termes du règlement du Conservatoire, de la rédaction d'une méthode de chant spécialement destinée aux classes de cet établissement.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez RETTÉ et Cᵉ (magasin Brandus), 103, rue de Richelieu.

Palmer. Boléro. 7 50
— Berceuse . . . . . 5 »
— Valse, Fleurs des tropiques. 7 50

Chez J. HIÉLARD, éditeur,
8, RUE LAFFITTE, A PARIS.

Grand abonnement
DE
LECTURE MUSICALE

Conditions de l'abonnement :
Un an, 30 f.—Six mois, 18 f.—Trois mois, 12 f.—Un mois, 5 f.

Collection complète des
TRIOS, QUATUORS, QUINTETTES (*éditions allemandes*)
ET
Toutes les Partitions arrangées pour piano à 4 mains
MUSIQUE D'ENSEMBLE. — MUSIQUE POUR PIANO SEUL.
Opéras français, allemands et italiens, chant et piano seul.

La Bibliothèque sera constamment alimentée par les meilleurs ouvrages au fur et à mesure qu'ils paraîtront.

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

H. WOLFART. — Quinze transcriptions faciles sur les opéras les plus célèbres, chaque. 4 50
R. HAMMER. — Trois mélodies de SCHUBERT, arrangées en TRIO. . . . . 12 »

Beau choix de Pianos
VENTE ET LOCATION

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

COURS COMPLET DE MUSIQUE APPLIQUÉ AU PIANO

Approuvé par l'Institut de France et par les plus célèbres Pianistes, Professeurs et Compositeurs.

PAR

VICTOR TIRPENNE

CENT ÉTUDES GRADUÉES
Divisées en cinq livres :

1er livre. — Etudes primaires..... 12 »
2e livre. — Etudes élémentaires..... 12 »
3e livre. — Etudes de genre..... 15 »
4e livre. — Etudes de vélocité..... 15 »
5e livre. — Etudes des tonalités..... 15 »

MÉTHODE DE PIANO
Divisée en trois suites. — Prix : 20 fr.

SOLFÉGE ÉLÉMENTAIRE
Avec accompagnement de piano. — Prix : 15 fr.

PETIT SOLFÉGE
Résumé de la *Grammaire* et du *Solfége*, composé spécialement pour les pensionnats.
Format in-8°. — Prix : net 2 fr. 50.

GRAMMAIRE MUSICALE
Par demandes et par réponses; divisée en méthode et syntaxe; donnant la musique dans toutes ses formes, éléments et principes de musique, d'harmonie, de transposition; le plain-chant comparé à la musique actuelle, et un vocabulaire.
Format in-8°, net 7 fr.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres
CHAPPELL & HAMMOND, Srs DE JULLIEN & Ce
214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ

Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

MANUFACTURE GÉNÉRALE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS

50, rue Saint-Georges, à Paris.

ADOLPHE SAX * *

50, rue Saint-Georges à Paris.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique.
Seule grande Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

RÉSUMÉ DES AVANTAGES DES SAXHORNS ET DES SAXOTROMBAS.

Le Saxotromba, ou le Saxhorn, est supérieur à ses analogues existants précédemment, comme proportion de tubes et par conséquent comme son ; supérieur comme justesse ; supérieur comme création de famille complète ; supérieur comme facilité et unité de doigté ; supérieur comme forme ou contour des tubes pour l'émission des sons ; supérieur comme forme pour le placement et le maniement de l'instrument ; supérieur comme ayant une même direction des sons (avantage pour l'auditeur de recevoir tous les sons avec la même puissance); supérieur en ce que quelques jours suffisent pour former, avec des amateurs ou de simples conscrits militaires, une musique passable ; supérieur en ce que les plus gros instruments comme les petits se tiennent facilement au moyen de la main gauche et du bras gauche, et laissent le bras et la main droite entièrement libres, et dans la meilleure position pour le jeu des doigts sur les cylindres ; supérieur en ce que, quand un élève a déjà fait des études et qu'il est obligé de changer d'instrument faute de disposition des lèvres ou par tout autre motif, ses études acquises servent pour le nouvel instrument, soit trompette, trombone ou tout autre instrument ; supérieur en ce que l'on peut faire les études les plus longues et les plus difficiles sur l'instrument qui fatigue le moins et les reporter sur d'autres plus durs à jouer ou plus lourds à porter; supérieur en ce que, dans les sociétés ou dans un régiment de cavalerie, surtout lors des congés, il arrive souvent que tous les artistes d'une même catégorie d'instruments partent, et que, dans ce cas, on peut les remplacer en prenant des musiciens dans les parties les mieux garnies pour occuper ou remplacer les parties manquantes; supérieur en ce qu'on ne craint pas les coups de tête des chevaux, qui, avec les anciens instruments, brisaient parfois les dents au cavalier; supérieur en ce que l'on peut jouer, le cheval au trot ou au galop, l'instrument suivant toujours les mouvements du corps; supérieur pour la musique en marche en ce que l'instrument ne se dérange pas sur les lèvres, et conserve par conséquent la même sonorité qu'au repos; supérieur pour les corps de musique et pour le militaire surtout, où tout est régulier excepté les musiciens et les instruments d'après le système ancien), en ce que tout le monde se trouve dans la même position, toutes les mains à la même hauteur et tous les instruments penchés de gauche à droite ; supérieur, pour la musique à cheval ou de cavalerie, en ce que si, pendant que l'on joue, le cheval vient à faire un écart, il est facile de ressaisir les brides pour le ramener, sans déranger l'instrument de sa position.

Tous les instruments sortant de la fabrique portent l'inscription suivante : **Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur,** le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 49. | 6 Décembre 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

1864 — 31me ANNÉE — 1864

REVUE ET GAZETTE MUSICALE

Primes

Offertes aux anciens et nouveaux Abonnés.

Pour satisfaire au désir qui nous a été exprimé par un grand nombre de nos Abonnés, nous offrons, à l'occasion du renouvellement de l'année :

1°

LE SECOND VOLUME

DU

RÉPERTOIRE DE MUSIQUE MODERNE

POUR LE PIANO

Dont le premier volume a été accueilli avec tant de faveur l'année passée.

CE VOLUME, FORMAT IN-8°, CONTIENT LE CHOIX SUIVANT DE

VINGT MORCEAUX DE PIANO :

1. **ALKAN.** — Op. 32. Fantasietta alla moresca.
2. **BLUMENTHAL.** — Op. 1. La Source, caprice.
3. **CHOPIN.** — Op. 10. Deux études.
4. **CZERNY.** — Op. 754. Tarentelle.
5. **DŒHLER.** — Op. 42. Deux études.
6. **FAVARGER.** — Op. 42. Caliban, grande valse.
7. **GORIA.** — Op. 41. Grande mazurka.
8. **HELLER** (STÉPHEN). — Op. 56. Sérénade.
9. **HENSELT.** Poëme d'amour.
10. **HERZ** (H.). — Op. 143. Mazurka.
11. **JAELL.** — Le Carillon, morceau élégant.
12. **LACOMBE.** — Op. 54. Marche turque.
13. **LESCHETIZKY.** — Chant du soir, idylle.
14. **LITOLFF.** — Chanson du rouet.
15. **LISZT.** — Deuxième marche hongroise.
16. **MENDELSSOHN.** — Presto scherzando.
17. **MOSCHELES.** — Op. 95. Trois études.
18. **PRUDENT.** — Op. 33. Farandole.
19. **THALBERG.** — Op. 35. Le Trémolo.
20. **VOSS.** — Op. 161. Ecume de champagne.

2°

Un recueil contenant six Morceaux de Chant :

MÉLODIES ET CHANSONS

IRLANDAISES, ÉCOSSAISES, ESPAGNOLES ET HAVANAISES

Avec paroles françaises.

Ces morceaux, d'une grande originalité et entièrement inconnus en France, sont chantés avec un grand succès dans ses concerts par Mlle

CARLOTTA PATTI

Nous tiendrons ces Primes à la disposition des Abonnés anciens et nouveaux à partir du 10 décembre 1863.

SOMMAIRE. — Le Trésor des Pianistes, par **Fétis** père. — Martini (1er article), par **Arthur Pougin**. — L'Amérique telle qu'elle est, par **Oscar Comettant**. — Nouvelles et annonces.

LE TRÉSOR DES PIANISTES.

4e et 5e Livraisons.

M. Farrenc poursuit son entreprise colossale avec un dévouement, un courage qui, pour l'honneur de la génération actuelle, il faut l'espérer, trouvera l'appui nécessaire parmi les artistes et les amateurs qui jouent du piano, et certes le nombre en est grand. Les souscripteurs mêmes du *Trésor des pianistes* ne peuvent comprendre ce qu'il a fallu de savoir, de temps et d'argent, pour réunir les œuvres les plus remarquables de toutes les époques et de toutes les écoles, comparer les éditions, discerner les bonnes leçons, corriger les altérations produites par l'ignorance et l'incurie, conserver et faire connaître les traditions propres à chaque genre, accompagner ces œuvres intéressantes de notices historiques et critiques sur chaque auteur, et présenter, enfin, dans l'ensemble de la plus belle collection qui ait été faite, la véritable histoire d'une partie de l'art ; car l'histoire d'un art ne peut être mieux faite que par la reproduction exacte de ses monuments.

La quatrième livraison du *Trésor des pianistes* renferme douze sonates de Charles-Philippe-Emmanuel Bach, et toutes les pièces de clavecin de Hændel, divisées en trois livres, suivies de six fugues. Jamais l'œuvre complète, pour le clavecin, de ce grand musicien, n'avait été publiée en France

J'ai déjà beaucoup parlé des sonates de Charles-Philippe-Emmanuel Bach, dans mes analyses des livraisons du *Trésor des Pianistes*. Il semblerait que j'ai épuisé, pour cet artiste, toutes les formes de l'éloge : cependant, le génie mélancolique et passionné de ce maître a tant de charme pour moi, que je me sens entraîné à en parler encore, pour recommander aux artistes la deuxième sonate (en *fa* mineur) du premier recueil, dont le premier *allegro* et l'*andante* sont aussi remarquables par le sentiment et l'inspiration que par les formes : la cinquième sonate (en *si* mineur), très-courte, mais pleine d'énergie et de *brio* dans le premier morceau, de noblesse et de charme dans l'*adagio;* la troisième sonate (en *la*) du deuxième recueil, brillante, élégante et coquette dans le premier *allegro*, noble

et pathétique dans l'*adagio*, pleine de verve et de fougue dans le dernier morceau ; la cinquième sonate (en *sol*), d'un caractère large, noble et passionné dans le premier morceau, pleine de fantaisie sentimentale dans l'*andante*, animée, véhémente et nouvelle par la pensée comme par la forme dans le dernier *allegro di molto*. La cinquième sonate de ce recueil est aussi, dans toutes ses parties, une des plus heureuses productions du talent de Bach ; il en est de même de la sixième (en *fa* mineur), passionnée, véhémente, originale dans le premier morceau, grandiose dans l'*andante*, naïve mais noble dans le *rondo andantino*. O jeunes compositeurs, lisez avec attention ces chefs-d'œuvre, jouez-les avec la perfection d'exécution qu'ils exigent, et voyez par quels moyens simples le génie parvient à la production du beau.

Une très-bonne, très-exacte et très-substantielle notice biographique de Hændel, par M. Farrenc, précède les *Suites* de clavecin de ce grand homme. Peut-être pourrait-on objecter qu'elle est un peu trop développée et chargée de détails pour la place qu'elle occupe ; mais dans ce cas, abondance de richesse ne nuit pas. C'est vraiment une source inépuisable de beautés que ces recueils de pièces, où l'illustre auteur n'est pas sorti, à la vérité, du cadre ordinaire des *Suites*, dont il avait trouvé, dès son enfance, les formes dessinées dans les ouvrages de ses prédécesseurs. On sait que ces *Suites* de l'ancienne école de clavecin étaient composées, tantôt d'une allemande, une courante, une sarabande, une gigue, auxquelles s'ajouta un peu plus tard un menuet ou une gavotte ; tantôt d'un prélude, un adagio, un allegro, un thème varié, ou une fugue. Dans ses trois livres, Hændel a réuni toutes ces formes et y a jeté à pleines mains les trésors de sa personnalité, de sa puissante harmonie, de ses modulations inattendues, et quelquefois de suaves mélodies, dont quelques-unes sont célèbres. Qui ne connaît le délicieux air en *mi* majeur et ses cinq variations? Qui, jamais, s'est lassé d'entendre cette cantilène céleste et ses harmonies d'un goût si fin ?

Le premier livre des *Suites* de Hændel est particulièrement remarquable par la variété des inventions, ainsi que par la perfection des formes.

C'est dans cette partie que se trouvent la brillante gigue en *la*, connue autrefois de tous les bons pianistes, et que j'ai entendu jouer d'une manière admirable par Clementi; toute la suite en *mi* majeur qui contient l'air en variations dont je viens de parler, la septième suite en *sol* mineur, production parfaite d'un bout à l'autre, et la huitième en *fa* mineur, non moins remarquable ; c'est enfin dans ce premier livre que se trouvent les excellentes fugues en *fa*, en *ré* mineur, en *si* mineur, en *fa* dièse mineur, et en *fa* mineur, qui ont été plusieurs fois publiées en France, en Allemagne et en Suisse, mais séparées des *Suites* auxquelles elles appartiennent. Si l'on voulait parler de tout ce qu'il y a de beau et de charmant dans ce premier livre, il faudrait tout citer, à l'exception de quelques préludes dans lesquels Hændel n'a pas atteint à la hauteur de Jean-Sébastien Bach.

Le second livre des pièces de clavecin de Hændel n'a ni l'importance ni l'intérêt du premier; la grande gigue en *sol* mineur et la gavotte en *sol* majeur sont ce qui s'y trouve de plus distingué. A l'égard de sa chacone avec soixante-deux variations, leur mérite se borne à peu près à celui des exercices de clavecin et de piano. Les formes de ces variations rappellent celles de Corelli, intitulées *Folia* (Folies d'Espagne); elles sont peu dignes du talent de Hændel. Il y a loin de ces productions quelque peu vulgaires, à l'air avec trente variations, de Jean-Sébastien Bach, gigantesque conception, dont la réalisation est un miracle d'intelligence et de talent.

Le troisième livre des *Suites* ne paraît pas un ouvrage complet : les deux premières suites ont leurs allemandes, leurs courantes, leurs sarabandes et leurs gigues ; mais de la troisième, il n'y qu'un caprice; de la quatrième, qu'une fantaisie; de la cinquième, qu'une chanson; de la sixième, qu'un prélude, ainsi que de la septième. Ce livre n'a été publié que longtemps après la mort de Hændel, dans la collection de ses œuvres, donnée par Arnold. Les six fugues placées par M. Farenc à la suite de ce troisième livre étaient peut-être destinées par l'auteur à en faire partie. Elles sont fort belles et font reconnaître l'artiste dans la plénitude de son talent ; néanmoins leurs sujets sont moins heureux que ceux des fugues du premier livre des *Suites*.

Il entre dans le plan de M. Farrenc de faire connaître aux artistes, ainsi qu'aux amateurs d'élite, les œuvres les plus belles des claveciniste et des pianistes de toutes les époques, mais de toutes les écoles. Ce plan est vaste, mais il devait être ainsi pour justifier le titre de la collection, et pour être, dans toute l'acception du mot, le véritable *Trésor des pianistes*. Quel est celui d'entre eux (et je parle des plus instruits), dont l'érudition aille au-delà de Rameau, tout au plus jusqu'à Couperin? Eh bien, en leur donnant les deux livres de pièces de clavecin de Chambonnières, virtuose du temps de Louis XIII et de Louis XIV, M. Farrenc les ramène à un siècle avant Rameau dans la cinquième livraison du *Trésor* ; en leur faisant connaître des pièces de William Byrd, d'Orlando Gibbons et de John Bull, tirées du célèbre *Virginal Book*, et de la *Parthenia*, il initiera dans la sixième livraison au style de l'ancienne musique instrumentale de l'Angleterre, dont la plupart des exécutants sur le piano ne supposent pas la possibilité d'existence. N'y eût-il dans tout cela que l'intérêt de curiosité, il mériterait d'être satisfait, car l'histoire monumentale de l'art ne peut être étudiée sans élever aussitôt la pensée vers l'immortalité de son domaine, et sans faire comprendre l'inépuisable variété de ses transformations.

Mais ce n'est pas seulement la curiosité qui est satisfaite dans les pièces de ces vieux maîtres: dans leurs inspirations, ils avaient une qualité qui va s'affaiblissant en raison des développements progressifs de la forme : je veux parler de la naïveté de la pensée, qui n'est plus guère connue que de nom. Le claveciniste, quelque peu gentilhomme, *Champion de Chambonnières*, a des choses charmantes en ce genre. Ses pièces de clavecin sont aussi des *Suites*, mais dont l'ordre des morceaux n'est pas exactement le même que celui qu'on remarque dans les *suites* des claveciniste allemands. Chez lui cet ordre est toujours interverti : ainsi, il a toujours plusieurs *courantes* qui se suivent après l'*allemande*, et, après la *sarabande*, met une *gaillarde* au lieu dela *gigue* ; ce qui ne se voit ni dans les *Suites* de J.-S. Bach, ni dans celles de Hændel, ni chez aucun des maîtres allemands. Quelquefois il a plusieurs gigues consécutives, et quelquefois la *pavane*, dont le goût espagnol, régnant à la cour, entretenait l'usage dans la danse. Chambonnières a aussi dans ses *Suites*, de petites pièces auxquelles il donne des noms de fantaisie, tels que *les Barricades*, *la Toute-Belle*, *la Villageoise*, etc. Cet usage s'est perpétué chez tous les claveciniste français jusqu'après Rameau.

L'usage immodéré qui s'était fait dans le XVIe siècle d'ornements de tout genre par les organistes et les joueurs d'épinette, s'était fort affaibli en Allemagne dans la première moitié du XVIIe et avait fini par disparaître, tandis qu'il se conserva en France jusqu'après le milieu du XVIIIe siècle. Chambonnières fut à cet égard le modèle de tous les claveciniste français. Il prodigue quelquefois ces ornements jusqu'à l'excès ; mais sous cette multitude de *cadences* (trilles), de *pincés*, de *ports de voix* et de *coulés*, on trouve des mélodies gracieuses, élégantes, naïves, qu'accompagne une harmonie serrée qui rachète les duretés de quelques rencontres de notes par des mouvements bien dessinés. On comprend son goût pour la multiplicité des courantes par la variété qu'il sait y mettre. Dans de petits cadres tels que ceux des compositions de Chambonnières, c'est un mérite considérable que cette variété de caractère imprimée à des pièces de même genre. Ce mérite appartient, sans aucun doute, à ces légères productions du claveciniste de Louis XIII et de Louis XIV.

On se tromperait lourdement si l'on se persuadait que cette musique d'épinette était facile à jouer. Pour s'en tirer avec honneur, le talent de nos plus habiles ne serait pas de trop, car tout y est en style lié dans toutes les parties, et la multitude d'ornements qui s'y trouvent répandus dans les deux mains exige beaucoup d'égalité, d'indépendance et d'aptitude des doigts.

Chambonnières fut l'idole des salons et des boudoirs dans les beaux temps de la cour de celui qu'on appelait le grand roi. Il eut des admirateurs enthousiastes, non-seulement pour le fini de son exécution, mais pour le charme de sa musique. Dominé que l'on est par l'empire de la mode, on sera tenté peut-être de rire de cet enthousiasme pour de petites choses, telles que les pièces de cet artiste; mais, outre que le charme et la grâce ne se trouvent pas toujours dans les grandes dimensions des œuvres d'art, il ne faut pas oublier que l'artiste capable d'émouvoir ses contemporains pendant plus de quarante ans fut nécessairement un homme d'élite.

Après les pièces de Chambonnières vient, dans la cinquième livraison du *Trésor des pianistes*, la continuation des pièces de Dominique Scarlatti, dont M. Farrenc a commencé la publication dans la deuxième livraison de sa collection, depuis le n° 1 jusques et inclusivement le n° 26. Ici l'on trouve la suite depuis le n° 27 jusqu'à 49. Je l'ai déjà dit, et je crois devoir le répéter ici : les pièces de Dominique Scarlatti sont l'œuvre d'un génie original, qui rompt avec les traditions de son temps par des idées et des formes nouvelles. Tout est audacieux chez cet homme; tout part d'une inspiration spontanée, et la variété est un de ses mérites les plus éminents. Je ne saurais choisir parmi les pièces de ce volume : c'est comme un panier de cerises dont on choisit les premières, puis elles y passent toutes. Après avoir joué une pièce de Scarlatti, on essaye la suivante, puis on veut connaître la troisième, et l'on va ainsi jusqu'au bout du volume.

Ne croyez pas que M. Farrenc soit un fanatique du passé, à cause de ses richesses d'art, comme il y a des fanatiques du présent, nonobstant ses misères. Le beau, pour lui, est le beau de tous les temps, sous quelque face qu'il se présente. Après avoir fait avec délices le rôle d'antiquaire pendant une certaine période, il sait aussi se plonger avec délices dans les belles œuvres des temps modernes. Il nous en fournit une preuve en mettant dans sa cinquième livraison du *Trésor des pianistes*, après les pièces de Scarlatti, de belles sonates de Beethoven, qui forment les œuvres 2, 7 et 10. Ici, mon rôle de critique devient inutile, car quel est le pianiste qui ne connaisse le poëte du piano et le symphoniste du clavier? A quoi servirait d'analyser des beautés que tout le monde sent et connaît, et que chacun admire et qui sont devenues populaires? C'est pour l'inconnu, lorsqu'il est beau, que ma voix a besoin de retentissement. Cette voix, je la ferai vibrer tant que le souffle me restera pour glorifier l'art dans toutes ses belles déterminations, et pour encourager ceux qui, comme M. Farrenc, se dévouent à son culte, et ne reculent devant aucun sacrifice pour en propager le goût et pour donner la foi à l'incrédule.

FÉTIS père.

MARTINI.

(Premier article.)

I.

Par une belle journée de l'année 1760, un jeune homme à peine âgé de dix-neuf ans, à la mine agréable, à l'extérieur distingué, et portant le costume ordinaire des étudiants allemands, suivait allègrement et de son pied léger la route qui conduit de la petite ville de Freistadt, située dans le haut Palatinat, à celle de Fribourg en Brisgau. Insoucieux du présent, comme on l'est d'ordinaire à cet âge, mais déjà songeant à l'avenir qu'il entrevoyait à travers les nuages dorés de l'espérance, il avançait en fredonnant, ne prêtant qu'une médiocre attention aux beautés du paysage qui l'environnait et s'occupant de tout autre chose que du chemin qu'il parcourait. Il avait lâché la bride à son imagination, et, tandis qu'il cheminait, les pensées lui trottaient en tête, nombreuses et variées, l'une chassant l'autre, mais toutes cependant se rapportant à un seul objet, la recherche de la gloire et de la fortune, tendant à un seul but, la découverte des moyens propres à les conquérir.

Dispos de corps, léger d'argent et ne possédant pour toute richesse que les vêtements qui couvraient sa personne, le jeune voyageur approchait de Fribourg sans savoir ce qu'il y allait faire, ni même s'il y demeurerait. En vain il se creusait la tête et s'interrogeait sur la résolution à laquelle il conviendrait qu'il s'arrêtât : ses réflexions le laissaient indécis, flottant entre mille projets divers, aussitôt abandonnés que conçus. Déjà il avait dépassé les premières maisons, déjà il avait franchi les faubourgs et entrait dans la ville, et pourtant son parti n'était pas pris encore, et il ne savait à quoi se résoudre ni de quel côté porter définitivement ses pas, lorsqu'une idée singulière — véritable inspiration d'écervelé — lui traversa subitement l'esprit. Il pénètre dans une église, franchit lestement les degrés qui conduisent au clocher, et là, se confiant au hasard, il lance une plume dans les airs en se promettant intérieurement d'adopter la direction que le vent lui imprimerait. Celui-ci ayant porté la plume du côté de la porte de France, l'étudiant sort aussitôt de l'église et s'achemine vers le lieu indiqué; puis, quittant sans regrets la ville où il venait à peine d'entrer, il reprend incontinent sa route et se dirige hardiment sur Nancy sans savoir un mot de français.

On conviendra qu'il y avait au moins de l'étourderie de la part d'un jeune homme à s'aventurer ainsi, dénué de toute ressource et ne possédant pas en poche une pistole, dans une ville où il ne connaissait personne, où il n'aurait même pas la faculté de se faire comprendre. Mais notre jeune fou se répétait sans doute avec complaisance le vieil axiome classique : *Audaces fortuna juvat!*

Pour que le lecteur fasse plus ample connaissance avec le héros de cette aventure, il faut dire que celui-ci s'appelait Jean-Paul-Egide Schwartzendorf, était né à Freistadt le 1er septembre 1741, et avait, dès l'âge le plus tendre, pris place parmi les élèves d'un excellent établissement dans lequel, outre sa langue maternelle, on l'avait familiarisé de bonne heure avec les premiers éléments du latin et de la musique. Il travaillait assidûment, et ses progrès dans l'art musical furent si rapides que, sa dixième année étant à peine expirée, il put être employé comme organiste au séminaire de Neubourg, sur le Danube, dirigé alors par les jésuites, et dans lequel sa famille l'avait envoyé pour achever une éducation heureusement commencée. Ceux qui savent combien à cette époque les établissements religieux de l'Allemagne étaient riches en musiciens consommés, organistes ou théoriciens, se rendront facilement compte du degré d'aptitudes particulières que le jeune écolier avait dû montrer pour se faire confier un poste aussi important. Après plusieurs années passées à Neubourg, il se rendit, en 1758, à l'université de Fribourg, où il devait suivre un cours de philosophie, et remplit aussi dans cette ville les fonctions d'organiste au couvent des Franciscains.

Après avoir complétement terminé ses études, il songea à retourner dans sa ville natale, où il comptait s'établir et se fixer pour toujours. Par malheur, son père, veuf depuis plusieurs années, s'était remarié pendant son absence, et à son retour le jeune Egide s'aperçut bientôt que jamais il ne pourrait s'accorder avec sa belle-mère. En butte à des tracasseries continuelles de la part de celle-ci, qui semblait prendre plaisir à le tourmenter sans relâche, il prit un jour la résolution formelle de quitter, pour n'y jamais revenir, la maison paternelle. Où irait-il, que ferait-il? Cela lui importait peu. Le prin-

cipal était, avant tout, d'échapper à des ennuis sans nombre, à une situation intolérable. Son projet, une fois arrêté, fut bientôt mis à exécution. Il se sépara des siens, quitta sa ville natale et retourna d'abord à Fribourg, d'où il s'achemina vers la capitale de la Lorraine. Mais il y a loin de Fribourg à Nancy, et quand l'escarcelle est vide, la distance semble s'accroître encore pour le voyageur. Celui-ci était heureusement d'un caractère à ne se point rebuter pour si peu; marchant tout le jour, il s'arrêtait chaque soir à l'un des nombreux couvents échelonnés sur la route, et dans lesquels il trouvait toujours, grâce à son costume d'étudiant, bon accueil, repas substantiel et gîte confortable. Après plusieurs journées de marche, il arriva de la sorte à Nancy, où de graves embarras l'attendaient.

Ne pouvant donner la preuve de son intelligence, ne trouvant pas davantage à utiliser ses talents, il tomba bientôt dans le plus complet dénûment. Seul, sans appui, presque sans pain, il se demandait avec terreur ce qu'il allait devenir dans cette ville où tout lui était étranger, tout, jusqu'au langage de ses habitants. Son courage était à bout et il laissait le désespoir s'emparer de son âme, lorsque le hasard ou sa bonne étoile vint le tirer d'une aussi triste position.

Il errait un matin par la ville, triste et désolé, en proie à de sombres pensées; sa démarche était lente, son corps affaibli, ses traits fatigués par la souffrance et les privations, et sans doute aucun de ceux qui l'avaient vu jadis n'eût consenti à reconnaître en lui le brillant et fougueux écolier d'autrefois. Il marchait depuis longtemps déjà, sans savoir où il était, la tête penchée vers la terre et paraissant n'avoir plus conscience de lui-même, tant il était absorbé dans ses méditations! Tandis qu'il avançait ainsi, un passant le heurte rudement, et ce choc, en lui causant une douleur assez vive, le rend à la vie réelle. Il regarde alors autour de lui, et se trouve au milieu d'une rue dans laquelle il n'avait point encore passé depuis son arrivée à Nancy. Ses yeux se portent machinalement sur un magasin de musique, et là, qu'aperçoit-il? des ouvriers occupés à ajuster différentes pièces d'un orgue en construction. Comme il avait quelques connaissances de la facture, un tel spectacle était fait pour l'intéresser; il s'arrête devant le magasin et considère attentivement le travail des ouvriers, ce qui l'amène bientôt à découvrir une erreur d'une très-grande importance. Il entre alors, pensant rendre un service au maître de la maison, et, ne pouvant se faire entendre autrement, il parvient, à l'aide de signes et de démonstrations, à faire comprendre le défaut qu'il avait découvert dans la construction de l'instrument.

Le facteur, frappé de l'intelligence du jeune homme et de la justesse de son observation, voulant être complétement éclairé, fait alors appeler un ouvrier allemand avec lequel celui-ci put s'expliquer facilement. Ce facteur, qui s'appelait Dupont, était un homme bon, charitable et hospitalier. La démonstration faite, considérant le triste état dans lequel semble se trouver celui qui est venu si spontanément à son aide, il s'enquiert avec bienveillance de sa position; puis, sur les réponses qui lui sont transmises, il propose au pauvre enfant de rester chez lui, où il sera traité comme s'il était de la famille, et où il pourra, dit-il, se rendre fort utile par ses connaissances dans la fabrication des orgues. Egide, on le pense bien, accepta avec autant de joie que de reconnaissance, et le vieux Dupont l'arracha ainsi à la misère et au désespoir.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

L'AMÉRIQUE TELLE QU'ELLE EST.

Par OSCAR COMETTANT.

Quand nous ouvrons un livre de voyage consacré à la description des lois, des mœurs, des habitudes d'un pays lointain, nous sautons aussitôt, et beaucoup de nos lecteurs feraient de même, sur le chapitre des théâtres, de la musique des artistes. C'est ainsi que nous avons procédé avec le nouvel ouvrage de M. Oscar Comettant, l'infatigable et spirituel *cicerone* du monde américain, qu'il a étudié à notre bénéfice, et dans lequel il nous conduit comme par la main. Nous ne transcrirons aujourd'hui que quelques lignes de *l'Amérique telle qu'elle est*, et nous les emprunterons au chapitre qui intéresse le plus notre spécialité. Le talent de notre excellent confrère jouit d'une notoriété trop grande pour que nous ayons besoin de multiplier les preuves à l'appui.

« Des hôtels nous passâmes aux théâtres, en commençant par le *New-Bowery theatre*, qui est un des plus beaux d'Amérique. Il peut recevoir six mille personnes et n'a pas coûté moins de 400,000 fr. à faire bâtir.

» Le *Wallak's theatre* est un petit théâtre renommé par le talent de ses acteurs. On y joue tous les genres, comme c'est assez l'usage dans les théâtres américains, mais principalement la comédie et le drame.

» Le théâtre de *Laura Keen* est un théâtre hanté par le monde élégant. Il a été fondé par la célèbre actrice de ce nom.

» Le *Niblo's Garden* est un beau théâtre dans lequel, depuis un grand nombre d'années, la famille Ravel représente ses pantomimes, ses féeries et ses tours de force. Les Américains sont passionnés pour ce genre de spectacle, exécuté par l'heureuse famille, qui possède aujourd'hui une fortune considérable gagnée à la force du jarret.

» Le *Bowery theatre* est le Cirque impérial de New-York. On y représente des pièces militaires à grand spectacle. Il est arrivé par trois fois que la bourre d'un fusil a communiqué le feu à une toile, qui a communiqué le feu au théâtre, qui a brûlé tout entier. On l'a rebâti avec l'argent des assurances, de manière qu'il est prêt à rebrûler une quatrième fois, s'il plaît à Dieu.

» L'Académie de musique, située au coin d'Irving place et de la quatorzième rue (car, à partir d'un certain endroit de la ville, les rues se désignent par numéros), est un vaste théâtre, le plus grand de New-York, exclusivement affecté à l'exécution des grands opéras. Il occupe un espace de 24,000 pieds carrés, 121 pieds de long sur 114 de large. La salle, très-riche en ornements et en peintures, contient quatre mille stalles numérotées. Ce théâtre et le terrain sur lequel il est bâti ont coûté aux actionnaires 1,750,000 francs.

» Le *National theatre* est un assez grand théâtre, où l'on joue généralement le mélodrame.

» Vient ensuite le *Winter garden* (jardin d'hiver). Le *Barnum's museum*, fondé en 1810 par celui qui a su conquérir, avec une grande fortune, le beau titre de roi des puffistes. Puis enfin le musée égyptien, qui renferme une collection d'antiquités, momies, etc., et les nombreux petits théâtres de *black minstrels* (noirs ménestrels), dont les plus renommés sont les Christy's minstrels, la Compagnie de M. Wood et celle des frères Buckley.

» De tous les genres de spectacle que j'ai vus en Amérique celui des *black minstrels* l'emporte de toute la différence qui sépare l'imitation de l'original. Nous n'avons rien en France qui puisse donner une idée des danses, de la musique, des scènes et du langage imité des nègres du Sud par les acteurs blancs, qui se teignent en noir, et forment le genre de spectacle vraiment national qui nous occupe. Mais, pour bien comprendre ce spectacle original, il faut connaître

la nature, le langage, les mœurs et les habitudes des nègres, tels qu'on les observe dans les plantations de tous les États à esclaves, et tels que nous les avons observés nous-même dans la Géorgie, comme on le verra plus loin.

» C'est à reproduire des scènes grotesques et caractéristiques que s'attachent les *black minstrels*. Plusieurs de ces acteurs possèdent un véritable talent, et poussent l'imitation de la démarche, du langage et des manières, des mœurs, jusqu'à la plus complète illusion. Excellents musiciens pour la plupart, ils forment, avec des instruments de fantaisie et de forme extravagante, des concerts fort jolis, ma foi, et tels qu'on n'en entend nulle part ailleurs dans le monde. Ils dansent à ravir les danses nègres, et si vous voulez voir jouer des castagnettes et blouser des timbales, avec des gestes, une expression de visage, des pirouettes et des soubresauts les plus étranges qui se puissent imaginer, il faut aller à New-York, au théâtre des frères Buckley.

» Ces mêmes frères Buckley font la parodie des grands opéras d'une manière incomparable. J'ai ri à m'étouffer en voyant un soir la parodie de *Lucie de Lamermoor*. Le désespoir de Lucie (un des frères Buckley habillé en négresse) et la scène où Edgard se poignarde avec un sabre comme on n'en vit jamais, sont le comble du grotesque amusant.

» Il n'en coûte que 2 shillings américains (1 fr. 25 c.) pour voir le spectacle des minstrels. Aussi les théâtres qui offrent ce genre d'amusements sont-ils toujours remplis à New-York.

» Au reste, les plaisirs sont tous à bon marché de l'autre côté de l'Océan ; d'où il résulte que tout le monde pouvant se distraire plus ou moins en Amérique, les théâtres, qui ne sont l'objet d'aucun privilége et sont tous entièrement libres, font généralement de bonnes affaires. »

NOUVELLES.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra, *les Huguenots*, *la Muette de Portici*, *le Trouvère* et *Robert le Diable* ont composé les spectacles de la semaine dernière, et l'affluence a été grande à chacune de ces représentations.

*** Une indisposition a empêché Villaret de se faire entendre la semaine dernière, et comme elle se prolonge, Warot le remplacera dans le rôle d'Aménophis de *Moïse*.

*** La reprise de *Moïse* est annoncée pour la semaine prochaine. La mise en scène a été l'objet d'un soin tout particulier. Toutes les décorations sont nouvelles, les anciennes ayant été brûlées dans l'incendie du magasin des Menus-Plaisirs. On parle du tableau final, représentant le passage de la mer Rouge, comme devant produire un effet saisissant, et d'un ballet fort original et très brillant, réglé par M. Petipa, l'habile chorégraphe. Dans le courant du mois de janvier sera donné pour le début de Mlle Amina Boschetti, le ballet nouveau en trois actes et cinq tableaux, de M. de Saint-Georges, dont le titre n'est pas encore arrêté. La musique de ce ballet est de M. P. Giorza. Un opéra en un acte de MM. Michel Carré et Cormon, musique de M. Ernest Boulanger, sera joué à la même époque. Enfin, on annonce pour le mois de mars la première représentation de *Roland à Roncevaux*, le grand ouvrage de M. de Mermet. Les deux principaux rôles de cet opéra sont confiés à M. et Mme Gueymard.

*** L'engagement de Faure finissait au mois d'août prochain ; il vient d'être renouvelé pour trois ans, à partir de cette époque.

*** *La Fiancée du roi de Garbes* sera représentée dans la dernière semaine du mois.

*** Mardi aura lieu une représentation au bénéfice de la caisse de secours de l'association des auteurs dramatiques et compositeurs de musique, dont la partie lyrique se compose du quatrième acte de la *Favorite*, chanté par Gueymard, Cazaux, Mme Gueymard et les chœurs de l'Opéra ; du troisième acte d'*Otello*, chanté par Duprez et Mme Borghi-Mamo, et de *Rose et Colas*.

*** Le théâtre Italien a repris dimanche dernier *Lucrezia Borgia*, dont Fraschini et Mme de la Grange remplissaient les deux principaux rôles : Delle Sedie et Mme Méric Lablache étaient chargés de ceux du duc et d'Orsini. Fraschini, dans le personnage de Gennaro, ne pouvait que maintenir sa supériorité désormais si bien établie, mais la partition de Donizetti, l'une des meilleures parmi ses œuvres médiocres, ne prêtait à aucune révélation nouvelle. Nous en dirons autant de Mme de la Grange et de Dclle Sedie, qui ont joué et chanté avec leur succès ordinaire. Le costume masculin sied fort bien à Mme Méric-Lablache, mais nous n'approuvons pas le changement de registre, tantôt élevé, tantôt bas, qu'elle introduit dans le Brindisi.

*** Mercredi, un début a eu lieu dans le *Trovatore*, celui de Giraldoni, baryton distingué, qu'une indisposition assez grave avait empêché d'inaugurer la saison. L'indisposition a cessé, mais la terreur a pris sa place, et rarement en avons-nous vu d'égale à celle qui dominait le débutant. Si le volume de la voix en a souffert, du moins on en a pu juger la qualité qui a paru bonne et jolie. Du reste, Giraldoni est non-seulement un chanteur, mais un acteur, disant parfaitement le récitatif, et dont la tenue, les gestes, le costume attestent l'intelligence et en quelque sorte l'origine. Giraldoni est un artiste français, qui a fait sa réputation sur la terre étrangère.

*** Fraschini doit retourner à Madrid vers la fin du mois, époque à laquelle Adelina Patti est attendue à Paris. Le célèbre ténor chantera avant son départ, outre les rôles dans lesquels on l'a déjà applaudi, dans *Ernani* et *Un ballo in maschera*. Mario viendra de Madrid pour lui succéder.

*** Le théâtre Italien prépare des reprises de *Cenerentola* et de *Semiramide*.

*** Le succès qu'Adelina Patti obtient au théâtre de l'Oriente à Madrid tient du fanatisme. Après *la Sonnambula* et *Lucia*, l'éminente artiste a chanté Rosina du *Barbiere*. Elle a été acclamée, applaudie, rappelée et couverte de fleurs. Jamais cantatrice n'avait obtenu de pareilles ovations à Madrid. Les ouvrages dont elle doit chanter encore les rôles principaux, sont *Don Pasquale*, *Marta* et *la Figlia del reggimento*.

*** L'inauguration de la nouvelle salle des Bouffes-Parisiens est fixée au 24 décembre. On répète activement les pièces d'ouverture. Il faut citer en première ligne une nouvelle œuvre d'Offenbach, *l'Amour chanteur*, dont les paroles sont de MM. Nuitter et Lépine, et qui servira de débuts à Mlle Irma Marié. Cette opérette se termine par une *Pastorale* genre Louis XIV, avec les costumes copiés sur les types originaux de l'époque. Vient ensuite une autre nouveauté, dont Offenbach a écrit la musique en quelques jours, à la suite d'un pari. C'est *Lieschen et Fritzchen*, opérette à deux personnages, jouée avec succès à Ems cet été. Mlle Zulma Bouffar, aujourd'hui pensionnaire des Bouffes, s'y faisait applaudir dans le rôle de Lieschen, et aura pour partenaire Désiré. Le spectacle commencera par un *Prologue*, fantaisie poétique de circonstance, due à la plume élégante de M. Dherville.

*** L'*Electre* de Sophocle, traduite par Léon Halévy, et qui fait partie de son bel ouvrage, *la Grèce tragique*, est en répétition au théâtre de l'Odéon où elle doit être bientôt représentée.

*** *Le Prophète* a été représenté au théâtre del Liceo à Barcelone, avec un succès non moins éclatant que l'année dernière. Mmes Elise Masson et Colson, dans les rôles de Fidès et de Berthe, et le ténor Negrini, dans celui de Jean, ont produit le plus grand effet. Cresci et Brémont, qui jouaient Oberthal et Zaccharie, se sont montrés également très-remarquables.

*** L'Adresse à l'Empereur des compositeurs de musique dont nous avons parlé dans notre dernier numéro est ainsi conçue :

« Sire,

» La suppression des priviléges exclusifs des théâtres, due à la plus libérale et à la plus éclairée des initiatives, ouvre enfin une large carrière à l'art musical en France.

» Aussi favorisés que les peintres et les sculpteurs pour la libre manifestation de leurs œuvres, les compositeurs affranchis désormais des entraves qui, sans cesse renouvelées, arrêtaient tout essor, trouveront, avec la facilité de se produire devant le public, l'utile emploi de leur talent et la plus féconde émulation.

» Cette nouvelle, entièrement due à la protection que Votre Majesté, dans sa haute sagesse, daigne accorder à l'art lyrique, donnera plus d'éclat encore à l'Ecole française menacée, peut-être, de perdre le rang élevé qu'elle a su conquérir.

» Veuillez donc permettre, Sire, que les compositeurs de musique soient les premiers à acclamer cette heureuse décision et à offrir à Votre Majesté l'humble hommage de leur profonde reconnaissance.

» Nous sommes, avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, les très-humbles et très-obéissants serviteurs. »

Suivent les signatures, au nombre de plus de quatre-vingts, parmi lesquelles figurent celles d'Auber, Carafa, Félicien David, Gounod, Meyerbeer, Poniatowski, Rossini, Ambroise Thomas, Vogel. Probablement les illustres signataires de cette adresse, y ont, comme il arrive trop souvent, apposé leur nom, sans la lire. Autrement nous les trouverions beaucoup trop modestes, et nous aurions peine à nous expliquer l'opinion qu'ils expriment sur le danger qui menace l'école française. Toute la responsabilité de cette phrase, qui est loin d'être une vérité, doit être renvoyée aux rédacteurs de l'adresse, qui avaient peut-être leurs raisons pour penser et parler ainsi.

*** Trois opéras et trois comédies ont été reçus par le comité de lecture de Bade, pour la saison de 1864. MM. G. Héquet et Laurencio, Pascal et J. Barbier, Mme de Grandval et M. Carré sont les auteurs des opéras; les comédies sont de MM. Ernest Feydeau, Decourcelles et Verconsin.

*** Le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, auteur de *Diane de Solanges* et de *Santa-Chiara*, vient de terminer un nouvel opéra en trois actes.

*** Mme Volpini a signé un engagement au théâtre impérial de Vienne, où elle chantera en avril et mai. Elle ira ensuite à Londres, et se fera entendre pendant toute la saison au théâtre de Sa Majesté.

*** M. Marchand, nommé rapporteur du projet de décret relatif à la liberté des théâtres, a lu son rapport samedi dernier à la section de l'intérieur, au conseil d'Etat. Dans quelques jours, le rapport sera lu à toutes les sections du conseil réunies, et l'on s'attend généralement à voir le décret promulgué avant la fin du mois.

*** Le *Journal de Dresde* annonce que, par ordre supérieur, l'intendance du théâtre de la cour, à Dresde, avait entamé des négociations avec le compositeur Richard Wagner, pour l'engager comme chef d'orchestre. Les conditions posées par le célèbre musicien étaient exorbitantes : il demanda 6,000 florins de pension viagère et un appartement au château grand-ducal; en outre, une loge au théâtre et un équipage de la cour devaient être mis à sa disposition. Peut-être aurait-on fini par accepter, mais M. Wagner exigea en même temps que son nouvel opéra, *Tristan*, fût représenté dans un bref délai. Alors ses hauts protecteurs eux-mêmes reconnurent qu'il demandait l'impossible, et les négociations furent rompues.

*** Le concert donné dimanche dernier au Cirque Napoléon était un de ceux sur lesquels tout commentaire est superflu, parce que les morceaux en sont connus et que l'exécution en est parfaite. Le *Rigodon*, de Rameau, a fait beaucoup de plaisir, et l'adagio du septuor de Beethoven a enthousiasmé l'auditoire.

*** Voici le programme du septième concert populaire de musique classique, qui aura lieu aujourd'hui : symphonie en *sol* mineur, de Mozart; concerto pour violoncelle, de Molique, adagio et final, exécuté par M. Piatti; ouverture de *Geneviève*, de Robert Schumann; andante du quatuor n° 50, de Haydn, exécuté par tous les instruments à cordes; symphonie en *ut* mineur, de Beethoven.

*** La Société nationale des beaux-arts a donné depuis un mois trois séances de musique de chambre organisées par M. Félicien David; celle de vendredi dernier se composait du délicieux quintette en *la* majeur de Mozart, du soixante-quinzième quatuor d'Haydn, de l'andante et du finale du premier concerto d'Alard, exécutés par M. Dumas. Le quintette et le quatuor ont été rendus d'une façon très-remarquable, mais le succès de la science a été surtout pour M. Dumas, virtuose habile et sûr. Son style a de la fermeté, de l'empleur, son jeu de la grâce et de l'élégance, et la justesse est parfaite chez lui, même dans les difficultés les plus ardues de la double corde.

*** Liszt et Clara Schumann sont attendus à Saint-Pétersbourg. Liszt a l'intention d'y faire entendre ses compositions symphoniques.

*** Mlle Carlotta Patti ne donnera pas moins de quarante concerts dans l'espace de sept semaines, en Belgique et en Hollande. Ces concerts, organisés par l'impresario Ullmann, auront lieu en janvier et février, avec le concours d'Alfred Jaell, Laub, Kellerman, Scola et Chiaramonte. La plupart des villes ont accepté le prix de 2,500 et 3,000 francs, réclamé pour cet ensemble d'artistes éminents, à la tête desquels brille la sœur d'Adelina. Le Grand-Théâtre de Bruxelles, où Mlle Patti doit donner ses concerts, lui abandonnera les trois quarts de la recette. A la suite de cette pérégrination, la Carlotta se fera entendre à Paris.

*** J. Rosenhain est de retour de Bade et passera l'hiver à Paris.

*** Mlle Octavie Caussemille est de retour à Paris, où nous aurons probablement bientôt l'occasion de l'applaudir. L'excellente artiste vient d'obtenir un très-grand succès à une soirée de musique de chambre à Marseille, où dans un trio de Mendelssohn et un scherzo de Prudent elle a fait valoir toutes ses brillantes qualités de pianiste.

*** M. Georges Pfeiffer est de retour de ses engagements des Sociétés philharmoniques de Lille et de Valenciennes. Les journaux de ces deux villes sont unanimes à constater son immense succès. La barcarole de son second concerto, *la Kermesse de Faust* et *la Ruche* surtout ont excité l'enthousiasme. Le brillant virtuose s'est vu, dans les deux villes, forcé d'ajouter au programme pour répondre au désir du public.

*** Voici le programme de la première séance populaire de musique de chambre, que MM Ch. Lamoureux et E. Rignault donneront dans la salle Herz, le mardi 8 décembre, à 8 heures 1/2 : quintette en *la* majeur, de Mozart; sonate (œuvre 22) pour piano, de Beethoven; variations du 76e quatuor de Haydn; sonate pour violon, publiée en 1754, de Porpora, exécutée par M. Ch. Lamoureux; sérénade pour violon, alto et violoncelle, de Beethoven.

*** Les répétitions d'*Elie*, de Mendelssohn, sont commencées sous la direction de Pasdeloup, qui fera exécuter cet oratorio dans le courant de l'hiver par de grandes masses vocales et instrumentales.

*** Mardi 8 décembre, pour la fête de l'Immaculée Conception, sera exécutée à 11 heures précises, à l'église Saint-Eustache, la cinquième messe en musique de la composition de M. Ch. Manry. La quête sera faite au profit des sociétés de secours mutuels du quartier des Halles. M. Batiste touchera le grand orgue. M. Durand, maître de chapelle de la paroisse, dirigera l'exécution.

*** Un très-brillant concert a eu lieu dimanche dernier à la salle de la Sorbonne, au bénéfice d'une société de bienfaisance du quartier de la Monnaie. Parmi les artistes qui ont prêté leur concours désintéressé à cette matinée musicale, nous avons remarqué Mlle Clémence Laval, une pianiste de goût et de méthode, dont nous avons plus d'une fois signalé le talent charmant et sympathique. Mlle Laval a fait entendre avec succès *Regrets*, mélodie variée de sa composition, qui a été vivement applaudie, et elle a terminé brillamment par le galop *Sans souci* d'Ascher, qui demande une grande prestesse de mécanisme. C'est un nouveau succès dont nous félicitons Mlle Clémence Laval.

*** M. Auguste Durand, organiste du grand orgue de Saint-Roch, vient d'être choisi par le conseil de fabrique de Saint-Vincent de Paul pour tenir le magnifique instrument placé il y a quelques années dans cette église par M. Cavaillé Coll, instrument qui a valu au célèbre facteur la grande médaille d'honneur à l'exposition universelle de 1855. M. Cavallo, qui remplace M. Durand, vient d'être nommé à Saint-Germain des Prés.

*** Le concert de bienfaisance donné la semaine dernière à Rouen a été très beau et très-productif. Les frères Lyonnet y ont obtenu un grand succès. Après plusieurs chansons de Nadaud et de Clapisson, ils ont fait entendre deux jolies petites pièces de M. Jules Marguerin : *Automne, adieu ! Bonjour, hiver !* et *Si j'avais c' que j' n'ai pas !* Cette dernière, dont le compositeur a écrit aussi les paroles, est une délicieuse chanson. M. Jules Marguerin, quoique simple amateur, est excellent musicien et parfaitement doué ; aussi ses premières romances : *Péchés mignons, l'Hirondelle, Un peu gros, mais aimable, le Progrès au village*, etc. (vendues au profit des ouvriers cotonniers), ont-elles été beaucoup chantées et beaucoup applaudies. Nous sommes certain que ses dernières publications auront le même bonheur.

*** Une nouvelle composition pour le piano de Stephen Heller, intitulée *Feuilles d'automne*, est sous presse.

*** Chrétien Théophile Schrœter, qui a inventé le piano en 1717, est né à Hohenstein, dans la Suisse saxonne, le 19 août 1699, comme on l'a établi récemment. Son père y exerçait le métier de tisserand, sa mère était fille d'un maître d'école.

*** Les ouvriers de la manufacture d'instruments de musique de M. Gautrot, à Château-Thierry, ont célébré la fête de sainte Cécile avec beaucoup d'éclat. Bon nombre d'eux, précédés du corps de musique de la fabrique et de la statue de la sainte, patronne de l'harmonie, ont traversé les rues pour se rendre à l'église. Pendant la marche, la musique, sous la direction de son habile chef, M. Romei, exécutait parfaitement des morceaux de son répertoire. A Saint-Crépin, où s'étaient rendus les invités et les amateurs de la ville, des parties de l'office chantées par les ouvriers de la fabrique ont alterné avec les symphonies exécutées par la musique et donné à la cérémonie religieuse un grand attrait.

*** L'excellent pianiste et compositeur M. Bergson vient d'être nommé directeur des classes supérieures de piano au Conservatoire de Genève.

*** Nous annonçons et recommandons une *Tarentelle* pour piano, que vient de publier Vincent Adler. Ce morceau, vif et charmant, qui semble traversé par une chasse, obtiendra le succès de vogue, dont son auteur possède le secret.

*** La brillante fantaisie sur *Robert le Diable*, composée pour le violoncelle par Alexandre Batta et qui a été tant applaudie dans les nombreux concerts où l'auteur l'a jouée, va paraître incessamment.

*** Jeudi, 10 décembre, de 1 à 3 heures, aura lieu, dans les salons de M. Dardel, facteur de piano, 18, rue Favart, la première séance publique et gratuite d'improvisation musicale, d'après un nouveau traité, sanctionné par Rossini, traité ou cours de composition très-clair et à la portée de toutes les intelligences, par Missler et Passamonti.

*** Un fort joli duo pour le piano à quatre mains composé par Edouard Wolff, sur des thèmes des *Bavards* d'Offenbach, vient de paraître. Ce morceau, plus facile que la plupart des duos du même auteur sur des thèmes d'opéras, est trop bien écrit pour ne pas avoir le même succès.

*** *Théâtre du passage de l'Opéra*. Les artistes dramatiques, chanteurs et instrumentistes, qui désirent, se produire sans frais, devant le public, sont prévenus qu'ils peuvent trouver cette facilité en s'adressant à l'agence centrale de *l'Europe artiste*, 12, avenue Trudaine, dirigée par M. Ch. Desolme. Ceux qui préféreraient courir les chances d'une représentation à leurs frais peuvent s'adresser également aux bureaux de ladite agence pour traiter en conditions.

*** Joseph Mayseder, le célèbre violoniste et compositeur, dont nous avons annoncé la mort, avait dirigé l'orchestre de la cour, à Vienne. Ses nombreuses œuvres de musique instrumentale lui conquirent de

bonne heure une réputation méritée et durable ; leur vogue s'est toujours soutenue ; et s'explique par le charme aisé, l'élégance soutenue et l'heureuse disposition des idées musicales de Mayseder, l'un des plus remarquables compositeurs qui aient exploré les domaines tempérés et gracieux de la musique de chambre. Nous lui consacrerons prochainement un article nécrologique.

*** Le violoniste piémontais, Pietro Feroglio, élève de Bruni et de Pugnani, successivement chef d'orchestre ou soliste à Strasbourg, à Grenoble, à Vienne, en Belgique, à Clermont, enfin à Auxerre, est mort en cette ville à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il enseignait son art avec succès dans cette dernière ville depuis 1814.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Bordeaux.* — La fête de la patronne des musiciens a été pompeusement célébrée, le 26 novembre dernier, à Notre Dame, par la Société de Sainte-Cécile. L'orchestre, dirigé par M. Mézeray, a exécuté l'ouverture de *Spartacus*, de Camille Saint-Saëns, et celle de concert de de M. Bouleau-Neldy, de Saumur. Ces deux œuvres, couronnées au concours de composition musicale de 1863, sont très-remarquables, et toutes deux d'un style différent. — La messe d'A. Elwart a été admirablement exécutée. On a beaucoup remarqué le ténor Peschard, le mezzo-soprano Mlle Peyret, le baryton Técheny et la basse Labernardie, tous trois élèves de M. Sarreau, professeur de l'école gratuite de Sainte-Cécile. — M. Delattre, cor anglais, a été ravissant de style dans l'*O salutaris*, et M. Postulat, clarinettiste, ainsi que Mlle Henriette Mézeray, harpiste, ont été également très-goûtés. Nul doute qu'après un tel succès, la messe d'A. Elwart ne soit désignée l'an prochain au chef du comité de l'Association des artistes musiciens de France, dont l'auteur est un des membres les plus dévoués.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Le nouvel opéra de Balfe, *Blanche de Nevers*, a été favorablement accueilli au théâtre de Covent-Garden. Le libretto est une imitation du drame *le Bossu*, habilement arrangée par J. Brougham. La musique se distingue par des mélodies fraîches, et notamment dans les airs et ballades qui abondent dans l'ouvrage. Les morceaux d'ensemble et l'orchestration ont moins satisfait le public. L'exécution, confiée principalement à Mlles Pyne et Heywood, MM. Harrison et Weiss, a été remarquable. — Un concert donné à Brighton par le pianiste M. Kuhe, avait réuni une brillante pléiade d'artistes de premier ordre, qu'un nombreux auditoire est venu applaudir. Mmes Tietjens et Trebelli, MM. Santley, Bettini et Rossi donnaient un grand éclat à la partie vocale du concert, et M. Engel a fait entendre une nouvelle fantaisie très-réussie pour l'harmonium, exécutée avec un talent hors ligne.

*** *Berlin.* — *La Muette de Portici*, qui a été donnée récemment au théâtre Royal, a produit beaucoup d'effet. On a surtout applaudi Formès (Masaniello) et Mlle Selling (Fenella). — L'académie de chant a exécuté le *Requiem* de Mozart et une cantate de Bach ; le 5 décembre, elle fera entendre *Elie*, de Mendelssohn. — La première soirée du Domchor a eu lieu le 3 décembre. — La chapelle royale a donné trois soirées de symphonies dans l'espace d'un mois.

*** *Vienne.* — Ce qui donnait un intérêt particulier au concert qui a eu lieu dans la salle de l'opéra de la cour, c'est l'exécution de l'ouverture écrite par Meyerbeer pour l'exposition de 1862 à Londres. Cette magnifique composition, qu'on avait consciencieusement étudiée, a produit un effet immense. — Les répétitions de *la Fée du Rhin*, l'opéra d'Offenbach, sont assez avancées pour que le compositeur ait pu se rendre à Paris, où il assistera à la réouverture du théâtre des Bouffes; il reviendra à Vienne pour la première représentation de cet opéra, laquelle est fixée au 20 décembre. — Le théâtre de la Cour a repris avec beaucoup de succès *Alessandro Stradella*, de Flotow.

*** *Leipzig.* — Au septième concert du Gewandhaus, on a entendu une symphonie inédite de Jadassohn : succès d'estime. Ganz, l'excellent ténor qui est en grande faveur aujourd'hui en Allemage, a été vivement applaudi dans ce concert. Auer, violoniste, qu'on entendait pour la première fois, a été très-bien accueilli.

*** *Milan*, 1er décembre. — *Aldina*, nouvel opéra de Ricardo Gandolfi, compositeur génois, élève de Pacini, est une œuvre distinguée de bon genre et de bon goût. La musique en est facile, élégante, mélodieuse, instrumentée avec talent. Le public en a tenu compte, en rappelant le compositeur un nombre infini de fois. — On annonce *les Huguenots* à la Scala, pour la saison de carnaval.

*** *Saint-Petersbourg.* — S. M. le roi Victor-Emmanuel a daigné conférer l'ordre des Saints-Maurice et Lazare à M. Ciardi, 1re flûte solo du Théâtre impérial italien et de la cour, artiste éminent dont le talent est hautement apprécié à Saint-Petersbourg.

*** *Sydney.* — *Les Huguenots* ont eu ici douze représentations consécutives fort bien exécutées, avec une mise en scène très-soignée. — Deux artistes français, MM. Ponssard et Douay, annoncent des séances de musique de chambre. Ils arrivent de la Nouvelle-Zélande ; à Adélaïde, ils ont donné cinquante-cinq concerts.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Nouveautés chez JULES HEINZ, rue de Rivoli, 146.

ALBUM DES ENFANTS — 4e ANNÉE. — ALBUM DES ENFANTS

DU

PETIT MÉNESTREL

ALBUM DE PIANO (POUR 1864)

AMUSANT ET INSTRUCTIF DE

QUINZE PETITS MORCEAUX TRES-FACILES

POLKAS, VALSES, MARCHES, MAZURKAS, REDOWAS, ETC.

Sur les Mélodies des plus célèbres Compositeurs, tels que

Rossini, Bellini, Donizetti, Weber, Mozart, Gluck, Grétry.

ARRANGÉS POUR LE **PIANO** TRÈS-FACILE PAR

LÉON-PASCAL GERVILLE

Année 1864 :

46. Gabrielle, *valse de Strauss.*
47. Les Bords de l'Yonne, *valse.*
48. Barcarolle d'Oberon.
49. Richard Cœur de lion.
50. Anna Bolena.
51. Polka sur : Au clair de la lune.
52. Polka des Lanciers.
53. Chœur des Chasseurs (*Robin*).
54. Orphée.
55. La Famille suisse, *tyrolienne.*
56. Marche milanaise.
57. L'Ohio, *redowa.*
58. Hortensia, *polka-mazurka.*
59. Fleuve du Tage.
60. La Dernière rose, *rêverie.*

Chaq. n°: 2 f. 50.—*La collection brochée :* 7 f. net.; *Reliée dorée sur tranche:* 10 f. n.

Chez J. HIÉLARD, éditeur,

8, RUE LAFFITTE, A PARIS.

Grand abonnement

DE

LECTURE MUSICALE

Conditions de l'abonnement :

Un an, 30 f.—Six mois, 18 f.—Trois mois, 12 f.—Un mois, 5 f.

Collection complète des

TRIOS, QUATUORS, QUINTETTES (*éditions allemandes*)

ET

Toutes les Partitions arrangées pour piano à 4 mains

MUSIQUE D'ENSEMBLE. — MUSIQUE POUR PIANO SEUL.

Opéras français, allemands et italiens, chant et piano seul.

La Bibliothèque sera constamment alimentée par les meilleurs ouvrages au fur et à mesure qu'ils paraîtront.

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

H. WOLFART. — Quinze transcriptions faciles sur les opéras les plus célèbres, chaque..... 4 50

R. HAMMER. — Trois mélodies de SCHUBERT, arrangées en TRIO..... 12 »

Beau choix de Pianos

VENTE ET LOCATION

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, AU Ier.

Albums et Ouvrages reliés pour Étrennes

Album des Enfants

LES FLEURS DE LA DANSE

25 Valses, Polkas, Quadrilles, Galops, Polka-éMazurkas, Schottischs, Mazurkas, Redowas les plus favoris.

Arrangés pour les petites mains et soigneusement doigtés, par

H. VALIQUET

Prix net : 15 fr.

ALBUM DES ENFANTS

LA MOISSON D'OR

Composée par **H. VALIQUET**

Contenant 25 petits morceaux très-faciles, soigneusement doigtés et sans octaves sur les plus jolis motifs des opéras célèbres.

Prix net : 15 fr.

LES

SUCCÈS UNIVERSELS

Répertoire de Musique moderne pour le Piano

Choix des Morceaux de Piano les plus favoris d'auteurs modernes réunis en volumes in-8°.

CHAQUE VOLUME IN-8° CONTIENT VINGT MORCEAUX.

Deux volumes, format in-8°. — Prix de chaque volume net : **13 fr.**

RÉPERTOIRE DE MUSIQUE CLASSIQUE POUR LE PIANO

FÉLIX MENDELSSOHN

Collection complète de toutes les

Romances sans paroles pour le piano.

Format in-8°.— ÉDITION REVUE PAR STEPHEN HELLER. —Prix net, 13 fr.

UN NOUVEAU VOLUME DU

RÉPERTOIRE DU CHANTEUR

FORMAT IN-8° — **Pour voix de TÉNOR (3me tome)** — PRIX NET 12 FR.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE HENRI PANOFKA

CONTENANT :

1. **Meyerbeer**... *Couplets :* Versez, que tout respire.. PROPHÈTE.
2. **Rossini**..... *Air :* Cujus animam..... ... . STABAT MATER.
3. **Auber**..... *Cavatine :* Ferme les yeux..... MUETTE DE PORTICI.
4. **Flotow**..... *Cavatine :* Lorsqu'à mes yeux..... MARTHA.
5. **Mozart**..... *Aria :* Un aura amorosa..... COSI FAN TUTTE.
6. **Auber**..... *Couplets :* O dieu des flibustiers..... SIRÈNE.
7. **Bellini**..... *Air :* Plus rien sur terre ..... SONNAMBULA.
8. **Meyerbeer**... *Ballade :* Jadis régnait en Normandie. ROBERT LE DIABLE.
9. **Weber**..... *Air :* Frais vallons, bois..... FREYSCHUTZ.
10. **Maillart**..... *Romance :* Ne parle pas, Rose..... DRAGONS DE VILLARS.
11. **Auber**..... *Cavatine :* O toi, ma mère ..... CHAPERONS BLANCS.
12. **Mendelssohn** *Cavatine :* Croit en mois ..... PAULUS.
13. **Flotow**..... *Canzone :* In fondo agli Abruzzi..... STRADELLA.
14. **Meyerbeer**... *Chanson :* Ah! que j'ai froid..... PARDON DE PLOERMEL.
15. **Auber**..... *Barcarolle :* Ah! que la nuit est belle HAYDÉE.
16. **Gluck**..... *Cantabile :* Non, sans toi je ne puis vivre ALCESTE.
17. **Adam**..... *Romance :* Assis au pied d'un hêtre... POSTILLON DE LONGJ.
18. **Auber**..... *Air :* C'est-elle qui chaque jour ..... PART DU DIABLE.
19. **Mendelssohn** *Air :* Une auréole de lumière ..... PAULUS.
20. **Flotow**..... *Hymne :* Astre plein de grandeur.... STRADELLA.
21. **Mozart**..... *Aria :* Oh, cara imagine! ..... IL FLAUTO MAGICO.
22. **Thomas**..... *Romance :* Ah! ce serait un crime ... ROMAN D'ÉLVIRE.
23. **Auber**..... *Air :* Je vois marcher sous ma bannière FRA DIAVOLO.
24. **Meyerbeer**... *Duo :* Tu l'as dit ..... HUGUENOTS.
25. **Rossini**..... *Duetto :* N'abbraccia, Argirio..... TANCREDI.
26. **Adam**..... *Duo :* C'est dans l'église du village.. GIRALDA.
27. **Meyerbeer**... *Terzettino :* Ce tintement..... PARDON DE PLOERMEL.

PUBLIÉ PRÉCÉDEMMENT :

2 volumes pour SOPRANO. | 2 volumes pour MEZZO-SOPRANO. | 3 volumes pour BARYTON. | 1 vol. de Duos pour 2 SOPRANI.
2 volumes pour TÉNOR. | 2 volumes pour CONTRALTO. | 2 volumes pour BASSE-TAILLE. | 1 vol. Duos p. TÉNOR et BASSE.

1 vol. de Duos pour SOPRANO et BASSE. — 1 vol. de Duos pour SOPRANO et TÉNOR.

RECUEIL DE 60 AIRS, MORCEAUX RELIGIEUX, ROMANCES ET NOCTURNES, AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO

Soigneusement choisis et appropriés aux exercices de chant dans les **PENSIONNATS** Ouvrage approuvé par Mme la supérieure de la Congrégation de Notre-Dame.

CHAQUE VOLUME NET : 12 FR. — FORMAT IN-8°. — LES MÊMES VOLUMES RELIÉS.

Nouveautés chez JULES HEINZ, rue de Rivoli, 146.

PIANO

A. Le Carpentier. Bagatelle sur *Richard Cœur de lion* . . . . 5 »
— Bagatelle sur *Fleuve du Tage* . . . . . 5 »
— Bagatelle, *Milanaise* . . . . . 5 »
E. Dumont. La Rose des eaux, barcarolle . . . . . 6 »
E. Ketterer. *La Valse des Dominos* . . . . . 7 »
— Id. Valse de salon 7 50
Leybach. Op. 57. *La Régente*, grande valse 7 50
— Op. 58. *La Danses des Elfes*, caprice. 7 50

PIANO A QUATRE MAINS

E. Wolff. Op. 260. Duo brillant et facile sur *Robin des Bois* . 7 50
— Op. 261. Duo brillant et facile sur *les Noces de Figaro* . 7 50
— Op. 262. Duo brillant et facile sur *Orphée*. 7 50
M. Decourcelle. *L'Adieu*, de Dussek, arrangé à 4 mains . . 7 50
A. Le Carpentier. Six ouverture célèbres arrangées faciles pour les jeunes élèves :

1. *Le Barbier de Séville.*
2. *La Gazza ladra.*
3. *Sémiramis.*
4. *Cenerentola.*
5. *L'Italienne à Alger.*
6. *La Chasse du jeune Henri.*

Prix de chaque ouverture : 6 francs.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. N° 50. 13 Décembre 1863.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

1864 31me ANNÉE 1864

REVUE ET GAZETTE MUSICALE

Primes

Offertes aux anciens et nouveaux Abonnés.

Pour satisfaire au désir qui nous a été exprimé par un grand nombre de nos Abonnés, nous offrons, à l'occasion du renouvellement de l'année :

LE SECOND VOLUME

DU

RÉPERTOIRE DE MUSIQUE MODERNE

POUR LE PIANO

Dont le premier volume a été accueilli avec tant de faveur l'année passée.

CE VOLUME, FORMAT IN-8°, CONTIENT LE CHOIX SUIVANT DE

VINGT MORCEAUX DE PIANO :

1. **ALKAN.** — Op. 32. Fantasietta alla moresca.
2. **BLUMENTHAL.** — Op. 1. La Source, caprice.
3. **CHOPIN.** — Op. 10. Deux études.
4. **CZERNY.** — Op. 754. Tarentelle.
5. **DŒHLER.** — Op. 42. Deux études.
6. **FAVARGER.** — Op. 42. Caliban, grande valse.
7. **GORIA.** — Op. 41. Grande mazurka.
8. **HELLER** (STÉPHEN). — Op. 56. Sérénade.
9. **HENSELT.** Poëme d'amour.
10. **HERZ** (H.). — Op. 143. Mazurka.
11. **JAELL.** — Le Carillon, morceau élégant.
12. **LACOMBE.** — Op. 54. Marche turque.
13. **LESCHETIZKY.** — Chant du soir, idylle.
14. **LITOLFF.** — Chanson du rouet.
15. **LISZT.** — Deuxième marche hongroise.
16. **MENDELSSOHN.** — Presto scherzando.
17. **MOSCHELÈS.** — Op. 95. Trois études.
18. **PRUDENT.** — Op. 33. Farandole.
19. **THALBERG.** — Op. 35. Le Trémolo.
20. **VOSS.** — Op. 161. Écume de champagne.

ET

Un recueil contenant six Morceaux de Chant :

MÉLODIES ET CHANSONS

IRLANDAISES, ÉCOSSAISES, ESPAGNOLES ET HAVANAISES

Avec paroles françaises.

Ces morceaux, d'une grande originalité et entièrement inconnus en France, sont chantés avec un grand succès dans ses concerts par Mlle

CARLOTTA PATTI

Les Abonnés sont priés de vouloir bien retirer ces Primes en renouvelant leur abonnement dans nos bureaux, boulevard des Italiens, 1. Nous les enverrons comme d'habitude à ceux qui habitent la province.

SOMMAIRE. — Auditions musicales, par **Adolphe Botte.** — Martini (2e article), par **Arthur Pougin.** — Lettres de Félix Mendelssohn, traduites par **J. Duesberg.** — Correspondance : Saint-Pétersbourg. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles et annonces.

AUDITIONS MUSICALES.

Messe de M. Charles Manry à Saint-Eustache. — Première séance populaire de musique de chambre de MM. Ch. Lamoureux et E. Rignault.

M. Charles Manry est un musicien instruit, sérieux et convaincu ; de plus, il est mélodiste. Il trouve souvent des chants qui lui appartiennent en propre, et il sait les accompagner avec beaucoup d'élégance et de distinction. Sa nouvelle messe, exécutée mardi à Saint-Eustache, à l'occasion de la fête de l'Immaculée Conception, est une œuvre d'un mérite peu commun.

Le solo de basse du *Qui tollis*, fort bien dit par Cazaux, et le *Suscipe*, chanté par le ténor, sont d'une grande suavité et portant au recueillement.

Riche d'effets d'harmonie, le *Credo* est très-développé et très-vigoureux.

La couleur vraiment religieuse, la simplicité et le naturel des motifs font de l'*O salutaris*, chanté d'abord par le ténor, le soprano et la basse, puis repris par le chœur, un morceau tout à fait remarquable.

Le thème, un peu vague, de l'*Agnus* ne manque ni de charme ni d'originalité.

Après une seule audition, nous ne prétendons pas donner une analyse bien détaillée de cet ouvrage, nous citons seulement les morceaux qui nous ont le plus frappé.

Mélancoliques, tristes et gracieuses, les mélodies ont produit tout l'effet qu'elles devaient produire. Le travail intéressant de l'harmonie, le talent et l'habileté avec lesquels sont traitées les parties vocales, qui *chantent* constamment et qui ne sont jamais sacrifiées, fût-ce aux plus attachantes combinaisons du contre-point, au plus chaud coloris de l'accompagnement instrumental, ont été fort appréciés.

En somme, dans cette cinquième messe écrite à trois voix, l'auteur a encore une fois très-heureusement réuni les précieuses qualités qu'il doit à l'art et à la nature : le savoir et l'imagination.

— La liberté des théâtres va-t-elle réveiller des génies endormis

depuis trop longtemps? Va-t-elle révéler au monde musical des œuvres pleines de séve, d'originalité et de grandeur? Beaucoup l'espèrent. Quoi qu'il en soit, on se réjouit que les compositions d'un vrai mérite aient enfin repris le rang qu'étaient parvenues à usurper des pauvretés instrumentales, où la part de l'habileté et du mécanisme était la meilleure. Haydn, Mozart, Beethoven et Mendelssohn trouvent chaque jour de nouveaux auditeurs intelligents, attentifs, passionnés pour leur noble et magnifique langage, pour leurs savants et poétiques développements. Ces pures gloires de l'école allemande, qui ont déposé dans le style symphonique, dans le quatuor et dans la sonate des trésors de science et d'inspiration, arrivent enfin, parmi nous, à une popularité qui prouve encore une fois de plus que les conceptions vraiment belles triomphent de tous les engouements et finissent toujours par reprendre la place qui leur est due.

La mode a de singuliers revirements! Il y a une quinzaine d'années, la variation et la fantaisie brillaient sur toute la ligne : les gerbes d'arpéges, de gammes, d'octaves, éblouissaient les auditeurs ébahis; aujourd'hui, elle se remet à fêter les maîtres, elle proclame partout que, seuls, ils méritent les suffrages des gens de goût, que, seuls, ils ont le don de s'adresser, à la fois, au cœur et à l'intelligence, de faire vibrer l'âme humaine, de la réchauffer et de l'arracher aux influences malfaisantes qui, de toutes parts, la sollicitent d'oublier le beau pour l'utile, le pur et le désintéressé pour le trivial et le fructueux : aussi ne parle-t-on partout que de concerts populaires de musique de chambre.

A la première séance *populaire* de MM. Charles Lamoureux et Emile Rignault, donnée mardi salle Herz, il y avait un auditoire très-sympathique, très-nombreux, et, disons-le, très-aristocratique. La société Lamoureux, Rignault, Colonne, Adam et Borelli, a déjà fait ses preuves de talent. Grâce à des études consciencieuses, elle est arrivée à un remarquable ensemble, à une unité toujours difficile à atteindre, même par des solistes qui, pris isolément, obtiennent le plus de succès. Ses qualités solides ou aimables ont été fort applaudies l'autre soir; mais bien davantage encore dans des *variations* d'Haydn et dans une *sérénade* de Beethoven que dans le *quintette* de Mozart, qui, à part le *larghetto*, délicieusement interprété, avait laissé désirer un peu plus de chaleur et de puissance de style et un peu plus de variété de son. Une très-jolie sonate de Porpora a valu à M. Ch. Lamoureux de sincères bravos. C'était justice; car, après s'être montré si sobre, si contenu dans la musique d'ensemble, il était difficile d'être plus nerveux et plus brillant.

On le sait, la grande sonate de Beethoven, op. 22, est tout un poëme. Dans le plan, dans la conduite des idées et jusque dans leur nombre, on sent l'influence d'Haydn et de Mozart, mais déjà on aperçoit la puissante individualité de l'auteur. Le premier *allegro*, brillant, rapide et fougueux; le *minuetto*, très-gracieux et très-chantant; le *rondo*, délicieux allegretto tendre, spirituel, enjoué, mais traversé çà et là de ces éclairs que l'on retrouve souvent dans les pages les plus aimables du maître, et surtout l'*adagio*, plein de mélancolie, de tendresse et de passion ; tout, en un mot, aurait dû causer le plus vif plaisir. Malheureusement, M. Camille Saint-Saëns a joué cette sonate comme il eût joué certaines pièces bizarres et capricieuses de Chopin : ça été un continuel *tempo rubato*, un continuel cahotement de rhythme qui, notamment dans l'adagio et dans le rondo, ont efféminé et parfois défiguré la pensée de Beethoven.

ADOLPHE BOTTE.

MARTINI.

(2e article) (1).

II.

Il y a quelque quarante ans, notre théâtre de l'Opéra possédait pour timbalier un garçon distingué, musicien de talent en même temps qu'homme d'esprit, — ce qui n'est ni si rare ni si extraordinaire que l'on pourrait l'imaginer, — qui écrivit pour notre première scène lyrique les partitions de plusieurs ballets délicieux, dont quelques-uns, *la Sylphide* entre autres, ont conservé une réputation méritée, et sont restés comme les modèles du genre. L'artiste en question, Allemand d'origine, était malheureusement affligé d'un de ces noms à résonnance germanique que leur construction barbare rend si durs à prononcer pour nous, et à l'audition desquels aucune oreille française n'a jamais pu s'habituer. Aussi l'infortuné avait-il la douleur de l'entendre journellement écorcher par tous ceux qui avaient affaire à lui. Après nombre d'efforts faits en pure perte pour parvenir à prononcer purement ce nom fatal

SCHNEITZHOEFFER

plusieurs de ses compagnons se résignèrent, pour leur commodité personnelle, à le modifier à leur guise : ils le francisèrent peu à peu, lui enlevèrent ses plus redoutables aspérités et, de contraction en contraction, en arrivèrent à le prononcer ainsi : *Chênecerf*. Pour éviter la continuation d'un abus aussi intolérable et, en même temps, empêcher qu'on estropiât de mille façons le nom qu'il tenait de ses pères, il finit par prendre un parti énergique, et, un beau matin, fit parvenir à chacun de ses amis une belle carte glacée dont voici la reproduction fidèle :

SCHNEITZHOEFER, *prononcez* : BERTRAND.

Grâce à cette traduction, aussi *libre* qu'il est possible de le désirer, Schneitzhoeffer vécut désormais tranquille et se maintint en bonne intelligence avec le genre humain. Mais en tout ceci — et le plus innocemment du monde, sans doute — il n'était qu'un plagiaire, car le moyen avait été trouvé bon et employé dans les mêmes circonstances soixante ans avant lui. En effet, lorsque le jeune artiste dont je retrace en ce moment l'histoire arriva à Nancy, son nom devint une cause d'effroi général : ce nom redoutable, dans lequel douze consonnes ne rougissaient pas de se réunir pour accabler de leur nombre trois voyelles trop faibles pour se défendre, ce nom, dis-je, résonnait mal au milieu d'une ville française où les lèvres regimbaient à son approche et où chacun avait peine à le prononcer. Ce que voyant, l'ex-étudiant se rendit aux instances de son protecteur, et, sur son conseil, se décida à l'échanger contre celui plus euphonique de Martini, sous lequel il fut exclusivement connu par la suite (2).

Une fois tranquille sur le présent, le premier soin de Martini (nous ne l'appellerons plus autrement désormais) fut de se livrer à une étude sérieuse de la langue du pays qu'il habitait. Mais ce n'é-

---

(1) Voir le n° 49.

(2) Ses premières compositions furent gravées sous le nom de *Martini il Tedesco* (Martini l'Allemand), et les musiciens le désignèrent longtemps ainsi pour le distinguer du compositeur espagnol Vincent Martini, dont la réputation était très-grande à cette époque et que les Italiens appelaient *Martini lo Spagnuolo*. Celui-ci, entre autres opéras, est l'auteur de la *Cosa rara*, ouvrage qui obtint un grand succès à Vienne lors de son apparition, et balança la fortune des *Nozze di Figaro*, de Mozart.

On ne doit pas non plus confondre l'artiste qui est l'objet de ce travail avec le père Martini (Giambattista), de Bologne, auteur de la célèbre *Storia della musica* qui fut publiée en cette ville de 1757 à 1781.

Il est à remarquer que ces trois artistes, connus tous trois sous le même nom, ont vécu presque à la même époque, l'un en France, l'autre en Allemagne, le troisième en Italie.

tait pas tout : ses études musicales étaient loin d'être complètes sous le rapport de la théorie. Très-laborieux de sa nature, il ne se contenta pas des loisirs que lui laissait son métier de facteur, et prit sur son repos le temps qu'il lui fallait consacrer au travail. Il se procura d'abord quelques traités d'harmonie et de contre-point, à l'aide desquels il parvint, grâce à une volonté énergique et intelligente, à acquérir ce qui lui manquait. Il lut ensuite avec attention plusieurs partitions des plus grands maîtres de l'époque, ce qui acheva son éducation en lui faisant connaître ce qu'il ignorait encore relativement à l'instrumentation, à la coupe des morceaux, à leur caractère, etc. On peut donc dire qu'il apprit à peu près seul les règles de la composition, et qu'il ne suivit, à proprement parler, les principes d'aucune école.

En même temps qu'il travaillait ainsi, il essayait sa veine mélodique dans des compositions légères, et plusieurs romances lui valurent à Nancy quelque réputation. On parla de lui à la cour de l'ex-roi de Pologne Stanislas, alors duc de Lorraine, qui aimait beaucoup la musique et qui voulut le voir. Martini fut donc présenté au prince, qui, enchanté de sa bonne mine, lui offrit un emploi dans sa maison. Le jeune compositeur n'eut garde de refuser, et dut, quoique non sans regrets, se séparer de son premier bienfaiteur, le brave Dupont. Du reste, il conserva toujours pour ce dernier une affection vive et sincère, et, dans la suite, il n'en parlait jamais qu'avec respect et attendrissement (1).

Il va sans dire que l'emploi dont il était chargé à la cour n'était qu'une sorte de sinécure destinée seulement à lui faciliter les moyens de se livrer sans réserve à ses goûts pour la composition. Martini le comprit, et encouragé par l'appui bienveillant du prince, écrivit un certain nombre de morceaux de chant ou de piano, airs, romances, sonates, qui furent très bien accueillis. C'est pendant le temps de son séjour à Nancy qu'il devint amoureux d'une jeune fille de famille très-honorable, dont il demanda la main et devint bientôt l'époux.

Stanislas étant mort en 1766, Martini ne jugea pas à propos de rester plus longtemps en cette ville. Il avait besoin d'un champ plus vaste pour son ambition, et d'ailleurs il espérait, comme tant d'autres, trouver à Paris richesse et réputation. Il se décida donc à quitter la Lorraine, et prit, avec sa jeune épouse, le chemin de cette ville dans laquelle il arriva au moment où un concours était ouvert pour la composition d'une marche solennelle à l'usage du régiment des gardes-suisses. On sait que la musique des régiments à cette époque était encore presque exclusivement composée des airs et marches de Lully, qui avaient déjà beaucoup vieilli ; c'est dans le but de la régénérer que l'on cherchait, par des concours, à donner de l'émulation aux musiciens nouveaux. Martini apprend en descendant de voiture que celui-ci est fixé au lendemain ; il se met au travail à peine débotté, écrit en moins de vingt-quatre heures une marche qu'il envoie immédiatement, et cette marche, exécutée à la parade dans la grande cour du château de Versailles, lui fait décerner le prix par le duc de Choiseul, qui, enchanté de son talent, le prit à dater de ce jour sous sa protection.

Le premier effet de la faveur du duc de Choiseul fut un brevet d'officier *à la suite* du régiment des hussards de Chamboran, que ce ministre fit obtenir à son protégé. Par le fait de cette nomination, Martini obtenait tous les honneurs, avantages et prérogatives attachés au titre d'officier sans être tenu de remplir aucune des fonctions exigées par le service militaire. Il avait toute facilité pour continuer ses travaux et s'occuper, sans crainte du présent, de l'art dont il avait fait le but de son existence. Il profita largement de cette faculté et composa d'abord un grand nombre de morceaux de musique militaire, dans lesquels il introduisit le genre allemand, jusqu'alors totalement inconnu en France, et qui obtinrent un grand succès. Plusieurs années se passèrent ainsi, pendant lesquelles il écrivit aussi beaucoup de musique instrumentale, symphonies, quatuors et trios pour clavecin et instruments à cordes, divertissements, etc., et jusqu'à des morceaux de harpe. Toutes ces productions furent accueillies avec une faveur marquée, tant à cause du talent qu'y déployait Martini qu'à raison de la bienveillance que lui faisait trouver partout dans le monde l'état presque familier de ses relations avec le duc de Choiseul.

Mais l'appétit, dit-on, vient en mangeant. Martini, d'abord satisfait de la façon dont ses compositions étaient reçues, ne se contenta bientôt plus de ces succès qu'il considérait comme secondaires ; ses visées devinrent plus hautes, et il prétendit se servir des facilités que lui offrait sa position pour atteindre un résultat selon lui beaucoup plus enviable ; le suffrage des *dilettanti* de salon ne lui suffisait plus, et il voulait se mesurer avec un public plus redoutable. Bref, il voulait, ainsi que tant d'autres, se lancer au théâtre, et la scène devint bientôt le but avoué de tous ses efforts.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

(1) Tous les biographes de Martini s'accordent sur le fait de sa présence à la cour de Stanislas, hormis un seul qui n'en fait aucune mention. Ceci est d'autant plus remarquable que ce biographe, dont j'aurai l'occasion de parler dans la suite de ce travail, est la princesse Constance de Salm, qui fut à la fois l'intime amie et le collaborateur de Martini pour son opéra de *Sapho* et quelques autres travaux moins importants. Or, dans l'*Eloge* de ce musicien que la princesse publia en 1842 parmi ses œuvres complètes, elle se tait absolument sur la circonstance présente. J'ai cru, tout en adoptant la version la plus généralement répandue, devoir mentionner ce silence, qui s'accorde mal avec les assertions de tous les écrivains qui ont parlé de Martini, lesquels devaient être, sur les différents détails de sa vie, moins bien informés qu'une femme qui avait travaillé avec lui et l'avait pendant plus de vingt ans admis dans son intimité.

LETTRES DE FÉLIX MENDELSSOHN

(Suite.)

A sa mère.

Leipzig, 4 octobre 1837.

. . . . . Impossible de te décrire aujourd'hui le festival de Birmingham; il faudrait plusieurs feuilles de papier — et des soirées entières, quand quelque jour nous serons réunis de nouveau — pour mentionner, même sommairement, tous les incidents remarquables de ces journées (1). Toutefois je te dirai, parce que je sais que cela te fera plaisir, que jamais jusqu'ici je n'ai eu d'aussi brillant succès, et que je ne pourrai guère en avoir de plus complet qu'à ce festival. Les applaudissements et les acclamations semblaient ne pas devoir finir, dès que je me laissais voir ; parfois j'en ai ri, comme, par exemple quand pour jouer un concerto de piano, je ne pouvais arriver à m'asseoir devant l'instrument. Et ce qui vaut mieux que les applaudissements, et ce qui confirme mon succès, ce sont les offres qui me furent faites de toutes parts, et qui cette fois avaient plus d'importance que jamais.

Certes, je puis le dire, dans cette occasion je me suis bien convaincu que si tout cela m'est échu en partage, c'est parce qu'en écrivant mes œuvres, je ne m'inquiète pas de ce que les gens désirent, de ce qu'ils louent et qu'ils paient, mais de ce qui me semble bon ; et c'est maintenant une raison de plus pour ne pas me laisser détourner de cette voie. En même temps j'eus une preuve frappante du cas qu'il faut faire de ces choses, par l'accueil qu'on a fait cette fois à Neukomm. Tu sais combien ils le vénéraient autrefois, et le

(1) C'est à ce festival de Birmingham que l'oratorio *Paulus* fut exécuté pour la première fois.

prisaient réellement au-dessus de sa valeur; les musiciens avaient coutume de l'appeler *King of Brummagem* (1), et cette fois ils l'ont négligé d'une manière inconvenante; ils n'ont joué de lui qu'un petit morceau à la première matinée, qui a été la plus mauvaise, et le public l'a accueilli sans la moindre marque d'attention; et c'était vraiment une honte pour ces hommes qui, il y a trois ans, ne connaissaient rien de plus élevé ni de meilleur que la musique de Neukomm. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est précisément d'avoir écrit, il y a trois ans, pour le festival un oratorio qui visait à l'effet. Le grand orgue, les chœurs, les solos d'instruments, tout s'y trouvait, afin que cela plût aux gens; ils s'en aperçoivent, et cela ne vaut rien.

Cette fois je l'ai encore trouvé toujours aimable, toujours bon. Pour mille choses il peut d'ailleurs me servir d'exemple: ce calme, cette politesse qui s'allie à la plus complète sincérité, je ne les ai encore rencontrés chez personne: et puis c'est vraiment un constant ami pour moi.

Je t'envoie ci-joint le programme complet du festival. Figure-toi cette masse énorme de musique! et les nombreuses connaissances qui s'étaient rendues à la fête. Puis, après avoir joué le dernier accord sur l'orgue, qui est magnifique, il m'a fallu prendre le *Liverpool-mail*; et je restai en voiture pendant six jours et six nuits, pour aller rejoindre les miens à Francfort. J'arrivai vers minuit à Londres, où je fus reçu par Klingemann; il me conduisit au comité de la *Sacred harmonic Society*, où l'on me remit solennellement une grande et épaisse tabatière en argent, avec une inscription. Mercredi, à 2 heures 1/2, j'arrivai à Francfort. A 6 heures commença le premier concert d'abonnement, où j'avais à diriger la *Jubel-Ouverture* et la symphonie en *ut* mineur, etc.

A Rebecca Dirichlet (2).

Parmi nos concerts il y en a maintenant quatre dits *historiques*. Ainsi dans l'avant-dernier nous avons joué la suite de Bach en *ré* majeur tout entière, quelques compositions de Hændel, Gluck et un concerto pour violon de Viotti; pour la clôture, la *symphonie des Adieux*, par Haydn, dans laquelle, à la grande joie du public, les musiciens soufflèrent réellement leurs bougies, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que les violonistes du premier pupitre, qui finirent en *fa dieze* majeur. C'est un curieux et mélancolique petit morceau. Auparavant nous avions joué le *trio* de Haydn en *ré* majeur; et ces gens là n'en pouvaient revenir qu'il existât quelque chose d'aussi beau; et pourtant cela a été imprimé depuis longtemps chez Breitkopf et Hærtel. La prochaine fois ce sera le tour de Mozart, dont je jouerai un concerto et dont nous ferons entendre pour la première fois un quatuor tiré de son opéra de *Zaïde*, qui est resté inachevé; puis viendra Beethoven, et il nous restera deux concerts pour toute espèce de compositions modernes, et nous arriverons ainsi à parfaire le nombre de vingt.

Hier soir, il a été de nouveau vivement question de toi. Après avoir fini d'écrire, je lus à Cécile l'épisode de Nausikaa dans la traduction d'Homère par Voss: après chaque dizaine de vers je lui communiquais les profondes remarques philosophiques que tu fis dans le temps, pendant notre leçon de grec. La poésie de cet épisode est réellement irrésistible, quand elle devient sentimentale. De tout temps j'aurais voulu le mettre en musique et j'en éprouve de nouveau le désir: mais de nos jours peut-on compter sur un succès avec un poëte allemand?

Pendant la semaine passée j'ai reçu quatre projets d'opéras, l'un plus ridicule que l'autre. C'est autant d'ennemis que je me fais! — En attendant, je fais de la musique instrumentale, et j'aspire à rencontrer le poëte inconnu, qui demeure peut-être à côté de moi, ou bien à Tombouctou; que sais-je?

Traduit par J. DUESBERG.

(1) Par corruption: pour Birmingham.

(2) Sœur de Mendelssohn; elle avait épousé le professeur Dirichlet, à Berlin.

CORRESPONDANCE.

Saint-Pétersbourg, le 8 décembre 1863.

Depuis ma dernière lettre, la reprise de *la Cenerentola* plusieurs fois annoncée, plusieurs fois ajournée, est venue varier un peu le répertoire de notre théâtre italien. Cet opéra n'avait pas été représenté ici depuis que Lablache avait imprimé au rôle de don Magnifico le cachet de son inimitable talent. Après un si long intervalle, on s'attendait donc à voir le public accueillir avec plaisir une des meilleures partitions bouffes de Rossini. Cependant il n'en a pas été ainsi, et, à l'exception de l'enthousiasme que Calzolari a le privilége de provoquer dans chacun de ses rôles et qui lui a, encore ce soir-là, valu une véritable ovation, il faut bien avouer que la salle a été d'une froideur désespérante! Faut-il attribuer ce résultat négatif à l'absence d'un grand artiste, à son souvenir encore si vif dans une de ses meilleures créations, et que, malgré tous ses efforts, Fioravanti ne pouvait faire oublier, ou mieux peut-être au changement survenu dans le goût du public qui préfère aujourd'hui l'opéra *seria* à l'opéra *buffa?* Toujours est-il que *la Cenerentola* ne paraît pas destinée à dépasser le nombre de représentations exigé, pour qu'elle soit entendue par nos trois séries d'abonnés. L'exécution, confiée à Calzolari, Everardi, Fioravanti et Mme Nantier-Didiée, a cependant été bonne, et, comme je le disais plus haut, Calzolari a chanté admirablement le rôle de don Ramiro. Celui de don Magnifico a été tenu d'une manière satisfaisante par Fioravanti, et Everardi s'est montré bon comique dans le personnage de Dandini. Mme Nantier-Didiée, contre son habitude, a particulièrement souffert de la froideur qui régnait dans l'auditoire. Le rôle, du reste, ne lui est pas avantageux. C'est dans les travestis et par les qualités spéciales qu'ils comportent, que Mme Nantier a conquis chez nous une réputation méritée; toutes les fois qu'elle a voulu en sortir pour aborder les grands rôles de *prima donna assoluta*, l'étoffe suffisante lui a manqué, et cela explique jusqu'à un certain point le peu d'effet qu'elle a produit dans *la Cenerentola*. La mise en scène et les costumes étaient splendides.

Samedi passé, 4 décembre, a eu lieu, pour le bénéfice du régisseur Sokoloff et du baryton Méo, un spectacle *Miscellanea*, comme on dit ici. Il se composait du grand duo du 5e acte du *Prophète* chanté par Tamberlick et Mme Nantier-Didiée, du 1er acte de la *Traviata* avec Mme Fioretti et Calzolari, du duo de basse et baryton de la *Linda de Chamounix*; du 3e acte de *Torquato Tasso* pour Graziani; du grand duo de *Moïse* chanté par Tamberlick et Everardi; de l'ariette bouffe de *Don Bucefalo* exécutée par Fioravanti, et enfin du 1er tableau du 4e acte de *la Vita per lo Tsar*, dans lequel Mme Nantier-Didiée a chanté *en russe* le rôle de Vania. La variété de ce spectacle avait attiré beaucoup de monde, et la recette s'est élevée à 3,500 roubles (environ 14,000 francs). Les honneurs de la représentation ont été pour le magnifique duo du *Prophète*, très-bien rendu par Tamberlick et par Mme Nantier. La *Traviata* a valu ensuite de chaleureux applaudissements à Calzolari et à Mme Fioretti, qui ont chanté délicieusement. — Quant à l'invasion de Mme Nantier dans le domaine de la langue russe, elle n'a pas été heureuse, et l'on a peu goûté son interprétation du fragment de *la Vie pour le Tsar* chanté par elle.

Je vous ai parlé de Giuglini, et l'appréciation que je vous ai donnée de son talent a été celle de tout le monde ici, et entre autres celle du feuilletoniste du *Journal français de Saint-Pétersbourg*; mais il paraît que l'amour-propre de l'artiste ne lui avait pas permis d'attendre que le jugement du public se formulât sur son compte et qu'il avait pris les devants. On n'a donc pas été peu surpris de voir arriver ces jours-ci un numéro d'*Il Pirata* de Turin chantant les louanges del signor Giuglini sur un diapason qui laissait bien loin le diapason normal. Cet article a été immédiatement reproduit en français par le *Journal de Saint-Pétersbourg*, auquel on n'avait pas épargné les réclamations, et il n'a pas précisement plaidé en faveur de la modestie du chanteur, auquel on eût souhaité un ami moins chaud dans la rédaction d'*Il Pirata* et surtout un peu plus véridique.

Les répétitions de *Faust* ont commencé, et l'on pense que l'opéra de Gounod pourra être donné dans quinze jours. Il fournira à Mme Barbot l'occasion de sortir d'un repos qui, bien que nécessité par une santé délicate, n'en entrave pas moins trop souvent le répertoire.

Aussitôt après l'apparition de *Faust*, on s'occupera activement des répétitions de *la Dame blanche*. Je puis vous faire connaître maintenant la distribution définitive des rôles: Mme Fioretti, Anna; Mme Bernardi, Jenny; Mme Nantier-Didiée, Marguerite; M. Calzolari, Georges;

Malvezzi, Dickson; Everardi, Gaveston; Polonini, Mac-Irton; Paltrinieri, Gabriel. Le rôle d'Anna avait été offert à Mme Barbot, mais elle l a refusé, et on ne s'est pas expliqué ce refus de la part d'une artiste française, lorsqu'il s'agissait d'impatroniser sur la scène italienne le chef-d'œuvre d'un des plus célèbres compositeurs français. Le rôle eût-il même été au-dessous de sa position de prima donna de notre troupe italienne, qu'un sentiment patriotique semblait devoir lui commander de ne l'abandonner à personne!

Les représentations de l'Opéra russe sont très-suivies. On y donne fréquemment les opéras de Meyerbeer. Tout dernièrement encore on jouait sous leur véritable titre (*Hougnenots*), *les Huguenots*, et la représentation a été très-belle. Le rôle de Valentine est en excellentes mains, et Mlle Valentine Bianchi, qui a fait ses preuves en Italie, le chante avec une véritable supériorité. Celui de Raoul est tenu par Setoff, notre premier ténor, dont je vous ai parlé maintes fois, et qui possède des qualités fort appréciées par nos dilettantes. Si sa voix manque un peu de force, en revanche il chante avec beaucoup de goût. Wassilieff s'acquitte bien du rôle de Marcel. Mme Annenska (Marguerite), Petroff (Saint-Bris) et Soboleff (Nevers) complètent un ensemble remarquable. La mise en scène ne laisse d'ailleurs rien à désirer, et chaque fois qu'on donne le chef-d'œuvre de Meyerbeer, la salle est retenue d'avance.

Hier a débuté dans *Lucrezia Borgia*, sous le nom de Di Pietro, un jeune ténor, dont le véritable nom est Comissarjewski (il n'a pas perdu à le changer), qui arrive d'Espagne, où il a chanté plusieurs années. Doué d'un physique des plus agréables, il possède une fort jolie voix, qu'il conduit avec méthode. Il a obtenu un succès très-flatteur.

Samedi dernier, le marquis Pepoli, ministre d'Italie, récemment de retour avec la marquise qu'il était allé chercher en Italie, a ouvert ses salons par une brillante soirée musicale, dans laquelle chantait l'élite de la troupe italienne.

Aujourd'hui devait avoir lieu, chez S. A. I. madame la grande duchesse Hélène Pavlovna, une grande fête musicale; mais une indisposition de Son Altesse Impériale a forcé de l'ajourner.

S. D.

REVUE DES THÉATRES.

VAUDEVILLE : *les Diables noirs*, pièce en quatre actes, par M. Victorien Sardou.

Nous venons un peu tard pour parler de la pièce de M. Victorien Sardou, qui a été jugée très-sévèrement par la presque unanimité de la presse, mais qui n'en poursuit pas moins au Vaudeville son succès, dirons-nous de scandale? Le rôle de rapporteur, le seul qui nous reste à prendre dans ce grand procès, nous permettra peut-être d'éclairer la question.

De quoi s'agit-il en substance? D'un jeune débauché qui vole un diamant à sa maîtresse pour solder une dette usuraire. La marquise — car notez que cette maîtresse est une marquise — serait assez disposée à passer l'éponge sur l'infamie de son amant; mais elle le croit infidèle, et à ses yeux, voilà le crime, le crime irrémissible. Elle s'enferme avec le coupable, après avoir mis le feu à la maison, et au moment où elle sent la mort s'approcher, elle trouve en elle-même la force de le mépriser et de le maudire.

Qu'importe après cela que Gaston la sauve et se jette dans les flammes pour y périr seul? La pièce est finie, et l'agonie de la marquise ne fait que la prolonger inutilement.

Mais là n'est point le reproche capital que l'on fait à l'auteur. La critique remonte plus haut, et lui demande ce qu'il a eu l'intention de prouver en étalant toutes ces hontes sur la scène. A-t-il voulu reprendre en sous-œuvre le thème des *Liaisons dangereuses?* C'est en effet la seule morale que l'on puisse tirer de son œuvre; mais M. Victorien Sardou n'est pas homme à se traîner, de gaieté de cœur, dans de semblables banalités. La morale, qu'est-ce que cela? N'est-il pas temps de faire enfin justice de ce préjugé gothique, d'après lequel nos pères avaient inscrit au frontispice de leur théâtre : *Castigat ridendo mores?* L'analyse des passions, tel est le but à atteindre, et tout le monde sait que les passions ne raisonnent pas, et qu'on ne peut, conséquemment, en obtenir des déductions logiques.

Il est bien plus naturel de chercher leur raison d'être dans les données du fatalisme oriental. Cet homme est un chenapan qui se fait un jeu de l'honneur des femmes, qui n'a ni foi ni loi, qui dérobe un diamant comme il prendrait un baiser à sa maîtresse. Que voulez-vous? il a les *Diables noirs* : cela répond à tout. Nous avions déjà les *Diables bleus* (*Blue devils*) du comte Alfred de Vigny; mais c'étaient de bons diables auprès de ceux de M. Victorien Sardou. Tout au plus étaient-ils capables de nous donner la migraine et de vous clouer sur votre canapé, dans les étreintes d'une souffrance nerveuse et chagrine. Les *Diables noirs* sont de moins facile composition; quand ils s'emparent de votre cerveau, ils en expulsent tous les instincts honnêtes, et n'y laissent pas la moindre place à une pensée généreuse, à une inspiration loyale. En vain tenteriez-vous de les chasser; ils sont vos maîtres, vos tyrans; vous n'avez plus votre libre arbitre : s'ils vous commandent d'enfoncer le poignard dans le cœur de votre rival, ou de dévaliser la caisse de votre patron, il faut leur obéir. Quelle excellente excuse pour le gibier de cour d'assises! — Mon président, vous avez tort de dire que j'ai commis tel crime; ce n'est pas moi, ce sont mes *Diables noirs!*

Ne nous hâtons donc pas de flétrir Gaston de Champlieu; le pauvre garçon n'est pas coupable, c'est un martyr de la fatalité.

Avec ce système-là, nous sommes forcés d'absoudre aussi la marquise Jeanne. Si son amant est un voleur, elle a bien le droit d'être une incendiaire. Car enfin, pourquoi n'aurait-elle pas ses *Diables noirs*, tout comme Gaston, cette charmante femme?

De tout cela, ce que l'on peut conclure, c'est qu'un individu atteint de la maladie des *Diables noirs* est un infirme ou un monomane; renvoyons-le bien vite à l'hospice ou aux Petites-Maisons, et gardons-nous de le prendre pour un type dramatique.

Si encore les autres personnages de cette pièce faisaient ombre au tableau! Mais que penser de ces trois coquins d'héritiers présomptifs, que l'on a comparés aux anabaptistes du *Prophète?* Ou bien, de ce mari qui a fait serment de ne jamais aimer sa femme et qui s'affuble, on ne sait trop pourquoi, du surnom de *Ferragus*, comme si Balzac avait quelque chose à voir en cette affaire. C'est bien le cas de répéter avec l'égoutier au lorgnon, du drame de *Léonard*: Quelle société!.... Quelle société!.... En retournant le mot qui a été fait à propos des *Bergeries* de Mme Deshouillères, que ne donnerait-on pas pour voir un pauvre petit mouton rôder parmi ces loups?

On prétend que la commission de censure a retenu l'ouvrage de M. Victorien Sardou pendant plus d'une année. Nous ignorons pourquoi elle l'a rendu; mais il est certain que, dans l'intérêt de ce jeune et brillant auteur, elle aurait dû maintenir son *veto*.

Nous y aurions perdu, sans doute, quelques scènes remarquables, dans lesquelles la passion jette un voile sur l'indignité de l'action. M. Sardou est homme de ressources; il nous en eût dédommagés à la première occasion.

Il faut d'ailleurs en convenir, l'interprétation est pour beaucoup dans l'effet de ses scènes. Avec d'autres artistes que Berton et Mlle Fargueil, elles n'auraient pas sauvé les *Diables noirs*. Nous n'en voulons pour preuve que l'extrême froideur du public pendant les premiers actes de cette longue pièce. Car, au nombre de ses défauts, il faut compter des lenteurs interminables, et surtout un dénoûment fatigant à force de vulgarité. Quand nous délivrera-t-on de ces jeunes femmes qui meurent péniblement sur la scène, du poison ou de la phthisie? Mais Rachel mourait si bien dans *Adrienne Lecouvreur*, et Mme Doche, dans la *Dame aux camellias*! C'est là une tradition funeste qui nous vaudra malheureusement encore bien des agonies, sans compter celle de Mlle Fargueil.

Somme toute, *les Diables noirs* font de l'argent, et l'on en est réduit à se demander qui a raison de la presse qui les a condamnés ou de la foule qui les absout.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a représenté la semaine passée *la Muette de Portici*, *Giselle* et *les Huguenots*. — Aujourd'hui par extraordinaire *la Muette de Portici*.

*** Nous avons donné dimanche dernier le programme du répertoire de cet hiver. Bien qu'il n'y soit pas question de l'*Africaine*, il n'en faudrait pas conclure que le projet de monter cet ouvrage, sur lequel on fonde de si grandes espérances, soit abandonné. L'Opéra prépare, au contraire, de nouveaux débuts, pour que Meyerbeer puisse entendre les artistes qui devront compléter la distribution de ses rôles. Pour quelques-uns, son choix est arrêté; si les autres, comme il y a lieu de l'espérer, le satisfont également, *l'Africaine* entrerait immédiatement en répétition après l'opéra de M. Mermet, et l'on comprend qu'elle ne pourrait être représentée qu'au mois d'octobre prochain.

*** Mme Talvo Bedogni, qui a débuté à l'Opéra, il y a quelques jours, dans le rôle de Léonore de *la Favorite*, a résilié son engagement avec la direction de ce théâtre à des conditions fort honorables. Elle se rend à Florence, où de très-brillantes propositions lui avaient été faites pour le théâtre de la Pergola, et elle les a définitivement acceptées.

*** Mlle Marie Sax vient de chanter au grand théâtre de Rouen le rôle de Léonore du *Trouvère;* elle y a excité un enthousiasme très-vif.

*** La représentation extraordinaire donnée mardi passé à l'Opéra-Comique, au bénéfice de la caisse de secours des auteurs et compositeurs dramatiques, a été magnifique, et le chiffre de la recette s'est élevé à 9,000 francs.

*** Meyerbeer a dû se faire excuser de ne pouvoir se rendre à l'invitation de l'Empereur pour Compiègne, à cause d'une indisposition qui l'a forcé à garder le lit pendant plusieurs jours. Nous devons ajouter que cette indisposition est sans la moindre gravité.

*** A peine revenu de son voyage triomphal à Gand, Roger est reparti pour Nancy, où il s'est fait entendre au théâtre avec un très-grand succès.

*** Aujourd'hui, au théâtre Italien, reprise de *la Cenerentola* avec Mme Borghi-Mamo. — Mardi prochain, reprise d'*Ernani* avec Fraschini et Mme de Lagrange.

*** L'opéra en trois actes du prince Poniatowski, *les Aventuriers*, sera représenté au théâtre Lyrique.

*** Les recettes, pendant le mois de novembre dans les théâtres, concerts, etc., ont été de 1,843,470 francs.

*** Carlotta Patti vient d'arriver à Paris. Nous aurons probablement bientôt occasion d'applaudir cette célèbre cantatrice.

*** Le Grand-Théâtre de Bordeaux prépare, pour être représenté vers la fin du mois de janvier, *le Délire*, ballet en trois actes, qui sera monté avec le plus grand luxe. La musique a été composée par M. Emile Jonas, professeur au Conservatoire de Paris, et auteur de charmants opéras-comiques.

*** La Commission d'examen pour l'admission des élèves militaires au Conservatoire impérial de musique a commencé ses séances lundi dernier. Elle se compose de MM. le général Mellinet, président; Ambroise Thomas, Kastner, membres de l'Institut; Edouard Monnais, commissaire impérial; Bazin, Emile Jonas, Dorus, Triébert, Klosé, Forestier, Arban, Adolphe Sax, Dauverné, Dieppo, Alkan et Durand, professeurs au Conservatoire.

*** W. Wallace, l'auteur de *Lurline* et de tant d'autres opéras qui ont eu un très-grand succès en Angleterre et en Allemagne, vient d'arriver à Paris où il se fixera pendant quelque temps.

*** La reprise du *Brésilien*, interrompu en plein succès par le départ de Brasseur, doit avoir lieu cette semaine au théâtre du Palais-Royal. Avec la pièce reviendra la ronde fameuse, qui n'a cessé de se chanter dans toute la France et dans bien d'autres lieux.

*** Dimanche a eu lieu le premier des deux concerts extraordinaires au Conservatoire. Voici de quels éléments se composait le programme : 1° symphonie pastorale, de Beethoven; 2° ouverture et fragments d'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck (soli chantés par MM. Crosti et Bonnesseur); 3° concerto en *sol* mineur, de Mendelssohn, pour piano, exécuté par Mlle Caroline Rémaury; 4° scène et bénédiction des drapeaux du *Siége de Corinthe*, de Rossini (solo chanté par M. Belval); 5° ouverture d'*Euryanthe*, de Weber. Le second concert extraordinaire aura lieu le 20 de ce mois.

*** Dimanche dernier, au Cirque Napoléon, après la charmante symphonie en *sol* mineur de Mozart, un soliste, chose rare, a paru sur l'estrade. M. Piatti, violoncelliste, qui jouit à Londres d'un renom populaire, venait se faire connaître au public de Paris, et dès les premiers coups d'archet nous savions à qui nous avions affaire. M. Piatti est un virtuose de la meilleure école ; il a le son, la justesse, le charme: il chante avec un goût parfait, et triomphe des difficultés avec une rare aisance. Pour déployer les diverses qualités qu'il possède, il avait choisi un délicieux concerto de Molique, *adagio* et *finale*. Les applaudissements de la salle entière n'ont pu lui laisser de doute sur le plaisir qu'il avait causé: cette ovation n'était d'ailleurs qu'une stricte justice. Décidément la musique de Schumann n'est pas en faveur aux concerts populaires. L'ouverture de *Geneviève* n'a paru qu le résultat d'un enfantement laborieux; le compositeur y rend à l'auditeur la fatigue qu'il a dû s'imposer.

*** Le programme du huitième concert populaire de musique classique qui aura lieu aujourd'hui au Cirque Napoléon, est le suivant : symphonie en *ré* majeur (n° 44), de Haydn; ouverture d'*Athalie*, de Mendelssohn ; adagio du quintette en *sol* mineur, de Mozart, par tous les instruments à cordes; symphonie en *ut* majeur, de Beethoven.

*** On mande de Constantinople : « Pour la première fois le sultan s'est rendu un de ces soirs, en personne, au théâtre Italien du quartier franc de Péra. La façade du théâtre et les maisons voisines étaient splendidement illuminées. Le padischah s'était fait accompagner des princes Muzad-Effendi et Yousouf-Eddin-Effendi. »

*** La Société philanthropique savoisienne donnait dimanche à l'Hôtel de ville son concert annuel, sous la direction de M. Coninx. Ce qu'on y a d'abord applaudi, ce sont les chœurs chantés par la Société du Conservatoire, dont M. E. Batiste est le chef. MM. Pons, Taillefer, Bach, Hélène Lévy et Ostoia ont ensuite chanté divers morceaux, qui ont réuni tous les suffrages. M. Aurèle a dit de charmantes chansonnettes; Mme Clémence Martin, sur le piano, M. Isidore Lévi sur le violon, et M. Coninx sur la flûte, ont eu aussi leur bonne part de succès.

*** Nous entendrons bientôt un nouveau virtuose des plus distingués sur la guitare, M. Marc Sokolowski. C'est, nous assure-t-on, un artiste de grand mérite, sachant tirer un beau son de son instrument, jouant de bonne musique à quatre parties, et possédant une exécution brillante, qui n'exclut pas le sentiment. Il excelle surtout dans une fantaisie sur l'*Elisire* et deux études originales de sa composition, ainsi que dans la fameuse *Mazurka* de Chopin, arrangée avec variations par Mme Viardot. M. Sokolowski jouit d'une réputation fort bien établie en Allemagne, en Belgique, à Vienne, à Hombourg; il est aussi très-aimé à Moscou et à Saint-Pétersbourg. Il se propose de donner un concert dans la salle Herz.

*** Mardi prochain, à la salle Herz, deuxième séance populaire de musique de chambre, donnée par MM. Lamoureux, Colonne, Adam et Rignault. Voici le programme : 1° quatuor en *ré* majeur (n° 63), pour deux violons, alto et violoncelle, de Haydn; 2° sonate en *fa* mineur (op. 56), pour piano, de Beethoven, exécutée par M. Henri Fissot; 3° canzonetta, extraite du 1er quatuor de Mendelssohn; 4° quatuor en *ut* mineur (n° 4), pour deux violons, alto et violoncelle, de Beethoven.

*** L'*Abécédaire vocal* de H. Panofka, dont une nouvelle édition est sous presse, vient de paraître traduit en espagnol. Il existe déjà de cet excellent ouvrage des traductions en italien et en anglais.

*** A la quatrième séance de musique de chambre donnée à l'exposition de peinture du boulevard des Italiens, vendredi passé, à laquelle un nombreux auditoire a assisté, le programme se composait des morceaux suivants : *Quintette; soirée d'automne, soirée d'été*, de Félicien David. Fragment du 34e quatuor en *ré*, de Haydn, *Quintette*, d'Onslow, *Concerto*, de Weber. L'exécution en a été très-satisfaisante.

*** Notre jeune et déjà célèbre violoniste Paul Julien, a obtenu à Buenos-Ayres des succès éclatants. Il a donné d'abord dans les salons de M. Guion, agent de la maison Erard, une audition devant un public d'élite. L'effet qu'il a produit lui présageait le triomphe qu'il allait obtenir au théâtre Colomb, où il s'est fait entendre quatre fois. Nos correspondances ne parlent que de l'enthousiasme que ce jeune virtuose a excité parmi un auditoire assez passionné pour comprendre, et assez éclairé pour juger le mérite d'un grand artiste.

*** Il circule dans le monde joyeux une chanson connue jusqu'à présent sous le titre de *Chanson des entrepreneurs de bâtisse*. Notre ami Charles Plantade a eu l'heureuse idée de rétablir dans toute sa pureté cette originale production, et en lui restituant son véritable titre : *Baptême de l'enfant ébéniste*. Les amateurs de bonnes plaisanteries sont prévenus qu'ils trouveront cette chanson gravée chez E. Chatot, éditeur de musique, rue de la Feuillade, près de la place des Victoires.

*** La charmante transcription pour piano de S. Ponce de Léon, intitulée : *Mon pauvre cœur*, vient de paraître chez Challiot et Ce.

*** *Un Othello*, l'opérette de J.-E. Legouix qui a été si justement applaudie au théâtre des Champs-Elysées, vient de paraître pour chant et piano, format in 8°.

⁂ *Les anciennes maisons de Paris sous Napoléon III*, par Lejeune, série entièrement inédite de livraisons numérotées par lettres. Prix de la livraison, 1 fr. 60 c., chez Rousseau, éditeur, 15, boulevard de la Madeleine.

⁂ Le premier bal de l'Opéra a eu lieu hier samedi. Strauss, qui conduisait l'orchestre, a fait entendre les principaux morceaux de son nouveau répertoire, tels que son nouveau quadrille sur *Moïse*, et celui sur *le Brésilien* et *les Bavards*.

⁂ A Brunswick, M. Zizold, flûtiste distingué et excellent musicien, est mort le 30 novembre.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

⁂ *Bordeaux.* — Le premier concert populaire de musique classique organisé, à l'instar des concerts Pasdeloup, dans la salle Franklin, par Remusat, l'excellent flûtiste et chef d'orchestre du théâtre, a pleinement réussi. L'ouverture d'*Oberon*, la symphonie en *ut* mineur de Beethoven et le concerto en *fa* mineur de Weber ont été rendus avec un ensemble et une verve très-remarquables.

⁂ *La Rochelle.* — Après la première soirée de la Société philharmonique, nous avons eu les concerts du flûtiste Gariboldi, avec le concours de l'orchestre du théâtre et celui de Mmes Joséphine et Léoni Martin. Beaucoup de monde a assisté à ces fêtes musicales. Nous allons organiser au théâtre des concerts populaires destinés à répandre le goût de la musique d'ensemble, d'orchestre et de chœurs. Dans ce but, le prix des places doit être très-modeste.

⁂ *Le Hâvre.* — La Société Sainte-Cécile vient de donner deux brillantes soirées musicales pour les pauvres. Plusieurs chœurs de grands maîtres ont été chantés avec beaucoup d'ensemble, sous la direction de leur habile chef M. Œchsner. La seconde partie de cette belle soirée a été consacrée à l'exécution du *Stabat mater* de Rossini, dans lequel s'est révélée une âme et une intelligence de grand artiste : une élève de l'excellent professeur de chant, Jacques Potharst, douée d'une voix admirable, a chanté les solos de soprano avec un style magistral. L'*inflammatus* a valu jusqu'à trois salves d'applaudissements à cet amateur, dont le talent est très-réel.

⁂ *Lyon.* — *La Muette de Portici* vient d'être reprise au grand théâtre avec un éclatant succès. Dulaurens, Melchisedec, Mlle Lagye et Mme Dulaurens ont parfaitement interprété le chef-d'œuvre d'Auber.

⁂ *Caen*, 7 décembre. — Nous avons entendu les frères Lamoury dans des soirées particulières et dans le grand concert qu'ils ont donné à l'hôtel de ville. Chacune de ces auditions, la dernière surtout, a été pour eux un véritable triomphe. Même succès à Falaise, où leurs deux duos sur les motifs de Beethoven et sur *les Huguenots* ont provoqué des applaudissements enthousiastes. Ils sont accompagnés dans leur tournée par M. Altavilla, premier ténor de l'Opéra italien de Berlin, qui partage avec eux les bravos du public. Ces artistes donneront cette semaine des concerts à Bayeux et à Saint-Lô, puis à Avranches et Rennes.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

⁂ *Londres.* — On prépare un nouvel opéra de Jules Bénédict qui suivra de bien près les représentations de *Blanche de Nevers*. La troupe du théâtre de Sa Majesté, Mlle Tietjens en tête, revient à Londres le 20 de ce mois, après une tournée dans les provinces. On commencera alors une série de représentations d'opéras anglais avec Sims Reeves et Mme Lemmens Sherrington. Le jeune violon Lotto, élève de Massart, s'est fait une grande réputation dans les concerts populaires, et Sivori a su garder la haute position dont il jouissait dans les concerts de Jullien. Ajoutez à cela que Vieuxtemps, célèbre depuis son enfance, vient de terminer sa tournée en province qu'il a faite avec Carlotta Patti, et vous conviendrez qu'on ne manque pas de grands violons en Angleterre. On nous écrit de Brighton que, le 2 décembre, Louis Engel le célèbre organiste, et, le 7 décembre Thalberg, ont donné chacun à son tour ce qu'on appelle ici un récital, c'est-à-dire une matinée dans laquelle on n'entend que celui qui la donne. Ces deux artistes, qui occupent chacun sur leur instrument la position la plus éminente en Angleterre, ont été tous deux couverts d'applaudissements. L'étonnement qu'a excité M. Engel, montrant le parti qu'on peut tirer de l'orgue Alexandre, n'a pas été inférieur à l'enthousiasme produit par Thalberg sur un des plus beaux pianos d'Erard.

⁂ *Amsterdam.* — La première symphonie de M. Fétis a été exécutée au dernier concert de la Société pour l'encouragement de l'art musical, dirigé par M. Verhulst. L'effet produit par cette œuvre magistrale a été très-grand.

⁂ *Hambourg.* — *Le Messie*, de Hændel, a été exécuté à l'église Saint-Michel au milieu d'un concours immense. Le vaste édifice pouvait à peine contenir la foule qui était accourue pour entendre l'œuvre grandiose du maître. Mlle Tietjens et Mme Joachim (contralto) se sont particulièrement fait remarquer. — Au théâtre de la ville, on a repris *Don Sébastien* et *les Noces de Figaro*. A l'étude : *les Deux Journées* de Cherubini, *Jessonda*, de Spohr. Dans la première moitié de janvier, on jouera : *Christine, reine de Suède*, par le comte de Redern.

⁂ *Berlin.* — Le théâtre royal a donné *Martha*, de Flotow. Le rôle principal était chanté pour la première fois par Mlle Lucca, qui s'y est trouvée tout à fait à sa place; ce mélange de gaieté et de douce sensibilité qui fait le charme du rôle, n'a jamais été mieux compris ni peut-être aussi bien rendu. Formès s'est également distingué dans le rôle de Lyonel.

⁂ *Cologne.* — Au deuxième concert d'abonnement, Ferdinand Hiller a fait entendre une nouvelle composition qu'il intitule : *Musique du matin*.

⁂ *Dresde.* — Le théâtre royal a jugé à propos d'exhumer de ses cartons *la Famille suisse*, de Weigl. La fade sensiblerie de cette pastorale surannée a trouvé peu de sympathie.

⁂ *Leipzig.* — Dans la troisième soirée pour musique de chambre, a été exécuté un sextuor inédit de M. Rudorff; Mme Clara Schumann a joué le trio de R. Schumann, n° 2, en *fa* majeur, avec M. David et Lübeck, et à la fin du concert, l'éminente pianiste a joué les variations de Beethoven avec une grande perfection. Le théâtre de la ville a donné deux fois *les Deux Journées* de Cherubini.

⁂ *Ancône.* — Après avoir obtenu un nouveau succès dans *la Traviata*, Mlle Gonetti vient d'être engagée pour toute la saison du carnaval par son impresario.

⁂ *Milan.* — Mlle Maria Brunetti va débuter au théâtre de la Scala dans *un Ballo in maschera* et *Moïse*.

ERRATA.

Article intitulé *le Trésor des pianistes* du dernier numéro.

P. 386, 2e colonne, ligne 10, au lieu de : *et des pianistes de toutes les époques*, lisez : *et des pianistes non-seulement de toutes les époques, mais*, etc.

P. 386, 2e colonne, ligne 25, au lieu de : *sans élever aussitôt la pensée vers l'immortalité de son domaine*, lisez *l'immensité de son domaine*.

Même page, même colonne, ligne 11 du 2me §, au lieu de : et, après la sarabande, *met une gaillarde*, lisez *il met une gagliarde*.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

EDOUARD WOLFF

Op. 20. Vingt-quatre grandes études (1er livre)..... 24 »
Op. 50. Vingt-quatre grandes études, dédiées à Thalberg (2e l.) 24 »
Op. 90. *L'Art de l'expression*, vingt-quatre grandes études faciles et progressives, en deux livres, chaque.. 9 »
Op. 100. *L'Art de l'exécution*, vingt-quatre grandes improvisations en forme d'études, divisées en deux livres : 1er livre..... 10 » — 2e livre... 15 »

Paris, chez O. LEGOUIX, boulevard Poissonnière, 27.

SOUVENIRS DU TEMPS PASSÉ

Chants des Croisés, noëls, anciens vaudevilles, rondeaux, musettes, gavottes, menuets, mazarinade, airs à boire, air de chasse, tambourins, etc.; suivis d'une chanson indienne, d'une schega de l'île Maurice, d'une chanson mexicaine,

Transcrits avec accompagnement de Piano par

Format in-8°. **J. B. WEKERLIN** Prix net : 8 fr.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

(Edition en espagnol de l'*Abécédaire vocal* de Henri Panofka.)

ABECEDARIO VOCAL

METODO PREPARATORIO PARA EL CANTO

Y para enseñar a emitir y asegurar la voz,

PAR

H. Panofka

Autor del ARTE DEL CANTO, *maestro di canti.*

Precio neto : 4 fr. — **Precio neto : 4 fr.**

ALBUMS ET OUVRAGES RELIÉS

POUR ÉTRENNES

Album des Enfants :

LES FLEURS DE LA DANSE 25 valses, polkas, quadrilles, galops, polkas-mazurkas, schottichs, mazurkas, redowas les plus favoris. Arrangés pour les petites mains et soigneusement doigtés, par **H. VALIQUET.**

PRIX, RICHEMENT RELIÉ : **15** FR.

Album des Enfants :

LA MOISSON D'OR, **25 petits morceaux très-faciles pour le piano**, soigneusement doigtés et sans octaves, composés sur les plus jolis motifs des opéras célèbres, par **H. VALIQUET.**

PRIX, RICHEMENT RELIÉ : **15** FR. NET.

LES SUCCÈS UNIVERSELS **Répertoire de musique moderne pour le Piano.** — Choix de morceaux de Piano originaux les plus favoris des auteurs modernes.

DEUX VOLUMES IN-8°, CHAQUE VOLUME CONTIENT 20 MORCEAUX, PRIX NET : **13** FR.

COLLECTION DE TOUTES LES

ROMANCES SANS PAROLES DE **F. MENDELSSOHN**

Collection complète de toutes les romances sans paroles pour le piano.

FORMAT IN-8°. — *Édition revue par Stephen Heller.* — PRIX NET : **13** FR.

LE RÉPERTOIRE DU CHANTEUR recueil de morceaux de chant des plus célèbres compositeurs anciens et modernes, classés pour les différentes voix.

19 VOLUMES FORMAT IN-8°. — PRIX DU VOLUME : **15** FR. NET.

MUSIQUE D'ORGUE

AIRS DES NOELS LORRAINS

Recueillis et arrangés pour Orgue ou Harmonium,

PAR

R. GROJEAN

Organiste de la cathédrale de Saint-Dié (Vosges).

Prix net : 6 fr.; par la poste : 6 fr. 50.

Ce recueil contient les airs de tous les *Noëls* qui ont été imprimés et chantés en Lorraine depuis un siècle environ.

Ces airs religieux et populaires, au nombre de quatre-vigt-six, ont été harmonisés d'une manière simple et naturelle, afin de leur conserver le caractère naïf et gracieux qui les distingue.

Bien que, par son titre, l'ouvrage ne semble contenir que des noëls particuliers à la Lorraine, on y trouve cependant presque toutes les mélodies de ce genre qui ont été populaires dans les autres provinces. Il peut donc convenir à tous les organistes français.

S'adresser à l'auteur ou à Mme Paulus-Arnould, éditeur de musique, trottoirs Stanislas, à Nancy.

Paris, à l'ECHO MUSICAL, 2, rue Favart.

TRAITÉ ET COURS DE COMPOSITION MUSICALE

Pour apprendre en très-peu de temps,

De la manière la plus simple,

A COMPOSER l'accompagnement d'une MÉLODIE,

Ou à improviser toute espèce de morceau de musique.

DÉDIÉ A ROSSINI PAR

B. T. MISSLER ET **C. A. M. PASSAMONTI.**

L'INSTRUMENTAL

NOUVEAU JOURNAL DE MUSIQUE MILITAIRE

Publié en Partition et Parties séparées

Fondation GAUTROT aîné.

Ce Journal contiendra annuellement 36 morceaux

POUR

HARMONIUM ET FANFARES

Pris en grande partie sur des motifs d'opéras.

On s'abonne à Paris :

CHEZ GAUTROT AINÉ, 60, RUE SAINT-LOUIS (MARAIS).

Chez J. HIÉLARD, éditeur,

8, RUE LAFFITTE, A PARIS.

Grand abonnement

DE

LECTURE MUSICALE

Conditions de l'abonnement :

Un an, 30 f.—Six mois, 18 f.—Trois mois, 12 f.—Un mois, 5 f.

Collection complète des

TRIOS, QUATUORS, QUINTETTES (*éditions allemandes*)

ET

Toutes les Partitions arrangées pour piano à 4 mains

MUSIQUE D'ENSEMBLE. — MUSIQUE POUR PIANO SEUL.

Opéras français, allemands et italiens, chant et piano seul.

La Bibliothèque sera constamment alimentée par les meilleurs ouvrages au fur et à mesure qu'ils paraîtront.

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

H. WOLFART. — Quinze transcriptions faciles sur les opéras les plus célèbres, chaque..... 4 50

R. HAMMER. — Trois mélodies de SCHUBERT, arrangées en TRIO..... 12 »

Beau choix de Pianos

VENTE ET LOCATION

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈBE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | No 51. | 20 Décembre 1863.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

1864 — 31me ANNÉE — 1864

REVUE ET GAZETTE MUSICALE

Primes

Offertes aux anciens et nouveaux Abonnés.

Pour satisfaire au désir qui nous a été exprimé par un grand nombre de nos Abonnés, nous offrons, à l'occasion du renouvellement de l'année :

LE SECOND VOLUME

DU

RÉPERTOIRE DE MUSIQUE MODERNE

POUR LE PIANO

Dont le premier volume a été accueilli avec tant de faveur l'année passée.

CE VOLUME, FORMAT IN-8°, CONTIENT LE CHOIX SUIVANT DE

VINGT MORCEAUX DE PIANO :

1. **ALKAN.** — Op. 32. Fantasietta alla moresca.
2. **BLUMENTHAL.** — Op. 1. La Source, caprice.
3. **CHOPIN.** — Op. 10. Deux études.
4. **CZERNY.** — Op. 754. Tarentelle.
5. **DŒHLER.** — Op. 42. Deux études.
6. **FAVARGER.** — Op. 42. Caliban, grande valse.
7. **GORIA.** — Op. 41. Grande mazurka.
8. **HELLER** (STÉPHEN). — Op. 56. Sérénade.
9. **HENSELT.** Poëme d'amour.
10. **HERZ** (H.). — Op. 143. Mazurka.
11. **JAELL.** — Le Carillon, morceau élégant.
12. **LACOMBE.** — Op. 54. Marche turque.
13. **LESCHETIZKY.** — Chant du soir, idylle.
14. **LITOLFF.** — Chanson du rouet.
15. **LISZT.** — Deuxième marche hongroise.
16. **MENDELSSOHN.** — Presto scherzando.
17. **MOSCHELES.** — Op. 95. Trois études.
18. **PRUDENT.** — Op. 33. Farandole.
19. **THALBERG.** — Op. 35. Le Trémolo.
20. **VOSS.** — Op. 161. Écume de champagne.

ET

Un recueil contenant six Morceaux de Chant :

MÉLODIES ET CHANSONS

IRLANDAISES, ÉCOSSAISES, ESPAGNOLES ET HAVANAISES

Avec paroles françaises.

Ces morceaux, d'une grande originalité et entièrement inconnus en France, sont chantés avec un grand succès dans ses concerts par Mlle

CARLOTTA PATTI

Les Abonnés sont priés de vouloir bien retirer ces Primes en renouvelant leur abonnement dans nos bureaux, boulevard des Italiens, 1. Nous les enverrons comme d'habitude à ceux qui habitent la province.

SOMMAIRE. — Martini (3e article), par **Arthur Pougin.** — Théâtre impérial italien : *Cenerentola* et *Ernani.* — Audition chez Adolphe Sax. - Mémoire sur l'origine de la musique (1er article), par **D. Beaulieu.** — Nécrologie : Mayseder. — Nouvelles et annonces.

MARTINI.

(3e article) (1).

III.

Dès son arrivée à Paris, Martini avait établi des relations intimes avec plusieurs écrivains, et principalement avec Laujon. Ce dernier, qui était alors secrétaire des commandements du comte de Clermont, auprès duquel il devait rester jusqu'à sa mort, pour passer ensuite en la même qualité chez le prince de Condé, puis, plus tard, chez le duc de Bourbon, consacrait aux lettres les loisirs que lui laissaient ses fonctions et s'était acquis une certaine réputation. Il passait pour l'un des premiers chansonniers de cette époque féconde en vaudevillistes, et il était avec Panard, Piron, Collé et Favart, l'un des membres les plus actifs de cette fameuse société du Caveau, florissante encore de nos jours, après plus d'un siècle d'existence. Enfin, il avait déjà abordé le théâtre à deux ou trois reprises différentes, et il pouvait, sous ce rapport, être très-utile à Martini, qui, je l'ai dit, s'était lié avec lui, bien que Laujon fût son aîné d'une douzaine d'années environ. Les deux amis avaient projeté depuis longtemps d'écrire ensemble un opéra-comique, lorsque la nouvelle du prochain mariage de Mademoiselle avec le jeune duc de Bourbon leur inspira l'idée de faire, non tout à fait une pièce de circonstance, mais un ouvrage ayant trait à la situation des deux jeunes époux et pouvant lui survivre. En annonçant la représentation de l'œuvre nouvelle, Bachaumont en fait ainsi l'historique : « Les comédiens italiens ordinaires du roi ont donné jeudi dernier (18 avril 1771) la première représentation de *l'Amoureux de quinze ans ou la Double fête*, comédie en trois actes et en prose, mêlée d'ariettes et suivie d'un divertissement. Les paroles sont du sieur Laujon, secrétaire des commandements de S. A. S. Monseigneur le comte de Clermont, déjà connu par plusieurs ouvrages galants dans le même genre; et la musique est d'un amateur, le sieur Martini, officier dans le régiment de Chamborand. Cette pièce est une allé-

(1) Voir les nos 49 et 50.

gorie composée à l'occasion du mariage de M. le duc de Bourbon avec Mademoiselle, et devoit s'exécuter à Chantilly, lorsque ces deux époux seroient réunis ensemble. Le prince de Condé, voyant que les circonstances actuelles ne se prêtoient pas à donner des spectacles chez lui, a permis aux auteurs de faire part au public de celui-ci. » — (*Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des lettres*, 20 avril 1771.)

C'est donc, nous l'avons vu, le 18 avril 1771 que Martini fit ses débuts sur la scène française. Ces débuts eurent lieu avec un succès éclatant, et l'artiste eût pu à cette occasion s'écrier avec le Cid :

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

Si, en effet, le poëme de Laujon était agréable et gracieux, la partition de Martini ne lui cédait sous aucun rapport, et restera comme l'une des œuvres les plus délicates, les plus élégantes et les plus exquises qui se soient produites sur notre scène lyrique. Nous nous en convaincrons facilement en jetant un rapide coup d'œil sur les plus importants des morceaux qui la composent.

Je citerai d'abord le très-court duo d'introduction :

Je n'en parle pas de sang-froid,

qui est plein de vivacité, et la jolie ariette chantée un peu plus loin par Hélène :

Oui, je partage votre ardeur,
Oui, Lindor, pour vous je soupire,

morceau dans lequel la fraîcheur, la grâce et l'élégance se réunissent pour charmer l'auditeur. Le petit duo de Lindor et du marquis :

Le mariage est fait pour moi,

dans lequel on pourrait relever quelques incorrections, mais dont les contours sont francs et nettement accusés, se fait remarquer par son entrain, sa gaieté et sa délicatesse. La mélodie s'en détache limpide et brillante. L'air de Lindor :

Enfin, vous me l'avez promis...

n'est pas moins charmant : la distinction en est rare, et les harmonies qui accompagnent le chant sont à la fois naturelles, simples et exquises.

Le second duo chanté par le marquis et Lindor :

Je sais le latin assez bien,

brille, comme le premier, par une grande franchise d'accent, par son tour leste et dégagé, et, enfin, par une véritable veine mélodique, que sert une harmonie toujours heureuse, et dont une certaine recherche élégante n'exclut nullement la clarté.

Le petit air du marquis :

Je suis seigneur de ce village !

est une inspiration enchanteresse et délicieuse : grâce, abandon, délicatesse, sentiment, tout s'y trouve réuni dans le cadre mélodique le plus parfait qui se puisse voir. Nulle prétention, nul verbiage, mais du naturel, de la simplicité et une réelle pensée mélodique. Autant serais-je tenté d'en dire de la cantilène de Lindor :

Qu'il est cruel de n'avoir que quinze ans !

Les harmonies qui jaillissent de cet aimable chant sont fines, délicates et toujours aussi distinguées que la phrase musicale qu'elles sont destinées à faire ressortir. Enfin, le trio de la chasse :

Ah ! quel plaisir, ah ! l'agréable chasse !

qui est le premier morceau un peu développé de l'ouvrage, a du mouvement et de l'entrain, bien que la facture et les idées en soient moins neuves que dans ceux qui l'ont précédé.

Au second acte, après un chœur de paysans qui ne manque ni de verve ni d'animation, vient une jolie marche instrumentale, bientôt suivie d'un excellent petit duo chanté par un paysan et une paysanne. Le petit air du magister qui arrive ensuite et se termine en duo :

C'est fort bien pour nous,
Mais c'est doux pour vous...

et dans lequel la simplicité extrême du chant est évidemment systématique, est relevé par un délicieux et obstiné contre-point de violons qui ne s'arrête qu'à la dernière note, et donne à tout le morceau un cachet charmant de grâce et d'originalité.

Trois petits airs symphoniques successifs sont pleins d'une aimable naïveté; mais le finale qui les suit, d'une simplicité remarquable — bien qu'intéressant d'un bout à l'autre — sous le rapport de la conception et des moyens employés, provoque les éloges et accuse chez son auteur un véritable talent de facture et une rare entente des effets. Ecrit dans un seul et même mouvement, ce finale a du caractère, une allure très-franche et est bien mis en scène. Sans doute aujourd'hui il paraîtrait un peu nu d'orchestre ; il n'en est pas moins vrai que c'est un morceau très-plein et très-sonore, dans lequel les voix sont parfaitement disposées.

L'air de la nourrice qui ouvre le troisième acte est fait de main de maître ; la mélodie vocale est on ne peut mieux en situation, et le chant continu des premiers violons, si plein de grâce et de suavité, le fait ressortir d'une façon exquise. Quant à celui du marquis :

Si je le gronde quelquefois,
Sur des riens qui blessent un père. .

il brille par la fraîcheur, le naturel et la simplicité.

Le duo des deux pères, lorsqu'ils entrevoient pour la première fois l'amour mutuel de leurs enfants :

Oh ! mon ami, c'est un rayon d'espoir !

est chaud, vif et coloré ; la lumière et la vie s'en dégagent avec splendeur. Le trio suivant, parfaitement en situation, reproduit les qualités ordinaires du musicien : grâce, tendresse, élégance et simplicité.

Un morceau réussi de tout point est l'air :

Que d'alarmes pour un aveu !

dans lequel Hélène laisse à demi voir à son père la tendresse qu'elle ressent pour Lindor. Cet air contient l'expression d'une douce passion, tempérée par la pudeur d'une jeune fille qui se rend à peine compte à elle-même du sentiment qu'elle éprouve ; il rappelle, comme unité de facture, les meilleurs de Grétry, et, comme franchise d'accent, ce que nos musiciens français, si généralement soucieux de l'exactitude dans l'interprétation musicale du sens des paroles, ont pu faire de plus complet et de plus vrai. J'en dirai tout autant du duo que chante ensuite Hélène avec son père ; je considère pour ma part toute la première partie de ce duo :

Tu gardes le silence, et tu pleures ?
— Mon père !

comme un des fragments les plus réussis et les plus caractéristiques qui soient au théâtre. Grétry, dont, on le sait, les prétentions à la vérité dans l'accent dramatique étaient grandes — et, il faut le dire, légitimes — n'a rien écrit de plus vrai, de plus frappant, en tant qu'accord des sons et des mots, que le récitatif mesuré qui compose toute cette large introduction, et auquel l'excellent accompagnement des violons donne plus de caractère encore. La seconde partie du morceau, qui forme trio sur un mouvement rapide, est aussi très-bien venue, et le passage où Hélène fait ainsi l'aveu de son amour :

Oui, j'aime et n'en fais plus mystère,

est véritablement délicieux. — Tous les morceaux de la partition de *l'Amoureux de quinze ans* sont à peu près également heureux, mais, à mon sens, aucun ne peut être comparé à celui-ci sous le triple

rapport de l'accent, de l'effet dramatique et de l'impression produite sur le cœur.

Un finale chaud et suffisamment développé vient clore dignement cette œuvre charmante et distinguée, digne des plus sincères éloges, et dans laquelle l'auteur n'a eu qu'un tort, celui d'abuser peut-être, dans ses accompagnements, des marches harmoniques, dont le trop constant emploi fatigue l'oreille à la longue et refroidit l'allure générale.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Cenerentola et *Ernani*.

Deux reprises d'un genre et d'un effet bien différents, ont eu lieu à quelques jours de distance. Celle de *Cenerentola*, il faut l'avouer, n'était pas des plus gaies. Mme Borghi-Mamo, dans le rôle principal, héritait de l'Alboni, que nous étions habitués à y voir depuis quelques années, et, quoiqu'elle fût loin d'en posséder les qualités essentielles, nous nous contentions d'y admirer les riches qualités de sa voix. Avec Mme Borghi-Mamo c'est à peu près la même chose ; elle n'est guère davantage la petite Cendrillon, de cœur ni d'esprit ; et de plus, nous savons qu'elle ne se résigne pas sans peine à faire son temps d'opéra bouffe : elle achève sa tâche avec plus de résignation que de plaisir. Cependant la manière dont elle chante le rondo final lui fait tout pardonner, mais à côté d'elle, tous ses camarades n'ont pas le même moyen d'enlever l'amnistie. Et, par exemple, nous le regrettons pour ce pauvre Rovere, qui fut, dit-on, jadis un excellent bouffe, mais aujourd'hui, quoi de plus funèbre que sa gaieté, avec sa maigreur, sa pâleur, ses yeux enfoncés et sa voix éteinte ! Est-ce donc là un Don Magnifico capable de lutter contre les souvenirs de Lablache, et même de Zucchini ? Delle Sedie n'a pas non plus assez de voix ni de verve pour l'exubérance de séve bouffonne qui regorge dans le rôle de Dandini. Avec Rovere et lui, le duo fameux : *Un segreto d'importanza*, n'est plus que l'ombre d'un duo, chanté par deux ombres de chanteurs !

Ernani est venu presque sur-le-champ et nous a montré Fraschini en compagnie de Mme de Lagrange. C'était un succès infaillible et une garantie pour la continuation des recettes que le théâtre Italien réalise chaque fois qu'il donne *Lucia* ou le *Trovatore*. Nous qui, dès le premier jour, avons reconnu en Fraschini l'un des plus grands chanteurs qu'il nous ait été donné d'entendre, nous sommes heureux de voir que l'opinion publique a ratifié notre jugement. Et plus que jamais nous affirmons que c'est un ténor de l'espèce la plus rare, une voix dont les notes sont tellement sœurs, qu'on passe de l'une à l'autre sans ressentir le moindre choc, la moindre secousse. Avec un pareil instrument, tout charlatanisme est inutile : aussi la méthode de Fraschini est-elle aussi simple que pure ; elle charme constamment, elle émeut, elle entraîne sans effort, sans fatigue. Le chanteur inspire à l'auditeur la confiance qu'il éprouve lui-même et pas une fois il ne lui arrive de le tromper.

Ernani, est une des œuvres les plus jeunes et les plus fougueuses de Verdi. Le compositeur a jeté là le germe de plusieurs conceptions qu'il a retrouvées et dégrossies plus tard. De ce travail, accompli lentement et à travers des épreuves diverses, sont enfin sortis le *Trovatore* et *Rigoletto*, dont *Ernani* n'est que l'embryon.

P. S.

AUDITION CHEZ ADOLPHE SAX.

Les intéressantes séances dont nous avons déjà entretenu plusieurs fois nos lecteurs, continuent dans la jolie petite salle de la rue Saint-Georges, et nous devons une mention toute spéciale à celle de mercredi dernier, comme réunissant l'auditoire le plus distingué et offrant les éléments les plus variés et les plus riches. Les nouveaux instruments d'Adolphe Sax et la musique de la garde de Paris faisaient les frais de la séance ; nous allons rapidement passer en revue le rôle dévolu à chacun. Tout le monde connaît et admire l'excellente musique si habilement dirigée par M. Paulus ; entre autres morceaux elle a parfaitement rendu l'ouverture d'*Egmont*, une fantaisie sur *le Songe* d'Ambroise Thomas, et une remarquable ouverture de Reissiger : *le Naufrage de la Méduse*. Sans préjudice de l'accompagnement prêté à un solo de Georges Kastner pour le saxhorn en *si* bémol, le second chef, M. Maury, a exécuté avec autant de charme que de brio cet excellent morceau dont la forme est si favorable au talent de l'artiste, en même temps que la valeur des idées fait le plus grand honneur au musicien éminent qui l'a écrit. Nous avons donné ici même l'explication des instruments à tubes indépendants ; les résultats de cette création nouvelle sont si extraordinaires qu'on ne saurait y insister trop fortement. C'est surtout dans l'application du système faite à la trompette, que se sont révélés avec le plus d'éclat les merveilleux avantages des pistons indépendants. En effet, en entendant chanter et vocaliser M. Monsen sur sa trompette, comme sur une flûte, l'assistance n'a pu retenir ses bravos et a voulu joindre le virtuose à l'inventeur dans ses félicitations. MM. Hollebecke et Robyns n'ont pas obtenu moins de succès dans le magnifique duo sur des motifs de *Robert*, pour trombone et saxhorn basse à pistons indépendants ; enfin deux fantaisies, l'une sur *la Juive*, l'autre sur *le Comte Ory*, exécutées par un quatuor de trombones du même système, ont achevé de démontrer ce dont chaque auditeur était convaincu depuis longtemps déjà, à savoir que l'invention d'Adolphe Sax ne présente aucune lacune, n'offre aucune prise à la critique ; qu'elle possède au contraire toutes les qualités : justesse, puissance, douceur, belle sonorité, souplesse, agilité, et, en outre, aptitude incomparable à passer sans transition dans les tonalités les plus éloignées. Adolphe Sax a voulu réunir dans une sorte de morceau spécimen ses plus récentes inventions. Cette idée a donné naissance à un prélude adagio pour huit saxophones, une trompette, trois trombones, une basse, deux contre-basses (à six pistons indépendants) et pour les nouvelles timbales sans chaudrons. En rendant justice à l'ingéniosité avec laquelle l'auteur, M. Demerssman, a disposé son original orchestre, pour en faire valoir les principaux caractères, les oppositions et les ressources, nous lui dirons que sa composition n'est qu'une pierre d'attente heureusement posée, mais qui semble solliciter le couronnement de l'édifice. Quoi qu'il en soit, on a pu apprécier, d'après ce simple et curieux essai, ce qu'un compositeur de génie saurait trouver de sonorités et d'effets saisissants dans l'arsenal des créations musicales d'Adolphe Sax ; il y a là toute une révolution à opérer, tout un monde d'impressions vierges à introduire, non pas seulement dans les musiques militaires, mais encore et surtout dans les orchestres de symphonie.

Y.

MÉMOIRE SUR L'ORIGINE DE LA MUSIQUE (1).

(Premier article.)

Chez tous les peuples anciens, on nous cite comme inventeurs de

(1) Ce mémoire a été lu à l'Académie des beaux-arts de l'Institut impérial de France, dans sa séance du 16 avril 1859.

cet art si universel, des instrumentistes, des personnages qui jouaient de la flûte, de la lyre ou de la cithare : ce sont, chez les Grecs, Minerve imaginant la flûte simple ; le dieu Pan, à une époque qui se perd dans la nuit des temps, fabriquant la flûte qui porte encore son nom, avec les roseaux où il croit trouver la nymphe qu'il poursuivait ; chez les Égyptiens, Thoth, leur Mercure, qui, sur les bords du Nil, ayant heurté du pied une écaille de tortue à laquelle les fibres desséchées de l'animal étaient restées attachées et les entendant résonner, conçut l'idée d'en former la lyre ; chez les Chinois, c'est plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne, l'un des principaux personnages de la cour d'Hoang-Ty découvrant les sons de l'échelle musicale de ce peuple à l'aide de plusieurs bambous avec le secours du son produit par la source bouillonnante d'un fleuve, et en écoutant le chant d'un oiseau merveilleux perdu chez les Chinois, comme le phénix chez les Égyptiens ; enfin, la Bible, ce livre sacré des juifs et des chrétiens, ce livre d'une si vénérable antiquité, et auquel l'histoire, la littérature, les sciences naturelles même viennent toujours confronter leurs recherches et leurs découvertes ; la Bible nous dit qu'antérieurement au déluge, Jubal, descendant de Caïn, fut père de ceux qui jouaient des instruments de musique. Dans toutes ces traditions, nous ne voyons aucune allusion aux sons musicaux de la voix ; ce sont toujours des instruments inventés et fabriqués. Si l'on s'en tenait à ces traditions, il semblerait que la musique instrumentale a précédé la musique vocale, et que la pratique des instruments est antérieure à l'usage du chant, ce qui est contraire à la raison et aux idées généralement reçues à ce sujet, suivant lesquelles les instruments ont dû chercher à imiter la voix et non la voix à se modeler sur les instruments.

Dans mes recherches, je n'ai trouvé qu'un seul peuple, les Indous, chez lequel l'invention de la musique fût attribuée à la même divinité qui préside à la parole, et dont le fils est l'auteur du *Vina*, le plus vieil instrument de l'Inde. Si nous consultons l'histoire, elle nous apprend que ce peuple fut, sinon le premier, du moins l'un des premiers civilisés et l'un de ceux dont les monuments remontent à la plus haute antiquité. Les savants nous disent que le sanscrit, idiome que parlait la nation indoue et l'un des plus anciens qui soient arrivés jusqu'à nous, est caractérisé par un accent essentiellement musical, et qui l'est bien plus que celui de toutes les autres langues connues (1) ; que le déplacement de cet accent, dans les mots, en modifie, en change même le sens (2) ; que cette langue dans son *vocalisme* (ce mot appartient aux savants que je cite) est douée d'une accentuation dont l'intensité ne peut être mesurée que par l'élévation de la voix, élévation qui se produit toujours subitement ; enfin que cet idiome remarquablement suave, harmonieux et sonore, est riche en intonations si mobiles et si variées, qu'elles devaient faire du langage (je cite textuellement) un véritable chant, un chant perpétuel de l'âme (3). Certes ces témoignages scientifiques sont bien d'accord avec la tradition qui attribue chez ce peuple à la même divinité l'empire de la parole et celui de la musique.

Ce n'est pas seulement dans le sanscrit que l'accent joue un rôle très-important. En chinois, il change la signification des mots et leur prête tour à tour des sens très-variés (4). En hébreu, il différencie l'acception d'un grand nombre d'expressions (5). Il exerce une action analogue en grec (1), cet idiome dont le vocabulaire est pourtant d'une grande richesse ; il en est ainsi dans le latin (2), cette langue si noble et si féconde d'Horace et de Virgile. Dans notre français même, où il est de bon ton d'éviter le plus possible de le faire sentir, il a cependant encore des nuances très-sensibles, assez nombreuses, qui n'échappent point aux oreilles les moins délicates ; ainsi, nous conduisons la voix vers les sons graves dans l'affirmative, nous l'élevons pour l'interrogation, tandis que pour le doute, nous la maintenons dans des sons moyens. D'où il résulte que, dans notre langue, la même phrase prononcée avec ces diverses intonations, reçoit de chacune d'elles un sens différent (3). Enfin, cette influence de l'accent modifiant la signification des mots est tellement inhérente au langage de l'homme qu'elle se retrouve dans plusieurs dialectes de l'Afrique (4), de l'Océanie (entre autres en Malais), dans les deux Amériques, et jusqu'au Groenland, région boréale de ce nouveau continent (5).

D. BEAULIEU,
Correspondant de l'Institut.

(*La fin prochainement.*)

(1) Wieil et Beulow, *Accent. lat.*, pages 107, 110, 350, 351.

(2) Beulow, *Accent. des langues indo-européennes*, page 65.

(3) Beulow, *Accent. des langues indo-européennes*, pages 54 et 70. Balbi, *Atlas ethn.*, tableau 6. V. au même tableau le Pali, Wieil et Beulow, *Accent. lat.*, 1855, pages 106, 107 et 360.

(4) Balbi, *Atlas ethn.*, tableau n° 7.

(5) Balbi, *Atlas ethn.*, tableau n° 3. *Encyclopédie*, tome XII, page 87, col. 1. : tome VIII, page 78, col. 1.

(1) Beulow, *Accent. des langues indo-européennes*, pages 65, 120, 123. *Encyclopédie*, tome VIII, page 79, col. 2.

(2) Wieil et Beulow, *Accent. lat.*, pages 53, 60, 318, 319.

(3) Balbi, *Atlas ethn.*, Tableau 19, Famil. Achantie. 23, Malais, Iles mariannes, 27, l'Abipon. Tableau 28, les langues Guarani. Tableau 30, région de Guatemala. Tableau 36, Grœnlandais.

(4) Wieil et Beulow, de l'*Accent. lat.*, pages 4, 5, 6, 7, 8, 9, 13, 15 et suivants, 70, 106, 107, 180 et 181. Beulow, *Accent. des langues indo-eur.*, p. 39 et 293.

(5) Je possède la notation musicale de diverses intonations siamoises, qui sont absolument semblables à celles que j'indique ici pour le français ; et il en est, il devait en être ainsi pour toutes les langues, parce que cet accent est celui dicté par la nature.

(6) Cet article est extrait du tome VI, encore inédit, de *la Biographie universelle des musiciens*, par Fétis père, seconde édition.

NÉCROLOGIE.

MAYSEDER (6).

Joseph Mayseder, violoniste distingué et compositeur élégant, est né à Vienne, le 26 octobre 1789. Les éléments de la musique et du violon lui furent enseignés par un maître obscur ; mais plus tard il devint élève de Schuppanzigh, qui le choisissait toujours pour jouer la partie de second violon dans ses matinées ou soirées de quatuors. Un son pur, une exécution brillante dans les traits, enfin une certaine élégance de style, forment le caractère de son talent d'exécution, qui laisse seulement désirer un peu plus de variété d'archet et plus d'énergie. Ses compositions, particulièrement ses rondeaux brillants, ses airs variés pour violon, et ses trios pour piano, violon et violoncelle, ont obtenu des succès européens. Ces ouvrages se font moins remarquer par le mérite de la facture que par un heureux instinct de mélodie, et beaucoup de goût dans les détails. Mayseder a toujours vécu à Vienne et n'a fait aucun voyage pour se faire entendre en Allemagne ou à l'étranger. Successivement nommé virtuose de la chambre impériale, premier violon solo de l'église de Saint-Étienne et du théâtre de la cour, il a été chargé en dernier lieu de la direction de l'orchestre de la chapelle impériale, où il a montré du talent. Cet artiste a publié environ soixante œuvres de musique instrumentale, parmi lesquelles on remarque : 1° concerto pour violon, n° 1 (œuvre 22), n° 2 (œuvre 26), n° 3 (œuvre 28), Vienne, Berlin et Paris ; 2° concerto varié *ibid.*, op. 43, Vienne, Diabelli ; 3° grand morceau de concert, op. 47, *ibid.* ; 4° polonaises pour violon

principal, avec accompagnement d'orchestre ou de quatuor, nos 1 à 6, Vienne, Artaria, Diabelli et Haslinger; 5° rondeaux brillants pour violon principal et orchestre ou quatuor, op. 21, 27, 29 et 36, *ibid.*; 6° airs et thèmes et originaux variés pour violon principal avec orchestre ou quatuor, op. 18, 25, 33, 40 et 45, *ibid.*; 7° thèmes variés, avec accompagnement de second violon, alto et violoncelle, op. 1, 4, 15, *ibid.*; 8° quintettes pour deux violons, deux altos, violoncelle et contre-basse *ad libitum*, nos 1 et 2, op. 50 et 51, *ibid.*; 9° quatuors pour deux violons, alto et basse, op. 5, 6, 7. 8, 9, 23, idem; 10° trios pour piano, violon et violoncelle, op. 34 et 41, *ibid.*; 11° sonates pour piano et violon, op. 16 et 42, *ibid.* Beaucoup de morceaux de moindre importance. Cette musique est en général agréable, mais elle n'indique pas une forte conception dans le développement des idées.

De la liberté des théâtres, au point de vue musical. Telle est la question que nous nous proposons d'examiner dans notre numéro prochain, en consultant l'expérience et en tenant compte des documents que nous a légués une épreuve déjà faite. Dès aujourd'hui nous signalerons un feuilleton du *Sémaphore*, de Marseille, dans lequel notre excellent confrère, G. Bénédit, publie de judicieuses réflexions *relativement à la liberté des théâtres en province.* Avec sa permission, nous profiterons de son intéressant travail, dont nous détachons immédiatement les lignes suivantes :

« Les personnes qui daignent accorder quelque attention à nos revues musicales et dramatiques, nous rendront cette justice que nous avons depuis longtemps pris part à la question de la liberté des théâtres, laquelle va recevoir bientôt une pleine et entière solution.

» Seulement, à propos de cette mesure importante et si vivement désirée, les choses se présentaient à notre esprit sous un jour opposé à celui de bien des gens, car alors que ceux-ci penchaient pour une réforme administrative, nous nous déclarions pour une réforme artistique.

» De quoi s'agit-il, disions-nous, et à quelles causes les théâtres lyriques doivent-ils imputer le malaise qui les tourmente? N'est-ce pas à la rareté des chanteurs, dont les appointements excessifs rendent presque toutes les directions impossibles, malgré l'appui de subventions considérables? N'est-ce pas au déclassement des voix poussées de plus en plus au-delà des bornes naturelles, et au peu d'extension donné à l'enseignement musical? Si le gouvernement, qui s'occupe avec un si grand zèle de relever l'art théâtral, au lieu de s'en tenir à de vaines théories, eût doublé le nombre de ses pensionnaires du Conservatoire de Paris, fixé à dix seulement, depuis près d'un siècle, alors que la population de la capitale comptait à peine six cent mille âmes; s'il eût employé son influence à créer des écoles en province, n'est-il pas évident que les sujets auraient augmenté dans de très-larges proportions? Conçoit-on, par exemple, que Lyon, Bordeaux, Rouen et autres grandes villes n'aient pas encore un Conservatoire, et que jamais un intendant officiel ne vienne dans les départements remplir l'office du marquis de Corci, c'est-à-dire y chercher et y découvrir quelque belle voix !

» Eh bien ! on nous croira si l'on veut, mais la réforme théâtrale était tout entière dans ces réflexions, dont la mise en œuvre aurait eu sur les théâtres lyriques les meilleurs résultats, nous en sommes certain. En les dédaignant, ou plutôt en ne leur accordant qu'une attention distraite, on a perpétué les abus, et les choses en sont arrivées à ce point qu'il a fallu en appeler à la liberté des théâtres, avec laquelle on a cru remédier à tout. »

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *la Muette de portici*, et mercredi, *Robert le Diable*, devant une salle complétement remplie. Mme Sax, Gueymard et Belval ont été chaleureusement applaudis dans le chef-d'œuvre de Meyerbeer. Vendredi, Mme Gueymard chantait *la Favorite* avec son talent habituel. — Demain lundi, *les Huguenots.*

*** *Moïse* sera repris dans la dernière semaine de ce mois. Mlle Fioretti, danseuse nouvelle y débutera, dans le divertissement du troisième acte.

*** La première représentation de *la Fiancée du Roi de Garbes* doit avoir lieu le 26 de ce mois. A une répétition à orchestre, qui vient d'être faite, l'ouvrage nouveau d'Auber a produit un très-grand effet.

*** *Marta* va être reprise avec éclat au théâtre Italien. Fraschini et Mme de la Grange y rempliront les principaux rôles avec Delle Sedie et Mme Méric-Lablache.

*** Des engagements antérieurs empêchant Mme Charton-Demeur de prolonger son séjour au théâtre Lyrique, les représentations des *Troyens* seront suspendues jusqu'au retour de la cantatrice. Aujourd'hui dimanche l'ouvrage sera donné pour la dernière fois.

*** Le théâtre Lyrique doit donner cette semaine la première représentation de *Rigoletto.*

*** Malgré les offres les plus brillantes qui lui ont été faites, Carlotta Patti ne se fera pas entendre pendant son séjour actuel à Paris, et, après avoir donné des concerts en Belgique et en Hollande, elle retournera à Londres, où elle est engagée pour la saison par le directeur du théâtre de Covent-Garden.

*** Voici le programme du deuxième concert extraordinaire de la Société du Conservatoire, qui aura lieu aujourd'hui : 1° symphonie en *la* de Beethoven; 2° fragments de la troisième partie des *Saisons*, de Haydn, chœur de chasse, récit, chœurs des vendangeurs; 3° romance en *fa* pour le violon de Beethoven, exécutée par M. Alard; 4° finale du deuxième acte de *la Vestale*, de Spontini, soli chantés par Mme Gueymard et M. Belval; 5° ouverture du *Freischütz*, de Weber. L'orchestre sera dirigé par M. Deldevez.

*** Le programme du concert populaire qui sera donné aujourd'hui au cirque Napoléon est le suivant : ouverture de *Sémiramis*, de Rossini ; symphonie héroïque, de Beethoven; andante, de Mozart; sérénade pour piano et orchestre, de Mendelssohn, exécutée par M. L. Diemer; ouverture du *Freischütz*, de Weber.

*** La collection des œuvres si distinguées de Marmontel vient de s'enrichir d'un morceau de salon, en mouvement de valse rempli d'élégance et de grâce. Cette production charmante intitulée *Souvenir de Royat*, est dédiée à Mme Edouard Monnais.

*** Il y a quinze jours, Mlle Caroline Remaury a obtenu, au Conservatoire, un très beau et très-grand succès ; elle a pleinement justifié la rare faveur que lui a faite la Société des concerts. Cette jeune pianiste, dont le talent s'est formé sous la direction de M. le Couppey, a exécuté le concerto en *sol* mineur de Mendelssohn avec une sûreté, une chaleur et une élégance qui attestent de fortes et sérieuses études, et qui révèlent une brillante organisation d'artiste.

*** Le rapport sur le projet de loi, relatif à la liberté des théâtres, a été lu samedi, au conseil d'État, par M. Godelle. Ce projet, après discussion, a été adopté dans son ensemble sauf addition d'un article qui impose à toute nouvelle salle l'obligation d'une contenance d'au moins quatre-vingts places.

*** Nous empruntons à l'avant-dernier numéro de la *Revue et Gazette des Théâtres* le passage suivant, relatif à la sous-commission chargée de préparer le projet de loi sur la propriété littéraire. Cette sous-commission était composée de MM. Lebrun, sénateur, le vicomte de la Guéronnière, Nogent-Saint-Laurens, Duverger, Herbet, Imhaus et Camille Doucet. Elle a laborieusement fait sa tâche ; elle a nettement posé le principe, que la commission a repoussé à une faible et presque imperceptible majorité. Nous remarquons que, dans sa neuvième séance, M. Nogent-Saint-Laurens, défenseur intrépide de la propriété littéraire dans son entier, a parlé de « divers systèmes présentés pour organiser la propriété littéraire d'après le droit commun; notamment de celui de M. Jules Maréchal et de celui de M. Eugène Ferrand, qui, par une heureuse idée (*droit d'usage social*), consacre les droits de la société sur les ouvrages publiés, et évite les inconvénients de l'expropriation pour cause d'utilité publique. » Le procès-verbal n'en dit pas davantage, et il est malheureux qu'il ne soit pas plus explicite. Le système de M. Jules Maréchal est connu et a été publié. Il n'en est pas de même de celui de M. Eugène Ferrand, licencié en droit, sous-chef du bureau des théâtres au ministère d'État, et secrétaire adjoint de la

commission de la propriété littéraire. M. Eugène Ferrand est un homme fort intelligent, fort érudit. Qui sait, dans le cas où son projet aurait été livré à la publicité, s'il n'aurait pas attiré l'attention du conseil d'Etat qui est chargé de rédiger la loi définitive, ou du Corps législatif qui aura à l'examiner et à la voter?

*** A la distribution des récompenses aux exposants de la Société des beaux-arts appliqués à l'industrie, des prix ont été décernés aux facteurs d'instruments de musique, dont voici les noms : médaille de 1re classe, M. Sax; médaille de 2e classe, MM. Herz et Gautrot; médaille de 3e classe, MM. Pape fils et Dell.

*** Il est question de la construction d'une vaste salle de Concerts qui serait située en face de l'Hôtel de ville, au bout de l'avenue Victoria.

*** Voici le programme de la troisième séance populaire de musique de chambre qui aura lieu à la salle Herz, mardi prochain. Trio en *ut* mineur, exécuté par Mlle Marie Colin, MM. Ch. Lamoureux et E. Rignault. — Quintette en *mi* bémol de Boccherini. — Sonate en *si* bémol, de Mendelssohn (piano et violoncelle), exécutée par Mlle Marie Colin et M. E. Rignault. — Quatuor en *ré* majeur, de Mozart.

*** L'Association des Sociétés chorales de Paris et des départements de la Seine, au nombre de huit cents exécutants, donne aujourd'hui à une heure et demie un festival au Cirque de l'Impératrice.

*** Le 10 décembre, Mlle Marie Sax, la célèbre artiste, et un jeune flûtiste, M. Taffanel, d'Arras, ont fait les honneurs du concert donné par la Société philharmonique, au profit des pauvres. Pourquoi ne dirions-nous pas, dût leur modestie en souffrir un peu, les noms des deux amateurs de notre ville qui ont bien voulu prêter leur concours à cette fête. Le programme s'est montré réservé sous ce rapport. Mais le talent a ses droits. Nommons donc M. Linder, conseiller de préfecture, et M. Dereux, sous-chef de la gare d'Arras. Avec tout l'auditoire, nous devons constater qu'au point de vue de l'art, ce sont de véritables artistes et qu'ils n'ont de l'amateur que le nom.

*** Le ténor Severini, élève de H. Panofka, dont le talent et la méthode ont été si bien appréciés pendant la dernière saison à Londres, doit prochainement débuter au théâtre Royal, à Stockholm, où il est engagé pour une série de représentations. Son premier rôle sera celui du duc dans *Rigoletto*.

*** Mme Vandenheuvel-Duprez, Félix Godefroid et Léon Duprez, se sont fait entendre à la Société philharmonique de Douai, où les applaudissements les plus chaleureux leur ont été justement prodigués.

*** Mme Cabel vient de rentrer au grand théâtre de Lyon, où l'on a représenté *le Pardon de Ploërmel* avec un très-grand succès. La berceuse, l'air de l'ombre, la romance, la légende et les duos ont valu de chaleureux applaudissements et des rappels à l'excellente artiste, qui les a partagés avec MM. Melchisedec et Miral. La reprise du chef-d'œuvre de Meyerbeer a été très-brillante. L'orchestre, sous la direction de Luigini, a fort bien fonctionné et la mise en scène a été splendide.

*** Sivori a terminé ses nombreux concerts à Londres, qui n'ont été qu'un long triomphe pour lui. L'éminent artiste s'est rendu à Angoulême et à Bordeaux, où il se fera entendre au cercle philharmonique; ensuite il y donnera deux séances de musique de chambre avec le concours de Mme Tardieu de Malleville. Au mois de janvier, il se trouvera à Paris, où il passera l'hiver ; nous aurons donc souvent occasion de l'applaudir.

*** Charles Voss, l'auteur d'un si grand nombre de charmantes compositions pour le piano, est de retour d'Italie et passera une partie de l'hiver à Paris.

*** M. Lefébure-Wély s'est rendu à Saint-Etienne, où il a donné deux soirées pour faire entendre les nouvelles orgues sorties de la fabrique de M. Beaucourt, de Lyon. Dans la première, l'éminent artiste a joué cinq morceaux différents composés, ou plutôt improvisés, afin de mettre en relief les nombreuses combinaisons de timbres auxquelles les instruments se prêtent. Bornons-nous à dire que l'auditoire a été littéralement émerveillé ; dans la seconde séance, M. Lefébure-Wély a encore surpassé l'impression qu'il avait tout d'abord su produire.

*** La séance de la Société des *Enfants d'Apollon* a été très-intéressante dimanche dernier. Nous y avons entendu un quintette de Mozart pour piano et instruments à vent. MM. Guidon frères ont chanté *le Délaissé*, mélodie, et *les Deux Amis*, duo bouffe, deux nouveaux morceaux inédits de M. Adolphe Blanc; ensuite M. Sighicelli a joué le concerto pour violon de Mendelssohn, et Mlle Juliette Dorus a terminé la séance en chantant *l'invitation à la valse et à la mazurka*, d'Adolphe Blanc.

*** Schulhoff est attendu au commencement de janvier à Paris, où il passera l'hiver.

*** Dans une soirée musicale donnée la semaine passée dans les salons de M. Lebouc, le violoniste M. Laoghans et la pianiste Mme Langhans se sont fait apprécier comme virtuoses et compositeurs. Un quatuor et une sonate pour piano et violon, ainsi qu'une tarentelle pour le piano, composés et parfaitement exécutés par le couple musical, ont obtenu l'approbation générale dans cette séance qui s'est terminée par un quintette de Mendelssohn.

*** *Rêveries de jeune fille*, tel est le titre d'un nouveau morceau de L. Pascal Gerville, qui vient d'être publié. Les pianistes y retrouveront toutes les qualités qui distinguent à un si haut degré, les compositions pour le piano de cet auteur favori, et ne tarderont pas à l'adopter.

*** Mme Volpini, qui s'est fait entendre avec tant de succès aux concerts de Jullien fils, à Londres, vient d'accepter un engagement au théâtre du Liceo, de Barcelone.

*** Le violoniste Hugo Heermann et sa sœur Hélène Heermann, harpiste, ont obtenu de très-grands succès aux concerts du Gewandhaus à Leipzig, aux concerts du Museum à Francfort, ainsi qu'à Brême et plusieurs autres villes en Allemagne. Ils se rendront à Paris au mois de février, et s'y feront entendre dans la salle Erard.

*** M. Emile Ettling vient de faire paraître chez Heu, éditeur, 10, Chaussée-d'Antin, une ravissante valse pour soprano, intitulée *la Prima-Donna*, paroles françaises de M. Nuitter, traduction italienne de M. Tagliafico. Cette valse de concert est appelée à un très-grand et légitime succès, et fera partie du répertoire de toutes nos grandes cantatrices, car elle contient des mélodies et des vocalises charmantes.

*** L'éditeur Adolphe Catelin fera paraître, vers la fin de ce mois, une œuvre fort remarquable de E. Wilhelm Ritter. C'est une Marche religieuse polonaise pour orgue, piano et violon.

*** Les textes du nouvel office de l'*Immaculée Conception*, envoyés dernièrement de Rome, viennent d'être composés en plain-chant, d'après les règles des modes grégoriens, par M. Félix Clément. Cette œuvre est destinée à la grande édition in-folio du chant romain traditionnel à laquelle cet artiste travaille depuis plusieurs années, et qui va sortir des presses de M. Adrien Leclère. Les principaux caractères des antiques tonalités ont été heureusement appropriés aux magnifiques fragments des livres saints dont l'office de la nouvelle fête a été formé.

*** Le nouveau quadrille de Strauss, *les Bavards et le Brésilien*, qui a fait fureur au dernier bal de l'Opéra, paraît demain arrangé pour piano. Ce sera le grand succès de l'hiver, au monde dansant.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Bruxelles.* — Grâce au rétablissement de Mlle de Maesen, *Martha* est venue apporter un élément de variété dans le répertoire du théâtre de la Monnaie. Le mélodieux ouvrage de M. de Flotow a pour interprètes MM. Jourdan, Bérié, Mengal, Mlles de Maesen et Borghèse, et on n'a eu qu'à se féliciter de cette reprise, au succès de laquelle les chœurs et l'orchestre ont contribué pour une bonne part. l'*Obéron*, dont les représentations ont été interrompues par suite d'une indisposition de Mme Mayer, a été repris à la satisfaction du public. On parle de la reprise du *Cheval de Bronze*. — Le premier concert du Conservatoire est annoncé pour le 20 de ce mois. En voici le programme : ouverture de *Mélusine*, de Mendelssohn ; cavatine des *Noces de Figaro*, chantée par Mlle Illinworth ; cinquième concerto de Beethoven, joué par Mlle Wauters. 94e Symphonie (en *si* bémol), de Haydn. L'orchestre sera dirigé par M. Fétis.

*** *La Haye*, 15 décembre. — Une pianiste hollandaise que toutes les capitales des Etats de l'Amérique du Nord, et récemment la France, ont appréciée et applaudie, Mme Graever, vient d'obtenir ici un succès des plus flatteurs. Appelée d'Amsterdam par dépêche télégraphique, pour se faire entendre dans une soirée donnée à la cour, et à laquelle assistaient le corps diplomatique et la haute noblesse des Pays-Bas, la célèbre artiste a reçu de LL. MM. le roi et la reine les félicitations les plus bienveillantes et les plus affables, auxquelles la reine a daigné ajouter un cadeau tout royal, consistant en une magnifique montre enrichie de perles fines. Mme Graever est à la veille d'entreprendre une longue excursion artistique dans les pays du Nord. Sa première halte sera à Bruxelles, d'où elle se rendra successivement en Allemagne, en Suède et en Russie.

*** *Rotterdam.* — Le 16 décembre — la veille du jour anniversaire de la naissance de Beethoven — on exécutera dans la salle du théâtre la symphonie héroïque, puis on jouera *Fidelio*. Le 18, sera exécuté *Athalie*, oratorio de Haendel, sous la direction du maître de chapelle

Nicolaï. Pour le 19 on annonce la première représentation de: *les Catacombes*, opéra de Hiller.

*** *Cobourg.* — Le 6 décembre, pour fêter l'anniversaire de la duchesse de Saxe-Cobourg, a été représenté au théâtre de la cour un opéra nouveau d'A. Langerts : *la Malédiction du chanteur*, texte d'après la célèbre ballade d'Uhland. Le succès a été des plus brillants.

*** *Vienne.* — Au profit de la Société de secours pour les Veuves et Orphelins des artistes musiciens, l'oratorio de Haydn, *la Création*, sera exécuté les 22 et 23 décembre dans la salle du théâtre de la cour. A la soirée de quatuors Hellmesberger, a été exécuté un quatuor inédit de M. Zöllner, jeune compositeur qui débute, et qu'on a eu la complaisance de rappeler. Le double quatuor de Spohr a eu un succès d'enthousiasme. La dernière composition de Mayseder a été exécutée à la Société de quatuors Laub. Ferdinand Laub est l'exécuteur testamentaire du célèbre violoniste. Le ballet, *Jotta*, a été arrêté après la troisième représentation, par suite d'une indisposition de Mlle Conqui.

*** *Berlin.* — L'oratorio de Mendelssohn, *Elie*, a été écouté avec un vif intérêt. Le programme du premier concert du Domchor offrait un programme de morceaux très-intéressants ; à part *le Crucifixus* de Lotti et *le Misericordias* de Mozart, nous citons le motet à cinq voix : *Jésus, ma joie*, par J. S. Bach. Mlle Decker a chanté un air de la *Passion* de Bach, selon saint Mathieu et *l'Ave Maria* de Chérubini. Au théâtre royal, *Orphée et Eurydice*, où Mlle de Ahna, pour la première fois, a chanté le rôle d'*Orphée*, et *Armide* avec Mme Kœster.

*** *Hambourg.* — Au théâtre de la ville, on donne en ce moment un ballet d'enfants: *Le Petit Poucet*, arrangé avec beaucoup de goût et de verve, par Mlle Lanner ; tous les soirs la salle est comble. Mlle Tietjens a quitté Hambourg ; la Commission pour la construction des églises lui a offert un magnifique bracelet. L'éminente cantatrice n'avait pas voulu accepter de rémunération pour le concours qu'elle avait prêté à l'exécution du *Messie* de Haendel.

*** *Turin*, 14 décembre. — Un grand concert a été donné par l'excellent professeur de piano et d'harmonium, Giuseppe Romano, dans la salle des frères Marchisio. Parmi les morceaux dans lesquels il a obtenu le plus brillant succès, il faut citer l'ouverture du *Pardon de Ploërmel*, qu'il a exécutée avec un artiste des plus distingués, Giuseppe Marchisio. Mmes Perelli et Lanfranchi, ainsi que le baryton Quintili Léoni, prêtaient leur concours à cette séance, qui avait attiré la foule.

*** *Naples.* — L'ouverture de la saison au théâtre *San Carlo* aura lieu par *Guglielmo Tell*, qui sera suivi d'un nouveau ballet, *la Figlia dell'Inferno*.

*** *Barcelone.* — L'immense succès qu'a obtenu *le Prophète*, au théâtre du Licéo, continue. A chaque représentation du chef d'œuvre de Meyerbeer, la salle est comble et le public applaudit à outrance l'ouvrage et l'exécution. Négrini et Mme Colson y brillent au premier rang, et Mlle Masson montre également beaucoup de talent. M. Verger mérite des éloges pour la magnifique mise en scène.

*** *Moscou.* — Un nouveau ballet de Saint-Léon, *la Salamandre*, au succès duquel l'apparition de spectres, d'après le système mis en usage à Paris, n'a pas peu contribué, a été donné plusieurs fois. Mlle Mourawieff, après avoir dansé dans une représentation au bénéfice de Saint-Léon, est partie pour Saint-Pétersbourg, où elle va remplir le principal rôle dans le ballet *le Pêcheur et la Naïade*.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

FEUILLES D'AUTOMNE

Pour Piano, par

STEPHEN HELLER

Op. 109. — Prix : 9 fr.

MUSIQUE D'ORGUE

AIRS DES NOELS LORRAINS

Recueillis et arrangés pour Orgue ou Harmonium,

PAR

R. GROJEAN

Organiste de la cathédrale de Saint-Dié (Vosges).

Prix net : 6 fr.; par la poste : 6 fr. 50.

Ce recueil contient les airs de tous les *Noëls* qui ont été imprimés et chantés en Lorraine depuis un siècle environ.

Ces airs religieux et populaires, au nombre de quatre-vigt-six, ont été harmonisés d'une manière simple et naturelle, afin de leur conserver le caractère naïf et gracieux qui les distingue.

Bien que, par son titre, l'ouvrage ne semble contenir que des noëls particuliers à la Lorraine, on y trouve cependant presque toutes les mélodies de ce genre qui ont été populaires dans les autres provinces. Il peut donc convenir à tous les organistes français.

Chez l'auteur ou à Mme Paulus-Arnould, éditeur de musique, à Nancy.

L'INSTRUMENTAL

NOUVEAU JOURNAL DE MUSIQUE MILITAIRE

Publié en Partition et Parties séparées.

Fondation GAUTROT aîné.

Ce Journal contiendra annuellement 36 morceaux

POUR

HARMONIUM ET FANFARES

Pris en grande partie sur des motifs d'opéras.

On s'abonne à Paris :

CHEZ GAUTROT AINÉ, 60, RUE SAINT-LOUIS (MARAIS).

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seuls agents à Londres

CHAPPELL & HAMMOND, Srs DE JULLIEN & Ce

214, Regent Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

ANTOINE COURTOIS

88, rue des Marais - Saint - Martin, 88

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :

A. BUTTNER,

Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre.

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

ALBUMS ET OUVRAGES RELIÉS
POUR ÉTRENNES

Album des Enfants :

LES FLEURS DE LA DANSE 25 valses, polkas, quadrilles, galops, polkas-mazurkas, schottichs, mazurkas, redowas les plus favoris. Arrangés pour les petites mains et soigneusement doigtés, par **H. VALIQUET**.

PRIX, RICHEMENT RELIÉ : **15** FR.

Album des Enfants :

LA MOISSON D'OR, **25 petits morceaux très-faciles pour le piano**, soigneusement doigtés et sans octaves, composés sur les plus jolis motifs des opéras célèbres, par **H. VALIQUET.**

PRIX, RICHEMENT RELIÉ : **15** FR. NET.

LES SUCCÈS UNIVERSELS **Répertoire de musique moderne pour le Piano.** — Choix de morceaux de Piano originaux les plus favoris des auteurs modernes.

DEUX VOLUMES IN-8°, CHAQUE VOLUME CONTIENT 20 MORCEAUX, PRIX NET : **13** FR.

COLLECTION DE TOUTES LES

ROMANCES SANS PAROLES DE **F. MENDELSSOHN**

Collection complète de toutes les romances sans paroles pour le piano.

FORMAT IN-8°. — *Édition revue par Stephen Heller.* — PRIX NET : **13** FR.

LE RÉPERTOIRE DU CHANTEUR recueil de morceaux de chant des plus célèbres compositeurs anciens et modernes, classés pour les différentes voix.

10 VOLUMES FORMAT IN-8°. — PRIX DU VOLUME, richement relié **15** FR. NET.

Chez J. HIÉLARD, éditeur,

8, RUE LAFFITTE, A PARIS.

Grand abonnement
DE
LECTURE MUSICALE

Conditions de l'abonnement :

Un an, 30 f.—Six mois, 18 f.—Trois mois, 12 f.—Un mois, 5 f.

Collection complète des

TRIOS, QUATUORS, QUINTETTES (*éditions allemandes*)

ET

Toutes les Partitions arrangées pour piano à 4 mains

MUSIQUE D'ENSEMBLE. — MUSIQUE POUR PIANO SEUL.

Opéras français, allemands et italiens, chant et piano seul.

La Bibliothèque sera constamment alimentée par les meilleurs ouvrages au fur et à mesure qu'ils paraîtront.

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

H. WOLFART. — Quinze transcriptions faciles sur les opéras les plus célèbres, chaque.. ..... 4 50

R. HAMMER. — Trois mélodies de SCHUBERT, arrangées en TRIO..... 12 »

Beau choix de Pianos
VENTE ET LOCATION

MANUFACTURE DE PIANOS — MAISON HENRI HERZ
Rue de la Victoire, 48, à Paris.

L'immense succès que les Pianos de la Maison HENRI HERZ ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, vient de se reproduire à Londres avec plus d'éclat encore : aussi le Jury international vient-il, en plaçant ces instruments au premier rang, d'accorder à l'unanimité, à M. HENRI HERZ, la médaille, en motivant cette distinction *par la perfection reconnue dans tous les genres de Pianos et sous le rapport de la solidité, de la sonorité, de l'égalité, et la précision du mécanisme dans les nuances d'expression.* (Rapport du Jury international.)

MANUFACTURE GÉNÉRALE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS

50, rue Saint-Georges, à Paris.

ADOLPHE SAX

50, rue Saint-Georges à Paris.

Facteur de la Maison militaire de l'Empereur. — Professeur au Conservatoire impérial de musique.
Seule grande Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

RÉSUMÉ DES AVANTAGES DES SAXHORNS ET DES SAXOTROMBAS.

Le Saxotromba, ou le Saxhorn, est supérieur à ses analogues existants précédemment, comme proportion de tubes et par conséquent comme son ; supérieur comme justesse ; supérieur comme création de famille complète ; supérieur comme facilité et unité de doigté ; supérieur comme forme ou contour des tubes pour l'émission des sons ; supérieur comme forme pour le placement et le maniement de l'instrument ; supérieur comme ayant une même direction des sons (avantage pour l'auditeur de recevoir tous les sons avec la même puissance); supérieur en ce que quelques jours suffisent pour former, avec des amateurs ou de simples conscrits militaires, une musique passable ; supérieur en ce que les plus gros instruments comme les petits se tiennent facilement au moyen de la main gauche et du bras gauche, et laissent le bras et la main droite entièrement libres, et dans la meilleure position pour le jeu des doigts sur les cylindres ; supérieur en ce que, quand un élève a déjà fait des études et qu'il est obligé de changer d'instrumeut faute de disposition des lèvres ou par tout autre motif, ses études acquises servent pour le nouvel instrument, soit trompette, trombone ou tout autre instrument ; supérieur en ce que l'on peut faire les études les plus longues et les plus difficiles sur l'instrument qui fatigue le moins et les reporter sur d'autres plus durs à jouer ou plus lourds à porter; supérieur en ce que, dans les sociétés ou dans un régiment de cavalerie, surtout lors des congés, il arrive souvent que tous les artistes d'une même catégorie d'instruments partent, et que, dans ce cas, on peut les remplacer en prenant des musiciens dans les parties les mieux garnies pour occuper ou remplacer les parties manquantes; supérieur en ce qu'on ne craint pas les coups de tête des chevaux, qui, avec les anciens instruments, brisaient parfois les dents au cavalier; supérieur en ce que l'on peut jouer, le cheval au trot ou au galop, l'instrument suivant toujours les mouvements du corps; supérieur pour la musique en marche en ce que l'instrument ne se dérange pas sur les lèvres, et conserve par conséquent la même sonorité qu'au repos; supérieur pour les corps de musique et pour le militaire surtout, où tout est régulier excepté les musiciens et les instruments d'après le système ancien), en ce que tout le monde se trouve dans la même position, toutes les mains à la même hauteur et tous les instruments penchés de gauche à droite ; supérieur, pour la musique à cheval ou de cavalerie, en ce que si, pendant que l'on joue, le cheval vient à faire un écart, il est facile de ressaisir les brides pour le ramener, sans déranger l'instrument de sa position.

Tous les instruments sortant de la fabrique portent l'inscription suivante : Adolphe Sax, à Paris, facteur de la maison militaire de l'Empereur, le numéro d'ordre de l'instrument et le poinçon ci-après :

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

30e Année. | N° 52. | 27 Décembre 1863.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

1864 — 31me ANNÉE — 1864

REVUE ET GAZETTE MUSICALE

Primes

Offertes aux anciens et nouveaux Abonnés.

Pour satisfaire au désir qui nous a été exprimé par un grand nombre de nos Abonnés, nous offrons, à l'occasion du renouvellement de l'année :

LE SECOND VOLUME
DU

RÉPERTOIRE DE MUSIQUE MODERNE

POUR LE PIANO

Dont le premier volume a été accueilli avec tant de faveur l'année passée.

CE VOLUME, FORMAT IN-8°, CONTIENT LE CHOIX SUIVANT DE

VINGT MORCEAUX DE PIANO :

1. **ALKAN.** — Op. 32. Fantasietta alla moresca.
2. **BLUMENTHAL.** — Op. 1. La Source, caprice.
3. **CHOPIN.** — Op. 10. Deux études.
4. **CZERNY.** — Op. 754. Tarentelle.
5. **DŒHLER.** — Op. 42. Deux études.
6. **FAVARGER.** — Op. 42. Caliban, grande valse.
7. **GORIA.** — Op. 41. Grande mazurka.
8. **HELLER** (Stéphen). — Op. 56. Sérénade.
9. **HENSELT.** Poëme d'amour.
10. **HERZ** (H.). — Op. 143. Mazurka.
11. **JAELL.** — Le Carillon, morceau élégant.
12. **LACOMBE.** — Op. 54. Marche turque.
13. **LESCHETIZKY.** — Chant du soir, idylle.
14. **LITOLFF.** — Chanson du rouet.
15. **LISZT.** — Deuxième marche hongroise.
16. **MENDELSSOHN.** — Presto scherzando.
17. **MOSCHELES.** — Op. 95. Trois études.
18. **PRUDENT.** — Op. 33. Farandole.
19. **THALBERG.** — Op. 35. Le Trémolo.
20. **VOSS.** — Op. 161. Ecume de champagne.

ET

Un recueil contenant six Morceaux de Chant :

MÉLODIES ET CHANSONS

IRLANDAISES, ÉCOSSAISES, ESPAGNOLES ET HAVANAISES
Avec paroles françaises.

Ces morceaux, d'une grande originalité et entièrement inconnus en France, sont chantés avec un grand succès dans ses concerts par Mlle

CARLOTTA PATTI

Les Abonnés sont priés de vouloir bien retirer ces Primes en renouvelant leur abonnement dans nos bureaux, boulevard des Italiens, 1. Nous les enverrons comme d'habitude à ceux qui habitent la province.

SOMMAIRE. — La liberté des théâtres au point de vue musical (1re article), par **Paul Smith.** — Théâtre Lyrique impérial : *Rigoletto*, opéra en quatre actes, musique de Verdi, traduction française de M. Ed. Duprez, par **Léon Durocher.** — Nécrologie : Beaulieu. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles et annonces.

DE LA LIBERTÉ DES THÉATRES

Au point de vue musical.

(Premier article.)

Libertas, quæ sera tamen...

Enfin nous l'aurons cette liberté, que tant de vœux appellent, et nous la devrons, non plus au caprice orageux d'une révolution passagère, mais à la volonté libre et profondément méditée du souverain! Nous aussi, nous avions voté pour elle, alors que la question se débattait dans les conseils d'une république déjà grosse d'un empire, parce qu'alors comme aujourd'hui nous ne comprenions que deux systèmes, celui du privilége, tel que l'avait conçu et établi Napoléon Ier, ferme, solide, efficace, ne permettant à personne de se glisser ni par dessus ni par dessous, ou celui de la liberté, comme va le fonder Napoléon III. Nous ne professions qu'une médiocre estime pour l'état mixte sous lequel nous avions vécu si longtemps, celui de la concession illimitée des priviléges, parce qu'il n'a rien de sincère, rien de stable, et qu'il n'est, à vrai dire, ni le privilége ni la liberté.

Ce qui était possible et même salutaire en 1807, ne serait plus admissible en 1864. Le privilége a fait son temps, la liberté seule a des chances. Mais, cette liberté, il faut bien la comprendre, et ne pas s'en effrayer comme ces braves artistes qui ne se trouvaient pas assez protégés sous le régime du privilége (et ils n'avaient pas tort), mais qui se sont mis à trembler de tous leurs membres, en s'apercevant que sous le régime de la liberté ils ne seraient plus protégés du tout. Il ne faut pas non plus trop s'en réjouir, ni trop en espérer, comme ces auteurs et ces compositeurs peu favorisés par le privilége, et qui se flattent que, grâce à la liberté, on sera inévitablement contraint et forcé de jouer leurs œuvres.

Pour nous, l'immense avantage de la liberté, ce sera d'affranchir le pouvoir de l'incessante obsession des demandeurs de priviléges; ce sera de lui épargner la responsabilité du choix des titulaires, lesquels presque toujours lui étaient imposés.

Avec la liberté, tout homme intelligent qui aura une bonne idée,

pourra l'exploiter sans recourir aux sollicitations, aux protections, aux intrigues.

Le revers de la médaille, car toute médaille en a un, ce sera qu'un aventurier, un extravagant imagine d'ouvrir à ses dépens, ou à ceux des autres, une usine théâtrale qui fermera au bout de quelques mois.

Comme d'ailleurs le privilége n'empêchait pas toujours les folies de ce genre, mieux vaut encore qu'on les fasse de soi-même et sans patente, qu'avec une espèce de garantie du gouvernement.

La seule chose qu'on ne puisse prédire à coup sûr, c'est de quel côté sera la majorité, de celui des hommes à idées justes et des spéculateurs heureux, ou de celui de la témérité et des ruineuses entreprises.

L'expérience est à faire, ou plutôt à refaire, puisque la liberté des théâtres en est chez nous à sa seconde campagne, et l'on n'a pas oublié que la première se solda par un déficit assez lourd.

Le décret impérial du 29 juillet 1807 eut pour but de mettre un terme à la misère des théâtres, qui depuis 1791 s'étaient multipliés outre mesure, et pour cela il employa un remède héroïque : il en supprima vingt-cinq d'un seul coup; ceux qui restèrent sur pied firent tous d'excellentes affaires. Et voilà comment devait procéder le privilége, dont la seule excuse était dans une assurance de prospérité matérielle et privée.

Mais pour nous la question d'argent ne passe qu'après la question d'art. On a souvent parlé avec un enthousiasme tant soit peu excessif des services que la liberté des théâtres avait rendus à la musique française ; nous ne demandons pas mieux que de les reconnaître, et nous en avons dressé le bilan exact, dans ce journal même, sous le titre de *Dix années lyriques en France* (1). Peut-être serait-il à propos de reproduire ici le résumé de ce travail, en commençant par rappeler ce que la musique comptait de théâtres à Paris lorsque l'heure de la liberté vint à sonner. Avant le décret de 1791, il y avait l'Opéra, fondé par Louis XIV; l'Opéra-Comique, sorti de la Comédie Italienne, et le théâtre de Monsieur, qui bientôt allait devenir le théâtre Feydeau; en outre, il y avait quelques établissements de peu d'importance. La situation ne fut pas gravement modifiée par le décret qui permit à chacun de créer un théâtre. L'Opéra, l'Opéra-Comique, le théâtre Feydeau demeurèrent ce qu'ils étaient; autour d'eux quelques scènes chantantes essayèrent de se former, comme le théâtre Louvois, le théâtre Montansier; la musique s'y hasarda, mais sans s'y établir seule et sans partage. Sur aucune de ces scènes accessoires, et pour ainsi dire accidentelles, il ne naquit rien de remarquable, rien de durable. Aucune d'elles n'eut de bonne fortune équivalente à celle d'une *Mère coupable*, ou d'un *Robert, chef de brigands*, qui mirent en vogue le théâtre français de la rue Culture-Sainte-Catherine.

Tout le monde sait que le règne de la liberté théâtrale n'ajouta pas un fleuron à la couronne de l'Opéra. La liberté n'y peut rien revendiquer des grandes œuvres qu'il a enfantées, et l'on ne doit porter à son compte que des inspirations éphémères d'une déplorable médiocrité, lorsqu'elles n'étaient pas d'une nullité complète. « Quoi de plus triste, disions-nous dans notre revue historique, que cette période de dix années, durant laquelle, abandonné de tous les hommes de génie et de talent, excepté Grétry, Méhul et Gossec, ce grand et beau théâtre ne compta que deux ou trois ouvrages estimables, à travers une multitude de productions infimes! *Anacréon chez Polycrate*, qui n'est pas le chef-d'œuvre de Grétry, fut le chef-d'œuvre de cette époque sur une scène qui s'était enrichie des sublimes ouvrages de Gluck, des productions admirables et charmantes de Piccinni, de Sacchini ! Concluons-en que l'Opéra n'existait que de nom, et qu'il ne fut pour rien dans le vigoureux élan que prit la musique française dans le même temps, mais sur d'autres théâtres. »

Pendant ces années de liberté, l'Opéra n'eut pas à subir de concurrence sérieuse : nulle entreprise rivale ne tenta d'usurper son genre, ni ne l'inquiéta sur son terrain. Et pourtant, quoiqu'en masse le budget des dépenses ne laissât pas d'être pesant, quelle différence entre les charges de ce temps et celles du nôtre, en ce qui concerne seulement la liste civile des artistes! Ce qu'on n'a pas fait de 1791 jusqu'en 1801, lors de la première ère de la liberté théâtrale, l'essayera-t-on sous la seconde, maintenant que les difficultés sont bien plus grandes? Mais il faut convenir aussi que l'Opéra est devenu bien plus populaire et le génie de l'entreprise bien plus audacieux.

Dans le genre que l'on désignait, souvent bien à tort, par le nom d'opéra-comique, ou, pour employer des termes plus précis, dans la région où la musique est tempérée par la parole, nous étions déjà bien avancés en 1791 ; déjà nous possédions une quantité d'ouvrages de caractères différents: après *le Tableau parlant*, *la Fausse magie*, *l'Epreuve villageoise*, Grétry nous avait donné *Richard Cœur de lion*. Méhul avait débuté par ce coup de tonnerre que l'on appelle *Euphrosine et Coradin*. C'est assez dire que le nouveau régime avait peu de chose à faire pour élever le ton, agrandir le cadre, donner l'essor aux passions. Toutefois, cette gloire ne peut être refusée au théâtre Feydeau, qui se posa franchement comme l'adversaire de l'ancien théâtre Favart, et aux auteurs qui se vouèrent spécialement à sa cause. Le combat se prolongea dix ans et finit par la réunion des deux théâtres qui ne pouvaient plus se soutenir isolément.

Pendant les dix années de son existence indépendante, le théâtre Feydeau donna environ 216 ouvrages, dont 38 ou 40 opéras italiens ou pièces traduites, 50 comédies et drames; restent donc à peu près 108 opéras ou vaudevilles. Comptons dix opéras par année; c'est, en moyenne, le maximum auquel un théâtre lyrique puisse arriver.

Pendant ces mêmes dix années, plus de quarante musiciens (dont quelques-uns n'avaient pas encore travaillé pour la scène) firent jouer des ouvrages sur le théâtre Feydeau. Voulez-vous savoir dans quelle proportion? Dalayrac seul, qui était un vétéran et non pas un novice, en fit jouer plus de 25; Gaveaux, 17; Solié, 11 ; Méhul, 10; Devienne, 10; Bruni, 9; Jadin, 9, Grétry, 8; Berton, 8; Cherubini, 8; Kreutzer, 8; Boïeldieu, 7; Plantade, 6; Persuis, 5; Lesueur, 4; Tarchi, 4; Champein, 3. Voici les noms des autres compositeurs plus ou moins célèbres qui parvinrent encore de temps en temps à l'honneur de la représentation : Philidor, Della-Maria, Steibelt, Lemoine, Gresnick, Parenti, Trial fils, Désaugiers père et fils, Lebrun, Porta, Fay, Mengozzi, Deshayes, Pradher, Ladurner, Lélu, Blasins, Eler, Scio, Lemière, Beffroy de Reigny, autrement dit le cousin Jacques.

Ainsi, vous le voyez, c'est l'un des compositeurs les plus anciens, l'un de ceux dont la renommée s'appuyait sur le plus grand nombre de succès, qui profita le plus largement des avantages offerts par le nouveau théâtre. Ainsi, nous avons vu, de notre temps, Adolphe Adam, qui d'ailleurs le méritait si bien, prélever le meilleur de la moisson du théâtre Lyrique. Néanmoins, le théâtre Feydeau rendit à l'art un service éminent, soit en accueillant des hommes peu connus, qui plus tard se placèrent au rang des maîtres, soit en ouvrant une carrière plus vaste à des maîtres déjà formés, pour qui le vieil opéra-comique était un champ trop étroit.

C'est à Feydeau que débuta Lesueur, et tant que ce théâtre exista, il lui demeura exclusivement fidèle. Cherubini suivit l'exemple de Lesueur, lui qui avait fait ses premières armes à l'Académie royale de musique et au théâtre Italien. Tous deux créèrent un genre dont on n'avait pas encore l'idée, tant pour l'élévation et la sévérité du style, que pour l'emploi des ressources chorales, et aussi pour les magnificences de la mise en scène. *Lodoïska*, *la Caverne*, *Télémaque*, *Médée*, *Elisa ou le Voyage au mont Saint-Bernard*, furent

(1) Voyez année 1842, du 9 au 30 octobre, nos 41, 42, 43 et 44.

montés à grand frais et avec un luxe de décors que le théâtre Favart n'admettait pas. *Roméo et Juliette*, de Steibelt, fut monté avec le même appareil, et obtint un succès que deux cents représentations épuisèrent à peine.

A côté de ces trois compositeurs, dont le génie ne se développa que sur le nouveau théâtre, il y en eut trois autres d'un ordre bien inférieur, dont le talent y prit l'essor dans plusieurs ouvrages non moins heureux qu'agréables, Devienne, Bruni et Gaveaux. Petite musique, diraient avec raison les savants de notre époque, à propos des *Visitandines*, de *Toberne*, de *l'Amour filial!* Eh! oui certainement, petite musique, mais aussi, convenez-en, musique spirituelle, musique disant quelque chose et toujours d'accord avec les paroles; musique chantante que l'on retenait à l'instant même et que l'on répétait partout. Tous nos jeunes lauréats ont une facture beaucoup plus riche, beaucoup plus large, beaucoup plus travaillée que ces petits musiciens; ce qui leur manque, c'est l'originalité, c'est l'expression, ce sont les idées. Ils savent trop bien faire parler toutes les voix de l'orchestre, mais quant à celles qui sont sur le théâtre, ils ne leur font rien dire, ou peu s'en faut.

Le théâtre Feydeau donna donc à la France de nouveaux compositeurs et un genre, à certains égards, nouveau. Il lui donna aussi de nouveaux artistes : Martin, Juliet, Lesage, Gavaudan, Gaveaux, Mme Scio, devinrent les principales colonnes des deux théâtres réunis. La troupe de l'ancien Opéra-Comique se recomposa presque tout entière avec les éléments que lui fournit celle du nouveau. Comme les vieilles nations, les troupes anciennes ont besoin de se retremper, de se rajeunir, et c'est chose remarquable qu'en général la troupe des seconds théâtres finit par absorber celle des premiers.

Voilà ce que produisit la concurrence, fille de la liberté : voilà ses résultats avantageux et glorieux tout ensemble. Mais le reproche sérieux qu'on lui adresse, c'est qu'elle ne put durer et qu'elle entraîna dans sa chute les deux théâtres chargés de la soutenir. Au bout du combat, les deux athlètes restèrent gisants sur la place et, pendant le duel, ils avaient dû plusieurs fois s'arrêter pour reprendre haleine et cicatriser les blessures qu'ils se faisaient réciproquement.

Un autre grief contre cette concurrence, qui aurait semblé devoir être si productive, c'est qu'en fait de génie musical, elle légua peu de chose à l'avenir. On eût dit que, la lice étant ouverte à tout le monde, que les jeunes compositeurs trouvant les avenues faciles, de grands musiciens surgiraient de toutes parts et affranchiraient leur patrie du tribut qu'elle payait depuis longtemps aux muses étrangères. C'est le contraire qui arriva. Des jeunes compositeurs qui s'essayèrent pendant la concurrence (nous exceptons les Cherubini, les Méhul, les Berton, qui s'étaient fait connaître auparavant), un seul devait enrichir d'un brillant rayon l'auréole de la musique française. Ce jeune compositeur, c'est Boïeldieu, dont, par parenthèse, les débuts ne promirent pas tout ce qu'il fut plus tard. Nicolo, qui n'était pas Français, ne donna son premier ouvrage qu'après la réunion de Favart et de Feydeau!

Ainsi, quand la concurrence avait commencé, sept ou huit compositeurs de premier ordre s'étaient trouvés prêts à se disputer la palme; quand la concurrence finit, il ne s'en trouva que deux nouveaux en état de descendre dans la lice. Cela prouve que l'enfantement des artistes et des hommes supérieurs tient à d'autres causes que celles qu'on se plaît à leur assigner, et que ni la faveur des circonstances ni celle des institutions ne leur sont indispensables. Le bon grain germe et mûrit dans les plus mauvaises terres, tandis que le mauvais s'étiole et se dessèche dans les meilleures.

PAUL SMITH.

(*La suite prochainement.*)

THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

RIGOLETTO,

Opéra en quatre actes, musique de VERDI, *traduction française de* M. E. DUPREZ.

(Première représentation le 24 décembre.)

La partition de *Rigoletto* est une des œuvres les plus remarquables et les plus heureuses de Verdi. Elle est consacrée par un succès constant et universel. Quelque opinion qu'on ait d'ailleurs du talent de Verdi, de son style, de ses procédés, de la nature de son génie, un ouvrage ne réussit pas ainsi partout sans qu'il y ait pour cela de bonnes raisons, et, si l'on y trouve des défauts, il faut que ces défauts soient rachetés par des qualités de premier ordre. A notre avis, Verdi est un compositeur incomplet, mais qui a de très-grandes qualités. En pareil cas, le public, qui ne cherche au théâtre que son plaisir, laisse de côté les passages faibles, les morceaux mal venus, et jouit de ceux où l'auteur a été heureusement inspiré. Le public a raison, et nous faisons comme lui.

Nous n'avons pas à examiner ici une partition tant de fois jugée. L'exécution était seule en question dans cette soirée du 24 décembre, qui comptera parmi les plus brillantes du théâtre Lyrique. Mlle de Maësen était chargée du rôle de Gilda; MM. Ismael et Monjauze, de ceux de Rigoletto et du duc de Mantoue. Jamais, que nous sachions, M. Monjauze n'avait chanté avec autant de correction, de goût et de grâce. Mlle de Maësen a déployé des qualités brillantes qu'elle n'avait pu qu'indiquer dans *les Pêcheurs de perles*, une voix étendue d'un timbre métallique, et une vocalisation savante et hardie, un style élégant, une grande justesse d'expression, et, à l'occasion, une rare énergie. A la fin du troisième acte, dans son duo avec Rigoletto, elle a littéralement enlevé la salle, qui a redemandé le morceau à grands cris, sans s'inquiéter le moins du monde de la fatigue des exécutants. Le public est insatiable et impitoyable. Il faut, à certains moments, qu'on le satisfasse, en dût-on mourir. Nous ne voyons guère à reprocher à Mlle de Maësen que la dureté de certaines notes suraiguës que M. Verdi prodigue un peu trop peut-être, et qu'elle n'atteint pas sans effort.

Pendant les deux premiers actes, M. Ismaël, un peu trop ému, n'était pas maître de sa voix. Ses intonations étaient incertaines, et souvent trop hautes. Il s'est remis au troisième, calmé, sans doute, et encouragé par l'attitude de l'auditoire. Il joue et chante ce rôle, fort difficile d'ailleurs, en artiste soigneux et intelligent, mais un peu lourd. Il donne à tout une égale importance : il appuie donc trop sur certains détails qu'il faudrait seulement effleurer. Au commencement du troisième acte il chante à pleine voix la chanson sans paroles qui ne doit être que fredonnée. Mais il a, dans les scènes qui suivent, beaucoup de vigueur, avec des mouvements très-pathétiques. C'est, autant qu'on en peut juger, un homme désireux de bien faire, mais un peu timide, qui tâte son public, et qui a besoin d'assurer sa marche sur un terrain encore nouveau pour lui. Il y a donc vingt contre un à parier qu'à chaque représentation ses qualités deviendront plus saillantes et ses défauts moins sensibles. Un de ces défauts, qu'il doit corriger au plus vite, c'est l'émission de sa voix. Il la met trop *en dedans*, et par là il ôte à son rôle une partie de l'accent que ce rôle devrait avoir.

Les autres personnages, Sparafucile, Madeleine, etc., sont tous convenablement représentés, et l'ouvrage est rendu avec le plus louable ensemble. Tout le monde a remarqué la sûreté, la précision, l'exactitude consciencieuse, les nuances variées, et parfois très-délicates de l'exécution chorale et instrumentale. A cet égard — il faut le dire, puisque c'est la vérité — le théâtre Lyrique a sur le théâtre Italien une supériorité marquée.

Il l'a également pour les décors et la mise en scène. Il a été récompensé de cette bonne volonté et de ces efforts par un éclatant succès qui durera longtemps, selon toute apparence.

LÉON DUROCHER.

NÉCROLOGIE.

BEAULIEU (Marie-Désiré-Martin).

Le *Revue de l'Ouest* du 21 de ce mois nous apporte une bien triste nouvelle. « C'est avec une douloureuse émotion, » lisons-nous dans ce journal, « que nous annonçons la mort d'un homme qui jouissait au plus haut degré de la considération et de l'affection de tous. M. Martin Beaulieu a été enlevé à sa famille, à ses amis, à ses concitoyens, lundi soir. Il y a peu de jours, il réunissait autour de lui, dans un concert, des artistes, des amateurs; il y exécutait un morceau sur le violon. Jamais il n'avait joué avec plus d'âme, plus d'entraînement. C'était son dernier chant, le *chant du cygne*. Le lendemain, il était atteint d'un mal terrible, et jusqu'à lundi soir il supportait, avec le courage que donne la foi religieuse, des douleurs qui ont fini par lui enlever la vie.

» Sa famille et ses amis perdent beaucoup, mais notre ville, notre pays, font une perte immense. M. Beaulieu aimait les arts, il leur avait consacré son existence entière; pour lui c'était un culte où il trouvait à développer les sentiments du beau, de l'idéal qui reposaient dans son âme. Il était parvenu à répandre et à faire pénétrer partout l'amour des beaux-arts.

» C'est avec foi, avec ardeur que M. Beaulieu a rempli la mission que la Providence lui avait confiée. Sa jeunesse a été sérieuse. Il avait déjà un but à l'heure où tant d'hommes sont encore hésitants pour fixer leurs pensées. Dirigé, avec une intelligente sollicitude, par un père qui avait pressenti les destinées de son fils, il obtint dès son début un éclatant succès. Il eut pour professeur Méhul, et il profita avec bonheur des leçons d'un maître aussi célèbre et aussi habile. Dès son premier concours, il obtint le grand prix de Rome. Ce succès, loin d'éblouir le jeune lauréat, qui toute sa vie sut rester modeste, ne fit que redoubler son ardeur pour les beaux-arts. Après de longues et fortes études à Paris, il revint à Niort, dans sa ville natale qu'il a tant aimée, et où il a toujours trouvé de si vives et de si unanimes sympathies. »

M. Beaulieu, né le 11 avril 1791, avait remporté en 1810 le grand prix de composition musicale. Le projet d'un mariage qui se réalisa bientôt, l'empêcha de faire le voyage de Rome. Il ne se conforma pas moins aux prescriptions du règlement imposé aux élèves pensionnaires. Entièrement livré à des travaux de genres divers, dont nos lecteurs ont vu souvent des échantillons (1); fondateur de l'Association musicale de l'Ouest, qui réunit les départements des Deux-Sèvres, de la Vienne, de la Charente, de la Haute-Vienne et de la Vendée, M. Beaulieu avait été nommé correspondant de l'Académie des beaux-arts.

Dans les dernières années, ce qui l'occupa le plus, ce fut la fondation d'une Société de concerts annuels de musique classique, à laquelle il voulait consacrer une partie de sa fortune. Nous avons souvent parlé de cette Société, en rendant compte des trois concerts déjà donnés par elle, et auxquels M. Beaulieu présidait lui-même avec un rare dévouement.

Les obsèques de cet homme en qui se manifestait le noble accord du talent et du caractère, ont été célébrées mercredi à Niort, en présence de toutes les notabilités de la ville. Deux discours ont été prononcés sur sa tombe, l'un par M. E. Delavault, compositeur de musique, secrétaire du comité local de l'association, membre du conseil général des Deux-Sèvres; l'autre par M. Henri Giraud, président de la Société philanthropique.

(1) Dans le numéro de dimanche dernier, nous avons commencé la publication d'un mémoire composé par lui sur *l'Origine de la musique*.

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS : *la Maison de Pénarvan*, comédie en quatre actes, par M. Jules Sandeau. — ODÉON : *Electre*, tragédie de Sophocle, en quatre actes, traduite en vers par M. Léon Halévy. — VARIÉTÉS : *l'Infortunée Caroline*, comédie-vaudeville en trois actes, par MM. Théodore Barrière et Lambert Thiboust. — PALAIS-ROYAL : *le Pifferaro*, vaudeville en un acte, par MM. Chivot et Duru.

La Maison de Pénarvan était un livre charmant avant de devenir une comédie médiocre. M. Jules Sandeau a, sans doute, usé de son droit en transportant son roman au théâtre; mais il aurait dû s'inspirer un peu plus de l'exemple d'Alexandre Dumas, qui, pour que le spectateur retrouve à la scène ce qui l'a intéressé à la lecture, se borne à tailler ses drames sur des feuilletons, à grands coups de ciseaux. Le procédé est d'une extrême simplicité; il a souvent réussi à Alexandre Dumas; cependant nous reconnaissons qu'il y a des circonstances où l'application n'en est pas rigoureusement possible.

Ainsi le caractère altier, tout d'une pièce, de Mlle Renée de Pénarvan, tel que M. Sandeau l'a conçu d'abord, était peut-être inacceptable sans les développements, sans les atténuations du livre. A la bonne heure; mais alors il était si facile de ne l'en pas faire sortir. Il faut que cette maudite rampe ait de bien grands attraits pour que tant de papillons imprudents viennent s'y brûler les ailes.

Mais enfin, puisque M. Jules Sandeau nous y force, rappelons en peu de mots le sujet de son œuvre. Mlle de Pénarvan, élevée dans le respect le plus absolu de son arbre généalogique, en est restée le seul rejeton, à la suite des événements révolutionnaires. Du moins elle le croit, et elle se désole à la pensée de voir son nom s'éteindre. Tout à coup elle apprend qu'il existe dans les environs de son château un M. Paul, sorte de bourgeois-paysan, qui a tous les droits possibles au titre et au nom de marquis de Pénarvan. C'est le dernier descendant d'une branche cadette, séparée de l'aînée par une mésalliance. M. Paul, avec l'insouciance qui le caractérise, est sur le point de se mésallier aussi, en épousant la fille d'un meunier voisin. Mais Mlle Renée ne le souffrira pas, et puisque M. Paul est le seul héritier du nom de Pénarvan, il faut qu'il le porte noblement et qu'il le garantisse de toute souillure. Pour plus de sûreté, elle se substitue à la meunière dans le cœur de son cousin et le mariage s'ensuit.

Jusqu'ici nous marchons pas à pas avec le livre, et le public est loin de s'en plaindre. Nous le côtoyons encore lorsque, aux premiers bruits d'une insurrection dans la Vendée, la marquise exige que son mari aille joindre l'armée royaliste; mais ici s'arrête la ressemblance.

Dans le roman, on rapporte à Renée le cadavre de son mari, et cette femme de bronze, au lieu d'être corrigée par cette leçon sévère, fait le malheur de sa fille comme elle a fait celui de son mari. Ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'elle cède aux séductions de la famille, et qu'elle reconnaît enfin que *s'il est beau d'honorer les morts, il est bien doux d'aimer les vivants*. On peut n'avoir qu'une sympathie très-modérée pour cette esclave des préjugés nobiliaires; mais, à un certain point de vue, on ne saurait lui refuser de la grandeur dans ce qu'elle regarde comme l'accomplissement d'un devoir imprescriptible.

Renée de Pénarvan au moins le mérite d'être logique jusqu'au

bout; tandis que, dans la dernière partie de la comédie de M. Jules Sandeau, elle arrache à plaisir l'auréole que l'auteur a commencé par placer sur son front. Il suffit pour cela d'un seul mot de son mari qui n'a pas été tué par les balles des bleus, et qui se redresse sous le joug que sa femme fait peser sur lui.

N'avions-nous pas raison de dire qu'il valait mieux cent fois ne pas toucher au roman que de le faire aboutir à une conclusion aussi vulgaire? M. Jules Sandeau doit le sentir amèrement à l'heure qu'il est, et il n'a pas même la consolation de pouvoir en appeler de la décision de la ville à celle de la cour, devant qui *la Maison de Pénarvan* a été d'abord représentée. Les deux derniers actes ont été accueillis plus poliment à Compiègne qu'à Paris; mais, à défaut de sifflets, ils ont, dit-on, provoqué un silence glacial.

La pièce d'ailleurs n'a pas été convenablement distribuée; presque tous les artistes sont déplacés dans leurs rôles : Got dans celui de Paul de Pénarvan, Mlle Plessy dans celui de Renée, Coquelin dans un personnage de vieux meunier. Il n'y a peut-être que Mirecourt qui soit tout à fait irréprochable sous les traits d'un vieux serviteur. Et ce qui ne cesse de nous confondre, c'est que Mirecourt, l'un des représentants les plus fidèles des bonnes traditions de la comédie, n'ait pas encore été admis aux honneurs du sociétariat.

— Depuis *l'Antigone* de MM. Vacquerie et Meurice, qui a ouvert brillamment la marche, plusieurs essais de traduction du théâtre grec ont été tentés de loin en loin sur nos scènes littéraires. Presque toujours ils ont réussi, et nous comprenons très-bien qu'un directeur jaloux de laisser sa trace à l'Odéon comme homme de goût, ait voulu apporter son contingent à ces précieuses exhibitions de l'art antique. Il ne pouvait, pour cela, mieux s'adresser qu'à M. Léon Halévy, éminent écrivain, qui a publié *la Grèce tragique*, ouvrage couronné par l'Académie, et qui se compose des principaux chefs-d'œuvre d'Eschyle et de Sophocle, traduits en très-heureux et très-bons vers. C'est là que le directeur de l'Odéon a trouvé *Electre*, pour l'honneur et la gloire de son théâtre. On sait quel est le sommaire de cette tragédie, et l'on ne saurait lui reprocher d'être bien compliqué. Electre attend avec impatience le retour d'Oreste, qui doit l'aider à venger le meurtre de leur père Agamemnon, sur leur mère Clytemnestre et sur Egisthe. Au lieu de ce frère bien-aimé, ce sont ses cendres qu'elle reçoit, et son désespoir s'augmente du regret d'être obligée de renoncer à sa vengeance. Mais c'était une ruse : Oreste n'est pas mort, il a voulu seulement endormir les soupçons des coupables, qui sont à leur tour frappés, sur les ardentes incitations d'Electre.

L'intérêt, l'émotion, la terreur de cette tragédie sont tout entiers dans le rôle d'Electre: aussi revenait-il de droit à Mlle Karoly, qui devra à M. Léon Halévy, tout autant qu'à Sophocle, une de ses plus admirables créations. Car, il ne faut pas s'y tromper, M. Léon Halévy n'est pas de ces littérateurs à qui l'on puisse appliquer le proverbe italien : *traduttore, traditore*. Sa poésie, tout en respectant le texte du grand tragique grec, conserve toujours un cachet de puissante individualité qu'on ne saurait lui contester.

Pendant longtemps l'on a cru que les Variétés ne pouvaient vivre que sous un régime très-épicé de gaudrioles et de mollets, relevé en outre de décors mirebolants et de costumes ..... impossibles. Il est vrai que la direction actuelle semblait prendre à tâche de justifier cette opinion malséante. Mais voilà que tout à coup elle se ravise et qu'elle paraît vouloir se démontrer à elle-même qu'on peut faire de l'argent avec les moyens les plus ordinaires, pourvu qu'ils soient de bonne qualité. Qu'est-ce donc que l'*Infortunée Coroline?* C'est une pauvre jeune femme dont l'imagination a été égarée par la lecture des romans à la mode. Forcée d'épouser un confiseur, elle croit bientôt reconnaître que le bonheur est incompatible avec les occupations prosaïques que cet état lui impose. Elle en vient à se figurer qu'elle est réellement très-malheureuse, et que son mari, le plus débonnaire des époux et dont la douceur le dispute à celle de ses produits les mieux édulcorés, est un tyran insupportable avec lequel l'existence est un enfer anticipé. Tels sont les trois actes de MM. Théodore Barrière et Lambert Thiboust, qui se terminent par le retour de Caroline à des idées plus saines et plus pratiques. Il y a là une pointe de sentiment qu'on ne rencontre pas d'habitude aux Variétés, mais qui n'en ont pas moins reçu un accueil enthousiaste. Dupuis et Mlle Alphonsine sont tous deux très-agréables dans les rôles du confiseur et de son *infortunée* moitié.

Berthelier, le joyeux Berthelier, a fait sa rentrée au Palais-Royal dans une petite pièce intitulée *le Pifferaro*. Tout le monde connaît cet ingénieux apologue oriental d'après lequel un pacha se met en quête d'un homme parfaitement heureux, dans l'intention de lui demander sa chemise. Après bien des recherches, il trouve enfin cet oiseau rare ; mais l'homme heureux n'a pas de chemise. Dans la pièce du Palais-Royal, deux vieux amis se livrent à une chasse à peu près pareille, mais seulement par philanthropie. Le pifferaro qui passe doit remplir toutes les conditions du programme; on le fait monter, on l'interroge. Antonio est heureux sans doute; cependant il lui manque quelque chose, il voudrait être le gendre de Bonsorbet. Grande colère de celui-ci ; mais, par suite d'une combinaison passablement romanesque, Antonio est le fils de l'ami Cascarin, et dès lors rien ne s'oppose à ce qu'il se marie avec la fille de Bonsorbet. Le rôle du pifferaro a été tracé pour Berthelier, qui y est fort amusant ; trois airs nouveaux lui fournissent l'occasion de se faire applaudir comme chanteur de goût et de méthode. La musique de deux de ces airs, dont les paroles sont extrêmement comiques, est de Gevaert et de Rossini. Le public les a bissés. Rossini avait bien voulu permettre, pour la circonstance, qu'on changeât les paroles de sa fameuse *Danza*, tirée de ses Soirées musicales.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a représenté lundi *Robert le Diable*, qui avait comme toujours attiré la foule. — Mercredi, Villaret a fait sa rentrée par le rôle d'Eléazar de *la Juive*. Complétement rétabli de son indisposition, il a obtenu le même succès qu'aux représentations précédentes. — *Le Trouvère*, suivi du premier acte de *Giselle*, a été donné vendredi.

*** La première représentation de la reprise de *Moïse* est annoncée pour demain.

*** On vient de lire un opéra en un acte de MM. Boulanger et Cormon, intitulé : *le Docteur Mathéus*, qui doit accompagner le nouveau ballet dans lequel débutera Mlle Boschetti. Le rôle principal a été distribué à Cazaux.

*** La première représentation de *la Fiancée du roi de Garbe*, au théâtre de l'Opéra-Comique, aura définitivement lieu jeudi prochain.

*** Adelina Patti a terminé ses représentations au théâtre del Oriente à Madrid, et est attendue à Paris. Elle a obtenu un nouveau triomphe dans l'opéra *Marta*, de Flotow, qui a été accueilli avec une très-grande faveur. La jeune et célèbre cantatrice a été reçue, ainsi que Naudin, par S. M. la reine d'Espagne.

*** On annonce les dernières représentations de Fraschini, qui chantera avant son départ dans le *Ballo in maschera* et dans *Marta*.

*** Mme Borghi-Mamo est partie pour Madrid.

*** Offenbach est à Paris pour surveiller les répétitions de ses deux opérettes : *l'Amour chanteur* et *Lieschen et Fritzchen*, qui doivent inaugurer la nouvelle salle des Bouffes-Parisiens. Il va bientôt retourner à Vienne pour assister à la première représentation très-prochaine de son grand opéra : *les Fées du Rhin*, qui sera donné au théâtre de la cour.

*** L'ouverture de la nouvelle salle des Bouffes-Parisiens n'aura lieu que dans la première quinzaine du mois prochain.

*** L'élection du chef d'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire, en remplacement de M. Tilmant, a eu lieu lundi dernier.

La majorité des voix s'est prononcée pour M. Georges Hainl, chef d'orchestre de l'Opéra, M G. Hainl a été dans la même séance élu vice-président de la Société des concerts. Après ces élections, M. Auber a proposé à l'assemblée de voter des remercîments à M. Deldevez pour la manière dont il a conduit les deux premiers concerts de la Société, proposition qui a été accueillie par une approbation unanime. — Le premier concert d'abonnement est fixé au 10 janvier.

*** Au premier grand service de l'année, célébré à la chapelle impériale le jour de Noël, après le *Kyrie* et le *Gloria*, chantés par le chœur, l'*O salutaris*, d'Auber, a été dit par Mlle Cico, accompagné sur le violon par M. Sarasate. Ce morceau et les artistes qui l'ont exécuté, ont produit un très-grand effet.

*** Un des jeunes et brillants pianistes sortis de la classe de Marmontel et appartenant à la pléiade de ses élèves les plus distingués, M. L. Diémer avait obtenu l'insigne honneur de se produire dimanche dernier dans le concert donné au cirque Napoléon, sous la direction de Pasdeloup. C'est dans la sérénade de Mendelssohn pour piano et orchestre que M. L. Diémer s'est fait entendre. Il a bien compris et bien fait comprendre ce morceau remarquable, plutôt par l'idée générale et l'ensemble que par le charme et l'éclat des détails. L'orchestre ne pouvait accompagner mieux le précoce virtuose, et l'auditoire a rendu bonne justice à l'un et à l'autre par l'unanimité de ses bravos. La séance, commencée par l'ouverture de *Semiramide*, se terminait par celle de *Freischütz*, dont l'effet, comme toujours, a été merveilleux.

*** Dans le grand festival donné dimanche dernier au cirque de l'Impératrice par l'association des Sociétés chorales, deux compositions de M. Ambroise Thomas, *l'Atlantique* et *le Tyrol*, ont produit une sensation des plus vives. Après la seconde de ces symphonies vocales, rendue avec beaucoup de verve, l'auteur a dû se lever pour remercier ses interprètes de leur zèle et le public de la manifestation de ses sympathies.

*** Voici le programme du concert populaire de musique classique qui aura lieu aujourd'hui, sous la direction de Pasdeloup : *Jupiter*, symphonie en *ut* majeur, de Mozart; marche-scherzo, de C. Saint-Saëns; ouverture d'*Athalie*, de Mendelssohn: septuor de Beethoven, exécuté par MM. Auroux (clarinette), Espeignet (basson), Schlottmann (cor), et tous les instruments à cordes.

*** Le jeune et célèbre violoniste Lotto, dont le talent s'est produit à Londres avec tant d'éclat, vient de partir pour Weimar, où il doit se faire entendre dans les premiers jours du nouvel an.

*** Les journaux de Bruxelles constatent le succès que Mme Graever a obtenu dans son premier concert en cette ville. Elle y a joué le quatrième concerto symphonique de Litolff. Léonard s'est fait aussi entendre, et Mme Sax, venue tout exprès de Paris pour concourir à cette brillante solennité, a chanté l'air du *Trouvère* et celui de *Robin des bois*.

*** Alfred Jaëll est à Hanovre, où, depuis son retour de Trieste, il continue à enlever les bravos dès qu'il se fait entendre. Il est engagé à Breslau pour un concert philharmonique. Il jouera le 2 janvier à Aix-la-Chapelle, et le 7 il commencera sa tournée avec Carlotta Patti, Laube et Kellermann. Leur premier concert sera donné à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie.

*** Le Comité de l'Association des artistes musiciens de France, ayant à sa tête son président M. le baron Taylor, s'est rendu chez M. Strauss, afin de le féliciter sur la généreuse pensée qu'il a eue de faire payer sur chaque entrée de faveur aux bals de l'Opéra un droit au profit de la caisse de l'association. Le premier versement de cette saison s'est élevé à la somme de 232 fr. 70 c. Le Comité, par l'organe de son président, a vivement remercié M. Strauss, au nom des infortunes si touchantes qu'il contribue ainsi à soulager.

*** Jean Becker, l'éminent violoniste, après avoir obtenu de brillants succès à Metz et à Nancy, s'est rendu à Marseille pour y donner un grand concert; de là il doit se rendre à Nice, et reviendra passer une partie de l'hiver à Paris.

*** D'après un tableau publié par le journal *il Trovatore*, les opéras nouveaux représentés en Italie dans le courant de cette année, sont au nombre de vingt, composés pour la plupart par de jeunes auteurs.

*** Max Maria de Weber, fils du célèbre compositeur, vient de faire paraître à Leipzig le premier volume de la biographie de son père. L'auteur avait à sa disposition de précieux matériaux; entre autres, une collection d'un millier de lettres écrites par son père ou à lui adressées, et les notices inscrites par celui-ci dans un journal, commencé le 10 février 1810, et qu'il n'a interrompu que trois jours avant sa mort. Nous nous occuperons très-prochainement de cette intéressante publication.

*** Mardi prochain aura lieu à la salle Herz la quatrième séance populaire de musique de chambre, avec le concours de M. Georges Pfeiffer. Voici le programme : Trio en *ut* mineur, de Mendelssohn, exécuté par MM. Georges Pfeiffer, Charles Lamoureux et E. Rignault; quatuor en *la* majeur de Beethoven; sonate en *si* bémol (n° 4), pour piano et violon, de Mozart, exécutée par MM. Georges Pfeiffer et Charles Lamoureux; quatuor en *ré* mineur (n° 75), de Haydn.

*** M. Basevi va ouvrir à ses frais à l'Institut royal de musique de Florence un concours de composition dont voici le programme : Un concours est ouvert aux compositeurs italiens et étrangers, pour la composition d'un quatuor pour deux violons, alto et violoncelle. Sont destinés aux concurrents : un premier prix de 400 francs; un second prix de 200 francs. Les quatuors devront se composer de quatre morceaux distincts. Ils pourront être consignés au secrétariat de l'Institut jusqu'au 16 août 1864. Les compositions présentées au concours ne devront pas être signées du nom de l'auteur, mais seulement désignées par une épigraphe qui sera reproduite sur un pli cacheté contenant les nom et prénoms, le pays et le domicile du concurrent. Les plis portant l'épigraphe des compositions couronnées ou distinguées par une mention honorable seront seuls ouverts.

*** Un délicieux portrait de Carlotta Patti, dû au talent de M. Desmaisons, paraîtra cette semaine chez les éditeurs Brandus et Dufour.

*** Voici venir le *loto musical* de Mme Pilet-Comettant, ayant pour but d'apprendre aux enfants, sous une forme amusante, les principes élémentaires de la musique. Cet instructif loto se joue comme le loto ordinaire, et l'on gagne toujours en s'y livrant, à la différence de l'autre jeu, où l'on risque de perdre à la fois son temps et sa peine.

*** M. S. Ponce de Léon vient de publier chez Challiot et Ce un charmant caprice pour harmonium sur la romance de Coppini : *Viens, belle nuit*.

*** Le célèbre chanteur populaire de Vienne, Moser, est mort dans cette ville, le 5 décembre, dans sa soixante-deuxième année. Ses nombreux lieder y sont aujourd'hui répétés par tout le monde.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

*** *Bordeaux.* — Sivori vient de se faire entendre au premier concert de la Société philharmonique et il y a obtenu un succès d'enthousiasme, notamment dans le concerto en *si* mineur de Paganini, *le Carnaval de Venise*, qui a été redemandé, et dans le duo de Thalberg et Bériot sur *les Huguenots*, qu'il a exécuté avec Mme Tardieu de Malleville, laquelle, au commencement de la séance, avait joué avec un très-grand talent le concerto en *ut* mineur de Beethoven.

*** *Toulouse.* — La Société des concerts populaires a donné, dans la salle de l'Hôtel de ville, sa première séance de cette année et y a exécuté la symphonie en *la* mineur de Mendelssohn, la polonaise de *Struensée*, l'hymne autrichien de Haydn et les ouvertures de *Preciosa* et d'*Oberon*. L'orchestre, sous la direction de M. Beaudouin, mérite tous les éloges, et le nombreux auditoire les lui a témoignés par ses chaleureux applaudissements. — Les représentations théâtrales sont très-suivies et variées. Après les débuts du ténor Bovier-Lapierre dans *les Huguenots* et *la Juive*, on a donné *Linda de Chamouny* et *les Bourguignonnes* de Deffès, et Mme Montant-Lambert s'est fait applaudir dans *les Dragons de Villars*.

*** *Marseille.* — La reprise du *Prophète*, impatiemment attendue par notre public, a eu lieu avec le succès le plus brillant. M. Lefranc s'est surpassé dans le rôle de Jean de Leyde, qu'il chante et joue avec un véritable talent. La romance du second acte, les finales du troisième et quatrième, ainsi que le duo et les couplets bachiques du cinquième acte lui ont valu les plus chaleureux applaudissements. Depassio (Zaccharie) en a obtenu autant dans les couplets : *Aussi nombreux que les étoiles*. Mme Vadé a débuté dans le rôle de Fidès et y a été moins heureuse; une grande émotion et sa voix, qui a le timbre de contralto, ne lui ont pas permis d'interpréter exactement le grand et beau rôle de la mère du *Prophète*. Mlle Moreau a été très-convenable dans le rôle de Berthe, et l'orchestre ainsi que les chœurs méritent tous les éloges. — On répète activement *le Pardon de Ploërmel* et l'on s'occupe également de la prochaine reprise des *Martyrs*.

*** *Oran.* — *Le Pardon de Ploërmel*, qui a obtenu un si grand succès l'année passée, vient d'être repris avec beaucoup d'éclat.

*** *Philippeville.* — Le théâtre de notre ville vient de monter les deux opéras-comiques de Meyerbeer : *l'Etoile du Nord* et *le Pardon de Ploërmel*, que le public a accueillis de la façon la plus sympathique.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

*** *Londres.* — Comme d'habitude, à l'approche des fêtes de Noël, on n'a exécuté à peu de chose près, cette semaine, que de la musique sacrée, et le *Messie* a été entendu en plusieurs endroits. Sous la direction de Costa, l'oratorio de Hændel a été chanté deux fois à Exeter-Hall, par la *Sacred Harmonic Society*. La *National choral Society* l'a exécuté sous la direction de M. G. W. Martin, et au théâtre de Sa Majesté le même oratorio a été dit par Mlle Tietjens, Santley et autres artistes d'élite, qui ont formé avec l'orchestre et les chœurs un nombre de cinq cents exécutants, dirigés par M. Arditi.

*** *Bruxelles.* — Mme Meillet a remplacé avec beaucoup de talent Mme Mayer-Boulard, qu'une indisposition a encore une fois obligée d'abandonner le rôle de Rezia dans *Obéron*. Un nouveau ballet, *Flamma*, de Justamant, a parfaitement réussi. Mlle Friedeberg y déploie toutes

ses admirables qualités de mime et de chorégraphe et a été rappelée à plusieurs reprises.

⁂ *Cologne.* — Pour la saison d'hiver, on annonce quatre concerts de musique populaire, à l'imitation de ceux fondés à Paris par Pasdeloup. L'orchestre se composera de cinquante ou soixante musiciens. Le prix d'entrée, fixé à un taux très-minime, est le même pour toutes les places.

⁂ *Francfort.* — A son passage dans notre ville, Offenbach a assisté à la douzième représentation des *Bavards*, qui obtiennent un succès de vogue. Reconnu par le public, il a été acclamé par toute la salle et a dû paraître devant le rideau, malgré son costume de voyage. — Pour sa troisième représentation, Mme Fabri Mulder avait choisi *les Huguenots*, où elle a chanté le rôle de Valentine avec succès. Mme F. Mulder a été rappelée après les duos avec Marcel et avec Raoul. — Au premier concert extraordinaire d'abonnement, on a exécuté la musique de *Faust* par Schumann.

⁂ *Darmstadt.* — Notre saison musicale est en pleine activité. L'orchestre de la cour a déjà donné deux concerts ; la Société musicale a exécuté deux oratorios ; celui de *Belsazar*, par Hændel, que nous n'avions pas entendu depuis longtemps, a eu beaucoup de succès.

⁂ *Leipzig.* — La première série des concerts du Gewandhaus s'est terminée par une soirée où l'on a entendu Mlle Caroline Bettelheim, cantatrice du théâtre de la cour. Mlle Bettelheim a chanté un air de *Mitrane*, opéra de Fr. Rossi (1686), un air de Hændel et des Lieder de Schubert. Le maître de chapelle Reinecke a exécuté un concerto pour violon de S Bach. Mlle Bettelheim, qui est en même temps excellente pianiste, se fera entendre dans la quatrième séance pour musique de chambre au Gewandhaus.

⁂ *Cadix.* — Mme Penco a débuté avec un très-grand succès dans le rôle de *Norma*. Le ténor Armandi y a également réussi. On répète *Marta* pour le début du ténor Minetto.

⁂ *Alicante.* — *Roberto il Diavolo* est en grande faveur en cette ville. Mme Pladowska et M. Piccinini y sont très-remarquables. A chaque représentation le public les applaudit avec chaleur et les rappelle.

⁂ *Lisbonne.* — Mme Tedesco a été accueillie de la façon la plus brillante à sa rentrée dans *les Vêpres siciliennes*.

⁂ *Milan.* — Le *Nuovo Figaro*, de Ricci, a obtenu du succès au théâtre de Santa Radegonda. Un duo pour deux basses en a été notamment beaucoup applaudi.

⁂ *Gênes.* — Une école populaire de chant vient d'être fondée ici par le maëstro Michele Novaro et compte déjà un assez grand nombre d'élèves.

⁂ *Moscou.* — *Il Conte Ory* et la *Muta di Portici* viennent d'être représentés avec beaucoup de succès ; Mlles Laborde et Fricci, MM. Pancani et Neri Baraldi y remplissent les principaux rôles. *Roberto il Diavolo* est à l'étude, et sera chanté par les mêmes artistes et M. Violetti.

Le Directeur : S. DUFOUR.

L'INSTRUMENTAL

NOUVEAU JOURNAL DE MUSIQUE MILITAIRE

Publié en Partition et Parties séparées.

Fondation GAUTROT aîné.

Ce Journal contiendra annuellement 36 morceaux

POUR

HARMONIES ET FANFARES

Pris en grande partie sur des motifs d'opéras.

On s'abonne à Paris :

CHEZ GAUTROT AINÉ, 60, RUE SAINT-LOUIS (MARAIS).

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue Richelieu, au 1er.

6 MELODIES ET CHANSONS

Irlandaises, écossaises, espagnoles et havanaises,

Avec paroles françaises,

Chantées dans ses concerts par

CARLOTTA PATTI

1. *Kathleen, ma belle* (Kathleen, mavourneen).
2. *Regrets* (the harp of Tara's halls).
3. *Chant de printemps* (Within a mile of Edinburg).
4. *Par un sentier* (Coming' through the rye).
5. *Je suis pris* (Valga me dios).
6. *L'Orangère* (la Naranjera).

PRIX DE CHAQUE MORCEAU : 3 FR.

Le Portrait de Carlotta Patti

Dessiné sur pierre par Desmaisons.

Prix : 3 francs. — Le même, sur papier de chine : 3 fr. 50.

Grand succès aux bals de l'Opéra

QUADRILLE

LES BAVARDS ET LE BRÉSILIEN

PAR

Pour le Piano. STRAUSS Prix : 4 fr. 50.

Chez J. HIÉLARD, éditeur,

8, RUE LAFFITTE, A PARIS.

Grand abonnement

DE

LECTURE MUSICALE

Conditions de l'abonnement :

Un an, 30 f.—Six mois, 18 f.—Trois mois, 12 f.—Un mois, 5 f.

Collection complète des

TRIOS, QUATUORS, QUINTETTES (*éditions allemandes*)

ET

Toutes les Partitions arrangées pour piano à 4 mains

MUSIQUE D'ENSEMBLE. — MUSIQUE POUR PIANO SEUL.

Opéras français, allemands et italiens, chant et piano seul.

La Bibliothèque sera constamment alimentée par les meilleurs ouvrages au fur et à mesure qu'ils paraîtront.

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

H. WOLFART. — Quinze transcriptions faciles sur les opéras les plus célèbres, chaque..... 4 50

R. HAMMER. — Trois mélodies de SCHUBERT, arrangées en TRIO..... 12 »

Beau choix de Pianos

VENTE ET LOCATION

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu, au 1er.

ÉTRENNES MUSICALES

Albums et Ouvrages reliés.

ALBUM des Enfants — LES **FLEURS DE LA DANSE** — Composé par **VALIQUET**

Contenant 25 valses, polkas, quadrilles, galops, polkas-mazurkas, schottischs, mazurkas, redowas les plus favoris.
Arrangés pour les petites mains et soigneusement doigtés.
Prix, richement relié : 15 fr. net.

ALBUM des Enfants — **LA MOISSON D'OR** — Composée par **VALIQUET**

Contenant 25 petits morceaux très-faciles, soigneusement doigtés et sans octaves sur les plus jolis motifs des opéras célèbres
Prix richement relié : 15 fr. net.

RÉPERTOIRE DU CHANTEUR

RECUEIL DE MORCEAUX DE CHANT DES PLUS CÉLÈBRES COMPOSITEURS ANCIENS ET MODERNES,
Classés pour les différentes voix.
19 beaux volumes grand in-8°. — Chaque volume broché : 12 fr. net. — Richement relié : 15 fr. net.
CHAQUE VOLUME CONTIENT 25 MORCEAUX, AVEC PAROLES FRANÇAISES OU ITALIENNES.

RÉPERTOIRE DE MUSIQUE CLASSIQUE POUR LE PIANO

FÉLIX MENDELSSOHN

Collection complète des Romances sans paroles pour le Piano.
Format in-8°. *Edition revue par Stephen Heller.* Prix, richement rélié, net : 13 fr.

LES SUCCÈS UNIVERSELS

Répertoire de Musique moderne pour le Piano
Choix des Morceaux de Piano les plus favoris d'auteurs modernes réunis en volumes format in-8°.
DEUX BEAUX VOLUMES FORMAT IN-8°.— CHAQUE VOLUME CONTIENT VINGT MORCEAUX.
Prix de chaque volume richement relié, net : 15 francs.

ÉDITION DE LUXE. LES COLLECTIONS DES **ŒUVRES COMPLÈTES** POUR LE PIANO DE ÉDITION DE LUXE

BEETHOVEN

Sonates pour piano, avec accompagnement, trios,
16 volumes brochés, prix net : 120 fr.
Collection de ses trios, quatuors et quintettes p. instruments à cordes, net : 50 fr.

MOZART

4 séries de sonates, airs variés, trios, prix net : 50 fr.
Collection des
Trios, quatuors et quintettes pour instruments à cordes, net : 40 fr.

PARTITIONS D'OPÉRAS

POUR CHANT ET PIANO — PIANO SEUL — A QUATRE MAINS

Prix net : 25 fr.— 20 fr.— 18 fr.— 15 fr.— 12 fr.— 10 fr.— 8 fr.— 7 fr.— 6 fr.

COMPOSÉES PAR

Auber. **Adam.** **Bach.** **Beethoven.** **Bellini.** **Cherubini.** **Devienne.** **Donizetti.** **Flotow.** **Gluck.** **Grétry.** **Kreutzer.** **Maillart.** **Mendelssohn.** **Meyerbeer.** **Mercadante.** **Mozart.** **Nicolaï.** **Nicolo.** **Offenbach.** **Rossini.** **Sacchini.** **Spohr.** **Spontini.** **Thomas.** **Weber.**

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 06608 039 9